D. SEARS

ENCYCLOPEDIE

METHODIQUE,

OU

PAR ORDRE DE MATIÈRES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES, DE SAVANS ET D'ARTISTES;

Précédée d'un Vocabulaire universel, *servant de Table pour tout l'Ouvrage, ornée des Portraits de MM.* DIDEROT & D'ALEMBERT, *premiers Éditeurs de l'*Encyclopédie.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/logiqueetmetaphy149lacr

ENCYCLOPEDIE
MÉTHODIQUE.

LOGIQUE,
MÉTAPHYSIQUE
ET
MORALE,

PUBLIÉE par M. LACRETELLE.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, Libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. XCI.

PAR

PARESSE, ſ. f. nonchalance qui empêche l'homme de travailler, de vaquer à ſes affaires, & de remplir ſes devoirs.

Un poëte anglois a peint cette reine du monde comme une indolente divinité :

A careleſs deity
No probleme puzzle his lethargick brain :
But dull oblivion guards his peaceful bed,
And lazy fogs bedew his gracious head.
Thus at full length, the pamper'd monarch lay,
Fatt'ning in caſe, and ſtumb'ring life away.

De tous nos défauts, celui dont nous tombons le plus aiſément d'accord, c'eſt la *pareſſe* ; parce que nous nous perſuadons qu'elle tient à toutes les vertus paiſibles ; & que, ſans détruire les autres, elle en ſuſpend ſeulement les fonctions. De-là vient qu'elle regne ſouverainement dans ce qu'on appelle le *beau monde* ; & ſi quelquefois on trouble ſon empire, c'eſt plutôt pour chaſſer l'ennui, que par goût pour l'occupation.

L'eſprit contracte auſſi facilement l'habitude de la *pareſſe* que le corps. Un homme qui ne va jamais qu'en voiture, eſt bientôt hors d'état de ſe ſervir de ſes jambes. Comme il faut lui donner la main pour qu'il marche, de même il faut aider l'autre à penſer, & même l'y forcer ; ſans cela, l'homme craignant l'application, ſoupire vainement après la ſcience qui eſt pour lui une plante ſucculente, mais dont il n'a pas le courage d'exprimer le ſuc. L'eſprit ne devient actif que par l'exercice ; s'il s'y porte avec ardeur, il trouve chez lui des forces & des reſſources, qu'il ne connoiſſoit pas auparavant.

Au ſurplus la *pareſſe* de l'eſprit & du corps, eſt un vice que les hommes ſurmontent bien quelquefois ; mais qu'ils n'étouffent jamais. Peut-être eſt-ce un bonheur pour la ſociété que ce vice ne puiſſe pas être déraciné Bien des gens croyent que lui ſeul a empêché plus de mauvaiſes actions, que toutes les vertus réunies enſemble. (*Anc. Encyclop*).

PASSIONS, ſ. f. pl. Les penchans, les inclinations, les déſirs & les averſions, pouſſés à un certain degré de vivacité, joints à une ſenſation confuſe de plaiſir ou de douleur, occaſionnés ou accompagnés de quelque mouvement irrégulier du ſang & des eſprits animaux, c'eſt ce que nous nommons *paſſions*. Elles vont juſqu'a ôter tout uſage de la liberté, état où l'ame eſt en quelque manière rendue *paſſive* ; de-là le nom de *paſſions*.

L'inclination ou certaine diſpoſition de l'ame, naît de l'opinion où nous ſommes qu'un grand bien ou un grand mal eſt renfermé dans un objet qui par cela même excite la *paſſion*. Quand donc cette inclination eſt miſe en jeu (& elle y eſt miſe par tout ce qui eſt pour nous plaiſir ou peine), auſſi-tôt l'ame, comme frappée immédiatement par le bien ou par le mal, ne modérant point l'opinion où elle eſt que c'eſt pour elle une choſe très-importante, la croit par-là même digne de toute ſon attention ; elle ſe tourne entièrement de ſon côté, elle s'y fixe, elle y attache tous ſes ſens, & dirige toutes ſes facultés à la conſidérer ; oubliant dans cette contemplation, dans ce deſir ou dans cette crainte preſque tous les autres objets : alors elle eſt dans le cas d'un homme accablé d'une maladie aiguë ; il n'a pas la liberté de penſer à autre choſe qu'à ce qui a du rapport à ſon mal. C'eſt encore ainſi que les *paſſions* ſont les maladies de l'ame.

Toutes nos ſenſations, nos imaginations, même les idées intellectuelles, ſont accompagnées de plaiſir ou de peine, de ſentimens agréables ou douloureux, & ces ſentimens ſont indépendans de notre volonté ; car ſi ces deux ſources de bien & de mal pouvoient s'ouvrir & ſe fermer à ſon gré, elle détourneroit la douleur, & n'admettroit que le plaiſir. Tout ce qui produit en nous ce ſentiment agréable, tout ce qui eſt propre à nous donner du plaiſir, à l'entretenir, à l'accroître, à écarter ou à adoucir la peine ou la douleur, nous le nommons *bien*. Tout ce qui excite un ſentiment oppoſé, tout ce qui produit un effet contraire, nous l'appellons *mal*.

Le plaiſir & la peine ſont donc les pivots ſur leſquels roulent toutes nos affections, connues ſous le nom d'*inclinations* & de *paſſions*, qui ne ſont que les différens degrés des modifications de notre ame. Ces ſentimens ſont donc liés intimement aux *paſſions* ; ils en ſont les principes, & ils naiſſent eux-mêmes de diverſes ſources que l'on peut réduire à ces quatre.

1°. Les plaiſirs & les peines des ſens. Cette douceur ou cette amertume jointe à la ſenſation, ſans qu'on en connoiſſe la cauſe, ſans qu'on ſache comment les objets excitent ce ſentiment, qui s'éleve avant que l'on ait prévu le bien ou le mal que la préſence & l'uſage de cet objet peuvent procurer ; ce que l'on en peut dire, c'eſt que la bonté divine a attaché un ſentiment agréable à l'exercice mo-

déré de nos facultés corporelles. Tout ce qui satisfait nos besoins sans aller au-delà, donne le sentiment de plaisir. La vue d'une lumière douce, des couleurs gaies sans être éblouissantes, des objets à notre portée, des sons nets, éclatans, qui n'étourdissent pas, des odeurs qui n'ont ni fadeur ni trop de force, des goûts qui ont une pointe sans être trop aiguë, une chaleur tempérée, l'attouchement d'un corps uni; tout cela plaît parce que cela exerce nos facultés sans les fatiguer. Le contraire ou l'excès produit un effet tout opposé.

2°. Les plaisirs de l'esprit ou de l'imagination forment la seconde source de nos *passions*: tels sont ceux que procure la vue ou la perception de la beauté prise dans un sens général, tant pour les beautés de la nature & de l'art, que pour celles qui ne sont saisies que par les yeux de l'entendement, c'est-à-dire, celles qui se trouvent dans les vérités universelles, celles qui découlent des loix générales, des causes secondes. Ceux qui ont recherché le principe général de la beauté, ont remarqué que les objets propres à faire naître chez nous un sentiment de plaisir, sont ceux qui réuniſſent la variété avec l'ordre ou l'uniformité. La variété nous occupe par la multitude d'objets qu'elle nous présente; l'uniformité en rend la perception facile, en nous mettant à portée de les saisir rassemblés sous un même point de vue. On peut donc dire que les plaisirs de l'esprit, comme ceux des sens, ont une même origine, un exercice modéré de nos facultés.

Recourez à l'expérience; voyez dans la Musique, les consonnances tirer leur agrément de ce qu'elles sont simples & variées; variées, elles attirent notre attention; simples, elles ne nous fatiguent pas trop. Dans l'Architecture, les belles proportions sont celles qui gardent un juste milieu entre une uniformité ennuyeuse & une variété outrée qui fait le goût gothique. La Sculpture n'a-t-elle pas trouvé dans les proportions du corps humain cette harmonie, cet accord dans les rapports, & cette variété des différentes parties qui constituent la beauté d'une statue? La peinture est assujettie aux même regles.

Pour remonter de l'art à la nature, la beauté d'un visage n'emprunte-t-elle pas ses charmes des couleurs douces, variées, de la régularité des traits, de l'air qui exprime différens sentimens de l'ame? Les graces du corps ne consistent-elles pas dans un juste rapport des mouvemens à la fin qu'on s'y propose? La nature elle-même embellie de ses couleurs douces & variées, de cette quantité d'objets proportionnés, & qui tous se rapportent à un tout, que nous offre-t-elle? une unité combinée sagement avec la variété la plus agréable. L'ordre & la proportion ont tellement droit de nous plaire, que nous l'exigeons jusque dans les productions si variées de l'enthousiasme, dans ces peintures que font la Poésie & l'Eloquence des mouvemens tumultueux de l'ame. A plus forte raison l'ordre doit-il regner dans les ouvrages faits pour instruire Qu'est-ce qui nous les fait trouver beaux? si ce n'est l'unité de dessein, l'accord parfait des diverses parties entr'elles & avec le tout, la peinture ou l'imitation exacte des objets, des mouvemens, des sentimens, des *passions*, la convenance des moyens avec leur fin, un juste rapport des façons de penser & de s'exprimer avec le but qu'on se propose.

C'est ainsi que l'entendement trouve ses plaisirs dans la même source de l'esprit & de l'imagination; il se plait à méditer des vérités universelles qui comprennent sous des expressions claires une multitude de vérités particulières, & dont les conséquences se multiplient presqu'à l'infini. C'est ce qui fait pour certains esprits les charmes de la Métaphysique, de la Géométrie & des sciences abstraites, qui sans cela n'auroient rien que de rebutant. C'est cette sorte de beauté qui fait naître mille plaisirs de la découverte des loix générales que toute la nature observe avec une fidélité inviolable, de la contemplation des causes secondes qui se diversifient à l'infini dans leurs effets, & qui toutes sont soumises à une unique & première cause.

L'on peut étendre ce principe de nos plaisirs, & sa privation, source de nos peines, sur tous les objets qui sont du ressort de l'esprit. On le trouvera par-tout; & s'il est quelques exceptions, elles ne sont dans le fond qu'apparentes, & peuvent venir ou de préventions arbitraires, sur lesquelles même il ne seroit pas difficile de faire voir que le principe n'est point altéré, ou de ce que notre vue est trop bornée sur des objets fins & délicats.

3°. Un troisième ordre de plaisirs & de peines sont ceux qui en affectant le cœur, font naître en nous tant d'inclinations ou de *passions* si différentes. La source en est dans le sentiment de notre perfection ou de notre imperfection, de nos vertus ou de nos vices. De toutes les beautés, il en est peu qui touche plus que celle de la vertu qui constitue notre perfection; & de toutes les laideurs, il n'en est point à laquelle nous soyons ou nous devions être plus sensibles qu'à celle du vice. L'amour de nous-mêmes, cette *passion* si naturelle, si universelle, & qui est, on peut le dire, la base de toutes nos affections, nous fait chercher sans cesse en nous & hors de nous, des preuves de ce que nous sommes à l'égard de la perfection; mais où les trouver? Seroit-ce dans l'usage de nos facultés convenable à notre nature? ou dans un usage conforme à l'intention du Créateur? ou au but que nous nous proposons, qui est la félicité? Réunissons ces trois différentes façons d'envisager la félicité, & nous y trouverons la règle que nous prescrit ce troisième principe de nos plaisirs & de nos peines. C'est que notre perfection & la félicité con-

sistent à posséder & à faire usage des facultés propres à nous procurer un solide bonheur, conforme, aux intentions de notre auteur, manifestées dans la nature qu'il nous a donnée.

Dès-lors nous ne pouvons appercevoir en nous-mêmes ces facultés, & sentir que nous en faisons un usage convenable à notre nature, à leur destination & à notre but, sans éprouver une joie secrette & une satisfaction intérieure, qui est le plus agréable de tous les sentimens. Celui-là au contraire qui regardant en lui même n'y voit qu'imperfection & qu'un abus continuel des talens dont Dieu l'a doué, a beau s'applaudir tout haut d'être parvenu par ses désordres au comble de la fortune, son ame est en secret déchirée par de cuisans remords qui lui mettent sans cesse devant les yeux sa honte, & qui lui rendent son existence haïssable. En vain pour étouffer ce sentiment douloureux, ou pour en détourner son attention, il se livre aux plaisirs des sens, il s'occupe, il se distrait, il cherche à se fuir lui-même ; il ne peut se dérober à ce juge terrible qu'il porte en lui & par-tout avec lui.

C'est donc encore un usage modére de nos facultés, soit du cœur, soit de l'esprit, qui en fait la perfection ; & cet usage fait naître chez nous des sentimens agréables, d'où se produisent des inclinations & des *passions* convenables à notre nature.

4°. J'ai dit que l'amour de nous-mêmes nous faisoit chercher dans le bonheur des preuves de notre perfection : cela même nous fait découvrir une quatrième source de plaisirs & de peines dans le bonheur & le malheur d'autrui. Seroit-ce que la perception que nous en avons quand nous en sommes les témoins, ou que nous y pensons fortement, fait une image assez semblable à son objet pour nous toucher à-peu-près comme si nous éprouvions actuellement le sentiment même qu'elle représente ? Ou, y a-t-il quelque opération secrette de la nature qui nous ayant tous formés d'un même sang, nous a voulu lier les uns aux autres en nous rendant sensibles aux biens & aux maux de nos semblables ? Quoi qu'il en soit, la chose est certaine ; ce sentiment peut être suspendu par l'amour-propre, ou par des intérêts particuliers, mais il se manifeste infailliblement dans toutes les occasions où rien ne l'empêche de se développer : il se trouve chez tous les hommes à la vérité en différens degrés. La dureté même part quelquefois d'un principe d'humanité ; on est dur pour le méchant ou pour ceux qu'on regarde comme tels dans le monde, dans la vue de les rendre bons, ou pour les mettre hors d'état de nuire aux autres. Cette sensibilité n'est pas égale pour tous les hommes ; ceux qui ont gagné notre amitié & notre estime par de bons offices, par des qualités estimables, par des sentimens réciproques ; ceux qui nous sont attachés par les liens du sang, de l'habitude, d'une commune patrie, d'un même parti, d'une même profession, d'une même religion, tous ceux-là ont différens droits sur notre sentiment. Il s'étend jusqu'aux caractères de roman ou de tragédie ; nous prenons part au bien & au mal qui leur arrive, plus encore si nous sommes convaincus que ces caractères sont vrais. De-là les charmes de l'Histoire, qui en nous mettant sous les yeux des tableaux de l'humanité, nous touche & nous émeut à ce point précis de vivacité qui fait naître les sentimens agréables. De-là en un mot toutes les inclinations & les *passions* qui nous affectent si aisément par une suite de notre sensibilité pour le genre humain.

Telles sont les sources de nos sentimens variés suivant les différentes sortes d'objets qui nous plaisent par eux-mêmes & que l'on peut appeller *les biens agréables* ; mais il en est d'autres qui nous portent vers les biens utiles, c'est-à-dire vers des objets qui, sans produire immédiatement en nous ces biens agréables, servent à nous en procurer ou à nous en assurer la jouissance. On peut les réduire sous trois chefs : le desir de la gloire, le pouvoir, les richesses. Nous avons vu déjà que tout ce qui semble nous prouver que nous avons quelque perfection, ne peut manquer de nous plaire : de-là le cas que nous faisons de l'approbation, de l'amour, de l'estime, des éloges des autres : de-là les sentimens d'honneur ou de confusion : de-là l'idée que nous nous formons du pouvoir, du crédit qui flattent la vanité de l'ambitieux, & qui, ainsi que les richesses, ne sont envisagés par l'homme sage que comme un moyen de parvenir à quelque chose de mieux.

Mais il n'arrive que trop souvent que l'on desire ces biens utiles pour eux-mêmes, en confondant ainsi le moyen avec la fin. L'on veut à tout prix se faire une réputation bonne ou mauvaise ; l'on ne voit dans les honneurs rien au-delà des honneurs même ; l'on desire les richesses pour les posséder & non pour en jouir. Se livrer ainsi à des *passions* aussi inutiles qu'elles sont dangereuses, c'est se rendre semblable à ces malheureux qui passent leur triste vie à fouiller les entrailles de la terre pour en tirer des richesses dont la jouissance est reservée à d'autres. Il faut en convenir, cet abus des biens utiles vient souvent de l'éducation, de la coutume, des habitudes, des sociétés qu'on fréquente qui font dans l'ame d'étranges associations d'idées, d'où naissent des plaisirs & des peines, des goûts & des aversions, des inclinations, des *passions* pour des objets par eux-mêmes très indifférens. A l'imitation de ceux avec qui nous vivons, nous attachons notre bonheur à l'idée de la possession d'un bien frivole qui nous enlève par-là toute notre tranquillité ; nous le chérissons avec une *passion* qui étonne ceux qui ne font pas attention que la sphère de nos pensées & de nos desirs est bornée-là. *Anc. Enc.*

Il eſt évident que la convenance de chaque paſſion excitée par des objets qui nous affectent particulièrement, doit conſiſter dans un certain degré de médiocrité, pour que le ſpectateur puiſſe s'y joindre. Si la *paſſion* eſt trop forte ou trop foible, il ne peut y entrer. Il eſt aiſé, par exemple, que le chagrin & le reſſentiment ſoient pouſſés trop loin, & ils le ſont réellement chez la plupart des hommes. Ils peuvent auſſi ne l'être pas aſſez, quoique le défaut ſoit ici bien plus rare que l'excès. Nous qualifions l'excès, de foibleſſe ou de fureur; & nous appellons le défaut ſtupidité, inſenſibilité ou lâcheté. Il ne nous eſt pas poſſible d'entrer dans l'un ni dans l'autre; mais nous ſommes étonnés & confondus de les voir.

Cependant la médiocrité où réſide le point de la convenance, varie ſelon les différentes *paſſions*. Placée haut dans quelques-unes elle ne l'eſt pas dans d'autres. Il y en a qu'il eſt indécent d'exprimer fortement, quoiqu'il ſoit reconnu que nous ne pouvons nous empêcher de les ſentir très-vivement; & il y en a d'autres dont les plus fortes expreſſions plaiſent ſouvent extrêmement quoique peut-être elles ne s'élèvent pas en nous ſi néceſſairement. Les premières ſont celles avec leſquelles il n'y a pour certaines raiſons, que peu ou point de ſympathie: les autres ſont celles avec leſquelles, pour d'autres raiſons, il y en a le plus: & ſi nous conſidérons les diverſes paſſions de notre nature, nous trouverons qu'on les regarde comme bien ou mal-faiſantes, juſtement dans la proportion que les hommes ſont plus ou moins diſpoſés à ſympathiſer avec elles.

Des paſſions qui tirent leur origine du corps.

Il eſt indécent d'exprimer la force des *paſſions* qui naiſſent d'une certaine ſituation ou diſpoſition du corps, parce qu'on ne peut s'attendre que les autres qui ne ſont pas dans la même diſpoſition, ſympathiſent avec elles. Une violente faim, par exemple, quoique non ſeulement naturelle, mais inévitable dans pluſieurs occaſions, eſt toujours indécente; & manger gloutonnement eſt regardé par-tout comme un manque de ſavoir vivre. Il y a cependant quelque degré de ſympathie avec la faim même. Il eſt agréable de voir ſes convives manger avec appétit, & toutes les marques du dégoût ſont offenſantes. L'état habituel du corps dans un homme qui ſe porte bien, fait que ſon eſtomac s'accorde, pour ainſi dire, avec l'un & ne s'accorde pas avec l'aute. Nous pouvons ſympathiſer avec la détreſſe qu'occaſionne une faim démeſurée, quand nous liſons la deſcription dans le journal d'un ſiége ou d'un voyage de long cours. Nous nous mettons nous-mêmes dans la poſition de ceux qui l'endurent, & par-là nous concevons facilement le chagrin, la terreur & la conſternation qui les déſolent. Nous ſentons nous-mêmes quelque degré de ces *paſſions*, & de-là notre ſympathie avec elle. Mais comme la lecture de la deſcription ne nous affame point, nous ne pouvons dire, même alors, que nous ſympathiſons proprement avec la faim.

Il en eſt de même de la *paſſion* qui unit les deux ſexes. Quoiqu'elle ſoit naturellement la plus furieuſe de toutes, la rendre par des expreſſions fortes c'eſt toujours une indécence, même parmi les perſonnes que toutes les loix divines & humaines autoriſent à s'y livrer complettement. Il ſemble néanmoins qu'il y ait quelque degré de ſympathie avec cette paſſion même. Il ne convient pas de parler à une femme comme on parleroit à un homme. On eſtime que leur compagnie doit inſpirer plus de gaieté, plus d'agrément, plus d'attention; & une indifférence totale pour le beau ſexe rend un homme en quelque ſorte mépriſable aux yeux même des autres hommes.

Telle eſt notre averſion pour tous les appétits qui viennent du corps. Toutes les expreſſions fortes en ſont déſagréables & rebutantes. Selon quelques anciens philoſophes, ce ſont ces *paſſions* qui nous ſont communes avec les bêtes, & qui n'ayant point de liaiſon avec les qualités diſtinctives de la nature humaine, dérogent par cette raiſon à ſa dignité. Mais il y a pluſieurs autres *paſſions*, telles que le reſſentiment, l'affection naturelle & la reconnoiſſance même que nous partageons avec les animaux, & que cette conſidération ne nous fait pas ranger parmi les appétits brutaux. La vraie cauſe du dégoût que nous inſpirent les appétits corporels, c'eſt que nous ne pouvons y entrer. Dès qu'ils ſont ſatisfaits, l'objet qui les excitoit en nous ceſſe de nous plaire, ſa préſence nous eſt à charge, nous lui cherchons en vain les charmes qui nous tranſportoient le moment d'auparavant, & notre propre *paſſion* nous devient auſſi étrangère qu'elle l'étoit aux autres. Lorſque nous avons dîné nous faiſons ôter le couvert; & nous traiterions de même les objets de nos déſirs les plus ardens & les plus paſſionnés ſi nous n'y tenions par d'autres liens que ceux du corps.

C'eſt dans l'empire ſur ces appétits que conſiſte la vertu proprement appellée *tempérance*. Les reſſerrer dans les bornes que preſcrit la conſidération de ſa ſanté ou de ſa fortune, c'eſt une partie de la prudence; mais les contenir dans les limites que leur aſſignent la décence, la convenance, la délicateſſe & la modeſtie, c'eſt l'office de la tempérance.

Nous trouvons, par la même raiſon, quelque choſe d'efféminé & de malſéant à jeter les hauts cris pour une douleur du corps quelque inſup-

portable qu'elle ſoit. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait une bonne doſe de ſympathie avec la douleur même du corps. Si, comme je l'ai déjà remarqué, je vois un coup porté & prêt à tomber ſur le bras ou ſur la jambe d'un autre, je retire mon bras ou ma jambe; & quand le coup frappe, je le ſens en quelque manière, j'en ſuis bleſſé avec celui qui le reçoit : mais ma bleſſure étant exceſſivement légère, s'il pouſſe un cri violent, comme je ne puis le ſuivre dans ſa paſſion, je ne manque jamais de le mépriſer, & tel eſt le ſort de toutes les *paſſions* qui tirent leur origine du corps : ou elles n'excitent point du tout de ſympathie, ou ſi elles en excitent, c'eſt dans un degré qui n'a nulle proportion avec la violence de ce que ſent la perſonne qui ſouffre.

Il en eſt tout autrement des *paſſions* qui ont leur ſource dans l'imagination. Le tiſſu de mon corps ne peut être que fort peu dérangé par les altérations qui ſe font dans celui d'un autre; mais mon imagination ſe prête davantage, elle prend plus aiſément la forme, pour ainſi dire, & la configuration de l'imagination de ceux avec leſquels je vis familièrement. C'eſt pourquoi les traverſes que rencontrent l'amour & l'ambition font naître plus de ſympathie que le plus grand mal corporel. Ces *paſſions* viennent entièrement de l'imagination. Celui qui a perdu tout ſon bien ne ſent aucun mal dans le corps, s'il eſt d'ailleurs en bonne ſanté; il ſouffre de l'imagination ſeule qui lui repréſente la perte de ſa dignité, l'abandon de la part de ſes amis, la dépendance, le beſoin, la miſère prêts à fondre ſur lui; & nous ſympathiſons beaucoup plus fortement avec lui parce que nos imaginations ſe moulent bien plus facilement ſur la ſienne que nos corps ne pourroient ſe mouler ſur le ſien.

La perte d'une jambe peut paſſer généralement pour un malheur beaucoup plus réel que celle d'une maîtreſſe. Ce ſeroit néanmoins une ridicule tragédie que celle dont la cataſtrophe rouleroit ſur le premier accident, au lieu qu'on en a compoſé de fort belles ſur le ſecond, quelque frivole & léger qu'il puiſſe paroître.

Rien n'eſt ſi vîte oublié que la douleur. Du moment qu'elle ceſſe, toute ſon angoiſſe diſparoît, ſon idée ne peut plus nous cauſer aucun trouble & nous ne pouvons entrer nous-mêmes dans l'inquiétude & la perplexité où nous étions. Un mot qu'un ami lâchera par inadvertance va nous cauſer une peine de plus longue durée. Ce mot paſſe & le chagrin reſte. Ce qui nous trouble d'abord n'eſt pas l'objet des ſens, mais l'idée de l'imagination. Comme c'eſt par conſéquent une idée qui nous indiſpoſe juſqu'à ce que le temps ou d'autres accidens l'aient effacée de notre mémoire, toutes les fois qu'elle y revient notre imagination touche, envenime la plaie.

La douleur n'excite jamais une ſympathie bien vive à moins qu'elle ne ſoit accompagnée de danger. Nous ſympathiſons avec la peur, ſinon avec la douleur de celui qui ſouffre. Or la peur eſt entièrement l'ouvrage de l'imagination qui augmente notre mal en nous repréſentant avec les agitations de l'incertitude, non ce que nous ſentons réellement, mais ce que nous pouvons endurer dans la ſuite. La goutte, ou le mal de dents, quoique très-douloureux, excitent peu de ſympathie; des maladies plus dangereuſes en excitent beaucoup, lors même que le malade ne ſouffre guère.

Il y a des gens qui s'évanouiſſent & tombent malades à la vue d'une opération de chirurgie, & chez qui la douleur phyſique occaſionnée par le déchirement des chairs, ſemble exciter une extrême ſympathie. Nous concevons plus vivement & plus diſtinctement la douleur qui vient d'une cauſe externe que celle qui vient d'un dérangement intérieur. A peine puis-je me former une idée des ſouffrances de mon voiſin, lorſqu'il eſt attaqué de la goute ou de la pierre; mais je conçois très-clairement ce qu'il doit ſouffrir d'une inciſion, d'une bleſſure, d'une fracture. Avec tout cela ces objets ne produiſent de ſi violens effets ſur nous que par leur nouveauté. Celui qui a vu une douzaine de diſſections & autant d'amputations, voit enſuite avec une grande, ou même avec une parfaite indifférence, toutes les opérations de cette nature; mais quoique nous ayons lu ou vu jouer plus de cinq cent tragédies, il eſt rare que nous ne conſervions pas quelque ſenſibilité pour les objets qu'elles repréſentent.

Dans quelques tragédies Grecques on a tâché d'émouvoir la compaſſion par la repréſentation d'une douleur corporelle. Philoctète pouſſe des cris & s'évanouit, tant celle qu'il endure eſt extrême. Hercule & Hyppolite expirent dans les tourmens les plus cruels & auxquels toute la force d'Hercule même ne peut réſiſter. Ce n'eſt cependant pas la douleur, mais quelqu'autre choſe qui nous intéreſſe en pareil cas. Ce n'eſt point la bleſſure de Philoctète, mais la ſolitude où il eſt qui nous affecte, & qui répand ſur cette charmante tragédie un certain ſauvage romaneſque ſi agréable à l'imagination. Les ſouffrances horribles d'Hercule & d'Hyppolite ne nous intéreſſent que parce que nous prévoyons que la mort en ſera la ſuite. S'ils devoient en réchapper, elles nous paroîtroient ſouverainement ridicules. Quelle Tragédie ſeroit-ce que celle où la plus grande criſe des héros ſeroit des tranchées de colique? Il n'y a pourtant pas de douleurs plus aiguës. Ces tentatives, pour exciter la pitié par le ſpectacle d'une douleur du corps peuvent être miſes au rang des plus grandes violations du *decorum*, dont le théâtre grec ait donné l'exemple.

Le peu de sympathie que nous sentons pour les maux corporels est le fondement de la convenance qu'il y a dans la constance & la patience à les souffrir. L'homme qui dans les plus rigoureux tourmens ne laisse échapper aucune foiblesse, qui ne se plaint point, qui ne donne cours à aucune *passion* dans laquelle nous ne puissions entrer pleinement, se rend souverainement maître de notre admiration. Sa fermeté le met en état de tenir l'accord avec notre indifférence & notre insensibilité; nous nous unissons complettement au généreux effort qu'il fait dans cette vue; nous approuvons sa conduite, & l'expérience que nous avons de la foiblesse ordinaire de notre nature, fait que nous sommes étonnés qu'il agisse d'une manière à mériter notre approbation. Delà notre admiration pour lui. Car j'ai déja observé que ce sentiment n'est autre chose que l'approbation relevée par le mélange de l'étonnement & de la surprise.

Des passions qui ont leur source dans un tour, ou disposition particulière de l'imagination.

Parmi les *passions* même qui tirent leur origine de l'imagination, celles qui viennent d'un tour ou d'une habitude particulière qu'elle a prise, sont celles avec lesquelles nous sympathisons le moins, quoique nous les reconnoissions d'ailleurs pour très-naturelles. L'imagination des autres n'ayant pas pris le même pli ne sauroit s'y accommoder: & quelque inévitables que soient ces *passions* dans certains périodes de la vie, elle nous paroissent en quelque sorte toujours ridicules. C'est ce qui arrive par rapprot à la forte inclination qui se forme naturellement entre deux personnes de différent sexe qui ont fixé long-temps leurs pensées l'une sur l'autre. Notre imagination n'ayant pas fait la même route que celle de l'amant, nous ne pouvons entrer dans l'ardeur de ses transports. Si notre am reçoit un outrage, nous sympathisons aussi-tôt avec son ressentiment, & celui qui le met en colère nous y met aussi. Qu'il ait reçu quelque bienfait, nous partageons également sa reconnoissance, & nous sommes vraiment touchés du mérite de son bienfaiteur. Mais s'il est amoureux, sa *passion* a beau nous paroître aussi juste & aussi raisonnable qu'aucune autre de la même espèce; nous ne croyons jamais être obligés d'en concevoir une pareille, ni d'aimer la personne qu'il aime. L'amour paroît à tout le monde, excepté à celui qui le sent, une *passion* tout-à-fait disproportionnée à la valeur de l'objet, & quoiqu'on le pardonne à un certain âge, parce qu'il est dans la nature, on s'en moque toujours par la raison qu'on ne peut y entrer. Toutes les expressions sérieuses & emphatiques dont il se sert sont ridicules pour un tiers; & si l'amant n'est pas bonne compagnie pour sa maîtresse, il ne l'est pour personne. Il s'en apperçoit lui-même, & tant qu'il est dans son bon sens, il s'efforce de rire & de plaisanter de sa propre *passion*. C'est le seul style dans lequel nous nous soucions d'en entendre parler, parce que c'est le seul dans lequel nous sommes d'humeur à en parler nous-mêmes. Autant nous plaît la gaîté d'Ovide & la galanterie d'Horace, autant nous ennuie l'amour grave, pédantesque & sententieux de Properce & de Cowley qui ne finissent point d'exagérer la violence de leur *passion*.

Mais quoique nous ne sympathisions pas proprement avec l'amour, & que nous soyons bien éloignés d'en prendre, même en idée, pour la personne dont un autre est épris; cependant comme nous avons conçu ou que nous pouvons être disposés à concevoir des *passions* de la même espèce, nous entrons facilement dans les hautes espérances du bonheur qu'on se promet de la jouissance de l'objet, ainsi que dans la peine extrême qu'on appréhende de sa perte. Il ne nous intéresse pas comme *passion*, mais comme situation donnant lieu à d'autres *passions* qui nous remuent, telles que l'espérance, la crainte & toutes sortes de chagrins. C'est ainsi que dans la description d'un voyage sur mer ce n'est point la faim qui nous touche, mais l'extrémité cruelle où elle réduit les voyageurs. Si nous n'entrons pas proprement dans la tendresse de l'amant, nous sommes prêts à le suivre dans les idées romanesques de bonheur qu'il y attache. Quand les ressorts de l'ame sont relâchés par l'indolence, & qu'elle est fatiguée par la violence du desir, nous sentons combien il lui est naturel de soupirer dans cet état après le calme & le repos, de le chercher dans le contentement de cette *passion* qui l'agite, & de se former à elle-même l'idée de cette vie pastorale, tranquille & retirée, que l'élégant, le tendre & passionné Tibulle prend tant de plaisir à décrire; d'une vie telle que les poëtes nous la depeignent dans les Isles fortunées; d'une vie entièrement consacrée aux douceurs de l'amitié, de la liberté & du repos; d'une vie exempte de soins & d'inquiétudes & de toutes les *passions* turbulentes qui les suivent. Ces scènes agréables & charmantes nous plaisent même davantage, si on les tient dans le lointain comme objets de l'espérance, que si on nous les met sous les yeux comme objets d'une jouissance actuelle. Ce que la passion a de grossier qui s'y mêle, & qui est peut-être le fondement de l'amour, disparoît dans le fond du tableau & nous choque au grand jour. Aussi voit-on qu'une *passion* heureuse nous intéresse beaucoup moins qu'une *passion* inquiète & mélancolique. Nous tremblons à la vue de tout ce qui peut renverser des espérances si naturelles & si agréables, & c'est ainsi que nous entrons dans le chagrin, le trouble & la perplexité de l'amant.

De là le merveilleux intérêt que cette *passion* nous

inſpire dans quelques tragédies & quelques romans modernes. C'eſt moins l'amour de Caſtalio & de Monime qui nous attache dans l'orphelin, que les malheurs que cet amour occaſionne. Si un auteur introduiſoit deux amans exprimant leur tendreſſe mutuelle dans une ſcène parfaitement tranquille, on riroit, & on ne ſympathiſeroit point. Une ſcène auſſi froide eſt en quelque manière toujours déplacée dans une tragédie, & ſi quelque choſe la rend tolérable, ce n'eſt point la ſympathie avec la *paſſion* qu'elle exprime, c'eſt la part que prend le ſpectateur aux obſtacles & aux dangers dont il prévoit que la jouiſſance doit être ſuivie.

La retenue que les lois de la ſociété impoſent aux femmes par rapport à cette foibleſſe, la rend plus dangereuſe pour elles, & par-là beaucoup plus intéreſſante. L'amour de Phèdre nous charme dans Racine, malgré tout ce que cet amour a d'inſenſé & de criminel. On peut dire même que Phèdre extravagante & coupable, n'en eſt que plus intéreſſante par les craintes la honte, les remords, l'horreur & le déſeſpoir qui la déchirent, & qui ſont les ſuites naturelles du crime & de la folie. Toutes les *paſſions* ſecondaires, ſi je puis les appeller ainſi, qui naiſſent de la ſituation de l'amour en deviennent néceſſairement plus véhémentes & plus furieuſes, & c'eſt avec celles-là ſeules qu'on peut dire proprement que nous ſympathiſons.

Cependant de toutes les *paſſions* qui ſont ſi étrangement diſproportionnées à la valeur de leurs objets, l'amour eſt la ſeule à laquelle tout le monde, même les eſprits les plus ſcrupuleux, trouvent quelque choſe de revenant & d'agréable. D'abord quoiqu'elle puiſſe être ridicule en elle-même, elle n'eſt pas naturellement odieuſe, & quelque fatales & affreuſes qu'en ſoient les conſéquences, il eſt rare que ſes intentions ſoient mauvaiſes. En ſecond lieu, s'il n'y a guère de convenance dans la *paſſion* elle-même, il y en a beaucoup dans quelques-unes de celles qui l'accompagnent toujours. Il entre dans l'amour un puiſſant mélange d'humanité, de généroſité, de bonté, d'eſtime & d'amitié, toutes paſſions, qui, pour des raiſons que nous allons expliquer, ſont juſtement celles avec leſquelles nous ſommes le plus portés à ſympathiſer, lors même qu'elles nous paroiſſent donner dans l'excès. Notre ſympathie pour elles ſauve ce qu'il y a de choquant dans la *paſſion* principale, & protège celle-ci dans notre imagination, malgré tous les vices qui ſont ordinairement ſon cortège. Quoiqu'elle aboutiſſe néceſſairement à la ruine & à l'infamie dans un ſexe, & que dans l'autre à qui on la juge moins funeſte, elle ſoit preſque toujours ſuivie d'une incapacité totale pour le travail, de la négligence de ſes devoirs & du mépris de la gloire, ou même de la ſimple réputation; malgré tout cela le degré de ſenſibilité & de généroſité dont on la ſuppoſe accompagnée, fait que bien des gens en tirent encore vanité, & qu'ils affectent de paroître capables de ſentir ce qui ne leur feroit pas d'honneur s'ils le ſentoient en effet.

Comme il faut être réſervé à parler de ſes amours pour ne point paroître ennuyeux ou ridicule, il faut l'être auſſi pour la même raiſon quand on parle de ſes amis, de ſes études, de ſa profeſſion. Ce ſont tous objets auxquels nous ne pouvons attendre que les autres s'intéreſſent autant que nous. Et c'eſt faute de cette diſcrétion que la moitié du monde eſt mauvaiſe compagnie pour l'autre. Un philoſophe n'eſt bon qu'avec un philoſophe, & le membre d'une petite cotterie qu'avec ſa cotterie.

Des paſſions *inſociables, ou avec leſquelles il répugne au ſpectateur de s'aſſocier.*

Il eſt une autre ſorte de *paſſions* dérivée auſſi de l'imagination, qui, pour être agréables & convenables, doivent baiſſer conſidérablement du ton où les monteroit la nature indiſciplinée. Telles ſont la haine & le reſſentiment, avec toutes leurs différentes modifications. A l'égard de ces *paſſions* notre ſympathie ſe partage avec celui qui les ſent & celui qui en eſt l'objet. Les intérêts du premier ſont directement contraires à ceux du ſecond; notre ſympathie nous fait deſirer pour l'un ce qu'elle nous fait craindre pour l'autre. Tous deux hommes, ils nous intéreſſent tous deux, & notre reſſentiment pour ce que l'un a ſouffert ſe trouve refroidi par la crainte de ce que l'autre peut ſouffrir : ainſi notre ſympathie avec l'offenſé demeure néceſſairement au-deſſous de la *paſſion* qui l'anime, non-ſeulement par les cauſes générales qui rendent les *paſſions* ſympathiques plus foibles que les primitives; mais encore par une cauſe particulière, qui eſt la ſympathie oppoſée que nous avons en même temps pour une autre perſonne. De-là vient que le reſſentiment ne peut être agréable, à moins qu'il ne ſoit plus réprimé, plus rabaiſſé au-deſſous du ton qu'il prend naturellement, que preſque toutes les autres *paſſions*.

Cependant les hommes ſentent vivement les injures qu'on fait aux autres. Le ſcélérat, dans une tragédie ou un roman, n'eſt pas moins l'objet de notre ſympathie & de notte indignation que le héros ne l'eſt de notre affection. Nous déteſtons aurant *Jago* que nous eſtimons *Othello*, & le châtiment de l'un nous fait autant de plaiſir que les malheurs de l'autre nous font de peine. Mais quelque ſenſibles que nous ſoyons aux injuſtices faites à nos ſemblables, il n'eſt pas toujours vrai que nous en ayons d'autant plus de reſſentiment que la perſonne offenſée en marque davantage. Dans pluſieurs occaſions, plus elle montre de douceur &

d'humanité, pourvu que d'ailleurs elle ne manque pas de courage, & que la peur ne ſoit pas le principe de ſa modération, plus nous ſommes indignés contre l'agreſſeur. L'amabilité du caractère ne fait alors qu'aggraver à nos yeux l'atrocité de l'injure.

Ces *paſſions* néanmoins ſont regardées comme des parties néceſſaires du caractère de l'homme. On mépriſe celui qui reçoit tranquillement une inſulte ſans chercher à la repouſſer ni à s'en venger. Nous ne pouvons entrer dans ſon indifférence & ſon inſenſibilité. Nous qualifions ſa conduite de baſſeſſe d'ame, & nous n'en ſommes pas moins révoltés que de l'inſolence de ſon adverſaire. La populace eſt furieuſe de voir un homme ſe ſoumettre ſans réſiſtance aux affrons & aux mauvais traitemens; elle veut que l'inſolence ſoit pourſuivie, & qu'elle le ſoit par celui qui en ſouffre. Ils lui crient avec fureur de ſe défendre ou de ſe venger; & ſi la colère s'allume enfin, ils lui applaudiſſent de grand cœur, & ſympathiſent avec lui; leur indignation contre ſon ennemi prend de nouvelles forces par la joie de le voir attaqué à ſon tour; & la vengeance, pourvu qu'elle ne paſſe pas les bornes, leur donne la même ſatisfaction que ſi l'injure leur étoit perſonnelle.

Mais quoiqu'on regarde ces *paſſions* comme utiles aux particuliers, parce qu'elles font qu'il eſt dangereux de les inſulter; & quoiqu'elles ne le ſoient pas moins au public, ainſi que nous le montrerons ci-après, parce qu'elles ſont les gardiennes de la juſtice & de l'égalité de ſon adminiſtration; elles ne laiſſent pas d'avoir en elles-mêmes quelque choſe de rebutant qui nous les rend odieuſes quand nous les voyons dans les autres. Si l'expreſſion de la colère contre une perſonne préſente, paſſe la ſimple déclaration qu'on eſt ſenſible à ſes mauvais procédés, elle eſt réputée non-ſeulement une inſulte à l'égard de la perſonne, mais une malhonnêteté à l'égard de toute la compagnie que nous devons aſſez reſpecter pour ne pas nous livrer à un mouvement ſi impétueux & ſi choquant. Ce ſont les effets éloignés de ces *paſſions* qui ſont agréables. Leur effet immédiat eſt le mal qui en réſulte pour la perſonne qui leur eſt en butte. Mais c'eſt par leurs effets immédiats & non par les éloignés que les objets plaiſent ou déplaiſent. Le public a certainement plus beſoin d'une priſon que d'un palais; & généralement parlant, le fondateur de l'une a des vues de patriotiſme plus juſtes que le fondateur de l'autre; mais les effets immédiats d'une priſon, ſavoir la détention & le triſte état de ceux qu'elle renferme, ſont déſagréables, & où l'imagination ne ſe donne pas le loiſir de pénétrer juſqu'aux conſéquences éloignés, où elle les voit à une ſi grande diſtance qu'elle n'en eſt pas frappée. Une priſon ſera donc toujours un objet d'autant plus révoltant qu'il répondra mieux aux vues de ſon inſtitution. Un palais au contraire plaira toujours, quoique ſouvent par ſes conſéquences éloignées il puiſſe être préjudiciable au public. Car il peut ſervir à répandre le luxe & à donner l'exemple de la corruption des mœurs. Cependant comme ſes effets immédiats, la commodité, le plaiſir & la magnificence de ceux qui l'habitent, flattent l'imagination & lui ſuggèrent mille idées riantes, elle s'arrête à ces idées & ne va guères juſqu'aux conſéquences qui ſont plus loin. Nous voyons avec plaiſir ces trophées peints ou en ſtuc, compoſés d'inſtrumens de muſique ou d'agriculture, qui ſont l'ornement ordinaire de nos ſallons & de nos ſalles à manger. Un trophée compoſé de biſtouris, de ciſeaux, de rrépans & autres inſtrumens de chirurgie propres à diſſéquer, à faire des amputations ou à déchirer les chairs, y ſeroit abſurde & choquant. Cependant les inſtrumens de chirurgie ſont toujouss plus polis, plus finis & adaptés avec plus de ſoin à leurs différens uſages que ceux d'agriculture. Leur effet éloigné, qui eſt la ſanté du malade, plaît auſſi; mais cela n'empêche pas que leur vue ne nous dégoûte à cauſe de leur effet immédiat, qui eſt la peine & la douleur. Cet effet à la vérité eſt auſſi celui des inſtrumens de guerre, mais il faut obſerver qu'alors la peine & la douleur ne regardent que nos ennemis avec leſquels nous n'avons point de ſympathie, & que par rapport à nous ils ſont étroitement liés avec les idées de courage, de victoire & d'honneur. Auſſi ſont-ils cenſés la partie la plus noble de notre parure, & un des plus beaux ornemens de l'architecture. Il en eſt de même des qualités de l'ame. Les anciens Stoïciens croyoient que le monde étant gouverné par un être ſage, puiſſant & bon, dont la providence s'étend à tout, chaque évènement particulier devoit être regardé comme une pièce néceſſaire du tout, & comme tendant à l'avancement du bonheur & de l'ordre général de l'univers; que les vices & les folies des hommes n'étoient pas moins des parties eſſentielles du plan général que leur ſageſſe & leur vertu, & que par cette éternelle induſtrie, qui tire le bien du mal, ils contribuoient également au maintien & à la perfection du grand ſyſtême de la nature. Mais quelque profondes racines qu'une pareille théorie puiſſe avoir jetté dans l'ame, elle ne ſauroit diminuer notre horreur naturelle pour le vice, dont les effets immédiats ſont ſi funeſtes, & les autres trop éloignés pour que l'imagination puiſſe les ſaiſir.

Les paſſions dont nous parlions tout-à-l'heure, ſont dans le même cas. Leurs effets immédiats ſont ſi déſagréables qu'il y a toujours en elles quelque choſe qui nous révolte lors même qu'elles ſont les plus juſtes. Auſſi ſont-elles, comme je l'ai déjà obſervé, les ſeules dont l'expreſſion ne nous diſpoſe point à ſympathiſer avec elles

avant que nous ſoyons inſtruits des cauſes qui les excitent. La voix plaintive du malheur qui parvient de loin juſqu'à nous, ne nous permet pas d'être indifférens pour celui qui gémit. Dès qu'elle frappe notre oreille elle nous intéreſſe à ſon ſort, & ſi elle continue à ſe faire entendre, elle nous oblige de voler preſque involontairement à ſon ſecours. De même la vue d'une mine riante réjouit le mélancolique même & le diſpoſe à ſympathiſer ou à partager la joie qu'elle exprime; il ſent que ſon cœur, auparavant ſerré, ſe dilate & ſe relève de l'abattement où l'avoient jetté les ſoucis & les ennuis. Les expreſſions de la colère & du reſſentiment ont un effet tout contraire. La voix rauque, impétueuſe & diſcordante de la colère inſpire à ceux qui l'entendent de loin de la crainte ou de l'averſion. Elle n'attire pas comme celle de la détreſſe & de la douleur. Les femmes, & ceux d'entre les hommes dont le genre nerveux eſt foible, tremblent d'effroi, quoiqu'ils ſachent bien que ce n'eſt pas à eux, mais à un autre objet qu'on en veut. C'eſt qu'ils ſe ſuppoſent à la place de cet objet, & qu'ils auroient grande peur, s'ils y étoient véritablement. Ceux même qui ont le cœur plus ferme en ſont touchés, non pas juſqu'à la frayeur, mais juſqu'à ſe mettre eux-mêmes en colère, parce que cette paſſion eſt celle qui s'éleveroit en eux s'ils étoient la perſonne menacée. On en peut dire autant de la haine, dont les expreſſions toutes nues ne font haïr perſonne, excepté celui qui s'en ſert. Ces deux paſſions, de leur nature, ſont les objets de notre averſion. Leur extérieur déſagréable & emporté, dérange ſouvent notre ſympathie, mais ne la prépare & ne l'excite jamais. Tant que nous ignorons leurs cauſes, elles n'ont pas moins de pouvoir pour nous dégoûter & nous détacher de celui qu'elles agitent, que l'affliction d'une autre perſonne pour nous engager & nous attirer vers elle. Il ſemble que l'intention de la nature ait été de rendre plus difficile & plus rare la communication de ces paſſions odieuſes & farouches qui obligent les hommes à ſe fuir les uns les autres.

Lorſque la muſique imite les modulations de la triſteſſe & de la joie, ou bien elle remue actuellement ces paſſions en nous, ou elle nous modifie tout au moins d'une manière qui nous diſpoſe à les ſentir. La joie, la triſteſſe, l'amour, l'admiration, la dévotion, ſont autant de paſſions muſicales par leur nature. Elles s'expriment par des ſons doux, clairs & mélodieux. Elles ſe ſervent naturellement de périodes diſtinguées par des pauſes régulières, qu'il eſt par conſéquent facile d'adapter aux retours réguliers des airs correſpondans du ton. La voix de la colère, au contraire, & celle de toutes les paſſions qui tiennent d'elle, eſt rude & diſcordante. Ses périodes ſont toutes inégales, quelques fois fort longues & d'autres fois très-courtes, ſans pauſes régulières qui les diſtinguent. De-là vient que la muſique a tant de peine à les imiter, & que celle qui les imite n'eſt pas la plus agréable. Elle ne peut plaire proprement que par l'imitation des paſſions ſociables: & ce ſeroit un étrange divertiſſement qu'un concert où le chant n'exprimeroit d'un bout à l'autre que la haine & le reſſentiment.

Si ces paſſions déplaiſent au ſpectateur, elles ne déplaiſent pas moins à celui qui les ſent. Rien n'eſt plus propre qu'elles à empoiſonner le bonheur d'une ame honnête. Elle ont quelque choſe de dur, de diſcordant & de convulſif, quelque choſe qui tourmente & déchire le cœur, & qui détruit abſolument cette égalité & cette tranquillité d'ame ſi néceſſaires pour être heureux, & auxquelles rien ne contribue tant que les paſſions contraires de la reconnoiſſance & de l'amour. Les cœurs généreux & humains ne regrettent guère la valeur de ce qu'ils ont perdu par la perfidie ou l'ingratitude de ceux qui vivent avec eux. Généralement parlant, ils peuvent bien s'en paſſer ſans que leur bonheur en ſouffre. Ce qui les mortifie le plus eſt l'idée de la perfidie même & de l'ingratitude exercées à leur égard, & les mouvemens durs & violens que produit cette idée, ſont, dans leur opinion, le point capital de l'injure qu'ils ont eſſuyée.

Que de choſes ne faut-il pas pour rendre la vengeance agréable & faire ſympathiſer complettement le ſpectateur avec elle? L'offenſe, avant tout, doit être telle, qu'à moins de nous en reſſentir nous ſerions deshonorés & expoſés à de continuelles inſultes. On fait toujours mieux de négliger les offenſes légères, & il n'y a rien de ſi mépriſable que cette humeur chagrine & pointilleuſe qui prend feu aux moindres ſujets de querelle. Enſuite nous devons nous venger plutôt parce que nous ſentons que la vengeance eſt convenable: & que les autres l'attendent & l'exigent de nous, que parce que nous ſentons en nous-même les furies de cette malheureuſe *paſſion*. De toutes celles dont le cœur humain eſt capable, il n'y en a aucune dont la juſtice ſoit plus douteuſe, aucune ſur laquelle il ſoit auſſi néceſſaire de conſulter la convenance avant de s'y livrer; aucune enfin où il ſoit plus à propos de conſidérer ce qu'en penſeroit un ſpectateur de ſens froid & impartial. La magnanimité ou le ſoin de maintenir ſon rang & ſa dignité dans le monde, eſt le ſeul motif qui puiſſe l'ennoblir. Ce motif doit ſe faire remarquer dans tous nos diſcours & dans toute notre conduite. Il faut qu'on n'y voie rien de détourné; rien que de ſimple & d'ouvert; qu'ils ſoient fermes ſans entêtement, élevés ſans inſolence; qu'ils ne ſoient pas ſeulement exempts de pétulance ou de bouffonnerie, mais généreux, francs & remplis de tous les égards dûs même à l'offenſeur. Il faut enfin qu'il paroiſſe à toute notre allure, & cela ſans affectation, que l'humanité n'eſt pas éteinte en nous

par cette passion, & que si nous écoutons ce que nous dicte la vengeance, c'est avec répugnance, par nécessité, & seulement à cause de la grandeur de la réitération des offenses. Avec cette circonspection & ces conditions, le ressentiment peut même passer pour noble & généreux.

Des passions, *sociables, ou avec lesquelles s'associe volontiers le spectateur.*

Comme c'est une sympathie divisée qui rend la plupart du tems désagréables & choquantes les *passions* dont nous venons de parler, c'est une sympathie redoublée qui fait presque toujours la convenance & l'agrément d'une autre sorte de *passions* opposées. La générosité, l'humanité, la bonté, la compassion, l'estime & l'amitié mutuelles, toutes les *passions* sociales & bienfaisantes annoncées sur le visage ou dans la conduite, plaisent généralement au spectateur indifférent, lors même qu'elles regardent ceux qui sont plus étroitement liés avec nous. Sa sympathie avec la personne qui les sent, se rencontre exactement & se joint avec l'intérêt pour la personne qui en est l'objet. La part qu'il est obligé de prendre en qualité d'homme au bonheur de l'une ajoute à celle qu'il prend aux sentimens de l'autre. Telle est la raison pourquoi nous avons la plus grande disposition à sympathiser avec les affections bienfaisantes. Elles nous plaisent à tous égards; nous entrons dans la double satisfaction de celui qui les a & de celui pour lequel on les a. Car comme un homme d'honneur souffre plus d'être exposé à la haine & à l'indignation qu'à tous les autres maux dont il est menacé de la part de ses ennemis, de même un homme délicat & sensible trouve dans la certitude d'être aimé une satisfaction plus essentielle à son bonheur que tous les autres avantages qu'il peut attendre ou retirer de l'attachement qu'on a pour lui. Est-il un caractère aussi détestable que celui qui prend plaisir à semer la division entre des amis, & à changer leur plus tendre affection en une mortelle haine? En quoi consiste cependant l'atrocité d'une manœuvre si justement abhorrée? Est-ce à les priver des frivoles services qu'ils pourroient se rendre l'un à l'autre en continuant de s'aimer? Non. C'est à les priver de cette amitié même, à leur dérober ces affections mutuelles qui leur étoient si cheres, à troubler l'harmonie de leurs cœurs, & à rompre cet heureux commerce qui auparavant subsistoit entr'eux. Ce n'est pas seulement les ames tendres & délicates, mais les plus communes & les plus grossières qui sentent que ces affections, cette harmonie, ce commerce, importent plus au bonheur que tous les bons offices qu'on en peut espérer.

Aimer est en soi-même un sentiment agréable. Il flatte le cœur de celui qui aime, le calme & l'adoucit. Il semble favoriser le mouvement des esprits & contribuer à la santé. La connoissance de la gratitude & de la satisfaction, qu'il doit exciter dans la personne aimée, y ajoute un nouveau charme; le rapport mutuel qui est entre ces deux personnes fait que le bonheur de l'une est placé dans le bonheur de l'autre, & la sympathie avec ce rapport les rend agréables à tout le monde. Avec combien de plaisir ne voyons-nous pas une famille où l'estime & l'amitié réciproques unissent tous les membres; où le père, la mère & les enfans vivent ensemble comme des égaux, sauf la différence qu'établissent d'une part le respect filial, & de l'autre la bonté paternelle; où la liberté, la tendresse, les railleries innocentes & les services mutuels font voir qu'il n'y a point d'intérêts opposés qui divisent les frères, ni de rivalité qui mette la méfintelligence entre les sœurs; & où tout présente l'idée de la paix, de la joie, de l'harmonie & du contentement? Combien ne souffrons-nous pas, au contraire, lorsque nous allons dans une maison où la discorde anime la moitié d'une famille contre l'autre; où à travers une douceur & une complaisance affectées les regards soupçonneux & des traits de *passion* qui s'échappent découvrent les jalousies mutuelles qui les dévorent & qui sont prêtes à éclater à tout moment, malgré toute la contrainte que la présence des étrangers leur impose?

Ces aimables *passions* ne sont jamais regardées avec aversion, lors même qu'on les trouve portées à l'excès. Les foiblesses de l'humanité & de l'amitié ont quelque chose d'agréable. Une mère trop tendre, un père trop indulgent, un ami trop généreux & trop affectionné, peuvent exciter quelquefois une espèce de pitié à laquelle il se mêle pourtant de l'amour. Mais il n'y a que les plus brutaux & les plus indignes des hommes qui puissent jamais les regarder avec les yeux de la haine, de l'aversion, ou même du mépris. C'est toujours avec intérêt, avec sympathie, avec ménagement que nous les blâmons à cause de l'extravagance de leur attachement. Il y a dans le caractère de l'humanité poussée à l'extrême, une bonté sans défense qui, plus que toute autre chose, intéresse notre pitié. En elle-même elle n'a rien qui déplaise ou qui choque. Nous regrettons seulement qu'elle ne soit pas faite pour le monde, parce que le monde n'est pas digne d'elle, & parce qu'elle met nécessairement en proie à l'ingratitude, à la perfidie, à l'insinuante fausseté & à mille peines & mille traverses, celui de tous les hommes qui le mérite le moins, & qui en général est le moins capable d'y résister. Il en est tout autrement de la haine & du ressentiment. Celui qui montre un penchant trop violent à ces détestables *passions*, devient l'objet de l'effroi & de l'horreur universelle, & se fait regarder comme une bête féroce, à laquelle il faut

droit courir sus pour la chasser de toute société civile.

Des Passions *qui se bornent à nous-mêmes, ou qui ont pour objet notre intérêt personnel.*

Outre ces deux sortes de *passions* sociables & insociables, il y en a une troisième espèce qui tient comme le milieu entr'elles, qui n'est jamais si odieuse que les dernières, ni aussi aimable que les autres. Cette espèce est formée par le chagrin & la joie que nous concevons au sujet de notre bonne ou mauvaise fortune particulière. Leur excès n'est jamais si désagréable que celui du ressentiment, parce qu'il n'y a point de sympathie opposée qui nous soulève contr'elles; & quand elles sont le mieux proportionnées à leurs objets, elles n'ont jamais aux yeux du spectateur le charme de l'humanité désintéressée, ni d'une juste bienveillance, parce qu'il n'y a point de double sympathie qui l'intéresse en leur faveur. Il y a cependant cette différence entre le chagrin & la joie que notre sympathie se porte plutôt vers les petites joies & les grands chagrins. L'homme, qui par un changement de fortune subit, s'élève beaucoup au-dessus de la condition où il se trouvoit, doit être assuré qu'il n'y a pas une parfaite sincérité dans tous les complimens qu'il reçoit de ses amis. Un nouveau parvenu, quelque mérite qu'il ait, déplaît généralement, & pour l'ordinaire un sentiment d'envie nous empêche de sympathiser avec sa joie. Pour peu qu'il ait de jugement il s'en apperçoit bien, & au lieu de paroître enflé de sa prospérité, il tâche autant qu'il est en lui de modérer sa joie & de réprimer l'orgueil que son nouvel état lui inspire naturellement. Il affecte dans ses habits & dans sa conduite la même simplicité & la même modestie qui lui convenoient auparavant. Il redouble d'attention pour ses anciens amis, & s'efforce d'être plus assidu, plus complaisant & plus humble que jamais; & cette manière de se comporter est celle que nous approuvons le plus, parce que nous attendons, ce semble, qu'il aura plus de sympathie avec l'envie & l'aversion que nous inspire son élévation que nous n'en avons avec son bonheur. Il est rare avec tout cela qu'il réussisse. Sa sincérité, son humilité nous sont suspectes, & il se lasse de se contraindre. Aussi voyons-nous qu'il laisse bientôt derrière lui tout ses anciens amis, à l'exception des plus vils qui peuvent s'abaisser jusqu'à vivre dans sa dépendance. En quittant les anciens il s'en fait de nouveaux. L'orgueil de ses nouvelles liaisons est aussi choqué de le voir leur égal que celui des anciennes de le voir leur supérieur, & il ne faut pas moins que la modestie la plus soutenue & la plus obstinée pour racheter l'espèce d'affront qu'il leur fait à tous. Généralement parlant il manque de cette persévérance si nécessaire; & le mépris insultant des uns & le chagrin & l'orgueil soupçonneux des autres le provoquent à négliger ceux-ci & à traiter ceux-là d'une manière arrogante, jusqu'à ce qu'il devienne enfin d'une insolence habituelle, & qu'il perde l'estime de tout le monde. Si, comme je le crois, le bonheur consiste principalement dans la persuasion qu'on est aimé, il est rare que ces soudains changemens de fortune contribuent beaucoup à rendre un homme heureux. Celui-là l'est davantage qui s'avance par degré, qui ne fait pas un pas vers la grandeur qui ne lui ait été marqué par le public long-tems auparavant, qui par cette raison n'est point saisi d'une joie extravagante quand il y parvient, & ne peut raisonnablement causer d'envie à ceux qu'il laisse en arrière, ni de jalousie à ceux qu'il atteint.

Cependant les hommes sont plus portés à sympathiser avec les petites joies qui viennent de causes moins importantes. Il sied bien d'être humble au milieu d'une grande prospérité; mais nous ne pouvons guère témoigner trop de satisfaction dans les rencontres de la vie ordinaire; par exemple, au sujet de la compagnie où nous avons passé la soirée hier, de la manière dont on nous y a fêté, de ce qui s'y est dit & fait, ou à propos des petits incidents de la conversation actuelle & de tous ces petits riens qui rempliſſent le vuide de la vie humaine. Rien ne plaît davantage qu'une gaité habituelle qui est toujours fondée sur le goût pour tous les menus plaisirs que fournit le train commun de la vie. Nous sympatisons volontiers avec elle. Par la joie qu'elle nous inspire, il n'y a point de bagatelle qui ne se présente à nous sous le même aspect riant où elle s'offre à la personne douée de cette heureuse disposition. C'est par cette raison que les jeunes gens, qui sont dans la saison de la gaité, gagnent si facilement notre affection. Cette propension à la joie qui pétille dans leurs yeux, & qui semble animer la fleur même de la beauté & de la jeunesse élève les personnes âgées, même celles dont le sexe n'est pas différent du leur, à une gaieté plus qu'ordinaire. Elles oublient pour un tems leurs infirmités & se livrent à ces idées & à ces émotions agréables qui leur étoient depuis long-tems étrangères, mais qui rappellées a leur cœur à la vue de tant de bonheur, y reprennent leur place, semblables à de vieilles connoissances qu'on est charmé de revoir, & qu'on embrasse avec d'autant plus de tendresse qu'on en a été plus long-tems séparé.

Il n'en est pas de même du chagrin. Nous avons la plus grande sympathie pour une affliction profonde, & nous n'en avons point pour les peines légères. Celui que le moindre dérangement désole, qui se fâche contre son cuisinier ou contre son sommelier quand ils manquent dans la moindre chose, qui est blessé de la plus petite faute contre

le cérémonial de la politeſſe, ſoit qu'elle s'adreſſe à lui ou à d'autres, qui trouve mauvais que ſon intime ami ne lui ſouhaite pas le bonjour lorſqu'il le rencontre le matin, & que ſon frère ait bourdonné un air pendant qu'il contoit une hiſtoire; qui a de l'humeur à la campagne contre le mauvais tems, en route contre les mauvais chemins & à la ville contre la diſette de compagnie & le mauvais goût de tous les divertiſſemens publics; celui-là, dis je, quoiqu'il puiſſe n'avoir pas tout-à-fait tort ne trouvera guère de ſympathie. La joie eſt un mouvement agréable auquel nous nous livrons de bon cœur dans les plus minces occaſions. C'eſt pourquoi nous ſympathiſons ſi aiſément avec celle des autres, toutes les fois que nous n'en ſommes pas détournés par l'envie. Mais le chagrin eſt pénible, & l'ame réſiſte & recule naturellement, même lorſqu'il s'agit d'en prendre pour nos propres affaires. Elle s'efforce, ou de ne point l'admettre, ou de le ſecouer auſſitôt qu'il eſt entré. Il eſt vrai que tout ennemis que nous ſommes du chagrin, nous ne laiſſons pas d'en concevoir ſouvent pour nous-mêmes dans les occaſions très-frivoles; mais notre averſion pour lui nous empêche conſtamment de ſympathiſer avec celui que les autres conçoivent pour des ſujets auſſi légers. Car nos *paſſions* ſympathiques ſont toujours moins irréſiſtibles que les originales. Il y a de plus une certaine malice dans les hommes qui prévient non-ſeulement toute ſympathie avec les petits chagrins, mais qui les porte à s'en divertir. De là le plaiſir que nous donne la raillerie & les petits mouvemens d'humeur que nous obſervons dans nos pareils quand nous les voyons pouſſés, preſſés, agacés de tout côté. Ceux qui n'ont reçu que la bonne éducation ordinaire, cachent la peine que peuvent leur cauſer de petits incidens, & ceux qui ſont plus verſés dans la connoiſſance du monde prennent le parti de tourner eux-mêmes ces incidens en ridicules, comme ils ſavent bien que les autres ne manqueront pas de le faire. L'habitude qu'un homme du monde s'eſt faite d'obſerver ſur quel pied les autres jugent de ce qui le regarde, fait qu'il enviſage ces petites traverſes du côté plaiſant, qui eſt celui qui ſe préſentera infailliblement à eux.

Notre ſympathie avec les afflictions profondes eſt au contraire également forte & ſincère. Il eſt inutile d'en citer des exemples. Nous pleurons à la repréſentation d'une tragédie où tout eſt feint. Si quelque grand malheur a donc fondu ſur vous, ſi quelque revers extraordinaire vous mène à la pauvreté, aux maladies, à la diſgrace & à la perte de vos emplois, quand même il y auroit en partie de votre faute, vous pouvez compter ſur la ſympathie la plus ſincère de tous vos amis; & qui plus eſt, ſur les ſervices les plus tendres & les plus empreſſés de leur part, autant que l'honneur & l'intérêt leur permettront de vous en rendre. Mais s'il n'y a rien d'affreux dans votre infortune, ſi vous avez été ſeulement un peu déconcerté dans les projets de votre ambition, dupé par votre maîtreſſe, ou régenté par votre femme, ſoyez sûr d'être raillé par tous ceux qui vous connoiſſent. (*Théorie des ſentimens moraux*).

Toutes les *paſſions* roulent ſur le plaiſir & la douleur, comme dit M. Loke : c'en eſt l'eſſence & le fond.

Nous éprouvons, en naiſſant, ces deux états : le plaiſir, parce qu'il eſt naturellement attaché à être : la douleur, parce qu'elle tient à être imparfaitement.

Si notre exiſtence étoit parfaite, nous ne connoîtrions que le plaiſir. Etant imparfaite, nous devons connoître le plaiſir & la douleur : or, c'eſt de l'expérience de ces deux contraires que nous tirons l'idée du bien & du mal.

Mais comme le plaiſir & la douleur ne viennent pas à tous les hommes par les mêmes choſes, ils attachent à divers objets l'idée du bien & du mal : chacun ſelon ſon expérience, ſes paſſions, ſes opinions, &c.

Il n'y a cependant que deux organes de nos biens & de nos maux; les ſens & la réflexion.

Les impreſſions qui viennent par les ſens ſont immédiates & ne peuvent ſe définir; on n'en connoît pas les reſſorts : elles ſont l'effet du rapport qui eſt entre les choſes & nous; mais ce rapport ſecret ne nous eſt pas connu.

Les paſſions qui viennent par l'organe de la réflexion ſont moins ignorées. Elles ont leur principe dans l'amour de l'être, ou de la perfection de l'être, ou dans le ſentiment de ſon imperfection & de ſon dépériſſement

Nous tirons de l'expérience de notre être une idée de grandeur, de plaiſir, de puiſſance que nous voudrions toujours augmenter : nous prenons dans l'imperfection de notre être une idée de petiteſſe, de ſujétion, de miſère, que nous tâchons d'étouffer : voilà toutes nos paſſions.

Il y a des hommes en qui le ſentiment de l'être eſt plus fort que celui de leur imperfection; de-là l'enjouement, la douceur, la modération des deſirs.

Il y en a d'autres en qui le ſentiment de leur imperfection eſt plus vif que celui de l'être; de-là l'inquiétude, la mélancolie, &c.

De ces deux ſentimens unis, c'eſt-à-dire, celui de nos forces & celui de notre miſère, naiſſent les plus grandes paſſions; parce que le ſentiment de nos miſères nous pouſſe à ſortir de nous-mêmes, & que le ſentiment de nos reſſources nous y encourage & nous y porte par l'eſpérance. Mais ceux qui ne ſentent que leur miſé-

te ſans leur force, ne ſe paſſionnent jamais tant; car ils n'oſent rien eſpérer : ni ceux qui ne ſentent que leur force ſans leur impuiſſance, car ils ont trop peu à deſirer; ainſi il faut un mélange de courage & de foibleſſe, de triſteſſe & de préſomption. Or, cela dépend de la chaleur du ſang & des eſprits; & la réflexion qui modère les velléités des gens froids, encourage l'ardeur des autres, en leur fourniſſant des reſſources qui nouriſſent leurs illuſions. D'où vient que les paſſions des hommes d'un eſprit profond ſont plus opiniâtres & plus invincibles, car ils ne ſont pas obligés de s'en diſtraire comme le reſte des hommes par épuiſement de penſées; mais leurs réflexions au contraire, ſont un entretien éternel à leurs deſirs qui les échauffe; & cela explique encore pourquoi ceux qui penſent peu, ou qui ne ſauroient penſer long-tems de ſuite ſur la même choſe, n'ont que l'inconſtance en partage.

Le premier degré du ſentiment agréable de notre exiſtence eſt la gaieté. La joie eſt un ſentiment plus pénétrant. Les hommes enjoués n'étant pas d'ordinaire ſi ardens que le reſte des hommes, ils ne ſont peut-être pas capables des plus vives joies; mais les grandes joies durent peu & laiſſent notre ame épuiſée.

La gaieté plus proportionnée à notre foibleſſe que la joie, nous rend confians & hardis, donne un être & un intérêt aux choſes les moins importantes, fait que nous nous plaiſons par inſtinct en nous-mêmes, dans nos poſſeſſions, nos entours, notre eſprit, notre ſuffiſance, malgré d'aſſez grandes miſères.

Cette intime ſatisfaction nous conduit quelquefois à nous eſtimer nous-mêmes par de très-frivoles endroits; & il me ſemble que les perſonnes enjouées ſont ordinairement un peu plus vaines que les autres.

D'autre part les mélancoliques ſont ardens, timides, inquiets, & ne ſe ſauvent la plupart de la vanité que par l'ambition & l'orgueil.

L'amour eſt une complaiſance dans l'objet aimé. Aimer une choſe, c'eſt ſe complaire dans ſa poſſeſſion, ſa grace, ſon accroiſſement, craindre ſa privation, ſes déchéances, &c.

Pluſieurs philoſophes rapportent généralement à l'amour-propre toute ſorte d'attachemens. Ils prétendent qu'on s'approprie tout ce que l'on aime, qu'on n'y cherche que ſon plaiſir & ſa propre ſatisfaction, qu'on ſe met ſoi-même avant tout; juſques là qu'ils nient que celui qui donne ſa vie pour un autre, le préfére à ſoi. Ils paſſent le but en ce point; car ſi l'objet de notre amour nous eſt plus cher ſans l'être, que l'être ſans l'objet de notre amour, il paroît que c'eſt notre amour qui eſt notre paſſion dominante & notre individu propre; puiſque tout nous échappe avec la vie, le bien que nous nous étions approprié par notre amour, comme notre être véritable. Ils répondent que la paſſion nous fait confondre dans ce ſacrifice notre vie & celle de l'objet aimé; que nous croyons n'abandonner qu'une partie de nous-mêmes pour conſerver l'autre : au moins ils ne peuvent nier que celle que nous conſervons, nous paroît plus conſidérable que celle que nous abandonnons. Or, dès que nous nous regardons comme la moindre partie dans le tout, c'eſt une préférence manifeſte de l'objet aimé. On peut dire la même choſe d'un homme qui volontairement & de ſang-froid, meurt pour la gloire : la vie imaginaire qu'il achète au prix de ſon être réel, eſt une préférence bien inconteſtable de la gloire, & qui juſtifie la diſtinction que quelques écrivains ont miſe avec ſageſſe entre l'amour-propre & l'amour de nous-mêmes. Ceux ci conviennent bien que l'amour de nous mêmes entre dans toutes nos *paſſions*; mais ils diſtinguent cet amour de l'autre. Avec l'amour de nous-mêmes, diſent-ils, on peut chercher hors de ſoi ſon bonheur; on peut s'aimer hors de ſoi davantage que dans ſon exiſtence propre; on n'eſt point à ſoi même ſon unique objet. L'amour-propre au contraire ſubordonne tout à ſes commodités & ſon bien être, il eſt à lui-même ſon ſeul objet & ſa ſeule fin; de ſorte qu'au lieu que les paſſions qui viennent de l'amour de nous-mêmes nous donnent aux choſes, l'amour-propre veut que les choſes ſe donnent à nous & ſe fait le centre de tout.

Rien ne caractériſe donc l'amour-propre, comme la complaiſance qu'on a dans ſoi même & les choſes qu'on s'approprie.

L'orgueil eſt un effet de cette complaiſance. Comme on n'eſtime naturellement les choſes qu'autant qu'elles plaiſent, & que nous nous plaiſons ſi ſouvent à nous mêmes devant toutes choſes; de-là ces comparaiſons toujours injuſtes qu'on fait de ſoi-même à autrui, & qui fondent tout notre orgueil.

Mais les prétendus avantages pour leſquels nous nous eſtimons étant grandement variés; nous les déſignons par les noms que nous leur avons rendus propres. L'orgueil qui vient d'une confiance aveugle dans nos forces, nous l'avons nommé *préſomption*; celui qui s'attache à de petites choſes, *vanité*; celui qui ſe fonde ſur la naiſſance, *hauteur*; celui qui eſt courageux, *fierté*.

Tout ce qu'on reſſent de plaiſir en s'appropriant quelque choſe, richeſſe, agrément, héritage, &c. & ce qu'on éprouve de peines par la perte des mêmes biens, ou la crainte de quelque mal, la peur, le dépit, la colère, tout cela vient de l'amour-propre.

L'amour-propre ſe mêle à preſque tous nos

ſentimens, ou du moins l'amour de nous-mêmes; mais pour prévenir l'embarras que les diſputes qu'on a fait ſur ces termes feroient naître, j'uſe d'expreſſions ſynonymes, qui me ſemblent moins équivoques. Ainſi je rapporte tous nos ſentimens à celui de nos perfections & de notre imperfection : ces deux grands principes nous portent de concert à aimer, eſtimer, conſerver, aggrandir & défendre du mal notre frêle exiſtence. C'eſt la ſource de tous nos plaiſirs & déplaiſirs, & la cauſe féconde des *paſſions* qui viennent par l'organe de la réflexion.

Tâchons d'approfondir les principales; nous ſuivrons plus aiſément la trace des petites qui ne ſont que des dépendances & des branches de celle-ci.

L'inſtinct qui nous porte à nous aggrandir, n'eſt aucune part ſi ſenſible que dans l'ambition : mais il ne faut pas confondre tous les ambitieux. Les uns attachent la grandeur ſolide à l'autorité des emplois; les autres aux grandes richeſſes; les autres au faſte des titres, &c. pluſieurs vont à leur but ſans nul choix des moyens. Quelques-uns par de grandes choſes, & d'autres par les plus petites : ainſi telle ambition eſt vice, telle, vertu; telle, vigueur d'eſprit, telle, égarement & baſſeſſe, &c.

Toutes les paſſions prennent le tour de notre caractère. Nous avons vu ailleurs que l'ame influoit beaucoup ſur l'eſprit; l'eſprit influe auſſi ſur l'ame : c'eſt de l'ame que viennent tous les ſentimens; mais c'eſt par les organes de l'eſprit que paſſent les objets qui les excitent. Selon les couleurs qu'il leur donne; ſelon qu'il les pénétre, qu'il les embellit, qu'il les déguiſe, l'ame les rebute ou s'y attache. Quand donc même on ignoreroit que tous les hommes ne ſont pas égaux par le cœur; il ſuffit de ſavoir qu'ils enviſagent les choſes ſelon leurs lumières, peut être encore plus inégales, pour comprendre la différence, qui diſtingue les *paſſions* même qu'on déſigne du même nom. Si différemment partagés par l'eſprit & les ſentimens, ils s'attachent au même objet ſans aller au même intérêt, & cela n'eſt pas ſeulement vrai des ambitieux, mais auſſi de toute *paſſion*.

Que de choſes ſont compriſes dans l'amour du monde. Le libertinage, le deſir de plaire, l'envie de primer, &c. l'amour du ſenſible & du grand ne ſont nulle part ſi mêlés.

Le génie & l'activité portent les hommes à la vertu & à la gloire : les petits talens, la pareſſe, le goût des plaiſirs, la gaieté & la vanité les fixent aux petites choſes; mais en tous c'eſt le même inſtinct; & l'amour du monde renferme de vives ſemences de preſque toutes les *paſſions*.

La gloire nous donne ſur les cœurs un autorité naturelle, qui nous touche, ſans doute, autant que nulle de nos ſenſations, & nous étourdit plus ſur nos miſères qu'une vaine diſſipation : elle eſt donc réelle en tout ſens.

Ceux qui parlent de ſon néant inévitable, ſoutiendroient peut-être avec peine le mépris ouvert d'un ſeul homme. Le vuide des grandes paſſions eſt rempli par le grand nombre des petites : les contempteurs de la gloire ſe piquent de bien danſer, ou de quelque miſère encore plus baſſe. Ils ſont ſi aveugles qu'ils ne ſentent pas que c'eſt la gloire qu'ils cherchent ſi curieuſement, & ſi vains qu'ils oſent la mettre dans les choſes les plus frivoles. La gloire, diſent-ils, n'eſt vertu, ni mérite; ils raiſonnent bien en cela : elle n'eſt que leur récompenſe, mais elle nous excite donc au travail & à la vertu, & nous rend ſouvent eſtimables, afin de nous faire eſtimer.

Tout eſt très-abject dans les hommes : la vertu, la gloire, la vie; mais les choſes les plus petites ont des proportions reconnues, Le chêne eſt un grand arbre près du cerifier; ainſi les hommes à l'égard les uns & des autres. Quelles ſont les vertus & les inclinations de ceux qui mépriſent la gloire? l'ont-ils méritée?

La paſſion de la gloire, & la paſſion des ſciences ſe reſſemblent dans leur principe, car elles viennent l'une & l'autre du ſentiment de notre vuide & de notre imperfection. Mais l'une voudroit ſe former comme un nouvel être hors de nous; & l'autre s'attache à étendre & à cultiver notre fond. Ainſi la paſſion de la gloire veut nous aggrandir au dehors & celle des ſciences au dedans.

On ne peut avoir l'ame grande, ou l'eſprit un peu pénétrant, ſans quelque paſſion pour les lettres. Les arts ſont conſacrés à peindre les traits de la belle nature; les ſciences à la vérité. Les arts ou les ſciences embraſſent tout ce qu'il y a dans la penſée de noble ou d'utile; de ſorte qu'il ne reſte à ceux qui les rejettent, que ce qui eſt indigne d'être peint ou enſeigné, &c.

La plupart des hommes honorent les lettres comme la religion & la vertu, c'eſt-à-dire, comme une choſe qu'ils ne peuvent ni connoître, ni pratiquer, ni aimer.

Perſonne néanmoins n'ignore que les bons livres ſont l'eſſence des meilleurs eſprits, le précis de leurs connoiſſances & le fruit de leurs longues veilles. L'étude d'une vie entière s'y peut recueillir dans quelques heures; c'eſt un grand ſecours.

Deux inconvéniens ſont à craindre dans cette paſſion : le mauvais choix & l'excès. Quant au mauvais choix, il eſt probable que ceux qui s'attachent à des connoiſſances peu utiles ne ſeroient pas propres aux autres; mais l'excès ſe peut corriger.

Si nous étions sages, nous nous bornerions à un petit nombre de connoissances, afin de les mieux posséder. Nous tâcherions de nous les rendre familières & de les réduire en pratique ; la plus longue & la plus laborieuse théorie n'éclaire qu'imparfaitement. Un homme qui n'auroit jamais dansé, posséderoit inutilement les règles de la danse ; il en est sans doute de même des métiers d'esprit.

Je dirai bien plus ; rarement l'étude est utile, lorsqu'elle n'est pas accompagnée du commerce du monde. Il ne faut pas séparer ces deux choses : l'une nous apprend à penser, l'autre à agir ; l'une à parler, l'autre à écrire ; l'une à disposer nos actions, & l'autre à les rendre faciles.

L'usage du monde nous donne encore de penser naturellement, & l'habitude des sciences de penser profondément.

Par une suite nécessaire de ces vérités, ceux qui sont privés de l'un & l'autre avantage par leur condition, fournissent une preuve inconteſtable de l'indigence naturelle de l'esprit humain. Un Vigneron, un Couvreur, resserrés dans un petit cercle d'idées très-communes, connoissent à peine les plus grossiers usages de la raison, & n'exercent leur jugement, supposé qu'ils en aient reçu de la nature, que sur des objets très-palpables. Je sais bien que l'éducation ne peut suppléer le génie. Je n'ignore pas que les dons de la nature valent mieux que les dons de l'art. Cependant l'art est nécessaire pour faire fleurir les talens. Un beau naturel négligé ne porte jamais de fruits murs.

Peut-on regarder comme un bien un génie à-peu près sterile ? Que servent à un grand seigneur les domaines qu'il laisse en friche ? est-il riche de ces champs incultes ?

Ceux qui n'aiment l'argent que pour le dépenser, ne sont pas véritablement avares. L'avarice est une extrême défiance des événemens, qui cherche à s'assurer contre les instabilités de la fortune par une excessive prévoyance, & manifeste cet instinct avide, qui nous sollicite d'accroître, d'étayer, d'affermir notre être. Basse & déplorable manie, qui n'exige ni connoissance, ni vigueur d'esprit, ni jeunesse : & qui prend par cette raison dans la défaillance des sens, la place des autres *passions*.

Quoique j'aie dit que l'avarice naît d'une défiance ridicule des événemens de la fortune, & qu'il semble que l'amour du jeu vienne au contraire d'une ridicule confiance aux mêmes événemens, je ne laisse pas de croire qu'il y a des des joueurs avares & qui ne sont confians qu'au jeu ; encore ont-ils, comme on dit, un jeu timide & serré.

Des commencemens, souvent heureux, rempliſſent l'esprit des joueurs de l'idée d'un gain très-rapide, qui paroit toujours sous leurs mains : cela détermine.

Par combien de motifs d'ailleurs n'est-on pas porté à jouer ? par cupidité, par amour du faste, par goût des plaisirs, &c. Il suffit donc d'aimer quelqu'une de ces choses pour aimer le jeu ; c'est une ressource pour les acquérir ; hasardeuse à la vérité, mais propre à toute sorte d'hommes, pauvres, riches, foibles, malades, jeunes & vieux, ignorans & savans, sots & habiles, &c. aussi n'y a-t-il point de passion plus commune que celle-ci.

Il y a dans la *passion* des exercices un plaisir pour les sens, & un plaisir pour l'ame. Les sens sont flattées d'agir, de galopper sur un cheval, d'entendre un bruit de chasse dans une forêt ; l'ame jouit de la justesse des sens, de la force & de l'adresse de son corps, &c. Aux yeux d'un poltron, le guerrier édifie dans son cabinet cette gloire est [illegible]; mais dans l'ébranlement de l'exercice, on ne scrute pas tant les choses. En approfondiſſant les hommes, on rencontre des vérités humiliantes, mais inconteſtables.

Vous voyez l'ame d'un pêcheur qui se détache en quelque sorte de son corps pour suivre un poisson sous les eaux, & le pousser au piége que sa main lui tend. Qui croiroit qu'elle s'applaudit de la défaite du foible animal & triomphe au fond du filet ? Toutefois rien n'est si sensible.

Un grand à la chasse aime mieux tuer un sanglier qu'une hirondelle : par quelle raison ? Tous la voient.

L'amour paternel ne differe pas de l'amour-propre. Un enfant ne subsiste que par ses parens, dépend d'eux, vient d'eux, leur doit tout ; ils n'ont rien qui leur soit si propre.

Aussi un père ne sépare point l'idée d'un fils de la sienne, à moins que le fils n'affoibliſſe cette idée de propriété par quelque contradiction ; mais plus un pere s'irrite de cette contradiction, plus il s'afflige, plus il prouve ce que je dis.

Comme les enfans n'ont nul droit sur la volonté de leurs pères, la leur étant au contraire toujours combattue, cela leur fait sentir qu'ils sont des êtres à part, & ne peut pas leur inspirer de l'amour-propre, parce que la propriété ne sauroit être du côté de la dépendance. Cela est visible ; c'est par cette raison que la tendresse des enfans n'est pas aussi vive que celle de pères ; mais les loix ont pourvu à cet inconvenient. Elles sont un garant aux pères contre l'ingratitude des enfans, comme la nature est aux enfans un ôtage assuré contre l'abus des loix ; il étoit juste d'assurer à la vieilleſſe les secours qu'elle avoit prêtés à la foibleſſe de l'enfance.

La reconnoiſſance prévient dans les enfans bien nés ce que le devoir leur impoſe. Il eſt dans la ſaine nature d'aimer ceux qui nous aiment & nous protègent; & l'habitude d'une juſte dépendance en fait perdre le ſentiment; mais il ſuffit d'être homme pour être bon père; & ſi on n'eſt homme de bien, il eſt rare qu'on ſoit bon fils.

Du reſte qu'on mette à la place de ce que je dis la ſympathie ou le ſang, & qu'on me faſſe entendre pourquoi le ſang ne parle pas autant dans les enfans que dans les pères; pourquoi la ſympathie périt quand la ſoumiſſion diminue; pourquoi des frères ſouvent ſe haïſſent ſur des fondemens ſi légers, &c.

Mais quel eſt donc le nœud de l'amitié des frères? Une fortune, un nom commun, même naiſſance & même éducation, quelquefois même caractère; enfin l'habitude de ſe regarder comme appartenans les uns aux autres, & comme n'ayant qu'un ſeul être.

Il peut entrer quelque choſe qui flatte les ſens dans le goût qu'on nourrit pour certains animaux. Quand ils nous appartiennent, j'ai toujours penſé qu'ils s'y mêle de l'amour propre rien n'eſt ſi ridicule à dire, & je ſuis fâché qu'il ſoit vrai; mais nous ſommes ſi vuides que s'il s'offre à nous la moindre ombre de propriété, nous nous y attachons auſſi-tôt. Nous prêtons à un perroquet des penſées & des ſentimens; nous nous figurons qu'il nous aime, qu'il nous craint, qu'il ſent nos faveurs, &c. ainſi nous aimons l'avantage que nous nous accordons ſur lui. Quel empire! mais c'eſt-là l'homme.

C'eſt l'inſuffiſance de notre être qui fait naître l'amitié, & c'eſt l'inſuffiſance de l'amitié même qui la fait périr.

Eſt-on ſeul on ſent ſa misère, on ſent qu'on a beſoin d'appui, on cherche un fauteur de ſes goûts, un compagnons de ſes plaiſirs & de ſes peines; on veut un homme dont on puiſſe poſſéder le cœur & la penſée. Alors l'amitié paroît être ce qu'il y a de plus doux au monde; a-t-on ce qu'on a ſouhaité, on change bientôt de penſée.

Lorſqu'on voit de loin quelque bien, il fixe d'abord nos deſirs, & lorſqu'on y parvient, on en ſent le néant. Notre ame dont il arrêtoit la vue dans l'éloignement, ne ſauroit s'y repoſer quand elle voit au-delà: ainſi l'amitié qui de loin bornoit toutes nos prétentions, ceſſe de les borner de près; elle ne remplit pas le vuide qu'elle avoit promis de remplir; elle nous laiſſe des beſoins qui nous diſtraient & nous portent vers d'autres biens.

Alors on ſe néglige, on devient difficile, on exige bientôt comme un tribut les complaiſances qu'on avoit d'abord reçues comme un don. C'eſt le caractère des hommes de s'approprier peu à peu juſqu'aux graces dont ils jouiſſent; une longue poſſeſſion les accoutume naturellement à regarder les choſes qu'ils poſſèdent comme à eux, ainſi l'habitude leur perſuade qu'ils ont un droit naturel ſur la volonté de leurs amis. Ils voudroient s'en former un titre pour les gouverner; lorſque ces prétentions ſont réciproques, comme on voit ſouvent, l'amour propre s'irrite & crie des deux côtés, produit de l'aigreur, des froideurs & d'amères explications, &c.

On ſe trouve auſſi quelquefois mutuellement des défauts qu'on s'étoit cachés; ou l'on tombe dans des *paſſions* qui dégoutent de l'amitié, comme les maladies violentes dégoûtent des plus doux plaiſirs.

Auſſi les hommes extrêmes ne ſont pas les plus capables d'une conſtante amitié. On ne la trouve nulle part ſi vive & ſi ſolide que dans les eſprits timides & ſérieux, dont l'ame modérée connoît la vertu; car elle ſoulage leur cœur oppreſſé ſous le miſtère & ſous le poids du ſecret, détend leur eſprit, l'élargit, les rend plus confians & plus vifs, ſe mêle à leurs amuſemens, à leurs affaires & à leurs plaiſirs miſtérieux: c'eſt l'ame de toute leur vie.

Les jeunes gens ſont auſſi très-ſenſibles & très-confians; mais la vivacité de leurs *paſſions* les diſtraits & les rend volages. La ſenſibilité & la confiance ſont uſées dans les vieillards; mais le beſoin les rapproche & la raiſon eſt leur lien: les uns aiment plus tendrement, les autres plus ſolidement.

Le devoir de l'amitié s'étend plus loin qu'on ne croit; nous ſuivons notre ami dans ſes diſgraces, mais dans ſes foibleſſes nous l'abandonnons: c'eſt être plus foible que lui.

Quiconque ſe cache, obligé d'avouer les défauts des ſiens, fait voir ſa baſſeſſe. Etes-vous exempt de ces vices? déclarez-vous donc hautement; prenez ſous votre protection la foibleſſe des malheureux; vous ne riſquez rien en cela; mais il n'y a que les grandes ames qui oſent ſe montrer ainſi. Les foibles ſe déſavouent les uns les autres, ſe ſacrifient lâchement aux jugemens ſouvent injuſtes du public; ils n'ont pas de quoi réſiſter, &c.

Il entre ordinairement beaucoup de ſympathie dans l'amour, c'eſt-à-dire, une inclination dont les ſens forment le nœud, ils n'eſt pas impoſſible qu'il y ait un amour exempt de groſſiéreté.

Les mêmes *paſſions* ſont bien différentes dans les hommes. Le même objet peut leur plaire par des endroits oppoſés; je ſuppoſe que pluſieurs hommes s'attachent à la même femme, les uns

l'aiment

l'aiment pour ſon eſprit, les autres pour ſa vertu, les autres pour ſes défauts, &c. Et il ſe peut faire encore que tous l'aiment pour des choſes qu'elle n'a pas, comme lorſque l'on aime une femme légère que l'on croit ſolide. N'importe, on s'attache à l'idée qu'on ſe plaît à s'en figurer, ce n'eſt même que cette idée que l'on aime, ce n'eſt pas la femme légère. Ainſi l'objet des *paſſions* n'eſt pas ce qui les dégrade ou ce qui les annoblit, mais la manière dont on enviſage cet objet. Or j'ai dit qu'il étoit poſſible que l'on cherchât dans l'amour quelque choſe de plus pur que l'intérêt de nos ſens. Voici ce qui me le fait croire. Je vois tous les jours dans le monde qu'un homme environné de femmes, auxquelles il n'a jamais parlé, comme à la meſſe, au ſermon, ne ſe décide pas toujours pour celle qui eſt la plus jolie, & qui même lui paroît telle. Quelle eſt la raiſon de cela? C'eſt que chaque beauté exprime un caractère tout particulier, & celui qui entre le plus dans le nôtre, nous le préférons. C'eſt donc le caractère qui nous détermine quelquefois; c'eſt donc l'ame que nous cherchons: on ne peut me nier cela. Donc tout ce qui s'offre à nos ſens ne nous plaît alors que comme une image de ce qui ſe cache à leur vue; donc nous n'aimons alors les qualités ſenſibles que comme les organes de nos plaiſirs, & avec ſubordination aux qualités inſenſibles dont elles ſont l'expreſſion; donc il eſt au moins vrai que l'ame eſt ce qui nous touche le plus. Or ce n'eſt pas aux ſens que l'ame eſt agréable, mais à l'eſprit: ainſi l'intérêt de l'eſprit devient l'intérêt principal, & ſi celui des ſens lui étoit oppoſé, nous le lui ſacrifierions. On n'a donc qu'à nous perſuader qu'il lui eſt vraiment oppoſé, qu'il eſt une tache pour l'ame. Voilà l'amour pur; amour cependant véritable, qu'on ne ſauroit confondre avec l'amitié; car dans l'amitié c'eſt l'eſprit qui eſt l'organe du ſentiment; ici ce ſont les ſens. Et comme les idées qui viennent par les ſens, ſont infiniment plus puiſſantes que les vues de la réflexion, ce qu'elles inſpirent eſt *paſſion*. L'amitié ne va pas ſi loin.

La phyſionomie eſt l'expreſſion du caractère & celle du tempérament. Une ſotte phyſionomie eſt celle qui n'exprime que la complexion, comme un tempérament robuſte, &c. mais il ne faut jamais juger ſur la phyſionomie: car il y a tant de traits mêlés ſur le viſage & dans le maintien des hommes, que cela peut ſouvent confondre; ſans parler des accidens qui défigurent les traits naturels, & qui empêchent que l'ame ne ſe manifeſte, comme la petite vérole, la maigreur, &c.

On pourroit conjecturer plutôt ſur le caractère des hommes, par l'agrément qu'ils attachent à de certaines figures qui répondent à leurs *paſſions*, mais encore s'y tromperoit on.

La pitié n'eſt qu'un ſentiment mêlé de triſteſſe & d'amour; je ne penſe pas qu'elle ait beſoin d'être excitée par un retour ſur nous-mêmes, comme on croit. Pourquoi la miſère ne pourroit-elle ſur notre cœur, ce que fait la vue d'une plaie ſur nos ſens? N'y a-t-il pas des choſes qui affectent immédiatement l'eſprit? L'impreſſion des nouveautés ne prévient-elle pas toujours nos réflexions? Notre ame eſt-elle incapable d'un ſentiment déſintéreſſé?

La haine eſt une déplaiſance dans l'objet haï. C'eſt une triſteſſe qui nous donne, pour la cauſe qui l'excite, une ſecrète averſion: on appelle cette triſteſſe *jalouſie*, lorſqu'elle eſt un effet du ſentiment de nos déſavantages comparés au bien de quelqu'un. Quand il ſe joint à cette jalouſie de la haine & une volonté diſſimulée par foibleſſe de vengeance, c'eſt envie.

Il y a peu de *paſſions* où il n'entre de l'amour ou de la haine. La colère n'eſt qu'une averſion ſubite & violente, emflammée d'un deſir aveugle de vengeance.

L'indignation, un ſentiment de colère & de mépris; le mépris, un ſentiment mêlé de haine & d'orgueil; l'antipathie, une haine violente & qui ne raiſonne pas.

Il entre auſſi de l'averſion dans le dégoût; il n'eſt pas une ſimple privation comme l'indifférence; & la mélancolie qui n'eſt communément qu'un dégoût univerſel ſans eſpérance, tient encore beaucoup de la haine.

A l'égard des *paſſions* qui viennent de l'amour, j'en ai déjà parlé ailleurs; je me contente donc de répéter ici, que tous les ſentimens que le deſir allume, ſont mêlés d'amour ou de haine. (*Connoiſſance de l'eſprit humain*)

Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui ſont nés médiocres.

L'amitié peut ſubſiſter entre des gens de différens ſexes, exemte même de groſſiéreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme; & réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaiſon n'eſt ni *paſſion* ni amitié pure: elle fait une claſſe à part.

L'amour naît bruſquement, ſans autre réflexion, par tempérament, ou par foibleſſe: un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire ſe forme peu à peu, avec le tems, par la pratique, par un long commerce. Combien d'eſprit, de bonté de cœur, d'attachement, de ſervices & de complaiſance dans les amis, pour faire en pluſieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau viſage ou une belle main?

Le tems qui fortifie les amitiés, affoiblit l'amour.

Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, & quelquefois par des choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié au contraire a besoin de secours: elle périt faute de soins, de confiance & de complaisance.

Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

L'amour & l'amitié s'excluent l'un l'autre.

Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour, néglige l'amitié, & celui qui est épuisé par l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

L'amour commence par l'amour; & l'on ne sauroit passer de la plus forte amitié qu'à un amour foible.

Rien ne ressemble mieux à une vive amitié, que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.

L'on n'aime bien qu'une seule fois: c'est la première. Les amours qui suivent sont moins involontaires.

L'amour qui naît subitement, est le plus long à guérir.

L'amour qui croît peu à peu & par degré, ressemble trop à l'amitié pour être une *passion* violente.

Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudroit.

Si j'accorde que dans la violence d'une grande *passion*, on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui ferai-je plus de plaisir, ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimés?

Les hommes souvent veulent aimer, & ne sauroient y réussir: ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer; & si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente *passion*, contribuent bientôt chacun de leur part à s'aimer moins, & ensuite à ne s'aimer plus. Qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture? Il n'est pas aisé de le décider. Les femmes accusent les hommes d'être volages, & les hommes disent qu'elles sont légères.

Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup, de faire par-tout son procédé d'une personne ingrate, une très-ingrate.

Il est triste d'aimer sans une grande fortune, & qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, & le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande *passion*, & qui ait été indifférente, quelque important service qu'elle nous rende dans la suite de notre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat.

Une grande reconnoissance emporte avec soi beaucoup de goût & d'amitié pour la personne qui nous oblige.

Etre avec les gens qu'on aime, cela suffit: rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès deux, tout est égal.

Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié, que de l'antipathie.

Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour, qu'à l'amitié.

L'on confie son secret dans l'amitié, mais il échappe dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur: celui qui a le cœur n'a pas besoin de révélation ou de confiance, tout lui est ouvert.

L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime, que ceux dont on souffre soi-même.

Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

Il semble que s'il y a un soupçon injuste, bisarre, & sans fondement, qu'on ait une fois appellé *jalousie*, cette jalousie qui est un sentiment juste, naturel, fondé en raison & sur l'expérience, mériteroit un autre nom.

Le tempérament a beaucoup de part à la jalousie, & elle ne suppose pas toujours une grande *passion*, c'est cependant un paradoxe, qu'un violent amour sans délicatesse.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse: l'on souffre de la jalousie, & l'on fait souffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent sur rien, & ne nous épargnent nulles occasions de jalousie, ne mériteroient de nous aucune jalousie, si l'on se régloit plus par leurs sentimens & leur conduite, que par son cœur.

Les froideurs & les relâchemens dans l'amitié ont leurs causes: en amour, il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus, que de s'être trop aimés.

L'on n'est pas plus maître de toujours aimer, qu'on ne l'a été de ne pas aimer.

Les amours meurent par le dégoût, & l'oubli les enterre.

Le commencement & le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné, & que le cœur a ses limites.

C'est foiblesse que d'aimer: c'est souvent une autre foiblesse que de guérir.

On guérit comme on se console: on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer, & toujours aimer.

Il devroit y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est guère par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction. L'on pleure amèrement, & l'on est sensiblement touché, mais l'on est ensuite si foible ou si léger que l'on se console.

Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperdument: car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant, ou par de plus secrets & de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

L'on est encore long-tems à se voir par habitude, & à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manières disent qu'on ne s'aime plus.

Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions & les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa *passion* pour l'affoiblir.

L'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

Regretter ce que l'on aime est un bien, en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux, & avoir la générosité de recevoir.

Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir, que son ami en sent à lui donner.

Donner, c'est agir: ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ni céder à l'importunité ou à la nécessité de ceux qui nous demandent.

Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits.

On a dit, en latin, qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer, ou, si l'on veut, que l'amitié est plus à charge que la haine. Il est vrai qu'on est dispensé de donner à ses ennemis, mais ne coûte-t-il rien de s'en venger? ou s'il est doux & naturel de faire du mal à ce que l'on hait, l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime? Ne seroit-il pas dur & pénible de ne leur en point faire?

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

Je ne sais si un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, & s'il méritoit plus de reconnoissance.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes, qui nous met en la place des malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères?

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables.

L'expérience confirme que la molleſſe ou l'indulgence pour soi, & la dureté pour les autres, n'est qu'un seul & même vice.

Un homme dur au travail & à la peine, inexorable à soi-même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison.

Quelque désagrément qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de notre sujettion: de même la joie que l'on reçoit de l'élévation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au-dessus de nous, ou s'égaler à nous. Ainsi on s'accorde mal avec soi-même, car l'on veut des dépendans, & qu'il n'en coûte rien: l'on veut aussi le bien de ses amis, & s'il arrive, ce n'est pas toujours par s'en réjouir que l'on commence.

On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien & ses services: rien ne coûte qu'à tenir parole.

C'est assez pour soi d'un fidèle ami, c'est même beaucoup de l'avoir rencontré: on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

Quand on a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir dû se les acquérir, si cela ne réussit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, & vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié: ce n'est point une maxime morale, mais politique.

On ne doit pas se faire des ennemis de ceux, qui, mieux connus, pourroient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs &

d'une ſi exacte probité, que venant à ceſſer de l'être, ils ne veuillent pas abuſer de notre confiance, ni ſe faire craindre comme nos ennemis.

Il eſt doux de voir ſes amis par goût & par eſtime : il eſt pénible de les cultiver par intérêt, c'eſt ſolliciter.

Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on eſpère du bien.

On ne vole point des mêmes ailes pour ſa fortune, que l'on fait pour des choſes frivoles & de fantaiſie. Il y a un ſentiment de liberté à ſuivre ſes caprices, & tout au contraire, de ſervitude à courir pour ſon établiſſement : il eſt naturel de le ſouhaiter beaucoup, & d'y travailler peu : de ſe croire digne de le trouver ſans l'avoir cherché.

Celui qui fait attendre le bien qu'il ſouhaite, ne prend pas le chemin de ſe déſeſpérer s'il ne lui arrive pas ; & celui au contraire qui déſire une choſe avec une grande impatience, y met trop du ſien pour en être aſſez récompenſé par le ſuccès.

Il y a de certaines gens qui veulent ſi ardemment & ſi déterminément une certaine choſe, que de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

Les choſes les plus ſouhaitées n'arrivent point, ou ſi elles arrivent, ce n'eſt ni dans le tems, ni dans les circonſtances où elles auroient fait un extrême plaiſir.

Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir ſans avoir ri.

La vie eſt courte, ſi elle ne mérite ce nom que lorſqu'elle eſt agréable, puiſque ſi l'on couſoit enſemble toutes les heures que l'on paſſe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années, une vie de quelques mois.

Qu'il eſt difficile d'être content de quelqu'un !

On ne pourroit ſe défendre de quelque joie à voir périr un méchant homme ; l'on jouiroit alors du fruit de ſa haine, & l'on tireroit de lui tout ce qu'on en peut eſpérer, qui eſt le plaiſir de ſa perte. Sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos intérêts ne nous permettent pas de nous en réjouir : il meurt trop tôt, ou trop tard.

Il eſt pénible à un homme fier de pardonner à celui qui le ſurprend en faute, & qui ſe plaint de lui avec raiſon, ſa fierté ne s'adoucit que lorſqu'il reprend ſes avantages, & qu'il met l'autre dans ſon tort.

Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux perſonnes à qui nous faiſons du bien, de même nous haïſſons violemment ceux que nous avons beaucoup offenſés.

Il eſt également difficile d'étouffer dans les commencemens le ſentiment des injures, & de le conſerver après un certain nombre d'années.

C'eſt par foibleſſe que l'on hait un ennemi, & que l'on ſonge à s'en venger, & c'eſt par pareſſe que l'on s'appaiſe, & que l'on ne ſe venge point.

Il y a bien autant de pareſſe que de foibleſſe à ſe laiſſer gouverner.

Il ne faut pas penſer à gouverner un homme tout d'un coup, & ſans autre préparation dans une affaire importante, & qui ſeroit capitale à lui ou aux ſiens : il ſentiroit d'abord l'empire & l'aſcendant qu'on veut prendre ſur ſon eſprit, & il ſecoueroit le joug par honte ou par caprice. Il faut tenter auprès de lui les petites choſes ; & de-là le progrès juſqu'aux plus grandes eſt immanquable. Tel ne pouvoit au plus dans les commencemens qu'entreprendre de le faire partir pour la campagne, ou retourner à la ville, qui finit par lui dicter un teſtament, où il réduit ſon fils à la légitime.

Pour gouverner quelqu'un long-tems & abſolument, il faut avoir la main légère, & ne lui faire ſentir que le moins qu'il ſe peut ſa dépendance.

Tels ſe laiſſent gouverner juſqu'à un certain point, qui au-delà ſont intraitables ; & ne ſe gouvernent plus : on perd tout-à-coup la route de leur cœur & de leur eſprit : ni hauteur, ni ſoupleſſe, ni force, ni induſtrie ne les peuvent dompter, avec cette différence que quelques-uns ſont ainſi faits par raiſon & avec fondement, & quelques autres par tempérament & par humeur.

Il ſe trouve des hommes qui n'écoutent ni la raiſon, ni les bons conſeils, & qui s'égarent volontairement, par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés.

D'autres conſentent d'être gouvernés par leurs amis, en des choſes preſque indifférentes, & s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choſes graves & de conſéquence.

Drance veut paſſer pour gouverner ſon maître, qui n'en croit rien non plus que le public : parler ſans ceſſe à un grand que l'on ſert, ne des lieux & en des tems où il convient le moins, lui parler à l'oreille, ou en des termes myſtérieux, rire juſqu'à éclater en ſa préſence, lui couper la parole, ſe mettre entre lui & ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui lui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils ſe retirent, ſe mettre proche de lui en une poſture

trop libre, figurer avec lui le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertés, marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule & toujours.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, & d'en être gouverné en toutes choses, & absolument, & toujours : je serois sûr de bien faire, sans avoir le soin de délibérer, je jouirois de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison.

Toutes les *passions* sont menteuses, elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres, elles se cachent à elles-mêmes. Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, & qui ne s'en aide.

On ouvre un livre de dévotion, & il touche : on en ouvre un autre qui est galant, & il fait son impression. Oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, & admet les incompatibles ?

Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses & de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vue que de la cacher.

Le cas n'arrive gueres où l'on puisse dire : J'étois ambitieux. Ou on ne l'est point, ou on l'est toujours : mais le tems vient où l'on avoue que l'on a aimé.

Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, & ne se trouvent dans une assiète plus tranquille, que lorsqu'ils meurent.

Rien ne coûte moins à la *passion* que de se mettre au-dessus de la raison : son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

L'on est plus sociable & d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles & élévées, que nous devons moins à la force de notre esprit, qu'à la bonté de notre naturel.

Il n'y a guères au monde un plus bel excès que celui de la *reconnoissance*.

Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité n'en font pas trouver.

Il y a des lieux que l'on admire, il y en a d'autres qui touchent, & où l'on aimeroit à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût & les sentimens.

Ceux qui font bien, mériteroient seuls d'être enviés, s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux : c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

Quelques-uns se défendent d'aimer & de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avouer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs & de si tendres engagemens que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu. (*Caractère de la* BRUYERE).

PATIENCE, s. f. La *patience* est une vertu qui nous fait supporter un mal qu'on ne sauroit empêcher. Or on peut réduire à quatre classes les maux dont notre vie est traversée. 1°. Les maux naturels; c'est-à-dire, ceux auxquels notre qualité d'hommes & d'animaux périssables nous assujettissent. 2°. Ceux dont une conduite vertueuse & sage nous auroit garantis, mais qui sont des suites inséparables de l'imprudence ou du vice; on les appelle châtimens. 3°. Ceux par lesquels la constance de l'homme de bien est exercée; telles sont les persécutions qu'il éprouve de la part des méchans. 4°. Joignez enfin les contradictions que nous avons sans cesse à essuyer par la diversité de sentimens, de mœurs & de caractères des hommes avec qui nous vivons. A tous ces maux la *patience* est non-seulement nécessaire, mais utile; elle est nécessaire, parce que la loi naturelle nous en fait un devoir, & que murmurer des événemens, c'est outrager la providence; elle est utile, parce qu'elle rend les souffrances plus légeres, moins dangereuses & plus courtes.

Abandonnez un épileptique à lui-même, vous le verrez se frapper, se meurtrir & s'ensanglanter : l'épilepsie étoit déjà un mal, mais il a bien empiré son état par les plaies qu'il s'est faites : il eût pu guérir de sa maladie, ou du moins vivre en l'endurant; il va périr de ses blessures.

Cependant la crainte d'augmenter le sentiment de nos maux ne réprime point en nous l'impatience: on s'y abandonne d'autant plus facilement, que la voix secrette de notre conscience ne nous la reproche presque pas, & qu'il n'y a point dans ces emportemens une injustice évidente qui nous frappe, & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il semble que le mal que nous souffrons nous justifie; il semble qu'il nous dispense pour quelque tems de la nécessité d'être raisonnables. N'emploie-t-on pas même quelque sorte d'art pour s'excuser de ce défaut, & pour s'y livrer sans scrupule? ne déguise-t-on pas souvent l'impatience sous le nom plus doux de *vivacité*? Il est vrai qu'elle marque toujours une ame vaincue par les maux, & contrainte de leur céder; mais il y a des

malheurs auxquels les hommes approuvent que l'on ſoit ſenſible juſqu'à l'excès, & des événemens où ils s'imaginent que l'on peut avec bienſéance manquer de force, & s'oublier entièrement. C'eſt alors qu'il eſt permis d'aller juſqu'à ſe faire un mérite de l'impatience, & que l'on ne renonce pas à en être applaudi. Qui l'eût crû, que ce qui porte le plus le caractère de petiteſſe de courage, pût jamais devenir un fondement de vanité? *Anc. Anc.*

Plutarque recite, avec cent autres témoins, qu'au ſacrifice, un charbon ardent s'eſtant coulé dans la manche d'un enfant lacédémonien, ainſi qu'il encenſoit, il ſe laiſſa bruſler tout le bras, juſques à ce que la ſenteur de la chair cuite en vint aux aſſiſtans. Il n'eſtoit rien ſelon leur couſtume, où il leur allaſt plus de la reputation, ny dequoy ils euſſent à ſouffrir plus de blaſme & de honte, que d'eſtre ſurpris en larcin. Je ſuis ſi imbu de la grandeur de ces hommes-là, que non ſeulement il ne me ſemble point comme à Bodin, que ſon conte ſoit incroyable, mais que je ne le trouve pas ſeulement rare & eſtrange. L'hiſtoire Spartaine eſt pleine de mille plus aſpres exemples & plus rares: elle eſt à ce prix toute miracle. Marcellinus recite ſur ce propos du larcin; que de ſon temps il ne s'eſtoit encores pû trouver aucune ſorte de tourment, qui peuſt forcer les Egyptiens ſurpris en ce meſfait, qui eſtoit fort en uſage entre eux, à dire ſimplement leur nom. Vn paiſan eſpagnol eſtant mis à la gehenne ſur les complices de l'homicide du Preteur Lucius Piſo, crioit au milieu des tourmens; que ſes amis ne bougeaſſent & l'aſſiſtaſſent en toute ſeureté, & qu'il n'eſt pas en la douleur, de lui arracher un mot de confeſſion, & n'en eut-on autre choſe pour le premier jour. Le lendemain, ainſi qu'on le remenoit pour recommencer ſon tourment, s'esbranlant vigoureuſement entre les mains de ſes gardes, il alla froiſſer ſa teſte contre une paroy & s'y tua. Epicharis ayant ſaoulé & laſſé la cruauté des ſatellites de Neron, & ſouſtenu leur feu, leurs batures, engins, ſans aucune voix de revelation de ſa conjuration, tout un jour: rapportée à la gehenne le lendemain, les membres tous briſez, paſſa un aſſet de ſa robe dans l'un des bras de ſa chaize, à tout un nœud coulant, & y fourrant ſa teſte, s'étrangla du poids de ſon corps: ayant le courage d'ainſi mourir, & ſe deſrober aux premiers tourmens; ſemble-elle pas à eſcient avoir preſté ſa vie à cette eſpreuve de ſa *patience* du jour précédent, pour ſe mocquer de ce tyran, & encourager d'autres à ſemblable entrepriſe contre lui? Et qui s'enquerra à nos argoulets, des experiences qu'ils ont euës en ces guerres civiles, il ſe trouvera des effets de *patience*, d'obſtination & d'opiniaſtreté, parmi nos miſérables ſiecles, & en cette tourbe molle & effeminée, encore plus que l'Egyptienne; dignes d'eſtre comparez à ceux que nous venons de réciter de la vertu Spartaine. Je ſçay qu'il s'eſt trouvé de ſimples paiſans s'eſtre laiſſez griller la plante des pieds, écraſer le bout des doigts avec le chien d'une piſtole, pouſſer les yeux ſanglans hors de la teſte, à force d'avoir le front ſerré d'une corde, avant que de l'eſtre ſeulement voulu mettre à rançon. J'en ay veu un laiſſé pour mort tout nud dans un foſſé, ayant le col tout meurtry & enflé d'un licol qui y pendoit encore, duquel on l'avoit tiraſſé toute la nuict, à la queuë d'un cheval, le corps percé en cent lieux, à coups de dague, qu'on lui avoit donnez, non pas pour le tuer, mais pour lui faire de la douleur & de la crainte: qui avoit ſouffert tout cela, & juſques à y avoir perdu la parole & ſentiment, reſolu, à ce qu'il me dit, de mourir plutoſt de mille morts (comme de vray, quant à ſa ſouffrance, il en avoit paſſé une toute entière) avant que rien promettre, & ſi eſtoit un des plus riches laboureurs de toute la contrée. Combien en a-t'on veu ſe laiſſer patiemment bruſler & roſtir pour des opinions empruntées d'autruy, ignorées & incognues? (*Eſſais de Montaigne*).

PATRIE ſ. f.

Je vous ſalue, ô terre, où le ciel m'a fait naître!
Lieux où le jour pour moi commença de paroître,
Quand l'aſtre du berger brillant d'un feu nouveau,
De ſes premiers rayons éclaira mon berceau.
Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maiſons ruſtiques:
Arbres, témoins vivans de la faveur des cieux,
Dont la feuille nourrit ces vers induſtrieux
Qui tirent de leur ſein notre eſpoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur ſoie.
Tréſor du laboureur, ornement du berger,
L'olive ſous mes yeux s'unit à l'oranger.
Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
Où l'hyver règne encor quand la blonde Cérès,
De l'or de ſes cheveux a couvert nos guérets!
Qu'il m'eſt doux de revoir ſur des rives fertiles
Le Rhône ouvrir ſes bras pour ſéparer nos iſles,
Et ramaſſant enfin ces tréſors diſperſés,
Blanchir un pont bâti ſur les flots courroucés!
D'admirer au couchant ces vignes renommées
Qui courbent en feſtons leurs grappes parfumées;
Tandis que vers le nord des chênes toujours verds
Affrontent le tonnerre & bravent les hyvers!
Je te ſalue encor, ô ma chère patrie!
Mes eſprit ſont émus; & mon ame attendrie
Echappe avec tranſport au trouble des palais,
Pour chercher dans ton ſein l'innocence & la paix.
C'eſt donc ſous ces lambris qu'ont vêcu mes ancêtres!
Juſtes pour leurs voiſins, fideles à leurs maîtres,
Ils venoient décorer ces balcons abattus,
Embellir ces jardins, aſyles des vertus,
Où, ſur des bancs de fleurs, ſous une treille inculte,
Ils oublioient la Cour & bravoient ſon tumulte.

Chaque objet frappe, éveille, & satisfait mes sens :
Je reconnois les Dieux aux plaisirs que je sens.
Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire ;
Le Saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire,
Et l'on ne voit qu'ici, dans tout son appareil,
Lever, luire, monter, & tomber le soleil.

Amour de nos foyers : quelle est votre puissance ?
Quels lieux sont préférés aux lieux de la naissance ?
Je vante ce beau ciel, ce jour brillant & pur,
Qui répand dans les airs l'or, la pourpre & l'azur,
Cette douce chaleur, qui murît, qui colore
Les trésors de Vertumne & les présens de Flore.
Un Lapon vanteroit les glaces, les frimats
Qui chassent loin de lui la fraude & les combats :
Libre, paisible, heureux dans le sein de la terre,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
Quels stériles déserts, quels antres écartés
Sont pour leurs habitans sans graces, & sans beautés ?
Virgile abandonnoit les fêtes de Capoue,
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue,
Et les rois indigens d'Ithaque & de Scyros,
Préféroient leurs rochers aux marbres de Paros.

En vain l'ambition, l'inquiette avarice,
La curiosité, le volage caprice,
Nous font braver cent fois l'inclémence des airs,
Les dangers de la terre, & le péril des mers.
Des plus heureux climats, des bords les plus barbares,
Rappellés sourdement par la voix de nos Lares
Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés,
Qu'au fond du Potosi les Dieux avoient cachés.
Assis tranquillement sous nos foyers antiques,
Nous trouvons dans le sein de nos dieux domestiques
Cette douceur, ce calme, objet de nos travaux,
Que nous cherchions envain sur la terre & les eaux.

Tel est l'heureux effet de l'amour de nous-même
Utile à l'univers, quand il n'est point extrême,
Cet amour trop actif pour être concentré,
S'échappe de nos cœurs, se répand par degré
Sur nos biens, sur les lieux où nous prîmes naissance,
Jusques sur les témoins des jeux de notre enfance.
C'est lui qui nous rend cher le nom de nos ayeux,
Les destins inconnus de nos derniers neveux,
Et qui trop resserré dans la sphère où nous sommes,
Embrasse tous les lieux, enchaîne tous les hommes.
L'amour-propre a tissu les différens liens
Qui tiennent enchaînés les divers Citoyens :
L'intérêt personnel, auteur de tous les crimes,
De l'intérêt public établit les maximes.
Oui, lui seul a formé nos plus aimables nœuds.
Nos amis ne sont rien, nous nous aimons en eux.
Vous qui nommez l'amour une étincelle pure,
Un rayon émané du sein de la nature,
Détruisez une erreur si chère à vos appas.
Aimeroit-on autrui, si l'on ne s'aimoit pas ?
Ces transports renaissans à l'aspect de vos charmes,
Ces soins mêlés de troubles, & ces perfides larmes ;
Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté
Offre au Dieu des plaisirs, bien plus qu'à la beauté.

L'amour des Citoyens ne devient légitime
Que par le bien public qui le règle & l'anime.
Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison
Un feu né pour s'étendre au gré de la raison,
Un amour dangereux que l'intérêt allume,
Qui trop long-temps captif s'irrite & nous consume.
Tels les terribles feux dont brûlent les tyrans,
Comprimés par la terre enfantent les volcans.
Ainsi vit-on jadis dans Rome & dans Athènes
Le peuple heureux & libre, ou courbé sous les chaînes ;
Selon que l'amour-propre obéissant aux loix,
De la patrie en pleurs reconnoissoit la voix.
Ainsi dans tous les temps l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.

Amour de la justice, amour digne de nous ;
Embrâsez les mortels, croissez, étendez-vous.
Consumez, renversez ces indignes barrières,
Ces Angles meurtrières qui bordent les frontières,
Ces remparts tortueux, & ces globes de fer
Qui vomissent sur nous les flammes de l'enfer.
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires
Les glaives que forgea l'audace de nos pères ?
Faut-il toujours attendre, ou craindre des revers ;
Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts !

O mœurs du siècle d'or, ô chimères aimables !
Ne saurons-nous jamais réaliser vos fables ?
Et ne connoîtrons-nous que l'art infructueux
De peindre la vertu sans être vertueux.
(*Epître du C. de B.*).

PEUPLE s. m. Le peuple (nous entendons ici le vulgaire, la tourbe & lie populaire, gens sous quelque couvert que ce soit, de basse servile & méchanique condition) est une bête étrange à plusieurs têtes, & qui ne se peut décrire bien en peu de mots, inconstant & variable; sans arrêt non plus que les vagues de la mer, il s'émeut, il s'appaise, il approuve & réprouve en un instant même chose, il n'y a rien plus aisé que le pousser en telle passion que l'on veut ; il n'aime la guerre pour sa fin, ni la paix pour le repos, sinon en tant que de l'un à l'autre il y a toujours du changement ; la confusion lui fait desirer l'ordre ; & quand il y est, lui déplaît. Il court toujours d'un contraire à l'autre, de tous les temps le seul futur le repaît, *hi vulgi mores odisse præsentia, ventura cupere, præterita celebrare.*

Léger à croire, recueillir & ramasser toutes nouvelles, sur-tout les fâcheuses, tenant tous

rapports pour véritables : & assurés avec un sifflet ou sonnette de nouveauté, l'on l'assemble comme les mouches au son du bassin.

Sans jugement, raison, discrétion : son jugement & sa sagesse, trois dez & l'aventure, il juge brusquement, & à l'étourdie de toutes choses, & tout par opinion ou par coutume, ou par plus grand nombre, allant à la file comme les moutons qui courent après ceux qui vont devant, & non par raison & vérité. *Plebi non judicium, non veritas : ex opinione multa : ex veritate pauca judicat.*

Ennuyeux & malicieux ennemi des gens de bien, contempteur de vertu, regardant de mauvais œil le bonheur d'autrui, favorisant au plus foible & au plus méchant, & voulant mal aux gens d'honneur, sans savoir pourquoi, sinon pour ce que sont gens d'honneur, & que l'on en parle fort, & en bien.

Peu loyal & véritable, amplifiant le bruit, enchérissant sur la vérité, & faisant toujours les choses plus grandes qu'elles ne sont, sans foi ni tenue. La foi d'un peuple & la pensée d'un enfant sont de même durée, qui change non-seulement selon que les intérêts changent, mais aussi selon la différence des bruits, que chaque heure du jour peut apporter.

Mutin, ne demandant que nouveauté & remuement, séditieux, ennemi de paix & de repos, *ingenio mobili, seditiosum, discordiosum, cupidum rerum novarum, quieti & otio adversum*, sur-tout quand il rencontre un chef ; car lors ne plus ne moins que la mer bonasse de nature, ronfle, écume & fait rage, agitée de la fureur des vents : ainsi le peuple s'enfle, se hausse & se rend indomptable : ôtez-lui les chefs, le voilà abattu, effarouché & demeuré tout planté d'effroi, *sine rectore præceps, pavidus, socors, nil ausura plebs principibus amotis.*

Soutient & favorise les brouillons & remueurs de ménage, il estime modestie, poltronerie, prudence, lourdise, au contraire il donne à l'impétuosité bouillante le nom de valeur & de force, préfère ceux qui ont la tête chaude & les mains fretillantes à ceux qui ont le sens rassis & qui pèsent les affaires, les vanteurs & babillars aux simples & retenus.

Ne se soucie du public ni de l'honnête, mais seulement du particulier, & se pique sordidement pour le profit. *Privata cuique stimulatio, vile decus publicum.*

Toujours gronde & murmure contre l'état, tout bouffi de médisance, & propos insolens contre ceux qui gouvernent & commandent. Les petits & pauvres n'ont autre plaisir que de médire des grands & des riches, non avec raison mais par envie ; ne sont jamais contents de leurs gouverneurs & de l'état présent.

Mais il n'a que le bec, langues qui ne cessent, esprits qui ne bougent, monstre duquel toutes les parties ne sont que langues, qui de tout parle & rien ne sçait, qui tout regarde & rien ne voit, qui rit de tout, & de tout pleure, prêt à se mutiner & rebeller & non à combattre : son propre est d'essayer plûtot à secouer le joug qu'à bien garder sa liberté, *procacia plebis ingenia, impigre lingua, ignavianimi.*

Ne sachant jamais tenir mesure, ni garder une médiocrité honnête : ou très-bassement & vilement il sert d'esclave, ou sans mesure il est insolent & tyranniquement il domine : il ne peut souffrir le mors doux & temperé, ni jouir d'une liberté réglée, court toujours aux extrémités, trop se fiant ou méfiant, trop d'espoir ou de crainte. Ils vous feront peur si vous ne leur en faites : quand ils sont effrayés vous les bafouez & leur sautez à deux pieds sur le ventre, audacieux & superbes si on ne leur montre le bâton, dont est le proverbe oins-le, il te poindra, poins-le il t'oindra, *nihil vulgo modicum, terrere ni paveant, ubi pertimuerint impune contemni : audacia turbidum nisi vim metuat, aut servit humiliter, aut superbè dominatur : libertatem, qua media, nec spernere nec habere.*

Très-ingrat envers ses bienfaiteurs. La recompense de tous ceux qui ont bien mérité du public, a toujours été un banniſſement, une calomnie, une conspiration, la mort. Les histoires sont célébres de Moyse & tous les prophètes, de Socrates, Aristides, Phocion, Licurgus, Demosthène, Themistocles : & la vérité a dit qu'il n'en échappoit pas un de ceux qui procuroient le bien & le salut du peuple : & au contraire il chérit ceux qui l'oprimment, il craint tout, admire tout.

Bref le vulgaire est une bête sauvage, tout ce qu'il pense n'est que vanité, tout ce qu'il dit est faux & erroné, ce qu'il réprouve est bon, ce qu'il approuve est mauvais, ce qu'il loue est infame, ce qu'il fait & entreprend n'est que folie, *non tam benè cum rebus humanis geritur, ut meliora pluribus placeant : argumentum pessimi turba est*, la tourbe populaire est mère d'ignorance, injustice, inconstance idolâtre de vanité, à laquelle vouloir plaire ce n'est jamais fait : c'est son mot : *vox populi, vox Dei*, mais il faut dire, *vox populi, vox stultorum.* Or le commencement de sagesse est se garder net, & ne se laisser emporter aux opinions populaires. (*Sagesse de Charron*).

PHILANTROPIE, s. f. La *philantropie* est une vertu douce, patiente & désintéressée, qui supporte le mal sans l'approuver. elle se sert de la connoissance de sa propre foiblesse, pour compâtir à celle d'autrui. Elle ne demande que le bien de l'humanité, & ne se lasse jamais dans

cette bonté désintéressée ; elle imite les dieux qui n'ont aucun besoin d'encens ni de victimes. Il y a deux manières de s'attacher aux hommes ; la première est de s'en faire aimer par ses vertus, pour employer leur confiance à les rendre bons, & cette *philantropie* est toute divine. La seconde manière est de se donner à eux par l'artifice de la flatterie pour leur plaire, les captiver & les gouverner. Dans cette dernière pratique, si commune chez les peuples polis, ce n'est pas les hommes qu'on aime, c'est soi-même. (*Ancienne Encyclopédie*).

PHILAUTIE, s. f. C'est ce que l'on entend dans les écoles par l'amour de soi-même, qui est une affection vicieuse, & une complaisance démésurée pour sa propre personne.

Voyez AMOUR-PROPRE.

PHILOSOPHIQUE, l'esprit *philosophique* est un don de la nature perfectionné par le travail, par l'art & par l'habitude, pour juger sainement de toutes choses. Quand on possede cet esprit supérieurement, il produit une intelligence merveilleuse, la force du raisonnement, un goût sûr & réfléchi de ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans le monde ; c'est la regle du vrai & du beau. Il n'y a rien d'estimable dans les différens ouvrages qui sortent de la main des hommes, que ce qui est animé de cet esprit. De lui dépend en particulier la gloire des belles-lettres ; cependant comme il est le partage de bien peu de savans, il n'est ni possible, ni nécessaire pour le succès, des lettres, qu'un talent si rare se trouve dans tous ceux qui les cultivent. Il suffit à une nation que certains grands génies le possedent éminemment, & que la supériorité de leurs lumières les rendent arbitres du goût, les oracles de la critique, les dispensateurs de la gloire littéraire. L'esprit *philosophique* résidant avec éclat dans ce petit nombre de gens, il répandra pour ainsi dire, ses influences sur tout le corps de l'état, sur tous les ouvrages de l'esprit ou de la main, & principalement sur ceux de littérature. Qu'on banniſſe les arts & les sciences, on bannira cet esprit *philosophique* qui les produit ; dès-lors on ne verra plus personne capable d'enfanter l'excellence ; & les lettres avilies languiront dans l'obscurité.

PHYSIONOMIE, s. f. la *physionomie* est l'expression du caractère ; elle est encore celle du tempérament. Une sotte *physionomie* est celle qui n'exprime que la complexion, comme un tempérament robuste, &c. Mais il ne faut jamais juger sur la *physionomie*. Il y a tant de traits mêlés sur le visage & le maintien des hommes, que cela peut souvent confondre ; sans parler des accidens qui défigurent les traits naturels, & qui empêchent que l'ame ne se manifeste, comme la petite vérole, la maigreur, &c.

On pourroit plutôt conjecturer sur le caractère des hommes, par l'agrément qu'ils attachent à de certaines figures qui répondent à leurs passions, mais encore s'y tromperoit-on.

PITIÉ, s. f. c'est un sentiment naturel de l'ame, qu'on éprouve à la vue des personnes qui souffrent ou qui sont dans la misère. Il n'est pas vrai que la *pitié* doive son origine à la réflexion, que nous sommes tous sujets aux mêmes accidens, parce que c'est une passion que les enfans & que les personnes incapables de réfléchir sur leur état ou sur l'avenir, sentent avec le plus de vivacité. Aussi devons-nous beaucoup moins les actions nobles & miséricordieuses à la Philosophie qu'à la bonté du cœur. Rien ne fait tant d'honneur à l'humanité que ce généreux sentiment ; c'est de tous les mouvemens de l'ame le plus doux & le plus délicieux dans ses effets. Tout ce que l'éloquence a de plus tendre & de plus touchant, doit être employé pour l'émouvoir.

« La main du printems couvre la terre de fleurs, dit le bramine inspiré. Telle est, à l'égard des fils de l'infortune, la *pitié* sensible & bienfaisante. Elle essuie leurs larmes, elle adoucit leurs peines. Vois cette plante surchargée de rosée ; les gouttes qui en tombent donnent la vie à tout ce qui est autour d'elle : elles sont moins douces que les pleurs de la compassion.

» Ce pauvre traîne sa misère de lieu en lieu ; il n'a ni vêtement, ni demeure, mets-le à l'abri sous les aîles de la *pitié* ; il transit de froid, réchauffe-le ; il est accablé de langueur, ranime ses forces, prolonge ses jours, afin que ton ame vive. » *Anc. Encyclop.*

Emile ayant peu réfléchi sur les êtres sensibles, saura tard ce que c'est que souffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ses entrailles, l'aspect du sang qui coule lui fera détourner les yeux, les convulsions d'un animal expirant lui donneront je ne sais quelle angoisse, avant qu'il sache d'où lui viennent ces nouveaux mouvemens. S'il étoit resté stupide & barbare, il ne les auroit pas ; s'il étoit plus instruit il en connoîtroit la source : il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien sentir, & pas assez pour concevoir qu'il sent.

Ainsi naît la *pitié*, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain, selon l'ordre de la nature. Pour devenir sensible & pitoyable, il faut que l'enfant sache qu'il y a des êtres semblables à lui, qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la *pitié*, si ce n'est en nous transportant hors de nous, & nous identifiant avec l'animal souffrant ; en quittant, pour ainsi dire,

notre être pour prendre le ſien ? Nous ne ſouffrons qu'autant que nous jugeons qu'il ſouffre ; ce n'eſt pas dans nous, c'eſt dans lui que nous ſouffrons. Ainſi nul ne devient ſenſible que quand ſon imagination s'anime & commence à le tranſporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette ſenſibilité naiſſante, pour la guider ou la ſuivre dans ſa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, ſi ce n'eſt d'offrir au jeune homme des objets ſur leſquels puiſſe agir la force expanſive de ſon cœur, qui le dilatent, qui l'étendent ſur les autres êtres, qui le faſſent par-tout retrouver hors de lui; d'écarter avec ſoin ceux qui le reſſerrent, le concentrent, & tendent le reſſort du moi humain ? c'eſt-à-dire en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commiſération, la bienfaiſance, toutes les paſſions attirantes & douces qui plaiſent naturellement aux hommes ; & d'empêcher de naître l'envie, la convoitiſe, la haine, toutes les paſſions repouſſantes & cruelles, qui rendent, pour ainſi dire, la ſenſibilité non-ſeulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve.

Je crois pouvoir réſumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes préciſes, claires & faciles à ſaiſir.

Premiere Maxime.

Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous, mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles ſont plus apparentes que réelles. Ainſi l'on ne ſe met pas à la place du riche & du grand auquel on s'attache ; même en s'attachant ſincérement, on ne fait que s'approprier une partie de ſon bien-être. Quelquefois on l'aime dans ſes malheurs : mais tant qu'il proſpère, il n'a de véritable ami que celui qui n'eſt pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré ſa proſpérité.

On eſt touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & paſtorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux, n'eſt point empoiſonné par l'envie : on s'intéreſſe à eux véritablement : pourquoi cela ? parce qu'on ſe ſent maître de deſcendre à cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité : c'eſt un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il ſuffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaiſir à voir ſes reſſources, à contempler ſon propre bien, même quand on n'en veut pas uſer.

Il ſuit de-là que pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le ſort brillant des autres, il faut le lui montrer par les côtés triſtes, il faut le lui faire craindre. Alors, par une conſéquence évidente, il doit ſe frayer une route au bonheur, qui ne ſoit ſur les traces de perſonne.

Deuxieme Maxime.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi même.

Non ignara mali, miſeris ſuccurrere diſco.

Je ne connois rien de ſi beau, de ſi profond, de ſi touchant, de ſi vrai que ce vers-là.

Pourquoi les rois ſont-ils ſans *pitié* pour leurs ſujets ? c'eſt qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches ſont-ils ſi durs envers les pauvres ? c'eſt qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la nobleſſe a-t-elle un ſi grand mépris pour le peuple ? c'eſt qu'un noble ne ſera jamais roturier. Pourquoi les Turcs ſont-ils généralement plus humains, plus hoſpitaliers que nous ? c'eſt que dans leur gouvernement, tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancellantes, ils ne regardent point l'abaiſſement & la miſère comme un état étranger à eux ; chacun peut être demain ce qu'eſt aujourd'hui celui qu'il aſſiſte. Cette réflexion, qui revient ſans ceſſe dans les romans orientaux donne à leur lecture je ne ſais quoi d'attendriſſant que n'a point tout l'apprêt de notre ſèche morale.

N'accoutumez donc pas votre élève à regarder du haut de ſa gloire les peines des infortunés, les travaux des miſérables ; & n'eſpérez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les conſidère comme lui étant étrangers. Faites lui bien comprendre que le ſort de ces malheureux peut être le ſien, que tous leurs maux ſont ſous ſes pieds, que mille événemens imprévus & inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni ſur ſa naiſſance, ni ſur la ſanté, ni ſur les richeſſes, montrez-lui toutes les viciſſitudes de la fortune, cherchez lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui, d'un état plus élevé que le ſien, ſont tombés au-deſſous de ces malheureux : que ce ſoit par leur faute ou non, ce n'eſt pas maintenant de quoi il eſt queſtion ; fait-il ſeulement ce que c'eſt que faute ? N'empiérez jamais ſur l'ordre de ſes connoiſſances, & ne l'éclairez que par les lumières qui ſont à ſa portée ; il n'a pas beſoin d'être fort ſavant pour ſentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre ſi dans une heure il ſera vivant ou mourant, ſi les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit, ſi dans un mois il ſera riche ou pauvre, ſi dans un an, peut-être, il ne ramera point ſous le nerf-de-bœuf dans les galères d'Al-

ger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme ſon catéchiſme : qu'il voie, qu'il ſente les calamités humaines : ébranlez, effrayez ſon imagination des périls dont tout homme eſt ſans ceſſe environné ; qu'il voie autour de lui tous ces abymes, & qu'à vous les entendre décrire il ſe preſſe contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la ſuite ; mais quant à préſent commençons par le rendre humain ; voilà ſur-tout ce qui nous importe.

Troisieme Maxime.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal, mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il ſe trouve à plaindre. Le ſentiment phyſique de nos maux eſt plus borné qu'il ne ſemble ; mais c'eſt par la mémoire qui nous en fait ſentir la continuité, c'eſt par l'imagination qui les étend ſur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà, je penſe, une des cauſes qui nous endurciſſent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la ſenſibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint gueres un cheval de charretier dans ſon écurie, parce qu'on ne préſume pas qu'en mangeant ſon foin il ſonge aux coups qu'il a reçus & aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on ſache qu'il ſera bientôt égorgé, parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas ſon ſort. Par extenſion l'on s'endurcit ainſi ſur le ſort des hommes, & les riches ſe conſolent du mal qu'il font aux pauvres, en les ſuppoſant aſſez ſtupides pour n'en rien ſentir. En général, je juge du prix que chacun met au bonheur de ſes ſemblables, par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il eſt naturel qu'on faſſe bon marché du bonheur des gens qu'on mépriſe. Ne vous étonnez donc plus ſi les politiques parlent du peuple avec tant de dédain, ni ſi la plupart des philoſophes affectent de faire l'homme ſi méchant.

C'eſt le peuple qui compoſe le genre humain ; ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi peu de choſe que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états ; ſi cela eſt, les états les plus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe, toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent : il voit les mêmes paſſions, les mêmes ſentimens dans le goujat & dans l'homme illuſtre ; il n'y diſcerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté ; & ſi quelque différence eſſentielle les diſtingue, elle eſt au préjudice des plus diſſimulés. Le peuple ſe montre tel qu'il eſt, & n'eſt pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde ſe déguiſent ; s'ils ſe montroient tels qu'ils ſont, ils feroient horreur.

Il y a, diſent encore nos ſages, même doſe de bonheur & de peine dans tous les états : maxime auſſi funeſte qu'inſoutenable ; car ſi tous ſont également heureux, qu'ai-je beſoin de m'incommoder pour perſonne ? Que chacun reſte comme il eſt : que l'eſclave ſoit maltraité, que l'infirme ſouffre, que le gueux périſſe ; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumération des peines du riche & montrent l'inanité de ſes vains plaiſirs : quel groſſier ſophiſme ! Les peines du riche ne lui viennent point de ſon état, mais de lui ſeul, qui en abuſe. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'eſt point à plaindre, parce que ſes maux ſont tous ſon ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du miſérable lui vient des choſes, de la rigueur du ſort qui s'appeſantit ſur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puiſſe ôter le ſentiment phyſique, de la fatigue, de l'épuiſement, de la faim : le bon eſprit ni la ſageſſe ne ſervent de rien pour l'exempter des maux de ſon état. Que gagne Epictete de prévoir que ſon maître va lui caſſer la jambe ? la lui caſſe-t-il moins pour cela ? il a par-deſſus ſon mal, le mal de la prévoyance. Quand le peuple ſeroit auſſi ſenſé que nous le ſuppoſons ſtupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il eſt ? que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait ? Etudiez les gens de cet ordre, vous verrez que ſous un autre langage ils ont autant d'eſprit & plus de bon ſens que vous. Reſpectez donc votre eſpèce ; ſongez qu'elle eſt compoſée eſſentiellement de la collection des peuples, que quand tous les rois & tous les philoſophes en ſeroient ôtés, il n'y paroîtroit guères, & que les choſes n'en iroient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre élève à aimer tous les hommes & même ceux qui les dépriſent ; faites en ſorte qu'il ne ſe place dans aucune claſſe, mais qu'il ſe trouve dans toutes : parlez devant lui du genre humain avec attendriſſement, avec *pitié* même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

C'eſt par ces routes & d'autres ſemblables, bien contraires à celles qui ſont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adoleſcent pour y exciter les premiers mouvemens de la nature, le développer & l'étendre ſur ſes ſemblables ; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'intérêt perſonnel qu'il eſt poſſible ; ſur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces ſentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres ; car ces comparaiſons ne ſe font jamais ſans quelque impreſſion de haine contre ceux qui nous diſputent la préférence, ne fût-ce que dans notre propre eſtime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un ſot ; tâ-

chons d'éviter cette alternative. Ces passions si dangereuses naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas; chaque chose a son tems & son lieu; je dis seulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut se prescrire. Ici les exemples & les détails sont inutiles, parce qu'ici commence la division presque infinie des caractères, & que chaque exemple que je donnerois ne conviendroit pas, peut-être, à un sur cent mille. C'est à cet âge aussi que commence, dans l'habile maître, la véritable fonction de l'observateur & du philosophe, qui sait l'art de sonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne songe point encore à se contrefaire, & ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui présente, on voit dans son air, dans ses yeux, dans son geste, l'impression qu'il en reçoit; on lit sur son visage tous les mouvemens de son ame; à force de les épier on parvient à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en général que le sang, les blessures, les cris, les gémissemens, l'appareil des opérations douloureuses, & tout ce qui porte aux sens des objets de souffrance, saisit plutôt & plus généralement tous les hommes. L'idée de destruction étant plus composée, ne frappe pas de même; l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parce que nul n'a par-devers soi l'expérience de mourir; il faut avoir vu des cadavres pour sentir les angoises des agonisans. Mais quand une fois cette image s'est bien formée dans notre esprit, il n'y a point de spectacle plus horrible à nos yeux; soit à cause de l'idée de destruction totale qu'elle donne alors par les sens, soit parce que sachant que ce moment est inévitable pour tous les hommes; on se sent plus vivement affecté d'une situation à laquelle on est sûr de ne pouvoir échapper.

Ces impressions diverses ont leurs modifications, leurs degrés, qui dépendent du caractère particulier de chaque individu & de ses habitudes antérieures; mais elles sont universelles, & nul n'en est tout-à-fait exempt. Il en est de plus tardives & de moins générales, qui sont plus propres aux ames sensibles. Ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des affections, des langueurs, de la tristesse. Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer ne les fit pleurer eux-mêmes: les maux de l'ame ne sont rien pour eux; ils sont jugés, la leur ne sent rien: n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être intègres & justes, jamais clémens, généreux, *pitoyables*. Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

Mais ne vous pressez pas de juger les jeunes gens par cette règle, surtout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales, qu'on ne leur a jamais fait éprouver: car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoissent; & cette apparente insensibiliré, qui ne vient que d'ignorance, se change bientôt en attendrissement, quand ils commencent à sentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoissoient pas. Pour mon Emile, s'il a eu de la simplicité & du bon sens dans son enfance, je suis bien sûr qu'il aura de l'ame & de la sensibilité dans sa jeunesse; car la vérité des sentimens tient beaucoup à la justesse des idées.

Mais pourquoi le rappeller ici? Plus d'un lecteur me reprochera, sans doute, l'oubli de mes premières résolutions, & du bonheur constant que j'avois promis à mon élève. Des malheureux, des mourans, des spectacles de douleur & de misère! Quel bonheur! quelle jouissance pour un jeune cœur qui naît à la vie! son triste instituteur qui lui destinoit une éducation si douce, ne le fait naître que pour souffrir. Voilà ce qu'on dira: que m'importe? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Est-ce ma faute, si toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité? (*Emile*).

La nature, en nous donnant des larmes, prouve bien qu'elle nous créa sensibles; & c'est-là le plus exquis de tous nos sentimens. C'est elle qui nous fait déplorer & le sort d'un ami plaidant sa propre cause sous un habit conforme à sa détresse, & celui d'un pupille contraint de citer aux tribunaux son perfide tuteur; aimable enfant, dont les joues virginales arrosées de larmes, ombragées de longs cheveux, font douter quel est son sexe. C'est la nature qui nous force de gémir à l'aspect des funérailles d'une vierge nubile, ou quand la terre reçoit le corps d'un enfant trop petit pour le bûcher. Est-il un homme de bien, un homme digne, au jugement de la prêtresse de Cérès, de porter une torche pendant les mystères secrets de la déesse, qui puisse regarder comme étrangers les maux de ses semblables? C'est la *pitié* qui nous distingue des animaux stupides; & c'est pour obéir à sa voix, que nous seuls reçûmes des célestes demeures, une ame capable de commercer avec les dieux, d'enfanter & de perfectionner les arts, bienfait dont est privée la brute aux regards fixés contre la terre. L'architecte de ce vaste univers n'accorda qu'une ame sensitive aux animaux, il nous donna de

plus une ame intelligente ; afin qu'une bienveillance mutuelle nous avertît d'avoir recours à nos ſemblables, & d'être toujours prêts à les ſecourir ; afin qu'abandonnant les antiques forêts habitées par leurs pères, les hommes, ſi long-tems diſperſés, fuſſent enfin réunis par les liens de la ſociété ; afin qu'on bâtit des maiſons contiguës, & qu'ainſi rapprochées, chacun y goutât avec ſécurité les douceurs du ſommeil ; que les armes à la main on relevât, on ſoutînt ſes concitoyens opprimés ou chancelans ſous de larges bleſſures ; & que, protégés par les mêmes remparts, renfermés ſous une même clef, la trompette fût le ſignal commun de la défenſe.

Mais, aujourd'hui, les ſerpens s'accordent mieux enſemble que ne font les humains : la brute reconnoît, épargne ſon eſpèce. Quand vit-on le lion vigoureux égorger le plus foible ? le vieux ſanglier déchirer le plus jeune ? Le tigre indien vit en paix avec le tigre furieux, & l'ourſe avec l'ourſe cruelle. Ce n'étoit point aſſez, pour l'homme, d'avoir fabriqué le glaive homicide ſur une enclume ſacrilège ; tandis qu'ignorant cet art funeſte, les premiers forgerons ne travailloient qu'aux inſtrumens propres à cultiver la terre : il falloit encore que des nations entières, non contentes d'avoir tué leurs ennemis, dévoraſſent leurs membres palpitans. Témoin de ces horreurs, que diroit Pythagore ? où ne fuiroit-il pas ? lui qui s'abſtint auſſi rigoureuſement de la chair des animaux que de la chair humaine, & ne ſe permit pas l'uſage de toutes ſortes de légumes. *(Satyres de Juvénal.)*

PLAIRE. Le plaiſir le plus délicat eſt de faire le plaiſir d'autrui ; mais pour cela il ne faut pas tant faire de cas des biens de la fortune. Les richeſſes n'ont jamais donné la vertu ; mais la vertu a ſouvent donné les richeſſes. Quel uſage auſſi la plupart des grands font-ils de leur gloire ? Ils la mettent toute en marques extérieures, & en faſte. Leur dignité s'appeſantit, & abaiſſe les autres : cependant la véritable grandeur eſt humaine ; elle ſe laiſſe approcher, elle deſcend même juſqu'à vous : ceux qui la poſſèdent ſont à leur aiſe, & y mettent les autres. Leur élévation ne leur coûte aucune vertu, & la nobleſſe de leurs ſentimens les y avoit comme préparés & accoutumés. Ils n'y ſont point étrangers, & n'y font ſouffrir perſonne.

Les titres & les dignités ne ſont pas les liens qui nous uniſſent aux hommes, ni qui les attirent à nous. Si nous n'y joignons le mérite & la bonté, on leur échappe aiſément. On ne cherche qu'à ſe dédommager d'un hommage qu'on eſt forcé de rendre à leur place ; & en leur abſence, on ſe donne la liberté de les juger & de les condamner. Mais ſi par envie nous aimons à diminuer leurs bonnes qualités, il faut combattre ce ſentiment, & leur rendre la juſtice qu'ils méritent Nous croyons ſouvent n'en vouloir qu'aux hommes, & nous en voulons aux places ; jamais ceux qui les ont occupées n'ont été au gré du monde ; & on ne leur a rendu juſtice, que quand ils ont ceſſé d'y être. L'envie malgré elle rend hommage à la grandeur, quoiqu'elle ſemble la mépriſer ; car c'eſt honorer les places que de les envier. Ne condamnons point par chagrin des ſituations agréables qui n'ont que le défaut de nous manquer. Paſſons aux devoirs de la ſociété.

Les hommes ont trouvé qu'il étoit néceſſaire & agréable de s'unir pour le bien commun : ils ont fait des lois pour réprimer les méchans ; ils ſont convenus entr'eux des devoirs de la ſociété, & ont attaché l'idée de la gloire à la pratique de ces devoirs. Le plus honnête homme eſt celui qui les obſerve avec plus d'exactitude : on les multiplie à meſure que l'on a plus d'honneur & de délicateſſe.

Les vertus ſe tiennent, & ont entr'elles une eſpèce d'alliance ; & c'eſt l'union de toutes ces vertus qui fait les hommes extraordinaires. Après avoir preſcrit les devoirs néceſſaires à leur ſûreté commune, ils ont cherché à rendre leur commerce agréable : ils ont établi des règles de politeſſe & de ſavoir-vivre.

On n'a point de préceptes à donner aux perſonnes bien nées contre certains défauts. Il y a des vices qui ſont inconnus aux honnêtes-gens. La probité, la fidélité à tenir ſa parole, l'amour de la vérité ; je crois n'avoir rien à vous apprendre ſur tout cela : vous ſavez qu'un honnête-homme ne connoît point le menſonge. Quelles louanges ne donne-t-on point à ceux qui aiment la vérité ! Celui-là, dit-on, eſt ſemblable aux dieux, qui fait du bien, & qui dit la vérité. S'il ne faut pas toujours dire ce que l'on penſe, il faut toujours penſer ce que l'on dit. Le véritable uſage de la parole, c'eſt de ſervir la vérité. Quand un homme a acquis la réputation de vrai, on jugeroit ſur ſa parole : elle a toute l'autorité des ſermens : on a pour ce qu'il dit un reſpect de religion.

Le faux dans les actions n'eſt pas moins oppoſé à l'amour de la vérité, que le faux dans les paroles. Les honnêtes gens ne ſont point faux : qu'ont-ils à cacher ? Ils ne ſont pas même preſſés de ſe montrer, ſûrs que tôt ou tard le vrai mérite ſe fait jour.

Souvenez-vous qu'on vous pardonnera plutôt vos défauts, que l'affectation à vous parer des vertus que vous n'avez pas. La fauſſeté eſt l'imitation du vrai. L'homme faux paie de mine & de diſcours ; l'homme vrai paie de conduite. Il y a long-tems qu'on a dit que l'hypocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu. Mais il ne ſuffit

pas d'avoir les vertus principales pour *plaire* : il faut encore avoir les qualités agréables & liantes.

Quand on aſpire à ſe faire une grande réputation, on eſt toujours dépendant de l'opinion des autres. Il eſt difficile d'arriver aux honneurs par les ſervices, ſi les manières & les amis ne les font valoir.

Je vous ai déjà dit que dans les emplois ſubalternes on ne ſe ſoutient que par ſavoir *plaire* : dès qu'on ſe néglige, on eſt d'un très-petit prix. Rien ne déplaît tant que de montrer un amour-propre trop dominant, de faire ſentir qu'on ſe préfère à tout, & qu'on ſe fait le centre de tout.

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'eſprit, lorſqu'on ne s'applique qu'à chercher les défauts d'autrui, & à les expoſer au grand jour. Pour ces ſortes de gens qui n'ont de l'eſprit qu'aux dépens des autres, ils doivent ſouvent penſer qu'il n'y a point de vie aſſez pure, pour avoir droit de cenſurer celle d'autrui.

La raillerie, qui fait une partie des amuſemens de la converſation, eſt difficile à manier. Les perſonnes qui ont beſoin de médire, & qui aiment à railler, ont une malignité ſecrette dans le cœur. De la plus douce raillerie à l'offenſe, il n'y a qu'un pas à faire : ſouvent le faux ami, abuſant du droit de plaiſanter, vous bleſſe ; mais la perſonne que vous attaquez a ſeule droit de juger ſi vous plaiſantez : dès qu'on la bleſſe, elle n'eſt plus raillée, elle eſt offenſée.

L'objet de la raillerie doit tomber ſur des défauts ſi légers, que la perſonnne intéreſſée en plaiſante elle-même. La raillerie délicate eſt un compoſé de louange & de blâme. Elle ne touche légèrement ſur de petits défauts, que pour mieux appuyer ſur de grandes qualités. M. de la Rochefoucault dit, *que le déshonorant offenſe moins que le ridicule.* Je penſerois comme lui, par la raiſon qu'il n'eſt au pouvoir de perſonne d'en déshonorer un autre : c'eſt notre propre conduite & non les diſcours d'autrui qui nous déshonorent. Les cauſes du déshonneur ſont connues & certaines : le ridicule eſt purement arbitraire. Il dépend de la manière que les objets ſe préſentent, de la manière de penſer & de ſentir. Il y a des gens qui mettent toujours des lunettes du ridicule : ce n'eſt pas la faute des objets, c'eſt la faute de ceux qui les regardent : cela eſt ſi vrai, que telles perſonnes à qui on donneroit du ridicule dans certaines ſociétés, ſeroient admirées dans d'autres, où il y aura de l'eſprit & du mérite.

C'eſt auſſi par l'humeur qu'on *plaît* & qu'on déplaît. Les humeurs ſombres & chagrines qui penchent vers la miſanthropie, déplaiſent fort.

L'humeur eſt la diſpoſition avec laquelle l'ame reçoit l'impreſſion des objets. Les humeurs douces ne ſont bleſſées de rien : leur indulgence les ſert, & prête aux autres ce qui leur manque.

La plupart des hommes s'imaginent qu'on ne peut travailler ſur l'humeur. Ils diſent, *je ſuis né comme cela*, & croient que cette excuſe leur donne le droit de n'avoir aucune attention ſur eux. De pareilles humeurs ont aſſurément le droit de déplaire. Les hommes ne vous doivent qu'autant que vous leur *plaiſez*. Les règles pour *plaire* ſont de s'oublier ſoi-même, de ramener les autres à ce qui les intéreſſe, de les rendre contens d'eux-mêmes, de les faire valoir, & de leur paſſer les qualités qui leur ſont conteſtées. Ils croient que vous leur donnez ce que le monde ne leur accorde pas : c'eſt en quelque ſorte créer leur mérite, que de les rehauſſer dans l'idée d'autrui ; mais il ne faut pas pouſſer cela juſqu'à l'adulation.

Rien ne *plaît* tant que les perſonnes ſenſibles, qui cherchent à ſe lier aux autres.

Faites enſorte que vos manières offrent de l'amitié & en demandent. Vous ne ſauriez être un homme aimable que vous ne ſachiez être ami, que vous ne connoiſſiez l'amitié : c'eſt elle qui corrige les vices de la ſociété. Elle adoucit les humeurs farouches, elle rabaiſſe les glorieux & les remet à leur place. Tous les devoirs de l'honnêteté ſont renfermés dans les devoirs de la parfaite amitié.

Parmi le tumulte du monde, ayez, mon ami, quelque ami ſûr, qui faſſe couler dans votre ame les paroles de la vérité ; ſoyez docile aux avis de vos amis. L'aveu des fautes ne coûte guère à ceux qui ſentent en eux de quoi les réparer : croyez donc n'avoir jamais aſſez fait, dès que vous ſentez que vous pouvez mieux faire. Perſonne ne ſouffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite le plus d'être loué. Si vous êtes aſſez heureux pour avoir trouvé un ami vertueux & fidèle, vous avez trouvé un tréſor ; ſa réputation garantira la vôtre : il répondra de vous à vous-même ; il adoucira vos peines, il doublera vos plaiſirs. Mais pour mériter un ami, il faut ſavoir l'être.

Tout le monde ſe plaint qu'il n'y a point d'amis, & preſque perſonne ne ſe met en peine d'apporter les diſpoſitions néceſſaires pour en faire, & pour les conſerver. Les jeunes-gens ont des ſociétés ; rarement ont-ils des amis : les plaiſirs les uniſſent ; & les plaiſirs ne ſont pas des liens dignes de l'amitié. Mais je ne prétends pas faire une diſſertation : je touche légérement les devoirs de la vie civile. Je vous renvoie à votre cœur, qui vous demandera un ami, & qui vous en fera ſentir le beſoin. Je laiſſe à votre délicateſſe à vous inſtruire des devoirs de l'amitié.

Si voulez vous être parfaitement honnête homme, ſongez à régler votre amour-propre, & à lui donner un bon objet. L'honnêteté conſiſte à ſe dépouiller de ſes droits, & à reſpecter ceux des autres. Si vous voulez être heureux tout ſeul, vous ne le ſerez jamais : tout le monde vous conteſtera votre bonheur. Si vous voulez que tout le monde le ſoit avec vous, tout vous aidera. Tous les vices favoriſent l'amour-propre, & toutes les vertus s'accordent à le combattre : la valeur l'expoſe, la modeſtie l'abaiſſe, la généroſité le dépouille, la modération le mécontente, & le zèle du bien public l'immole.

L'amour-propre eſt une préférence de ſoi aux autres, & l'honnêteté eſt une préférence des autres à ſoi. On diſtingue deux ſortes d'amour-propre : l'un naturel, légitime, & réglé par la juſtice & par la raiſon ; l'autre vicieux & corrompu. Notre premier objet, c'eſt nous-mêmes, & nous ne revenons à la juſtice, que par la réflexion. Nous ne ſavons pas nous aimer : nous nous aimons trop, ou nous nous aimons mal. S'aimer comme il faut, c'eſt aimer la vertu : aimer le vice, c'eſt s'aimer d'un amour aveugle & mal-entendu.

Nous avons vu quelquefois des perſonnes s'avancer par de mauvaiſes voies : mais ſi le vice eſt élevé, ce n'eſt pas pour long-tems : ils ſe détruiſent par les mêmes moyens & avec les mêmes principes qui les ont établis. Si vous voulez être heureux avec ſûreté, il faut l'être avec innocence. Il n'y a d'empire certain & durable que celui de la vertu.

Il y a d'aimables caractères qui ont une convenance naturelle & délicate avec la vertu : pour ceux à qui la nature n'a pas fait ces heureux préſens, il n'y a qu'à avoir de bons yeux & connoître ſes véritables intérêts, pour corriger un mauvais penchant. Voilà comme l'eſprit redreſſe le cœur.

L'amour de l'eſtime eſt auſſi l'ame de la ſociété : il nous unit les uns aux autres. J'ai beſoin de votre approbation, vous avez beſoin de la mienne. En s'éloignant des hommes, on s'éloigne des vertus néceſſaires à la ſociété : car, quand on eſt ſeul, on ſe néglige. Le monde vous force à vous obſerver.

La politeſſe eſt la qualité la plus néceſſaire au commerce : c'eſt l'art de mettre en œuvre les manières extérieures, qui n'aſſure rien pour le fonds. La politeſſe eſt une imitation de l'honnêteté, & qui préſente l'homme au dehors, tel qu'il devroit être au dedans ; elle ſe montre en tout, dans l'air, dans le langage & dans les actions.

Il y a la politeſſe de l'eſprit, la politeſſe des manières : celle de l'eſprit conſiſte à dire des choſes fines & délicates ; celle des manières, à dire des choſes flatteuſes & d'un tour agréable.

Je ne renferme pas ſeulement la politeſſe dans ce commerce de civilité & de complimens que l'uſage a établi : on les dit ſans ſentiment, on les reçoit ſans reconnoiſſance ; on ſurfait dans ce genre de commerce, & on en rabat par l'expérience.

La politeſſe eſt un deſir de *plaire* aux perſonnes avec qui l'on eſt obligé de vivre, & de faire enſorte que tout le monde ſoit content de nous ; nos ſupérieurs, de nos reſpects ; nos égaux, de notre eſtime ; & nos inférieurs, de notre bonté. Enfin, elle conſiſte dans l'attention de *plaire*, & de dire à chacun ce qui lui convient. Elle fait valoir leurs bonnes qualités : elle leur fait ſentir qu'elle reconnoît leur ſupériorité. Quand vous ſaurez les élever, ils vous feront valoir à leur tour ; ils vous donneront ſur les autres la place que vous voulez bien leur céder ; c'eſt l'intérêt de leur amour propre.

Le moyen de *plaire* ce n'eſt point de faire ſentir la ſupériorité, c'eſt de la cacher. C'eſt habileté que d'être poli : on vous en quitte à meilleur marché.

La plupart du monde ne demande que des manières qui *plaiſent* ; mais quand vous ne les avez pas, il faut que vos bonnes qualités doublent. Il faut avoir bien du mérite pour percer au travers des manières groſſières. Il faut auſſi ne point laiſſer voir trop d'attention ſur vous-même : une perſonne polie ne trouve jamais le tems de parler de ſoi.

Vous ſavez quelle ſorte de politeſſe eſt néceſſaire avec les femmes. A préſent il ſemble que les jeunes-gens ſe ſoient permis d'y manquer : cela ſent l'éducation négligée.

Rien n'eſt plus honteux que d'être groſſier volontairement ; mais ils ont beau faire, ils n'ôteront jamais aux femmes la gloire d'avoir formé ce que nous avons eu de plus honnêtes gens dans le tems paſſé. C'eſt à elles qu'on doit la douceur des mœurs, la délicateſſe des ſentimens, & cette fine galanterie de l'eſprit & des manières.

Il eſt vrai qu'à préſent la galanterie extérieure eſt bannie : les manières ont changé, & tout le monde y a perdu ; les femmes, l'envie de *plaire*, qui eſt la ſource de leurs agrémens ; & les hommes, la douceur & cette délicate politeſſe, qui ne s'acquièrent que dans leur commerce. La plupart des hommes croient ne leur devoir ni probité ni fidélité : il ſemble qu'il ſoit permis de les trahir, ſans intéreſſer ſa gloire. Qui voudroit pénétrer les motifs d'une pareille conduite, les trouveroit bien honteux. Ils ſont fidèles les uns aux autres, parce qu'ils ſe craignent, parce qu'ils ſavent ſe faire rendre juſtice ; mais ils manquent aux femmes impunément & ſans remords. Leur probité n'eſt donc que forcée : elle eſt plutôt l'eſ-

fet de la crainte que de l'amour de la juſtice. Auſſi, en examinant de près ceux qui ſe font un métier de la galanterie, on les trouve ſouvent de malhonnêtes gens. Ils contractent de mauvaiſes habitudes : les mœurs ſe gâtent, l'amour de la vérité s'affoiblit ; on s'accoutume à négliger ſa parole & ſes ſermens. Quel métier, où ce que vous faites de moins mal, c'eſt d'arracher les femmes à leur devoir, de déshonorer les unes, de déſeſpérer les autres ; où ſouvent un malheur certain eſt toute la récompenſe d'un attachement ſincère & conſtant !

Les hommes ne ſont pas en droit de tant blâmer les femmes : c'eſt par eux qu'elles perdent l'innocence. Hors quelques femmes deſtinées au vice dès leur naiſſance, les autres vivroient dans l'habitude de leurs devoirs, ſi on ne prenoit pas ſoin de les en détourner. Mais enfin, c'eſt à elles à être en garde contre eux. Vous ſavez qu'il n'eſt jamais permis de les déshonorer : ſi elles ont eu la foibleſſe de vous confier leur honneur, c'eſt un dépôt dont on ne doit point abuſer. Vous le devez pour elles, ſi vous avez ſujet de vous en louer : vous le devez pour vous-même, ſi vous avez ſujet de vous en plaindre. Vous ſavez de plus, que par les lois de l'honneur il faut combattre à armes égales : vous ne devez donc pas faire à une femme un déshonneur de ſon amour, puiſqu'elle ne peut jamais vous faire un déshonneur du vôtre.

Je dois encore vous avertir qu'il ne faut pas attirer leur haine : elle eſt vive & implacable. Il y a des offenſes qu'elles ne pardonnent jamais, & on riſque beaucoup plus qu'on ne penſe à bleſſer leur gloire. Moins leur reſſentiment éclate, plus il eſt terrible : il s'irrite en le retenant. N'ayez rien à démêler avec un ſexe qui ſait haïr & ſe venger ; d'ailleurs, les femmes ſont la réputation des hommes, comme les hommes ſont celle des femmes.

C'eſt une choſe aſſez rare que de ſavoir manier la louange, & de la donner avec agrément & avec juſtice. Le miſanthrope ne ſait pas louer : ſon diſcernement eſt gâté par ſon humeur. L'adulateur, en louant trop, ſe décrédite & n'honore perſonne. Le glorieux ne donne des louanges que pour en recevoir : il laiſſe trop voir qu'il n'a pas le ſentiment qui fait louer. Les petits eſprits eſtiment tout, parce qu'ils ne connoiſſent pas la valeur des choſes : ils ne ſavent placer ni l'eſtime, ni le mépris. L'envieux ne loue perſonne, de peur de ſe faire des égaux. Un honnête homme loue à propos : il a plus de plaiſir à rendre juſtice, qu'à augmenter ſa réputation en diminuant celle des autres. Les perſonnes attentives & délicates ſentent toutes ces différences. Si vous voulez que la louange ſoit utile, louez par rapport aux autres, & non par rapport à vous.

Il faut ſavoir vivre avec ſes concurrens. Rien de plus ordinaire que de vouloir s'élever au deſſus d'eux, ou de chercher à les détruire : mais il y a une conduite plus noble ; c'eſt de ne les attaquer jamais, & de ne ſonger qu'à les ſurpaſſer en mérite : il eſt beau de leur céder la place que vous croyez leur appartenir. (*Avis d'une mère à ſon fils*).

PLAISIR, ſ. m. (*Diſcours ſur le plaiſir & la douleur*).

PREMIERE PARTIE.

Du plaiſir *& de la douleur, conſidérés dans le fétus, dans l'enfant & dans les animaux.*

Non nova, ſed novè & vera.

Le bonheur eſt de tous les objets de la vie humaine, le plus ſimple & le plus compliqué : c'eſt en général un état de jouiſſances agréables, qui nous fait aimer la vie & chérir notre exiſtence. Conſidéré relativement à la ſociété, il embraſſe tous les objets de la felicité publique ; conſidéré relativement aux individus, il embraſſe le plaiſir ſous tous les rapports. Il y a des êtres qui ſont ſatisfaits des ſeuls biens que leur offre la (1) nature ; il y en a d'autres d'une ſi inſatiable cupidité, que tous les moyens de la nature & de l'art ſuffiſent à peine à leurs déſirs. Le bonheur eſt une choſe ſi variable, que celui qui ſatisfait tel individu feroit le ſuprême malheur d'un autre ; preſque tous les hommes s'en forment une idée différente, relative à leur caractère, à la tournure de leur eſprit, à leur éducation, aux circonſtances où ils ſe trouvent du gouvernement, des mœurs & de l'eſprit de leur nation. Quelle pouvoit être l'idée du bonheur, par exemple, dans l'opinion de ce jeune homme dont parle Tacite, qui aimoit le danger en lui-même, & non la recompenſe du courage ? Dans l'état ſauvage, la nature en fait tous les frais ; dans l'état ſocial, le bonheur ſe vend, s'achete, ſe donne, ſe tranſmet : on le poſsède aujourd'hui

(1) Il y a des hommes pour qui le bonheur eſt la choſe du monde la plus facile. Doués d'une heureuſe conſtitution, toujours ſatisfaits d'eux-mêmes, tout les ravit, tout les charme, tout les enchante. Leur vie n'eſt qu'une longue enfance. Leurs idées ſont iſolées & ſans ordre. Comme ils n'ont aucune généralité dans la tête, rien ne ſauroit troubler leur paiſible ſérénité. Toutes leurs paſſions ſont douces, ou plutôt ils n'ont point de paſſions. Peu ſenſibles à l'opinion d'autrui, contens de leur eſprit, de leur fortune, de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs amis, les maux qui affligent l'humanité, ne font pas ſur eux une profonde impreſſion. Ce ne ſont à leurs yeux que des coups de la providence avec leſquels elle veut éprouver les mortels ici-bas. Un des plus grands hommes d'état qu'ait eu la France, a publié ſur le bonheur de cette eſpèce d'hommes une petite brochure intitulée : *du Bonheur des Sots*, remplie d'idées fines & ingénieuſes. Chacun en la d'hui

d'hui ; demain on en eſt dépouillé, c'eſt de tous les objets celui dont on a le moins d'idées fixes & ſur lequel il y a le plus de contradictions (1) ; c'eſt une ombre qu'on ne peut ſaiſir, c'eſt un nuage qui ſe diſſipe, au moment qu'on le regarde. Les hommes qui en parlent le plus ſont ſouvent ceux

liſant peut s'aſſurer s'il voudroit du bonheur à ce prix. L'homme qui penſe, réfléchit, généraliſe ſes idées, qui d'un coup-d'œil embraſſe le paſſé, le préſent & l'avenir, voit les choſes ſous leur véritable point de vue, juge de leurs rapports : en bute à toutes les paſſions, il faut ſans ceſſe de nouveaux alimens à ſon ame active. C'eſt pour cette eſpèce d'hommes que le bonheur eſt difficile. Ils aiment la vie, ils en connoiſſent le prix ; mais il leur faut un genre de vie aſſorti à la grandeur de leurs penſées.

(1) Je vais joindre ici quelques idées des anciens ſur le bonheur. Varron comptoit de ſon temps 288 ſyſtêmes que la biſarrerie des hommes avoit enfantés ſur cette matière.

Une des plus anciennes opinions eſt celle qui perſuada aux hommes qu'ils étoient nés pour le malheur, que l'infortune étoit leur condition naturelle.

Une félicité inaltérable n'étant faite que pour les Dieux, les anciens, loin d'imputer à la providence leurs revers, ne les attribuoient qu'à leurs propres fautes. Ils croyoient que la nature avoit tout fait pour les rendre heureux, & qu'eux ſeuls avoient corrompu ſes bienfaits.

Long temps avant les épicuriens on avoit vu des peuples entiers qui crurent ſuivre la nature en ne cherchant le bonheur que dans le plaiſir des ſens : *buvons & mangeons, car nous mourrons demain*, étoit le précis de la philoſophie d'un grand nombre de peuples de l'antiquité.

Ces principes étoient non-ſeulement répandus en Aſie, en Egypte & à la cour du tyran de Samos, mais pluſieurs villes de la Grèce en étoient infectées ; ce n'étoit pas l'expreſſion du ſentiment particulier de quelques philoſophes ou poëtes, c'étoit celle de l'opinion la plus générale.

Le poëte Alexis, qui vécut peu de temps après Epicure, oſa le premier produire, ſur la ſcène, les argumens familiers de cette philoſophie épicurienne : « que parlez-vous du lycée, » de l'académie ? Amuſemens des ſophiſtes où il n'y a rien » de ſolide. Buvons, mangeons, goûtons les plaiſirs de la » table, y a-t-il rien de plus doux ? Vertus, honneurs, » dignités, vous n'êtes que de vains ſonges. «.

Le luxe, ſuivant Héraclide, eſt la vraie ſource du bonheur. Tous ceux qui aiment le luxe & en jouiſſent, ont l'ame grande & noble, comme les mèdes & les perſes, qui de tous les barbares ſont ceux dont le cœur eſt le plus généreux, & l'extérieur le plus impoſant.

Mais cette doctrine fut bien loin d'être adoptée par toute la grèce. Les plus grands philoſophes établirent pour principes qu'il n'y a de véritable bonheur que dans la vertu & dans la juſtice, & que l'apparence de celui des hommes injuſtes ne doit pas en impoſer, & c'eſt à cette réflexion que revient le beau mot de Ménandre. Quand un méchant, dit-il, tire quelque profit de ſon crime, ce profit n'eſt qu'une arrhe ſur l'infortune qui le menace.

Ce n'étoit point dans la jouiſſance des plaiſirs des ſens, ni dans les vaines ſpéculations d'une vertu ſurnaturelle que conſiſtoit le bonheur chez les grecs, mais dans la tempérance, & dans l'amour de la patrie.

Que le mortel qui poſsède la ſanté, la ſageſſe, & une honnête aiſance, dit Pindare, n'aſpire point à devenir l'égal des Dieux.

L'homme n'eſt que miſère ou fragilité, quand il ne vit que par les ſens ; mais ſon exiſtence acquiert quelque choſe de divin, quand elle eſt animée par de grands ſentimens qui ne ſont point ſujets aux accidens de la fortune.

Les opinions religieuſes ſe joignoient à celles de la politique. Les anciens croyoient à une immortalité réelle & fortunée. Ils eſpéroient recommencer une nouvelle vie dans des demeures délicieuſes. Cette idée rempliſſoit l'ame d'eſpérance & de conſolations. La vie n'avoit plus de cataſtrophes & la fortune plus de rigueurs que cette opinion ne fît braver.

Toutes les ſectes philoſophiques promettoient le bonheur, & avoient la prétention de le poſſéder excluſivement.

Thalès le faiſoit conſiſter en une bonne ſanté, une fortune honnête & un eſprit cultivé.

Les péripatéticiens reconnoiſſoient pluſieurs degrés de bonheur chez les hommes. Ces degrés ſont proportionnés aux facultés qu'ils tiennent de la nature & de la fortune. L'homme qui a la vertu en partage ne ſera jamais entièrement malheureux ; mais s'il poſsède avec la vertu les richeſſes & une bonne conſtitution, il ſera plus heureux que l'homme vertueux & malade. Cette idée eſt la plus vraie de toutes celles des anciens ſur le bonheur.

Démocrite regardoit la tranquillité de l'ame comme le ſuprême bonheur. Un autre penſoit que la ſcience ſeule faiſoit le bien ſuprême.

Celui qui a le moins de beſoins, diſoit Socrate, eſt celui qui approche le plus de la divinité. Il penſoit que la vertu ſeule ſuffit pour rendre l'homme heureux. On lui demandoit un jour, le roi des perſes eſt il heureux ? Je ne ſais, dit il, puiſque j'ignore à quel point il eſt inſtruit & vertueux. Il modifioit cette façon de penſer, en ajoutant qu'une fortune honnête, une bonne ſanté, réunies à la pratique de la vertu, étoient les vrais fondemens du bonheur.

Antiſthène, pouſſant à l'extrême le ſentiment de Socrate ſur la vertu, enſeignoit à ſe paſſer de toutes les douceurs de la vie, & prétendoit que les ſages deviennent ainſi preſque ſemblables à Dieu.

Ariſtote, pour former un bonheur accompli, joint aux qualités de l'ame les biens extérieurs, tels que des amis des richeſſes, de la naiſſance, du crédit, une famille heureuſe, & des enfans qui répondent à nos eſpérances.

L'homme heureux, ſelon ce philoſophe, eſt celui qui, avec une inclination active de l'ame vers la vertu, poſsède une certaine abondance des biens extérieurs, non durant un terme quelconque, mais pendant la vie entière, car un ſeul jour de bonheur ne conſtitue pas l'homme heureux.

Anaxagore diſoit qu'il ne croyoit pas trouver le bonheur, ni parmi les richeſſes, ni parmi les dignités, & à l'exemple du ſage Solon, il plaçoit le bonheur dans la médiocrité. Cette médiocrité aux yeux d'Ariſtote ſembloit d'autant plus digne d'être préférée aux exceſſives faveurs de la fortune, qu'il étoit plus aiſé d'y mettre en pratique les leçons de la vertu.

Ariſtippe étoit un de ceux qui ſoutenoient que le ſouverain bien conſiſte dans la volupté : on diſoit de ce philoſophe que ſes préceptes pouvoient nuire à ceux qui ne les entendoient pas, & qu'on pouvoit voir ſortir des débauchés de l'école d'Ariſtippe, & des hommes atroces de celle de Zenon.

Le bonheur, ſuivant le ſecte des Cyrenaïques, n'étoit qu'une chaîne de ſenſations agréables, préſentes, paſſées ou futures : pour prouver que le plaiſir devoit être la fin de

qui en jouissent le moins. Il n'y a qu'un très-petit nombre d'individus qu'on appelle *sages ou philosophes*, qui prétendent avoir le secret de le trouver en eux-mêmes, sans le faire dependre d'autrui.

nos recherches, ils alléguoient les exemples que fournit l'enfance; & comme cet âge étoit pour les anciens philosophes le livre par excellence, où l'on pouvoit étudier & connoître les véritables inclinations de l'homme, ils concluoient du penchant des enfans pour le plaisir, que le plaisir étoit la fin de l'homme, & puis entassant conséquences sur conséquences, ils oserent avancer qu'il n'y avoit rien dans la nature qui fût *juste ou injuste, beau & honteux*, & que c'étoit la loi & la coutume qui avoient établi ces distinctions.

Ils disoient encore que les plaisirs & les maux du corps sont au-dessus de ceux de l'ame; que quoique la prudence soit un bien, elle ne doit pas être recherchée pour elle-même, mais seulement à cause des plaisirs qu'elle peut procurer. Il en étoit de même de l'amitié & de toutes les vertus. On ne devoit les priser qu'à cause de leur utilité & de leurs avantages.

Les Hégésiaques furent comme les Cyrenaques, partisans de l'intérêt personnel. Ils traitoient de chimère ce pur amour de la vertu, prêché par Socrate, & ne croyoient point que la bienfaisance, l'amitié & la reconnoissance pussent jamais être désintéressées. Ils étoient bien loin aussi de croire à ce bonheur que la contemplation & la jouissance de la vertu pouvoient procurer au sage; & dignes sectateurs de la volupté, ils ne pouvoient imaginer que les plaisirs de l'ame pussent balancer les maux du corps. Ils disoient cependant que les richesses étoient indifférentes pour le bonheur, puisque le plaisir du riche n'étoit point d'une autre nature que celle du pauvre. Ils voyoient avec la même indifférence l'esclavage ou la liberté, une extraction noble ou obscure, la gloire ou le deshonneur. Ils osoient dire encore que tous les crimes étoient pardonnables, parce que l'homme criminel étoit toujours malgré lui emporté par ses passions. Des maximes aussi abominables pouvoient ouvrir la porte aux plus grands désordres.

L'école d'Epicure s'élevoit dans la Grèce vers le même tems que celle de Zenon. Autant la vertu chez ce dernier avoit un extérieur sévère & repoussant, autant elle devenoit aimable, douce & attrayante dans la personne d'Epicure. Le chemin du bonheur paroissoit facile & ouvert à tout le monde: c'étoit par la voie du *plaisir* même qu'il vouloit y conduire; c'étoit une volupté sage dont la sobriété & la modération étoient les principes: tout paroissoit fait pour séduire dans cette école nouvelle. Les abords en étoient semés de fleurs, mais sitôt qu'on avoit pénétré dans le sanctuaire, on y trouvoit de quoi attacher & élever l'ame par des principes vigoureux, tels que l'exigeoit la forte constitution des grecs, qui, tout dégénérés qu'ils étoient, ne pouvoient s'attacher long-tems qu'à des principes dignes de les honorer à leurs yeux.

Seneque nous apprend lui-même pourquoi les bonnes maximes d'Epicure avoient quelque chose de plus piquant que celles des autres philosophes; c'est, disoit-il, qu'elles sont rares & comme inattendues, & qu'on n'entend point, sans surprise, sortir des maximes courageuses de la bouche d'un homme sectateur déclaré de la mollesse; car c'est ainsi que le commun des hommes en juge. Pour moi, ajoute-t-il, je trouve ce philosophe plein de force & de vigueur, tout efféminé qu'il est. Tout le fondement du bonheur, suivant ce philosophe, étoit dans cette maxime que rapporte Ciceron: *Non posse jucunde vivi, nisi sapienter, honestè, justèque vivatur; nec sapienter, honestè, justè, nisi jucundè.* Il ne concevoit pas qu'il pût exister un bonheur parfait, si l'on en supprimoit toutes les voluptés.

Antisthène fut le fondateur de la secte des cyniques. Ce n'étoit plus cette sagesse simple, douce & modeste de Socrate, c'étoit l'affectation d'une vertu farouche qui ne respiroit qu'orgueil & dureté, & dont la vanité n'avoit point échappé aux yeux de Socrate. Un jour ce philosophe voyant Antisthène affecter de déployer son manteau percé, lui dit: *j'apperçois ton orgueil à travers les trous de ton manteau.*

Les principes de ce dernier étoient, que la vertu seule suffisoit pour le bonheur, qu'elle vivoit d'actions & non de discours; que toute science qui n'enseignoit point la vertu étoit inutile; que le travail & l'obscurité étoient un bien; que le sage se conformoit aux loix de la vertu & non aux loix du peuple.

Savez-vous disoit Arrien, quels sont les devoirs d'un cynique? D'être insulté, battu, & d'aimer ceux qui l'insultent & le battent; de se regarder comme le pere & le frere de tous les hommes; de supporter les maux dans l'adversité, voilà ce que doit faire celui qui ose prétendre à porter le sceptre de Diogène.

Un cynique se doit à l'univers entier; c'est un médecin envoyé par le ciel pour guérir les malades. L'homme est né pour la société; la société est la divinité du cynique: le sage ne doit ni se marier, ni avoir des enfans; il regarde la vertu comme la fin de l'homme & méprise la noblesse, la richesse, la gloire, comme des biens inutiles au bonheur.

Zenon & les stoïciens prétendoient que les sages étoient les seuls qui possédassent les richesses & la beauté; que tout ce qui existoit étoit pour le sage; qu'il n'y avoit point d'autre consul, de préteur, d'empereur que le sage; qu'il étoit le seul citoyen, le seul homme libre; que tout le reste des hommes étoit étranger, exilé, esclave ou furieux; que les écrits de Lycurgue, de Solon & les douze tables, n'étoient point des loix: enfin qu'il n'y avoit point d'autres villes, d'autres cités dignes de ce nom que celles qui étoient habitées par le sage. Ils soutenoient qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes des biens, comme à celles des parens & des amis; regarder froidement la mort; n'être vaincu ni par le *plaisir*, ni par la douleur; sentir le fer & le feu dans quelque partie de son corps, sans pousser le moindre soupir, ni jetter une seule larme. Ce phantôme de vertu & de constance ainsi imaginé, a dit la Bruyere; il leur a plu de l'appeller un sage.

Les pirrhoniens s'étudiant à se renfermer en eux-mêmes, sans aucune dépendance des objets extérieurs, dont l'existence même ne leur paroissoit pas démontrée, prétendoient qu'il n'y avoit point dans la nature de bien & de mal; que l'un & l'autre n'étoient qu'apparences & opinions; que ce qui étoit bon aux yeux de l'un, étoit mauvais aux yeux d'un autre, & réciproquement, comme l'intempérance, l'injustice, l'avarice, la colère, &c; qu'il n'y avoit point de qualités qui fussent générales dans la nature, & qui ne méritassent à ce titre d'être l'objet de l'étude du sage: ils prétendoient encore que la volupté ne méritoit pas d'être nommée un bien, puisque le bien ne sauroit produire de mal & que la douleur est toujours à la suite du *plaisir*.

Ce tableau très-abrégé des opinions des anciens, sur le bonheur, prouve l'extrême difficulté de la solution de cette grande question; mais peut-être aussi cette variété d'opinions prouve-t-elle encore qu'on manquoit alors des principes nécessaires pour pouvoir la résoudre. Faire consister le bonheur uniquement dans l'amour de la gloire, de sa famille, de la patrie, placer le souverain bien dans les *plaisirs* des sens, ou les affections de l'ame; dans l'étude d'une philosophie abstraite, ou dans de vaines questions de métaphysique, c'est indiquer que tel ou tel individu peut être heureux de cette manière, mais ce n'est pas résoudre la question d'une manière générale & applicable aux différens dégrés de civilisation auxquels l'homme peut s'élever.

Le tems, l'air, le climat, les saisons y influent pour beaucoup de tempéramens : il y a des personnes que de certains vents rendent malheureuses. La bonne santé en général en est l'ame ; mais souvent aussi, elle ne sert qu'à nous faire sentir plus vivement les maux dont nous sommes affectés. Recherchons comment le bonheur que la nature procure à si peu de de frais, est si difficile à obtenir dans la société : peut-être aussi nous trompons nous dans la considération de cet objet ; peut-être celui que la nature procure dans l'état sauvage, ou à des peuples qui n'ont qu'un commencement de civilisation, n'est-il qu'une très-petite portion de celui qu'on goûte chez les peuples qui ont atteint toute la perfection, tout le développement dont la nature humaine est susceptible. Pour mieux voir cet objet, nous considérerons le plaisir & la douleur, qui sont les attributs du bonheur & du malheur, dans le fœtus, dans l'enfance, dans l'animal, chez le sauvage ou les peuples barbares, & enfin chez les nations civilisées.

On peut assurer que le fœtus ne ressent ni *plaisir* ni douleur dans le sein de sa mère & que toute jouissance, toute souffrance, même physique, n'ont lieu pour tout être vivant, qu'au moment où il sort de l'enveloppe où il a été conçu : en effet quelles jouissances, quelles douleurs pourroit éprouver un enfant dans la matrice ? Aucun de ses sens n'est developpé ; les membres de son corps sont à peine formés ; dans les premiers jours de la conception, ce n'est qu'une masse organique, où il n'y a pas même une seule partie irritable ; les os, les muscles, les veines, les nerfs, les yeux, les oreilles, le nez, tous les organes du sentiment ne prennent de la consistance que par dégré & successivement : le fœtus ne reçoit l'impression d'aucun objet extérieur, & la douleur, & le plaisir comme nous le dirons ci-après, ne se manifestent que par les contacts que nous recevons du dehors. Il ne prend de la nourriture & de l'accroissement que par les seules forces mécaniques, qui correspondent de la mère à l'enfant. Dans cette situation, il ne différe point du germe d'une plante qui se développe ; les meilleurs anatomistes conviennent qu'il n'a aucune respiration ; (1) il dort presque toujours, & ce n'est pas quand on dort que l'on ressent de la douleur ou du plaisir : ce n'est même que dans les derniers mois qu'on le sent remuer. Il nage dans un fluide d'une chaleur douce & presque toujours égale, fluide qui doit rompre le choc de toutes les impressions extérieures : une commotion forte peut le détruire ; mais elle ne sauroit le faire souffrir, puisque ses sens sont sans exercice, & que les nerfs qui sont l'organe général du sentiment, & les seules parties du corps humain, qui puissent le produire & le transmettre, sont à peine développés, la nature n'étant encore occupée qu'à les former. Or comme toutes les sensations ne viennent à l'ame que par les sens ; comme nous ne jouissons, & ne souffrons, que lorsque nous avons la conscience de ces deux états, de quelle espèce de sentiment voudroit-on que fût susceptible un petit être, qui ne voit rien, qui n'entend rien ; & dont les bras & les mains & les pieds sont tellement enlacés qu'il n'en peut même faire aucun usage.

Les sens étant les seuls organes de la douleur & du plaisir, soutenir donc que le fetus souffre ou jouit, c'est prétendre que l'action d'un corps précéde son existence ; que les sons pourroient exister sans oreilles, l'odorat sans le nez, & la saveur sans le palais. Le fetus, dira-t-on, prend de la nourriture par sa mère, & il doit avoir au moins la sensation de la lymphe qui le nourrit ; mais la manière dont il se nourrit prouve evidemment le contraire, car ce n'est point par la bouche que l'enfant prend de la subsistance, mais par le nombril ; & cet organe n'est pas celui de la sensation du goût. Sa position dans la matrice représente à la vérité l'image de la douleur, ses membres sont pressés les uns contre les autres ; mais cette position même, quoique douloureuse en apparence, prouve qu'il ne souffre pas ; car si cela étoit, la conserveroit-il pendant neuf mois ? Ne briseroit-il pas plus promptement les liens de sa prison ?

(1) Ses poumons sont affaissés ; plongés dans l'eau, ils y précipitent, au lieu que ceux de l'adulte surnagent.

(1) Si l'enfant dans le sein de sa mere ne souffre ni ne jouit, comme il ne peut être permis d'en douter, quels sont donc ces préjugés qui portent encore des nations, même éclairées, à faire souffrir à des mères, dans le cas d'accouchemens extraordinaires, des tourmens insupportables, pour sauver la vie d'un petit être insensible. Quoi ! on sacrifie une mère qui a déjà supporté toutes les souffrances d'une grossesse laborieuse ; on lui ouvre les flancs avec le fer, on ne craint pas d'exposer ses jours qu'on pourroit presque toujours sauver, pour conserver ceux d'un enfant, dont on ignore de quel prix l'existence doit être un jour dans la société ! & de tels préjugés subsistent encore aujourd'hui chez des peuples qui se piquent d'une grande civilisation ! On appelle la religion au secours de ces actes barbares, on craindroit d'offenser la divinité par le sacrifice d'un être insensible, dont l'ame n'est encore ni créée ni développée, & on ne craint pas d'exposer les jours de sa mère. C'est un accoucheur qui décide impérieusement au sein d'une famille éplorée, qu'il faut ouvrir les flancs de la mère, si l'on veut sauver l'enfant qu'elle porte depuis neuf mois dans son sein. Cependant il est bien démontré par le fait, par l'analogie, par la vue de l'esprit, & même par l'avis des plus saints Pères (*a*) que le fétus dans la matrice n'a point d'ame, puisqu'il ne souffre ni ne jouit, & que souffrir & jouir en sont les principaux attributs : ce n'est qu'au moment qu'il voit le jour, que les cris, les pleurs de l'enfant annoncent qu'il ressent les premières impressions de la douleur & du *plaisir*. On ne devroit donc jamais héſiter de conserver la mère

(*a*) Le concile de Trente décide formellement que dieu crée chaque ame, quand le corps qu'elle doit habiter est suffisamment organisé.

L'enfant dans la matrice ne reſſent donc ni plaiſir ni peine, il en eſt de même de tout être vivant. La ſenſibilité n'eſt point innée ; toutes nos ſenſations à cet égard viennent du dehors, c'eſt à l'inſtant de notre naiſſance que l'ame en reçoit les premières impreſſions : impreſſions légères, ſuperficielles dans les commencemens, mais qui avec le tems, & par des actes ſouvent réitérés, deviennent plus profondes, plus étendues, plus durables. C'eſt au moment que l'enfant fait entendre des cris & des gémiſſemens que naît la ſenſibilité, qui en peu de tems prend de l'accroiſſement, & du développement, par l'impreſſion de tous les objets extérieurs. La douleur & le plaiſir n'étant point innés & n'étant que des qualités acquiſes, comme toutes celles que nous donnent l'inſtruction, l'éducation & la ſociété ; nous apprenons donc à ſouffrir & à jouir, comme nous apprenons tout le reſte. Chaque âge a ſes plaiſirs différens, & ſi l'on prétendoit, toutes choſes égales d'ailleurs, que ceux d'un enfant fuſſent égaux à ceux d'un homme fait, on ſe tromperoit beaucoup dans l'eſtimation du bonheur. Le moral eſt nul pour lui, puiſqu'il n'eſt pas encore développé. Le phyſique eſt auſſi bien borné ; il voit, & à peine diſtingue-t-il les objets. La muſique la plus parfaite n'eſt encore pour lui qu'un vain bruit. Les parfums, les mets les plus exquis irritent, bleſſent ſes jeunes organes, plutôt qu'ils ne les flattent : ſon roucher eſt imparfait : ce n'eſt même qu'au bout de quarante jours que l'enfant donne des ſignes de rire & de pleurs ; auparavant ſes cris & ſes gémiſſemens ne ſont point accompagnés de larmes ; ſon viſage n'exprime aucune paſſion : les parties de la face n'ont pas même toute la conſiſtance & le reſſort néceſſaire à cette eſpèce d'impreſſion des ſentimens de l'ame. Les enfans ſont peu ſenſibles au froid, ſoit qu'ils le reſſentent moins, ſoit que leur chaleur intérieure ſoit plus grande que celle des adultes : toutes les impreſſions de douleurs & de plaiſir ne ſont que paſſagères pour eux, leur mémoire n'eſt encore née ni développée, ils ne ſe ſouviennent de rien, le tems pour eux n'eſt que la jouiſſance du préſent ; ils pleurent, rient, chantent dans le même inſtant, ſans le ſavoir, ou du moins ſans y penſer : leurs jouiſſances ſe bornent à faire leurs petites volontés, la contrainte à cet égard eſt le plus grand de leurs maux : peu de choſes les amuſe, des riens les ſatisfont : dans cet âge heureux (1) de la première enfance, la nature fait preſque ſeule tous les frais du bonheur, il ne s'agit que de ne point la contrarier. Que deſire l'enfant ? La liberté de tous ſes mouvemens ; il a alors une plénitude d'exiſtence, une abondance des eſprits de vie qui ſe debordent en quelque ſorte ſur tous les objets qui l'environnent, & ſi tous les êtres pouvoient être heureux à ce prix, la ſociété n'auroit point tant de frais à faire pour procurer le bonheur aux différens individus qui la compoſent. Nous ne naiſſons donc pas ſenſibles, nous le devenons à l'inſtant de notre naiſſance ; cette faculté eſt le fondement de la penſée ; elle eſt le principal attribut de l'ame ; c'eſt par elle que l'homme s'éleve aux plus ſublimes ſpéculations, & qu'il eſt parvenu à dominer ſur la nature entière & ſur lui-même. Cette qualité n'eſt point immuable, elle eſt ſuſceptible, comme toutes les autres qualités relatives, d'accroiſſement & de diminution, de divers dégrés de force & d'intenſité ; elle diffère d'homme à homme, d'individu à individu ; elle va en augmentant de l'enfant à l'adulte, de l'adulte à l'âge viril ; à cet âge elle s'arrête quelques inſtants, & va enſuite toujours en décroiſſant de l'âge viril à la vieilleſſe, & de la vieilleſſe à la décrépitude. Conſidérée phyſiquement, elle varie ſuivant l'âge, le tempérament, le climat, la nourriture ; moralement, elle prend toutes les nuances que l'éducation individuelle, & l'éducation ſociale font naître & développent en nous ; car l'homme de la nature, & celui des ſociétés civiliſées, ſont relativement à la ſenſibilité & à ſes developpemens, deux êtres pour ainſi dire différens ; & ſi l'on devoit calculer la durée de la vie ſur le nombre des jouiſſances, il y a tel homme des grandes capitales, qui dans le cours de ſa vie, aura plus joui que dix mille ſauvages dans le même eſpace de tems.

La douleur & le plaiſir étant des qualités relatives, ces deux modes de l'ame peuvent preſque s'anéantir dans des momens de paſſion véhémente : on a vu dans la chaleur des combats, des eſprits ardents, animés, ne point reſſentir la douleur des bleſſures qu'ils recevoient : on a vu des ames fortement pénétrées de ſentimens de religion, d'enthouſiaſme, d'humanité, ſupporter les plus cruels tourmens avec autant de courage que de fermeté. Dans de certains ſujets, la ſenſi-

au péril de la vie de l'enfant. On le devroit d'autant moins que la durée de la vie de ce dernier eſt au moins incertaine, en ne conſidérant que le cours ordinaire des choſes, puiſque ſur cent enfans nouveaux nés en même temps, il en meurt plus de moitié dans les trois premières années, & que ce n'eſt qu'à l'âge de 6 à 7 ans qu'on eſt plus aſſuré de vivre qu'à tout autre.

(1) Quoique les enfans nous paroiſſent heureux & le ſoient véritablement à cet âge, quand ils ne ſont pas contrariés, il n'y a cependant point d'homme aſſez privé de raiſon, a dit un des plus grands philoſophes de la Grèce, pour conſentir à ſe voir ramener à la première enfance ; & en effet, qu'a donc de ſi déſirable cet état du premier âge ? de la vivacité, de la pétulance, des émotions vives ſans objet, nulle tenue dans les affections, aucun goût décidé : leurs oreilles ſont ſourdes aux doux *plaiſirs* de la muſique, nulle idée ſuivie, point d'attachement veritable pour leurs parens ; aucune idée du ſpectacle de la nature, un paſſage continuel de la joie à la douleur, des caprices, des fantaiſies continuelles, &c. L'enfant, à la vérité, n'a rien à apprendre pour ſavoir jouir, mais auſſi quelles jouiſſance

bilité peut prendre un tel degré d'exaltation, qu'on ne sauroit les approcher sans les jetter dans des convulsions. Plusieurs maladies nous font voir les effets de la sensibilité poussée à l'extrême, telles sont les affections vaporeuses, certaines manies, les effets de quelques poisons, les suites de la morsure ou de la piqûre de certains animaux, comme la vipere, la tarentule. Une trop grande joie, une trop grande douleur, la crainte, la peur, la frayeur, peuvent même détruire toute sensibilité, & donner la mort. (1).

Il est si vrai que la sensibilité n'est qu'une qualité relative, susceptible d'augmentation & de diminution, qu'elle n'est pas même nécessaire à l'existence : on peut vivre sans être sensible ; mais alors on ne ressent ni plaisir ni douleur, on vit comme un automate ; on n'a aucune idée, aucune pensée, nul desir, nulle passion, nulle volonté, nul sentiment : toute l'existence est purement passive ; on existe sans le savoir, on meurt sans s'en douter : les éphémérides des curieux de la nature font mention d'un homme qui avoit perdu la totalité du sentiment dans toutes les parties du corps ; on le pinçoit, on le piquoit, il ne sentoit rien : cet homme cependant faisoit usage de tous ses membres ; il marchoit sans peine, buvoit, mangeoit, dormoit, mais il ne sentoit rien de ce qu'il faisoit. Il n'avoit ni plaisir ni peine, c'étoit une véritable machine naturelle. Les somnambules sont à-peu-près de même, ils agissent & ne pensent pas ; or on peut agir sans sentir (2), mais on ne peut penser, qu'on ne sente ; c'est le propre de l'ame : un somnambule ne souffre ni ne jouit, puisqu'il n'a l'esprit présent à rien de ce qu'il fait ; c'est un automate naturel, qui imite sans le savoir, les actions, les mouvemens de l'homme qui pense & qui réfléchit. Il y a beaucoup de maladies où l'on perd l'usage de plusieurs membres. Il n'est pas rare de voir des paralysies sur un bras, une jambe, un côté entier du corps. Ces parties reçoivent de la nourriture & n'ont point de sentiment. La sensibilité ne forme donc pas un tout dans la machine humaine, puisque dans plusieurs cas, elle se borne à animer quelques parties, & qu'elle laisse les autres sans sentiment. Si nous nous observions bien, nous reconnoîtrions aussi que de même qu'il y a beaucoup de momens où nous existons sans penser, il y en a un beaucoup plus grand nombre, où nous existons, sans sentir. Notre existence alors est purement machinale, la sensibilité est sans action ; nous sommes dans ces momens de l'éveil, comme dans les heures du sommeil : ces deux états ne sont qu'une suspension de la sensibilité, ils ressemblent à celui du somnambule. On n'est alors ni heureux ni malheureux. On ne sent, ni on ne pense ; & ces repos que la nature donne aux corps rendent souvent le plaisir plus piquant, ou la douleur plus vive.

Nous avons vu que le plaisir & la douleur sont des modes de la sensibilité : si les animaux éprouvent l'un & l'autre ; s'ils recherchent le plaisir, & fuient la douleur ; si plusieurs donnent des signes d'intelligence ; pouvons-nous douter qu'ils ne possèdent une certaine portion de cette précieuse étincelle, source du bonheur & du malheur. Le vif attachement que la plupart montrent pour leurs petits ; les peines qu'ils ressentent lorsqu'on les leur enlève ; les combats, les fureurs auxquels ils se livrent pour les défendre ; leur industrie, les ruses que la plupart sont obligés d'employer pour se procurer leur subsistance ; la prévoyance de plusieurs, les guerres qu'ils se font entr'eux, les plans concertés de plusieurs espèces considérables ; les voyages, les émigrations de plusieurs autres ; les cris qu'ils font entendre lorsqu'on les fait souffrir, les convulsions de leur mort ; l'attachement que nous témoignent plusieurs animaux domestiques, leur obéissance à nos volontés, le développement de leurs facultés, leur fidélité, les services qu'ils nous rendent, tout ne nous indique-t-il pas des êtres doués de sentiment & d'une certaine intelligence ; si nous voulons nous former une idée bien réelle de toute l'étendue de leur puissance à cet égard, choisissons parmi les quadrupèdes, qui sont de tous les animaux ceux dont les organes approchent le plus des nôtres ; choisissons-en, dis-je, quelques-uns dont les travaux vus en grand ou les actions prises en détail, nous étonnent le plus. Je vois dans la tribu considérable des quadrupèdes deux animaux singulièrement remarquables & à la tête de tous ; l'un par ses facultés sociales, l'autre par ses qualités individuelles. Le castor & l'éléphant sont parmi eux la dernière limite de la plus grande puissance où l'instinct puisse atteindre. Tout animal, sans doute, a des qualités relatives à ses sens, à la structure de ses

(1) On a vu des personnes mourir sur le champ de la chûte du tonnerre, sans en être touchées. Un homme effrayé par la chûte d'une galerie sur laquelle il étoit, tomba dans l'ictère noir le plus complet. Il devint exactement ressemblant à un Maure. M. le Cat fait mention d'une jeune personne sur qui les propos d'un homme insolent firent une telle impression de frayeur, que son visage devint d'abord jaune, & puis cette couleur se changea en noir, de sorte qu'en moins de huit jours elle eut un masque qui sembloit de velours noir, qu'elle garda pendant 4 mois sans aucun dérangement de santé & sans aucune douleur : un matelot fut si fort effrayé d'un orage, qu'il tomba de peur : son visage fuoit du sang, qui comme la sueur ordinaire revenoit chaque fois qu'on l'essuyoit. Shall, dont on ne peut récuser le témoignage, cite un fait semblable d'une jeune fille que des soldats avoient effrayée. La frayeur portée à l'excès produit la folie, & même l'épilepsie, suivant plusieurs médecins.

(2) Tous les automates en font la preuve ; le flûteur de Vaucanson, le canard qui digéroit, le joueur d'échecs, sont des machines artificielles qui agissent & ne sentent pas.

organes; mais l'éléphant (1) & le caſtor paroiſſent des êtres d'une nature privilégiée, & ſi l'inſtinct peut produire d'auſſi grandes merveilles, on pourroit être fondé à ne donner que ce nom à l'eſprit humain, lorſqu'il conçoit & exécute les plus grands travaux.

Des machines naturelles qui ne ſeroient point douées de ſenſibilité, pourroient-elles produire tout ce que nous voyons faire au caſtor & à l'éléphant? N'eſt-il pas tems enfin de rejetter pour toujours ces hypothèſes, ces ſyſtêmes ingénieux, fruits hardis du génie, que quelques philoſophes ont imaginés, en prétendant rapporter à des actes purement méchaniques toutes les actions des animaux? Mais ſi vous admettez, dira-t-on, que les animaux ſont doués de ſenſibilité, vous croyez donc qu'ils ont une ame? Certes je le crois, puiſqu'ils ſouffrent & jouiſſent, & que ſouffrir & jouir ne peuvent être que les attributs d'une ame; mais celle des animaux eſt bornée, mortelle & périſſable, tandis que la nôtre eſt infinie & immortelle; & en effet quoique pluſieurs animaux nous étonnent par leurs actions, il faut cependant convenir que, dans la plupart, leurs connoiſſances ſe réduiſent à bien peu de choſe: ce ne ſont que

(1) L'éléphant a une force prodigieuſe, joint encore le courage, la prudence, le ſang-froid, l'obéiſſance exacte, il conſerve de la modération, même dans ſes paſſions les plus vives; plus conſtant qu'impétueux en amour: dans la colère il ne méconnoît pas ſes amis; il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offenſé; il ſe ſouvient des bienfaits auſſi longtems que des injures. Dans tous les tems les hommes ont eu pour ce grand, pour ce premier animal une eſpèce de vénération. Les anciens le regardoient comme un prodige, un miracle de nature: ils lui ont attribué, ſans héſiter, des qualités intellectuelles, & des vertus morales: & peut-on douter qu'en effet il n'en ait, ſi on lit attentivement ſon hiſtoire, dont les faits ſont atteſtés par tous les voyageurs, & que M. de Buffon a recueillis; lui qu'on n'accuſera point d'avoir trop accordé à l'intelligence des animaux, puiſqu'il a eu la plus ſévère attention d'en écarter ſans ceſſe le merveilleux.

L'éléphant n'eſt pas du nombre de ces eſclaves que nous propageons, mutilons ou multiplions pour notre utilité. L'individu ſeul eſt eſclave, l'eſpèce demeure indépendante. Cela ſeul ſuppoſe dans l'éléphant des ſentimens élevés au deſſus de la nature commune des bêtes: reſſentir les ardeurs les plus vives, & refuſer en même tems de ſe ſatisfaire; entrer en fureur d'amour & conſerver la pudeur, ſont peut-être le dernier effort des vertus humaines, & ne ſont dans ce majeſtueux animal que des actes ordinaires, auxquels il n'a jamais manqué. l'éléphant s'attache à celui qui le ſoigne, il le careſſe, le prévient, & ſemble deviner tout ce qui peut lui plaire; en peu de tems il vient à comprendre les ſignes, & même à entendre l'expreſſion des ſons. Il diſtingue le ton impératif, celui de la colère ou de la ſatisfaction, & il agit en conſéquence. Il ne ſe trompe point à la parole de ſon maître; il reçoit ſes ordres avec attention, les exécute avec prudence, avec empreſſement, ſans précipitation. Il careſſe ſes amis avec ſa trompe, en ſalue les gens qu'on lui fait remarquer: il s'en ſert pour enlever des fardeaux, & aide lui-même à s'en charger; il ſe laiſſe vêtir, & ſemble prendre plaiſir à ſe voir couvert de harnois dorés & de houſſes brillantes. S'il a eu le tems de faire connoiſſance complette avec ſon conducteur, & de prendre en lui une entière confiance, ſon attachement devient quelquefois ſi fort, ſi durable, & ſon affection ſi profonde, qu'il refuſe ordinairement de ſervir ſous un autre.

Ses yeux ſont brillants & ſpirituels, & ce qui les diſtingue de ceux des autres animaux, c'eſt l'expreſſion pathétique du ſentiment & la conduite preſque réfléchie de tous leurs mouvemens; il les tourne lentement & avec douceur vers ſon maître; il a pour lui le regard de l'amitié, celui de l'attention, lorſqu'il parle; le coup d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté; celui de la pénétration, lorſqu'il veut le prévenir. Son ſens du toucher n'exiſte que dans ſa trompe; mais il eſt auſſi délicat, auſſi diſtinct dans cette eſpèce de main, que dans celle de l'homme. Cette trompe eſt en même tems un membre capable de mouvement, & un organe de ſentiment; l'extrémité forme une eſpèce de doigt, avec lequel l'animal fait tout ce que nous faiſons avec les nôtres. Elle eſt de tous les inſtrumens dont la nature a ſi libéralement muni ſes productions chéries, peut-être le plus complet & le plus admirable. C'eſt un triple ſens qui réunit les délicateſſes du toucher, la fineſſe de l'odorat, la facilité du mouvement & la puiſſance de ſuccion, c'eſt par ce ſeul membre, & pour ainſi dire, par un acte unique ou ſimultané que l'éléphant ſent, apperçoit & juge pluſieurs choſes à-la-fois. (*Voyez pour plus de détails l'admirable hiſtoire que M. de Buffon en a publiée*).

CASTOR.

Si l'éléphant poſſède de très-hautes qualités individuelles, le caſtor conſidéré iſolément & dans l'état de nature, eſt à peine un animal diſtingué; moitié quadrupède, moitié poiſſon, il a moins d'eſprit que le chien, de ſens que l'éléphant, de fineſſe que le renard &c. Réuni en ſociété il montre une intelligence ſupérieure à toutes celles de autres animaux, & l'on peut même dire une intelligence ſi élevée, qu'il paroît un être d'une nature ſupérieure aux ſauvages qui n'ont qu'un commencement de civiliſation. C'eſt au commencement de l'été, & dans les ſolitudes les plus reculées que les caſtors ſe raſſemblent au bord des rivières; ils arrivent en nombre & de pluſieurs côtés, & forment bientôt une troupe de deux ou trois cents. Les eaux ſont-elles ſujettes à hauſſer ou baiſſer, ils établiſſent une chauſſée, qui comme une écluſe va d'un bord à l'autre. Cette chauſſée a ſouvent quatre-vingt ou cent pieds de longueur ſur dix à douze pieds d'épaiſſeur à ſa baſe, & deux ou trois à ſon ſommet. Cette conſtruction ſuppoſe un travail immenſe, un concert, des vues, un plan concerté; mais la ſolidité avec laquelle l'ouvrage eſt conſtruit étonne encore plus que ſa grandeur: un arbre ſouvent plus gros que le corps d'un homme en fait la pièce principale; ils le ſcient, le rongent au pied, & ſans autre inſtrument que leurs dents, ils le font tomber en travers ſur la rivière; en coupent les branches; le mettent de niveau, & le font porter par-tout également. Avec de moindres arbres dépecés, ſciés à une certaine hauteur, ils font des pieux qu'ils mettent dans une ſituation perpendiculaire, les enfoncent dans des trous creuſés exprès au fond de la rivière, les entrelacent de branches, plantés les uns contre les autres, étendus d'un bord à l'autre de la rivière, & formant une eſpèce de pilotis ſerré. Tandis que les uns plantent ainſi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre, qu'ils gâchent avec leurs pieds, battent avec leurs queues, & en rempliſſent, en maçonnant, tous les intervalles de leurs pilotis. Ces pieux ſont plantés verticalement du côté de la chûte de l'eau & en talut du côté qui en ſoutient la charge. Au haut de la chauſſée ils pratiquent deux ou trois ouvertures en pente, qui ſont autant de décharge pour l'eau qu'ils élargiſſent ou rétréciſſent, ſelon que la rivière vient à hauſſer ou baiſſer. Tout ce grand travail n'eſt fait que dans la vue de rendre plus commode leurs petites habitations.

des mouvemens d'habitude presque toujours semblables, des actions isolées qui périssent avec l'individu, & dont l'espèce ne profite pas : le propre de l'ame humaine au contraire est de conserver ses conceptions, de les multiplier, & de les transmettre. Toutes les connoissances acquises par un individu, peuvent devenir celles de l'espèce entière.

Les animaux sont donc sensibles, il n'est pas permis d'en douter; ils ont sans doute, & du moins pour la plupart peu de moral : un grand nombre d'espèces infimes en sont même totalement dépourvues ; mais le moral dans l'homme n'est pas la seule chose qui indique qu'il a une ame, car le sauvage solitaire, l'homme privé de toute société, qu'on a souvent trouvé nud, errant dans les vastes forêts de l'Amérique n'avoit point de morale, & certainement il avoit une ame. Il est nécessaire de se convaincre de bonne heure que les animaux ressentent du *plaisir* & de la douleur. Les enfans qui s'en doutent à peine, se font un jeu de les tourmenter, ils en sont les tyrans les plus insupportables. Tout homme cependant sans pitié pour les animaux n'en aura point pour ses semblables. Qu'on les égorge puisque nous avons contracté l'habitude de vivre de leur chair, & que la nature en a fait une sorte de loi ; mais rejettons avec horreur ces supplices qu'on fait encore aujourd'hui éprouver à plusieurs d'entr'eux, pour rendre leur chair plus abondante ou plus succulente ; ne les tourmentons jamais à *plaisir* ; n'est ce pas assez que nos estomachs deviennent leurs tombeaux, sans les faire périr par une mort lente & cruelle?

Pour juger de quel degré de sensibilité un animal est susceptible, il faudroit connoître le nombre de sens dont il est doué ; plus il en a, plus ils sont parfaits, plus il possède de moyens pour jouir, & plus aussi il est exposé à souffrir : le détail de ses mœurs, de ses habitudes, fera connoître le degré de son instinct ou de son intelligence. Il y a des animaux comme les *polypes*, les *huitres*, les *vers*, les *reptiles*, qui ne doivent avoir qu'un très-petit degré de sensibilité; plusieurs même n'en donnent aucun signe extérieur ; on les coupe par morceaux, on ne voit pas qu'ils souffrent, & ce qui feroit croire qu'ils souffrent à peine, c'est que ces parties coupées deviennent autant d'animaux semblables au premier. On peut dire en général que les vers, les insectes, les poissons montrant moins d'instinct que les oiseaux, & ceux-ci moins que les quadrupèdes ; la sensibilité est moindre dans les premiers que dans les seconds, & dans ceux-ci que dans ces derniers, & il doit encore y avoir beaucoup d'exceptions à faire, car un poisson qui montreroit plus d'instinct qu'un oiseau, qui auroit plus de vivacité dans ses amours, plus d'attachement pour ses petits, auroit certainement plus de sensibilité que tel ou tel oiseau qui se trouveroit au dessous des qualités individuelles de la plupart de ceux de son espèce.

Du plaisir *& de la douleur considérés chez les sauvages.*

Deuxieme Partie.

Nous avons examiné la douleur & le *plaisir* dans les animaux, dans les enfans, & même dans le fœtus : considérons-les maintenant chez les peuples sauvages (1); cet examen comparé, nous mettra plus à portée de juger de leurs effets chez les peuples civilisés. On ne peut douter que les sauvages ne soient susceptibles de l'un & de l'autre, mais leurs impressions font elles sur leurs organes, un effet aussi sensible que sur les peuples civilisés, ou plutôt les sauvages ressentent-ils la douleur au même degré que nous? & sont-ils plus heureux que les nations civilisées? C'est l'objet de la seconde partie de ce discours.

Leurs jouissances sont si bornées, que si l'on vouloit se renfermer dans la vérité,

(1) Par sauvages, j'entends toute tribu d'hommes, qui vit de chasse, de pêche, ou des productions que le sol offre naturellement. Des peuples qui possèdent des troupeaux, qui tirent leur subsistance des pâturages, ne peuvent plus être appellés de ce nom, puisque de tels peuples connoissent la propriété. Il y a des sauvages naturellement doux & humains, comme il y en a de féroces, de sanguinaires : quoique la constitution physique de l'homme soit par-tout la même; le climat, l'abondance ou la disette des productions naturelles, doivent déterminer ces premières inclinations : le tigre même, cet animal terrible, & toujours altéré de sang, adoucit sa nature féroce, sous un ciel plus doux : or, c'est la nature qui forme les mœurs des sauvages, comme c'est la société, & les institutions nées dans son sein, qui forment particuliérement celles des peuples civilisés. Le climat & la nourriture si ont presque tout chez les sauvages, & ils n'influent presque en rien sur les peuples civilisés : la société y combat à chaque instant la nature, & presque toujours elle est victorieuse. Le sauvage se livre à toutes ses passions; l'homme civilisé n'est occupé qu'à les contenir, les diriger, les modifier, tant le gouvernement, les loix, la société, la crainte du blâme ou de la punition, ont de pouvoir sur son ame.

Tous les peuples ont commencé par être des tribus de sauvages, des peuples ou des hordes de barbares. Les grecs, les romains, les gaulois, les germains &c. &c., n'ont point eu une origine plus noble : c'est dans les forêts que l'espèce humaine a d'abord existé, il a fallu des milliers de siècles pour atteindre le degré de civilisation, où certaines nations sont parvenues. Dans l'examen de la question, si les peuples sauvages sont plus heureux que les peuples civilisés : nous ne considérerons aucune tribu de sauvage en particulier ; ils ont des traits généraux qui les caractérisent; ce sont ces traits qu'il faut saisir ; d'ailleurs, que la tribu soit douce ou féroce, il n'importe pour l'état de la question sur le plaisir & la douleur : l'essentiel est de les voir, tels que la nature nous les représente, & de ne rien exagérer.

quelques lignes suffiroient pour les décrire ; c'est donc de la douleur qu'il faut d'abord parler, parce que la manière dont ils la supportent offrent des traits de caractères que ne présente aucun peuple connu. Il n'est pas rare dans nos climats, de voir des hommes affronter la mort, la recevoir gaiement, ne pas se plaindre dans les tortures ; mais ils n'insultent point à leurs bourreaux, en défiant, pour ainsi dire, la douleur, afin qu'on augmente leurs tourmens ; les malheureux que les loix ont condamné à mort, souffrent avec plus ou moins de courage leurs supplices. Les gens du peuple, en général, sont toujours ceux qui meurent avec le moins de fermeté ; les criminels au contraire, qui ont reçu quelque éducation, & que des événemens malheureux conduisent à l'échaffaut, soit par crainte d'être accusés de lâcheté, soit parce que quand l'arrêt du sort est inévitable, les derniers soupirs de l'amour-propre, agissent encore dans les ames bien nées ; soit que l'éducation, qui développe le courage, le rappelle dans ces terribles instans, il n'est pas rare de voir ces criminels, s'ils sont nés sur tout dans des rangs élevés, en montrer dans les derniers momens de leur vie (1) ; mais un sauvage dans les supplices, paroît un être d'une nature plus qu'humaine ; c'est un héros du premier ordre, qui brave ses boureaux, qui provoque la douleur, qui combat contre elle, & qui met toute sa gloire à la vaincre & à la faire céder (2). Le récit de ces tortures paroîtroit exagéré, s'il n'étoit attesté par tous les voyageurs, & si les peuples sauvages, chez lesquels ces usages sont établis, ne nous étoient pas connus ; mais ce qui doit étonner davantage, c'est moins l'excès des tortures, que le courage de la victime. L'européen à qui on feroit subir un supplice aussi affreux, feroit retentir la terre & le ciel de cris perçans, & d'horribles gémissemens : la palme du martyre, la vue d'un bonheur éternel, pourroient seules donner le courage de soutenir ces tourmens ; mais le sauvage n'est point animé par l'espoir d'une aussi grande récompense. Quel est donc son appui, son soutien, dans un moment aussi cruel ? La crainte de la honte, la crainte d'en couvrir la tribu à laquelle il appartient, la crainte d'imprimer à ses égaux, une tache ineffacable : voilà les seuls sentimens qui préoccupent l'ame entiere du sauvage, & qui toujours présents à son esprit l'animent, le soutiennent, & font sa force & son courage. Cependant quelque puissant que soit ce motif, il ne seroit point suffisant, si le sauvage ressentoit les impressions de la douleur au même degré qu'un Europeen. La sensibilité, comme nous l'avons dit, se développe plus ou moins, par l'éducation ; la société, les mœurs, les loix, le gouvernement la modifient ; le climat, la nourriture la travaillent de cent façons différentes ; toutes les causes physiques & morales contribuent à l'étendre ou à la resserrer. L'existence habituelle d'un sauvage seroit un état de souffrance pour un européen ; une piquûre, la moindre égratignure font souffrir ce dernier. Il faut déchiqueter un sauvage, lui arracher les ongles, pour le faire souffrir au même degré. Il souffre sans doute dans les tortures, mais il souffre moins qu'un européen, auquel on feroit subir le même supplice (3) : la raison en est simple ; l'air que les sauvages respirent est rempli de brouillards, de vapeurs humides ; leurs fleuves, leurs rivières, n'étant point contenues, & se livrant aux caprices de leurs flots & à l'impétuosité des vents, se répandent sur les campagnes, & y déposent une vase putride & mal-saine : les végétaux, les arbres pressés les uns contre les autres, servent dans ces pays sauvages & agrestes, plutôt de rempart à la terre que d'ornemens. Au lieu de ces ombrages frais & délicieux, de ces allées à perte de vue, & qui se croisent dans tous les sens, que présentent aux voyageurs étonnés, les belles forêts de France & d'Allemagne ; celles de l'Amé-

(1) Ce fut une tache pour le maréchal de Biron, d'avoir pleuré sur l'échafaut, lui qui avoit tant de fois affronté la mort dans les combats.

(2) Les préparations de son supplice semblent être les apprêts d'une noce ; on lui prodigue les traitemens les plus doux, la meilleure chère & même les plus jolies filles : c'est un rafinement de cruauté, dont les peuples les plus barbares n'offrent aucun exemple : un héraut vient lui annoncer que le bûcher l'attend. *Mon frère, prends patince, tu vas être brûlé ; Mon frère, répond la victime, c'est fort bien, je te remercie.* On l'attache à un poteau avec des cordes ; toute la tribu prend part à cette horrible fête : mais les femmes y jouent le principal rôle, & donnent le signal de toutes les cruautés. Les unes lui sillonnent la chair avec des charbons ardens ; d'autres la tranchent en lambeaux ; celles-ci lui arrachent les ongles, celles-la enfoncent des clous dans les parties les plus nerveuses ; d'autres lui coupent les doigts, les rotissent & les dévorent à ses yeux. Elles ne sont occupées qu'à prolonger les douleurs de la victime, qui souvent durent des jours entiers, & quelque fois même des semaines. Au milieu de ces horribles tortures, le héros chante, défie ses boureaux, cherche à augmenter leur rage, leur furie, en leur reprochant de ne pas savoir venger leurs pères, qu'il a massacrés. Vainqueur dans ce combat de la douleur contre la sensibilité, le sauvage expire, meurt, sans qu'on ait pû souvent lui arracher une seule larme, ni le moindre soupir. (Voyez Robertson & tous les voyageurs).

(3) D. Antonio Ulloa dans un ouvrage qui a paru depuis peu, prétend que la contexture de la peau & la constitution physique des américains les rend moins sensibles à la douleur que le reste des hommes. Il en trouve plusieurs preuves dans la tranquillité avec laquelle ils souffrent les plus cruelles opérations de la Chirurgie &c. *Noticias Américana* p. 313. 314. Des chirurgiens ont fait la même observation dans le Brésil. Un indien, disent-ils, ne se plaint jamais de la douleur & souffre l'amputation d'un bras ou d'une jambe, sans pousser le moindre soupir.

(Robertson, Histoire de l'Amérique tome 2. p. 259.)

rique

rique dans leur ſombre épaiſſeur, ne ſervent qu'à intercepter les rayons du ſoleil, & à empêcher l'action de la chaleur bienfaiſante de cet aſtre. Auſſi le ſauvage participe-t-il de cette nature humide; ſon ſang a fort peu de chaleur, ſes humeurs ſont épaiſſes, ſon tempérament flegmatique. A cette cauſe puiſſante du climat, il faut joindre celle de ſa vie habituelle : obligé de parcourir de grands eſpaces pour ſe procurer ſa ſubſiſtance, il endurcit ſon corps à la fatigue; une nourriture mal-ſaine & peu abondante n'excite point ſa ſenſibilité, l'habitude d'une vie dure, donne à ſes fibres une rigidité qui ſe change en une ſorte d'impaſſibilité. Le ſauvage peut dans cet état de nature, être comparé à nos forts de la douanne, à nos portefaix, quoiqu'ils n'en aient ni la force, ni la vigueur; ces derniers font tous les jours, & ſans ſe plaindre des travaux, qui pour un homme bien élevé, ſeroient un effort pénible & douloureux : la ſenſibilité moindre chez le ſauvage, par l'effet du climat, de la nourriture, de ſa manière de vivre, eſt encore reſtreinte par le peu d'effet du moral. L'européen eſt moins l'homme de la nature que de la ſociété : le moral fait preſque tout en lui; chez le ſauvage il eſt à-peu-près nul : ce dernier eſt donc dans un double état d'imperfection par rapport à nous; ſes ſens ſont émouſſés, & ſon moral n'eſt point développé; or le plaiſir & la douleur dépendant de la perfection des ſens, & du développement des facultés intellectuelles, on ne peut donc douter que le ſauvage qui jouit de quelque ſorte que ſoient ſes jouiſſances, ne goûte moins de *plaiſir* que l'européen, qui jouit des mêmes objets, & que ce même ſauvage qui ſouffre, reſſent la douleur dans un moindre degré que l'européen, qui ſeroit dans la même poſition. Et en effet, les ſauvages ſont d'une nature très-foible, ſans barbe, ſans poil, ils ſont agiles ſans être forts, & cette agilité, qui nous ſurprend, tient plus de l'habitude que d'une nature perfectionnée; c'eſt à la néceſſité de la chaſſe qu'ils la doivent : ils ſont d'ailleurs ſi foibles qu'ils n'ont pu réſiſter aux premiers travaux que leurs oppreſſeurs leur ont impoſés, & qu'on a été obligé de les remplacer par des nègres : comment voudroit-on qu'une race d'hommes, auſſi peu perfectionnés, pût ſupporter des tortures, auxquelles ſuccomberoit l'européen le plus robuſte, ſi les douleurs qu'ils reſſentent étoient réellement auſſi grandes qu'elles le paroiſſent. La ſenſibilité eſt donc néceſſairement moindre dans l'état ſauvage, & cela doit être; car cette faculté ne ſe développant & s'étendant que par l'emploi de toutes les qualités phyſiques & morales, elle doit être d'autant moindre, qu'on l'exerce, qu'on la travaille moins. Tout montre chez les ſauvages américains, l'imperfection de cette précieuſe qualité, de ce principe de toutes nos affections; (1) ſi l'on conſidère qu'ils ſe nourriſſent mal; car, ſoit pareſſe, ſoit néceſſité, ils étoient ſi tempérans, lors de la première découverte de l'Amérique, qu'ils parurent aux eſpagnols, ſurpaſſer dans leurs abſtinences, les hermites les plus ſévéres, & que ces vainqueurs leur parurent des êtres d'une voracité extraordinaire; or comme dans la nature toutes les cauſes concourent enſemble au même but; le ſauvage américain mal nourri, mal vetu, mal logé, reſpirant un air humide, expoſé à toutes les injures des ſaiſons, ne peut dans cet état de miſère, reſſentir ces feux brulans, ſource d'une nouvelle vie, qui font naître le deſir de la communiquer à d'autres, & qui nous la font aimer d'autant plus, que le déſir de la tranſmettre eſt plus vif, plus ardent; feux d'autant plus pénétrans, que la chaleur du climat eſt plus grande, les nourritures plus ſucculentes, & que le phyſique & le moral, ſont plus perfectionnés. Le ſauvage qui n'a point ces avantages, ne connoît ni l'amour ni ſes tranſports, ni ſes charmes, ni ſes douleurs : il vit inſenſible aux traits de la beauté : ſa femme eſt ſon eſclave, & non ſon amie. Elle pourroit adoucir ſes malheurs : elle ne ſert qu'à les aigrir : il la regarde avec dédain, la traite avec indifférence; nul égard, nulle douceur, nuls ſoins aſſidus pour elle; le mariage, qui, chez les peuples européens, eſt un nouveau lien d'amour & d'intérêt, n'eſt pour la femme ſauvage qu'une nouvelle chaîne de l'eſclavage le plus dur & le plus intolérable. Son travail eſt celui d'une bête de ſomme, ſon mari un maître inflexible, qui la mépriſe, & qui lui impoſe les travaux les plus pénibles & les plus humilians, ſans aucun ſentiment de reconnoiſſance. Sa miſère eſt ſi profonde, qu'on en a vu ſe débarraſſer de la vie, qu'elles ne pouvoient plus ſupporter. Leur attachement pour leur progéniture ne dure qu'autant que la foibleſſe de leurs enfans a beſoin de leurs ſecours; il finit à l'inſtant même où l'enfant peut de lui même pourvoir à ſa nourriture. Dans une cabane américaine, le père, la mère, les enfans vivent en commun, ſans attachement ſuivi; ſans aucune de ces affections continues, qui font parmi nous le bonheur des familles. Le ſauvage ne connoît point l'amitié,

(1) Quelle différence de l'homme civiliſé à l'homme ſauvage! ce dernier voit ſouffrir ſon ſemblable ſans le plaindre, & nous, la ſeule vue d'un être qui ſouffre ne nous cauſe-t-elle pas des tourmens & des angoiſſes? ne partageons-nous pas les peines qu'il éprouve? qui ne ſe rappelle ce ſybarite qui ſuoit à groſſes gouttes en voyant tamer un matelot. Si parmi nous les plaiſirs des ſens perdent de leur activité, quand l'eſprit eſt fortement occupé, il n'eſt pas moins vrai, que les douleurs du corps s'amortiſſent, lorſque l'ame eſt entiérement livrée à quelque affection qui la dominent. On a vu des hommes ſaiſis d'un violent enthouſiaſme, ne point ſentir les tourmens qu'on leur faiſoit ſouffrir. La douleur ſembloit ne pouvoir pénétrer juſqu'à leur ame. Ces mortifications exceſſives & volontaires embraſſées par le zèle de la religion; ces longues & cruelles pénitences que, pendant pluſieurs années, s'impoſent de plein gré les fanatiques de l'Orient en ſont bien la preuve.

cette douce affection de l'ame, préſent de la ſociété perfectionnée; il n'a point, ou peu de communication avec ſes ſemblables, par conſéquent nulle bienfaiſance, nulle générosité, aucune réciprocité de ſervices, & rien de ces douces illuſions, qui ſont le principal charme de la vie pour les ames ſenſibles & délicates. (1) Tous nos efforts, tous nos travaux en Europe, tendent à développer la ſenſibilité : nous ſommes parvenus à purifier l'air que nous reſpirons, les marais ſont deſſéchés, le cours des rivières eſt réglé, la nourriture eſt ſaine, les logemens commodes : chez les ſauvages au contraire, tout tend à la reſſerrer; ils ſe plaiſent même à endurcir les organes de la ſenſibilité en s'accoutumant par degré, à ſouffrir ſans ſe plaindre les douleurs les plus aigues. (2) A cette fermeté courageuſe contre la douleur, ils joignent le ſentiment habituel de leur indépendance, & de leur égalité; ils ne ſouffrent ni les réprimandes, ni les corrections : lors de la découverte des eſpagnols, pluſieurs d'entr'eux moururent de douleur, & ſe tuèrent de déſeſpoir, plutôt que d'être eſclaves, ou de conſentir à des travaux qui répugnoient à leur nature. C'eſt cet amour violent des ſauvages pour la liberté & l'indépendance, qui a fait penſer à quelques philoſophes, que leur nature étoit ſupérieure à la nôtre, comme s'il ne valoit pas mieux être libre, à l'abri des loix & des avantages qu'elles nous procurent, que de jouir d'une liberté de nature, qui, dans un être né pour la ſociabilité, fait le malheur de l'individu qui en jouit, de ſa compagne qui en eſt privée, & de l'eſpèce qui n'en retire aucun avantage : cette liberté des ſauvages, cette indépendance tant vantées, ne ſont pas ce ſentiment réfléchi, qui a porté quelques nations européennes à verſer des torrens de ſang, pour obtenir leur liberté. Chez le ſauvage, ce n'eſt qu'un inſtinct ſemblable à celui de l'animal; c'eſt la liberté aveugle de faire tout ce qui leur plaît, bien ou mal : chez l'homme civiliſé, c'eſt un ſentiment profond, réfléchi, une idée grande, qui élève l'ame, qui lui donne un caractère auguſte, impoſant, & qui peut le porter aux plus grandes choſes.

Cette liberté ſans limites, dont le ſauvage eſt ſi jaloux, eſt funeſte à ſa nature, & à tout ce qui l'entoure; ſans pitié pour ſa femme, ſans miſéricorde pour ſon ennemi; auſſi aveugle dans ſa vengeance que peu éclairé dans ſon amour pour la liberté; ſon reſſentiment reſſemble à la fureur d'inſtinct des animaux; comme eux, il la porte ſur les choſes inanimées : le ſauvage bleſſé par une pierre, la ſaiſit avec rage, & tâche de ſe venger ſur elle; ſi c'eſt une flèche, il la rompt avec ſes dents, la briſe & la met en pièces, eſt-ce ſon égal? ſa rage ne connoît point de bornes, c'eſt un lion qui en déchire un autre dans l'excès de ſa fureur; c'eſt même pis; car le lion aſſouvit ſa rage dans le ſang de ſa victime, mais le ſauvage vainqueur ne l'appaiſe que dans les tortures & les ſupplices de l'ennemi qu'il a terraſſé, ou fait ſon priſonnier. C'eſt cependant cet état de haute miſère qu'on n'a pas craint d'élever au deſſus de celui des nations les plus civiliſées, & ce paradoxe incroyable, a trouvé, dans ce ſiècle de lumières, quelques partiſans; parce qu'en général, on fait bien moins d'attention au fond des idées, qu'à la manière dont elles ſont préſentées. Peut-être auſſi n'avoit-on pas aſſez réfléchi ſur les principes, qui ſeuls pouvoient ſervir à réſoudre ces queſtions. La ſociété conſidérée ſous de certains rapports, peut mériter le blâme, & ſous d'autres des éloges. On peut mettre avantageuſement en oppoſition avec la vie ſauvage le tableau de l'oppreſſion ſous laquelle gémiſſent encore actuellement pluſieurs nations; l'eſclavage de quelques

(1) Les ſauvages ont ſans doute quelques qualités, puiſqu'ils ſont hommes; mais il ne faut qu'une attention ſérieuſe ſur la manière dont ſe meuble l'entendement humain, & conſidérer, comment tous les ſentimens, toutes les affections entrent dans notre ame, pour apprécier leur eſprit & leurs lumières : quelles connoiſſances pourroient-ils avoir? Il n'y a chez eux ni éducation publique ni particulière, ni maîtres ni élèves : ils n'ont ni art ni induſtrie; ils ne connoiſſent ni le monde ni la ſociété : les diſtinctions de rang, de conditions y ſont abſolument inconnues, ils n'ont ni magiſtrats, ni nobles : ni riches, ni pauvres.

(2) On voit chez eux de jeunes garçons & de jeunes filles s'amuſer à entrelacer leurs bras nuds, & à placer un charbon allumé entre les deux bras, en s'eſſayant à qui ſupportera plus long-tems la chaleur. Les guerriers qui aſpirent au rang de chef, ſont ſoumis à des épreuves qui paſſent l'idée de toutes les tortures qu'on feroit ſubir aux plus grands criminels en Europe. On commence par les ſoumettre à des jeûnes rigoureux, on les fouette enſuite, de manière que tout leur corps n'eſt qu'une plaie. Plongés dans un hamac, on jette ſur eux des fourmis venimeuſes (1) qui les piquent & leur donnent une violente inflammation. Ce n'eſt pas tout, on couvre le hamac de feuilles de palmier, on allume un feu d'herbes puantes, & le candidat, quoique brûlé, étouffé & empoiſonné tout à la fois, eſt obligé de ſupporter toutes ces épreuves, ſans ſe plaindre, ſans pouſſer le moindre ſoupir, s'il veut devenir chef ou capitaine. Pluſieurs périſſent dans ces cruelles épreuves. C'eſt ainſi que les jeunes ſauvages ſe familiariſent avec la douleur : ils la provoquent pour la vaincre plus ſûrement, lorſqu'ils ſont forcés de lutter contre elle. Bornés à un petit nombre d'idées, qui leur cauſent peu de diſtraction, ils ſavent par l'exemple & par l'expérience, que la première de toutes les vertus de l'homme eſt de ſavoir ſouffrir avec courage quand l'honneur parle & commande; car leur conſtance dans les ſouffrances, tient particuliérement à ce ſentiment, & cela eſt ſi vrai, que dans toutes les autres occaſions, où leur courage n'eſt point ſoutenu par ce ſentiment; le ſauvage, l'américain redoutent la douleur autant que les autres hommes, quoique toutes choſes égales d'ailleurs, ils ſouffrent moins que l'européen.

(1) Les iroquois.

peuples, l'inégalité des conditions & des fortunes; la profonde misère de quelques individus, dans des pays où d'autres regorgent de richesses; l'ignorance des véritables principes du gouvernement, de la législation, du commerce, de l'industrie; la culture des arts & des sciences, portée plutôt vers de vaines spéculations, ou des objets d'agrément, que vers le bonheur public, ou l'utilité générale; la dépravation des mœurs publiques & particulières. Ce tableau pouvoit affliger les regards d'un philosophe austère; mais c'étoit tromper les nations, abuser les peuples, & se jouer des académies savantes de l'Europe, d'assurer que l'homme de la nature arrivoit au plus haut degré de dignité & d'excellence, avant de parvenir à l'état de civilisation, & que la société le dégradoit. (1) C'est au contraire dans la société, & par le développement de toutes les facultés physiques & morales, que l'homme prend un caractère auguste, qu'il se livre aux vertus les plus sublimes, qu'il devient capable des actions les plus éclatantes: Les Grecs, les Romains, si célèbres, & si dignes de l'être, qui dans plus d'un genre avoient acquis tout le développement dont la nature humaine est susceptible, m'en fourniroient mille preuves, mille modèles, s'ils étoient nécessaires & si c'étoit ici la place de cette discussion; mais ce n'est ni aux Grecs, ni aux Romains, ni à aucune nation civilisée de l'Europe, qu'il falloit comparer les sauvages; c'étoit aux nations barbares, à ces hordes de tartares, dont nous connoissons l'histoire, peut-être fût-il résulté quelques vérités utiles de ce tableau. Certainement plusieurs tribus de sauvages, prises dans le nombre de celles qui ne mangent point leurs prisonniers, qui ne traitent point leurs femmes, leurs enfans avec barbarie, dont les mœurs ne sont ni féroces, ni cruelles, sont préférables à certains peuples barbares qui vivent de rapine, de destruction, de sang & de carnage.

Le bon vieux tems n'est pas plus à regretter que cette vie sauvage & misérable; car quoi qu'en disent les détracteurs du tems présent, on valoit moins alors qu'aujourd'hui; il y avoit moins de plaisirs, moins de bonheur. Il n'y a pas un siècle, dans tous ces regnes antiques, je n'en excepte pas même les regnes à jamais mémorables de Titus, de Trajan, de Marc-Aurèle, de ces bienfaiteurs de l'humanité, qu'on puisse comparer au siècle présent; car un bon roi, quelque génie, quelque vertu qu'il ait, ne peut pas seul procurer à une nation tout le bonheur que la civilisation & les lumières, portées à un certain point de perfection, peuvent lui donner. Dans le bon vieux tems, on ne connoissoit point les droits des peuples & des souverains, première source du bonheur public; les loix étoient encore au berceau, les arts dans l'enfance; nombre de connoissances n'étoient pas nées, toutes les ressources de l'abondance n'étoient pas connues comme aujourd'hui, le commerce avoit fait fort peu de progrès; on jouissoit; mais on jouissoit mal; les peuples, dans ces tems antiques, avoient fort peu d'aisances & de commodités; leurs plaisirs étoient très-bornés, & puisque c'est du bonheur que nous traitons, on ne peut, ce me semble, l'estimer que par la quantité de sensations agréables dont on jouit & la nation (2); toutes choses égales d'ailleurs, qui aura su multiplier & varier davantage ses jouissances, me paroîtra à tous égards la plus heureuse & la plus digne d'envie.

On peut donc établir, comme un principe certain & démontré, que plus il y a de lumières, de connoissances, d'activité, de commerce, d'industrie dans une nation, plus il y a de plaisirs & de peines; la sensibilité augmentant en raison du nombre des hommes, des découvertes, de la

(1) Rousseau étoit si persuadé que le sauvage, tel qu'il existe sur la terre, est un être foible & misérable, qu'il dit quelque part dans ses ouvrages, que le sauvage dont il parle, differe autant du sauvage actuel, que celui-ci diffère de nous; mais il est évident que c'étoit là une fausse supposition, & que Rousseau, en opposant à l'état social, un état idéal de sauvages heureux, & une perfection de nature, qui n'a jamais existé, ravaloit à plaisir & sans preuves, les peuples civilisés de l'Europe. Certainement, s'il existoit sur la terre un peuple à qui la nature eut accordé, sans travail & sans efforts, toutes les connoissances utiles au bonheur; si ce peuple étoit naturellement doué de tous les sentimens d'amour, d'affection, qui distinguent les hommes bien élevés dans les grandes sociétés; si ce peuple avoit en abondance tout ce qui est nécessaire à sa subsistance & à ses plaisirs; qui pourroit douter que l'état d'un tel peuple, qui auroit de cette manière, tous les moyens de bonheur & de jouissance, que les peuples civilisés de l'Europe n'ont obtenu qu'après des siècles de travaux; qui pourroit douter, dis-je, que son sort ne fût préférable à celui de toutes les nations civilisées de l'Europe? mais un tel peuple a-t-il jamais existé? n'est ce pas là un roman de bonheur, plutôt qu'un état réel? n'est-ce pas l'âge d'or des poëtes qu'on nous représente au lieu de la réalité? Sous toutes les faces, sous tous les rapports, sous toutes les manières de voir, il est donc absurde de soutenir que les sauvages sont plus heureux, que les peuples civilisés. Sauvages otahitiens, sauvages madecasses, dont des voyageurs célèbres nous ont vanté les plaisirs; si l'on n'a pas fait de vous un portrait flatté, je n'en suis pas moins persuadé, que le bonheur dont vous jouissez, n'est qu'une très petite partie du bonheur dont jouissent actuellement, plusieurs peuples de quelques grandes monarchies & républiques de l'Europe, & cependant ces otahitiens sont déjà des sauvages distingués, puisqu'ils ont un commencement de civilisation, & ne sont plus des sauvages dans l'état de pure nature; mais de petites nations, où l'art même a déjà fait quelques progrès.

(2) Tous les gouvernemens offrent des moyens de plaisirs; mais ils sont plus grands, pour une portion d'individus dans les monarchies que dans les aristocraties & dans ces dernières que dans les démocraties. Le bonheur des peuples au contraire est plus facile dans ces derniers gouvernemens, mais le bonheur dont le peuple se contente, satisferoit très-peu les princes & les grands. Il leur faut une sorte de jouissance dont se doute à peine un homme ordinaire.

civiliſation, de la perfection des arts, des ſciences (1) : il y a, dans les grandes capitales, une foule de jouiſſances, dont on ſe doute à peine dans les provinces : & les provinces ont des plaiſirs dont les nations à demi civiliſées, les peuples barbares, & les ſauvages n'ont pas même l'idée. Ce philoſophe ancien qui remercioit les dieux de l'avoir fait naître grec plutôt que barbare ; & athénien, plutôt que citoyen de toute autre ville grecque, avoit donc grande raiſon, puiſqu'Athènes étoit alors le centre du goût, de l'urbanité, des beaux arts & de toutes les jouiſſances.

Du plaiſir *& de la douleur conſidérés chez les nations civiliſées.*

Troisieme Partie.

C'étoit une nation bien ſingulière que celle de ces Thraces, qui au rapport d'Hérodote, & de Strabon, prétendoient qu'il n'y avoit aucun bonheur à attendre dans la condition humaine. Ils s'affligeoient en commun de l'arrivée d'un nouveau né : Ils célébroient la mort de leurs amis, comme ſi c'eût été un jour de fête, un bienfait du ciel ; mais ces peuples vivoient ſous un ciel rigoureux, (2) ſans loix, ſans police ; ils ne connoiſſoient aucune des commodités de la vie, leur nom étoit en horreur chez les autres nations, & le ſigne même du dernier mépris, faut-il donc s'étonner que la mort leur parût un bien préférable à la vie ? l'homme civiliſé au contraire, qui jouit de la terre embellie & cultivée : l'homme qui en perfectionnant ſa nature, en créant les arts, les ſciences, & toutes les commodités de la vie ; l'homme qui par le développement de ſon eſprit, a imaginé tant de moyens de jouiſſances : l'homme enfin, dont l'empire s'eſt étendu ſur tout le globe, & qui domine encore ſur ſes ſens, ſes paſſions & ſa volonté même, quand il a acquis tout le développement dont ſa nature eſt ſuſceptible, doit aimer & chérir ſon exiſtence ; c'eſt à la ſociété perfectionnée, (3) qu'il doit tous ces avantages ; les *plaiſirs* du cœur, ceux de l'eſprit, ſont ſon ouvrage, ainſi que la perfection de tous ceux des ſens : trop heureux s'il n'eût employé ſes talens, ſon induſtrie, que pour augmenter ſon bonheur ; mais il a travaillé ſur la douleur comme ſur le plaiſir, & ſon empire ſur l'une, eſt peut-être plus étendu que celui qu'il a ſur l'autre ; car il peut exciter de plus vives douleurs, qu'il ne peut procurer de grandes jouiſſances.

Le bonheur dans la ſociété, prend les formes les plus variables ; c'eſt un Protée ſuſceptible de toutes les métamorphoſes. Il diffère d'homme à homme, d'âge à âge, d'état à état, &c. Les jouiſſances de la jeuneſſe ſont différentes de celle de l'arrière ſaiſon de la vie ; celles dont ſe contente un artiſan, feroient le ſuprême malheur d'un grand ; les amuſemens de la province paroîtroient fort inſipides dans la capitale. N'y a-t-il donc rien de fixe dans le bonheur ? eſt-ce de toutes les choſes la plus variable, & la plus arbitraire ? & ne peut-on pas trouver pour en juger, un terme qui ſerve de comparaiſon, & qui ſoit la limite du plus grand bien où l'homme puiſſe atteindre relativement à ſa nature ? nous avons vu que les hommes étoient parvenus à ſe former des idées fixes & invariables du beau, (4) du juſte & de l'injuſte, que les idées de ces choſes étoient les mêmes pour tous les hommes, qui parvenoient au degré de développement & de civiliſation, dont la nature humaine eſt ſuſceptible, & que les opinions différentes que l'on ſe formoit de ces objets, ne tenoient qu'à un défaut de culture, d'éducation & de développement. Il en eſt de même du bonheur : tous les hommes, *communément bien organiſés*, parviendroient à s'en former la même idée, s'ils atteignoient ce degré de développement dont je viens de parler ; & en effet, ne voyons-nous pas dans les grandes ſociétés à Rome, à Vienne, à à Londres, à Paris, &c., que ce que l'on appelle les gens du monde, qui reçoivent la même éducation, ont tous à-peu-près les mêmes goûts, les mêmes deſirs, le même eſprit de jouiſſance ? Il y a ſans doute pour chaque état, un certain degré de bonheur ; mais de même qu'il y a des poſitions dans la vie qui ſont préférables les unes aux autres, il y a des degrés de bonheur plus ou moins grands, & ſi je veux me former une idée du plus grand bonheur poſſible, où l'homme puiſſe atteindre, je la chercherai dans un ſouverain, maître d'un grand empire, jouiſſant d'une bonne ſanté, poſſédant un excellent eſprit, qui aimeroit le bien, la vertu ; dont toutes les actions pourroient être regardées comme autant d'actes de bienfaiſance & de juſtice ; qui gouverneroit par des loix fixes & immuables. Un

(1) Le commerce, l'induſtrie, l'agriculture ſont les baſes de la félicité nationale, avec de bonnes loix ; (Ferguſſon) plus la nation ſera heureuſe & libre ; plus la population ſera conſidérable, ſi le climat ne s'y oppoſe.

(2) Les poëtes grecs & latins, Eſchile, Euripide, Ariſtophane, appelloient la Thrace la patrie de Borée, le pays des frimats. Senèque la nomme la mère des neiges & des glaçons. Lucain appelle les grands hivers des hivers de Thrace.

(3) Sous les tyrans, dans ces affreux états de ſervitude, où le caprice du maître fait la loi, le bonheur ne peut conſiſter que dans la jouiſſance du moment. Pour l'eſclave, rien n'eſt certain dans la vie que ce qui ſe conſome dans la journée.

(4) Voyez le diſcours ſur le beau, le juſte, & la liberté ; imprimé dans ce dictionnaire. Celui-ci on eſt la ſuite.

tel roi seroit l'image de la divinité sur la terre, il seroit l'idole de ses peuples. Sa vie intérieure présenteroit le tableau de la plus auguste félicité. De tels souverains sont rares, sans doute, il en a cependant existé dans les tems anciens; Marc-Aurèle, Titus en ont été des exemples: on en pourroit même plus citer dans le siecle où nous vivons. Cet état du plus grand bonheur où l'homme puisse atteindre n'étant point idéal, il peut servir de terme de comparaison dans l'estimation du bonheur & du malheur, pour toutes les nations civilisées. On dit proverbialement, *il est heureux comme un roi*, parce qu'on croit avec raison que la royauté est le terme extrême des plus grandes jouissances, & en effet le bonheur étant l'ouvrage de l'homme, l'état qui renferme tous les dégrés de puissance, de gloire, qui est la source des honneurs, des dignités, qui suppose dans la la personne qui en est revêtue tous les moyens de jouissance pour lui & pour les autres, laisse-t-il rien sur la terre qu'on puisse lui préférer?

C'est aussi dans ce rang suprême qu'il faut chercher l'extrême des plus grands maux, auxquels l'homme puisse être exposé. Un roi condamné à mort, & périssant comme un criminel sur un échaffaut, au nom de sa nation, n'est-t-il pas l'exemple le plus frappant & le plus terrible de la misère humaine? car s'il est vrai qu'une couronne soit le plus grand de tous les biens, la perdre & la perdre par une mort ignominieuse, n'est-ce pas de tous les maux éprouver le plus affreux?

C'est aussi à la cour des rois que l'on trouve les hommes les plus aimables, les plus perfectionnés; c'est-là que règne la véritable grandeur, la vraie politesse, le meilleur ton, les graces aimables, les vertus les plus éminentes; c'est-là que l'homme semble avoir acquis son plus grand développement: qui a vu la cour, a dit la Bruyère a vu du monde ce qui est le plus beau, le plus orné, le plus enchanteur. La prévention du peuple en faveur des grands est si aveugle que s'ils s'avisoient d'être bons, cela iroit à l'idolatrie.

Ils perdent souvent tous ces avantages par un orgueil excessif, un luxe outré, la dissipation de leurs biens; leur mépris pour l'ordre & la décence, l'oubli de leur rang & de toutes les convenances. Vicieux, ils deviennent les plus dangereux de tous les hommes: leur immoralité n'a plus de bornes: insatiables dans leurs jouissances, leur cupidité est comme un feu qui se renouvelle sans cesse. Faux, flatteurs, adroits courtisans, ils cherchent à corrompre le prince, ils flattent toutes ses passions, absorbent le trésor royal, & comme dans quelques pays, ils ne redoutent point le glaive de la loi qui frappe sur tous les autres citoyens; ils ne connoissent alors plus de frein, ils ne redoutent aucun pouvoir; sûrs de l'impunité, ils osent tout braver, & lorsque par leur éducation, leur rang, ils devroient être les premiers & les plus vertueux des mortels, ils en deviennent les derniers & les plus vils par leurs vices & leur extrême corruption.

Quoique la naissance, le rang, les honneurs, les dignités ajoutent au bonheur, on n'est point cependant malheureux, parce qu'on est né dans un état médiocre; on peut être heureux artisan, marchand, laboureur, si on a l'esprit de sa profession, & si on n'a pas pris dans une (1) éducation déplacée, des sentimens qui rendent notre position insupportable. Heureuse & facile médiocrité (2)! On ne sait point assez de quel prix elle est pour le vulgaire des hommes: le bonheur, n'étant qu'une somme de satisfactions, de biens, d'avantages, plus ou moins grands, nous pouvons tous y avoir part: le partage n'en est point fixe; mais toutes choses égales d'ailleurs, il y en aura plus dans les conditions élevées, que dans les classes inférieures de la société: les jouissances seront plus senties, les moyens de jouir plus multipliés, les plaisirs plus variés. La naissance, le rang, la fortune, (3) le talent, l'esprit, le génie, la vertu, sont donc les grandes sources du bonheur, pour quiconque sait en user ou en jouir: ils sont si considérables ces avantages, qu'on voit dans la

(1) Pour le bonheur particulier des hommes, il seroit essentiel de proportionner l'éducation aux différentes professions auxquelles on destine ses enfans. Il est ridicule d'élever un homme sans naissance, sans fortune, sans l'espoir même d'un grand talent, comme s'il étoit destiné à figurer un jour dans le monde. Cette prétention qui flatte & nourrit la vanité des pères, fait presque toujours le malheur des enfans.

(2) Le bonheur est même plus facile dans les conditions ordinaires, s'il n'y est pas si étendu. On y goûte certainement moins de *plaisirs*, mais on y est moins agité par les passions déchirantes; plus nos jouissances sont simples, & plus il nous devient aisé de les satisfaire. S'abstenir pour jouir, voilà l'épicurisme de la raison. La tempérance doit même régner au milieu de nos jouissances. C'est une vertu très-nécessaire, si l'on veut que le plaisir soit durable. M. de Meilhan compare l'homme qui se plaît dans la médiocrité, à un pilote sur une petite barque qui ne quitte pas la côte, & qui est plus occupé à compter les naufrages des vaisseaux qui voguent en pleine mer, que les succès de ceux qui arrivent à bon port.

(3) Il y a une différence si immense entre celui qui a sa fortune toute faite & celui qui doit la faire, a dit Voltaire, que ce ne sont pas deux creatures de la même espèce. On peut dire la même chose de la naissance, le premier de tous les avantages dans une grande société, des rangs, des dignités, des talens élevés: quelle différence ne met-on pas entre une personne d'une haute naissance & un homme du peuple? entre un *Newton*, un *Descartes* & de simples géomètres. Dix mille soldats sont tués sur un champ de bataille, on en parle à peine. Mais le général l'a-t-il été: la cour, la ville retentissent du bruit de sa mort: Le deuil est universel; si le général, sur-tout par ses vertus guerrières, mérite les regrets du public.

Personne n'a jamais senti plus vivement que le feu roi de Prusse, Frédéric le grand, tout le prix d'un grand talent. « Je renoncerois volontiers, écrit-il à Voltaire, à ce qui

ſociété, des hommes ſatisfaits de la poſſeſſion d'un ſeul de ces biens; leur réunion forme le bonheur ſuprême, la dernière limite à laquelle l'ambition humaine puiſſe atteindre (1). C'eſt par cette raiſon que les grands ſont ſi jaloux des égards, des préſéances, des diſtinctions qu'on doit à leur rang, à leur naiſſance : éclairés plus que perſonne ſur tous les devoirs de la bienſéance, ils ont à cet égard, un tact fin & délicat, que l'habitude ſeule du grand monde peut donner. Auguſte en montra un jour un exemple, que je ne puis m'empêcher de rapporter. Il venoit de ſacrifier Cicéron à la vengeance d'Antoine : il aborde inopinément un des neveux de ce grand homme, qui tenoit à la main un des volumes des ouvrages de ſon oncle; celui-ci le cache promptement, Auguſte s'en apperçoit, prend le livre, en lit pluſieurs pages, & dit, en rendant le volume, voilà l'ouvrage d'un grand homme, & qui chériſſoit la patrie.

Comparons maintenant les plaiſirs des ſens, & les plaiſirs intellectuels, chacuns ont leurs avantages & leurs déſavantages. Les premiers ſont, pour ainſi dire, les corps dont les derniers ne ſont que les ombres : mais, on peut goûter à chaque inſtant les plaiſirs de l'eſprit; on peut les prendre dans toutes les poſitions de la vie, & ceux des ſens n'ont pas, à beaucoup près, les mêmes avantages : plus ils ſont vifs, moins ils ont de durée : dans la douleur même que le corps éprouve, l'eſprit peut encore goûter quelques douceurs; mais lorſque l'ame eſt profondément affectée, il eſt difficile que les plaiſirs des ſens y répandent de l'adouciſſement. Toute jouiſſance eſt inſupportable, lorſque la penſée eſt douloureuſe, & on aime encore à jouir par l'eſprit, lorſque le phyſique ſouffre. Que deviennent, dit Cicéron, les plaiſirs de la table, du jeu, des femmes, mis en comparaiſon avec les douceurs de l'étude? Ce goût dans les perſonnes bien nées, croît avec l'âge, aucun autre bien ne lui eſt préférable. Sans la ſcience, ſans l'étude, diſoit Caton, la vie eſt preſque l'image de la mort. (2) Les jouiſſances de l'ame ſont telles, qu'on a vu des hommes d'eſprit, conſerver de la gaité toute leur vie, avec un corps foible, malade & ſouffrant. Scaron en a été un exemple dans le ſiècle dernier. C'eſt de lui que Balzac écrivoit, « je dis enfin, que le Promethée, l'Hercule, le Philoctète des fables, ſans parler du Job de la vérité, diſoient de grandes choſes, dans la violence de leurs tourmens; mais qu'ils n'en diſoient point de plaiſantes; que j'ai bien vû, en pluſieurs lieux

» fait l'objet principal de la cupidité & de l'ambition des » hommes; mais je ſais trop que ſi je n'étois pas prince, » je ferois bien peu de choſe : votre mérite vous ſuffit pour » être eſtimé, pour être envié, & pour vous attirer des » admirateurs. Pour moi, il me faut des titres, des armories » & des revenus, pour attirer ſur-moi les regards des hommes».

(1) Je dois ici prévenir une objection. On ne manquera pas d'alléguer qu'il y a des perſonnes dans les grandes ſociétés qui poſſèdent la plupart de ces avantages, & qui ſont cependant très-malheureuſes, tandis que d'autres qui en ſont privées, ſont parfaitement heureuſes; mais la conſidération particulière du bonheur & du malheur d'un individu, ne peut point entrer dans la ſolution de la queſtion générale, du plaiſir & de la douleur : pour bien traiter ce ſujet, on ne peut, ce me ſemble, l'enviſager que ſous un certain point de vue général, qui étant le véritable, renferme la ſolution de toutes les queſtions particulières qu'on peut faire ſur cet objet. Si un individu n'eſt pas heureux avec tous les avantages, tous les biens dont ſe contentent les hommes les plus éclairés, les plus conſidérables des nations civiliſées; il faut croire que cet individu, s'il n'a pas d'ailleurs des motifs fondés de chagrin ou de douleur, a l'eſprit malade, ou le phyſique mal ordonné : dans l'un & l'autre cas, il faut le remettre entre les mains d'un philoſophe, ou d'un médecin, qui parviendront à le guérir, ſi le mal n'eſt pas incurable.

L'avare, par exemple, ſe plaint continuellement; c'eſt la crainte de manquer du néceſſaire, qui l'empêche de ſe ſervir de ſon ſuperflu. On en a vu mourir de misère, & regorger d'or. C'eſt la plus triſte de toutes les maladies de l'ame. Un avare n'eſt bon à rien, ni pour lui, ni pour les autres : il jouit, dit-on, par la vue de ſes tréſors; mais voulez-vous vous aſſurer que cet avare ſe trompe ſur la nature de ſes jouiſſances, ou plutôt qu'il ne jouit pas? faites pour lui la dépenſe des plaiſirs qu'il refuſe de ſe procurer, & vous le verrez, s'il ſe nourrit mal chez lui, tirer parti d'un bon dîner chez les autres. Il aſſure que le ſpectacle l'ennuye; faites-lui en la galanterie & il s'y amuſera : il préfère, dit-il les courſes à pied; conduiſez-le en voiture, & il s'y trouvera fort à l'aiſe, vous parviendrez ainſi à lui faire aimer toutes les douceurs de la vie, pourvu qu'il ne lui en coûte rien.

Il y a auſſi des ames tendres & faciles; des imaginations ſenſibles, des eſprits doux & modérés, qui ſavent ſe contenter à peu de frais. Les uns concentrent toutes leurs affections dans un ſeul objet, ils réduiſent tous les plaiſirs à un plaiſir unique; ceux-ci n'aiment que la chaſſe, ceux-là que la muſique : on peut, ſans doute, être heureux de toutes ces manières; mais tout cela ne forme pas objection contre la queſtion du bonheur, tel que je l'ai enviſagée, il y a tel individu qui ſe croit le plus heureux de la terre, dans ſon petit hermitage champêtre, au bord d'un clair ruiſſeau, à qui il ſeroit poſſible de procurer une foule de plaiſirs, dont il n'a pas même l'idée; il ne faut donc pas croire, parce qu'on eſt content, ſatisfait, dans une telle poſition, qu'on jouit du plus grand bonheur, où l'homme puiſſe atteindre. Cette idée très-ſatisfaiſante pour ſoi, eſt très-auſſi, conſidérée en général & relativement à la queſtion du bonheur. Il en eſt de certains peuples, comme de quelques individus; les Kamſchadales, par exemple, vivent dans une preſqu'isle, où il n'y a ni végétation, ni culture, ni troupeaux : on n'y trouve que des bêtes féroces, des montagnes, des neiges, des volcans, & cependant ces peuples croient être les plus heureux des hommes, & que leur pays eſt la région de la terre la plus fortunée : mais parce que ces peuples ſe croyent heureux : le ſont-ils réellement? & ont-ils tout le bonheur dont on jouit dans les grandes ſociétés policées & perfectionées

(2) Les ſauvages, les barbares, les payſans, n'ont guères qu'un bonheur de ſenſations; celui de l'homme civiliſé & inſtruit, eſt compoſé de ſenſations, d'idées, & d'une foule de rapports qui ſont inconnus aux premiers : non-ſeulement, il jouit du préſent, mais il jouit du paſſé, il jouit même dans l'avenir par l'eſpérance. Ne ſe rappelle-t-on pas agréablement l'idée des plaiſirs qu'on a goûtés? C'eſt un grand bien, ſelon la penſée d'un ancien, de ſe reſſouvenir, d'avoir fait de bonnes actions; de s'être comporté en homme de probité, d'avoir reſpecté la foi promiſe.

de l'antiquité des douleurs conſtantes, des douleurs modeſtes, voire des douleurs ſages, & des douleurs éloquentes, mais que je n'en ai point vû de joyeuſe que celle-ci ».

Il y a des hommes dont la tête eſt preſque toujours en activité, & qui ne font, par ce travail, que la fortifier davantage; mais s'ils vouloient faire de leurs ſens le même uſage qu'ils font de leurs eſprits, leurs corps ſeroient bientôt détruits. Plus on penſe, & plus on a beſoin de penſer; mais plus on jouit, & plus on a beſoin de repos: il n'y a auſſi que quelques parties du corps, qui puiſſent nous procurer des plaiſirs, & toutes peuvent nous faire éprouver la douleur: un mal de dent peut nous cauſer plus de ſouffrances, que les biens les plus conſidérables ne peuvent nous procurer de jouiſſances: Une grande douleur peut avoir de la durée; un plaiſir très-vif ne peut jamais être qu'inſtantané: pouſſé à l'extrême, il produit toujours la douleur, & la douleur, ſoit en augmentant, ſoit en diminuant, ne ſe change jamais en plaiſir. Pour l'inſtant, les jouiſſances phiſiques ſont, peut-être, plus ſatisfaiſantes; pour la durée, celles de l'eſprit & du cœur, leur ſont bien préférables: tous les ſentimens de tendreſſe, d'amitié, de reconnoiſſance, de généroſité, ne ſont-ils pas des jouiſſances pour l'homme civiliſé? que les damnés ſont malheureux, diſoit Ste. Catherine de Sienne! ils ne ſont plus capables d'aimer. Scipion reſpectant ſa captive, ne trouve-il pas dans cette action généreuſe, un plaiſir plus grand que tous ceux qu'il auroit pû goûter avec elle? Sous d'autres points de vue, on peut conſidérer que les maux les plus violens, que le corps a ſoufferts, s'oublient bien plus facilement que les peines de l'eſprit: l'amitié trahie, la confiance déçue, l'ingratitude laiſſent dans l'ame des traces profondes & déchirantes, que le tems peut à peine affoiblir. La moindre injure dans la ſociété, ne peut ſouvent ſe laver que par le ſang de celui qui l'a reçue, ou qui l'a faite; tant la force idéale du préjugé eſt puiſſante: le moral a donc bien plus de pouvoir ſur nous que le phyſique; car on voit bien peu d'hommes, qui dans l'excès de la douleur phyſique, même la plus cuiſante, ſe donnent la mort pour s'en délivrer, tandis qu'no voit tous les jours les hommes les plus heureux dans tous les ſens, ceux qui ont le plus de raiſons pour aimer la vie, s'expoſer à la mort, pour venger leur honneur bleſſé, ou outragé.

Le plaiſir continué pluſieurs jours de ſuite, produit l'ennui, la fatigue, & provoque le ſommeil: la douleur prolongée empêche qu'on ne s'y livre. On a vû des ſouffrances de huit jours, d'un mois, ſans aucune interruption; l'on ne pourroit ſe livrer auſſi longtems à des plaiſirs très-vifs, ſans périr. On eſt parvenu à varier ces derniers de mille manières différentes, & les tyran n'ont imaginé que trop de moyens pour prolonger les ſouffrances, & les augmenter. On a plus de reſſources pour le plaiſir, & de plus grands moyens pour la douleur. N'a-t-on pas imaginé des ſupplices dont l'imagination frémit? On n'a point conçu d'auſſi grands effets pour le plaiſir: on peut faire le même reproche à la nature, elle a des milliers de maladies, qui font naître la douleur, comme la goutte, le rhumatiſme, la colique, la fièvre: mais elle a peu de moyens pour nous procurer des jouiſſances, ſans l'action des objets extérieurs: on peut ſouffrir intérieurement des douleurs fort aigues, & on ne peut goûter aucun bien qu'on n'aille au devant de lui, qu'on ne le provoque, qu'on ne le faſſe, pour ainſi dire, naître; la douleur vient d'elle-même, & le plaiſir, il faut le chercher,: peut-être eſt-ce par cette raiſon qu'on peut augmenterla douleur tant qu'on veut, & qu'on n'eſt pas autant le maître d'exciter & d'accroître le plaiſir.

Le tems entre comme élément dans la douleur: il eſt très-long pour celui qui ſouffre, & très-court pour celui qui jouit. S'il n'exiſtoit point de mouvement uniforme dans la nature, nous ne pourrions, même par nos ſenſations, avoir de meſure préciſe de la durée; car la douleur allonge le tems, & le plaiſir l'abrége. C'eſt l'ennui qui a fait naître le proverbe, cherchons à tuer le tems. C'eſt ſans doute une réflexion bien triſte, & cependant bien vraie, qu'il n'y a point de jouiſſance qui puiſſe nous garantir de la douleur pour le reſte de nos jours, tandis qu'il y a des exemples de maux, qui ont pour toute la vie porté dans l'ame la triſteſſe & l'amertume. Telle eſt donc l'impuiſſance de l'un, & tel eſt le pouvoir de l'autre.

La douleur & le plaiſir ſont les cauſes premières de toute moralité, & de toutes les connoiſſances humaines; une action n'eſt juſte ou injuſte, bonne ou mauvaiſe, que parce qu'il en réſulte pour l'homme des ſouffrances ou des jouiſſances; en effet, quels crimes pourroit-on exercer envers des êtres qui n'auroient aucune ſenſibilité? quels biens pourroit-on leur procurer? ſans l'intérêt du plaiſir, ſans la crainte de la douleur, l'homme ſemblable à un automate, agiroit néceſſairement, ſans choix, ſans détermination: la liberté n'eſt qu'une modification de cette faculté de l'ame humaine, s'embarraſſeroit-on de faire uſage de ſa liberté, d'éviter les chocs, les obſtacles, les réſiſtances, ſi on n'étoit arrêté par la crainte de la douleur, ou entraîné par l'eſpérance du plaiſir? Nos organes ſont trop foibles pour ſuffire à des jouiſſances continues. Le grand ſecret du bonheur eſt de reſter ſur les plaiſirs, & d'en prévenir la ſatiété: malgré toutes nos reſſources, ils ne peuvent remplir qu'une bien petite portion de notre vie, comparée au tems que nous ſommes obligés de donner

aux affaires, à la société, aux différens devoirs: & le travail est un grand bien, sur tout pour les têtes actives, qui ont besoin d'une grande variété, & que le plaisir détruiroit en peu de tems : il n'est pas le bonheur, sans-doute, mais il prévient l'ennui, qui est un grand mal, & il en est le principal remède ; (1) l'activité, même dans le travail, devient une espèce de jouissance, & pour la plupart des hommes, n'importe-t-il pas plus qu'ils soient occupés qu'amusés, puisque les plaisirs coûtent, dérangent, détournent des affaires, & que dans toute société, on est en général moins malheureux de ne pas jouir, que de n'être pas occupé. Otez aux hommes, a dit un philosophe, leurs occupations, satisfaites leurs desirs, l'existence est un fardeau, & la mémoire un supplice. Je m'ennuie à la mort, disoit un seigneur à son fermier ; *c'est qu'il est toujours dimanche pour vous*, répondit celui ci. Jouir de tout avec modération & s'occuper, voilà la règle du vrai sage ; vertu, sagesse, honneur, rang, dignité, fortune, gloire, estime, considération, talent, amour, amitié, voilà le fond du bonheur général & particulier ; plus on possède de ces biens, plus on a de moyens de bonheur ; car peu de personnes ont le droit de s'écrier comme Socrate, en voyant la pompe magnifique d'une fête, ah ! de combien de choses je puis me passer ! il ne convenoit qu'au premier des sages, de tenir un pareil discours. (2)

L'ordre contribue au bonheur général & individuel : il en est l'appui, la justice en dérive, car elle n'est que l'ordre considérée dans tous les cas particuliers ; si des hommes injustes, oppresseurs ont été heureux, soyons persuadés qu'ils l'ont été à un moindre degré que ceux qui aiment l'ordre, & pratiquent la justice. On ressent de la satisfaction à remplir ses devoirs : le méchant peut échapper aux supplices qu'il a mérités ; mais les reproches de la conscience sont, dans cette vie, l'enfer des scélérats. Il faut que cette justice soit quelque chose de divin, & que les rapports en soient bien fixes, bien immuables, puisque les brigands qui la violent sans cesse à l'égard du public, l'observent encore entr'eux, dans leurs criminelles associations : ils sont justes envers leurs complices, s'ils ne le sont pas envers les autres. Quelqu'un disoit que pour être heureux, il falloit se mettre au dessus de l'opinion ; le bonheur n'est donc fait, répondit un spartiate, que pour les fripons & les méchans ? (3)

Nos sentimens, nos affections, nos passions même, qui nous paroissent si naturelles, ne sont cependant que l'ouvrage de la société, en effet, concevroit-on que l'homme qui auroit toujours vécu solitairement, qui n'auroit reçu aucune éducation, qui n'auroit eu aucune habitude avec ses semblables, pût avoir quelque passion ? seroit-on gourmand sans la bonne chère ? auroit-on de l'orgueil, de l'ambition, de la vanité, s'il n'existoit des rangs, des dignités, des préséances ? (4) tout le fond de notre ame n'est qu'une modification, un développement de l'action, de l'impression des objets extérieurs : toutes nos affections, toutes nos passions sont un développement de la sensibilité : si nous n'étions pas sensibles, nous ne serions pas passionnés, & comme la sensibilité augmente par la civilisation, les passions sont beaucoup plus multipliées, plus actives, plus agissantes dans les grands états civilisés que dans les petits ; dans ceux-ci, que chez les nations barbares ; & dans ces dernières, que chez les sauvages. Il y a plus de passions en France & en Angleterre, que dans tout le reste de l'Europe ; parce que tout ce qui peut servir à les exciter, à les entretenir, y est toujours dans le plus grand état de fermentation : la pensée y a toute son activité ; les idées y sont grandes, étendues, multipliées, & ne sont-ce pas l'ame, l'esprit, le cœur qui sont le grand foyer de toutes

(1) On disoit un jour à *Spinola* que *François Dever* étoit mort de n'avoir plus rien à faire. Il y en a bien assez, répondit-il, pour tuer un général.

(2) On peut, sans doute, apprendre l'art d'être heureux comme on apprend l'art de dompter un cheval, ou de faire rendre à un instrumens des sons harmonieux ; mais cet art est infiniment difficile & peu d'hommes sont susceptibles de cette de sagesse qui nous apprend à nous contenter de peu, à contenir nos passions, à les régler & à mépriser les objets de luxe, de grandeur, de vanité, d'ambition qui pour le vulgaire des mortels, sont les sources les plus ordinaires & les plus chéries du bonheur.

(3) A Lacédémone, on faisoit de la vertu une affaire d'état. « Autant un homme, dit Xénophon ; qui prend la « peine de cultiver son esprit, surpasse celui qui le laisse « inculte, autant Sparte l'emporte sur les autres nations ; « étant la seule chez qui on fasse une étude de la vertu, « comme étant l'objet du gouvernement ». On apprend à être plus ou moins heureux, comme on apprend la musique, la danse, la peinture, les beaux arts, toutes les connoissances humaines : on peut, sans doute, goûter quelques plaisirs, sans éducation, mais alors la quantité de bonheur dont on jouit, est infiniment moindre que celle dont on jouiroit, si l'on étoit plus éclairé, plus perfectionné. Une bonne éducation apprend à sentir le prix des jouissances : que les jeunes gnes se fassent instruire, que les hommes faits s'exercent dans la pratique du bien, que les viellards se reposent, tel est le texte pour le bonheur, suivant Pithagore : celui qui n'a pas l'esprit droit, ne trouvera jamais le chemin du bonheur, a dit Locke. Quel avantage, demandoit-on à un spartiate, procurez-vous à l'enfant que vous gouvernez ? Je lui apprends, dit-il, à choisir ce qui est bon, à aimer ce qui est honnête. Cependant la vertu comme la sagesse ne constituent pas seules le bonheur, Belizaire demandant l'aumône, n'avoit perdu aucune de ses vertus, mais peut-on dire qu'il fut heureux ?

(4) Il y a cependant des exemples de passions & de passions, même furieuses, développées dans l'âge le plus tendre. J'ai vu, dit saint Augustin, un enfant jaloux. Il ne savoit pas encore parler & déjà avec un visage pâle & des yeux irrités, il regardoit l'enfant qui tettoit avec lui.

les passions ? quels ravages l'orgueil, la vanité, l'ambition n'ont-elles pas excités ? César ne disoit-il pas que si la justice pouvoit être violée, c'étoit pour obtenir une couronne ; & ce même César versoit des larmes, en regardant la statue d'Alexandre : il regrettoit de n'avoir pu, comme ce héros, à 24 ans, ravager la terre, & assouvir la soif de l'ambition qui le dévoroit (1).

Les passions sont des sources fécondes de bonheur, comme de malheur : de combien de maux & de biens l'amour, qui nous paroît si naturel, n'a-t-il pas été la cause ! c'est de tous les sentimens, ou le plus doux, ou le plus impétueux. Considerez cette passion chez les différens peuples sauvages, barbares, à demi civilisés, & dans le plus grand état de civilisation, vous la verrez se développer par degrés, prendre toutes sortes de nuances, de formes, de caractères, se métamorphoser de mille & mille manières différentes, à mesure que la civilisation fait des progrès. C'est un sentiment foible, & à peine développé chez les sauvages ; ce n'est qu'une passion brutale ou féroce chez les peuples barbares ; elle prend ses formes plus adoucies chez les peuples agriculteurs, réunis en famille & formant déjà des sociétés plus ou moins étendues ; mais elle déploie toute sa force & toute sa douceur, chez les grandes nations, où les plaisirs de l'esprit de l'ame & du cœur, ont acquis toute leur activité. C'est particulièrement la passion des héros, des rois, des princes, des grands, des hommes riches, oisifs ou voluptueux. Le peuple presque par-tout naît, vit son âge, & meurt sans connoître l'amour. De toutes nos passions, c'est celle sur laquelle le climat a le plus d'influence : l'amour est presque un sentiment différent sous l'équateur, & sous le pôle : dans les climats glacés, c'est même un sentiment si foible, qu'il suffit à peine à l'entretien de l'espèce. On a blâmé, condamné le moral de l'amour ; on a prétendu qu'il n'y avoit que le physique de bon dans cette passion ; mais le moral de l'amour m'en paroît la plus belle parure, & le principal ornement : sans lui, ce n'est qu'un besoin physique, commun à l'homme & à l'animal : le moral épure l'amour, le forme, le dirige, il enlève tout ce que cette passion a de grossier, il la rend digne de l'homme & de l'homme même le plus sage : il substitue la délicatesse à la brutalité, il écarte les images obcènes, arrête les desirs impatiens, réprime cette prompte vivacité qui nous livre à toute l'ardeur de nos sens ; mais s'il retarde nos *plaisirs*, ce n'est que pour nous les rendre plus vifs, plus piquans & plus durables. Dans l'homme sans éducation, l'amour n'est qu'un besoin de nature & passager ; dans celui qui a cultivé son esprit, perfectionné son être, c'est un feu qui a de la durée, une flamme active, que les sentimens du cœur & de l'esprit alimentent & entretiennent. Ce n'est donc point le moral qu'il faut blâmer, mais ses excès : si nos jouissances, si l'objet que nous croyons posséder seuls, nous est enlevé ; si même nous avons la crainte, le soupçon qu'on veut le partager avec nous, alors l'amour propre blessé, l'orgueil irrité se convertissent en des sentimens de fureur, de rage & de jalousie : alors l'amour fait autant de mal, qu'il procure de biens & de douceurs, quand il est contenu dans des bornes sages & modérées ; car tel est l'effet de la civilisation, le mal précède ou suit l'homme dans tous ses plaisirs : il n'a pu multiplier ses jouissances, qu'en s'exposant à une foule de maux, qu'il seroit cependant le maître de prévenir en partie, s'il vouloit travailler sur lui-même, régler ses desirs & les restreindre.

On ne peut prescrire aucune régle générale de bonheur, qui convienne à tous les individus : il y a des objets de plaisir, sur lesquels tous les hommes qui ont reçu une certaine éducation, s'accordent ; mais il y en a peut-être aussi un beaucoup plus grand nombre sur lesquels ils diffèrent, parce qu'étant tous d'un tempérament différent, & l'éducation de tous les hommes n'étant pas la même, chacun s'en forme, des

(1) Mettons nous en garde dans l'estimation du plaisir & de la douleur, contre ces apologues ingénieux, où l'on met en opposition la richesse avec la pauvreté : en donnant l'avantage à cette dernière, comme dans la fable du savetier & du financier. Ces tableaux n'ont de mérite que par le contraste : ils peuvent servir à nous consoler des injustices de la fortune, mais dans le fond, ils n'ont point de vérité, parce que pour juger, si le sort d'un savetier est préférable à celui d'un financier, il faudroit les considérer tous deux au même âge, & avec la même santé ; mais si l'on met en opposition un financier, qui, de bonne heure, aura ruiné sa santé, en abusant de tous les plaisirs, qui sera tourmenté de goutte, de rhumatisme ; sans doute que le bonheur actuel du savetier lui est préférable. Cependant je ne crois pas que le financier consentît à être débarrassé de ses maux, s'il falloit qu'il changeât d'état.

Tourmentées par toutes les passions, sans cesse en proie à de nouveaux desirs, certaines ames jouissent moins de ce qu'elles possèdent, que des espérances de l'avenir : elles se disent malheureuses, parce que leur esprit inquiet, avide, ardent, n'est jamais satisfait ; mais il y a tels de ces esprits ambitieux, que l'on plaint, qui ne voudroient pas changer leur sort contre ceux que nous regardons comme les plus fortunés des villes ou des campagnes.

Le bonheur de tout un peuple est beaucoup plus facile à procurer que celui d'un seul de ces ambitieux, dont l'ame est comme un vaste abîme ou comme un vase sans fond, où tout se perd. Que le laboureur, l'artisan, jouisse paisiblement de son champ, de sa maison, il sera content, satisfait avec la plus petite fortune ; mais pour de certaines ames, la terre entière suffit à peine à leur énorme cupidité. Pline parle d'un romain nommé *Apicius*, dont la voracité engloutissoit les races futures ; ce fut lui qui découvrit à la langue du Phénicoptere cette saveur qui la fit rechercher, comme le morceau le plus friand.

idées relatives à son caractère, & ce qui plaît à l'un, peut déplaire souverainement à un autre. Plus une nation est grande, civilisée, plus ces différences s'observent. Les sauvages qui ne connoissent point cette variété de plaisirs des peuples européens, s'amusent à-peu-près des mêmes objets : ils n'ont point, ou très-peu de choix dans leurs goûts, parce que leur esprit a très-peu de développement : ils n'ont que quelques passions, nous en avons mille, & même entre plusieurs nations européennes, le plaisir varie à l'infini dans ses modifications & dans ses formes. Toutes ces différences tiennent aux mœurs, aux gouvernemens, aux formes politiques & religieuses, & sur tout à l'éducation. Cependant quelque variables, quelque différentes que soient les idées que se forment du plaisir, les nations & les individus qui les composent, il faut convenir, comme je l'ai déjà dit & prouvé, qu'il y a chez les peuples civilisés, un certain nombre de personnes distinguées, soit par leur naissance, soit par leur rang; soit par un grand talent, ou par leur fortune, qui toutes recevant la même éducation, se forment du bonheur, à-peu-près les mêmes idées; mais pour le posséder, c'est à ordonner son intérieur (1) qu'il faut sur-tout s'appliquer; & malgré tous nos efforts, il ne faut pas compter sur une durée permanente. Le bonheur est comme le flambeau de la vie, on ne le possède que pour peu de tems; il faut savoir en profiter. Toutes les productions des arts périssent, les plus grandes fortunes se dissipent, les rangs, les honneurs, les dignités se transmettent, & passent comme une ombre légère : on perd sa mémoire, les facultés de l'esprit s'éteignent; le corps dépérit, & à peine a-t-on atteint le terme du bonheur où l'on aspiroit, qu'il faut céder la place à un autre, & renoncer à tous les plaisirs, à toutes les espérances, à toutes les illusions, dont les images fugitives ajoutoient au bonheur de la vie.

P. S. Je n'ai eu pour objet dans ce discours que de traiter des plaisirs, tels qu'on peut se les procurer sur la terre, plaisirs vains, frivoles, passagers, pour lesquels l'homme se consume & s'épuise en travaux de toute espèce; mais il en est de plus vrais, de plus solides, de plus durables qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même, qui lui donnent le caractère le plus auguste, qui divinisent, pour ainsi dire, sa nature, qui le mettent directement en correspondance avec le ciel, & le rendent digne de ses regards. L'homme, conduit par le flambeau de la religion, peut, en perfectionnant son être, en épurant ses idées, en élevant ses pensées, sentir tout le néant des grandeurs de la terre; il parvient à fouler aux pieds tous ces monumens de la vanité & de l'orgueil humains: trônes, sceptres, rang, gloire, estime, beauté, graces, esprit, lumière, talens; tous ces prestiges, ces illusions, ces erreurs de nos sens, de notre imagination, disparoissent comme une ombre fugitive. Devant le vrai chrétien, toutes les conceptions humaines ne sont que foiblesse & misère pour celui dont l'esprit n'a pour but que le trône de l'éternel : c'est de la vertu l'effort le plus sublime, que cette renonciation au monde, cet abandon de soi-même, ce mépris de tous les plaisirs, sur-tout dans les personnes d'un haut rang, quand il est éclairé par une piété éclairée, car je ne parle point de ces sacrifices forcés, que l'avarice commande; de ces jeunes victimes, qui renonçent, sans volonté, à un monde qu'elles ne connoissoient pas; ô religion sainte! rien n'égale ton pouvoir & tes bienfaits : tu procures dans le ciel, à ceux qui te pratiquent, un bonheur ineffable, & tu es ici bas l'appui du foible & la plus douce consolation des malheureux. La Philosophie n'apprend qu'à supporter les maux; mais la religion, beaucoup plus puissante, les fait aimer & même rechercher.

Cet article est de M. Panckoucke entrepreneur de cette Encyclopédie.

POLITESSE, s. f. *Sur la politesse & sur les louanges.* Cette *politesse* si recommandée, sur laquelle on a tant écrit, tant donné de préceptes, & si peu d'idées fixes, en quoi consiste-t-elle ? On regarde comme épuisés les sujets dont on a beaucoup parlé, & comme éclaircis ceux dont on a vanté l'importance. Je ne me flatte pas de traiter mieux cette matière qu'on ne l'a fait jusqu'ici; mais j'en dirai mon sentiment particulier, qui pourra bien différer de celui des autres. Il y a des sujets inépuisables : d'ailleurs il est utile que ceux qu'il nous importe de connoître soient envisagés sous différens aspects : & vus par différens yeux. Une vue foible, & que sa foiblesse même rend attentive, apperçoit quelquefois ce qui avoit échappé à une vue étendue & rapide.

La *politesse* est l'expression ou l'imitation des vertus sociales; c'en est l'expression, si elle est vraie, & l'imitation, si elle est fausse : les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles & agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un homme qui les posséderoit toutes, auroit nécessairement la *politesse* au souverain degré.

Mais comment arrive-t-il qu'un homme d'un

(1) C'est à régler cet intérieur, que les têtes actives, passionnées, doivent sur-tout travailler; c'est cet ordre intérieur qui est la pierre de touche du bonheur. Si l'ame n'est pas tranquille, si la pensée est désordonnée, si les passions sont tumultueuses, en vain possède-t-on tous les biens de la société, on ne jouit de rien, & l'on ne goûte aucun *plaisir*; tel au-dehors nous semble fortuné, dit un ancien poëte, qui porte dans son cœur les tourmens des enfers. Le vulgaire des hommes étant presque sans passion, sans desirs, sans idées, leur bonheur est facile à procurer. C'est pour les ames vives que le bonheur est difficile; c'est pour elles que les leçons de la sagesse sont particulièrement utiles.

génie élevé, d'un cœur généreux, d'une juſtice exacte, manque de *politeſſe*, tandis qu'on la trouve dans un homme borné, intéreſſé & d'une probité ſuſpecte? C'eſt que le premier manque de quelques qualités ſociales, telles que la prudence, la diſcretion, la réſerve, l'indulgence pour les défauts, & les foibleſſes d'autrui. Une des premières vertus ſociales eſt de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire à ſoi-même. Au lieu que le ſecond, ſans avoir aucune vertu, a l'art de les imiter toutes. Il ſait témoigner du reſpect à ſes ſupérieurs, de la bonté à ſes inférieurs, de l'eſtime à ſes égaux, & perſuader à tous qu'il en penſe avantageuſement, ſans avoir aucun des ſentimens qu'il imite.

On ne les exige pas même toujours, & l'art de les feindre eſt ce qui conſtitue la *politeſſe* de nos jours. Cet art eſt ſouvent ſi ridicule & ſi vil, qu'il eſt donné pour ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, pour faux.

Les hommes ſavent que les *politeſſes* qu'ils ſe font ne ſont qu'une imitation de l'eſtime. Ils conviennent en général que les choſes obligeantes qu'ils ſe diſent ne ſont pas le langage de la vérité, & dans les occaſions particulières ils en ſont les dupes. L'amour-propre perſuade groſſièrement à chacun que ce qu'il fait par décence, on le lui rend par juſtice.

Quand on ſeroit convaincu de la fauſſeté des proteſtations d'eſtime, on les préféreroit encore à la ſincérité, parce que la fauſſeté a un air de reſpect dans les occaſions où la vérité ſeroit une offenſe. Un homme ſait qu'on penſe mal de lui, cela eſt humiliant; mais l'aveu qu'on lui en feroit ſeroit une inſulte, on lui ôteroit par-là toute reſſource de chercher à s'aveugler lui-même, & on lui prouveroit le peu de cas qu'on en fait. Les gens les plus unis & qui s'eſtiment à plus d'égards, deviendroient ennemis mortels, s'ils ſe témoignoient complétement ce qu'ils penſent les uns des autres. Il y a un certain voile d'obſcurité qui conſerve bien des liaiſons, & qu'on craint de lever de part & d'autre.

Je ſuis bien éloigné de conſeiller aux hommes de ſe témoigner durement ce qu'ils penſent, parce qu'ils ſe trompent ſouvent dans les jugemens qu'ils portent, & qu'ils ſont ſujets à ſe rétracter bientôt, ſans juger enſuite plus ſainement. Quelque sûr qu'on ſoit de ſon jugement, cette dureté n'eſt permiſe qu'à l'amitié, encore faut il qu'elle ſoit autoriſée par la néceſſité & l'eſpérance du ſuccès. Les opérations cruelles n'ont été imaginées que pour ſauver la vie, & les palliatifs pour adoucir les douleurs.

Laiſſons à ceux qui ſont chargés de veiller ſur les mœurs, le ſoin de faire entendre les vérités dures: leur voix ne s'adreſſe qu'à la multitude; mais on ne corrige les particuliers qu'en leur prouvant de l'intérêt pour eux, & en ménageant leur amour propre.

Quelle eſt donc l'eſpèce de diſſimulation permiſe, ou plutôt quel eſt le milieu qui ſépare la fauſſeté vile de la ſincérité offenſante? ce ſont les égards réciproques. Ils forment le lien de la ſociété, & naiſſent du ſentiment de ſes propres imperfections, & du beſoin qu'on a d'indulgence pour ſoi-même. On ne doit ni offenſer, ni tromper les hommes.

Il ſemble que dans l'éducation des gens du monde, on les ſuppoſe incapables de vertus, & qu'ils auroient à rougir de ſe montrer tels qu'ils ſont. On ne leur recommande qu'une fauſſeté qu'on appelle *politeſſe*. Ne diroit-on pas qu'un maſque eſt un remède à la laideur, parce qu'il peut la cacher dans quelques inſtans?

La *politeſſe* d'uſage n'eſt qu'un jargon fade, plein d'expreſſions exagérées, auſſi vides de ſens que de ſentiment.

La *politeſſe*, dit-on, marque cependant l'homme de naiſſance; les plus grands ſont les plus polis. J'avoue que cette *politeſſe* eſt le premier ſigne de la hauteur, un rempart contre la familiarité. Il y a bien loin de la *politeſſe* à la douceur, & plus encore de la douceur à la bonté. Les grands qui écartent les hommes à force de *politeſſe* ſans bonté, ne ſont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de reſpects ſans attachement.

La *politeſſe*, ajoute-t-on, prouve une éducation ſoignée, & qu'on a vécu dans un monde choiſi; elle exige un tact ſi fin, un ſentiment ſi délicat ſur les convenances, que ceux qui n'y ont pas été initiés de bonne heure, font dans la ſuite de vains efforts pour l'acquérir, & ne peuvent jamais en ſaiſir la grace. Premièrement, la difficulté d'une choſe n'eſt pas une preuve de ſon excellence. Secondement, il ſeroit à deſirer que des hommes qui de deſſein formé renoncent à leur caractère, n'en recueilliſſent d'autre fruit que d'être ridicules; peut-être cela les ramèneroit-il au vrai & au ſimple.

D'ailleurs cette *politeſſe* ſi exquiſe n'eſt pas auſſi rare que ceux qui n'ont pas d'autre mérite voudroient le perſuader. Elle produit aujourd'hui ſi peu d'effet, la fauſſeté en eſt ſi reconnue, qu'elle en eſt quelquefois dégoûtante pour ceux à qui elle s'adreſſe, & qu'elle a fait naître à certaines gens l'idée de jouer la groſſièreté & la bruſquerie pour imiter la franchiſe, & couvrir leurs deſſeins. Ils ſont bruſques ſans être francs, & faux ſans être polis.

Ce manège eſt déjà aſſez commun pour qu'il dût être plus reconnu qu'il ne l'eſt encore.

Il devroit être défendu d'être bruſque à qui-

conque ne feroit pas excuſer cet inconvénient de caractère par une conduite irréprochable.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe joindre beaucoup d'habileté à beaucoup de droiture ; mais il n'y a qu'une continuité de procédés francs qui conſtate bien la diſtinction de l'habileté & de l'artifice.

On ne doit pas pour cela regretter les temps groſſiers où l'homme, uniquement frappé de ſon intérêt, le cherchoit toujours par un inſtinct féroce au préjudice des autres. La groſſiéreté & la rudeſſe n'excluent ni la fraude, ni l'artifice, puiſqu'on les remarque dans les animaux les moins diſciplinables.

Ce n'eſt qu'en ſe poliſſant que les hommes ont appris à concilier leur intérêt particulier avec l'intérêt commun ; qu'ils ont compris que par cet accord, chacun tire plus de la ſociété qu'il n'y peut mettre.

Les hommes ſe doivent donc des égards, puiſqu'ils ſe doivent tous de la reconnoiſſance. Ils ſe doivent réciproquement une *politeſſe* digne d'eux, faite pour des êtres penſans, & variée par les différens ſentimens qui doivent l'inſpirer.

Ainſi la *politeſſe* des grands doit être de l'humanité, celle des inférieurs de la reconnoiſſance, ſi les grands la méritent ; celle des égaux, de l'eſtime & des ſervices mutuels. Loin d'excuſer la rudeſſe, il ſeroit à déſirer que la *politeſſe* qui vient de la douceur des mœurs fût toujours unie à celle qui partiroit de la droiture du cœur.

Le plus malheureux effet de la *politeſſe* d'uſage, eſt d'enſeigner l'art de ſe paſſer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inſpire dans l'éducation l'humanité & la bienfaiſance, nous aurons la *politeſſe*, ou nous n'en aurons plus beſoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen : nous n'aurons pas beſoin de recourir à la fauſſeté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il ſuffira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flatter les foibleſſes des autres, il ſuffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en ſeront ni énorgueillis, ni corrompus ; ils n'en ſeront que reconnoiſſans, & en deviendront meilleurs. (*Conſidérations ſur les mœurs*).

PRÉJUGÉ, ſ. m. L'homme ſent avant de réfléchir ; il imite bien plus qu'il ne juge ; il eſt bien plus mené par des impreſſions que par la raiſon ; voilà la ſource des *préjugés*.

Il eſt rare que le mot énonce toujours auſſi nettement l'idée qu'il renferme ; un *préjugé* eſt un jugement formé ou reçu ſans l'examen de la choſe ; ce qui ne ſignifie pas toujours que ce jugement ſoit contraire à la raiſon, mais ſeulement qu'elle n'y eſt pas intervenue.

On conçoit qu'il n'y a point d'eſprits qui n'aient des *préjugés* ; ils ne peuvent différer ici que du plus au moins.

Comme chaque homme s'abandonne à une foule de *préjugés*, chaque aſſociation d'hommes doit auſſi en amaſſer ; elle doit les conſerver plus long-temps, & en être plus eſclave.

Les *préjugés* d'un particulier ne ſont, à proprement parler, que des idées irréfléchies, que certaines circonſtances lui ont données, & que d'autres circonſtances peuvent lui ôter. Quoique chaque homme ſoit ſouvent deſtiné à s'attacher fortement à quelques opinions, qui ont une grande analogie avec ſon tempérament, ſes mœurs & ſes premières impreſſions ; cependant tant de choſes peuvent le ſolliciter d'y renoncer, qu'il eſt rare qu'il ne quitte pas ſouvent ; & loin de garder les mêmes *préjugés*, bien des hommes en changent avec chaque âge, & dans chaque ſituation.

Il n'en eſt pas de même des *préjugés* d'un corps : chacun des particuliers qui le compoſent n'a pas toujours concouru à les former ; il les a reçus. Or, ſi nous avons intérêt de revenir ſouvent ſur nos propres idées, parce que la crainte de nous nuire à nous-mêmes nous tient ici très-attentifs ; nous n'avons que du penchant, au contraire, à ſuivre les idées que nous prenons dans le corps où nous vivons. Nous ne nous en écarterions pas, ſans nous ſingulariſer ; ce qui demande du courage, & ce qui a des inconvéniens ; d'ailleurs, chacun a ici, pour motiver ſa confiance, ou pour excuſer ſa ſoumiſſion, un exemple antique & commun ; ce qui eſt d'une ſi grande puiſſance ſur des êtres foibles & crédules de leur nature.

Plus une corporation eſt étendue, plus on y a de motifs pour perſévérer dans une opinion établie, moins on y a de moyens pour la remettre en doute & la révoquer.

Les *préjugés* d'un peuple doivent donc être plus forts & plus conſtans que ceux d'un corps particulier.

Mais auſſi, il faut, dans un peuple, un plus grand concours de cauſes, & des cauſes plus puiſſantes pour les admettre. Il faut que tous les eſprits, toutes les ames ſoient frappées de la même manière ; ce qui doit être rare & lent.

Tout ce qui agit fortement ſur nous eſt propre à pouſſer & à arrêter notre eſprit dans une opinion plus ou moins juſte, plus ou moins utile.

Les *préjugés* doivent donc naître d'une foule de causes différentes.

Tantôt je les vois sortir des plus vives & des plus constantes affections du cœur humain : rien ne nous est plus naturel que d'aimer & de respecter nos pères; ce sentiment nous fait croire qu'ils sont des dieux pour nous; & il fait oublier à des peuples entiers tous les droits de l'homme; & ils obéissent toute leur vie, parce qu'ils furent aimés & protégés dans leur enfance. Tantôt les *préjugés* tiennent au fond de la constitution sociale : rien ne la menace plus sensiblement que les attaques de l'ennemi, comme rien ne paroît plus grand que de prodiguer sa vie pour le salut de ses concitoyens; de là il est une gloire qui par-tout efface toutes les autres, & qui, presque toujours, a abusé de ses droits pour les humilier, celle des exploits militaires. Ici, ils appartiennent à un certain ordre de loix & de mœurs : la législation de Sparte n'admet que des constitutions vigoureuses, que des ames héroïques. Rien ne peut mieux entretenir le courage que la guerre, sur-tout si on la fait plus par intrépidité que par ruse; en conséquence, c'est une infamie de tourner le dos à l'ennemi, même pour le vaincre. Les germains mettent non-seulement toute leur gloire, mais encore tous leurs plaisirs dans leurs armes; ils s'en parent dans leurs banquets & dans leurs combats; & ne pas laver sur-le-champ son injure dans le sang de son ennemi, devient le comble de la honte, pour des hommes qui ne marchent pas sans l'instrument de vengeance. Là, les *préjugés* prennent leur source dans les principes & les cérémonies d'une certaine religion. Les germains & les gaulois permettoient aux femmes de se livrer à l'enthousiasme naturel à ce sexe dans l'épaisseur de leurs forêts, qui étoit, pour eux, le sanctuaire de la divinité. On crut qu'il y avoit quelque chose de divin en elles; par-là, elles furent toujours respectées au milieu même de la barbarie de ces peuples, & elles furent idolâtrées dans la première civilisation de leurs descendans. Ce sentiment une fois reçu ne se perdit plus; & de là les mœurs de la chevalerie, après la destruction de ce culte sauvage, & dans un nouvel état de société. Ailleurs les *préjugés* ont pour causes les connoissances ou les erreurs du temps : les chaldéens saisissent quelques parties de l'ordre de la nature, dans l'observation des astres : bientôt ils rêvent des rapports entre les mouvemens du ciel & les événemens de la terre; delà la doctrine des bons & des mauvais jours qui se répand chez toutes les nations, & qui y seme tant de fausses craintes & de ridicules espérances. D'autres fois les *préjugés* sont produits & maintenus par l'influence diverse des climats : dans l'Orient, un ciel resplendissant & enflammé, une nature pompeuse & riante, en condamnant les corps au repos, tournent les esprits à la contemplation : au Nord, un ciel âpre & nébuleux, une nature sauvage, une température rigoureuse, forcent l'homme à un dur travail; & long-temps, il n'y a que les exercices du corps qui soient en honneur. Diverses circonstances, qui ne se sont présentées qu'une fois, suffisent souvent pour établir des opinions qui se conservent pendant des siècles. Les femmes des Bramines, dans un temps si reculé, que les événemens n'en sont que des traditions, sont accusées d'empoisonner fréquemment leurs maris. Une d'elles veut périr sur le bûcher du sien, pour prouver son innocence; cet héroïque fanatisme les séduit toutes, elle s'en font un devoir, un honneur; & il a perpétué jusqu'à nos jours un usage atroce. Un certain tour d'esprit dans un peuple peut aussi mêler dans ses mœurs des façons de juger singulières. Supposez un peuple malin, railleur, & aimant par-dessus tout la galanterie, & vous y verrez, sans étonnement, le mari responsable de l'inconduite de sa femme : on suppose que s'il avoit su se rendre aimable, sa femme ne l'eût jamais trahi; on tourne en affront, non son malheur, mais les vices de son caractère & les défauts de sa personne; & c'est dans une cruauté envers eux-mêmes que les hommes de ce peuple ont placé le plus noble hommage qu'ils pouvoient rendre à un sexe qu'ils se plaisent à séduire & à honorer.

Les *préjugés* peuvent naître d'une seule ou de plusieurs de ces causes réunies. Ils peuvent être bons ou mauvais, vils ou sublimes; ils peuvent, en développant les vertus de l'homme, altérer les devoirs du citoyen; ils peuvent aussi faire le contraire, élever le citoyen au point de dénaturer l'homme; ils peuvent être bons dans un temps, mauvais dans un autre; donner des vertus à un peuple, n'inspirer à un autre que des vices. Je pourrois encore appuyer ces idées sur des exemples; mais je dois supprimer des développemens que ces notions réveillent d'elles-mêmes.

C'est le fond de l'homme qui le condamne aux *préjugés*, & le fond de l'homme ne change pas; mais, suivant les époques, leur puissance sur lui est plus grande ou plus foible.

Les temps qui leur sont le plus favorables, sont ceux de la barbarie. Les nations ne sont alors gouvernées que par un petit nombre d'impressions très-fortes & très longues, d'où naissent tout ensemble leurs loix, leurs mœurs, leurs connoissances, leurs préjugés.

Les temps où leur empire s'affoiblit, sont ceux où les lumières ont fait de vastes progrès. Les esprits qui discutent tout se refusent à ces fortes & aveugles idées qui commandent sans éclairer,

& ils se révoltent contre celles qui les avoient long-temps subjugués.

Les temps où ils sont le plus de bien, sont ceux où créés par un législateur, ils sont le résultat d'une profonde sagesse qui guide une nation par l'esprit qu'elle lui a donné.

Les temps enfin où ils sont le plus de mal sont ceux où, dégénérés d'eux-mêmes, ils sont sans énergie, ou modifiés par des idées & des mœurs nouvelles, ils restent plutôt comme de vieilles habitudes, que comme des règles respectées; où leurs bons effets ne pouvant plus avoir lieu, ils sont contraints de n'en produire que de mauvais.

De quelque source que soient nés les *préjugés*, ils sont en tout temps sous la direction du législateur, parce qu'il dispose de toutes les impressions qui les font naître, les maintiennent ou les combattent. Il y a une règle aussi simple qu'infaillible pour les apprécier, c'est d'examiner s'ils tiennent à ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans la nature humaine, dans l'ordre social, ou dans une constitution particulière; s'il y a de l'accord entre tous les principes qui les ont fait établir, & les effets auxquels ils tendent.

Suivant ses vues, les époques diverses de la société, & le caractère particulier d'une nation, le législateur doit établir certains préjugés, les relever, les corriger, les détruire.

Quand il veut en établir, il doit les attacher aux passions essentielles de l'homme, les lier à la constitution, pourvoir à leur durée, en écartant tout ce qui pourroit les ébranler; alors ils seront ses plus puissans moyens. C'est toujours par des *préjugés* que les peuples ont fait les grandes choses qui les ont illustrés.

Quand il veut les relever, il doit voir si on peut en attendre les mêmes effets; si les choses qui les ont fait naître, restent encore pour les soutenir, & si elles peuvent elles-mêmes être remises en action.

S'il veut les modifier, il doit apporter une habileté extrême dans cette opération : car l'esprit d'un peuple est tout d'une pièce, si je puis m'exprimer ainsi; il ne fait pas entrer dans toutes ces distinctions qu'on lui présente. Point de milieu avec lui, il honore ou il flétrit; il aime ou il hait; il rejette ou adopte tout.

S'il veut les détruire, ce n'est pas une œuvre moins difficile; il doit bien examiner les diverses choses d'où ils dérivent, & celles sur lesquelles ils s'appuient; bien choisir le moyen propre à agir sur chacune d'elle; quelquefois se servir de la loi, d'autrefois de l'exemple; opposer une opinion à une opinion, un usage à un usage; employer les lumières nouvelles, mettre à profit les circonstances favorables que le hasard amène.

L'application de ces principes se présentera souvent, & se fera d'elle-même dans le discours qui suit.

(*Disc. sur le préjugé des peines infamantes*).

En suivant l'histoire du *préjugé*, en cherchant les causes qui ont dû le faire naître & qui l'entretiennent, on ne voit que les excès des passions, les vices de la société, & les erreurs des loix. Ce qui est mauvais dans ses principes, peut-il être bon dans ses effets? En s'affermissant dans notre système social, le préjugé s'est-il lié à quelque chose d'utile? Mêlé à d'autres maux, ne sert-il pas à les tempérer, à les corriger? Voilà ce qu'on soutient, & ce que je dois examiner tout ensemble avec l'attention sévère, impartiale, qu'exige un point important de l'ordre public, & avec toute la sensibilité que peut exciter un grand désastre dans une vertueuse famille.

Sous quelle effrayante condition existai-je donc dans la société? Un seul de ces hommes à qui la nature m'a uni, encourroit les punitions les plus infamantes de la loi, & sa honte réjailliroit sur moi? & sa mort entraîneroit ma proscription? Dans quel jour de démence a-t-on arrêté que l'innocent périroit avec le coupable, & que l'opprobre couleroit, comme le sang, dans les familles? Nous vivons entre le crime & le malheur, & nous réclamons sans cesse la pitié & l'indulgence; mais nous ne savons que nous opprimer nous-mêmes par nos affreuses institutions! Tous les jours nos tribunaux retentissent des tristes plaintes de ces hommes qui sont obligés de demander à la loi les parens que la nature leur avoit donnés. Je sens profondément leur malheur. L'homme n'est pas fait pour vivre seul; il a besoin de communiquer ses affections, d'entrer dans celles des autres; il aime à leur donner des droits sur lui, pour en acquérir sur eux; il veut des êtres qui s'intéressent à tous les événemens de la vie, & qui le pleurent, lorsqu'il ne sera plus. Il est douloureux, il est humiliant de n'appartenir à personne, de ne pouvoir ni nommer un père, ni se réfugier dans une famille, d'être né hors de cet état où divers attachemens rempliſſent notre cœur depuis notre naissance jusqu'à notre mort, & qui nous promet des secours, de la protection, quelquefois des distinctions honorables. Mais, plus frappé encore dans ce moment de tous les dangers auxquels le préjugé nous expose, nous qui nous contemplons dans notre famille avec un doux orgueil, je serois tenté, non pas d'envier le sort de ces hommes, car il est trop difficile de se détacher d'un bonheur qu'on a une fois goûté, mais de leur faire redouter le nôtre, & de leur dire : Malheureux, que faites-vous? restez dans cette obscurité qui vous isole : vous ne répondez que de

vos actions. Tous les jours, à votre réveil, si tous sentez la vertu dans votre cœur, vous pourrez vous dire : je vivrai sans reproche & sans tache. Votre gloire n'appartiendra qu'à vous; votre honte même, si jamais vous deviez vous souiller d'un forfait, finiroit avec votre existence. Mais une fois reçu dans cette famille qui maintenant vous rejette, vous aurez sans cesse à trembler sur eux & pour vous même. Craignez d'avoir des parens. Ceux que vous réclamez sont des hommes purs & respectés; mais qui vous répondra que le vice ne germe pas en secret dans le cœur de l'un d'eux; qu'une passion, honnête en elle-même, ne le conduira pas à un crime? Il auroit pu retenir à lui tout ce qu'il auroit acquis de richesses & d'honneurs; mais il vous enveloppera dans son infamie, sans que vous ayez pu ni la prévoir, ni la prévenir. Fût-il mort à l'autre bout du monde, elle reviendra vous couvrir tout entier; rien ne l'effacera, ni vos talens, ni vos vertus; vous la porterez jusqu'au tombeau, & vous la laisserez à vos enfans. Telles sont nos idées & nos mœurs, telle est notre destinée dans nos familles.

Sans doute, messieurs, il faudroit une utilité bien pressante, bien évidente, pour conserver une opinion si redoutable, si funeste aux familles.

Avant de considérer comment & jusqu'à quel point le *préjugé* peut être avantageux, je ferai une autre question, qui pourroit rendre celle-ci inutile; je demanderois s'il est juste? « Rien de plus utile, mais rien de plus injuste que le projet de Thémistocles », disoit Aristide aux athéniens; & sur cette seule parole d'un sage, un peuple entier s'élevant à la perfection de la vertu, ne voulut rien examiner. Qu'elle soit éternellement sacrée, cette belle & célèbre parole. Mais la distinction entre le juste & l'utile qu'elle renferme, est-elle bien réelle? Aristide n'auroit-il pas énoncé une vérité plus certaine, s'il avoit dit : « Rien de plus injuste, & par conséquent rien de plus dangereux, que le projet de Thémistocles ». Brûler les vaisseaux de ses alliés, c'est moins s'assurer l'empire sur eux, que les armer contre soi de toute la fureur qu'inspire la perfidie, de tout le courage que donne une situation violente. Il en est de même dans une administration intérieure. Epuiser les peuples par les impôts, afin d'étaler une grande puissance, c'est s'exposer à périr, pour étonner un moment; c'est perdre ses ressources, pour enfler ses forces. Arrêter les crimes par des loix féroces, c'est endurcir les imaginations, plutôt que contenir les passions; c'est rejetter sur les loix une partie de l'horreur qu'inspire le crime; c'est souvent les rendre si odieuses, qu'elles n'osent plus faire leur office. Etendre sur des innocens le châtiment des coupables pour attirer plus de surveillance sur les actions d'un homme dangereux, c'est jetter une foule de désordres dans la société, c'est confondre dans les esprits toutes les idées de la justice. Je ne décide pas si la conscience d'une grande ame ne doit pas quelquefois sortir des règles communes, pour céder à des inspirations magnanimes; s'élever au-dessus des loix mêmes; les juger, avant de s'y soumettre; les violer pour les rétablir; les renverser pour les rendre meilleures. Mais ces actions extraordinaires sont plutôt de grands remèdes dans les maux extrêmes, que des leçons de vertus au milieu d'une société légitimement gouvernée; elles ont besoin, pour se faire absoudre, de réunir la plus grande pureté dans les motifs, à la sublimité dans les effets. L'administration sociale, qui n'a essentiellement que le mal à empêcher & le bien à maintenir, ne doit jamais adopter de pareils principes; elle doit scrupuleusement se renfermer dans le bon sens & la justice. Je dis donc que si le *préjugé* est injuste, par cela même il est mauvais.

Je poserai dans cette question un principe simple, & que personne ne contestera; c'est que, pour que le *préjugé* soit juste, il faut, qu'en étendant le châtiment d'un seul sur plusieurs, ceux-ci soient au moins coupables de quelque chose.

Il est certain que les familles peuvent, jusqu'à un certain point, prévenir les crimes dans leurs membres par une bonne éducation, par une bonne discipline, par des secours & des conseils.

Mais combien de choses à examiner ici, & dont la légitimité du *préjugé* dépend beaucoup.

D'abord la nature ne produit-elle pas des monstres au moral comme au physique? N'y a-t-il pas des êtres qui naissent avec des passions si furieuses, qu'on ne peut les dompter; avec des penchans si persévéramment tournés à la bassesse & au vice, qu'on ne peut ni annoblir leur ame, ni épurer leur conduite? On le prétend, & un trop grand nombre d'exemples assez constatés me permettroient peut-être de voir dans cette assertion la certitude d'un fait. Je ne déciderai rien, cependant, sur ce point; je conviendrai même que les loix, & peut-être les opinions, ne peuvent pas avoir égard à des cas extraordinaires, qu'elles doivent aller à leur but, sans regarder à des inconvéniens qui seroient très-rares. Mais on m'accordera du moins, qu'en exceptant le petit nombre des monstres invinciblement nés pour le mal, que je veux supposer, il reste encore un assez grand nombre de sujets, que la nature a rendus fort difficiles à diriger vers l'honnêteté, & à retenir dans le bien. J'accorde que, sur ceux ci, l'éducation, en joignant à plus d'efforts beaucoup d'habileté, pourroit même opérer des espèces de prodiges. Mais une telle éducation demande des soins, des vues, une sagesse, des talens que toutes les familles ne sont pas en état d'acquérir & de développer

Vous allez donc les punir pour n'avoir pas fait des choſes que la nature & la fortune leur interdiſoient ! Bien plus, la meilleure éducation peut-elle toujours nous garantir d'un crime; je dis, d'un crime terrible ? Avec un cœur honnête au fond, ne pouvons-nous pas éprouver de ces mouvemens paſſionnés, qui nous arrachent à notre retenue habituelle, comme le tranſport de la fièvre nous arrache à l'inſtinct de notre conſervation ? Bons dans notre jeuneſſe, ne pouvons-nous pas nous pervertir dans l'âge de notre indépendance ? Hélas ! qui de nous oſera jurer de lui-même ? Et on nous rend reſponſables des autres ! Pourquoi au moins ces cas, & d'autres pareils, ne ſont-ils pas exceptés de la rigueur du *préjugé* ?

Le *préjugé* ne diſtingue rien; c'eſt ſa nature d'agir d'après une impulſion aveuglément reçue. Mais la juſtice voudroit qu'à chaque inſtant on ſéparât ici les cas & les perſonnes. Par exemple, par les inſtitutions de la nature & de la ſociété, l'éducation appartient preſque entiérement aux pères & mères, ou aux perſonnes que les loix commettent pour remplacer ceux-ci, dans leur abſence ou après leur mort: eux ſeuls ſont donc coupables, quand l'éducation a préparé ou n'a pas étouffé dans de jeunes cœurs, les germes du crime. Pourquoi donc les autres parens qui n'ont point eu de part à cette faute, qui ne pouvoient l'empêcher, ſont ils enveloppés dans la proſcription du préjugé ? Des frères qui ont leurs propres enfans à élever, qui n'ont aucun droit en ce point ſur la conduite de leurs frères; toutes ces eſpèces de parens collatéraux qui en ont encore bien moins; des femmes, des filles, qui, ſouvent par l'expérience de leur âge & de leur ſexe, n'ont pas même en elles de quoi appercevoir ces fautes, ni de quoi conſeiller une meilleure conduite : tous cependant ſont également punis ! Sans ſortir même de la branche de cette famille où une mauvaiſe éducation prépare un ſcélérat, conſidérez l'épouvantable injuſtice que le *préjugé* peut y commettre ! Pendant que ce jeune homme, dont les parens ne répriment ni les fougueuſes paſſions, ni les vicieuſes habitudes, s'avance rapidement vers l'affreuſe cataſtrophe qui doit trancher ſa vie, il a un frère au berceau qui ne ſait encore ce que c'eſt qu'un frère, qu'une bonne ou une mauvaiſe éducation, qu'un crime, qu'un ſupplice, que l'infamie. Cependant le voilà déjà éternellement chargé de tout cet opprobre préparé ou mérité par les ſiens ! C'eſt ainſi que la foibleſſe & l'innocence ſont traitées par le *préjugé*.

J'ai déjà obſervé qu'une des choſes qui ont dû le plus contribuer, dans nos tems barbares, à faire naître le préjugé, c'eſt que les jeunes gens ne commençoient à appartenir à la ſociété, que lorſqu'ils étoient déjà tout formés par l'éducation domeſtique. Les vices qu'ils y apportoient pouvoient donc, avec plus de raiſon, être imputés à leurs familles. Cela eſt bien changé maintenant. Sans s'emparer entiérement de l'éducation de la jeuneſſe, ſans peut-être s'en emparer aſſez, le gouvernement en a fait un de ſes ſoins; il a établi des écoles où notre jeuneſſe s'écoule ſous ſon inſpection. C'eſt un ſervice qu'il rend, à la vérité, aux citoyens; mais ce ſervice doit-il être acheté par un ſi grand danger, un ſi grand malheur ? Que dis-je ? Ne devient-il pas une ſorte de piège qu'on leur a tendu ? car enfin, en ſe chargeant des premières années de notre jeuneſſe, le gouvernement ſeul, ou du moins ceux qu'il propoſe à ce ſoin, peuvent-être reſponſables des mauvaiſes mœurs, des mauvaiſes qualités que notre jeuneſſe contracte. Pourquoi donc en faire encore porter le reproche & la honte aux familles ? Ainſi le *préjugé* devroit faire attention au tems comme aux perſonnes; & parce qu'il ne ſe conforme pas plus aux uns qu'aux autres, il accumule les injuſtices.

Pour prévenir dans une famille la flétriſſure imprimée par le *préjugé*, il ne ſuffit pas que tous les parens y reçoivent une bonne éducation, il faut encore qu'ils ſe ſurveillent les uns les autres; qu'à chaque mauvaiſe action, à chaque habitude vicieuſe, à chaque paſſion violente, ils s'avertiſſent, ſe réprimandent, ſe châtient; qu'ils arrêtent un déſordre dans la conduite, qu'ils remédient à un mal déja commis, qu'ils en détruiſent les cauſes, qu'ils en effacent les traces, qu'ils préviennent ou réparent ſur-tout ces dérangemens de fortune, qui expoſent un homme à tout tenter & à tout faire. Mais qui ne voit que, dans ceci, il eſt des parens qui peuvent beaucoup, & d'autres qui ne peuvent rien ? Il faudroit donc qu'ils fuſſent punis d'après cette diſtinction; que les uns pottaſſent davantage de la peine commune, & les autres moins.

Ici, meſſieurs, en me livrant à une conſidération encore plus importante, je ne puis me defendre d'un vif attendriſſement ſur le ſort de la portion la plus étendue & la plus précieuſe de la ſociété, & de quelqu'indignation contre l'eſprit général de nos inſtructions civiles. Cette bonne éducation, cette exacte diſcipline, ces ſecouts dans les grandes occaſions, ces ſages & habiles conſeils, ces excellens exemples, ces bons principes, tous ces moyens ſi efficaces d'écarter de tous les membres d'une famille les vices & les crimes, ne ſuppoſent-ils pas dans la famille cette honnête aiſance, qui laiſſe à chacun du ſuperflu, & cette culture de l'ame & de l'eſprit qui ne peut appartenir à ceux qui ne ſe dérobent à la pauvreté que par un travail de tous les momens ? Il s'enſuit donc que ſouvent le *préjugé* immole une famille, bien moins pour ce qu'elle n'a pas fait, que pour ce qu'elle ne pouvoit faire; ce n'eſt

pas

pas ſa volonté, c'eſt ſon impuiſſance; ce n'eſt pas ſa conduite, c'eſt ſa pauvreté qui font ſon crime, & qui lui attirent ſon malheur. Je ne parle pas de tous ces hommes preſque ſans aſyle & ſans patrie, qui ne poſſèdent rien au-delà du pain qui doit les nourrir dans la journée. Du moins cette exiſtence ſi précaire les ſauve des plus terribles effets du *préjugé*. Il ſemble qu'il ne puiſſe avoir de priſe ſur les conditions extrêmes; ces malheureux lui échappent par leur misère, comme les grands par leur ſplendeur. N'ayant rien à prétendre, à conſerver, le *préjugé* ne leur ôte rien. Ils ſe tranſportent dans un autre pays: ils changent de nom ſans que perſonne y prenne garde. Et quand un nom pareil avertiroit qu'ils appartiennent à un ſupplicié, le *préjugé* n'eſt pas encore aſſez farouche pour chaſſer ſes victimes des travaux les plus avilis, pour refuſer du pain à celui qui donne ſa peine. Mais je parle de ces claſſes nombreuſes qui labourent nos champs, qui gouvernent nos atteliers; qui exercent les profeſſions les plus honnêtes; c'eſt ſur ces claſſes que le *préjugé* ſignale toutes ces barbaries. Ces hommes ſont faits par leurs ſentimens, pour exiſter d'une manière honorable, pour s'élever à quelques diſtinctions modeſtes, comme les mœurs. Mais ils vivent preſque toujours dans le plus ſtrict néceſſaire; ce ſont eux qui ont encore gardé l'ancienne coutume de ne ſe marier que pour avoir des enfans; ils en ont beaucoup; ils ne peuvent ſouvent aſſez ſoigner ni leurs inſtructions ni leurs mœurs; ils manquent ſouvent de cet art qui ſait développer un heureux naturel, en corriger un mauvais; jamais au-deſſus des beſoins, ils n'ont rien à donner pour acheter le ſilence ſur les fautes d'un parent, pour réparer ſes premiers écarts, pour le relever de ſes malheurs qui peuvent conduire aux crimes: & ils perdent tout, pour n'avoir pas fait des choſes qui paſſoient leurs moyens. Voyez comme tout ſe réunit contr'eux! Livrés aux plus utiles travaux de la ſociété, c'eſt ſur eux que toutes les eſpèces d'impôts pèſent le plus. Privés des qualités qui en impoſent ou qui éblouiſſent, ils ſont tenus à une régularité plus ſévère. Aſſez prêts des riches & des grands pour être ſans ceſſe invités à s'approcher de ce que ceux-ci ont appellé une *vie décente*, cette émulation les épuiſe; & ſouvent tous leurs efforts ne peuvent les ſouſtraire aux mépris de ceux qui les oppriment. Il falloit encore que ce *préjugé* vînt s'établir parmi eux comme un fléau particulier.

A chaque inſtant, & de quelque côté que je porte ma penſée, je découvre des raiſons qui devroient détourner ou ſuſpendre les effets du *préjugé*.

Quelqu'étendu qu'on ſuppoſe le pouvoir d'un père & les droits d'une famille, il eſt cependant des cas où l'homme peut entiérement s'en affranchir. Il eſt une indépendance naturelle pour tout être qui, ayant des jambes pour s'enfuir & des bras pour travailler, conſent à renoncer à tous les avantages qu'il trouve ou qu'il attend dans ſa famille. Soit chagrin, ſoit étourderie, ſoit caractère aventurier, un jeune homme s'échappe: on ne peut pas dire que ce ſoit néceſſairement la ſuite d'une mauvaiſe éducation: il s'élève ſi ſouvent dans une tête de cet âge des projets auſſi biſares qu'imprévus! D'ailleurs, n'a-t-on pas vu ſouvent ces enfans fugitifs de la maiſon paternelle, y revenir avec des connoiſſances & des qualités qui ont fait l'honneur de leur famille? Mais cependant livrés à eux-mêmes, les voilà expoſés à tous les dangers qui ſuivent l'abandon & le libertinage. Pendant que leurs parens s'épuiſent en vaines recherches, il eſt poſſible qu'un crime ſouille leur jeuneſſe & les conduiſe à l'échaffaut. Que pouvoit leur famille contre un tel malheur? Des ſecours, des ſoins, une vigilance attentive auroient pu prévenir le crime. Mais a-t-elle pu les offrir, les employer?

La juſtice, meſſieurs, comme le bon ordre, tient à un état de choſes où tout s'accorde, où tous les effets ſe lient à leurs cauſes. Mais changez quelque partie eſſentielle dans cet état de choſes, tout ce qui fut ſenſé, tout ce qui fut juſte ceſſe de l'être. Nous avons obſervé, à l'origine du *préjugé*, des raiſons qui pouvoient au moins le motiver. Je cherche ces cauſes dans notre état actuel, & je ne vois plus que des loix & des mœurs contraires Les peuples qui envahirent l'empire romain avoient établi l'état de famille ſur un plan tout différent de celui de ce peuple fameux. Chez les romains, la famille n'exiſtoit que par ſon chef; chez les barbares, elle étoit une aſſociation de tous les individus. Cela ſe voit ſur-tout dans le ſyſtême des compoſitions; elles y formoient un intérêt commun; tous pouvoient les demander, tous devoient les payer. Les avantages & les inconvéniens ſe compenſoient en quelque ſorte: du moins c'eſt ce qu'on croyoit, ou ce qu'on avoit voulu. Mais lorſque la punition des crimes ne fut plus un tarif d'argent, lorſqu'elle fut dévolue à la ſociété, les choſes ne furent plus égales dans les familles, ou ne purent plus le paroître. D'un côté, la réparation pour le meurtre d'un parent fut bien moindre, & ſurtout bien moins aſſurée, puiſqu'elle ne fut plus exigible que ſur les biens perſonnels du coupable; & de l'autre côté, le meurtre d'un parent, par l'effet du *préjugé* qui ſuccéda à cette ancienne légiſlation, expoſa à un deshonneur complet & univerſel. Une partie des motifs d'union ceſſa dans les familles, lorſque ces choſes changèrent, & à meſure que leurs individus ſe répandirent dans un état de ſociété plus développé; par conſéquent la diſcipline qu'elles avoient pu établir entre leurs membres dut dégénérer; car, même

dans une nation conduite par l'opinion, cet intérêt de l'honneur soutiendra toujours moins un établissement pareil qu'une société de gains & de pertes ; telle est la nature humaine. Nos loix même ne se sont pas occupées d'entretenir cette intime union des familles ; elles ne leur ont pas donné ce droit de citer, d'examiner, de punir leurs membres, que le *préjugé* suppose. Ainsi, messieurs, de toutes parts, il y a moins de causes d'un intérêt commun dans les familles, & ce n'est plus que l'opprobre qui s'y répartit ; elles n'ont pas assez de puissance pour corriger leurs membres ; il faut qu'elles invoquent à cet égard l'autorité ; c'est un secours qui suppose quelque crédit ; il n'est presque jamais à la portée des pauvres & des gens obscurs ; il est d'ailleurs toujours incertain, puisqu'il n'est pas fixé par la loi, & qu'il dépend de la volonté arbitraire d'un ministre. Nous avons joint à la constitution de famille quelque chose de la puissance paternelle des romains, mais nous l'avons trop modérée pour les effets que le *préjugé* en exige. Elle s'étendoit jusqu'à la vie & la mort : aujourd'hui un père ne peut plus exercer sur son fils que les corrections qui ont lieu dans l'enfance ; s'il veut en exercer de plus considérables & dans un autre âge, il faut qu'il les obtienne du gouvernement. Tous les droits civils de son fils lui appartenoient ; maintenant, dans plusieurs cas, le fils en a de très-grands sur son père ; il peut avoir, dès son enfance, une fortune indépendante, dont son père n'a l'administration qu'à la charge du compte le plus rigoureux. Ainsi, par nos loix, le fils ne doit plus à l'auteur de ses jours qu'une obéissance d'égards & de respect ; & cependant celui-ci & tous les siens sont traités par le *préjugé*, comme s'il n'avoit pu faire un pas que sous leur inspection !

La question de la justice du préjugé peut encore s'envisager sous un autre aspect. Quand même la famille ne seroit coupable de rien, il peut paroître convenable qu'elle participe à la honte d'un parent, comme elle participe à sa gloire. S'il n'y a pas lieu ici à la justice qui punit, il y a lieu à celle qui récompense.

J'observe d'abord que ce ne sont pas les châtimens, mais les récompenses qu'il faut étendre ; cette maxime de la générosité, aussi sage que noble, quand on ne la porte que dans les choses qui peuvent l'admettre, est souvent adoptée par les loix même. Lorsque le gouvernement verse ses bienfaits sur un homme de mérite, c'est la reconnoissance qui agit, & il lui est naturel de se gouverner bien plus par ce qu'elle sent que parce qu'elle doit ; il lui est beau même de passer un peu les bornes de la justice & de la sagesse. Elle communique au fils des avantages qui n'ont été mérités que par le père. Mais, lorsqu'on inflige des peines, qu'on exerce des rigueurs, il faut les renfermer dans les objets qui les appellent. Passer les bornes ici, ce n'est pas seulement abuser de ses droits, c'est violer ceux d'autrui. Ceci d'ailleurs est conforme à l'intérêt public. Rendre la gloire commune dans les familles, c'est en inspirer le goût, c'est y appeler : y distribuer l'opprobre, c'est décourager de la vertu, c'est condamner au vice. Mais l'opinion ne se règlera jamais par ces distinctions fines, quoique justes ; par-tout où elle partagera l'estime, elle voudra partager le blâme. Tout ce qu'on peut exiger d'elle ici, c'est d'établir quelqu'égalité dans cette répartition de la gloire & de la honte ; c'est en ce point seulement qu'on peut la corriger. Or cette égalité règne-t-elle ici ? Est-ce dans le même degré qu'on partage les distinctions ou le deshonneur d'un parent ? Un homme s'illustre par de grands talens, de grandes vertus : qu'en résulte-t-il pour les siens ? Je pourrois demander s'il n'est pas plus malheureux qu'utile de voir sans cesse comparer votre mérite à la grande réputation d'un autre ; si l'on n'en exige pas davantage de vous ; si l'on ne va pas même jusqu'à vous imposer de surpasser celui dont votre nom rappelle la gloire. Mais ce n'est là qu'un désavantage pour la renommée. Il sera toujours heureux d'être compté dans la famille d'un homme illustre. Hélas ! trop souvent ces hommes meurent sans avoir reçu leur récompense, sans même avoir vu leur gloire. L'envie & l'ingratitude furent le partage de leur vie ; l'admiration & la reconnoissance ne s'attachent qu'à leurs tombeaux. Alors quelquefois ceux qui les représentent reçoivent les expiations d'une nation entière ; les malheurs de leur père ne leur sont pas moins comptés que ses services ; on les couvre d'honneurs, à proportion de ce qu'il a senti d'outrages. Mais ces magnifiques réparations ne sont pas moins rares que les prodigieux mérites & les grandes injustices. La plupart des hommes distingués ne laissent à leurs descendans qu'un droit à plus d'intérêt & d'acceuil dans la société, & à quelque faveur auprès des dispensateurs des graces. Comparez ces avantages, tout réels qu'ils sont, à la proscription infamante où le supplice d'un parent vous précipite ; voyez d'un côté un accroissement de considération toujours prêt à s'affoiblir, & de l'autre une dégradation entière & durable ! Il est cependant un genre de gloire qui a de plus grands effets pour les familles ; c'est celui qui naît des grandes places, soit qu'elles aient été le prix du mérite ou celui de l'intrigue. Ce qu'on appelle l'illustration, parmi nous, change toute l'existence d'une famille. Un descendant de Corneille restera toujours un bourgeois plus ou moins considéré ; celui d'un maréchal de France nommé par la faveur aura droit à tout. C'est ainsi que les grands honneurs créent de grandes familles. Mais remarquons encore l'inconséquence

du préjugé; c'eſt préciſément dans ces familles où il auroit pour raiſon un plus grand partage de leurs diſtinctions, qu'il n'eſt pas admis.

Je tâche, meſſieurs, de ne rien outrer dans un ſujet qui, en bleſſant ſans ceſſe la ſenſibilité, peut ôter à la raiſon même ce calme avec lequel elle doit tout peſer. Mais ne puis je pas conclure de tout ce que je viens de dire, que l'injuſtice éclate dans tous les effets de ce préjugé, & que les inconſéquences, les contradictions, les biſarreries s'y joignent ſouvent à l'injuſtice? Eh! comment ne ſeroit-ce pas là les caractères & la ſuite d'une opinion préparée par les plus impétueuſes de nos paſſions, la frayeur & la vengeance, d'une opinion qui n'a jamais rien changédans ſes rigueurs, qui, lorſque tout eſt devenu différent autour d'elle, les a toujours étendues par-tout où elles ont trouvé priſe, ſans aucun égard pour ce qui devoit ou les modérer ou les écarter. Trop injuſte, pour être utile, produit-elle les biens que l'on en attend, ſans enfanter de plus grands maux? Voilà encore une queſtion qui doit m'arrêter.

Je conviens que cette opinion établit dans les familles un grand intérêt à s'entr'unir, pour ſe conſerver purs & ſans tâche. Si l'on n'aime pas ſes parens, du moins on eſt forcé de les craindre. On veille ſur leurs fautes pour les corriger, ſur leurs caractères, pour les tourner ou les rappeler au bien; on fait des ſacrifices pour étouffer la première renommée de leurs écarts, pour réparer ces malheurs qui peuvent rendre ſi puiſſantes les tentations de la misère & du déſeſpoir. Dans les grands empires, où les vices moraux ſe multiplient ſans ceſſe à la ſuite des déſordres de la ſociété, où toutes les paſſions ſans ceſſe irritées accroiſſent tous les jours les beſoins factices, où tous les abus de l'adminiſtration ne laiſſent plus ni leurs places aux talens, ni leur prix aux vertus où tout ſe réunit pour détacher les citoyens de la choſe publique, pour déſabuſer leurs cœurs ſur les penchans généreux, & tourner tous les eſprits vers l'intérêt perſonnel; dans ces empires, un motif, quel qu'il ſoit, qui attache un homme à ſes parens, qui le force à s'occuper d'eux, qui l'arrache au triſte & odieux ſyſtême de l'égoïſme, peut être regardé au moins comme un foible remède dans un ſi grand mal. Si je conſidère bien nos mœurs, je vois qu'elles ne tendent pas moins à nous faire retirer nos cœurs de nos familles que de notre patrie. C'eſt l'effet de cet intérêt perſonnel, qui eſt preſque devenu la ſageſſe de ce ſiècle, des énormes beſoins du luxe qui font qu'un homme n'a jamais aſſez pour lui-même, & ſur-tout de cette grande différence de ſituation, de goûts & de rapports que le mouvement perpétuel des jeux de la fortune introduit au milieu des familles. Il n'en eſt preſque point qui, parmi ſes membres, n'en puiſſe compter un ou pluſieurs parvenus à un état qui les diſproportionne abſolument avec les autres. Auſſi on remarque que tous les jours, dans les familles plébéiennes mêmes, les branches & même les individus s'iſolent, ſe ſéparent au point de ne ſe plus connoître; & c'eſt-là une nouvelle ſource de vices. Le *préjugé*, tout injuſte, tout cruel qu'il eſt, a du moins l'avantage d'oppoſer quelque réſiſtance à cette pente de nos mœurs. Ces hommes, ſortis de l'état obſcur où eſt reſtée leur famille, honteux d'en avoir une, & très peu diſpoſés à leur faire part de cet éclat & de ces jouiſſances qui les environnent, s'ils viennent à ſonger à ce que cette importune famille peut leur faire de mal par les vices & les crimes de quelques-uns de ſes membres, ils ſe ſentent ramenés vers ceux-ci malgré eux-mêmes: & intéreſſés à en faire d'honnêtes gens; leur vanité, qui ſe mêle à ce devoir, les porte à en faire encore des hommes dignes de s'égaler à eux par leur fortune & leur mérite.

J'éprouve une véritable joie, je l'avoue, à pouvoir ôter au *préjugé* cette utilité. Tient-elle en effet néceſſairement à ſes excès, à ſes rigueurs? N'eſt-ce pas du fond de la nature humaine & de la conſtitution ſociale que naît cet attachement mutuel qui unit les membres de la famille? Faut-il donc des reſſorts auſſi violens, auſſi effrayans pour l'entretenir? Ne reſtera-t-il pas toujours entre des parens cette gloire commune qui s'accroît ou s'obſcurcit par les actions ou les qualités de chacun d'eux? N'en eſt-ce pas aſſez pour les empêcher, juſqu'à un certain point, de s'oublier, de s'abandonner? Dans ce que cette opinion a de juſte & de ſain, n'y a-t il pas de quoi empêcher cette pernicieuſe indifférence? Pourquoi ne pas s'en tenir à ce moyen plus affoibli, à la vérité, mais auſſi dégagé de tout ce qui épouvante & révolte dans l'autre? Enfin la légiſlation ne pourroit-elle pas employer ici des voies de douceur au lieu des moyens de terreur? C'eſt-là une vue importante ſur laquelle je me réſerve de vous préſenter quelques idées dans un autre endroit. Mais je crois pouvoir aſſurer que le ſeul bien que le *préjugé* produiſe pourroit ſe faire ſans lui, ou du moins ſans ſes excès. Cependant, en lui ſuppoſant l'avantage de reſſerrer l'union des familles, en le lui accordant excluſivement, cet avantage n'eſt-il pas trop acheté par tous les maux que le *préjugé* fait aux familles & à l'état? Ces maux ſont tels qu'ils ne peuvent être réparés par rien, & qu'on ne peut les éviter que par la deſtruction du *préjugé* même.

La perfection de l'ordre ſocial eſt que le citoyen ne puiſſe rien perdre dans aucune partie de ſon exiſtence que par ſa faute, en punition de ſa faute, & par la déclaration de la loi, laquelle, après avoir conſtaté ſon délit dans une forme qui

fait partie d'elle-même, lui inflige une peine établie. Mais ces droits du citoyen ne sont partout ni si bien fixés, ni si sévérement respectées. Il est des pays où sans formalité, sans jugement, un citoyen peut perdre sa liberté & même sa vie. Cette puissance usurpée sur la loi ne peut devenir légitime que dans ces dangers, qui demandent des remèdes prompts & extrêmes. Au moins est-il de sa nature de n'être employée en aucune espèce de gouvernement, que d'après des vues, & pour des intérêts politiques. Tout le reste doit être abandonné au cours ordinaire de la justice. Mais le *préjugé* en a étendu l'usage & même la nécessité jusques dans l'ordre légal. La conduite privée d'un citoyen y donne lieu, comme les actions qui inquiètent ou irritent l'autorité. Chaque fois qu'une famille peut craindre qu'un de ses membres ne la déshonore par un grand crime, il lui est permis d'implorer l'autorité pour le soustraire de la société; & dans un pareil état de choses, cette grace est une sorte de justice. Voilà donc le droit de condamner un citoyen qui passe de la société aux familles, qui s'exerce sans les formalités rigoureuses de la loi, qui est livré à une justice nécessairement arbitraire. Cette justice arbitraire a ici des dangers particuliers; elle peut servir d'instrument à la vengeance, à la cupidité; car enfin où sera la mesure des allarmes qu'une famille peut concevoir, de la protection & de la confiance qu'elle doit obtenir? On fait même à la famille une loi de ces rigoureuses précautions; le *préjugé* n'a souvent rien de plus réel à lui reprocher que de les avoir négligées. Son effet propre est donc de légitimer ce qui en général est le plus contraire aux principes d'une saine constitution, de rendre ce que nous appellons les lettres de cachet nécessaires dans des choses où elles ne sont pas même utiles à l'autorité, d'exposer continuellement les citoyens à perdre les premiers droits de l'homme, non-seulement sans les formalités de la loi, mais encore sans délit prouvé & dignes de punition, & uniquement d'après les allarmes qu'ils ont données; allarmes que des parens honnêtes peuvent s'exagérer, comme des parens malhonnêtes peuvent les feindre.

S'il est effrayant de voir sur de légers soupçons, sur des accusations, qui au moins n'ont pas une forme légale, & par-là restent toujours suspectes, des hommes descendre pour la vie dans ces prisons que la loi n'ouvre pas, & où elle n'étend pas même son empire, où le malheureux est si facilement oublié, où il ne peut obtenir grace que de ceux qui ont intérêt de l'accabler, justice que de ceux qui se sont déclarés ses ennemis; de plus grands maux encore n'arrivent-ils pas, quand les allarmes sur un caractère vicieux étoient fondées, & quand elles n'ont pas obtenu ce cruel remède! Un grand crime vient d'être commis. La terreur publique élève un vaste cri de vengeance. On cherche le coupable. On trouve un membre d'une famille riche respectée, digne de l'être. A l'instant on est frappé d'une autre crainte; on est encore plus consterné, épouvanté de la vengeance que du crime. Le zèle des magistrats se rallentit, sans souvent qu'ils s'en apperçoivent; car il est aisé de se trouver des excuses sur l'omission d'un devoir qui va devenir si terrible. Tout ce qui peut émouvoir le cœur de l'homme est employé contre le cours de la justice. Le cri maternel, les prières de l'innocence, les supplications de la beauté, l'intéressante voix de l'amitié, les services, les vertus, les talens d une nombreuse famille, tout se fait entendre pour fléchir la loi, tandis que l'or coule à grands flots parmi les hommes prêts à trafiquer de leurs devoirs. Qu'arrive-t-il très-souvent? Sans qu'on sache comment, sans qu'on ait un prévaricateur à punir, le crime échappe aux recherches. D'autres fois, lors même que le coupable est entre les mains de la justice, il lui est enlevé. Plus souvent les plus touchantes supplications arrivent jusqu'au trône; & le droit de faire grace, qui ne doit pas moins tourner à l'utilité publique que la justice même, qui fut plutôt accordé à la hauteur des vues d'un prince qu'à la sensibilité de son cœur, ce droit arme dans ce moment ses propres vertus contre son devoir. Alors le peuple, qui ne trouve jamais en sa faveur ce concours de réclamations, s'apperçoit avec indignation de sa bassesse, qui fait son délaissement; il ne voit plus dans une justice si partiale que son oppression. Il se plaint, il crie, il se révolte; il voudroit bouleverser une société où c'est moins le crime que la pauvreté qui porte la sévérité des loix. D'où viennent donc de si grands désordres? d'une seule cause qui les rendra presque toujours inévitables? La loi se présente pour saisir un coupable. Mais une famille puissante par son rang, par ses richesses quelquefois par l'amour & le respect qu'on lui doit, le lui dispute avec une grande force, un grand courage; il s'agit de toute son existence civile, maintenant attachée à une seule tête. Les vertus même ici sont opposées aux vertus. On ne peut frapper sur le crime, sans frapper sur l'innocence; & la pitié affoiblit la justice dans tous les cœurs. Quand j'entends le peuple se soulever contre ces ménagemens qu'on n'a pas pour lui, j'entre dans ses raisons, dans ses sentimens; je suis prêt de mêler mes réclamations à ses emportemens. Mais si j'apperçois cette famille, je cède à ses douleurs, si je contemple toute l'étendue de son désastre, je crie grace avec elle. Le peuple lui-même, aussi variable qu'impétueux dans ses passions, n'a besoin, pour se démentir, que d'être appellé à une autre pensée par un autre spectacle. Montrez-lui cette famille que ses clameurs poursuivent, & il prendra parti pour elle contre lui-même, il la protégera de ses larmes & de ses invocations.

Voulons-nous nous attendrir, nous effrayer encore davantage? Passons à un autre spectacle; attendons que le malheur qui menace cette famille soit consommé. Je n'ai pas besoin ici pour émouvoir, des mouvemens de l'éloquence. Le simple tableau des effets que le *préjugé* a souvent produits, suffira à mon dessein. Nous sommes déjà assez heureux pour qu'il se soit adouci de lui-même; & je ne crois pas qu'il puisse encore retracer tant de cruautés. Mais voici un fait qui s'est passé il y a environ trente ans; les tendres ménagemens que l'on doit à des malheureux, & que ce discours même est destiné à rappeller, ne me permettent de nommer ni les lieux ni les personnes.

Dans une petite ville de nos provinces, une famille nombreuse, vertueuse, distinguée par différens genres de mérite, & sur-tout par son intéressante union, vivoit dans tout le bonheur que peuvent donner la bonne conscience & l'estime publique. Seulement il leur manquoit un de leurs enfans, dont le caractère sombre & ardent les avoit inquiétés dès ses plus jeunes années. Fatigué des remontrances qu'il méritoit sans cesse, des chagrins qu'il lisoit sur tous les visages, & même d'une tendresse qui l'importunoit, au lieu de le toucher, il s'étoit enfui. Toutes les recherches avoient été vaines; on crut qu'il étoit passé chez l'étranger. Un long intervalle s'écoule, sans qu'on puisse savoir s'il est mort ou vivant; & ses parens, qui le connoissoient, ne savoient laquelle de ces deux choses leur seroit plus douloureuse à apprendre : cette pensée venoit de temps en temps troubler la paix de leur vie. Au milieu d'un évènement qui les combloit de bonheur & de joie, une lettre arrive au père . . . Son fils avoit avoué son nom .... Traversant une forêt .... la misère .... la fureur ..... sa mauvaise destinée ..... il avoit volé, assassiné ..... On sait comment ces crimes sont punis. Qui est-ce qui apprenoit au père ces affreux détails? Le fermier du fisc, qui lui redemandoit prix de la procédure qui avoit conduit son fils à l'échafaud, car il a ce droit. Cette famille, abîmée dans sa douleur, a cependant le courage de la surmonter, pour échapper au sort qui la menace. Toutes les précautions nécessaires & possibles sont prises pour que le funeste secret ne pénètre pas dans la province. Hélas! tout se sait, tout se publie, & sur-tout les grands malheurs. Pour satisfaire ce besoin d'émotions fortes qui nous travaille, & pour approfondir l'impression d'un grand exemple, on laisse circuler ces épouvantables histoires; les poëtes du peuple s'en emparent, ils en étendent par-tout la renommée. Cette famille entend un jour chanter à sa porte le crime & le supplice de son fils. Il faut rendre justice au cœur humain; livré à ses premiers mouvemens, il n'est point barbare. La désolation publique égaloit presque la désolation de la famille. Mais bientôt le *préjugé* commença à agir; c'est le père, c'est le frère d'un roué, disoit-on; & la répugnance, l'aversion, l'horreur même, pénétroient bien avant dans les ames. En vain on se disoit : mais eux, ce sont de si honnêtes gens! Cette idée ne faisoit plus d'impression; il étoit établi dans cette contrée encore plus qu'ailleurs, par des exemples répétés qu'il falloit fuir, avoir en exécration une famille pareille. D'abord on se contentoit de les éviter; bientôt on redouta leur approche. Leurs amis les prioient de leur épargner la douleur de les voir; car l'amitié est souvent assez lâche pour sacrifier ses devoirs à l'opinion. On les souffroit avec peine dans l'exercice de leurs charges; une sorte de honte se peignoit sur les visages de ceux qui avoient à leur parler. Le peuple même rougissoit de leurs bienfaits. Leurs domestiques mettoient quelque chose de sombre & de méprisant dans leur service. Leurs enfans étoient repoussés par les autres enfans : cet âge imite tout ce qu'il voit faire; & son mépris est d'autant plus humiliant, qu'il est plus naïf. Il y avoit dans cette famille un jeune homme de la plus belle espérance. Obligé de quitter son corps pour venir s'abreuver de la désolation de sa famille ..... Le désespoir est encore plus violent dans la jeunesse .... il se tua; & ce nouveau malheur donna, trois jours après, la mort à sa mère. Une des femmes les plus aimées & les plus respectées, n'eut pour convoi funéraire que ses enfans, qui comptoient parmi tant d'afflictions accumulées, celle d'essuyer, au milieu de ce devoir si déchirant, les regards du public, qui semble quelquefois prendre plaisir à jouir de la consternation des malheureux. Les filles de cette famille étoient promises aux jeunes gens les plus distingués de la ville : on les eût épousées pour leur seul mérite; la fortune la plus considérable pourroit maintenant à peine leur acheter des époux, parmi les gens qui préfèrent à tout la richesse. L'un des hommes qui devoient les épouser, exalté par l'amour, osoit fouler aux pieds le *préjugé*; sa famille traita de bassesse la générosité de son cœur. Un autre sentit une passion violente s'éteindre dans son ame; ce qui prouve que le *préjugé* peut être assez puissant pour désenchanter l'amour même sur l'objet de ses adorations. Enfin, après six mois, ils sentirent qu'il n'y auroit jamais de grace pour eux devant le plus inexorable des *préjugés*, ils se bannirent. Cette famille se transplanta dans un pays très-lointain, où elle changea de nom. Elle conserva toujours sa réputation de bonté & de probité : mais elle perdit ses talens, cette activité, cette noble ambition, qui, depuis plusieurs siècles, lui avoient fait rendre à sa patrie les plus grands services, & lui avoient mérité tous les honneurs.

Toutes les familles que le *préjugé* frappe des

mêmes malheurs, ont rarement ce vif amour & cette profonde habitude de la vertu qui peuvent s'entretenir d'eux-mêmes; il en eſt peu qui puiſſent impunément en perdre les recompenſes extérieures : & voilà encore un grand danger, un grand mal public dans les effets du *préjugé*. Conſidérons bien la ſituation de ces familles qui en deviennent les victimes. Tandis que le *préjugé* les déclare infames, la loi de la confiſcation leur ôte ſouvent toute leur fortune : voilà des perſonnes de tout âge & de tout ſexe livrées à la honte & à la misère. Quel parti prendront-elles ? celui des gens ſans reſſources & ſans honneur; elles ſe jetteront dans la baſſeſſe & dans le crime. De telles loix, de telles mœurs peuvent donc enfanter des vices & des forfaits, pour avoir trop voulu les punir. Cela eſt terrible à penſer, mais cela n'eſt que trop réel. Si nous voulions ſuivre ces malheureuſes familles dans leurs diſperſions; ſi nous voyions ce que deviennent les pères & les enfans, où trouverions-nous que le ſort que nous leur avons fait les a conduits ? Faut-il révéler toutes ces triſtes vérités ? Les dernières connoiſſances que nous recevrions ſur eux, il faudroit les chercher dans les aſyles de la débauche, dans la liſte de tous ceux que la police des grandes villes ſurveille ſans ceſſe, & qu'elle ſoudoie ſouvent, & ſur tout dans les archives des punitions de la juſtice. Il eſt poſſible même que le *préjugé* & la confiſcation, en enlevant tout à une ame pure & noble, mais ſuſceptible de s'aigrir à l'excès par l'injuſtice, la précipitent dans la carrière du crime. L'oppreſſion de l'eſclavage fit trouver à Rome un de ſes plus dangereux ennemis dans le gladiateur Spartacus. Suppoſez un jeune homme plein de force & d'audace, tout-à-coup arrêté dans toutes ſes eſpérances par une pauvreté & une dégradation entière : n'eſt-il pas à craindre qu'il n'embraſſe la ſcélérateſſe, comme la reſſource de ſon deſeſpoir ? Voici ce qu'il ſe dira dans l'excès de ſon malheur & de ſon indignation : » Eſt-il un homme né ſous de plus affreux » auſpices ? Quand un fils pleure un père, » tous les cœurs s'attendriſſent, & le conſolent » par un touchant intérêt : depuis que j'ai perdu » le mien, je ſuis un objet d'horreur. Dans une » pareille infortune, les autres enfans entrent en » poſſeſſion des biens, & quelquefois des hon- » neurs qui leur ſont laiſſés : je recueille pour » tout héritage un opprobre éternel. C'eſt ainſi » que les loix & les hommes m'ont traité. J'oſai » un moment eſpérer en eux, & leur adreſſer » ma prière : Pauvre & orphelin, leur ai-je dit, » je n'ai plus que votre pitié; voyez mon inno- » cence, ma jeuneſſe, protégez-moi; donnez-moi » les moyens d'effacer la honte de mon père. » Fuis loin de nous, m'ont-ils répondu, ton » approche nous ſouilleroit. = Je vous ſouille- » rois, barbares! Non, ne craignez plus mes » plaintes, mes ſupplications. Vous ne m'avez » rien laiſſé que mon courage; je m'en ſervirai, » mais contre vous. Je ne vous dois plus rien » que haine & vengeance. J'en atteſte le ciel, » j'aimois la vertu, je voulois de la gloire, » j'en aurois fait mon bonheur. Puiſque vous » le voulez, je renonce au bonheur, à la gloire » à la vertu; je ne conſerve que mes paſſions, » je m'abandonne à elles. Je ſuis puni avant le » crime, je veux goûter tous les fruits du crime. » Mon père, toi qui m'as tracé la carrière, je » t'invoque, ſois mon génie, je me voue à tes » exemples. Leur police m'obſervera, me pour- » ſuivra ſans ceſſe : mais il eſt encore des lieux » où l'homme peut échapper à l'homme. Banni » de la ſociété, je me retrancherai dans la demeure » des bêtes féroces : là, je raſſemblerai tous » ceux que le même ſort, les mêmes beſoins, » les mêmes vœux m'auront unis; nous formerons » une ſociété qui ne connoîtra de loix que la » rapine & la fureur. Je puis tomber entre » leurs mains; mais en ſuccombant ſous leur » juſtice, je la braverai encore. Je révélerai moi- » même à ces hommes qui prononceront ma » mort, tous les crimes de ma vie, non pour » leur en témoigner du repentir, mais pour les » en charger. Sans vos loix, ſans vos mœurs, » ajouterai-je, j'aurois toujours été un homme » de bien parmi vous. S'il eſt un Dieu vengeur, » il vous doit punition comme à moi. Que mes » crimes, que mon ſupplice retombent ſur vous, » comme vous avez rejetté ſur moi le crime & » le ſupplice de mon père! »

Je cherche, Meſſieurs, ce que je pourrois répondre à ce furieux. Sans doute il n'eſt pas de malheurs & d'injuſtices qui puiſſent juſtifier un ſcélérat; celui-ci mérite toute la rigueur de nos loix, toute l'exécration de nos cœurs. Moi-même, qui ſuis ici l'avocat des infortunés, dont il fut le plus touchant, je ne puis plus lui accorder aucune pitié. Mais je gémis de voir nos loix confondues par ſes reproches; je gémis de voir marcher à l'échaffaud un homme, qui n'eſt devenu féroce, que par la ſenſibilité de ſes maux & de ſes injures; & qui paroiſſoit digne de mourir en héros pour la défenſe de ſa patrie.

PRÉSENCE *(d'eſprit)*, ſ. f. La *préſence d'eſprit*, dit M. de Vauvenargue, ſe pourroit définir une aptitude à profiter des occaſions pour parler ou pour agir. C'eſt un avantage qui a manqué ſouvent aux hommes les plus éclairés; qui demande un eſprit facile, un ſang-froid modéré, l'uſage des affaires; &, ſelon les différentes occurrences, divers avantages; de la mémoire & de la ſagacité dans la diſpute, de la ſécurité dans les périls; &, dans le monde, cette liberté de cœur, qui nous rend attentifs à tout ce qui s'y

passe, & nous tient en état de profiter de tout, &c.

PRÉSOMPTION, s. f. La *présomption* est un vice de l'esprit qui compte trop sur ses propres forces. Elle naît de l'amour-propre, & souvent de l'ignorance.

PRÉVOYANCE, s. f. La *prévoyance* est une connoissance anticipée de l'avenir, fondée sur la science des effets que doivent produire les causes physiques ou morales.

La *prévoyance* des maux est un grand art de les affoiblir lorsqu'ils arrivent : cependant il faut les prévoir comme pouvant, & non pas comme devant nécessairement arriver; de façon que la crainte de l'avenir ne trouble pas la jouissance du présent.

Avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général; quand ils sont arrivés, il faut prévoir qu'on s'en consolera. L'un rompt la première violence du coup, l'autre abrège la durée du sentiment. On s'est attendu à ce que l'on souffre; & du moins on s'épargne par-là une impatience, une révolte secrète qui ne sert qu'à aigrir la douleur. On s'attend à ne souffrir pas long-tems; & dès lors on anticipe en quelque sorte sur ce tems qui sera plus heureux; on l'avance. (*Dictionaire philosophique*).

PROBITÉ, s. f. La *probité* est l'habitude des actions utiles à la société : c'est l'observation constante des loix que nous impose la justice.

Le premier principe de la *probité*, dit M. Duclos, est l'observation des loix. Mais, indépendamment de celles qui répriment les entreprises contre la société politique, il y a des sentimens & des procédés d'usage qui font la sureté ou la douceur de la société civile, du commerce particulier des hommes, & dont l'observation est d'autant plus indispensable, qu'elle est libre & volontaire; au lieu que les loix ont pourvu à leur propre exécution. Qui n'auroit que la *probité* qu'elles exigent, seroit encore un assez malhonnête homme.

Les loix se sont prêtées à la foiblesse & aux passions, en ne réprimant que ce qui attaque ouvertement la société. Si elles étoient entrées dans le détail de tout ce qui peut la blesser indirectement, elles n'auroient pas été universellement comprises, ni par conséquent suivies : il y auroit eu trop de criminels, qu'il eût quelquefois été dur & souvent difficile de punir, attendu la proportion qui doit toujours être entre les fautes & les peines.

Les hommes venant à se polir & s'éclairer, ceux dont l'ame étoit la plus honnête ont suppléé aux loix générales, en établissant, par une convention tacite, des procédés auxquels l'usage a donné force de loi parmi les honnêtes gens. Il n'y a point, à la vérité, de punition prononcée contre les infracteurs; mais elle n'en est pas moins réelle. Le mépris & la honte en sont le châtiment; & c'est le plus sensible pour ceux qui sont dignes de le ressentir. L'opinion publique, qui exerce la justice à cet égard, y met des proportions exactes, & fait des distinctions très-fines.

On juge les hommes sur leur état, leur éducation, leur situation, leurs lumières. Il semble qu'on soit convenu de différentes espèces de *probités*, qu'on ne soit obligé qu'à celle de son état, & qu'on ne puisse avoir que celle de son esprit. On est plus sévère à l'égard de ceux qui, étant exposés à la vue, peuvent servir d'exemple, que sur ceux qui sont dans l'obscurité. Moins on exige d'un homme dont on devroit beaucoup prétendre, plus on lui fait injure. En fait de procédés, on est bien près du mépris, quand on a droit à l'indulgence.

L'opinion publique étant elle-même la peine des actions dont elle est juge, ne sauroit manquer d'être sévère sur les choses qu'elle condamne. Il y a telle action dont le soupçon fait la preuve, & la publicité le châtiment.

Pour éclaircir enfin ce qui concerne la *probité*, il s'agit de savoir si l'obéissance aux loix, & la pratique des procédés d'usage, suffisent pour constituer l'honnête homme. On verra, si l'on y réfléchit, que cela n'est pas encore suffisant pour la parfaite *probité*. En effet, on peut, avec un cœur dur, un esprit malin, un caractère féroce & des sentimens bas, avoir, par éducation, par orgueil, ou par crainte, par intérêt, avoir, dis-je, cette *probité* qui met à couvert de tout reproche de la part des hommes.

Mais il y a un juge plus éclairé, plus sévère, & plus juste que les loix & les mœurs; c'est le sentiment intérieur, qu'on appelle la *conscience*.

Les loix n'ayant pas prononcé sur des fautes autant ou plus graves en elles-mêmes que plusieurs de celles qu'elles ont condamnées, & les mœurs n'ayant pas embrassé tout ce que les loix avoient omis; il est honteux pour les hommes que chacun d'eux ait dans son cœur un juge qui défend les autres, ou qui le condamne lui-même.

Combien y a-t-il de choses tolérées dans les mœurs, & qui sont plus dangereuses que ce qu'elles ont proscrit? Doit-on regarder comme innocent un trait de satyre, ou même de plaisanterie, de la part d'un supérieur, qui porte quelquefois un coup irréparable à celui qui en est l'objet? un secours gratuit refusé par négligence à celui dont le sort en dépend? tant d'autres fautes que tout le monde sent, & qu'on s'interdit si peu?

Voilà cependant ce qu'une *probité* exacte doit s'interdire, & dont la conscience est le juge infaillible. Il y a même bien des choses condamnées par les loix, qui sont tolérées par les mœurs.

Je ne prétends point ici parler en homme religieux; la religion est la perfection, & non la base de la morale: ce n'est point en métaphysicien subtil, c'est en philosophe moral, qui ne s'appuie que sur la raison, & ne procède que par le raisonnement. Je n'ai donc pas besoin d'examiner si cette conscience est ou n'est pas un sentiment inné: il me suffit qu'elle soit une lumière acquise, & que les esprits les plus bornés aient encore plus de connoissance que les loix & les mœurs ne leur en donnent.

Cette connoissance fait la mesure de nos obligations. Nous sommes tenus à l'égard d'autrui de tout ce qu'à sa place nous serions en droit de prétendre. Les hommes ont encore droit d'attendre de nous, non seulement ce qu'ils regardent avec raison comme juste, mais ce que nous regardons nous-mêmes comme tel, quoique les autres ne l'aient ni exigé, ni prévu. Notre propre conscience fait l'étendue de leurs droits sur nous.

Plus on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir. Si l'esprit n'en inspire pas le sentiment, il suggère les procédés, & démontre l'obligation d'y satisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence sur ce sujet, supérieur à l'esprit même; c'est la sensibilité d'ame, qui donne une sotte de sagacité sur les choses honnêtes, & va plus loin que la pénétration de l'esprit seul.

On pourroit dire que le cœur a des idées qui lui sont propres.

On remarque, entre deux hommes dont l'esprit est également étendu, profond & pénétrant sur des matières purement intellectuelles, quelle supériorité gagne celui dont l'ame est sensible, sur les sujets qui sont de cette classe-là. Qu'il y a d'idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid! Les ames sensibles peuvent, par vivacité & chaleur, tomber dans des fautes que les hommes à procédés ne commettroient pas; mais elles l'emportent de beaucoup, par la quantité de biens qu'elles produisent.

Les ames sensibles ont plus d'existence que les autres: les biens & les maux se multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la société; c'est d'être persuadées des vérités dont l'esprit n'est que convaincu. La conviction n'est souvent que passive; la persuasion est active, & il n'y a de ressort que ce qui fait agir. L'esprit seul peut & doit faire l'homme de *probité*; la sensibilité fait l'homme vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les loix exigent, & que les mœurs recommandent, ce que la conscience inspire, se trouve renfermé dans cet axiome si connu, si peu développé: « Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait »: L'observation exacte & précise de cette maxime fait la *probité*. « Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait »: voilà la vertu.

Il semble au premier coup d'œil que les législateurs fussent des hommes bornés ou intéressés, qui, n'ayant pas besoin des autres, vouloient empêcher qu'on ne leur fît du mal, & se dispenser de faire du bien. Cette idée paroît d'autant plus vraisemblable, que les premiers législateurs ont été des princes, des chefs de peuples, ceux, en un mot, qui avoient le plus à perdre & le moins à gagner: aussi les loix se bornent-elles à défendre. En y faisant réflexion, nous avons vu que c'est par sagesse qu'elles en ont usé ainsi. Les mœurs ont été plus loin que les loix; mais c'est en partant du même principe. La conscience même se borne à inspirer la répugnance pour le mal. La vertu, supérieure à la *probité*, exige qu'on fasse le bien, & en inspire le desir.

La *probité* défend, & la vertu commande. On estime la *probité*, on respecte la vertu. La *probité* consiste presque dans l'inaction: la vertu agit. On doit de la reconnoissance à la vertu: on pourroit s'en dispenser à l'égard de la *probité*; parce qu'un homme éclairé, n'eût-il que son intérêt pour objet, n'a pas pour y parvenir, de moyen plus sûr que la *probité*.

Je n'ignore pas les objections qu'on peut tirer des crimes heureux. Mais je sais aussi qu'il y a différentes espèces de bonheurs; qu'on doit évaluer les probabilités du danger & du succès, les comparer avec le bonheur qu'on se propose, & qu'il n'y en a aucune dont l'espérance la mieux fondée puisse contrebalancer la perte de l'honneur, ni même le simple danger de le perdre. Ainsi, en ne faisant d'une telle question qu'une affaire de calcul, le parti de la *probité* est toujours le meilleur qu'il y ait à prendre. Il ne seroit pas difficile de faire une démonstration morale de cette vérité; mais il y a des principes qu'on ne doit pas mettre en question. Il est toujours à craindre que les vérités les plus évidentes ne contractent, par la discussion, un air de problême qu'elles ne doivent jamais avoir.

La vertu est dans le cœur. C'est un sentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité. Elle est aux actions honnêtes ce que le vice est au crime; c'est le rapport de la cause à l'effet.

En distinguant la vertu & la *probité*, en observant la différence de leur nature, il est encore nécessaire

néceſſaire, pour connoître le prix de l'une & de l'autre, de faire attention aux perſonnes, aux tems, & aux circonſtances.

Il y a tel homme dont la *probité* mérite plus d'éloges que la vertu d'un autre. Ne doit-on attendre que les mêmes actions de ceux qui ont des moyens ſi différens ? Un homme, au ſein de l'opulence, n'aura-t-il que les devoirs, les obligations de celui qui eſt aſſiégé par tous les beſoins? Cela ne ſeroit pas juſte. La *probité* eſt la vertu des pauvres ; la vertu doit être la *probité* des riches.

On rapporte quelquefois à la vertu des actions où elle a peu de part. Un ſervice offert par vanité, ou promis par foibleſſe, fait peu d'honneur à la vertu : la ſimple *probité* exige alors qu'il ſoit rendu.

On retire un homme de ſon nom d'un état malheureux, dont on pourroit partager la honte. Eſt-ce généroſité ? C'eſt tout au plus décence, ou peut-être orgueil.

D'un autre côté, on loue, & on doit louer les actes de probité où l'on ſent un principe de vertu. Un homme remet un dépôt dont il avoit ſeul le ſecret : il n'a fait que ſon devoir, puiſque le contraire ſeroit un crime ; cependant ſon action lui fait honneur, & doit lui en faire. On juge que celui qui ne fait pas le mal dans de certaines circonſtances, eſt capable de faire le bien. Dans un acte de ſimple *probité*, c'eſt la vertu qu'on loue.

Un malheureux, preſſé de beſoins, humilié par la honte de la misère, réſiſte aux occaſions les plus critiques. Un homme, dans la proſpérité, n'oublie pas qu'il y a des malheureux, les cherche & prévient leurs demandes. Je les eſtime, je les loue tous deux ; mais c'eſt le premier que j'admire.

Les éloges qu'on donne à de certaines *probités*, à de certaines vertus, ne ſont que le blâme du commun des hommes. Cependant on ne doit pas les refuſer. Il ne faut pas rétrograder avec trop de ſévérité ſur le principe des actions, quand elles tendent au bien de la ſociété. Il eſt toujours ſage & avantageux d'encourager les hommes aux actes honnêtes : ils ſont capables de prendre le pli de la vertu comme du vice.

On acquiert la vertu par la gloire de la pratiquer. Si l'on commence par amour-propre, on continue par honneur, on perſévère par habitude. Que l'homme le moins porté à la bienfaiſance vienne, par haſard, ou par un effort qu'il fera ſur lui-même, à faire quelque action de généroſité, il éprouvera enſuite une ſorte de ſatisfaction qui lui rendra une ſeconde action moins pénible ; bientôt il ſe portera de lui-même à une troiſième ; & dans peu la bonté fera ſon caractère. On contracte le ſentiment des actions qui ſe répètent.

D'ailleurs, quand on chercheroit à rapporter des actions vertueuſes à un ſyſtême d'eſprit & de conduite plutôt qu'au ſentiment, l'avantage des autres ſeroit égal, & la gloire qu'on voudroit rabaiſſer n'en ſeroit peut-être pas moindre. Heureuſe alternative, que de réduire les cenſeurs à l'admiration, au défaut de l'eſtime !

PRODIGALITÉ, ſ. f. La *prodigalité* eſt une libéralité exceſſive. Elle vient moins de la généroſité, que de l'impuiſſance de refuſer, & du deſir ardent de ſatisfaire ſes paſſions : deſir qui nous ferme les yeux ſur le prix qu'elles nous coûtent à ſatisfaire. Rarement la généroſité paſſe les bornes du pouvoir. *M. de Marivaux l'a dit* : La vertu n'eſt que libérale, le vice ſeul eſt prodigue. (*anciene Encyc.*)

PROFONDEUR, ſ. f. La profondeur eſt le terme de la réflexion, au-delà duquel on ne peut aller. La grande vivacité de l'imagination nuit à la *profondeur*, parce qu'elle nous emporte hors de nous : mais la *profondeur* n'exclut point une eſpèce de vivacité ; au contraire, il en faut pour approfondir une penſée.

La *profondeur*, dit M. de Vauvenargue, eſt le terme de la réflexion. Quiconque a l'eſprit véritablement profond doit avoir la force de fixer ſa penſée fugitive, de la retenir ſous ſes yeux pour en conſidérer le fond, & de ramener à un point une longue chaîne d'idées. C'eſt à ceux principalement qui ont cet eſprit en partage, que la netteté & la juſteſſe ſont plus néceſſaires. Quand ces avantages leur manquent, leurs vues ſont mêlées d'illuſions, & couvertes d'obſcurités. Et néanmoins, comme de tels eſprits voient toujours plus loin que les autres dans les choſes de leur reſſort, ils ſe croient auſſi bien plus proches de la vérité que le reſte des hommes. Mais ceux-ci, ne pouvant les ſuivre dans leur ſentiers ténébreux, ou remonter des conſéquences juſqu'à la hauteur des principes, ils ſont froids & dédaigneux pour cette ſorte d'eſprit qu'ils ne ſauroient meſurer.

Et même, entre les gens profonds, comme les uns le ſont ſur les choſes du monde, & les autres dans les ſciences, ou dans un art particulier, chacun préférant ſon objet, dont il connoît mieux les uſages, c'eſt auſſi de tous les côtés matière de diſſenſion.

Enfin, on remarque une jalouſie encore plus particulière entre les eſprits vifs & les eſprits profonds, qui n'ont l'un qu'au défaut de l'autre : car les uns marchant plus vîte, & les autres allant plus loin, ils ont la folie de vouloir entrer en concurrence ; &, ne trouvant point de

meſure pour des choſes ſi différentes, rien n'eſt capable de les rapprocher.

PROMESSE, ſ. f. La *promeſſe* eſt un engagement que nous contractons de faire à un autre quelqu'avantage dont nous lui donnons l'eſpérance. C'eſt par-là une ſorte de bien que nous faiſons en promettant, puiſque l'eſpérance eſt un des plus doux ; mais l'eſpérance trompée devient une affliction & une peine, & par là nous nous rendons odieux en manquant à nos *promeſſes*.

C'étoit donc un mauvais raiſonnement joint à une plus mauvaiſe raillerie que celui du roi de Syracuſe, Denis, à un joueur de luth. Il l'avoit entendu jouer avec un ſi grand plaiſir, qu'il lui avoit promis une récompenſe conſidérable pour la fin du concert. Le muſicien animé par la *promeſſe*, touche le luth avec une joie qui ranime en même tems ſon talent & ſon ſuccès. Le prince au lieu de lui donner ce qu'il avoit promis, lui dit qu'il devoit être content du plaiſir d'avoir eſpéré la récompenſe, & que cela ſeul étoit au-deſſus de ce qu'il lui pourroit donner. La plaiſanterie pour être ſupportable, auroit dû au-moins être ſuivie de la libéralité, ou plutôt de la juſtice qu'attendoit le muſicien.

Toute *promeſſe*, quand elle eſt ſérieuſe, attire un devoir d'équité. Il eſt de la juſtice de ne tromper perſonne ; & la tromperie dans le manque de parole eſt d'autant plus injuſte, qu'on étoit plus libre de ne rien promettre. Ce qui ſouleva davantage l'eſprit des Athéniens contre Démétrius Poliorcetes, eſt l'offre qu'il leur fit d'accorder à chacun des citoyens la grace particulière que le pouvoir ſouverain lui permettroit de faire. Il fut inveſti de placets, & bientôt ſur-chargé. Comme il paſſoit ſur un pont, il prit le parti, pour ſe ſoulager tout-à-coup, de jetter tous les placets dans la rivière, donnant à entendre qu'il n'y pouvoit ſuffire. La *promeſſe* effectivement ne pouvoit guère s'accomplir ; mais pourquoi avoit-il promis ?

Si avant que de donner ſa parole on y penſoit, on ne ſeroit pas dans la ſuite embarraſſé à la tenir ; il ne faut s'engager qu'avec circonſpection, quand on veut ſe dégager avec facilité.

Au reſte, quel eſt le principe des *promeſſes* vaines ou fauſſes ? ce n'eſt pas un bon cœur, comme on le ſuppoſe quelquefois, c'eſt la préſomption d'en avoir l'apparence, & de s'en donner le relief ; c'eſt un air de libéralité qui n'eſt d'aucune dépenſe ; ſouvent c'eſt l'envie de gagner les eſprits, ſans penſer à le mériter : mais la crainte de déplaire aux autres, en leur manquant de parole, empêcheroit de la donner quand on n'eſt pas ſûr de la pouvoir tenir ; & détermineroit à la tenir infailliblement quand on en a le pouvoir. C'eſt une choſe indiſpenſable, non-ſeulement dans les choſes importantes, mais encore dans les plus légères ; ce qui de ſoi n'intéreſſoit pas, intéreſſe par l'attente qu'on en a fait naître.

Cependant pour ne pas pouſſer l'obligation au-delà des bornes, il eſt à-propos d'obſerver certaines circonſtances. Il eſt certain d'abord que dans les choſes de la vie on ne veut point en promettant s'engager à des difficultés plus grandes que celles qui ſont communément attachées à la choſe promiſe ; quand ces difficultés augmentent, ou qu'il en ſurvient de particulières, on n'a pas prétendu s'engager à les ſurmonter, comme on n'a pu raiſonnablement ne les pas prévoir. Ce doit être néanmoins un motif de circonſpection, pour ne pas aiſément promettre : mais ce doit être une raiſon pour diſpenſer de l'exécution.

D'ailleurs ce qu'on appelle communément *promeſſe*, n'eſt ſouvent qu'un deſir, une diſpoſition, un projet actuel de celui qui parle ; & qui ſemble promettre. Il a la penſée, la volonté même d'effectuer ce qu'il dit, mais il n'a ni la penſée, ni la volonté de s'y engager. Le terme de *promettre* dont il ſe ſert, équivaut à celui de *prendre la réſolution ou le deſſein* : on ne laiſſe pas d'être blâmable d'y manquer ; mais c'eſt moins à un autre qu'à ſoi-même qu'on en eſt reſponſable, puiſque c'eſt plutôt *inconſidération* ou nonchalance que l'on doit ſe reprocher, qu'une infidélité ou une injuſtice. Ainſi en même tems que les autres doivent nous paſſer ces fautes, comme n'étant point ſoumiſes à leurs droits particuliers ; nous ne devons pas nous les pardonner à nous-mêmes, étant contraires à notre devoir & aux règles d'une exacte ſageſſe.

La réflexion auroit lieu ſur-tout ſi la faute devenoit habituelle ; quand elle eſt fortuite, elle eſt excuſable. Ce ſeroit être peu ſociable de trouver étrange que d'autres à notre égard ſe laiſſaſſent échapper quelqu'inatention.

Nous avons déjà obſervé que des règles ſont pour une *promeſſe* ſérieuſe. S'il s'agiſſoit, comme il arrive ſouvent, de ce qu'on promet en plaiſantant, ou en donnant à entendre qu'on le fait ſeulement pour ſe tirer d'embarras, ce qui n'eſt pas ſérieux n'étant pas un engagement, ne ſauroit être auſſi une véritable *promeſſe* ; & ceux qui la prendroient pour telle, manqueroient d'uſage dans les choſes de la vie.

Pour réduire en deux mots ce que nous avons dit ſur le ſujet des *promeſſes*, évitons deux défauts ou inconvéniens : trop de liberté à exiger des *promeſſes*, & trop de facilité à les faire : l'un & l'autre vient de foibleſſe dans l'eſprit. Les perſonnes qui aiment à ſe faire promettre, ſont les mêmes qui ſont accoutumées à demander, à

ſouhaiter, à ſentir des beſoins, & en avoir de toutes les ſortes. Rien n'eſt plus oppoſé à la vraie ſageſſe & à notre propre repos. Tous les beſoins ſont des deſirs, & par conſéquent des miſères : retranchons-les, nous n'aurons preſque jamais rien à attendre des autres pour nous le faire promettre ; nous en ſerons beaucoup plus indépendans, & eux moins importunés.

D'un autre côté, ceux qui promettent ſi aiſément, ſont diſpoſés à donner ſans trop ſavoir pourquoi. Si c'étoit en eux une vraie libéralité, elle ſeroit attentive ; car donner pour donner, ſans regle, ſans meſure, ſans motif, ce n'eſt pas vertu, c'eſt fantaiſie, ou envie de ſe faire valoir par la *promeſſe*. L'expérience fait voir que les gens ſi promts à donner ou à faire des *promeſſes* à quoi ils ne ſont point obligés, ſont les moins exacts à rendre ou à payer ce qu'ils doivent par une obligation étroite. (*anc. Encyc*).

PROPRETÉ, ſ. f. la *propreté*, dit Bacon, eſt à l'égard du corps ce qu'eſt la décence dans les mœurs, elle ſert à témoigner le reſpect qu'on a pour la ſociété & pour ſoi-même ; car l'homme doit ſe reſpecter. Il ne faut pas confondre la *propreté* avec les recherches du luxe, l'afféterie dans la parure, les parfums & les odeurs: tous ces ſoins exquis de la ſenſualité ne ſont pas même aſſez rafinés pour tromper les yeux; trop embaraſſans dans le commerce de la vie, ils décelent le motif qui les fait naître. Les parfums & les délices de la table tiennent plus du vice que de la vanité ; les ſimples plaiſirs de tempérament n'ont pas beſoin de tant d'art, ils veulent plutôt des remèdes & des antidotes. (*D. J.*)

PROSPÉRITÉ, ſ. f. état floriſſant de la perſonne ou des affaires. Les biens qui nous viennent de la *proſpérité*, ſe font ſouhaiter ; mais ceux qui viennent de l'adverſité, attirent l'admiration ; c'eſt une ſentence de Seneque, & digne d'un vrai ſtoïcien.

La vertu de la *proſpérité* eſt la tempérance ; la force eſt celle de l'adverſité : & dans la morale, la force du courage eſt la plus héroïque des vertus. La *proſpérité* n'eſt jamais ſans crainte & ſans dégoût. L'adverſité a ſes conſolations & ſes eſpérances. On remarque dans la peinture, qu'un ouvrage gai ſur un fond obſcur plaît davantage qu'un ouvrage obſcur & ſombre ſur un fond clair. Le plaiſir du cœur a du rapport à celui des yeux. La vertu eſt ſemblable aux parfums, qui rendent une odeur plus agréable quand ils ſont agités & broyés.

La *proſpérité* découvre mieux les vices, & l'adverſité les vertus. Le ſouvenir des coups les plus affreux du ſort ſe perd dans le ſein de la bonne fortune.

Il eſt bien difficile de ſavoir ſupporter la *proſpérité*. Peu de gens ignorent l'hiſtoire d'Abdalonyme, prince ſidonien iſſu du ſang royal, qui fut contraint pour vivre, de travailler à la journée chez un jardinier. Alexandre-le-Grand touché de ſa bonne mine, le remit ſur le trône de Sidon, & ajouta même une des contrées voiſines à ſes états. Ce conquérant ayant demandé au prince ſidonien comment il avoit ſupporté ſa miſère, Abdalonyme lui répondit : » je » prie le ciel que je puiſſe ſupporter de même » la grandeur ; au reſte mes bras ont fourni à » tous mes deſirs, & je n'ai jamais manqué de » rien, tant que je n'ai rien poſſédé » (*D. J.*)

L'indifférence pour le plaiſir nous aide à ſupporter la douleur : ſans un tel ſecours, l'eſprit ſe trouve accablé par un accident imprévu ; mais celui qui n'a jamais abuſé de la *proſpérité*, a toujours la conſolation de ſentir, au milieu des plus cruels déſaſtres, que leur poids n'eſt pas aggravé par le ſouvenir de ſa vie paſſée. Ciceron nous raconte un trait d'hiſtoire, qu'il avoit appris de Pompée, & qui nous donne un échantillon de la manière agréable dont les gens d'eſprit & les philoſophes de l'antiquité adouciſſoient les maux de la vie par la force de la raiſon. « Pom» pée, arrivé à Rodes & curieux de voir le » célèbre philoſophe Poſidonnius, lui rendit » viſite ; mais ſur ce qu'il le trouva détenu au » lit par la goutte, il lui marqua du chagrin de » ce qu'il ne l'entendroit pas diſcourir, à quoi » le philoſophe répondit : *Vous pouvez m'entendre*, » *& je ne ſouffrirai pas que la douleur ſoit la* » *cauſe qu'un auſſi grand homme m'ait viſité inuti-* » *lement.* Là-deſſus il ſe mit à raiſonner fort » au long ſur le dogme favori des *Stoïciens*, qui » diſent que la douleur n'eſt pas un mal ; & il » s'écria ſouvent, au milieu de ſon diſcours, » lors que la goute le tourmentoit : *O douleur*, » *douleur, tu as beau faire, tu n'avances rien ; quel-* » *que rude que tu paroiſſes, je n'avouerai jamais* « *que tu ſois un mal.*

PRUDENCE, ſ. f. La *prudence* eſt, ſelon un bel eſprit, *tellement la compagne des autres vertus que ſans elle elles perdent leur nom* : il pouvoit ajouter, *& leur nature*. Elle prépare leur route pour les y faire marcher, & elle la prépare lentement pour avancer plus vîte avec elles. On la définit plus exactement : *la vertu qui nous fait prendre des moyens pour arriver à une fin*, je ſuppoſe que l'on ſous-entend une fin *louable* ou *raiſonnable* : la fin donnant le prix à toute notre conduite, comment y auroit-il du mérite à ſavoir atteindre un but qui ne mériteroit pas d'être atteint ?

Au reſte, comme les fins diverſes qu'on peut ſe propoſer ſont infinies, ſelon une infinité de conjonctures, il faut ſe borner à parler de la *prudence* qui a en vue la fin générale de tout, qui eſt notre propre ſatisfaction jointe à celle

d'autrui : par cet endroit la ſcience de la morale n'eſt qu'une ſuite de maximes & de pratiques de *prudence*. Mais à regarder la *prudence* plus en particulier, elle tombe ſur l'uſage que nous devons faire de notre intelligence, & de l'attention de notre eſprit, pour prévenir le repentir en chacune des démarches ou des entrepriſes de la vie. On peut utilement obſerver à ce ſujet les regles ſuivantes, ou par rapport à ſoi, ou par rapport aux autres.

Par rapport à ſoi, toute *prudence* étant pour arriver à une fin, il faut en chaque affaire nous propoſer un but digne de notre ſoin; c'eſt ce qui fixe les vues & les deſirs de l'ame, pour la mettre dans une route certaine qu'elle ſuive avec conſtance; ſans quoi demeurant flottante & inquiette, quelque choſe qui lui arrive, elle n'eſt point contente; parce que deſirant ſans être déterminée à un objet qui mérite ſa détermination, elle n'obtient point ce qu'elle a dû vouloir, pour arriver au repos d'eſprit.

En ſe propoſant une fin telle que nous l'avons dite, il eſt encore plus important d'examiner s'il eſt en notre pouvoir de l'atteindre. La témérité commune parmi les hommes, leur fait haſarder mille ſoins, du ſuccès deſquels ils ne peuvent raiſonnablement ſe répondre. Cependant leur eſpérance ayant augmenté à proportion de leurs ſoins, ils ne font par-là que ſe préparer un plus grand déplaiſir, ne pouvant dans la ſuite atteindre à l'objet dont ils ont laiſſé flatter leurs deſirs; c'eſt ce qui attire les plus grands chagrins de la vie. Les obſtacles qu'on n'a pas prévus, & qui ne ſe peuvent ſurmonter, cauſent des maux plus grands, que tout l'avantage qu'on avoit en vue de ſe procurer.

La troiſième règle de *prudence* eſt d'appliquer à l'avenir l'expérience du paſſé; rien ne reſſemble plus à ce qui ſe fera que ce qui s'eſt déjà fait. Quelque nouveauté qu'on apperçoive dans les conjonctures particulières de la vie, les reſſorts & les événemens ſont les mêmes par rapport à la conduite. C'eſt toujours de l'inconſtance & de l'infidélité qui en ſont les traits les plus marqués; de l'ingratitude & du repentir qui en ſont les effets ordinaires; des paſſions qui en ſont la cauſe; une joie trompeuſe & un faux bonheur qui en ſont l'amorce. Ainſi dans les choſes qui ſont de conſéquence, il faut ſe préparer des reſſources, & les reſſources qu'on ſe préparera ſe trouveront d'un plus fréquent uſage, que le ſuccès dont on pouvoit ſe flatter.

Une quatrième maxime eſt d'apporter tellement à ce qu'on fait toute ſon application, qu'au même tems on reconnoiſſe qu'avec cela on ſe peut tromper, ce qui tenant comme en bride l'orgueil de l'ame, préviendra auſſi l'aveuglement que donne une trop grande confiance, & le déplaiſir de voir ſa préſomption confondue par les événemens.

Les regles de *prudence* par rapport aux autres, ſont principalement de ne s'entremettre des affaires d'autrui que le moins qu'il eſt poſſible, par la difficulté de les finir au gré des intéreſſés. Ils ont ſouvent des vues cachées & oppoſées à elles-mêmes que l'on ne peut atteindre, ni ſouvent démêler. On ſait néanmoins ce que la charité & le bon cœur exigent à ce ſujet; mais la *prudence* ſemble demander en même tems qu'on ne s'ingere point dans les affaires d'autrui, à moins qu'un devoir évident ne l'exige, ou que nous n'y ſoyons directement appellés par les intéreſſés.

Quand nous ſerons engagés à entrer dans ce qui les touche, nous devons leur donner à comprendre que nous agiſſons uniquement par condeſcendance à leur volonté, ſans leur répondre du ſuccès; mais ſur-tout lorſqu'on s'apperçoit que par leur faute; ou par d'autres conjonctures on leur devient ſuſpect, on ne peut trop tôt prendre le parti de quitter le ſoin de ce qui les touche, quelque ſervice qu'on pût leur rendre d'ailleurs; on s'expoſeroit à leur donner plus de mécontentement que de ſatisfaction.

PRUDERIE, ſ. f. imitation grimacière de la ſageſſe. Il y a, dit la Bruyere, une fauſſe modeſtie qui eſt vanité; une fauſſe gloire, qui eſt légèreté; une fauſſe grandeur, qui eſt petiteſſe; une fauſſe vertu, qui eſt hypocriſie; une fauſſe ſageſſe, qui eſt *pruderie*.

Une femme prude paye de maintien & de paroles; une femme ſage paye de conduite: celle-là ſuit ſon humeur & ſa complexion; celle-ci ſa raiſon & ſon cœur. L'une eſt ſérieuſe & auſtere, l'autre eſt dans les diverſes rencontres préciſément ce qu'il faut qu'elle ſoit. La première cache des foibles ſous de plauſibles dehors; la ſeconde couvre un riche fonds ſous un air libre & naturel. La *pruderie* contraint l'eſprit, ne cache ni l'âge ni la laideur; ſouvent elle les ſuppoſe. La ſageſſe au contraire pallie les défauts du corps, annoblit l'eſprit, ne rend la jeuneſſe que plus piquante, & la beauté que plus périlleuſe. (*D. J.*)

PUDEUR, ſ. f. c'eſt une honte naturelle, ſage & honnête, une crainte ſecrette, un ſentiment pour les choſes qui peuvent apporter de l'infâmie. Les femmes qui n'ont plus que le reſte d'une *pudeur* ébranlée, ne font que de foibles efforts pour leur défenſe. Celles qui ont effacé de leur front juſqu'aux moindres traces de *pudeur*, l'éteignent bientôt entièrement dans le fond de leur ame, & dépoſent ſans retour le voile de l'honnêteté. La *pudeur* au contraire, fait paſſer

une femme qui en eſt remplie, par-deſſus les outrages attentés contre ſon honneur ; elle aime mieux ſe taire ſur ceux qui l'ont outragée, lorſqu'elle n'en peut parler qu'en mettant au jour des actions & des expreſſions qui ſeules allarment ſa vertu.

L'idée de la *pudeur* n'eſt point une chimère, un préjugé populaire, une tromperie des loix & de l'éducation. Tous les peuples ſe ſont également accordés à attacher du mépris à l'incontinence des femmes ; c'eſt que la nature a parlé à toutes les nations. Elle a établi la défenſe, elle a établi l'attaque, & ayant mis des deux côtés des deſirs, elle a placé dans l'un la témérité, & dans l'autre la honte. Elle a donné aux individus pour ſe conſerver de longs eſpaces de tems, & ne leur a donné pour ſe perpétuer que des momens ! Quelles armes plus douces que la *pudeur*, eût pû donner cette même nature au ſexe qu'elle deſtinoit à ſe défendre ?

Les deſirs ſont égaux, diſent les diſciples d'Antiſthène ; mais, répond M. Rouſſeau, y a-t-il de part & d'autres mêmes raiſons de les ſatisfaire ? Que deviendroit l'eſpèce humaine, ſi l'ordre de l'attaque & de la défenſe étoit changé ? l'aſſaillant choiſiroit au haſard des tems où la victoire ſeroit impoſſible ; l'aſſailli ſeroit laiſſé en paix, quand il auroit beſoin de ſe rendre, & pourſuivi ſans reiâche il ſeroit trop foible pour ſuccomber ; enfin le pouvoir & la volonté toujours en diſcorde, ne laiſſant jamais partager les deſirs, l'amour ne ſeroit plus le ſoutien de la nature, il en ſeroit le deſtructeur & le fléau.

Si les deux ſexes avoient également fait & reçu les avances, la vaine importunité n'eût point été ſauvée ; des feux toujours languiſſans dans une ennuyeuſe liberté, ne ſe fuſſent jamais irrités ; le plus doux de tous les ſentimens eût à peine effleuré le cœur humain, & ſon objet eût été mal rempli. L'obſtacle apparent qui ſemble éloigner cet objet, eſt au fond ce qui le rapproche. Les deſirs voilés par la honte, n'en deviennent que plus ſéduiſans ; en les gênant, la *pudeur* les enflamme ; ſes craintes, ſes détours, ſes réſerves, ſes timides aveux, ſa tendre & naive fineſſe, diſent mieux ce qu'elle croit taire, que la paſſion ne le dit ſans elle ; c'eſt elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour poſſede en effet ce que la ſeule *pudeur* lui diſpute ; ce mélange de foibleſſe & de modeſtie, le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'eſt ainſi qu'il jouit à la fois de ſes privations & de ſes plaiſirs.

Pourquoi, réplique-t-on, ce qui n'eſt pas honteux à l'homme le ſeroit-il à la femme ? pourquoi l'un des deux ſexes ſe feroit-il un crime de ce que l'autre ſe croit permis ? Je réponds encore avec M. Rouſſeau, que les conſéquences ne ſont pas les mêmes des deux côtés. Les auſtères devoirs de la femme dérivent de ce point qu'un enfant doit avoir un pere. J'ajoute enfin qu'ainſi l'a voulu la nature ; c'eſt un crime d'étouffer ſa voix.

S'il eſt vrai que l'honnêteté eſt la crainte ſecrette de l'ignominie, & qu'en même-tems preſque toutes les nations du monde anciennes & modernes ont cru devoir obſerver les regles de l'honnêteté & de la *pudeur*, il ſeroit bien abſurde de les violer dans la punition des crimes, qui doit toujours avoir pour objet le retabliſſement de l'ordre.

Les orientaux qui ont expoſé des femmes à des éléphans dreſſés pour un abominable genre de ſupplices, ont-ils voulu faire violer la loi par la loi ?

Un ancien uſage des Romains défendoit de faire mourir les filles qui n'étoient pas nubiles. Tibere trouva l'expédient de les faire violer par le bourreau avant que de les envoyer au ſupplice ; tyran ſubtil & cruel, il détruiſoit les mœurs pour conſerver les coutumes.

Lorſque la magiſtature japonnoiſe a fait expoſer dans les places publiques les femmes nues, & les a obligées de marcher à la maniere des bêtes, elle a fait frémir la *pudeur* ; mais lorſqu'elle a voulu contraindre une mere, lorſqu'elle a voulu contraindre un fils... elle a fait frémir la nature.

Il y a d'autres pays où par le climat, le phyſique de l'amour a preſque une force invincible, l'attaque y eſt ſûre, la réſiſtance nulle. C'eſt ainſi que les choſes ſe paſſent à Patane, à Bantam, & dans les petits royaumes de Guinée. Quand les femmes, dit M. Smith, y rencontrent un homme, elles le ſaiſiſſent, & le menacent de le dénoncer à leur mari, s'il les mépriſe, mais dans ce pays-là, les deux ſexes ont perdu juſqu'à leurs propres lois. Il eſt heureux de vivre dans nos régions tempérées, où le ſexe qui a le plus d'agrément embellit la ſociété, & où les femmes pudiques ſe réſervant aux plaiſirs d'un ſeul, ſervent encore à l'amuſement de tous. Barbeyrac. *Eſprit des lois*. J. J. Rouſſeau. (*D. J.*)

RAGE, (*Paſſion*). C'eſt l'excès de certaines paſſions violentes, telles que l'amour, la haine, la colere. On aime & l'on hait à la *rage*. Il y a des hommes qui dans la colere reſſemblent à des enragés. Le mot *rage* s'applique encore à certains penchans outrés & malheureux. On dit d'un mauvais poëte qu'il a la *rage* de faire des vers, de les réciter. Il a la *rage* de parler de cette affaire, qu'il n'entend point.

RAILLERIE, ſ. f. diſcours quelquefois innocent, & très-ſouvent condamnable. Un bel eſprit du ſiecle dernier, comparoit les *railleries* innocentes à des éclairs qui éblouiſſent

ſans brûler. La *raillerie* piquante offenſe plus que la médiſance, parce qu'elle porte deux coups à la fois, l'un à l'honneur, l'autre à l'amour propre; elle flétrit & deconcerte; le tour malicieux qu'elle emploie, ajoute preſque toujours au chagrin qu'on éprouve d'être taxé d'un travers ou d'un défaut qu'on veut cacher. On aimeroit mieux être décrié dans l'abſence, que d'eſſuyer des plaiſenteries en face. Quelque ſpirituelle que ſoit la *raillerie*; ſon uſage n'eſt preſque jamais bien placé. Elle ne peut s'exercer que ſur ceux que l'âge ou le caractere ont mis au-deſſus de nous, ſur ceux qui ſont au-deſſous, parce que l'eminence du rang ſe trouve à couvert de la repartie, & rarement ſur nos egaux; ſi on ſe la permet dans ce dernier cas, elle doit être très-ſobre, très-délicate, très-modérée, & ne toucher qu'à des fautes légères, à des foibleſſes permiſes, ou à des défauts dont on puiſſe ſoi-même plaiſanter; autrement, c'eſt un jeu trop dangereux à jouer. On ſait les raiſons de la haine implacable de la ducheſſe de Montpenſier contre Henri III. Elle ne lui pardonna jamais ſes *railleries*, & porta, dit Brantome, « ſa bonne » part de matieres d'inventions de ſon gentil « eſprit, & du travail de ſon corps, à bâtir » la funeſte ligue, qui fit périr ce prince, qu'après » avoir bâti cette ligue, jouant un jour à la prime, » ainſi qu'on lui diſoit qu'elle mêlat bien les » cartes, elle répondit, devant beaucoup de » gens; je les ai ſi bien mêlées, qu'elles ne ſe » ſauroient mieux mêler ni démêler. (*D. J.*)

S'il y a des occaſions où la *raillerie* peut être permiſe, c'eſt principalement lorſqu'elle renferme une ſatyre ingénieuſe & délicate d'un vice ou d'un ridicule: voici un trait qui rappelle en effet le plus ſublime uſage que l'on ait fait jamais de l'ironie.

Barnevelt, célebre penſionnaire de la Hollande, ayant embraſſé le parti oppoſé à celui de Maurice, prince d'Orange, on l'accuſa d'avoir voulu livrer le pays aux eſpagnols, & il eut la tête tranchée à l'âge de 72 ans: les juges qui le condamnerent à mort eurent chacun 2400 florins. Quelque tems après cette injuſte exécution, un célebre avocat dit à l'un des juges: « On dit » de vous deux choſes que je ne ſaurois croire; » la premiere que vous n'avez guere d'eſprit; » la deuxième que vous êtes avare: la premiere » ne ſauroit être vraie, car vous avez ſu trouver le penſionnaire coupable d'un crime digne » de mort, ce que les plus habiles juriſconſultes n'ont pu faire; la deuxième n'eſt pas » moins fauſſe, car vous avez aidé, pour 2400 » florins, à rendre une ſentence que je n'aurois » pas voulu rendre pour tous les biens du » monde ». (*C*).

RECONNOISSANCE, ſ. f. c'eſt un acte excellent de bienveillance envers ceux qui ſe ſont montrés bienfaiſans envers nous, & cet acte nous excite fortement à rendre la pareille autant que nous le pouvons, mais toujours ſans donner aucune atteinte au bien public. Si vous aimez mieux une définition plus courte & moins philoſophique, la *reconnoiſſance* eſt le ſentiment d'un bienfait qu'on a reçu.

Ce ſentiment attache fortement au bienfaiteur avec le deſir de lui en donner des preuves par des effets ſenſibles, ou du-moins d'en chercher les occaſions.

Il ne faut point confondre ce ſentiment noble & pur avec une adulation ſervile, qui n'eſt autre choſe qu'une demande déguiſée. On ne voit que trop ſouvent de ces bas adulateurs toujours avides, jamais honteux de recevoir, ſe paſſionnant ſans rien ſentir, & prodiguant des éloges pour obtenir de nouvelles faveurs. Leurs propos, leurs tranſports, leurs panégyriques annoncent la fauſſeté. La *reconnoiſſance*, de même que l'amour, ne s'exprime peut-être jamais de ſi mauvaiſe grace que quand elle eſt véritable.

» Les branches d'un arbre, dit le Bramine » inſpiré, rendent à la racine la ſève qui les » nourit; les fleuves rapportent à la mer les » eaux qu'ils en ont empruntées. Tel eſt l'homme » *reconnoiſſant*: il rappelle à ſon eſprit les ſervices » qu'il a reçus, il chérit la main qui lui fait » du bien; & s'il ne peut le rendre, il en » conſerve précieuſement le ſouvenir. Mais ne » reçois rien de l'orgueil ni de l'avarice; la » vanité de l'un te livre à l'humiliation, & la » rapacité de l'autre n'eſt jamais contente du » retour quel qu'il puiſſe être ».

Je veux même que la *reconnoiſſance* coûte à un cœur, c'eſt-à-dire, qu'il le l'impoſe avec peine, quoiqu'il la reſſente avec plaiſir, quand il s'en eſt une fois chargé. Il n'y a point d'hommes plus reconnoiſſans que ceux qui ne ſe laiſſent pas obliger par tout le monde; ils ſavent les engagemens qu'ils prennent, & ne veulent s'y ſoumettre qu'à l'égard de ceux qu'ils eſtiment. On n'eſt jamais plus empreſſé à payer une dette que lorſqu'on l'a contractée avec répugnance, & l'honnête-homme qui n'emprunte que par néceſſité gémiroit d'être inſolvable.

Comme les principes des bienfaits ſont fort différens, la *reconnoiſſance* ne doit pas être toujours de la même nature. Quels ſentimens, dit très-bien M. Duclos, dois-je à celui qui par un mouvement d'une pitié paſſagère n'a pas cru devoir refuſer une parcelle de ſon ſuperflu à un beſoin très-preſſant? Que dois-je à celui qui, par oſtentation ou par foibleſſe, exerce ſa prodigalité ſans acception de perſonne, ſans diſtinction de mérite ou d'infortune? à celui qui par inquiétude, par un beſoin machinal d'agir, d'intriguer, de s'en-

tremettre, offre à tout le monde indifféremment ſes démarches, ſes ſollicitations & ſon crédit? Mais une *reconnoiſſance* légitime & bienfondée emporte beaucoup de goût & d'amitié pour les perſonnes qui nous obligent par choix, par grandeur d'ame & par pure généroſité. On s'y livre tout entier, car il n'y a guère au monde de plus bel excès que celui de la *reconnoiſſance*. On y trouve une ſi grande ſatisfaction, qu'elle peut ſeule ſervir de récompenſe.

La pratique de ce devoir n'eſt point pénible comme celle des autres vertus; elle eſt au contraire ſuivie de tant de plaiſir, qu'une ame noble s'y abandonneroit toujours avec joie, quand même elle ne lui ſeroit pas impoſée: ſi donc les bienfaiteurs ſont ſenſibles à la *reconnoiſſance*, que leurs bienfaits cherchent le mérite, parce qu'il n'y a que le mérite qui ſoit véritablement reconnoiſſant. (*D. J.*)

REFUS, ſ. m. dénégation de quelque choſe qu'on demande. Les *refus* peuvent être offenſans, fâcheux, injurieux, civils, honnêtes, & même obligeans; leur différence provient de l'aſſaiſonnement qu'on y met. La penſée de Pline le jeune n'eſt que trop ſouvent vraie. « Telle » eſt, dit-il, la diſpoſition du cœur humain; » vous détruiſez vos premiers bienfaits, ſi vous » ne les ſoutenez par de ſeconds: obligez cent » fois, refuſez une, le *refus* ſeul reſtera dans » l'eſprit ». Cependant un *refus* tempéré par toutes ſortes d'adouciſſemens, ne choque point les perſonnes raiſonnables; & l'on ne s'offenſe point d'un *refus* de vertu, dit Montagne. (*D. J.*)

RELIGION NATURELLE, la *religion naturelle* conſiſte dans l'accompliſſement des devoirs qui nous lient à la divinité. Je les réduis à trois, à l'amour, à la reconnoiſſance & aux hommages. Pour ſa bonté je lui dois de l'amour, pour ſes bienfaits de la reconnoiſſance, & pour ſa majeſté des hommages.

Il n'eſt point d'amour déſintéreſſé. Quiconque a ſuppoſé qu'on puiſſe aimer quelqu'un pour lui-même, ne ſe connoiſſoit guere en affection. L'amour ne naît que du rapport entre deux objets, dont l'un contribue au bonheur de l'autre. Laiſſons le quiétiſte aimer ſon Dieu, à l'inſtant même que ſa juſtice inexorable le livre pour toujours à la fureur de flammes, c'eſt pouſſer trop loin le rafinement de l'amour divin. Toutes les perfections de Dieu, dont il ne réſulte rien pour notre avantage peuvent bien nous cauſer de l'admiration & nous imprimer du reſpect, mais elles ne peuvent pas nous inſpirer de l'amour. Ce n'eſt pas préciſément parce qu'il eſt tout puiſſant, parce qu'il eſt grand, parce qu'il eſt ſage que je l'aime, c'eſt parce qu'il eſt bon, parce qu'il m'aime lui-même, & m'en donne des témoignages à chaque inſtant. S'il ne m'aimoit pas, que me ſerviroit ſa toute-puiſſance, ſa grandeur, ſa ſageſſe? Tout lui ſeroit poſſible, mais il ne feroit rien pour moi. Sa ſouveraine majeſté ne ſerviroit qu'à me rendre vil à ſes yeux, il ſe plairoit à écraſer ma petiteſſe du poids de ſa grandeur; il ſauroit les moyens de me rendre heureux; mais il les négligeroit. Qu'il m'aime au-contraire, tous ſes attributs me deviennent précieux, ſa ſageſſe prend des meſures pour mon bonheur, ſa toute-puiſſance les exécute ſans obſtacles, ſa majeſté ſuprême me rend ſon amour d'un prix infini.

Mais eſt-il bien conſtant que Dieu aime les hommes? Les faveurs ſans nombre qu'il leur prodigue ne permettent pas d'en douter, mais cette preuve trouvera ſa place plus bas. Employons ici d'autres argumens. Demander ſi Dieu aime les hommes, c'eſt demander s'il eſt bon, c'eſt mettre en queſtion s'il exiſte, car comment concevoir un Dieu qui ne ſoit pas bon? Un bon prince aime ſes ſujets, un bon père aime ſes enfans, & Dieu pourroit ne pas aimer les hommes? Dans quel eſprit un pareil ſoupçon peut-il naître, ſi ce n'eſt dans ceux qui font de Dieu un être capricieux & barbare, qui ſe joue impitoyablement du ſort des humains? Un tel Dieu mériteroit notre haine & non notre amour.

Dieu, dites-vous, ne doit rien aux hommes. Soit. Mais il ſe doit à lui-même; il faut indiſpenſablement qu'il ſoit juſte & bienfaiſant. Ses perfections ne ſont point de ſon choix, il eſt néceſſairement tout ce qu'il eſt, il eſt le plus parfait de tous les êtres, ou il n'eſt rien. Mais je connois qu'il m'aime, par l'amour que je ſens pour lui, c'eſt parce qu'il m'aime qu'il a gravé dans mon cœur ce ſentiment, le plus précieux de ſes dons. Son amour eſt le principe d'union, comme il en doit être le motif.

Dans le commerce des hommes l'amour & la reconnoiſſance ſont deux ſentimens diſtincts. On peut aimer quelqu'un ſans en avoir reçu des bienfaits, on peut en recevoir des bienfaits ſans l'aimer, ſans être ingrat; il n'en eſt pas de même par rapport à Dieu. Notre reconnoiſſance ne ſauroit aller ſans amour, ni notre amour ſans reconnoiſſance, parce que Dieu eſt tout-à-la fois un être aimable & bienfaiſant. Vous ſavez gré à votre mère de vous avoir donné le jour, à votre père de pourvoir à vos beſoins, à vos bienfaiteurs de leurs ſecours généreux, à vos amis de leur attachement; or Dieu ſeul eſt véritablement votre mère, votre père, votre maître, votre bienfaiteur & votre ami; & ceux que vous honorez de ces noms ne ſont, à proprement parler, que les inſtrumens de ſes bontés ſur vous. Pour vous en convaincre, conſidérez-le ſous ces différens rapports.

Que fait une mère pour l'enfant qui naît d'elle ? C'eſt Dieu qui fait tout. Lorſqu'il poſoit la terre & les cieux ſur leurs fondemens, il avoit dès-lors cet enfant en vue, & le diſpoſoit déjà à la longue chaîne d'événemens qui devoit ſe terminer à ſa naiſſance. Il faiſoit plus, il le créoit en pétriſſant le limon dont il forma ſon premier père. L'inſtant eſt venu de faire éclore ce germe. C'eſt dans le ſein d'une telle mère qu'il lui a plu de le placer, lui même a pris ſoin de le fomenter & de le développer.

Dieu eſt le père de tous les hommes, bien plus que chaque homme en particulier ne l'eſt de ſes enfans. Choiſiſſons le plus tendre & le plus parfait de tous les pères. Mais qu'eſt-il auprès de Dieu ? Lorſqu'un père veille à la conſervation de ſon fils, c'eſt Dieu qui le conſerve ; lorſqu'il s'applique à l'inſtruire, c'eſt Dieu qui lui ouvre l'intelligence ; lorſqu'il l'entretient des charmes de la vertu, c'eſt Dieu qui la lui fait aimer.

Si nous mettons en comparaiſon avec la vérité éternelle d'où procèdent toutes nos connoiſſances, les maîtres qui nous guident & qui nous inſtruiſent, ſoutiendront-ils mieux le parallele ? Ce n'eſt ni au travail de ceux qui nous enſeignent, ni à nos propres travaux que nous devons la découverte des vérités ; Dieu les a rendues communes à tous les hommes : chacun les poſſède & peut ſe les rendre préſentes, il n'eſt beſoin pour cet effet que d'y réfléchir. S'il en eſt quelques-unes de plus abſtraites, ce ſont des tréſors que Dieu a cachés plus avant que les autres, mais qui ne viennent pas moins de lui, puiſqu'en creuſant nous les trouverons au fond de notre ame, & que notre ame eſt ſon ouvrage. L'ouvrier fouille la mine, le phyſicien dirige ſes opérations, mais ni l'un ni l'autre n'ont fourni l'or qu'elle enferme.

S'il eſt quelqu'un qui ait diſputé à Dieu le titre de bienfaiteur, il ne faut pas ſe mettre en devoir de le combattre. La lumière dont il jouit, l'air qu'il reſpire ; tout ce qui contribue à ſa conſervation & à ſes plaiſirs, les cieux, la terre, la nature entière deſtinés à ſon uſage, dépoſent contre lui & le confondent aſſez. Il ne penſe lui-même, ne parle, & n'agit que parce que Dieu lui en a donné la faculté ; & ſans cette providence contre laquelle il s'élève, il ſeroit encore dans le néant, & la terre ne ſeroit pas chargée du poids importun d'un ingrat.

Tout ce que fait un ami pour la perſonne ſur qui s'eſt fixée ſon affection, c'eſt de l'aimer, de lui vouloir du bien & de lui en faire. Or, c'eſt ce que nous venons de prouver de Dieu par rapport à nous. Mais que cette qualité d'ami ſi tendre & ſi flatteuſe pour nous, ne diminue rien du reſpect infini que nous doit inſpirer l'idée de ſa grandeur ſuprême. Moins dédaigneux que les monarques de la terre, ami de ſes ſujets, il veut que ſes ſujets ſoient les ſiens ; mais il ne leur permet pas d'oublier qu'il eſt leur ſouverain-maître, & c'eſt à ce titre qu'il exige leurs hommages.

Ce n'eſt pas préciſément parce que Dieu eſt grand que nous lui devons des hommages, c'eſt parce que nous ſommes ſes vaſſaux, & qu'il eſt notre ſouverain-maître. Dieu ſeul poſſède ſur le monde entier un domaine univerſel, dont celui des rois de la terre, n'eſt tout-au-plus que l'ombre. Ceux-ci tiennent leur pouvoir, au-moins dans l'origine, de la volonté des peuples. Dieu ne tient ſa puiſſance que de lui-même. Il a dit, que le monde ſoit fait, & le monde a été fait. Voilà le titre primordial de ſa royauté. Nos rois ſont maîtres des corps, mais Dieu commande aux cœurs. Ils font agir, mais il fait vouloir : autant ſon empire ſur nous eſt ſupérieur à celui de nos ſouverains, autant lui devons-nous rendre de plus profonds hommages. Ces hommages dûs à Dieu, ſont ce qu'on appelle autrement *culte* ou *religion*. On en diſtingue de deux ſortes, l'un intérieur, & l'autre extérieur. L'un & l'autre eſt d'obligation. L'intérieur eſt invariable ; l'extérieur dépend des mœurs, des tems & de la religion.

Le culte intérieur réſide dans l'ame, & c'eſt le ſeul qui honore Dieu. Il eſt fondé ſur l'admiration qu'excite en nous l'idée de ſa grandeur infinie, ſur le reſſentiment de ſes bienfaits & l'aveu de ſa ſouveraineté. Le cœur pénétré de ces ſentimens les lui exprime par des extaſes d'admiration, des ſaillies d'amour, & des proteſtations de reconnoiſſance & de ſoumiſſion. Voilà le langage du cœur, voilà ſes hymnes, ſes prieres, ſes ſacrifices. Voilà ce culte dont il eſt capable, & le ſeul digne de la divine majeſté. C'eſt auſſi celui que J. C. eſt venu ſubſtituer aux cérémonies judaïques, comme il paroît par cette belle réponſe qu'il fit à une femme ſamaritaine, lorſqu'elle lui demanda, ſi c'étoit ſur la montagne de Sion ou ſur celle de Séméron qu'il falloit adorer : « le tems vient, » lui dit-il, que les vrais adorateurs adoreront » en eſprit & en vérité ».

On objecte que Dieu eſt infiniment au-deſſus de l'homme, qu'il n'y a aucune proportion entr'eux, que Dieu n'a pas beſoin de notre culte, qu'enfin ce culte d'une volonté bornée eſt indigne de l'Etre infini & parfait. Qui ſommes-nous, diſent ces téméraires raiſonneurs, qui fondent leur reſpect pour la divinité ſur l'anéantiſſement de ſon culte ? Qui ſommes-nous pour oſer croire que Dieu deſcende juſqu'à nous faire part de ſes ſecrets, & penſer qu'il s'intéreſſe à nos vaines opinions ? Vils atomes que nous

nous ſommes en ſa préſence, que lui font nos hommages ? Quel beſoin a-t-il de notre culte ? Que lui importe de notre ignorance, & même de nos mœurs ? Peuvent-elles troubler ſon repos inaltérable, ou rien diminuer de ſa grandeur & de ſa gloire ? S'il nous a faits, ce n'a été que pour exercer l'énergie de ſes attributs, l'immenſité de ſon pouvoir, & non pour être l'objet de nos connoiſſances. Quiconque juge autrement eſt ſéduit par ſes préjugés, & connoît auſſi peu la nature de ſon être propre, que celle de l'Etre ſuprême. Ainſi, la religion qui ſe flatte d'être le lien du commerce entre deux êtres ſi infiniment diſproportionnés, n'eſt à le bien prendre qu'une production de l'orgueil & de l'amour effréné de ſoi-même. Voici la réponſe.

Il y a un Dieu, c'eſt à-dire, un être infiniment parfait ; cet Etre connoît l'étendue ſans bornes de ſes perfections. A part qu'il eſt juſte, car la juſtice entre dans la perfection infinie, il doit un amour infini à l'infinité de ſes perfections, ſon amour ne peut même avoir d'autre objet qu'elles. J'en conclus d'abord que s'il a fait quelque ouvrage hors de lui, il ne l'a fait que pour l'amour de lui, car telle eſt ſa grandeur qu'il ne ſauroit agir que pour lui ſeul, & comme tout vient de lui, il faut que tout ſe termine & retombe à lui, autrement l'ordre ſeroit violé. J'en conclus en ſecond lieu, que l'Etre infiniment parfait, puiſqu'il a tiré les hommes du néant, ne les a créés que pour lui, car s'il agiſſoit ſans ſe propoſer de fin, comme il agiroit d'une façon aveugle, ſa ſageſſe en ſeroit bleſſée ; & s'il agiſſoit pour une fin moins noble, moins haute que lui, il s'aviliroit par ſon action même & ſe dégraderoit. Je vais plus loin. Cet Etre ſuprême, à qui nous devons l'exiſtence, nous a faits intelligens & capables d'aimer. Il eſt donc vrai encore qu'il veut, & qu'il ne peut ne pas vouloir, d'une part, que nous employions notre intelligence à le connoître & à l'admirer ; de l'autre, que nous employions notre volonté & à l'aimer, & à lui obéir. L'ordre demande que notre intelligence ſoit réglée, & que notre amour ſoit juſte. Par conſéquent il eſt néceſſaire que Dieu, ordre eſſentiel & juſtice ſuprême, veuille que nous aimions ſa perfection infinie plus que notre perfection finie. Nous ne devons nous aimer qu'en nous rapportant à lui, & ne réſerver pour nous qu'un amour, foible ruiſſeau de celui dont la ſource doit principalement & inépuiſablement ne couler que pour lui. Telle eſt la juſtice éternelle que rien ne peut obſcurcir, la proportion inviolable que rien ne peut altérer ni déranger. Dieu ſe doit tout à lui-même, je me dois tout à lui, & tout n'eſt pas trop pour lui. Ces conſéquences ne ſont ni arbitraires, ni forcées, ni tirées de loin. Mais auſſi prenez garde, ces fondemens une fois poſés, l'édifice de la religion s'élève tout ſeul, & demeure inébranlable. Car dès que l'Etre infini doit ſeul épuiſer notre adoration & nos hommages, dès qu'il doit d'abord avoir tout notre amour, & qu'enſuite cet amour ne doit ſe répandre ſur les créatures qu'à proportion & ſelon les degrés de perfection qu'il a mis en eux, dès que nous devons une ſoumiſſion ſans réſerve à celui qui nous a faits, tout d'un coup la *religion* s'enfante dans nos cœurs ; car elle n'eſt eſſentiellement & dans ſon fond qu'adoration, amour & obéiſſance.

Préſentons le même raiſonnement ſous une autre forme. Quels ſont les devoirs les plus généraux de la *religion* ? C'eſt la louange, c'eſt l'amour, c'eſt l'action de graces, c'eſt la confiance & la priere. Or, je dis que l'exiſtence de Dieu ſuppoſée, il ſeroit contradictoire de lui refuſer le culte renfermé dans ces devoirs. Si Dieu exiſte, il eſt le ſouverain maître de la nature, & la perfection ſuprême. Il nous a faits ce que nous ſommes, il nous a donné ce que nous poſſédons, donc nous devons & nos hommages à ſa grandeur, & notre amour à ſes perfections, & notre confiance à ſa bonté, & nos prieres à ſa puiſſance, & notre action de graces à ſes bienfaits. Voilà le culte intérieur évidemment prouvé.

Dieu n'a beſoin, ajoutez-vous, ni de nos adorations, ni de notre amour. De quel prix notre hommage peut-il être à ſes yeux ? & que lui importe le culte imparfait & toujours borné des créatures ? En eſt-il plus heureux ? Non ſans doute, il n'en a pas beſoin, & nous ne le diſons pas non plus. Ce mot *beſoin* ne doit jamais être employé à l'égard de Dieu. Mais pour m'en ſervir à votre exemple, Dieu avoit-il beſoin de nous créer ? A-t-il beſoin de nous conſerver ? notre exiſtence le rend-elle plus heureux, le rend-elle plus parfait ? Si donc il nous a fait exiſter, s'il nous conſerve, quoiqu'il n'ait beſoin ni de notre exiſtence, ni de notre conſervation, ne meſurez plus ce qu'il exige de nous ſur ce qu'il lui ſera utile. Il ſe ſuffit à lui-même, il ſe connoît & il s'aime. Voilà ſa gloire & ſon bonheur. Mais réglez ce qu'il veut de vous ſur ce qu'il doit à ſa ſageſſe & à l'ordre immuable. Notre culte eſt imparfait en lui-même, je n'en diſconviens point, & cependant je dis qu'il n'eſt pas indigne de Dieu ; j'ajoute même qu'il eſt impoſſible qu'il nous ait donné l'être pour une autre fin que pour ce culte tout borné qu'il eſt. Afin de le mieux comprendre, diſtinguons ce que la créature peut faire, d'avec la complaiſance que Dieu en tire. Ne vous effarouchez pas d'une telle expreſſion. Je n'entends par ce mot, en l'expliquant à Dieu, que cet acte intérieur de ſon intelligence par lequel il approuve ce qu'elle voit de conforme à l'ordre. Cela paſſé je viens à ma preuve.

D'une part l'action de la créature qui connoît Dieu, qui lui obéit & qui l'aime, eſt toujours néceſſairement imparfaite ; mais d'une autre part cette opération de la créature eſt la plus noble, la plus élevée qu'il ſoit poſſible de produire, & que Dieu puiſſe tirer d'elle. Donc les limites naturelles ne comporrent rien de plus haut. Cette opération n'eſt donc plus indigne de Dieu. Etabliſſez en effet qu'il lui ſoit impoſſible de produire une ſubſtance intelligente, ſi ce n'eſt à condition d'en obtenir quelque opération auſſi parfaite que lui, vous le réduiſez à l'impuiſſance de rien créer. Or nous exiſtons, nous ſommes l'ouvrage de ſes mains. En nous donnant l'être, il s'eſt donc propoſé de tirer de nous l'opération la plus haute que notre nature imparfaite puiſſe produire. Mais cette opération la plus parfaite de l'homme, qu'eſt elle ſinon la connoiſſance & l'amour de cet auteur ? Que cette connoiſſance, que cet amour, ne ſoient pas portés au plus haut degré concevable, n'importe. Dieu a tité de l'homme ce que l'homme peut produire de plus grand, de plus achevé, dans les bornes où ſa nature le renferme. C'en eſt aſſez pour l'accompliſſement de l'ordre. Dieu eſt content de ſon ouvrage, ſa ſageſſe eſt d'acord avec ſa puiſſance, & il ſe complaît dans ſa créature. Cette complaiſance eſt ſon unique terme, & comme elle n'eſt pas diſtinguée de ſon être, elle le rend lui-même ſa propre fin. Allons juſqu'où nous mène une ſuite de conſéquences ſi lumineuſes quoique ſimples.

Quand je demande pourquoi Dieu nous a donné des yeux, tout auſſitôt on me répond, c'eſt qu'il a voulu que nous puiſſions voir la lumière du jour, & par elle tous les autres objets. Mais ſi je demande d'où vient qu'il nous a donné le pouvoir de le connoître & de l'aimer, ne faudra-t-il pas me répondre auſſi que ce don le plus précieux de tous, il nous l'accorde afin que nous puiſſions connoître ſon éternelle vérité, & que nous puiſſions aimer ſes perfections infinies ? S'il avoit voulu qu'une profonde nuit regnât ſur nous, l'organe de la vue ſeroit une ſuperfluité dans ſon ouvrage. Tout de même s'il avoit voulu que nous l'ignoraſſions à jamais, & que nos cœurs fuſſent incapables de s'élever juſqu'à lui, cette notion vive & diſtincte qu'il nous a donnée de l'infini, cet amour inſatiable du bien, dont il a fait l'eſſence de notre volonté, ſeroient des préſens inutiles, contraires même à ſa ſageſſe ; & cette idée ineffaçable de l'Etre divin, & cet amour du parfait & du beau, que rien ici ne peut ſatisfaire ni éteindre en nous, tout donne les traits par leſquels Dieu a gravé ſon image au milieu de nous. Mais cette reſſemblance imparfaite que nous avons avec l'Être ſuprême, & qui nous avertit de notre deſtination, eſt au même tems l'invincible preuve de la néceſſité d'un culte du moins intérieur.

Si après tant de preuves, on perſiſte à dire que la Divinité eſt trop au-deſſus de nous pour deſcendre juſqu'à nous, nous répondrons qu'en exagérant ainſi ſa grandeur & notre néant, on ne veut que ſecouer ſon joug, ſe mettre à ſa place & renverſer toute ſubordination ; nous répondrons que par cette humilité trompeuſe & hypocrite, on n'imagine un Dieu ſi éloigné de nous, ſi fier, ſi indifférent dans ſa hauteur, ſi indolent ſur le bien & ſur le mal, ſi inſenſible à l'ordre & au déſordre, que pour s'autoriſer dans la licence de ſes deſirs, pour ſe flatter d'une impunité générale, & pour ſe mettre, s'il eſt poſſible, autant au-deſſus des plaintes de ſa conſcience, que des lumières de la raiſon.

Mais le culte extérieur, pourquoi ſuppoſer que Dieu le demande ? Hé ! vous-mêmes, comment ne voyez-vous pas que celui-ci coule inévitablement de l'autre ? Si-tôt que chacun de nous eſt dans l'étroite obligation de remplir les devoirs que je viens d'expoſer, ne deviennent-ils pas des loix pour la ſociété entière ? Les hommes, convaincus ſéparément de ce qu'ils doivent à l'Etre infini, ſe réuniront dès-là pour lui donner des marques publiques de leurs ſentimens. Tous enſemble, ainſi qu'une grande famille, ils aimeront le père commun ; ils chanteront ſes merveilles ; ils béniront ſes bienfaits ; ils publieront ſes louanges, ils l'annonceront à tous les peuples, & brûleront de le faire connoître aux nations égarées qui ne le connoiſſent pas encore, ou qui ont oublié ſes miſéricordes & ſa grandeur. Le concert d'amour, de vœux & d'hommages dans l'union des cœurs, n'eſt-il pas évidemment ce culte extérieur, dont vous êtes ſi en peine ? Dieu ſeroit alors toutes choſes en tous. Il ſeroit le roi, le père, des humains ; il ſeroit la loi vivante des cœurs, on ne parleroit que de lui & pour lui. Il ſeroit conſulté, cru, obéi. Hélas ! un roi mortel, ou un père de famille s'atrire par ſa ſageſſe, l'eſtime & la confiance de tous ſes enfans, on ne voit à toute heure que les honneurs qui lui ſont rendus ; & l'on demande qu'eſt-ce que le culte divin, & ſi l'on en doit un ? Tout ce qu'on fait pour honorer un père, pour lui obéir, & pour reconnoître ſes graces, eſt un culte continuel Que ſeroit-ce donc, ſi les hommes étoient poſſédés de l'amour de Dieu ? Leur ſociété ſeroit un culte ſolemnel, tel que celui qu'on nous dépeint des bienheureux dans le ciel.

A ces raiſonnemens, pour démontrer la neceſſité d'un culte extérieur, j'en ajouterai deux autres. Le premier eſt fondé ſur l'obligation indiſpenſable où nous ſommes de nous édifier mutuellement les uns les autres ; le ſecond eſt fondé ſur la nature de l'homme.

1°. Si la piété eſt une vertu, il eſt utile qu'elle regne dans tous les cœurs : or, il n'eſt rien qui

contribue plus efficacement au regne de la vertu, que l'exemple. Les leçons y feroient beaucoup moins ; c'eſt donc un bien pour chacun de nous, d'avoir ſous les yeux des modèles attrayans de piété. Or, ces modèles ne peuvent être tracés, que par des actes extérieurs de *religion*. Inutilement par rapport à moi, un de mes concitoyens eſt-il pénétré d'amour, de reſpect & de ſoumiſſion pour Dieu, s'il ne le fait pas connoître par quelque démonſtration ſenſible qui m'en avertiſſe. Qu'il me donne des marques non ſuſpectes de ſon goût pour la vérité, de ſa réſignation aux ordres de la Providence, d'un amour affectueux pour ſon Dieu, qu'il l'adore, le loue, le glorifie en public ; ſon exemple opère ſur moi, je me ſens piqué d'une ſainte émulation, que les plus beaux morceaux de morale n'auroient pas été capables de produire. Il eſt donc eſſentiel à l'exercice de la *religion*, que la profeſſion s'en faſſe d'une manière publique & viſible ; car les mêmes raiſons qui nous apprennent qu'il eſt de notre devoir de reconnoître les relations où nous ſommes à l'égard de Dieu, nous apprennent également, qu'il eſt de notre devoir d'en rendre l'aveu public. D'ailleurs parmi les faveurs dont la Providence nous comble, il y en a de perſonnelles, il y en a de générales. Or, par rapport à ces dernières, la raiſon nous dit que ceux qui les ont reçues en commun doivent ſe joindre pour en rendre graces à l'Etre en commun, autant que la nature des aſſemblées religieuſes peut le permettre.

2°. Une *religion* purement mentale pourroit convenir à des eſprits purs & immatériels, dont il y a ſans-doute un nombre infini de différentes eſpèces dans les vaſtes limites de la création ; mais l'homme étant compoſé de deux natures réunies, c'eſt-à-dire, de corps & d'ame, ſa *religion* ici bas doit naturellement être relative & proportionnée à ſon état & à ſon caractère, & par conſéquent conſiſte également en méditations intérieures, & en actes de pratique extérieure. Ce qui n'eſt d'abord qu'une préſomption devient une preuve, lorſqu'on examine plus particulièrement la nature de l'homme, & celle des circonſtances où elle eſt placée. Pour rendre l'homme propre au poſte & aux fonctions qui lui ont été aſſignées, l'expérience prouve qu'il eſt néceſſaire que le tempéramment du corps influe ſur les paſſions de l'eſprit, & que les facultés ſpirituelles ſoient tellement enveloppées dans la matière que nos plus grands efforts ne puiſſent les émanciper de cet aſſujettiſſement, tant que nous devons vivre & agir dans ce monde matériel. Or, il eſt évident que des êtres de cette nature ſont peu propres à une *religion* purement mentale, & l'expérience le confirme ; car toutes les fois que par le faux deſir d'une perfection chimérique, des hommes ont tâché dans les exercices de *religion* de ſe dépouiller de la groſſiéreté des ſens, & de s'elever dans la région des idées imaginaires, le caractère de leur tempérament a toujours décidé de l'iſſue de l'entrepriſe. La *religion* des caractères froids & flegmatiques a dégénéré dans l'indifférence & le dégoût, & celle des hommes bilieux & ſanguins a dégénéré dans le fanatiſme & l'enthouſiaſme. Les circonſtances de l'homme & des choſes qui l'environnent, contribuent de plus en plus à rendre invincible cette incapacité naturelle pour une *religion* mentale. La néceſſité & le deſir de ſatisfaire aux beſoins & aiſances de la vie, nous aſſujetiſſent à un commerce perpétuel & conſtant, avec les objets les plus ſenſibles & les plus matériels. Le commerce fait naître en nous des habitudes, dont la force s'obſtine d'autant plus, que nous nous efforçons de nous en délivrer. Ces habitudes portent continuellement l'eſprit vers la matiere, & elles ſont ſi incompatibles avec les contemplations mentales, elles nous en rendent ſi incapables, que nous ſommes même obligés pour remplir ce que l'eſſence de la *religion* nous preſcrit à cet égard, de nous ſervir contre les ſens & contre la matiere de leur propre ſecours, afin de nous aider & de nous ſoutenir dans les actes ſpirituels du culte religieux. Si à ces raiſons l'on ajoute que le commun du peuple qui compoſe la plus grande partie du genre humain, & dont tous les membres en particulier ſont perſonnellement intéreſſés dans la *religion*, eſt par état, par emploi, par nature, plongé dans la matiere ; on n'a pas beſoin d'autre argument, pour prouver qu'une *religion* mentale conſiſtant en une philoſophie divine qui réſideroit dans l'eſprit, n'eſt nullement propre à une créature telle que l'homme dans le poſte qu'il occupe ſur la terre.

Dieu en uniſſant la matiere à l'eſprit, l'a aſſocié à la *religion* & d'une maniere ſi admirable, que lorſque l'ame n'a pas la liberté de ſatisfaire ſon zèle, en ſe ſervant de la parole, des mains, des proſternemens, elle ſe ſent comme privée d'une partie du culte qu'elle vouloit rendre, & de celle même qui lui douneroit le plus de conſolations ; mais ſi elle eſt libre, & que ce qu'elle éprouve au-dedans la touche vivement & la pénetre, alors ſes regards vers le ciel, ſes mains étendues, ſes cantiques, ſes proſternemens, ſes adorations diverſifiées en cent manieres, ſes larmes que l'amour & la pénitence font également couler, ſoulagent ſon cœur en ſuppléant à ſon impuiſſance, & il ſemble que c'eſt moins l'ame qui aſſocie le corps à ſa piété & à ſa *religion*, que ce n'eſt le corps même qui ſe contente de venir à ſon ſecours & de ſuppléer à ce que l'eſprit ne ſauroit faire ; enſorte que dans la fonction non-ſeulement la plus ſpirituelle, mais auſſi la plus divine, c'eſt le corps qui tient lieu de miniſtre public & de prêtre ; comme dans le martyre, c'eſt le corps qui eſt le témoin viſible & le défenſeur de la vérité contre tout ce qui l'attaque. (*aneien. Encyc.*)

Quand on a montré l'étroite liaison de la morale avec les opinions religieuses, on a déjà fait connoître un des principaux rapports de ces mêmes opinions avec la félicité publique, puisque le repos & la tranquillité intérieure des sociétés dépendent essentiellement du maintien de l'ordre civil & de l'observation exacte des loix de la justice. Mais la grande partie du bonheur dont les hommes sont susceptibles, n'a point été mise en communauté : ainsi, la religion ne seroit bienfaisante envers eux qu'imparfaitement, si elle étoit étrangère à leurs sentimens intimes, & si elle ne leur étoit d'aucun service, dans ce combat secret d'affections de tout genre, qui agitent leur ame, & qui préoccupent leurs pensées. Il s'en faut bien qu'on puisse faire ce reproche aux opinions religieuses; & ce qui les élève véritablement au-dessus de toute espèce de doctrine & de législation, c'est qu'elles influent également sur l'homme & sur la société, sur la félicité publique & sur le bonheur des particuliers. Nous devons examiner cette vérité; mais pour le faire avec un peu de philosophie, il faut nécessairement considérer de près notre nature morale, & remonter pour un moment aux premières causes des jouissances ou des anxiétés de notre esprit.

L'homme, dès les premiers pas qu'il fait dans le monde, & aussi-tôt que ses facultés intellectuelles se développent, porte ses regards en avant, & vit dans l'avenir; il n'appartient au présent, que par les plaisirs ou les douleurs physiques; mais dans les longs intervalles qui existent entre la suspension & le renouvellement de ces sortes de sensations, c'est par la prévoyance & par la mémoire, qu'il est heureux ou malheureux; & ses souvenirs même ne l'intéressent, qu'en raison des rapports qu'il apperçoit entre l'avenir & le passé. Sans doute, l'influence de l'avenir sur toutes nos affections morales, échappe le plus souvent à notre attention; &, pour citer quelques exemples de cette vérité, nous croyons n'être heureux que par le présent, lorsque nous recevons des éloges, lorsque nous obtenons des marques de considération, lorsque nous apprenons la nouvelle de quelque augmentation subite dans notre fortune, & lorsqu'en prenant part à la conversation, ou en nous occupant dans notre cabinet, nous sommes contens du jeu de notre imagination & des découvertes de notre esprit. Toutes ces jouissances & beaucoup d'autres semblables, nous les appellons le bonheur présent; cependant, il n'en est aucune qui ne doive sa valeur & sa réalité à la seule idée de l'avenir. En effet, les égards, les respects, la louange, les triomphes de l'amour-propre, les avant-coureurs de la gloire, & la gloire elle-même, sont des biens que l'éducation & l'habitude nous ont rendu précieux, en nous montrant toujours par-delà quelque autre avantage, dont ces premiers biens n'étoient que le symbole. Souvent encore, le dernier objet de notre ambition n'est lui-même qu'une jouissance d'opinion, & l'image confuse de quelque possession plus réelle. Partout on voit le vague sur le vague, entraîner notre imagination; par-tout on voit les biens à venir, ou le but immédiat de notre pensée, ou le motif obscur du prix que nous mettons aux diverses satisfactions, dont notre bonheur présent se compose. Ainsi, soit indirectement, & presque à notre insçu, soit d'une manière sensible à nos propres yeux, tout est en lointain, tout est en perspective dans notre existence morale; & c'est par cette raison que, toujours abusés, nous ne sommes presque jamais parfaitement détrompés. Asservis par une longue habitude, c'est en vain que nous voudrions séparer des biens d'opinion, l'atmosphère d'espérances qui les environne, & dont nous avons été séduits toute la vie.

Il est peu de parties du système moral, qui ne puisse s'accorder avec cette manière d'expliquer la principale cause de nos plaisirs & de nos peines. Je suis bien loin, cependant, de vouloir faire dépendre du même principe, les sentimens qui unissent les hommes par le charme de l'amitié, & qui influent d'une manière si essentielle sur leur bonheur. Tout est réel dans ces affections, puisqu'elles sont une simple association de nous aux autres, & des autres à nous, & que, sous ce rapport, on peut les considérer comme une sorte de prolongation de notre propre existence : mais ce partage intime & des biens & des maux de la vie, n'en dénature point l'essence. L'amitié double nos jouissances & nos consolations, & c'est par l'étroite confédération de deux ames, qui sympatisent ensemble, qu'on s'affermit contre tous les événemens; mais c'est toujours avec les mêmes passions qu'il faut combattre : ainsi, soit que nous restions isolés, soit que nous vivions dans autrui, l'avenir conserve sur nous son empire.

Si telle est, cependant, notre nature morale, que l'objet de nos vœux soit toujours à quelque distance; si notre pensée est semblable au cours de ces vagues qu'un mouvement en avant agite sans cesse; si nos jouissances présentes ont une liaison secrète avec ces biens d'opinion, dont le dernier terme est encore une ombre fugitive; enfin, si tout est avenir dans le sort de l'homme; avec quel intérêt, avec quel amour, avec quel respect, ne devons-nous pas considérer ce beau système d'espérance, dont les opinions réligieuses sont le majestueux fondement! Quelle encouragement elles nous présentent! Quel but à la fin de tous les autres! Quelle grande & précieuse idée, par son rapport avec le sentiment le plus général & le plus intime, le desir de prolonger son existence? Ce que l'homme redoute le plus,

c'eſt l'image d'un anéantiſſement éternel ; la deſtruction abſolue de toutes les facultés qui compoſent ſon être, eſt pour lui l'écroulement de l'univers entier ; & il a beſoin de chercher un refuge contre cette accablante penſée.

Sans doute, c'eſt ſelon la nature, c'eſt ſelon le degré de force des opinions religieuſes, que l'homme ſaiſit avec plus ou moins de confiance les eſpérances qu'elles donnent, & les récompenſes qu'elles promettent ; mais l'obſcurité, le doute, l'incertitude ont une action puiſſante, toutes les fois que le ſouverain bonheur en eſt l'objet ; car, dans les affaires même de la vie, la grandeur du prix, offert à notre ambition, excite encor plus notre ardeur, que la probabilité du ſuccès. Mais, où ſe prendre, où attacher la plus légère eſpérance, ſi l'idée même d'un Dieu, ce premier appui des opinions religieuſes, étoit jamais détruite ; ſi, dès l'enfance de l'homme, on ne préſentoit à ſa réflexion, que des conſidérations mondaines, auſſi paſſagères que lui ; & ſi, en le rabaiſſant de bonne heure à ſes propres yeux, on s'appliquoit à étouffer le ſentiment intérieur, qui l'avertit de la ſpiritualité de ſon ame ? Découragé de cette manière, par les premiers principes de ſon éducation, ralenti dans tous les mouvemens qui portent en avant ſa penſée, ſes regards ſe tourneroient ſouvent en arrière ; le paſſé lui rappellant une perte irréparable, captiveroit trop ſon attention, & ſon eſprit, au milieu des temps, ne ſeroit plus dans l'équilibre néceſſaire, pour jouir du moment préſent ; enfin, ce moment, qui n'eſt, en réalité, qu'une fraction imperceptible, ne paroîtroit preſque rien à nos yeux, s'il n'étoit pas uni, dans notre penſée, au nombre inconnu des jours & des années qui ſont devant nous. C'eſt donc parce qu'il n'y a rien de limité dans les idées de bonheur & de durée, dont les opinions religieuſes nous pénètrent, que notre imagination n'eſt jamais forcée de ſe replier ſur elle-même, & qu'elle ſe perd d'une manière inſenſible dans l'immenſité de l'avenir.

Qu'en ſuivant le cours d'un fleuve, un vaſte horiſon ſe préſente à notre vue, nous n'arrêtons point nos regards ſur les bords ſablonneux des rives que nous côtoyons : mais ſi, changeant de ſite, ou à la chûte du jour, cet horiſon ſe reſſerre, notre attention commence à ſe fixer ſur les plages arides qui ſont près de nous ; & c'eſt alors ſeulement que nous remarquons toute leur ſéchereſſe & leur ſtérilité. Il en eſt de même de la carrière de la vie. Que les grandes idées de l'infini élèvent nos penſées & nos eſpérances, nous ſommes moins affectés des peines & des ennuis qui ſont ſemés ſur notre paſſage ; mais ſi, en changeant de principes, une ténébreuſe philoſophie venoit obſcurcir notre perſpective, notre attention ſe ramèneroit toute entière ſur les objets qui nous environnent, & nous découvririons alors trop diſtinctement le vuide & l'illuſion des ſatisfactions, dont notre nature morale eſt ſuſceptible.

Reconnoiſſons donc tout ce que nous devons de bonheur à ces opinions religieuſes & ſenſibles, qui, en nous attirant ſans ceſſe vers l'avenir, ſemblent vouloir ſauver de l'inſtant préſent, la partie la plus pure de nous-mêmes ; elles ſont, ſans que nous l'appercevions, l'enchantement du monde moral ; &, s'il étoit poſſible que, par de froids raiſonnemens, on parvînt à les détruire, une triſte mélancolie s'allieroit à la plupart de nos penſées, & il ſembleroit qu'un linceul funèbre auroit pris la place de ce voile tranſparent, à travers lequel s'embellit à nos yeux le ſpectacle de la vie. Sans doute, il y auroit encore quelque charme dans ces jours de la jeuneſſe, où les plaiſirs des ſens ſe preſſent davantage, & rempliſſent, à eux ſeuls, un ſi grand eſpace : mais, quand les paſſions ſont tempérées par l'âge ou par l'habitude ; quand les forces ſont abattues par la vieilleſſe, ou attaquées à l'avance par les maladies ; enfin, lorſque le tems eſt arrivé, où les hommes ſont contraints de chercher, dans les ſenſations morales, le principal aliment de leur bonheur ; que deviendroient-ils, ſi l'on diſſipoit d'autour deux, ces opinions & ces eſpérances qui, tantôt les encouragent & tantôt les conſolent, & ſi l'on affoibliſſoit ainſi cette imagination active, qui vivifie tous les objets auxquels la prévoyance peut atteindre ?

Qu'on réfléchiſſe donc avec attention ſur les diverſes conſéquences, qui ſeroient la ſuite funeſte de l'anéantiſſement des opinions religieuſes : ce n'eſt pas une ſeule idée, une ſeule perſpective, que les hommes perdroient ; ce ſeroit encore l'intérêt & le charme de tous les déſirs & de toutes les ambitions. Il n'y a rien d'indifférent, lorſque nos actions & nos deſſeins peuvent s'allier, de quelque manière, à un devoir ; il n'y a rien d'indifférent, lorſque l'exercice & la perfection de nos facultés paroiſſent le commencement d'une exiſtence dont le dernier terme nous eſt inconnu : mais, quand ce terme s'offriroit de toutes parts à notre vue ; quand nous y toucherions à tout moment ; quelle force d'illuſion pourroit ſuffire, pour ſe défendre d'un triſte découragement ? Etroitement circonſcrits dans l'eſpace de la vie, ſa limite ſeroit tellement préſente à notre eſprit, qu'à chaque entrepriſe, à chaque penſée, à chaque ſentiment peut-être, nous ſerions tentés d'examiner qu'eſt-ce qui peut valoir de notre part une recherche aſſidue ; qu'eſt-ce qui peut mériter la peine que nous nous en occupions avec obſtination. Oui, la gloire elle-même, que l'on nomme immortelle, ne nous entraîneroit plus de la même manière, ſi nous avions la conviction intime qu'elle ne peut germer, s'élever

subsister, que dans des espaces & des tems à jamais étrangers à notre imagination même. Il faut, pour ainsi dire, que le vague de l'avenir soit encore de notre patrie, afin que nous puissions ressentir cet amour inquiet d'une longue célébrité, & ce mouvement ardent vers les grandes choses qui en est l'effet salutaire.

On se trompe donc, je le pense, lorsqu'on accuse les opinions religieuses de nous dégoûter nécessairement des affaires & des plaisirs du monde: ce sont, au contraire, ces opinions, ce sont les idées d'infini, qu'elles présentent à notre esprit, qui servent à soutenir l'enchaînement ingénieux d'espérances & de devoirs, dont notre bonheur moral, sur la terre, est artistement composé.

Les opinions religieuses sont parfaitement assorties à notre nature, & elles se lient également à nos foiblesses & à nos perfections; elles viennent nous secourir, & dans nos peines réelles, & dans celles que l'abus de notre prévoyance nous suscite. Mais il est tems de le dire, c'est surtout avec ce que nous avons de grand & d'élevé qu'elles sympatisent: oui, si les hommes sont animés par de hautes pensées; s'ils respectent cette intelligence dont ils sont ornés; s'ils prennent intérêt à la dignité de leur nature, ils iront, avec transport, au-devant de l'idée religieuse qui annoblit leurs facultés, qui entretient le courage de leur esprit, & qui les unit, par le sentiment, à celui dont la puissance étonne leur entendement. C'est alors que, se considérant comme une émanation de l'Etre infini, le premier commencement de toutes choses, ils ne se laisseront point entraîner par une philosophie, dont les tristes leçons tendent à nous persuader que la raison, l'esprit, la liberté, toute cette essence spirituelle de nous-même, est le simple résultat d'une combinaison fortuite, & d'une harmonie sans intelligence.

On n'a peut-être jamais observé, d'une manière assez particulière, tous les genres de bonheur qui seroient détruits, ou du moins sensiblement affoiblis, si l'on parvenoit à propager cette décourageante doctrine.

Que deviendroit d'abord le plus beau, le plus noble d'entre tous les sentimens des hommes, celui de l'admiration, si le spectacle de l'univers, loin de nous ramener à l'idée d'un Etre suprême, ne nous retraçoit qu'une vaste existence, mais sans dessein, sans cause & sans destination, & si l'étonnement de notre esprit n'étoit lui-même qu'un des accidens spontanés d'une aveugle matière?

Que deviendroit le plaisir que nous trouvons dans le développement, l'exercice & le progrès de nos facultés, si cette intelligence, dont nous aimons à nous glorifier, n'étoit qu'un jet du hasard; si chacune de nos idées n'étoit qu'une simple obéissance aux loix éternelles du mouvement; si notre liberté n'étoit qu'une fiction, & si nous n'avions, pour ainsi dire, aucune possession de nous-mêmes?

Que deviendroit encore cet actif sentiment de curiosité, dont le charme nous excite à observer sans cesse les prodiges dont nous sommes environnés, & qui nous inspire en même tems le desir de pénétrer de quelque manière dans le mystère de notre existence & dans le secret de notre origine? Certes, il nous importeroit peu d'étudier la marche de la nature, si cette science ne devoit nous apprendre que les détails affligeans de notre mécanique esclavage: un prisonnier peut-il se plaire à dessiner la forme de ses fers, ou à compter les anneaux de ses chaines?

Mais que le monde est beau, quand il se présente à nous comme le résultat d'une seule & grande pensée, & quand nous trouvons partout l'empreinte d'une intelligence éternelle? Et qu'il est doux alors de vivre d'étonnement & d'admiration!

Mais que les dons de l'esprit sont un sujet de gloire, quand l'homme peut les considérer comme une participation à une nature sublime, dont Dieu seul est le parfait modèle! Et qu'il est doux alors de céder à l'ambition, de s'élever encore d'avantage, en exerçant sa pensée, & en perfectionnant toutes ses facultés!

Enfin, que l'observation de la nature a de charmes, lorsqu'à chaque découverte nouvelle, l'on croit faire un pas de plus vers la connoissance de cette haute sagesse qui a réglé l'univers, & qui en maintient l'harmonie! C'est alors, & alors seulement, que l'étude est d'un intérêt véritable, & que le progrès des lumières devient un accroissement de bonheur. Oui, sous l'empire du matérialisme, tout est languissant dans notre curiosité, tout est instinct dans notre admiration, tout est fictif dans le sentiment que nous avons de nous-mêmes: mais avec l'idée d'un Dieu, tout est vivant, tout est raisonné, tout est véritable; enfin, cette idée heureuse & féconde paroît aussi nécessaire à la nature morale de l'homme, que le feu l'est aux plantes & à toutes les végétations de la terre.

On trouvera peut-être, qu'en examinant l'influence des idées religieuses sur le bonheur, j'ai arrêté l'attention sur plusieurs considérations, qui ne sont pas d'une égale importance pour tous les hommes; il en est quelques unes, en effet, plus particuliérement adaptées a cette partie de la société, dont l'esprit est perfectionné par l'éducation: mais il s'en faut bien que je veuille distraire un moment mes regards de la classe

nombreuse des habitans de la terre, dont le bonheur & le malheur tiennent à des idées simples & proportionnées à l'étendue bornée de ses interêts & de ses pensées.

Les hommes qui semblent avoir un besoin plus instant & plus continuel de l'assistance des idées religieuses, ce sont ceux que l'infortune de leurs parens laisse au milieu de nous, dépourvus de toute espèce de propriétés, & privés encore de ressources qui dépendent de l'instruction. Cette classe d'hommes, condamnée à des travaux grossiers, est comme resserrée dans les sentiers d'une vie pénible & monotone, où chaque jour ressemble à la veille, où nulle attente confuse, où nulle illusion flatteuse ne peut les distraire : ils savent qu'il y a un mur de séparation entre eux & la fortune ; & s'ils portent leurs regards dans l'avenir, ils ne découvrent que l'état misérable où les réduira quelque infirmité ; ils n'apperçoivent que la déplorable situation où ils seront exposés par le cruel abandon qui accompagnera leur vieillesse. Avec quel transport, dans cette position, ne doivent-ils pas saisir la douce espérance que les opinions religieuses leur présentent ! Avec quelle satisfaction ne doivent-ils pas apprendre, qu'après ce passage de la vie, où tant de disproportions les accablent, il y aura un tems de rapprochement & d'égalité ! Qu'ils seroient à plaindre, s'ils devoient renoncer à un sentiment qui se transforme encore, pour eux, dans une idée générale, la seule qu'ils puisent concevoir avec facilité & appliquer avec convenance, la seule enfin, dont ils font usage dans tous les événemens & dans toutes les circonstances ! Dieu le veut, se disent-ils à eux-mêmes, & cette première pensée entretient leur résignation : Dieu vous récompensera, Dieu vous le rendra, disent-ils aux autres, quand ils en reçoivent des bienfaits ; & ces paroles leur rappellent que le Dieu des riches & des puissans est aussi le leur, & que loin d'être indifférent à leur sort, il daigne se charger de leur reconnoissance. Combien d'autres expressions populaires ramènent sans cesse aux mêmes sentimens de confiance & de consolation ! Ce sont ces rapports continuels du pauvre avec la divinité, qui le relèvent à ses propres yeux, qui l'empêchent de succomber entiérement sous le poids des mépris dont on l'accable, & qui lui donnent quelquefois le courage de résister à l'orgueil des superbes. Ah ! quels effets plus grands pourroient être produits par une idée plus simple ! Aussi, entre les divers caractères dont les opinions réligieuses sont revétues, je leur remarque sur-tout celui-ci, qui semble plus particuliérement le sceau d'une main divine ; c'est que l'avantage moral dont elles sont la source, semblable aux grands bienfaits de la nature physique, appartient également à tous les hommes ; & comme le soleil, dans la distribution de ses rayons, n'observe, ni les rangs, ni la fortune, de même ces idées consolantes, qui tiennent à la conception d'un Etre suprême, & à toutes les espérances qui s'y réunissent, deviennent la propriété du pauvre comme du riche, du foible comme du puissant, & l'on en peut jouir sous l'humble toit d'une chaumière, comme au milieu des palais élevés par l'orgueil ou la magnificence. Ce sont les loix civiles qui accroissent, ou qui consacrent l'inégalité de tous les partages, & ce sont les idées religieuses qui adouciſſent l'amertume de cette dure disproportion.

On ne pourroit se défendre d'une juste compassion, si en considérant attentivement le sort du plus grand nombre des hommes, on les supposoit tout-à-coup privés de la seule pensée qui entretient leur courage ; ils n'auroient plus un Dieu pour confident de leurs peines ; ils n'iroient plus, aux pieds de ses autels, chercher un sentiment de paix & de tranquillité ; ils n'auroient plus de motifs pour élever leurs regards vers le ciel, & leurs yeux inclinés se fixeroient, pour toujours, sur cette terre de douleur, de mort & d'éternel silence. Alors, le désespoir étoufferoit jusqu'à leurs gémissemens ; alors toutes leurs réflexions se tournant, pour ainsi dire, contre eux-mêmes, ne serviroient plus qu'à les déchirer ; alors ces larmes, qu'ils se plaisent à répandre, & qui sont attirées par la douce persuasion qu'il existe quelque part une commisération & une bonté ; ces larmes consolatrices ne couleroient plus de leurs yeux. Qui de nous n'a pas vu quelquefois ces vieux soldats qui, à toutes les heures du jour, sont prosternés çà & là sur les marbres du temple élevé au milieu de leur auguste retraite ? Leurs cheveux, que le tems a blanchis ; leur front, que la guerre a cicatrisé ; ce tremblement, que l'âge seul a pu leur imprimer, tout en eux inspire d'abord le respect : mais de quel sentiment n'est-on pas ému, lorsqu'on les voit soulever & joindre, avec effort, leurs mains défaillantes, pour invoquer le Dieu de l'univers, & celui de leur cœur & de leur pensée ; lorsqu'on leur voit oublier, dans cette touchante dévotion, & leurs douleurs présentes, & leurs peines passées ; lorsqu'on les voit se lever avec un visage plus serein, & emporter dans leur ame un sentiment de tranquillité & d'espérance ! Ah ! ne les plaignez point dans cet instant, vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde ; leurs traits sont abattus, leur corps chancelle & la mort observe leurs pas : mais cette fin inévitable, dont la seule image vous effraie, ils la voient venir sans allarme ; ils se sont approchés, par le sentiment, de celui qui est bon, de celui qui peut tout, de celui qu'on n'a jamais aimé sans consolation. Venez contempler ce spectacle, vous qui mépriſez les

opinions religieuses, & qui vous dites supérieurs en lumières; venez, & voyez vous-mêmes ce que peut valoir, pour le bonheur, votre prétendue science: ah! changez donc le sort des hommes, & donnez-leur à tous, si vous le pouvez, quelque part aux délices de la terre, ou respectez un sentiment qui leur sert à repousser les injures de la fortune; &, puisque la politique des tyrans n'a jamais essayé de le détruire, puisque leur pouvoir ne seroit pas assez grand pour réussir dans cette farouche entreprise, vous, que la nature a mieux doués, ne soyez ni plus durs, ni plus terribles qu'eux; ou si, par une impitoyable doctrine, vous vouliez enlever aux vieillards, aux malades & aux indigens la seule idée de bonheur à laquelle ils peuvent se prendre, parcourez aussi ces prisons & ces souterrains, où des malheureux se débattent dans leurs fers, & fermez, de vos propres mains, la seule ouverture qui laisse arriver jusques à eux quelques rayons de lumière.

Ce n'est pas cependant une seule classe de la société, qui tire une habituelle assistance des idées & des opinions religieuses; c'est encore tous ceux qui ont à se plaindre des abus de l'autorité, des injustices du public, & des diverses contrariétés de leur destinée; c'est l'homme innocent que l'on condamne; c'est l'homme vertueux que l'on calomnie; c'est l'homme foible une fois, & que l'on blâme avec trop de rigueur; c'est tous ceux enfin qui, sûrs de la pureté de leur conscience, recherchent pardessus tout un témoin intime de leurs intentions, & un juge éclairé de leur conduite.

L'homme d'un caractère élevé, & doué d'un cœur accessible à diverses impressions, éprouve aussi le besoin de se former l'image d'un Etre inconnu, auquel il puisse unir toutes les idées de perfections dont son imagination est remplie; c'est-là qu'il transporte les divers sentimens, dont il n'a point d'usage, au milieu de la corruption qui l'environne; c'est-là qu'il peut retrouver un sujet inépuisable d'étonnement & d'admiration; c'est là qu'il peut renouveller & purifier ses pensées, quand ses regards sont fatigués du spectacle des vices de la terre, & du retour habituel de nos mêmes passions. Enfin, à chaque instant l'heureuse idée d'un Dieu adoucit, embellit sur nos pas le chemin de la vie; c'est par elle que nous nous associons avec délices à toutes les beautés de la nature; c'est par elle que tout ce qui vit, tout ce qui se meut, entre en communication avec nous: oui, le bruit des vents, le murmure des eaux, l'agitation paisible des plantes, tout nous sert d'entretien, tout attendrit notre ame, pourvu que nos pensées puissent s'élever à une cause universelle; pourvu que nous découvrions par-tout l'ouvrage de celui que nous aimons, pourvu que nous puissions distinguer les vestiges de sa marche & les traces de ses intentions, pourvu que nous croyions assister au spectacle de sa puissance, & aux magnificences de sa bonté.

Mais c'est principalement sur les jouissances de l'amitié, que la piété répand un nouveau charme; les bornes, les limites ne peuvent s'accorder avec le sentiment; infini comme la pensée, il ne pourroit subsister, il ne pourroit du moins se défendre d'une continuelle inquiétude, si des opinions bienfaisantes agrandissant pour nous l'avenir, ne nous permettoient pas de considérer sans épouvante, la révolution des années & la course rapide du tems: aussi, quand la mélancolie nous livre à une douce émotion, quand elle se change pour nous en plaisir, c'est qu'aux momens où nous nous trouvons séparés des objets de notre affection, une méditation solitaire les replace au-devant de nous, à l'aide des idées générales de bonheur, qui, plus ou moins confusément, terminent au loin notre vue. Ah! que vous avez sur tout besoin de ces précieuses opinions, vous qui, timides au milieu du monde, ou découragés par le malheur, vous trouvez comme isolés sur la terre, parce que vous ne partagez point les passions qui agitent la plupart des hommes! il vous faut un ami, & vous ne voyez par-tout que des associés de fortune: il vous faut un consolateur, & vous ne voyez que des ambitieux, étrangers à tout ce qui n'est pas le crédit ou la puissance; il vous faut au moins un confident sensible, & le mouvement de la société disperse toutes les affections, & atténue tous les intérêts; enfin, quand vous l'avez, cet ami, ce confident, ce consolateur; quand vous l'acquérez par les liens de la plus tendre union; quand vous vivez dans un fils, dans un époux, dans une femme chérie, quelle autre idée que celle d'un Dieu, peut venir à votre secours, lorsque l'affreuse image d'une séparation se présente de loin à votre pensée? Ah! qu'en de pareils instans on embrasse avec transport toutes les opinions qui nous entretiennent de continuité & de durée! Qu'on aime alors à prêter l'oreille à ces paroles de consolation, qui s'allient si parfaitement avec les désirs & les besoins de notre ame! Quelle effrayante association que celle du néant éternel & de l'amour! Comment unir à ce doux partage d'intérêts & de pensées, à ce charme de tous les jours & de tous les instans, à cette vie enfin, la plus forte de toutes; comment unir à tant d'existence & de bonheur, la persuasion intime & l'image habituelle d'une mort sans espoir, & d'une destruction sans retour? Comment offrir seulement l'idée de l'oubli à ces ames aimantes, qui ont placé tout leur amour-propre & toute leur ambition dans l'objet de leur estime & de leur tendresse, & qui, après avoir renoncé à elles-mêmes, se sont comme déposées en entier dans un autre sein, pour y subsister du même souffle de vie & de la même

destinée ? Enfin près du tombeau que peut-être elles arroseront un jour de leurs larmes, comment leur prononcer ces mots accablans, ces mots terribles, *pour jamais*, *pour toujours* ! O abymes des abymes & pour l'esprit & pour le sentiment ; qu'un nuage bienfaisant vienne convrir du moins vos sombres profondeurs, s'il faut que la pensée de l'homme sensible s'approche un moment des bords effrayans qui vous environnent ! Les larmes, les regrets, ont encore quelque douceur, quand on les donne à une ombre chérie, quand vous pouvez mêler à vos douleurs le nom d'un Dieu, & quand ce nom vous paroît comme le ralliement de toute la nature : mais si, dans l'univers, tout étoit sourd à votre voix ; si nul retentissement ne faisoit entendre vos plaintes ; si d'éternelles ombres avoient fait disparoître l'objet de votre amour, si elles s'avançoient pour vous entraîner dans la même nuit, si le plus malheureux, celui qui tient encore en ses mains l'une des extrémités de cette trame d'union & de félicité que la mort a rompue, ne pouvoit plus la rattacher en espérance ; si rempli tout entier du souvenir d'une idole chérie, il ne pouvoit plus dire : elle est en quelque lieu ; s'il ne pouvoit plus dire : son cœur qui sut aimer, son ame pure & céleste m'attend, m'appelle peut-être auprès de cet Etre inconnu que nous avons adoré d'un commun penchant ; & si, au lieu d'une si précieuse pensée, il falloit, sans aucun doute, sans aucune incertitude, considérer la terre comme un sépulcre à jamais fermé.... Mon cœur succombe, & je ne saurois continuer ; il n'est point de force, il n'est point de soutien contre de semblables images ; c'est la nature entière qui semble se disjoindre, c'est l'univers qui paroît se dissoudre & vous accabler de ses débris. O source de tant d'espérances, sublime idée d'un Dieu ! n'abandonnez pas l'homme sensible ; vous êtes tout son courage, vous êtes son avenir, vous êtes sa vie ; ne l'abandonnez point, & défendez-le sur-tout de l'ascendant d'une aride philosophie, qui viendroit affliger son cœur en feignant de le secourir. Eh ! bien, je fais un effort, je m'adresse à vous, qui vous dites éclairés par une nouvelle sagesse. Je suis accablé de la plus profonde douleur ; un père, une mère, qui faisoient mon appui, qui me guidoient par leurs conseils, qui m'environnoient de leur tendresse, ces parens tutélaires viennent de m'être enlevés ; un fils, une fille, l'un & l'autre ma gloire & ma consolation, ont été moissonnés près de moi ; une épouse, une compagne fidelle, dont toutes les paroles, toutes les actions, tous les sentimens, tous les regards alimentoient ma vie, s'est évanouie dans mes bras ; il me reste un moment de force, je viens à vous, philosophes ; que me direz-vous ? « Cherche des » distractions, porte ailleurs tes pensées ; un » abyme sans fin te sépare à jamais des objets de » ta tendresse ; & ces souvenirs, ces regrets, » qui te pénètrent de douleur, ne sont qu'une » forme de végétation, un dernier jeu d'une » matière organique ». Ah ! vous avez aimé, & vous pouvez prononcer tranquillement ces impitoyables paroles ! Eloignez de moi vos secours, je les redoute plus que mes peines. Et toi, fille du ciel, aimable & douce religion, que me diras-tu ? « Espère, espère ; un Dieu t'a tout » donné, te peut encore tout rendre ». Ah ! quelle différence entre ces deux langages ! Que l'un nous avilit, que l'autre nous élève ! Que l'un offense avec dureté nos sentimens les plus chers ; que l'autre s'allie avec douceur à toutes les idées dont nous avons composé notre bonheur ! C'est aux hommes à choisir entre leurs divers guides ; ou plutôt c'est à eux à juger s'ils aiment mieux les ténèbres que la lumière, & la mort que la vie ; c'est à eux à voir s'ils préfèrent les vents desséchans à la rosée bienfaisante, les glaces de l'hiver au charme du printems, & la pierre insensible aux dons les plus brillans de la nature animée.

Je le dirai : le monde, sans l'idée d'un Dieu, ne seroit plus qu'un désert, embelli par quelques prestiges ; & l'homme désenchanté par les lumières de la raison, ne trouveroit par-tout que des sujets de tristesse. Je les ai vu, ces vaines grandeurs, ces songes de l'ambition, ces séductions de la gloire ; & dans les plus beaux jours de mes illusions, mon cœur s'est toujours retiré vers une idée plus grande, vers une consolation plus réelle ; j'ai éprouvé que le sentiment de l'existence d'un Etre suprême s'appliquoit avec charme à toutes les circonstances de la vie ; j'ai trouvé que ce sentiment pouvoit seul inspirer aux hommes une véritable dignité : car c'est peu de chose que tout ce qui est purement personnel, que tout ce qui range les uns à quelques lignes au-dessus des autres ; il faut, pour avoir quelque droit à s'énorgueillir, élever avec soi la nature humaine ; il faut la placer en regard de cette sublime intelligence, qui semble l'avoir honorée de quelques-uns de ses attributs ; c'est alors qu'on apperçoit à peine toutes ces petites distinctions qui s'attachent à notre superficie, & sur lesquelles la vanité exerce son empire ; c'est alors qu'on laisse à cette reine du monde ses hochets & ses prétentions, & qu'on cherche ailleurs une autre fortune ; & c'est alors aussi que les vertus, les hauts sentimens, les grandes pensées, paroissent la seule gloire dont l'homme doive être jaloux. (*De l'importance des opinions religieuses, par M. Necker*).

RÉPUTATION, *s. f.* Les hommes sont destinés à vivre en société ; & de plus ils y sont obligés par le besoin qu'ils ont les uns des autres : ils sont tous, à cet égard, dans une dépendance mutuelle. Mais ce ne sont pas uniquement les besoins matériels qui les lient ; ils ont un exis-

tence morale qui dépend de leur opinion réciproque.

Il y a peu d'hommes assez sûrs & assez satisfaits de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, pour être indifférens sur celle des autres ; & il y en a qui en sont plus tourmentés que des besoins de la vie.

Le desir d'occuper une place dans l'opinion des hommes, a donné naissance à la réputation, la célébrité & la renommée, ressorts puissans de la société qui partent du même principe, mais dont les moyens & les effets ne sont pas totalement les mêmes.

Plusieurs moyens servent également à la réputation & à la renommée, & ne diffèrent que par les degrés ; d'autres sont exclusivement propres à l'une ou à l'autre.

Une *réputation* honnête est à la portée du commun des hommes : on l'obtient par les vertus sociales, & la pratique constante de ses devoirs. Cette espèce de *réputation* n'est à la vérité ni étendue, ni brillante ; mais elle est souvent la plus utile pour le bonheur.

L'esprit, les talens, le génie procurent la célébrité ; c'est le premier pas vers la renommée, qui n'en diffère que par plus d'étendue ; mais les avantages en sont peut-être moins réels que ceux d'une bonne *réputation*. Ce qui nous est vraiment utile nous coûte peu ; les choses rares & brillantes sont celles qui exigent le plus de travaux, & dont la jouissance n'est qu'idéale.

Deux sortes d'hommes sont faits pour la renommée. Les premiers, qui se rendent illustres par eux-mêmes, y ont droit : les autres, qui sont les princes, y sont assujettis ; ils ne peuvent échapper à la renommée. On remarque également dans la multitude celui qui est plus grand que les autres, & celui qui est placé sur un lieu plus élevé : on distingue en même tems, si la supériorité de l'un & de l'autre vient de la personne, ou du lieu où elle est placée. Tels sont le rapport & la différence qui se trouvent entre les grands hommes & les princes qui ne sont que princes.

Mais laissant à part la foule des princes, sans les préférer ni les exclure à ce titre seul, ne considérons la renommée que par rapport aux hommes à qui elle est personnelle.

Les qualités qui sont uniquement propres à la renommée s'annoncent avec éclat. Telles sont les qualités des hommes d'état, destinés à faire la gloire, le bonheur ou le malheur des peuples, soit par les armes, soit dans le gouvernement.

Les grands talens, les dons du génie procurent autant ou plus de renommée que les qualités de l'homme d'état, & ordinairement transmettent un nom à une postérité plus reculée.

Quelques-uns des talens qui font la renommée des hommes d'état, seroient inutiles, & quelquefois dangereux dans la vie privée. Tel a été un héros, qui, s'il fût né dans l'obscurité, n'eût été qu'un brigand, & au lieu d'un triomphe, n'eût mérité qu'un supplice. Il y a eu dans tous les genres de grands hommes, qui, s'ils ne le fussent pas devenus, faute de quelques circonstances, n'auroient jamais pu être autre chose, & auroient paru incapables de tout.

La *réputation* & la renommée peuvent être fort différentes, & subsister ensemble.

Un homme d'état ne doit rien négliger pour sa *réputation* ; mais il ne doit compter que sur la renommée, qui peut seule le justifier contre ceux qui attaquent sa *réputation*. Il en est comptable au monde, & non pas à des particuliers intéressés, aveugles ou téméraires.

Ce n'est pas qu'on ne puisse mériter à la fois une grande renommée & une mauvaise *réputation* ; mais la renommée, portant principalement sur des faits connus, est ordinairement mieux fondée que la *réputation*, dont les principes peuvent être équivoques. La renommée est assez constante & uniforme ; la *réputation* ne l'est presque jamais.

Ce qui peut consoler les grands hommes sur les injustices qu'on fait à leur *réputation*, ne doit pas la leur faire sacrifier légèrement à la renommée, parce qu'elles se prêtent réciproquement beaucoup d'éclat. Quand on fait le sacrifice de la *réputation* par une circonstance forcée de son état, c'est un malheur qui doit se faire sentir & qui exige tout le courage que peut inspirer l'amour du bien public. Ce seroit aimer bien généreusement l'humanité, que de la servir au mépris de la *réputation*, ou ce seroit trop mépriser les hommes, que de ne tenir aucun compte de leurs jugemens ; & dans ce cas les serviroit-on ? Quand le sacrifice de la *réputation* à la renommée n'est pas forcé par le devoir, c'est une grand folie, parce qu'on jouit réellement plus de sa *réputation* que de sa renommée.

On ne jouit en effet de l'amitié, de l'estime, du respect & de la considération que de la part de ceux dont on est entouré, dont on est personnellement connu. Il est donc plus avantageux que la *réputation* soit honnête, que si elle n'étoit qu'étendue & brillante. La renommée n'est, dans bien des occasions, qu'un hommage rendu aux syllabes d'un nom.

Qu'un homme illustre se trouve au milieu de ceux qui, se disans le connoître personnellement,

célèbrent son nom en sa présence, il jouira avec plaisir de sa célébrité : & s'il n'est pas tenté de se découvrir, c'est parce qu'il en a le pouvoir, & par un jeu libre de l'amour-propre. Mais s'il lui étoit absolument impossible de se faire connoître, son plaisir n'étant plus libre, peut-être sa situation seroit-elle pénible, ce seroit presque entendre parler d'un autre que soi. On peut faire la même réflexion sur la situation contraire d'un homme dont le nom seroit dans le mépris, & qui en seroit témoin ignoré ; il ne se feroit pas connoître, & jouiroit, au milieu de son tourment, d'une sorte de consolation, qui seroit dans le rapport opposé à la peine du premier, que nous avons supposé contraint au silence.

Si l'on réduisoit la célébrité à sa valeur réelle, on lui feroit perdre bien des sectateurs. La *réputation* la plus étendue est toujours très-bornée ; la renommée même n'est jamais universelle. A prendre les hommes numériquement, combien y en a-t-il à qui le nom d'Alexandre n'est jamais parvenu ? Ce nombre surpasse, sans aucune proportion, ceux qui savent qu'il a été le conquérant de l'Asie. Combien y avoit il d'hommes qui ignoroient l'existence de Kouli-Kam, dans le tems qu'il changeoit une partie de la face de la terre ? Elle a des bornes assez étroites, & la renommée peut toujours s'étendre sans jamais y atteindre. Quel caractère de foiblesse que de pouvoir croître continuellement, sans atteindre à un terme limité !

On se flate du moins que l'admiration des hommes instruits doit dédomager de l'ignorance des autres. Mais le propre de la renommée est de compter, de multiplier les voix, & non pas de les apprécier. D'ailleurs quel homme d'état osera se répondre de vivre dans l'histoire, quand on voit des médailles de plusieurs rois dont les noms ne se trouvent dans aucun historien ? L'état de ces princes devoit cependant être considérable. Les arts y étoient florissans, à n'en juger que par la beauté de quelques-unes de ces médailles. Il y a des arts qui ne peuvent être portées à un certain degré de perfection, sans que beaucoup d'autres soient également cultivés. Il y avoit, sans doute, à la cour de ces rois, comme ailleurs, de petits seigneurs très-importans, faisant du fracas, s'imaginant occuper fort la renommée, avoir un jour place dans l'histoire, & les maîtres, sous qui ils rampoient, n'y sont pas nommés. Les antiquaires les mieux instruits de la science numismatique, exercent aujourd'hui leur sagacité à tâcher de deviner en quel pays ces monarques ont régné. Il paroît cependant par le sujet, le goût du travail, les types des médailles, par les légendes qui sont grecques, que ce n'étoit pas sur des peuples ignorés, & que l'époque n'en est pas de la plus haute antiquité. On conjecture que c'étoit en Sicile ; en Illyrie, chez les Parthes, &c. Mais l'histoire n'en fait pas la moindre mention.

Cependant plusieurs ne plaignent ni travaux, ni peines, uniquement pour être connus. Ils veulent qu'on parle d'eux, qu'on en soit occupé ; ils aiment mieux être malheureux qu'ignorés. Celui dont les malheurs attirent l'attention, est à demi-consolé.

Quand le desir de la célébrité n'est qu'un sentiment, il peut être, suivant son objet, honnête pour celui qui l'éprouve, & utile à la société ; mais si c'est une manie, elle est bientôt injuste, artificieuse & avilissante par les manœuvres qu'elle emploie : l'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt. Voilà ce qui produit tant de *réputations* usurpées & peu solides.

Rien ne rendroit plus indifférent sur la *réputation*, que de voir comment elle s'établit souvent, se détruit, se varie, & quels sont les auteurs de ces révolutions.

A peine un homme paroît-il dans quelque carrière que ce soit, pour peu qu'il montre de dispositions heureuses, quelquefois même sans cela ; que chacun s'empresse de le servir, de l'annoncer, de l'exalter : c'est toujours en commençant qu'on est un prodige. D'où vient cet empressement ? Est-ce générosité, bonté ou justice ? Non, c'est envie, souvent ignorée de ceux qu'elle excite. Dans chaque carrière il se trouve toujours quelques hommes supérieurs. Les subalternes ne pouvant aspirer aux premières places, cherchent à en écarter ceux qui les occupent en leur suscitant des rivaux.

On dira peut-être qu'il doit être indifférent, par qui les premiers rangs soient occupés, à ceux qui n'y peuvent parvenir ; mais c'est bien peu connoître les passions que de les faire raisonner. Elles ont des motifs, & jamais de principes. L'envie sent & agit, ne réfléchit ni ne prévoit : si elle réussit dans son entreprise, elle cherche aussi-tôt à détruire son propre ouvrage. On tâche de précipiter du faîte celui à qui on a prêté la main pour faire les premiers pas : on ne lui pardonne point de n'avoir plus besoin de secours.

C'est ainsi que les *réputations* se forment & se détruisent. Quelquefois elles se soutiennent, soit par la solidité du mérite qui les affermit, soit par l'artifice de celui qui, ayant été élevé par la cabale, sait mieux qu'un autre les ressorts qui la font mouvoir, ou qui embarassent son action.

Il arrive souvent que le public est étonné de certaines *réputations* qu'il a faites ; il en cherche la cause, & ne pouvant la découvrir, parce qu'elle n'existe pas, il n'en conçoit que plus

d'admiration & de reſpect pour le fantôme qu'il a créé. Ces *réputations* reſſemblent aux fortunes, qui ſans fonds réels, portent ſur le crédit, & n'en ſont que plus brillantes.

Comme le public fait des *réputations* par caprice, des particuliers en uſurpent par manège ou par une ſorte d'impudence, qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour-propre. Ils annoncent qu'ils ont beaucoup de mérite ; on plaiſante d'abord de leurs prétentions ; ils répètent les mêmes propos ſi ſouvent, & avec tant de confiance, qu'ils viennent à bout d'en impoſer. On ne ſe ſouvient plus par qui on les a entendu tenir, & l'on finit par les croire ; cela ſe répete & ſe repand comme un bruit de ville, qu'on n'approfondit point.

On fait même des aſſociations pour ces ſortes de manœuvres ; c'eſt ce qu'on apelle une cabale.

On entreprend de deſſein formé de faire une *réputation*, & l'on en vient à bout.

Quelque brillante que ſoit une telle *réputation*, il n'y a quelquefois que celui qui en eſt le ſujet qui en ſoit la dupe. Ceux qui l'ont créé ſavent à quoi s'en tenir, quoiqu'il y en ait auſſi qui finiſſent par reſpecter leur propre ouvrage.

D'autres frappés du contraſte de la perſonne & de ſa *réputation*, ne trouvant rien qui juſtifie l'opinion publique, n'oſent manifeſter leur ſentiment propre. Ils acquieſcent au préjugé, par timidité, complaiſance ou intérêt ; de ſorte qu'il n'eſt pas rare d'entendre quantité de gens répéter le même propos, qu'ils déſavouent tous intérieurement. La plupart des hommes n'oſent ni blâmer ni louer ſeuls, & ne ſont pas moins timides pour protéger que pour attaquer ; il y en a peu qui aient le courage de ſe paſſer de partiſans ou de complices, je ne dis pas pour manifeſter leur ſentiment, mais pour y perſiſter ; ils tâchent de s'y affermir eux-mêmes en le ſuggérant à d'autres, ſinon ils l'abandonnent.

Quoi qu'il en ſoit, les *réputatons* uſurpées qui produiſent le plus d'illuſion, ont toujours un côté ridicule qui devroit empêcher d'en être fort flatté. Cependant on voit quelquefois employer les mêmes manœuvres par ceux qui auroient aſſez de mérite pour s'en paſſer.

Quand le mérite ſert de baſe à la *réputation*, c'eſt une grande mal-adreſſe que d'y joindre l'artifice, parce qu'il nuit plus à la *réputation* méritée, qu'il ne ſert à celle qu'on ambitionne. Si le public vient à reconnoître ce manége dans un homme qui d'ailleurs a des talens, & tôt ou tard il le reconnoît, il ſe révolte, & dégrade la gloire la mieux acquiſe. C'eſt une injuſtice, mais il ne faut pas le mettre en droit d'être injuſte. L'envie, à qui les prétextes ſuffiſent, s'applaudit d'avoir des motifs, les ſaiſit avec ardeur, & les emploie avec adreſſe. Elle ne pardonne au mérite que lorſqu'elle eſt trompée par ſa propre malignité, & qu'elle croit remarquer des défauts qui lui ſervent de pâture. Elle ſe conſole en croyant rabaiſſer d'un côté ce qu'elle eſt forcée d'admirer d'un autre ; elle cherche moins à détruire ce qu'elle ſe flatte d'outrager.

Une ſorte d'indifférence ſur ſon propre mérite eſt le plus ſûr appui de la *réputation* ; on ne doit pas affecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumière éblouit. La modeſtie eſt le ſeul éclat qu'il ſoit permis d'ajouter à la gloire.

Si l'artifice eſt un moyen honteux pour la *réputation*, il y a un art, & même un art honnête qui naît de la prudence, de la ſageſſe, & qui n'eſt pas à dédaigner. Les gens d'eſprit ont plus d'avantages que les autres, non-ſeulement pour la gloire, mais encore pour acquérir & mériter la *réputation* de vertu. Une intelligence fine auſſi contraire à la fauſſeté qu'à l'imprudence, un diſcernement prompt & ſûr, fait qu'on place les bienfaits avec choix, qu'on parle, qu'on ſe taît & qu'on agit à propos. Il n'y a perſonne qui n'ait quelquefois occaſion de faire une action honnête, courageuſe, & toutefois ſans danger. Le ſot la laiſſe paſſer, faute de l'appercevoir ; l'homme d'eſprit la ſent & la ſaiſit. L'expérience trouve cependant que l'eſprit ſeul n'y ſuffit pas, & qu'il faut encore un cœur noble, pour employer cet art heureux.

J'ai vu de ces ſuccès brillans, & je ſuis perſuadé que celui même qui étoit comblé d'éloges, ſentoit combien il lui en avoit peu coûté pour les obtenir, mais il n'en étoit pas moins louable.

J'en ai remarqué d'autres qui, avec la bienfaiſance dans le cœur, avec les actes de vertus les plus fréquens, faute d'intelligence d'à propos, n'étoient pas, à beaucoup près, auſſi eſtimés, qu'eſtimables. Leur mérite ne faiſoit point de ſenſation ; à peine le ſoupçonnoit-on. Il eſt vrai que ſi par un heureux hazard le mérite ſimple & uni vient à être remarqué, il acquiert l'éclat le plus ſubit. On le loue avec complaiſance, on voudroit encore l'augmenter ; l'envie même y applaudit ſans ſortir de ſon caractère, elle en tire parti pour en humilier d'autres.

Si les *réputations* ſe forment & ſe détruiſent avec facilité, il n'eſt pas étonnant qu'elles varient, & ſoient ſouvent contradictoires dans la même perſonne. Tel a une *réputation* dans un lieu, qui dans un autre en a une toute différente : il a celle qu'il mérite le moins, & on lui refuſe celle à laquelle il a le plus de droit. On en voit des exemples dans tous les ordres. Je ne puis me diſpenſer d'entrer ici dans quelques détails qui ren-

dront les principes plus sensibles par l'application que j'en vais faire.

Un homme est taxé d'avarice, parce qu'il mépriſe le faſte, & ſe refuſe le ſuperflu, pour fournir le néceſſaire à des malheureux ignorés. On loue la générosité d'un autre qui répand avec oſtentation ce qu'il ravit avec artifice ou violence; il fait des préſens, & refuſe le payement de ſes dettes: on admire ſa magnificence, quand il eſt à la fois victime du faſte & de l'avarice.

On accuſe d'inſolence un homme qui ne fléchit pas avec baſſeſſe ſous une autorité uſurpée, ou tyrannique: on reproche l'emportement à un autre, parce qu'il n'a pas porté la patience juſqu'à l'aviliſſement. Comme elle a ſes bornes, les gens naturellement doux finiſſent ſouvent par avoir tort mal à-propos, quand la meſure eſt comble. On ne ſauroit croire combien il importe, pour le bien de la paix, de ne ſe pas laiſſer trop vexer, à moins que l'on ne conſente à être avili.

On vante, au contraire, la douceur d'un homme entier, opiniâtre par caractère & poli par orgueil.

Une femme eſt déshonorée, parce qu'elle a conſtaté ſa faute par l'éclat de ſa douleur & de ſa honte; tandis qu'une autre ſe met à couvert de tout reproche par l'excès de ſon impudence; celle-ci n'eſt pas même l'objet d'un mépris ſecret. Les hommes haiſſent ce qu'ils n'oſeroient punir; mais ils ne mépriſent que ce qu'ils oſent blâmer hautement. Leurs actions déterminent plus leurs jugemens, que leurs jugemens ne reglent leurs actions.

Si l'on paſſe des ſimples particuliers à ceux qui paroiſſant ſur un théâtre plus éclairé, ſont à portée d'être mieux connus, on verra qu'on n'en juge pas avec plus de juſtice.

Un miniſtre eſt taxé de dureté, parce qu'il eſt juſte, qu'il rejette des ſollicitations payées, & refuſe de ſe prêter a ce que les courtiſans appellent des affaires: commerce injurieux au mérite, ſcandaleux pour le public, aviliſſant pour l'autorité, dangereux pour l'état, & malheureuſement trop commun.

On loue la bonté d'un autre, parce qu'on peut le ſéduire, le tromper, & le faire ſervir d'inſtrument à l'injuſtice.

Un prince paſſe pour ſévère, parce qu'il aime mieux prévenir les fautes, que d'être obligé de les punir; pour cruel, parce qu'il réprime les tyrannies ſubalternes, de toutes les plus odieuſes. Les loix cruelles contre les oppreſſeurs ſont les plus douces pour la ſocieté; mais l'intérêt particulier ſe fait toujours le légiſlateur de l'ordre public.

Louis XII, un des meilleurs, & par conſéquent des plus grands rois que la France ait eus, fut accuſé d'avarice parce qu'il ne fouloit pas les peuples, pour enrichir des favoris ſans mérite. Le peuple doit être le favori d'un roi; & les princes n'ont droit au ſuperflu, que lorſque les peuples ont le néceſſaire. Les reproches qu'on oſoit lui faire ne prouvoient que ſa bonté. On porta l'inſolence juſqu'à le jouer ſur le théâtre. « J'aime mieux, dit ce prince honnête homme, » que mon avarice les faſſe rire, que ſi elle les » faiſoit pleurer. Il ajoutoit: leurs plaiſanteries » prouvent ma bonté; car ils n'oſeroient pas les » faire ſous tout autre prince ». Il avoit raiſon; les reproches des courtiſans valent ſouvent des éloges, & leurs éloges ſont des piéges.

A l'égard des *réputations* de probité, il eſt étonnant qu'il n'y en ait pas plus d'établies, attendu la facilité avec laquelle on l'uſurpe quelquefois. On ne voyoit jadis que des hypocrites de vertu; on trouve aujourd'hui des hypocrites de vice. Des gens ayant remarqué qu'une vertu auſtère n'eſt pas toujours exempte d'un peu de dureté, parce qu'on eſt moins circonſpect quand on eſt irréprochable, & qu'on s'obſerve moins quand on ne craint pas de ſe trahir; ces gens tirent parti de leur férocité naturelle, & ſouvent la portent à l'excès, pour établir la ſévérité de leur vertu: leurs déclarations contre l'impudence ſont des preuves continuelles de la leur. Qu'il y a de ces gens dont la dureté fait toute la vertu! L'étourderie eſt encore une preuve très-équivoque de la franchiſe; on ne devroit ſe fier qu'à l'étourderie de ceux à qui elle eſt ſouvent préjudiciable.

La dureté & l'étourderie ſont des défauts de caractère qui n'excluent pas abſolument, & ſuppoſent encore moins la vertu, mais qui la gâtent quand ils s'y trouvent unis. Cependant combien de fois a-t-on été trompé par cet extérieur?

Si l'on ſouſcrit légèrement à certaines *réputations* de probité, on en flétrit ſouvent avec une témérité encore plus blâmable, par paſſion, par intérêt. On abuſe du malheur d'un homme pour attaquer ſa probité. On s'élève contre la *réputation* des autres, uniquement pour donner opinion de ſa vertu.

Si un homme a le courage de défendre une *réputation* qu'il croit injuſtement attaquée, on ne lui fait pas toujours l'honneur de le regarder comme une dupe, ce ſoupçon ſeroit trop ridicule; on ſuppoſe qu'il a intérêt de ſoutenir une thèſe extraordinaire. Qu'on ſe ſoit viſiblement trompé en jugeant défavorablement, on n'eſt ſuſpect que d'un excès de ſagacité; mais ſi c'eſt en jugeant trop favorablement; c'eſt, dit-on, le

comble de l'imbécillité : cependant l'erreur eſt la même, & le caractère eſt très-différent.

Ces faux jugemens ne partent pas toujours de la malignité. Les hommes font beaucoup d'injuſtices ſans méchanceté, par légèreté, précipitation, ſottiſe, témérité, imprudence.

Les déciſions haſardées avec le plus de confiance font le plus d'impréſſion. Eh ! qui ſont ceux qui jouiſſent du droit de prononcer ? Des gens qui, à force de braver le mépris, viennent à bout de ſe faire reſpecter, & de donner le ton ; qui n'ont que des opinions & jamais de ſentimens ; qui en changent, les quittent, & les reprennent, ſans le ſavoir, ni s'en douter, ou qui ſont opiniâtres ſans être conſtans.

Voilà cependant les juges des *réputations* ; voilà ceux dont on mépriſe le ſentiment, & dont on recherche le ſuffrage ; ceux qui procurent la conſidération, ſans en avoir eux-mêmes aucune.

La conſidération eſt différente de la célébrité. La renommée même ne la donne pas toujours, & l'on peut en avoir ſans impoſer par un grand éclat.

La conſidération eſt un ſentiment d'eſtime mêlé d'une ſorte de reſpect perſonnel qu'un homme inſpire en ſa faveur. On en peut jouir également parmi ſes inférieurs, ſes égaux & ſes ſupérieurs en rang & naiſſance. On peut dans un rang plus élevé, ou avec une naiſſance illuſtre, avec un eſprit ſupérieur, ou des talens diſtingués ; on peut même avec de la vertu, ſi elle eſt ſeule & dénuée de tous les autres avantages, être ſans conſidération. On peut en avoir avec un eſprit borné, ou malgré l'obſcurité de la naiſſance & de l'état.

La conſidération ne ſuit pas néceſſairement le grand homme ; l'homme de mérite y a toujours droit ; & l'homme de mérite eſt celui qui, ayant toutes les qualités & tous les avantages de ſon état, ne les ternit par aucun endroit. Pour donner enfin une idée plus préciſe de la conſidération, on l'obtient par la réunion du mérite, de la décence, du reſpect pour ſoi-même, par le pouvoir connu d'obliger & de nuire, & par l'uſage éclairé qu'on fait du premier, en s'abſtenant de l'autre.

L'eſpèce, terme nouveau, mais qui a un ſens juſte, eſt l'oppoſé de l'homme de conſidération. Il y en a de toutes claſſes. L'eſpèce, eſt celui qui, n'ayant pas le mérite de ſon état, ſe prête encore de lui-même à ſon aviliſſement perſonnel : il manque plus à ſoi qu'aux autres. Un homme d'un haut rang peut être une eſpèce, un autre de bas état peut avoir de la conſidération.

Si l'on acquiert de la conſidération, on l'uſurpe auſſi. Vous voyez des hommes dont on vante le mérite : ſi l'on veut examiner en quoi il conſiſte, on eſt étonné du vuide ; on trouve que tout ſe borne à un air, un ton d'importance & de ſuffiſance ; un peu d'impertinence n'y nuit pas, & quelquefois le maintien ſuffit. Ils ſe ſont portés pour reſpectables, & on les reſpecte : ſans quoi on n'iroit pas juſqu'à les eſtimer.

On doit conclure de l'analyſe que nous venons de faire, & de la diſcuſſion dans laquelle nous ſommes entrés, que la renommée eſt le prix des talens ſupérieurs, ſoutenus de grands efforts, dont l'effet s'étend ſur les hommes en général, ou du moins ſur une nation ; que la *réputation* a moins d'étendue que la renommée, & quelquefois d'autres principes ; que la *réputation* uſurpée n'eſt jamais ſûre ; que la plus honnête eſt toujours la plus utile, & que chacun peut aſpirer à la conſidération de ſon état. (Duclos, *Conſidérations ſur les mœurs*).

RETRAITE, ſ. f. Ce mot ſe dit en morale de la ſéparation du tumulte du monde pour mener chez ſoi une vie tranquille & privée ; on demande quand cette *retraite* doit ſe faire. Ce n'eſt pas dans la force de l'âge où l'on peut ſervir la ſociété & remplir un poſte qu'on occupe avec fruit, mais quand la vieilleſſe vient graver ſes rides ſur notre front, c'eſt là le vrai tems de la *retraite* ; il n'y a plus qu'à perdre à ſe montrer dans le monde, à rechercher des emplois & à faire voir ſa décadence. Le public ne ſe tranſporte point à ce que vous avez été, c'eſt un travail & une juſtice qu'il ne rend guere ; il ne s'arrête qu'au moment préſent & juge de votre incapacité. Ayons donc alors le courage de nous rendre heureux par des goûts paiſibles & convenables à notre état. Il faut ſavoir ſe retirer à propos ; il conviendroit même que notre *retraite* fût un choix du cœur plutôt qu'une néceſſité. (*D. J.*) (*Anc. Encyc.*).

RICHESSE, ſ. f. Ce mot s'emploie plus généralement au pluriel ; mais les idées qu'il préſente à l'eſprit varient relativement à l'application qu'on en fait. Lorſqu'on s'en ſert pour déſigner les biens des citoyens, ſoit acquis, ſoit patrimoniaux, il ſignifie *opulence*, terme qui exprime non la jouiſſance, mais la poſſeſſion d'une infinité de choſes ſuperflues, ſur un petit nombre de néceſſaires. On dit auſſi tous les jours les *richeſſes* d'un royaume, d'une république, *&c.* & alors, l'idée de luxe & de ſuperfluités que nous offroit le mot de *richeſſes*, appliqué aux biens des citoyens, diſparoit : & ce terme ne repréſente plus que le produit de l'induſtrie, du commerce, tant intérieur qu'extérieur, des différens corps

politiques, de l'administration interne & externe des principaux membres qui le constituent; & enfin de l'action simultanée de plusieurs causes physiques & morales qu'il seroit trop long d'indiquer ici, mais dont on peut dire que l'effet, quoique lent & insensible, n'est pas moins réel.

Il paroît par ce que je viens de dire, qu'on peut envisager les *richesses* sous une infinité de points de vue différens, de l'observation desquels il résultera nécessairement des vérités différentes, mais toujours analogues aux rapports dans lesquels on considérera les *richesses*.

Cette dernière réflexion conduit à une autre, c'est que l'examen, la discussion, & la solution des différentes questions de politique & de morale, tant incidentes que fondamentales, que l'on peut proposer sur cette matière aussi importante que compliquée & mal éclaircie, doivent faire un des principaux objets des méditations de l'homme d'état & du philosophe. Mais cela seul feroit la matière d'un livre très-étendu; & dans un ouvrage de la nature de l'Encyclopédie, on ne doit trouver sur ce sujet que les principes qui serviroient de base à l'édifice.

Laissant donc au politique le soin d'exposer ici des vues neuves, utiles & profondes, & d'en déduire quelques conséquences appliquables à des cas donnés, je me bornerai à envisager ici les *richesses* en moraliste. Pour cet effet, j'examinerai dans cet article une question à laquelle il ne paroît pas que les philosophes aient fait jusqu'ici beaucoup d'attention, quoiqu'elle les intéresse plus directement que les autres hommes. En effet, il s'agit de savoir 1°. si un des effets nécessaires des *richesses* n'est pas de détourner ceux qui les possedent de la recherche de la vérité.

2°. Si elles n'entraînent pas infailliblement après elles la corruption des mœurs, en inspirant du dégoût ou de l'indifférence pour tout ce qui n'a point pour objet la jouissance des plaisirs des sens; & la satisfaction de mille petites passions qui avilissent l'ame, & la privent de toute son énergie.

3°. Enfin, si un homme riche qui veut vivre bon & vertueux, & s'élever en même-tems à la contemplation des choses intellectuelles, & à l'investigation des causes des phénomenes & de leurs effets, peut prendre un parti plus sage & plus sûr, que d'imiter l'exemple de Cratès, de Diogene, de Démocrite & d'Anaxagore.

Ceux qui auront bien médité l'objet de ces différens problêmes moraux, s'appercevront sans peine qu'ils ne sont pas aussi faciles à résoudre qu'ils le paroissent au premier aspect. Plus on les approfondit, plus on les trouve complexes, & plus on sent que l'on erre dans un labyrinthe inextricable où l'on n'est pas toujours sûr de trouver le fil d'Ariane, & dans lequel il est par conséquent facile de s'égarer.

Nec preme, nec summum molire per æthera currum.
Altius egressus; cælestia tecta cremabis;
Inferiùs terras: medio tutissimus ibis.
Neu te dexterior pressam rota ducat ad aram:
Inter utramque tene.
Ovide, *métamorph. lib. II. 85. v. 134. & seqq.*

Ainsi pour traiter ces questions avec cette sage impartialité, qui doit être la caractéristique de ceux qui cherchent sincérement la vérité, je ne ferai dans cet article que présenter simplement à mes lecteurs tout ce que la sagesse humaine la plus sublime & la plus réfléchie a pensé dans tous les tems sur cette matière: me réservant la liberté d'y joindre quelquefois mes propres réflexions dans l'ordre où elles se présenteront à mon esprit.

Je commence par une remarque qui me paroît essentielle: c'est que les anciens philosophes ne croyoient point que les *richesses* considérées en elles-mêmes, & abstraction faite de l'abus & du mauvais usage qu'on en pouvoit faire, fussent nécessairement incompatibles avec la vertu & la sagesse: ils étoient trop éclairés pour ne pas voir qu'envisagées ainsi métaphysiquement, elles sont une chose absolument indifférente; mais ils savoient aussi que, comme on s'écarte infailliblement de la vérité dans les recherches morales, lorsqu'on ne veut voir que l'homme abstrait, on court également risque de s'égarer lorsqu'on fait les mêmes suppositions à l'égard des êtres physiques & moraux qui l'environnent, & qui ont avec lui des rapports constans, déterminés & établis par la nature des choses. Ainsi enseignent ils constamment que les *richesses* pouvant être & étant en effet dans une infinité de circonstances, & pour la plupart des hommes, un obstacle puissant à la pratique des vertus morales, à leur progrès dans la recherche de la vérité, & un poids qui les empêche de s'élever au plus haut degré de connoissance & de perfection où l'homme puisse arriver, le plus sûr est de renoncer à ces possessions dangereuses, qui, multipliant sans cesse les occasions de chûte, par la facilité qu'elles donnent de satisfaire une multitude de passions déréglées, détournent enfin ceux qui y sont attachés de la route du bien & du desir de connoître la vérité.

C'est ce que Séneque fait entendre assez clairement, lorsqu'il dit que les *richesses* ont été pour une infinité de personnes un grand obstacle à la philosophie, & que pour jouir de la liberté d'esprit nécessaire à l'étude, il faut être pauvre, ou vivre comme les pauvres. « Tout homme,

» ajoute-t-il, qui voudra mener une vie douce, » tranquille & assurée, doit fuir le plus qu'il lui » sera possible ces biens faux & trompeurs, à » l'appât desquels nous nous laissons prendre » comme à un trébuchet, sans pouvoir ensuite » nous en détacher, en cela d'autant plus mal- » heureux, que nous croyons les posséder, & » qu'au contraire ce sont eux qui nous possedent & qui nous tyrannisent ». *Multi ad philosophandum obstitere divitiæ: paupertas expedita est, secura est.... si vis vacare animo, aut pauper sis oportet, aut pauperi simi is. Non potest studium salutare fieri sine frugalitatis curâ: frugalitas autem, paupertas voluntaria est..... Munera ista fortunæ putatis? Insidiæ sunt. Quisquis nostrum tutam agere vitam volet, quantum p urimum potest, ista viscata beneficia devitet: in quibus hoc quoque miserrimi fallimur, habere nos putamus, habemus.* Sénec. *epist.* 17. & *épist.* 8.

On ne peut guere douter de la certitude de ces maximes lorsqu'on voit des philosophes tels que Démocrite & Anaxagore abandonner leurs biens, & résigner tout leur patrimoine à leurs parens, pour s'appliquer tout entiers à la recherche de la vérité & à la pratique de la vertu.

Sprevit Anaxagoras, sprevit Democritus, atque
Complures alii (quorum sapientia toti est
Nota orbi) argentum atque aurum, CAUSASQUE MALORUM
DIVITIAS. Quare? Nisi quod non vera putarunt
Esse bono hæc animum quæ curis impediunt, &
In mala præcipitant quam plurima.

Il est assez difficile, ce me semble, de ne pas se laisser entraîner par de si grands exemples, & de nier que les *richesses* ne soient infiniment plus nuisibles qu'utiles, quand d'un autre côté on voit Séneque peindre avec des traits de feu les maux affreux qu'elles causent nécessairement à la société, & les crimes que la soif de l'or fait commettre. *Circa pecuniam*, dit-il, *plurimum vociferationis est: hæc, fora defatigat, patres liberosque committit, venena miscet, gladios tam percussoribus quam legionibus tradit. Hæc est sanguine nostro delibuta. Propter hanc uxorum maritorumque noctes strepunt litibus, & tribunalia magistratuum premit turba: reges fæviunt, rapiuntque, & civitates longo sæculorum labore constructas evertunt, ut aurum argentumque in cinere urbium scrutentur.* Senec. *de irâ lib. III. cap xxxij circa fin.*

» Depuis que les *richesses*, dit-il ailleurs, ont » commencé à être en honneur parmi les hommes, » & à devenir en quelque sorte la mesure de la » considération publique, le goût des choses » vraiment belles & honnêtes s'est entièrement » perdu. Nous sommes tous devenus marchands, » & tellement corrompus par l'argent, que nous » demandons, non point ce qu'est une chose » en elle-même, mais de quel rapport elle est. » Se présente-t-il une occasion d'amasser des » *richesses*, nous sommes tour-à-tour gens de » bien ou fripons, selon que notre intérêt & » les circonstances l'exigent. Nous faisons le » bien, & nous pratiquons la justice tant que » nous espérons trouver quelque profit dans » cette conduite, tout prêts à prendre le parti » contraire si nous croyons gagner davantage à » commettre un crime. Enfin les mœurs se sont » détériorées au point que l'on maudit la pau- » vreté, qu'on la regarde comme un deshonneur » & une infamie, en un mot qu'elle est l'objet » du mépris des riches & de la haine des » pauvres ». (*b*)

Ce ne sont point ici des idées vagues & jettées au hasard, ni de vaines déclamations, où l'imagination agit sans cesse aux dépens de la réalité, des faits confirmés par une expérience continuelle, & que chacun peut, pour ainsi dire, toucher par tous ses sens. Aussi le même philosophe ne craint-il pas d'avancer que les *richesses* sont la principale source des malheurs du genre humain, & que tous les maux auxquels les hommes sont sujets, comme la mort, les maladies, la douleur, &c. ne sont rien en comparaison de ceux que leur causent les *richesses*. *Transeamus ad patrimonia, maximam humanarum errumnarum materiam. Nam si omnia alia quibus angimur, compares, mortes, ægrotationes, metus, desideria, dolorum laborumque patientiam, cum iis quæ nobis mala pecunia nostra exhibet; hæc pars multum prægravabit.* Senec, *de tranquill. animi, cap. viij. init.* Il s'exprime encore avec plus de force dans sa 115 lettre.

» De continuelles inquiétudes, dit-il, rongent » & dévorent les riches à proportion des biens » qu'ils possedent. La peine qu'il y a à gagner » du bien est beaucoup moindre que celle qui » vient de la possession même. Tout le monde » regarde les riches comme des gens heureux; » tout le monde voudroit être à leur place, » je l'avoue: mais quelle erreur! Est-il de con- » dition pire que d'être sans cesse en butte à

(1) Palingen *Zodiac. vitæ*, lib. II. vs. 442: & *seqq.* édit. *Rotterd. ann.* 1722. Voyez aussi Platon, *in hipp. major.* pag. 383. A B. *tom. III* édit. *Henr. Steph. ann.* 1578; & Plutarque, vie de Périclès, *pag.* 162. B. C. *tom. I.* édit. *Paris, ann.* 1624.

(1) *Quæ* (pecunia) *ex quo in honore esse cœpit, verus rerum honor cecidit: mercator sque & vendax invidem facilis, quærimus, non quale sit quidque, sed quanti. Ad mercedem vii sumus, ad mercedem impii. Honesta, quamdiu ei qua illis spes inest, sequimur: in contrarium transituri, si plus scelera promittant.... denique eò mores redacti sunt, ut p ulcritas maledicto probroque sit, contempta divitibus, invisa pauperibus,* Senec. *epist.* 115.

la

» la misere & à l'envie? Plut aux dieux que » ceux qui cherchent les *richesses* avec tant d'em- » pressement intérogeassent les riches sur leur » sort! certainement ils cesseroient bientôt de » desirer les *richesses* » ! *Adjice quotidianas sollicitudines, quæ pro modo habenti quemque discruciant. Majore tormento pecuniæ possidetur, quam quæritur.... At felicem illum homines, & divitem vocant, & consequi optant, quantum ille possidet. Fateor. Quid ergo? Tu ullos esse conditionis pejoris existimas, quàm qui habent & miseriam & invidiam? Utinam qui divitias appetituri essent cum divitibus deliberarent!..... Profectò vota mutassent.* (1).

Que l'on fasse réflexion que celui qui parle dans ces passages est un philosophe qui possédoit des biens immenses, *innumeram pecuniam*, comme il le dit lui-même dans Tacite, *annal. lib. XIV. cap. liij.* & l'on sentira alors de quel poids un pareil aveu doit être dans sa bouche.

Mais consultons, si l'on veut, d'autres autorités: voyons ce que les auteurs les plus graves & les plus judicieux ont pensé de l'influence des *richesses* sur les mœurs, & des avantages de la pauvreté. « Ce n'est pas, disoit Diogene, » pour avoir de quoi vivre simplement, avec » des herbages & des fruits, qu'on cherche à » s'emparer du gouvernement d'un état, qu'on » saccage des villes, qu'on fait la guerre aux » étrangers, ou même à ses concitoyens; mais » pour manger des viandes exquises, & pour » couvrir sa table de mets délicieux ». *Diogenes tyrannos, & subversores urbium bellaque vel hostilia, vel civilia, non pro simplici victu olerum pomorumque, sed pro carnium & epularum deliciis, adserit excitari.* Diogen. *apud Hieronym. adv. Jovinian. lib. II. pag.* 77. A. *tom. II.* édit. *Basil.*

Justin faisant la description des mœurs des anciens scythes, dit qu'ils mépriſent l'or & l'argent, autant que les autres hommes en sont passionnés, & que c'est au mépris qu'ils font de ces vils métaux, ainsi qu'à leur maniere de vivre simple & frugale, qu'il faut attribuer l'innocence & la pureté de leurs mœurs, parce que ne connoissant point les *richesses*, ils n'ont que faire de convoiter le bien d'autrui. *Aurum & argentum perinde adspernantur, ac reliqui mortales appetunt. Lacte & melle vescuntur..... Hæc continentia illis morum quoque justitiam indidit. Nihil alienum concupiscentibus. Quippe ibidem divitiarum cupido est, ubi & usus.* Justin. *hist. lib. II. cap. ij. n.* 8 *& sequent.*

Zenon le stoïcien ne pensoit pas plus favorablement des *richesses*; car ayant appris que le vaisseau sur lequel étoient tous ses biens, avoit fait naufrage, il ne témoigna aucun regret de cette perte, au contraire. » La fortune veut, dit-il aussi- » tôt, que je puisse philosopher plus tranquil- » lement ». *Nunciato naufragio, Zeno noster, cùm omnia sua audiret submersa, lubet, inquit, me fortuna expeditiùs philosophari.* Apud Senec. *de tranquill. animi. cap. xvj.*

» Je m'étonne, disoit Lucrece de Gonzague à » Hortensio Laudo, qu'étant aussi savant que vous » l'êtes, & connoissant aussi bien les vicissitudes & » le train des choses humaines, vous vous attri- » stiez aussi excessivement de votre pauvreté. Ne » savez-vous pas que la vie des pauvres ressemble à » ceux qui cotoyent le rivage avec un doux vent, » sans perdre de vue la terre, & celle des riches à » ceux qui navigent en pleine mer. Ceux-ci ne peu- » vent prendre terre, quelque envie qu'ils en ayent: » ceux-là viennent à bord quand ils veulent ». *Essendo voi persona dotta; e die tanto bene esperta neui mondani casi; mi maraviglio che di si strana maniera vi attristiate per la povertà; quasi non sappiate la vita dei poveri esser simile ad una navigatione presso il lito; e quella de ricchi? non esser differente da coloro che si ritrovano in alto mare: à gli uni e facile gittar la fune in terra, e condur la nave à sicuro luogo; e à gli altri e sommamente difficile.* (2)

Anaxagore avoit donc raison de dire que les conditions qui paroissent les moins heureuses, sont celles qui le sont le plus, & qu'il ne falloit pas chercher parmi les gens riches & environnés d'honneurs, les personnes qui goutent la félicité, mais parmi ceux qui cultivent un peu de terre, ou qui s'appliquent aux sciences sans ambition. *Nec parum prudenter, Anaxagoras interroganti cuidam quisnam esset beatus: nemo, inquit, ex his quos tu felices existimas: sed eum in illo reperies, qui à te ex miseris constare creditur. Non erit ille divitis & honoribus abundans: sed aut exigui ruris, aut non ambitiosæ doctrinæ fidelis ac pertinax cultor, in secessu quàm in fronte beatior* Valer. Maxim. *lib. VII. cap. ij. no. 9. in extern. cit. Bœl. ubi infra.*

Finissons par un beau passage de Platon: » il est » impossible, dit expressément ce philosophe, d'ê- » tre tout ensemble fort riche & fort honnête » homme. Or comme il n'y a point de véritable & » solide bonheur sans la vertu, les riches ne peu- » vent pas être réellement heureux ». *Plato, de legib. lib. V. pag.* 742. E. & 743. A B. *tom. II. edit. Henr Steph. an.* 1578. *Voyez* aussi sa huitième lettre écrite aux parens & aux amis de Dion. *tom III. opp. pag.* 355. C. *edit. cit.*

(1) *Voyez* encore sa XIV. lettre, vers la fin, où il rapporte une fort bonne pensée d'Epicure; & joignez-y deux beaux fragmens de Philemon, qui se trouvent dans le recueil de le Clerc, *num.* 39 & 38, *pag.* 352, édit. *Amstel.* 1709.

(2) Lettere della signora Lucrecia Gonsagua, *pag.* 215, édition de Venise, *ann.* 1552.

Telle est à cet égard la doctrine constante des poëtes, des philosophes, des historiens & des orateurs, dont le sens a été le plus droit. Tous ont traité de fols & insensés ceux qui faisant consister le souverain bien dans la possession des *richesses*, mettent le plaisir du gain au-dessus des autres, & méprisent celui qui revient de l'étude des sciences, à moins que ce ne soit un moyen d'amasser de l'argent : tous ont préféré une honnête pauvreté à ces faux biens par lesquels l'aveugle & folle cupidité des hommes se laisse éblouir : tous enfin ont regardé les *richesses* comme une pierre d'achoppement. Pour moi, je l'avoue, plus j'y réfléchis, & plus je suis convaincu que ce ne fut point, comme le prétend faussement Barbeyrac (1), par ostentation, ni par un désintéressement mal entendu, qu'Anaxagore & Démocrite se dépouillerent de leurs biens, mais qu'au contraire, ils agirent en cela fort sagement, & en philosophes qui savoient qu'à l'égard des choses par lesquelles il est aussi facile que dangereux de se laisser corrompre, le parti le plus sûr est toujours de se mettre dans l'impossibilité absolue d'en abuser.

En effet, tant de soins, d'inquiétudes & de chagrins, tant de petits intérêts (2) dans la discussion desquels il n'arrive que trop (3) souvent que l'on soit injuste, & que l'on fasse beaucoup de mal, même sans le savoir, & sans être méchant ; tant de circonstances où l'éclat de la fortune & le faste de l'opulence mettant entre les riches & les pauvres une distance immense, rendent nécessairement ceux-là durs, & font que leurs cœurs se resserrent à la vue des malheureux, par l'habitude où ils sont de les voir dans un point de vue éloigné ; habitude qui étouffe (4) en eux toutes les affections qui pourroient les rapprocher de l'humanité, & réveiller dans leur ame ce sentiment de pitié & de commisération si naturel à l'homme, & qui le convainc si intimement de sa bonté (5) originelle ; tant d'occasions de se laisser corrompre, & de s'abandonner aux plus grands & aux plus honteux excès ; en un mot, tant d'inconvéniens de toute espèce, suivent si nécessairement la possession des *richesses*, & d'un autre côté, la recherche de la vérité & l'étude de la vertu demandent un silence de passions si profond & si continuel, une méditation si forte, un esprit si pur, si fortement en garde contre les illusions des sens, si habile à démêler les erreurs, & à en rectifier les jugemens par la réflexion, si dégagé des terrestréités, & de tout ce qui est l'objet de la cupidité humaine, enfin une ame si honnête, si sensible, si compatissante, si naturellement portée au bien & si continuellement occupée à le faire, qu'il est impossible (6) à l'homme d'allier jamais des choses aussi incompatibles par leur nature.

Il y a tout lieu de croire qu'Anaxagore fit à-peu-près les mêmes réflexions, & qu'il sentit combien il est difficile d'être riche, heureux, juste & bon tout ensemble, puisque Valere Maxime nous dit, *lib. VIII. cap. vij. num 6. in extern.* que c'est à l'abandon de ses *richesses* que ce philosophe se crut redevable de son salut : *quali porro studio Anaxagoram flagrasse credimus ? Qui cum è diutinâ peregrinatione repetiisset, possessionesque desertas vidisset, non essem, inquit, ego salvus, nisi istæ periissent.*

Il me semble que si Barbeyrac eût réfléchi sur ce passage, il auroit été moins prompt à envenimer les motifs qui déterminerent Anaxagore à résigner

(1) Dans sa préface sur le grand ouvrage de Puffendorf, § 19, *pag. 66* édit. *d'Amst.* 1734, *tom. I. Voyez* ce que je dis contre cet auteur, dans la note de la *page* 278.

(2) *Qui terre a, guerre a*, dit le proverbe : cet adage trivial est une vérité si évidente, qu'il seroit aussi absurde d'en nier la certitude, qu'inutile d'entreprendre de la prouver. Au reste ce ne sont pas seulement ceux dont les *richesses* consistent en fonds de terre, qui sont sans cesse exposés à des querelles & à des procès. C'est le sort ordinaire & inévitable de tous les riches, de quelque nature que soient leurs biens. Aussi Citon se plaignoit-il à Socrate qu'il étoit bien mal aisé à un homme qui veut conserver son bien, de vivre dans Athènes ! « car il y a des gens, » disoit-il, qui viennent me faire des procès sans que je » leur aie jamais fait aucun tort : mais seulement parce » qu'ils savent que j'aimerois mieux leur donner quelque » argent, que de m'embarrasser dans les affaires ». Voyez *les choses mémorables de Socrate*, liv. II. vers la fin, & conférez ce que dit M. Rousseau de Geneve dans son *Emile*, liv. IV, *pag.* 164, 165, de Hollande.

(3) *Quæ tam festa dies, ut cesset prodere funem*
Perfidiam, fraudes, atque omni ex crimine lucem
Quæsitum, & partos gladio, vel pyxide nummos ?
Rari quippe boni. Numero vix sunt totidem, quot
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili. Juvenal, *sat.* 13, *vs.* 23. *& seqq.* Ce poëte fait ici, sans le savoir, l'histoire des mœurs de la plupart des riches.

(4) Conférez ici Menandre, *in fragment.* n. 154. *pag.* 242, édit. *Cleric.* Amstel. 1709.

(5) Plusieurs anciens philosophes, entr'autres Seneque, ont apperçu cette vérité si lumineuse, si utile, si consolante pour l'humanité, & à laquelle la justice & la sagesse de Dieu servent de base ; mais la certitude de ce principe, si important par lui même & par les conséquences qui en découlent immédiatement, n'a été bien démontrée que par un philosophe moderne, dont les ouvrages sont entre les mains de tout le monde. A l'égard de Seneque, *voyez* le passage qui sert d'épigraphe à l'*Emile*, & joignez-y surtout ces belles paroles du même philosophe : *erras.... si existimas nobiscum vitia nisi : supervenerunt, ingesta sunt, itaque monitionibus crebris, opiniones quæ nos circumsonant, compescamus. Nulli nos vitio natura conciliat : nös illa integros ac liberos genuit.* Senec. *epist.* 94.

(6) Appliquez ici ce passage de Salluste : *neque aliter quisquam extollere sese, & divina mortalis attingere potest, nisi omissis pecuniæ & corporis gaudiis, animo indulgens, non assentando, neque concupita præbendo, perversam gratiam gratificans ; sed in labore, patientiâ, bonisque præceptis, & factis fortibus exercitando,* Sallust. *ad. Cæsar. de repub. ordinandâ.* orat. pr.

tout ſon patrimoine à ſes parens. Il auroit vu qu'il n'y a point d'oſtentation, mais au contraire beaucoup d'humilité, de ſageſſe & de vertu dans la conduite d'un philoſophe qui, ſachant par un examen réfléchi des actions humaines, combien la pente du vice eſt douce & facile; ou plutôt, connoiſſant (1) ſa propre foibleſſe, & craignant qu'en conſervant ſes *richeſſes*, il n'ait pas aſſez d'empire ſur ſes paſſions, pour en jouir dans l'innocence, & pour réſiſter aux tentations toujours renaiſſantes d'en abuſer, aime mieux s'en dépouiller entierement; que de ſe voir expoſé ſans ceſſe à un combat dont il ne ſeroit pas toujours ſorti vainqueur. Car ſelon la remarque judicieuſe d'un célebre auteur moderne, *par-tout la tentation de mal faire, augmente avec la facilité.* Lettre de M. Rouſſeau de Genève à M. d'Alembert, *p.* 145, *édit. d'Amſt.* 1758.

Une autre obſervation non moins importante, c'eſt qu'un homme riche, quelque penchant naturel qu'il ait à la vertu, ne peut faire un bon uſage de ſes biens qu'à quelques égards: il y aura toujours par l'effet d'un vice inhérent aux *richeſſes*, une infinité de circonſtances où, comme je l'inſinue plus haut, il s'éloignera de l'ordre & de la rectitude morale ſans s'en appercevoir, & où cette déviation devenant de jour en jour plus ſenſible, il s'écartera enfin de la ſphere étroite de la vertu, emporté ſucceſſivement malgré lui par mille petites paſſions, comme par une eſpèce de force centrifuge, déterminée par ce que les anciens appelloient *immutabilis cauſarum inter ſe cohærentium ſeries.*

Il ſeroit inutile de dire avec Epicure, *que ce n'eſt point la liqueur qui eſt corrompue, mais le vaſe:* car on ne peut approuver la penſée de ce philoſophe qu'en conſidérant les *richeſſes* en elles-mêmes, & en les ſéparant intellectuellement des maux qu'elles entraînent après elles, & j'ai déja dit, que rien n'étoit plus illuſoire que cette méthode de philoſopher. En effet, il s'agit de ſavoir, ſi l'abus des *richeſſes*, de quelque nature que ſoient les effets qu'il produit, eſt inſéparable de leur poſſeſſion, & ſi l'on ne peut pas dire en ce ſens, que les maux qu'elles cauſent dans le monde, ſont les effets d'un vice qui leur eſt *inhérent*, puiſqu'il eſt inconteſtable que ces maux, quels qu'ils ſoient, n'exiſteroient pas ſans elles, quoiqu'elles n'en ſoient d'ailleurs que cauſes occaſionnelles, je veux dire, quoiqu'elles ayent beſoin pour les produire & pour les déterminer de l'intervention d'une cauſe phyſique qui eſt l'ame, ou pour parler plus philoſophiquement, le corps modifié de telle & telle manière: or c'eſt ce que je ſoutiens, & ce qu'on ne peut nier, ce me ſemble, pour peu qu'on y réfléchiſſe.

Ajoutez à cela que le ſage peut bien, quant à lui, ne regarder l'or & l'argent que comme de ſimples métaux, dont il ſe ſert comme d'autant d'inſtrumens qu'il dirige ſelon ſes vûes; mais dans le ſyſtème ſocial, ces métaux, ſource intariſſable de malheurs & de déſordres, changent en quelque ſorte de manière d'être. Ce ne ſont plus alors aux yeux du philoſophe, des ſubſtances abſolument inactives inanimées, il ſait que ces ſignes repréſentatifs & conventionnels, ont une eſpèce de vie qui leur eſt propre, & dont le principe précaire ſe trouve dans les relations qu'ils ont avec nos penchans, notre éducation, nos uſages, nos loix, nos vices, nos vertus, & avec la nature des choſes en général. Or ces rapports ſont le point de vûe ſous lequel j'enviſage ici les *richeſſes*: d'où je conclus que ſi l'on peut dire dans telle hypothèſe que le vaſe corrompt la liqueur, on peut aſſurer plus généralement encore, & avec autant de vérité pour le moins, que la liqueur corrompt le vaſe. A l'égard des maux infinis qui réſultent néceſſairement de tout cela pour la ſociété, ils ſont ſi étroitement liés aux cauſes d'où ils émanent, par l'action de l'une & la réaction de l'autre, quelquefois même par leur tendance réciproque & co-exiſtence à la production des mêmes effets, qu'il ſeroit aſſez difficile de meſurer la ſphere d'activité de ces deux forces, & de connoître leur influence proportionnelle.

Il eſt, ce me ſemble, évident par ce que je viens de dire, que l'objection d'Epicure rapportée ci-deſſus, eſt un coup perdu, *brutum fulmen.* J'en dis autant d'une autre difficulté qu'on pourroit encore me faire, en m'objectant qu'on a vû plus d'une fois des riches faire un bon uſage de leurs biens, & que cela eſt même très-poſſible en ſoi; car ce n'eſt point du tout ce dont il s'agit ici. A l'égard des Philoſophes, quand on pourroit en citer pluſieurs, tels que (*m*) Séneque, par exemple,

(1) Il eſt évident par ce qu'il dit lui-même dans le paſſage de Valere Maxime, rapporté ci-devant, que ceci n'eſt ni une aſſertion hardie & téméraire, ni une conjecture vague & incertaine; mais une propoſition qui a tous les degrés de probabilité & de certitude morale, que l'on peut deſirer dans des choſes qui ne ſont pas ſuſceptibles d'une démonſtration métaphyſique.

(2) Si l'on jugeoit des mœurs de ce philoſophe ſur la foi de Dion Caſſius, & du moine Xiphilin ſon abréviateur, on en auroit une idée affreuſe, & qui ne juſtifieroit que trop ce que j'ai dit ci-devant de la corruption des riches: mais les calomnies dont ces deux hiſtoriens ſemblent s'être plu à verſer le poiſon ſur la vie de ce ſage ſtoïcien, ſont trop noires, trop odieuſes, trop viſiblement deſtituées de toute eſpèce de vraiſemblance, en un mot, détruites par des preuves trop fortes, pour qu'elles puiſſent faire encore impreſſion ſur l'eſprit des lecteurs judicieux & inſtruits: ce ſeroit donc trahir la vérité que de renouveller ici ces accuſations fauſſes & injuſtes, quelque favorables qu'elles ſoient à l'opinion que je défends.

&c. que les *richeſſes* n'ont point détourné de la pratique de la vertu, & de l'étude de la vérité, cela ne prouveroit encore rien contre mon ſentiment, car je ſoutiens que ces Philoſophes, quels qu'ils ſoient, auroient pû faire, je ne dirai pas ſeulement plus de progrès dans la découverte de la vérité; mais ce qui eſt d'une toute autre importance, & infiniment préférable aux connoiſſances les plus vaſtes & les plus ſublimes, que leur vertu auroit été plus pure, plus intacte, & leurs mœurs plus régulieres, s'ils n'euſſent pas été riches.

Un paſſage admirable de Sénéque va répandre un beau jour ſur ce que je dis : *multum eſt*, remarque très-judicieuſement ce philoſophe, *non corrumpi divitiarum contubernio. Magnus eſt ille qui in divitiis pauper eſt*: SED SECURIOR, QUI CARET DIVITIIS (1). Ils n'auroient eu du-moins à combattre que contre les défauts & les foibleſſes inſéparables de l'humanité dans l'état civil, au lieu qu'ils avoient dans les *richeſſes* un ennemi de plus, d'autant plus difficile à vaincre, que ſes charmes ſont plus ſéduiſans, ſes attaques plus ſourdes, plus ſubtiles, plus continuelles, & les occaſions d'y ſuccomber plus fréquentes. Ainſi l'exemple même de ces philoſophes riches, en ſuppoſant qu'il y en ait eu pluſieurs, ce que je n'ai pas le tems d'examiner, ne diminue en rien la force de mon raiſonnement.

Pour l'affoiblir, il faudroit pouvoir prouver, 1° que les inconveniens que j'ai dit accompagner la poſſeſſion des *richeſſes*, n'en ſont point des ſuites néceſſaires; 2° qu'en m'accordant que ces inconvéniens en ſont inſéparables, il ne s'enſuit point, comme je le prétends, que les *richeſſes*, avec tous les déſordres qu'elles entraînent après elles, ſoient incompatibles avec l'état où je ſuppoſe que doit être l'ame d'un philoſophe qui veut étudier la vérité, & la vertu. Or, je défie qui que ce ſoit, de prouver jamais ces deux choſes: on peut par des ſubtilités de dialectique obſcurcir certaines vérités, & jetter des doutes dans l'eſprit de ceux qui les admettent, lorſque les forces de leurs facultés intellectuelles les mettent hors d'état de diſſiper les ténèbres, qu'un raiſonnement fin & adroit s'eſt plû à répandre ſur ces vérités; mais il n'en eſt pas de même des faits dont nous ſommes tous les jours les témoins. Il eſt impoſſible à cet égard d'en impoſer à perſonne, & c'eſt d'après ces ſortes de faits que j'ai raiſonné.

Cependant pour qu'on ne me ſoupçonne point de diſſimuler dans une matière de cette importance, rapportons ici l'éloge que Séneque fait des *richeſſes*; c'eſt peut-être le plaidoyer le plus éloquent que l'on puiſſe faire en leur faveur; mais auſſi je doute fort qu'il y ait parmi nous un ſeul riche qui puiſſe lire ſans trouble, ſans émotion, & s'il faut tout dire, ſans remords, à quelles conditions ce philoſophe permet au ſage de poſſéder de grands biens. Voici tout le paſſage tel que j'ai cru devoir l'exprimer dans notre langue.

» Le ſage n'aime point les *richeſſes* avec paſ-
» ſion, mais il aime mieux en avoir que de n'en
» avoir pas; il ne les reçoit pas dans ſon ame,
» mais dans ſa maiſon; en un mot, il ne ſe
» dépouille pas de celles qu'il poſſède, au con-
» traire, il les conſerve & il s'en ſert pour
» ouvrir une plus vaſte carrière à ſa vertu, &
» la faire voir dans toute ſa force. En effet,
» peut-on douter qu'un homme ſage n'ait plus
» d'occaſions & de moyens de faire connoître
» l'élévation & la grandeur de ſon courage avec
» les *richeſſes*, qu'avec la pauvreté, puiſque dans
» ce dernier état on ne peut ſe montrer vertueux
» que d'une ſeule façon, je veux dire, en ne
» ſe laiſſant point abattre & abſorber par l'indi-
» gence, au lieu que les *richeſſes* ſont un champ
» vaſte & étendu, où l'on peut, pour ainſi
» dire, déployer toutes ſes vertus, & faire
» paroître dans tout ſon éclat ſa tempérance,
» & ſa libéralité, ſon eſprit d'ordre & d'éco-
» nomie, & ſi l'on veut ſa magnificence. Ceſſe
» donc de vouloir interdire aux philoſophes l'u-
» ſage des *richeſſes*; perſonne ne condamna jamais
» le ſage à une éternelle pauvreté; le philoſophe
» peut avoir de grandes *richeſſes*, pourvu qu'il
» ne les ait enlevées par force à qui que ce ſoit,
» & qu'elles ne ſoient point ſouillées & teintes
» du ſang d'autrui, pourvu qu'il ne les ait ac-
» quiſes au préjudice de perſonne, qu'il ne les
» ait pas gagnées par un commerce déshonnête
» & illégitime; en un mot, pourvu que l'uſage
» qu'il en fait ſoit auſſi pur que la ſource d'où
» il les a tirées, & qu'il n'y ait que l'envieux
» ſeul qui puiſſe pleurer de les lui voir poſſé-
» der; il ne refuſera pas les faveurs de la for-
» tune, & n'aura pas plus de honte que d'or-
» gueil de poſſeder de grands biens acquis par
» des moyens honnêtes; que dis-je? il aura plu-
» tôt ſujet de ſe glorifier, ſi, après avoir fait
» entrer chez lui tous les habitans de la ville,
» & leur avoir fait voir toutes ſes *richeſſes*, il
» peut leur dire: *s'il ſe trouve quelqu'un parmi*
» *vous qui reconnoiſſe dans tout cela quelque choſe*
» *qui ſoit à lui, qu'il le prenne.* Oh le grand
» homme! oh combien il mérite d'être riche,
» ſi les effets répondent aux paroles, & ſi après
» avoir parlé de la ſorte, la ſomme de ſes biens

---

il faut laiſſer ces indignes manœuvres & ces foibles reſſources à ces auteurs ignorans & ſuperſtitieux dont Bayle parle à *la page 597 du tome IV de ſon Dictionnaire, édit. de 1740*, & auxquels il reproche très-juſtement de faire fleches de tout bois, *ex omni ligno mercurium*.

(1) Senec. *epiſt. xx.* Voyez le paſſage de Platon cité, *page 274.*

» reſte toujours la même ; je veux dire, ſi après » avoir permis au peuple de fouiller dans ſes » coffres & de viſiter toute ſa maiſon, il ne ſe » trouve perſonne qui reclame quelque choſe » comme lui appartenant ; c'eſt alors qu'on pourra » hardiment l'appeller riche devant tout le monde. » Diſons donc que de même que le ſage ne » laiſſera pas entrer dans ſa maiſon un ſeul » denier qu'il n'ait pas gagné légitimement, il » ne refuſera pas non plus les grandes *richeſſes* » qui ſont des bienfaits de la fortune & le fruit » de ſa vertu ; s'il peut être riche, il le voudra, » & il aura des *richeſſes*, mais il les regardera » comme des biens dont la poſſeſſion eſt incer- » taine, & dont il peut ſe voir privé d'un inſ- » tant à l'autre ; il ne ſouffrira point qu'elles » puiſſent être à charge ni à lui ni aux autres ; » il les donnera aux bons, ou à ceux qu'il pourra » rendre tels, & il en fera une juſte répartition, » ayant toujours ſoin de les diſtribuer à ceux » qui en ſeront les plus dignes, & ſe ſouvenant » qu'on doit rendre compte tant des biens qu'on » a reçu du ciel, que de l'emploi qu'on en a » fait (1)

Il faut avouer que ce paſſage renferme une théorie conforme à la plus ſaine philoſophie, & dans laquelle Séneque donne indirectement à tous les riches, & à ceux qui travaillent ardemment à le devenir, des préceptes de morale excellens & eſſentiels, dont il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ne s'écartaſſent jamais ; tel eſt par exemple ce principe : *le ſage ne laiſſera pas entrer dans ſa maiſon un ſeul denier qu'il n'ait pas gagné légitimement.* Quelle leçon pour cette multitude de riches de patrimoine, dont les grandes villes ſont ſurchargées ; gens oiſifs, inutiles, & bons uniquement pour eux-mêmes, qui, parce qu'ils ne cherchent point à augmenter leur revenu, mais à en jouir dans la retraite, ſans nuire à perſonne, ſe croyent pour cela de fort honnêtes gens ! mais ils ignorent apparemment qu'il ne ſuffit pas qu'un homme ait hérité de ſes pères de grands biens, pour qu'il ſoit cenſé les poſſéder légitimement, & en droit d'en faire tel uſage qu'il lui plaira ; en effet, on ne peut nier ce me ſemble, que le premier devoir que la conſcience lui impoſe à cet égard, & celui qu'il eſt indiſpenſablement obligé de remplir, avant de diſpoſer de la plus petite partie de ce bien, ne ſoit de faire tous ſes efforts pour remonter à la ſource d'où ſes ancêtres ont tiré leurs *richeſſes*, & ſi, en ſuivant les différens canaux par leſquels elles ont paſſé pour arriver juſqu'à lui, il en découvre la ſource impure & corrompue, il eſt inconteſtable qu'il ne peut s'approprier ces biens ſans ſe charger d'une partie de l'iniquité de ceux qui les lui ont laiſſés ; cependant on peut dire ſans craindre de paſſer pour un détracteur des vertus humaines, que ſur vingt mille perſonnes riches de patrimoine, il n'y en a peut-être pas dix qui ſe ſoient jamais aviſées de faire un pareil examen, & encore moins d'agir en conſéquence, après l'avoir fait, quoiqu'ils y ſoient engagés par tout ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes ; il leur paroît d'autant plus inutile d'entrer dans tous ces détails, que n'ayant pas été les inſtrumens de leur fortune, ils ne ſe croyent pas alors reſponſables des voies obliques & des moyens injuſtes & criminels dont leurs pères peuvent s'être ſervis pour acquérir ces biens, & en conſéquence, nullement obligés de les reſtituer à ceux à qui ils appartiennent de droit, ou d'en faire quelqu'autre diſpenſation également juſte & ſage. Or ſans vouloir prévenir les réflexions du lecteur ſur une pareille conduite, il me ſuffit de dire qu'elle prouve bien la vérité de cette penſée de S. Jérôme ; » Tout homme riche, dit ce » père, eſt ou injuſte, lui-même, ou héritier » de l'injuſtice d'autrui ». *Omnis dives, aut indignus eſt, aut hæres iniqui.*

Revenons à Séneque. Ceux qui auront lu avec quelque attention ſes ouvrages, dans leſquels on trouve preſqu'à chaque page les plus grands éloges de la pauvreté & les paſſages les plus formels en ſa faveur, avec les peintures les plus vives de la corruption des riches, des tourmens cruels auxquels ils ſont ſans ceſſe en proie, & enfin des malheurs & des deſordres affreux dont les *richeſſes* ſont tous les jours la cauſe. Ceux, dis-je, qui ſe rappellent tout ce que cet auteur dit à ce ſujet, ſeront frappés de la contradiction évidente & de

(1) *Non amat* divitias (ſapiens) *ſed mavult non in animum illas, ſed in domum recipit : nec reſpuit poſſeſſas, ſed continet, & majorem virtuti ſuæ materiam ſubminiſtrari vult. Quid autem dubii eſt, quin major materia ſapienti viro ſit, animum explicandi ſuum in divitiis, quam in paupertate ? cum in hac unum genus virtutis ſit, non inclinari, nec deprimi : in divitiis, & temperantia, & liberalitas, & diligentia, & diſpoſitio, & magnificentia, campum habeat patentem. . . . . Deſine ergo philoſophis pecuniâ interdicere, nemo ſapientiam paupertate damnavit. Habebit philoſophus amplas opes : ſed nulli detractas, nec alieno ſanguine cruentas, ſine cujuſquam injuriâ partas, ſine ſordidis quæſtibus, quarum tam honeſtus ſit exitus quam introitus, quibus nemo ingemiſcat, niſi malignus. . . . . Ille vero fortunæ benignitatem à ſe non ſubmovebit, & patrimonio per honeſta quæſito, nec gloriabitur, nec erubeſcet. Habebit tamen etiam quo glorietur, ſi apertâ domo, & admiſſâ in res ſuas civitate, poterit dicere* : quod quiſque ſuum agnoverit, tollat. *O magnum virum, optime divitem, ſi opus ad hanc vocem conſonet ! ſi poſt hanc vocem tantumdem habuerit ! ita dico, ſi tutus & ſecurus ſcrutationem populo præbuerit : ſi nihil quiſquam apud illum invenerit, quo manus injiciat : audacter & propalam erit dives. Sicut ſapiens nullum denarium intra limen ſuum admittet, male intrantem : ita & magnas opes, munus fortunæ, fructumque virtutis non repudiabit, nec excludet. . . . Si poterit eſſe dives, volet ; & habebit utique opes, ſed tanquam leves & avolaturas : nec ulli alii, nec ſibi graves eſſe patietur. . . . Donabit aut bonis, aut eis quos facere poterit bonos Donabit cum ſummo conſilio, digniſſimos eligens : at qui meminerit, tam expenſorum quàm acceptorum rationem eſſe reddendam.* Senec. *de vitâ beatâ, cap. xxj xxij & xxiij.*

l'opposition diamétrale qu'il y a entre ce passage & ceux que j'ai rapportés précédemment ; ils seront surpris avec raison, qu'un philosophe puisse avoir assez peu de fermeté dans l'esprit, & de liaison dans les idées, pour se laisser ainsi emporter à la fougue de son imagination au préjudice de la vérité, & pour souffler le froid & le chaud, sans s'appercevoir de l'incohérence de ses principes.

Mais abandonnons cet auteur à ses écarts & aux saillies de son imagination ardente. Examinons ce passage en lui-même, & voyons ce qu'on en peut raisonnablement conclure en faveur des *richesses*.

Si on l'analyse avec soin, on avouera, je m'assure, qu'il ne prouve au fond que trois choses que je n'ai jamais prétendu nier.

La première, qu'il est permis au sage de posséder de grandes *richesses* à telles & telles conditions : & en effet cela n'est peut-être permis qu'à lui.

La seconde, qu'il faut en faire bon usage.

Et la troisième, que les riches seroient beaucoup plus à portée que les pauvres, de faire du bien, & de pratiquer les vertus les plus utiles, s'ils usoient de leurs *richesses* comme ils le doivent : trois propositions également vraies, mais desquelles, comme il est aisé de le voir, on ne peut rien conclure contre moi, puisqu'elles n'ont rien de commun avec la question que j'examine ici.

Je fais cette remarque, parce que Barbeyrac ne paroît pas avoir saisi le sens de ce passage, dont il donne même une toute autre idée, pour l'avoir lu peut-être avec trop de précipitation. C'est dans son *traité du jeu, liv. I ch. iij.* §. 7. *tom. I.* que se trouve cette faute assez importante pour devoir être relevée. Après avoir parlé en peu de mots des *richesses* dans des principes peu réfléchis, & qui font voir à mon avis que ce savant homme envisageoit quelquefois les choses superficiellement, il ajoute dans une note (*p. 63*) » voyez ce que dit très-bien le philosophe Séne- » que pour faire voir que les grandes *richesses* » ne sont nullement incompatibles avec la vertu, » & que le caractere même de philosophe n'en- » gage pas à s'en dépouiller, *de vitâ beatâ, c.* » *xxiij. xxiv. xxv.*

Je demande si, sur cet exposé, on ne s'attend pas à trouver dans ces trois chapitres des preuves directes & positives des deux propositions énoncées dans cette note. Cependant je laisse au lecteur à juger si Séneque prouve rien de tout cela dans le passage qu'on vient de lire, & si ce passage bien examiné ne se réduit pas à l'analyse que je viens d'en donner.

On pourroit peut-être croire que c'est dans les chapitres xxiv. & xxv. dont je nai rien traduit, que Séneque prouve que ce Barbeyrac lui fait dire. Mais j'avertis ici que des trois chapitres indiqués ici par cet auteur, il n'y a à proprement parler que le premier qui fasse au sujet ; les deux autres n'y ont que peu de rapport, c'est de quoi on pourra se convaincre en les lisant. Je ne vois donc pas ce qui a pu faire illusion à Barbeyrac, à-moins que ce ne soient les deux dernieres lignes du chap. xxiv Encore ce qui les précede, auroit-il dû le remettre dans la bonne voie. Voici le passage entier : *Divitias nego bonum esse ; nam si essent, bonos facerent. Nunc quoniam quod apud malos deprehenditur, dici bonum non potest ; hoc illis nomen nego. Ceterùm & habendas esse, & utiles, magna commoda vitæ adferentes fateor.* Senec. *de vitâ beatâ, cap. xxiv. in fine.* C'est-à-dire, » je nie que les » *richesses* puissent être mises au rang des véritables biens : car si elles étoient telles, elles rendroient bons ceux qui les possedent ; d'ailleurs » on ne peut pas honorer du nom de bien ce » qu'on trouve entre les mains des méchans. Du » reste j'avoue qu'il en faut avoir, qu'elles sont » utiles, & qu'elles apportent de grandes commodités à la vie.

Je voudrois pour l'honneur de Séneque, qu'il n'eût pas fait cet aveu, si peu digne d'un philosophe, si peu d'accord avec les beaux préceptes de morale qu'il donne dans mille endroits de ses ouvrages ; & qui suppose d'ailleurs comme démontrées trois choses, dont la première est en question, la seconde, sinon absolument fausse, du-moins fort incertaine, & qui ne peut être vraie qu'avec une infinité de limitations, de restrictions & de modifications : enfin, dont la troisième ne pourroit prouver en faveur des *richesses*, qu'après qu'on auroit fait voir démonstrativement :

1°. Que les commodités qu'elles procurent sont si absolument nécessaires au bonheur de l'homme, que sans elles il est continuellement & inévitablement exposé à des extrêmités dures & fâcheuses, qui lui font regarder la vie comme un fardeau pesant qu'on lui a imposé magré lui, & dont il seroit heureux d'être délivré.

2°. Que cette joie intérieure, cette tranquillité & cette paix qui font le caractere distinctif de l'ame du sage, accompagnent toujours ceux qui jouissent de ces commodités ; tandis que le chagrin, les soucis cuisans & mille peines secrettes dévorent & minent sourdement ceux qui en sont privés, supposition absurde, insoutenable, & qui mettroit encore Séneque en contradiction avec lui-meme, puisqu'il dit quelque part avec autant de vérité que d'éloquence & d'énergie : *Lætiores videbis, quos nunquam fortuna respexit, quàm quos deseruit. Vidit hoc Diogenes, vir ingentis*

animi, & effecit ne quid sibi eripi posset..... si quis de FELICITATE DIOGENIS DUBITAT, POTEST IDEM DUBITARE ET DE DEORUM IMMORTALIUM STATU, *an parum beatè degant: quod illis non prædia, nec horti sint nec alieno colono rura pretiosa, nec grande in foro fœnus..... Si vis scire quam nihil in illâ* (paupertate) *mali sit, compara inter se pauperum & divitum vultus.* SÆPIUS PAUPER ET FIDELIUS RIDET: *nulla sollicitudo in alto est: etiam si qua incidit cura, velut nubes levis transit. Horum qui felices vocantur, hi. aritas ficta est, aut gravis & suppurata tristitia: & quidem gravior, quia interdum non licet palam esse miseros: sed inter ærumnas cor ipsum excedentes, necesse est agere felicem.* Senec. *de tranquillitate animi, cap. viij. & epist.* 80.

3°. Que ces commodités sont la voie la plus sure & la plus prompte pour arriver à ce degré de sagesse & de perfection, qui est le centre où tendent toutes les actions de l'homme vertueux.

4°. Enfin qu'une chose peut être dite réellement & absolument utile, quoique les avantages qu'on en retire ne puissent pas à beaucoup près compenser ni par leur importance, ni par leur nombre, les désordres qu'elle cause, toutes propositions également fausses, & qui ne méritent pas d'être réfutées sérieusement.

L'aveu de Sénequen'est donc ici d'aucun poids, & son autorité ne sert de rien à Barbeyrac, qui auroit dû plutôt citer, comme je l'ai fait, les chapitres xxj. & xxij. dans lesquels Séneque fait l'apologie des *richesses* d'une manière, non pas à la vérité plus solide (car *ogni medaglia ha il suo riverso*) mais du moins plus propre à séduire des lecteurs vulgaires, & qui ne savent pas qu'avant d'admettre une pensée, une proposition, un principe, ou un système, il faut, si l'on ne veut pas se faire illusion, l'envisager par toutes ses faces, & le mettre à l'épreuve des objections, faute de quoi on s'expose à prendre à tout moment l'erreur pour la vérité.

De tout cela je conclus, qu'à tout prendre, les *richesses* sont pour les bonnes mœurs un écueil très-dangereux, & celui où vont se briser le plus souvent toutes les vertus qui caractérisent l'honnête homme. J'ai indiqué (*voyez les pages précéd.*) en peu de mots les causes de leurs funestes effets, sans prétendre néanmoins en épuiser la série; je n'ai même envisagé les *richesses* que relativement à leur influence sur les mœurs de quelques particuliers; mais si mesurant avec précision la plus grande quantité d'actions des *richesses* sur ces mêmes individus, considérés comme constituant un corps politique, je voulois entrer dans les plus grands détails, & fouiller dans l'histoire des peuples qui ont fait le plus de bruit dans le monde, & qui s'y sont le plus distingués à toutes sortes d'égards, je ferois voir que la corruption des mœurs, & tous les désordres qui la suivent, ont toujours été les effets inévitables & immédiats de l'amour des *richesses*, & du desir insatiable d'en acquérir; je n'en donnerai pour exemple que les Lacédémoniens, un des peuples de la terre qui eut sans doute la meilleure police, les plus belles & les plus sages institutions, & celui chez lequel la vertu fut le plus en honneur, & produisit de plus grandes choses, tant qu'il conserva les loix de son sublime législateur; mais laissons parler Plutarque. » Après que l'amour de l'or & de l'argent » se fut glissé dans la ville de Sparte, qu'avec » la possession des *richesses* se trouverent l'avarice » & le chicheté, & qu'avec la jouissance s'introduisirent le luxe, la mollesse, la dépense & la » volupté, Sparte se vit d'abord déchue de la » plûpart des grands & belles prééminences qui » la distinguoient, & se trouva indignement » ravalée & réduite dans une état d'humiliation & » de bassesse, qui dura jusqu'au tems du regne » d'Agis & de Léonidas ». Plutarque, *vie d'Agis & de Cléomene.* Voyez le grec, *p.* 796. C & 797. C. *tom. I.* édit. Paris, 1624.

Il dit un peu plus bas que la discipline & les affaires des Lacédémoniens avoient commencé à être malades & à se corrompre, depuis le moment qu'après avoir ruiné le gouvernement d'Athènes, ils eurent commencé à se remplir d'or & d'argent.

J'ai suivi au-reste la version de Dacier, dont la note mérite d'être citée; elle porte sur ces paroles du premier passage: *Sparte se vit d'abord déchue*, &c. » Cela est inévitable, dit Dacier, dès qu'un » état devient riche, il déchoit de sa grandeur; » c'est une vérité prouvée par mille exemples, & » une des plus grandes preuves, c'est ce qui est » arrivé à l'empire romain: la vertu & la *richesse* » font la balance; quand l'une baisse, l'autre » hausse ». Mais elle est moins d'un littérateur que d'un philosophe, & il seroit à souhaiter qu'on en pût dire autant de toutes celles que cet auteur a jointes à ses traductions.

Finissons par un beau passage de Salluste, qui confirme pleinement le sentiment de Plutarque & de son interprete. *Igitur provideas oportet*, dit-il à César, *uti plebes, largitionibus & publico frumento, corrupta habeat negotia sua, quibus ab malo publico detineatur: juventus probitati & industriæ, non sumptibus, neque* divitiis *studeat. Id eveniet, si* PECUNIÆ QUÆ MAXIMA OMNIUM PERNICIES EST, *usum atque decus dempseris. Nam sæpe ego cum animo meo reputans, quibus quisque rebus clarissimi viri magnitudinem invenissent; quæ res populos, nationesve magnis auctoribus auxissent; ac deinde quibus causis amplissima regna, & imperia corruissent: eadem semper bona atque mala reperiebam omnesque victores,* N. B. DIVITIAS CONTEMNISSE, ET VICTOS CUPIVISSE. Sallust. *ad Cæsar. de repub. ordinandâ, orat. j.*

Doit-on s'étonner après cela qu'Anaxagore & Démocrite, qui avoient devant les yeux les terribles révolutions, & la corruption extrême que la soif des *richesses* avoit produite dans les mœurs de leurs concitoyens, & des autres peuples de la Grece, qui d'ailleurs ne pouvoient pas ignorer que le gouvernement des uns & des autres avoit reçu par l'action de cette cause, des secousses si violentes, que la constitution en avoit été plus d'une fois non-seulement altérée, mais changée; doit-on, dis-je, s'étonner que ces philosophes, qui co-existoient, pour ainsi dire, avec ces tristes évenemens, aient pris le sage parti d'abandonner leurs pays & leurs biens, pour se livrer tout entier à l'agrément divin, qui est attaché à la recherche & à la découverte de la vérité? n'a-t-on pas plutôt lieu d'être surpris & indigné que, dans un siecle comme le nôtre, où l'esprit philosophique a fait tant de progrès, il se soit trouvé un auteur, d'ailleurs estimable, assez aveuglé par des préjugés superstitieux, & en même tems assez injuste, pour attribuer sans aucunes preuves, à des motifs vicieux & répréhensibles, un désintéressement aussi louable, aussi rare, & qui a mérité les éloges & l'admiration des Platon, des Plutarque, des Cicéron, en un mot de tous les philosophes qui ont le plus honoré leur siècle & l'humanité? L'illustre Bayle a eu plus d'équité & de bonne foi que le savant moderne dont je parle.

» Avant, dit-il, que l'Evangile eût appris aux » hommes qu'il faut renoncer au monde & à ses » *richesses*, si l'on veut marcher bien vîte dans » le chemin de la perfection, il y avoit des philo- » sophes qui avoient compris cela, & qui s'étoient » défaits de leurs biens afin de vâquer plus » librement à l'étude de la sagesse & à la recher- » che de la vérité: ils avoient cru que les soins » d'une famille & d'un héritage étoient des » entraves qui empêchoient de s'avancer vers le » but qui est le plus digne de notre amour; » Anaxagore & Démocrite furent de ce nombre ». Bayle, *Diction. histor. & crit.* voc. *Anaxagore*, *tit.* A.

Voilà le langage de la raison, de la philosophie & de la vérité; mais dans la remarque (*p*) de Barbeyrac sur ce passage, on ne trouve que des sophismes, de la superstition, une envie demésurée & peu réfléchie de chercher une cause chimérique à la perfection de la morale, & le mérite des œuvres: espèce de fanatisme mal

(1) La voici: » Comme M. Bayle, dit il, semble ici, » selon sa coutume, attribuer à l'Evangile des idées outrées » de morale, il loue aussi un peu trop la conduite de ces » anciens philosophes, où il y avoit plus d'ostentation & de » désintéressement mal entendu que de véritable sagesse; » puisqu'on peut faire un bon usage des *richesses*, & qu'il » n'est nullement nécessaire de s'en dépouiller entiérement » pour s'attacher à l'étude de la vérité & de la vertu ».

Faisons quelques réflexions sur ce passage. 1. Je n'examine point ici si Bayle attribue quelquefois à l'Evangile des idées outrées de morale, ce n'est pas ce dont il est question maintenant; je dis que du moins ici l'imputation ne pouvoit être plus mal fondée; car il est évident que le raisonnement de Bayle, bien examiné, se réduit à ceci: *avant que l'évangile eut donné aux hommes certains préceptes hypothétiques & conditionels sur l'usage qu'il faut faire des* richesses; *il y avoit eu des philosophes qui etoient entrés dans les vues des apôtres & qui avoient pratiqué leurs maximes.* Or il n'y a pas un seul mot dans cette proposition qui puisse donner lieu de soupçonner ce que Barbeyrac insinue malignement, & je ne vois pas ce que cet habile homme a pu y trouver de répréhensible.

A l'égard du second point sur lequel s'arrête sa critique, quoiqu'elle soit en apparence plus solide, & plus capable d'éblouir ceux qui n'approfondissent rien, elle n'est pas au fond moins fausse, ni moins sophistique.

Si l'on en croit cet auteur, « il y avoit dans la conduite » de ces anciens philosophes plus d'ostentation & de désin- « téressement mal entendu que de véritable sagesse «. *Plus d'ostentation*; qu'en sait-il? & sur quoi fonde-t-il une assertion aussi téméraire, aussi contraire à la charité évangélique, & aussi injurieuse à la mémoire de ces grands hommes? A-t-il lu dans leur ame les motifs qui les ont déterminés à agir? Ne pouvoient-ils pas être bons & honnêtes? & quelle preuve a-t-il, & peut-il donner qu'ils ne l'étoient pas? « L'équité, dit judicieusement Bayle, veut » que l'on juge de son prochain sur ce qu'il fait & sur ce » qu'il dit, & non pas sur les intentions cachées que » l'on s'imagine qu'il a. Il faut laisser à Dieu le juge- « ment de ce qui se passe dans les abymes du cœur. Dieu » seul est le scrutateur des cœurs ». *Dict. crit.* art. *Epicure*, rem. *g*.

Il me suffit ici de donner à Barbeyrac cette grande & utile leçon dont il reconnoît ailleurs l'excellence. Si on veut le voir s'enferrer de sa propre épée, & prononcer lui-même sa condamnation en termes clairs & formels, on peut lire un passage de son *traité du jeu, tome I. p. 76 & suiv.* trop long pour pouvoir être inséré ici. Outre qu'il renferme une morale saine & pure, & qu'on ne sauroit rappeller trop souvent aux hommes à cause de l'importance & de l'utilité dont elle est dans le cours de la vie; il est d'autant plus remarquable, que sans le savoir, ou du moins sans paroître le faire à dessein, Barbeyrac s'y réfute lui-même avec autant de force, d'exactitude & de précision, qu'auroit pû le faire le censeur le plus sévere, le plus éclairé, le plus éloquent, & en même tems le plus doué de cette sagacité si rare qui fait découvrir d'un coup d'œil, le fort & le foible d'un système ou d'une proposition. C'est à ceux qui voudront lire ce passage avec attention à juger si, d'après les principes que cet auteur y établit touchant les jugemens qu'il faut porter des actions du prochain, il étoit en droit d'en conclure aussi affirmativement, qu'en se dépouillant de leurs biens, Anaxagore & Démocrite n'avoient agi que par *ostentation*.

Mais en voilà assez sur cette matiere: examinons la suite du raisonnement de ce fier censeur, & faisons voir au lecteur impartial, qu'il n'est pas meilleur logicien que juge équitable.

Il assure qu'il y avoit dans la conduite de ces anciens philosophes *plus d'ostentation & de désintéressement mal entendu que de véritable sagesse*. Certes l'accusation est assez grave pour devoir être prouvée avec cette évidence qui ne laisse

aucune

entendu, & qui a ſouvent fait illuſion à cet auteur, ainſi qu'à pluſieurs autres. Ils n'ont pas vu que la loi &. les prophetes ſe réduiſant, comme notre légiſlateur divin en convient lui-même, à la pratique de cette maxime ſublime & fondamentale de la religion naturelle, & de la morale payenne, *tout ce que vous voulez que l'on vous faſſe, faites-le auſſi aux autres.* Il s'enſuit qu'on peut, en ſuivant cette regle invariable des actions humaines, s'acquitter de ſes principaux devoirs (1), tant à l'égard de ſon être conſidéré individuellement, qu'enviſagé dans ſes relations externes, ſans qu'il ſoit beſoin pour cela, d'un ſecours étranger à la nature qui, loin d'être éternel & univerſel (comme beaucoup de gens prétendent qu'il devroit être, s'il étoit réel), eſt au contraire très-récent, & à peine avoué de la plus petite partie du monde, encore diviſée en une infinité de ſectes différentes qui s'anathématiſent réciproquement.

Je paſſe vîte à une autre obſervation non moins importante, c'eſt que les pères de l'Egliſe, les plus célebres commentateurs de l'Ecriture, & les plus grands critiques ont reconnu comme une vérité conſtante, que l'Evangile n'avoit rien ajouté à la morale des Payens. Le ſavant le Clerc, qui avoit fait toute ſa vie ſa principale occupation de l'étude des Ecritures, & du génie des langues dans leſquelles elles nous ont été tranſmiſes, & qui joignoit à une érudition auſſi immenſe que variée, une profonde connoiſſance des regles de la critique, ce guide ſi utile & ſi néceſſaire dans la recherche de la vérité, le Clerc, dis-je, confirme pleinement ce ſentiment; & ſon autorité ſur un point de cette importance, eſt d'un très-grand poids.

» Dans le fond, dit-il, la morale chrétienne » ne differe principalement de la morale payenne, » que par l'eſpérance aſſurée d'une (2) autre » vie, ſur laquelle elle eſt fondée. Du reſte, les » devoirs n'en ſont pas fort différens, ET L'ON » NE SAUROIT PRODUIRE AUCUN DEVOIR DES » CHRÉTIENS, QUI N'AIT ÉTÉ APPROUVE » PAR QUELQUE PHILOSOPHE ». *Bibliot. choiſie, tom. XXII. p.* 457.

Ce qu'il dit dans la page 444 eſt encore plus formel : le voici. » IL N'Y A AUCUNE VERTU, » QUI NE SE TROUVE ÉTABLIE DANS LES » ECRITS DES DISCIPLES DE SOCRATE, QUI » NOUS ONT CONSERVÉ SA DOCTRINE, NI » AUCUN VICE QUI N'Y SOIT CONDAMNE ».

---

aucune eſpece de doute dans l'eſprit du lecteur. Voyons donc ſi la preuve qu'il en donne eſt de nature à produire ce degré de conviction. C'eſt, dit-il, *qu'on peut faire un bon uſage des richeſſes* : pour faire ſentir tout le ridicule & la fauſſeté de cette logique, il ne faut que retourner l'argument en cette forme : *puiſqu'on peut faire un bon uſage des richeſſes & qu'il n'eſt nullement néceſſaire de s'en dépouiller pour....* &c. *donc il y avoit plus d'oſtentation & de déſintéreſſement mal entendu que de véritable ſageſſe dans la conduite d'Anaxagore & de Démocrite.* Or je demande s'il eſt poſſible de faire un raiſonnement plus abſurde & plus diamétralement oppoſé au bon ſens le plus ſimple. N'eſt-il pas évident que quoiqu'il ſoit poſſible d'uſer ſagement & modérément des biens de la fortune, on peut cependant s'en dépouiller entierement, ſans que pour cela il y ait dans cette conduite plus d'oſtentation & de déſintéreſſement mal entendu, que de véritable ſageſſe; car on peut avoir de fortes raiſons d'en agir ainſi, & ces motifs par leſquels on ſe détermine à ſe rendre à ces raiſons peuvent être très-louables. C'eſt ce que j'ai prouvé, ce me ſemble, invinciblement dans le cours de cet article. *Voyez page premiere, &c.*

(1) Si je ne parle pas ici du premier commandement de la premiere table, ni de celui que notre ſage légiſlateur appelle avec raiſon, *le premier & le plus grand de tous les commandemens*, ce n'eſt pas que je ne les regarde tous deux comme très-eſſentiels. Mais ſi l'on veut y réfléchir mûrement, & les examiner en philoſophe, on avouera, ſi je ne me trompe, que l'admiſſion de l'un, & l'obſervation de l'autre, ne paroiſſent pas être d'une utilité & d'une néceſſité ſi abſolue, ni avoir ſur les mœurs des hommes & ſur leur conduite en général une influence auſſi grande, auſſi immédiate & auſſi continuelle que la pratique habituelle de celui-ci : *vous aimerez votre prochain comme vous-même*; c'eſt-à-dire, vous ne ferez point aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait ſi vous étiez en leur place. En effet, il n'y a pas un ſeul inſtant dans la vie où ce précepte ne puiſſe être un guide sûr. C'eſt la regle univerſelle ſelon laquelle chacun de nous doit ordonner ſa vie & ſes mœurs : en un mot, cette maxime eſt une vérité palpable, & dont tous les hommes peuvent s'aſſurer ſans peine. Mais il n'en eſt pas de même des deux autres commandemens; pour ſe convaincre de la certitude des principes ſur leſquels ils ſont fondés, & en déduire comme conſéquences néceſſaires les préceptes qui en dépendent, & l'obligation de les mettre en pratique, il faut raſſembler plus de faits, comparer plus d'idées, employer une ſuite de raiſonnemens plus ſubtils, plus abſtraits, plus métaphyſiques, moins à la portée de tous les eſprits, & dont les rapports, la connexion & l'évidence ne peuvent s'appercevoir que difficilement, & après un long examen : en un mot il faut des connoiſſances philoſophiques beaucoup plus étendues qu'il n'eſt beſoin d'en avoir pour comprendre combien eſt vraie & utile cette maxime que le chriſt appelle *la loi & les prophetes.*

Enfin comme le dit très-judicieuſement l'illuſtre Monteſquieu; » cette loi qui en imprimant dans nous-mêmes » l'idée d'un créateur, nous porte vers lui, eſt la pre- » miere des lois naturelles par ſon importance, & non » pas dans l'ordre de ces lois. L'homme dans l'état de » nature, auroit plutôt la faculté de connoître, qu'il n'au- » roit des connoiſſances. Il eſt clair que ſes premières » idées ne ſeroient point des idées ſpéculatives; il ſongeroit » à la conſervation de ſon être, avant de chercher l'ori- » gine de ſon être ». *De l'eſprit des lois, liv. I. ch. ij.*

(2) Les anciens philoſophes grecs & latins donnerent également à leur morale cette ſanction. C'eſt un fait qui n'a pas beſoin de preuves; mais ce qui les differencie à cet égard des chrétiens, c'eſt qu'ils ne croyoient point intérieurement l'immortalité de l'ame, ni un état futur de récompenſes & de peines. Ils enſeignoient cependant continuellement au peuple dans leurs écrits & dans leurs diſcours, ces dogmes, mais en particulier ils philoſophoient ſur d'autres principes.

Un autre auteur non moins illuſtre, & qui étoit auſſi un grand juge dans ces ſortes de matières, parce qu'il avoit étudié la théologie payenne, non en homme ſimplement curieux & érudit, mais en philoſophe, donne une idée auſſi favorable de la morale payenne.

» Si les payens, dit-il, n'ont point (1) pratiqué la véritable vertu, ils l'ont du-moins bien connue, car ils ont loué ceux qui en faiſant une belle action, ne ſe propoſent pour récompenſe ni un intérêt pécuniaire, ni l'approbation publique, & ils ont mépriſé ceux qui ont pour but dans l'exercice de la vertu, la réputation, la gloire & l'applaudiſſement de leur prochain (2) ».

A l'égard des PP. de l'Egliſe, j'en pourrois citer pluſieurs, tels que Juſtin martyr, S. Clément d'Alexandrie, Lactance & S. Auguſtin qui n'ont fait nulle difficulté de mettre en parallèle la morale des payens avec celle du Chriſtianiſme. Ils ſoutiennent que celui qui voudroit raſſembler en forme de ſyſtême, tout ce que les philoſophes ont dit conformément aux lumières de la nature, pourroit s'aſſurer de connoître la vérité.

» Il eſt aiſé de faire voir, dit expreſſément Lactance, que la vérité toute entière a été partagée entre les différentes ſectes des philoſophes, & que s'il ſe trouvoit quelqu'un qui ramaſſât les vérités répandues parmi toutes ces ſectes, & n'en fît qu'un ſeul corps de doctrine, certainement il ne différeroit en rien des ſentimens des Chrétiens ». *Docemus nullam ſectam fuiſſe tam deviam: nec philoſophorum quenquam tam inanem, qui non viderit aliquid ex vero..... Quod ſi exiſtiſſet aliquis qui veritatem ſparſam per ſingulos, per ſectaſque diffuſam colligeret in unum, ac redigeret in corpus, IS PROFECTO NON DISSENTIRET A NOBIS.*

Lactant. *Inſt. divin. lib. VII. cap. vij. num.* 4 *edit. Cellar.* Conféren. Juſtin martyr, *Apolog. j. pag.* 34. *édit. Oxon.* Clément d'Alexandrie, *Stromat. lib. I. pag.* 288, 299. *édit. Sylburg. Colon.* 1688. Et S. Auguſtin, *de verâ relig. cap. iv.* §. 7. *pag.* 559. *tom. I. édit. Antverp. epiſt. ad. Dioſcor.* §. 21. *pag.* 255. *tom. II.* Voyez auſſi *epiſt. lvj.* 202. & *confeſſ. lib. VII. c. ix.* & *lib. VIII. c. ij.*

(1) On ſent que cela ne peut s'entendre que des payens en général, qui certainement n'étoient pas tous des Ariſtide, des Socrate, des Regulus, des Caton, des Marc-Aurele & des Julien, non plus que les chrétiens ne ſont pas tous des ſaints.

(2) Bayle, *dictionn. hiſt. & crit.* rem. *h.* de l'art. *Amphiaraüs.* Il faudroit remplir des pages entières de citations, ſi l'on vouloit rapporter tous les paſſages des anciens, où ils ont enſeigné cette morale.

Il ne faut pas croire, au reſte, que le nouveau teſtament ait lui-même recueilli tous ces divers rameaux de l'arbre moral. Il ſuffit de le lire avec attention pour ſe convaincre du contraire. » En effet, comme le remarque trés-bien Barbeyrac, les écrivains ſacrés ne nous ont pas laiſſé un ſyſtême méthodique de la ſcience des mœurs: ils ne définiſſent pas exactement toutes les vertus: ils n'entrent preſque jamais dans aucun détail: ils ne font que donner dans les occaſions, des maximes générales, dont il faut tirer bien des conſéquences pour les appliquer à l'état de chacun, & aux cas particuliers. En un mot, on voit clairement qu'ils ont eu plus en vûe de ſuppléer ce qui (3) manquoit aux idées de morale reçues parmi les hommes, ou d'en retrancher ce que de mauvaiſes coutumes avoient introduit & autoriſé contre les lumières mêmes de la nature, que de propoſer une morale complette (4) ».

Je finis ici cette digreſſion dans laquelle je ne me ſuis jetté que malgré moi, & dans la crainte que la critique & l'autorité de Barbeyrac n'en impoſaſſent à quelques lecteurs; inconvénient que j'ai voulu parer. Je n'oſe au reſte, me flatter d'avoir toujours ſaiſi le vrai dans l'examen que j'ai fait des différentes queſtions qui font le ſujet de cet article; ce que je puis aſſurer, c'eſt que j'ai du-moins cherché la vérité de bonne foi & ſans préjugés: c'eſt au lecteur à décider ſi j'ai réuſſi. Je ne voulois que le mettre en état de choiſir entre les *richeſſes* & la pauvreté, c'eſt-à-dire, entre le vice & la vertu; & il me ſemble qu'il a préſentement devant les yeux les pièces inſtructives du procès, & qu'il peut juger.

(3) Ceci ne peut s'entendre que d'un petit nombre de préceptes moraux peu importans, qui ſuppoſent la qualité de chrétien conſidéré préciſément comme tel; car d'ailleurs, l'identité abſolue qui ſe trouve entre la morale de l'Evangile & celle des philoſophes payens en général, peut ſe prouver avec autant d'exactitude & d'évidence, qu'il y en a dans les démonſtrations les plus rigoureuſes des géometres. Je dis l'*identité*, pour me conformer aux idées les plus généralement reçues; mais je n'ignore pas qu'il y a eu de tout tems de très-grands philoſophes qui ont fait infiniment plus de cas des œuvres de Platon, d'Ariſtote, de Xénophon, de Séneque, de Plutarque, des offices de Ciceron, du manuel d'Epictete, & des réflexions morales de l'empereur Marc Antonin, que de tous les livres rabbiniques qui compoſent aujourd'hui le canon des Ecritures. Comme c'eſt ici une affaire de goût & de ſentiment; chacun eſt libre d'en juger comme il lui plaira, ſans que qui que ce ſoit puiſſe être en droit de le trouver mauvais.

(4) Traité du jeu, *liv. I. chap. iij.* § 2. *pag.* 42, 43, *tome I.* édit. *Amſt.* 1737. On peut conférer ce paſſage & ce qui le précède, avec ce que dit le Clerc dans la vie de Clément d'Alexandrie (*Bibliot. univ. tom. X. pag.* 212, 213), & l'on verra que Barbeyrac ne fait ici que copier les penſées du ſavant journaliſte, & qu'il les exprime même le plus ſouvent dans les mêmes termes. Il me ſemble qu'il y auroit eu plus de bonne foi à en avertir.

Pour moi qui y ai vraiſemblablement réfléchi plus que lui, je crois, tout bien examiné, devoir m'en tenir à la ſage & judicieuſe déciſion de Séneque. *Auguſtanda certè ſunt patrimonia*, dit ce philoſophe, *ut minus ad injurias fortunæ ſimus expoſiti. Habiliora ſunt corpora in bello, quæ in arma ſua contrahi poſſunt, quam quæ ſuperſunduntur, & undique magnitudo ſua vulneribus objecit. OPTIMUS PECUNIÆ MODUS EST, QUI NEC IN PAUPERTATEM CADIT, NEC PROCUL A PAUPERTATE DISCEDIT. De tranquil. animi, cap. viij. circa fin.*

En un mot, c'eſt le bagage de la vertu. Il peut être néceſſaire juſqu'à un certain point; mais il retarde plus ou moins la marche. Il y a ſans doute des moyens légitimes d'acquérir, mais il y en a peu de bons. L'honnête épargne eſt entre les meilleurs, mais elle a ſes défauts. Quelle ſollicitude n'exige t-elle pas? eſt-ce bien là l'emploi du tems d'un homme deſtiné aux grandes choſes? L'agriculture eſt une voie de s'enrichir très-légitime; c'eſt, pour ainſi dire, la bénédiction de notre bonne mère nature: mais qui eſt-ce qui a le courage de marcher ſur la trace du bœuf, & de chercher laborieuſement l'or dans un ſillon? Les profits des métiers ſont honnêtes. Ils découlent principalement de l'induſtrie, de la diligence, & d'une bonne foi reconnue. Mais où ſont les commerçans qui ne doivent la fortune qu'à ces ſeules qualités? Les gains exorbitans de la finance ne ſont que le plus pur ſang des peuples, exprimé par la vexation. On ne nie pas que l'opulence qui naît de la munificence des rois, n'apporte avec elle une ſorte de dignité. Mais combien n'eſt-elle pas vile, ſi elle n'a été que la récompenſe de l'artifice & de la flatterie? Qu'on convienne donc qu'il eſt un très-petit nombre d'hommes qui ſachent acquérir la *richeſſe* ſans baſſeſſe & ſans injuſtice; un beaucoup plus petit nombre à qui il ſoit permis d'en jouir ſans inquiétude, ſans remords & ſans crainte, & preſqu'aucun aſſez fort pour la perdre ſans douleur. Elle ne fait donc communément que des méchans & des eſclaves. *Cet article eſt de M. NAIGEON.*

RIDICULE (LE), ſ. m. Je demande moi-même ce que c'eſt que le *ridicule*, on ne l'a point encore défini; c'eſt un terme abſtrait dont le ſens n'eſt point fixe; il varie perpétuellement, & releve comme les modes du caprice & de l'arbitraire; chacun applique l'idée du *ridicule*, la change, l'étend, & la reſtraint à ſa fantaiſie. Un homme eſt taxé de *ridicule* dans une ſociété pour avoir quitté de faux airs; & ces mêmes faux airs dans une autre ſociété, le comblent de *ridicules*.

On confond communément le *ridicule* avec ce qui eſt contre la raiſon; cependant ce qui eſt contre la raiſon eſt folie: ſi c'eſt contre l'équité, c'eſt un crime.

Le *ridicule* devroit ſe borner aux choſes indifférentes en elles-mêmes, & conſacrées par les uſages reçus; la mode, les habits, le langage, les manieres, le maintien; voilà ſon reſſort. Voici ſon uſurpation.

Il étend ſon empire ſur le mérite, l'honneur, les talens, la conſidération, & les vertus; ſa cauſtique empreinte eſt ineffaçable; c'eſt par elle qu'on attaque dans le fond des cœurs le reſpect qu'on doit à la vertu; il éteint enfin l'amour qu'on lui porte: tel rougit d'être modeſte, qui devient effronté par la crainte du *ridicule*, & cette mauvaiſe crainte corrompt plus de cœurs honnêtes, qne les mauvaiſes inclinations.

Le *ridicule* eſt ſupérieur à la calomnie qui peut ſe détruire en retombant ſur ſon auteur; & c'eſt auſſi le moyen que l'envie emploie le plus ſûrement pour ternir l'éclat des hommes ſupérieurs aux autres.

Le déshonorant offenſe moins que le *ridicule*; la raiſon en eſt qu'il n'eſt au pouvoir de perſonne d'en déshonorer un autre. C'eſt notre propre conduite, & non les diſcours d'autrui qui nous déshonorent; les cauſes du déshonneur ſont connues & certaines; mais le *ridicule* dépend de la manière de penſer & de ſentir qu'ont les gens vicieux, pour tâcher de nous dégrader, en mettant la honte & la gloire par-tout où ils jugent à propos, & ſur tous les objets qu'ils enviſagent par les lunettes du *ridicule*.

Le pouvoir de ſon empire eſt ſi fort, que quand l'imagination en eſt une fois frappée, elle ne connoît plus que ſa voix. On ſacrifie ſouvent ſon honneur à ſa fortune, & quelquefois ſa fortune à la crainte du *ridicule*.

Il n'étoit pas beſoin, ce me ſemble, de propoſer pour ſujet du prix de l'académie françoiſe, en 1753, ſi la crainte du *ridicule* étouffe plus de talens & de vertus, qu'elle ne corrige de vices & de défauts; car il eſt certain que cette crainte corrige peu de vices & de défauts en comparaiſon des talens & des vertus qu'elle étouffe. La honte n'eſt plus pour les vices; elle ſe garde toute entière pour cet être fantaſtique qu'on appelle le *ridicule*.

Il a pris le ſavoir & la philoſophie en averſion; à peine pardonne-t-il l'un & l'autre à un petit nombre d'hommes de lettres ſupérieurs; mais pour les perſonnes de diſtinction, il faut bien qu'elles ſe gardent d'aſpirer à l'amour des ſciences, le *ridicule* ne les épargneroit pas.

Il s'attache encore fort ſouvent à la conſidération, parce qu'il en veut aux qualités perſonnelles: il pardonne aux vices, parce qu'ils ſont

en commun ; les hommes s'accordent à les laiſſer paſſer ſans opprobre ; ils ont beſoin de leur faire grace. Dans chaque ſiecle il y a dans une nation un vice dominant, & il ſe trouve toujours quelque homme de qualité qu'on appelle *aimable*, ou quelque femme titrée qui donne le ton à ſon pays, qui fixe le *ridicule*, & qui met en crédit les vices de la ſociété.

C'eſt en marchant ſur leurs traces, dit très-bien M. Duclos, qu'on voit des eſſaims de petits donneurs de *ridicules*, qui décident de ceux qui ſont en vogue, comme les marchands de modes fixent celles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étoient pas emparés de l'emploi de diſtribuer en ſecond les *ridicules*, ils en ſeroient accablés ; ils reſſemblent à ces criminels qui ſe font exécuteurs pour ſauver leur vie. Une grande ſottiſe de ces êtres frivoles, & celle dont ils ſe doutent le moins, eſt de s'imaginer que leur empire eſt univerſel. Le peuple ne connoît pas même le nom des choſes ſur leſquelles ils impriment le *ridicule* ; & c'eſt tout ce que la bourgeoiſie en ſait. Les gens du monde, ceux qui ſont occupés, ne ſont frappés que par diſtraction de ces inſectes incommodes. Les hommes illuſtres ſont trop élevés pour les appercevoir, s'ils ne daignoient pas quelquefois s'en amuſer eux-mêmes. (*D. J.*)

S.

SAGE. Le *ſage*, quelque part qu'il ſe trouve, eſt, comme dit Leibnitz, citoyen de toutes les républiques, mais il n'eſt pas le prêtre de tous les dieux : il obſerve tous les devoirs de la ſociété que la raiſon lui preſcrit; mais ſa manière de penſer au deſſus du vulgaire, ne dépend ni de l'air qu'il reſpire, ni des uſages établis dans chaque pays. Il met à profit l'inſtant qu'il tient, ſans trop regretter celui qui eſt paſſé, ni trop compter ſur celui qui s'approche. Il cultive ſur-tout ſon eſprit, il s'attache au progrès des arts; il les tourne au bien public, & la palme de l'honneur eſt dans ſa main. Il ſait tirer un bon uſage des biens & des maux de la vie, ſemblable à la terre qui s'abreuve utilement des pluies, & qui ſe pénétre des chaleurs vivifiantes dans les jours brillans & ſereins. Il tend à de ſi grandes choſes, dit la Bruyere, qu'il ne porte point ſes deſirs à ce qu'on appelle des tréſors, des poſtes, la fortune, & la faveur. Il ne voit rien dans de ſi foibles avantages, qui ſoit aſſez ſolide pour remplir ſon cœur, & pour mériter ſes ſoins. Le ſeul bien capable de le tenter, eſt cette ſorte de gloire qui devroit naître de la vertu toute pure & toute ſimple; mais les hommes ne l'accordent guere & il s'en paſſe.

Si vous avez quelque goût pour le *ſage*, & que vous aimiez à entrer dans les détails de ſa vie, & dans ſa façon de penſer, l'aimable peintre des ſaiſons va vous en faire le tableau.

Le *ſage*, dit-il, eſt celui qui dans les villes, ou loin du tumulte des villes, retiré dans quelque vallon fertile, goûte les plaiſirs purs que donne la vertu. Il ne voudroit pas habiter ces palais ſomptueux, dont la porte orgueilleuſe vomit tous les matins la foule rampante des vils flatteurs qui ſont à leur tour abuſés. Il ne ſe ſoucie nullement de cette robe brillante, où la lumière fait réfléchir mille couleurs, qui flotte négligemment, ou qui ſe ſoutient par les bandes d'or, pour éviter la peine de la porter. Il n'eſt pas plus curieux de la délicateſſe des mets : un repas frugal, débarraſſé d'un vain luxe, ſuffit à ſes beſoins, & entretient ſa ſanté; ſa taſſe ne pétille pas d'un jus rare & coûteux; il ne paſſe pas les nuits plongé dans un lit de duvet, & les jours dans un état d'oiſiveté : mais eſt-ce une privation pour celui qui ne connoît pas ces joies fantaſtiques & trompeuſes, qui promettent toujours le plaiſir, & ne donnent que des peines ou des momens de trouble & d'ennui?

Loin des traverſes & des folles eſpérances, le *ſage* eſt riche en contentement, autant qu'il l'eſt en herbes & en fruits : il s'aſſied tantôt auprès d'une haie odoriférante; & tantôt dans des boſquets & des grottes ſombres; ce ſont les aſyles de l'innocence, de la beauté ſans art, de la jeuneſſe vigoureuſe, ſobre, & patiente au travail. C'eſt là qu'habite la ſanté toujours fleurie, le travail ſans ambition, la contemplation calme, & le repos philoſophique.

Que d'autres traverſant les mers courent après le gain; qu'ils fendent la vague bouillonnante d'écume pendant de triſtes mois; que ceux-ci trouvant de la gloire à verſer le ſang, à ruiner les pays & les campagnes, ſans pitié du malheur des veuves, de la déſolation des vierges, & des cris tremblans des enfans; que ceux-là loin de leurs terres natales, endurcis par l'avarice, trouvent d'autres terres ſous d'autres cieux; que quelques-uns aiment avec paſſion les grandes villes, où tout ſentiment ſociable eſt éteint, le vol autoriſé par la ruſe, & l'injuſtice légale établie; qu'un autre excite en tumulte un foule ſéditieuſe, ou la réduiſe en eſclavage; que ceux-ci enveloppent les malheureux dans des dédales de procès, fomentent la diſcorde, & embarraſſent les droits de la juſtice. Race de fer! Que ceux-là avec un front plus ſerein, mais également dur, cherchent leurs plaiſirs dans la pompe des cours & dans les cabales trompeuſes; qu'ils rampent baſſement en diſtribuant leurs ſouris perfides, & en ſuivant le pénible labyrinthe des intrigues d'état. Le *ſage* libre de toutes ces paſſions orageuſes, écoute, & n'entend que de loin & en ſûreté, rugir la tempête du monde, & n'en ſent que mieux le prix de la paix dont il eſt environné. La chûte des rois, la fureur des nations, le renverſement des états, n'agitent point celui qui dans des retraites tranquilles & des ſolitudes fleuries, étudie la nature & ſuit ſa voix. Il l'admire, la contemple dans toutes ſes formes, accepte ce qu'elle donne libéralement, & ne deſire rien de plus.

Quand le printems réveille les germes, & reçoit dans ſon ſein le ſouffle de la fécondité, ce *ſage* jouit abondamment de ſes heures délicieuſes; dans l'été, ſous l'ombre animée, & telle qu'on la goûte dans le frais Tempé, ou ſur le tranquille Némus, il lit ce que les Muſes immortelles en ont chanté, ou écrit ce qu'elles lui dictent; ſon œil découvre, & ſon eſpoir prévient la fertilité de l'année. Quand le luſtre de l'automne dore les campagnes, & invite la

famille du laboureur, saisi de la joie universelle, son cœur s'enfle d'un doux battement; environné des rayons de la maturité, il médite profondement, & ses chants trouvent plus que jamais à l'exercer. L'hiver sauvage même est un tems de bonheur pour lui: la tempête formidable & le froid qui la suit, lui inspirent des pensées majestueuses: dans la nuit les cieux clairs & animés par la gelée qui purifie tout, versent un nouvel éclat sur son œil serein. Un ami, un livre, font couler tranquillement ses heures utiles; la vérité travaille d'une main divine sur son esprit, éleve son être, & développe ses facultés; les vertus héroïques brûlent dans son cœur.

Il sent aussi l'amour & l'amitié; son œil modeste exprime sa joie; les embrassemens de ses jeunes enfans qui lui sautent au cou & qui desirent de lui plaire, remuent son ame tendre & paternelle; il ne mépriſe pas la gaité, les amusemens, les chants & les danses, car le bonheur & la vraie philosophie sont toujours sociables, & d'une amitié souriante. C'est-là ce que les vicieux n'ont jamais connu; ce fut la vie de l'homme dans les premiers âges sans corruption, quand les anges & Dieu même, ne dédaignoient pas d'habiter avec lui.

Ajouterai-je pour terminer le tableau du *sage*, la peinture qu'en a faite un de nos poëtes d'après ces vers d'Horace, *impavidum ferient ruinæ.*

Le sage grand comme les dieux
Est maître de ses destinées,
Et de la fortune & des cieux,
Tient les puissances enchaînées;
Il regne absolument sur la terre & sur l'onde;
Il commande aux tyrans; il commande au trépas,
Et s'il voyoit périr le monde,
Le monde en périssant ne l'étonneroit pas.

(*Le chevalier de* JAUCOURT).

SAGESSE. La *sagesse* consiste à remplir avec exactitude ses devoirs, tant envers la divinité, qu'envers soi-même & les autres hommes. Mais où trouvera-t-elle des motifs pour y être fidele, si ce n'est dans le sentiment de notre immortalité? Ainsi l'homme véritablement sage est un homme immortel, un homme qui se survit à lui même, & qui porte ses espérances au-delà du trépas. Si nous nous renfermons dans le cercle étroit des objets de ce monde, la force que nous aurons pour nous empêcher d'être avares; consistera dans la crainte de faire tort à notre honneur par les bassesses de l'intérêt; la force que nous aurons pour nous empêcher d'être prodigues, consistera dans la crainte de ruiner nos affaires, lorsque nous aspirons à nous faire estimer des autres par nos libéralités. La crainte des maladies nous fera résister aux tentations de la volupté: l'amour-propre nous rendra modérés & circonspects, & par orgeuil nous paroîtrons humbles & modestes. Mais ce n'est-là que passer d'un vice à un autre. Pour donner à notre ame la force de s'élever au-dessus d'une foiblesse, sans retomber dans une autre, il faut la faire agir par des motifs propres à l'élever au-dessus de toutes les foiblesses. On a vu des orateurs d'une sublime éloquence ne faire aucun effet, parce qu'ils ne savoient point intéresser, comme il faut, la nature immortelle. On en a vu au contraire d'un talent fort médiocre, toucher tout le monde par des discours sans art, parce qu'ils prenoient les hommes par les motifs de l'éternité. C'est du sentiment de notre immortalité que nous voyons sortir tout ce qui nous console, qui nous éleve & qui nous satisfait. Il n'y a que l'homme immortel qui puisse braver la mort: lui seul peut s'élever au-dessus de tous les événemens de ce monde, se montrer indépendant des caprices du sort, & plus grand que toutes les dignités du monde. Que cette insensibilité fastueuse dont les Stoïciens paroient leur sage, s'accorde mal avec leurs principes! Tandis que vous le renfermez dans l'enceinte des choses fragiles & périssables, qu'exigez-vous de lui? Quel motif lui fournissez vous pour le rendre supérieur à des choses qui lui procurent du plaisir? L'homme étant né pour être heureux, & n'étant heureux que par les sentimens délicieux qu'il éprouve, il ne peut renoncer à un plaisir que par un plus grand plaisir. S'il sacrifie son plaisir à une vertu stérile, vertu qui laisse l'ame dans une molle inaction, où son activité n'a rien à saisir, ce n'est chez lui qu'une vaine ostentation d'une grandeur chimérique. Placez le sage vis-à-vis de lui-même, qu'il n'ait que lui pour témoin de ses actions, que le murmure flatteur des louanges ne pénetre pas jusqu'à lui dans son désert, réduisez cet homme tristement vertueux à s'envelopper dans son propre mérite, à vivre, pour ainsi dire, de son propre lui, vous reconnoîtrez bientôt que tout ce faste de *sagesse* n'étoit qu'un orgueil imposant qui tombe de lui-même, lorsqu'il n'a plus d'admirateur. Avec quel front voulez-vous qu'un tel sage affronte les hazards? Qui peut le dédommager d'une mort qui, lui ôtant tout sentiment, détruit cette *sagesse* même dont il se fait honneur? Mais supposez vous l'homme immortel; il est plus grand que tout ce qui l'environne. Il n'estime dans l'homme que l'homme même. Les injustices des autres hommes le touchent peu. Elles ne peuvent nuire à son immortalité; sa haine seule pourroit lui nuire. Elle éteint le flambeau. L'homme mortel peut affecter une constance qu'il n'a pas, pour faire croire qu'il est au-dessus de l'adversité. Ce sentiment ne sied pas bien à un homme qui renferme toutes ses ressources dans le tems. Mais il est bien placé dans un homme qui se sent fait

pour l'éternité. Sans se contrefaire, pour paroître magnanime, la nature & la religion l'élevent assez pour le faire souffrir sans impatience, & le rendre content sans affectation. Un tel homme peut remplir l'idée & le plan de la suprême valeur, lorsque son devoir l'oblige à s'exposer aux dangers de la guerre. Le monde verra dans lui un homme brave par raison ; sa valeur ne devra point toute sa force à la stupidité qui lui ferme les yeux sur le précipice qui s'ouvre sous ses pas, à l'exemple qui l'oblige de suivre les autres dans les plus affreux périls, aux considérations du monde qui ne lui permettent pas de reculer où l'honneur l'appelle. L'homme immortel s'expose à la mort, parce qu'il sait bien qu'il ne peut mourir. Il n'y a point de héros dans le monde, puisqu'il n'y en a point qui ne craigne la mort, où qui ne doive son intrépidité à sa propre foiblesse. Pour être brave, on cesse d'être homme, & pour aller à la mort, on commence à se perdre de vue ; mais l'homme immortel s'expose, parce qu'il se connoît. L'héroïsme, dans les principes d'un homme qui renferme toutes ses espérances dans le monde, est une extravagance. Les louanges de la postérité contre lesquelles il échange sa vie, ne sont pas capables de l'en dédommager. Comment donc & par quel prodige des hommes qui ne paroissent avoir connu d'autre vie que la présente, ont ils pu consentir à cesser d'être, pour être heureux ? Ciceron a cru que le principe de cet héroïsme étoit toujours une espérance secrette de jouir de sa réputation dans le sein même du tombeau. Mais il y a quelque chose de plus. Il ne seroit pas impossible que ces hommes célebres ayent été plus heureux par leur mort, qu'ils ne l'eussent été par leur vie. Admirés de leurs amis & de leurs compatriotes, persuadés qu'ils le seroient de leurs ennemis mêmes & de la postérité, cette épaisse nuée de tant d'admirateurs a pu, pour des imaginations vives, former un spectacle dont le charme, quoique de peu de durée, fut pour eux d'un plus grand poids que leur propre vie.

DÉMODOCUS, SOCRATE, THÉAGÈS.

Démodocus.

Socrate, j'aurois grand besoin de vous entretenir un moment en particulier, si vous en aviez le loisir ; & si vous ne l'avez pas, je vous prie de le prendre pour l'amour de moi, à moins que vous n'ayez quelque affaire bien pressée.

Socrate.

J'ai toujours du loisir, & pous vous j'en ai plus que pour personne ; si vous voulez me parler, je suis tout prêt.

Démodocus.

Voulez-vous que nous nous retirions sous le portique de ce temple de Jupiter libérateur ?

Socrate.

Ce que vous voudrez.

Démodocus.

Allons donc, Socrate. Il me paroît que les animaux & l'homme même sont comme les plantes. Car nous qui cultivons la terre, nous voyons par expérience qu'il est aisé de préparer toutes les choses qui sont nécessaires avant de planter ; mais lorsque ce qu'on a planté est venu, alors le soin qu'il en faut prendre est fort grand & fort pénible, & donne beaucoup de chagrin. Il en est de même des hommes ; je juge des autres par moi. Voilà mon fils : depuis qu'il est né, son éducation ne me laisse pas un seul moment en repos, & me tient dans une crainte continuelle. Sans entrer dans le détail de tous les sujets que j'ai de craindre pour lui, en voici un tout nouveau ; c'est une envie qu'il a, & qui véritablement n'est pas mal-honnête, mais qui est fort délicate, fort dangereuse, & qui m'épouvante : il veut se jetter dans l'étude de la *sagesse*. Apparemment quelques uns de ses camarades, & quelques jeunes gens de notre bourg, qui fréquentent dans Athènes, lui rapportent quelques discours qu'ils ont entendus, & qui lui renversent la cervelle. Car plein d'émulation, il ne cesse de me tourmenter, me priant instamment que je donne de l'argent à quelque sophiste qui le rendra fort habile. Ce n'est pas la dépense qui me fait peur, mais je vois que cette passion va le jetter dans un grand danger. Jusqu'ici je l'ai retenu en l'amusant par de belles paroles ; mais aujourd'hui que je ne puis plus en être le maître, je pense que le meilleur parti pour moi c'est de donner les mains à ce qu'il veut, de peur que les commerces qu'il pourroit avoir en secret & sans ma participation, ne le corrompent. C'est pourquoi je viens aujourd'hui à Athènes pour le mettre entre les mains de quelque sophiste, & c'est un grand bonheur que je vous aye rencontré, car vous êtes celui que je souhaitois le plus de consulter sur cette affaire. Si vous avez donc quelque conseil à me donner, je vous le demande en grace ; vous êtes trop juste pour me le refuser.

Socrate.

Mais n'avez-vous pas souvent ouï dire, Démodocus, que le conseil est quelque chose de sacré : s'il est sacré dans toutes les autres occasions de la vie, il l'est encore bien plus dans

celle-ci ; car de toutes les choſes ſur leſquelles l'homme peut demander conſeil, il n'y en a point de plus divine que celle qui regarde l'éducaſion des enfans. Premiérement donc, convenons, vous & moi, ce que c'eſt préciſément que vous demandez, & ſur quoi nous avons à conſulter, de peur qu'il n'arrive ſouvent que j'entende une choſe & vous une autre, & qu'à la fin de notre entretien nous ne nous trouvions tous deux fort ridicules d'avoir parlé ſi longtems ſans nous être entendus.

DÉMODOCUS.

Vous dites vrai, Socrate.

SOCRATE.

Je dis vrai aſſurément..... Cependant je ne dis pas ſi vrai que je penſois, & je me rétracte en partie ; car il me vient dans l'eſprit que ce jeune homme pourroit bien avoir toute autre envie que celle que nous lui croyons, ce qui nous rendroit encore plus ridicules d'avoir conſulté ſur toute autre choſe que ſur celle qui eſt l'objet de ſes deſirs. Il vaut donc mieux commencer par lui, & lui demander ce que c'eſt qu'il deſire.

DÉMODOCUS.

Cela vaut mieux, aſſurément.

SOCRATE.

Mais dites-moi comment s'appelle ce beau jeune homme.

DÉMODOCUS.

Il s'appelle Théagès.

SOCRATE.

Le beau & le ſaint nom que vous lui avez donné ! Dites-moi donc, Théagès, vous ſouhaitez de devenir ſage, & vous preſſez votre père de vous trouver un homme dont le commerce puiſſe vous donner cette *ſageſſe* dont vous êtes amoureux ?

THÉAGÈS.

Oui.

SOCRATE.

Qui ſont les hommes que vous appellez ſages, ſont-ce les ſavans dans ce qu'ils ont appris, ou les ignorans ?

THÉAGES.

Les ſavans.

SOCRATE.

Quoi ? votre père ne vous a-t-il pas fait apprendre tout ce qu'apprennent les enfans de nos meilleurs citoyens, comme à lire, à jouer des inſtrumens, à lutter, & à faire tous les autres exercices ?

THÉAGES.

Mon père m'a fait apprendre tout cela.

SOCRATE.

Eh penſez-vous qu'il y ait encore quelqu'autre ſcience que votre père ſoit obligé de vous faire apprendre ?

THÉAGES.

Oui ſans doute.

SOCRATE.

Quelle eſt cette ſcience ? dites-le moi, afin que je vous y rende ſervice.

THÉAGÈS.

Mon père le ſait fort bien ; car je le lui ai dit fort ſouvent ; mais il veut vous parler ainſi, comme s'il ignoroit ce que je ſouhaite. Il n'y a point de jour qu'il ne diſpute contre moi, & il refuſe toujours de me mettre entre les mains de quelque habile homme.

SOCRATE.

Mais ce que vous lui avez dit juſqu'à cette heure, tout cela s'eſt paſſé entre vous & lui ; prenez-moi donc aujourd'hui pour arbitre, & dites devant moi quelle eſt cette ſcience que vous voulez acquérir ? Car ſi vous vouliez apprendre la ſcience qui enſeigne à gouverner des vaiſſeaux, & que je vous demandaſſe, Théagès, quelle eſt la ſcience que vous vous plaignez que votre père n'a pas voulu vous faire apprendre, ne me répondriez-vous pas tout-à-l'heure, que c'eſt la ſcience des pilotes ?

THÉAGES.

Oui ſans doute.

SOCRATE.

Et ſi vous vouliez apprendre celle qui enſeigne à mener des chars, ne me diriez-vous pas tout de même que c'eſt celle des cochers ?

THÉAGES.

Je vous le dirois tout de même.

SOCRATE.

Celle dont vous êtes si avide, a-t-elle un nom, ou n'en a-t-elle point ?

THÉAGES.

Je suis persuadé qu'elle en a un.

SOCRATE.

La connoissez-vous donc sans savoir son nom ?

THÉAGES.

Je la connois, & je sais son nom.

SOCRATE.

Dites-le moi donc.

THÉAGÈS.

Quel autre nom pourroit-elle avoir que celui de *science* ?

SOCRATE.

Mais l'art des cochers, n'est-ce pas aussi une science ? pensez-vous que ce soit une ignorance ?

THÉAGES.

Non sans doute.

SOCRATE.

C'est donc une science ; à quoi nous sert-elle ? ne nous apprend-elle pas à conduire des chevaux attelés ?

THÈAGES.

Assurément.

SOCRATE.

Et l'art des pilotes, n'est-ce pas aussi une science ?

THÉAGES.

Il me le semble.

SOCRATE.

N'est-ce pas celle qui nous apprend à gouverner des vaisseaux ?

THÉAGES.

C'est elle-même.

SOCRATE.

Et celle que vous voulez apprendre, quelle est-elle, & que nous apprend-elle à gouverner ?

THÉAGES.

Il me paroît qu'elle nous apprend à gouverner des hommes.

SOCRATE.

Quoi, des malades ?

THÉAGES.

Non.

SOCRATE.

Car cela regarde la médecine, n'est-ce pas ?

THÉAGES.

Qui en doute ?

SOCRATE.

Nous apprend-elle donc à régler des chœurs de musiciens ?

THÉAGES.

Point du tout.

SOCRATE.

Car cela appartient proprement à la Musique ?

THÉAGES.

Assurément.

SOCRATE.

Mais nous apprend-elle à gouverner ceux qui font leurs exercices ?

THÉAGÈS.

Tout aussi peu.

SOCRATE.

Car cela est du ressort de la gymnastique. Quels hommes donc nous apprend-elle à gouverner ? expliquez-vous clairement comme je me suis expliqué sur les autres sciences.

THÉAGES.

Elle nous apprend à gouverner ceux qui sont dans la ville.

SOCRATE.

Mais dans la ville, n'y a-t-il pas aussi des malades ?

THÉAGES.

Il y en a sans doute ; mais ce n'est pas d'eux que je veux parler, je parle de tous les autres citoyens.

SOCRATE.

Voyons si je comprends bien l'art dont vous parlez. Il me paroît que vous ne parlez point de celui qui nous apprend à gouverner des moissonneurs, des vendangeurs, des laboureurs, des semeurs, des batteurs; car cela appartient à l'agriculture. Vous ne parlez pas non plus de celui qui enseigne à gouverner ceux qui manient la scie, le rabot, le tour; car cela regarde la menuiserie. Mais vous voulez parler de l'art qui enseigne à gouverner, non-seulement ces gens-là, mais tous les autres artisans, & tous les particuliers, hommes & femmes. C'est peut-être de cette science que vous voulez parler?

THÉAGES.

C'est de celle-là même, je n'ai point prétendu parler d'une autre.

SOCRATE.

Mais répondez-moi, je vous prie. Ægiste, celui qui tua Agamemnon à Argos, gouvernoit-il ces sortes de gens, les artisans & tous les particuliers, hommes & femmes, ou en gouvernoit-il quelques autres?

THÉAGES.

Il ne gouvernoit que ces sortes de gens: y en a-t il d'autres?

SOCRATE.

Pelée, fils d'Eacus, ne gouvernoit-il pas de même ces gens-là à Phthie? Périandre, fils de Cypsele, ne commandoit-il pas de même à Corinthe? Archélaüs, fils de Perdiccas, qui depuis quelques années est monté sur le trône de Macédoine, ne commande-t-il pas aussi à ces sortes de gens? Le fils de Pisistrate, Hippias, qui a gouverné dans cette ville, ne commandoit-il pas de même à nos citoyens?

THÉAGES.

Qui en doute.

SOCRATE.

Dites-moi comment appelle-t-on Bacis, la Sibyle, & notre Amphilytus, *quand on veut les désigner par leur profession?*

THÉAGES.

Comment les appelleroit-on, que des devins?

SOCRATE.

Fort bien. Répondez-moi de même sur ceux-ci. Comment appelle-t-on Hippias & Périandre, quand on veut les désigner par leur profession, par l'empire qu'ils exercent.

THÉAGES.

Des tyrans, je pense: quel autre nom pourroit-on leur donner?

SOCRATE.

Donc tout homme qui souhaite de commander à tous les hommes qui sont dans sa ville, souhaite d'acquérir un empire semblable au leur, un empire tyrannique, & de devenir un tyran?

THÉAGES.

Cela me paroît ainsi.

SOCRATE.

Voilà donc la science dont vous êtes amoureux?

THÉAGES.

Cela se suit naturellement de ce que j'ai dit.

SOCRATE,

O scélérat! vous souhaitez de devenir notre tyran, & vous avez l'audace de vous plaindre de ce que votre père ne vous met pas entre les mains de quelqu'un qui vous dresse à la tyrannie? Et vous, Démodocus, connoissant l'ambition de votre fils, & ayant où l'envoyer pour le rendre habile dans la belle science qu'il souhaite, n'avez-vous point de honte de lui envier ce bonheur, & de ne pas le donner à quelque grand maître? Mais puisque, comme vous voyez, il se plaint aujourd'hui de vous devant moi, voyons ensemble où nous pourrions l'envoyer, & si nous connoissons quelqu'un dont le commerce puisse le rendre un tyran habile.

DÉMODOCUS.

Je vous en prie au nom de Dieu, Socrate, voyons-le ensemble; car c'est en cette rencontre sur tout que nous avons besoins d'un bon conseil.

SOCRATE.

Attendez, sachons de lui auparavant ce qu'il pense

DÉMODOCUS.

Vous n'avez qu'à l'interroger.

SOCRATE.

Théagès, si nous avions affaire à Euripide,

qui dit en quelque endroit :

Et les ſages tyrans ſont formés par les ſages,

& que nous lui demandaſſions : Euripide, en quoi dites-vous que les tyrans deviennent ſages, par le commerce des ſages ? comme ſi au-lieu de cela il nous diſoit :

Les ſages laboureurs ſont formés par les ſages,

nous ne manquerions pas de lui demander, en quoi les laboureurs ſont-ils rendus ſages ? Penſez-vous qu'il nous répondît autre choſe, ſinon qu'ils ſont rendus ſages dans ce qui regarde l'agriculture ?

THÉAGES.

Non, il ne répondroit que cela.

SOCRATE.

Et s'il nous diſoit :

Les ſages cuiſiniers ſont formés par les ſages,

& que nous lui demandaſſions en quoi ils ſont rendus ſages ? Que croyez-vous qu'il nous répondît ? n'eſt ce pas qu'ils ſont rendus ſages dans l'art de la cuiſine ?

THÉAGES.

Sans doute.

SOCRATE.

Et s'il nous diſoit :

Les habiles lutteurs ſont formés par les ſages :

ſur la même queſtion que nous lui ferions, ne répondroit-il pas de même, qu'ils ſont rendus habiles dans l'art de la lutte ?

THÉAGES.

Aſſurément.

SOCRATE.

Cela étant, puiſqu'il nous dit que les ſages tyrans ſont formés par les ſages, ſi nous lui demandions : Euripide, en quoi ces tyrans ſont-ils rendus ſages ? que nous répondroit-il à votre avis, en quoi feroit-il conſiſter cette ſageſſe ?

THÉAGES.

Je vous jure par tous les Dieux que je n'en ſais rien.

SOCRATE.

Mais voulez-vous que je vous le diſe ?

THÉAGES.

Je le veux, ſi cela vous eſt agréable.

SOCRATE.

Il nous diroit qu'ils ſont rendus ſages dans l'art qu'Anacréon nous dit que la ſavante Callicrete ſavoit parfaitement. Ne vous ſouvenez-vous pas de ſa chanſon ?

THÉAGES.

Je m'en ſouviens.

SOCRATE.

Quoi donc ? ne ſouhaitez-vous pas d'être mis entre les mains d'un homme qui ſoit de la même profeſſion que cette fille de Cyane, & qui ſache comme elle l'art de former des tyrans, afin que vous deveniez notre tyran & celui de toute la ville ?

THÉAGES.

Il y a long-tems, Socrate, que vous me raillez & que vous vous moquez de moi.

SOCRATE.

Comment ! ne dites-vous pas que vous ſouhaitez d'acquérir la ſcience qui vous apprendra à gouverner tous les citoyens ? pouvez-vous les gouverner ſans devenir leur tyran ?

THÉAGES.

Je ſouhaiterois de tout mon cœur de devenir le tyran de tous les hommes, & ſi c'eſt trop, au-moins de la plupart ; & je penſe que vous-même, Socrate, vous auriez cette ambition, auſſi-bien que tous les autres hommes : peut-être même que peu conſent d'être un tyran, vous voudriez être un Dieu ; mais je ne vous ai pas dit que c'étoit là ce que je déſirois.

SOCRATE.

Qu'eſt-ce donc que vous ſouhaitez ? ne dites-vous pas que vous ſouhaitez de gouverner les citoyens ?

THÉAGES,

Ce n'eſt pas les gouverner par force comme les tyrans, mais de les gouverner eux le vouſant, comme ont fait les grands perſonnages que nous avons eus dans la ville.

SOCRATE.

N'eſt-ce pas comme Thémiſtocle, comme Périclès, comme Cimon, & comme les autres grands politiques ?

THÉAGES.

Aſſurément.

SOCRATE.

Voyons donc, ſi vous vouliez devenir fort habile dans l'art de monter à cheval, à quels hommes croiriez-vous devoir vous adreſſer pour devenir bon cavalier ? ſeroit-ce à d'autres qu'à des écuyers ?

THÉAGES.

Non ſans doute.

SOCRATE.

Ne choiſiriez-vous pas les écuyers les plus habiles, ceux qui ont un plus grand nombre de chevaux, & ceux qui montent non-ſeulement les leurs, mais ceux des autres ?

THÉAGES.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Et ſi vous vouliez devenir très-habile à tirer de l'arc, ne vous adreſſeriez-vous pas aux meilleurs tireurs, & à ceux qui ſavent le mieux ſe ſervir de toutes ſortes d'arcs & de fleches ?

THÉAGES.

Aſſurément.

SOCRATE.

Dites-moi donc, puiſque vous voulez vous rendre habile dans la politique, croyez-vous pouvoir acquérir cette habileté en vous adreſſant à d'autres qu'à ces grands politiques qui ſont profonds dans cette ſcience, & qui ſavent mener non-ſeulement leur ville, mais pluſieurs autres, tant des Grecs que des Barbares ? ou penſez-vous qu'en converſant avec d'autres que ceux-là, vous deviendrez auſſi habile que ces grands perſonnages ?

THÉAGES.

Socrate, j'ai entendu rapporter quelques diſcours qu'on dit que vous avez tenus, pour faire voir que les fils de ces grands politiques ne valoient pas mieux que les fils des faveriers ; & autant que j'en puis juger, c'eſt une vérité inconteſtable. Je ſerois donc bien inſenſé ſi je croyois que quelqu'un d'eux me pût donner ſa ſcience qu'il n'a pas donnée à ſon fils, & qu'il auroit bien plutôt dû lui donner, s'il en eût été capable, que de la communiquer à un étranger.

SOCRATE.

Que feriez vous donc, Théagès, ſi vous aviez un fils qui vous perſécutât tous les jours, en vous diſant qu'il veut devenir un grand peintre ? qui ſe plaignît continuellement que vous, qui êtes ſon père, ne voulez pas faire la moindre dépenſe pour ſatisfaire à ſon deſir, pendant que d'un autre côté, il mépriſeroit les plus excellents maîtres & refuſeroit d'aller à leur école pour apprendre leur art ? Je dis de même s'il vouloit être bon joueur de flûte ou excellent joueur de lyre, ſauriez-vous quelqu'autre moyen pour le contenter, & connoîtriez-vous d'autres gens chez qui l'envoyer, puiſqu'il refuſeroit les autres maîtres ?

THÉAGES.

Pour moi je n'en connois point.

SOCRATE.

Voilà juſtement ce que vous faites à votre père : comment pouvez vous donc vous étonner & vous plaindre de ce qu'il ne ſait que faire de vous, ni où vous envoyer pour vous rendre habile ? *Car il ne tient qu'à vous.* Nous vous mettrons tout à-l'heure, ſi vous voulez, entre les mains de nos meilleurs maîtres, de ceux qui ſont les plus ſavans dans la politique : vous n'avez qu'à choiſir, ils ne vous demanderont rien ; de ſorte que vous épargnerez votre argent, & vous acquerrez avec eux plus de réputation parmi le peuple, que vous n'en acquerriez dans le commerce de qui que ce ſoit.

THÉAGES.

Eh quoi ! Socrate, n'êtes-vous pas auſſi du nombre de ces grands hommes ? ſi vous voulez permettre que je m'attache à vous, c'eſt aſſez, je ne cherche plus d'autre maître.

SOCRATE.

Que dites-vous, Théagès ?

DÉMODOCUS.

Ah, Socrate, que mon fils a bien dit, &

que vous me rendriez-là un grand ſervice ! Non je ne connois point de plus grand bonheur que de voir que mon fils ſe plaiſe dans votre compagnie, & que vous ayez la bonté de le ſouffrir. J'ai honte de dire combien je le deſire; mais je vous prie l'un & l'autre au nom des Dieux, vous Socrate, de recevoir mon fils, & toi, mon fils, de ne jamais chercher d'autre maître que Socrate : par-là vous me délivrerez tous deux de mes plus grands chagrins & de mes plus grandes craintes ; car je meurs toujours de peur, qu'il ne tombe entre les mains de quelqu'un qui me le corrompe.

THÉAGES.

Eh, mon père, ceſſez de craindre pour moi, ſi vous êtes aſſez heureux pour perſuader Socrate, & pour l'obliger à me ſouffrir.

DÉMODOCUS.

Tu as raiſon, mon fils : je ne m'adreſſe plus qu'à vous, Socrate ; & pour ne pas vous amuſer par des diſcours ſuperflus, je ſuis prêt à me donner à vous, & à vous donner tout ce que j'ai au monde : vous pouvez diſpoſer de moi en tout, ſi vous voulez aimer mon Théagès & lui procurer tous les biens que vous êtes capable de lui faire.

SOCRATE.

Je ne m'étonne pas, Démodocus, que vous ayez ce grand empreſſement, ſi vous êtes perſuadé que votre fils puiſſe tirer de moi quelque utilité ; car je ne ſache rien ſur quoi un père raiſonnable doive être plus ardent & plus empreſſé que ſur tout ce qui regarde ſon fils, & qui peut le rendre un très-honnête homme. Mais ce qui m'étonne & que je ne comprends point, c'eſt comment vous avez pu penſer que je fuſſe plus capable que vous de lui rendre ce grand ſervice, & de former en lui un bon citoyen ? & lui-même, comment a-t-il pu s'imaginer que je fuſſe plus en état de l'aider que ſon père ? Car premierement vous êtes plus âgé que moi, vous avez exercé les plus grandes charges, vous êtes le plus conſidérable dans votre bourg, & perſonne n'eſt plus honoré ni plus eſtimé que vous dans le reſte de la ville : ni vous ni votre fils vous ne voyez en moi aucun de ces avantages. Que ſi votre Théagès mépriſe le commerce de nos politiques, & qu'il cherche de ces gens qui promettent de bien élever la jeuneſſe, nous avons ici Prodicus de Géos, Gorgias le Léontin, Polus d'Agrigente, & pluſieurs autres, qui ſont ſi habiles, que rodant de ville en ville, ils viennent à bout de perſuader aux jeunes gens de toutes les maiſons les plus nobles & les plus riches, qui pourroient être inſtruits pour rien par tel de leurs citoyens qu'il leur plairoit de choiſir ; ils viennent à bout de leur perſuader, dis-je, de renoncer à leurs citoyens & de s'attacher à eux, quoiqu'il faille encore leur payer de groſſes ſommes & leur avoir beaucoup d'obligation ? Voilà les gens que vous devez choiſir vous & votre fils, au lieu de penſer à moi, car je ne ſais aucune de ces belles & heureuſes ſciences. Je voudrois de tout mon cœur les ſavoir ; mais j'ai toujours fait profeſſion d'avouer que je ne ſais rien, pour ainſi dire, qu'une petite ſcience qui ne regarde que l'amour. Auſſi en revanche, j'oſe me vanter d'être plus profond dans cette ſcience, quelle qu'elle ſoit, que ceux qui m'ont précédé & que ceux de notre ſiècle.

THÉAGES.

Vous voyez bien, mon père, que Socrate ne veut point de moi ; s'il en vouloit, je ſerois tout prêt à le ſuivre ; mais il ſe moque en parlant de lui comme il fait, car je connois beaucoup de mes camarades, & d'autres encore plus âgés que moi, qui, avant que de le hanter, n'avoient aucun mérite ; & depuis qu'ils ont joui de ſa converſation, en très-peu de tems ils ſont devenus les plus honnêtes gens du monde, & ont ſurpaſſé de bien loin ceux à qui ils étoient auparavant très-inférieurs.

SOCRATE.

Fils de Démodocus, ſavez-vous ce que c'eſt ?

THÉAGES.

Oui aſſurément, je le ſais, & ſi vous vouliez, je ſerois bientôt comme tous ces jeunes gens-là, je ne leur porterois point d'envie.

SOCRATE.

Vous vous trompez, mon cher Théagès, & vous êtes bien éloigné de la vérité. Je vais vous la dire. J'ai par la grace de Dieu, depuis ma naiſſance, un démon qui m'accompagne toujours, & qui me gouverne. Ce démon c'eſt une voix qui, lorſqu'elle ſe fait entendre, me détourne toujours de ce que je veux faire, & ne m'y pouſſe jamais. Quand quelqu'un de mes amis me communique quelque deſſein, ſi j'entends cette voix, c'eſt une marque ſûre que le Dieu n'approuve pas ce deſſein, & qu'il en détourne. Je vous donnerai pluſieurs témoins de ce que je dis. Vous connoiſſez le beau Charmide, fils de Glaucon : un jour il vint me faire part d'un deſſein qu'il avoit fait d'aller combattre aux jeux Néméaques. Il n'eut pas plutôt commencé à me faire

cette confidence, que j'entendis la voix. Je tâchai donc de l'en détourner, en lui disant : Dès que vous avez ouvert la bouche j'ai entendu la voix du Dieu qui me conduit, n'allez-donc point, je vous en prie. Il me répondit, cette voix vous avertit peut-être que je ne serai pas couronné : mais quoique je ne remporte pas la victoire, je me serai exercé, j'aurai combattu, & c'est toujours autant. Avec ces mots il me quitta & alla combattre. Vous pouvez savoir de lui-même ce qui lui arriva, la chose le mérite bien. Que si vous voulez demander à Clitomachus, frere de Timarchus ce que lui dit ce dernier lorsqu'il alloit à la mort pour avoir mépriſé l'avertiſſement de mon bon génie : & ce que lui dit encore Evathlus, ſi célebre dans les courſes du Stade, qui reçut chez lui Timarchus lorſqu'il s'enfuyoit ; il vous dira que Timarchus lui dit en propres termes.....

THÉAGÈS.

Que lui dit-il, Socrate ?

SOCRATE.

Il lui dit : *je m'en vais à la mort pour n'avoir pas voulu croire Socrate*, & ſi vous êtes curieux de ſavoir cette hiſtoire, je vais vous la conter. Lorſque Timarchus ſe leva de table avec Philémon, fils de Philémonides, pour aller tuer Nicias, fils d'Héroſcamandre, car il n'y avoit qu'eux deux qui fuſſent de la conſpiration, il me dit en ſe levant : *Que me dites-vous, Socrate, vous n'avez qu'à demeurer tous-là à boire, je ſuis obligé de ſortir : je reviendrai dans un moment ſi je puis.* Sur cela j'entendis la voix : en même tems le rappellant, je lui dis : ne ſortez-pas, je vous en prie, mon bon génie m'a donné ſon ſignal accoutumé. Il s'arrêta ; quelque tems après il ſe leva encore & me dit : *Socrate, je men vais.* La voix redoubla, & je l'arrêtai encore. Enfin pour la troiſième fois, voulant m'échapper, il ſe leva ſans me rien dire ; & prenant ſon tems que j'avois l'eſprit occupé ailleurs, il ſortit & fit ce qui le conduiſit à la mort. Voilà pourquoi il dit à ſon frere, qu'il alloit mourir pour n'avoir pas voulu me croire. Vous pouvez encore ſavoir de beaucoup de nos citoyens ce que je leur dis ſur l'expédition de Sicile, & ſur l'échec que notre armée devoit y recevoir. Mais ſans parler des choſes paſſées, qu'il eſt aiſé de ſavoir de ceux qui en ſont parfaitement inſtruits, on peut faire aujourd'hui même une épreuve de ce ſignal que mon bon génie me donne d'ordinaire, pour voir s'il dit vrai. Car lorſque le beau Sannion eſt parti pour l'armée, j'ai entendu cette voix, & il s'en va préſentement avec Thraſyllus contre Epheſe, & contre les autres villes d'Ionie. Je ſuis perſuadé qu'il y mourra, ou qu'il lui arrivera quelque malheur, & je crains beaucoup pour le ſuccès de cette entrepriſe. Je vous ai dit tout cela pour vous faire entendre, que même pour ceux qui veulent s'attacher à moi, tout dépend de ce bon génie qui me gouverne. Car ceux à qui il eſt contraire, ne ſauroient jamais tirer de moi aucune utilité : je ne puis même avoir avec eux aucun commerce. Il y en a pluſieurs qu'il ne m'empêche pas de voir, & ils n'en ſont pourtant pas plus avancés ; mais ceux dont le commerce qu'ils ont avec moi eſt approuvé & favoriſé par ce bon génie, ce ſont ceux-là dont vous me parliez tout-à-l'heure, qui ſont en très-peu de tems de fort grands progrès ; dans les uns, ces progrès ſont fermes & permanens, & ont jetté de profondes racines, & dans les autres, ils ne ſont qu'à tems ; c'eſt-à-dire, que pendant qu'ils ſont avec moi, ils profitent d'une manière ſurprenante, mais il ne m'ont pas plutôt quitté, qu'ils retournent à leur premier état, & ne different en rien du commun des hommes. C'eſt ce qui eſt arrivé à Ariſtide, fils de Lyſimachus, & petit fils d'Ariſtide : pendant qu'il fut avec moi, il profita merveilleuſement en fort peu de tems ; mais ayant été obligé de partir pour quelque expédition, il s'embarqua : à ſon retour il trouva que Thucydide, fils de Méléſias, & petit fils de Thucydide, avoit voulu être de mes amis ; mais la veille, je ne ſais comment, il s'étoit brouillé avec moi pour quelques paroles que nous avions eues dans la diſpute. Ariſtide m'étant donc venu voir, après les complimens : Socrate, me dit-il, je viens d'apprendre que Thucydide s'emporte contre vous, & qu'il fait le fier comme s'il étoit quelque choſe. Cela eſt vrai, lui répondis-je. Eh quoi, reprit-il, ne ſe ſouvient-il plus quel eſclave c'étoit avant qu'il vous vît ? il y a bien de l'apparence qu'il l'a oublié, lui repliquai-je. En vérité, Socrate, ajouta-t-il, il m'arrive à moi-même une choſe bien ridicule. Je lui demandai d'abord ce que c'étoit : c'eſt, me dit-il, qu'avant mon départ pour l'armée, j'étois en état de m'entretenir avec tout ce qu'il y a de plus grands eſprits, & je n'étois inférieur à pas un dans la converſation, je brillois autant qu'un autre, auſſi je recherchois toujous les honnêtes gens & les plus polis, au-lieu que préſentement, c'eſt tout le contraire, je les évite avec ſoin, tant j'ai honte de mon ignorance. Je lui demandai ſi cette faculté l'avoit abandonné tout-d'un-coup, ou peu-à-peu. Il me répondit, que c'étoit peu-à-peu. Et comment vous vint-elle, lui demandai-je ? fut-ce pendant que vous appreniez quelque choſe de moi, ou de quelqu'autre maître ? Je vais vous le dire, Socrate, reprit-il. C'eſt une choſe qui paroîtra incroyable, mais elle eſt pourtant très-vraie. Je n'ai jamais pu rien apprendre de vous, comme vous le ſavez

fort bien. Cependant je ne laiſſois pas de profiter, quoique je ne fuſſe que dans la même maiſon où vous étiez, & non pas dans la même chambre: quand je pouvois être dans la même chambre, j'avançois encore plus, & toutes les fois que vous parliez, je ſentois viſiblement que je profitois encore davantage quand j'avois les yeux ſur vous, que quand je regardois ailleurs; mais ce progrès étoit ſans comparaiſon plus grand lorſque j'étois aſſis auprès de vous & que je vous touchois; au-lieu que préſentement toute cette habitude s'eſt entièrement évanouie». Voilà, Théagès, quel eſt le commerce qu'on a avec moi. Si cela eſt agréable à Dieu, vous profiterez conſidérablement & en fort peu de tems, ſinon vos efforts ſeront inutiles. Voyez donc s'il n'eſt pas plus avantageux & plus ſûr de vous attacher à quelqu'un de ces maîtres qui réuſſiſſent toujours auprès de tous leurs diſciples, que de me ſuivre avec tous les riſques qu'il faut courir.

THÉAGES.

Voici à mon avis, Socrate, ce que nous devons faire; en commençant à vivre enſemble, eſſayons ce Dieu qui vous conduit; s'il approuve notre commerce, me voilà au comble de mes vœux; & s'il le déſapprouve, voyons tout-à-l'heure la conduite que nous devons tenir, ſi je dois chercher un autre maître, ou tâcher d'appaiſer ce Dieu par des prieres, par des ſacrifices & par toutes les autres expiations qu'enſeignent nos devins.

DÉMODOCUS.

Ne vous oppoſez pas davantage aux deſirs de ce jeune homme. Théagès vous parlez fort bien.

SOCRATE.

Si vous trouvez que c'eſt ce que nous devons faire, à la bonne-heure, j'y conſens. (*Dialogue de la ſageſſe, de Platon*).

I.

J'AI ſouvent admiré comment les accuſateurs de Socrate ont pu le préſenter aux Athéniens comme un criminel d'état, & leur perſuader qu'il méritoit la mort. Quelle étoit leur accuſation? Socrate eſt coupable, diſoient-ils, car il ne croit point aux dieux que révère la république, car il introduit des divinités nouvelles: il eſt coupable, car il corrompt la jeuneſſe.

Il ne révéroit point les dieux de l'état! Et quelle étoit la preuve de cette imputation? Il faiſoit des ſacrifices, & l'on ne pouvoit l'ignorer: il en offroit ſouvent dans l'intérieur de ſa maiſon; ſouvent il en offroit ſur les autels publics. Se cachoit-il quand il avoit recours à la divination? Il diſoit lui-même, & tout le monde répétoit, qu'il étoit inſpiré par un être ſupérieur: c'eſt ce qui a le plus contribué, je crois, à le faire accuſer d'introduire de nouveaux dieux.

Mais quelles ſont les nouveautés qu'on peut lui reprocher? Qu'a-t-il fait? ce que font tous ceux qui croient à la divination: ils conſultent le vol des oiſeaux, ils ſont attentifs aux paroles fortuites, ils obſervent les préſages, ils interrogent les entrailles des victimes. Penſent-ils que les oiſeaux, penſent ils que le premier homme qu'ils rencontrent, ſoient inſtruits de ce qu'ils cherchent à ſavoir? Non, ſans doute; mais ils croient que les dieux eux-mêmes leur envoient ces ſignes de leur volonté, & c'étoit le ſentiment de Socrate.

Le vulgaire, il eſt vrai, dit qu'il eſt excité ou retenu par les rencontres qui lui ſont offertes, par les oiſeaux qu'il obſerve: mais ce n'étoit pas ainſi que Socrate s'exprimoit. Il penſoit, il diſoit qu'un être ſupérieur daignoit l'inſpirer; & c'étoit d'après ces avis intérieurs qu'il conſeilloit à ſes amis de ſuivre leurs deſſeins ou de les abandonner. Les uns ſe ſont bien trouvés de l'avoir cru; les autres ſe ſont repentis de ne l'avoir pas écouté.

On n'imaginera pas qu'il eût voulu paſſer dans l'eſprit de ſes amis pour un imbécile ou pour un impoſteur. Cependant s'il eût été convaincu de menſonge après avoir ſoutenu qu'il étoit inſpiré par un dieu, comment auroit-il évité l'un ou l'autre de ces reproches? En un mot, puiſqu'il oſoit prédire l'avenir, il eſt clair qu'il croyoit dire la vérité.

II.

Mais, dans cette perſuaſion, en qui pouvoit-il mettre ſa confiance, ſi ce n'étoit en Dieu même? Et s'il donnoit ſa confiance aux dieux; comment pouvoit-il croire qu'ils n'exiſtoient pas?

Religieux en public, il ne l'étoit pas moins dans le ſecret de la plus intime amitié. Il engageoit ſes amis à ſuivre leurs lumières dans les choſes indiſpenſables: mais, dans les entrepriſes dont l'événement eſt incertain, il les envoyoit conſulter les oracles. L'art de la divination, diſoit-il, eſt néceſſaire pour bien adminiſtrer un état, & même pour bien régler une famille. L'architecture, la ſculpture, l'agriculture, la politique, l'économie, la ſcience des calculs, celle de commander des armées, toutes ces connoiſſances enfin ont leurs principes; toutes peuvent être ſoumiſes à notre choix. Mais auſſi, dans toutes, ce qu'il y a de plus important, les dieux ſe le ſont réſervé, & nous ne pouvons y trouver que l'obſcurité la plus impénétrable.

En effet, on peut très-bien planter un verger;

mais fait-on qui doit en recueillir les fruits ? Un architecte faura donner à ſon édifice les plus belles proportions ; mais nous dira-t-il qui doit l'habiter ? Ce général d'armée ſait combattre ; mais ſait-il s'il ne ſe repentira pas d'avoir livré bataille ? Ce politique connoît bien les principes du gouvernement ; mais il ignore s'il pourra ſe féliciter un jour d'avoir tenu les rênes de l'état. Ce jeune homme épouſe une belle femme ; il ſe promet de goûter auprès d'elle la félicité ſuprême : elle ne lui cauſera peut-être que des chagrins. Un autre ſe repaît des plus brillantes eſpérances, car il vient d'entrer dans l'alliance des hommes les plus puiſſans de l'état : il ne prévoit pas qu'ils le feront exiler un jour.

Socrate regardoit comme une folie de ne pas reconnoître dans les événemens une providence divine, & de les ſoumettre à l'intelligence humaine ; mais il ne trouvoit pas moins inſenſé d'aller conſulter les oracles ſur des choſes que les dieux nous ont permis d'apprendre, & dont nous pouvons juger par nous-mêmes : comme ſi l'on s'aviſoit de demander à la divinité ſi l'on doit faire conduire ſon char par un cocher habile ou mal-adroit, ou ſi l'on confiera ſon vaiſſeau à un bon ou à un mauvais pilote. Il taxoit d'impiété la manie d'interroger les dieux ſur ce qu'on peut aiſément connoître en prenant la peine de calculer, de meſurer, de peſer. Commençons, diſoit-il, par apprendre ce que les dieux nous ont accordé de ſavoir, & conſultons-les ſur ce qu'ils nous ont caché ; car ils daignent ſe communiquer à ceux qo'ils favoriſent.

III.

On peut dire que la vie entière de Socrate s'eſt écoulée ſous les yeux des hommes. Le matin il alloit à la promenade & dans les lieux d'exercice : il ſe montroit ſur la place aux heures où le peuple s'y rendoit en foule, & paſſoit tout le reſte du jour au milieu des plus nombreuſes aſſemblées. Le plus ſouvent il parloit ; tout le monde pouvoit l'écouter : & lui a-t-on jamais vu faire, lui a-t-on jamais entendu dire rien d'impie, rien de ſuſpect ?

Il n'avoit pas la manie ſi commune d'embraſſer dans ſes leçons tout ce qui exiſte, de rechercher l'origine de ce que les ſophiſtes appellent la nature, & de remonter aux cauſes néceſſaires qui ont donné naiſſance aux corps céleſtes. Il prouvoit qu'il faut avoir perdu l'eſprit pour ſe livrer à de ſemblables ſpéculations. Ces gens-là, demandoit-il, croient donc avoir épuiſé tout ce qu'il importe à l'homme de ſavoir, puiſqu'ils s'occupent de ce qui l'intéreſſe ſi peu ; ou penſent-ils qu'il nous ſoit permis d'abandonner les choſes que les dieux ont bien voulu nous ſoumettre, pour approfondir les ſecrets qu'ils ſe ſont réſervés ?

Il admiroit ſur-tout l'aveuglement de ces faux ſages qui ne ſentent pas que l'eſprit humain ne ſauroit pénétrer ces myſteres. Auſſi, diſoit il, ceux qui ſe piquent d'en parler le mieux ſont bien loin de s'accorder entr'eux ſur leurs principes. Qu'on les voie enſemble, on ſe croiroit dans une aſſemblée de fous. Quels ſymptômes en effet remarquons-nous dans les malheureux atteints de folie ? Ils redoutent ce qui n'a rien de terrible, & ne craignent rien de ce qui eſt vraiment redoutable. Il en eſt de même de ces prétendus philoſophes : les uns croient qu'il n'y a pas de honte à tout dire, à tout faire en public ; les autres ne permettent pas même d'avoir aucun commerce avec les hommes : ceux-ci ne reſpectent ni temples ni autels, ni rien de ce que nous regardons comme ſacré ; ceux-là révérent les pierres, les troncs d'arbres, & juſqu'aux animaux.

Dans leurs recherches ſur les objets de la nature, les uns ſe figurent qu'il n'exiſte qu'une ſubſtance ; & les autres, que le nombre des ſubſtances eſt infini : celui-ci ſoutient que toutes les parties de la matière ſont dans un mouvement continuel ; & celui-là, qu'il n'y a pas même de mouvement : ici on vous prouvera que tout naît & périt ; & là, qu'il ne peut y avoir jamais de naiſſance ni de deſtruction.

Mais, ajoutoit-il, quand nous avons appris quelque métier, nous nous croyons en état de l'exercer enſuite pour notre uſage ou pour celui des perſonnes que nous voulons obliger : en eſt-il de même de ces ſcrutateurs de la nature ? Eux qui connoiſſent ſi bien les cauſes de tout, croient-ils auſſi pouvoir faire à leur gré des vents, de la pluie, des ſaiſons, ou d'autres ſemblables merveilles dont ils peuvent avoir beſoin ? Ils n'oſent ſe flatter de tant de puiſſance ; ils ne ſavent rien faire de tout cela ; il leur ſuffit de ſavoir comment tout cela ſe fait.

IV.

C'eſt ainſi qu'il parloit de ces vaines ſpéculations. Content de s'entretenir des choſes qui ſont à la portée de l'homme, il examinoit ce qui eſt pieux, ce qui eſt impie, ce qui eſt honnête ou honteux, ce qui eſt juſte ou injuſte. Il recherchoit ce que c'eſt que la ſageſſe & la folie, ce qui conſtitue la valeur & la puſillanimité ; ce que c'eſt que la ſociété, & quel eſt celui qui en connoît les principes ; ce que c'eſt que le gouvernement, & comment on ſe rend digne d'en tenir les rênes. Tels ou de ſemblables objets occupoient ſeuls ſa penſée : il accordoit le titre d'hommes honnêtes & vertueux à ceux qui s'en étoient fait une étude ; & rejettoit au nombre des eſclaves ceux qui les avoient négligés.

Que ſes juges ſe ſoient trompés ſur ſes penſées ſecretes, cela ne me ſurprend pas ; mais qu'ils n'aient

n'aient fait aucune attention à ce que personne n'ignoroit, voilà ce que je ne puis comprendre.

Il avoit fait serment, en qualité de sénateur, de ne juger que conformément aux loix. Elevé ensuite à la dignité d'épistat, & pressé par le peuple de condamner à mort, contre la loi, Erasinide, Trasyle, & sept autres capitaines, il refusa constamment de porter le décret. Le peuple s'emporta, les grands menacerent : mais il aima mieux garder son serment que de complaire à la multitude, & d'appaiser par une injustice les hommes puissants qui se flattoient de le faire trembler.

C'est qu'il n'avoit pas sur la providence les idées du vulgaire, qui pense que plusieurs choses sont connues des dieux & que d'autres leur échappent. Il étoit persuadé que les dieux voient toutes nos actions, entendent tous nos discours, & pénetrent jusques dans les profondeurs de nos plus secretes pensées ; qu'ils sont par-tout, & qu'ils sont, en toute occasion, connoître leurs volontés aux mortels : & les Athéniens ont pu se persuader qu'il avoit sur la divinité des opinions condamnables, lui qui n'avoit jamais rien dit, jamais rien fait, qu'on pût soupçonner d'impiété ! On célébreroit aujourd'hui la piété d'un homme qui agiroit, qui penseroit comme lui.

V.

Je ne suis pas moins surpris que personne ait jamais pu voir dans Socrate un corrupteur de la jeunesse. Sans revenir sur ce que nous avons déjà dit, qui fut jamais plus supérieur aux foiblesses de l'amour ? plus ennemi des délices de la table ? qui fut mieux supporter la rigueur du froid, les chaleurs brûlantes de l'été, les plus rudes fatigues ? Il s'étoit fait une telle habitude de la modération, qu'il vivoit content dans la plus humble fortune. Et l'on veut qu'il ait entraîné les autres dans l'impiété, qu'il leur ait appris à violer les loix, qu'il les ait plongés dans la débauche, dans le libertinage, & n'en ait fait que des hommes efféminés, incapables de supporter les fatigues !

Disons plutôt qu'il déracinoit ces vices de leurs cœurs. Habile à leur faire espérer de devenir un jour des hommes honnêtes & courageux en s'accoutumant à veiller sur eux mêmes, il leur inspiroit insensiblement le goût de la vertu. Ce n'est pas qu'il se vantât d'enseigner la sagesse : mais il étoit sage, on le savoit ; &, en le fréquentant, en l'imitant, on se flattoit d'approcher de sa vertu.

Il ne négligeoit pas les soins qu'exige de nous la nature, & il étoit loin d'approuver cette négligence dans les autres. Manger avec excès, travailler de même, voila ce qu'il condamnoit : mais il aimoit qu'on se nourrît avec modération, & qu'on travaillât sans s'épuiser de fatigue. Ce régime, disoit-il, est salutaire à la santé, & ne nuit point aux facultés de l'esprit. Sur sa table & dans ses vêtements, il étoit bien éloigné de la délicatesse & de l'ostentation : mais on ne peut lui reprocher d'avoir inspiré l'avarice à ses amis. Il les guérissoit des autres passions ; &, ne recevant aucun honoraire des leçons qu'il leur donnoit, il leur offroit un bel exemple de désintéressement.

C'étoit même sur ce désintéressement qu'il fondoit sa liberté. Se faire payer de ses conversations, c'est, disoit-il, se rendre esclave, puisqu'on s'impose l'obligation de ne les pas interrompre à son gré. D'ailleurs il ne comprenoit pas qu'on prît de l'argent pour donner des leçons de vertu : comme si l'on pouvoit en retirer une plus grande récompense que d'acquérir un ami ; ou comme si l'on devoit craindre, en rendant un homme honnête & vertueux, qu'il n'aura pas la plus grande reconnoissance pour le plus grand de tous les bienfaits !

VI.

Socrate ne faisoit pas toutes les belles promesses dont les professeurs mercénaires de la vertu sont toujours si prodigues : mais il espéroit que ceux qui auroient embrassé ses sentimens ne manqueroient jamais de s'aimer entre eux comme des freres, & de conserver pour lui une tendresse vraiment filiale. Si l'on veut qu'il ait corrompu la jeunesse, l'amour de la vertu sera donc regardé comme un germe de corruption.

Mais, dit son accusateur, on apprenoit dans son commerce à mépriser les loix reçues. C'étoit, à l'en croire, une absurdité qu'une feve décidât quels seroient les chefs de la république. Qui oseroit confier son vaisseau à un pilote tiré au sort ? a-t-on recours au sort pour choisir un architecte, un joueur de flûte, ou d'autres semblables artistes, dont les fautes seroient bien moins dangereuses que celles des magistrats ? C'est par de semblables discours qu'il échauffoit l'esprit des jeunes citoyens, qu'il les rendoit violens & leur inspiroit le mépris des loix.

Si l'on donne quelque crédit à cette imputation, qu'on traite donc de brouillons tous les sages qui se croient capables d'éclairer leurs concitoyens sur leurs véritables intérêts. Mais ils savent trop bien que la violence n'engendre que des haines, & fait pencher l'état vers sa ruine, tandis que la persuasion n'inspire que la bienveillance & ne peut jamais être dangereuse.

L'homme violent nous ravit nos droits, & nous le haïssons : nous aimons comme nos bienfaiteurs ceux qui nous persuadent. Ce n'est pas le sage, c'est le puissant dépourvu de lumières qui a recours à la violence. Pour employer la force, il faut un grand nombre de complices ;

pour perſuader, il n'en faut aucun. Celui qui croit avoir aſſez de reſſources en lui-même pour dominer ſur les eſprits n'enſanglante pas ſes mains : voudroit-il ſe défaire d'un homme qu'il eſt de ſon intérêt de conſerver, puiſque la douce perſuaſion va le lui rendre utile ?

VII.

Mais Critias, mais Alcibiade, continue l'accuſateur, ont eu des liaiſons avec Socrate, & ils ont fait le plus grand mal à leur patrie. On ne vit point, dans le tems de l'oligarchie athénienne, d'homme plus violent, plus avare que Critias ; ni, dans la démocratie, d'homme plus violent, plus débauché, plus inſolent qu'Alcibiade.

Je ſuis loin d'entreprendre l'apologie de leur conduite ; je ferai ſeulement connoître le genre de rapports qu'ils eurent avec Socrate. C'étoient bien les deux hommes les plus ambitieux d'Athenes : il auroient voulu s'emparer de toutes les affaires de la république pour effacer la gloire de tous leurs concitoyens. Ils ſavoient que Socrate, étranger à toute volupté, étoit en même-tems fort pauvre & très-content de ſon ſort : mais ils ſavoient auſſi que, par les talens de la parole, il tournoit à ſon gré ceux qui converſoient avec lui. Voilà ce qu'ils avoient remarqué. Dira-t-on que des hommes de leur caractere aient recherché Socrate pour acquérir la même ſageſſe, la même pureté de mœurs ? Non, ſans doute ; ils ne vouloient gagner dans ſon commerce que l'uſage de la parole & celui des affaires. Si Dieu leur avoit donné le choix de vivre toujours comme Socate ou de mourir, je ſuis ſûr qu'ils auroient préféré la mort.

C'eſt ce qu'ils ont prouvé par leur conduite. Dès qu'il crurent en ſavoir plus que ceux qui profitoient en même tems de ſes entretiens, ils l'abandonnerent pour ſe jetter dans les affaires de la république, montrant aſſez qu'ils n'avoient pas eu d'autre raiſon de le rechercher.

On dira peut-être que Socrate, avant d'enſeigner à ſes diſciples l'art de gouverner les hommes, auroit dû leur apprendre celui de ſe gouverner eux-mêmes. Je ne m'amuſerai pas à combattre cette objection : je vois ſeulement que tous les maîtres, non contens d'inſtruire leurs éleves par le moyen de la parole, ſe donnent pour exemples, & leur montrent qu'ils ſont les premiers à pratiquer ce qu'ils enſeignent. Je ſais auſſi que Socrate montroit en lui-même à ſes amis le modele de l'homme ſage & vertueux, & qu'il joignoit à ſon exemple les plus belles leçons ſur les devoirs des hommes & ſur la vertu. Je ſais enfin qu'Alcibiade & Critias ſe conduiſirent avec ſageſſe tant qu'ils le fréquenterent ; non qu'ils craigniſſent, comme des enfants, qu'il les punît de leurs fautes, mais parce qu'ils avoient alors l'idée du bien.

VIII.

La plupart de ces gens qui font un métier de la philoſophie ſoutiendront peut-être que l'homme juſte ne peut devenir injuſte, ni l'homme modeſte, inſolent ; & que dans tout ce qui porte ſur des principes, on ne peut tomber dans l'ignorance après avoir été bien inſtruit.

Je ne penſe pas comme eux. Par l'exercice, le corps prend les habitudes qu'on lui veut faire contracter : l'exercice n'eſt pas moins néceſſaire à l'ame ; c'eſt par lui ſeul qu'on s'accoutume à remplir ſes devoirs, & qu'on parvient à s'abſtenir ſans peine de ce qui nous eſt interdit.

Auſſi voyons-nous que les peres n'oſent ſe repoſer ſur le caractere heureux de leurs enfants : ils ont encore un grand ſoin de les éloigner des ſociétés dangereuſes, perſuadés que la fréquentation des hommes honnêtes eſt un des plus utiles exercices que puiſſe prendre la vertu, mais qu'elle ſe perd dans la fréquentation des méchans. Le poëte Théognis rend témoignage à cette vérité.

Le ſage dans nos cœurs fait paſſer ſes vertus ;
Le méchant nous ravit notre bonté première.

Il dit ailleurs :

Le vice a quelquefois ſurpris le cœur du ſage.

Je ſuis frappé de cette vérité. Je vois que, par le défaut d'exercice, on oublie même les vers, quoique leur meſure ſerve à les graver profondément dans la mémoire : la négligence nous fait oublier de même les principes que nous avons le mieux connus. Si nous oublions les préceptes qui nous engageoient à la vertu, nous perdons bientôt de vue tout ce qui nous la rendoit chere ; elle même eſt bientôt oubliée.

Voyez l'homme qui s'abandonne au vin ou qui ſe laiſſe enchaîner par l'amour : il n'a plus la même force pour obſerver ſes devoirs & pour s'interdire ce qu'il doit éviter. Pluſieurs, avant d'aimer, ſavoient ménager leur fortune ; bleſſés par l'amour, ils ne le ſavent plus : ils commencent par diſſiper leur bien, & ſe livrent enſuite à des gains honteux qui naguere les auroient fait rougir.

Comment donc ne pourroit-il pas arriver qu'un homme auparavant réſervé dans ſes mœurs perdît toute retenue, & que le juſte devînt injuſte ? Je ſuis perſuadé que toutes les bonnes qualités peuvent s'acquérir par l'exercice, & la tempérance auſſi bien que les autres. Dès que les voluptés ſe ſont emparées de notre ame, elles lui font abjurer toute retenue, & la ſoumettent en eſclave aux appétits déréglés du corps.

IX.

Tant qu'Alcibiade & Critias reſterent auprès de Socrate, tant qu'il leur prêta ſes ſecours pour combatre leurs paſſions vicieuſes, ils furent leur réſiſter & les vaincre : mais dès qu'ils l'eurent abandonné, Critias ſe retira dans la Theſſalie, & y vécut avec des hommes qui aimoient bien mieux s'abandonner à leurs déréglemens que d'obſerver la juſtice. Pour Alcibiade, ſa beauté le fit pourſuivre par une foule de femmes du plus haut rang ; le peuple le révéroit ; le pouvoir qu'il acquit dans la république & chez les puiſſances alliées lui procura un nombreux cortege de flatteurs habiles à le corrompre ; il vit qu'il lui ſeroit aiſé de ſaiſir les rênes du gouvernement ; il s'oublia lui-même, & reſſembla bientôt à ces athletes qui négligent de s'exercer parce qu'ils ont remporté trop aiſément la victoire.

Voilà ce qui perdit Critias & Alcibiade. Enflés de leur nobleſſe, éblouis de leur fortune, étourdis de leur puiſſance, amolis par leurs complaiſans, corrompus par toutes ces circonſtances réunies, éloignés depuis long-tems de Socrate, doit on s'étonner qu'ils ſoient devenus préſomptueux ? Mais les fautes qu'ils ont faites, l'accuſateur les rejette ſur Socrate. Eh quoi ! dans l'âge où l'on manque le plus de jugement, où l'on ſait le moins ſe modérer, ils ſe montrerent ſages & réſervés ; le mérite en étoit à Socrate : & l'accuſateur ne croit lui devoir aucun éloge !

On n'a pas la même injuſtice pour les autres profeſſions. Quand un maître de flûte ou de lyre a donné de bons principes à ſes éleves, s'ils s'aviſent de le quitter, de prendre d'autres leçons, & qu'ils perdent leurs talens, eſt-ce ſur lui qu'on en rejette la faute ? Un père voit ſon fils ſe bien conduire ſous un maître, & devenir vicieux ſous un autre : accuſe-t-il le premier inſtituteur ? n'en fait-il pas même l'éloge en voyant que le jeune homme ne s'eſt corrompu qu'en ceſſant de ſuivre ſes leçons ? Les pères mêmes ne ſont pas accuſés des fautes que font ceux de leurs enfans qu'ils ont toujours gardés auprès d'eux, à moins qu'ils ne leur aient donné de mauvais exemples. On n'auroit pas dû juger Socrate avec plus de rigueur.

Lui-même a-t-il fait le mal ? dites qu'il fut un méchant. Mais ſi toute ſa vie il ne mérita que des éloges, quelle injuſtice de rejetter ſur lui des fautes qui lui furent étrangeres !

X.

Blamez-le cependant s'il a loué les vices des autres en pratiquant lui même la vertu. Mais n'a-t-il pas fortement repris les vices de Critias ? Ne l'a-t-il pas fait rougir de ſes goûts pervers ? Pour récompenſe, il ſe fit un mortel ennemi.

Critias, devenu l'un des trente tyrans, & choiſi avec Chariclès pour donner des loix, ſatisfit ſon reſſentiment, & défendit d'enſeigner l'art de la parole. C'étoit Socrate qu'il avoit en vue. Comme il n'avoit aucun moyen de l'attaquer, il faiſoit tomber ſur lui les reproches dont on charge communément les philoſophes, & cherchoit à le perdre dans l'eſprit de la multitude. Socrate n'avoit pas donné lieu à ces imputations, du moins ſi j'en dois croire ce que j'ai moi-même entendu de ſa bouche, & ce que d'autres, qui l'avoient ſouvent écouté, ont pu m'apprendre de lui.

Enfin Critias leva le maſque ; car les trente tyrans ayant fait mourir un grand nombre de citoyens, en ayant forcé d'autres à ſeconder leurs injuſtices : Je ſerois étonné, dit Socrate, que le gardien d'un troupeau qui égorgeroit une partie du bétail qui lui eſt confié, & rendroit le reſte plus maigre, prétendît paſſer pour un bon berger : mais un homme qui, ſe trouvant à la tête de ſes concitoyens, en détruiroit une partie & corromproit le reſte, m'étonneroit encore bien davantage, s'il ne rougiſſoit pas de ſa conduite & qu'il prétendît à la gloire d'un bon magiſtrat. On ne tarda pas à rapporter ces paroles aux trente tyrans. Critias & Chariclès firent venir Socrate, lui montrerent leur loi, & lui défendirent d'avoir des entretiens avec la jeuneſſe.

Socrate leur demanda s'il lui étoit permis du moins de leur faire certaines queſtions ſur les choſes qui lui étoient interdites & qu'il ne comprenoit pas : ils le lui permirent. Je ſuis prêt, leur dit il, à me ſoumettre aux loix : mais je crains de pécher par ignorance, & je voudrois ſavoir bien clairement de vous mêmes ce que vous entendez en défendant de profeſſer l'art de la parole. Avez-vous en vue ce qui ſe dit de bien ou ce qui ſe dit de mal ? Si votre défenſe porte ſur ce qui ſe dit de bien, il eſt clair qu'il faut s'abſtenir de bien dire : défendez vous ſeulement ce qui ſe dit de mal ? je vois qu'il faut travailler à bien parler. Alors Chariclès s'emportant : puiſque tu ne nous entends pas, Socrate, nous allons t'ordonner quelque choſe de plus clair : c'eſt de n'avoir aucun entretien avec les jeunes gens de quelque façon que ce ſoit.

Pour qu'il ne reſte plus aucune équivoque, dit Socrate, & que je ne m'écarte pas de ce qui m'eſt preſcrit, indiquez-moi bien à quel âge vous fixez le terme de la jeuneſſe. A l'âge, dit Chariclès, où les hommes ont acquis toute leur prudence, à l'âge enfin où il eſt permis d'entrer au ſénat : ainſi ne parle pas aux jeunes gens au-deſſous de 30 ans.

Mais, reprit Socrate, si je veux acheter quelque chose, & que le marchand n'ait pas encore trente ans accomplis, pourrai-je lui dire au moins: combien cela? On te permet, dit Charicles, de faire cette question: mais tu as coutume d'en faire sur quantité de choses que tu sais fort bien, & voilà les conversations qui te sont interdites. — Ainsi je n'oserai pas répondre à un jeune homme qui m'interrogera sur des choses que je saurai fort bien. S'il me demande, par exemple: où demeure Charicles? où demeure Critias? Tu peux répondre à cela, lui dit Charicles. Oui, reprit Critias: mais souviens-toi bien, Socrate, de renoncer à faire entrer dans tous tes discours les cordonniers, les maçons, les chaudronniers: aussi bien je crois qu'ils sont fort las d'être toujours mêlés dans tes propos. Il faudra sans doute aussi, répondit Socrate, que je renonce aux conséquences que je tirois de leurs professions, & qui m'aidoient à faire mieux sentir ce que c'est que la justice, la piété, toutes les vertus? Précisément, répliqua Critias; & renonce même à parler des gardiens de troupeaux, sans quoi tu pourrois bien trouver du déchet dans ton bétail.

Ces dernieres paroles faisoient assez connoître qu'on leur avoit rapporté la comparaison du berger, & que c'étoit là le principe de leur haine contre Socrate.

XI.

On vient de voir quelle avoit été la liaison de Socrate & de Critias, & quels sentimens ils conserverent l'un pour l'autre. Je dirois volontiers que nous ne pouvons être bien élevés que par un homme qui nous plaise. Critias & Alcibiade se mirent sous la discipline de Socrate: mais il ne leur plaisoit pas: déjà leurs vues se portoient vers le gouvernement de la république; &, dans le tems même qu'ils fréquentoient Socrate, ils ne s'entretenoient volontiers qu'avec ceux qui tenoient les rênes de l'état.

On dit qu'Alcibiade, avant l'âge de vingt ans, eut avec Périclès, son tuteur, la conversation suivante sur les loix.

Dites-moi, Périclès, ne pourriez-vous pas m'apprendre ce que c'est que la loi? — Assurément, répondit Périclès. — Au nom des dieux, ne refusez pas de me le dire. J'entends louer certaines personnes parce qu'elles observent religieusement les loix, & je crois qu'on ne sauroit mériter cet éloge sans savoir ce que c'est que la loi. — Il n'est pas fort difficile, mon cher Alcibiade, de satisfaire ta curiosité. La loi est tout ce que le peuple rassemblé a revêtu de sa sanction, tout ce qu'il a ordonné de faire ou de ne pas faire. — Et qu'ordonne-t-il de faire? le bien, ou le mal? — Le bien, sans doute, jeune homme: veux-tu qu'il ordonne de mal faire? — Mais si ce n'est pas le peuple; si, comme dans l'oligarchie, c'est un petit nombre de citoyens qui se sont rassemblés & qui ont prescrit ce qu'on doit faire, comment cela s'appelle-t-il? — Dès que la portion de citoyens qui gouverne a ordonné quelque chose, cet ordre s'appelle une loi. — Mais si un tyran usurpe la puissance & qu'il prescrive au peuple ce qu'il doit faire, est ce encore une loi? — Oui, c'est une loi, puisqu'elle émane de celui qui commande. — Eh? qu'est-ce donc que la violence? qu'est-ce que le renversement des loix? N'est-ce pas lorsque le puissant, négligeant de persuader & n'employant que la force, oblige le foible à faire ce qui lui plaît? — Il me semble que c'est cela même. — Ainsi quand un tyran force les citoyens à suivre ses caprices sans chercher à les persuader, c'est donc un renversement de la loi? — Je le crois: j'ai eu tort de dire que les ordres d'un tyran étoient des loix, quand il n'a pas obtenu l'aveu des citoyens. — Mais quand un petit nombre de citoyens se trouve revêtu de la puissance souveraine, & prescrit ces volontés à la multitude sans obtenir son aveu, appellerons-nous cela de la violence ou non? — De quelque part que l'ordre soit émané, qu'il soit écrit ou qu'il ne le soit pas, dès qu'il n'est appuyé que sur la force, & qu'il n'a pas l'aveu de ceux qui doivent s'y soumettre, il me paroît tenir bien plus de la violence que de la loi. — Et ce que la multitude qui commande prescrit aux riches, sans prendre la peine d'obtenir leur aveu, tiendra donc moins aussi de la loi que de la violence? — C'en est assez, mon cher Alcibiade. Quand nous étions à ton âge, nous étions forts sur ces difficultés; nous aimions à les subtiliser à les sophistiquer comme il me semble que tu fais à présent. — Je suis bien fâché mon cher tuteur, de n'avoir pu vous entretenir dans l'âge heureux où vous étiez si subtil, & où vous vous surpassiez vous-même en finesse d'esprit.

XII.

Dès qu'Alcibiade & Critias crurent avoir l'avantage sur les citoyens qui tenoient alors les rênes de l'état, on ne les vit plus dans la compagnie de Socrate. La vérité est que jamais ils ne l'avoient aimé; & d'ailleurs ils ne pouvoient se trouver avec lui sans essuyer sur leur conduite des reproches qu'ils n'écoutoient pas volontiers. Ils se livrerent aux affaires de la république, & n'avoient pas eu d'autre motif de se lier quelque tems avec Socrate. Mais que l'on considere ses autres disciples, Chéréphon, Simmias, Phédon, Chérécrate, Cébes, & tant d'autres qui le fréquentoient, non pour apprendre à séduire le peuple dans les assemblées par les charmes de la parole, non pour s'élever aux emplois de la judicature, mais pour devenir honnêtes & vertueux, & pour apprendre leurs devoirs

envers leurs parents, leurs domeſtiques, leurs concitoyens : jamais aucun d'eux, ni dans ſa jeuneſſe, ni dans un âge plus avancé, n'eut à ſe reprocher d'avoir fait le mal, ne put même en être ſoupçonné.

Mais Socrate, dit ſon accuſateur, perſuadoit à ſes diſciples qu'il les rendoit plus ſages que leurs pères, & c'étoit détruire en eux le reſpect filial. Il leur diſoit que la loi permet aux fils de lier leur père quand ils peuvent le convaincre de folie, & ſe ſervoit de cet argument pour prouver que les loix accordent à l'homme inſtruit le droit de mettre l'ignorant à la chaîne.

Ce n'eſt pas ainſi que penſoit Socrate : il croyoit au contraire que le ſavant préſomptueux qui voudroit charger l'ignorant de chaînes mériteroit d'être enchaîné lui-même par le premier qui en ſauroit plus que lui. Il examinoit ſouvent la différence qui ſe trouve entre l'ignorance & la folie : Il faut, diſoit-il, enchaîner les inſenſés furieux pour leur propre intérêt & pour celui de leurs amis : quant à ceux qui ne ſavent pas ce qu'il eſt néceſſaire de ſavoir, les gens éclairés ont ſur eux un beau droit, celui de les inſtruire.

XIII.

Socrate ne s'eſt pas contenté, pourſuit l'accuſateur, de détruire dans ſes diſciples le reſpect pour leurs pères ; il les a rendus indifférens pour toute leur famille. Etes-vous malades, leur diſoit-il : avez-vous un procès ? vous ne vous adreſſez pas à vos parens, mais à un médecin ou à un avocat. Il ajoutoit même que les amis n'étoient bons à rien s'ils n'étoient utiles, & que perſonne enfin ne méritoit nos honneurs que ceux qui ſavent ce qu'il nous importe de ſavoir & qui peuvent nous l'enſeigner. Et comme il avoit l'art de perſuader à cette jeuneſſe que lui-même étoit fort ſage, & que perſonne n'avoit plus que lui le talent de rendre ſages les autres, elle croyoit que tous les hommes n'étoient rien en comparaiſon de Socrate.

Je ſais qu'il ſe ſervoit des expreſſions que lui reproche l'accuſateur. On ſe hâte, diſoit-il auſſi, d'emporter les corps des perſonnes mêmes qui nous furent les plus cheres dès qu'ils ſont abandonnés de l'ame en qui ſeule réſide l'intelligence. Tant que nous vivons, ajoutoit-il, nous n'avons rien de plus cher que notre corps ; nous coupons cependant, nous rejettons de toutes ſes parties ce qui n'eſt d'aucun uſage, comme les ongles, les cheveux, les caloſités. Nous nous ſoumettons aux plus vives douleurs pour nous défaire de certaines portions inutiles de nous-mêmes ; nous les faiſons extirper ou brûler par un médecin, & nous croyons que ce ſervice mérite des récompenſes. Voilà bien ce qu'il diſoit : mais il n'enſeignoit pas pour cela qu'il fallût enterrer ſon pere tout vivant ni ſe faire couper ſoi-même en morceaux ; il prouvoit ſeulement que ce qui eſt ſans utilité doit reſter ſans honneur. C'eſt ainſi qu'il engageoit ſes amis à ſe rendre utiles par leurs talents & leurs connoiſſances. Vous voulez, leur diſoit-il, être eſtimé de votre pere, de votre frere, de vos parents : ne reſtez pas dans l'indolence, vous repoſant ſur les liens de la parenté ; mais ſoyez utile à ceux dont vous voulez obtenir la tendreſſe.

XIV.

L'accuſateur le chargeoit encore d'avoir choiſi dans les plus célebres des poëtes les morceaux les plus dangereux ; de s'en être fait des autorités pour détruire dans ſes diſciples l'horreur du crime, & pour leur inſpirer des ſentiments tyranniques. Héſiode a dit :

Ce n'eſt pas l'action qui nous couvre de honte,
Mais l'inactivité.

Il prétendoit que Socrate expliquoit ce vers comme ſi le poëte eût ordonné de ne s'abſtenir d'aucune action injuſte ou malhonnête, & de faire le mal quand on y trouvoit ſon profit. Ce n'étoit pas là le ſentiment de Socrate. Après avoir établi qu'il eſt utile & honnête de s'occuper, nuiſible & honteux de languir dans la pareſſe : Ceux qui font le bien, ajoutoit-il, travaillent en effet & méritent des éloges ; mais jouer aux dés, mais ne ſe livrer qu'à des occupations condamnables & dangereuſes, c'eſt croupir dans la plus coupable inaction : &, dans ce ſens, il eſt bien vrai que

Ce n'eſt pas l'action qui nous couvre de honte,
Mais l'inactivité.

On lui reprochoit encore d'avoir abuſé de ces vers d'Homere :

Eh quoi ! diſoit Ulyſſe aux monarques, aux grands,
Mortels chéris des dieux, vous connoiſſez la crainte !
Mépriſez un vain peuple & ſa frivole plainte ;
Pour vos nobles deſſeins qu'il apprenne à ſouffrir.
Mais qu'un mortel obſcur à ſes yeux vînt s'offrir,
Qu'il osât faire entendre une voix alarmée :
Tu n'es rien aux conſeils, & rien dans notre armée,
Lui diſoit-il : attends les volontés des rois,
Et crains d'avoir parlé pour la dernière fois.

Faut-il en croire l'accuſateur ? Socrate interprétoit ces vers comme ſi le poëte eût célébré les violences que ſupportent les peuples & les infortunés. Si telle eût été la penſée de Socrate, il auroit donc cru qu'ils falloit le maltraiter lui-même, puiſqu'il étoit de la claſſe des pauvres citoyens : mais il entendoit que ceux qui ne rendent aucun ſervice ni par leurs actions ni par leurs talents, qui ne peuvent être d'aucun ſecours dans l'occaſion à la guerre, aux citoyens, à l'état, ſur-tout s'ils joi-

gnent l'audace à leur inutilité, ne peuvent être réprimés trop fortement, quand même ils auroient de grandes richesses.

XV.

Il est certain que Socrate étoit ami du peuple & de l'humanité. Il avoit un grand nombre de disciples athéniens & étrangers; il ne recevoit d'eux aucune récompense, & communiquoit également à tous ses lumieres, c'est-à-dire tout ce qu'il possédoit. Plusieurs ne reçurent que fort peu; mais ils le reçurent sans interêt & le vendirent chèrement à d'autres: car, n'étant pas comme lui les amis du peuple, ils refusoient leurs leçons quand on n'avoit pas de quoi les bien payer.

Socrate donna, sans doute, bien plus d'éclat à notre république que ce Lichas si célebre par son hospitalité ne put en procurer à celle de Lacédémone. Lichas tenoit sa table ouverte à tous les étrangers que la curiosité attiroit à la fête des gymnopédies, où la jeunesse de Sparte s'exerçoit toute nue: mais notre sage, consacrant toute sa vie à communiquer ses richesses, répandit le plus grand des bienfaits sur tous ceux qui voulurent les partager. Il ne renvoyoit pas ceux qui s'attachoient à lui sans les avoir rendus meilleurs.

Et voilà celui que la république a pu condamner à la mort! Il ne méritoit, sans doute, que des honneurs. Examinons les loix, & nous trouverons qu'il en méritoit. Les voleurs, les assassins, les sacrileges; voilà ceux qu'elles condamnent. Quel homme fut jamais plus que Socrate éloigné de ces crimes? A-t-il excité des séditions, occasionné des défaites? s'est-il souillé de quelque trahison, de quelque forfait? a-t-il dépouillé personne de ses biens? a-t-il jetté personne dans de facheuses affaires? Non: il n'a donc été coupable d'aucun des crimes que poursuivent les loix.

De quoi donc a-t-on pu l'accuser? De ne pas adorer les dieux? Il est prouvé que personne ne fut jamais plus religieux que lui. De corrompre la jeunesse? Il est prouvé qu'il détruisoit les passions funestes de ses disciples, qu'il leur rendoit chere la vertu si belle, si brillante, qui fait fleurir les états & répand la prospérité sur les familles.

Voilà ce qu'il a fait; & il n'étoit pas digne des plus grands honneurs que la république puisse décerner! Je vais écrire, autant que ma mémoire pourra me le permettre, tout le bien qu'il a fait à ses disciples, soit en leur donnant des leçons, soit en leur montrant en lui-même l'exemple qu'ils devoient suivre.

XVI.

Comment se comportoit-il envers les dieux? comment en parloit-il? Comme la Pytie elle-même répond à ceux qui viennent l'interroger sur les sacrifices qu'ils veulent offrir, sur tous les actes religieux. Conformez-vous aux loix de votre pays, répond la prêtresse; c'est remplir les devoirs qu'exige la piété.

C'est ce que Socrate observoit, & ce qu'il recommandoit aux autres. Il traitoit d'insensés & de superstitieux ceux que la vanité faisoit tendre à une plus grande perfection. Ses prières étoient simples; il demandoit aux dieux de lui accorder ce qu'il lui étoit utile d'obtenir, persuadé qu'ils connoissent bien mieux que nous nos véritables avantages. Demander aux dieux de l'or, de l'argent, la puissance suprême, c'étoit, suivant lui, comme si on leur demandoit de jouer aux dés, de combattre, ou d'autres choses semblables dont le succès est toujours incertain.

Les foibles offrandes du pauvre ne lui sembloient pas plus méprisables que les nombreuses victimes offertes par des hommes puissans & fortunés. Il seroit, disoit-il, indigne des dieux de donner la préférence aux plus pompeuses offrandes; car il leur arriveroit souvent de recevoir avec plus de clémence les vœux des méchans que ceux des hommes vertueux. Daignerions-nous regarder la vie comme un présent fort estimable, s'il falloit que les offrandes du crime fussent préférées à celles de la vertu? Persuadé que les hommages rendus par la piété sont toujours les plus agréables aux dieux, il aimoit à citer ce vers:

Consultez vos moyens, même dans vos offrandes.

Il ajoutoit que le précepte qui nous ordonne de consulter nos moyens devoit être la règle de notre conduite avec nos amis, avec nos hôtes, & qu'il ne falloit même s'en écarter dans aucune action de la vie.

Quand il croyoit que les dieux lui avoient eux-mêmes signifié leurs volontés, aucune force humaine n'auroit pu le faire résister à cette inspiration: on lui auroit fait plutôt préférer pour guide d'un voyage un aveugle, ou quelqu'un qui n'auroit pas su le chemin, à un homme clairvoyant, & qui auroit bien connu la route. Il accusoit de folie ceux qui agissoient contre l'inspiration divine dans la crainte de s'attirer la raillerie des hommes; car toute la prudence humaine lui paroissoit bien méprisable, comparée aux avis de la divinité.

XVII.

A la manière dont il avoit réglé son corps & son esprit, il eût fallu que le ciel même eût pris plaisir à l'accabler pour l'arracher à sa sécurité & l'empêcher de suffire aux foibles dépenses qu'exigeoient ses besoins. Tel étoit sa sobriété, qu'il paroît impossible de travailler assez peu pour ne pas gagner ce dont il se contentoit: il ne prenoit de nourriture qu'autant qu'il en pou-

voit prendre avec plaisir, & attendoit, pour se mettre à manger, que l'appétit lui servit d'assaisonnement; toute boisson lui étoit agréable, parce qu'il ne buvoit jamais sans avoir soif.

S'il étoit invité à quelque festin, & qu'il ne refusât pas de s'y tendre, il trouvoit aisé ce qui paroît si difficile aux autres, de ne se livrer à aucun excès. Il exhorroit ceux qui ne pouvoient suivre son exemple à ne pas toucher aux mets qui excitent encore à manger lorsqu'on n'a plus faim, & aux liqueurs qui engagent à boire quand la soif est passée: il disoit que rien n'étoit plus funeste que ces excès à l'estomac, à la tête & à l'esprit. Circé, ajoutoit-il en riant, n'employoit pas d'autre enchantement pour changer les hommes en pourceaux; & si Ulysse a pu se soustraire à cette funeste métamorphose, c'est qu'il étoit éclairé par les conseils de Mercure, & que sa sobriété naturelle ne lui permettoit pas de prolonger les plaisirs de la table quand il n'y étoit plus invité par le besoin. C'est ainsi que Socrate savoit mêler le badinage à ses plus graves leçons.

XVIII.

Il connoissoit les suites funestes de l'amour, & il exhortoit ses disciples à fuir les traits dangereux de la beauté. Il n'est pas aisé, disoit-il, de s'y exposer & de conserver la sagesse.

S'étant apperçu que Critobule, fils de Criton, avoit eu l'imprudence de dérober un baiser à la fille d'Alcibiade, qui se distinguoit par sa beauté, il ne lui dit rien à lui-même; mais s'adressant en sa présence à Xénophon: Répondez-moi, lui dit-il; n'avez-vous pas pris jusqu'ici Critobule plutôt pour un jeune homme prudent que pour un téméraire? Auriez-vous cru qu'avec son air réservé ce fût un étourdi prêt à se plonger tête baissée dans le péril? — J'étois loin de le croire. — Eh bien! regardez-le à présent comme le plus audacieux, le plus bouillant des hommes, capable de se précipiter sur le fer, de se jetter dans les flammes. — Et qu'a-t-il donc fait, Socrate, pour que vous preniez de lui cette idée? — Comment! n'a-t-il pas eu l'audace d'embrasser la fille d'Alcibiade, cette jeune personne qui réunit tant de charmes! — Oh! si c'est-là sa témérité, je crois que je ferois capable de la même audace. — Ah! malheureux! tu ne prévois pas combien tu paierois cher ce baiser cueilli sur une si belle bouche. Tu es libre: veux-tu donc en un instant devenir esclave? veux tu te perdre dans le sein des plus dangereuses voluptés? veux-tu détruire dans ton cœur l'amour de l'honnêteté, de la décence, & te livrer à des soins honteux, indignes même d'un insensé? — Par Hercule! mon cher Socrate, voila une terrible puissance que vous donnez à un baiser. — En es-tu donc étonné? Ne sais-tu pas que l'araignée qu'on appelle phalange n'est pas plus grande qu'une demi-obole, & qu'appliquée seulement sur les lèvres elle cause des douleurs mortelles & prive les hommes de la raison? — Je le sais: mais c'est qu'en pinçant les chairs elle y insinue je ne sais quel venin. — Insensé! tu ne sais donc pas qu'une belle bouche, en donnant un baiser, insinue dans notre sang un invisible poison? tu ne sais donc pas que la beauté est bien plus redoutable encore que la phalange? Celle-ci blesse quand elle touche; mais l'autre, sans toucher, & par le seul aspect, répand en nous je ne sais quoi qui nous tourne la tête. Si l'on donne le nom d'archers aux amours, c'est parce que la beauté blesse de loin. Ainsi, mon cher Xénophon, je n'ai qu'un conseil à te donner. Quand tu verras des attraits capables de te charmer, détourne les yeux & prends la fuite. Et vous, Critobule, je vous exhorte à voyager une année entière: ce temps suffit à peine pour guérir votre blessure.

C'est ainsi qu'il ne connoissoit, pour les cœurs trop foibles contre, l'amour d'autre remède que la fuite: elle empêche l'imagination de former des desirs que n'inspire pas le besoin, & même de s'abandonner à ceux qu'il inspire.

XIX.

Il ne s'étoit pas moins fortement armé lui-même contre la beauté que les autres ne le sont contre la laideur, & ne combattoit pas la passion du vin & de la bonne chere avec moins de puissance que celle de l'amour. Persuadé qu'il ne goûtoit pas moins de plaisirs que ceux qui s'abandonnent à tous leurs mouvemens déréglés, il étoit sûr d'éprouver bien moins de peines.

On a dit, on a même écrit, qu'il avoit bien le talent d'appeller les hommes à la vertu, mais qu'il n'avoit pas celui de les en pénétrer. Cependant qu'on veuille bien réfléchir sur les raisonnemens qu'il employoit pour combattre les présomptueux qui se flattoient de tout savoir; qu'on se rappelle ce qu'il disoit journellement à ceux qui le fréquentoient, & l'on ne pourra s'empêcher de croire qu'il étoit bien capable de rendre ses disciples plus vertueux.

Je vais d'abord raconter l'entretien qu'il eut en ma présence avec Aristodème, surnommé le Petit, un jour que la conversation vint à tomber sur la divinité. Il savoit qu'Aristodème n'offroit pas de sacrifices aux dieux, qu'il mépriseit la divination, & qu'il n'épargnoit pas, dans ses railleries, ceux qui observoient ces pratiques religieuses.

Daignez me répondre, mon chet Aristodème, lui dit-il: Y a-t-il quelques personnes dont vous admiriez les talens? — Sans doute, répondit Aristodème. — Voudriez-vous bien me les nommer? — J'admire sur-tout Homère dans la poésie épique, Mélanippe dans le dithyrambe, Sophocle

dans la tragédie, Polyclète dans la ſtatuaire, & Zeuxis dans la peinture. — Mais quels artiſtes trouvez vous les plus admirables de ceux qui ſont des figures dénuées de mouvement & de raiſon, ou de ceux qui produiſent des êtres animés, & qui leur donnent la faculté de penſer & d'agir ? — Ceux qui créent des êtres animés, ſi cependant ces êtres ſont l'ouvrage d'une intelligence & non pas du haſard. — Mais ſuppoſons des ouvrages dont on ne puiſſe reconnoître la deſtination, & d'autres dont on apperçoive manifeſtement l'utilité : leſquels regarderez-vous comme la création d'une intelligence, ou comme le produit du haſard ? — Il faudra bien attribuer à l'intelligence les ouvrages dont on ſentira l'utilité. — Ne vous ſemble t il donc pas que celui qui a fait les hommes dès le commencement, leur a donné les organes des ſens parce que ces organes leur ſont utiles; des yeux, pour qu'ils euſſent la perception des objets viſibles; des oreilles, pour qu'ils puſſent entendre les ſons? A quoi nous ſerviroient les odeurs ſi nous n'avions pas de narines? & ſans un palais capable de recevoir les ſenſations qu'excitent en nous les ſaveurs, comment aurions-nous quelque idée de leur douceur ou de leur âcreté ?

Notre vue eſt délicate : ne reconnoiſſez-vous pas l'œuvre de la providence dans ces paupières qui lui ſervent de portes ? elles s'ouvrent quand il nous plaît de faire uſage de nos yeux ; elles ſe baiſſent quand nous nous abandonnons au ſommeil. Les vents auroient pu offenſer nos prunelles : mais les cils ſont comme des cribles qui les défendent; & les ſourcils s'avançant en forme de toit au-deſſus de nos yeux, ne permettent pas que la ſueur les incommode en découlant de notre front.

Parlerai-je de l'ouïe, qui reçoit tous les ſons & ne ſe remplit jamais ? Chez tous les animaux les dents antérieures ſont tranchantes, & les molaires achèvent de broyer les alimens qu'elles reçoivent déja tout coupés des inciſives. La bouche eſt deſtinée à recevoir ce qui excitoit l'appétit de l'animal : c'eſt la providence qui l'a placée près des yeux & des narines. Comme nos déjections inſpirent le dégoût, elle en a éloigné les canaux, & les a placés auſſi loin qu'il eſt poſſible des plus délicats de nos ſens.

Eh quoi ! lorſque ces ouvrages ſont faits avec tant d'intelligence, vous doutez qu'ils ſoient le fruit d'une intelligence ! — Je ſens bien qu'en les conſidérant ſous ce point de vue, il faut reconnoître l'œuvre d'un ſage ouvrier, animé d'un tendre amour pour ſes ouvrages. — Ajoutons qu'il a imprimé dans les pères l'amour de ſe reproduire dans leurs enfans ; dans les mères, le beſoin de les nourrir; dans tous les animaux, le plus grand deſir de vivre, la plus grande crainte de mourir. Pouvez-vous méconnoître les ſoins d'un ouvrier qui vouloit que les animaux exiſtaſſent ? Ne croyez-vous pas avoir vous-même une intelligence ? Et vous ne croirez pas qu'il exiſte de l'intelligence hors de vous ! Embraſſez en imagination l'étendue de la terre; votre corps n'en eſt qu'une bien foible partie : j'en dis autant de l'humidité & des autres élémens dont vous êtes formé. Tous ſont immenſes ; mais une portion preſque inſenſible de ces élémens compoſe votre corps : & vous croyez avoir eu le bonheur d'enlever pour vous ſeul toute l'intelligence ! & tant d'œuvres magnifiques, innombrables, cet ordre ſi ſublime, tout cela vous ſemble l'ouvrage d'un aveugle haſard ! — Il faut bien que j'en convienne, car enfin je ne vois pas les ouvriers qui ont produits ces chefs-d'œuvres, & je connois les artiſans qui ont fait les ouvrages que je vois ſur la terre. — Vous ne voyez pas non plus votre eſprit qui gouverne votre corps; dites donc auſſi que vous faites tout par haſard, & rien avec intelligence.

— Mais je ne mépriſe pas la divinité, mon cher Socrate; je lui crois ſeulement trop de grandeur pour qu'elle ait beſoin de mon culte. — Cependant plus elle met de grandeur dans les bienfaits qu'elle vous accorde, plus il vous convient de la révérer. — Soyez perſuadé que je ne négligerois pas les dieux, ſi je croyois qu'ils priſſent quelque intérêt à ce qui regarde les hommes. — Ils n'en prennent donc pas, eux qui nous ont accordé, comme aux autres animaux, le goût, la vue, l'ouïe, mais qui n'ont permis qu'à nous ſeuls de lever la face vers le ciel ! Par ce bienfait, nous voyons plus loin, nous regardons plus facilement au deſſus de nos têtes, nous prevenons plus ſûrement les dangers. Ils ont attaché les autres animaux à la terre, & ne leur ont donné que des pieds pour changer de place : c'eſt à nous ſeuls qu'ils ont accordé des mains, & elles nous rendent bien ſupérieurs à tous les autres animaux. Tous ont une langue; mais la nôtre ſeule, par ſes divers mouvemens combinés avec ceux des lèvres, articule tous les ſons & fait connoître aux autres toutes nos volontés. Parlerai-je des plaiſirs de l'amour ? il n'eſt permis aux animaux de s'y livrer que dans une ſaiſon de l'année : l'homme ſeul peut les goûter en tout temps juſques dans la vieilleſſe.

Peu contens de nous avoir témoigné leur bonté dans la conformation de nos corps, les dieux ont voulu nous donner l'ame la plus parfaite. Quel eſt l'animal dont l'ame connoiſſe l'exiſtence des dieux, auteurs de toutes les beautés, de toutes les merveilles que nous admirons ? Quel autre animal adore les dieux ? Quel autre, par la force de ſon eſprit, ſait prévenir la faim, la ſoif, les rigueurs oppoſées des ſaiſons, guérir les maladies, augmenter ſes forces par l'exercice, ajouter

ajouter à ſes connoiſſances par le travail, ſe rappeller au beſoin ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu, ce qu'il a appris? Ne voyez-vous donc pas clairement que les hommes ſont comme des dieux entre les autres animaux, qu'ils ſont faits pour leur commander par la conformation de leur corps, & par la ſupériorité de leur ame?

L'animal qui auroit les pieds du bœuf & l'intelligence de l'homme, auroit les mêmes volontés que nous ſans pouvoir les remplir. Accordez-lui les mains de l'homme & privez-le de l'intelligence; il ne ſera pas moins borné. Vous réuniſſez ces deux avantages dignes de tant de reconnoiſſance, & vous vous croyez négligé par les dieux! Que faut-il donc qu'ils faſſent pour vous perſuader qu'ils s'occupent de vous? — Qu'ils m'envoyent, comme vous dites qu'ils le font, des conſeillers pour m'apprendre ce que je dois faire, ce que je dois éviter. — Eh quoi! quand ils répondent aux Athéniens qui conſultent leurs oracles, ne vous parlent-ils pas à vous-même? Ne vous parlent-ils pas quand, par des prodiges, ils témoignent leurs volontés aux Grecs, quand ils les manifeſtent à tous les hommes? Ils n'exceptent donc que vous? vous ſeul n'êtes donc pas l'objet de leurs ſoins?

Quoi! nous penſons que les dieux peuvent récompenſer & punir; eux-mêmes nous ont inſpiré cette penſée: & vous croyez qu'ils n'en ont pas le pouvoir! vous croyez que les hommes, toujours trompés, n'ont jamais éprouvé ni ces peines ni ces récompenſes! Ne voyez-vous pas que ce qu'il y a de plus ancien & de plus ſage ſur la terre, les villes, les nations, ſe diſtinguent par la piété? ne voyez-vous pas que l'âge qui a le plus de ſageſſe eſt auſſi le plus religieux?

O bon & honnête homme! ſachez que votre eſprit, tant qu'il eſt uni à votre corps, le gouverne à ſon gré. Il faut donc croire auſſi que la ſageſſe qui vit dans tout ce qui exiſte gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi! votre vue peut s'étendre juſqu'à pluſieurs ſtades, & l'œil de Dieu même ne pourra tout embraſſer! Votre penſée peut en même temps s'occuper des événemens dont vous êtes témoin, & des affaires de l'Egypte & de la Sicile, & l'eſprit de Dieu ne pourra s'occuper à-la-fois de tout l'univers!

C'eſt en rendant des ſervices aux hommes que vous reconnoiſſez s'ils veulent bien eux-mêmes vous en rendre; c'eſt en les obligeant que vous voyez s'ils ſont diſpoſés à vous obliger à leur tour; c'eſt en les conſultant que vous apprenez s'ils ont de la prudence: révérez donc les dieux; c'eſt à ce prix qu'ils daigneront vous éclairer ſur ce qu'ils n'ont pas ſoumis à notre foible raiſon. Vous reconnoîtrez alors que la divinité voit tout d'un ſeul regard, qu'elle entend tout, qu'elle eſt par-tout, & qu'elle prend ſoin de tout ce qui exiſte.

XX.

Ainſi parloit Socrate; & je ne crois pas qu'il pût engager plus puiſſamment ceux qui le fréquentoient à ne rien faire d'impie, d'injuſte, de honteux, non ſeulement en préſence des hommes, mais même dans la plus profonde ſolitude, puiſqu'ils étoient perſuadés qu'aucune de leurs actions ne pouvoit échapper à la connoiſſance des dieux.

Paſſons à la tempérance. S'il eſt utile aux hommes d'obſerver cette vertu, voyons ſi Socrate ne parloit pas de manière à la faire aimer.

Mes amis, diſoit-il, ſuppoſons que nous ayons la guerre & que nous voulions choiſir un homme capable de nous défendre contre nos ennemis, & de les ſoumettre à notre domination. Nous connoiſſons un citoyen eſclave de ſon ventre, adonné au vin, livré au libertinage, incapable de commander au ſommeil: eſt-ce lui que nous choiſirons? Et comment pourrions-nous attendre de lui notre ſalut & la défaite de nos ennemis?

Suppoſons encore que nous touchions à notre dernière heure: nous voulons trouver un homme ſûr, qui prenne ſoin de l'éducation de nos fils, qui veille ſur la vertu de nos filles, qui ménage notre fortune à nos enfans: eſt-ce un homme intempérant que nous croirons digne de notre confiance?

Remettrons-nous à un eſclave débauché l'inſpection de nos troupeaux, de nos celliers, de nos travaux? Qu'on voulût même nous en faire préſent; daignerions-nous l'accepter pour le mettre à la tête de notre maiſon, pour le charger de notre dépenſe? Quoi! nous ne voulons pas d'un eſclave intempérant, & nous ne craindrons pas de lui reſſembler!

L'avare tâche d'enlever aux autres leur fortune; mais c'eſt qu'il eſpère s'enrichir: il leur nuit, mais pour ſon intérêt. Le débauché eſt bien moins excuſable: il nuit, ſans tirer aucun parti de ſes vices; il fait du mal aux autres, mais il s'en fait bien plus à lui-même. N'eſt ce pas en effet la plus dangereuſe de toutes les fureurs de ruiner à la fois ſa maiſon, ſon corps & ſon eſprit?

Qui pourroit ſe plaire à la familiarité d'un homme qui préfère le vin, la bonne chère, à ſes meilleurs amis, & la compagnie des filles perdues à la ſociété la plus eſtimable? On ſait que la tempérance eſt le fondement de toutes les vertus; & l'on ne tâchera pas d'en orner ſon ame! Comment, ſans elle, connoître le bien? comment s'en occuper? Le malheureux

asservi à ses plaisirs n'aura-t-il pas le corps & l'esprit également corrompus? En vérité, je crois que tout homme honnête doit faire des vœux pour n'avoir pas un semblable esclave, & que l'esclave des voluptés doit prier le ciel de lui donner des maîtres vertueux : c'est le seul moyen qui puisse le sauver de lui-même.

Si Socrate célébroit la tempérance dans ses discours, il ne l'observoit pas moins dans sa conduite. Non-seulement il s'étoit mis au dessus de toutes les jouissances qui flattent le corps, mais aussi de toutes les commodités que procure la fortune. Recevoir de quelqu'un, c'étoit, suivant lui, se donner un maître, c'étoit se soumettre à la servitude la plus honteuse de toutes. Je me reprocherois de passer sous silence l'entretien qu'il eut avec le sophiste Antiphon. Cet Antiphon tâchoit d'enlever à Socrate ses disciples. Il vint un jour le voir, & lui parla ainsi en leur présence.

XXI.

Je croyois, Socrate, que ceux qui professent la philosophie devoient être les plus heureux des hommes; mais il me semble que vous avez tiré un parti tout contraire de la sagesse. A la manière dont vous vivez, un valet, nourri comme vous, ne resteroit pas chez son maître. Vous vous contentez des mets les plus grossiers & des plus viles boissons. C'est peu d'être couvert d'un méchant manteau, il vous sert pour toutes les saisons; & vous n'avez ni chaussure ni tunique. L'argent plaît quand on le reçoit; il donne, quand on le possède, le moyen de vivre avec plus d'agrément & de décence: vous refusez d'en recevoir. Les autres maîtres tâchent que leurs élèves suivent leur exemple; si vous faites de même, vous pouvez vous vanter d'être le premier maître du monde pour enseigner l'art de se rendre malheureux.

Je le vois bien, mon cher Antiphon, lui répondit Socrate, ma vie vous paroît bien triste, & je gage que vous aimeriez mieux mourir que vivre comme moi. Voyons donc ce que vous trouvez de si dur dans ma façon de vivre. D'abord ceux qui reçoivent de l'argent sont obligés de remplir leurs engagemens; car c'est à cette condition qu'on leur donne un salaire. Pour moi qui ne reçois rien, je ne suis pas forcé de m'entretenir avec des gens qui me déplaisent.

Vous mépriſez la manière dont je me nourris; est-ce que mes alimens sont moins sains que les vôtres? est-ce qu'ils me donnent moins de force? ou bien sont-ils plus difficiles à trouver, plus rares, plus chers? Seroit-ce enfin que les mets qui vous nourrissent sont plus agréables à votre palais que les alimens dont je vis ne flattent le mien? Ignorez-vous qu'avec un bon appétit on n'a pas besoin d'assaisonnement, & que celui qui boit avec plaisir ne songe pas même aux boissons qu'il n'a pas?

On change d'habits pour se garantir successivement du chaud & du froid : on porte des chaussures pour ne pas craindre de se blesser les pieds. Avez-vous jamais vu que je fusse retenu à la maison par le froid? M'avez vous vu, pour éviter la chaleur, disputer un ombrage à quelqu'un? Avez-vous vu que mes pieds fussent blessés & ne me permissent pas d'aller où je voulois? Ne savez-vous donc pas que ceux qui ont reçu de la nature un corps foible, deviennent cependant bien plus forts dans les travaux auxquels ils se sont exercés, que ceux qui n'ont pas cultivé le même genre d'exercice? Croyez-vous que j'aurai fait prendre à mon corps l'habitude de supporter les privations & les fatigues, & que je n'y résisterai pas bien plus aisément que vous, qui ne vous êtes jamais occupé de ce soin?

Si je ne suis pas esclave de la bonne chère, du sommeil, de la volupté, quelle en est la cause? c'est que je connois d'autres plaisirs qui me flattent bien davantage, qui ne s'échappent pas dans l'instant où l'on en jouit, & qui promettent des douceurs inaltérables.

Vous savez qu'on ne peut embrasser gaîment une entreprise dont on n'espère aucun succès; mais qu'on se livre avec joie à la navigation, à l'agriculture, à quelque travail que ce soit, quand on ne craint pas de perdre le fruit de ses peines. Eh! la volupté la plus pure, à votre avis, n'est-ce donc pas d'espérer qu'on se rendra soi-même plus estimable, & qu'on aura des amis plus vertueux? Cette espérance fait mon bonheur.

S'il faut servir ses amis, ou sa patrie, qui sera plus en état de le faire? sera-ce celui qui vit comme moi, ou celui qui mène cette vie dans laquelle vous placez le bonheur? Qui supportera mieux les fatigues de la guerre? qui défendra plus constamment une ville assiégée? sera-ce celui qui se contente de tout ce qu'il trouve, ou celui qui ne peut vivre que des mets les plus recherchés?

Les délices, la magnificence, voilà ce que vous appellez le bonheur : & moi je crois que n'avoir besoin de rien, c'est la félicité des dieux, & qu'avoir besoin de peu de chose, c'est approcher de ce bonheur suprême. Si rien n'est plus parfait que l'essence divine, ce qui en approche le plus touche aussi de plus près à la perfection.

XXII.

Antiphon lui dit une autre fois : Je veux croire, Socrate, que vous êtes un homme juſte; mais je ne vous crois pas fort ſage, & il me ſemble que vous en convenez vous-même. En effet, vous ne recevrez d'argent d'aucun de vos diſciples; cependant vous ne donneriez pas pour rien, vous ne vendriez pas même au-deſſous de leur valeur, votre manteau, votre maiſon, ni rien de ce que vous poſſédez. Si donc vous attachiez quelque valeur à vos leçons, il eſt clair que vous les mettriez à leur juſte prix. En un mot, ſoyez un homme de bien, je ne vous conteſte pas ce titre, puiſqu'enfin vous ne trompez perſonne par cupidité : mais ne prétendez pas être ſage, puiſque vous ne ſavez rien qui mérite d'être payé.

Socrate ne laiſſa pas ce reproche ſans réponſe. Il eſt reçu parmi nous, dit-il, qu'on peut faire un uſage honnête ou honteux de la ſageſſe comme de la beauté. Qu'une femme mette ſes charmes à prix d'argent, & les vende au premier qui veut les payer, on lui donne le nom outrageux de courtiſanne : mais nous ne croyons pas indigne d'une femme honnête de ſe faire un ami qui ne chérit en elle que ſon mérite & ſa vertu. Il en eſt de même de la ſageſſe : nous mépriſons comme de viles courtiſannes, nous appellons ſophiſtes ceux qui la vendent argent comptant; mais ſi le ſage découvre un jeune homme d'un caractère heureux, s'il ſe plaît à l'inſtruire, s'il en fait un ami, il remplit les devoirs d'un honnête & reſpectable citoyen.

D'autres aiment à ſe procurer de bons chiens, de beaux chevaux, des oiſeaux de proie : mon plaiſir, à moi, c'eſt de me procurer des amis eſtimables. Si je ſais quelque choſe d'utile, je leur en fais part; je les recommande à tous ceux qui pourront les aider dans le chemin de la vertu. Je recherche, je leur communique les tréſors de ſageſſe que les anciens nous ont laiſſés dans leurs écrits; ſi nous trouvons quelque choſe de bon, nous ne manquons pas de le recueillir; nous faiſons ſur-tout enſemble le plus grand de tous les profits, celui de nous aimer les uns les autres.

En entendant ainſi parler Socrate, pouvois-je ne le pas regarder comme le plus heureux des hommes? pouvois-je douter qu'il conduisît à la vertu ceux qui l'écoutoient?

Vous croyez, lui diſoit un jour le même Antiphon, faire de vos amis des hommes d'état: & comment ne vous êtes-vous jamais mêlé des affaires, puiſque vous vous flattez de les entendre ſi bien?

Et de quelle manière, reprit Socrate, puis-je le mieux ſervir l'état? eſt-ce en ne lui conſacrant que mes talens & ma perſonne, ou en inſtruiſant un grand nombre de ſujets capables de traiter les affaires avec autant de probité que d'intelligence?

XXIII.

Voyons à préſent ſi Socrate, en détournant ſes diſciples de la vanité, ne les amenoit pas à cultiver la vertu. Etre homme de bien, diſoit-il toujours, ne pas chercher à le paroître, c'eſt le vrai chemin de la gloire. Voici comme il prouvoit cette vérité.

Suppoſons, diſoit-il, un homme qui ſache à peine jouer de la flûte, & qui veuille paſſer pour avoir un grand talent : imaginons un peu ce qu'il aura de mieux à faire pour uſurper cette réputation. D'abord il faudra qu'il imite les grands muſiciens dans tout ce qui fait l'extérieur de leur art. Ils ont d'excellens inſtrumens, ils traînent à leur ſuite une foule de valets; il ne manquera pas de les imiter en cela : de nombreux admirateurs célèbrent leurs talens; il ſe procurera donc un grand nombre de prôneurs. Ce n'eſt pas tout encore; s'il ne veut pas ſe rendre ridicule, être convaincu d'impoſture, il faudra qu'il ne joue jamais de la flûte. Voilà donc un homme qui dépenſe beaucoup, qui ne gagne rien, & qui va ſe perdre de réputation. Ne faut-il pas convenir qu'il vit miſérablement, & qu'il n'eſt digne que de riſée?

Figurons-nous encore un homme qui veuille paſſer pour un bon général, pour un habile pilote, & qui ne connoiſſe ni la mer ni le métier des armes : imaginons ce qui lui arrivera. S'il ne peut perſuader les autres du talent qu'il n'a pas, il eſt malheureux : s'il les perſuade, il eſt plus malheureux encore. Avec toute ſon ignorance, il ſe verra chargé du commandement d'une armée, de la conduite d'un vaiſſeau : il ne manquera pas de perdre des gens qu'il auroit bien voulu ſauver, & ſera forcé lui-même de renoncer honteuſement à ſon emploi.

Socrate montroit par ces exemples combien il eſt dangereux de faire une fauſſe parade de richeſſes, de force, de courage. On obtient par ce moyen des places qu'on ne peut remplir, on montre au grand jour toute ſon incapacité, & l'on ſe rend indigne de toute indulgence.

Il n'appelloit pas impoſteur le petit fripon qui fait des dupes, en tire un peu d'argent ou quelques effets; mais l'important ſans mérite, qui en impoſe à ſes concitoyens, & leur perſuade qu'il eſt capable de gouverner l'état. Il me ſembloit que de tels diſcours étoient bien propres à guérir ſes diſciples de la vanité.

XXIV.

J'ai entendu Socrate s'entretenir de l'amitié, & je crois qu'on peut tirer un grand profit de ce qu'il disoit pour apprendre la maniere de se faire des amis, & de vivre avec eux.

J'entends toujours répéter, disoit-il, que le plus grand des biens est un ami fidele & vertueux; & je vois qu'on pense à tout autre chose qu'à se faire des amis. On s'occupe beaucoup d'acquérir des maisons, des terres, des esclaves, des troupeaux, des meubles; on a grand soin de les conserver; mais tout en disant qu'un ami est le plus grand des biens, on ne cherche ni à se procurer ce bien, ni à s'en ménager la possession.

Considérez la plupart des hommes quand leurs amis ou quand leurs esclaves sont malades. Ils courent chercher un médecin pour secourir leurs esclaves, ils se donnent mille soins pour leur procurer des remèdes; mais leurs amis sont délaissés sur le lit de douleur. Un de leurs esclaves meurt; ils gémissent, ils s'écrient qu'ils ont fait une grande perte : un de leurs amis expire; ils semblent n'avoir rien perdu. Ils ont toujours les yeux sur tout ce qu'ils possèdent, aucune peine ne peut les rébuter : leur ami auroit besoin de leurs soins, ils n'y prennent pas garde. Ils connoissent fort bien toutes leurs autres richesses, quelque nombreuses qu'elles soient : à peine se ressouviennent-ils du petit nombre de leurs amis; & si on leur demande combien ils en ont, on les voit s'embrouiller dans ce calcul, tant ils font peu de cas de l'amitié!

Est-il cependant quelque bien qu'on puisse comparer à un ami? Un bon ami est toujours prêt à se substituer à son ami, à le seconder dans les soins de sa maison, dans les affaires de l'état. Vous voulez obliger quelqu'un; il va vous aider dans cette bonne œuvre; quelque crainte vous agite; comptez sur ses secours. Faut-il faire des dépenses, des démarches, employer la force ou la persuation? vous trouverez en lui un autre vous-même. Dans le bonheur, il ajoute à votre joie : dans les revers, il relève votre ame prête à succomber. Les services que nous tirons de nos pieds, de nos mains, de nos yeux, de nos oreilles, il n'en est aucun que ne puisse nous rendre le zèle d'un ami. Ce que vous n'avez pas fait vous-même, ce que vous n'avez pas vu, pas entendu, votre ami l'a entendu, l'a vu, la fait à votre place. Vous cultivez des arbres pour en recueillir les fruits; vous négligez un verger bien plus fertile, & qui rapporte toutes les espéces de fruits, celui de l'amitié.

XXV.

Je me rappelle encore un de ses entretiens qui me sembloit bien capable d'engager ses auditeurs à faire un retour sur eux-mêmes, pour savoir à quel point ils méritoient l'estime de leurs amis.

Ayant su qu'un homme de sa connoissance négligeoit son ami accablé par l'infortune, il adressa la parole à Antisthène en présence de cet indigne ami & de plusieurs autres personnes. Croyez-vous, dit il, mon cher Antisthène, qu'on puisse mettre un prix à des amis comme on en met un à des esclaves? car, parmi les esclaves, l'un vaut deux mines, l'autre n'en vaut pas la moitié d'une, un autre en vaut cinq, on en paie quelques-uns jusqu'à dix; on dit même que Nicias, fils de Nicérate, a donné jusqu'à un talent d'un esclave capable de diriger les travaux de ses mines d'argent. Examinons donc s'il est possible d'établir un tarif des amis, comme on pourroit en faire un des esclaves. — Cela ne me paroît pas impossible, dit Antisthène : car il est tel ami que j'aimerois mieux avoir que deux mines, tel autre pour qui je ne voudrois pas sacrifier une demi mine, tel dont je donnerois volontiers cinq mines, & tel enfin que je préférerois à toutes les fortunes du monde.

Cela étant ainsi, reprit Socrate, je crois qu'on feroit bien de s'examiner soi-même, de chercher combien on pourroit être évalué par un ami, & de travailler à devenir d'un assez grand prix pour ne pas craindre d'être négligé. J'entends tous les jours des gens qui se plaignent de ce que leurs amis les abandonnent; d'autres qui disent que leurs prétendus amis les sacrifieroient pour une mine. Je crois en voir la raison : comme on vend, à quelque prix que ce soit, un méchant esclave, il me paroît très conséquent de se défaire d'un méchant ami au prix qu'on en peut trouver. Mais je ne vois pas qu'on se détermine volontiers à vendre un bon esclave, ni qu'on abandonne sans peine un ami vraiment estimable.

XXVI.

Je trouve qu'il donnoit aussi de grandes lumières sur le choix qu'on doit faire de ses amis.

Que croyez-vous qu'on doive considérer, mon cher Critobule, disoit-il un jour, quand on veut se procurer un digne ami? Ne faut-il pas d'abord qu'il sache commander à la sensualité, à l'amour, à la volupté, au sommeil, à la paresse? car s'il se laisse dominer par ces vices, il est incapable de rien faire d'utile pour lui-même. Quel avantage pourroit donc en espérer un ami? — Aucun, sans doute. — Mais s'il aime la dépense, s'il n'a jamais assez, s'il emprunte sans cesse à ses voisins sans pouvoir jamais rendre, s'il se pique quand on refuse de lui prêter, ne trouvez-vous pas que ce sera un ami fort à charge? — Assurément. — Ce ne sera donc pas

lui que vous choisirez ? — Dieu m'en garde! — Cherchons-en donc un qui soit meilleur ménager. Mais il ne pense qu'à l'argent, est peu sûr en affaires, aime beaucoup à recevoir & point du tout à donner. — Je crois que cet ami-là seroit encore pire que l'autre.

Et celui qui, toujours animé du desir d'augmenter sa fortune, ne fera jamais rien qu'il ne voie quelque chose à gagner ? — Je n'en ferai pas mon ami, car à quoi me seroit-il bon ? — Et que dirons nous du brouillon toujours prêt à faire à son meilleur ami une foule d'ennemis ? — Que c'est un monstre qu'on doit fuir. — Et de l'homme qui n'a aucun de ces défauts, mais qui aime beaucoup à recevoir des services, & n'en fait jamais témoigner sa reconnoissance ? — Que ce seroit encore un ami fort inutile. --- Mais comment donc nous y prendre pour nous faire un ami ?

— Il faut qu'il soit tout le contraire des gens que nous venons de dépeindre, ennemi de la molesse & de la sensualité, sûr en affaires, fidèle à sa parole, incapable de recevoir un service sans en marquer sa reconnoissance : un tel homme ne peut manquer d'être utile à ses amis. — Mais comment le connoître avant de l'avoir éprouvé ? — Et comment s'y prend-on quand on a besoin d'un bon statuaire ? On ne le choisit pas sur sa parole : mais, quand on en voit un qui a déja fait de belles statues, on a tout lieu de croire qu'il aura le talent d'en faire encore d'autres aussi belles. — J'entends : vous voulez dire qu'un homme qui s'est bien comporté avec ses premiers amis, donne aux nouveaux une juste espérance qu'ils n'en seront pas moins satisfaits.

XXVII.

Nous avons donc trouvé l'ami qu'il nous faut, continua Critobule, comment faire à présent pour nous l'attacher ? — Voilà la difficulté, répondit Socrate ; car il n'est pas aisé de prendre un ami malgré lui, ni de le retenir à la chaîne comme un prisonnier. — Mais dites donc enfin comment on se fait des amis. — On dit qu'il y a des paroles enchantereſſes qui font aimer ceux qui les savent, des philtres capables de gagner les cœurs que l'on veut conquérir. — Où trouverons-nous ces secrets ? --- Vous avez lu dans Homère les paroles que les Sirènes chantèrent à Ulysse. En voici le commencement :

C'est à toi que les Grecs doivent toute leur gloire..

--- Mais dites-moi, Socrate, est-ce par les mêmes paroles qu'elles enchantoient & savoient retenir tous les autres navigateurs ? --- Non vraiment, elles ne les adressoient qu'aux cœurs amoureux de la gloire.

--- Je commence à comprendre quel est l'enchantement dont vous parlez ; ce n'est autre chose que la louange. Mais il ne faut pas qu'elle soit mal-adroite, & que celui qu'on loue puisse croire qu'on se moque de lui. Tel homme n'ignore pas qu'il est laid, petit, foible : si je m'avise de le louer sur la majesté de sa taille, sur la beauté de ses traits, sur sa force invincible, c'est le moyen d'en être rebuté & de m'en faire un ennemi. Mais ne connoissez-vous pas encore d'autres enchantemens ? --- Non ; j'ai seulement entendu dire que Périclès en connoissoit de toutes les espèces, & il en a bien fait usage pour se faire aimer de toute la ville. --- Et comment Thémistocle avoit il gagné les cœurs de tous les citoyens ? --- Oh ! celui-là ne savoit pas d'enchantemens, mais il savoit rendre de grands services.

--- C'est comme si vous disiez que, pour se faire de vrais amis, il faut être homme de bien & faire de bonnes actions. --- Croiriez vous donc que, sans vertu, on pût se faire des amis vertueux ? --- Pourquoi non ? J'ai vu de méchants rhéteurs liés avec les orateurs les plus célèbres, & des gens qui n'entendoient rien au métier de la guerre vivre dans la familiarité de nos meilleurs généraux. --- Il ne s'agit pas de cela. Avez-vous jamais vu des gens qui ne fussent bons à rien se faire des amis utiles ? --- Jamais, & je vous accorde volontiers qu'il est impossible au méchant de gagner le cœur des gens de bien.

XXVIII.

Mais dites-moi, continua-t-il, est-ce assez d'être honnête & vertueux pour devenir l'ami des hommes estimables ? --- Je conçois d'où naît votre doute, reprit Socrate. Vous voyez tous les jours des gens qui font le bien, qui ont horreur de toute bassesse, & qui, loin de s'aimer s'élèvent les uns contre les autres, & se traitent plus indignement que ne feroient les derniers des hommes. --- Et ce n'est pas seulement entre les particuliers que je vois régner ces dissentions ; les peuples même qui ont le plus d'estime pour la vertu, d'horreur pour la honte, se font tous les jours entre eux les guerres les plus cruelles. Plus j'y pense, plus je désespère de trouver des amis. Les méchans ne peuvent s'aimer entre eux. Des ingrats, des cœurs froids, indifférens, des avares, des traîtres, des débauchés, seroient-ils dignes de connoître l'amitié ? La nature les a faits pour se haïr réciproquement. Vous avez fort bien remarqué qu'ils peuvent encore moins prétendre à l'amitié des gens de bien. Ils font le mal : comment plairoient-ils à ceux qui le détestent ? Mais si ceux mêmes qui cultivent la vertu se portent mutuellement envie ; si, pour s'élever aux premières places,

ils ſont toujours prêts à s'attaquer les uns les autres ; où trouvera-t-on des amis? où trouvera-t-on de la bienveillance & de la fidélité ?

Notre queſtion, mon cher Critobule, peut s'enviſager ſous pluſieurs faces. La nature ſemble avoir fait les hommes pour s'aimer : ils ont beſoin les uns des autres, ils ſont ſenſibles à la pitié, ils trouvent leur avantage à s'entr'aider; les ſecours qu'ils reçoivent excitent leur ſenſibilité. Mais, d'un autre côté, ils ne ſemblent pas moins faits pour ſe haïr. Tous ont les mêmes idées ſur les biens & les plaiſirs : ils ſe combattent pour ſe les procurer. La diverſité des opinions les arme les uns contre les autres; la colère, les querelles, ne leur laiſſent point de paix ; la fureur de s'enrichir les diviſe, la jalouſie attiſe leur haine.

Cependant l'amitié ſe fait place au milieu de toutes ces paſſions : elle unit les cœurs honnêtes, & la vertu reçoit des ſacrifices. On aime mieux poſſéder en paix une fortune bornée, que de combattre pour tout avoir : on ſupporte les beſoins preſſans pour ne pas les ſatisfaire aux dépens des autres : on commande même à la plus impérieuſe des paſſions, & l'on n'arrache pas la beauté qu'on aime au lit nuptial : on ſe contente de ce qu'on poſſède légitimement, &, loin d'attenter aux propriétés des autres, on leur fait part de ſes richeſſes. Les diſſentions particulières s'appaiſent en faveur de l'intérêt commun : la haine reçoit un frein, & ne s'emporte pas à des excès qui laiſſeroient un long repentir. Il eſt même un moyen d'éteindre l'envie ; le riche partage ſes richeſſes avec ſon ami pauvre, & le pauvre regarde comme ſa propre fortune celle de ſon bienfaiteur.

Pourquoi donc penſer que les hommes honnêtes qui veulent s'élever aux honneurs & remplir les grandes charges, ne ſont jamais occupés qu'à ſe nuire? Ils peuvent, au contraire, ſe ſervir mutuellement. N'aſpirer aux honneurs & aux magiſtratures, que pour nager dans la volupté, pour opprimer les citoyens, pour s'enrichir aux dépens de l'état, c'eſt être injuſte, méchant, incapable de contracter avec perſonne une liaiſon eſtimable. Mais celui qui ne veut s'élever que pour ſe mettre au-deſſus de l'injuſtice, que pour ſecourir ſes amis, que pour bien ſervir l'état, eſt-il donc incapable de s'unir avec d'autres citoyens honnêtes comme lui ? Lié avec eux, en ſera-t-il moins utile à ſes amis ? En ſe donnant de vertueux coopérateurs, en ſervira-t-il moins bien ſon pays ? Il eſt certain que ſi, dans les jeux gymniques, il étoit permis aux meilleurs combattans de ſe ranger du même parti, ils ſeroient aiſément vainqueurs, & remporteroient les prix de tous les combats. Ces ligues leur ſont interdites; mais elles ne le ſont pas dans les affaires d'état. Les hommes vertueux, élevés aux grands emplois, ſont maîtres de s'accorder avec des citoyens qui leur reſſemblent, & de faire d'un commun accord le bien de la patrie. Pourquoi donc ne chercheroient-ils pas à s'aſſocier des amis honnêtes? Pourquoi ne leur communiqueroient-ils pas leurs deſſeins ? Comment aimeroient-ils mieux les avoir pour adverſaires que de recevoir leurs ſecours ?

XXIX.

Prenez donc courage, mon cher Critobule ; travaillez à vous rendre vertueux, & cherchez enſuite des amis dignes de vous. Peut-être ne vous ſerai-je pas inutile, car je ſuis fait pour l'amitié. Quand j'aime quelqu'un, je ſuis tout de feu pour m'en faire aimer. Il faut qu'il me recherche comme je le recherche lui-même, qu'il deſire ma ſociété comme je deſire la ſienne. Mon adreſſe ne vous ſera pas inutile pour vous faire des amis : ne me cachez donc point alors vos penchans. Accoutumé à chercher à plaire à ceux qui me plaiſent, je ne dois pas être tout-à-fait novice dans l'art de gagner les hommes.

Un ſage tel que vous, répondit Critobule, ne peut m'aider à trouver des amis qu'autant qu'il me croira digne d'en avoir, & je ſais que vous ne voudriez pas mentir pour mes intérêts.

Vos intérêts ! répartit Socrate : eh ! ſeroit-ce donc les prendre que de vous donner des louanges que vous n'auriez pas méritées? Non ; je vous ſers bien mieux en vous exhortant à la vertu, en vous perſuadant de l'embraſſer. Je vais vous rendre cette vérité encore plus ſenſible. Si vous vouliez gagner l'amitié d'un habile pilote, que je puſſe lui faire accroire que vous entendez bien ſon métier, & qu'il vous confiât la conduite d'un vaiſſeau, qu'arriveroit il ? Ne ſentez-vous pas que, ne connoiſſant rien aux manœuvres d'un navire, vous ne manqueriez pas de perdre le bâtiment, & de vous perdre vous-même ? Si j'étois aſſez bon menteur pour perſuader à la république de ſe remettre entre vos mains, & de vous confier le commandement de ſes armées, l'adminiſtration de la juſtice, la geſtion des affaires, ne vous repréſentez-vous pas tous les maux que vous lui feriez, & les malheurs que vous éprouveriez vous-mêmes ? Si je me contentois de vous recommander à quelque riche particulier, l'aſſurant qu'il n'y a pas d'homme plus capable que vous de bien conduire une maiſon, & que, ſur ma parole, il ſe repoſât ſur vous de l'adminiſtration de ſes biens, que gagneriez-vous à l'épreuve ? d'être à la fois regardé comme la ruine d'une maiſon & couvert de ridicules.

Croyez-moi, mon cher Critobule, le moyen le plus court, le plus sûr, le plus glorieux, de passer pour homme de bien, c'est de travailler à l'être. Considérez tout ce qu'on appelle des vertus, & vous verrez que toutes s'augmentent par l'étude & l'exercice. Notre devoir est de les rechercher. Si vous pensez autrement, vous pouvez me l'apprendre. — Je rougirois d'opposer quelque chose à vos sentimens : ce seroit contredire à la fois l'honneur & la vérité.

XXX.

Quand les amis de Socrate se trouvoient dans l'embarras par ignorance, il tâchoit de les en tirer par ses avis : si l'infortune étoit la cause de leur détresse, il leur apprenoit à se donner des secours mutuels. Je vais raconter ce que je fais à cet égard.

Il voyoit la tristesse peinte sur le visage d'Aristarque. Vous me paroissez, lui dit il, avoir quelque chagrin : c'est un fardeau pesant qu'il faut partager avec ses amis, & je vous soulagerai peut-être en partie du poids qui vous accable. — Je suis dans un grand embarras, Socrate, répondit Aristarque. La sédition a forcé la plupart des citoyens à chercher un asyle au Pirée : mes sœurs, mes nièces, mes cousines, se trouvant dans l'abandon, se sont toutes retirées chez moi. Il n'y a pas à présent dans ma maison moins de quatorze personnes libres. Nous ne retirons rien de nos terres, puisque la campagne est au pouvoir des ennemis. Nous ne recevons rien de nos maisons, puisque la ville est presque déserte. Vendrai-je mes meubles ? personne n'en veut acheter. Emprunterai-je de l'argent ? on n'en prête plus. Je crois qu'il seroit plus aisé d'en trouver dans les rues que d'en emprunter. Il est bien triste, Socrate, de voir sa famille périr de misère ; & vous sentez qu'on ne peut nourrir tant de monde dans les circonstances actuelles.

Mais comment se fait-il donc, reprit Socrate, que Céramon puisse nourrir un grand nombre d'hommes, qu'il suffise à ses besoins & aux leurs, & qu'il parvienne même à s'enrichir, tandis que vous êtes menacé de périr de besoin parce que vous avez plusieurs personnes à nourrir ? — Cela est bien différent : ce sont des esclaves qu'il nourrit, & mes parentes sont des personnes libres. — Et qui estimez-vous le plus des personnes libres qui sont chez vous, ou des esclaves de Céramon ? — Mais ce sont apparemment les personnes libres qui sont chez moi. — N'est-il donc pas honteux que Céramon fasse fortune parce qu'il a chez lui des hommes dont vous faites peu de cas, & que vous soyez dans la misere pour avoir chez vous des personnes qui méritent de la considération ? — Mais ses esclaves sont des ouvriers, & mes parentes ont reçu une éducation conforme à leur naissance.

— Expliquons-nous. Qu'appellez-vous des ouvriers ? ne sont-ce pas des hommes qui savent faire des choses utiles ? — Sans doute. — La farine n'est-elle pas utile ? — Assurément. — Et le pain ? — Rien ne l'est davantage. — Et les robes d'hommes & de femmes, les tuniques, les camisoles ? — Tout cela est d'une grande utilité. — Et vos parentes ne savent rien faire de tout cela ? — Je crois qu'il n'y a rien de tout cela qu'elles ne sachent faire. — Eh bien ! ne parlons que d'une seule de ces industries. Vous ignorez peut-être que Nausycides, qui ne fait que de la farine, se nourrit très-bien lui & ses esclaves, qu'il entretient des troupeaux de toutes les espèces, & qu'il fait même d'assez grandes épargnes pour subvenir souvent aux besoins de l'état : Ciribe, qui fait du pain, entretient toute sa famille & vit fort à son aise : Déméas, du bourg de Collyte, se soutient en faisant des tuniques ; & la plupart des habitans de Mégare vivent fort bien quoiqu'ils ne sachent faire que des camisoles. — J'en conviens ; c'est qu'ils achetent des esclaves étrangers, & qu'ils les font travailler. Puis-je employer de même des personnes libres, mes parentes ? — Oh ! j'entends : parce qu'elles sont libres, parce qu'elles sont vos parentes, il faut qu'elles ne fassent autre chose que manger & dormir.

Mais, dites-moi, parmi les personnes libres, lesquelles vous paroissent les plus heureuses de celles qui menent une vie oisive, ou de celles qui s'occupent des choses utiles qu'elles savent ? Trouvez-vous que la molesse & l'oisiveté aident beaucoup les hommes à apprendre ce qu'il leur convient de savoir, à se ressouvenir de ce qu'ils ont appris, à donner une nouvelle force à leur santé, une nouvelle vigueur à leur corps, à se procurer de l'aisance & la conserver ; & qu'au contraire le travail ne soit bon à rien ? Vos parentes ont-elles appris tout ce que vous dites qu'elles savent, comme des choses inutiles à la vie, & dont elles ne vouloient faire aucun usage, ou comme des choses auxquelles elles doivent s'appliquer, & dont elles espéroient tirer un bon parti ? quels hommes vous paroissent avoir la meilleure conduite ? sont-ce les paresseux, ou les hommes occupés d'objets utiles ? Quels sont les plus justes ? Sont-ce ceux qui travaillent, ou ceux qui rêvent, les bras croisés, aux expédients qu'ils trouveront pour vivre ? Je suis sûr qu'en ce moment vous n'aimez pas vos parentes, & que vous n'en êtes pas aimé. Vous sentez qu'elles vous ruinent, & elles sentent qu'elles vous sont à charge. Il est à craindre que bientôt la froideur ne se tourne en haine, & que vous ne perdiez pour toujours les sentimens qui vous unissoient. Mais qu'elles travaillent sous vos yeux ; vous les aimerez, parce

que vous verrez qu'elles vous ſont utiles : vous leur ſerez cher, parce qu'elles reconnoîtront qu'elles vous plaiſent davantage. Vous vous rappellerez tous avec joie vos ſervices mutuels ; ce ſouvenir ajoutera à votre tendreſſe, & vous vous ſentirez chaque jour plus fortement attachés les uns aux autres par les liens du ſang & de l'amitié.

S'il s'agiſſoit de faire quelque choſe de honteux, il faudroit préférer la mort : mais ce que vos parentes ſavent faire, eſt ce qui convient le mieux à leur ſexe ; & ce qu'on ſait, on le fait bien, on le fait avec aiſance, avec promptitude, avec plaiſir. Ne tardez pas à leur faire une propoſition qui ne leur ſera pas moins utile qu'à vous même, & j'eſpere qu'elles la recevront avec joie. — Vous me donnez un excellent conſeil, mon cher Socrate. Tantôt je n'oſois emprunter de l'argent, parce que je ſavois qu'après l'avoir dépenſé je ne ſerois pas en état de le rendre. Je crois pouvoir emprunter à préſent pour commencer notre travail.

En effet il trouva de l'argent, il acheta de la laine. Les femmes quittoient à peine l'ouvrage pour prendre leurs repas. La triſteſſe fit place à la gaieté, le ſoupçon à la confiance. Elles aimerent Ariſtarque comme leur protecteur ; il les aimoit comme des perſonnes qui lui étoient utiles.

Enfin il revint voir Socrate, & lui conta gaiement cette révolution. Il n'y a plus que moi, diſoit il, qui ſoit grondé dans la maiſon, parce que je mange & que je ne fais rien. — Eh ! que ne leur contez-vous la fable du chien, répondit Socrate ?

Du tems que les bêtes parloient, on dit qu'une brebis fit des reproches à ſon maître. Je vous trouve admirable, lui dit-elle. Nous vous rapportons de la laine, des agneaux, des fromages, & jamais vous ne nous donnez rien : il faut que nous arrachions notre nourriture à la terre. Votre chien vous rapporte-t-il quelque choſe ? & c'eſt pourtant à ce bel animal que vous prodiguez les mets de votre table. Le chien écoutoit ces plaintes. A vous en croire, dit-il, je ne ſuis donc bon à rien. Et qui vous garde, ſi ce n'eſt moi ? Sans moi, vous ſeriez la proie des voleurs ou le repas des loups ; & ſi je ne veillois pas pour votre ſûreté, la peur vous empêcheroit même de prendre votre nourriture. Les brebis entendirent raiſon, & ne trouverent plus mauvais que le chien leur fût préféré. (*Entret. de Xénophon*).

Faites auſſi comprendre à vos dames que vous êtes pour elles comme le chien de la fable, que c'eſt vous qui les protégez, qui veillez ſur elles, & que c'eſt par vous ſeul qu'elles peuvent travailler gaiement & ſans craindre aucune inſulte.

SAVOIR VIVRE, (LE) le *ſavoir vivre* dans notre nation, conſiſte à ſaiſir les uſages reçus, à avoir pour les autres toutes les manières convenables établies par la mode, être honnête & poli dans la ſociété ; enfin faire avec aiſance, avec grace, mille petits riens qui n'ont point de nom. Selon la pure morale, & les idées de la droite raiſon, le *ſavoir vivre* ne conſiſte que dans les grandes & bonnes choſes ; car ce mot ſignifie remplir les devoirs de ſon état, en écarter toutes les futilités, & mener dignement la vie pour laquelle on eſt né. (*D. J.*)

SECRET, ſ. m. c'eſt toute choſe que nous avons confiée à quelqu'un, ou qu'on nous a confiée dans l'intention de n'être pas révélée, ſoit directement, ſoit indirectement.

Les Romains firent une divinité du *ſecret*, ſous le nom de *Tacita ;* les Pythagoriciens une vertu, & nous en faiſons un devoir, dont l'obſervation conſtitue une branche importante de la probité. D'ailleurs, l'acquiſition de cette qualité eſſentielle à un honnête homme, eſt le fondement d'une bonne conduite, & ſans laquelle tous les talens ſont inutiles. Si l'on ne doit pas dire imprudemment ſon *ſecret*, moins encore doit-on révéler celui d'autrui ; parce que c'eſt une perfidie, ou du-moins une faute inexcuſable. Il convient même d'étendre cette fidélité, juſque vis-à-vis de celui qui y manque à notre égard.

Ce n'eſt pas tout ; il faut ſe méfier de ſoi-même dans la vie : on peut ſurprendre nos *ſecrets* dans des momens de foibleſſe, ou dans la chaleur de la haine, ou dans l'emportement du plaiſir. On confie ſon *ſecret* dans l'amitié, mais il s'échappe dans l'amour ; les hommes ſont curieux & adroits ; ils vous feront mille queſtions épineuſes dont vous aurez de la peine à échapper autrement que par un détour, ou par un ſilence obſtiné ; & ce ſilence même leur ſuffit quelquefois pour deviner votre ſecret. (*D. J.*)

SEDUCTEUR, ſ. m. c'eſt celui qui, dans la ſeule vue de la volupté, tâche avec art de corrompre la vertu, d'abuſer de la foibleſſe, ou de l'ignorance d'une jeune perſonne. Si j'avois à tracer le progrès que fait un *ſéducteur*, je pourrois dire qu'à la familiarité de ſes diſcours libres, ſuccède la licence de ſes actions ; la pudeur encore farouche demande des ménagemens, l'on n'oſe ſe permettre que des petites libertés, l'on ne ſurprend d'abord que de légères faveurs, & forcées même en apparence, mais qui enhardiſſent bientôt à en demander, qui diſpoſent à en laiſſer prendre, qui conduiſent à en accorder de volontaires & de plus grandes ; c'eſt ainſi que le cœur ſe corrompt, au milieu des privautés, qui radouciſſent, qui humaniſent inſenſiblement la fierté, qui aſſoupiſſent la raiſon, qui enflamment le ſang ; c'eſt ainſi que l'honneur s'endort, qu'il enſevelit dans des langueurs

langueurs dangéreuſes, où enfin il fait un malheureux naufrage.

« La Prudence, dit le Bramine, va parler & » t'inſtruire ; prête l'oreille, ô fille de la beauté, » & grave ces maximes au fond de ton cœur ! ainſi » ton eſprit embellira tes traits, ainſi tu conſer- » veras, comme la roſe à qui tu reſſembles, un » doux parfum après ta fraîcheur.

» Au matin de tes jours, aux approches de ta » jeuneſſe, quand les hommes commenceront à » prendre plaiſir à lancer ſur toi des regards, dont » la nature te développe ſourdement le myſtère, le » danger t'environne ; ferme l'oreille à l'enchan- » tement de leurs cajoleries ; n'écoute point les » douceurs de la ſéduction.

» Rappelle-toi les vues du créateur ſur ton être, » il te fit pour être la compagne de l'homme, & » non l'eſclave de ſa paſſion ». (*D. J.*)

Le nom de *ſéducteur* ne ſe donne pas ſeulement à celui qui attente à la pudeur, à l'innocence d'une femme ou d'une fille, mais à quiconque en entraîne un autre par des voies illicites à une mauvaiſe action. (*Anc. Encycl.*)

La ſéduction, de la part de celui qui ſéduit, eſt une adreſſe d'amener à ſes fins ceux qu'il ſe propoſe d'y amener. Et de la part de ceux qui ſont ſéduits un goût trop excité chez eux pour un objet qui les attire par les apparences ou du vrai, ou de l'utile, ou de l'agréable, & qui n'en a pourtant en ſoi rien de réel & d'effectif.

§ I.

Deux choſes ſont le *ſéducteur ;* ſa vanité à faire des dupes, & le profit qu'il y trouve. Mais qu'on écarte pour un moment l'idée de l'intérêt qui le guide, de quoi auroit-il à ſe flater du côté de l'amour propre ? Sa plus grande reſſource pour réuſſir à ſéduire, lui eſt tout-à-fait étrangère. Il n'y eſt heureux qu'autant que l'aveuglement de ceux qu'il ſéduit, y contribue. Qu'on ſoit plus attentif à ſoi, ou qu'on ne veuille point ſervir aux vues malignes ou intéreſſées de qui que ce ſoit ; alors le ſéducteur rougit de lui-même, & toute ſon adreſſe ſe tourne contre lui.

§ II.

Croire tout le monde de bonne foi, l'être ſoi-même ; être favorablement prévenu ſur le caractère de ceux avec qui l'on traite de quelque intérêt : la ſituation d'eſprit où l'on ſe trouve dans le moment ; les circonſtances, le lieu même ſi propre à ôter toute liberté pour ſe défendre contre les attaques du ſéducteur ; tout cela contribue à ſe laiſſer ſéduire.

§ III.

Le gros du monde, ce qu'on appelle peuple, négocians, artiſans livrés à un Seigneur, ou à un homme en place & dans ſa propre maiſon ; comment échapperoient-ils à une careſſe artificieuſe de ſa part, à une préférence placée à propos, à une ſorte de familiarité bien ménagée ? Ébloui ou ſurpris, il faut qu'ils livrent leurs marchandiſes ou leur argent. Heureux encore s'ils en ſont quittes pour n'avoir pû s'en garantir.

Mais auſſi quelle dextérité dans ces négocians, dans ce peuple, dans ces artiſans pour ſurprendre la bonne foi d'un ſeigneur ou de quelque homme en place que ce ſoit ! lorſqu'aux priſes avec lui ils ſe trouvent à leur tour ſur leur propre pailler, & en pleine liberté de défendre leurs intérêts. Quel art ! quelle fineſſe ! dans un ſimple marchand, dans un ouvrier, ſous les apparences d'un fond de naïveté & de droiture, pour amener à ſes fins ce grand ſi redoutable par tout ailleurs, & pour en faire ſa dupe. Les plus honnêtes gens ſe feroient honneur de cette ſorte d'adreſſe, ſi des motifs plus nobles, quand ils cherchent à faire entrer quelqu'un dans leurs vues leur permettoient d'en mettre indifféremment toutes les reſſources en uſage.

§ IV.

Qu'a-t-il fallu à un chatlatan pour deſcendre de deſſus un étau, & ſe procurer à la ville une ſituation opulente, que d'avoir trouvé dans tant de perſonnes une ſi grande diſpoſition à ſe laiſſer ſéduire par ſon adreſſe à leur perſuader qu'il poſſédoit dans le plus haut degré le talent de rajuſter une bouche délabrée, & d'effacer tous les avant-coureurs de la décrépitude ? On laiſſe à part les diſeurs de bonne aventure, les vendeurs de filtres qui font aimer, qui font haïr, qui font gagner, qui font perdre, qui font tout ce qu'on voudra. Quelle vivacité, quel babil dans cette ſorte de gens pour donner quelque vraiſemblance de réalité à la chimere, & quelque apparence de ſageſſe à la folie ! Et combien n'y ſont-ils pas aidés par ce faible général qui veut, & contre toute expérience, que ce ſoient toujours des perſonnages merveilleux. On le répète, rien ne produit tant de ſeducteurs que la facilité avec laquelle on ſe prête à être ſéduit.

§ V.

Un beau parleur, & qui ne met de l'eſprit en avant que pour mieux couvrir ſon ignorance dans le métier qu'il fait, que ne s'en tient-il à être préciſément homme d'eſprit ? Faut il, pour le malheur public, qu'il ſoit d'une profeſſion dont l'ame doit être toute intérieure ! ſans quoi elle ſe diſſipe & avec elle le flegme, l'attention & la reflexion qui font ſeuls l'habile médecin. Mais grace au

talent de séduire ! qui sont ceux dans cette profession des taciturnes ou des parleurs qui gagnent le plus de bien ? Les plus adroits & qui connoissent le mieux un certain monde parlent, égayent par leurs bons mots, & ce sont les plus recherchés. Ceux qui ne veulent qu'être réellement utiles, parlent peu, & à peine sont ils connus.

§ VI.

Toute éloquence qui ne tend qu'à rendre équivoques des actions bonnes en soi, ou qu'à justifier un crime réel ; qui ne vise qu'à faire perdre de vue le bon droit, ou à faire triompher l'injustice, qui se gage ainsi à la malignité & à la mauvaise foi, sur le prétexte qu'on est redevable de son ministère à tout le monde, est peut-être le talent le plus accrédité, & dont on se fait le moins de scrupule.

Il est une éloquence, fille de la commisération, qui ne fait servir ses avantages qu'à démêler l'innocence à travers les nuages dont la calomnie l'avoit enveloppée ; comme il en est une autre, fille de la justice, qui ne s'exerce qu'à confondre la mauvaise foi, à démasquer l'iniquité, & qui ne se prête que pour conserver à chacun ce qui lui appartient. Eloquence, qui faisant du talent de la parole le fondement de la sûreté publique & du bonheur des particuliers, rend la dignité du magistrat si respectable, la profession de l'avocat si considérée, & qui acquiert à l'un & à l'autre, à juste titre, le glorieux relief d'être la plus sûre ressource des peuples contre l'injustice & l'oppression.

§ VII.

La fausse piété qui ne cherche que ce qui lui est bon, n'est pas moins heureuse à séduire que l'éloquence bien ménagée qui ne vise qu'au même but. Plus le penchant à respecter la vertu est grand, plus on est porté à recevoir comme vrai tour ce qui vient d'un homme qui s'attire la confiance par l'habit qu'il porte, & la réputation d'homme de bien qu'il a su se procurer sans en avoir le mérite.

On court avec un tel guide au précipice avec d'autant plus de tranquillité qu'on se croit mené par la voie la plus sûre ; & souvent, ce n'est qu'après de fâcheuses épreuves qu'on s'apperçoit enfin qu'on s'étoit trop exposé. Heureux si le zèle du salut qui a formé cette liaison, se réveille assez tôt pour s'appercevoir de la fosse où l'on étoit prêt à tomber !

§ VIII.

Les femmes, plus faciles à se laisser séduire par des dehors prévenans, n'en sont que plus souvent exposées à former de mauvaises liaisons dans tous les genres. Extrêmes dans leurs goûts, tout est pour elles, chez le nouvel ami qui s'est attiré leur confiance, mérite, candeur, bonne foi ; c'est le seul conseil auquel elles se livrent, le seul guide qu'elles veulent suivre. L'homme enfin qui va fixer pour toujours leur inconstance & leur légéreté. Et en effet, il y réussiroit, si un autre séducteur encore plus adroit ne dissipoit l'enchantement ; & qui tôt ou tard sera lui-même proscrit & oublié. (*Les Hommes.*)

SENS MORAL, nom donné par le savant Hutcheson à cette faculté de notre ame, qui discerne promptement en certains cas le bien & le mal moral par une sorte de sensation & par goût, indépendamment du raisonnement & de la réflexion.

C'est-là ce que les autres moralistes appellent *instinct moral*, sentiment, espèce de penchant ou d'inclination naturelle qui nous porte à approuver certaines choses comme bonnes ou louables, & à en condamner d'autres comme mauvaises & blâmables, indépendamment de toute réflexion.

C'est ainsi, qu'à la vue d'un homme qui souffre, nous avons d'abord un sentiment de compassion, qui nous fait trouver beau & agréable de le secourir. Le premier mouvement, en recevant un bienfait, est d'en savoir gré, & d'en remercier notre bienfaiteur. Le premier & le plus pur mouvement d'un homme envers un autre, en faisant abstraction de toute raison particulière de haine ou de crainte qu'il pourroit avoir, est un sentiment de bienveillance, comme envers son semblable, avec qui la conformité de nature & de besoins le lie. On voit de même que, sans aucun raisonnement, un homme grossier se récrie sur une perfidie comme sur une action noire & injuste qui le blesse. Au contraire, tenir sa parole, reconnoître un bienfait, rendre à chacun ce qui lui est dû, soulager ceux qui souffrent, ce sont là autant d'actions qu'on ne peut s'empêcher d'approuver & d'estimer, comme étant justes, bonnes, honnêtes & utiles au genre-humain. De-là vient que l'esprit se plaît à voir & à entendre de pareils traits d'équité, de bonne-foi, d'humanité & de bénéficence ; le cœur en est touché, attendri. En les lisant dans l'histoire on les admire, & on loue le bonheur d'un siècle, d'une nation, d'une famille, où de si beaux exemples se rencontrent. Mais pour les exemples du crime, on ne peut ni les voir, ni en entendre parler, sans mépris & sans indignation.

Si l'on demande d'où vient ce mouvement du cœur, qui le porte à aimer certaines actions, & à en détester d'autres sans raisonnement & sans examen, je ne puis dire autre chose, sinon que ce mouvement vient de l'auteur de notre être, qui nous a fait de cette manière, & qui a voulu que notre nature fût telle, que la différence du bien ou du mal moral nous affectât en certains cas, ainsi que le fait celle du mal physique. C'est donc là une

sorte d'instinct, comme la nature nous en a donné plusieurs autres, afin de nous déterminer plus vîte & plus fortement là où la réflexion seroit trop lente. C'est ainsi que nous sommes avertis par une sensation intérieure de nos besoins corporels, pour nous porter à faire promptement & machinalement tout ce que demande notre conservation. Tel est aussi cet instinct qui nous attache à la vie, & ce desir d'être heureux, qui est le grand mobile de nos actions. Telle est encore la tendresse presqu'aveugle, mais très-nécessaire, des pères & mères pour leurs enfans. Les besoins pressans & indispensables demandoient que l'homme fût conduit par la voie du sentiment, toujours plus vif & plus prompt que n'est le raisonnement.

Dieu donc a jugé à propos d'employer aussi cette voie à l'égard de la conduite morale de l'homme, & cela en imprimant en nous un sentiment ou un goût de vertu & de justice, qui décide de nos premiers mouvemens, & qui supplée heureusement chez la plupart des hommes au défaut de reflexion; car combien de gens incapables de réfléchir, & qui sont remplis de ce sentiment de justice! Il étoit bien utile que le créateur nous donnât un discernement du bien & du mal, avec l'amour de l'un & l'aversion de l'autre, par une sorte de faculté prompte & vive, qui n'eût pas besoin d'attendre les spéculations de l'esprit; & c'est-là ce que le docteur Hutcheson a nommé judicieusement *sens moral. Principe du droit naturel.* (*D. J.*)

SENSIBILITÉ, disposition tendre & délicate de l'ame, qui la rend facile à être émue, à être touchée.

La *sensibilité* d'ame, dit très-bien l'auteur *des mœurs*, donne une sorte de sagacité sur les choses honnêtes, & va plus loin que la pénétration de l'esprit seul. Les ames sensibles peuvent par vivacité tomber dans des fautes que les hommes à procédés ne commettroient pas; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité des biens qu'elles produisent. Les ames *sensibles* ont plus d'existence que les autres: les biens & les maux se multiplient à leur égard. La réflexion peut faire l'homme de probité; mais la *sensibilité* fait l'homme vertueux. La *sensibilité* est la mère de l'humanité, de la générosité; elle sert le mérite, secourt l'esprit, & entraîne la persuasion à sa suite. (*D. J.*)

Il est de l'ordre de la nature, & peut-être de la justice de son économie, qu'elle charge ses bienfaits de conditions proportionnées à leur valeur. Honneurs, richesses, sentimens, repos même, tout est à prix; & nous reconnoissons toujours qu'elle nous a vendu bien cher ce que nous avions cru obtenir de sa pure libéralité.

Celle de ses faveurs qui paroît la plus douce, c'est la délicatesse. Elle découvre mille beautés, & rend sensible à mille douceurs qui échappent au vulgaire; c'est un microscope qui grossit pour certain temps ce qui est imperceptible aux autres: elle fait l'assaisonnement de tous les plaisirs. Se pourroit-il que, nous procurant tant d'avantages, elle ne fût pas souhaitable?

Il est pourtant aisé de remarquer, combien la délicatesse d'esprit cause de dégoûts. Rarement content des autres, jamais content de soi-même, avec ce faux trésor, on passe sa vie dans une idée de perfection, qu'on ne trouve pas chez autrui, & qu'on ne peut attraper soi-même, outre que, qui n'est pas content des autres, ne les rend guère contens de soi. Quelle source de brouillerie avec l'amour-propre! que de sécheresse dans la société, qui demande toujours des applaudissemens! qu'il en coûte à la sincérité pour se rendre supportable! & que la politesse en souffre!

Mais ces malheurs ne sont rien, si on les compare avec ceux que cause la délicatesse des sentimens. Quelle source de querelles entre deux cœurs qui n'en sont pas également touchés! quelle crime ne fait-elle pas d'un manque d'attention ou de sincérité! quelle peine d'accuser la personne qu'on aime, & dont on voudroit payer l'innocence de sa propre vie! On ne veut pas se fier à elle-même du soin de sa justification: on cherche en secret à l'excuser. Quelle douleur quand on n'y peut pas réussir! quelle contrainte! quelle violence, pour lui cacher tous ces mouvemens!

Est-on forcé de découvrir un mal si pressant? qu'il paroît dans un point de vue différent! C'est foiblesse, c'est bisarrerie; les torts se multiplient d'une part, & les malheurs de l'autre. On a beau en appeller au tribunal de l'amour; la seule justice qu'on y trouve, c'est celle qui établit de plus rudes peines, pour qui a goûté de plus doux plaisirs. (*Œuvres de Madame de Lambert*).

SENSUALITÉ, s. f. La plûpart des objets qui flattent si fort nos sens, nous enchantent moins par eux-mêmes, que par la bisarrerie des couleurs que leur prête l'imagination; mais le dégoût est si près de la jouissance! c'est une fleur dont le parfum s'évapore, & dont l'éclat s'éteint sous la main qui la cueille. (*D. J.*)

SÉRÉNITÉ DE L'AME, vertu morale, qui a sa source dans l'innocence & le tempérament; vive sans être emportée, sérieuse sans être grave, avec elle habite la paix, avec elle habite la sûreté; heureux celui qui la conserve, & dont toutes ses passions sont en harmonie au milieu d'un monde enflammé de vices!

Il faut se munir de bonne heure contre les malignes influences de son climat & de son tempérament, en s'accoutumant à faire toutes les réflexions qui peuvent donner de la *sérénité* à l'esprit, & le mettre en état de soutenir avec courage,

les petits maux & les revers de la fortune qui ſont communs à tous les hommes. Celui qui poſſède cette heureuſe diſpoſition, n'a point l'imagination troublée, ni le jugement prévenu ; il eſt toujours le même, ſoit qu'il ſe trouve ſeul ou en compagnie ; affable envers tout le monde, il excite les mêmes diſpoſitions dans tous ceux qui l'approchent ; le cœur s'épanouit en ſa préſence, & ne peut qu'avoir de l'eſtime & de l'amitié pour celui dont il reçoit de ſi douces influences. J'enviſage enfin cet état comme une reconnoiſſance habituelle envers l'auteur de la nature ; la gaieté du printemps, le chant des oiſeaux, la verdure després, la fraîcheur des bois, rauiment la *ſérénité* ; la lecture & le commerce d'un tendre ami, y répandent de nouveaux charmes ; en un mot, c'eſt le ſouverain bien de la vie que Zénon a cherché ſans le trouver. (*D. J.*)

SERMENT, VŒU. Ce ne ſont point deux termes ſynonimes, & la différence qui ſe trouve entre ces deux actes religieux, mérite d'être expoſée.

Tout *ſerment*, proprement ainſi nommé, ſe rapporte principalement & directement à quelque homme auquel on le fait. C'eſt à l'homme qu'on s'engage par-là : on prend ſeulement Dieu à témoin de ce à quoi on s'engage, & l'on ſe ſoumet aux effets de ſa vengeance, ſi l'on vient à violer la promeſſe qu'on a faite, ſuppoſé que l'engagement par lui-même n'ait rien qui le rendît illicite ou nul, s'il eût été contracté ſans l'interpoſition du *ſerment*.

Mais le *vœu* eſt un engagement où l'on entre directement envers Dieu, & un engagement volontaire, par lequel on s'impoſe à ſoi-même de ſon pur mouvement, la néceſſité de faire certaines choſes, auxquelles ſans cela on n'auroit pas été tenu ; au moins préciſément, & déterminément ; car ſi l'on y étoit déja indiſpenſablement obligé, il n'eſt pas beſoin de s'y engager : le *vœu* ne fait alors que rendre l'obligation plus forte, & la violation du devoir plus criminelle, comme le manque de foi, accompagné de parjure, en devient plus odieux, & plus digne de punition, même de la part des hommes.

Comme le *ſerment* eſt un lien acceſſoire qui ſuppoſe toujours la validité de l'engagement auquel on l'ajoute, pour rendre les hommes envers qui l'on s'engage plus certains de notre bonne-foi, dès-là qu'il ne s'y trouve aucun vice qui rende cet engagement nul ou illicite, cela ſuffit pour être aſſuré que Dieu veut bien être pris à témoin de l'accompliſſement de la promeſſe, parce qu'on ſait certainement que l'obligation de tenir ſa parole, eſt fondée ſur une des maximes évidentes de la loi naturelle, dont il eſt l'auteur.

Mais quand il s'agit d'un *vœu* par lequel on s'engage directement envers Dieu à certaines choſes, auxquelles on n'étoit point obligé d'ailleurs, la nature de ces choſes n'ayant rien par elle même qui nous rende certains qu'il veut bien accepter l'engagement ; il faut, ou qu'il nous donne à connoître ſa volonté par quelque voie extraordinaire, ou que l'on ait là-deſſus des préſomptions très-raiſonnables, fondées ſur ce qui convient aux perfections de cet être ſouverain. On ne peut s'imaginer, ſans lui faire outrage, qu'il ſe prête à nos deſirs toutes les fois qu'il nous prendra envie de contracter avec lui, & de gêner inutilement notre liberté : ce ſeroit ſuppoſer qu'il retire quelqu'avantage de ces engagemens volontaires, qui doivent être toujours des devoirs indiſpenſables.

Le docteur Cumberland prétend qu'on ſe forme une nouvelle obligation après le *ſerment* dans les engagemens qu'on prend ; mais cette nouvelle obligation n'empêche pas que la validité du *ſerment* n'ait une liaiſon néceſſaire avec la validité de l'engagement.

Souvent, les Grecs, pour confirmer leurs *ſermens*, jettoient dans la mer une maſſe de fer ardente, & ils s'obligeoient de garder leur parole juſqu'à ce que cette maſſe revint d'elle-même ſur l'eau ; c'eſt ce que pratiquèrent les Phocéens, lorſque déſolés par des actes continuels d'hoſtilités, ils abandonnerent leur ville, & s'engagèrent à n'y jamais retourner. Les Romains ſe contentèrent du plus ſimple *ſermens*. Polybe nous aſſure que de ſon temps les *ſerment* ne pouvoient donner de la confiance pour un grec, au lieu qu'un romain en étoit pour ainſi dire enchaîné. Agéſilas cependant penſoit en romain ; car voyant que les barbares ne ſe faiſoient point ſcrupule d'enfreindre la religion des *ſermens* : bon, bon, s'écria-t-il, ces infracteurs nous donnent des dieux pour alliés & pour ſeconds.

Quelques-uns ne ſe bornèrent pas à de ſimples cérémonies convenables, ou ridicules, ils en inventèrent de folles & de barbares. Il y avoit un pays dans la Sicile, où l'on étoit obligé d'écrire ſon *ſerment* ſur de l'écorce, & de le jetter dans l'eau ; s'il ſurnageoit, il paſſoit pour vrai ; s'il alloit à fond, on le réputoit faux, & le prétendu parjure étoit brûlé. Le ſcholiaſte de Sophocle nous aſſure que dans pluſieurs endroits de la Grece, on obligeoit ceux qui juroient de tenir du feu avec la main, ou de marcher les piés nuds ſur un fer chaud ; ſuperſtitions qui ſe conſervèrent long-temps au milieu même du chriſtianiſme.

La morale de quelques anciens ſur le *ſerment* étoit très-ſévère. Aucune raiſon ne pouvoit dégager celui qui avoit contracté cet engagement, non pas même la ſurpriſe, ni l'infidélité d'autrui,

ni le dommage causé par l'observation du *ferment*. Ils étoient obligés de l'exécuter à la rigueur ; mais cette règle n'étoit pas universelle, & plusieurs payens s'en affranchirent sans scrupule.

Dans toutes les occasions importantes, les anciens se servoient du *ferment* au-dehors & au-dedans de l'état ; c'est-à-dire, soit pour sceller avec les étrangers des alliances, des trèves, des traités de paix ; soit au-dedans, pour engager tous les citoyens à concourir unanimement au bien de la cause commune.

Les infracteurs des *sermens* étoient regardés comme des hommes détestables, & les peines établies contr'eux, n'alloient pas moins qu'à l'infamie & à la mort. Il sembloit pourtant qu'il y eût une sorte d'exception & de privilége en faveur de quelques personnes, comme les orateurs, les poëtes, & les amans.

Voilà en peu de mots le précis de ce qui concerne les *sermens* en usage parmi les anciens. Là, comme dans la plupart des institutions humaines, on peut remarquer un mélange surprenant de sagesse & de folie, de vérité & de mensonge : tout ce que la religion a de plus vénérable & de plus auguste confondu avec tout ce que la superstition a de plus vil & de plus méprisable. Tableau fidele de l'homme qui se peint dans tous ses ouvrages, & qui n'est lui-même, à le bien prendre, qu'un composé monstrueux de lumière & de ténèbres, de grandeur & de misère. (*Le Chevalier* DE JAUCOURT.)

SERVITEUR, s. m. Les noms de maîtres & de *serviteurs* sont aussi anciens que l'histoire, & ne sont donnés qu'à ceux qui sont de condition & de fortune différentes ; car un homme libre se rend *serviteur* d'un autre, en lui vendant pour un certain temps son service, moyennant un certain salaire. Or, quoique cela le mette communément dans la famille de son maître, & l'oblige à se soumettre à sa discipline & aux occupations de sa maison, il ne donne pourtant de pouvoir au maître sur son *serviteur* que pendant le temps qui est marqué dans le contrat ou le traité fait entr'eux. Les *serviteurs* mêmes, que nous appellons *esclaves*, ne sont soumis à la domination absolue & au pouvoir arbitraire de leurs maîtres que par infraction de toutes les loix de la nature. (*D. J.*)

Tous ceux qui viennent de votre isle me disent que vous vivez en famille avec vos esclaves. Je m'en réjouis ; je reconnois-là vos mœurs & vos principes. Ce sont des esclaves ! mais ils sont hommes, mais ils logent sous votre toît. Des esclaves ! dites plutôt des amis dans la peine, des compagnons d'esclavage, puisque vous obéissez à la fortune comme eux. Aussi je tis de ces hommes hautains, qui rougiroient de manger avec leur esclave. Et pourquoi ? parce qu'un usage insolent veut que le maître, quand il soupe, voie une foule d'esclaves debout autour de lui. Il mange plus qu'il ne peut en porter ; sa gourmandise insatiable surcharge un estomach déja plein & déshabitué de ses fonctions ; il avale avec peine, pour digérer avec plus de peine encore : & cependant les malheureux esclaves ne peuvent ouvrir la bouche, pas même pour parler. Le moindre bruit est puni du fouet ; le hasard n'est pas pour eux une excuse. Un accès de toux, un éternuement, un hoquet, un souffle, sont autant de crimes, suivis du châtiment. Il faut passer la nuit entière, debout, à jeun, en silence. Qu'arrive-t-il ? si l'on n'ose parler en présence du maître, on parle de lui en arrière. Mais les esclaves dont les lèvres n'étoient pas cousues, ceux qui pouvoient converser devant le maître, & avec lui, savoient mourir pour son service, & s'exposer au danger qui le menaçoit. Ils parloient à table, mais ils se taisoient à la torture. De notre arrogance dérive encore ce proverbe, autant d'ennemis que de valets. Ils ne le sont pas : c'est nous qui en faisons des ennemis. Je ne citerai pas les autres traits de notre barbarie : je ne dirai pas qu'on impose à des hommes les fonctions des bêtes de somme ; qu'à table on occupe l'un à essuyer les ordures, l'autre à recueillir les miettes sous les pieds des convives enivrés ; un autre découpe les oiseaux les plus rares ; en un moment sa main habile a fait le tour de la pièce, & détaché d'un seul coup l'aîle & la cuisse. Quel métier, de vivre pour dépecer adroitement des volailles ! Après tout, il vaut encore mieux l'apprendre par besoin, que l'enseigner par plaisir. Parlerai-je de cet échanson, qui, paré comme une femme, semble contrarier son âge ? Il va sortir de l'enfance, on l'y ramène de force : on arrache, on déracine tous les poils de son corps : avec la taille d'un guerrier & la peau lisse d'un enfant, il veille la nuit entière. Celui-ci, chargé de la censure du repas, reste en faction tant qu'il dure, observant ceux des convives dont les flatteries, dont les excès de gourmandise ou de langue, mériteront une invitation pour le lendemain. Ajoutez ces pourvoyeurs, qui connoissent avec précision tous les goûts du maître ; les mets dont la saveur le réveille, dont la vue le réjouit, dont la nouveauté peut vaincre ses dégoûts, ceux dont il est déja las, ceux dont tel jour il aura envie de manger. Et voilà les convives qu'on dédaigne ! on se croiroit deshonoré de s'asseoir à table avec eux. Mais, graces aux Dieux, dans cette foule d'esclaves, on trouve souvent des maîtres. J'ai vu à la porte de Calliste se morfondre son ancien maître : j'ai vu l'homme qui lui avoit mis l'écriteau, qui l'avoit exposé parmi les esclaves de rebut, exclus seul, quand tout le monde entroit. La vengeance étoit juste. Calliste avoit été rejetté dans la première décurie, par où prélude le crieur : il rejetta de même son maître, & lui refusa l'entrée de sa

maison. Il avoit commencé par être vendu ; il finit par vendre tout à son maître.

Cet homme que vous appellez votre esclave, oubliez-vous qu'il est formé des mêmes élémens que vous? qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit & meurt comme vous? Il peut un jour vous voir esclave, comme vous le voir libre. A la défaite de Varus, combien de romains d'une illustre naissance furent emmenés en esclavage! La milice les eut élevés au rang de Sénateurs ; la fortune les réduisit, l'un à paître les troupeaux, l'autre à garder une chaumière. Osez donc mépriser des hommes dont l'état, nonobstant vos mépris, peut devenir le vôtre. Je ne veux pas me perdre dans les détails, ni gémir de l'orgueil, de la cruauté, des outrages dont notre service est accompagné : mes préceptes se bornent à un seul. Traitez votre inférieur, comme vous le voudriez être par votre supérieur. Ne pensez jamais à vos droits sur un esclave, sans songer à ceux qu'un maître auroit sur vous. Mais je n'ai pas de maître. Vous êtes jeune, vous pourrez en avoir. Ignorez-vous à quel âge Hécube, Crésus, Sisygambis, Platon, Diogènes, sont devenus esclaves? Traitez les vôtres avec douceur : poussez même l'affabilité jusqu'à les admettre à votre conversation, à vos secrets, à votre table. J'entends ici la foule de nos voluptueux s'écrier : quelle honte, quelle bassesse! cependant ces mêmes hommes, je les surprendrai baisant la main des esclaves d'un autre.

Ne voyez vous pas encore la précaution de nos ancêtres, pour sauver aux maîtres l'odieux, aux esclaves l'humiliant de la servitude? Ils ont donné aux premiers, le nom de *pères de familles*, aux seconds, celui de *familiers*, qu'ils portent encore sur nos théâtres. Une fête même fut instituée, dans laquelle les esclaves avoient droit de manger avec leurs maîtres, d'exercer des charges, de rendre la justice dans l'intérieur de la maison, qui ressembloit pour lors à une petite république. Quoi donc? recevrai-je tous mes esclaves à ma table? Pas plus que tous les gens libres. Mais la bassesse des fonctions ne me rendra pas dédaigneux. Ni le muletier, ni le bouvier, n'en seront point exclus. Je me déciderai sur les mœurs, & non sur les offices. Les mœurs, on se les donne ; des emplois, la fortune en dispose. Faites manger avec vous celui-ci, parce qu'il en est digne ; celui-là, pour qu'il le soit. Les sentimens qu'ils auroient pris dans le commerce des esclaves, une société plus honnête les effacera.

Mon cher Lucilius, pourquoi ne chercher un ami qu'au Sénat ou dans la place publique? On peut en trouver sans sortir de chez soi. Souvent les meilleurs matériaux se perdent faute d'ouvriers, il ne s'agit que de tenter. Que penseriez-vous d'un homme qui, voulant acheter un cheval, ne regarderoit que la housse & le frein, sans penser à l'animal? Il y a plus encore de folie, à ne juger un homme que par les vêtemens, ou par la profession, qui est, pour ainsi dire, l'habit de l'homme moral. Il est esclave? mais peut-être a-t-il une ame libre. Il est esclave? & pourquoi lui en faire un crime : tous les hommes ne le sont-ils pas? l'un de la débauche, l'autre de l'avarice, un autre de l'ambition, tous de la crainte. Je vous citerois un consulaire asservi à une vieille femme ; un riche à une servante ; des jeunes gens de la première qualité à des comédiennes : l'esclavage le plus honteux, c'est l'esclavage volontaire.

Ainsi l'insolence de nos riches ne vous empêchera pas de vous dérider avec vos esclaves, & d'exercer l'autorité sans morgue. Faites-vous plutôt respecter que craindre. On va m'accuser d'affranchir les esclaves, de dégrader les maîtres, en recommandant de substituer le respect à la crainte. Quoi! dira-t-on, les esclaves ne différeront plus des clients ou des protégés? Les maîtres sont-ils plus difficiles que Dieu même, qui se contente de respect & d'amour? Or, l'amour est incompatible avec la crainte. Vous avez donc raison de ne vouloir pas être redouté de vos esclaves, de ne les châtier qu'en paroles ; les coups sont faits pour les bêtes. D'ailleurs, les fautes d'un esclave peuvent-elles nous blesser? C'est la molesse qui nous rend furieux ; les moindres contrariétés excitent notre colère ; nous prenons des sentimens de despote ; sans égard pour sa propre force, & pour la foiblesse des autres, le despote s'irrite, s'emporte, comme s'il avoit essuyé quelque outrage, quoique sa puissance dût s'élever au-dessus. Il le sait bien : mais ses plaintes sont un prétexte pour nuire ; il suppose une injure, afin de la rendre. Je ne veux pas vous retenir plus long-temps. Vous n'avez pas besoin d'exhortation : c'est un avantage de la vertu de faire qu'on s'y complaise. Le vice est inconstant, il change à tout instant, non pour être mieux, mais pour être autrement. (*Lettre de Sénèque à Lucilius*).

SINCÉRITÉ, s. f. La *sincérité* n'est autre chose que l'expression de la vérité. L'honnêteté & la *sincérité* dans les actions égarent les méchans, & leur font perdre la voie par laquelle ils peuvent arriver à leurs fins : parce que les méchans croyent d'ordinaire qu'on ne fait rien sans artifice.

La *sincérité* est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens ; & celle que l'on voit d'ordinaire, n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

Si nos ames étoient de purs esprits, dégagés des liens du corps ; l'une liroit au fond de l'autre : les pensées seroient visibles, on se les communiqueroit

ſans le ſecours de la parole; & il ne ſeroit pas néceſſaire alors de faire un précepte de la *ſincérité*; c'eſt pour ſuppléer, autant qu'il en eſt beſoin, à ce commerce de penſées, dont nos corps gênent la liberté, que la nature nous a donné le talent de proférer des ſons articulés. La langue eſt un truchement, par le moyen duquel les ames s'entretiennent enſemble; elle eſt coupable, ſi elles les ſert infidèlement, ainſi que le ſeroit un interprète impoſteur, qui trahiroit ſon miniſtère.

La loi naturelle qui veut que la vérité règne dans tous nos diſcours, n'a pas excepté les cas où notre *ſincérité* pourroit nous couter la vie. Mentir c'eſt offenſer la vertu, c'eſt donc auſſi bleſſer l'honneur : or on convient généralement que l'honneur eſt préférable à la vie; il en faut donc dire autant de la *ſincérité*.

Qu'on ne croie point ce ſentiment outré : il eſt plus général qu'on ne penſe. C'eſt un uſage preſque univerſel dans tous les tribunaux, de faire affirmer à un accuſé, avant de l'interroger, qu'il répondra conformément à la vérité, & cela même, lorſqu'il s'agit d'un crime capital. On lui fait donc l'honneur de ſuppoſer, qu'il pourra, quoique coupable du fait qu'on lui impute, être encore aſſez homme de bien, pour dépoſer contre lui-même, au riſque de perdre la vie, & de la perdre ignominieuſement. Or, le ſuppoſeroit-on, ſi l'on jugeoit que la loi naturelle le diſpenſât de le faire ?

La morale de la plûpart des gens, en fait de *ſincérité*, n'eſt pas rigide : on ne ſe fait point une affaire de trahir la vérité par intérêt, ou pour ſe diſculper, ou pour excuſer un autre : on appelle ces menſonges *officieux*; on les fait pour avoir la paix, pour obliger quelqu'un, pour prévenir quelqu'accident. Miſérables prétextes qu'un mot ſeul va pulvériſer : il n'eſt jamais permis de faire un mal, pour qu'il en arrive un bien. La bonne intention ſert à juſtifier les actions indifférentes; mais n'autoriſe pas celles qui ſont déterminément mauvaiſes. (*Anc. Encyc.*)

SINGULARITÉ. On prend ordinairement ce mot en mauvaiſe part, pour déſigner une affectation de mœurs, d'opinions, de manière d'agir, ou de s'habiller, contre l'uſage ordinaire; cependant il faut diſtinguer la *ſingularité* louable, de la vicieuſe.

1°. Tout homme de bon ſens tombera d'accord avec moi, que la *ſingularité* eſt digne de nos éloges, lorſque malgré la multitude qui s'y oppoſe, elle ſuit les maximes de la morale & de l'honneur; dans de ſemblables cas, il faut ſavoir que ce n'eſt pas la coutume, mais le devoir, qui eſt la règle de nos actions, & que ce qui doit diriger notre conduite, eſt la nature même des choſes : alors la *ſingularité* devient une vertu qui élève un homme au-deſſus des autres, parce que c'eſt le caractère d'un eſprit foible, de vivre dans une oppoſition continuelle à ſes propres ſentimens, & de n'oſer paroître ce qu'on eſt ou ce qu'on doit être.

La *ſingularité* n'eſt donc vicieuſe que lorſqu'elle fait agir les hommes contre les lumières de la raiſon, ou qu'elle les porte à ſe diſtinguer par quelques niaiſeries; comme je ne doute pas que tout le monde ne condamne les perſonnes qui ſe ſingulariſent par les mauvaiſes mœurs, le déſordre & l'impiété; je ne m'arrête qu'à ceux qui ſe rendent remarquables par la biſarrerie de leurs habits, de leurs manières, de leurs diſcours, ou de telles autres choſes de peu d'importance dans la conduite de la vie civile; il eſt certain qu'à tous ces égards, on doit donner beaucoup à la coutume, & quoique l'on puiſſe avoir quelque ombre de raiſon, pour ne ſuivre pas la foule, on doit ſacrifier ſon humeur particulière, & ſes opinions aux uſages reçus du public.

Il faut donc s'y prêter, & ſe reſſouvenir qu'en ſuivant toujours le bon ſens même, on peut paroître ridicule dans l'eſprit de gens qui nous ſont beaucoup inférieurs, & ſe rendre moins propre à être utile aux autres, dans des affaires réellement importantes; au reſte, parmi nous, on voit très-peu de gens ſe ſingulariſer dans les modes, les uſages, & les opinions reçues; mais combien n'en voit-on pas qui, de peur de ſe donner un ridicule, n'oſent ſe montrer ce qu'ils devroient être, & ce que la vertu leur preſcrit d'être ? (*D. J.*)

Je me ſouviens d'un jeune homme plein d'eſprit, & d'une converſation fort enjouée, qui n'avoit que le ſeul défaut de vouloir paroître à la mode. Animé de ce deſir, il tomba dans pluſieurs intrigues amoureuſes, & il fut par conſéquent expoſé à bien des maladies. Il ne ſe retiroit jamais qu'à deux heures après minuit, pour ne vivre pas en Miſanthrope; & de temps en temps, pour ſignaler ſa bravoure, il en venoit aux priſes avec le commiſſaire du quartier, ou les ſoldats du guet, qui lui donnoient quelques bons coups de bâton. Il étoit membre d'une demi-douzaine de coteries avant qu'il eût atteint l'âge de vingt & un ans, & ſon humeur enjouée y fit de ſi beaux progrès, qu'au ſortir de là vous pouviez le ſuivre à la trace juſques à ſon appartement, ſur les débris des vitres caſſées, ou de telles autres marques d'eſprit & de galanterie. En un mot, après avoir bien établi ſa réputation d'être un agréable débauché, il mourut de vieilleſſe à l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai entendu parler d'un gentilhomme habitué au nord de l'Angleterre, qui étoit un exemple bien remarquable de cette *ſingularité*. Il s'étoit fait une maxime conſtante d'agir, dans les choſes

les plus indifférentes de la vie, suivant les idées les plus abstraites de la raison, & de n'avoir aucun égard, ni à la coutume, ni à l'usage des autres. Il se distingua d'abord par plusieurs petites bizarreries : il n'avoit jamais une heure fixe pour dîner, souper, ou dormir; parce, disoit-il, que nous devons être attentifs à la voix de la nature, & qu'il ne faut point régler notre appétit sur nos repas, mais prendre nos repas selon notre appétit. Dans sa conversation avec les gentilshommes de la campagne, il n'auroit pas voulu employer une phrase, à moins qu'elle ne fût exactement vraie : c'est pour cela même qu'il n'a jamais dit à aucun d'eux qu'il étoit son très-humble serviteur, & qu'il se bornoit à leur souhaiter toute sorte de bien : il aimoit aussi mieux passer pour mécontent, ou mal-intentionné, que de boire à la santé du roi, s'il n'avoit pas soif. Tous les matins, à son lever, il mettoit la tête à la fenêtre, & après y avoir humé l'air une demi-heure, il récitoit, le plus haut qu'il lui étoit possible, une cinquantaine de vers, pour l'exercice de ses poumons : il les prenoit le plus souvent d'Homère, parce que le grec, sur-tout dans cet auteur, est plus sonore, plus ronflant, & plus propre à faciliter l'expectoration que toute autre langue. Il avoit plusieurs autres marotes, pour lesquelles il donnoit de bonnes raisons physiques. A mesure que cette humeur se fortifia chez lui, il en vint jusqu'à mettre un turban au lieu d'une perruque, sous ombre que cela est plus sain & plus net qu'une calote, qui devient crasseuse par la transpiration continuelle de la tête. Ce n'est pas tout, il observa fort judicieusement qu'il y a trop de ligatures dans la manière dont on s'habille aujourd'hui, & qu'elles ne peuvent qu'empêcher la circulation du sang; de sorte qu'il fit faire son pourpoint, ou sa veste & ses culotes tout d'une pièce, à la manière des huſſards. En un mot, pour s'attacher aux idées les plus exactes de la raison, il s'éloigna tellement des usages reçus de ses compatriotes, ou même de tout le monde, que ses proches l'auroient fait condamner aux petites maisons, & se seroient emparés de son bien, si le juge, averti qu'il ne faisoit aucun mal, ne se fût borné à le déclarer lunatique, & à nommer des curateurs pour avoir la régie de ses affaires.

Le sort de ce philosophe me rappelle dans l'esprit un endroit des *Nouveaux Dialogues des Morts*, où M. de Fontenelle fait parler G. de Cabestan en ces termes : « Les frénétiques, dit-il, sont » seulement des fous d'un autre genre. Les folies » de tous les hommes étant de même nature, » elles se sont si aisément ajustées ensemble, » qu'elles ont servi à faire les plus forts liens de » la société humaine; témoin ce desir d'immor- » talité, cette fausse gloire, & beaucoup d'autres » principes, sur quoi roule tout ce qui se fait » dans le monde; & l'on n'appelle plus fous; » que de certains fous qui sont, pour ainsi dire, » hors-d'œuvre, & dont la folie n'a pû s'accorder » avec celles de tous les autres, ni entrer dans le » commerce ordinaire de la vie. » (*Le Spectat.*

SOBRIETÉ, s. f. tempérament dans le boire & le manger, ou pour mieux dire dans la recherche des plaisirs de la table.

La *sobriété* en fait de nourriture, a d'un côté pour opposé la gourmandise, & de l'autre une trop grande macération. La *sobriété* dans le boire, a pour contraire l'ivrognerie.

Je crois que la *sobriété* est une vertu très recommandable; ce n'est pas Epictète & Sénèque qui m'en ont le mieux convaincu par leurs sentences outrées; c'est un homme du monde, dont le suffrage ne doit être suspect à personne. C'est Horace, qui dans la pratique s'étoit quelquefois laissé séduire par la doctrine d'Aristipe, mais qui goûtoit réellement la morale sobre d'Epicure.

Comme ami de Mecène, il n'osoit pas louer directement la *sobriété* à la cour d'Auguste; mais il en fait l'éloge dans ses écrits d'une manière plus fine & plus persuasive, que s'il eût traité son sujet en moraliste. Il dit que la *sobriété* suffit à l'appétit, que par conséquent elle doit suffire à la bonne chère, & qu'enfin elle procure de grands avantages à l'esprit & au corps. Ces propositions sont d'une vérité sensible; mais le poëte n'a garde de les débiter lui-même. Il les met dans la bouche d'un homme de province, plein de bon sens, qui sans sortir de son caractère, & sans dogmatiser, débite ses réflexions judicieuses, avec cette naïveté qui les fait aimer. Je prie le lecteur de l'écouter, c'est dans la satyre *ij. l. II.*

Quæ virtus, & quanta, boni, sit vivere parvo :
(Nec meus hic sermo est, sed quem præcepit Ofellus
Rusticus, abnormis sapiens, crassâque Minervâ)
Discite, non inter lances, mensasque nitentes,
Quum stupet insanis acies fulgoribus, & quum
Acclinis falsis animus meliora recusat :
Verum hic impransi mecum disquirite. Cur hoc?
Dicam si potero. Malè verum examinat omnis
Corruptus judex.

« Mes amis, la *sobriété* n'est point une petite » vertu Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Ofellus, » c'est un campagnard sans étude, à qui un bon » sens naturel tient lieu de toute philosophie » & de toute littérature. Venez apprendre de » lui cette importante maxime; mais ne comptez » pas de l'apprendre dans ces repas somptueux, » où la table est embarrassée par le grand nombre » de services, où les yeux sont épris de l'eclat » d'une folle magnificence, & où l'esprit disposé » à recevoir de fausses impressions, ne laisse aucun

» accès à la vérité. C'eſt à jeun qu'il faut examiner » cette matière. Et pourquoi à jeun ? En voici » la raiſon, ou je ſuis bien trompé : c'eſt qu'un » juge corrompu n'eſt pas en état de bien juger » d'une affaire. »

Dans la ſatyre *vij. l. II*, Horace ne peut encore s'empêcher de louer indirectement les avantages de la *ſobriété*. Il feint qu'un de ſes eſclaves profitant de la liberté que lui donnoit la fête des ſaturnales, lui déclare cette vérité, en lui reprochant ſon intempérance. « Croyez-» vous, lui dit il, être bienheureux & moins puni » que moi, quand vous cherchez avec tant d'em-» preſſement ces tables ſervies délicatement & à » grands frais ? Ce qui arrive de là, c'eſt que ces » fréquens excès de bouche vous rempliſſent » l'eſtomac de ſucs âcres & indigeſtes ; c'eſt que » vos jambes chancelantes refuſent de ſoutenir » un corps ruiné de débauches ».

Qui, tu impunitior illa
Quæ parvo ſumi nequeunt obſonia captas ?
Nempe intamareſcunt epulæ ſine fine petitæ,
Illuſique pedes vitioſum ferre recuſant
Corpus.

Il eſt donc vrai que la *ſobriété* tend à conſerver la ſanté, & que l'art d'apprêter les mets pour irriter l'appétit des hommes au-delà des vrais beſoins, eſt un art deſtructeur. Dans le temps où Rome comptoit ſes victoires par ſes combats, on ne donnoit point un talent de gages à un cuiſinier ; le lait & les légumes apprêtés ſimplement, faiſoient la nourriture des conſuls, & les dieux habitoient dans des temples de bois. Mais lorſque les richeſſes des Romains devinrent immenſes, l'ennemi les attaqua, & confondit par ſa valeur ces ſybarites orgueilleux.

Je ſais qu'il eſt impoſſible de fixer des règles ſur cette partie de la tempérance, parce que la même choſe peut être bonne à l'un, & excès pour un autre ; mais il y a peu de gens qui ne ſachent par expérience, quelle ſorte & quelle quantité de nourriture convient à leur tempérament. Si mes lecteurs étoient mes malades, & que j'euſſe à leur preſcrire des règles de *ſobriété* proportionnées à l'état de chacun, je leur dirois de faire leurs repas les plus ſimples qu'il ſeroit poſſible & d'éviter les ragoûts propres à leur donner un faux appétit, ou le ranimer lorſqu'il eſt preſque éteint. Pour ce qui regarde la boiſſon, je ſerois aſſez de l'avis du chevalier Temple. « Le premier » verre de vin, dit-il, eſt pour moi, le ſecond » pour mes amis, le troiſième pour la joie, & le » quatrième pour mes ennemis ». Mais parce qu'un homme qui vit dans le monde ne ſauroit obſerver ces ſortes de règles à la rigueur, & qu'il ne fait pas toujours mal de les tranſgreſſer quelquefois, je lui conſeillerois alors de temps en temps des jours d'abſtinence pour rétablir ſon corps, le délivrer de la pléthore des humeurs, & procurer par l'exercice de l'élaſticité aux reſſorts affoiblis de ſa machine. (*Le chevalier* DE JAUCOURT.)

SOCIETE, ſ. f. Les hommes ſont faits pour vivre en *ſociété* ; ſi l'intention de Dieu eût été que chaque homme vécut ſeul, & ſéparé des autres, il auroit donné à chacun d'eux des qualités propres & ſuffiſantes pour ce genre de vie ſolitaire ; s'il n'a pas ſuivi cette route, c'eſt apparemment parce qu'il a voulu que les liens du ſang & de la naiſſance commençaſſent à former entre les hommes cette union plus étendue qu'il vouloit établir entr'eux ; la plûpart des facultés de l'homme, ſes inclinations naturelles, ſa foibleſſe, ſes beſoins, ſont autant de preuves certaines de cette intention du créateur. Telle eſt en effet la nature & la conſtitution de l'homme, que hors de la *ſociété*, il ne ſauroit ni conſerver ſa vie, ni développer & perfectionner ſes facultés & ſes talens, ni ſe procurer un vrai & ſolide bonheur. Que deviendroit, je vous prie, un enfant, ſi une main bienfaiſante & ſecourable ne pourvoyoit à ſes beſoins ? Il faut qu'il périſſe ſi perſonne ne prend ſoin de lui ; & cet état de foibleſſe & d'indigence, demande même des ſecours long-temps continués ; ſuivez le dans ſa jeuneſſe, vous n'y trouverez que groſſiéreté, qu'ignorance, qu'idées confuſes ; vous ne verrez en lui, s'il eſt abandonné à lui-même, qu'un animal ſauvage, & peut-être féroce ; ignorant toutes les commodités de la vie, plongé dans l'oiſiveté, en proie à l'ennui & aux ſoucis dévorans. Parvient-on à la vieilleſſe, c'eſt un retour d'infirmités, qui nous rendent preſqu'auſſi dépendans des autres que nous l'étions dans l'enfance imbécille ; cette dépendance ſe fait encore plus ſentir dans les accidens & dans les maladies ; c'eſt ce que dépeignoit fort bien Sénèque, *Senec. de benef. l. IV, c. xviij.* « D'où dépend notre ſûreté, ſi ce n'eſt » des ſervices mutuels ? il n'y a que ce commerce » de bienfaits qui rende la vie commode, & qui » nous mette en état de nous défendre contre les » inſultes & les évaſions imprévues ; quel ſeroit » le ſort du genre-humain, ſi chacun vivoit à » part ? autant d'hommes, autant de proies & de » victimes pour les autres animaux, un ſang fort » aiſé à répandre, en un mot la foibleſſe même. » En effet, les autres animaux ont des forces » ſuffiſantes pour ſe défendre ; tous ceux qui » doivent être vagabonds, & à qui leur férocité » ne permet pas de vivre en troupes, naiſſent » pour ainſi dire armés, au lieu que l'homme » eſt de toute part environné de foibleſſe, n'ayant » pour armes ni dents ni griffes ; mais les forces » qui lui manquent quand il ſe trouve ſeul, il » les trouve en s'uniſſant avec ſes ſemblables ; la » raiſon, pour le dédommager, lui a donné deux

» choſes qui lui rendent ſa ſupériorité ſur les ani-
» maux, je veux dire la raiſon & la ſociabilité,
» par où celui qui ſeul ne pouvoit réſiſter à per-
» ſonne, devient le tout; la *ſociété* lui donne l'em-
» pire ſur les autres animaux; la *ſociété* fait que
» non content de l'élément où il eſt né, il étend
» ſon domaine juſque ſur la mer; c'eſt la même
» union qui lui fournit des remèdes dans ſes ma-
» ladies, des ſecours dans ſa vieilleſſe, du ſou-
» lagement à ſes douleurs & à ſes chagrins; c'eſt
» elle qui le met, pour ainſi dire, en état de
» braver la fortune. Otez la ſociabilité, vous
» détruirez l'union du genre-humain, d'où dé-
» pend la conſervation & tout le bonheur de
» la vie. »

La *ſociété* étant ſi néceſſaire à l'homme, Dieu lui a auſſi donné une conſtitution, des facultés, des talens qui le rendent très propre à cet état; telle eſt, par exemple, la faculté de la parole, qui nous donne le moyen de communiquer nos penſées avec tant de facilité & de promptitude, & qui hors de la *ſociété* ne ſeroit d'aucun uſage. On peut dire la même choſe du penchant à l'imitation, & de ce merveilleux méchaniſme, qui fait que les paſſions & toutes les impreſſions de l'ame, ſe communiquent ſi aiſément d'un cerveau à l'autre; il ſuffit qu'un homme paroiſſe ému, pour nous émouvoir & nous attendrir pour lui: *homo ſum, humani à me nihil alienum puto.* Si quelqu'un vous aborde avec la joie peinte ſur le viſage, il excite en nous un ſentiment de joie; les larmes d'un inconnu nous touchent, avant même que nous en ſachions la cauſe, & les cris d'un homme qui ne tient à nous que par l'humanité, nous font courir à ſon ſecours, par un mouvement machinal qui précède toute délibération. Ce n'eſt pas tout, nous voyons que la nature a voulu partager & diſtribuer différemment les talens entre les hommes, en donnant aux uns une aptitude de bien faire certaines choſes, qui ſont comme impoſſibles à d'autres; tandis que ceux-ci, à leur tour, ont une induſtrie qu'elle a refuſé aux premiers; ainſi, ſi les beſoins naturels des hommes les font dépendre les uns des autres, la diverſité des talens qui les rend propres à s'aider mutuellement, les lie & les unit; ce ſont-là autant d'indices bien manifeſtes de la deſtination de l'homme pour la *ſociété.*

Mais ſi nous conſultons notre penchant, nous ſentirons auſſi que notre cœur ſe porte naturellement à ſouhaiter la compagnie de nos ſemblables, & à craindre une ſolitude entière comme un état d'abandon & d'ennui. Que ſi l'on recherche d'où nous vient cette inclination liante & ſociable, on trouvera qu'elle nous a été donnée très-à-propos par l'auteur de notre être, parce que c'eſt dans la *ſociété* que l'homme trouve le remède à la plûpart de ſes beſoins, & l'occaſion d'exercer la plûpart de ſes facultés; c'eſt-là, ſur-tout, qu'il peut éprouver & manifeſter ces ſentimens, auxquels la nature a attaché tant de douceur, la bienveillance, l'amitié, la compaſſion, la généroſité: car tel eſt le charme de ces affections ſociables, que de-là naiſſent nos plaiſirs les plus purs. Rien en effet de ſi ſatisfaiſant ni de ſi flatteur, que de penſer que l'on mérite l'eſtime & l'amitié d'autrui; la ſcience acquiert un nouveau prix, quand elle peut ſe produire au dehors; & jamais la joie n'eſt plus vive que lorſqu'on peut la faire éclater aux yeux des autres, ou la répandre dans le ſein d'un ami; elle redouble en ſe communiquant, parce qu'à notre propre ſatisfaction ſe joint l'agréable idée que nous en cauſons auſſi aux autres, & que par-là nous les attachons davantage à nous; le chagrin au contraire diminue & s'adoucit, en le partageant avec quelqu'un, comme un fardeau s'allége quand une perſonne officieuſe nous aide à le porter. Ainſi, tout nous invite à l'état de *ſociété*; le beſoin nous en fait une néceſſité, le penchant nous en fait un plaiſir, & les diſpoſitions que nous y apportons naturellement, nous montrent que c'eſt en effet l'intention de notre créateur. Si le chriſtianiſme canoniſe des ſolitaires, il ne leur en fait pas moins une ſuprême loi de la charité & de la juſtice, & par-là il leur ſuppoſe un rapport eſſentiel avec le prochain; mais ſans nous arrêter à l'état où les hommes peuvent être élevés par des lumières ſurnaturelles, conſidérons-les ici entant qu'ils ſont conduits par la raiſon humaine.

Toute l'économie de la *ſociété* humaine eſt appuyée ſur ce principe général & ſimple: *je veux être heureux; mais je vis avec des hommes qui, comme moi, veulent être heureux également chacun de leur côté: cherchons le moyen de procurer notre bonheur, en procurant le leur, ou du moins ſans y jamais nuire.* Nous trouvons ce principe gravé dans notre cœur; ſi d'un côté le créateur a mis l'amour de nous-mêmes, de l'autre, la même main y a imprimé un ſentiment de bienveillance pour nos ſemblables; ces deux penchans, quoique diſtincts l'un de l'autre, n'ont pourtant rien d'oppoſé: & Dieu qui les a mis en nous, les a deſtinés à agir de concert, pour s'entr'aider, & nullement pour ſe détruire; auſſi les cœurs bien faits & généreux trouvent-ils la ſatisfaction la plus pure, à faire du bien aux autres hommes, parce qu'ils ne font en cela que ſuivre une pente que la nature leur a donnée. Les moraliſtes ont donné à ce germe de bienveillance qui ſe développe dans les hommes, le nom de *ſociabilité.* Du principe de la ſociabilité, découlent, comme de leur ſource, toutes les loix de la *ſociété*, & tous nos devoirs envers les autres hommes, tant généraux que particuliers. Tel eſt le fondement de toute la ſageſſe humaine, la ſource de toutes les vertus purement naturelles, & le principe général de toute la morale & de toute la *ſociété* civile.

1°. Le bien commun doit être la règle ſuprême

de notre conduite, & nous ne devons jamais chercher notre avantage particulier, au préjudice de l'avantage public; c'eſt ce qu'exige de nous l'union que Dieu a établie entre les hommes.

2°. L'eſprit de ſociabilité doit être univerſel; la *ſociété* humaine embraſſe tous les hommes avec leſquels on peut avoir commerce, puiſqu'elle eſt fondée ſur les relations qu'ils ont tous enſemble, en conſéquence de leur nature & de leur état. Un prince d'Allemagne, duc de Wirtemberg, ſembloit en être perſuadé, lorſqu'un de ſes ſujets le remerciant de l'avoir protégé contre ſes perſécuteurs: mon enfant, lui dit le prince, je l'aurois dû faire à l'égard d'un turc; comment y aurois-je manqué à l'égard d'un de mes ſujets?

3°. L'égalité de la nature entre les hommes, eſt un principe que nous ne devons jamais perdre de vue. Dans la *ſociété* c'eſt un principe établi par la philoſophie & par la religion; quelqu'inégalité que ſemble mettre entr'eux la différence des conditions, elle n'a été introduite que pour les faire mieux arriver, ſelon leur état préſent, tous à leur fin commune, qui eſt d'être heureux autant que le comporte cette vie mortelle; encore cette différence qui paroît bien mince à des yeux philoſophiques, eſt-elle d'une courte durée; il n'y a qu'un pas de la vie à la mort, & la mort met au même terme ce qui eſt de plus élevé & de plus brillant, avec ce qui eſt de plus bas & de plus obſcur parmi les hommes. Il ne ſe trouve ainſi, dans les diverſes conditions, guère plus d'inégalité que dans les divers perſonnages d'une même comédie: la fin de la pièce remet les comédiens au niveau de leur condition commune, ſans que le court intervalle qu'a duré leur perſonnage, ait perſuadé où pu perſuader à aucun d'eux, qu'il étoit réellement au-deſſus ou au-deſſous des autres. Rien n'eſt plus beau dans les grands, que ce ſouvenir de leur égalité avec les autres hommes, par rapport à leur nature. Un trait du roi de Suède, Charles XII, peut donner à ce ſujet une idée plus haute de ſes ſentimens, que la plus brillante de ſes expéditions. Un domeſtique de l'ambaſſadeur de France, attendant un miniſtre de la cour de Suède, fut interrogé ſur ce qu'il attendoit, par une perſonne à lui inconnue, & vêtue comme un ſimple ſoldat; il tint peu de compte de ſatisfaire à la curioſité de cet inconnu; un moment après, des ſeigneurs de la cour abordant la perſonne ſimplement vêtue, la traitèrent de votre majeſté, c'étoit effectivement le roi; le domeſtique au déſeſpoir, & ſe croyant perdu, ſe jette à ſes pieds, & demande pardon de ſon inconſidération d'avoir pris ſa majeſté, diſoit-il, *pour un homme. Vous ne vous êtes point mépris*, lui dit le roi avec humanité, *rien ne reſſemble plus à un homme qu'un roi.* Tous les hommes, en ſuppoſant ce principe de l'égalité qui eſt entr'eux, doivent y conformer leur conduite, pour ſe prêter mutuellement les ſecours dont ils ſont capables; ceux qui ſont les plus puiſſans, les plus riches, les plus accrédités, doivent être diſpoſés à employer leur puiſſance, leurs richeſſes & leur autorité, en faveur de ceux qui en manquent, & cela à proportion du beſoin qui eſt dans les uns, & du pouvoir d'y ſubvenir qui eſt dans les autres.

4°. La ſociabilité étant d'une obligation réciproque entre les hommes, ceux qui par leur malice ou leur injuſtice, rompent le lien de la *ſociété*, ne ſauroient ſe plaindre raiſonnablement, ſi ceux qu'ils offenſent, ne les traitent plus comme amis, ou même s'ils en viennent contr'eux à des voies de fait; mais ſi l'on eſt en droit de ſuſpendre à l'égard d'un ennemi, les actes de la bienveillance, il n'eſt jamais permis d'en étouffer le principe: comme il n'y a que la néceſſité qui nous autoriſe à recourir à la force contre un injuſte aggreſſeur; c'eſt auſſi cette même néceſſité qui doit être la règle & la meſure du mal que nous pouvons lui faire, & nous devons toujours être diſpoſés à rentrer en amitié avec lui, dès qu'ils nous aura rendu juſtice, & que nous n'aurons plus rien à craindre de ſa part. Il faut donc bien diſtinguer la juſte défenſe de ſoi-même, de la vengeance; la première ne fait que ſuſpendre, par néceſſité & pour un temps, l'exercice de la bienveillance, & n'a rien d'oppoſé à la ſociabilité; mais l'autre étouffant le principe même de la bienveillance, met à ſa place un ſentiment de haine & d'animoſité, vicieux en lui-même, contraire au bien public, & que la loi naturelle condamne formellement.

Ces règles générales ſont fertiles en conſéquences; il ne faut faire aucun tort à autrui, ni en parole, ni en action, & l'on doit réparer tout dommage: car la *ſociété* ne ſauroit ſubſiſter ſi l'on ſe permet des injuſtices.

Il faut être ſincère dans ſes diſcours, & tenir ſes engagemens: car quelle confiance les hommes pourroient-ils prendre les uns aux autres; & qu'elle ſûreté y auroit-il dans le commerce, s'il étoit permis de tromper & de violer la foi donnée!

Il faut rendre à chacun non-ſeulement le bien qui lui appartient, mais encore le degré d'eſtime & d'honneur qui lui eſt dû, ſelon ſon état & ſon rang: parce que la ſubordination eſt le lien de la *ſociété*, & que ſans cela il n'y auroit aucun ordre dans les familles, ni dans le gouvernement civil.

Mais ſi le bien public demande que les inférieurs obéiſſent, le même bien public veut que les ſupérieurs conſervent les droits de ceux qui leur ſont ſoumis, & ne les gouvernent que pour les rendre plus heureux. Tout ſupérieur ne l'eſt point pour lui-même, mais uniquement pour les autres; non pour ſa propre ſatisfaction, & pour

ſa grandeur particulière, mais pour le bonheur & le repos des autres. Dans l'ordre de la nature, eſt il plus homme qu'eux ? a-t-il une ame ou une intelligence ſupérieure ? & quand il l'auroit, a-t il plus qu'eux d'envie ou de beſoin de vivre ſatisfait & content ? A regarder les choſes par cet endroit, ne ſeroit-il pas bizarre que tous fuſſent pour un, & que plutôt un ne fût pas pour tous ? d'où pourroit-il tirer ce droit ? de ſa qualité d'homme ? elle lui eſt commune avec les autres : du goût de les dominer ? les autres certainement ne lui cederont pas en ce point : de la poſſeſſion même où il ſe trouve de l'autorité ? qu'il voye de qui il la tient, dans quelle vue on la lui laiſſe, & à quelle condition ; tous devant contribuer au bien de la *ſociété*, il y doit bien plus eſſentiellement ſervir, n'étant ſupérieur qu'à titre onéreux, & pour travailler au bonheur commun, à proportion de l'élévation que ſa qualité lui donne au-deſſus des autres. Quelqu'un diſoit devant le roi de Syrie, Antigone, que les princes étoient les maîtres, & que tout leur étoit permis : *oui*, réprit-il, *parmi les barbares ; à notre égard*, ajouta-t-il, *nous ſommes maîtres des choſes preſcrites, par la raiſon & l'humanité ; mais rien ne nous eſt permis, que ce qui eſt conforme à la juſtice & au devoir.*

Tel eſt le contrat formel ou tacite paſſé entre tous les hommes, les uns ſont au-deſſus, les autres ſont au-deſſous pour la différence des conditions, pour rendre leur *ſociété* auſſi heureuſe qu'elle le puiſſe être ; ſi tous étoient rois, tous voudroient commander, & nul n'obéiroit ; ſi tous étoient ſujets, tous devroient obéir, & aucun ne le voudroit faire plus qu'un autre ; ce qui rempliroit la *ſociété* de confuſion, de trouble, de diſſenſion ; au lieu de l'ordre & de l'arrangement qui en fait le ſecours, la tranquillité & la douceur. Le ſupérieur eſt donc redevable aux inférieurs, comme ceux-ci lui ſont redevables ; l'un doit procurer le bonheur commun par voie d'autorité, & les autres par voie de ſoumiſſion ; l'autorité n'eſt légitime, qu'autant qu'elle contribue à la fin pour laquelle a été inſtituée l'autorité même ; l'uſage arbitraire qu'on en feroit, ſeroit la deſtruction de l'humanité & de la *ſociété*.

Nous devons travailler tous pour le bonheur de la *ſociété* à nous rendre maîtres de nous-mêmes, le bonheur de la *ſociété* ſe reduit à ne point nous ſatisfaire aux dépens de la ſatisfaction des autres : or les inclinations, les deſirs, & les goûts des hommes, ſe trouvent continuellement oppoſés les uns aux autres. Si nous comptons de vouloir ſuivre les nôtres en tout, outre qu'il nous ſera impoſſible d'y réuſſir, il eſt encore plus impoſſible que par là nous ne mécontentions les autres, & que tôt ou tard le contre-coup ne retombe ſur nous ; ne pouvant les faire tous paſſer à nos goûts particuliers, il faut néceſſairement nous monter au goût qui regne le plus univerſellement, qui eſt la raiſon. C'eſt donc celui qu'il nous faut ſuivre en tout ; & comme nos inclinations & nos paſſions s'y trouvent ſouvent contraires, il faut par néceſſité les contrarier. C'eſt à quoi nous devons travailler ſans ceſſe, pour nous en faire une ſalutaire & douce habitude. Elle eſt la baſe de toute vertu, & même le premier principe de tout ſavoir vivre, ſelon le mot d'un homme d'eſprit de notre tems, qui faiſoit conſiſter la ſcience du monde à *ſavoir ſe contraindre ſans contraindre perſonne*. Bien qu'il ſe trouve des inclinations naturelles, incomparablement plus conformes que d'autres, à la regle commune de la raiſon ; cependant il n'eſt perſonne qui n'ait à faire effort de ce côté-là, & à gagner ſur ſoi ; ne fût-ce que par une ſorte de liaiſon, qu'ont avec certains défauts les plus heureux tempéramens.

Enfin les hommes ſe prennent par le cœur & par les bienfaits, & rien n'eſt plus convenable à l'humanité, ni plus utile à la *ſociété*, que la compaſſion, la douceur, la bénéficence, la générosité. Ce qui fait dire à Cicéron, « que » comme il n'y a rien de plus vrai que ce beau » mot de Platon, que nous ne ſommes pas nés » ſeulement pour nous-mêmes, mais auſſi pour » notre patrie & pour nos amis ; & que comme » diſent les Stoïciens, ſi les productions de la » terre ſont pour les hommes, les hommes eux- » mêmes ſont nés les uns pour les autres, c'eſt- » à-dire, pour s'entr'aider & ſe faire du bien » mutuellement ; nous devons tous entrer dans » les deſſeins de la nature, & ſuivre notre deſti- » nation en contribuant chacun du ſien pour l'uti- » lité commune par un commerce réciproque & » perpétuel de ſervices & de bons offices, n'é- » tant pas moins empreſſés à donner qu'à rece- » voir, & employant non ſeulement nos ſoins » & notre induſtrie, mais nos biens mêmes à » ſerrer de plus en plus les nœuds de la *ſociété* » humaine ». Puis donc que tous les ſentimens de juſtice & de bonté ſont les ſeuls & vrais liens qui attachent les hommes les uns aux autres, & qui peuvent rendre la *ſociété* ſtable, tranquille & floriſſante, il faut regarder ces vertus comme autant de devoirs que Dieu nous impoſe, par la raiſon que tout ce qui eſt néceſſaire à ſon but, eſt par cela même conforme à ſa volonté.

Quelque plauſibles que puiſſent être les maximes de la morale, & quelque utilité qu'elles puiſſent avoir pour la douceur de la ſociété humaine, elles n'auront rien de fixe & qui nous attache inébranlablement ſans la religion. Quoique la ſeule raiſon nous rende palpables en général les principes des mœurs qui contribuent à la douceur & à la paix que nous devons goûter & faire goûter aux autres dans la *ſociété* ; il eſt vrai pourtant

qu'elle ne ſuffit pas en certaines occaſions, pour nous convaincre que notre avantage eſt toujours joint avec celui de la *ſociété*: il faut quelquefois (& cela eſt néceſſaire pour le bonheur de la *ſociété*) nous priver d'un bien préſent, ou même eſſuyer un mal certain, pour ménager un bien à venir & prévenir un mal quoiqu'incertain. Or, comment faire goûter à un eſprit qui n'eſt capable que des choſes ſenſuelles ou actuellement ſenſibles, le parti de quitter un bien préſent & déterminé, pour un bien à venir & indéterminé; un bien qui dans le moment même le touche vivement du côté de la cupidité, pour un bien qui ne le touche que foiblement du côté de ſa raiſon? ſera-t-il arrêté par les reproches de la conſcience, quand la religion ne les ſuſcite pas? par la crainte de la punition, quand la force & l'autorité l'en mettent à couvert? par le ſentiment de la honte & de la confuſion, quand il ſait dérober ſon crime à la connoiſſance d'autrui? par les regles de l'humanité, quand il eſt déterminé à traiter les autres ſans ménagement, pour ſe ſatisfaire lui-même? par les principes de la prudence, quand la fantaiſie ou l'humeur lui tiennent lieu de tous les motifs? par le jugement des perſonnes judicieuſes & ſenſées, quand la préſomption lui fait préférer ſon jugement à celui du reſte des hommes? Il eſt peu d'eſprits d'un caractère ſi outré, mais il peut s'en trouver: il s'en trouve quelquefois, & il doit même s'en trouver un grand nombre, ſi l'on foule aux pieds les principes de la religion naturelle.

En effet, que les principes & les traités de morale ſoient mille fois plus ſenſés encore & plus démonſtratifs qu'ils ne ſont, qui eſt ce qui obligera des eſprits libertins de s'y rendre, ſi le reſte du genre humain en adopte les maximes? en ſeront-ils moins diſpoſés à les rejetter malgré le genre humain, & à les ſoumettre au tribunal de leurs biſarreries & de leur orgueil? Il paroît donc que ſans la religion, il n'eſt point de frein aſſez ferme qu'on puiſſe donner ni aux ſaillies de l'imagination, ni à la préſomption de l'eſprit, ni à la ſource des paſſions, ni à la corruption du cœur, ni aux artifices de l'hypocriſie. D'un côté vérité, juſtice, ſageſſe, prudence d'un Dieu vengeur des crimes, rémunérateur des actions juſtes, ſont des idées qui tiennent ſi naturellement & ſi néceſſairement les unes aux autres, que les unes ne peuvent ſubſiſter, là où les autres ſont détruites. Ceci prouve évidemment combien eſt néceſſaire l'union de la religion & de la morale, pour affermir le bonheur de la *ſociété*.

Mais, 1°. pour mettre cette vérité dans toute ſon évidence, il faut obſerver que les vices des particuliers, quels qu'ils ſoient, nuiſent au bonheur de la *ſociété*; on nous accorde déjà, que certains vices, tels que la calomnie, l'injuſtice, la violence, nuiſent à la *ſociété*. Je vais plus loin, & je ſoutiens que les vices mêmes qu'on regarde ordinairement comme ne faiſant tort qu'à celui qui en eſt atteint, ſont pernicieux à la *ſociété*. On entend dire aſſez communément, par exemple, qu'un homme qui s'enivre ne fait tort qu'à lui-même; mais pour peu qu'on y faſſe d'attention, on s'appercevra que rien n'eſt moins juſte que cette penſée. Il ne faut qu'écouter pour cela les perſonnes obligées de vivre dans une même famille avec un homme ſujet à l'excès du vin. Ce que nous ſouhaitons le plus dans ceux avec qui nous vivons, c'eſt de trouver en eux de la raiſon; elle ne leur manque jamais à notre égard, que nous n'ayons droit de nous en plaindre. Quelque oppoſés que puiſſent être les autres vices à la raiſon, ils en laiſſent du moins certaine lueur, certain uſage, certaine regle; l'ivreſſe ôte toute lueur de la raiſon; elle éteint abſolument cette particule, cette étincelle de la divinité qui nous diſtingue des bêtes: elle détruit par-là toute la ſatisfaction & la douceur, que chacun doit mettre & recevoir dans la *ſociété* humaine. On a beau comparer la privation de la raiſon par l'ivreſſe avec la privation de la raiſon par le ſommeil, la comparaiſon ne ſera jamais ſérieuſe; l'une eſt preſſante par le beſoin de réparer les eſprits qui s'épuiſent ſans ceſſe, & qui ſervent à l'exercice même de la raiſon? au lieu que l'autre ſupprime tout d'un-coup cet exercice, & à la longue en détruit, pour ainſi dire, les reſſorts. Auſſi l'auteur de la nature, en nous aſſujettiſſant au ſommeil, en a-t-il ôté les inconvéniens, & la monſtrueuſe indécence qui ſe trouve dans l'ivreſſe. Bien que celui-ci ſemble quelquefois avoir un air de gaieté, le plaiſir qu'elle peut donner eſt toujours un plaiſir de fou qui n'ôte point l'horreur ſecrette que nous concevons contre tout ce qui détruit la raiſon, laquelle ſeule contribue à rendre conſtamment heureux ceux avec qui nous vivons.

Le vice de l'incontinence, qui paroît moins oppoſé au bonheur de la *ſociété*, l'eſt peut-être encore davantage. On conviendra d'abord que quand elle bleſſe les droits du mariage, elle fait au cœur de l'outragé la plaie la plus profonde. Les loix romaines, qui ſervent comme de principe aux autres loix, ſuppoſent qu'en ce moment il n'eſt pas en état de ſe poſſéder; de manière qu'elles ſemblent excuſer en lui le tranſport par lequel il ôteroit la vie à l'auteur de ſon outrage. Ainſi le meurtre, qui eſt le plus oppoſé de l'humanité, ſemble par-là être mis en parallèle avec l'adultère. Les plus tragiques événemens de l'hiſtoire, & les figures les plus pathétiques qu'ait inventé la fable, ne nous montrent rien de plus affreux que les effets de l'incontinence dans le crime de l'adultère. Ce vice n'a guère de moins funeſtes effets, quand il ſe rencontre entre des

perſonnes libres ; la jalouſie y produit fréquemment les mêmes fureurs. Un homme, d'ailleurs livré à cette paſſion, n'eſt plus à lui-même ; il tombe dans une ſorte d'humeur morne & brute, qui le dégoûte de ſes devoirs ; l'amitié, la charité, la parenté, la république, n'ont point de voix qui ſe faſſe entendre, quand leurs droits ſe trouvent en compromis avec les attraits de la volupté. Ceux qui en ſont atteints, & qui ſe flattent de n'avoir jamais oublié ce qu'ils doivent à leur état, jugent de leur conduite par ce qu'ils en connoiſſent : mais toute paſſion nous aveugle ; & de toutes les paſſions, il n'en eſt point qui aveugle davantage. C'eſt le caractère le plus marqué que la vérité & la fable attribuent de concert à l'amour : ce ſeroit une eſpece de miracle, qu'un homme ſujet aux déſordres de l'incontinence donnât à ſa famille, à ſes amis, à ſes citoyens, la ſatisfaction & la douceur que demanderoient les droits du ſang, de la patrie & de l'amitié. Enfin, la nonchalance, le dégoût, la molleſſe, ſont les moindres & les plus ordinaires inconvéniens de ce vice. Le ſavoir-vivre qui eſt la plus douce & la plus familière des vertus de la vie civile, ne ſe trouve communément dans la pratique que par l'*uſage de ſe contraindre ſans contraindre les autres*. Combien faut-il davantage ſe contraindre & gagner ſur ſoi, pour remplir les devoirs les plus importans qu'exigent la droiture, l'équité, la charité, qui ſont la baſe & le fondement de toute *ſociété*? Or, de quelle contrainte eſt capable un homme amolli & efféminé ? Ce n'eſt pas que malgré ce vice, il ne reſte encore de bonnes qualités ; mais il eſt certain que par-là elles ſont extraordinairement affoiblies ; il eſt donc conſtant que la *ſociété* ſe reſſent toujours de la maligne influence des déſordres qui paroiſſent d'abord ne lui donner aucune atteinte. Or, puiſque la religion eſt un frein néceſſaire pour les arrêter, il s'enſuit évidemment qu'elle doit s'unir à la morale, pour aſſurer le bonheur de la *ſociété*.

2°. Il eſt certain que les devoirs qui nous reglent par rapport à nous-mêmes, n'aident pas peu à nous régler auſſi par rapport aux autres hommes. Il eſt encore certain que ces deux ſortes de devoirs ſe renforcent beaucoup de notre exactitude à remplir nos devoirs envers Dieu. La crainte de Dieu jointe à un parfait dévouement pour ſa volonté, eſt un motif très-efficace pour engager les hommes à s'acquiter de ce qui les concerne directement eux-mêmes, & à faire pour la *ſociété* tout ce qu'ordonne la loi naturelle. Otez une fois la religion, vous ébranlez tout l'édifice des vertus morales ; il ne repoſe ſur rien. Concluons que les trois principes de nos devoirs ſont trois différens reſſorts qui donnent au ſyſtême de l'humanité le mouvement & l'action, & qu'ils agiſſent tout à-la-fois pour l'exécution des vues du créateur.

3°. La *ſociété*, toute armée qu'elle eſt des loix, n'a de force que pour empêcher les hommes de violer ouvertement la juſtice, tandis que les attentats commis en ſecret, & qui ne ſont pas moins préjudiciables au bien public ou commun, échappent à ſa rigueur. Depuis même l'invention des *ſociétés*, les voies ouvertes ſe trouvant prohibées, l'homme eſt devenu beaucoup plus habile dans la pratique des voies ſecrettes, puiſque c'eſt la ſeule reſſource qui lui reſte pour ſatisfaire ſes deſirs immodérés ; deſirs qui ne ſubſiſtent pas moins dans l'état de *ſociété* que dans celui de nature. La *ſociété* fournit elle-même une eſpece d'encouragement à ces manœuvres obſcures & criminelles, dont la loi ne ſauroit prendre connoiſſance, en ce que ſes ſoins pour la ſûreté commune, le but de ſon établiſſement, endorment les gens de bien en même tems qu'ils aiguiſent l'induſtrie des ſcélérats. Ses propres précautions ont tourné contr'elle-même, elles ont ſubtiliſé les vices, rafiné l'art du crime : & de là vient que l'on voit aſſez ſouvent chez les nations policées des forfaits dont on ne trouve point d'exemple chez les ſauvages. Les Grecs avec toute leur politeſſe, avec toute leur érudition, & avec toute leur juriſprudence n'acquirent jamais la probité que la nature toute ſeule faiſoit reluire parmi les Scythes.

Ce n'eſt pas tout : les loix civiles ne ſauroient empêcher qu'on ne donne quelquefois au droit & à la juſtice des atteintes ouvertes & publiques ; elles ne le ſauroient lorſqu'une prohibition trop ſévere donne lieu de craindre quelqu'irrégularité plus grande, ce qui arrive dans les cas où l'irrégularité eſt l'effet de l'intempérance des paſſions naturelles. L'on convient généralement qu'il n'y a point d'état grand & floriſſant où l'on puiſſe punir l'incontinence de la manière que le mériteroient les funeſtes influences de ce vice à l'égard de la *ſociété*. Reſtraindre ce vice avec trop de ſévérité, ce ſeroit donner lieu à des déſordres encore plus grands.

Ce ne ſont pas là les ſeuls foibles de la loi : en approfondiſſant les devoirs réciproques qui naiſſent de l'égalité des citoyens, on trouve que ces devoirs ſont de deux ſortes ; les uns que l'on appelle *devoirs d'obligation parfaite*, parce que la loi civile peut aiſément & doit néceſſairement en preſcrire l'étroite obſervation ; les autres que l'on appelle *devoirs d'obligation imparfaite*, non que les principes de morale n'en exigent en eux-mêmes la pratique avec rigidité, mais parce que la loi ne peut que trop difficilement en prendre connoiſſance, & que l'on ſuppoſe qu'ils n'affectent point ſi immédiatement le bien-être de la *ſociété*. De cette dernière eſpece ſont les devoirs de la reconnoiſſance, de l'hoſpitalité, de la charité, *&c.* devoirs ſur leſquels les loix en général gardent un profond ſilence, & dont la violation néanmoins eſt auſſi fatale, quoiqu'à la

vérité moins prompte dans ſes effets que celle des devoirs d'obligation parfaite. Sénèque, dont les ſentimens en cette occaſion ſont ceux de l'antiquité, ne fait point difficulté de dire que *rien n'eſt plus capable de rompre la concorde du genre humain que l'ingratitude.*

La *ſociété* elle-même a produit un nouveau genre de devoirs qui n'exiſtoient point dans l'état de nature; & quoiqu'entièrement de ſa création, elle a manqué de pouvoir pour les faire obſerver: telle eſt par exemple, cette vertu ſurannée & preſque hors de mode, que l'on appelle l'*amour de la patrie*. Enfin, la *ſociété* a non-ſeulement produit de nouveaux devoirs, ſans en pouvoir preſcrire une obſervation étroite & rigide; mais elle a encore le défaut d'avoir augmenté & enflammé ces deſirs déſordonnés qu'elle devoit ſervir à éteindre & à corriger; ſemblable à ces remèdes qui, dans le temps qu'ils travaillent à la guériſon d'une maladie, en augmentent le degré de malignité. Dans l'état de nature, on avoit peu de choſes à ſouhaiter, peu de deſirs à combattre; mais depuis l'établiſſement des *ſociétés*, nos beſoins ont augmenté à meſure que les rits de la vie ſe ſont multipliés & perfectionnés; l'accroiſſement de nos beſoins a été ſuivi de celui de nos deſirs, & graduellement de celui de nos efforts, pour ſurmonter l'obſtacle des loix: c'eſt cet accroiſſement de nouveaux arts, de nouveaux beſoins, de nouveaux deſirs, qui a inſenſiblement amorti l'eſprit d'hoſpitalité & de généroſité, & qui lui a ſubſtitué celui de cupidité, de vénalité & d'avarice.

La nature des devoirs, dont l'obſervation eſt néceſſaire pour conſerver l'harmonie de la *ſociété* civile; les tentations fortes & fréquentes, & les moyens obſcurs & ſecrets qu'on a de les violer; le foible obſtacle que l'infliction des peines ordinaires par les loix oppoſe à l'infraction de pluſieurs de ces devoirs, le manque d'encouragement à les obſerver, provenant de l'impoſſibilité où eſt la *ſociété* de diſtribuer de juſtes récompenſes: tous ces défauts, toutes ces imperfections inſéparables de la nature de la *ſociété* même, démontrent la néceſſité d'y ajouter la force de quelqu'autre pouvoir coactif, capable d'avoir aſſez d'influence ſur l'eſprit des hommes pour maintenir la *ſociété*, & l'empêcher de retomber dans la confuſion & le déſordre. Puiſque la crainte du mal & l'eſpérance du bien, qui ſont les deux grands reſſorts de la nature pour déterminer les hommes, ſuffiſent à peine pour faire obſerver les loix; puiſque la *ſociété* civile ne peut employer l'un qu'imparfaitement, & n'eſt point en état de faire aucun uſage de l'autre; puiſque enfin la religion ſeule peut réunir ces deux reſſorts & leur donner de l'activité, qu'elle ſeule peut infliger des peines & toujours certaines & toujours juſtes; que l'infraction ſoit ou publique ou ſecrette, & que les devoirs enfreints ſoient d'une obligation parfaite ou imparfaite; puiſqu'elle ſeule peut apprécier le mérite de l'obéiſſance, pénétrer les motifs de nos actions, & offrir à la vertu des récompenſes que la *ſociété* civile ne ſauroit donner, il s'enſuit évidemment que l'autorité de la religion eſt de néceſſité abſolue, non-ſeulement pour procurer à la *ſociété* mille douceurs & mille agrémens, mais encore pour aſſurer l'obſervation des devoirs, & maintenir le gouvernement civil.

La religion ayant été démontrée néceſſaire au ſoutien de la *ſociété* civile, on n'a pas beſoin de démontrer qu'on doit ſe ſervir de ſon ſecours de la manière la plus avantageuſe à la *ſociété*, puiſque l'expérience de tous les ſiècles & de tous les pays nous apprend que leur force réunie ſuffit à peine pour réfréner les déſordres, & empêcher les hommes de tomber dans un état de violence & de confuſion. La politique & la religion, l'état & l'égliſe, la *ſociété* civile & la *ſociété* religieuſe, lorſqu'on ſait les unir & les lier enſemble, s'embelliſſent & ſe fortifient réciproquement; mais on ne peut faire cette union qu'on n'ait premièrement approfondi leur nature.

Pour s'aſſurer de leur nature, le vrai moyen eſt de découvrir & de fixer quelle eſt leur fin ou leur but. Les ultramontains ont voulu aſſervir l'état à l'égliſe; & les Eraſtiens, gens factieux qui s'élevèrent en Angleterre du temps de la prétendue réformation, ainſi appellés du nom de Thomas Eraſte leur chef, ont voulu aſſervir l'égliſe à l'état. Pour cet effet, ils anéantiſſoient toute diſcipline eccléſiaſtique, & dépouilloient l'égliſe de tous ſes droits, ſoutenant qu'elle ne pouvoit ni excommunier ni abſoudre, ni faire des décrets. C'eſt pour n'avoir point étudié la nature de ces deux différentes *ſociétés*, que les uns & les autres ſont tombés à ce ſujet dans les erreurs les plus étranges & les plus funeſtes.

Les hommes en inſtituant la *ſociété* civile, ont renoncé à leur liberté naturelle, & ſe ſont ſoumis à l'empire du ſouverain civil: or ce ne pouvoit pas être dans la vûe de ſe procurer les biens dont ils auroient pu jouir ſans cela; c'étoit donc dans la vûe de quelque bien fixe & précis, qu'ils ne pouvoient ſe promettre que de l'établiſſement de la ſource civile; & ce ne peut être que pour ſe procurer cet objet qu'ils ont armé le ſouverain de la force de tous les membres qui compoſent la *ſociété*, afin d'aſſurer l'exécution des decrets que l'état rendroit dans cette vûe. Or ce bien fixe & précis qu'ils ont eu en vûe en s'aſſociant, n'a pu être que celui de ſe garantir réciproquement des injures qu'ils auroient

pu recevoir des autres hommes, & de ſe mettre en état d'oppoſer à leur violence une force plus grande, & qui fût capable de punir leur attentat. C'eſt ce que promet auſſi la nature du pouvoir dont la *ſociété* civile eſt revêtue pour faire obſerver ſes loix; pouvoir qui ne conſiſte que dans la force & les châtimens, & dont elle ne ſauroit faire un uſage légitime que conformément au but pour lequel elle a été établie. Elle en abuſe lorſqu'elle entreprend de l'appliquer à une autre fin; & cela eſt ſi manifeſte & ſi exactement vrai, qu'alors même ſon pouvoir devient inefficace; ſa force, ſi puiſſante pour les intérêts civils ou corporels, ne pouvant rien ſur les choſes intellectuelles & ſpirituelles. C'eſt ſur ces principes inconteſtables que M. Locke a démontré la juſtice de la tolérance, & l'injuſtice de la perſécution en matière de religion.

Nous diſons donc avec ce grand philoſophe, que le ſalut des ames n'eſt ni la cauſe ni le but de l'inſtitution des *ſociétés* civiles. Ce principe établi, il s'enſuit que la doctrine & la morale, qui ſont les moyens de gagner le ſalut, & qui conſtituent ce que les hommes en général entendent par le mot de *religion*, ne ſont point du diſtrict du magiſtrat. Il eſt évident que la doctrine n'en eſt point, parce que le pouvoir du magiſtrat ne peut rien ſur les opinions: par rapport à la morale, la diſcuſſion de ce point exige une diſtinction. L'inſtitution & la réformation des mœurs intéreſſent le corps & l'ame, l'économie civile & religieuſe en tant qu'elles intéreſſent la religion, le magiſtrat civil en eſt exclus; mais en tant qu'elles intéreſſent l'état, le magiſtrat doit y veiller lorſque le cas le requiert, y faire intervenir la force de l'autorité. Que l'on jette les yeux ſur tous les codes & les digeſtes, à chaque action criminelle eſt déſigné ſon châtiment; non en tant qu'elle eſt vice ou qu'elle s'éloigne des règles éternelles du juſte ou de l'injuſte; non en tant qu'elle eſt péché, ou qu'elle s'éloigne des règles preſcrites par la révélation extraordinaire de la volonté divine, mais en tant qu'elle eſt crime, c'eſt-à-dire à proportion de la malignité de ſon influence, relativement au bien de la *ſociété* civile. Si l'on en demande la raiſon, c'eſt que la *ſociété* a pour but, non le bien des particuliers, mais le bien public, qui exige que les loix déploient toute leur ſévérité contre les crimes auxquels les hommes ſont les plus enclins, & qui attaquent de plus près les fondemens de la *ſociété*.

Différentes raiſons & diverſes circonſtances ont contribué à faire croire que les ſoins du magiſtrat s'étendoient naturellement à la religion, en tant qu'elle concerne le ſalut des ames. Il a lui-même encouragé cette illuſion flatteuſe, comme propre à augmenter ſon pouvoir & la vénération des peuples pour ſa perſonne. Le mélange confus des intérêts civils & religieux, lui a fourni les moyens de pouvoir le faire avec aſſez de facilité.

Dans l'enfance de la *ſociété* civile, les pères de famille qui rempliſſoient toujours les fonctions du ſacerdoce, étant parvenus ou appellés à l'adminiſtration des affaires publiques, portèrent les fonctions de leur premier état dans la magiſtrature, & exécutèrent en perſonne ces doubles fonctions Ce qui n'étoit qu'accidentel dans ſon origine, a été regardé dans la ſuite comme eſſentiel. La plûpart des anciens légiſlateurs ayant trouvé qu'il étoit néceſſaire pour exécuter leurs projets, de prétendre à quelque inſpiration & à l'aſſiſtance extraordinaire des dieux, il leur étoit naturel de mêler & de confondre les objets civils & religieux, & les crimes contre l'état, avec les crimes contre les dieux ſous l'auſpice deſquels l'état avoit été établi & ſe conſervoit. D'ailleurs dans le paganiſme, outre la religion des particuliers, il y avoit un culte & des cérémonies publiques inſtituées & obſervées par l'état & pour l'état, comme état. La religion intervenoit dans les affaires du gouvernement; on n'entreprenoit, on n'exécutoit rien ſans l'avis de l'oracle. Dans la ſuite, lorſque les empereurs romains ſe convertirent à la religion chrétienne, & qu'ils placèrent la croix ſur le diadême, le zèle dont tout nouveau proſélyte eſt ordinairement épris, leur fit introduire dans les inſtitutions civiles des loix contre le péché. Ils firent paſſer dans l'adminiſtration politique les exemples & les préceptes de l'Ecriture, ce qui contribua beaucoup à confondre la diſtinction qui ſe trouve entre la *ſociété* civile & la *ſociété* religieuſe. On ne doit cependant pas rejetter ce faux jugement ſur la religion chrétienne, car la diſtinction de ces deux *ſociétés* y eſt ſi expreſſe & ſi formelle, qu'il n'eſt pas aiſé de s'y méprendre. L'origine de cette erreur eſt plus ancienne, & on doit l'attribuer à la nature de la religion juive, où ces deux *ſociétés* étoient en quelque manière incorporées enſemble.

L'établiſſement de la police civile parmi les juifs étant l'inſtitution immédiate de Dieu même, le plan en fut regardé comme le modèle du gouvernement le plus parfait & le plus digne d'être imité par des magiſtrats chrétiens. Mais l'on ne fit pas réflexion que cette juriſdiction à laquelle les crimes & les péchés étoit aſſujettis, étoit une conſéquence néceſſaire d'un gouvernement théocratique, où Dieu préſidoit d'une manière particulière, & qui étoit d'une forme & d'une eſpèce abſolument différentes de celle de tous les gouvernemens d'inſtitution humaine. C'eſt à la même cauſe qu'il faut attribuer les erreurs des proteſtans ſur la réformation des états, la tête de leurs premiers chefs ſe trouvant remplie

des

des idées de l'économie judaïque. On ne doit pas être étonné que dans les pays où le gouvernement reçut une nouvelle forme en même temps que les peuples adoptèrent une religion nouvelle, on ait affecté une imitation ridicule du gouvernement des juifs, & qu'en conséquence le magistrat ait témoigné plus de zèle pour réprimer les péchés, que pour réprimer les crimes. Les ministres prétendus réformés, hommes impérieux, en voulant modeler les états sur leurs vues théologiques, prouvèrent, de l'aveu même des protestans sensés, qu'ils étoient aussi mauvais politiques que mauvais theologiens. A ces causes de la confusion des matières civiles & religieuses, on en peut encore ajouter plusieurs autres. Il n'y a jamais eu de *société* civile ancienne ou moderne, où n'y ait eu une religion favorite établie & protégée par les loix, établissement qui est fondé sur l'alliance libre & volontaire qui se fait entre la puissance ecclésiastique pour l'avantage réciproque de l'un & de l'autre. Or en conséquence de cette alliance, les deux *sociétés* se prêtent en certaines occasions une grande partie de leur pouvoir, & il arrive même quelquefois qu'elles en abusent réciproquement. Les hommes jugeant par les faits, sans remonter à leur cause & à leur origine, ont cru que la *société* civile avoit par son essence un pouvoir qu'elle n'a que par emprunt. On doit encore observer que quelquefois la malignité du crime est égale à celle du péché, & que dans ce cas les hommes ont peu considéré si le magistrat punissoit l'action comme crime ou comme péché; tel est, par exemple, le cas du parjure & de la profanation du nom de Dieu, que les loix civiles de tous les états punissent avec sévérité. L'idée complexe du crime & celle du péché étant d'ailleurs d'une nature abstraite, & composée d'idées simples, communes à l'une & à l'autre, elles n'ont pas été également distinguées par tout le monde; souvent elles ont été confondues, comme n'étant qu'une seule & même idée; ce qui sans doute n'a pas peu contribué à fomenter l'erreur de ceux qui confondent les droits respectifs des *sociétés* civiles & religieuses. Cet examen suffit pour faire voir que c'est le but véritable de la *société* civile, & qu'elles sont les causes des erreurs où l'on est tombé à ce sujet.

Le but final de la *société* religieuse est de procurer à chacun la faveur de Dieu, faveur qu'on ne peut acquérir que par la droiture de l'esprit & du cœur, ensorte que le but intermédiaire de la religion a pour objet la perfection de nos facultés spirituelles. La *société* religieuse a aussi un but distinct & indépendant de celui de la *société* civile; il s'ensuit nécessairement qu'elle en est indépendante, & que par conséquent elle est souveraine en son espece. Car la dépendance d'une *société* à l'égard de l'autre, ne peut procéder que de deux principes, & d'une cause naturelle, ou d'une cause civile. Une dépendance fondée sur la loi de nature doit provenir de l'essence ou de la génération de la chose. Il ne sauroit y en avoir dans le cas dont il s'agit par essence; car cette espece de dépendance supposeroit nécessairement entre ces deux *sociétés* une union ou un mélange naturel qui n'a lieu qu'autant que deux *sociétés* sont liées par leur relation avec un objet commun. Or leur objet loin d'être commun est absolument différent l'un de l'autre, la derniere fin de l'une étant le soin de l'ame, & celle de l'autre le soin du corps & de ses intérêts; l'une ne pouvant agir que par des voies intérieures, & l'autre au contraire que par des voies extérieures. Pour qu'il y eût une dépendance entre ces *sociétés*, en vertu de leur génération, il faudroit que l'une dût son existence à l'autre, comme les corporations, les comumnautés & les tribunaux la doivent aux villes ou aux états qui les ont créés. Ces différentes *sociétés*, autant par la conformité de leurs fins & de leurs moyens, que par leurs chartres, ou leurs lettres de création ou d'érection, trahissent elles-mêmes & manifestent leur origine & leur dépendance. Mais la *société* religieuse n'ayant point un but ni des moyens conformes à ceux de l'état, donne par-là des preuves intérieures de son indépendance; & elle les confirme par des preuves extérieures, en faisant voir qu'elle n'est pas de la création de l'état, puisqu'elle existoit déjà avant la fondation des *sociétés* civiles. Par rapport à une dépendance fondée sur une cause civile, elle ne peut avoir lieu. Comme les *sociétés* religieuses & civiles différent entiérement & dans leurs buts, & dans leurs moyens, l'administration de l'une agit dans une sphere si éloignée de l'autre, qu'elles ne peuvent jamais se trouver opposées l'une à l'autre; ensorte que la necessité d'état qui exigeoit que les loix de la nation missent l'une dans la dépendance de l'autre, ne sauroit avoir lieu: si l'office du magistrat civil s'étendoit au soin des ames, l'église ne seroit alors entre ses mains qu'un instrument pour parvenir à cette fin. Hobbes & ses sectateurs ont fortement soutenu cette thèse. Si d'un autre côté l'office des *sociétés* religieuses s'étendoit aux soins du corps & de ses intérêts, l'état courroit grand risque de tomber dans la servitude de l'église. Car les *sociétés* religieuses ayant certainement le district le plus noble, qui est le soin des ames, ayant ou prétendant avoir une origine divine, tandis que la forme des états n'est que d'institution humaine; si elles ajoutoient à leurs droits légitimes le soin du corps & de ses intérêts, elles reclameroient alors, comme de droit, une supériorité sur l'état dans le cas de compétence; & l'on doit supposer qu'elles ne manqueroient pas de pouvoir pour maintenir leur droit: car c'est une conséquence nécessaire, que toute *société* dont le soin s'étend aux intérêts corporels, doit être revêtue d'un pouvoir coac-

tif. Ces maximes n'ont eu que trop de vogue pendant un temps. Les ultramontains, habiles dans le choix des circonſtances, ont tâché de ſe prévaloir des troubles intérieurs des états, pour les établir & élever la chaire apoſtolique au-deſſus du trône des potentats de la terre ; ils en ont exigé, & quelquefois reçu hommage, & ils ont tâché de le rendre univerſel. Mais ils ont trouvé une barrière inſurmontable dans la noble & digne réſiſtance de l'égliſe gallicane, également fidele à ſon Dieu & à ſon roi.

Nous poſons donc comme maxime fondamentale, & comme une conſéquence évidente de ce principe, que la *ſociété* religieuſe n'a aucun pouvoir coactif ſemblable à celui qui eſt entre les mains de la *ſociété* civile. Des objets qui different entierement de leur nature, ne peuvent s'acquérir par un ſeul & même moyen. Les mêmes relations produiſant les mêmes effets, des effets différens ne peuvent provenir des mêmes relations. Ainſi la force & la contrainte n'agiſſant que ſur l'extérieur, ne peuvent auſſi produire que des biens extérieurs, objets des inſtitutions civiles ; & ne ſauroient produire des biens intérieurs, objets des inſtitutions religieuſes. Tout le pouvoir coactif, qui eſt naturel à une *ſociété* religieuſe, ſe termine au droit d'excommunication, & ce droit eſt utile & néceſſaire, pour qu'il y ait un culte uniforme ; ce qui ne peut ſe faire qu'en chaſſant du corps tous ceux qui refuſent de ſe conformer au culte public : il eſt donc convenable & utile que la *ſociété* religieuſe jouiſſe de ce droit d'expulſion. Toutes ſortes de *ſociétés*, quels qu'en ſoient les moyens & la fin, doivent néceſſairement comme *ſociété* avoir ce droit, droit inſéparable de leur eſſence ; ſans cela elles ſe diſſoudroient d'elles-mêmes, & retomberoient dans le néant, préciſément de même que le corps naturel, ſi la nature, dont les *ſociétés* imitent la conduite en ce point, n'avoit pas la force d'évacuer les humeurs vicieuſes & malignes ; mais ce pouvoir utile & néceſſaire eſt tout celui, & le ſeul dont la *ſociété* religieuſe ait beſoin ; car par l'exercice de ce pouvoir, la conformité du culte eſt conſervée, ſon eſſence & ſa fin ſont aſſurées, & le bien-être de la *ſociété* n'exige rien au-delà. Un pouvoir plus-grand dans une *ſociété* religieuſe ſeroit déplacé & injuſte. (*Ancienne Encyclopédie*).

Je ne ſuis pas ſeul ſur la terre : je me trouve au milieu d'une infinité d'autres hommes ſemblables à moi en toute choſe, & c'eſt la naiſſance même qui m'aſſujettit à cet état ; c'eſt le fait de la Providence. Cela me porte naturellement à penſer, que l'intention de Dieu n'a pas été que chaque homme vécût ſeul & ſéparé des autres ; & qu'il a voulu au contraire qu'ils vécuſſent enſemble & unis en ſociété. Le créateur auroit pu ſans doute former tous les hommes à la fois ; mais ſéparés, en donnant à chacun d'eux des qualités propres & ſuffiſantes pour ce genre de vie ſolitaire. S'il n'a pas ſuivi cette route, c'eſt apparemment parce qu'il a voulu que les liens du ſang & de la naiſſance commençaſſent à former entre les hommes cette union plus étendue qu'il vouloit établir entr'eux.

Plus j'examine la choſe, & plus je m'affermis dans cette penſée. La plupart des facultés de l'homme, ſes inclinations naturelles, ſa foibleſſe & ſes beſoins, ſont autant de preuves certaines de cette intention du Créateur.

1°. *La ſociété eſt abſolument néceſſaire à l'homme.*

Telle eſt en effet la nature & la conſtitution de l'homme, que hors de la *ſociété*, il ne ſauroit ni conſerver ſa vie, ni développer & perfectionner ſes facultés & ſes talens, ni ſe procurer un vrai & ſolide bonheur. Que deviendroit, je vous prie, un enfant, ſi une main bienfaiſante & ſecourable ne pourvoyoit à ſes beſoins ? Il faut qu'il périſſe, ſi perſonne ne prend ſoin de lui : & cet état de foibleſſe & d'indigence demande même des ſecours long-tems continués. Suivez-le dans ſa jeuneſſe ; vous n'y trouverez que groſſiéreté, qu'ignorance, & qu'idées confuſes qu'il pourra à peine communiquer ; vous ne verrez en lui, s'il eſt abandonné à lui-même, qu'un animal ſauvage, & peut-être féroce ; ignorant toutes les commodités de la vie, plongé dans l'oiſiveté, en proie à l'ennui, & preſque hors d'état de pourvoir aux premiers beſoins de la nature. Parvient-on à la vieilleſſe ? c'eſt un retour d'infirmités qui nous rendent preſque auſſi dépendans des autres, que nous l'étions dans l'enfance. Cette dépendance ſe fait encore plus ſentir dans les accidens & dans les maladies. Que deviendroit l'homme alors, s'il ſe trouvoit dans la ſolitude ? Il n'y a que le ſecours de nos ſemblables qui puiſſe nous garantir de divers maux, ou y remédier, & nous rendre la vie douce & heureuſe, à quelque âge & dans quelque ſituation que nous ſoyons.

2° *L'homme eſt par ſa conſtitution très-propre à la ſociété.*

La *ſociété* étant ſi néceſſaire à l'homme, Dieu lui a auſſi donné une conſtitution, des facultés & des talens qui le rendent très-propre à cet état. Telle eſt, par exemple, la faculté de la parole, qui nous donne le moyen de nous communiquer nos penſées avec tant de facilité & de promptitude, & qui hors de la *ſociété* ne ſeroit d'aucun uſage. On peut dire la même choſe du penchant à l'imitation, & de ce merveilleux mécaniſme qui fait que les paſſions & toutes les impreſſions de l'ame ſe communiquent ſi aiſément d'un cerveau à l'autre. Il ſuffit qu'un homme

paroiſſe ému, pour nous émouvoir & nous attendrir comme lui. Si quelqu'un nous aborde avec la joie peinte ſur le viſage, il excite en nous un ſentiment de joie. Les larmes d'un inconnu nous touchent, avant même que nous en ſachions la cauſe; & les cris d'un homme qui ne tient à nous que par l'humanité, nous font courir à ſon ſecours, par un mouvement machinal qui précède toute délibération.

Ce n'eſt pas tout. Nous voyons que la nature a voulu partager & diſtribuer différemment les talens entre les hommes, en donnant aux uns une aptitude à bien faire certaines choſes, qui ſont comme impoſſibles à d'autres; tandis que ceux-ci à leur tour ont une induſtrie qu'elle a refuſée aux premiers. Ainſi, les beſoins naturels des hommes les font dépendre les uns des autres, la diverſité des talens, qui les rend propres à s'aider mutuellement, les lie & les unit. Ce ſont-là autant d'indices bien manifeſtes de la deſtination de l'homme pour la *ſociété*.

3°. *Nos inclinations naturelles nous portent à rechercher la ſociété.*

Mais ſi nous conſultons notre penchant, nous ſentirons auſſi que notre cœur ſe porte naturellement à ſouhaiter la compagnie de nos ſemblables, & à craindre une ſolitude entière comme un état d'abandon & d'ennui. Quoiqu'on ait vu de tems en tems quelques perſonnes ſe jetter dans une vie tout à-fait ſolitaire, on ne peut regarder cela comme l'effet de la ſuperſtition, ou de la mélancolie, ou d'un eſprit de ſingularité, fort éloigné de l'état naturel. Que ſi l'on recherche d'où nous vient cette inclination liante & ſociable, on trouvera qu'elle nous a été donnée très-à-propos par l'auteur de notre être; parce que c'eſt dans la *ſociété* que l'homme trouve le remède à la plupart de ſes beſoins, & l'occaſion d'exercer la plupart de ſes facultés. C'eſt-là ſurtout qu'il peut éprouver & manifeſter ces ſentimens auxquels la nature a attaché tant de douceur, la bienveillance, l'amitié, la compaſſion, la généroſité. Car tel eſt le charme de ces affections ſociales, que de-là naiſſent nos plaiſirs les plus purs. Rien en effet de ſi ſatisfaiſant ni de ſi flatteur que de penſer que l'on mérite l'eſtime & l'amitié d'autrui. La ſcience acquiert un nouveau prix quand elle peut ſe produire au-dehors; & jamais la joie n'eſt plus vive que lorſqu'on peut la faire éclater aux yeux des autres, ou la répandre dans le ſein d'un ami: elle redouble en ſe communiquant; parce qu'à notre propre ſatisfaction ſe joint l'agréable idée que nous en cauſons auſſi aux autres, & que par là nous les attachons davantage à nous. Le chagrin au contraire, diminue & s'adoucit en le partageant avec quelqu'un, comme un fardeau s'allége quand une perſonne officieuſe nous aide à le porter.

Ainſi tout nous invite à l'état de *ſociété*: le beſoin nous en fait une néceſſité, le penchant nous en fait un plaiſir, & les diſpoſitions que nous y apportons naturellement nous montrent que c'eſt en effet l'intention de notre créateur.

La ſociabilité: principe des loix naturelles qui ſe rapportent à autrui.

Mais la *ſociété* humaine ne pouvant ni ſubſiſter, ni produire les heureux effets pour leſquels Dieu l'a établie, à moins que les hommes n'aient les uns pour les autres des ſentimens d'affection & de bienveillance; il s'enſuit que Dieu notre créateur & notre père commun, veut que chacun ſoit animé de ces ſentimens, & faſſe tout ce qui eſt en ſon pouvoir pour maintenir cette *ſociété* dans un état avantageux & agréable, & pour en reſſerrer de plus en plus les nœuds par des ſervices & des bienfaits réciproques.

Voilà donc le vrai principe des devoirs que la loi naturelle nous preſcrit à l'égard des autres hommes. Les moraliſtes lui ont donné le nom de ſociabilité; par où ils entendent, *cette diſpoſition qui nous porte à la bienveillance envers nos ſemblables, à leur faire tout le bien qui peut dépendre de nous; à concilier notre bonheur avec celui des autres, & à ſubordonner toujours notre avantage particulier à l'avantage commun & général.*

Plus nous nous étudierons nous-mêmes, plus nous ſerons convaincus que cette ſociabliité eſt en effet conforme à la volonté de Dieu. Car outre la néceſſité de ce principe, nous le trouvons gravé dans notre cœur. Si d'un côté le Créateur y a mis l'amour de nous-mêmes, de l'autre la même main y a imprimé un ſentiment de bienveillance pour nos ſemblables. Ces deux penchans, quoique diſtincts l'un de l'autre, n'ont pourtant rien d'oppoſé; & Dieu qui les a mis en nous, les a deſtinés à agir de concert, pour s'entr'aider, & nullement pour ſe détruire. Auſſi les cœurs bien faits & généreux trouvent-ils la ſatisfaction la plus pure à faire du bien aux autres hommes, parce qu'ils ne font en cela que ſuivre une pente que la nature leur a donnée.

Loix naturelles qui découlent de la ſociabilité.

Du principe de la ſociabilité découlent comme de leur ſource, toutes les loix de la *ſociété*, & tous nos devoirs envers les autres hommes, tant généraux que particuliers.

1. *Le bien commun doit être la régle ſuprême.*

Cette union que Dieu a établie entre les hommes, exige d'eux que, dans tout ce qui a quelque rapport à la *ſociété*, le bien commun ſoit la règle ſuprême de leur conduite; & qu'atten-

tifs aux conſeils de la prudence, ils ne cherchent jamais leur avantage particulier au préjudice de l'avantage public : car voilà ce que demande leur état, & par conſéquent c'eſt la volonté de leur commun père.

2. *L'eſprit de ſociabilité doit être univerſel.*

La ſociété humaine embraſſe tous les hommes avec leſquels on peut avoir quelque commerce, puiſqu'elle eſt fondée ſur les relations qu'ils ont tous enſemble, en conſéquence de leur nature & de leur état.

3. *Obſerver l'égalité naturelle.*

La raiſon nous dit enſuite que des créatures du même rang, de la même eſpèce, nées avec les mêmes facultés, pour vivre enſemble & pour participer aux mêmes avantages, ont en général un droit égal & commun. Nous ſommes donc obligés de nous regarder comme naturellement égaux, & de nous traiter comme tels ; & ce ſeroit démentir la nature, que de ne pas reconnoître ce principe d'équité (que les juriſconſultes nomment *Æquabilitas juris*) comme un des premiers fondemens de la *ſociété*. C'eſt là-deſſus qu'eſt fondée la loi du réciproque ; de même que cette règle ſi ſimple, mais d'un uſage univerſel : Que nous devons être à l'égard des autres hommes dans les mêmes diſpoſitions où nous deſirons qu'ils ſoient à notre égard, & nous conduire toujours avec eux de la même manière que nous voulons qu'ils ſe conduiſent avec nous, dans des circonſtances pareilles.

4. *Conſerver la bienveillance, même envers nos ennemis. La défenſe eſt permiſe, mais non la vengeance.*

La ſociabilité étant d'une obligation réciproque entre les hommes, ceux qui par leur malice ou leur injuſtice rompent le lien de la *ſociété*, ne ſauroient ſe plaindre raiſonnablement, ſi ceux qu'ils offenſent ne les traitent plus comme amis, ou même s'ils en viennent contr'eux à des voies de fait.

Mais ſi l'on eſt en droit de ſuſpendre à l'égard d'un ennemi les actes de bienveillance, il n'eſt jamais permis d'en étouffer le principe. Comme il n'y a que la néceſſité qui nous autoriſe à recourir à la force contre un injuſte agreſſeur, c'eſt auſſi cette même néceſſité qui doit être la règle & la meſure du mal que nous pouvons lui faire ; & nous devons toujours être diſpoſés à rentrer en amitié avec lui, dès qu'il nous aura rendu juſtice, & que nous n'aurons plus rien à craindre de ſa part.

Il faut donc bien diſtinguer la juſte défenſe de ſoi-même, de la vengeance. La première ne fait que ſuſpendre par néceſſité & pour un tems, l'exercice de la bienveillance, & n'a rien d'oppoſé à la ſociabilité. Mais l'autre étouffant le principe même de la bienveillance, met à ſa place un ſentiment de haine & d'animoſité, vicieux en lui-même, contraire au bien public, & que la loi naturelle condamne formellement.

Conſéquences particulières

Ces règles générales ſont fertiles en conſéquences.

Il ne faut faire aucun tort à autrui, ni en paroles, ni en actions, & l'on doit réparer tout dommage : car la *ſociété* ne ſauroit ſubſiſter, ſi l'on ſe permet des injuſtices.

Il faut être ſincère dans ſes diſcours, & tenir ſes engagemens : car quelle confiance les hommes pourroient-ils prendre les uns aux autres, & quelle ſûreté y auroit-il dans le commerce, s'il étoit permis de tromper & de violer la foi donnée ?

Il faut rendre à chacun non-ſeulement le bien qui lui appartient, mais encore le degré d'eſtime & d'honneur qui lui eſt dû, ſelon ſon état & ſon rang : parce que la ſubordination eſt le lien de la *ſociété*, & que ſans cela il n'y auroit aucun ordre dans les familles, ni dans le gouvernement civil.

Mais ſi le bien public demande que les inférieurs obéiſſent, le même bien public veut que les ſupérieurs conſervent les droits de ceux qui leur ſont ſoumis, & qu'ils ne les gouvernent que pour les rendre plus heureux.

Il y a plus. Les hommes ſe prennent par le cœur & par les bienfaits ; & rien n'eſt plus convenable à l'humanité, ni plus utile à la *ſociété*, que la compaſſion, la douceur, la bénéficence, la généroſité. Ce qui fait dire à Cicéron, que » comme il n'y a rien de plus vrai que ce beau » mot de Platon : que nous ne ſommes pas nés » ſeulement pour nous-mêmes, mais auſſi pour » notre patrie & pour nos amis ; & que comme » diſent les Stoïciens : Si les productions de la » terre ſont pour les hommes, les hommes eux-» mêmes ſont nés les uns pour les autres, c'eſt-» à-dire, pour s'entr'aider, & ſe faire du bien » mutuellement ; nous devons tous entrer dans » les deſſeins de la nature & ſuivre notre deſti-» nation, en contribuant chacun du ſien pour » l'utilité commune, par un commerce réciproque » & perpétuel de ſervices & de bons offices, » n'étant pas moins empreſſés à donner qu'à » recevoir, & employant, non-ſeulement nos ſoins » & notre induſtrie, mais nos biens mêmes, à » ſerrer de plus en plus les nœuds de la *ſociété* » humaine ».

Puis donc que tous les sentimens & tous les actes de justice & de bonté, sont les seuls & vrais liens qui attachent les hommes les uns aux autres, & qui peuvent rendre la *société* stable, tranquille & florissante; il faut regarder ces vertus comme autant de devoirs que Dieu nous impose; par la raison que tout ce qui est nécessaire à son but, est par cela-même conforme à sa volonté.

Ces trois principes ont tous les caractères requis.

Il y a donc trois principes généraux des loix naturelles, relativement aux trois états de l'homme que nous avons indiqués; 1°. la religion, 2°. l'amour de soi-même, & 3°. la sociabilité, ou la bienveillance envers les autres hommes.

Ces principes ont tous les caractères que nous demandions ci-dessus. Ils sont *vrais*; puisqu'ils sont pris dans la nature de l'homme, dans sa constitution & dans l'état où Dieu l'a mis. Ils sont *simples* & à la portée de tous le monde; ce qui est un point important, parce qu'en matière de devoirs, il ne faut que des principes que chacun puisse saisir aisément, & qu'il y a toujours du danger dans la subtilité d'esprit qui fait chercher des routes singulières & nouvelles. Enfin, ces mêmes principes sont *suffisans* & très-*féconds*, puisqu'ils embrassent tous les objets de nos devoirs, & nous font connoître la volonté de Dieu dans toutes les relations de l'homme. (*Principes du droit naturel*).

SOLITAIRE, s. m. Celui qui vit seul, séparé du commerce & de la société des autres hommes, qu'il croit dangereuse.

Je suis bien éloigné de vouloir jetter le moindre ridicule sur les religieux, les *solitaires*, les chartreux; je sais trop que la vie retirée est plus innocente que celle du grand monde: mais outre que dans les premiers siecles de l'Eglise la persécution faisoit plus de fugitifs que de vrais *solitaires*, il me semble que dans nos siecles tranquilles une vertu vraiment robuste est celle qui marche d'un pas ferme à-travers les obstacles, & non pas celle qui se sauve en fuyant. De quel mérite est cette sagesse d'une complexion foible qui ne peut soutenir le grand air, ni vivre parmi les hommes sans contracter la contagion de leurs vices, & qui craint de quitter une solitude oisive pour échapper à la corruption? L'honneur & la probité sont-ils d'une étoffe si legere qu'on ne puisse y toucher sans l'entamer? Que feroit un lapidaire s'il ne pouvoit enlever une tache d'une émeraude, sans retrancher la plus grande partie de sa grosseur & de son prix? il y laisseroit la tache. Ainsi faut-il, en veillant à la pureté de l'ame, ne point altérer ou diminuer sa véritable grandeur, qui se montre dans les travers & l'agitation du commerce du monde. Un *solitaire* est à l'égard du reste des hommes comme un être inanimé; ses prieres & sa vie contemplative, que personne ne voit, ne sont d'aucune influence pour la société, qui a plus besoin d'exemples de vertu sous ses yeux que dans les forêts. (*D. J.*)

SOLITUDE, s. f. Lieu desert & inhabité. La religion chrétienne n'ordonne pas de se retirer absolument de la société pour servir Dieu dans l'horreur d'une *solitude*, parce que le chrétien peut se faire une *solitude* intérieure au milieu de la multitude, & parce que Jesus Christ a dit: que votre lumiere luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, & qu'ils glorifient votre pere qui est aux cieux. L'âpreté des regles s'applanit par l'accoutumance, & l'imagination de ceux qui croient par dévotion devoir s'y soumettre, est plus atrabilaire, plus maladive, qu'elle n'est raisonnable & éclairée. C'est une folie de vouloir tirer gloire de sa cachette. Mais il est à propos de se livrer quelquefois à la *solitude*, & cette retraite a de grands avantages; elle calme l'esprit, elle assure l'innocence, elle appaise les passions tumultueuses que le désordre du monde a fait naître: c'est l'infirmerie des ames, disoit un homme d'esprit. (*D. J.*)

Laissons à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active; & quant à ce beau mot dequoi se couvre l'ambition & l'avarice, que nous ne sommes pas nés pour notre particulier, ains pour le public; rapportons nous-en hardiment à ceux qui sont en la danse, & qu'ils se battent la conscience: si au contraire, les états, les charges, & cette tracasserie du monde ne se recherchent plutôt pour tirer du public son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en notre siècle, montrent bien que la fin n'en vaut guères. Répondons à l'ambition, que c'est elle-même qui nous donne le goût de la solitude. Car que fuit-elle tant que la société? que cherche-t-elle tant que ses coudées franches? Il y a dequoi bien & mal faire par tout: toutefois si le mot de Bias est vrai, que la pire part c'est la plus grande, ou ce que dit l'ecclésiastique, que de mille il n'en est pas un bon:

Rari quippe boni, numero vix sunt totidem, quot
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili:

La contagion est très-dangereuse en la presse. Il faut ou imiter les vicieux, ou les haïr. Tous les deux sont dangereux, & de leur ressembler, parce qu'ils sont beaucoup, & d'en haïr beaucoup, parce qu'ils nous sont dissemblables. Et les marchands qui vont en mer ont raison de regarder, que ceux qui se mettent en même vaisseau, ne soient dissolus, blasphémateurs, méchans; estimans telle société infortunée. Par quoi Bias plaisamment, à ceux qui passoient avec lui le danger d'une grande tour-

mente, & appelloient le ſecours des dieux : taiſez-vous, dit-il, qu'ils ne ſentent point que vous ſoyez ici avec moi. Et d'un plus preſſant exemple, Albuquerque, viceroi en l'Inde pour Emanuel roi de Portugal, en un extrême peril de fortune de mer, print ſur ſes épaules un jeune garçon, pour cette ſeule fin, qu'en la ſociété de leur péril, ſon innocence lui ſervit de garant & de recommandation envers la faveur divine, pour le mettre à bord. Ce n'eſt pas que le ſage ne puiſſe partout vivre content, voire & ſeul, en la foule d'un palais ; mais s'il eſt à choiſir, il en fuira, dit l'Eſcole, même la vue ; il portera s'il eſt beſoin cela, mais s'il eſt en lui il élira ceci. Il ne lui ſemble point ſuffiſamment s'être défait des vices, s'il faut encore qu'il conteſte avec ceux d'autrui. Charondas châtioit pour mauvais ceux qui étoient convaincus d'hanter mauvaiſe compagnie. Il n'eſt rien ſi diſſociable & ſociable que l'homme ; l'un par ſon vice, l'autre par ſa nature ; & Antiſthènes ne me ſemble avoir ſatisfait à celui qui lui reprochoit ſa converſation avec les méchans, en diſant que les médecins vivent bien avec les malades : car s'ils ſervent à la ſanté des malades, ils détériorent la leur, par la contagion, la vue continuelle & pratique des maladies. Or la fin, ce crois-je, en eſt toute une, d'en vivre plus à loiſir & à ſon aiſe ; mais on n'en cherche pas toujours bien le chemin ; ſouvent on penſe avoir quitté les affaires, on ne les a que changés. Il n'y a guère moins de tourment au gouvernement d'une famille que d'un état entier ; où que l'ame ſoit empêchée, elle y eſt toute : & pour être les occupations domeſtiques moins importantes, elles n'en ſont pas moins importunes. Davantage, pour nous être défaits de la cour & du marché, nous ne ſommes pas défaits des principaux tourmens de notre vie.

——— ratio & prudentia curas,
Non locus effuſi latè maris arbiter aufert,

L'ambition, l'avarice, l'irréſolution, la peur & les concupiſcences ne nous abandonnent point pour changer de contrée :

Et poſt equitem ſedet atra cura.

Elles nous ſuivent ſouvent juſques dans les cloîtres & dans les écoles de philoſophie. Ni les déſerts, ni les rochers creuſés, ni la haire, ni les jeûnes ne nous en démêlent :

——— hæret lateri lethalis arundo.

On diſoit à Socrate que quelqu'un ne s'étoit aucunement amendé en ſon voyage : je le crois bien, dit-il, il s'étoit emporté avec ſoi :

——— Quid terras alio calentes
Sole mutamus? patriæ quis exul,
Se quoque fugit?

Si on ne décharge premièrement ſoi & ſon ame du faix qui la preſſe, le remuement la fera fouler davantage ; comme en un navire les charges empêchent moins quand elles ſont raſſiſes : vous faites plus de mal que de bien au malade de lui faire changer de place. Vous enfachez le mal en le remuant, comme les pals s'enfoncent plus avant & s'affermiſſent en les branlant & ſecouant. Parquoi ce n'eſt pas aſſez de s'être écarté du peuple, ce n'eſt pas aſſez de changer de place, il ſe faut écarter des conditions populaires qui ſont en nous ; il ſe faut ſéqueſtrer & r'avoir de ſoi.

——— rupi jam vincula, dicas,
Nam luctata canis nodum arripit, attamen illæ
Cùm fugit, à collo trahitur pars longa catenæ.

Nous emportons nos fers quant & nous : ce n'eſt pas une entière liberté, nous tournons encore la vue vers ce que nous avons laiſſé, nous en avons la fantaiſie pleine.

Niſi purgatum eſt pectus, quæ prælia nobis
Atque pericula tunc ingratis inſinuandum?
Quantæ conſcindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ, quantique perinde timores?
Quidve ſuperbia, ſpurcitia, ac petulantia, quantas
Efficiunt clades, quid luxus deſidieſque?

Notre mal nous tient en l'ame, or elle ne ſe peut échapper à elle-même :

In culpa eſt animus, qui ſe non effugit unquam.

Ainſi il la faut ramener & retirer en ſoi, c'eſt la vraie ſolitude, & qui ſe peut jouir au milieu des villes & des cours des rois, mais elle ſe jouit plus commodément à part. Or puiſque nous entreprenons de vivre ſeuls, & de nous paſſer de compagnie, faiſons que notre contentement dépende de nous : déprenons-nous de toutes les liaiſons qui nous attachent à autrui : gaignons ſur nous de pouvoir à bon eſcient vivre ſeuls, & y vivre à notre aiſe. Stilpon étant échappé de l'embrâſement de ſa ville, où il avoit perdu, femme, enfans & chevance, Démétrius Poliorcette le voyant en une ſi grande ruine de ſa patrie, le viſage non effrayé, lui demanda s'il n'avoit pas eu du dommage ; il répondit que non, & qu'il n'y avoit Dieu merci rien perdu du ſien. C'eſt ce que le philoſophe Antiſthènes diſoit plaiſamment, que l'homme ſe devoit pourvoir de munitions qui flottaſſent ſur l'eau, & puſſent à nage échapper avec lui du naufrage. Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu s'il a ſoi-même. Quand la ville de Nole fut ruinée par les barbares, Paulinus qui en étoit évêque, y ayant tout perdu & reſtant leur priſonnier, prioit ainſi Dieu : ſeigneur garde-moi de ſentir cette perte, car tu ſais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui eſt à moi. Les richeſſes qui le faiſoient riche, & les biens qui

le faiſoient bon, étoient encore en leur entier. Voila que c'eſt de bien choiſir les tréſors qui ſe puiſſent affranchir de l'injure, & de les cacher en lieu où perſonne n'aille, & lequel ne puiſſe être trahi que par nous-mêmes. Il faut avoir femme, enfans, biens & ſur-tout de la ſanté, qui peut; mais non pas s'y attacher de manière que notre heure en dépende. Il ſe faut réſerver une arrière-boutique, toute nôtre, toute franche, en laquelle nous établiſſions notre vraie liberté, & principale retraite & *ſolitude*. En cette-ci faut-il prendre notre ordinaire entretien de nous à nous mêmes, & ſi privé, que nulle accointance ou communication de choſe étrangère n'y trouve place, y diſcourir & y rire comme ſans femme, ſans enfans & ſans biens, ſans train & ſans valets; afin que quand l'occaſion adviendra de leur perte, il ne nous ſoit pas nouveau de nous en paſſer. Nous avons une ame contournable en ſoi-même, elle ſe peut faire compagnie, elle a de quoi aſſaillir & de quoi défendre, de quoi recevoir & de quoi donner : ne craignons pas en cette ſolitude nous croupir d'oiſiveté ennuyeuſe :

In ſolis ſis tibi turba locis.

La vertu ſe contente de ſoi; ſans diſcipline, ſans paroles, ſans effets. En nos actions accoutumées, de mille il n'en eſt pas une qui nous regarde. Celui que tu vois grimpant contremont les ruines de ce mur, furieux & hors de ſoi, en butte de tant d'arquebuſades, & cet autre tout cicatriſé, tranſi & pâle de faim, délibérer de crever plutôt que de lui ouvrir la porte; penſes-tu qu'ils y ſoient pour eux? pour tel à l'advanture qu'ils ne virent onques, & qui ne ſe donne aucune peine de leur fait, plongé cependant en l'oiſiveté & aux délices. Cetui-ci tout pituiteux, chaſſieux & craſſeux que tu vois ſortir après minuit d'une étude, penſes-tu qu'il cherche parmi les livres, comme il ſe rendra plus homme de bien, plus content & plus ſage? nulles nouvelles: il y mourra, ou il apprendra à la poſtérité la meſure des vers de Plaute, & la vraie orthographe d'un mot latin. Qui ne contrechange volontiers la ſanté, le repos & la vie, à la réputation & à la gloire, la plus inutile, vaine & fauſſe monnoie qui ſoit en notre uſage. Notre mort ne nous faiſoit pas aſſez de peur, chargeons nous encore de celle de nos femmes, de nos enfans & de nos gens. Nos affaires ne nous donnoient pas aſſez de peine, prenons encore à nous tourmenter & rompre la tête de celles de nos voiſins & amis.

Vah quemquamne hominem in animum inſtituere, aut
Parare, quod ſit charius, quàm ipſe eſt ſibi?

La ſolitude me ſemble avoir plus d'apparence & de raiſon à ceux qui ont donné au monde leur âge plus actif & fleuriſſant, à l'exemple de Thalès. C'eſt aſſez vécu pour autrui, vivons pour nous au moins ce bout de vie; ramenons à nous & à notre aiſe, nos penſées & nos intentions. Ce n'eſt pas une légère partie que de faire ſûrement ſa retraite, elle nous empêche aſſez ſans y mêler d'autres entreprinſes. Puiſque dieu nous donne loiſir de diſpoſer de notre délogement, préparons-nous y, plions bagage, prenons de bonne heure congé de la compagnie, dépêtrons-nous de ces violentes prinſes qui nous engagent ailleurs, & nous éloignent de nous. Il faut dénouer ces obligations ſi fortes, & meshui aimer ceci & cela, mais n'épouſer rien que ſoi; c'eſt-à-dire, le reſte ſoit à nous; mais non pas joint & colé en façon qu'on ne le puiſſe déprendre ſans nous écorcher, & arracher enſemble quelque pièce du nôtre. La plus grande choſe du monde c'eſt de ſavoir être à ſoi. Il eſt temps de nous dénouer de la ſociété, puiſque nous n'y pouvons rien rapporter; & qui ne peut prêter, qu'il ſe défende d'emprunter. Nos forces nous faillent, retirons les, & reſſerrons en nous. Qui peut renverſer & confondre en ſoi les offices de tant d'amitiés & de la compagnie, qu'il le faſſe. En cette chûte, qui le rend inutile, poiſant & importun aux autres, qu'il ſe garde d'être importun à ſoi-même, & poiſant & inutile. Qu'il ſe flatte & careſſe, & ſur tout ſe régente, reſpectant & craignant ſa raiſon & ſa conſcience, ſi bien qu'il ne puiſſe ſans honte broncher en leur préſence. *Rarum eſt enim, ut ſatis ſi quiſque vereatur.* Socrate dit que les jeunes ſe doivent faire inſtruire, les hommes s'exercer à bien faire? les vieux ſe retirer de toute occupation civile & militaire, vivans à leur diſcrétion, ſans obligation à certain office. Il y a des complexions plus propres à ces préceptes de la retraite les unes que les autres. Ceux qui ont l'appréhenſion molle & lâche, & une affection & volonté délicate, & qui ne s'aſſervit & ne s'emploie pas aiſément, deſquels je ſuis, & par naturelle condition & par diſcours; ils ſe plieront mieux à ce conſeil que les ames actives & occupées qui embraſſent tout, & s'engagent par-tout, qui ſe paſſionnent de toutes choſes, qui s'offrent, qui ſe préſentent; & qui ſe donnent à toutes occaſions. Il ſe faut ſervir de ces commodités accidentelles & hors de nous, en tant qu'elles nous ſont plaiſantes, mais ſans en faire notre principal fondement : ce ne l'eſt pas, ni la raiſon ni la nature ne le veulent : pourquoi contre ſes loix aſſervirons-nous notre contentement à la puiſſance d'autrui? D'anticiper auſſi les accidens de fortune, ſe priver des commodités qui nous ſont en main, comme pluſieurs ont fait par dévotion, & quelques philoſophes par diſcours, ſe ſervir ſoi-même, coucher ſur la dure, ſe crever les yeux, jeter ſes richeſſes en mi la rivière, rechercher la douleur; ceux-là, pour, par le tourment de cette vie, en acquérir la béatitude d'une autre; ceux-ci, pour s'étant logés en la plus baſſe marche, ſe mettre en ſûreté de nouvelle chûte, c'eſt l'action d'une vertu exceſſive. Les natures plus roides & plus fortes facent leur cachette même, glorieuſe & exemplaire.

tuta & parvula laudo ;
Cùm res deficiunt, satis inter vilia fortis :
Verùm ubi quid melius contingit & uncius, idem
Hos sapere, & solos ajo benè vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.

Il y a pour moi assez à faire sans aller si avant. Il me suffit sous la faveur de la fortune, de me préparer à sa défaveur ; & me représenter étant à mon aise, le mal à venir, autant que l'imagination y peut atteindre ; tout ainsi que nous nous accoutumons aux joutes & tournois, & contrefaisons la guerre en pleine paix. Je n'estime point Arcesilaüs le philosophe moins réformé, pour savoir qu'il usoit d'ustensiles d'or & d'argent, selon que la condition de sa fortune le lui permettoit : & l'estime mieux, de ce qu'il en usoit modérément & libéralement, que s'il s'en fût démis. Je vois jusques à quels limites va la nécessité naturelle ; & considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enjoué & plus sain que moi, je me plante à sa place : j'essaye de chausser mon ame à son biais. Et courant ainsi par les autres exemples, quoi que je pense la mort, la pauvreté, le mépris, & la maladie à mes talons ; je me résous aisément de n'entrer en effroi, de ce qu'un moindre que moi prend avec telle patience : Et ne veux croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effets de l'accoutumance. Et connoissant combien ces commodités accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas en pleine jouissance, de supplier Dieu pour ma souveraine requête, qu'il me rende content de moi-même, & des biens qui naissent de moi. Je vois des jeunes hommes gaillards, qui portent nonobstant dans leurs coffres, une masse de pillules, pour s'en servir quand le rhume les pressera : lequel ils craignent d'autant moins, qu'ils en pensent avoir le remède en main. Ainsi faut-il faire : Et encore si on se sent sujet à quelque maladie plus forte, se garnir de ces médicamens qui assoupissent & endorment la partie. L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit être une occupation non pénible ni ennuyeuse ; autrement pour néant ferions-nous état d'y être venus chercher le séjour. Cela dépend du goût particulier d'un chacun : Le mien ne s'accommode aucunement au ménage. Ceux qui l'aiment, ils s'y doivent adonner avec modération.

Conentur sibi res, non se submittere rebus.

C'est autrement un office servile que la ménagerie, comme le nomme Salluste : Elle a des parties plus excusables, comme le soin des jardinages, que Xénophon attribue à Cyrus : Et se peut trouver un moyen entre ce bas & vil soin, tendu & plein de sollicitude, qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout ; & cette profonde & extrême nonchalance, laissant tout aller à l'abandon, qu'on voit en d'autres :

Democriti pecus edit agellos ;
Cultaque, dum peregrès est animu sine corpore velox.

Mais oyons le conseil que donne le jeune Pline à Cornelieus Rufus son ami, sur ce propos de la solitude : Je te conseille en cette pleine & grasse retraite où tu es, de quitter à tes gens ce bas & abject soin du ménage, & t'adonner à l'étude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. Il entend la réputation d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dit vouloir employer sa solitude & séjour des affaires publiques, à s'en acquérir par ses écrits une vie immortelle.

usque adcòne
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?

Il semble que ce soit raison, puis qu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de lui. Ceux-ci ne le font qu'à demi. Ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus : mais le fruit de leur dessein, ils prétendent le tirer encore hors du monde, absens, par une ridicule contradiction. L'imagination de ceux qui par dévotion, cherchent la solitude, remplissant leur courage, de la certitude des promesses divines en l'autre vie, est bien plus seinement assortie. Ils se proposent Dieu, objet infini en bonté & en puissance. L'ame a de quoi y rassasier ses desirs en toute liberté. Les afflictions, les douleurs, leur viennent à profit, employées à l'aquêt d'une santé & jouissance éternelle. La mort, à souhait : passage à un si parfait état. L'âpreté de leurs règles est incontinent applanie par l'accoutumance : & les appetits charnels, rebutés & endormis par leurs refus : car rien ne les entretient que l'usage & l'exercice. Cette seule fin, d'une autre vie heureusement immortelle, mérite loyalement, que nous abandonnions les commodités & douceurs de cette vie nôtre. Et qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette vive foi & espérance, réellement & constamment, & se bâtit en la solitude, une vie voluptueuse & délicieuse, au delà de toute autre vie. Ni la fin donc ni le moyen de ce conseil ne me contente : nous retombons toujours de fièvre en chaud mal. Cette occupation des livres, est aussi pénible que toute autre : & autant ennemie de la santé, qui doit être principalement considérée. Et ne se faut point laisser endormir au plaisir qu'on y prend : c'est ce même plaisir qui perd le ménager, l'avaricieux, le voluptueux, & l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appétits, & à discerner les vrais plaisirs & entiers, des plaisirs mêlés & bigarrés de plus de peine. Car la plupart des plaisirs, disent-ils, nous chatouillent & embrassent pour nous étrangler, comme faisoient les larrons que les Egyptiens appelloient Philistas : & si la douleur de tête nous

venoit

venoit avant l'ivreſſe, nous nous garderions de trop boire, mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, & nous cache ſa ſuite : Les livres ſont plaiſans : mais ſi de leur fréquentation nous en perdons enfin la gaieté & la ſanté, nos meilleurs pièces, quittons-les : Je ſuis de ceux qui penſent leur fruit ne pouvoir contrepeſer cette perte. Comme les hommes qui ſe ſentent de long-tems affoiblis par quelque indiſpoſition, ſe rangent enfin à la merci de la médecine : & ſe font deſſeigner par art certaines règles de vivre, pour ne les plus outrepaſſer : auſſi celui qui ſe retire ennuyé & dégoûté de la vie commune, doit former cette-ci aux règles de la raiſon, l'ordonner & ranger par préméditation & diſcours. Il doit avoir pris congé de toute eſpèce de travail, quelque viſage qu'il porte, & fuir en général les paſſions, qui empêchent la tranquillité du corps & de l'ame, & choiſir la route qui eſt le plus ſelon ſon humeur :

Unuſquiſque ſua noverit ire via.

Au ménage, à l'étude, à la chaſſe, & tout autre exercice, il faut donner juſques aux dernieres limites du plaiſir, & garder de s'engager plus avant, où la peine commence à ſe mêler parmi. Il faut réſerver d'embeſoignement & d'occupation, autant ſeulement qu'il en eſt beſoin, pour nous tenir en haleine, & pour nous garantir des incommodités que tire après ſoi l'autre extrémité d'une lâche oiſiveté & aſſoupie. Il y a des ſciences ſtériles & épineuſes, & la plupart forgées pour la preſſe, il les faut laiſſer à ceux qui ſont au ſervice du monde. Je n'aime pour moi, que des livres ou plaiſans & faciles, qui me chatouillent, ou ceux qui me conſolent, & conſeillent à régler ma vie & ma mort.

——— *tacitum ſylvas inter reptare ſalubres,*
Curantem quidquid dignum ſapiente bonoque eſt.

Les gens plus ſages peuvent ſe forger un repos tout ſpirituel, ayant l'ame forte & vigoureuſe : Moi qui l'ai commune, il faut que j'aide à me ſoutenir par les commodités corporelles : Et l'âge m'ayant tantôt dérobé celles qui étoient plus à ma fantaiſie, j'inſtruis & aiguiſe mon appétit à celles qui reſtent plus ſortables à cette autre ſaiſon. Il faut retenir avec nos dents & nos griffes, l'uſage des plaiſirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings, les uns après les autres.

——— *carpamus dulcia : noſtrum eſt*
Quod vivis ; cinis & manes & fabula fies.

Or quant à la fin que Pline & Cicero nous propoſent de la gloire ; c'eſt bien loin de mon compte : La plus contraire humeur à la retraite, c'eſt l'ambition. La gloire & le repos ſont choſes qui ne peuvent loger au même gîte : à ce que je vois, ceux-ci n'ont que les bras & les jambes hors de la preſſe, leur ame, leur intention y demeurent engagées plus que jamais.

Tun' vetule auriculus alienis colligis eſcas?

Ils ſe ſont ſeulement reculés pour mieux ſauter, & pour d'un plus fort mouvement faire une plus vive fauſſée dans la troupe. Vous plaît-il voir comme ils tirent court d'un grain ! Mettons au contre-poids, l'avis de deux philoſophes, & de deux ſectes très-différentes, écrivans l'un à Idomeneus, l'autre à Lucilius, leurs amis, pour du maniement des affaires & des grandeurs, les retirer à la ſolitude. Vous avez (diſent-ils) vécu nageant & flottant juſques à préſent, venez vous en mourir au port : Vous avez donné le reſte de votre vie à la lumière, donnez ceci à l'ombre : Il eſt impoſſible de quitter les occupations, ſi vous n'en quittez le fruit ; à cette cauſe défaites-vous de tout ſoin de nom & de gloire. Il eſt danger que la lueur de vos actions paſſées ne vous éclaire que trop, & vous ſuive juſques dans votre tanière : Quittez avec les autres voluptés, celle qui vient de l'approbation d'autrui : Et quant à votre ſcience & ſuffiſance, ne vous chaille, elle ne perdra pas ſon effet, ſi vous en valez mieux vous-mêmes. Souvenez-vous de celui, à qui comme on demanda, à quoi faire il ſe peinoit ſi fort en un art qui ne pouvoit venir à la connoiſſance de guere de gens : J'en ai aſſez de peu, répondit-il, j'en ai aſſez de pas un. Il diſoit vrai : vous & un compagnon êres aſſez ſuffiſant théâtre l'un à l'autre, ou vous à vous-mêmes. Que le peuple vous ſoit un, & un vous ſoit tout le peuple : C'eſt une lâche ambition de vouloir tirer gloire de ſon oiſiveté, & de ſa cachette : Il faut faire comme les animaux qui effacent la trace à la porte de leur tanière. Ce n'eſt plus ce qu'il vous faut chercher, que le monde parle de vous ; mais comme il faut que vous parliez à vous-mêmes. Retirez-vous en vous, mais préparez-vous premiérement de vous recevoir : ce ſeroit folie de vous fier à vous-mêmes, ſi vous ne vous ſavez gouverner. Il y a moyen de faillir en la ſolitude, comme en la compagnie : juſques à ce que vous vous ſoyez rendu tel, devant qui vous n'oſiez clocher, & juſques à ce que vous ayez honte & reſpect de vous-mêmes, *obverſentur ſpecies honeſtæ animo* : repréſentez-vous toujours en l'imagination Caton, Phocion, & Ariſtides, en la préſence deſquels les fous mêmes cacheroient leurs fautes, & établiſſez-les contrôleurs de toutes vos intentions : Si elles ſe détraquent, leur révérence vous remettra en train : ils vous contiendront en cette voie, de vous contenter de vous-mêmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arrêter & fermir votre ame en certaines & limitées cogitations, où elle ſe puiſſe plaire : & ayant compris & entendu les vrais biens, deſquels on jouit à meſure qu'on les entend, s'en contenter ſans deſir de prolongement de vie ni

de nom. Voilà le conseil de la vraie & naïve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice & parlière, comme est celle des deux premiers. (*Essais de Montaigne*)

SOLLICITATION, s. f. Terme relatif à tous les moyens qu'on emploie pour obtenir un avantage qu'il dépend d'un autre de nous accorder ou de nous refuser.

Les *sollicitations* dans une affaire injuste, sont une injure à celui à qui elles sont adressées : on le prend, ou pour un sot, ou pour un fripon.

SOLLICITATION, s. f. (*Philosophie morale.*) On appelle ainsi les démarches que font les plaideurs, ou par eux-mêmes, ou par leurs amis, auprès des juges, pour se les rendre favorables.

Quelqu'un prioit Agésilas d'écrire à ses amis en Asie de lui faire bon droit : *Mes amis*, dit-il, *font ce qui est de droit sans que je leur écrive.*

Ou le juge qui se fait solliciter, veut laisser croire qu'il dépend de lui de faire pencher la balance, quoiqu'il soit bien persuadé qu'il est esclave de la loi, & qu'il soit même bien résolu à ne s'en écarter jamais; alors sa vanité en impose & le calomnie : plus juste qu'il ne veut le paroître, il aime mieux être craint qu'estimé ; il consent même qu'on le méprise, pourvu qu'on le ménage & qu'on le considère ; & l'insulte réelle des *sollicitations* le flatte par l'apparence des respects qu'on lui rend : ou se croyant libre de prononcer comme il lui plaira, il se met lui-même à la place des loix, prêt à céder à la séduction des prieres & des hommages, à l'impulsion du crédit ou des affections personnelles ; alors il est réellement inique & livré à la corruption.

Dans l'hypothèse même la plus favorable, la *sollicitation* est offensante pour le juge sollicité. Que demander à un homme integre, incorruptible, appliqué à s'instruire, & tel qu'on doit le supposer, à moins de lui faire un outrage ? Son attention ; c'est la moins malhonnête des formules que l'on emploie, & celle-là même est une injure. Demander à un homme qui va décider de la fortune, de l'état, de la vie des citoyens, lui demander d'être attentif ! il faut être bien desireux d'un crédit usurpé & d'une considération fausse, pour s'exposer en face à de pareils affronts ; & tel est cependant l'empire de la coûtume & de l'habitude, que cet usage honteux est devenu honnête & paroît innocent. Rendons justice toutefois aux magistrats qui se respectent, & qui savent quelle est réellement la dignité de leur état. Accessibles pour leurs clients quand leur instruction l'exige ; accessibles aux avocats interpretes de leurs clients, ils se dérobent, autant que les égards & les bienséances le permettent, à tout ce que la faveur, le crédit, l'amitié, & des séductions encore plus indécentes peuvent entreprendre sur eux ; où si la poursuite obstinée des recommandations, à la fin force leur répugnance, un froid accueil, un silence austère, & l'assurance laconique d'être attentifs & d'être justes, est tout ce qu'en obtient celui qui les a fait rougir. (*M. Marmontel*)

SORDIDITÉ, s. f. Substantif énergique dont notre langue devroit s'enrichir, & qui exprimeroit très-bien une avarice basse & honteuse : « sois économe, mais ne sois point *sordide*, ce » n'est que pour te reposer le soir, que tu dois, » voyageur sensé, profiter du matin de tes jours, » *the bramine inspir'd* ». (*D. J.*)

SOUCI, s. m. Facheuse sollicitude & inquiétude d'esprit ; *curæ*, disent les Latins.

L'idée des *soucis* qui voltigent dans les appartemens des grands, *curæ laqueata circùm tecta volantes*, pour parler avec Horace ; cette idée, dis-je, est très-ingénieuse, & ne se trouve que trop vraie. Tandis qu'un particulier qui sait reprimer le soulevement de ses passions, coule doucement ses jours dans une honnête médiocrité, un seigneur riche & puissant a d'ordinaire le cœur flétri par les *soucis* les plus amers. Lucrèce dit :

Metus curæque sequaces
Nec metuunt sonitus armorum seraque tela.

» Les *soucis* & les craintes ne respectent ni le » bruit des armes, ni la fureur des traits ». Il s'en faut de beaucoup, c'est-là que les *soucis* se plaisent ; ils s'établissent sur-tout dans le cœur des puissances & des têtes couronnées, malgré l'éclat de l'or & de la pourpre qui les environne. (*D. J.*)

SOUPÇON, s. m. Défiance sur la probité, sur la sincérité d'une personne, ou sur la vérité de quelque chose ; c'est une croyance désavantageuse accompagnée de doute.

Les *soupçons*, dit ingénieusement le chancelier Bacon, sont entre nos pensées, ce que sont les chauve-souris parmi les oiseaux, qui ne volent que dans l'obscurité. On ne doit pas écouter les *soupçons*, ou du moins y ajouter foi trop facilement. Ils obscurcissent l'esprit, éloignent les amis, & empêchent qu'on n'agisse avec assurance dans les affaires. Ils répandent sans-cesse des nuages dans l'imagination. Tyrans de l'amour & de la confiance, ils rendent les rois cruels, les maris odieux, les femmes furieuses, les maîtres injustes, les gens de bien insociables, & disposent les sages à la mélancolie & à l'irrésolution.

Ce défaut vient plutôt de l'esprit que du cœur, & souvent il trouve place dans les ames coura-

geuſes. Henri VII, roi d'Angleterre, en eſt un bel exemple. Jamais perſonne n'a été plus brave, ni plus ſoupçonneux que ce prince; cependant dans un eſprit de cette trempe, les *ſoupçons* ne font point tant de mal; ils n'y ſont reçus qu'après qu'on a examiné leur probabilité; mais ſur les eſprits timides, ils prennent trop d'empire.

Rien ne rend un homme plus ſoupçonneux que de ſavoir peu. On doit donc chercher à s'inſtruire contre cette maladie. Les *ſoupçons* ſont nourris de fumée, & croiſſent dans les ténèbres; mais les hommes ne ſont point des anges: chacun va à ſes fins particulières, & chacun eſt attentif & inquiet ſur ce qui le regarde.

Le meilleur moyen de modérer ſa défiance eſt de préparer des remèdes contre les dangers dont nous nous croyons menacés, comme s'ils devoient indubitablement arriver, & en même tems de ne pas trop s'abandonner à ſes *ſoupçons*, parce qu'ils peuvent être faux & trompeurs. De cette façon il n'eſt pas poſſible qu'ils nous ſervent à quelque choſe.

Ceux que nous formons nous-mêmes, ne ſont pas à beaucoup près ſi fâcheux que ceux qui nous ſont inſpirés par l'artifice & le mauvais caractère d'autrui; ces derniers nous piquent bien davantage. La meilleure manière de nous tirer du labyrinthe des *ſoupçons*, c'eſt de les avouer franchement à la partie ſuſpecte: par-là on découvre plus aiſément la vérité, & on rend celui qui eſt ſoupçonné plus circonpect à l'avenir; mais il ne faut pas uſer de ce remede avec des ames baſſes. Quand des gens d'un mauvais caractère ſe voyent une fois ſoupçonnés, ils ne ſont jamais fidèles. Les Italiens diſent *ſoſpetto licencia fede*, comme ſi le *ſoupçon* congédioit & chaſſoit la bonne foi; mais il devroit plutôt la rappeller & l'obliger à ſe montrer ouvertement. Enfin il faut que l'homme ſe conduiſe de ſon mieux, pour ne pas donner lieu à des *ſoupçons*; & pour le dire en poëte.

Il faut pour mériter une ſolide eſtime,
S'exempter du *ſoupçon* auſſi-bien que du crime.

(*D. J.*)

SPECTACLE. Il n'y a point d'état bien conſtitué où l'on ne trouve des uſages qui tiennent à la forme du gouvernement & ſervent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, ſi mal à propos tournées en dériſion par les auteurs du Spectateur; à ces coteries, ainſi devenues ridicules, ont ſuccédé les cafés & les mauvais lieux. Je doute que le peuple anglois ait beaucoup gagné au change. Des coteries ſemblables ſont maintenant établies à Geneve ſous le nom de cercles, & j'ai lieu, Monſieur, de juger par votre article que vous n'avez point obſervé, ſans eſtime, le ton de ſens & de raiſon qu'elles y font régner. Cet uſage eſt ancien parmi nous, quoique ſon nom ne le ſoit pas. Les coteries exiſtoient dans mon enfance ſous le nom de ſociétés; mais la forme en étoit moins bonne & moins régulière. L'exercice des armes qui nous raſſemble tous les printems, les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occaſionnent, le goût de la chaſſe commun à tous les genevois, réuniſſant fréquemment les hommes, leur donoient occaſion de former entr'eux des ſociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaiſons d'amitié; mais ces aſſemblées n'ayant pour objet que le plaiſir & la joie, ne ſe formoient guere qu'au cabaret. Nos diſcordes civiles, où la néceſſité des affaires obligeoit de s'aſſembler plus ſouvent & de délibérer de ſang-froid, firent changer ces ſociétés tumultueuſes en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles; & d'une fort triſte cauſe ſont ſortis de trés-bons effets.

Ces cercles ſont des ſociétés de douze ou quinze perſonnes qui louent un appartement commode qu'on pourvoit à fraix communs de meubles & de proviſions néceſſaires. C'eſt dans cet appartement que ſe rendent tous les après-midi ceux des aſſociés que leurs affaires ou leurs plaiſirs ne retiennent point ailleurs. On s'y raſſemble, & là, chacun ſe livrant ſans gêne aux amuſemens de ſon goût, on joue, on cauſe, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y ſoupe, mais rarement: parce que le genevois eſt rangé & ſe plaît à vivre avec ſa famille. Souvent auſſi l'on va ſe promener enſemble, & les amuſemens qu'on ſe donne ſont des exercices propres à rendre & maintenir le corps robuſte. Les femmes & les filles, de leur côté, ſe raſſemblent par ſociétés, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion eſt un petit jeu de commerce, un goûter, &, comme on peut bien croire, un intariſſable babil. Les hommes, ſans être fort ſévérement exclus de ces ſociétés, s'y mêlent aſſés rarement; & je penſerois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours que de ceux qu'on n'y voit jamais.

Tels ſont les amuſemens journaliers de la bourgeoiſie de Geneve. Sans être dépourvus de plaiſir & de gaieté, ces amuſemens ont quelque choſe de ſimple & d'innocent qui convient à des mœurs républicaines; mais, dés l'inſtant qu'il y aura comédie, adieu les cercles, adieu les ſociétés! Voilà la révolution que j'ai prédire, tout cela tombe néceſſairement; & ſi vous m'objectez l'exemple de Londres cité par moi-même, où les *ſpectacles* établis n'empêchoient point les coteries, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous, une différence extrême: c'eſt qu'un théatre, qui n'eſt qu'un point dans cette ville immenſe, ſera dans la nôtre un grand objet qui abſorbera tout.

Si vous me demandiez enſuite où eſt le mal que les cercles ſoient abolis..... Non, Monſieur, cette queſtion ne viendra pas d'un Philoſophe. C'eſt un diſcours de femmes ou de jeune homme qui traitera nos cercles de corps-de-gardes, & croira ſentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre : car pour cette fois, quoique je m'adreſſe à vous, j'écris pour le peuple & ſans doute il y paroît; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premièrement que, ſi c'eſt une mauvaiſe choſe que l'odeur du tabac, c'en eſt une fort bonne de reſter maître de ſon bien, & d'être ſûr de coucher chez ſoi. Mais j'oublie déjà que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre manière.

Suivons les indications de la nature, conſultons le bien de la ſociété; nous trouverons que les deux ſexes doivent ſe raſſembler quelquefois, & vivre ordinairement ſéparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils ſe ſentent autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce; elles n'y perdent que leurs mœurs, & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre conſtitution : car ce ſexe plus foible, hors d'état de prendre notre manière de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la ſienne trop molle pour nous, & ne voulant plus ſouffrir de ſéparation, faute de pouvoir ſe rendre hommes, le femmes nous rendent femmes.

Cet inconvénient qui dégrade l'homme, eſt très-grand par-tout; mais c'eſt ſur-tout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être aſſés indifférent pourvu qu'il ſoit obéi; mais dans une République, il faut des hommes.

Les anciens paſſoient preſque leur vie en plein air, ou vacquant à leurs affaires, ou réglant celles de l'état ſur la place publique, ou ſe promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer, à la pluie, au ſoleil, & preſque toujours tête nue. A tout cela, point de femmes; mais on ſavoit bien les trouver au beſoin, & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs converſations qui nous reſtent, que l'eſprit, ni le goût, ni l'amour même, perdiſſent rien à cette réſerve. Pour nous, nous avons pris des manières toutes contraires : lâchement dévoués aux volontés du ſexe que nous devrions protéger & non ſervir, nous avons appris à le mépriſer en lui obéiſſant, à l'outrager par nos ſoins railleurs; & chaque femme de Paris raſſemble dans ſon appartement un ſerrail d'hommes plus femmes qu'elle, qui ſavent rendre à la beauté toutes ſortes d'hommages, hors celui du cœur dont elle eſt digne. Mais voyez ces mêmes hommes toujours contraints dans ces priſons volontaires, ſe lever, ſe raſſeoir, aller & venir ſans ceſſe à la cheminée, à la fenêtre, prendre & poſer cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole étendue ſans mouvement dans ſa chaiſe longue, n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence, ſi ce n'eſt que la nature qui impoſe aux femmes cette vie ſédentaire & caſanière, en preſcrit aux hommes une toute oppoſée, & que cette inquiétude indique en eux un vrai beſoin? Si les orientaux que la chaleur du climat fait aſſés tranſpirer, font peu d'exercice & ne ſe promenent point, au moins ils vont s'aſſeoir en plein air & reſpirer à leur aiſe; au lieu qu'ici les femmes ont grand ſoin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune eſpece d'égalité. Nos exercices de l'académie ſont des jeux d'enfans auprès de ceux de l'ancienne Gymnaſtique : on a quitté la paume, comme trop fatigante; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des armées grecques & romaines : le chemin, le travail, le fardeau du ſoldat romain fatigue ſeulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux officiers d'infanterie. Souvent les généraux faiſoient à pied les mêmes journées que leurs troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé, ni ſeuls, ni avec leurs armées. Othon lui-même, l'efféminé Othon, marchoit armé de fer à la tête de la ſienne, allant au-devant de Vitellius. Qu'on trouve à préſent un ſeul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous ſommes déchus en tout. Nos peintres & nos ſculpteurs ſe plaignent de ne plus trouver de modeles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela? L'homme a-t-il dégénéré? L'eſpèce a-t-elle une décrépitude phyſique, ainſi que l'individu? Au contraire : les barbares du nord qui ont, pour ainſi dire, peuplé l'Europe d'une nouvelle race, étoient plus grands & plus forts que les romains qu'ils ont vaincus & ſubjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes qui, pour la plûpart, deſcendons de ces nouveaux venus; mais les premiers Romains vivoient en hommes, & trouvoient dans leurs continuels exercices la vigueur que la nature leur avoit refuſée, au lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du ſexe. Si les barbares dont je viens de parler vivoient avec les femmes, ils ne vivoient pas pour cela comme elles; c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux, ainſi que faiſoient auſſi celles de Sparte. La femme ſe rendoit robuſte, & l'homme ne s'énervoit pas.

Si ce ſoin de contrarier la nature eſt nuiſible au corps, il l'eſt encore plus à l'eſprit. Imaginez

quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes, & qui passe sa vie entière à faire pour elles, ce qu'elles devroient faire pour nous, quand épuisés de travaux dont elles sont incapables, nos esprits ont besoin de délassement. Livrés à ces pueriles habitudes, à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand? Nos talens, nos écrits se sentent de nos frivoles occupations: agréables, si l'on veut, mais petits & froids comme nos sentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand-peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémères qui naissent journellement n'étant faits que pour amuser des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui me serviront d'exception; mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la régle. C'est pour cela que la plûpart des productions de notre âge passeront avec lui, & la postérité croira qu'on fit bien peu de livres, dans ce même siécle où l'on en fait tant.

Il ne seroit pas difficile de montrer qu'au lieu de gagner à ces usages, les femmes y perdent. On les flatte sans les aimer; on les sert sans les honorer; elles sont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amans; & le pis est que les premiers, sans avoir les sentimens des autres, n'en usurpent pas moins tous les droits La société des deux sexes, devenue trop commune & trop facile, a produits ces deux effets; & c'est ainsi que l'esprit général de la galanterie étouffe à la fois le génie & l'amour.

Pour moi, j'ai peine à concevoir comment on rend assés peu d'honneurs aux femmes, pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galants, ces complimens insultans & mocqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi; les outrager par ces évidens mensonges, n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop souvent; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon? Ceux-mêmes qui s'en servent, ne s'en servent ils pas également pour toutes les femmes, & ne seroient-ils pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule? Qu'ils ne s'en inquiettent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la manière que je conçois cette passion terrible, son trouble, ses égaremens, ses palpitations, ses transports, ses brulantes expressions, son silence plus énergique, ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires & qui montrent les desirs par la crainte, il me semble qu'après un langage aussi véhément, si l'amant venoit à dire une seule fois, *je vous aime*, l'amante indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de sa vie.

Nos cercles conservent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques. Les hommes entre eux, dispensés de rabaisser leurs idées à la portée des femmes & d'habiller galamment la raison, peuvent se livrer à des discours graves & sérieux sans crainte du ridicule. On ose parler de patrie & de vertu sans passer pour rabâcheur, on ose être soi-même sans s'asservir aux maximes d'une cabale. Si le tour de la conversation devient poli, les raisons prennent plus de poids; on ne se paie point de plaisanterie, ni de gentillesse. On ne se tire point d'affaire par des bons mots. On ne se ménage point dans la dispute: chacun, se sentant attaqué de toutes les forces de son adversaire, est obligé d'employer toutes les siennes pour se défendre; c'est ainsi que l'esprit acquiert de la justesse & de la vigueur. S'il se mêle à tout cela quelque propos licencieux, il ne faut point trop s'en effaroucher: les moins grossiers ne sont pas toujours les plus honnêtes, & ce langage un peu rustaut est préférable encore à ce stile plus recherché dans lequel les deux sexes se séduisent mutuellement & se familiarisent décemment avec le vice. La manière de vivre, plus conforme aux inclinations de l'homme, est aussi mieux assortie à son tempérament. On ne reste point toute la journée établi sur une chaise. On se livre à des jeux d'exercice, on va, on vient, plusieurs cercles se tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours spacieuses pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chasse; & il ne faut pas croire que cette chasse se fasse aussi commodément qu'aux environs de Paris où l'on trouve le gibier sous ses pieds & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes institutions rassemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des soldats, & par conséquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuse d'un défaut les sociétés des femmes, c'est de les rendre médisantes & satyriques; & l'on peut bien comprendre, en effet, que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins; on pense bien aussi que les maris absens y sont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de sa voisine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal, & toujours est-il incontestablement moindre que ceux dont il tient la place: car lequel vaut le mieux qu'une femme dise avec ses amies du mal de son mari, ou que, tête-à-tête avec un homme, elle lui en fasse, qu'elle critique le désordre de sa voisine, ou qu'elle l'imite? Quoique les genevoises

diſent aſſez librement ce qu'elles ſavent & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une veritable horreur de la calomnie & on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accuſations qu'elles croient fauſſes ; tandis qu'en d'autres pays les femmes, également coupables par leur ſilence & par leurs diſcours, cachent, de peur de repréſailles, le mal qu'elles ſavent & publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

Combien de ſcandales publics ne retient pas la crainte de ces ſéveres obſervatrices? Elles font preſque dans notre ville la fonctions de cenſeurs. C'eſt ainſi que dans les beaux tems de Rome, les citoyens, ſurveillans les uns des autres, s'accuſoient publiquement par zèle pour la juſtice ; mais quand Rome fut corrompue & qu'il ne reſta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaiſes, la haine des vices qui les démaſque en devint un. Aux citoyens zélés ſuccèderent des délateurs infames, & au lieu qu'autrefois les bons accuſoient les méchans, il en furent accuſés à leur tour. Grace au ciel, nous ſommes loin d'un terme ſi funeſte. Nous ne ſommes point réduits à nous cacher à nos propres yeux, de peur de nous faire horreur. Pour moi, je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes, quand elles ſeront plus circonſpectes : on ſe ménagera davantage, quand on aura plus de raiſons de ſe ménager, & quand chacune aura beſoin pour elle-même de la diſcrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

Qu'on ne s'allarme donc point tant du caquet des ſociétés de femmes. Qu'elles médiſent tant qu'elles voudront, pourvu qu'elles médiſent entr'elles. Des femmes véritablement corrompues ne ſauroient ſupporter long-tems cette manière de vivre, & quelque chere que leur pût être la médiſance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoi qu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces ſociétés, ſans un ſecret mouvement d'eſtime & de reſpect pour celles qui la compoſoient. Telle eſt, me diſois-je, la deſtination de la nature, qui donne différens goûts aux deux ſexes, afin qu'ils vivent ſéparés & chacun à ſa manière. Ces aimables perſonnes paſſent ainſi leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amuſemens innocens & ſimples, très-propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne ſais ce qu'elles ont dit, mais elle ont vécu enſemble ; elles ont pu parler des hommes, mais elles ſe ſont paſſées d'eux ; & tandis qu'elles critiquoient ſi ſéverement la conduite des autres, au moins la leur étoit irréprochable.

Les cercles d'hommes ont auſſi leurs inconvéniens, ſans doute ; quoi d'humain n'a pas les ſiens ? On joue, on boit, on s'enivre, on paſſe les nuits; tout cela peut-être vrai, tout cela peut-être exagéré. Il y a par-tout mélange de bien & de mal, mais à diverſes meſures. On abuſe de tout : axiome trivial, ſur lequel on ne doit ni tout rejetter ni tout admettre. La régle pour choiſir eſt ſimple Quand le bien ſurpaſſe le mal, la choſe doit être admiſe malgré ſes inconvéniens ; quand le mal ſurpaſſe le bien, il la faut rejetter même avec ſes avantages. Quand la choſe eſt bonne en elle-même & n'eſt mauvaiſe que dans ſes abus, quand les abus peuvent être prévenus ſans beaucoup de peine, ou tolérés ſans grand préjudice, ils peuvent ſervir de prétexte & non de raiſon pour abolir un uſage utile ; mais ce qui eſt mauvais en ſoi ſera toujours mauvais, quoi qu'on faſſe pour en tirer un bon uſage. Telle eſt la différence eſſentielle des cercles aux *ſpectacles*.

Les citoyens d'un même état, les habitans d'une même ville ne ſoient point des anachorètes, ils ne ſauroient vivre toujours ſeuls & ſéparés ; quand ils le pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche deſpotiſme qui s'allarme à la vue de ſept ou huit hommes aſſemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent ſur leurs misères.

Or de toutes les ſortes de liaiſons qui peuvent raſſembler les particuliers dans une ville comme la nôtre, les cercles forment, ſans contredit, la plus raiſonnable, la plus honnête, & la moins dangereuſe : parce qu'elle ne veut ni ne peut ſe cacher, qu'elle eſt publique, permiſe, & que l'ordre & la régle y regnent. Il eſt même facile à démontrer que les abus qui peuvent en réſulter naîtroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de ſonger à détruire un uſage établi, on doit avoir bien peſé ceux qui s'introduiront à ſa place. Quiconque en pourra propoſer un qui ſoit praticable & duquel ne réſulte aucun abus, qu'il le propoſe, & qu'enſuite les cercles ſoient abolis : à la bonne heure. En attendant, laiſſons, s'il le faut, paſſer la nuit à boire à ceux qui, ſans cela, la paſſeroient peut-être à faire pis.

Toute intempérance eſt vicieuſe, & ſur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliéne au moins ſa raiſon pour un tems & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'eſt pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme ſtupide & non pas méchant. Pour une querelle paſſagère qu'il cauſe, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchiſe ; ils ſont preſque tous bons, droits, juſtes, fidèles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près. En oſera-t-on dire autant des vices qu'on ſubſtitue à celui-là, ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes ſans défauts & retenus en toute choſe ? Combien de vertus apparentes cachent ſouvent

des vices réels! Le ſage eſt ſobre par tempérance, le fourbe l'eſt par fauſſeté. Dans les pays de mauvaiſes mœurs, d'intrigues, de trahiſons, d'adulteres, on redoute un état d'indiſcrétion où le cœur ſe montre ſans qu'on y ſonge. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivreſſe ſont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suiſſe elle eſt preſque en eſtime, à Naples elle eſt en horreur; mais au fond laquelle eſt le plus à craindre, de l'intemperance du ſuiſſe ou de la réſerve de l'italien.

Je le répete, il vaudroit mieux être ſobre & vrai, non-ſeulement pour ſoi, même pour la ſociété: car tout ce qui eſt mal en morale eſt mal en politique. Mais le prédicateur s'arrête au mal perſonnel, le magiſtrat ne voit que les conſéquences publiques; l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point, l'autre que le bien de l'état autant qu'il y peut atteindre; ainſi tout ce qu'on a raiſon de blâmer en chaire ne doit pas être puni par les loix. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin, tous périſſent par le déſordre des femmes. La raiſon de cette différence eſt claire: le premier de ces deux vices détourne des autres, le ſecond les engendre tous. La diverſité des âges y fait encore. Le vin tente moins la jeuneſſe & l'abat moins aiſément; un ſang ardent lui donne d'autres deſirs; dans l'âge des paſſions toutes s'enflamment au feu d'une ſeule, la raiſon s'altère en naiſſant, & l'homme encore indompté devient indiſciplinable avant que d'avoir porté le joug des loix. Mais qu'un ſang à demi-glacé cherche un ſecours qui le ranime, qu'une liqueur bienfaiſante ſupplée aux eſprits qu'il n'a plus; quand un vieillard abuſe de ce doux remède, il a déjà rempli ſes devoirs envers ſa patrie, il ne la prive que du rebut de ſes ans. Il a tort, ſans doute: il ceſſe avant la mort d'être citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être: il ſe rend plutôt l'ennemi public, par la ſéduction de ſes complices, par l'exemple & l'effet de ſes mœurs corrompues, ſur-tout par la morale pernicieuſe qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriſer. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point exiſté.

De la paſſion du jeu naît un plus dangereux abus, mais qu'on prévient ou réprime aiſément. C'eſt une affaire de police, dont l'inſpection devient plus facile & mieux ſéante dans les cercles que dans les maiſons particulières. L'opinion peut beaucoup encore en ce point; & ſi-tôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adreſſe, les cartes, les dés, les jeux de hazard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoi qu'on en diſe, que ces moyens oiſifs & trompeurs de remplir ſa bourſe, prennent jamais grand crédit chez un peuple raiſonneur & laborieux, qui connoît trop le prix du tems & de l'argent pour aimer à les perdre enſemble.

Conſervons donc les cercles, même avec leurs défauts: car ces défauts ne ſont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les compoſent; & il n'y a point dans la vie ſociale de forme imaginable ſous laquelle ces mêmes défauts ne produiſent de plus nuiſibles effets. Encore un coup ne cherchons point la chimère de la perfection; mais le mieux poſſible ſelon la nature de l'homme & la conſtitution de la ſociété. Il y a tel peuple à qui je dirois: détruiſez cercles & coterie, ôtez toute barrière de bienſéance entre les ſexes, remontez, s'il eſt poſſible, juſqu'à n'être que corrompus; mais vous, Genevois, évitez de le devenir, s'il eſt tems encore. Craignez le premier pas qu'on ne fait jamais ſeul, & ſongez qu'il eſt plus aiſé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaiſes.

Deux ans ſeulement de comédie, & tout eſt bouleverſé. L'on ne ſauroit ſe partager entre tant d'amuſemens: l'heure des *ſpectacles* étant celle des cercles, les fera diſſoudre; il s'en détachera trop de membres; ceux qui reſteront ſeront trop peu aſſidus pour être d'une grande reſſource les uns aux autres & laiſſer ſubſiſter long-tems les aſſociations. Les deux ſexes réunis journellement dans un même lieu; les parties qui ſe lieront pour s'y rendre; les manières de vivre qu'on y verra dépeintes & qu'on s'empreſſera d'imiter; l'expoſition des dames & demoiſelles parées tout de leur mieux & miſes en étalage dans des loges comme ſur le devant d'une boutique, en attendant les acheteurs; l'affluence de la belle jeuneſſe qui viendra de ſon côté s'offrir en montre, & trouvera bien plus beau de faire des entrechats au théâtre que l'exercice à plein-palais; les petits ſoupers de femmes qui s'arrangeront en ſortant, ne fût-ce qu'avec les actrices; enfin le mépris des anciens uſages qui réſultera de l'adoption des nouveaux; tout cela ſubſtituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne ſimplicité, & je doute un peu que des pariſiens à Geneve y conſervent long-tems le goût de notre gouvernement.

Il ne faut point le diſſimuler, les intentions ſont droites encore; mais les mœurs inclinent déjà viſiblement vers la décadence, & nous ſuivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laiſſons pas de craindre le ſort. Par exemple, on m'aſſure que l'éducation de la jeuneſſe eſt généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois; ce qui pourtant ne peut guères ſe prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il eſt certain que les enfans font mieux la révérence; qu'ils ſavent plus galamment donner la main aux dames, & leur dire une infinité de gentilleſſes pour leſquelles je leurs ferois, moi, donner le fouet; qu'ils ſavent décider, trancher, interroger, couper la parole aux hommes, importuner tout le monde ſans modeſtie & ſans diſcrétion. On me dit

que cela les forme ; je conviens que cela les forme à être impertinens, & c'eſt, de toutes les choſes qu'ils apprennent par cette méthode, la ſeule qu'ils n'oublient point. Ce n'eſt pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils ſont deſtinés à déſennuyer, on a ſoin de les élever préciſément comme elles : on les garantit du ſoleil, du vent, de la pluie, de la pouſſière, afin qu'ils ne puiſſent jamais rien ſupporter de tout cela. Ne pouvant les préſerver entiérement du contract de l'air, on fait du moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de ſon reſſort. On les prive de tout exercice, on leur ôte toutes leurs facultés, on les rend ineptes à tout autre uſage qu'aux ſoins auxquels ils ſont deſtinés ; & la ſeule choſe que les femmes n'exigent pas de ces vils eſclaves, eſt de ſe conſacrer à leur ſervice à la façon des orientaux. A cela près, tout ce qui les diſtingue d'elles, c'eſt que la nature leur en ayant refuſé les graces, ils y ſubſtituent des ridicules. A mon dernier voyage à Geneve, j'ai déjà vu pluſieurs de ces jeunes demoiſelles en juſte-au-corps, les dents blanches, la main potelée, la voix flûtée, un joli parafol vert à la main, contrefaire aſſez mal-adroitement les hommes.

On étoit plus groſſier de mon temps. Les enfans ruſtiquement élevés n'avoient point de teint à conſerver, & ne craignoient point les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les pères les menoient avec eux à la chaſſe, en campagne, à tous leurs exercices, dans toutes les ſociétés. Timides & modeſtes devant les gens âgés, ils étoient hardis, fiers, querelleurs entr'eux ; ils n'avoient point de friſure à conſerver ; ils ſe défioient à la lutte, à la courſe, aux coups ; ils ſe battoient à bon eſcient, ſe bleſſoient quelquefois, & puis s'embraſſoient en pleurant. Ils revenoient au logis ſuans, eſſoufflés, déchirés, c'étoient de vrais poliçons ; mais ces poliçons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zèle pour ſervir la patrie & du ſang à verſer pour elle. Plaiſe à Dieu qu'on en puiſſe dire autant un jour de nos beaux petits Meſſieurs requinqués, & que ces hommes de quinze ans ne ſoient pas des enfans à trente !

Heureuſement ils ne ſont point tous ainſi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudeſſe, conſervatrice de la bonne conſtitution ainſi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amollit pour un tems, ſeront contraints, étant grands, de ſe plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde ; les autres gagneront des forces en les exerçant ; tous deviendront, je l'eſpère, ce que furent leurs ancêtres, ou du moins ce que leurs pères ſont aujourd'hui. Mais ne nous flatons pas de conſerver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquiſe.

Je reviens à nos comédiens & toujours en leur ſuppoſant un ſuccès qui me paroît impoſſible ; je trouve que ce ſuccès attaquera notre conſtitution, non-ſeulement d'une manière indirecte en attaquant nos mœurs, mais immédiatement, en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverſes parties de l'état, pour conſerver le corps entier dans ſon aſſiette.

Parmi pluſieurs raiſons que j'en pourrois donner, je me contenterai d'en choiſir une qui convient mieux au plus grand nombre, parce qu'elle ſe borne à des conſidérations d'intérêt & d'argent, toujours plus ſenſibles au vulgaire que des effets moraux dont il n'eſt pas en état de voir les liaiſons avec leurs cauſes, ni l'influence ſur le deſtin de l'Etat.

On peut conſidérer les *ſpectacles*, quand ils réuſſiſſent, comme une eſpece de taxe qui, bien que volontaire, n'en eſt pas moins onéreuſe au peuple, en ce qu'elle lui fournit une continuelle occaſion de dépenſe à laquelle il ne réſiſte pas. Cette taxe eſt mauvaiſe, non-ſeulement parce qu'il n'en revient rien au ſouverain, mais ſur-tout parce que la répartition, loin d'être proportionnelle, charge le pauvre au-delà de ſes forces, & ſoulage le riche en ſuppléant aux amuſemens plus coûteux qu'il ſe donneroit au défaut de celui-là. Il ſuffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'eſt, ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les rempliſſent. A la comédie françoiſe, les premières loges & le théâtre ſont à quatre francs pour l'ordinaire & à ſix quand on tierce ; le parterre eſt à vingt-ſols, on a même tenté pluſieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au théâtre n'eſt que le quadruple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant, les premiers ſont d'une opulence exceſſive, & la plûpart des autres n'ont rien. Il en eſt de ceci comme des impôts ſur le bled, ſur le vin, ſur le ſel, ſur toute choſe néceſſaire à la vie, qui ont un air de juſtice au premier coup-d'œil, & ſont au fond très-iniques : car le pauvre qui ne peut dépenſer que pour ſon neceſſaire eſt forcé de jetter les trois quarts de ce qu'il dépenſe en impôts, tandis que ce même néceſſaire n'étant que la moindre partie de la dépenſe du riche, l'impôt lui eſt preſque inſenſible. De cette manière qui a peu paie beaucoup, & celui qui a beaucoup paie peu ; je ne vois pas quelle grande juſtice on trouve à cela.

On me demandera qui force le pauvre d'aller aux *ſpectacles* ? Je répondrai, premièrement ceux qui les établiſſent & lui en donnent la tentation ; en ſecond lieu, ſa pauvreté même qui, le condamnant à des travaux continuels, ſans eſpoir de les voir finir, lui rend quelque délaſſement plus néceſſaire pour les ſupporter. Il ne ſe tient point

malheureux

malheureux de travailler ſans relache quand tout le le monde en fait de même; mais n'eſt-il pas cruel à celui qui travaille de ſe priver des récréations des gens oiſifs? Il les partage donc; & ce même amuſement, qui fournit un moyen d'économie au riche, affoiblit doublement le pauvre, ſoit par un ſurcroît réel de dépenſes, ſoit par moins de zèle au travail, comme je l'ai ci-devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions, il ſuit évidemment, ce me ſemble, que les *ſpectacles* modernes, où l'on n'aſſiſte qu'à prix d'argent, tendent par-tout à favoriſer & augmenter l'inégalité des fortunes, moins ſenſiblement, il eſt vrai, dans les capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité, portée juſqu'à certain point, peut avoir ſes avantages, certainement vous m'accorderez auſſi qu'elle doit avoir des bornes, ſur tout dans un petit état, & ſur-tout dans une république. Dans une monarchie où tous les ordres ſont intermédiaires entre le prince & le peuple, il peut-être aſſez indifférent que certains hommes paſſent de l'un à l'autre: car, comme d'autres les remplacent, ce changement n'interrompt point la progreſſion. Mais dans une démocratie où les ſujets & le ſouverain ne ſont que les mêmes hommes conſidérés ſous différens rapports, ſitôt que le plus petit nombre l'emporte en richeſſes ſur le plus grand, il faut que l'état périſſe ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une manière que de l'autre; & cette différence, portée au-delà de ſa meſure, eſt ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

Jamais dans une monarchie l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-deſſus du Prince; mais dans une république elle peut aiſément le mettre au-deſſus des loix. Alors le gouvernement n'a plus de force, & le riche eſt toujours le vrai ſouverain. Sur ces maximes inconteſtables, il reſte à conſidérer ſi l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir ſans ébranler la république. Je m'en rapporte là-deſſus à ceux qui connoiſſent mieux que moi notre conſtitution & la répartition de nos richeſſes. Ce que je ſais, c'eſt que, le tems ſeul donnant à l'ordre des choſes une pente naturelle vers cette inégalité & un progrès ſucceſſif juſqu'à ſon dernier terme, c'eſt une grande imprudence de l'accélérer encore par des établiſſemens qui la favoriſent. Le grand Sulli qui nous aimoit, nous l'eût bien ſu dire: *ſpectacles* & comedies dans toute petite république, & ſurtout dans Geneve, affoibliſſement de l'Etat.

Si le ſeul établiſſement du théâtre nous eſt ſi nuiſible, quel fruit tirerons-nous des pièces qu'on y repréſente? Les avantages même qu'elles peuvent procurer aux peuples pour leſquels elles ont été compoſées nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour inſtruction ce qu'on leur a donné pour cenſure, ou du-moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations ſur les choſes du monde qui nous conviennent le moins. La tragédie nous repréſentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir? Elle nous donnera une vaine admiration de la puiſſance & de la grandeur. De quoi nous ſervira-t-elle? Serons-nous plus grands ou plus puiſſans pour cela? Que nous importe d'aller étudier ſur la ſcène les devoirs des rois, en négligeant de remplir les nôtres? La ſtérile admiration des vertus de théâtre nous dédommagera-t-elle des vertus ſimples & modeſtes qui font le bon citoyen? Au-lieu de nous guérir de nos ridicules, la comédie nous portera ceux d'autrui: elle nous perſuadera que nous avons tort de mépriſer des vices qu'on eſtime ſi fort ailleurs. Quelque extravagant que ſoit un marquis, c'eſt un marquis. Concevez combien ce titre ſonne dans un pays aſſez heureux pour n'en point avoir; & qui ſait combien de courtauts croiront ſe mettre à la mode, en imitant les marquis du ſiecle dernier? Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit de la bonne foi toujours raillée, du vice adroit toujours triomphant, & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaiſanterie. Quelles leçons pour un peuple dont tous les ſentimens ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un ſcélérat eſt toujours mépriſable & qu'un homme de bien ne peut être ridicule! Quoi! Platon banniſſoit Homere de ſa république, & nous ſouffrirons Moliere dans la nôtre! Que pourroit-il nous arriver de pis que de reſſembler aux gens qu'il nous peint, même à ceux qu'il nous fait aimer?

J'en ai dit aſſez, je crois, ſur leur chapitre, & je ne penſe guères mieux des héros de Racine, de ces héros ſi parés, ſi doucereux, ſi tendres, qui, ſous un air de courage & de vertu, ne nous montrent que les modeles des jeunes-gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la moleſſe, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme & l'attiédir ſur le goût de ſes véritables devoirs. Tout le théâtre françois ne reſpire que la tendreſſe: c'eſt la grande vertu à laquelle on y ſacrifie toutes les autres, ou du moins qu'on y rend la plus chere aux ſpectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du poëte: je ſais que l'homme ſans paſſions eſt une chimere; que l'intérêt du théâtre n'eſt fondé que ſur les paſſions; que le cœur ne s'intéreſſe point à celles qui lui ſont étrangeres, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y ſoit ſujet ſoi-même. L'amour de l'humanité, celui de la patrie, ſont les ſentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui en ſont pénétrés; mais, quand ces deux paſſions ſont éteintes, il ne reſte que l'amour proprement dit, pour leur ſuppléer: parce que

ſon charme eſt plus naturel & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'eſt pas également convenable à tous les hommes : c'eſt plutôt comme ſupplément des bons ſentimens que comme bon ſentiment lui-même qu'on peut l'admettre ; non qu'il ne ſoit louable en ſoi, comme toute paſſion bien réglée, mais parce que les excès en ſont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même ; le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtreſſe que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parens, ſes amis, ſa patrie, & le genre humain, ſe dégrade par un attachement déſordonné qui nuit bientôt à tous les autres & leur eſt infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il y a des pays où les mœurs ſont ſi mauvaiſes qu'on ſeroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour ; d'autres où elles ſont aſſez bonnes pour qu'il ſoit fâcheux d'y deſcendre, & j'oſe croire le mien dans ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop paſſionnés ſont plus dangereux à nous montrer qu'à perſonne : parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique & froid, le genevois cache une ame ardente & ſenſible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce ſéjour de la raiſon, la beauté n'eſt pas étrangère, ni ſans empire ; le levain de la mélancolie y fait ſouvent fermenter l'amour ; les hommes n'y ſont que trop capables de ſentir des paſſions violentes, les femmes, de les inſpirer ; & les triſtes effets qu'elles y ont quelquefois produits ne montrent que trop le danger de les exciter par des *ſpectacles* touchans & tendres. Si les héros de quelques pièces ſoumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur ſe prête à leur foibleſſe ; on apprend moins à ſe donner leur courage qu'à ſe mettre dans le cas d'en avoir beſoin. C'eſt plus d'exercice pour la vertu ; mais qui l'oſe expoſer à ces combats, mérite d'y ſuccomber. L'amour, l'amour même prend ſon maſque pour la ſurprendre ; il uſurpe ſa force, il affecte ſon langage ; & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il eſt tard pour en revenir ! Que d'hommes bien nés, ſéduits par ces apparences, d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, ſont devenus par degrés de vils corrupteurs, ſans mœurs, ſans reſpect pour la foi conjugale, ſans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui ſait ſe reconnoître au bord du précipice & s'empêcher d'y tomber ! Eſt-ce au milieu d'une courſe rapide qu'on doit eſpérer de s'arrêter ? Eſt-ce en s'attendriſſant tous les jours qu'on apprend à ſurmonter la tendreſſe ? On triomphe aiſément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour & l'a ſu vaincre, ah ! pardonnons à ce mortel, s'il exiſte, d'oſer prétendre à la vertu !

Ainſi de quelque manière qu'on enviſage les choſes, la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les pièces de théâtre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites, nous deviendra préjudiciables, juſqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles, & qui ne ſera qu'un faux goût, ſans tact, ſans délicateſſe, ſubſtitué mal-à-propos, parmi nous, à la ſolidité de la raiſon. Le goût tient à pluſieurs choſes : les recherches d'imitation qu'on voit au théâtre, les comparaiſons qu'on a lieu d'y faire, les réflexions ſur l'art de plaire aux ſpectateurs, peuvent le faire germer, mais non ſuffire à ſon développement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux-arts & du luxe, il faut un commerce intime entre les citoyens, il faut une étroite dépendance les uns des autres, il faut des vices qu'on ſoit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agréables, & réuſſir à les trouver. Une partie de ces choſes nous manquera toujours, & nous devons trembler d'acquérir l'autre.

Nous aurons des comédiens, mais quels ? Une bonne troupe viendra-t elle de but-en-blanc s'établir dans une ville de vingt quatre mille ames ? Nous en aurons donc d'abord de mauvais & nous ſerons d'abord de mauvais juges. Les formerons-nous, ou s'ils nous formeront ? Nous aurons de bonnes pièces ; mais, les recevant pour telles ſur la parole d'autrui, nous ſerons diſpenſés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ferons pas moins les connoiſſeurs, les arbitres du théâtre ; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en ſerons que plus ridicules. On ne l'eſt point pour manquer de goût, quand on le mépriſe ; mais c'eſt l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'eſt-ce au fond que ce goût ſi vanté ? L'art de ſe connoître en petites choſes. En vérité, quand on en a une auſſi grande à conſerver que la liberté, tout le reſte eſt bien puérile.

Je ne vois qu'un remède à tant d'inconvéniens : c'eſt que, pour nous approprier les drames de notre théâtre, nous les compoſions nous mêmes, & que nous ayons des auteurs avant des comédiens. Car il n'eſt pas bon qu'on nous montre toutes ſortes d'imitations, mais ſeulement celles des choſes honnêtes, & qui conviennent à des hommes libres. Il eſt ſûr que des pièces tirées comme celles des grecs des malheurs paſſés de la patrie, ou des défauts préſens du peuple, pourroient offrir aux ſpectateurs des leçons utiles. Alors quels ſeront les héros de nos tragédies. Des Berthelier ? des Lévrery ? Ah, dignes citoyens ! Vous fûtes des héros, ſans-doute ; mais votre obſcurité vous avilit, vos noms communs déshonorent

vos grandes ames, & nous ne ſommes plus aſſez grands nous mêmes pour vous ſavoir admirer. Quels ſeront nos tyrans? Des gentilshommes de la cuiller, des évêques de Geneve, des comtes de Savoie, des ancêtres d'une maiſon avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du reſpect? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le diable & l'antechriſt n'y euſſent auſſi fait leur rôle. Chez les grecs, peuple d'ailleurs aſſez badin, tout étoit grave & ſérieux, ſi-tôt qu'il s'agiſſoit de la patrie; mais dans ce ſiecle plaiſant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puiſſance, on n'oſe parler d'héroïſme que dans les grands états, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

Quant à la comédie, il n'y faut pas ſonger. Elle cauſeroit chez nous les plus affreux déſordres; elle ſerviroit d'inſtrument aux factions, aux partis, aux vengeances particulières. Notre ville eſt ſi petite que les peintures de mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en ſatyres & perſonnalités. L'exemple de l'ancienne Athènes, ville incomparablement plus peuplée que Geneve, nous offre une leçon frapante: c'eſt au théâtre qu'on y prépara l'exil de pluſieurs grands hommes & la mort de Socrate, c'eſt par la fureur du théâtre qu'Athènes périt, & ſes déſaſtres ne juſtifierent que trop le chagin qu'avoit témoigné Solon, aux premières repréſentations de Theſpis. Ce qu'il y a de bien ſûr pour nous, c'eſt qu'il faudra mal augurer de la république, quand on verra les citoyens traveſtis en beaux eſprits, s'occuper à faire des vers françois & des pièces de théâtre, talens qui ne ſont point les nôtres & que nous ne poſſéderons jamais. Mais que M. de Voltaire daigne nous compoſer des tragédies ſur le modele de la mort de Céſar, du premier acte de Brutus, &, s'il nous faut abſolument un théâtre, qu'il s'engage à le remplir toujours de ſon génie, & à vivre autant que ſes pièces.

Je ſerois d'avis qu'on peſât mûrement toutes ces réflexions, avant de mettre en ligne de compte le goût de parure & de diſſipation que doit produire parmi notre jeuneſſe, l'exemple des comédiens; mais enfin cet exemple aura ſon effet encore; & ſi généralement par-tout les loix ſont inſuffiſantes pour réprimer des vices qui naiſſent de la nature des choſes, comme je crois l'avoir montré, combien plus le ſeront-elles parmi nous où le premier ſigne de leur foibleſſe ſera l'établiſſement des comédiens? Car ce ne ſeront point eux proprement qui auront introduit ce goût de diſſipation: au contraire, ce même goût les aura prévenus, les aura introduits eux-mêmes, & ils ne feront que fortifier un penchant déjà tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raiſon les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours ſur la ſuppoſition qu'ils ſubſiſteront commodément dans une auſſi petite ville, & je dis que ſi nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous ſont à peu près égaux, ils ſeront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur eſt naturellement acquiſe. Ils ne ſeront point, comme ailleurs, tenus en reſpect par les grands dont ils recherchent la bienveillance & dont ils craignent la diſgrace. Les magiſtrats leur en impoſeront: ſoit. Mais ces magiſtrats auront été particuliers; ils auront pu être familiers avec eux; ils auront des enfants qui le ſeront encore, des femmes qui aimeront le plaiſir. Toutes ces liaiſons ſeront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il ſera impoſſible de réſiſter toujours. Bientôt les comédiens ſûrs de l'impunité, la procureront encore à leurs imitateurs; c'eſt par eux qu'aura commencé le déſordre, mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes, la jeuneſſe, les riches, les gens-oiſifs, tout ſera pour eux, tout éludera des loix qui les gênent, tout favoriſera leur licence: chacun, cherchant à les ſatisfaire, croira travailler pour ſes plaiſirs. Quel homme oſera s'oppoſer à ce torrent, ſi ce n'eſt peut-être quelque ancien paſteur rigide qu'on n'écoutera point, & dont le ſens & la gravité paſſeront pour pédanterie chez une jeuneſſe inconſidérée? Enfin pour peu qu'ils joignent d'art & de manége à leurs ſuccès, je ne leur donne pas trente ans pour être les arbitres de l'état. On verra les aſpirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les ſuffrages; les élections ſe feront dans les loges des actrices, & les chefs d'un peuple libre ſeront les créatures d'une bande d'hiſtrions. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuſe d'outrer la prévoyance; je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoi qu'il arrive, il faudra que ces gens-là réforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura ceſſé de nous effrayer, les comédiens pourront venir; ils n'auront plus de mal à nous faire.

Voilà, monſieur, les conſidérations que j'avois à propoſer au public & à vous, ſur la queſtion qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit, à mon avis, tout-à-fait étrangère. Quand mes raiſons, moins fortes qu'elle ne me paroiſſent, n'auroient pas un poids ſuffiſant pour contrebalancer les vôtres, vous conviendrez au moins que, dans un auſſi petit état que la république de Geneve, toutes innovations ſont dangereuſes, & qu'il n'en faut jamais faire ſans des motifs urgens & graves. Qu'on nous montre donc la preſſante néceſſité de celle-ci. Où ſont les déſordres qui nous forcent de recourir à un expédient ſi ſuſpect? Tout eſt-il perdu ſans cela? Notre ville eſt-elle ſi grande, le vice & l'oiſiveté y ont-ils déjà fait un tel progrès qu'elle ne puiſſe plus

déformais ſubſiſter ſans *ſpectacle*? Vous nous dites qu'elle en ſouffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs; mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaiſes mœurs & attaquer les bonnes: car ce dernier effet dépend moins des qualités du *ſpectacle* que de l'impreſſion qu'il cauſe. En ce ſens, quel rapport entre quelques farces paſſagères & une comédie à demeure, entre les poliçonneries d'un charlatan & les repréſentations régulières des ouvrages dramatiques, entre des traiteaux de foire élevés pour réjouir la populace & un théâtre eſtimé où les honnêtes gens penſeront s'inſtruire? L'un de ces amuſemens eſt ſans conſéquence & reſte oublié dès le lendemain; mais l'autre eſt une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il eſt permis d'amuſer les enfans, & peut être enfant qui veut, ſans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades *ſpectacles* manquent de goût, tant mieux: on s'en rebutera plus vîte; s'ils ſont groſſiers, ils ſeront moins ſéduiſans. Le vice ne s'inſinue guere en choquant l'honnêteté, mais en prenant ſon image; & les mots ſales ſont plus contraires à la politeſſe qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expreſſions ſont toujours plus recherchées & les oreilles plus ſcrupuleuſes dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la jeuneſſe qui les écoute? Si font bien les diſcrets propos du théâtre, & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une ſeule repréſentation de l'Oracle.

Au reſte, j'avoue que j'aimerois mieux, quant à moi, que nous puſſions nous paſſer entiérement de tous ces traiteaux, & que petits & grands nous ſuſſions tirer nos plaiſirs & nos devoirs de notre état & de nous-mêmes; mais de ce qu'on devroit peut être chaſſer les bateleurs, il ne s'enſuit pas qu'il faille appeller les comédiens. Vous avez vu dans votre propre pays, la ville de Marſeille ſe défendre long-tems d'une pareille innovation, reſiſter même aux ordres réitérés du miniſtre, & garder encore, dans ce mépris d'un amuſement frivole, une image honorable de ſon ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la ſienne!

Qu'on ne penſe pas, ſur-tout, faire un pareil établiſſement par manière d'eſſai, ſauf à l'abolir quand on en ſentira les inconvéniens: car ces inconvéniens ne ſe détruiſent pas avec le théâtre qui les produit, ils reſtent quand leur cauſe eſt ôtée, &, dès qu'on commence à les ſentir, ils ſont irrémédiables. Nos mœurs altérées, nos goûts changés ne ſe rétabliront pas comme ils ſe ſeront corrompus; nos plaiſirs mêmes, nos innocens plaiſirs auront perdu leurs charmes; le *ſpectacle* nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oiſiveté devenue néceſſaire, les vuides du tems que nous ne ſaurons plus remplir, nous rendront à charge à nous-mêmes, les comédiens en partant nous laiſſeront l'ennui pour arrhes de leur retour; il nous forcera bientôt à les rappeller ou à faire pis. Nous aurons mal fait d'établir la comédie, nous ferons mal de la laiſſer ſubſiſter, nous ferons mal de la détruire; après la première faute, nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi! ne faut-il donc aucun *ſpectacle* dans une république? Au contraire, il en faut beaucoup. C'eſt dans les républiques qu'ils ſont nés, c'eſt dans leur ſein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'aſſembler ſouvent & de former entr'eux les doux liens du plaiſir & de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raiſons de s'aimer & de reſter à jamais unis? Nous avons déjà pluſieurs de ces fêtes publiques; ayons en davantage encore, je n'en ſerai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces *ſpectacles* excluſifs qui renferment tr ſtement un petit nombre de gens dans un antre obſcur; qui les tiennent craintifs & immobiles dans le ſilence & l'inaction; qui n'offrent aux yeux que cloiſons, que pointes de fer, que ſoldats, qu'affligeantes images de la ſervitude & de l'inégalité. Non, peuple heureux, ce ne ſont pas-là vos fêtes! C'eſt en plein air, c'eſt ſous le ciel qu'il faut vous raſſembler & vous livrer au doux ſentiment de votre bonheur. Que vos plaiſirs ne ſoient efféminés ni mercenaires, que rien de ce qui ſent la contrainte & l'intérêt ne les empoiſonne, qu'ils ſoient libres & généreux comme vous, que le ſoleil éclaire vos innocens *ſpectacles*; vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puiſſe éclairer.

Mais quels ſeront enfin les objets de ces *ſpectacles*? Qu'y montrera-t-on? Rien, ſi l'on veut. Avec la liberté, partout où régne l'affluence, le bien-être y régne auſſi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, raſſemblez-y le peuple, & vous aurez une fête. Faites mieux encore: donnez les ſpectateurs en ſpectacle; rendez-les acteurs eux-mêmes; faites que chacun ſe voie & s'aime dans les autres, afin que tous en ſoient mieux unis. Je n'ai pas beſoin de renvoyer aux jeux des anciens grecs: il en eſt de plus modernes, il en eſt d'exiſtans encore, & je les trouve préciſement parmi nous. Nous avons tous les ans des revues, des prix publics, des rois de l'arquebuſe, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établiſſemens ſi utiles & ſi agréables; on ne peut trop avoir de ſemblables rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre diſpos & robuſtes, ce que nous faiſons pour nous exercer aux armes? La république a-t-elle moins beſoin d'ouvriers que de ſoldats? Pourquoi, ſur le modèle des prix militaires, ne fonderions-nons pas d'autre prix de gymnaſtique, pour la lute, pour la courſe, pour le diſque, pours divers exercices du corps? Pour-

quoi n'animerions-nous pas nos bateliers par des joûtes sur le lac? Y auroit-il au monde un plus brillant *spectacle* que de voir, sur ce vaste & superbe bassin, des centaines de bateaux, élégamment équippés, partir à la fois au signal donné, pour aller enlever un drapeau arboré au but, puis servir de cortege au vainqueur revenant en triomphe recevoir le prix mérité. Toutes ces sortes de fêtes ne sont dispendieuses qu'autant qu'on le veut bien, & le seul concours les rend assez magnifiques. Cependant il faut y avoir assisté chez le genevois, pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus: ce n'est plus ce peuple si rangé qui ne se départ point de ses régles économiques; ce n'est plus ce long raisonneur qui pese tout jusqu'à la plaisanterie à la balance du jugement. Il est vif, gai, caressant; son cœur est alors dans ses yeux, comme il est toujours sur ses lèvres; il cherche à communiquer sa joie & ses plaisirs; il invite, il presse, il force, il se dispute les survenans. Toutes les sociétés n'en font qu'une, tout devient commun à tous. Il est presqu'indifférent à quelle table on se mette: ce seroit l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profusion; mais cette profusion même est alors bien placée, & l'aspect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'hiver, tems consacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes publiques. Il en est pourtant une espèce dont je voudrois bien qu'on se fît moins de scrupule, savoir les bals entre de jeunes personnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la danse & des assemblées qu'elle occasionne: comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter; que l'un & l'autre de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature; & que ce fût un crime à ceux qui sont destinés à s'unir de s'égayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils suivent leur destination, & certainement le premier & le plus saint de tous les liens de la société est le mariage. Toutes les fausses religions combattent la nature; la nôtre seule, qui la suit & la règle, annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajoûter sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'évangile ne prescrit pas & que tout bon gouvernement condamne; mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée où les yeux du public incessamment ouverts sur elles les forcent à la réserve, à la modestie, à s'observer avec le plus grand soin? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable, salutaire, propre à la vivacité des jeunes gens, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont on n'oseroit sortir un instant? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui, du moins quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où régne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrette sévérité d'un Pasteur ne fait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse, & l'ennui? On élude une tyrannie insupportable que la nature & la raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des ténèbres, & jamais l'innocence & le mystère n'habitèrent long-tems ensemble.

Pour moi, loin de blâmer de si simples amusemens, je voudrois au contraire qu'ils fussent publiquement autorisés, & qu'on y prévînt tout désordre particulier en les convertissant en bals solemnels & périodiques, ouverts indistinctement à toute la jeunesse à marier. Je voudrois qu'un magistrat, nommé par le conseil, ne dédaignât pas de présider à ces bals. Je voudrois que les pères & mères y assistassent, pour veiller sur leurs enfans, pour être témonis de leur grace & de leur adresse, des applaudissemens qu'ils auroient mérités, & jouir ainsi du plus doux *spectacle* qui puisse toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute personne mariée y fût admise au nombre des spectateurs & des juges, sans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en dansant elle-même: car à quelle fin honnête pourroit-elle se donner ainsi en montre au public? Je voudrois qu'on formât dans la salle une enceinte commode & honorable, destinée aux gens âgés de l'un & de l'autre sexe, qui ayant déjà donné des citoyens à la patrie, verroient encore leurs petits enfans se préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne sortît sans saluer ce parquet, & que tous les couples de jeunes gens vinssent, avant de commencer leur danse & après l'avoir finie, y faire une profonde révérence, pour s'accoutumer de bonne heure à respecter la vieillesse. Je ne doute pas que cette

agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette assemblée un certain coup-d'œil attendrissant, & qu'on ne vît quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie & de souvenir, capables, peut être, d'en arracher à un spectateur sensible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune personne qui, durant les précédens, se seroit comportée le plus honnêtement, le plus modestement, & auroit plû davantage à tout le monde au jugement du parquet, fût honorée d'une couronne par la main du *seigneur commis*, & du titre de reine du bal qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même assemblée on la reconduisît en cortege, que le père & la mère fussent félicités & remerciés d'avoir une fille si bien née & de l'élever si bien. Enfin je voudrois que, si elle venoit à se marier dans le cours de l'an, la seigneurie lui fît un présent, ou lui accordât quelque distinction publique, afin que cet honneur fût une chose assez sérieuse pour ne pouvoir jamais devenir une sujet de plaisanterie.

Il est vrai qu'on auroit souvent à craindre un peu de partialité, si l'âge des Juges ne laissoit toute la préférence au mérite; & quand la beauté modeste seroit quelquefois favorisée, quel en seroit le grand inconvénient? Ayant plus d'assauts à soutenir, n'a-t-elle pas besoin d'être plus encouragée! N'est-elle pas un don de la nature, ainsi que les talens? Où est le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne, & puisse contenter l'amour-propre sans offenser la vertu?

En perfectionnant ce projet dans les mêmes vues, sous un air de galanterie & d'amusement, on donneroit à ces fêtes plusieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La jeunesse, ayant des rendez-vous sûrs & honnêtes, seroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque sexe se livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations & aux plaisirs qui lui sont propres, & s'en consoleroit plus aisément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particuliers de tout état auroient la ressource d'un *spectacle* agréable, surtout aux pères & mères. Les soins pour la parure de leurs filles seroient pour les femmes un objet d'amusement qui feroit diversion à beaucoup d'autres; & cette parure, ayant un objet innocent & louable, seroit-là tout-à-fait à sa place. Ces occasions de s'assembler pour s'unir, & d'arranger des établissemens, seroient des moyens fréquens de rapprocher des familles divisées & d'affermir la paix, si nécessaire dans notre état. Sans altérer l'autorité des pères, les inclinations des enfans seroient un peu plus en liberté; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur; les convenances d'âge, d'humeur, de goût, de caractère seroient un peu plus consultées; on donneroit moins à celles d'état & de biens qui font des nœuds mal assortis, quand on les suit aux dépens des autres. Les liaisons devenant plus faciles, les mariages seroient plus fréquens; ces mariages, moins circonscrits par les mêmes conditions, préviendroient les partis, tempéreroient l'excessive inégalité, maintiendroient mieux le corps du peuple dans l'esprit de sa constitution; ces bals ainsi dirigés ressembleroient moins à un *spectacle* public qu'à l'assemblée d'une grande famille, & du sein de la joie & des plaisirs naîtroient la conservation, la concorde, & la prospérité de la république.

Sur ces idées, il seroit aisé d'établir à peu de frais & sans danger, plus de spectacles qu'il n'en faudroit pour rendre le séjour de notre ville agréable & riant, même aux étrangers qui ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au-moins pour voir une chose unique. Quoiqu'à dire le vrai, sur beaucoup de fortes raisons, je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage; & je suis persuadé, quant à moi, que jamais étranger n'entra dans Geneve, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

Mais savez-vous, Monsieur, qui l'on devroit s'efforcer d'attirer & de retenir dans nos murs? Les genevois mêmes qui, avec un sincere amour pour leur pays, ont tous une si grande inclination pour les voyages qu'il n'y a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos citoyens épars dans le reste de l'Europe & du monde, vivent & meurent loin de la patrie; & je me citerois moi-même avec plus de douleur, si j'y étois moins inutile. Je sais que nous sommes forcés d'aller chercher au-loin les ressources que notre terrain nous refuse, & que nous pourrions difficilement subsister, si nous nous y tenions renfermés; mais au-moins que ce bannissement ne soit pas éternel pour tous. Que ceux dont le ciel a beni les travaux viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche; réjouir leurs concitoyens du spectacle de leur fortune; animer l'émulation des jeunes-gens; enrichir leur pays de leur richesse; & jouir modestement chez eux des biens honnêtement acquis chez les autres. Sera-ce avec des théâtres toujours moins parfaits chez nous qu'ailleurs, qu'on les y fera revenir? Quiteront-ils la comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve? Non, non, Monsieur, ce n'est pas ainsi qu'on les peut ramener. Il faut que chacun sente qu'il ne sauroit trouver ailleurs ce qu'il a laissé dans son pays; il faut qu'un charme invincible le rappelle au séjour qu'il n'auroit point dû quitter; il faut que le souvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers spectacles, de leurs premiers plaisirs, reste profondément gravé dans leurs cœurs; il faut que les douces impressions faites durant la jeunesse demeurent & se renforcent dans un âge avancé, tandis que mille

autres s'effacent ; il faut qu'au milieu de la pompe des grands etats & de leur triſte magnificence, une voix ſecrette leur crie inceſſament au fond de l'ame : ah ! où ſont les jeux & les fêtes de ma jeuneſſe ? Où eſt la concorde des citoyens ? Où eſt la fraternité publique ? Où eſt la pure joie & la véritable allégreſſe ? Où ſont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence ? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu ! avec le cœur du genevois, avec une ville auſſi riante, un pays auſſi charmant, un gouvernement auſſi juſte, des plaiſirs ſi vrais & ſi purs, & tout ce qu'il faut pour ſavoir les goûter, à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie ?

Ainſi rappelloit ſes citoyens, par des fêtes modeſtes & des jeux ſans éclat, cette Sparte que je n'aurai jamais aſſez citée pour l'exemple que nous devrions en tirer ; ainſi dans Athènes parmi les beaux-arts, ainſi dans Suſe au ſein du luxe & de la moleſſe, le ſpartiate ennuyé ſoupiroit après ſes groſſiers feſtins & ſes fatigans exercices. C'eſt à Sparte que, dans une laborieuſe oiſiveté, tout étoit plaiſir & *ſpectacle* ; c'eſt-là que les plus rudes travaux paſſoient pour des récréations, & que les moindres délaſſemens formoient une inſtruction publique ; c'eſt là que les citoyens, continuellement aſſemblés, conſacroient la vie entière à des amuſemens qui faiſoient la grande affaire de l'état, & à des jeux dont on ne ſe délaſſoit qu'à la guerre.

J'entends déjà les plaiſans me demander ſi, parmi tant de merveilleuſes inſtructions, je ne veux point auſſi, dans nos fêtes genevoiſes, introduire les danſes des jeunes lacédémoniennes ? je réponds que je voudrois bien nous croire les yeux & le cœur aſſez chaſtes pour ſupporter un tel *ſpectacle*, & que de jeunes perſonnes dans cet état fuſſent à Geneve comme à Sparte couvertes de l'honnêteté publique ; mais, quelque eſtime que je faſſe de mes compatriotes, je ſais trop combien il y a loin d'eux aux lacédémoniens, & je ne leur propoſe des inſtitutions de ceux-ci que celles dont ils ne ſont pas encore incapables. Si le ſage Plutarque s'eſt chargé de juſtifier l'uſage en queſtion, pourquoi faut-il que je m'en charge après lui ? Tout eſt dit, en avouant que cet uſage ne convenoit qu'aux éleves de Lycurgue ; que leur vie frugale & laborieuſe, leurs mœurs pures & ſévères, la force d'ame qui leur étoit propre, pouvoient ſeuls rendre innocent ſous leurs yeux, un *ſpectacle* ſi choquant pour tout peuple qui n'eſt qu'honnête.

Mais penſe-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins ſon danger qu'une nudité abſolue, dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence & peut-être en dégoût ? Ne ſait-on pas que les ſtatues & les tableaux n'offenſent les yeux que quand un mélange de vêtemens rend les nudités obſcenes ? Le pouvoir immédiat des ſens eſt foible & borné : c'eſt par l'entremiſe de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'eſt-elle qui prend ſoin d'irriter les deſirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la nature ; c'eſt-elle qui découvre à l'œil avec ſcandale ce qu'il ne voit pas ſeulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement ſi modeſte au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les deſirs. Une jeune chinoiſe, avançant un bout de pied couvert & chauſſé, fera plus de ravage à Pekin que n'eût fait la plus belle fille du monde danſant toute nue au bas de Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & ſi peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui, quand on ne montre moins que pour faire deſirer davantage, quand l'obſtacle qu'on oppoſe aux yeux ne ſert qu'à mieux irriter l'imagination, quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expoſe.

Heu ! male tum mites defendit pampinus uvas.

Terminons ces nombreuſes digreſſions. Grace au ciel voici la dernière : je ſuis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modèle de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'eſt pas ſeulement par leur objet, mais auſſi par leur ſimplicité que je les trouve recommandables : ſans pompe, ſans luxe, ſans appareil, tout y reſpiroit, avec un charme ſecret de patriotiſme qui les rendoit intéreſſantes, un certain eſprit martial convenable à des hommes libres ; ſans affaires & ſans plaiſir, au moins de ce qui porte ces noms parmi nous, ils paſſoient, dans cette douce uniformité, la journée, ſans la trouver trop longue, & la vie, ſans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque ſoir, gais & diſpos, prendre leur frugal repas, contens de leur partie, de leurs concitoyens, & d'eux-mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertiſſemens publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danſes en autant de bandes, ſelon la différence des âges ; & ces danſes ſe faiſoient au chant de chaque bande. Celle des veillards commençoit la première, en chantant le couplet ſuivant.

Nous avons été jadis,
Jeunes, vaillans & hardis.

Suivoit celle des hommes qui chantoient à leur tour, en frappant de leurs armes en cadence.

Nous le ſommes maintenant,
A l'épreuve à tout-venant.

Enſuite venoient les enfans qui leur répondoient, en chantant de toute leur force.

Et nous bientôt le ſerons,
Qui tous vous ſurpaſſerons.

Voilà, Monſieur, les *ſpectacles* qu'il faut à des républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cette eſſai, ſi jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les triſtes effets; j'en ai montré quelques-uns, j'en pourrois montrer davantage; mais c'eſt trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos magiſtrats ſaura prévenir. Je ne prétends point inſtruire des hommes plus ſages que moi. Il me ſuffit d'en avoir dit aſſez pour conſoler la jeuneſſe de mon pays d'être privée d'un amuſement qui coûteroit ſi cher à la patrie. J'exhorte cette heureuſe jeuneſſe à profiter de l'avis qui termine votre article. Puiſſe-t-elle connoître & mériter ſont ſort! Puiſſe-t elle ſentir toujours combien le ſolide bonheur eſt préférable aux vains plaiſirs qui le détruiſent! Puiſſe-t-elle tranſmettre à ſes deſcendans les vertus, la liberté, la paix qu'elle tient de ſes pères! C'eſt le dernier vœu par lequel je finis mes écrits, c'eſt celui par lequel finira ma vie. (*Lettre de J. J. Rouſſeau à M. d'Alembert.*)

SUICIDE, ſ. m. Le *ſuicide* eſt une action par laquelle un homme eſt lui-même la cauſe de ſa mort. Comme cela peut arriver de deux manieres, l'une directe & l'autre indirecte; on diſtingue auſſi dans la morale le *ſuicide* direct, d'avec le *ſuicide* indirect.

Ordinairement on entend par *ſuicide*, l'action d'un homme, qui de propos délibéré ſe prive de la vie d'une manière violente. Pour ce qui regarde la moralité de cette action, il faut dire qu'elle eſt abſolument contre la loi de la nature. On prouve cela de différentes façons. Nous ne rapporterons ici que les raiſons principales.

1°. Il eſt sûr que l'inſtinct que nous ſentons pour notre conſervation; & qui eſt naturel à tous les hommes, & même à toutes les créatures, vient du créateur. On peut donc la regarder comme une loi naturelle gravée dans le cœur de l'homme par le créateur. Il renferme ſes ordres par rapport à notre exiſtence. Ainſi tous ceux qui agiſſent contre cet inſtinct qui leur eſt ſi naturel, agiſſent contre la volonté de leur créateur.

2°. L'homme n'eſt point le maître de ſa vie. Comme il ne ſe l'eſt point donnée, il ne peut pas la regarder comme un bien dont il peut diſpoſer comme il lui plaît. Il tient la vie de ſon créateur; c'eſt une eſpèce de dépôt qui lui eſt confié, il n'appartient qu'à lui de retirer ſon dépôt quand il le trouvera à propos. Ainſi l'homme n'eſt point en droit d'en faire ce qu'il veut, & encore moins de le détruire entiérement.

3°. Le but que le créateur a en créant un homme, eſt ſûrement qu'il continue à exiſter & à vivre auſſi long-tems qu'il plaira à Dieu: & comme cette fin ſeule n'eſt pas digne d'un Dieu ſi parfait, il faut ajouter qu'il veut que l'homme vive pour la gloire du créateur, & pour manifeſter ſes perfections. Or ce but eſt fruſtré par le *ſuicide*. L'homme en ſe détruiſant, enleve du monde un ouvrage qui étoit deſtiné à la manifeſtation des perfections divines.

4°. Nous ne ſommes pas au monde uniquement pour nous-mêmes. Nous ſommes dans une liaiſon étroite avec les autres hommes, avec notre patrie, avec nos proches, avec notre famille. Chacun exige de nous certains devoirs auxquels nous ne pouvons pas nous ſouſtraire nous-mêmes. C'eſt donc violer les devoirs de la ſociété que de la quitter avant le tems, & dans le moment où nous pourrions lui rendre les ſervices que nous lui devons. On ne peut pas dire qu'un homme ſe puiſſe trouver dans un cas où il ſoit aſſuré qu'il n'eſt d'aucune utilité pour la ſociété, ce cas n'eſt point du tout poſſible. Dans la maladie la plus déſeſpérée, un homme peut toujours être utile aux autres, ne fût-ce que par l'exemple de fermeté, de patience, &c. qu'il leur donne.

Enfin la premiere obligation où l'homme ſe trouve par rapport à ſoi même, c'eſt de ſe conſerver dans un état de félicité, & de ſe perfectionner de plus en plus. Ce devoir eſt conforme à l'envie que chacun a de ſe rendre heureux. En ſe privant de la vie on néglige donc ce qu'on ſe doit à ſoi-même; on interrompt le cours de ſon bonheur, on ſe prive des moyens de ſe perfectionner davantage dans ce monde. Il eſt vrai que ceux qui ſe tuent eux-mêmes regardent la mort comme un état plus heureux que la vie; mais c'eſt en quoi ils raiſonnent mal; ils ne peuvent jamais avoir une entière certitude; jamais ils ne pourront démontrer que leur vie eſt un plus grand malheur que la mort. Et c'eſt ici la clef pour répondre à diverſes queſtions qu'on forme ſuivant les différens cas où un homme peut ſe trouver.

On demande, 1°. ſi un ſoldat peut ſe tuer pour ne pas tomber entre les mains des ennemis, comme cela eſt ſouvent arrivé dans les ſiècles paſſés. A cette queſtion on en peut joindre une autre qui revient au même, & à laquelle on doit faire la même réponſe, ſavoir ſi un capitaine de vaiſſeau peut mettre le feu à ſon navire pour le faire ſauter en l'air, afin que l'ennemi ne s'en rende pas maître. Quelques-uns d'entre les moraliſtes croient que le *ſuicide* eſt permis dans ces deux cas, parce que l'amour de la patrie eſt le principe de ces actions. C'eſt une façon de nuire à l'ennemi pour laquelle on doit ſuppoſer le conſentement du ſouverain qui veut faire tort à ſon ennemi de quelque façon que ce ſoit. Ces raiſons, quoique ſpécieuſes, ne ſont cependant pas ſans exception. D'abord il eſt sûr que dans un cas de cette importance il ne ſuffit pas de ſuppoſer le conſentement du ſouverain. Pendant que le ſouverain n'a pas déclaré ſa volonté expreſſément, il faut regarder le cas comme douteux: or dans

un

un cas douteux, on ne doit point prendre le parti le plus violent, & qui choque tant d'autres devoirs qui ſont clairs & ſans conteſtation.

Cette queſtion a donné occaſion à une ſeconde, ſavoir s'il faut obéir à un prince qui vous ordonne de vous tuer. Voici ce qu'on répond ordinairement. Si l'homme qui reçoit cet ordre eſt un criminel qui mérite la mort, il doit obéir ſans craindre de commettre un *ſuicide* puniſſable, parce qu'il ne fait en cela que ce que le bourreau devroit faire. La ſentence de mort étant prononcée, ce n'eſt pas lui qui s'ôte la vie, c'eſt le juge auquel il obéit comme un inſtrument qui la lui ôte. Mais ſi cet homme eſt un innocent, il vaut mieux qu'il refuſe d'exécuter cet ordre, parce qu'aucun ſouverain n'a droit ſur la vie d'un innocent. On propoſe encore cette troiſième queſtion, ſavoir ſi un malheureux condamné à une mort ignominieuſe & douloureuſe, peut s'y ſouſtraire en ſe tuant lui-même. Tous les moraliſtes ſont ici pour la négative. Un tel homme enfreint le droit que le magiſtrat a ſur lui pour le punir, il fruſtre en même tems le but qu'on a d'inſpirer par le châtiment de l'horreur pour des crimes ſemblables au ſien.

Diſons un mot du *ſuicide* indirect. On entend par-là toute action qui occaſionne une mort prématurée, ſans qu'on ait eu préc ſément l'intention de ſe la procurer. Cela ſe fait ou en ſe livrant aux emportemens des paſſions violentes, ou en menant une vie déreglée, ou en ſe retranchant le néceſſaire par une avarice honteuſe, ou en s'expoſant imprudemment à un danger évident. Les mêmes raiſons qui défendent d'attenter à ſa vie directement, condamnent auſſi le *ſuicide* indirect, comme il eſt aiſé de le voir.

Pour ce qui regarde l'imputation du *ſuicide*, il faut remarquer qu'elle dépend de la ſituation d'eſprit où un homme ſe trouve avant & au moment qu'il ſe tue; ſi un homme qui a le cerveau dérangé, ou qui eſt tombé dans une noire mélancolie, ou qui eſt en phrénéſie, ſi un tel homme ſe tue, on ne peut pas regarder ſon action comme un crime, parce que dans un tel état on ne ſait pas ce qu'on fait; mais s'il le fait de propos délibéré, l'action lui eſt imputée dans ſon entier. Car quoiqu'on objecte qu'aucun homme jouiſſant de la raiſon ne peut ſe tuer, & qu'effectivement tous les meurtriers d'eux-mêmes puiſſent être regardés comme des fous dans le moment qu'ils s'ôtent la vie, il faut cependant prendre garde à leur vie précédente. C'eſt-là où ſe trouve ordinairement l'origine de leur déſeſpoir. Peut-être qu'ils ne ſavent pas ce qu'ils font dans le moment qu'ils ſe tuent, tant leur eſprit eſt troublé par leur paſſion; mais c'eſt leur faute. S'ils avoient tâché de dompter leurs paſſions dès le commencement, ils auroient ſûrement prévenu les malheurs de leur état préſent; ainſi la dernière action étant une ſuite des actions précédentes, elle leur eſt imputée avec les autres.

Le *ſuicide* a toujours été un ſujet de conteſtation parmi les anciens philoſophes: les Stoïciens le permettoient à leurs ſages. Les Platoniciens ſoutenoient que la vie eſt une ſtation dans laquelle Dieu a placé l'homme, que par conſéquent il ne lui eſt point permis de l'abandonner ſuivant ſa fantaiſie. Parmi les modernes, l'abbé de Saint-Cyran a ſoutenu qu'il y a quelques cas où on peut ſe tuer. Voici le titre de ſon livre. *Queſtion royale où eſt montré en quelle extrémité, principalement en tems de paix, le ſujet pourroit être obligé de conſerver la vie du prince aux dépens de la ſienne.*

Quoiqu'il ne ſoit point douteux que l'égliſe chrétienne ne condamne le *ſuicide*, il s'eſt trouvé des chrétiens qui ont voulu le juſtifier. De ce nombre eſt le docteur Donne, ſavant théologien Anglois, qui ſans doute, pour conſoler ſes compatriotes, que la mélancolie détermine aſſez ſouvent à ſe donner la mort, entreprit de prouver que le *ſuicide* n'eſt point défendu dans l'écriture ſainte, & ne fut point regardé comme un crime dans les premiers ſiècles de l'égliſe.

Son ouvrage écrit en Anglois, a pour titre BIAΘANATOΣ: *a déclaration of that paradoxe or theſis that ſelf-homicide is not ſo naturally ſin & that it may never be otherwiſe, &c. London* 1700. Ce qui ſignifie *expoſition d'un paradoxe ou ſyſtême qui prouve que le* ſuicide *n'eſt pas toujours un péché naturel, Londres* 1700. Ce docteur Donne mourut doyen de S. Paul, dignité à laquelle il parvint après la publication de ſon ouvrage.

Il prétend prouver dans ſon livre, que le *ſuicide* n'eſt oppoſé, ni à la loi de la nature, ni à la raiſon, ni à la loi de Dieu révélée. Il montre que dans l'ancien teſtament, des hommes agréables à Dieu ſe ſont donné la mort à eux-mêmes; ce qu'il prouve par l'exemple de Samſon, qui mourut écraſé ſous les ruines d'un temple, qu'il fit tomber ſur les Philiſtins & ſur lui-même. Il s'appuie encore de l'exemple d'Eléazar, qui ſe fit écraſer ſous un éléphant en combattant pour ſa patrie; action qui eſt louée par S. Ambroiſe. Tout le monde connoît chez les payens, les exemples de Codrus, Curtius, Decius, Lucrèce, Caton, *&c.*

Dans le nouveau teſtament, il veut fortifier ſon ſyſtême par l'exemple de Jeſus-Chriſt, dont la mort fut volontaire. Il regarde un grand nombre de martyrs comme de vrais *ſuicides*, ainſi qu'une foule de ſolitaires & de pénitens qui ſe ſont fait mourir peu-à-peu. S. Clément exhorte les premiers chrétiens au martyre, en leur citant l'exemple des payens qui ſe dévouoient pour leur patrie. Stromat. *lib. IV.* Tertullien condamnoit ceux qui fuyoient la perſécution, *Voyez* Tertullian. *de fuga*

propos. II. Du tems des persécutions, chaque chrétien pour arriver au ciel affrontoit généreusement la mort, & lorsqu'on supplicioit un martyr, les assistans s'écrioient, *je suis aussi chrétien.* Eusebe rapporte, qu'un martyr nommé Germanus, irritoit les bêtes pour sortir plus promptement de la vie. S. Ignace, évêque d'Antioche, dans sa lettre aux fidèles de Rome, les prie de ne point solliciter sa grace, *voluntarius morior quia mihi utile est mori.*

Bodin rapporte d'après Tertullien, que dans une persécution qui s'éleva contre les chrétiens d'Afrique, l'ardeur pour le martyre fut si grande, que le proconsul lassé lui-même de supplices, fit demander par le crieur public, *s'il y avoit encore des chrétiens qui demandassent à mourir.* Et comme on entendit une voix générale qui répondoit *qu'oui*, le proconsul leur dit de s'aller pendre & noyer eux-mêmes pour en épargner la peine aux juges. *Voyez* Bodin, *Demonst. lib IV. cap. iij.* Ce qui prouve que dans l'église primitive les chrétiens étoient affamés du martyre, & se présentoient volontairement à la mort. Ce zèle fut arrêté par la suite au concile de Laodicée, *canon 33*, & au premier de Carthage, *canon 2*, dans lesquels l'église distingua les vrais martys des faux; & il fut défendu de s'exposer volontairement à la mort; cependant l'histoire ecclésiastique nous fournit des exemples de saints & de saintes, honorés par l'église, qui se sont exposés à une mort indubitable; c'est ainsi que sainte Pélagie & sa mère se précipitèrent par une fenêtre & se noyèrent. *Voyez S. Augustin, de civit. Dei, lib. I. cap. xxvj.* Sainte Apollonie courut se jetter dans le feu. Baronius dit sur la première, qu'il ne sait que dire de cette action, *quid ad hæc dicamus non habemus.* S. Ambroise dit aussi à son sujet, *que Dieu ne peut s'offenser de notre mort, lorsque nous la prenons comme un remède.* Voyez *Ambos. de virginitate, lib. III.*

Le théologien anglois confirme encore son système par l'exemple de nos missionnaires, qui de plein gré s'exposent à une mort assurée, en allant prêcher l'évangile à des nations qu'ils savent peu disposées à le recevoir; ce qui n'empêche point l'église de les placer au rang des saints, & de les proposer comme des objets dignes de la vénération des fidèles; tels sont S. François de Xanvier & beaucoup d'autres que l'église a canonisés.

Le docteur Donne confirme encore sa thèse par une constitution apostolique, rapportée au *lib. IV. cap. vij. & cap. ix.* qui dit formellement qu'un homme doit plutôt consentir à mourir de faim, que de recevoir de la nourriture de la main d'un excommunié. Athénagoras dit que plusieurs chrétiens de son tems se mutiloient & se faisoient eunuques. S. Jerôme nous apprend, que saint Marc l'évangeliste, se coupa le pouce pour n'être point fait prêtre. Voyez *prolegomena in Marcum*

Enfin, le même auteur met au nombre des *suicides* les pénitens, qui à force d'austérités, de macérations & de tourmens volontaires, nuisent à leur santé & accélèrent leur mort; il prétend que l'on ne peut faire le procès aux *suicides*, sans le faire aux religieux & aux religieuses, qui se soumettent volontairement à une régle assez austère pour abréger leurs jours. Il rapporte la règle des Chartreux, qui leur défend de manger de la viande, quand même cela pourroit leur sauver la vie; c'est ainsi que M. Donne établit son système, qui ne sera certainement point approuvé par les théologiens orthodoxes.

En 1732, Londres vit un exemple d'un *suicide* mémorable, rapporté par M. Smollet dans son histoire d'Angleterer. Le nommé Richard Smith & sa femme, mis en prison pour dettes, se pendirent l'un & l'autre après avoir tué leur enfant; on trouva dans leur chambre deux lettres adressées à un ami, pour lui recommander de prendre soin de leur chien & de leur chat; ils eurent l'attention de laisser de quoi payer le porteur de ces billets, dans lesquels ils expliquoient les motifs de leur conduite; ajoutant qu'ils ne croyoient pas que Dieu pût trouver du plaisir à voir ses créatures malheureuses & sans ressources; qu'au reste, ils se résignoient à ce qu'il lui plairoit ordonner d'eux dans l'autre vie, se confiant entièrement dans sa bonté. Allage bien étrange de religion & de crime! (*Ancienne Encyc.*)

Lettre de Saint-Preux à milord Edouard.

Oui, Milord, il est vrai; mon ame est oppressée du poids de la vie. Depuis long-tems elle m'est à charge; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chere, il ne m'en reste que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'est pas permis d'en disposer sans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je sais aussi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos soins me l'ont sauvée deux fois, & vos bienfaits me la conservent sans cesse. Je n'en disposerai jamais que je ne sois sûr de le pouvoir faire sans crime, ni tant qu'il me restera la moindre espérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous disiez que je vous étois nécessaire; pourquoi me trompiez-vous? Depuis que nous sommes à Londres, loin que vous songiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de soins superflus! Milord, vous le savez, je hais le crime encore plus que la vie; j'adore l'Etre éternel; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous sur la terre; l'amitié, le devoir y peuvent enchaîner un infortuné: des prétextes & des sophismes ne l'y retiendront point. Eclairez ma raison, parlez à mon cœur; je suis prêt à vous entendre: mais souvenez-vous que ce n'est point le désespoir qu'on brave.

Vous voulez qu'on raisonne ? hé bien raisonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la question qu'on agite ; j'y consens. Cherchons la vérité paisiblement, tranquillement. Discutons la proposition générale comme s'il s'agissoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de se la donner. Je ne veux pas faire un livre à son exemple, & je ne suis pas fort content du sien ; mais j'espere imiter son sang-froid dans cette discussion.

J'ai long-tems médité sur ce grave sujet. Vous devez le savoir, car vous connoissez mon sort & je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la question se réduit à cette proposition fondamentale. Chercher son bien & fuir son mal en ce qui n'offense point autrui, c'est le droit de la nature. Quand notre vie est un mal pour nous & n'est un bien pour personne, il est donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine, je pense que c'est celle-là, & si l'on venoit à bout de la renverser, il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

Que disent là-dessus nos sophistes ? Premiérement ils regardent la vie comme une chose qui n'est pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée ; mais c'est précisément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle est à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras ? Cependant quand ils craignent la gangrene ils s'en font couper un, & tous les deux, s'il le faut. La parité est exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame ; car si je sacrifie mon bras à la conservation d'une chose plus précieuse qui est mon corps, je sacrifie mon corps à la conservation d'une chose plus précieuse qui est mon bien-être. Si tous les dons que le ciel nous a faits sont naturellement des biens pour nous, ils ne sont que trop sujets à changer de nature ; il y ajouta la raison pour nous apprendre à les discerner. Si cette règle ne nous autorisoit pas à choisir les uns & rejetter les autres, quel seroit son usage parmi les hommes ?

Cette objection si peu solide, ils la retournent de mille manières. Ils regardent l'homme vivant sur la terre comme un soldat mis en faction. Dieu, disent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en sors-tu sans son congé ? Mais toi-même, il t'a placé dans ta ville, pourquoi en sors-tu sans son congé ? Le congé n'est-il pas dans le mal-être ? En quelque lieu qu'il me place, soit dans un corps, soit sur la terre, c'est pour y rester autant que j'y suis bien, & pour en sortir dès que j'y suis mal. Voilà la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens ; mais quand je meurs naturellement, Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie, il me l'ôte : c'est en me la rendant insuportable qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas, je résiste de toute ma force ; dans le second, j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens assez injustes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la providence, comme si l'on vouloit se soustraire à ses loix ? Ce n'est point pour s'y soustraire qu'on cesse de vivre, c'est pour les exécuter. Quoi ! Dieu n'a-t-il de pouvoir que sur mon corps ? Est-il quelque lieu dans l'univers où quelque être existant ne soit pas sous sa main, & agira-t-il moins immédiatement sur moi, quand ma substance épurée sera plus une, & plus semblable à la sienne ? Non, sa justice & sa bonté font mon espoir, & si je croyois que la mort pût me soustraire à sa puissance, je ne voudrois plus mourir.

C'est un des sophismes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités sublimes. Si ton esclave se tuoit, dit Socrate à Cebès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit possible, pour t'avoir injustement privé de ton bien ? Bon Socrate, que nous dites-vous ? N'appartient-on plus à Dieu quand on est mort ? Ce n'est point cela du tout, mais il falloit dire ; si tu charges ton esclave d'un vêtement qui le gêne dans le service qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire son service ? La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie ; comme si notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu ; elle n'est rien aux yeux de la raison, elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode. Est-ce la peine d'en faire un si grand bruit ? Milord, ces déclamateurs ne sont point de bonne foi. Absurdes & cruels dans leurs raisonnemens, il aggravent le prétendu crime comme si l'on s'ôtoit l'existence, & le punissent, comme si l'on existoit toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le seul argument spécieux qu'ils aient jamais employé, cette question n'y est traitée que très légérement & comme en passant. Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas besoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en disposer. En supposant qu'il ait tenu réellement les discours que Platon lui fait tenir, croyez moi, Milord, il les eût médités avec plus de soin dans l'occasion de les mettre en pratique ; & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de disposer de sa propre vie, c'est que Caton le lut par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quitta la terre.

Ces mêmes sophistes demandent si jamais la vie peut être un mal ? En considérant cette foule d'erreurs, de tourmens & de vices dont elle est remplie, on seroit bien plus tenté de demander si jamais elle fut un bien ? Le crime assiége sans

ceſſe l'homme le plus vertueux, chaque inſtant qu'il vit, il eſt prêt à devenir la proie du méchant, ou méchant lui-même. Combattre & ſouffrir, voilà ſon ſort dans ce monde : mal faire & ſouffrir, voilà celui du malhonnête homme. Dans tout le reſte ils different entr'eux, ils n'ont rien en commun que les misères de la vie. S'il vous falloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles, des réponſes de ſages, des actes de vertu récompenſés par la mort. Laiſſons tout cela, Milord; c'eſt à vous que je parle, & je vous demande quelle eſt ici bas la principale occupation du ſage, ſi ce n'eſt de ſe concentrer, pour ainſi dire, au fond de ſon ame, & de s'efforcer d'être mort durant ſa vie? Le ſeul moyen qu'ait trouvé la raiſon pour nous ſoudraire aux maux de l'humanité, n'eſt-il pas de nous détacher des objets terreſtres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au-dedans de nous-mêmes, de nous élever aux ſublimes contemplations; & ſi nos paſſions & nos erreurs ſont nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous ſoupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres? Que ſont ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcretement leurs douleurs par leurs voluptés? ils anéantiſſent pour ainſi dire leur exiſtence à force de l'étendre ſur la terre; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens; ils n'ont point de jouiſſances qui ne leur préparent mille amères privations : plus ils ſentent & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

Mais qu'en général, ce ſoit ſi l'on veut un bien pour l'homme de ramper triſtement ſur la terre, j'y conſens : je ne prétens pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord, ni faire un vaſte tombeau du monde. Il eſt, il eſt des infortunés trop privilégiés pour ſuivre la route commune, & pour qui le déſeſpoir & les amères douleurs ſont le paſſeport de la nature. C'eſt à ceux-là qu'il ſeroit auſſi inſenſé de croire que leur vie eſt un bien, qu'il l'étoit au ſophiſte Poſſidonius tourmenté de la goutte de nier qu'elle fût un mal. Tant qu'il nous eſt bon de vivre, nous le déſirons fortement, & il n'y a que le ſentiment des maux extrêmes qui puiſſe vaincre en nous ce déſir : car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort, & cette horreur déguiſe à nos yeux les misères de la condition humaine. On ſupporte long-tems une vie pénible & douloureuſe avant de ſe réſoudre à la quitter; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte ſur l'horreur de mourir, alors la vie eſt évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainſi, quoiqu'on ne puiſſe exactement aſſigner le point où elle ceſſe d'être un bien, on ſait très-certainement au moins qu'elle eſt un mal long-tems avant de nous le paroître, & chez tout homme ſenſé le droit d'y renoncer en précéde toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'eſt pas tout : après avoir nié que la vie puiſſe être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire; ils diſent enſuite qu'elle eſt un mal, pour nous reprocher de ne la pouvoir endurer. Selon eux c'eſt une lâcheté de ſe ſouſtraire à ſes douleurs & à ſes peines, & il n'y a jamais que de poltrons qui ſe donnent la mort. O Rome, conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire! Qu'Arrie, Eponine, Lucrèce, ſoient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Caſſius, & toi qui partageois avec les Dieux les reſpects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image auguſte & ſacrée animoit les romains d'un ſaint zèle & faiſoit frémir les tyrans, tes fiers admirateurs ne penſoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un college, de vils rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refuſé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. Force & grandeur des écrivains modernes, que vous êtes ſublimes, & qu'ils ſont intrépides la plume à la main! Mais dites-moi, brave & vaillant héros qui vous ſauvez ſi courageuſement d'un combat pour ſupporter plus long-tems la peine de vivre; quand un tiſon brûlant vient à tomber ſur cette éloquente main, pourquoi la retirez-vous ſi vîte? Quoi! vous avez la lâcheté de n'oſer ſoutenir l'ardeur du feu! Rien, dites-vous, ne m'oblige à ſupporter le tiſon; & moi, qui m'oblige à ſupporter la vie? La génération d'un homme a-t-elle plus à la providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'eſt-elle pas également ſon ouvrage?

Sans doute, il y a du courage à ſouffrir avec conſtance les maux qu'on ne peut éviter; mais il n'y a qu'un inſenſé qui ſouffre volontairement ceux dont il peut s'exempter ſans mal faire, & c'eſt ſouvent un très-grand mal d'en durer un mal ſans néceſſité. Celui qui ne ſait pas ſe délivrer d'une vie douloureuſe par une prompte mort, reſſemble à celui qui aime mieux laiſſer envénimer une plaie que de la livrer au fer ſalutaire d'un chirurgien. Vieris, reſpectable Pariſot, coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire ſans ſourciller, & me laiſſerai traitter de lâche par le brave qui voit tomber la ſienne en pourriture faute d'oſer ſoutenir la même opération.

J'avoue qu'il eſt des devoirs envers autrui, qui ne permettent pas à tout homme de diſpoſer de lui-même, mais en revanche, combien en eſt-il qui l'ordonnent? Qu'un magiſtrat à qui tient le ſalut de la patrie, qu'un père de famille qui doit la ſubſiſtance à ſes enfans, qu'un débiteur inſolvable qui ruineroit ſes créanciers, ſe devouent à leur devoir quoi qu'il arrive; que mille autres

relations civiles & domeſtiques forcent un honnête homme infortuné de ſupporter le malheur de vivre, pour éviter le malheur plus grand d'être injuſte, eſt-il permis, pour cela, dans des cas tout différens de conſerver, aux dépens d'une foule de miſérables, une vie qui n'eſt utile qu'à celui qui n'oſe mourir? Tue-moi, mon enfant, dit le ſauvage décrépit à ſon fils qui le porte & fléchit ſous le poids; les ennemis ſont là; va combattre avec tes frères, va ſauver tes enfans, & n'expoſe pas ton père à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la miſere, ennemis domeſtiques pires que les ſauvages, permettroient à un malheureux eſtropié de conſommer dans ſon lit, le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle; celui qui ne tient à rien, celui que le ciel réduit à vivre ſeul ſur la terre, celui dont la malheureuſe exiſtence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un ſéjour où ſes plaintes ſont importunes & ſes maux ſans utilité?

Peſez ces conſidérations, Milord, raſſemblez toutes ces raiſons, & vous trouverez qu'elles ſe réduiſent au plus ſimple des droits de la nature, qu'un homme ſenſé ne mit jamais en queſtion. En effet, pourquoi ſeroit-il permis de ſe guérir de la goute & non de la vie? L'une & l'autre ne nous vient elle pas de la même main? S'il eſt pénible de mourir, qu'eſt ce à dire? Les drogues font-elles plaiſir à prendre? Combien de gens préferent la mort à la médecine? Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il eſt plus permis de ſe délivrer d'un mal paſſager en faiſant des remedes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on eſt moins coupable d'uſer de quinquina pour la fièvre, que d'opium pour la pierre? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre eſt de nous délivrer du mal-être; ſi nous regardons au moyen, l'un & l'autre eſt également naturel; ſi nous regardons à la répugnance, il y en a également des deux côtés; ſi nous regardons à la volonté du maître, quel mal veut-on combattre qu'il ne nous ait pas envoyé? à quelle douleur veut-on ſe ſouſtraire qui ne nous vienne pas de ſa main? Quelle eſt la borne où finit ſa puiſſance, & où l'on peut légitimement réſiſter? Ne nous eſt-il donc permis de changer l'état d'aucune choſe, parce que tout ce qui eſt, eſt comme il l'a voulu? Faut il ne rien faire en ce monde, de peur d'enfreindre ſes loix, & quoique nous faſſions, pouvons-nous jamais les enfreindre? Non, Milord, la vocation de l'homme eſt plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour reſter immobile dans un quiétiſme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conſcience pour le vouloir, & la raiſon pour le choiſir. Il l'a conſtitué ſeul juge de ſes propres actions. Il a écrit dans ſon cœur, fais ce qui t'eſt ſalutaire & n'eſt nuiſible à perſonne. Si je ſens qu'il m'eſt bon de mourir, je réſiſte à ſon ordre en m'opiniâtrant à vivre; car en me rendant la mort deſirable, il me preſcrit de la chercher.

Bomſton, j'en appelle à votre ſageſſe & à votre candeur; quelles maximes plus certaines la raiſon peut-elle déduire de la religion ſur la mort volontaire? Si les chrétiens en ont établi d'oppoſées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur religion, ni de ſa regle unique, qui eſt l'écriture, mais ſeulement des philoſophes payens. Lactance & Auguſtin, qui les premiers avancerent cette nouvelle doctrine dont Jeſus-Chriſt ni les apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'apuyerent que ſur le raiſonnement du Phédon que j'ai déjà combattu; de ſorte que les fidelles qui croient ſuivre en cela l'autorité de l'Evangile, ne ſuivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la bible entière une loi contre le ſuicide, ou même une ſimple improbation; & n'eſt-il pas bien étrange que dans les exemples de gens qui ſe ſont donnés la mort, on n'y trouve pas un ſeul mot de blâme contre aucun de ces exemples? il y a plus; celui de Samſon eſt autoriſé par un prodige qui le venge de ſes ennemis. Ce miracle ſe ſeroit il fait pour juſtifier un crime, & cet homme qui perdit ſa force pour s'être laiſſé ſéduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commmettre un forfait authentique, comme ſi Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes?

Tu ne tueras point, dit le décalogue. Que s'enſuit-il de là? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis; & Moyſe qui fit tant mourir de gens entendoit fort mal ſon propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la premiére eſt certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle eſt exempte de violence & d'injuſtice; les deux ſeules conſidérations qui puiſſent rendre l'homicide criminel, & que la nature y a mis, d'ailleurs, ſont un ſuffiſant obſtacle.

Mais, diſent-ils encore, ſouffrez patiemment les maux que Dieu vous envoie; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainſi les maximes du chriſtianiſme, que c'eſt mal en ſuſir l'eſprit! L'homme eſt ſujet à mille maux, ſa vie eſt un tiſſu de misères, & il ne ſemble naître que pour ſouffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raiſon veut qu'il les évite, & la religion, qui n'eſt jamais contraire à la raiſon, l'approuve. Mais que leur ſomme eſt petite auprès de ceux qu'il eſt forcé de ſouffrir malgré lui! C'eſt de ceux ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de ſe faire un mérite; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impoſe, & marque du profit de toute vie la

réſignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui eſt impoſée par la nature ; s'il endure patiemment tout ce qu'il eſt contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande, & ſi quelqu'un montre aſſez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'eſt un fou qu'il faut enfermer ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc ſans ſcrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en reſtera que trop à ſouffrir encore. Délivrons-nous ſans remords de la vie même, auſſi-tôt qu'elle eſt un mal pour nous ; puiſqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offenſons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un ſacrifice à l'être ſuprême, n'eſt-ce rien que de mourir ? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impoſe par la voix de la raiſon, & verſons paiſiblement dans ſon ſein notre ame qu'il redemande.

Tels ſont les préceptes généraux que le bon ſens dicte à tous les hommes & que la religion autoriſe. Revenons à nous. Vous avez daigné m'ouvrir votre cœur ; je connois vos peines ; vous ne ſouffrez pas moins que moi ; vos maux ſont ſans remède ainſi que les miens, & d'autant plus ſans remède, que les loix de l'honneur ſont plus immuables que celles de la fortune. Vous les ſupportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous ſoutient ; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me preſſez de ſouffrir : Milord, j'oſe vous preſſer de terminer vos ſouffrances, & je vous laiſſe à juger qui de nous eſt le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire ? Attendrons-nous que la vieilleſſe & les ans nous attachent baſſement à la vie après nous en avoir ôté les charmes, & que nous traînions avec effort, ignominie & douleur un corps infirme & caſſé ? Nous ſommes dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage aiſément de ſes entraves, & où l'homme ſait encore mourir ; plus tard il ſe laiſſe en gémiſſant arracher la vie. Profitons d'un tems où l'ennui de vivre nous rend la mort déſirable ; craignons qu'elle ne vienne avec ſes horreurs au moment où nous n'en voudrons plus. Je m'en ſouviens, il fut un inſtant où je ne demandois qu'une heure au ciel, & où je ſerois mort déſeſpéré ſi je ne l'euſſe obtenue. Ah qu'on a de peine à briſer les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il eſt ſage de la quitter auſſi-tôt qu'ils ſont rompus ! Je le ſens, Milord, nous ſommes dignes tous deux d'une habitation plus pure ; la vertu nous la montre, & le ſort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous uniſſe encore à notre dernière heure. O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre ; de confondre leurs derniers ſoupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame ! Quelle douleur, quel regret peut empoiſonner leurs derniers inſtans ? Que quittent ils en ſortant du monde ? Ils s'en vont enſemble ; ils ne quittent rien.

Lettre de milord Edouard à Saint Preux.

Jeune homme, un aveugle tranſport t'égare ; ſois plus diſcret ; ne conſeille point en demandant conſeil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme ; je ſuis anglois, je ſais mourir ; car je ſais vivre, ſouffrir en homme. J'ai vu la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il eſt vrai, tu m'étois néceſſaire ; mon ame avoit beſoin de la tienne ; tes ſoins pouvoient m'être utiles ; ta raiſon pouvoit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie ; ſi je ne m'en ſers point, à qui t'en prends-tu ? Où eſt-elle ? qu'eſt-elle devenue ? Que peux-tu faire ? A quoi eſt-tu bon dans l'état où te voilà ? Quels ſervices puis-je eſperer de toi ? Une douleur inſenſée te rend ſtupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme ; tu n'es rien ; & ſi je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es, je ne vois rien dans le monde au deſſous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvois en toi du ſens, de la vérité. Tes ſentimens étoient droits, tu penſois juſte, & je ne t'aimois pas ſeulement par goût mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la ſageſſe. Qu'ai je trouvé maintenant dans les raiſonnemens de cette lettre dont tu parois ſi content ? Un miſérable & perpétuel ſophiſme qui dans l'égarement de ta raiſon marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever ſi je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverſer tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une ſeule choſe. Toi qui crois Dieu exiſtant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penſes pas, ſans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps & ſoit placé, ſur la terre, au hazard, ſeulement pour vivre, ſouffrir & mourir ? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral ? je te prie de me répondre clairement ſur ce point ; après quoi nous reprendrons pié à pié ta lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laiſſons les maximes générales, dont on fait ſouvent beaucoup de bruit ſans jamais en ſuivre aucune ; car il ſe trouve toujours dans l'application quelque condition particulière, qui change tellement l'état des choſes, que chacun ſe croit diſpenſé d'obéir à la règle qu'il preſcrit aux autres, & l'on ſait bien que tout homme qui poſe des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup parlons de toi.

Il t'eſt donc permis, ſelon toi, de ceſſer de vivre ? La preuve en eſt ſingulière ; c'eſt que tu as

envie de mourir. Voilà certes un argument fort comode pour les scélérats : Ils doivent être bien obligés des armes que tu leur fournis ; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre, & dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le desir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre : Je voudrois bien savoir si tu as commencé ? Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie un tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton tems ? Parle, que lui diras-tu ? J'ai séduit un fille honnête. J'abandonne un ami dans ses chagrins. Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il avoit porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis, la vie est un mal. Mais, regarde ; cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui est par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active & morale qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospere, & un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce n'est pas une modification passagère, mais son raport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter ? Penses-tu que je n'aye pas démêlé sous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens ? Croi-moi ? n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchise, & dis ouvertement à ton ami : j'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'enuyes de vivre, & tu dis : la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras : la vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord, c'est changer l'état de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considère un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétérent, s'empirent en vieillissant & détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & passagères d'un être immortel & simple, s'effacent insensiblement & le laissent dans sa forme originelle que rien ne sauroit changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir sont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus ; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérens que nos chagrins ; non seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne ; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, & que plusieurs siècles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit ; puisque la plûpart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui : car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant sans remède, il n'a plus l'usage ni de sa volonté ni de sa raison ; il cesse d'être homme avant de mourir, & ne fait en s'ôtant la vie qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse & où son ame n'est déjà plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent ; mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagère, & l'on préfere celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendroit insupportables ? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violens remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas de la constance & n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du tems ? Attends & tu seras guéri. Que demandes-tu davantage ?

Ah ! c'eſt ce qui redouble mes peines de ſonger qu'elles finiront ! Vain ſophiſme de la douleur ! bon mot ſans raiſon, ſans juſteſſe, & peut-être ſans bonne foi. Quel abſurde motif de déſeſpoir que l'eſpoir de terminer ſa misère ! Même en ſuppoſant ce bizarre ſentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur préſente par l'aſſurance de la voir finir, comme on ſacrifie une plaie pour la faire cicatriſer ? & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à ſouffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'eſt-ce pas faire à l'inſtant même tout ce qu'on craint de l'avenir ?

Penſez-y bien, jeune homme ; que ſont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine & le plaiſir paſſent comme une ombre ; la vie s'écoule en un inſtant ; elle n'eſt rien par elle-même, ſon prix dépend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a fait demeure, & c'eſt par lui qu'elle eſt quelque choſe.

Ne dis donc plus que c'eſt un mal pour toi de vivre, puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce ſoit un bien, & que ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'eſt permis de mourir ; car autant vaudroit dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'auteur de ton être, & de tromper ta deſtination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à perſonne, ſonges-tu que c'eſt à ton ami que tu l'oſes dire ?

Ta mort ne fait de mal à perſonne ? Je t'entends ! mourir à nos dépens ne t'importe guère, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu mépriſes ; n'en eſt-il point de plus chers encore qui t'obligent à te conſerver ? S'il eſt une perſonne au monde qui t'ait aſſez aimé pour ne vouloir pas te ſurvivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuſe, penſes-tu ne lui rien devoir ? Tes funeſtes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à ſa première innocence ? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des bleſſures mal refermées ? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement ? & ſi elle te ſurvit, ne crains-tu point d'exciter dans ſon ſein le remords, plus péſant à ſupporter que la vie ? Ingrat ami, amant ſans délicateſſe, ſeras tu toujours occupé de toi-même ? Ne ſongeras tu jamais qu'à tes peines ? N'es tu point ſenſible au bonheur de ce qui te fut cher ? & ne ſaurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du magiſtrat & du père de famille, & parce qu'ils ne te ſont pas impoſés, tu te crois affranchi de tout. Et la ſociété à qui tu dois ta conſervation, tes talens, tes lumières ; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont beſoin de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme & de citoyen. Où eſt ce vertueux patriote qui refuſe de vendre ſon ſang à un prince étranger, parce qu'il ne doit le verſer que pour ſon pays, & qui veut maintenant le répandre en déſeſpéré contre l'expreſſe défenſe des loix ? Les loix, les loix, jeune homme ! le ſage les mépriſe-t-il ; Socrate innocent, par reſpect pour elles ne voulut pas ſortir de priſon. Tu ne balances point à les violer pour ſortir injuſtement de la vie, & tu demandes ; quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriſer par des exemples. Tu m'oſes nommer des romains ! Toi, des romains ! Il t'appartient bien d'oſer prononcer ces noms illuſtres ! Dis moi, Brutus mourut il en amant déſeſpéré, & Caton déchira-t-il ſes entrailles pour ſa maîtreſſe ? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi ? Montre moi la meſure commune de cette ame ſublime & de la tienne. Téméraire, ah tais toi ! Je crains de profaner ſon nom par ſon apologie. A ce nom ſaint & auguſte, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la pouſſière, & honorer en ſilence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples ſont mal choiſis, & que tu juges baſſement des romains, ſi tu penſe qu'ils ſe cruſſent en droit de s'ôter la vie auſſi-tôt qu'elle leur étoit à charge ! Regarde les beaux tems de la république, & cherche ſi tu y verras un ſeul Citoyen vertueux ſe délivrer ainſi du poids de ſes devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Regulus retournant à Carthage, prévint-il par ſa mort les tourmens qui l'attendoient ? Que n'eût point donné Poſthumius pour que cette reſſource lui fût permiſe aux fourches Caudines ? Quel effort de courage le ſenat même n'admira t-il pas dans le conſul Varron pour avoir pu ſurvivre à ſa défaite ? Par quelle raiſon tant de généreux romains ſe laiſſerent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit ſi cruelle & à qui il en coutoit ſi peu de mourir ? C'eſt qu'ils devoient à la patrie leur ſang, leur vie & leurs derniers ſoupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir ſacré. Mais quand les loix furent anéanties & que l'état fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leurs liberté naturelle & leurs droits ſur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des romains de ceſſer d'être ; ils avoient rempli leurs fonctions ſur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de diſpoſer d'eux, & de ſe rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leurs pays. Après avoir employé leur vie à ſervir Rome expirtante & à combattre pour les loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu.

& leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom romain, afin qu'on ne vit dans aucuns d'eux le spectacle indigne, de vrais citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu? Qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité? Ta foiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs, & pour n'avoir ni nom ni rang dans ta Patrie, en es-tu moins soumis à ses loix? Il te sied bien d'oser parler de mourir tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables! Apprend qu'une mort telle que tu la médites est honteuse & furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rend lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien? Je suis inutile au monde? Philosophe d'un jour! Ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe?

Ecoute-moi, jeune insensé; tu m'es cher; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le miondre sentiment, de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même. « Que je fasse encore une bonne action avant » que de mourir. ». Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide; ne crain d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit: prends, épuise mes biens, fais moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas; meurs, tu n'es qu'un méchant. (*Nouvelle Héloïse*).

SUPERSTITION. La *superstition* est une peur excessive des peines de l'autre vie: c'est le vice des esprits foibles, qui croient remplir le devoir par de petites pratiques de religion. Elle conduit au fanatisme, qui est un zèle de religion mal-entendu. Jacques-Clément étoit un fanatique superstitieux.

La *superstition*, dit Théophraste, semble n'être autre chose qu'une crainte mal règlée de la divinité. Un superstitieux, après avoir lavé ses mains, s'être purifié avec de l'eau lustrale, sort du temple, & se promène une partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche. S'il voit une belette, il s'arrête tout court, & il ne continue pas de marcher, que quelqu'un n'ait passé avant lui par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jetté lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais présage. S'il remarque dans les carrefours de ces pierres que la dévotion du peuple a consacrées, il s'en approche, plie le genoux devant elles, & les adore. Son foible encore est de putifier sans fin la maison qu'il habite, d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funérailles. Et lorqu'il lui arrive pendant son sommeil d'avoir quelque vision, il va consulter le devin, pour savoir de lui à quel dieu il doit sacrifier. (*Ancienne Encyc*).

Les préparatifs faits, & les deux fondemens jettés, il est tems de bâtir & dresser les regles de sagesse, dont la première & plus noble regarde la religion & le service de Dieu. La piété tient le premier lieu au rang de nos devoirs, & est chose de très-grand poids, en laquelle il est dangereux & très facile de se mesconter & faillir. Il est besoin d'avoir avis, & savoir comment celui qui étudie à la sagesse, s'y doit gouverner. Ce que nous allons faire après avoir un peu discouru de l'état & succès des religions au monde, remettant le surplus à ce que j'en ai dit en mes trois vérités.

C'est premièrement chose effroyable, de la grande diversité des religions, qui a été & est au monde, & est encore plus de l'étrangeté d'aucune, si fantasque & exhorbitante que c'est merveille que l'entendement humain ait pu être si fort abêti & ennivré d'impostures; car il semble qu'il n'y a rien au monde haut & bas, qui nait été déifié en quelque lieu, & qui n'ait trouvé place pour y être adoré.

Elles conviennent toutes en plusieurs choses, j'entends quant à la montre & à ce qu'elles alléguent tout haut, en quoi le diable est singe de Dieu & la fausseté quelquefois plus spécieuse & plausible que la vérité. Premièrement elles ont pris naissance presque en même climat & air; la Palestine & l'Arabie qui se touchent, j'entends les plus célèbres & fameuses maitresses des autres, elles ont leurs principes & fondemens presque pareils; la créance d'un Dieu auteur de toutes choses, de la providence & amour envers le genre humain, immortalité de l'ame, loyer aux bons, châtiment aux méchans après cette vie, incertaine profession externe de prier invoquer, honorer & servir Dieu. Pour se faire valoir & recevoir, elles alléguent & fournissent, soit de fait & en vérité, comme les vrais, ou par imposture & beau semblant de révélation, apparitions, prophéties, miracles, prodiges, sacrés mystères, saints. Toutes ont leur origine & commencement, petit foible, humble; mais peu à peu par une suite & acclamation contagieuse des peuples, avec des fictions mises en avant ont pris pied, & se sont autorisées, tellement que toutes sont tenues avec affirmation & devotion, voire les plus absurdes. Toutes tiennent & enseignent que Dieu s'appaise, se fléchit & se gagne par prières, présens, vœux & promesses, fêtes, encens. Toutes croient que le principal & plus plaisant service à Dieu & puissant moyen de l'appaiser, & pratiquer sa bonne grace, c'est se donner de la peine, se tailler, imposer & charger de force

besogne difficile & douloureuse, témoin par tout le monde & en toutes les religions, & encore plus aux fausses qu'aux vraies; au mahométisme qu'au christianisme, tant d'ordres, compagnies, hermitages & confréries, destinées à certains & divers exercices fort pénibles & de profession étroite, jusqu'à se déchirer & découper leurs corps, & pensent par-là mériter beaucoup plus que le commun des autres, qui ne trempent en ces afflictions & tourmens comme eux, & tous les jours s'en dressent de nouvelles, & jamais la nature humaine ne cessera, & ne verra la fin d'inventer des moyens de se donner de la peine & du tourment, ce qui vient de l'opinion que Dieu prend plaisir & se plaît au tourment & défaite de ses créatures, laquelle opinion est fondamentale des sacrifices, qui ont été universels par-tout le monde, avant la naissance de la chrétienneté, & exercés non-seulement sur les bêtes innocentes, que l'on massacroit avec effusion de leur sang, pour un précieux présent à la divinité; mais, chose étrange de l'ivresse du genre humain, sur les enfans, petits, innocens, & les hommes faits, tant criminels, que gens de bien; coutume pratiquée avec grande religion par toutes nations getes, qui entr'autres cérémonies & sacrifices, dépêchent vers leur dieu Zamolxis, de cinq en cinq ans, un homme d'entre eux pour le réquérir de choses nécessaires. Et parce qu'il faut que ce soit un qui meure tout à l'instant, & qu'ils l'exposent à la mort d'une certaine façon douteuse, qui est de le lancer sur les pointes de trois javelines droites, il avient qu'ils en dépêchent plusieurs de rang, jusqu'à ce qu'il advienne un qui s'enferre en lieu mortel, & expire soudain, estimant celui-là être propre & favorisé, les autres non. Perses, témoin le fait d'Amestris, mère de Xerxes, qui en un coup enterra tout vifs quatorze jouvenceaux, des meilleurs maisons, selon la religion du pays. Anciens gaulois, carthaginois, qui immoloient à Saturne leurs enfans, présens pères & mères. Lacédémoniens qui mignardoient leur Diane, en faisant fouetter de jeunes garçons en sa faveur, souvent jusqu'à la mort. Grecs, témoin le sacrifice d'Iphigénia. Romains, témoin les deux Decies : *qua fuit tanta iniquitas deorum ut placari pop. rom. non possent, nisi tales viri occidissent.* Mahomettans qui se balaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur prophète. Les Indes nouvelles orientales & occidentales; & au Themistitan cimentans leurs idoles de sang d'enfans. Quelle aliénation de sens, penser flatter la divinité par inhummanité, payer la bonté divine par notre affliction, & satisfaire à sa justice par cruauté. *Jam insana sunt ut nemo fuerit dubitaturus furerere eos, si cum pauciauribus furerent.* Justice donc affamé de sang humain, sang innocent tiré & répandu avec tant de douleurs & de tourmens : *ut sic dî placentur, quemadmodum ne homines quidem saniunt.* D'où peut venir cette opinion & créance, que Dieu prend plaisir au tourment, & en la défaite de ses œuvres & de l'humaine nature? suivant cette opinion, de quel naturel doit être Dieu? Mais tout cela a été aboli par le christianisme, comme a été dit ci-dessus.

Elles ont aussi leurs différences, leurs articles particuliers & séparés, par lesquels elles se distinguent entr'elles, & chacune se préfère aux autres, & se confie d'être la meilleure, & plus vraie que les autres, & s'entrereprochent aussi les unes aux autres quelques choses, & par-là s'entrecondamnent & rejettent.

Mais l'on n'est point en doute ni en peine de savoir quelle est la vraie, ayant la chrétienne tant d'avantages & de priviléges si hauts & si authentiques par-dessus les autres, & privativement d'icelles. C'est le sujet de ma seconde vérité, où est montré combien toutes les autres demeurent au-dessous d'elle.

Or comme elles naissent l'une après l'autre, la plus jeune bâtit toujours sur son aînée, & prochaine sur la précédente, laquelle elle n'improuve, ni necondamne de fond en comble, autrement elle ne seroit pas oüie, & ne pourroit prendre pied, mais seulement l'accuse ou d'imperfection, ou de son terme fini, & qu'à cette occasion elle vient pour lui succéder & la parfaire, & ainsi la ruine peu à peu, & s'enrichit de ses dépouilles, comme la judaïque qui a retenu plusieurs choses de la gentile égyptienne son aînée, ne pouvant ce peuple hébreu être si-tôt sevré & nettoyé de ses coutumes; la chrétienne bâtie sur les vérités & promesses de la judaïque; la mahométane sur toutes les deux, retenant presque toutes les vérités de Jésus-Christ, sauf la première qui est sa divinité, tellement que pour sauter du judaïsme au mahométisme, il faut passer par le christianisme, & se sont trouvés des mahométans qui se sont exposés aux tourmens pour soutenir les vérités chrétiennes, comme un chrétien feroit pour soutenir les vérités du vieux testament, mais les vieilles & aînées condamnent tout à fait & entièrement les jeunes, & les tiennent pour ennemies capitales.

Toutes les religions ont cela, qu'elles sont étranges & horribles au sens commun, car elles proposent & sont bâties & composées de pièces, desquelles les unes semblent au jugement humain basses, indignes & méséantes, dont l'esprit un peu fort & vigoureux s'en moque; ou bien trop hautes, éclatantes, miraculeuses & mystérieuses, où il ne peut rien connoître, dont il s'en offense. Or l'esprit humain n'est capable que des choses médiocres; méprise & dédaigne les petites, s'étonne & se transit des grandes, dont n'est de merveille s'il se rend difficile à recevoir du premier coup toute religion où n'y a rien de médiocre & de commun, & faut qu'il y soit induit par quelque occasion Car s'il est fort il la dédaigne, & l'a en risée; s'il est foible & *superstitieux* il s'en étonne & s'en scandalise : *prædicamus Jesum crucifixum, judæis scandalum, gentibus stultitiam.* D'où il advient qu'il y a

tant de mécréans & irreligieux, pource qu'ils consultent & écoutent trop leur propre jugement, voulant examiner & juger des affaires de la religion, selon leur portée & capacité, & la traîter par leurs outils propres & naturels. Il faut être simple, obéissant & débonnaire pour être propre à recevoir religion, croire & se maintenir sous les loix, par révérence & obéissance, assujettir son jugement & se laisser mener & conduire à l'autorité publique, *Captivantes intellectum ad obsequium fidei.*

Mais il étoit requis d'ainsi procéder, autrement la religion ne seroit pas en respect & en admiration comme elle doit; or il faut que comme difficilement, aussi authentiquement & révéremment, elle soit reçue & jurée; si elle étoit du goût humain & naturel sans étrangeté, elle seroit bien plus facilement, mais moins révéremment prinse.

Or étant les religions & créances telles que dit est, étranges au sens commun, surpassantes de bien loin toute la portée & intelligence humaine, elles ne doivent, ni ne peuvent être prinses, ni logées chez nous par moyens naturels & humains, autrement tant de grandes ames, rares & excellentes qu'il y a eu, y fussent arrivées, mais il faut qu'elles soient apportées & baillées par révélation extraordinaire & céleste, prinses & reçues par inspiration divine, & comme venant du ciel. Aussi disent tous qu'ils la tiennent, & la croyent, & tous usent de ce jargon, que non des hommes, ni d'aucune créature, ains de Dieu.

Mais à dire vrai; sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien; elles sont, quoi qu'on dise, tenues par mains & moyens humains, ce qui est vrai en tout sens des fausses religions, n'étant que pures inventions humaines ou diaboliques; les vraies comme elles ont un autre ressort, aussi sont elles & reçues & venues d'une autre main, toutefois il faut distinguer. Quant à la réception, la première & générale publication & installation d'icelles a été: *Domino cooperante, sermonem confirmante sequentibus signis*, divine & miraculeuse, la particulière réception se fait tous les jours par voix, mains, & moyens humains, la nation, le pays, le lieu donne la religion; l'on est de celle que le lieu & la compagnie où l'on est né tient; l'on est circoncis, baptisé juif & chrétien, avant que l'on sache que l'on est homme; la religion n'est pas de notre choix & élection, l'homme sans son su est fait juif ou chrétien, à cause qu'il est né dedans la juiverie & chrétienneté, que s'il fut né ailleurs dedans la gentilité ou le mahométisme, il fut été de même, gentil ou mahométan. Quant à l'observance les vrais & bons professeurs d'icelles, outre la profession externe qui est commune à tous, voire & aux mécroyans, ont le don de Dieu, le témoignage du S. Esprit au dedans, mais c'est chose qui n'est pas commune ni ordinaire, quelque belle mine que l'on tienne, témoin la vie & les mœurs si mal accordantes avec la créance, témoin que pour occasions humaines & bien légères, l'on va contre la teneur de sa religion. Si elle tenoit & étoit plantée par une attache divine, chose du monde ne nous en pourroit ébranler, telle attache ne se romproit pas si aisément, s'il y avoit de la touche & du rayon de la divinité, il paroîtroit par tout, & l'on produiroit des effets qui s'en sentiroient, & seroient miraculeux, comme a dit la vérité. Si vous aviez une seule goutte de foi, vous remueriez les montagnes, Mais quelle proportion ni contenance entre la persuasion de l'immortalité de l'ame, & d'une future récompense si glorieuse & heureuse, ou si malheureuse & angoisseuse, & la vie que l'on mène? La seule appréhension des choses que l'on dit croire si fermement, feroit égarer & perdre le sens: la seule appréhension & crainte de mourir par justice & en public, ou de quelqu'autre accident honteux & fâcheux, a fait perdre le sens à plusieurs, & les a jettés à des partis bien étranges; & qu'est cela au prix de ce que la religion enseigne de l'avenir? Mais seroit-il possible de croire en vérité, espérer cette immortalité bienheureuse, & craindre la mort passage nécessaire à icelle? craindre & appréhender cette punition infernale, & vivre comme l'on fait? Ce sont contes, choses plus incompatibles que le feu & l'eau. Ils disent qu'ils le croient; ils se le font accroire qu'ils le croient, & puis ils le veulent faire accroire aux autres, mais il n'en est rien, & ne savent que c'est que croire. C'est un croire, mais tel que l'écriture appelle historique, diabolique, mort, informe, inutile, & qui fait plus de mal que de bien. Tels croyans sont de vrais moqueurs & affronteurs, disoit un ancien, & un autre, qu'ils sont d'une part les plus fiers & glorieux, & d'autre part les plus lâches & vilains du monde; plus qu'hommes aux articles de leur créance, & pis que pourceaux en leur vie. Certes si nous nous tenions à Dieu, & à notre religion, je ne dis pas par une grace & une étreine divine, comme il faut, mais seulement d'une commune & simple, comme nous croyons une histoire, & nous tenons à nos amis & compagnons, nous les mettrions de beaucoup au-dessus de toute autre chose pour l'infinie bonté qui reluit en eux; pour le moins seroient-ils en même rang que l'honneur, les richesses, les amis. Or y en a-t il bien peu, qui ne craignent moins de faire contre Dieu & quelque point de sa religion, que contre son parent, son maître, son ami, ses moyens. Tout ceci ne heurte point la dignité, netteté, & hauteste de la chrétienneté; non plus que le fumier ne souille le rayon du soleil qui luit sur lui; car comme a dit un ancien, *fides non à personis sed contrà*: mais l'on ne sauroit trop crier contre les faux hypocrites à qui la vérité en veut tant par exprès & préciput, avec tant de *va* qu'il leur jette & élance de la bouche.

Pour savoir qu'elle est la vraie piété, il faut premièrement la séparer de la fausse, sainte & contre-

faire, afin de n'équivoquer, comme la plupart du monde fait. Il n'y a rien qui faſſe plus belle mine, & prenne plus de peine à reſſembler la vraie piété & religion, mais qui lui ſoit plus contraire & ennemie, que la ſuperſtition : comme le loup qui ne reſſemble pas trop mal le chien, mais eſt d'un eſprit & humeur tout contraire : & le flatteur qui contrefait le zélé ami, & n'eſt rien moins, & la fauſſe monnoie plus parée que la vraie. *Gens ſuperſtitioni obnoxia, religionibus adverſa* Et eſt auſſi envieuſe & jalouſe, comme l'amoureuſe adultère, qui par ſes petites mignardiſes, fait ſemblant de porter plus d'affection, & ſe ſoucier plus du mari, que la vraie épouſe, laquelle elle veut rendre odieuſe. Or les notables différences des deux, ſont que la religion aime & honnore Dieu, met l'homme en paix & en repos, & loge en une ame libre, franche & généreuſe; la ſuperſtition trouble & effarouche l'homme, & injurie Dieu, apprenant à le craindre avec horreur & effroy, ſe cacher & s'en fuir de lui s'il étoit poſſible, c'eſt maladie d'ame foible, vile & paoureuſe. *Superſtitio error inſanus, amandos timet, quos colit violat : morbus puſilli animi, qui ſuperſtitione imbutus eſt, quietus eſſe nuſquam poteſt. Varro ait Deûm à religioſo vereri à ſuperſtitioſo timeri.* Parlons de tous les deux à part.

Le ſuperſtitieux ne laiſſe vivre en paix ni Dieu, ni les hommes; il appréhende Dieu chagrin, deſpiteux, difficile à contenter, facile à ſe courroucer, long à s'appaiſer, examinant nos actions à la façon humaine d'un juge bien ſevère, épiant & nous guettant au pas; ce qu'il témoigne aſſez par ſes façons de le ſervir, qui eſt tout de même. Il tremble de peur, il ne peut bien ſe fier ni s'aſſurer, craignant n'avoir jamais aſſez bien fait, & avoir obmis quelque choſe, pour laquelle omiſſion, tout peut être ne vaudra rien; il doute ſi Dieu eſt bien content, ſe met en peine de le flatter, pour l'appaiſer & le gagner : l'importune de prières, vœux, offrandes; ſe feint des miracles, aiſément croit & reçoit les ſuppoſés par autres; prend pour ſoi, & interprete toutes choſes encores, que purement naturelles, comme expreſſément faites & envoyées de Dieu; mord & court à tout ce que l'on dit, comme un homme fort ſoucieux, *duo ſuperſtitionis propria, nimius timor, nimius cultus.* Qu'eſt-ce tout cela, ſinon en ſe donnant force peine, vilement, ſordidement, & indignement agir avec Dieu, & plus mécaniquement que l'on ne feroit avec un homme d'honneur; Généralement toute ſuperſtition & faute en religion, vient de ce que l'on n'eſtime pas aſſez Dieu, nous le rappellons & ravallons à nous, nous jugeons de lui ſelon nous; nous l'affublons de nos humeurs : quel blaſphême!

Or, ce vice & maladie nous eſt quaſi comme naturelle, & y avons tous quelque inclination. Plutarque déplore l'infirmité humaine, qui ne ſait jamais tenir meſure, & demeurer ferme ſur ſes pieds : car elle penche & dégénere, ou en ſuperſtition ou vanité, ou en mépris & nonchalance des choſes divines. Nous reſſemblons au mal adviſé mari, coiffé de quelque vilaine ruſée, avec laquelle il fait plus, à cauſe de ſes mignotiſes & artifices, qu'avec ſon honnête épouſe, qui l'honore & le ſert avec une pudeur ſimple & naïve : ainſi nous plaît plus la ſuperſtition, que la religion.

Elle eſt auſſi populaire, vient de foibleſſe d'ame, d'ignorance ou méconnoiſſance de Dieu, bien groſſière; dont elle ſe trouve plus volontiers aux enfans, femmes, veillards, malades, aſſaillis & battus de quelque violent accident; bref, aux barbares. *Inclinant natura ad ſuperſtitionem barbari.* C'eſt d'elle donc, & non de la vraie religion, qu'il eſt vrai, ce que l'on dit après Platon, que la foibleſſe & lâcheté des hommes, a introduit & fait valoir la religion, dont les enfans, femmes & vieillards, ſeroient plus ſuſceptibles de religion, plus ſcrupuleux & dévotieux : ce ſeroit faire tort à la vraie religion, que lui donner une ſi chétive cauſe & origine.

Outre ces ſémences & inclinations naturelles à la ſuperſtition, pluſieurs lui tiennent la main, & la favoriſent pour le gain & profit grand qu'ils en tirent. Les grands auſſi & puiſſans, encore qu'ils ſachent ce qui en eſt, ne la veulent troubler ni empêcher, ſachant que c'eſt un outil très-propre pour mener un peuple; d'où il advient que non ſeulement ils fomentent & réchauffent celle qui eſt déjà en nature, mais encore quand il eſt beſoin, ils en forgent & inventent de nouvelles, comme Scipion, Sertorius, Sylla & autres, *qui faciunt animos humiles formidine divum, depreſſoſque premunt ad terram. Nulla res multitudinem efficacius regit, quam ſuperſtitio.*

Or quittans cette orde & vilaine ſuperſtition, (que je veux être abominée par celui que je deſire ici duire & inſtruire à la ſageſſe) apprenons & guidons nous à la vraie religion & piété, de laquelle je veux donner ici quelques traits & portraits; comme petites lumières. Mais avant y entrer, je veux dire ceci en général, & comme par préface, que de tant de diverſes religions & manières de ſervir Dieu, qui ſont ou peuvent être au monde, celles ſemblent être plus nobles, & avoir plus d'apparence de vérité, leſquelles ſans grande opération externe & corporelle, retirent l'ame au dedans, & élevent par pure contemplation, à admirer & adorer la grandeur, & majeſté immenſe de la première cauſe de toutes choſe, & l'être des êtres, ſans grande déclaration ou détermination d'icelle, ou preſcription de ſon ſervice; ainſi la reconnoiſſent indéfiniment être la bonté, perfection, & infinité du tout incompréhenſible & inconnoiſſable, comme en-

ſeignent les Pythagoriens & plus inſignes philoſophes. C'eſt s'approcher de la religion des anges, & bien pratiquer le mot du fils de Dieu, adorer en eſprit & vérité, & que Dieu demande tels adorateurs comme les meilleurs. En l'autre bout & extrêmité ſont ceux qui veulent avoir une deité viſible & perceptible par les ſens, auquel erreur vilain & groſſier, a trempé preſque tout le monde; & Iſraël au déſert, ſe faiſant un veau : & de ceux-là, ceux qui ont choiſi le ſoleil pour Dieu, ſemblent avoir plus de raiſon que tous autres, à cauſe de ſa grandeur, beauté, vertu éclatante & inconneue, & certes digne, voire, qui force tout le monde en admiration & révérence de ſoi : l'œil ne voit rien de pareil en l'univers, ni d'approchant, il eſt un, ſeul & ſans compagnon. La chrétienté comme au milieu a bien le tout tempéré; le ſenſible & externe avec l'inſenſible & interne, ſervant Dieu d'eſprit & de corps, & s'accommodant aux grands & aux petits, dont eſt mieux établie & plus durable. Mais en icelle même comme il y a diverſité & des dégrés d'ames, de ſuffiſance & capacité, de grace divine, auſſi y a-t-il manières de ſervir Dieu. Les plus rélevées & parfaites, tirans plus à la première manière, plus ſpirituelle & contemplative, & moins externe, les moindres & imparfaites, *quaſi ſub pedagogo*, demeurent en l'autre de laict externe & populaire.

La religion eſt en la connoiſſance de Dieu, & de ſoi même : (car c'eſt une action relative entre les deux) ſon office eſt d'élever Dieu au plus haut de tout ſon effort, & baiſſer l'homme au plus bas, l'abattre comme perdu, & puis lui fournir des moyens de ſe relever, lui faire ſentir ſa misère & ſon rien, afin qu'en Dieu ſeul, il mette ſa confiance & ſon tout.

L'office de religion eſt nous lier avec l'auteur & principe de tout bien, réunir & conſolider l'homme à ſa première cauſe, comme à ſa racine, en laquelle tant qu'il demeure ferme & fiché, il ſe conſerve à ſa perfection : au contraire quand il s'en ſépare, il ſéche auſſi-tôt ſur le pied.

La fin & l'effet de la religion eſt de rendre fidellement tout l'honneur & la gloire à Dieu; & tout le profit à l'homme : tous bien reviennent à ces deux choſes. Le profit qui eſt un amendement & un bien eſſentiel & interne, eſt dû à l'homme vuide, néceſſiteux, & de tous points miſérable : la gloire, qui eſt un ornement acceſſoire & externe, eſt dûe à Dieu ſeul, qui eſt la perfection & la plénitude de tous biens, auquel rien ne peut être ajouté, *gloria in excelſis Deo, & in terra pax hominibus.*

Suivant ce deſſus notre inſtruction à la piété, eſt premièrement d'apprendre à connoître Dieu : car de la connoiſſance des choſes procède l'honneur que nous leur portons. Il faut premièrement que nous croyions qu'il eſt, qu'il a créé le monde par ſa puiſſance, bonté, ſageſſe, que par elle même il le gouverne; que ſa providence veille ſur toutes choſes, voir les plus petites; que tout ce qu'il nous envoye eſt pour notre bien, & que notre mal ne vient que de nous. Si nous eſtimions moins les fortunes qu'il nous envoye, nous blaſphémerions contre lui, pource que naturellement nous honorons qui bien nous fait, & haiſſons qui nous fait mal. Il nous faut donc réſoudre de lui obeir & prendre en gré tout ce qui vient de ſa main, nous commettre & ſoumettre à lui.

Il faut puis après l'honorer; la plus belle & ſainte façon de ce faire, eſt premièrement de laver nos eſprits de toute charnelle, terrienne & corruptible imagination; & par les plus chaſtes, hautes & ſaintes conceptions, nous exercer en la contemplation de la divinité : & après que nous l'aurons orné de tous les noms & louanges les plus magnifiques & excellens, que notre eſprit ſe peut imaginer, nous reconnoiſſons que nous ne lui avons encore rien préſenté digne de lui : mais que la faute eſt en notre impuiſſance & foibleſſe, qui ne peut rien concevoir de plus haut; Dieu eſt le dernier effort de notre imagination vers la perfection, chacun en amplifiant l'idée ſuivant ſa capacité, & pour mieux dire, Dieu eſt infiniment par-deſſus tout nos derniers & plus hauts efforts & imaginations de perfection.

Il faut puis après le ſervir de cœur & d'eſprit, c'eſt le ſervice qui répond à ſon naturel : *Deus ſpiritus eſt* : *Si Deus eſt animus ſit tibi pura mente colendus* : c'eſt celui qui le demande, & qui lui agrée : *pater tales quærit adoratores* : l'offrande plaiſante à ſa Majeſté, c'eſt un cœur net, franc & humilié : *Sacrificium Deo Spiritus*, une ame & une vie innocente : *optimus animus, pulcherrimus Dei cultus* : *religioſiſſimus cultus imitari* : *unicus Dei cultus non eſſe malum* : l'homme ſage eſt un vrai ſacrificateur du grand Dieu, ſon eſprit eſt ſon temple, ſon ame en eſt ſon image, ſes affections ſont les offrandes, ſon plus grand & ſolemnel ſacrifice, c'eſt l'imiter, le ſervir & l'implorer : c'eſt au grand à donner & au petit à demander, *Beatius dare quàm accipere.*

Ne faut toutes fois mépriſer & dédaigner le ſervice extérieur & public, auquel il ſe faut trouver & aſſiſter avec les autres, & obſerver les cérémonies ordonnées & accoutumées, avec modération, ſans vanité, ſans ambition, ou hypocriſie, ſans luxe ni avarice; & toujours avec cette penſée, que Dieu veut être ſervi d'eſprit, & que ce qui ſe fait au dehors eſt plus pour nous que pour Dieu, pour l'unité & édification humaine que pour la vérité divine, *quæ potius ad morem quàm ad rem pertinet.*

Nos vœux & prieres à Dieu doivent être toutes réglées & subiettes à sa volonté : nous ne devons rien desirer ni demander, que suivant ce qu'il a ordonné, ayant toujours pour notre refrain, *fiat voluntas tua.* Demander chose contre sa providence est vouloir corrompre le juge, & gouverneur du monde, le penser, flatter & gagner par présens & promesses, c'est l'injurier : Dieu ne desire pas nos biens, aussi n'en n'avons nous point à vrai dire, tout est à lui, *non accipiam de domo tua vitulos*, &c. *meus est enim orbis terræ & plenitudo eius*, mais seulement que nous nous rendions dignes des siens, & ne demande pas que nous lui donnions : mais que nous lui demandions, & prenions : en quoi nous l'honorons. *Invoca me in die tribulationis, eruam te, & honorificabis me.* Aussi est-ce à lui à donner comme grand, & à l'homme petit & nécessiteux à demander & à prendre ; lui vouloir prescrire ce qu'il nous faut ou nous voulons, c'est s'exposer à l'inconvenient de Midas, mais ce qui lui plaît & sait nous être salutaire.

Bref il faut penser, parler, & agir avec Dieu, comme tout le monde nous entendant, vivre & converser avec le monde, comme Dieu le voyant.

Ce n'est pas respecter & honorer le nom de Dieu comme il faut, mais plutôt le violer, que de le mêler en toutes nos actions & paroles, légérement & promiscuëment, comme par exclamation, ou par coutume, ou sans y penser, ou bien tumultuairement & en passant ; il faut rarement & sobrement mais sérieusement, avec pudeur, crainte, & révérence parler de Dieu & de ses œuvres, & n'entreprendre jamais d'en juger.

Voilà sommairement pour la piété, laquelle doit être en premiere recommandation, contemplant toujours Dieu d'une ame franche, alègre, & filiale, non effarouchée ni troublée, comme les superstitieux. Pour les particularités tant de la créance qu'observance, il faut tenir à la chrétienne, comme la vraie, plus riche, plus relevée, plus honorable à Dieu, profitable & consolative à l'homme, ainsi qu'avons monstré en notre seconde vérité, & en icelle demeurant, il faut d'une douce soumission & obéissance s'en remettre & arrêter à ce que l'église catholique a de tout tems, universellement tenu & tient, sans disputer & s'embrouiller en nouveauté ou opinion triée & particulière pour les raisons déduites ailleurs.

Seulement ai-je ici à donner un avis nécessaire à celui qui prétend à la sagesse, qui est de ne separer la piété de la vraie prud'hommie, de laquelle nous avons parlé ci-dessus, se contentant de l'une ; moins encore les confondre & mêler ensemble : ce sont deux choses bien distinctes, & qui ont leurs resforts divers, que la piété & probité, la religion & la prud'hommie, la dévotion & la conscience ; je les veux toutes deux jointes en celui que j'instruis ici, comme aussi l'une sans l'autre ne peut être entière & parfaite, mais non pas confuses. Voici deux écueils dont il se faut garder, & peu s'en sauvent, les séparer se contentant de l'une, les confondre & mêler, tellement que l'une soit le ressort de l'autre.

Les premiers qui les séparent, & n'en ont qu'une, sont de deux sortes, car les uns s'adonnent totalement au culte & service de Dieu, ne se souciant guères de la vraie vertu & prud'hommie, de laquelle ils n'ont aucun goût, vice remarqué comme naturel aux Juifs (race, superstitieuse sur toutes, & à cause de ce odieuse à toutes) spécialement aux scribes & pharisiens les plus religieux d'entr'eux, fort décriés par leurs prophètes, & puis par le Messie, qui leur reprochent, que de leur temple & cérémonies ils en faisoient une caverne de larrons, couverture & excuse de plusieurs méchancetés, lesquelles ils ne sentoient, tant ils étoient affublez & coiffez de cette dévotion externe, en laquelle mettant toute leur confiance, pensoient être quittes de tout devoir, voire s'en rendoient plus hardis à mal faire. Plusieurs sont touchez de cet esprit féminin & populaire, attentifs du tout à ces petits exercices d'externe dévotion, qui pour cela n'en valent pas mieux, dont est venu le proverbe : *Ange en l'église, diable en la maison.* Ils pretent la mine & le dehors à Dieu, à la Pharisaïque, sépulcres & murailles blanchies, *populus hic labiis me honorat, cor eorum longe à me*, voire ils font piété, couverture d'impiété, ils en font comme l'on dit, métier & marchandise, & alléguent leurs offices de dévotion, en atténuation ou compensation de leurs vices & dissolutions : les autres au rebours ne font état que de la vertu & prud'hommie, se soucient peu de ce qui est de la religion, faute d'aucuns philosophes, & qui se peut trouver en des Atheistes.

Ce sont deux extrémités vicieuses ; qui l'est plus ou moins, & savoir qui vaut mieux, religion, ou prud hommie, je ne veux traiter cette question : seulement je dirai, pour les comparer hors de-là en trois points, que la premiere est bien plus facile & aisée, de plus grande montre & parade, des esprits simples & populaires : la seconde est d'exploits beaucoup plus difficiles & laborieux, qui a moins de montre, & est des esprits forts & généreux.

Je viens aux autres, qui ne different guères de ces premiers, qui ne se soucient que de religion. Ils pervertissent tout ordre, & brouillent tout confondant la prud'hommie, la religion, la grace de Dieu, (comme a été dit ci-dessus,) dont ils n'ont ni vraie prud'hommie, ni vraie religion, ni par conséquent la grace de Dieu, comme ils pensent ; gens tant contens d'eux-même, & si

prompts à censurer & condamner les autres, *qui confidunt in se & aspernantur alios*. Ils pensent que la religion soit une généralité de tout bien & de toute vertu, que toutes vertus soient compriſes en elle, & lui soient subalternes, dont ne reconnoiſſent autre vertu ni prud'hommie, que celle qui se remue par le ressort de religion. Or c'est au rebours, car la religion qui est postérieure, est une vertu spéciale & particulière, distincte de toutes les autres vertus; qui peut-être sans elles & sans probité, comme a été dit des phariſiens religieux & méchans : & elles sans religion comme en plusieurs philosophes, bons & vertueux, toutesfois irréligieux. Elle est aussi comme enseigne toute la théologie, vertu morale, humaine, pièce appartenante à la justice, l'une des quatre vertus cardinales, laquelle nous enseigne en général de rendre à chacun ce qui lui appartient, gardent à chacun son rang. Or Dieu étant par-dessus tous, l'auteur & maître universel, il lui faut rendre tout souverain honneur, service, obéiſſance, & c'est religion, subalterne & l'hypothèse de justice, qui est la thèse universelle plus ancienne & naturelle. Ceux-ci veulent au rebours que l'on soit religieux avant prud'homme, & que la religion qui s'acquiert & s'apprend de dehors, *ex auditu, quomodo credent sine prædicante*, engendre la prud'hommie, laquelle nous avons montré devoir ressortir de nature, loi & lumière que Dieu a mis au dedans de nous dès notre origine, c'est un ordre renversé. Ils veulent que l'on soit homme de bien, à cause qu'il y a un paradis & un enfer, donc s'ils ne craignoient Dieu, & d'être damnés (car c'est souvent leur jargon,) ils feroient de belles besoignes. O chétive & misérable prud'hommie ! Quel gré faut-il t'avoir de ce que tu fais ? Couarde & lâche innocence, *quæ nisi metu non placet* ! Tu te gardes méchant, car tu n'oses & crains d'être d'être battu ; & déjà en cela es-tu méchant, *oderunt peccare mali formidine pœnæ*. Or je veux que tu l'oses, mais que tu ne vueilles quand bien tu n'en ferois jamais tancé ; je veux que tu sois homme de bien, quand bien tu ne devrois jamais aller en paradis ; mais pour ce que nature, la raiſon, c'est-à-dire, Dieu le veut ; pour ce que la loi & la police générale du monde, d'où tu es une pièce, le requiert ainsi, & tu ne peux consentir d'être autre que tu n'ailles contre toi-même, ton être, ta fin. Je ne veux pas du tout reprouver ni condamner cette prud'hommie acquise & causée par ressort externe, de récompense ou punition comme méchanceté, car elle vaut beaucoup mieux que rien, est très-utile pour réduire les méchans, qu'il faut traiter comme vilains esclaves, à coups de bâton : mais je la dis chétive, accidentelle, indigne du sage noble & sacré (auquelle est requiſe une bien plus haute, forte & généreuse probité qu'au reste du commun & prophane) & comme par la théologie, servile, imparfaite, propre aux rudes & grossiers, encore commençans & apprentifs. Certes telle prud'hommie causée par l'esprit de religion, outre qu'elle n'est vraie & essentielle, n'agiſſant par le bon ressort auteur de nature, mais accidentelle ; encore est elle très-dangéreuse, produiſant quelquefois de très vilains & scandaleux effets (comme l'expérience l'a de tout tems fait sentir) sous beaux & spécieux prétextes de piété. Quelles exécrables méchancetés n'a produit le zèle de religion ? Mais se trouve-t-il autre sujet ou occasion au monde, qui en aie peu produire de pareilles ? Il n'appartient qu'à ce grand & noble sujet, de causer les plus grands & insignes effets.

Tantum religio potuit suadere malorum,
Quæ peperit sæpe sceleroſa atque impiaſacta.

N'aimer point, regarder de mauvais œil, comme un monstre, celui qui est d'autre opinion que la leur, penser être contaminé de parler ou hanter avec lui, c'est la plus douce & la plus molle action de ces gens : qui est homme de bien par scrupule & bride religieuse ; gardez-vous en, & ne l'estimez guères : & qui a religion sans prud'hommie, je ne le veux pas dire plus méchant, mais bien plus dangereux que celui qui n'a ni l'un ni l'autre. Il semble que la religion seule aiguiſe les passions & les échauffe sous prétexte de zèle. *Omnis qui interficiet vos, putabit se obsequium præstare Deo.* Ce n'est pas que la religion enseigne ou favoriſe aucunement le mal, comme aucuns ou trop sottement, ou trop malicieusement, voudroient objecter & tirer de ces propos : car la plus absurde & la plus fauſe même ne le fait pas ; mais cela vient que n'ayant aucun goût ni image ou conception de prud'hommie, qu'à la suite & pour le service de la religion, & pensant qu'être homme de bien, n'est autre choſe qu'être soigneux d'avancer & faire valoir sa religion, croient que toute choſe quelle que elle soit, trahiſon, perfidie, sédition, rébellion & toute offense à quiconque soi, est non-seulement loiſible & permiſe, colorée du zèle & soin de religion ; mais encore louable, méritoire & canonizable, si elle sert au progrès & avancement de la religion, & reculement de ses adversaires. Les Juifs étoient impies & cruels à leurs parens, jusques à leur prochain, ne prêtans ni payans leurs dettes, à cause qu'ils donnoient au temple, pensoient être quittes de tous devoirs & renvoyoient tout le monde, en disant *Corban*.

Je veux donc (pour finir tout ce propos) en mon sage une vraie prud'hommie & une vraie piété jointes & mariées ensemble, & toutes deux complettes & couronnées de la grace de Dieu, laquelle il ne refuse à aucun qui la demande, *Deus dat spiritum bonum omnibus petentibus eum*, comme a été dit ci-dessus. (*Sageſſe de Charron*).

Nous lisons que Pan, lorsqu'il accompagnoit Bacchus dans son expédition des Indes, trouva moyen de jetter la terreur dans le camp ennemi par le secours d'une petite poignée de monde, dont il eut l'art de faire retentir les cris dans un vallon rempli de cavernes & de rochers. Le mugissement des antres & l'aspect affreux de ce désert, épouvantèrent tellement les Indiens qu'ils s'imaginèrent entendre des voix, & sûrement des fantômes plus qu'humains, tandis que l'incertitude de ce qu'ils craignoient, augmentoit leur consternation, & redoubloit leurs frayeurs par des illusions secretes qu'on ne peut décrire; & voilà ce que l'on a appellé une *terreur panique*. Cette aventure caractérise assez bien la nature de cette passion, qui ne va jamais sans un mélange d'enthousiasme, & que les horreurs de la *superstition* accompagnent presque toujours.

On peut légitimement traiter toute passion de *panique*, lorsqu'elle s'excite dans une multitude, & qu'elle se propage par la vue, ou, pour ainsi dire, par un contact de sympathie. C'est ainsi qu'on peut appeller *panique* la fureur du peuple, lorsque sa rage se porte à l'excès comme nous l'avons vu quelquefois, & sur-tout quand la religion y entre. Dans cet état, tout, jusqu'à son aspect, est contagieux. La fureur passe successivement sur tous les visages, & on gagne le mal aussi-tôt qu'on l'apperçoit. Les hommes modérés, qui ont vu d'un œil plus tranquille la multitude agitée par cette passion, avouent que l'aspect de l'homme a, dans cette circonstance, quelque chose de plus effrayant, que dans tous les autres cas où il est le plus passionné; tant les hommes rassemblés ont de ressort & d'énergie dans les mauvaises comme dans les bonnes passions; toute affection de l'ame est d'autant plus forte qu'elle est plus commune & plus générale.

Ainsi, Mylord, il y a plusieurs sentimens *paniques*, outre celui de la crainte. La religion, par exemple, est dans ce cas lorsque l'enthousiasme s'empare des esprits, comme il arrive presque toujours dans les tristes événemens fâcheux; alors les ames, sont consternées: il s'y éleve naturellement de sombres vapeurs. On a occasion de l'observer dans les calamités publiques, dans les convulsions qu'éprouve la nature, comme les tempêtes, les tremblemens de terre, ou autres phénomènes extraordinaires. La terreur *panique* s'excite nécessairement en pareilles circonstances, & le magistrat doit la tolérer. S'il avoit recours à des remèdes sérieux, s'il prétendoit guérir les malades par le fer ou le feu, le désordre augmenteroit infailliblement, & prendroit de nouvelles racines. Interdire aux hommes des terreurs naturelles, & vouloir les contenir par d'autres terreurs, c'est une pernicieuse méthode. Le magistrat, pour peu qu'il soit adroit, s'y prendra plus doucement: au lieu d'avoir recours à des caustiques & à des amputations, il emploiera les remèdes les plus balsamiques; il entrera, par une tendre sympathie, dans la passion du peuple, & la prendra, pour ainsi dire, sur lui: quand il l'aura une fois calmée & satisfaite, qu'il s'applique à y faire diversion par des topiques agréables.

Telle fut la politique des anciens, & c'est pourquoi un célèbre auteur de notre nation, déclare positivement qu'un peuple a besoin d'une direction publique en matière de religion; refuser au magistrat un certain culte, ou renverser l'église nationale, c'est un préjugé aussi fanatique que celui qui allume les flambeaux de la persécution; car pourquoi n'auroit-on pas des promenades publiques, aussi bien que des jardins particuliers, des bibliotheques publiques comme des éducations particulières & des précepteurs? Mais prescrire des limites à l'imagination, régler les jugemens des hommes, leur symbole ou leurs craintes, contenir par des moyens violens la passion naturelle de l'enthousiasme, ou entreprendre de la réduire à une seule espèce, & de la restraindre par des modifications, c'est une aussi grande absurdité, que celle dont Terence parle au sujet de l'amour.

. . . . . *Nihilo plus agas*
Quam si des operam ut cum ratione insanias.

Vous n'ignorez pas, Mylord, que les anciens toléroient non-seulement les visionnaires & les enthousiastes, mais que d'un autre côté ils laissoient un libre cours à la philosophie, comme pour balancer la superstition. Tandis que quelques sectes, tels que les disciples de Pythagore, & les derniers platoniciens, se réunissoient avec les superstitieux & les fanatiques du tems, on souffroit que les épicuriens & les académiciens & d'autres se liguassent pour fronder les sottises régnantes. Par ce système tout avoit son contrepoids; la raison avoit beau jeu, & le savoir étoit en honneur. Rien de plus étonnant que l'harmonie qui résulta de ces contrariétés: on traitoit avec douceur la *superstition* & le fanatisme; le barbare préjugé, étant sans pouvoir, il n'excita jamais de guerres ni de persécutions; jamais il ne ravagea l'univers & ni ne l'inonda de sang humain. Mais un nouveau genre de politique qui s'étend jusqu'à l'autre monde, & qui s'occupe plus du bonheur à venir des hommes que de leur félicité présente, nous a fait franchir les bornes de l'humanité, & nous a enseigné l'art de nous déchirer pieusement par le motif d'une charité surnaturelle. Ce système a créé une antipathie entre les hommes, qu'aucun intérêt temporel n'auroit jamais pu produire; de sorte que nous sommes en quelque sorte prédestinés à nous haïr éternellement. Je ne vois d'autre remède contre ce mal qu'une uniformité d'opinion: projet qu'il seroit bien à désirer qu'on exécutât. Le *salut des ames* est la passion héroïque des cœurs élevés,

élevés ; il eſt devenu, pour ainſi dire, le principal devoir du Magiſtrat, & l'objet du gouvernement même.

Si le Magiſtrat vouloit ainſi interpoſer ſon autorité dans d'autres ſciences, je craindrois bien que nous n'euſſions une auſſi mauvaiſe logique, une auſſi mauvaiſe géométrie, & en général une auſſi mauvaiſe philoſophie que la théologie l'eſt ſouvent chez les peuples, où le ſymbole des Orthodoxes eſt fixé par la Loi. C'eſt une terrible entrepriſe pour un gouvernement que celle de limiter l'eſprit, & de lui donner des entraves : ſi par ſes ſoins nous reſtons ſeulement ſages & honnêtes, il y a toute apparence que nous n'aurons pas moins d'adreſſe dans nos affaires ſpirituelles que dans les temporelles ; & ſi l'on peut s'en fier à nous, nous aurons aſſez d'eſprit pour nous ſauver, à moins que quelque préjugé ne vienne ſe jetter à la traverſe. Mais ſi la probité & l'eſprit ne peuvent ſuffire pour cet ouvrage du ſalut, c'eſt en vain que le Magiſtrat s'en mêle, car quelque ſage & vertueux qu'on le ſuppoſe, il peut ſe tromper de même que tout autre homme. Je ſuis perſuadé que le ſeul moyen de conſerver le bon ſens des hommes, & l'eſprit dans le monde, eſt d'affranchir le bon ſens & l'eſprit de toute ſervitude. Or l'eſprit ne ſauroit être libre, lorſqu'on lui ôte la permiſſion de rire à propos ; ce qui eſt le ſeul ſpécifique contre les graves folies des enthouſiaſtes & des caractères chagrins.

On nous laiſſe, à la vérité, plein pouvoir ſur toutes les autres extravagances humaines ; nous pouvons traiter *ad libitum* tout autre enthouſiaſme : il eſt permis de tourner en ridicule l'amour, la galanterie, ou la manie des chevaliers errans ; & dans cette époque de la décadence de l'eſprit, où nous nous trouvons à préſent, on obſerve que ce goût autrefois ſi puiſſant eſt bien tombé. Les croiſades, la conquête de la terre ſainte, & autres pareilles expéditions, ne paſſent plus pour auſſi intéreſſantes que jadis ; & s'il reſte encore quelque trace de cet eſprit tapageur, de cette chevalerie errante, & de cette ſoif ardente du ſalut des ames, il ne faut pas s'en étonner puiſqu'on traite cette maladie avec un ſi grave appareil, & que notre méthode de guérir l'enthouſiaſme eſt ſi abſurde.

Je m'imagine que ſi nous avions une eſpèce d'inquiſition, ou une cour ſouveraine de juges & d'officiers établis pour réprimer la licence poétique, ſupprimer généralement la manie des vers, & ſur tout la plus extravagante des paſſions, je parle de celle de l'amour, en tant qu'elle eſt décorée de ces machines payennes qu'on nomme vénus & cupidons ; ſi les poëtes, comme chefs & docteurs de cette héréſie, avoient défenſe, ſous les peines plus grieves, d'enchanter le peuple par leurs rimes ; ſi d'un autre côté il étoit interdit au peuple, ſous des peines proportionnées, de prêter l'oreille à ces charmes, ou à toute idée galante qui peut ſe trouver dans une comédie, un conte ou une chanſon ; je me figure, dis-je, que cette cruelle perſécution produiroit une nouvelle Arcadie. Les vieux & les jeunes ſeroient poſſédés du démon des vers. Les amans & les poëtes tiendroient des aſſemblées dans les campagnes ; les forêts ſe rempliroient de bergers & de bergères ſemblables à ceux des romans ; les rochers retentiroient des hymnes & des louanges dont on célébreroit le pouvoir de l'amour. Il pourroit ſe faire que par cette perſécution, on ramenât ſur la terre toute la ſuite des Dieux d'Homère, & que notre froide patrie brûlât autant d'encens à l'honneur de Venus & d'Apollon, qu'on en prodigua autrefois dans les iſles de Chipre, de Delos, ou autres climats plus chauds.

Mais, Mylord, vous ſerez peut-être ſurpris que m'étant engagé dans un ſujet auſſi grave que celui de la religion, je m'oublie au point de plaiſanter. Je vous avouerai naturellement que ce n'eſt pas l'effet d'un pur haſard. Sur ma parole, je ne me ſoucie guères de penſer ſur cette matière, & à plus forte raiſon d'écrire, ſans avoir préalablement fait tous mes efforts pour me mettre d'auſſi bonne humeur qu'il eſt poſſible. Le vulgaire, qui donne toujours dans quelque extrême, & qui ſuit conſtamment le ton & la mode, n'eſt guere expoſé aux doutes & aux ſcrupules de religion ; il échape aux influences immédiates de la dévote mélancolie & de l'enthouſiaſme : ſituation d'eſprit qui exige une pratique ſérieuſe & réflechie pour devenir habituelle. Que l'habitude ſoit ce que l'on voudra, ſi l'on ne peut la prévenir que par l'attention ou la folie, c'eſt un avantage qui coute trop cher, & que je n'ambitionne pas. J'aimerois mieux courir toutes les aventures de la religion, que de chercher a en diſtraire mon eſprit. Tout ce que je veux, c'eſt d'y penſer avec une ſage gaieté : & je vais prouver que cette méthode abrège le chemin de plus de la moitié pour ceux qui veulent en penſer ſainement.

La bonne humeur eſt non-ſeulement le meilleur préſervatif contre l'enthouſiaſme, mais d'ailleurs le plus ſolide fondement de la piété & de la vraie religion : car ſi une juſte notion de l'être ſuprême eſt la baſe de tout culte raiſonnable ; il eſt plus que probale que nous ne pouvons nous tromper à cet égard que par mauvaiſe humeur. Il n'y a qu'une mauvaiſe humeur, naturelle ou acquiſe, qui puiſſe porter un homme à croire ſérieuſement que le monde eſt gouverné par quelque puiſſance infernale ou malfaiſante. Je doute très-fort que l'athéiſme ait une autre cauſe que la mauvaiſe humeur ; car il y a tant d'argumens pour perſuader à un homme bien diſpoſé qu'en général tout eſt ſagement arrangé, qu'il ſemble impoſſible qu'il l'impute au haſard : l'aſpect de l'univers eſt ſi

guste qu'il montre partout les vestiges d'une intelligence supérieure. Quoi qu'il en soit, je suis convaincu que ce n'est que la mauvaise humeur qui donne des idées sombres & terribles de l'être souverain. Se figurera-t-on qu'il puisse s'aigrir ou se fâcher, à moins qu'on ne sente premièrement en soi-même quelques mouvemens de ce genre? Si l'on craint de porter de l'enjouement dans la religion, ou de penser sur Dieu avec franchise & gaieté, c'est que nous le formons sur notre modèle, & que nous ne pouvons concevoir la majesté & la grandeur sans un grave & sombre appareil. C'est néanmoins précisément le contraire de ce caractère que nous traitons de *divin*, quand nous le rencontrons, comme il arrive quelquefois, dans des ministres & autres grands célèbres par leur crédit. S'ils passent pour réellement bons, nous osons alors les traiter avec franchise, & nous sommes sûrs qu'ils ne s'offenseront pas de cette liberté: ils y gagnent doublement, car plus on examine leur caractère & leurs actions, plus on en pénetre les motifs, plus leur mérite éclate, plus on se sent porté à les estimer & à les aimer en ressentant les doux effets de leur bienveillance, de leur générosité, de leur humanité. Vous le savez mieux que personne, Mylord, vous qui avez eu le secret merveilleux de vous faire généralement chérir lorsque vous étiez en place, & conserver dans votre état privé l'estime & l'attachement du public?

Grace au ciel, il est encore quelques exemples de ce genre dans ce siécle corrompu. Il y en avoit grand nombre autrefois. On a vu de puissans princes & des empereurs, maîtres de l'univers, qui pouvoient souffrir sans la moindre altération, non-seulement les traits de la critique, mais les reproches les plus violens, & tout ce que l'atroce calomnie osoit leur imputer en face. Il y a peut-être des gens qui souhaiteroient que des païens n'eussent pas montré tant d'héroïsme, & sur tout que des chrétiens ne leur en eussent par fourni l'occasion. Ce fut plutôt le malheur du genre humain en général que des chrétiens en particulier, que le regne sanguinaire de quelques-uns des premiers empereurs romains: ces monstres excitèrent des persécutions non pas proprement contre les partisans d'une nouvelle religion, mais contre tous ceux qui étoient soupçonnés d'avoir du mérite & de la vertu. Qui a fait plus d'honneur au christianisme, & qu'est-ce qui lui a été plus utile que la tyrannie d'un Neron? De meilleurs princes, qui vinrent ensuite, se laissèrent fléchir, & épargnèrent le sang chrétien. Il est vrai que le Magistrat pouvoit avoir été surpris par la nouveauté d'un système qui paroissoit détruire les droits sacrés de son pouvoir, & qui le traitoit aussi bien que le reste des hommes, d'impie, de profane & de reprouvé, parce qu'il se refusoit à la nouvelle doctrine, quoiqu'on eût vu jusqu'alors tant de formes de culte qui se soutenoient dans la paix & l'union. Au reste telle fut la politiques des regnes suivans que la violence des persécutions tomba beaucoup. Ce prince même qui passoit pour le plus grand ennemi du christianisme, & qui avoit été élevé dans son sein, se piqua d'une grande modération; il se contenta de retirer les terres données aux églises, & de supprimer les écoles publiques des chrétiens sans rien entreprendre contre les biens où les personnes de ceux qui frondoient la religion de l'empire, & qui se faisoient un mérite d'insulter au culte public.

Il est fort heureux qu'un auteur sacré de notre religion déclare que l'esprit de charité & d'humanité est au dessus de celui du matyre: autrement on feroit un peu scandalisé de l'histoire de nos premiers confesseurs & martyrs, d'après nos annales mêmes. A peine trouveroit-on aujourd'hui dans tout l'univers un assez bon chrétien, qui, vivant à Constantinople, ou autre part sous la protection du turc, crût faire une action convenable & décente en troublant le culte musulman dans les mosquées. Et d'aussi bons protestans que vous & moi, Mylord, ne manqueroient pas de traiter de fanatique celui qui par zèle contre l'idolâtrie romaine, saisiroit le moment d'une grand'messe, dans un pays où la messe seroit établie par la loi, pour interrompre le prêtre par ses clameurs, & profaner ses images & ses reliques.

Nous avons, à ce qu'il me semble, quelques bons frères nouvellement débarqués en Angleterre, je parle de protestans françois, qui sont furieusement animés de cet esprit primitif: ils soupireroient après les tortures & les supplices, si on les laissoit faire, & qu'on leur en fournît les occasions, c'est-à-dire, si nous leur faisions le plaisir de les mettre aux fers ou de les pendre; si nous étions assez obligeans pour leur rompre les membre selon la mode de leur pays, pour éprouver leur ferveur & allumer encore les buchers de la persécution. Mais ils ne peuvent se flatter d'obtenir cette grace des anglois: nous sommes si endurcis que quoique la canaille catholique soit prête à les lapider dans les rues, & que les prêtres vouluſſent bien les traiter comme ils le desirent, & les éprouver au milieu des feux; nous autres anglois, qui sommes maîtres chez nous, nous ne permettrons jamais qu'on en agisse de la sorte avec les enthousiastes. Ce n'est pas que nous portions envie à cette secte, qui comme le phénix, semble avoir pris une nouvelle naissance sur le bucher, & qui seroit charmée de former une église considérable par les mêmes moyens qui ont répandu l'ancienne, c'est-à-dire, par le sang de ses martyrs.

Mais que nous sommes barbares, & plus cruels que les païens mêmes, nous autres anglois tolé-

sans ! car non contens de refuser à ces prophètes fanatiques l'honneur d'une persécution, nous les avons tournés en dérision, & livrés aux plus sanglans mépris. On m'a assuré pour chose certaine qu'ils forment dans ce moment, le sujet d'un jeu de marionettes à la foire de S. Barthelemi. Sans doute que ces voix étranges qu'ils font entendre, & ces agitations involontaires qu'ils éprouvent, sont admirablement bien jouées par le mouvement des fils d'archal & l'inspiration des chalumeaux. Les prophètes, lorsqu'ils sont en fonctions, ne sont pas maîtres de leur corps ; ils se qualifient d'instrumens purement passifs, qu'une force extérieure anime ; en conséquence ils n'ont rien de naturel ni qui ressemble à la vie, soit dans les sons qu'ils rendent, soit dans leurs mouvemens : de sorte que quelque bisarre que soit un jeu de marionettes lorsque les bateleurs prétendent imiter d'autres actions, ils représentent nécessairement l'enthousiasme au naturel : & tant que notre foire se maintiendra en possession de ce privilége, je garantis à notre église nationale que jamais enthousiastes, ou marchands de prophéties & de miracles ne seront dans le cas de se mesurer avec elle.

Ce fut un bonheur pour nous que quand le Papisme remonta sur le trône, Smithfield devint le théâtre des plus cruelles tragédies. Je soupçonne que nombre de nos premiers réformateurs ne valoient guère mieux que des enthousiastes, & peut-être que cette ardeur fanatique contribua beaucoup à la ruine de cette tyrannie spirituelle. Si les prêtres n'avoient, à leur ordinaire, préféré la soif du sang à toute autre passion, ils auroient pu par des moyens plus amusans éluder la force du zèle réformateur. Je ne sache pas que les païens, conjurés contre la religion chrétienne, aient eu la sagesse d'opposer à ses premiers progrès des parades comme à la foire de S. Barthelemi : au reste, je suis sûr que si la vérité de l'évangile eût eu quelque chose à craindre de la part de ses ennemis, la méthode la plus courte pour la réduire au silence, eût été de jouer sur le théâtre les premiers missionnaires, mais d'une manière amusante, sans avoir recours à des peaux d'ours, & à des tonneaux de poix-resine.

Les juifs formoient naturellement un peuple ombrageux qui n'entendoit raillerie sur rien, & principalement sur les principes & les maximes de sa religion : c'étoit une matière que l'on ne considéroit que d'un œil chagrin, & le gibet étoit le seul remède contre tout ce qui sentoit l'innovation. L'argument péremptoire étoit *crucifige*, *crucifige*: Mais si leur malice plus adroite eût employé des farces publiques pour exposer au mépris général les premiers docteurs du nouveau culte, & qu'on eût donné toutes les scenes comiques que les papistes ont imaginées pour honorer le divin fondateur du christianisme, je suis tenté de croire qu'ils auroient fait par-là plus de tort à notre religion que par toutes les autres méthode de l'esprit persécuteur.

Je pense que notre grand & docte apôtre a tiré moins d'avantage des procédés simples & naturels de ses adversaires d'Athènes que de ceux des sombres zélateurs qui le poursuivoient dans les différentess ville de la Judée où il prêcha. La candeur & la politesse des juges romains devant lesquels il comparut, lui fut moins utile que le fanatisme de la synagogue, & la fureur des prêtres de sa nation. Au reste quand je vois ce sublime apôtre paroître devant les spirituels Athéniens, ou dans une cour de justice en présence d'une auguste assemblée d'hommes & de femmes ; quand je considere avec quel art il s'accommode au génie & au caractère d'un monde plus distingué, il me semble qu'il n'évite pas l'occasion de s'égayer, dès qu'elle se présente : comme il ne doute point de la bonté de sa cause, il l'expose généreusement à cette épreuve, & à toute attaque quelconque du ridicule.

Mais quoique les juifs n'aient jamais tenté cette méthode de plaisanterie contre J. C. ou ses apôtres, les païens indévots l'avoient employée depuis long-tems pour flétrir les meilleurs principes & les plus honnêtes gens que puisse citer l'antiquité. Cette terrible épreuve, loin de leur faire tort, leur fut au contraire très-avantageuse, parce qu'ils en sortirent avec honneur. Le plus sage des païens fut joué de la manière la plus scandaleuse dans une comédie faite à dessein par le poëte le plus ingénieux d'une nation qui passoit pour la plus ingénieuse. Cette attaque, loin de nuire à sa réputation, ou de décrier sa philosophie, ne fit qu'en augmenter l'éclat, & exciter de plus en plus l'envie des autres sectes. Ce rare mortel ne se contenta pas d'être ridiculisé, mais pour servir le poëte autant qu'il étoit en lui, il se présenta sur le théâtre aux yeux des spectateurs, afin qu'on pût comparer sa figure qui n'étoit pas des plus avantageuses avec celle que l'auteur avoit mise sur la scene pour le contrefaire. Notre sage ne pouvoit donner une preuve plus décisive & plus autentique de la bonté de son caractère, & de la vérité de sa morale. Que l'imposture ose se mesurer avec un grave ennemi, il n'y a rien là de merveilleux ; elle sait que le péril n'est pas grand lorsqu'on l'attaque avec une fastueuse ostentation. Mais ce qu'elle déteste & ce qu'elle craint plus que tout, c'est la plaisanterie & l'enjouement.

Bref, mylord, cette triste méthode de traiter la religion est, selon moi, ce qui la rend si tragique ; & voilà pourquoi elle donne tant de scenes funestes. Je suis dans l'idée que pourvu qu'on ait pour elle les égards convenables, on ne sauroit l'examiner avec trop de franchise & de familiarité. Car si elle est vraie & solide, elle soutiendra nos-

ſeulement l'épreuve, mais elle en tirera même parti pour hâter ſes progrès; ſi elle eſt fauſſe, ou mêlée d'impoſture, cet examen fera tomber le maſque.

Les Pédagogues nous enſeignent les premiers élémens de la religion d'un air ſi chagrin, que nous ne pouvons enſuite y penſer ſans mauvaiſe humeur. C'eſt ſurtout dans l'adverſité, ou dans la maladie, dans les afflictions, ou dans les troubles d'eſprit que nous y avons recours, quoique dans la réalité nous ne ſoyons jamais ſi peu propres à méditer ſur la religion que dans ces ſiniſtres momens. Jamais l'homme ne peut-être en état de contempler ce qui eſt au-deſſus de lui, quand il n'eſt point dans une ſituation où il puiſſe conſidérer ſon propre cœur, & examiner tranquillement le caractère de ſon eſprit & de ſes paſſions. Nous ne découvrons alors en Dieu que fureur, haine & vengeance; car une ame déchirée par ſes frayeurs & troublée par de triſtes événemens, ne voit plus rien d'un œil tranquille; le Dieu qu'elle ſe figure eſt analogue à ſa ſituation.

Il faut non-ſeulement être de bonne humeur, mais même de la meilleure humeur du monde pour bien concevoir ce que c'eſt que la *vraie bonté*, & ce qu'impliquent ces attributs que nous appliquons avec tant de raiſon à la divinité. Dans ce cas, nous pourrons voir ſi ces formes de juſtice, ces dégrés de punition, cet eſprit de reſſentiment, cette meſure de l'indignation à l'offenſe, que l'on ſuppoſe vulgairement en Dieu, conviennent à l'idée de *bonté*, que cet être ſouverain, ou la nature par ſa volonté, a gravé dans notre ame, & que nous devons néceſſairement préſuppoſer pour lui rendre l'hommage qui lui eſt dû. Voici, mylord, le plus puiſſant préſervatif contre toute ſuperſtition; c'eſt de ſe ſouvenir toujours qu'*il n'y a rien en Dieu que de divin*, & que *ou il n'eſt point du tout, ou il eſt vraiment & parfaitement Dieu*: Mais ſi l'on craint de ſe ſervir librement de ſa raiſon, fût ce pour diſcuter s'il exiſte réellement ou non, dès-lors on le ſuppoſe méchant, & l'on contredit dès le premier pas ce caractère de grandeur & de bonté qu'on lui attribue, puiſque cette réſerve prouve que l'on s'en défie, & que l'on craint ſa colère & ſon reſſentiment contre les curieux profanes.

Un de nos auteurs ſacrés, offre un exemple remarquable de cette liberté. Quelle que fut la patience de Job, on ne peut nier qu'il n'en ait agi aſſez hardiment avec Dieu, & qu'il n'ait traité ſa providence un peu leſtement. Je conviens que ſes amis font uſage de toutes ſortes d'argumens bons & mauvais pour venger la providence & anéantir ſes objections: ils ſe piquent de dire de Dieu tout le bien qu'ils peuvent en pouſſant quelquefois leur raiſon à bout. Mais c'eſt là *flatter Dieu*, à ce que prétend Job; c'eſt *faire acception de la perſonne de Dieu*, & même *ſe moquer de lui*. En effet quel mérite y a-t-il à croire un Dieu, ou ſa providence, ſur des motifs foibles & frivoles? Où eſt la vertu de ſe prévenir d'une opinion contraire à l'apparence des choſes, & de ne vouloir écouter aucune objection? Le Dieu de la vérité auroit un caractère bien ſinguler s il ſe fachoit contre les hommes qui ne veulent pas tromper leur intelligence, & lui en impoſer autant qu'il eſt en eux, & s'il ſe contentoit qu'ils cruſſent à l'aventure & contre leur raiſon.

Il eſt impoſſible qu'un honnête homme ſouhaite qu'il n'y ait pas de Dieu; car ce ſeroit une imprécation contre le public, & j'oſe ajouter, contre ſoi-même, ſi l'on examine bien la queſtion. Mais celui qui n'eſt pas aſſez méchant pour étouffer ſa croyance, juge bien mal de Dieu, & ne le croit pas, à beaucoup près, auſſi bon que lui-même, s'il s'imagine que l'uſage impartial de ſa raiſon ſur-tout problême quelconque, l'expoſe à des riſques dans un autre monde; au lieu que le lâche aviliſſement de cette raiſon, & une croyance affectée de ce que ſon intelligence déſavoue, lui donneroit des titres aux biens céleſtes. Des gens qui penſent de la ſorte ſont les *ſicophantes* de la religion, & les *paraſites* de la dévotion: c'eſt traiter Dieu comme de ruſés mendians traitent ceux dont ils ignorent la qualité. Les gueux novices peuvent dire niaiſement. *Mon bon Monſieur*, ou *mon bon maître*: mais les vieux routiers s'adreſſent toujours à *mon bon ſeigneur*, à *votre grandeur*; car, diſent-ils, ſi c'eſt un lord nous ſerions pendus pour ne lui avoir pas donné ſon titre; & s'il ne l'eſt pas, cette politeſſe n'eſt pas une inſulte, & on ne s'en offenſe pas. Il en eſt de même dans la religion: on ne s'inquiete que de prier dans le terme propre, & l'on penſe que tout dépend de trouver préciſément le titre, & de deviner juſte. La plus vile reſſource imaginable, qu'on vante cependant beaucoup, & qui paſſe pour une importante maxime chez des gens inſtruits, c'eſt qu'il *faut s'efforcer d'avoir de la foi, & de croire à outrance, parce qu'après tout, ſi cela eſt inutile on ne court aucun riſque; au lieu que ſi les choſes ſont telles qu'on le prétend, malheur à ceux qui n'auront pas cru complettement.* Mais cette idée eſt ſi illuſoire que ſes partiſans ne peuvent jamais avoir aſſez de foi pour être heureux en ce monde ou en tirer quelque avantage dans l'autre; car outre que notre raiſon connoît la duperie, & ne peut conſéquemment ſe repoſer avec confiance ſur cette baſe qui eſt pour nous un abime de doutes & de perplexités, il faut d'ailleurs que nous devenions de méchans croyans, & des calomniateurs de la divinité, lorſque notre foi eſt établie ſur des notions qui lui ſont auſſi injutieuſes.

Aimer les hommes, faire le bien général, & s'intéreſſer pour le monde entier, autant qu'il eſt

en nous, c'eſt-là ſans contrédit le comble de la bonté, ce qui forme le caractère que nous nommons *divin*. Dans cette diſpoſition d'ame, mylord, que vous connoiſſez très-bien, il eſt naturel de ſouhaiter que les autres, convaincus de la ſincérité de notre exemple, le donnent avec nous. Il eſt naturel de déſirer que l'on connoiſſe notre mérite, ſur-tout ſi le ſort nous a appellés à ſervir une nation avec les talens & la vertu d'un bon miniſtre; ou ſi, en qualité de princes ou de pères du peuple, nous avons rendu heureuſe une partie conſidérable du genre humain qui vivoit ſous nos auſpices. Mais s'il arrivoit que dans ce nombre, il ſe trouvât un homme aſſez peu inſtruit pour n'avoir jamais oui citer notre nom ou nos actions; ou ſi cet homme, après avoir entendu parler de nous, ſe laiſſoit tellement ſéduire par des contes abſurdes que l'on débite à notre ſujet, qu'il ne ſache que penſer ſur notre exiſtence; ne nous rendrions-nous pas ridicules, ſi cette ſottiſe nous donnoit de l'humeur? Ne paſſerions-nous pas pour des fous atrabilaires, ſi au lieu de prendre la choſe en raillerie, nous penſions ſérieuſement à nous venger de ceux qui par une ignorance craſſe, un ſot jugement, ou leur incrédulité, auroient fait tort à notre réputation?

Mais pour revenir à notre queſtion, eſt il bien louable de s'intéreſſer ſi vivement à ce que l'on penſe de nous? Eſt ce une action ſi *divine* que de faire du bien pour l'amour de la gloire; ou n'eſt-il pas *plus divin* de faire le bien lors-même qu'il peut paſſer pour ignominie, & d'obliger des ingrats abſolument inſenſibles à la voix de la reconnaiſſance? Pourquoi donc ce qui eſt *ſi divin* en nous change-t-il de caractère dans l'*être divin*? Pourquoi le Dieu de la ſuperſtition reſſemble-t-il plutôt à ce qu'il y a de foible & d'impuiſſant dans notre nature qu'à ce qui s'y trouve de mal, de généreux & de divin?

On penſeroit, mylord, qu'il n'eſt pas difficile à l'homme de ſaiſir & de diſcerner ſa foibleſſe du premier coup-d'œil, de marquer en un mot les traces de la fragilité hnmaine que nous ſentons ſi bien. Il paroît aiſé de concevoir que l'inſulte & l'offenſe, l'aigreur & la vengeance, la jalouſie du point d'honneur, ou du pouvoir, l'amour de la renommée, de la gloire &c.; n'appartiennent qu'à des êtres finis, & ſont néceſſairement incompatibles avec la notion d'un être ſouverain & parfait. Mais ſi nous n'avons jamais fixé en nous-mêmes l'idée du *bon* & de l'*excellent moral*, ou ſi nous ne pouvons pas nous fier à la raiſon qui nous déclare que ce qui ne porte point ce caractère, répugne à l'eſſence divine; dans ce cas il ne nous eſt pas poſſible de compter ſur ce que les autres diſent de Dieu, ou ſur ce qu'il nous révele lui-même. Contentons-nous de ſavoir par proviſion qu'il eſt bon, & qu'il ne peut nous tromper: ſans cet axiome préliminaire, l'homme ne peut avoir ni foi ni confiance. Or s'il eſt réellement un principe antérieur à la révélation, une preuve entécédente de la raiſon qui démontre que Dieu exiſte, & que de plus il eſt aſſez bon pour ne pas nous tromper; la même raiſon, ſi l'on s'en rapporte à elle, nous démontrera d'ailleurs que Dieu eſt ſi bon qu'il ſurpaſſe en bonté le meilleur des hommes. Cela poſé, il n'y a rien qui puiſſe nous inſpirer de la crainte ou des ſoupçons; car c'eſt la méchanceté ſeule, & non la bonté, qui peut nous effrayer.

Il y a un ſingulier argument très-ſpécifique pour ceux qui peuvent en faire uſage en certaines maladies de l'ame; le voici: *Il ne peut y avoir de malice que là où les intérêts ſont oppoſés, or un être univerſel ne peut avoir d'intérêt oppoſé; donc il ne peut avoir de malice.* S'il exiſte une intelligence univerſelle, elle ne ſauroit avoir d'intérêt particulier: mais le bien général, ou le bien du tout, & ſon propre bien, ſont néceſſairement la même choſe. Elle ne peut rien ſe propoſer au-delà de ce terme; ni ſe laiſſer entraîner à aucune réſolution contraire, de ſorte que la queſtion ſe réduit à ſavoir s'il exiſte réellement une intelligence qui ait rapport au tout, ou non; car ſi malheureuſement elle n'exiſtoit pas, il nous reſteroit cependant un ſujet de conſolation, en conſidérant que la nature n'a point de méchanceté: ſi au contraire elle exiſte, nous devons être bien ſatisfaits qu'elle ſoit ce que l'on peut concevoir de meilleur. Ce dernier cas ſembleroit le plus conſolant, & la notion d'un *père commun* eſt moins effrayante que celle d'une *nature abandonnée*, & d'un *monde orphelin*. Il eſt vrai que dans l'état préſent de la religion parmi nous, il y a beaucoup d'honnêtes gens qui ne craindroient guère d'être expoſés de la ſorte, & qui ſe trouveroient peut-être plus à leur aiſe s'ils étoient aſſurés qu'ils n'ont affaire qu'à un pur haſard. En effet, l'idée qu'il n'y a pas de Dieu ne fait trembler perſonne; on tremble plutôt qu'il y en ait un. On penſeroit néanmoins autrement ſi l'on jugeoit auſſi bien de la divinité que de l'humanité, & l'on pourroit nous amener à croire fermement que s'il y a un Dieu, la *ſuprême bonté* lui eſt eſſentielle, & que ſon idée exclut ces défauts, ces paſſions, ces foibleſſes, ces baſſeſſes que nous découvrons en nous-mêmes, & dont les cœurs vertueux s'efforcent de triompher.

Il me ſemble, mylord, qu'avant de s'élever aux notions ſublimes de la divinité, il ſeroit à propos que l'on deſcendît en ſoi même, & que l'on s'occupât un peu des leçons de la ſimple & honnête morale. Quand nous aurons une fois examiné notre cœur, & diſtingué exactement la nature de nos affections, nous pourrons alors juger plus ſainement des vrais attributs de la divinité, & de ce que l'idée d'un être parfait admet ou exclut; nous pourrons apprendre à *aimer* & à *louer*, quand nous aurons diſcerné ce qui eſt *aimable*

ou *louable*. Autrement nous nous mettrions peut-être dans le cas de faire très-peu d'honneur à Dieu, lorsque nous nous flattons de lui en faire le plus : car comment concevoir que la divinité puisse être honorée par les louanges de créatures qui ne sont pas en état de discerner ce qui est *louable* ou *excellent* dans leur propre espèce.

Si certaines gens, qui n'ont pas d'oreilles pour l'harmonie, élevoient un musicien jusqu'aux nues, de pareils éloges le feroient sans doute rougir, & à peine pourroit-il souffrir de bonne grace leurs applaudissemens, jusqu'à ce qu'ils connussent mieux son talent, & qu'ils fussent en état de sentir eux-mêmes le mérite de son exécution. Sans cela, il ne recueilleroit qu'une gloire fort chetive, & quelle que fût la vanité de l'artiste, il n'auroit guère lieu d'être content.

Ceux qui sont le plus avides de louanges aimeroient mieux ne pas exciter l'attention des hommes que d'être sottement applaudis. Je ne conçois pas comment l'être, qui est, dit on, le plus désintéressé dans le bien qu'il fait, passe pour tant aimer la louange ; comment peut-on supposer qu'il mette un si haut prix à une chose aussi vile que l'*éloge de l'ignorance* & un *applaudissement forcé* ?

Il n'en est pas de la bonté comme des autres qualités, que nous pouvons fort bien comprendre sans cependant les posséder. Nous pouvons avoir une oreille parfaite pour la musique, sans être en état de faire quelque chose dans ce genre. Nous pouvons juger fort bien de la poésie sans être poëte, ou même sans avoir la moindre étincelle du génie propre pour y réussir. Mais quant à la bonté, nous ne pouvons en avoir une idée passable sans être passablement bons ; de sorte que si la *louange* de l'être suprême est une partie si importante de son culte, nous devtions, à ce qu'il me semble, apprendre à être bons, quand ce ne seroit que pour savoir *louer* d'une manière soutenable ; car l'éloge de la bonté, sortant d'un cœur méchant, doit faire certainement la plus affreuse discordance.

Cette philosophie, simple & domestique pour ainsi dire, par laquelle nous rentrons dans notre propre cœur, peut nous rendre encore, mylord, de merveilleux services, en rectifiant nos erreurs sur la religion. Il y a en quelque sorte un enthousiasme *de la seconde main*. Quand les hommes ne trouvent rien en eux-mêmes qui les agite ; quand ils ne sont pas préoccupés par des sentimens *paniques*, le témoignage des autres peut toujours leur en imposer, & les porter à croire bonnement quantité de faux prodiges. Ce caractère peut tourner leur esprit de tous les côtés, leur faire admettre toute sorte de doctrine & d'innovation, & varier continuellement leur foi. Mais la connoissance de nos passions dans leurs propres germes, l'art de mesurer exactement les progrès de l'enthousiasme ; & de juger sainement de sa force naturelle & de son empire sur nos sens, peut nous apprendre à combattre avec plus de succès, ces illusions qui sont étayées du spécieux prétexte d'une certitude morale, & d'une *matière de fait*.

La nouvelle secte prophétique, dont j'ai parlé plus haut, prétend, entr'autres miracles, en avoir fait un très-signalé, prémédité, annoncé d'avance, & exécuté en présence de plusieurs centaines de témoins qui en attestent actuellement la vérité. Mais je voudrois savoir s'il s'est trouvé dans ce nombre quelqu'un qui, n'ayant jamais été de la secte, ou partisan de ses principes, voulût confirmer leur déposition. Je ne me contenterois pas de demander si tel témoin ne partageoit en aucune manière cet enthousiasme particulier ; mais de plus s'il passoit antérieurement pour avoir la tête assez libre, & le jugement assez sain pour être incapable de donner dans la mélancolie & l'enthousiasme ? Sans cela, je déclare qu'il peut avoir contracté le mal épidémique ; il a probablement perdu l'évidence des sens comme dans un songe ; son imagination s'est tellement allumée, qu'elle a absorbé tout ce qui lui restoit de raison : sa tête étoit pleine de matières combustibles qu'une seule étincelle a pu enflammer, mais surtout au milieu d'une multitude saisie du même esprit. Il n'est pas étonnant que l'incendie éclate si brusquement, lorsque tous les yeux de la foule sont allumés par la passion, & que tous les cœurs sont agités par l'inspiration de l'enthousiasme ; lorsque non-seulement l'aspect, mais le souffle même des hommes, est contagieux, & que le mal se communique par une transpiration insensible. Je ne suis pas assez bon théologien pour décider ce que c'étoit que cet *esprit* qui saisissoit tellement les anciens prophètes que le profane Saül même l'attrapa. Mais je vois dans l'écriture qu'il y avoit un *mauvais* comme un *bon esprit de prophétie* ; d'ailleurs l'expétience actuelle, aussi bien que toutes les histoires, sacrées & profanes, prouvent que l'opération de cet *esprit* est partout la même sur les organes extérieurs du corps.

Un homme, qui a écrit depuis peu pour la défense du tétablissement de la prophétie, & qui est ensuite tombé lui-même dans une vision extatique, nous dit que *les anciens prophètes recevoient l'esprit de Dieu dans une extase, & avec diverses postures étranges, ce qui les faisoit traiter de fous (ou d'enthousiastes) comme il paroît évidemment* ajoute-t-il, *par les exemples de Balaam, de Saül, de David, d'Ezéchiel, de Daniel, &c.* Il confirme ensuite cette assertion par la pratique des tems apostoliques, & par le réglement que Saint-Paul même prescrit relativement à ces *dons* qui semblent contre l'ordre ordinaire, & qui étoient si fréquens, à ce que notre auteur assure, dans les premiers jours du christianisme. Au reste qu'il fasse tant d'efforts qu'il voudra pour comparer (a

méthode à celle des tems apoſtoliques, & rendre ſon parallele plauſible; tout ce que je ſais, c'eſt que les ſymptômes qu'il décrit, & que le pauvre homme reſſent actuellement, ſont pour le moins auſſi païens que chrétiens. Quand je l'ai vu dernièrement dans ſa criſe prophétique, annonçant l'avenir en latin pompeux, ce qu'il ne pourroit faire après l'accès, je me ſuis rappellé ce que le poëte dit de la Sibille, dont les agitations reſſembloient ſi bien aux ſiennes.

. . . . Subitò non vultus, non color unus,
Non comptæ manſere comæ, ſed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale ſonans: afflata eſt Numine quando
Jam propriore Dei. . . . . .

Virgile ajoute encore:

. . . . . Immanis in antro
Bacchatur Vates, magnum ſi pectore poſſit
Excuſſiſſe Deum: tantò magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

Voilà à là lettre, le portrait de notre auteur. *L'inſpiré*, dit-il, *eſſuie une épreuve, où l'eſprit forme les organes par de fréquentes agitations, ordinairement un mois ou deux avant qu'il s'explique.*

L'hiſtorien romain parlant d'un enthouſiaſme atroce, qui éclata à Rome, long-tems avant lui, décrit de la ſorte cet eſprit de prophétie: *Viros velut mente captâ, cum jactatione fanaticâ corporis vaticinari.* Je n'aimerois gueres de rapporter les horreurs déteſtables, dont ces enthouſiaſtes ſe rendirent coupables; mais je ne puis m'empêcher de vous citer le décret du ſénat, qui ne reſpire que douceur & indulgence: quoique vous l'ayez déjà lu auparavant, vous le verrez encore avec admiration. *In reliquum deinde* (dit Tite-Livre, L. 39) *S. C. cautum eſt*, &c. *Si quis tale ſacrum ſolemne & neceſſarium duceret, nec ſine religione & piaculo ſe id omittere poſſe, apud prætorem urbanum profiteretur: prætor ſenatum conſuleret. Si ei permiſſum eſſet, cum in Senatu centum non minus eſſent, ita id ſacrum faceret, dum ne plus quinque ſacrificio intereſſent, neu qua pecunia communis, neu quis magiſter ſacrorum, aut ſacerdos eſſet.*

Il eſt ſi néceſſaire de céder à cette épidémie de l'enthouſiaſme, que ce philoſophe même qui ſe ſe déclare hautement contre la ſuperſtition, ſemble avoir donné lieu aux viſions des imaginations déréglées, & toléré indirectement l'enthouſiaſme; car on ſe figurera difficilement qu'un indevot, tel qu'Epicure, fût aſſez puérilement crédule pour croire ces contes bleus d'armées, de forteresſes qui paroiſſent dans les nues, & autres phénomènes chimériques de ce genre. Cependant il les admet, & il prétend enſuite réſoudre la difficulté par ſes *effluvia*, & autres machines que Lucrece décrit cependant d'une manière impoſante comme il fait toujours.

. . . . . Rerum ſimulacra vagari
Multa, modis multis, in cunctas undique partes
Tenuia, quæ facilè inter ſe junguntur in auris,
Obvia cum veniunt, ut aranea bracteaque auri.
. . . . . .
. . . . . .
Centauros itaque & Scyllarum membra videmus,
Cerbereaſque canum facies, ſimulacraque eorum
Quorum morte obita tellus amplectitur oſſa:
Omne genus quondam paſſim ſimulacra ferantur,
Partim ſponte ſuâ quæ fiunt aere in ipſo:
Partim quæ variis ab rebus cumque recedunt.

Tout ceci prouve que ce philoſophe trouvoit que la nature humaine étoit abondamment pourvue d'*eſprit chimérique*. Il étoit ſi content de voir que les hommes étoient portés à avoir des viſions, que de crainte qu'ils ne s'en paſſaſſent, il leur en donna à diſcrétion. Quoiqu'il niât que les principes de la religion fuſſent *naturels*, il fut forcé d'avouer tacitement que le genre humain avoit de merveilleuſes diſpoſitions pour imaginer des *objets ſurnaturels*, & que ſi ces illuſions étoit vaines, elles étoient cependant comme innées, propres aux hommes & en quelque ſorte inévitables. Je penſe que ſur un pareil aveu, un théologien pourroit lui oppoſer un bon argument en faveur de la vérité auſſi bien que de l'utilité de la religion. Au reſte, que l'objet de la viſion ſoit vrai ou faux, les ſymptômes ſont les mêmes, & la paſſion d'égale force dans la perſonne qui en eſt frappée. Les *Lymphatici* des latins reſſembloient aux *Nymphalepti* des grecs: c'étoit, dit-on, des gens qui avoient vu quelque divinité, un Dieu champêtre, par exemple, ou une nymphe: à cette apparition, ils tomboient dans de tels tranſports qu'ils en perdoient l'eſprit. Leurs extaſes ſe caractériſoient extérieurement par des tremblemens, des frémiſſemens, des agitations de la tête & des membres, des convulſions fanatiques, des prieres extravagantes, des prédictions, des chanſons & autres grimaces. Toutes les nations ont leurs *lymphatiques*; toutes les égliſes païennes ou chrétiennes, ſe ſont élevées contre le fanatiſme.

Il ſembleroit preſque que les anciens ſuppoſoient quelque analogie entre ce déſordre & ce qu'ils appelloient l'*Hydrophobie*. Que les *Lymphatiques*, euſſent quelque diſpoſition à mordre pour communiquer aux autres la rage qu'ils éprouvoient; c'eſt ce que je ne puis déterminer aſſez poſitivement: mais nous avons eu d'autres fanatiques, depuis la date des anciens, qui ont très-bien réuſſi à communiquer cette fureur; car dès l'inſtant que l'eſprit de diſcorde s'eſt introduit dans la religion,

toutes les sectes ont été aux prises, & se sont, comme dit le proverbe, déchirées à belles dents.

L'esprit de fanatisme s'étend si loin que, quand des enthousiastes ont été frappés d'une vision, ils ont toujours la manie de vouloir la communiquer, & d'allumer également d'autres imaginations. Ainsi les poëtes sont encore fanatiques; Horace est, ou feint d'être *Lymphatique*, en faisant voir quel effet la vision des nymphes ou de bacchus opère sur lui.

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem, credite posteri,
Nymphasque discentes . . . . .
Euoe! recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore turbidum.
LYMPHATUR . . . . . .

Il n'est aucun poëte, comme je l'ai osé avancer dès le début de cette lettre, qui puisse atteindre à quelque chose de grand, sans se figurer ou supposer la *présence d'un Dieu* : c'est alors qu'il excite en lui-même jusqu'à certain point la passion dont il s'agit. Il n'est pas jusqu'au froid Lucrece, qui ne se serve de cette inspiration, lors qu'il déclame même contre elle; & il est forcé de créer une divinité fantastique de la nature, pour l'animer & le conduire dans son entreprise de dégrader la nature, & de la dépouiller de toute sa providence & autres atributs divins.

Alma Venus, cœli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferenteis.
Concelebras. . . . . .
Quæ quoniam rerum Naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, neque amabile quidquam:
Te sociam studeo scribundis versibus esse,
Quos ego de rerum naturâ pangere conor
MEMMIADÆ *nostro.*

Ce que je prétends conclurre de toutes ces réflexions, c'est que l'enthousiasme est prodigieusement étendu; que c'est une matière délicate, & la plus difficile à connoître complettement & distinctement, puisque l'atheisme même n'est pas sans enthousiasme. En effet quelques écrivains ont remarqué judicieusement qu'il y a voit eu des Athées enthousiastes, & on ne peut guère discerner l'inspiration réelle du fanatisme par des marques extérieures; car l'inspiration est un sentiment certain de la *divine présence*, & l'enthousiasme en est un sentiment faux : or la passion, que l'inspiration & l'enthousiasme excitent, se ressemble extrêmement. Quand l'ame humaine est absorbée dans une vision, & qu'elle contemple, ou un objet réel, ou un fantôme de divinité; quand elle voit, ou qu'elle croit voir quelque chose de merveilleux & de surnaturel, l'horreur, le plaisir, la confusion, la crainte, l'admiration, ou tout autre sentiment qu'elle éprouve dans cette circonstance, sera profond, étonnant, &, selon le style des peintres, *au delà de la nature*. Voilà ce qui a donné lieu à ce nom de *fanatisme*, qui, dans son sens original, signifioit chez les anciens une *apparition qui transportoit l'esprit*.

Il y entrera de la fureur & de l'extravagance, lorsque les idées ou les images dont on est frappé seront trop fortes pour le génie étroit de l'homme; de sorte que l'inspiration peut très-bien s'appeller *enthousiasme divin*. Le mot même signifie *présence divine*, & le philosophe, que les premiers pères de l'église appellèrent *divin*, en fit usage pour exprimer tout ce qu'il y avoit de sublime dans les passions humaines. Tel étoit l'esprit que l'on attribuoit aux héros, aux hommes d'état, aux poëtes, aux orateurs, aux musiciens & aux philosophes mêmes. En effet, l'on ne doit imputer qu'à un noble enthousiasme tout ce qu'ils pouvoient exécuter de grand. Tout le monde connoit quelque chose de ce principe : mais le discerner comme il faut, & dans toutes ses espèces, soit en nous-même ou dans les autres, c'est-là le grand objet, & c'est par ce moyen seul que nous pouvons éviter l'erreur & l'illusion; car pour *juger les esprits & savoir s'ils sont de Dieu*, nous devons d'abord juger préliminairement notre propre esprit, & voir s'il est inspiré par la raison & le bon sens; examiner s'il est même capable de juger de quelque manière que ce soit, c'est-à-dire s'il est tranquille, impartial, libre de toute passion, capable de lui en imposer; si notre tête n'est pas agitée, par des vertiges, ou troublée par les noires vapeurs de la mélancolie. Voilà le premier pas qui doit précéder; le jugement antérieur que tout homme sage formera, c'est de *s'entendre soi-même*, & de connoître *quel est son esprit*. Nous pouvons ensuite juger de l'esprit qui est dans les autres, discerner leur mérite personnel, & apprécier la valeur de leur témoignage par la solidité de leur tête. C'est ainsi que nous nous préparerons à nous-mêmes un antidote contre l'enthousiasme : objet qu'on ne peut remplir plus efficacement, comme j'ai osé l'avancer, que par la bonne humeur; sans quoi le remède même deviendroit peut être pire que le mal qu'on se propose de guérir.

Mylord, après avoir justifié en quelque sorte l'*enthousiasme*, & adopté le mot, s'il y a de l'extravagance à vous avoir écrit comme j'ai fait, vous devez convenir que j'ai été entraîné par une *impulsion*. Vous devez supposer, & avec raison, que je suis passionément tout à vous, & tolérer avec cette douceur qui vous est si naturelle en toute autre occasion, les écarts d'un *ami enthousiaste*, qui excepté dans cette circonstance, où il est emporté par un zèle un peu trop libre, sera toujours avec le plus sincère respect, Votre, &c. (*Œuvres de Shaftsbury*).

SYMPATIE,

SYMPATHIE. Quelque force qu'on suppose à l'intérêt personnel, la constitution de l'homme renferme évidemment certains principes qui l'intéressent au sort des autres, & qui lui rendent nécessaire le bonheur de ses semblables lors même qu'il n'en retire aucun avantage que le plaisir d'en être témoin. De ce genre est la pitié, la compassion ou cette émotion que nous sentons pour les malheurs d'autrui, soit qu'ils frappent nos yeux, soit qu'ils nous soient représentés vivement. Que le mal d'autrui nous afflige, c'est un mal si connu qu'il est inutile de le prouver par des exemples. Ce sentiment, ainsi que les passions originelles de notre nature, n'est pas relégué dans les cœurs vertueux & humains, quoiqu'il puisse y être infiniment plus exquis; le plus grand scélérat, le violateur le plus endurci des loix de la société, n'en est pas entiérement privé.

Comme nous n'avons pas l'expérience immédiate de ce que sentent les autres hommes, nous ne pouvons nous former une idée de la manière dont ils sont affectés qu'en imaginant ce que nous sentirions à leur place. Tant que nous serons à notre aise, nos sens ne nous instruiront jamais de ce que souffre un homme actuellement appliqué à la question. Leur portée ne va & ne peut aller plus loin que notre individu; & c'est par l'imagination seule que nous pouvons avoir une idée des sensations de ce malheureux. Or l'imagination n'a d'autre moyen pour nous les faire concevoir, que de nous représenter quelles seroient les nôtres dans les mêmes circonstances; & ce n'est point d'après les impressions qu'il reçoit, mais d'après celles de nos propres sens qu'elle nous les représente. Elle commence par nous mettre à la place du patient, & alors nous nous figurons endurer les même tourmens; nous entrons, pour ainsi dire, dans son corps, nous nous identifions en quelque sorte avec lui, & par-là nous acquérons non seulement quelque idée de ce qu'il sent, mais nous sentons nous-mêmes dans un degré plus foible quelque chose de ressemblant. Ses angoisses, quand elles ont ainsi pénétré jusqu'à nous, que nous les avons adoptées & que nous nous les sommes rendues personnelles, nous affectent enfin si puissamment qu'on nous voit trembler & frémir à la seule pensée de ce qu'il souffre; car comme nous ne pouvons être réellement dans certains états de souffrance & de peine, sans éprouver un sentiment très-douloureux, de même nous ne pouvons supposer ou imaginer que nous y sommes sans éprouver la même émotion dans un certain degré proportionné à la force ou à la foiblesse de notre imagination.

Que ce soit là le principe de cette commisération qui nous fait prendre part aux malheurs d'autrui, que ce soit en nous mettant par l'imagination à la place de celui qui souffre que nous pouvons nous former une idée de ce qu'il sent & en être affectés nous-mêmes; c'est une vérité facile à démontrer par une foule d'observations triviales, si elle ne paroissoit d'elle même assez évidente. Lorsque nous voyons porter un coup au bras ou à la jambe de quelqu'un, nous retirons par un mouvement naturel, notre bras ou notre jambe; & dans le moment où la personne est frappée nous sommes en quelque sorte frappés nous-mêmes, & nous ressentons le coup avec elle. Que les gens du peuple voyent danser sur la corde lâche; ils font naturellement les mêmes contorsions & les mêmes balancemens du corps qu'ils voyent faire au danseur & qu'ils sentent bien qu'ils seroient obligés de faire à sa place. Les personnes qui ont les fibres délicates & la complexion foible, se plaignent qu'en regardant les plaies & les ulceres que les mendians exposent dans les rues, elles sont sujettes à éprouver un frémissement, une sensation désagréable dans la partie correspondante de leur corps. L'horreur que ce spectacle leur inspire affecte en elles cette partie plutôt que les autres, parce qu'elle est produite par l'idée de ce qu'elles auroient à souffrir si elles étoient comme ces misérables qu'elles ont devant les yeux, & si elles avoient cette partie malade & affligée comme eux. Avec leur complexion frêle & délicate, cette pensée suffit pour exciter en elles ce mésaise dont elles se plaignent. Les hommes de la constitution la plus robuste observent qu'ils éprouvent un mal sensible dans les yeux en regardant des yeux malades; ce qui provient de la même cause: cette partie étant plus délicate dans les hommes les plus forts que toute autre ne l'est dans les plus foibles.

Les circonstances qui causent de la douleur & de l'affliction ne sont pas les seules qui remuent notre sensibilité pour nos semblables. Quelle que soit la passion qui s'élève à l'occasion d'un objet dans la personne principalement intéressée, l'idée de sa situation produit une émotion analogue dans le cœur de chaque spectateur attentif. Notre joie pour la délivrance de ces héros qui nous intéressent dans les tragédies & les romans, n'est pas moins sincère que notre chagrin pour leurs malheurs, & nous prenons une part également réelle à ce qui leur arrive de bien & de mal. Nous partageons leur reconnoissance envers les amis fidèles qui les accompagnent courageusement dans l'adversité, & nous entrons volontiers dans leur ressentiment contre les perfides qui les abandonnent, les trahissent & les outragent. Dans chaque passion dont l'ame est susceptible, les émotions du spectateur correspondent toujours aux sentimens qu'il imagine (en se supposant dans les circonstances données) devoir être ceux de la personne souffrante.

Les mots de compassion & de pitié sont consacrés pour signifier la part que nous prenons à la peine des autres. Quoique celui de *sym-*

pathie ait en peut-être originairement le même ſens, on peut cependant l'employer à préſent avec aſſez de juſteſſe pour déſigner en général la part que nous prenons aux paſſions & aux affections d'autrui quelles qu'elles ſoient.

La *ſympathie* ſemble naître quelquefois de la ſimple vue d'une certaine émotion dans une autre perſonne. Souvent on diroit que les paſſions paſſent d'un homme à l'autre par une communication inſtantanée & antécédente à toute connoiſſance de ce qui a pu les exciter dans la perſonne principalement intéreſſée. Ainſi la joie & la triſteſſe fortement exprimées dans le regard & dans les geſtes affectent juſqu'à un certain point le ſpectateur par une émotion pareille, agréable, ou fâcheuſe. Un viſage riant porte la gaieté, un air triſte inſpire la mélancolie.

Ce que je viens de dire n'eſt cependant pas univerſellement vrai de toutes les paſſions. Il y en a dont l'expreſſion, bien loin d'exciter aucune *ſympathie*, ne fait que nous déplaire & nous irriter contre elles avant que nous ſachions quelle en eſt l'occaſion. La fureur d'un homme écumant de colere nous indiſpoſera plutôt contre lui que contre ſes ennemis. Comme nous ignorons ce qui l'a provoqué, nous ne pouvons rapporter à nous-mêmes le cas où il ſe trouve, ni rien concevoir de pareil à ce qui l'agite : mais nous voyons clairement quelle eſt la ſituation de ceux contre leſquels il s'emporte, & à quelles violences ſa rage les expoſe. La *ſympathie* parle donc auſſi-tôt en leur faveur; nous épouſons leurs craintes & leur reſſentiment; & dès-là même nous ſommes prêts à prendre parti contre celui qui les met en ſi grand danger.

Si les ſimples apparences de la triſteſſe & de la joie nous font reſſentir, juſqu'à un certain degré, des émotions ſemblables, c'eſt parce qu'elles nous ſuggèrent l'idée de quelque bonne ou mauvaiſe fortune arrivée à ceux que nous voyons joyeux ou triſtes. Il n'en faut pas davantage dans ces paſſions pour influer ſur nous. Leurs effets ſe terminent dans la perſonne qui les ſent; leurs expreſſions ne réveillent pas, comme celles du reſſentiment, l'idée d'une autre perſonne qui nous intéreſſe, & dont les intérêts ſont oppoſés. Ainſi l'idée générale de bonne ou de mauvaiſe fortune produit quelque intérêt en faveur de celui qui éprouve l'une ou l'autre : mais l'idée générale d'offenſe n'excite point de *ſympathie* avec la colere de l'agreſſeur. Il ſemble que la nature nous donne plus d'éloignement pour entrer dans cette paſſion, & qu'elle nous diſpoſe à nous déclarer contre elle juſqu'à ce que nous ſoyons informés des cauſes qui l'ont allumée.

Avant que nous ſachions la cauſe de la triſteſſe & de la joie qu'on nous témoigne, notre *ſympathie* avec elles eſt toujours très-imparfaite. Des lamentations vagues qui n'exprimen rien que la douleur de la perſonne ſouffrante excitent plutôt notre curioſité, avec quelque diſpoſition à ſympathiſer, qu'une *ſympathie* actuelle ſenſible. Nous commençons par demander *que vous eſt-il arrivé ?* Juſqu'à ce que la perſonne ait répondu, l'idée vague de ſon infortune, & encore plus la peine que nous nous donnons à conjecturer quelle peut en être la cauſe, nous mettent mal à notre aiſe; mais l'intérêt que nous y prenons eſt bien foible.

Par conſéquent la *ſympathie* vient moins du ſpectacle de la paſſion, que de la vue des circonſtances qui l'excitent. Nous ſentons quelquefois pour un autre, une paſſion dont il eſt abſolument incapable. C'eſt qu'en nous mettant à ſa place l'imagination fait en nous ce que la réalité ne fait pas en lui. Nous rougiſſons de l'imprudence & de la groſſiereté d'un homme, quoiqu'il n'ait pas le moindre ſentiment de l'indécence de ſa conduite; parce que nous ne pouvons nous empêcher de ſentir dans quelle confuſion nous ſerions tombés ſi nous avions agi d'une manière auſſi abſurde.

De tous les malheurs auxquels notre condition mortelle eſt ſujette, la perte de la raiſon eſt celui qui paroît le plus affreux à ceux qui ont la moindre teinture d'humanité, & rien ne s'attire tant de commiſération que cet excès de la miſère humaine. Cependant le fou rit & chante peut-être, & il eſt parfaitement inſenſible à ſa folie. Ce que l'humanité ſouffre à la vue d'un objet ſi triſte ne peut donc être la réflexion d'aucun ſentiment qui paſſe de lui à nous. La compaſſion du ſpectateur vient entiérement de l'idée de ce qu'il ſentiroit lui-même s'il étoit réduit à une ſituation auſſi humiliante, &, ce qui eſt peut-être impoſible, qu'il fût en même-temps capable de l'enviſager avec la raiſon & le jugement dont il jouit.

Quelles ſont les angoiſſes d'une mere lorſqu'elle entend les gémiſſemens de ſon enfant, qui, dans le fort d'une maladie, ne peut rendre ce qu'il ſent ? Dans l'idée qu'elle ſe forme des ſouffrances de cet enfant, elle joint à l'abandon total où il ſe trouve, non ſeulement le propre ſentiment qu'elle en a, mais encore ſes propres allarmes ſur les ſuites inconnues de la maladie; & de tout cela elle compoſe pour nourrir ſa propre douleur, un tableau achevé du malheur le plus accablant. L'enfant cependant n'a que le malaiſe de l'inſtant qui ne peut jamais être fort grand. Par rapport à l'avenir il eſt dans une parfaite ſécurité; dans ſon manque d'idées & de prévoyance, il poſſède un antidote contre la crainte & l'inquiétude, les vrais bourreaux du cœur humain, auxquels la raiſon & la philoſophie tenteront envain de le ſouſtraire ſi jamais il devient homme.

Nous sympathisons même avec les morts, & sans nous occuper de ce qui est vraiment important dans leur condition, je veux dire le redoutable avenir qui les attend, nous sommes sur-tout affectés par les circonstances qui frappent nos sens, mais qui ne peuvent influer sur leur bonheur. Il est affreux, pensons-nous, d'être privé de la lumière du jour, d'être exclu de la société & du nombre des vivans, d'être couché dans la nuit & l'horreur du tombeau pour y être la proie de la corruption & des vers, d'être effacé en peu de tems du cœur & presque de la mémoire de ses parens & de ses amis les plus chers: nous imaginons que nous ne pouvons être trop touchés en faveur de ceux qui ont subi un sort si déplorable; le tribut de notre sensibilité paroît leur être doublement dû actuellement qu'ils courent risque d'être oubliés de l'univers entier; & par les vains honneurs que nous rendons à leur mémoire nous nous efforçons pour notre propre tourment de nourrir & d'entretenir artificiellement le triste souvenir de leur infortune. L'impossibilité même que notre *sympathie* leur donne aucune consolation, nous semble encore ajouter à la rigueur de leur sort. Car de penser que tout ce que nous pouvons faire est perdu pour eux, que les regrets, la tendresse & les larmes de l'amitié qui adoucissent tous les autres maux, ne sauroient leur apporter le moindre soulagement; cette réflexion ne sert qu'à aigrir davantage le sentiment que nous avons de leur malheur. Cependant il est bien certain que toutes ces circonstances ne touchent point les morts & que ces pensées ne peuvent troubler la profonde sécurité de leur repos. L'idée de cette mélancolie affreuse & éternelle que nous attachons à leur condition, vient uniquement de ce qu'au changement qui s'est fait en eux nous joignons le propre sentiment que nous en avons & qu'ils n'ont pas; de ce que nous nous plaçons dans leur situation; de ce que notre ame, s'il m'est permis de parler ainsi, se transporte toute en vie dans leurs corps inanimés; & de ce que nous nous représentons en conséquence touchant les sensations que nous aurions à leur place. C'est cette même illusion de l'imagination qui nous rend si effrayante la perspective de notre dissolution. C'est l'idée de ces circonstances, qui, assurément, ne peuvent nous faire aucun mal quand nous serons morts, qui nous rend misérables tandis que nous sommes en vie. De là sort un des principes les plus importans dans la constitution de la nature humaine; la crainte de la mort, vrai poison de la vie, mais le plus grand frein qu'on puisse mettre à l'injustice des hommes, & qui défend & protege la société, tandis qu'elle afflige & réprime les individus.

Du plaisir de la sympathie.

Mais de quelque cause & de quelque manière que vienne la *sympathie*, rien ne nous plaît davantage que de voir les autres hommes participer aux émotions de notre cœur, & rien ne nous choque plus que les apparences du contraire. Ceux qui aiment à déduire tous nos sentimens de certains rafinemens de l'amour de soi, croyent n'être pas embarrassés d'expliquer ce fait d'une manière conforme à leur système. L'homme, disent-ils, connoissant par le sens intime sa propre foiblesse & le besoin qu'il a des autres, se réjouit toutes les fois qu'ils adoptent ses passions, parce qu'alors il peut compter sur leur assistance; & il s'afflige quand il observe le contraire, parce qu'il est certain de leur opposition. Mais le plaisir & la peine dont il s'agit, sont tellement instantanés, & les occasions qui nous les font éprouver sont souvent si frivoles, qu'il n'est pas possible de les rapporter à aucune considération d'intérêt propre. Un homme est mortifié lorsque s'étant mis en frais pour divertir la compagnie, & la parcourant des yeux, il s'apperçoit qu'il est le seul à rire de ses plaisanteries. Enchanté au contraire de la gaieté avec laquelle on l'écoute, il regarde cette correspondance de sentiment avec les siens, comme le plus grand applaudissement.

Son plaisir ne semble pas entièrement dû à l'accroissement de vivacité que reçoit sa bonne humeur de sa *sympathie* avec celle des autres; sa peine ne paroît pas non plus venir uniquement de ce qu'il se voit frustré de ce plaisir, quoique l'une & l'autre de ces causes contribue sans doute à produire ces effets. Lorsque nous avons lu & relu tant de fois un livre ou un poëme, que nous ne pouvons plus le lire seuls avec plaisir, nous en pouvons trouver encore à le lire à un autre. Comme il a pour lui toutes les graces de la nouveauté, nous entrons dans la surprise & l'admiration qu'il produit en lui & qu'il n'est plus capable de produire en nous; les idées qu'il présente nous frappent alors par contre-coup; nous les considerons plutôt dans le jour où il les apperçoit, que dans celui où nous les voyons nous-mêmes, dans l'impression qu'elles lui font que dans celle que nous en recevons, & nous nous amusons par *sympathie* avec son amusement. Nous serions peinés au contraire si cette lecture paroissoit l'ennuyer, & il n'y auroit plus de satisfaction pour nous à la continuer. La même chose à lieu ici. La gaieté de la compagnie anime la nôtre, & son silence trompe notre attente, on n'en peut pas douter; mais quelque influence que ces deux causes puissent avoir sur nous, elles ne suffisent pas pour rendre raison du plaisir ou de la peine qui résultent de cette correspondane ou de cette opposition de sentiment entres les autres & nous. La *sympathie* que mes amis témoignent avec ma joie peut bien me donner du plaisir en augmentant cette joie; mais ils

ne m'en donneroient aucun par celle qu'ils témoignent avec mon affliction, si elle ne servoit qu'à augmenter ma peine. Or la *sympathie* augmente la joie & adoucit la peine. Elle augmente la joie en présentant une nouvelle source de satisfaction; elle adoucit la peine en introduisant dans le cœur, une sensation agréable, qui est presque la seule qu'il soit alors en état de recevoir.

Aussi peut-on remarquer que nous sommes encore plus jaloux de communiquer à nos amis nos passions désagréables que celles qui nous font plaisir; & que comme nous sommes plus flattés quand ils ont de la *sympathie* avec les premières, nous sommes plus choqués lorsqu'ils en manquent.

Quel soulagement pour les malheureux quand ils trouvent à qui confier le sujet de leur affliction! ils semblent se décharger eux-mêmes d'une partie de leur malheur sur la *sympathie* de leur confident; & on ne parle pas improprement en disant qu'il le partage avec eux. Non-seulement il reflent un chagrin de la même espèce que le leur; mais, comme s'il en avoit réellement pris une partie pour lui-même, ce qu'il sent est autant de rabattu sur le poids qui les presse. Cependant leur douleur se renouvelle en quelque sorte par le récit de leurs maux; ils se rappellent par-là le souvenir des circonstances qui les y ont plongés; leurs larmes en conséquence coulent avec plus d'abondance qu'auparavant; & ils s'abandonnent aisément à toute leur foiblesse. Mais au milieu de ces pleurs & de ces gémissemens, ils goûtent une douceur sensible, & il est évident qu'ils en sont considérablement soulagés. C'est que l'amertume de leur douleur est plus que compensée par la *sympathie* qu'ils cherchoient à exciter en renouvellant & en redoublant même leur affliction. D'un autre côté la plus cruelle insulte qu'on puisse faire à un malheureux, est de paroître mépriser sa douleur. N'avoir pas l'air affecté de la joie de notre semblable, ce n'est qu'un manque de politesse; mais n'avoir pas le maintien sérieux quand il nous parle de ses chagrins, c'est une véritable & barbare inhumanité.

L'amour est une passion agréable, & le ressentiment une passion désagréable. En conséquence nous ne sommes pas si jaloux de faire adopter nos amitiés à nos amis que de leur faire épouser nos ressentimens. Nous pouvons leur pardonner de paroître peu touchés des faveurs que nous avons reçues; mais nous perdons patience s'ils ne montrent que de l'indifférence pour les injures qui nous ont été faites; & nous ne sommes pas à beaucoup près si fâchés contr'eux lorsqu'ils ne partagent pas notre reconnoissance, que lorsqu'ils n'entrent pas dans nos ressentimens; ils peuvent se dispenser aisément d'être amis de nos amis, mais difficilement d'être ennemis de nos ennemis. Nous leur en voulons rarement d'être mal avec les premiers, quoique pour la forme nous puissions quelquefois affecter de leur en faire des reproches; mais nous sommes vraiment piqués s'ils entretiennent avec les derniers un commerce d'amitié. Les douces passions de l'amour & de la joie peuvent contenter & remplir le cœur sans le secours d'aucun autre plaisir; les salutaires consolations de la *sympathie* sont bien plus nécessaires aux fâcheuses & pénibles émotions du chagrin & de la haine.

Comme la personne principalement intéressée dans un événement est flattée de notre *sympathie* & blessée de notre insensibilité, de même aussi nous trouvons du plaisir à sympathiser avec elle, & c'est une peine pour nous que de ne pouvoir le faire. Nous courons également faire des complimens de félicitation & de condoléance. La satisfaction que nous goûtons dans la conversation de celui avec lequel nous avons une entière *sympathie*, nous dédommage avec usure de la peine que nous cause la vue de sa situation. Au contraire il est toujours désagréable de sentir que nous ne pouvons sympathiser avec lui, & bien loin que l'exemption de cette douleur sympatique nous plaise, nous souffrons de n'en être pas susceptibles. Si nous entendons quelqu'un se lamenter bien haut sur des malheurs, qui, en les appliquant à nous-mêmes, ne nous paroissent pas devoir produire un effet aussi violent, nous sommes choqués de l'excès de sa douleur; & parce qu'il nous est impossible d'y entrer, nous l'appellons foiblesse & pusillanimité. D'un autre côté nous prenons de l'humeur de voir quelqu'un trop satisfait ou, comme on dit, trop enflé d'un léger avantage. Sa joie nous désoblige, & parce que nous ne sommes pas capables de la ressentir, nous la qualifions de légéreté & de folie. Nous allons jusqu'à nous impatienter si l'on rit d'une plaisanterie, plus fort & plus long-tems qu'elle ne le mérite selon nous; c'est-à-dire, plus que nous ne sentons que nous pourrions en rire nous-mêmes.

De la manière dont nous jugeons de la convenance ou de la disconvenance des affections des autres par leur conformité ou leur contrariété avec les nôtres.

Lorsque les passions originales de la personne principalement intéressée s'accordent parfaitement avec les émotions sympathiques du spectateur, elles paroissent nécessairement à ce dernier justes, convenables & proportionnées à leurs objets. Si, en se supposant dans le même cas, il trouve au contraire que ces passions ne se rencontrent point avec ce qu'il sent, elles lui paroissent nécessairement déraisonnables, déplacées & disproportionnées aux causes qui les excitent. Approuver ou désapprouver les passions d'un autre comme proportionnées ou disproportionnées à leurs objets, c'est

donc la même chose qu'observer que nous avons ou que nous n'avons pas une entière sympathie avec elles. Celui qui est sensible aux injures que l'on m'a faites & qui s'apperçoit que je les ressens précisément comme lui, devient l'approbateur de mon ressentiment. Celui dont la sympathie s'accorde avec mon chagrin, croira sûrement que j'ai raison de me chagriner. Celui qui admire le même poëme ou le même tableau que moi, & qui les admire exactement comme moi, conviendra certainement que mon admiration est juste. Celui qui rit avec moi d'une plaisanterie & qui en rit autant que moi, ne sauroit nier que je ne rie à propos. Mais dans toutes ces différentes occasions la personne qui n'éprouve, ni les mêmes émotions que moi, ni aucune autre qui leur soit proportionnée ne peut s'empêcher de désapprouver mes sentimens comme contraires aux siens. Si je pousse l'animosité plus loin que ne s'étend l'indignation de mon ami; si mon chagrin excède celui que la plus tendre compassion lui inspire; si mon admiration est trop forte ou trop foible pour répondre à la sienne; si je ris à gorge déployée lorsqu'il ne fait que sourire, ou que je sourie simplement lorsqu'il rit de tout son cœur; dans tous ces cas dès qu'il passe de la considération de l'objet à celle de la manière dont j'en suis affecté, il doit me blâmer plus ou moins suivant qu'il y a plus ou moins de dispositions entre ce que nous sentons tous deux, & en tout & par-tout ses sentimens sont toujours la règle & la mesure du jugement qu'il fait des miens.

Approuver les opinions d'un autre c'est les adopter, & les adopter c'est les approuver. Si je suis convaincu par les même argumens qui vous convainquent, j'approuve infailliblement votre conviction; & s'ils ne me convainquent pas, il est de toute nécessité que je la désapprouve. L'un ne peut aller sans l'autre. Approuver les opinions des autres ne signifie donc autre chose, comme tout le monde en convient, qu'observer leur conformité avec les nôtres. Or il en est de même par rapport à l'approbation ou l'improbation de leurs sentimens & de leurs passions.

A la vérité il est des cas où il semble que nous approuvions, sans aucune sympathie ni correspondance de sentiment, & où il sembleroit par conséquent que le sentiment de l'approbation est différent de la perception de cette coincidence ou conformité dont je viens de parler. Un peu d'attention suffit cependant pour nous convaincre que dans ces cas-là même, notre approbation n'a en dernière analyse d'autre fondement que celui-là. J'en donnerai un exemple tiré de choses frivoles de leur nature parce que le jugement des hommes y est moins sujet à s'égarer par de faux systêmes. Souvent nous pouvons approuver que la compagnie rie d'une plaisanterie dont nous ne rions pas nous-mêmes, parce que nous ne sommes pas en humeur de rire, ou que notre attention est engagée ailleurs. C'est que nous savons par expérience quelle espèce de plaisanterie peut ordinairement faire rire, & que nous observons que celle dont on rit actuellement est de cette espèce. Delà vient que nous approuvons la gaieté des autres que nous jugeons naturelle & proportionnée à son objet, parce que si notre humeur présente ne nous permet pas de nous en amuser, nous sentons du moins qu'en d'autres tems nous en ririons volontiers avec eux.

La même chose a souvent lieu par rapport aux autres passions. Un étranger passe à côté de nous dans la rue avec tous les symptômes de la plus profonde affliction, & le moment d'après on nous dit qu'il vient de recevoir des nouvelles de la mort de son père. Il est impossible que nous n'approuvions pas son chagrin. Cependant il peut arriver souvent, sans que nous manquions d'humanité, que bien loin d'entrer dans la violence de sa douleur, à peine excite-t-il en nous les premiers mouvemens d'intérêt. Son père & lui nous sont peut-être entiérement inconnus, ou bien nous sommes occupés d'autre chose, & nous ne nous donnons pas le tems de peindre à notre imagination les différentes circonstances de son malheur qui se peignent fortement à la sienne. Mais nous savons par expérience qu'une telle perte excite naturellement un chagrin aussi vif, & que si nous nous donnions le loisir de considérer sa situation à fond, nous sympathiserions sans doute bien sincerement avec lui. C'est sur la connoissance de cette sympathie conditionnelle qu'est fondée l'approbation que nous donnons à sa douleur lors même qu'il n'y a point de sympathie actuelle: & les règles générales tirées de l'expérience qui nous apprend à quoi nos sentimens correspondent ordinairement corrigent dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, ce qui manque à notre émotion présente.

Le sentiment ou l'affection du cœur d'où chaque action procède, & qui lui imprime en dernier ressort le caractère de vice & de vertu, peut s'envisager sous deux points de vue différens; en premier lieu dans son rapport à la cause qui l'excite ou le motif qui l'occasionne; en second lieu dans son rapport avec le but qu'il se propose ou l'effet qu'il tend à produire.

C'est dans l'accord ou la dissonance, la proportion ou la disproportion qui paroissent entre l'affection & la cause ou l'objet qui l'excite, que consistent la convenance ou la disconvenance, la bienséance ou la messéance de l'action qui en résulte.

C'est dans la nature bien ou malfaisante des effets que l'affection se propose ou tend à produire que consiste le mérite & le démérite de

l'action, c'eſt-à-dire, les qualités qui la rendent digne de récompenſe ou de châtiment.

Dans ces derniers tems les philoſophes ſe ſont ſur-tout occupés du but des affections, & n'ont fait que peu d'attention au rapport qu'elles ont avec la cauſe qui les excite. Il eſt cependant certain que dans le cours ordinaire de la vie, quand nous jugeons de la conduite d'une perſonne & des ſentimens qui la dirigent, nous les conſidérons toujours ſous les deux aſpects. Lorſque nous blâmons dans un autre homme les excès de l'amour, du chagrin, du reſſentiment, nous enviſageons non-ſeulement les pernicieux effets qu'ils tendent à produire, mais encore le peu de fondement qu'ils ont dans l'objet qui les occaſionne. *Son ami*, diſons-nous, *n'a pas aſſez de mérite, ſon malheur n'eſt point aſſez cruel, l'offenſe dont il ſe plaint aſſez grave pour juſtifier une paſſion auſſi forte. Nous aurions paſſé*, ajoutons-nous, *peut-être même approuvé la violence de ces mouvemens, s'il y avoit quelque proportion entre eux & leur cauſe.*

Pour juger ainſi des affections par la proportion ou la diſproportion qu'elles ont avec leur cauſe, il n'eſt guères poſſibles que nous nous ſervions d'une autre règle que nos propres affections correſpondantes. Si en rapportant la choſe à nous-mêmes nous trouvons que les ſentimens qu'elle fait naître ſe rencontrent & quadrent avec les nôtres, nous les approuvons néceſſairement comme proportionnés & aſſortis à leur objet; ſinon ils encourent néceſſairement notre blâme comme extravagans & hors de proportion.

Chaque faculté eſt dans un homme la meſure par laquelle il juge de la même faculté dans un autre homme. Ce ſont mes yeux qui ſont juges de vos yeux, mon oreille de votre oreille, ma raiſon de votre raiſon, ma haine de votre haine, mon amour de votre amour; je n'ai ni ne puis avoir d'autre moyen pour en juger.

Continuation du même ſujet.

Il y a deux ſortes d'occaſions où nous pouvons juger de la diſconvenance des ſentimens d'autrui par leur conformité ou leur différence d'avec les nôtres. Car ou les objets qui excitent ces ſentimens ſont conſidérés comme n'ayant aucun rapport particulier, ſoit à nous, ſoit à la perſonne dont nous jugeons la manière de ſentir, ou ils ſont conſidérés comme nous affectant ſpécialement la perſonne ou nous.

Quant aux objets du premier genre, toutes les fois que les ſentimens de la perſonne correſpondent aux nôtres, nous lui attribuons du goût & du diſcernement. La beauté d'une plaine ou d'un côteau riant, l'expreſſion d'un tableau, la compoſition d'un diſcours, la conduite d'un tiers, les proportions des quantités & des nombres, les divers phénomènes qu'étale continuellement à nos yeux la grande machine de l'univers, avec le méchaniſme ou les reſſorts qui les produiſent, tous les ſujets généraux de ſcience & de goût ſont ce que tout le monde regarde comme n'ayant de rapport particulier avec perſonne. Chacun les enviſage du même point de vue, & il peut règner à leur égard la plus parfaite harmonie de ſentimens ſans qu'on ait beſoin pour cela de ſympathie ou de ce changement imaginaire de ſituation qui la fait naître. Si cependant nous en ſommes ſouvent diverſement affectés, cette diverſité vient, ou de l'inégalité dans les dégrés d'attention que nos habitudes & notre manière de vivre nous permettent de donner ſans effort aux différentes parties de ces objets compliqués, ou de l'inégalité de perſpicacité naturelle dans les facultés de l'ame auxquelles reſſortiſſent ces objets.

Lorſque les ſentimens de quelqu'un ſe rencontrent avec les nôtres en choſes aiſées & triviales où nous n'avons peut-être jamais trouvé perſonne qui ne fût de notre avis, quoique nous les approuvions immanquablement, celui qui penſe comme nous ne paroît mériter à ce titre ni admiration ni louange. Mais ſi au lieu de s'accorder ſimplement avec nous, ſes ſentimens guident & dirigent les nôtres, ſi pour les former il lui a fallu remarquer pluſieurs choſes qui nous avoient échappé, ſi enfin ils paroiſſent exactement appropriés à toutes les diverſes circonſtances de leurs objets: alors non contens de les approuver nous ſommes ſurpris & étonnés d'une fineſſe & d'une étendue d'intelligence ſi extraordinaire, & nous croyons lui devoir la plus haute admiration & les plus grands applaudiſſemens. Car l'approbation exaltée par la ſurpriſe & l'étonnement forme ce que nous appellons proprement l'admiration, dont l'expreſſion naturelle eſt l'applaudiſſement. L'homme qui juge que la plus parfaite beauté doit être préférée à la plus horrible difformité, ou que deux & deux ſont quatre, ſera certainement approuvé de tout le monde ſans être admiré de perſonne. C'eſt le diſcernement fin & délicat de l'homme de goût, qui diſtingue les nuances déliées & preſque imperceptibles de beauté & de laideur; c'eſt la conception vaſte & ſûre d'un mathématicien conſommé qui démêle ſans effort les rapports les plus compliqués & les plus éloignés; c'eſt le grand maître, qui en matière de ſcience & de goût, dirige & conduit nos propres ſentimens; c'eſt l'étendue & la juſteſſe ſupérieure que nous reconnoiſſons dans ſes talens, qui, en nous frappant d'étonnement, excite notre admiration & enlève nos applaudiſſemens. Et tel eſt le fondement de la plûpart des éloges qu'on accorde aux qualités intellectuelles.

On pourroit croire que ce qui nous rend ces qualités eſtimables eſt ſur-tout leur utilité, & il n'eſt pas douteux que quand cette conſidération vient à l'eſ-

prit elle n'ajoute à leur valeur. Cependant originairement nous approuvons le jugement d'un autre, non comme quelque chose d'utile, mais comme droit, exact, conforme à la vérité, à la réalité; & il est évident que nous ne lui attribuons ces qualités que parce qu'il s'accorde avec le nôtre. De même nous approuvons originairement le goût, non comme utile, mais comme juste, délicat & assorti précisément à son objet. L'idée de l'utilité n'est manifestement ici qu'une réflexion après coup, & ce n'est point sur elle que porte principalement notre approbation.

A l'égard des objets qui nous affectent particuliérement, nous ou la personne des sentiments de laquelle nous jugeons, il est bien plus difficile & en même-tems infiniment plus essentiel de conserver l'harmonie & la correspondance. Naturellement mon semblable ne regarde pas du même point de vue que moi, le malheur qui m'est arrivé, ni le tort qu'on m'a fait. Ces évènemens me touchent de bien plus près que lui: nous ne sommes pas postés de même pour les voir comme quand nous voyons un tableau, un poëme, un système de philosophie; & par conséquent nous sommes disposés à en être affectés différemment. Mais il m'est bien plus aisé de passer par-dessus le défaut de correspondance de sentimens sur des objets qui nous sont indifférens à l'un & à l'autre, que sur ce qui m'intéresse aussi vivement que le malheur dans lequel je suis tombé, ou l'injustice dont je me plains. Quoique vous mépriſiez ce tableau, ce poëme, ou même ce système de philosophie que j'admire, il n'est pas fort à craindre que ce soit pour nous une occasion de querelle; ni vous ni moi ne pouvons raisonablement y prendre beaucoup d'intérêt. Ces sortes d'objets nous importent trop peu à tous les deux pour que malgré la contrariété de nos opinions nos affections ne demeurent pas à-peu près les mêmes. Il en est tout autrement s'il s'agit d'objets dont nous soyons, vous ou moi, particulièrement affectés. Quoique vos jugemens, sur des choses spéculatives, quoique vos sentimens sur des choses de goût, soient directement opposés aux miens, je n'ai nulle peine à vous passer cette opposition, & pour peu que j'aye de modération je pourrai trouver encore quelque plaisir à m'en entretenir avec vous. Mais si vous n'avez point de sensibilité pour mes malheurs, ni rien qui ressemble au chagrin qui m'accable; si vous ne concevez point d'indignation pour les injures que j'ai souffertes, ni rien qui approche du ressentiment qui me transporte; nous ne pouvons converser plus long-tems là-dessus; nous devenons l'un à l'autre des gens insoutenables; je ne puis plus supporter votre compagnie, ni vous la mienne; la violence de ma passion vous confond, & moi je suis outré de votre froideur.

Pour qu'il y ait dans ces occasions quelque correspondance de sentimens entre le spectateur & la personne principalement intéressée, il faut avant tout que le premier tâche de se mettre autant qu'il peut dans la situation de l'autre, qu'il se rapporte à lui-même toutes les circonstances du malheur qui peuvent s'offrir à l'esprit de l'autre, qu'il se représente le cas & l'adopte en son entier, qu'il entre dans les plus petits incidens; en un mot, qu'il s'efforce de rendre aussi parfait qu'il est possible le changement imaginaire de situation sur lequel est fondée la sympathie.

Avec tous ces efforts il est difficile que les émotions du spectateur ne restent encore bien loin de celles du principal intéressé. Les hommes tout portés qu'ils sont naturellement à la sympathie, ne conçoivent jamais pour ce qui arrive à un autre, le dégré de passion dont il est animé. Cet effet de l'imagination qui les transporte à sa place & qui produit la sympathie, n'est que momentané. L'idée que ce n'est pas eux qui souffrent vient continuellement à la traverse; & quoiqu'elle ne les empêche pas d'éprouver quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans la personne souffrante, elle les empêche de rien sentir qui approche de sa violence. La personne intéressée le voit bien, & en même tems désire ardemment une sympathie plus complette. Elle soupire après ce soulagement que rien ne peut lui donner qu'un parfait accord entre les affections des spectateurs & les siennes. Sa seule consolation dans les passions violentes & désagréables qui la travaillent, est de voir les émotions de leur cœur répondre en tout aux mouvemens du sien: mais elle ne peut l'obtenir qu'en réduisant sa passion au dégré où les spectateurs peuvent aller de niveau avec elle, qu'en corrigeant, s'il est permis de parler ainsi, l'aprêté de son ton naturel pour le mettre d'accord avec le ton de ceux qui l'environnent. A la vérité ce qu'ils sentent sera toujours différent à quelques égards de ce qu'elle sent, & la compassion ne peut jamais être exactement la même avec la douleur originale qui l'occasionne. Le sens intime, en nous avertissant que le changement de situation d'où naît la sympathie n'est qu'imaginaire, rend non-seulement le dégré de l'impression plus foible, mais la différencie en quelque manière en lui donnant une modification toute autre. Il est évident cependant que ces deux sentimens peuvent avoir entre eux une correspondance qui suffise pour l'harmonie de la société. Quoiqu'ils ne soient jamais à l'unisson, ils peuvent être d'accord, & il n'en faut pas davantage.

Afin d'établir cet accord, la nature, qui enseigne aux spectateurs à s'approprier les circonstances où se trouve le principal intéressé, montre aussi en quelque manière à ce dernier à s'approprier celles où se trouvent les spectateurs. Comme ceux-ci se placent continuellement dans sa situation, & conçoivent de-là des émotions homo-

gènes à ce qu'il ſent ; de même il ſe place continuellement dans la leur & conçoit de-là pour ſon état un certain dégré de cette froideur avec laquelle il s'apperçoit qu'on le regarde. Comme ils ſongent conſtamment à ce qu'ils ſentiroient eux-mêmes s'ils étoient actuellement la perſonne ſouffrante, ainſi tout le mène conſtamment à imaginer comment il ſeroit affecté s'ils n'étoit qu'un des ſpectateurs de ce qu'il ſouffre. Tandis que leur ſympathie leur fait enviſager ſon état en quelque ſorte avec ſes yeux, la ſienne le lui fait enviſager en quelque ſorte avec les leurs, ſur-tout lorſqu'il eſt en leur préſence. Or la paſſion réfléchie qu'il conçoit alors étant beaucoup plus foible que ſa paſſion directe ou originale, elle diminue néceſſairement la violence de ce qu'il ſentoit avant qu'il eût des ſpectateurs, avant qu'il penſât à l'impreſſion qu'ils en recevroient & qu'il vînt à découvrir ſa propre ſituation, de ce nouveau point de vue impartial & déſintéreſſé.

C'eſt pour cela que l'eſprit eſt rarement ſi troublé que la compagnie d'un ami ne le ramène à un certain dégré de tranquillité & de ſang froid. Au moment qu'il paroît, ſa préſence rétablit en quelque façon le calme & la paix dans notre cœur. Elle nous fait auſſi-tôt penſer au jour dans lequel il voit notre ſituation, & nous commençons à l'y voir nous-mêmes ; car l'effet de la ſympathie eſt inſtantané. Nous en attendons moins d'un homme que nous connoiſſons ſimplement que d'un ami. Ne pouvant confier au premier tous les petits détails que nous ferions à l'autre, nous prenons en conſéquence devant lui une contenance plus tranquille, & nous tâchons de fixer nos penſées ſur ces traits généraux de notre ſituation, qu'il eſt capable de ſaiſir. Nous eſperons encore moins de ſympathie de la part des étrangers. C'eſt par cette raiſon que nous nous compoſons encore plus devant eux, & que nous nous efforçons toujours de ſoumettre notre paſſion & de la réduire au point où nous pouvons nous attendre que la compagnie particulière où nous ſommes ira de meſure avec nous. Et cet effet ne ſe borne pas aux ſimples apparences de la tranquillité ; car ſi nous ſommes tout-à-fait maîtres de nous-mêmes, la préſence d'un homme que nous connoiſſons ſimplement nous calmera réellement plus que celle d'un ami, & celle d'une compagnie d'étrangers encore plus que celle d'une connoiſſance.

De-là vient qu'il n'y a point de plus puiſſans remèdes que la ſociété & la communication pour remettre la tranquillité dans une ame qui a eu le malheur de la perdre, ni de meilleurs préſervatifs pour maintenir cette heureuſe égalité d'humeur ſi néceſſaire au contentement & à la jouiſſance de ſoi-même. Les gens retirés, ſpéculatifs, qui ont de la diſpoſition à couver leur chagrin ou leur reſſentiment dans leur cabinet, peuvent être ſouvent plus humains, plus généreux, plus délicats ſur l'honneur ; mais ils poſſedent rarement cette humeur égale ſi commune parmi les gens du monde.

D'abord notre ſympathie avec l'affliction eſt en un ſens plus univerſelle que l'autre. Quoique le chagrin ſoit exceſſif, nous pouvons encore y prendre quelque part. Ce que nous en reſſentons alors ne va point à la vérité juſqu'à cette ſympathie complette, cette harmonie, cette parfaite correſpondance de ſentimens qui fait l'approbation. Il ne nous arrive point de pleurer, de crier, de nous lamenter avec la perſonne qui ſouffre. Nous ſentons au contraire la foibleſſe & l'extravagance de ſa paſſion ; mais elle ne laiſſe pas de nous intéreſſer ſenſiblement ; au lieu que ſi nous n'entrons pas pleinement dans la joie d'un autre, nous n'y entrons point du tout. Celui qui ſaute & danſe avec une joie folle & immodérée qui ne peut nous être commune avec lui, s'attire par-là notre mépris & notre indignation.

D'ailleurs la peine, ſoit de l'eſprit, ſoit du corps, eſt une ſenſation plus mordante que le plaiſir ; & notre ſympathie avec la peine, quoique ſoit inférieure, à ce que ſent naturellement celui qui ſouffre eſt en général une perception plus vive & plus diſtincte que notre ſympathie avec le plaiſir ; quoique celle-ci approche ſouvent plus près de la paſſion originale, comme je vais le montrer tout-à-l'heure.

Ajoutez à tout cela que nous faiſons ſouvent des efforts pour affoiblir notre ſympathie avec le chagrin des autres. Dès que nous ne ſommes plus en leur préſence, nous tâchons de l'étouffer par égard pour nous-mêmes & nous n'y réuſſiſſons pas toujours. La réſiſtance que nous lui oppoſons, & notre répugance à nous y livrer nous obligent de prendre une connoiſſance plus particulière de ce qui l'occaſionne. Mais nous ne ſommes jamais dans le cas de réſiſter à notre ſympathie avec la joie. Nous n'y avons aucune diſpoſition ſi l'envie nous poſſede, & rien ne nous en détourne ſi nous ſommes exempts de cette paſſion maligne. Au contraire, comme nous avons toujours honte de l'envie qui nous ronge, nous feignons ſouvent, & nous deſirerions quelquefois de ſympathiſer avec les autres lorſque ce vil ſentiment s'y oppoſe. Nous diſons que nous ſommes ravis du bonheur qui arrive à quelqu'un, tandis que nous en ſommes peut-être fachés dans le cœur. Ainſi nous avons ſouvent avec le chagrin une ſympathie que nous ne voudrions pas avoir, & nous n'avons pas avec la joie celle que nous voudrions avoir. Il paroît aſſez naturel après cela de conclure que notre penchant à ſympathiſer avec l'affliction eſt extrêmement fort & l'autre très foible. Cependant j'oſe avancer, malgré ce préjugé, qu'à moins que l'envie ne s'en mêle, c'eſt notre penchant à ſympathiſer avec la joie qui eſt le plus fort, & que la part que nous

prenons

prenons aux émotions agréables, approche beaucoup plus de ce que sent le principal intéressé.

Nous avons quelque indulgence pour le chagrin excessif dans lequel nous ne pouvons entrer parfaitement. Nous pardonnons aisément à celui qui souffre de ne pas mettre ses émotions entièrement d'accord avec celles du spectateur, parce que nous savons quel prodigieux effort il lui en couteroit. Mais nous n'avons pas cette indulgence pour l'excès de la joie, parce que nous savons qu'il ne faut pas se faire une si grande violence pour la modérer au point où nous pouvons nous y livrer nous-mêmes complettement. Celui qui dans les plus cruelles atteintes de la fortune peut commander à sa douleur, paroît digne de la plus haute admiration; mais celui qui dans le sein de la prospérité peut se rendre également maître de sa joie, paroît à peine mériter quelque louange. Nous sentons que l'intervalle entre ce qu'éprouve le principal intéressé & ce que la sympathie peut faire éprouver au spectateur est bien plus considérable dans la douleur que dans le plaisir.

Que peut-on ajouter au bonheur d'un homme qui jouit d'une bonne santé, qui ne doit rien & qui a la conscience nette? Tout ce que la fortune lui envoie de surcroît peut être justement regardé comme superflu, & s'il en est dans un débordement de joie, ce ne peut être que par un effet de la plus vaine légéreté. Ce bonheur est pourtant l'état naturel & ordinaire des hommes, malgré la misère & la dépravation actuelle du genre humain, dont on a tant sujet de se plaindre. Telle est réellement la condition de la plupart des hommes, qui, par conséquent, ne sauroient trouver beaucoup de difficultés à se monter sur la joie que les petits avantages sur-ajoutés à cette condition, peuvent raisonnablement exciter dans leurs semblables.

Mais si l'on ne peut guères ajouter à cet état, il est impossible d'en retrancher beaucoup. Entre lui, & le faîte de la prospérité, l'intervalle n'est qu'une bagatelle; mais entre lui & le dernier abîme de la misère, la distance est immense, prodigieuse. Il suit de là que l'adversité rabaisse nécessairement l'ame de celui qui souffre, beaucoup plus au-dessous de son état naturel, que la prospérité ne peut l'élever au-dessus. Donc il est beaucoup plus difficile au spectateur de sympathiser entiérement avec le chagrin qu'avec la joie, puisque pour le faire, il faut qu'il sorte bien d'avantage de son assiette naturelle & ordinaire. C'est pour cela que notre *sympathie* avec l'affliction, quoiqu'elle soit souvent une sensation plus vive, est toujours beaucoup éloignée de ce que sent la personne principalement intéressée.

Il est doux de sympathiser avec la joie, & toutes les fois que l'envie n'y met point obstacle, nous nous abandonnons volontiers aux plus grands transports de ce délicieux sentiment. Mais il est pénible d'entrer dans le chagrin, & c'est toujours avec répugnance que nous le faisons.

Lorsque nous sommes attentifs à la représentation d'une tragédie, nous luttons, autant que nous pouvons, contre le chagrin sympathique prêt à s'emparer de nous; & quand, malgré tous nos efforts, il prend le dessus, nous tâchons de le dérober à la connoissance de ceux qui nous entourent. Si nous versons des larmes, nous les cachons soigneusement, de peur que les spectateurs n'étant pas aussi sensibles, ne regardent cette excessive tendresse comme pusillanime & efféminée. Le malheureux dont l'infortune reclame notre compassion, sent quelle répugnance nous devons avoir à entrer dans ses peines; aussi nous les expose-t-il avec crainte & hésitation; il en étouffe même la moitié, & la dureté qu'il attend de la part des hommes, fait qu'ils a honte de donner un libre cours à toute son affliction. Il en est tout autrement d'un homme qui nage dans la joie & la prospérité. Lorsque l'envie ne combat pas contre lui, il attend de nous la *sympathie* la plus complette. Il ne craint point de s'énoncer avec des cris & des transports d'allégresse, ayant une pleine confiance que nous sommes disposés à recevoir de tout notre cœur la joie qu'il veut nous communiquer.

Pourquoi sommes-nous plus honteux de pleurer que de rire en compagnie? Nous pouvons y avoir souvent autant de sujets de larmes que de joie; mais nous sentons toujours qu'une émotion agréable passera plutôt dans le spectateur qu'une émotion pénible. Il est toujours misérable de se plaindre lors même qu'on est en proie aux plus cruels désastres. Mais le triomphe de la victoire ne déplaît pas toujours. Si la prudence nous conseille de mettre plus de modération dans la prospérité, c'est pour conjurer l'envie que ce triomphe même est plus capable d'exciter que toute autre chose.

Voyez le peuple qui ne porte jamais d'envie à ses supérieurs. Avec quel cœur ne se répand-il pas en acclamations à un triomphe ou une entrée publique? Voyez-le quand il assiste à une exécution. Que son chagrin est communément doux & modéré! En général notre tristesse à des funérailles ne passe pas une gravité affectée; mais à un baptême ou à un mariage, notre gaieté est toujours franche & part du cœur. Dans ces occasions de joie, notre satisfaction, quoique moins durable, est souvent aussi vive que celle de la personne principalement intéressée. Toute les fois que nous félicitons cordialement nos amis, ce qui à la honte de l'humanité n'arrive pas fréquemment, leur joie devient la nôtre au pied de la lettre; nous sommes, pour le moment,

auſſi heureux qu'ils le ſont; notre cœur eſt inondé de plaiſir, le contentement brille dans nos yeux, & tous nos traits & tous nos geſtes en ſont animés.

Quand nous faiſons, au contraire, des complimens de condoléance à nos amis affligés, que ce que nous ſentons eſt léger en comparaiſon de ce qu'ils ſentent! aſſis à côté d'eux nous les regardons, & tandis qu'ils nous racontent leurs malheurs, nous les écoutons gravement & avec attention; mais lorſque leurs paroles ſont entrecoupées par des ſanglots & par ces bouffées naturelles de paſſions qui ſemblent prêtes à les ſuffoquer au milieu de leur récit, que les émotions languiſſantes de notre cœur ſont éloignées des tranſports du leur! Nous pouvons cependant nous appercevoir en même-tems que leur chagrin eſt dans la nature, & qu'il n'excède pas celui que nous aurions à leur place; nous pouvons même nous reprocher intérieurement notre peu de ſenſibilité, & nous monter en conſéquence à une eſpèce de *ſympathie* artificielle, mais qui eſt toujours la plus mince & la plus paſſagère qu'on puiſſe imaginer. A peine avons-nous franchi le ſeuil de la porte qu'elle s'évanouit pour jamais. On diroit que la nature en nous chargeant de nos propres peines a cru que c'étoit aſſez de ce fardeau, & qu'en conſéquence elle n'a point exigé que nous priſſions part à celles des autres au-delà de ce qu'il faut pour nous porter à les ſoulager.

C'eſt cette difficulté à nous pénétrer des afflictions d'autrui qui fait que la magnanimité, dans les plus grandes infortunes, paroît toujours avoir quelque choſe de divin. Il eſt beau de conſerver ſa bonne humeur au milieu de beaucoup de petites contradictions; mais il nous paroît plus qu'humain de ſupporter galamment les plus terribles calamités. Nous ſentons de quels prodigieux efforts un homme a beſoin, dans cette ſituation, pour faire taire ces émotions impérieuſes & violentes qui le tourmentent & le déchirent. Nous ſommes étonnés de lui voir un empire ſi abſolu ſur lui-même. Sa fermeté ſe rencontre en même-tems parfaitement avec notre inſenſibilité. Il ne nous demande point ce degré de *ſympathie* que nous voyons bien & que nous ſommes fâchés de voir, que nous n'avons point; il y a une parfaite correſpondance entre ſes ſentimens & les nôtres, & conſéquemment une parfaire convenance que nous ne pouvions raiſonnablement attendre de lui, vu l'expérience que nous avons de la foibleſſe humaine; & de là vient la ſurpriſe & l'étonnement, qui, jointes à l'approbation, forment l'admiration, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois. Caton entouré de tout côté par ſes ennemis, hors d'état de leur réſiſter, dédaignant de ſe ſoumettre à eux, & réduit par les maximes orgueilleuſes de ſon ſiècle à ſe détruire lui-même; Caton incapable de plier ſous le poids de ſes malheurs, ni d'employer la voix lamentable de la miſère pour invoquer ces chétives larmes ſympathiques que nous avons tant de peine à donner, s'armant au contraire d'une force héroïque, & donnant, avec ſa tranquillité ordinaire, tous les ordres néceſſaires pour la ſûreté de ſes amis, l'inſtant d'avant d'exécuter ſa fatale réſolution; Caton, dans ces circonſtances, paroît à Sénèque, ce grand apôtre de l'inſenſibilité, un ſpectacle que les Dieux mêmes peuvent regarder avec plaiſir & avec admiration.

Ces exemples de grandeur d'ame nous frappent extrêmement par-tout où nous les trouvons dans le cours ordinaire de la vie. Nous donnons plus volontiers des larmes à ceux qui paroiſſent ainſi ne rien ſentir pour eux mêmes, qu'à ceux qui s'abandonnent à toute la foibleſſe de leur douleur; & c'eſt dans ce cas particulier que le chagrin ſympathique du ſpectateur ſemble ſurpaſſer la peine originale de la perſonne principalement intéreſſée. Lorſque Socrate eut pris le breuvage de ciguë, ſes amis fondoient en larmes, tandis qu'il montroit la tranquilité la plus riante & la plus gaie. Dans toutes ces occaſions le ſpectateur ne fait & n'a beſoin de faire aucun effort pour vaincre ſa douleur ſympathique; il ne craint pas qu'elle l'emporte à quelque choſe d'extravagant & d'indécent; il eſt plutôt flatté de la ſenſibilité de ſon propre cœur. Il s'y laiſſe aller avec complaiſance, & s'applaudit de s'y livrer. Il ſaiſit avec joie les points de vue les plus triſtes que lui préſente le malheur de ſon ami pour lequel il n'avoit peut-être jamais eu auparavant un ſentiment de tendreſſe auſſi exquis. Le rôle du principal intéreſſé eſt bien différent. Il eſt obligé de faire ſon poſſible pour détourner les yeux de tout ce qu'il y a de fâcheux & de cruel dans ſa poſition. Il craindroit qu'enviſagée ſous cet aſpect, elle ne fît ſur lui une impreſſion aſſez violente pour le jetter hors des bornes de la modération & l'empêcher de ſe rendre l'objet de la parfaite *ſympathie* & de l'approbation du ſpectateur. Il dirige donc ſes penſées uniquement vers ce qu'il y a d'agréable dans ſon état, je veux dire, l'applaudiſſement & l'admiration qu'il cherche à mériter par une grandeur d'ame extraordinaire. L'idée qu'il eſt capable d'un effort ſi noble & ſi généreux, & que toute l'horreur de ſa ſituation ne l'empêche pas d'agir au gré de ſes vœux, l'anime & le tranſporte de joie, & le met en état de ſoutenir cette gaieté triomphante par laquelle il ſemble treſſaillir de la victoire qu'il remporte ſur ſes malheurs; un homme au contraire qui ſe laiſſe terraſſer ou abattre par les malheurs qu'il eſſuye, nous paroît toujous petit & mépriſable. Nous ne pouvons gagner ſur nous de ſentir pour lui ce qu'il ſent lui-même, & que nous ſentirions peut-être à ſa place. De là

vient que nous le mépriſons, injuſtement peut-être, ſi on peut regarder comme injuſte un mouvement auquel nous ſommes déterminés irréſiſtiblement par la nature. La foibleſſe de la douleur ne plaît jamais à aucun égard, ſi ce n'eſt quand elle vient plutôt de ce que nous ſentons pour les autres que de ce que nous ſentons pour nous-mêmes. Un fils ne ſera pas blâmé de pleurer la mort d'un père tendre & reſpectable. Sa douleur eſt fondée principalement ſur une ſorte de *ſympathie* avec celui qu'il perd, ſentiment humain dans lequel nous entrons volontiers; mais il ne trouveroit pas en nous la même indulgence pour un malheur qui ne regarderoit que lui ſeul; s'il devoit être réduit à la dernière miſère, expoſé aux plus effroyables dangers, ou exécuté publiquement. Car s'il laiſſoit couler une ſeule larme ſur l'échaffaud, il ſe dégraderoit dans l'opinion de tout ce qu'il y a d'hommes braves & généreux. Leur compaſſion pour lui ſeroit à la vérité très-forte & très-ſincère; mais comme elle n'approcheroit pas de ſon abattement, ils ne lui pardonneroient pas de montrer tant de foibleſſe aux yeux de tout le monde. Plus honteux qu'affligés de ſa conduite, le déshonneur qu'il ſe feroit leur paroîtroit la plus triſte circonſtance qu'il y eût dans ſon infortune. Quelle tache n'eſt-ce point pour la mémoire du brave duc de Biron, qui avoit tant de fois affronté la mort dans les combats, d'avoir pleuré ſur l'échafaud, lorſqu'il compara l'état où il ſe voyoit, avec le haut degré de faveur & de gloire d'où l'avoit ſi malheureuſement précipité ſa propre témérité!

De l'origine de l'ambition & de la diſtinction des rangs.

C'eſt parce que les hommes ſont plus portés à ſympathiſer avec notre joie qu'avec notre affliction, que nous faiſons parade de nos richeſſes & que nous cachons notre pauvreté. Rien n'eſt ſi mortifiant que d'être obligés d'expoſer notre miſère aux yeux du public, & de ſentir que, quoique notre ſituation ſoit en vue à tout le monde, il n'y a perſonne qui conçoive pour nous la moitié de nos chagrins. Ces diſpoſitions des hommes ſont même la principale conſidération qui nous engage à rechercher la fortune & à fuir la pauvreté. Car pourquoi tout le mouvement qu'on ſe donne & tout le bruit qui ſe fait dans le monde? qu'elle eſt la fin que ſe propoſent l'avarice & l'ambition, & que prétend-on dans la pourſuite de l'opulence, de la prééminence & du pouvoir? Eſt-ce de ſatisfaire les beſoins de la nature? le ſalaire du moindre artiſan ſuffit pour les contenter. Nous voyons qu'il lui procure la vie, l'habit & le logement, tant pour lui que pour ſa famille. Si nous examinons ſa dépenſe à la rigueur, nous trouverions qu'elle a en grande partie pour objet des commodités qui peuvent être regardées comme du ſuperflu, & que dans les occaſions extraordinaires il peut encore donner quelque choſe à la vanité ou à l'envie de ſe diſtinguer. D'où vient donc notre averſion pour ſon état, & pourquoi les gens élevés dans les plus hauts rangs aimeroient-ils mieux mourir que d'être réduits à vivre, même ſans travailler, d'une table comme la ſienne, à demeurer ſous l'humble toit qu'il habite, & à ſe vêtir des viles étoffes qu'il porte? Imaginent-ils qu'on digère & qu'on dort mieux dans un palais que dans une chaumière? le contraire a été ſi ſouvent obſervé, & peut l'être ſi aiſément par tout le monde, que perſonne ne l'ignore. D'où vient donc cette émulation qui perce dans toutes les claſſes d'hommes, & quels ſont les avantages que nous cherchons dans ce grand projet de la vie humaine que nous appellons le projet d'améliorer notre condition? Tout ce que nous pouvons prétendre par-là, c'eſt d'attirer l'attention, c'eſt qu'on nous remarque & qu'on prenne garde à nous avec *ſympathie*, avec plaiſir & avec approbation. C'eſt la vanité & non le plaiſir ou nos aiſes qui nous intéreſſent. Mais la vanité eſt toujours fondée ſur l'opinion que nous ſommes l'objet de l'attention & de l'approbation des autres. Le riche ſe glorifie de ſes richeſſes, parce qu'il ſent qu'elles fixent naturellement les regards du monde ſur lui, & que les hommes ſont diſpoſés à partager avec lui ces agréables émotions que les avantages de ſon état ſont ſi capables de lui inſpirer. A l'idée de ſa ſituation il ſemble que ſon cœur s'enfle & ſe dilate, & il eſt plus amoureux de ſon opulence par cet endroit que par tous les autres fruits qu'il en retire. Le pauvre, au contraire, a honte de ſa pauvreté. Il ſent que ſoit qu'elle le mette hors de la vue des hommes, ſoit qu'ils faſſent quelque attention à lui, à peine ſont-ils touchés de ſa miſère. Il trouve des ſujets de mortification des deux côtés; car quoiqu'il ſoit bien différent d'être ignoré ou blâmé, comme l'obſcurité nous prive du jour qui accompagne l'honneur & l'approbation, cette eſpèce de néant affoiblit l'eſpérance la plus flatteuſe, & déconcerte le deſir le plus ardent de la nature humaine. Le pauvre va & vient ſans que perſonne ſonge à lui, & au milieu de la foule, il eſt environné de la même obſcurité qui le couvre dans ſa cabane. Ces humbles ſoins, ces pénibles attentions qui l'occupent, n'amuſent point les gens gais & diſſipés; ils détournent les yeux d'un objet ſi déplaiſant; & ſi l'excès de ſon malheur les force à le regarder, ce n'eſt que pour le chaſſer loin d'eux. L'orgueil des heureux du ſiècle eſt étonné de l'inſolence avec laquelle il oſe ſe préſenter devant eux, & vient troubler la ſérénité de leur bonheur par le dégoûtant aſpect de ſa miſère. Au contraire, un homme de diſtinction, ou qui tient un rang, eſt généralement remarqué. Chacun s'empreſſe à le voir & à concevoir pour

lui, du moins par *ſympathie*, cette joie, cette allégreſſe annexées à ſon état. Le public s'informe & s'entretient de ſes actions. A peine lui échappe-t-il un mot ou un geſte qui ne ſoit relevé. Dans une grande aſſemblée tous les yeux ſe tournent vers lui. Les paſſions de ſes inférieurs ſemblent vouloir prendre ſes ordres & attendre le mouvement & la direction qu'il lui plaira leur donner; & ſi ſa conduite n'eſt pas tout-à-fait abſurde, chaque moment lui préſente l'action d'intéreſſer les hommes & d'occuper l'attention & les ſentimens de ceux qui l'entourent. Voilà ce qui fait de la grandeur un objet d'envie; malgré la contrainte qu'elle impoſe & la perte de la liberté qu'elle entraîne, voilà ce qui compenſe dans l'opinion des hommes toutes les peines, les inquiétudes & les déboires qu'il faut eſſuyer dans ſa pourſuite, &, ce qui eſt encore d'une toute autre conſéquence, le ſacrifice du loiſir, du repos & de la tranquille ſécurité que ſon acquiſition nous enléve pour jamais.

Lorſque nous conſidérons la condition des grands ſous les couleurs trompeuſes avec leſquelles notre imagination ſe plaît à nous la peindre, elle nous paroît preſque l'idée abſtraite d'un état heureux & parfait. C'eſt cet état tel que nous nous le figurons dans les rêves de notre loiſir, & dans les ſonges que nous faiſons éveillés, qui a toujours été le grand objet ou le terme de nos deſirs. C'eſt pourquoi nous ſentons une *ſympathie* particulière avec la ſatisfaction de ceux qui s'y trouvent. Nous favoriſons toutes leurs inclinations, nous ſecondons tous leurs deſirs. Quel dommage, penſons-nous, que quelque choſe vienne déranger & corrompre une ſituation ſi délicieuſe! Nous voudrions même qu'ils fuſſent immortels, & il nous paroît dur que la mort ne reſpecte pas une jouiſſance auſſi complette. La nature nous ſemble cruelle de les faire deſcendre de leurs poſtes éminens dans l'humble, mais charitable demeure où elle donne l'hoſpitalité à tous ſes enfans. *Grand Roi! vivez à jamais* eſt le compliment que nous emprunterions volontiers de l'adulation orientale pour le leur adreſſer, ſi l'expérience ne nous en montroit l'abſurdité. Chaque malheur qui leur arrive, chaque injure qu'ils reçoivent, excitent dans le cœur du ſpectateur dix fois plus de compaſſion & de reſſentiment qu'il n'en auroit pour tous les autres hommes s'il leur en arrivoit autant. Il n'y a que les malheurs des rois qui fourniſſent des ſujets propres à la tragédie, en quoi les rois reſſemblent aux amans. L'infortune des uns & des autres eſt ce qui nous intéreſſe le plus ſur le théâtre, parce qu'en dépit de tout ce que la raiſon & l'expérience peuvent y oppoſer les préjugés d'imagination attachent à ces deux états un bonheur ſupérieur à tout autre. Troubler ou détruire une jouiſſance auſſi parfaite, eſt de toutes les injures celle qui nous paroît la plus atroce. Le traître qui conſpire contre la vie de ſon ſouverain eſt regardé comme un monſtre parmi les aſſaſſins. Tout le ſang innocent verſé dans les guerres civiles, excite moins d'indignation que la mort de Charles I. Un être étranger à la nature humaine qui verroit l'indifférence des hommes pour la miſère de ceux qui ſont au-deſſous deux, & l'indignation qu'ils font éclater pour le malheur & les ſouffrances de ceux qui ſont au-deſſus, croiroit aiſément que les peines ſont beaucoup plus cuiſantes, & les convulſions de la mort beaucoup plus terribles pour les perſonnes d'un rang élevé que pour les autres.

C'eſt ſur cette diſpoſition du genre humain à ſympathiſer avec les riches & les puiſſans, que ſont fondées la diſtinction des rangs & l'ordre de la ſociété. Notre ſoumiſſion à l'égard de nos ſupérieurs vient plus ſouvent de notre admiration pour les avantages de leur ſituation que de l'attente particulière d'aucun bien dépendant de leur bonne volonté. Leurs bienfaits ne peuvent s'étendre qu'à un petit nombre. Mais leur fortune intéreſſe preſque tout le monde. Nous contribuons avec ardeur à tout ce qui peut les aider à completter un ſyſtême de bonheur qui touche de ſi près à la perfection, & nous ſouhaitons de les ſervir pour eux mêmes, ſans autre rétribution que la vanité & le plaiſir de les obliger. Notre déference pour leurs inclinations n'eſt ni entièrement ni principalement dûe à la conſidération de l'utilité qui en revient à nous mêmes ou à la ſociété dont cette ſoumiſſion maintient le bon ordre. Que les rois ſoient les ſerviteurs des peuples, qu'il faille leur obéir, leur réſiſter, les dépoſer ou les punir ſelon l'exigence du bien public, ce n'eſt aſſurément pas la doctrine de la nature. Elle nous apprend à nous aſſujettir à eux pour eux-mêmes, à trembler & à nous proſterner devant la ſublimité de leur rang, à regarder un ſourire de leur part comme une récompenſe équivalente à tous nos ſervices & à craindre leur diſgrace comme le châtiment le plus ſévère, quand elle ne ſeroit ſuivie d'aucun autre mal. Il faut tant de réſolution pour les traiter à aucun égard comme des hommes, pour raiſonner & diſputer avec eux dans les occaſions ordinaires, qu'il eſt peu de gens dont la magnanimité puiſſe aller juſques-là, ſi elle n'eſt ſoutenue d'ailleurs par l'habitude & la familiarité. Les motifs les plus puiſſans, les paſſions les plus furieuſes, la frayeur, la haine, le reſſentiment, peuvent à peine contrebalancer cette diſpoſition naturelle à les reſpecter, & il faut que leur conduite ait produit juſtement ou injuſtement le plus haut degré de fermentation dans toutes ces paſſions, pour ſoulever le gros du peuple au point de leur réſiſter à force ouverte, & de deſirer qu'ils ſoient punis ou dépoſés. Lors même que le peuple en eſt venu à cette extrémité, il eſt prêt à s'en repentir à chaque inſtant,

& il retombe de lui-même dans son état habituel d'obéissance envers ceux qu'il est accoutumé de regarder comme ses supérieurs naturels. Il ne peut endurer la vue de son monarque affligé. La compassion prend aussi-tôt la place de la colère, il oublie tous les sujets de mécontentement passés, les anciens principes de fidélité reprennent vigueur, & il court rétablir l'autorité de ses anciens maîtres avec la même impétuosité & la même violence qui l'avoient détruite. La mort de Charles I donna lieu au rétablissement de la famille royale; & lorsque Jacques II fut saisi par la populace au moment de son évasion à bord d'un vaisseau, la compassion qui s'éleva pour lui, fit presque manquer la révolution & en retarda, du moins, les progrès.

Ne semble-t-il pas que les grands sentent combien il leur est aisé de gagner l'admiration publique, & les soupçonneroit-on d'imaginer qu'ils doivent l'acheter aussi chèrement que les autres hommes par le sang & la sueur? Quelles sont en effet les rares perfections par lesquelles on instruit un jeune seigneur à soutenir la dignité de son rang & à se rendre lui-même digne de la supériorité que la vertu de ses ancêtres lui a valu sur ses concitoyens? Est-ce par les connoissances, l'industrie, la patience, le renoncement à soi-même ou par aucune espèce de vertus? Comme toutes ses paroles & tous ses mouvemens sont remarqués, il se fait une habitude d'avoir égard à chaque circonstance de sa conduite ordinaire, & il s'étudie à remplir tous les petits devoirs avec la plus grande exactitude. Comme il sait combien on l'observe & combien l'on est porté à favoriser ses inclinations, il agit dans les occasions les plus indifférentes avec la liberté & la noblesse que cette idée inspire. Son air, ses manières, sa démarche, tout annoce l'élégant & gracieux sentiment de sa supériorité, auquel il est difficile, qu'arrivent jamais ceux sont qui nés dans des conditions subalternes. Tels sont les moyens par lesquels il se propose de soumettre les hommes à son empire, & de les faire mouvoir à son gré, en quoi il est rarement trompé; car ces moyens suffisent d'ordinaire pour gouverner le monde. Louis XIV, durant la plus grande partie de son règne, passa non-seulement en France mais dans toute l'Europe, pour le modèle le plus accompli d'un grand prince. Mais on ne peut nier que les avantages extérieurs de sa personne n'aient contribué à sa haute réputation. D'abord il étoit le plus puissant prince de l'Europe, & tenoit par conséquent le premier rang parmi les rois. Ensuite « il l'emportoit, dit son historien, sur tous » ses courtisans par la richesse de sa taille & par » la beauté majestueuse de ses traits; le son de » sa voix noble & touchant gagnoit les cœurs de » ceux qu'intimidoit sa présence. Il avoit une démarche qui ne pouvoit convenir qu'à lui, & » qui eût été ridicule dans tout autre. L'embarras » qu'il inspiroit à ceux qui lui parloient, flattoit en » secret la complaisance avec laquelle il sentoit » sa supériorité. Ce vieil officier qui se troubloit, » qui bégayoit en lui demandant une grace, & » qui ne pouvant achever son discours, lui dit: » *Sire, que votre majesté daigne croire que je ne* » *tremble pas ainsi devant vos ennemis* », n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit. Quand ces perfections frivoles n'auroient pas été soutenues dans ce monarque par des vertus & des talens supérieurs; leur éclat emprunté mais éblouissant suffisoit pour éclipser dans un particulier toute autre vertu qui leur étoit comparée. La science, l'industrie, la valeur, la bienfaisance honteuses & confuses auroient tremblé devant elles, & le sentiment de leur noblesse, de leur propre dignité les eût abandondonnées.

Ce n'est point par des qualités de cette espèce que les gens d'un rang inférieur peuvent espérer de se distinguer. La politesse est tellement la vertu des grands qu'elle ne peut faire beaucoup d'honneur à tout autre qu'à eux. Le fat qui les copie & qui affecte d'être un personnage, en mettant dans sa conduite ordinaire la supériorité qui leur est propre, se fait doublement mépriser pour sa folie & sa présomption. Pourquoi celui que personne n'est curieux de voir regarderoit-il soigneusement à la manière dont il porte ses bras & sa tête lorsqu'il se promene dans sa chambre? il s'occupe certainement d'un soin superflu & qui décèle un sentiment de sa propre importance auquel personne n'accédera. La plus parfaite modestie & la plus grande simplicité, jointes avec autant de négligence qu'en permet le respect dû à la compagnie, doivent caractériser la conduite de l'homme privé. S'il cherche à se distinguer, ce doit être par des vertus plus importantes. Il faut qu'il gagne des partisans pour contrebalancer ceux des grands, & il n'a point d'autre fonds pour les payer que le travail de son corps ou l'activité de son esprit, fonds qu'il est par conséquent obligé de cultiver. Il faut qu'il acquière une connoissance supérieure de sa profession & qu'il l'exerce avec une industrie extraordinaire, qu'il paye de patience dans le travail, d'intrépidité dans le danger & de fermeté dans le malheur. Il faut qu'il mette ces talents au grand jour par la difficulté, l'importance & en même tems le bon sens de ses entreprises, & par une application sévère & sans relâche à les poursuivre. Sa conduite ordinaire doit être marquée au coin de la probité, de la prudence, de la franchise & de la générosité. Il doit être avec cela prompt & ardent à s'engager dans toutes les affaires qui demandent le plus de talents & de vertus, & dans lesquelles il y a le plus grand applaudissement à recueillir pour celui qui s'en tire avec honneur. Avec quelle impatience un homme né vif & ambitieux, mais humilié par

ſon état, cherche-t-il à ſe diſtinguer des autres! quelles que ſoient les circonſtances qui peuvent lui en procurer les moyens, elles lui paroiſſent déſirables. La perſpective d'une guerre étrangere ou même civile, ne lui montre rien dans l'avenir qui ne le flatte, & dans les troubles qu'elle excite, dans le ſang qu'elle fait répandre, il ne voit que d'illuſtres occaſions de ſe ſignaler & d'attirer ſur lui l'attention & l'admiration des hommes. Voyez au contraire un homme de diſtinction dont toute la gloire conſiſte à ſe comporter dans les actions ordinaires d'une manière convenable a ſon rang & à ſa naiſſance, qui ſe contente de la modique réputation attachée a cette conduite & qui manque de talens pour s'en faire une autre; il a de la répugnance à ſe mêler d'affaires qui peuvent être épineuſes ou dangereuſes; ſon grand triomphe eſt de figurer dans un bal, & ſon plus haut exploit de réuſſir dans une intrigue de galanterie; s'il a de l'averſion pour les troubles publics, elle ne vient pas de ſon amour pour le genre humain; les grands ne regardent jamais les autres hommes comme leurs ſemblables; ni du défaut de courage, ils en manquent rarement; elle vient de ce qu'il reconnoît lui-même intérieurement qu'il ne poſsède aucune des vertus néceſſaires en de pareilles conjonctures, & de ce qu'il ſent bien qu'alors l'attention publique ſe détourneroit de lui pour ſe porter ſur d'autres. Il s'expoſera volontiers à quelque petit danger & à faire une campagne quand c'eſt la mode; mais il friſſonne d'horreur à la vue d'une entrepriſe qui demande un long & continuel exercice de patience, d'adreſſe, de force & d'application; vertus rares dans les perſonnes qualifiées. Auſſi dans tous les gouvernemens, même dans le monarchique, les plus grands emplois & le détail de l'adminiſtration ſont confiés d'ordinaire à des gens élevés dans un état moyen qui ſe ſont pouſſés par leur propre induſtrie & leur habileté, & qui, malgré l'oppoſition que formoient à leur avancement la jalouſie & la haine de ceux qui étoient nés leurs ſupérieurs, ſont parvenus à ce point de grandeur où les grands eux-mêmes, après les avoir regardés d'abord avec mépris, enſuite avec envie, ſe ſoumettent enfin à leur faire la cour avec autant de baſſeſſe qu'ils ſouhaitent qu'on la leur faſſe à eux-mêmes.

C'eſt la perte de ce facile aſcendant ſur les affections des hommes, qui rend ſi inſupportable aux grands leur chûte ou leur abaiſſement. Lorſque Paul Emile mena en triomphe la famille du roi de Macédoine, le malheur de celui-ci partagea, nous dit-on, avec le vainqueur l'attention du peuple romain. Au milieu de la joie & de la proſpérité, les ſpectateurs furent émus de la plus tendre pitié pour les enfans du ſang royal, que leur âge rendoit inſenſibles à leur ſituation. Le roi leur père qui les ſuivoit dans la marche, paroiſſoit comme un homme étonné, confondu & privé de tout ſentiment par l'excès de ſes malheurs. Ses amis & ſes miniſtres, venoient après; à meſure qu'ils avançoient ils jettoient plus ſouvent les yeux ſur leur monarque détrôné, & chaque fois qu'ils le regardoient, ils fondoient en larmes. Tout démontroit qu'ils n'étoient point occupés de leur propre infortune mais uniquement de la grandeur infiniment ſupérieure de la ſienne. Les généreux romains, au contraire, ne ſentoient pour lui que de l'indignation & du mépris, & ils regardoient comme indigne de toute compaſſion un homme qui avoit l'ame aſſez baſſe pour ſurvivre à tant de calamités. Cependant à quoi ſe montoient-elles ces calamités? Selon la plupart des hiſtoriens il devoit paſſer le reſte de ſes jours ſous la protection d'un peuple humain & puiſſant, dans une condition qui en elle même paroîtroit digne d'envie, dans un état d'abondance, d'aiſe, de loiſir & de ſécurité, d'où il lui étoit déſormais impoſſible de déchoir, même par ſa propre folie. Mais il n'étoit plus environné de cette canaille de fous, de flatteurs & d'eſclaves accoutumés à obſerver tous ſes mouvemens; il ne pouvoit plus fixer les yeux de la multitude, ni ſe rendre lui-même l'objet de leur reſpect, de leur reconnaiſſance, de leur amour, de leur admiration; les paſſions des autres ne devoient plus ſe mouler ſur les ſiennes. Telle étoit l'inſupportable calamité qui ôtoit au roi tout ſentiment, qui faiſoit oublier à ſes amis leur propre malheur & à laquelle la grandeur d'ame des romains ne pouvoit concevoir qu'un homme de cœur pût ſurvivre.

« On paſſe ſouvent de l'amour à l'ambition, » dit le duc de la Rochefoucault, mais on ne » revient guères de l'ambition à l'amour ».

Cette paſſion, quand elle s'eſt miſe une fois en poſſeſſion du cœur, n'admet ni rival ni ſucceſſeur. Dès qu'on s'eſt accoutumé à la jouiſſance ou même à l'eſpérance de l'admiration publique, tout autre plaiſir s'émouſſe & s'affadit. De tous les miniſtres diſgraciés qui ont travaillé pour leur repos à vaincre l'ambition & à mépriſer les honneurs auxquels il ne leur étoit plus poſſible d'atteindre, combien peu l'ont fait avec ſuccès! La plupart ont conſumé le reſte de leur vie dans l'indolence la plus ennuieuſe & la plus inſipide. Chagrins de voir qu'ils ne datoient plus de rien, incapables de tirer parti des occupations de la vie privée, n'ayant de plaiſir & de ſatisfaction qu'autant qu'ils parloient de leur grandeur paſſée, ou qu'ils s'entretenoient de quelque vain projet de la recouvrer. Etes-vous bien réſolu de ne jamais troquer votre liberté contre le ſuperbe eſclavage de la cour, mais de vivre votre maître ſans rien craindre & ſans dépendre de perſonne? Il ſemble qu'il y ait un moyen de perſiſter dans cette vertueuſe réſolution, & ce moyen eſt peut-être le ſeul. N'entrez jamais dans des places que ſi peu de gens ont eu la force de quitter; tenez-vous

toujours hors du cercle de l'ambition, & ne vous mettrez jamais en parallele avec ces maîtres de la terre qui ſe ſont emparés avant vous de l'attention de la moitié du genre humain.

Tel eſt l'importance qu'attache l'imagination des hommes à la conſervation des poſtes qui les mettent le plus à portée de la *ſympathie* & de l'atrention générales. Ainſi le rang, ce grand objet qui diviſe les femmes de nos échevins, eſt le but vers lequel ſe dirige la moitié des travaux de la vie. C'eſt lui qui eſt la cauſe de tout le bruit & le fracas, de routes les rapines & les injuſtices que l'ambition & l'avarice ont introduit dans le monde. Les gens ſenſés, dit-on, ne regardent point *à la place ;* c'eſt-à-dire, qu'ils ne s'embarraſſent guères de tenir le haut bour d'une table, & qu'ils ſe ſoucient fort peu quel eſt celui qu'on veur décorer dans une compagnie par cette frivole circonſtance qui ne tient pas contre le plus mince avantage. Mais il n'y a point d'homme qui dédaigne le rang, la diſtinction, la prééminence, à moins que ſon caractère ne l'élève fort au-deſſus ou ne la rabaiſſe fort au-deſſous de la portée ordinaire de la nature humaine ; à moins qu'il ne ſoit tellement affermi dans la ſageſſe & la véritable philoſophie, qu'il ſe contente de mériter l'approbarion ſans être curieux de l'obtenir ; ou enfin à moins qu'il ne ſoit ſi familiariſé avec l'idée de ſa propre baſſeſſe, & qu'il ne croupiſſe tellement dans une ſotte & ſtupide indifférence, qu'il ait enrièrement oublié le deſir ; je dirois preſque juſqu'au ſimple ſouhait de la ſupériorité.

De la philoſophie ſtoïque.

Si nous examinons ſur quoi les hommes apprécient les différenres conditions de la vie, nous trouverons que la préférence exceſſive qu'ils donnent généralement à quelques-unes d'entre elles n'eſt en grande partie fondée ſur rien. Car il n'y en a pas une ſeule qui ne ſoir en droit d'y prérendre, ſuppoſé, comme j'ai tâché de le montrer, qu'agir en tout de la manière la plus convenable & ſe rendre digne de l'approbation des hommes ſoit principalement ce qui doit décider l'eſtime que nous accordons à l'une plutôr qu'à l'autre. La conduite la plus noble & la plus ſoutenue convienr à l'adverſité comme à la proſpérité. Si elle eſt plus difficile dans l'adverſité ; elle n'en eſt que plus admirable. Les dangers & les malheurs ne ſont pas ſeulemenr l'école propre de l'héroïſme, ils ſonr encore le ſeul theârre où la vertu puiſſe briller dans rout ſon éclar, & remporter toute la gloire qui lui revient des applaudiſſemens du monde. La même admiration ne peut être excitée par un homme dont toute la vie n'a été qu'un cours égal & non-interrompu de proſpérités, qui n'a jamais connu le danger, ni rencontré d'obſtacles, ni ſurmonté le malheur. Lorſque les poëtes & les romanciers s'efforçent de compoſer une ſuite d'aventures qui donnent le plus grand luſtre aux caractères de ceux pour leſquels ils veulent nous intéreſſer, ce n'eſt pas dans la proſpérité qu'ils vont les chercher. Il leur faut des revers de fortune rapides & ſoudains ; de ces ſituations qui ſont les plus propres à mertre un homme hors du ſens ou à le jetter dans un lache déſeſpoir, mais où le héros ſe conduit ſi à propos ou du moins avec tant de courage & de réſolution, qu'il conſerve encore des droits ſur notre eſtime. La grandeur d'ame de Caton, de Brutus, de Léonidas malheureux, n'eſt-elle pas auſſi admirable que celle de Céſar & d'Alexandre heureux ? & pour un cœur généreux n'eſt elle point par-là même auſſi digne d'envie ? Si la fortune des conquérans heureux ſe préſente à nous dans un jour plus éblouiſſanr, c'eſt parce qu'ils réuniſſent les deux ſituations, l'éclat de la proſpérité à la haute admiration pour la valeur & l'intrépidité avec laquelle ils ont bravé les dangers & triomphé des obſtacles.

C'eſt là-deſſus que la philoſophie ſtoïque établiſſoit que toutes les conditions ſont égales pour le ſage. La narure, diſoit cette philoſophie, propoſe certains objets à notre choix & d'autres à notre averſion. D'un côté nos premiers appétis nous dirigent vers la ſanté, la force, le plaiſir & la perfection dans toutes les les qualités de l'ame & du corps, & vers ce qui peut nous aſſurer ou accroître ces avantages, comme les richeſſes, le pouvoir, l'autorité. De l'autre nos premières averſions nous éloignent des objets contraires. Mais la nature nous enſeigne auſſi que pour choiſir ou préférer les uns & laiſſer ou rejetter les autres, il faut conſulter un certain ordre, une convenance, une beauté, qui ſont d'une conſéquence infiniment plus grande pour le bonheur & la perfection, qu'il ne l'eſt d'acquérir ou d'évirer ces objets mêmes. Nous devons les rechercher ou les fuir, principalement parce que cette beauté, cetre convenance l'exigent. Tout le bonheur & la gloire de la nature humaine conſiſtent à y conformer nos actions ; ſon plus grand malheur & ſon plus grand avilîſſement à s'écarter des règles qu'elles nous preſcrivent. A la vérité l'apparence extérieure de cet ordre & de cette beauté ſe conſerve plus aiſément dans certaines circonſtances que dans d'autres ; mais il eſt impoſſible à un fou dont les paſſions ne ſont point ſoumiſes à une inſpection exacte d'agir avec une convenance, une beauré réelles dans quelque ſituation qu'il ſoit. Quoique la multitude inconſidérée puiſſe l'admirer, quoique les éloges que lui prodiguera l'ignorance puiſſent quelquefois elever ſa vanité à quelque choſe d'approchant de l'approbation qu'on ſe donne à ſoi-même ; dès qu'il eſt rappellé à ſon propre cœur & qu'il voit ce qui s'y paſſe, il eſt ſecrettemenr convaincu de l'extravagance & de la baſſeſſe de ſes motifs,

il en rougit intérieurement, & il tremble à l'idée du mépris qu'il fait bien qu'il mérite & que les hommes ne manqueroient pas d'avoir pour lui s'ils le voyoient dans le même jour où il ne sauroit s'empêcher de se voir lui-même. Dans quelque situation, au contraire, que se trouve l'homme qui a parfaitement assujetti ses passions aux règles puisées dans la nature, dans sa raison & dans l'amour de l'ordre, il lui est toujours également aisé de mériter des louanges. Est-il dans la prospérité? il rend graces à Jupiter de l'avoir placé dans des circonstances qu'il est facile de maîtriser, & dans lesquelles on est peu tenté de mal faire. Est-il dans l'adversité? il remercie également le grand directeur du spectacle de la vie humaine pour lui avoir mis en tête un vigoureux athlète avec qui le combat doit être vraisemblablement plus rude, mais dont la défaite également certaine n'en sera que plus glorieuse. Quelle honte peut-il y avoir dans des malheurs qui ne nous arrivent point par notre faute, lorsque notre conduite s'y soutient parfaitement dans l'ordre? L'adversité ne peut donc être un mal, & peut devenir au contraire un grand bien. Un grand homme triomphe dans les dangers où la fortune, & non sa propre témérité, l'engage. Ils ne font que lui fournir l'occasion de déployer cette valeur héroïque dont le développement est suivi du plaisir sublime qui résulte de la connoissance intime de la supériorité de son mérite & de l'admiration qui lui est dûe. Celui qui fait tous ses exercices en maître, ne craint point de se mesurer avec les plus forts & les plus agiles. De même celui qui commande à toutes ses passions n'appréhende aucune des circonstances où le surintendant de l'univers voudra le placer. La bonté de ce souverain être l'a pourvu de vertus capables de le rendre supérieur à tout : si c'est le plaisir dont il s'agit, il est muni de la tempérance pour s'abstenir : si c'est la peine, il a la constance pour souffrir : si c'est les périls ou la mort, il a la force & la magnanimité pour les mépriser. Il ne se plaint jamais des décrets de la providence, & il n'imagine pas que l'univers soit en désordre parce qu'il est en mauvaise santé. Il ne se regarde pas selon les suggestions de l'amour-propre, comme un tout séparé & détaché du reste de la nature, qui demande par lui-même & pour lui-même des soins & une direction particulière; il se considère sous le point de vue sous lequel il pense être considéré par le suprême génie de la nature humaine & du monde entier; il entre, pour ainsi dire, dans les sentimens du grand être, & se voit dans le système immense, infini de l'univers, comme une particule, un atôme dont la disposition doit toujours être subordonnée à l'intérêt du tout. Assuré de la sagesse de celui qui préside à tous les évenemens de la vie, quelque lot qui lui tombe il l'accepte avec joie, ne doutant point que s'il eût connu les rapports de liaison & de dépendance qui existent entre les différentes parties de l'univers, ce lot n'eût été précisément celui qu'il eût choisi. Faut-il vivre? il est content de vivre. Faut-il mourir? comme la nature n'a plus besoin ici de sa présence, il va volontiers où elle l'appelle. J'accepte, dit le stoïcien, avec une joie & une satisfaction égales tout ce que la fortune m'envoie; les richesses ou la pauvreté, le plaisir ou la peine, la santé ou la maladie tout m'est égal, & je ne voudrois pas que les Dieux changeassent en rien ma destinée. Si j'avois quelque chose à leur demander au-delà de ce qu'il a déjà plu à leur bonté de m'accorder, ce seroit qu'ils daignassent m'instruire d'avance de ce que leur bon plaisir me prépare, afin de pouvoir me placer de moi-même dans l'état qu'ils m'assignent, & de mieux témoigner par-là toute l'allégresse avec laquelle j'embrasse le sort qu'ils me donnent en partage. « Si je veux » m'embarquer, dit Epictète, je prens le meilleur vaisseau, le meilleur pilote & le plus beau » tems que mes affaires & mon devoir le comportent. L'ordre & la prudence, principes que les » Dieux m'ont donnés pour la direction de ma conduite, exigent ces attentions de moi; mais » c'est tout ce qu'ils me demandent. Si malgré les » mesures que j'ai prises il s'éleve une tempête à » laquelle il n'est pas vraisemblable que résistent, ni la force du vaisseau, ni l'adresse du » pilote; je ne me trouble point de ce qui en » arrivera; j'ai fait tout ce que j'avois à faire. » Les directeurs de ma conduite ne m'ordonnent » point d'être misérable; ils ne me commandent » point l'inquiétude, la peur, le découragement. » Si nous devons être submergés ou arriver au » port, c'est l'affaire de Jupiter, & non la » mienne. Je l'abandonne entiérement à sa décision, & je n'interromps pas mon sommeil pour » voir de quel côté il est plus probable qu'il se » détermine. Mais quel que soit l'évenement, il » me trouvera dans la même indifférence & la » même sécurité ».

Telle étoit la philosophie stoïcienne. Une philosophie qui donne les plus nobles leçons de magnanimité est la meilleure école pour former des héros & des patriotes, & on ne peut rien opposer à la plus grande partie de ses préceptes que cette objection si honorable qu'ils nous enseignent à tendre à une perfection absolument au-dessus des efforts de la nature humaine. Je ne m'arrêterai point ici à examiner cette objection. J'observerai seulement que les plus terribles calamités ne sont pas toujours les plus difficiles à supporter. Il est souvent plus mortifiant de paroître en public dans de petites disgraces que dans de grandes infortunes. Les premières n'excitent point de *sympathie*, mais quoique les autres n'en puissent faire naître aucune qui approche de ce que souffre le malheureux, elles ne laissent pas de produire une vive compassion.

Les

Les ſentimens du ſpectateur dans ce dernier cas, ne ſont donc pas ſi éloignés de ceux de la perſonne ſouffrante ; & cette conformité imparfaite l'aide à ſupporter ſon malheur. Un gentilhomme ſeroit bien plus fâché de paroître devant une aſſemblée galante, couvert d'ordure & de haillons, que de ſang & de bleſſures. Ce dernier ſpectacle intéreſſeroit, l'autre feroit rire. Le Juge qui condamne un criminel au pilori le deshonore plus que s'il l'envoyoit à l'échafaut ; le grand prince qui donna des coups de canne, il y a quelques années, à un officier général à la tête de ſon armée, le perdit de réputation pour jamais. La punition eût été bien moindre s'il lui eût paſſé ſon épée au travers du corps. Selon les loix de l'honneur un coup de canne eſt deshonnorant, un coup d'épée ne l'eſt point par une raiſon palpable. Les châtimens legers, quand ils s'adreſſent à un gentilhomme, pour qui la perte de l'honneur eſt le plus grand des maux, ſont réputés les plus terribles de tous par les cœurs généreux & humains. Auſſi ne les employe-t-on pas vis-à-vis des perſonnes de ce rang, & la loi qui diſpoſe de leur vie dans tant d'occaſions, reſpecte leur honneur preſque dans toutes. Fouetter un homme de qualité ou le mettre au carcan, eſt une brutalité dont n'eſt capable aucun gouvernement européen, excepté celui de la Ruſſie.

Un homme de cour n'eſt point mépriſable pour aller à l'échafaut ; il l'eſt pour aller au pilori. La manière de ſe conduire à l'échafaut peut lui attirer l'eſtime & l'admiration de tout le monde ; mais il n'en eſt point au pilori qui puiſſe plaire à perſonne. La *ſympathie* des ſpectateurs ſoutient dans un cas & ſauve cette honte, cette conviction intérieure qu'on eſt le ſeul à ſentir ſon malheur ; ce qui eſt de toutes les idées la plus cruelle. Dans l'autre il n'y a point de *ſympathie*, ou s'il y en a, c'eſt avec la perſuaſion où eſt le patient qu'il ne peut y en avoir, & non point avec ſa peine qui n'eſt qu'une bagatelle. On partage ſa honte & non ſon affliction, ceux qui en ont pitié rougiſſent pour lui & baiſſent la tête. Il eſt lui-même dans la dernière confuſion & le dernier abattement, parce qu'il ſe voit dégradé ſans retour par le châtiment, quoiqu'il ne le ſoit point par le crime. Au contraire celui qui va courageuſement à la mort, voyant dans ceux qui le regardent l'air libre & aſſuré de l'eſtime & de l'approbation, prend lui-même une conſtance ferme ; & ſi le crime ne le prive pas de la conſidération, la punition ne l'en priverajamais. Il ne ſoupçonne pas que la poſition où il ſe trouve ſoit l'objet du mépris ou de la dériſion de perſonne, & il peut prendre avec juſtice l'air non-ſeulement de la ſérénité, mais encore de la joie & du triomphe.

« Les plus grands dangers ont leurs charmes, » dit le cardinal de Retz, pour peu que l'on » apperçoive de gloire dans la perſpective des » mauvais ſuccès ; les médiocres dangers n'ont » que des horreurs, quand la perte de la répu- » tation eſt attachée à la mauvaiſe fortune ».

Cette maxime a le même fondement que ce que je viens d'obſerver ſur les châtimens.

La nature humaine eſt ſupérieure à la douleur, à la pauvreté, aux dangers, à la mort. Elle n'a pas même beſoin de ſes plus grands efforts pour les mépriſer, mais une épreuve terrible pour elle, & où il eſt bien plus à craindre que toute ſa conſtance ne l'abandonne, c'eſt lorſqu'un homme voit ſon malheur en butte à l'inſulte & à la dériſion, qu'il ſe voit mené en triomphe & expoſé publiquement pour être bafoué & montré au doigt, pour être livré à l'opprobre & à l'ignominie. En comparaiſon du mépris des hommes tous les autres maux ſont aiſés à ſouffrir. (*Théorie des ſentimens moraux*).

T.

TACITURNITÉ. f. f. Comme la nation françoise est fort vive, & qu'elle aime beaucoup à parler, il lui a plû de prendre ce mot en mauvaise part, & d'entendre par *taciturnité*, l'observation du silence, dont le seul principe est une humeur triste, sombre & chagrine; mais nous n'adoptons pas cette idée vulgaire, parce qu'elle nous paroît par trop philosophique.

La *taciturnité*, en latin *taciturnitas* dans Cicéron, est cette vertu de conversation qui consiste à garder le silence quand le bien commun le demande.

Les deux vices qui lui sont opposés dans l'excès, sont le trop parler lorsqu'il est nuisible, & le silence hors de saison, qui est préjudiciable à la communication qu'on doit faire de ses connoissances, & aux principaux services de la société humaine.

La parole étant le principal interprète de ce qui se passe au dedans de notre ame, & un signe dont l'usage est particulier au genre humain, la loi naturelle qui nous prescrit de donner à propos des marques d'une sage bienveillance envers les autres, règle aussi la manière dont nous devons user de ce signe, & en détermine les justes bornes. La *taciturnité*, par exemple, est requise toutes les fois que le respect dû à la divinité, à la religion établie, ou aux hommes mêmes qui sont nos supérieurs, exige de nous cette vertu. Elle est encore nécessaire quand il s'agit des secrets de l'état, de ceux qui regardent nos amis, notre famille, ou nous-mêmes, & qui sont de telle nature que si l'on en découvroit, on causeroit du préjudice à quelqu'un; sans que d'ailleurs en les cachant, on nuise au bien public. (*D. J.*)

TÉMÉRITÉ, s. f. hardiesse démesurée & inconsidérée; mais si la *témérité* qui nous porte au-delà de nos forces, les rend impuissantes, un effroi qui nous empêche d'y compter les rend inutiles.

TEMPÉRANCE, s. f. la *tempérance* dans un sens général, est une sage modération qui retient dans de justes bornes nos desirs, nos sentimens & nos passions; cette vertu si rare, porte les hommes à se passer du superflu. Le sage dédaigne les moyens pénibles que l'art a inventés pour se procurer l'aise, & ce qu'on nomme faussement *le plaisir*; il se contente de la simplicité naturelle des choses; modéré dans la jouissance de ces mêmes objets, son cœur n'est point agité par la convoitise, *temperat à luxuriâ rerum.*

Mais nous prendrons ici la *tempérance* dans une signification plus limitée, pour une vertu qui met un frein à nos appetits corporels, & qui les contenant dans un milieu également éloigné de deux excès opposés, les rend non-seulement innocens, mais utiles & louables.

Parmi les vices que réprime la *tempérance*, les principaux sont l'incontinence & la gourmandise, S'il est d'autres vices contraires à la *tempérance*, ils émanent de l'une ou de l'autre de ces deux sources, & par conséquent ces deux branches sont la chasteté & la sobriété.

On ne doit pas confondre; comme on le fait souvent, la continence avec la chasteté; l'abus des termes entraîne avec soi la confusion des idées; comme on peut être chaste sans s'astreindre à la continence, tel aussi s'en fait une loi, qui pour cela n'est pas chaste. La pensée toute seule peut souiller la chasteté, elle ne suffit pas pour enfreindre la continence; tous les hommes sans distinction de tems, d'âge, de sexe, & de qualités, sont obligés d'être chastes, mais aucuns ne sont obligés d'être continens.

La continence consiste à s'abstenir des plaisirs de l'amour; la chasteté à ne jouir de ces plaisirs, qu'autant que la loi naturelle le permet. La continence, quoique volontaire, n'est point estimable par elle-même, & ne le devient qu'autant qu'elle importe accidentellement à la pratique de quelque vertu, ou à l'exécution de quelque dessein généreux : hors de ces cas elle mérite souvent plus de blâme que d'éloges.

Quiconque est conformé de manière à pouvoir procréer son semblable, a droit de le faire; c'est le droit & la voix de la nature, & cette voix mérite plus d'égard que les institutions humaines, qui semblent la contrarier. Je ne sais point de raison qui oblige à une continence perpétuelle; il en est tout au plus qui la rendent nécessaire pour un tems; mais c'en est assez sur cet article.

Quant aux autres appétits sensuels opposés à la *tempérance*, je n'apporterai que la seule réflexion de J. J. Rousseau, sur le peu de sagesse qu'il y a de s'y livrer. « Puisque la vie est courte, dit-il, » c'est une raison de dispenser avec économie sa » durée, afin d'en tirer le meilleur parti qu'il est » possible. Si un jour de satiété nous ôte un an » de jouissance, c'est une mauvaise philosophie » d'aller jusqu'où le desir nous mène, sans consi- » dérer si nous ne serons point plutôt au bout de » nos facultés que de notre carrière, & si notre » cœur épuisé ne mourra point avant nous. Il arrive » que ces vulgaires épicuriens, toujours ennuyés » au sein des plaisirs, n'en goûtent réellement au-

» cun. Ils prodiguent le tems qu'ils penſent écono-
» miſer, & ſe ruinent comme les avares, pour ne
» ſavoir rien perdre à propos. » (*D. J.*)

TOLÉRANCE, (*Ordre encyclop. Théolog. Morale, Politiq*). La *tolérance* eſt en général la vertu de tout être foible, deſtiné à vivre avec des êtres qui lui reſſemblent. L'homme ſi grand par ſon intelligence, eſt en même tems ſi borné par ſes erreurs & par ſes paſſions, qu'on ne ſauroit trop lui inſpirer pour les autres, cette *tolérance* & ce ſupport dont il a tant beſoin pour lui-même, & ſans leſquels on ne verroit ſur la terre que troubles & diſſenſions. C'eſt en effet, pour les avoir proſcrites, ces douces & conciliantes vertus, que tant de ſiècles ont fait plus ou moins l'opprobre & le malheur des hommes; & n'eſperons pas que ſans elles, nous rétabliſſions jamais parmi nous le repos & la proſpérité.

On peut compter ſans doute pluſieurs ſources de nos diſcordes. Nous ne ſommes que trop féconds en ce genre; mais comme c'eſt ſur-tout en matière de ſentiment & de religion, que les préjugés deſtructeurs triomphent avec plus d'empire, & ont des droits plus ſpécieux, c'eſt auſſi à les combattre que cet article eſt deſtiné. Nous établirons d'abord ſur les principes les plus évidens, la juſtice & la néceſſité de la *tolérance*; & nous tracerons d'après ces principes, les devoirs des princes & des ſouverains. Quel triſte emploi cependant, que d'avoir à prouver aux hommes des vérités ſi claires, ſi intéreſſantes, qu'il faut pour les méconnoître, avoir dépouillé ſa nature! mais s'il en eſt juſque dans ce ſiècle, qui ferment leurs yeux à l'évidence, & leur cœur à l'humanité, garderions-nous dans cet ouvrage un lâche & coupable ſilence? non; quel qu'en ſoit le ſuccès, oſons du moins reclamer les droits de la juſtice & de l'humanité, & tentons encore une fois d'arracher au fanatique ſon poignard, & au ſuperſtitieux ſon bandeau.

J'entre en matière par une réflexion très-ſimple, & cependant bien favorable à la *tolérance*, c'eſt que la raiſon humaine n'ayant pas une meſure préciſe & déterminée, ce qui eſt évident pour l'un eſt ſouvent obſcur pour l'autre; l'évidence n'étant, comme on ſait, qu'une qualité relative, qui peut venir ou du jour ſous lequel nous voyons les objets, ou du rapport qu'il y a entre eux & nos organes, ou de telle autre cauſe; en ſorte que tel degré de lumière ſuffiſant pour convaincre l'un, eſt inſuffiſant pour un autre dont l'eſprit eſt moins vif, ou différemment affecté, d'où il ſuit que nul n'a droit de donner ſa raiſon pour règle, ni de prétendre aſſervir perſonne à ſes opinions. Autant vaudroit en effet exiger que je regarde avec vos yeux, que de vouloir que je croie ſur votre jugement. Il eſt donc clair que nous avons tous notre manière de voir & de ſentir, qui ne dépend que bien peu de nous. L'éducation, les préjugés, les objets qui nous environnent, & mille cauſes ſecretes, influent ſur nos jugemens & les modifient à l'infini. Le monde moral eſt encore plus varié que le phyſique; & les eſprits ſe reſſemblent moins que les corps. Nous avons, il eſt vrai, des principes communs ſur leſquels on s'accorde aſſez; mais ces premiers principes ſont en très-petit nombre, les conſéquences qui en découlent deviennent toujours moins claires à meſure qu'elles s'en éloignent; comme ces eaux qui ſe troublent en s'éloignant de leur ſource. Dès-lors les ſentimens ſe partagent, & ſont d'autant plus arbitraires, que chacun y met du ſien, & trouve des réſultats plus particuliers. La déroute n'eſt pas d'abord ſi ſenſible; mais bientôt, plus on marche, plus on s'égare, plus on ſe diviſe; mille chemins conduiſent à l'erreur, un ſeul mène à la vérité: heureux qui ſait le reconnoître! Chacun s'en flatte pour ſon parti, ſans pouvoir le perſuader aux autres; mais ſi dans ce conflit d'opinions, il eſt impoſſible de terminer nos différens, & de nous accorder ſur tant de points délicats, ſachons du moins nous rapprocher & nous unir par les principes univerſels de la *tolérance* & d'humanité, puiſque nos ſentimens nous partagent, & que nous ne pouvons être unanimes. Qu'y a-t-il de plus naturel que de nous ſupporter mutuellement, & de nous dire à nous-mêmes avec autant de vérité que de juſtice: « Pourquoi celui qui ſe trompe,
» ceſſeroit-il de m'être cher? l'erreur ne fut elle
» pas toujours le triſte apanage de l'humanité?
» Combien de fois j'ai cru voir le vrai, où dans la
» ſuite j'ai reconnu le faux! combien j'en ai con-
» damné, dont j'ai depuis adopté les idées! Ah,
» ſans doute, je n'ai que trop acquis le droit de
» me défier de moi-même, & je me garderai de
» haïr mon frere, parce qu'il penſe autrement
» que moi! »

Qui peut donc voir, ſans douleur & ſans indignation, que la raiſon même qui devroit nous porter à l'indulgence & à l'humanité, l'inſuffiſance de nos lumières & la diverſité de nos opinions, ſoient préciſement ce qui nous diviſe avec plus de fureur? Nous devenons les accuſateurs & les juges de nos ſemblables; nous les citons avec arrogance à notre propre tribunal, & nous exerçons ſur leurs ſentimens l'inquiſition la plus odieuſe; & comme ſi nous étions infaillibles, l'erreur ne peut trouver grace à nos yeux. Cependant quoi de plus pardonnable, lorſqu'elle eſt involontaire, & qu'elle s'offre à nous ſous les apparences de la vérité? les hommages que nous lui rendons, n'eſt-ce pas à la vérité même que nous voulons les adreſſer? Un prince n'eſt-il pas honoré de tous les honneurs que nous faiſons à celui que nous prenons pour lui-même? Notre mépriſe peut-elle affoiblir notre mérite à ſes yeux

puiſqu'il voit en nous le même deſſein, la même droiture que dans ceux qui mieux inſtruits, s'adreſſent à ſa perſonne? Je ne vois point de raiſonnement plus fort contre l'intolérance; on n'adopte point l'erreur comme erreur; on peut quelquefois y perſévérer à deſſein par des motifs intéreſſés, & c'eſt alors qu'on eſt coupable. Mais je ne conçois pas ce qu'on peut reprocher à celui qui ſe trompe de bonne foi, qui prend le faux pour le vrai ſans qu'on puiſſe l'accuſer de malice ou de négligence; qui ſe laiſſe éblouir par un ſophiſme, & ne ſent pas la force du raiſonnement qui le combat. S'il manque de diſcernement ou de pénétration, ce n'eſt pas ce dont il s'agit; on n'eſt pas coupable pour être borné, & les erreurs de l'eſprit ne peuvent nous être imputées qu'autant que notre cœur y a part. Ce qui fait l'eſſence du crime, c'eſt l'intention directe d'agir contre ſes lumières, de faire ce qu'on ſait être mal, de céder à des paſſions injuſtes, & de troubler à deſſein les loix de l'ordre qui nous ſont connues; en un mot, toute la moralité de nos actions eſt dans la conſcience, dans le motif qui nous fait agir. Mais, dites-vous, cette vérité eſt d'une telle évidence, qu'on ne peut s'y ſouſtraire ſans s'aveugler volontairement, ſans être coupable d'opiniâtreté ou de mauvaiſe foi? Eh, qui êtes vous pour prononcer à cet égard, & pour condamner vos freres? Pénétrez-vous dans le fond de leur ame? ſes replis ſont-ils ouverts à vos yeux? partagez-vous avec l'éternel l'attribut incommunicable de ſcrutateur des cœurs? quel ſujet demande plus d'examen, de prudence & de modération, que celui que vous décidez avec tant de légéreté & d'aſſurance? eſt-il donc ſi facile de marquer avec préciſion les bornes de la vérité; de diſtinguer, avec juſteſſe, le point ſouvent inviſible où elle finit, & où l'erreur commence; de déterminer ce que tout homme doit admettre & concevoir, ce qu'il ne peut rejetter ſans crime? Qui peut connoître, encore une fois, la nature intime des eſprits, & toutes les modifications dont ils ſont ſuſceptibles? Nous le voyons tous les jours, il n'eſt point de vérité ſi claire qui n'éprouve des contradictions; il n'eſt point de ſyſtême auquel on ne puiſſe oppoſer des objections, ſouvent auſſi fortes que les raiſons qui le défendent. Ce qui eſt ſimple & évident pour l'un, paroît faux & incompréhenſible à l'autre: ce qui ne vient pas ſeulement de leurs divers degrés de lumières, mais encore de la différence même des eſprits; car on obſerve dans les plus grands génies la même variété d'opinions, & plus grande aſſurément entre eux, que dans le vulgaire.

Mais ſans nous arrêter à ces généralités, entrons dans quelque détail; & comme la vérité s'établit mieux quelquefois par ſon contraire que directement, ſi nous montrons en peu de mots l'inutilité, l'injuſtice & les ſuites funeſtes de l'intolérance, nous auront prouvé la juſtice & la néceſſité de la vertu qui lui eſt oppoſée.

De tous les moyens qu'on emploie pour arriver à quelque but, la violence eſt aſſurément le plus inutile & le moins propre à remplir celui qu'on ſe propoſe: en effet pour atteindre à un but quel qu'il ſoit, il faut au moins s'aſſurer de la nature & de la convenance des moyens que l'on a choiſis; rien n'eſt plus ſenſible, toute cauſe doit avoir en ſoi un rapport néceſſaire avec l'effet qu'on en attend; en ſorte qu'on puiſſe voir cet effet dans ſa cauſe, & le ſuccès dans les moyens; ainſi pour agir ſur des corps, pour les mouvoir, les diriger, on employera des forces phyſiques, mais pour agir ſur des eſprits, pour les fléchir, les déterminer, il en faudra d'un autre genre, des raiſonnemens, par exemple, des preuves, des motifs; ce n'eſt point avec des ſyllogiſmes que vous tenterez d'abattre un rempart, ou de ruiner une forteresſe; & ce n'eſt point avec le fer & le feu que vous détruirez des erreurs, ou redreſſerez de faux jugemens. Quel eſt donc le but des perſécuteurs? De convertir ceux qu'ils tourmentent; de changer leurs idées & leurs ſentimens pour leur en inſpirer de contraires; en un mot, de leur donner une autre conſcience, un autre entendement. Mais quel rapport y a-t-il entre des tortures & des opinions? Ce qui me paroît clair, évident, me paroîtra-t-il faux dans les ſouffrances? Une propoſition que je vois comme abſurde & contradictoire, ſera-t-elle claire pour moi ſur un échafaud? Eſt ce, encore une fois, avec le fer & le feu que la vérité perce & ſe communique? Des preuves, des raiſonnemens peuvent me convaincre & me perſuader; montrez-moi donc ainſi le faux de mes opinions, & j'y renoncerai naturellement & ſans effort, mais vos tourmens ne feront jamais ce que vos raiſons n'ont pu faire.

Pour rendre ce raiſonnement plus ſenſible, qu'on nous permette d'introduire un de ces infortunés qui prêt à mourir pour la foi, parle ainſi à ſes perſécuteurs: O, mes frères, qu'exi-
» gez-vous de moi? comment puis je vous ſatis-
» faire? Eſt-il en mon pouvoir de renoncer à
» mes ſentimens, à mes opinions, pour m'affecter
» des vôtres? de changer, de refondre l'entende-
» ment que Dieu m'a donné, de voir par d'au-
» tres yeux que les miens, & d'être un autre
» que moi? Quand ma bouche exprimeroit cet
» aveu que vous deſirez, dépendroit-il de moi
» que mon cœur fût d'accord avec elle, &
» ce parjure forcé de quel prix ſeroit-il à vos
» yeux? Vous-même qui me perſécutez, pourriez-
» vous jamais vous réſoudre à renier votre
» croyance? Ne feriez-vous pas auſſi votre gloire
» de cette conſtance qui vous irrite & qui vous
» arme contre moi? Pourquoi voulez-vous donc

» me forcer, par une inconſéquence barbare, à » mentir contre moi même, & à me rendre coupable d'une lâcheté qui vous feroit horreur ?

» Par quel étrange aveuglement renverſez-vous » pour moi ſeul toutes les loix divines & humaines ? Vous tourmentez les autres coupables » pour tirer d'eux la vérité, & vous me tourmentez pour m'arracher des menſonges ; vous » voulez que je vous diſe ce que je ne ſuis pas, » & vous ne voulez pas que je vous diſe ce que » je ſuis. Si la douleur me faiſoit nier les ſentimens que je profeſſe, vous approuveriez mon » déſaveu ; quelque ſuſpect qu'il vous dût être, » vous puniſſez ma ſincérité, vous recompenſez » mon apoſtaſie ; vous me jugez indigne de vous, » parce que je ſuis de bonne foi ; n'eſt-ce donc » qu'en ceſſant de l'être que je puis mériter ma » grace ? Diſciples d'un maître qui ne prêcha » que la vérité, croyez-vous augmenter ſa gloire, » en lui donnant pour adorateurs des hypocrites » & des parjures ? Si c'eſt le menſonge que » j'embraſſe & que je défends, il a pour moi » toutes les apparences de la vérité ; Dieu qui » connoît mon cœur, voit bien qu'il n'eſt point » complice des égaremens de mon eſprit, & que » dans mes intentions, c'eſt la vérité que j'honore, » même en combattant contr'elle.

» Eh ! quel autre intérêt, quel autre motif » pourroit m'animer ? Si je m'expoſe à tout ſouffrir, à perdre tout ce que j'ai de plus cher » pour ſuivre des ſentimens dont l'erreur m'eſt » connue, je ne ſuis qu'un inſenſé, un furieux, » plus digne de votre pitié que de votre haine ; » mais ſi je m'expoſe à tout ſouffrir, ſi je » brave les tourmens & la mort pour conſerver » ce qui m'eſt plus précieux que la vie, les droits » de ma conſcience & de ma liberté, que voyez-» vous dans ma perſévérance qui mérite votre » indignation ? Mes ſentimens, dites-vous, ſont » les plus dangereux, les plus condamnables ; » mais n'avez-vous que le fer & le feu pour » m'en convaincre & me ramener ? quel étrange » moyen de perſuaſion que des bûchers & des » échafauds ! La vérité même ſeroit méconnue » ſous cet aſpect ; hélas ! ce n'eſt pas ainſi qu'elle » exerce ſur nous ſon empire, elle a des armes » plus victorieuſes ; mais celles que vous employez ne prouvent que votre impuiſſance : s'il » eſt vrai que mon ſort vous touche, que vous » déploriez mes erreurs, pourquoi précipiter ma » ruine, que j'aurois prévenue peut-être ? pourquoi me ravir un tems que Dieu m'accorde » pour m'éclairer ? Prétendez vous lui plaire en » empiétant ſur ſes droits, en prévenant ſa juſtice ? & penſez-vous honorer un Dieu de paix » & de charité, en lui offrant vos freres en » holocauſte, & en lui élevant des trophées de » leurs cadavres » ?

Telles ſeroient en ſubſtance les expreſſions que la douleur & le ſentiment arracheroient à cet infortuné, ſi les flammes qui l'environnent lui permettoient d'achever.

Quoi qu'il en ſoit, plus on approfondit le ſyſtême desintolérans, & plus on en ſent la foibleſſe & l'injuſtice : du moins auroient-ils un prétexte, ſi des hommages forcés, qu'à l'inſtant le cœur déſavoue, pouvoient plaire au Créateur ; mais ſi la ſeule intention fait le prix du ſacrifice, & ſi le culte intérieur eſt ſurtout celui qu'il demande, de quel œil cet être infini doit il voir des téméraires qui oſent attenter à ſes droits, & profaner ſon plus bel ouvrage en tyrannisant des cœurs dont il eſt jaloux ? Il n'eſt aucun roi ſur la terre qui daignât accepter un encens que la main ſeule offriroit, & l'on ne rougit pas d'exiger pour Dieu cet indigne encens ; car enfin tels ſont les ſuccès ſi vantés des perſécuteurs, de faire des hypocrites ou des martyrs, des lâches ou des héros ; l'ame foible & puſillanime qui s'effarouche à l'aſpect des tourmens, abjure en frémiſſant ſa croyance, & déteſte l'auteur de ſon crime : l'ame généreuſe au contraire, qui ſait contempler d'un œil ſec le ſupplice qu'on lui prépare, demeure ferme & inaltérable, regarde avec pitié les perſécuteurs, & vole au trépas comme au triomphe ; l'expérience n'eſt que trop pour nous ; quand le fanatiſme a fait couleur des flots de ſang ſur la terre, n'a-t-on pas vu des martyrs ſans nombre s'indigner & ſe roidir contre les obſtacles ? Et à l'égard des converſions forcées, ne les vit-on pas auſſi-tôt diſparoître avec le péril, l'effet ceſſer avec la cauſe, & celui qui céda pour un tems, revoler vers les ſiens dès qu'il en eut le pouvoir ; pleurer avec eux ſa foibleſſe, & reprendre avec tranſport ſa liberté naturelle ? Non, je ne conçois point de plus horrible blaſphême que de ſe dire autoriſé de Dieu en ſuivant de tels principes.

Il eſt donc vrai que la violence eſt bien plus propre à confirmer dans leur religion, qu'à en détacher ceux qu'on perſécute, & à réveiller, comme on prétend, leur conſcience endormie. » Ce n'eſt point, diſoit un politique, en rem» pliſſant l'ame de ce grand objet, en l'approchant du moment où il lui doit être d'une » plus grande importance, qu'on parvient à l'en » détacher ; les loix pénales, en fait de religion, » impriment de la crainte, il eſt vrai, mais comme » la religion a ſes loix pénales, qui inſpirent auſſi » de la crainte, entre ces deux craintes différentes les ames deviennent atroces. Nous ne » voulons point, dites-vous, engager un homme » à trahir ſa conſcience, mais ſeulement l'animer par la crainte ou par l'eſpoir à ſecouer » ſes préjugés, & à diſtinguer la vérité de l'erreur qu'il profeſſe. Et ! qui pourroit, je vous » prie, ſe livrer dans les momens critiques à » la méditation, à l'examen que vous propoſez ? » L'état le plus paiſible, l'attention la plus ſou-

» tenue, la liberté la plus entière, ſuffiſent à » peine pour cet examen ; & vous voulez qu'une » ame environnée des horreurs du trépas, & » ſans ceſſe obſédée par les plus affreuſes images, » ſoit plus capable de reconnoître & de ſaiſir » cette vérité qu'elle auroit méconnue dans des » tems plus tranquilles : quelle abſurdité ! quelle » contradiction » ! Non, non, tel ſera toujours le ſuccès de ces violences, d'affermir, comme nous l'avons dit, dans leurs ſentimens, ceux qui en ſont les objets, par les malheurs mêmes qu'ils leur attirent ; de les prévenir au contraire contre les ſentimens de leurs ennemis, par la manière même dont ils les préſentent, & de leur inſpirer pour leur religion, la même horreur que pour leur perſonne.

Qu'ils ne s'en prennent donc qu'à eux mêmes qui trahiſſent indignement la vérité, s'ils en jouiſſent ; qui la confondent avec l'impoſture, en lui donnant ſes armes, & en la montrant ſous ſes étendards ; cela ſeul ne ſuffiroit-il pas pour donner des préjugés contre elle, & la faire méconnoître à ceux qui l'auroient peut-être embraſſée? Non, quoi qu'ils en diſent, la vérité n'a beſoin que d'elle-même pour ſe ſoutenir, & pour captiver les eſprits & les cœurs ; elle brille de ſon propre éclat, & ne combat qu'avec ſes armes ; c'eſt dans ſon ſein qu'elle puiſe & ſes traits & ſa lumière ; elle rougiroit d'un ſecours étranger qui ne pourroit qu'obſcurcir ou partager ſa gloire ; ſa contrainte à elle, eſt dans ſa propre excellence ; elle ravit, elle entraîne, elle ſubjugue par ſa beauté ; ſon triomphe, c'eſt de paroître ; ſa force, d'être ce qu'elle eſt. Foible au contraire & impuiſſante par elle-même, l'erreur feroit peu de progrès ſans la violence & la contrainte ; auſſi fuit-elle avec ſoin tout examen, tout éclairciſſement qui ne pourroit que nuire à ſa cauſe ; c'eſt au milieu des ténèbres de la ſuperſtition & de l'ignorance qu'elle aime à porter ſes coups & à répandre ſes dogmes impurs ; c'eſt alors qu'au mépris des droits de la conſcience & de la raiſon, elle exerce impunément le deſpotiſme de l'intolérance, & gouverne ſes propres ſujets avec un ſceptre de fer ; ſi le ſage oſe élever ſa voix, la crainte l'étouffe bientôt ; & malheur à l'audacieux qui confeſſe la vérité au milieu de ſes ennemis. Ceſſez donc, perſécuteurs, ceſſez, encore une fois, de défendre cette vérité avec les armes de l'impoſture ; d'enlever au chriſtianiſme la gloire de ſes fondateurs ; de calomnier l'évangile, & de confondre le fils de Marie avec l'enfant d'Iſmaël ; car enfin de quel droit en appelleriez-vous au premier, & aux moyens dont il s'eſt ſervi pour établir ſa doctrine, ſi vous ſuivez les traces de l'autre ? Vos principes mêmes ne ſont-ils pas votre condamnation? Jeſus, votre modele, n'a jamais employé que la douceur & la perſuaſion ; Mahomet a ſéduit les uns & forcé les autres au ſilence ; Jeſus en a appellé à ſes œuvres, Mahomet à ſon épée ; Jeſus dit : voyez & croyez ; Mahomet, meurs ou crois. Duquel vous montrez-vous les diſciples ? Oui, je ne ſaurois trop l'affirmer, la vérité differe autant de l'erreur dans ſes moyens que dans ſon eſſence ; la douceur, la perſuaſion, la liberté, voilà ſes divins caractères ; qu'elle s'offre donc ainſi à mes yeux, & ſoudain mon cœur ſe ſentira entraîné vers elle ; mais là où règnent la violence & la tyrannie, ce n'eſt point elle, c'eſt ſon fantôme que je vois. Eh ! penſez-vous en effet que dans la *tolérance* univerſelle que nous voudrions établir, nous ayons plus d'égard aux progrès de l'erreur qu'à ceux de la vérité ? ſi tous les hommes adoptant nos principes s'accordoient un mutuel ſupport, ſe défioient de leurs préjugés les plus chers, & regardoient la vérité comme un bien commun, dont il ſeroit auſſi injuſte de vouloir priver les autres, que de s'en croire en poſſeſſion excluſivement ſi tous les hommes, dis-je, ceſſant d'abonder en leur ſens ſe répondoient des extrémités de la terre, pour ſe communiquer en paix leurs ſentimens, leurs opinions, & les peſer ſans partialité dans la balance du doute & de la raiſon, croit-on que dans ce ſilence unanime des paſſions & des préjugés, on ne vît pas au contraire la vérité reprendre ſes droits, étendre inſenſiblement ſon empire, & les ténèbres de l'erreur s'écouler & fuir devant elle, comme ces ombres légères à l'approche du flambeau du jour ?

Je ne prétends pas cependant que l'erreur ne fît alors aucun progrès, ni que l'infidele abjurât aiſément des menſonges rendus reſpectables à force de prévention & d'antiquité ; je ſoutiens ſeulement que les progrès de la vérité en ſeroient bien plus rapides, puiſqu'avec ſon aſcendant naturel elle auroit moins d'obſtacles à vaincre pour pénétrer dans les cœurs. Mais rien, quoi qu'on en diſe, ne lui eſt plus oppoſé que le ſyſtême de l'intolérance qui tourmente & dégrade l'homme en aſſerviſſant ſes opinions au ſol qui le nourrit, en comprimant dans un cercle étroit de préjugés ſon active intelligence, en lui interdiſant le doute & l'examen comme un crime, & en l'accablant d'anathèmes, s'il oſe raiſonner un inſtant & penſer autrement que nous. Quel moyen plus ſûr pouvoit-on choiſir pour éterniſer les erreurs & pour enchaîner la vérité ?

Mais ſans preſſer davantage le ſyſtême des intolérans, jettons un coup-d'œil rapide ſur les conſéquences qui en découlent, & jugeons de la cauſe par les effets. On ne peut faire un plus grand mal aux hommes que de confondre tous les principes qui les gouvernent ; de renverſer les barrières qui ſéparent le juſte & l'injuſte, le vice & la vertu ; de briſer tous les nœuds de la ſociété ; d'armer le prince contre ſes ſujets, les ſujets, contre leur prince ; les pères, les époux,

les amis, les freres, les uns contre les autres; d'allumer au feu des autels le flambeau des furies; en un mot, de rendre l'homme odieux & barbare à l'homme, & d'étouffer dans les cœurs tout sentiment de justice & d'humanité : tels sont cependant les résultats inévitables des principes que nous combattons. Les crimes les plus atroces, les parjures, les calomnies, les trahisons, les parricides; tout est justifié par la cause, tout est sanctifié par le motif, l'intérêt de l'église, la nécessité d'étendre son règne, & de proscrire à tout prix ceux qui lui résistent, autorise & consacre tout : étrange renversement d'idées, abus incompréhensible de tout ce qu'il y a de plus auguste & de plus saint! la religion donnée aux hommes pour les unir & les rendre meilleurs, devient le prétexte même de leurs égaremens les plus affreux; tous les attentats commis sous ce voile sont désormais légitimes, le comble de la scélératesse devient le comble de la vertu; on fait des saints & des héros de ceux que les juges du monde puniroient du dernier supplice; on renouvelle pour le Dieu des chrétiens le culte abominable de Saturne & de Moloch, l'audace & le fanatisme triomphent, & la terre voit avec horreur des monstres déifiés. Qu'on ne nous accuse point de tremper notre pinceau dans le fiel, nous ne pourrions que trop nous justifier de ce reproche, & nous frissonnons des preuves que nous avons en main : gardons-nous cependant de nous en prévaloir, il vaut mieux laisser dans l'oubli ces tristes monumens de notre honte & de nos crimes, & nous épagner à nous-mêmes un tableau trop humiliant pour l'humanité. Toujours est-il certain qu'avec l'intolérance vous ouvrez une source intarissable de maux, dès-lors chaque partie s'arrogera les même droits, chaque secte employera la violence & la contrainte, les plus foibles opprimés dans un lieu deviendront oppresseurs dans l'autre, les vainqueurs auront toujours droit, les vaincus seront les seuls hérétiques, & ne pourront se plaindre que de leur foiblesse; il ne faudra qu'une puissante armée pour établir ses sentimens, & confondre ses adversaires; le destin de la vérité suivra celui des combats, & les plus féroces mortels seront aussi les meilleurs croyans: on ne verra donc de toutes parts que des bûchers, des échaffauds, des proscriptions, des supplices. Calvinistes, romains, luthériens, juifs & grecs, tous se dévoreront comme des bêtes féroces; les lieux où règne l'évangile seront marqués par le carnage & la désolation; des inquisiteurs seront nos maîtres; la croix de Jesus deviendra l'étendard du crime, & ses disciples s'enivreront du sang de leurs freres; la plume tombe à ces horreurs, cependant elles découlent directement de l'intolérance; car je ne crois pas qu'on m'oppose l'objection si souvent foudroyée, que la véritable église étant seule en droit d'employer la violence & la contrainte, les hérétiques ne pourroient sans crime agir pour l'erreur, comme elle agit pour la vérité; un sophisme si puérile porte avec lui sa réfutation; qui ne voit en effet qu'il est absurde de supposer la question même, & de prétendre que ceux que nous appellons *hérétiques* se reconnoissent pour tels, se laissent tranquillement égorger & s'abstiennent de représailles?

Concluons que l'intolérance universellement établie armeroit tous les hommes les uns contre les autres, & feroit naître sans fin les guerres avec les opinions; car en supposant que les infidèles ne fussent point persécuteurs par des principes de religion, ils le seroient du moins par politique & par intérêt; les chretiens ne pouvant tolérer ceux qui n'adoptent pas leurs idées, on verroit avec raison tous les peuples se liguer contr'eux, & conjurer la ruine de ces ennemis du genre humain, qui, sous le voile de la religion, ne verroient rien d'illégitime pour le tourmenter & pour l'asservir. En effet, je le demande, qu'aurions-nous à reprocher à un prince de l'Asie ou du nouveau monde qui feroit pendre le premier missionnaire que nous lui enverrions pour le convertir? Le devoir le plus essentiel d'un souverain n'est-ce pas d'affermir la paix & la tranquillité dans ses états, & d'en proscrire avec soin ces hommes dangereux qui couvrant d'abord leur foiblesse d'une hypocrite douceur, ne cherchent, dès qu'ils en ont le pouvoir, qu'à répandre des dogmes barbares & séditieux? Que les chrétiens ne s'en prennent donc qu'à eux-mêmes, si les autres peuples instruits de leurs maximes ne veulent point les souffrir, s'ils ne voient en eux que les assassins de l'Amérique ou les pertubateurs des Indes, & si leur sainte religion destinée à s'étendre & à fructifier sur la terre, en est avec raison bannie par leurs excès & par leurs fureurs.

Au reste il nous paroît inutile d'opposer aux intolerans les principes de l'évangile, qui ne fait qu'étendre & développer ceux de l'équité naturelle, de leur rappeller les leçons & l'exemple de leur auguste maître qui ne respira jamais que douceur & charité, & de retracer à leurs yeux la conduite de ces premiers chrétiens, qui ne savoient que bénir & prier pour leurs persécuteurs. Nous ne produirons point ces raisonnemens, dont les anciens pères de l'église se servoient avec tant de force contre les Nérons & les Dioclétiens, mais qui depuis Constantin-le Grand sont devenus ridicules & si faciles à retorquer. On sent que dans un article nous ne pouvons qu'effleurer une matière aussi abondante : ainsi après avoir rappellé les principes qui nous ont paru les plus généraux & les plus lumineux, il nous reste pour remplir notre objet à tracer les devoirs des souverains, relativement aux sectes qui partagent la société.

Incedo per ignes.

Dans une matière aussi délicate, je ne mar-

cherai point ſans autorité ; & dans l'expoſition de quelques principes généraux, on verra ſans peine les conſéquences qui en découlent.

I. Donc on ne réduira jamais la queſtion à ſon véritable point, ſi l'on ne diſtingue d'abord l'état de l'égliſe & le prêtre du magiſtrat. L'état où la république a pour but la conſervation de ſes membres, l'aſſurance de leur liberté, de leur vie, de leur tranquillité, de leurs poſſeſſions & de leurs priviléges : l'égliſe au contraire eſt une ſociété, dont le but eſt la perfection de l'homme & le ſalut de ſon ame. Le ſouverain regarde ſurtout la vie préſente : l'égliſe regarde ſur tout & directement la vie à venir. Maintenir la paix dans la ſociété contre tous ceux qui voudroient y porter atteinte, c'eſt le dévoir & le droit du ſouverain ; mais ſon droit expire où règne celui de la conſcience : ces deux juriſdictions doivent toujours être ſéparées ; elles ne peuvent empiéter l'une ſur l'autre, qu'il n'en réſulte des maux infinis.

II. En effet le ſalut des ames n'eſt confié au magiſtrat ni par la loi révélée, ni par la loi naturelle, ni par le droit politique. Dieu n'a jamais commandé que les peuples fléchiſſent leur conſcience au gré de leurs monarques, & nul homme ne peut s'engager de bonne foi à croire & à penſer comme ſon prince l'exige. Nous l'avons déjà dit : rien n'eſt plus libre que les ſentimens ; nous pouvons extérieurement & de bouche acquieſcer aux opinions d'un autre, mais il nous eſt auſſi impoſſible d'y acquieſcer interieurement & contre nos lumières, que de ceſſer d'être ce que nous ſommes. Quels ſeroient d'ailleurs les droits du magiſtrat ? la force & l'autorité ? mais la religion ſe perſuade & ne ſe commande pas. C'eſt une vérité ſi ſimple, que les apôtres même de l'intolérance n'oſent la déſavouer lorſque la paſſion ou le préjugé féroce ceſſe d'offuſquer leur raiſon. Enfin ſi dans la religion la force pouvoit avoir lieu ; ſi même (qu'on nous permette cette abſurde ſuppoſition) elle pouvoit perſuader, il faudroit, pour être ſauvé, naître ſous un prince orthodoxe, le mérite du vrai chrétien ſeroit un haſard de naiſſance : il y a plus, il faudroit varier ſa croyance pour la conformer à celle des princes qui ſe ſuccèdent, être catholique ſous Marie, & proteſtant ſous Eliſabeth ; quand on abandonne une fois les principes, on ne voit plus où arrêter le mal.

III. Expliquons-nous donc librement, & empruntons le langage de l'auteur du contrat ſocial. Voici comme il s'explique ſur ce point : « Le » droit que le pacte ſocial donne au ſouverain » ſur les ſujets, ne paſſe point les bornes de l'u» tilité publique ; les ſujets ne doivent donc » compte au ſouverain de leurs opinions, qu'au» tant que ces opinions importent à la commu» nauté. Or il importe bien à l'état que chaque » citoyen ait une religion qui lui faſſe aimer ſes » devoirs ; mais les dogmes de cette religion » n'intéreſſent l'état, ni ſes membres, qu'autant » qu'ils ſe rapportent à la ſociété. Il y a une » profeſſion de foi purement civile, dont il ap» partient au ſouverain de fixer les articles, non » pas préciſément comme dogmes de religion, » mais comme ſentimens de ſociabilité, ſans leſ» quels il eſt impoſſible d'être bon citoyen, ni » ſujet fidèle, ſans pouvoir obliger perſonne à » les croire ; il peut bannir de l'état quiconque » ne le croit pas, non comme impie, mais comme » inſociable, comme incapable d'aimer ſincere» ment les loix de la juſtice, & d'immoler au » beſoin ſa vie à ſon devoir ».

IV. On peut tirer de ces paroles ces conſéquences légitimes. La première, c'eſt que les ſouverains ne doivent point tolérer les dogmes qui ſont oppoſés à la ſociété civile ; ils n'ont point, il eſt vrai, d'inſpection ſur les conſciences, mais ils doivent réprimer ces diſcours téméraires qui pourroient porter dans les cœurs la licence & le dégoût des devoirs. Les athées en particulier, qui enlevent aux puiſſans le ſeul frein qui les retienne, & aux ſujets leur unique eſpoir, qui énerve toutes les loix humaines en leur ôtant la force qu'elles tirent d'une ſanction divine, qui ne laiſſent entre le juſte & l'injuſte qu'une diſtinction politique & frivole, qui ne voient l'opprobre du crime que dans la peine du criminel : les athées, dis-je, ne doivent pas réclamer la *tolérance* en leur faveur ; qu'on les inſtruiſe d'abord, qu'on les exhorte avec bonté ; s'ils perſiſtent, qu'on les réprime, enfin rompez avec eux, banniſſez-les de la ſociété, eux-mêmes en ont briſé les liens. 2°. Les ſouverains doivent s'oppoſer avec vigueur aux entrepriſes de ceux qui couvrant leur avidité du prétexte de la religion, voudroient attenter aux biens ou des particuliers, ou des princes mêmes. 3°. Sur tout qu'ils proſcrivent avec ſoin ces ſociétés dangereuſes, qui ſoumettant leurs membres à une double autorité, forment un état dans l'état, rompent l'union politique, relâchent, diſſolvent les liens de la patrie pour concentrer dans leurs corps leurs affections & leurs intérêts, & ſont ainſi diſpoſés à ſacrifier la ſociété générale à leur ſociété particulière. En un mot, que l'état ſoit *un*, que le prêtre ſoit avant tout citoyen ; qu'il ſoit ſoumis, comme tout autre, à la puiſſance du ſouverain, aux loix de ſa patrie ; que ſon autorité purement ſpirituelle ſe borne à inſtruire, à exhorter, à prêcher la vertu ; qu'il apprenne de ſon divin maître que ſon règne n'eſt pas de ce monde ; car tout eſt perdu, ſi vous laiſſez un inſtant dans la même main le glaive & l'encenſoir.

Règle générale. Reſpectez inviolablement les droits de la conſcience dans tout ce qui ne trouble point la ſociété. Les erreurs ſpéculatives ſont indifférentes à l'état ; la diverſité des opinions règnera

règnera toujours parmi des êtres auſſi imparfaits que l'homme; la vérité, produit les héréſies comme le ſoleil des impuretés & des taches : n'allez donc pas aggraver un mal inévitable, en employant le fer & le feu pour le déraciner; puniſſez les crimes; ayez pitié de l'erreur, & ne donnez jamais à la vérité d'autres armes que la douceur, l'exemple & la perſuaſion. *En fait de changement de croyance, les invitations ſont plus fortes que les peines; celles-ci n'ont jamais eu d'effet que comme deſtruction.*

V. A ces principes, on nous oppoſera les inconvéniens qui réſultent de la multiplicité des religions, & les avantages de l'uniformité de croyance dans un état. Nous répondrons d'abord avec l'auteur de *l'Eſprit des Loix*. « que ces idées » d'uniformité frappent infailliblement les hommes vulgaires, parce qu'ils y trouvent un genre » de perfection qu'il eſt impoſſible de n'y pas » découvrir, les mêmes poids dans la police, les » mêmes meſures dans le commerce, les mêmes » loix dans l'état, la même religion dans toutes » ſes parties; mais cela eſt-il toujours à propos, » & ſans exception? le mal de changer eſt-il tou» jours moins grand que le mal de ſouffrir? & » la grandeur du génie ne conſiſteroit-elle pas » mieux à ſavoir dans quels cas il faut de l'uni» formité, & dans quels cas il faut des différen» ces ». En effet, pourquoi prétendre à une perfection incompatible avec notre nature? la diverſité des ſentimens ſubſiſtera toujours parmi les hommes; l'hiſtoire de l'eſprit humain en eſt une preuve continuelle; & le projet le plus chimérique ſeroit celui de ramener les hommes à l'uniformité d'opinions. Cependant, dites-vous, l'intérêt politique exige qu'on établiſſe cette uniformité; qu'on proſcrive avec ſoin tout ſentiment contraire aux ſentimens reçus dans l'état, c'eſt-à-dire, qu'il faut borner l'homme à n'être plus qu'un automate, à l'inſtruire des opinions établies dans le lieu de ſa naiſſance, ſans jamais oſer les examiner, ni les approfondir, à reſpecter ſervilement les préjugés les plus barbares, tels que ceux que nous combattons. Mais que de maux, que de diviſions n'entraîne pas dans un état la multiplicité des religions? L'objection ſe tourne en preuve contre vous, puiſque l'intolérance eſt elle-même la ſource de ces malheurs; car ſi les partis différens s'accordent un mutuel ſupport, & ne cherchoient à ſe combattre que par l'exemple, la régularité des mœurs, l'amour des loix & de la patrie; ſi c'étoit-là l'unique preuve que chaque ſecte fît valoir en faveur de ſa croyance, l'harmonie & la paix régneroient bientôt dans l'état, malgré la variété d'opinions, comme les diſſonnances dans la muſique ne nuiſent point à l'accord total.

On inſiſte, & l'on dit que le changement de religion entraîne ſouvent des révolutions dans le gouvernement & dans l'état : à cela je répons encore que l'intolérance eſt ſeule chargée de ce qu'il y a d'odieux dans cette imputation; car ſi les novateurs étoient tolérés, ou n'étoient combattus qu'avec les armes de l'évangile, l'état ne ſouffriroit point de cette fermentation des eſprits; mais les défenſeurs de la religion dominante s'élevent avec fureur contre les ſectaires, arment contr'eux les puiſſances, arrachent des édits ſanglans, ſouffient dans tous les cœurs la diſcorde & le fanatiſme, & rejettent ſans pudeur ſur leurs victimes les déſordres qu'eux ſeuls ont produits.

A l'égard de ceux, qui ſous le prétexte de la religion, ne cherchent qu'à troubler la ſociété, qu'à fomenter des ſéditions, à ſecouer le joug des loix; réprimez-les avec ſévérité, nous ne ſommes point leurs apologiſtes; mais ne confondez point avec ces coupables ceux qui ne vous demandent que la liberté de penſer, de profeſſer la croyance qu'ils jugent la meilleure, & qui vivent d'ailleurs en fidèles ſujets de l'état.

Mais, direz-vous encore, le prince eſt le défenſeur de la foi; il doit la maintenir dans toute ſa pureté, & s'oppoſer avec vigueur à tous ceux qui lui portent atteinte; ſi les raiſonnemens, les exhortations ne ſuffiſent pas, ce n'eſt pas en vain qu'il porte l'épée, c'eſt pour punir celui qui fait mal, pour forcer les rébelles à rentrer dans le ſein de l'égliſe. Que veux-tu donc, barbare? égorger ton frère pour le ſauver? mais Dieu t'a-t-il chargé de cet horrible emploi, a-t-il remis entre tes mains le ſoin de ſa vengeance? D'où ſais-tu qu'il veuille être honoré comme les démons? va, malheureux, ce Dieu de paix déſavoue tes affreux ſacrifices; ils ne ſont dignes que de toi.

Nous n'entreprendrons point de fixer ici les bornes préciſes de la *tolérance*, de diſtinguer le ſupport charitable que la raiſon & l'humanité réclament en faveur des errans, d'avec cette coupable indifférence, qui nous fait voir ſous le même aſpect toutes les opinions des hommes. Nous prêchons la *tolérance* pratique, & non point la ſpéculative; & l'on ſent aſſez la différence qu'il y a entre tolérer une religion & l'approuver. Nous renvoyons les lecteurs curieux d'approfondir ce ſujet au commentaire philoſophique de Bayle, dans lequel ſelon nous, ce beau génie s'eſt ſurpaſſé. *Cet article eſt de* M. ROMILLI *le fils.* (*Ancienne Encyc.*)

Supporter les hommes.

I.

Commencer le matin par ſe dire : aujourd'hui j'aurai affaire à des gens inquiets, ingrats, inſolens, fourbes, envieux, inſociables. Ils n'ont ces défauts que parce qu'ils ne connoiſſent pas les vrais biens & les vrais maux. Mais moi qui

ai appris que le vrai bien consiste dans ce qui est honnête, & le vrai mal dans ce qui est honteux ; moi qui sais qu'elle est la nature de celui qui me manque, & qu'il est mon parent, non par la chair & le sang, mais par notre commune participation à un même esprit émané de Dieu, je ne peux me tenir pour offensé de sa part. En effet, il ne sauroit dépouiller mon ame de son honnêteté ; & il est impossible que je me fâche contre un frere & que je le haïsse ; car nous avons été faits tous deux pour agir de compagnie, à l'exemple des deux pieds, des deux mains, des deux paupieres, des deux machoires. Ainsi il est contre la nature que nous soyons ennemis ; or ce seroit l'être que de se supporter l'un l'autre avec peine & de se fuir.

II.

Ils sont nés pour faire nécessairement de ces actions, & celui qui le trouve mauvais ne veut pas que le figuier ait du lait. Après tout vous mourrez bientôt l'un & l'autre, & fort peu après, on ne se souviendra pas même de vos deux noms.

III.

C'est folie d'aspirer à des choses impossibles ; or il est impossible que des méchans ne fassent pas quelques actions conformes à leur naturel.

IV.

Te mets-tu en colere contre quelqu'un qui sent du gousset ? Te mets-tu en colere contre celui qui a l'haleine puante ? Qu'y peuvent-ils faire ? La bouche de l'un, le gousset de l'autre sont ainsi faits ; il est impossible que d'un tel corps il ne sorte pas une telle odeur. Mais, dira-t-on, l'homme a de la raison ; il peut, avec de l'attention, reconnoître à quoi il manque. Hé bien, tu as aussi de la raison ; sers-t-en pour exciter la sienne, remontre-lui son devoir, avertis-le de sa faute ; s'il t'écoute tu le guériras. Il est inutile de se fâcher.

V.

Le miel paroît amer à ceux qui ont la jaunisse. Ceux qui ont la rage craignent l'eau. Une petite balle est aux yeux des enfans un bijou. Pourquoi donc me fâcher *contre des hommes pleins de préjugés* ? Crois-tu que leur imagination séduite ait moins de force sur eux, que n'en a la bile sur celui qui a la jaunisse & le venin sur celui qui a la rage ?

VI.

Il y a une sorte d'inhumanité à ne pas permettre aux hommes de se porter aux choses qui leur paroissent convenables & utiles, & tu sembles le leur défendre lorsque tu te fâches contre eux de leurs fautes ; car ils ne se portent à ce qu'ils font que comme y trouvant de la convenance & de l'utilité. Mais, diras-tu, ils se trompent ; détrompes-les & instruis-les, mais sans te fâcher.

VII.

Les hommes ont été faits les uns pour les autres. Instruis-les donc, ou les supporte.

VIII.

Qu'est-ce que la méchanceté ? C'est ce que tu as vu souvent. Ainsi à tout ce qui arrive en ce genre, dis-toi aussi-tôt : c'est ce que j'ai déjà vu plusieurs fois. Par tout, haut & bas, tu trouveras les mêmes choses qui rempliſſent nos histoires, soit anciennes, soit du moyen âge, soit modernes, les mêmes dont toutes les villes & toutes les familles sont pleines. Rien de nouveau ; tout est ordinaire & de bien courte durée.

IX.

Ne te lasse point de considérer que ce que tu vois faire à présent s'est toujours fait & se fera toujours, & de te rappeller toutes les comédies, toutes les scenes de même genre que tu as vues, ou que tu connois par l'histoire ; par exemple, quelle fut toute la cour d'Adrien, toute la cour de Tite Antonin, toute la cour de Philippe, d'Alexandre, de Créſus. Tout cela n'étoit pas différent de ce que tu vois ; c'étoient seulement d'autres acteurs.

X.

Il n'y a point d'ame, dit Platon, qui ne soit privée, malgré elle, de la connoissance de la vérité, & qui par conséquent ne soit privée aussi malgré elle des vertus, de justice, de tempérance, d'égalité d'ame, & autres qui ont un principe commun. C'est ce qu'il est essentiel de ne jamais oublier ; tu en seras plus indulgent à l'espece humaine.

XI.

Si quelqu'un vient devant toi, commence par te parler ainsi à toi-même : quels sont les principes de cet homme sur les biens & sur les maux ? Car s'il a de certaines opinions sur le plaisir & la douleur, & sur ce qui les cause l'une & l'autre, sur la gloire, l'ignominie, la mort & la vie, je ne dois pas trouver surprenant ni étrange qu'il fasse de certaines choses. Je me ressouviendrai même qu'il ne peut manquer d'agir comme il le fait.

XII.

Si on te blâme ou te hait, ou si on te décrie par quelqu'un de ces motifs, examine de près l'ame de ces gens-là ; pénetre dans leur inté-

rieur, & vois ce qu'ils ſont. Tu reconnoîtras qu'il ne faut pas te tourmenter pour leur faire prendre une autre opinion de toi. Il faut cependant leur vouloir du bien, car la nature a voulu que vous fuſſiez amis, & les dieux même leur donnent des ſecours de toute eſpece par la voie des ſonges & des oracles, pour leur faire avoir ces faux biens qu'ils recherchent avec inquiétude.

XIII.

A-t-il fait une faute? c'eſt à lui-même qu'il a manqué; mais peut-être ne l'a-t-il pas faite.

XIV.

S'il ſe trompe, inſtruits-le avec amitié; fais-lui connoître ſon erreur; & ſi tu ne peux y réuſſir, n'accuſe que toi, ou même ne t'accuſe pas.

XV.

Quand tu trouves quelqu'un en faute, reviens auſſi-tôt ſur toi; compte par tes doigts les fautes à peu près ſemblables que tu fais: par exemple, en regardant comme un bien les richeſſes, le plaiſir, la vaine gloire, & autres choſes pareilles; c'eſt un voile que tu jetteras ſur la faute d'autrui, & ton indignation diſparoîtra bien vîte. Ajoute que c'eſt malgré lui qu'il a péché. Que pouvoit-il faire? ou bien délivre-le, ſi tu le peux, de la tyrannie qu'il éprouve.

XVI.

Déſormais il ne faut ſe plaindre ni de la nature, ni des dieux, car ils ne font point de fautes, ſoit volontairement, ſoit malgré eux. Il ne faut pas non plus ſe plaindre des hommes, car ils ne font point de faute qui ne ſoit involontaire. Ainſi ne te plains jamais.

XVII.

Lorſque quelqu'un te donne lieu d'imaginer qu'il a fait une faute; demande-toi s'il eſt bien ſûr que c'en ſoit une; & ſi la faute eſt conſtante, crois qu'il s'eſt déjà jugé coupable, châtiment auſſi ſenſible que s'il s'étoit déchiré le viſage à lui même. Songe encore que celui qui ne veut pas qu'un méchant faſſe des fautes, reſſemble à celui qui ne voudroit pas que le fruit d'un figuier contînt du lait, ni que les chevaux henniſſent, & ainſi des autres choſes qui arrivent néceſſairement. Que voudrois-tu que fît un homme qui a de mauvaiſes habitudes? Puiſque tu es ſi vif, guéris-le de ſes habitudes.

XVIII.

Diſſipe, ſi tu le peux, leurs préjugés; & ſi tu ne le peux pas, ſouviens-toi que c'eſt pour eux que t'a été donné le ſentiment de la bienveillance. Les dieux même les aiment & contribuent (tant ils ont de bonté) à leur faire avoir de la ſanté, des richeſſes, de la gloire. Il ne tient auſſi qu'à toi de leur vouloir du bien; dis-moi qui t'en empêche.

Sur les offenſes qu'on reçoit.

I.

En faiſant enſemble nos exercices quelqu'un nous a égratignés & bleſſés d'un coup de tête. Nous ne nous en plaignons pas. Nous ne nous tenons pas pour offenſés, & dans la ſuite nous ne nous défions pas de cet homme comme d'un traître; nous nous gardons ſimplement de lui ſans air d'inimitié ni de ſoupçon; nous nous contentons de l'éviter tout doucement. C'eſt ainſi qu'il faut faire dans tout le reſte de la vie. Paſſons bien des choſes à ceux qui pour ainſi dire, s'exercent avec nous. Il ne nous eſt pas défendu, comme je l'ai dit, d'éviter certaines gens, mais il ne faut avoir ni ſoupçon ni haine.

II.

On tue, on maſſacre, on maudit (*les empereurs*) Cela m'empêchera-t-il de conſerver une ame pure, ſage, modérée, juſte? Telle qu'une ſource d'une eau claire & douce qu'un paſſant s'aviſeroit de maudire, la ſource n'en continue pas moins de lui offrir une boiſſon ſalutaire; & s'il y jette de la boue, du fumier, elle ſe hâte de les diſſiper, de les laver ſans en être altérée.

Comment feras-tu pour avoir au dedans de toi une ſource intariſſable, & non une citerne?

Ranime à toute heure dans ton cœur le goût de la liberté, de la bienveillance, de la ſimplicité, de la pudeur.

III.

Quelqu'un me manque? c'eſt ſon affaire. Son cœur, ſes facultés ſont à lui; & moi j'ai maintenant ce que la commune nature m'envoie; je fais maintenant ce que ma nature particulière exige de moi.

IV.

La volonté de mon prochain m'eſt auſſi étrangère que ſon ame & ſon corps me le ſont; car quoique la nature nous ait principalement faits les uns pour les autres, cependant chacun de nos eſprits a ſon domaine à part. S'il en étoit autrement, un méchant homme auroit pu me rendre méchant comme lui: pouvoir que Dieu n'a pas voulu lui donner, parce qu'en me rendant méchant, il m'auroit auſſi rendu malheureux.

V.

Lorſqu'un impudent te choque, fais-toi auſſitôt cette queſtion: eſt-il poſſible que dans le monde il n'y ait point d'impudens? Cela ne ſe peut: ne demande donc pas l'impoſſible; celui-ci eſt un de ces impudens qui doivent néceſſairement ſe trouver dans le monde. Ne manque pas d'en dire autant du fourbe, du traître, de tout autre méchant; car en te rappellant qu'il eſt impoſſible de ne pas rencontrer des hommes de cette eſpèce, tu en ſeras plus indulgent pour chacun d'eux.

Il eſt auſſi très-utile de penſer d'abord à celle des vertus que l'homme a reçues de la nature contre chaque défaut de ſon prochain; elle lui a donné la douceur comme une ſorte de préſervatif contre la colere que peut exciter la ſottiſe, & contre un autre défaut elle a donné un autre antidote. Après tout il ne tient qu'à toi de remettre dans le bon chemin celui qui s'eſt égaré, car tout homme qui manque à ſon devoir manque le but général qu'il s'eſt propoſé. En quoi donc te trouve-tu offenſé? Cherche, & tu trouveras qu'aucun de ceux qui cauſent ton indignation n'a altéré les facultés de ton ame; car tu ne peux ſouffrir un vrai mal, un vrai préjudice qu'en elle. Mais y a-t-il un vrai mal, eſt-il étrange qu'un homme ſans éducation faſſe les actions d'un homme de ſa ſorte? Vois plutôt ſi tu ne dois pas t'accuſer toi-même pour n'avoir pas attendu de lui ces fautes-là. Les lumieres de ta raiſon devoient te le faire préſumer; c'eſt pour l'avoir oublié que tu t'étonnes de ſa faute.

Sur toutes choſes quand tu te plains d'un homme ſans foi, d'un ingrat, reviens ſur toi-même; car c'eſt évidemment ta faute d'avoir cru qu'un homme ſans foi ſeroit fidelle, ou d'avoir eu, en faiſant du bien, autre choſe en vue que d'en faire, & de goûter dans le moment tout le fruit de ta bonne action. Eh! que cherches-tu de plus en faiſant du bien aux hommes? Ne te ſuffit-il pas d'avoir agi convenablement à ta nature? Tu veux en être récompenſé? C'eſt comme ſi l'œil demandoit à être récompenſé parce qu'il voit, ou les pieds parce qu'ils marchent; car comme ces parties du corps ont été faites pour une fin, & qu'en agiſſant ſelon leur ſtructure elle ne font que ce qui leur eſt propre, de même auſſi l'homme ayant été créé pour être bienfaiſant, n'a fait que remplir les fonctions de ſa ſtructure, lorſqu'il a fait du bien à quelqu'un, ou qu'il a contribué à lui procurer des avantages extérieurs. Il a dès lors tout ce qui lui appartient.

VI.

Ce qui ne nuit point à la ville ne nuit point au citoyen. Sers-toi de cette regle toutes les fois que tu t'imagines avoir été offenſé. Si la ville n'en eſt point bleſſée, je ne l'ai pas été. Si même la ville en eſt bleſſée, il ne faut pas en vouloir au coupable. A quoi ſert-il de le regarder de travers?

VII.

N'aye pas des choſes l'opinion qu'en a celui qui te fait une injure, ou l'opinion qu'il veut t'en faire prendre. Vois les comme elles ſont dans le vrai.

VIII.

Un tel me mépriſe? qu'il voie pourquoi. A mon égard je veillerai à ne rien faire ou dire qu'il puiſſe trouver digne de mépris. Un autre me hait? c'eſt ſon affaire. La mienne eſt d'avoir de la bienveillance & de la douceur pour tout le monde & pour lui-même, & d'être prêt à lui remontrer qu'il ſe trompe, non en le mortifiant, non en affectant de la modération, mais avec une noble franchiſe & avec bonté, comme en uſoit Phocion, ſi toutefois il ne feignoit pas, car il faut que cette conduite parte du cœur, & que les dieux y voient un homme vraiment patient & réſigné. En effet, peut-il y avoir pour toi quelque mal tant que tu feras ce qui convient à ta nature, & tant que tu recevras ce qui convient à la nature de l'univers, en homme créé pour laiſſer faire en toutes façons ce qui ſert à l'utilité commune?

Pardonner à ſes ennemis & les aimer.

I.

C'eſt le propre d'un homme d'aimer ceux mêmes qui l'offenſent.

Tu les aimeras ſi tu viens à penſer que tu es leur parent, que c'eſt par ignorance & malgré eux qu'ils font des fautes, que dans peu vous mourrez tous, & ſur-tout qu'on ne t'a point fait de mal, puiſqu'on n'a pas rendu ton ame de pire condition qu'elle n'étoit auparavant.

II.

Lorſqu'il arrive à quelqu'un de te manquer, penſe auſſi-tôt à l'opinion qu'il a dû avoir ſur ce qui eſt bien & ce qui eſt mal, pour s'être porté à cette faute. Après cette réflexion tu auras compaſſion de lui, au lieu d'être étonné ou fâché. Car ſi tu as la même opinion que lui ſur ce qui eſt bien, ou une autre opinion qui reſſemble à la ſienne, tu dois lui pardonner; & ſi tu ne mets pas ſon objet au rang des biens ou des maux, tu en auras d'autant plus de facilité à excuſer un homme qui ſimplement a mal vu.

III.

Garde-toi d'avoir pour ceux mêmes qui ſont

inhumains autant d'indifférence que les hommes ordinaires en ont pour d'autres hommes.

IV.

La meilleur façon de se venger d'un ennemi, c'est de ne pas lui ressembler. (*pensées de Marc-Aurele*).

TORT, on peut définir le tort, *injure*, une action libre qui ôte son bien au possesseur.

S'il n'y avoit point de liberté, il n'y auroit pas de crime réel. S'il n'y avoit point de droit légitime, il n'y auroit point de *tort* fait. L'injustice suppose donc un droit contre lequel on agit librement.

Or il y a en général deux espèces de droits; l'un naturel, gravé dans le cœur de tous les hommes; l'autre civil, qui astreint tous les citoyens d'une même ville, d'une même république, tous les sujets d'un même royaume, à faire ou à ne pas faire certaines choses, pour le repos & l'intérêt commun. On ne peut violer cette loi sans être mauvais citoyen. On ne peut violer la loi naturelle, sans offenser l'humanité.

Or l'injustice qu'on fait à quelqu'un, le blesse & l'irrite ordinairement jusqu'au fond de l'ame; c'est pourquoi Métellus fut si piqué de voir qu'on lui donnoit Marius pour successeur en Numidie; c'est ce qu'à l'égard de Junon, Virgile peint par ces mots, *manet altâ mente repostum*, expression qui pour l'énergie, n'a point d'équivalent dans notre langue. C'est ainsi que Salluste dit du *tort* qu'on fait pas de simples paroles: *Quod verbum in pectus Jugurthæ altiùs quàm quisquam ratus erat, descendit;* & Séneque, *natura comparatum est ut altiùs injuriæ quàm beneficia descendant, & illa cito defluant, has tenax memoria retineat.* (*D. J.*)

TRAHISON, s. f. TRAHIR, v. act. Perfidie; défaut plus ou moins grand de fidélité envers sa patrie, son prince, son ami, celui qui avoit mis sa confiance en nous.

Quand on auroit pas assez de vertu pour détester la *trahison*, quelqu'avantage qu'elle puisse procurer, le seul intérêt des hommes suffiroit pour la rejetter. Dès-lors que des princes l'auroient autorisée par leur exemple, ils méritent qu'elle se tourne contr'eux; & dès-lors personne ne seroit en sûreté. Ceux-là même qui employent la *trahison* pour les succès de leurs projets, ne peuvent pas aimer les traitres. On sait la réponse de Philippe roi de Macédoine à deux misérables, qui lui ayant vendu leur patrie, se plaignoit à lui, de ce que ses propres soldats les traitoient *de traîtres*. « Ne prenez pas garde, leur dit-il, à » ce que disent ces gens grossiers qui appellent » chaque chose par son nom. (*D. J.*)

TRANQUILLITÉ DE L'AME. En examinant avec soin mon ame, ô Sérénus, j'y trouve des vices frappans & sensibles, d'autres moins apparens & plus cachés; quelques-uns ne sont pas continuels, mais reviennent par intervalles: je regarde même ceux-ci comme les plus incommodes; ils ressemblent à ces ennemis errants qui épient le moment d'assaillir, avec lesquels on ne peut ni se tenir en armes, comme en temps de guerre, ni jouir de la tranquillité, comme pendant la paix.

Mon état habituel, car je ne dois rien déguiser à mon médecin, c'est de n'être pas délivré, de bonne foi, des objets de mes craintes & de mon aversion, sans en être pourtant entiérement l'esclave: mon état n'est pas mortel, mais il est douloureux & désagréable; je ne suis pas malade, mais je ne me porte pas bien. Ne me dites pas que toutes les vertus, dans leur naissance, sont foibles & délicates, que le temps les fortifie. Je n'ignore pas que les avantages même purement apparens, tels que le crédit, la réputation de l'éloquence, & tout ce qui dépend des suffrages d'autrui, acquierent des forces avec le temps; que de même, & la vertu qui donne la vraie vigueur, & les talens agréables qui se fardent pour plaire, ont également besoin du cours des années, & que la longueur du temps renforce la teinte de l'une & des autres: mais je crains que l'habitude qui parvient à fortifier tout, n'enracine le vice plus profondément en moi; l'habitude inspire à la longue l'amour du vice comme de la vertu.

Il m'est difficile de vous donner une idée générale de cette foiblesse, de cette fluctuation de mon ame qui ne peut ni s'élancer avec courage vers le bien, ni se précipiter franchement dans le mal. Je suis obligé de vous détailler ma situation: d'après l'exposition des symptômes, vous trouverez un nom à la maladie. J'ai la passion de l'économie, je n'en disconviens pas; je n'aime ni un lit préparé pour l'ostentation, ni un habit tiré d'une armoire précieuse, où mille poids le pressent pour lui donner du lustre; je m'accomode du vêtement le plus simple & le plus ordinaire, d'un vêtement qui se garde & se porte sans inquiétude. Je n'ai point de goût pour les festins que prépare & auxquels on voit assister un nombreux domestique; pour des repas commandés plusieurs jours d'avance, & servis par une multitude de bras: je les veux simples & communs, sans rareté & sans recherches, tels que je puisse en trouver par-tout de pareils; je veux qu'ils ne soient à charge ni à ma fortune ni à ma santé, ni obligés de sortir par où ils sont entrés. Je me contente d'un valet grossièrement vêtu, d'un esclave né dans ma maison; je m'en tiens à l'argenterie grossière de mon provincial de père, quoiqu'elle ne soit recommandable ni par la beauté du travail, ni par le nom de l'ouvrier. Ma table n'est pas remarquable par la variété de ses nuan-

ces, ni célébre dans la ville, par une ſucceſſion non interrompue de poſſeſſeurs de bon goût: elle eſt commode ſans attirer les regards, ſans exciter la convoitiſe de mes convives.

Avec cet amour pour la ſimplicité, croiriez-vous que je me laiſſe éblouir par l'appareil d'un train magnifique, par un cortége nombreux de valets chamarrés d'or, & plus brillans que dans une fête publique, par une maiſon où l'on marche ſur les objets les plus précieux, où les richeſſes ſont prodiguées dans tous les coins, où les toits même ſont éclatants, & que remplit ſansceſſe une foule de flatteurs, compagnons aſſidus de ceux qui diſſipent leur bien. Vous parlerai-je de ces eaux limpides & tranſparentes qui circulent autour de la ſalle du feſtin, & de ces repas ſomptueux, dignes du théâtre où ils paroiſſent? Au ſortir du ſéjour de la frugalité, quand je me vois environné de cet éclat impoſant, quand j'entens frémir autour de moi tous ces miniſtres du luxe, mes yeux ſe troublent peu-à-peu; je ſens qu'il eſt plus facile de réſiſter à l'idée qu'à la vue de l'opulence: je retourne chez moi, ſinon plus méchant, du moins plus triſte; je ne marche plus la tête ſi haute dans mon chétif domicile; un remors ſecret s'empare de mon ame, & je doute ſi le bonheur n'eſt pas dans le lieu d'où je viens. Je ne ſuis pas changé, mais je ſuis ébranlé.

Je veux ſuivre à la lettre les préceptes rigoureux de mes maîtres, & prendre part au gouvernement de l'état; je déſire les honneurs & les faiſceaux, non ſéduit par l'éclat de la pourpre, mais pour être plus à portée de ſervir mes amis, mes proches, mes concitoyens, tous les mortels: je ſuis la doctrine de Zénon, de Cléanthes, de Chryſippe, qui n'ont pourtant jamais gouverné les états, mais qui en ont chargé leurs diſciples.

Survient-il quelque choc auquel mon ame n'eſt pas accoutumée? quelques-unes de ces avanies trop communes dans le cours de la vie? quelque circonſtance épineuſe & difficile? quelqu'affaire qui demande plus de tems qu'elle ne vaut? je retourne dans la retraite, avec l'empreſſement d'un cheval fatigué qui regagne ſon écurie; je renferme ma conduite dans l'enceinte de mes murs. Que perſonne ne prétende me dérober un jour: il ne pourroit me donner aucun dédommagement équivalent à la perte. Que mon ame s'attache à elle-même; qu'elle ſe cultive en paix, qu'elle ne s'occupe des autres, que pour les juger; que ſa tranquillité ne ſoit troublée par aucun ſoin public ou particulier. Mais, lorſqu'une lecture plus forte a relevé mon ame, lorſque des exemples illuſtres ont aiguillonné mon courage; je ſens le beſoin de paroître au barreau, d'aſſiſter l'un de mon éloquence, l'autre de mes recommandations, qui, bien que ſouvent infructueuſes, n'en ſeront pas moins zélées; de rabattre l'orgueil de cet autre, que la proſpérité rend inſolent.

Dans les études, on ne doit s'occuper que des choſes, ne parler que pour elles, y ſubordonner les expreſſions, qui doivent ſans art ſuivre la penſée par-tout où elle les mène. Eh quel beſoin de compoſer des ouvrages qui durent des ſiècles? votre but eſt il que la poſtérité ne vous oublie jamais? vous êtes né pour mourir; & la mort la moins triſte eſt celle qui fait le moins de bruit. Ecrivez donc d'un ſtyle ſimple, mais pour paſſer le temps, pour votre propre utilité, & non pour votre gloire: il en coûte bien moins de peine, quand on ne travaille que pour le moment préſent. Mais lorſque la grandeur des penſées m'a élevé l'eſprit, mes expreſſions deviennent plus pompeuſes, la chaleur de mon ame ſe communique à mon langage, mes diſcours ſe conforment à la dignité de mon ſujet; je m'élance dans la nue, & ce n'eſt plus moi qui parle.

Sans entrer dans de plus longs détails, la même foibleſſe de vertu me ſuit dans toute ma conduite: Je crains de ſuccomber à la longue; ou, ce qui eſt encore plus inquiétant, je crains de reſter toujours ſur le bord de l'abîme, & de finir par une chûte, peut-être, plus dangereuſe que celle que je prévois. On ſe familiariſe avec les maux domeſtiques, & la prévention aveugle le jugement. Combien de gens ſeroient parvenus à la ſageſſe, s'ils ne s'étoient pas flattés d'être devenus ſages? s'ils ne ſe fuſſent pas diſſimulé quelques-uns de leurs vices, & s'ils n'euſſent regardé les autres ſans les voir? Nons nous perdons autant par nos propres flatteries, que par celles des autres. Oſe-t-on ſe parler vrai? Au milieu des adulateurs qui nous louent, nous renchériſſons encore ſur eux.

Si vous avez quelque moyen de fixer cette oſcillation continuelle, je vous prie donc de me croire digne de vous devoir la tranquillité. Je ſais bien que ces mouvemens ne ſont pas dangereux juſqu'ici, & n'ont rien de tumultueux: & pour vous exprimer mon état par une comparaiſon, ce n'eſt pas la tempête mais le mal de mer qui me tourmente. Delivrez moi de cette gêne, quelle qu'elle ſoit, & ſecourez un malheureux prêt à périr à la vue du port.

Je cherche depuis long-temps, au-dedans de moi-même, mon cher Sérénus, à quoi reſſemble cette ſituation. Je ne puis mieux la comparer qu'à l'état d'un homme, qui, revenu d'une longue & dangereuſe maladie, éprouve encore quelques émotions, quelques légers malaiſes: il ne lui reſte plus le moindre levain de ſon mal, mais ſon imagination lui donne encore des inquiétudes; quoique bien portant, il continue de préſenter ſon pouls au médecin, & s'alarme de la moindre cha-

leur qu'il reſſent : il n'eſt plus malade, mais il n'eſt pas encore accoutumé à la ſanté : il peut être comparé à la mer qui, bien que pacifiée, éprouve encore après la tempête un reſte d'agitation. Auſſi vous n'avez plus beſoin de ces remèdes violents dont vous avez déjà uſé, comme de vous retenir, de vous fâcher contre vous-même, de vous aiguilloner avec force; mais des derniers remèdes de la convaleſcence, qui ſont de prendre confiance en vous-même, de croire que vous êtes dans la bonne route, ſans vous laiſſer détourner par les traces confuſes de la multitude qui croiſe votre chemin, ou qui s'égare autour de vous. Ce que vous demandez, c'eſt d'être inébranlable, c'eſt le comble de la perfection, c'eſt un état ſemblable à celui de Dieu même.

Cette ſtabilité de l'ame, que les Grecs appellent *εὐθυμία*, & ſur laquelle Démocrite a compoſé un excellent traité, je l'appelle *tranquillité*. Je ne me pique pas de copier le mot grec, de le traduire littéralement, de chercher une étymologie qui y réponde; mais de rendre l'idée dont il s'agit, par une expreſſion qui ait la force du grec, ſans en avoir la forme.

Nous cherchons donc à découvrir comment l'ame, jouiſſant d'une égalité parfaite, peut ſuivre un cours uniforme, vivre, en paix avec elle-même, ſe contempler avec ſatisfaction, goûter une joie que rien n'interrompe, ſe maintenir dans un état paiſible, ſans jamais ni s'élever, ni s'abattre. Voilà ce que j'entends par la *tranquillité*. Comment y parvenir? Nous allons en indiquer les moyens généraux; ce ſera une eſpèce de ſpécifique univerſel, dont vous prendrez la doſe qui pourra vous convenir. Commençons par la deſcription de la maladie même, afin que chacun puiſſe voir à quel point il en eſt attaqué : vous comprendrez alors que dans le mécontement où vous êtes de vous-même, vous aviez bien moins à faire, que ces malheureux qui ſe ſont attachés à une philoſophie ſpécieuſe, dont la maladie s'eſt décorée d'un titre impoſant; & qui perſiſtent dans leur diſſimulation, plutôt par la honte, que par la volonté.

Rangez dans la même claſſe ceux dont l'ame ſe flétrit dans une inertie continuelle; & ceux qui, victimes de la légéreté, de l'ennui, de l'inconſtance, préferent toujours le plan qu'il ont rejetté. Ajoutez encore ces hommes qui à force de changer de genre de vie, demeurent enfin dans celui où les ſurprend, non la raiſon qui n'aime point à innover, mais la vieilleſſe qui n'en eſt plus capable : ſemblables à ceux qui ne pouvant trouver le ſommeil, ſe tournent de tous les côtés, eſſaient toutes les attitudes, juſqu'à ce que la fatigue les conduiſe enfin au repos. Ajoutez en un mot ceux que la pareſſe, plutôt que la raiſon, préſerve de l'inconſtance; ils vivent, non comme ils veulent, mais comme ils ont commencé.

Le vice ſe modifie de mille manières; mais ſon effet général eſt de ſe plaire à lui même. Cela vient d'une mauvaiſe diſpoſition de l'ame, de ſa timidité ou du peu de ſuccès de ſes deſirs; on n'oſe pas tout ce qu'on voudroit, ou on l'oſe ſans réuſſir. Ainſi l'ame ſe conſume en eſpérance; elle eſt toujours flottante, toujours agitée, toujours en ſuſpens. Cet état d'oſcillation dure autant que la vie : on s'impoſe les actions les plus pénibles & les plus malhonnêtes; & quand on n'eſt pas récompenſé de ſa peine, on ſe reproche de s'être deshonoré ſans profit : on eſt fâché, non de la perverſité, mais de l'inutilité de ſon projet; à la honte d'avoir commencé, ſe joint la crainte de recommencer; delà cet état d'irréſolution & de perpléxité; on ne trouve plus d'iſſue, parce qu'on ne peut ni commander, ni obéir à ſes paſſions; ainſi la vie, arrêtée, pour ainſi dire dans ſon cours, ne ſe traîne plus que lentement & avec peine; & l'ame, dont tous les vœux ont été fruſtrés, languit dans une ſtagnation continuelle.

Le mal s'aggrave encore, lorſque le chagrin d'une infortune qui a tant coûté fait recourir au repos & aux occupations de la retraite, qui ſont incompatibles avec le goût des affaires publiques, avec le beſoin d'agir, & l'inquiétude naturelle qui en eſt la ſuite. On trouve peu de conſolation en ſoi-même; privé des plaiſirs momentanés que l'occupation même procure aux gens en place, on ne s'accommode de ſa maiſon, de ſa ſolitude, de ſa priſon; & l'ame abandonnée à elle même, ne peut ſoutenir ſa propre vue. De-là cet ennui, ce dégoût de ſoi-même, cette rotation continuelle d'une ame qui ne peut ſe fixer; enfin la douleur & l'amertume d'une retraite involontaire. Le comble du malheur eſt qu'on n'oſe avouer ſon mal, la honte enfonce les plaintes dans l'intérieur de l'ame; & les deſirs renfermés à l'étroit & ſans iſſue, s'étouffent eux-mêmes : alors le chagrin, la langueur, les tempêtes d'une ame inconſtante, qu'agitent alternativement & les élans de l'eſpérance, & l'abattement du déſeſpoir, qui maudit ſans ceſſe un repos importun, qui gémit de n'avoir rien à faire, & voit d'un œil jaloux les ſuccès d'autrui. L'oiſiveté produite par le malheur alimente continuellement l'envie; on deſire la chûte des autres; parce qu'on n'a pu s'élever ſoi-même.

De cette averſion pour le ſuccès d'autrui, jointe au déſeſpoir d'avancer ſoi-même, naiſſent & les murmures contre la fortune, & les plaintes contre ſon ſiècle. Honteux, ennuyé de ſon propre état, on ſe concentre de plus en plus dans la retraite; on y raſſemble tout ce qu'on a de facultés pour ſe tourmenter. En effet, l'homme eſt naturellement actif & porté au mouvement : toute occaſion de s'exciter & de ſe diſtraire lui fait plaiſir, elle plait encore plus aux méchans, pour qui l'occupation eſt un frottement agréable. Il y a des ulcères qui deſirent l'attouchement, quoiqu'il puiſſe leur nuire;

les galleux aiment à ſentir le contact d'un corps rude : il en eſt de même des paſſions, qui ſont, pour ainſi dire, les ulcères de l'ame; la fatigue & l'agitation a des charmes pour elles. Il y a même des douleurs dont le corps ſe trouve bien; comme de ſe retourner dans ſon lit, de prévenir la fatigue en changeant de côté, de ſe renouveller l'air par la diverſité des poſitions. L'Achille d'Homère, tantôt ſe couche ſur le dos & tantôt ſur le ventre, il ne reſte pas un moment dans la même attitude. C'eſt le propre de la maladie de ne pas ſoutenir long-temps la même ſituation. Le changement eſt un remède pour elle. De-là ces voyages que l'on entreprend, ces côtes que l'on parcourt : toujours ennemie du préſent, l'inconſtance eſſaie tantôt la terre, & tantôt les eaux. » Embarquons nous » pour la Campanie : mais bientôt on ſe laſſe » d'une vie trop voluptueuſe; alors on dit, viſi- » tons des lieux plus ſauvages; enfonçons nous » dans les forêts du Bruttium & de la Lucanie ». Cependant au milieu de ces déſerts, on voudroit rencontrer quelqu'objet agréable, propre à délaſſer ſes foibles yeux du ſpectacle d'une nature trop agreſte. « Allons à Tarente; jouiſſons de la » beauté de ſon port, de la douceur de ſes hi- » vers, de la magnificence de ſes maiſons dignes » de ſes anciens habitans. Mais il eſt temps de » retourner à Rome : trop long-temps mes oreil es » ont été privées du bruit des applaudiſſemens & » du fracas de la ville; je me ſens le beſoin de » voir couler le ſang humain ».

Ainſi les voyages ſe ſuccèdent, les ſpectacles ſe remplacent, & comme dit Lucrèce, *ainſi chacun ſe fuit ſans ceſſe.* Mais que ſert de ſe fuir, ſi l'on ne peut s'éviter? On ſe ſuit toujours, on ſe rapproche de plus en plus. Sachons donc que cen'eſt pas aux lieux, mais à nous-mêmes, qu'il faut nous en prendre. Trop foibles pour ſupporter & la peine & le plaiſir, nous ſommes également à charge aux autres & à nous-mêmes. Auſſi quelques-uns ont pris le parti de mourir, en voyant qu'à force de changer, ils ne faiſoient que recommencer le même cercle, ſans aucun eſpoir de trouver rien de nouveau. Quoi! *toujours la même choſe?* ce mot qui annonce le déſeſpoir des voluptueux, les a ſouvent dégoûtés de la vie, & même du monde entier.

Contre un ennui de cette nature, quel remède faut-il employer? Le meilleur ſeroit, ſans doute, comme le dit Athénodore, de ſe tenir toujours en haleine, par le maniement des affaires, par l'adminiſtration de la république, par les fonctions de la vie civile. Il y a des malades, auxquels le ſoleil, l'exercice, le ſoin continuel de leur corps prolongent la vie. Les Athletes ſe trouvent bien d'employer la plus grande partie de leur temps à fortifier leurs bras, & à entretenir leurs forces, dont ils ſont uniquement occupés. Il en eſt de même du ſage : deſtiné à ſoutenir le choc des affaires civiles, auroit-il rien de mieux à faire, que de ſe tenir toujours en action? Son but étant de ſe rendre utile à ſes concitoyens, & à tous les mortels, il s'exerceroit, & profiteroit en même temps, lorſqu'au ſein des occupations il travailleroit de tout ſon pouvoir & pour le public & pour les particuliers. Mais, au milieu des brigues & des cabales de l'ambition, parmi cette foule de calomniateurs qui empoiſonnent les actions les plus honnêtes, la droiture a trop de riſques à courir, elle rencontre plus d'obſtacles, que de moyens de réuſſir; il faut donc renoncer au bareau & aux affaires publiques.

Mais une grande ame trouve à ſe développer dans l'enceinte même de ſa maiſon. Si le courage des lions & des autres animaux s'éteint à la longue dans la loge qui les renferme, il n'en eſt pas ainſi de l'homme, la retraite augmente ſon énergie. Qu'il ſe cache, mais avec l'intention de ſervir dans ſa ſolitude & le public & les particuliers, de ſes talens, de ſa voix, de ſes conſeils. Ce n'eſt pas ſeulement en produiſant les candidats, en défendant les accuſés, en opinant pour la paix ou la guerre, qu'on eſt utile à ſa patrie. L'homme qui inſtruit la jeuneſſe, qui, dans la diſette où nous vivons de préceptes ſalutaires, forme les ames à la vertu, qui en ſaiſiſſant & en arrêtant dans leur courſe les avares & les débauchés, retarde au moins leur chûte pour quelque temps, un tel homme, dans une condition privée travaille pour le public.

Le magiſtrat qui juge entre les citoyens & les étrangers, ou le préteur de la ville, qui prononce aux plaideurs les ſentences que lui dicte ſon aſſeſſeur, fait-il plus pour la patrie, que celui qui enſeigne ce que c'eſt que la juſtice, la piété, la patience, le courage, le mépris de la mort, la connoiſſance des Dieux, & qui montre que la bonne conſcience peut s'acquérir ſans peine? Ainſi, lorſque vous conſacrerez à l'étude le temps que vous aurez dérobé aux affaires, je ne vous regarderai pas comme un déſerteur, ni comme un citoyen déſœuvré. Ce n'eſt pas ſeulement en combattant dans les armées, en defendant l'aile droite ou la gauche, qu'on ſert ſa patrie à la guerre; c'eſt auſſi en gardant les poſtes, en rempliſſant des fonctions moins périlleuſes, mais pourtant utiles, en faiſant ſentinelle, en préſidant aux arſenaux, en exerçant des emplois, qui, ſans expoſer la vie, ſont néanmoins réputés des ſervices militaires.

En vous livrant à l'étude, vous éviterez tous les dégoûts de la vie; vous ne chercherez pas les ténèbres, par l'ennui de la lumière, vous ne ſerez pas à charge à vous-même, & inutile aux autres; vous acquerrez un grand nombre d'amis; les gens de bien ſe rendront en foule dans votre demeure. La vertu a beau être obſcure, elle n'eſt jamais cachée : elle laiſſe toujours échapper quelque ſigne qui

qui la décele ; quiconque en eſt digne, ſait la trouver à la piſte. Si au contraire nous brisons tous les liens qui nous uniſſent à la ſociété ; ſi nous renonçons au genre humain, pour vivre occupés de nous ſeuls, cette vie ſolitaire, dénuée de toute eſpèce d'étude, ſera ſuivie d'un manque total d'occupation. C'eſt alors que nous nous mettrons à élever & à détruire des édifices, à reculer la mer dans ſon lit, à conduire des eaux dans des lieux impraticables, & à prodiguer un temps que la nature nous a donné pour l'employer.

Le temps eſt un bien dont on eſt économe ou prodigue : les uns ſont en état de rendre compte de l'emploi qu'ils en ont fait, il ne reſte à d'autres rien qui puiſſe juſtifier leur dépenſe. Auſſi je ne trouve rien de plus honteux qu'un vieillard, qui n'a d'autres preuve d'avoir long-temps vécu, que ſon âge. Pour moi je penſe, mon cher Sérénus, qu'Athénodore a trop cédé aux circonſtances, & s'eſt enfui trop promptement : non que je croye qu'il ne faille quelquefois céder, mais inſenſiblement, en lâchant pied peu-à-peu, & ſans expoſer les étendards ni la dignité militaire. On eſt plus reſpecté & mieux traité de l'ennemi, quand on ne ſe rend à lui, que les armes à la main.

C'eſt ainſi que doit ſe conduire le ſage, ou celui qui aſpire à le devenir. Si la fortune l'emporte, & lui ôte la faculté d'agir, il ne fuira pas précipitamment & ſans armes, dans la retraite, comme s'il exiſtoit un lieu où la fortune ne puiſſe le pourſuivre ; mais il ſe livrera aux affaires avec plus de réſerve, & ſon diſcernement lui découvrira d'autres moyens de ſervir la patrie. Ne peut-il être guerrier ? qu'il aſpire à être magiſtrat. Eſt-il réduit à mener une vie privée ? qu'il ſoit avocat. Lui impoſe-t-on ſilence ? qu'il aſſiſte ſes concitoyens par des ſollicitations muettes. L'entrée même du barreau eſt-elle dangereuſe pour lui ? qu'il ſoit, en particulier, en public, à table, bon hôte, ami fidèle, convive tempérant. Si les fonctions de citoyen lui ſont interdites, qu'il rempliſſe celles d'homme.

Si la hauteur de notre philoſophie, au lieu de nous renfermer dans les murs d'une ſeule ville, nous a ouvert le commerce du monde entier, & nous a donné l'univers pour patrie ; c'eſt afin que notre vertu eût un champ plus vaſte. Le tribunal eſt-il fermé pour vous ? vous bannit-on de la tribune aux harangues, & des aſſemblées ? regardez derrière vous l'immenſité des régions qui vous ſont ouvertes ; la foule des peuples qui ſont prêts à vous recevoir. Quelque grande que ſoit la partie de la terre qu'on vous interdit, on vous en laiſſe une bien plus grande encore. Mais prenez garde que la faute ne vienne de vous. Vous ne voulez peut-être ſervir votre patrie qu'en qualité de *Conſul*, de *Prytane*, de *Ceryce*, ou de *Suffet*. Vous ne voulez combattre pour elle, qu'avec le titre de général ou de tribun. Quand même la fortune auroit placé les autres aux premiers rangs, en vous rejettant au dernier, vous devez, dans ce poſte, la défendre par vos diſcours, par vos exhortations, par votre exemple & votre courage. Celui même dont les bras viennent d'être coupés dans le combat, trouve encore le moyen de ſervir ſon parti, en ſe tenant ferme & animant les autres par ſes cris. Vous en ferez autant, ſi la fortune vous écarte des premières places de l'état ; tenez-vous ferme, & ſecourez-le par vos cris : ſi l'on vous preſſe le goſier, reſtez encore debout, & ſecourez-le par votre ſilence.

Les peines d'un bon citoyen ne ſont jamais perdues : ſes diſcours, ſa préſence, ſon air, ſes geſtes, ſa fermeté muette, ſa démarche même, ſont utiles. Il y a des remèdes, dont l'odeur ſeule eſt efficace, indépendamment de la ſaveur & du contact : de même la vertu, quoiqu'éloignée, quoique cachée, répand au loin un atmoſphère d'utilité ; ſoit qu'elle ait la liberté de s'étendre & d'uſer de ſes droits ; ſoit qu'on ne lui laiſſe qu'un accès peu sûr, & qu'on la force de plier ſes voiles ; oiſive, muette, limitée, ou maîtreſſe de ſe produire au grand jour, en quelque état qu'elle ſoit, elle ne manque jamais d'être utile. Eh ! quoi, regardez-vous comme inutile l'exemple d'un homme qui ſait ſe repoſer ?

Le parti le plus ſage eſt donc de mêler le repos à l'action, toutes les fois que des empêchemens fortuits, ou l'état même de la république mettent obſtacle à la vie active. Toutes les approches ne ſont jamais ſi bien fermées, qu'une action honnête ne puiſſe ſe faire un paſſage. Pouvez vous imaginer un ſort plus déplorable, que celui d'Athènes, déchirée par trente tyrans ? Ils avoient immolé treize cens citoyens, les plus vertueux de la ville, & leur cruauté, bien loin d'être aſſouvie, n'en étoit que plus affamée. Cette ville, qui poſſédoit l'aréopage, le plus ſaint des tribunaux, un ſénat auguſte, un peuple ſemblable à ſon ſénat, étoit la proie d'une foule de bourreaux, la ſalle du barreau étoit trop étroite pour les tyrans. Quel repos pouvoit eſpérer une république qui comptoit autant de tyrans que de ſatellites ? l'eſpoir même de recouvrer la liberté n'oſoit plus s'offrir aux ames, & contre tant de maux il n'y avoit plus d'apparence de remède : où trouver dans une ſeule ville aſſez d'Harmodius ? Néanmoins Socrate vivoit au milieu d'eux ; il conſoloit les Sénateurs éplorés ; il ranimoit ceux qui déſeſperoient de la république ; il reprochoit aux riches, qui trembloient pour leurs tréſors, le repentir trop tardif de leur dangereuſe avarice ; il montroit un grand exemple à ceux qui vouloient l'imiter, en marchant libre au milieu des trente tyrans. Cependant cette même Athènes le fit mourir en priſon : il avoit inſulté impunément une foule de tyrans, & une ville libre ne put ſupporter ſa liberté.

Vous voyez donc que, même dans un état opprimé, le sage trouve l'occasion de se montrer, & que dans la république la plus heureuse & la plus florissante, règnent l'avarice, l'envie, & milles autres vices enfantés au sein de la paix. Ainsi, selon les circonstances de l'état ou de la fortune, le sage saura s'étendre ou se resserrer; jamais il ne restera immobile, jamais la crainte ne lui liera les mains. Quand les périls le menaceront de toutes parts, quand les armes & les chaînes retentiront autour de lui, son courage ne heurtera pas de front les dangers, mais il ne se cachera point lâchement; il ne voudra ni s'exposer ni s'enterrer.

Il me semble que c'est Curius Dentatus qui disoit qu'*il aimoit mieux être mort, que de vivre étant mort.* Le plus grand des maux, c'est de sortir du nombre des vivans, avant que de mourir. Cependant si vous tombez dans des temps peu favorables pour l'administration de l'état, vous pourrez vous livrer davantage au repos & aux lettres; c'est ainsi que dans une navigation périlleuse on prend terre de temps en temps: alors vous vous détacherez des affaires, sans attendre qu'elles vous quittent.

Nous devons considérer d'abord nos propres forces, ensuite les affaires que nous entreprenons, enfin les personnes pour qui, ou avec qui nous devons agir. Mais il faut avant tout se juger soi-même, parce qu'on se croit presque toujours plus fort qu'on ne l'est. L'un perd par la trop haute idée qu'il a de son éloquence; l'autre veut plus tirer de son patrimoine, qu'il ne peut comporter; celui-ci accable un corps infirme par des fonctions trop laborieuses; quelques-uns ont une timidité qui les rend peu propres aux affaires civiles qui demandent, sur-tout, de la fermeté, de la hardiesse; la roideur des autres ne peut sympathiser avec la cour; ceux-ci ne sont pas maîtres de leur colère, au moindre mécontentement ils s'emportent à des paroles indiscretes; ceux-là ne peuvent contenir leur esprit railleur, ni retenir un bon mot dangereux. A toutes ces personnes le repos convient mieux que l'action. Un homme altier & peu endurant doit éviter tout ce qui peut exciter en lui cet amour nuisible de la liberté.

Il faut ensuite juger les entreprises mêmes que nous tentons, & comparer nos forces avec nos projets. La puissance doit toujours être plus forte que la résistance; le porteur succombe sous la charge, si elle a plus de force. De plus, il y a des affaires qui, sans être considérables en elles-mêmes, deviennent le germe de mille autres. Il faut éviter ces sortes d'occupations qui en amenent sans cesse de nouvelles, & ne point vous engager dans une route d'où vous ne soyez pas libre de sortir. Ne vous chargez que des affaires que vous pouvez terminer, ou du moins dont vous espérez voir la fin; abandonnez celles qui s'étendent au-delà de l'action, & qui ne finissent pas, quand vous vous l'étiez proposé.

Il est sur-tout essentiel de choisir les personnes, d'examiner si elles méritent que nous leur consacrions une partie de notre vie, si elles sentiront le sacrifice que nous leur faisons de notre temps. En effet, il y a des gens qui nous rendent responsables des services même que nous leur rendons. Athénodore disoit qu'*il n'iroit pas même souper chez un homme qui ne lui en auroit pas d'obligation.* Vous concevez qu'il seroit encore moins allé chez ceux qui croient s'acquitter avec leurs amis par un repas, qui vous paient en bonne chere, comme si c'étoit pour vous faire honneur, qu'ils sont intempérants: ôtez leur les témoins & les spectateurs, ils ne trouveront plus de charmes dans une débauche cachée.

Examinez encore si votre caractere vous rend plus propre à l'action, ou à l'étude & à la méditation, & suivez la pente de votre naturel. Isocrate prit par la main Ephorus pour le faire sortir du barreau, le croyant plus propre à écrire l'histoire. Le génie réussit mal s'il est forcé; on travaille en vain quand on travaille en dépit de la nature.

Il n'est rien de plus délicieux qu'une amitié douce & fidele. Quel bonheur de trouver un homme, dans le sein duquel nous puissions déposer en sûreté tous nos secrets, sur la discrétion duquel nous comptions encore plus que sur la nôtre! un homme, dont la conversation soulage nos inquiétudes, dont les avis nous décident pour le parti le plus sage, dont la gaieté dissipe notre tristesse, dont enfin la vue seule nous réjouisse! On sentira qu'il faut les choisir les plus exempts de passions qu'il est possible: le vice est contagieux, il se communique de proche en proche, & le contact seul en est dangereux. Si dans un temps de peste, on se garde bien de visiter ceux dont les membres sont la proie du mal, par la crainte de l'air infect qu'ils répandent: vous devez de même, dans le choix des amis, prendre les moins corrompus.

C'est un commencement de maladie que de fréquenter les malades quand on se porte bien: non que je vous prescrive de ne rechercher & de n'attirer à vous que le sage; où trouver ce phénix que nous cherchons depuis tant de siecles? Le meilleur est le moins méchant. A peine auriez-vous pu faire un choix plus heureux, si vous eussiez cherché un homme de bien parmi les Platons, les Xénophons & dans l'école de Socrate, si féconde en grands hommes; ou si vous eussiez vécu dans le siecle de Caton, dans ce siecle qui produisit & des hommes dignes d'être les contemporains de Caton, & un plus grand nombre de scélérats & de grands criminels qu'on n'en

vît jamais. Il falloit en effet des uns & des autres pour que Caton fût connu : il falloit des gens de bien dont il méritât l'approbation, & des méchans contre lesquels il éprouvât son courage. Aujourd'hui, dans la disette où nous sommes de gens de bien, il faut se rendre moins difficile sur le choix. Evitez cependant, avant tout, ces hommes sombres & chagrins, pour qui tout est un sujet de plainte : fût il bienveillant & fidele, un compagnon mélancolique, & qui pleure de tout, est, à coup sûr, l'ennemi de votre repos.

Passons à la richesse, la plus grande source des miseres humaines : en effet, si vous comparez tous les autres sujets d'angoisses, tels que la mort, les maladies, les craintes, les desirs, les douleurs, les travaux, avec ceux que l'argent nous fait éprouver, vous verrez qu'il l'emporte sur tout le reste. Songeons qu'il est monis douloureux de n'avoir rien à perdre ; & nous concevrons que la pauvreté cause d'autant moins de chagrins qu'elle est plus à l'abri des pertes. Vous vous trompez, si vous croyez que les riches la supportent avec plus de courage. Les corps les plus foibles & les plus robustes sont également sensibles aux blessures. Bion a dit agréablement qu'*un cheveu arraché ne fait pas moins de mal aux chauves qu'à ceux qui ont une belle chevelure.* La perte est un tourment égal pour les pauvres & pour les riches ; leur argent s'est incorporé avec eux, & l'on ne peut l'arracher sans les faire beaucoup souffrir.

Cependant c'est un moindre mal, comme je disois, de ne point acquérir que de perdre : aussi voyez-vous plus de satisfaction dans ceux que la fortune n'a jamais favorisés de ses regards, que dans ceux qu'elle a abandonnés. C'est ce qu'a très-bien senti Diogene, cet homme supérieur qui se mit dans le cas de n'avoir rien à perdre. Donnez à cet état de sécurité le nom de pauvreté, de besoin, d'indigence, cherchez-lui la dénomination la plus aviliſſante que vous voudrez ; je ne cesserai de croire à son bonheur, que quand vous m'aurez cité quelqu'autre état dans lequel il n'y ait rien à perdre. Je me trompe, ou c'est être roi que d'être le seul à qui les avares, les escrocs, les voleurs, les assassins ne puissent faire aucun mal. Quiconque doute de la félicité de Diogene, peut aussi douter si les dieux sont heureux de n'avoir ni métairies, ni jardins, ni terres immenses cultivées par des colons étrangers, ni argent qui leur rapporte un gros intérêt sur la place.

N'as tu pas de honte, ô toi qui t'extasies devant les richesses ? regarde le monde, vois ces dieux qui roulent au-dessus de ta tête ; ils sont nuds, ils donnent tout, & n'ont rien. Est-ce être pauvre, ou semblable aux dieux immortels, que de s'être affranchi de tous les liens de la fortune ? A votre avis, Démétrius fut-il plus heureux, cet affranchi de Pompée qui ne rougit pas d'être plus riche que son maître ? Tous les jours on lui apportoit la liste de ses esclaves, comme à un général celle de ses soldats, lui qui auroit dû se trouver riche, avec deux substituts & un bouge un peu moins étroit. Diogene n'avoit qu'un seul esclave qui s'enfuit : on lui indiqua le lieu de sa retraite ; il ne crut pas que ce fût la peine de le ramener. *Quelle honte*, dit-il, *que Manès puisse se passer de Diogene ; & que Diogene ne puisse se passer de Manès !* c'est comme s'il eût dit : fortune, adresse toi-ailleurs : tu n'as rien à prétendre de Diogene. Ce n'est pas mon esclave qui s'est enfui, c'est un homme libre qui s'en est allé.

Un nombreux domestique demande & des vêtements & de la nourriture : que d'animaux affamés dont il faut satisfaire la voracité ! que d'étoffes à acheter ! que de mains avides à observer ! que d'infortunés mécontents de leur sort dont il faut employer le ministere ! Combien est plus heureux celui qui ne doit rien qu'à lui-même, à la personne à qui il est le plus aisé de refuser ! Mais si nous n'avons pas la vigueur de Diogene, au moins devons-nous resserrer notre dépense, afin de prêter moins le flanc aux coups de la fortune. Les corps les plus propres à la guerre, sont ceux qui peuvent se couvrir de leurs armes, & non pas ceux qui les débordent, & qui sont de toutes parts exposés aux blessures. La vraie mesure de la richesse est de n'être ni trop près, ni trop loin de la pauvreté.

Cette mesure nous conviendra si nous commençons par prendre goût à l'économie, sans laquelle il n'y a point de richesses assez grandes, & avec laquelle il n'y en a pas de trop petites. L'économie est un remede toujours à notre portée ; la pauvreté même peut devenir opulence au moyen de la frugalité. Accoutumons-nous à écarter la pompe, à n'apprécier les choses que d'après leur utilité & non par leur éclat. Que les aliments se bornent à appaiser la faim ; les boissons, à étancher la soif ; le plaisir, à satisfaire les besoins de la nature : apprenons à nous porter sur nos membres, à régler nos habillements, non sur les modes nouvelles, mais sur les usages de nos ancêtres. Apprenons à augmenter en nous la continence ; à reprimer le luxe, à dompter la gourmandise, à regarder de sang froid la pauvreté, à surmonter la colere, à pratiquer la frugalité, quand même nous rougirions de remédier à trop bon marché aux besoins naturels ; apprenons enfin à retenir sous le joug les espérances effrénées d'une ame qui s'élance vers l'avenir, & attendons nos richesses de nous-mêmes plutôt que de la fortune. On ne peut jamais tellement prévoir & repousser les coups variés du sort, qu'on n'ait encore bien des tempêtes à essuyer, quand on fait un armement considérable. Il faut se resser-

rer, se mettre à l'étroit, pour que les traits de la fortune se perdent dans l'air.

Plus d'une fois des exils & des calamités se sont changés en remèdes; de grands maux ont été guéris par de moindres incommodités : ce qui arrive quand l'esprit se rend indocile aux préceptes, & n'est pas susceptible d'un traitement plus doux. Pourquoi donc la pauvreté, l'ignominie, la ruine de la fortune, ne produiroient elles pas des effets utiles ? C'est un mal opposé à un autre mal.

Accoutumons-nous donc à pouvoir souper sans un peuple de convives, à nous faire servir par un moindre nombre d'esclaves, à ne porter des habits, que pour l'usage qui les a fait inventer, à loger plus à l'étroit. Ce n'est pas seulement dans les combats de la course & dans les jeux du cirque, mais encore dans la carriere de cette vie, qu'il faut savoir se replier sur soi-même.

La dépense même la plus honnête de toutes, celle qui a les études pour objet, ne me paroît raisonnable, qu'autant qu'elle est modérée. A quoi bon ces milliers de livres, ces bibliothéques innombrables, dont le maître pourroit à peine lire les tables dans toute sa vie ? Cette multitude est plutôt une charge, qu'un secours pour celui qui veut s'instruire : il vaut mieux se livrer à peu d'auteurs, que de s'égarer dans le grand nombre. Quatre cents mille volumes ont été consumés à Alexandrie ! Je laisse vanter à d'autres ce monument superbe de la magnificence royale : que Tite Live l'appelle le chef d'œuvre du goût & des soins de la puissance souveraine. Ce n'étoit pas une affaire de goût & de soins : c'étoit le luxe de l'étude, & pas même de l'étude ; on n'avoit pas eu l'étude, mais l'ostentation en vue, en formant cette collection. Ainsi des ignorants moins lettrés que des esclaves, ont des livres, non pour étudier, mais pour tapisser leur salle à manger.

Il est plus honnête, dites-vous, de dépenser mon argent en livres que de l'employer pour acheter des vases de corinthe & des tableaux. En tout l'excès est un vice. Le moyen de pardonner à un homme qui, après s'être fait construire à grands frais des armoires de cédre & d'ivoire, après avoir rassemblé les ouvrages d'auteurs inconnus ou méprisés, bâille au milieu de ces milliers de volumes, & n'y trouve de beau que les titres & les couvertures ! Vous trouverez chez les hommes les plus désœuvrés, la collection complete des orateurs & des historiens, & des tablettes élevées jusqu'au faîte de la maison. Aujourd'hui dans les bains mêmes & les thermes, on place une bibliothéque comme un ornement nécessaire. Je pardonnerois ce délire s'il venoit d'un excès d'amour pour l'étude ; mais on ne recherche avec tant de soins les ouvrages & les portraits des plus grands hommes, que pour en parer des murailles.

Vous vous êtes trouvé jetté dans un genre de vie pénible : la fortune publique ou votre fortune particuliere, vous engage dans des liens que vous ne pouvez ni dénouer ni rompre. Songez que les gens enchaînés ont dans le commencement de la peine a supporter le poids & la gêne de leurs fers : mais dans la suite, s'ils prennent le parti de souffrir plutôt que de se désespérer, la nécessité leur apprend à les porter avec courage ; & l'habitude avec facilité. Vous trouverez dans tous les états, des plaisirs, des délassements, des charmes même, si au lieu de vous repaître de l'idée de votre malheur, vous songez plutôt à rendre votre sort digne d'envie.

Le plus grand de tous les services que la nature nous ait rendus, c'est que sachant pour quelles peines elle nous faisoit naître, elle a imaginé l'habitude comme le calmant de nos chagrins ; comme propre à nous familiariser promptement avec les maux les plus graves. Si la continuité du malheur étoit aussi sensible que son premier coup, personne ne pourroit y résister. La fortune nous tient tous dans ses liens : la chaîne des uns est d'or & plus lâche ; celle des autres est de fer & plus serrée. Qu'importe ? nous sommes tous prisonniers ; & ceux qui enchaînent les autres, sont enchaînés eux mêmes, à moins qu'on ne trouve la chaîne moins lourde à la main gauche. L'un est dans les liens de l'ambition ; l'autre dans ceux de l'avarice : celui-ci est l'esclave de son nom, celui-là est la victime de son obscurité : quelques-uns sont soumis à un joug étranger ; quelques autres à leur propre joug : ceux-ci sont retenus dans un lieu par l'exil ; ceux-là, par le sacerdoce. Tous les états sont autant d'esclavages.

Il faut donc se faire à son sort s'en plaindre le moins possible, & saisir tous les avantages qui peuvent l'accompagner Il n'y a pas de condition si dure, où la raison ne trouve quelque consolation. Avec de l'industrie, l'espace le plus petit a souvent été rendu propre a plusieurs usages ; & quelque étroit que soit un terrein, l'art parvient à le rendre habitable. La raison surmonte toutes les difficultés : il n'y a pour elle rien de dur, rien d'étroit ; elle fait étendre & amollir : un fardeau pese moins quand on sait le porter.

Mais sur-tout ne souffrons pas que nos desirs s'égarent trop loin ; ne les laissons aller que dans le voisinage, puisque nous ne pouvons pas absolument leur fermer la porte. Renonçant aux objets que nous ne pouvons obtenir, du moins sans beaucoup de peines, ne recherchons que ceux qui sont à notre portée, & qui viennent, pour ainsi dire, solliciter notre espoir ; mais

fachons qu'ils ſont tous également frivoles, & que différents à l'extérieur, ils ne ſont tous au fond que vanité.

Ne portons point envie à ceux qui ſont au-deſſus de nous ; cette prétendue élévation, n'eſt bien ſouvent que le bord d'un précipice : d'un autre côté, ceux que leur mauvais ſort a placés dans ce lieu gliſſant, trouveront leur ſûreté à dépouiller leur grandeur de tout ſon faſte, & à ramener peu-à-peu leur fortune dans la plaine.

D'autres ſont néceſſairement liés à leur puiſſance, & n'en peuvent deſcendre que par une chûte ; qu'ils ſe bornent à témoigner que leur plus grande peine, eſt d'être incommodes aux autres, & qu'ils ne ſont pas élevés, mais en l'air. Que la juſtice, la douceur, l'humanité, la libéralité leur préparent des reſſources pour le ſort qui les attend ; & que cet eſpoir les ſoutienne au bord de l'abîme. Rien n'eſt plus propre à préſerver de ces orages intérieurs, que de preſcrire ſoi même des bornes à l'accroiſſement de ſa grandeur, de ne pas laiſſer la fortune maîtreſſe de finir, mais de ſavoir s'arrêter en-deçà du terme. Ainſi l'ame ſentira l'aiguillon des deſirs ; mais ils ſeront bornés, & ne s'égareront pas dans le vague de l'immenſité.

Ce n'eſt pas au ſage que ce diſcours s'adreſſe ; c'eſt à ceux qui ont encore des imperfections, dont la ſageſſe eſt médiocre, & la ſanté mal aſſurée. Le ſage ne marche point avec timidité, ni pas à pas. Plein de confiance en lui-même, il ne balance point à marcher au-devant de la Fortune : il ne lui cédera point la place. Eh ! quelle priſe auroit-elle pour ſe faire craindre ? non-ſeulement ſes eſclaves, ſes poſſeſſions, ſes dignités, mais ſon corps même, ſes yeux, ſes mains, tout ce qui peut l'attacher à la vie, ſa perſonne, en un mot, ne ſont à ſes yeux que des biens précaires. Il ne regarde la vie que comme un dépôt qu'il eſt prêt à rendre à qui le lui redemandera : cependant il ne s'en mépriſe pas davantage, pour ſavoir qu'il n'eſt pas à lui ; au contraire il veillera à ſa conſervation avec autant de ſoin & de circonſpection, qu'un homme honnête & ſcrupuleux à celle d'un fidei-commis. Quand le moment de la reſtitution ſera venu, il ne chancera pas avec la fortune ; il lui dira : « Je te rends grâces » pour ce que tu m'as laiſſé poſſéder. Il eſt vrai » que tes biens m'ont coûté des avances ; mais » tu l'ordonnes, j'y renonce avec reconnoiſſance » & ſans murmure. Veux-tu me laiſſer quelque » choſe ? je ſuis encore prêt à le garder : en diſ- » poſes-tu autrement ? mes tréſors, ma vaiſſelle, » ma maiſon, ma famille, ſont à toi, je te les » tends.

Si c'eſt la nature, notre première créatrice, qui vient nous ſommer, nous lui dirons auſſi : « Reprends une âme meilleure que tu ne nous » l'as donnée. Tu ne me verras pas tergiverſer, » ni reculer : je te reſtitue volontairement ce » que tu m'as donné ſans mon aveu ». Eſt-il donc ſi triſte de retourner aux lieux d'où l'on eſt venu ? On vit toujours très-mal, quand on ne ſait pas bien mourir. La vie eſt donc la première choſe ſur le prix de laquelle il faut rabattre ; elle ne doit être rangée que dans la claſſe des choſes indifférentes. « Nous mépriſons, dit Ciceron, » les gladiateurs qui tâchent d'obtenir la vie par » toutes ſortes de moyens, & nous nous intéreſſons à ceux qui témoignent du mépris pour » elle ». Il en eſt de même de nous : la crainte de mourir eſt ſouvent la cauſe de notre mort. La Fortune dont nous ſommes tous les gladiateurs, dit à la vue d'un lâche : « Animal méchant & » timide, plus je te garderai, plus tu recevras de » coups & de bleſſures, parce que tu ne ſais pas » préſenter la gorge ». Au contraire, celui qui ne détourne point la tête, qui n'oppoſe pas ſes mains au-devant du glaive, mais le reçoit avec courage, vit plus long-temps, & meurt plus vîte.

Craindre toujours la mort, c'eſt ne vivre jamais : au contraire, ſi nous ſavions que dès l'inſtant même de notre conception, notre arrêt eſt porté, nous vivrions ſuivant l'ordre de la nature ; & la même force d'âme nous empêcheroit de regarder aucun des événements comme imprévus. En prévoyant, comme devant arriver, tout ce qui eſt poſſible, on amortit les coups du ſort : ils n'ont rien de nouveau pour ceux qui s'y attendent ; ils ne ſont ſenſibles qu'à l'homme qui ſe croit en ſûreté, qui n'enviſage que le bonheur. La maladie, la captivité, la chûte ou l'incendie de ma maiſon, ne ſont point des malheurs imprévus pour moi. Je ſavois que la Nature m'avoit enfermé dans une demeure orageuſe : j'ai tant de fois entendu des lamentations funebres dans mon voiſinage ; j'ai tant de fois vu paſſer devant ma porte les flambeaux & les torches qui précédoient un convoi prématuré ; ſouvent le fracas d'immenſes édifices écroulés, a retenti à mes oreilles ; ſouvent le trépas m'a enlevé des hommes que le barreau, le ſénat ou la converſation avoient liés avec moi ; ſouvent il a tranché deux mains prêtes à s'unir par les nœuds d'une foi mutuelle. Eſt-il ſurprenant que le danger vienne enfin juſqu'à moi, après avoir ſi long-temps erré à mes côtés ? Combien d'hommes néanmoins qui en s'embarquant, ne ſongent pas aux tempêtes ! Quand une maxime eſt vraie, je ne rougis pas de ſon auteur. Publius qui avoit plus d'énergie que les plus grands auteurs tragiques & comiques, toutes les fois qu'il vouloit renoncer à ſes froides boufonneries, & à ſon langage fait pour le plus vil parterre, entre pluſieurs mots dignes, je ne dis pas du brodequin, mais du cothurne même, a dit : *ce qui peut arriver à un ſeul homme, peut arriver à tous.*

En nous pénétrant de cette maxime, en nous repréſentant que tous les maux innombrables & journaliers qui arrivent aux autres, ont le chemin libre pour parvenir juſqu'à nous, nous ſerons armés avant que d'être aſſaillis : il eſt trop tard de ſe munir contre le danger, quand il eſt en préſence. Je ne penſois pas que cela dût arriver ; je ne me ſerois jamais attendu à cet événement. Eh, pourquoi non ? Où ſont les richeſſes à la ſuite deſquelles ne marchent pas l'indigence, la faim, la mendicité ? où ſont les honneurs, les titres, les dignités qui ne ſoient accompagnés du déshonneur, du banniſſement, de l'infamie, de la flétriſſure & du dernier mépris ? où eſt le trône qui ne ſoit près de ſa chûte, & qui ne laiſſe craindre un uſurpateur & un bourreau ? Ne regardez pas ces révolutions comme éloignées ; une heure eſt quelquefois le ſeul intervalle entre le trône & la fange.

Sachez donc que toutes les conditions ſont ſujettes au changement, & que ce qui peut arriver à quelqu'un, peut auſſi vous arriver. Vous êtes riche : l'êtes-vous plus que Pompée ? Eh bien ! Caius voulant joindre le titre d'hôte à celui de parent, lui ouvrit le palais, pour lui fermer ſa propre maiſon. Cet infortuné manqua de pain & d'eau : pluſieurs fleuves naiſſoient & ſe perdoient dans l'étendue de ſes terres ; il fut réduit à mendier l'eau des gouttieres ; dans le palais même de ſon parent, il mourut de ſoif & de faim, pendant que ſon indigne héritier lui préparoit des obſeques publiques.

Vous avez paſſé par les plus grands emplois : étoient-ils auſſi conſidérables, auſſi ineſpérés, auſſi illimités, que ceux de Séjan ? cependant le jour même où le Sénat le reconduiſit par honneur, le peuple mit ſon corps en pieces : de ce favori, ſur qui les dieux & les hommes avoient entaſſé toutes leurs faveurs, il ne reſta rien que le bourreau pût traîner aux gémonies.

Etes-vous roi ? je ne vous renverrai pas à Crœſus qui, par l'ordre du vainqueur, monta ſur un bucher qu'il vit éteindre, ſurvivant non-ſeulement à ſa royauté, mais, pour ainſi-dire, à ſa vie. Je ne vous renverrai pas à Jugurtha, que le peuple romain vit priſonnier, l'année même où il avoit redouté ſes conquêtes. Nous avons vu Ptolomée, roi d'Afrique, & Mithridate, roi d'Arménie, dans les fers de Caius : l'un fut envoyé en exil ; l'autre eût déſiré qu'on lui tînt cette triſte parole. Dans ces viciſſitudes continuelles d'élévations & d'abaiſſements, ſi vous ne regardez pas comme devant arriver tout ce qui eſt poſſible, vous donnez des forces contre vous à l'adverſité : on triomphe d'elle, quand on la voit le premier. Si nous n'avons pas aſſez de raiſon, au moins ne nous fatiguons pas pour des choſes ſuperflues, ni par des travaux inutiles. Ne donnons pas ce que nous ne pouvons obtenir, de peur qu'après l'avoir obtenu, nous ne reconnoiſſions trop tard, en rougiſſant, la vanité de nos déſirs. Ainſi nous éviterons ou de travailler ſans fruit, ou de recueillir des fruits indignes de nos travaux, vû qu'on eſt également fâché de n'avoir pas réuſſi, ou d'avoir à rougir de ſes ſuccès.

Retranchons ſur-tout ces courſes trop ordinaires à la plupart des hommes, que l'on voit alternativement dans les maiſons, ſur les théâtres, au-milieu des places. Ils s'ingerent dans les affaires d'autrui, ils ont toujours l'air empreſſé : demandez à un de ces hommes quand il ſort de ſa maiſon, *où allez-vous ? quel eſt votre projet ?* il vous répondra : *ma foi, je n'en ſais rien ; mais je verrai du monde, je trouverai à m'occuper ;* ainſi ils errent ſans but, ils vont quêtant des affaires, ne font jamais celles qu'ils avoient projettées, mais celles qu'ils ont rencontrées.

Je compatetois volontiers ces courſes inutiles & inconſidérées à celles des fourmis qui montent aux arbres & en deſcendent, ſans rien porter ni rapporter : on pourroit appeller leur vie une laborieuſe oiſiveté. Quelques uns vous feroient pitié, ils s'empreſſent comme s'ils couroient éteindre un incendie ; ils pouſſent tous les paſſants, ils tombent & font tomber les autres. Après avoir ainſi coutu, ſoit pour faire la cour à un homme qui ne les regardera pas, ſoit pour ſuivre le convoi d'un inconnu, ſoit pour aſſiſter au jugement d'un plaideur de profeſſion, ſoit pour ſigner le contrat d'un homme qui change tous les jours de femmes, ſoit pour atteindre une litiere qu'ils portetoient au beſoin ; arrivés chez-eux, exténués d'une fatigue inutile, ils vous proteſteront qu'ils ne ſavoient pourquoi ils ſortoient, ni où ils devoient aller ; cependant dès le lendemain ils reprendront le même train de vie.

Ayons donc un but dans toutes nos démarches : ces occupations futiles produiſent ſur les prétendus affairés le même effet que les chimeres ſur l'eſprit des fous. En effet, ne croyez pas même que ceux-ci ſe déterminent ſans objet ; ils ſont excités par des apparences, dont leur délire ne leur permet pas de découvrir la fauſſeté. Tous ces hommes qui ne ſortent de chez-eux que pour groſſir la foule, ont des motifs pour courir ainſi de quartier en quartier, mais ces motifs ſont légers & frivoles : l'oiſiveté les chaſſe de leurs maiſons avant l'aurore, & après s'être heurtés en vain à pluſieurs portes, après avoir fait leur cour à quelque nomenclateur, & avoir été rebutés par un plus grand nombre, la perſonne qu'ils trouvent le plus difficilement au logis, c'eſt-eux-mêmes.

Ce vice en produit un autre encore plus odieux,

c'eſt la curioſité, l'amour des nouvelles & des ſecrets, la recherche d'une foule d'anecdotes qu'il y a du riſque a dire & à ſavoir. C'eſt cette conſidération qui faiſoit dire à Démocrite, que pour vivre tranquille, il falloit s'abſtenir des affaires publiques & particulieres. Il parloit des affaires ſuperflues; car pour les néceſſaires il faut s'y livrer ſans réſerve, mais quand le devoir ne nous y oblige pas, nous devons nous abſtenir d'agir.

Plus on agit, plus on donne de priſe à la fortune : il eſt plus sûr de ne pas la tenter, d'y penſer toujours, & de n'en rien attendre. Je m'embarquerai, s'il n'y a pas d'empêchement; je deviendrai préteur, s'il ne ſurvient pas d'obſtacle; telle entrepriſe réuſſira, ſi rien ne s'y oppoſe. Voilà dans quel ſens nous diſons que rien n'arrive au ſage de contraire à ſon attente. Nous ne prétendons pas le ſouſtraire aux accidents, mais aux erreurs humaines : nous ne diſons pas que les événements prennent le tour qu'il vouloit, mais celui qu'il prévoyoit; or il prévoyoit des obſtacles à ſes projets. Le défaut de ſuccès eſt moins affligeant, quand on ne s'eſt pas flatté de réuſſir.

Nous devons encore nous faire une raiſon ſur nos projets; ne point trop nous y attacher; ſavoir paſſer dans la route où le ſort nous conduit, ſans appréhender les révolutions dans nos deſſeins ou dans notre état, ſans pourtant tomber dans l'inconſtance, qui de tous les vices eſt le plus ennemi du repos. En effet, ſi l'obſtination trouve bien des inquiétudes à eſſuyer, pas les violences que lui fait ſouvent la fortune, l'inconſtance rend encore plus malheureux, vû qu'elle ne laiſſe jamais dans une aſſiette tranquille. Ce ſont deux excès également contraires au bonheur, que l'impoſſibilité de changer, & celle de ſe fixer. Il faut donc que l'âme ſe dégage du dehors pour ſe retirer en elle-même, qu'elle ne trouve de ſureté, de plaiſirs, de ſujets de s'applaudir qu'intérieurement : ainſi détachée des objets étrangers, & repliée ſur elle-même, elle ne ſentira pas les pertes, ou n'en ſera pas choquée.

Zénon le Stoïcien, en apprenant un naufrage qui avoit englouti tous ſes biens, ſe contenta de dire : *la fortune veut que je me livre à la philoſophie ſans embarras.*

Un Tyran menaçoit Théodore de le faire mourir & de le priver de ſépulture : *tu peux te ſatisfaire*, lui répondit le philoſophe, *j'ai quelques verres de ſang à ta diſpoſition; quant à la ſépulture, tu es bien fou de croire qu'il m'importe de pourrir ſur la terre ou dans la terre.*

Canus Julius, ce grand homme, qui n'en eſt pas moins admirable, pour être né dans notre ſiecle, avoit eu une longue diſpute avec Caligula : lorſqu'il s'en alloit, le phalaris de Rome lui dit : ne vous flattez pas au moins d'un fol eſpoir, j'ai donné l'ordre de votre ſupplice : *je vous rends grâces*, répondit-il, *prince très-excellent.* Il eſt difficile d'expliquer ce mot, parce qu'il a pluſieurs ſens. Vouloit-il inſulter le tyran & peindre ſa cruauté, en diſant que ſous ſon empire la mort étoit un bienfait? Faiſoit-il alluſion à la baſſeſſe des Romains, qui tous les jours rendoient graces à Caligula du maſſacre de leurs enfans & de la confiſcation de leurs biens? ou regardoit-il réellement la mort comme un affranchiſſement? Quel que ſoit le ſens de ce mot, il partoit d'une grande âme. Mais, dira-t-on, le Tyran, d'après cette réponſe pouvoit le forcer à vivre; c'eſt ce que ne craignoit pas Canus, il ſavoit le fond qu'on devoit faire en pareil cas ſur la parole de Caius. On n'a pas d'idée de la tranquillité dans laquelle il paſſa les dix jours qui s'écoulerent entre ſa condamnation & ſon ſupplice. Les diſcours & les actions de ce grand homme paſſent toute vraiſemblance. Il jouoit aux échecs, lorſque le centurion, qui conduiſoit au ſupplice une foule d'autres victimes, vint l'avertir. A cet ordre, il compta ſes pieces & dit à celui qui jouoit avec lui, *n'allez pas au moins vous vanter fauſſement après ma mort de m'avoir gagné* : & s'adreſſant au centurion, *je vous prends à témoin*, lui dit-il, *que j'ai un point d'avance.* Croyez-vous que Canus jouât? non, il ſe jouoit : ſes amis pleuroient en ſe voyant ſur le point de perdre un homme de ce mérite. *Pourquoi vous affliger*, leur dit-il; *vous étiez en peine de ſavoir ſi les ames ſont immortelles, je vais en être inſtruit dans un moment.* Il ne ceſſa pas même à la fin de ſa vie de chercher la vérité; la mort n'étoit à ſes yeux que la ſolution d'un grand problême. Il étoit ſuivi d'un philoſophe attaché à ſa perſonne, & approchoit déja de l'éminence où tous les jours on immoloit des ſacrifices en l'honneur de Céſar notre Dieu. *A quoi penſez-vous maintenant*, lui dit le philoſophe, *quelle idée vous occupe? Je me propoſe*, répondit Canus, *d'obſerver dans ce moment ſi court de la mort, ſi mon ame ſentira qu'elle s'en va.* Il promit que s'il découvroit quelque choſe, il iroit chez tous ſes amis les informer de l'état des ames.

Voilà le calme au milieu de l'orage; voilà un homme vraiment digne de l'éternité, pour qui le trépas n'eſt qu'un moyen d'inſtruction; qui à l'extrémité même de ſa vie interroge ſon ame à ſa ſortie, & qui s'inſtruit, non-ſeulement juſqu'à ſa mort, mais encore par ſa mort. On n'a jamais philoſophé plus long-temps. Je ne quitte pas pour toujours ce grandhomme, dont on ne ſauroit parler avec aſſez de détails. Je veux tranſmettre ton nom à la poſtérité la plus reculée, héros illuſtre, dont la mort eſt le plus grand des crimes de Caligula.

En vain auriez-vous écarté toutes les cauſes des chagrins particuliers, ſi vous ne prévenez la miſanthropie, qui ſouvent en prend la place. A la

vue de cette foule de crimes heureux ; en ſongeant combien eſt rare la candeur, combien l'innocence eſt inconnue, combien la probité a de peine à ſe produire, excepté lorſqu'elle eſt utile ; enfin en ſe repréſentant les gains & les pertes également haïſſables de la débauche ; l'audace de l'ambition qui ne rougit plus de s'élever par la baſſeſſe ; l'ame ſe livre à une noire mélancolie, elle ne voit que la ſubverſion totale des vertus, elle n'en attend plus dans les autres, elle en ſent l'inutilité pour elle-même ; toutes ſes idées n'ont plus qu'une teinte ſombre.

Il faut donc nous accoutumer à ne pas voir en noir, mais en ridicule, les vices de la multitude : il vaut mieux imiter Démocrite qu'Héraclite ; l'un rioit, l'autre pleuroit, toutes les fois qu'ils paroiſſoient en public : toutes nos actions ſembloient tragiques à l'un, & comiques à l'autre. Ne voyons que la moitié des vices, & ſupportons-les avec indulgence. Il y a plus d'humanité à ſe moquer des hommes, qu'à en gémir : ajoutez qu'on leur eſt auſſi plus utile. Celui qui rit laiſſe au moins quelque eſpérance ; mais en ſuppoſant même qu'on déſeſpere, il y a de la folie à pleurer. A tout prendre, j'aime mieux l'homme qui ne peut s'empêcher de rire, que celui qui ne peut retenir ſes larmes : le premier n'eſt affecté que légérement ; il ne voit dans tout cet appareil de la vie humaine, rien d'important, rien de grand, rien même de ſérieux.

Qu'on ſe repréſente en effet tout ce qui nous rend triſtes ou joyeux ; & l'on ſentira la vérité de ce que diſoit Bion : que toutes les actions des hommes ne ſont que des farces ; & que leur vie n'eſt ni plus honnête, ni plus ſévere, que les projets qu'ils ſe contentent de former. Cependant il vaut mieux voir ſans émotion les mœurs publiques & les vices des hommes, ſans en rire ni en pleurer. On eſt dupe de ſe tourmenter pour les maux des autres : il y a de l'inhumanité à s'en amuſer : de même que c'eſt montrer bien inutilement de l'humanité, que de pleurer & de compoſer ſon viſage, parce qu'un homme fait les obſeques de ſon fils.

Songez encore, dans vos maux, à ne donner à la douleur, que le tribut qu'elle demande, & non celui que preſcrit la coutume. La plupart des hommes verſent des larmes pour les montrer : ils ont les yeux ſecs quand ils n'ont point de ſpectateurs, & ſe croiroient déshonorés de ne pas pleurer, quand tout le monde pleure. La mauvaiſe habitude de ſe régler ſur l'opinion eſt tellement enracinée, que l'on contrefait juſqu'au ſentiment le plus naturel, je veux dire celui de la douleur.

Paſſons à une autre eſpece de malheur, bien capable de cauſer de l'affliction & de l'inquiétude ; ce ſont les mauvais ſuccès des gens de bien. Socrate, par exemple, eſt forcé de mourir en priſon ; Rutilius de vivre en exil ; Cicéron & Pompée de préſenter la gorge à leurs clients ; Caton, cette image vivante de toutes les vertus, de ſe percer de ſon épée, & d'immoler du même coup ſa vie & la liberté publique. Quel tourment de voir la fortune ainſi récompenſer le mérite ? Que peut-on eſpérer pour ſoi, quand les hommes les plus vertueux ſont réduits à un pareil ſort ? Eh quoi ! voyez comment ils ont ſouffert : & s'ils ont montré du courage, deſirez leur fermeté ; s'ils ſont morts lâchement, & comme des femmes, la perte n'eſt pas grande : ou leur vertu mérite votre admiration, ou leur lâcheté ne mérite point vos regrets. Quelle honte, que les plus grands hommes, en mourant courageuſement, ne faſſent que des lâches ? Louons plutôt un héros digne à jamais de nos éloges ; diſons lui : « Homme » courageux, que j'envie ton bonheur ! te voilà » échappé aux accidents humains, à l'envie, à » la maladie ; te voilà libre de tes fers : les » dieux t'ont jugé, non pas digne de la mauvaiſe » fortune, mais trop grand pour dépendre d'elle ». Mais ces poltrons qui reculent, qui, ſous la faulx même de la mort, jettent encore un coup d'œil du côté de la vie, il faut les bruſquer, uſer envers eux de violence.

Jamais un homme ne me fera pleurer, ſoit qu'il rie, ſoit qu'il pleure. Dans le premier cas il eſſuie lui-même mes larmes ; dans le ſecond, ſes pleurs mêmes le rendent indigne des miens. Pleurerai-je Hercule, pour s'être brûlé vif ? Régulus, pour avoir été percé de clous ? Caton, pour avoir lui-même rouvert ſa plaie ? Quelques inſtants de douleur ont procuré à ces grands hommes le moyen de vivre éternellement ; la mort les a conduits à l'immortalité.

Un autre ſujet d'inquiétude vient du ſoin de ſe compoſer, de ſe montrer différent de ce qu'on eſt, de paſſer ſa vie dans la feinte & la diſſimulation. Cette attention continuelle ſur ſoi, cette crainte d'être vu tel qu'on eſt, ſont de véritables tourments. On n'eſt jamais tranquille, quand on croit que tous ceux qui nous regardent, nous apprécient. En effet, mille circonſtances nous découvrent, malgré nous ; & quand notre vigilance réuſſiroit toujours, quel plaiſir & quelle ſécurité y a-t-il à paſſer toute ſa vie ſous le maſque ? Quel charme au contraire dans la ſincérité, dans une candeur qui n'a d'autre ornement qu'elle même, & qui ne jette aucun voile ſur ſa conduite ! Il eſt vrai qu'elle expoſe quelquefois au mépris, quand elle ſe montre trop à découvert : bien des gens dédaignent ce qu'ils voient de trop près. Mais la vertu n'a pas à craindre de s'avilir, en s'expoſant au grand jour : après tout il vaut mieux être mépriſé pour ſa franchiſe, que tourmenté par une feinte continuelle.

Cependant

Cependant il faut des bornes : il y a bien de la différence entre-vivre ſans feinte & vivre ſans réſerve. Il faut ſouvent ſe retirer en ſoi-même ; le commerce des gens qui ne nous reſſemblent pas, jette du déſordre dans une ame tranquille, réveille les paſſions, rouvre les plaies qui n'étoient pas encore bien cicatriſées. Néanmoins le monde & la retraite ſont deux choſes qu'il faut entremêler & faire ſuccéder l'une à l'autre : l'une nous inſpire le déſir des hommes, l'autre celui de nous mêmes ; elles ſont le remede l'une de l'autre : la ſolitude guérit de la miſanthropie ; le monde guérit des ennuis de la ſolitude.

Il ne faut pas non plus tenir toujours l'eſprit dans le même degré de tenſion, il faut le délaſſer quelquefois par des amuſements. Socrate ne rougiſſoit pas de jouer avec des enfants ; Caton trouvoit dans le vin un ſoulagement aux fatigues des ſoins de l'adminiſtration ; Scipion, après tant de triomphes, ne dédaignoit pas de mouvoir en cadence ſes membres aguerris, non en affectant, comme c'eſt aujourd'hui la coutume, ces attitudes molles & ces mouvements laſcifs qui donnent à notre démarche un air efféminé, mais avec cette contenance mâle qui caractériſoit la danſe des anciens héros aux jours de fêtes, & qui ne leur eût fait aucun tort, quand ils auroient eu pour ſpectateurs les ennemis mêmes de la patrie. Il faut donner du relâche à l'eſprit ; il acquiert plus de reſſort après avoir été détendu : on laiſſe repoſer un champ fertile, parce qu'une fécondité non interrompue l'auroit bientôt épuiſé. De même un travail continu éteint, à la longue, la chaleur de l'eſprit : le repos & le délaſſement lui rendent de nouvelles forces ; au lieu que la continuité de l'étude émouſſe l'ame & la rend languiſſante.

Si les jeux & les amuſements n'avoient pas un attrait naturel, on ne verroit pas les hommes y courir avec tant d'ardeur ; néanmoins l'abus en eſt dangereux, il ôte à l'eſprit ſa force & ſa gravité. Le ſommeil eſt néceſſaire pour refaire le corps ; mais s'il dure nuit & jour, il ne differe plus de la mort. Je veux qu'on détende l'ame & non pas qu'on la décompoſe. Les légiſlateurs ont inſtitué des jours de fêtes, afin que les hommes, raſſemblés pour des divertiſſements publics, trouvaſſent des intervalles de délaſſements néceſſaires à leurs travaux. Il y eut, comme je l'ai dit, de grands hommes, qui ſe donnoient tous les mois quelques jours de vacances ; d'autres qui partageoient chacune de leurs journées entre le repos & le travail. De ce nombre étoit Aſinius Pollion, ce fameux orateur : aucune affaire ne pouvoit le retenir au-delà de la dixieme heure ; pour lors il ne ſe permettoit pas même la lecture d'une lettre, de peur qu'elle ne lui fît naître de nouveaux ſoins : pendant les deux heures qui reſtoient, il ſe délaſſoit des fatigues de toute la journée.

Quelques-uns ſe ſont preſcrit un intervalle de repos au milieu de la journée, remettant pour l'après-midi les affaires les moins importantes. Nos ancêtres eux-mêmes défendoient qu'on fît de nouveaux rapports au ſénat, paſſée la dixieme heure. Les veilles ſont auſſi partagées entre les ſoldats, & ceux qui reviennent d'une expédition en ſont exempts. L'eſprit demande du ménagement ; le repos qu'on lui donne eſt une eſpece d'aliment qui renouvelle ſes forces.

Il eſt ſur-tout eſſentiel de ſe promener dans des lieux découverts ; un air libre & abondant donne à l'eſprit un nouveau ton. Les voyages, le changement de climats, un peu d'excès dans le boire & le manger renouvellent encore la vigueur de l'ame. Quelquefois même on peut aller juſqu'à l'ivreſſe, je ne dis pas celle qui appeſantit l'homme, mais celle qui le réveille ; elle noie les chagrins, elle tire l'ame d'elle-même ; elle eſt le remede de la triſteſſe, ainſi que de quelques maladies du corps. Si l'inventeur du vin a été appellé *liber*, c'eſt moins à cauſe de la liberté qui regne dans les diſcours des buveurs, que parcequ'il delivre l'ame des chagrins, & la rend plus hardie & plus entreprenante. Mais le vin a des bornes, ainſi que la liberté. On croit que Solon & Arcéſilas aimoient le vin : on a reproché l'ivreſſe à Caton, c'étoit plutôt honorer ce défaut, que déshonorer Caton. Mais c'eſt un remede qu'il ne faut pas répéter trop ſouvent, de peur que l'ame ne contracte une mauvaiſe habitude ; quoiqu'il faille quelquefois l'exciter à la joie & à la liberté, & écarter d'elle une affligeante ſobriété.

S'il faut en croire un poëte grec, *il eſt quelquefois agréable de perdre la raiſon.* Si l'on doit s'en rapporter à Platon, il a toujours frappé en vain à la porte des Muſes, quand il étoit dans ſon bon ſens : ſi l'on croit Ariſtote, *il n'eſt point de grand génie, qui n'ait ſon coin de folie.* L'ame ne peut parler un langage ſublime, ni s'élever au-deſſus des autres, à moins d'être fortement émue ; ce n'eſt qu'en dédaignant la terre, & en s'élevant par une inſpiration ſacrée au-deſſus des mortels, qu'elle profere des accents divins : elle ne peut atteindre à la hauteur, à la ſublimité, tant qu'elle reſte en elle-même ; il faut qu'elle s'écarte de la route battue, qu'elle s'élance, qu'elle s'emporte, qu'elle entraîne ſon conducteur, & le conduiſe en des lieux que ſeul il eût craint de franchir.

Voilà, mon cher Sérénus, les moyens de maintenir ſa tranquillité, de la recouvrer quand on l'a perdue, & de réſiſter aux vices dans leur naiſſance. Sachez pourtant que ces moyens ſont eux-mêmes impuiſſants pour garder un bien auſſi

fragile, ſi des ſoins aſſidus & une attention continuelle ne veillent ſans ceſſe autour de l'ame. (*Séneque*)

TRISTESSE, ſ. f. Ciceron définit la *triſteſſe*, l'opinion d'un grand mal préſent, & tel que celui qui l'éprouve croit qu'il eſt juſte & même néceſſaire de s'affliger. Nos jours ſeront toujours malheureux, dit-il, ſi nous ne luttons de toutes nos forces contre cette paſſion, que la folie ſuſcite comme une furie pour nous tourmenter. « Je » n'aime point cette paſſion, dit Montagne, » quoique le monde ait entrepris comme à prix » fait, de l'honorer de faveur particuliere; ils en » habillent la ſageſſe, la vertu, la conſcience; » bizarre habillement toujours nuiſible & toujours fâcheux! (*D. J.*)

La triſteſſe eſt un abbattement que l'ame éprouve, lorſqu'elle a perdu, ou qu'elle craint de perdre un bien qu'elle poſſède.

Il eſt peu de biens dont la privation doive nous cauſer cette langueur mortelle qui dégrade l'homme, & marque la foibleſſe de ſon eſprit.

Saiſiſſons, dit le pere Brumoi, un modèle qui n'eſt, hélas! que trop commun. Le plus tendre des peres perd le fils le plus chéri. Voici, ce ſemble, la marche & les progrès de la douleur: l'horrible nouvelle a-t-elle frappé ſon oreille? il croit ſentir un poignard qui lui perce le ſein. Il demeure ſtupide: il devient preſque ſtatue, comme Niobé par le ſerrement de cœur, ou comme Phinée à l'aſpect de Méduſe. Un nuage couvre à l'inſtant ſes yeux. Une ſubite horreur ſerpente par tout ſon corps, & pénètre ſes os. Ses bras tombent, ſes genoux ſe dérobent. Tous ſes membres frémiſſent comme une moiſſon battue des vents, ou comme un ormeau enveloppé par un tourbillon. Il s'évanouit, l'ame ne tient plus qu'à un léger fil, il reſpire encore; c'eſt tout ce qui paroît de vie: le reſte eſt une apparence de mort. Le cœur eſt ſerré. Les veines oublient leur miniſtère, une humeur glutineuſe arrête leur jeu, la bile ronge les entrailles, le ſang s'aigrit tout-à-coup.

A-t-on contraint les eſprits de ſe ranimer? il revient à lui; il gémit, il lance d'ardents regards vers le ciel. La voix lui manque, les paroles expirent ſur ſa langue; la plaie eſt trop profonde, les larmes, cette derniere reſſource des affligés, n'accourent point à ſon aide. La force eſt renfermée au dedans & y fait ſentir ſa cruelle activité; Un poids énorme de bile âcre entoure & preſſe la poitrine. Si le corps ſe délivre enfin du fardeau dont il eſt accablé, & du venin dont il eſt dévoré, c'eſt alors que cet infortuné pere ſe frappe violemment le ſein, ſe tord les bras, ſe déchire le viſage, s'en prend au ciel qu'il inſulte, puis s'en repent & retombe ſur lui-même, « Ah! c'eſt moi, s'écrie-» t-il, c'eſt moi ſeul que je dois accuſer. Si je » t'avois aimé en pere, tu vivrois & je ne mourrois » pas de douleur. Je t'ai cauſé le trépas ». Un morne ſilence ſuccède à ſes cris. Il aime à raſſaſier ſon eſprit du poiſon qui le tue. Son œil immobile eſt l'image de la ſtupeur. Il rappelle les vertus, les graces & les talents du fils qu'il pleure. Ce triſte portrait eſt gravé profondément dans ſon cœur pour le déchirer; car la bleſſure s'irrite d'autant plus qu'on fait plus d'efforts pour la guérir. « Quoi! la mort barbare m'aura ravi un » tréſor ſi précieux, & je ne pleurerois pas? Ah! » foibles conſolateurs, portez ailleurs vos fri» voles avis; qu'ils adouciſſent la douleur des » pertes légères. J'ai tout perdu, hélas! & vous » ignorez ce que c'eſt qu'être pere ». Sa fureur ſe ralentit, des torrents de larmes inondent ſon ſein.

La nuit ſurvient, c'eſt pour lui qu'elle couvre le ciel & ſes malheurs, ſon déſeſpoir revit & ſe nourrit dans les ténèbres, Il appelle à ſon ſecours les enfers & la mort qui ſe rend ſourde à ſes cris. Il ſe ſent entraîner vers elle; il y voleroit ſi un reſte de raiſon ne ſuſpendoit encore l'effet de ſa rage; mais il ſavoure l'idée du trépas, Le fer ou les précipices lui ſemblent doux, il compte pour rien une perte après laquelle il ſoupire, il foule aux pieds la crainte de l'Averne; & la mort s'offre à ſa vue, comme le dernier des maux. Un moment après, ſon eſprit frémit d'un ſi funeſte projet. Il deſiroit le trépas; il l'abhorre: il tremble, comme s'il voyoit l'Achéron répandre ſes ténèbres & envelopper ſa maiſon d'un crêpe affreux. Il croit entendre des cris aigus, des bruits nocturnes & des vents ſortis du ſein des montagnes. Il gémit comme ſi le ciel étoit prêt à l'écraſer par ſa chûte, tant eſt forte l'impreſſion des ſpectres que la terreur fait voler autour de lui! Cependant le ciel loin de s'armer de foudres, eſt tranquille. Le ſilence règne ſur la terre. Un doux ſommeil verſe ſes pavots bienfaiſants ſur les corps fatigués. Quadrupèdes, oiſeaux, humains, tout dort, hormis cette malheureuſe victime de la douleur. Son cœur ſe repaît de craintes funeſtes, & ne ſe prête pas plus au repos, que ſes yeux au ſommeil. Il décharge ſa rage ſur ce qu'il rencontre, ſur ſa couche même: tout lui paroît l'objet de ſon courroux. Il leur impute une perte dont ils ſont innocens: mais ſa douleur en eſt ſoulagée.

Que ſi le ſommeil ſe gliſſe furtivement dans ſes ſens accablés, c'eſt un ſommeil d'airain. Son imagination eſt bourrelée par les pâles ombres: Les Euménides, armées de leurs torches, l'infeſtent d'idées funéraires: mânes & ſimulacres verſent l'horreur dans ſon eſprit. Abandonné de tout l'univers, tantôt il vogue ſur une mer orageuſe au milieu d'inacceſſibles écueils, où il entend des voix terribles qui l'appellent en hûr-

lant, tantôt il se trouve transporté dans d'affreux déserts. Son fils lui-même l'effraie plus que tout autre objet. Il lui apparoît, non tel qu'il fut autrefois, mais tout couvert de poussière & de cendre. « Est-ce toi (s'écrie le père)? est-ce » toi, cher enfant, que mes empressemens » cherchent dans tous les climats? Approche » cette main : vole dans mes embrassemens. » Tu te tais! tu ne m'embrasses point! Ah! » du moins un mot, & je suis consolé ». Il dit : l'ombre & le sommeil s'envolent à l'instant pour le rendre tout entier à sa douleur.

Les jours ne sont pas moins affreux que les sombres nuits. Il veut revoir la lumiere; il la revoit, il gémit. Il souhaite la présence des amis : sont-ils présens? il les fuit. Ses vœux s'entre-détruisent comme ceux de la fille de Pasiphaé. Elle ose concevoir un amour qui devoit faire horreur aux siècles futurs : furieuse de sa passion, elle se fait parer & déteste sa parure.

La démence suit la douleur. Ce père, abîmé dans son affliction, fait dessein de passer ses jours dans un antre; du moins il cherche les bois & les lieux solitaires, pour remplir de ses gémissemens les montagnes insensibles. Il ne songe qu'à entretenir sa plaie, de sorte que sa douleur devient aussi longue qu'elle est inépuisable. C'est ainsi que deux déesses pleurent leurs fils, l'une Memnon, l'autre Achille. Elles étoient immortelles & mères. Qu'on dise encore qu'il n'est point d'éternelles douleurs. Véritablement, il faut l'avouer, le temps est le remède. Sur les aîles du temps, la tristesse s'envole, c'est l'ordinaire. Mais, quand une tristesse opiniâtre a piqué le cœur au vif, & s'est cachée dans sa profondeur, le temps ne sert qu'à l'accroître. Nul souhait d'un meilleur destin ne la peut déraciner; l'espérance même est contrainte de fuir avec effroi. Il fut des jours sereins pour le malheureux père : ils ne sont plus; ils ne reviendront plus. Retiré dans sa solitude il abandonne tout; il s'abandonne lui-même, semblable à un nautonnier qui a long-temps lutté avec l'implacable mer. Il voit ses vœux trompés & ses efforts superflus. Il jette un long regard sur le rivage trop éloigné. Il s'assied sur la poupe, & se livre à la fureur des flots. (*Œuvres du P. Brumoi*).

TROUBLE. Il faut que ceux qui ont en main le timon du Gouvernement sachent prévoir les tempêtes d'état : Elles sont ordinairement plus à craindre, lorsque les choses approchent de l'égalité, comme les tempêtes naturelles sont plus fréquentes vers les équinoxes, & de même encore qu'il y a quelquefois des coups de vent creux, & que la mer s'enfle secrétement; quelquefois aussi l'état s'émeut & se trouble sans qu'on en connoisse la cause.

.... *Ille etiam cæcos instare tumultus*
Sæpè monet fraudes, & operta tumescere bella.

Les libelles, les discours licentieux contre l'état, quand ils sont fréquens & publics, des bruits désavantageux contre ceux qui gouvernent répandus de tous côtés & bien reçus, sont les préfages des troubles. Virgile appelle la renommée la sœur des géants.

Illam terra parens, irâ irritata Deorum
Extremam ut perhibent Cœo, Enceladoque sororem, &c.

Comme si elle étoit un reste de ces anciennes rebellions que les poëtes ont chantées. Il est sûr du moins qu'elle annonce, & qu'elle précède ordinairement toutes les séditions. Il remarque aussi avec raison, que les bruits séditieux & les séditions ne diffèrent ensemble que comme frère & sœur, mâle & femelle. S'il arrive sur-tout que les actions les plus louables qui mériteroient l'applaudissement du peuple, & qui devroient gagner son affection, soient calomniées & interprétées en mal, c'est une preuve certaine que les esprits sont pleins de venin & d'envie, comme dit Tacite : *Conflata magna invidia, seu benè, seu malè gesta premunt.* Mais quoique la renommée pronostique les troubles, ce n'est pas à dire qu'en lui imposant silence, on soit sûr de les étouffer : souvent même le mépris qu'on montre pour les bruits qu'elle répand, les fait évanouir; & le soin qu'on se donne pour les appaiser fait qu'ils durent davantage.

On doit aussi avoir pour suspecte cette obéissance dont parle Tacite : *Erant in officio, sed tamen qui mallent mandata imperantium interpretari quàm exequi.* Les contrariétés les excuses, les échapatoires aux ordres que donne le gouvernement, sont une manière de secouer le joug & un essai de désobéissance, sur-tout si ceux qui donnent les ordres parlent avec timidité, & ceux qui les reçoivent, avec audace.

Il est certain aussi, comme Machiavel le remarque, que lorsque les princes qui doivent être les pères communs, se joignent à une faction, l'état est en danger de périr; de même qu'un batteau qu'on auroit trop chargé d'un côté. L'exemple, sur ce sujet, d'Henri III, roi de France, est très-notable; il se joignit au commencement à la ligue pour entretenir les protestans, & bientôt après la même ligue se tourna contre lui. Quand l'autorité du prince devient un accessoire à une autre cause, & qu'une obligation plus forte que le lien du gouvernement occupe cette place, c'est le premier pas de la décadence du souverain. Quand aussi les discordes, les querelles, & les factions éclatent ouvertement, c'est une marque que le respect pour le gouvernement est entiérement perdu. Les mouvemens des grands doivent

être comme celui des planettes qui se tournent avec rapidité par l'impulsion du premier mobile, & doucement de leur propre mouvement. Il s'ensuit donc que si les grands agissent de leur chef avec violence, &, comme dit Tacite : *liberius quàm ut imperantium meminissent*, c'est une marque infaillible qu'ils ne sont point dans leur sphere naturelle. Dieu a ceint les rois de la ceinture de la vénération, qu'il menace quelquefois de rompre : *Solvam angulas regum.* Si l'un des quatre piliers du gouvernement est ébranlé, c'est à-dire, la religion, la justice, le conseil, ou le trésor, on doit bien prier pour le calme. Mais laissons pour le présent ces pronostics des troubles, sur lesquels nous ajouterons encore quelques éclaircissemens dans la suite, & parlons de la matière qui forme la sédition, de leurs causes, de leurs motifs, & enfin des remèdes qu'on peut y apporter.

La matière des séditions mérite d'être considérée ; car le moyen le plus sûr de prévenir le mal (si le tems le permet) c'est d'enlever cette matière. Quand les matières combustibles sont préparées, il est difficile de prévoir de quel côté viendra l'étincelle qui doit y mettre le feu.

Il y a deux matières différentes de séditions, une indigence excessive & un grand mécontentement. Chaque fortune ruinée est une voix pour le trouble. Lucain représente bien quel étoit l'état de Rome avant la guerre civile.

Hinc usura vorax, rapidumque in tempore fœnus;
Hinc concussa fides, & multis utile bellum.

Ce *multis utile bellum* est une marque certaine qu'un état est disposé au trouble, & à la sédition ; si l'indigence des grands se joint à la misère du peuple, le danger est éminent. Les rébellions qui viennent du centre, sont les pires de toutes. Le mécontentement du peuple dans le corps politique est semblable à l'humeur bilieuse dans le corps naturel qui s'échauffe & s'enflamme aisément. Mais le prince ne doit pas mesurer le danger par la justice, ou l'injustice de la cause qui irrite le peuple ; ce seroit l'estimer trop raisonnable, lui qui ne connoît pas son propre bien, & qui s'y oppose souvent : il ne doit pas aussi s'arrêter à la grandeur ou à la petitesse de la cause qui produit le mécontentement. Car les mécontentemens les plus dangereux sont ceux où l'on craint plus qu'on ne ressent ; *dolendi modus timendi non idem* : outre que dans les grandes oppressions, ce qui irrite la patience, affoiblit le courage. Mais ce qui augmente la crainte peut produire un effet tout différent. On ne doit point aussi mépriser les mécontentemens, parce qu'ils ont subsisté long-tems sans éclater. Si toutes les vapeurs ne produisent pas un grand orage, & qu'elles paroissent quelquefois se dissiper, il est sûr cependant qu'elles tomberont en quelque endroit ; & suivant le proverbe espagnol, *à la fin un rien rompra la corde.*

Les causes des séditions sont, des innovations dans la religion, les taxes, les changemens des loix & des coutumes, le violement des priviléges, une oppression universelle, l'élevation de gens indignes, les étrangers, les famines, les soldats congédiés, les factions jettées dans le désespoir, & tout ce qui en offençant unit en même-tems.

A l'égard des remédes, on peut donner en général quelques préservatifs dont nous parlerons ; mais le vrai remède doit être proportionné au mal particulier : & c'est plutôt au conseil, qu'au précepte, d'en ordonner la composition.

Le premier remède, ou plûtôt la premiere précaution qu'on doit prendre, c'est d'ôter, s'il est possible, cette cause principale des séditions (dont nous avons parlé), qui est l'indigence & la pauvreté. Les meilleurs moyens pour cela sont de faciliter, & de bien établir le commerce, d'encourager les manufactures, de ne pas souffrir de fainéantise, de réprimer le luxe par les loix somptuaires, de faire valoir les terres en les cultivant avec grand soin, d'établir des prix sur les marchandises, de modérer les taxes & les impôts, &c. Il faut avoir aussi la précaution que le nombre des habitans, sur-tout en tems de paix, ne soit pas trop grand par proportion au produit du pays qui les doit nourrir, & ce n'est pas seulement au nombre qu'il faut regarder ; car un petit nombre d'hommes qui dépense beaucoup & qui gagne peu, épuise plus un Etat qu'un plus grand nombre qui dépensent beaucoup moins & qui gagnent davantage.

Multiplier trop la noblesse en comparaison du peuple, appauvrit bien-tôt un état ; de même qu'un clergé nombreux qui dépense le revenu sans cultiver le fonds. C'est aussi un défaut lorsqu'il y a dans un état plus de gens qui s'appliquent aux sciences, qu'il n'y a de places à leur donner. Il faut encore se souvenir que l'augmentation des richesses d'un état vient des étrangers, parce que ce que l'un gagne, les autres le perdent. Il n'y a que trois choses par le moyen desquelles une nation tire de l'argent d'une autre nation ; le produit du pays, celui des manufactures, & les voitures. Si ces trois choses vont bien, les richesses viennent vîte. Il arrivera souvent que *materiam superabit opus* ; c'est-à dire, que la main de l'ouvrier & le transport vaudront plus que la matière, & enrichiront davantage un état, comme on le voit dans les Pays-Bas, qui ont de ces sortes de mines, qui sans être sous terre, sont les plus riches du monde. Sur-tout il faut que le gouvernement prenne soin que le trésor ne tombe pas entre les mains de

peu de perſonnes, ſans quoi l'état peut périr par la faim en poſſédant beaucoup de richeſſes. L'argent eſt ſemblable au fumier qui ne fait aucun bien s'il n'eſt diſperſé ſur la terre. On parvient à ce qui eſt néceſſaire à cet égard, en ſupprimant ou du moins en bridant le dévorant commerce de l'uſure, celui des monopoles, & en ne permettant pas qu'on mette en pâturage un trop grand nombre de terres.

A l'égard des moyens d'appaiſer les mécontentemens, ou du moins de diminuer les dangers qui en naiſſent, chaque état, comme nous ſavons, eſt compoſé de deux ſortes de gens; la nobleſſe & le peuple. Le mécontentement de chacun des deux en particulier, n'eſt pas fort dangereux; car le mouvement du peuple ſans l'inſtigation de la nobleſſe, eſt lent; & la nobleſſe eſt faible, ſi le peuple ne ſe trouve pas diſpoſé aux troubles. Le plus grand danger, c'eſt quand la nobleſſe attend ſeulement pour ſe déclarer, que le peuple faſſe éclater ſon mécontentement. Les poëtes feignent que les habitans du ciel ayant conjuré contre Jupiter, & réſolu de le lier, appellerent Briarée à leur aide par le conſeil de Minerve. C'eſt ſans doute une emblême pour faire concevoir aux rois, combien il eſt utile pour eux de gagner la bonne volonté du peuple, & que toute leur ſûreté en dépend. Il eſt bon de permettre à la douleur & au mécontentement de s'exhaler un peu, pourvû que ce ſoit ſans inſolence & ſans audace. Quand on fait rentrer les humeurs, & que la playe ſaigne en dedans, il en ſort des ulcéres & des apoſtumes très-dangereuſes. La reſſource d'Epimethée conviendroit fort à Promethée; il n'y a point de meilleur reméde pour prévenir le déſeſpoir. Quand Epimethée eut ouvert la boëte de Pandore, & que tous les maux furent ſortis, il la ferma à la fin, & garda l'eſpérance dans le fond. Quand on ſait nourrir adroitement l'eſpérance dans les hommes, & les mener d'une eſpérance à l'autre, c'eſt le meilleur antidote contre le venin du mécontentement. Il n'y a point de plus ſûre marque de la prudence d'un gouvernement, que lorſqu'il ſait retenir les hommes par l'eſpérance, & quand dans l'impoſſibilité de les ſatisfaire, il ménage cependant les choſes, de manière que le mal ne paroiſſe pas ſi preſſant qu'il ne leur reſte encore une lueur d'eſpérance. Non-ſeulement les particuliers, mais même les factions s'en laiſſent flatter, ou du moins elles veulent ſouvent pour leur gloire braver des dangers qu'elles ne croient pas bien certains.

Une excellente précaution & très-connue contre le danger du mécontentement, c'eſt d'éviter avec ſoin qu'un peuple révolté n'ait point de chef convenable; j'appelle un chef convenable, celui qui a de la naiſſance & de la réputation, qui eſt agréable aux mécontens, & qui eſt regardé lui-même comme mécontent. Un tel homme doit être gagné ſûrement & ſolidement par le gouvernement, ou du moins il doit faire en ſorte que quelqu'autre de même parti, s'oppoſe à lui, partage ſa réputation, & l'affection du peuple. Ce n'eſt point encore un remède à mépriſer, que de ſemer des diviſions, ou du moins faire naître des défiances parmi les ennemis du gouvernement, qui eſt en grand danger, ſi les bien intentionnés ſont en diſcorde, & qu'il y ait beaucoup d'union entre les mécontens.

J'ai remarqué que des bons mots & des réparties vives de la part des princes, ont été ſouvent des étincelles de ſédition. Céſar ſe fit grand tort par ce mot qu'il laiſſa échapper inconſidérement : *Sylla neſcivit litteras, dictare non potuit.* Quand il fut le maître à Rome, on n'eſpéra plus qu'il ſe démît de la dictature. Galba ſe perdit pour avoir dit, *legi à ſe militem, non emi*; car par-là les ſoldats n'eſpérerent plus de faire payer leurs ſuffrages. Probus de même pour avoir dit : *Si vixero, non opus erit amplius Romano Imperio militibus*; ce qui mit les ſoldats au déſeſpoir. Il y a encore de pareils exemples. Les princes doivent bien prendre garde à ce qu'ils diſent dans ces tems délicats & difficiles, ſur-tout à l'égard de ces mots qui échappent par vivacité, & qui partent ordinairement du cœur. Les longs diſcours ne font pas tant d'impreſſion, & ſont moins remarqués. Finalement les princes doivent toujours avoir auprès d'eux quelques perſonnes d'un courage diſtingué & d'une grande expérience à la guerre, pour réprimer les ſéditions dans leurs commencemens; ſans quoi il y a ordinairement dans les cours beaucoup de confuſion & d'épouvante qui mettent l'état en danger. Tacite dit : *Atque is animorum habitus fuit, ut peſſimum factnus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur.* Mais on doit être aſſuré de la fidélité & de la probité des généraux. Ils ne doivent être ni fâcheux ni trop populaires; & il eſt néceſſaire auſſi qu'ils vivent en bonne intelligence avec les autres grands, autrement le remède ſeroit pire que le mal.

Pluſieurs politiques ſont d'un ſentiment que je ne ſaurois approuver. Ils penſent qu'un prince dans le gouvernement de ſon état, ou un grand dans la conduite de ſes actions, doit ménager par préférence la faction ou le parti le plus puiſſant. Il me ſemble au contraire qu'une prudence plus rafinée demande qu'on s'attache à diſpoſer des choſes qui ſont générales, & ſur leſquelles les différens partis s'accordent, ou à traiter avec les factieux, & les gagner chacun en particulier; je ne dis point cependant qu'il ne ſoit pas avantageux en général de s'attirer la conſidération des factions & des partis.

Lorſque les perſonnes ſans fortune veulent s'élever, elles doivent s'attacher à un parti; mais les grands & ceux qui ont déjà du pouvoir, feront plus ſagement de ſe tenir neutres. Ceux qui ne cherchent que leurs avantages particuliers, ſe font, pour ainſi dire, un chemin à travers les factions, en s'attachant à l'une avec la précaution de ne ſe point rendre odieux à l'autre.

La faction la plus foible s'unit ordinairement d'une maniere plus ferme & plus conſtante; & on peut remarquer qu'un petit nombre réſolu & opiniâtre, l'emporte aſſez ſouvent ſur un grand nombre plus modéré.

Quand une des factions eſt éteinte, l'autre ſe diviſe en deux factions nouvelles, comme celle de Luculle, & des principaux du ſénat, qui ſe ſoutint quelque tems avec aſſez de vigueur, contre celle de Pompée & de Céſar. Mais lorſque l'autorité du ſénat & des grands fut tombée, la faction de Céſar & de Pompée ſe diviſa. Il en fut de même de la faction d'Antoine & d'Auguſte, contre Brutus & Caſſius; Auguſte & Antoine rompirent enſemble auſſi tôt que la faction contraire fut abattue. Ce ſont des exemples de factions qui ont fait une guerre ouverte; mais il en eſt de même de toutes les factions.

Celui qui eſt le ſecond dans un parti, devient quelquefois le premier, quand le parti ſe diviſe. Quelquefois auſſi il perd entiérement ſon crédit. Car, ſi ſa force vient de l'oppoſition, comme il arrive ſouvent, & que cette oppoſition manque, il n'eſt plus d'aucune utilité.

On voit des gens qui changent de parti, quand ils ſont une fois en place, croyant peut-être être aſſurés du premier, & qu'il eſt à propos de faire de nouveaux amis. Il arrive auſſi aſſez ſouvent qu'un traître avance ſes affaires, parce que ſi l'équilibre entre les deux ſe trouve égal pendant un tems, celui qui paſſe de l'un à l'autre fait pencher la balance, & donne un avantage conſidérable, dont on lui a toute l'obligation.

Une conduite modeſte & meſurée entre deux factions ennemies, n'eſt pas toujours un effet de modération, ſouvent c'eſt un deſſein artificieux de tirer avantage des deux partis pour ſon intérêt particulier. Lorſqu'en Italie le public nomme le pape ſiégeant *padre commune*, c'eſt une marque qu'on le ſoupçonne d'être occupé, préférablement à tout, de la grandeur de ſa famille.

Les rois doivent bien ſe garder de ſe joindre à aucune des factions de leurs ſujets, elles ſont toujours pernicieuſes aux monarchies; elles introduiſent des obligations plus fortes que l'obéiſſance dûe à la ſouveraineté, & rendent le ſouverain *tanquam unum ex nobis*, comme on a vu du tems de la ligue de la France. C'eſt une marque de foibleſſe dans le prince, lorſque les factions deviennent trop puiſſantes, & qu'elles font trop d'éclat, & rien n'eſt plus préjudiciable à ſes affaires & à ſon autorité.

Le mouvement des factions & des partis dans un état monarchique, doivent dépendre du prince; il doit en être le premier mobile, c'eſt-à-dire, que leur mouvement doit reſſembler à celui des globes inférieurs (ainſi que s'exprime les aſtronomes) qui ont leur mouvement propre; mais qui obéiſſent, & qui ſont déterminés par le premier mobile. (*Bacon*)

TYRAN, ſ. m. par le mot τύραννος, les grecs déſignoient un citoyen qui s'étoit emparé de l'autorité ſouveraine dans un état libre, lors même qu'il le gouvernoit ſuivant les loix de la juſtice & de l'équité; aujourd'hui par *tyran* l'on entend, non-ſeulement un uſurpateur du pouvoir ſouverain légitime, qui abuſe de ſon pouvoir pour violer les loix, pour opprimer ſes peuples, & pour faire de ſes ſujets les victimes de ſes paſſions & de ſes volontés injuſtes, qu'il ſubſtitue aux loix.

De tous les fléaux qui affligent l'humanité, il n'en eſt point de plus funeſte qu'un *tyran*; uniquement occupé du ſoin de ſatisfaire ſes paſſions, & celles des indignes miniſtres de ſon pouvoir, il ne regarde ſes ſujets que comme de vils eſclaves, comme des êtres d'une eſpece inférieure, uniquement deſtinés à aſſouvir ſes caprices, & contre leſquels tout lui ſemble permis; lorſque l'orgueil & la flatterie l'ont rempli de ces idées, il ne connoît de loix que celles qu'il impoſe; ces loix bizarres dictées par ſon intérêt & ſes fantaiſies, ſont injuſtes, & varient ſuivant les mouvemens de ſon cœur. Dans l'impoſſibilité d'exercer tout ſeul ſa tyrannie, & de faire plier les peuples ſous le joug de ſes volontés déréglées, il eſt forcé de s'aſſocier des miniſtres corrompus; ſon choix ne tombe que ſur des hommes pervers qui ne connoiſſent la juſtice que pour la violer, la vertu que pour l'outrager, les loix, que pour les éluder. *Boni quam mali ſuſpectiores ſunt, ſemperque his aliena virtus formidoloſa eſt.* La guerre étant, pour ainſi dire, déclarée entre le *tyran* & ſes ſujets, il eſt obligé de veiller ſans ceſſe à ſa propre conſervation, il ne la trouve que dans la violence, il la confie à des ſatellites, il leur abandonne ſes ſujets & leurs poſſeſſions pour aſſouvir leur avarice & leurs cruautés, & pour immoler à ſa ſûreté les vertus qui lui font ombrage. *Cuncta ferit, dum cuncta timet.* Les miniſtres de ſes paſſions deviennent eux-mêmes les objets de ſes craintes, il n'ignore pas que l'on ne peut ſe fier à des hommes corrompus. Les ſoupçons, les remords, les terreurs l'aſſiégent de toutes parts; il ne connoît perſonne digne de

ſa confiance, il n'a que des complices, il n'a point d'amis. Les peuples épuiſés, dégradés, avilis par le *tyran*, ſont inſenſibles à ſes revers, les loix qu'il a violées ne peuvent lui prêter leur ſecours; en vain réclame-t-il la patrie, en eſt-il une où regne un *tyran*?

Si l'univers a vu quelques *tyrans* heureux jouir paiſiblement du fruit de leurs crimes, ces exemples ſont rares, & rien n'eſt plus étonnant dans l'hiſtoire qu'un *tyran* qui meurt dans ſon lit. Tibere après avoir inondé Rome du ſang des citoyens vertueux, devient odieux à lui-même; il n'oſe plus contempler les murs témoins de ſes proſcriptions, il ſe bannit de la ſociété dont il a rompu les liens, il n'a pour compagnie que la terreur, la honte & les remords. Tel eſt le bonheur que lui procure ſa politique barbare! Il mene une vie cent fois plus affreuſe que la mort la plus cruelle. Caligula, Néron, Domitien ont fini par groſſir eux-mêmes les flots de ſang que leur cruauté avoit répandus; la couronne du *tyran* eſt à celui qui veut la prendre. Pline diſoit à Trajan: « que par le ſort de ſes prédéceſſeurs, les » dieux avoient fait connoître qu'ils ne favori- » ſoient que les princes aimés des hommes ». (*Ancienne Encyc.*)

V.

VAILLANCE, ſ. f. Je définis la *vaillance*, l'effet d'une force naturelle de l'homme qui ne dépend point de la volonté, mais du méchaniſme des organes, leſquels ſont extrêmement variables; ainſi l'on peut dire ſeulement de l'homme *vaillant*, qu'il fut brave un tel jour, mais celui qui ſe le promet comme une choſe certaine, ne ſait pas ce qu'il ſera demain; & tenant pour ſienne une *vaillance* qui dépend du moment, il lui arrive de la perdre dans ce moment même où il le penſoit le moins. Notre hiſtoire m'en fournit un exemple bien frappant dans la perſonne de M. Pierre d'Oſſun, officier général, dont la *vaillance* reconnue dans les guerres de Piémont étoit paſſée en proverbe; mais cette *vaillance* l'abandonna à la bataille de Dreux, donnée en 1562, entre l'armée royale & celle des proteſtans; ce brave officier manqua de courage à cette action, & pour la premiere & la ſeule fois de ſa vie, il prit la fuite. Il eſt vrai qu'il en fut ſi honteux, ſi ſurpris & ſi affligé, qu'il ſe laiſſa mourir de faim, & que toutes les conſolations des autres officiers généraux, ſes amis & du duc de Guiſe en particulier, ne firent aucune impreſſion ſur ſon eſprit; mais ce fait prouve toujours que la *vaillance* eſt momentanée, & que la diſpoſition de nos organes corporels la produiſent ou l'anéantiſſent dans un moment. Nous renvoyons les autres réflexions qu'offre ce ſujet aux mots COURAGE, FERMETÉ, INTRÉPIDITÉ, BRAVOURE, VALEUR, &c. (*D. J.*)

VALEUR. La *valeur* eſt ce ſentiment que l'enthouſiaſme de la gloire & la ſoif de la renommée enfantent, qui non content de faire affronter le danger ſans le craindre, le fait même chérir & chercher.

C'eſt ce délire de l'héroïſme qui dans les derniers ſiecles forma ces preux chevaliers, héros chers à l'humanité, qui ſembloient s'être approprié la cauſe de tous les foibles de l'univers.

C'eſt cette délicateſſe généreuſe que l'ombre d'un outrage enflamme, & dont rien ne peut déſarmer la vengeance que l'idée d'une vengeance trop facile.

Bien différente de cette ſuſceptibilité pointilleuſe, trouvant l'inſulte dans un mot à double ſens, quand la peur ou la foibleſſe le prononce, mais dont un regard fixe abaiſſe en terre la vue arrogante, ſemblable à l'épervier qui déchire la colombe, & que l'aigle fait fuir.

La *valeur* n'eſt pas cette intrépidité aveugle & momentanée que produit le déſeſpoir de la paſſion, *valeur* qu'un poltron peut avoir, & qui par conſéquent n'en eſt pas une; tels ſont ces corps infirmes à qui le tranſport de la fievre donne ſeul de la vivacité, & qui n'ont jamais de force que dans les convulſions.

La *valeur* n'eſt pas ce flegme inaltérable, cette eſpece d'inſenſibilité, d'oubli courageux de ſon exiſtence, à qui la douleur la plus aiguë & la plus ſoudaine ne peut arracher un cri, ni cauſer une émotion ſenſible : triomphe rare & ſublime que l'habitude la plus longue, la plus réfléchie & la mieux ſecondée par une ame vigoureuſe, remporte difficilement ſur la nature.

La *valeur* eſt encore moins cette force extraordinaire que donne la vue d'un danger inévitable, dernier effort d'un être qui défend ſa vie; ſentiment inſéparable de l'exiſtence, commun, comme elle, à la foibleſſe, à la force, à la femme, à l'enfant, ſeul courage vraiment naturel à l'homme né timide. A votre aſpect, que fait le ſauvage votre frere? il fuit. Oſez le pourſuivre & l'attaquer dans ſa grotte, vous apprendrez ce que fait faire l'amour de la vie.

Sans ſpectateurs pour l'applaudir, ou au-moins ſans eſpoir d'être applaudi un jour, il n'y a point de *valeur*. De toutes les vertus factices c'eſt ſans-doute la plus noble & la plus brillante qu'ait jamais pu créer l'amour propre; mais enfin c'eſt une vertu factice.

C'eſt un germe heureux que la nature met en nous, mais qui ne peut éclore, ſi l'éducation & les mœurs du pays ne le fécondent.

Voulez-vous rendre une nation valeureuſe, que toute action de *valeur* y ſoit récompenſée. Mais quelle doit être cette récompenſe? L'éloge & la célébrité. Faites conſtruire des chars de triomphe pour ceux qui auront triomphé, un grand cirque pour que les ſpectateurs, les rivaux & les applaudiſſemens ſoient nombreux; gardez-vous ſur-tout de payer avec de l'or ce que l'honneur ſeul peut & doit acquitter. Celui qui ſonge à être riche, n'eſt ni ne ſera jamais valeureux. Qu'avez-vous beſoin d'or? Un laurier récompenſe un héros.

Il s'agiſſoit au ſiege de *** de reconnoître un point d'attaque; le péril étoit preſque inévitable; cent louis étoient aſſurés à celui qui pourroit en revenir; pluſieurs braves y étoient déjà reſtés; un jeune homme ſe préſente; on le voit partir à regret; il reſte long-tems; on le croit tué; mais il revient, & fait également admirer l'exactitude & le ſang froid de ſon récit. Les cent louis lui ſont offerts; vous vous moquez de moi,

moi, mon général, répond-il alors, va-t-on là pour de l'argent ? Le bel exemple !

Que l'on parcourre dans les faſtes de l'hiſtoire, les ſiecles de l'ancienne chevalerie, où tout juſqu'aux jeux de l'amour avoit un air martial ; où les couleurs & les chiffres de la maîtreſſe ornoient toujours le bouclier de l'amant ; où la barriere des tournois ouvroit un nouveau chemin à la gloire ; où le vainqueur aux yeux de la nation entiere recevoit la couronne des mains de la beauté ; qu'à ces jours d'honneur l'on compare ces tems d'apathie & d'indolence, où nos guerriers ne ſouleveroient pas les lances que manioient leurs peres, on verra à quel point les mœurs & l'éducation influent ſur la *valeur*.

La *valeur* aime autant la gloire qu'elle déteſte le carnage ; cede-t-on à ſes armes, ſes armes ceſſent de frapper ; ce n'eſt point du ſang qu'elle demande, c'eſt de l'honneur ; & toujours ſon vaincu lui devient cher, ſur-tout s'il a été difficile à vaincre.

Du tems du paganiſme elle fit les dieux, depuis elle créa les premiers nobles.

C'eſt à elle ſeule que ſemblera appartenir la pompe faſtueuſe des armoiries, ces caſques panachés qui les couronnent, ces faiſceaux d'armes qui ſervent de ſupport aux écuſſons, ces livrées qui diſtinguoient les chefs dans la mêlée, & toutes ces décorations guerrieres qu'elle ſeule ne dépare pas.

Ces ſuperbes priviléges, aujourd'hui ſi priſés & ſi confondus, ne ſont pas le ſeul appanage de la *valeur* ; elle poſſede un droit plus doux & plus flatteur encore, le droit de plaire. Le valeureux fut toujours le héros de l'amour ; c'eſt à lui que la nature a particulierement accordé des forces pour la défenſe de ce ſexe adoré, qui trouve les ſiennes dans ſa foibleſſe ; c'eſt lui que ce ſexe charmant aime ſur-tout à couronner comme ſon vainqueur.

Non contente d'annoblir toutes les idées & tous les penchans, la *valeur* étend également ſes bienfaits ſur le moral & ſur le phyſique de ſes héros ; c'eſt d'elle ſur-tout que l'on tient cette démarche impoſante & facile ; cette aiſance qui pare la beauté ou prête à la diſgrace un charme qui la fait oublier ; cette ſécurité qui peint l'aſſurance intérieure ; ce regard ferme ſans rudeſſe que rien n'abaiſſe que ce qu'il eſt honnête de redouter ; & la grandeur d'ame, & la ſenſibilité que toujours elle annonce, eſt encore un attrait de plus dont toute autre ame ſenſible peut malaiſément ſe défendre.

Il ſeroit impoſſible de définir tous les caracteres de la *valeur* ſelon ceux des êtres divers que peut échauffer cette vertu ; mais de même que l'on peut donner un ſens définitif au mot *phyſionomie*, malgré la variété des phyſionomies, de même peut-on fixer le ſens du mot *valeur*, malgré toutes ces modifications.

Pour y parvenir encore mieux, l'on va comparer les mots *bravoure*, *courage* & *valeur*, que l'on a toujours tort de confondre.

Le mot *vaillance* paroît d'abord devoir être compris dans ce parallele ; mais dans le fait c'eſt un mot qui a vieilli, & que *valeur* a remplacé ; ſon harmonie & ſon nombre le fait cependant employer encore dans la poéſie.

Le *courage* eſt dans tous les événemens de la vie ; la *bravoure* n'eſt qu'à la guerre ; la *valeur* par-tout où il y a un péril à affronter, & de la gloire à acquérir.

Après avoir monté vingt fois le premier à l'aſſaut, le brave peut trembler dans une forêt battue de l'orage, fuir à la vue d'un phoſphore enflammé, ou craindre les eſprits ; le courage ne croit point à ces rêves de la ſuperſtition & de l'ignorance, la *valeur* peut croire aux revenans ; mais alors elle ſe bat contre le phantome.

La *bravoure* ſe contente de vaincre l'obſtacle qui lui eſt offert ; le *courage* raiſonne les moyens de le détruire ; la *valeur* le cherche, & ſon élan le briſe, s'il eſt poſſible.

La *bravoure* veut être guidée, le *courage* ſait commander & même obéir, la *valeur* ſait combattre.

Le *brave* bleſſé s'énorgueillit de l'être, le *courageux* raſſemble les forces que lui laiſſe encore ſa bleſſure pour ſervir ſa patrie, le *valeureux* ſonge moins à la vie qu'il va perdre, qu'à la gloire qui lui échappe.

La *bravoure* victorieuſe fait retentir l'arène de ſes cris guerriers, le *courage* triomphant oublie ſon ſuccès pour profiter de ſes avantages, la *valeur* couronnée ſoupire après un nouveau combat.

Une défaite peut ébranler la *bravoure*, le *courage* ſait vaincre & être vaincu ſans être défait, un échec deſole la *valeur* ſans la décourager.

L'exemple influe ſur la *bravoure* ; (plus d'un ſoldat n'eſt devenu brave qu'en prenant la nom de *grenadier* ; l'exemple ne rend point *valeureux* quand on ne l'eſt pas) mais les témoins doublent la *valeur*, le *courage* n'a beſoin ni de témoins ni d'exemples.

L'amour de la patrie & la ſanté rendent *braves* ; les réflexions, les connoiſſances, la philoſophie, le malheur, & plus encore la voix d'une conſcience pure, rendent *courageux* ; la vanité noble, & l'eſpoir de la gloire, produiſent la *valeur*.

Les trois cent Lacédémoniens des Thermopyles, (celui qui échappa même) furent *braves :* Socrate buvant la ciguë, Regulus retournant à Carthage, Titus s'arrachant des bras de Bérénice en pleurs, ou pardonnant à Sextus, furent *courageux* : Hercule terraſſant les monſtres; Perſée délivrant Andromede ; Achille courant aux remparts de Troie sûr d'y périr, étonnerent les ſiecles paſſés par leur *valeur.*

De nos jours, que l'on parcourre les faſtes trop mal conſervés, & cent fois trop peu publiés de nos régimens, l'on trouvera de dignes rivaux des braves de Lacédémone, Turenne & Catinat furent *courageux* ; Condé fut *valeureux* & l'eſt encore.

Le parallele de la *bravoure* avec le *courage* & la *valeur*, doit finir en quittant le champ de bataille. Comparons à préſent le *courage* & la *valeur* dans d'autres circonſtances de la vie.

Le *valeureux* peut manquer de courage, le *courageux* eſt toujours maître d'avoir de la *valeur.*

La *valeur* ſert au guerrier qui va combattre; le *courage* à tous les êtres qui jouiſſant de l'exiſtence, ſont ſujets à toutes les calamités qui l'accompagnent.

Que vous ſerviroit la *valeur*, amant que l'on a trahi; pere éploré que le ſort prive d'un fils; pere plus à plaindre, dont le fils n'eſt pas vertueux ? ô fils déſolé qui allez être ſans pere & ſans mere ; ami dont l'ami craint la vérité ; ô vieillard qui allez mourir, infortunés, c'eſt du *courage* que vous avez beſoin !

Contre les paſſions que peut la *valeur* ſans *courage ?* Elle eſt leur eſclave, & le *courage* eſt leur maître.

La *valeur* outragée ſe venge avec éclat, tandis que le *courage* pardonne en ſilence.

Près d'une maîtreſſe perfide le *courage* combat l'amour, tandis que la *valeur* combat le rival.

La *valeur* brave les horreurs de la mort ; le *courage* plus grand brave la mort & la vie.

Enfin, l'on peut conclure que la *bravoure* eſt le devoir du ſoldat ; le *courage*, la vertu du ſage & du héros ; la *valeur*, celle du chevalier. *Article de M.* DE PEZAY, *capitaine au régiment de Chabot, dragons.*

VANITÉ, ſ. f. le terme de *vanité* eſt conſacré par l'uſage, à repréſenter également la diſpoſition d'un homme qui s'attribue des qualités qu'il a, & celle d'un homme qui tâche de ſe faire honneur par de faux avantages : mais ici nous le reſtreignons à cette derniere ſignification, qui eſt celle qui a le plus de rapport avec l'origine de l'expreſſion.

Il ſemble que l'homme ſoit devenu vain, depuis qu'il a perdu les ſources de ſa véritable gloire, en perdant cet état de ſainteté & de bonheur où Dieu l'avoit placé. Car ne pouvant renoncer au deſir de ſe faire eſtimer, & ne trouvant rien d'eſtimable en lui depuis le péché ; ou plutôt n'oſant plus jetter une vue fixe & des regards aſſurés ſur lui-même, depuis qu'il ſe trouve coupable de tant de crimes, & l'objet de la vengeance de Dieu; il faut bien qu'il ſe répande au-dehors, & qu'il cherche à ſe faire honneur en ſe revêtant des choſes extérieures : & en cela les hommes conviennent d'autant plus volontiers qu'ils ſe trouvent naturellement auſſi nuds & auſſi pauvres les uns que les autres.

C'eſt ce qui nous paroîtra, ſi nous conſidérons que les ſources de la gloire parmi les hommes ſe réduiſent, ou à des choſes indifférentes à cet égard, ou ſi vous voulez, qui ne ſont ſuſceptibles ni de blâme, ni de louange ; ou à des choſes ridicules, & qui bien loin de nous faire véritablement honneur, ſont très-propres à marquer notre abaiſſement ; ou à des choſes criminelles, & qui par conſéquent ne peuvent être que honteuſes en elles-mêmes ; ou enfin à des choſes qui tirent toute leur perfection & leur gloire du rapport qu'elles ont avec nos foibleſſes & nos défauts.

Je mets au premier rang les richeſſes ; quoiqu'elles n'aient rien de mépriſable, elles n'ont auſſi rien de glorieux en elles-mêmes. Notre cupidité avide & intéreſſée ne s'informe jamais de la ſource, ni de l'uſage des richeſſes qu'elle voit entre les mains des autres, il lui ſuffit qu'ils ſoient riches pour avoir ſes premiers hommages. Mais, s'il plaiſoit à notre cœur de paſſer de l'idée diſtincte à l'idée confuſe, il ſeroit ſurpris aſſez ſouvent de l'extravagance de ces ſentimens ; car comme il n'eſt point eſſentiel à un homme d'être riche, il trouveroit ſouvent qu'il eſtime un homme, parce que ſon pere a été un ſcélérat, ou parce qu'il a été lui-même un fripon ; & que lorſqu'il rend ſes hommages extérieurs à la richeſſe, il ſalue le larcin, ou encenſe l'infidélité & l'injuſtice.

Il eſt vrai que ce n'eſt point-là ſon intention, il ſuit ſa cupidité plutôt que ſa raiſon : mais un homme à qui vous faites la cour eſt-il obligé de corriger par toutes ces diſtinctions la baſſeſſe de votre procédé ? Non, il reçoit vos reſpects extérieurs comme un tribut que vous rendez à ſon excellence. Comme votre avidité vous a trompé, ſon orgueil auſſi ne manque point de lui faire illuſion ; ſi ſes richeſſes n'augmentent point ſon mérite, elles augmentent l'opinion qu'il en a, en augmentant votre complaiſance. Il prend tout au pié de la lettre, & ne manque point de s'aggrandir intérieurement de ce que vous lui don-

nez, pendant que vous ne vous enrichiſſez guere de ce qu'il vous donne.

J'ai dit en ſecond lieu, que l'homme ſe fait fort ſouvent valoir, par des endroits qui le rendent ridicule. En effet, qu'y a-t-il, par exemple, de plus ridicule que la *vanité* qui a pour objet le luxe des habits? Et n'eſt-ce pas quelque choſe de plus ridicule que tout ce qui fait rire les hommes, que la dorure & la broderie entrent dans la raiſon formelle de l'eſtime, qu'un homme bien vêtu ſoit moins contredit qu'un autre; qu'une ame immortelle donne ſon eſtime & la conſidération à des chevaux, à des équipages, *&c.* Je ſais que ce ridicule ne paroît point, parce qu'il eſt trop général; les hommes ne rient jamais d'eux-mêmes, & par conſéquent ils ſont peu frappés de ce ridicule univerſel, qu'on peut reprocher à tous, ou du moins au plus grand nombre; mais leur préjugé ne change point la nature des choſes, & le mauvais aſſortiment de leurs actions avec leur dignité naturelle, pour être caché à leur imagination, n'en eſt pas moins véritable.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que les hommes ne ſe font pas ſeulement valoir par des endroits qui les rendroient ridicules, s'ils pouvoient les conſidérer comme il faut, mais qu'ils cherchent à ſe faire eſtimer par des crimes. On a attaché de l'opprobre aux crimes malheureux, & de l'eſtime aux crimes qui réuſſiſſent. On mépriſe dans un particulier le larcin & le brigandage qui le conduiſent à la potence; mais on aime dans un potentat les grands larcins & les injuſtices éclatantes qui le conduiſent à l'empire du monde.

La vielle Rome eſt un exemple fameux de cette vérité. Elle fut dans ſa naiſſance une colonie de voleurs, qui y chercherent l'impunité de leurs crimes. Elle fut dans la ſuite une république de brigands, qui étendirent leurs injuſtices par toute la terre. Tandis que ces voleurs ne font que détrouſſer les paſſans, bannir d'un petit coin de la terre la paix & la ſureté publique, & s'enrichir aux dépens de quelques perſonnes, on ne leur donne point des noms fort honnêtes, & ils ne prétendent pas même à la gloire, mais ſeulement à l'impunité. Mais auſſi-tôt qu'à la faveur d'une proſpérité éclatante, ils ſe voient en état de dépouiller des nations entieres, & d'illuſtrer leurs injuſtices & leur fureur, en traînant à leur char des princes & des ſouverains; il n'eſt plus queſtion d'impunité, ils prétendent à la gloire, ils oſent non-ſeulement juſtifier leurs fameux larcins, mais ils les conſacrent. Ils aſſemblent, pour ainſi dire, l'univers dans la pompe de leurs triomphes pour étaler le ſuccès de leurs crimes; & ils ouvrent leurs temples, comme s'ils vouloient rendre le ciel complice de leurs brigandages & de leur fureur.

Il y a d'ailleurs un nombre infini de choſes que les hommes n'eſtiment, que par le rapport qu'elles ont avec quelqu'une de leurs foibleſſes. La volupté leur fait quelquefois trouver de l'honneur dans la débauche: les riches ſont redevables à la cupidité des pauvres, de la conſidération qu'ils trouvent dans le monde. La puiſſance tire ſon prix en partie d'un certain pouvoir de faire ce qu'on veut, qui eſt le plus dangereux préſent qui puiſſe jamais être fait aux hommes. Les honneurs & les dignités tirent leur principal éclat de notre ambition; ainſi on peut dire à coup ſûr que la plupart des choſes ne ſont glorieuſes, que parce que nous ſommes déreglés. (*Ancienne Encyc.*)

VERTU, ſ. f. Nous avons déterminé dans les parties précédentes ce que c'eſt que la vertu morale, & quelle eſt la créature qu'on peut appeller moralement vertueuſe; il nous reſte à chercher quels motifs & quel intérêt nous avons à mériter ce titre.

Nous avons découvert que celui-là ſeul mérite le nom de vertueux, dont toutes les affections, tous les penchans, en un mot, toutes les diſpoſitions d'eſprit & de cœur ſont conformes au bien général de ſon eſpèce; c'eſt-à-dire, du ſyſtême de créatures dans lequel la nature l'a placé, & dont il fait partie;

Que cette économie des affections, ce juſte tempérament entre les paſſions, cette conformité des penchans au bien général & particulier, conſtituoient la droiture, l'intégrité, la juſtice & la bonté naturelle;

Et que la corruption, le vice & la dépravation naiſſoient du déſordre des affections, & conſiſtoient dans un état préciſément contraire au précédent.

Nous avons démontré que les paſſions & les affections d'une créature quelconque avoient un rapport conſtant & déterminé avec l'intérêt général de ſon eſpèce; c'eſt une vérité que nous avons fait toucher au doigt, quant aux inclinations ſociales, telles que la tendreſſe paternelle, le penchant à la propagation, l'éducation des enfans, l'amour de la compagnie, la reconnoiſſance, la compaſſion, la conſpiration mutuelle dans les dangers, & leurs ſemblables: de ſorte qu'il faut convenir qu'il eſt auſſi naturel à la créature de travailler au bien général de ſon eſpèce, qu'à une plante de porter ſon fruit, & à un organe ou à quelqu'autre partie de notre corps de prendre l'étendue & la conformation qui conviennent à la machine entière; & qu'il n'eſt pas plus naturel à l'eſtomac de digérer, aux poumons de reſpirer, aux glandes de filtrer, & aux viſcères de remplir leurs fonctions; quoique toutes ces parties puiſſent être troublées dans leurs

opérations, par des obſtructions & d'autres accidens.

Mais, en diſtribuant les affections de la créature en inclinations favorables au bien général de ſon eſpèce, & en penchans dirigés à ſes intérêts particuliers, on en conclura que ſouvent elle ſe trouvera dans le cas de croiſer & de contredire les unes, pour favoriſer & ſuivre les autres; & l'on conclura juſte; car comment ſans cela l'eſpèce pourroit-elle ſe perpétuer? Que ſignifieroit cette affection naturelle qui la précipite à travers les dangers, pour la défenſe & la conſervation de ces êtres qui lui doivent déja la naiſſance, & dont l'éducation lui coûtera tant de ſoins?

On ſeroit donc tenté de croire qu'il y a une oppoſition abſolue entre ces deux eſpèces d'affections, & l'on préſumeroit que s'attacher au bien général de ſon eſpèce en écoutant les unes, c'eſt fermer l'oreille aux autres, & renoncer à ſon intérêt particulier; car, en ſuppoſant que les ſoins, les dangers & les travaux, de quelque nature qu'ils ſoient, ſont des maux dans le ſyſtême individuel, puiſqu'il eſt de l'eſſence des affections ſociales d'y porter la créature, on en inférera ſur-le-champ qu'il eſt de ſon intérêt de ſe défaire de ces penchans.

Nous convenons que toute affection ſociale, telle que la commiſération, l'amitié, la reconnoiſſance & les autres inclinations libérales & généreuſes, ne ſubſiſte & ne s'étend qu'aux dépens des paſſions intéreſſées; que les premières nous diviſent d'avec nous-mêmes, & nous ferment les yeux ſur nos aiſes & ſur notre ſalut particulier. Il ſemble donc que, pour être parfaitement à ſoi, & tendre à ſon intérêt avec toute la vigueur poſſible, on n'auroit rien de mieux à faire pour ſon propre bonheur, que de déraciner ſans ménagement toute cette ſuite d'affections ſociales, & de traiter la bonté, la douceur, la commiſération, l'affabilité & leurs ſemblables, comme des extravagances d'imagination, ou des foibleſſes de la nature.

En conſéquence de ces idées ſingulières, il faudroit avouer que, dans chaque ſyſtême de créatures, l'intérêt de l'individu eſt contradictoire à l'intérêt général, & que le bien de la nature dans le particulier eſt incompatible avec celui de la commune nature. Etrange conſtitution! dans laquelle il y auroit certainement un déſordre & des bizarreries que nous n'appercevons point dans le reſte de l'univers. J'aimerois autant dire de quelque corps organiſé, animal ou végétatif, que, pour aſſurer que chaque partie jouit d'une bonne ſanté, il faut abſolument ſuppoſer que le tout eſt malade.

Mais, pour expoſer toute l'abſurdité de cette hypothèſe, nous allons démontrer que, tandis que les hommes, s'imaginant que leur avantage préſent eſt dans le vice, & leur mal réel dans la vertu, s'étonnent d'un déſordre qu'ils ſuppoſent gratuitement dans la conduite de l'univers, la nature fait préciſément le contraire de ce qu'ils imaginent; que l'intérêt particulier de la créature eſt inſéparable de l'intérêt général de ſon eſpèce; enfin, que ſon vrai bonheur conſiſte dans la vertu, & que le vice ne peut manquer de faire ſon malheur.

Peu de gens oſeroient ſuppoſer qu'une créature en qui ils n'apperçoivent aucune affection naturelle, qui leur paroît deſtituée de tout ſentiment ſocial, & de toute inclination communicative, jouïr en elle-même de quelque ſatisfaction, & retire de grands avantages de ſa reſſemblance avec d'autres êtres. L'opinion générale, c'eſt qu'une pareille créature, en rompant avec le genre humain, en renonçant à la ſociété, n'en a que moins de contentement dans la vie, & n'en peut trouver que moins de douceur dans les plaiſirs des ſens. Le chagrin, l'impatience & la mauvaiſe humeur, ne feront plus en elle des momens fâcheux; c'eſt un état habituel auquel tout caractère inſociable ne manque pas de ſe fixer; c'eſt alors qu'une foule d'idées triſtes s'emparent de l'eſprit, & que le cœur eſt en proie à mille inclinations perverſes qui l'agitent & le déchirent ſans relâche; c'eſt alors que, des noirceurs de la mélancolie, & des aigreurs de l'inquiétude, naiſſent ces antipathies cruelles, par qui la créature, mécontente d'elle-même, ſe révolte contre tout le monde. Le ſentiment intérieur qui lui crie qu'un être ſi dépravé, incommode à quiconque l'approche, ne peut qu'être odieux à ſes ſemblables, la remplit de ſoupçons & de jalouſies, la tient dans les craintes & dans les horreurs, & la jette dans des perplexités que la fortune la mieux établie, & la plus conſtante proſpérité ſont incapables de calmer.

Tels ſont les ſymptômes de la perverſité complette, & l'on eſt d'accord ſur leur évidence. Lorſque la dépravation eſt totale, lorſque l'amitié, la candeur, l'équité, la confiance, la ſociabilité ſont anéanties; lors enfin que l'apoſtaſie morale eſt conſommée, tout le monde s'apperçoit & convient de la misère qui la ſuit. Quand le mal eſt à ſon dernier degré, il n'y a qu'un avis. Pourquoi faut-il qu'on perde de vue les funeſtes influences de la dépravation dans ſes degrés inférieurs? On s'imagine que la misère n'eſt pas toujours proportionnée à l'iniquité; comme ſi la méchanceté complette pouvoit entraîner la plus grande misère poſſible, ſans que ſes moindres degrés partageaſſent ce châtiment. Parler ainſi, c'eſt dire qu'à la vérité, le plus grand dommage qu'un corps puiſſe ſouffrir, c'eſt d'être diſloqué, démembré & mis en mille pièces; mais que la perte d'un bras ou d'une jambe, d'un œil, d'une

oreille ou d'un doigt; c'eſt une bagatelle qui ne mérite pas qu'on y faſſe attention.

L'eſprit a, pour ainſi dire, ſes parties, & ces parties ont leurs proportions. Les dépendances réciproques & le rapport mutuel de ces parties, l'ordre & la connexion des penchans, le mélange & la balance des affections qui forment le caractère, ſont des objets faciles à ſaiſir, par celui qui ne juge pas cette anatomie intérieure indigne de quelqu'attention. L'économie animale n'eſt ni plus exacte, ni plus réelle. Peu de gens toutefois ſe ſont occupés à anatomiſer l'ame, & c'eſt un art que perſonne ne rougit d'ignorer parfaitement. Tout le monde convient que le tempérament varie, & que ſes viciſſitudes peuvent être funeſtes, & qui que ce ſoit ne ſe met en peine d'en chercher la cauſe. On ſait que notre conſtitution intellectuelle eſt ſujette à des paralyſies qui l'accablent, & l'on n'eſt point curieux de connoître l'origine de ces accidens: perſonne ne prend le ſcalpel, & ne travaille à s'éclairer dans les entrailles du cadavre: on en eſt à peine, dans cette matière, aux idées de parties & de tout. On ignore entièrement l'effet que doivent produire une affection réprimée, un mauvais penchant négligé, ou quelque bonne inclination relâchée. Comment une ſeule action a-t-elle occaſionné dans l'eſprit une révolution capable de le priver de tout plaiſir? C'eſt ce qu'on voit arriver; c'eſt ce qu'on ne comprend pas; &, dans l'indifférence de s'en inſtruire, on eſt tout prêt à ſuppoſer qu'un homme peut violer ſa foi, s'abandonner à des crimes qui ne lui ſont point familiers, & ſe plonger dans les vices, ſans porter le trouble dans ſon ame, & ſans s'expoſer à des ſuites fatales à ſon bonheur.

On dit tous les jours: » Un tel a fait une » baſſeſſe, mais en eſt-il moins heureux? » Cependant, en parlant de ces hommes ſombres & farouches, on dit encore: » Cet homme eſt ſon » propre bourreau. » Une autre fois on conviendra » qu'il y a des paſſions, des humeurs, tel tempé- » rament capables d'empoiſonner la condition la » plus douce, & de rendre la créature mal- » heureuſe dans le ſein de la proſpérité. » Tous ces raiſonnemens contradictoires ne prouvent-ils pas ſuffiſamment que nous n'avons pas l'habitude de traiter des ſujets moraux, & que nos idées ſont encore bien confuſes ſur cette matière?

Si la conſtitution de l'eſprit nous paroiſſoit telle qu'elle eſt en effet, ſi nous étions bien convaincus qu'il eſt impoſſible d'étouffer une affection raiſonnable, ou de nourrir un penchant vicieux, ſans attirer ſur nous une portion de cette misère extrême dont nous convenons que la dépravation complette eſt toujours accompagnée, ne reconnoîtrions-nous pas en même-temps que toute action injuſte portant le déſordre dans le tempérament, ou augmentant celui qui y règne déja, quiconque fait mal ou préjudicie à ſa bonté, eſt plus fou & plus cruel à lui-même que celui qui, ſans égard pour ſa ſanté, ſe nourriroit de mêts empoiſonnés, ou qui, ſe déchirant le corps de ſes propres mains, ſe plairoit à ſe couvrir de bleſſures?

Nous avons fait voir que, dans l'animal, toute action qui ne part point de ſes affections naturelles ou de ſes paſſions, n'eſt point une action de l'animal. Ainſi, dans ces accès convulſifs où la créature ſe frappe elle-même, & s'élance ſur ceux qui la ſecourent, c'eſt une horloge détraquée, qui ſonne mal-à-propos; c'eſt la machine qui agit, & non l'animal.

Toute action de l'animal, conſidéré comme animal, part d'une affection, d'un penchant ou d'une paſſion qui le meut; telles que ſeroient, par exemple, l'amour, la crainte ou la haine.

Des affections foibles ne peuvent l'emporter ſur des affections plus puiſſantes qu'elles; & l'animal ſuit néceſſairement dans l'action le parti le plus fort. Si les affections, inégalement partagées, forment en nombre ou en eſſence un côté ſupérieur à l'autre, c'eſt de celui-là que l'animal inclinera. Voilà le balancier qui le met en mouvement & qui le gouverne.

Les affections qui déterminent l'animal dans ſes actions, ſont de l'une ou de l'autre de ces trois eſpèces:

1° Ou des affections naturelles, & dirigées au bien général de ſon eſpèce;

2° Ou des affections naturelles, & dirigées à ſon intérêt particulier;

3° Ou des affections qui ne tendent ni au bien général de ſon eſpèce, ni à ſes intérêts particuliers, qui même ſont oppoſés à ſon bien privé, & que par cette raiſon nous appellerons affections dénaturées. Selon l'eſpèce & le degré de ces affections, la créature qu'elles dirigent eſt bien ou mal conſtituée, bonne ou mauvaiſe.

Il eſt évident que la dernière eſpèce d'affections eſt toute vicieuſe. Quant aux deux autres, elles peuvent être bonnes ou mauvaiſes, ſelon leur degré: elles maîtriſent toujours la créature purement ſenſible; mais la créature ſenſible & raiſonnable peut toujours les maîtriſer, quelque puiſſantes qu'elles ſoient.

Peut-être trouvera-t-on étrange que des affections ſociales puiſſent être trop fortes, & des affections intéreſſées trop foibles; mais, pour diſſiper ce ſcrupule, on n'a qu'à ſe rappeller ce que nous avons dit plus haut: que, dans des circonſtances particulières, les affections ſociales deviennent quelquefois exceſſives, & ſe portent à un point qui les rend vicieuſes. Lors, par exemple,

que la commiſération eſt ſi vive qu'elle manque ſon but, en ſupprimant par ſon excès les ſecours qu'on a droit d'en attendre ; lorſque la tendreſſe maternelle eſt ſi violente, qu'elle perd la mère, & par conſéquent l'enfant avec elle. » Mais, dira-t-on, » traiter de vicieux & de dénaturé ce qui n'eſt que » l'excès de quelqu'affection naturelle & géné- » reuſe, n'y auroit-il pas en cela un rigoriſme mal » entendu ? » Pour toute réponſe à cette objection, je remarquerai que la meilleure affection dans ſa nature ſuffit, par ſon intenſité, pour endommager toutes ſes compagnes, pour reſtreindre leur énergie, & rallentir ou ſuſpendre leurs opérations. En accordant trop à l'une, la créature eſt contrainte de donner trop peu à d'autres de la même claſſe, & qui ne ſont ni moins naturelles ni moins utiles. Voilà donc l'injuſtice & la partialité introduites dans le caractère : conſéquemment, quelques devoirs ſeront remplis avec négligence, & d'autres, moins eſſentiels peut-être, ſuivis avec trop de chaleur.

On peut avouer ſans crainte ces principes dans toute leur étendue, puiſque la religion même, conſidérée comme une paſſion, mais de l'eſpèce héroïque, peut être pouſſée trop loin, & troubler par ſon excès toute l'économie des inclinations ſociales. Oui, la religion, j'oſe le dire, ſeroit trop énergique, en celui qu'une contemplation immodérée des choſes céleſtes, qu'une intempérance d'extaſe réfroidiroit ſur les offices de la vie civile, & les devoirs de la ſociété. » Cependant, ſi l'objet » de la dévotion eſt raiſonnable, & ſi la croyance » eſt orthodoxe, quelle que ſoit la dévotion, » pourra-t-on dire encore, il eſt dur de la traiter » de ſuperſtition ; car enfin, ſi la créature laiſſe » aller ſes affaires domeſtiques à l'abandon, & » néglige les intérêts temporels de ſon prochain » & les ſiens, c'eſt l'excès d'un zèle ſaint dans » ſon origine, qui produit ces effets ». Je réponds à cela, que la vraie religion ne commande pas une abnégation totale des ſoins d'ici bas ; ce qu'elle exige, c'eſt la préférence du cœur : elle veut qu'on rende à Dieu, aux autres & à ſoi-même, tout ce qu'on leur doit, ſans remplir une de ces obligations au préjudice d'une autre. Elle ſait les concilier entr'elles par une ſubordination ſage & meſurée.

Mais, ſi d'un côté les affections ſociales peuvent être trop énergiques, de l'autre, les paſſions intéreſſées peuvent être trop foibles. Si, par exemple, une créature ferme les yeux ſur les dangers, & mépriſe la vie ; ſi les inclinations utiles à ſa défenſe, à ſon bien-être & à ſa conſervation, manquent de force, c'eſt aſſurément un vice en elle, relativement aux deſſeins & au but de la nature. Les loix & la méthode qu'elle obſerve dans ſes opérations, en ſont des preuves authentiques. Dira-t-on que le ſalut de l'animal entier l'intéreſſe moins que celui d'un membre, d'un organe ou d'une ſeule de ſes parties ? Non, ſans doute. Or, elle a donné, nous le voyons, à chaque membre, à chaque organe, à chaque partie, les propriétés néceſſaires à ſa ſureté ; de ſorte qu'à notre inſçu même, ils veillent à leur bien-être, & agiſſent pour leur défenſe. L'œil, naturellement circonſpect & timide, ſe ferme de lui-même, & quelquefois malgré nous : ôtez-lui ſa promptitude & ſon indocilité, & toute la prudence imaginable ne ſuffira pas à l'animal pour ſe conſerver la vue. La foibleſſe dans les affections qui concernent le bien de l'automate eſt donc un vice. Pourquoi le même défaut dans les affections qui concernent les intérêts d'un tout plus important que le corps, je veux dire l'ame, l'eſprit & le caractère, ne ſeroit-il pas une imperfection ?

C'eſt en ce ſens que les penchans intéreſſés deviennent eſſentiels à la vertu. Quoique la créature ne ſoit ni bonne ni vertueuſe, préciſément parce qu'elle a ces affections, comme elles concourent au bien général de l'eſpèce, quand elle en eſt dénuée, elle ne poſſede pas toute la bonté dont elle eſt capable, & peut être regardée comme défectueuſe & mauvaiſe dans l'ordre naturel.

C'eſt encore en ce ſens que nous diſons de quelqu'un qu'il eſt trop bon, lorſque des affections trop ardentes pour l'intérêt d'autrui l'entraînent au-delà, ou lorſque trop d'indolence pour ſes vrais intérêts, l'arrête en deça des bornes que la nature & la raiſon lui preſcrivent.

Si l'on nous objecte qu'une façon de poſſéder dans les mœurs & d'obſerver dans la conduite les proportions morales, ce ſeroit d'avoir les paſſions ſociales trop énergiques, lorſque les penchans intéreſſés ſont exceſſifs, &, lorſque les inclinations intéreſſées ſont trop foibles, d'avoir les affections ſociales défectueuſes. Car, en ce cas, celui qui compteroit ſa vie pour peu de choſe, feroit, avec une doſe légère d'affection ſociale, tout ce que l'amitié la plus généreuſe peut exiger ; & il n'y auroit rien de tout ce que le courage le plus héroïque inſpire, qu'à l'aide d'un excès d'affection ſociale, ne pût exécuter la créature la plus timide.

Nous répondrons que c'eſt relativement à la conſtitution naturelle & à la deſtination particulière de la créature, que nous accuſons quelques paſſions d'excès, & que nous reprochons à d'autres la foibleſſe. Car, lorſqu'un penchant dont l'objet eſt raiſonnable n'eſt utile que dans ſa violence, ſi ce degré d'ailleurs n'altère point l'économie intérieure, & ne met aucune diſproportion entre les autres affections, on ne pourra le condamner comme vicieux. Mais ſi la conſtitution naturelle de la créature ne permet pas au reſte des affections de monter à ſon uniſſon ; ſi le ton des unes eſt auſſi haut, & celui des autres plus bas, quelle que ſoit la nature des unes & des autres, elles péche-

ront par excés ou par défaut : car, puiſqu'il n'y a plus entr'elles de proportion, puiſque la balance qui doit les tempérer eſt rompue, ce déſordre jettera de l'inégalité dans la pratique, & rendra la conduite vicieuſe.

Mais, pour donner des idées claires & diſtinctes de ce que j'entends par économie des affections, je deſcends aux eſpèces de créatures qui nous ſont ſubordonnées. Celles que la nature n'a point armées contre la violence, & qui ne ſont formidables d'aucun côté, doivent être ſuſceptibles d'une grande frayeur, & ne reſſentir que peu d'animoſité; car cette dernière qualité ſeroit infailliblement la cauſe de leur perte, ſoit en les déterminant à la réſiſtance, ſoit en retardant leur fuite. C'eſt à la crainte ſeule qu'elles peuvent avoir obligation de leur ſalut. Auſſi la crainte tient-elle les ſens en ſentinelle, & les eſprits en état de porter l'alarme.

En pareil cas, la frayeur habituelle & l'extrême timidité ſont, conſéquemment à la conſtitution animale de la créature, des affections auſſi conformes à ſon intérêt particulier & au bien général de ſon eſpèce, que le reſſentiment & le courage ſeroient préjudiciables à l'un & à l'autre. Auſſi remarque-t-on que, dans un ſeul & même ſyſtême, la nature a pris ſoin de diverſifier ces paſſions proportionnellement au ſexe, à l'age & à la force des créatures. Dans le ſyſtême animal, les animaux innocens ſe raſſemblent & paiſſent en troupe; mais les bêtes farouches vont communément deux à deux, vivent ſans ſociété & comme il convient à leur voracité naturelle. Entre les premiers, le courage eſt toutefois en raiſon de la taille & des forces. Dans les occaſions périlleuſes, tandis que le reſte du troupeau s'enfuit, le bœuf préſente les cornes à l'ennemi, & montre bien qu'il ſent ſa vigueur. La nature, qui ſemble preſcrire à la femelle de partager le danger, n'a pas laiſſé ſon front ſans défenſe. Pour le daim, la biche & leurs ſemblables, ils ne ſont ni vicieux ni dénaturés, lorſqu'à l'approche du lion, ils abandonnent leurs petits, & cherchent leur ſalut dans leur vîteſſe. Quant aux créatures capables de réſiſtance, & à qui la nature a donné des armes offenſives, depuis le cheval & le taureau juſqu'à l'abeille & au moucheron, ils entrent promptement en furie, ils fondent avec intrépidité ſur tout aggreſſeur, & défendent leurs petits au péril de leur propre vie. C'eſt l'animoſité de ces créatures qui fait la ſureté de leur eſpèce. On eſt moins ardent à offenſer, quand on ſait par expérience que le lézé, quoiqu'incapable de repouſſer l'injure, ne la ſupportera pas tranquillement, mais que, pour punir l'offenſeur, il s'expoſera ſans regret à perdre la vie. De tous les êtres vivans, l'homme eſt le plus formidable en ce ſens. Lorſqu'il s'agira de ſa propre cauſe ou de celle de ſon pays, il n'y a perſonne dont il ne puiſſe tirer une vengeance qu'il regardera comme équitable & exemplaire; &, s'il eſt aſſez intrépide pour ſacrifier ſa vie, il eſt maître de celle d'un autre, quelque bien gardé qu'il puiſſe être. Des exemples de ce courage ont ſouvent modéré le pouvoir abſolu, & empêché qu'il n'accablât ceux qui lui étoient ſoumis.

Enfin on peut dire que les affections ſont, dans la conſtitution animale, ce que ſont les cordes ſur un inſtrument de muſique. Les cordes ont beau garder entr'elles les proportions requiſes, ſi la tenſion eſt trop grande, l'inſtrument eſt mal monté, & ſon harmonie eſt éteinte. Mais, ſi, tandis que les unes ſont au ton qui convient, les autres ne ſont pas montées en proportion, la lyre ou le luth eſt mal accordé, & l'on n'exécutera rien qui vaille. Les différens ſyſtêmes de créatures répondent aux différentes eſpèces d'inſtrumens; &, dans le même genre d'inſtrumens, ainſi que dans le même ſyſtême de créatures, tous ne ſont pas égaux, & ne portent pas les mêmes cordes. La tenſion qui convient à l'un, briſeroit les cordes de l'autre, & peut-être l'inſtrument même : le ton qui fait ſortir toute l'harmonie de celui-ci, rend ſourd ou fait crier celui-là. Entre les hommes, ceux qui ont le ſentiment vif & délicat, ou que les plaiſirs & les peines affectent aiſément, doivent, pour le maintien de cette balance intérieure, ſans laquelle la créature, mal diſpoſée à remplir ſes fonctions, troubleroit le concert de la ſociété, poſſéder les autres affections; telles que la douceur, la commiſération, la tendreſſe & l'affabilité, dans un degré fort élevé. Ceux, au contraire, qui ſont froids, & dont le tempérament eſt placé ſur un ton plus bas, n'ont pas beſoin d'un accompagnement ſi marqué. Auſſi la nature ne les a-t-elle pas deſtinés ou à reſſentir ou à exprimer les mouvemens tendres & paſſionnés au même point que les précédens.

Il ſeroit curieux de parcourir les différens tons des paſſions, les modes divers des affections, & toutes ces meſures de ſentimens qui différencient les caractères entr'eux. Point de ſujet ſuſceptible de tant de charmes & de tant de difformités. Toutes les créatures qui nous environnent, conſervent ſans altération l'ordre & la régularité requiſes dans leurs affections. Jamais d'indolence dans les ſervices qu'elles doivent à leurs petits & à leurs ſemblables. Lorſque notre voiſinage ne les a point dépravés, la proſtitution, l'intempérance & les autres excès leur ſont généralement inconnus. Ces petites créatures qui vivent comme en république, les abeilles & les fourmis, ſuivent dans toute la durée de leur vie, les mêmes loix, s'aſſujettiſſent au même gouvernement, & montrent dans leur conduite toujours la même harmonie. Ces affections qui les encouragent au bien de leur eſpèce, ne ſe dépravent, ne s'affoibliſſent, ne s'anéantiſſent jamais en elles. Avec le ſecours de la religion, & ſous l'autorité des loix, l'homme

vit d'une façon moins conforme à sa nature que ne font ces insectes. Ces loix, dont le but est de l'affermir dans la pratique de la justice sont souvent pour lui des sujets de révolte ; & cette religion qui tend à le sanctifier, le rend quelquefois la plus barbare des créatures. On propose des questions, on se chicane sur des mots, on forme des distinctions, on passe aux dénominations odieuses ; on proscrit de pures opinions sous des peines sévères ; de-là naissent les antipathies, les haines & les séditions. On en vient aux mains, & l'on voit à la fin la moitié de l'espèce se baigner dans le sang de l'autre moitié. J'oserois assurer qu'il est presqu'impossible de trouver sur la terre une société d'hommes qui se gouvernent par des principes humains. Est-il surprenant après cela, qu'on ait peine à trouver dans ces sociétés un homme qui soit vraiment homme, & qui vive conformément à sa nature ?

Mais, après avoir expliqué ce que j'entends par des passions trop foibles ou trop fortes, & démontré que, quoique les unes & les autres passent quelquefois pour des vertus, ce sont, à proprement parler, des imperfections & des vices, je viens à ce qui constitue la malice d'une manière plus évidente & plus avouée, & je réduis la chose à trois cas.

I.

Ou les affections sociales sont foibles & défectueuses ;

II.

Ou les affections privées sont trop fortes ;

III.

Ou les affections ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de son espèce.

Cette énumération est complette, & la créature ne peut être dépravée, sans être comprise dans l'un ou l'autre de ces états, ou dans tous à la fois. Si je prouve donc que ces trois états sont contraires à ses vrais intérêts, il s'ensuivra que la vertu seule peut faire son bonheur, puisqu'elle seule suppose entre les affections tant sociales que privées, une juste balance, une sage & paisible économie.

Au reste, lorsque nous assurons que l'économie des affections sociales fait le bonheur temporel, c'est autant que la créature peut être heureuse dans ce monde. Nous ne prétendons rien prouver de contraire à l'expérience : or elle ne nous aprend que trop bien que les orages passagers qui troublent l'homme le plus heureux, sont pour le moins aussi fréquens que les fautes légères qui échappent à l'homme le plus juste. Ajoutez à cela ces élans continuels vers l'éternité, ces mouvemens d'une ame qui sent le vuide de son état actuel, mouvemens d'autant plus vifs que la ferveur est grande. D'où l'on peut conclure, sans aller plus loin, que s'il est vrai qu'il y ait du bonheur attaché à la pratique des vertus, comme nous le démontrons, il ne l'est pas moins que la créature ne peut jouir d'une félicité proportionnée à ses desirs, d'un bonheur qui la remplisse, d'un repos immuable, que dans le sein de la divinité.

Voici donc ce qui nous reste à prouver :

I.

Que le principal moyen d'être bien avec soi, & par conséquent d'être heureux, c'est d'avoir les affections sociales entières & énergiques ; & que manquer de ces affections, ou les avoir défectueuses, c'est être malheureux.

II.

Que c'est un malheur que d'avoir les affections privées trop énergiques, & par conséquent au-dessus de la subordination que les affections sociales doivent leur imprimer.

III.

Enfin, que d'être pourvu d'affections dénaturées, ou de ces penchans qui ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de son espèce, c'est le comble de la misère.

Pour démontrer que le principal moyen d'être heureux c'est d'avoir les affections sociales, & que manquer de ces penchans c'est être malheureux, je demande en quoi consistent ces plaisirs & ces satisfactions qui font le bonheur de la créature. On les distingue communément en plaisirs du corps, & en satisfactions de l'esprit.

On ne disconvient pas que les satisfactions de l'esprit ne soient préférables aux plaisirs du corps. En tout cas, voici comment on pourroit le prouver. Toutes les fois que l'esprit a conçu une haute opinion du mérite d'une action, qu'il est vivement frappé de son héroïsme, & que cet objet a fait toute son impression, il n'y a ni terreur ni promesse, ni peines ni plaisirs du corps, capables d'arrêter la créature. On voit des Indiens, des barbares, des malfaiteurs, & quelquefois les derniers des humains, s'exposer pour l'intérêt d'une troupe, par reconnoissance, par animosité, par des principes d'honneur ou de galanterie, à des travaux incroyables, & défier la mort même ; tandis que le moindre nuage d'esprit, le plus léger chagrin, un petit contretems, empoisonnent & anéantissent les plaisirs du corps ; & cela lorsque, placé d'ailleurs dans les circonstances les plus avantageuses, au centre de tout ce qui pouvoit exciter

&

& entretenir l'enchantement des sens ; on étoit sur le point de s'y abandonner. C'est en vain qu'on essaieroit de les rappeller : tant que l'esprit sera dans la même assiette, les efforts ou seront inutiles, ou ne produiront qu'impatience & dégoût.

Mais si les satisfactions de l'esprit sont supérieures aux plaisirs du corps, comme on n'en peut douter, il suit de-là, que tout ce qui peut occasionner dans un être intelligent une succession constante de plaisirs intellectuels, importe plus à son bonheur que ce que lui offriroit une pareille chaîne de plaisirs corporels.

Or les satisfactions intellectuelles consistent ou dans l'exercice même des affections sociales, ou découlent de cet exercice, en qualité d'effets.

Donc l'économie des affections sociales étant la source des plaisirs intellectuels, ces affections sociales seront seules capables de procurer à la créature un bonheur constant & réel.

Pour développer maintenant comment les affections sociales sont par elles-mêmes les plaisirs les plus vifs de la créature, (travail superflu pour celui qui a éprouvé la condition de l'esprit sous l'empire de l'amitié, de la reconnoissance, de la bonté de la commisération, de la générosité, & des autres affections sociales,) celui qui a quelques sentimens naturels n'ignore pas la douceur de ces penchans généreux ; mais la différence que nous trouvons, tous tant que nous sommes, entre la solitude & la compagnie, entre la compagnie d'un indifférent & celle d'un ami, la liaison de presque tous nos plaisirs avec le commerce de nos semblables, & l'influence qu'une société présente ou imaginaire exerce sur eux, décident la question.

Sans en croire le sentiment intérieur, la supériorité des plaisirs qui naissent des affections sociales sur ceux qui viennent des sensations, se reconnoît encore à des signes extérieurs, & se manifeste au dehors par des symptômes merveilleux. On la lit sur les visages ; elle s'y peint en des caractères indicatifs d'une joie plus vive, plus complette, plus abondante que celle qui accompagne le soulagement de la faim, de la soif & des plus pressans appetits. Mais l'ascendant actuel de cette espèce d'affection sur les autres ne permet pas de douter de leur énergie. Lorsque les affections sociales se font entendre, leur voix suspend tout autre sentiment, & le reste des penchans garde le silence. L'enchantement des sens n'a rien de comparable. Quiconque éprouvera successivement l'une & l'autre volupté, donnera sans balancer la préférence à la première. Mais, pour prononcer avec équité, il faut les avoir éprouvées dans toute leur *intensité*. L'honnête homme peut connoître toute la vivacité des plaisirs sensuels ; l'usage modéré qu'il en fait, répond de la sensibilité de ses organes, & de la délicatesse de son goût ; mais le méchant, étranger par son état aux affections sociales, est absolument incapable de juger des plaisirs qu'elles causent.

Objecter que ces affections ne déterminent pas toujours la créature qui les possede, c'est ne rien dire ; car, si la créature ne les ressent pas dans leur énergie naturelle, c'est comme si elle en étoit actuellement privée, & qu'elle l'eût toujours été. Mais, en attendant la démonstration de cette proposition, nous remarquerons que moins une créature aura d'affections sociales, plus il sera surprenant qu'elle prédomine : toutefois ce prodige n'est pas inouï. Or, si l'affection sociale, telle quelle, a pu dans une occasion surmonter la scélératesse, il reste incontestable que, fortifiée par un exercice assidu, elle auroit toujours prévalu.

Telle est la puissance & le charme de l'affection sociale, qu'elle arrache la créature à tout autre plaisir. Lorsqu'il est question des intérêts du sang, & dans cent autres occasions, cette passion maîtrise souverainement, & sa présence triomphe presque sans effort des tentations les plus séduisantes.

Ceux qui ont fait quelques progrès dans les sciences, & à qui les premiers principes des mathématiques ne sont pas inconnus, assurent que l'esprit trouve dans ces vérités, quoique purement spéculatives, une sorte de volupté supérieure à celle des sens : or, on a beau creuser la nature de ce plaisir de contemplation, on n'y découvre pas le moindre rapport avec les intérêts particuliers de la créature : le bien de son système individuel est ici pour zéro. L'admiration & la joie qu'elle ressent, tombent sur des choses extérieures, & étrangères au mathématicien ; &, quoique le sentiment des premiers plaisirs qu'il éprouve, & qui lui rendent habituelle l'étude des sciences abstraites & pénibles, puissent devenir en lui une raison d'intérêt, ces premières voluptés, ces satisfactions originelles qui l'ont déterminé à ce genre d'occupation, ne peuvent avoir d'autre cause que l'amour de la vérité, la beauté de l'ordre, & le charme des proportions ; & cette passion, considérée dans ce point de vue, est du genre des affections naturelles. Car, puisque son objet n'est point dans l'étendue du système individuel de la créature, il faut ou la traiter d'inutile, de superflue, & conséquemment d'inclination dénaturée, ou, la prenant pour ce qu'elle est, l'approuver comme une délectation raisonnable, engendrée par la contemplation des nombres, de l'harmonie, des proportions & des accords qui sont observés dans la constitution des êtres qui fixent l'ordre des choses, & qui soutiennent l'univers.

Or, si ce plaisir de contemplation est si grand, que les voluptés corporelles n'ont rien qui l'égale, quel sera donc celui qui naît de l'exercice de la

vertu qui fait une action héroïque ? car c'eſt alors que, pour combler le bonheur de la créature, une flatteuſe approbation de l'eſprit ſe réunit à des mouvemens du cœur, délicieux & preſque divins. En effet, quel plus beau ſujet de réflexions dans l'univers, quelle plus raviſſante matière à contempler, qu'une action grande, noble & vertueuſe ? Eſt-il quelque choſe dont la connoiſſance intérieure & la mémoire puiſſent cauſer une ſatisfaction plus pure, plus douce, plus complette & plus durable ?

Dans cette paſſion qui rapproche les ſexes, ſi la tendreſſe du cœur ſe mêle à l'ardeur des ſens, ſi l'amour de la perſonne accompagne celui du plaiſir, quel ſurcroît de délectation! Auſſi, quelle différence d'énergie entre le ſentiment & l'appetit! Le premier a fait entreprendre des travaux incroyables, & braver la mort même, ſans autre intérêt que celui de l'objet aimé, ſans aucune vue de récompenſe; car où ſeroit le fondement de cet eſpoir ? En ce monde ? La mort finit tout. Dans l'autre vie ? Je ne connois point de légiſlateur qui ait ouvert le ciel aux héros amoureux, & deſtiné des récompenſes à leurs glorieux travaux.

Les ſatisfactions intellectuelles qui naiſſent des affections ſociales, ſont donc ſupérieures aux plaiſirs corporels; mais ce n'eſt pas tout, elles ſont encore indépendantes de la ſanté, de l'aiſance, de la gaieté & de tous les avantages de la fortune & de la proſpérité. Si dans les périls, les craintes, les chagrins, les pertes & les infirmités, on conſerve les affections ſociales, le bonheur eſt en ſureté. Les coups qui frappent la vertu ne détruiſent point le contentement qui l'accompagne. Je dis plus; c'eſt une beauté qui a quelque choſe de plus doux & de plus touchant dans la triſteſſe & dans les larmes, qu'au milieu des plaiſirs. Sa mélancolie a des charmes particuliers. Ce n'eſt que dans l'adverſité qu'elle s'abandonne à ces épanchemens ſi tendres & ſi conſolans. Si l'adverſité n'empoiſonne point ſes douceurs, elle ſemble accroître ſa force, & relever ſon éclat. La vertu ne paroit avec toute ſa ſplendeur que dans la tempête & ſous le nuage; les affections ſociales ne montrent toute leur valeur que dans les grandes afflictions. Si ce genre de paſſions eſt adroitement remué, comme il arrive à la repréſentation d'une bonne tragédie, il n'y a aucun plaiſir, à égalité de durée, qu'on puiſſe comparer à ce plaiſir d'illuſion. Celui qui ſait nous intéreſſer au deſtin du mérite & de la vertu, nous attendrit ſur le ſort des bons, & ſoulever en leur faveur tout ce que nous avons d'humanité; celui-là, dis-je, nous jette dans un raviſſement, & nous procure une ſatisfaction d'eſprit & de cœur, ſupérieure à tout ce que les ſens ou les appetits cauſent de plaiſirs. Nous conclurons de-là que l'exercice actuel des affections ſociales eſt une ſource de voluptés intellectuelles, Démontrons à préſent qu'elles dérivent encore de cet exercice, en qualité d'effets.

Nous remarquerons d'abord que le but des affections ſociales, relativement à l'eſprit, c'eſt de communiquer aux autres les plaiſirs qu'on reſſent, de partager ceux dont ils jouiſſent, & de ſe flatter de leur eſtime & de leur approbation.

La ſatisfaction de communiquer ſes plaiſirs ne peut être ignorée que d'une creature affligée d'une dépravation originelle & totale. Je paſſe donc à la ſatisfaction de partager le bonheur des autres, & de le reſſentir avec eux; à ces plaiſirs que nous recueillons de la félicité des creatures qui nous environnent, ſoit par les récits que nous entendons, ſoit par l'air, les geſtes & les ſons qui nous en inſtruiſent, ces creatures fuſſent-elles d'une eſpèce différente, pourvu que les ſignes caractériſtiques de leur joie ſoient à notre portée. Les plaiſirs de participation ſont ſi fréquens & ſi doux, qu'en parcourant de bonne foi tous les quarts-d'heure amuſans de la vie, on conviendra que ces plaiſirs en ont rempli la plus grande & la plus délicieuſe partie.

Quant au témoignage qu'on ſe rend à ſoi-même, de mériter l'eſtime & l'amitié de ſes ſemblables, rien ne contribue davantage à la ſatisfaction de l'eſprit, & au bonheur de ceux même à qui l'on donne le nom de voluptueux, dans la ſignification la plus vile. Les créatures qui ſe piquent le moins de bien mériter de leur eſpèce, font parade, dans l'occaſion, d'un caractère droit & moral : elles ſe complaiſent dans l'idée de valoir quelque choſe. Idée chimérique, à la vérité, mais qui les flatte, & qu'elles s'efforcent d'étayer en elles-mêmes, en ſe dérobant, à la faveur de quelques ſervices rendus à un ou deux amis, une conduite pleine d'indignité.

Quel tyran, quel voleur de grands chemins, quel infracteur déclaré des loix de la ſociété n'a pas un compagnon, une ſociété de gens de ſon eſpèce, une troupe de ſcélérats comme lui, dont les ſuccès le réjouiſſent, à qui il fait part de ſes proſpérités, qu'il traite d'amis, & dont il épouſe les intérêts comme les ſiens propres ? Quel homme au monde eſt inſenſible aux careſſes & à la louange de ſes connoiſſances intimes ? Toutes nos actions n'ont-elles pas quelque rapport à ce tribut ? Les applaudiſſemens de l'amitié n'influent-ils pas ſur toute notre conduite ? N'en ſommes-nous pas même jaloux pour nos vices ? N'entrent-ils pour rien dans la perſpective de l'ambition, dans les fanfaronades de la vanité, dans les profuſions de la ſomptuoſité, & même dans les excès de l'amour deshonnête ? En un mot, ſi les plaiſirs ſe calculoient, comme beaucoup d'autres choſes, on pourroit aſſurer que ces deux ſources, la participation au bonheur des autres, & le deſir de leur

eſtime fourniſſent au moins neuf dixièmes de tout ce que nous en goûtons dans la vie. De ſorte que de la ſomme entière de nos joies, il en reſteroit à peine un dixième qui ne découlât point de l'affection ſociale, & qui ne dépendit pas immédiatement de nos inclinations naturelles. Or les effets ſont proportionnés à leurs cauſes. Le degré des affections ſociales règle celui du contentement & du bonheur qu'elles procurent.

De peur donc qu'on attende de quelque portion d'inclination naturelle l'entier & plein effet d'une affection ſincère, complette & vraiment morale; de peur qu'on ne s'imagine qu'une doſe légére d'affection ſociale eſt capable de procurer tous les avantages de la ſociété, & d'initier profondément à la participation au bonheur des autres, nous obſerverons que tout penchant tronqué, que toute inclination rétrécie, ſe bornant ſans ſujet à quelque partie d'un tout qui doit intéreſſer, ſera ſans fondement réel & ſolide. L'amour de ſes ſemblables, ainſi que tout autre penchant dont le bien privé de la créature n'eſt pas l'objet immédiat, peut être naturel ou dénaturé : s'il eſt dénaturé, il ne manquera pas de croiſer les vrais intérêts de la ſociété, & conſéquemment d'anéantir les plaiſirs qu'on en peut attendre; s'il eſt naturel, mais concentré, il ſe changera en une paſſion ſingulière, bizarre, capricieuſe, & qui n'eſt d'aucun prix. La créature qu'il anime n'en a ni plus de vertu ni plus de mérite. Ceux pour qui ce vent ſouffle n'ont aucun gage de ſa durée; il s'eſt élevé ſans raiſon, il peut changer ou ceſſer de même. La viciſſitude continuelle de ces penchans que le caprice fait éclore, & qui entraînent l'ame de l'amour à l'indifférence, & de l'indifférence à l'averſion, doit la tenir dans des troubles interminables, la priver peu à peu du ſentiment des plaiſirs de l'amitié, & la conduire enfin à une haine parfaite du genre humain. Au contraire, l'affection entière, (d'où l'on a fait le nom d'*intégrité*,) comme elle eſt complette en elle-même, réfléchie dans ſon objet, & pouſſée à ſa juſte étendue, eſt conſtante, ſolide & durable. Dans ce cas, le témoignage que la créature ſe rend à elle-même, d'une diſpoſition équitable pour les hommes en général, juſtifie ſes inclinations particulières, & ne la rend que plus propre à la participation des plaiſirs d'autrui. Mais, dans le cas d'une affection mutilée, ce penchant ſans ordre, ſans fondement raiſonnable, & ſans loi, perd ſans ceſſe à la réflexion; la conſcience le déſaprouve, & le bonheur s'évanouit.

Si l'affection partielle ruine la jouiſſance des plaiſirs de ſympathie & de participation, ce n'eſt pas tout; elle tarit encore la troiſième ſource des ſatisfactions intellectuelles; je veux dire, le témoignage qu'on ſe rend à ſoi-même de bien mériter de tous ſes ſemblables. Car d'où naîtroit ce ſentiment préſomptueux? Quel mérite ſolide peut-on ſe reconnoître? Quel droit a-t-on ſur l'eſtime des autres, quand l'affection qu'on a pour eux eſt ſi mal fondée? Quelle confiance exiger, lorſque l'inclination eſt ſi capricieuſe? Qui comptera ſur une tendreſſe qui pèche par la baſe, qui manque de principes? ſur une amitié que la même fantaiſie qui l'a bornée à quelques perſonnes, à une petite partie du genre humain, peut reſſerrer encore, & exclure celui qui en jouit actuellement, comme elle en a privé une infinité d'autres qui méritoient de la partager?

D'ailleurs on ne doit point eſpérer que ceux dont la vertu ne dirige ni l'eſtime ni l'affection, aient le bonheur de placer l'une & l'autre en des ſujets qui les méritent. Ils auroient peine à trouver dans la multitude de ces amis de cœur dont ils ſe vantent, un ſeul homme dont ils priſaſſent les ſentimens, dont ils chériſſent la confiance, ſur la tendreſſe duquel ils oſaſſent jurer, & en qui ils puſſent ſe complaire ſincèrement. Car, on a beau repouſſer les ſoupçons, & ſe flatter de l'attachement de gens incapables d'en former, l'illuſion qu'on ſe fait ne peut fournir que des plaiſirs auſſi frivoles qu'elle. Quel eſt donc, dans la ſociété, le déſavantage de ces gens à paſſions mutilées? La ſeconde ſource des plaiſirs intellectuels ne fournit preſque rien pour eux.

L'affection entière jouit de toutes les prérogatives dont l'inclination partielle eſt privée; elle eſt conſtante, uniforme, toujours ſatisfaite d'elle-même, & toujours ſatisfaiſante. La bienveillance & les applaudiſſemens des bons lui ſont tout acquis; &, dans les cas déſintéreſſés, elle obtiendra le même tribut des méchans. C'eſt d'elle que nous dirons avec vérité, que la ſatisfaction intérieure de mériter l'amour & l'approbation de toute ſociété, de toute créature intelligente, & du principe éternel de toute intelligence, ne l'abandonne jamais. Or, ce principe une fois admis, le théiſme adopté, les plaiſirs qui naîtront de l'affection héroïque dont Dieu ſera l'objet final, partageront ſon excellence, & feront grands, nobles & parfaits comme lui. Avoir les affections ſociales entières, ou l'intégrité de cœur & d'eſprit, c'eſt ſuivre pas à pas la nature, c'eſt imiter, c'eſt repréſenter l'être ſuprême ſous une forme humaine, & c'eſt en cela que conſiſte la juſtice, la piété, la morale & toute la religion naturelle.

Mais, de peur qu'on ne relègue dans l'école ce raiſonnement hériſſé de phraſes & de termes de l'art, & qu'une partie de cet eſſai ne demeure ſans fondement & ſans fruit pour les gens du monde, eſſayons de démontrer les mêmes vérités d'une façon plus familière.

Si l'on examine un peu la nature des plaiſirs, ſoit qu'on les obſerve dans la retraite, dans l'étude & dans la contemplation, ſoit qu'on les conſidère dans les réjouiſſances publiques, dans les parties amuſantes, & d'autres divertiſſemens ſemblables,

on conviendra qu'ils suppoſent eſſentiellement un tempéramment libre d'inquiétude, d'aigreur & de dégoût; un eſprit tranquille, ſatisfait de lui-même, & capable d'enviſager ſa condition propre ſans chagrin; mais cette diſpoſition de tempérament & d'eſprit, ſi néceſſaire a la jouiſſance des plaiſirs, eſt une ſuite de l'économie des affections.

Quant au tempérament, nous ſavons par expérience qu'il n'y a point de fortune ſi brillante, de proſpérité ſi ſuivie, d'état ſi parfait, que l'inclination & les deſirs ne puiſſent corrompre, & dont l'humeur & les caprices n'épuiſaſſent bientôt les reſſources, & ne reſſentiſſent l'inſuffiſance. Les appetits déſordonnés ſèment la vie d'épines. Les paſſions effrénées ſont troublées dans leur cours par une infinité d'obſtacles, quelquefois impoſſibles, mais toujours pénibles à ſurmonter. Les chagrins naiſſent ſous les pas de qui vit au hazard; il en trouve au-dedans, au-dehors, par-tout. Le cœur de certaines créatures reſſemble à ces enfans maſſifs & maladifs; ils demandent ſans ceſſe, & l'on a beau leur donner tout ce qu'ils demandent, ils ne finiſſent point de crier. C'eſt un fonds inépuiſable de peines & de troubles, qu'un deſſein pris de ſatisfaire à toutes les fantaiſies qu'il produit. Mais, ſans ces inconvéniens, qui ne ſont pas généraux, les laſſitudes, la mélaiſance, l'embarras des filtrations, l'engorgement des liqueurs, le dérangement des eſprits animaux, & toutes ces incommodités accidentelles dont les corps les mieux conſtitués ne ſont pas exempts, ne ſuffiſent-elles pas pour engendrer la mauvaiſe humeur & le dégoût? Et ces vices ne deviendront-ils pas habituels, ſi l'on n'écarte leur influence, ou ſi l'on n'arrête leur progrès dans le tempérament? Or l'exercice des affections ſociales eſt l'émétique du dégoût; c'eſt le ſeul contre-poiſon de la mauvaiſe humeur. Car nous avons remarqué que, lorſque la creature prend ſon parti, & ſe réſoud à guérir de ces maladies de tempérament, elle a recours aux plaiſirs de la ſociété, elle ſe prête au commerce de ſes ſemblables, & ne trouve de ſoulagement à ſa triſteſſe & à ſes aigreurs, que dans les diſtractions & les amuſemens de la compagnie.

Dans ces diſpoſitions fâcheuſes, dira-t-on peut-être, la religion eſt d'un puiſſant ſecours. Sans doute; mais quelle eſpèce de religion? Si ſa nature eſt conſolante & benigne, ſi la dévotion qu'elle inſpire eſt douce, tranquille & gaie, c'eſt une affection naturelle qui ne peut être que ſalutaire: mais les miniſtres, en l'altérant, la rendent-ils ſombre & farouche; les craintes & l'effroi l'accompagnent ils; combat-elle la fermeté, le courage & la liberté de l'eſprit, c'eſt entre leurs mains un dangereux topique; & l'on remarque à la longue, que ce précieux remède, mal-à-propos adminiſtré, eſt pire que le mal. La conſideration effrayante de l'étendue de nos devoirs, un examen auſtère des mortifications qui nous ſont preſcrites, & la vue des gouffres ouverts pour les infracteurs de la loi, ne ſont pas toujours, & en tous tems, ni pour toutes ſortes de perſonnes indiſtinctement, des objets propres à calmer les agitations de l'eſprit. Le tempérament ne peut qu'empirer, & ſes aigreurs fermenter & s'accroître par la noirceur de ces réflexions. Si, par avis, par crainte ou par beſoin, la victime de ces idées mélancoliques cherche quelque diverſion à leur obſeſſion; ſi elle affecte le repos & la joie, qu'importe au fond? Tant qu'elle ne ſe déſiſtera point de ſa pratique, ſon cœur ſera toujours le même; elle n'aura que changé de grimace. Le tigre eſt enchaîné pour un moment, ſes actions ne décèlent pas actuellement ſa férocité; mais en eſt il plus ſoumis? Si vous briſez ſa chaîne, en ſera-t-il moins cruel? Non, certes. Qu'a donc opéré la religion, ſi mal-adroitement préſentée? La créature a le même fonds de triſteſſe, ſes aigreurs n'en ſont que plus abondantes & plus importunes, & ſes plaiſirs intellectuels que plus languiſſans & plus rares. Le chien eſt donc revenu à ſon vomiſſement; mais plus maladif & plus dépravé.

Si l'on objecte qu'à la vérité, dans des conjonctures déſeſpérantes, dans un délabrement d'affaires domeſtiques, dans un cours inaltérable d'adverſités, les chagrins & la mauvaiſe humeur peuvent ſaiſir & troubler le tempérament; mais que ce déſaſtre n'eſt pas à craindre dans l'aiſance & la proſpérité, & que les commodités journalières de la vie, & les faveurs habituelles de la fortune, ſont une barrière aſſez puiſſante contre les attaques que le tempérament peut avoir à ſoutenir; nous répondrons que plus la condition d'une créature eſt gracieuſe, tranquille & douce, plus les moindres contre-tems, les accidens les plus légers, & les plus frivoles chagrins ſont impatientans, déſagréables & cuiſans pour elle; que plus elle eſt indépendante & libre, plus il eſt aiſé de la mécontenter, de l'offenſer & de l'irriter, & que par conſéquent plus elle a beſoin du ſecours des affections ſociales pour ſe garantir de la férocité. C'eſt ce que l'exemple des tyrans, dont le pouvoir, fondé ſur le crime, ne ſe ſoutient que par la terreur, prouve ſuffiſamment.

Quannt à la tranquillité d'eſprit, voici comment on peut ſe convaincre qu'il n'y a que les affections ſociales qui puiſſent procurer ce bonheur. On conviendra ſans doute qu'une créature telle que l'homme, qui ne parvient que par un aſſez long exercice à la maturité d'entendement & de raiſon, a appuyé ou appuie actuellement ſur ce qui ſe paſſe au-dedans d'elle-même, connoît ſon caractère, n'ignore point ſes ſentimens habituels, approuve ou déſapprouve ſa conduite, & a jugé ſes affections. On ſait encore que, ſi par elle-même elle étoit incapible de cette recherche critique, on ne manque pas dans la ſociété de gens charitables, tout prêts à l'aider de leurs lumieres;

que les faiſeurs de remontrances & les donneurs d'avis ne ſont pas rares; & qu'on en trouve autant & plus qu'on en veut. D'ailleurs, les maîtres du monde & les mignons de la fortune ne ſont pas exempts de cette inſpection domeſtique. Toutes les impoſtures de la flatterie ſe réduiſent la plupart du tems à leur en familiariſer l'uſage, & ſes faux portraits à les rappeller à ce qu'ils ſont en effet. Ajoutez à cela que plus on a de vanité & moins on ſe perd de vue: l'amour-propre eſt grand contemplateur de lui-même; mais quand une indifférence parfaite ſur ce qu'on peut valoir, rendroit pareſſeux à s'examiner, les feints égards pour autrui & les deſirs inquiets & jaloux de réputation, expoſeroient encore aſſez ſouvent notre conduite & notre caractere à nos réflexions. D'une ou d'autre façon, toute créature qui penſe, eſt néceſſitée par ſa nature à ſouffrir la vue d'elle-même, & à avoir à chaque inſtant ſous ſes yeux les images errantes de ſes actions, de ſa conduite & de ſon caractere: ces objets qui lui ſont individuellement attachés, qui la ſuivent par-tout, doivent paſſer & repaſſer ſans ceſſe dans ſon eſprit: or, ſi rien n'eſt plus importun, plus fatiguant & plus fâcheux que leur préſence à celui qui manque d'affections ſociales, rien n'eſt plus ſatisfaiſant, plus agréable & plus doux pour celui qui les a ſoigneuſement conſervées.

Deux choſes qui doivent horriblement tourmenter toute créature raiſonnable, c'eſt le ſentiment intérieur d'une action injuſte, ou d'une conduite odieuſe à ſes ſemblables; ou le ſouvenir d'une action extravagante, ou d'une conduite préjudiciable à ſes intérêts & à ſon bonheur.

De ces tourmens, c'eſt le premier qu'on appelle proprement en morale ou théologie, conſcience. Craindre un Dieu, ce n'eſt pas avoir pour cela de la conſcience. Pour s'effrayer de malins eſprits, des ſortileges, des enchantemens, des poſſeſſions, des conjurations & de tous les maux qu'une nature injuſte, méchante & diabolique peut infliger, ce n'eſt pas en être plus conſciencieux. Craindre un Dieu, ſans être ni ſe ſentir coupable de quelqu'action digne de blâme & de punition; c'eſt l'accuſer d'injuſtice, de méchanceté, de caprice, & par conſéquent, c'eſt craindre un diable & non pas un Dieu. La crainte de l'enfer & toutes les terreurs de l'autre monde ne marquent de la conſcience, que quand elles ſont occaſionnées par un aveu intérieur des crimes que l'on a commis; mais ſi la créature fait intérieurement cet aveu, à l'inſtant la conſcience agit, elle indique le châtiment, & la créature s'en effraie, quoique la conſcience ne le lui rende pas évident.

La conſcience religieuſe ſuppoſe donc la conſcience naturelle & morale. La crainte de Dieu accompagne toujours celle-là; mais elle tire toute ſa force de la connoiſſance du mal commis & de l'injure faite à l'être ſuprême, en préſence duquel, ſans égard pour la vénération que nous lui devons, nous avons oſé le commettre. Car la honte d'avoir failli aux yeux d'un être ſi reſpectable, doit travailler en nous, même en faiſant abſtraction des notions particulières de ſa juſtice, de ſa toute-puiſſance, & de la diſtribution future des récompenſes & des châtimens.

Nous avons dit qu'aucune créature ne fait le mal méchamment & de propos délibéré, ſans s'avouer intérieurement digne de châtiment; & nous pouvons ajouter en ce ſens que toute créature ſenſible a de la conſcience. Ainſi le méchant doit attendre & craindre de tous, ce qu'il reconnoit avoir mérité de chacun en particulier. De la frayeur de Dieu & des hommes, naîtront donc les alarmes & les ſoupçons. Mais le terme de conſcience emporte quelque choſe de plus dans toute créature raiſonnable. Il indique une connoiſſance de la laideur des actions puniſſables & une honte ſecrete de les avoir commiſes.

Il n'y a peut-être pas une créature parfaitement inſenſible à la honte des crimes qu'elle a commis; pas une qui ſe reconnoiſſe intérieurement indigne de l'opprobre & de la haine de ſes ſemblables, ſans regret & ſans émotion; pas une qui parcoure ſa turpitude d'un œil indifférent. En tous cas, ſi ce monſtre exiſte, ſans paſſion pour le bien & ſans averſion pour le mal, il ſera d'un côté dénué de toute affection naturelle, & par conſéquent dans une indigence parfaite des plaiſirs intellectuels; de l'autre, il aura tous les penchans dénaturés dont une créature peut être infectée. Manquer de conſcience, ou n'avoir aucun ſentiment de la difformité du vice, c'eſt donc être ſouverainement miſérable. Mais avoir de la conſcience & pécher contre elle, c'eſt s'expoſer même ici bas, comme nous l'avons démontré, aux regrets & à des peines continuelles.

Un homme qui dans un premier mouvement, a le malheur de tuer ſon ſemblable, revient ſubitement à la vue de ce qu'il a fait; ſa haine ſe change en pitié, & ſa fureur ſe tourne contre lui-même. Tel eſt le pouvoir de l'objet. Mais il n'eſt pas au bout de ſes peines: il ne retrouve pas ſa tranquillité en perdant de vue le cadavre: il entre enſuite en agonie; le ſang du mort coule derechef à ſes yeux: il eſt tranſi d'horreur, & le ſouvenir cruel de ſon action le pourſuit en tout lieu. Mais ſi l'on ſuppoſoit que cet Aſſaſſin a vu expirer ſon compagnon ſans frémir, & qu'aucun trouble, qu'aucun remords, qu'aucune émotion n'a ſuivi le coup, je dirois, ou qu'il ne reſte à ce ſcélérat aucun ſentiment de la difformité du crime, qu'il eſt ſans affection naturelle, & par conſéquent ſans paix au-dedans de lui-même,

& ſans félicité ; ou que s'il a quelque notion de beauté morale, c'eſt un aſſemblage capricieux d'idées monſtrueuſes & contradictoires, un compoſé d'opinions fantaſques, une ombre défigurée de la *vertu* ; que ce ſont des préjugés extravagans qu'il prend pour le grand, l'héroïque & le beau des ſentimens : or, que ne ſouffre point un homme dans cet état ! Le fantôme qu'il idolâtre, n'a point de forme conſtante ; c'eſt un Prothée d'honneur qu'il ne ſait par où ſaiſir, & dont la pourſuite le jette dans une infinité de perplexités, de travaux & de dangers. Nous avons démontré que la *vertu* ſeule, digne en tout tems de notre eſtime & de notre approbation, peut nous procurer des ſatisfactions réelles. Nous avons fait voir que celui, qui, ſéduit par une religion abſurde, ou entraîné par la force d'un uſage barbare, a proſtitué ſon hommage à des êtres qui n'ont de la *vertu* que le nom, doit, ou par l'inconſtance d'une eſtime ſi mal placée, ou par les actions horribles qu'il ſera forcé de commettre, perdre tout amour de la juſtice, & devenir parfaitement miſérable ; ou ſi la conſcience n'eſt pas encore muette, paſſer des ſoupçons aux allarmes, marcher de trouble en trouble, & vivre en déſeſpéré. Il eſt impoſſible qu'un enthouſiaſte furieux, un perſécuteur plein de rage, un meurtrier, un duelliſte, un voleur, un pirate, ou tout autre ennemi des affections ſociales & du genre humain, ſuive quelques principes conſtans, quelques loix invariables dans la diſtribution qu'il fait de ſon eſtime, & dans le jugement qu'il porte des actions. Ainſi plus il attiſe ſon zèle, plus il eſt entêté d'honneur, plus il dégrade ſa nature, plus ſon caractère eſt dépravé ; plus il prend d'eſtime & s'extaſie d'admiration pour quelque pratique vicieuſe & déteſtable, mais qu'il imagine grande, vertueuſe & belle, plus il s'engage en contradictions, & plus inſupportable de jour en jour lui deviendra ſon état. Car il eſt certain qu'on ne peut affoiblir une inclination naturelle ou fortifier un penchant dénaturé, ſans altérer l'économie générale des affections. Mais la dépravation du caractère étant toujours proportionnelle à la foibleſſe des affections naturelles & à l'intenſité des penchans dénaturés, je conclus que, plus on aura de faux principes d'honneur & de religion, plus on ſera mécontent de ſoi-même, & plus par conſéquent on ſera miſérable.

Ainſi toutes notions marquées au coin de la ſuperſtition, tout caractère oppoſé à la juſtice & tendant à l'inhumanité ; notions chéries, caractère affecté, ſoit par une fauſſe conſcience, ſoit par un point d'honneur mal entendu, ne feront qu'irriter cette autre conſcience honnête & vraie, qui ne nous paſſe rien, auſſi prompte à nous punir de toute action mauvaiſe, par ſes reproches, qu'à nous récompenſer des actes vertueux, par ſon approbation & ſes éloges. Si celui, qui, ſous quelque autorité que ce ſoit, commet un ſeul crime, étoit excuſable de l'avoir commis, il pourroit ſe plonger en ſûreté de conſcience, dans des abominations telles qu'il ne les imagine peut-être pas ſans horreur, toutes les fois qu'il aura les mêmes garans de ſon obéiſſance. Voilà ce qu'un moment de réflexion ne manquera pas d'apprendre à quiconque entraîné par l'exemple de ſes ſemblables, ou bien effrayé par des ordres ſuperieurs, ſera tenté de prêter ſa main à des actions que ſon cœur déſapprouvera.

Quant au ſouvenir du tort fait aux vrais intérêts & au bonheur préſent par une conduite extravagante & déraiſonnable ; c'eſt la ſeconde branche de la conſcience. Le ſentiment d'une difformité morale contractée par les crimes & par les injuſtices, n'affoiblit, ni ne ſuſpend l'effet de cette importune réflexion ; car quand le méchant ne rougiroit pas en lui-même de ſa dépravation, il n'en reconnoîtroit pas moins, que par elle il a mérité la haine de Dieu & des hommes. Mais une créature dépravée, n'eût-elle pas le moindre ſoupçon de l'exiſtence d'un être ſuprême, en conſidérant toutefois que l'inſenſibilité pour le vice & pour la *vertu* ſuppoſe un déſordre complet dans les affections naturelles ; déſordre que la diſſimulation la plus profonde ne peut dérober, on conçoit qu'avec ce malheureux caractere, elle n'aura pas grande part dans l'eſtime, l'amitié & la confiance de ſes ſemblables, & par conſéquent elle aura fait un préjudice conſidérable à ſes intérêts temporels & à ſon bonheur actuel. Qu'on ne diſe pas que la connoiſſance de ce préjudice lui échappera ; elle verra tous les jours avec regret & jalouſie les manières obligeantes, affectueuſes, honorables, dont les honnetes gens ſe comblent réciproquement. Mais puiſque partout où l'affection ſociale eſt éteinte, il y a néceſſairement dépravation, le trouble & les aigreurs doivent accompagner cette conſcience intereſſée, ou le ſentiment intérieur du tort qu'une conduite folle & dépravée a porté aux vrais intérêts & à la félicité temporelle.

Par tout ce que nous avons dit, il eſt aiſé de comprendre combien le bonheur dépend de l'économie des affections naturelles. Car ſi la meilleure partie de la félicité conſiſte dans les plaiſirs intellectuels, & ſi les plaiſirs intellectue's découlent de l'intégrité des affections ſociales, il eſt évident que quiconque jouit de cette intégrité, poſſede les ſources de la ſatisfaction intérieure ; ſatisfacton qui fait tout le bonheur de la vie.

Quant aux plaiſirs du corps & des ſens, c'eſt bien peu de choſe ; c'eſt une foible ſatisfaction, ſi les affections ſociales ne la relevent & ne l'animent.

Bien vivre, ne ſignifie chez certaines gens que

bien boire & bien manger. Il me ſemble que c'eſt faire beaucoup d'honneur à ces meſſieurs que de convenir avec eux que vivre ainſi, c'eſt ſe preſſer de vivre ; comme ſi c'étoit ſe preſſer de vivre que de prendre des précautions exactes pour ne jouir preſque point de la vie. Car ſi notre calcul eſt juſte, cette ſorte de voluptueux gliſſe ſur les grands plaiſirs avec une rapidité qui leur permet à peine de les effleurer.

Mais quelque piquans que ſoient les plaiſirs de la table, quelque utile que le palais ſoit au bonheur, & quelque profonde que ſoit la ſcience des bons repas, il eſt à préſumer que je ne ſais quelle oſtentation d'élégance dans la façon d'être ſervi, & que la gloire d'exceller dans l'art de bien traiter ſon monde, ſont dans les gens de plaiſir la haute idée qu'ils ont de leurs voluptés ; car l'ordonnance des ſervices, l'aſſortiment des mêts, la richeſſe du buffet, & l'intelligence du cuiſinier mis à part, le reſte ne vaut preſque pas la peine d'entrer en ligne de compte, de l'aveu même de ces épicuriens.

La débauche, qui n'eſt autre choſe qu'un goût trop vif pour les plaiſirs des ſens, emporte avec elle idée de ſociété. Celui qui s'enferme pour s'enivrer, paſſera pour un ſot, mais non pour un débauché. On traitera ſes excès de crapule, mais non de libertinage. Les femmes débauchées ; je dis plus, les dernières des proſtituées n'ignorent pas combien il importe à leur commerce de perſuader ceux à qui elles livrent ou vendent leurs charmes, que le plaiſir eſt réciproque, & qu'elles n'en reçoivent pas moins qu'elles en donnent. Sans cette imagination qui ſoutient, le reſte ſeroit miſérable, même pour les plus groſſiers libertins.

Y a-t'il quelqu'un, qui ſeul & ſéparé de tout commerce, puiſſe ſe procurer, concevoir même quelque ſatisfaction durable ? Quel eſt le plaiſir des ſens capable de tenir contre les ennuis de la ſolitude ? Quelque exquis qu'on ſe ſuppoſe, y a-t'il homme qui ne s'en dégoûte, s'il ne peut s'en rendre la poſſeſſion agréable en le communiquant à un autre ? Q'on faſſe des ſyſtêmes tant qu'on voudra ; qu'on affecte pour l'approbation de ſes ſemblables, tout le mépris imaginable ; que pour aſſujettir la nature à des principes d'intérêt injurieux & nuiſibles à la ſociété, on ſe tourmente de toute ſa force ; ſes vrais ſentimens éclateront : à travers les chagrins, les troubles & les dégouts, on dévoilera tôt ou tard les ſuites funeſtes de cette violence, le ridicule d'un pareil projet, & le châtiment qui convient à d'auſſi monſtrueux efforts.

Les plaiſirs des ſens, ainſi que les plaiſirs de l'eſprit, dépendent donc des affections ſociales : où manquent ces inclinations, ils ſont ſans vigueur & ſans force, & quelquefois même ils excitent l'impatience & le dégoût : ces ſenſations, ſources fécondes de douceurs & de joie, ſans eux ne tendent qu'aigreurs & que mauvaiſe humeur, & n'apportent que ſatiété & qu'indifférence. L'inconſtance des appetits & la bizarrerie des goûts, ſi remarquables en tous ceux dont le ſentiment n'aſſaiſonne pas les plaiſirs, en ſont des preuves ſuffiſantes. La communication ſoutient la gaieté, le partage anime l'amour. La paſſion la plus vive ne tarde pas à s'eteindre, ſi je ne ſais quoi de réciproque, de généreux & de tendre, ne l'entretient : ſans cet aſſaiſonnement, la plus raviſſante beauté ſeroit bientôt délaiſſée. Tout amour qui n'a de fondement que dans la jouiſſance de l'objet aimé, ſe tourne bientôt en averſion : l'effervescence des déſirs commence, & la ſatiété que ſuivent les dégoûts, achève de tourmenter ceux qui ſe livrent aux plaiſirs avec emportement. Leurs plus grandes douceurs ſont réſervées pour ceux qui ſavent ſe modérer. Toutefois ils ſont les premiers à convenir du vuide qu'ils y trouvent. Les hommes ſobres goutent les plaiſirs des ſens dans toute leur excellence, & ils ſont tous d'accord que, ſans une ſorte teinture d'affection ſociale, ils ne donnent aucune ſatisfaction réelle.

Mais avant que de finir cet article, nous allons remettre pour la dernière fois le penchant ſocial dans la balance, & peſer en gros les avantages de l'intégrité & des ſuites fâcheuſes du défaut de poids dans cette affection.

On eſt ſuffiſamment inſtruit des ſoins néceſſaires au bien-être de l'animal, pour ſavoir que ſans l'action, ſans le mouvement & les exercices, le corps languit & ſuccombe ſous les humeurs qui l'oppreſſent ; que les nourritures ne font alors qu'augmenter ſon infirmité ; que les eſprits qui manquent d'occupation au-dehors, ſe jettent ſur les parties intérieures & les conſument ; enfin, que la nature devient elle-même ſa propre proie & ſe dévore. La ſanté de l'ame demande les mêmes attentions ; cette partie de nous-mêmes a des exercices qui lui ſont propres & néceſſaires : ſi vous l'en privez, elle s'appeſantit & ſe détraque. Détournez les affections & les penſées de leurs objets naturels, elles reviendront ſur l'eſprit, & le rempliront de déſordre & de trouble.

Dans les animaux & les autres créatures, à qui la nature n'a pas accordé la faculté de penſer dans ce dégré de perfection que l'homme poſſède ; telle a du moins été ſa prévoyance, que la quête journalière de leur vie, leurs occupations domeſtiques, & l'intérêt de leur eſpèce conſument tout leur tems, & qu'en ſatisfaiſant à ces fonctions différentes, la paſſion les met toujours dans une agitation proportionnée à leur conſtitution. Qu'on tire ces créatures de leur état laborieux & naturel, & qu'on les place

dans une abondance qui satisfasse sans peine & avec profusion à tous leurs besoins, leur tempérament ne tardera pas à se ressentir de cette luxurieuse oisiveté, & leurs facultés à se dépraver dans cette commode inaction. Si on leur accorde la nourriture à meilleur marché que la nature ne l'avoit entendu, elles rachèteront bien ce petit avantage par la perte de leur sagacité naturelle, & de presque toutes les vertus de leur espece.

Il n'est pas nécessaire de démontrer cet effet par des exemples. Quiconque a la moindre teinture d'histoire naturelle, quiconque n'a pas dédaigné tout-à fait d'observer la conduite des animaux, & de s'instruire de leur façon de vivre & de conserver leur espece, a dû remarquer, sans sortir du même système, une grande différence entre l'adresse des animaux sauvages & celle des animaux apprivoisés. On peut dire que ceux-ci ne sont que des bêtes en comparaison de ceux-là; ils n'ont ni la même industrie ni le même instinct. Ces qualités seront foibles en eux, tant qu'ils resteront dans un esclavage aisé: mais leur rend-on la liberté? Rentrent-ils dans la nécessité de pourvoir à leurs besoins? Ils recouvrent toutes leurs affections naturelles, & avec elles toute la sagacité de leur espece. Ils reprennent dans la peine toutes les vertus qu'ils avoient oubliées dans l'aisance; ils s'unissent entr'eux plus étroitement; ils montrent plus de tendresse pour leurs petits; ils prévoient les saisons; ils mettent en usage toutes les ressources que la nature leur suggère pour la conservation de leur espece, contre l'incommodité des tems & les ruses de leurs ennemis; enfin, l'occupation & le travail les remettent dans leur bonté naturelle, & la nonchalance & les autres vices les abandonnent avec l'abondance & l'oisiveté.

Entre les hommes, l'indigence condamne les uns au travail, tandis que d'autres, dans une abondance complette, s'engraissent de la peine & de la sueur des premiers. Si ces opulens ne suppléent par quelque exercice convenable aux fatigues du corps dont ils sont dispensés par état, si, loin de se livrer à quelque fonction honnête par elle-même, & profitable à la société, telles que la littérature, les sciences, les arts, l'agriculture, l'économie domestique, ou les affaires publiques, ils regardent avec mépris toute occupation en général, s'ils trouvent qu'il est beau de s'ensévelir dans une oisiveté profonde, & de s'assoupir dans une mollesse ennemie de toute affaire, il n'est pas possible qu'à la faveur de cette nonchalance habituelle, les passions n'exercent tous leurs caprices, & que, dans ce sommeil des affections sociales, l'esprit qui conserve toute son activité ne produise mille monstres divers.

A quel excès la débauche n'est-elle pas portée dans ces villes qui sont depuis long-tems le siege de quelque empire? Ces endroits peuplés d'une infinité de riches fainéans & d'une multitude d'ignorans illustres, sont plongés dans le dernier débordement. Par-tout ailleurs, où les hommes assujettis au travail dès la jeunesse, se font honneur d'exercer, dans un âge plus avancé, des fonctions utiles à la société, il n'en est pas ainsi. Les désordres habitans des grandes villes, des cours, des palais, de ces communautés opulentes de dervis oiseux, & de toute société dans laquelle la richesse a introduit la fainéantise, sont presque inconnus dans les provinces éloignées, dans les petites villes, dans les familles laborieuses, & chez l'espece de peuple qui vit de son industrie.

Mais si nous n'avons rien avancé jusqu'à présent sur notre constitution intérieure qui ne soit dans la vérité; si l'on convient que la nature a des loix qu'elle observe avec autant d'exactitude dans l'ordonnance de nos affections, que dans la production de nos membres & de nos organes; s'il est démontré que l'exercice est essentiel à la santé de l'ame, & que l'ame n'a point d'exercice plus salutaire que celui des affections sociales, on ne pourra nier que, si ces affections sont paresseuses ou léthargiques, la constitution intérieure ne doive souffrir & se déranger. On aura beau faire un art de l'indolence, de l'insensibilité & de l'indifférence, s'envelopper dans une oisiveté systématique & raisonnée, les passions n'en auront que plus de facilité pour forcer leur prison, se mettre en pleine liberté, & semer dans l'esprit le désordre, le trouble & les inquiétudes. Privées de tout emploi naturel & honnête, elles se répandront en actions capricieuses, folles, monstrueuses & dénaturées. La balance qui les tempéroit sera bientôt détruite, & l'architecture intérieure s'écroulera de fond en comble.

Ce seroit avoir des idées bien imparfaites de la méthode que la nature observe dans l'organisation des animaux, que d'imaginer qu'un aussi grand appui, qu'une colonne aussi considérable dans l'édifice intérieur, que l'est l'économie des affections, peut être abattue ou ébranlée, sans entraîner l'édifice avec elle, ou le menacer d'une ruine totale.

Ceux qui seront initiés dans cette architecture morale, y remarqueront un ordre, des parties, des liaisons, des proportions & un édifice, tel qu'une passion seule trop étendue ou trop poussée, affoiblit ou surcharge le reste, & tend à la ruine du tout; c'est ce qui arrive dans le cas de la frénésie & de l'aliénation: l'esprit trop violemment affecté d'un objet triste ou gai, succombe sous son effort, & sa chûte ne prouve que trop bien la nécessité du contrepoids & de la balance dans les affections. Ils distingueront dans les créatures différens ordres de passions, plusieurs especes d'inclinations

d'inclinations, & des penchans variés ſelon la différence des ſexes, des organes & des fonctions de chacune : ils s'appercevront que, dans chaque ſyſtême, l'énergie & la diverſité des cauſes répondent toujours exactement à la grandeur & à la diverſité des effets à produire, & que la conſtitution & les forces extérieures déterminent abſolument l'économie intérieure des affections ; de ſorte que par-tout où l'excès ou la foibleſſe des affections, l'indolence ou l'impétuoſité des penchans, l'abſence des ſentimens naturels ou la préſence de quelques paſſions étrangeres, caractériſeront deux eſpeces raſſemblées & confondues dans le même individu, il doit y avoir imperfection & déſordre.

Rien de plus propre à confirmer notre ſyſtême, que la comparaiſon des êtres parfaits avec ces créatures originairement imparfaites, eſtropiées entre les mains de la nature, & défigurées par quelque accident qu'elles ont eſſuyé dans la matrice qui les a produites. Nous appellons production monſtrueuſe, le mélange de deux eſpeces, un compoſé de deux ſexes. Pourquoi donc celui dont la conſtitution intérieure eſt défigurée, & dont les affections ſont étrangeres à ſa nature, ne ſeroit-il pas un monſtre ? Un animal ordinaire nous paroît monſtrueux & dénaturé quand il a perdu ſon inſtinct, quand il fuit ſes ſemblables, lorſqu'il néglige ſes petits & pervertit la deſtination des talens ou des organes qu'il a reçus. De quel œil devons-nous donc regarder, de quel nom appeller un homme qui manque des affections convenables à l'eſpèce humaine, & qui décèle un génie & un caractère contraires à la nature de l'homme ?

Mais quel malheur n'eſt-ce pas pour une créature deſtinée à la ſociété, plus particuliérement qu'aucune autre, d'être dénuée de ces penchans qui la porteroient au bien & à l'intérêt général de ſon eſpèce ? car il faut convenir qu'il n'y en a point de plus ennemie de la ſolitude que l'homme dans ſon état naturel. Il eſt entraîné, malgré qu'il en ait, à rechercher la connoiſſance, la familiarité & l'eſtime de ſes ſemblables ; telle eſt en lui la force de l'affection ſociale, qu'il n'y a ni réſolution, ni combat, ni violence, ni précepte qui le retiennent ; il faut ou céder à l'énergie de cette paſſion, ou tomber dans un abattement affreux & dans une mélancolie qui peut être mortelle.

L'homme inſociable, ou celui qui s'exile volontairement du monde, & qui rompant tout commerce avec la ſociété, en abjure entiérement les devoirs, doit être ſombre, triſte, chagrin & mal conſtitué.

L'homme ſequeſtré, ou celui qui eſt ſéparé des hommes & de la ſociété, par accident ou par force, doit éprouver dans ſon tempérament de funeſtes effets de cette ſéparation. La triſteſſe & la mauvaiſe humeur s'engendrent par-tout où l'affection ſociale eſt éteinte ou réprimée : mais a-t-elle occaſion d'agir en pleine liberté & de ſe manifeſter dans toute ſon énergie, elle tranſporte la créature. Celui dont on a briſé les liens, qui renaît à la lumiere au ſortir d'un cachot où il a été long-temps détenu, n'eſt pas plus heureux dans les premiers momens de ſa liberté. Il y a peu de perſonnes qui n'aient éprouvé la joie dont on eſt pénétré, lorſqu'après une longue retraite, une abſence conſidérable, on ouvre ſon eſprit, on décharge ſon cœur, on épanche ſon ame dans le ſein d'un ami.

Cette paſſion ſe manifeſte encore bien clairement dans les perſonnes qui rempliſſent des poſtes éminens, dans les princes, dans les monarques & dans tous ceux que leur condition met au-deſſus du commerce ordinaire des hommes, & qui, pour ſe conſerver leurs reſpects, trouvent à propos de leur dérober leur perſonne, & de laiſſer entre les hommages & leur trône une vaſte diſtance : ils ne ſont pas toujours les mêmes ; cette affectation ſe dément dans le domeſtique. Ces ténébreux monarques de l'orient, ces fiers ſultans, ſe rapprochent de ceux qui les environnent, ſe livrent & ſe communiquent : on remarque, à la vérité, qu'ils ne s'adreſſent pas ordinairement aux plus honnêtes gens ; mais qu'importe à la certitude de nos propoſitions ? il ſuffit que, ſoumis à la commune loi, ils aient beſoin de confidens & d'amis. Que des gens ſans aucun mérite, que des eſclaves, que des hommes tronqués, que les mortels quelquefois les plus vils & les plus mépriſables, rempliſſent ces places d'honneur & ſoient érigés en favoris ; l'énergie de l'affection ſociale n'en ſera que plus marquée. C'eſt pour des monſtres que ces princes ſont hommes : ils s'inquiètent pour eux ; c'eſt avec eux qu'ils ſe déploient, qu'ils ſont ouverts, libres, ſinceres & généreux : c'eſt en leurs mains qu'ils ſe plaiſent quelquefois à dépoſer leur ſceptre. Plaiſir franc & déſintéreſſé, & même en bonne politique, la plupart du temps oppoſé à leurs vrais intérêts, mais toujours au bonheur de leurs ſujets ; c'eſt dans ces contrées où l'amour des peuples ne diſpoſe point du monarque, mais la foibleſſe pour quelque vile créature ; c'eſt dans ces contrées, dis-je, qu'on voit l'étendard de la tyrannie arboré dans toutes ſes couleurs : le prince devient ſombre, méfiant & cruel ; ſes ſujets reſſentent l'effet de ces paſſions horribles, mais néceſſaires ſupports d'une couronne environnée de nuages épais & couverte d'une obſcurité qui la dérobe éternellement aux yeux, à l'accès & à la tendreſſe. Il eſt inutile d'appuyer cette réflexion du témoignage de l'hiſtoire.

D'où l'on voit quelle eſt la force de l'affection ſociale, à quelle profondeur elle eſt enracinée

dans notre nature, par combien de branches elle eſt entrelaſſée avec les autres paſſions, & juſqu'à quel point elle eſt néceſſaire à l'économie des penchans & à notre félicité.

Il eſt donc vrai que le grand & principal moyen d'être bien avec ſoi, c'eſt d'avoir les affections ſociales, & que manquer de ces penchans, c'eſt être miſérable; ce que j'avois à démontrer.

Nous avons maintenant à prouver que la violence des affections privées rend la créature malheureuſe.

Pour procéder avec quelque méthode, nous remarquerons d'abord que toutes les paſſions relatives à l'intérêt particulier & à l'économie privée de la créature, ſe réduiſent à celles-ci: l'amour de la vie, le reſſentiment des injures, l'amour des femmes & des autres plaiſirs des ſens, le deſir des commodités de la vie, l'émulation ou l'amour de la gloire & des applaudiſſemens, l'indolence ou l'amour des aiſes & du repos. C'eſt dans ces penchans relatifs au ſyſtême individuel que conſiſtent l'intérêt & l'amour-propre.

Ces affections modérées & retenues dans de certaines bornes, ne ſont par elles-mêmes ni injurieuſes à la ſociété, ni contraires à la *vertu* morale; c'eſt leur excès qui les rend vicieuſes. Eſtimer la vie plus qu'elle ne vaut, c'eſt être lâche. Reſſentir trop vivement une injure, c'eſt être vindicatif. Aimer le ſexe & les autres plaiſirs des ſens avec excès, c'eſt être luxurieux. Pourſuivre avec avidité les richeſſes, c'eſt être avare. S'immoler aveuglément à l'honneur & aux applaudiſſemens, c'eſt être ambitieux & vain. Languir dans l'aiſance & s'abandonner ſans réſerve au repos, c'eſt être pareſſeux. Voilà le point où les paſſions privées deviennent nuiſibles au bien général, & c'eſt auſſi dans ce degré d'*intenſité* qu'elles ſont pernicieuſes à la créature elle-même, comme on va voir en les parcourant chacune en particulier.

Si quelque affection privée pouvoit balancer les penchans généraux, ſans préjudicier au bonheur particulier de la créature, ce ſeroit, ſans contredit, l'amour de la vie. Qui croiroit cependant qu'il n'y en a aucune dont l'excès produiſe de ſi grands déſordres, & ſoit plus fatal à la félicité?

Que la vie ſoit quelquefois un malheur, c'eſt un fait généralement avoué. Quand une créature en eſt réduite à déſirer ſincérement la mort, c'eſt la traiter avec rigueur que de lui commander de vivre. Dans ces conjonctures, quoique la religion & la raiſon retiennent le bras, & ne permettent pas de finir ſes maux en terminant ſes jours, s'il ſe préſente quelque honnête & plauſible occaſion de périr, on peut l'embraſſer ſans ſcrupule. C'eſt dans ces circonſtances que les parens & les amis ſe réjouiſſent avec raiſon de la mort d'une perſonne qui leur étoit chere, quoiqu'elle ait eu peut-être la foibleſſe de ſe refuſer au danger, & de prolonger ſon malheur autant qu'il étoit en elle.

Puiſque la néceſſité de vivre eſt quelquefois un malheur, puiſque les infirmités de la vieilleſſe rendent communément la vie importune, puiſqu'à tout âge c'eſt un bien que la créature eſt ſujette à ſurfaire & à conſerver à plus haut prix qu'il ne vaut, il eſt évident que l'amour de la vie ou l'horreur de la mort peut l'écarter de ſes vrais intérêts, & la contraindre, par ſon excès, à devenir la plus cruelle ennemie d'elle-même.

Mais, quand on conviendroit qu'il eſt de l'intérêt de la créature de conſerver ſa vie, dans quelque conjoncture & à quelque prix que ce puiſſe être, on pourroit encore nier qu'il fût de ſon bonheur d'avoir cette paſſion dans un degré violent. L'excès eſt capable de l'écarter de ſon but, & de la rendre inefficace; cela n'a preſque pas beſoin de preuve: car quoi de plus commun que d'être conduit par la frayeur dans le péril que l'on fuyoit? Que peut faire pour ſa défenſe & pour ſon ſalut celui qui a perdu la tête? Or, il eſt certain que l'excès de la crainte ôte la préſence d'eſprit. Dans les grandes & périlleuſes occaſions, c'eſt le courage, c'eſt la fermeté qui ſauve. Le brave échappe à un danger qu'il voit; mais le lâche, ſans jugement & ſans défenſe, ſe hâte vers le précipice que ſon trouble lui dérobe, & ſe jette tête baiſſée dans un malheur qui peut-être ne venoit point à lui.

Quand les ſuites de cette paſſion ne ſeroient pas auſſi fâcheuſes que nous les avons repréſentées, il faudroit toujours convenir qu'elle eſt pernicieuſe en elle-même, ſi c'eſt un malheur que d'être lâche, & ſi rien n'eſt plus triſte que d'être agité par ces ſpectres & ces horreurs qui ſuivent par-tout ceux qui redoutent la mort; car ce n'eſt pas ſeulement dans les périls & les haſards que cette crainte importune: lorſque le tempérament en eſt dominé, elle ne fait point de quartier: on frémit dans la retraite la plus aſſurée; dans le réduit le plus tranquille on s'éveille en ſurſaut; tout ſert à ſes fins; aux yeux qu'elle faſcine, tout objet eſt un monſtre: elle agit dans le moment où les autres s'en apperçoivent le moins; elle ſe fait ſentir dans les occaſions les plus imprévues; il n'y a point de diverriſſemens ſi bien préparés, de parties ſi délicieuſes, de quarts d'heure ſi voluptueux qu'elle ne puiſſe déranger, troubler, empoiſonner. On pourroit avancer qu'en eſtimant le bonheur, non par la poſſeſſion de tous les avantages auxquels il eſt attaché, mais par la ſatisfaction intérieure que l'on reſſent, rien n'eſt plus malheureux qu'une créature lâche & peureuſe. Mais ſi l'on ajoute à tous ces inconvéniens, les foibleſſes occaſionnées

& les baſſeſſes exigées par un amour exceſſif de la vie ; ſi l'on met en compte toutes ces actions ſur leſquelles on ne revient jamais qu'avec chagrin, quand on les a commiſes, & qu'on ne manque jamais de commettre quand on eſt lâche ; ſi l'on conſidere la triſte néceſſité de ſortir perpétuellement de ſon aſſiette naturelle, & de paſſer de perplexité en perplexité, il n'y aura point de créature aſſez vile pour trouver quelque ſatisfaction à vivre à ce prix : & quelle ſatisfaction pourroit-elle y trouver ? Après avoir ſacrifié la vertu, l'honneur, la tranquillité & tout ce qui fait le bonheur de la vie.

Un amour exceſſif de la vie eſt donc contraire aux intérêts réels & au bonheur de la créature.

Le reſſentiment eſt une paſſion fort différente de la crainte, mais qui, dans un degré modéré, n'eſt ni moins néceſſaire à notre ſûreté, ni moins utile à notre conſervation. La crainte nous porte à fuir le danger ; le reſſentiment nous raſſure contre lui, & nous diſpoſe à repouſſer l'injure qu'on nous fait, ou à réſiſter à la violence qu'on nous prépare. Il eſt vrai que dans un caractere vertueux, que dans une parfaite économie des affections, les mouvemens de la crainte & du reſſentiment ſont trop foibles pour former des paſſions. Le brave eſt circonſpect ſans avoir peur, & le ſage réſiſte ou punit ſans s'irriter. Mais, dans les tempéramens ordinaires, la prudence & le courage peuvent s'allier avec une teinture légère d'indignation & de crainte, ſans rompre la balance des affections. C'eſt en ce ſens qu'on peut regarder la colere comme une paſſion néceſſaire. C'eſt elle qui, par les ſymptômes extérieurs dont ſes premiers accès ſont accompagnés, fait préſumer à quiconque eſt tenté d'en offenſer un autre, que ſa conduite ne ſera pas impunie, & le détourne, par la crainte qu'elle imprime, de ſes mauvais deſſeins : c'eſt elle qui ſoulève la créature outragée, & lui conſeille les repréſailles : plus elle eſt voiſine de la rage & du déſeſpoir, plus elle eſt terrible. Dans ces extrémités, elle donne des forces & une intrépidité dont on ne ſe croyoit pas capable : quoique le châtiment & le mal d'autrui ſoient ſa fin principale, elle tend auſſi à l'intérêt particulier de la créature, & même au bien général de ſon eſpece. Mais ſeroit-il néceſſaire d'expoſer combien eſt funeſte à ſon bonheur ce qu'on entend communément par colere, ſoit qu'on la conſidère comme un mouvement furieux qui tranſporte la créature, ou comme une impreſſion profonde qui ſuit l'offenſe, & que le deſir de la vengeance accompagne toujours ?

On ne ſera point ſurpris des ſuites affreuſes du reſſentiment & des effets terribles de la colere, ſi l'on conçoit qu'en ſatisfaiſant ces paſſions cruelles, on ſe délivre d'un tourment violent, on ſe décharge d'un poids accablant, & l'on appaiſe un ſentiment importun de miſere. Le vindicatif ſe hâte de noyer toutes ſes peines dans le mal d'autrui : l'accompliſſement de ſes deſirs lui promet un torrent de volupté. Mais qu'eſt-ce que cette volupté ? C'eſt le premier quart-d'heure d'un criminel qui ſort de la queſtion ; c'eſt la ſuſpenſion ſubite de ſes tourmens, ou le répit qu'il obtient de l'indulgence de ſes juges, ou plutôt de la laſſitude de ſes bourreaux. Cette perverſité, ce raffinement d'inhumanité, ces cruautés capricieuſes qu'on remarque dans certaines vengeances, ne ſont autre choſe que les efforts continuels d'un malheureux qui tente de ſe détacher de la roue ; c'eſt un aſſouviſſement de rage perpétuellement renouvellé.

Il y a des créatures en qui cette paſſion s'allume avec peine, & s'éteint plus difficilement encore quand elle eſt une fois allumée. Dans ces créatures, l'eſprit de vengeance eſt une furie qui dort, mais qui, quand elle eſt éveillée, ne ſe repoſe point qu'elle ne ſoit ſatisfaite : alors ſon ſommeil eſt d'autant plus doux, que le tourment dont elle s'eſt délivrée étoit grand, & que le poids dont elle s'eſt déchargée étoit lourd. Si, en langage de galanterie, la jouiſſance de l'objet aimé s'appelle, avec raiſon, la fin des peines de l'amant, cette façon de parler convient tout autrement encore au vindicatif. Les peines de l'amour ſont agréables & flatteuſes ; mais celles de la vengeance ne ſont que cruelles. Cet état ne ſe conçoit que comme une profonde miſere, une ſenſation amere, dont le fiel n'eſt tempéré d'aucune douceur.

Quant aux influences de cette paſſion ſur l'eſprit & ſur le corps, & à ſes funeſtes ſuites dans les différentes conjonctures de la vie, c'eſt un détail qui nous meneroit trop loin. D'ailleurs, nos miniſtres ſe ſont emparés de ces moralités analogues à la religion, & nos ſacrés rhéteurs en font retentir depuis ſi long-temps leurs chaires & nos temples, que pour ne rien ajouter à la ſatiété du genre humain, en anticipant ſur leurs droits, nous n'en dirons pas davantage. Auſſi bien, ce qui précede ſuffit pour démontrer qu'on ſe rend malheureux en ſe livrant à la colere, & que l'habitude de ce mouvement eſt une de ces maladies de tempérament, inſéparables du malheur de la créature.

Paſſons à la volupté & à ce qu'on appelle les plaiſirs. S'il étoit auſſi vrai, que nous avons démontré qu'il eſt faux, que la meilleure partie des joies de la vie conſiſte dans la ſatisfaction des ſens ; ſi, de plus, cette ſatisfaction eſt attachée à des objets extérieurs, capables de procurer par eux-mêmes & en tout tems des plaiſirs proportionnés à leur quantité & à leur valeur, un moyen infaillible d'être heureux, ce ſeroit de ſe pourvoir abondamment de ces choſes précieuſes qui

font néceſſairement la félicité. Mais qu'on étende tant qu'on voudra l'idée d'une vie délicieuſe, toutes les reſſources de l'opulence ne fourniront jamais à notre eſprit un bonheur uniforme & conſtant. Quelque facilité qu'on ait de multiplier les agrémens, en acquérant tout ce que peut exiger le caprice des ſens, c'eſt autant de bien perdu, ſi quelque vice dans les facultés intérieures, ſi quelque défaut dans les diſpoſitions naturelles en altere la jouiſſance.

On remarque que ceux dont l'intempérance & les excès ont ruiné l'eſtomac, n'en ont pas moins d'appétit; mais c'eſt un appétit faux & qui n'eſt point naturel: telle eſt la ſoif d'un ivrogne ou d'un fiévreux. Cependant la ſatisfaction de l'appétit naturel, en un mot le ſoulagement de la ſoif & de la faim, eſt infiniment ſupérieur à la ſenſualité des repas ſuperflus de nos petrones les plus érudits & de nos plus rafinés voluptueux. C'eſt une différence qu'ils ont eux-mêmes quelquefois éprouvée, que ce peuple épicurien, accoutumé à prévenir l'appétit, ſe trouve forcé par quelque circonſtance particuliere, de l'attendre & de pratiquer la ſobriété; qu'il arrive à ces délicats de ne trouver, dans un ſouper de voyageur ou dans un déjeûner de chaſſe, que quelques mets communs & groſſiers pour ces palais friands, mais aſſaiſonnés par la diette & par l'exercice, après avoir mangé d'appétit, ils conviendront avec franchiſe que la table la mieux ſervie ne leur a jamais fait tant de plaiſir.

D'un autre côté, il n'eſt pas extraordinaire d'entendre des perſonnes qui ont eſſayé d'une vie laborieuſe & pénible, & d'une table ſimple & frugale, regretter dans l'oiſiveté des molleſſes & au milieu des profuſions de la ſomptuoſité, l'appétit & la ſanté dont ils jouiſſoient dans leur premiere condition. Il eſt conſtant qu'en violentant la nature, en forçant l'appétit & en provoquant les ſens, la délicateſſe des organes ſe perd. Ce défaut corrompt enſuite les mets les plus exquis, & l'habitude acheve bientôt d'ôter aux choſes toute leur excellence. Qu'arrive-t-il de là? que la privation en devient plus cuiſante & la poſſeſſion moins douce. Les nauſées, de toutes les ſenſations les plus diſgracieuſes, ne quittent point les intempérans: une réplétion apoplectique & des ſenſations uſées répandent les aigreurs & le dégoût ſur tout ce qu'on leur préſente; de ſorte qu'au lieu de l'éternité de délices qu'ils attendoient de leurs ſomptuoſités, ils n'en recueillent qu'infirmités, maladies, inſenſibilité d'organes & inaptitude aux plaiſirs, tant il eſt faux que vivre en épicurien, ce ſoit uſer du temps & tirer bon parti de la vie.

Il eſt inutile de s'étendre ſur les ſuites fâcheuſes de la ſomptuoſité: on peut concevoir par ce que nous en avons dit, qu'elle eſt pernicieuſe au corps qu'elle accable d'infirmités, & fatale à l'eſprit, qu'elle conduit à la ſtupidité.

Quant à l'intérêt particulier de la créature, il eſt évident que ce cours effréné de deſirs augmentera ſa dépendance en multipliant ſes beſoins; qu'elle ne tardera pas à trouver ſes fonds, quelque conſidérables qu'ils ſoient, inſuffiſans pour les dépenſes qu'ils exigeront; que pour ſatisfaire à cette impérieuſe ſomptuoſité, il en faudra venir aux expédiens, ſacrifier peut-être ſon honneur à l'accroiſſement de ſes revenus, & s'abaiſſer à mille infâmes manœuvres pour augmenter ſa fortune. Mais à quoi bon m'occuper à démontrer le tort que le voluptueux ſe fait à lui-même? Laiſſons le s'expliquer là-deſſus. Dans l'impoſſibilité de réſiſter au torrent qui l'entraîne, il déclarera, en s'y abandonnant, qu'il s'apperçoit bien qu'il court à une ruine certaine. On a tous les jours l'occaſion d'entendre ces diſcours. J'en ai donc aſſez dit pour conclure que la volupté, la débauche & tout excès ſont contraires aux vrais intérêts & au bonheur préſent de la créature.

Il y a une eſpece de luxure d'un ordre fort ſupérieur à celle dont nous avons parlé; la conſervation de l'eſpece eſt ſon but: dans la rigueur, on ne peut la traiter de paſſion privée: animée par l'amour & par la tendreſſe, ainſi que toute autre affection ſociale, aux plaiſirs d'eſprit qu'elle eſt en état de procurer comme elles, elle réunit encore l'enchantement des ſens. Telle eſt l'attention de la nature à l'entretien de chaque ſyſtême, que par une eſpèce de beſoin animal, & par je ne ſais quel ſentiment intérieur d'indigence, qu'elle a placé dans les créatures qui les compoſent, elle convie les ſexes à s'approcher & à s'occuper enſemble de la perpétuité de leur eſpèce. Mais eſt-il de l'intérêt de la créature d'éprouver cette indigence dans un degré violent? C'eſt le point que nous avons à diſcuter.

Nous en avons aſſez dit, & ſur les appétits naturels, & ſur les penchans dénaturés, pour gliſſer ici ſans ſcrupule ſur cet article. Si l'on convient qu'il y a dans la pourſuite de tout autre plaiſir, une doſe d'ardeur qu'on ne peut excéder, ſans en altérer la jouiſſance & ſans préjudicier ainſi à ſes vrais intérêts, par quelle ſingularité celui ci ſortiroit-il de la loi générale, & ne reconnoîtroit-il point de limites? Nous connoiſſons d'autres ſenſations ardentes, & qui, éprouvées dans un certain degré, ſont toujours voluptueuſes, mais dont l'excès eſt une peine inſupportable. Tel eſt le ris que le chatouillement excite: ce mouvement, *avec l'air de famille* & tous les traits du plaiſir, n'en eſt pas moins un tourment. C'eſt la même choſe dans l'eſpèce de luxure dont nous parlons. Il y a des tempéramens pétris de ſalpêtre & de ſoufre, dans une fermentation continuelle,

& d'une chaleur qui produit dans le corps des mouvemens dont la fréquence & la durée constituent une maladie qui a son rang & son nom dans la médecine. Quand quelques grossiers voluptueux se féliciteroient de cet état, & s'y complairoient, je doute que les délicats, que ceux qui font du plaisir & leur souverain bien & leur étude principale, s'accordassent avec eux sur ce point.

Mais s'il y a dans toute sensation voluptueuse un point où le plaisir finit & la fureur commence, si la passion a des limites qu'elle ne peut franchir, sans nuire aux intérêts de la créature, qui déterminera ces limites? qui fixera ce point? « La nature, seule arbitre des choses. Mais où » prendre la nature? Où? dans l'état originel des » créatures, dans l'homme dont une éducation » vicieuse n'aura point encore altéré les affec- » tions ».

Celui qui a eu le bonheur d'être plié dès sa jeunesse à un genre de vie naturel, d'être instruit à la sobriété, pourvu d'un talent honnête & garanti des excès & de la débauche, exerce sur ses appétits un pouvoir absolu. Mais ces esclaves, pour être soumis, n'en sont pas moins propres à ses plaisirs : au contraire, sains, vigoureux & pleins d'une force & d'une activité que l'intempérance & l'abus ne leur ont point ôtées, ils n'en rempliſſent que mieux leurs fonctions; & si, en ne supposant en deux créatures d'autre différence dans les organes & les sensations, que celle qu'un régime de vie intempérant ou frugal peut y avoir produite, il étoit possible de comparer, par expérience, la somme des plaisirs de part & d'autre, je ne doute point que, sans égard pour les suites, en ne mettant en compte que la satisfaction seule des sens, on ne prononçât en faveur de l'homme sobre & vertueux.

Sans s'arrêter aux coups que cette frénésie porte à la vigueur des membres & à la santé du corps, le tort qu'elle fait à l'esprit est plus grand encore, quoique moins redouté. Une indifférence pour tout avancement, une consommation misérable du tems, l'indolence, la molleſſe, la fainéantise & la révolte d'une multitude d'autres passions que l'esprit énervé, stupide, abrutti, n'a ni la force ni le courage de maîtriser. Voilà les effets palpables de cet excès.

Les désavantages que cette sorte d'intempérance fait supporter à la société, & les avantages qui reviennent au monde de la sobriété contraire, ne sont pas moins évidens. De toutes les passions, aucune n'exerce un plus sévère despotisme sur ses esclaves; les tributs n'adouciſſent point son empire : plus on lui accorde, plus elle exige. La modestie & l'ingénuité naturelles, l'honneur & la fidélité sont ses premieres victimes. Il n'y a point d'affections déréglées dont les caprices impétueux soulèvent tant d'orages, & pouſſent la créature plus directement au malheur.

Quant à cette passion qui mérite particulièrement le titre d'intéreſſée, puisqu'elle a pour but la poſſeſſion des richeſſes, les faveurs de la fortune & ce qu'on appelle un état dans le monde, pour être avantageuse à la société & compatible avec la vertu, elle ne doit exciter aucun desir inquiet. L'industrie qui fait l'opulence des familles & la puiſſance des états, est fille de l'intérêt : mais si l'intérêt domine dans la créature, son bonheur particulier & le bien public en souffriront : la misere qui la rongera, vengera continuellement l'injure faite à la société; car, plus cruel encore à lui-même qu'au genre humain, l'avare est la propre victime de son avarice.

Tout le monde convient que l'avarice & l'avidité sont deux fléaux de la créature. On sait, d'ailleurs, que peu de choses suffiſent à l'usage & à la subsiſtance, & que le nombre des besoins seroit court, si l'on permettoit à la frugalité de les réduire, & si l'on s'exerçoit à la tempérance, à la sobriété & à un train de vie naturel, avec la moitié de l'application, des soins & de l'induſtrie qu'on donne à la luxure & à la somptuosité. Mais si la tempérance est avantageuse, si la modération conspire au bonheur, si les fruits en sont doux, comme nous l'avons démontré plus haut, quelle misere n'entraîneront point à leur suite les passions contraires? Quel tourment n'éprouvera point une créature rongée de desirs qui ne connoiſſent de bornes ni dans leur essence, ni dans la nature de leur objet? Car où s'arrêter? Y a-t-il dans cette immensité de choses qui peuvent exercer la cupidité, un point inacceſſible à l'effort & à l'étendue des souhaits? Quelle digue opposer à la maniere d'entaſſer, à la fureur d'accumuler revenus sur revenus & richeſſes sur richeſſes?

De là naît, dans les avares, cette inquiétude que rien n'appaise; jamais enrichis par leurs trésors, & toujours appauvris par leurs desirs, ils ne trouvent aucune satisfaction en ce qu'ils poſsèdent, & sèchent, les yeux attachés sur ce qui leur manque. Mais quel contentement réel pourroit éclorre d'un appétit si déréglé? Etre dévoré de la soif d'acquérir, soit honneurs, soit richeſſes, c'est avarice, c'est ambition, ce n'est point en jouir. Mais abandonnons ce vice à la haine & aux déclamations des hommes chez qui, avare & misérable sont des mots synonimes, & passons à l'ambition.

Tout retentit dans le monde des désordres de cette passion. En effet, lorsque l'amour de la louange excède une honnête émulation, quand cet enthousiasme franchit les bornes même de la vanité, lorsque le desir de se distinguer entre ses égaux dégénère en un orgueil énorme, il n'y

a point de maux que cette paſſion ne puiſſe produire. Si nous conſidérons les prérogatives des caractères modeſtes & des eſprits tranquilles, ſi nous appuyons ſur le repos le bonheur & la ſécurité qui n'abandonnent jamais celui qui ſait ſe borner dans ſon état, ſe contenter du rang qu'il occupe dans la ſociété, & ſe prêter à toutes les incommodités inhérentes à ſa condition, rien ne nous paroîtra ni plus raiſonnable ni plus avantageux que ces diſpoſitions. Je pourrois placer ici l'éloge de la modération, & relever ſon excellence en développant les déſordres & les peines de l'ambition, en expoſant le ridicule & le vuide de l'entêtement des titres, des honneurs, des prééminences, de la renommée, de la gloire, de l'eſtime du vulgaire, des applaudiſſemens populaires, & de tout ce qu'on entend par avantages perſonnels; mais c'eſt un lieu commun auquel nous avons ſuppléé par la réflexion précédente.

Il eſt impoſſible que le deſir des grandeurs s'éleve dans une ame, devienne impétueux & domine la créature, ſans qu'elle ſoit en même tems agitée d'une proportionnelle averſion pour la médiocrité. La voilà donc en proie aux ſoupçons & aux jalouſies, ſoumiſe aux appréhenſions d'un contre-tems ou d'un revers, & expoſée aux dangers & à toute la mortification des refus. La paſſion déſordonnée de la gloire, des emplois & d'un état brillant, anéantit donc tout repos & toute ſécurité pour l'avenir, & empoiſonne toute ſatisfaction & toute commodité préſente.

Aux agitations de l'ambitieux, on oppoſe ordinairement l'indolence & ſes langueurs: toutefois ce caractere n'exclut ni l'avarice ni l'ambition; mais l'une dort en lui, & l'autre eſt ſans effet. Cette paſſion léthargique eſt un amour déſordonné du repos qui décourage l'ame, engourdit l'eſprit, & rend la créature incapable d'efforts, en groſſiſſant à ſes yeux les difficultés dont les routes de l'opulence & des honneurs ſont parſemées. Le penchant au repos & à la tranquillité n'eſt ni moins naturel, ni moins utile que l'envie de dormir; mais un aſſoupiſſement continuel ne ſeroit pas plus funeſte au corps qu'une averſion générale pour les affaires le ſeroit à l'eſprit.

Or, que le mouvement ſoit néceſſaire à la ſanté, on en peut juger par les tempéramens de l'homme fait à l'exercice, & de celui qui n'en a jamais pris, ou par la conſtitution mâle & robuſte de ces corps endurcis au travail, & la complexion efféminée de ces automates nourris ſur le duvet. Mais la fainéantiſe ne borne pas ſes influences au corps: en dépravant les organes, elle amortit les plaiſirs ſenſuels: des ſens, la corruption ſe tranſmet à l'eſprit, & c'eſt-là qu'elle excite bien un autre ravage: ce n'eſt qu'à la longue que la machine éprouve des effets ſenſibles de l'oiſiveté; mais l'indolence afflige l'ame, tout en l'occupant: elle s'en empare avec les anxiétés, l'accablement, les ennuis, les aigreurs, les dégoûts & la mauvaiſe humeur: c'eſt à ces mélancoliques compagnes qu'elle abandonne le tempérament; état dont nous avons parlé & expoſé la miſere, en établiſſant combien l'économie des affections eſt néceſſaire au bonheur.

Nous avons remarqué que, dans l'inaction du corps, les eſprits animaux, privés de leurs fonctions naturelles, ſe jettent ſur la conſtitution, & détruiſent leurs canaux en exerçant leur activité; image fidelle de ce qui ſe paſſe dans l'ame de l'indolent. Les affections & les penſées détournées de leurs objets, & contraintes dans leur action, s'irritent & engendrent l'aigreur, la mélancolie, les inquiétudes & cent autres peſtes du tempérament. Alors le flegme s'exhale, la créature devient ſenſible, colère, impétueuſe; & dans ces diſpoſitions inflammables, la moindre étincelle ſuffit pour mettre tout en feu.

Quant aux intérêts particuliers de la créature, que ne riſque-t-elle pas? Etre environnée d'objets & d'affaires qui demandent de l'attention & des ſoins, & ſe trouver dans l'incapacité d'y pourvoir, quel état! quelle foule d'inconvéniens de ne pouvoir s'aider ſoi-même, & de manquer ſouvent de ſecours étrangers! C'eſt le cas de l'indolent qui n'a jamais cultivé perſonne, & à qui les autres ſont d'autant plus néceſſaires, que dans l'ignorance de tous les devoirs de la ſociété où ſon vice l'a retenu, il eſt plus inutile à lui-même. Ce penchant décidé pour la pareſſe, ce mépris du travail, cette oiſiveté raiſonnée eſt donc une ſource intariſſable de chagrins, & par conſéquent un puiſſant obſtacle au bonheur.

Nous avons parcouru les affections privées, & remarqué les inconvéniens de leur véhémence: nous avons prouvé que leur excès étoit contraire à la félicité, & qu'elles précipitoient dans une miſere actuelle la créature qu'elles dépravoient; que leur empire ne s'accroiſſoit jamais qu'aux dépens de notre liberté, & que, par leurs vues étroites & bornées, elles nous expoſoient à contracter ces diſpoſitions viles & ſordides, ſi généralement déteſtées. Rien n'eſt donc & plus fâcheux en ſoi & plus funeſte dans les conſéquences, que de les écouter, que d'en être l'eſclave, & que d'abandonner ſon tempérament à leur diſcrétion, & ſa conduite à leurs conſeils.

D'ailleurs, ce dévouement parfait de la créature à ſes intérêts particuliers, ſuppoſe une certaine aſtuce dans le commerce, & je ne ſais quoi de fourbe & de diſſimulé dans la conduite & dans les actions: & que deviennent alors la candeur & l'intégrité naturelles? Que deviennent la ſincérité, la franchiſe & la droiture? La confiance & la bonne foi s'anéantiſſent; les envies, les ſoupçons & les jalouſies vont ſe multiplier à l'in-

fini ; de jour en jour les deſſeins particuliers s'étendront, & les vues générales ſe rétréciront ; on rompra inſenſiblement avec ſes ſemblables, & dans cet éloignement de la ſociété, où l'on ſera jetté par l'intérêt, on n'appercevra qu'avec mépris les liens qui nous y tiennent attachés. C'eſt alors qu'on travaillera à réduire au ſilence, & bientôt à extirper ces affections importunes qui ne ceſſeront de crier au fond de l'ame & de rappeller au bien général de l'eſpèce, comme aux vrais intérêts, c'eſt-à-dire, qu'on s'appliquera de toute ſa force à ſe rendre parfaitement malheureux.

Or, laiſſant à part les autres accidens que l'excès des affections privées doit occaſionner, ſi leur but eſt d'anéantir les affections générales, il eſt évident qu'elles tendent à nous priver de la ſource de nos plaiſirs, & à nous inſpirer les penchans monſtrueux & dénaturés qui mettroient le ſceau à notre misère, comme on verra ci-après.

Il nous reſte à examiner ces paſſions qui ne tendent ni au bien général ni à l'intérêt particulier, & qui ne ſont ni avantageuſes à la ſociété ni à la créature. Nous avons marqué leur oppoſition aux affections ſociales & naturelles, en les nommant penchans ſuperflus & dénaturés.

De cette eſpèce eſt le plaiſir cruel que l'on prend à voir des exécutions, des tourmens, des déſaſtres, des calamités, le ſang, le maſſacre & la deſtruction ; ç'a été la paſſion dominante de pluſieurs tyrans & de quelques nations barbares. Les hommes qui ont renoncé à cette politeſſe de mœurs & de manieres, qui prévient la rudeſſe & la brutalité, & retient dans un certain reſpect pour le genre humain, y ſont un peu ſujets : elle perce encore où manquent la douceur & l'affabilité. Telle eſt la nature de ce que nous appellons bonne éducation, qu'entr'autres défauts elle proſcrit abſolument l'inhumanité & les plaiſirs barbares. Se complaire dans le malheur d'un ennemi, c'eſt un effet d'animoſité, de haine, de crainte ou de quelqu'autre paſſion intéreſſée : mais s'amuſer de la gêne & des tourmens d'une créature indifférente, étrangère ou naturelle, de la même eſpece ou d'une autre, amie ou ennemie, connue ou inconnue ; ſe repaître curieuſement les yeux de ſon ſang, & s'extaſier dans ſes agonies, cette ſatisfaction ne ſuppoſe aucun intérêt : auſſi ce penchant eſt-il monſtrueux, horrible & totalement dénaturé.

Une teinte affoiblie de cette affection, c'eſt la ſatisfaction maligne que l'on trouve dans l'embarras d'autrui, eſpèce de méchanceté brouillonne & folâtre qui conſiſte à ſe plaire dans le déſordre, diſpoſition qu'on ſemble cultiver dans les enfans, & qu'en eux on appelle eſpiéglerie. Ceux qui connoîtront un peu la nature de cette paſſion, ne s'étonneront point de ſes ſuites fâcheuſes ; ils ſeroient peut-être plus embarraſſés à expliquer par quel prodige un enfant exercé entre les mains des femmes à ſe réjouir dans le déſordre & le trouble, perd ce goût dans un âge plus avancé, & ne s'occupe pas à ſemer la diſſenſion dans ſa famille, à engendrer des querelles entre ſes amis, & même à exciter des révoltes dans la ſociété. Mais heureuſement cette inclination manque de fondement dans la nature, comme nous l'avons remarqué.

La malice, la malignité ou la mauvaiſe volonté ſeront des paſſions dénaturées, ſi le deſir de mal faire qu'elles inſpirent, n'eſt excité ni par la colere, ni par la jalouſie, ni par aucun autre motif d'intérêt.

L'envie qui naît de la proſpérité d'une autre créature, dont les intérêts ne croiſent point les nôtres, eſt une paſſion de l'eſpece des précédentes.

Mettez au même nombre la miſantropie, eſpece d'averſion qui a dominé dans quelques perſonnes : elle agit puiſſamment chez ceux en qui la mauvaiſe humeur eſt habituelle, & qui, par une nature mauvaiſe, aidée d'une plus mauvaiſe éducation, ont contracté tant de ruſticité dans les manieres & de dureté dans les mœurs, que la vue d'un étranger les offenſe. Le genre humain eſt à charge à ces atrabilaires ; la haine eſt toujours leur premier mouvement. Cette maladie de tempérament eſt quelquefois épimédique ; elle eſt ordinaire aux nations ſauvages, & c'eſt un des principaux caractères de la barbarie ; on peut la regarder comme le revers de cette affection généreuſe, exercée & connue chez les anciens ſous le nom d'hoſpitalité ; vertu qui n'étoit proprement qu'un amour général du genre humain qui ſe manifeſtoit dans l'affabilité pour les étrangers.

A ces paſſions, ajoutez toutes celles que les ſuperſtitions & les uſages barbares font éclore ; les actions qu'elles preſcrivent ſont trop horribles pour ne pas occaſionner le malheur de ceux qui les révèrent.

Je nommerois ici les amours dénaturés, tant dans l'eſpece humaine que de celle-ci à une autre, avec la foule d'abominations qui les accompagnent ; mais, ſans ſouiller ces feuilles de cet infâme détail, il eſt aiſé de juger de ces appétits par les principes que nous avons poſés.

Outre ces paſſions, qui n'ont aucun fondement dans les avantages particuliers de la créature, & qu'on peut nommer ſtrictement penchans dénaturés, il y en a quelques autres qui tendent à ſon intérêt, mais d'une façon ſi démeſurée, ſi injurieuſe au genre humain, & ſi généralement déteſtée, que les précédentes ne paroiſſent guères plus monſtrueuſes.

Telle eſt cette ambitieuſe arrogance, cette

fierté tyrannique qui en veut à toute liberté, & qui regarde toute prospérité d'un œil chagrin & jaloux ; telle est cette sombre fureur qui s'immoleroit volontiers la nature entiere, cette noirceur qui se repaît de sang & de cruautés rafinées, cette humeur fâcheuse qui ne cherche qu'à s'exercer, & qui saisit avec acharnement la moindre occasion pour écraser des objets quelquefois dignes de pitié.

Quant à l'ingratitude & à la trahison, ce sont, à proprement parler, des vices purement négatifs ; ils ne caractérisent aucun penchant ; leur cause est indéterminée ; ils dérivent de l'inconsistance & du désordre des affections en général. Lorsque ces taches sont sensibles dans un caractère, lorsque ces ulcères s'ouvrent sans sujet, quand la créature favorise par de fréquentes rechûtes les progrès de cette gangrène, on peut conjecturer à ces symptômes qu'elle est infectée de quelque levain dénaturé, tel que l'envie, la malignité, la vengeance & les autres.

On peut objecter que ces affections, toutes dénaturées qu'elles sont, ne vont point sans plaisir, & qu'un plaisir, quelqu'inhumain qu'il soit, est toujours un plaisir, fût-il placé dans la vengeance, dans la malignité & dans l'exercice même de la tyrannie. Cette difficulté seroit sans réponse, si, comme dans les joies cruelles & barbares, on ne pouvoit arriver au plaisir qu'en passant par le tourment ; mais aimer les hommes, les traiter avec humanité, exercer la complaisance, la douceur, la bienveillance & les autres affections sociales, c'est jouir d'une satisfaction immédiate à l'action, & qui n'est payée d'aucune peine antérieure, satisfaction originelle & pure, qui n'est prévenue d'aucune amertume. Au contraire, l'animosité, la haine, la malignité, sont des tourmens réels dont la suspension occasionnée par l'accomplissement du desir, est comptée pour un plaisir. Plus ce moment de relâche est doux, plus il suppose de rigueur dans l'état précédent ; plus les peines de corps sont aiguës, plus le patient est sensible aux intervalles de repos : telle est la cessation momentanée des tourmens de l'esprit, pour le scélérat qui ne peut connoître d'autres plaisirs.

Les meilleurs caractères, les hommes les plus doux, ont des momens fâcheux ; alors une bagatelle est capable de les irriter. Dans ces orages légers, l'inquiétude & la mauvaise humeur leur ont causé des peines dont ils conviennent tous. Que ne souffrent donc point ces malheureux qui ne connoissent presque pas d'autre état ; ces furies, ces ames infernales au fond desquelles le fiel, l'animosité, la rage & la cruauté ne cessent de bouillonner ? A quel excès d'impatience ne les portera point un accident imprévu ? Que ne ressentiront-ils pas d'un contre-tems qui surviendra, d'un affront qu'ils essuyeront, & d'une foule d'antipathies cruelles que des offenses journalières ne cesseront de multiplier en eux ? Faut-il s'étonner que, dans cet état violent, ils trouvent une satisfaction souveraine à rallentir, par le ravage & les désordres, les mouvemens furieux dont ils sont déchirés ?

Quant aux suites de cet état dénaturé relativement au bien de la créature & aux circonstances ordinaires de la vie, je laisse à penser quelle figure doit faire entre les hommes un monstre qui n'a plus rien de commun avec eux, quel goût pour la société peut rester à celui en qui toute affection sociale est éteinte ; quelle opinion concevra-t il des dispositions des autres pour lui, avec le sentiment de ses dispositions réciproques pour eux.

Quelle tranquillité, quel repos y a-t-il pour un homme qui ne peut se cacher ? je ne dis pas qu'il est indigne de l'amour & de l'affection du genre humain, mais qu'il en mérite toute l'aversion. Dans quel effroi de Dieu & des hommes ne vivra-t-il pas ? Dans quelle mélancolie ne sera-t-il pas plongé ? mélancolie incurable par le défaut d'un ami dans la compagnie duquel il puisse s'étourdir, sur le sein duquel il puisse se reposer : quelque part qu'il aille, de quelque côté qu'il se tourne, en quelque endroit qu'il jette les yeux, tout ce qui s'offre à lui, tout ce qu'il voit, tout ce qui l'environne, à ses côtés, sur sa tête, sous ses pieds, tout se présente à lui sous une forme effroyable & menaçante. Séparé de la chaîne des êtres, & seul contre la nature entiere, il ne peut qu'imaginer toutes les créatures réunies par une ligue générale, & prêtes à le traiter en ennemi commun.

Cet homme est donc en lui-même comme dans un désert affreux & sauvage, où sa vue ne rencontre que des ruines. S'il est dur d'être banni de sa patrie, exilé dans une terre étrangère, ou confiné dans une retraite, que sera-ce donc que ce bannissement intérieur, & que cet abandon de toute créature ? Que ne souffrira point celui qui porte dans son cœur la solitude la plus triste, & qui trouve au centre de la société le plus affreux désert ? Etre en guerre perpétuelle avec l'univers, vivre dans un divorce irréconciliable avec la nature, quelle condition !

D'où je conclus que la perte des affections naturelles & sociales entraîne à sa suite une affreuse misere, & que les affections dénaturées rendent souverainement malheureux. Ce qui me restoit à prouver.

Nous avons donc établi dans ces deux dernieres parties ce que nous nous étions proposé. Or, puisqu'en suivant les idées reçues de

dépravation

dépravation & de vice, on ne peut être méchant & dépravé que

1. Par l'abſence ou la foibleſſe des affections générales.

2. Par la violence des inclinations privées.

3. Ou par la préſence des affections dénaturées.

Si ces trois états ſont pernicieux à la créature, & contraires à ſa félicité préſente, être méchant & dépravé, c'eſt être malheureux.

Mais toute action vicieuſe occaſionne le malheur de la créature proportionnellement à ſa malice : donc toute action vicieuſe eſt contraire à ſes vrais intérêts ; il n'y a que du plus ou du moins.

D'ailleurs, en développant l'effet des affections ſuppoſées dans un degré conforme à la nature & à la conſtitution de l'homme, nous avons calculé les biens & les avantages actuels de la vertu ; nous avons eſtimé par voie d'addition & de ſouſtraction, toutes les circonſtances qui augmentent ou diminuent la ſomme de nos plaiſirs ; & ſi rien ne s'eſt ſouſtrait par ſa nature, ou n'eſt échappé par inadvertance à cette arithmétique morale, nous pouvons nous flatter d'avoir donné à cet eſſai toute l'évidence des choſes géométriques : car qu'on pouſſe le ſcepticiſme ſi loin qu'on voudra, qu'on aille juſqu'à douter de l'exiſtence des êtres qui nous environnent, on n'en viendra jamais juſqu'à balancer ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de ſoi-même. Nos affections & nos penchans nous ſont intimement connus ; nous les ſentons ; ils exiſtent, quels que ſoient les objets qui les exercent, imaginaires ou réels. La condition de ces êtres eſt indifférente à la vérité de nos concluſions ; leur certitude eſt même indépendante de notre état. Que je dorme ou que je veille, j'ai bien raiſonné ; car qu'importe que ce qui me trouble, ſoit rêves fâcheux ou paſſions déſordonnées, en ſuis-je moins troublé ? Si, par haſard, la vie n'eſt qu'un ſonge, il ſera queſtion de le faire bon ; & cela ſuppoſé, voilà l'économie des paſſions qui devient néceſſaire ; nous voilà dans la même obligation d'être vertueux, pour rêver à notre aiſe, & nos démonſtrations ſubſiſtent dans toute leur force.

Enfin, nous avons donné, ce me ſemble, toute la certitude poſſible à ce que nous avons avancé ſur la préférence des ſatisfactions de l'eſprit, aux plaiſirs du corps ; & de ceux-ci, lorſqu'ils ſont accompagnés d'affections vertueuſes, & goûtés avec modération, à eux-mêmes, lorſqu'on s'y livre avec excès, & qu'ils ne ſont animés d'aucun ſentiment raiſonnable.

Ce que nous avons dit de la conſtitution de l'eſprit & de l'économie des affections, qui forment le caractère & décident du bonheur ou du malheur de la créature, n'eſt pas moins évident. Nous avons déduit du rapport & de la connexion des parties, que dans cette eſpèce d'architecture, affoiblir un côté, c'étoit les ébranler tous, & conduire l'édifice à ſa ruine. Nous avons démontré que les paſſions qui rendent l'homme vicieux, étoient pour lui autant de tourmens ; que toute action mauvaiſe étoit ſujette aux remords ; que la deſtruction des affections ſociales, l'affoibliſſement des plaiſirs intellectuels & la connoiſſance intérieure qu'on n'en mérite point, ſont des ſuites néceſſaires de la dépravation ; d'où nous avons conclu que le méchant n'avoit ni en réalité ni en imagination le bonheur d'être aimé des autres, ni celui de partager leurs plaiſirs ; c'eſt-à-dire, que la ſource la plus féconde de nos joies étoit fermée pour lui.

Mais ſi telle eſt la condition du méchant, ſi ſon état contraire à la nature, eſt miſérable, horrible, accablant, c'eſt donc pécher contre ſes vrais intérêts, & s'acheminer au malheur, que d'enfreindre les principes de la morale. Au contraire, tempérer ſes affections & s'exercer à la vertu, c'eſt tendre à ſon bien privé, & travailler à ſon bonheur.

C'eſt ainſi que la ſageſſe éternelle qui gouverne cet univers, a lié l'intérêt particulier de la créature au bien général de ſon ſyſtême, de ſorte qu'elle ne peut croiſer l'un ſans s'écarter de l'autre, ni manquer à ſes ſemblables ſans ſe nuire à elle-même. C'eſt en ce ſens qu'on peut dire de l'homme qu'il eſt ſon plus grand ennemi, puiſque ſon bonheur eſt en ſa main, & qu'il n'en peut être fruſtré qu'en perdant de vue celui de la ſociété & du tout dont il eſt partie. La *vertu* la plus attrayante de toutes les beautés, la beauté par excellence, l'ornement & la baſe des affaires humaines, le ſoutien des communautés, le lien du commerce & des amitiés, la félicité des familles, l'honneur des contrées ; la vertu ſans laquelle tout ce qu'il y a de doux, d'agréable, de grand, d'éclatant & de beau, tombe & s'évanouit ; la *vertu*, cette qualité avantageuſe à toute ſociété, & plus généralement officieuſe à tout le genre humain, fait donc auſſi l'intérêt réel & le bonheur préſent de chaque créature en particulier.

L'homme ne peut donc être heureux que par la *vertu*, & que malheureux ſans elle. La *vertu* eſt donc le bien, le vice eſt donc le mal de la ſociété & de chaque membre qui la compoſe. (*Œuvres de Shaftsbury*).

VICE. Le *vice* eſt ce qui eſt oppoſé à la vertu ; il prend ſa ſource dans l'amour propre mal-entendu : c'eſt la préférence de l'intérêt perſonnel au bien public : c'eſt ce qu'on appelle mal moral.

On entend auſſi par *vice* les mauvaiſes qualités du cœur & de l'eſprit, & on les diſtingue des défauts & des ridicules. Les *vices* prennent leur ſource dans l'ame, les défauts dans le tempérament, & les ridicules dans l'eſprit. On peut ſe corriger des *vices* & des ridicules; on ne détruit pas aiſément les défauts du corps.

Le *vice* ne nuit point à l'harmonie de l'univers; il n'offenſe que ſon auteur, excepté le *vice* de ſéduction, qui nuit également à ſoi-même & aux autres, & qui, par cette raiſon, mérite d'être doublement puni.

Les *vices*, dit M. de la Rochefoucault, entrent dans la compoſition des vertus, comme les poiſons entrent dans la compoſition des remèdes. La prudence les aſſemble & les tempère, & elle s'en ſert utilement contre les maux de la vie.

L'eſprit du monde ne juge des hommes que par le rapport que leurs qualités ont avec leur avantage perſonnel; & ſouvent il préfère un *vice* amuſant ou un ridicule brillant, à une vertu ſérieuſe & chagrine. (*Dictionn. philoſ.*)

. VIEILLESSE. Que me donnerez-vous, mon cher Titus, ſi je trouve moyen de vous ſoulager, & de diminuer vos chagrins & vos peines? Je vous adreſſe, comme vous voyez, les mêmes paroles qu'adreſſoit à Flamininus un homme qui n'avoit peut-être pas de grands ſecours à lui donner; mais qui étoit plein d'eſpérance & de confiance.

Je ſuis aſſuré néanmoins que vous n'êtes pas agité & tourmenté nuit & jour, comme l'étoit Flamininus. Car je ſai combien il y a en vous de raiſon & de modération; & qu'avec le ſurnom d'Atticus vous avez rapporté d'Athenes un grand fonds de ſageſſe & de vertu, ſoutenu de tous les ſentimens qui apprennent à l'homme à porter tout ce qui eſt attaché à l'humanité.

Cependant je me doute, que certaines choſes qui font des impreſſions fâcheuſes ſur moi pourroient bien en faire ſur vous. C'eſt ſur quoi il faudoit avoir recours aux conſolations les plus fortes; mais c'eſt un ſujet qu'il faut remettre à un autre tems.

Mon deſſein, quant à préſent, n'eſt que de vous dire quelque choſe ſur la vieilleſſe. C'eſt un poids qui nous preſſe déja vous & moi, ou qui nous preſſera bien-tôt; & je ſerois bien aiſe de le pouvoir rendre plus léger & plus ſupportable pour l'un & pour l'autre, quoique je ſache que vous le portez & que vous le porterez toujours avec beaucoup de modération & de ſageſſe. Mais enfin ayant réſolu d'écrire quelque choſe de la vieilleſſe, perſonne ne m'a paru plus digne que vous d'un préſent qui peut nous être également utile à tous deux.

La compoſition de ce livre m'a fait un ſi grand plaiſir, que non ſeulement elle a diſſipé, à mon égard, tous les chagrins de la vieilleſſe; mais qu'elle m'y a fait trouver quelque choſe d'agréable & de doux.

Qui peut donc jamais donner d'aſſez grandes louanges à la philoſophie, quand on voit qu'il n'y a qu'à ſe ranger ſous ſa diſcipline, pour trouver du repos & de la douceur dans toutes les parties de la vie? C'eſt ſur quoi nous avons dit bien des choſes vous & moi; & nous en dirons bien encore. Je reviens au livre que je vous envoie.

J'ai choiſi pour faire parler ſur ce ſujet, non Tithon, comme a fait Ariſton de Chio, car un perſonnage fabuleux n'auroit pas eu aſſez d'autorité à mon gré; mais le vieux Caton, n'ayant trouvé perſonne qui pût donner plus de poids à ce que je lui fais dire.

J'introduis auprès de lui Scipion & Lælius, qui admirent la manière dont il porte ſa *vieilleſſe*; & lui leur répond, & entre en matière. Si vous l'entendez parler avec un peu plus d'érudition que ſon caractere ne comporte, vous le devez attribuer à l'étude des auteurs grecs, à quoi nous ſavons qu'il s'appliqua beaucoup dans le déclin de ſon âge.

Mais il ne faut pas vous tenir plus long-tems en ſuſpens. Vous allez entendre parler Caton même, qui vous expoſera tout ce que j'ai penſé ſur la *vieilleſſe*.

Scipion. Votre ſageſſe paroît ſi grande & ſi parfaite en toutes choſes, que nous ne ceſſons point de l'admirer, Lælius & moi. Mais ſur-tout, elle nous paroît admirable par la manière dont vous portez le poids de la *vieilleſſe*. Car au lieu qu'il eſt ſi inſupportable à la plupart des autres *vieillards*, qu'ils avoüent qu'elle leur paroit une montagne qui les accable, je ne me ſuis jamais apperçu que vous vous en trouvaſſiez chargé.

Caton. Ce qui vous paroît admirable à l'un & à l'autre ne l'eſt gueres. Tout âge eſt à charge à ceux qui n'ont point au dedans d'eux-mêmes ce qui peut rendre la vie également bonne & heureuſe.

Mais pour ceux qui tirent d'eux-mêmes tous les biens qui font le bonheur de la vie, ils ne trouvent ni mauvais, ni fâcheux ce qui eſt de l'ordre de la nature.

Or, la *vieilleſſe* eſt de cet ordre-là: il n'y a même perſonne qui ne ſouhaite d'y arriver, & quand on y eſt on s'en plaint: tant les hommes ſont de travers, & mal d'accord avec eux-mêmes.

Ils diſent qu'elle vient plutôt qu'ils n'avoient penſé. Mais qui les forçoit de mal penſer? La

vieilleſſe vient-elle plus vîte après l'adoleſcence, que l'adoleſcence après l'enfance ? D'ailleurs, la *vieilleſſe* leur paroîtroit elle moins peſante après huit cens ans de vie, qu'après quatre-vingt ? Car le tems paſſé, quelque long qu'il eût été, ne ſeroit d'aucune conſolation à une *vieilleſſe* dépourvûe de ſageſſe & de bon ſens.

Si vous croyez donc qu'il y ait en moi quelque ſorte de ſageſſe, & plût à Dieu qu'il y en eût de quoi ſoutenir l'opinion que vous avez de moi, & le nom que l'on me donne ! mais enfin, s'il y en a, ce n'eſt qu'en ce que je tâche de ſuivre la nature, qui eſt le meilleur guide que nous puiſſions avoir ; & de lui obéir comme à Dieu même. C'eſt elle qui a diſpoſé toutes les parties de la vie, & on ne doit pas penſer qu'elle ait fait comme ces poëtes nonchalans, qui font le dernier acte le moins bon. Quelque longue que ſoit la vie, il faut bien qu'elle ait un terme ; comme nous voyons que les fruits des arbres & des autres plantes ont leur point de maturité, où ils ſont près de ſe détacher.

Il eſt donc d'un homme ſage de porter tranquillement cette derniere partie de la vie. Car de réſiſter à la nature, ce ſeroit imiter la folie des géans, qui faiſoient la guerre aux dieux.

Lælius. C'eſt ſur cela même que nous vous demandons des leçons, & comme nous avons quelque eſpérance, & certainement beaucoup de deſir de parvenir à la *vieilleſſe*, vous nous feriez un fort grand plaiſir à tous deux, car j'oſe parler pour Scipion auſſi bien que pour moi, ſi vous vouliez bien nous inſtruire, comme par proviſion, de ce qui peut faire porter ſans peine le poids de ce dernier âge.

Caton. Je le ferai avec plaiſir, ſur-tout ſi cela vous en peut faire à l'un & à l'autre.

Scipion. Nous le ſouhaitons tous deux également, ſi cela ne vous fait point de peine. Vous êtes comme au terme d'un grand voyage que nous ne faiſons que de commencer. Nous voudrions bien ſavoir quel eſt ce terme : apprenez-le nous donc, s'il vous plaît.

Caton. Je vous ſatisferai, autant que j'en ſuis capable ; & peut-être que je le puis faire d'autant mieux, que m'étant trouvé fort ſouvent avec des gens de mon âge, (car, comme dit l'ancien proverbe, les gens de même âge ſe cherchent volontiers les uns les autres) je les ai beaucoup entendu ſe plaindre de leur *vieilleſſe* ; & entr'autres C. Salinator, & Sp. Albinus, qui avoient été conſuls l'un & l'autre, & qui étoient à-peu-près de mon âge.

Ils ſe plaignoient en premier lieu, que les plaiſirs n'étoient plus pour eux ; & ſelon eux ce n'étoit plus vivre, car ils ne meſuroient la vie que par le plaiſir ; & en ſecond lieu, qu'ils ſe voyoient, diſoient-ils, négligés & mépriſés de ceux qui leur faiſoient autrefois la cour.

Mais ces plaintes m'ont toujours paru déraiſonnables. Car ſi les choſes dont ils ſe plaignoient étoient des ſuites néceſſaires de la *vieilleſſe*, elle me les auroit apportées, & à tous les autres *vieillards*. Cependant j'en ai connu pluſieurs qui ne faiſoient point de ces ſortes de reproches à leur grand âge ; qui ne regardoient point comme un mal d'être affranchis des liens de la volupté ; & qui n'étoient ni abandonnés ni mépriſés de ceux qui avoient eu quelque liaiſon avec eux.

C'eſt donc aux mœurs, & non pas à l'âge, qu'il ſe faut prendre de ce qui ſert de prétexte à ces ſortes de plaintes. Car la *vieilleſſe* n'eſt nullement inſupportable aux vieillards d'un eſprit réglé & modéré, qui ne ſont point d'un naturel chagrin, & qui ne ſe révoltent point contre les ſuites naturelles de l'humanité. Et au contraire, quand on eſt né avec ces ſortes de défauts, on eſt fâcheux & inſupportable à ſoi-même, à quelque âge que l'on ſoit.

Lælius. Rien n'eſt plus vrai que ce que vous dites, mon cher Caton. Mais ne pourroit-on point vous répondre, que ce qui vous rend la *vieilleſſe* ſupportable, c'eſt le rang que vous tenez dans la republique, vos grands biens, & la conſidération où vous êtes ; & qu'il y a bien peu de vieillards qui aient les mêmes avantages ?

Caton. Ce que vous dites y fait quelque choſe, mon cher Lælius, mais ce n'eſt pas tout, & on pourroit appliquer à ce propos ce que dit un jour Themiſtocle, dans je ne ſais quelle diſpute qu'il eut avec un certain Seriphius. Celui ci lui ayant reproché que c'étoient les grands avantages de ſa patrie qui l'avoient illuſtré, plutôt que ſa vertu & ſon mérite : *croyez-moi*, lui répondit Themiſtocle, *ſi j'étois Seriphius, j'aurois eu beau être Athenien, on n'auroit jamais parlé de moi : & quand vous l'auriez été, on n'auroit jamais parlé de vous.* On peut dire de même de la *vieilleſſe*, qu'il eſt vrai qu'elle ne ſeroit pas ſupportable au ſage même, dans une extrême pauvreté ; mais qu'elle ne l'eſt pas non-plus avec les plus grands biens, à quiconque n'eſt pas ſage.

Souvenez-vous, l'un & l'autre, que le grand ſoutien de la *vieilleſſe*, c'eſt un long exercice & une longue habitude de la vertu. Car quand on a cultivé la vertu dans toute la ſuite de la vie, on en recueille de merveilleux fruits dans la *vieilleſſe*. Et non-ſeulement ces fruits nous ſont toujours préſens juſqu'aux derniers momens de la vie, ce qui ſeroit toujours beaucoup, quand il n'y auroit que cela ſeul ; mais ils ſont accompagnés d'une joie perpétuelle, que produit la

témoignage de la bonne conſcience, & le ſouvenir de tout le bien que nous avons fait.

Je m'attachai dans ma jeuneſſe à Q. Fabius Maximus, ce grand homme qui reprit Tarente; & je l'aimai, tout vieux qu'il étoit, comme s'il eût été d'un âge proportionné au mien. Car ce qu'il y avoit en lui de grave & de ſérieux étoit tempéré par une merveilleuſe douceur; & ſon grand âge n'avoit rien altéré dans ſes mœurs. Il n'étoit pourtant pas encore fort vieux quand je commençai de m'attacher à lui, quoique ſon âge fût déja fort avancé en comparaiſon du mien. Car il avoit été conſul pour la premiere fois, l'année d'après celle de ma naiſſance; & il l'étoit pour la quatrième, lorſque je commençai à porter les armes ſous lui, à l'expédition de Capouë. Cinq ans après je le ſuivis auſſi à Tarente, faiſant la charge de queſteur. Je fus enſuite fait édile; & préteur quatre ans après, ſous le conſulat de Tuditanus & de Cethegus, pendant lequel Fabius, déja fort vieux, appuya la loi Cincia, ſur les rétributions des avocats, & les préſens que l'on leur faiſoit.

Ce grand homme faiſoit la guerre dans un âge déja avancé, & en portoit les fatigues comme un jeune homme auroit pû faire. Ce fut lui, qui par ſa patience ſut amortir les fougues du jeune Annibal; ce qui a fait dire de lui à notre ami Ennius, qu'un ſeul homme avoit rétabli, en temporiſant, les affaires de la république; & qu'il s'étoit acquis d'autant plus de gloire, qu'il avoit moins balancé entre ce qu'on pourroit dire de lui, & le ſalut de ſa patrie.

Avec combien de ſageſſe & de vigilance conduiſit-il le ſiege de Tarente, qu'il remit enfin au pouvoir de la république? J'étois préſent lorſque Salinator, qui avoit mal défendu cette place, & qui après avoir abandonné la ville, s'étoit retiré dans la citadelle, lui diſant d'un air fier, & comme un homme fort content de lui-même: *c'eſt moi qui vous ai donné moyen de reprendre Tarante: Il eſt vrai*, répondit Fabius, en ſouriant: *car ſi vous ne l'aviez pas perdue, je ne l'aurois jamais reprise.*

Mais il n'a pas été moins grand dans l'intérieur de la république, que les armes à la main contre ſes ennemis. Quelle réſiſtance ne fit-il point lui tout ſeul dans ſon ſecond conſulat, ſans tirer aucun ſecours de Sp. Carvilius ſon collegue, au partage des terres des Gaules & de Picente, que C. Flaminius tribun du peuple fit diſtribuer par tête contre l'autorité du Sénat?

Ce fut lui qui étant augure ne craignit point de dire, que tous auſpices étoient favorables dans tout ce qui ſe faiſoit pour le bien de la republique; & qu'au contraire, les meilleurs étoient funeſtes, dans tout ce qu'on entreprenoit de faire paſſer contre ſes intérêts.

J'ai vû une infinité de grandes choſes dans cet illuſtre perſonnage: mais je n'ai rien tant admiré que la fermeté avec laquelle il porta la mort de ſon fils, homme de grand mérite, & qui avoit déja paſſé par le conſulat. L'eloge funèbre qu'il en fit eſt entre les mains de tout le monde; & quand nous le liſons, combien les plus grands philoſophes nous paroiſſent ils au-deſſous de Fabius?

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans les actions de ſa vie qui ont été expoſées aux yeux du public qu'il a toujours paru grand; il l'étoit encore davantage dans le particulier & dans l'intérieur de ſa maiſon. Quelle force & quelle nobleſſe dans ſes diſcours! quelle ſageſſe dans les préceptes qu'ils nous donnoit! quelle connoiſſance de l'antiquité! quelle profondeur dans le droit des augures & des pontifes! ſon érudition étoit des plus grandes qu'on ait vûs. Il ſavoit tout ce qui s'étoit paſſé, & dans nos guerres, & dans celles des autres peuples. Auſſi l'écoutois-je avec autant d'avidité que ſi j'euſſe eu quelque preſſentiment de ce que j'ai reconnu depuis, qu'après ſa mort je ne trouverois plus perſonne dont je puſſe rien apprendre.

Après le portrait que je viens de vous faire de Fab. Maximus, qui oſera dire que la *vieilleſſe* de ce grand homme fût un état miſérable; Il eſt vrai qu'il n'eſt pas donné à tous les hommes d'être des Scipions ou des Fabius, & de ſe ſoutenir dans leur *vieilleſſe* par le ſouvenir de la priſe de tant de villes, par celui de tant de fameux combats, de terre ou de mer, de tant de victoires & de triomphes. Mais la *vieilleſſe* ne laiſſe pas d'être douce à ceux-mêmes qui ont mené une vie retirée, lorſqu'elle a été d'ailleurs, pure, réglée, & digne d'un honnête homme.

Telle a été la *vieilleſſe* de Platon, que la mort, qui l'enleva à quatre-vingt-un ans, le trouva encore la plume à la main. Telle a été celle d'Iſocrate, qui compoſa le livre intitulé *Panathenaïcus*, à quatre-vingt-quatorze ans, & qui vêcut encore cinq ans au de-là.

Son maître, Gorgias de Leonce, a vêcu cent ſept ans accomplis, ſans avoir jamais ceſſé d'étudier & de travailler. Et quelqu'un lui ayant demandé comment la vie ne lui paroiſſoit point ennuyeuſe à cet âge-là, *c'eſt*, dit-il, *que je n'ai aucun ſujet de me plaindre de ma vieilleſſe.* Belle réponſe, & bien digne d'un homme d'un tel ſavoir.

Lors donc que des gens d'un eſprit mal fait ſe plaignent de la *vieilleſſe*, c'eſt qu'ils ſe prennent à elle de leurs vices & de leurs défauts.

C'eſt ce que le poëte Ennius étoit bien éloigné de faire. Il étoit content de la ſienne, & il la compare à celle d'un excellent cheval, qui après

avoir plusieurs fois remporté le prix aux jeux olimpiques, se tient en repos dans sa *vieillesse*; & jouit, en quelque sorte, de la gloire de ses travaux. Vous pouvez vous souvenir d'avoir vû cet homme-là : car il est mort sous le consulat de Cœpion & de Philippus, qui étoit le deuxième de celui-ci ; & il n'y a eu que dix-neuf ans d'intervalle entre le consulat de ces deux hommes, & celui de T. Flaminius & de M. Acilius, qui sont en charge aujourd'hui. J'avois alors soixante-cinq ans ; & cette même année j'appuiai auprès du peuple la loi Voconia ; & je me trouvai, dans cette action, tout autant de force de voix & de poitrine que j'en pouvois désirer.

Ennius étoit alors dans sa soixante-dixième année, qui fut la derniere de sa vie ; & quoiqu'il fût accablé de deux poids, dont chacun paroît bien pesant, celui de la *vieillesse* & celui de la pauvreté, il sembloit, à la maniere dont il savoit les porter, que bien loin qu'ils lui fussent à charge, il y trouvoit de la douceur.

Quand je repasse tout ce qu'on peut dire contre la *vieillesse*, je trouve que cela se réduit à quatre chefs. Qu'elle rend les hommes incapables d'affaires : qu'elle met le corps dans une grande foiblesse : qu'elle nous ôte presque toutes sortes de plaisirs : & enfin qu'elle nous menace d'une mort prochaine. Examinons donc ces reproches. Pesons-les l'un après l'autre, & voyons s'ils sont bien fondés.

La *vieillesse*, dit-on, nous retire des affaires, & nous en rend incapables. Mais de quelles sortes d'affaires nous rend-elle incapables ? Ce n'est que de celles à quoi l'on n'est propre que dans la jeunesse, & qui demandent beaucoup de force & de vigueur. Car peut-on dire qu'il n'y ait point d'affaires dont les vieillards soient capables, & à quoi leur esprit ne puisse suffire, dans quelque foiblesse qu'ils soient de la part du corps ? Quoi, Fabius Maximus ne faisoit-il rien dans sa *vieillesse* ? Paul Æmile, votre pere, mon cher Scipion, & beau-pere de mon fils, ne faisoit-il rien dans la sienne ? Quoi, tous ces illustres vieillards, Fabrice, Curius, Coruncanius, ne faisoient-ils rien, eux dont les conseils & l'autorité soutenoient la république ?

Appius Claudius s'est trouvé vieux & aveugle tout à la fois. Cependant ce fut lui, qui tout vieux, & tout aveugle qu'il étoit, réveilla la vigueur du sénat, qui penchoit à traiter de paix avec le roi Pirrhus. Nous avons le discours plein de force qu'il fit sur ce sujet. Le poëte Ennius l'a rapporté dans ses vers, & il commence par ces paroles si vives : *Où est donc votre esprit & votre raison ? Et comment pouvez vous seulement déliberer sur un si mauvais parti, vous qui avez toujours si bien su prendre les plus fermes & les plus nobles ?* Vous savez le reste, qui n'est pas moins fort, & il seroit inutile de le rapporter.

Appius fit ce discours dix-sept ans après son second consulat, & vingt sept depuis le premier ; & entre les deux il avoit été honoré de la dignité de censeur. On peut juger par-là de l'âge qu'il avoit à la guerre contre Pirrhus. Car ces dates sont certaines, & nous les savons de nos peres.

On a donc tort de dire que la *vieillesse* est sans action ; & c'est comme qui diroit que le pilote ne fait rien dans un vaisseau, sous prétexte qu'il se tient tranquillement à la poupe, le gouvernail à la main ; pendant que d'autres grimpent au haut du mât, ou tirent à la pompe, ou courent çà & là par le vaisseau, pour diverses sortes de manœuvres.

Un veillard ne fait pas ce que font les jeunes gens ; mais ce qu'il fait est bien plus grand & plus important que ce qu'ils peuvent faire. Car ce n'est ni par la force, ni par l'adresse ou la légèreté du corps, que les grandes choses se font ; mais par les délibérations, par l'autorité, par les bons avis ; & bien loin que ces sortes de choses soient interdites à la *vieillesse*, c'est à elle qu'elles appartiennent, & elles en font l'ornement.

J'ai porté les armes dans plusieurs guerres ; & de simple soldat que j'ai été d'abord, j'ai passé par les charges de tribun, de lieutenant & de consul. Mais croyez-vous que je ne fasse rien, présentement que je ne fais plus la guerre ? Je ne la fais plus, il est vrai, mais je la fais faire ; & je décide dans le sénat de celles qu'il faut entreprendre, & de la manière dont on les doit conduire.

Je préviens les mauvais desseins de Carthage, & je lui dénonce par avance la guerre que je vois qu'elle médite contre nous. Car je ne serai point en repos, sur les maux dont cette ville nous menace, que je ne la voie rasée & ruinée de fond en comble. Plaise aux dieux immortels, mon cher Scipion, que vous soyez celui à qui cette palme est réservée, & que vous acheviez ce que votre ayeul a si glorieusement commencé !

Il y a trente-trois ans que nous avons perdu ce grand homme : mais sa mémoire vivra dans la suite de tous les âges. Il avoit été nommé consul pour la seconde fois dans le tems que je l'étois. Neuf ans après je fus fait censeur, & il étoit mort l'année d'auparavant.

S'il avoit donc vêcu jusqu'à cent ans, croyez-vous que sa *vieillesse* lui eût été à charge ; il n'auroit pû, à un tel âge, ni pousser un cheval, ni lui faire sauter un fossé, ni lancer un javelot, ni combattre l'épée à la main. Mais il auroit servi la république par son autorité, par ses

conſeils, & par la force de ſon eſprit & de ſa raiſon. C'eſt-là le partage des vieillards, comme nous l'apprend le mot même de *Senat*, qui ne ſignifie autre choſe qu'un conſeil & une aſſemblée de vieillards; & parmi les lacédémoniens, on ne donnoit point d'autre nom que celui de vieillards à ceux qui exerçoient les grandes magiſtratures; & ce ne ſont jamais en effet que des vieillards.

Liſez les hiſtoires des nations étrangeres, & vous verrez que les états les plus floriſſans ont été ruinés par de jeunes gens; & que s'ils ont été ſoutenus ou rétablis, ce n'a été que par des vieillards. C'eſt ce que nous voyons dans une piece de Nævius, où un homme étonné de la décadence d'une république, qu'il avoit vûe autrefois floriſſante, dit à quelqu'un qui en étoit, *apprenez-moi, je vous prie, comment vous avez pu faire pour ruiner en ſi peu de tems une république ſi puiſſante* : *Le voulez-vous ſavoir?* lui dit l'autre? *c'eſt que de jeunes gens étourdis & ſans expérience ſont entrés dans nos affaires.* En effet, on ne voit qu'inconſidération & témérité dans les jeunes gens; & la prudence ne ſe trouve que dans les vieillards.

Mais, dit-on, la mémoire s'affoiblit dans les vieillards; il eſt vrai, mais ce n'eſt que dans ceux qui n'ont pas ſoin de l'exercer, ou qui ſont nés avec peu d'eſprit.

Themiſtocle avoit appris les noms de tout ce qu'il y avoit de citoyens dans Athenes. Croyez-vous donc qu'il les eût oubliés vers la fin de ſes jours; & qu'il lui arrivât d'appeller Liſimachus celui qui s'appelloit Ariſtide?

Je ſai non-ſeulement les noms de tous les nôtres, mais ceux-mêmes de leurs peres; & bien loin de craindre qu'en liſant les épitaphes, je me mette, comme l'on dit, en danger de perdre la mémoire, cela même me la rappelle.

A-t'on jamais oui dire que nul vieillard ait oublié le lieu où il avoit caché ſon tréſor? les plus vieux ſe ſouviennent fort bien de tout ce qui leur tient au cœur; & il ne faut pas avoir peur qu'ils oublient ni leurs débiteurs, ni les cautions qu'on leur a données.

Quelle mémoire plus pleine & plus fidelle que celle de tout ce que nous voyons de vieillards parmi les philoſophes, les juriſconſultes, les augures, & les pontifes? Croyez-moi, pourvû que les vieillards ſe conſervent l'habitude de l'étude & de l'application, leur eſprit demeure dans ſon entier. C'eſt ce que nous voyons non-ſeulement dans ceux qui rempliſſent les grandes places, mais dans ceux-mêmes qui menent une vie retirée.

Sophocle a compoſé des tragédies juſques dans l'extrémité de la *vieilleſſe*; & ſes enfans trouvant que cette application lui faiſoit négliger ſes affaires, ſe pourvûrent pour le faire interdire, comme il ſe pratique parmi nous. Sophocle, pour toute défenſe, ne fit que lire aux juges la tragédie d'Oedipe, qu'il venoit d'achever; & leur ayant demandé s'ils trouvoient que cette piece fût d'un homme qui avoit perdu l'eſprit, il fut renvoyé de l'action que ſes enfans avoient intentée contre lui.

La *vieilleſſe* a-t'elle obligé ni Homere, ni Heſiode, ni Simonide, ni Steſicore ni ces grands hommes dont j'ai parlé plus haut, je veux dire Iſocrate & Gorgias; ni les princes de la philoſophie, tels qu'ont été Pithagore, Democrite, Platon, Xenocrate; ni ceux qui ſont venus depuis, je veux dire Zenon, Cleanthes, & ce Diogene Stoïcien que vous avez vû à Rome, de renoncer à leurs études; & leur travail n'a-t'il pas duré autant que leur vie?

Mais ſans parler de ceux qui s'occupent à ces études ſi nobles & ſi divines; peut-on rien voir de mieux ſoutenu que la vie de ces citoyens romains qui ſe donnent tout entiers au ménage de la campagne? J'en pourrois nommer, de mes voiſins & de mes amis dans le païs des ſabins, chez qui toutes choſes ſont ſi bien ordonnées, qu'en abſence comme en préſence, les ſemailles & la récolte s'y font toujours avec le même ſoin. Il y a moins de lieu de s'étonner de ce qu'ils font, à l'égard de ce qui ſe ſeme & ſe recueille chaque année: car il n'y a point de *vieilleſſe* ſi avancée, où l'on n'eſpere de vivre encore un an. Mais ils ont le même ſoin des choſes dont ils ſavent qu'ils ne recueilleront jamais le fruit; & comme dit notre ami Statius, dans ſa comédie intitulée *les compagnons de jeuneſſe*, ils plantent pour les ſiecles à venir. Qu'on demande à quelqu'un de ceux-là pour qui il plante dans un âge ſi avancé; il répondra ſans héſiter, que c'eſt pour les dieux immortels, qui veulent que nous faſſions pour ceux qui viendront après nous, ce que ceux qui nous ont devancés ont fait pour nous.

C'eſt ce que dit Cæcilius, d'un vieillard qui travailloit pour les ſiecles à venir; & il dit mieux dans cet endroit-là, que dans celui où il fait dire à un autre vieillard: ah! *vieilleſſe*, quand vous n'apporteriez point d'autres maux avec vous, que de nous faire voir, en nous tenant long-tems au monde, tant de choſes que nous voudrions ne point voir, vous nous en feriez bien aſſez ». Quoi, la jeuneſſe même, parmi tant de choſes qu'elle voit avec plaiſir, n'en trouve t'elle pas beaucoup qu'elle ſeroit bien aiſe de ne pas voir?

Mais le même Cæcilius parle encore plus mal ailleurs, quand il dit que le grand malheur des vieillards, c'eſt de ſentir qu'ils ſont à charge aux

autres. Ils leur ſont agréables au contraire, bien loin de leur être à charge ; & comme les vieillards de bon eſprit ſe plaiſent avec les jeunes gens, & que leur grand âge leur eſt plus facile à porter, quand ils trouvent des jeunes gens qui les aiment, & qui s'attachent à eux ; de même les jeunes gens qui ſont bien nés ſe plaiſent avec les vieillards, & ſont bien aiſes d'en recevoir des inſtructions & des préceptes, qui les portent à la vertu. Auſſi ne ſaurois-je douter que vous ne vous plaiſiez autant avec moi, que je me plais avec vous.

Vous voyez donc, que non-ſeulement la *vieilleſſe* n'eſt par elle-même ni languiſſante, ni pareſſeuſe ; mais qu'elle eſt même active & occupée, ayant toujours quelque choſe à faire, & formant chaque jour quelque nouveau deſſein. Car on conſerve dans la *vieilleſſe* les goûts qu'on a eus dans la vigueur de l'âge & on s'occupe encore de ce qu'on a autrefois aimé.

Bien plus : on apprend même encore dans la vieilleſſe. C'eſt ainſi que Solon ſur le déclin de ſon âge, ſe vantoit dans un vers que nous avons, d'apprendre tous les jours quelque choſes. C'eſt ainſi que j'ai appris le grec dans ma *vieilleſſe*, avec une avidité pareille à celle de ceux qui ont long-tems porté leur ſoif. Car j'ai voulu ſavoir par moi-même les choſes dont je tire les exemples que je vous cite. Socrate apprit même dans ſa *vieilleſſe* à jouer des inſtrumens : car cet exercice étoit en uſage parmi les anciens : je voudrois en avoir pû faire autant ; mais j'ai au moins appris une langue qui m'étoit inconnue.

Un autre reproche que l'on fait à la *vieilleſſe*, c'eſt qu'elle affoiblit le corps. Mais je ne trouve non plus étrange préſentement de n'avoir pas la force d'un jeune homme, que je trouvois étrange dans ma jeuneſſe de n'avoir pas celle d'un taureau ou d'un élephant. Il faut ſe ſervir de ce qu'on a, & proportionner ſon travail à ſes forces.

Y a t'il rien de plus miſérable que ce que l'on rapporte de Milon de Crotonne, qui voyant dans ſa *vieilleſſe* des athleres qui s'exerçoient à la courſe & à la lutte, & regardant pitoyablement ſes bras ſans forces & ſans vigueur : *hélas !* dit-il en pleurant, *ils ne ſont plus rien, ces bras autrefois ſi fermes & ſi vigoureux.* Mais c'eſt vous-même qui n'êtes rien, & qui n'avez jamais rien été, lui auroit-on pu dire, puiſque tout votre mérite n'a jamais été que dans vos bras. A t-on jamais oui faire de ſemblables plaintes, ni à Sextus Ælius, ni à T. Coruncanius, qui vivoit long-tems auparavant ; ni dans ces derniers tems à P. Craſſus, qui dans ſa vieilleſſe expliquoit le droit à tout le monde, & dont les lumières & la ſcience ſe ſont ſoutenues juſqu'au dernier ſoupir ?

Au moins n'eſt-il pas ainſi des orateurs, dira-t-on ; & ils ne ſauroient éviter de baiſſer avec l'âge ; car c'eſt un exercice qui demande des poulmons & de la force, auſſi bien que de l'eſprit. Il eſt vrai : mais la *vieilleſſe* ne leur ôte pas tout. Elle donne même je ne ſai quel éclat à ce qu'on a de ſonore dans la voix ; & je ne l'ai pas encore perdu entièrement à l'âge où je ſuis. Il ne faut pas chercher de vehemence dans les diſcours des vieillards : mais ils ont quelque choſe de tranquille & de doux, & pour ainſi-dire, de propre & d'ajuſté, qui ne laiſſe pas de ſe faire écouter. Et quand vous ne ſeriez pas propre pour l'exécution, au moins pouvez-vous donner des préceptes à Scipion & à Lœlius. Et qu'y a-t-il de plus doux qu'une *vieilleſſe* ſoutenue des ſoins & des démonſtrations d'amitié des jeunes gens qui vous reſſemblent ?

Car diſputera-t-on à la *vieilleſſe* juſqu'à l'avantage d'inſtruire les jeunes gens, & de les dreſſer à tous les devoirs & à toutes les fonctions de la vie ? & y a-t-il rien de plus beau ni de plus excellent ?

Pour moi, quand j'ai vû les deux Scipions C. & P. quand j'ai vû L. Æmilius, & P. Africanus, vos deux grands peres, mon cher Scipion, entourés de jeunes gens de la premiere qualité, qui ne les quittoient preſque pas, leur *vieilleſſe* m'a toujours paru heureuſe ; & tous ceux qui ſont regardés comme des maîtres, dont chacun vient prendre des leçons de verru & de bonnes mœurs, doivent être eſtimés heureux, quelque vieux qu'ils ſoient, & quelque peu de force que l'âge leur laiſſe.

Mais quand on y voudra regarder de près, on trouvera que l'affoibliſſement même, que l'on croit que l'âge apporte, vient plus ſouvent de l'intempérance & des débauches de la jeuneſſe, que de la *vieilleſſe* même, à qui la jeuneſſe ne tranſmet qu'un corps déja uſé & ſans vigueur.

Xenophon rapporte un diſcours que fit Cyrus, dans une extrême *vieilleſſe*, & ſur le point de mourir, où ce prince aſſure qu'il ne s'étoit jamais apperçu que ſon grand âge eût diminué les forces qu'il avoit eues dans ſa jeuneſſe. Et je me ſouviens que L. Metellus, que j'ai vû dans mon enfance, & qui ayant été fait grand pontife, quatre ans après ſon ſecond conſulat, poſſéda vingt-deux ans cette dignité, dans une *vieilleſſe* fort avancée, conſervoit encore aſſez de force & de vigueur, pour n'avoir pas lieu de regretter celle de ſa jeuneſſe. Je ne veux pas me citer moi-même à ce propos, quoique j'euſſe droit de le faire : car on permet aux vieillards de parler d'eux, & c'eſt comme un privilege de leur âge. Auſſi voit-on dans Homere, que Neſtor ne fait autre choſe que parler de ſa vertu.

Si l'âge peut donner ce privilege, il ne pouvoit être mieux acquis à perſonne qu'à Neſtor. Car à meſurer le tems qu'il avoit vécu par celui que vivent les autres hommes, il en étoit à ſa troiſième vie; & il avoit d'autant moins de ſujet de craindre qu'on attribuat ce qu'il diſoit de lui, ni à vanté, ni à démangeaiſon de parler, qu'il ne diſoit rien que de vrai; & que, comme dit Homere, il y avoit quelque choſe de plus doux que le miel, dans tous les diſcours qui couloient de ſa bouche.

Il n'avoit beſoin pour cela d'aucune vigueur de corps. Mais quelque peu qu'il en eût à cet âge-là, nous voyons que celui qui étoit à la tête de toute la Grece, ſouhaitoit d'avoir ſeulement dix hommes, non comme Ajax, mais comme Neſtor; moyennant quoi il ſe tenoit ſûr que Troye ſeroit bientôt priſe.

Mais pour revenir à moi. Je cours ma quatre-vingt-quatrième année, & je voudrois pouvoir me vanter, comme Cyrus, que mon grand âge n'eût rien diminué de la vigueur de ma jeuneſſe. Mais quoique je ne puiſſe pas dire que j'en aie autant préſentement, que lorſque je commençai à porter les armes à la guerre Punique, ou lorſque je ſervois dans la même guerre en qualité de queſteur; ou même lors qu'étant conſul je faiſois la guerre en Eſpagne, ou lors du combat que je donnai quatre ans après aux Thermopiles, où je commandois comme tribun militaire, ſous le conſulat de M. Acilius Glabrio, je puis dire au moins que la *vieilleſſe* ne m'a pas tout-à-fait abattu; que ni au ſénat, ni à la tribune aux harangues, on ne s'apperçoit pas de la diminution de mes forces; & que ni mes amis, ni mes clients, ni mes hôtes ne s'en apperçoivent pas non plus. Car je n'ai jamais pû me rendre au proverbe ſi ancien & ſi commun, que pour être vieux long-tems, il faut commencer de bonne heure à l'être; & j'aimerois mieux qu'on le fût moins long tems, que de l'être avant que de l'être. Auſſi n'ai-je encore jamais été empêché pour perſonne qui ait ſouhaité de me parler.

Il eſt vrai que je n'ai pas autant de force que vous en avez l'un & l'autre. Mais vous-mêmes, vous n'en avez pas tant que le centenier T. Pontius. Cependant vous ne vous changeriez pas pour lui. Pourvu qu'on ait de la force juſqu'à un certain point, & qu'on n'entreprenne pas plus que l'on ne peut, on ſe paſſe aiſément de ce qu'on en pourroit avoir de plus.

On rapporte de Milon, qu'aux jeux olympiques il porta ſur ſes épaules un bœuf tout en vie l'eſpace d'une ſtade tout entiere. Mais ſi on vous mettoit à choix de la force du corps de Milon, ou de la force d'eſprit de Pithagore, balanceriez-vous un moment? Quand vous avez de la vigueur, jouiſſez-en: mais ſi l'âge vous l'a ôtée, il faut ſavoir s'en paſſer. Les jeunes gens regrettent-ils les plaiſirs de l'enfance?

L'âge a un cours réglé, & la nature nous mène tous par un chemin ſimple & uniforme. L'enfance eſt foible, la jeuneſſe eſt fiere & fougueuſe, les hommes faits ont quelque choſe de plus grave & de plus poſé; & le partage de la *vieilleſſe* eſt une certaine maturité, qui eſt comme un fruit que la nature nous fait cueillir en ſon tems.

Vous ſavez ſans doute, mon cher Scipion, ce que fait encore aujourd'hui Maſſiniſſa, l'hôte de vos peres. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, où il eſt préſentement, s'il ſe trouve à pied, quand il lui prend envie d'aller quelque part, il va juſqu'au bout ſans monter à cheval. S'il eſt à cheval, il ne met jamais pied à terre pour ſe délaſſer. Toujours la tête nuë, quelque froid ou quelque pluie qu'il faſſe; & cette manière de vie lui a tenu le corps ſec & diſpos, & capable de fournir à toutes les fonctions de la royauté. L'exercice & la tempérance peuvent donc conſerver aux vieillards même quelque choſe de leur ancienne vigueur.

Si les vieillards ont peu de force, auſſi ne leur en demande-t'on pas beaucoup; & ils ſont diſpenſés par l'uſage, & par les loix mêmes, de toutes les fonctions dont on ne ſauroit s'acquitter ſi l'on n'a de la vigueur. Ainſi, bien loin qu'on exige de nous plus que nous ne pouvons, on ne nous demande pas même tout ce que nous pourrions.

Mais, dit-on, il y a des vieillards ſi dénués de toute force, qu'ils ſont incapables de tous les devoirs de la vie. Il eſt vrai; mais cela n'eſt pas particulier à la *vieilleſſe*; & la mauvaiſe ſanté met dans cet état à quelque âge que l'on ſoit.

Perſonne n'eut jamais moins de force ni de ſanté que celui par qui vous avez été adopté, mon cher Scipion, ou pour mieux dire, il n'en avoit point du tout Sans cela, il n'auroit pas moins fait d'honneur à cette république que Scipion l'afriquain ſon pere. Car il n'avoit pas moins de grandeur d'âme, & il avoit beaucoup plus d'étude & de ſcience.

Q'on ne s'étonne donc pas que les vieillards ſoient quelquefois infirmes, puiſqu'il y a des jeunes gens qui le ſont.

Il faut ſe roidir contre la *vieilleſſe*, & ſuppléer à ſes infirmités par beaucoup de ſoin & de bonne conduite. Il faut la combattre comme on combat les maladies, par une grande exactitude ſur tout ce qui peut entretenir la ſanté, & par un exercice modéré; ne prenant de nourriture que ce qu'il en faut pour conſerver les forces, & jamais juſqu'à les accabler.

Il faut même avoir soin de l'esprit, autant & plus que du corps. Car l'esprit est comme une lampe que la *vieillesse* éteint lorsqu'on cesse d'y mettre de l'huile. Mais il faut se souvenir, qu'au lieu que le trop de fatigue & d'exercice abat le corps, c'est l'exercice qui soutient l'esprit; & ce n'est que par la faute des vieillards qu'ils deviennent de ces vieillards de comédie dont parle Cæcilius, c'est-à-dire, crédules, oublieux, dérangés. Car ce n'est pas à la *vieillesse* qu'il se faut prendre de ces défauts, mais à la lâcheté, à la paresse, & à la négligence des vieillards. Et de la même manière, qu'encore que la jeunesse soit plus sujette aux fougues & à l'emportement que la vieillesse, ces défauts ne se rencontrent pourtant pas dans dous les jeunes gens, mais seulement dans ceux qui ont un mauvais naturel; de même on ne voit pas que tous les vieillards radotent, & cela n'arrive qu'à des gens frivoles & de peu d'esprit.

Appius, tout vieux & tout aveugle qu'il étoit, conduisoit admirablement bien toute une grande famille, composée de quatre garçons, qui étoient déja des hommes faits, & de cinq filles, sans compter un grand nombre de clients. Car il tenoit son esprit toujours bandé comme un arc; & il ne se laissoit point aller à une certaine langueur, que l'âge apporte si l'on n'y prend garde. Il conservoit non-seulement l'autorité qu'il devoit naturellement avoir sur les siens, mais même une espèce d'empire : craint des esclaves, respecté des autres, aimé de tous : maintenant dans sa maison les mœurs anciennes & l'ancienne discipline.

La *vieillesse* se conservera donc le respect qui lui est dû, si elle a soin de se défendre de tout ce qui pourroit l'avilir; si elle sait soutenir ses droits, & ne se mettre dans la dépendance de personne : en un mot si jusqu'au dernier soupir elle sait se faire rendre ce qui lui appartient. Car comme il est bon que la jeunesse tienne un peu de la maturité des vieillards, il faut aussi que la *vieillesse* conserve quelque chose de la fermeté des jeunes gens. Avec cela le corps pourra vieillir : mais l'esprit ne vieillira jamais.

Je travaille actuellement au septième livre de mes origines, où je ramasse tous les monumens de l'antiquité : je remets en ordre les principaux de mes plaidoyers : je traite non-seulement le droit civil, mais encore celui des augures & des pontifes.

Je donne beaucoup de tems à la lecture des livres grecs; & pour exercer ma mémoire, je repasse tous les jours vers le soir, selon la méthode des pithagoriens, tout ce que j'ai fait, dit, ou appris dans la journée.

Voilà à quoi j'exerce mon esprit. Voilà ce qui me tient lieu de ce que les jeunes gens font dans le cirque; & avec cette sorte de travail & d'occupation, je ne trouve pas beaucoup à dire ce que j'ai perdu de la vigueur de mon corps.

Je sers mes amis : je ne manque gueres de me trouver au sénat; & non content d'y opiner comme les autres, j'y traite des manières importantes, après les avoir beaucoup méditées. Je fournis à tout cela, par les seules forces de mon esprit : car celles de mon corps n'y font rien. Et quand je me trouverois hors d'état de faire toutes ces choses, toujours aurois-je le plaisir de m'en entretenir moi-même dans mon lit. Mais l'habitude que je m'en suis faite toute ma vie, me tient en état de les continuer encore à l'âge où je suis. Quand on passe sa vie dans ces sortes d'études & d'exercices, la *vieillesse* vient sans qu'on s'en apperçoive. On baisse d'une manière insensible, & le grand âge fait que l'on finit : mais on ne tombe point tout d'un coup.

Le troisième reproche que l'on fait à la *vieillesse*, c'est que les plaisirs ne sont plus pour elle. Mais combien lui sommes-nous redevables de nous ôter ce qu'il y a de plus pernicieux dans la jeunesse?

Ecoutez sur ce sujet, mes chers enfans, ce que l'on m'a rapporté dans ma jeunesse d'Architas de Tarente un des plus grands hommes de son tems : je l'ai appris à Tarente même, lorsque j'y étois avec L. Fabius Maximus.

Architas disoit donc, que de tout ce que la nature a mis dans l'homme, il n'y a rien de plus pernicieux ni de plus mortel que la volupté : que c'est ce qui soulève les passions dans les jeunes gens, & qui les fait courir à bride abattue, à tout ce qui flate leurs désirs : que c'est de-là que viennent les complots contre l'état, les intelligences secrettes avec les ennemis, les bouleversemens des républiques : & qu'enfin il n'y a point de crimes ni d'attentats à quoi la volupté ne porte, sans compter les adultères, & toutes les autres sortes d'impudicités, dont elle est la seule amorce.

Que rien n'est si ennemi de la raison, ni si capable d'étouffer en nous cette divine lumière, qui est le plus grand présent que Dieu ou la nature aient fait à l'homme. Que tant que la volupté nous domine, il ne faut point parler de tempérance; & que ni cette vertu, ni aucune autre n'ont point de lieu dans le royaume de la volupté.

Pour le faire mieux comprendre, il vouloit qu'on se représentât un homme, dans un sentiment de plaisir le plus vif dont le corps soit capable. On ne sauroit douter, disoit-il, qu'un homme, dans un tel transport de plaisir ne soit absolument hors d'état de rien penser, & de

faire aucun uſage de ſon eſprit & de ſa raiſon, d'où il réſulte qu'il n'y a rien de plus déteſtable, ni de plus empoiſonné que la volupté; puiſque lorſqu'elle eſt à ſon dernier point, & tant que ſa violence dure, elle éteint toutes les lumières de l'eſprit.

Voilà ce que diſoit Architas, dans un entretien qu'il eut avec C. Pontius, ſamnite, pere de celui qui vainquit nos conſuls, P. Poſthumius & T. Veturius, à la journée de Caudes. Cet entretien m'a été rapporté par Nearche de Tarente, un de mes hôtes, qui a toujours été dans les intérêts du peuple romain, & l'avoit appris des anciens de ce tems-là. Il ajoutoit même que Platon avoit été préſent à cet entretien; & je trouve en effet que Platon vint à Tarente, ſous le conſulat de L. Camillus & d'Appius Claudius.

A quoi tend tout ce diſcours, ſinon à vous faire comprendre, que ſi nous n'avons pas aſſez de ſageſſe ni de raiſon pour nous retirer de la volupté, nous avons de grandes graces à rendre à la *vieilleſſe*, qui fait que nous ne ſommes plus touchés de ce qui ne nous convient pas. Car la volupté étouffe en nous toutes les lumières de la raiſon, elle en eſt l'ennemie mortelle: elle offuſque les yeux de l'eſprit; & elle eſt incompatible avec la vertu.

Ce ne fut pas ſans beaucoup de peine, que je me réſolus à chaſſer du ſénat Titus Flamininus, frère de L. ſept ans après ſon conſulat. Mais je crus que je ne pouvois me diſpenſer de le flétrir de la ſorte, après l'action infâme qu'il avoit faite, lorſqu'étant conſul dans les Gaules, il eut la lâcheté de ſe laiſſer aller à la priere qu'une courtiſane lui fit dans un feſtin, de faire couper la tête à un homme qu'il tenoit en priſon avec beaucoup d'autres, pour des crimes capitaux. Il avoit échappé à T. Flamininus ſon frère, qui avoit été cenſeur immédiatement avant moi. Mais une action d'un abandon ſi infâme à la volupté, & dont la honte rejailliſſoit juſques ſur la dignité dont il étoit revêtu, ne put échapper à Flaccus & à moi.

J'ai ſouvent oui dire à nos anciens, qui l'avoient appris de leurs peres dans leur enfance, que C. Fabricius, étant ambaſſadeur pour la république auprès du roi Pyrrhus, avoit entendu dire à Cinéas de Theſſalie, qu'un certain homme d'Athenes, qui faiſoit même profeſſion de philoſophie, ſoutenoit que la volupté devoit être le but de toutes nos actions. On ajoutoit que Fabrice ne pouvoit aſſez s'étonner, qu'un homme qui ſe prétendoit philoſophe, fût capable d'un tel ſentiment; & que toutes les fois qu'il le rapportoit devant M. Curius & T. Coruncanius, ils ſouhaittoient qu'ont pût l'inſpirer aux ſamnites & à Pyrrhus même, perſuadés que dès qu'ils ſe ſeroient abandonnés à la volupté, il ſeroit aiſé de les vaincre.

M. Curius avoit vécu avec P. Decius, qui étant conſul pour la quatrième fois, ſe dévoüa pour la république; ce qui arriva quatre ans avant le conſulat de Curius. Fabrice & Coruncanius avoient auſſi connu ce grand homme; & la belle action qu'ils lui avoient vû faire, leur avoit ſans doute confirmé cette grande vérité, dont il paroit par la maniere dont ils ont vécu qu'ils étoient bien perſuadés, qu'il y a quelque choſe de beau, d'excellent, d'eſtimable & de déſirable par lui-même, à quoi tout homme de bien ſe portera toujours au mépris de la volupté.

Ce que je viens de vous en dire, doit ce me ſemble vous convaincre, que bien loin que ce ſoit un reproche à faire à la *vieilleſſe* qu'elle ait peu de goût & d'ardeur pour les plaiſirs, rien ne lui fait tant d'honneur.

On la plaint de ce qu'elle eſt privée du plaiſir des feſtins, & de celui de boire un peu largement. Mais compte-t'on pour rien que par-là elle eſt à couvert de l'ivreſſe, des indigeſtions & de l'inſomnie?

Mais s'il faut donner quelque choſe au plaiſir, qui, après tout, a ſes douceurs, à quoi il n'eſt pas aiſé de réſiſter; & que Platon appelloit admirablement bien *l'appât des méchans*, parce qu'ils s'y laiſſent prendre, comme les poiſſons à l'hameçon, le plaiſir des feſtins n'eſt pas abſolument interdit à la *vieilleſſe*; & ſi elle s'abſtient de ceux qui vont juſqu'à quelque ſorte d'excès, elle peut être des autres.

J'ai ſouvent vû dans mon enfance le vieillard Caïus Duillius, fils de M. qui avoit gagné la premiere bataille navale contre les carthaginois, revenant le ſoir de ſouper avec ſes amis au ſon des flûtes, & à la lueur des flambeaux, qu'il faiſoit marcher en grand nombre devant lui, ce que nul homme privé n'avoit encore oſé faire; tant la gloire & le mérite donnent de privilege.

Mais je n'ai pas beſoin de vous citer ſur cela d'autres exemples que les miens: car j'ai toujours eu ce que nous appellons des confrères. Les confrairies furent même inſtituées pendant que j'étois queſteur, à l'occaſion de l'établiſſement du culte de la bonne déeſſe. Nous avions donc nos feſtins réglés; & quoiqu'il n'y eût point d'excès, ils ſe paſſoient toujours avec une certaine gaîté de jeuneſſe, qui s'amortit d'ordinaire avec l'âge. Cependant j'y étois toujours beaucoup moins touché de ce qui pouvoit flatter les ſens, que du plaiſir de me trouver & de diſcourir avec mes amis.

C'eſt auſſi ce que nos peres ont principalement regardé dans les feſtins, comme nous l'appre-

nons du nom même qu'ils leur ont donné, & qui ne signifie proprement qu'une troupe de gens assemblés pour converser ; au lieu que par celui que les grecs leur ont donné, & qui marque proprement le plaisir de boire & de manger ensemble, on diroit que ce qui doit être le moins compté dans les festins, est ce qui les touchoit le plus.

Ce plaisir de la conversation dans les festins, fait que je me trouve encore volontiers à ceux même dont on avance l'heure, & qui se poussent assez avant dans la nuit; & je m'y plais non-seulement avec des gens de mon âge, qui sont en petit nombre présentement; mais avec vous, & d'autres gens de votre âge; & je me tiens très-obligé à la *vieillesse*, de ce qu'en diminuant en moi le plaisir du boire & du manger, elle y a augmenté celui de la conversation. Or, si un homme de mon âge est touché de ce plaisir-là, car je ne veux pas vous laisser croire que j'aie tout-à-fait déclaré la guerre au plaisir, que la nature demande peut-être que nous nous accordions jusqu'à un certain point; je ne sai comment on peut dire que la *vieillesse* ôte le sentiment de tout ce qu'il y a d'agréable dans les festins.

J'en aime jusqu'à cette espèce de magistrature que nos pères y ont introduite; & je suis bien aise d'y voir ouvrir le discours, selon leur coutume, par celui qui tient la première place. J'y veux de ces petits verres qui ne font qu'arroser le gosier, comme dit Xenophon dans son festin. J'aime qu'on mange l'été au frais, & l'hiver au soleil ou auprès du feu. J'observe tout ce que je viens de dire à ma maison de campagne, au pays des sabins ; & j'y fais tous les jours festin avec mes voisins. Nous poussons même nos repas le plus avant que nous pouvons dans la nuit, discourant de diverses choses.

Il y a pourtant, dira-t-on, une certaine pointe dans le plaisir, que les vieillards ne sentent pas comme les jeunes gens. Il est vrai : mais ils ne la désirent point aussi. Or on se passe sans peine de ce qu'on ne désire point.

Quelqu'un demandoit à Sophocle, sur le déclin de son âge, s'il n'avoit plus du tout de commerce avec les femmes. « A Dieu ne plaise, répondit-il, il y a long-tems que j'ai secoué ce joug-là, comme celui d'un maître barbare & furieux. La privation de ces choses là peut faire de la peine à ceux qui les aiment. Mais pour ceux qui en sont rassasiés, & qui s'en sont retirés, la privation leur en est plus douce que la jouissance ne l'étoit autrefois ; quoiqu'à proprement parler, on ne puisse pas dire qu'un homme soit privé d'une chose quand il ne la désire point.

Il est vrai que dans la force de l'âge on jouit des plaisirs avec un sentiment bien plus vif. Mais en premier lieu, c'est jouir de peu de chose, comme j'ai déja dit ; & de quelque prix que les plaisirs puissent être, si la *vieillesse* n'en peut pas tant embrasser qu'un âge moins avancé, au moins ne lui sont-ils pas tout à fait interdits.

Ceux qui sont aux premiers rangs, entendent Ambivius Turpio avec plus de plaisir ; mais il ne laisse pas d'en faire à ceux qui sont aux derniers. Ainsi la jeunesse, qui est comme au centre des plaisirs, les sent peut-être plus vivement : mais quoi que la *vieillesse* en soit plus éloignée, elle ne laisse pas de les sentir assez pour s'en contenter. Mais quand la condition des vieillards seroit moins bonne par cet endroit-là, combien en sont-ils abondamment récompensés, par l'avantage qu'ils ont d'être affranchis des passions, de l'ambition, des contestations, des inimitiés & des convoitises ; d'être à eux-mêmes, & de vivre, comme l'on dit, avec eux-mêmes ?

Que s'ils ont avec cela quelque fonds d'étude & de science, qu'y a-t-il de plus doux qu'une *vieillesse* débarassée de toutes sortes de soins & d'affaires, & qui s'occupe toute entière de ces délices de l'esprit ?

Nous avons vû C. Gallus, ami de votre pere, mon cher Scipion, appliqué jusqu'à la mort à chercher, par les regles de la géométrie, les dimensions du ciel & de la terre. Combien de fois la nuit l'a-t'elle surpris, sur des calculs & des figures qu'il avoit commencées dès le matin ; ou le jour sur celles qu'il avoit commencées à l'entrée de la nuit ? Quel plaisir n'avoit il point de nous prédire les éclipses de soleil & de lune, long-tems avant qu'elles arrivassent ?

Il en est de même des autres études moins profondes, mais qui ne laissent pas de demander de l'esprit. Combien la guerre punique de Nævius lui a-t'elle fait de plaisir? Combien le capitan & le fourbe de Plaute lui en ont-ils fait ?

On en pourroit dire autant du vieillard Livius, qui avoit donné une comédie de sa façon sous le consulat de Centhon & de Tuditanus, six ans avant que je visse au monde ; & que j'ai vu encore vivant, dans le tems que j'étois presque un homme fait.

Que dirai-je de l'application de P. Licinius Crassus à l'étude du droit civil, & de celui des pontifes ; & de celle que P. Scipion, qui vient d'être fait grand pontife, a toujours eue pour ces deux sortes de sciences ?

Nous avons même vû tous ceux que je viens de nommer, conserver jusques dans la dernière *vieillesse* autant d'ardeur que jamais pour les études à quoi ils s'étoient appliqués. Et M. Ce-

thegus, qu'Ennius appelloit avec raiſon la moëlle de l'éloquence, ne l'avons nous pas vû continuer cet exercice avec toute l'application poſſible, juſques dans les dernières années de ſa vie ?

Peut-on comparer à de tels plaiſirs ceux des feſtins, des jeux & de l'amour ?

Voilà pour ce qui regarde l'amour des ſciences, que l'âge ne fait qu'augmenter dans ceux qui ont été bien élevés. Car il n'y a rien de plus honnête que ce que Solon dit de lui-même, dans ce vers dont j'ai parlé, que dans ſa *vieilleſſe* même, il apprenoit tous les jours quelque choſe ; & ces plaiſirs de l'eſprit ſont au-deſſus de tout ce qu'on ſe peut imaginer.

Je paſſe de ce plaiſir-là à celui de l'agriculture, où je trouve des douceurs qui paſſent tout ce qu'on pourroit s'imaginer. C'eſt celui-là que l'âge ne peut nous ôter ; & je le trouve d'autant plus doux, qu'il approche davantage à mon gré de celui que la ſageſſe peut donner. Car l'agriculture n'a affaire qu'à la terre, qui eſt toujours prête d'obéir, & de répondre à nos ſoins, & qui rend avec plus ou moins d'uſure, mais toujours avec uſure ce qu'on lui a confié. Mais ce n'eſt pas tant ce qu'on en retire qui me fait plaiſir que la vertu & l'ordre naturel de ſes productions.

Après que le ſoc l'a ouverte & ramolie, elle reçoit & cache la ſemence dans ſon ſein ; & ayant renflé & rattendri le grain par le ſuc qu'elle lui communique, elle l'ouvre & en fait ſortir une pointe verdoyante, qui nourrie & ſoutenue par ſes racines s'élève peu-à-peu & pouſſe un tuyau fortifié par des nœuds. L'épi s'y trouve enfermé dans une eſpèce d'étui, où il achève peu-à-peu de ſe former, & d'où il ſort enfin dans ſon tems, & ſe préſente à nos yeux, dans tout l'appareil de ſon admirable ſtructure, & muni de pointes hériſſées, qui lui ſont comme une paliſſade contre les inſultes des petits oiſeaux.

Que n'aurois-je point à dire de la culture de la vigne, & du plaiſir de la planter, de la voir pouſſer & de la voir croître ? Car je ne me laſſerois point de vous entretenir de ce qui fait le repos & la douceur de ma *vieilleſſe*. Et ſans parler de la vertu admirable des autres productions de la terre, qui fait que d'un grain preſque imperceptible, comme ceux qui ſont dans les figues, dans le raiſin & dans toutes les autres ſortes de fruits, on voit naître des troncs d'une ſi merveilleuſe groſſeur, & qui étendent leurs branches ſi loin ; qui peut voir, ſans être touché de plaiſir & d'admiration, ce que l'induſtrie des hommes fait faire des rejettons & des boutures de la vigne, auſſi-bien que des chevelures & des marcottes ?

La vigne n'a point de ſoutien par elle-même, & ſi on ne lui en donne, elle rampe. Mais la nature l'a pourvue de certaines clavicules, qui ſont comme des mains par où elle s'accroche, pour s'élever à tout ce qu'elle rencontre. Elle s'étend donc de toutes parts, comme pour chercher à quoi ſe prendre : mais le vigneron la taille & la tient de court ; de peur que s'il l'abandonnoit à elle-même, elle ne jettât que du bois au lieu de fruit.

Par ce moyen, dès les premieres approches du printemps, on voit des bourgeons ſe former aux nœuds de ſes branches, d'où il ſort une grappe qui ſe préſente aux rayons du ſoleil ; & qui animée de ſa chaleur, & nourrie du ſuc de la terre, s'enfle & s'accroît peu-à-peu. Elle eſt d'abord âpre au goût, mais elle s'adoucit en mûriſſant ; pendant que la vigne pouſſe des feuilles, qui la défendent des ardeurs du ſoleil, & ne lui en laiſſent ſentir que ce qu'il lui faut pour la mûrir. Et quand elle eſt à ce point-là, quelle beauté pour les yeux, & quel tréſor pour la vie humaine ! Mais, comme j'ai déjà dit : ce n'eſt pas la ſeule utilité qui m'en plaît, c'eſt la culture, c'eſt l'induſtrie & l'économie de la nature, c'eſt la ſimmétrie des échalas, l'architecture des treilles ; enfin j'en aime juſqu'aux liens, à la taille, aux marcottes & aux arçons.

Que ne pourrois-je point dire encore de la conduite des ruiſſeaux pour arroſer les champs & les prés, de l'art de renverſer les gaſons, & d'effrondrer les terres, pour les rendre plus fertiles ?

Que ne pourrois-je point dire des diverſes manieres de les fumer, dont j'ai parlé fort au long dans mon livre de l'agriculture, & dont le docte Héſiode n'avoit pas dit un mot, quoiqu'il eût traité le même ſujet ? C'eſt de quoi il y a d'autant plus de ſujet de s'étonner, qu'Homere, qui vivoit pluſieurs ſiecles avant lui, & qui nous dépeint Laertes tâchant d'adoucir par les plaiſirs de la vie ruſtique, la douleur qu'il avoit de l'abſence de ſon fils, a marqué expreſſément entre les autres exercices du ménage de la campagne, celui de fumer les terres.

Mais ce ne ſont pas ſeulement les moiſſons, les prés, les vignes & les bois qui rendent la vie ruſtique agréable ; ce ſont encore les jardins, les vergers, les beſtiaux, les mouches à miel, ſans compter la beauté & la variété infinie de mille ſortes de fleurs. Ce n'eſt pas ſeulement le plaiſir de planter, c'eſt celui d'enter & de greffer qui eſt le plus induſtrieux de tous les ſecrets de l'agriculture.

Je pourrois ajoûter encore beaucoup d'autres plaiſirs de la vie ruſtique, à ceux que je viens de marquer, ſi je ne ſentois que je me ſuis déjà

trop étendu sur ce sujet. Mais j'espere que vous me le pardonnerez, puisque vous sçavez que c'est ma passion. D'ailleurs les vieillards aiment à parler : j'en conviens moi même, pour vous faire voir que je ne prétends pas défendre la *vieillesse* de tous les défauts qu'on lui reproche.

C'est dans cette sorte de vie que M. Curius, après avoir triomphé du roi Pyrrhus, des sabins & des samnites, a voulu finir ses jours. La maison de campagne qu'il habitoit, n'est pas éloignée de la mienne ; & toutes les fois que je la considere, je ne puis me lasser d'admirer la modération de ce grand homme, & les mœurs de ce tems-là.

C'est dans cette espece de cabane, où les samnites le trouverent au coin de son feu, qu'il refusa avec mépris cette prodigieuse somme d'or, qu'ils étoient venus lui offrir ; ajoûtant que ce n'étoit pas l'or qui le touchoit, mais le plaisir de commander à ceux qui en avoient une si grande abondance. Une telle grandeur d'ame pouvoit-elle manquer de lui rendre sa *vieillesse* non-seulement supportable, mais agréable ?

Mais pour me raprocher de moi-même, je reviens aux gens de campagne.

Les sénateurs étoient alors de ce nombre-là, & ce n'étoit que des vieillards. Ne trouva-t-on pas L Quintinius Cincinnatus, la charrue à la main, lors qu'on vint lui dire qu'il avoit été élu dictateur. Ce fut pourtant par les ordres de ce laboureur que C. Servilius Ahala, général de la cavalerie, surprit & fit mourir Sp. Mælius, qui aspiroit à la royauté.

Toutes les fois que le sénat s'assembloit, on faisoit venir Curius & les autres vieillards de leur campagne. Il y avoit des gens établis pour les aller avertir ; & comme la fonction de ces gens-là étoit d'aller & venir sans cesse, on les appelloit voyageurs.

La *vieillesse* de ces grands hommes, qui se plaisoient si fort à l'agriculture, étoit-elle donc à plaindre ? Pour moi je ne sçai s'il y a aucune sorte de vie plus heureuse que celle-là, non-seulement par l'utilité qu'on en retire, & qui fait subsister tout le genre humain ; mais encore par le plaisir qu'elle donne, & sur lequel je me suis déjà tant étendu ; (car il faut enfin faire notre paix avec ceux qui se déclarent pour le plaisir) & par l'abondance qu'elle produit de tout ce qu'on peut desirer pour la vie des hommes, & pour le culte des Dieux.

Car dans les celliers d'un pere de famille, soigneux & bon ménager, il y a toujours du vin & de l'huile en abondance, & de toute autre sorte de provisions. Sa maison est riche d'un bout à l'autre ; elle produit à foison des agneaux, des chevreaux, des cochons, de la volaille, du lait, du fromage & du miel ; sans compter ce qu'on tire des jardins, qui sont une autre ressource ; & que les gens de campagne appellent *leur second magasin.*

Pour comble de douceurs & de plaisirs, on a encore, dans ses heures de relâche, le divertissement de la chasse des bêtes & des oiseaux.

Que dirais-je de la verdure des prairies, des alignemens des allées, & de l'agréable spectacle des vignobles & des plants d'oliviers ? En un mot, il n'y a rien ni de plus utile, ni qui fasse plus de plaisir aux yeux, qu'une maison de campagne bien tenue & bien cultivée ; & bien loin que la *vieillesse* nous retire de ce plaisir-là, elle nous y convie & nous y porte.

Car où pourroit-elle mieux se refaire & se rechauffer pendant l'hiver, soit au feu, soit au soleil ? Pourroit-elle trouver nulle autre part, dans les chaleurs de l'été, la fraîcheur salutaire des ruisseaux & des bois ?

Que les jeunes gens gardent donc leurs armes, leurs chevaux, leurs javelots, leurs massues, & leurs ballons ; qu'ils s'exercent à la nage & à la course. Pour nous autres vieillards, nous nous contenterons du tablier & des dez ; si toutefois l'envie nous en prend jamais. Car la *vieillesse* n'a pas besoin de ces sortes d'amusemens pour être heureuse.

Les livres de Xenophon sont très-utiles pour bien des choses, & je vous exhorte à les lire avec soin, comme vous faites. Vous verrez, dans celui qu'il a fait de l'économie, combien il s'etend sur les louanges de l'agriculture, qu'il a même jugé digne d'occuper les rois.

Il rapporte dans ce livre, où il fait parler Socrate & Critobule, que Lisander lacédémonien, homme de beaucoup de vertu & de mérite, étant venu trouver à Sarde le jeune Cyrus, roi de Perse, qui étoit un prince aussi distingué par son esprit, que par la gloire de son regne, & lui ayant apporté des présens de la part de ses concitoyens, Cyrus lui fit toutes sortes d'honnêtetés & de caresses ; & qu'entr'autres il lui fit voir un grand parc, planté avec beaucoup de soin, & d'une merveilleuse propreté. Lysander également surpris de la beauté des arbres, dont les tiges n'étoient pas moins droites que hautes ; & de la régularité du quinquonce qu'ils formoient ; de la propreté des allées, & de la douce odeur des fleurs, ayant dit à Cyrus qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer, non-seulement le soin & l'exactitude, mais l'esprit & l'industrie de celui qui avoit tracé tous ces alignemens avec une si grande justesse ; *C'est moi-même qui les ai tracés*, répondit Cyrus : *il n'y a rien là qui ne soit de ma façon, & la plupart de ces arbres ont été plantés de ma main.*

Alors Lyſander, plus ſurpris que jamais, de trouver un jardinier dans un prince ſi bien fait, & dont les graces & la bonne mine étoient encore relevées par l'éclat de l'or & des pierreries, dont il étoit couvert à la perſienne, s'écria : *C'eſt avec une grande raiſon, Cyrus, que vous paſſez pour le plus heureux prince du monde : puiſque votre vertu va de pair avec votre fortune.*

Or il ne tient qu'aux vieillards de jouir d'une fortune pareille ; & ſi l'âge ne nous empêche point de vaquer à l'étude, quelle qu'elle puiſſe être, il nous empêche encore moins de nous occuper à l'agriculture, juſques dans l'extrémité de la *vieilleſſe*.

Nous ſavons que M. Valérius Corvus a vécu juſqu'à cent ans, ayant pris le parti de ſe retirer à la campagne dès qu'il vint ſur le déclin de l'âge, & de faire toute ſon occupation de l'agriculture.

Il avoit été conſul juſques à ſix fois, & entre ſon premier & ſon dernier conſulat, il y avoit eu quarante-ſix ans d'intervalle ; enſorte que le cours des honneurs par où il avoit paſſé avoit égalé celui de l'âge où nos ancêtres comptoient que la *vieilleſſe* commençoit. Son dernier âge étoit même en cela d'autant plus heureux que celui du milieu, qu'il avoit alors moins de peine. Or la conſidération eſt ce qui rehauſſe la *vieilleſſe*.

A quel point étoit celle de L. Cæcilius Metellus, & celle d'Attilius Cælatinus, qui a mérité ce rare avantage, d'être regardé non ſeulement parmi nous, mais chez beaucoup d'autres peuples, comme le premier homme de l'état ? Vous ſavez les vers qu'on a gravés ſur ſon tombeau. Il ne manquoit donc rien à la conſidération de ce grand homme, puiſque tout le monde convenoit de ſon mérite tout d'une voix.

Quelle a été celle de P. Craſſus, qui a été grand pontife dans ces derniers tems, & celle de M. Lepidus, que nous avons vu revêtu de la même dignité ? Que ne pourrois-je point dire encore de Paulus, de Scipion l'africain, & de ce Fab. Maximus dont j'ai déjà parlé, & qui ont été à un tel point de conſidération, qu'on ne déféroit pas moins à un ſigne de tête de ces grands hommes, qu'à leurs paroles & à leurs ſentimens ? Or ce haut point de conſidération, où l'on ſe voit dans la *vieilleſſe*, ſur-tout lors qu'on a paſſé par les grandes charges, combien eſt-il au-deſſus de tous les plaiſirs de la jeuneſſe ?

Mais ſouvenez-vous toujours, je vous prie, que je ne parle que de la *vieilleſſe* qui a jetté dès la jeuneſſe les fondemens de la conſidération où elle arrive. Car, comme j'ai dit autrefois, avec un grand applaudiſſement de tous ceux qui l'entendirent, il n'y a rien de plus miſérable qu'une *vieilleſſe* reduite à faire ſon apologie. Ne croyez pas que ni les rides, ni les cheveux blancs, puiſſent tout d'un coup donner de l'autorité & de la conſidération. On n'y parvient que par une vie & une conduite honnête ; & ce ſont-là les ſémences dont on recueille, dans la *vieilleſſe*, un fruit qui ſe fait ſentir par toutes les marques de reſpect que l'on rend aux vieillards. Celles qui paroiſſent même les plus legeres ſont très-honorables ; comme de leur rendre viſite, de s'empreſſer à les chercher, de ſe lever quand ils paroiſſent, de leur céder la place, de les accompagner où ils vont, de les reconduire chez eux, de les conſulter, & autres choſes ſemblables, qui s'obſervent parmi nous, & dans toutes les autres républiques ; & avec d'autant plus de ſoin qu'elles ſont mieux réglées, & que l'on y ſait mieux vivre.

Ce même Lyſander, dont je viens de parler, avoit accoutumé de dire, qu'il ne faiſoit nulle part ſi bon pour la *vieilleſſe* qu'à Lacédémone ; parce que c'étoit le lieu du monde où elle étoit la plus reſpectée.

On dit même qu'à Athènes, un vieillard étant venu au théâtre, à de certains jeux où la foule étoit fort grande, aucun de ſes concitoyens ne ſe mit en peine de lui faire place : mais qu'ayant paſſé au quartier des ambaſſadeurs de Lacédémone, ils ſe leverent tous, & lui donnerent place parmi eux. Cette action ayant été applaudie par toute l'aſſemblée, *A ce que je vois*, dit un de ces ambaſſadeurs, *les athéniens ſavent ce qui ſe doit, mais il ne leur plaît pas de le faire.*

Entre beaucoup de choſes très-ſagement établies dans notre collège des augures, une des principales, & qui revient à ce que je dis, c'eſt que les plus vieux opinent les premiers ; & ce n'eſt pas ſeulement à ceux qui ont paſſé par les grandes charges qu'on défere cet honneur, l'âge tout ſeul le donne ſur ceux mêmes qui ſeroient actuellement en poſſeſſion du commandement. De tous les plaiſirs du corps, y en a-t-il donc aucun que l'on puiſſe mettre en comparaiſon avec une conſidération qui eſt la récompenſe du mérite & de la vertu ?

C'eſt-là ce qui termine glorieuſement la tragédie de la vie humaine ; & rien ne me paroît plus heureux, que les vieillards qui ont ſçu uſer avec dignité de la conſidération qu'ils ſe ſont acquiſe ; & à qui on ne peut pas reprocher, comme aux mauvais comédiens, d'avoir échoué au dernier acte.

Mais après tout, dira-t-on, les vieillards ſont chagrins, inquiets, colères, difficiles, & pour tout dire même, avares. Mais ces défauts viennent des mœurs, & non pas de la *vieilleſſe*. Ce chagrin & ces autres vices ſeroient même en quelque ſa-

çon excusables dans les vieillards, qui sont sujets à croire qu'on les mépriſe, & qu'on les joue.

D'ailleurs, dans un corps fragile, tout ce qui bleſſe tant ſoit peu ſe fait ſentir douloureuſement. Mais tout cela eſt bien moins dur, & bien plus ſupportable aux vieillards qui ont les mœurs douces, & dont l'eſprit eſt cultivé. On le voit par mille expériences dans la vie; & on le voit même dans la comédie des adelphes. Car combien l'un des des freres paroît-il dur; & combien l'autre eſt-il doux & honnête? Il en eſt des hommes comme des vins, l'âge ne les aigrit pas tous.

J'approuve la ſévérité dans la *vieilleſſe*; encore faut il qu'elle ſoit modérée, comme beaucoup d'autres choſes: mais je n'y veux rien d'âpre ni de fâcheux. Quant à l'avarice, je ne la comprends pas dans les vieillards: car qu'y a-t-il de plus mauvais ſens, que de ſe mettre d'autant plus en peine de faire des proviſions de voyage, qu'il reſte moins de chemin à faire?

La quatrieme choſe par où l'on croit que la la *vieilleſſe* eſt le plus agitée, c'eſt l'approche de la mort dont les vieillards ne ſauroient être fort loin. O que malheureux ſont ceux qui ont vécu juſques-là, ſans avoir appris à mépriſer la mort, qui n'eſt digne que de mépris, ſi l'ame meurt avec le corps, & ce qui eſt même ſouhaitable, ſi elle place nos ames en quelque lieu où elles ſoient éternelles: car c'eſt l'un ou l'autre, & il n'y a point de tiers parti.

Que veut-on donc que je craigne, ſi je ſuis aſſuré, ou de n'être point malheureux après la mort, ou d'être même éternellement heureux?

Mais d'ailleurs, qui eſt l'homme qui dans la plus grande jeuneſſe ſe puiſſe aſſurer le matin qu'il vivra juſqu'au ſoir? Cet âge-là eſt même ſujet à beaucoup plus d'accidens, & bien plus menacé de la mort que le nôtre. Les jeunes gens tombent bien plus aiſément malades; & leurs maladies ſont bien plus aiguës, & plus difficiles à guérir. Auſſi en voit-on peu qui parviennent juſqu'à la *vieilleſſe*. Si tout le monde y arrivoit, les choſes de la vie en iroient mieux; & on verroit plus de ſageſſe dans le monde. Car la raiſon, la bonne conduite & les ſages conſeils ne ſe trouvent que dans les vieillards: & ſans eux on n'auroit jamais vu d'états ni de république.

Mais pour revenir au péril de la mort, eſt ce un reproche particulier a faire à la *vieilleſſe*, & ne lui eſt il pas commun avec la plus grande jeuneſſe? On meurt à tout âge, & je ne l'ai que trop éprouvé dans mon fils, & dans vos aimables freres, mon cher Scipion, à qui le chemin étoit ouvert aux plus grandes dignités.

Mais les vieillards ne ſauroient ſe promettre de vivre long-tems; & les jeunes gens le peuvent eſpérer. Ils ont tort: car qui a-t'-il de moins raiſonnable, que de fonder des eſpérances ſur ce qui eſt ſi incertain, & à quoi on ſe trouve ſi ſouvent trompé.

Le vieillard, dit-on encore, n'a pas même lieu d'eſpérer. Mais ſa condition eſt en cela bien meilleure que celle d'un jeune homme, que le vieillard eſt en poſſeſſion de ce que l'autre ne fait qu'eſpérer. Car celui-ci deſire une longue vie; le vieillard l'a eue.

Mais la vie de l'homme peut-elle s'appeller longue? Pouſſons-la le plus loin qu'elle peut aller. Poſons que nous puiſſions vivre autant qu'un certain Arganthonius, roi des tarteſſiens, aux environs de Cadix, qui a régné quatre vingts ans, & qui en a vécu ſix vingts. Tout ce qui finit eſt court; & quand la fin eſt arrivée, le paſſé eſt comme non avenu; & il ne nous demeure que ce que nous avons acquis par notre vertu, & par nos bonnes actions.

Les heures, les jours, les mois & les années s'écoulent, le paſſé ne reyient jamais, & on ne ſait point quel doit être l'avenir.

Que chacun ſe contente donc du tems qui lui a été donné pour vivre. Car comme le comédien n'a pas beſoin pour plaire que la piece ſoit jouée juſqu'au bout, & que c'eſt aſſez qu'il ſe ſoit bien acquitté de chaque partie de ſon rôle; de même, le ſage n'a pas beſoin d'aller juſqu'à la fin du dernier acte. Quelque courte que ſoit la vie, elle eſt aſſez longue ſi elle a été bonne & honnête. Si elle va juſqu'au bout, on ne doit non plus avoir de peine de ſon déclin, que le laboureur en a, quand il ſe voit dans l'été ou dans l'automne, de ce que les douceurs du printems ſont paſſées.

La jeuneſſe eſt le printems de la vie, & ſes fleurs font voir les fruits qu'on en peut eſpérer dans une autre ſaiſon. Ils ſe forment, & on les recueille dans la ſuite de l'âge; & le partage de la *vieilleſſe* eſt de jouir de la mémoire qu'elle conſerve de ſes bonnes actions, & des avantages qu'elles lui ont produits.

Il faut recevoir, & regarder comme un bien, tout ce qui eſt de l'ordre de la nature. Et qui a-t il qui en ſoit d'avantage, que de mourir quand on eſt vieux? Quand les jeunes gens meurent, c'eſt en quelque façon malgré la nature; & c'eſt comme qui éteindroit un feu violent à force d'eau: au lieu que la mort des vieillards eſt comme une lampe qui s'éteint d'elle même, & ſans violence, lorſque toute l'huile eſt conſumée. Et comme les fruits verds ne ſe peuvent arracher des arbres que par force, au lieu qu'ils s'en détachent d'eux mêmes quand ils ſont mûrs; de même, c'eſt l'effort & la violence qui font mourir les jeunes

gens ; au lieu que les vieillards meurent ſans peine, par la ſeule maturité où ils ſont parvenus.

Je ſuis préſentement dans cet état ; & c'eſt quelque choſe de ſi doux pour moi, qu'à meſure que j'avance vers la mort, il me ſemble que je ſuis comme des gens qui après une longue navigation, commencent à voir la terre, & ſont ſur le point d'entrer dans le port.

Les premiers âges ont un certain terme où ils finiſſent : mais la *vieilleſſe* n'en a aucun de limité. On y peut demeurer, tant qu'on eſt capable d'en remplir les devoirs. Mais il faut toujours mépriſer la mort ; & c'eſt par ce mépris que la *vieilleſſe* même a quelque choſe de plus ferme & de plus intrépide que la jeuneſſe.

C'eſt ce que nous apprend un mot de Solon au tyran Piſiſtrate. *Qu'eſt-ce qui peut vous donner la hardieſſe de me reſiſter comme vous faites*, lui demanda Piſiſtrate ? *C'eſt la vieilleſſe*, répondit Solon.

Il faut enfin que la vie finiſſe : mais elle ne finit jamais mieux, que lorſque l'eſprit & les ſens demeurant dans leur entier, la même nature qui a conſtruit nos corps les diſſout. Car comme nul ne peut mieux démolir une maiſon ou un vaiſſeau, que l'ouvrier même qui les a conſtruits ; de même, rien ne peut mieux diſſoudre l'édifice de nos corps, que la nature même dont ils ſont l'ouvrage.

Un bâtiment neuf, & qui a encore toute ſa ſolidité, eſt difficile à démolir : mais les vieux bâtimens ſe démoliſſent ſans peine.

Les vieillards ne doivent donc être ni fort attachés au peu de vie qui leur reſte, ni l'abandonner ſans de grandes raiſons. Pithagore ne veut pas qu'on abandonne ſon poſte ſans l'ordre du général, c'eſt-à-dire, qu'on ſorte de la vie, que par l'ordre de celui qui nous y a mis, & qui n'eſt autre que dieu.

Solon, tout ſage qu'il étoit, avouoit qu'il ne ſeroit pas bien aiſe de n'être point pleuré & regretté de ſes amis. Je crois que c'eſt qu'il vouloit que ſes amis l'aimaſſent aſſez pour le regretter. Mais je ne ſai ſi chacun ne doit pas plutôt ſouhaiter, avec Ennius, que perſonne ne le pleure. Il avoit raiſon, ſans doute, de ne vouloir pas qu'on pleurât la mort des hommes, puiſqu'elle eſt ſuivie de l'immortalité.

Peut-être que la mort ſe fait ſentir : mais ce ſentiment ne dure pas ſur-tout à l'égard des vieillards. Mais après la mort, ou il n'y a plus de ſentiment, ou s'il y en a, c'eſt un ſentiment à deſirer.

C'eſt ce que nous devons avoir profondément médité dès la jeuneſſe, pour nous mettre au-deſſus de la crainte de la mort, ſans quoi il n'y a nul repos dans la vie. Car enfin il faut mourir ; & de tous les jours de la vie, il n'y en a aucun dont on puiſſe dire que ce ne ſera pas le dernier. Quel repos peut donc avoir un homme qui craint la mort, & qui en eſt menacé à chaque moment.

Or je ne trouve pas qu'il faille employer beaucoup de diſcours, pour ſe mettre au-deſſus de la crainte de la mort, quand on conſidere le peu de cas qu'en ont fait, non-ſeulement Brutus, qui perdit la vie pour le ſoutien de la liberté qu'il avoit procuré à ſa patrie ; non-ſeulement les deux Decies, qui allerent chercher la mort en pouſſant à bride abattue au travers des armes des ennemis ; non-ſeulement Régulus, qui ſe livra volontairement au ſupplice, plutôt que de manquer de foi aux carthaginois ; non-ſeulement les deux Scipions, qui ont été juſqu'à vouloir faire une barriere de leurs corps, pour fermer le paſſage aux ennemis ; non-ſeulement Lucius Paulus votre ayeul, mon cher Scipion, qui par ſa mort porta la peine de la témérité de ſon collegue, à la honteuſe défaite de Cannes ; non-ſeulement M. Marcellus dont l'ennemi, quelque cruel qu'il fût, reſpecta tellement la vertu, qu'il ne put ſouffrir que le corps de ce grand homme fût privé des honneurs de la ſépulture : mais nos légions entieres, qu'on a vu ſouvent, comme je l'ai remarqué dans mes origines, aller gaiement dans les lieux d'où il n'y avoit nulle eſpérance qu'elles puſſent jamais revenir. Quoi, ce que de jeunes gens ſimples, groſſiers & ſans étude, ſavent mépriſer, des vieillards éclairés le craindront ?

On a divers goûts & diverſes inclinations dans la vie ; & il me ſemble qu'à force de les raſſaſier on ſe raſſaſie auſſi de la vie même. Regrette-on dans la jeuneſſe les goûts de l'enfance, ni dans l'âge viril ceux de la jeuneſſe, ni dans la *vieilleſſe* ceux de l'âge viril ? La *vieilleſſe* en a auſſi quelques-uns, qui ſont les derniers de la vie : ceux-là paſſent comme les autres, & c'eſt alors qu'on eſt comme dans une ſorte de ſatiété de toutes choſes, qui fait que la mort eſt, pour ainſi dire, de ſaiſon.

Rien ne peut m'empêcher de vous dire ce qu'il me ſemble de la mort ; & que je crois voir d'autant mieux, que j'en ſuis plus proche.

Je ſuis perſuadé que vos peres, ces illuſtres perſonnages que j'ai tant aimés, n'ont point ceſſé de vivre, quoiqu'ils aient paſſé par la mort, & qu'ils ſont toujours vivans de cette ſorte de vie qui ſeule mérite d'être appellée de ce nom-là. Car tant que nous ſommes dans les liens du corps, nous y ſommes comme des forçats à la chaîne ; puiſque notre ame eſt quelque choſe de divin, qui du ciel, comme du lieu de ſon origine, eſt jettée & comme abîmée dans cette baſſe région de la terre, qui eſt un lieu d'exil & de ſupplice, pour

pour une subſtance céleſte & éternelle de ſa nature. Mais je crois que ſi les Dieux ont engagé nos ames dans nos corps, c'eſt afin que ce grand ouvrage de l'univers eût ſes ſpectateurs, qui admiraſſent le bel ordre de la nature, & le cours ſi réglé des corps céleſtes; & qui l'exprimaſſent en quelque ſorte, par le réglement & l'uniformité de leur vie.

Et ce n'eſt pas ſeulement le raiſonnement & la méditation qui m'ont imprimé ce ſentiment; mais encore l'autorité de tout ce qu'il y a eu de plus grands philoſophes. Car ne ſavons-nous pas que c'eſt ce qu'en ont penſé Pithagore & ſes diſciples; & que ces philoſophes, que nous pouvons appeller nos compatriotes, & à qui on a donné dès les premiers temps le nom de *philoſophes italiques*, n'ont jamais douté que nos ames ne fuſſent des portions de cette intelligence univerſelle que nous appellons Dieu.

C'eſt ce que m'a encore fait comprendre l'excellent diſcours de l'immortalité de l'ame, que fit, le dernier jour de ſa vie, celui que l'oracle même d'Apollon a déclaré le plus ſage de tous les hommes.

Enfin, quand je vois ce qu'il y a d'activité dans nos eſprits, de mémoire du paſſé, de prévoyance de l'avenir; quand je conſidere tant d'arts, de ſciences, & de découvertes où ils ſont parvenus, je crois, & je ſuis pleinement perſuadé, qu'une nature qui a en ſoi le fonds de tant de grandes choſes ne ſauroit être mortelle.

Je vois d'ailleurs que l'eſprit étant dans un mouvement perpétuel, & n'ayant point d'autre principe de ce mouvement que lui-même, ce mouvement ne finira point, puiſque l'eſprit qui ſe le donne, ne s'abandonnera pas lui-même.

Je vois encore que l'eſprit eſt quelque choſe de ſimple, ſans mélange d'aucune ſubſtance d'une nature différente de la ſienne, & qu'il eſt par conſéquent quelque choſe d'indiviſible : or ce qui eſt indiviſible ne ſauroit périr.

Quant à l'origine éternelle des ames, je ne vois pas qu'on en puiſſe douter, s'il eſt vrai que les hommes viennent au monde munis d'un grand nombre de connoiſſances. Or, une grande marque que cela eſt ainſi, c'eſt la facilité & la promptitude avec laquelle les enfans apprennent des arts très-difficiles, & où il y a une infinité de choſes à comprendre : ce qui donne lieu de croire qu'elles ne leur ſont pas nouvelles, & qu'en les leur apprenant, on ne fait que leur en rappeller la mémoire. C'eſt ce que nous apprend notre bon ami Platon.

Je puis ajouter, à ce que je viens de dire, le diſcours que le premier Cyrus fit à ſes enfans ſur le point de mourir, & qui eſt rapporté par Xenophon.

Gardez-vous bien de croire, mes chers enfans, leur dit-il, que je ne ſois plus rien, ou que je ne ſois nulle part, quand je vous aurai quittés. Car dans le tems même que j'étois avec vous, vous ne voyiez point mon eſprit : mais ce que vous me voyiez faire vous faiſoit penſer qu'il y en avoit un dans mon corps. Ne doutez donc point que cet eſprit ne ſubſiſte, après même qu'il en ſera ſéparé, quoi qu'il ne ſe marque plus par aucune action. Car rendroit-on aux grands hommes les honneurs qu'on leur rend après leur mort, ſi leur eſprit étoit ſans aucune action qui pût en faire durer la mémoire ?

Pour moi, je n'ai jamais pu me perſuader, que nos eſprits ne vivent qu'autant qu'ils ſont dans nos corps, & qu'ils meurent quand ils en ſortent, ni qu'ils demeurent dépourvus d'intelligence & de ſageſſe, lorſqu'ils ſont dégagés d'un corps qui n'a par lui-même ni ſens, ni raiſon. Je crois au contraire, que quand l'eſprit dégagé de la matiere ſe trouve dans toute la pureté, & toute la ſimplicité de ſa nature, c'eſt alors qu'il a le plus de lumiere & de ſageſſe.

A la mort on voit ce que deviennent les parties dont nos corps ſont compoſés, & elles retournent d'où elles ont été tirées. Mais l'eſprit qui eſt d'une autre nature, ne ſe voit, ni quand il eſt dans le corps, ni quand il en ſort.

Rien n'eſt plus ſemblable à la mort que le ſommeil. Or c'eſt pendant le ſommeil que l'eſprit fait le mieux voir qu'il eſt quelque choſe de divin. Car c'eſt alors qu'étant moins occupé du corps, il perce dans l'avenir, & y découvre une infinité de choſes. Que ſera-ce donc quand il en ſera entiérement dégagé ?

Cela étant donc ainſi, il eſt de votre devoir de m'honorer comme un Dieu après ma mort. Mais quand l'eſprit mourroit avec le corps, toujours le reſpect que vous devez aux Dieux, qui gouvernent l'univers, & qui le tiennent dans un ſi bel ordre, devroit-il vous obliger de conſerver des ſentimens de tendreſſe & de vénération pour ma mémoire.

Voilà ce que diſoit Cyrus ſur le point de mourir. Mais ſi vous le voulez-bien, revenons de chez les étrangers à ce que nous trouvons parmi nous.

Jamais on ne me perſuadera, mon cher Scipion, que ni votre pere, Paul Æmile, ni vos deux ayeuls, Paul & Scipion l'africain, ni le père de celui-ci, ni ſon oncle, ni tant d'autres grands hommes, dont il n'eſt pas beſoin de faire le dénombrement, euſſent entrepris tant de grandes choſes, dont la poſtérité conſerveroit la mémoire, s'ils n'euſſent vu clairement, que l'avenir même le plus éloigné ne les regardoit pas moins que le préſent.

Et pour me vanter auſſi à mon tour, ſelon la coutume des vieillards, croyez-vous que j'euſſe travaillé jour & nuit comme j'ai fait, & à la guerre & dans l'intérieur de la république, ſi la gloire de mes travaux eût du finir avec ma vie? N'aurois-je pas ſans comparaiſon mieux fait de la paſſer dans le repos, ſans m'embarraſſer d'aucune ſorte d'affaire? Mais mon ame, s'élevant en quelque ſorte au-deſſus du temps que j'avois à vivre, a toujours porté ſes vues juſqu'à la poſtérité; & j'ai toujours compté que ce ſeroit après la fin de cette vie mortelle que je ſerois le plus vivant. C'eſt ainſi que tous les grands hommes comptent; & ſi l'ame n'étoit immortelle, ils ne feroient pas tant d'efforts pour arriver à l'immortalité.

Mais de plus, d'où vient que les plus ſages ſont ceux qui prennent la mort le plus en gré? & que plus on eſt dépourvu de ſageſſe, plus on eſt fâché de mourir? N'eſt-ce pas que plus l'eſprit a d'étendue & de lumiere, plus il voit clairement que la mort n'eſt qu'un paſſage à quelque choſe de meilleur, & que moins il en a, moins il le voit?

Pour moi, je brûle d'ardeur de me rejoindre à vos pères, pour qui j'ai eu tant d'amour & de vénération; & non-ſeulement à ces grands hommes que j'ai connus, mais à ceux-même dont j'ai entendu parler, & dont j'ai lû ou écrit moi-même les actions. Je vais donc vers eux avec tant de joie qu'on auroit peine à me retenir, & on ne me feroit pas plaiſir de me refondre comme Pelias, pour me renouveller & me faire recommencer à vivre. Non, quand quelque Dieu voudroit me faire revenir à l'enfance, & me remettre au berceau, pour recommencer une nouvelle vie, je m'y oppoſerois de tout mon pouvoir; & du bout de la carrière où je ſuis, je ne voudrois pas qu'on me remît au commencement.

Car qu'y a-t'il d'agréable dans la vie, & de combien de peines & de maux eſt-elle traverſée? Mais pour ne me pas arrêter à en déplorer les miſères, comme ont fait tant de gens, & même des plus habiles; quelque agréable que fût la vie, on vient enfin à s'en raſſaſier, comme de toute autre choſe, & il y a un point où l'on peut dire, c'eſt aſſez. J'ai d'autant plus de droit de parler ainſi, que j'ai vécu d'une manière à ne me pas repentir d'être venu au monde. J'en ſors donc comme d'un hôtellerie, & non pas comme de ma propre maiſon. Car la nature ne nous a mis au monde que comme dans un lieu de paſſage, & non pas comme dans une demeure arrêtée.

O l'heureux jour que celui où je ſortirai de cette foule impure & corrompue, pour me rejoindre à cette divine & heureuſe troupe de grandes ames, qui ont quitté la terre avant moi! J'y trouverai, non-ſeulement ces grands hommes dont j'ai parlé; mais encore mon cher Caton, que je puis dire avoir été un des meilleurs hommes, du meilleur naturel, & des plus fidèles à ſes devoirs qu'on ait jamais vûs. J'ai mis ſon corps ſur le bucher, au lieu qu'il auroit dû y mettre le mien. Mais ſon ame ne m'a point quitté; & ſans me perdre de vûe, il n'a fait que me devancer dans un pays où il voyoit que je le rejoindrois bientôt.

Si j'ai porté la perte d'un tel fils avec quelque ſorte de fermeté, ce n'eſt pas que je n'en fuſſe touché juſqu'au vif: mais je me ſuis conſolé par la penſée que nous n'étions pas ſéparés pour long-tems.

Voilà, mon cher *Scipion*, quelles ſont les conſidérations qui font que ma *vieilleſſe* non-ſeulement ne m'eſt point à charge, mais que j'y trouve même de la douceur; & qui me la font porter de cette manière que vous dites que vous admirez Lælius & vous.

Que ſi je ſuis dans l'erreur, quand je croi l'ame immortelle; c'eſt une erreur que j'aime, & que je ſerois bien fâché que l'on m'ôtât. En tout cas, s'il eſt vrai qu'il ne nous reſte aucun ſentiment après la mort, comme de certains philoſophes du dernier ordre le prétendent, je n'ai pas peur qu'ils me reprochent mon erreur en ce tems-là.

Enfin, quand nos ames ne ſeroient pas immortelles, il y a un certain point dans la vie, où l'on doit trouver bon de finir. Car comme toutes choſes ont leurs bornes, dans l'ordre de la nature, la vie a auſſi les ſiennes. La *vieilleſſe* eſt comme le dernier acte de la vie; & nous ne devons pas ſouhaiter que la pièce ſoit pouſſée juſqu'à l'ennui, ſur-tout lorſqu'elle a aſſez duré pour en être raſſaſiés.

Voilà ce que j'avois à vous dire de la *vieilleſſe*: je ſouhaite que vous y parveniez, afin que l'expérience vous confirme ce que vous venez d'entendre. (*Livres de Ciceron*).

On a donné aux hommes tous les ſecours néceſſaires pour perfectionner leur raiſon, & leur apprendre la grande ſcience du bonheur dans tous les tems de leur vie. Cicéron a fait un traité de la *vieilleſſe*, pour les mettre en état de tirer parti d'un âge où tout ſemble nous quitter. On ne travaille que pour les hommes: mais pour les femmes, dans tous les âges, on les abandonne à elles-mêmes: on néglige leur éducation dans la jeuneſſe: dans la ſuite de leur vie, on les prive de ſoutien & d'appui pour leur *vieilleſſe*: auſſi la plupart des femmes vivent ſans attention & ſans retour ſur elles-mêmes: dans leur jeuneſſe elles ſont vaines & diſſipées; & dans la *vieilleſſe* elles ſont foibles & délaiſſées. Nous arrivons à chaque âge de la vie, ſans ſavoir nous y con-

duire ni en jouir : quand il eſt paſſé, nous voyons l'uſage qu'on en pouvoit faire : mais comme les regrets ſont inutiles, à moins qu'ils ne ſervent à nous redreſſer, voyons à profiter du tems qui nous reſte. Je m'aide de mes réflexions; & comme j'approche de cet âge où tout nous échappe, je veux retrouver dans ma raiſon la valeur des choſes que je perds.

Tout le monde craint la *vieilleſſe* : on la regarde comme un âge livré à la douleur & au chagrin, où tous les plaiſirs diſparoiſſent. Chacun perd en avançant dans l'âge, & les femmes plus que les hommes. Comme tout leur mérite conſiſte en agrémens extérieurs, & que le tems les détruit, elles ſe trouvent abſolument dénuées; car il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté. Voyons s'il n'eſt pas poſſible de les remplacer; & comme il n'y a point de ſi petit bien qui ne vaille quelque choſe entre les mains d'une perſonne habile, mettons à profit le tems de la *vieilleſſe*, & ſongeons à en faire uſage pour notre perfection & pour notre bonheur.

Examinons les devoirs de la *vieilleſſe*, le reſpect & la décence qui ſont dûs à cet âge; & connoiſſons auſſi les avantages qu'on en peut tirer pour en jouir.

La vie n'eſt pas dans l'eſpace du tems, mais dans l'uſage qu'on en ſait faire. Il faut faire un plan, & le ſuivre avec fermeté : car enfin, changer de deſſein & de conduire, c'eſt couper notre vie : nous l'abrégeons par notre légereté, & nous l'alongeons par une conduite uniforme.

Ces réflexions, ma fille, qui ſont à préſent pour moi, ſeront un jour pour vous. Préparez-vous une *vieilleſſe* heureuſe par une jeuneſſe innocente. Souvenez-vous que le bel âge n'eſt qu'une fleur que vous verrez changer : les graces vous abandonneront; la ſanté s'évanouira; la *vieilleſſe* viendra effacer les fleurs de votre viſage : quelque jeune que vous ſoyez, ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de vous.

Nous avons en vieilliſſant les maux communs à l'humanité. Les maux du corps & de l'eſprit ſont à la ſuite d'un certain âge. *La vieilleſſe*, dit Montaigne, *attache plus de rides à l'eſprit qu'au viſage*. Les paſſions nous attendent dans le cours de la vie, & il ſemble que ce ſoient des gîtes où il faut paſſer néceſſairement. *Des paſſions ardentes*, dit Montaigne, *nous paſſons aux paſſions frileuſes*. Les ſentimens triſtes ſont à la ſuite de la *vieilleſſe* : elle tarit dans notre cœur la ſource de la joie & des plaiſirs : elle dégoûte du préſent, & craint l'avenir : elle rend inſenſible à tout, excepté à la douleur.

Tous ces maux ſont communs aux deux ſexes; mais il y en a qui ne ſont que pour les femmes : comme il en eſt de différens caractères, il y a différentes ſortes de peines à ſouffrir, & de conduites à ſuivre. Le femmes ſont ou galantes ou vertueuſes : ces deux caractères ſont variés d'une infinité de différences; il y a bien des nuances & des degrés dans l'un & dans l'autre. Pour celles qui ſont nées ſans rendreſſe & ſans agrémens, & qui n'ont fait ni reçu aucune impreſſion, elles jouiſſent de la tranquillité & de l'uniformité de la vie; elles perdent moins en avançant en âge, que celles qui ſont capables de prendre des ſentimens & d'en inſpirer : cependant elles auront encore bien des maux à ſouffrir, & des imperfections à combattre. Elles doivent être en garde contre la triſteſſe. Nous devenons ennemies de la joie que nous avons intérêt de conſerver en nous, & que nous ne devons pas condamner dans les autres. Mais il faut choiſir ſes plaiſirs, ou plutôt ſes amuſemens : ce qui eſt permis & honnête dans un certain âge, eſt indécent dans un autre.

L'avarice eſt encore un des foibles du dernier âge. Comme tout manque, on veut tenir à quelque choſe; & on s'attache aux richeſſes comme à ſon ſoutien. Cependant, ſi on ſavoit raiſonner, on verroit qu'on n'en a que faire, & qu'on s'aſſure plus de bonheur en les partageant qu'en les gardant.

Mais revenons aux femmes galantes : elles ont plus à perdre en vieilliſſant, & plus à travailler. Comme il en eſt de bien des ſortes, il y a auſſi différentes conduites à garder. Pour celles qui n'ont rien ménagé, qui ont été infidelles aux préjugés & aux vertus de leur ſexe, elles perdent infiniment : les plaiſirs, le ſeul lien qui les uniſſoit aux hommes, venant à manquer, elles ne tiennent plus à eux, ni eux à elles. Pour celles qui ſe ſont reſpectées, qui ont ſu joindre la probité & l'amitié à l'amour, elles tiennent aux hommes par les vertus de la ſociété; car la vertu ſeule a droit de nous unir. Les caractères ſenſibles ont plus à ſouffrir; le cœur ne s'uſe pas comme les ſens. La fidélité à ſes devoirs eſt ſouvent ſuivie d'une longue & pénible ſenſibilité : l'amour ſe dédommage ſur les ſentimens du cœur de ce que les ſens lui ont refuſé. Plus les ſentimens ſont retenus, & plus ils ſont vifs.

Les goûts s'affoibliſſent en les exerçant, & les paſſions des femmes s'uſent comme celles des hommes. Enfin il y a un tems dans la vie des femmes qui devient une criſe; c'eſt la conduite qu'elles gardent & le parti qu'elles prennent, qui donnent la dernière forme à leur réputation, & d'où dépend le repos de leur vie.

Dans la jeuneſſe les femmes ſe ſoutiennent par l'ardeur du ſang, qui les entraîne vers les objets ſenſibles, qui les livre aux paſſions permiſes ou défendues : la nouveauté des objets qui excite &

nourrit leur curiosité ; tout cela les soutient. Pour celles qui ont de la beauté & des agrémens, elles jouissent des avantages de leur propre figure & de l'impression qu'elles font sur les autres : l'amour-propre est toujours nourri de ce qu'elles voient en elles, ou de ce qu'elles inspirent. Quelle domination est plus prompte, plus douce & plus absolue que celle de la beauté ? La majesté & l'autorité n'ont droit que sur les choses extérieures ; la beauté en a sur l'ame ; il n'y a guères de femme aimable qui n'ait joui de ces triomphes secrets. De plus, quelle source d'amusemens ne fournit pas l'envie de plaire ! Tout l'appareil de la galanterie permise à une jeune personne, la parure, les spectacles, tous ces plaisirs sont l'occupation d'un certain âge. Quels mouvemens ne donnent point les passions ! Peut-on être plus vivement & plus fortement remué que par elles ? Les événemens de la vie des femmes en dépendent ; & de grands établissemens ont été souvent la suite & la récompense d'un sentiment. Toutes ces choses sont enchaînées & relatives au cœur, & font une vie pleine & occupée, même pour celles qui n'ont pas fait un mauvais usage de leur liberté.

Tout cela échappe dans un certain âge, où, si vous voulez faire quelque usage de votre cœur, vous ne sentez plus que pour la douleur. Il vient un tems où il faut mener une sorte de vie convenable aux bienséances & à la dignité de son âge : il faut renoncer à tout ce qui s'appelle plaisir vif. Souvent vous avez perdu le goût pour les amusemens ; ils ne peuvent plus occuper ni remplir vos heures : vous avez perdu même vos véritables amis, & le tems est passé d'en faire d'autres. Le revenu de la beauté, c'est l'amour ; & la récompense de l'amour vertueux, c'est l'amitié ; & vous êtes bien heureuse quand toutes vos belles années vous ont acquis un ou deux amis véritables. Enfin, vous quittez chaque âge de la vie quand vous commencez à le connoître, & vous arrivez toute neuve dans un autre. Toutes les choses extérieures ne vous soutiennent plus, ou vous sont interdites. Chez vous, vous ne trouvez plus qu'infirmité dans votre corps, que réflexions tristes dans l'esprit, que dégoûts. Il faut rompre tout commerce avec vos sentimens : on sent ses liens quand il les faut rompre.

On a dit que la dévotion étoit le foible de la *vieillesse* ; pour moi, je crois qu'elle en est le soutien : c'est un sentiment décent, & le seul nécessaire : le joug de la religion n'est pas un fardeau, mais un soutien.

Mais passons aux devoirs de la *vieillesse*. Dans tous les tems de la vie nous devons aux autres, nous nous devons à nous-mêmes. Les devoirs envers les autres doublent en vieillissant. Dès que nous ne pouvons plus mettre d'agrémens dans le commerce, on nous demande de vraies vertus : dans la jeunesse, on songe à vous ; dans la *vieillesse*, il faut penser aux autres. On nous demande du partage, & on ne nous pardonne rien. En perdant la jeunesse, vous perdez aussi le droit de faillir ; il ne vous est plus permis d'avoir tort. Nous n'avons plus en nous ce charme séduisant, & on nous juge à la rigueur. Les premières graces de la jeunesse ont un lustre qui couvre tout : les fautes de jugement sont pardonnées, & ont le mérite de l'ingénuité.

En vieillissant il faut s'observer sur-tout, & mettre dans ses discours & dans ses habits de la décence. Rien de plus ridicule que de faire sentir par des parures recherchées, qu'on veut rappeler des agrémens qui nous quittent : une *vieillesse* avouée est moins vieille : le grand inconvénient des femmes qui ont été aimables, est d'oublier qu'elles ne le sont plus. Il faut aussi se donner une forme de vie convenable ; ce n'est pas vivre comme l'on doit, que de vivre au gré de ses passions & de ses fantaisies ; & nous ne vivons comme nous devons, que quand nous vivons selon la raison ; car ce qui s'appelle *nous*, c'est notre raison.

Il faut aussi avoir attention à ses sociétés, & ne s'unir qu'à des personnes de mœurs & d'âge semblables. Les spectacles, les lieux publics doivent être interdits, ou du moins il faut y aller rarement : rien de moins décent que d'y montrer un visage sans graces ; dès qu'on ne peut plus parer ces lieux-là, il faut les abandonner. Les avantages de l'esprit se soutiennent mal au milieu d'une jeunesse brillante ; ils vous font trop sentir ce que vous avez perdu. Rien ne convient que d'être chez soi ; l'amour propre y souffre moins qu'ailleurs. Il y a cependant des amusemens permis ; & tout ce qui s'appelle plaisir honnête n'est point interdit.

Voyons ce que nous nous devons à nous-mêmes. Nos sentimens & notre conduite doivent être différens de ce qu'ils ont été dans nos premières années. Vous devez au monde des devoirs de bienséance ; mais vous vous devez des sentimens permis & innocens, par dignité pour vous ; car il faut vivre respectueusement avec soi-même ; il le faudroit aussi pour votre propre repos ; mais on doit convenir qu'il y a des sentimens dont le divorce coûte à l'ame : vous n'en connoissez le prix & vous n'en savez faire usage que quand il faut les abandonner. Dans un âge plus avancé, le goût devient plus délicat sur ce qui blesse, & plus exquis sur ce qui plaît. L'amour est le premier des plaisirs, & la plus douce des erreurs ; mais dès que vous avez perdu la jeunesse, les peines doublent & les plaisirs diminuent. Ce qui fait les malheurs d'un certain temps, c'est que vous voulez conserver & porter des sentimens dans un âge où ils ne doivent point être : est-ce

la faute de l'âge ? n'eſt-ce pas la nôtre ? Ce ſont les mœurs qui font les malheurs, & non pas la *vieilleſſe*. Tout âge eſt à charge à qui n'a pas au-dedans de ſoi-même ce qui peut rendre la vie heureuſe. Il faut avec docilité ſe ſoumettre aux peines de ſon âge & de ſon état : la nature fait une eſpèce de traité avec les hommes ; elle ne leur donne la vie qu'à des conditions ; elle ne nous donne rien en propriété, elle ne fait que nous prêter. Il ne faut pas ſe révolter contre les ſuites naturelles de l'humanité. On demandoit à un philoſophe qui avoit vécu cent ſept ans, s'il ne trouvoit pas la vie ennuyeuſe ? *Je n'ai pas à me plaindre de ma vieilleſſe*, dit-il, *parce que je n'ai pas abuſé de ma jeuneſſe.*

Quand les mœurs ſont pures & innocentes dans le premier âge, la *vieilleſſe* eſt douce & tranquille. Le ſoutien & la conſolation d'un âge avancé, c'eſt une longue habitude de vertu : quand on l'a pratiquée dans la jeuneſſe, on en recueille le fruit dans les derniers tems ; mais nous nous prenons à elle des maux que nous donne notre déréglement. La plupart de nos malheurs viennent de notre imagination. Les beſoins du cœur ſont infinis ; ceux de la nature ſont bornés : heureuſe la *vieilleſſe* dont le cœur ſe tourne vers Dieu !

La dévotion eſt un ſentiment décent dans les femmes, & convenable à tous les ſexes. La *vieilleſſe*, ſans religion, eſt peſante. Tous les plaiſirs de dehors nous abandonnent ; nous nous quittons nous-mêmes. Les meilleurs biens, la ſanté & la jeuneſſe ont diſparu ; le paſſé vous fournit des regrets, le préſent vous échappe, & l'avenir vous fait trembler Pour un chrétien infidèle, ce ſont des peines qui nous attendent, & pour un philoſophe, c'eſt le néant : voilà ce qui termine la plus belle vie du monde ; le dernier acte eſt toujours tragique ; il y a bien à gagner de changer l'idée de ſon néant contre l'idée de l'éternité. Si nous vivons de manière à la rendre heureuſe, c'eſt un beau point de vue qu'une éternité de bonheur ; mais la plupart du monde vit ſans penſer jamais à s'éclaircir de ſon état. Qui croiroit que ces mêmes hommes, qui ſont ſi ardens ſur ce qui regarde leur gloire ou leur fortune, quand ils la croient en péril, ſont tranquilles & indolens ſur la connoiſſance de leur être ; qu'ils ſe laiſſent mollement conduire à la mort, ſans s'inſtruire ſi ce qu'on leur dit ſont des chimères ou des réalités ; qu'ils s'acheminent & voient venir vers eux la mort, l'éternité, les peines & les récompenſes éternelles, ſans penſer que ces grandes vérités les regardent & les intéreſſent ? Peut-on, ſans prévoyance & ſans crainte, aller tenter un ſi grand événement ? C'eſt cependant l'état où vivent la plupart des hommes ; & pour quelques-uns qui ont pris parti du bon ou du mauvais côté, combien y en a-t-il qui n'y penſent pas ?

Pour ceux qui ſont aſſez heureux pour être touchés de la religion, la piété les conſole ; elle eſt auſſi plus aiſée à pratiquer. Tous les liens qui attachent à la vie ſont preſque rompus : c'eſt l'ouvrage de la nature de nous détacher, plus que celui de la raiſon : le bandeau de l'illuſion eſt tombé, & nous voyons les choſes ce qu'elles ſont. On a connu le monde à ſes dépens ; & qui le connoît bien, ſait qu'il n'eſt bon qu'à quitter : il a toujours manqué de biens ſolides, ce monde trompeur ; & nous trouvons ſouvent qu'il manque de biens périſſables.

Nous ne tirons pas tant du monde que de la dévotion ; elle a bien d'autres reſſources. Il faut de la réſignation dans tous les âges de la vie ; mais l'uſage en eſt plus néceſſaire dans la *vieilleſſe*, parce que nous faiſons des pertes continuelles. Mais comme le ſentiment eſt moins vif, nous tenons moins aux choſes. Il faut ſe laiſſer inſenſiblement aller à la nature, ſans ſe révolter contr'elle : c'eſt le meilleur guide que nous puiſſions avoir.

Nous ne vivons que pour perdre & pour nous détacher : nous devons compter ſur notre changement & ſur celui des autres, & nous conduire quand ils changent, comme nous voudrions qu'ils ſe conduiſiſſent, ſi c'étoit nous qui euſſions changé. Mais ſouvent il n'y a qu'à gagner dans nos pertes : les honnêtes gens regardent comme un bien d'être affranchis des liens de la volupté. C'eſt donc aux mœurs, & non à l'âge, qu'il ſe faut prendre ſi nous ſouffrons.

Il faut ſe ſoumettre doucement aux loix de notre condition : nous ſommes tous faits pour affoiblir, vieillir & mourir. Rien de ſi inutile que de ſe révolter contre les effets du tems : il eſt plus fort que nous.

Dans la jeuneſſe nous vivons tous dans l'avenir : l'on paſſe ſa vie à deſirer, & l'on renvoie à l'avenir ſon repos & ſes joies. Dans la *vieilleſſe* il faut ſe ſaiſir du préſent.

Montaigne dit qu'il met tout à profit. « Je » ſens, dit-il, comme les autres hommes ; mais » ce n'eſt pas en paſſant & en gliſſant : à meſure » que la poſſeſſion de la vie eſt plus courte, je » veux la rendre plus vive, plus pleine & plus » profonde. Je veux arrêter la légéreté de ſa » fuite par la promptitude de ma ſaiſie. Il faut » ſecourir la *vieilleſſe* ; il faut l'étayer. Je m'aide » de tout ; & la ſageſſe & la folie auront aſſez » à faire à m'aider par offices alternatifs en ce » dernier âge ».

Un des devoirs de la *vieilleſſe* eſt de faire uſage du tems : moins il nous en reſte, plus il doit nous être précieux. Le tems des chrétiens eſt le prix de l'éternité ; & ſans l'employer à courir après des ſciences vaines & au-deſſus de nous, tirons

parti de notre situation, & connoissons une fois la portée de notre esprit.

Nous avons en nous de quoi jouir; mais nous n'avons pas de quoi connoître : nous avons les lumières propres & nécessaires à notre bien être; mais nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous. Mais avant que de nous engager à des recherches au-dessus de notre portée, il faudroit savoir quelle étendue peuvent avoir nos lumières, quelle est la règle qui doit déterminer notre persuasion; il faudroit apprendre à séparer l'opinion de la connoissance; avoir la force de nous arrêter & de douter quand nous ne voyons rien clairement, & avoir le courage d'ignorer ce qui est au-dessus de nous. Mais, pour arrêter notre hardiesse & pour affoiblir notre confiance, songeons que les deux principes de notre connoissance, la raison & les sens, manquent de sincérité & nous abusent. Les sens surprennent la raison, & la raison les trompe à son tour : voilà nos deux guides qui tous deux nous égarent.

Ces réflexions dégoûtent des vérités abstraites. Employons donc le tems en connoissances utiles à notre perfection & à notre bonheur.

Il n'y a nul âge qui n'ait en sa disposition une certaine portion de biens : le premier âge, les plaisirs vifs des sens & de l'imagination; le second âge, les plaisirs de l'ambition & de l'opinion; le dernier, les plaisirs de la raison & de la tranquillité.

La paix de l'ame est la plus nécessaire disposition au plaisir. Quand l'ame n'est pas ébranlée par un grand nombre de sensations, elle est bien plus propre à tirer parti des biens qui se présentent, & elle retrouve dans son goût ce qui manque dans les objets.

On a regardé comme un devoir du dernier âge de penser à la mort. Je crois qu'il est utile d'y songer pour régler sa vie & s'en détacher; mais il n'est pas nécessaire de l'avoir toujours présente pour nous affliger. L'idée du premier acte est toujours triste; quelque belle que soit la comédie, la toile tombe : les plus belles vies se terminent toutes de même : on jette de la terre, & en voilà pour une éternité.

Montaigne pensoit autrement : il disoit *qu'il vouloit ôter à la mort son étrangeté, & se la domestiquer à force d'y penser.*

Il faut espérer que le ciel aura soin du dernier acte; il faut seulement l'intéresser par une vie vertueuse & innocente. Il ne faut pas aussi regarder la vie comme un si grand bien; il y a toujours assez de quoi nous y attacher, & assez de maux pour nous consoler de sa perte.

Un philosophe répondoit à un homme qui lui demandoit s'il se feroit mourir? *Tu ne délibères pas de si grand'chose.*

Les grands-hommes ne mesurent pas la vie par la durée du tems, mais par la durée de la gloire. La bonne mort donne du relief à la vie, & la mauvaise la deshonore. Pour juger de quelqu'un, il faut lui avoir vu jouer le dernier rôle.

La vie est déjà très-courte, & nous l'abrégeons par notre légéreté & par le déréglement. Le peu que nous vivons, nous le vivons moins à nous qu'aux passions qui nous tourmentent. Qui ôteroit de la vie le tems du sommeil, celui qu'on donne aux autres nécessités, celui des maladies du corps & de l'esprit; il nous en resteroit peu pour le bonheur; & d'une longue vie, à peine en tirerions-nous quelques années.

Il faut, dit-on, achever sa vie avant sa mort; c'est-à-dire, ses projets. Achever sa vie, c'est avoir usé son goût pour la vie; car pour les projets, tant que nous vivons nous nous amusons d'espérances, & nous vivons moins dans le présent que dans l'avenir. La vie seroit courte si l'espérance ne lui donnoit pas d'étendue. *Le présent*, dit Pascal, *n'est jamais notre but; le passé & le présent sont nos moyens : le seul avenir est notre objet : ainsi nous ne vivons pas, mais nous espérons de vivre.* Il faut cependant se dépêcher de vivre : il n'est pas sage de dire, *je vivrai*; c'est vivre trop tard que de dire, *je vivrai demain.* Les philosophes disent, *apprenez à vivre*; & les chrétiens disent, *apprenez tous les jours à mourir.*

Un des avantages de la *vieillesse*, c'est la liberté. Pisistrate demandoit à Solon qui le traversoit, sur quoi étoit appuyée sa liberté? *Sur ma vieillesse, qui n'a plus rien à craindre*, lui répondit-il. Le dernier âge nous affranchit de la tyrannie de l'opinion. Quand on est jeune, on ne songe qu'à vivre dans l'idée d'autrui : il faut établir sa réputation, & se donner une place honorable dans l'imagination des autres, & être heureux même dans leur idée. Notre bonheur n'est point réel; ce n'est pas nous que nous consultons, ce sont les autres. Dans un autre âge nous revenons à nous, & ce retour a ses douceurs; nous commençons à nous consulter & à nous croire; nous échappons à la fortune & à l'illusion; les hommes ont perdu le droit de nous tromper; nous avons appris à les connoître & à nous connoître nous-mêmes, à profiter de nos fautes, qui nous instruisent autant que celles des autres : nous commençons à voir notre erreur d'avoir fait tant de cas des hommes; ils nous apprennent souvent à nos dépens à ne compter sur rien; les infidélités nous dégagent; la fausseté des plaisirs nous désabuse.

La *vieillesse* nous affranchit aussi de la tyrannie des passions, & nous fait éprouver que c'est un

grand plaisir que de savoir s'en passer, & une grande volupté que de se tenir au-dessus d'elles.

La nature nous donne des desirs & des goûts conformes à l'état présent. Dans la jeunesse on se fait une fausse idée de la *vieillesse* : ce sont des craintes que nous nous donnons ; ce n'est pas la nature qui nous les donne, parce que nous craignons, dans l'état où nous sommes, les passions de l'état où nous ne sommes pas.

La nature a des ressources admirables ; elle nous conduit & nous gouverne presque à notre insu ; elle sait nous donner des secours dans les inconvéniens.

Les privations ne sont point sensibles quand le desir est éteint. Tous les goûts passent, même jusqu'au goût de la vie. Il est à souhaiter que toutes les passions meurent avant nous ; alors c'est *avoir achevé sa vie avant sa mort.*

Dans cet âge la raison nous est rendue ; elle reprend tous ses droits : nous commençons à vivre quand nous commençons à lui obéir.

Pour ceux dont les pensées, les espérances & la raison même sont à la merci de la fortune & de leurs fantaisies, ils ne peuvent s'assurer sur rien, n'étant appuyés sur rien. Il est triste d'arriver à la fin de la vie, sans avoir fait provision des vrais biens qui ne périssent jamais. Cependant les hommes l'emploient toute entiere à amasser des biens qu'ils perdront nécessairement, sans songer que les biens que nous pouvons perdre malgré nous, ne sont pas à nous.

L'expérience est aussi un des avantages du dernier âge. Le passé nous instruit ; les fautes même nous redressent, & nous rendent souvent la raison que l'on conserve rarement dans les bons succès ; car les personnes qui ont été toujours heureuses sont rarement dignes de l'être. Mais il y a des malheurs de la fortune & du hasard, & des malheurs du déréglement des mœurs : ceux-ci corrompent l'esprit & la santé ; car la suite d'une jeunesse déréglée est une vieillesse malheureuse ; & souvent nous employons la première partie de la vie à rendre l'autre misérable.

La servitude des passions est une prison où l'ame diminue & s'affoiblit : quand nous en sommes affranchis, l'ame s'agrandit & s'étend. Dans un certain âge nous ne sommes plus en prise avec les plaisirs de l'imagination : nous savons combien elle est trompeuse, & que toutes les passions promettent plus qu'elles ne donnent : celles qui ne sont soutenues que par l'illusion, sont déplacées & odieuses dans un certain âge. L'ambition trop poussée dégénère en folie : l'amour qui se montre & se donne en spectacle, se charge de ridicule.

Il vient un tems dans la vie qui est consacré à la vérité, qui est destiné à connoître les choses selon leur juste valeur. La jeunesse & les passions fardent tout. Alors nous revenons aux plaisirs simples ; nous commençons à nous consulter & à nous croire sur notre bonheur.

Il faut se prêter aux usages de la vie ; mais il ne faut pas y engager son opinion ni sa liberté.

Rien de plus glorieux que de faire une honorable retraite, & de mettre un espace entre la vie & la mort. *La mort*, dit Montaigne, *n'est pas un acte de la société, c'est l'acte d'un seul.* Dans la *vieillesse*, il faut plutôt être avare que prodigue de soi. On a dit d'un grand-homme, *qu'il prit soin de sa vieillesse, & se retira.* Nous devons le premier & le second âge à la patrie, & le dernier à nous-mêmes.

Vivre dans l'embarras, c'est vivre à la hâte : le repos alonge la vie. Le monde nous dérobe a nous-mêmes, & la solitude nous y rend. Le monde n'est qu'une troupe de fugitifs d'eux-mêmes.

La solitude, dit un grand-homme *est l'infirmerie des ames. Retirez-vous donc en vous-même*, dit il, *mais préparez-vous à vous bien recevoir ; ayez honte & respect de vous-même, cessez de vous aimer ; & apprenez à vous respecter.* Mais on fait tout le contraire. C'est une chose bien triste de s'aimer tant, & de se voir mourir à tous momens. Il faut pour notre interêt nous détacher de nous-mêmes, rompre tous les jours quelque lien, afin d'être plus libres ; fermer toutes les avenues au retour du monde, & ne point tourner la tête vers lui.

O vie heureuse, qui se trouve affranchie de toutes servitudes, où on renonce à tout, non par un dégoût passager, mais par un goût constant qui vient de la connoissance du peu de valeur des choses ! C'est cette connoissance qui nous réconcilie avec la sagesse, qui nous affaisonne la *vieillesse*, si l'on peut hasarder ce terme. Il n'appartient qu'aux ames libres de peser la vie & la mort ; il n'appartient qu'aux ames pleines de ressources de jouir de ces dernières années : les ames foibles les souffrent, les ames fortes en tirent parti.

On a dit *qu'il n'y avoit point de spectacle plus digne d'un Dieu, qu'un homme vertueux aux prises avec la fortune.* On en doit dire autant d'un homme seul avec lui-même, & aux prises avec la *vieillesse*, l'infirmité & la mort. Dans la retraite, qui est l'asyle de la *vieillesse*, on jouit d'un calme sans interruption ; des jours innocens vous donnent des nuits tranquilles ; & en société avec les morts, ils vous instruisent, vous guident & vous consolent : ce sont des amis sûrs & constans, sans légéreté & sans jalousie : enfin on a dit *que ce qu'il y avoit de plus délicieux dans la vie de l'homme, étoit dans sa fin.*

En avançant, on apprend auſſi à ſe ſoumettre aux loix de la néceſſité : cette volonté libre, forte & indomptable s'émouſſe & s'éteint inſenſiblement : nous avons trop éprouvé que la réſiſtance eſt inutile, & ne nous laiſſe que la honte de la révolte : nous voulons quelquefois ce qui nous eſt contraire, & ſouvent ce que nous avons cru contraire a tourné à notre profit. Nous ne ſavons plus ce que nous devons vouloir ; nous n'avons plus la force de deſirer : on a bien plutôt fait de ſe ſoumettre que de changer l'ordre du monde.

La paix intérieure réſide, non dans les ſens, mais dans la volonté : on la conſerve au milieu de la douleur, tant que la volonté demeure ferme & ſoumiſe. La paix ne conſiſte pas à ne pas ſouffrir, mais à ſe ſoumettre doucement à ces mêmes ſouffrances.

Il faut regarder tous les biens qui ſont hors de notre pouvoir comme étrangers. C'eſt parce que nous regardons les choſes comme propres & comme dues, que nous ſouffrons de leur privation ; la ſeule impoſſibilité fixe l'eſprit de l'homme : les perſonnes ſages s'occupent à conſidérer les bornes qui leur ſont preſcrites par la raiſon & la nature.

Enfin, les choſes ſont en repos lorſqu'elles ſont à leur place : la place du cœur de l'homme eſt le cœur de Dieu : lorſques nous ſommes dans ſa main, & que notre volonté eſt ſoumiſe à la ſienne, nos inquiétudes ceſſent ; la ſoumiſſion & l'ordre nous donnent la paix que notre révolte nous avoit ôtée : il n'y a point d'aſyle plus ſûr pour l'homme, que l'amour & la crainte de Dieu. (*Œuvres de madame Lambert*).

VOLUPTÉ, ſ. f. La *volupté*, ſelon Ariſtippe, reſſemble à une reine magnifique & parée de ſa ſeule beauté ; ſon trône eſt d'or, & les vertus, en habits de fêtes, s'empreſſent de la ſervir. Ces vertus ſont la prudence, la juſtice, la force, la tempérance, toutes quatre véritablement ſoigneuſes de faire leur cour à la *volupté*, & de prévenir ſes moindres ſouhaits. La prudence veille à ſon repos, à ſa ſûreté ; la juſtice l'empêche de faire tort à perſonne, de peur qu'on ne lui rende injure pour injure, ſans qu'elle puiſſe s'en plaindre ; la force la retient, ſi par haſard quelque douleur vive & ſoudaine l'obligeoit d'attenter ſur elle-même ; enfin, la tempérance lui défend toute ſorte d'excès, & l'avertit aſſiduement que la ſanté eſt le plus grand de tous les biens, ou celui du moins ſans lequel tous les autres deviennent inutiles, ne ſe font point ſentir.

La morale d'Ariſtippe, comme on voit, portoit ſans détour à la *volupté*, & en cela elle s'accordoit avec la morale d'Epicure. Il y avoit cependant entr'eux cette différence, que le premier regardoit comme une obligation indiſpenſable de ſe mêler des affaires publiques, de s'aſſujettir dès ſa jeuneſſe à la ſociété, en poſſédant des charges & des emplois, en rempliſſant tous les devoirs de la vie civile, & que le ſecond conſeilloit de fuir le grand monde, de préférer à l'éclat qui importune, cette douce obſcurité qui ſatisfait, de rechercher enfin dans la ſolitude un ſort indépendant des caprices de la fortune. Cette contrariété de ſentimens entre deux grands philoſophes, donna lieu au ſtoïcien Panétius d'appeller en raillant la *volupté* d'Ariſtippe, *la volupté debout*, & celle d'Epicure, *la volupté aſſiſe*.

Il s'éleva, dans le quatrieme ſiecle de l'égliſe, un héréſiarque (Jovinian) qu'on nomma l'*Ariſtippe* & l'*Epicure des chrétiens*, parce qu'il oſoit ſoutenir que la religion & la *volupté* n'étoient point incompatibles ; paradoxe qu'il coloroit de ſpécieux prétextes, en dégageant, d'une part, la *volupté* de ce qu'elle a de plus groſſier, & de l'autre, en réduiſant toutes les pratiques de la religion à des ſimples actes de charité. Cette eſpèce de ſyſtême ſéduiſit beaucoup de gens, ſurtout des prêtres & des vierges conſacrées à Dieu ; mais S. Jérôme attaqua ouvertement le perfide héréſiarque, & ſa victoire fut auſſi brillante que complette. « Vous croyez, lui diſoit-il, avoir » perſuadé ceux qui marchent ſur vos traces, » détrompez-vous, ils étoient déjà perſuadés » par les penchans ſecrets de leur cœur ».

Jamais réputation n'a plus varié que celle d'Epicure ; ſes ennemis le décrioient comme un voluptueux, que l'apparence ſeule du plaiſir entraînoit ſans ceſſe hors de lui-même, & qui ne ſortoit de ſon oiſiveté que pour ſe livrer à la débauche. Ses amis, au contraire, le dépeignoient comme un ſage qui fuyoit par goût & par raiſon le tumulte des affaires, qui préféroit un genre de vie bien ménagé, aux flatteuſes chimères dont l'ambition repaît les autres hommes, & qui, par une judicieuſe économie, mêloit les plaiſirs à l'étude, & une converſation agréable au ſérieux de la méditation. Cet homme poli & ſimple dans ſes manières, enſeignoit à éviter tous les excès qui peuvent déranger la ſanté, à ſe ſouſtraire aux impreſſions douloureuſes, à ne deſirer que ce qu'on peut obtenir, à ſe conſerver enfin dans une aſſiette d'eſprit tranquille. Au fond, cette doctrine étoit très-raiſonnable, & l'on ne ſauroit nier qu'en prenant le mot de *bonheur* comme il le prenoit, la félicité de l'homme ne conſiſte dans le plaiſir. Epicure n'a point pris le change, comme preſque tous les anciens philoſophes qui, en parlant du bonheur, ſe ſont attachés, non à la cauſe formelle, mais à la cauſe efficiente. Pour Epicure, il conſidère la béatitude en elle-même & dans ſon érat formel, & non pas ſelon le rapport qu'elle a à des êtres tout à fait externes, comme ſont les cauſes efficientes. Cette manière de conſidérer le bonheur eſt ſans doute la plus exacte

exacte & la plus philoſophique. Epicure a donc bien fait de la choiſir, & il s'en eſt ſi bien ſervi, qu'elle l'a conduit préciſément où il falloit qu'il allât. Le ſeul dogme que l'on pouvoit établir raiſonnablement, ſelon cette route, étoit de dire que la béatitude de l'homme conſiſte dans le ſentiment du plaiſir, ou en général dans le contentement de l'eſprit. Cette doctrine ne comporte point pour cela que l'on établît le bonheur de l'homme dans la bonne chère & dans les molles amours : car tout au plus ce ne peuvent être que des cauſes efficientes, & c'eſt de quoi il ne s'agit pas; quand il s'agira des cauſes efficientes, on vous marquera les meilleures, on vous indiquera, d'un côté, les objets les plus capables de conſerver la ſanté de votre corps, & de l'autre, les occupations les plus propres à prévenir les chagrins de l'eſprit; on vous preſcrira donc la ſobriété, la tempérance & le combat contre les paſſions tumultueuſes & déréglées, qui ôtent à l'ame la tranquillité d'eſprit qui ne contribue pas peu à ſon bonheur : on vous dira que la *volupté* pure ne ſe trouve ni dans la ſatisfaction des ſens, ni dans l'émotion des appétits; la raiſon en doit être la maîtreſſe, elle en doit être la règle; les ſens n'en ſont que les miniſtres; & ainſi, quelques délices que nous eſpérions dans la bonne chère, dans les plaiſirs de la vie, dans les parfums & la muſique, ſi nous n'approchons de ces choſes avec une ame tranquille, nous ſerons trompés, nous nous abuſerons d'une fauſſe joie, & nous prendrons l'ombre du plaiſir pour le plaiſir même. Un eſprit troublé & emporté loin de lui par la violence des paſſions, ne ſauroit goûter une *volupté* capable de rendre l'homme heureux. C'étoient là les *voluptés* dans leſquelles Epicure faiſoit conſiſter le bonheur de l'homme. Voici comment il s'en explique; c'eſt à Ménecée qu'il écrit : « Encore que nous diſions, mon cher Ménecée, que la *volupté* eſt la fin de l'homme, » nous n'entendons pas parler des *voluptés* ſales » & infâmes, & de celles qui viennent de l'intempérance & de la ſenſualité. Cette mauvaiſe » opinion eſt celle des perſonnes qui ignorent » nos préceptes ou qui les combattent, qui les » rejettent abſolument, ou qui en corrompent le » vrai ſens ». Malgré cette apologie qu'il faiſoit de l'innocence de ſa doctrine contre la calomnie & l'ignorance, on ſe récria ſur le mot de *volupté*; les gens qui en étoient déjà gâtés en abuſerent; les ennemis de la ſecte s'en prévalurent, & ainſi le nom d'*épicurien* devint très-odieux. Les ſtoïciens qu'on pourroit nommer *les janſéniſtes du paganiſme*, firent tout ce qu'ils purent contre Epicure, afin de le rendre odieux & de le faire perſécuter. Ils lui imputèrent de ruiner le culte des dieux, & de pouſſer dans la débauche le genre humain. Il ne s'oublia point dans cette rencontre, il ſut penſer & agir en philoſophe; il expoſa ſes ſentimens aux yeux du public; il fit des ouvrages de piété; il recommanda la vénération des dieux, la ſobriété, la continence; il ne ſe plaignit point des bruits injurieux qu'on verſoit ſur lui à pleines mains. « J'aime mieux, diſoit-il, les ſouffrir & » les paſſer ſous ſilence, que de troubler par une » guerre déſagréable la douceur de mon repos ». Auſſi le public, du moins celui qui veut connoître avant que de juger, ſe déclara-t-il en toutes les occaſions pour Epicure; il eſtimoit ſa probité, ſon éloignement pour de vaines diſputes, la netteté de ſes mœurs, & cette grande tempérance dont il faiſoit profeſſion, & qui, loin d'être ennemie de la *volupté*, en eſt plutôt l'aſſaiſonnement. Sa patrie lui éleva pluſieurs ſtatues : d'ailleurs, ſes vrais diſciples & ſes amis particuliers vivoient d'une manière noble & pleine d'égards les uns pour les autres; ils portoient à l'excès tous les devoirs de l'amitié, & préféroient conſtamment l'honnête à l'agréable. Un maître qui a ſu inſpirer tant d'amour pour les vertus douces & bienfaiſantes, ne pouvoit manquer d'être un grand-homme; mais on ne doit pas reconnoître pour ſes diſciples quelques libertins qui ayant abuſé du nom de ce philoſophe, ont ruiné la réputation de ſa ſecte. Ces gens ont donné à leurs vices l'inſcription de ſa ſageſſe; ils ont corrompu ſa doctrine par leurs mauvaiſes mœurs, & ſe ſont jettés en foule dans ſon parti, ſeulement parce qu'ils entendoient qu'on y louoit la *volupté*, ſans approfondir ce que c'étoit que cette volupté. Ils ſe ſont contentés de ſon nom en général, & l'ont fait ſervir de voile à leurs débauches? & ils ont cherché l'autorité d'un grand-homme pour appuyer les déſordres de leur vie, au lieu de profiter des ſages conſeils de ce philoſophe, & de corriger leurs vicieuſes inclinations dans ſon école. La réputation d'Epicure ſeroit en très-mauvais état, ſi quelques perſonnes déſintéreſſées n'avoient pris ſoin d'étudier plus à fond ſa morale. Il s'eſt donc trouvé des gens qui ſe ſont informés de la vie de ce philoſophe, & qui, ſans s'arrêter à la croyance du vulgaire, ni à l'écorce des choſes, ont voulu pénétrer plus avant, & ont rendu des témoignages fort authentiques de la probité de ſa perſonne & de la pureté de ſa doctrine. Ils ont publié, à la face de toute la terre, que ſa *volupté* étoit auſſi ſévère que la vertu des ſtoïciens, & que pour être débauché comme Epicure, il falloit être auſſi ſobre que Zénon. Parmi ceux qui ont fait l'apologie d'Epicure, on peut compter Ericius Puteanus, le fameux dom Franciſco de Quevedo, Sarazin, le ſieur Colomiés, M. de Saint-Evremont, dont les réflexions ſont curieuſes & de bon goût; M. le baron Deſcoutures, la Mothe le Vayer, l'abbé Saint-Réal & Sorbiere. Un auteur moderne qui a donné des ouvrages d'un goût très-fin, avoit promis un commentaire ſur la réputation des anciens; celle d'Epicure devoit y être rétablie. Gaſſendi s'eſt ſur-tout ſignalé dans la

défense de ce philosophe ; ce qu'il a fait là-dessus est un chef-d'œuvre, le plus beau & le plus judicieux recueil qui se puisse voir, & dont l'ordonnance est la plus nette & la mieux réglée. M. le chevalier Temple, si illustre par ses ambassades, s'est aussi déclaré le défenseur d'Epicure ; avec une adresse toute particulière. On peut dire en général que la morale d'Epicure est plus sensée & plus raisonnable que celle des stoiciens, bien entendu qu'il soit question du système du paganisme.

On entend communément par *volupté*, tout amour du plaisir qui n'est point dirigé par la raison, & en ce sens toute *volupté* est illicite ; le plaisir peut être considéré par rapport à l'homme qui a ce sentiment, par rapport à la société & par rapport à Dieu. S'il est opposé au bien de l'homme qui en a le sentiment, à celui de la société, ou au commerce que nous devons avoir avec Dieu, dès-lors il est criminel. On doit mettre dans le premier rang ces *voluptés* empoisonnées qui font acheter aux hommes, par des plaisirs d'un instant, de longues douleurs. On doit penser la même chose de ces *voluptés* qui sont fondées sur la mauvaise foi & sur l'infidélité, qui établissent dans la société la confusion de race & d'enfans, & qui sont suivies de soupçons, de défiance, & fort souvent de meurtres & d'attentats sur les loix les plus sacrées & les plus inviolables de la nature. Enfin on doit regarder comme un plaisir criminel, le plaisir que Dieu défend, soit par la loi naturelle qu'il a donnée à tous les hommes, soit par une loi positive, comme le plaisir qui affoiblit, suspend ou détruit le commerce que nous avons avec lui, en nous rendant trop attachés aux créatures.

La *volupté* des yeux, de l'odorat & de l'ouie, est la plus innocente de toutes, quoiqu'elle puisse devenir criminelle, parce qu'on n'y détruit point son être, qu'on ne fait tort à personne ; mais la *volupté* qui consiste dans les excès de la bonne chère, est beaucoup plus criminelle ; elle ruine la santé de l'homme ; elle abaisse l'esprit, le rappellant de ces hautes & sublimes contemplations pour lesquelles il est naturellement fait, à des sentimens qui l'attachent baſſement aux délices de la table, comme aux sources de son bonheur. Mais le plaisir de la bonne chère n'est pas, à beaucoup près, si criminel que celui de l'ivresse, qui non-seulement ruine la santé & abaisse l'esprit, mais qui trouble notre raison, & nous prive pendant un certain tems du glorieux caractère de créature raisonnable. La *volupté* de l'amour ne produit point de désordres tout-à-fait si sensibles ; mais cependant on ne peut point dire qu'elle soit d'une conséquence moins dangereuse : l'amour est une espèce d'ivresse pour l'esprit & le cœur d'une personne qui se livre à cette passion ; c'est l'ivresse de l'ame comme l'autre est l'ivresse du corps ; le premier tombe dans une extravagance qui frappe les yeux de tout le monde, & le dernier extravague, quoiqu'il paroisse avoir plus de raison : d'ailleurs, le premier renonce seulement à l'usage de la raison, au lieu que celui-ci renonce à son esprit & à son cœur en même tems. Mais quand vous venez à considérer ces deux passions dans l'opposition qu'elles ont au bien de la société, vous voyez que la moins dérégl'ée est en quelque sorte plus criminelle que l'ivresse, parce que celle-ci ne nous cause qu'un désordre passager, au lieu que celle-là est suivie d'un déréglement durable : l'amour est d'ailleurs plus souvent une source d'homicide que le vin : l'ivresse est sincère ; mais l'amour est essentiellement perfide & infidèle. Enfin l'ivresse est une courte fureur qui nous ôte à Dieu pour nous livrer à nos passions ; mais l'amour illicite est une idolâtrie perpétuelle.

L'amour-propre sentant que le plaisir des sens est trop grossier pour satisfaire notre esprit, cherche à spiritualiser les *voluptés* corporelles. C'est pour cela qu'il a plu à l'amour-propre d'attacher à cette félicité grossière & charnelle la délicatesse des sentimens, l'estime d'esprit, & quelquefois même les devoirs de la religion, en la concevant spirituelle, glorieuse & sacrée. Ce prodigieux nombre de pensées, de sentimens, de fictions, d'écrits, d'histoires, de romans, que la *volupté* des sens a fait inventer, en est une preuve éclatante. A considérer les plaisirs de l'amour sous leur forme naturelle, ils ont une bassesse qui rebute notre orgueil. Que falloit-il faire pour les élever & pour les rendre dignes de l'homme ? Il falloit les spiritualiser, les donner pour objet à la délicatesse de l'esprit, en faire une matière de beaux sentimens, inventer là-dessus des jeux d'imagination, les tourner agréablement par l'élcquence & la poésie. C'est pour cela que l'amour-propre a anobli les honteux abaissemens de la nature humaine : l'orgueil & la *volupté* sont deux passions qui, bien qu'elles viennent d'une même source, qui est l'amour-propre, ne laissent pourtant pas d'avoir quelque chose d'opposé. La *volupté* nous fait descendre, au lieu que l'orgueil veut nous élever ; pour les concilier, l'amour-propre fait de deux choses l'une, ou il transporte la *volupté* dans l'orgueil, ou il transporte l'orgueil dans la *volupté* : renonçant au plaisir des sens, il cherchera un plus grand plaisir à acquérir de l'estime ; ainsi voilà la *volupté* dédommagée ; ou prenant la résolution de se satisfaire du côté du plaisir des sens, il attachera de l'estime à la *volupté* ; ainsi voilà l'orgueil consolé de ses pertes ; mais l'affaisonnement est encore bien plus flatteur, lorsqu'on regarde ce plaisir comme un plaisir que la religion ordonne. Une femme débauchée, qui pouvoit se persuader dans le paganisme qu'elle faisoit l'inclination d'un

dieu, trouvoit dans l'intempérance des plaisirs bien plus sensibles ; & un dévot qui se divertit ou qui se venge sous des prétextes sacrés, trouve dans la *volupté* un sel plus piquant & plus agréable que la *volupté* même.

La plupart des hommes ne reconnoissent qu'une sorte de *volupté*, qui est celle des sens ; ils la réduisent à l'intempérance corporelle, & ils ne s'apperçoivent pas qu'il y a dans le cœur de l'homme autant de *voluptés* différentes, qu'il y a d'espèces de plaisir dont il peut abuser ; & autant d'espèces différentes de plaisir, qu'il y a de passions qui agitent son ame.

L'avarice qui semble se vouloir priver des plaisirs les plus innocens, a sa *volupté* qui la dédommage des douceurs auxquelles elle renonce : *populus me sibilat*, dit cet avare dont Horace nous a fait le portrait, *at mihi plaudo ipse domi, simul ac nummos contemplor in arcâ.* Mais comme il y a des passions plus criminelles les unes que les autres, il y a aussi une sorte de *volupté* qui est particulièrement dangereuse. On peut la réduire à trois espèces ; savoir la *volupté* de la haine & de la vengeance ; celle de l'orgueil & de l'ambition ; celle de l'incrédulité, & celle de l'impiété.

C'est une *volupté* d'orgueil que de s'arroger ou des biens qui ne nous appartiennent pas, ou des qualités qui sont en nous, mais qui ne sont point nôtres ; ou une gloire que nous devons rapporter à Dieu, & non point à nous. On s'étonne avec raison que le peuple romain trouvât quelque sorte de plaisir dans les divertissemens sanglans du cirque, lorsqu'il voyoit des gladiateurs s'égorger en sa présence pour son divertissement. On peut regarder ce plaisir barbare comme une *volupté* d'ambition & de vaine gloire : c'étoit flatter l'ambition des romains que de leur faire voir que les hommes n'étoient faits que pour leurs divertissemens. Il y a une *volupté* de haine & de vengeance qui consiste dans la joie que nous donnent les disgraces des autres hommes ; c'est un affreux plaisir que celui qui se nourrit des larmes que les autres répandent ; le degré de ce plaisir fait le degré de la haine qui les fait naître. Le grand Corneille à qui on ne peut refuser d'avoir bien connu le cœur de l'homme, exprime dans ces vers l'excès de la haine par l'excès du plaisir.

Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir tes maisons en cendre & tes lauriers en poudre,
Voir le dernier romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, & mourir de plaisir.

L'incrédulité se fortifie du plaisir de toutes les autres passions qui attaquent la religion, & se plaisent à nourrir des doutes favorables à leurs déréglemens ; & l'impiété qui semble commettre le mal pour le mal même, & sans en trouver aucun avantage, ne laisse pas d'avoir ses plaisirs secrets, d'autant plus dangereux, que l'ame se les cache à elle-même dans l'instant qu'elle les goûte le mieux ; il arrive souvent qu'un intérêt de vanité nous fait manquer de révérence à l'être suprême. Nous voulons nous montrer redoutables aux hommes, en paroissant ne craindre point Dieu ; nous blasphémons contre le ciel pour menacer la terre ; mais ce n'est pourtant pas là le sel qui assaisonne principalement l'impiété. L'homme impie hait naturellement Dieu, parce qu'il hait la dépendance qui le soumet à son empire, & la loi qui borne ses desirs. Cette haine de la divinité demeure cachée dans le cœur des hommes, où la foiblesse & la crainte la tiennent couverte, sans même que la raison s'en apperçoive le plus souvent ; cette haine cachée fait trouver un plaisir secret dans ce qui brave la divinité.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

« Il dédaigne de voir le ciel qui le trahit ».

Tout cela a paru brave parce qu'il étoit impie.

La *volupté* corporelle est plus sensible que la *volupté* spirituelle ; mais celle-ci paroît plus criminelle que l'autre : car la *volupté* de l'orgueil est une *volupté* sacrilège, qui dérobe à Dieu l'honneur qui lui appartient, en retenant tout pour elle. La *volupté* de la haine est une *volupté* barbare & meurtriere qui se nourrit de pleurs ; & la *volupté* de l'incrédulité est une *volupté* impie qui se plaît à dégrader la divinité. (*Ancienne Encyc.*)

VOYAGE, s. m. Les grands-hommes de l'antiquité ont jugé qu'il n'y avoit de meilleure école de la vie que celle des *voyages* ; école où l'on apprend la diversité de tant d'autres vies, où l'on trouve sans cesse quelque nouvelle leçon dans ce grand livre du monde ; & où le changement d'air avec l'exercice sont profitables au corps & à l'esprit.

Les beaux génies de la Grece & de Rome en firent leur étude, & y employoient plusieurs années. Diodore de Sicile met à la tête de sa liste des voyageurs illustres, Homere, Lycurgue, Solon, Pythagore, Démocrite, Eudoxe & Platon. Strabon nous apprend qu'on montra long-tems en Egypte le logis où ces deux derniers demeurerent ensemble pour profiter de la conversation des prêtres de cette contrée, qui possédoient seuls les sciences contemplatives.

Aristote voyagea, avec son disciple Alexandre, dans toute la Perse, & dans une partie de l'Asie jusques chez les bracmanes. Cicéron met Xénocrates, Crantor, Arcesilas, Carnéade, Panétius, Clitomaque, Philon, Possidonius, *&c.* au rang des hommes célèbres qui illustrerent leur patrie

par les lumières qu'ils avoient acquises en visitant les pays étrangers.

Aujourd'hui les *voyages* dans les états policés de l'Europe (car il ne s'agit point ici des *voyages* de long cours) sont au jugement des personnes éclairées, une partie des plus importantes de l'éducation dans la jeunesse, & une partie de l'expérience dans les vieillards. Choses égales, toute nation où règne la bonté du gouvernement, & dont la noblesse & les gens aisés voyagent, a de grands avantages sur celle où cette branche de l'éducation n'a pas lieu. Les *voyages* étendent l'esprit, l'élevent, l'enrichissent de connoissances, & le guérissent des préjugés nationaux. C'est un genre d'étude auquel on ne supplée point par les livres, & par le rapport d'autrui; il faut soi-même juger des hommes, des lieux, & des objets.

Ainsi le principal but qu'on doit se proposer dans ses *voyages*, est sans contredit d'examiner les mœurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures & leur commerce.

Ces sortes d'observations faites avec intelligence, & exactement recueillies de pere en fils, fourniſſent les plus grandes lumières sur le fort & le foible des peuples, les changemens en bien ou mal qui sont arrivés dans le même pays au bout d'une génération, par le commerce, par les loix, par la guerre, par la paix, par les richesses, par la pauvreté, ou par de nouveaux gouverneurs.

Il est en particulier un pays au-delà des Alpes, qui mérite la curiosité de tous ceux dont l'éducation a été cultivée par les lettres. A peine est-on aux confins de la Gaule sur le chemin de Rimini à Cesene, qu'on trouve gravé sur le marbre, ce célébre sénatus-consulte qui dévouoit aux dieux infernaux, & déclaroit sacrilège & parricide quiconque avec une armée, avec une légion, avec une cohorte passeroit le Rubicon, aujourd'hui nommé *Pisatello*. C'est au bord de ce fleuve ou de ce ruisseau, que César s'arrêta quelque tems, & là la liberté prête à expirer sous l'effort de ses armes, lui couta encore quelques remords. Si je différe à passer le Rubicon, dit-il à ses principaux officiers, je suis perdu, & si je le passe, que je vais faire de malheureux! Ensuite après y avoir réflechi quelques momens, il se jette dans la petite riviere, & la traverse en s'écriant (comme il arrive dans les entreprises hazardeuses): n'y songeons plus, le sort est jetté. Il arrive à Rimini, s'empare de l'Umbrie, de l'Etrurie, de Rome, monte sur le trône, & y périt bientôt après par une mort tragique.

Je sais que l'Italie moderne n'offre aux curieux que les débris de cette Italie si fameuse autrefois; mais ces débris sont roujours dignes de nos regards. Les antiquités en tout genre, les chefs-d'œuvre des beaux arts s'y trouvent encore rassemblés en foule, & c'est une nation savante & spirituelle qui les possede; en un mot, on ne se lasse jamais de voir & de considérer les merveilles que Rome renferme dans son sein.

Cependant le principal n'est pas, comme dit Montagne: « de mesurer combien de piés à la » santa Rotonda, & combien le visage de Néron » de quelques vieilles ruines, est plus grand que » celui de quelques médailles; mais l'important » est de frotter, & limer votre cervelle contre » celle d'autrui ». C'est ici sur tout que vous avez lieu de comparer les tems anciens avec les modernes, « & de fixer votre esprit sur ces grands » changemens qui ont rendu les âges si différens » des âges, & les villes de ce beau pays autre- » fois si peuplées, maintenant déſertes, & qui » semblent ne subsister, que pour marquer les » lieux où étoient ces cités puissantes, dont l'hiſ- » toire a tant parlé. (*Le chevalier* DE JAUCOURT).

Le voyager, dit Montaigne, me semble un exercice profitable; l'ame y a une continuelle exercitation à remarquer des choses incogneuës & nouvelles. Et je ne sçache point meilleure escole, comme j'ay dit souvent, à façonner la vie, que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies & usances, & luy faire gouster une si perpétuelle varieté de formes de nostre nature. Le corps n'y est ny oisif ny travaillé, & cette moderée agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans démonter, tout choliqueux que je suis, & sans m'y ennuyer, huict & dix heures:

Vires ultrà sortemque senectæ.

Nulle saison ne m'est ennemie, que le chaud aspre d'un soleil poignant. Car les ombrelles, de quoy, depuis les anciens romains, l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'ils ne deschargent la teste. Je voudrois sçavoir quelle industrie c'estoit aux perses, si anciennement & en la naissance du luxe, de se faire du vent frais & des ombrages à leur poste, comme dit Xenophon. J'ayme les pluyes & les crottes comme les cannes. La mutation d'air & de climat ne me touche point. Tout ciel m'est un. Je ne suis battu que des alterations internes que je produis en moy, & celles-là m'arrivent moins en voyageant. Je suis mal-aisé à esbranler; mais estant avoyé, je vay tant qu'on veut. J'estrive autant aux petites entreprises qu'aux grandes: & à m'equipper pour faire une journée & visiter un voisin, que pour faire un juste voyage. J'ay appris à faire mes journées à l'espagnole, d'une traite: grandes & raisonnables journées. Et aux extresmes chaleurs, les passe de nuict, du soleil couchant jusques au levant. L'autre façon

de repaiſtre en chemin, en tumulte & haſte, pour la diſnée, nommement aux courts jours, eſt incommode. Mes chevaux en valent mieux. Jamais cheval ne m'a failly, qui a ſceu faire avec moy la premiere journée. Je les abreuve par-tout, & regarde ſeulement qu'ils ayent aſſez de chemin de reſte pour battre leur eau. La pareſſe à me lever donne loiſir à ceux qui me ſuivent, de diſner à leur aiſe avant partir. Pour moy je ne mange jamais trop tard : l'appetit me vient en mangeant, & point autrement ; je n'ay point de faim qu'à table. Aucuns ſe plaignent de quoy je me ſuis agréé à continuer cet exercice, marié & vieil. Ils ont tort. Il eſt mieux temps d'abandonner ſa maiſon, quand on l'a miſe en train de continuer ſans nous, quand on y laiſſe de l'ordre qui ne dementе point ſa forme paſſée. C'eſt en ſa maiſon une garde moins fidelle, & qui ait moins de ſoing de pourvoir à voſtre beſoing. La plus utile & honorable ſcience & occupation à une mere de famille, c'eſt la ſcience du meſnage. J'en vois quelqu'une avare ; de meſnageres, fort peu. C'eſt ſa maiſtreſſe qualité, & qu'on doit chercher avant toute autre : comme le ſeul doüaire qui ſert à ruiner ou ſauver nos maiſons. Qu'on ne m'en parle pas, ſelon que l'experience m'en a apprins, je requiers d'une femme mariée, au-deſſus de toute autre vertu, la vertu œconomique. Je l'en mets au propre, luy laiſſant par mon abſence tout le gouvernement en main. Je vois avec deſpit en pluſieurs meſnages, monſieur revenir mauſſade & tout marmiteux du tracas des affaires, environ le midy, que madame eſt encore apres ſe coëffer & attiffer en ſon cabinet. C'eſt à faire aux roynes, encores ne ſçay-je. Il eſt ridicule & injuſte que l'oiſiveté de nos femmes ſoit entretenue de noſtre ſueur & travail. Il n'adviendra, que je puiſſe à perſonne, d'avoir l'uſage de ſes biens plus liquide que moy, plus quiete & plus quitte. Si le mary fournit de matiere, nature meſme veut qu'elles fourniſſent de forme. Quant aux devoirs de l'amitié maritale, qu'on penſe eſtre intereſſez par cette abſence, je ne le crois pas. Au rebours, c'eſt une intelligence qui ſe refroidit volontiers par une trop continuelle aſſiſtance, & que l'aſſiduité bleſſe. Toute femme eſtrangere nous ſemble honneſte femme : & chacun ſent par experience, que la continuation de ſe voir ne peut repreſenter le plaiſir que l'on prend à ſe deſprendre & reprendre à ſecouſſes. Ces interruptions me rempliſſent d'une amour recente envers les miens, & me redonnent l'uſage de ma maiſon plus doux : la viciſſitude eſchauffe mon appetit vers l'un, puis vers l'autre party. Je ſçay que l'amitié a les bras aſſez longs pour ſe tenir & ſe joindre d'un coin du monde à l'autre : & ſpécialement cette-cy, où il y a une continuelle communication d'offices, qui en reveillent l'obligation & la ſouvenance. Les ſtoïciens diſent bien qu'il y a une ſi grande colligance & relation entre les ſages, que celui qui diſne en France, repaiſt ſon compagnon en Egypte ; & que qui eſtend ſeulement ſon doigt où que ce ſoit, tous les ſages qui ſont ſur la terre habitable, en ſentent ayde. La jouyſſance & la poſſeſſion appartiennent principalement à l'imagination. Elle embraſſe plus chaudement & plus continuellement ce qu'elle va querir, que ce que nous touchons. Comptez vos amuſemens journaliers, vous trouverez que vous eſtes lors plus abſent de voſtre amy, quand il vous eſt preſent. Son aſſiſtance relaſche voſtre attention, & donne liberté à voſtre penſée de s'abſenter à toute heure pour toute occaſion. De Rome en hors, je tiens & regente ma maiſon & les commoditez que j'y ay laiſſées : je voy croiſtre mes murailles, mes arbres & mes rentes, & deſcroiſtre à deux doigts pres, comme quand j'y ſuis,

Antè oculos errat domus, errat forma locorum.

Si nous ne jouyſſons que ce que nous touchons, adieu nos eſcus quand ils ſont en nos coffres, & nos enfans s'ils ſont à la chaſſe. Nous les voulons plus près. Au jardin eſt-ce loing ? A une demy-journée ? Quoy ! à dix lieuës, eſt-ce loing ou pres ? Si c'eſt pres. Quoy, onze, douze, treize, & ainſi pas à pas. Vrayement, celle qui ſçaura preſcrire à ſon mary, le quantieſme pas finit le pres, & le quantieſme pas donne commencement au loing, je ſuis d'advis qu'elle l'arreſte entre deux :

. . . . *Excludat jurgia finis :*
Vtor permiſſo, caudæque pilos ut equinæ
Paulatim vello : & demo unum, demo etiam unum
Dum cadat elufus ratione ruentis acervi.

Et qu'elles appellent hardiment la philoſophie à leur ſecours : A qui quelqu'un pourroit reprocher, puis qu'elle ne void ny l'un ny l'autre bout de la jointure, entre le trop & le peu, le long & le court, le leger & le poiſant, le près & le loing, puis qu'elle n'en recognoiſt le commencement ny la fin : qu'elle juge bien incertainement du milieu. *Rerum natura nullam nobis dedit cognitionem finium.* Sont-elles pas encore femmes & amies des trepaſſez, qui ne ſont pas au bout de cettuy-cy, mais en l'autre monde ? Nous embraſſons & ceux qui ont eſté, & ceux qui ne ſont point encore, non que les abſens. Nous n'avons pas fait marché, en nous mariant, de nous tenir continuellement accoüez l'un à l'autre, comme je ne ſçay quels petits animaux que nous voyons, ou comme les enſorcelez de Karenty, d'une maniere chiernine. Et ne doit une femme avoir les yeux ſi gourmandement fichez ſur le devant de ſon mary, qu'elle n'en puiſſe voir le derriere, où beſoing eſt. Mais le mot de ce peintre ſi excellent, de leurs humeurs, ſeroit-il point de miſe en ce lieu, pour repreſenter la cauſe de leurs plaintes ?

Vxor, ſi ceſſes, aut te amare cogitat ;
Aut tete amari, aut potare, aut animo obſequi,
Et tibi bene eſſe ſoli, cùm ſibi ſit malè.

Ou bien ſeroit-ce pas, que de ſoy l'oppoſition & contradiction les entretient & nourrit : & qu'elles s'accommodent aſſez, pourveu qu'elles vous incommodent ? En la vraye amitié, de laquelle je ſuis expert, je me donne à mon amy, plus que je ne le tire à moy. Je n'ayme pas ſeulement mieux luy faire bien, que s'il m'en faiſoit ; mais encore qu'il s'en faſſe qu'à moy : il m'en fait lors le plus quand il s'en fait. Et ſi l'abſence luy eſt ou plaiſante ou utile, elle m'eſt bien plus douce que ſa preſence : & ce n'eſt pas proprement abſence, quand il y a moyen de s'entr'advertir. J'ay tiré autrefois uſage & commodité de noſtre eſloignement. Nous rempliſſions mieux & eſtendions la poſſeſſion de la vie, en nous ſeparant : il vivoit, il jouyſſoit, il voyoit pour moy, & moy pour luy, autant pleinement que s'il y euſt eſté : une partie de nous demeuroit oiſive, quand nous eſtions enſemble nous nous confondions. La ſeparation du lieu rendoit la conjonction de nos volontez plus riche. Cette faim inſatiable de la preſence corporelle accuſe un peu la foibleſſe en la jouiſſance des ames. Quant à la vieilleſſe, qu'on m'allegue au contraire : c'eſt à la jeuneſſe à s'aſſervir aux opinions communes, & ſe contraindre pour autruy : elle peut fournir à tous les deux, au peuple & à ſoy : nous n'avons que trop à faire à nous ſeuls. A meſure que les commoditez naturelles nous faillent, ſouſtenons-nous par les artificielles. C'eſt injuſtice d'excuſer la jeuneſſe de ſuivre ſes plaiſirs, & defendre à la vieilleſſe d'en chercher. Jeune, je couvrois mes paſſions enjouées, de prudence : vieil, je demeſle les triſtes, de desbauche. Si prohibent les loix platoniques, de peregriner avant quarante ans ou cinquante : pour rendre la peregrination plus utile & inſtructive. Je conſentirois plus volontiers à cet autre ſecond article, des meſmes loix, qui l'interdit apres ſoixante. Mais en tel aage, vous ne reviendrez jamais d'un ſi long chemin Que m'en ſoucie-je, je ne l'entreprends ny pour en revenir ny pour le parfaire. J'entreprends ſeulement de me branler, pendant que le branle me plaiſt, & me proumeine pour me proumener. Ceux qui courent un benefice ou un lievre, ne courent pas. Ceux-là courent, qui courent aux barres, & pour exercer leur courſe. Mon deſſein eſt diviſible par-tout, il n'eſt pas fondé en grandes eſperances : chaque journée en fait le bout. Et le voyage de ma vie ſe conduit de meſme. J'ay veu pourtant aſſez de lieux eſloignez, où j'euſſe deſiré qu'on m'euſt arreſté. Pourquoi non ? Si Chriſyppus, Cleanthes, Diogenes, Zenon, Antipater, tant d'hommes ſages, de la ſecte plus refrongnée, abandonnerent bien leur pays, ſans aucune occaſion de s'en plaindre, & ſeulement pour la jouiſſance d'un autre air ? Certes, le plus grand deſplaiſir de mes peregrinations, c'eſt que je n'y puiſſe apporter cette reſolution d'eſtablir ma demeure où je me plairois. Et qu'il me faille touſiours propoſer de revenir, pour m'accommoder aux humeurs communes. Si je craignois de mourir en autre lieu que celuy de ma naiſſance, ſi je penſois mourir moins à mon aiſe, eſloigné des miens, à peine ſortirois-je hors de France : je ne ſortirois pas ſans effroy hors de ma paroiſſe. Je ſens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins : mais je ſuis autrement fait, elle m'eſt une par-tout. Si toutefois j'avois à choiſir, ce ſeroit, ce crois-je, pluſtoſt à cheval, que dans un lict hors de ma maiſon & loin des miens. Il y a plus de crevecœur que de conſolation, à prendre congé de ſes amis. J'oublie volontiers ce devoir de noſtre entregent : car des offices de l'amitié, celuy-là eſt le ſeul deſplaiſant, & oublierois ainſi volontiers à dire ce grand & eternel adieu. S'il ſe tire quelque commodité de cette aſſiſtance, il s'en tire cent incommoditez. J'ai veu pluſieurs mourans bien piteuſement aſſiegez de tout ce train : cette preſſe les étouffe. C'eſt contre le devoir, & eſt teſmoignage de peu d'affection & de peu de ſoing, de vous laiſſer mourir en repos : l'un tourmente vos yeux, l'autre vos oreilles, l'autre la bouche : il n'y a ſens ny membre qu'on ne vous fracaſſe. Le cœur vous ſerre de pitié d'oüir les plaintes des amis, & de deſpit à l'advanture, d'oüir d'autres plaintes feintes & maſquées. Qui a touſiours eu le gouſt tendre, affoibly, il l'a encore plus. Il luy faut, en une ſi grande neceſſité, une main douce & accommodée à ſon ſentiment, pour le gratter juſtement où il luy cuit, ou qu'on ne le gratte point du tout. Si nous avons beſoin de ſage femme à nous mettre au monde, nous avons bien beſoin d'un homme encore plus ſage à nous en tirer. Tel, & amy, le faudroit-il acheter bien cherement pour le ſervice d'une telle occaſion. (*Eſſais de* MONTAIGNE).

UTILITÉ. Caton, qui étoit à-peu-près de même âge que le premier africain, rapporte que ce grand homme diſoit ſouvent, « que jamais il » n'étoit moins oiſif que lorſqu'il n'avoit pas d'af- » faires, ni moins ſeul que lorſqu'il n'étoit avec » perſonne ». Ces mots ſont pleins de ſens, & dignes d'un ſage & d'un héros qui met ſon loiſir à profit, qui ſe trouve lui même lorſqu'il n'a pas d'autre compagnie, qui ſait ſe paſſer des autres hommes, & remplir tous ſes momens. Ainſi le repos & la ſolitude, qui nous jetent preſque tous dans l'engourdiſſement, & ſemblent diſſoudre les facultés de notre ame, fortifioient ſa ſcience & la rendoient plus agiſſante. Je voudrois mériter le même éloge : mais ſi cet avantage eſt au-deſſus de tous mes efforts, j'ai au moins celui de le deſirer ; ma ſituation en auroit beſoin. Car, arraché de l'adminiſtration des affaires par les ſéditieux qui ont pris les armes contre la patrie, réduit à ne plus paroître, ni dans le ſénat, ni dans le barreau, je ne ſuis plus qu'un homme privé ; auſſi je m'éloigne de la ville le plus qu'il

n'eſt poſſible ; je me confine dans les champs, où je ſuis ſouvent livré à moi-même.

Mais mon repos n'eſt pas comparable à celui du grand africain : ma retraite eſt bien différente de la ſienne. C'étoit lui qui renonçoit pour quelques jours aux affaires publiques ; il laiſſoit aller les rênes de l'état ; & ſe dérobant à la foule importune, il venoit reſpirer dans la ſolitude, & oublier les fatigues de la mer orageuſe du grand monde. Mais ce n'eſt pas moi qui cherche le repos : ſi je n'agis pas, c'eſt que je ſuis inutile. Car à quoi pourrois-je être bon, à préſent qu'il n'y a plus ni ſénat, ni juſtice, ni barreau ?

Auſſi mon parti eſt pris. Après avoir attiré tous les regards de mes concitoyens, je renonce à l'éclat du grand jour, je fuis la lumière, je cherche l'obſcurité, pour ne pas voir les flots des méchans qui inondent la ville de Rome. Mais le ſage veut que non-ſeulement on choiſiſſe entre les maux les plus ſupportables, mais encore qu'on tâche d'en tirer quelque parti & d'y trouver un bien. Le malheur des temps m'a condamné à une retraite involontaire. Mon repos n'eſt pas celui d'un homme à qui la patrie a dû une fois le ſien : mais auſſi ce n'eſt pas une molle inaction, ni la vie d'un homme qui ne fait que végéter.

Cependant Scipion, dans la retraite, eſt bien plus grand-homme que moi ; il n'a point écrit, il n'a laiſſé aucune trace de ſon loiſir, aucun monument de ſa ſolitude. La raiſon en eſt claire, c'eſt qu'il y réfléchiſſoit, qu'il méditoit, qu'il combinoit ſans ceſſe, & ſes penſées étoient pour lui un exercice toujours animé, & une compagnie toujours fidelle. Pour moi qui n'ai point aſſez de force pour vaincre les ennuis de la ſolitude, en ne faiſant que penſer, je me ſuis tourné du côté de la compoſition, & j'en ai fait mon occupation principale. Auſſi, dans le peu de temps qu'il y a que la république a été malheureuſement renverſée, il eſt plus ſorti d'ouvrages de ma plume que je n'en avois fait dans pluſieurs années, durant qu'elle ſubſiſtoit.

De toutes les parties de la philoſophie, qui ſont comme autant de champs fertiles & peuplés d'habiles cultivateurs, la plus riche eſt, ſans contredit, celle dans laquelle il s'agit de ces devoirs eſſentiels qui apprennent à l'homme à être invariable dans ſes principes, & à ſuivre conſtamment la route de l'honneur & de la vertu. C'eſt ſans doute ſur cette matiere qu'inſiſte principalement notre ami Cratippe ; mais ce n'eſt pas encore aſſez : je voudrois que tout ce qui vous environne ſe joignît à lui, &, s'il étoit poſſible, que votre oreille n'entendît jamais autre choſe.

C'eſt ainſi que doivent commencer tous ceux qui veulent vivre avec honneur dans le monde, & c'eſt une obligation pour vous peut-être plus que pour perſonne. Le public attend du fils ce qu'il a vu dans le pere, les mêmes talens, les mêmes honneurs, & peut-être la même réputation. D'ailleurs, ſongez à quoi vous engage la célébrité d'Athènes & de Cratippe : vous êtes allé dans cette école pour faire, ſi je puis parler ainſi, emplette de ſageſſe : ſi vous reveniez les mains vuides, vous feriez rougir votre maître & la ville de Minerve, & vous ſeriez déshonoré. Recueillez donc toutes les forces de votre ame : ſi vous concevez combien le travail eſt au-deſſus de la molle volupté, vous ne ſerez pas effrayé des efforts qu'il faut faire pour apprendre : faites-les donc, qu'on ne puiſſe pas vous reprocher qu'ayant un pere qui a tout fait pour votre inſtruction, vous ſeul vous êtes refuſé à vous-même. Mais je vous ai déjà dit toutes ces choſes. Je vous ai ſouvent écrit pour vous exhorter. Revenons maintenant au dernier point de notre diviſion.

Panétius, qui a le mieux traité cette queſtion, & dont j'ai adopté les principes, en y mettant cependant les correctifs que j'ai cru néceſſaires, propoſe d'abord les trois cas dans leſquels on délibère ſur le devoir ; le premier, lorſqu'on doute ſi la choſe eſt honnête ; le ſecond, lorſqu'on examine ſi elle eſt utile ; le troiſieme, lorſqu'il s'agit de réſoudre la difficulté qui ſe préſente, ſuppoſé que ce qui paroît honnête ne puiſſe pas compâtir avec ce que nous croyons utile. Après cette expoſition préliminaire, il entre en matière, & diſcute les deux premiers points dans trois livres : il promet enſuite d'éclaircir le troiſieme ; mais il n'a pas accompli ſa promeſſe.

J'en ſuis étonné, car Poſſidonius ſon diſciple nous apprend qu'il vécut trente-trois ans après avoir publié ces trois premiers livres. Je ne ſuis pas moins ſurpris que Poſſidonius n'ait fait qu'effleurer cette matière, puiſqu'il avoue lui-même qu'il n'y en a point de plus importante dans toute la philoſophie.

Je penſe bien différemment de ceux qui diſent que cette troiſième partie n'eſt jamais entrée dans le plan de Panétius ; qu'il n'a pas cru devoir en parler, parce qu'il ne pouvoit y avoir de choſe utile qui fût directement oppoſée à l'honnêteté. De ſavoir ſi effectivement il falloit agiter cette queſtion, ou n'en rien dire abſolument, c'eſt ſur quoi on peut raiſonner pour & contre : mais que Panétius ſe ſoit propoſé de la traiter, & qu'il ait négligé de le faire, c'eſt une choſe inconteſtable : car quand des trois points d'une diviſion, on en a traité deux, il en reſte un troiſième à diſcuter. D'ailleurs, Panétius promet en termes formels de le développer.

Ces preuves ſont confirmées par le témoignage même de Poſſidonius, qui dit, dans une de ſes lettres, que Publius-Rutilius Rufus, qui avoit été, ainſi que lui, diſciple de Panétius, diſoit

souvent qu'il en étoit de cet excellent maître, comme d'Appelles : que comme aucun peintre n'avoit voulu achever la Vénus de celui-ci, parce qu'on ne pouvoit espérer de faire le reste du corps comme Appelles avoit fait la tête, de même ce que nous avions de Panétius étoit si parfait, que personne n'avoit osé entreprendre d'ajouter à son ouvrage ce qu'il falloit pour le finir.

Il ne peut donc rester aucun doute dans l'esprit, touchant le dessein de Panétius ; mais de savoir s'il a bien fait de joindre cette troisième partie aux deux précedentes, c'est sur quoi il y a beaucoup de choses à dire. Car, ou, comme disent les stoïciens, ce qui est honnête est la seule chose qui soit un bien ; ou, comme c'est l'opinion de vos péripatéticiens, c'est tellement le souverain bien, que tout le reste doit à peine être compté pour quelque chose. De quelque côté que soient la raison & la vérité, il s'ensuivra toujours que jamais l'utile ne peut être opposé à l'honnête. Aussi on dit que Socrate entroit en fureur toutes les fois qu'il parloit de ceux qui, par une malheureuse subtilité, étoient venus à bout de décomposer ce qui n'est qu'un même tout dans l'ordre de la nature, & d'y trouver deux choses différentes. Les stoïciens, persuadés de la vérité de ce principe, ont tous dit que ce qui étoit honnête, étoit nécessairement utile, & qu'il ne pouvoit y avoir d'*utilité* sans honnêteté.

Si on pouvoit soupçonner Panétius de penser comme certains philosophes, qui croient qu'on ne doit rechercher que ce qui flatte les sens, ou ce qui empêche de souffrir, & de dire comme eux, qu'on doit être vertueux, parce que la vertu est la cause prochaine de toute *utilité*, il pourroit poser pour principe que l'utile & l'honnête ne sont pas toujours d'accord ensemble. Mais, comme il dit en termes formels, que ce qui est honnête est le seul bien, que les choses qui répugnent à l'honnêteté, n'ont qu'une fausse apparence d'*utilité*, qu'elles n'ajoutent rien au bonheur de la vie, qu'on ne perd rien en les perdant ; il n'y a pas apparence qu'il ait proposé sérieusement de douter & de délibérer, lorsqu'il s'agiroit de choisir, ou de ce qui paroît utile, ou de ce qui est honnête.

Car, quand les stoïciens disent que de suivre la nature c'est le souverain bien, c'est, je crois, comme s'ils disoient qu'il faut toujours être d'accord avec la vertu, & du reste, ne faire que ce qu'elle ne condamne pas, dans les choses même que la nature semble demander ; ce qui a fait dire à plusieurs qu'on a eu tort d'élever cette question, & qu'il auroit fallu n'en jamais parler.

Mais revenons à l'honnêteté. Ce qui mérite ce nom, dans toute la rigueur de sa signification, ne se trouve que dans les sages parfaits. Ceux dont la sagesse ne va pas jusqu'à la perfection, ne peuvent faire autre chose que d'en approcher, & d'en avoir pour ainsi dire l'ombre.

Mais il ne s'agit, dans cet ouvrage, que des devoirs que les stoïciens appellent moyens. Ils sont à la portée de tout le monde : avec du bon sens, de la réflexion & de la bonne volonté, il est aisé de s'en faire une habitude. Quant au devoir que les mêmes philosophes appellent droit, il est absolu ; il n'est que pour le sage, tout autre n'y sauroit atteindre.

Cependant ces devoirs communs semblent rendre une action parfaite, lorsqu'ils paroissent en être la cause & le motif ; le vulgaire la juge telle : il ne voit pas la distance qu'il y a de la médiocrité à la perfection, & croit qu'il n'y a rien au-delà du cercle étroit de ses connoissances. L'ignorance admire tous les jours, dans les ouvrages de goût, des choses plus dignes de critique que de louange : l'erreur vient de ce qu'il y a dans le tout quelque chose de bon, qui fait illusion à des yeux grossiers, incapables de distinguer les objets & de voir les défauts cachés. Mais qu'on leur fasse appercevoir ce qu'ils n'avoient pas apperçu, ils réforment aussi-tôt leur jugement.

Les devoirs dont je veux parler sont donc des devoirs ordinaires, des devoirs de la seconde classe ; ils ne sont pas réservés aux sages, ils sont faits pour tous les hommes. Si nous avons en nous mêmes le germe de la vertu, nous ne pouvons nous empêcher de les aimer. Je laisse à l'écart le devoir parfait ; il est au-dessus de la foiblesse humaine. On vante le courage des Décius, des Scipions ; la justice de Fabricius & d'Aristide : mais ils n'étoient ni justes ni courageux, comme il appartient aux sages de l'être. L'homme sage, pris dans le sens des philosophes, n'a jamais été & ne peut être. Ceci est vrai, à l'égard même de ceux qui ont eu ce titre par excellence, tels que sont Caton, Lélius & les sept hommes que la Grèce vante. En remplissant tous les devoirs moyens, ils prenoient, si on peut parler ainsi, le caractère extérieur de la sagesse : voilà tout ce qu'on en peut dire.

L'*utilité* qui répugne à l'honnête absolu, doit donc être rejetée : de même il n'est pas permis de mettre les choses d'intérêt en compromis avec l'honnête commun, dont l'homme est capable, & qui règle la conduite de tous ceux qui veulent avoir la réputation de gens de bien. Nous devons remplir ce devoir, comme le sage doit remplir le sien, puisqu'il ne surpasse ni nos forces ni nos lumières. C'est le seul & unique moyen de pouvoir juger nous-mêmes si nous avons fait quelques progrès dans la sagesse. C'est ainsi que se conduisent tous ceux que nous appellons hommes de probité, & qui ont mérité ce titre en ne négligeant rien de ce que le devoir prescrit.

Ceux

Ceux qui portant par-tout un esprit de calcul, n'estiment les choses que par le profit sordide qu'ils peuvent en retirer, font les seuls qui mettent dans la balance ce qui est honnête avec ce qui leur paroît utile : l'homme de bien n'en a pas même la pensée. C'est ce qui me fait croire que lorsque Panétius a dit que les hommes faisoient la comparaison de ces deux objets, & qu'ils suspendoient leur choix, il a voulu faire entendre que c'étoit, non pas leur devoir, mais leur usage. En effet, bien loin qu'il soit permis de donner la préférence à cette fausse *utilité*, l'incertitude même est un crime & une honte.

Quelle est donc la circonstance dans laquelle il est permis de douter ? C'est, je crois, lorsqu'on ne voit pas bien quel est le vrai caractère de la chose dont il s'agit.

Car il arrive souvent que ce qui paroît honteux au premier aspect, ne l'est pas réellement. Proposons une question générale qui serve d'exemple, & qui donne du jour à ma pensée. Quel crime plus odieux que de tuer non-seulement un homme, mais son ami ! Celui qui tue un tyran qu'il aime, & de qui il est aimé, est donc coupable ? Non : le peuple romain, au contraire, regarde cette action comme un effort de vertu. L'honnête a donc cédé à l'utile, ou, pour mieux dire, la chose est devenue honnête, parce qu'elle étoit utile. Mais il s'agit d'établir une règle, d'après laquelle nous puissions sûrement juger, sans craindre de nous tromper & de méconnoître notre devoir, si jamais il arrive que nous ayons cette comparaison à faire.

Cette règle sera fondée sur les principes des stoïciens : nous suivons leur morale, & en voici les raisons. Les philosophes de l'ancienne académie, & les disciples d'Aristote, qu'on ne distinguoit point autrefois des académiciens, disent qu'il faut préférer l'honnête à l'utile ; mais ceux qui soutiennent que l'un est nécessairement l'autre, que tous les deux forment un tout indivisible, me paroissent avoir des idées & beaucoup plus nobles & beaucoup plus vraies. Cependant notre académie nous laisse la liberté de soutenir tout ce qui nous paroît probable. Venons maintenant à cette règle que j'ai promise.

» Qu'un homme dépouille un autre homme, » qu'il fasse son profit du mal qu'il lui fait, c'est » une chose plus contraire à la nature que la mort, » la pauvreté, la douleur, les maux personnels » & les fléaux qui nous attaquent au-dehors. C'est » détruire la loi d'union, c'est saper les fonde- » mens de la société. En effet, ce lien sacré, » que la nature elle-même a formé, est nécessai- » rement rompu, si l'intérêt particulier autorise » l'homme à s'armer contre l'homme même ».

Si chacun de nos membres, par un instinct particulier, attiroit à soi la substance de son voisin, pour avoir lui même plus de santé, cette guerre intestine consumeroit le corps, & l'auroit bientôt détruit : de même, si nous nous ravissons mutuellement nos avantages, si chaque homme cherche tous les moyens de nuire à un autre homme, pour s'agrandir & pour s'enrichir lui-même, il faut nécessairement que tout périsse. Il est permis, il est même naturel de vouloir acquérir pour soi, plutôt que pour un autre, les choses nécessaires. Mais que je perde un homme pour m'élever moi-même, c'est violer toutes les règles de la nature.

Ce n'est pas seulement la nature, je veux dire le droit des gens, qui défend de nuire à autrui pour s'accommoder soi-même ; les loix civiles, sur lesquelles est fondée, dans toutes les villes du monde, la communauté des citoyens, viennent à l'appui, & font la même défense. Leur but est de maintenir dans son intégrité, l'union des sujets d'un même état ; elles annoncent la mort, l'exil, les fers, ou des peines pécuniaires à quiconque osera y donner atteinte. Mais ce qui exige sur-tout qu'on respecte cette union, c'est la nature, parce qu'elle est conforme à ses vues & à son esprit, qui sont, à proprement parler, la loi divine & la loi humaine. Soumettons-nous-y, si nous ne voulons renoncer à être ce que la nature veut que nous soyons : bien loin de porter des mains avides sur le bien d'autrui, nous ne nous permettrons pas même un desir injuste.

Il est beaucoup plus naturel d'être noble, magnanime, affable, juste, généreux, que d'être riche, de jouir des plaisirs, & même de vivre : car il est beau de mépriser ces biens, & de les sacrifier, lorsque l'intérêt public le demande. Par le même principe, c'est une chose moins contraire à la nature de mourir & de souffrir, que de s'engraisser de rapines.

Il y a une autre vérité. C'est que la nature nous a faits pour suivre les traces d'Hercule, dont la postérité reconnoissante a fait un Dieu, pour tendre une main secourable, s'il est possible, à tous les hommes, plutôt que pour vivre éloignés d'eux, affranchis de toute inquiétude, ne manquant de rien, & jouissant des avantages du corps & de tous les plaisirs des sens. C'est ainsi que pense tout homme qui a l'esprit juste & l'ame élevée. Il est donc vrai que, quand on écoute la voix de la nature, on ne fait de mal à personne.

Enfin, un homme qui cherche son avantage aux dépens d'un autre homme, & par le mal qu'il lui fait, ou croit ne point agir contre l'ordre de la nature, ou pense qu'il vaut mieux éviter la mort, la pauvreté, la douleur, la perte de ses enfans, de ses proches, de ses amis, que de respecter le droit de son semblable & de s'abstenir de lui faire tort ; s'il ne comprend pas que c'est

violer la loi naturelle, il n'y a rien à lui dire : que ſerviroit de diſputer avec celui qui a dépouillé l'homme de ce qui le fait homme ? Si, au contraire, il convient que c'eſt un mal, mais moindre que la mort, la pauvreté, la douleur, il a tort de croire qu'un vice qui n'eſt que dans la fortune ou dans le corps, eſt plus grand que les vices de l'ame.

Il faut donc reconnoître & convenir que l'*utilité* particulière eſt dans l'*utilité* générale, comme la partie dans le tout ; & que c'eſt détruire l'unité, que de vouloir tirer tout à ſoi. La preuve de cette vérité eſt au fond de notre cœur ; la nature nous fait entendre ſa voix, & nous dit que l'homme doit deſirer le bien de tout ce qui eſt homme, par la ſeule raiſon que c'eſt un homme. Or, c'eſt nous dire que les intérêts de tous ne ſont qu'un ſeul intérêt. Cela poſé, il y a une loi que la nature a faite, qui eſt la même pour tous les hommes, qui les lie tous enſemble, & ramène chaque *utilité* particuliere à un point central, où toutes ſont confondues. Si ce principe eſt vrai, la même loi nous défend de nuire à perſonne. Or il eſt inconteſtable : donc la conſéquence eſt également certaine.

Il eſt abſurde de dire qu'on ne voudroit pas faire ſon profit aux dépens de ſon pere ou de ſon frere ; mais qu'à l'égard des autres hommes, ce n'eſt plus la même choſe : c'eſt parler en homme qui ignore le droit commun & la loi de ſociété établie pour l'*utilité* de chacun des membres qui la compoſent : c'eſt vouloir mettre en pieces le corps civil. D'autres diſent qu'on doit, à la vérité, reſpecter l'intérêt de ſon concitoyen ; mais que ce devoir n'oblige pas, quand il s'agit d'un étranger. Leur opinion n'eſt pas moins dangereuſe ; ils attaquent la ſociété univerſelle, qui ne peut ceſſer d'être, qu'elle ne faſſe évanouir avec elle la bienfaiſance, la généroſité, la bonté, la juſtice, vertus céleſtes, dont on ne peut couper la racine, ſans ſe déclarer ennemi de la Divinité même. Ce lien général qu'ils veulent rompre, eſt l'ouvrage des dieux, & ſa plus grande force eſt dans cette perſuaſion où nous devons être, que l'homme dépouillant l'homme pour ſe revêtir ſoi-même, eſt quelque choſe de plus contraire à la nature que toutes les afflictions extérieures, que tous les maux du corps, que les défauts même de l'eſprit, pourvu qu'ils ne ſoient pas oppoſés à la juſtice ; car c'eſt la vertu par excellence, & la reine de toutes les vertus.

Mais, quoi ! dira-t-on, un ſage ne pourra pas enlever une légère nourriture dont il a beſoin, pour ne pas mourir de faim, à un homme abſolument inutile dans le monde ? Non, ſans doute : car il importe moins de vivre, que de penſer que l'intérêt propre n'autoriſe point à nuire. Mais ſi un homme de bien, près de périr de froid, peut enlever l'habit du barbare Phalaris, ne lui eſt-il pas permis de le faire ?

Il n'eſt pas difficile de répondre à ces objections. Si vous arrachez à un homme inutile quelque choſe de ce qui lui appartient, pour vous en ſervir vous-même, vous péchez contre la loi de l'humanité & la juſtice naturelle ; mais ſi votre vie importe à la république, & que vous uſiez de ce moyen pour la conſerver, vous n'êtes pas coupable. Hors cette ſeule & unique circonſtance, il faut ſouffrir ſa misère plutôt que de la ſoulager, en dérobant à un autre homme une partie de ce qui fait ſon aiſance. La rapine & les injuſtes deſirs ſont donc, je le répète, des choſes plus contraires à la nature que la maladie, la pauvreté & tous les maux imaginables.

Ce n'eſt pas tout : on viole la loi naturelle, quand on abandonne la cauſe commune ; car on devient injuſte. La loi naturelle, dont l'objet eſſentiel eſt l'*utilité* des hommes, permet donc au citoyen vertueux, agiſſant, utile, de prendre ſur le citoyen oiſeux, qui ne ſert qu'à faire nombre dans l'état, les choſes néceſſaires pour ſe conſerver ; car ſa perte ſeroit un malheur public : mais qu'il n'abuſe pas de ce droit pour s'énorgueillir lui-même & pour maltraiter les autres. Il ne fait que ſon devoir quand il travaille pour la ſociété, qui eſt le but de mon ouvrage, & que je fais venir par-tout.

Quant à Phalaris, il eſt aiſé de voir ce qu'on doit penſer. Nous n'avons aucune ſociété avec les tyrans : au contraire, il y a une oppoſition abſolue entr'eux & nous : ce n'eſt point agir contre la nature que de dépouiller celui qu'il eſt glorieux de tuer : or c'eſt un devoir d'exterminer cette eſpèce dangereuſe, qui eſt ennemie de l'humanité. On coupe un membre, lorſque le ſang ceſſe d'y circuler & d'y porter les eſprits de vie, parce qu'il nuit à toute la machine : il faut de même retrancher du corps de la ſociété, ces monſtres farouches, revêtus d'une forme humaine. Voilà à-peu-près toutes les queſtions qu'on peut faire, relativement au temps & aux circonſtances.

Voilà, ſi je ne me trompe, ce qu'auroit dit Panétius, ſi quelque circonſtance ou d'autres occupations ne l'euſſent détourné de ſon objet ; voilà les queſtions qu'on peut faire. J'y ai déjà répondu dans les deux livres précédens : à l'aide des principes que j'y ai établis, il eſt aiſé de connoître quelle eſt la choſe que ſa turpitude doit nous faire rejeter, quelle eſt celle qu'on peut ſe permettre, parce qu'à raiſon de la néceſſité, elle n'eſt plus un mal.

Mais puiſque je conduis mon ouvrage pour ainſi dire juſqu'à ſon faîte, je crois qu'il eſt bon, afin d'éviter les longueurs, de procéder comme les géomètres, qui ne s'amuſent pas à prouver tout,

mais qui, pour rendre plus faciles les démonstrations qu'ils veulent faire, établissent certains principes dont ils demandent qu'on reconnoisse avec eux la certitude. Opérons de même, mon fils, & convenez avec moi, si vous le pouvez, qu'il n'y a que ce qui est honnête qui doive être recherché pour soi-même. Mais si, prévenu pour l'opinion de Cratippe, vous ne pouvez m'accorder ce point, vous conviendrez au moins de celui-ci : à savoir que c'est la première de toutes les choses qu'on doit rechercher pour elles mêmes. L'un ou l'autre me suffit : on peut soutenir la seconde proposition, on peut encore mieux soutenir la première ; toute n'a ni vérité ni vraisemblance.

Et premièrement, ce qui fait pour Panétius, c'est qu'il ne dit pas que l'utile peut ne pas s'accorder avec l'honnête, l'erreur auroit été grossière, mais ce qui paroît utile. Il dit, au contraire, en plus d'un endroit, qu'il n'y a rien d'utile qui ne soit aussi honnête, rien d'honnête qui ne soit utile, & que ceux qui ont présenté les premiers ces deux objets comme séparables l'un de l'autre, ont fait le plus grand mal qu'on puisse faire à la société. Ainsi ce n'est pas pour nous autoriser à préférer les choses utiles aux choses honnêtes, qu'il examine l'opposition qu'on croit voir entre l'honnêteté & l'*utilité*, quoique, dans le vrai, il n'y en ait aucune ; mais il a voulu nous apprendre à juger sainement, s'il arrive que nous soyons dans la nécessité d'examiner si les deux qualités peuvent se trouver dans le même objet. Je vais donc finir son ouvrage, puisqu'il ne l'a pas fini lui-même. Pour cet effet, il faut maintenant que je marche sans guide, & que je bâtisse, comme on dit, sur mon propre fonds : car de tout ce qu'on a fait sur ce sujet, depuis Panétius, il ne m'est rien tombé entre les mains dont j'aie été content.

La moindre apparence d'*utilité* nous émeut & nous transporte ; c'est un effet naturel. Mais si, après avoir réfléchi, nous voyons qu'il y a de la honte attachée à la chose qui paroît utile, il faut, je ne dis pas renoncer à l'*utilité*, mais comprendre qu'il ne peut y en avoir aucune dans ce qui est honteux. Il est impossible que ce soit autrement, puisque, d'un côté, la nature abhorre tout ce qui est turpitude ; qu'elle n'avoue, qu'elle ne veut dans l'homme que la droiture, la bienséance, & une conduite toujours égale, toujours soutenue ; & que, de l'autre, une chose utile est toujours naturelle. D'ailleurs, si nous sommes nés pour l'honnêteté, ou c'est à elle seule que nous devons tendre, comme pense Zénon, ou du moins, comme dit Aristote, nous devons l'estimer infiniment plus que tout le reste. Il s'ensuit donc que c'est ou l'unique bien, ou le plus grand de tous les biens : or tout ce qui est un bien est certainement utile : donc tout ce qui est honnête est utile.

Mais, par une erreur qui est la suite ordinaire de la dépravation des mœurs, tous ceux qui ne prennent pas la probité pour règle de leur conduite, croient que ce qui leur paroît utile l'est effectivement, quoique la chose ne soit pas honnête, parce qu'ils mettent une différence réelle entre l'un & l'autre. Les empoisonnemens, les assassinats, les testamens supposés, la ruine & la désolation des citoyens & des alliés, l'agrandissement démesuré de certaines familles, &, pour finir enfin par ce qu'on peut imaginer de plus criminel, l'ambition d'être le maître & de régner en souverain dans une ville libre, sont les conséquences de ce pernicieux principe. La raison séduite ne voit que l'intérêt sordide qui se présente, sans appercevoir, je ne dis pas la punition portée par les loix, parce que les coupables trouvent souvent le moyen de les éluder ou de les faire taire, mais la honte qui suit l'action, & qui est la plus cruelle de toutes les peines.

Il faut donc lancer l'anathême sur tous ceux qui, voyant l'honnêteté d'un côté & le crime de l'autre, tardent encore à se résoudre : ils sont en effet ennemis des dieux & des hommes. Quoiqu'ils ne se soient pas déterminés à faire le mal, ils sont coupables dès-lors qu'ils ont balancé. Puisque l'incertitude est un crime, il ne faut donc pas s'y arrêter. Que l'espérance de cacher une mauvaise action, ne nous rende jamais moins prompts à en rejeter la pensée. Pour peu que nous ayons fait de progrès dans la philosophie, elle doit nous avoir appris que, quand même nous serions assurés de nous dérober aux regards des hommes & des dieux, nous ne devrions jamais nous permettre ni injustice, ni avarice, ni débauche, ni incontinence.

C'est à ce propos que Platon parle de Gygès. La terre, dit la fable, s'étant entr'ouverte après de longues pluies, il descendit dans ce gouffre, où il trouva un cheval de cuivre, au côté duquel étoit une porte : l'ayant ouverte, il vit un cadavre d'une grandeur prodigieuse, qui avoit un anneau au doigt ; il le lui ôta & le mit au sien. (Ce Gygès étoit berger du roi de Lydie). Il retourna dans la compagnie des autres bergers. Là, lorsqu'il retournoit le chaton de l'anneau vers le dedans de sa main, il voyoit tout, & n'étoit vu de personne ; & dès qu'il l'avoit remis en dehors, on le voyoit comme auparavant. Par ce moyen il s'introduisit dans le lit de la reine, & ensuite, assisté de cette princesse, il tua le roi son maître, & se défit de tous ceux qu'il redoutoit. Il commit tous ces crimes sans être vu de personne. Ainsi, par la vertu de cet anneau, il devint bientôt roi de Lydie. Mais qu'on en donne au sage un tout semblable, il ne se croira pas plus autorisé à faire le mal, que s'il ne l'avoit pas : il cherche à bien faire, & non pas à se cacher.

Quelques philosophes, plus simples que mal intentionnés, disent que ce n'est qu'une fable ; comme si Platon avoit voulu prouver que la chose fût vraie ou qu'elle fût possible. C'est une allégorie & une façon ingénieuse de leur demander si vous pouviez satisfaire votre cupidité, votre ambition, vos sales désirs, sans qu'on pût jamais ni le savoir, ni le soupçonner, sans que l'œil même des dieux pût jamais percer le voile qui couvriroit votre action, que feriez-vous ? Ils disent que cela ne se peut pas : la chose cependant est moins impossible qu'ils ne pensent. Mais je leur demande toujours : si vous le pouviez, que feriez vous ? C'est pitié que de les entendre. Ils en reviennent toujours à dire que cela ne se peut pas ; ils n'en savent pas davantage ; ils n'entendent pas la question qu'on leur fait. Quand on leur demande ce qu'ils feroient s'ils pouvoient se cacher, on ne leur demande pas s'il est possible qu'ils se cachent. C'est un piege adroit qu'on leur tend ; on veut les mettre au pied du mur, & les forcer, ou d'avouer qu'ils feroient le mal s'ils étoient assurés de l'impunité, & en cela, de confesser qu'ils sont criminels dans le cœur, ou de dire avec nous qu'il faut éviter tout ce qui est honteux. Mais reprenons notre propos.

Il se trouve tous les jours des affaires qui, en présentant une face avantageuse, nous jettent dans une sorte de perplexité : on veut savoir, je ne dis pas, si à cause du grand intérêt qu'on y trouve, on peut renoncer à l'honnêteté, cela seul est un crime ; mais s'il y a réellement quelque chose de honteux dans ce qui paroît utile. A voir Brutus dépouiller son collègue du consulat, on pourroit d'abord l'accuser d'injustice. Collatinus l'avoit secondé dans tous ses projets, & avoit réuni ses efforts avec les siens pour chasser les rois : mais les meilleures têtes de l'état ayant jugé à propos d'expulser toute la famille du tyran, de rejeter hors du sein de la république tout ce qui portoit son nom, & d'effacer jusqu'à la trace de la royauté, Brutus faisoit son devoir ; & comme la chose importoit au bien public, elle étoit tellement honnête, que Collatinus lui-même devoit l'approuver. Ainsi l'*utilité* prévalut à cause de l'honnêteté, sans laquelle il auroit été impossible que la chose eût été utile.

A l'égard de ce roi qui a bâti la ville de Rome, ce n'est plus la même chose ; il fut séduit par un fantôme d'*utilité*. Croyant qu'il valoit mieux régner seul que de partager le pouvoir souverain, il se défit de son collègue ; il oublia, & qu'il étoit frere, & qu'il étoit homme, pour arriver à un objet qu'il croyoit utile, & qui ne l'étoit pas : mais il colora son action du prétexte d'avoir voulu venger le mépris qu'il avoit fait des murs de Rome : vaine excuse ! frivole raison ! Sans prétendre insulter à la mémoire ou de Romulus ou de Quirinus, comme on voudra l'appeller, il fit un crime en tuant son frere.

Il ne faut pas cependant négliger nos intérêts, ni céder aux autres ce qui est nécessaire à nous-mêmes : chacun doit travailler pour soi, mais non pas aux dépens d'autrui. Entre plusieurs ingénieuses pensées de Chrysippe, on admire particulièrement celle-ci. Un homme, dit-il, qui court dans la carrière, doit faire tous ses efforts pour remporter le prix ; mais il ne peut ni faire tomber, ni écarter avec la main celui qui court à son côté. Il en est de même dans la carrière de la vie : nous pouvons acquérir, la justice le permet ; mais elle nous défend d'usurper.

Comme le devoir de l'amitié consiste, & à ne rien refuser de ce qu'un ami peut demander honnêtement, & à ne rien accorder contre la justice, il est aisé de s'y méprendre : on s'y trompe tous les jours : cependant la règle qui doit nous guider est courte & facile. On est coupable quand on préfère à l'amitié les richesses, les honneurs, les voluptés & les autres choses qui paroissent utiles ; mais on ne l'est pas moins si on lui sacrifie l'état, le lien sacré du serment & de la probité. C'est ainsi que pense l'homme de bien ; faites-le juge dans la cause de son ami, il ne le servira pas au préjudice de son devoir. Il dépouille le titre d'ami, en prenant celui de juge. La seule chose qu'il peut se permettre, c'est de souhaiter que le bon droit soit du côté de celui qu'il aime, & de lui donner, autant que les loix lui en laissent le pouvoir, le temps d'agir & de faire valoir ses moyens.

Lorsqu'il est prêt à prononcer la sentence, qu'il songe au serment qu'il a fait en montant sur le tribunal ; qu'il se souvienne qu'il porte au-dedans de lui-même un témoin qui voit tout ; que ce témoin est Dieu ; c'est-à-dire, comme je crois, sa propre conscience, qui est l'organe de la divinité, & le don le plus divin qu'elle ait pu faire à l'homme. Nous devons à nos ancêtres la formule des placets que nous présentons aux juges ; elle est admirable : il seroit à souhaiter que, dans la pratique, on ne la perdît pas de vue. *Nous lui demandons ce qu'il peut faire sans blesser sa justice.* Cette demande a rapport aux choses que j'ai dit, qu'un juge pouvoit accorder à son ami. S'il nous falloit faire tout ce que veulent nos amis, notre liaison avec eux ne seroit plus une amitié, mais une dangereuse faction.

Je parle des amitiés ordinaires : celle des sages ne doit pas nous faire craindre de pareils abus. On dit que Damon & Phintias, disciples de Pythagore, étoient si parfaitement unis, que l'un d'eux ayant été condamné à mort par Denys le tyran, & ayant demandé quelques jours pour mettre ordre aux affaires de sa famille, & pour lui assurer des protecteurs, l'autre se rendit sa caution, se soumettant à mourir en sa place, s'il

ne se représentoit. Mais le condamné étant venu au jour promis, le tyran fut si charmé de la fidélité de l'un & de l'autre, qu'il demanda d'être admis en tiers dans une amitié si parfaite.

Il s'ensuit donc que nous devons tout faire pour nos amis, lorsque l'honnêteté qu'il y a à les servir, n'est combattue que par une idée d'*utilité*; mais que s'il s'agit de choses illicites, la religion & la conscience doivent toujours l'emporter. C'est en cela que consiste la règle que nous cherchons, pour apprendre à connoître nos devoirs.

Mais il y a les iniquités de l'état; une fausse politique en est la cause: telle est la ruine de Corinthe, dont notre république est coupable. Les athéniens furent encore plus cruels, lorsqu'ils firent couper le pouce à tous les habitans de l'isle d'Egine, qui leur étoient redoutables, parce qu'ils étoient trop puissans sur mer. Ils crurent que la chose étoit utile, parce qu'ils craignoient pour le Pirée, dont ces dangereux insulaires étoient trop voisins. Mais ce qui est cruel n'est pas utile. La nature, qui est notre guide, est ennemie de la cruauté.

Il y a aussi de l'injustice à interdire aux étrangers tout commerce avec une ville, & la liberté d'y faire leur habitation. C'est ce qu'ont fait Pennus du tems de nos pères, & Papius de nos jours. Il est juste de distinguer le citoyen de celui qui ne l'est pas: c'est ce qui a été l'objet d'une loi portée par deux des plus sages consuls que la république ait eus, Crassus & Scévola. Mais une loi qui bannit les étrangers est une loi barbare & contraire à l'humanité. Faisons consister la vraie gloire à mépriser ce qui paroît être le bien public, lorsqu'il n'est pas compatible avec l'honnêteté. Lisez notre histoire, & particulièrement la seconde guerre punique, vous y trouverez mille exemples de ces nobles sentimens. Après la malheureuse journée de Cannes, Rome montra plus de courage que dans le cours de ses prospérités. Elle ne donna aucun signe de découragement; elle ne parla jamais de paix. Tel est l'éclat de l'honnêteté, qu'il éclipse & fait disparoître toute fausse lueur d'*utilité*.

Les athéniens, durant la guerre des perses, voyant qu'ils ne pouvoient résister au torrent qui alloit tout inonder, formèrent la résolution de déposer à Trèzene leurs femmes & leurs enfans, de monter ensuite sur leurs vaisseaux pour défendre sur la mer la liberté de la Grèce. Un certain Cyrsile ayant voulu leur persuader de demeurer dans leur ville, & d'y recevoir Xercès, fut aussitôt lapidé par le peuple. Il croyoit cependant donner un conseil utile; mais il ne l'étoit pas, puisqu'il n'étoit pas honnête.

Après que cette guerre eut été glorieusement terminée, Thémistocle revint à Athènes, & dit au peuple qu'il avoit conçu un projet avantageux pour la république, mais qu'il falloit que la chose fût secrette. Il demanda qu'on lui donnât quelqu'un à qui il pût le communiquer. On nomma Aristide. Thémistocle lui dit qu'il étoit aisé de brûler la flotte des lacédémoniens, qui étoit entrée dans le port de Gythée, & par ce moyen, de mettre bien bas la puissance de Lacédémone. Aristide, après l'avoir écouté, reparut devant le peuple, qui l'attendoit avec impatience, & lui dit qu'à la vérité le projet étoit très-utile, mais qu'il n'étoit pas honnête. Les athéniens aussi-tôt jugèrent que puisqu'il n'étoit pas honnête, il n'étoit pas utile; &, de l'avis d'Aristide, ils le rejettèrent, sans savoir en quoi il consistoit. Ils firent mieux que nous, qui accordons des privilèges aux pirates, & qui surchargeons nos alliés.

Posons donc pour principe, qu'une chose honteuse n'est jamais utile, & qu'elle ne le devient pas dans l'instant que vous pouvez en jouir. Il résulte de grands maux de ce qu'on pense le contraire.

Mais, comme je l'ai déjà dit, il y a souvent des circonstances dans lesquelles on peut examiner si l'honnête & l'utile, qui semblent, au premier aspect, se donner mutuellement l'exclusion, sont absolument incompatibles, ou s'ils peuvent se concilier. En voici quelques exemples. Un homme de bien part d'Alexandrie & va porter du bled à Rhodes; il trouve cette isle dénuée de grains, & par conséquent cette denrée y est extrêmement chère; mais il sait que plusieurs marchands sont partis, comme lui, du port d'Alexandrie; il a vu plusieurs vaisseaux chargés de bled, prenant la route de Rhodes: doit-il en avertir les habitans, ou tenir la chose secrette, afin de tirer meilleur parti de sa marchandise? Je suppose que c'est un homme de bien qui dira le fait, s'il croit qu'il seroit coupable en le laissant ignorer, mais qui n'est pas certain s'il est obligé de le dire: de quel œil envisagera-t-il la chose? que résoudra-t-il? voilà l'objet de mes recherches.

Diogène le babylonien, un des plus graves philosophes de l'école de Zénon, & Antipater son disciple, homme d'une admirable sagacité, décident différemment ces sortes de cas. Celui-ci veut qu'on dise tout, & que l'acheteur n'ignore rien de ce que le vendeur sait. Diogène, au contraire, dit que le vendeur doit faire connoître les vices qui sont dans la chose qu'il vend, en tant que la loi l'ordonne, agir dans tout le reste, sans fraude & sans artifice, & vendre le plus qu'il pourra, puisqu'il est marchand. J'ai apporté mes marchandises; je les ai exposées en vente; je ne les vends pas plus cher que les autres, je les donne même à meilleur marché, parce que j'en ai davantage: à qui fais je tort?

Voici ce que répond Antipater. Quoi! vous

devez desirer le bien des hommes en général ; vous devez être utile à la société, conformément aux principes que la nature a gravés dans votre ame, & dont vous ne devez jamais vous écarter, selon la loi à laquelle vous avez été assujetti en naissant : votre *utilité* est confondue dans l'*utilité* commune ; l'*utilité* commune est la vôtre propre, & vous célerez aux hommes une circonstance favorable ? un bien qui leur va venir ? Diogène répondra peut-être, il y a de la différence entre céler & taire. Je ne vous cèle rien, quoique je ne vous dise pas quelle est la nature des dieux, quelle est la plénitude du bien : l'*utilité* de ces connoissances seroit pourtant bien plus grande que celle des grains qu'on vous apporte ; mais je ne suis pas obligé de vous dire tout ce qu'il vous importe de savoir.

Pardonnez-moi, dira Antipater, vous y êtes obligé ; car vous n'ignorez pas que la nature a uni tous les hommes par le lien commun de la société. Je le sais, répondra Diogène ; mais est-ce que cette société m'empêche de posséder quelque chose en propre ? Si cela est, il n'est pas permis de vendre, il faut donner. Vous voyez que, dans toute cette dispute, on ne dit pas, quoique ceci soit honteux, je le ferai, parce qu'il est utile de le faire ; mais qu'au contraire, l'un dit, la chose est utile, parce qu'elle est honnête ; & l'autre soutient qu'il ne faut pas la faire, parce qu'elle est honteuse.

Je suppose qu'un homme de bien vende sa maison à cause de certains défauts qui ne sont connus que de lui seul : elle est mal-saine ; il y a des serpens dans toutes les chambres ; la charpente en est mauvaise ; tout l'édifice menace ruine : mais il n'y a que le propriétaire qui sache toutes ces choses. Je demande, si le vendeur n'avertit pas celui qui achète, & si, profitant de son ignorance, il la vend plus cher qu'il ne l'avoit espéré lui même, pèche-t-il contre la justice ? pèche-t-il contre la probité ?

Oui, dit Antipater. Car celui qui laisse un homme dans une erreur qui lui coûte cher, & qui lui fait faire un mauvais marché, ne fait-il pas le même péché que celui qui refuse de montrer le chemin à un homme qui s'égare ? ce qui étoit sujet à Athènes aux exécrations publiques. Il est encore plus coupable : il sait la vérité, & il induit un autre en erreur. Diogène répond : Ne vous a-t-il pas laissé libre d'acheter ou de ne pas acheter ? Il a mis en vente sa maison, parce qu'elle ne lui plaisoit pas : vous l'avez achetée parce qu'elle vous plaisoit. Si ceux qui font afficher : Bonne ferme & bien bâtie à vendre, ne sont point censés avoir trompé, quoiqu'elle ne soit pas en bon état, & que les bâtimens en soient mauvais, peut-on condamner celui qui n'a point vanté sa maison ? Comment concevoir qu'il y a de la fraude de la part du vendeur, lorsque celui qui achète voit & juge par lui-même ? Si on n'est pas obligé de réaliser tout ce qu'on a annoncé, peut-on exiger ce qui ne l'a pas été ? Ne seroit-ce pas une folie à moi de décrier ce que je vends ? Quelle absurdité ce seroit, si je faisois crier publiquement : *Je vends une maison mal-saine.*

C'est ainsi que, dans certains cas douteux, d'un côté on soutient thèse pour l'honnêteté, & de l'autre pour l'*utilité* ; mais en disant de celle-ci qu'elle est dans la chose, non-seulement parce qu'il est honnête de la faire, mais encore parce qu'on seroit coupable si on ne la faisoit pas ; c'est dans ce sens que l'honnête & l'utile paroissent quelquefois contradictoires. Il faut cependant résoudre ces difficultés ; car nous ne les avons pas proposées uniquement pour les proposer.

Il me paroît donc que, ni celui qui va porter du bled à Rhodes, ni celui qui vend sa maison, ne peuvent point céler aux acheteurs ce qu'il sait & ce qu'il a vu. Il est vrai que taire n'est pas toujours céler ; mais certainement on cèle une chose, lorsque, pour son profit particulier, on la laisse ignorer à ceux à qui il importe de la savoir. D'ailleurs, qui ne voit l'odieux qu'il y a à se taire dans de pareilles circonstances, & ce qu'on doit penser de celui qui en est capable ? Ce n'est certainement pas un homme ingénu, franc, simple, juste, droit ; mais plutôt un homme subtil, double, artificieux, trompeur, malin, fourbe, rusé. Peut-il être utile de mériter ces titres déshonorans, & tant d'autres de la même espèce ?

Si on est coupable de ne pas dire ce qu'on sait, que penser de celui qui use de discours insidieux ? C. Canius, chevalier romain, homme d'esprit & de lettres, étant allé à Syracuse, non pour affaire, mais pour ne rien faire, comme il disoit lui-même, témoigna qu'il seroit bien aise d'acheter quelques jardins, où il pût inviter ses amis & s'amuser avec eux, sans craindre les importuns. Cela s'étant répandu, un certain Pythius qui étoit banquier à Syracuse, lui dit que ses jardins n'étoient pas à vendre, mais qu'il pouvoit en user comme s'ils étoient à lui : il l'invite en même temps à y venir souper le lendemain. Canius ayant donné sa parole, Pythius qui, par son état de banquier, avoit presque tous les ordres de la ville à sa dévotion, fait venir chez lui tous les pêcheurs, leur dit de venir pêcher le lendemain devant ses jardins, & leur donne ses instructions à ce sujet. Canius arrive au temps marqué ; il trouve un repas superbe : il voit un grand nombre de bateaux : chacun apporte ce qu'il a pris ; on jette les poissons aux pieds de Pythius.

Qu'est-ce, je vous prie, dit Canius ? que de poissons ! que de bateaux ! Vous en êtes surpris, dit Pythius ? il n'y a point, devant Syracuse, d'endroit aussi poissonneux que celui-ci : d'ailleurs, c'est chez moi que les pêcheurs viennent prendre

de l'eau : ils ne peuvent ſe paſſer de ma maiſon. Canius ſe paſſionne ; il preſſe, il ſollicite Pythius de lui vendre ſes jardins. Celui-ci fait d'abord le difficile : enfin il ſe rend. Canius qui avoit grande envie de ces jardins, & qui étoit fort riche, les achète tout ce que Pythius veut, & les achète avec les meubles & effets : il fait ſon obligation ; l'affaire eſt terminée. Le lendemain il invite ſes amis ; il arrive le premier de très-bonne heure, & ne voit pas le plus petit eſquif. Il demande aux voiſins s'il étoit fête pour les pêcheurs. Non, répondirent-ils ; mais ils ne viennent jamais ici, & ce que nous vîmes hier nous étonna beaucoup. Canius entre en fureur.

Mais que faire ? Aquilius, mon ami & mon ancien collègue, n'avoit pas encore publié ſes formules contre le dol, dans leſquelles on lui demande en quoi conſiſte ce dol : *à donner à entendre une choſe, & à en faire une autre*, dit-il. Cette réponſe eſt juſte & digne de cet habile homme, qui ſait mieux que perſonne donner une idée claire de la queſtion propoſée. Pythius & tous ceux qui agiſſent comme lui, ſont donc des perfides, des méchans, des hommes dangereux. Or il eſt impoſſible que leurs actions ſoient utiles, puiſqu'elles portent avec elles ces caractères odieux.

Si la définition d'Aquilius eſt vraie, il faut s'interdire abſolument tout ce qui s'appelle feindre & diſſimuler. L'homme de bien ne fera ni l'un ni l'autre, pour vendre plus cher ou pour acheter à un plus bas prix. D'ailleurs le dol eſt expreſſément condamné par les lois. Voyez celle des douze tables concernant les tuteles ; la loi *Lætoria* contre ceux qui tendent des piéges aux mineurs. Dans les autres cas où la loi n'eſt pas expreſſe, la forme des contrats y ſupplée par ces mots, de bonne foi. Dans tous les traités, il y a certaines formules qui dominent, pour ôter tout prétexte à la ſubtilité frauduleuſe : dans les contrats de mariage on ne manque jamais de mettre, le mieux qu'il eſt poſſible, en toute juſtice : dans les ventes faites ſous condition & avec confidence, on dit toujours, comme il convient d'agir entre gens de bien. Or, qui dit le mieux, & en toute juſtice, n'exclut-il pas l'ombre même de la fraude ? N'eſt-ce pas ôter tout prétexte à la ruſe & à la duplicité, que de dire, comme il convient d'agir entre gens de bien ? le dol conſiſte donc, ſelon Aquilius, à feindre & diſſimuler. Cela poſé, quelqu'affaire que vous faſſiez, parlez ſans équivoque, ne mentez jamais. Que celui qui vend n'apoſte point d'enchériſſeur ; ni celui qui achette, d'homme qui offre moins que lui. S'il y a un pourparler entre les deux parties, que chacun faſſe de bonne foi ſes offres ou ſes demandes, & que tout ſoit fini.

Quintus Scévola, fils de Publius, étant en marché pour un certain fonds de terre, demanda en grace au vendeur de lui dire au juſte ce que la choſe valoit : ce qui ayant été fait, il dit qu'il la mettoit au-deſſous de ſon prix, & l'eſtima cent mille ſeſterces de plus. Voilà agir en honnête homme : perſonne n'en diſconvient ; mais on ne dira pas que c'eſt être ſage : c'eſt, dit-on, comme s'il avoit vendu moins qu'il ne pouvoit vendre. Le mal eſt donc qu'on diſtingue la ſageſſe de la probité. Ennius, prévenu de ce pernicieux préjugé, dit quelque part, *qu'on eſt ſage en pure perte, quand on ne l'eſt pas pour faire ſon bien.* Je ſerois d'accord avec lui, ſi par faire ſon bien, nous entendions tous deux la même choſe.

Hécaton de Rhode, diſciple de Panétius, dit, dans ſon livre des devoirs dédié à Tuberon, que l'homme ſage eſt celui qui ſait travailler pour ſes intérêts, ſans rien faire ni contre les loix, ni contre les mœurs, ni contre les uſages. Cela ſuffit, dit-il, pour rendre légitime tout moyen d'acquérir, parce que nous ne voulons pas être riches uniquement pour nous, mais pour nos enfans, pour nos proches, pour nos amis, & ſur-tout pour la république : car la fortune des particuliers eſt celle de l'état. Sans doute que ce philoſophe n'approuveroit pas l'action de Scévola, puiſqu'il dit lui même que lorſqu'il s'agit de gagner, toute voie lui eſt bonne, à moins qu'elle ne ſoit expreſſément condamnée. C'eſt une ſorte de probité qui n'a gueres de mérite.

Mais ſi c'eſt dans l'art de feindre & de diſſimuler que conſiſte le dol, c'eſt un mal bien commun, & il y a très-peu d'affaires dans leſquelles il ne ſoit entré pour quelque choſe : comme ſi l'homme de bien eſt celui qui fait tout le bien qu'il peut faire, & qui ne nuit à perſonne, c'eſt un homme très-difficile à trouver. Il n'eſt donc jamais utile de pécher, parce qu'il eſt toujours honteux de le faire ; & comme il eſt toujours honnête d'être homme de bien, c'eſt toujours une choſe utile.

A l'égard des biens fonds, le droit civil ordonne au vendeur d'en déclarer tous les défauts qui lui ſont connus. La loi des douze tables eſt moins ſévère, elle ne le rend garant que de la vérité des choſes ſur leſquelles l'acquéreur lui a fait des queſtions, & le condamne en même tems à réparer au double le tort qu'il pourroit lui faire s'il déguiſoit la vérité. Mais les juriſconſultes ſont allés plus loin : ils ont établi des peines contre la réticence. Le propriétaire eſt tenu d'indemniſer l'acheteur, s'il ne lui a pas découvert le vice qu'il connoiſſoit dans le bien qu'il lui a vendu.

Comme les Augures faiſoient les fonctions de leur miniſtere du haut du Capitole, ils ordonnerent à Titus Claudius Centumalus, qui avoit ſur le mont Cælius une maiſon fort élevée, & ſéparée de toute autre maiſon, d'en faire abattre tout ce

qui les empêchoit d'observer le vol des oiseaux. Claudius la mit en vente ; elle fut achetée par Publius-Calpurnius Lanarius. On lui fit bientôt la même sommation : il obéit ; mais ayant appris que Claudius n'avoit songé à vendre sa maison, qu'après avoir reçu ordre de la faire baisser, il le traduisit en justice, pour être ordonnée la restitution qui devoit lui être faite. L'affaire fut jugée par Marc Caton, pere de notre illustre Caton d'Utique ; c'est par cette qualité que je le désigne & qu'on doit le désigner ; celui qui a produit cette brillante lumiere de la république doit être nommé du nom de son fils, au lieu que les autres hommes reçoivent de leurs peres leur nom & leurs qualifications. Voici la sentence : *Claudius, pour avoir célé l'ordre des augures qu'il ne pouvoit ignorer, fut condamné à indemniser sa partie.* Il crut donc qu'il étoit de la bonne foi qu'un vice qui étoit connu de celui vendoit, ne fût point ignoré de l'acquéreur.

Si ce jugement est équitable, la réticence de celui qui a porté du bled à Rhodes, & de l'homme qui a vendu une maison infectée du mauvais air, est certainement condamnable. En pareille matiere, le droit civil ne peut pas embrasser tous les cas ; mais on fait observer très-exactement tout ce qui a pu être décidé. M. Marius Gratidianus, mon parent, avoit acheté de Sergius Orata une maison qu'il lui revendit quelques années après. Elle étoit sujette à une certaine redevance envers Sergius : Marius ne lui en dit mot, lorsqu'il lui en transfera la propriété. L'affaire fut plaidée. Crassus fut l'avocat d'Orata, Antoine celui de Gratidianus. Le premier aliéguoit la loi qui condamne le vendeur qui n'a pas dit les choses comme il les sait, à dédommager celui qui a acquis. Antoine se défendoit par des preuves de raison, disant qu'il n'étoit pas nécessaire de dire à Sergius ce qu'il ne pouvoit ignorer ; qu'il avoit autrefois vendu cette maison, & que par conséquent, il devoit en connoître les charges. Pourquoi vous cité-je ces exemples ? pour vous prouver que l'astuce & la mauvaise foi ont toujours été condamnées de nos ancêtres.

La loi & la philosophie attaquent également la fraude & la subtilité ; mais chacune a ses armes particulières & sa façon de procéder. La premiere employe la force, & n'agit que sur les actions : la seconde va chercher le mal jusques dans le fond du cœur, & puise ses moyens dans la raison. Or tout ce qui s'appelle user de tromperie, dresser des embûches, présenter de fausses apparences, est proscrit par la raison. Quoi ! parce que vous ne voulez pousser personne dans le piége que vous venez de tendre, ce n'est pas un piege tendu ? Les bêtes viennent se prendre d'elles-mêmes dans les filets. Vous vendez votre maison parce qu'elle est en mauvais état, vous mettez un écriteau qui annonce qu'elle est à vendre : voilà le panneau dans lequel une dupe ne manquera pas de venir donner.

Mais c'est l'usage, je le sais ; nos mœurs, aujourd'hui trop corrompues, semblent même le justifier : il n'est condamné ni par la loi, ni par le droit civil. Tout cela est vrai ; mais sa condamnation est dans la nature. Je l'ai dit cent fois, & on ne sauroit trop le répéter : la société embrasse tous les hommes, & les oblige les uns envers les autres par des devoirs infiniment étendus. Son point central est dans le sein d'une même famille ; elle est très-prochaine entre les citoyens d'une même ville. Nos peres considérant ces différents rapports, ont distingué le droit des gens du droit civil. Tout ce qui est du droit des gens est du droit civil ; au contraire, tout ce qui est dans le droit civil, n'est pas dans le droit des gens. Mais nous n'avons point d'image fidelle du droit & de la véritable justice ? nos lois ne nous en retracent que l'ombre. Heureux encore si nous les suivions ! car c'est d'après les idées les plus saines de la vertu naturelle & les maximes les plus vraies, qu'elles ont été faites.

Par exemple, que celle-ci est pleine de sens ! *afin que je ne souffre aucun dommage, pour avoir mis ma confiance en vous.* Voici encore des paroles d'or : *comme il convient d'agir entre gens de bien.* Mais la grande question est de savoir ce qu'on entend par *gens de bien*, & par *bien agir.* Le grand pontife Quintus Scévola disoit, *qu'il n'y avoit rien de si sacré que ces jugemens par arbitres, dans lesquels on mettoit ces mots : de bonne foi* ; & son opinion étoit, qu'ils se trouvoient équivalement & d'une façon implicite, dans tous les actes sur lesquels roule la vie civile, comme dans les tutelles, les sociétés, les confidences, les commissions, les achats, les ventes, les locations ; que l'habileté du juge consistoit à combiner toutes les faces différentes que ces affaires présentoient, afin de déduire le droit & l'obligation de chaque partie.

Il faut donc bannir du commerce de la vie cette malicieuse subtilité, qui ose se qualifier du titre de prudence, mais qui est totalement opposée à cette vertu. Celle-ci consiste à savoir faire la différence du bien & du mal ; l'autre choisit le mal par préférence au bien, s'il est vrai que tout ce qui est honteux est mal. Ce n'est pas seulement dans la vente des biens fonds que le droit civil, qui n'est qu'une émanation du droit naturel, interdit la fraude & la malice : il les condamne également dans celle des esclaves. Le vendeur est responsable de toutes leurs qualités, lorsqu'il est censé ne pas les ignorer : telles sont la santé, les inclinations à fuir ou à voler. Mais la loi n'est pas la même pour ceux qui vendent des esclaves qu'ils ont hérité.

Ces exemples sont autant de preuves que, comme le principe & le fond du droit sont dans

la nature, il n'y a rien de plus naturel que de reſpecter, pour ainſi dire, l'ignorance d'un homme, & de n'en point abuſer contre lui-même. L'art de déguiſer l'aſtuce, & de la faire paſſer ſous le nom ſpécieux d'intelligence & de capacité dans les affaires, eſt un fléau dans la ſociété. C'eſt la cauſe de cette erreur, d'après laquelle nous nous conduiſons preſque tous, & qui nous fait voir l'honnête & l'utile qui ſe combattent & ſe rejettent mutuellement. Pour connoître au juſte combien le mal a fait de progrès, & ſe convaincre par l'expérience, qu'il n'y a que bien peu d'hommes qui aient aſſez de probité pour ne pas faire une injuſtice, s'ils ſont aſſurés du ſecret & de l'impunité; mettez leur à la main, ſi on peut parler ainſi, de ces occaſions, dont la plupart croient qu'on peut tirer parti, ſans aucun ſcrupule.

Je ne parle point de ces criminels en titre, comme ſont ceux qui font profeſſion de manier le fer & le poiſon, de ſuppoſer des teſtaments, de détrouſſer les citoyens, de piller l'état & le public. Ce ſont des monſtres contre leſquels il faut employer, non les armes de la philoſophie, mais le glaive de la juſtice. Je m'arrête à la conduite de ceux qui ont la réputation de gens de bien. On apporta de la Grèce à Rome, un prétendu teſtament de L. Baſilus, dont les fabricateurs s'étoient donnés pour cohéritiers deux hommes très-puiſſans dans ce tems là, Hortenſe & Craſſus, afin de les intéreſſer dans leur cauſe, & d'applanir par leur crédit les difficultés. Ceux-ci ſe douterent bien que c'étoit une piece ſuppoſée; mais comme ils n'avoient aucune part dans le fait, ils ne ſe firent aucun ſcrupule de recueillir le fruit du crime d'autrui. Devons-nous pour cela les croire innocens? Ce n'eſt pas mon avis. Je parle ſans paſſion: j'ai été ami d'Hortenſe, & la haine que je portois à Craſſus a fini avec lui.

D'ailleurs, il y avoit un véritable teſtament de Baſilus, par lequel il déclaroit pour ſon héritier le fils de ſa ſœur, à la charge qu'il porteroit ſon nom. C'étoit Satrius, celui-là même, qui, à la honte de ces tems, fut fait protecteur du pays des Picéniens & de celui des Sabins. Or, cela poſé, étoit-il juſte que ces deux puiſſans citoyens euſſent tout le bien, & qu'ils ne laiſſaſſent à Satrius que le nom de ſon oncle? J'ai fait voir dans mon premier livre, que de laiſſer opprimer un homme qu'on peut défendre, c'eſt être coupable d'injuſtice: que dire donc de celui qui, non content d'être ſpectateur indifférent du mal qu'on lui fait, en favoriſe les auteurs? Pour moi, je rougirois d'un héritage que je me ſerois procuré par des ſervices intéreſſés, & une amitié ſimulée. Or, dans ces ſortes d'affaires, on voit ſéparément l'utile & l'honnête. C'eſt voir très-mal que de voir ainſi. La regle de l'un eſt toujours la regle de l'autre. L'erreur en ce point eſt pernicieuſe, tous les crimes en ſont la ſuite. Car, de dire en ſoi-même, voilà ce qui eſt honnête, mais voici ce qu'il m'importe de faire; c'eſt le raiſonnement d'un eſprit faux, qui ſépare les choſes, faute de voir que la nature les a unies: or, cette fauſſeté d'eſprit eſt la ſource de toutes les injuſtices, de tous les crimes, de toutes les méchantes actions.

L'homme de bien ignore donc les voies obliques. Je ſuppoſe qu'il n'ait qu'à remuer le bout du doigt pour faire entrer ſon nom dans les teſtamens des plus riches citoyens, il ne fera aucun uſage de ſon ſecret, quand même il ſeroit aſſuré de n'être jamais ni ſoupçonné ni découvert. Mais donnez à Craſſus la même vertu, que par elle il puiſſe hériter de ceux de qui, dans le fait, il n'eſt pas l'héritier, vous le verrez ſauter de joie dans la place publique. Le juſte, au contraire, c'eſt-à-dire notre homme de bien, ne dépouillera jamais perſonne, pour ſe revêtir lui-même. Si quelqu'un en eſt étonné, c'eſt qu'il ignore ce que ſignifie le nom d'honnête homme.

Pour s'en faire une idée claire, il faut débrouiller celle qui eſt dans le fond de notre ame; & pour cet effet, ſe faire, pour ainſi dire, comprendre à ſoi-même que la qualité d'homme de bien conſiſte à être utile à tout le monde, s'il eſt poſſible, & à ne nuire à perſonne, ſi ce n'eſt pour repouſſer l'injure. Or, maintenant, dites-moi, je vous prie, ſeroit-ce nuire que de faire trouver, par une eſpece d'enchantement, votre nom à la place de celui des véritables héritiers? Mais, dira-t-on, il n'eſt donc pas permis de chercher ſon utilité, ſon avantage? Pardonnez-moi, mais il faut les chercher là où ils ſont, & non pas dans l'injuſtice, qui n'eſt ni utile, ni avantageuſe. Il eſt impoſſible d'être homme de bien, ſi on ignore cette vérité.

Lorſque j'étois enfant, j'entendois quelquefois mon pere conter que M. Lutatius Pinthia, chevalier romain, homme univerſellement eſtimé, s'aviſa de gager contre quelqu'un qui attaquoit ſa probité, qu'il prouveroit qu'il étoit honnête homme; que Fimbria, qui avoit été conſul, fut choiſi pour juge; mais qu'il refuſa de décider la queſtion, redoutant également, ou de lui faire perdre ſa réputation, s'il le condamnoit, ou de décider en lui donnant gain de cauſe, qu'il y avoit un homme de bien, parce qu'attendu le grand nombre de vertus que ce titre ſuppoſoit, une pareille aſſertion ne pouvoit être que téméraire. Or la première qualité de cet homme de bien, dont Fimbria avoit l'idée, auſſi-bien que Socrate, c'eſt de ne reconnoître d'utilité que dans les choſes qui ſont honnêtes. Il n'y a rien dans ſa conduite, ni de myſtérieux, ni d'enveloppé: il peut manifeſter avec confiance, non ſeulement ſes actions, mais ſes plus ſecrettes penſées. Quelle honte pour des philoſophes, de mettre en doute

une vérité reconnue même de nos ruſtres, chez qui eſt né cet ancien proverbe : *avec lui vous pouvez jouer à la mourre ſans voir goutte.* Que veulent-ils dire par là ? ſi ce n'eſt que ce qui n'eſt pas honnête, n'eſt pas utile, quand même rien ne s'oppoſeroit au ſuccès deſiré.

Ce proverbe ne porte-t-il pas avec ſoi la condamnation & de Gygès, & de cet homme que j'ai nommé, & que je ſuppoſois pouvoir, au moindre mouvement de ſes doigts, attirer dans ſes filets les biens de tous ceux qui mourroient. L'obſcurité dans laquelle une action honteuſe eſt enſevelie, ne ſauroit donc la rendre honnête ; & il eſt contre la nature d'une choſe qui n'eſt pas honnête, qu'elle puiſſe être utile.

Mais, dira-t-on, un grand intérêt ſemble autoriſer une injuſtice. C. Marius voyant l'intervalle qu'il y avoit entre lui & le conſulat, conſidérant que depuis ſept ans qu'il avoit été préteur, il étoit toujours demeuré au même point, & qu'il n'avoit en lui-même aucun titre pour aſpirer à la dignité conſulaire, s'aviſa de répandre de mauvais bruits contre l'illuſtre Métellus, ſous qui il ſervoit en qualité de lieutenant-général, & qui l'avoit envoyé à Rome : il l'accuſa devant le peuple Romain de faire durer la guerre, promettant que, ſi on le faiſoit conſul, il ſe ſeroit bien-tôt ſaiſi de la perſonne de Jugurtha, & qu'il le livreroit mort ou vif en la puiſſance des romains. Il obtint ce qu'il demandoit, mais aux dépens de la juſtice & de la vérité, en calomniant ſon général, au nom & de la part de qui il étoit venu à Rome, & en lui faiſant perdre, par ce moyen, l'eſtime & la confiance publique.

Gratidianus, notre parent, ne manqua pas moins au devoir de l'honnête homme, lorſqu'il étoit préteur. Les tribuns ayant demandé à conférer avec les préteurs, les deux colléges s'aſſemblerent, pour donner enſemble un prix fixe aux monnoies : car dans ces tems-là, les eſpeces changeoient à chaque inſtant de valeur ; en ſorte qu'on ne pouvoit ſavoir ſi on étoit riche, ou ſi on ne l'étoit pas. Ils firent un réglement qui portoit peine afflictive envers les contrevenans ; & après avoir décidé qu'ils ſe rendroient tous enſemble après midi, à la tribune aux harangues, chacun ſe retira chez ſoi, à l'exception de Gratidianus, qui alla tout de ſuite à la tribune, & publia ſeul le décret de l'aſſemblée. Il eſt certain que cela lui donna beaucoup de conſidération & de relief. On lui dreſſa des ſtatues, auprès deſquelles on fit brûler de l'encens & des bougies. Enfin, il fut adoré de la multitude.

Ce qui fait illuſion aux hommes, ce qui pervertit leur jugement, c'eſt que, comparant la choſe avec ſes ſuites, ils voient d'un côté une faute médiocre, & de l'autre une grande utilité. Marius, par exemple, ne crut pas qu'il y eût un grand mal d'enlever à ſes collegues & aux tribuns leur part de la reconnoiſſance publique, &, au contraire, il voyoit dans le conſulat, qui étoit l'objet de ſa démarche, un avantage conſidérable. Mais voici la regle infaillible ; gravez-la bien dans votre eſprit : obſervez qu'il n'y ait rien de honteux dans la choſe qui vous paroît utile ; ou ſi vous voyez qu'elle ſoit contraire à la probité, ceſſez de croire qu'elle eſt utile. En effet, quel eſt celui des deux Marius qu'on peut reconnoître pour honnête homme ? Fouillez dans votre ame, cherchez-y l'idée de l'homme de bien, conſultez-la. Y voyez-vous qu'il puiſſe mentir pour ſon intérêt, calomnier, ravir, tromper ? Non, ſans doute.

Or, y a-t-il quelque bien auquel il ſoit permis de ſacrifier l'éclat & le luſtre que donne la probité ? Peut-il vous donner autant qu'il vous ôte, en vous faiſant perdre la confiance que le titre d'honnête homme apporte avec lui, en vous dépouillant de la juſtice ? Qu'un homme renonce à ſa nature d'homme, pour devenir bête féroce, ou qu'il prene la férocité, en conſervant une forme humaine, n'eſt-ce pas la même choſe ?

En effet, quelle différence faire entre ceux qui ſacrifient ouvertement à leur élévation la droiture & l'honnêteté, & ce ruſé citoyen, qui fit un mariage politique pour régner dans Rome par l'audace de ſon beau-pere ? Il voyoit un grand avantage à recueillir le fruit de la haine publique, dont un autre ſeroit l'objet. Il ne comprenoit pas que ce projet injuſte & odieux étoit une injuſtice contre la patrie. A l'égard du pere de ſa femme, il avoit toujours dans la bouche ces vers des Phéniſſes, que je vais traduire comme je pourrai, aſſez mal, peut être, mais de façon, au moins, à en rendre clairement le ſens. *Le trône ſeul mérite d'être acheté par un crime : dans tout le reſte, il faut reſpecter la juſtice.* Quels horribles mots ſortent de la bouche d'Etéocle, ou plutôt d'Euripide ! il oſe excepter de la loi le plus grand de tous les crimes.

Pourquoi donc entrer dans un détail minutieux d'héritages ſouſtraits, de commerce de mauvaiſe foi, de ventes frauduleuſes ? Voulez-vous voir, dans un ſeul exemple, tous les cas particuliers ? voyez Céſar : il voulut être le roi de Rome, & le maître de l'univers : & il le fut en effet. Il y auroit de la folie à dire que cette ambition étoit louable. Ce ſeroit l'approuver d'avoir foulé aux pieds les loix & la liberté, & lui faire un mérite de ſes attentats. Que ſi, en convenant qu'il eſt honteux de régner en ſouverain dans une ville libre, & qui doit l'être, on dit que ce deſpotiſme eſt un bien pour celui qui peut y arriver, puis-je faire des reproches trop amers, ou des apoſtrophes trop ſanglantes, pour combattre une pareille erreur ? O dieux ! parce que j'entends les

citoyens donner au tyran qui les opprime, le nom de père de la patrie, je croirai qu'il eſt utile de lui en foncer le poignard dans le ſein. L'utile & l'honnête ſont donc dépendans l'un de l'autre, & dans une proportion réciproque : c'eſt une même choſe ſous deux noms différens.

Je n'adopte point ce mot du peuple : Quel plus grand bien que celui de régner ? En péſant la choſe au poids de la vérité, je ne vois pas, au contraire, de plus grand mal qu'une injuſte puiſſance. Hé ! comment pourroit-il être utile de mener une vie toujours inquiete, toujours agitée, d'être nuit & jour en proie aux allarmes & à la crainte, & de ne voir autour de ſoi que des glaives & des précipices ? *Le trône eſt environné d'eſclaves infideles & perfides ; les rois n'ont que peu d'amis*, dit Accius. Hé ! de quel trône parle-t-il De celui ſur lequel étoit aſſis le deſcendant & l'héritier légitime de Tantale & de Pélops. Or, le tyran qui s'eſt ſervi d'une armée du peuple Romain, pour écraſer la liberté de ce même peuple, & qui a mis dans les fers une ville qui non ſeulement étoit libre, mais encore maîtreſſe de la moitié de l'univers, peut il avoir été plus heureux ?

Si nous avions pu entrer dans le fond de ſon ame, que de remords, que de plaies cruelles nous y aurions vues ! D'ailleurs, quel homme peut compter ſa vie pour un bien, ſi une grande gloire & la reconnoiſſance publique ſont le juſte prix de celui qui la lui arrache ? Que ſi les choſes qui paroiſſent le plus utiles, ne le ſont pas, dès-lors qu'il y a de la honte & du déshonneur à les faire, il eſt évident qu'il n'y a rien d'utile, qui ne ſoit en même tems honnête.

C'eſt une vérité qui a reçu chez nous d'illuſtres témoignages, & particulierement dans la guerre de Pyrrhus, de la part de Fabricius & du Sénat. Ce prince n'avoit eu aucune raiſon de tourner ſes armes contre nous : il étoit brave, il étoit puiſſant, & il s'agiſſoit de l'empire : un transfuge paſſa de ſon camp dans le nôtre, & promit à notre général, pourvu qu'on lui aſſurât une recompenſe, de retourner dans le camp de ſon maître auſſi ſecretement qu'il en étoit ſorti, & de l'empoiſonner. Pour toute réponſe, Fabricius le fit remener à Pyrrhus, & le ſénat le loua de cette action. A n'examiner la choſe que par ce qui frappe d'abord l'imagination, & par façon générale de penſer, il n'y avoit rien de plus utile que de ſe défaire, par un moyen ſi aiſé, d'un ennemi ſi dangereux. Mais quelle honte & quelle infamie de vaincre, par un crime, plutôt que par la vertu, un grand roi, avec qui nous ne combattions que pour la gloire !

Lequel des deux étoit plus utile & pour Fabricius, qui fut l'Ariſtide des romains, & pour le ſénat, qui ne fit jamais qu'une même choſe de l'utile & de l'honnête ; le fer des guerriers, ou le poiſon ? Si c'eſt la gloire que nous propoſons, quand nous combattrons pour l'empire, ne la cherchons pas dans le crime ; elle n'y eſt, ni peut y être. Si travaillant pour l'aggrandiſſement & la force de l'état, nous croyons que toute voie eſt bonne, pourvu qu'elle aſſure le ſuccès, nous nous trompons : ce qui déshonore n'eſt jamais un bien. Il n'y avoit donc rien d'utile dans l'avis qu'envoit L. Philippe, fils de Quintus, « de faire rentrer dans leur première » condition les villes, en faveur deſquelles » Sylla avoit obtenu un arrêt du ſénat, qui les » déclaroit libres, ſans leur retirer les ſommes » qu'elles avoient données à ce général, afin qu'il » les fît affranchir ». Cette propoſition paſſa au ſénat : mais ce fut à la honte de l'empire romain. Car, dans cette occaſion, le ſénat montra que ſa foi étoit moins aſſurée que celle des pirates. Mais nos revenus en furent groſſis ; la choſe eſt donc utile. Hé quoi ! l'erreur n'eſt pas encore confondue ? Juſques à quand oſera-t-on appeller utile, ce qui n'eſt pas honnête.

Un empire qui ne peut ſe ſoutenir que par ſa gloire & par l'affection de ſes alliés, peut-il trouver quelque utilité dans une conduite qui le déshonore & qui le rend odieux ? J'ai ſouvent combattu les avis de Caton. Je le trouvois trop rigide, lorſqu'il s'agiſſoit des deniers de la république ; il ne vouloit rien relâcher, ni aux alliés, à l'égard de qui nous devrions quelquefois nous montrer nobles & magnifiques, ni aux partiſans, qu'il faut traiter comme des fermiers dont on a beſoin, & qu'on doit ménager ; d'autant mieux que c'eſt le moyen d'établir, entre l'ordre des ſénateurs & des chevaliers, une union néceſſaire au véritable bien de la république. Curion n'opinoit pas mieux que Caton : il convenoit que les demandes des peuples qui ſont au-delà du Pô, étoient juſtes & raiſonnables ; mais il objectoit l'utilité de l'état : elle eſt contre eux, diſoit-il ; elle doit l'emporter. Il auroit mieux raiſonné, s'il eût dit que leur cauſe n'étoit pas juſte, parce qu'elle n'étoit pas utile à la république, que de dire qu'il n'étoit pas utile de leur donner ſatisfaction, après avoir avoué qu'ils avoient raiſon.

Voici quelques-unes des queſtions dont Hécaton a rempli ſon ſixième livre. Eſt-il du devoir d'un honnête homme de nourrir ſes eſclaves, lorſqu'il y a une extrême diſette de vivres, & qu'ils ſont extraordinairement chers ? Il dit les raiſons pour & contre ; mais à la fin il dit que l'utilité eſt la règle du devoir, plutôt que l'humanité. On eſſuie mer, le navire eſt en péril, il faut le ſoulager ; que dois-je jetter dans la mer ? un cheval de prix, ou un eſclave de peu de valeur ? L'intérêt veut qu'on prenne le ſecond parti ; l'humanité s'y oppoſe. On fait naufrage, un homme ordinaire ſe ſaiſit d'une planche ; un ſage peut-

il la lui arracher ? non ; car c'eſt une injuſtice. Mais le maître du navire ne peut-il pas la lui enlever, puiſque c'eſt ſon bien ? Il ne le peut pas : c'eſt comme s'il vouloit jetter un paſſager dans la mer, parce que le navire eſt à lui. Non, il n'eſt point à lui, juſqu'à ce qu'on ſoit rentré dans le port, il eſt aux paſſagers.

Mais ſi deux hommes d'un mérite égal tiennent la même planche, l'un s'efforcera-t-il de l'arracher à l'autre ? ou faudra-t-il qu'un des deux la cède ? Oui, elle doit reſter à celui à qui il importe plus de vivre, ou pour lui même, ou pour la patrie. Mais ſi la vie de l'un & de l'autre eſt également utile ? Qu'ils évitent tout débat & qu'ils tirent au ſort. Un père pille les temples des Dieux ; il pratique des ſouterrains pour arriver juſqu'au lieu où eſt le tréſor public : ſon fils doit-il le déceler ? Qu'il s'en garde bien : qu'il défende même ſon père, s'il eſt accuſé. Mais ce qu'on dit à la patrie n'eſt-il pas le premier de tous les devoirs ? Sans doute ; mais il importe à la patrie même d'avoir des citoyens qui aiment leurs pères S'il aſpire à la tyrannie, s'il dreſſe des machines pour faire périr l'état & le livrer à l'ennemi, faut-il que ſon fils garde le ſilence ? Non : il doit d'abord conjurer ſon père d'abandonner ſes pernicieux deſſeins : ſi ſes larmes & ſes prières ne produiſent aucun effet, qu'il parle haut, qu'il reproche, qu'il menace. Enfin, ſi malgré tous ſes efforts, la trame ſe conduit toujours, enſorte que la patrie ſoit en danger de périr, qu'il ſacrifie ſon père pour la ſauver.

Le même philoſophe demande encore ſi un ſage, ayant reçu des écus faux, peut lorſqu'il s'apperçoit qu'on l'a trompé, tromper les autres, en les donnant en paiement. Diogène le croit ; Antipater dit le contraire, & je penſe comme lui. Je vends du vin qui n'eſt pas de garde ; dois-je le dire ? Diogène prétend que je n'y ſuis pas obligé ; Antipater me dit que je dois le faire, ſi je ſuis honnête homme. Voilà les matières controverſées dans l'école des ſtoïciens. Un homme doit-il dire les défauts de ſon eſclave lorſqu'il le vend ? Je ne parle pas de ces défauts qui, ſelon la loi civile, rendent le marché nul, ſi on les a célés à l'acheteur ; mais de ceux qui ne ſont pas compris dans l'ordonnance : comme d'être menteur, joueur, ivrogne & un peu voleur. C'eſt l'avis d'Antipater, ce n'eſt pas celui de Diogène.

Un homme vend de l'or pour de l'orpeau : ſuis-je obligé de lui faire connoître ſon erreur ? ou puis-je acheter pour un écu ce qui en vaut mille ? Vous voyez déjà ce que je penſe, & les deux différentes réponſes de Diogène & d'Antipater.

Mais, n'y a-t-il jamais de circonſtances qui rende nulle une promeſſe faite librement, & à laquelle ni le dol, ni la force, comme diſent les préteurs, n'ont eu aucune part ? On enſeigne un remède à un hydropique ; mais au préalable on lui fait promettre que, s'il le guérit, il ne s'en ſervira plus à l'avenir. Quelques années après il retombe dans la même maladie : celui à qui il a donné ſa parole de ne plus uſer du remède indiqué, ne veut pas l'en dégager ; que fera-t-il ? Attendu que ce refus eſt contre les loix de l'humanité, & qu'en n'y déférant pas, il ne fait aucun tort à l'homme à qui il a affaire, l'intérêt de ſa vie & de ſa ſanté doit l'emporter ſur cette conſidération.

Quelqu'un fait ſon teſtament, & laiſſe ſon bien à un homme ſage & reſpectable : c'eſt une affaire de trois millions ; mais il le prie de ne ſe mettre en poſſeſſion de cet héritage, qu'après avoir danſé en plein jour, dans la place publique ; il promet, parce que c'eſt une condition néceſſaire pour fixer la volonté du teſtateur. Doit-il garder ſa parole ? Je voudrois qu'il ne l'eût pas donnée, c'eût été beaucoup plus digne de lui ; mais puiſque la choſe eſt faite, s'il a honte de ſe donner ainſi en ſpectacle, il ſera plus honnête, qu'en fauſſant ſa promeſſe, il renonce à la ſucceſſion, ou qu'il l'applique à quelque preſſante néceſſité de l'état, pour le bien duquel il ne devroit pas craindre même le ridicule de danſer publiquement.

Il y a encore un autre raiſon de ne pas garder ſa promeſſe ; c'eſt lorſque ſon effet ſeroit contre l'intérêt de celui en faveur de qui elle a été faite. Revenons à la fable. Le ſoleil promit à Phaëton de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit : il voulut monter ſur le char de ſon père ; il y monta. Fatale condeſcendance ; il n'eſt pas encore aſſis ſur le ſiège du Dieu, que la foudre part & le précipite. N'eût-il pas été plus avantageux pour lui que ſon père eût rétracté ſa promeſſe ? Théſée n'eût il pas ſujet de ſe repentir d'avoir réclamé celle de Neptune ? Ce dieu lui avoit promis d'exaucer ſes trois premiers vœux : il demanda la mort de ſon fils accuſé de brûler d'une flamme inceſtueuſe pour Phèdre ſa belle-mère. Il paſſa le reſte de ſes jours dans la douleur & dans les larmes, pour avoir obtenu ce qu'il demandoit.

Agamemnon ayant fait vœu d'immoler à Diane ce qui naîtroit de plus beau dans ſon royaume, durant le cours de cette année-là, ſacrifia ſa fille Iphigénie, parce qu'il ne naquit rien d'auſſi beau qu'elle dans la même année. Il eût mieux fait de ne pas accompli ſa promeſſe, que de commettre une action ſi horrible. Il arrive donc quelquefois qu'il ne faut pas faire ce qu'on a promis ; qu'il ne faut pas rendre un dépôt. Un homme, dans ſon bon ſens, vous a donné ſon épée à garder : devenu furieux, il vous la redemande ;

vous seriez coupable si vous la lui rendiez ; vous faites votre devoir en la lui refusant. Un homme, après vous avoir fait le dépositaire d'une somme d'argent, prend les armes contre la patrie, devez-vous lui rendre ce qu'il vous a confié ? je ne le crois pas : ce seroit agir contre la république, dont l'intérêt doit l'emporter sur-tout. Il y a donc beaucoup de choses honnêtes par elles-mêmes, qui cessent de l'être dans certaines circonstances. Si de garder sa parole, de remplir certains engagements, de rendre un dépôt, il peut s'ensuivre de grands maux, il n'y a plus d'honnêteté à le faire.

Quant à ces prétendus avantages qu'une fausse prudence imagine, dans des choses contraires à la justice, je crois que j'en ai assez parlé.

Mais puisque, dans le premier livre, nous avons cherché les principes du devoir dans ceux de l'honnêteté, nous en ferons la base de tout ce que nous avons à dire, pour prouver combien ces choses qui n'ont qu'une fausse apparence d'utilité sont opposées à la vertu. Nous avons déjà parlé de la prudence que l'esprit de ruse & de fraude cherche à copier, & de la justice dont l'utilité est universelle : il nous reste à voir la grandeur d'ame & la modération.

Il paroissoit utile à Ulysse de contrefaire l'insensé, pour ne point aller à la guerre : c'est au moins l'idée que nous donnent de lui quelques poëtes tragiques : car je ne trouve dans Homère, qui devoit mieux que personne connoître ce héros, rien qui puisse le faire soupçonner d'une praeille lâcheté Quoi qu'il en soit, il y avoit de la bassesse dans un pareil expédient. Mais, dira quelqu'un, il y avoit pour lui un avantage réel à régner à Ithaque, à y vivre tranquillement avec sa femme & son fils. Une gloire attachée aux travaux & aux périls, est-elle comparable à cette vie douce & paisible ? Et moi, je vous dit que ce repos est méprisable, puisqu'il n'est pas honnête.

Quels noms honteux ne lui auroit-on pas donnés, s'il eût persévéré dans ce lâche déguisement, puisqu'après mille exploits glorieux, Ajax lui reproche encore ? « Lui seul a voulu trahir la foi » de ce serment que vous savez tous, & que lui » même nous a dicté. Il a eu recours à une folie » simulée, pour ne point se rendre dans le camp » des grecs : il a fait tout ce qu'il a pu pour » n'y être pas forcé. Si l'adresse de Palamède » n'eût découvert le stratagême, il se déroboit » pour toujours à la loi qu'il s'étoit lui-même » imposée ». Il lui valoit encore mieux combattre, non seulement avec les ennemis, mais encore avec les flots & les vents, comme il fit pendant plusieurs années, que de se détacher de la Grèce conjurée par les barbares.

Mais laissons la fable & les annales étrangères rentrons chez nous, & voyons un fait. M. Attilius Régulus, étant consul pour la seconde fois, donna dans une embuscade que lui avoit tendue Xantippe le lacédémonien, qui servoit dans l'armée des carthaginois, qu'Hamilcar, père d'Annibal, commandoit en chef : il fut fait prisonnier, & envoyé vers le sénat, avec charge de demander la délivrance de quelques personnes de marque, qui avoient été prises par les romains, & promesse par serment de venir se remettre dans sa prison, s'il ne l'obtenoit pas. De retour à Rome, il voyoit d'un côté une sorte d'utilité : mais sa conduite fit connoître qu'il jugea qu'elle n'étoit qu'apparente. Voici de quoi il s'agissoit. Il pouvoir demeurer à Rome, y vivre avec sa femme & ses enfans, jouir du titre & des prérogatives d'homme consulaire ; oublier sa défaite ou s'en consoler, en la regardant comme un coup de la fortune, & une preuve que les armes sont journalières. Qui dira que ce ne sont pas là des biens ? le courage & la grandeur d'ame.

Où trouver de meilleurs témoins ? Le caractère de ces vertus est de ne rien craindre, de mépriser tous les événemens humains, & de croire que de tout ce qui peut arriver à l'homme il n'y a rien qui soit au-dessus de ses forces. Aussi que fit Régulus ? Il vint au sénat ; il exposa le sujet de sa mission : il refusa de dire son avis, ne se regardant plus comme sénateur, puisqu'il étoit lié envers l'ennemi par le serment qu'il lui avoit fait. Ce n'est pas tout : ô insensé ! va s'écrier ici quelqu'un ; ô homme ennemi de lui-même ! Forcé de dire ce qu'il pensoit, il démontra qu'il étoit de l'intérêt de la patrie de ne point relâcher les prisonniers que Carthage réclamoit ; que ce seroit échanger de jeunes guerriers, braves & habiles, pour un homme accablé d'années & d'infirmités. Son autorité prévalut ; les prisonniers retenus. Pour lui, il retourna à Carthage, sans être arrêté ni par les regrets de sa patrie, ni par les larmes de sa famille. Il n'ignoroit pourtant pas qu'il alloit se mettre à la merci d'un ennemi cruel, dont la rage industrieuse inventeroit, pour le tourmenter, des supplices d'une espèce nouvelle & singulière. Mais de son serment, il en connoissoit la sainteté. Ainsi, lorsqu'on le faisoit mourir par des veilles forcées, son sort étoit préférable à la qualité de veillard toujours prisonnier, & de consulaire parjure, comme il auroit été, s'il fût demeuré à Rome.

C'est au moins une folie, dira-t-on, de ne point se borner au silence, & à ne rien dire pour la liberté des prisonniers ; mais d'opiner pour qu'ils ne soient point relâchés ? Comment, une folie ? Lorsqu'il s'agit de l'intérêt de la république, son dommage peut-il être un bien pour un citoyen.

C'eſt renverſer les principes naturels & rompre la chaîne des vérités, que de diviſer l'honête d'avec l'utile. Nous cherchons tous notre bien ; nous ſommes entraînés vers cet objet par une force à laquelle nous ne pouvons réſiſter. Où eſt l'homme qui fuye ſon utilité ? ou plutôt, qui ne s'en occupe ſans ceſſe, & qui ne coure, pour ainſi dire après ? Mais comme on ne peut la trouver que dans les actions nobles & honnêtes, l'honnêteté & la gloire tiennent le premier rang dans les choſes humaines. Cependant telle eſt aujourd'hui l'erreur générale, que nous attachons au mot utile l'idée du beſoin & de l'intérêt, plutôt que celle de l'honneur & de la dignité.

Mais, dira-t-on, quelle eſt donc la force & l'obligation du ſerment ? Eſt-ce que nous redoutons la colère de Jupiter ? Cette crainte eſt chimérique : Jupiter ne peut ni ſe mettre en colère, ni nuire à aucune créature : c'eſt l'avis de tous les philoſophes, ſoit qu'ils diſent que Dieu, renfermé en lui-même, ne fait rien & n'exige rien, ou qu'ils ſoutiennent que c'eſt un être toujours agiſſant. Mais quand il ſeroit ſuſceptible de courroux, Régulus pouvoit-il craindre un plus grand mal que celui qu'il ſe fit lui-même ? Il n'y avoit donc aucune raiſon de religion qui dût l'emporter ſur le grand intérêt de ſa conſervation. Mais ſon honneur, que ſeroit-il devenu ? On répond d'abord que de deux maux, il faut éviter le pire. Or le pire n'eſt-il pas la vengeance de l'ennemi ? Enſuite on cite ce vers d'Accius : » Vous avez violé la foi donnée, je ne dois rien » à un parjure ». Voilà, dit-on, une vérité qui ne perd rien de ſa force, pour ſortir de la bouche d'un impie.

Ils ajoutent encore qu'il en eſt de l'honnêteté, comme de l'utilité ; qu'on croit quelquefois la voir là où elle n'eſt pas : il ſemble d'abord qu'elle eſt dans l'action de Régulus, qui court au ſupplice, plutôt que de trahir ſon ſerment. Cependant cette action n'eſt pas honnête, parce qu'on ne doit point donner à une parole arrachée par la violence des ennemis, une validité qu'elle ne peut avoir. D'ailleurs, une grande utilité rend honnête, ce qui ne le paroiſſoit pas d'abord. Voilà, à-peu près, ce qu'on dit contre Régulus. Voyons les premières objections.

Il n'avoit rien à redouter de Jupiter ; ce Dieu ne ſe courouce, ni ne ſe venge. Cette raiſon n'a pas plus de force contre le ſerment de Régulus, que contre tout ſerment en général. D'ailleurs, ce n'eſt pas la crainte qui doit le rendre reſpectable, mais ſa force & ſon caractère. Le ſerment eſt une affirmation religieuſe. Or une promeſſe faite, en quelque ſorte, ſur la garantie de Dieu, doit être gardée. Laiſſons-là la colère des Dieux, qui n'eſt rien de réel ; mais ſongeons à la juſtice & à la bonne foi. Qu'Ennius parle bien de cette dernière vertu ! lorſqu'il dit, « O divine foi, » vertu qui s'élève vers le ciel, & par laquelle » Jupiter jure ! « C'eſt elle pourtant que viole l'homme parjure : oui cette foi que nos ancêtres, dit Caton, dans ſon diſcours, ont placé dans le capitole à côté de Jupiter.

Mais ce Dieu n'auroit pas fait plus de mal à Règulus, qu'il ne s'en fit lui-même. Vous avez raiſon, ſi la douleur ſeule eſt un mal. Mais ce n'eſt pas ainſi que penſent les philoſophes les plus accrédités dans l'école. La douleur, diſent-ils, bien loin d'être le ſouverain mal, n'eſt pas même un mal ; Régulus a ſcellé par ſa mort cette vérité : je doute qu'on trouve un autre témoin qui puiſſe donner plus de poids ; ainſi vous ne devez pas le récuſer. En effet, quelle autorité eſt au-deſſus de celle d'un des premiers hommes de la république, qui, pour demeurer fidèle à ſon devoir, ſe livre lui-même à une mort cruelle ? Mais de deux maux il faut éviter le pire ; je vous entends, vous préférez la honte à la miſère. Quel travers ! La honte n'eſt-elle pas le plus grand de tous les maux ? Si la difformité du corps eſt déſagréable & choquante, que doit être la turpitude de l'ame.

Les moins ſévères ſe contentent de dire que c'eſt le plus grand de tous les maux ; les autres ſoutiennent que c'eſt le ſeul mal. Il eſt vrai que ce que dit Accius : « Je n'ai point donné « ma foi à un parjure, » eſt excellent dans l'ouvrage d'un poëte, qui doit faire parler Atrée conformément à ſon caractère. Mais de prétendre s'en ſervir pour prouver qu'une parole eſt nulle, lorſqu'elle a été donnée à un homme qui ne garde pas la ſienne, c'eſt fournir un prétexte & un faux-fuyant à l'infidélité.

Les loix de la guerre n'obligent pas moins que les autres loix, & à l'exception de quelques cas bien rares, rien ne vous autoriſe à ne pas tenir la parole donnée à l'ennemi Vous êtes lié par votre ſerment, ſi, en le faiſant, vous avez cru effectivement vous lier, & promettre une choſe juſte & légitime. Si votre ſerment n'a pas cette qualité, vous pouvez vous en diſpenſer, ſans être parjure. Il n'y a ni injuſtice, ni fraude à ne pas payer à un corſaire la rançon qu'on lui a promiſe, pour racheter ſa vie ou ſa liberté : le ſerment qu'on lui a fait n'eſt rien. Nous n'avons pas avec lui de juſte guerre ; c'eſt l'ennemi commun de tous les hommes. Il n'y a aucun lien de religion entre lui & nous.

Le parjure ne conſiſte donc pas à jurer ſans intention de garder ſon ſerment ; mais à le violer, quand on l'a fait de bonne foi, & à ne pas l'exécuter à la lettre, conformément à nos loix & à nos uſages. Euripide dit fort ingénieuſement : « C'eſt ma langue, & non pas mon » cœur qui a juré ». Mais Régulus n'avoit au-

cune raiſon pour agir contre ſon ſerment : il eût violé toutes les loix de la guerre. Il avoit donné ſa parole à un ennemi légitime, à qui le droit fécial & pluſieurs autres droits étoient communs avec nous. C'eſt la ſeule raiſon pour laquelle le ſénat a livré quelquefois des hommes illuſtres à l'ennemi.

Véturius, & Sp. Poſthumius furent livrés aux ſamnites, parce qu'après avoir été battus à la journée de Caudium, ils avoient fait, ſans l'aveu ni du ſénat, ni du peuple romain, cette paix ignominieuſe, dont le premier article portoit que les légions romaines paſſeroient ſous le joug. Pour déclarer à l'ennemi que la république ne vouloit pas la ratifier, on lui livra en même temps les tribuns du peuple Tib. Numicius & Q. Melius, qui en étoient les premiers auteurs, puiſqu'ils avoient conſeillé aux deux généraux de la conclure. Poſthumius fut le premier à demander qu'on prît cette réſolution, quoiqu'il dût en être une des victimes. Son exemple a été ſuivi long-temps après : C. Mancinus avoit fait la paix avec les numantins, ſans l'autorité du ſénat, il demanda à leur être livré ; il preſſa le ſénat de rendre un arrêt que L. Furius & Sext. Attilius allerent préſenter au peuple, afin d'avoir ſon conſentement : il le donna, & la choſe fut faite. Il eut plus d'honneur que Q. Pompée, qui, ayant fait la même faute, gagna le peuple à force de prières, & rendit inutile l'arrêt du ſenat. Il abandonna ce qui étoit honnête, uniquement occupé d'un fantôme d'utilité qu'il voyoit dans le ſuccès de ſes baſſes & honteuſes démarches. Poſthumius & Mancinus, au contraire, firent céder le fantôme à la réalité.

Mais Régulus devoit compter pour rien un ſerment que la forcé lui avoit arraché : comme ſi la force pouvoit ſubjuguer celui qui eſt véritablement homme. Il pouvoit, au moins, ne pas venir à Rome : Pourquoi ſe chargeoit il d'une commiſſion dont il vouloit empêcher l'effet ? Hé ! vous critiquez ce que vous devriez le plus louer. Il craignit de s'en rapporter à lui-même ; il voulut que le ſénat décidât cette queſtion ; il ſe chargea de la lui venir propoſer : il eſt vrai que s'il ne lui avoit pas comme dicté ce qu'il devoit faire, on auroit ſans doute rendu les priſonniers. Par ce moyen, il auroit conſervé ſa vie & ſa liberté. Mais l'intérêt de la patrie prévalut dans ſon eſprit : il crut qu'il étoit de ſon devoir de tout dire, & de tout ſouffrir. On dit qu'une choſe devient honnête, lorſqu'elle eſt très-utile ; on ſe trompe : elle peut l'être, mais non pas le devenir. Il n'y a point d'utilité ſans honnêteté : une choſe n'eſt pas honnête, parce qu'elle eſt utile ; mais elle eſt utile, parce qu'elle eſt honnête.

De tous les traits que l'hiſtoire nous fournit, je ne crois pas qu'on en puiſſe trouver aucun qui ſoit au-deſſus de l'action de Régulus. Il n'y a pourtant qu'une choſe qu'on y doive admirer : c'eſt ce qu'il fit dans le ſénat, lorſqu'il opina à ce qu'on gardât les priſonniers. Car, ſon retour à Carthage nous paroît maintenant héroïque ; alors c'étoit quelque choſe de fort ſimple : il ne pouvoit pas faire autrement : c'étoit le mérite de ſon temps, plutôt que le ſien. Nos ancêtres regardoient le ſerment comme le lien le plus indiſſoluble. Voyez les loix des douze tables, les loix ſacrées, les traités faits avec les ennemis, les iugemens des cenſeurs, dont l'exactitude n'étoit jamais plus grande que lorſqu'il s'agiſſoit d'examiner ſi la loi du ſerment avoit été religieuſement gardée.

Le tribun Pomponius ajourna L. Manlius, fils d'Aulus, parce qu'il avoit prolongé de quelques jours la durée de ſa charge de dictateur : de plus, il lui faiſoit un crime d'avoir comme ſéqueſtré du commerce des hommes, & rélégué dans les champs ſon fils T. Manlius, qui depuis fut ſurnommé Torquatus. Ce jeune romain ayant appris l'accuſation intentée à ſon pére, vient à Rome, & arrive, à la pointe du jour, chez le tribun, qui étoit encore au lit. Celui-ci apprenant que le fils de Manlius étoit chez lui, crut qu'animé de l'eſprit de vengeance, il venoit ſe plaindre lui-même, & lui donner de nouveaux éclairciſſemens ; il ſe lève, il fait ſortir tout le monde. Le jeune Manlius entre ; auſſi-tôt il met l'épée à la main, & menace Pomponius de le tuer, s'il ne lui promet avec ſerment de ſe déſiſter de ſes pourſuites. Le tribun effrayé promit & jura. Enſuite il fit ſon rapport au peuple, & abandonna la procédure qu'il avoit entamée contre Manlius. Telle étoit alors la force du ſerment. Ce Manlius, qui fit ce coup ſi hardi, eſt celui là même qui fut ſurnommé Torquatus, pour avoir tué, ſur le bord du Téveron, un gaulois qui l'avoit défié au combat, & dont il enleva le collier : dans ſon troiſième conſulat, il remporta une pleine victoire ſur les latins, auprès du Véſeris. En un mot, ce fut un grand homme, auſſi ſévère, auſſi inflexible à l'égard de ſon fils, qu'il avoit été tendre & généreux envers ſon père.

Mais, s'il faut louer Régulus d'avoir été fidèle à ſon ſerment, on doit, par la même raiſon, condamner la conduite de ces dix romains, qu'Annibal envoya à Rome, pour propoſer l'échange des priſonniers, ſi, après le refus du ſénat, ils n'ont pas tenu le ſerment qu'ils avoient fait de retourner dans le camp dont les carthaginois s'étoient rendus maîtres. Tous ne méritent pas le même reproche. Car, ſelon Polybe, qui eſt un hiſtorien bien exact & bien digne de foi, dès que le ſénat eut rejetté la propoſition qu'on lui faiſoit faire, de ces dix priſonniers qu'Annibal avoit choiſis entre les plus qualifiés, neuf allèrent ſe remettre dans les fers des ennemis ;

mais le dixième, qui, sous prétexte d'avoir oublié quelque chose dans le camp des carthaginois, y étoit rentré presqu'aussi-tôt qu'il en étoit sorti, refusa de les suivre, & demeura à Rome. Il se croyoit quitte, mais il avoit tort. La fraude, bien loin de dégager l'homme de son serment, en serre les nœuds & aggrave le parjure. Je ne vois ici qu'une fausse prudence, & une mauvaise intention. Le sénat pensa de même, & ordonna que l'auteur d'une pareille subtilité seroit renvoyé à Annibal.

Cette sévérité ne doit pas vous surprendre, voici quelque chose de plus fort. Les deux consuls, Paul & Varron, abandonnèrent huit mille hommes qu'ils avoient laissés dans leur camp : ils furent fait prisonniers, sans qu'on pût les accuser ni d'avoir lâchement rendu les armes dans le combat, ni d'avoir pris la fuite pour éviter la mort. Cependant le sénat, qui pouvoit les racheter pour une modique somme d'argent, refusa de le faire, afin d'apprendre aux soldats qu'il falloit vaincre ou mourir. Le même Polybe dit qu'à cette nouvelle, le courage d'Annibal fut ébranlé : il vit avec une sorte de terreur, que les malheurs ne pouvoient abattre la fierté romaine. Ainsi lorsqu'on met dans la balance, d'un côté, l'honnêteté, & de l'autre, les choses qui ont une vaine apparence d'utilité, la première l'emporte toujours.

Accillius, qui a écrit l'histoire romaine en grèce, dit que de ces dix prisonniers, il y en eut plus d'un qui imagina de retourner dans le camp des carthaginois, croyant que c'étoit remplir le serment que tous avoient fait ; mais que les censeurs les avoient déclarés infâmes. Nous avons démontré que les actions lâches, telle qu'auroit été celle de Régulus, s'il eût plus considéré son intérêt que celui de la patrie, ou si, au mépris de son serment, il eût voulu demeurer à Rome, ne peuvent être utiles, parce qu'elles sont honteuses & dèshonorantes.

Nous voici à la quatrième classe des vertus & des devoirs, qui renferme la modération, l'égalité, la dignité. Ce qui est contraire à cette chaîne de vertus, peut-il être utile ? Les disciples d'Aristippe, qu'on a nommés les cirénéens & ces autres philosophes, qu'on appelle annicériens, ont dit que la volupté étoit le souverain bien, & que la vertu n'en étoit un, qu'en tant qu'elle étoit une cause de plaisir. Ils sont oubliés aujourd'hui : Epicure, qui a fait revivre, à-peu-près le même système, a succédé à leur réputation. Voilà les ennemis de l'honnêteté ; pour la maintenir, malgré leurs attaques, il faut, comme on dit, nous armer de pied en cap, & les combattre de toutes nos forces.

Car, s'il est vrai, comme le dit Métrodore, que le bien de l'homme, que tout le bonheur de sa vie consiste à être d'un tempérament vigoureux, & à savoir qu'il peut compter sur sa force ; certainement ce bien, ce souverain bien, comme ils l'appellent, sera un obstacle à l'honnêteté. Car, premièrement, en supposant que ce principe est vrai, que ferez vous de la prudence ? quel sera son usage & sa fonction ? Servira-t-elle à vous trouver des plaisirs ? Quelle honte pour la vertu d'être, pour ainsi dire, aux gages de la volupté ! Mais que peut faire ici la prudence ? Elle peut choisir les voluptés. Je veux que cela soit bien agréable ; mais aussi, y a-t-il rien de plus honteux ? D'ailleurs, le cœur d'un homme qui croit que la douleur est le souverain mal, peut-il être susceptible de courage, puisque le courage n'est autre chose que le mépris de la douleur & des travaux ? A propos de la douleur, je sais qu'Epicure pose en plus d'un endroit, & particulièrement ici des principes assez fermes ; mais il ne s'agit pas de ce qu'il dit, considérons ce qu'il doit dire, après avoir renfermé le souverain mal dans les bornes de la douleur, & le souverain bien dans celles de la volupté. Il en est de même de la tempérance : il en parle en plusieurs endroits de ses ouvrages, & il en parle très-bien ; mais ce sont des vérités, pour ainsi dire, étouffées. En effet, peut on louer la tempérance, quand on place le souverain bien dans la volupté ? Car elle est l'objet des passions dont la tempérance est l'ennemie.

Cependant, quand ils parlent des trois premières vertus, ils disent des choses assez spécieuses, & répondent aux objections par d'ingénieuses subtilités. La prudence, selon eux, est une certaine science, qui consiste à trouver les plaisirs, & à écarter la douleur. Au sujet du courage, autre définition captieuse, c'est la force de mépriser la mort, & de resister à la souffrance. La tempérance est plus difficile à concilier avec leur système général ; mais ils s'en tirent en prenant un autre biais, & en disant que la parfaite volupté consiste dans l'exemption de la douleur : à l'égard de la justice, on ne sait, avec eux, ce que c'est : elle ne porte sur rien ; elle n'est rien, non plus que les autres vertus relatives à la société. Car la bonté, la douceur, la générosité, l'amitié ne conservent que leur nom, si on envisage en elles autre chose qu'elles mêmes, & si en les cultivant, on se propose ou la volupté, ou l'intérêt propre.

Réduisons en deux mots tout le fonds de ce traité. Une chose qui n'est pas honnête, ne peut pas être utile : nous l'avons dit, & nous disons maintenant que la volupté & l'honnêteté sont absolument incompatibles. Aussi, selon moi, il n'y a point de philosophes plus condamnables que Calliphon & Dinomache, qui ont prétendu les concilier ensemble, & cru que c'étoit le moyen de terminer toute dispute : c'est comme s'ils avoient

voulu

voulu accoupler l'homme avec la bête. L'honnêteté dédaigne, rejette, abhorre une pareille association. Le bien & le mal sont des choses simples qui ne souffrent ni mélange ni composition Mais nous en parlerons ailleurs, & nous discuterons la chose, car elle en vaut la peine. Revenons à notre sujet.

Nous avons déjà dit comment il faut résoudre la difficulté, lorsque l'utile, ou ce qui paroît tel, n'est pas d'accord avec l'honnête. Il est vrai que celui-ci ne peut avoir aucune liaison avec la volupté, quoiqu'on voye en elle quelque apparence d'utilité. Elle peut, tout au plus, servir, pour ainsi dire, d'assaisonnement aux choses de la vie; mais pour d'utilité réelle, elle n'en a aucune.

Voilà, mon cher fils, le présent que vous fait votre père : il ne pouvoit pas, je crois, vous en faire de plus beau. Cependant je ne l'estimerai, & il ne vous sera profitable qu'à proportion de l'accueil que vous lui aurez fait. Je crois pourtant qu'il en mérite un favorable; mes leçons peuvent être associées avec celles de Cratippe, & reconnues pour amies & pour alliées. Si j'étois allé à Athènes, ce que j'aurois certainement fait, si les cris de ma patrie ne m'eussent arrêté au milieu de ma course, j'aurois joint mes préceptes à ceux de votre maître : mais ces livres vont vous les apporter; ils sont ma voix & mon organe. Ecoutez-les, employez-y tout le temps que vous pourrez; &, à cet égard, la mesure du pouvoir dépend de la volonté. Si je vois que ces matières vous plaisent, nous en parlerons bientôt ensemble; je l'espère de même, & lorsque nous serons séparés, mes écrits parleront pour moi. Adieu, mon fils, soyez persuadé que vous m'êtes bien cher, & que je vous aimerai encore davantage, si vous prenez du goût à ces sortes d'ouvrages, & à la morale qu'ils contiennent.

Fin du quatrième Volume.

SUPPLÉMENT
AU
DICTIONNAIRE
DE MORALE.

Nous donnons ici, par forme de Supplément, quelques-uns des meilleurs morceaux de Morale, que la crainte de donner trop d'étendue à ce Dictionnaire, nous avoit portés à ne pas employer.

A.

AMITIÉ. Conſidérant la conduite de l'ouvrage d'un peintre que j'ay, il m'a pris envie de l'enſuivre. Il choiſit le plus bel endroit & milieu de chaque paroy, pour y loger un tableau élabouré de toute ſa ſuffiſance, & le vuide tout autour, il le remplit de groteſques, qui ſont peintures fantaſques, n'ayans grace qu'en la varieté & eſtrangeté. Que ſont-ce icy auſſi à la vérité que groteſques & corps-monſtrueux, rappiecez de divers membres, ſans certaine figure, n'ayans ordre, ſuitte, ny proportion que fortuite?

Deſinit in piſcem mulier formoſa ſuperne.

Je vais bien juſques à ce ſecond poinct, avec mon peintre : mais je demeure court en l'autre & meilleure partie : car ma ſuffiſance ne va pas ſi avant que d'oſer entreprendre un tableau riche, poly & formé ſelon l'art. Je me ſuis adviſé d'en emprunter un d'Eſtienne de la Boëtie, qui honorera tout le reſte de cette beſongne. C'eſt un diſcours auquel il donna nom : *La Servitude volontaire* : mais ceux qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement depuis rebaptiſé, le *Contre-un*. Il l'écrivit par maniere d'eſſay, en ſa premiere jeuneſſe, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieçà ès mains des gens d'entendement, non ſans bien grande & meritée recommandation : car il eſt gentil, & plein au poſſible. Si y a-il bien à dire, que ce ne ſoit le mieux qu'il peuſt faire : & ſi en l'aage que je l'ai cogneu plus avancé, il euſt pris un tel deſſein que le mien, de mettre par eſcrit ſes fantaiſies ; nous verrions pluſieurs choſes rares, & qui approcheroient bien près de l'honneur de l'antiquité : car notamment en cette partie des dons de nature, je n'en cognois point qui luy ſoit comparable. Mais il n'eſt demeuré de luy que ce diſcours : encore par rencontre, & croy qu'il ne le vit onques depuis qu'il lui eſchappa : & quelques memoires ſur cet édict de janvier, fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut-eſtre leur place. C'eſt tout ce que j'ay peu recouvrer de ſes reliques (moy qu'il laiſſa d'une ſi amoureuſe recommandation, la mort entre les dents, par ſon teſtament, heritier de ſa bibliotheque & de ſes papiers) outre le livret de ſes œuvres que j'ay fait mettre en lumiere : & ſi ſuis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a ſervy de moyen à noſtre premiere accointance. Car elle me fut monſtrée longue eſpace avant que je l'euſſe veu, & me donna la premiere cognoiſſance de ſon nom, acheminant ainſi cette amitié, que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous ſi entiere & ſi parfaite, que certainement il ne s'en lit guere de pareilles : & entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en uſage. Il faut tant de rencontres à la baſtir, que c'eſt beaucoup ſi la fortune y arrive une fois en trois ſiecles. Il n'eſt rien à quoy il ſemble que nature nous aye plus acheminez qu'à la ſocieté. Et dit Ariſtote, que les bons légiſlateurs ont eu plus de ſoin de l'*amitié* que de la juſtice. Or le dernier poinct de ſa perfection eſt cetuy-cy. Car en general toutes celles que la volupté, ou le profit, le beſoin public ou privé, forge & nourrit, en ſont d'autant moins belles & genereuſes, & d'autant moins *amitiez*, qu'elles meſlent autre cauſe, but & fruict en l'*amitié* qu'elle meſme. Ny ces quatre eſpeces anciennes, naturelle, ſociale, hoſpitaliere, venerienne, particulierement n'y conviennent, ny conjointement. Des enfans aux peres, c'eſt pluſtoſt reſpect. L'*amitié* ſe nourrit de communication, qui ne peut ſe trouver entr'eux, pour la trop grande diſparité, & offenſeroit à l'adventure les devoirs de nature : car ny toutes les ſecrettes penſées des peres ne ſe peuvent communiquer aux enfans, pour n'y engendrer une meſſeante privauté : ny les advertiſſemens & corrections, qui eſt un des premiers offices d'*amitié*, ne ſe pourroient exercer des enfans aux peres. Il s'eſt trouvé des nations où, par l'uſage, les enfans tuoyent leurs peres : & d'autres, où les peres tuoyent leurs enfans, pour éviter l'empeſchement qu'ils ſe peuvent quelquefois emporter : & naturellement l'un dépend de la ruine de l'autre. Il s'eſt trouvé des philoſophes deſdaignans cette couſture naturelle, teſmoin Ariſtippus, qui quand on le preſſoit de l'affection qu'il devoit à ſes enfans pour eſtre ſortis de luy, ſe mit à cracher, diſant que cela en eſtoit auſſi bien ſorty ; que nous engendrions bien des poux & des vers. Et cet autre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avec ſon frere : Je n'en fais pas, dit-il, plus grand eſtat, pour eſtre ſorty de meſme trou. C'eſt à la verité un beau nom, & plein de dilection que le nom de frere, & à cette cauſe en fiſmes nous luy & moy notre alliance : mais ce meſlange des biens, ces partages, & que la richeſſe de l'un ſoit la pauvreté de l'autre, cela deſtrempe merveilleuſement & relaſche cette ſoudure fraternelle. Les freres ayans à conduire le progrez de leur avancement, en meſme ſentier & meſme train, il eſt force qu'ils ſe heurtent & choquent ſouvent. Davantage, la correſpondance, & relation qui engendre ces vrayes & parfaites amitiez, pourquoy ſe trouvera-elle en ceux-cy ? Le pere & le fils peuvent eſtre de complexion entierement eſloignée, & les freres auſſi : C'eſt mon fils, c'eſt mon pa-

rent : mais c'eſt un homme farouche, un meſchant, ou un ſot. Et puis, à meſure que ce ſont *amitiez* que la loy & l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de noſtre choix & liberté volontaire : Et noſtre liberté volontaire n'a point de production qui ſoit plus proprement ſienne, que celle de l'affection & *amitié*. Ce n'eſt pas que je n'aye eſſayé de ce coſté-là, tout ce qui en peut eſtre, ayant eu le meilleur pere qui fut onques, & le plus indulgent, juſques à ſon extrême vieilleſſe : & eſtant d'une famille fameuſe de pere en fils, & exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle :

. . . . . *& ipſe*
Natus in fratres animi paterni.

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naiſſe de noſtre choix, on ne peut : ny la loger en ce rolle. Son feu, je le confeſſe,

. . . . (*Neque enim eſt Dea neſcia noſtri*
Quæ dulcem curis miſcet amaritiem).

eſt plus actif, plus cuiſant & plus aſpre. Mais c'eſt un feu temeraire & volage, ondoyant & divers, feu de fievre, ſujet à accez & remiſes, & qui ne nous tient qu'à un coin. Et l'*amitié*, c'eſt une chaleur generale & univerſelle, temperée au demeurant & égale, une chaleur conſtante & raſſiſe, toute douceur & polliſſure, qui n'a rien d'aſpre & de poignant. Qui plus eſt, en l'amour ce n'eſt qu'un deſir forcené après ce qui nous fuit,

Come ſegue la lepre il cacciatore
Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito,
Ne più l'eſtima poi, che preſa la vede,
Et ſol dietro à chi fugge affreta il piede.

Auſſitoſt qu'il entre aux termes de l'*amitié*, c'eſt-à-dire en la convenance des volontez, il s'eſvanouiſt & s'alanguiſt : la jouiſſance le perd, comme ayant la fin corporelle & ſujette à ſacieté. L'*amitié* au revers, eſt jouye à meſure qu'elle eſt deſirée, ne s'eſleve, ſe nourrit, n'y prend accroiſſance qu'en la jouiſſance, comme eſtant ſpirituelle, & l'ame s'affinant par l'uſage. Sous cette parfaite *amitié*, ces affections volages ont autrefois trouvé place chez moy, afin que je ne parle de luy, qui n'en confeſſe que trop par ſes vers. Ainſi ces deux paſſions ſont entrées chez moy en cognoiſſance l'une de l'autre, mais en comparaiſon jamais : la premiere maintenant ſa routte d'un vol hautain & ſuperbe, & regardant deſdaigneuſement cette-cy paſſer ſes pointes bien loin au deſſous d'elle. Quant au mariage, outre que c'eſt un marché qui n'a que l'entrée libre, ſa durée eſtant contrainte & forcée, dependant d'ailleurs que de noſtre vouloir, & marché, qui ordinairement ſe fait à autres fins ; il y ſurvient mille fuſées eſtrangeres à demeſler parmy, ſuffiſantes à rompre le fil & troubler le cours d'une vive affection : là où eſt l'*amitié*, il n'y a affaire ny commerce que d'elle-meſme. Joint qu'à dire vray, la ſuffiſance ordinaire des femmes n'eſt pas pour reſpondre à cette conference & communication, nourriſſe de cette ſaincte couſture : ny leur ame ne ſemble aſſez ferme pour ſoutenir l'eſtreinte d'un nœud ſi preſſé & ſi durable. Et certes, ſans cela, s'il ſe pouvoit dreſſer une telle accointance libre & volontaire, où non ſeulement les ames euſſent cette entiere jouiſſance, mais encores où les corps euſſent part à l'alliance, où l'homme fuſt engagé tout entier ; il eſt certain que l'*amitié* en ſeroit plus pleine & plus comble : mais ce ſexe par nul exemple n'y eſt encore pû arriver, & par les eſcoles anciennes en eſt rejetté. Et cette autre licence grecque eſt juſtement abhorrée par nos mœurs. Laquelle pourtant, pour avoir ſelon leur uſage, une ſi neceſſaire diſparité d'aages, & difference d'offices entre les amans, ne reſpondoit non plus aſſez à la parfaite union & convenance qu'icy nous demandons. *Quis eſt enim iſte amor amicitiæ ? cur neque deformem adoleſcentem quiſquam amat, neque formoſum ſenem ?* Car la peinture meſme qu'en fait l'academie ne me déſadvouera pas, comme je penſe, de dire ainſi de ſa part : Que cette premiere fureur, inſpirée par le fils de Venus au cœur de l'amant, ſur l'objet de la fleur d'une tendre jeuneſſe, à laquelle ils permettent tous les inſolens & paſſionnez efforts, que peut produire une ardeur immoderée ; eſtoit ſimplement fondée en une beauté externe : fauſſe image de la generation corporelle : car elle ne ſe pouvoit fonder en l'eſprit, duquel la monſtre eſtoit encore cachée : qui n'eſtoit qu'en ſa naiſſance, & avant l'aage de germer. Que ſi cette fureur ſaiſiſſoit un bas courage, les moyens de ſa pourſuite c'eſtoient richeſſes, preſens, faveur à l'avancement des dignitez : & telle autre baſſe marchandiſe, qu'ils reprouvent. Si elle tomboit en un courage plus genereux, les entremiſes eſtoient genereuſes de meſmes : Inſtructions philoſophiques, enſeignemens à reverer la religion : obéir aux loix, mourir pour le bien de ſon pays : exemple de vaillance, prudence, juſtice. S'eſtudiant l'amant de ſe rendre acceptable par la bonne grace & beauté de ſon ame, celle de ſon corps eſtant fanée : & eſperant par cette ſocieté mentale, eſtablir un marché plus ferme & durable. Quand cette pourſuite arrivoit à l'effet, en ſa ſaiſon (car ce qu'ils ne requierent point en l'amant, qu'il apportaſt loiſir & diſcretion en ſon entrepriſe, ils le requierent exactement en l'aimé ; d'autant qu'il luy falloit juger d'une beauté interne de difficile cognoiſſance & abſtruſe deſcouverte) lors naiſſoit en l'aimé le deſir d'une conception ſpirituelle, par l'entremiſe d'une ſpirituelle beauté. Cette-cy eſtoit icy principale : la corporelle, ac-

cidentale & ſeconde, tout le rebours de l'amant. A cette cauſe preferent ils l'aimé : & verifient que les dieux auſſi le preferent : & tancent grandement le poëte Æſchylus, d'avoir en l'amour d'Achilles & de Patroclus, donné la part de l'amant à Achilles, qui eſtoit en la premiere & imberbe verdeur de ſon adoleſcence, & le plus beau des grecs. Apres cette communauté generale, la maiſtreſſe & plus digne partie d'icelle, exerçant ſes offices, & predominant : ils diſent qu'il en provenoit des fruicts très-utiles au privé & au public. Que c'eſtoit la force des pays qui en recevoient l'uſage, & la principale defenſe de l'equité & de la liberté. Teſmoins les ſalutaires amours de Harmodius & d'Ariſtogiton. Pourtant la nomment-ils ſacrée & divine, & n'eſt à leur compte, que la violence des tyrans & laſcheté des peuples, qui luy ſoit adverſaire. Enfin tout ce qu'on peut donner à la faveur de l'academie, c'eſt dire que c'eſtoit un amour ſe terminant en amitié : choſe qui ne ſe rapporte pas mal à la definition ſtoïque de l'amour : *Amorem conatum eſſe amicitiæ faciendæ ex pulchritudinis ſpecie.* Je reviens à ma deſcription, de façon plus equitable & plus equable. *Omnino amicitiæ, corroboratis jam, confirmatiſque ingeniis & ætatibus, judicanda ſunt.* Au demeurant, ce que nous appellons ordinairement amis & amitiez, ce ne ſont qu'accointances & familiaritez nouées par quelque occaſion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'*amitié* dequoy je parle, elles ſe meſlent & confondent l'une en l'autre, d'un meſlange ſi univerſel, qu'elles effacent, & ne retrouvent plus la couſture qui les a jointes. Si on me preſſe de dire pourquoy je l'aimois, je ſens que cela ne ſe peut exprimer qu'en reſpondant, parce que c'eſtoit luy, parce que c'eſtoit moy. Il y a au delà de tout mon diſcours, & de ce que j'en puis dire particulierement, je ne ſçay quelle force inexplicable & fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous eſtre veus, & par des rapports que nous oyons l'un de l'autre, qui faiſoient en noſtre affection plus d'effort que ne porte la raiſon des rapports : je croy par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embraſſions par nos noms. Et à noſtre premiere rencontre, qui fuſt par hazard en une grande feſte & compagnie de ville, nous nous trouvaſmes ſi prins, ſi cognus, ſi obligez entre nous, que rien dès-lors ne nous fut ſi proche, que l'un à l'autre. Il écrivit une ſatyre latine excellente, qui eſt publiée, par laquelle il excuſe & explique la precipitation de noſtre intelligence, ſi promptement parvenue à ſa perfection. Ayant ſi peu à durer, & ayant ſi tard commencé, car nous eſtions tous deux hommes faits, & luy plus de quelques années, elle n'avoit point à perdre tems. Et n'avoit à ſe regler au patron des amitiez molles & regulieres, auſquelles il faut tant de precautions de longue & prealable converſation. Cettecy n'a point d'autre idée que d'elle-meſme, & ne ſe peut rapporter qu'à ſoy. Ce n'eſt pas une ſpeciale conſideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille : c'eſt je ne ſçay quelle quinte-eſſence de tout ce meſlange, qui ayant ſaiſi toute ma volonté, l'emmena ſe plonger & ſe perdre dans la ſienne, qui ayant ſaiſi toute ſa volonté, l'emmena ſe plonger & ſe perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre à la verité, ne nous reſervant rien qui nous fuſt propre, ny qui fuſt ou ſien ou mien. Quand Lælius, en preſence des conſuls romains, leſquels apres la condamnation de Tiberius Gracchus, pourſuivoient tous ceux qui avoient eſté de ſon intelligence, vint à s'enquerir de Cajus Bloſius, qui eſtoit le principal de ſes amis, combien il euſt voulu faire pour luy, & qu'il euſt reſpondu : Toutes choſes. Comment toutes choſes ? ſuivit-il, & quoy s'il t'euſt commandé de mettre le feu en nos temples ? Il ne me l'euſt jamais commandé, repliqua Bloſius. Mais s'il l'euſt fait ? adjouſta Lælius : J'y euſſe obey, reſpondit-il. S'il eſtoit ſi parfaitement amy de Gracchus, comme diſent les hiſtoires, il n'avoit que faire d'offenſer les conſuls par cette derniere & hardie confeſſion : & ne ſe devoit departir de l'aſſeurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus.

Mais toutefois ceux qui accuſent cette reſponſe comme ſeditieuſe, n'entendent pas bien ce myſtere : & ne preſuppoſent pas comme il eſt, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en ſa manche, & par puiſſance & par cognoiſſance. Ils eſtoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou que ennemis de leur pays, qu'amis d'ambition & de trouble. S'eſtans parfaitement commis l'un à l'autre, ils tenoient parfaitement les reſnes de l'inclination l'un de l'autre : & faites guider ce harnois par la vertu & conduite de la raiſon, comme auſſi eſt-il du tout impoſſible de l'atteler ſans cela, la reſponſe de Bloſius eſt telle qu'elle devoit eſtre. Si leurs actions ſe demancherent, ils n'eſtoient ny amis, ſelon ma meſure, l'un de l'autre, ny amis à eux-meſmes. Au demeurant cette reſponſe ne ſonne non plus que feroit la mienne, à qui s'enquerroit à moy de cette façon : Si voſtre volonté vous commandoit de tuer votre fille, la tueriez-vous ? & que je l'accordaſſe : car cela ne porte aucun teſmoignage de conſentement à ce faire : parce que je ne ſuis point en doute de ma volonté, & tout auſſi peu de celle d'un tel amy. Il n'eſt pas en la puiſſance de tous les diſcours du monde, de me déloger de la certitude, que j'ay des intentions & jugemens du mien : aucune de ſes actions ne me ſçauroit eſtre preſentée, quelque viſage qu'elle euſt, que je n'en trouvaſſe incontinent le reſſort. Nos ames ont charié ſi unanimement enſemble : elles ſe ſont conſiderées d'une ſi ardente affection, & de pareille affection deſcouvertes juſques au fin fond des entrailles l'une à l'autre ; que non ſeulement je cognoiſſoy

la ſienne comme la mienne, mais je me fuſſe certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy. Qu'on ne me mette pas à ce rang ces autres amitiez communes : j'en ay autant de cognoiſſance qu'un autre, & des plus parfaites de leur genre : mais je ne conſeille pas qu'on confonde leurs regles, on s'y tromperoit. Il faut marcher en ces autres amitiez, la bride à la main, avec prudence & precaution : la liaiſon n'eſt pas nouée en maniere qu'on n'ait aucunement à s'en défier. Aymez-le, diſoit Chilon, comme ayant quelque jour à le haïr, haïſſez-le comme ayant à l'aymer. Ce precepte qui eſt ſi abominable en cette ſouveraine & maiſtreſſe amitié, il eſt ſalubre en l'uſage des amitiez ordinaires & couſtumieres : à l'endroit deſquelles il faut employer le mot qu'Ariſtote avoit tres-familier, O mes amis, il n'y a nul ami. En ce noble commerce, les offices & les bienfaits nourriciers des autres amitiez, ne meritent pas ſeulement d'eſtre mis en compte : cette confuſion ſi pleine de nos volontez en eſt cauſe : car tout ainſi que l'amitié que je me porte ne reçoit point augmentation, pour le ſecours que je me donne au beſoin, quoique dient les ſtoiciens : & comme je ne me ſçay aucun gré du ſervice que je me fay : auſſi l'union de tels amis eſtant veritablement parfaite, elle leur fait perdre le ſentiment de tels devoirs, & haïr & chaſſer d'entre-eux, ces mots de diviſion & de difference, bienfair, obligation, recognoiſſance, priere, remerciement, & leurs pareils. Tout eſtant par effet commun entre-eux, volontez, penſemens, jugemens, biens, femmes, enfans, honneur & vie : & leur convenance n'eſtant qu'une ame en deux corps, ſelon la tres propre definition d'Ariſtote; ils ne ſe peuvent ny preſter ny donner rien. Voilà pourquoy les faiſeurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire reſſemblance de cette divine liaiſon, defendent les donations entre le mary & la femme. Voulans inferer par là, que tout doit eſtre à chacun d'eux, & qu'ils n'ont rien à diviſer & partir enſemble. Si en l'amitié dequoy je parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce ſeroit celuy qui recevroit le bienfait, qui obligeroit ſon compagnon. Car cherchant l'un & l'autre plus que toute autre choſe, de s'entre-bien faire, celuy qui en preſte la matiere & l'occaſion, eſt celuy-là qui fait le liberal, donnant ce contentement à ſon amy, d'effectuer en ſon endroit ce qu'il deſire le plus. Quand le philoſophe Diogenes avoit faute d'argent, il diſoit qu'il le redemandoit à ſes amis, non qu'il le demandoit. Et pour monſtrer comment cela ſe pratique par effet, j'en reciteray un ancien exemple ſingulier. Eudamidas Corinthien avoit deux amis, Charixenus Sycionien, & Aretheus Corinthien : venant à mourir eſtant pauvre, & ſes deux amis riches, il fit ainſi ſon teſtament : Je legue à Aretheus de nourrir ma mere, & l'entretenir en ſa vieilleſſe : à Charixenus, de marier ma fille, & luy donner le douaire le plus grand qu'il pourra : & au cas que l'un d'eux vienne à defaillir, je ſubſtitue en ſa part celuy qui ſurvivra. Ceux qui premiers virent ce teſtament; s'en mocquerent : mais ſes heritiers en ayans eſté advertis, l'accepterent avec un ſingulier contentement. Et l'un d'eux, Charixenus, eſtant treſpaſſé cinq jours apres, dont la ſubſtitution fut ouverte en faveur d'Aretheus, il nourrit curieuſement cette mere, & de cinq talens qu'il avoit en ſes biens, il en donna les deux & demy en mariage à une ſienne fille unique, & deux & demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, deſquelles il fit les nopces en meſme jour. Cet exemple eſt bien plein : ſi une condition en eſtoit à dire, qui eſt la multitude d'amis: Car cette parfaite amitié, dequoy je parle, eſt indiviſible : chacun ſe donne ſi entier à ſon amy, qu'il ne luy reſte rien à departir ailleurs : au contraire il eſt marry qu'il ne ſoit double, triple, ou quadruple, & qu'il n'ait pluſieurs ames & pluſieurs volontez, pour les conferer toutes à ce ſujet. Les amitiez communes on les peut departir; on peut aymer en cettuy-cy la beauté, en cet autre la facilité de ſes mœurs, en l'autre la liberalité, en celuy-là la paternité, en cet autre la fraternité, ainſi du reſte : mais cette amitié, qui poſſede l'ame, & la regente en toute ſouveraineté, il eſt impoſſible qu'elle ſoit double. Si deux en meſme temps demandoient à eſtre ſecourus, auquel courriez-vous? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous? Si l'un commettoit à voſtre ſilence choſe qui fuſt utile à l'autre de ſçavoir, comment vous en démeſleriez-vous? L'unique & principale amitié deſcoult toutes autres obligations. Le ſecret que j'ay juré ne deceller à un autre, je le puis ſans parjure, communiquer à celui qui n'eſt pas autre, c'eſt moy. C'eſt un aſſez grand miracle de ſe doubler, & n'en cognoiſſent pas la hauteur ceux qui parlent de ſe tripler. Rien n'eſt extrême, qui a ſon pareil. Et qui preſuppoſera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, & qu'ils s'entr'aiment, & m'aiment autant que je les aime : il multiplie en confrairie, la choſe la plus une & unie, & dequoy une ſeule eſt encore la plus rare à trouver au monde. Le demeurant de cette hiſtoire convient tres-bien à ce que je diſois : car Eudamidas donne pour grace & pour faveur à ſes amis de les employer à ſon beſoin : il les laiſſe heritiers de cette ſienne liberalité, qui conſiſte à leur mettre en main les moyens de luy bien faire. Et ſans doute, la force de l'amitié ſe monſtre bien plus richement en ſon fait, qu'en celuy d'Aretheus. Somme, ce ſont effets imaginables, à qui n'en a gouſté : & qui me font honorer à merveilles la reſponſe de ce jeune ſoldat, à Cyrus, s'enquerant à luy, pour combien il voudroit donner un cheval, par le moyen duquel il venoit de gaigner le prix de la courſe, & s'il le voudroit eſchanger

à un royaume : Non certes, ſire : mais bien le lairroy-je volontiers, pour en acquerir un amy, ſi je trouvoy homme digne d'une telle alliance. Il ne diſoit pas mal, ſi je trouvoy. Car on trouve facilement des hommes propres à une ſuperficielle accointance : mais en cette-cy, en laquelle on negocie du fin fond de ſon courage, qui ne fait rien de reſté ; il eſt beſoin que tous les reſſorts ſoient nets & ſeurs parfaitement. Aux confederations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourvoir qu'aux imperfections, qui particulierement intereſſent ce bout-là. Il n'importe de quelle religion ſoit mon medecin & mon advocat ; cette conſideration n'a rien de commun avec les offices de l'amitié qu'ils me doivent. Et en l'accointance domeſtique, que dreſſent avec moy ceux qui me ſervent, j'en fay de meſme : & m'enquiers peu d'un laquay, s'il eſt chaſte, je cherche s'il eſt diligent : & ne crains pas tant un muletier joueur qu'imbecille : ny un cuiſinier jureur qu'ignorant. Je ne me meſle pas de dire ce qu'il faut faire au monde : d'autres aſſez s'en meſlent : mais ce que j'y fay,

Mihi ſic uſus eſt : Tibi, ut opus eſt facto, face.

A la familiarité de la table, j'aſſocie le plaiſant, non le prudent : au lict, la beauté auant la bonté : & en la ſocieté du diſcours, la ſuffiſance, voire ſans la preud'hommie, pareillement ailleurs. Tout ainſi que celuy qui fut rencontré à chevauchons ſur un baſton, ſe jouant avec ſes enfans, pria l'homme qui l'y ſurprint, de n'en rien dire, juſques à ce qu'il fuſt pere luy-meſme, eſtimant que la paſſion qui luy naiſtroit lors en l'ame, le rendroit juge equitable d'une telle action : Je ſouhaiterois auſſi parler à des gens qui euſſent eſſayé ce que je dis : mais ſçachant combien c'eſt choſe eſloignée du commun uſage qu'une telle amitié, & combien elle eſt rare, je ne m'attens pas d'en trouver aucun bon juge. Car les diſcours meſmes que l'antiquité nous a laiſſé ſur ce ſujet, me ſemblent laſches au prix du ſentiment que j'en ay : & en ce poinct les effets ſurpaſſent les preceptes meſmes de la philoſophie,

Nil ego contulerim jucundo ſanus amico.

L'ancien Menander diſoit celuy là heureux, qui avoit pu rencontrer ſeulement l'ombre d'un amy : il avoit certes raiſon de le dire, meſmes s'il en avoit taſte : car à la verité ſi je compare tout le reſte de ma vie, quoy qu'avec la grace de Dieu je l'aye paſſée douce, aiſée, & ſauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poiſante, pleine de tranquillité d'eſprit, ayant prins en payement mes commoditez naturelles & originelles, ſans en rechercher d'autres : ſi je la compare, dis je, toute, aux quatre années qu'il m'a eſté donné de jouir de la douce compagnie & ſocieté de ce perſonnage, ce n'eſt que fumée, ce n'eſt qu'une nuict obſcure & ennuyeuſe. Depuis le jour que je le perdy,

. . . . . quem ſemper acerbum,
Semper honoratum (ſic Dii voluiſtis) habebo.

Je ne fay que traiſner languiſſant : & les plaiſirs meſmes qui s'offrent à moy, au lieu de me conſoler, me redoublent le regret de ſa perte. Nous eſtions à moitié de tout : il me ſemble que je luy deſrobe ſa part :

Nec fas eſſe ullâ me voluptate hic frui
Decrevi, tantiſper dum ille abeſt meus particeps.

J'eſtois deſia ſi fait & accouſtumé à eſtre deuxieſme par-tout, qu'il me ſemble n'eſtre plus qu'à demy.

Illam meæ ſi partem animæ tulit
Maturior vis, quid moror altera,
Nec charus æquè, nec ſuperſtes.
Integer ? Ille dies utramque
Duxit ruinam.

Il n'eſt action ou imagination, où je ne le trouve à dire, comme ſi euſt il bien fait à moy ; car de meſme qu'il me ſurpaſſoit d'une diſtance infinie en toute autre ſuffiſance & vertu, auſſi faiſoit il au devoir de l'amitié.

Quis deſiderio ſit pudor aut modus
Tam chari capitis ?
. . . . O miſero, frater, adempte mihi !
Omnia tecum unâ perierunt gaudia noſtra,
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens fregiſti commoda, frater,
Tecum una tota eſt noſtra ſepulta anima.
Cujus ego interitu tota de mente fugavi
Hæc ſtudia, atque omnes delicias animi.
Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?
Nunquam ego te vitâ frater amabilior,
Aſpiciam poſthac ? at certè ſemper amabo.

Mais oyons un peu parler ce garçon de ſeize ans.

Parce j'ay trouvé que cet ouvrage a eſté depuis mis en lumiere, & à mauvaiſe fin, par ceux qui cherchent à troubler & changer l'eſtat de noſtre police, ſans ſe ſoucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meſlé à d'autres eſcrits de leur farine ; je me ſuis dédit de le loger icy. Et afin que la memoire de l'autheur n'en ſoit intereſſée en l'endroit de ceux qui n'ont pu cognoiſtre de pres ſes opinions & ſes actions : je les adviſe que ce ſujet fut traité par luy en ſon enfance, par maniere d'exercitation ſeulement, comme ſujet vulgaire & tracaſſé en mille endroits des livres. Je ne fay nul doute qu'il ne creuſt ce qu'il eſcrivoit : car il eſtoit aſſez conſcientieux, pour ne mentir pas meſme en ſe jouant : & ſçay davantage, que s'il

euſt eu à choiſir, il euſt mieux aymé eſtre nay à Veniſe qu'à Sarlac, & avec raiſon : mais il avoit une autre maxime ſouverainement empreinte en ſon ame, d'obéir & de ſe ſoubmettre tres-religieuſement aux loix, ſous leſquelles il eſtoit nay. Il ne fut jamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de ſon pays, ny plus ennemi des remuemens & nouveautez de ſon temps; il euſt bien pluſtoſt employé ſa ſuffiſance à les eſteindre, qu'à leur fournir dequoy les eſmouvoir davantage : il avoit ſon eſprit moulé au patron d'autres ſiecles que ceux-cy. Or en eſchange de cet ouvrage ſerieux, j'en ſubſtitueray un autre, produit en cette meſme ſaiſon de ſon aage, plus gaillard & plus enjoué. (*Eſſais de Montaigne*).

Vous me devez, monſieur, une conſolation pour la perte de notre amie. J'appelle perte, toute diminution dans l'amitié, puiſqu'ordinairement tout ſentiment qui s'affoiblit, tombe. Je m'examine à la rigueur, & je crois mettre dans l'*amitié* plus qu'une autre : cependant tout échappe. Je vous prie donc de me dire ſans ménagement à qui je dois m'en prendre ; car il faut que mes plaintes aient un objet. Eſt-ce de moi ? eſt-ce de mes amies, ou des mœurs du temps ? Enfin, corrigez-moi où je manque ; conſolez-moi ſi je perds.

Plus on avance dans la vie, & plus on ſent le beſoin que l'on a de l'*amitié*. A meſure que la raiſon ſe perfectionne, que l'eſprit augmente en délicateſſe, & que le cœur s'épure, plus le ſentiment de l'*amitié* devient néceſſaire. Voici ce que le loiſir de ma ſolitude m'a fait penſer ſur ce ſujet.

Dans tous les tems on a regardé l'*amitié* comme un des premiers biens de la vie. C'eſt un ſentiment qui eſt né avec nous : le premier mouvement du cœur a été de s'unir à un autre cœur. Cependant c'eſt une plainte générale : tout le monde dit qu'il n'y a point d'amis. Tous les ſiècles enſemble fourniſſent à peine trois ou quatre exemples d'une *amitié* parfaite. Puiſque tous les hommes conviennent des charmes de l'*amitié*, pourquoi, dans un intérêt commun, tous ne s'entendent-ils pas, ne s'uniſſent-ils pas, pour en jouir ? C'eſt un effet du déréglement des hommes de s'aveugler ſur leurs véritables intérêts. La ſageſſe & la vérité, en nous éclairant, rendent notre amour-propre plus habile, & nous apprennent que nos véritables intérêts ſont de nous attacher à la vertu, & que la vertu amène les doux plaiſirs de l'*amitié*. Voyons donc quels ſont les charmes & les avantages de l'*amitié*, pour les chercher ; quel eſt le véritable caractère de l'*amitié*, pour la connoître, & quels ſont les devoirs de l'*amitié*, pour les remplir.

Les avantages de l'*amitié* ſe préſentent aſſez d'eux-mêmes : toute la nature n'a qu'une voix pour dire qu'ils ſont de tous les biens les plus deſirables : ſans elle la vie eſt ſans charmes. L'homme eſt plein de beſoins : renvoyé à lui-même, il ſent un vuide que l'*amitié* ſeule eſt capable de remplir : toujours inquiet & toujours agité, il ne ſe calme & ne ſe repoſe que dans l'*amitié*. Un ancien dit que l'amour eſt fils de la pauvreté & du dieu des richeſſes ; de la pauvreté, parce qu'il demande toujours ; du dieu des richeſſes, parce qu'il eſt libéral. L'*amitié* ne pourroit-elle pas auſſi avoir la même origine ? Quand elle eſt vive, elle demande des ſentimens : les ames tendres & délicates ſentent les beſoins du cœur plus qu'on ne ſent les autres néceſſités de la vie. Mais, comme elle eſt généreuſe, elle mérite auſſi qu'on la reconnoiſſe pour fille du dieu des richeſſes ; car il n'eſt pas permis de ſe parer du beau nom d'*amitié*, dès que l'on manque à ſes amis dans le beſoin. Enfin les caractères ſenſibles cherchent à s'unir par les ſentimens : le cœur étant fait pour aimer, il eſt ſans vie dès que vous lui refuſez le plaiſir d'aimer & d'être aimé. Combiez les hommes de biens, de richeſſes & d'honneurs, & privez-les des douceurs de l'*amitié*, tous les agrémens de la vie s'évanouiſſent. Les perſonnes raiſonnables ſe refuſent à l'amour, les femmes par l'attachement à leurs devoirs, & les hommes par la crainte d'un mauvais choix. Vous êtes attiré dans l'*amitié*, vous êtes entraîné dans l'amour. L'*amitié* s'enrichit des pertes de l'amour ; elle en devient plus tendre, plus vive & plus empreſſée. Toutes les délicateſſes de l'amour ſe trouvent dans les engagemens dont je parle. L'*amitié* naiſſante eſt ſujette à l'illuſion : la nouveauté plaît & promet, & tout ce qui réveille l'eſpérance eſt d'un grand prix. L'illuſion eſt un ſentiment qui nous tranſporte au-delà de la vérité, & qui obſcurcit nos lumières. Vous voyez dans les perſonnes qui commencent à vous plaire, tout ce qu'il y a de bon ; & l'imagination, qui toujours agit au gré du cœur, prête à la perſonne aimée le mérite qui lui manque. On aime ſes amis bien plus par les qualités qu'on devine, que par celles qu'on connoît. Il y a auſſi des *amitiés* d'étoile & de ſympathie, des liens inconnus qui nous uniſſent & qui nous ſerrent ; nous n'avons beſoin ni de proteſtation ni de ſerment : la confiance va au devant des paroles. Quand *Montaigne* nous peint ſes ſentimens pour ſon ami : « Nous nous cherchions, dit-il, & nos noms » s'embraſſoient avant que de nous connoître. Ce » fut un jour de fête que je le vis pour la pre» mière fois ; nous nous trouvâmes tout d'un coup » ſi liés, ſi unis, ſi connus, ſi obligés, que rien » ne nous fut plus cher que l'un à l'autre. Et quand » je me demande d'où vient cette joie, cette aiſe, » ce repos que je ſens lorſque je le vois ; c'eſt que » c'eſt lui, c'eſt que c'eſt moi ; c'eſt tout ce que » je puis dire ». Nous jouiſſons dans l'*amitié*, de tout ce que l'amour a de plus doux ; du plaiſir de la confiance, du charme d'expoſer ſon ame à ſon

ami, de lire dans son cœur, de le voir à découvert, de montrer ses propres foiblesses ; car il faut penser tout haut devant son ami. Il n'y a que ceux qui ont joui du doux plaisir de l'*amitié*, qui sachent quel charme il y a à passer les journées ensemble. Que les heures sont légères ! qu'elles sont coulantes avec ce qu'on aime !

Quelle ressource que l'asyle de l'*amitié* ! Par elle vous échappez aux hommes, qui sont presque tous trompeurs, faux, & inconstans. Mais un des grands avantages de l'*amitié*, c'est le secours des bons conseils. Quelque raisonnable qu'on soit, on a besoin d'être conduit ; il faut se défier de sa propre raison, que la passion fait souvent parler comme il lui plaît. C'est un grand secours que de savoir que l'on a un guide pour se conduire & se redresser.

Les anciens ont connu tous les biens qu'apporte l'*amitié* ; mais ils en ont fait des portraits si chargés, qu'on les a regardés comme de belles idées, & qui n'étoient point dans la nature. Comme les hommes aiment à se soustraire aux grands modèles, & à rejeter les grands exemples, parce qu'ils exigent beaucoup de nous, ils s'accordent à les traiter de chimères : c'est mal connoître nos intérêts. En nous dérobant aux obligations de l'*amitié*, nous perdons tous ces avantages. C'est une société, c'est un commerce, enfin ce sont des engagemens réciproques où l'on ne compte rien, où le plus honnête homme met davantage, & se trouve heureux d'être en avance. On partage sa fortune avec son ami, richesses, crédit, soins, services, tout est à lui, excepté notre honneur. Il m'a paru, à la honte de notre siècle, que d'offrir son bien à son ami, c'est le dernier effort de l'*amitié*. Il y a bien des témoignages au-dessus de celui-là ; mais le plus grand avantage de l'*amitié*, c'est de trouver dans son ami un vrai modèle ; car on desire l'estime de ce qu'on aime, & ce desir nous porte à imiter les vertus qui y conduisent.

Sénèque recommande à son ami de choisir, entre les grands-hommes, le plus respectable : d'agir comme si l'on étoit en sa présence ; de lui rendre compte de toutes ses actions : ce grand-homme qui nous tient en respect, c'est notre ami. Rien ne répond tant de nous à nous-mêmes, & n'est d'une plus sûre caution envers les autres, qu'un ami estimable. Il ne nous est pas permis d'être imparfaits à ses yeux : aussi ne voyez vous guère le vice se lier avec la vertu. L'on n'aime point à voir ce qui nous juge & nous condamne toujours. Il faut être sûr de soi pour oser se donner de certains amis. Pyrrhus dit : *Sauvez moi de mes amis, je ne crains qu'eux.* Pline ayant perdu son ami : *Je crains bien*, dit-il, *de me relâcher dans le chemin de la vertu ; j'ai perdu mon guide & le témoin de ma vie.* Enfin la parfaite *amitié* nous met dans la nécessité d'être vertueux. Comme elle ne se peut conserver qu'entre personnes estimables, elle nous force à leur ressembler pour les garder. Vous trouverez donc dans l'*amitié* la sûreté du bon conseil, l'émulation du bon exemple, le partage dans vos douleurs, le secours dans vos besoins, sans être demandé, attendu, ni acheté. Voyons à présent quels sont les véritables caractères de l'*amitié*, pour la connoître.

Le premier mérite qu'il faut chercher dans votre ami, c'est la vertu : c'est ce qui nous assure qu'il est capable d'*amitié*, & qu'il en est digne. N'espérez rien de vos liaisons, lorsqu'elles n'ont pas ce fondement. Aujourd'hui ce n'est pas le goût qui nous unit, ce sont les besoins : ce n'est pas l'union des cœurs ni l'esprit qu'on cherche dans les engagemens ; aussi les voyons-nous finir aussitôt que se former. Il n'y a jamais de rupture qui ne nous accuse ; c'est toujours la faute de l'un des deux : on ne peut éviter la honte de s'être mépris, & d'avoir à se dédire. On s'unit sans s'examiner, & on rompt sans délibérer : rien n'est si mépriſable. Choisissez votre ami entre mille : rien n'est plus important qu'un tel choix, puisque le bonheur en dépend. Rien de plus triste que de tomber en de mauvaises mains, d'avoir à essuyer la honte d'une rupture, ou les chagrins d'une liaison avec des personnes sans mérite. Il faut songer de plus que nos amis nous caractérisent : on nous cherche dans eux : c'est donner au public notre portrait, & l'aveu de ce que nous sommes. On tremblerait, si on faisoit attention sur ce que l'on hasarde en avouant un ami. Voulez-vous être estimé ? vivez avec des personnes estimables. Il faut donc bien connoître avant que de s'engager. La première marque qui nous assure le plus qu'on est digne d'amitié, c'est la vertu ; après quoi il faut chercher des amis libres, affranchis des passions. Ceux que l'ambition possède sont incapables de sentir ce doux sentiment, encore moins ceux qui sont dans les liens de l'amour. L'amour emporte avec soi toute la vivacité de l'*amitié* : c'est une passion turbulente, & l'*amitié* est un sentiment doux & réglé. L'amour donne à l'ame une joie d'ivresse, qui quelquefois est suivie de violens chagrins ; l'autre est une joie de raison, toujours pure & toujours égale : rien ne peut l'arrêter ni la lasser ; elle nourrit l'ame. De plus, si vous êtes attaché à une personne de mérite, n'a t-elle pas toute votre confiance ? L'*amitié* d'un amant est trop sèche. Il peut vous donner des soins & des services ; mais il n'a plus de sentiment à vous offrir. La récompense de l'amour vertueux, c'est l'*amitié* ; mais ce n'est pas l'amour ordinaire qui nous y conduit, c'est l'amour épuré. Les personnes frivoles & dissipées ne sont pas propres à l'*amitié* : chaque objet enlève une portion de sentiment & d'attention qui appartient à l'*amitié*. Quoique l'on ait toujours dit qu'il faut donner

à l'*amitié* des fondemens plus solides que la simple sensibilité ; cependant, si le goût ne s'en mêle, on n'est point entraîné ; l'esprit ne peut être convaincu. Si le cœur n'est pas touché, l'on ne va pas bien vîte ni bien loin. La vertu & le goût ont formé les *amitiés* dont la mémoire est venue jusqu'à nous.

Montaigne, qui nous peint la naissance de ses sentimens pour son ami, dit qu'il fut frappé comme on l'est en amour : il étoit dans une situation propre à jouir de l'*amitié* : dégagé des passions, voué à la raison, il ne lui restoit plus de jouissance que celle de l'*amitié*. Les personnes revenues des passions violentes, & que la connoissance du peu de valeur des choses ramène à elles mêmes, conviennent mieux à la véritable *amitié*. Celles qui sont libres & dégagées de mille amusemens frivoles, se lient à vous par sentiment ; mais, quoiqu'insensibles à leurs propres besoins, elles ne laissent pas de sentir & de soulager ceux de leurs amis. Jamais nous ne vivons dans une telle indépendance, que nous puissions nous passer les uns des autres ; mais les services doivent être à la suite de l'*amitié*, & non pas l'*amitié* à la suite des services. Il faut aussi dans l'*amitié*, de la conformité, des rapports, des âges à peu-près semblables, que les mêmes goûts unissent. Les personnes élevées à des postes brillans, enivrées de leur bonheur ; ces esprits déréglés que la fortune caresse, ne sont guères propres à l'*amitié*. Les rois sont aussi privés de ce doux sentiment : ils ne sauroient jamais jouir de la certitude d'être aimés pour eux-mêmes : c'est toujours le roi, & rarement la personne. Je ne voudrois pas avoir la première place à ce prix : tout est trop pesant sans le secours de l'*amitié*. Il n'y a eu de roi qu'Agésilaüs qui fut puni pour avoir su se trop faire aimer. C'est une belle domination que de régner sur tous les cœurs. Les personnes en place ont plus soin d'amasser des richesses que d'acquérir des amis. Qui est celui qui pense à s'attacher les cœurs par des bienfaits, à chercher les personnes de mérite, à les secourir, à se préparer un asyle dans le cœur d'un ami pour le temps de la disgrace ? La plupart des biens que nous acquérons sont pour les autres ; celui-là seul est pour nous. Il faut aussi dans l'*amitié* des mœurs pures : vous courez trop de risque de vous unir avec une personne de mœurs déréglées.

Vous voyez bien que toutes les vertus deviennent nécessaires à la parfaite *amitié*. La retraite est propre à cultiver ce sentiment : la solitude est amie de la sagesse ; c'est au-dedans de nous qu'habite la paix & la vérité. De plus, *c'est la marque d'un esprit bien fait*, dit un ancien, *que de savoir demeurer avec soi-même. Qu'il est doux d'y rester, quand on s'en est rendu la jouissance agréable !* L'*amitié* demande une personne toute entière : dans la retraite ce sentiment-là devient plus nécessaire & moins partagé : d'ailleurs, nous sommes d'ordinaire avec les autres, comme nous sommes avec nous-mêmes. Les personnes sages savent établir la paix chez elles, & la communiquent aux autres. Sénèque dit : *J'ai assez profité pour apprendre à être mon ami.* Quiconque sait vivre avec soi-même, sait vivre avec les autres. Les caractères doux & paisibles répandent de l'onction sur tout ce qui les approche. La retraite assure l'innocence, & nous rend l'*amitié* plus nécessaire. Il nous faut un témoin de ce que nous valons : sans cela nous marchons mollement dans le chemin de la vertu. Quand vous estimez votre ami à un certain degré, vous mettez toute votre gloire dans son estime : si vous êtes heureux, vous voulez partager votre bonheur avec lui. De plus, la possession du bien devient insipide sans témoins.

Je crois que la grande jeunesse n'est guère propre aux plaisirs de la parfaite *amitié*. Nous voyons assez de jeunes gens se croire & se dire amis ; mais les liens de leur union c'est les plaisirs ; & les plaisirs ne sont pas des nœuds dignes de l'*amitié*. *Vous êtes dans l'âge*, dit Sénèque à son ami, *où vos passions violentes sont éteintes, vous n'en avez plus que de douces : nous allons jouir du noble plaisir de l'amitié.* Ce qui la rend plus sûre & plus solide, c'est la vertu, l'éloignement du monde, l'amour de la solitude, la pureté des mœurs, une vie qui nous ramène à la sagesse & à nous-mêmes, un esprit élevé (car il y a un goût & un degré dans la parfaite *amitié*, où ne peuvent atteindre les caractères médiocres) mais sur tout un cœur droit. Les qualités du cœur sont beaucoup plus nécessaires que celles de l'esprit : l'esprit plaît ; mais c'est le cœur qui lie. Les gens en qui l'amour-propre domine, n'en sont pas dignes ; ils ne pensent qu'à prendre sur le fonds de l'amitié ; & les personnes vertueuses ne sont pressées que d'y mettre. Les avares ne connoissent point un si noble sentiment : la véritable *amitié* est opulente. L'avarice oppose à toutes les vertus un obstacle insurmontable. Le sentiment de l'avarice arrête, ou pour mieux dire étouffe tous les bons mouvemens ; il n'y a pas une vertu qui ne prenne sur nous, & ils veulent toujours prendre sur les autres. Il faut savoir donner en pure perte ; il faut avoir le courage de faire des ingrats. Mais passons aux devoirs de l'*amitié*.

Il y a trois tems dans l'*amitié*, le commencement, la durée & la fin. Comme tous les commencemens de l'*amitié* sont pleins de sentimens, & que les *amitiés* naissantes sont soutenues d'un peu d'illusion, rien ne coûte dans ces premiers momens, & tout est plaisir. Mais il arrive souvent que le goût s'use, que cette pointe de sentiment s'émousse par l'habitude. L'illusion disparoît, & vous êtes réduit à soutenir l'*amitié* par raison ; qualité qui est toujours sèche. En *amitié*, comme en amour, il faudroit ménager ses goûts ;

c'eſt une économie permiſe. Mais ſait-on s'arrêter ſur un plaiſir permis & innocent ? Cependant, comme rien n'eſt ſi doux dans la vie qu'une ſenſible *amitié*, on devroit prendre de concert des meſures pour faire durer un état ſi deſirable ; car la vie heureuſe conſiſte à ſentir & à imaginer agréablement. L'on ſent les choſes préſentes, on imagine les futures. L'*amitié* remplit ces deux temps, ſoutient ces deux ſentimens, puiſqu'elle nous fait ſentir agréablement dans le préſent, & eſpérer dans l'avenir. Mais enfin, comme il eſt écrit que toute ſenſibilité périt, & que les cœurs les mieux faits ne peuvent pas répondre de garder toujours cette chaleur d'une *amitie* naiſſante, ils peuvent donc quelquefois être inconſtans, mais jamais infidèles. La vivacité du goût ſe perd ; mais l'amour du devoir ſubſiſte. Il faut les plaindre : ils avoient un ſentiment agréable, il leur a échappé : que n'avions-nous de quoi le retenir ! Donnons donc à l'*amitié* un fondement plus ſolide. L'eſtime appuyée ſur la connoiſſance du mérite, ne ſe dément point. Le bandeau qu'on donne à l'amour, on l'ôte à l'*amitié*. Elle eſt éclairée, elle examine avant que de s'engager, elle ne s'attache qu'aux mérites perſonnels ; car ceux-là ſont ſeuls dignes d'être aimés, qui ont en eux-mêmes la cauſe pourquoi on les aime.

Après avoir fait un bon choix, il faut ſe fixer, eſtimer ſes amis, non d'une eſtime variable, mais de ſentiment ; car quand la ſenſibilité échapperoit & voudroit emporter l'eſtime, par juſtice il faut la conſerver. Il ne faut pas ſe permettre d'examiner les défauts de nos amis, encore moins d'en parler. Il faut reſpecter l'*amitié* ; mais comme elle nous eſt donnée pour être une aide à la vertu, & non pas la compagne du vice, il faut les avertir quand ils s'égarent ; s'ils réſiſtent, armez-vous de la force & de l'autorité que donne la prudence des ſages conſeils, & la pureté des bonnes intentions. Il faut avoir le courage de leur déplaire en leur diſant la vérité. On doit pourtant adoucir les termes ſelon leurs beſoins. Peu de perſonnes ont la force de ſe laiſſer humilier par la vérité qui les redreſſe ; mais en même tems qu'on les avertit en particulier, il faut les défendre en public, & ne point ſouffrir, s'il eſt poſſible, qu'ils aient une réputation incertaine.

On demande quel eſt le terme de l'*amitié* ? On dit qu'il faut ſervir ſes amis juſqu'aux autels. Dieu & l'honneur ſont les ſeules bornes qu'on doit donner à l'*amitié* ; mais il y a bien des choſes qu'un honneur délicat vous défendroit pour vous-même, qu'il vous ſeroit permis & honnête de faire pour vos amis. Sur le reſte, je ne connois point de bornes : tout, & ſans ſe faire valoir, doit être ſacrifié à l'*amitié*. Diogene diſoit : *Quand j'emprunte de mon ami, c'eſt mon argent que je lui demande.* Une pareille confiance fait l'éloge de l'un & de l'autre.

Ne faites jamais ſentir à vos amis aucune ſupériorité ; & ſi vous êtes plus avancé qu'eux dans la poſſeſſion de la vertu, dans le partage de l'eſprit & dans les bonnes graces de la fortune, cela ne vous donne aucun droit de vous élever.

On demande ſi l'on peut confier à un autre le ſecret de notre ami ? Il n'y a pas à délibérer : le ſecret eſt un dépôt ; nous n'en pouvons diſpoſer ; ce n'eſt pas notre bien. Reſte à ſavoir de quelle manière nous devons nous conduire, quand l'*amitié* s'affoiblit & s'altère.

Comme ce ſont des hommes qui s'uniſſent, il faut compter ſur les défauts de l'humanité : il faut ſe paſſer l'un & l'autre bien des choſes, ſi l'on veut que l'*amitié* ſubſiſte. Le plus vertueux excuſe & pardonne davantage. *Vous rendrez votre ami fidele*, dit un ancien, *ſi vous croyez qu'il le ſoit.* On met en droit de commettre une faute celui que l'on croit capable de la faire. L'*amitié* ordinaire ne veut jamais ſe charger d'aucun tort ; l'*amitié* délicate les met ſur ſon compte : contens de pouvoir épargner une peine à notre ami, nous lui laiſſons le plaiſir de nous pardonner, & lui épargnons la honte & le beſoin du pardon : mais pour cela il faut avoir affaire à une ame forte, qui ait le courage de ſoutenir la vue de ſes fautes, & d'avouer même celles qu'elle n'a pas faites. Si votre ami a beſoin d'être conduit & gouverné pour ſon propre intérêt, il faut avoir la main légère, & ne lui pas faire ſentir ſa dépendance. Rien n'eſt plus oppoſé à l'*amitié* que ces caractères ſuperbes, qui cherchent à vous accuſer, & ſe font un plaiſir de vous convaincre : c'eſt une victoire pour eux de vous trouver des défauts : cela fortifie leur domination, & augmente votre dépendance. Dérobez-vous aux occaſions de vous irriter, & dans les éclairciſſemens, gardez-vous d'employer des termes durs : il en eſt dont il ne faut jamais uſer, & qui font dans les cœurs des plaies qui ne ſe ferment jamais. Dès que vous ſentez que vous vous allumez, ſoyez en garde contre vous-même ; ſongez que la paſſion prend toujours quelque choſe ſur la juſtice ; mais il y a des gens qui, lorſqu'ils ont un tort, en ont cent, & qui ne ſavent point s'arrêter : ils vous puniſſent de leurs propres fautes, & ne vous pardonnent jamais. Quand ils ont manqué, il ne faut pas croire qu'on puiſſe les convaincre ; leur eſprit eſt au ſervice de leur injuſtice. Il ne faut point leur faire de reproche ; mais ſi vous voulez les punir, & vous venger avec dignité, ayez une conduite plus exacte ; cherchez les occaſions de leur faire plaiſir : c'eſt votre propre conduite qui leur doit être un reproche, & non pas vos diſcours. Quelque habile que ſoit l'amour-propre à nous cacher nos foibleſſes, il y a des momens conſacrés à la vérité, où elle ſe fait voir. Les plaiſirs qu'on a faits dans le temps de l'*amitié* doivent être oubliés dans la rupture ; & quand on

ne se croit pas payé de son bienfait par le plaisir qu'on a eu à le faire, on n'a point donné, on n'a fait que prêter ou vendre.

Enfin il faut courir après l'*amitié* & l'estime de ses amis, & ne pas craindre d'en trop faire. Mais si on est assez malheureux pour avoir fait un mauvais choix, il faut le soutenir, & par-là se punir de son imprudence & de sa légéreté à s'engager. Il y a toujours à perdre pour tout le monde dans les ruptures. Après avoir fait tout ce qui est en vous pour les prévenir, comme souvent on a affaire à des gens entêtés, qui ne vous voient qu'au travers de leur prévention, tout est inutile. Rien n'est plus triste que de combattre contre ces imaginations ardentes & allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leur tort : quelque chose que vous fassiez, vous n'en aurez que de l'improbation. Ne mettez pas votre gloire à les réduire, mais à vous vaincre : il faut vous retirer, & que votre innocence vous calme & vous console. Il ne faut pas croire qu'après les ruptures, vous n'ayez plus de devoirs à remplir : ce sont les devoirs les plus difficiles, & où l'honnêteté seule vous soutient. On doit du respect à l'ancienne *amitié*. Il ne faut point appeller le monde à vos querelles, & jamais n'en parler que quand vous y êtes forcé pour votre propre justification. Il faut éviter même de trop charger l'ami infidèle. C'est un mauvais spectacle pour le public, & un mauvais rôle pour vous, que de rompre avec éclat. Songez que tout le monde a les yeux ouverts sur vous, que vos juges sont tous vos ennemis, ou par ignorance de ce que vous valez, ou par envie s'ils le connoissent, ou par prévention & malignité naturelle. Pour les choses qui ont été confiées dans le tems de l'*amitié*, il ne faut jamais les révéler : songez que le secret est une dette de l'ancienne *amitié*, que vous vous devez à vous-même. Enfin les devoirs que vous rempliſſez dans le tems de l'*amitié*, c'est pour la personne aimée ; dans les ruptures, c'est pour vous-même. Dans le tems du sentiment tout le monde sait se conduire, on n'a qu'à se laisser aller à ses mouvemens ; mais dans les ruptures, c'est le devoir, c'est la raison qu'il faut écouter & suivre. Peu de gens savent être en colère, la plupart ne gardent plus de mesures. Qu'il est triste d'avoir à donner des préceptes sur un pareil malheur, d'avoir à envisager, dans les tems de l'*amitié*, la perte de l'*amitié* ! Songez cependant qu'un pareil malheur vous menace peut être, & que l'ami le plus estimable peut avoir en lui des dispositions prochaines à une rupture. Il faut passer légèrement sur de pareilles idées ; elles gâteroient les plaisirs de l'*amitié* la plus parfaite.

Quelques personnes croient qu'il n'y a plus de devoirs à remplir au-delà du tombeau ; très-peu savent être amis des morts. Quoique la plus magnifique pompe funèbre soit les larmes & la douleur de nos amis, & que la plus honorable sépulture soit dans leurs cœurs, cependant il ne faut pas croire que des larmes que vous répandez par sensibilité, quelquefois par retour sur vous-même, vous acquittent envers eux : vous devez à leur nom, à leur gloire & à leur famille : ils doivent vivre dans votre cœur par les sentimens, dans votre mémoire par le souvenir, dans votre bouche par des éloges, & dans votre conduite par l'imitation de leurs vertus.

Si j'ai donné des préceptes pour se conduire quand les *amitiés* se rompent ou se dénouent, je suis cependant bien éloignée de croire que nous devons aimer comme devant haïr un jour. Mon cœur n'a jamais écouté les leçons de *Machiavel* ; il est bien éloigné de se conduire par ses maximes : ceux qui me connoissent savent que dans l'*amitié* je me livre trop ; jamais mes sentimens ne m'avertissent de me défier de mes amis : ceux qui pensent d'une façon vulgaire me regardent comme une espèce de dupe : je ne m'en sauve qu'en voulant bien l'être. Ainsi la prudence, dont j'ai ici rassemblé quelques maximes, n'a pas encore passé jusqu'à mon cœur ; mais l'usage, le monde & ma propre expérience, ne m'ont que trop appris que, dans l'*amitié* la mieux acquise & la plus méritée, il faut faire un fonds de constance & de vertu, pour en pouvoir soutenir la perte.

On demande si l'*amitié* peut subsister entre personnes de sexe différent ? Cela est rare & difficile ; mais c'est l'*amitié* qui a le plus de charmes. Elle est plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu & de retenues Les femmes qui ne connoissent que l'amour d'usage, n'en sont pas dignes ; & les hommes qui ne veulent trouver dans les femmes que le bonheur du sexe, & qui n'imaginent pas qu'elles peuvent avoir des qualités dans l'esprit & dans le cœur plus liantes que celles de la beauté, ne sont pas propres à l'*amitié* dont je parle. Il faut donc chercher à s'unir par la vertu & par le mérite personnel. Quelquefois de pareilles unions commencent par l'amour, & finissent par l'*amitié*. Quand les femmes sont fidelles à la vertu de leur sexe, l'*amitié* étant la récompense de l'amour vertueux, elles peuvent s'en flatter. De la manière dont l'amour se traite aujourd'hui, il est souvent suivi de ruptures d'éclat, la honte étant toujours la punition du vice. Les femmes qui opposent leurs devoirs à l'amour, & qui vous offrent les charmes & les sentimens de l'*amitié*, quand d'ailleurs vous leur trouvez le même mérite qu'aux hommes, peut-on mieux faire que de se lier à elles ? Il est sûr que de toutes les unions c'est la plus délicieuse. Il y a toujours un degré de vivacité qui ne se trouve point entre les personnes du même sexe ; de plus, les défauts qui défunissent, comme l'envie & la concurrence, de quelque nature que ce soit, ne se trouvent point dans ces sortes de liaisons. Les

femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entr'elles sur l'*amitié* : les défauts dont elles sont remplies y forment un obstacle presque insurmontable : elles s'unissent par nécessité, & jamais par goût. Que faire des sentimens qui sont en elles ? Pour celles qui se défendent de l'amour, cela les renvoie à l'*amitié*, & les hommes en profitent. Quand elles n'ont point le cœur usé par les passions, leur *amitié* est tendre & touchante ; car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui savent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'esprit, les femmes au cœur. De plus, comme la nature a mis des rapports & des liens invisibles entre les personnes de sexe différent, on trouve tout préparé à l'*amitié*. Les ouvrages de la nature sont toujours plus parfaits : ceux où elle n'a pas la principale part ont moins d'agrémens. Dans l'*amitié* dont je parle, on sent que c'est son ouvrage ; ces nœuds secrets, ces sympathies, ce doux penchant auquel on ne peut résister, tout s'y trouve : un bien si désirable est toujours la récompense du mérite. Mais il faut être en garde contre soi-même, de peur qu'une vertu ne devienne passion dans la suite. (*Œuvres de madame Lambert*).

AMOUR.

Apollodore.

Je crois que je n'aurai pas de peine à vous faire le récit que vous me demandez. Car hier comme je revenois de ma maison de Phalère, un homme de ma connoissance, qui venoit derrière moi, m'apperçut, & m'appella de loin. Hé quoi, s'écria-t-il en badinant, Apollodore ne veut pas m'attendre ? Je m'arrêtai, & je l'attendis. Je vous ai cherché long-temps, me dit il, pour vous demander ce qui s'étoit passé chez Agathon le jour que Socrate & Alcibiade y soupérent. On dit que toute la conversation roula sur *l'amour*, & je mourois d'envie d'entendre ce qui s'étoit dit de part & d'autre sur cette matière. J'en ai bien sçu quelque chose par le moyen d'un homme à qui Phénix avoit raconté une partie de leurs discours ; mais cet homme ne me disoit rien de certain. Il m'apprit seulement que vous saviez le détail de cet entretien. Contez-le moi donc, je vous prie. Aussi-bien, à qui peut on mieux s'adresser qu'à vous pour entendre le discours de votre ami ? Mais dites-moi avant toute chose si vous étiez présent à cette conservation. — Il paroît bien, lui répondis-je, que votre homme ne vous a rien dit de certain, puisque vous parlez de cette conversation comme d'une chose arrivée depuis peu, & comme si j'avois pu y être présent. — Je le croyois, me dit-il. — Comment, lui dis-je, Glaucon ? ne savez-vous pas qu'il y a plusieurs années qu'Agathon n'a mis le pied dans Athènes ? Pour moi il n'y a pas encore trois ans que je fréquente Socrate, & que je m'attache à étudier toutes ses paroles, toutes ses actions. Avant ce temps là j'errois de côté & d'autre ; & croyant mener une vie raisonnable, j'étois le plus malheureux de tous les hommes. Je m'imaginois alors, comme vous faites maintenant, qu'un honnête homme devoit songer à toute autre chose qu'à ce qui s'appelle philosophie. — Ne m'insultez point, répliqua-t-il. Dites-moi plutôt quand se tint la conversation dont il s'agit. — Nous étions bien jeunes vous & moi, lui dis-je. Ce fut dans le temps qu'Agathon remporta le prix de sa première tragédie. Tout se passa chez lui le lendemain du sacrifice qu'il avoit fait avec ses acteurs, pour rendre grace aux Dieux du prix qu'il avoit gagné. — Vous parlez de loin, me dit-il. Mais de qui savez-vous ce qui fut dit dans cette assemblée ? Est-ce de Socrate ? — Non, lui dis-je. Je tiens ce que j'en sais de celui-là même qui l'a conté à Phénix : je veux dire d'Aristodeme du bourg de Cydathène, ce petit homme qui va toujours nuds pieds. Il se trouva lui-même chez Agathon : c'étoit alors un des hommes qui étoit le plus attaché à Socrate. J'ai quelquefois interrogé Socrate sur des choses que cet Aristodème m'avoit récitées, & Socrate avouoit qu'il m'avoit dit la vérité. — Que tardez-vous donc, me dit Glaucon, que vous ne me fassiez ce récit ? Pouvons-nous mieux employer le chemin qui nous reste d'ici à Athènes ? — Je le contentai, & nous discourumes de ces choses le long du chemin. C'est ce qui fait que, comme je vous disois tout-à-l'heure, j'en ai encore la mémoire fraîche ; & il ne tiendra qu'à vous de les entendre. Aussi-bien, outre le profit que je trouve à parler ou à entendre parler de philosophie, c'est qu'il n'y a rien au monde où je prenne tant de plaisir. Tout au contraire des autres discours. Je me meurs d'ennui quand je vous entends, vous autres riches, parler de vos intérêts & de vos affaires. Je déplore en moi-même l'aveuglement où vous êtes. Vous croyez faire merveilles, & vous ne faites rien d'utile. Peut-être vous de votre côté vous me plaignez, & me regardez en pitié. Peut-être même avez-vous raison de penser cela de moi. Et moi non-seulement je pense que vous êtes à plaindre, mais je suis très-convaincu que j'ai raison de le penser.

L'ami d'Apollodore.

Vous êtes toujous vous même, cher Apollodore. Vous ne cessez point de dire du mal de vous & de tous les autres. Vous êtes persuadé qu'à commencer par vous, tous les hommes, excepté Socrate, sont des misérables. Je ne sais pas pour quel sujet on vous a donné le nom de furieux ; mais je sais bien qu'il y a quelque chose de cela dans tout votre discours. Vous

êtes toujours en fureur contre vous ; & contre tout le reste des hommes, excepté contre Socrate.

APOLLODORE.

Il vous semble donc qu'il faut être un furieux & un insensé pour parler ainsi de moi & de tous tant que vous êtes ?

L'AMI D'APOLLODORE.

Une autre fois nous traiterons cette question. Souvenez-vous maintenant de votre promesse ; & redites-nous les discours qui furent tenus chez Agathon.

APOLLODORE.

Les voici. Ou plutôt il vaut mieux vous faire cette narration de la même manière qu'Aristodème me l'a faite.

Je rencontrai Socrate, me disoit-il, qui sortoit du bain, & qui étoit chaussé plus proprement qu'à son ordinaire. Je lui demandai où il alloit si propre & si beau. Je vais souper chez Agathon, me répondit-il. J'évitai de me trouver hier à la fête de son sacrifice, parce que je craignois la foule ; mais je lui promis en récompense que je serois du lendemain qui est aujourd'hui. Voilà pourquoi vous me voyez si paré. Je me suis fait beau pour aller chez un beau garçon. Mais vous, Aristodème, seriez-vous d'humeur à venir aussi, quoique vous ne soyez point prié ? Je ferai, lui dis-je, ce que vous voudrez. Venez, dit-il, & montrons, quoi qu'en dise le proverbe, qu'un galant homme peut aller souper chez un galant homme sans en être prié. J'accuserois volontiers Homère d'avoir péché contre ce proverbe, lorsqu'après nous avoir représenté Agamemnon comme un grand homme de guerre, & Ménelas comme un mediocre guerrier, il feint que Ménelas vient au festin d'Agamemnon sans être invité : c'est-à-dire, qu'il fait venir un homme de peu de valeur chez un brave homme qui ne l'attend pas. J'ai bien peur, dis-je à Socrate, que je ne sois le Ménelas du festin où vous allez. C'est à vous de voir comment vous vous défendrez. Car pour moi je dirai franchement que c'est vous qui m'avez prié. Nous sommes deux, répondit Socrate, & nous étudierons en chemin ce que nous aurons à dire. Allons seulement. Nous allâmes vers le logis d'Agathon en nous entretenant de la sorte. Mais a peine eûmes-nous avancé quelques pas, que Socrate devint tout pensif, & demeura en la même place sans bouger. Je m'arrêtois pour l'attendre, mais il me dit d'aller toujours devant, & qu'il me suivroit. Je trouvai la porte ouverte : & il m'arriva même une assez plaisante aventure. Un esclave d'Agathon me mena sur le champ dans la salle où étoit la compagnie, qui étoit déjà à table, & qui attendoit que l'on servît. Agathon s'écria en me voyant : ô Aristodème, soyez le bien venu, si vous venez pour souper. Que si c'est pour affaire ; je vous prie, remettons les affaires à un autre jour. Je vous cherchai hier par tout pour vous prier d'être des nôtres. Mais que fait Socrate ? Alors je me retournai croyant certainement que Socrate me suivoit. Je fus bien surpris de ne voir personne. Je dis que j'étois venu avec lui, & qu'il m'avoit même invité. Vous avez bien fait de venir, reprit Agathon. Mais où est il ? Il marchoit sur mes pas, lui répondis-je, & je ne conçois point ce qu'il peut être devenu, Petit garçon, dit Agathon, courez vîte voir où est Socrate, dites-lui que nous l'attendons : & vous, Aristodeme, placez-vous à côté d'Eryximaque. — Un esclave eut ordre de me laver les pieds : & cependant celui qui étoit sorti revint annoncer qu'il avoit trouvé Socrate sur la porte de la maison voisine, mais qu'il n'avoit point voulu venir, quelque chose qu'on lui eût pu dire. Vous me dites-là une chose étrange, dit Agathon. Retournez, & ne le quittez point qu'il ne soit entré. Non, non, dis-je alors, ne le détournez point. Il lui arrive assez souvent de s'arrêter ainsi, en quelque endroit qu'il se trouve. Vous le verrez bientôt, si je ne me trompe. Il n'y a qu'à le laisser faire. — Puisque c'est-là votre avis, dit Agathon, je m'y rends. Et vous, mes enfans, apportez-nous donc à manger. Donnez-nous ce que vous avez. On vous abandonne l'ordonnance du repas. C'est un soin que je n'ai jamais pris. Ne regardez ici votre maître que comme s'il étoit du nombre des conviés. Faites tout de votre mieux, & tirez-vous-en à votre honneur. — On servit. Nous commençâmes à souper, & Socrate ne venoit point. Agathon perdoit patience, & vouloit a tout moment qu'on l'appellât. Mais j'empêchois toujours qu'on ne le fît. Enfin il entra comme on avoit à moitié soupé. Agathon, qui étoit seul sur un lit au bout la table, le pria de se mettre auprès de lui. Venez, dit-il, Socrate, venez que je m'approche de vous le plus que je pourrai, pour tâcher d'avoir ma part des sages pensées que vous venez de trouver ici près. Car je m'assure que vous avez trouvé ce que vous cherchiez. Autrement vous y seriez-encore. — Quand Socrate se fut assis : plût à Dieu, dit-il, que la sagesse, bel Agathon, fût quelque chose qui se pût verser d'un esprit dans un autre, comme l'eau se verse d'un vaisseau plein dans un vaisseau vuide ! Ce seroit à moi de m'estimer heureux d'être auprès de vous, dans l'espérance que je pourrois me remplir de l'excellente sagesse dont vous êtes plein. Car pour la mienne, c'est une espèce de sagesse bien obscure & bien douteuse. Ce n'est qu'un songe. La vôtre au contraire est une sagesse magnifique, & qui brille aux yeux de tout le monde. Témoin

moins la gloire que vous avez acquiſe à votre âge, & les applaudiſſemens de plus de trente mille grecs, qui ont été depuis peu les admirateurs de votre ſageſſe. — Vous êtes toujours mocqueur, reprit Agathon, & vous n'épargnez point vos meilleurs amis. Nous examinerons tantôt quelle eſt la meilleure de votre ſageſſe ou de la mienne; & Bachcus ſera notre juge. Préſentement ne ſongez qu'à ſouper. — Pendant que Socrate ſoupoit, les autres conviés acheverent de manger. On en vint aux libations ordinaires, on chanta un hymne en l'honneur du Dieu Bacchus, & après toutes ces petites cérémonies on parla de boire. Pauſanias prit la parole. Voyons, nous dit-il, comment nous trouverons le ſecret de nous réjouir. Pour moi je déclare que je ſuis encore incommodé de la débauche d'hier. Je voudrois bien qu'on m'épargnât aujourd'hui. Je ne doute pas que pluſieurs de la compagnie, ſur-tout ceux qui étoit du feſtin d'hier, ne demandent grace auſſi-bien que moi. Voyons de quelle manière paſſer gaiement la nuit. = Vous me faites plaiſir, dit Ariſtophane, de vouloir que nous nous ménagions: car je ſuis un de ceux qui ſe ſont le moins épargnés la nuit paſſée. = Que je vous aime de cette humeur, dit le médecin Eryximaque! Il reſte à ſavoir dans quelle intention ſe trouve Agathon. — Tant mieux pour moi, dit Agathon, ſi vous autres braves vous êtes rendus. Tant mieux pour Phèdre, & pour les autres petits buveurs, qui ne ſont pas plus vaillans que nous. Je ne parle pas de Socrate. Il eſt toujours prêt à faire ce qu'on veut. — Mais, reprit Eryximaque, puiſque vous êtes d'avis de ne point pouſſer la débauche, j'en ſerai moins importun, ſi je vous remontre le danger qu'il y a de s'enyvrer. C'eſt un dogme conſtant dans la médecine que rien n'eſt plus pernicieux à l'homme que l'excès du vin. Je l'éviterai toujours tant que je pourrai, & jamais je ne le conſeillerai aux autres, ſur tout quand ils ſe ſentiront encore la tête peſante du jour de devant. — Vous ſavez, lui dit Phedre en l'interrompant, que je ſuis volontiers de votre avis, ſur-tout quand vous parlez médecine; mais vous voyez heureuſement que tout le monde eſt raiſonnable aujourd'hui. — Il n'y eut perſonne qui ne fût de ce ſentiment. On réſolut de ne point s'incommoder, & de ne boire que pour ſon plaiſir. — Puiſqu'ainſi eſt, dit Eryximaque, qu'on ne forcera perſonne, & que nous boirons à notre ſoif, je ſuis d'avis premiérement que l'on renvoye cette joueuſe de flûte. Qu'elle s'en aille jouer là dehors tant qu'elle voudra, ſi elle n'aime mieux entrer où ſont les dames, & leur donner cet amuſement. Quant à nous, ſi vous m'en croyez, nous tierons enſemble quelque agréable converſation. Je vous en propoſerai même la matiere, ſi vous le voulez. — Tout le monde ayant témoigné qu'il feroit plaiſir à la compagnie, Eryximaque continua ainſi. Je comme cerai par ce vers de la Ménalippe d'Euripide: *Les paroles que vous entendez, ce ne ſont point les miennes, ce ſont celles de Phedre.* Car Phedre m'a ſouvent dit avec une eſpèce d'indignation: ô Eryximaque, n'eſt-ce pas une choſe étrange, que de tant de poëtes qui ont fait des hymnes & des cantiques en l'honneur de la plupart des dieux, aucun n'ait fait un vers à la louange de l'*amour*, qui eſt pourtant un ſi grand Dieu? Il n'y a pas juſqu'aux ſophiſtes, qui compoſent tous les jours de grands diſcours à la louange d'Hercule & des autres demi dieux. Paſſe pour cela. J'ai même vu un livre qui portoit pour titre, l'*éloge du ſel*, où le ſavant auteur exagéroit les merveilleuſes qualités du ſel, & les grands ſervices qu'il rend à l'homme. En un mot vous verrez qu'il n'y a preſque rien au monde, qui n'ait eu ſon panégyrique. Comment ſe peut donc faire que parmi cette profuſion d'éloges ont ait oublié l'*amour*, & que perſonne n'ait entrepris de louer un dieu qui mérite tant d'être loué? Pour moi, continua Eryximaque, j'approuve l'indignation de Phedre. Il ne tiendra pas à moi que l'*amour* n'ait ſon éloge comme les autres. Il me ſemble même qu'il ſiéroit très-bien a une ſi agréable compagnie de ne ſe point ſéparer ſans avoir honoré *l'amour*. Si cela vous plaît, il ne faut point chercher d'autre ſujet de converſation. Chacun prononcera ſon diſcours à la louange de l'*amour*. On fera le tour à commencer par la droite. Ainſi Phedre parlera le premier, puiſque c'eſt ſon rang, & puiſqu'auſſi-bien il eſt le premier auteur de la penſée que je vous propoſe. — Je ne doute pas dit Socrate, que l'avis d'Eryximaque ne paſſe ici tout d'une voix. Je ſais bien au-moins que je ne m'y oppoſerai pas, moi qui fais profeſſion de ne ſavoir que *l'amour*. Je m'aſſure qu'Agathon ne s'y oppoſera pas non plus, ni Pauſanias, ni encore moins Ariſtophane, lui qui eſt tout dévoué à Bacchus & à Vénus. Je puis également répondre du reſte de la compagnie. Quoiqu'à dire vrai la partie ne ſoit pas égale pour nous autres qui ſommes aſſis les derniers. En tout cas, ſi ceux qui nous précèdent font bien leur devoir, & épuiſent la matiere, nous en ſerons quittes pour leur donner notre approbation. Que Phèdre commence donc, à la bonne heure, & qu'il loue *l'amour*. — Le ſentiment de Socrate fut généralement ſuivi. De vous rendre ici mot à mot tous les diſcours que l'on prononça c'eſt ce que vous ne devez pas attendre de moi: Ariſtodeme de qui je les tiens n'ayant pu me les rapporter ſi parfaitement, & moi-même ayant laiſſé échapper quelque choſe du récit qu'il m'en a fait; mais je vous redirai l'eſſentiel. Voici donc à-peu-près, ſelon lui, quel fut le diſcours de Phèdre.

PHEDRE.

C'eſt un grand dieu que l'*amour*, & véritablement digne d'être honoré des dieux & des

hommes. Il eſt admirable par beaucoup d'endroits, mais ſur-tout à cauſe de ſon ancienneté ; car il n'y a point de dieu plus ancien que lui. En voici la preuve. On ne ſait point quel eſt ſon père ni ſa mère, ou plutôt il n'en a point. Jamais poëte ni aucun autre homme ne les a nommés. Héſiode, après avoir d'abord parlé du cahos, ajoute :

La terre au large ſein, le fondement des cieux :
*Après elle l'*amour, *le plus charmant des dieux.*

Héſiode, par conſéquent, fait ſuccéder au cahos la terre & l'*amour*. Parménide a écrit que l'*amour* eſt ſorti du cahos :

L'Amour fut le premier enfanté dans ſon ſein.

Acuſilas a ſuivi le ſentiment d'Héſiode. Ainſi, d'un commun conſentement, il n'y a point de dieu qui ſoit plus ancien que l'*amour*. — Mais c'eſt même de tous les dieux celui qui fait le plus de bien aux hommes : car quel plus grand avantage peut arriver à une jeune perſonne, que d'être aimée d'un homme vertueux ; & à un homme vertueux, que d'aimer une jeune perſonne qui a de l'inclination pour la vertu. Il n'y a ni naiſſance, ni honneurs, ni richeſſes, qui ſoient capables, comme un honnête *amour*, d'inſpirer à l'homme ce qui eſt le plus néceſſaire pour la conduite de ſa vie ; je veux dire la honte du mal, & une véritable émulation pour le bien. Sans ces deux choſes, il eſt impoſſible que ni un particulier, ni même une ville, faſſe jamais rien de beau ni de grand. J'oſe même dire que ſi un homme qui aime, avoit, ou commis une mauvaiſe action, ou enduré un outrage ſans le repouſſer, il n'y auroit ni père, ni parent, ni perſonne au monde devant qui il eût autant de honte de paroître, que devant ce qu'il aime. Il en eſt de même de celui qui eſt aimé. Il n'eſt jamais ſi confus que lorſqu'il eſt ſurpris en quelque faute par celui dont il eſt aimé. Diſons donc que ſi, par quelque enchantement, une ville ou une armée pouvoit n'être compoſée que d'amans, il n'y auroit point de félicité pareille à celle d'un peuple qui auroit tout enſemble, & cette horreur pour le vice, & cet *amour* pour la vertu. Des hommes ainſi unis, quoiqu'en petit nombre, pourroient, s'il faut ainſi dire, vaincre le monde entier ; car il n'y a point d'honnête homme qui oſât jamais ſe montrer devant ce qu'il aime, après avoir abandonné ſon rang ou jetté ſes armes, & qui n'aimât mieux mourir mille fois que de laiſſer ce qu'il aime dans le péril ; ou plutôt il n'y a point d'homme ſi timide, qui ne devînt alors comme le plus brave, & que l'*amour* ne tranſportât hors de lui-même. On lit dans Homère que les dieux inſpiroient l'audace à quelques-uns de ſes héros. C'eſt ce qu'on peut dire de l'*Amour* plus juſtement que d'aucun des Dieux. Il n'y a que parmi les amants que l'on ſait mourir l'un pour l'autre. — Non-ſeulement des hommes, mais des femmes même ont donné leur vie pour ſauver ce qu'elles aimoient. La Grèce parlera éternellement d'Alceſte fille de Pélio : elle donna ſa vie pour ſon époux qu'elle aimoit ; & il ne ſe trouva qu'elle qui oſât mourir pour lui, quoiqu'il eût ſon père & ſa mère. *L'amour* de l'amante ſurpaſſa de ſi loin leur amitié, qu'elle les déclara, pour ainſi dire, des étrangers à l'égard de leur fils. Il ſembloit qu'ils ne lui fuſſent proches que de nom. Auſſi quoiqu'il ſe ſoit fait dans le monde un grand nombre de belles actions, celle d'Alceſte a paru ſi belle aux dieux & aux hommes, qu'elle a mérité une récompenſe qui n'a été accordée qu'à un très-petit nombre de perſonnes. Les dieux charmés de ſon courage, l'ont rappelée à la vie. Tant il eſt vrai qu'un *amour* noble & généreux ſe fait eſtimer des dieux mêmes.

Ils n'ont pas ainſi traité Orphée. Il l'ont renvoyé des enfers ſans lui accorder ce qu'il demandoit. Au lieu de lui rendre ſa femme qu'il venoit chercher, ils ne lui en ont montré que le fantôme. Car il manqua de courage comme un muſicien qu'il étoit. Au lieu d'imiter Alceſte, & mourir pour ce qu'il aimoit, il uſa d'adreſſe, & chercha l'invention de deſcendre vivant aux enfers. Les dieux indignés de ſa lâcheté ont permis enfin qu'il périt par la main des femmes.

Combien au contraire ont ils honoré le vaillant Achille ? Thétis ſa mère lui avoit prédit que s'il tuoit Hector, il mourroit auſſi tôt après ; mais que s'il vouloit ne le point combattre, & s'en retourner dans la maiſon de ſon père, il parviendroit à une longue vieilleſſe. Cependant Achille ne balança point. Il préféra la vengeance de Patrocle à ſa propre vie. Il voulut non-ſeulement mourir pour ſon ami, mais même mourir ſur le corps de ſon ami. Auſſi les Dieux l'ont honoré par-deſſus tous les autres hommes, & lui ont ſu bon gré d'avoir ſacrifié ſa vie pour celui dont il étoit aimé. Car Eſchyle ſe moque de nous quand il nous dit que c'étoit Patrocle qui étoit l'aimé. Achille étoit le plus beau des grecs, & par conſéquent plus beau que Patrocle. Il étoit tout jeune, & plus jeune que Patrocle, comme dit Homère. Mais véritablement ſi les dieux approuvent ce que l'on fait pour ce qu'on aime, ils eſtiment, ils admirent, ils récompenſent tout autrement ce que l'on fait pour la perſonne dont on eſt aimé. En effet celui qui aime eſt quelque choſe de plus divin que celui qui eſt aimé. Car il eſt poſſédé d'un dieu. Et de-là vient qu'Achille a été encore mieux traité qu'Alceſte, puiſque les dieux l'ont envoyé après ſa mort dans les iſles des bienheureux. — Je conclus que de tous les dieux, *l'Amour* eſt le plus ancien, le plus au-

guſte & le plus capable de rendre l'homme vertueux durant ſa vie, & heureux après ſa mort.— Phédre finit de la ſorte. Ariſtodeme paſſa par-deſſus quelques autres, dont il avoit oublié les diſcours, & il vint à Pauſanias, qui parla ainſi.

PAUSANIAS.

Je n'approuve point, ô Phédre, la ſimple propoſition qu'on a faite de louer l'*amour*. Cela ſeroit bon, s'il n'y avoit qu'un *amour*. Mais, comme il y en a plus d'un, je voudrois qu'on eût marqué avant toutes choſes, quel eſt celui que l'on doit louer. C'eſt ce que je vais eſſayer de faire. Je dirai quel eſt cet *amour* qui mérite qu'on le loue, & je le louerai le plus dignement que je pourrai. — Il eſt conſtant que Vénus ne va point ſans l'*amour*. S'il n'y avoit qu'une Vénus, il n'y auroit qu'un *amour*. Mais puiſqu'il y a deux Vénus, il faut néceſſairement qu'il y ait auſſi deux *amours*. Qui doute qu'il n'y ait deux Vénus? L'une ancienne, fille du Ciel, & qui n'a point de mère : nous la nommons Vénus Uranie. L'autre plus moderne, fille de Jupiter & de Dioné : nous l'appellons Vénus populaire.

Il s'enſuit que de deux *amours* qui ſont les miniſtres de ces deux Vénus, il faut nommer l'un céleſte & l'autre populaire. Or tous les dieux, à la vérité, ſont dignes d'être honorés ; mais diſtinguons bien les fonctions de ces deux *amours*.

Toute action eſt de ſoi indifférente : comme ce que nous faiſons préſentement, boire, manger, diſcourir. Aucune de ces actions n'eſt ni bonne, ni mauvaiſe par elle même ; mais elle peut devenir l'un ou l'autre par la manière dont on la fait. Elle devient honnête, ſi on la fait ſelon les règles de l'honnêteté ; & vicieuſe, ſi on la fait contre ces règles. Il en eſt de même d'aimer. Tout *amour* en général n'eſt point louable ni vertueux ; mais ſeulement celui qui fait que nous aimons vertueuſement.—L'*amour* de la Vénus populaire inſpire des paſſions baſſes & populaires. C'eſt proprement l'*amour* qui regne parmi les gens du commun. Ils aiment ſans choix, plutôt les femmes que les hommes, plutôt le corps que l'eſprit. Et même entre les eſprits ils s'accommodent mieux des moins raiſonnables, car ils n'aſpirent qu'à la jouiſſance. Pourvu qu'ils y parviennent, il ne leur importe par quels moyens. De là vient qu'ils s'attachent à tout ce qui ſe préſente, bon ou mauvais. Car ils ſuivent la Vénus populaire, qui, parce qu'elle eſt née du mâle & de la femelle, joint aux bonnes qualités de l'un, les imperfections de l'autre.—Pour la Vénus Uranie elle n'a point eu de mère, & par conſéquent il n'y a rien de foible en elle. De plus, elle eſt ancienne, & n'a point l'inſolence de la jeuneſſe. Or l'*amour* céleſte eſt parfait comme elle. Ceux qui ſont poſſédés de cet *amour*, ont les inclinations généreuſes. Ils cherchent une autre volupté que celle des ſens. Il faut une belle ame, un beau naturel pour leur plaire & pour les toucher. On reconnoît dans leur choix la nobleſſe de l'*amour* qui les inſpire. Ils s'attachent, non point à une trop grande jeuneſſe, mais à des perſonnes qui ſont capables de ſe gouverner. Car ils ne s'engagent point dans la penſée de mettre à profit l'imprudence d'une perſonne qu'ils auront ſurpriſe dans ſa première innocence, pour la laiſſer auſſitôt après, & pour courir à quelqu'autre ; mais ils ſe lient dans le deſſein de ne ſe plus ſéparer, & de paſſer toute leur vie avec ce qu'ils aiment. — Il ſeroit effectivement à ſouhaiter qu'il y eût une loi par laquelle il fût défendu d'aimer des perſonnes qui n'ont pas encore toute leur raiſon, afin qu'on ne donnât point ſon tems à une choſe ſi incertaine. Car qui ſait ce que deviendra un jour cette trop grande jeuneſſe ? Quel pli prendront & le corps & l'eſprit ? de quel côté ils tourneront, vers le vice ou vers la vertu ? Les gens ſages s'impoſent eux-mêmes une loi ſi juſte. Mais il faudroit la faire obſerver rigoureuſement par les amans populaires, dont nous parlions ; & leur défendre ces ſortes d'engagemens, comme on leur défend l'adultère. Ce ſont eux qui ont déshonoré l'*amour*. Ils ont fait dire qu'il étoit honteux de bien traiter un amant. Leur indiſcrétion & leur injuſtice ont ſeules donné lieu à une ſemblable opinion, qui, à la prendre en général, eſt très-fauſſe, puiſque rien de ce qui ſe fait par des principes de ſageſſe & d'honneur, ne ſauroit être honteux.

Il n'eſt pas difficile de connoître l'opinion que les hommes ont de l'*amour*, dans tous les pays de la terre ; car la loi eſt claire & ſimple. Il n'y a que les ſeules villes d'Athènes & de Lacédémone, où la loi eſt difficile à entendre, & où elle eſt ſujette à explication. Dans l'Elide, par exemple, & dans la Béotie, où les eſprits ſont peſans, & où l'éloquence n'eſt pas ordinaire, il eſt dit ſimplement qu'il eſt permis d'aimer qui nous aime. Perſonne ne va parmi eux à l'encontre de cette ordonnance, ni jeunes, ni vieux. Il faut croire qu'ils ont ainſi autoriſé l'*amour*, pour en applanir les difficultés, & afin qu'on n'ait pas beſoin, pour ſe faire aimer, de recourir à des artifices que la nature leur a refuſés. Les choſes vont autrement dans l'Ionie, & dans tous les pays ſoumis à la domination des barbares. Car là on déclare infâme toute perſonne qui ſouffre un amant. On traite ſur un même pied l'*amour*, la philoſophie, & tous les exercices dignes d'un honnête homme. D'où vient cela? C'eſt que les tyrans n'aiment point à voir qu'il s'éleve de grands courages, ou qu'il ſe lie dans leurs états des amitiés violentes. Or c'eſt ce que l'*amour* ſait faire parfaitement. Les tyrans d'Athènes en firent autrefois l'expérience. L'amitié violente d'Armo-

dius & d'Ariſtogiton, renverſa la tyrannie dont Athènes étoit opprimée. Il eſt donc viſible que dans les états où il eſt honteux d'aimer qui nous aime, cette trop grande ſévérité vient de l'injuſtice de ceux qui gouvernent, & de la lâcheté de ceux qui ſont gouvernés : mais que dans les pays au contraire où il eſt honnête de rendre *amour* pour *amour*, cette indulgence eſt un effet de la groſſiereté des peuples qui ont craint les difficultés. — Tout cela eſt bien plus ſagement ordonné parmi nous. Mais, comme j'ai dit, il faut bien examiner l'ordonnance pour la concevoir. Car d'un côté, on dit qu'il eſt plus honnête d'aimer aux yeux de tout le monde, que d'aimer en cachette : ſur-tout quand on aime des perſonnes qui ont elles-mêmes de l'honneur & de la vertu, & encore plus quand la beauté du corps ne ſe rencontre point dans ce qu'on aime. Tout le monde s'intéreſſe pour la proſpérité d'un homme qui aime. On l'encourage : ce qu'on ne feroit pas ſi l'on croyoit qu'il ne fût pas honnête d'aimer. On l'eſtime quand il a réuſſi dans ſon *amour*. On le mépriſe quand il n'a pas réuſſi. On permet à un amant de ſe ſervir de mille moyens pour parvenir à ſon but. Et il n'y a pas un ſeul de ces moyens qui ne fût capable de le perdre dans l'eſprit de tous les honnêtes gens, s'il s'en ſervoit pour toute autre choſe que pour ſe faire aimer. Car ſi un homme, dans le deſſein de s'enrichir ou d'obtenir une charge, ou de ſe faire quelque autre établiſſement de cette nature, oſoit avoir pour un grand ſeigneur, la moindre des complaiſances qu'un amant a pour ce qu'il aime, s'il employoit les mêmes ſupplications, s'il avoit la même aſſiduité, s'il faiſoit les mêmes ſerments, s'il couchoit à ſa porte, s'il deſcendoit à mille baſſeſſes, où un eſclave auroit honte de deſcendre, il n'auroit ni un ennemi ni un ami qui le laiſſât en repos. Les uns lui reprocheroient publiquement ſa turpitude, ſes baſſeſſes. Les autres en rougiroient, & s'efforceroient de l'en corriger. Cependant tout cela ſied merveilleuſement à un homme qui aime. Tout lui eſt permis. Non-ſeulement ſes baſſeſſes ne le déshonorent pas, mais on l'en eſtime comme un homme qui fait très-bien ſon devoir. Et ce qui eſt de plus merveilleux, c'eſt qu'on veut que les amans ſoient les ſeuls parjures que les dieux ne puniſſent point. Car on dit que les ſermens n'engagent point en *amour*. Tant il eſt vrai que les hommes & les dieux donnent tout pouvoir à un amant. Il n'y a donc perſonnne qui là-deſſus ne demeure perſuadé qu'il eſt très-louable en cette ville, & d'aimer, & de vouloir du bien à ceux qui nous aiment. — Mais ne croira-t on pas le contraire, ſi l'on regarde d'un autre côté avec quel ſoin un père met auprès de ſes enfans une perſonne qui veille ſur eux ; & que le plus grand ſoin de ces perſonnes eſt d'empêcher qu'ils ne parlent à ceux qui les aiment ? S'il arrive même qu'on les voye entretenir de pareils commerces, tous leurs camarades les accablent de railleries, & les gens plus âgés, ni ne s'oppoſent à ces railleries, ni ne querellent ceux qui les font. Encore une fois, à examiner cet uſage de notre ville, ne croira-t-on pas que nous ſommes dans un pays où il y a de la honte à aimer & à ſe laiſſer aimer ? — Voici comme il faut accorder toutes ces contrariétés. L'*amour*, comme je diſois d'abord, n'eſt de ſoi-même ni bon ni mauvais. Il eſt louable, ſi l'on aime avec honneur ; il eſt condamnable, ſi l'on aime contre les règles de l'honnêteté. — Il y a de la honte à ſe laiſſer vaincre à l'*amour* d'un malhonnête homme : il y a de l'honneur à ſe rendre à l'amitié d'un homme qui a de la vertu. J'appelle malhonnête homme cet amant populaire, qui aime le corps plutôt que l'eſprit. Son *amour* ne ſauroit être de durée, car il aime une beauté qui ne dure point. Dès que la fleur de cette beauté eſt paſſée, vous le voyez qui s'envole ailleurs, ſans ſe ſouvenir de ſes beaux diſcours & de toutes ſes belles promeſſes. Il n'en eſt pas ainſi de l'amant honnête. Comme il s'eſt épris d'une belle ame, ſon amitié eſt immortelle. Car ce qu'il aime eſt ſolide, & ne périt point. — Telle eſt donc l'intention de la loi, qui eſt établie parmi nous. Elle veut qu'on examine avant que de s'engager ; & qu'on honore ceux qui aiment pour la vertu ; tandis qu'on aura en horreur ceux qui ne recherchent que la volupté. Elle encourage les jeunes gens à ſe donner aux premiers, & à fuir les autres. Elle examine quelle eſt l'intention de celui qui aime, & quel eſt le motif de celui qui ſe laiſſe aimer. Il s'enſuit de là qu'il y a de la honte à s'engager légèrement, car il n'y a que le tems qui découvre le ſecret des cœurs. Il eſt encore honteux de céder à un homme riche, ou à un homme qui eſt dans une grande fortune, ſoit qu'on ſe rende par timidité, ou qu'on ſe laiſſe éblouir par l'argent, ou par l'eſpérance d'entrer dans les charges. Car outre que des raiſons de cette nature ne peuvent jamais lier une amitié véritable & généreuſe, elles portent d'ailleurs ſur des fondemens trop peu durables. — Reſte un ſeul motif pour lequel, ſelon l'eſprit de notre loi, on peut accorder ſon amitié à celui qui la demande. Car tout de même que les baſſeſſes & la ſervitude volontaire d'un homme qui aſpire à ſe faire aimer, ne ſont point odieuſes, & ne lui ſont point reprochées ; auſſi y a-t-il une eſpece de ſervitude volontaire, qui ne peut jamais être blâmée. C'eſt celle où l'on s'engage pour la vertu. Tout le monde s'accorde en ce point, que ſi un homme s'attache à en ſervir un autre dans l'eſpérance de devenir honnête homme par ſon moyen, d'acquérir la ſageſſe, ou quelque autre partie de la vertu, cette ſervitude n'eſt point honteuſe, & ne s'appelle point une baſſeſſe. Il faut que l'*amour* ſe traite comme la philoſophie, & que les loix de l'un ſoient les mêmes

que les loix de l'autre, ſi l'on veut qu'il ſoit honnête de favoriſer celui qui nous aime. Car ſi l'amant & l'aimé s'aiment tous deux à ces conditions; ſavoir, que l'amant en reconnoiſſance des honnêtes faveurs de celui qu'il aime, ſera prêt à lui rendre tous les ſervices qu'il pourra lui rendre avec honneur: que l'aimé de ſon côté, pour reconnoître le ſoin que ſon amant aura pris de le rendre ſage & vertueux, aura pour lui toutes les complaiſances que l'honneur lui permettra: & ſi l'amant eſt véritablement capable d'inſpirer la vertu & la prudence à ce qu'il aime, & que l'aimé ait un véritable deſir de ſe faire inſtruire: ſi, dis-je, toutes ces conditions ſe rencontrent, c'eſt alors uniquement qu'il eſt honnête d'aimer qui nous aime. L'*amour* ne peut point être permis pour quelque autre raiſon que ce ſoit. Alors il n'eſt point honteux d'être trompé. Par-tout ailleurs il y a de la honte, ſoit qu'on ſoit trompé, ſoit qu'on ne le ſoit point. Car ſi dans l'eſpérance du gain, on s'abandonne à un amant que l'on croyoit riche, & qu'on reconnoiſſe que cet amant eſt pauvre en effet, & qu'il ne peut tenir parole, la honte eſt égale de part & d'autre. On a découvert ce que l'on étoit, & on a montré que pour le gain on pouvoit tout faire pour tout le monde. Et qu'y a-t-il de plus éloigné de la vertu, que ce ſentiment? Au contraire, ſi après s'être confié à un amant que l'on auroit cru honnête homme dans l'eſpérance d'acquérir la vertu par le moyen de ſon amitié, on vient à reconnoître que cet amant n'eſt point honnête homme, & qu'il eſt lui-même ſans vertu, il n'y a point de déshonneur à être trompé de la ſorte. Car on a fait voir le fond de ſon cœur; on a montré que pour la vertu & dans l'eſpérance de parvenir à une plus grande perfection, on étoit capable de tout entreprendre: & il n'y avoit rien de plus glorieux que d'avoir cette paſſion pour la vertu. Il s'enſuit donc qu'il eſt beau d'aimer pour la vertu. C'eſt cet *amour* qui fait la Vénus céleſte, & qui eſt céleſte lui-même, utile aux particuliers & aux républiques, & digne de leur principale étude: qui oblige l'amant & l'aimé de veiller ſur eux-mêmes, & d'avoir ſoin de ſe rendre mutuellement vertueux. Tous les autres *amours* appartiennent à la Vénus populaire. Voilà, ô Phédre, tout ce que j'avois à vous dire préſentement ſur l'*amour*.

Pauſanias ayant fait ici une pauſe, (car voilà de ces alluſions que nos ſophiſtes enſeignent) c'étoit à Ariſtophane à parler; mais il en fut empêché par un hocquet qui lui étoit ſurvenu, apparemment pour avoir trop mangé. Il s'adreſſa donc à Eryximaque, médecin, auprès de qui il étoit, & lui dit: Il faut, ou que vous me délivriez de ce hocquet, ou que vous parliez pour moi juſqu'à ce qu'il ait ceſſé. — Je ferai l'un & l'autre, répondit Eryximaque; car je vais parler à votre place, & vous parlerez à la mienne, quand votre incommodité ſera finie. Elle le ſera bientôt, ſi vous voulez retenir votre haleine, & vous gargariſer la gorge avec de l'eau. Il y a encore un autre remede qui fait ceſſer infailliblement le hocquet, quelque violent qu'il puiſſe être, c'eſt de ſe procurer l'éternuement en ſe frottant le nez une ou deux fois. — J'aurai exécuté vos ordonnances, dit Ariſtophane, avant que votre diſcours ſoit achevé. Commencez.

ERYXIMAQUE.

Pauſanias a dit de très-belles choſes; mais, comme il me ſemble qu'il ne les a pas aſſez approfondies, & qu'il ne les a que commencées, je crois devoir les achever. J'approuve fort la diſtinction qu'il a faite des deux *amours*; mais je crois découvrir par la médecine que l'*amour* ne réſide pas ſeulement dans l'ame des hommes pour la porter à la recherche de la beauté: je ſuis perſuadé qu'il ſe trouve encore dans pluſieurs autres choſes, tant dans le corps des animaux, que dans les productions de la terre, &, pour ainſi dire, dans toute la nature. Ce dieu ſe montre grand & admirable en tout parmi les hommes & parmi les dieux. Je tire de la médecine la première preuve de cette doctrine, afin d'honorer mon art. Les parties de nos corps qui ſont ſaines, & celles qui ſont en mauvaiſe diſpoſition, conſiſtent en des choſes diſſemblables, & différentes par conſéquent dans leurs deſirs. L'*amour* donc qui réſide dans un corps qui jouit de la ſanté, eſt autre que celui qui ſe trouve dans un corps malade: & la maxime que Pauſanias a établie touchant la complaiſance qui eſt due à un ami vertueux, & la réſiſtance à celui qui eſt animé d'une paſſion déréglée, cette maxime, dis-je, doit être pratiquée par un ſavant médecin à l'égard de ce double *amour* que nous établiſſons dans les corps, en ſuivant la pente des bons tempéramens, & en combattant ceux qui ſont dépravés. C'eſt en cela que conſiſte tout l'art de la médecine. Car, pour le dire en peu de mots, la médecine eſt une ſcience par laquelle on découvre l'inclination des corps à rechercher les aliments, & à ſe ſoulager de la replétion: & le médecin qui ſait le mieux diſcerner en cela l'*amour* réglé d'avec le vicieux, doit être eſtimé très-habile. Mais une autre grande marque de ſon ſavoir & de ſon induſtrie, eſt de diſpoſer tellement des inclinations du corps, qu'il puiſſe les changer ſelon le beſoin; arracher ce que nous avons appellé *amour* vicieux; introduire celui qui eſt réglé, où il ſe trouve néceſſaire; établir la concorde entre les qualités qui ſe combattent, & les entretenir dans une mutuelle correſpondance. On peut en effet regarder comme ennemies ces qualités, lorſqu'elles ſont contraires les unes aux autres, comme le froid l'eſt au chaud,

le sec à l'humide, l'amer au doux, & les autres de même espèce. C'est pour avoir trouvé le moyen de mettre l'union entre ces contraires, qu'Esculape, qui est en si grande réputation parmi nous, a été appellé l'inventeur de la médecine, ainsi que chantent les poëtes, & que je le crois. J'ose donc assurer que la médecine est gouvernée par le dieu dont nous avons entrepris la louange. Si l'on veut y faire attention, on reconnoîtra de même sa puissance dans la gymnastique, dans la musique, dans l'agriculture: & qu'Héraclite l'a peut-être senti, quoiqu'il ne s'est expliqué qu'avec obscurité, en disant, que ce qui se combat soi-même produit l'accord. Sur quoi il donne l'exemple de l'harmonie qui procède de la lyre. Il est absurde que l'harmonie ne soit pas d'accord, ou qu'elle soit formée de dissonnances en tant qu'elle demeure telle; mais apparemment Héraclite entendoit que des choses qui étoient contraires, comme le ton grave & l'aigu, il se formoit une harmonie après les avoir mis d'accord par l'art de la musique. Sans cet art de mettre d'accord les contraires, l'harmonie ne se formeroit jamais: car étant une consonnance & un accord, elle ne peut pas se former des choses opposées, tant qu'elles demeurent opposées. C'est de cette manière que les longues & les brèves, qui different entre elles, composent la mesure lorsqu'elles sont accordées. Ainsi la musique accorde les sons différents, comme la médecine réconcilie les humeurs qui se font la guerre. Et cet *amour* ne peut-il pas être appellé un *amour* mutuel, que cette science produit entre les sons & les mesures en discernant la manière dont ils doivent être assemblés? Le pouvoir de l'*amour* se reconnoît aisément dans cet assemblage: mais la distinction de ces deux *amours* ne s'y remarque que dans l'usage de cette science par rapport aux hommes; ou en inventant, & c'est ce qui s'appelle composition; ou en se servant à propos de cette même composition, & c'est ce qui s'appelle discipline. Pour cela il est besoin d'une grande attention, & d'un maître très habile.— Appliquons ici la maxime qui a déjà été établie, qui est de favoriser les personnes modestes, & celles qui sont en chemin de le devenir, afin d'entretenir en eux l'*amour* légitime & céleste de la muse Uranie. Pour celui de Polyhymnie qui est vulgaire, on n'en doit user qu'avec une grande retenue, en sorte que l'agrément qu'on y trouve ne puisse jamais porter au déréglement. La même circonspection est nécessaire dans notre art, afin d'accorder l'usage des viandes qui flattent le goût, dans une si juste mesure, qu'elles ne puissent pas être nuisibles à la santé. Nous devons donc distinguer soigneusement ces deux *amours* dans la musique, dans la médecine, & dans toutes les choses humaines & divines, puisqu'il n'y en a aucune où ces deux divinités ne se rencontrent. Elles se trouvent aussi dans la diversité des saisons qui composent l'année: car toutes les fois que ces qualités dont je parlois, tout-à-l'heure, le froid, le chaud, l'humide & le sec contractent ensemble un *amour* réglé, & composent une harmonie juste & tempérée, l'année devient fertile & salutaire aux plantes & à tous les animaux, qui au contraire sont infectés de peste & de toute sorte de maladies, lorsque le mauvais *amour* domine dans ces mêmes qualités, lequel produit aussi toutes les intempéries qui agitent l'air & qui corrompent les moissons. La connoissance de ces choses, celle du mouvement des cieux, & du partage de l'année, s'appelle astronomie. De plus les sacrifices, toutes les choses où la divination est employée, en un mot tout ce qui concerne la communication des hommes avec les dieux, n'ont pour but que d'entretenir l'*amour* réglé qui est le fondement de la piété, puisque les actions impies, telles que les omissions des devoirs envers les parens vivans & morts, & l'abandon du service des dieux, ne viennent que de ne pas cultiver cet *amour* divin, & de s'être abandonné à son contraire. L'emploi de la divination est d'observer ces *amours*, par où elle devient l'instrument du commerce qui est entre Dieu & les hommes. C'est donc la divination qui en examinant & en conservant ces *amours*, devient l'instrument de l'amitié qui est entre les dieux & les hommes: car elle discerne ce qu'il y a de juste & d'illicite dans les affections humaines. Ainsi il est vrai de dire en général que l'*amour* est puissant & que sa puissance est universelle. Mais ce qui met le comble à cette puissance, & ce qui prouve une parfaite félicité, c'est quand il s'applique au bien, & qu'il est réglé par la justice & la tempérance, tant à notre égard qu'à l'égard des dieux, nous faisant vivre en paix les uns avec les autres, & nous conciliant la bienveillance des dieux, dont la nature est si élevée au-dessus de la nôtre. J'omets peut-être beaucoup de choses qui pourroient contribuer à la louange de l'*amour*; mais ce n'est pas volontairement. C'est à vous, Aristophane, à faire entrer dans votre éloge ce qui manque à celui-ci. Si c'est pourtant par une autre voie que vous voulez honorer le dieu, vous êtes libre de la prendre. Commencez donc, puisque votre hocquet est cessé.

Aristophane répondit: il est cessé en effet; mais ce n'a pu être que par l'éternuement: & j'admire qu'un mouvement comme celui-là, accompagné de bruits & d'agitations ridicules, puisse convenir à un corps dont l'*amour* réglé (pour parler dans vos termes) fait le tempérament & la liaison. — Prenez garde, Aristophane, à ce que vous faites, dit Eryximaque. Vous êtes sur le point de parler, & votre raillerie pourroit bien m'obliger à observer votre discours avec un esprit de censure, pour peu que vous y donniez de matière. C'est

volontairement que vous vous exposez à ce péril, qu'il vous auroit été libre d'éviter. — Vous avez raison, Eryximaque, répondit Aristophane. Oubliez, je vous prie, ce que je viens de dire, & ne m'examinez point à la rigueur : car je crains non pas de faire rire, qui est une chose fort convenable à ma muse ; mais de dire des choses qui soient dignes de moquerie. — Vous prétendez échapper, reprit Eryximaque, après avoir le premier lancé vos traits contre moi ? Appliquez-vous à ce que vous allez dire, comme si vous deviez rendre compte de chacune de vos paroles. S'il m'en prend envie, je vous traiterai peut-être avec plus d'indulgence. Aristophane commença ainsi.

ARISTOPHANE.

Je me propose de suivre une autre méthode, que celle de Pausanias & que la vôtre, en traitant de l'*amour*. Il me semble que jusques-ici tous les hommes ont ignoré la puissance de ce dieu : car s'ils la connoissoient, ils lui élèveroient des temples, & lui offriroient des sacrifices, ce qui n'est point en pratique, quoique rien ne fût plus convenable : car c'est celui de tous les dieux qui répand le plus de bienfaits sur tous les hommes ; il est leur protecteur & leur médecin, & leur fait trouver la félicité après les avoir soulagés de leurs maux. Je vais essayer de vous faire connoître cette puissance. Vous enseignerez aux autres ce que vous apprendrez de moi sur ce sujet. Il faut commencer par connoître quelles étoient autrefois les passions de l'homme, & sa nature qui différoit beaucoup de ce qu'elle est aujourd'hui. Il y avoit alors trois sortes d'hommes, les deux sexes qui subsistent encore, & un troisième composé qui les renfermoit tous deux. Ce dernier a été détruit : il s'appelloit *androgyne*, & ce nom infâme est la seule chose qui en reste. Tous les hommes généralement étoient d'une figure ronde, avoient deux visages opposés l'un à l'autre tenant à une seule tête, qui étoit ronde aussi : quatre bras, quatre pieds, & tout le reste multiplié dans la même proportion. Leur situation étoit droite comme la nôtre : ils n'avoient pas besoin de se tourner pour suivre tous les chemins qu'ils vouloient prendre : & quand ils vouloient rendre leur marche plus prompte, ils s'appuyoient de leurs bras aussi-bien que de leurs pieds, par un mouvement circulaire semblable à celui d'une certaine danse, où s'appuyant successivement sur la tête, les pieds & les mains, on imite le mouvement d'une roue. La différence qui se trouve entre ces trois espèces d'hommes vient de la différence de leurs principes. Le sexe masculin est produit par le soleil, le féminin par la terre ; & celui qui est composé de deux, par la lune qui participe de la terre & du soleil. Ces trois principes leur avoient communiqué leur figure & leur manière de se mouvoir qui est sphérique. Ces mêmes causes rendoient leurs corps robustes & leurs courages élevés, ce qui leur inspira l'audace de monter au ciel & combattre contre les dieux, ainsi qu'Homère l'écrit d'Ephialtus & d'Otus. Jupiter examina avec les dieux ce qu'il y avoit à faire pour arrêter cette entreprise. L'affaire n'étoit pas sans difficulté, car une telle insolence ne pouvoit être soufferte ; mais d'autre part les dieux ne vouloient pas, en détruisant les hommes, abolir le culte qu'ils ne peuvent recevoir que d'eux. Enfin Jupiter prit une résolution qu'il déclara de cette sorte. J'ai trouvé, dit-il, un moyen de conserver les hommes & de les rendre plus retenus, c'est de diminuer leur force : je les séparerai en deux ; par-là ils deviendront foibles, & nous aurons encore un autre avantage, qui sera d'augmenter le nombre de ceux qui nous servent : ils marcheront droit, soutenus de deux jambes seulement ; & si après cette punition leur audace impie subsiste encore, je les séparerai de nouveau, & ils seront réduits à n'avoir plus qu'un seul pied. Après cette déclaration le dieu fit la séparation qu'il venoit de résoudre, & il la fit de la manière que l'on fend les œufs, lorsqu'on veut les saler, ou qu'avec un cheveu on les divise en deux parties égales. Il commanda ensuite à Apollon de guérir les plaies, & de placer le visage des hommes du côté que la séparation avoit été faite, afin que la vue de ce châtiment les rendît plus modestes. Apollon obéit, & ramassant les peaux coupées, il les réunit toutes à la manière d'une bourse que l'on ferme, ainsi que cela paroît encore. Il les polit avec un instrument semblable à celui dont se servent les cordonniers, & laissa seulement quelques plis qui sont comme des cicatrices que l'homme ne peut regarder sans se souvenir de son crime. Cette division étant faite, chaque moitié cherchoit à rencontrer celle qui lui étoit propre : & s'étant trouvées toutes les deux, elles se joignoient avec une telle ardeur dans le desir de rentrer dans leur ancienne unité, qu'elles périssoient dans cet embrassement, oubliant toutes les fonctions nécessaires à l'entretien de la vie. Quand l'une des moitiés périssoit, l'autre qui restoit en cherchoit une autre, à laquelle elle s'unissoit de nouveau : & cela arrivoit indifféremment aux deux sexes. Ainsi le genre humain alloit bientôt être détruit, si Jupiter, touché de ce malheur, n'eût fait un changement à la conformation de ces moitiés, par le moyen duquel cette union ne fut plus un obstacle à la continuation de l'espèce, non plus qu'aux autres soins nécessaires pour vivre. C'est de là qu'a pris naissance l'*amour* mutuel, qui, par l'union étroite qu'il met entre deux personnes qui s'aiment, rétablit en quelque sorte leur nature dans son ancienne perfection. Chacun de nous n'est donc pas un homme parfait, mais seulement une moitié de ce qu'il étoit originairement : moitié qui a

été séparée de son tout de la même manière que nous voyons séparer une sole ou une plie. Ces moitiés cherchent toujours leurs moities ; & c'est d'où procede la différence des inclinations. Les hommes qui recherchent les femmes, & les femmes qui aiment les hommes, sortent de ce composé des deux sexes, nommé androgyne. Les autres, qui n'étoient composés que d'un sexe, cherchent leur semblable. Cette inclination a de bons effets parmi les hommes, parce que, les portant dès leur jeunesse à converser avec ceux qui sont plus avancés en âge, ils se forment à la vertu, & se rendent propres aux emplois de la république. Dans un âge mûr ils ont à leur tour les mêmes attentions pour la jeunesse qui s'attache à eux. Ils sont d'autant plus maîtres de leur consacrer leurs soins, qu'ils n'en sont point détournés par les embarras domestiques : car ils aiment le célibat, & ne se soumettent au mariage, que lorsqu'ils y sont invités par la loi. C'est bien à tort que la jeunesse de ce caractere est blâmée, & puisqu'au contraire ce n'est que par grandeur d'ame & par générosité qu'ils recherchent leurs semblables, dans l'espérance d'y trouver les mêmes qualités. Toutes les fois que quelqu'un rencontre sa moitié, il demeure saisi & agité d'une ardeur véhémente : & la séparation d'un objet si cher, quand même elle ne dureroit qu'un moment, lui est d'une douleur insupportable. Les délices que de vrais amans trouvent à être ensemble n'ont point une source déshonnête. Ce qu'ils desirent l'un de l'autre n'est pas si commun, & ne peut s'exprimer : ils se le font comprendre par des signes obscurs, que leur mutuelle affection leur rend intelligibles. Et si Vulcain, leur apparoissant avec des instrumens de son art, leur disoit : « Qu'est-ce que vous » demandez réciproquement ? » Et que les voyant hésiter, il continuât à les interroger ainsi. « Ce » que vous voulez, n'est-ce pas d'être tellement » unis ensemble, que ni jour ni nuit vous ne » soyez jamais l'un sans l'autre ? Si c'est-là ce » que vous desirez, je vais vous fondre, & vous » mêler de telle façon, que vous ne serez plus » deux personnes, mais une seule, non-seule- » ment pendant cette vie, mais encore dans le » tombeau. Voyez donc encore une fois si c'est » là le sujet de vos desirs, & ce qui peut vous » rendre parfaitement heureux ». Si, dis-je, Vulcain leur tenoit ce discours, il est certain qu'aucun ne refuseroit son offre, ni ne rechercheroit autre chose pour l'accomplissement de ses desirs, jugeant que Vulcain a développé ce qui de tout tems étoit caché au fond de leur ame : ce desir d'un mélange si parfait avec la personne aimée qu'on ne composât plus qu'un tout avec elle : desir qui n'est autre chose qu'une pente naturelle à rétablir notre nature dans sa première perfection. Car, comme je l'ai déjà dit, nous étions autrefois un composé parfait, qui a été divisé pour punir notre injustice, & l'on appelle *amour* l'inclination que l'on a & les efforts que l'on fait pour rejoindre ces deux parties. Nous devons donc prendre garde à ne commettre aucune faute contre les dieux, de peur d'être exposés à une seconde division. Tâchons d'obtenir d'eux le bien que nous cherchons par l'inspiration de l'*amour* auquel on ne sauroit résister sans résister aux dieux mêmes : *amour* qui, si nous nous le rendons favorable, nous fera trouver cette partie de nous-mêmes nécessaire à notre bonheur : grace très-rare, & qui n'est accordée qu'à un petit nombre.— Mais, au reste, qu'Eryximaque ne s'avise pas de critiquer ces dernières paroles, comme si elles notoient Pausanias & Agathon. Peut-être ont-ils cette origine mâle & généreuse que nous avons louée tantôt. Quoi qu'il en soit, je suis certain que nous serons tous heureux, tant les hommes que les femmes, si nous suivons les impressions de l'*amour*, & si nous jouissons de ses faveurs, recouvrant par-là notre ancienne nature. Cet état étant parfaitement heureux, on ne peut nier que ce qui en approche le plus (qui est de rencontrer un ami capable de remplir le cœur) ne soit ce qu'il y a de meilleur & de plus desirable : & en louant Dieu de ce bonheur c'est l'*amour* que nous louons, & auquel il est bien juste que nous rendions graces ; puisque non-seulement il nous assiste dans le tems présent, en nous donnant ce qui nous convient, mais qu'il nous fait espérer encore que, si nous sommes fideles au service des dieux, il rendra notre bonheur complet, remédiant aux défauts de notre nature, & la rétablissant dans sa première perfection. — Voilà, Eryximaque, ce que j'avois à dire sur l'*amour*. J'ai mis au jour des idées différentes des vôtres ; mais je vous conjure encore une fois de ne point faire la critique de mon discours, afin de ne rien dérober du tems qui nous reste pour entendre les autres, ou plutôt pour entendre Agathon & Socrate, les deux seuls qui aient à parler.

Je vous obéirai, dit Eryximaque, & d'autant plus volontiers que votre discours m'a charmé, mais à un tel point que, si je ne connoissois combien sont éloquens Socrate & Agathon en matière d'amour, je craindrois fort qu'ils ne demeurassent court, la matière paroissant épuisée par tout ce qui a été dit jusqu'à présent. Je ne laisse pas cependant d'attendre encore beaucoup d'eux.— Vous vous êtes très-bien tiré d'affaire, dit Socrate ; mais, si vous étiez à ma place, vous seriez dans la crainte, Eryximaque, & dans la perplexité où je suis présentement, & ma crainte augmentera encore quand Agathon aura parlé avec cette éloquence qui lui est ordinaire.— Vous voulez, ô Socrate, dit Agathon, m'enchanter par vos flatteries, afin que je tremble devant vous, en m'imaginant que cette assemblée attend d'aussi grandes choses de moi, que si j'avois à paroître sur un théatre.— J'aurois bien

peu

peu de mémoire, reprit Socrate, si je vous soupçonnois d'être intimidé par une petite troupe de gens tels que nous : vous que j'ai vu paroître hier sur la scène tragique, environné des comédiens, & qui avez récité vos vers sans aucune crainte devant une si nombreuse assemblée. — Ah, je vous prie, répondit Agathon, ne croyez pas, Socrate, que je sois tellement enivré du théatre & de ses applaudissemens, que j'ignore combien le jugement d'un petit nombre de sages est préférable à celui de la multitude. — Je serois bien injuste, reprit Socrate, si je doutois de votre discernement, & si je n'étois persuadé que vous trouvant avec un petit nombre de personnes qui vous paroîtroient sages, vous les préféreriez au vulgaire. Mais peut être ne sommes-nous pas de ces sages ? Car enfin nous étions hier mêlés avec le vulgaire. Mais supposé que vous vous trouvassiez avec ces mêmes sages, craindriez vous de faire quelque chose qu'ils puissent désapprouver ?— Oui certainement je le craindrois, répondit Agathon. — Et n'auriez-vous pas la même crainte avec les personnes vulgaires, reprit Socrate ?— Phédre prit la parole là-dessus, & dit à Agathon : Mon cher, si vous continuez à répondre à Socrate, il ne se mettra pas en peine du reste : car il est content pourvu qu'il ait quelqu'un avec qui disputer, principalement quand c'est une personne qui a de la beauté. Je prends grand plaisir à entendre discourir Socrate ; mais je ne dois pas souffrir que ce que nous avons entrepris à l'honneur de l'amour, demeure imparfait. Que chacun achève donc dans son rang de louer ce dieu. Après cela vous disputerez tant qu'il vous plaira.— Vous avez raison, Phèdre, dit Agathon. Rien ne m'empêche de parler, puisqu'en effet je pourrai d'autres fois rentrer en dispute avec Socrate. J'établirai donc d'abord le plan de mon discours, & puis je commencerai.

Agathon.

Il me paroît que ceux qui ont parlé jusques ici, ont plutôt célebré les bienfaits de l'amour, & le bonheur qu'il procure aux hommes, qu'ils n'ont loué l'*amour* même. On a bien dit de quelles faveurs il est la source ; mais on ne l'a pas encore fait connoître lui-même. La bonne méthode de louer est pourtant d'exposer d'abord quelle est la nature du sujet que l'on loue, & de passer ensuite aux effets dont il est la cause. Il faut donc dire premiérement quel est ce dieu, & faire ensuite connoître les faveurs qu'on reçoit de lui. — Je commence par assurer non-seulement qu'il jouit du bonheur attaché à la nature divine, mais encore (s'il est permis de le dire) qu'il est le plus heureux de tous les dieux, parce qu'il n'y en a point qui soit si beau ni si excellent que lui. Voulez-vous savoir, Phédre, pourquoi je le crois le plus beau ? C'est qu'il est le plus jeune. On le voit bien par l'aversion qu'il a pour la vieillesse, & par son inclination pour la jeunesse, qui l'accompagne toujours : car suivant l'ancien proverbe, chacun s'attache à son semblable. Je conviens de plusieurs choses que Phédre a avancées ; mais je ne saurois lui accorder que l'*amour* soit plus ancien que Saturne & Japet. Je soutiens au contraire qu'il est le plus jeune des dieux, & qu'il est toujours jeune. Dans tout ce qu'Hesiode & Parménide nous rapportent de l'ancienne histoire des dieux (supposé qu'elle soit telle qu'ils nous la racontent) on ne remarque aucun événement qui ne puisse être attribué à la nécessité plutôt qu'à l'*amour*. En effet les dieux n'en seroient pas venus entr'eux à des divisions, à des violences, & à ces mutilations honteuses, qu'on leur attribue, s'ils avoient eu l'*amour* parmi eux. L'amitié & la paix y auroient régné, ils auroient été tranquilles & unis comme ils l'ont été depuis que l'*amour* leur a fait sentir son pouvoir. Il est donc certain qu'il est jeune : & de plus il est tendre & délicat. — Il faudroit un Homere pour exprimer cette tendre délicatesse. Homere dit qu'Até ou la Calamité est une déesse qui ne s'appuie point sur la terre, mais qu'elle marche sur la tête des hommes. Il donne par-là à conjecturer clairement combien elle est délicate. J'aurois besoin d'user de quelque expression semblable pour faire connoître que l'*amour* est encore plus délicat & plus tendre, puisque la tête même seroit trop rude pour lui, & qu'il s'arrête non seulement sur des choses délicates, mais même sur celles qui le sont le plus, telles que l'ame & l'esprit des hommes & des dieux. Encore fait-il un choix entre ces esprits : car il rejette ceux qu'il trouve grossiers. Mais outre qu'il ne s'attache qu'aux ames les plus délicates, il les pénètre de toutes parts, y entre & en sort sans en être apperçu ; ce qui est encore une preuve de sa souplesse & de sa subtilité. — On ne peut pas douter de sa beauté, puisqu'il y a une guerre perpétuelle entre la laideur & l'*amour*. Il est fleuri & parfumé comme les fleurs mêmes, avec lesquelles il se plaît si fort, qu'il ne s'arrête qu'aux objets où elles se trouvent, & qu'il s'en éloigne en même temps qu'elles. On pourroit apporter plusieurs preuves de la beauté de ce dieu, si celles-ci n'étoient suffisantes.— Parlons de sa vertu. Il ne peut recevoir aucune offense de la part des hommes ni des dieux : & aussi n'y a-t-il aucun d'eux qui soit offensé par lui : car s'il souffre ou s'il fait souffrir les autres, c'est sans aucune contrainte, la violence étant incompatible avec l'*amour*. Tous ceux qui éprouvent le pouvoir de l'*amour*, s'y sont soumis volontairement. Or, selon les loix, on ne commet point d'injustice en prenant ce qui est cédé de bon gré. Mais l'*amour* n'est pas seulement juste, il est encore tempérant. Car la tempérance est une vertu qui domine sur les voluptés. Et y a-t-il une volupté plus puissante que celle

dont l'*amour* eſt le maître ? Si donc toutes autres voluptés ſont plus foibles que l'*amour*, il faut que l'*amour* ait la tempérance en partage. Sa force n'eſt pas moins aiſée à prouver. Elle eſt telle, que Mars même ne lui réſiſte pas : car on ne dit pas que Mars retient l'*amour*, mais que l'*amour* de Vénus retient Mars. Ainſi ſurmonter celui qui ſurmonte les autres, n'eſt-ce pas être le plus fort de tous ? — Après avoir parlé de la juſtice, de la tempérance & de la force de ce dieu, il reſte à faire connoître ſa ſageſſe. Pour honorer donc mon art, comme Eryximaque a voulu honorer le ſien, je dirai que l'*amour* poſſède ſi excellemment la poëſie, qu'il la communique à qui il lui plaît. En effet quiconque eſt inſpiré de l'*amour* devient auſſi poëte, quand même ſon eſprit ſeroit naturellement groſſier. Et ſi l'*amour* fait les poëtes, il eſt indubitable qu'il eſt poëte lui-même ; puiſqu'on n'enſeigne point ce qu'on ne ſait pas, comme on ne donne point ce qu'on n'a pas. Qui doute que la production des animaux ne ſoit l'ouvrage de l'amour, & un effet de ſa ſageſſe ? Mais cette ſageſſe ne nous donne-t-elle pas auſſi tous les arts : & celui qui a l'*amour* pour maître n'excelle-t-il pas bientôt en quelque art que ce ſoit ? Au contraire ne voit-on pas languir dans l'obſcurité tous ceux que ce dieu n'anime pas ? Apollon lui-même eſt diſciple de l'*amour*, puiſque ſans lui il n'auroit pas inventé la manière de tirer de l'arc, la médecine & la divination. Tous les autres dieux inventeurs des arts, comme les Muſes, Vulcain & Minerve, en ſont de même redevables à l'*amour*. C'eſt lui qui a auſſi enſeigné à Jupiter l'art de gouverner les hommes & les dieux. Ainſi les affaires des uns & des autres ſont conduites par l'*amour*, c'eſt-à-dire, par l'impreſſion de la beauté : car ce qui lui eſt contraire ne peut jamais attirer l'*amour*. — Avant que ce dieu eût paru, il s'eſt commis pluſieurs actions cruelles & indignes parmi les dieux, ainſi que je l'ai remarqué au commencement de ce diſcours. On appelle ce temps le regne de la néceſſité. Mais auſſi-tôt que le deſir des belles choſes eut fait naître ce dieu dans le monde, toutes ſortes de biens ſe répandirent tant dans le ciel que ſur la terre. Il me ſemble donc, Phèdre, que j'ai eu raiſon d'avancer que ce dieu eſt très-beau & très bon, & qu'il communique ces mêmes avantages aux autres. — Je puis autoriſer mes penſées ſur ce ſujet de certains vers qui me reviennent dans l'eſprit, & dont voici le ſens. « C'eſt » ce dieu qui procure la paix aux hommes, qui » appaiſe les vents, qui répand la ſérénité ſur » la ſurface de la mer, & qui fait repoſer les » humains tranquillement. C'eſt ce même *amour* » qui enſeigne la politeſſe, & qui concilie l'a» mitié entre les hommes, en les aſſemblant dans » une douce ſociété. Il eſt notre maître & notre » chef, dans les danſes & les ſacrifices qui ſe » célèbrent les jours ſolemnels. Il adoucit les » naturels féroces. Toute haine eſt chaſſée, & » toute amitié eſt formée par lui. Il eſt favorable, » bienfaiſant, admiré des ſages, agréable aux » dieux, l'objet des deſirs de ceux qui ne le » poſſèdent pas encore, un tréſor précieux à » ceux qui le poſſèdent, le père des délices, » des doux charmes, des agrémens, des tendres » voluptés, il s'intéreſſe aux bons, & mépriſe les » méchans. C'eſt de lui qu'on eſt ſecouru, pro» tégé & gouverné dans les travaux & dans » toutes les actions de la vie. Enfin il eſt la gloire » des dieux & des hommes. Il doit être ſuivi » & célébré avec des hymnes par ceux que lui» même a inſtruits des divins chants dont il ſe » ſert pour répandre la douceur parmi les dieux » & parmi les hommes. » A ce dieu charmant, ô Phèdre, je conſacre ce diſcours que j'ai entremêlé de choſes badines & ſérieuſes, ſelon la portée de mon eſprit.

Tous les conviés donnerent un applaudiſſement général à Agarhon : & jugerent qu'il avoit parlé d'une manière digne du dieu & de lui. Après quoi Socrate s'étant tourné vers Eryximaque ; n'avois-je pas raiſon, lui dit-il, de prévoir que l'éloquence d'Agathon épuiſeroit la matière, & ne me laiſſeroit rien à dire ? Vous avez bien conjecturé, répondit Eryximaque, de l'éloquence d'Agathon ; mais très mal de la vôtre, ſi vous avez cru pouvoir en manquer. — Qui eſt-ce, répondit Socrate, qui ne ſeroit pas intimidé auſſi-bien que moi, ayant à parler après un diſcours ſi parfait, admirable en toutes ſes parties, mais principalement ſur la fin, où il paroît une élévation & une élégance qu'on ne ſauroit conſidérer ſans étonnement ? Je me trouve ſi éloigné de pouvoir parvenir à cette perfection, que me ſentant ſaiſi de honte, j'aurois quitté la place ; ſi j'en avois eu la liberté : car je ſais ce que j'ai expérimenté avec Gorgias ; & me ſouvenant de ce que rapporte Homère touchant la tête de la Gorgone, j'ai penſé qu'Agathon lançoit ſur moi l'élégance de Gorgias, qui m'alloit en quelque ſorte pétrifier en me réduiſant à un honteux ſilence. — J'ai reconnu en même tems combien j'étois téméraire, lorſque je me ſuis engagé avec vous, à rapporter en mon rang les louanges de l'*amour*, & que je m'étois vanté d'être ſavant dans cette matière, puiſque j'ignorois comment il faut louer quelque ſujet que ce ſoit. J'avois été juſques-ici aſſez ſtupide pour croire qu'on ne peut faire entrer dans les louanges que des choſes véritables, entre leſquelles il falloit choiſir les plus belles, & les placer de la manière la plus convenable. Fondé ſur cette opinion, je me fiois à ma capacité, & croyois pouvoir réuſſir. Mais enfin j'ai reconnu que cette méthode n'étoit pas bonne, & qu'il falloit attribuer toutes ſortes de perfections au ſujet que l'on a entrepris de louer, ſoit qu'elles lui appartiennent

en effet, soit qu'elles ne lui appartiennent pas, la vérité ou la fausseté n'étant en cela de nulle importance. C'est ainsi que vous attribuez toutes choses à l'*amour*. Vous le faites si grand, & la cause de si grandes choses, qu'il est impossible que les ignorans ne le croient très-beau & très-bon : car pour les gens éclairés, cette manière de louer ne leur imposera jamais. Elle m'étoit tout-à-fait inconnue, lorsque je vous ai donné ma parole. C'est donc seulement ma langue & non pas mon esprit qui a pris cet engagement. Aussi me seroit-il impossible de le remplir à votre manière ; mais j'y satisferai à la mienne, si vous le voulez : & selon ma coutume, je ne m'attacherai qu'à dire des choses vraies, sans me donner ici le ridicule de prétendre disputer d'éloquence avec vous. Voyez, Phédre, si vous serez content d'un éloge qui ne passera pas les bornes de la vérité, & dont le style sera simple. — J'approuve fort, répondit Phédre, & toute l'assemblée approuve de même que vous parliez comme il vous plaira. — Permettez moi, Phédre, reprit Socrate, de faire quelque question à Agathon, afin qu'étant éclairé par lui, je puisse parler avec plus d'assurance. — Très-volontiers, répondit Phédre. — Après quoi Socrate commença.

SOCRATE.

Je trouve, mon cher Agathon, que vous vous êtes fait un plan très juste, en vous proposant de montrer quelle est la nature de l'*amour*, & ensuite quelles sont ses opérations. Mais après les magnifiques louanges que vous lui avez données, je vous prie de me dire si cet *amour* est l'*amour* de quelque chose ou de rien. Car si, en vous parlant d'un père je vous demandois de qui donc il est père, votre réponse, pour être juste, devroit être, qu'il est père d'un fils ou d'une fille : n'en convenez vous pas? — Oui, sans doute, dit Agathon. — Souffrez donc, ajouta Socrate, que je vous fasse encore quelques interrogations, pour vous découvrir mieux ma pensée. Un frère est-il frère de quelqu'un? -- Oui, répondit Agathon. -- Est-ce d'un frère ou d'une sœur? -- Ce peut être de l'un & de l'autre. — Tâchez donc, reprit Socrate, de nous montrer si l'*amour* est l'*amour* de quelque chose ou de rien. — De quelque chose certainement. — Retenez bien ce que vous avancez là-dessus. Mais, avant que d'aller plus loin, dites moi encore si l'*amour* desire la chose dont il est *amour*. — Il la désire beaucoup. — Mais, reprit Socrate, est-il possesseur de cette chose qu'il desire ; ou plutôt, ce qu'il desire n'est-il pas hors de lui ? — Vraisemblablement, reprit Agathon, il n'a pas la chose qu'il desire. — Vraisemblablement ? pour moi je trouve que ce n'est pas dire assez. Il faut nécessairement que celui qui desire, manque de la chose qu'il desire. Un homme, par exemple, qui est grand & qui est fort, desire-t-il la grandeur & la force ? — Il me paroît, répondit Agathon, que cela ne sauroit être : car on ne manque pas de ce qu'on possède. — Vous avez raison, reprit Socrate : car s'il arrivoit que celui qui jouit de la force, de la santé, de l'agilité, désirât ces sortes de choses, il faudroit avouer qu'il desire ce qu'il possède. Prenons bien garde à ceci. Vous trouverez que dans le tems qu'on est possesseur d'une chose, on la possède nécessairement, ou qu'on le veuille, ou qu'on ne le veuille pas. Or, qui est celui qui ayant cette chose, s'aviseroit de la desirer ? Peut-être nous objectera-t-on qu'une personne, qui seroit riche & saine, pourroit dire : je souhaite les richesses & la santé, & par conséquent je desire ce que je possède. Mais ne lui répondrions nous pas : votre desir ne peut tomber que sur l'avenir : car puisque vous possédez ces choses présentement il est certain que vous les avez sans que votre volonté soit la cause de cette possession ? Vous voyez donc bien que lorsque vous dites, je desire une chose que j'ai, cela signifie, je desire d'avoir à l'avenir ce que je n'ai pas besoin de desirer présentement, puisque je l'ai. — A ce que vous dites-là, reprit Agathon, je ne vois rien à répliquer. — Tout *amour*, continua Socrate, a donc pour objet ce que l'on ne possède pas encore : de même que toute personne qui desire, ne desire que ce qu'elle n'a pas encore, ne souhaite d'être que ce qu'elle n'est point, & de posséder que ce qui lui manque. — Il est vrai, dit Agathon. — Repassons, ajouta Socrate, tout ce que nous venons de dire. Premierement l'*amour* est l'*amour* de quelque chose, en second lieu d'une chose qui lui manque. — J'en conviens, dit Agathon. — Souvenez-vous, reprit Socrate, quelles sont ces choses que vous avez dit être l'objet de l'*amour*. Si vous voulez, je vous en ferai souvenir. Vous avez dit, ce me semble, que tout ce que les dieux ont fait n'a pour principe que l'*amour* des belles choses, parce que le contraire du beau ne peut jamais être l'objet de l'*amour*. N'est-ce pas ce que vous disiez? — Cela même, répondit Agathon. — Selon vos propres paroles l'*amour* a donc pour objet la beauté, & non pas la laideur ? Or, ne sommes-nous pas convenus que l'*amour* desire les choses qu'il n'a pas ? Nous en sommes convenus. L'*amour* donc est privé de beauté ? — Il faut nécessairement le conclure. — Hé bien donc, appellez-vous beau ce qui est privé de beauté ? — Non certainement, répondit Agathon. — S'il est ainsi, reprit Socrate, assurez-vous que l'*amour* est beau ? — J'avoue, répondit Agathon, que je n'avois pas bien compris ce que je disois de sa beauté. — Vous parlez sagement, reprit Socrate. Mais continuez un peu à me répondre. Vous paroît-il que les bonnes choses soient belles ? — Il me le paroît. — Si donc l'*amour* est privé de beauté, & que le beau soit inséparable du bon, il est donc aussi privé de la bonté ? — Il en faut demeurer d'accord, Socrate : car il n'y a pas moyen de vous

réſiſter. —O mon cher ami, ce n'eſt pas à Socrate qu'il eſt impoſſible de réſiſter; c'eſt à la vérité. Mais il eſt tems que je quitte Agathon, & que j'adreſſe la parole à tous les conviés. Je vous rapporterai donc ce que j'ai ouï dire à Diotime ſur l'*amour*. Elle étoit ſavante ſur cette matière & ſur pluſieurs autres, & pénétroit même juſques dans l'avenir. Ce fut elle qui preſcrivit aux Athéniens les ſacrifices qui ſuſpendirent dix ans une peſte dont ils étoient menacés. Je tiens d'elle tout ce que je ſais ſur l'*amour*. Je vais eſſayer à vous raporter les inſtructions qu'elle m'a données; & pour ne point m'écarter de votre méthode, Agathon, j'expliquerai d'abord ce que c'eſt que l'*amour*, & enſuite ſes effets.— J'avois dit à Diotime preſque les mêmes choſes qu'Agathon vient de dire: que l'*amour* étoit un dieu puiſſant, bon & beau: & elle ſe ſervoit des mêmes raiſons que je viens d'employer contre Agathon, pour me prouver que l'*amour* n'étoit ni beau ni bon. Je lui répliquai: qu'entendez-vous, Diotime? quoi, l'*amour* ſeroit-il laid & mauvais? Parlez-moi juſte, me répondit-elle: croyez-vous que tout ce qui n'eſt pas beau ſoit neceſſairement laid? Je le croyois ainſi, lui répondis-je. Et croyez-vous, ajouta-t-elle, qu'on ne puiſſe manquer de ſcience ſans être abſolument ignorant? n'avez-vous pas pris garde qu'il y a un milieu entre la ſcience & l'ignorance, qui eſt d'opiner avec vraiſemblance, & de tenir à la vérité ſans pourtant la connoître avec certitude? Cela ne ſe peut appeller ſcience, puiſqu'elle doit être fondée ſur des raiſons certaines; ce n'eſt pas une ignorance non plus: car ce qui participe au vrai ne peut avec juſtice recevoir ce nom. Ainſi il y a une opinion droite qui tient le milieu entre la ſcience & l'ignorance. J'avouai à Diotime qu'elle diſoit vrai.

Ne condamnez donc pas, reprit-elle, tout ce qui n'eſt pas beau à être laid; & tout ce qui n'eſt pas bon à être mauvais: & convenez pa. les raiſons que nous venons de dire, que pour avoir reconnu que l'*amour* n'eſt ni beau ni bon, vous n'êtes pas dans la néceſſité de le croire laid & mauvais. — Mais pourtant, lui répliquai-je, tout le monde eſt d'accord que l'*amour* eſt un grand dieu. Par tout le monde, entendez-vous, Socrate, les ſavants ou les ignorants? J'entends tout le monde, lui dis-je, ſans exception. Comment, reprit-elle en ſouriant, pourroit-il paſſer pour un grand dieu parmi ceux qui ne le reconnoiſſent pas même pour un dieu? Qui peuvent être ceux-là, dis-je? Vous & moi, répondit-elle. Comment, repris-je, pouvez-vous aſſurer que je vous aie rien dit d'approchant? Je vous le montrerai aiſément, dit elle. Répondez-moi, je vous prie. N'aſſurez-vous pas que tous les dieux ſont beaux & heureux? Oſeriez-vous priver quelqu'un des dieux de ces attributs? Non, par Jupiter, lui répondis-je. N'appellez-vous pas heureux, ceux qui poſſèdent les belles & les bonnes choſes? Ceux-là ſeulement. Mais dans vos diſcours précédents vous avez établi que l'*amour* deſiroit les belles & les bonnes choſes, & que le deſir étoit une marque de privation. Je l'ai établi en effet. Comment donc, reprit Diotime, ſe peut il faire que l'Amour ſoit dieu, étant privé de tous ces biens? Il faut que j'avoue que cela ne ſe peut, répondis-je. Ne voyez-vous donc pas bien que vous ne penſez pas que l'*amour* ſoit un Dieu? — Quoi, lui répondis-je, eſt-ce que l'*amour* eſt mortel? Je ne dis pas cela. Mais enfin, Diotime, dites moi, qu'eſt il donc? C'eſt, Socrate, ce qu'on appelle un démon, une nature qui tient le milieu entre les dieux & les hommes. Quelle eſt, lui demandai-je, la puiſſance d'un démon? D'être l'interprète & l'entremetteur entre les dieux & les hommes, en portant au ciel les vœux que les hommes y adreſſent, & rapportant aux mêmes hommes les ordonnances des Dieux, touchant le culte qui leur eſt dû. Cet être entretient une communication mutuelle entre les parties de l'univers les plus ſéparées, & doit être regardé comme le lien qui unit ce grand tout. C'eſt de ces démons que procèdent la divination, les enchantements, la magie, tout ce qui concerne les ſacrifices, & les fonctions des prêtres. C'eſt encore par leur moyen que les ſonges myſtérieux & autres avertiſſements des Dieux nous ſont envoyés, la nature divine ne ſe communiquant point immédiatement aux hommes. Celui qui eſt ſavant dans toutes ces choſes eſt appellé d'un nom qui ſignifie heureux & ſage: & les autres, qui excellent dans les arts méchaniques, ſont appellés mercenaires. L'*amour* eſt un de ces démons, qui ſont en grand nombre, & de pluſieurs ſortes. — De quels parents tire-t-il ſa naiſſance, dis je à Diotime? Je vais vous le dire, répondit-elle, quoique le récit en ſoit long. A la naiſſance de Vénus il ſe fit un ſouper où tous les dieux aſſiſterent, & en particulier Porus fils du Conſeil, & dieu de l'abondance. Le repas fini, la Pauvreté étoit venue en chercher des débris, & ſe tenoit à la porte, d'où elle apperçut Porus endormi dans le jardin de Jupiter, après s'être rempli de nectar, parce que le vin n'étoit pas encore en uſage. Preſſée de ſon indigence, elle deſira le commerce de ce dieu, & chercha les moyens de le ſurprendre. Elle alla donc auprès de lui: & c'eſt de ces deux principes ſi oppoſés que l'*amour* prit naiſſance. Il eſt attaché à Venus, parce qu'il a été conçu le our qu'elle eſt née. Il deſire la beauté, parce que cette déeſſe eſt belle. Fils de la Pauvreté, & fils du dieu de l'abondance, il tient du naturel de l'un & de l'autre. Suivant celui de ſa mere il eſt indigent: &, bien loin d'être beau & délicat, comme pluſieurs le penſent, il eſt maigre,

mal-propre, marche nuds pieds, & sans habits, est attaché à la terre malgré ses ailes, sans maison ni demeure fixe, couchant à l'air, aux portes & dans les places publiques. Mais tenant aussi de son pere, il recherche ce qui est beau & bon, il est hardi & industrieux dans cette poursuite, inventant sans cesse des artifices & des expédients nouveaux: il s'étudie à la Philosophie & à la prudence: c'est un éloquent sophiste, & le plus grand de tous les enchanteurs. De sa nature il n'est ni mortel ni immortel, mais il s'éteint par sa propre indigence, & il recommence à vivre par l'abondance qu'il tient de son pere. Il éprouve l'un & l'autre, s'éteindre & se ranimer, quelquefois en un même jour. Il acquiert sans cesse & dissipe de même; ainsi il n'est ni riche ni pauvre. Il tient aussi le milieu entre le savoir & l'ignorance. Car les dieux étant sages par leur nature, ne peuvent philosopher, & n'ont point à desirer la sagesse. Les gens qui sont dans l'autre extrémité ne philosophent pas non plus: car le caractere de la parfaite ignorance, & son plus pernicieux effet, c'est de persuader à ceux qui n'ont point la sagesse, qu'elle ne leur manque pas, & de leur ôter par-là le desir de la rechercher, parce qu'on ne desire jamais les choses dont on croit être possesseur. — Qui donc, Diotime, sont ceux qui s'appliquent à la Philosophie, puisque vous excluez de cette étude les sages & les ignorants? — Un enfant le comprendroit, répondit-elle. Ce sont ceux qui tiennent le milieu entre ces deux contraires, & l'*amour* est de ce nombre. La sagesse tient rang entre les plus belles choses qui sont l'objet de la recherche de l'*amour*. De-là concluons nécessairement que l'*amour* est Philosophe, & qu'ainsi il tient le milieu entre les sages & les ignorants. Il ressemble donc à son pere qui est sage & opulent: & à sa mere qui n'a ni l'une ni l'autre de ces deux qualités. — Voilà, mon cher Socrate, quelle est la nature des Démons. De la maniere dont vous aviez parlé de l'*amour*, il paroît que vous le conceviez plutôt comme la chose aimée, que comme celle qui aime; & cela supposé, il n'est pas surprenant que vous ayez donné dans l'erreur de croire l'*amour* très-beau: car ce qui est aimable est en effet beau, délicat & parfait. — Vous raisonnez si bien, Diotime, qu'il faut convenir de ce que vous dites. Mais l'*amour* étant tel, ajoutai-je, de quelle utilité peut-il être aux hommes? C'est, Socrate ce que je vais, répondit-elle, m'efforcer de vous apprendre. — Suivant la définition que nous avons donnée de l'Amour & de son origine, nous avons établi qu'il s'attache aux belles choses; mais si quelqu'un vous demandoit, pourquoi s'attache-t-il aux belles choses? ou, pour parler avec plus de clarté, qu'est-ce qu'il en desire principalement? Que répondrions-nous? De les posséder. Cette réponse attire une autre question, pour savoir ce qui arrive de cette possession. — Je ne vois pas présentement, Diotime, ce que je pourrois dire là-dessus. Si l'on change de terme, reprit-elle, & qu'en mettant le bon à la place du beau, on vous demandât, que desire celui qui aime les bonnes choses? D'en être possesseur. Et qu'arrivera-t-il à celui qui possedera ces bonnes choses? La réponse, lui dis-je, est plus facile de cette maniere; il lui arrivera d'être heureux. Il est vrai, répondit Diotime: car tous ceux qui sont heureux ne le sont que par la possession de bonnes choses. Cela termine la question; n'étant pas besoin de rechercher pourquoi celui qui veut être heureux desire la félicité. Vous avez raison, lui dis-je. Croyez-vous, Socrate, reprit-elle, que cet amour des bonnes choses, & ce desir de les posséder, soient communs à tous les hommes? Je le crois, répondis-je. Pourquoi donc, Socrate, ne disons-nous pas que tous les hommes aiment? Et puisqu'ils aiment toujours & les mêmes choses, pourquoi donne-t-on le nom d'amants aux uns, sans le donner aux autres? Je m'en étonne, lui dis-je. Ne vous en étonnez point, Socrate. C'est que ce nom, qui conviendroit, à la rigueur, à tous les hommes, n'est pourtant attribué qu'à ceux qui ont un *amour* d'une certaine espece: & qu'il y a d'autres termes particuliers pour désigner ceux qui aiment d'une autre sorte. — Eclaircissez-moi cela, je vous en prie, par quelque exemple. En voici un, reprit-elle. Le mot *faire*, comme vous savez, a une vaste signification. Il exprime en général ce qui fait passer du non-être à l'être. Tout exercice des arts est action, & tout agent est *facteur*, s'il est permis de se servir de ce terme. Vous avez raison, lui répondis-je. Vous voyez cependant que chaque art & chaque action donne son nom particulier à celui qui la produit, & que le mot général, *faire*, n'a été appliqué qu'à ceux qui composent des vers: *Poësie* signifiant *action*, & *Poëte* celui *qui agit*. Il en est de même de l'*amour*. Car en général le desir du bien & de la félicité qui est commun à tous les hommes, n'est autre chose que ce grand & décevant *amour*; mais le desir de ces bonnes choses, qui porte à les rechercher dans les richesses, dans les arts & dans les sciences, n'est point appellé *amour*, non plus que ceux qui s'y attachent ne sont point appellés amants, mais prennent les noms particuliers de ces arts & de ces sciences qu'ils ont acquis. Il n'y a qu'une seule espece d'*amour* qui garde son nom, & qui fasse appeller amants ceux qui la suivent. Vous parlez très-bien, Diotime. Quelques-uns, reprit-elle, croient que c'est aimer que de rechercher la moitié de soi-même, & pour moi j'assure que la moitié de soi-même, ni le tout, ne sont aimables, qu'autant que le bon s'y trouve en quelque ma-

niere. En effet lorsque les mains & les pieds se trouvent mauvais & nuisibles, ne se résout-on pas à s'en défaire? On n'aime pas une chose parce qu'elle est à soi, mais parce qu'elle est bonne, si ce n'est que l'on s'approprie tout ce qui paroît bon, & que l'on regarde comme étranger ce que l'on croit mauvais. Puisqu'en un mot les hommes n'aiment que ce qui est bon, il n'y a que le bon qui soit l'objet de l'*amour* des hommes. N'êtes-vous pas de cet avis, Socrate? Certainement, Diotime. Il faut donc dire simplement que les hommes aiment ce qui est bon. Il est vrai. Ne faut-il point ajouter, reprit-elle, qu'ils désirent de le posséder? Il le faut. Et non-seulement qu'ils désirent de le posséder, mais de le posséder toujours? Toujours.

L'*amour* donc en général est l'inclination qui fait désirer à chacun de posséder toujours ce qui lui paroît bon. Il n'y a rien de plus vrai, répondis-je. — Après avoir connu que l'*amour* est universel, il faut voir quelle est la maniere, l'usage, & les conditions qui déterminent à l'appeller *amour*. Ne pouvez-vous point le dire, Socrate? Si j'étois capable de donner cet éclaircissement, lui répondis-je, je ne serois pas venu m'instruire auprès de vous, & je ne serois pas aussi surpris que je le suis de votre savoir. Je vous l'expliquerai donc. C'est une production causée par le goût pour la beauté tant spirituelle que corporelle. — Il faudroit un devin, répondis-je, pour développer cette énigme: je ne l'entends en aucune façon. ——— Je vais parler plus clairement. Tous les hommes, Socrate, ont dès leur naissance une disposition à produire: elle se manifeste avec l'âge: elle réside dans l'ame aussi-bien que dans le corps: elle ne peut jamais avoir la laideur pour objet. Par-là les hommes sont perpétués: & cet effet, quoique corporel, est un ouvrage divin, par lequel un animal qui de soi est mortel, devient immortel dans son espèce. Mais cet ouvrage ne se peut accomplir que dans un sujet convenable; & ce ne peut être par conséquent la laideur, qui n'a nulle convenance avec la nature divine; au lieu que la beauté s'y accorde parfaitement, & n'est beauté que par cet accord: comme la laideur n'est laideur que par sa dissonnance avec la divinité, s'il est permis de parler ainsi. La beauté préside donc à la naissance des hommes avant les Parques & Lucine. D'où il s'ensuit que ce qui est disposé à produire, ressent de la joie & du soulagement en s'approchant du beau: & éprouve un effet contraire qui arrête sa fécondité, lorsque par quelque contrainte il se trouve uni à la laideur. Ainsi plus ces productions sont avancées, plus le sujet qui les renferme cherche avidement la beauté, comme la seule chose qui peut soulager son tourment, & accomplir son ouvrage. Voilà, Socrate, ce que c'est que l'*amour*, & non pas, comme vous croyez, un simple désir de la beauté. Il est immortel en quelque sorte, puisque c'est par lui que l'animal mortel de lui-même parvient à l'immortalité: car cette immortalité est un bien, & suivant nos principes, l'*amour* est le désir par lequel chacun cherche à s'unir inséparablement au bien. — Voilà ce que m'enseigna Diotime dans la conversation que j'eus avec elle touchant l'*amour*; & continuant à m'instruire; elle me fit cette question. A quelle cause, Socrate, attribuez-vous ce désir & cet *amour*? Ne voyez-vous pas avec quelle ardeur & quelle véhémence tous les animaux sont portés aux soins de conserver leur espéce? Combien ils travaillent pour fournir la nourriture à leurs petits? Avec quelle audace ils combattent pour les défendre contre des ennemis qu'ils redouteroient en toute occasion, & comme ils s'exposent à la faim & à la mort pour les conserver? Si cela n'arrivoit que parmi les hommes, on l'attribueroit au raisonnement; mais pour les bêtes, qui en sont privées, d'où leur peut venir, à votre avis, un si grand *amour*? Je ne saurois vous le dire, lui répondis-je. Croyez-vous, reprit-elle, être savant en *amour*, quand vous ignorez une pareille chose? Je connois fort bien, Diotime, que j'ai besoin d'être instruit, & c'est pour cela, comme je vous l'ai déjà dit que je suis venu à vous. Je vous conjure donc de m'apprendre, non-seulement le point dont il s'agit, mais encore tout ce qui regarde l'*amour*. — Vous n'avez point sujet de vous étonner, reprit Diotime, si vous croyez sa nature telle que nous l'avons tantôt définie. Suivant les autres principes, dont nous sommes aussi convenus, toutes les choses mortelles tendent de tout leur pouvoir à l'immortalité, laquelle ne se peut acquérir que par la génération qui substitue le jeune à la place du vieux: & cela n'arrive pas seulement dans les sujets qui se succèdent les uns aux autres; mais chaque sujet particulier, quoiqu'estimé le même dans toute sa durée, devient différent par la succession des âges: il a l'un à mesure qu'il se dépouille de l'autre, & parvient ainsi jusqu'à la vieillesse. Mais outre ce changement, il s'en fait encore un continuel dans toute la matière qui se renouvelle sans cesse; ensorte qu'un animal, par exemple, en conservant les mêmes apparences, ne conserve ni le même sang, ni la même chair, ni les mêmes os, parce que les petites parties qui les composent, s'écoulent sans cesse, & qu'il en survient aussi sans cesse de nouvelles, qui prennent leur place. L'ame est sujette à ces vicissitudes aussi-bien que les corps; ses mœurs, ses coûtumes, ses opinions, ses désirs, ses goûts, ses douleurs, ses craintes, éprouvent de fréquentes révolutions: &, ce qui est de plus surprenant, ses connoissances mêmes n'en

ſont pas exemptes ; non-ſeulement les unes s'évanouiſſent pour faire place à d'autres, mais la même ne ſubſiſte pas toujours dans un état ſemblable : car méditer n'eſt autre choſe que de rappeller des idées qui ne ſont plus préſentes, & qui par conſéquent ſont ſorties de l'eſprit : & la mémoire à qui appartient cette fonction, fait renaître les ſciences qui avoient été éteintes par l'oubli. De cette maniere l'être mortel ſe conſerve toujours, non pas par une ferme ſubſiſtance, comme l'être divin ; mais par une ſucceſſion qui ne ſouffre aucune perte ſans la réparer, & qui introduit toujours des choſes nouvelles à la place de celles qui s'échappent. Voilà, Socrate, comme une nature périſſable participe à l'immortalité, que la divinité poſſède par elle même. Voilà d'où part ce penchant à produire ſon ſemblable : ſeule reſſource contre la mortalité attachée à la nature humaine. O ſage Diotime, m'écriai-je, tranſporté d'admiration, faut-il croire tout ce que vous venez de me dire ? A quoi elle répartit comme un ſavant ſophiſte : N'en doutez nullement, Socrate. Car ſi vous aviez voulu examiner le deſir de gloire, dont tous les hommes ſont poſſédés, vous vous trouveriez ſtupide de n'avoir pas compris de vous-même les choſes que je viens de vous expliquer. Ne voyez-vous pas combien les hommes déſirent de ſe rendre recommandables à la poſtérité, combien ils travaillent pour acquérir une gloire future ? Car c'eſt encore plus par ce motif, que par amour pour leurs enfants, qu'ils amaſſent des richeſſes, qu'ils affrontent les périls, & qu'ils s'expoſent à la mort. Penſez-vous qu'Alceſte eût ſouffert la mort pour ſon cher Admète : qu'Achille l'eût cherchée pour venger Patrocle : & que votre Codrus s'y fût dévoué pour conſerver le Royaume à ſes enfants, s'ils n'avoient été pouſſés par l'eſpérance de la mémoire glorieuſe que ces généreuſes actions leur devoient acquérir parmi les hommes ? Aſſurément c'étoit, continua-t-elle, c'étoit par-là qu'ils étoient animés : & plus les perſonnes ſont vertueuſes, plus elles reſſentent ce deſir, qui n'eſt autre choſe que le deſir de l'immortalité. Les hommes matériels & groſſiers eſperent conſerver leur mémoire, & acquérir le bonheur de l'immortalité par le moyen de leurs enfants, & c'eſt ce qui leur fait rechercher les femmes. Pour ceux qui font plus de cas de la fécondité de l'ame, que de celle du corps, ils ne s'affectionnent qu'aux productions qui lui conviennent, je veux dire la prudence & les autres vertus dont les poëtes peuvent être appellés les peres & les inventeurs. La plus excellente de toutes ces vertus, c'eſt la prudence, par laquelle les affaires publiques & particulières ſont gouvernées, & qui produit la tempérance & la juſtice. Celui donc qui a en ſoi la ſemence des vertus, & qui par conſéquent participe à la nature divine, n'a pas plutôt atteint l'âge de connoître le treſor dont ſon ame eſt remplie, qu'il deſire de le répandre au dehors, & qu'il cherche avec ardeur quelqu'un à qui il puiſſe le communiquer. La beauté eſt une des principales choſes qui attire cette communication ; au lieu que ſon contraire y eſt un obſtacle, comme nous l'avons déjà dit pluſieurs fois. Si une belle ame docile & généreuſe ſe trouve unie à un beau corps, ces deux beautés, concourant enſemble, ont des charmes incroyables : & celui qui s'attache à un objet ſi parfait devient éloquent en ſa préſence, & ſe ſent porté avec une ardeur infinie à lui enſeigner la vertu. Etant parvenu à cette liaiſon, il enfante, pour ainſi dire, les belles idées qu'il a conçues depuis long-tems, & qui lui ſont plus chères, lorſqu'elles lui deviennent communes avec cet ami qu'il ne perd point de vue, quand même il eſt abſent. En cultivant enſemble ces connoiſſances, leur amitié devient d'autant plus étroite, que ce ſont des enfants de leur eſprit, infiniment plus noble que ceux du corps. Il n'y a perſonne qui ne dût choiſir ces enfants-là préférablement aux autres, ſur-tout s'il examinoit ceux qu'Homère & Héſiode ont laiſſés, leſquels, étant immortels, ont auſſi acquis une gloire & une mémoire immortelle à ces excellents hommes. Quels ſont auſſi à votre avis les enfants que Lycurgue a laiſſés aux Lacédémoniens, qui ont été les libérateurs de leur patrie & de preſque toute la Grece ? Solon n'eſt-il pas de même honoré parmi vous pour être l'auteur de vos loix ? Et ne révère-t-on pas pluſieurs grands hommes dans le reſte de la Grece & parmi les barbares pour les excellens ouvrages qu'ils ont laiſſés, & qui ſont la ſemence de toute vertu ? C'eſt à cauſe de ces enfants de leur eſprit qu'on leur a élevé des temples & inſtitué des ſacrifices ; honneurs que les enfants qui procedent du corps n'ont jamais attirés à leurs peres. — Peut-être votre eſprit pénétrera-t-il aiſément dans ce que je vous ai déclaré des myſteres de l'*amour* ; mais ſi vous vouliez aller juſqu'à leur ſource, & pénétrer ce qu'ils renferment de plus ſublime, je doute qu'il vous fût facile d'y parvenir. Je ne laiſſerai pas de vous le déclarer, & de vous aider autant que je pourrai dans cette découverte. C'eſt à vous à ſeconder mes efforts, & à écouter attentivement ce que je vais vous dire. — Il faut premiérement que celui qui s'achemine vers cet Amour céleſte, & qui y eſt conduit par le droit chemin, s'accoutume dès ſa jeuneſſe à contempler les beautés matérielles, & à en connoître la nature & les rapports : qu'il conçoive que celle qu'il aimera en particulier n'eſt qu'une eſpèce des autres beautés corporelles, dont la beauté univerſelle eſt le genre, & qu'en ſuivant cette beauté univerſelle il y auroit de

l'abſurdité à croire que tout ce qui eſt beau n'en eſt pas une participation. Cette connoiſſance empêche que l'on ne s'attache trop ardemment à un objet particulier, & tourne toutes les affections vers cet objet général. On s'élève enſuite à connoître que la beauté de l'ame eſt plus excellente que celle du corps, & qu'elle doit lui être préférée ; enſorte que, ſi l'on rencontre un jeune homme qui en ſoit pourvu, quoique d'ailleurs il ne poſſède aucune des graces extérieures, on ne doit pas laiſſer de s'affectionner à lui & d'employer ſes ſoins & ſes inſtructions à rendre ſon ame encore plus parfaite. Par là on s'approche de la beauté invariable qui reſide dans les loix & dans les devoirs, en comparaiſon de laquelle celle du corps, qui eſt ſujette au changement, eſt mepriſable. On l'admire enſuite dans les ſciences : & alors, bien loin d'être aſſujetti, comme un eſclave aux charmes de quelque jeune perſonne, on ſe plonge dans la beauté univerſelle, comme dans une mer, où par une vue directe on puiſe les connoiſſances & les raiſons que la Philoſophie fournit abondamment : deſquelles étant pleinement imbu, on n'eſt plus occupé que d'une ſcience unique qui eſt celle du beau. — Appliquez ici, Socrate, toute la pointe de votre eſprit. Quiconque a ſuivi cet ordre que je viens de marquer, & après avoir parcouru ainſi tous les degrés de beauté, eſt arrivé au terme de l'*amour*, contemple cette beauté admirable de la nature. Beauté qui eſt ſubſiſtante par elle-même, n'étant point ſujette à finir, comme elle n'a jamais eu de commencement : ne pouvant recevoir ni accroiſſement ni diminution : dont la perfection eſt entiere & invariable : qui n'eſt ſuſpendue dans aucun temps, ni affoiblie par le défaut d'aucune partie : qui ravit infailliblement tous ceux qui la connoiſſent, ſans qu'il ſoit poſſible que les goûts ſoient partagés ſur ſon ſujet, comme ils le peuvent être ſur les objets fragiles & compoſés, qui ſont beaux en quelques parties & défectueux en d'autres, & qui ne ſubſiſtent pas toujours dans le même état. Beauté univerſelle, qui ne peut être repréſentée à l'eſprit ſous aucune image, telle que ſeroient de beaux yeux ou de belles mains : ni même comme un beau diſcours, un beau raiſonnement, ou quelque ſcience que ce ſoit. Beauté qui n'eſt affectée en particulier ni à un animal, ni à la terre, ni au ciel, ni à quelque être ſéparé ; mais qui doit être conçue ſimplement en elle même, ſans aucun mélange : exiſtant indépendamment de tout, & exempte de toute altération : ſe communiquant aux natures particulières, ſans que leur changement ni leur ruine lui apporte ni dommage ni augmentation. Celui qui étant épris d'un Amour légitime s'en ſert comme d'un moyen pour parvenir à connoître cette ſouveraine beauté, eſt arrivé au but où il doit tendre. C'eſt par cette voie qu'on peut s'inſtruire dans la doctrine de l'*amour*, ſoit qu'on ſe conduiſe ſoi-même, ou qu'on ſoit guidé par un autre. On s'attache à des beautés particulieres, pour s'élever comme par degrés à la beauté univerſelle. Après l'avoir admirée dans un corps particulier, on la reconnoît dans toutes les beautés corporelles. On paſſe enſuite à l'eſprit, & on voit que c'eſt cette même beauté qui ſe répand dans les loix, dans les diſcours, dans l'acquit des devoirs, & dans toutes les choſes dépendantes de l'eſprit, qui ſont trouvées belles. De-là on s'élève aux ſciences particulières, d'où on parvient enfin à celle qui a le beau pour objet, & qui nous rend capables de le contempler. C'eſt dans cette occupation que les hommes doivent paſſer leur vie : & ſi jamais vous y parvenez, Socrate, dit la ſage Diotime, vous avouerez que l'or & les choſes eſtimées les plus précieuſes, que même ces jeunes gens, dont vous & tant d'autres paroiſſez enchantés, & que vous voudriez ne jamais quitter un moment, que tout cela n'eſt rien en comparaiſon du beau, conſideré en lui même. O le merveilleux ſpectacle que cette beauté divine, pure, ſimple, entière, parfaite, ſans mélange de corps, ni de couleurs, & inacceſſible à toutes les miſéres qui corrompent les biens terreſtres ! Qu'elle opinion auriez-vous d'une vie qui ſeroit employée à cette contemplation ? Ne penſez-vous pas que l'œil qui eſt capable d'appercevoir le beau, ne conçoit pas ſeulement l'image des vertus, mais les vertus mêmes ? Car les ombres ne conviennent plus à qui a atteint la réalité. L'homme arrivé à cet état produiſant & nourriſſant la vertu, devient ami de Dieu, & obtient l'immortalité, ſi quelque perſonne humaine y peut prétendre. Tels furent les diſcours de Diotime. J'en ſuis demeuré convaincu, & ils me portent à perſuader aux hommes autant que je puis, qu'un *amour* légitime eſt le moyen le plus ſûr & le plus facile pour les conduire à l'heureuſe immortalité. L'*amour* eſt donc infiniment digne d'être honoré. Je l'honore moi-même & y exhorte les autres de tout mon pouvoir. Je viens de lui donner toutes les louanges que mon eſprit m'a pu fournir. Voyez, Phédre, ſi vous les jugez dignes d'être admiſes entre les éloges que vous avez exigés : ou, ſi ce que j'ai dit ne vous ſemble pas éloge, donnez-leur tel autre nom qu'il vous plaira.

AVIS, RÉFLEXIONS ET MAXIMES.

I.

Il eſt plus aiſé de dire des choſes nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

II.

L'eſprit de l'homme eſt plus pénétrant que conſéquent, & embraſſe plus qu'il ne peut lier.

III.

Lorſqu'une penſée eſt trop foible pour porter une expreſſion ſimple, c'eſt la marque pour la rejetter.

IV.

La clarté orne les penſées profondes.

V.

L'obſcurité eſt le royaume de l'erreur.

VI.

Il n'y auroit point d'erreurs qui ne périſſent d'elles-mêmes, rendues clairement.

VII.

Ce qui fait ſouvent le mécompte d'un écrivain, eſt qu'il croit rendre les choſes telles qu'il les apperçoit ou qu'il les ſent.

VIII.

On proſcriroit moins de penſées d'un ouvrage, ſi on les concevoit comme l'auteur.

IX.

Lorſqu'une penſée s'offre à nous comme une profonde découverte, & que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons ſouvent que c'eſt une vérité *qui court les rues*.

X.

Il eſt rare qu'on approfondiſſe la penſée d'un autre; de ſorte que s'il arrive dans la ſuite qu'on faſſe la même réflexion, on ſe perſuade aiſément qu'elle eſt nouvelle, tant elle offre de circonſtances & de dépendances qu'on avoit laiſſé échapper.

XI.

Si une penſée ou un ouvrage n'intéreſſe que peu de perſonnes, peu en parleront.

XII.

C'eſt un grand ſigne de médiocrité de louer toujours modérément.

XIII.

Les fortunes promptes en tout genre ſont les moins ſolides, parce qu'il eſt rare qu'elles ſoient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs, mais laborieux de la prudence, ſont toujours tardifs.

XIV.

L'eſpérance anime le ſage, & leure le préſomptueux & l'indolent, qui ſe repoſent inconſidérément ſur ſes promeſſes.

XV.

Beaucoup de défiances & d'eſpérances raiſonnables ſont trompées.

XVI.

L'ambition ardente exile les plaiſirs de la jeuneſſe, pour gouverner ſeule.

XVII.

La proſpérité fait peu d'amis.

XVIII.

Les longues proſpérités s'écoulent quelquefois en un moment, comme les chaleurs de l'été ſont emportées par un jour d'orage.

XIX.

Le courage a plus de reſſources contre les diſgraces que la raiſon.

XX.

La raiſon & la liberté ſont incompatibles avec la foibleſſe.

XXI.

La guerre n'eſt pas ſi onéreuſe que la ſervitude.

XXII.

La ſervitude abaiſſe les hommes juſqu'à s'en faire aimer.

XXIII.

Les proſpérités des mauvais rois ſont fatales aux peuples.

XXIV.

Il n'eſt pas donné à la raiſon de réparer tous les vices de la nature.

XXV.

Avant d'attaquer un abus, il faut voir ſi on peut ruiner ſes fondemens.

XXVI.

Les abus inévitables ſont des loix de la nature.

XXVII.

Nous n'avons pas droit de rendre miſérables ceux que nous ne pouvons rendre bons.

XXVIII.

On ne peut être juſte ſi on n'eſt humain.

XXIX.

Quelques auteurs traitent la morale comme on traite la nouvelle architecture, où l'on cherche avant toutes choſes la commodité.

XXX.

Il eſt fort différent de rendre la vertu facile pour l'établir, ou de lui égaler le vice pour la détruire.

XXXI.

Nos erreurs & nos divisions dans la morale, viennent quelquefois de ce que nous considérons les hommes comme s'ils pouvoient être tout-à-fait vicieux ou tout à fait bons.

XXXII.

Il n'y a peut-être point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux matière d'erreur.

XXXIII.

Les générations des opinions sont conformes à celles des hommes, bonnes & vicieuses tour à tour.

XXXIV.

Nous ne connoissons pas l'attrait des violentes agitations. Ceux que nous plaignons de leurs embarras, méprisent notre repos.

XXXV.

Personne ne veut être plaint de ses erreurs.

XXXVI.

Les orages de la jeunesse sont environnés de jours brillans.

XXXVII.

Les jeunes gens connoissent plutôt l'amour que la beauté.

XXXVIII.

Les femmes & les jeunes gens ne séparent point leur estime de leurs goûts.

XXXIX.

La coutume fait tout jusqu'en amour.

XL.

Il y a peu de passions constantes, il y en a beaucoup de sincères: cela a toujours été ainsi. Mais les hommes se piquent d'être constans, ou indifférens, selon la mode, qui excède toujours la nature.

XLI.

La raison rougit des penchans dont elle ne peut rendre compte.

XLII.

Le secret des moindres plaisirs de la nature passe la raison.

XLIII.

C'est une preuve de petitesse d'esprit lorsqu'on distingue toujours ce qui est estimable de ce qui est aimable. Les grandes ames aiment naturellement tout ce qui est digne de leur estime.

XLIV.

L'estime s'use comme l'amour.

XLV.

Quand on sent qu'on n'a pas de quoi se faire estimer de quelqu'un, on est bien près de le haïr.

XLVI.

Ceux qui manquent de probité dans les plaisirs, n'en ont qu'une feinte dans les affaires. C'est la marque d'un naturel féroce, lorsque le plaisir ne rend point humain.

XLVII.

Les plaisirs enseignent aux princes à se familiariser avec les hommes.

XLVIII.

Le trafic de l'honneur n'enrichit pas.

XLIX.

Ceux qui nous font acheter leur probité, ne nous vendent ordinairement que leur honneur.

L.

La conscience, l'honneur, la chasteté, l'amour & l'estime des hommes sont à prix d'argent. La libéralité multiplie les avantages des richesses.

LI.

Celui qui sait rendre ses profusions utiles, a une grande & noble économie.

LII.

Les sots ne comprennent pas les gens d'esprit.

LIII.

Personne ne se croit propre comme un sot à duper un homme d'esprit.

LIV.

Nous négligeons souvent les hommes sur qui la nature nous donne un ascendant, qui sont ceux qu'il faut attacher & comme incorporer à nous, les autres ne tenant à nos amorces que par l'intérêt, l'objet du monde le plus changeant.

LV.

Il n'y a guère de gens plus aigres que ceux qui sont doux par intérêt.

LVI.

L'intérêt fait peu de fortunes.

LVII.

Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.

LVIII.

L'amour de la gloire fait les grandes fortunes entre les peuples.

LIX.

Nous avons si peu de vertu, que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire.

LX.

La fortune exige des soins. Il faut être souple, amusant, cabaler, n'offenser personne, plaire aux femmes & aux hommes en place, se mêler des plaisirs & des affaires, cacher son secret, & savoir s'ennuyer la nuit à table, & jouer trois quadrilles sans quitter sa chaise : même après tout cela on n'est sûr de rien. Combien de dégoûts & d'ennuis ne pourroit-on pas s'épargner, si on osoit aller à la gloire par le seul mérite.

LXI.

Quelques fous se sont dit à table : il n'y a que nous qui soyons bonne compagnie ; & on les croit.

LXII.

Les joueurs ont le pas sur les gens d'esprit, comme ayant l'honneur de représenter les hommes riches.

LXIII.

Les gens d'esprit seroient presque seuls, sans les sots qui s'en piquent.

LXIV.

Celui qui s'habille le matin avant huit heures pour entendre plaider à l'audience, ou pour voir des tableaux étalés au Louvre, ou pour se trouver aux répétitions d'une pièce prête à paroître, & qui se pique de juger en tout genre du travail d'autrui, est un homme auquel il ne manque quelquefois que de l'esprit & du goût.

LXV.

Nous sommes moins offensés du mépris des sots que d'être médiocrement estimés des gens d'esprit.

LXVI.

C'est offenser les hommes que de leur donner des louanges ; qui marquent les bornes de leur mérite. Peu de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie.

LXVII.

Il est difficile d'estimer quelqu'un comme il veut l'être.

LXVIII.

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talens, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un & de l'autre par le cœur.

LXIX.

La raison & l'extravagance, la vertu & le vice ont leurs heureux. Le contentement n'est pas la marque du mérite.

LXX.

La tranquillité d'esprit passeroit elle pour une meilleure preuve de la vertu ? La santé la donne.

LXXI.

Si la gloire & si le mérite ne rendent pas les hommes heureux, ce que l'on appelle bonheur mérite-t il leurs regrets ? Une ame, un peu courageuse, daigneroit-elle accepter, ou la fortune, ou le repos d'esprit, ou la modération, s'il falloit leur sacrifier la vigueur de ses sentimens & abaisser l'essor de son génie ?

LXXII.

La modération des grands hommes ne borne que leurs vices.

LXXIII.

La modération des foibles est médiocrité.

LXXIV.

Ce qui est arrogance dans les foibles, est élévation dans les forts, comme la force des malades est frénésie, & celle des sains est vigueur.

LXXV.

Le sentiment de nos forces les augmente.

LXXVI.

On ne juge pas si diversement des autres que de soi-même.

LXXVII.

Il n'est pas vrai que les hommes soient meilleurs dans la pauvreté que dans les richesses.

LXXVIII.

Pauvres & riches, nul n'est vertueux ni heureux, si la fortune ne l'a mis à sa place.

LXXIX.

Il faut entretenir la vigueur du corps pour conserver celle de l'esprit.

LXXX.

On tire peu de service des vieillards.

LXXXI.

Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir.

LXXXII.

L'avare prononce en secret : suis-je chargé de la fortune des misérables ? Et il repousse la pitié qui l'importune.

LXXXIII.

Ceux qui croient n'avoir plus beſoin d'autrui, deviennent intraitables.

LXXXIV.

Il eſt rare d'obtenir beaucoup des hommes dont on a beſoin.

LXXXV.

On gagne peu de choſe par habileté.

LXXXVI.

Nos plus sûrs protecteurs ſont nos talens.

LXXXVII.

Tous les hommes ſe jugent dignes des plus grandes places, mais la nature, qui ne les en a pas rendus capables, fait auſſi qu'ils ſe tiennent très-contens dans les dernieres.

LXXXVIII.

On mépriſe les grands deſſeins lorſqu'on ne ſe ſent pas capable des grands ſuccès.

LXXXIX.

Les hommes ont de grandes prétentions & de petits projets.

XC.

Les grands hommes entreprennent les grandes choſes, parce qu'elles ſont grandes; & les fous, parce qu'ils les croient faciles.

XCI.

Il eſt quelquefois plus facile de former un parti, que de venir par degré à la tête d'un parti déja formé.

XCII.

Il n'y a point de parti ſi aiſé à détruire que celui que la prudence ſeule a formé. Les caprices de la nature ne ſont pas ſi frêles que les chef-d'œuvres de l'art.

XCIII.

On peut dominer par la force, mais jamais par la ſeule adreſſe.

XCIV.

Ceux qui n'ont que de l'habileté, ne tiennent en aucun lieu le premier rang.

XCV.

La force peut tout entreprendre contre les habiles.

XCVI.

Le terme de l'habileté eſt de gouverner ſans la force.

XCVII.

C'eſt être médiocrement habile que de faire des dupes.

XCVIII.

La probité, qui empêche les eſprits médiocres de parvenir à leurs fins, eſt un moyen de plus de réuſſir pour les habiles.

XCIX.

Ceux qui ne ſavent pas tirer parti des autres hommes, ſont ordinairement peu acceſſibles.

C.

Les habiles ne rebutent perſonne.

CI.

L'extrême défiance n'eſt pas moins nuiſible que ſon contraire. La plupart des hommes deviennent inutiles à celui qui ne veut pas riſquer d'être trompé.

CII.

Il faut tout attendre, & tout craindre du temps & des hommes.

CIII.

Les méchans ſont toujours ſurpris de trouver de l'habileté dans les bons.

CIV.

Trop, & trop peu de ſecret ſur nos affaires, témoigne également une ame foible.

CV.

La familiarité eſt l'apprentiſſage des eſprits.

CVI.

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, & nous reconnoiſſons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes.

CVII.

Les maximes des hommes décèlent leur cœur.

CVIII.

Les eſprits faux changent ſouvent de maximes.

CIX.

Les eſprits légers ſont diſpoſés à la complaiſance.

CX.

Les menteurs ſont bas & glorieux.

CXI.

Peu de maximes ſont vraies à tous égards.

CXII.

On dit peu de choſes ſolides lorſqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

CXIII.

Nous nous flattons ſottement de perſuader aux autres ce que nous ne penſons pas nous-mêmes.

CXIV.

On ne s'amuſe pas long-temps de l'eſprit d'autrui.

CXV.

Les meilleurs auteurs parlent trop.

CXVI.

La reſſource de ceux qui n'imaginent pas, eſt de conter.

CXVII.

La ſtérilité de ſentiment nourrit la pareſſe.

CXVIII.

Un homme qui ne dîne ni ne ſoupe chez ſoi, ſe croit occupé. Et celui qui paſſe la matinée à ſe laver la bouche & à donner audience à ſon brodeur, ſe moque de l'oiſiveté d'un nouvelliſte qui ſe promene tous les jours avant dîner.

CXIX.

Il n'y auroit pas beaucoup d'heureux, s'il appartenoit à autrui de décider de nos occupations & de nos plaiſirs.

CXX.

Lorſqu'une choſe ne peut nous nuire, il faut ſe moquer de ceux qui nous en détournent.

CXXI.

Il y a plus de mauvais conſeils que de caprices.

CXXII.

Il ne faut pas croire aiſément que ce que la nature a fait aimable ſoit vicieux. Il n'y a point de ſiécle & de peuple qui n'aient établi des vertus & des vices imaginaires.

CXXIII.

La raiſon nous trompe plus ſouvent que la nature.

CXXIV.

La raiſon ne connoît pas les intérêts du cœur.

CXXV.

Si la paſſion conſeille quelquefois plus hardiment que la réflexion, c'eſt qu'elle donne plus de force pour exécuter.

CXXVI.

Si les paſſions font plus de fautes que le jugement, c'eſt par la même raiſon que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

CXXVII.

Les grandes penſées viennent du cœur.

CXXVIII.

Le bon inſtinct n'a pas beſoin de la raiſon, mais il la donne.

CXXIX.

On paie chérement les moindres biens, lorſqu'on ne les tient que de la raiſon.

CXXX.

La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ſes motifs.

CXXXI.

Perſonne n'eſt ſujet à plus de fautes que ceux qui n'agiſſent que par réflexion.

CXXXII.

On ne fait pas beaucoup de grandes choſes par conſeil.

CXXXIII.

La conſcience eſt la plus changeante des règles.

CXXXIV.

La fauſſe conſcience ne ſe connoît pas.

CXXXV.

La conſcience eſt préſomptueuſe dans les Saints, timide dans les foibles & les malheureux, inquiète dans les indécis, &c. Organe obéiſſant du ſentiment qui nous domine & des opinions qui nous gouvernent.

CXXXVI.

La conſcience des mourans calomnie leur vie.

CXXXVII.

La fermeté ou la foibleſſe de la mort dépend de la derniere maladie.

CXXXVIII.

La nature, épuiſée par la douleur, aſſoupit quelquefois le ſentiment dans les malades, & arrête la volubilité de leur eſprit. Et ceux qui redoutoient la mort ſans péril, la ſouffrent ſans crainte.

CXXXIX.

La maladie éteint dans quelques hommes le courage, & dans quelques autres la peur, & juſqu'à l'amour de la vie.

CXL.

On ne peut juger de la vie par une plus fauſſe règle que la mort.

CXLI.

Il eſt injuſte d'exiger d'une ame, atterrée &

vaincue par les ſecouſſes d'un mal redoutable, qu'elle conſerve la même vigueur qu'elle a fait paroître en d'autres tems. Eſt on ſurpris qu'un malade ne puiſſe plus ni marcher, ni veiller, ni ſe ſoutenir? Ne ſeroit-il pas plus étrange, s'il étoit encore le même homme qu'en pleine ſanté? Si nous avons eu la migraine, & que nous ayons mal dormi, on nous excuſe d'être incapables ce jour-là d'application, & perſonne ne nous ſoupçonne d'avoir toujours été inappliqués. Refuſerons-nous, à un homme qui ſe meurt, le privilége que nous accordons à celui qui a mal à la tête; & oſerons-nous aſſurer qu'il n'a jamais eu de courage pendant ſa ſanté, parce qu'il en aura manqué à l'agonie?

CXLII.

Pour exécuter de grandes choſes, il faut vivre comme ſi on ne devoit jamais mourir.

CXLIII.

La penſée de la mort nous trompe; car elle nous fait oublier de vivre.

CXLIV.

Je dis quelquefois en moi-même: la vie eſt trop courte pour mériter que je m'en inquiète. Mais ſi quelque importun me rend viſite, & qu'il m'empêche de ſortir ou de m'habiller, je perds patience, & ne puis ſupporter de m'ennuyer une demi-heure.

CXLV.

La plus fauſſe de toutes les philoſophies, eſt celle qui, ſous prétexte d'affranchir les hommes de l'embarras des paſſions, leur conſeille l'oiſiveté, l'abandon & l'oubli d'eux-mêmes.

CXLVI.

Si toute notre prévoyance ne peut rendre notre vie heureuſe, combien moins notre nonchalance?

CXLVII.

Perſonne ne dit le matin: un jour eſt bientôt paſſé, attendons la nuit. Au contraire, on rêve la veille à ce que l'on fera le lendemain. On ſeroit bien marri de paſſer un ſeul jour à la merci du tems & des fâcheux. On n'oſeroit laiſſer au hazard la diſpoſition de quelques heures, & on a raiſon. Car, qui peut ſe promettre de paſſer une heure ſans ennui, s'il ne prend ſoin de remplir à ſon gré ce court eſpace? Mais ce qu'on n'oſeroit ſe promettre pour une heure, on ſe le promet quelquefois pour toute la vie. Et on dit: nous ſommes bien fous de nous tant inquiéter de l'avenir; c'eſt-à-dire, nous ſommes bien fous de ne pas commettre au hazard nos deſtinées, & de pourvoir à l'intervalle qui eſt entre nous & la mort.

CXLVIII.

Ni le dégoût n'eſt une marque de ſanté, ni l'appétit n'eſt une maladie: mais tout au contraire. Ainſi penſe-t-on ſur le corps. Mais on juge de l'ame ſur d'autres principes. On ſuppoſe qu'une ame forte eſt celle qui eſt exempte de paſſions. Et, comme la jeuneſſe eſt plus ardente & plus active que le dernier âge, on la regarde comme un tems de fièvre: & on place la force de l'homme dans ſa décadence.

CXLIX.

L'eſprit eſt l'œil de l'ame, non ſa force. Sa force eſt dans le cœur, c'eſt-à-dire, dans les paſſions. La raiſon la plus éclairée ne donne pas d'agir & de vouloir. Suffit-il d'avoir la vue bonne pour marcher? Ne faut il pas encore avoir des pieds, & la volonté avec la puiſſance de les remuer?

CL.

La raiſon & le ſentiment ſe conſeillent & ſe ſuppléent tour-à-tour. Quiconque ne conſulte qu'un des deux, & renonce à l'autre, ſe prive inconſidérément ſoi-même d'une partie des ſecours qui nous ont été accordés pour nous conduire.

CLI.

Nous devons peut-être aux paſſions les plus grands avantages de l'eſprit.

CLII.

Si les hommes n'avoient pas aimé la gloire, ils n'avoient ni aſſez d'eſprit ni aſſez de vertu pour la mériter.

CLIII.

Aurions-nous cultivé les arts ſans les paſſions, & la réflexion toute ſeule nous auroit-elle fait connoître nos reſſources, nos beſoins & notre induſtrie?

CLIV.

Les paſſions ont appris aux hommes la raiſon.

CLV.

Dans l'enfance de tous les peuples comme dans celle des particuliers, le ſentiment a toujours précédé la réflexion, & en a été le premier maître.

CLVI.

Qui conſidérera la vie d'un ſeul homme, y trouvera toute l'hiſtoire du genre humain, que la ſcience & l'expérience n'ont pu rendre bon.

CLVII.

S'il eſt vrai qu'on ne peut anéantir le vice, la ſcience de ceux qui gouvernent eſt de le faire concourir au bien public.

CLVIII.

Les jeunes gens souffrent moins de leurs fautes que de la prudence des vieillards.

CLIX.

Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil de l'hiver.

CLX.

Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres, est qu'ils veulent leur bien.

CLXI.

Il est injuste d'exiger des hommes qu'ils fassent, par déférence pour nos conseils, ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes.

CLXII.

Il faut permettre aux hommes de faire de grandes fautes contre eux-mêmes, pour éviter un plus grand mal : la servitude.

CLXIII.

Quiconque est plus sévere que les loix, est un tyran.

CLXIV.

Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de sa justice.

CLXV.

C'est entreprendre sur la clémence de Dieu, de punir sans nécessité.

CLXVI.

La morale austère anéantit la vigueur de l'esprit, comme les enfans d'Esculape détruisent le corps, pour détruire un vice du sang, souvent imaginaire.

CLXVII.

La clémence vaut mieux que la justice.

CLXVIII.

Nous blâmons beaucoup les malheureux des moindres fautes, & les plaignons peu des plus grands malheurs.

CLXIX.

Nous réservons notre indulgence pour les parfaits.

CLXX.

On ne plaint pas un homme d'être un sot ; & peut être qu'on a raison. Mais il est fort plaisant d'imaginer que c'est sa faute.

CLXXI.

Nul homme n'est foible par choix.

CLXXII.

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

CLXXIII.

La générosité souffre des maux d'autrui, comme si elle en étoit responsable.

CLXXIV.

L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune & la plus ancienne, est celle des enfans envers leurs pères.

CLXXV.

Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'appercevoir de nos défauts.

CLXXVI.

On peut aimer de tout son cœur ceux en qui on reconnoît de grands défauts. Il y auroit de l'impertinence à croire que la perfection a seule le droit de nous plaire. Nos foiblesses nous attachent quelquefois les uns aux autres autant que pourroit faire la vertu.

CLXXVII.

Les princes font beaucoup d'ingrats, parce qu'ils ne donnent pas tout ce qu'ils peuvent.

CLXXVIII.

La haine est plus vive que l'amitié, moins que l'amour.

CLXXIX.

Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis ils nous les doivent ; & nous ne pensons point du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

CLXXX.

On n'est pas né pour la gloire, lorsqu'on ne connoît pas le prix du tems.

CLXXXI.

L'activité fait plus de fortunes que la prudence.

CLXXXII.

Celui qui seroit né pour obéir, obéiroit jusques sur le trône.

CLXXXIII.

Il ne paroît pas que la nature ait fait les hommes pour l'indépendance.

CLXXXIV.

Pour se soustraire à la force, on a été obligé de se soumettre à la justice. La justice, ou la force, il a fallu opter entre ces deux maîtres, tant nous étions peu faits pour être libres.

CLXXXV.

La dépendance est née de la société.

CLXXXVI.

Faut-il s'étonner que les hommes aient cru que les animaux étoient faits pour eux, s'ils penſent même ainſi de leurs ſemblables, & que la fortune accoutume les puiſſans à ne compter qu'eux ſur la terre?

CLXXXVII.

Entre rois, entre peuples, entre particuliers, le plus fort ſe donne des droits ſur le plus foible, & la même règle eſt ſuivie par les animaux & les êtres inanimés; de ſorte que tout s'exécute dans l'univers par la violence. Et cet ordre que nous blâmons avec quelque apparence de juſtice, eſt la loi la plus générale, la plus immuable & la plus ancienne de la nature.

CLXXXVIII.

Les foibles veulent dépendre, afin d'être protégés. Ceux qui craignent les hommes, aiment les loix.

CLXXXIX.

Qui ſait tout ſouffrir, peut tout oſer.

CXC.

Il y a des injures qu'il faut diſſimuler pour ne pas compromettre ſon honneur.

CXCI.

Il eſt bon d'être ferme par tempérament, & flexible par réflexion.

CXCII.

Les foibles veulent quelquefois qu'on les croye méchans; mais les méchans veulent paſſer pour bons.

CXCIII.

Si l'ordre domine dans le genre humain, c'eſt une preuve que la raiſon & la vertu y ſont les plus fortes.

CXCIV.

La loi des eſprits n'eſt pas différente de celle des corps, qui ne peuvent ſe maintenir que par une continuelle nourriture.

CXCV.

Lorſque les plaiſirs nous ont épuiſés, nous croyons avoir épuiſé les plaiſirs; & nous diſons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme.

CXCVI.

Nous mépriſons beaucoup de choſes pour ne pas nous mépriſer nous-mêmes.

CXCVII.

Notre dégoût n'eſt point un défaut & une inſuffiſance des objets extérieurs, comme nous aimons à le croire, mais un épuiſement de nos propres organes & un témoignage de notre foibleſſe.

CXCVIII.

Le feu, l'air, l'eſprit, la lumière, tout vit par l'action. De-là la communication & l'alliance de tous les êtres. De-là l'unité & l'harmonie dans l'univers. Cependant cette loi de la nature ſi féconde, nous trouvons que c'eſt un vice dans l'homme. Et parce qu'il eſt obligé d'y obéir, ne pouvant ſubſiſter dans le repos, nous concluons qu'il eſt hors de ſa place.

CXCIX.

L'homme ne ſe propoſe le repos que pour s'affranchir de la ſujettion & du travail. Mais il ne peut jouir que par l'action, & n'aime qu'elle.

CC.

Le fruit du travail eſt le plus doux des plaiſirs.

CCI.

Où tout eſt dépendant, il y a un maître. L'air appartient à l'homme, & l'homme à l'air; & rien n'eſt à ſoi ni à part.

CCII.

O ſoleil! ô cieux! qu'êtes vous? Nous avons ſurpris le ſecret & l'ordre de vos mouvemens. Dans la main de l'Etre des êtres, inſtrumens aveugles & reſſorts peut être inſenſibles, le monde ſur qui vous régnez, mériteroit-il nos hommages? Les révolutions des empires, la diverſe face des temps, les nations qui ont dominé, & les hommes qui ont fait la deſtinée de ces nations mêmes, les principales opinions & les coutumes, qui ont partagé la créance des peuples dans la religion, les arts, la morale & les ſciences, tout cela que peut-il paroître? Un atome preſque inviſible, qu'on appelle l'homme, qui rampe ſur la face de la terre, & qui ne dure qu'un jour, embraſſe en quelque ſorte d'un coup-d'œil le ſpectacle de l'univers dans tous les âges.

CCIII.

Quand on a beaucoup de lumières, on admire peu. L'admiration marque le degré de nos connoiſſances, & prouve moins ſouvent la perfection des choſes que l'imperfection de notre eſprit.

CCIV.

Ce n'eſt pas un grand avantage d'avoir l'eſprit vif, ſi on ne l'a juſte. La perfection d'une pendule n'eſt pas d'aller vite, mais d'être réglée.

CCV.

Parler imprudemment & parler hardiment, eſt preſque toujours la même choſe; mais on peut parler

parler ſans prudence, & parler juſte. Et il ne faut pas croire qu'un homme a l'eſprit faux, parce que la hardieſſe de ſon caractère, ou la vivacité de ſes paſſions, lui auront arraché, malgré lui-même, quelque vérité périlleuſe.

CCVI.

Il y a plus de ſérieux que de folie dans l'eſprit des hommes. Peu ſont nés plaiſans. La plupart le deviennent par imitation, froids copiſtes de la vivacité & de la gaieté.

CCVII.

Ceux qui ſe moquent des penchans ſérieux, aiment ſérieuſement les bagatelles.

CCVIII.

Différent génie, différent goût. Ce n'eſt pas toujours par jalouſie que réciproquement on ſe rabaiſſe.

CCIX.

On juge des productions de l'eſprit comme des ouvrages méchaniques. Lorſque l'on achète une bague, on dit: celle là eſt trop grande; l'autre eſt trop petite, juſqu'à ce qu'on en rencontre une pour ſon doigt. Mais il n'en reſte pas aſſez chez le jouaillier; car celle qui m'eſt trop petite, va bien à un autre.

CCX.

Lorſque deux auteurs ont également excellé en divers genres, on n'a pas ordinairement aſſez d'égard à la ſubordination de leurs talens; & Deſpréaux va de pair avec Racine. Cela eſt injuſte.

CCXI.

J'aime un écrivain qui embraſſe tous les temps & tous les pays, & rapporte beaucoup d'effets à peu de cauſes, qui compare les préjugés & les mœurs de différens ſiécles, qui, par des exemples tirés de la peinture ou de la muſique, me fait connoître les beautés de l'éloquence & l'étroite liaiſon des arts. Je dis d'un homme qui rapproche ainſi les choſes humaines, qu'il a un grand génie, ſi ſes conſéquences ſont juſtes. Mais s'il conclud mal, je préſume qu'il diſtingue mal les objets, ou qu'il n'apperçoit pas d'un ſeul coup-d'œil tout leur enſemble, & qu'enfin quelque choſe manque à l'étendue ou à la profondeur de ſon eſprit.

CCXII.

On diſcerne aiſément la vraie de la fauſſe étendue d'eſprit; car l'une agrandit ſes ſujets, & l'autre, par l'abus des épiſodes & par le faſte de l'érudition les anéantit.

CCXIII.

Quelques exemples rapportés en peu de mots, & à leur place, donnent plus d'éclat, plus de poids & plus d'autorité aux réflexions; mais trop d'exemples & trop de détails énervent toujours un diſcours. Les digreſſions trop longues ou trop fréquentes, rompent l'unité du ſujet, & laſſent les lecteurs ſenſés, qui ne veulent pas qu'on les détourne de l'objet principal, & qui d'ailleurs ne peuvent ſuivre, ſans beaucoup de peine, une trop longue chaine de faits & de preuves. On ne ſauroit trop rapprocher les choſes, ni trop tôt conclure. Il faut ſaiſir d'un coup-d'œil la véritable preuve de ſon diſcours, & courir à la concluſion. Un eſprit perçant fuit les épiſodes, & laiſſe aux écrivains médiocres le ſoin de s'arrêter à cueillir toutes les fleurs qui ſe trouvent ſur leur chemin. C'eſt à eux d'amuſer le peuple, qui lit ſans objet, ſans pénétration & ſans goût.

CCXIV.

Le ſot qui a beaucoup de mémoire, eſt plein de penſées & de faits; mais il ne ſait pas en conclure: tout tient à cela.

CCXV.

Savoir bien rapprocher les choſes, voilà l'eſprit juſte. Le don de rapprocher beaucoup de choſes, & de grandes choſes, fait les eſprits vaſtes. Ainſi la juſteſſe paroît être le premier degré, & une condition très-néceſſaire de la vraie étendue d'eſprit.

CCXVI.

Un homme qui digère mal, & qui eſt vorace, eſt peut-être une image aſſez fidelle du caractère d'eſprit de la plupart des ſavans.

CCXVII.

Je n'approuve point la maxime qui veut *qu'un honnête homme ſache un peu de tout.* C'eſt ſavoir preſque toujours inutilement, & quelquefois pernicieuſement, que de ſavoir ſuperficiellement & ſans principes. Il eſt vrai que la plupart des hommes ne ſont guère capables de connoître profondément: mais il eſt vrai auſſi que cette ſcience ſuperficielle qu'ils recherchent, ne ſert qu'à contenter leur vanité. Elle nuit à ceux qui poſſèdent un vrai génie; car elle les détourne néceſſairement de leur objet principal, conſume leur application dans les détails, & ſur des objets étrangers à leurs beſoins, & à leurs talens naturels. Et enfin elle ne ſert point, comme ils s'en flattent, à prouver l'étendue de leur eſprit. De tout tems on a vu des hommes qui ſavoient beaucoup avec un eſprit très médiocre, & au contraire, des eſprits très-vaſtes qui ſavoient fort peu. Ni l'ignorance n'eſt un défaut d'eſprit, ni le ſavoir n'eſt preuve de génie.

CCXVIII.

La vérité échappe au jugement, commes les faits échappent à la mémoire. Les diverſes faces des choſes s'emparent tour-à tour d'un eſprit vif, & lui font quitter & reprendre ſucceſſivement les mêmes opinions. Le goût n'eſt pas moins inconſtant. Il s'uſe ſur les choſes les plus agréables, & varie comme notre humeur.

CCXIX.

Il y a peut-être autant de vérités parmi les hommes que d'erreurs, autant de plaiſirs que de peines: mais nous aimons à contrôler la nature humaine, pour eſſayer de nous élever au-deſſus de notre eſpèce, & pour nous enrichir de la conſidération dont nous tâchons de la dépouiller. Nous ſommes ſi préſomptueux que nous croyons pouvoir ſéparer notre intérêt perſonnel de celui de l'humanité, & médire du genre humain ſans nous commettre. Cette vanité ridicule a rempli les livres des philoſophes, d'invectives contre la nature. L'homme eſt maintenant en diſgrace chez tous ceux qui penſent, & c'eſt à qui le chargera de plus de vices. Mais peut-être eſt-il ſur le point de ſe relever & de ſe faire reſtituer toutes ſes vertus; car la philoſophie a ſes modes comme les habits, la muſique & l'architecture, &c.

CCXX.

Si-tôt qu'une opinion devient commune, il ne faut point d'autre raiſon pour obliger les hommes à l'abandonner & à embraſſer ſon contraire, juſqu'à ce que celle ci vieilliſſe à ſon tour, & qu'ils aient beſoin de ſe diſtinguer par d'autres choſes. Ainſi s'ils atteignent le but dans quelque art ou dans quelque ſcience, on doit s'attendre qu'ils le paſſeront pour acquérir une nouvelle gloire. Et c'eſt ce qui fait en partie que les plus beaux ſiecles dégénèrent ſi promptement, & qu'à peine ſortis de la barbarie, ils s'y replongent.

CCXXI.

Les grands hommes, en apprenant aux foibles à réfléchir, les ont mis ſur la route de l'erreur.

CCXXII.

Où il y a de la grandeur, nous la ſentons malgré nous. La gloire des conquérans a toujours été combattue; les peuples en ont toujours ſouffert, & ils l'ont toujours reſpectée.

CCXXIII.

Le contemplateur, mollement couché & dans une chambre tapiſſée, invective contre le ſoldat, qui paſſe les nuits de l'hiver au bord d'un fleuve, & veille en ſilence ſous les armes pour la ſûreté de la patrie.

CCXXIV.

Ce n'eſt pas à porter la faim & la miſère chez les étrangers, qu'un héros attache la gloire, mais à les ſouffrir pour l'état: ce n'eſt pas à donner la mort, mais à la braver.

CCXXV.

Le vice fomente la guerre: la vertu combat. S'il n'y avoit aucune vertu, nous aurions pour toujours la paix.

CCXXVI.

La vigueur d'eſprit ou l'adreſſe, ont fait les premières fortunes. L'inégalité des conditions eſt née de celle des genies & des courages.

CCXXVII.

Il eſt faux que l'égalité ſoit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi ſouveraine eſt la ſubordination & la dépendance.

CCXXVIII.

Qu'on tempère, comme on voudra, la ſouveraineté dans un état, nulle loi n'eſt capable d'empêcher un tyran d'abuſer de l'autorité de ſon emploi.

CCXXIX.

On eſt forcé de reſpecter les dons de la nature, que l'étude ni la fortune ne peuvent donner.

CCXXX.

La plupart des hommes ſont ſi reſſerrés dans la ſphere de leur condition, qu'ils n'ont pas même le courage d'en ſortir par leurs idées. Et ſi on en voit quelques uns que la ſpéculation des grandes choſes rend en quelque ſorte capables des petites, on en trouve encore davantage à qui la pratique des petites a ôté juſqu'au ſentiment des grandes.

CCXXXI.

Les eſpérances les plus ridicules & les plus hardies ont été quelquefois la cauſe des ſuccès extraordinaires.

CCXXXII.

Les ſujets font leur cour avec bien plus de goût que les princes ne la reçoivent. Il eſt toujours plus ſenſible d'acquérir que de jouir.

CCXXXIII.

Nous croyons négliger la gloire par pure pareſſe, tandis que nous prenons des peines infinies pour les plus petits intérêts.

CCXXXIV.

Nous aimons quelquefois juſqu'aux louanges que nous ne croyons pas ſinceres.

CCXXXV.

Il faut de grandes reſſources dans l'eſprit & dans le cœur, pour goûter la ſincérité lorſqu'elle bleſſe, ou pour la pratiquer ſans qu'elle offenſe. Peu de gens ont aſſez de fond pour ſouffrir la vérité & pour la dire.

CCXXXVI.

Il y a des hommes qui, ſans y penſer, ſe forment une idée de leur figure, qu'ils empruntent du ſentiment qui les domine. Et c'eſt peut être par cette raiſon qu'un fat ſe croit toujours beau.

CCXXXVII.

Ceux qui n'ont que de l'eſprit, ont du goût pour les grandes choſes, & de la paſſion pour les petites.

CCXXXVIII.

La plupart des hommes vieilliſſent dans un petit cercle d'idées, qu'ils n'ont pas tirées de leur fonds. Il y a peut-être moins d'eſprits faux que de ſtériles.

CCXXXIX.

Tout ce qui diſtingue les hommes paroît peu de choſe. Qu'eſt-ce qui fait la beauté ou la laideur, la ſanté ou l'infirmité, l'eſprit ou la ſtupidité? Une légère différence des organes, un peu plus ou un peu moins de bile, &c. Cependant ce plus ou ce moins, eſt d'une importance infinie pour les hommes. Et lorſqu'ils en jugent autrement, ils ſont dans l'erreur.

CCXL.

Deux choſes peuvent à peine remplacer dans la vieilleſſe, les talens & les agrémens; la réputation ou les richeſſes.

CCXLI.

Nous n'aimons pas les *zélés* qui font profeſſion de mépriſer tout ce dont nous nous piquons, pendant qu'ils ſe piquent eux-mêmes des choſes encore plus mépriſables.

CCXLII.

Quelque vanité qu'on nous reproche, nous avons beſoin quelquefois qu'on nous aſſure de notre mérite.

CCXLIII.

Nous nous conſolons rarement des grandes humiliations, nous les oublions.

CCXLIV.

Moins on eſt puiſſant dans le monde, plus on peut commettre de fautes impunément, ou avoir inutilement un vrai mérite.

CCXLV.

Lorſque la fortune veut humilier les ſages, elle les ſurprend dans ces petites occaſions, où l'on eſt ordinairement ſans précaution & ſans défenſe. Le plus habile homme du monde ne peut empêcher que de légères fautes n'entraînent quelquefois d'horribles malheurs. Et il perd ſa reputation ou ſa fortune par une petite imprudence, comme un autre ſe caſſe la jambe en ſe promenant dans ſa chambre.

CCXLVI.

Il n'y a point d'homme qui ne porte dans ſon caractère une occaſion continuelle de faire des fautes. Et ſi elles ſont ſans conſéquence, c'eſt à la fortune qu'il le doit.

CCXLVII.

Nous ſommes conſternés de nos rechûtes, & de voir que nos malheurs mêmes n'ont pu nous corriger de nos défauts.

CCXLVIII.

La néceſſité modère plus de peines que la raiſon.

CCXLIX

La néceſſité empoiſonne les maux qu'elle ne peut guérir.

CCL.

Les favoris de la fortune ou de la gloire, malheureux à nos yeux, ne nous détournent point de l'ambition.

CCLI.

La patience eſt l'art d'eſpérer.

CCLII.

Le déſeſpoir comble non-ſeulement notre miſère, mais notre foibleſſe.

CCLIII.

Ni les dons, ni les coups de la fortune n'égalent ceux de la nature, qui la paſſe en rigueur comme en bonté.

CCLIV.

Les biens & les maux extrêmes ne ſe font pas ſentir aux ames médiocres.

CCLV.

Il y a peut-être plus d'eſprits légers dans ce qu'on appelle le monde, que dans les conditions moins fortunées.

CCLVI.

Les gens du monde ne s'entretiennent pas de ſi petites choſes que le peuple. Mais le peuple

ne s'occupe pas de choſes ſi frivoles que les gens du monde.

CCLVII.

On trouve dans l'hiſtoire de grands perſonnages que la volupté ou l'amour ont gouvernés. Elle n'en rappelle pas à ma mémoire, qui aient été galans. Ce qui fait le mérite eſſentiel de quelques hommes, ne peut même ſubſiſter dans quelques autres comme un foible.

CCLVIII.

Nous courons quelquefois les hommes qui nous en ont impoſé par leurs dehors, comme de jeunes gens qui ſuivent amoureuſement un maſque, le prenant pour la plus belle femme du monde, & qui le harcellent, juſqu'à ce qu'ils l'obligent de ſe découvrir, & de leur faire voir qu'il eſt un petit homme avec de la barbe & un viſage noir.

CCLIX.

Le ſot s'aſſoupit & fait diette en bonne compagnie, comme un homme que la curioſité a tiré de ſon élément, & qui ne peut ni reſpirer ni vivre dans un air ſubtil.

CCLX.

Le ſot eſt comme le peuple, qui ſe croit riche de peu.

CCLXI.

Lorſqu'on ne veut rien perdre ni cacher de ſon eſprit, on en diminue d'ordinaire la réputation.

CCLXII.

Des auteurs ſublimes n'ont pas négligé de primer encore par les agrémens, flattés de remplir l'intervalle de ces deux extrêmes, & d'embraſſer toute la ſphere de l'eſprit humain. Le public, au lieu d'applaudir à l'univerſalité de leurs talens, a cru qu'ils étoient incapables de ſe ſoutenir dans l'héroïque. Et on n'oſe les égaler à ces grands hommes qui, s'étant renfermés ſoigneuſement dans un ſeul & beau caractère, paroiſſent avoir dédaigné de dire tout ce qu'ils ont tû, & abandonné aux génies ſubalternes les talens médiocres.

CCLXIII.

Ce qui paroît aux uns étendue d'eſprit, n'eſt aux yeux des autres que mémoire & légèreté.

CCLIV.

Il eſt aiſé de critiquer un auteur, mais il eſt difficile de l'apprécier.

CCLXV.

Je n'ôte rien à l'illuſtre Racine, le plus ſage & le plus éloquent des poëtes, pour n'avoir pas traité beaucoup de choſes qu'il eût embellies, content d'avoir montré dans un ſeul genre la richeſſe & la ſublimité de ſon eſprit. Mais je me ſens forcé de reſpecter un génie hardi & fécond, élevé, pénétrant, facile, infatigable; auſſi aimable dans les ouvrages de pur agrément, que vrai & pathétique dans les autres: d'une vaſte imagination, qui a embraſſé & pénétré rapidement toute l'économie des choſes humaines; à qui ni les ſciences abſtraites, ni les arts, ni la politique, ni les mœurs des peuples, ni leurs opinions, ni leurs hiſtoires, ni leurs langues même n'ont pu échapper: illuſtre en ſortant de l'enfance, par la grandeur & par la force de ſa poéſie, féconde en penſées; & bientôt après par les charmes & par le caractère original & plein de raiſon de ſa proſe: philoſophe & peintre ſublime, qui a ſemé avec éclat dans ſes écrits tout ce qu'il y a de grand dans l'eſprit des hommes, qui a repréſenté les paſſions avec des traits de feu & de lumière, & enrichi le théâtre de nouvelles graces: ſavant à imiter le caractère & à ſaiſir l'eſprit des bons ouvrages de chaque nation par l'extrême étendue de ſon génie, mais n'imitant rien d'ordinaire qu'il ne l'embelliſſe: éclatant juſques dans les fautes qu'on a cru remarquer dans ſes écrits, & tel que malgré leurs défauts, & malgré les efforts de la critique, il a occupé ſans relâche de ſes veilles ſes amis & ſes ennemis, & porté chez les étrangers, dès ſa jeuneſſe, la réputation de nos lettres, dont il a reculé toutes les bornes.

CCLXVI.

Si on ne regarde que certains ouvrages des meilleurs auteurs, on ſera tenté de les mépriſer. Pour les apprécier avec juſtice, il faut tout lire.

CCLXVII.

Il ne faut point juger des hommes par ce qu'ils ignorent, mais par ce qu'ils ſavent, & par la manière dont ils le ſavent.

CCLXVIII.

On ne doit pas non plus demander aux auteurs une perfection qu'ils ne puiſſent atteindre. C'eſt faire trop d'honneur à l'eſprit humain, de croire que des ouvrages irréguliers n'aient jamais le droit de lui plaire, ſur-tout ſi ces ouvrages peignent les paſſions. Il n'eſt pas beſoin d'un grand art pour faire ſortir les meilleurs eſprits de leur aſſiette, & pour leur cacher les défauts d'un tableau hardi & touchant. Cette parfaite régularité qui manque aux auteurs, ne ſe trouve point dans nos propres conceptions. Le caractère naturel de l'homme ne comporte pas tant de regle. Nous ne devons pas ſuppoſer dans le ſentiment une délicateſſe que nous n'avons que par réflexion. Il s'en faut de beaucoup que notre

goût soit toujours aussi difficile à contenter que notre esprit.

CCLXIX.

Il nous est plus facile de nous teindre d'une infinité de connoissances, que d'en bien posséder un petit nombre.

CCLXX.

Jusqu'à ce qu'on rencontre le secret de rendre les esprits plus justes, tous les pas que l'on pourra faire dans la vérité, n'empêcheront pas les hommes de raisonner faux : & plus on voudra les pousser au-delà des notions communes, plus on les mettra en péril de se tromper.

CCLXXI.

Il n'arrive jamais que la littérature & l'esprit de raisonnement deviennent le partage de toute une nation, qu'on ne voie aussi-tôt dans la philosophie & dans les beaux-arts, ce qu'on remarque dans les gouvernemens populaires, où il n'y a point de puérilités & de fantaisies qui ne se produisent, & ne trouvent des partisans.

CCLXXII.

L'erreur ajoutée à la vérité ne l'augmente point. Ce n'est pas étendre la carrière des arts que d'admettre de mauvais goûts. C'est corrompre le jugement des hommes, qui se laisse aisément séduire par les nouveautés, & qui mêlant ensuite le vrai & le faux, se détourne bientôt dans ses productions de l'imitation de la nature, & s'appauvrit ainsi en peu de tems par la vaine ambition d'imaginer & de s'écarter des anciens modèles.

CCLXXIII.

Ce que nous appellons une pensée brillante, n'est ordinairement qu'une expression captieuse, qui à l'aide d'un peu de vérité, nous impose une erreur qui nous étonne.

CCLXXIV.

Qui a le plus, a, dit on, le moins. Cela est faux. Le roi d'Espagne, tout puissant qu'il est, ne peut rien à Luques. Les bornes des talens sont encore plus inébranlables que celles des empires. Et on usurperoit plutôt toute la terre que la moindre vertu.

CCLXXV.

La plupart des grands personnages ont été les hommes de leur siècle les plus éloquens. Ses auteurs des plus beaux systêmes, les chefs de parti & de sectes, ceux qui ont eu dans tous les tems le plus d'empire sur l'esprit des peuples, n'ont dû la meilleure partie de leurs succès qu'à l'éloquence vive & naturelle de leur ame. Il ne paroît pas qu'ils aient cultivé la poésie avec le même bonheur. C'est que la poésie ne permet guère que l'on se partage, & qu'un art si sublime & si pénible se peut rarement allier avec l'embarras des affaires & les occupations tumultuaires de la vie : au lieu que l'éloquence se mêle par-tout, & qu'elle doit la plus grande partie de ses séductions à l'esprit de médiation & de manège, qui forme les hommes d'état & les politiques, &c.

CCLXXVI.

C'est une erreur dans les grands de croire qu'ils peuvent prodiguer sans conséquence leurs paroles & leurs promesses. Les hommes souffrent avec peine qu'on leur ôte ce qu'ils se sont en quelque sorte approprié par l'espérance. On ne les trompe pas long-tems sur leurs intérêts, & ils ne haïssent rien tant que d'être dupes. C'est par cette raison qu'il est si rare que la fourberie réussisse. Il faut de la sincérité & de la droiture, même pour séduire. Ceux qui ont abusé les peuples sur quelque intérêt général, étoient fidèles aux particuliers. Leur habileté consistoit à captiver les esprits par des avantages réels. Quand on connoît bien les hommes, & qu'on veut les faire servir à ses desseins, on ne compte point sur un appât aussi frivole que celui des discours & des promesses. Ainsi les grands orateurs, s'il m'est permis de joindre ces deux choses, ne s'efforcent pas d'imposer par un tissu de flatteries & d'impostures, par une dissimulation continuelle & par un langage purement ingénieux. S'ils cherchent à faire illusion sur quelque point principal, ce n'est qu'à force de sincérités & de vérités de détail ; car le mensonge est foible par lui-même : il faut qu'il se cache avec soin. Et s'il arrive qu'on persuade quelque chose par des discours spécieux, ce n'est pas sans beaucoup de peine. On auroit grand tort d'en conclure que ce soit en cela que consiste l'éloquence. Jugeons au contraire par ce pouvoir, des simples apparences de la vérité, combien la vérité elle-même est éloquente & supérieure à notre art.

CCLXXVII.

Un menteur est un homme qui ne sait pas tromper. Un flatteur, celui qui ne trompe ordinairement que les sots. Celui qui sait se servir avec adresse de la vérité & qui en connoît l'éloquence, peut seul se piquer d'être habile.

CCLXXVIII.

Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres ? Qui a plus d'imagination que Bossuet, Montagne, Descartes, Pascal, tous grands philosophes ? Qui a plus de jugement & de sagesse que

Racine, Boileau, la Fontaine, Moliere, tous poëtes pleins de génie ?

CCLXXIX.

Descartes a pu se tromper dans quelques uns de ses principes, & ne se point tromper dans ses conséquences, sinon rarement. On auroit donc tort, ce me semble, de conclure de ses erreurs que l'imagination & l'invention ne s'accordent point avec la justesse. La grande vanité de ceux qui n'imaginent pas, est de se croire seuls judicieux. Ils ne font pas attention que les erreurs de Descartes, génie créateur, ont été celles de trois ou quatre mille philosophes, tous gens sans imagination. Les esprits subalternes n'ont point d'erreur en leur privé nom, parce qu'ils sont incapables d'inventer, même en se trompant ; mais ils sont toujours entraînés, sans le savoir, par l'erreur d'autrui. Et lorsqu'ils se trompent d'eux mêmes, ce qui peut arriver souvent, c'est dans des détails & des conséquences. Mais leurs erreurs ne sont ni assez vraisemblables pour être contagieuses, ni assez importantes pour faire du bruit.

CCLXXX.

Ceux qui sont nés éloquens, parlent quelquefois avec tant de clarté & de brièveté des grandes choses, que la plupart des hommes n'imaginent point qu'ils en parlent avec profondeur. Les esprits pesans, les sophistes ne reconnoissent pas la philosophie, lorsque l'éloquence la rend populaire, & qu'elle ose peindre le vrai avec des traits fiers & hardis. Ils traitent de superficielle & de frivole cette splendeur d'expression, qui emporte avec elle la preuve des grandes pensées. Ils veulent des définitions, des discussions, des détails & des argumens. Si Locke eût rendu vivement en peu de pages, les sages vérités de ses écrits, ils n'auroient osé le compter parmi les philosophes de son siècle.

CCLXXXI.

C'est un malheur que les hommes ne puissent d'ordinaire posséder aucun talent, sans avoir quelque envie d'abaisser les autres. S'ils ont la finesse, ils décrient la force ; s'ils sont géomètres ou physiciens, ils écrivent contre la poésie & l'éloquence. Et les gens du monde qui ne pensent pas que ceux qui ont excellé dans quelque genre, jugent mal d'un autre talent, se laissent prévenir par leurs décisions. Ainsi quand la métaphysique ou l'algèbre sont à la mode, ce sont des métaphysiciens & des algébristes, qui font la réputation des poëtes & des musiciens. Ou tout au contraire, l'esprit dominant assujettit les autres à son tribunal, & la plupart du tems à ses erreurs.

CCLXXXII.

Qui peut se vanter de juger, ou d'inventer, ou d'entendre, à toutes les heures du jour ? Les hommes n'ont qu'une petite portion d'esprit, de goût, de talent, de vertu, de gaieté, de santé, de force, &c. Et ce peu qu'ils ont en partage, ils ne le possédent point à leur volonté, ni dans le besoin, ni dans tous les âges.

CCLXXXIII.

C'est une maxime inventée par l'envie, & trop légèrement adoptée par les philosophes : *Qu'il ne faut point louer les hommes avant leur mort.* Je dis, au contraire, que c'est pendant leur vie qu'il faut les louer, lorsqu'ils ont mérité de l'être. C'est pendant que la jalousie & la calomnie, animées contre leur vertu ou leurs talens, s'efforcent de les dégrader, qu'il faut oser leur rendre témoignage. Ce sont les critiques injustes qu'il faut craindre de hasarder, & non les louanges sincères.

CCLXXXIV.

L'envie ne sauroit se cacher. Elle accuse & juge sans preuves. Elle grossit les défauts, elle a des qualifications énormes pour les moindres fautes. Son langage est rempli de fiel, d'exagération & d'injure. Elle s'acharne avec opiniâtreté & avec fureur contre le mérite éclatant. Elle est aveugle, emportée, insensée, brutale.

CCLXXXV.

Il faut exciter dans les hommes le sentiment de leur prudence & de leur force, si on veut élever leur génie. Ceux qui, par leurs discours ou leurs écrits, ne s'attachent qu'à relever les ridicules & les foiblesses de l'humanité, sans distinction ni égards, éclairent bien moins la raison & les jugemens du public, qu'ils ne dépravent ses inclinations.

CCLXXXVI.

Je n'admire point un sophiste qui réclame contre la gloire & contre l'esprit des grands hommes. En ouvrant mes yeux sur le foible des plus beaux génies, il m'apprend à l'apprécier lui-même ce qu'il peut valoir. Il est le premier que je raie du tableau des hommes illustres.

CCLXXXVII.

Nous avons grand tort de penser que quelque défaut que ce soit, puisse exclure toute vertu, ou de regarder l'alliance du bien & du mal comme un monstre & comme une énigme. C'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses.

CCLXXXVIII.

Les faux philosophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes, en faisant remarquer dans

notre esprit des contrariétés & des difficultés qu'ils forment eux-mêmes; comme d'autres amusent les enfans par des tours de cartes, qui confondent leur jugement, quoique naturels & sans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses, pour avoir le mérite de les dénouer, sont les charlatans de la morale.

CCLXXXIX.

Il n'y a point de contradiction dans la nature.

CCXC.

Est-il contre la raison ou la justice de s'aimer soi-même? Et pourquoi voulons-nous que l'amour-propre soit toujours un vice?

CCXCI.

S'il y a un amour de nous-mêmes naturellement officieux & compatissant, & un autre amour-propre sans humanité, sans equité, sans bornes, sans raison, faut-il les confondre?

CCXCII.

Quand il seroit vrai que les hommes ne seroient vertueux que par raison, que s'ensuivroit il? Pourquoi, si on nous loue avec justice de nos sentimens, ne nous loueroit-on pas encore de notre raison? Est elle moins nôtre que la volonté?

CCXCIII.

On suppose que ceux qui servent la vertu par réflexion, la trahiroient pour le vice utile. Oui, si le vice pouvoit être tel aux yeux d'un esprit raisonnable.

CCXCIV.

Il y a des semences de bonté & de justice dans le cœur de l'homme. Si l'intérêt propre y domine, j'ose dire que cela est non seulement selon la nature, mais aussi selon la justice, pourvu que personne ne souffre de cet amour-propre, ou que la société y perde moins qu'elle n'y gagne.

CCXCV.

Celui qui recherche la gloire par la vertu, ne demande que ce qu'il mérite.

CCXCVI.

J'ai toujours trouvé ridicule que les philosophes aient fait une vertu incompatible avec la nature de l'homme; & qu'après l'avoir ainsi feinte, ils aient prononcé fraidement, qu'il n'y avoit aucune vertu. Qu'ils parlent du fantôme de leur invention; ils peuvent à leur gré l'abandonner ou le détruire, puisqu'ils l'ont créé. Mais la véritable vertu, celle qu'ils ne veulent pas nommer de ce nom, parce qu'elle n'est pas conforme à leurs définitions, celle qui est l'ouvrage de la nature, non le leur, & qui consiste principalement dans la bonté & la vigueur de l'ame, celle-ci n'est point dépendante de leur fantaisie, & subsistera à jamais avec des caractères ineffaçables.

CCXCVII.

Le corps a ses graces, l'esprit ses talens. Le cœur n'auroit-il que des vices? Et l'homme capable de raison, seroit il incapable de vertu?

CCXCVIII.

Nous sommes susceptibles d'amitié, de justice, d'humanité, de compassion & de raison. O mes amis! qu'est-ce donc que la vertu?

CCXCIX.

Si l'illustre auteur des *Maximes* eût été tel qu'il a tâché de peindre tous les hommes, meriteroit-il nos hommages, & le culte idolâtre de ses proselytes?

CCC.

Ce qui fait que la plupart des livres de morale sont si insipides, est que leurs auteurs ne sont pas sincères. C'est que foibles échos les uns des autres, ils n'oseroient produire leurs propres maximes & leurs secrets sentimens. Ainsi, non-seulement dans la morale, mais en quelque sujet que ce puisse être, presque tous les hommes passent leur vie à dire & à écrire ce qu'ils ne pensent point. Et ceux qui conservent encore quelque amour de la vérité, excitent contre eux la colère & les préventions du public.

CCCI.

Il n'y a guère d'esprits qui soient capables d'embrasser à la fois toutes les faces de chaque sujet. Et c'est-là, à ce qu'il me semble, la source la plus ordinaire des erreurs des hommes. Pendant que la plus grande partie d'une nation languit dans la pauvreté, l'opprobre & le travail, l'autre qui abonde en honneurs, en commodités, en plaisirs, ne se lasse pas d'admirer le pouvoir de la politique, qui fait fleurir les arts & le commerce, & rend les états redoutables.

CCCII.

Les plus grands ouvrages de l'esprit humain, sont très assurément les moins parfaits. Les loix, qui sont la plus belle invention de la raison, n'ont pu assurer le repos des peuples sans diminuer leur liberté.

CCCIII.

Quelle est quelquefois la foiblesse & l'inconséquence des hommes! Nous nous étonnons de la

grossièreté de nos pères, qui règne cependant encore dans le peuple, la plus nombreuse partie de la nation : & nous méprisons en même tems les belles-lettres & la culture de l'esprit, le seul avantage qui nous distingue du peuple & de nos ancêtres.

CCCIV.

Le plaisir & l'ostentation l'emportent dans le cœur des grands sur l'intérêt. Nos passions se règlent ordinairement sur nos besoins.

CCCV.

Le peuple & les grands n'ont ni les mêmes vertus ni les mêmes vices.

CCCVI.

C'est à notre cœur à régler le rang de nos intérêts, & à notre raison de les conduire.

CCCVII.

La médiocrité d'esprit & la paresse font plus de philosophes que la réflexion.

CCCVIII.

Nul n'est ambitieux par raison, ni vicieux par défaut d'esprit.

CCCIX.

Tous les hommes sont clairvoyans sur leurs intérêts ; & il n'arrive guère qu'on les en détache par la ruse. On a admiré dans les négociations la supériorité de la maison d'Autriche, mais pendant l'énorme puissance de cette famille, non après. Les traités les mieux ménagés ne sont que la loi du plus fort.

CCCX.

Le commerce est l'école de la tromperie.

CCCXI.

A voir comme en usent les hommes, on seroit porté quelquefois à penser que la vie humaine & les affaires du monde sont un jeu sérieux, où toutes les finesses sont permises pour usurper le bien d'autrui à nos périls & fortunes ; & où l'heureux dépouille en tout honneur le plus malheureux ou le moins habile.

CCCXII.

C'est un grand spectacle de considérer les hommes, méditans en secret de s'entrenuire, & forcés néanmoins de s'entr'aider contre leur inclination & leur dessein.

CCCXIII.

Nous n'avons ni la force ni les occasions d'exécuter tout le bien & tout le mal que nous projettons.

CCCXIV.

Nos actions ne sont ni si bonnes, ni si vicieuses que nos volontés.

CCCXV.

Dès que l'on peut faire du bien, on est à même de faire des dupes. Un seul homme en amuse alors une infinité d'autres, tous uniquement occupés de le tromper. Ainsi il en coûte peu aux gens en place pour surprendre leurs inférieurs. Mais il est mal aisé à des misérables, d'imposer à qui que ce soit. Celui qui a besoin des autres, les avertit de se défier de lui. Un homme inutile a bien de la peine à leurer personne.

CCCXVI.

L'indifférence où nous sommes pour la vérité dans la morale, vient de ce que nous sommes décidés à suivre nos passions, quoi qu'il en puisse arriver. Et c'est ce qui fait que nous n'hésitons pas lorsqu'il faut agir, malgré l'incertitude de nos opinions. Peu m'importe, disent les hommes, de savoir où est la vérité, sachant où est le plaisir.

CCCXVII.

Les hommes se défient moins de la coutume & de la tradition de leurs ancêtres, que de leur raison.

CCCXVIII.

La force ou la foiblesse de notre créance dépend plus de notre courage que de nos lumières. Tous ceux qui se moquent des augures, n'ont pas toujours plus d'esprit que ceux qui y croient.

CCCXIX.

Il est aisé de tromper les plus habiles, en leur proposant des choses qui passent leur esprit & qui intéressent leur cœur.

CCCXX.

Il n'y a rien que la crainte & l'espérance ne persuadent aux hommes.

CCCXXI.

Qui s'étonnera des erreurs de l'antiquité, s'il considére qu'encore aujourd'hui, dans le plus philosophe de tous les siécles, bien des gens de beaucoup d'esprit n'oseroient se trouver à une table de treize couverts ?

CCCXXII.

L'intrépidité d'un homme incrédule, mais mourant

rant, ne peut le garantir de quelque trouble, s'il raisonne ainsi : je me suis trompé mille fois sur mes plus palpables intérêts, & ai pu me tromper encore sur la religion. Or, je n'ai plus le temps ni la force de l'approfondir, & je meurs...

CCCXXIII.

La foi est la consolation des misérables, la terreur des heureux.

CCCXXIV.

La courte durée ne peut nous dissuader de ses plaisirs, ni nous consoler de ses peines.

CCCXXV.

Ceux qui combattent les préjugés du peuple, croient n'être pas peuple. Un homme qui avoit fait à Rome un argument contre les poulets sacrés, se regardoit peut-être comme un philosophe.

CCCXXVI.

Lorsqu'on rapporte sans partialité les raisons des sectes opposées, & qu'on ne s'attache à aucune, il semble qu'on s'élève en quelque sorte au-dessus de tous les partis. Demandez cependant à ces philosophes neutres, qu'ils choisissent une opinion, ou qu'ils établissent d'eux-mêmes quelque chose ; vous verrez qu'ils n'y sont pas moins embarrassés que tous les autres. Le monde est peuplé d'esprits froids, qui n'étant pas capables par eux-mêmes d'inventer, s'en consolent en rejettant toutes les inventions d'autrui, & qui méprisant au dehors beaucoup de choses, croient se faire plus estimer.

CCCXXVII.

Qui sont ceux qui prétendent que le monde est devenu vicieux ? Je les crois sans peine. L'ambition, la gloire, l'amour, en un mot, toutes les passions des premiers âges, ne font plus les mêmes désordres & le même bruit. Ce n'est pas peut-être que ces passions soient aujourd'hui moins vives qu'autrefois ; c'est parce qu'on les désavoue & qu'on les combat. Je dis donc que le monde est comme un vieillard, qui conserve tous les désirs de la jeunesse ; mais qui en est honteux & s'en cache, soit parce qu'il est détrompé du mérite de beaucoup de choses, soit parce qu'il veut le paroître.

CCCXXVIII.

Les hommes dissimulent par foiblesse & par la crainte d'être méprisés, leurs plus cheres, leurs plus constantes, & quelquefois leurs plus vertueuses inclinations.

CCCXXIX.

L'art de plaire est l'art de tromper.

CCCXXX.

Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vu des masques dans un bal, danser amicalement ensemble, & se tenir par la main sans se connoître, pour se quitter le moment d'après, & ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde. (*Connoissance de l'esprit humain*).

Pensées morales.

I.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La premiere est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connoît. Ceux d'entre-deux, qui sont sortis de l'ignorance naturelle, & n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, & sont les entendus. Ceux-là troublent le monde, & jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple & les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde. Les autres le méprisent, & en sont méprisés.

II.

Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hazard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par une pensée plus relevée. Certains zélés, qui n'ont pas grande connoissance, les méprisent malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles ; parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumiere que la piété leur donne. Mais les Chrétiens parfaits les honorent par une autre lumiere supérieure. Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumiere.

III.

Dieu ayant fait le ciel & la terre, qui ne sentent pas le bonheur de leur être, a voulu faire des êtres qui le connussent, & qui composassent un corps de membres pensans. Tous les hommes sont membres de ce corps ; & pour être heureux, il faut qu'ils conforment leur volonté particuliere à la volonté universelle qui gouverne le corps entier. Cependant il arrive souvent que l'on croit être un tout, & que ne se voyant point de corps dont on dépende, l'on croit ne dépendre que de soi, & l'on veut se

faire centre & corps soi-même. Mais on se trouve en cet état comme un membre séparé de son corps, qui n'ayant point en soi de principe de vie, ne fait que s'égarer & s'étonner dans l'incertitude de son être. Enfin, quand on commence à se connoître, l'on est comme revenu chez soi; on sent que l'on n'est pas corps; on comprend que l'on n'est qu'un membre du corps universel; qu'être membre est n'avoir de vie, d'être & de mouvement que par l'esprit du corps & pour le corps; qu'un membre séparé du corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant & mourant; qu'ainsi l'on ne doit s'aimer que pour ce corps, ou plutôt qu'on ne doit aimer que lui, parce qu'en l'aimant on s'aime soi-même, puisqu'on n'a d'être qu'en lui, par lui & pour lui.

IV.

Pour régler l'amour qu'on se doit à soi-même, il faut s'imaginer un corps composé de membres pensans; car nous sommes membres du tout; & voir comment chaque membre devroit s'aimer.

V.

L'ame aime la main; & la main, si elle avoit une volonté, devroit s'aimer de la même sorte que l'ame l'aime. Tout amour qui va au delà est injuste.

VI.

Si les pieds & les mains avoient une volonté particuliere, jamais ils ne seroient dans leur ordre, qu'en la soumettant à celle du corps; hors de là ils sont dans le désordre & dans le malheur: mais en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien.

VII.

Les membres de notre corps ne sentent pas le bonheur de leur union, de leur admirable intelligence, du soin que la nature a d'y influer les esprits, de les faire croître & durer. S'ils étoient capables de le connoître, & qu'ils se servissent de cette connoissance pour retenir en eux-mêmes la nourriture qu'ils reçoivent, sans se laisser passer aux autres membres; ils seroient, non-seulement injustes, mais encore misérables, & se haïroient plutôt que de s'aimer; leur béatitude, aussi-bien que leur devoir, consistant à consentir à la conduite de l'ame universelle à qui ils appartiennent, qui les aime mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

VIII.

Qui adhæret Domino, unus spiritus est. On s'aime parce qu'on est membre de JESUS-CHRIST. On aime JESUS-CHRIST, parce qu'il est le chef du corps dont on est le membre: tout est un, l'un est en l'autre.

IX.

La concupiscence & la force sont les sources de toutes nos actions purement humaines: la concupiscence fait les volontaires, la force les involontaires.

X.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, & qu'un esprit boiteux nous irrite? C'est à cause qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit, & qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons. Sans cela, nous en aurions plus de pitié que de colere.

Epictete demande aussi pourquoi nous ne nous fâchons pas, si on dit que nous avons mal à la tête, & que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal. Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, & que nous ne sommes pas boiteux; mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissions le vrai; de sorte que n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens & nous étonne, & encore plus quand mille autres se moquent de notre choix; car il faut préférer nos lumieres à celles de tant d'autres, & cela est hardi & difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

XI.

Le peuple a les opinions très-saines; par exemple, d'avoir choisi le divertissement & la chasse, plutôt que la poésie. Les demi-savans s'en moquent, & triomphent à montrer là-dessus la folie du monde: mais, par une raison qu'ils ne pénetrent pas, on a raison d'avoir aussi distingué les hommes par le déhors, comme par la naissance ou le bien: le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable; mais cela est très-raisonnable.

XII.

C'est un grand avantage que la qualité, qui dès dix-huit ou vingt ans met un homme en passe, connu & respecté, comme un autre pourroit avoir mérité à cinquante ans: ce sont trente ans gagnés sans peine.

XIII.

Il y a de certaines gens qui, pour faire voir qu'on a tort de ne pas les estimer, ne manquent jamais d'alléguer l'exemple de personnes de qualité qui font cas d'eux. Je voudrois leur répon-

dre : Montrez-nous le mérite par où vous avez attiré l'estime de ces personnes-là, & nous vous estimerons de même.

XIV.

Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passans ; si je passe par-là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non ; car la petite vérole, qui ôtera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus : & si on m'aime pour mon jugement, ou pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi ? Non, car je puis perdre ces qualités sans cesser d'être. Où est donc ce moi, s'il n'est, ni dans le corps, ni dans l'ame ? Et comment aimer le corps ou l'ame, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait ce moi, puisqu'elles sont périssables ? Car aimeroit-on la substance de l'ame d'une personne abstraitement, & quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, & seroit injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement les qualités ; ou, si on aime la personne, il faut dire que c'est l'assemblage des qualités qui fait la personne.

XV.

Les choses qui nous tiennent le plus au cœur ne sont rien le plus souvent ; comme, par exemple, de cacher qu'on ait peu de bien. C'est un néant que notre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine.

XVI.

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, & qui en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

XVII.

Quand la malignité a la raison de son côté, elle devient fiere, & étale la raison en tout son lustre : quand l'austérité ou le choix sévere n'a pas réussi au vrai bien, & qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fiere par le retour.

XVIII.

Ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement ; car il vient d'ailleurs, & de dehors ; & ainsi il est dépendant, & par conséquent sujet à être troublé par mille accidens qui font les afflictions inévitables.

XIX.

Il y a des gens qui voudroient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé ; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matieres qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un & l'autre ; mais l'un la place mieux. J'aimerois autant qu'on l'accusât de se servir des mots anciens ; comme si les mêmes pensées ne formoient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi-bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions.

XX.

Toutes les bonnes maximes sont dans le monde ; il ne faut que les appliquer. Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, & plusieurs le font ; mais pour la Religion, peu.

XXI.

L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut. Rien ne passe pour bon que la médiocrité. C'est la pluralité qui a établi cela, & qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstinerai pas ; je consens qu'on m'y mette ; & si je refuse d'être au bas bout, ce n'est pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout ; car je refuserois de même qu'on me mît au haut. C'est sortir de l'humanité, que de sortir du milieu : la grandeur de l'ame humaine consiste à savoir s'y tenir ; & tant s'en faut que sa grandeur soit d'en sortir, qu'elle est à n'en point sortir.

XXII.

On ne passe point dans le monde pour se connoître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de Poëte ; ni pour être habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de Mathématicien. Mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne, & ne mettent guères de différence entre le métier de poëte & celui de brodeur. Ils ne sont point appellés, ni poëtes, ni géomètres ; mais ils jugent de tous ceux là. On ne les devine point. Ils parleront des choses dont l'on parloit quand ils sont entrés. On ne s'apperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage ; mais alors on s'en souvient ; car il est également de ce caractere, qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, lorsqu'il n'est pas question du langage, & qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est donc une fausse louange quand on dit d'un homme lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie ; & c'est une mauvaise marque, quand on n'a recours à lui que lorsqu'il s'agit de juger de quelques vers. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les rem-

plir. C'eſt un bon mathématicien, dira-t-on; mais je n'ai que faire de mathématique. C'eſt un homme qui entend bien la guerre; mais je ne veux la faire à perſonne. Il faut donc un honnête homme, qui puiſſe s'accommoder à tous nos beſoins.

XXIII.

Quand on ſe porte bien, on ne comprend pas comment on pourroit faire ſi on étoit malade; & quand on l'eſt, on prend médecine gaiement: le mal y réſout. On n'a plus les paſſions & les déſirs des divertiſſemens & des promenades, que la ſanté donnoit, & qui ſont incompatibles avec les néceſſités de la maladie. La nature donne alors des paſſions & des déſirs conformes à l'état préſent. Ce ne ſont que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes, & non pas la nature, qui nous troublent; parce qu'elles joignent à l'état où nous ſommes, les paſſions de l'état où nous ne ſommes pas.

XXIV.

Les diſcours d'humilité ſont matiere d'orgueil aux gens glorieux, & d'humilité aux humbles. Auſſi ceux de pyrrhoniſme & de doute ſont matiere d'affirmation aux affirmatifs. Peu de gens parlent de l'humilité humblement, peu de la chaſteté chaſtement, peu du doute en doutant. Nous ne ſommes que menſonge, duplicité, contrariétés. Nous nous cachons, & nous nous déguiſons à nous-mêmes.

XXV.

Les belles actions cachées ſont les plus eſtimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'hiſtoire, elles me plaiſent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées, puiſqu'elles ont été ſues; & ce peu par où elles ont paru en diminue le mérite: car c'eſt là le plus beau, de les avoir voulu cacher.

XXVI.

Diſeur de bons mots, mauvais caractere.

Le mot de moi, dont l'Auteur ſe ſert dans la penſée ſuivante, ne ſignifie que l'amour propre. C'eſt un terme dont il avoit accoutumé ſe ſervir avec quelques-uns de ſes amis.

XXVII.

Le *moi* eſt haïſſable: ainſi ceux qui ne l'ôtent pas, & qui ſe contentent ſeulement de le couvrir, ſont toujours haïſſables. Point du tout, direz-vous; car en agiſſant, comme nous faiſons, obligeamment pour tout le monde, on n'a pas ſujet de nous haïr. Cela eſt vrai, ſi on ne haïſſoit dans le *moi* que le déplaiſir qui nous en revient. Mais ſi je le hais, parce qu'il eſt injuſte, & qu'il ſe fait centre de tout, je le haïrai toujours. En un mot, le *moi* a deux qualités: il eſt injuſte en ſoi en ce qu'il ſe fait centre de tout; il eſt incommode aux autres en ce qu'il veut les aſſervir: car chaque *moi* eſt l'ennemi, & voudroit être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injuſtice, & ainſi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïſſent l'injuſtice: vous ne le rendez aimable qu'aux injuſtes, qui n'y trouvent plus leur ennemi, & ainſi vous demeurez injuſte, & ne pouvez plaire qu'aux injuſtes.

XXVIII.

Je n'admire point un homme qui poſſede une vertu dans toute ſa perfection, s'il ne poſſede en même-temps dans un pareil degré la vertu oppoſée, tel qu'étoit Epaminondas, qui avoit l'extrême valeur jointe à l'extrême bénignité: car autrement ce n'eſt pas monter, c'eſt tomber. On ne montre pas ſa grandeur pour être en une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, & rempliſſant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'eſt qu'un ſoudain mouvement de l'ame de l'un à l'autre de ces extrêmes, & qu'elle n'eſt jamais en effet qu'en un point, comme le tiſon de feu que l'on tourne. Mais au moins cela marque l'agilité de l'ame, ſi cela n'en marque l'étendue.

XXIX.

Si notre condition étoit véritablement heureuſe, il ne faudroit pas nous divertir d'y penſer.

XXX.

J'avois paſſé beaucoup de temps dans l'étude des ſciences abſtraites: mais le peu de gens avec qui on en peut communiquer m'en avoit dégouté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces ſciences abſtraites ne lui ſont pas propres, & que je m'égarois plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant; & je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puiſque c'eſt celle qui lui eſt propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie.

XXXI.

Quand tout ſe remue également, rien ne ſe remue en apparence; comme en un vaiſſeau. Quand tous vont vers le déréglement, nul ne ſemble y aller. Qui s'arrête, fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

XXXII.

Les Philoſophes ſe croient bien fins d'avoir renfermé toute leur morale ſous certaines diviſions. Mais pourquoi la diviſer en quatre plutôt qu'en ſix? Pourquoi faire plutôt quatre eſpeces de vertu que dix? Pourquoi la renfermer en *abſtine* & *ſuſtine*, plutôt qu'en autre choſe? Mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un ſeul mot. Oui; mais cela eſt inutile, ſi on ne l'explique; & dès qu'on vient à l'expliquer, & qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres, ils en ſortent en la premiere confuſion que vous vouliez éviter: & ainſi, quand ils ſont tous renfermés en un, ils ſont cachés & inutiles; & lorſqu'on veut les développer, ils reparoiſſent dans leur confuſion naturelle: la nature les a tous établis chacun en ſoi-même; & quoiqu'on puiſſe les enfermer l'un dans l'autre, ils ſubſiſtent indépendamment l'un de l'autre: ainſi toutes ces diviſions & ces mots n'ont guères d'autre utilité que d'aider la mémoire, & de ſervir d'adreſſe pour prouver ce qu'ils renferment.

XXXIII.

Quand on veut reprendre avec utilité, & montrer à un autre qu'il ſe trompe, il faut obſerver par quel côté il enviſage la choſe, (car elle eſt vraie ordinairement de ce côté-là) & lui avouer cette vérité. Il ſe contente de cela, parce qu'il voit qu'il ne ſe trompoit pas, & qu'il manquoit ſeulement à voir tous les côtés. Or, on n'a pas de honte de ne pas tout voir; mais on ne veut pas s'être trompé; & peut-être que cela vient de ce que naturellement l'eſprit ne peut ſe tromper dans le côté qu'il enviſage, comme les appréhenſions des ſens ſont toujours vraies.

XXXIV.

La vertu d'un homme ne doit pas ſe meſurer par ſes efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

XXXV.

Les grands & les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries & mêmes paſſions; mais les uns ſont au haut de la roue, & les autres près du centre, & ainſi moins agités par les mêmes mouvemens.

XXXVI.

On ſe perſuade mieux pour l'ordinaire par les raiſons qu'on a trouvées ſoi-même, que par celles qui ſont venues dans l'eſprit des autres.

XXXVII.

Quoique les perſonnes n'aient point d'intérêt à ce qu'ils diſent, il ne faut pas conclure de là abſolument qu'ils ne mentent point; car il y a des gens qui mentent ſimplement pour mentir.

XXXVIII.

L'exemple de la chaſteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continens, que celui de ſon ivrognerie a fait d'intempérans. On n'a pas de honte de n'être pas auſſi vertueux que lui, & il ſemble excuſable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on ſe voit dans les vices de ces grands hommes; & cependant on ne prend pas garde qu'ils ſont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelque élevés qu'ils ſoient, ils ſont unis au reſte des hommes par quelque endroit. Ils ne ſont pas ſuſpendus en l'air, & ſéparés de notre ſociété. S'ils ſont plus grands que nous, c'eſt qu'ils ont la tête plus élevée; mais ils ont les pieds auſſi bas que les nôtres. Ils ſont tous à même niveau, & s'appuient ſur la même terre; & par cette extrémité ils ſont auſſi abaiſſés que nous, que les enfans, que les bêtes.

XXXIX.

C'eſt le combat qui nous plaît, & non pas la victoire. On aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné ſur le vaincu. Que vouloit on voir, ſinon la fin de la victoire? Et dès qu'elle eſt arrivée, on en eſt ſaoul. Ainſi dans le jeu; ainſi dans la recherche de la vérité. On aime à voir dans les diſputes le combat des opinions; mais de contempler la vérité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaiſir, il faut la faire voir naiſſant de la diſpute. De même dans les paſſions, il y a du plaiſir à en voir deux contraires ſe heurter; mais quand l'une eſt maîtreſſe, ce n'eſt plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choſes, mais la recherche des choſes. Ainſi dans la Comédie les ſcenes contentes ſans craintes ne valent rien, ni les extrêmes miſeres ſans eſpérance, ni les amours brutales.

XL.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, & on leur apprend tout le reſte; & cependant ils ne ſe piquent de rien tant que de cela. Ainſi ils ne ſe piquent de ſavoir que la ſeule choſe qu'ils n'apprennent point.

XLI.

Le ſot projet que Montagne a eu de ſe peindre! & cela non pas en paſſant & contre ſes maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ſes propres maximes, & par un deſſein premier & principal: car de dire des ſot-

tiſes par hazard & par foibleſſe, c'eſt un mal ordinaire; mais d'en dire à deſſein, c'eſt ce qui n'eſt pas ſupportable, & d'en dire de telles que celles-là.

XLII.

Ceux qui ſont dans le déréglement diſent à ceux qui ſont dans l'ordre, que ce ſont eux qui s'éloignent de la nature; & ils la croient ſuivre; comme ceux qui ſont dans un vaiſſeau croient que ceux qui ſont au bord s'éloignent. Le langage eſt pareil de tous côtés: il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux qui ſont dans un vaiſſeau: mais où trouverons-nous ce point dans la morale?

XLIII.

Plaindre les malheureux n'eſt pas contre la concupiſcence; au contraire, on eſt bien aiſe de pouvoir ſe rendre ce témoignage d'humanité, & de s'attirer la réputation de tendreſſe, ſans qu'il en coûte rien: ainſi ce n'eſt pas grand-choſe.

XLIV.

Qui auroit eu l'amitié du Roi d'Angleterre, du Roi de Pologne & de la Reine de Suede, auroit-il cru pouvoir manquer de retraite & d'aſyle au monde?

XLV.

Les choſes ont diverſes qualités, & l'ame diverſes inclinations; car rien n'eſt ſimple de ce qui s'offre à l'ame, & l'ame ne s'offre jamais ſimple à aucun ſujet. De là vient qu'on pleure & qu'on rit quelquefois d'une même choſe.

XLVI.

Nous ſommes ſi malheureux, que nous ne pouvons prendre plaiſir à une choſe, qu'à condition de nous fâcher ſi elle nous réuſſit mal; ce que mille choſes peuvent faire, & font à toute heure. Qui auroit trouvé le ſecret de ſe réjouir du bien, ſans être touché du mal contraire, auroit trouvé le point.

XLVII.

Il y a diverſes claſſes de forts, de beaux, de bons eſprits & de pieux, dont chacun doit régner chez ſoi, non ailleurs Ils ſe rencontrent quelquefois; & le fort & le beau ſe battent ſottement à qui ſera le maître l'un de l'autre; car leur maîtriſe eſt de divers genres. Ils ne s'entendent pas, & leur faute eſt de vouloir régner par-tout. Rien ne le peut, non pas même la force: elle ne fait rien au royaume des ſavans: elle n'eſt maîtreſſe que des actions extérieures.

XLVIII.

Ferox gens nullam eſſe vitam ſine armis putat. Ils aiment mieux la mort que la paix: les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie, dont l'amour paroît ſi fort & ſi naturel.

XLIX.

Qu'il eſt difficile de propoſer une choſe au jugement d'un autre, ſans corrompre ſon jugement par la maniere de la lui propoſer. Si on dit: Je le trouve beau, je le trouve obſcur, on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire: car alors il juge ſelon ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, ſelon ce qu'il eſt alors, & ſelon que les autres circonſtances dont on n'eſt pas auteur l'auront diſpoſé; ſi ce n'eſt que ce ſilence ne faſſe auſſi ſon effet, ſelon le tour & l'interprétation qu'il ſera en humeur d'y donner; ou ſelon qu'il conjecturera de l'air du viſage ou du ton de la voix: tant il eſt aiſé de démonter un jugement de ſon aſſiette naturelle; ou plutôt, tant il y en a peu de fermes & de ſtables.

L.

Les Platoniciens, & même Epictete & ſes Sectateurs, croient que Dieu eſt ſeul digne d'être aimé & admiré; & cependant ils ont déſiré d'être aimés & admirés des hommes. Ils ne connoiſſent pas leur corruption. S'ils ſe ſentent portés à l'aimer & à l'adorer, & qu'ils y trouvent leur principale joie, qu'ils s'eſtiment bons, à la bonne heure. Mais s'ils y ſentent de la répugnance; s'ils n'ont aucune autre qu'à vouloir s'établir dans l'eſtime des hommes, & que pour toute perfection ils faſſent ſeulement que ſans forcer les hommes, ils leur faſſent trouver leur bonheur à les aimer; je dirai que cette perfection eſt horrible. Quoi! ils ont connu Dieu, & n'ont pas déſiré uniquement que les hommes l'aimaſſent; ils ont voulu que les hommes s'arrêtaſſent à eux; ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes!

LI.

Montagne a raiſon: la coutume doit être ſuivie dès-là qu'elle eſt coutume, & qu'on la trouve établie, ſans examiner ſi elle eſt raiſonnable ou non; cela s'entend toujours de ce qui n'eſt point contraire au droit naturel ou divin. Il eſt vrai que le peuple ne la ſuit que par cette ſeule raiſon, qu'il la croit juſte, ſans quoi il ne la ſuivroit plus; parce qu'on ne veut être aſſujetti qu'à la raiſon ou à la juſtice. La coutume ſans cela paſſeroit pour tyrannie; au lieu que l'empire de la raiſon & de la juſtice n'eſt non plus tyrannie que celui de la délectation.

Mais il seroit bon qu'on obéît aux loix & coutumes, parce qu'elles sont loix; & que le peuple comprît que c'est là ce qui les rend justes. Par ce moyen on ne les quitteroit jamais; au lieu que quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse; & voilà ce qui fait que les peuples sont sujets à se révolter.

LII.

Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures! Qui passera de nous deux? Qui cédera la place à l'autre? Le moins habile? Mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, & je n'en ai qu'un. Cela est visible; il n'y a qu'à compter; c'est à moi à céder; & je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen; ce qui est le plus grand des biens.

LIII.

Le temps amortit les afflictions & les querelles, parce qu'on change, & qu'on devient comme une autre personne. Ni l'offensant, ni l'offensé ne sont plus les mêmes. C'est comme un peuple qu'on a irrité, & qu'on reverroit après deux générations. Ce sont encore les françois, mais non les mêmes.

LIV.

Il est indubitable que l'ame est mortelle, ou immortelle. Cela doit mettre une différence entiere dans la morale; & cependant les philosophes ont conduit la morale indépendamment de cela. Quel étrange aveuglement!

LV.

Le dernier acte est toujours sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, & en voilà pour jamais.

Pensées sur la mort.

I.

Quand nous sommes dans l'affliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de l'affection, ou pour quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes, ni dans les hommes, ni dans tout ce qui est créé; mais nous la devons chercher en Dieu seul. Et la raison en est, que toutes les créatures ne sont pas la premiere cause des accidens que nous appellons maux; mais que la providence de Dieu en étant l'unique & véritable cause, l'arbitre & la souveraine, il est indubitable qu'il faut recourir directement à la source, & remonter jusques à l'origine pour trouver un solide allégement. Que si nous suivons ce précepte, & que nous considérions cette mort qui nous afflige, non pas comme un effet du hazard, ni comme une nécessité fatale de la nature, ni comme le jouet des élémens & des parties qui composent l'homme, (car Dieu n'a pas abandonné ses élus au caprice du hazard), mais comme une suite indispensable, inévitable, juste & sainte, d'un arrêt de la providence de Dieu, pour être exécuté dans la plénitude de son temps; & enfin que tout ce qui est arrivé a été de tout temps présent & préordonné en Dieu; si, dis-je, par un transport de grace nous regardons cet accident, non dans lui-même, & hors de Dieu; mais hors de lui-même, & dans la volonté même de Dieu; dans la justice de son arrêt, dans l'ordre de sa providence qui en est la véritable cause, sans qui il ne fût pas arrivé, par qui seul il est arrivé, & de la maniere dont il est arrivé; nous adorerons dans un humble silence la hauteur impénétrable de ses secrets; nous vénérerons la sainteté de ses arrêts; nous bénirons la conduite de sa providence; & unissant notre volonté à celle de Dieu même, nous voudrons avec lui, en lui, & pour lui la chose qu'il a voulu en nous & pour nous de toute éternité.

II.

Il n'y a de consolation qu'en la vérité seule. Il est sans doute que Séneque & Socrate n'ont rien qui puisse nous persuader & consoler dans ces occasions. Ils ont été sous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes: dans le premier ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme; & tous les discours qu'ils ont fondés sur ce faux principe, sont si vains & si peu solides, qu'ils ne servent qu'à montrer par leur inutilité combien l'homme en général est foible, puisque les plus hautes productions des plus grands d'entre les hommes sont si basses & si puériles.

Il n'en est pas de même de Jesus-Christ, il n'en est pas ainsi des livres canoniques: la vérité y est découverte, & la consolation y est jointe aussi infailliblement qu'elle est infailliblement séparée de l'erreur. Considérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage de connoître que véritablement & effectivement la mort est une peine du péché, imposée à l'homme pour expier son crime, nécessaire à l'homme pour le purger du péché; que c'est la seule qui peut délivrer l'ame de la concupiscence des membres, sans laquelle les saints ne vivent point en ce monde. Nous savons que la vie & la vie des chrétiens est un sacrifice continuel, qui ne peut être achevé que par la mort: nous savons que Jesus-Christ entrant au monde, s'est considéré & s'est offert à Dieu comme un holocauste & une véritable victime; que sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension, sa séance

éternelle à la droite de son pere, & sa présence dans l'eucharistie, ne sont qu'un seul & unique sacrifice: nous savons que ce qui est arrivé en Jesus-Christ doit arriver en tous ses membres.

Considérons donc la vie comme un sacrifice, & que les accidens de la vie ne fassent d'impression dans l'esprit des chrétiens, qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accomplissent ce sacrifice. N'appellons mal que ce qui rend la victime de Dieu, victime du diable; mais appellons bien ce qui rend la victime du diable en Adam, victime de Dieu; & sur cette regle examinons la nature de la mort.

Pour cela il faut recourir à la personne de Jesus-Christ; car comme Dieu ne considere les hommes que par le médiateur Jesus-Christ; les hommes aussi ne devroient regarder, ni les autres, ni eux-mêmes, que médiatement par Jesus-Christ.

Si nous ne passons par ce milieu, nous ne trouvons en nous que de véritables malheurs, ou des plaisirs abominables: mais si nous considérons toutes ces choses en Jesus-Christ, nous trouverons toute consolation, toute satisfaction, toute édification.

Considérons donc la mort en Jesus-Christ, & non pas sans Jesus-Christ. Sans Jesus-Christ elle est horrible, elle est détestable, & l'horreur de la nature. En Jesus-Christ elle est toute autre; elle est aimable, sainte & la joie du fidèle. Tout est doux en Jesus-Christ, jusqu'à la mort; & c'est pourquoi il a souffert & est mort pour sanctifier la mort & les souffrances; & comme Dieu & comme homme il a été tout ce qu'il y a de grand, & tout ce qu'il y a d'abject; afin de sanctifier en soi toutes choses, excepté le péché, & pour être le modele de toutes les conditions.

Pour considérer ce que c'est que la mort, & la mort en Jesus-Christ, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continuel & sans interruption, & pour cela remarquer que dans les sacrifices la principale partie est la mort de l'hostie. L'oblation & la sanctification qui précedent sont des dispositions; mais l'accomplissement est la mort, dans laquelle, par l'anéantissement de la vie, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable, en s'anéantissant devant les yeux de sa majesté, & en adorant sa souveraine existence, qui existe seule essentiellement. Il est vrai qu'il y a encore une autre partie après la mort de l'hostie, sans laquelle sa mort est inutile; c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice. C'est ce qui est dit dans l'écriture: *Et odoratus est Dominus odorem suavitatis*: Et *Dieu a reçu l'odeur du sacrifice.* C'est véritablement celle-là qui couronne l'oblation; mais elle est plutôt une action de Dieu vers la créature, que de la créature vers Dieu; & elle n'empêche pas que la derniere action de la créature ne soit la mort.

Toutes ces choses ont été accomplies en J. C. en entrant au monde. Il s'est offert: *Obtulit semetipsum per Spiritum sanctum. Ingrediens mundum dixit: Hostiam & oblationem noluisti; tunc dixi: Ecce venio: in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam. Il s'est offert lui-même par le S. Esprit. Entrant dans le monde, il a dit: Seigneur, les sacrifices ne vous sont point agréables; mais vous m'avez formé un corps. Alors j'ai dit: Me voici, je viens selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire, mon Dieu, votre volonté; & votre loi est dans le milieu de mon cœur.* Voilà son oblation. Sa sanctification a suivi immédiatement son oblation. Ce sacrifice a duré toute sa vie, & a été accompli par sa mort. *Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances, pour entrer en sa gloire: & quoiqu'il fût fils de Dieu, il a fallu qu'il ait appris l'obéissance. Mais aux jours de sa chair ayant offert avec un grand cri, & avec larmes, ses prieres & ses supplications à celui qui pouvoit le tirer de la mort, il a été exaucé selon son humble respect pour son pere*; & Dieu l'a ressuscité, & lui a envoyé sa gloire, figurée autrefois par le feu du ciel qui tomboit sur les victimes, pour brûler & consumer son corps, & le faire vivre de la vie de la gloire. C'est ce que Jesus-Christ a obtenu, & qui a été accompli par sa résurrection.

Ainsi ce sacrifice étant parfait par la mort de Jesus-Christ, & consommé même en son corps par sa résurrection, où l'image de la chair du péché a été absorbée par la gloire, Jesus-Christ avoit tout achevé de sa part; & il ne restoit plus sinon que le sacrifice fût accepté de Dieu, & que comme la fumée s'élevoit, & portoit l'odeur au trône de Dieu, aussi Jesus-Christ fût en cet état d'immolation parfaite offert, porté & reçu au trône de Dieu même: & c'est ce qui a été accompli en l'ascension, en laquelle il est monté, & par sa propre force, & par la force de son Saint-Esprit qui l'environnoit de toutes parts. Il a été enlevé, comme la fumée des victimes, qui est la figure de Jesus-Christ, étoit portée en haut par l'air qui la soutenoit, qui est la figure du Saint-Esprit: & les actes des apôtres nous marquent expressément qu'il fut reçu au ciel, pour nous assurer que ce saint sacrifice accompli en terre, a été accepté & reçu dans le sein de Dieu.

Voilà l'état des choses en notre souverain Seigneur. Considérons-les en nous maintenant. Lorsque nous entrons dans l'eglise, qui est le monde des fidèles & particuliérement des élus, où

Jésus-

Jesus-Christ entra dès le moment de son incarnation par un privilége particulier au fils unique de Dieu, nous sommes offerts & sanctifiés. Ce sacrifice se continue par la vie, & s'accomplit à la mort, dans laquelle l'ame quittant véritablement tous les vices, & l'amour de la terre, dont la contagion l'infecte toujours durant cette vie, elle acheve son immolation, & est reçue dans le sein de Dieu.

Ne nous affligeons donc pas de la mort des fidèles, comme les païens qui n'ont point d'espérance. Nous ne les avons pas perdus au moment de leur mort. Nous les avions perdus, pour ainsi dire, dès qu'ils étoient entrés dans l'église par le baptême. Dès lors ils étoient à Dieu. Leur vie étoit vouée à Dieu; leurs actions ne regardoient le monde que pour Dieu. Dans leur mort ils se sont entiérement détachés des péchés; & c'est en ce moment qu'ils ont été reçus de Dieu, & que leur sacrifice a reçu son accompliſſement & son couronnement.

Ils ont fait ce qu'ils avoient voué: ils ont achevé l'œuvre que Dieu leur avoit donné à faire: ils ont accompli la seule chose pour laquelle ils avoient été créés. La volonté de Dieu s'est accomplie en eux; & leur volonté est absorbée en Dieu. Que notre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uni; & étouffons ou modérons par l'intelligence de la vérité les sentimens de la nature corrompue & deçue, qui n'a que de fausses images, & qui trouble par ses illusions la sainteté des sentimens que la vérité de l'Evangile doit nous donner.

Ne considérons donc plus la mort comme des païens, mais comme des chrétiens, c'est-à-dire, avec l'espérance, comme saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilége spécial des chrétiens. Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte; car la nature trompeuse nous le représente de la sorte; mais comme le temple inviolable & éternel du Saint-Esprit, comme la foi l'apprend.

Car nous savons que les corps des Saints sont habités par le Saint Esprit jusques à la résurrection, qui se fera par la vertu de cet Esprit qui réside en eux pour cet effet. C'est le sentiment des pères. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts, & c'est sur ce vrai principe que l'on donnoit autrefois l'Eucharistie dans la bouche des morts; parce que comme on savoit qu'ils étoient le temple du Saint-Esprit, on croyoit qu'ils méritoient d'être aussi unis à ce saint sacrement. Mais l'église a changé cette coutume; non pas qu'elle croye que ces corps ne soient pas saints, mais par cette raison, que l'eucharistie étant le pain de vie & des vivans, il ne doit pas être donné aux morts.

Ne considérons plus les fidèles qui sont morts en la grace de Dieu, comme ayant cessé de vivre, quoique la nature le suggere; mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. Ne considérons plus leurs ames comme péries & réduites au néant; mais comme vivifiées & unies au Souverain vivant: & corrigeons ainsi, par l'attention à ces vérités, les sentimens d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes, & ces mouvemens d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

III.

Dieu a créé l'homme avec deux amours; l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même; mais avec cette loi, que l'amour pour Dieu seroit infini, c'est-à-dire, sans aucune autre fin que Dieu même; & que l'amour pour soi-même seroit fini & rapportant à Dieu.

Pensées diverses.

I.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

II.

On peut avoir le sens droit, & n'aller pas également à toutes choses; car il y en a qui l'ayant droit dans un certain ordre des choses, s'éblouissent dans les autres. Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes; les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes. Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes, mais dont les conséquences sont si fines, qu'il n'y a qu'une grande pénétration qui puisse y aller; & ceux-là ne seroient peut-être pas grands géomètres, parce que la géométrie comprend un grand nombre de principes, & qu'une nature d'esprit peut être telle, qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, & qu'elle ne puisse pénétrer les choses où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux sortes d'esprits; l'un de pénétrer vivement & profondément les conséquences des principes, & c'est là l'esprit de justesse; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, & c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force & droiture d'esprit, l'autre est étendue d'esprit. Or, l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort & étroit, & pouvant être aussi étendu & foible.

Il y a beaucoup de différence entre l'esprit de géométrie & l'esprit de fineſſe. En l'un les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage com-

mun ; de ſorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude : mais pour peu qu'on s'y tourne, on voit les principes à plein ; & il faudroit avoir tout-à-fait l'eſprit faux pour mal raiſonner ſur des principes ſi gros, qu'il eſt preſque impoſſible qu'ils échappent.

Mais dans l'eſprit de fineſſe les principes ſont dans l'uſage commun, & devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de ſe faire violence. Il n'eſt queſtion que d'avoir bonne vue : mais il faut l'avoir bonne ; car les principes en ſont ſi déliés & en ſi grand nombre, qu'il eſt preſque impoſſible qu'il n'en échappe. Or l'omiſſion d'un principe mène à l'erreur : ainſi il faut avoir la vue bien nette, pour voir tous les principes ; & enſuite l'eſprit juſte, pour ne pas raiſonner fauſſement ſur des principes connus.

Tous les géomètres ſeroient donc fins, s'ils avoient la vue bonne ; car ils ne raiſonnent pas faux ſur les principes qu'ils connoiſſent, & les eſprits fins ſeroient géomètres, s'ils pouvoient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie.

Ce qui fait donc que certains eſprits fins ne ſont pas géomètres, c'eſt qu'ils ne peuvent du tout ſe tourner vers les principes de géométrie : mais ce qui fait que des géomètres ne ſont pas fins, c'eſt qu'ils ne voient pas ce qui eſt devant eux ; & qu'étant accoutumés aux principes nets & groſſiers de géométrie, & à ne raiſonner qu'après avoir bien vu & manié leurs principes, ils ſe perdent dans les choſes de fineſſe, où les principes ne ſe laiſſent pas ainſi manier. On les voit à peine : on les ſent plutôt qu'on ne les voit : on a des peines infinies à les faire ſentir à ceux qui ne les ſentent pas d'eux-mêmes : ce ſont choſes tellement délicates & ſi nombreuſes, qu'il faut un ſens bien délicat & bien net pour les ſentir, & ſans pouvoir le plus ſouvent les démontrer par ordre comme en géométrie ; parce qu'on n'en poſſède pas ainſi les principes, & que ce ſeroit une choſe infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la choſe d'un ſeul regard, & non par progrès de raiſonnement, au moins juſqu'à un certain degré. Et ainſi il eſt rare que les géomètres ſoient fins, & que les fins ſoient géomètres, à cauſe que les géomètres veulent traiter géométriquement les choſes fines, & ſe rendent ridicules, voulant commencer par les définitions, & enſuite par les principes ; ce qui n'eſt pas la manière d'agir en cette ſorte de raiſonnement. Ce n'eſt pas que l'eſprit ne le faſſe ; mais il le fait tacitement, naturellement & ſans art ; car l'expreſſion en paſſe tous les hommes, & le ſentiment n'en appartient qu'à peu.

Et les eſprits fins au contraire, ayant accoutumé de juger d'une ſeule vue, ſont ſi étonnés quand on leur préſente des propoſitions où ils ne comprennent rien, & où pour entrer il faut paſſer par des définitions & des principes ſtériles, & qu'ils n'ont pas accoutumé de voir ainſi en détail, qu'ils s'en rebutent & s'en dégoûtent. Mais les eſprits faux ne ſont jamais, ni fins, ni géomètres.

Les géomètres qui ne ſont que géomètres ont donc l'eſprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choſes par définitions & par principes : autrement ils ſont faux & inſupportables ; car ils ne ſont droits que ſur les principes bien éclaircis. Et les fins qui ne ſont que fins ne peuvent avoir la patience de deſcendre juſqu'aux premiers principes des choſes ſpéculatives & d'imagination, qu'ils n'ont jamais vues dans le monde & dans l'uſage.

III.

La mort eſt plus aiſée à ſupporter ſans y penſer, que la penſée de la mort ſans péril.

IV.

Il arrive ſouvent qu'on prend, pour prouver certaines choſes, des exemples qui ſont tels, qu'on pourroit prendre ces choſes pour prouver ces exemples : ce qui ne laiſſe pas de faire ſon effet ; car, comme on croit toujours que la difficulté eſt à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs. Ainſi, quand on veut montrer une choſe générale, on donne la règle particuliere d'un cas. Mais ſi on veut montrer un cas particulier, on commence par la règle générale. On trouve toujours obſcure la choſe qu'on veut prouver, & claire celle qu'on emploie à la prouver ; car quand on propoſe une choſe à prouver, d'abord on ſe remplit de cette imagination qu'elle eſt donc obſcure, & au contraire que celle qui la doit prouver eſt claire, & ainſi on l'entend aiſément.

V.

Nous ſuppoſons que tous les hommes conçoivent & ſentent de la même ſorte les objets qui ſe préſentent à eux ; mais nous le ſuppoſons bien gratuitement ; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occaſions, & que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en diſant l'un & l'autre, qu'elle eſt blanche ; & de cette conformité d'application on tire une puiſſante conjecture d'une conformité d'idée ; mais cela n'eſt pas abſolument convainquant, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.

VI.

Tout notre raiſonnement ſe réduit à céder au

ſentiment. Mais la fantaiſie eſt ſemblable & contraire au ſentiment ; ſemblable, parce qu'elle ne raiſonne point ; contraire, parce qu'elle eſt fauſſe : de ſorte qu'il eſt bien difficile de diſtinguer entre ces contraires. L'un dit que mon ſentiment eſt fantaiſie, & que ſa fantaiſie eſt ſentiment ; & j'en dis de même de mon côté. On auroit beſoin d'une règle. La raiſon s'offre ; mais elle eſt pliable à tous ſens ; & ainſi il n'y en a point.

VII.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle ſont à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : il y a deux heures que nous ſommes ici. L'autre dit : il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre ; je dis à l'un : vous vous ennuyez ; & à l'autre : le temps ne vous dure guère ; car il y a une heure & demie ; & je me moque de ceux qui me diſent, que le temps me dure à moi, & que j'en juge par fantaiſie : ils ne ſavent pas que j'en juge par ma montre.

VIII.

Il y en a qui parlent bien, & qui n'écrivent pas de même. C'eſt que le lieu, les aſſiſtans, &c. les échauffent, & tirent de leur eſprit plus qu'ils n'y trouveroient ſans cette chaleur.

IX.

Ce que Montagne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais (j'entends hors les mœurs) eût pu être corrigé en un moment, ſi on l'eût averti qu'il faiſoit trop d'hiſtoires, & qu'il parloit trop de ſoi.

X.

C'eſt un grand mal de ſuivre l'exception, au lieu de la règle. Il faut être ſévere, & contraire à l'exception. Mais néanmoins, comme il eſt certain qu'il y a des exceptions de la règle, il en faut juger ſévérement, mais juſtement.

XI.

Il eſt vrai, en un ſens, de dire que tout le monde eſt dans l'illuſion : car encore que les opinions du peuple ſoient ſaines, elles ne le ſont pas dans ſa tête ; parce qu'il croit que la vérité eſt où elle n'eſt pas. La vérité eſt bien dans leurs opinions ; mais non pas au point où ils ſe le figurent.

XII.

Ceux qui ſont capables d'inventer ſont rares ; ceux qui n'inventent point ſont en plus grand nombre, & par conſéquent les plus forts : & l'on voit que pour l'ordinaire ils refuſent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent, & qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obſtinent à la vouloir, & à traiter avec mépris ceux qui n'inventent pas, tout ce qu'ils y gagnent, c'eſt qu'on leur donne des noms ridicules, & qu'on les traite de viſionnaires. Il faut donc bien ſe garder de ſe piquer de cet avantage, tout grand qu'il eſt ; & l'on doit ſe contenter d'être eſtimé du petit nombre de ceux qui en connoiſſent le prix.

XIII.

L'eſprit croit naturellement, & la volonté aime naturellement. De ſorte que faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux.

XIV.

Pluſieurs choſes certaines ſont contredites ; pluſieurs fauſſes paſſent ſans contradiction. Ni la contradiction n'eſt marque de fauſſeté ; ni l'incontradiction n'eſt marque de vérité.

XV.

Céſar étoit trop vieux, ce me ſemble, pour aller s'amuſer à conquérir le monde. Cet amuſement étoit bon à Alexandre : c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter ; mais Céſar devoit être plus mûr.

XVI.

Tous le monde voit qu'on travaille pour l'incertain, ſur mer, en bataille, &c. Mais tout le monde ne voit pas la règle des paris, qui démontre qu'on le doit. Montagne a vu qu'on s'offenſe d'un eſprit boiteux, & que la coutume fait tout ; mais il n'a pas vu la raiſon de cet effet. Ceux qui ne voient que les effets, & qui ne voient pas les cauſes, ſont à l'égard de ceux qui découvrent les cauſes, comme ceux qui n'ont que des yeux à l'égard de ceux qui ont de l'eſprit. Car les effets ſont comme ſenſibles & les raiſons ſont viſibles ſeulement à l'eſprit. Et quoique ce ſoit par l'eſprit que ces effets-là ſe voient, cet eſprit eſt à l'égard de l'eſprit qui voit les cauſes, comme les ſens corporels ſont à l'égard de l'eſprit.

XVII.

Le ſentiment de la fauſſeté des plaiſirs préſens, & l'ignorance de la vanité des plaiſirs abſens, cauſent l'inconſtance.

XVIII.

Si nous rêvions toutes les nuits la même choſe, elle nous affecteroit peut-être autant que les objets que nous voyons tous les jours ; & ſi un artiſan étoit ſûr de rêver toutes les nuits durant douze heures qu'il eſt roi, je crois qu'il ſeroit preſque

aussi heureux qu'un roi qui rêveroit toutes les nuits durant douze heures qu'il seroit artisan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, & agités par ces fantômes pénibles, & qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait un voyage, on souffriroit presque autant que si cela étoit véritable, & on appréhenderoit le dormir comme on appréhende le réveil, quand on craint d'entrer dans de tels malheurs réellement; & en effet, il feroit à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les songes sont tout différens & se diversifient, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité qui n'est pas pourtant si continue & égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage; & alors on dit: Il me semble que je rêve: car la vie est un songe un peu moins inconstant.

XIX.

Les princes & les rois se jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trônes; ils s'y ennuyeroient. La grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie.

XX.

Mon humeur ne dépend guères du temps. J'ai mon brouillard & mon beau temps au-dedans de moi; le bien & le mal de mes affaires mêmes y font peu. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la mauvaise fortune, & la gloire de la domter me la fait domter gaiement; au lieu que d'autres fois je fais l'indifférent & le dégouté dans la bonne fortune.

XXI.

C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui ayant renoncé à toutes les loix de Dieu & de la nature, s'en sont faites eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement; comme, par exemple, les voleurs, &c.

XXII.

Ces grands efforts d'esprit, où l'ame touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, mais pour retomber aussitôt.

XXIII.

L'homme n'est, ni ange, ni bête, & le malheur veut que qui veut faire l'ange, fait la bête.

XXIV.

Pourvû qu'on sache la passion dominante de quelqu'un, on est assuré de lui plaire; & néanmoins chacun a ses fantaisies contraires à son propre bien, dans l'idée même qu'il a du bien: & c'est une bizarrerie qui déconcerte ceux qui veulent gagner leur affection.

XXV.

Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon. On voit bien entre eux quelque sorte d'émulation à la course; mais c'est sans conséquence: car étant à l'étable, le plus pesant & le plus mal taillé ne cède pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes: leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même; & ils ne sont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

XXVI.

Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit & le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment, ou le gâtent. Il importe donc de tout bien savoir choisir pour se le former & ne le point gâter; & on ne sauroit faire ce choix, si on ne l'a déjà formé, & point gâté. Ainsi cela fait un cercle, d'où bienheureux sont ceux qui sortent.

XXVII.

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses, que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement; mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder: & cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie dans l'un & dans l'autre; & il me semble que qui auroit compris les derniers principes des choses, pourroit aussi arriver jusqu'à connoître l'infini. L'un dépend de l'autre, & l'un conduit à l'autre. Les extrémités se touchent & se réuniſſent à force de s'être éloignées, & se retrouvent en Dieu, & en Dieu seulement.

Si l'homme commençoit par s'étudier lui-même, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il faire qu'une partie connût le tout? Il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre, & sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connoît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'élémens pour le composer; de chaleur & d'alimens pour se nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lumière, il sent les corps, enfin tout tombe sous son alliance.

Il faut donc, pour connoître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister; &

pour connoître l'air, il faut savoir par où il a rapport à la vie de l'homme.

La flamme ne subsiste point sans l'air : donc, pour connoître l'un, il faut connoître l'autre.

Donc toutes choses étant causées & causantes, aidées & aidantes, médiatement & immédiatement, & toutes s'entretenant par un lien naturel & insensible, qui lie les plus éloignées & les plus différentes, je tiens impossible de connoître les parties, sans connoître le tout, non plus que de connoître le tout sans connoître particulièrement les parties.

Et ce qui acheve peut-être notre impuissance à connoître les choses, c'est qu'elles sont simples en elles-mêmes, & que nous sommes composés de deux natures opposées & de divers genres, d'ame & de corps : car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle : & quand on prétendroit que nous fussions simplement corporels, cela nous excluroit bien davantage de la connoissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière puisse se connoître soi-même.

C'est cette composition d'esprit & de corps qui a fait que presque tous les philosophes ont confondu les idées des choses, & attribué au corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, & aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'ils ont des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en parlant des esprits, ils les considèrent comme en un lieu, & leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont des choses qui n'appartiennent qu'aux corps, &c.

Au lieu de recevoir les idées des choses en nous, nous teignons des qualités de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croiroit, à nous voir composer toutes choses d'esprit & de corps, que ce mélange-là nous seroit bien compréhensible ? C'est néanmoins la chose que l'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature ; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, & encore moins ce que c'est qu'esprit, & moins qu'aucune chose comment un corps peut être uni avec un esprit. C'est-là le comble de ses difficultés, & cependant c'est son propre être : *Modus quo corporibus adhæret spiritus comprehendi ab hominibus non potest ; & hoc tamen homo est.*

XXVIII.

Lorsque dans les choses de la nature, dont la connoissance ne nous est pas nécessaire, il y en a dont on ne sait pas la vérité, il n'est peut-être pas mauvais qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes ; comme, par exemple, la lune à qui on attribue les changemens de temps, le progrès des maladies, &c. Car c'est une des principales maladies de l'homme, que d'avoir une curiosité inquiète pour les choses qu'il ne peut savoir ; & je ne sais si ce ne lui est point un moindre mal d'être dans l'erreur, pour les choses de cette nature, que d'être dans cette curiosité inutile.

XXIX.

Si la foudre tomboit sur les lieux bas, les poëtes & ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueroient de preuves.

XXX.

Ce chien est à moi, disoient ces pauvres enfans ; c'est-là ma place au soleil : voilà le commencement & l'image de l'usurpation de toute la terre.

XXXI.

L'esprit a son ordre, qui est par principes & démonstration ; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant par ordre les causes de l'amour : cela seroit ridicule.

Jesus Christ & saint Paul ont bien plus suivi cet ordre du cœur, qui est celui de la charité, que celui de l'esprit ; car leur but principal n'étoit pas d'instruire, mais d'échauffer. Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qui a rapport à la fin, pour la montrer toujours.

XXXII.

On ne s'imagine d'ordinaire Platon & Aristote qu'avec de grandes robes, & comme des personnages toujours graves & sérieux. C'étoient d'honnêtes gens, qui rioient comme les autres avec leurs amis : & quand ils ont fait leurs loix & leurs traités des politique, ça été en se jouant & pour se divertir. C'étoit la partie la moins philosophe & la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe étoit de vivre simplement & tranquillement.

XXXIII.

Il y en a qui masquent toute la nature. Il n'y a point de roi parmi eux, mais un auguste monarque ; point de Paris, mais une capitale du royaume. Il y a des endroits où il faut appeller Paris, Paris ; & d'autres où il faut l'appeller capitale du royaume.

XXXIV.

Quand dans un discours on trouve des mots

répétés, & qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gâteroit le discours, il faut les laisser; c'en est la marque, & c'est la part de l'envie qui est aveugle, & qui ne sait pas que cette répétition n'est pas faute en cet endroit; car il n'y a point de règle générale.

XXXV.

Ceux qui font des antithèses en forçant les mots, sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symmétrie. Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes.

XXXVI.

Une langue à l'égard d'une autre est un chiffre où les mots sont changés en mots, & non les lettres en lettres : ainsi une langue inconnue est déchiffrable.

XXXVII.

Il y a un modèle d'agrément & de beauté, qui consiste en un certain rapport entre notre nature foible ou forte, telle qu'elle est, & la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée, maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits. Tout ce qui n'est point sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le goût bon.

XXXVIII.

Comme on dit beauté poétique, on devroit dire aussi beauté géométrique, & beaute médicinale. Cependant on ne le dit point; & la raison en est, qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, & quel est l'objet de la médecine; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la poésie; on ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter; & faute de cette connoissance on a inventé de certains termes bizarres, siècle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre, &c. & on appelle ce jargon, beauté poétique. Mais qui s'imaginera une femme vêtue sur ce modele, verra une jolie demoiselle toute couverte de miroirs & de chaînes de laiton; & au lieu de la trouver agréable, il ne pourra s'empêcher d'en rire, parce qu'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme, que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connoissent pas l'admireroient peut-être en cet équipage; & il y a bien des villages où on la prendroit pour la reine; & c'est pourquoi il y en a qui appellent des sonnets faits sur ce modele, des reines de villages.

XXXIX.

Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le sût, & on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre; & ainsi ce bienfait nous le rend aimable; outre que cette communauté d'intelligence, que nous avons avec lui, incline nécessairement le cœur à l'aimer.

XL.

Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable & du réel; mais il faut que cet agréable soit réel.

XLI.

Quand on voit le stile naturel, on est tout étonné & ravi; car on s'attendoit de voir un auteur, & on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon, & qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur : *Plus poeticè quàm humanè locutus est.* Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, & même de théologie.

XLII.

La dernière chose qu'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

XLIII.

Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre, si ce n'est pour le temps où cela est à propos, & non autrement; car qui veut délasser hors de propos, lasse. On se rebute & on quitte tout là; tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnoie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

XLIV.

L'homme aime la malignité : mais ce n'est pas contre les malheureux, mais contre les heureux superbes; & c'est se tromper que d'en juger autrement.

L'épigramme de Martial sur les borgnes ne vaut rien; parce qu'elle ne les console pas, & ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur. Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta.* Il faut plaire à ceux qui ont des sentimens humains & tendres, & non aux ames barbares & inhumaines. (*Pensées de Pascal*)

Réflexions morales.

I.

Ce que nous prenons pour des vertus, n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions & de divers intérêts, que la fortune ou notre industrie savent arranger; & ce n'est pas toujours par valeur & par chasteté que les hommes sont vaillans & que les femmes sont chastes.

II.

L'amour-propre eſt le plus grand de tous les flatteurs.

III.

Quelques découvertes que l'on ait faites dans le pays de l'amour-propre, il y reſte encore bien des terres inconnues.

IV.

L'amour-propre eſt plus habile que le plus habile homme du monde.

V.

La durée de nos paſſions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie.

VI.

La paſſion fait ſouvent un fou du plus habile homme, & rend ſouvent habiles les plus ſots.

VII.

Ces grandes & éclatantes actions qui éblouiſſent les yeux, ſont repréſentés par les Politiques comme les effets des grands deſſeins, au lieu que ce ſont d'ordinaire les effets de l'humeur & des paſſions. Ainſi la guerre d'Auguſte & d'Antoine, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avoient de ſe rendre maîtres du monde, n'étoit peut-être qu'un effet de jalouſie.

VIII.

Les paſſions ſont les ſeuls orateurs qui perſuadent toujours: elles ſont comme un art de la nature dont les règles ſont infaillibles; & l'homme le plus ſimple, qui a de la paſſion, perſuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point.

IX.

Les paſſions ont une injuſtice & un propre intérêt, qui fait qu'il eſt dangereux de les ſuivre, & qu'on s'en doit défier lors même qu'elles paroiſſent le plus raiſonnables.

X.

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de paſſions; enſorte que la ruine de l'une eſt preſque toujours l'établiſſement d'une autre.

XI.

Les paſſions en engendrent ſouvent qui leur ſont contraires: l'avarice produit quelquefois la prodigalité, & la prodigalité l'avarice; on eſt ſouvent ferme par foibleſſe, & audacieux par timidité.

XII.

Quelque ſoin que l'on prenne de couvrir ſes paſſions par des apparences de piété & d'honneur, elles paroiſſent toujours au travers de ces voiles.

XIII.

Notre amour-propre ſouffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts que de nos opinions.

XIV.

Les hommes ne ſont pas ſeulement ſujets à perdre le ſouvenir des bienfaits & des injures; ils haiſſent même ceux qui les ont obligés, & ceſſent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenſer le bien & à ſe venger du mal, leur paroît une ſervitude à laquelle ils ont peine à ſe ſoumettre.

XV.

La clémence des Princes n'eſt ſouvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

XVI.

Cette clémence, dont on fait une vertu, ſe pratique, tantôt par vanité, quelquefois par pareſſe, ſouvent par crainte, & preſque toujours par tous les trois enſemble.

XVII.

La modération des perſonnes heureuſes vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

XVIII.

La modération eſt une crainte de tomber dans l'envie & dans le mépris que méritent ceux qui s'enivrent de leur bonheur; c'eſt une vaine oſtentation de la force de notre eſprit; enfin la modération des hommes, dans leur plus haute élévation, eſt un deſir de paroître plus grands que leur fortune.

XIX.

Nous avons tous aſſez de force pour ſupporter les maux d'autrui.

XX.

La conſtance des ſages n'eſt que l'art de renfermer leur agitation dans leur cœur.

XXI.

Ceux qu'on condamne au ſupplice affectent quelquefois une conſtance & un mépris de la mort, qui n'eſt en effet que la crainte de l'enviſager; de ſorte qu'on peut dire que cette conſtance & ce mépris ſont à leur eſprit ce que le bandeau eſt à leurs yeux.

XXII.

La philoſophie triomphe aiſément des maux paſſés & des maux à venir; mais les maux préſens triomphent d'elle.

XXIII.

Peu de gens connoiſſent la mort; on ne la ſouffre pas ordinairement par réſolution, mais par ſtupidité & par coutume; & la plupart des hommes meurent, parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir.

XXIV.

Lorſque les grands hommes ſe laiſſent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les ſoutenoient que par la force de leur ambition, non par celle de leur ame; & qu'à une grande vanité près, les héros ſont faits comme les autres hommes.

XXV.

Il faut de plus grandes vertus pour ſoutenir bonne fortune que la mauvaiſe.

XXVI.

Le ſoleil ni la mort ne ſe peuvent regarder fixément.

XXVII.

On fait ſouvent vanité des paſſions même les plus criminelles; mais l'envie eſt une paſſion timide & honteuſe que l'on n'oſe jamais avouer.

XXVIII.

La jalouſie eſt en quelque manière juſte & raiſonnable, puiſqu'elle ne tend qu'à conſerver un bien qui nous appartient, ou que nous croyons nous appartenir; au lieu que l'envie eſt une fureur qui ne peut ſouffrir le bien des autres.

XXIX.

Le mal que nous faiſons ne nous attire pas tant de perſécutions & de haine que nos bonnes qualités.

XXX.

Nous avons plus de force que de volonté; & c'eſt ſouvent pour nous excuſer à nous-mêmes, que nous nous imaginons que les choſes ſont impoſſibles.

XXXI.

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaiſir à en remarquer dans les autres.

XXXII.

La jalouſie ſe nourrit dans les doutes; elle devient fureur, ou elle finit, ſitôt qu'on paſſe du doute à la certitude.

XXXIII.

L'orgueil ſe dédommage toujours, & ne perd rien, lors même qu'il renonce à la vanité.

XXXIV.

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

XXXV.

L'orgueil eſt égal dans tous les hommes, & il n'y a de différence qu'aux moyens & à la manière de le mettre au jour.

XXXVI.

Il ſemble que la nature, qui a ſi ſagement diſpoſé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait auſſi donné l'orgueil, pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections.

XXXVII.

L'orgueil a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faiſons à ceux qui commettent des fautes; & nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger, que pour leur perſuader que nous en ſommes exempts.

XXXVIII.

Nous promettons ſelon nos eſpérances, & nous tenons ſelon nos craintes.

XXXIX.

L'intérêt parle toutes ſortes de langues & joue toutes ſortes de perſonnages, même celui de déſintéreſſé.

XL.

L'intérêt, qui aveugle les uns, fait la lumière des autres.

XLI.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choſes, deviennent ordinairement incapables des grandes.

XLII.

Nous n'avons pas aſſez de force pour ſuivre toute notre raiſon.

XLIII.

L'homme croit ſouvent ſe conduire lorſqu'il eſt conduit; & pendant que par ſon eſprit il tend à un but, ſon cœur l'entraîne inſenſiblement à un autre.

XLIV.

La force & la foibleſſe de l'eſprit ſont mal nommées: elles ne ſont en effet que la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition des organes du corps.

XLV.

Le caprice de notre humeur eſt encore plus bizarre que celui de la fortune.

XLVI.

L'attachement où l'indifférence que les Philoſophes avoient pour la vie, n'étoit qu'un goût de leur amour-propre, dont on ne doit non plus diſputer que du goût de la langue ou du choix des couleurs.

XLVII.

Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune.

XLVIII.

La félicité eſt dans le goût, & non pas dans les choſes; & c'eſt par avoir ce qu'on aime qu'on eſt heureux, non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

XLIX.

On n'eſt jamais ſi heureux ni ſi malheureux qu'on ſe l'imagine.

L.

Ceux qui croient avoir du mérite, ſe font un honneur d'être malheureux, pour perſuader aux autres & à eux-mêmes qu'ils ſont dignes d'être en butte à la fortune.

LI.

Rien ne doit tant diminuer la ſatisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous déſapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre.

LII.

Quelque différence qui paroiſſe entre les fortunes, il y a une certaine compenſation de biens & de maux qui les rend égales.

LIII.

Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'eſt pas elle ſeule, mais la fortune avec elle, qui fait le héros.

LIV.

Le mépris des richeſſes étoit, dans les Philoſophes, un deſir caché de venger leur mérite de l'injuſtice de la fortune, par le mépris des mêmes biens dont elle les privoit; c'étoit un ſecret pour ſe garantir de l'aviliſſement de la pauvreté; c'étoit un chemin détourné pour aller à la conſidération, qu'ils ne pouvoient avoir par les richeſſes.

LV.

La haine pour les favoris n'eſt autre choſe que l'amour de la faveur: le dépit de ne la pas poſſéder ſe conſole & s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la poſſèdent; & nous leur refuſons nos hommages, ne pouvant pas leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde.

LVI.

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce qu'on peut pour y paroître établi.

LVII.

Quoique les hommes ſe flattent de leurs grandes actions, elles ne ſont pas ſouvent les effets d'un grand deſſein, mais les effets du haſard.

LVIII.

Il ſemble que nos actions aient des étoiles heureuſes ou malheureuſes, à qui elles doivent une grande partie de la louange & du blâme qu'on leur donne.

LIX.

Il n'y a point d'accidens ſi malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de ſi heureux que les imprudens ne puiſſent tourner à leur préjudice.

LX.

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favoriſe.

LXI.

Le bonheur & le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

LXII.

La ſincérité eſt une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens; & celle que l'on voit d'ordinaire, n'eſt qu'une fine diſſimulation pour attirer la confiance des autres.

LXIII.

L'averſion du menſonge eſt ſouvent une imperceptible ambition de rendre nos témoignages conſidérables, & d'attirer à nos paroles un reſpect de religion.

LXIV.

La vérité ne fait pas autant de bien dans le monde, que ſes apparences y font de mal.

LXV.

Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence: cependant, quelque grande qu'elle ſoit, elle ne ſauroit nous aſſurer du moindre événement, parce qu'elle s'exerce ſur l'homme, qui eſt le ſujet du monde le plus changeant.

LXVI.

Un habile homme doit régler le rang de ſes intérêts, & les conduire chacun dans ſon ordre. Notre avidité le trouble ſouvent, en nous faiſant courir à tant de choſes à-la-fois, que pour deſirer trop les moins importantes, on manque les plus conſidérables.

LXVII.

La bonne grace eſt au corps ce que le bon ſens eſt à l'eſprit.

LXVIII.

Il eſt difficile de définir l'amour: ce qu'on en peut dire eſt que dans l'ame, c'eſt une paſſion de régner; dans les eſprits, c'eſt une ſympathie; & dans le corps, ce n'eſt qu'une envie cachée & délicate de poſſéder ce que l'on aime, après beaucoup de myſtères.

LXIX.

S'il y a un amour pur, & exempt du mélange de nos autres paſſions, c'eſt celui qui eſt caché au fond du cœur, & que nous ignorons nous-mêmes.

LXX.

Il n'y a point de déguiſement qui puiſſe longtems cacher l'amour où il eſt, ni le feindre où il n'eſt pas.

LXXI.

Comme on n'eſt jamais en liberté d'aimer ou de ceſſer d'aimer, l'amant ne peut pas ſe plaindre avec juſtice de l'inconſtance de ſa maîtreſſe, ni elle de la légéreté de ſon amant.

LXXII.

Si on juge de l'amour par la plupart de ſes effets, il reſſemble plus à la haine qu'à l'amitié.

LXXIII.

On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanterie; mais il eſt rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une.

LXXIV.

Il n'y a que d'une ſorte d'amour; mais il y en a mille différentes copies.

LXXV.

L'amour, auſſi-bien que le feu, ne peut ſubſiſter ſans un mouvement continuel; & il ceſſe de vivre dès qu'il ceſſe d'eſpérer ou de craindre.

LXXVI.

Il en eſt du véritable amour comme de l'apparition des eſprits: tout le monde en parle, mais peu des gens en ont vu.

LXXVII.

L'amour prête ſon nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue, & où il n'a non plus de part, que le Doge à ce qui ſe fait à Veniſe.

LXXVIII.

L'amour de la juſtice n'eſt, en la plupart des hommes, que la crainte de ſouffrir l'injuſtice.

LXXIX.

Le ſilence eſt le parti le plus ſûr pour celui qui ſe défie de ſoi-même.

LXXX.

Ce qui nous rend ſi changeans dans nos amitiés, c'eſt qu'il eſt difficile de connoître les qualités de l'ame, & facile de connoître celles de l'eſprit.

LXXXI.

Ce que les hommes ont nommé amitié, n'eſt qu'une ſociété, un ménagement réciproque d'intérêts, un échange de bons offices; ce n'eſt enfin qu'un commerce où notre amour-propre ſe propoſe toujours quelque choſe à gagner.

LXXXII.

La réconciliation avec nos ennemis n'eſt qu'un deſir de rendre notre condition meilleure, une laſſitude de la guerre, & une crainte de quelque mauvais événement.

LXXXIII.

Quand nous ſommes las d'aimer, nous ſommes bien aiſes qu'on nous devienne infidèle, pour nous dégager de notre fidélité.

LXXXIV.

Il eſt plus honteux de ſe défier de ſes amis, que d'en être trompé.

LXXXV.

Nous nous perſuadons ſouvent d'aimer des gens plus puiſſans que nous, & néamoins c'eſt l'intérêt ſeul qui produit notre amitié; nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous leur voulons faire, mais pour celui que nous en voulons recevoir.

LXXXVI.

Notre défiance juſtifie la tromperie d'autrui.

LXXXVII.

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre ſecret, ſi nous ne pouvons le garder nous-mêmes?

LXXXVIII.

L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de nos amis, à proportion de la ſatisfaction que nous avons d'eux; & nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous.

LXXXIX.

Tout le monde ſe plaint de ſa mémoire, & perſonne ne ſe plaint de ſon jugement.

XC.

Il n'y en a point qui preſſent tant les autres que les pareſſeux; lorſqu'ils ont ſatisfait à leur pareſſe, ils veulent paroître diligens.

XCI.

La plus grande ambition n'en a pas la moindre apparence, lorſqu'elle ſe rencontre dans une impoſſibilité abſolue d'arriver où elle aſpire.

XCII.

Détromper un homme préoccupé de ſon mérite, c'eſt lui rendre un auſſi mauvais office que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes, qui croyoit que tous les vaiſſeaux qui arrivoient dans le port étoient à lui.

XCIII.

Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour ſe conſoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.

XCIV.

Les grands noms abaiſſent, au lieu d'élever, ceux qui ne les ſavent pas ſoutenir.

XCV.

La marque d'un mérite extraordinaire eſt de voir que ceux qui l'envient le plus ſont contraints de le louer.

XCVI.

C'eſt une preuve de peu d'amitié, de ne s'appercevoir pas du refroidiſſement de celle de nos amis.

XCVII.

On s'eſt trompé lorſqu'on a cru que l'eſprit & le jugement étoient deux choſes différentes: le jugement n'eſt que la grandeur de la lumière de l'eſprit; cette lumière pénètre le fond des choſes; elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer, & apperçoit celles qui ſemblent imperceptibles. Ainſi il faut demeurer d'accord que c'eſt l'étendue de la lumière de l'eſprit qui produit tous les effets qu'on attribue au jugement.

XCVIII.

Chacun dit du bien de ſon cœur; & perſonne n'en oſe dire de ſon eſprit.

XCIX.

La politeſſe de l'eſprit conſiſte à penſer des choſes honnêtes & délicates.

C.

La galanterie de l'eſprit eſt de dire des choſes flatteuſes d'une manière agréable.

CI.

Il arrive ſouvent que des choſes ſe préſentent plus achevées à notre eſprit, qu'il ne les pourroit faire avec beaucoup d'art.

CII.

L'eſprit eſt toujours la dupe du cœur.

CIII.

Tous ceux qui connoiſſent leur eſprit ne connoiſſent pas leur cœur.

CIV.

Les hommes & les affaires ont leur point de perſpective. Il y en a qu'il faut voir de près pour en bien juger; & d'autres dont on ne juge jamais ſi bien que quand on en eſt éloigné.

CV.

Celui-là n'eſt pas raiſonnable à qui le haſard fait trouver la raiſon; mais celui qui la connoît, qui la diſcerne & qui la goûte.

CVI.

Pour bien ſavoir les choſes, il en faut ſavoir le détail; & comme il eſt preſque infini, nos connoiſſances ſont toujours ſuperficielles & imparfaites.

CVII.

C'eſt une eſpèce de coquetterie de faire remarquer qu'on n'en fait jamais.

CVIII.

L'eſprit ne ſauroit jouer long-temps le perſonnage du cœur.

CIX.

La jeuneſſe change ſes goûts par l'ardeur du ſang, & la vieilleſſe conſerve les ſiens par l'accoutumance.

CX.

On ne donne rien ſi libéralement que ſes conſeils.

CXI.

Plus on aime une maîtreſſe, & plus on eſt près de la haïr.

CXII.

Les défauts de l'eſprit augmentent en vieilliſſant, comme ceux du viſage.

CXIII.

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.

CXIV.

On ne ſe peut conſoler d'être trompé par ſes

ennemis & trahi par ſes amis, & l'on eſt ſouvent ſatisfait de l'être par ſoi-même.

CXV.

Il eſt auſſi facille de ſe tromper ſoi-même ſans s'en appercevoir, qu'il eſt difficile de tromper les autres ſans qu'ils s'en apperçoivent.

CXVI.

Rien n'eſt moins ſincère que la manière de demander & de donner des conſeils. Celui qui en demande paroît avoir une déférence reſpectueuſe pour les ſentimens de ſon ami, bien qu'il ne penſe qu'à lui faire approuver les ſiens & à le rendre garant de ſa conduite; & celui qui conſeille paye la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent & déſintéreſſé, quoiqu'il ne cherche le plus ſouvent, dans les conſeils qu'il donne, que ſon propre intérêt ou ſa gloire.

CXVII.

La plus ſubtile de toutes les fineſſes eſt de ſavoir bien feindre de tomber dans les pièges qu'on nous tend; & l'on n'eſt jamais ſi aiſément trompé, que quand on ſonge à tromper les autres.

CXVIII.

L'intention de ne jamais tromper nous expoſe à être ſouvent trompés.

CXIX.

Nous ſommes ſi accoutumés à nous déguiſer aux autres, qu'à la fin nous nous déguiſons à nous-mêmes.

CXX.

On fait plus ſouvent des trahiſons par foibleſſe, que par un deſſein formé de trahir.

CXXI.

On fait ſouvent du bien, pour pouvoir impunément faire du mal.

CXXII.

Si nous réſiſtons à nos paſſions, c'eſt plus par leur foibleſſe que par notre force.

CXXIII.

On n'auroit guère de plaiſir ſi l'on ne ſe flattoit jamais.

CXXIV.

Les plus habiles affectent toute leur vie de blâmer les fineſſes, pour s'en ſervir en quelque grande occaſion & pour quelque grand intérêt.

CXXV.

L'uſage ordinaire de la fineſſe eſt la marque d'un petit eſprit; & il arrive preſque toujours que celui qui s'en ſert pour ſe couvrir en un endroit, ſe découvre en un autre.

CXXVI.

Les fineſſes & les trahiſons ne viennent que de manque d'habileté.

CXXVII.

Le vrai moyen d'être trompé, c'eſt de ſe croire plus fin que les autres.

CXXVIII.

La trop grande ſubtilité eſt une fauſſe délicateſſe; & la véritable délicateſſe eſt une ſolide ſubtilité.

CXXIX.

Il ſuffit quelquefois d'être groſſier pour n'être pas trompé par un habile homme.

CXXX.

La foibleſſe eſt le ſeul défaut qu'on ne ſauroit corriger.

CXXXI.

Le moindre défaut des femmes qui ſe ſont abandonnées à faire l'amour, c'eſt de faire l'amour.

CXXXII.

Il eſt plus aiſé d'être ſage pour les autres, que de l'être pour ſoi-même.

CXXXIII.

Les ſeules bonnes copies ſont celles qui nous ſont voir le ridicule des méchans originaux.

CXXXIV.

On n'eſt jamais ſi ridicule par les qualités que l'on a, que par celles que l'on affecte d'avoir.

CXXXV.

On eſt quelquefois auſſi différent de ſoi-même que des autres.

CXXXVI.

Il y a des gens qui n'auroient jamais été amoureux, s'ils n'avoient jamais entendu parler de l'amour.

CXXXVII.

On parle peu, quand la vanité ne fait pas parler.

CXXXVIII.

On aime mieux dire du mal de ſoi-même que de n'en point parler.

CXXXIX.

Une des choſes qui fait que l'on trouve ſi peu

de gens qui paroiſſent raiſonnables & agréables dans la converſation, c'eſt qu'il n'y a preſque perſonne qui ne penſe plutôt à ce qu'il veut dire, qu'à répondre préciſément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles & les plus complaiſans ſe contentent de montrer ſeulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux & dans leur eſprit un égarement pour ce qu'on leur dit, & une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire; au lieu de conſidérer que c'eſt un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les perſuader, que de chercher ſi fort à ſe plaire à ſoi-même, & que bien écouter & bien répondre eſt une des plus grandes perfections qu'on puiſſe avoir dans la converſation.

CXL.

Un homme d'eſprit ſeroit ſouvent bien embarraſſé, ſans la compagnie de ſots.

CXLI.

Nous nous vantons ſouvent de ne nous point ennuyer; nous ſommes ſi glorieux, que nous ne voulons pas nous trouver de mauvaiſe compagnie.

CXLII.

Comme c'eſt le caractère des grands eſprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choſes, les petits eſprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler & de ne rien dire.

CXLIII.

C'eſt plutôt par l'eſtime de nos propres ſentimens que nous exagérons les bonnes qualités des autres, que par l'eſtime de leur mérite; & nous voulons nous attirer des louanges, lorſqu'il ſemble que nous leur en donnons.

CXLIV.

On n'aime point à louer, & on ne loue jamais perſonne ſans intérêt. La louange eſt une flatterie habile, cachée & délicate, qui ſatisfait différemment celui qui la donne & celui qui la reçoit: l'un la prend comme une récompenſe de ſon mérite; l'autre la donne pour faire remarquer ſon équité & ſon diſcernement.

CXLV.

Nous choiſiſſons ſouvent des louanges empoiſonnées, qui font voir par contre-coup, en ceux que nous louons, des défauts que nous n'oſons découvrir d'une autre ſorte.

CXLVI.

On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

CXLVII.

Peu de gens ſont aſſez ſages pour préférer le blâme qui leur eſt utile, à la louange qui les trahit.

CXLVIII.

Il y a des reproches qui louent, & des louanges qui médiſent.

CXLIX.

Le refus de la louange eſt un deſir d'être loué deux fois.

CL.

Le deſir de mériter les louanges, qu'on nous donne fortifie notre vertu; & celle qu'on donne à l'eſprit, à la valeur & à la beauté contribuent à les augmenter.

CLI.

Il eſt plus difficile de s'empêcher d'être gouverné, que de gouverner les autres.

CLII.

Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourroit nuire.

CLIII.

La nature fait le mérite, & la fortune le met en œuvre.

CLIV.

La fortune nous corrige de pluſieurs défauts que la raiſon ne ſauroit corriger.

CLV.

Il y a des gens dégoûtans avec du mérite, & d'autres qui plaiſent avec des défauts.

CLVI.

Il y a des gens dont tout le mérite conſiſte à dire & à faire des ſottiſes utilement, & qui gâteroient tout s'ils changeoient de conduite.

CLVII.

La gloire des hommes ſe doit toujours meſurer aux moyens dont ils ſe ſont ſervis pour l'acquérir.

CLVIII.

Les Rois ont des hommes comme des pièces de monnoie: ils les font valoir ce qu'ils veulent, & l'on eſt forcé de les recevoir ſelon leur cours, & non pas ſelon leur véritable prix.

CLIX.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir de grandes qualités; il faut en avoir l'économie.

CLX.

Quelque éclatante que ſoit une action, elle ne

doit pas paſſer pour grande lorſqu'elle n'eſt pas l'effet d'un grand deſſein.

CLXI.

Il doit y avoir une certaine proportion entre les actions & les deſſeins, ſi on en veut tirer tous les effets qu'elles peuvent produire.

CLXII.

L'art de ſavoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités, dérobe l'eſtime, & donne ſouvent plus de réputation que le véritable mérite.

CLXIII.

Il y a une infinité de conduites qui paroiſſent ridicules, & dont les raiſons cachées ſont très-ſages & très-ſolides.

CLXIV.

Il eſt plus facile de paroître digne des emplois qu'on n'a pas, que de ceux qu'on exerce.

CLXV.

Notre mérite nous attire l'eſtime des honnêtes gens, & notre étoile celle du public.

CLXVI.

Le monde récompenſe plus ſouvent les apparences du mérite que le mérite même.

CLXVII.

L'avarice eſt plus oppoſée à l'économie que la libéralité.

CLXVIII.

L'eſpérance, toute trompeuſe qu'elle eſt, ſert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

CLXIX.

Pendant que la pareſſe & la timidité nous retiennent dans notre devoir, notre vertu en a ſouvent tout l'honneur.

CLXX.

Il eſt difficile de démêler ſi un procédé net, ſincère & honnête, eſt un effet de probité ou d'habileté.

CLXXI.

Les vertus ſe perdent dans l'intérêt, comme les fleuves ſe perdent dans la mer.

CLXXII.

Si on examine bien les divers effets de l'ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt.

CLXXIII.

Il y a diverſes ſortes de curioſités, l'une d'intérêt, qui nous porte à deſirer d'apprendre ce qui nous peut être utile; & l'autre d'orgueil, qui vient du deſir de ſavoir ce que les autres ignorent.

CLXXIV.

Il vaut mieux employer notre eſprit à ſupporter les infortunes qui nous arrivent, qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

CLXXV.

La conſtance en amour eſt une inconſtance perpétuelle, qui fait que notre cœur s'attache ſucceſſivement à toutes les qualités de la perſonne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre: de ſorte que cette conſtance n'eſt qu'une inconſtance arrêtée & renfermée dans un même ſujet.

CLXXVI.

Il y a deux ſortes de conſtance en amour: l'une vient de ce que l'on trouve ſans ceſſe dans la perſonne que l'on aime, de nouveaux ſujets d'aimer; & l'autre vient de ce qu'on ſe fait un honneur d'être conſtant.

CLXXVII.

Il n'y a guère de gens qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus.

CLXXVIII.

Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous, & nous ne faiſons que ſuivre notre goût & notre plaiſir, quand nous préférons nos amis à nous-mêmes; c'eſt néanmoins par cette préférence ſeule que l'amitié peut être vraie & parfaite.

CLXXIX.

Le premier mouvement de joie que nous avons du bonheur de nos amis, ne vient pas toujours de la bonté de notre naturel, ni de l'amitié que nous avons pour eux: c'eſt le plus ſouvent un effet de l'amour-propre, qui nous flatte de l'eſpérance d'être heureux à notre tour, ou de retirer quelque utilité de leur bonne fortune.

CLXXX.

Les hommes ne vivroient pas long-temps en ſociété, s'ils n'étoient les dupes les uns des autres.

CLXXXI.

La perſévérance n'eſt digne ni de blâme, ni de louange, parce qu'elle n'eſt que la durée des goûts & des ſentimens, qu'on ne s'ôte & qu'on ne ſe donne point.

CLXXXII.

Ce qui nous fait aimer les nouvelles connoiſſances, n'eſt pas tant la laſſitude que nous avons des vieilles, ou le plaiſir de changer, que le dé-

goût de n'être pas assez admiré de ceux qui nous connoissent trop, & l'espérance de l'être davantage de ceux qui ne nous connoissent pas tant.

CLXXXIII.

Nous nous plaignons quelquefois légèrement de nos amis, pour justifier par avance notre légéreté.

CLXXXIV.

Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait, qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver.

CLXXXV.

Il y a une inconstance qui vient de la légéreté de l'esprit, ou de sa foiblesse, qui lui fait recevoir toutes les opinions d'autrui; il y en a une autre qui est plus excusable, qui vient du dégoût des choses.

CLXXXVI.

Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la compositions des remèdes. La prudence les assemble & les tempère, & elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

CLXXXVII.

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par leurs crimes.

CLXXXVIII.

Il y a des crimes qui deviennent innocens & même glorieux par leur éclat, leur nombre & leur excès. Delà vient que les voleries publiques sont des habiletés, & que prendre des provinces injustement s'appelle faire des conquêtes.

CLXXXIX.

Nous avouons nos défauts pour réparer, par notre sincérité, le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres.

CXC.

Il y a des héros en mal comme en bien.

CXCI.

On ne mépriſe pas tous ceux qui ont des vices; mais on mépriſe tous ceux qui n'ont aucune vertu.

CXCII.

Le nom de la vertu sert à l'intérêt aussi utilement que les vices.

CXCIII.

La santé de l'ame n'est pas plus assurée que celle du corps; & quoique l'on paroisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter, que de tomber malade quand on se porte bien.

CXCIV.

Il semble que la nature ait prescrit à chaque homme, dès sa naissance, des bornes pour les vertus & pour les vices.

CXCV.

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.

CXCVI.

On peut dire que les vices nous attendent dans le cours de la vie comme des hôtes chez qui il faut successivement loger; & je doute que l'expérience nous les fît éviter, s'il nous étoit permis de faire deux fois le même chemin.

CXCVII.

Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons.

CXCVIII.

Il y a des rechutes dans les maladies de l'ame comme dans celles du corps. Ce que nous prennons pour notre guérison n'est, le plus souvent, qu'un relâche ou un changement de mal.

CXCIX.

Les défauts de l'ame sont comme les blessures du corps: quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paroît toujours, & elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

CC.

Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice, est que nous en avons plusieurs.

CCI.

Nous oublions aisément nos fautes, lorsqu'elles ne sont sues que de nous.

CCII.

Il y a des gens de qui l'on peut ne jamais croire du mal sans l'avoir vu; mais il n'y en a point de qui il nous doive surprendre en le voyant.

CCIII.

Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres; & quelquefois on loueroit moins M. le Prince & M. de Turenne, si on ne les vouloit point blâmer tous deux.

CCIV.

Le desir de paroître habile empêche souvent de le devenir.

CCV.

La vertu n'iroit pas ſi loin, ſi la vanité ne lui tenoit compagnie.

CCVI.

Celui qui croit pouvoir trouver en ſoi-même de quoi ſe paſſer de tout le monde, ſe trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut ſe paſſer de lui, ſe trompe encore davantage.

CCVII.

Les faux honnêtes gens ſont ceux qui déguiſent leurs défauts aux autres & à eux-mêmes. Les vrais honnêtes gens ſont ceux qui les connoiſſent parfaitement & les confeſſent.

CCVIII.

Le vrai honnête homme eſt celui qui ne ſe pique de rien.

CCIX.

La ſévérité des femmes eſt un ajuſtement & un fard qu'elles ajoutent à leur beauté.

CCX.

L'honnêteté des femmes eſt ſouvent l'amour de leur réputation & de leur repos.

CCXI.

C'eſt être véritablement honnête homme que de vouloir être toujours expoſé à la vue des honnêtes gens.

CCXII.

La folie nous ſuit dans tous les temps de la vie. Si quelqu'un paroît ſage, c'eſt ſeulement parce que ſes folies ſont proportionnées à ſon âge & à ſa fortune.

CCXIII.

Il y a des gens niais, qui ſe connoiſſent, & qui emploient habilement leur niaiſerie.

CCXIV.

Qui vit ſans folie n'eſt pas ſi ſage qu'il le croit.

CCXV.

En vieilliſſant on devient plus fou & plus ſage.

CCXVI.

Il y a des gens qui reſſemblent aux vaudevillles, qu'on ne chante qu'un certain temps.

CCXVII.

La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont, ou par leur fortune.

CCXVIII.

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le deſſein de faire fortune, le deſir de rendre notre vie commode & agréable, l'envie d'abaiſſer les autres, ſont ſouvent les cauſes de cette valeur ſi célèbre parmi les hommes.

CCXIX.

La valeur eſt dans les ſimples ſoldats un métier périlleux qu'ils ont pris pour gagner leur vie.

CCXX.

La parfaite valeur & la poltronnerie complète ſont deux extrémités où l'on arrive rarement. L'eſpace qui eſt entre deux eſt vaſte, & contient toutes les autres eſpèces de courage. Il n'y a pas moins de différence entre elles qu'entre les viſages & les humeurs. Il y a des hommes qui s'expoſent volontiers au commencement d'une action, & qui ſe relâchent & ſe rebutent aiſément par ſa durée. Il y en a qui ſont contens quand ils ont ſatisfait à l'honneur du monde, & qui ſont fort peu de choſe au-delà. On en voit qui ne ſont pas toujours également maîtres de leur peur; d'autres ſe laiſſent quelquefois entraîner à des terreurs générales; d'autres vont à la charge, parce qu'ils n'oſent demeurer dans leurs poſtes. Il s'en trouve en qui l'habitude des moindres périls affermit le courage, & les prépare à s'expoſer à de plus grands. Il y en a qui ſont braves l'épée à la main, & qui craignent les coups de mouſquet; d'autres ſont aſſurés aux coups de mouſquet, & appréhendent de ſe battre à l'épée. Tous ces courages de différentes eſpèces conviennent en ce que la nuit, augmentant la crainte & cachant les bonnes & les mauvaiſes actions, elle donne la liberté de ſe ménager. Il y a encore un autre ménagement plus général; car on ne voit point d'homme qui faſſe tout ce qu'il ſeroit capable de faire dans une occaſion, s'il étoit aſſuré d'en revenir; de ſorte qu'il eſt viſible que la crainte de la mort diminue quelque choſe de la valeur.

CCXXI.

La parfaite valeur eſt de faire ſans témoins ce qu'on ſeroit capable de faire devant tout le monde.

CCXXII.

L'intrépidité eſt une force extraordinaire de l'ame qui l'élève au deſſus des troubles, des déſordres & des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle: c'eſt par cette force que les héros ſe maintiennent en un état paiſible, & conſervent l'uſage libre de leur raiſon dans les accidens les plus ſurprenans & les plus terribles.

CCXXIII.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

CCXXIV.

La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur; mais peu se veulent toujours exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent.

CCXXV.

La vanité, la honte, & sur-tout le tempérament, font souvent la valeur des hommes & la vertu des femmes.

CCXXVI.

On ne veut point perdre la vie, & on veut acquérir de la gloire; ce qui fait que les braves ont plus d'adresse & d'esprit pour éviter la mort, que les gens de chicane n'en ont pour conserver leur bien.

CCXXVII.

Il n'y a guère de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connoître par où leur corps & leur esprit doivent défaillir.

CCXXVIII.

Nous plaisons plus souvent, dans le commerce de la vie, par nos défauts que par nos bonnes qualités.

CCXXIX.

Tel homme est ingrat, qui est moins coupable de son ingratitude, que celui qui lui a fait du bien.

CCXXX.

Il en est de la reconnoissance comme de la bonne foi des marchands: elle entretient le commerce; & souvent nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent.

CCXXXI.

Tous ceux qui s'acquittent des devoirs de la reconnoissance, ne peuvent pas, pour cela, se flatter d'être reconnoissans.

CCXXXII.

Ce qui fait le mécompte dans la reconnoissance qu'on attend des grâces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celui qui donne, & l'orgueil de celui qui reçoit, ne peuvent convenir du prix du bienfait.

CCXXXIII.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation, est une espèce d'ingratitude.

CCXXXIV.

On donne plus aisément des bornes à sa reconnoissance, qu'à ses espérances & qu'à ses desirs.

CCXXXV.

L'orgueil ne veut pas devoir, & l'amour-propre ne veut pas payer.

CCXXXVI.

Le bien que nous avons reçu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait.

CCXXXVII.

Rien n'est si contagieux que l'exemple, & nous ne faisons jamais de grands biens ni de grands maux, qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation, & les mauvaises par la malignité de notre nature, que la honte retenoit prisonnière & que l'exemple met en liberté.

CCXXXVIII.

C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul.

CCXXXIX.

Quelques prétextes que nous donnions à nos afflictions, ce n'est souvent que l'intérêt & la vanité qui les causent.

CCXL.

Il y a dans les afflictions diverses sortes d'hypocrisie. Dans l'une, sous prétexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-mêmes; nous pleurons la diminution de notre bien, de notre plaisir, de notre considération; nous regretrons la bonne opinion qu'on avoit de nous. Ainsi les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivans. Je dis que c'est une espèce d'hypocrisie; parce que dans ces sortes d'afflictions on se trompe soi même. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle impose à tout le monde: c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle & immortelle douleur. Après que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avoient en effet, elles ne laissent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes & leurs soupirs; elles prennent un personnage lugubre, & travaillent à persuader, par toutes leurs actions, que leur déplaisir ne finira qu'avec leur vie. Cette triste & fatigante vanité se trouve d'ordinaire dans les femmes ambitieuses. Comme leur sexe leur ferme tous les chemins qui mènent à la gloire, elles s'efforcent de se rendre célèbres par la montre

d'une inconsolable affliction. Il y a encore une autre espèce de larmes qui n'ont que de petites sources, qui coulent & se tarissent facilement: on pleure pour avoir la réputation d'être tendre; on pleure pour être plaint; on pleure pour être pleuré; enfin on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas.

CCXLI.

Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons souvent quelque chose qui ne nous déplaît pas.

CCXLII.

Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis, lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux.

CCXLIII.

Il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté, & qu'il s'oublie lui-même lorsque nous travaillons pour l'avantage des autres. Cependant c'est prendre le chemin le plus assuré pour arriver à ses fins; c'est prêter à usure, sous prétexte de donner; c'est enfin s'acquérir tout le monde par un moyen subtil & délicat.

CCXLIV.

Nul ne mérite d'être loué de sa bonté, s'il n'a pas la force d'être méchant: toute autre bonté n'est le plus souvent que paresse ou impuissance de la volonté.

CCXLV.

Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes, que de leur faire trop de bien.

CCXLVI.

Rien ne flatte plus notre orgueil que la confiance des grands; parce que nous la regardons comme un effet de notre mérite, sans considérer qu'elle ne vient le plus souvent que de vanité ou d'impuissance de garder le secret.

CCXLVII.

On peut dire de l'agrément, séparé de la beauté, que c'est une symmétrie dont on ne sait point les règles, un rapport des traits ensemble, & des traits avec les couleurs & l'air de la personne.

CCXLVIII.

La coquetterie est le fonds & l'humeur des femmes: mais toutes ne la mettent pas en pratique; parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par la crainte ou par la raison.

CCXLIX.

On incommode souvent les autres, quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

CCL.

Il s'en faut bien que nous connoissions toutes nos volontés.

CCLI.

Rien n'est impossible: il y a des voies qui conduisent à toutes choses; & si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens.

CCLII.

La souveraine habileté consiste à bien connoître le prix des choses.

CCLIII.

C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté.

CCLIV.

Ce qui paroît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée, qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands.

CCLV.

La fidelité qui paroît en la plupart des hommes, n'est qu'une invention de l'amour-propre pour attirer la confiance: c'est un moyen de nous élever au dessus des autres, & de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes.

CCLVI.

La magnanimité meprise tout pour avoir tout.

CCLVII.

Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux & dans l'air de la personne qui parle, que dans le choix des paroles.

CCLVIII.

La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, & à ne dire que ce qu'il faut.

CCLIX.

Il y a des personnes à qui les défauts siéent bien, & d'autres qui sont disgraciées par leurs bonnes qualités.

CCLX.

Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts, qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations.

CCLXI.

L'intérêt met en œuvre toutes sortes de vertus & de vices.

CCLXII.

L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission dont on se sert pour soumettre les autres: c'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour

s'élever; & bien qu'il se transforme en mille manières, il n'est jamais mieux déguisé & plus capable de tromper, que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité.

CCLXIII.

Tous les sentimens ont chacun un ton de voix, des gestes & des mines qui leur sont propres; & ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent.

CCLIV.

Dans toutes les professions, chacun affecte une mine & un extérieur pour paroître ce qu'il veut qu'on le croie. Ainsi on peut dire que le monde n'est composé que de mines.

CCLXV.

La gravité est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

CCLXVI.

La flatterie est une fausse monnoie qui n'a de cours que par notre vanité.

CCLXVII.

Le plaisir de l'amour est d'aimer, & l'on est plus heureux par la passion que l'on a, que par celle que l'on donne.

CCLXVIII.

La civilité est un desir d'en recevoir, & d'être estimé poli.

CCLXIX.

L'éducation que l'on donne ordinairement aux jeunes gens, est un second amour-propre qu'on leur inspire.

CCLXX.

Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour; & l'on est souvent plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime, qu'à perdre le sien.

CCLXXI.

Ce qu'on nomme libéralité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons.

CCLXXII.

La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. C'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber: nous donnons du secours aux autres, pour les engager à nous en donner en de semblables occasions; & ces services que nous leur rendons sont, à proprement parler, un bien que nous nous faisons à nous-mêmes par avance.

CCLXXIII.

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté: nous ne croyons pas aisément ce qui est au-delà de ce que nous voyons.

CCLXXIV.

C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition & l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse; elle usurpe sur tous les desseins & sur toutes les actions de la vie; elle y détruit & y consume insensiblement les passions & les vertus.

CCLXXV.

La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné, est un effet de l'orgueil & de la paresse. On veut trouver des coupables, & l'on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes.

CCLXXVI.

Nous récusons des Juges pour les plus petits intérêts; & nous voulons bien que notre réputation & notre gloire dépendent du jugement des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur préoccupation, ou par leur peu de lumières: ce n'est que pour les faire prononcer en notre faveur que nous exposons en tant de manières notre repos & notre vie.

CCLXXVII.

Il n'y a guère d'homme assez habile pour connoître tout le mal qu'il fait.

CCLXXVIII.

L'honneur acquis est caution de celui qu'on doit acquérir.

CCLXXIX.

La jeunesse est une ivresse continuelle, c'est la fièvre de la raison.

CCLXXX.

On aime à deviner les autres, mais on n'aime pas à être deviné.

CCLXXXI.

Il y a des gens qu'on approuve dans le monde, qui n'ont pour tout mérite que les vices qui ſervent au commerce de la vie.

CCLXXXII.

C'eſt une ennuyeuſe maladie que de conſerver ſa ſanté par un trop grand régime.

CCLXXXIII.

Le bon naturel, qui ſe vante d'être ſi ſenſible, eſt ſouvent étouffé par le moindre intérêt.

CCLXXXIV.

L'abſence diminue les médiocres paſſions & augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies & allume le feu.

CCLXXXV.

Les femmes croient ſouvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas: l'occupation d'une intrigue, l'émotion d'eſprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaiſir d'être aimées, & la peine de refuſer, leur perſuadent qu'elles ont de la paſſion lorſqu'elles n'ont que de la coquetterie.

CCLXXXVI.

Ce qui fait qu'on eſt ſouvent mécontent de ceux qui négocient, c'eſt qu'ils abandonnent preſque toujours l'intérêt de leurs amis pour l'intérêt du ſuccès de la négociation, qui devient le leur par l'honneur d'avoir réuſſi à ce qu'ils avoient entrepris.

CCLXXXVII.

Quand nous exagérons la tendreſſe que nos amis ont pour nous, c'eſt ſouvent moins par reconnoiſſance que par le deſir de faire juger de notre mérite.

CCLXXXVIII.

L'approbation que l'on donne à ceux qui entrent dans le monde, vient ſouvent de l'envie ſecrette que l'on porte à ceux qui y ſont établis.

CCLXXXIX.

L'orgueil, qui nous inſpire tant d'envie, nous ſert ſouvent auſſi a la modérer.

CCXC.

Il y a des fauſſetés déguiſées qui repréſentent ſi bien la vérité, que ce ſeroit mal juger que de ne s'y pas laiſſer tromper.

CCXCI.

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à ſavoir profiter d'un bon conſeil, qu'à ſe bien conſeiller ſoi-même.

CCXCII.

Il y a des méchans qui ſeroient moins dangereux, s'ils n'avoient aucune bonté.

CCXCIII.

La magnanimité eſt aſſez bien définie par ſon nom même: néanmoins on pourroit dire que c'eſt le bon ſens de l'orgueil, & la voie la plus noble pour recevoir des louanges.

CCXCIV.

Il eſt impoſſible d'aimer une ſeconde fois ce qu'on a véritablement ceſſé d'aimer.

CCXCV.

C'eſt moins la fertilité de l'eſprit qui nous fait trouver pluſieurs expédiens ſur une même affaire, que ce n'eſt le défaut de lumières qui nous fait arrêter à tout ce qui ſe préſente à notre imagination, & qui nous empêche de diſcerner d'abord ce qui eſt le meilleur.

CCXCVI.

Il y a des affaires & des maladies que les remèdes aigriſſent en certain temps; & la grande habileté conſiſte à connoître quand il eſt dangereux d'en uſer.

CCXCVII.

La ſimplicité affectée eſt une impoſture délicate.

CCXCVIII.

Il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'eſprit.

CCXCIX.

Le mérite des hommes a ſa ſaiſon auſſi-bien que les fruits.

CCC.

On peut dire de l'humeur des hommes comme de la plupart des bâtimens, qu'elle a diverſes faces, les unes agréables & les autres déſagréables.

CCCI.

La modération ne peut avoir le mérite de combattre l'ambition & de la ſoumettre: elles ne ſe trouvent jamais enſemble. La modération eſt la

langueur & la pareſſe de l'ame, comme l'ambition en eſt l'activité & l'ardeur.

CCCII.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, & nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

CCCIII.

Il eſt difficile d'aimer ceux que nous n'eſtimons point; mais il ne l'eſt pas moins d'aimer ceux que nous eſtimons beaucoup plus que nous.

CCCIV.

Les humeurs du corps ont un cours ordinaire & réglé, qui meut & tourne imperceptiblement notre volonté: elles roulent enſemble, & exercent ſucceſſivement un empire ſecret en nous; de ſorte qu'elles ont une part conſiderable à toutes nos actions, ſans que nous le puiſſions connoître.

CCCV.

La reconnoiſſance dans la plupart des hommes n'eſt qu'une ſorte & ſecrette envie de recevoir de plus grands bienfaits.

CCCVI.

Presque tout le monde prend plaiſir à s'acquitter des petites obligations: beaucoup de gens ont de la reconnoiſſance pour les médiocres; mais il n'y a preſque perſonne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

CCCVII.

Il y a des folies qui ſe prennent, comme les maladies contagieuſes.

CCCVIII.

Aſſez de gens mépriſent le bien, mais peu ſavent le donner.

CCCIX.

Ce n'eſt d'ordinaire que dans de petits intérêts que nous prenons le haſard de ne pas croire aux apparences.

CCCX.

Quelque bien qu'on nous diſe de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

CCCXI.

Nous pardonnons ſouvent à ceux qui nous ennuient; mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

CCCXII.

L'intérêt, que l'on accuſe de tous nos crimes, mérite ſouvent d'être loué de nos bonnes actions.

CCCXIII.

On ne trouve guère d'ingrats, tant qu'on eſt en état de faire du bien.

CCCXIV.

Il eſt auſſi honnête d'être glorieux avec ſoi-même, qu'il eſt ridicule de l'être avec les autres.

CCCXV.

On a fait une vertu de la modération, pour borner l'ambition des grands hommes, & pour conſoler les gens médiocres de leur peu de fortune & de leur peu de mérite.

CCCXVI.

Il y a des gens deſtinés à être ſots, qui ne font pas ſeulement des ſottiſes par leur choix, mais que la fortune même contraint d'en faire.

CCCXVII.

Il arrive quelquefois des accidens dans la vie, d'où il faut être un peu fou pour ſe bien tirer.

CCCXVIII.

S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'eſt qu'on ne l'a pas bien cherché.

CCCXIX.

Ce qui fait que les amans & les maîtreſſes ne s'ennuient point d'être enſemble, c'eſt qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes.

CCCXX.

Pourquoi faut-il que nous ayons aſſez de mémoire pour retenir juſqu'aux moindres particularités de ce qui nous eſt arrivé, & que nous n'en ayons pas aſſez pour nous ſouvenir combien de fois nous les avons contées à la même perſonne?

CCCXXI.

L'extrême plaiſir que nous prenons à parler de nous-mêmes, nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent.

CCCXXII.

Ce qui nous empêche d'ordinaire de faire voir le fond de notre cœur à nos amis, n'eſt pas tant

la défiance que nous avons d'eux, que celle que nous avons de nous-mêmes.

CCCXXIII.

Les perſonnes foibles ne peuvent être ſincères.

CCCXXIV.

Ce n'eſt pas un grand malheur d'obliger des ingrats; mais c'en eſt un inſupportable d'être obligé à un malhonnête homme.

CCCXXV.

On trouve des moyens pour guérir de la folie; mais on n'en trouve point pour redreſſer un eſprit de travers.

CCCXXVI.

On ne ſauroit conſerver long-temps les ſentimens qu'on doit avoir pour ſes amis & pour ſes bienfaiteurs, ſi on ſe laiſſe la liberté de parler ſouvent de leurs défauts.

CCCXXVII.

Louer les Princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'eſt leur dire impunément des injures.

CCCXXVIII.

Nous ſommes plus près d'aimer ceux qui nous haïſſent, que ceux qui nous aiment plus que nous ne voulons.

CCCXXIX.

Il n'y a que ceux qui ſont mépriſables qui craignent d'être mépriſés.

CCCXXX.

Notre ſageſſe n'eſt pas moins à la merci de la fortune que nos biens.

CCCXXXI.

Il y a dans la jalouſie plus d'amour-propre que d'amour.

CCCXXXII.

Nous nous conſolons ſouvent par foibleſſe des maux dont la raiſon n'a pas la force de nous conſoler.

CCCXXXIII.

Le ridicule déshonore plus que le déshonneur.

CCCXXXIV.

Nous n'avouons de petits défauts que pour perſuader que nous n'en avons pas de grands.

CCCXXXV.

L'envie eſt plus irréconciliable que la haine.

CCCXXXVI.

On croît quelquefois haïr la flatterie; mais on ne hait que la manière de flatter.

CCCXXXVII.

On pardonne tant que l'on aime.

CCCXXXVIII.

Il eſt plus difficile d'être fidèle à ſa maîtreſſe quand on eſt heureux, que quand on eſt maltraité.

CCCXXXIX.

Les femmes ne connoiſſent pas toute leur coquetterie.

CCCXL.

Les femmes n'ont point de ſévérité complète ſans averſion.

CCCXLI.

Les femmes peuvent moins ſurmonter leur coquetterie que leurs paſſions.

CCCXLII.

Dans l'amour, la tromperie va preſque toujours plus loin que la méfiance.

CCCXLIII.

Il y a une certaine ſorte d'amour dont l'excès empêche la jalouſie.

CCCXLIV.

Il en eſt de certaines bonnes qualités comme des ſens: ceux qui en ſont entièrement privés ne peuvent ni les appercevoir, ni les comprendre.

CCCXLV.

Lorſque notre haine eſt trop vive, elle nous met au deſſous de ceux que nous haïſſons.

CCCXLVI.

Nous ne reſſentons nos biens & nos maux qu'à proportion de notre amour-propre.

CCCXLVII.

L'eſprit de la plupart des femmes ſert plus à fortifier leur folie que leur raiſon.

CCCXLVIII.

Les passions de la jeunesse ne sont guère plus opposées au salut que la tiédeur des vieilles gens.

CCCXLIX.

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit & dans le cœur, comme dans le langage.

CCCL.

Pour être un grand homme, il faut savoir profiter de toute sa fortune.

CCCLI.

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir.

CCCLII.

Les occasions nous font connoitre aux autres, & encore plus à nous-mêmes.

CCCLIII.

Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes, si le tempérament n'en est d'accord.

CCCLIV.

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens, que ceux qui sont de notre avis.

CCCLV.

Quand on aime, on doute souvent de ce qu'on croit le plus.

CCCLVI.

Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie.

CCCLVII.

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

CCCLVIII.

On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus.

CCCLIX.

On s'ennuie presque toujours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer.

CCCLX.

Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot.

CCCLXI.

Il y a de certains défauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu même.

CCCLXII.

On perd quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on en est affligé, & d'autres dont on est affligé & qu'on ne regrette guère.

CCCLXIII.

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

CCCLXIV.

Les petits esprits sont trop blessés des petites choses; les grands esprits les voient toutes, & n'en sont point blessés.

CCCLXV.

L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes: sans elle nous conservons tous nos défauts, & ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres, & souvent à nous-mêmes.

CCCLXVI.

La justice n'est, le plus souvent, qu'une vive appréhension qu'on ne nous ôte ce qui nous appartient; de là vient cette considération & ce respect pour tous les intérêts du prochain, & cette scrupuleuse application à ne lui faire aucun préjudice. Cette crainte retient l'homme dans les bornes des biens que la naissance ou la fortune lui ont donnés; & sans cette crainte, il feroit des courses continuelles sur les autres.

CCCLXVII.

La justice, dans les Juges qui sont modérés, n'est que l'amour de leur élévation.

CCCLXVIII.

On blâme l'injustice, non par l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le préjudice que l'on en reçoit.

CCCLXIX.

La modération dans la bonne fortune n'est d'ordinaire que l'appréhension de la honte qui suit l'emportement, ou la peur de perdre ce qu'on a.

CCCLXX.

La modération est comme la sobriété: on voudroit bien manger davantage, mais on craint de se faire mal.

CCCLXXI.

Chacun trouve à redire en autrui ce qu'on trouve à redire en lui.

CCCLXXII.

C'eſt une eſpèce de bonheur que de connoître à quel point on doit être malheureux.

CCCLXXIII.

Les gens heureux ne ſe corrigent guère ; ils croient toujours avoir raiſon quand la fortune ſoutient leur mauvaiſe conduite.

CCCLXXIV.

La grâce de la nouveauté eſt à l'amour ce que la fleur eſt ſur les fruits : elle y donne un luſtre qui s'efface aiſément, & qui ne revient jamais.

CCCLXXV.

La plupart des jeunes gens croient être naturels lorſqu'ils ne ſont que mal polis & groſſiers.

CCCLXXVI.

Les eſprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui paſſe leur portée.

CCCLXXVII.

C'eſt plus ſouvent par orgueil que par défaut de lumières qu'on s'oppoſe avec tant d'opiniâtreté aux opinions les plus ſuivies : on trouve les premières places priſes dans le bon parti, & l'on ne veut point des dernières.

CCCLXXVIII.

Le bon goût vient plus du jugement que de l'eſprit.

CCCLXXIX.

Rien ne devroit plus humilier les hommes qui ont mérité de grandes louanges, que les ſoins qu'ils prennent encore de ſe faire valoir par de petites choſes.

CCCLXXX.

Il faudroit pouvoir répondre de ſa fortune, pour pouvoir répondre de ce qu'on fera à l'avenir.

CCCLXXXI.

Les infidélités devroient éteindre l'amour, & il ne faudroit point être jaloux quand on a ſujet de l'être : il n'y a que les perſonnes qui évitent de donner de la jalouſie, qui ſoient dignes qu'on en ait pour elles.

CCCLXXXII.

On ſe décrie beaucoup plus auprès de nous par les moindres infidélités qu'on nous fait, que par les plus grandes qu'on fait aux autres.

CCCLXXXIII.

La jalouſie naît toujours avec l'amour ; mais elle ne meurt pas toujours avec lui.

CCCLXXXIV.

La plupart des femmes ne pleurent pas tant la mort de leurs amans pour les avoir aimés, que pour paroître plus dignes d'être aimées.

CCCLXXXV.

Les violences qu'on nous fait nous font ſouvent moins de peine que celles que nous nous faiſons à nous-mêmes.

CCCLXXXVI.

On ſait aſſez qu'il ne faut guère parler de ſa femme ; mais on ne ſait pas aſſez qu'on devroit encore moins parler de ſoi.

CCCLXXXVII.

Il y a de bonnes qualités qui dégénèrent en défauts quand elles ſont naturelles, & d'autres qui ne ſont jamais parfaites quand elles ſont acquiſes : il faut, par exemple, que la raiſon nous rende ménagers de notre bien & de notre confiance, & il faut au contraire que la nature nous donne la bonté & la valeur.

CCCLXXXVIII.

Quelque défiance que nous ayons de la ſincérité de ceux qui nous parlent, nous croyons toujours qu'ils nous diſent plus vrai qu'aux autres.

CCCLXXXIX.

Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne ſoient laſſes de leur métier.

CCCXC.

La plupart des honnêtes femmes ſont des tréſors cachés, qui ne ſont en ſûreté que parce qu'on ne les cherche pas.

CCCXCI.

Les violences qu'on ſe fait pour s'empêcher d'aimer ſont ſouvent plus cruelles que les rigueurs de ce qu'on aime.

CCCXCII.

Il n'y a guère de poltrons qui connoiſſent toujours toute leur peur.

CCCXCXIII.

C'eſt preſque toujours la faute de celui qui aime, de ne pas connoître quand on ceſſe de l'aimer.

CCCXCIV.

On craint toujours de voir ce qu'on aime, quand on vient de faire des coquetteries ailleurs.

CCCXCV.

Il y a de certaines larmes qui nous trompent ſouvent nous-mêmes, après avoir trompé les autres.

CCCXCVI.

Si l'on croit aimer ſa maîtreſſe pour l'amour d'elle, on eſt bien trompé.

CCCXCVII.

On doit ſe conſoler de ſes fautes, quand on a la force de les avouer.

CCCXCVIII.

L'envie eſt détruite par la véritable amitié, & la coquetterie par le véritable amour.

CCCXCIX.

Le plus grand défaut de la pénétration n'eſt pas de n'aller point juſqu'au but, c'eſt de le paſſer.

CD.

On donne des conſeils, mais on n'inſpire point de conduite.

CDI.

Quand notre mérite baiſſe, notre goût baiſſe auſſi.

CDII.

La fortune fait paroître nos vertus & nos vices, comme la lumière fait paroître les objets.

CDIII.

La violence qu'on ſe fait pour demeurer fidèle à ce qu'on aime, ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

CDIV.

Nos actions ſont comme les bouts-rimés, que chacun fait rapporter à ce qui lui plaît.

CDV.

L'envie de parler de nous & de faire voir nos défauts du côté que nous voulons bien les montrer, fait une grande partie de notre ſincérité.

CDVI.

On ne devroit s'étonner que de pouvoir encore s'étonner.

CDVII.

On eſt preſque également difficile à contenter quand on a beaucoup d'amour, & quand on n'en a plus guère.

CDVIII.

Il n'y a point de gens qui aient plus ſouvent tort, que ceux qui ne peuvent ſouffrir d'en avoir.

CDIX.

Un ſot n'a pas aſſez d'étoffe pour être bon.

CDX.

Si la vanité ne renverſe pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

CDXI.

Ce qui nous rend la vanité des autres inſupportable, c'eſt qu'elle bleſſe la nôtre.

CDXII.

On renonce plus aiſément à ſon intérêt qu'à ſon goût.

CDXIII.

La fortune ne paroît jamais ſi aveugle qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien.

CDXIV.

Il faut gouverner la fortune comme la ſanté; en jouir quand elle eſt bonne, prendre patience quand elle eſt mauvaiſe, & ne faire jamais de grands remèdes ſans un extrême beſoin.

CDXV.

L'air bourgeois ſe perd quelquefois à l'armée; mais il ne ſe perd jamais à la cour.

CDXVI.

On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

CDXVII.

On eſt quelquefois moins malheureux d'être trompé par ce qu'on aime, que d'en être détrompé.

CDXVIII.

On garde long-temps ſon premier amant, quand on n'en prend pas un ſecond.

CDXIX.

Nous n'avons pas le courage de dire en général que nous n'avons point de défauts, & que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités; mais en détail nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

CDXX.

De tous nos défauts celui dont nous demeurons le plus aisément d'accord, c'est la paresse: nous nous persuadons qu'elle tient à toutes les vertus paisibles, & que sans détruire entièrement les autres, elle en suspend seulement les fonctions.

CDXXI.

Il y a une élévation qui ne dépend point de la fortune; c'est un certain air qui nous distingue & qui semble nous destiner aux grandes choses; c'est un prix que nous nous donnons imperceptiblement à nous-mêmes: c'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes; & c'est elle d'ordinaire qui nous met plus au dessus d'eux que la naissance, les dignités & le mérite même.

CDXXII.

Il y a du mérite sans élévation; mais il n'y a point d'élévation sans quelque mérite.

CDXXIII.

L'élévation est au mérite ce que la parure est aux belles personnes.

CDXXIV.

Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour.

CDXXV.

La fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever; & il y a des personnes incommodes, dont le mérite seroit mal récompensé, si l'on n'étoit bien aise d'acheter leur absence.

CDXXVI.

Il semble que la nature ait caché dans le fond de notre esprit des talens & une habileté que nous ne connoissons pas: les passions seules ont le droit de les mettre au jour, & de nous donner quelquefois des vues plus certaines & plus achevées que l'art ne pourroit le faire.

CDXXVII.

Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie, & nous y manquons souvent d'expérience, malgré le nombre des années.

CDXXVIII.

Les coquettes se font honneur d'être jalouses de leurs amans, pour cacher qu'elles sont envieuses des autres femmes.

CDXXIX.

Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses nous paroissent aussi ridicules que nous nous le paroissons à nous-mêmes, quand les finesses des autres nous ont attrapés.

CDXXX.

Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus.

CDXXXI.

Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyoit tous les motifs qui les produisent.

CDXXXII.

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens.

CDXXXIII.

On n'a guère de défauts qui ne soient plus pardonnables que les moyens dont on se sert pour les cacher.

CDXXXIV.

Quelque honte que nous ayons méritée, il est presque toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation.

CDXXXV.

On ne plaît pas long-temps quand on n'a qu'une sorte d'esprit.

CDXXXVI.

Les fous & les sots ne voient que par leur humeur.

CDXXXVII.

L'esprit nous sert quelquefois à faire hardiment des sottises.

CDXXXVIII.

La vivacité qui augmente en vieillissant, ne va pas loin de la folie.

CDXXXIX.

En amour celui qui eſt guéri le premier eſt toujours le mieux guéri.

CDXL.

Les jeunes femmes qui ne veulent point paroître coquettes, & les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas être ridicules, ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une choſe où ils puiſſent avoir part.

CDXLI.

Nous pouvons paroître grands dans un emploi au deſſous de notre mérite; mais nous paroiſſons ſouvent petits dans un emploi plus grand que nous.

CDXLII.

Nous croyons ſouvent avoir de la conſtance dans les malheurs, lorſque nous n'avons que de l'abattement; & nous les ſouffrons ſans oſer les regarder, comme les poltrons ſe laiſſent tuer de peur de ſe défendre.

CDXLIII.

La confiance fournit plus à la converſation que l'eſprit.

CDXLIV.

Toutes les paſſions nous font faire des fautes; mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules.

CDXLV.

Peu de gens ſavent être vieux.

CDXLVI.

Nous nous faiſons honneur des défauts oppoſés à ceux que nous avons: quand nous ſommes foibles, nous nous vantons d'être opiniâtres.

CDXLVII.

La pénétration a un air de deviner, qui flatte plus notre vanité que toutes les autres qualités de l'eſprit.

CDXLVIII.

La grace de la nouveauté & la longue habitude, quelque oppoſées qu'elles ſoient, nous empêchent également de ſentir les défauts de nos amis.

CDXLIX.

La plupart des amis dégoûtent de l'amitié, & la plupart des dévots dégoûtent de la dévotion.

CDL.

Nous pardonnons aiſément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas.

CDLI.

Les femmes qui aiment pardonnent plus aiſément les grandes indiſcrétions que les petites infidélités.

CDLII.

Dans la vieilleſſe de l'amour, comme dans celle de l'âge, on vit encore pour les maux; mais on ne vit plus pour les plaiſirs.

CDLIII.

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paroître.

CDLIV.

C'eſt en quelque ſorte ſe donner part aux belles actions, que de les louer de bon cœur.

CDLV.

La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'eſt d'être né ſans envie.

CDLVI.

Quand nos amis nous ont trompés, on ne doit que de l'indifférence aux marques de leur amitié; mais on doit toujours de la ſenſibilité à leurs malheurs.

CDLVII.

La fortune & l'humeur gouvernent le monde.

CDLVIII.

Il eſt plus aiſé de connoître l'homme en général, que de connoître un homme en particulier.

CDLIX.

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ſes grandes qualités, mais par l'uſage qu'il en ſait faire.

CDLX.

Il y a une certaine reconnoiſſance vive qui ne nous acquitte pas ſeulement des bienfaits que nous avons reçus, mais qui fait même que nos amis nous doivent en leur payant ce que nous leur devons.

CDLXI.

Nous deſirerions peu de choſes avec ardeur, ſi nous connoiſſions parfaitement ce que nous deſirons.

CDLXII.

Ce qui fait que la plupart des femmes ſont peu touchées de l'amitié, c'eſt qu'elle eſt fade quand on a ſenti l'amour.

CDLXIII.

Dans l'amitié comme dans l'amour, on eſt ſouvent plus heureux par les choſes qu'on ignore, que par celles que l'on ſait.

CDLXIV.

Nous eſſayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger.

CDLXV.

Les paſſions les plus violentes nous laiſſent quelquefois du relâche; mais la vanité nous agite toujours.

CDLXVI.

Les vieux fous ſont plus fous que les jeunes.

CDLXVII.

La foibleſſe eſt plus oppoſée à la vertu que le vice.

CDLXVIII.

Ce qui rend les douleurs de la honte & de la jalouſie ſi aiguës, c'eſt que la vanité ne peut ſervir à les ſupporter.

CDLXIX.

La bienſéance eſt la moindre de toutes les lois, & la plus ſuivie.

CDLXX.

La pompe des enterremens intéreſſe plus la vanité des vivans que la mémoire des morts.

CDLXXI.

Un eſprit droit a moins de peine de ſe ſoumettre aux eſprits de travers que de les conduire.

CDLXXII.

Lorſque la fortune nous ſurprend en nous donnant une grande place, ſans nous y avoir conduits par degrés, ou ſans que nous nous y ſoyons élevés par nos eſpérances, il eſt preſque impoſſible de s'y bien ſoutenir, & de paroître digne de l'occuper.

CDLXXIII.

Notre orgueil s'augmente ſouvent de ce que nous retranchons de nos autres défauts.

CDLXXIV.

Il n'y a point de ſots ſi incommodes que ceux qui ont de l'eſprit.

CDLXXV.

Il n'y a point d'homme qui ſe croye, en chacune de ſes qualités, au deſſous de l'homme du monde qu'il eſtime le plus.

CDLXXVI.

Dans les grandes affaires, on doit moins s'appliquer à faire naître des occaſions, qu'à profiter de celles qui ſe préſentent.

CDLXXVII.

Il n'y a guère d'occaſions où l'on fît un méchant marché de renoncer au bien qu'on dit de nous, à condition de n'en dire point de mal.

CDLXXVIII.

Quelque diſpoſition qu'ait le monde à mal juger, il fait encore plus ſouvent grâce au faux mérite, qu'il ne fait injuſtice au véritable.

CDLXXIX.

On eſt quelquefois un ſot avec de l'eſprit; mais on ne l'eſt jamais avec du jugement.

CDLXXX.

Nous gagnerions plus de nous laiſſer voir tels que nous ſommes, que d'eſſayer de paroître ce que nous ne ſommes pas.

CDLXXXI.

Nos ennemis approchent plus de la vérité, dans les jugemens qu'ils font de nous, que nous n'en approchons nous-mêmes.

CDLXXXII.

Il y a pluſieurs remèdes qui guériſſent de l'amour, mais il n'y en a point d'infaillibles.

CDLXXXIII.

Il s'en faut bien que nous connoiſſions tout ce que nos paſſions nous font faire.

CDLXXXIV.

La vieilleſſe eſt un tyran qui défend ſur peine de la vie tous les plaiſirs de la jeuneſſe.

CDLXXXV.

Le même orgueil qui nous fait blâmer les dé-

fauts dont nous nous croyons exempts, nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas.

CDLXXXVI.

Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à plaindre les malheurs de nos ennemis : c'est pour leur faire sentir que nous sommes au dessus d'eux, que nous leur donnons des marques de compassion.

CDLXXXVII.

Il y a un excès de biens & de maux qui passe notre sensibilité.

CDLXXXVIII.

Il s'en faut bien que l'innocence trouve autant de protection que le crime.

CDLXXXIX.

De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes, c'est l'amour.

CDXC.

Le vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison.

CDXCI.

Il y a de méchantes qualités qui sont de grands talens.

CDXCII.

On ne souhaite jamais ardemment ce qu'on ne souhaite que par raison.

CDXCIII.

Toutes nos qualités sont incertaines & douteuses en bien comme en mal, & elles sont presque toutes à la merci des occasions.

CDXCIV.

Dans les premières passions, les femmes aiment l'amant; dans les autres, elles aiment l'amour.

CDXCV.

L'orgueil a ses bizarreries comme les autre passions : on a honte d'avouer qu'on ait de la jalousie, & l'on se fait honneur d'en avoir eu & d'être capable d'en avoir.

CDXCVI.

Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié.

CDXCXVII.

Il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté.

CDXCXVIII.

L'envie d'être plaint on d'être admiré, fait souvent la plus grande partie de notre confiance.

CDXCXIX.

Notre envie dure toujours plus long-temps que le bonheur de ceux que nous envions.

D.

La même fermeté qui sert à résister à l'amour, sert aussi à le rendre violent & durable; & les personnes foibles qui sont toujours agitées des passions, n'en sont presque jamais véritablement remplies.

DI.

L'imagination ne sauroit inventer autant de diverses contrariétés qu'il y en a naturellement dans le cœur de chaque personne.

DII.

Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir une véritable douceur; celles qui paroissent douces n'ont d'ordinaire que de la foiblesse, qui se convertit aisément en aigreur.

DIII.

La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger.

DIV.

Rien n'est plus rare que la véritable bonté : ceux même qui croient en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la foiblesse.

DV.

L'esprit s'attache par paresse & par constance à ce qui lui est facile ou agréable : cette habitude met toujours des bornes à nos connoissances; & jamais personne ne s'est donné la peine d'étendre & de conduire son esprit aussi loin qu'il pouvoit aller.

DVI.

On est d'ordinaire plus médisant par vanité que par malice.

DVII.

Quand on a encore le cœur agité par les restes

d'une passion, on est plus près d'en prendre une nouvelle que quand on est entièrement guéri.

DVIII.

Ceux qui ont eu de grandes passions se trouvent toute leur vie heureux & malheureux d'en être guéris.

DIX.

Il y a encore plus de gens sans intérêt que sans envie.

DX.

Nous avons plus de paresse dans l'esprit que dans le corps.

DXI.

La paresse est de toutes nos passions celle qui nous est le plus inconnue à nous mêmes. Nulle autre n'est plus ardente & plus maligne, quoique les dommages qu'elle cause soient très-cachés. Si nous considérons attentivement son influence, nous verrons qu'en toute occasion elle se rend maîtresse de nos sentimens, de nos intérêts & de nos plaisirs : c'est le remora qui arrête les plus grands vaisseaux ; c'est une sonace plus dangereuse aux plus importantes affaires, que les écueils & les tempêtes. Le repos de la paresse est un charme secret de l'ame, qui suspend nos plus ardentes poursuites & nos plus fermes résolutions.

DXII.

Le calme ou l'agitation de notre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus considérable dans la vie, que d'un arrangement commode ou désagréable de petites choses qui arrivent tous les jours.

DXIII.

Quelque méchans que soient les hommes, ils n'oseroient paroître ennemis de la vertu ; & lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes.

DXIV.

On passe souvent de l'amour à l'ambition : mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour.

DXV.

L'extrême avarice se méprend presque toujours : il n'y a point de passion qui s'éloigne plus souvent de son but, ni sur qui le présent ait tant de pouvoir au préjudice de l'avenir.

DXVI.

L'avarice produit souvent des effets contraires : il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des espérances douteuses & éloignées ; d'autres méprisent de grands avantages à venir, pour de petits intérêts présens.

DXVII.

Il semble que les hommes ne se trouvent pas assez de défauts : ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualités singulières dont ils affectent de se parer ; & ils les cultivent avec tant de soin, qu'elles deviennent à la fin des défauts naturels, qu'il ne dépend plus d'eux de corriger.

DXVIII.

Ce qui fait voir que les hommes connoissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite : le même amour propre qui les aveugle d'ordinaire, les éclaire alors ; & leur donne des vues si justes, qu'il leur faites supprimer ou déguiser les moindres choses qui ne peuvent être condamnées.

DXIX.

Il faut que les jeunes gens qui entrent dans le monde soient honteux ou étourdis : un air capable & composé se tourne d'ordinaire en impertinence.

DXX.

Les querelles ne dureroient pas long-temps, si le tort n'étoit que d'un côté.

DXXI.

Il ne sert de rien d'être jeune sans être belle, ni d'être belle sans être jeune.

DXXII.

Il y a des personnes si légères & si frivoles, qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de véritables défauts que des qualités solides.

DXXIII.

On ne compte d'ordinaire la première galanterie des femmes, que lorsqu'elles en ont une seconde.

DXXIV.

Il y a des gens si remplis d'eux mêmes, que lorsqu'ils sont amoureux ils trouvent moyen d'être occupés de leur passion, sans l'être de la personne qu'ils aiment.

DXXV.

L'amour, tout agréable qu'il est, plaît encore plus par les manières dont il se montre, que par lui-même.

DXXVI.

Peu d'esprit avec de la droiture, ennuie moins, à la longue, que beaucoup d'esprit avec du travers.

DXXVII.

La jalousie est le plus grand de tous les maux, & celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

DXXVIII.

Après avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes, il est raisonnable de dire quelque chose de la fausseté du mépris de la mort. J'entends parler de ce mépris de la mort que les payens se vantent de tirer de leurs propres forces, sans l'espérance d'une meilleure vie. Il y a de la différence entre souffrir la mort constamment, & la mépriser. Le premier est assez ordinaire; mais je crois que l'autre n'est jamais sincère. On a écrit néanmoins tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal; & les hommes les plus foibles, aussi-bien que les héros, ont donné mille exemples célèbres pour établir cette opinion. Cependant je doute que personne de bon sens l'ait jamais cru; & la peine que l'on prend pour le persuader aux autres & à soi même, fait assez voir que cette entreprise n'est pas aisée. On peut avoir divers sujets de dégoûts dans la vie; mais on n'a jamais raison de mépriser la mort. Ceux mêmes qui se la donnent volontairement, ne la comptent pas pour si peu de chose; & ils s'en étonnent & la rejettent comme les autres, lorsqu'elle vient à eux par une autre voie que celle qu'ils ont choisie. L'inégalité que l'on remarque dans le courage d'un nombre infini de vaillans hommes, vient de ce que la mort se découvre différemment à leur imagination, & y paroît plus présente en un temps qu'en un autre. Ainsi il arrive qu'après avoir méprisé ce qu'ils ne connoissent pas, ils craignent enfin ce qu'ils connoissent. Il faut éviter de l'envisager avec toutes ses circonstances, si on ne veut pas croire qu'elle soit le plus grand de tous les maux. Les plus habiles & les plus braves sont ceux qui prennent de plus honnêtes prétextes pour s'empêcher de la considérer; mais tout homme qui la fait voir telle qu'elle est, trouve que c'est une chose épouvantable. La nécessité de mourir faisoit toute la constance des philosophes. Ils croyoient qu'il falloit aller de bonne grâce où l'on ne sauroit s'empêcher d'aller; & ne pouvant éterniser leur vie, il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour éterniser leur réputation, & sauver du naufrage ce qui en peut être garanti. Contentons-nous, pour faire bonne mine, de ne nous pas dire à nous-mêmes tout ce que nous en pensons, & espérons plus de notre tempérament, que de ces foibles raisonnemens qui nous font croire que nous pouvons approcher de la mort avec indifférence. La gloire de mourir avec fermeté, l'espérance d'être regretté, le desir de laisser une belle réputation, l'assurance d'être affranchi des misères de la vie, & de ne dépendre plus des caprices de la fortune, sont des remèdes qu'on ne doit pas rejetter; mais on ne doit pas croire aussi qu'ils soient infaillibles: ils sont pour nous assurer, ce qu'une simple haie fait souvent à la guerre pour assurer ceux qui doivent approcher d'un feu d'où l'on tire. Quand on en est éloigné, on s'imagine qu'elle peut mettre à couvert; mais quand on en est proche, on trouve que c'est un foible secours. C'est nous flatter de croire que la mort nous paroisse de près ce que nous en avons jugé de loin, & que nos sentimens qui ne sont que foiblesse, soient d'une trempe assez forte pour ne point souffrir d'atteinte par la plus rude de toutes les épreuves. C'est aussi mal connoître les effets de l'amour-propre, que de penser qu'il puisse nous aider à compter pour rien ce qui le doit nécessairement détruire; & la raison, dans laquelle on croit trouver tant de ressources, est trop foible en cette rencontre pour nous persuader ce que nous voulons. C'est elle au contraire qui nous trahit le plus souvent, & qui au lieu de nous inspirer le mépris de la mort, sert à nous découvrir ce qu'elle a d'affreux & de terrible. Tout ce qu'elle peut faire pour nous est de nous conseiller d'en détourner les yeux, pour les arrêter sur d'autres objets. Caton & Brutus en choisirent d'illustres. Un laquais se contenta, il y a quelque temps, de danser sur l'échaffaud où il alloit être roué. Ainsi, bien que les motifs soient différens, ils produisent les mêmes effets; de sorte qu'il est vrai que quelque disproportion qu'il y ait entre les grands hommes & les gens du commun, on a vu mille fois les uns & les autres recevoir la mort d'un même visage; mais elle a toujours été avec cette différence, que dans le mépris que les grands hommes font paroître pour la mort, c'est l'amour de la gloire qui leur en ôte la vue; & dans les gens du commun, ce n'est qu'un effet de leur peu de lumières, qui les empêche de connoître la grandeur de leur mal, & leur laisse la liberté de penser à autre chose.

C.

CRUAUTÉ. Il me ſemble que la vertu eſt choſe autre, & plus noble, que les inclinations à la bonté, qui naiſſent en nous. Les ames réglées d'elles-meſmes & bien nées, elles ſuivent meſme train, & repréſentent à leurs actions, meſme viſage que les vertueuſes. Mais la vertu ſonne je ne ſçay quoy de plus grand & de plus actif, que de ſe laiſſer par une heureuſe complexion, doucement & paiſiblement conduire à la ſuitte de la raiſon. Celuy qui d'une douceur & facilité naturelle, meſpriſeroit les offenſes receues, feroit choſe très-belle & digne de louange: mais celuy qui picqué & outré juſques au vif d'une offenſe, s'armeroit des armes de la raiſon contre ce furieux appetit de vengeance, & après un grand conflict, s'en rendroit enfin maiſtre, feroit ſans doute beaucoup plus. Celuy là feroit bien, & celuy-cy vertueuſement: l'une de ces actions ſe pourroit dire bonté, l'autre vertu. Car il ſemble que le nom de la vertu, préſuppoſe de la difficulté & du contraſte, & qu'elle ne peut s'exercer ſans partie. C'eſt à l'adventure pourquoy nous nommons Dieu bon, fort, & libéral, & juſte, mais nous ne le nommons pas vertueux. Ses opérations ſont toutes naïves & ſans effort. Quelques philoſophes non-ſeulement ſtoïciens, mais encore épicuriens, ont eſtimé que la vertu devoit courre au-devant des travaux & des difficultez: & cette enchere de ceux-cy, par deſſus ceux-là, je l'emprunte de l'opinion commune, qui eſt fauſſe, quoy que die ce ſubtil rencontre d'Arceſilaïs, à celuy qui luy reprochoit que beaucoup de gens paſſoient de ſon eſcole en l'épicurienne, & jamais au rebours: Je croy bien: des coqs il ſe fait des chappons aſſez, mais des chappons il ne s'en fait jamais des coqs. Car à la vérité en fermeté & rigueur d'opinions & de préceptes, la ſecte épicurienne ne cede aucunement à la ſtoïque. Et un ſtoïcien recognoiſſant meilleure foy, que ces diſputeurs, qui pour combattre Epicurus, & ſe donner beau jeu, lui font dire ce à quoy il ne penſa jamais, contournant ſes paroles à gauche, argumentant par la loy grammairienne, autre ſens de ſa façon de parler, & autre créance que celle qu'ils ſçavent qu'il avoit en l'ame en ſes mœurs, dit, qu'il a laiſſé d'eſtre épicurien, pour cette conſidération entre autres, qu'il trouve leur route trop hautaine inacceſſible: *& ii qui φιλήδονοι vocantur, Sunt φιλύκαλοι & φιλοδίκαιοι, omneſque virtutes & colunt & retinent.* Des philoſophes ſtoïciens & épicuriens, dis-je, il y en a pluſieurs qui ont jugé, que ce n'eſtoit pas aſſez d'avoir l'ame en bonne aſſiette, bien réglée & bien diſpoſée à la vertu: ce n'eſtoit pas aſſez d'avoir nos réſolutions & nos diſcours, au-deſſus de tous les efforts de fortune: mais qu'il falloit encore rechercher les occaſions d'en venir à la preuve: ils veulent queſter de la douleur, de la néceſſité & du mépris, pour les combattre, & pour tenir leur ame en haleine: *multum ſibi adjicit virtus laceſſita.* C'eſt l'une des raiſons pourquoy Epaminondas, qui eſtoit encore d'une tierce ſecte, refuſe des richeſſes que la fortune luy met en main, par une voye très-légitime: pour avoir, dit-il, à s'eſcrimer contre la pauvreté, en laquelle extreſme il ſe maintint tousjours. Socrate s'eſſayoit, ce me ſemble, encore plus rudement, conſervant pour ſon exercice, la malignité de ſa femme, qui eſt un eſſay à fer eſmoulu. Metellus ayant ſeul de tous les ſénateurs romains entrepris par l'effort de ſa vertu, de ſouſtenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire paſſer une loy injuſte, en faveur de la commune: & ayant encouru par-là, les peines capitales que Saturninus avoit eſtablies contre les refuſans, entretenoit ceux qui, en cette extreſmité, le conduiſoient en la place, de tels propos: Que c'eſtoit choſe trop facile & trop laſche que de mal faire; & que de faire bien, où il n'y euſt point de danger, c'eſtoit choſe vulgaire: mais de faire bien, où il y euſt danger, c'eſtoit le propre office d'un homme de vertu. Ces paroles de Metellus nous repréſentent bien clairement ce que je vouloy verifier, que la vertu refuſe la facilité pour compagne: & que cette aiſée, douce, & panchante voye par où ſe conduiſent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'eſt pas celle de la vraye vertu. Elle demande un chemin aſpre & eſpineux, elle veut avoir ou des difficultez eſtrangères à luitter, comme celle de Metellus, par le moyen deſquelles fortune ſe plaiſt à lui rompre la roideur de ſa courſe: ou des difficultez internes, que luy apportent les appetits deſordonnez & imperfections de noſtre condition. Je ſuis venu juſques icy bien à mon aiſe: Mais au bout de ce diſcours, il me tombe en fantaiſie que l'ame de Socrate, qui eſt la plus parfaite qui ſoit venue à ma cognoiſſance, ſeroit à mon compte une ame de peu de recommandation: Car je ne puis concevoir en ce perſonnage aucun effort de vicieuſe concupiſcence. Au train de ſa vertu, je n'y puis imaginer aucune difficulté ny aucune contrainte: je cognoy ſa raiſon ſi puiſſante & ſi maiſtreſſe chez luy, qu'elle n'euſt jamais donné moyen à un appetit vicieux, ſeulement de naiſtre. A une vertu ſi eſlevée que la ſienne, je ne puis rien mettre en teſte: Il me ſemble la voir marcher d'un victorieux pas & triomphant, en pompe & à ſon aiſe, ſans empeſchement ny deſtourbier. Si la vertu ne peut luire que par le combat des appetits contraires, dirons-

nous

nous donc qu'elle ne ſe puiſſe paſſer de l'aſſiſtance du vice, & qu'elle luy doive cela, d'en eſtre miſe en crédit & en honneur? Que deviendroit auſſi cette brave & généreuſe volupté épicurienne, qui fait eſtat de nourrir mollement en ſon giron, & y faire follaſtrer la vertu; lui donnant pour ſes jouets la honte, les fievres, la pauvreté, la mort & les gehennes? Si je preſuppoſe que la vertu parfaite ſe cognoiſt à combattre, & porter patiemment la douleur, à ſouſtenir les efforts de la goutte, ſans s'esbranler de ſon aſſiette: ſi je lui donne pour ſon object néceſſaire l'aſpreté & la difficulté, que deviendra la vertu qui ſera montée à tel poinct, que de non-ſeulement meſpriſer la douleur, mais de s'en eſiouyr, & de ſe faire chatouiller aux poinctes d'une forte collique: comme eſt celle que les épicuriens ont eſtablie, & de laquelle pluſieurs d'entre eux nous ont laiſſé par leurs actions, des preuves très-certaines? Comme ont bien d'autres, que je trouve avoir ſurpaſſé par effect les regles meſmes de leur diſcipline: Teſmoin le jeune Caton. Quand je le voy mourir & ſe deſchirer les entrailles, je ne me puis contenter de croire ſimplement, qu'il euſt lors ſon ame exempte totalement de trouble & d'effroy: je ne puis croire, qu'il ſe maintint ſeulement en cette deſmarche, que les règles de la ſecte ſtoïque luy ordonnoient raſſiſe, ſans eſmotion & impaſſible: il y avoit, ce me ſemble, en la vertu de cet homme, trop de gaillardiſe & de verdeur, pour s'en arreſter là. Je croy ſans doute, qu'il ſentit du plaiſir & de la volupté, en une ſi noble action, & qu'il s'y aggrea plus qu'en autres de celles de ſa vie. *Sic abiit è vita, ut cauſam moriendi nactum ſe eſſe gauderet.* Je le croy ſi avant, que j'entre en doute s'il euſt voulu que l'occaſion d'un ſi bel exploict luy fuſt oſtée. Et ſi la bonté qui luy faiſoit embraſſer les commoditez publiques plus que les ſiennes, ne me tenoit en bride; je tomberois aiſément en cette opinion, qu'il ſçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis ſa vertu à une ſi belle eſpreuve, & d'avoir favoriſé ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne liberté de ſa patrie. Il me ſemble lire en cette action, je ne ſçay quelle eſiouïſſance de ſon ame, & une eſmotion de plaiſir extraordinaire, & d'une volupté virile, lors qu'elle conſidéroit la nobleſſe & hauteur de ſon entrepriſe:

Deliberata morte ferocior.

Non pas aiguiſée par quelque eſpérance de gloire, comme les jugemens populaires & effeminez d'aucuns hommes ont jugé: car cette conſidération eſt trop baſſe, pour toucher un cœur ſi généreux, ſi hautain & ſi roide; mais pour la beauté de la choſe meſme en ſoy: laquelle il voyoit bien plus clair & en ſa perfection, luy qui en manioit les reſſorts, que nous ne pouvons faire.

La philoſophie m'a fait plaiſir de juger, qu'une ſi belle action euſt eſté indecemment logée en toute autre vie qu'en celle de Caton: & qu'à la ſienne ſeule il appartenoit de finir ainſi. Pourtant ordonna-il ſelon raiſon; & à ſon fils & aux ſénateurs qui l'accompagnoient, de pourvoir autrement à leur fait. *Catoni, quum incredibilem naturæ tribuiſſet gravitatem, eamque ipſe perpetua conſtantia roboraviſſet, femperque in propoſito conſilio permanſiſſet: moriendum potius quàm tyranni vultus aſpiciendus erat.* Toute mort doit eſtre de meſmes ſa vie. Nous ne devenons pas autres pour mourir. J'interpreſte touſiours la mort par la vie. Et ſi on m'en recite quelqu'une forte par apparence, attachée à une vie foible: je tiens qu'elle eſt produite de cauſe foible & ſortable à ſa vie. L'aiſance donc de cette mort, & cette facilité qu'il avoit acquiſe par la force de ſon ame; dirons nous qu'elle doive rabattre quelque choſe du luſtre de ſa vertu? Et qui de ceux qui qui ont la cervelle tant ſoit peu teinte de la vraye philoſophie, peut ſe contenter d'imaginer Socrate, ſeulement franc de crainte & de paſſion, en l'accident de ſa priſon, de ſes fers & de ſa condamnation? ou qui ne recognoit en luy, non ſeulement de la fermeté & de la conſtance, c'eſtoit ſon aſſiette ordinaire que celle là, mais encore je ne ſçay quel contentement nouveau, & une allegreſſe enjouée en ſes propos & façons dernières? A ce treſſaillir du plaiſir qu'il ſent à gratter ſa jambe, après que les fers en furent hors: accuſe-il pas une pareille douceur & joye en ſon ame, pour eſtre deſenforgée des incommoditez paſſées, & à meſme d'entrer en cognoiſſance des choſes advenir. Caton me pardonnera, s'il lui plaiſt; ſa mort eſt plus tragique, & plus tendue, mais cette-cy eſt encore, je ne ſçay comment, plus belle. Ariſtippus à ceux qui le plaignoient. Les dieux m'en envoyent une telle, dit-il. On voit aux ames de ces deux perſonnages, & de leurs imitateurs (car de ſemblables, je fay grand doute qu'il y en ait eu) une ſi parfaite habitude à la vertu, qu'elle leur eſt paſſée en complexion. Ce n'eſt plus vertu pénible, ny des ordonnances de la raiſon, pour leſquelles maintenir il faille que leur ame, ſe roidiſſe, c'eſt l'eſſence meſme de leur ame, c'eſt ſon train naturel & ordinaire. Ils l'ont rendë telle, par un long exercice des preceptes de la philoſophie, ayans rencontré une belle & riche nature. Les paſſions vicieuſes qui naiſſent en nous ne trouvent plus par où faire entrée en eux. La force & roideur de leur ame eſtouffe & eſteint les concupiſcences, auſſi-toſt qu'elles commencent à s'eſbranler. Or qu'il ne ſoit plus beau d'empeſcher par une haute & divine reſolution la naiſſance des tentations, & de s'eſtre formé à la vertu, de maniere que les ſemences meſmes des vices en ſoient deſracinées; que d'empeſcher à vive force leurs progrez, & s'eſtant laiſſé ſurprendre aux eſmotions premieres des paſſions, s'armer & ſe bander pour areſter leur courſe, & les vaincre:

& que ce ſecond effect ne ſoit encore plus beau, que d'eſtre ſimplement garny d'une nature facile & debonnaire, & deſgouſtée par ſoy-meſme de la deſbauche & du vice; je ne penſe point qu'il y ait doute. Car cette tierce & derniere façon, il ſemble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux : exempt de mal faire, mais non aſſez apte à bien faire. Ioint que cette condition eſt ſi voiſine à l'imperfection & à la foibleſſe, que je ne ſçay pas bien comment en demeſler les confins & les diſtinguer. Les noms meſmes de bonté & d'innocence, ſont à cette cauſe aucunement noms de meſpris. Je voy que pluſieurs vertus, comme la chaſteté, ſobriété, & tempérance, peuvent arriver à nous par défaillance corporelle. La fermeté aux dangers (ſi fermeté il la faut appeller) le meſpris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir & ſe trouvent ſouvent aux hommes, par faute de bien juger de tels accidens, & ne les concevoir tels qu'ils ſont. La faute d'apprehenſion & la beſtiſe, contrefont ainſi par fois les effects vertueux. Comme j'ay veu ſouvent advenir, qu'on a loué des hommes, de ce dequoy ils méritoient du blaſme. Un ſeigneur italien tenoit une fois ce propos en ma préſence, au deſadvantage de ſa nation : Que la ſubtilité des italiens, & la vivacité de leur conception eſtoient ſi grandes, qu'ils prévoyoient les dangers & accidens qui leur pouvoient advenir, de ſi loing, qu'il ne falloit pas trouver eſtrange, ſi on les voyoit ſouvent à la guerre prouvoir à leur ſeureté, voir avant que d'avoir recognu le péril : Que nous & les eſpagnols, qui n'eſtions pas ſi fins, allions plus outre; & qu'il nous falloit faire voir à l'œil & toucher à la main le danger avant que de nous en effrayer; & que lors auſſi nous n'avions plus de tenue : Mais que les allemands & les Suyſſes, plus groſſiers & plus lourds, n'avoient pas le ſens de ſe r'adviſer, à peine lors meſme qu'ils eſtoient accablez ſous les coups. Ce n'eſtoit à l'adventure que pour rire : Si eſt-il bien vray qu'au meſtier de la guerre, les apprentifs ſe jettent bien ſouvent aux haſards, d'autre inconſidération qu'ils ne font après y avoir eſté eſchaudez.

——haud ignarus, quantùm nova gloria in armis
Et prædulce decus primo certamine poſſit.

Voilà pourquoy quand on juge d'une action particuliere, il faut conſidérer pluſieurs circonſtances, & l'homme tout entier qui l'a produite, avant la baptiſer. Pour dire un mot de moy-meſme : J'ay veu quelquefois mes amis appeller prudence en moy, ce qui eſtoit fortune, & eſtimer advantage de courage & de patience, ce qui eſtoit advantage de jugement & opinion, & m'attribuer un titre pour autre, tantoſt à mon gain, tantoſt à ma perte. Au demeurant, il s'en faut tant que je ſois arrivé à ce premier & plus parfait degré d'excellence, où de la vertu il ſe fait une habitude, que du ſecond meſme, je n'en ay fait guere de preuve. Je ne me ſuis en grand effort, pour brider les deſirs de quoy je me ſuis trouvé preſſé. Ma verru, c'eſt une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentelle & fortuite. Si je fuſſe nay d'une complexion plus deſreglée, je crains qu'il fuſt allé piteuſement de mon fait : car je n'ay aſſayé guere de fermeté en mon ame, pour ſouſtenir des paſſions, ſi elles euſſent eſté tant ſoit peu véhémentes. Je ne ſçay point nourrir des querelles & du debat chez moy. Ainſi je ne me puis dire nul grand-mercy, de quoy je me trouve exempt de pluſieurs vices :

——ſi vitiis mediocribus, & mea paucis
Mendoſa eſt natura, alioqui recta, velut ſi
Egregio inſperſos reprehendas corpore nævos.

Je le dois plus à ma fortune qu'à ma raiſon : Elle m'a fait naiſtre d'une race fameuſe en preud'hommie; & d'un tres-bon pere : je ne ſçay s'il a eſcoulé en moi partie de ſes humeurs, ou bien ſi les exemples domeſtiques, & la bonne inſtitution de mon enfance, y ont inſenſiblement aydé, ou ſi je ſuis autrement ainſi né :

Seu Libra, ſeu me ſcorpius aſpicit
Formidoloſus, pars violentior
Natalis horæ, ſeu tyrannus
Heſperiæ caprocornus undæ.

Mais tant y a que la pluſpart des vices je les ay de moy-meſmes en horreur. Le mot d'Antiſthenes à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentiſſage; de ſapprendre le mal : ſemble s'arreſter à cette image. Je les ay, dis-je, en horreur, d'une opinion ſi naturelle & ſi mienne, que ce meſme inſtinct & impreſſion, que j'en ay apporté de la nourrice, je l'ay conſervé, ſans qu'aucunes occaſions me l'ayent ſçeu faire alterer. Voire non pas mes diſcours propres, qui pour s'eſtre desbandez en aucunes choſes de la routte commune, me licentieroient aiſemant à des actions, que cette naturelle inclination me fait haïr. Je diray un monſtre : mais je le diray pourtant. Je trouve par là en pluſieurs choſes plus d'arreſt & de regle en mes mœurs qu'en mon opinion : & ma concupiſcence moins desbanchée que ma raiſon. Ariſtippus eſtablit des opinions ſi hardies en faveur de la volupté & des richeſſes, qu'il mit en rumeur toute la philoſophie contre luy. Mais quant à ſes mœurs, Dionyſius le tyran luy ayant preſenté trois belles garces, afin qu'il en fiſt le choix : il reſpondit qu'il les choiſiſſoit toutes trois, qu'il avoit mal prins à Pâris d'en preferer une à ſes compagnes. Mais les ayant conduites à ſon logis, il les renvoya ſans en taſter. Son valet ſe trouvant ſurchargé en chemin de l'argent qu'il portoit apres luy : il luy ordonna qu'il en verſaſt & jettaſt là ce qu'il luy faſchoit. Et Epicurus duquel les dogmes ſont irre-

ligieux & delicats, se porta en sa vie tres-devotieusement & laborieusement. Il escrit à un sien amy, qu'il ne vit que de pain bis & d'eau ; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque somptueux repas. Seroit-il vray, que pour estre bon tout à fait, il nous le faille estre par occulte, naturelle & universelle propriété, sans loy, sans raison, sans exemple ? Les desbordemens ausquels je me suis trouvé engagé, ne sont pas de eu mercy des pires. Je les ay bien condemnez chez moy, selon qu'ils le valent : car mon jugement ne s'est pas trouvé infecté par eux. Au rebours, je les accuse plus rigoureusement en moy, qu'en un autre. Mais c'est tout : car au demeurant j'y apporte trop peu de resistance, & me laisse trop aisement pancher à l'autre part de la balance, sauf pour les regler & empescher du meslange d'autres vices, lesquels s'entretiennent & s'entre-enchainent pour la pluspart les uns aux autres, qui ne s'en prend garde. Les miens, je les ay retranchez & contraints les plus seuls & les plus simples que j'ay peu :

——— nec ultra
Errorem foveo.

Car quant à l'opinion des stoïciens, qui disent ; le sage œuvrer quand il œuvre par toutes les vertus ensemble, quoy qu'il y en ait une plus apparente selon la nature de l'action : & à cela leur pourroit servir aucunement la similitude du corps humain ; car l'action de la colere ne se peut exercer, que toutes les humeurs ne nous aydent, quoy que la colere predomine, si de là ils veulent tirer pareille consequent, que quand l'ignorant & vicieux faut, il faut par tous les vices ensemble, je ne les en croy pas ainsi simplement, ou je ne les entends pas : car je sens par effect le contraire. Ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles ausquelles la philosophie s'arreste par fois. Je suis quelques vices : mais j'en fuy d'autres, autant que sçauroit faire un sainct. Aussi desadvoüent les peripateticiens, cette connexité & couture indissoluble : & tient Aristote, qu'un homme prudent & juste, peut estre intemperant & incontinent. Socrates advoüoit à ceux qui recognoissoient en sa phisionomie quelque inclination au vice, que c'estoit à la verité sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigée par discipline. Et les familiers du philosophe Stilpo disoient, qu'estant né sujet au vin & aux femmes, il s'estoit rendu par estude tres-abstinent de l'un & de l'autre. Ce que j'ay de bien, je l'ay au rebours, par le sort de ma naissance : je ne le tiens ny de loy ny de precepte ou autre apprentissage. L'innocence qui est en moy, est une innocence niaise : peu de vigueur, & point d'art. Je hay entre autres vices, cruellement la cruauté, & par nature & par jugement, comme l'extresme de tous les vices. Mais c'est jusques à telle mollesse, que je ne voy pas esgorger un poulet sans desplaisir : & oys impatiemment gemir un lievre sous les dents de mes chiens : quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceux qui ont à combattre la volupté, usent volontiers de cet argument, pour monstrer qu'elle est toute vicieuse & desraisonnable, que lors qu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon, que la raison n'y peut avoir accez : & alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

——— cùm jam præsagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva.

Où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que notre discours ne sçauroit lors faire son office tout perclus & ravy en la volupté. Je sçay qu'il en peut aller autrement ; & qu'on arrivera par fois, si on veut, à rejetter l'ame sur ce mesme instant, à autres pensemens. Mais il la faut tendre & roidir d'aguet. Je sçay qu'on peut gourmander l'effort de ce plaisir, & m'y cognois bien, & n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse, que plusieurs & plus reformez que moy, la tesmoignent. Je ne prens pour miracle, comme fait la royne de Navarre en l'un des contes de son heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe) ny pour chose d'extresme difficulté ; de passer des nuicts entières, en toute commodité & liberté, avec une maistresse de long-tems destrée, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers & simples attouchemens. Je croy que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement & de surprinse, par où nostre raison estonnée perd ce loisir de se préparer à l'encontre : lors qu'après une longue queste, la beste vient en sursaut à se présenter en lieu où à l'adventure, nous l'espérions le moins. Cette secousse & l'ardeur de ces huées nous frappent si bien, qu'il seroit mal-aisé à ceux qui ayment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce poinct la pensée ailleurs. Et les oëtes font Diane victorieuse du brandon & des fleches de Cupidon.

Quis non malarum quas amor curas habet.
Hæc inter obliviscitur ?

Pour revenir à mon propos, je me compassionne fort tendrement des afflictions d'autrui, & pleurerois aisement par compagnie, si pour occasion que ce soit, je savois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes : non vraies seulement, mais comment que ce soit, ou feintes, ou peintes. Les morts je ne les plains guère, & les envierois plustost ; mais je plains bien fort les mourans. Les sauvages ne m'offensent pas tant, de rostir & manger les corps des trespassez, que ceux qui les tourmentent & persecutent vivans. Les executions mesme de la justice, pour rai-

ſonnables qu'elles ſoient, je ne les puis voir d'une veuë ferme. Quelqu'un ayant à teſmoigner la clemence de Julius Ceſar: il eſtoit, dit-il, doux en ſes vengeances: ayant forcé les Pyrates de ſe rendre à lui, qui l'avoient auparavant pris priſonnier & mis à rançon: d'autant qu'il les avoit menacés de les faire mettre en croix, il les y condamna, mais ce fut après les avoir fait eſtrangler.

Philomon ſon ſecretaire, qui l'avoit voulu empoiſonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort ſimple. Sans dire qui eſt cet auteur latin, qui oſe alleguer pour teſmoignage de clemence, de ſeulement tuer ceux deſquels on a eſté offenſé: il eſt aiſé à deviner qu'il eſt frappé des vilains & horribles exemples de cruauté, que les tyrans romains mirent en uſage. Quant à moi, en la juſtice meſme, tout ce qui eſt au-delà de la mort ſimple, me ſemble pure cruauté: Et notamment à nous qui devrions avoir reſpect d'envoyer les ames en bon eſtat: ce qui ne ſe peut, les ayant agitées & deſeſperées par tourmens inſupportables. Ces jours paſſez un ſoldat priſonnier, ayant apperceu d'une tour où il eſtoit, que le peuple s'aſſembloit en la place, & que des charpentiers y dreſſoient leurs ouvrages, creut que c'eſtoit pour lui: & entrant en la reſolution de ſe tuer, ne trouva rien qui l'y peuſt ſecourir, qu'un vieux clou de charrette, roüillé, que la fortune lui offrit. Dequoy il ſe donna premierement deux grands coups autour de la gorge: mais voyant que ce avoit eſté ſans effect: bientoſt apres il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laiſſa le clou fiché. Le premier de ſes gardes, qui entra où il eſtoit, le trouva en cet eſtat vivant encore: mais couché & tout affoibly de ſes coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillift, on ſe haſta de luy prononcer ſa ſentence. Laquelle ouie, & voyant qu'il n'eſtoit condamné qu'à voir la teſte tranchée; il ſemble reprendre un nouveau courage: accepta du vin, qu'il avoit refuſé: remercia ſes juges de la douceur ineſperée de leur condemnation. Qu'il avoit prins party d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aſpre & inſupportable: ayant conceu opinion par les appreſts qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le vouluſt tourmenter de quelque horrible ſupplice: & ſembla eſtre delivré de la mort, pour l'avoir changée.

Je conſeillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen deſquels on veut tenir le peuple en office, s'exerçaſſent contre les corps des criminels. Car de les voir priver de ſepulture, de les voir boüillir & mettre à quartiers, cela toucheroit quaſi autant le vulgaire, que les peines qu'on fait ſouffrir aux vivans: quoy que par effect, ce ſoit peu ou rien, comme Dieu dit, *Qui corpus occidunt, & poſtea non habent quod faciant.* Et les poëtes font ſingulierement valoir l'horreur de cette peinture, & au deſſus de la mort:

Heu reliquias ſemiaſſi regis, denudatis oſſibus,
Per terram ſanie delibutas fœdè divexarier.

Je me rencontray un jour à Rome, ſur le poinct qu'on deſaiſoit Catena, un voleur inſigne: on l'eſtrangla ſans aucune eſmotion de l'aſſiſtance, mais quand on vint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne ſuiviſt d'une voix plaintive, & d'une exclamation, comme ſi chacun euſt preſté ſon ſentiment à cette charrogne. Il faut exercer ces inhumains excez contre l'eſcorce, non contre le vif. Ainſi amollit, en cas aucunement pareil, Artaxerxes, l'aſpreté des loix anciennes de Perſe: ordonnant que les ſeigneurs qui avoient failly en leur charge, au lieu qu'on les ſouloit foüetter, fuſſent deſpoüillez, & leurs veſtemens foüettez pour eux: & au lieu qu'on leur ſouloit arracher les cheveux, qu'on leur oſtat leur haut-chapeau ſeulement. Les égyptiens ſi devotieux, eſtimoient bien ſatisfaire à la juſtice divine, luy ſacrifians des pourceaux en figure, & repreſentez: invention hardie, de vouloir payer en peinture & en ombrage Dieu, ſubſtance ſi eſſentielle. Je vis en une ſaiſon en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles: & ne voit-on rien aux hiſtoires anciennes, de plus extreſme, que ce que noüs en eſſayons tous les jours. Mais cela ne m'y a nullement apprivoiſé. A peine me pouvoy-je perſuader, avant que je l'euſſe veu, qu'il ſe fuſt trouvé des ames ſi farouches, que pour le ſeul plaiſir du meurtre, elles le vouluſſent commettre, hacher & deſtrancher les membres d'autruy, aiguiſer leur eſprit à inventer des tourmens inuſitez, & des morts nouvelles, ſans inimitié, ſans profit, & pour cette ſeule fin, de joüir du plaiſant ſpectacle, des geſtes & mouvemens pitoyables, des gemiſſemens, & voix lamentables, d'un homme mourant en angoiſſe. Car voila l'extreſme poinct où la cruauté puiſſe atteindre. *Vt homo hominem, non iratus, non timens, tantum ſpectaturus occidat.* De moy, je n'ay pas ſceu voir ſeulement ſans deſplaiſir, pourſuivre & tüer une beſte innocente, qui eſt ſans defenſe, & de qui nous ne recevons aucune offence. Et comme il advient communement que le cerf ſe ſentant hors d'haleine & de force, n'ayant plus autre remede, ſe rejette & rend à nous meſmes qui le pourſuivons, nous demandant mercy par ſes larmes;

——— *quæſtuque cruentus*
Atque imploranti ſimilis,

Ce m'a touſiours ſemblé un ſpectacle tres-deſplaiſant. Je ne prens guere beſte en vie, à qui

je ne redonne les champs. Pythagoras les achetoit des pescheurs & des oyseleurs, pour en faire autant.

——— primoque à cæde ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum.

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes; tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Apres qu'on se fut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes & aux gladiateurs. Nature a (ce crains-je) elle-mesme attaché à l'homme, quelque instinct à l'inhumanité. Nul ne prend son esbat à voir des bestes s'entrejoüer & caresser: & nul ne faut de le prendre à les voir s'entre-deschirer & desmembrer. Et afin qu'on ne se mocque de cette sympathie que j'ay avec elles, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroit. Et considerant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, & qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enjoindre quelque respect & affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des égyptiens, mais depuis elle a esté receuë par plusieurs nations, & notamment par nos druides:

Morte carent animæ, semperque priore relicta
Sede, novis omnibus vivunt, habitantque receptæ.

La religion de nos anciens gaulois portoit; que les ames estans éternelles, ne cessoient de se remuer & changer de place d'un corps à un autre: meslant en outre à cette fantaisie, quelque consideration de la justice divine. Car selon les deportemens de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un autre corps à habiter, plus ou moins penible; & rapportant à sa condition:

——— muta ferarum
Cogit vincla pati, truculentos ingerit ursis,
Prædonesque lupis, fallaces vulpibus addit:
Atque ubi per varios annos per mille figuras
Egit, lethæo purgatos flumine tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ.

Si elle avoit esté vaillante, ils la logeoient au corps d'un lyon, si voluptueuse en celuy d'un pourceau, si lasche en celuy d'un cerf ou d'un lievre, si malicieuse en celuy d'un renard: ainsi du reste, jusques à ce que purifiée par ce chastiment, elle reprenoit le corps de quelque autre homme:

Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli
Panthoides Euphorbus eram.

Quant à ce cousinage-là d'entre-nous & les bestes, je n'en fay pas grande recepte: ny de ce aussi que plusieurs nations, & notamment des plus anciennes & plus nobles, ont non seulement reçeu des bestes à leurs societé & compagnie; mais leur ont donné un rang bien loing au dessus d'eux: les estimans tantost familieres, & favories de leurs dieux, & les ayans en respect & reverence plus qu'humaine, & d'autres ne recognoissans autre dieu, ny autre divinité qu'elles. *Belluæ à barbaris propter beneficium consecrata:*

——— crocodilon adorat
Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus Ibin,
Effigies sacri hic nitet aurea Cercopitheci:
——— hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur.

Et l'interpretation mesme que Plutarque donne à cette erreur, qui est tres-bien prise, leur est encore honorable. Car il dit que ce n'estoit pas le chat, ou le bœuf, pour exemple, que les égyptiens adoroient: mais qu'ils adoroient en ces bestes-là, quelque image des facultez divines: en cette-cy la patience & l'utilité: en cette-la la vivacité, ou comme nos voisins les bourguignons avec toute l'Allemagne, l'impatience de se voir enfermées: par où ils representoient la liberté, qu'ils amoient & adoroient au delà de toute autre faculté divine: & ainsi des autres. Mais quand je rencontre parmy les opinions plus moderées, les discours qui essayent à monstrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, & combien ils ont de part à nos plus grands privileges, & avec combien de vraysemblance on nous les apparie; certes j'en rabats beaucoup de nostre presomption, & me desmets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres creatures. Quand tout cela en seroit à dire, si y a-il un certain respect qui nous attache, & un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement, qui ont vie & sentiment, mais aux arbres mesmes & aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, & la grace & la benignité aux autres creatures, qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles & nous, & quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature si puerile, que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aumosnes & des hospitaux pour les bestes: les romains avoient un soin public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur capitole avoit esté sauvé: les atheniens ordonnerent que les mules & mulets, qui avoient servy au bastiment du temple appellé Hecatompedon, fussent libres, & qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement. Les agrigentins avoient en usage commun, d'enterrer soigneusement les bestes qu'ils avoient eu cheres: comme les chevaux de quelque

rare merite, les chiens & les oyſeaux utiles : ou meſme qui avoient ſervy de paſſe-tems à leurs enfans. Et la magnificence qui leur eſtoit ordinaire en toutes autres choſes, paroiſſoit auſſi ſingulierement, à la ſomptuoſité & nombre des monumens eſlevez à cette fin : qui ont duré en parade pluſieurs ſiecles depuis. Les Egyptiens enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens & les chats, en lieux ſacrez : embauſmoient leurs corps, & portoient le deüil à leurs treſpas. Simon fit une ſepulture honorable aux jumens avec leſquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la courſe aux jeux olympiques. L'ancien Xantippus fit enterrer ſon chien ſur un chef, en la coſte de la mer, qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faiſoit, dit-il, conſcience, de vendre & envoyer à la boucherie, pour un leger profit, un bœuf qui l'avoit long-temps ſervy.

E.

ENVIE. De toutes les passions de l'ame, il n'y a que l'amour & l'*envie* qu'on croit qui ensorcèlent. Toutes deux ont des desirs véhémens, & toutes deux ont leur source dans l'imagination. Ce sont là les choses qui contribuent aux enchantemens & aux maléfices, supposé qu'il y en ait dans le monde. Nous voyons aussi que l'écriture sainte appelle l'*envie* un mauvais œil, & les astrologues appellent les influences malignes des planettes, mauvais aspects: de manière qu'il semble qu'on convienne qu'il y a dans les regards de l'envieux, une vertu secrete & invisible, qui peut offenser la personne enviée. Il y a eu des gens assez curieux pour remarquer que le tems où le coup d'œil de l'envieux est le plus redoutable, est principalement lorsque la personne enviée est vue dans un état de gloire & de triomphe. L'*envie* est alors plus envénimée & plus maligne, outre que dans ces momens, les esprits de la personne enviée s'épanouissent davantage, & viennent à la rencontre du coup. Mais laissons ces curiosités, quoiqu'elles ne soient pas indignes de remarque, elle conviennent mieux dans un autre ouvrage.

Nous allons considérer trois choses:

Quels sont ceux qui sont sujets à porter *envie*?

Quels sont ceux qui sont les plus exposés à l'*envie*?

Et quelle différence il y a entre l'*envie* du public, & celle des particuliers?

Celui qui n'a aucune vertu, porte toujours *envie* à celle des autres. L'esprit de l'homme se plaît & se nourrit du bon qui est en lui, ou du mal qui est en autrui. Si l'un lui manque, il se rassasie de l'autre. S'il n'aspire pas à une vertu qu'on admire, il tâchera du moins de nuire à celui qui la possède, pour diminuer l'inégalité qui est entr'eux.

Un homme curieux qui veut tout savoir & qui s'ingère dans des affaires qui ne le regardent point, est pour l'ordinaire envieux, n'étant pas utile à ses intérêts d'être si pleinement instruit de ceux des autres. Il est vraisemblable qu'il trouve du plaisir à épiloguer leur conduite, & qu'il s'en fait une espèce de comédie. Celui qui ne pense qu'à ses affaires propres, n'est point sujet à envier autrui. L'*envie* est une passion sans repos: une coureuse, toujours dans l'agitation. *Non est curiosus, quin idem sit malevolus.*

Les personnes d'une naissance distinguée, portent ordinairement *envie* aux hommes nouveaux qui s'élèvent; parce que la distance entr'eux n'est plus la même: & comme il arrive quelquefois sur une rivière, lorsqu'un objet passe près de nous, & qu'il s'avance avec rapidité, que l'œil qui suit cet objet nous déçoit & nous persuade que nous reculons, de même ils s'imaginent reculer, parce que les autres avancent.

Les personnes difformes, les bâtards, les eunuques, & les vieillards sont sujets à l'*envie*. Celui qui ne peut remédier à son état, fait ordinairement de son mieux pour avilir celui des autres, à moins que ces imperfections de la nature ne se trouvent jointes à une ame généreuse & héroïque, qui cherche en quelque sorte à les tourner à son avantage, & qui veut faire dire, comme si c'étoit un miracle, qu'un eunuque ou qu'un boiteux a fait de grandes choses. Tel fut Narsés l'eunuque, Agesilaüs & Tamerlan, qui étoient boiteux.

Les hommes à qui il en coûte beaucoup pour sortir de leur état & s'élever à quelque chose de mieux, sont aussi sujets à porter *envie*. La mauvaise humeur où ils sont depuis long-tems contre la fortune leur fait regarder les malheurs d'autrui comme un dédommagement des peines qu'ils ont souffertes eux-mêmes.

Ceux qui par légéreté ou par une vaine ostentation se piquent d'exceller en plusieurs choses, sont ordinairement envieux; ils trouvent à chaque instant matière à *envie*, par la possibilité que quelqu'un ne les surpasse en l'une des choses qu'ils affectent de savoir. Tel étoit l'empereur Adrien qui portoit une *envie* mortelle aux poëtes, aux peintres, aux artistes, & enfin à toutes les personnes habiles dans les sciences qu'il croyoit posséder.

Les parens, les associés en charge, & ceux qui ont été élevés ensemble, portent *envie* ordinairement à la fortune de leurs camarades. Ils regardent leur élévation comme un sujet de reproche qui met entr'eux une distinction désavantageuse qui est toujours présente à leur esprit. Les autres aussi remarquent davantage la différence qui se trouve entr'eux.

L'*envie* s'augmente par les rapports & par la renommée. Celle de Caïn contre Abel étoit d'autant plus basse & inexcusable, que personne ne vit lorsque le sacrifice de son frère fut préféré au sien.

A l'égard de ceux qui sont plus ou moins sujets à être enviés, nous dirons premièrement que les personnes d'une vertu éminente, lorsqu'elles s'élevent, ont moins à craindre l'*envie*, parce qu'on est persuadé que cette fortune leur est due; & on n'*envie* pas ordinairement le paiement d'une dette, mais plutôt les largesses & les libéralités. L'*envie* aussi naît toujours de la com-

paraiſon que l'on fait des autres avec ſoi-même : où il n'y a point de comparaiſon, il n'y a point d'*envie* : c'eſt pour cela que les rois ne ſont pas enviés par les rois. On doit cependant remarquer que les gens de peu de mérite ſont plus enviés au commencement de leur fortune, que dans ſa ſuite ; & le contraire arrive à ceux qui en ont beaucoup : car quoique leur vertu ſoit toujours la même, elle ne conſerve pas toujours le même éclat ; il paroît de nouveaux venus qui l'obſcurciſſent.

Les perſonnes d'une naiſſance illuſtre ſont moins ſujettes à être enviées. Il ſemble que quand elles s'élèvent c'eſt un droit de leur naiſſance. Il ne paroît pas même que leur fortune ſoit fort augmentée ; & l'*envie* eſt ſemblable aux rayons du ſoleil qui donnent avec plus de force ſur les coteaux, que ſur une plaine. Ainſi ceux qui s'avancent inſenſiblement, ſont moins enviés que ceux qui s'élèvent tout d'un coup.

Lorſque les honneurs ſont accompagnés de ſoins, de travaux & de périls, on *envie* moins ceux qui en jouiſſent. On trouve qu'ils achetent aſſez cher la gloire qui leur en revient. Quelquefois même on les plaint, & la pitié guérit l'*envie*. Auſſi les gens ſages & politiques qui ſont élevés aux dignités ſe plaignent ordinairement de la vie qu'ils mènent, & diſent ſouvent : *Quantum patimur*, non qu'ils le ſentent en effet, mais pour émouſſer l'*envie*, c'eſt-à-dire, lorſqu'on les emploie dans les affaires, ſans qu'ils paroiſſent le ſouhaiter. Car rien au contraire n'augmente plus l'*envie* qu'un deſir plus ambitieux que bien ſenſé, d'être chargé d'un grand nombre d'affaires ; & rien ne la diminue davantage, que lorſqu'un homme qui occupe les premières charges, conſerve dans leurs places tous ceux qui ſont ſous lui, & qu'il ne touche point aux droits, ni aux privilèges de leurs emplois. Ce ſont alors autant d'écrans qui le garantiſſent de l'*envie*.

Il n'y a point de gens plus ſujets à être enviés que ceux qui portent leur fortune avec orgueil, qui ne paroiſſent contens qu'autant qu'ils font parade de leur crédit, ou de leur pouvoir, ſoit par une magnificence extérieure, ou en triomphant de toute oppoſition, & de tout compétiteur. Un homme prudent ſacrifie quelquefois à l'*envie*, & ſe laiſſe vaincre dans les choſes qu'il n'a pas fort à cœur. Il eſt cependant vrai que jouir de ſa fortune d'une manière ouverte & ſans diſſimulation, pourvu que ce ſoit ſans arrogance, donne moins de priſe à l'*envie* que ſi on marchoit avec artifice & comme à la dérobée. Il ſemble alors qu'un homme déſavoue la fortune, comme s'il reconnoiſſoit lui-même qu'il n'eſt pas digne de ſes faveurs ; & c'eſt pour les autres un nouveau ſujet de lui porter *envie*.

Enfin comme nous avons dit au commencement que l'*envie* tenoit quelque choſe de la ſorcellerie, il faut la guérir comme l'on guérit les poſſedés ; c'eſt-à-dire, transférer le ſoit, & le détourner ſur un autre ſujet. Auſſi voit-on que ceux qui ſont en poſſeſſion des premières dignités, introduiſent par cette raiſon des perſonnages ſur le théâtre pour être chargés de l'*envie*, qui, ſans cela, tomberoit ſur eux. Ils la rejettent quelquefois ſur ceux qui les ſervent, & quelquefois ſur leur collègue. Ils ne manquent jamais, pour jouer ce rôle, de perſonnes d'un caractère violent & ambitieux, qui cherchent à être employés à quelque prix que ce puiſſe être.

Pour parler à préſent de l'*envie* publique, elle a en ſoi quelque choſe de bon. Mais l'*envie* des particuliers n'a rien que de mauvais. L'*envie* publique eſt une eſpèce d'oſtraciſme qui arrête ceux qui s'élèvent trop, & qui met un frein aux grands pour les retenir dans de juſtes bornes.

Cette *envie*, en latin *invidia*, que nous appellons mécontentement, & dont nous traiterons plus au long en parlant des ſédirions, eſt dans un état comme une maladie contagieuſe. Car comme la contagion ſe gliſſe dans les parties ſaines & les corrompt, de même l'*envie* tourne en haine & en mécontentement les ordres les plus juſtes, & les démarches le plus louables du gouvernement. Ainſi l'on gagne peu d'entremêler des actions plauſibles & populaires à des actions odieuſes. C'eſt montrer de la foibleſſe & craindre l'*envie*, qui, comme les mêmes maux contagieux, attaque plutôt & plus violemment ceux qui la craignent.

Les miniſtres ſont plus expoſés à cette ſorte d'*envie* que les rois mêmes. Mais voici une regle preſque infaillible. Si l'*envie* contre le miniſtre eſt grande, quoique les motifs en ſoient légers ; ou, ſi l'*envie* eſt preſque générale contre tous les miniſtres, l'*envie* alors en veut ſecrètement au roi ou à l'état.

Nous pouvons ajouter de l'*envie* en général, que c'eſt la plus importune, & la plus conſtante des paſſions. Les autres ne trouvent l'occaſion de ſe montrer que de tems en tems ; mais on a raiſon de dire : *Invidia feſtos dies non agit*. L'*envie* travaille toujours, & l'on a remarqué que l'*envie* & l'amour font languir ; effet que les autres paſſions ne produiſent point, parce qu'elles nous laiſſent toutes des relâches. C'eſt auſſi la plus baſſe & la plus indigne des paſſions, & le propre attribut du démon qui eſt appellé l'envieux, qui ſeme pendant la nuit l'ivraie parmi le bon grain. Car l'*envie* travaille toujours ſecrètement & dans l'obſcurité au préjudice des bonnes choſes, telles que le froment. (*eſſais de Bacon.*)

SOCIÉTÉ

S.

SOCIÉTÉ. Je veux chercher si dans l'ordre civil il peut y avoir quelque règle d'administration légitime & sûre, en prenant les hommes tels qu'il sont, & les loix telles qu'elles peuvent être : je tâcherai d'allier toujours dans cette recherche ce que le droit permet avec ce que l'intérêt prescrit, afin que la justice & l'utilité ne se trouvent point divisées.

J'entre en matière sans prouver l'importance de mon sujet. On me demandera si je suis prince ou législateur pour écrire sur la politique? Je réponds que non, & que c'est pour cela que j'écris sur la politique. Si j'étois prince ou législateur, je ne perdrois pas mon tems à dire ce qu'il faut faire, je le ferois, ou je me tairois.

Né citoyen d'un état libre, & membre du souverain, quelque foible influence que puisse avoir ma voix dans les affaires publiques, le droit d'y voter suffit pour m'imposer le devoir de m'en instruire. Heureux, toutes les fois que je médite sur les gouvernemens, de trouver toujours dans mes recherches de nouvelles raisons d'aimer celui de mon pays!

L'homme est né libre, & par-tout il est dans les fers. Tel se croit le maître des autres, qui ne laisse pas d'être plus esclave qu'eux. Comment ce changement s'est-il fait? Je l'ignore. Qu'est-ce qui peut le rendre légitime? Je crois pouvoir résoudre cette question.

Si je ne considérois que la force, & l'effet qui en dérive, je dirois : tant qu'un peuple est contraint d'obéir & qu'il obéit, il fait bien; si-tôt qu'il peut secouer le joug, & qu'il le secoue, il fait encore mieux; car, recouvrant sa liberté par le même droit qui la lui a ravie, ou il est fondé à la reprendre, ou l'on ne l'étoit point à la lui ôter. Mais l'ordre social est un droit sacré, qui sert de base à tous les autres. Cependant ce droit ne vient point de la nature; il est donc fondé sur des conventions. Il s'agit de savoir quelles sont ces conventions. Avant d'en venir-là, je dois établir ce que je viens d'avancer.

Des premières Sociétés.

La plus ancienne de toutes les *sociétés* & la seule naturelle est celle de la famille. Encore les enfans ne restent-ils liés au père qu'aussi longtems qu'ils ont besoin de lui pour se conserver. Si-tôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout. Les enfans, exempts de l'obéissance qu'ils devoient au père, le père exempt des soins qu'il devoit aux enfans, rentrent tous également dans l'indépendance. S'ils continuent de rester unis, ce n'est plus naturellement, c'est volontairement, & la famille elle-même ne se maintient que par convention.

Cette liberté commune est une conséquence de la nature de l'homme. Sa première loi est de veiller à sa propre conservation, ses premiers soins sont ceux qu'il se doit à lui-même, &, si-tôt qu'il est en âge de raison, lui seul, étant juge des moyens propres à la conserver, devient par-là son propre maître.

La famille est donc, si l'on veut, le premier modele des *sociétés* politiques; le chef est l'image du père, le peuple est l'image des enfans, & tous étant nés égaux & libres, n'aliénent leur liberté que pour leur utilité. Toute la différence est que dans la famille l'amour du père pour ses enfans le paie des soins qu'il lui rend, & que dans l'état le plaisir de commander supplée à cet amour que le chef n'a pas pour ses peuples.

Grotius nie que tout pouvoir humain soit établie en faveur de ceux qui sont gouvernés: il cite l'esclavage en exemple. Sa plus constante manière de raisonner est d'établir toujours le droit par le fait. On pourroit employer une méthode plus conséquente, mais non pas plus favorable aux tyrans.

Il est donc douteux, selon Grotius, si le genre-humain appartient à une centaine d'hommes, ou si cette centaine d'hommes appartient au genre humain, & il paroît dans tout son livre pencher pour le premier avis : c'est aussi le sentiment de Hobbes. Ainsi voilà l'espèce humaine divisée en troupeaux de bétail, dont chacun a son chef, qui le garde pour le dévorer.

Comme un pâtre est d'une nature supérieure à celle de son troupeau, les pasteurs d'hommes, qui sont leurs chefs, sont aussi d'une nature supérieure à celle de leurs peuples. Ainsi raisonnoit, au rapport de Philon, l'empereur Caligula; concluant assez bien de cette analogie que les rois étoient des dieux, ou que les peuples étoient des bêtes.

Le raisonnement de ce Caligula revient à celui de Hobbes & de Grotius. Aristote avant eux tous avoit dit aussi que les hommes ne sont point naturellement égaux, mais que les uns naissent pour l'esclavage, & les autres pour la domination.

Ariſtote avoit raiſon, mais il prenoit l'effet pour la cauſe. Tout homme né dans l'eſclavage, nait pour l'eſclavage, rien n'eſt plus certain. Les eſclaves perdent tout dans leurs fers, juſqu'au deſir d'en ſortir: ils aiment leur ſervitude comme les compagnons d'Ulyſſe aimoient leur abrutiſſement. S'il y a donc des eſclaves par nature, c'eſt parce qu'il y a eu des eſclaves contre nature. La force a fait les premiers eſclaves, leur lâcheté les a perpétués.

Je n'ai rien dit du roi Adam, ni de l'empereur Noé père de trois grands monarques qui ſe partagerent l'univers, comme firent les enfans de Saturne, qu'on a cru reconnoître en eux. J'eſpere qu'on me ſaura gré de cette modération; car, deſcendant directement de l'un de ces princes, & peut-être de la branche aînée, que ſais-je ſi par la vérification des titres je ne me trouverois point le légitime roi du genre humain? Quoi qu'il en ſoit, on ne peut diſconvenir qu'Adam n'ait été ſouverain du monde comme Robinſon de ſon iſle, tant qu'il en fut le ſeul habitant; & ce qu'il y avoit de commode dans cet empire, étoit que le monarque aſſuré ſur ſon trône n'avoit à craindre ni rebellions, ni guerres, ni conſpirateurs.

Du droit du plus fort.

Le plus fort n'eſt jamais aſſez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme ſa force en droit & l'obéiſſance en devoir. De-là le droit du plus fort; droit pris ironiquement en apparence, & réellement établi en principe: mais ne nous expliquera-t-on jamais ce mot? La force eſt une puiſſance phyſique; je ne vois point quelle moralité peut réſulter de ſes effets. Céder à la force eſt un acte de néceſſité, non de volonté; c'eſt tout au plus un acte de prudence. En quel ſens pourra ce être un devoir?

Suppoſons un moment ce prétendu droit. Je dis qu'il n'en réſulte qu'un galimatias inexplicable. Car ſi tôt que c'eſt la force qui fait le droit, l'effet change avec la cauſe; toute force qui ſurmonte la premiere, ſuccède à ſon droit. Sitôt qu'on peut déſobéir impunément on le peut legitimement, & puiſque le plus fort a toujours raiſon, il ne s'agit que de faire en ſorte qu'on ſoit le plus fort. Or, qu'eſt-ce qu'un droit qui périt quand la force ceſſe? S'il faut obéir par force, on n'a pas beſoin d'obéir par devoir, & ſi l'on n'eſt plus forcé d'obéir, on n'y eſt plus obligé. On voit donc que ce mot de droit n'ajoute rien à la force; il ne ſignifie ici rien du tout.

Obéiſſez aux puiſſances. Si cela veut dire, cédez à la force, le précepte eſt bon, mais ſuperflu, je réponds qu'il ne ſera jamais violé. Toute puiſſance vient de Dieu, je l'avoue; mais toute maladie en vient auſſi. Eſt-ce à dire qu'il ſoit défendu d'appeller le médecin? Qu'un brigand me ſurprenne au coin d'un bois, non ſeulement il faut par force donner la bourſe, mais quand je pourrois la ſouſtraire, ſuis je en conſcience obligé de la lui donner? car enfin le piſtolet qu'il tient eſt auſſi une puiſſance.

Convenons donc que force ne fait pas droit, & qu'on n'eſt obligé d'obéir qu'aux puiſſances légitimes. Ainſi ma queſtion primitive revient toujours.

De l'eſclavage.

Puiſqu'aucun homme n'a une autorité naturelle ſur ſon ſemblable, & puiſque la force ne produit aucun droit, reſtent donc les conventions pour baſe de toute autorité légitime parmi les hommes.

Si un particulier, dit Grotius, peut aliéner ſa liberté & ſe rendre eſclave d'un maître, pourquoi tout un peuple ne pourroit-il pas aliéner la ſienne & ſe rendre ſujet d'un roi? Il y a là bien des mots équivoques qui auroient beſoin d'explication, mais tenons-nous en à celui d'*aliéner*. Aliéner c'eſt donner ou vendre. Or, un homme qui ſe fait eſclave d'un autre ne ſe donne pas, il ſe vend, tout au moins pour ſa ſubſiſtance: mais un peuple pourquoi ſe vend-il? Bien loin qu'un roi fourniſſe à ſes ſujets leur ſubſiſtance, il ne tire la ſienne que d'eux, & ſelon Rabelais, un roi ne vit pas de peu. Les ſujets donnent donc leur perſonne à condition qu'on prendra auſſi leur bien? Je ne vois pas ce qu'il leur reſte à conſerver.

On dira que le deſpote aſſure à ſes ſujets la tranquillité civile. Soit; mais qu'y gagnent ils, ſi les guerres que ſon ambition leur attire, ſi ſon inſatiable avidité, ſi les vexations de ſon miniſtere les déſolent plus que ne feroient leurs diſſenſions? Qu'y gagnent-ils, ſi cette tranquillité même eſt une de leur miſères? On vit tranquille auſſi dans les cachots; en eſt-ce aſſez pour s'y trouver bien? Les Grecs enfermés dans l'antre du cyclope y vivoient tranquilles, en attendant que leur tour vînt d'être dévorés.

Dire qu'un homme ſe donne gratuitement, c'eſt dire une choſe abſurde & inconcevable; un tel acte eſt illégitime & nul, par cela ſeul que celui qui le fait n'eſt pas dans ſon bon ſens. Dire la même choſe de tout un peuple, c'eſt ſuppoſer un peuple de fous: la folie ne fait pas droit.

Quand chacun pourroit s'aliéner lui même, il ne peut aliéner ſes enfans, ils naiſſent hommes & libres; leur liberté leur appartient, nul n'a droit d'en diſpoſer qu'eux. Avant qu'ils ſoient en âge de raiſon, le pere peut en leur nom ſtipuler des conditions pour leur conſervation, pour leur bien-être; mais non les donner irrévocablement & ſans condition; car un tel don eſt contraire

aux fins de la nature & passe les droits de la paternité. Il faudroit donc, pour qu'un gouvernement arbitraire fût légitime, qu'à chaque génération le peuple fût le maître de l'admettre ou de le rejetter : mais alors ce gouvernement ne seroit plus arbitraire.

Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. Il n'y a nul dédommagement possible pour quiconque renonce à tout. Une telle renonciation est incompatible avec la nature de l'homme, & c'est ôter toute moralité à ses actions, que d'ôter toute liberté à sa volonté. Enfin c'est une convention vaine & contradictoire de stipuler d'une part une autorité absolue, & de l'autre une obéissance sans bornes. N'est-il pas clair qu'on n'est engagé à rien envers celui dont on a droit de tout exiger, & cette seule condition sans équivalent, sans échange, n'entraîne-t-elle pas la nullité de l'acte ? Car quel droit mon esclave auroit-il contre moi, puisque tout ce qu'il a m'appartient, & que son droit étant le mien, ce droit de moi contre moi-même est un mot qui n'a aucun sens ?

Grotius & les autres tirent de la guerre une autre origine du prétendu droit d'esclavage. Le vainqueur ayant, selon eux, le droit de tuer le vaincu, celui-ci peut racheter sa vie aux dépens de sa liberté ; convention d'autant plus légitime, qu'elle tourne au profit de tous deux.

Mais il est clair que ce prétendu droit de tuer les vaincus ne résulte en aucune maniere de l'état de guerre. Par cela seul que les hommes vivant dans leur primitive indépendance, n'ont point entr'eux de rapport assez constant pour constituer ni l'état de paix ni l'état de guerre, ils ne sont point naturellement ennemis. C'est le rapport des choses & non des hommes qui constitue la guerre ; & l'état de guerre ne pouvant naître des simples relations personnelles, mais seulement des relations réelles, la guerre privée ou d'homme à homme ne peut exister, ni dans l'état de nature où il n'y a point de propriété constante, ni dans l'état social où tout est sous l'autorité des loix.

Les combats particuliers, les duels, les rencontres sont des actes qui ne constituent point un état ; & à l'égard des guerres privées, autorisées par les établissemens de Louis IX roi de France & suspendues par la paix de Dieu, ce sont des abus du gouvernement féodal, système absurde s'il en fut jamais, contraire aux principes du droit naturel, & à toute bonne politique.

La guerre n'est donc point une relation d'homme à homme, mais une relation d'état à état, dans laquelle les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes ni même comme citoyens, mais comme soldats ; non point comme membres de la patrie, mais comme ses défenseurs. Enfin chaque état ne peut avoir pour ennemis que d'autres états & non pas des hommes, attendu qu'entre choses de diverses natures, on ne peut fixer aucun vrai rapport.

Ce principe est même conforme aux maximes établies de tous les tems, & à la pratique constante de tous les peuples policés. Les déclarations de guerre sont moins des avertissemens aux puissances qu'à leurs sujets. L'étranger, soit roi, soit particulier, soit peuple, qui vole, tue ou détient les sujets sans déclarer la guerre au prince, n'est pas un ennemi, c'est un brigand. Même en pleine guerre un prince juste s'empare bien en pays ennemi de tout ce qui appartient au public ; mais il respecte la personne & les biens des particuliers : il respecte des droits sur lesquels sont fondés les siens. La fin de la guerre étant la destruction de l'état ennemi, on a droit d'en tuer les défenseurs tant qu'ils ont les armes à la main, mais sitôt qu'ils les posent & se rendent, cessant d'être ennemis ou instrumens de l'ennemi, ils redeviennent simplement hommes & l'on n'a plus de droit sur leur vie. Quelquefois on peut tuer l'état sans tuer un seul de ses membres : or la guerre ne donne aucun droit qui ne soit nécessaire à sa fin. Ces principes ne sont pas ceux de Grotius ; ils ne sont pas fondés sur des autorités de poëtes, mais ils dérivent de la nature des choses, & sont fondés sur la raison.

A l'égard du droit de conquête, il n'a d'autre fondement que la loi du plus fort. Si la guerre ne donne point au vainqueur le droit de massacrer les peuples vaincus, ce droit qu'il n'a pas, ne peut fonder celui de les asservir. On n'a le droit de tuer l'ennemi que quand on ne peut le faire esclave ; le droit de le faire esclave ne vient donc pas du droit de le tuer : c'est donc un échange inique de lui faire acheter, au prix de sa liberté, sa vie sur laquelle on n'a aucun droit. En établissant le droit de vie & de mort sur le droit d'esclavage, & le droit d'esclavage sur le droit de vie & de mort, n'est-il pas clair qu'on tombe dans le cercle vicieux ?

En supposant même ce terrible droit de tout tuer, je dis qu'un esclave fait à la guerre, ou un peuple conquis, n'est tenu à rien du tout envers son maître, qu'à lui obéir autant qu'il y est forcé. En prenant un équivalent à sa vie le vainqueur ne lui en a point fait grace, au lieu de le tuer sans fruit il l'a tué utilement. Loin donc qu'il ait acquis sur lui nulle autorité jointe à la force, l'état de guerre subsiste entr'eux comme auparavant, leur relation même en est l'effet, & l'usage du droit de la guerre ne suppose aucun traité de paix. Ils ont fait une convention ; soit : mais cette convention, loin de détruire l'état de guerre, en suppose la continuité.

Ainſi, de quelque ſens qu'on enviſage les choſes, le droit d'eſclavage eſt nul, non-ſeulement parce qu'il eſt illégitime, mais parce qu'il eſt abſurde & ne ſignifie rien. Ces mots *eſclavage* & *droit*, ſont contradictoires; ils s'excluent mutuellement. Soit d'un homme à un homme, ſoit d'un homme à un peuple, ce diſcours ſera toujours également inſenſé. *Je fais avec toi une convention toute à ta charge & toute à mon profit, que j'obſerverai tant qu'il me plaira, & que tu obſerveras tant qu'il me plaira.*

Qu'il faut toujours remonter à une première convention.

Quand j'accorderois tout ce que j'ai réfuté juſqu'ici, les fauteurs du deſpotiſme n'en ſeroient pas plus avancés. Il y aura toujours une grande différence entre ſoumettre une multitude, & régir une ſocieté. Que des hommes épars ſoient ſucceſſivement aſſervis à un ſeul, en quelque nombre qu'ils puiſſent être, je ne vois là qu'un maître & des eſclaves: je n'y vois point un peuple & ſon chef; c'eſt, ſi l'on veut, une aggrégation, mais non pas une aſſociation; il n'y a là ni bien public, ni corps politique. Cet homme eût-il aſſervi la moitié du monde, n'eſt toujours qu'un particulier; ſon intérêt, ſéparé de celui des autres, n'eſt toujours qu'un intérêt privé. Si ce même homme vient à périr, ſon empire après lui reſte épars & ſans liaiſon; comme un chêne ſe diſſout & tombe en un tas de cendre, après que le feu l'a conſumé.

Un peuple, dit Grotius, peut ſe donner à un roi. Selon Grotius un peuple eſt donc un peuple, avant de ſe donner à un roi. Ce don même eſt un acte civil, il ſuppoſe une délibération publique. Avant donc que d'examiner l'acte par lequel un peuple élit un roi, il ſeroit bon d'examiner l'acte par lequel un peuple eſt un peuple. Car cet acte étant néceſſairement antérieur à l'autre, eſt le vrai fondement de la ſociété.

En effet, s'il n'y avoit point de convention antérieure, où ſeroit, à moins que l'élection ne fût unanime, l'obligation pour le petit nombre de ſe ſoumettre au choix du grand, & d'où cent qui veulent un maître ont-ils le droit de voter pour dix qui n'en veulent point? La loi de la pluralité des ſuffrages eſt elle même un établiſſement de convention, & ſuppoſe au moins une fois l'unanimité.

Du pacte ſocial.

Je ſuppoſe les hommes parvenus à ce point où les obſtacles qui nuiſent à leur conſervation dans l'état de nature, l'emportent par leur réſiſtance ſur les forces que chaque individu peut employer pour ſe maintenir dans cet état. Alors cet état primitif ne peut plus ſubſiſter, & le genre humain périroit s'il ne changeoit de manière d'être.

Or, comme les hommes ne peuvent engendrer de nouvelles forces, mais ſeulement unir & diriger celles qui exiſtent, ils n'ont plus d'autre moyen pour ſe conſerver, que de former par aggrégation une ſomme de forces qui puiſſent l'emporter ſur la réſiſtance, de les mettre en jeu par un ſeul mobile, & de les faire agir de concert.

Cette ſomme de forces ne peut naître que du concours de pluſieurs: mais la force & la liberté de chaque homme étant les premiers inſtrumens de ſa conſervation, comment les engagera-t-il ſans ſe nuire, & ſans négliger les ſoins qu'il ſe doit? Cette difficulté ramenée à mon ſujet, peut s'énoncer en ces termes:

« Trouver une forme d'aſſociation qui défende » & protège de toute la force commune la per- » ſonne & les biens de chaque aſſocié, & par » laquelle chacun s'uniſſant à tous, n'obéiſſe » pourtant qu'à lui-même & reſte auſſi libre » qu'auparavant »? Tel eſt le problême fondamental dont le contrat ſocial donne la ſolution.

Les clauſes de ce contrat ſont tellement déterminées par la nature de l'acte, que la moindre modification les rendroit vaines & de nul effet; en ſorte que, bien qu'elles n'aient peut-être jamais été formellement énoncées, elles ſont partout les mêmes, par-tout tacitement admiſes & reconnues, juſqu'à ce que, le pacte ſocial étant violé, chacun rentre alors dans ſes premiers droits & reprenne ſa liberté naturelle, en perdant la liberté conventionnelle pour laquelle il y renonça.

Ces clauſes bien étendues ſe réduiſent toutes à une ſeule, ſavoir, l'aliénation totale de chaque aſſocié avec tous ſes droits à toute la communauté. Car premiérement, chacun ſe donnant tout entier, la condition eſt égale pour tous, & la condition étant égale pour tous, nul n'a intérêt de la rendre onéreuſe aux autres.

De plus, l'aliénation ſe faiſant ſans réſerve, l'union eſt auſſi parfaite qu'elle peut l'être, & nul aſſocié n'a plus rien à réclamer: car s'il reſtoit quelques droits aux particuliers, comme il n'y auroit aucun ſupérieur commun qui pût prononcer entr'eux & le public, chacun étant en quelque point ſon propre juge, prétendroit bientôt l'être en tous, l'état de nature ſubſiſteroit, & l'aſſociation deviendroit néceſſairement tyrannique ou vaine.

Enfin, chacun ſe donnant à tous ne ſe donne à perſonne, & comme il n'y a pas un aſſocié ſur lequel on n'acquière le même droit qu'on lui cède ſur ſoi, on gagne l'équivalent de tout ce

qu'on perd, & plus de force pour conserver ce qu'on a.

Si donc on écarte du pacte social ce qui n'est pas de son essence, on trouvera qu'il se réduit aux termes suivans : *Chacun de nous met en commun sa personne & toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale ; & nous recevons en corps chaque membre comme partie invisible du tout.*

A l'instant, au lieu de la personne particulière de chaque contractant, cet acte d'association produit un corps moral & collectif composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix, lequel reçoit de ce même acte son unité, son *moi* commun ; sa vie & sa volonté. Cette personne publique qui se conforme ainsi par l'union de toutes les autres, prenoit autrefois le nom de *cité*, & prend maintenant celui de *république* ou de *corps politique*, lequel est appelé par ses membres *état* quand il est passif, *souverain* quand il est actif, *puissance* en le comparant à ses semblables. A l'égard des associés, ils prennent collectivement le nom de *peuple*, & s'appellent en particulier *citoyens*, comme participans à l'autorité souveraine, & *sujets*, comme soumis aux loix de l'état. Mais ces termes se confondent souvent & se prennent l'un pour l'autre ; il suffit de les savoir distinguer quand ils sont employés dans toute leur précision.

Du souverain.

On voit par cette formule que l'acte d'association renferme un engagement réciproque du public avec les particuliers, & que chaque individu contractant, pour ainsi dire, avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport ; savoir, comme membre du souverain envers les particuliers, & comme membre de l'état envers le souverain. Mais on ne peut appliquer ici la maxime du droit civil, que nul n'est tenu aux engagemens pris avec lui-même ; car il y a bien de la différence entre s'obliger envers soi, ou envers un tout dont on fait partie.

Il faut remarquer encore que la délibération publique, qui peut obliger tous les sujets envers le souverain, à cause de deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut, par la raison contraire, obliger le souverain envers lui-même ; & que, par conséquent, il est contre la nature du corps politique que le souverain s'impose une loi qu'il ne puisse enfreindre. Ne pouvant se considérer que sous un seul & même rapport, il est alors dans le cas d'un particulier contractant avec soi-même : par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir nulle espèce de loi fondamentale obligatoire pour le corps du peuple, pas même le contrat social. Ce qui ne signifie pas que ce corps ne puisse fort bien s'engager envers autrui en ce qui ne déroge point à ce contrat ; car à l'égard de l'étranger, il devient un être simple, un individu.

Mais le corps politique ou le souverain ne tirant son être que de la sainteté du contrat, ne peut jamais s'obliger, même envers autrui, à rien qui déroge à cet acte primitif, comme d'aliéner quelque portion de lui-même ou de se soumettre à un autre souverain. Violer l'acte par lequel il existe seroit s'anéantir, & ce qui n'est rien ne produit rien.

Si-tôt que cette multitude est ainsi réunie en un corps, on ne peut offenser un des membres sans attaquer le corps ; encore moins offenser le corps sans que les membres s'en ressentent. Ainsi le devoir & l'intérêt obligent également les deux parties contractantes à s'entr'aider mutuellement, & les mêmes hommes doivent chercher à réunir sous ce double rapport tous les avantages qui en dépendent.

Or, le souverain n'étant formé que des particuliers qui le composent, n'a ni ne peut avoir d'intérêt contraire au leur ; par conséquent la puissance souveraine n'a nul besoin de garant envers les sujets ; parce qu'il est impossible que le corps veuille nuire à tous ses membres, & nous verrons ci-après qu'il ne peut nuire à aucun en particulier. Le souverain, par cela seul qu'il est, est toujours tout ce qu'il doit être.

Mais il n'en est pas ainsi des sujets envers le souverain, auquel, malgré l'intérêt commun, rien ne répondroit de leurs engagemens, s'il ne trouvoit des moyens de s'assurer de leur fidélité.

En effet chaque individu peut comme homme avoir une volonté particulière, contraire ou dissemblable à la volonté générale qu'il a comme citoyen. Son intérêt particulier peut lui parler tout autrement que l'intérêt commun ; son existence absolue & naturellement indépendante, peut lui faire envisager ce qu'il doit à la cause commune comme une contribution gratuite, dont la perte sera moins nuisible aux autres que le paiement n'en est onéreux pour lui : & regardant la personne morale qui constitue l'état comme un être de raison, parce que ce n'est pas un homme, il jouiroit des droits du citoyen sans vouloir remplir les devoirs du sujet : injustice dont le progrès causeroit la ruine du corps politique.

Afin donc que le pacte social ne soit pas un vain formulaire, il renferme tacitement cet engagement qui seul peut donner de la force aux autres, que quiconque refusera d'obéir à la volonté générale y sera contraint par tout le corps, ce qui ne signifie autre chose, si-non qu'on le forcera d'être libre : car tel est la condition qui donnant chaque citoyen à la patrie le garantit

de toute dépendance perſonnelle; condition qui fait l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui ſeule rend légitimes les engagemens civils, leſquels ſans cela ſeroient abſurdes, tyranniques, & ſujets aux plus énormes abus.

De l'état civil.

Ce paſſage de l'état de nature à l'état civil produit dans l'homme un changement très-remarquable, en ſubſtituant dans ſa conduite la juſtice à l'inſtinct, & donnant à ſes actions la moralité qui leur manquoit auparavant. C'eſt alors ſeulement que la voix du devoir ſuccédant à l'impulſion phyſique & le droit à l'appétit, l'homme qui juſques là n'avoit regardé que lui-même, ſe voit forcé d'agir ſur d'autres principes, & de conſulter ſa raiſon avant d'écouter ſes penchans. Quoiqu'il ſe prive dans cet état de pluſieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de ſi grands, ſes facultés s'excercent & ſe développent, ſes idées s'étendent, ſes ſentimens s'ennobliſſent, ſon ame toute entière s'éleve à tel point, que ſi les abus de cette nouvelle condition ne le dégradoient ſouvent au deſſous de celle dont il eſt ſorti, il devroit bénir ſans ceſſe l'inſtant heureux qui l'en arracha pour jamais, & qui, d'un animal ſtupide & borné, fit un être intelligent & un homme.

Réduiſons toute cette balance à des termes faciles à comparer. Ce que l'homme perd par le contrat ſocial, c'eſt ſa liberté naturelle, & un droit illimité à tout ce qui le tente & qu'il peut atteindre; ce qu'il gagne, c'eſt la liberté civile & la propriété de tout ce qu'il poſſede. Pour ne pas ſe tromper dans ces compenſations, il faut bien diſtinguer la liberté naturelle qui n'a pour bornes que les forces de l'individu, de la liberté civile qui eſt limitée par la volonté générale, & la poſſeſſion qui n'eſt que l'effet de la force ou le droit du premier occupant, de la propriété qui ne peut être fondée que ſur un titre poſitif.

On pourroit ſur ce qui précède ajouter à l'acquit de l'état civil la liberté morale, qui ſeule rend l'homme vraiment maître de lui; car l'impulſion du ſeul appétit eſt eſclavage, & l'obéiſſance à la loi qu'on s'eſt preſcrite, eſt liberté. Mais je n'en ai déja que trop dit ſur cet article, & le ſens philoſophique du mot *liberté* n'eſt pas ici de mon ſujet.

Du domaine réel.

Chaque membre de la communauté ſe donne à elle au moment qu'elle ſe forme, tel qu'il ſe trouve actuellement, lui & toutes ſes forces, dont les biens qu'il poſſède ſont partie. Ce n'eſt pas que par cet acte la poſſeſſion change de nature en changeant de mains, & devienne propriété dans celles du ſouverain; mais comme les forces de la cité ſont incomparablement plus grandes que celles d'un particulier, la poſſeſſion publique eſt auſſi dans le fait plus forte & plus irrévocable, ſans être plus légitime, au moins pour les étrangers. Car l'état à l'égard de ſes membres eſt maître de tous leurs biens par le contrat ſocial, qui dans l'état ſert de baſe à tous les droits; mais il ne l'eſt à l'égard des autres puiſſances que par le droit du premier occupant, qu'il tient des particuliers.

Le droit de premier occupant, quoique plus réel que celui du plus fort, ne devient un vrai droit qu'après l'établiſſement de celui de propriété. Tout homme a naturellement droit à tout ce qui lui eſt néceſſaire; mais l'acte poſitif qui le rend propriétaire de quelque bien, l'exclut de tout le reſte. Sa part étant faite, il doit s'y borner, & n'a plus aucun droit à la communauté. Voilà pourquoi le droit du premier occupant, ſi foible dans l'état de nature, eſt reſpectable à tout homme civil. On reſpecte moins dans ce qui eſt à autrui que ce qui n'eſt pas à ſoi.

En général, pour autoriſer ſur un terrain quelconque le droit du premier occupant, il faut les conditions ſuivantes. Premièrement que ce terrain ne ſoit encore habité par perſonne; ſecondement qu'on n'en occupe que la quantité dont on a beſoin pour ſubſiſter; en troiſième lieu qu'on en prenne poſſeſſion, non par une vaine cérémonie, mais par le travail & la culture, ſeul ſigne de propriété qui, au défaut de titres juridiques, doive être reſpecté d'autrui.

En effet, accorder au beſoin & au travail le droit de premier occupant, n'eſt-ce pas l'étendre auſſi loin qu'il peut aller? Peut-on ne pas donner des bornes à ce droit? Suffira-t-il de mettre le pied ſur un terrain commun pour s'en prétendre auſſitôt le maître? Suffira-t-il d'avoir la force d'en écarter un moment les autres hommes pour leur ôter le droit d'y jamais revenir? Comment un homme ou un peuple peut-il s'emparer d'un territoire immenſe & en priver tout le genre humain autrement que par une uſurpation puniſſable, puiſqu'elle ôte au reſte des hommes le ſéjour & les alimens que la nature leur donne en commun? Quand Nunnez Balbao prenoit ſur le rivage poſſeſſion de la mer du ſud & de toute l'Amérique méridionale au nom de la couronne de Caſtille, étoit-ce aſſez pour en dépouiller les habitans & en exclure tous les princes du monde? Sur ce pied-là, ces cérémonies ſe multiplioient aſſez vainement, & le roi catholique n'avoit tout-d'un-coup qu'à prendre de ſon cabinet poſſeſſion de tout l'univers, ſauf à retrancher enſuite de ſon empire ce qui étoit auparavant poſſédé par les autres princes.

On conçoit comment les terres des particuliers réunies & contiguës deviennent le territoire pu-

blic, & comment le droit de souveraineté s'étendant des sujets au terrain qu'ils occuppent, devient à la fois réel & personnel; ce qui met les possesseurs dans une plus grande dépendance, & fait de leurs forces mêmes les garans de leur fidélité. Avantage qui ne paroît pas avoir été bien senti des anciens monarques qui ne s'appellant que rois des perses, des scythes, des macédoniens, sembloient se regarder comme les chefs des hommes plutôt que comme les maîtres du pays. Ceux d'aujourd'hui s'appellent plus habilement roi de France, d'Espagne, d'Angleterre, &c. En tenant ainsi le terrain, ils sont bien sûrs d'en tenir les habitans.

Ce qu'il y a de singulier dans cette aliénation, c'est que, loin qu'en acceptant les biens des particuliers la communauté les en dépouille, elle ne fait que leur en assurer la légitime possession, changer l'usurpation en véritable droit, & la jouissance en propriété. Alors les possesseurs étant considérés comme dépositaires du bien public, leurs droits étant respectés de tous les membres de l'état & maintenus de toutes ses forces contre l'étranger, par une cession avantageuse au public & plus encore à eux-mêmes, ils ont, pour ainsi dire, acquis tout ce qu'ils ont donné. Paradoxe qui s'explique aisément par la distinction des droits que le souverain & le propriétaire ont sur le même fonds, comme on verra ci-après.

Il peut arriver aussi que les hommes commencent à s'unir avant que de rien posséder, & que, s'emparant ensuite d'un terrain suffisant pour tous, ils en jouissent en commun, ou qu'ils le partagent entr'eux, soit également, soit selon les proportions établies par le souverain. De quelque manière que se fasse cette acquisition, le droit que chaque particulier a sur son propre fonds, est toujours subordonné au droit que la communauté à sur tous; sans quoi il n'y auroit ni solidité dans le lien social, ni force réelle dans l'exercice de la souveraineté.

Je terminerai cet article par une remarque qui doit servir de base à tout le système social: c'est qu'au lieu de détruire l'égalité naturelle, le pacte fondamental substitue au contraire une égalité morale & légitime à ce que la nature avoit pu mettre d'inégalité physique entre les hommes, & que, pouvant être inégaux en force ou en génie, ils deviennent tous égaux par convention & de droit.

Que la souveraineté est inaliénable.

La première & la plus importante conséquence des principes ci-devant établis est, que la volonté générale peut seule diriger les forces de l'état selon la fin de son institution, qui est le bien commun: car si l'opposition des intérêts particuliers a rendu nécessaire l'établissement des *sociétés*, c'est l'accord de ces mêmes intérêts qui l'a rendu possible. C'est ce qu'il y a de commun dans ces différens intérêts qui forme le lien social, & s'il n'y avoit pas quelque point dans lequel tous les intérêts s'accordent, nulle *société* ne sauroit exister. Or, c'est uniquement sur cet intérêt commun que la *société* doit être gouvernée.

Je dis donc que la souveraineté n'étant que l'exercice de la volonté générale, ne peut jamais s'aliéner, & que le souverain, qui n'est qu'un être collectif, ne peut être représenté que par lui-même; le pouvoir peut bien se transmettre, mais non pas la volonté.

En effet, s'il n'est pas impossible qu'une volonté particulière s'accorde sur quelque point avec la volonté générale, il est impossible au moins que cet accord soit durable & constant: car la volonté particulière tend par sa nature aux préférences, & la volonté générale à l'égalité. Il est plus impossible encore qu'on ait un garant de cet accord, quand même il devroit toujours exister; ce ne seroit pas un effet de l'art, mais du hasard. Le souverain peut bien dire: je veux actuellement ce que veut un tel homme, ou du moins ce qu'il dit vouloir; mais il ne peut pas dire: ce que cet homme voudra demain, je le voudrai encore, puisqu'il est absurde que la volonté se donne des chaînes pour l'avenir, & puisqu'il ne dépend d'aucune volonté de consentir à rien de contraire au bien de l'être qui veut. Si donc le peuple promet simplement d'obéir, il se dissout par cet acte, il perd sa qualité de peuple; à l'instant qu'il y a un maître, il n'y a plus de souverain, & dès-lors le corps politique est détruit.

Ce n'est point à dire que les ordres des chefs ne puissent passer pour des volontés générales, tant que le souverain, libre de s'y opposer, ne le fait pas. En pareil cas, du silence universel on doit présumer le consentement du peuple. Ceci s'expliquera plus au long.

Que la souveraineté est indivisible.

Par la même raison que la souveraineté est inaliénable, elle est indivisible. Car la volonté est générale, ou elle ne l'est pas; elle est celle du corps du peuple, ou seulement d'une partie. Dans le premier cas, cette volonté déclarée est un acte de souveraineté & fait loi. Dans le second, ce n'est qu'une volonté particulière, ou un acte de magistrature; c'est un décret tout au plus.

Mais nos politiques ne pouvant diviser la souveraineté dans son principe, la divisent dans son objet; ils la divisent en force & en volonté, en puissance législative & en puissance exécutive, en droit d'impôts, de justice & de guerre, en administration intérieure & en pouvoir de traiter avec l'étranger: tantôt ils confondent toutes ces

parties, & tantôt ils les séparent ; ils font du souverain un être fantastique & formé de pièces rapportées ; c'est comme s'ils composoient l'homme de plusieurs corps, dont l'un auroit des yeux, l'autre des bras, l'autre des pieds, & rien de plus. Les charlatans du Japon dépècent, dit-on, un enfant aux yeux des spectateurs, puis jettant en l'air tous ses membres l'un après l'autre, ils font retomber l'enfant vivant & tout rassemblé. Tels sont à-peu-près les tours de gobelets de nos politiques ; après avoir démembré le corps social par un prestige digne de la foire, ils rassemblent les pièces on ne sait comment.

Cette erreur vient de ne s'être pas fait des notions exactes de l'autorité souveraine, & d'avoir pris pour des parties de cette autorité ce qui n'en étoit que des émanations. Ainsi, par exemple, on a regardé l'acte de déclarer la guerre & celui de faire la paix comme des actes de souveraineté, ce qui n'est pas ; puisque chacun de ces actes n'est point une loi, mais seulement une application de la loi, un acte particulier qui détermine le cas de la loi, comme on le verra clairement quand l'idée attachée au mot *loi* sera fixée.

En suivant de même les autres divisions, on trouveroit que toutes les fois qu'on croit voir la souveraineté partagée, on se trompe ; que les droits qu'on prend pour des parties de cette souveraineté lui sont tous subordonnés, & supposent toujours des volontés suprêmes dont ces droits ne donnent que l'exécution.

On ne sauroit dire combien ce défaut d'exactitude a jetté d'obscurité sur les décisions des auteurs en matière de droit politique, quand ils ont voulu juger des droits respectifs des rois & des peuples, sur les principes qu'ils avoient établis. Chacun peut voir dans les chapitres III & IV du premier livre de Grotius, comment ce savant homme & son traducteur Barbeyrac s'enchevêtrent, s'embarrassent dans leurs sophismes, crainte d'en dire trop ou de n'en pas dire assez selon leurs vues, & de choquer les intérêts qu'ils avoient à concilier. Grotius réfugié en France, mécontent de sa patrie, & voulant faire sa cour à Louis XIII à qui son livre est dédié, n'épargne rien pour dépouiller les peuples de tous leurs droits & pour en revêtir les rois avec tout l'art possible. C'eût bien été aussi le goût de Barbeyrac, qui dédioit sa traduction au roi d'Angleterre George I. Mais malheureusement l'expulsion de Jacques II qu'il appelle abdication, le force à se tenir sur la réserve, à gauchir, à tergiverser pour ne pas faire de Guillaume un usurpateur. Si ces deux écrivains avoient adopté les vrais principes, toutes les difficultés étoient levées, & ils eussent été toujours conséquens ; mais ils auroient tristement dit la vérité & n'auroient fait leur cour qu'au peuple. Or, la vérité ne mène point à la fortune, & le peuple ne donne ni ambassades, ni chaires, ni pensions.

Si la volonté générale peut errer.

Il s'ensuit de ce qui précède, que la volonté générale est toujours droite & tend toujours à l'utilité publique : mais il ne s'ensuit pas que les déliberations du peuple aient toujours la même rectitude. On veut toujours son bien, mais on ne le voit pas toujours : jamais on ne corrompt le peuple, mais souvent on le trompe, & c'est alors seulement qu'il paroît vouloir ce qui est mal.

Il y a souvent bien de la différence entre la volonté de tous & la volonté générale : celle-ci ne regarde qu'à l'intérêt commun, l'autre regarde à l'intérêt privé, & n'est qu'une somme de volontés particulières : mais ôtez de ces mêmes volontés les plus & les moins qui s'entredétruisent, reste pour somme des differences la volonté générale.

Si, quand le peuple suffisamment informé délibère, les citoyens n'avoient aucune communication entr'eux, du grand nombre de petites différences résulteroit toujours la volonté générale, & la délibération seroit toujours bonne. Mais quand il se fait des brigues, des associations partielles aux dépens de la grande, la volonté de chacune de ces associations devient générale par rapport à ses membres, & particulière par rapport à l'état ; on peut dire alors qu'il n'y a plus autant de votans que d'hommes, mais seulement autant que d'associations. Les différences deviennent moins nombreuses & donnent un résultat moins général. Enfin, quand une de ces associations est si grande qu'elle l'emporte sur toutes les autres, vous n'avez plus pour résultat une somme de petites différences, mais une indifférence unique ; alors il n'y a plus de volonté générale, & l'avis qui l'emporte n'est qu'un avis particulier.

Il importe donc pour avoir bien l'énoncé de la volonté générale qu'il n'y ait pas de *société* partielle dans l'état, & que chaque citoyen n'opine que d'après lui. Telle fut l'unique & sublime institution du grand Lycurgue. Que s'il y a des *sociétés* partielles, il en faut multiplier le nombre & en prévenir l'inégalité, comme firent Solon, Numa, Servius. Ces précautions sont les seules bonnes pour que la volonté générale soit toujours éclairée, & que le peuple ne se trompe point.

Des bornes du pouvoir souverain.

Si l'état ou la cité n'est qu'une personne morale dont la vie consiste dans l'union de ses membres, & si le plus important de ses soins est celui de sa propre conservation, il lui faut une force universelle & compulsive pour mouvoir & disposer chaque

chaque partie de la manière la plus convenable au tout. Comme la nature donne à chaque homme un pouvoir absolu sur tous ses membres, le pacte social donne au corps politique un pouvoir absolu sur tous les siens, & c'est ce même pouvoir, qui, dirigé par la volonté générale porte, comme j'ai dit, le nom de souveraineté.

Mais, outre la personne publique, nous avons à considérer les personnes privées qui la composent, & dont la vie & la liberté sont naturellement indépendantes d'elle. Il s'agit donc de bien distinguer les droits respectifs du citoyen & du souverain, & les devoirs qu'ont à remplir les premiers en qualité de sujets, du droit naturel dont ils doivent jouir en qualité d'hommes.

On convient que tout ce que chacun aliéne par le pacte social de sa puissance, de ses biens, de sa liberté, c'est seulement la partie de tout cela dont l'usage importe à la communauté, mais il faut convenir aussi que le souverain seul est juge de cette importance.

Tous les services qu'un citoyen peut rendre à l'état, il les lui doit si-tôt que le souverain les demande; mais le souverain de son côté ne peut charger les sujets d'aucune chaîne inutile à la communauté; il ne peut pas même le vouloir: car sous la loi de raison rien ne se fait sans cause, non plus que sous la loi de nature.

Les engagemens qui nous lient au corps social ne sont obligatoires que parce qu'ils sont mutuels, & leur nature est telle qu'en les remplissant on ne peut travailler pour autrui sans travailler aussi pour soi. Pourquoi la volonté générale est-elle toujours droite, & pourquoi tous veulent-ils constamment le bonheur de chacun d'eux, si ce n'est parce qu'il n'y a personne qui ne s'approprie ce mot *chacun*, & qui ne songe à lui-même en votant pour tous? Ce qui prouve que l'égalité de droit & la notion de justice qu'elle produit, dérive de la préférence que chacun se donne & par conséquent de la nature de l'homme, que la volonté générale, pour être vraiment telle, doit l'être dans son objet ainsi que dans son essence, qu'elle doit partir de tous pour s'appliquer à tous, & qu'elle perd sa rectitude naturelle lorsqu'elle tend à quelque objet individuel & déterminé, parce qu'alors jugeant de ce qui nous est étranger, nous n'avons aucun vrai principe d'équité qui nous guide.

En effet, si-tôt qu'il s'agit d'un fait ou d'un droit particulier, sur un point qui n'a pas été réglé par une convention générale & antérieure, l'affaire devient contentieuse. C'est un procès où les particuliers intéressés sont une des parties, & le public l'autre, mais où je ne vois ni la loi qu'il faut suivre, ni le juge qui doit prononcer. Il seroit ridicule de vouloir alors s'en rapporter à une expresse décision de la volonté générale, qui ne peut être que la conclusion de l'une des parties, & qui par conséquent n'est pour l'autre qu'une volonté étrangère, particulière, portée en cette occasion à l'injustice & sujette à l'erreur. Ainsi de même qu'une volonté particulière ne peut représenter la volonté générale, la volonté générale à son tour change de nature ayant un objet particulier, & ne peut comme générale prononcer ni sur un homme ni sur un fait. Quand le peuple d'Athenes, par exemple, nommoit ou cassoit ses chefs, décernoit des honneurs à l'un, imposoit des peines à l'autre, & par des multitudes de décrets particuliers, exerçoit indistinctement tous les actes du gouvernement, le peuple alors n'avoit plus de volonté générale proprement dite, il n'agissoit plus comme souverain, mais comme magistrat. Ceci paroîtra contraire aux idées communes, mais il faut me laisser le tems d'exposer les miennes.

On doit concevoir par-là que ce qui généralise la volonté est moins le nombre des voix, que l'intérêt commun qui les unit, car dans cette institution chacun se soumet nécessairement aux conditions qu'il impose aux autres; accord admirable de l'intérêt & de la justice, qui donne aux délibérations communes un caractère d'équité qu'on voit évanouir dans la discussion de toute affaire particulière, faute d'un intérêt commun qui unisse & identifie la règle du juge avec celle de la partie.

Par quelque côté qu'on remonte au principe, on arrive toujours à la même conclusion; savoir, que le pacte social établit entre les citoyens une telle égalité, qu'ils s'engagent tous sous les mêmes conditions, & doivent jouir tous des mêmes droits. Ainsi, par la nature du pacte, tout acte de souveraineté, c'est-à-dire, tout acte authentique de la volonté générale oblige ou favorise également tous les citoyens, en sorte que le souverain connoît seulement le corps de la nation, & ne distingue aucun de ceux qui la composent. Qu'est-ce donc proprement qu'un acte de souveraineté? Ce n'est pas une convention du supérieur avec l'inférieur, mais une convention du corps avec chacun de ses membres: convention légitime, parce qu'elle a pour base le contrat social; équitable, parce qu'elle est commune à tous; utile, parce qu'elle ne peut avoir d'autre objet que le bien général; & solide, parce qu'elle a pour garant la force publique & le pouvoir suprême. Tant que les sujets ne sont soumis qu'à de telles conventions, ils n'obéissent à personne, mais seulement à leur propre volonté; & demander jusqu'où s'étendent les droits respectifs du souverain & des citoyens, c'est demander jusqu'à quel point ceux-ci peuvent s'engager avec eux-mêmes, chacun envers tous & tous envers chacun d'eux.

On voit par-là que le pouvoir souverain, tout absolu, tout sacré, tout inviolable qu'il est, ne passe ni ne peut passer les bornes des conventions générales, & que tout homme peut disposer pleinement de ce qui lui a été laissé de ses biens & de sa liberté par ces conventions ; de sorte que le souverain n'est jamais en droit de charger un sujet plus qu'un autre, parce qu'alors l'affaire devenant particulière, son pouvoir n'est plus compétent.

Ces distinctions une fois admises, il est si faux que dans le contrat social il y ait de la part des particuliers aucune renonciation véritable, que leur situation, par l'effet de ce contrat, se trouve réellement préférable à ce qu'elle étoit auparavant, & qu'au lieu d'une aliénation ils n'ont fait qu'un échange avantageux d'une manière d'être incertaine & précaire contre une autre, meilleure & plus sûre, de l'indépendance naturelle contre la liberté, du pouvoir de nuire à autrui contre leur propre sûreté, & de leur force que d'autres pouvoient surmonter contre un droit que l'union sociale rend invincible. Leur vie même qu'ils ont dévouée à l'état en est continuellement protégée ; & lorsqu'ils l'exposent pour sa défense, que font-ils alors, que lui rendre ce qu'ils ont reçu de lui ? Que font-ils qu'ils ne fissent plus fréquemment & avec plus de danger dans l'état de nature, lorsque livrant des combats inévitables, ils défendroient, au péril de leur vie, ce qui leur sert à la conserver ? Tous ont à combattre au besoin pour la patrie, il est vrai ; mais aussi nul n'a jamais à combattre pour soi. Ne gagne-t-on pas encore à courir, pour ce qui fait notre sûreté, une partie des risques qu'il faudroit courir pour nous-mêmes si-tôt qu'elle nous seroit ôtée ?

Du droit de vie & de mort.

On demande comment les particuliers n'ayant point droit de disposer de leur propre vie, peuvent transmettre au souverain ce même droit qu'ils n'ont pas ? Cette question ne paroît difficile à résoudre que parce qu'elle est mal posée. Tout homme a droit de risquer sa propre vie pour la conserver. A-t-on jamais dit que celui qui se jette par une fenêtre pour échaper à un incendie, soit coupable de suicide ? A-t-on même jamais imputé ce crime à celui qui périt dans une tempête dont en s'embarquant il n'ignoroit pas le danger.

Le traité social a pour fin la conservation des contractans. Qui veut la fin veut aussi les moyens, & ces moyens sont inséparables de quelques risques, même de quelques pertes. Qui veut conserver sa vie aux dépens des autres, doit la donner aussi pour eux quand il faut. Or, le citoyen n'est plus juge du péril auquel la loi veut qu'il s'expose, & quand le prince lui a dit, il est expédient à l'état que tu meures, il doit mourir ; puisque ce n'est qu'à cette condition qu'il a vécu en sûreté jusqu'alors, & que sa vie n'est plus seulement un bienfait de la nature, mais un don conditionnel de l'état.

La peine de mort infligée aux criminels peut être envisagée à-peu-près sous le même point de vue : c'est pour n'être pas la victime d'un assassin que l'on consent à mourir si on le devient. Dans ce traité, loin de disposer de sa propre vie, on ne songe qu'à la garantir, & il n'est pas à présumer qu'aucun des contractans prémédite alors de se faire pendre.

D'ailleurs, tout malfaiteur attaquant le droit social, devient par ses forfaits rebelle & traître à la patrie, il cesse d'en être membre en violant ses loix, & même il lui fait la guerre. Alors la conservation de l'état est incompatible avec la sienne ; il faut qu'un des deux périsse ; & quand on fait mourir le coupable, c'est moins comme citoyen que comme ennemi. Les procédures, le jugement, sont les preuves & la déclaration qu'il a rompu le traité social, & par conséquent qu'il n'est plus membre de l'état. Or, comme il s'est reconnu tel, tout au moins pour son séjour, il en doit être retranché par l'exil comme infracteur du pacte, ou par la mort comme ennemi public ; car un tel ennemi n'est pas une personne morale, c'est un homme, & c'est alors que le droit de la guerre est de tuer le vaincu.

Mais, dira-t-on, la condamnation d'un criminel est un acte particulier. D'accord ; aussi cette condamnation n'appartient-elle point au souverain ; c'est un droit qu'il peut conférer sans pouvoir l'exercer lui-même. Toutes mes idées se tiennent, mais je ne saurois les exposer toutes à la fois.

Au reste, la fréquence des supplices est toujours un signe de foiblesse ou de paresse dans le gouvernement. Il n'y a point de méchant qu'on ne puisse rendre bon à quelque chose. On n'a droit de faire mourir, même pour l'exemple, que celui qu'on ne peut conserver sans danger.

A l'égard du droit de faire grace, ou d'exempter un coupable de la peine portée par la loi & prononcée par le juge, il n'appartient qu'à celui qui est au-dessus du juge & de la loi, c'est-à-dire, au souverain : encore son droit en ceci n'est-il pas bien net, & les cas d'en user sont-ils très-rares. Dans un état bien gouverné il y a peu de punitions, non parce qu'il y a peu de criminels : la multitude des crimes en assure l'impunité, lorsque l'état dépérit. Sous la république romaine, jamais le sénat ni les consuls ne tentèrent de faire grace ; le peuple même n'en faisoit pas, quoiqu'il révoquât quelquefois son propre jugement. Les fréquentes graces annoncent que bientôt les forfaits n'en auront plus besoin, chacun voit où cela mène. Mais je sens que mon cœur murmure & retient ma plume ; laissons discuter ces questions

à l'homme juſte qui n'a point failli, & qui jamais n'eut lui-même beſoin de grace.

De la loi.

Par le pacte ſocial nous avons donné l'exiſtence & la vie au corps politique: il s'agit maintenant de lui donner le mouvement & la volonté par la légiſlation. Car l'acte primitif par lequel ce corps ſe forme & s'unit ne détermine rien encore de ce qu'il doit faire pour ſe conſerver.

Ce qui eſt bien & conforme à l'ordre eſt tel par la nature des choſes & indépendamment des conventions humaines. Toute juſtice vient de Dieu, lui ſeul en eſt la ſource; mais ſi nous ſavions la recevoir de ſi haut, nous n'aurions beſoin ni de gouvernement ni de loix. Sans doute il eſt une juſtice univerſelle émanée de la raiſon ſeule; mais cette juſtice, pour être admiſe entre nous, doit être réciproque. A conſidérer humainement les choſes, faute de ſanction naturelle, les loix de la juſtice ſont vaines parmi les hommes; elles ne ſont que le bien du méchant & le mal du juſte, quand celui-ci les obſerve avec tout le monde ſans que perſonne les obſerve avec lui. Il faut donc des conventions & des loix pour unir les droits aux devoirs, & ramener la juſtice à ſon objet. Dans l'état de nature, où tout eſt commun, je ne dois rien à ceux à qui je n'ai rien promis, je ne reconnois pour être à autrui que ce qui m'eſt inutile. Il n'en eſt pas ainſi dans l'état civil où tous les droits ſont fixés par la loi.

Mais qu'eſt-ce donc enfin qu'une loi? Tant qu'on ſe contentera de n'attacher à ce mot que des idées métaphyſiques, on continuera de raiſonner ſans s'entendre: & quand on aura dit ce que c'eſt qu'une loi de la nature, on n'en ſaura pas mieux ce que c'eſt qu'une loi de l'état.

J'ai déjà dit qu'il n'y avoit point de volonté générale ſur un objet particulier. En effet, cet objet particulier eſt dans l'état ou hors de l'état. S'il eſt hors de l'état, une volonté qui lui eſt étrangère n'eſt point générale par rapport à lui; & ſi cet objet eſt dans l'état, il en fait partie: alors il ſe forme entre le tout & ſa partie une relation qui en fait deux êtres ſéparés, dont la partie eſt l'un, & le tout moins cette même partie eſt l'autre. Mais le tout moins une partie n'eſt point le tout, & tant que ce rapport ſubſiſte il n'y a plus de tout, mais deux parties inégales; d'où il ſuit que la volonté de l'une n'eſt point non plus générale par rapport à l'autre.

Mais quand tout le peuple ſtatue ſur tout le peuple, il ne conſidère que lui-même, & s'il ſe forme alors un rapport, c'eſt de l'objet entier ſous un point de vue, à l'objet entier ſous un autre point de vue, ſans aucune diviſion du tout. Alors la matière ſur laquelle on ſtatue eſt générale comme la volonté qui ſtatue. C'eſt cet acte que j'appelle une loi.

Quand je dis que l'objet des loix eſt toujours général, j'entends que la loi conſidère les ſujets en corps & les actions comme abſtraites, jamais un homme comme individu, ni une action particulière. Ainſi la loi peut bien ſtatuer qu'il y aura des privilèges, mais elle n'en peut donner nommément à perſonne; la loi peut faire pluſieurs claſſes de citoyens, aſſigner même les qualités qui donneront droit à ces claſſes; mais elle ne peut nommer tels & tels pour y être admis: elle peut établir un gouvernement royal & une ſucceſſion héréditaire, mais elle ne peut élire un roi, ni nommer une famille royale; en un mot, toute fonction qui ſe rapporte à un objet individuel n'appartient point à la puiſſance légiſlative.

Sur cette idée, on voit à l'inſtant qu'il ne faut plus demander à qui il appartient de faire des loix, puiſqu'elles ſont des actes de la volonté générale; ni ſi le prince eſt au-deſſus des loix, puiſqu'il eſt membre de l'état; ni ſi la loi peut être injuſte, puiſque nul n'eſt injuſte envers lui même; ni comment on eſt libre & ſoumis aux loix, puiſqu'elles ne ſont que des regiſtres de nos volontés.

On voit encore que la loi réuniſſant l'univerſalité de la volonté & celle de l'objet, ce qu'un homme, quel qu'il puiſſe être, ordonne de ſon chef, n'eſt point une loi; ce qu'ordonne même le ſouverain ſur un objet particulier n'eſt pas non plus une loi, mais un décret; ni un acte de ſouveraineté, mais de magiſtrature.

J'appelle donc république tout état régi par des loix, ſous quelque forme d'adminiſtration que ce puiſſe être: car alors ſeulement l'intérêt public gouverne, & la choſe publique eſt quelque choſe. Tout gouvernement légitime eſt républicain: j'expliquerai ci-après ce que c'eſt que gouvernement.

Les loix ne ſont proprement que les conditions de l'aſſociation civile. Le peuple ſoumis aux loix en doit être l'auteur; il n'appartient qu'à ceux qui s'aſſocient de régler les conditions de la *ſociété*; mais comment les régleront-ils? Sera-ce d'un commun accord, par une inſpiration ſubite? Le corps politique a-t-il un organe pour énoncer ſes volontés? Qui lui donnera la prévoyance néceſſaire pour en former les actes & les publier d'avance, ou comment les prononcera-t-il au moment du beſoin? Comment une multitude aveugle qui ſouvent ne ſait ce qu'elle veut, parce qu'elle ſait rarement ce qui lui eſt bon, exécuteroit-elle d'elle-même une entrepriſe auſſi grande, auſſi difficile qu'un ſyſtême de légiſlation? De lui même le peuple veut toujours le bien, mais

de lui-même il ne le voit pas toujours. La volonté générale eſt toujours droite, mais le jugement qui la guide n'eſt pas toujours éclairé. Il faut lui faire voir les objets tels qu'ils ſont, quelquefois tels qu'ils doivent lui paroître, lui montrer le bon chemin qu'elle cherche, la garantir de la ſéduction des volontés particulières, rapprocher à ſes yeux les lieux & les tems, balancer l'attrait des avantages préſens & ſenſibles, par le danger des maux éloignés & cachés. Les particuliers voient le bien qu'ils rejettent : le public veut le bien qu'il ne voit pas. Tous ont également beſoin de guides. Il faut obliger les uns à conformer leurs volontés à leur raiſon; il faut apprendre à l'autre à connoître ce qu'il veut. Alors des lumières publiques réſulte l'union de l'entendement & de la volonté dans le corps ſocial, de-là l'exact concours des parties, & enfin la plus grande force du tout. Voilà d'où naît la néceſſité d'un légiſlateur.

Du légiſlateur.

Pour découvrir les meilleures règles de *ſociété* qui conviennent aux nations, il faudroit une intelligence ſupérieure qui vît toutes les paſſions des hommes, & qui n'en éprouvât aucune, qui n'eût aucun rapport avec notre nature, & qui la connût à fond, dont le bonheur fût indépendant de nous, & qui pourtant voulût bien s'occuper du nôtre; enfin qui, dans les progrès des tems ſe ménageant une gloire éloignée, pût travailler dans un ſiècle & jouir dans un autre. Il faudroit des dieux pour donner des loix aux hommes.

Le même raiſonnement que faiſoit Caligula quant au fait, Platon le faiſoit quant au droit, pour définir l'homme civil ou royal qu'il cherche dans ſon livre du *Règne*; mais s'il eſt vrai qu'un grand prince eſt un homme rare, que ſera-ce d'un grand légiſlateur. Le premier n'a qu'à ſuivre le modèle que l'autre doit propoſer. Celui ci eſt le mécanicien qui invente la machine, celui-là n'eſt que l'ouvrier qui la monte & la fait marcher. Dans la naiſſance des *ſociétés*, dit Monteſquieu, ce ſont les chefs des républiques qui font l'inſtitution, & c'eſt enſuite l'inſtitution qui forme les chefs des républiques.

Celui qui oſe entreprendre d'inſtituer un peuple, doit ſe ſentir en état de changer, pour ainſi dire, la nature humaine; de transformer chaque individu, qui par lui même eſt un tout parfait & ſolitaire, en partie d'un plus grand tout dont cet individu reçoit en quelque ſorte ſa vie & ſon être; d'altérer la conſtitution de l'homme pour la renforcer; de ſubſtituer une exiſtence partielle & morale à l'exiſtence phyſique & indépendante que nous avons tous reçue de la nature. Il faut, en un mot, qu'il ôte à l'homme ſes forces propres pour lui en donner qui lui ſoient étrangères & dont il ne puiſſe faire uſage ſans le ſecours d'autrui. Plus ces forces naturelles ſont mortes & anéanties, plus les acquiſes ſont grandes & durables, plus auſſi l'inſtitution eſt ſolide & parfaite: en ſorte que ſi chaque citoyen n'eſt rien, ne peut rien que par tous les autres, & que la force acquiſe par le tout ſoit égale ou ſupérieure à la ſomme des forces naturelles de tous les individus, on peut dire que la légiſlation eſt au plus haut point de perfection qu'elle puiſſe atteindre.

Le légiſlateur eſt à tous égards un homme extraordinaire dans l'état. S'il doit l'être par ſon génie, il ne l'eſt pas moins par ſon emploi. Ce n'eſt point magiſtrature, ce n'eſt point ſouveraineté. Cet emploi, qui conſtitue la république, n'entre point dans ſa conſtitution: c'eſt une fonction particulière & ſupérieure qui n'a rien de commun avec l'empire humain; car ſi celui qui commande aux hommes ne doit pas commander aux loix, celui qui commande aux loix ne doit pas non plus commander aux hommes; autrement ſes loix, miniſtres de ſes paſſions, ne feroient ſouvent que perpétuer ſes injuſtices, jamais il ne pourroit éviter que des vues particulières n'altéraſſent la ſainteté de ſon ouvrage.

Quand Lycurgue donna des loix à ſa patrie, il commença par abdiquer la royauté. C'étoit la coutume de la plupart des villes grecques de confier à des étrangers l'établiſſement des leurs. Les républiques modernes de l'Italie imitèrent ſouvent cet uſage; celle de Geneve en fit autant & s'en trouva bien. Rome dans ſon plus bel âge vit renaître en ſon ſein tous les crimes de la tyrannie, & ſe vit prête à périr, pour avoir réuni ſur les mêmes têtes l'autorité légiſlative & le pouvoir ſouverain.

Cependant les décemvirs eux-mêmes ne s'arrogèrent jamais le droit de faire paſſer aucune loi de leur ſeule autorité. *Rien de ce que nous vous propoſons*, diſoient-ils au peuple, *ne peut paſſer en loi ſans votre conſentement. Romains, ſoyez vous-mêmes les auteurs des loix qui doivent faire votre bonheur.*

Celui qui rédige les loix n'a donc ou ne doit avoir aucun droit légiſlatif, & le peuple même ne peut, quand il le voudroit, ſe dépouiller de ce droit incommunicable; parce que, ſelon le pacte fondamental, il n'y a que la volonté générale qui oblige les particuliers, & qu'on ne peut jamais s'aſſurer qu'une volonté particulière eſt conforme à la volonté générale, qu'après l'avoir ſoumiſe aux ſuffrages libres du peuple; j'ai déjà dit cela, mais il n'eſt pas inutile de le répéter.

Ainſi l'on trouve à la fois dans l'ouvrage de la légiſlation deux choſes qui ſemblent incompatibles : une entrepriſe au-deſſus de la force humaine, & pour l'exécuter, une autorité qui n'eſt rien.

Autre difficulté qui mérite attention. Les sages qui veulent parler au vulgaire leur langage au lieu du sien, n'en sauroient être entendus. Or il y a mille sortes d'idées qu'il est impossible de traduire dans la langue du peuple. Les vues trop générales & les objets trop éloignés sont également hors de sa portée, chaque individu ne goûtant d'autre plan de gouvernement que celui qui se rapporte à son intérêt particulier, apperçoit difficilement les avantages qu'il doit retirer des privations continuelles qu'imposent les bonnes loix. Pour qu'un peuple naissant pût goûter les saines maximes de la politique & suivre les règles fondamentales de la raison d'état, il faudroit que l'effet pût devenir la cause, que l'esprit social qui doit être l'ouvrage de l'institution présidât à l'institution même, & que les hommes fussent avant les loix ce qu'ils doivent devenir par elles. Ainsi donc le législateur ne pouvant employer ni la force ni le raisonnement, c'est une nécessité qu'il recourre à une autorité d'un autre ordre, qui puisse entraîner sans violence & persuader sans convaincre.

Voilà ce qui força de tous tems les pères des nations de recourir à l'intervention du ciel & d'honnorer les dieux de leur propre sagesse, afin que les peuples, soumis aux loix de l'état comme à celles de la nature, & reconnoissant le même pouvoir dans la formation de l'homme & dans celle de la cité, obéissent avec liberté & portassent docilement le joug de la félicité publique.

Cette raison sublime qui s'élève au-dessus de la portée des hommes vulgaires, est celle dont le législateur met les décisions dans la bouche des immortels, pour entraîner par l'autorité divine ceux que ne pourroit ébranler la prudence humaine. Mais il n'appartient pas à tout homme de faire parler les dieux, ni d'en être cru quand ils s'annoncent pour être son interprète. La grande âme du législateur est le vrai miracle qui doit prouver sa mission. Tout homme peut graver des tables de pierre, ou acheter un oracle, ou feindre un secret commerce avec quelque divinité, ou dresser un oiseau pour lui parler à l'oreille, ou trouver d'autres moyens grossiers d'en imposer au peuple. Celui qui ne saura que cela pourra même assembler par hasard une troupe d'insensés, mais il ne fondera jamais un empire, & son extravagant ouvrage périra bientôt avec lui. De vains prestiges forment un lien passager, il n'y a que la sagesse qui le rende durable. La loi judaïque toujours subsistante, celle de l'enfant d'Ismaël qui depuis dix siècles régit la moitié du monde, annoncent encore aujourd'hui les grand hommes qui les ont dictées; & tandis que l'orgueilleuse philosophie ou l'aveugle esprit de parti ne voit en eux que d'heureux imposteurs, le vrai politique admire dans leurs institutions ce grand & puissant génie qui préside aux établissemens durables.

Il ne faut pas de tout ceci conclure avec Warburton que la politique & la religion aient parmi nous un objet commun, mais que dans l'origine des nations l'une sert d'instrument à l'autre.

Du Peuple.

Comme avant d'élever un grand édifice l'architecte observe & sonde le sol, pour voir s'il en peut soutenir le poids, le sage instituteur ne commence pas par rédiger de bonnes loix en elles-mêmes, mais il examine auparavant si le peuple auquel il les destine est propre à les supporter. C'est pour cela que Platon refusa de donner des loix aux Arcadiens & aux Cyréniens, sachant que ces deux Peuples étoient riches & ne pouvoient souffrir l'égalité: c'est pour cela qu'on vit en Crète de bonnes loix & de méchans hommes, parce que Minos n'avoit discipliné qu'un peuple chargé de vices.

Mille nations ont brillé sur la terre qui n'auroient jamais pu souffrir de bonnes loix, & celles mêmes qui l'auroient pu, n'ont eu dans toute leur durée qu'un tems fort court pour cela. La plupart des peuples ainsi que des hommes ne sont dociles que dans leur jeunesse, ils deviennent incorrigibles en vieillissant; quand une fois les coutumes sont établies & les préjugés enracinés, c'est une entreprise dangereuse & vaine de vouloir les réformer; le peuple ne peut pas même souffrir qu'on touche à ses maux pour les détruire: semblables à ces malades stupides & sans courage qui frémissent à l'aspect du médecin.

Ce n'est pas que, comme quelques maladies bouleversent la tête des hommes & leur ôtent le souvenir du passé, il ne se trouve quelquefois dans la durée des états des époques violentes où les révolutions font sur les peuples ce que certaines crises font sur les individus, où l'horreur du passé tient lieu d'oubli, & où l'état, embrasé par les guerres civiles, renaît pour ainsi dire de sa cendre, & reprend la vigueur de la jeunesse en sortant des bras de la mort. Telle fut Sparte au tems de Lycurgue, telle fut Rome après les Tarquins, & telles ont été parmi nous la Hollande & la Suisse après l'expulsion des tyrans.

Mais ces événemens sont rares; ce sont des exceptions dont la raison se trouve toujours dans la constitution particuliere de l'état excepté. Elles ne sauroient même avoir lieu deux fois pour le même peuple, car il peut se rendre libre tant qu'il n'est que barbare, mais il ne le peut plus quand le ressort civil est usé. Alors les troubles peuvent le détruire sans que les révolutions puissent le rétablir, & si-tôt que ses fers sont brisés, il tombe épars & n'existe plus: il lui faut désormais un maître & non pas un libérateur. Peuples libres, souvenez-vous de cette maxime: on peut

acquérir la liberté ; mais on ne la recouvre jamais.

La jeuneſſe n'eſt pas l'enfance. Il eſt pour les nations comme pour les hommes un tems de jeuneſſe, ou ſi l'on veut de maturité qu'il faut attendre avant de les ſoumettre à des loix ; mais la maturité d'un peuple n'eſt pas toujours facile à connoître, & ſi on la prévient, l'ouvrage eſt manqué. Tel peuple eſt diſciplinable en naiſſant, tel autre ne l'eſt pas au bout de dix ſiecles. Les Ruſſes ne ſeront jamais vraiment policés, parce qu'ils l'ont été trop tôt. Pierre avoit le génie imitatif ; il n'avoit pas le vrai génie, celui qui crée & fait tout de rien. Quelques unes des choſes qu'il fit étoient bien, la plupart étoient déplacées. Il a vu que ſon peuple étoit barbare, il n'a point vu qu'il n'étoit pas mûr pour la police ; il l'a voulu civiliſer quand il ne falloit que l'aguerrir. Il a d'abord voulu faire des allemands, des anglois, quand il falloit commencer par faire des ruſſes ; il a empêché ſes ſujets de jamais devenir ce qu'ils pourroient être, en leur perſuadant qu'ils étoient ce qu'ils ne ſont pas. C'eſt ainſi qu'un précepteur françois forme ſon éleve pour briller un moment dans ſon enfance, & puis n'être jamais rien. L'empire de Ruſſie voudra ſubjuguer l'Europe & ſera ſubjugué lui-même. Les tartares ſes ſujets ou ſes voiſins deviendront ſes maîtres & les nôtres : cette révolution me paroît infaillible. Tous les rois de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer.

Comme la nature a donné des termes à la ſtature d'un homme bien conformé, paſſé leſquels elle ne fait plus que des géans ou des nains, il y a de même, eu égard à la meilleure conſtitution d'un état, des bornes à l'étendue qu'il peut avoir, afin qu'il ne ſoit ni trop grand pour pouvoir être bien gouverné, ni trop petit pour pouvoir ſe maintenir par lui-même. Il y a dans tout corps politique un *maximum* de force qu'il ne ſauroit paſſer, & duquel ſouvent il s'éloigne à force de s'agrandir. Plus le lien ſocial s'étend, plus il ſe relâche, & en général un petit état eſt proportionnellement plus fort qu'un grand.

Mille raiſons démontrent cette maxime. Premiérement, l'adminiſtration devient plus pénible dans les grandes diſtances, comme un poids devient plus lourd au bout d'un plus grand levier. Elle devient auſſi plus onéreuſe à meſure que les degrés ſe multiplient ; car chaque ville a d'abord la ſienne que le peuple paie, chaque diſtrict la ſienne encore payée par le peuple, enſuite chaque province, puis les grands gouvernemens, les ſatrapies, les vice-royautés qu'il faut toujours payer plus cher à meſure qu'on monte, & toujours aux dépens du malheureux peuple : enfin vient l'adminiſtration ſuprême qui écraſe tout. Tant de ſurcharges épuiſent continuellement les ſujets ; loin d'être mieux gouvernés par tous ces différens ordres, ils le ſont moins bien que s'il n'y en avoit qu'un ſeul au-deſſus d'eux. Cependant à peine reſte-t-il des reſſources pour les cas extraordinaires, & quand il y faut recourir, l'état eſt toujours à la veille de ſa ruine.

Ce n'eſt pas tout ; non-ſeulement le gouvernement a moins de vigueur & de célérité pour faire obſerver les loix, empêcher les vexations, corriger les abus, prévenir les entrepriſes ſéditieuſes qui peuvent ſe faire dans des lieux éloignés, mais le peuple a moins d'affection pour ſes chefs qu'il ne voit jamais, pour la patrie qui eſt à ſes yeux comme le monde, & pour ſes concitoyens dont la plupart lui ſont étrangers. Les mêmes loix ne peuvent convenir à tant de provinces diverſes qui ont des mœurs différentes, qui vivent ſous des climats oppoſés & qui ne peuvent ſouffrir la même forme de gouvernement. Des loix différentes n'engendrent que trouble & confuſion parmi des peuples qui, vivant ſous les mêmes chefs & dans une communication continuelle, paſſent ou ſe marient les uns chez les autres, & ſoumis à d'autres coutumes, ne ſavent jamais ſi leur patrimoine eſt bien à eux. Les talens ſont enfouis, les vertus ignorées, les vices impunis, dans cette multitude d'hommes inconnus les uns aux autres, que le ſiége de l'adminiſtration ſuprême raſſemble dans un même lieu. Les chefs accablés d'affaires ne voient rien par eux-mêmes, des commis gouvernent l'état. Enfin les meſures qu'il faut prendre pour maintenir l'autorité générale, à laquelle tant d'officiers éloignés veulent ſe ſouſtraire ou en impoſer, abſorbe tous les ſoins publics, il n'en reſte plus pour le bonheur du peuple, à peine en reſte-t-il pour ſa défenſe au beſoin, & c'eſt ainſi qu'un corps trop grand pour ſa conſtitution, s'affaiſſe & périt écraſé ſous ſon propre poids.

D'un autre côté, l'état doit ſe donner une certaine baſe pour avoir de la ſolidité, pour réſiſter aux ſecouſſes qu'il ne manquera pas d'éprouver & aux efforts qu'il ſera contraint de faire pour ſe ſoutenir : car tous les peuples ont une eſpece de force centrifuge, par laquelle ils agiſſent continuellement les uns contre les autres & tendent à s'agrandir aux dépens de leurs voiſins, comme les tourbillons de Deſcartes. Ainſi les foibles riſquent d'être bientôt engloutis, & nul ne peut guère ſe conſerver qu'en ſe mettant avec tous dans une eſpece d'équilibre, qui rend la compreſſion par-tout à-peu-près égale.

On voit par-là qu'il y a des raiſons de s'étendre & des raiſons de ſe reſſerrer, & ce n'eſt pas le moindre talent du politique, de trouver, entre les unes & les autres, la proportion la plus avantageuſe à la conſervation de l'état. On peut dire en général que les premieres, n'étant qu'extérieures & relatives, doivent être ſubordonnées aux autres, qui ſont internes & abſolues ; une

saine & forte constitution est la premiere chose qu'il faut rechercher, & l'on doit plus compter sur la vigueur qui naît d'un bon gouvernement, que sur les ressources que fournit un grand territoire.

Au reste, on a vu des états tellement constitués, que la nécessité des conquêtes entroit dans leur constitution même, & que pour se maintenir, ils étoient forcés de s'agrandir sans cesse. Peut-être se félicitoient-ils beaucoup de cette heureuse nécessité, qui leur montroit pourtant, avec le terme de leur grandeur, l'inévitable moment de leur chûte.

On peut mesurer un corps politique de deux manières; savoir par l'étendue du territoire, & par le nombre du peuple, & il y a, entre l'une & l'autre de ces mesures, un rapporr convenable pour donner à l'état sa véritable grandeur: ce sont les hommes qui font l'état, & c'est le terrain qui nourrit les hommes; ce rapport est donc que la terre suffise à l'entretien de ses habitans, & qu'il y ait autant d'habitans que la terre en peut nourrir. C'est dans cette proportion que se trouve le *maximum* de force d'un nombre donné de peuple; car s'il y a du terrain de trop, la garde en est onéreuse, la culture insuffisante, le produit superflu; c'est la cause prochaine des guerres défensives: s'il n'y en a pas assez, l'état se trouve pour le supplément à la discrétion de ses voisins; c'est la cause prochaine des guerres offensives. Tout peuple qui n'a par sa position que l'alternative entre le commerce ou la guerre, est foible en lui-même, il dépend de ses voisins & des événemens; il n'a jamais qu'une existence incertaine & courte. Il subjugue & change de situation, ou il est subjugué & n'est rien. Il ne peut se conserver libre qu'à force de petitesse ou de grandeur.

On ne peut donner en calcul un rapport fixe entre l'étendue de terre & le nombre d'hommes qui se suffisent l'un à l'autre, tant à cause des différences qui se trouvent dans les qualités du terrain, dans ses degrés de fertilité, dans la nature de ses productions, dans l'influence des climats, que de celles qu'on remarque dans les tempéramens des hommes qui les habitent, dont les uns consomment peu dans un pays fertile; les autres beaucoup sur un sol ingrat. Il faut encore avoir égard à la plus grande ou moindre fécondité des femmes, à ce que le pays peut avoir de plus ou moins favorable à la population, à la quantité dont le législateur peut espérer d'y concourir par ses établissemens; de sorte qu'il ne doit pas fonder son jugement sur ce qu'il voit, mais sur ce qu'il prévoit, ni s'arrêter autant à l'état actuel de la population qu'à celui où elle doit naturellement parvenir. Enfin il y a mille occasions où les accidens particuliers du lieu exigent ou permettent qu'on embrasse plus de terrain qu'il ne paroît nécessaire. Ainsi l'on s'étendra beaucoup dans un pays de montagnes, où les productions naturelles, savoir les bois, les pâturages, demandent moins de travail, où l'expérience apprend que les femmes sont plus fécondes que dans les plaines, & où un grand sol incliné ne donne qu'une petite base horisontale, la seule qu'il faut compter pour la végétation. Au contraire, on peut se resserrer au bord de la mer, même dans des rochers & des sables presque stériles; parce que la pêche y peut suppléer en grande partie aux productions de la terre, que les hommes doivent être plus rassemblés pour repousser les pirates, & qu'on a d'ailleurs plus de facilité pour délivrer le pays par les colonies, des habitans dont il est surchargé.

A ces conditions pour instituer un peuple, il en faut ajouter une qui ne peut suppléer à nulle autre, mais sans laquelle elles sont toutes inutiles; c'est qu'on jouisse de l'abondance & de la paix; car le tems où s'ordonne un état est, comme celui où se forme un bataillon, l'instant où le corps est le moins capable de résistance & le plus facile à détruire. On résisteroit mieux dans un désordre absolu que dans un moment de fermentation, où chacun s'occupe de son rang & non du péril. Qu'une guerre, une famine, une sédition survienne en tems de crise, l'état est infailliblement renversé.

C'est n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de gouvernemens établis durant ces orages; mais alors ce sont ces gouvernemens mêmes qui détruisent l'état. Les usurpateurs amènent ou choisissent toujours ces tems de troubles pour faire passer, à la faveur de l'effroi public, des loix destructives que le peuple n'adopteroit jamais de sang-froid. Le choix du moment de l'institution est un des caracteres les plus sûrs par lesquels on peut distinguer l'œuvre du législateur d'avec celle du tyran.

Quel peuple est donc propre à la législation? Celui qui, se trouvant déja lié par quelque union d'origine, d'intérêt ou de convention, n'a point encore porté le vrai joug des loix; celui qui n'a ni coutumes ni superstitions bien enracinées; celui qui ne craint pas d'être accablé par une invasion subite, qui, sans entrer dans les querelles de ses voisins, peut résister seul à chacun d'eux, ou s'aider de l'un pour repousser l'autre; celui dont chaque membre peut être connu de tous, & où l'on n'est point forcé de charger un homme d'un plus grand fardeau qu'un homme ne peut porter; celui qui peut se passer des autres peuples & dont tout autre peuple peut se passer; celui qui n'est ni riche ni pauvre & peut se suffire à lui-même; enfin celui qui réunit la consistance d'un ancien peuple avec la docilité d'un peuple nouveau. Ce qui rend pénible l'ouvrage de la législation, est moins ce qu'il faut établir que ce

qu'il faut détruire ; & ce qui rend le succès si rare, c'est l'impossibilité de trouver la simplicité de la nature jointe aux besoins de la société. Toutes ces conditions, il est vrai, se trouvent difficilement rassemblées. Aussi voit-on peu d'états bien constitués.

Il est encore en Europe un pays capable de législation ; c'est l'isle de Corse. La valeur & la constance avec laquelle ce brave peuple a su recouvrer & défendre sa liberté, mériteroit bien que quelqu'homme sage lui apprît à la conserver. J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite isle étonnera l'Europe.

Des divers systêmes de législation.

Si l'on recherche en quoi consiste précisément le plus grand bien de tous, qui doit être la fin de tout systême de législation, on trouvera qu'il se réduit à ces deux objets principaux, la *liberté* & l'*égalité*. La liberté, parce que toute dépendance particuliere est autant de force ôtée au corps de l'état ; l'égalité, parce que la liberté ne peut subsister sans elle.

J'ai déja dit ce que c'est que la liberté civile ; à l'égard de l'égalité, il ne faut pas entendre par ce mot que les degrés de puissance & de richesse soient absolument les mêmes, mais que, quant à la puissance, elle soit au-dessous de toute violence & ne s'exerce jamais qu'en vertu du rang & des loix ; & quant à la richesse, que nul citoyen ne soit assez opulent pour en pouvoir acheter un autre, & nul assez pauvre pour être contraint de se vendre : ce qui suppose du côté des grands, modération de biens & de crédit, & du côté des petits, modération d'avarice & de convoitise.

Cette égalité, disent-ils, est une chimère de spéculation qui ne peut exister dans la pratique. Mais si l'abus est inévitable, s'ensuit-il qu'il ne faille pas au moins le régler ? C'est précisément parce que la force des choses tend toujours à détruire l'égalité, que la force de la législation doit toujours tendre à la maintenir.

Mais ces objets généraux de toute bonne institution, doivent être modifiés en chaque pays, par les rapports qui naissent tant de la situation locale, que du caractère des habitans ; & c'est sur ces rapports qu'il faut assigner à chaque peuple un systême particulier d'institution, qui soit le meilleur, non peut-être en lui-même, mais pour l'état auquel il est destiné. Par exemple, le sol est-il ingrat & stérile, ou le pays trop serré pour les habitans ? Tournez vous du côté de l'industrie & des arts, dont vous échangerez les productions contre les denrées qui vous manquent. Au contraire, occupez-vous de riches plaines & des coteaux fertiles ? Dans un bon terrain manquez-vous d'habitans ? Donnez tous vos soins à l'agriculture qui multiplie les hommes, & chassez les arts qui ne feroient qu'achever de dépeupler le pays, en attroupant sur quelques points du territoire le peu d'habitans qu'il a. Occupez-vous des rivages étendus & commodes ? Couvrez la mer de vaisseaux, cultivez le commerce & la navigation, vous aurez une existence brillante & courte. La mer ne baigne-t-elle sur vos côtes que des rochers presqu'inaccessibles ? Restez barbares & ichtyophages ; vous en vivrez plus tranquilles, meilleurs peut-être, & surement plus heureux. En un mot, outre les maximes communes à tous, chaque peuple renferme en lui quelque cause qui les ordonne d'une manière particulière, & rend sa législation propre à lui-seul. C'est ainsi qu'autrefois les Hébreux, & récemment les Arabes, ont eu pour principal objet la religion, les Athéniens les lettres, Carthage & Tyr le commerce, Rhodes la marine, Sparte la guerre, & Rome la vertu. L'auteur de l'*esprit des loix* a montré dans des foules d'exemples par quel art le législateur dirige l'institution vers chacun de ces objets.

Ce qui rend la constitution d'un état véritablement solide & durable, c'est quand les convenances sont tellement observées, que les rapports naturels & les loix tombent toujours de concert sur les points, & que celles-ci ne font, pour ainsi dire, qu'assurer, accompagner, rectifier les autres. Mais si le législateur se trompant dans son objet, prend un principe différent de celui qui naît de la nature des choses ; que l'un tende à la servitude, & l'autre à la liberté ; l'un aux richesses, l'autre à la population ; l'un à la paix, l'autre aux conquêtes ; on verra les loix s'affoiblir insensiblement, la constitution s'altérer, & l'état ne cessera d'être agité jusqu'à ce qu'il soit détruit ou changé, & que l'invincible nature ait repris son empire.

Division des loix.

Pour ordonner le tout, ou donner la meilleure forme possible à la chose publique, il y a diverses relations à considérer. Premiérement l'action du corps entier agissant sur lui-même, c'est-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du souverain à l'état ; & ce rapport est composé de celui des termes intermédiaires, comme nous le verrons ci-après.

Les loix qui règlent ce rapport, portent le nom de loix politiques, & s'appellent aussi loix fondamentales, non sans quelque raison, si ces loix sont sages. Car, s'il n'y a dans chaque état qu'une bonne manière de l'ordonner, le peuple qui l'a trouvée doit s'y tenir : mais si l'ordre établi est mauvais, pourquoi prendroit-on pour fondamentales des loix qui l'empêchent d'être bon ? D'ailleurs, en tout état de cause, un peuple est toujours le maître de changer ses loix, même les meilleures ;

meilleures; car s'il lui plaît de se faire mal à lui-même, qui est-ce qui a droit de l'en empêcher?

La seconde relation est celle des membres entr'eux ou avec le corps entier, & ce rapport doit être au premier égard aussi petit, & au second aussi grand qu'il est possible, en sorte que chaque citoyen soit dans une parfaite indépendance de tous les autres, & dans une excessive dépendance de la cité; ce qui se fait toujours par les mêmes moyens, car il n'y a que la force de l'état qui fasse la liberté de ses membres. C'est de ce deuxieme rapport que naissent les loix civiles.

On peut considérer une troisieme sorte de relation entre l'homme & la loi, savoir, celle de la désobéissance à la peine, & celle-ci donne lieu à l'établissement des loix criminelles, qui dans le fond sont moins une espece particuliere de loix, que la sanction de toutes les autres.

A ces trois sortes de loix, il s'en joint une quatrieme, la plus importante de toutes, qui ne se grave ni sur le marbre, ni sur l'airain, mais dans le cœurs des citoyens; qui fait la véritable constitution de l'état; qui prend tous les jours de nouvelles forces; qui, lorsque les autres loix vieillissent ou s'éteignent, les ranime ou les supplée, conserve un peuple dans l'esprit de son institution, & substitue insensiblement la force de l'habitude à celle de l'autorité. Je parle des mœurs, des coutumes, & sur-tout de l'opinion; partie inconnue à nos politiques, mais de laquelle dépend le succès de toutes les autres; partie dont le grand législateur s'occupe en secret, tandis qu'il paroît se borner à des réglemens particuliers qui ne sont que le cintre de la voûte, dont les mœurs plus lentes à naître, forment enfin l'inébranlable clef. (*Contrat social*).

Fin du supplément au dictionnaire de morale.

DICTIONNAIRE D'ÉDUCATION.

A.

ADOLESCENT, (1). Je reviens donc à ma méthode, & je dis : quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des spectacles qui les retiennent, & non des spectacles qui les excitent : donnez le change à leur imagination naissante par des objets, qui, loin d'enflammer leurs sens, en réprimeni l'activité. Éloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodestie des femmes hâte & prévient les leçons de la nature, où tout présente à leurs yeux des plaisirs qu'ils ne doivent connoître que quand ils sauront les choisir. Ramenez-les dans leurs premières habitations, où la simplicité champêtre laisse les passions de leur âge se développer moins rapidement ; ou si leur goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuse oisiveté. Choisissez avec soin leurs sociétés, leurs occupations, leurs plaisirs ; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modestes, qui les remuent sans les séduire, & qui nourrissent leur sensibilité sans émouvoir leurs sens. Songez aussi qu'il y a par-tout quelques excès à craindre, & que les passions immodérées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre élève un garde-malade, un frère de la charité, d'affliger ses regards par des objets continuels de douleurs & de souffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, & de la grêve aux prisons. Il faut le toucher & non l'endurcir à l'aspect des misères humaines. Long-tems frappé des mêmes spectacles, on n'en sent plus les impressions, l'habitude accoutume à tout ; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, & ce n'est que l'imagination qui nous fait sentir les maux d'autrui ; c'est ainsi qu'à force de voir souffrir & mourir, les prêtres & les médecins deviennent impitoyables. Que votre élève connoisse donc le sort de l'homme & les misères de ses semblables ; mais qu'il n'en soit pas trop souvent le témoin. Un seul objet bien choisi, & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendrissement & de réflexion. Ce n'est pas tant ce qu'il voit, que son retour sur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement qu'il en porte ; & l'impression durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins de l'objet même, que du point de vue sous lequel on le porte à se le rappeller. C'est ainsi qu'en ménageant les exemples, les leçons, les images, vous émousserez long-tems l'aiguillon des sens, & donnerez le change à la nature, en suivant ses propres directions.

A mesure qu'il acquiert des lumières, choisissez des idées qui s'y rapportent ; à mesure que ses desirs s'allument, choisissez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'est distingué par ses mœurs, autant que par son courage, m'a raconté que, dans sa premiere jeunesse, son pere, homme de sens, mais très-dévot, voyant son tempérament naissant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir ; mais enfin, malgré tous ses soins, le sentant prêt à lui échapper, il s'avisa de le mener dans un hôpital de vérolés, & sans le prévenir de rien, le fit entrer dans une salle, où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le désordre qui les y avoit exposés. A ce hideux aspect, qui révoltoit à la fois tous les sens, le jeune homme faillit à se trouver mal. *Va, misérable débauché*, lui dit alors le pere d'un ton véhément, *suis le vil penchant qui t'entraîne ; bientôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle, où, victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.*

Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Condamné, par son état, à passer sa jeunesse dans des garnisons, il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il, *j'ai eu des foiblesses ; mais parvenu jusqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique sans horreur.* Maître ! peu de discours ; mais apprenez à choisir les lieux, les temps, les personnes ; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & soyez sûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance est peu de chose. Le mal qui s'y glisse n'est point sans remede, & le bien qui s'y fait peut venir plus tard ; mais il n'en est pas ainsi du premier âge où l'homme commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais

(1) Le commencement de ce livre se trouve dans les articles AMOUR DE SOI, PASSIONS, PUDEUR, du dictionnaire de morale.

assez pour l'usage qu'on en doit faire, & son importance exige une attention sans relâche: voilà pourquoi j'insiste sur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture est, de tout retarder tant qu'il est possible. Rendez les progrès lents & sûrs; empêchez que l'adolescent ne devienne homme au moment où rien ne lui reste à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les esprits destinés à donner du baume au sang & de la force aux fibres, se forment & s'élaborent. Si vous leur faites prendre un cours différent, & que ce qui est destiné à perfectionner un invidu serve à la formation d'un autre, tous deux restent dans un état de foiblesse, & l'ouvrage de la nature demeure imparfait. Les opérations de l'esprit se sentent à leur tour de cette altération, & l'ame aussi débile que le corps n'a que des fonctions foibles & languissantes. Des membres gros & robustes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux substances sont mal disposés. Mais quelque bien disposés qu'ils puissent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un sang épuisé, appauvri, & dépourvu de cette substance qui donne de la force & du jeu à tous les ressorts de la machine. Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'est, sans doute, une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles perites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse; mais ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guère que dans les premiers.

Les maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend la jeunesse indisciplinable, & je le vois; mais n'est-ce pas leur faute? Si-tôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre? Les longs & froids sermons d'un pédant effaceront-ils dans l'esprit de son éleve l'image des plaisirs qu'il a conçus? Banniront-ils de son cœur les desirs qui le tourmentent? Amortiront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il fait l'usage? Ne s'irrirera-t-il pas contre les obstacles qui s'opposent au seul bonheur dont il ait l'idée; & dans la dure loi qu'on lui prescrit sans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, si-non le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter? Est-il étrange qu'il se mutine & le haisse à son tour?

Je conçois bien qu'en se rendant facile, on peut se rendre plus supportable, & conserver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi sert l'autorité qu'on ne garde sur son éleve qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer; c'est comme si, pour calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faisoit sauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adolescence soit un obstacle à l'éducation, c'est par lui qu'elle se consomme & s'acheve; c'est lui qui vous donne une prise sur le cœur d'un jeune homme, quand il cesse d'être moins fort que vous. Ses premieres affections sont les rênes avec lesquels vous dirigez tous ses mouvemens; il étoit libre, & je le vois asservi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ses besoins; si-tôt qu'il aime, il dépend de ses attachemens. Ainsi se forment les premiers liens qui l'unissent à son espece. En dirigeant sur elle sa sensibilité naissante, ne croyez pas qu'elle embrassera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain signifiera pour lui quelque chose. Non, cette sensibilité se bornera premierement à ses semblables, & ses semblables ne seront point pour lui des inconnus; mais ceux avec lesquels il a des liaisons, ceux que l'habitude lui a rendu chers ou nécessaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manières de penser & de sentir communes, ceux qu'il voit exposés aux peines qu'il a souffertes, & sensibles aux plaisirs qu'il a goûtés; ceux, en un mot, en qui l'identité de nature plus manifestée lui donne une plus grande disposition à s'aimer. Ce ne sera qu'après avoir cultivé son naturel en mille manières, après bien des réflexions sur ses propres sentimens, & sur ceux qu'il observera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généraliser ses notions individuelles sous l'idée abstraite d'humanité, & joindre à ses affections particulieres celles qui peuvent l'identifier avec son espece.

En devenant capable d'attachement, il devient sensible à celui des autres, & par-là même attentif aux signes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir sur lui? Que de chaines vous avez mises autour de son cœur avant qu'il s'en apperçût! Que ne sentira-t-il point, quand, ouvrant les yeux sur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui; quand il pourra se comparer aux autres jeunes gens de son âge, & vous comparer aux autres gouverneurs? Je dis quand il le verra, mais gardez-vous de le lui dire; si vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéissance en retour des soins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez surpris: il se dira, qu'en feignant de l'obliger gratuirement, vous avez prétendu se charger d'une dette, & le lier par un contrat auquel il n'a point consenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'est que pour lui-même; vous exigez, enfin; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait sans son aveu.

Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & se trouve enrolé malgré lui, vous criez à l'injustice; n'êtes-vous pas plus injuste encore de demander à votre éleve le prix des soins qu'il n'a point acceptés?

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'est un sentiment si naturel! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme; mais l'intérêt y est: il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix; mais si vous feignez de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude. C'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; en voulant l'enchaîner on le dégage; on l'enchaîne en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poisson vient, & reste autour de lui sans défiance; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur est-il le bienfaiteur, le poisson est-il ingrat? Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bienfaiteur l'oublie? Au contraire, il en parle toujours avec plaisir, il n'y songe point sans attendrissement: s'il trouve occasion de lui montrer par quelque service inattendu qu'il se ressouvient des siens, avec quel contentement intérieur il satisfait alors sa gratitude! avec quel douce joie il se fait reconnoître? avec quelle transport il lui dit: mon tour est venu! Voilà vraiement la voix de la nature; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoissance est un sentiment naturel, & que vous n'en détruisiez pas l'effet par votre faute, assurez-vous que votre éleve, commençant à voir le prix de vos soins, y sera sensible, pourvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix; & qu'ils vous donneront dans son cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien assuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter, en vous faisant valoir auprès de lui. Lui vanter vos services, c'est les lui rendre insupportables; les oublier, c'est l'en faire souvenir. Jusqu'à ce qu'il soit temps de le traiter en homme, qu'il ne soit jamais question de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il se doit. Pour le rendre docile, laissez-lui toute sa liberté, dérobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez son ame au noble sentiment de la reconnoissance, en ne lui parlant jamais que de son intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faisoit étoit pour son bien, avant qu'il fût en état de l'entendre; dans ce discours il n'eût vu que votre dépendance, & il ne vous eût pris que pour son valet. Mais maintenant qu'il commence à sentir ce que c'est qu'aimer, il sent aussi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime; & dans le zèle qui vous fait occuper de lui sans cesse, il ne voit plus l'attachement d'un esclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids sur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils; mais jamais on ne les méprise.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral: nous venons de faire un second pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'essayerois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les premieres voix de la conscience; & comment des sentimens d'amour & de haine naissent les premieres notions du bien & du mal. Je ferois voir que *justice* & *bonté* ne sont point seulement des mots abstraits, de purs être moraux formés par l'entendement; mais de véritables affections de l'ame éclairée par la raison, & qui ne sont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives; que par la raison seule, indépendamment de la conscience, on ne peut établir aucune loi naturelle; & que tout le droit de la nature n'est qu'une chimère, s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain. Mais je songe que je n'ai point à faire ici des traités de métaphysique & de morale, ni des cours d'étude d'aucune espèce; il me suffit de marquer l'ordre & le progrès de nos sentimens & de nos connoissances, relativement à notre constitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Emile n'ayant jusqu'à présent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette sur ses semblables le porte à se comparer avec eux; & le premier sentiment qu'excite en lui cette comparaison, est de desirer la premiere place. Voilà le point où l'amour de soi se change en amour-propre, & où commencent à naître toutes les passions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider si celles de ces passions qui domineront dans son caractere, seront humaines & douces, ou cruelles & malfaisantes, si ce seront des passions de bienfaisance & de commisération, ou d'envie & de convoitise, il faut savoir à quelle place il se sentira parmi les hommes, & quels genres d'obstacles il pourra croire avoir à vaincre, pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'espece, il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la mesure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre social.

Il faut étudier la société par les hommes, & les hommes par la société: ceux qui voudront traiter séparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment

les hommes en doivent être affectés, & quelles paſſions en doivent naître. On voit que c'eſt réciproquement par le progrès des paſſions que ces relations ſe multiplient & ſe reſſerrent. C'eſt moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque deſire peu de choſes tient à peu de gens; mais confondant toujours nos vains deſirs avec nos beſoins phyſiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la ſociété humaine, ont toujours pris les effets pour les cauſes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raiſonnemens.

Il y a dans l'état de nature une égalité de fait réelle & indeſtructible, parce qu'il eſt impoſſible dans cet état que la ſeule différence d'homme à homme ſoit aſſez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique & vaine, parce que les moyens deſtinés à la maintenir ſervent eux-mêmes à la détruire; & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'eſpèce d'équilibre que la nature avoit mis entre eux. De cette première contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude ſera ſacrifiée au petit nombre, & l'intérêt public à l'intérêt particulier. Toujours ces noms ſpécieux de juſtice & de ſubordination ſerviront d'inſtrumens à la violence & d'armes à l'iniquité: d'où il ſuit que les ordres diſtingués qui ſe prétendent utiles aux autres, ne ſont en effet utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres; par où l'on doit juger de la conſidération qui leur eſt dûe ſelon la juſtice & ſelon la raiſon. Reſte à voir ſi le rang qu'ils ſe ſont donné eſt plus favorable au bonheur de ceux qui l'occuppent, pour ſavoir quel jugement chacun de nous doit porter de ſon propre ſort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe; mais pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

S'il ne s'agiſſoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par ſon maſque, on n'auroit pas beſoin de le leur montrer: ils le verroient toujours de reſte. Mais puiſque le maſque n'eſt pas l'homme, & qu'il ne faut pas que ſon vernis les ſéduiſe, en leur peignant les hommes, peignez-les leurs tels qu'ils ſont; non pas afin qu'ils les haiſſent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas reſſembler. C'eſt, à mon gré, le ſentiment le mieux entendu que l'homme puiſſe avoir ſur ſon eſpece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une roûte oppoſée à celle que nous avons ſuivie juſqu'à préſent, & d'inſtruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui, que par la ſienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine; mais ſi reſpecté d'eux il les voit ſe tromper mutuellement, il en aura pitié. Le ſpectacle du monde, diſoit Pythagore, reſſemble à celui des jeux olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne ſongent qu'à leur profit; les autres y payent de leur perſonne, & cherchent la gloire; d'autres ſe contentent de voir les jeux, & ceux-ci ne ſont pas les pires.

Je voudrois qu'on choiſît tellement les ſociétés d'un jeune homme, qu'il penſât bien de ceux qui vivent avec lui; & qu'on lui apprît à ſi bien connoître le monde, qu'il penſât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il ſache que l'homme eſt naturellement bon, qu'il le ſente, qu'il juge de ſon prochain par lui-même; mais qu'il voye comment la ſociété déprave & pervertit les hommes: qu'il trouve dans leurs préjugés la ſource de tous leurs vices: qu'il ſoit porté à eſtimer chaque individu, mais qu'il mépriſe la multitude: qu'il voye que tous les hommes portent à peu près le même maſque; mais qu'il ſache auſſi qu'il y a des viſages plus beaux que le maſque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ſes inconvéniens, & n'eſt pas facile dans la pratique; car s'il devient obſervateur de trop bonne heure, ſi vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médiſant & ſatyrique, déciſif & prompt à juger; il ſe fera un odieux plaiſir de chercher à tout de ſiniſtres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui eſt bien. Il s'accoutumera du moins au ſpectacle du vice, & à voir les méchans ſans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux ſans pitié. Bientôt la perverſité générale lui ſervira moins de leçons que d'exemple; il ſe dira, que ſi l'homme eſt ainſi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que ſi vous voulez l'inſtruire par principes, & lui faire connoître avec la nature du cœur humain, l'application des cauſes externes qui tournent nos penchans en vices, en le tranſportant ainſi tout d'un coup des objets ſenſibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphyſique qu'il n'eſt point en état de comprendre; vous retombez dans l'inconvénient, évité ſi ſoigneuſement juſqu'ici, de lui donner des leçons qui reſſemblent à des leçons, de ſubſtituer dans ſon eſprit l'expérience & l'autorité du maître à ſa propre expérience, & au progrès de ſa raiſon.

Pour lever à la fois ces deux obſtacles, & pour mettre le cœur humain à ſa portée, ſans riſquer de gâter le ſien, je voudrois lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres temps ou dans d'autres lieux, & de ſorte qu'il pût voir la ſcene ſans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'hiſtoire; c'eſt par elle qu'il lira dans les cœurs ſans les leçons de la philoſophie; c'eſt par elle qu'il les verra, ſimple ſpectateur, ſans

intérêt & sans passion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accusateur.

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler, ils montrent leurs discours & cachent leurs actions; mais dans l'histoire elles sont dévoilées, & on les juge sur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils sont & ce qu'ils veulent paroître; plus ils se déguisent, mieux on les connoît.

Malheureusement cette étude a ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espèce. Il est difficile de se mettre dans un point de vue, d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'histoire, est qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons; comme elle n'est intéressante que par les révolutions, les catastrophes, tant qu'un peuple croît & prospère dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin: toutes nos histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent, ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient; ils sont assez heureux & assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux: & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui se conduisent le mieux, sont ceux dont on parle le moins. Nous ne savons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célèbres: les bons sont oubliés ou tournés en ridicule; & voilà comment l'histoire, ainsi que la philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'histoire, ne soient la peinture exacte des mêmes faits, tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'historien; ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui fait mettre exactement le lecteur au lieu de la scene, pour voir un événement tel qu'il s'est passé? L'ignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique, en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du spectateur. Suffit il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de poussière élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un combat, sans que personne s'en soit apperçu? Cela empêche-t-il que l'historien ne vous dise la cause de la défaite ou de la victoire avec autant d'assurance que s'il eût été par-tout? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raison m'en reste inconnue; & quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cause? L'historien m'en donne une, mais il la controuve; & la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un art de conjecturer, l'art de choisir entre plusieurs mensonges celui qui ressemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lu Cléopatre ou Cassandre, ou d'autres livres de cette espèce? L'auteur choisit un événement connu; puis l'accommodant à ses vues, l'ornant de détails de son invention, de personnages qui n'ont jamais existé, & de portraits imaginaires, entasse fictions sur fictions pour rendre sa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces romans & vos histoires, si ce n'est que le romancier se livre davantage à sa propre imagination, & que l'historien s'asservit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, si l'on veut, que le premier se propose un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne se soucie guere.

On me dira que la fidélité de l'histoire intéresse moins que la vérité des mœurs & des caracteres; pourvu que le cœur humain soit bien peint, il importe peu que les événemens soient fidèlement rapportés; car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? On a raison, si les portraits sont bien rendus d'après nature; mais si la plupart n'ont leur modèle que dans l'imagination de l'historien, n'est-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains, ce qu'on veut ôter à celle du maître? Si mon élève ne doit voir que des tableaux de fantaisie, j'aime mieux qu'ils soient tracés de ma main que d'une autre; ils lui seront, du moins, mieux appropriés.

Les pires historiens pour un jeune homme, sont ceux qui jugent les faits, & qu'il juge lui-même; c'est ainsi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un autre; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laisse à part l'histoire moderne; non seulement parce qu'elle n'a plus de physionomie, & que nos hommes se ressemblent tous; mais parce que nos historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui souvent ne représentent rien. Généralement les anciens font moins de portraits, mettent moins d'esprit & plus de sens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire; & il ne faut pas d'abord prendre les plus

judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluste; Tacite est le livre des vieillards, les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre: il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir sonder les profondeurs; il faut savoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La philosophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La jeunesse ne doit rien généraliser; toute son instruction doit être en regles particulières.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modèle des historiens. Il rapporte les faits sans les juger; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-même. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur; loin de s'interposer entre les événemens & les lecteurs, il se dérobe; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre; & l'on ne voit presque dans ses récits que la chose du monde la moins instructive, savoir des combats. La retraite des dix mille, & les commentaires de César, ont a-peu-près la même sagesse & le même défaut. Le bon Hérodote, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naif, plein de détails les plus capables d'intéresser & de plaire, seroit peut-être le meilleur des historiens, si ces mêmes détails ne dégénéroient souvent en simplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former: il faut déja du discernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Livre, son tour viendra; mais il est politique, il est rhéteur, il est tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'histoire en général est défectueuse, en ce qu'elle ne tient registre que de faits sensibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les causes lentes & progressives de ces faits, lesquelles ne peuvent s'assigner de même, restent toujours inconnues. On trouve souvent dans une bataille gagnée ou perdue, la raison d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit déjà devenue inévitable. La guerre ne fait guère que manifester des événemens déja déterminés par des causes morales, que les historiens savent rarement voir.

L'esprit philosophique a tourné de ce côté les réflexions de plusieurs écrivains de ce siècle; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des systêmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choses comme elles sont, mais comme elles s'accordent avec son systême.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vêtemens de parade; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis, elle ne le peint que quand il représente; c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulières pour commencer l'étude du cœur humain; car alors l'homme a beau se dérober, l'historien le poursuit par-tout; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur; & c'est quand l'un croit mieux se cacher, que l'autre le fait le mieux connoître. *Ceux*, dit Montaigne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux événemens, plus à ce qui se passe au dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors, ceux-là me sont plus propres; voilà pourquoi c'est mon homme que Plutarque.*

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des peuples est fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce seroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux anciens, par les raisons que j'ai déja dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractéristiques, étant bannis du style moderne, les hommes sont aussi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que sur la scène du monde. La décence, non moins sévère dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire; & comme on ne peut montrer les hommes que représentans toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des rois, nous n'aurons plus de Suétones.

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il y a une grace inimirable à peindre les grands hommes dans les petites choses; & il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant Annibal rassure son armée effrayée, & la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie: Agésilas à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand roi: César traversant un pauvre village & causant avec ses amis, décele sans y penser le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée: Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un seul mot; c'est le plus beau moment de sa vie: Aristide écrit son propre nom sur une coquille, & juſtifie

juſtifie ainſi ſon ſurnom : Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuiſine de ſon hôte. Voilà le véritable art de peindre. La phyſionomie ne ſe montre pas dans les grands traits; ni le caractere dans les grandes actions; c'eſt dans les bagatelles que le naturel ſe découvre. Les choſes publiques ſont ou trop communes ou trop apprêtées; & c'eſt preſque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du ſiècle dernier fut inconteſtablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre ſa vie intéreſſante par de petits détails qui le font connoître & aimer; mais combien s'eſt-on vu forcé d'en ſupprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramſai n'eût eu garde d'écrire quand il l'auroit ſu.

Un jour d'été qu'il faiſoit fort chaud, le Vicomte de Turenne, en petite veſte blanche & en bonnet, étoit à la fenêtre dans ſon antichambre. Un de ſes gens ſurvient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuiſine, avec lequel ce domeſtique étoit familier. Il s'approche doucement par derrière, & d'une main qui n'étoit pas légere lui applique un grand coup ſur les feſſes. L'homme frappé ſe retourne à l'inſtant. Le valet voit en frémiſſant le viſage de ſon maître. Il ſe jette à genoux tout éperdu. *Monſeigneur, j'ai cru que c'étoit George.... Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en ſe frottant le derrière, *il ne falloit pas frapper ſi fort.* Voilà donc ce que vous n'oſez dire, miſérables! ſoyez donc à jamais ſans naturel, ſans entrailles : trempez, durciſſez vos cœurs de fer dans votre vile décence; rendez-vous mépriſables à force de dignité : mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui ſens avec attendriſſement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis auſſi les petiteſſes de ce grand homme, dès qu'il étoit queſtion de ſa naiſſance & de ſon nom. Songe que c'eſt le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à ſon neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maiſon ſouveraine. Rapproche ces contraſtes, aime la nature, mépriſe l'opinion, & connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures ainſi dirigées peuvent opérer ſur l'eſprit tout neuf d'un jeune homme. Appeſantis ſur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire ſans penſer, ce que nous liſons nous frappe d'autant moins, que, portant déjà dans nous-mêmes les paſſions & les préjugés qui rempliſſent l'hiſtoire & les vies des hommes, tout ce qu'ils ſont nous paroît naturel, parce que nous ſommes hors de la nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on ſe repréſente un jeune homme élevé ſelon mes maximes; qu'on ſe figure mon Emile, auquel dix huit ans de ſoins aſſidus n'ont eu pour objet que de conſerver un jugement intègre & un cœur ſain; qu'on ſe le figure au lever de la toile, jettant, pour la premiere fois, les yeux ſur la ſcene du monde, ou plutôt, placé derrière le théâtre, voyant les acteurs prendre & poſer leurs habits, & comptant les cordes & les poulies dont le groſſier preſtige abuſe les yeux des ſpectateurs. Bientôt à ſa premiere ſurpriſe ſuccéderont des mouvemens de honte & de dédain pour ſon eſpece; il s'indignera de voir ainſi tout le genre humain dupe de lui-même, s'aviler à ces jeux d'enfans; il s'affligera de voir ſes freres s'entre-déchirer pour des rêves, & ſe changer en bêtes féroces pour n'avoir pas ſu ſe contenter d'être hommes.

Certainement avec les diſpoſitions naturelles de l'élève, pour peu que le maître apporte de prudence & de choix dans ſes lectures, pour peu qu'il le mette ſur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice ſera pour lui un cours de philoſophie-pratique, meilleur ſûrement & mieux entendu, que toutes les vaines ſpéculations dont on brouille l'eſprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir ſuivi les romaneſques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puiſſe jouir, dès-à-préſent, ſans tant de tourment; nous ne voyons là qu'un bon mot qui paſſe : mais Emile y verra une réflexion très-ſage qu'il eût faite le premier, & qui ne s'effacera jamais de ſon eſprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Quand enſuite en liſant la vie de cet inſenſé, il trouvera que tous ſes grands deſſeins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme; au lieu d'admirer cet héroïſme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un ſi grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un ſi grand politique, ſi ce n'eſt autant de pas pour aller chercher cette malheureuſe tuile, qui devoit terminer ſa vie & ſes projets par une mort déshonorante ?

Tous les conquérans n'ont pas été tués; tous les uſurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entrepriſes; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires. Mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leur cœur, verra leurs miſères dans leurs ſuccès mêmes; il verra leurs deſirs & leurs ſoucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune; il les verra perdre haleine en avançant, ſans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra ſemblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la première fois dans les Alpes, penſent les franchir

à chaque montagne, & quand ils sont au sommet, trouvent avec dégouragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguste, après avoir soumis ses concitoyens & détruit ses rivaux, régit durant quarante ans le plus grand empire qui ait existé; mais tout cet immense pouvoir l'empêchoit il de frapper les murs de sa tête, & de remplir son vaste palais de ses cris, en redemandant à Varus ses légions exterminées? Quand il auroit vaincu tous ses ennemis, de quoi lui auroient servi ses vains triomphes, tandis que les peines de toute espece naissoient sans cesse autour de lui, tandis que ses plus chers amis attentoient à sa vie, & qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ses proches? L'infortuné vouloit gouverner le monde, & ne sut pas gouverner sa maison! Qu'arriva-t-il de cette négligence? Il vit périr à la fleur de l'âge son neveu, son fils adoptif, son gendre; son petit-fils fut réduit à manger la bourre de son lit pour prolonger de quelques heures sa misérable vie; sa fille & sa petite-fille après l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de misère & de faim dans une isle déserte, l'autre en prison par la main d'un archer. Lui même enfin, dernier reste de sa malheureuse famille, fut réduit par sa propre femme à ne laisser après lui qu'un monstre pour lui succéder. Tel fut le sort de ce maître du monde, tant célébré pour sa gloire & pour son bonheur: croirai je qu'un seul de ceux qui les admirent, les voulût acquérir au même prix?

J'ai pris l'ambition pour exemple; mais le jeu de toutes les passions humaines offre de semblables leçons à qui veut étudier l'histoire pour se connoître, & se rendre sage aux dépens des morts. Le temps approche où la vie d'Antoine aura, pour le jeune homme, une instruction plus prochaine que celle d'Auguste. Emile ne se reconnoîtra guères dans les étranges objets qui frapperont ses regards durant ces nouvelles études; mais il saura d'avance écarter l'illusion des passions avant qu'elles naissent, & voyant que de tous les temps elles ont aveuglé les hommes, il sera prévenu de la manière dont elles pourront l'aveugler à son tour, si jamais il s'y livre. Ces leçons, je le sais, lui sont mal appropriées; peut-être au besoin seront-elles tardives, insuffisantes; mais souvenez-vous que ce ne sont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant, je me proposois un autre objet; & sûrement si cet objet est mal rempli, ce sera la faute du maître.

Songez qu'aussi-tôt que l'amour-propre est développé, le *moi* relatif se met en jeu sans cesse, & que jamais le jeune homme n'observe les autres sans revenir sur lui-même & se comparer avec eux. Il s'agit donc de savoir à quel rang il se mettra parmi ses semblables, après les avoir examinés. Je vois à la manière dont on fait lire l'histoire aux jeunes gens, qu'on les transforme; pour ainsi dire, dans tous les personnages qu'ils voyent; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Cicéron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre, de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas; mais quant à mon Emile, s'il arrive une seule fois dans ces parallèles qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout est manqué; celui qui commence à se rendre étranger à lui-même ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne sont point les philosophes qui connoissent le mieux les hommes; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philosophie, & je ne sache aucun état où l'on en ait tant. Un sauvage nous juge plus sainement que ne fait un philosophe. Celui-ci sent ses vices, s'indigne des nôtres, & dit en lui même: nous sommes tous méchans. L'autre nous regarde sans s'émouvoir, & dit: vous êtes des foux. Il a raison; car nul ne fait le mal pour le mal. Mon élève est ce sauvage, avec cette différence qu'Emile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, se tient plus en garde contre lui-même, & ne juge que de ce qu'il connoît.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres; c'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchans; s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense & nous ne voyons pas le châtiment; les avantages sont apparens, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices n'est pas moins tourmenté que s'il n'eût point réussi; l'objet est changé, l'inquiétude est la même: ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux: mais pour le voir, il n'en faut pas avoir un semblable.

Les passions que nous partageons nous séduisent; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent; & par une inconséquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'aversion & l'illusion sont inévitables, quand on est forcé de souffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit si l'on étoit à sa place.

Que faudroit-il donc pour bien observer les hommes? Un grand intérêt à les connoître, une grande impartialité à les juger: un cœur assez sensible pour concevoir toutes les passions humaines, & assez calme pour ne les pas éprouver. S'il est dans la vie un moment favorable à cette étude, c'est celui que j'ai choisi pour Emile;

plutôt, ils lui eussent été étrangers; plus tard, il leur eût été semblable. L'opinion, dont il voit le jeu, n'a point encore acquis sur lui d'empire. Les passions, dont il sent l'effet, n'ont point agité son cœur. Il est homme, il s'intéresse à ses frères; il est équitable, il juge ses pairs. Or sûrement, s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux; car le but de tous les tourmens qu'ils se donnent étant fondé sur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il desire est à sa portée. De qui dépendroit-il, se suffisant à lui-même, & libre des préjugés? Il a des bras, de la santé, de la modération, peu de besoins, & de quoi les satisfaire. Nourri dans la plus absolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit est la servitude. Il plaint ces misérables rois esclaves de tout ce qui leur obéit; il plaint ces faux sages enchaînés à leur vaine réputation; il plaint ces riches sots, martyrs de leur faste; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entière à l'ennui, pour paroître avoir du plaisir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même; car dans ses méchancetés, il verroit sa misère. Il se diroit, en se donnant le besoin de me nuire, cet homme à fait dépendre son sort du mien.

Encore un pas, & nous touchons au but. L'amour-propre est un instrument utile, mais dangereux; souvent il blesse la main qui s'en sert, & fait rarement du bien sans mal. Emile, en considérant son rang dans l'espèce humaine, & s'y voyant si heureusement placé, sera tenté de faire honneur à sa raison de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer à son mérite l'effet de son bonheur. Il se dira: je suis sage & les hommes sont foux. En les plaignant il les mépriſera, en se félicitant il s'estimera davantage, & se sentant plus heureux qu'eux, il se croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle est la plus difficile à détruire. S'il restoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos soins; & s'il falloit opter, je ne sais si je n'aimerois pas mieux encore l'illusion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abusent point sur leur supériorité; ils la voient, la sentent, & n'en sont pas moins modestes. Plus ils ont, plus ils connoissent tout ce qui leur manque. Ils sont moins vains de leur élévation sur nous, qu'humiliés du sentiment de leur misère; & dans les biens exclusifs qu'ils possèdent, ils sont trop sensés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne se sont pas fait. L'homme de bien peut être fier de sa vertu, parce qu'elle est à lui; mais de quoi l'homme d'esprit est-il fier? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon? Qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin?

Ici c'est toute autre chose encore. Restons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai supposé dans mon élève, ni un génie transcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choisi parmi les esprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation sur l'homme. Tous les cas rares sont hors des règles. Quand donc en conséquence de mes soins, Emile préfère sa manière d'être, de voir, de sentir, à celle des autres hommes, Emile a raison. Mais quand il se croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureusement né qu'eux, Emile a tort. Il se trompe, il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne soit trop tard ensuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puisse guérir un homme qui n'est pas fou, hors la vanité pour celle-ci, rien n'en corrige que l'expérience, si toutefois quelque chose en peut corriger; à sa naissance au moins on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raisonnemens, pour prouver à l'*adolescent* qu'il est homme comme les autres, & sujet aux mêmes foiblesses. Faites-le lui sentir, ou jamais il ne le saura. C'est encore ici un cas d'exception à mes propres règles; c'est le cas d'exposer volontairement mon élève à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'est pas plus sage que nous. L'aventure du bateleur seroit répétée en mille manières; je laisserois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui; si des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laisserois courir le danger: si des filoux l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe; je le laisserois encenser, plumer, dévaliser par eux; & quand, l'ayant mis à sec, ils finiroient par se moquer de lui, je les remercierois encore en sa présence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les seuls pièges dont je le garantirois avec soin, seroient ceux des courtisannes. Les seuls ménagemens que j'aurois pour lui, seroient de partager tous les dangers que je lui laisserois courir, & tous les affronts que je lui laisserois recevoir. J'endurerois tout en silence, sans plainte, sans reproche, sans jamais lui dire un seul mot; & soyez sûr qu'avec cette discrétion bien soutenue, tout ce qu'il m'aura vu souffrir pour lui fera plus d'impression sur son cœur que ce qu'il aura souffert lui-même.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fausse dignité des gouverneurs qui, pour jouer sottement les sages, rabaissent leurs élèves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de se distinguer toujours dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainsi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame; faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent, & s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, descendez à eux sans honte, sans scrupule. Songez que votre honneur n'est plus dans vous, mais dans votre élève; partagez ses fautes pour l'en corriger; chargez-vous de sa honte pour l'effacer: imitez ce brave romain qui, voyant fuir son armée & ne pou-

vant la rallier, se mit à fuir à la tête de ses soldats, en criant : *ils ne fuyent pas, ils suivent leur capitaine.* Fut-il déshonnoré pour cela ? tant s'en faut : en sacrifiant ainsi sa gloire il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent, malgré nous, nos suffrages & renversent nos insensés préjugés. Si je recevois un soufflet en remplissant mes fonctions auprès d'Emile, loin de me venger de ce soufflet, j'irois par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde un homme assez vil, pour ne pas m'en respecter davantage.

Ce n'est pas que l'élève doive supposer dans le maître des lumières aussi bornées que les siennes, & la même facilité à se laisser séduire. Cette opinion est bonne pour un enfant qui ne sachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à sa portée, & ne donne sa confiance qu'à ceux qui savent s'y soumettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Emile, & aussi sensé que lui, n'est plus assez sot pour prendre ainsi le change, & il ne seroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit avoir en son gouverneur est d'une autre espèce ; elle doit porter sur l'autorité de la raison, sur la supériorité des lumières, sur les avantages que le jeune homme est en état de connoître, & dont il sent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il est aimé de son conducteur ; que ce conducteur est un homme sage, éclairé, qui, voulant son bonheur, fait ce qui peut le lui procurer. Il doit savoir que, pour son propre intérêt, il lui convient d'écouter ses avis. Or si le maître se laissoit tromper comme le disciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déférence & de lui donner des leçons. Encore moins l'élève doit-il supposer que le maître le laisse à dessein tomber dans des piéges, & tende des embûches à sa simplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens ? ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel ; être simple & vrai comme lui, l'avertir des périls auxquels il s'expose, les lui montrer clairement, sensiblement, mais sans exagération, sans humeur, sans pédantesque étalage ; sur-tout sans lui donner vos avis pour des ordres, jusqu'à ce qu'ils le soient devenus, & que ce ton impérieux soit absolument nécessaire. S'obstine-t-il après cela, comme il fera très-souvent ? Alors ne lui dites plus rien ; laissez-le en liberté, suivez-le, imitez-le, & cela gaiement, franchement, livrez-vous, amusez-vous autant que lui, s'il est possible. Si les conséquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours là pour les arrêter ; & cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance & de votre complaisance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une & touché de l'autre ? Toutes ses fautes sont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au besoin. Or ce qui fait le plus grand art du maître, c'est d'amener les occasions & de diriger les exhortations, de manière qu'il sache d'avance quand le jeune homme cédera, & quand il s'obstinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'expérience, sans jamais l'exposer à de trop grands dangers.

Avertissez-le de ses fautes avant qu'il y tombe ; quand il y est tombé, ne les lui reprochez point, vous ne feriez qu'enflammer & mutiner son amour-propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot : *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il se souvienne de ce qu'on lui a dit, est de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera sûrement à vous, en voyant que vous vous oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraser, vous le consolez. Mais si à son chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & se fera une loi de ne plus vous écouter, comme pour vous prouver qu'il ne pense pas comme vous sur l'importance de vos avis.

Le tour de vos consolations peut encore être pour lui une instruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui disant, je suppose, que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de son compte, vous le corrigez en ne paroissant que le plaindre : car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'est une excuse bien mortifiante que de se consoler par leur exemple ; c'est concevoir que le plus qu'il peut prétendre, c'est qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le tems des fautes est celui des fables. En censurant le coupable sous un masque étranger, on l'instruit sans l'offenser ; il comprend alors que l'apologue n'est pas un mensonge, par la vérité dont il se fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flateur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un sot. Ainsi d'un fait il tire une maxime ; & l'expérience, qu'il eût bientôt oubliée, au moyen de la fable, dans son jugement. Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui ou par la sienne. Dans les cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'histoire. Quand l'épreuve est sans conséquence, il est bon que le jeune homme y reste exposé ; puis, au moyen de l'apologue, on rédige en maximes les cas particuliers qui lui sont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'est si vain, si mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables ; comme si cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de manière à la rendre sensible au lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le

plaisir de la trouver de son chef. Le talent d'instruire est de faire que le disciple se plaise à l'instruction. Or, pour qu'il s'y plaise, il ne faut pas que son esprit reste tellement passif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait absolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour-propre du maître laisse toujours quelque prise au sien; il faut qu'il se puisse dire: je conçois, je pénètre, j'agis, je m'instruis. Une des choses qui rendent ennuyeux le pantalon de la comédie italienne, est le soin qu'il prend d'interpréter au parterre des platises qu'on n'entend déjà que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur soit pantalon, encore moins un auteur. Il faut toujours se faire entendre; mais il ne faut pas tout dire: celui qui dit tout, dit peu de choses, car à la fin on ne l'écoute plus. Que signifient ces quatre vers que La Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris? A-t-il besoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-dessous des objets qu'il peint? Loin de généraliser par-là sa morale, il la particularise, il la restreint, en quelque sorte, aux exemples cités, & empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces conclusions par lesquels il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. Si votre élève n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainsi.

Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique & plus conforme au progrès des sentimens & des lumières du jeune *adolescent*. Conçoit-on rien de moins raisonnable que d'aller suivre exactement l'ordre numérique du livre, sans égard au besoin ni à l'occasion? D'abord le corbeau, puis la cigale, puis la grenouille, puis les deux mulets, &c. J'ai sur le cœur ces deux mulets, parce que je me souviens d'avoir vu un enfant élevé pour la finance, & qu'on étourdissoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent & cent fois, sans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit destiné. Non-seulement je n'ai jamais vu d'enfant faire aucune application solide des fables qu'ils apprenoient; mais je n'ai jamais vu que personne se souciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude est l'instruction morale; mais le véritable objet de la mère & de l'enfant, n'est que d'occuper de lui toute une compagnie tandis qu'il récite ses fables: aussi les oublient-ils toutes en grandissant, lorsqu'il n'est plus question de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'instruire dans les fables; & voici pour Emile le tems de commencer.

Je montre de loin, car je ne veux pas non plus tout dire, les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en suivant celle que j'ai marquée, votre élève achetera la connoissance des hommes & de soi-même au meilleur marché qu'il est possible, que vous le mettrez au point de contempler les jeux de la fortune sans envier le sort de ses favoris, & d'être content de lui sans se croire plus sage que les autres. Vous avez aussi commencé à le rendre acteur pour le rendre spectateur, il faut achever; car du parterre on voit les objets tels qu'ils paroissent; mais de la scène on les voit tels qu'ils sont. Pour embrasser le tout il faut se mettre dans le point de vue; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaire du monde? Quel droit a-t-il d'être initié dans les mystères ténébreux? Des intrigues de plaisir bornent les intérêts de son âge; il ne dispose encore que de lui-même, c'est comme s'il ne disposoit de rien. L'homme est la plus vile des marchandises, & parmi nos importans droits de propriété, celui de la personne est toujours le moindre de tous.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité l'on borne les jeunes gens à des études purement spéculatives, & qu'après, sans la moindre expérience, ils sont tout d'un coup jettés dans le monde & dans les affaires; je trouve qu'on ne choque pas moins la raison que la nature, & je ne suis plus surpris que si peu de gens sachent se conduire. Par quel bizarre tour d'esprit nous apprend-on tant de choses inutiles, tandis que l'art d'agir est compté pour rien? On prétend nous former pour la société, & l'on nous instruit comme si chacun de nous devoit passer sa vie à penser seul dans sa cellule, ou à traiter des sujets en l'air avec des indifférens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enseignant certaines contorsions du corps & certaines formules de paroles qui ne signifient rien. Moi aussi, j'ai appris à vivre à mon Emile, car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à savoir gagner son pain: mais ce n'est pas assez. Pour vivre dans le monde il faut savoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la société civile, & prévoir si juste les événemens, qu'on soit rarement trompé dans ses entreprises, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réussir. Les loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de disposer de leur propre bien; mais que leur serviroient ces précautions, si, jusqu'à l'âge prescrit, ils ne pouvoient acquérir aucune expérience? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, & seroient tout aussi neufs à vingt-cinq ans qu'à quinze. Sans doute, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par son ignorance ou trompé par ses passions, ne se fasse du mal à lui-même; mais à tout âge il est permis

d'être bienfaisant ; à tout âge on peut protéger, sous la direction d'un homme sage, les malheureux qui n'ont besoin que d'appui.

Les nourrices, les mères s'attachent aux enfans par les soins qu'elles leur rendent ; l'exercice des vertus sociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité ; c'est en faisant le bien qu'on devient bon, je ne connois point de pratique plus sûre. Occupez votre élève à toutes les bonnes actions qui sont à sa portée ; que l'intérêt des indigens soit toujours le sien ; qu'il ne les assiste pas seulement de sa bourse, mais de ses soins ; qu'il les serve, qu'il les protége, qu'il leur consacre sa personne & son tems ; qu'il se fasse leur homme d'affaires, il ne remplira de sa vie un si noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront justice, quand il la demandera pour eux avec cette intrépide fermeté que donne l'exercice de la vertu, quand il forcera les portes des grands & des riches ; quand il ira, s'il le faut, jusqu'aux pieds du trône faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords sont fermés par leur misère, & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empêche même d'oser s'en plaindre.

Mais ferons-nous d'Emile un chevalier errant, un redresseur des torts, un paladin ? Ira-t-il s'ingérer dans les affaires publiques, faire le sage & le défenseur des loix chez les grands, chez les magistrats, chez le prince, faire le solliciteur chez les juges & l'avocat dans les tribunaux ? Je ne sais rien de tout cela. Les noms badins & ridicules ne changent rien à la nature des choses. Il fera tout ce qu'il sait être utile & bon. Il ne fera rien de plus, & il sait que rien n'est utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à son âge. Il sait que son premier devoir est envers lui-même, que les jeunes gens doivent se défier d'eux, être circonspects dans leur conduite, respectueux devant les gens plus âgés, retenus & discrets à parler sans sujet, modestes dans les choses indifférentes, mais hardis à bien faire & courageux à dire la verité. Tels étoient ces illustres romains, qui, avant d'être admis dans les charges, passoient leur jeunesse à poursuivre le crime & à défendre l'innocence, sans autre intérêt que celui de s'instruire, en servant la justice & protégeant les bonnes mœurs.

Emile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-seulement entre les hommes, pas même entre les animaux. Il n'excita jamais deux chiens à se battre ; jamais il ne fit poursuivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour-propre & la haute opinion de lui-même, l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination, & dans le malheur d'autrui. Il souffre quand il voit souffrir ; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & se complaît à voir tourmenter un être sensible, c'est quand un retour de vanité le fait se regarder comme exempt des mêmes peines par sa sagesse ou par sa supériorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'esprit, ne sauroit tomber dans le vice qui en est l'ouvrage. Emile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte ; & quand il peut contribuer à le produire, c'est un moyen de plus de la partager. Je n'ai pas supposé, qu'en voyant des malheureux, il n'auroit pour eux que cette pitié sterile & cruelle, qui se contente de plaindre les maux qu'elle peut guérir. Sa bienfaisance active lui donne bientôt des lumières, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquises, ou qu'il eût acquises beaucoup plus tard. S'il voit régner la discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier : s'il voit des affligés, il s'informe du sujet de leurs peines : s'il voit deux hommes se haïr, il veut connoître la cause de leur inimitié : s'il voit un opprimé gémir des vexations du puissant & du riche, il cherche de quelles manœvres se couvrent ces vexations ; & dans l'intérêt qu'il prend à tous les misérables, les moyens de finir leurs maux ne sont jamais indifférens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces dispositions d'une manière convenable à son âge ? De régler ses soins & ses connoissances, & d'employer son zele à les augmenter.

Je ne me lasse point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler, sans sujet de rien dire ; de croire leur faire sentir, sur les bancs d'un collège, l'énergie du langage des passions, & toute la force de l'art de persuader ; sans intérêt de rien persuader à personne ! Tous les préceptes de la rhétorique ne semblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en sent pas l'usage pour son profit. Qu'importe à un écolier de savoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ses soldats à passer les Alpes ? Si au lieu de ces magnifiques harangues vous lui disiez comment il doit s'y prendre pour porter son préfet à lui donner conger, soyez sûr qu'il seroit plus attentif à vos règles.

Si je voulois enseigner la rhétorique à un jeune homme, dont toutes les passions fussent déjà développées, je lui présenterois sans cesse des objets propres à flatter ses passions ; & j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour les engager à favoriser ses desirs. Mais mon Emile n'est pas dans une situation si avantageuse à l'art oratoire. Borné presque au seul nécessaire physique, il a moins besoin des autres, que les autres n'ont besoin de lui ; & n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur persuader ne le touche

pas d'assez près pour l'émouvoir excessivement. Il suit de là qu'en général il doit avoir un langage simple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & seulement pour être entendu. Il est peu sententieux, parce qu'il n'a pas appris à généraliser ses idées ; il a peu d'images, parce qu'il est rarement passionné.

Ce n'est pas pourtant qu'il soit tout-à-fait flegmatique & froid. Ni son âge, ni ses mœurs, ni ses goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adolescence, les esprits vivifians retenus & cohobés dans son sang portent à son jeune cœur une chaleur qui brille dans ses regards, qu'on sent dans ses discours, qu'on voit dans ses actions. Son langage a pris de l'accent & quelquefois de la véhémence. Le noble sentiment qui l'inspire lui donne de la force & de l'élévation ; pénétré du tendre amour de l'humanité, il transmet en parlant les mouvemens de son ame ; sa généreuse franchise a je ne sais quoi de plus enchanteur que l'artificieuse éloquence des autres, ou plutôt lui seul est véritablement éloquent, puisqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il sent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y pense, plus je trouve qu'en mettant ainsi la bienfaisance en action, & tirant de nos bons ou mauvais succès des réflexions sur leurs causes, il y a peu de connoissances utiles qu'on ne puisse cultiver dans l'esprit d'un jeune homme, & qu'avec tout le vrai savoir qu'on peut acquérir dans les collèges, il acquerra, de plus, une science plus importante encore, qui est l'application de cet acquis aux usages de la vie. Il n'est pas possible que, prenant tant d'intérêt à ses semblables, il n'apprenne de bonne heure à peser & apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaisirs, & à donner en général une plus juste valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéressant à personne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, se passionnent trop pour juger sainement des choses. Rapportant tout à eux seuls & réglant sur leur seul intérêt les idées du bien & du mal, ils se rempliſſent l'esprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voyent aussi-tôt le bouleversement de tout l'univers.

Etendons l'amour-propre sur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait sa racine. Moins l'objet de nos soins tient immédiatement à nous-mêmes, moins l'illusion de l'intérêt particulier est à craindre ; plus on généralise cet intérêt, plus il devient équitable, & l'amour du genre humain n'est autre chose en nous que l'amour de la justice. Voulons-nous donc qu'Emile aime la vérité, voulons-nous qu'il la connoisse ? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ses soins seront consacrés au bonheur d'autrui, plus ils seront éclairés & sages, & moins il se trompera sur ce qui est bien ou mal : mais ne souffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement sur des acceptions de personnes ou sur d'injustes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour servir l'autre ? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous : c'est le premier intérêt du sage, après l'intérêt privé ; car chacun est partie de son espèce, & non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénerer en foiblesse, il faut donc la généraliser, & l'étendre sur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espèce encore plus que de notre prochain, & c'est une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Au reste, il faut se souvenir que tous ces moyens par lesquels je jette ainsi mon élève hors de lui-même, ont cependant toujours un rapport direct à lui ; puisque non seulement il en résulte une jouissance intérieure, mais qu'en le rendant bienfaisant au profit des autres, je travaille à sa propre instruction.

J'ay d'abord donné les moyens, & maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans sa tête ? Quels sentimens sublimes étouffent dans son cœur le germe des petites passions ! Quelle netteté de judiciaire ! Quelle justesse de raison je vois se former en lui de ses penchans cultivés, de l'expérience qui concentre les vœux d'une ame grande dans l'étroite borne des possibles, & fait qu'un homme supérieur aux autres, ne pouvant les élever à sa mesure, fait s'abaisser à la leur ! Les vrais principes du juste, les vrais modèles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre se gravent dans son entendement, il voit la place de chaque chose & la cause qui l'en écarte ; il voit ce qui peut faire le bien & ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les passions humaines, il connoît leurs illusions & leur jeu.

J'avance, attiré par la force des choses, mais sans m'en imposer sur les jugemens des lecteurs. Depuis long-tems ils me voyent dans le pays des chimères, moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant si fort des opinions vulgaires, je ne cesse de les avoir présentes à mon esprit ; je les examine, je les médite, non pour les suivre ni pour les fuir, mais pour les peser à la balance du raisonnement. Toutes

les fois qu'il me force à m'écarter d'elles, instruit par l'expérience, je me tiens déja pour dit qu'ils ne m'imiteront pas; je sais que s'obstinant à n'imaginer que ce qu'ils voyent, ils prendront le jeune homme que je figure, pour un être imaginaire & fantastique, parce qu'il diffère de ceux auxquels ils le comparent; sans songer qu'il faut bien qu'il en diffère, puisqu'élevé tout différemment, affecté de sentimens tout contraires, instruit tout autrement qu'eux, il seroit beaucoup plus surprenant qu'il leur ressemblât que d'être tel que je le suppose. Ce n'est pas l'homme de l'homme, c'est l'homme de la nature. Assurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne supposois rien que tout le monde ne pût observer ainsi que moi, parce qu'il est un point, savoir la naissance de l'homme, duquel nous partons tous également; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon élève à six ans différoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le temps de défigurer; maintenant ils n'ont plus rien de semblable, & l'âge de l'homme-fait dont il approche, doit le montrer sous une forme absolument différente, si je n'ai pas perdu tous mes soins. La quantité d'acquis est peut-être assez égale de part & d'autre; mais les choses acquises ne se ressemblent point. Vous êtes étonnés de trouver à l'un des sentimens sublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe; mais considérez aussi que ceux ci sont déjà tous philosophes & théologiens, avant qu'Emile sache ce que c'est que philosophie & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire: rien de ce que vous supposez n'existe; les jeunes gens ne sont point faits ainsi; ils ont telle ou telle passion; ils font ceci ou cela; c'est comme si l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges si prompts à la censure, de considérer que ce qu'ils disent-là je le sais tout aussi bien qu'eux, que j'y ai probablement réfléchi plus long-temps, & que n'ayant nul intérêt à leur en imposer, j'ai droit d'exiger qu'ils se donnent au moins le temps de chercher en quoi je me trompe: qu'ils examinent bien la constitution de l'homme, qu'ils suivent les premiers développemens du cœur dans telle ou telle circonstance, afin de voir combien un individu peut différer d'un autre par la force de l'éducation; qu'ensuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils disent en quoi j'ai mal raisonné; je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, & je crois plus excusable de l'être, c'est qu'au lieu de me livrer à l'esprit de système, je donne le moins qu'il est possible au raisonnement, & ne me fie qu'à l'observation. Je ne me fonde point sur ce que j'ai imaginé; mais sur ce que j'ai vu. Il est vrai que je n'ai pas renfermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un seul ordre de gens: mais après avoir comparé tout autant de rangs & de peuples que j'en ai pu voir dans une vie passée à les observer, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre; d'un état & non pas d'un autre; & n'ai regardé, comme appartenant incontestablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, si suivant cette méthode vous suivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particulière, qui tiendra le moins qu'il est possible à l'autorité & à l'opinion d'autrui; à qui de mon éleve ou des vôtres, pensez-vous qu'il ressemblera le plus? Voilà, ce me semble, la question qu'il faut résoudre pour savoir si je me suis égaré.

L'homme ne commence pas aisément à penser; mais si tôt qu'il commence il ne cesse plus. Quiconque a pensé pensera toujours; & l'entendement une fois exercé à la réflexion, ne peut plus rester en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'esprit humain n'est point naturellement si prompt à s'ouvrir, & qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long temps inscrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais considérez premièrement que, voulant former l'homme de la nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un sauvage, & de le reléguer au fond des bois; mais qu'enfermé dans le tourbillon social, il suffit qu'il ne s'y laisse entraîner ni par les passions, ni par les opinions des hommes; qu'il voye par ses yeux, qu'il sente par son cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de sa propre raison. Dans cette position il est clair que la multitude d'objets qui le frappe, les fréquens sentimens dont il est affecté, les divers moyens de pouvoir à ses besoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'auroit jamais eues, ou qu'il eût acquises plus lentement. Le progrès naturel à l'esprit est accéléré, mais non renversé. Le même homme qui doit rester stupide dans les forêts, doit devenir raisonnable & sensé dans des villes, quand il sera simple spectateur. Rien n'est plus propre à rendre sage que les folies qu'on voit sans les partager; & celui même qui les partage s'instruit encore, pourvu qu'il n'en soit pas la dupe, & qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font.

Considérez aussi que bornés par nos facultés

au

aux choſes ſenſibles, nous n'offrons preſque aucune priſe aux notions abſtraites de la philoſophie & aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut, ou nous dégager du corps, auquel nous ſommes ſi fortement attachés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent, ou enfin franchir rapidement & preſque d'un ſaut l'intervalle, par un pas de géant dont l'enfance n'eſt pas capable, & pour lequel il faut même aux hommes bien des échelons faits exprès pour eux. La première idée abſtraite eſt le premier de ces échelons; mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'aviſe de le conſtruire.

L'être incompréhenſible qui embraſſe tout, qui donne le mouvement au monde, & forme tout le ſyſtême des êtres, n'eſt ni viſible à nos yeux, ni palpable à nos mains; il échappe à tous nos ſens. L'ouvrage ſe montre; mais l'ouvrier ſe cache. Ce n'eſt pas une petite affaire de connoître enfin qu'il exiſte, & quand nous ſommes parvenus là, quand nous nous demandons quel eſt-il, où eſt il? notre eſprit ſe confond, s'égare, & nous ne ſavons plus que penſer.

Locke veut qu'on commence par l'étude des eſprits, & qu'on paſſe enſuite à celle des corps: cette méthode eſt celle de la ſuperſtition, des préjugés, de l'erreur: ce n'eſt point celle de la raiſon, ni même de la nature bien ordonnée; c'eſt ſe boucher les yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir long tems étudié les corps pour ſe faire une véritable notion des eſprits & ſoupçonner qu'ils exiſtent. L'ordre contraire ne ſert qu'à établir le matérialiſme.

Puiſque nos ſens ſont les premiers inſtrumens de nos connoiſſances, les êtres corporels & ſenſibles ſont les ſeuls dont nous ayons immédiatement l'idée. Ce mot *eſprit*, n'a aucun ſens pour quiconque n'a pas philoſophé. Un eſprit n'eſt qu'un corps pour le peuple & pour les enfans. N'imaginent-ils pas des eſprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit? Or, on m'avouera que des eſprits qui ont des bras & des langues reſſemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les peuples du monde, ſans excepter les Juifs, ſe ſont faits des dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'eſprit, de trinité, de perſonnes, ſommes pour la plupart de vrais antropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu eſt par-tout; mais nous croyons auſſi que l'air eſt par-tout, au moins dans notre atmoſphère; & le mot *eſprit* dans ſon origine ne ſignifie lui-même que *ſouffle & vent*. Si tôt qu'on accoutume les gens à dire des mots ſans les entendre; il eſt facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le ſentiment de notre action ſur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que quand ils agiſſoient ſur nous, c'étoit d'une manière ſemblable à celle dont nous agiſſons ſur eux. Ainſi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il ſentoit l'action. Se ſentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puiſſance, il l'a ſuppoſée illimitée, & il en fit des dieux auſſitôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vu de mort dans la nature. L'idée de la matière n'a pas été moins lente à ſe former en eux que celle de l'eſprit, puiſque cette première idée eſt une abſtraction elle-même. Ils ont ainſi rempli l'univers de dieux ſenſibles. Les aſtres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maiſons mêmes, tout avoit ſon ame, ſon Dieu, ſa vie. Les marmouſets de Laban, les manitou des ſauvages, les fétiches des nègres, tous les ouvrages de la nature & des hommes ont été les premières divinités des mortels: le polythéiſme a été leur première religion, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnoître un ſeul Dieu que quand, généraliſant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une première cauſe, de réunir le ſyſtême total des êtres ſous une ſeule idée, & de donner un ſens au mot *ſubſtance*, lequel eſt la plus grande des abſtractions. Tout enfant qui croit en Dieu eſt donc néceſſairement idolâtre, ou du moins antropomorphite; & quand une fois l'imagination a vu Dieu, il eſt bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà préciſément l'erreur où mène l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne ſais comment, à l'idée abſtraite de la ſubſtance, on voit que pour admettre une ſubſtance unique, il lui faudroit ſuppoſer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la penſée & l'étendue, dont l'une eſt eſſentiellement diviſible, & dont l'autre exclut toute diviſibilité. On conçoit d'ailleurs que la penſée, ou ſi l'on veut le ſentiment, eſt une qualité primitive & inſéparable de la ſubſtance à laquelle elle appartient, qu'il en eſt de même de l'étendue par rapport à ſa ſubſtance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités perdent la ſubſtance à laquelle elle appartient; que par conſéquent la mort n'eſt qu'une ſéparation de ſubſtances, & que les êtres où ces deux qualités ſont réunies, ſont compoſés des deux ſubſtances auxquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, conſidérez maintenant quelle diſtance reſte encore entre la notion des deux ſubſtances & celle de la nature divine; entre l'idée incompréhenſible de l'action de notre ame ſur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu ſur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puiſſance, celles des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à ſi peu d'hommes de voir auſſi confuſes & auſſi obſcures qu'elles le ſont, & qui n'ont rien d'obſ-

cur pour le peuple, parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment ſe préſenteront-elles dans toute leur force, c'eſt-à-dire, dans toute leur obſcurité, à de jeunes eſprits encore occupés aux premières operations des ſens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent ? C'eſt en vain que les abymes de l'infini ſont ouverts tout autour de nous; un enfant n'en ſait point être épouvanté, ſes foibles yeux n'en peuvent ſonder la profondeur. Tout eſt infini pour les enfans, ils ne ſavent mettre des bornes à rien; non qu'ils faſſent la meſure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-delà qu'au-de-ça des dimenſions qui leur ſont connues. Ils eſtimeront une eſpace immenſe, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir; mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puiſſance de Dieu, ils l'eſtimeront preſque auſſi fort que leur père. En toute choſe leur connoiſſance étant pour eux la meſure des poſſibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils ſavent. Tels ſont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foibleſſe d'eſprit. Ajax eût craint de ſe meſurer avec Achille, & défie Jupiter au combat, parce qu'il connoit Achille & ne connoit pas Jupiter. Un payſan ſuiſſe qui ſe croyoit le plus riche des hommes, & à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un roi, demandoit d'un air fier ſi le roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de lecteurs ſeront ſurpris de me voir ſuivre tout le premier âge de mon élève ſans lui parler de religion. A quinze ans il ne ſavoit s'il avoit une ame, & peut être à dix-huit n'eſt-il pas encore temps qu'il l'apprenne; car s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court riſque de ne le ſavoir jamais.

Si javois à peindre la ſtupidité fâcheuſe, je peindrois un pédant enſeignant la catéchiſme à des enfans; ſi je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en diſant ſon catéchiſme. On m'objectera que la plupart des dogmes du chriſtianiſme étant des myſtères, attendre que l'eſprit humain ſoit capable de les concevoir, ce n'eſt pas attendre que l'enfant ſoit homme, c'eſt attendre que l'homme ne ſoit plus. A cela je réponds premièrement, qu'il y a des myſtères qu'il eſt non ſeulement impoſſible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enſeigner aux enfans, ſi ce n'eſt de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus, que pour admettre les myſtères, il faut comprendre au moins, qu'ils ſont incompréhenſibles; & les enfans ne ſont pas mêmes capables de cette conception-là. Pour l'âge où tout eſt myſtere, il n'y a point de myſtères proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être ſauvé,

Ce dogme mal entendu eſt le principe de la ſanguinaire intolérance, & la cauſe de toutes ces vaines inſtructions qui portent le coup mortel à la raiſon humaine, en l'accoutumant à ſe payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le ſalut éternel : mais ſi pour l'obtenir il ſuffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le ciel de ſanſonets & de pies, tout auſſi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en ſuppoſe la poſſibilité. Le philoſophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il uſe mal de la raiſon qu'il a cultivée, & qu'il eſt en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui profeſſe la religion chrétienne, que croit il ? ce qu'il conçoit; & il conçoit ſi peu ce qu'on lui fait dire, que ſi vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout auſſi volontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes eſt une affaire de géographie. Seront-ils récompenſés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque? On dit à l'un que Mahomet eſt le prophète de Dieu, & il dit que Mahomet eſt le prophête de Dieu; on dit à l'autre que Mahomet eſt un fourbe, & il dit que Mahomet eſt un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils ſe fuſſent trouvés tranſpoſés. Peut-on partir de deux diſpoſitions ſi ſemblables pour envoyer l'un en paradis & l'autre en enfer ? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'eſt pas en Dieu qu'il croit, c'eſt à Pierre ou à Jacques qui lui diſent qu'il y a quelque choſe qu'on appelle Dieu; & il le croit à la manière d'Euripide.

O Jupiter ! car de toi rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom.

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raiſon ne ſera privé du bonheur éternel; les Catholiques croient la même choſe de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoi qu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu; & ces cas ont lieu, ſoit dans l'enfance, ſoit dans la démence, quand l'eſprit humain eſt incapable des opérations néceſſaires pour reconnoître la Divinité. Toute la différence que je vois ici entre vous & moi, eſt que vous prétendez que les enfans ont à ſept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aye tort ou raiſon, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une ſimple obſervation d'hiſtoire naturelle.

Par le même principe, il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe ſans croire en Dieu, ne ſera pas pour cela privé de ſa préſence dans l'autre vie, ſi ſon aveuglement n'a

pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'eſt pas toujours. Vous en convenez pour les inſenſés qu'une maladie prive de leurs facultés ſpirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conſéquent du droit aux bienfaits de leur créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir auſſi pour ceux qui ſequeſtrés de toute ſociété dès leur enfance, auroient mené une vie abſolument ſauvage, privés des lumières qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes? Car il eſt d'une impoſſibilité démontrée qu'un pareil ſauvage pût jamais élever ſes réflexions juſqu'à la connoiſſance du vrai Dieu. La raiſon nous dit qu'un homme n'eſt puniſſable que par les fautes de ſa volonté, & qu'une ignorance invincible ne lui ſauroit être imputée à crime. D'où il ſuit que devant la juſtice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumières néceſſaires, eſt réputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur ſe ferme à la vérité.

Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne ſont pas en état de l'entendre, car c'eſt y vouloir ſubſtituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées baſſes, fantaſtiques, injurieuſes, indignes d'elle; c'eſt un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que ſi l'on diſoit que Plutarque eſt injuſte, envieux, jaloux, & ſi tyran, qu'il exige plus qu'il ne laiſſe le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'eſprit des enfans eſt qu'elles y reſtent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suiſſe une bonne & pieuſe mère de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point inſtruire ſon fils de la religion dans le premier âge, de peur que content de cette inſtruction groſſière, il n'en négligât une meilleure à l'âge de raiſon. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & révérence; & ſitôt qu'il en vouloit parler lui-même on lui impoſoit ſilence, comme ſur un ſujet trop ſublime & trop grand pour lui. Cette réſerve excitoit ſa curioſité, & ſon amour-propre aſpiroit au moment de connoître ce myſtère qu'on lui cachoit avec tant de ſoin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on ſouffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit: cet enfant voyoit Dieu par-tout; & ce que je craindrois de cet air de myſtère indiſcrettement affecté, ſeroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'altérât ſa tête, & qu'enfin l'on n'en fit un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de ſemblable pour mon Emile, qui, refuſant conſtamment ſon attention à tout ce qui eſt au-deſſus de ſa portée, écoute avec la plus profonde indifférence les choſes qu'il n'entend pas. Il y en a tant ſur leſquelles il eſt habitué à dire, cela n'eſt pas de mon reſſort, qu'une de plus ne l'embarraſſe guères; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes queſtions, ce n'eſt pas pour les avoir entendu propoſer, mais c'eſt quand le progrès de ſes lumières porte ſes recherches de ce côté-là.

Nous avons vu par quel chemin l'eſprit humain cultivé s'approche de ces myſtères, & je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient naturellement au ſein de la ſocieté même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même ſociété des cauſes inévitables par leſquelles le progrès des paſſions eſt accéléré; ſi l'on n'accéleroit de même le progrès des lumières qui ſervent à régler ces paſſions, c'eſt alors qu'on ſortiroit véritablement de l'ordre de la nature, & que l'équilibre ſeroit rompu. Quand on n'eſt pas maître de modérer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correſpondre, en ſorte que l'ordre ne ſoit point interverti, que ce qui doit marcher enſemble ne ſoit point ſéparé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de ſa vie, ne ſoit pas à tel point par une de ſes facultés, & à tel autre point par les autres. (*Emile*).

AFFECTION. C'eſt une humeur melancolique; & une humeur par conſequent tres-ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la ſolitude, en laquelle il y a quelques années que je m'eſtoy jetté; qui m'a mis premierement en teſte cette reſverie de me meſler d'eſcrire. Et puis me trouvant entierement deſpourveu & vuide de toute autre matiere, je me ſuis preſenté moy-meſme à moy pour argument & pour objet: C'eſt le ſeul livre au monde de ſon eſpece, & d'un deſſein farouche & extravaguant. Il n'y a rien auſſi en cette œuvre digne d'eſtre remarqué, que cette bizarrerie: car à un ſujet ſi vain & ſi vil, le meilleur ouvrier de l'vnivers n'euſt ſceu donner façon qui merite qu'on en face conte. Or, ayant à m'y pourtraire au vif, j'en euſſe oublié un traict d'importance, ſi je n'y euſſe repreſenté l'honneur que j'ay toſiours rendu à vos merites. Et l'ay voulu dire ſignamment à la teſte de ce chapitre: d'autant que parmy vos autres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez montré à vos enfans, tient l'un des premiers rangs. Qui ſçaura l'aage auquel Monſieur d'Eſtiſſac voſtre mary, vous laiſſa veuſve; les grands & honorables partis qui vous ſont eſté offerts, autant qu'à Dame de France de voſtre condition; la conſtance & fermeté dequoy vous avez ſouſtenu tant d'années, & au travers de tant d'eſpineuſes difficultez, la charge & conduite de leurs affaires, qui vous ont

agitée par tous les coins de France, & vous tiennent encore affiegée: l'heureux acheminement que vous y avez donné, par voſtre ſeule prudence ou bonne fortune: il dira aiſement avec moy, que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en noſtre temps plus exprés que le voſtre. Je loue Dieu, Madame, qu'elle aye eſté ſi bien employée: car les bonnes eſperances que donne de ſoy Monſieur d'Eſtiſſac voſtre fils, aſſeurent aſſez que quand il ſera en aage, vous en tirerez l'obeïſſance & reconnoiſſance d'un tres-bon enfant. Mais d'autant qu'à cauſe de ſa puerilité, il n'a pû remarquer les extreſmes offices qu'il a receu de vous en ſi grand nombre: je veux ſi ces eſcrits viennent un jour à luy tomber en main, lors que je n'auray plus ny bouche ny parole qui le puiſſe dire, qu'il reçoive de moy ce teſmoignage en toute verité, qui luy ſera encore plus vivement teſmoigné par les bons effets, dequoy ſi Dieu plaiſt il ſe reſſentira; qu'il n'eſt gentil homme en France, qui doive plus à ſa mère qu'il fait, & qu'il ne peut donner à l'avenir plus certaine preuve de ſa bonté, & de ſa vertu, qu'en vous reconnoiſſant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'eſt à dire quelque inſtinct, qui ſe voye univerſellement & perpetuellement empreint aux beſtes & en nous, ce qui n'eſt pas ſans controverſe, je puis dire à mon advis, qu'après le ſoin que chaque animal a de ſa conſervation, & de fuïr ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à ſon engeance, tient le ſecond lieu en ce rang. Et parce que nature ſemble nous l'avoir recommandée, regardant à eſtendre & faire aller avant, les pieces ſucceſſives de cette ſienne machine; ce n'eſt pas merveille, ſi à reculons des enfans aux peres, elle n'eſt pas ſi grande. Joint cette autre conſideration Ariſtotelique: que celuy qui bien fait à quelqu'un, l'aime mieux, qu'il n'en eſt aimé: Et celuy à qui il eſt deu, ayme mieux que celuy qui doit: & tout ouvrier ayme mieux ſon ouvrage, qu'il n'en ſeroit aimé, ſi l'ouvrage avoit du ſentiment: d'autant que nous deſirons eſtre, & l'eſtre conſiſte en mouvement & action. Parquoy chacun eſt aucunement en ſon ouvrage. Qui bien fait, exerce une action belle & honneſte: qui reçoit, l'exerce utile ſeulement. Or l'utile eſt de beaucoup moins aimable que l'honneſte. L'honneſte eſt ſtable & permanent, fourniſſant à celuy qui l'a fait une gratification conſtante. L'utile ſe perd & eſchappe facilement, & n'en eſt la mémoire ny ſi freſche ny ſi douce. Les choſes nous ſont plus cheres, qui nous ont plus couſté. Et le donner eſt de plus de couſt que le prendre. Puis qu'il a pleu à Dieu nous doüer de quelque capacité de diſcours, afin que comme les beſtes nous ne fuſſions pas ſervilement aſſujettis aux loix communes, ains que nous nous y appliquaſſions par jugement & liberté volontaire; nous devons bien preſter un peu à la ſimple authorité de nature, mais non pas nous laiſſer tyranniquement emporter à elle: la ſeule raiſon doit avoir la conduite de nos inclinations. J'ay de ma part le gouſt eſtrangement mouſſe à ces propenſions qui ſont produites en nous ſans l'ordonnance & entremiſe de noſtre jugement. Comme ſur ce ſujet, duquel je parle, je ne puis revoir cette paſſion, dequoy on embraſſe les enfans à peine encore naiz, n'ayans ny mouvemens en l'ame, ny forme recognoiſſible au corps, par où ils ſe puiſſent rendre aimables: & ne les ay pas ſouffert volontiers nourrir pres de moy. Vne vraye affection & bien reglée, devroit naiſtre, & s'augmenter avec la cognoiſſance qu'ils nous donnent d'eux: & lors, s'ils le valent, la propenſion naturelle marchant quant & quant la raiſon, les cherir d'une amitié vrayement paternelle, & en juger de meſme s'ils ſont autres, nous rendans touſiours à la raiſon, nonobſtant la force naturelle. Il en va fort ſouvent au contraire, & le plus communément nous nous ſentons plus eſmeus des trepignemens, jeux & niaiſeries pueriles de nos enfans, que nous ne faiſons après, de leurs actions toutes formées: comme ſi nous les avions aimez pour noſtre paſſe-temps, ainſi que des guenons, non ainſi que des hommes. Et tel fournit bien liberalement de jouets à leur enfance, qui ſe trouve reſſerré à la moindre deſpenſe qu'il leur faut eſtans en aage. Voir il ſemble que la jalouſie que nous avons de les voir paroiſtre & joüir du monde, quand nous ſommes à meſme de le quitter, nous rende plus eſpargnans & reſtrains envers eux: Il nous faſche qu'ils nous marchent ſur les talons, comme pour nous ſolliciter de ſortir: Et ſi nous avions à craindre cela, puis que l'ordre des choſes porte qu'ils ne peuvent, à dire vérité, eſtre, ny vivre, qu'aux deſpens de noſtre eſtre, & de noſtre vie, nous ne devions pas nous meſler d'eſtre peres. Quant à moy, je trouve que c'eſt cruauté & iniuſtice de ne les recevoir au partage & ſociété de nos biens, & compagnons en l'intelligence de nos affaires domeſtiques, quand ils en ſont capables, & de ne retrancher & reſſerrer nos commoditez pour pourvoir aux leurs, puis que nous les avons engendrez à cet effet. C'eſt injuſtice de voir qu'un pere vieil, caſſé, & demy-mort, jouyſſe ſeul à un coin du foyer, des biens qui ſuffiroient à l'avancement & entretien de pluſieurs enfans: & qu'il les laiſſe cependant par faute de moyens, perdre leurs meilleurs années, ſans ſe pouſſer au ſervice public, & cognoiſſance des hommes. On les jette au deſeſpoir de chercher par quelque voye, pour injuſte qu'elle ſoit, à pourvoir à leur beſoin. Comme j'ay veu de mon temps, pluſieurs jeunes hommes de bonne maiſon, ſi adonnez au larcin, que nulle correction ne les en pouvoit deſtourner. J'en cognois un bien apparanté, à qui, par la priere d'un ſien frere, tres honneſte & brave gentil-

homme, je parlay une fois pour cet effet. Il me respondit & confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cette ordure par la rigueur & avarice de son pere: mais qu'à présent il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit estre surpris en larcin des bagues d'une Dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avec beaucoup d'autres. Il me fit souvenir du conte que j'avoy oüy faire d'un autre gentilhomme, si fait & faconné à ce beau mestier, du temps de sa jeunesse, que venant après à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner ce trafic, il ne se pouvoit garder pourtant s'il passoit pres d'une boutique, où il y eust chose dequoy il eust besoin, de la desrober, en peine de l'envoyer payer apres. Et en ay veu plusieurs si dressez & duits à cela, que parmy leurs compagnons mesmes, ils desroboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis gascon, & si n'est vice auquel je m'entende moins. Je le hay un peu plus par complexion, que je ne l'accuse par discours: Seulement par desir, je ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est à la verité un peu plus descrié que les autres de la françoise nation. Si est ce que nous avons veu de nostre temps a diverses fois, entre les mains de la justice, des hommes de maison, d'autres contrées, convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que de cette desbauche il s'en faille aucunement prendre à ce vice des peres. Et si on me respond ce que fit un jour un Seigneur de bon entendement, qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer autre fruict & usage, que pour se faire honorer & rechercher aux siens: & que l'aage luy ayant osté toutes autres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en authorité dans sa famille, & pour esviter qu'il ne vinst à mespris & desdain à tout le monde (de vray non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice d'avarice;) cela est quelque chose: mais c'est la medecine à un mal, duquel on devoit éviter la naissance. Vn pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfans, que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection: il faut se rendre respectable par sa vertu, & par sa suffisance, & aimable par sa bonté & douceur de ses mœurs. Les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix: & les os & reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect & reverence. Nulle vieillesse ne peut estre si caducque & si rance, à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable: & notamment à ses enfans, desquels il faut avoir reglé l'ame à leur devoir par raison, non par necessité & par le besoin, non par rudesse & par force.

——— *& errat longè, mea quidem sententia,*
Qui imperiam credat esse gravius aut stabilius
Vi quod fit, quàm illud quod amicitia adjungitur.

J'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur & la liberté. Il y a je ne sçay quoy de servile en la rigueur, & en la contrainte: & tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, & par prudence & adresse, ne se fait jamais par la force. On m'a ainsi eslevé: ils disent qu'en tout mon premier aage, je n'ay tasté des verges qu'à deux coups, & bien mollement. J'ay deu la pareille aux enfans que j'ay eus: Ils me meurent tous en nourrisse: mais Leonore, une seule fille qui est eschappée à cette infortune, a atteint six ans & plus, sans qu'on ait employé à sa conduite, & pour le chastiement de ses fautes puerilles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant aisement) autre chose que paroles, & bien douces: Et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'autres causes ausquels nous prendre, sans entrer en reproche avec ma discipline, que je sçay estre juste & naturelle. J'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela vers des masles, moins nez à servir, & de condition plus libre: j'eusse aimé à leur grossir le cœur d'ingenuité & de franchise. Je n'ay veu autre effet aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres. Voulons-nous estre aimez de nos enfans? leur voulons-nous oster l'occasion de souhaiter notre mort? combien que nulle occasion d'un si horrible souhait, ne peut estre ny juste ny excusable, *nullum scelus rationem habet;* accommodons leur vie raisonnablement, de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si jeunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avec le leur: Car cet inconvenient nous jette à plusieurs grandes difficultez. Je dy specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysive, & qui ne vit, comme on dit, que de ses rentes: car ailleurs, où la vie est questuaire, la pluralité & compagnie des enfans, c'est un agencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux outils & instrumens à s'enrichir. Je me mariay à trente-trois ans, & loue l'opinion de trente-cinq, qu'on dit estre d'Aristote. Platon ne veut pas qu'on se marie avant les trente: mais il a raison de se mocquer de ceux qui font les œuvres de mariage apres cinquante-cinq: & condamne leur engeance indigne d'aliment & de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes: qui jeune, respondit à sa mere, le pressant de se marier, qu'il n'estoit pas temps: &, devenu sur l'aage, qu'il n'estoit plus temps. Il faut refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois estimoient à extresme reproche, d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans: & recommandoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en l'aage leur pucelage; d'autant que les courages s'amolliſſent & divertiſſent par l'accouplage des femmes.

Ma hor congiunto à giovinetta ſpoſa ;
Lieto homai de figli era in vilito
Negli affetti di padre & di marito.

Muleaſſes roi de Thune, celuy que l'empereur Charles V. remit en ſes eſtats, reprochoit la memoire de Mahomet ſon pere, de ſa hantiſe avec les femmes, l'appellant brode, effeminé, engendreur d'enfans. L'hiſtoire grecque remarque de Jexus Tarentin, de Chryſo, d'Aſtylus, de Diopompus, & d'autres, que pour maintenir leurs corps fermes au ſervice de la courſe des jeux olympiques, de la paleſtre, & tels exercices, ils ſe priverent autant que leur dura ce ſoin, de toute ſorte d'acte venerien. En certaine contrée des Indes eſpagnoles, on ne permettoit aux hommes de ſe marier, qu'apres quarante ans, & ſi le permettoit-on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente-cinq ans, il n'eſt pas temps qu'il faſſe place à ſon fils qui en a vingt : il eſt luy-meſme au train de paroiſtre & aux voyages des guerres, & en la cour de ſon prince : il a beſoin de ſes pieces, & en doit certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour autruy. Et à celuy là peut ſervir juſtement cette reſponſe, que les peres ont ordinairement en la bouche : Je ne me veux pas deſpouiller devant que de m'aller coucher. Mais un pere atterré d'années & de maux, privé par ſa foibleſſe & faute de ſanté, de la commune ſocieté des hommes, il ſe fait tort, & aux ſiens, de couver inutilement un grand tas de richeſſes. Il eſt aſſez en eſtat, s'il eſt ſage, pour avoir deſir de ſe deſpouiller afin de ſe coucher, non pas juſques à la chemiſe, mais juſques à une robe de nuict bien chaude : le reſte des pompes, dequoy il n'a plus que faire, il doit en eſtrenner volontiers ceux à qui, par ordonnance naturelle, cela doit appartenir. C'eſt raiſon qu'il leur en laiſſe l'uſage, puis que nature l'en prive : autrement ſans doute il y a de la malice & de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles V. fut celle-là, à l'imitation d'aucuns anciens de ſon qualibre ; d'avoir ſçeu recognoiſtre que la raiſon nous commande aſſez de nous deſpouiller, quand nos robes nous chargent & empeſchent, & de nous coucher quand les jambes nous faillent. Il reſigna ſes moyens, grandeur & puiſſance à ſon fils, lors qu'il ſentit defaillir en ſoy la fermeté & la force pour conduire les affaires, avec la gloire qu'il y avoit acquiſe.

Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.

Cette faute, de ne ſçavoir recognoiſtre de bonne heure, & ne ſentir l'impuiſſance & extreſme alteration que l'aage apporte naturellement & au corps & à l'ame, qui à mon opinion eſt eſgale, ſi l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la pluſpart des grands hommes du monde. J'ay veu de mon temps & cogneu familierement des perſonnages de grande authorité, qu'il eſtoit bien aiſé à voir, eſtre merveilleuſement deſcheus de cette ancienne ſuffiſance, que je cognoiſſois par la reputation qu'ils en avoient acquiſe en leurs meilleurs ans. Je les euſſe, pour leur honheur, volontiers ſouhaité retirez en leur maiſon à leur aiſe, & deſchargez des occupations publiques & guerrieres, qui n'eſtoient plus pour leurs eſpaules. J'ay autrefois eſté privé en la maiſon d'un gentilhomme veuf & fort vieil, d'une vieilleſſe toutefois aſſez verte. Cettuy-cy avoit pluſieurs filles à marier, & un fils deſia en aage de paroiſtre : cela chargeoit ſa maiſon de pluſieurs deſpenſes & viſites eſtrangeres, à quoy il prenoit peu de plaiſir, non ſeulement pour le ſoin de l'eſpargne, mais encore plus, pour avoir, à cauſe de l'aage, pris une forme de vie fort eſloignée de la noſtre. Je luy dy un jour un peu hardiment, comme j'ay accouſtumé, qu'il luy ſeroit mieux de nous faire place, & de laiſſer à ſon fils ſa maiſon principale, (car il n'avoit que celle là de bien logée & accommodée) & ſe retirer en une ſienne terre voiſine, où perſonne n'apporteroit incommodité à ſon repos, puis qu'il ne pouvoit autrement eſviter noſtre importunité, veu la condition de ſes enfans. Il m'en creut depuis, & s'en trouva bien. Ce n'eſt pas à dire qu'on leur donne, par telle voye d'obligation, de laquelle on ne ſe puiſſe plus deſdire : je leur lairrois, moy qui ſuis à meſme de jouer ce rolle, la jouiſſance de ma maiſon & de mes biens, mais avec liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occaſion : je leur en lairrois l'uſage, parce qu'il me ſeroit plus commode : Et de l'authorité des affaires en gros, je m'en reſerverois autant qu'il me plairoit. Ayant touſiours jugé que ce doit eſtre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy-meſme ſes enfans en train du gouvernement de ſes affaires, & de pouvoir pendant ſa vie contreroller leurs déportemens : leur fourniſſant d'inſtruction & d'advis ſuivant l'experience qu'il en a, & d'acheminer lui-meſme l'ancien honneur & ordre de ſa maiſon en la main de ſes ſucceſſeurs, & ſe reſpondre par là des eſperances qu'il peut prendre de leur conduite à venir. Et pour cet effet, je ne voudrois pas fuir leur compagnie, je voudrois les eſclairer de près, & jouir ſelon la condition de mon aage, de leur allegreſſe, & de leurs feſtes. Si je ne vivoy parmy eux, comme je ne pourroy ſans offenſer leur aſſemblée par le chagrin de mon aage, & l'obligation de mes maladies, & ſans contraindre auſſi & forcer les regles & façons de vivre que j'auroy lors ; je voudroy au moins vivre prés d'eux en un quartier de ma maiſon ; non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme je vy il y a quelques années, un Doyen de S. Hilaire de Poictiers, rendu à telle ſolitude

par l'incommodité de ſa melancolie, que lors que j'entray en ſa chambre, il y avoit vingt-deux ans qu'il n'en eſtoit ſorty un ſeul pas: & ſi avoit toutes ſes actions libres & aiſées, ſauf un rhume qui luy tomboit ſur l'eſtomach. A peine une fois la ſepmeine, vouloit-il permettre qu'aucun entraſt pour le voir: Il ſe tenoit touſiours enfermé par le dedans de ſa chambre ſeul, ſauf qu'un valet luy portoit une fois le jour à manger, qui ne faiſoit qu'entrer & ſortir. Son occupation eſtoit ſe promener, & lire quelque livre, car il cognoiſſoit aucunement les lettres: obſtiné au demeurant de mourir en cette deſmarche, comme il fit bien toſt apres. J'eſſayeroy par une douce converſation, de nourrir en mes enfans une vive amitié & bien-veillance non feinte en mon endroit. Ce qu'on gaigne aiſement envers des natures bien nées: car ſi ce ſont beſtes furieuſes, comme noſtre ſiecle en produit à millier, il les faut haïr & fuir pour telles. Je veux mal à cette couſtume, d'interdire aux enfans l'appellation paternelle, & leur en enjoindre une eſtrangere comme plus reverentiale, nature n'ayant volontiers pas ſuffiſamment pourveu à noſtre authorité. Nous appellons Dieu tout-puiſſant, pere, & nous deſdaignons que nos enfans nous en appellent. J'ay reformé cette erreur en ma famille. C'eſt auſſi folie & injuſtice de priver les enfans qui ſont en aage, de la familiarité des peres, & vouloir maintenir en leur endroit une morgue auſtere & deſdaigneuſe, eſperant par là, les tenir en crainte & obeïſſance. Car c'eſt une farce tres-inutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfans, & qui pis eſt, ridicules. Ils ont la jeuneſſe & les forces en main, & par conſequent le vent & la faveur du monde: & reçoivent avecques mocquerie, ces mines fieres & tyranniques, d'un homme qui n'a plus de ſang, ny au cœur, ny aux veines: vrais eſpouventails de cheneviere. Quand je pourroy me faire craindre, j'aymeroy encore mieux me faire aimer. Il y a tant de ſortes de defauts en la vieilleſſe, tant d'impuiſſance, elle eſt ſi propre au meſpris, que le meilleur acqueſt qu'elle puiſſe faire, c'eſt l'affection & amour des ſiens: le commandement & la crainte, ce ne ſont plus ſes armes. J'en ay veu quelqu'un, duquel la jeuneſſe avoit eſté tres-imperieuſe; quand il eſt venu ſur l'aage, quoiqu'il le paſſe auſſi ſainement qu'il ſe peut; il frappe, il mord, il jure, le plus tempeſtatif maiſtre de France: il ſe ronge de ſoin & de vigilance, tout cela n'eſt qu'un baſtelage, auquel la famille meſme complote: du grenier, du celier, voire & de ſa bourſe, d'autres ont la meilleure part de l'uſage, cependant qu'il en a les clefs en ſa gibeſſiere, plus cheres que ſes yeux. Cependant qu'il ſe contente de l'eſpargne & chicheté de ſa table, tout eſt en desbauche en divers reduits de ſa maiſon, en jeu, & en deſpenſe, & en l'entretien des contes de ſa vaine colere & prevoyance? Chacun eſt en ſentinelle contre luy. Si par fortune quelque chetif ſerviteur s'y adonne, ſoudain il luy eſt mis en ſoupçon: qualité à laquelle la vieilleſſe mord ſi volontiers de ſoy-meſme. Quantesfois s'eſt-il vanté à moy, de la bride qu'il donnoit aux ſiens, & exacte obeïſſance & reverence qu'il en recevoit: combien il voyoit clair en ſes affaires!

Ille ſolus neſcit omnia.

Je ne ſçache homme qui puſt apporter plus de parties & naturelles & acquiſes, propres à conſerver la maiſtriſe, qu'il fait, & ſi en eſt deſcheu comme un enfant. Partant l'ay-je choiſi parmy pluſieurs telles conditions que je cognois, comme plus exemplaire. Ce ſeroit matiere à une queſtion ſcholaſtique, s'il eſt ainſi mieux, ou autrement. En preſence, toutes choſes luy cedent. Et laiſſe-on ce vain cours à ſon authorité, qu'on ne luy reſiſte jamais: On le croit, on le craint, on le reſpecte tout ſon ſaoul. Donne-il congé à un valet? il plie ſon pacquet, le voila party: mais hors de devant luy ſeulement: Les pas de la vieilleſſe ſont ſi lents, les ſens ſi troubles, qu'il vivra & fera ſon office en meſme maiſon, un an, ſans eſtre apperceu. Et quand la ſaiſon en eſt, on fait venir des lettres loingtaines, piteuſes, ſuppliantes, pleines de promeſſes de mieux faire, par où on le remet en grace. Monſieur fait-il quelque marché ou quelque deſpeche, qui deſplaiſe? on la ſupprime: forgeant tantoſt apres, aſſez de cauſes pour excuſer la faute d'execution ou de reſponſe. Nulles lettres eſtrangeres ne luy eſtans premierement apportées, il ne void que celles qui ſemblent commode à ſa ſcience. Si par cas d'advanture il les ſaiſit, ayant en couſtume de ſe repoſer ſur certaine perſonne, de les luy lire, on y trouve ſur le champ ce qu'on veut: & fait-on à tous coups, que tel luy demande pardon, qui l'injurie par ſa lettre. Il ne void enfin affaires, que par une image diſpoſée & deſſeignée & ſatisfactoire le plus qu'on peut, pour n'eſveiller ſon chagrin & ſon courroux. J'ay veu ſous des figures differentes, aſſez d'œconomies longues, conſtantes, de tout pareil effet. Il eſt touſiours proclive aux femmes de diſconvenir à leurs maris. Elles ſaiſiſſent à deux mains toutes couvertures de leur contraſter: la premiere excuſe leur ſert de pleniere juſtification. J'en ay veu une qui deſroboit gros à ſon mary, pour, diſoit-elle à ſon confeſſeur, faire ſes aumones plus graſſes. Fiez-vous à cette religieuſe diſpenſation. Nul maniement ne leur ſemble avoir aſſez de dignité, s'il vient de la conceſſion du mary. Il faut qu'elles l'uſurpent ou finement, ou fierement & touſiours injurieuſement, pour luy donner de la grace & de l'authorité. Comme en mon propos, quand c'eſt contre un pauvre vieillard, & pour des enfans; lors empoignent-elles ce tiltre, & en ſervent leur paſſion, avec gloire:

& comme en un commun ſervage, monopolent facilement contre ſa domination & gouvernement. Si ce ſont maſles, grands & fleuriſſans, ils ſubornent auſſi incontinent ou par force, ou par faveur, & maiſtre d'hoſtel & receveur, & tout le reſte. Ceux qui n'ont ny femme ny fils, tombent en ce mal-heur plus difficilement, mais plus cruellement auſſi & indignement. Le vieil Caton diſoit en ſon temps, qu'autant de valets, autant d'ennemis. Voyez ſi ſelon la diſtance de la pureté de ſon ſiecle au noſtre, il ne nous a pas voulu advertir, que femme, fils & valet, autant d'ennemis à nous. Bien ſert à la decrepitude de nous fournir le doux benefice d'inappercevance & d'ignorance, & facilité à nous laiſſer tromper. Si nous y mordions, que ſeroit-ce de nous; meſme en ce temps, où les juges qui ont à decider nos controverſes, ſont communement partiſans de l'enfance & intereſſez? Au cas que cette pipperie m'eſchappe à voir, au moins ne m'eſchappe-il pas, à voir que je ſuis tres-pippable. Et aura on jamais aſſez dit, de quel prix eſt un amy, à comparaiſon de ces liaiſons civiles? L'image meſme que j'en voy aux beſtes, ſi pures, avec quelle religion je la reſpecte! Si les autres me pippent, au moins ne me pippe je pas moy-meſme à m'eſtimer capible de m'en garder: ny à me ronger la cervelle pour me rendre tel. Je me ſauve de telles trahiſons en mon propre giron, non par une inquiete & tumultuaire curioſité, mais par diverſion plus toſt, & reſolution. Quand j'oy reciter l'eſtat de quelqu'un, je ne m'amuſe pas à luy: je tourne incontinent les yeux à moy, voir comment j'en ſuis. Tout ce qui le touche me regarde. Son accident m'advertit & m'eſveille de ce coſté-là. Tous les jours & à toutes heures, nous diſons d'un autre ce que nous dirions plus proprement de nous, ſi nous ſavions replier auſſi bien qu'eſtendre noſtre conſideration. Et pluſieurs autheurs bleſſent en cette maniere la protection de leur cauſe, courant en avant temerairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, & lançant à leurs ennemis des traits, propres à leur eſtre relancez plus advantageuſement. Feu M. le mareſchal de Monluc, ayant perdu ſon fils, qui mourut en iſle de Maderes, brave gentil-homme à la verité & de grande eſperance; me faiſoit fort valoir entre ſes autres regrets, le deſplaiſir & creve-cœur qu'il ſentoit de ne s'eſtre jamais communiqué à luy: & d'avoir perdu ſur cette humeur d'une gravité & grimace paternelle, la commodité de gouſter & bien cognoiſtre ſon fils: & auſſi de luy declarer l'extreſme amitié qu'il luy portoit, & le digne jugement qu'il faiſoit de ſa vertu. Et ce pauvre garçon, diſoit-il, n'a rien veu de moy qu'une contenance refroignée & pleine de meſpris, & a emporté cette creance, que je n'ay ſçeu ny l'aymer ny l'eſtimer ſelon ſon merite. A qui gardoy-je à deſcouvrir cette ſinguliere affection que je luy portoy dans mon ame? eſtoit-ce pas luy qui en devoit avoir tout le plaiſir & toute l'obligation? Je me ſuis contraint & gehenné pour maintenir ce vain maſque: & y ay perdu le plaiſir de ſa converſation, & ſa volonté quant & quant, qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide, n'ayant jamais receu de moy que rudeſſe, ny ſenty qu'une façon tyrannique. Je trouve que cette plainte eſtoit bien priſe & raiſonnable: Car comme je ſçay par une trop certaine experience, qu'il n'eſt aucune ſi douce conſolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la ſcience de n'avoir rien oublié à leur dire, & d'avoir eu avec eux une parfaite & entiere communication. O mon amy! En vaux-je mieux d'en avoir le gouſt, ou ſi j'en vaux moins? j'en vaux certes bien mieux. Son regret me conſole & m'honore. Eſt-ce pas un pieux & plaiſant office de ma vie, d'en faire à tout jamais les obſeques? Eſt-il jouiſſance qui vaille cette privation? Je m'ouvre aux miens tant que je puis, & leur ſignifie tres-volontiers l'eſtat de ma volonté, & de mon jugement envers eux, comme envers un chacun: je me haſte de me produire, & de me preſenter: car je ne veux pas qu'on s'y meſconte, de quelque part que ce ſoit. Entre autre couſtumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dit Ceſar, cette-cy en eſtoit l'une; que les enfans ne ſe preſentoient aux pères, ny ne s'oſoient trouver en public en leur compagnie, que lors qu'ils commencoient à porter les armes: comme s'ils euſſent voulu dire, que lors il eſtoit auſſi raiſon, que les peres les receuſſent en leur familiarité & accointance. J'ay veu encore une autre ſorte d'indiſcretion en aucuns peres de mon temps: qui ne ſe contentent pas d'avoir privé pendant leur longue vie, leurs enfans de la part qu'ils doivent avoir naturellement en leurs fortunes; mais laiſſent encore apres eux, à leurs femmes, cette meſme authorité ſur tous leurs biens, & loy d'en diſpoſer à leur fantaiſie. Et ay cogneu tel Seigneur des premiers officiers de noſtre couronne, ayant par eſperance de droit à venir, plus de cinquante mille eſcus de rente, qui eſt mort neceſſiteux & accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans: ſa mere en ſon extreſme decrepitude, jouiſſant encore de tous ſes biens par l'ordonnance du pere qui avoit de ſa part veſcu prés de quatre vingts ans. Cela ne me ſemble aucunement raiſonnable. Pourtant trouve-je peu d'avancement à un homme de qui les affaires ſe portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot: il n'eſt point de debte eſtrangere qui apporte plus de ruine aux maiſons: mes predeceſſeurs ont communement ſuivy ce conſeil bien à propos, & moy auſſi. Mais ceux qui nous deſconſeillent les femmes riches, de peur qu'elles ſoient moins traitables & recognoiſſantes, ſe trompent, de faire perdre quelque réelle commodité, pour une ſi frivole conjecture. A une femme deſraiſonnable, il ne couſte non plus de paſſer par deſſus une raiſon, que

que par deſſus une autre. Elles s'ayment le mieux où elles ont plus de tort. L'injuſtice les alleche: comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuſes: Et en ſont debonnaires d'autant plus, qu'elles ſont plus riches: comme plus volontiers & glorieuſement chaſtes, de ce qu'elles ſont belles. C'eſt raiſon de laiſſer l'adminiſtration des affaires aux meres, pendant que les enfans ne ſont pas en l'aage ſelon les loix pour en manier la charge: mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peut eſperer qu'en leur maturité, ils auront plus de ſageſſe & de ſuffiſance que ſa femme, veu l'ordinaire foibleſſe du ſexe. Bien ſeroit-il toutefois à la verité plus contre nature, de faire deſpendre les meres de la diſcretion de leurs enfans. On leur doit donner largement dequoy maintenir leur eſtat ſelon la condition de leur maiſon & de leur aage: d'autant que la neceſſité & l'indigence eſt beaucoup plus mal-ſeante & mal aiſée à ſupporter à elles qu'aux maſles: il faut pluſtoſt en charger les enfans que la mere. En general, la plus ſaine diſtribution de nos biens en mourant, me ſemble eſtre, les laiſſer diſtribuer à l'uſage du pays. Les loix y ont mieux penſé que nous: & vaut mieux les laiſſer faillir en leur eſlection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la noſtre. Ils ne ſont pas promptement noſtres, puis que d'une preſcription civile & ſans nous, ils ſont deſtinez à certains ſucceſſeurs. Et encore que nous ayons quelque liberté au delà, je tien qu'il faut une grande cauſe & bien apparante pour nous faire oſter à un, ce que ſa fortune luy avoit acquis, & à quoy la juſtice commune l'appelloit: & que c'eſt abuſer contre raiſon de cette liberté, d'en ſervir nos fantaiſies frivolles & privées. Mon ſort m'a fait grace, de ne m'avoir preſenté des occaſions qui me puſſent tenter, & divertir mon affection de la commune & legitime ordonnance. J'en voy envers qui c'eſt temps perdu d'employer un long ſoin de bons offices. Vn mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui ſe trouve à point, pour leur oindre la volonté ſur ce dernier paſſage. La voiſine action l'emporte: non pas les meilleurs & plus frequens offices, mais les plus recens & preſens font l'operation. Ce ſont gens qui ſe jouent de leurs teſtamens, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chaſtier chaque action de ceux qui y pretendent intereſt. C'eſt choſe de trop longue ſuite, & de trop de poids, pour eſtre ainſi promenée à chaque inſtant: & en laquelle les ſages ſa plantent une fois pour toutes, regardans ſur tout à la raiſon & obſervance publique. Nous prenons un peu trop à cœur ces ſubſtitutions maſculines, & propoſons une eternité ridicule à nos noms. Nous poiſons auſſi trop les vaines conjectures de l'advenir, que nous donnent les eſprits puerils. A l'adventure eut-on fait injuſtice, de me deſplacer de mon rang, pour avoir eſté le plus lourd & plombé, le plus long & deſgouſté en ma leçon, non ſeulement que tous mes freres, mais que tous les enfans de ma province: ſoit leçon d'exercice d'eſprit, ſoit leçon d'exercice de corps. C'eſt folie de faire des triages extraordinaires, ſur la foy de ces divinations auſquelles nous ſommes ſi ſouvent trompez. Si on peut bleſſer cette regle, & corriger les deſtinées aux choix qu'elles ont fait de nos heritiers, on le peut avec plus d'apparence, en conſideration de quelque remarquable & enorme difformité corporelle: vice conſtant inamendable: & ſelon nous, grands eſtimateurs de la beauté, d'important prejudice. Le plaiſant dialogue du legiſlateur de Platon, avec ſes citoyens, fera honneur à ce paſſage. Comment donc, diſent-ils, ſentans leur fin prochaine, ne pourrons-nous point diſpoſer de ce qui eſt à nous, à qui il nous plaira? O dieux, quelle cruauté! Qu'il ne nous ſoit loiſible, ſelon que les noſtres nous auront ſervy en nos maladies, en noſtre vieilleſſe, en nos affaires, de leur donner plus ou moins ſelon nos fantaiſies! A quoy le legiſlateur reſpond en cette maniere: Mes amis, qui avez ſans doute bien-toſt à mourir, il eſt malaiſé, & que vous vous cognoiſſiez, & que vous cognoiſſiez ce qui eſt à vous, ſuivant l'inſcription delphique. Moy, qui fay les loix, tien que ny vous n'eſtes à vous, ny n'eſt à vous ce dont vous joüiſſez. Et vos biens & vous, eſtes à voſtre famille tant paſſée que future: mais encore plus ſont au public, & voſtre famille & vos biens. Parquoy de peur que quelque flatteur en voſtre vieilleſſe ou en voſtre maladie, ou quelque paſſion vous ſollicite mal à propos, de faire teſtament injuſte, je vous en garderay. Mais ayant reſpect & à l'intereſt univerſel de la cité, & à celuy de voſtre maiſon, j'eſtabliray des loix, & feray ſentir, comme de raiſon, que la commodité particuliere doit ceder à la commune. Allez-vous-en joyeuſement où la neceſſité humaine vous appelle. C'eſt à moy, qui ne regarde pas une choſe plus que l'autre, qui autant que je puis, prend ſoins du general, d'avoir ſoucy de ce que vous laiſſez. Revenant à mon propos, il me ſemble en toutes façons, qu'il naiſt rarement des femmes à qui la maiſtriſe ſoit deuë ſur des hommes, ſauf la maternelle & naturelle: ſi ce n'eſt pour le chaſtiment de ceux qui par quelque humeur fiebvreuſe, ſe ſont volontairement ſoubmis à elles: mais cela ne touche aucunement les vieilles, dequoy nous parlons icy. C'eſt l'apparence de cette conſideration, qui nous a fait forger & donner pieds ſi volontiers à cette loy, que nul ne vit oncques, qui prive les femmes de la ſucceſſion de cette couronne: & n'eſt gueres ſeigneurie au monde, où elle ne s'allegue comme icy, par une vray-ſemblance de raiſon qui l'authoriſe: mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux autres. Il eſt dangereux de laiſſer à leur jugement la diſpenſation de noſtre ſucceſſion, ſelon le choix qu'elles feront des enfans, qui eſt à tous les coups

inique & fantaſtique. Car cét appetit deſreglé & ce gouſt malade, qu'elles ont au temps de leurs groſſeſſes, elles l'ont en l'ame, en tout temps. Communement on les void s'adonner aux plus foibles & malotrus, où à ceux, ſi elles en ont, qui leur pendent encore au col. Car n'ayans point aſſez de force de diſcours pour choiſir & embraſſer ce qui le vaut, elles ſe laiſſent plus volontiers aller où les impreſſions de nature ſont plus ſeules: comme les animaux qui n'ont cognoiſſance de leurs petits, que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demeurant il eſt aiſé à voir par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'authorité, a les racines bien foibles. Pour un fort leger profit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfans d'entre les bras des meres, & leur faiſons prendre les noſtres en charge: nous leur faiſons abandonner les leurs à quelque chetive nourriſſe, à qui nous ne voulons pas commettre les noſtres, ou à quelque chevre: leur défendant non ſeulement de les allaiter, quelque danger qu'ils en puiſſent encourir, mais encore d'en avoir aucun ſoin, pour s'employer de tout au ſervice des noſtres. Et voit-on en la pluſpart d'entre-elles, s'engendrer bien-toſt par accouſtumance une affection baſtarde, plus vehemente que la naturelle; & plus grande ſollicitude de la conſervation des enfans empruntez, que des leurs propres. Et ce que j'ay parlé des chevres, c'eſt d'autant qu'il eſt ordinaire autour de chez moy, de voir les femmes de village, lors qu'elles ne peuvent nourrir les enfans de leurs mammelles, appeller des chevres à leur ſecours. Et j'ay à cette heure deux lacquais, qui ne tetterent jamais que huict jours laict de femmes. Ces chevres ſont incontinent duites à venir allaicter ces petits enfans, recognoiſſent leur voix quand ils crient, & y accourent: ſi on leur en preſente un autre que leur nourriſſon, elles le refuſent, & l'enfant en fait de meſme d'une autre chevre. J'en vis un l'autre jour, à qui on oſta la ſienne; parce que ſon pere ne l'avoit qu'empruntée d'un ſien voiſin, il ne pût jamais s'adonner à l'autre qu'on luy preſenta, & mourut ſans doute de faim. Les beſtes alterent & abaſtardiſſent auſſi aiſement que nous, l'affection naturelle. Je croy qu'en ce que recite Herodote de certain deſtroit de la Lybie, il y a ſouvent du meſconte: il dit qu'on s'y meſle aux femmes indifferemment: mais que l'enfant ayant force de marcher, trouve ſon pere, celuy vers lequel en la preſſe, la naturelle inclination porte ſes premiers pas. Or à conſiderer cette ſimple occaſion d'aimer nos enfans, pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons autres nous-meſmes; il ſemble qu'il y ait bien une autre production venant de nous, qui ne ſoit pas de moindre recommandation. Car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantemens de noſtre eſprit, de noſtre courage & ſuffiſance; ſont produits par une plus noble partie que la corporelle, & ſont plus noſtres. Nous ſommes pere & mere enſemble en cette generation: ceux-cy nous couſtent bien plus chere, & nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque choſe de bon. Car la valeur de nos autres enfans, eſt beaucoup plus leur, que noſtre: la part que nous y avons eſt bien legere: mais de ceux-cy, toute la beauté, toute la grace & le prix ſont noſtres. Par ainſi ils nous repreſentent & nous rapportent bien plus vivement que les autres. Platon adjouſte, que ce ſont icy des enfans immortels, qui immortaliſent leurs peres, voire & les deifient, comme Lycurgus, Solon, Minos. Or les hiſtoires eſtans pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfans, il ne m'a pas ſemblé hors de propos d'en trier auſſi quelqu'un de cette-cy. Heliodorus ce bon eveſque de Tricea, aima mieux perdre la dignité, le profit, la devotion d'une prelature ſi venerable, que de perdre ſa fille, fille qui dure encore bien gentille: mais à l'adventure pourtant un peu trop curieuſement & mollement goderonnée pour fille eccleſiaſtique, & ſacerdotale, & de trop amoureuſe façon. Il y eut un Labienus à Rome, perſonnage de grande valeur & authorité, & entre autres qualitez, excellent en toute ſorte de litterature: qui eſtoit, ce croy-je, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui furent ſous Ceſar en la guerre des gaules, & qui depuis s'eſtant jetté au party du grand Pompejus, s'y maintint ſi valeureuſement juſques à ce que Ceſar le deffit en Eſpagne. Ce Labienus dequoy je parle, eut pluſieurs envieux de ſa vertu, & comme il eſt vray-ſemblable, les courtiſans & favoris des empereurs de ſon temps, pour ennemis de ſa franchiſe, & des humeurs paternelles, qu'il retenoit encore contre la tyrannie deſquelles il eſt croyable qu'il avoit teint ſes eſcrits & ſes livres. Ses adverſaires le pourſuivirent devant le magiſtrat à Rome, & obtinrent de faire condamner pluſieurs ſiens ouvrages qu'il avoit mis en lumiere, à eſtre bruſlez. Ce fut par luy que commença ce nouvel exemple de peine, qui depuis fut continué à Rome à pluſieurs autres, de punir de mort les eſcrits meſmes, & les eſtudes. Il n'y avoit point aſſez de moyen & matiere de cruauté, ſi nous n'y meſlions des choſes que nature a exemptées de tout ſentiment & de toute ſouffrance, comme la reputation & les inventions de noſtre eſprit: & ſi nous n'allions communiquer les maux corporels aux diſciplines & monumens des muſes. Or Labienus ne put ſouffrir cette perte, ny de ſurvivre à cette ſienne ſi chere geniture: il ſe fit porter & enfermer tout vif dans le monument de ſes anceſtres, là où il pourveut tout d'un train à ſe tuer & à s'enterrer enſemble. Il eſt mal-aiſé de montrer aucune autre plus vehemente affection paternelle que celle-là. Caſſius Severus, homme tres-eloquent & ſon familier, voyant bruſler ſes livres, crioit, que par meſme ſentence on le de-

voit quant & quant condamner à eſtre bruſlé tout vif, car il portoit & conſervoit en ſa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident advint à Greuntius Cordus accuſé d'avoir en ſes livres loüé Brutus & Caſſius. Ce ſenat vilain, ſervile, & corrompu, & digne d'un pire maiſtre que Tibere, condamna ſes eſcrits au feu. Il fut content de faire compagnie à leur mort, & ſe tua par abſtinence de manger. Le bon Lucanus eſtant jugé par ce coquin Neron : ſur les derniers traits de ſa vie, comme la pluſpart du ſang fut deſia eſcoulé par les veines des bras, qu'il s'eſtoit faites tailler à ſon medecin pour mourir, & que la froideur eut ſaiſi les extreſmitez de ſes membres, & commencaſt à s'approcher des parties vitales ; la derniere choſe qu'il eut en ſa memoire, ce furent aucuns des vers de ſon livre de la guerre de Pharſale, qu'il recitoit, & mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela qu'eſtoit-ce, qu'un tendre & paternel congé qu'il prenoit de ſes enfans : repreſentant les adieux & les eſtroits embraſſemens que nous donnons aux noſtres en mourant, & un effet de cette naturelle inclination, qui r'appelle en noſtre ſouvenance en cette extreſmité, les choſes que nous avons eues les plus cheres pendant noſtre vie ? Penſons-nous qu'Epicurus, qui en mourant tourmenté, comme il dit, des extreſmes douleurs de la colique, avoit toute ſa conſolation en la beauté de la doctrine qu'il laiſſoit au monde ; euſt reçeu autant de contentement d'un nombre d'enfans bien nez & eſlevez, s'il en euſt eu, comme il faiſait de la production de ſes riches eſcrits ? & que s'il euſt eſté au choix de laiſſer apres luy un enfant contrefait & mal né, ou un livre ſot & inept, il ne choiſiſt pluſtoſt ; & non luy ſeulement, mais tout homme de pareille ſuffiſance, d'encourir le premier malheur que l'autre ? Ce ſeroit à l'adventure impiété en ſainct Auguſtin (pour exemple) ſi d'un coſté on luy propoſoit d'enterrer ſes eſcrits, dequoy noſtre religon reçoit un ſi grand fruict, ou d'enterrer ſes enfans au cas qu'il en euſt ; s'il n'aimoit mieux enterrer ſes enfans. Et je ne ſçay ſi je n'aimerois pas mieux beaucoup en avoir produit un parfaitement bien formé, de l'accointance de muſes, que de l'accointance de ma femme. A cettuy-cy tel qu'il eſt ; ce que je donne, je le donne purement & irrevocablement, comme on donne aux enfans corporels. Ce peu de bien que je luy ay fait, il n'eſt plus en ma diſpoſition. Il peut ſçavoir aſſez des choſes que je ne ſçay plus, & tenir de moy ce que je n'ay point retenu : & qu'il faudroit que tout ainſi qu'un eſtranger, j'empruntaſſe de luy, ſi beſoin m'en venoit. Si je ſuis plus ſage que luy, il eſt plus riche que moy. Il eſt peu d'hommes adonnez à la poëſie, qui ne ſe gratifiaſſent plus d'eſtre peres de l'eneïde que du plus beau garçon de Rome : & qui ne ſouffriſſent plus aiſement une perte que l'autre. Car ſelon Ariſtote, de tous ouvriers le poëte eſt nommement le plus amoureux de ſon ouvrage. Il eſt mal-aiſé à croire, qu'Epaminondas qui ſe vantoit de laiſſer pour toute poſterité, des filles qui feroient un jour honneur à leur pere (c'eſtoient les deux nobles victoires qu'il avoit gaignées ſur les lacedemoniens) euſt volontiers conſenty d'eſchanger celles-là, aux plus pimpantes de toute la Grece : ou qu'Alexandre & Ceſar ayent jamais ſouhaité d'eſtre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfans & heritiers ; quelque parfaits & accomplis qu'ils puſſent eſtre. Voire je fay grand doute que Phidias ou autre excellent ſtatuaire, aimaſt autant la conſervation & la durée de ſes enfans naturels, comme il feroit d'une image excellente, qu'avec long travail & eſtude il auroit parfaite ſelon l'art. Et quant à ces paſſions vitieuſes & furieuſes, qui ont eſchauffé quelquefois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils ; encore s'en trouve-il de pareilles en cette autre ſorte de parenté. Teſmoin ce que l'on recite de Pygmalion ; qu'ayant baſty une ſtatuë de femme de beauté ſinguliere, il devint ſi eſperduëment eſpris de l'amour forcené de ce ſien ouvrage, quil fallut, qu'en faveur de ſa rage, les dieux la luy viviſiaſſent :

Tentatum molleſcit ebur, poſitoque rigore
Subſidit digitis.

(*Eſſais de Montaigne*).

AMOUR. Je me ſuis propoſé de dire tout ce qui ſe pouvoit faire, laiſſant à chacun le choix de ce qui eſt à ſa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois penſé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchiſſant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal entendus, & qu'il étoit abſurde de deſtiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître ſi cette union étoit dans l'ordre de la nature, & s'ils auroient entr'eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui eſt naturel à l'état ſauvage, & ce qui eſt naturel à l'état civil. Dans le premier état, toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive & commune ; dans le ſecond chaque caractère étant développé par les inſtitutions ſociales, & chaque eſprit ayant reçu ſa forme propre & déterminée, non de l'éducation ſeule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les aſſortir qu'en les préſentant l'un à l'autre pour voir s'ils ſe conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal eſt qu'en développant les caractères, l'état ſocial diſtingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point ſemblable à l'au-

tre, plus on distingue les conditions, plus on confond les caractères. De-là les mariages mal assortis & tous les désordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conséquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les sentimens naturels s'altèrent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal se relâche; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de pères & de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille; chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages? étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, & consultez la nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, & qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie; & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentimens, de caractères, qui devroit engager un père sage, fût-il prince, fût-il monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes ses convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du bourreau. Oui, je soutiens que, tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer ensemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoisonnées par la désunion des cœurs.

Au lieu donc de destiner dès l'enfance une épouse à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'est point moi qui fais cette destination, c'est la nature; mon affaire est de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire! je dis la mienne & non celle du père; car en me confiant son fils il me cede sa place, il substitue mon droit au sien; c'est moi qui suis le vrai père d'Emile, c'est moi qui l'ai fait homme. J'aurois refusé de l'élever si je n'avois pas été le maître de le marier à son choix, c'est-à-dire, au mien. Il n'y a que le plaisir de faire un heureux, qui puisse payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aie attendu pour trouver l'épouse d'Emile, que je le misse en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'est qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il sente le prix de celle qui lui convient. Dès long-temps Sophie est trouvée; peut-être Emile l'a-t-il déjà vue mais il ne la reconnoîtra que quand il en sera temps.

Quoique l'égalité des conditions ne soit pas nécessaire au mariage, quand cette égalité se joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pencher quand tout est égal.

Un homme, à moins qu'il ne soit monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états; car les préjugés qu'il n'aura pas, il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un père judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son élève un établissement au-dessus de son rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien? & cependant, en montant, il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser des biens de différentes natures, comme la noblesse & l'argent, parce que chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération; que, de plus, on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise prépare la discorde entre deux familles, & souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent, pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout à-fait contraire à la raison, le second y est plus conforme: comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui règle celui de la famille entière. Quand il s'allie dans un rang plus bas il ne descend point, il élève son épouse; au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il s'abaisse sans s'élever: ainsi, dans le premier cas, il y a du bien sans mal, & dans le second, du mal sans bien. De plus, il est dans l'ordre de la nature que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'est le contraire quand, s'alliant au-dessus de lui, l'homme se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnoissance, & d'être ingrat ou méprisé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, se rend le tyran de son chef; & le maître devenu l'esclave se trouve la plus ridicule & la plus misérable des créatures. Tels sont ces malheureux favoris que les rois de l'Asie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'osent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de lecteurs, se souvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuseront ici de contradiction; ils se tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse & de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un ministre dans l'état, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits & commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misère, scandale & déshonneur.

Reste le choix entre ses égales & ses inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque restriction à faire pour ces dernieres; car il est difficile de trouver dans la lie du peuple une épouse capable de faire le bonheur d'un honnête-homme: non qu'on soit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idées de ce qui est beau & honnête, & que l'injustice des autres états fait voir à celui-ci la justice dans ses vices mêmes.

Naturellement l'homme ne pense guères. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point, & cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la première de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entière à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs; souvent même elle y sert; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes: on n'a pas besoin de savoir les offices de Cicéron pour être homme de bien; & la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable; & c'est une triste chose pour un père de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir, élevera-t-elle ses enfans? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis polissons, jamais de bons esprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation, de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossièrement élevée, qu'une fille savante & bel-esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la manière de Mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussi-tôt qu'on sort de son état, & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grand talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée; sa gloire est dans l'estime de son mari; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même: soyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect; de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfans; ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre:

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diserta es.

Après ces considérations vient celle de la figure; c'est la première qui frappe, & la dernière qu'on doit faire; mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour

le poſſeſſeur, mais ſes dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne ſoit un ange, ſon mari eſt le plus malheureux des hommes; & quand elle ſeroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne ſoit ſans ceſſe entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté; car en peu de temps l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient, & la laideur un avantage: mais la laideur qui produit le dégoût eſt le plus grand des malheurs; ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haine. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

Deſirez en tout la médiocrité, ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveillance, eſt ce qu'on doit préférer; elle eſt ſans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'uſent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles ſe renouvellent ſans ceſſe; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plaît à ſon mari comme le premier jour.

Telles ſont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie, Elève de la nature, ainſi qu'Emile, elle eſt faite pour lui plus qu'aucune autre; elle ſera la femme de l'homme. Elle eſt ſon égale par la naiſſance & par le mérite, ſon inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne ſe déploie que dans l'intimité du commerce; & ſon mari le ſentira plus que perſonne au monde. Son éducation n'eſt ni brillante ni négligée; elle a du goût ſans étude, des talens ſans art, du jugement ſans connoiſſance. Son eſprit ne fait pas, mais il eſt cultivé pour apprendre; c'eſt une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême & Télémaque, qui lui tomba par hazard dans les mains; mais une fille capable de ſe paſſionner pour Télémaque a-t-elle un cœur ſans ſentiment & un eſprit ſans délicateſſe? O l'aimable ignorante! Heureux celui qu'on deſtine à l'inſtruire! Elle ne ſera point le profeſſeur de ſon mari, mais ſon diſciple; loin de vouloir l'aſſujettir à ſes goûts, elle prendra les ſiens. Elle vaudra mieux pour lui que ſi elle étoit ſavante: il aura le plaiſir de lui tout enſeigner. Il eſt temps, enfin, qu'ils ſe voyent; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris triſtes & rêveurs. Ce lieu de babil n'eſt pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville, & dit avec dépit: que de jours perdus en vaines recherches! Ah! ce n'eſt pas-là qu'eſt l'épouſe de mon cœur: mon ami, vous le ſaviez bien; mais mon temps ne vous coûte guères, & mes maux vous font peu ſouffrir. Je le regarde fixement & lui dis ſans m'émouvoir: Emile, croyez-vous ce que vous dites? A l'inſtant il me ſaute au cou tout confus, & me ſerre dans ſes bras ſans répondre. C'eſt toujours ſa réponſe quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais chevaliers errans; non pas comme eux cherchant les aventures; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris; mais imitant aſſez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de ſuivre ma pratique, on en aura pris enfin l'eſprit; & je n'imagine aucun lecteur encore aſſez prévenu par les uſages, pour nous ſuppoſer tous deux endormis dans une bonne chaiſe de poſte bien fermée, marchant ſans rien voir, ſans rien obſerver, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée; & dans la vîteſſe de notre marche, perdant le temps pour le ménager.

Les hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſachant pas l'employer, ils ſe plaignent de la rapidité du temps, & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voyent à regret l'intervalle qui les en ſépare: l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans delà; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer. Quand ils ſe plaignent que le temps coule trop vîte, ils mentent; ils payeroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils employeroient volontiers leur fortune à conſumer leur vie entière; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût reduit ſes ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter; au gré de ſon ennui, celles qui lui étoient à charge, & au gré de ſon impatience, celles qui le ſéparoient du moment deſiré. Tel paſſe la moitié de ſa vie à ſe rendre de Paris à Verſailles, de Verſailles à Paris, de la Ville à la campagne, de la campagne à la Ville, & d'un quartier à l'autre, qui ſeroit fort embarraſſé de ſes heures s'il n'avoit le ſecret de les perdre ainſi, & qui s'éloigne exprès de ſes affaires pour s'occuper à les aller chercher: il croit gagner le temps qu'il y met de plus, & dont autrement il ne ſauroit que faire; ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poſte ſans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la nature? Pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré? S'il eſt un ſeul d'entre vous qui ſache mettre aſſez de tempérance à ſes déſirs pour ne jamais ſouhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'eſtimera point trop courte.

Vivre & jouir feront pour lui la même chose ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela seul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour desirer ni pour attendre, mais pour jouir ; & quand il porte ses desirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du temps. Il ne jouira pas seulement du plaisir de desirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il desire ; & ses passions sont tellement modérées, qu'il est toujours plus où il est, qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en couriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis & comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaise de poste, & ne court guères en poste s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être pressé ? D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien quand il le peut? non, car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant & si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays ; on se détourne à droite, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une rivière ? je la côtoye ; un bois touffu? je vais sous son ombre ; une grotte ? je la visite ; une carrière? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes, je passe par-tout où un homme peut passer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir ; & ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais temps m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las..... mais Emile ne se lasse guères ; il est robuste ; & pourquoi se lasseroit-il ? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer ? Il porte par-tout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille ; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse, & la manière de les cultiver ? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles ? Vos philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets ; ils ont des colifichets, savent des noms & n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des rois ; ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place : le naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre ; Daubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable manière de voyager sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoint dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans ; & les piétons toujours gais, légers, & contents de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte ! Combien un repas grossier paroît savoureux ! Avec quel plaisir on se repose à table ! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit ! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste ; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la manière que j'imagine, Sophie n'est pas oubliée, il faut que je ne sois guères adroit, ou qu'Emile soit bien peu curieux : car avec tant de connoissances élémentaires, il est difficile qu'il ne soit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit ; il sait précisément assez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre première course un terme éloigné : le prétexte en est facile ; en sortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne savons retrouver le nôrre. Peu nous importe, tous chemins sont bons pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureusement nous trouvons un paysan qui nous mène dans sa chaumière, nous mangeons de grand appétit son maigre dîné. En nous voyant si fatigués, si affamés, il nous dit : si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté

de la coline, vous eussiez été mieux reçus..... vous auriez trouvé une maison de paix..... des gens si charitables!..... de si bonnes gens!..... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils sont plus riches, quoiqu'on dise qu'ils l'étoient bien plus autrefois;..... ils ne pâtissent pas, Dieu merci; & tout le pays se sent de ce qui leur reste.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maison dont les maîtres sont bénis dans le voisinage: je serois bien aise de les voir; peut-être seront-ils bien aises de nous voir aussi. Je suis sûr qu'ils nous recevront bien: s'ils sont des nôttes, nous seront des leurs.

La maison bien indiquée, on part, on entre dans le bois; une grande pluie nous surprend en chemin, elle nous retarde sans nous arrêter. Enfin l'on se retrouve, & le soir nous arrivons à la maison désignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette seule maison, quoique simple, a quelque apparence; nous nous présentons, nous demandons l'hospitalité: l'on nous fait parler au maître, il nous questionne, mais poliment: sans dire le sujet de notre voyage, nous disons celui de notre détour. Il a gardé de son ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manières: quiconque a vécu dans le grand monde se trompe rarement là-dessus; sur ce passeport nous sommes admis.

On nous montre un appartement fort petit; mais propre & commode; on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi! dit Emile tout surpris, on diroit que nous étions attendus. O que le paysan avoit bien raison! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance! & pour des inconnus! Je crois être au temps d'Homère. Soyez sensible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas; par-tout où les étrangers sont rares ils sont bien venus; rien ne rend plus hospitalier que de n'avoir pas souvent besoin de l'être: c'est l'affluence des hôtes qui détruit l'hospitalité. Du temps d'Homère on ne voyageoit guères, & les voyageurs étoient bien reçus partout. Nous sommes peut-être les seuls passagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même est un éloge, de savoir se passer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajustés, nous allons rejoindre le maître de la maison; il nous présente à sa femme; elle nous reçoit, non pas seulement avec politesse, mais avec bonté. L'honneur de ses coups-d'œil est pour Emile. Une mère dans le cas où elle est, voit rarement sans inquiétude, ou du moins sans curiosité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le souper pour l'amour de nous. En entrant dans la salle à manger nous voyons cinq couverts; nous nous plaçons, il en reste un vide. Une jeune personne entre, fait une grande révérence, & s'assied modestement sans parler. Emile occupé de sa faim ou de ses réponses, la salue, parle & mange. Le principal objet de son voyage est aussi loin de sa pensée, qu'il se croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule sur l'egarement de nos voyageurs. Monsieur, lui dit le maître de la maison, vous me paroissez un jeune homme aimable & sage; & cela me fait songer que vous êtes arrivés ici, votre gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'isle de Calypso. Il est vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso. Son Mentor ajoute: & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odyssée, & n'a point lu Télémaque; il ne sait ce que c'est qu'Eucharis. Pour la jeune personne, je la vois rougir jusqu'aux yeux, les baisser sur son assiette, & n'oser souffler. La mère, qui remarque son embarras, fait signe au père, & celui-ci change de conversation. En parlant de sa solitude, il s'engage insensiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné; les malheurs de sa vie, la constance de son épouse, les consolations qu'ils ont trouvées dans leur union; la vie douce & paisible qu'ils mènent dans leur retraite, & toujours sans dire un mot de la jeune personne; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre sans intérêt: Emile emu, attendri, cesse de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaisir sur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui serre une main du mari qu'il a saisie, & de l'autre prend aussi la main de la femme, sur laquelle il se penche avec transport en l'arrosant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde: mais la fille, plus sensible que personne à cette marque de son bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux sur lui pour mieux examiner sa figure, elle n'y trouve rien qui démente la comparaison. Son air aisé a de la liberté sans arrogance; ses manières sont vives sans étourderie; sa sensibilité rend son regard plus doux, sa physionomie plus touchante: la jeune personne le voyant pleurer est prête de mêler ses larmes aux siennes. Dans un si beau prétexte, une honte secrette la retient: elle se reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ses yeux, comme s'il étoit mal d'en verser pour sa famille.

La mère, qui dès le commencement du soupé n'a cessé de veiller sur elle, voit sa contrainte, & l'en délivre en l'envoyant faire une commission. Une minute après la jeune fille rentre, mais si mal remise que son désordre est visible à tous les yeux. La mère lui dit avec douceur: Sophie, remettez-

remettez-vous ; ne cesserez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens ? Vous qui les en consolez, n'y soyez pas plus sensible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous eussiez vu tressaillir Emile. Frappé d'un nom si cher, il se réveille en sursaut, & jette un regard avide sur celle qui l'ose porter. Sophie, ô Sophie ! est-ce vous que mon cœur cherche ? est-ce vous que mon cœur aime ? Il l'observe, il la contemple avec une sorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte ; il ne sait si celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geste, il trouve à tout mille interprétations confuses ; il donneroit la moitié de sa vie pour qu'elle voulût dire un seul mot. Il me regarde inquiet & troublé ; ses yeux me font à la fois cent questions, cent reproches. Il semble me dire à chaque regard : guidez-moi, tandis qu'il est tems ; si mon cœur se livre & se trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile est l'homme du monde qui sait le moins se déguiser. Comment se déguiseroit-il dans le plus grand trouble de sa vie, entre quatre spectateurs qui l'examinent, & dont le plus distrait en apparence est en effet le plus attentif ? Son désordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie ; les siens l'instruisent de reste qu'elle en est l'objet : elle voit que cette inquiétude n'est pas de l'*amour* encore, mais qu'importe ? il s'occupe d'elle, & cela suffit ; elle sera bien malheureuse s'il s'en occupe impunément.

Les mères ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mère de Sophie sourit du succès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens ; elle voit qu'il est tems de fixer celui du nouveau Télémaque ; elle fait parler sa fille. Sa fille, avec sa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux son effet. Au premier son de cette voix, Emile est rendu ; c'est Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la seroit pas, qu'il seroit trop tard pour s'en dédire.

C'est alors que les charmes de cette fille enchanteresse vont par torrens à son cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poison dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie : si elle dit un mot, il ouvre la bouche ; si elle baisse les yeux, il les baisse ; s'il la voit soupirer, il soupire ; c'est l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la sienne a changé dans peu d'instans ! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler, c'est celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ose plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Emile ; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, ben che in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance ; mais malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes *amours*, on regardera ces détails comme un jeu frivole ; & l'on aura tort. On ne considère pas assez l'influence que doit avoir la première liaison d'un homme avec une femme, dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une première impression, aussi vive que celle de l'*amour* ou du penchant qui tient sa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaine dans le progrès des ans, mais qui ne cessent d'agir jusqu'à la mort. On nous donne dans les traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédantesques sur les chimériques devoirs des enfans ; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation : savoir la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces essais utiles par quelque endroit, ce sera sur-tout pour m'y être étendu fort au long sur cette partie essentielle, omise par tous les autres, & pour ne m'être point laissé rebuter, dans cette entreprise, par de fausses délicatesses, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire : il m'importe fort peu d'avoir écrit un roman. C'est un assez beau roman que celui de la nature humaine. S'il ne se trouve que dans cet écrit, est-ce ma faute ? Ce devroit être l'histoire de mon espèce : vous qui la dépravez, c'est vous qui faites un roman de mon livre.

Une autre considération, qui renforce la première, est qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitise, à l'envie, à l'orgueil & à toutes les passions qui servent d'instrument aux éducations communes : qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'est ici, non-seulement le premier *amour*, mais la première passion de toute espèce ; que de cette passion, l'unique, peut être ; qu'il sentira vivement dans toute sa vie, dépend la dernière forme que doit prendre son caractère. Ses manières de penser, ses sentimens, ses goûts, fixés par une passion durable, vont acquérir une consistance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui suit une pareille soirée ne se passe pas toute à dormir. Quoi donc ! la seule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir sur un homme

ſage? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde? Se reſſemblent-elles toutes d'ame comme de nom? Toutes celles qu'il verra ſont-elles la ſienne? Eſt-il fou, de ſe paſſionner ainſi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé? Attendez, jeune homme; examinez, obſervez. Vous ne ſavez pas même encore chez qui vous êtes & à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maiſon.

Ce n'eſt pas le tems des leçons, & celles-ci ne ſont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le deſir de juſtifier ſon penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réſerve même, ne font qu'irriter ſa vivacité: déjà Sophie lui paroît trop eſtimable pour qu'il ne ſoit pas sûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans ſon mauvais habit de voyage, Emile tâchera de ſe mettre avec plus de ſoin. Il n'y manque pas: mais je ris de ſon empreſſement à s'accommoder du linge de la maiſon. Je pénètre ſa penſée; j'y lis avec plaiſir qu'il cherche, en ſe préparant des reſtitutions, des échanges, à s'établir une eſpèce de correſpondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajuſtée auſſi de ſon côté; je me ſuis trompé. Cette vulguaire coquetterie eſt bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable *amour* eſt plus rafinée; elle a bien d'autre prétentions. Sophie eſt miſe encore plus ſimplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours ſcrupuleuſe. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie ſait bien qu'une parure plus recherchée eſt une déclaration, mais elle ne ſait pas qu'une parure plus négligée en eſt une autre; elle montre qu'on ne ſe contente pas de plaire par l'ajuſtement, qu'on veut plaire auſſi par la perſonne. Eh! qu'importe à l'amant comment on ſoit miſe, pourvu qu'il voie qu'on s'occupe de lui? Déjà sûre de ſon empire, Sophie ne ſe borne pas à frapper par ſes charmes les yeux d'Emile, ſi ſon cœur ne va les chercher; il ne lui ſuffit plus qu'il les voie, elle veut qu'il les ſuppoſe. N'en a-t-il pas aſſez vu pour être obligé de deviner le reſte?

Il eſt à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & ſa mère ne ſont pas non plus reſtées muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des inſtructions données. Le lendemain on ſe raſſemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens ſe ſont vus; ils ne ſe ſont pas dit encore un ſeul mot, & déjà l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'eſt pas familier; il eſt embarraſſé, timide; ils ne ſe parlent point; leurs yeux baiſſés ſemblent s'éviter, & cela même eſt un ſigne d'intelligence: ils s'évitent, mais de concert; ils ſentent déjà le beſoin du myſtère avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permiſſion de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permiſſion au père, à la mère, tandis que ſes yeux inquiets tournés ſur la fille, la lui demandent beaucoup plus inſtamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun ſigne, ne paroît rien voir, rien entendre; mais elle rougit, & cette rougeur eſt une réponſe encore plus claire que celle de ſes parens.

On nous permet de revenir, ſans nous inviter à reſter. Cette conduite eſt convenable; on donne le couvert à des paſſans embarraſſés de leur gîte, mais il n'eſt pas décent qu'un amant couche dans la maiſon de ſa maîtreſſe.

A peine ſommes-nous hors de cette maiſon chérie, qu'Emile ſonge à nous établir aux environs; la chaumière la plus voiſine lui ſemble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans les foſſés du château. Jeune étourdi! lui dis-je, d'un ton de pitié; quoi! déjà la paſſion vous aveugle! Vous ne voyez déjà plus ni les bienſéances ni la raiſon? Malheureux! vous croyez aimer, & vous voulez déshonorer votre maîtreſſe! Que dira-t-on d'elle, quand on ſaura qu'un jeune homme qui ſort de ſa maiſon couche aux environs? Vous l'aimez, dites-vous! Eſt ce donc à vous de la perdre de réputation? Eſt-ce-là le prix de l'hoſpitalité que ſes parens vous ont accordée? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur? Eh! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains diſcours des hommes & leurs injuſtes ſoupçons? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas? Qui ſait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux reſpecter? Mon attachement ne ſera point ſa honte, il ſera ſa gloire, il ſera digne d'elle. Quand mon cœur & mes ſoins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager? Cher Emile, reprends-je en l'embraſſant, vous raiſonnez pour vous, apprenez à raiſonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un ſexe à celui de l'autre; ils ont des principes tout différens. Ces principes ſont également ſolides & raiſonnables, parce qu'ils dérivent également de la nature, & que la même vertu qui vous fait mépriſer pour vous les diſcours des hommes, vous oblige à les reſpecter pour votre maîtreſſe. Votre honneur eſt en vous ſeul; & le ſien dépend d'autrui. La négliger ſeroit bleſſer le vôtre même; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, ſi vous êtes cauſe qu'on ne lui rende pas ce qui lui eſt dû.

Alors lui expliquant les raiſons de ces différences, je lui fais ſentir quelle injuſtice il y auroit

à vouloir les compter pour rien. Qui eſt-ce qui lui a dit qu'il ſera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les ſentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux? Ignore-t-il que tout ſcandale eſt pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même ſon mariage avec celui qui l'a cauſé? Eh! quel eſt l'homme ſenſible qui veut perdre celle qu'il aime? Quel eſt l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû?

Le jeune homme, effrayé des conſéquences que je lui fais enviſager, & toujours extrême dans ſes idées, croit déjà n'être jamais aſſez loin du ſéjour de Sophie: il double le pas pour fuir plus promptement; il regarde autour de nous ſi nous ne ſommes point écoutés; il ſacrifiroit mille fois ſon bonheur à l'honneur de celle qu'il aime; il aimeroit mieux ne la revoir de ſa vie que de lui cauſer un ſeul déplaiſir. C'eſt le premier fruit des ſoins que j'ai pris dès ſa jeuneſſe de lui former un cœur qui ſache aimer.

Il s'agit donc de trouver un aſyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons: nous apprenons qu'à deux grandes lieues eſt une ville; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches, où notre ſéjour deviendroit ſuſpect. C'eſt là qu'arrive enfin le nouvel amant, plein d'*amour*, d'eſpoir, de joie, & ſur-tout de bons ſentimens; & voilà comment dirigeant peu-à-peu ſa paſſion naiſſante vers ce qui eſt bon & honnête, je diſpoſe inſenſiblement tous ſes penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carrière; je l'apperçois déjà de loin. Toutes les grandes difficultés ſont vaincues, tous les grands obſtacles ſont ſurmontés; il ne me reſte plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le conſommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons ſur-tout la fauſſe prudence d'immoler le préſent à l'avenir; c'eſt ſouvent immoler ce qui eſt à ce qui ne ſera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des ſoins il ne meure avant de l'avoir été. Or, s'il eſt un tems pour jouir de la vie, c'eſt aſſurément la fin de l'adoleſcence, où les facultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, & où l'homme, au milieu de ſa courſe, voit de plus loin les deux termes qui lui en font ſentir la briéveté. Si l'imprudente jeuneſſe ſe trompe, ce n'eſt pas en ce qu'elle veut jouir, c'eſt en ce qu'elle cherche la jouiſſance où elle n'eſt point, & qu'en s'apprêtant un avenir miſérable, elle ne ſait pas même uſer du moment préſent.

Conſidérez mon Emile, à vingt ans paſſés, bien formé, bien conſtitué d'eſprit & de corps, fort, ſain, diſpos, adroit, robuſte, plein de ſens, de raiſon, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faiſant le bien, libre de l'empire des paſſions cruelles, exempt du joug de l'opinion; mais ſoumis à la loi de la ſageſſe, & docile à la voix de l'amitié, poſſédant tous les talens utiles, & pluſieurs talens agréables, ſe ſouciant peu des richeſſes, portant ſa reſſource au bout de ſes bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une paſſion naiſſante: ſon cœur s'ouvre aux premiers feux de l'*amour*; ſes douces illuſions lui font un nouvel univers de délices & de jouiſſances; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par ſon caractère que par ſa perſonne; il eſpère, il attend un retour qu'il ſent lui être dû: c'eſt du rapport des cœurs, c'eſt du concours des ſentimens honnêtes, que s'eſt formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable: il ſe livre avec confiance, avec raiſon même, au plus charmant délire, ſans crainte, ſans regret, ſans remords, ſans autre inquiétude que celle dont le ſentiment du bonheur eſt inſéparable. Que peut-il manquer au ſien? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puiſſe accorder avec ce qu'il a. Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois: on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre; il eſt heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un deſtin ſi doux? Irai-je troubler une volupté ſi pure? Ah! tout le prix de la vie eſt dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté? Même en mettant le comble à ſon bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur ſuprême eſt cent fois plus doux à eſpérer qu'à obtenir, on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime & ſois aimé! Jouis long-tems avant que de poſſéder; jouis à la fois de l'*amour* & de l'innocence; fais ton paradis ſur la terre en attendant l'autre; je n'abrégerai point cet heureux tems de ta vie: j'en filerai pour toi l'enchantement; je le prolongerai le plus qu'il me ſera poſſible. Hélas! il faut qu'il finiſſe, & qu'il finiſſe en peu de tems; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des reſtitutions à faire. Si-tôt qu'elles ſont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois, en partant, il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la ſienne entière ne ſe paſſera pas ainſi.

Malheureuſement la route eſt fort coupée & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, &, ſans s'impatienter, ſans ſe plaindre,

il met tout ſon attention à retrouver ſon chemin ; il erre long-tems avant de ſe reconnoître, & toujours avec le même ſang-froid. Ceci n'eſt rien pour vous, mais c'eſt beaucoup pour moi qui connois ſon naturel emporté : je vois le fruit des ſoins que j'ai mis dès ſon enfance à l'endurcir aux coups de la néceſſité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait eſt bien plus ſimple & plus obligeante que la première fois ; nous ſommes déjà d'anciennes connoiſſances. Emile & Sophie ſe ſaluent avec un peu d'embarras, & ne ſe parlent toujours point : que ſe diroient-ils en notre préſence ? L'entretien qu'il leur faut n'a pas beſoin de témoins. L'on ſe promène dans le jardin ; ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute eſpèce, coupé en divers ſens, de jolis ruiſſeaux, & de plate-bandes pleines de fleurs. Le beau lieu ! s'écrie Emile, plein de ſon Homère & toujours dans l'enthouſiaſme ; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit ſavoir ce que c'eſt qu'Alcinoüs, & la mère le demande. Alcinoüs, leur dis-je, étoit un roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homère eſt critiqué par les gens de goût, comme trop ſimple & trop peu paré. Cet Alcinoüs avoit une fille aimable, qui, la veille qu'un étranger reçut l'hoſpitalité, ſongea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baiſſe les yeux, ſe mord la langue ; on ne peut imaginer une pareille confuſion. Le père, qui ſe plaît à l'augmenter, prend la parole & dit ; que la jeune princeſſe alloit elle-même laver le linge à la rivière, croyez-vous, pourſuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux ſerviettes ſales, en diſant qu'elles ſentoient le graillon ? Sophie, ſur qui le coup porte, oubliant ſa timidité naturelle s'excuſe avec vivacité ; ſon papa ſait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchiſſeuſe qu'elle, ſi on l'avoit laiſſé faire, & qu'elle en eût fait davantage avec plaiſir, ſi on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire, en liſant dans ſon cœur ingénu, les allarmes qui la font parler. Son père a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs ! Honteuſe & tremblante, elle n'oſe plus ſouffler, ni regarder perſonne. Fille charmante ! il n'eſt plus tems de feindre ; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite ſcène eſt oubliée ou paroît l'être ; très-heureuſement pour Sophie, Emile eſt le ſeul qui n'y a rien compris. La promenade ſe continue ; & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à ſe régler ſur la lenteur de notre marche ; inſenſiblement ils nous précèdent, ils s'approchent, ils s'accoſtent à la fin, & nous les voyons aſſez loin devant nous. Sophie ſemble attentive & poſée ; Emile parle & geſticule avec feu : il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rapelle, ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien ceſſe avant qu'on ſoit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & careſſant ; ſes yeux pétillent de joie ; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mère de Sophie, pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien ſi dégagé ; en approchant elle ſemble toute confuſe de ſe voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y eſt ſouvent trouvée avec d'autres ſans en être embarraſſée, & ſans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle ſe hâte d'accourir à ſa mère, un peu eſſoufflée, en diſant quelques mots qui ne ſignifient pas grand'choſe, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-tems.

A la ſérénité qui ſe peint ſur le viſage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a ſoulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne ſont pas moins réſervés l'un avec l'autre, mais leur réſerve eſt moins embarraſſée. Elle ne vient plus que du reſpect d'Emile, de la modeſtie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile oſe lui adreſſer quelques mots, quelquefois elle oſe répondre ; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela ſans jetter les yeux ſur ceux de ſa mère. Le changement qui paroît le plus ſenſible en elle eſt envers moi. Elle me témoigne une conſidération plus empreſſée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueuſement, elle eſt attentive à ce qui peut me plaire ; je vois qu'elle m'honore de ſon eſtime, & qu'il ne lui eſt pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi ; on diroit qu'ils ont déjà comploté de me gagner : il n'en eſt rien pourtant, & Sophie elle-même ne ſe gagne pas ſi vîte. Il aura peut-être plus beſoin de ma faveur auprès d'elle, que de la ſienne aupres de moi. Couple charmant ! . . En ſongeant que le cœur ſenſible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans ſon premier entretien avec ſa maîtreſſe, je jouis du prix de ma peine ; ſon amitié m'a tout payé. . . .

Les viſites ſe réitérent ; les converſations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Émile enivré d'*amour*, croit déjà toucher à ſon bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie ; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute ſa modeſtie ; tant de retenue l'étonne peu ; il ſent qu'il n'eſt pas mal auprès d'elle ; il ſait que ce ſont les pères qui marient les enfans ; il ſuppoſe que Sophie attend un ordre de ſes parens, il lui demande la permiſſion de le ſolliciter ; elle ne s'y oppoſe pas. Il m'en parle, j'en parle en ſon nom,

même en sa présence. Quelle surprise pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle seule, & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir! Il commence à ne plus rien comprendre à sa conduite. Sa confiance diminue. Il s'allarme, il se voit moins avancé qu'il ne pensoit l'être, & c'est alors que l'*amour* le plus tendre employe son langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'est pas fait pour deviner ce qui lui nuit: si on ne le lui dit, il ne le saura de ses jours, & Sophie est trop fière pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empressement d'une autre; elle n'a pas oublié les leçons de ses parens. Elle est pauvre; Emile est riche, elle le sait. Combien il a besoin de se faire estimer d'elle! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité? Mais comment songeroit-il à ces obstacles? Emile sait-il s'il est riche? Daigne-t-il même s'en informer? Graces au ciel il n'a nul besoin de l'être, il sait être bienfaisant sans cela. Il tire le bien qu'il fait de son cœur & non de sa bourse. Il donne aux malheureux son tems, ses soins, ses affections, sa personne; & dans l'estimation de ses bienfaits, à peine ose-t il compter pour quelque chose l'argent qu'il répand sur les indigens.

Ne sachant à quoi s'en prendre de sa disgrace, il l'attribue à sa propre faute: car qui oseroit accuser de caprice l'objet de ses adorations? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'*amour* éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui se sent digne du sien; il est craintif & tremblant devant-elle. Il n'espère plus la toucher par la tendresse, il cherche à la fléchir par la pitié. Quelquefois sa patience se lasse, le dépit est prêt à lui succéder. Sophie semble pressentir ces emportemens, & le regarde. Ce seul regard le désarme & l'intimide: il est plus soumis qu'auparavant.

Troublé de cette résistance obstinée & de ce silence invincible, il épanche son cœur dans celui de son ami. Il y dépose les douleurs de ce cœur navré de tristesse; il implore son assistance & ses conseils. Quel impénétrable mystère? Elle s'intéresse à mon sort, je n'en puis douter; loin de m'éviter elle se plaît avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars; elle reçoit mes soins avec bonté; mes services paroissent lui plaire; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes sollicitations, mes prières. Quand j'ose parler d'union, elle m'impose impérieusement silence, & si j'ajoute un mot, elle me quitte à l'instant. Par quelle étrange raison veut-elle bien que je sois à elle sans vouloir entendre parler d'être à moi? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime & qu'elle n'osera faire taire, parlez, faites-la parler; servez votre ami, couronnez votre ouvrage; ne rendez pas vos soins funestes à votre élève: Ah! ce qu'il tient de vous fera sa misère, si vous n'achevez son bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un secret que je savois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permission d'en instruire Emile; je l'obtiens enfin, & j'en use. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicatesse; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractère & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il se met à rire; & transporté de joie, il veut partir à l'instant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être aussi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être son époux.

Hé quoi, dis je en l'arrêtant, & riant à mon tour de son impétuosité, cette jeune tête ne mûrira-t-elle point? & après avoir philosophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raisonner? Comment ne voyez vous pas qu'en suivant votre insensé projet, vous allez empirer votre situation & rendre Sophie plus intraitable? C'est un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle; c'en seroit un très-grand de les lui avoir tous sacrifiés; & si sa fierté ne peut se résoudre à vous avoir la première obligation, comment se résoudroit-elle à vous avoir l'autre? Si elle ne peut souffrir qu'un mari puisse lui reprocher de l'avoir enrichie, souffrira-t-elle qu'il puisse lui reprocher de s'être appauvri pour elle? Eh malheureux! tremblez qu'elle ne vous soupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez, au contraire, économe & soigneux pour l'*amour* d'elle, de peur qu'elle ne vous accuse de vouloir la gagner par adresse, & de lui sacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui fassent peur, & que ses oppositions viennent précisément des richesses? Non, cher Emile, elles ont une cause plus solide & plus grave dans l'effet que produisent ces richesses dans l'ame du possesseur. Elle sait que les biens de la fortune sont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent & des services, ils trouvent toujours que ceux ci n'acquittent jamais l'autre, & pensent qu'on leur endoit le reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la rassurer sur ces craintes? Faites-vous bien connoître à elle; ce n'est pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les trésors de votre ame noble, de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de constance & de tems surmontez sa résistance: à force de sentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier

vos richeſſes. Aimez-la, ſervez-la; ſervez ſes reſpectables parens. Prouvez-lui que ces ſoins ne ſont pas l'effet d'une paſſion folle & paſſagère, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune; c'eſt le ſeul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favoriſé.

On conçoit quels tranſports de joie ce diſcours donne au jeune homme; combien il lui rend de confiance & d'eſpoir; combien ſon honnête cœur ſe félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'exiſteroit pas, ou qu'il ne ſeroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris ſon caractère, qui eſt-ce qui n'imaginera pas ſa conduite en cette occaſion?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs *amours*! Bel emploi pour un gouverneur! ſi beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît ſi content de moi-même. Au reſte, cet emploi ne laiſſe pas d'avoir ſes agrémens: je ne ſuis pas mal venu dans la maiſon; l'on s'y fie à moi du ſoin d'y tenir les amans dans l'ordre: Emile toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais ſi docile. La petite perſonne m'accable d'amitiés dont je ne ſuis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'eſt ainſi qu'elle ſe dédomage indirectement du reſpect dans lequel elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres carreſſes, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; & lui qui ſait que je ne veux pas nuire à ſes intérêts, eſt charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il ſe conſole quand elle refuſe ſon bras à la promenade, & que c'eſt pour lui préférer le mien. Il s'éloigne ſans murmure en me ſerrant la main, & me diſant tout bas de la voix & de l'œil: ami, parlez pour moi. Il nous ſuit des yeux avec intérêt: il tâche de lire nos ſentimens ſur nos viſages, & d'interpréter nos diſcours par nos geſtes: il ſait que rien de ce qui ſe dit entre nous ne lui eſt indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur ſincère eſt à ſon aiſe, quand ſans être entendue de Télémaque, vous pouvez vous entretenir avec ſon Mentor! Avec quelle aimable franchiſe vous lui laiſſez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y paſſe! Avec quel plaiſir vous lui montrez toute votre eſtime pour ſon élève! avec quelle ingénuité touchante vous lui laiſſez pénétrer des ſentimens plus doux! avec quelle feinte colère vous renvoyez l'importun, quand l'impatience le force à vous interrompre! avec quel charmant dépit vous lui reprochez ſon indiſcrétion quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponſes quelque nouvelle raiſon de l'aimer!

Ainſi parvenu à ſe faire ſouffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits; il parle, il preſſe, il ſollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe, pourvu qu'il ſe faſſe écouter. Enfin, il obtient, non ſans peine, que Sophie, de ſon côté, veuille bien prendre ouvertement ſur lui l'autorité d'une maîtreſſe, qu'elle lui preſcrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle règle le nombre & le tems des viſites, qu'elle lui défende de venir juſqu'à tel jour & de reſter paſſé telle heure. Tout cela ne ſe fait point par jeu, mais très-ſérieuſement; & ſi elle accepte ſes droits avec peine, elle en uſe avec une rigueur qui réduit ſouvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & ſouvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me diſent: vous voyez qu'elle a pris poſſeſſion de moi. Cependant l'orgueilleuſe l'obſerve en deſſous, & ſourit en ſecret de la fierté de ſon eſclave.

Albane & Raphaël, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume groſſière à décrire les plaiſirs de l'*amour* & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts menſongers devant la ſainte vérité de la nature. Ayez ſeulement des cœurs ſenſibles, des ames honnêtes; puis laiſſez errer votre imagination ſans contrainte ſur les tranſports de deux jeunes amans, qui ſous les yeux de leurs parens & de leurs guides, ſe livrent ſans trouble à la douce illuſion qui les flatte, & dans l'ivreſſe des deſirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir juſqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent moi même; je les raſſemble ſans ordre & ſans ſuite, le délire qu'elles me cauſent m'empêche de les lier. Oh! qui eſt-ce qui a un cœur, & qui ne ſaura pas faire en lui-même le tableau délicieux des ſituations diverſes du père, de la mère, de la fille, du gouverneur, de l'élève, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'*amour* & la vertu puiſſent faire le bonheur?

C'eſt à préſent que devenu véritablement empreſſé de plaire, Emile commence à ſentir le prix des talens agréables qu'il s'eſt donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle; il fait plus, il lui apprend la muſique. Elle eſt vive & légère, elle aime à ſauter, il danſe avec elle; il change ſes ſauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons ſont charmantes: la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide reſpect de l'*amour*; il eſt permis à un amant de donner ſes leçons avec volupté; il eſt permis d'être le maître de ſa maîtreſſe.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accomode & l'acorde. Il eſt facteur, il eſt luthier

aussi-bien que menuisier ; il eut toujours pour maxime d'apprendre à se passer du secours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maison est dans une situation pittoresque, il en tire différentes vues, auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de son père. Les cadres n'en sont pas dorés & n'ont pas besoin de l'être. En voyant dessiner Emile, en l'imitant, elle se perfectionne à son exemple ; elle cultive tous les talens, & son charme les embellit tous. Son père & sa mère se rappellent leur ancienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui seuls la leur rendoient chère ; l'*amour* a paré toute leur maison ; lui seul y fait règner sans frais & sans peine les mêmes plaisirs qu'ils n'y rassembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des trésors qu'il estime l'objet de son culte, & pare sur l'autel le Dieu qu'il adore ; l'amant a beau voir sa maitresse parfaite, il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire ; mais il a besoin lui de la parer : c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plaisir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place quand il n'orne pas la suprême beauté. C'est un spectacle à la fois touchant & risible, de voir Emile empressé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile ; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'instant elle l'entendra : il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec elle ; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux : il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout en un mot. Sophie se prête avec plaisir à son zèle & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content ! Il croit voir les cieux ouverts. Cependant cette situation plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux, pour éviter ceux qui les poursuivent ; & quand ils se rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes ; mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'chose. Ses plus grands progrès sont dans la morale & les choses de goût ; pour la physique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du système du monde ; quelquefois dans leurs promenades, en contemplant les merveilles de la nature, leurs cœurs innocens & purs osent s'élever jusqu'à son auteur. Ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi ! deux amans dans la fleur de l'âge emploient leur tête-à-tête à parler de religion ! Ils passent leur temps à dire leur catéchisme ! Que sert d'avilir ce qui est sublime ? Oui, sans doute, ils le disent dans l'illusion qui les charme ; ils se voient parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthousiasme de ce qui donne un prix à la vertu. Les sacrifices qu'ils lui font la leur rendent chere. Dans des transports qu'il faut vaincre, ils versent quelquefois ensemble des larmes plus pures que la rosée du ciel, & ces douces larmes font l'enchantement de leur vie ; ils sont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoutent à leur bonheur, & les honorent à leurs propres yeux de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames ! ils connoîtront un jour vos plaisirs, & regretteront toute leur vie l'heureux temps où ils se les sont refusés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des dissentions, même des querelles ; la maîtresse n'est pas sans caprice, ni l'amant sans emportement ; mais ces petits orages passent rapidement & ne font que raffermir l'union ; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre : les raccommodemens lui sont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui sont nuisibles. Le fruit de la première lui en a fait espérer autant des autres ; il s'est trompé : mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit aussi sensible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt sincere qu'elle prend à son cœur. On veut savoir quel est donc ce profit. J'y consens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'exposer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeste.

Emile aime ; il n'est donc pas téméraire ; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuse Sophie n'est pas fille à lui passer des familiarités. Comme la sagesse a son terme en toute chose, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & son père lui-même craint quelquefois que son extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-tête les plus secrets, Emile n'oseroit solliciter la moindre faveur, pas même y paroître aspirer ; & quand elle veut bien passer son bras sous le sien à la promenade, grace qu'elle ne laisse pas changer en droit, à peine ose-t-il, quelquefois en soupirant, presser ce bras contre sa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il se hazarde à baiser furtivement sa robe, & plusieurs fois il est assez heureux pour qu'elle veuille bien

ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'aviſe de le trouver très-mauvais. Il s'obſtine, elle s'irrite, le dépit lui dicte quelques mots piquans; Emile ne les endure pas ſans replique: le reſte du jour ſe paſſe en bouderie, & l'on ſe ſépare très-mécontens.

Sophie eſt mal à ſon aiſe. Sa mère eſt ſa confidente; comment lui cacheroit-elle ſon chagrin? C'eſt ſa première brouillerie; & une brouillerie d'une heure eſt une ſi grande affaire! Elle ſe repent de ſa faute; ſa mère lui permet de la réparer, ſon père le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie eſt à la toilette de ſa mère; le père eſt auſſi dans la même chambre: Emile entre avec reſpect, mais d'une air triſte. A peine le père & la mère l'ont-ils ſalué, que Sophie ſe retourne; & lui préſentant la main, lui demande, d'un ton careſſant, comment il ſe porte? Il eſt clair que cette jolie main ne s'avance ainſi que pour être baiſée: il la reçoit, & ne la baiſe pas. Sophie, un peu honteuſe, la retire d'auſſi bonne grace qu'il lui eſt poſſible. Emile, qui n'eſt pas fait aux manières des femmes, & qui ne ſait à quoi le caprice eſt bon, ne l'oublie pas aiſément, & ne s'appaiſe pas ſi vîte. Le père de Sophie la voyant embarraſſée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuſe, humiliée, ne ſait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oſer pleurer. Plus elle ſe contraint, plus ſon cœur ſe gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, ſe précipite à ſes genoux, lui prend la main, la baiſe pluſieurs fois avec ſaiſiſſement. Ma foi, vos êtes trop bon, dit le père en éclatant de rire; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offenſé. Emile, enhardi par ce diſcours, tourne un œil ſuppliant vers la mère; & croyant voir un ſigne de conſentement, s'approche, en tremblant, du viſage de Sophie, qui detourne la tête, &, pour ſauver la bouche, expoſe une joue de roſes. L'indiſcret ne s'en contente pas; on réſiſte foiblement. Quel baiſer, s'il n'étoit pas pris ſous les yeux d'une mère! Sévere Sophie, prenez garde à vous: on vous demandera ſouvent votre robe à baiſer, à condition que vous la refuſerez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le père ſort pour quelque affaire, la mère envoie Sophie ſous quelque prétexte; puis elle adreſſe la parole à Emile, & lui dit d'un ton aſſez ſérieux: » Monſieur, je crois qu'un jeune homme auſſi-bien » né, auſſi-bien élevé que vous, qui a des ſentimens & des mœurs, ne voudroit pas payer » du déshonneur d'une famille, l'amitié qu'elle » lui témoigne. Je ne ſuis ni farouche, ni prude; je ſais ce qu'il faut paſſer à la jeuneſſe folâtre; & ce que j'ai ſouffert ſous mes yeux, » vous le prouve aſſez. Conſultez votre ami ſur » vos devoirs, il vous dira quelle différence il » y a entre les jeux que la préſence d'un père » & d'une mère autoriſe, & les libertés qu'on » prend loin d'eux en abuſant de leur confiance, » & tournant en piéges les mêmes faveurs qui, » ſous leurs yeux, ne ſont qu'innocentes. Il » vous dira, Monſieur, que ma fille n'a eu d'autre tort avec vous, que celui de ne pas voir, » dès la première fois, ce qu'elle ne devoit jamais ſouffrir: il vous dira que tout ce qu'on » prend pour faveur, en devient une, & qu'il » eſt indigne d'un homme d'honneur d'abuſer » de la ſimplicité d'une jeune fille, pour uſurper en ſecret les mêmes libertés qu'elle peut » ſouffrir devant tout le monde; car on ſait ce » que la bienſéance peut tolérer en public; mais » on ignore où s'arrête dans l'ombre du myſtere; celui qui ſe fait ſeul juge de ſes fantaiſies. ».

Après cette juſte réprimande, bien plus adreſſée à moi qu'à mon éleve, cette ſage mère nous quitte, & me laiſſe dans l'admiration de ſa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baiſe devant elle la bouche de ſa fille, & qui s'effraye qu'on oſe baiſer ſa robe en particulier. En réfléchiſſant à la folie de nos maximes, qui ſacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage eſt d'autant plus chaſte, que les cœurs ſont plus corrompus; & pourquoi les procédés ſont d'autant plus exacts, que ceux qui les ont, ſont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occaſion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une reflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à ſon amant. C'eſt qu'il eſt clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'eſt qu'une précaution très-ſage pour ſe garantir d'elle-même. Ayant le malheur de ſe ſentir un tempérament combuſtible, elle redoute la première étincelle, & l'éloigne de tout ſon pouvoir. Ce n'eſt pas par fierté qu'elle eſt ſévère, c'eſt par humilité. Elle prend ſur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas ſur Sophie; elle ſe ſert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle ſeroit bien moins fiere. Otez ce ſeul point, quelle fille au monde eſt plus facile & plus douce? Qui eſt-ce qui ſupporte plus patiemment une offenſe? Qui eſt-ce qui craint plus d'en faire à autrui? Qui eſt-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu? Encore n'eſt-ce pas de ſa vertu qu'elle eſt fiere, elle ne l'eſt que pour la conſerver; & quand elle peut ſe li-

vrer

vrer ſans riſque au penchant de ſon cœur, elle careſſe juſqu'à ſon amant. Mais ſa diſcrète mère ne fait pas tous ces détails à ſon père même : les hommes ne doivent pas tout ſavoir.

Loin même qu'elle ſemble s'énorgueillir de ſa conquête, Sophie en eſt devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le ſeul qui produit ce changement. Le ſentiment de l'indépendance n'enfle plus ſon noble cœur. Elle triomphe avec modeſtie d'une victoire qui lui coûte ſa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant ſans rougir. Mais le contentement perce à travers ſon embarras ; & cette honte elle-même n'eſt pas un ſentiment fâcheux. C'eſt ſurtout avec les jeunes ſurvenans que la différence de ſa conduite eſt le plus ſenſible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réſerve qu'elle avoit avec eux s'eſt beaucoup relâchée. Décidée dans ſon choix, elle ſe montre ſans ſcrupule gracieuſe aux indifférens ; moins difficile ſur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours aſſez aimables, pour des gens qui ne lui ſeront jamais rien.

Si le veritable amour pouvoit uſer de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la manière dont Sophie ſe comporte avec eux en préſence de ſon amant. On diroit que, non contente de l'ardente paſſion dont elle l'embraſe par un mélange exquis de réſerve & de careſſe, elle n'eſt pas fâchée encore d'irriter cette même paſſion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à deſſein ſes jeunes hôtes, elle deſtine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'oſe avoir avec lui : mais Sophie eſt trop attentive, trop bonne, trop judicieuſe pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux ſtimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle ſait l'alarmer & le raſſurer préciſément quand il faut ; & ſi quelquefois elle l'inquiete, elle ne l'attriſte jamais. Pardonnons le ſouci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne ſoit jamais aſſez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t il ſur Emile ? Sera-t-il jaloux, ne le ſera-t-il pas ? C'eſt ce qu'il faut examiner ; car de telles digreſſions entrent auſſi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon ſujet.

J'ai fait voir précédemment comment, dans les choſes qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette paſſion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'eſt autre choſe ; la jalouſie paroît alors tenir de ſi près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas ; & l'exemple même des animaux, dont pluſieurs ſont jaloux juſqu'à la fureur, ſemble établir le ſentiment oppoſé ſans replique. Eſt-ce l'opinion des hommes qui apprend aux cocqs à ſe mettre en pieces, & aux taureaux à ſe battre juſqu'à la mort (1) ?

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup ſûr, de quelle ſorte de jalouſie Emile ſera capable ; car puiſqu'à peine cette paſſion a-t-elle un germe dans le cœur humain, ſa forme eſt déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne ſera point colere, ombrageux, méfiant ; mais délicat, ſenſible & craintif : il ſera plus allarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner ſa maitreſſe, qu'à menacer ſon rival ; il l'écartera, s'il peut, comme un obſtacle, ſans le haïr comme un ennemi ; s'il le hait, ce ne ſera pas pour l'audace de lui diſputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre. Son injuſte orgueil ne s'offenſera point ſottement qu'on oſe entrer en concurrence avec lui ; comprenant que le droit de préférence eſt uniquement fondé ſur le mérite, & que l'honneur eſt dans le ſuccès, il redoublera de ſoins pour ſe rendre aimable, & probablement il réuſſira. La généreuſe Sophie, en irritant ſon amour par quelques allarmes, ſaura bien les régler, l'en dédommager ; & ces concurrens, qui n'étoient ſoufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me ſens-je inſenſiblement entraîné ? O Emile ! qu'es-tu devenu ? Puis-je reconnoître en toi mon éleve ? Combien je te vois déchu ! Où eſt ce jeune homme formé ſi durement, qui bravoit les rigueurs des ſaiſons, qui livroit ſon corps au plus rudes travaux, & ſon ame aux ſeules loix de la ſageſſe ; inacceſſible aux préjugés, aux paſſions ; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raiſon, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui ? Maintenant amolli dans une vie oiſive, il ſe laiſſe gouverner par des femmes ; leurs amuſemens ſont ſes occupations, leurs volontés ſont ſes loix ; une jeune fille eſt l'arbitre de ſa deſtinée ; il rampe & fléchit devant elle : le grave Emile eſt le jouet d'un enfant !

Tel eſt le changement des ſcènes de la vie ; chaque âge a ſes reſſorts qui le font mouvoir ; mais l'homme eſt toujours le même. A dix ans, il eſt mené par des gâteaux ; à vingt, par une maitreſſe ; à trente, par les plaiſirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la ſageſſe ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui ! Qu'importe de quel guide on ſe ſerve, pourvu qu'il le mène au but ? Les héros, les ſages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foibleſſe humaine ; & tel dont les doigts ont caſſé des fuſeaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

(1) Voyez l'article JALOUSIE dans le Dictionnaire de Morale.

Voulez-vous étendre sur la vie entière, l'effet d'une heureuse éducation ? Prolongez durant la jeunesse les bonnes habitudes de l'enfance ; & quand votre élève est ce qu'il doit être, faites qu'il soit le même dans tous les temps. Voilà la dernière perfection qui vous reste à donner à votre ouvrage. C'est pour cela sur-tout qu'il importe de laisser un gouverneur aux jeunes homme ; car d'ailleurs il est peu à craindre qu'ils ne sachent pas faire l'amour sans lui. Ce qui trompe les instituteurs, & sur tout les pères, c'est qu'ils croient qu'une manière de vivre en exclud une autre, & qu'aussi-tôt qu'on est grand, on doit renoncer a tout ce qu'on faisoit étant petit. Si cela étoit, à quoi serviroit de soigner l'enfance, puisque le bon ou le mauvais usage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manières de vivre absolument différentes, on prendroit nécessairement d'autres façons de penser ?

Comme il n'y a que des grandes maladies qui fassent solution de continuité dans la mémoire, il n'y a guères que de grandes passions qui la fassent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois assez brusque, est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile artiste doit rendre les passages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, & pour qu'aucune ne tranche, en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette règle est confirmée par l'expérience : les gens immodérés changent tous les jours d'affections, des goûts, des sentimens, & n'ont pour toute constance que l'habitude du changement : mais l'homme réglé revient toujours à ses anciennes pratiques, & ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé ; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au temps où ils ont commencé, alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, & vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours : car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la suite les goûts qu'on y a conservés : au lieu que quand ils sont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne sont point de véritables habitudes ; parce qu'ils ne les ont prises que par force, & que les suivant malgré eux, ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prison, à force d'y demeurer : l'habitude alors, loin de diminuer l'aversion, l'augmente. Il n'en est pas ainsi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans son enfance que volontairement & avec plaisir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement, lui sont tellement devenus nécessaires, qu'il n'y pourroit renoncer sans souffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & sédentaire, seroit l'emprisonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint ; je ne doute pas que son humeur & sa santé n'en fussent également altérées. A peine peut-il respirer à son aise dans une chambre bien fermée ; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de desirer de la parcourir avec elle. Il reste pourtant quand il faut rester ; mais il est inquiet, agité ; il semble se débattre, parce qu'il est dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des besoins auxquels je l'ai soumis, des assujettissemens que je lui ai donnés : & tout cela est vrai ; je l'ai assujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie ; mais quels sont les premiers charmes qui l'ont attaché ? La sensibilité, la vertu, l'amour des choses honnêtes. En aimant cet amour dans sa maitresse, l'auroit-il perdu pour lui-même ? A quel prix à son tour Sophie s'est-elle mise ? A celui de tous les sentimens qui sont naturels au cœur de son amant : l'estime des vrais biens, la frugalité, la simplicité, le généreux désintéressement, le mépris du faste & des richesses. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût imposées. En quoi donc Emile est-il véritablement changé ? Il a de nouvelles raisons d'être lui-même ; c'est le seul point où il soit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en lisant ce livre avec quelque attention, personne puisse croire que toutes les circonstances de la situation où il se trouve, se soient ainsi rassemblées autour de lui par hazard. Est-ce par hazard que les villes fournissant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne se trouve qu'au fond d'une retraite éloignée ? Est-ce par hazard qu'il la rencontre ? Est ce par hazard qu'ils se conviennent ? Est ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu ? Est-ce par hazard qu'il ne trouve un asyle que si loin d'elle ? Est-ce par hazard qu'il la voit si rarement, & qu'il est forcé d'acheter par tant de fatigues le plaisir de la voir quelquefois ? Il s'efféminе, dites-vous ? Il s'endurcit, au contraire ; il faut qu'il soit aussi robuste que je l'ai fait, pour résister aux fatigues que Sophie lui fait supporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette distance est le soufflet de la forge ; c'est par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement assis dans un bon carosse, il l'aimeroit à son aise, il l'aimeroit en parisien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, si la mère ne l'eût séparé d'elle? Lecteurs, épargnez-moi des paroles ; si vous êtes fait pour m'entendre, vous suivrez assez mes règles dans mes détails.

Les premieres fois que nous sommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquième fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus ; à plus d'une demi-lieu de la maison, nous appercevons du monde sur le chemin. Emile observe, le cœur lui bat, il approche, il reconnoît Sophie, il se précipite à bas de son cheval, il part, il vole, il est aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux ; le sien est vif, il se sent libre, il s'échappe à travers des champs : je le suis, je l'atteins avec peine, je le ramène. Malheureusement Sophie a peur des chevaux, je n'ose approcher d'elle. Emile ne voit rien ; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laissé prendre à son ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reste en arrière ; il est juste que chacun ait son tour. Il part le premier pour se débarrasser de nos montures. En laissant ainsi Sophie derrière lui, il ne trouve plus le cheval une voiture aussi commode. Il revient essoufflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage suivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je ? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir soin. Ah ! dit-il, surchargerons-nous ainsi la respectable famille ? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il est vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hospitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faste, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent aussi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il ; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de si bon cœur les fatigans plaisirs de votre enfant ? Très-volontiers, reprends-je à l'instant ; aussi bien l'amour, à ce qu'il me semble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mère & la fille plus loin encore que la première fois. Nous sommes venus comme un trait. Emile est tout en nage : une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit ; & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir aussitôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquiéter de nous, la mère pense enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maison, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots, Emile frappe des mains, tressaillit de joie ; & Sophie, sans y songer, baise un peu plus souvent sa mère le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établissent & s'affermissent entre nous. Les jours prescrits par Sophie ou par sa mère, je viens ordinairement avec mon ami ; quelquefois aussi je le laisse aller seul. La confiance éleve l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant ; & qu'aurois-je avancé jusques-là si mon élève ne méritoit pas mon estime ? Il m'arrive aussi d'aller sans lui : alors il est triste & ne murmure point ; que serviroient ses murmures ? Et puis, il sait bien que je ne vais pas nuire à ses intérêts. Au reste, que nous allions ensemble ou séparément, on conçoit qu'aucun temps ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureusement Sophie nous interdit cet honneur, & défend qu'on vienne par le mauvais temps. C'est la seule fois que je la trouve rebelle aux règles que je lui dicte en secret.

Un jour qu'il est allé seul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le soir-même, & je lui dis en l'embrassant : quoi ! cher Emile, tu reviens à ton ami ! Mais au lieu de répondre à mes caresses, il me dit avec un peu d'humeur : ne croyez pas que je revienne sitôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinsse ; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embrasse derechef, en lui disant : ame franche, ami sincère, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'est pour moi que tu le dis, ton retour est son ouvrage ; mais ta franchise est le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laisser penser aux indifférens ce qu'ils veulent : mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ses yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de générosité, & en lui disant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de son cœur sans y songer : s'il est venu à son aise à petits pas & rêvant à ses amours, Emile n'est que l'amant de Sophie ; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile est l'ami de son Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme eſt bien éloigné de paſſer ſa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par ſemaine bornent les permiſſions qu'il reçoit ; & ſes viſites, ſouvent d'une ſeule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il employe bien plus de temps à eſpérer de la voir ou à ſe féliciter de l'avoir vu, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ſes voyages, il en paſſe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaiſirs vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent ſon amour ſans efféminer ſon cœur.

Les jours qu'il ne la voit point, il n'eſt pas oiſif & ſédentaire. Ces jours là, c'eſt Emile encore ; il n'eſt point du tout transformé. Le plus ſouvent il court les campagnes des environs, il ſuit ſon hiſtoire naturelle, il obſerve, il examine les terres, leurs productions, leur culture ; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît ; il cherche les raiſons des différences ; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs ; s'il propoſe une meilleure forme de charrue, il en fait faire ſur ſes deſſins ; s'il trouve une carrière de marne, il leur en apprend l'uſage inconnu dans le pays ; ſouvent il met lui-même la main à l'œuvre ; ils ſont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aiſément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des ſillons plus profonds & plus droits que les leurs, ſemer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne ſe moquent pas de lui comme d'un beau diſeur d'agriculture ; ils voyent qu'il la ſait en effet. En un mot, il étend ſon zèle & ſes ſoins à tout ce qui eſt d'utilité première & générale ; même il ne s'y borne pas. Il viſite les maiſons des payſans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, ſachant que pour l'ordinaire il eſt mal employé ; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & ſouvent leur paie leurs propres journées pour les travaux dont ils ont beſoin. A l'un il fait relever ou couvrir ſa chaumière à demi tombée, à l'autre il fait défricher ſa terre abandonnée faute de moyens ; à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute eſpèce à la place de celui qu'il a perdu : deux voiſins ſont près d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode ; un paiſan tombe malade, il le fait ſoigner ; il le ſoigne lui même ; un autre eſt vexé par un voiſin puiſſant, il le protege & le recommande ; de pauvres jeunes gens ſe recherchent, il aide à les marier ; une bonne femme a perdu ſon enfant chéri, il va la voir, il la conſole, il ne ſort point auſſi-tôt qu'il eſt entré ; il ne dédaigne point les indigens, il n'eſt point preſſé de quitter les malheureux ; il prend ſouvent ſon repas chez les payſans qu'il aſſiſte, il l'accepte auſſi chez ceux qui n'ont pas beſoin de lui ; en devenant le bienfaiteur des uns & l'ami des autres, il ne ceſſe point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de ſa perſonne autant de bien que de ſon argent.

Quelquefois il dirige ſes tournées du côté de l'heureux ſéjour : il pourroit eſpérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade ſans en être vu. Mais Emile eſt toujours ſans détour dans ſa conduite, il ne ſait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicateſſe qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de ſoi. Il garde à la rigueur ſon ban, & n'approche jamais aſſez pour tenir du haſard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche, il erre avec plaiſir dans les environs, recherchant les traces des pas de ſa maitreſſe, s'attendriſſant ſur les peines qu'elle a priſes & ſur les courſes qu'elle a bien voulu faire par complaiſance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voiſine ordonner une colation pour le lendemain. La promenade ſe dirige de ce côté ſans qu'il y paroiſſe ; on entre comme par haſard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'eſt pas inſenſible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance ; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en euſſé-je aucune au ſoin qui l'attire ; c'eſt un détour de petite fille pour être moins embarraſſée en remerciant. Le père & moi mangeons des gâteaux & buvons du vin : mais Emile eſt de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque aſſiette de crême où la cuillere de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ſes anciennes courſes : je l'explique, on en rit ; on lui demande s'il ſait courir encore ? mieux que jamais, répond il ; je ſerois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'oſe le dire ; quelqu'autre ſe charge de la propoſition ; il accepte : on fait raſſembler deux ou trois jeunes gens des environs ; on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau ſur le but ; chacun ſe tient prêt ; le papa donne le ſignal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air, & ſe trouve au bout de la carrière, qu'à peine mes trois lourdauts ſont partis. Emile reçoit le prix des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des préſens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie oſe défier le vainqueur, & ſe vante de courir auſſi-bien que lui. Il ne refuſe point d'entrer en lice

avec elle; & tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carrière, qu'elle retrouſſe ſa robe des deux côtés, & que, plus curieuſe d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile que de le vaincre à ce combat, elle regarde ſi ſes jupes ſont aſſez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mère; elle ſourit & fait un ſigne d'approbation. Il vient alors ſe placer à côté de ſa concurrente, & le ſignal n'eſt pas plutôt donné qu'on la voit partir & voler comme un oiſeau.

Les femmes ne ſont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'eſt pour être atteintes. La courſe n'eſt pas la ſeule choſe qu'elles faſſent maladroitement, mais c'eſt la ſeule qu'elles faſſent de mauvaiſe grace: leurs coudes en arrière & collés contre leurs corps leur donnent une attitude riſible; & les hauts talons ſur leſquels elles ſont juchées, les font paroître autant de ſauterelles qui voudroient courir ſans ſauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas ſortir de ſa place & la voit partir avec un ſourire moqueur. Mais Sophie eſt légere & porte des talons bas; elle n'a pas beſoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le temps qu'il lui faut quand il l'apperçoit ſi loin devant lui. Il part donc à ſon tour ſemblable à l'aigle qui fond ſur ſa proie; il la pourſuit, la talonne, l'atteint enfin toute eſſoufflée, paſſe doucement ſon bras gauche autour d'elle, l'enlève comme une plume, & preſſant ſur ſon cœur cette douce charge il acheve ainſi la courſe, lui fait toucher le but la première; puis criant *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, & ſe reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverſes ſe joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par ſemaine, & tous ceux où le mauvais temps ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au deſſus de cet état, mais tout de bon & en vrais ouvriers. Le père de Sophie nous venant voir nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à ſa femme & à ſa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il mépriſe la condition du pauvre! On peut imaginer ſi Sophie entend ce diſcours avec plaiſir! On en reparle, on voudroit le ſurprendre à l'ouvrage. On me queſtionne ſans faire ſemblant de rien; & après s'être aſſurées d'un de nos jours, la mère & la fille prennent une calèche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veſte, les cheveux négligemment attachés, & ſi occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point; elle s'arrête & fait ſigne à ſa mère. Emile, un ciſeau d'une main & le maillet de l'autre, acheve une mortaiſe. Puis il ſcie une planche & en met une piece ſous le valet pour la polir. Ce ſpectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il eſt reſpectable. Femme honore ton chef; c'eſt lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit; voilà l'homme.

Tandis qu'elles ſont attentives à l'obſerver, je les apperçois, je tire Emile par la manche; il ſe retourne, les voit, jette ſes outils & s'élance avec un cri de joie; après s'être livré à ſes premiers tranſports, il les fait aſſeoir & reprend ſon travail. Mais Sophie ne peut reſter aſſiſe; elle ſe leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramaſſe des copeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il eſt propre. La folâtre eſſaye même d'imiter Emile. De ſa blanche & débile main elle pouſſe un rabot ſur la planche; le rabot gliſſe & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des ailes; je crois l'entendre pouſſer des cris d'allégreſſe, & dire: *Hercule eſt vengé.*

Cependent la mère queſtionne le maître: Monſieur, combien payez-vous ces garçons-là? Madame, je leur donne à chacun vingt ſols par jour & je les nourris; mais ſi ce jeune homme vouloit, il gagneroit bien davantage; car c'eſt le meilleur ouvrier du pays. Vingt ſols par jour & vous les nourriſſez! dit la mère en nous regardant avec attendriſſement. Madame, il eſt ainſi, reprend le maître. A ces mots elle court à Emile, l'embraſſe, le preſſe contre ſon ſein en verſant ſur lui des larmes, & ſans pouvoir dire autre choſe que de répéter pluſieurs fois: mon fils! o mon fils!

Après avoir paſſé quelque temps à cauſer avec nous, mais ſans nous détourner: allons-nous en, dit la mère à la fille; il ſe fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup ſur la joue en lui diſant: hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous? Il lui répond d'un ton fort triſte: je ſuis engagé, demandez au maître. On demande au maître s'il veut bien ſe paſſer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui preſſe & qu'il faut rendre après-demain. Comptant ſur ces Meſſieurs, j'ai refuſé des ouvriers qui ſe ſont préſentés; ſi ceux-ci me manquent je ne ſais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mère ne replique rien; elle attend qu'Emile parle. Emile baiſſe la tête & ſe tait. Monſieur, lui dit-elle un peu ſurpriſe de ce ſilence, n'avez-vous rien à dire à cela? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots: vous

voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus les Dames partent & nous laissent. Emile les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, & revient se mettre au travail sans parler.

En chemin, la mère piquée parle à sa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi! dit-elle, étoit-il si difficile de contenter le maître sans être obligé de rester? & ce jeune homme si prodigue, qui verse l'argent sans nécessité, n'en sait-il plus trouver dans les occasions convenables! O maman, répond Sophie, à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, & faire violer celle d'autrui! Je sais qu'il dédommageroit aisément l'ouvrier du léger préjudice que lui causeroit son absence, mais cependant il asserviroit son ame aux richesses, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ses devoirs, & à croire qu'on est dispensé de tout pourvu qu'on paie. Emile a d'autres manières de penser, & j'espère de n'être pas cause qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de rester? Maman, ne vous y trompez pas; c'est pour moi qu'il reste; je l'ai bien vu dans ses yeux.

Ce n'est pas que Sophie soit indulgente sur les vrais soins de l'amour. Au contraire, elle est impérieuse, exigeante; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui se sent, qui s'estime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne sentiroit pas tout le prix du sien, qui ne l'aimeroit pas pour ses vertus, autant & plus que pour ses charmes; un cœur qui ne lui préféroit pas son propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre chose. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la sienne: elle veut régner sur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'est ainsi qu'ayant avili les compagnons d'Ulysse, Circé les dédaigne, & se donne à lui seul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable & sacré mis à part; jalouse à l'excès de tous les siens, elle épie avec quel scrupule Emile les respecte, avec quel zèle il accomplit ses volontés, avec quelle adresse il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment prescrit; elle ne veut ni qu'il retarde ni qu'il anticipe; elle veut qu'il soit exact. Anticiper c'est se préférer à elle; retarder c'est la négliger. Négliger Sophie! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuste soupçon d'une a failli tout perdre; mais Sophie est équitable & sait bien réparer ses torts.

Un soir nous sommes attendus: Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous; nous n'arrivons point. Que sont-ils devenus? Quel malheur leur est arrivé? Personne de leur part! La soirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts; elle se désole, elle se tourmente, elle passe la nuit à pleurer. Dès le soir on a expédié un messager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le messager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuses de bouche & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroissons nous-mêmes. Alors la scène change; Sophie essuie ses pleurs, ou si elle en verse, ils sont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à se rassurer sur notre vie: Emile vit & s'est fait attendre inutilement!

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reste; il faut rester. Mais prenant à l'instant son parti, elle affecte un air tranquille & content qui en imposeroit à d'autres. Le père vient au-devant de nous & nous dit: vous avez tenu vos amis en peine; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aisément. Qui donc, mon papa? dit Sophie avec une manière de sourire le plus gracieux qu'elle puisse affecter. Que vous importe, répond le père, pourvu que ce ne soit pas vous? Sophie ne réplique point & baisse les yeux sur son ouvrage. La mère nous reçoit d'un air froid & composé. Emile embarrassé n'ose aborder Sophie: Elle lui parle la première, lui demande comment il se porte, l'invite à s'asseoir, & se contrefait si bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des passions violentes, est la dupe de ce sang-froid, & presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes levres comme je fais quelquefois: elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singulièrement prononcé, que ce mouvement involontaire la décèle a l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même voyant qu'elle s'est trahie se contraint moins. Son sang-froid apparent se change un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosyllabes prononcés d'une voix lente & mal-assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Emile demi-mort d'effroi la regarde avec douleur, & tache de l'engager à jetter les yeux sur les siens, pour y mieux lire ses vrais sentimens. Sophie plus irritée de sa confiance lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Emile interdit, tremblant, n'ose plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler, ni la regarder: car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu supporter sa colère, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'est mon tour, & qu'il est temps de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends sa main qu'elle ne retire plus, car elle est prête à se trouver mal. Je lui dis avec dou-

cœur : chère Sophie, nous sommes malheureux, mais vous êtes raisonnable & juste ; vous ne nous jugerez pas sans nous entendre : écoutez-nous. Elle ne repond rien, & je parle ainsi.

» Nous sommes partis hier à quatre heures ; il nous étoit préscrit d'arriver à sept, & nous prenons toujours plus de temps qu'il ne nous est nécessaire, afin de nous reposer en approchant d'ici. Nous avions déjà fait les trois quarts du chemin quand des lamentations douloureuses nous frappent l'oreille ; elles partoient d'une gorge de la colline à quelque distance de nous. Nous accourons aux cris ; nous trouvons un malheureux paysan, qui revenant de la ville un peu pris de vin sur son cheval, en étoit tombé si lourdement qu'il s'étoit cassé la jambe. Nous crions, nous appellons du secours ; personne ne répond ; nous essayons de remettre le blessé sur son cheval, nous n'en pouvons venir à bout : aux moindres mouvemens le malheureux souffre des douleurs horribles. Nous prenons le parti d'atracher le cheval dans le bois à l'écart ; puis faisant un brancard de nos bras, nous y posons le blessé, & le portons le plus doucement qu'il est possible, en suivant ses indications sur la route qu'il falloit tenir pour aller chez lui. Le trajet étoit long, il fallut nous reposer plusieurs fois. Nous arrivons enfin, rendus de fatigue ; nous trouvons avec une surprise amère que nous connoissions déjà la maison, & que ce misérable que nous rapportions avec tant de peine, étoit le même qui nous avoit si cordialement reçus le jour de notre première arrivée ici. Dans le trouble où nous étions tous, nous ne nous étions point reconnus jusqu'à ce moment. »

» Il n'avoit que deux petits enfans. Prête à » lui en donner un troisième, sa femme fut » si saisie en le voyant arriver, qu'elle sentit des » douleurs aigües & accoucha peu d'heures » après. Que faire en cet état, dans une chau- » mière écartée où l'on ne pouvoit espérer au- » cun secours ? Emile prit le parti d'aller prendre » le cheval que nous avions laissé dans le bois, » de le monter, de courir à toute bride cher- » cher un chirurgien à la ville. Il donna le che- » val au chirurgien ; & n'ayant pu trouver assez » tôt une garde, il revint à pied avec un do- » mestique, après vous avoir expédié un ex- » près ; tandis qu'embarrassé, comme vous pou- » vez croire, entre un homme ayant une jambe » cassée & une femme en travail, je préparois » dans la maison tout ce que je pouvois prévoir » être nécessaire pour le secours de tous les » deux.

» Je ne vous ferai point le détail du reste ; » ce n'est pas de cela qu'il est question. Il étoit » deux heures après minuit avant que nous ayons » eu ni l'un ni l'autre un moment de relâche. » Enfin nous sommes revenus avant le jour dans » notre asyle ici proche, où nous avons attendu » l'heure de votre réveil pour vous rendre compte » de notre accident. »

Je me tais sans rien ajouter. Mais avant que personne parle, Emile s'approche de sa maîtresse, élève la voix, & lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y serois attendu : Sophie, vous êtes l'arbitre de mon sort, vous le savez bien ; vous pouvez me faire mourir de douleur ; mais n'espérez pas me faire oublier les droits de l'humanité : ils me sont plus sacrés que les vôtres ; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre se lève, lui passe un bras autour du cou, lui donne un baiser sur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit : Emile, prends cette main, elle est à toi. Sois quand tu voudras mon époux & mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embrassé, que le père enchanté frappe des mains en criant *bis*, *bis* ; & Sophie, sans se faire presser, lui donne aussitôt deux baisers sur l'autre joue. Mais presque au même instant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle se sauve dans les bras de sa mère, & cache dans ce sein maternel, son visage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie ; tout le monde la doit sentir. Après le dîné, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire ; & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés ; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager ; Emile y avoit pourvu. Mais, au surplus, tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal - aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans son lit ; elle en fait ensuite autant à l'homme ; sa main douce & légère fait aller chercher tout ce qui le blesse, & faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche ; on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la mal-propreté ni de la mauvaise odeur, & sait faire disparoître l'une & l'autre, sans mettre personne en œuvre, & sans que les malades soient tourmentés. Elle qu'on voit toujours si modeste & quelquefois si dédaigneuse, elle qui, pour tout au monde, n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le blessé sans aucun scrupule, & le met dans une situation plus commode pour y pouvoir rester long-temps. Le zèle de la charité vaut bien la modestie ; ce qu'elle fait, elle le fait si légérement & avec tant d'adresse, qu'il

se sent soulagé sans presque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari béniſſent de concert l'aimable fille qui les ſert, qui les plaint, qui les conſole. C'eſt un ange du ciel que Dieu leur envoye ; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contemple en ſilence. Homme, aime ta compagne. Dieu te la donne pour te conſoler dans tes peines, pour te ſoulager dans tes maux : voilà la femme.

On fait baptiſer le nouveau-né. Les deux amans le préſentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aſpirent au moment deſiré, ils croient y toucher, tous les ſcrupules de Sophie ſont levés, mais les miens viennent. Ils n'en ſont pas encore où ils penſent, il faut que chacun ait ſon tour.

Un matin qu'ils ne ſe ſont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement : que feriez-vous ſi l'on vous apprenoit que Sophie eſt morte ? Il fait un grand cri, ſe leve en frappant des mains, &, ſans dire un ſeul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez-donc, pourſuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon ſang froid, il s'approche les yeux enflammés de colère, & s'arrêtant dans une attitude preſque menaçante : ce que je ferois ?..... je n'en ſais rien ; mais ce que je ſais, c'eſt que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Raſſurez-vous, répondis-je en ſouriant : elle vit, elle ſe porte bien, elle penſe à vous, & nous ſommes attendus ce ſoir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous cauſerons.

La paſſion dont il eſt préoccupé ne lui permet plus de ſe livrer comme auparavant à des entretiens purement raiſonnés ; il faut l'intéreſſer par cette paſſion même à ſe rendre attentif à mes leçons. C'eſt ce que j'ai fait par ce terrible préambule, je ſuis bien ſûr maintenant qu'il m'écoutera.

« Il faut être heureux, cher Emile ; c'eſt la fin de tout être ſenſible ; c'eſt le premier deſir que nous imprima la nature, & le ſeul qui ne nous quitte jamais. Mais où eſt le bonheur ? qui le ſait ? Chacun le cherche, & nul ne le trouve. On uſe la vie à le pourſuivre, & l'on meurt ſans l'avoir atteint. Mon jeune ami, quand à ta naiſſance, je te pris dans mes bras, & qu'atteſtant l'Etre ſuprême de l'engagement que j'oſai contracter, je vouai mes jours au bonheur des tiens, ſavois-je moi-même à quoi je m'engageois ? Non : je ſavois ſeulement qu'en te rendant heureux j'étois ſûr de l'être. En faiſant pour toi cette utile recherche, je la rendois commune à tous deux. »

« Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la ſageſſe conſiſte à reſter dans l'inaction. C'eſt de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand beſoin, & celle qu'il ſait le moins ſuivre. Chercher le bonheur ſans ſavoir où il eſt, c'eſt s'expoſer à le fuir ; c'eſt courir autant de riſques contraires qu'il y a de routes pour s'égarer. Mais il n'appartient pas à tout le monde de ſavoir ne point agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons mieux nous tromper à le pourſuivre, que de ne rien faire pour le chercher ; & ſortis une fois de la place où nous pouvons le connoître, nous n'y ſavons plus revenir. »

« Avec la même ignorance j'eſſayai d'éviter la même faute. En prenant ſoin de toi, je reſolus de ne pas faire un pas inutile & de t'empêcher d'en faire. Je me tins dans la route de la nature, en attendant qu'elle me montrât celle du bonheur. Il s'eſt trouvé qu'elle étoit la même, & qu'en n'y penſant pas je l'avois ſuivie. «

« Sois mon témoin, ſois mon juge, je ne te récuſerai jamais. Tes premiers ans n'ont point été ſacrifiés à ceux qui les devoient ſuivre ; tu as joui de tous les biens que la nature t'avoit donnés. Des maux auxquels elle t'aſſujettit, & dont j'ai pu te garantir, tu n'as ſenti que ceux qui pouvoient t'endurcir aux autres. Tu n'en a jamais ſouffert aucun que pour en éviter un plus grand. Tu n'as connu ni la haine, ni l'eſclavage. Libre & content, tu es reſté juſte & bon : car la peine & le vice ſont inſéparables : & jamais l'homme ne devient méchant que lorſqu'il eſt malheureux. Puiſſe le ſouvenir de ton enfance ſe prolonger juſqu'à tes vieux jours ! je ne crains pas que jamais ton bon cœur ſe la rappelle ſans donner quelques bénédictions à la main qui la gouverna. »

« Quand tu es entré dans l'âge de raiſon, je t'ai garanti de l'opinion des hommes ; quand ton cœur eſt devenu ſenſible, je t'ai préſervé de l'empire des paſſions. Si j'avois pu prolonger ce calme intérieur juſqu'à la fin de ta vie, j'aurois mis mon ouvrage en ſûreté, & tu ſerois toujours heureux autant qu'un homme peut l'être : mais, cher Emile, j'ai eu beau tremper ton ame dans le Styx, je n'ai pu la rendre par-tout invulnérable ; il s'élève un nouvel ennemi que tu n'as pas encore appris à vaincre, & dont je ne puis plus te ſauver. Cet ennemi, c'eſt toi-même. La nature & la fortune t'avoient laiſſé libre. Tu pouvois endurer la miſère ; tu pouvois ſupporter les douleurs du corps ; celles de l'ame t'étoient inconnues ; tu ne tenois à rien qu'à la condition humaine : & maintenant tu tiens à tous les attachemens que tu t'es donnés ; en apprenant à deſirer, tu t'es rendu l'eſclave de tes deſirs. Sans que rien change en toi, ſans que rien t'offenſe, ſans que rien touche à ton être, que de douleurs peuvent attaquer ton ame ! Que de maux tu peux ſentir ſans être malade ! Que de morts tu peux ſouffrir ſans

ſans mourir ! Un menſonge, une erreur, un doute peut te mettre au déſeſpoir. »

« Tu voyois au théâtre les héros livrés à des douleurs extrêmes, faire retentir la ſcène de leur cris inſenſés, s'affliger comme des femmes, pleurer comme des enfans, & mériter ainſi les applaudiſſemens publics. Souviens-toi du ſcandale que te cauſoient ces lamentations, ces cris, ces plaintes, dans des hommes dont on ne devoit attendre que des actes de conſtance & de fermeté. Quoi ! diſois-tu tout indigné, ce ſont là les exemples qu'on nous donne à ſuivre, les modèles qu'on nous offre à imiter ! A-t on peur que l'homme ne ſoit pas aſſez petit, aſſez malheureux, aſſez foible, ſi l'on ne vient encore encenſer ſa foibleſſe ſous la fauſſe image de la vertu? Mon jeune ami, ſois plus indulgent déſormais pour la ſcène : te voilà devenu l'un de ſes héros. »

« Tu ſais ſouffrir & mourir, tu ſais endurer la loi de la néceſſité dans les maux phyſiques ; mais tu n'as point encore impoſé de loix aux appétits de ton cœur, & c'eſt de nos affections, bien plus que de nos beſoins, que naît le trouble de notre vie. Nos déſirs ſont étendus, notre force eſt preſque nulle. L'homme tient par ſes vœux à mille choſes, & par lui-même il ne tient à rien, pas même à ſa propre vie ; plus il augmente ſes attachemens, plus il multiplie ſes peines. Tout ne fait que paſſer ſur la terre : tout ce que nous aimons nous échappera tôt ou tard, & nous y tenons comme s'il devoit durer éternellement. Quel effroi ſur le ſeul ſoupçon de la mort de Sophie ! As-tu donc compté qu'elle vivroit toujours ? Ne meurt-il perſonne à ſon âge? Elle doit mourir, mon enfant, & peut-être avant toi. Qui ſait ſi elle eſt vivante à préſent même ? La nature ne t'avoit aſſervi qu'à une ſeule mort ; tu t'aſſervis à une ſeconde : te voilà dans le cas de mourir deux fois. »

« Ainſi ſoumis à tes paſſions déréglées, que tu vas reſter à plaindre ! Toujours des privations, toujours des pertes, toujours des alarmes ; tu ne jouiras pas même de ce qui te ſera laiſſé. La crainte de tout perdre t'empêchera de rien poſſéder ; pour n'avoir voulu ſuivre que tes paſſions, jamais tu ne les pourras ſatisfaire. Tu chercheras toujours le repos, il fuira toujours devant toi, tu ſeras miſérable & tu deviendras méchant, & comment pourrois-tu ne pas l'être, n'ayant de loi que tes déſirs effrénés ? Si tu ne peux ſupporter des privations involontaires, comment t'en impoſeras-tu volontairement ? Comment ſauras-tu ſacrifier le penchant au devoir, & réſiſter à ton cœur pour écouter ta raiſon ? Toi qui ne veux déjà plus voir celui qui t'apprendra la mort de ta maîtreſſe, comment verrois-tu celui qui voudroit te l'ôter vivante ? celui qui t'oſeroit dire : elle eſt morte pour toi, la vertu te ſépare d'elle ? S'il faut vivre avec elle quoi qu'il arrive, que Sophie ſoit mariée ou non, que tu ſois libre ou ne le ſois pas, qu'elle t'aime ou te haïſſe, qu'on te l'accorde ou qu'on te la refuſe, n'importe, tu la veux, il la faut poſſéder à quelque prix que ce ſoit. Apprends-moi donc à quel crime s'arrête celui qui n'a de loix que les vœux de ſon cœur, & ne ſait réſiſter à rien de ce qu'il deſire ? »

« Mon enfant, il n'y a point de bonheur ſans courage, ni de vertu ſans combat. Le mot de *vertu* vient de *force ;* la force eſt la baſe de toute vertu. La vertu n'appartient qu'à un être foible par ſa nature & fort par ſa volonté. C'eſt en cela que conſiſte le mérite de l'homme juſte ; & quoique nous appellions Dieu bon, nous ne l'appellons pas vertueux, parce qu'il n'a pas beſoin d'effort pour bien faire. Pour t'expliquer ce mot ſi profané, j'ai attendu que tu fuſſes en état de m'entendre. Tant que la vertu ne coûte rien à pratiquer, on a peu beſoin de la connoître. Ce beſoin vient quand les paſſions s'éveillent : il eſt déjà venu pour toi. »

« En t'élevant dans toute la ſimplicité de la nature, au lieu de te prêcher de pénibles devoirs, je t'ai garanti des vices qui rendent ces devoirs pénibles. Je t'ai moins rendu le menſonge odieux autant qu'inutile ; je t'ai moins appris à rendre à chacun ce qui lui appartient qu'à ne te ſoucier que de ce qui eſt à toi. Je t'ai fait plutôt bon que vertueux : mais celui qui n'eſt que bon, ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaiſir à l'être : la bonté ſe briſe & périt ſous le choc des paſſions humaines ; l'homme qui n'eſt que bon, n'eſt bon que pour lui. »

« Qu'eſt-ce donc que l'homme vertueux ? C'eſt celui qui ſait vaincre ſes affections. Car alors il ſuit ſa raiſon, ſa conſcience ; il fait ſon devoir, il ſe tient dans l'ordre, & rien ne l'en peut écarter. Juſqu'ici tu n'étois libre qu'en apparence ; tu n'avois que la liberté précaire d'un eſclave à qui l'on n'a rien commandé. Maintenant ſois libre en effet ; apprends à devenir ton propre maître ; commande à ton cœur, ô Emile ! & tu ſeras vertueux. »

» Voilà donc un autre apprentiſſage à faire ; & cet apprentiſſage eſt plus pénible que le premier : car la nature nous délivre des maux qu'elle nous impoſe, ou nous apprend à les ſupporter. Mais elle ne nous dit rien pour ceux qui nous viennent de nous ; elle nous abandonne à nous-même ; elle nous laiſſe, victimes de nos paſſions, ſuccomber à nos vaines douleurs, & nous glorifier encore des pleurs dont nous aurions dû rougir. »

« C'eſt ici ta première paſſion. C'eſt la ſeule peut-être qui ſoit digne de toi. Si tu la ſais régir en homme, elle ſera la dernière ; tu ſubjugueras

toutes les autres, & tu n'obéiras qu'à celle de la vertu. »

« Cette passion n'est pas criminelle, elle est aussi pure que les ames qui la ressentent. L'honnêteté la forma, l'innocence l'a nourrie. Heureux amans! Les charmes de la vertu ne font qu'ajouter pour vous à ceux de l'amour; & le doux lien qui vous attend, n'est pas moins le prix de votre sagesse que celui de votre attachement. Mais dis-moi, homme sincère, cette passion si pure t'en a-t-elle moins subjugué? T'en es-tu moins rendu l'esclave? & si demain elle cessoit d'être innocente, l'étoufferois tu dès demain? C'est à présent le moment d'essayer tes forces; il n'est plus temps quand il les faut employer. Ces dangereux essais doivent se faire loin du péril. On ne s'exerce point au combat devant l'ennemi; on s'y prépare avant la guerre; on s'y présente déja tout préparé. »

» C'est une erreur de distinguer les passions en permises & défendues, pour se livrer aux premières & se refuser aux autres. Toutes sont bonnes quand on en reste le maître; toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir. Ce qui nous est défendu par la nature, c'est d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces; ce qui nous est défendu par la raison, c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir: ce qui nous est défendu par la conscience, n'est pas d'être tentés, mais de nous laisser vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des passions: mais il dépend de nous de régner sur elles. Tous les sentimens que nous dominons sont légitimes; tous ceux qui nous dominent sont criminels. Un homme n'est pas coupable d'aimer la femme d'autrui, s'il tient cette passion malheureuse asservie à la loi du devoir: il est coupable d'aimer sa propre femme au point d'immoler tout à cet amour. «

« N'attends pas de moi de longs préceptes de morale, je n'en ai qu'un seul à te donner, & celui-là comprend tous les autres. Sois homme, retire ton cœur dans les bornes de ta condition. Etudie & connois ces bornes; quelqu'étroites qu'elles soient, on n'est point malheureux tant qu'on s'y renferme: on ne l'est que quand on veut les passer; on l'est quand, dans ses desirs insensés, on met au rang des possibles ce qui ne l'est pas; on l'est quand on oublie son état d'homme pour s'en forger d'imaginaires, desquels on retombe toujours dans le sien. Les seuls biens dont la privation coûte, sont ceux auxquels on croit avoir droit. L'évidente impossibilité de les obtenir en détache; les souhaits sans espoir ne tourmentent point. Un gueux n'est point tourmenté du desir d'être roi; un roi ne veut être Dieu que quand il croit n'être plus homme. »

« Les illusions de l'orgueil sont la source de nos plus grands maux: mais la contemplation de la misère humaine rend le sage toujours modéré. Il se tient à sa place, il ne s'agite point pour en sortir. Il n'use point inutilement ses forces pour jouir de ce qu'il ne peut conserver; & les employant toutes à bien posséder ce qu'il a, il est en effet plus puissant & plus riche de tout ce qu'il desire de moins que nous. Etre mortel & périssable, irai-je me former des nœuds éternels sur cette terre, où tout change, où tout passe, & dont je disparoîtrai demain? O Emile, ô mon fils, en te perdant que me resteroit-il de moi? Et pourtant il faut que j'apprenne à te perdre: car qui sait quand tu me seras ôté? ».

» Veux-tu donc vivre heureux & sage? N'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point: que ta condition borne tes desirs, que tes devoirs aillent avant tes penchans. Etends la loi de la nécessité aux choses morales: apprends à perdre ce qui peut t'être enlevé; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te mettre au-dessus des événemens, à détacher ton cœur sans qu'ils le déchirent, à être courageux dans l'adversité, afin de n'être jamais misérable; à être ferme dans ton devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors tu seras heureux malgré la fortune, & sage malgré les passions. Alors tu trouveras dans la possession même des biens fragiles, une volupté que rien ne pourra troubler; tu les posséderas sans qu'ils te possèdent, & tu sentiras que l'homme, à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Tu n'auras point, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires; tu n'auras point aussi les douleurs qui en sont le fruit. Tu gagneras beaucoup à cet échange: car ces douleurs sont fréquentes & réelles, & ces plaisirs sont rares & vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, tu le seras encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Tu passeras la tienne sans trouble & la termineras sans effroi: tu t'en détacheras comme de toutes choses. Que d'autres, saisis d'horreur, pensent en la quittant cesser d'être; instruit de son néant, tu croiras commencer. La mort est la fin de la vie du méchant, & le commencement de celle du juste. »

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque conclusion sinistre. Il pressent qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'ame, je veux le soumettre à ce dur exercice; & comme un blessé qui frémit en voyant approcher le chirurgien, il croit déjà sentir sur sa plaie la main douloureuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut il faire, me dit-il presqu'en tremblant, & sans oser lever les yeux

Ce qu'il faut faire, répondis-je d'un ton ferme ! il faut quitter Sophie. Que dites-vous ? s'écrie-t-il avec emportement : quitter Sophie ! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure !.... Quoi ! reprends-je, en l'interrompant, c'eſt de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms ? Non, continue-t-il avec la même impétuoſité, ni de vous, ni d'un autre : je ſaurai, malgré vous, conſerver votre ouvrage ; je ſaurai ne les pas mériter.

Je me ſuis attendu à cette première furie : je la laiſſe paſſer ſans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grâce à la lui prêcher ! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui ſoit mal ; & il ſait bien qu'il ſeroit mal de quitter Sophie, dans le ſens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon diſcours.

« Croyez-vous, cher Emile, qu'un homme, en quelque ſituation qu'il ſe trouve, puiſſe être plus heureux que vous l'êtes depuis trois mois ? Si vous le croyez, détrompez-vous. Avant de goûter les plaiſirs de la vie, vous en avez épuiſé le bonheur. Il n'y a rien au-delà de ce que vous avez ſenti. La félicité des ſens eſt paſſagère. L'état habituel du cœur y perd toujours. Vous avez plus joui par l'eſpérance, que vous ne jouirez jamais en réalité. L'imagination, qui parce qu'on deſire, l'abandonne dans la poſſeſſion. Hors le ſeul être exiſtant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas. Si cet état eût pu durer toujours, vous auriez trouvé le bonheur ſuprême. Mais tout ce qui tient à l'homme ſe ſent de ſa caducité ; tout eſt fini, tout eſt paſſager dans la vie humaine ; & quand l'état qui nous rend heureux dureroit ſans ceſſe, l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au dehors, le cœur change ; le bonheur nous quitte, & nous le quittons. »

« Le temps que vous ne meſuriez pas, s'écouloit durant votre délire. L'été finit, l'hiver s'approche. Quand nous pourrions continuer nos courſes dans une ſaiſon ſi rude, on ne le ſouffriroit jamais. Il faut bien, malgré nous, changer de manière de vivre, celle-ci ne peut plus durer. Je vois dans vos yeux impatiens que cette difficulté ne vous embarraſſe gueres : l'aveu de Sophie & vos propres deſirs vous ſuggerent un moyen facile d'éviter la neige, & de n'avoir plus de voyage à faire pour l'aller voir. L'expédient eſt commode ſans doute ; mais le printemps venu, la neige fond & le mariage reſte ; il y faut penſer pour toutes les ſaiſons. »

« Vous voulez épouſer Sophie, & il n'y a pas cinq mois que vous la connoiſſez ! Vous voulez l'épouſer, non parce qu'elle vous convient, mais parce qu'elle vous plaît ; comme ſi l'amour ne ſe trompoit jamais ſur les convenances, & que ceux qui commencent par s'aimer ne finiſſent jamais par ſe haïr. Elle eſt vertueuſe, je le ſais : mais en eſt-ce aſſez ? ſuffit-il d'être honnêtes gens pour ſe convenir ? Ce n'eſt pas ſa vertu que je mets en doute, c'eſt ſon caractère. Celui d'une femme ſe montre-t-il en un jour ? Savez-vous en combien de ſituations il faut l'avoir vue pour connoître à fond ſon humeur ? Quatre mois d'attachement vous répondent-ils de toute la vie ? Peut-être deux mois d'abſence vous feront-ils oublier d'elle ; peut être un autre n'attend il que votre éloignement pour vous effacer de ſon cœur ; peut-être à votre retour la trouverez-vous auſſi indifférente que vous l'avez trouvée ſenſible juſqu'à préſent. Les ſentimens ne dépendent pas des principes ; elle peut reſter fort honnête, & ceſſer de vous aimer. Elle ſera conſtante & fidelle, je penche à le croire ; mais qui vous répond d'elle & qui lui répond de vous, tant que vous ne vous êtes point mis à l'épreuve ? Attendrez-vous, pour cette épreuve, qu'elle vous devienne inutile ? Attendrez vous, pour vous connoître, que vous ne puiſſiez plus vous ſéparer ? »

« Sophie n'a pas dix-huit ans, à peine en paſſez vous vingt-deux ; cet âge eſt celui de l'amour, mais non celui du mariage. Quel père & quelle mère de famille ! Eh ! pour ſavoir élever des enfans, attendez au moins de ceſſer de l'être ! Savez-vous à combien de jeunes perſonnes les fatigues de la groſſeſſe ſupportées avant l'âge ont affoibli la conſtitution, ruiné la ſanté, abrégé la vie ? Savez-vous combien d'enfans ſont reſtés languiſſans & foibles, faute d'avoir été nourris dans un corps aſſez formé ? Quand la mère & l'enfant croiſſent à la fois, & que la ſubſtance néceſſaire à l'accroiſſement de chacun des deux ſe partage, ni l'un ni l'autre n'a ce que lui deſtinoit la nature : comment ſe peut-il que tous deux n'en ſouffrent pas ? Ou je connois fort mal Emile, ou il aimera mieux avoir une femme & des enfans robuſtes, que de contenter ſon impatience aux dépens de leur vie & de leur ſanté. »

« Parlons de vous. En aſpirant à l'état d'époux & de père, en avez-vous bien médité les devoirs ? En devenant chef de famille, vous allez devenir membre de l'état ; & qu'eſt-ce qu'être membre de l'état, le ſavez-vous ? Savez-vous ce que c'eſt que gouvernement, loix, politique ? Savez-vous à quel prix il vous eſt permis de vivre, & pour qui vous devez mourir ? Vous croyez avoir tout appris, & vous ne ſavez rien encore. Avant de prendre une place dans l'ordre civil, apprenez à le connoître & à ſavoir quel rang vous y convient. »

« Emile, il faut quitter Sophie ; je ne dis pas l'abandonner : ſi vous en étiez capable, elle ſeroit trop heureuſe de ne vous avoir point épouſé ;

il la faut quitter pour revenir digne d'elle. Ne ſoyez pas aſſez vain pour croire déjà la mériter. O combien il vous reſte à faire ! Venez remplir cette noble tâche, venez apprendre à ſupporter l'abſence, venez gagner le prix de la fidélité, afin qu'à votre retour vous puiſſiez vous honorer de quelque choſe auprès d'elle, & demander ſa main, non comme une grace, mais comme une récompenſe. »

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumer à deſirer une choſe & à en vouloir une autre, le jeune homme ne ſe rend pas; il réſiſte, il diſpute. Pourquoi ſe refuſeroit-il au bonheur qui l'attend ? Ne feroit-ce pas dédaigner la main qui lui eſt offerte que de tarder à l'accepter ? Qu'eſt-il beſoin de s'éloigner d'elle pour s'inſtruire de ce qu'il doit ſavoir ? Et quand cela ſeroit néceſſaire, pourquoi ne lui laiſſeroit-il pas dans des nœuds indiſſolubles le gage aſſuré de ſon retour ? Qu'il ſoit ſon époux, & il eſt prêt à me ſuivre; qu'ils ſoient unis, & il la quitte ſans crainte .... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction ! Il eſt beau qu'un amant puiſſe vivre ſans ſa maitreſſe; mais un mari ne doit jamais quitter ſa femme ſans néceſſité. Pour guérir vos ſcrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puiſſiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, ſoyez content, & puiſque vous n'obéiſſez pas à la raiſon, reconnoiſſez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie : je le veux.

A ce mot il baiſſe la tête, ſe tait, rêve un moment, & puis me regardant avec aſſurance, il me dit : quand partons-nous ? Dans huit jours, lui dis-je; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes ſont plus foibles, on leur doit des ménagemens, & cette abſence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui eſt permis de la ſupporter avec moins de courage.

Je ne ſuis que trop tenté de prolonger juſqu'à la ſéparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours; mais j'abuſe depuis long-temps de l'indulgence des lecteurs : abrégeons pour finir une fois. Emile oſera-t-il porter aux pieds de ſa maitreſſe la même aſſurance qu'il vient de montrer à ſon ami ? Pour moi, je le crois; c'eſt de la vérité même de ſon amour qu'il doit tirer cette aſſurance. Il ſeroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter; il la quitteroit en coupable, & ce rôle eſt toujours embarraſſant pour un cœur honnête. Mais plus le ſacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change ſur le motif qui le détermine. Il ſemble lui dire à chaque regard : ô Sophie ! lis dans mon cœur, & ſois fidelle, tu n'as pas un amant ſans vertu.

La fière Sophie, de ſon côté, tâche de ſupporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître inſenſible; mais comme elle n'a pas, ainſi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, ſa fermeté ſe ſoutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la ſéparation. Ce n'eſt pas devant ſon amant qu'elle pleure, c'eſt n'eſt pas à lui qu'elle montre ſes frayeurs; elle étoufferoit plutôt, que de laiſſer échapper un ſoupir en ſa préſence; c'eſt moi qui reçois ſes plaintes, qui vois ſes larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes ſont adroites & ſavent ſe déguiſer : plus elle murmure en ſecret contre ma tyrannie, plus elle eſt attentive à me flatter; elle ſent que ſon ſort eſt dans mes mains.

Je la conſole, je la raſſure, je lui réponds de ſon amant, ou plutôt de ſon époux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, & dans deux ans il le ſera, je le jure. Elle m'eſtime aſſez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je ſuis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu; ma probité, la confiance de leurs parens, tout les raſſure; mais que ſert la raiſon contre la foibleſſe ? Ils ſe ſéparent comme s'ils ne devoient plus ſe voir.

C'eſt alors que Sophie ſe rappelle les regrets d'Eucharis, & ſe croit réellement a ſa place: Ne laiſſons point, durant l'abſence, réveiller ces fantaſques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui reſſembler, & qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudez-y les devoirs des honnêtes femmes, & ſongez que dans deux ans ces devoirs ſeront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin vient le triſte jour, il faut ſe ſéparer.

Le digne père de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embraſſe en recevant mes adieux; puis me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé : « J'ai » tout fait pour vous complaire; je ſavois que » je traitois avec un homme d'honneur : il ne » me reſte qu'un mot à vous dire. Souvenez-» vous que votre élève a ſigné ſon contrat de » mariage ſur la bouche de ma fille. »

Quelle différence dans la contenance des deux amans ! Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pouſſe des cris, verſe des torrens de pleurs ſur les mains du père, de la mère, de la fille, embraſſe en ſanglotant tous les gens de la maiſon, & repète mille fois les mêmes choſes

avec un déſordre qui feroit rire en toute autre occaſion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard ſombre, reſte en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit perſonne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la preſſer dans ſes bras, elle reſte immobile, inſenſible à ſes pleurs, à ſes careſſes, à tout ce qu'il fait; il eſt déjà parti pour elle. Combien cet objet eſt plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de ſon amant! Il le voit, il le ſent, il en eſt navré: je l'entraîne avec peine: ſi je le laiſſe encore un moment, il ne voudra plus partir. Je ſuis charmé qu'il emporte avec lui cette triſte image. Si jamais il eſt tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de ſon départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné ſi je ne le ramène pas à elle.

Que ne m'eſt-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie & la fin de leurs *amours*, ou plutôt le commencement de l'*amour* conjugal qui les unit! *Amour* fondé ſur l'eſtime, qui dure autant que la vie, ſur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, ſur les convenances des caractères qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieilleſſe le charme de la première union. Mais tous ces détails pourroient plaire ſans être utiles; & juſqu'ici je ne me ſuis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette règle à la fin de ma tâche? Non, je ſens auſſi bien, que ma plume eſt laſſée. Trop foible pour des travaux de ſi longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé: pour ne pas le laiſſer imparfait, il eſt tems que j'achève.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Emile & le plus heureux des miens; je vois couronner mes ſoins & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indiſſoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des ſermens qui ne ſeront point vains: ils ſont époux. En revenant du temple ils ſe laiſſent conduire; ils ne ſavent où ils ſont, où ils vont, ce qu'on fait autour deux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voyent plus rien. O délire! ô foibleſſe humaine! Le ſentiment du bonheur écraſe l'homme; il n'eſt pas aſſez fort pour le ſupporter. (*Emile*).

B.

BONTÉ. Nous avons fait hier une promenade charmante, nous avons porté chez Nicole (cette jeune paysanne dont je vous ai déjà parlé) tous les meubles & tous les habits que nous lui destinions. Adèle s'étoit chargée du paquet des enfans, & malgré un chaud excessif, elle s'est obstinée à le tenir toujours sur ses genoux tout le temps que nous avons été en voiture. Elle est arrivée en nage à la chaumière; son cœur battoit d'une si étrange force, qu'on en voyoit tous les mouvemens, ses joues étoient colorées d'un rouge éclatant, & la joie la plus vive & la plus pure étincelloit dans ses yeux. Age heureux & charmant, où chaque geste, chaque action, est une expression aussi fidèle que naïve des sentimens de l'ame! A mesure que nous perdons de cette aimable innocence, le muet & touchant langage du regard & de la physionomie devient moins intelligible; mais il ne devient trompeur que lorsqu'on est parvenu au dernier degré de la corruption, car il y a une fausseté bien plus profonde & bien plus criminelle à tromper par les expressions de son visage que par des discours étudiés: celui qui ne peut faire un mensonge qu'en rougissant, n'est point encore un menteur, & tant que nous conservons quelques traces de ce caractère d'ingénuité, nous ne sommes point encore pervertis. Mais pour revenir à mon Adèle, en descendant de voiture elle nous quitte tout en courant & traînant derrière elle, dans la poussière, son gros paquet qu'elle n'avoit pas la force de porter; en entrant dans la chaumière, nous la trouvons déshabillant déjà une des petites filles pour lui mettre une robe neuve, & tout en essayant cette robe elle répétoit à chaque instant, *c'est moi qui ai fait cet ourlet: c'est moi qui ai cousu ce ruban, attaché cette agraffe*, &c. Si ce petit tableau vous eût intéressé, vous auriez éprouvé plus de plaisir encore en voyant la satisfaction de la jeune fermière & de sa famille; je n'ai jusqu'ici trouvé que dans cette classe obscure, l'espèce de reconnoissance qui seule peut honorer la nature humaine; moins corrompus que nous ne le sommes, un bienfait les touche, mais ne les surprend point, tandis que l'extrême étonnement que nous marquons d'une bonne action est un aveu tacite que nous serions incapables de la faire. Adieu, ma chère amie, je vous quitte pour lire avec Adèle, qui dans ce moment grimpe sur mon fauteuil, & me presse de lui donner sa leçon.

Ma petite Adèle vient de faire une si jolie action, que je ne puis m'empêcher de vous la conter, & je t'ouvre ma lettre tout exprès. Après sa leçon de lecture, nous avons été promener, & dans l'allée de marronniers nous rencontrons un petit oiseau qui commençoit à voler, nous le prenons, & Adèle, transportée de joie, le rapporte dans ma chambre & le met dans une cage, ensuite elle l'en retire à chaque instant, l'étouffe de caresses, & trois ou quatre fois le pleure comme mort. Ici commence notre dialogue que voici mot pour mot.

ADELE.

Maman, mon oiseau a faim.

MOI, *écrivant à mon bureau.*

Donnez-lui à manger, vous avez ce qu'il vous faut.

ADELE.

Maman, il ne veut pas manger...

MOI.

C'est qu'il est triste....

ADELE.

Pourquoi donc?

MOI.

Parce qu'il est malheureux....

ADELE.

Malheureux! ô ciel! mon charmant petit oiseau, mon doux oiseau! .... Et pourquoi donc est-il malheureux.

MOI.

Parce que vous ne savez pas lui donner à manger, ni le soigner, & puis parce qu'il est en prison...

ADELE.

En prison! ....

MOI.

Mais vraiment oui. Ecoutez-moi, Adèle, si je vous enfermois dans une petite, petite chambre,

ſans vous laiſſer jamais la permiſſion d'en ſortir, ſeriez vous heureuſe ?....

ADELE, *le cœur gros.*

Ah ! mon pauvre petit oiſeau !....

MOI.

Vous le rendez malheureux.

ADELE, *avec effroi.*

Je le rends malheureux !....

MOI.

Mais je vous le demande ? ce petit oiſeau étoit dans les champs, dans un beau jardin, en pleine liberté, & vous l'enfermez dans une petite cage où il ne peut voler.... Tenez, voyez comme il ſe débat ; s'il pouvoit pleurer, il pleureroit j'en ſuis ſûre.

ADELE, *le tirant de ſa cage.*

Pauvre petit !.... Maman ; je vais lui donner la liberté, la fenêtre eſt ouverte.... N'eſt-ce pas ?....

MOI.

Comme vous voudrez, ma chère enfant ; pour moi, je n'ai jamais voulu avoir d'oiſeaux, car je deſire que tout ce qui m'entoure, tout ce qui m'approche, ſoit heureux....

ADELE.

Je veux être auſſi bonne que ma chère maman.... Je vais le mettre ſur le balcon.... n'eſt-ce pas ?

MOI, *écrivant toujours.*

Comme vous voudrez, mon petit cœur.

ADELE.

Auparavant je vais lui donner à manger.... Ah ! Maman, ma chère maman, il mange, il mange !....

MOI.

J'en ſuis bien aiſe, puiſque cela vous fait plaiſir.

ADELE.

Il mange !... Je ſais lui donner à manger !... Doux oiſeau, charmante petite créature !... *Elle le baiſe*, qu'il eſt joli !... Ah, il me baiſe !.... Ah, que je l'aime !... (*Elle le remet vîte dans ſa cage & puis elle rêve, elle ſoupire ; après un grand ſilence l'oiſeau ſe débat*).

MOI, *regardant l'oiſeau d'un œil de compaſſion.*

Pauvre petit infortuné !...

ADELE, *les larmes aux yeux.*

O ! Maman !... (*elle le tire de la cage*) je vais le mettre en liberté, n'eſt-ce pas maman ?...

MOI, *ſans la regarder.*

Comme il vous plaira, Adèle.

ADELE, *s'approchant du balcon.*

Cher petit !... (*elle revient en pleurant*) maman je ne puis !....

MOI.

Eh bien, mon enfant, gardez-le. Cet oiſeau, comme tous les animaux, n'a point de raiſon ; il ne réfléchit pas ſur l'eſpèce de cruauté que vous avez de le priver de ſon bonheur, pour vous procurer un très-médiocre amuſement ; il ne vous hait pas, mais il ſouffre, & il ſeroit heureux s'il étoit en liberté ! Moi, je ne voudrois pas faire le plus léger mal au plus petit inſecte, à moins qu'il ne fût malfaiſant....

ADELE.

Allons, allons, je vais le poſer ſur le balcon...

MOI.

Vous êtes la maîtreſſe, ma chère amie, d'en faire tout ce que vous voudrez. Mais ne m'interrompez plus, laiſſez moi travailler.

ADELE, *me baiſant, & puis ſe rapprochant de la cage.*

Cher, cher oiſeau !.... (*Elle pleure, & après un peu de réflexion, elle va ſur le balcon, elle revient avec précipitation, très-rouge, les larmes aux yeux, & dit*) : Maman, c'eſt fait, je lui ai rendu la liberté...

MOI, *la prenant dans mes bras.*

Ma charmante Adèle, vous avez fait une bonne action, je vous en aime mille fois davantage.

ADELE.

Oh ! j'en ſuis donc bien récompenſée !

MOI.

Vous le ſerez toujours, toutes les fois que vous aurez le courage de faire un ſacrifice honnête,

d'ailleurs les ſacrifices de cette eſpèée ne ſont pénibles qu'en imagination; dès qu'ils ſont faits, ils nous rendent ſi eſtimables, qu'ils ne laiſſent au fond de notre cœur que de la ſatisfaction & de la joie. Par exemple, vous pleuriez en prenant la réſolution de mettre votre oiſeau en liberté, mais à préſent le regrettez-vous ?....

ADELE.

Oh non, maman, au contraire, je ſuis charmée de l'avoir rendu heureux & ſur-tout d'avoir fait une *bonne action*.

MOI.

Eh bien, mon enfant, n'oubliez jamais cela; & quand vous aurez quelque peine à vous décider à faire *une bonne action*, ſouvenez vous de l'hiſtoire du petit oiſeau; & dites-vous qu'il n'eſt point de ſacrifices dont l'eſtime & la tendreſſe de ce que nous aimons, ne puiſſe nous dédommager. (*Adèle & Théodore.*)

C.

CHATIMENS. Après avoir dit en général comme il faut se conduire pour bien élever les enfans, il est à propos d'examiner présentement un peu plus en détail les moyens dont on doit se servir pour cela. J'ai parlé si fortement du soin qu'il faut prendre de tenir de court les enfans, qu'on s'imaginera peut-être par avance que je n'ai pas assez considéré les égards qu'on doit avoir pour la tendresse de leur âge, & pour la foiblesse de leur complexion. Mais ce soupçon se dissipera bientôt, si l'on fait réflexion sur ce que je vais dire. Bien loin de conseiller qu'on traite durement les enfans, je suis fort porté à croire qu'en fait d'éducation, les châtimens rudes ne sauroient produire que fort peu de bien, & qu'ils causent, au contraire, beaucoup de mal; & je suis persuadé qu'à tout prendre, on trouvera que les enfans qui ont été fort châtiés, deviennent rarement gens de bien. Tout ce que je dirai pour le présent sur ce sujet, c'est que, quelque sévérité qu'on soit obligé d'employer, il faut y avoir recours avec d'autant moins de peine que les enfans sont plus jeunes; & que si après l'avoir exercée avec toutes les précautions requises, elle produit son effet, il faut la modérer, & prendre insensiblement des manières plus douces.

Il faut tenir les enfans dans le respect.

Si les enfans sont accoutumés à la soumission & à l'obéissance par la conduite ferme de leurs parens, avant qu'ils puissent se ressouvenir du temps auquel on leur a imposé cette nécessité, cet état leur paroîtra naturel, &, comme s'il l'étoit effectivement, ils ne s'aviseront jamais de s'opposer le moins du monde à ce qu'on leur ordonnera. La seule chose à quoi il faut prendre garde, c'est de commencer de bonne heure à inspirer cette soumission aux enfans, & de ne se relâcher jamais en la moindre chose, jusqu'à ce que la crainte & le respect leur soient comme familiers, & qu'il ne paroisse plus dans leur soumission & dans leur obéissance aucune ombre de contrainte. Lorsqu'on leur a fait prendre cette habitude (à quoi, je le répete, il faut travailler de bonne heure; car autrement on ne sauroit en venir à bout qu'avec peine & à force de coups, & toujours plus difficilement, à mesure qu'on différera plus long-temps à s'y appliquer); lors, dis-je, que les enfans ont pris ces sentimens respectueux, c'est à la faveur de ce respect tempéré toujours par une indulgence proportionnée au bon usage qu'ils en feront, & non pas par des coups, des réprimandes ou d'autres châtimens serviles, qu'il faut les conduire dans la suite, à mesure qu'ils deviennent plus sensés & plus raisonnables.

Moyen de corriger l'humeur libertine des enfans.

Qu'il faille en user ainsi, c'est ce qu'on reconnoîtra sans peine, si l'on considere seulement ce qu'on a en vue, lorsqu'on veut bien élever un enfant, & à quoi tout cela se réduit.

1°. Supposons un enfant qui n'a pas la force de se rendre maître de ses passions, & qui ne sauroit résister à l'impression d'un plaisir présent, ou endurer de la peine, quoique la raison le lui conseille. N'est-il pas visible que dans cette situation, il n'a ni de véritables principes de vertu, ni les dispositions nécessaires pour se pousser dans le monde; & qu'il est en grand danger de n'être jamais bon à rien? Quel autre moyen de prévenir cet inconvénient, que d'exciter de bonne heure dans les enfans ces sentimens de respect & de soumission dont je viens de parler, qui sont opposés à un naturel abandonné à lui-même? Comme c'est proprement de cette soumission respectueuse que dependent toute l'habileté & tout le bonheur où les enfans peuvent parvenir un jour, il faut la leur inspirer le plutôt qu'on pourra, dès qu'ils commencent d'avoir quelque rayon de connoissance; & ceux à qui le soin de leur éducation a été confié, doivent mettre tout en œuvre pour les confirmer dans cette disposition.

Danger qu'il y a d'abrutir l'esprit des enfans.

2°. D'un autre côté, si on humilie trop les enfans, si on leur abat l'esprit en les tenant dans une trop grande soumission, ils perdent toute leur vivacité & toute leur industrie, & tombent dans un état pire que le précédent; car il arrive quelquefois que de jeunes étourdis pleins de feu & d'esprit, sont ensuite de fort honnêtes gens, & deviennent de grands hommes: mais ces ames foibles, lâches & timides, ce sesprits bas & rampans ne s'élevent qu'avec peine, & s'avancent rarement. Pour éviter ces deux écueils opposés, il faut beaucoup d'art, & celui qui a trouvé le moyen de maintenir l'esprit d'un enfant dans une certaine activité aisée, & dégagée de toute contrainte, en le détournant pourtant de plusieurs choses pour lesquelles il a de l'inclination, & en le portant à d'autres qui lui sont désagréables,

ce'ui-là, dis-je, qui fait accorder ſes oppoſitions apparentes, a trouvé, à mon avis, le véritable ſecret de l'éducation.

S'il faut battre les enfans.

La voie commune & abrégée pour corriger les enfans, ce ſont les châtimens, & la verge, unique reſſource que connoiſſent ou imaginent d'ordinaire ceux qui ſont chargés de leur éducation. Mais j'oſe dire qu'il n'y a rien de moins propre à cela, car ce moyen va juſtement à produire les deux maux que je viens de remarquer, leſquels, d'une manière ou d'autre, renverſent toutes les meſures qu'on pourroit prendre pour bien élever un enfant.

Raiſon de ne point battre les enfans. Première raiſon.

Ces ſortes de châtimens ne contribuent point du tout à nous faire vaincre l'inclination naturelle que nous avons à goûter les plaiſirs du corps qui nous frappent par leurs charmes préſens, & à éviter la peine à quelque prix que ce ſoit, mais plûtôt nous y encouragent, & confirment ainſi en nous les principes de toutes ſortes d'actions méchantes & vicieuſes. Par quels autres motifs, je vous prie, un enfant agit-il que par amour du plaiſir, & par averſion pour la peine, lorſque par la ſeule crainte d'être battu, il étudie ſa leçon contre ſon inclination, ou s'abſtient de manger d'un méchant fruit qu'il aime beaucoup? En cela il n'a en vue que de donner la préférence à un plus grand plaiſir corporel, ou d'éviter une plus grande peine corporelle. Il étudie ſa leçon contre ſon gré, parce qu'il eſt bien-aiſe de n'être pas battu; & il ſe prive d'un fruit qu'il aime beaucoup, pour éviter d'être châtié. Or diriger ſes actions & ſa conduite par de tels motifs, qu'eſt-ce autre choſe qu'entretenir en lui ce principe de corruption, que nous devons tâcher, avec toute l'application imaginable, de déraciner & de détruire entièrement. Pour moi, je ne ſaurois croire qu'aucune correction ſoit utile à un enfant, ſi la honte de ſouffrir pour avoir mal fait, n'a pas plus de pouvoir ſur ſon eſprit, que la peine elle-même.

Seconde raiſon.

Cette eſpèce de correction produit naturellement dans l'eſprit des enfans l'averſion pour les choſes qu'un gouverneur doit tâcher avec ſoin de leur faire aimer. En effet, il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des enfans qui conçoivent de la haine pour certaines choſes, auſſitôt qu'on les a battus, grondés ou chagrinés à leur occaſion; & il ne faut pas trouver cela fort étrange, puiſque des hommes faits ne ſauroient obtenir d'eux de prendre de l'inclination pour aucune choſe par ces ſortes de voies: car où eſt l'homme qui ne ſe dégoûtât de quelque innocent plaiſir qui lui ſeroit indifférent en lui-même, ſi l'on prétendoit le lui faire aimer, en lui donnant des ſoufflets, ou en le chargeant d'injures toutes les fois qu'il n'auroit aucune envie de goûter ce plaiſir, ou bien en le maltraitant ainſi ſans relâche, à cauſe de certaines circonſtances qui ſe trouveroient dans la manière dont il le goûteroit? Il n'y a rien là que de très-naturel. On voit tous les jours que les choſes les plus innocentes deviennent déſagréables à cauſe de certaines circonſtances choquantes qui les accompagnent. La ſeule vue d'une coupe où une perſonne a accoutumé de prendre des médecines dégoûtantes, lui fait ſoulever le cœur, de ſorte qu'il n'y ſauroit boire avec plaiſir, quoiqu'elle ſoit parfaitement nette, d'une forme agréable, & de la plus riche matière qu'on puiſſe trouver.

Troiſième raiſon.

En troiſième lieu, cette eſpèce de traitement ſervile rend auſſi le tempérament ſervile. L'enfant qui y eſt expoſé ſe ſoumet & paroît obéiſſant lorſqu'il eſt frappé de la crainte de la verge: mais lorſque cette crainte eſt éloignée de ſon eſprit, & que n'étant vu de perſonne, il peut ſe promettre l'impunité, il lâche la bride à ſes paſſions, & s'abandonne entièrement à ſon inclination naturelle, qui ne change point, malgré toute la rigueur dont on ſe ſert pour la détruire, mais prend, au contraire, de nouvelles forces; & après avoir été ainſi réprimée, éclate ordinairement avec plus de violence.

Quatrième raiſon.

Enfin, ſi la ſévérité portée au plus haut point, prévaut ſur le naturel d'un enfant, & le guérit de ſes déréglemens préſens, c'eſt ſouvent en cauſant un mal bien plus grand & plus dangereux, qui eſt de lui abrutir l'eſprit, de ſorte que par-là d'un jeune étourdi vous en faites un ſot & un lourdaut, qui, avec ſa modération acquiſe par art, plaira tout au plus à quelques ſottes gens, qui louent les enfans peſans & ſtupides, parce qu'ils ne font point de bruit, & qu'ils ne leur donnent aucune peine; mais à la fin il deviendra, ſelon toutes les apparences, incommode à ſes amis, comme il ſera toute ſa vie inutile à lui-même & aux autres.

Les coups, & toutes les autres ſortes de *châtimens* ſerviles & corporels, ne doivent donc point être employés à l'éducation de ceux que nous voulons rendre ſages & vertueux par inclination. Il ne faut y recourir que fort rarement, & ſeulement dans des occaſions importantes, & à la dernière extrémité.

Manquemens pour lesquels on ne doit pas châtier les enfans.

Mais pour revenir à l'usage qu'il faut faire des peines & des récompenses, puisque, selon ce que nous avons dit ci-dessus, les enfans ne doivent point être châtiés à l'occasion de leurs petits amusemens, de leurs manières peu régulières, & de tout ce dont le temps & l'âge les corrigeront infailliblement, il ne sera pas si nécessaire de battre les enfans qu'on fait ordinairement; & si nous ajoutons à cela qu'ils ne doivent pas non plus être châtiés pour les manquemens où ils peuvent tomber en apprenant à lire, a écrire, à danser, en apprenant les langues, le latin, le grec, &c. il ne restera que peu de raison d'en venir aux coups. Le vrai moyen d'enseigner aux enfans ces sortes de choses, c'est de leur inspirer de l'inclination pour ce que vous voulez leur faire apprendre; car par-là vous exciterez leur industrie, & les engagerez à faire tous leurs efforts pour réussir dans ce que vous leur proposerez. Je ne crois pas que cela soit fort difficile à faire, pourvu qu'on ait soin de manier les enfans comme il faut, & de mettre en œuvre les récompenses & les punitions dont nous avons parlé ci-dessus; & qu'outre cela en les instruisant, on observe les règles suivantes.

Il ne faut pas proposer aux enfans les choses sous l'idée de devoir.

1°. Il faut premièrement faire en sorte que rien de ce qu'on veut apprendre aux enfans ne leur devienne onéreux, ou ne leur soit imposé comme une tâche à fournir nécessairement. Toutes les choses qui sont proposées sous cette idée deviennent aussi-tôt ennuieuses & désagréables. Dès-là l'esprit les regarde avec aversion, quoiqu'auparavant elles lui plussent, ou lui fussent indifférentes. Ordonnez à un enfant de fouetter chaque jour son sabot durant un certain temps, soit qu'il en ait envie ou non: exigez cela de lui comme un devoir à quoi il soit obligé d'employer certaines heures le matin & l'après-midi, & vous verrez qu'il sera bien tôt dégouté de ce jeu & de tout autre à de pareilles conditions. Eh! n'en est-il pas de même des hommes faits? ce qu'ils font de leur bon gré avec plaisir ne leur est-il pas à charge dès qu'ils voient qu'on les y oblige par devoir? Ayez des enfans telle idée qui vous plaira, il est certain qu'ils n'ont pas moins d'envie que le plus orgueilleux d'entre nous autres hommes de faire voir qu'ils sont libres, qu'ils font de bonnes actions de leur propre mouvement, & qu'ils sont absolus & indépendans.

Il faut avoir égard à l'humeur des enfans en les instruisant.

2°. Une autre chose qu'il faut observer dans l'instruction des enfans, & qui est une suite de ce que nous venons de dire, c'est qu'on ne doit les obliger à faire les choses pour lesquelles on leur a inspiré de l'inclination que dans le temps qu'ils y sont portés. Une personne qui se plaît à lire, à écrire, à chanter, &c. se trouve quelquefois d'une telle humeur que ces choses ne lui plaisent point du tout; & si dans ce temps-là il veut se forcer à y appliquer son esprit, il ne fait que se tourmenter & se chagriner inutilement: il en est de même des enfans. Il faut donc observer avec soin le changement qui arrive à leur humeur, & être toujours prêt à profiter du temps auquel ils sont bien disposés pour certaines choses, afin de les engager alors à s'y appliquer; que s'ils ne sont pas assez souvent portés d'eux-mêmes à apprendre ce qu'on veut leur enseigner, il faudroit les y disposer adroitement par quelque discours préliminaire. C'est-là, je pense, ce qui ne seroit pas fort difficile à un habile gouverneur qui étudieroit le tempérament de son élève, & qui voudroit se donner la peine de lui remplir l'esprit d'idées propres à le passionner pour le sujet dont il a dessein de l'entretenir. On épargneroit par-là beaucoup de temps, sans causer aux enfans aucun ennui: car un enfant qui est d'humeur de s'attacher à une certaine chose, y fera alors trois fois plus de progrès que s'il y employoit le double de temps & de peine lorsqu'il s'y applique à contre cœur & malgré lui. Si l'on avoit égard à cela comme on devroit, l'on pourroit permettre aux enfans de badiner & de jouer jusqu'à en être las, & il leur resteroit cependant assez de temps pour apprendre tout ce qui est à la portée de chaque âge: mais c'est une chose qui n'est ni ne peut guère être considérée dans la méthode ordinaire d'élever les enfans. Cette méthode, qui consiste à faire tout par le moyen de la verge, est fondée sur d'autres principes; comme elle n'a rien d'engageant, elle ne se met pas en peine de considérer l'humeur présente des enfans, elle n'y a aucun égard, & ne songe point à chercher les momens favorables où leur inclination pourroit se réveiller; & en effet il seroit ridicule d'attendre qu'un enfant se portât de lui-même à quitter ses divertissemens, & qu'il recherchât librement & avec plaisir les occasions d'apprendre, après que la contrainte & les coups lui ont inspiré de l'aversion pour sa tâche. Cependant si l'on s'y prenoit comme il faut, le temps que les enfans employeroient à apprendre les choses qu'on voudroit leur enseigner, serviroit autant à les délasser de leurs jeux que leurs jeux servent à les délasser de la peine qu'ils prennent à apprendre ces choses. Le travail est égal des deux côtés, & ce n'est pas là ce qui chagrine les enfans; car ils aiment à être occupés, & naturellement ils se plaisent au changement & à la diversité des occupations. Le seul avantage qu'ils trouvent en ce qu'on nomme *jeu & divertissement*,

c'eſt qu'ils s'y appliquent par un pur mouvement de leur liberté, & qu'ils y emploient de gaieté de cœur leur peine, dont vous pouvez remarquer qu'ils ne ſont pas grands ménagers ; au lieu qu'ils ſont pouſſés & entraînés par force à ce qu'ils doivent apprendre, ce qui d'abord les rebute & refroidit l'ardeur qu'ils pourroient avoir pour ces choſes : leur liberté ne s'accommode point de ce joug qu'on veut leur impoſer ; mais faites ſeulement en ſorte qu'ils demandent à leur gouverneur de leur donner des leçons, comme ils prient ſouvent leurs camarades de leur enſeigner certains jeux, & vous verrez qu'alors contens de ſe voir libres en cela comme en toute autre choſe, ils s'en feront un divertiſſement tout ainſi que de leurs jeux, & qu'ils s'y porteront avec autant de plaiſir qu'à tous leurs autres amuſemens. Par cette méthode ménagée avec tout le ſoin poſſible, il y a grande apparence qu'on peut inſpirer à un enfant le deſir d'apprendre tout ce qu'on voudra lui enſeigner. Dans une famille, le plus difficile eſt, je l'avoue, de conduire ainſi le plus âgé des enfans ; mais lorſqu'il aura une fois pris ce pli, on pourra par ſon moyen mener aiſément tous les autres où l'on voudra.

Il ne faut pas laiſſer croupir les enfans dans la pareſſe.

Quoiqu'il ſoit très-certain que le temps le plus propre pour enſeigner quelque choſe aux enfans, c'eſt lorſque leur humeur les y porte, qu'ils ſont bien diſpoſés à s'y appliquer, & qu'ils ne ſont point détournés d'y attacher leur eſprit, ni par nonchalance, ni par une forte application à quelqu'autre objet ; voici pourtant deux choſes à quoi il faut prendre garde : la première eſt que ſoit qu'on n'obſerve pas exactement ces occaſions favorables, & qu'on n'en profite pas auſſi ſouvent qu'elles ſe préſentent, ou qu'effectivement elles ne reviennent pas auſſi ſouvent qu'il faudroit, il ne faut pourtant pas négliger l'avancement d'un enfant, & le laiſſer croupir dans une oiſiveté qui lui devienne habituelle ; la ſeconde choſe qu'il faut obſerver dans cette occaſion, c'eſt que, quoique l'ame ne ſoit pas toûjours en état de recevoir de nouvelles idées, lorſqu'elle n'eſt pas bien diſpoſée, ou qu'elle eſt attachée à quelqu'autre objet, cependant c'eſt une choſe importante & bien digne de nos ſoins de lui apprendre à acquérir de l'empire ſur elle-même, à pouvoir, lorſqu'elle le ſouhaite, renoncer à la recherche d'une choſe qu'elle pourſuivoit avec chaleur, & s'appliquer à une autre ſans peine & avec plaiſir, ou à vaincre ſa pareſſe toutes les fois qu'elle voudra, pour s'attacher vigoureuſement à ce que ſa raiſon ou quelques perſonnes ſages lui propoſeront : c'eſt à quoi il faut accoûtumer les enfans en les mettant quelquefois à l'épreuve, c'eſt-à-dire, en leur propoſant quelque objet à conſidérer, & en tâchant de fixer entièrement leur attention de ce côté-là, lorſqu'ils ont l'eſprit détendu par pareſſe, ou fortement appliqué ailleurs. Si par ce moyen un enfant vient à acquérir l'habitude de ſe rendre maître des opérations de ſon eſprit, en ſorte qu'il puiſſe, ſelon que l'occaſion le requiert, laiſſer à quartier les *idées* ou les *affaires* dont il eſt actuellement occupé, pour s'attacher ſans peine à de nouveaux objets, cela lui ſera plus avantageux que de ſavoir le latin, toutes les rubriques de la logique, & la plupart des choſes qu'on fait apprendre ordinairement aux enfans.

Adreſſe dont il faut ſe ſervir pour donner aux enfans de l'inclination pour ce qu'on veut leur enſeigner.

Comme les enfans ſont plus actifs dans leur première jeuneſſe qu'en aucun autre temps de leur vie, & qu'ils ont aſſez d'indifférence pour tout ce qu'ils ſont capables de faire, *danſer* ou *ſauter à cloche-pied* ſeroit pour eux la même choſe, ſi on les y encourageoit, ou qu'on les en détournât par des motifs également propres à produire l'un ou l'autre de ces effets. Quant aux choſes que nous voulons leur apprendre, la grande & l'unique raiſon que j'aie pu découvrir qui les en dégoûte, c'eſt qu'on les y engage par autorité, qu'on leur en fait une affaire & un ſujet perpétuel de chagrin & d'inquiétude, de ſorte qu'ils ne s'y appliquent qu'en tremblant, ou que s'ils s'y portent volontairement, on les y attache trop long-temps juſqu'à ce qu'ils en ſoient fatigués : toutes circonſtances qui vont à dépouiller les enfans de cette liberté naturelle pour laquelle ils ont une ſouveraine paſſion, & qui ſeule leur fait trouver un ſi grand plaiſir dans leurs jeux ordinaires. Changez ſeulement de conduite avec vos enfans, & vous verrez qu'ils tourneront auſſi-tôt leur application du côté qu'il vous plaira, ſur-tout s'ils ſont ſoutenus par l'exemple d'autres perſonnes qu'ils eſtiment & qu'ils croient au-deſſus d'eux. Si d'ailleurs les choſes qu'ils voient faire aux autres, leur ſont adroitement miſes devant les yeux comme les ſuites de certains privilèges deſtinés à un âge plus avancé ou à une condition plus relevée que la leur, alors l'ambition & le deſir de s'élever toûjours plus haut, & d'égaler ceux qui le ſurpaſſent, leur inſpireront une certaine ardeur qui les fera entrer dans le chemin que vous leur montrerez, & les animera à y marcher avec vigueur & avec une ſatisfaction d'autant plus ſenſible, que leur propre deſir les aura engagés dans cette carrière. De cette manière, faiſant uſage de leur liberté, la choſe du monde qui leur eſt la plus précieuſe, cette jouiſſance ſervira beaucoup à échauffer leur courage ; & tout cela joint au plaiſir d'être eſtimé & d'acquérir de la réputation, ſuffira, je m'aſſure, pour porter les enfans à leur devoir, ſans qu'il ſoit beſoin de les exciter par d'autres motifs

à s'appliquer, avec toute l'assiduité nécessaire, aux choses qu'on voudra leur apprendre. J'avoue que d'abord il faut, pour en venir là, de la patience, de l'adresse, de la douceur, de l'application, & beaucoup de prudence. Mais à quoi bon tenir un gouverneur auprès de vos enfans, s'il ne falloit prendre aucune peine pour les bien élever? Du reste, lorsqu'on aura une fois gagné cela sur l'esprit d'un enfant, on le portera bien plus aisément dans la suite à tout ce qu'on voudra, qu'en le traitant d'une manière plus sévère & plus impérieuse: & dans le fond, ce premier point n'est pas, je crois, fort difficile à gagner. Je suis même persuadé qu'on en viendroit à bout sans aucune peine, si les enfans n'avoient point de mauvais exemples devant les yeux; c'est pourquoi le grand danger que je redoute dans cette occasion, c'est seulement de la part des domestiques & d'autres enfans mal élevés, ou de telles autres personnes vicieuses ou peu sensées, qui corrompent les enfans, ou par l'exemple qu'ils leur donnent d'une conduite déréglée, ou en leur faisant prendre des plaisirs illicites, & les louant en même temps de ce qu'ils s'y abandonnent: deux choses qui ne devroient jamais aller ensemble.

On ne doit pas quereller les enfans souvent & avec passion.

Comme il faudroit recourir très-rarement aux coups pour châtier les enfans, je crois qu'il est peut-être d'une aussi dangereuse conséquence de leur faire de fréquentes réprimandes, & sur-tout si elles sont accompagnées de passion. Rien n'est plus propre à diminuer l'autorité des parens & le respect que les enfans ont pour eux; car vous devez savoir (& je vous prie de vous en bien souvenir) que les enfans démêlent bientôt la différence qu'il y a entre la passion & la raison. Comme ils ne peuvent que respecter tout ce qui vient de la part de la raison, aussi conçoivent-ils d'abord du mépris pour tout ce qui n'est qu'un effet de la passion, ou, s'ils en sont émus & épouvantés sur le champ, cette impression s'évanouit bientôt; & une espèce d'instinct naturel leur apprendra facilement à mépriser tous ces vains éclats qui ne sont fondés sur rien de solide. Puisque les enfans ne doivent être réprimés par leurs parens qu'à l'occasion de leurs actions vicieuses qui se réduisent à un fort petit nombre durant leur tendre jeunesse, un regard ou un signe doit suffire pour les corriger lorsqu'ils font mal; ou si quelquefois on est obligé de se servir de paroles pour les reprendre, il faut le faire d'une manière grave, douce & modérée, en faisant voir ce qu'il y a de déréglé ou de mal-séant dans la faute, plutôt que de censurer rudement l'enfant de ce qu'il l'a commise, ce qui l'empêche de s'assurer si vous n'en voulez pas plutôt à sa personne, qu'à l'action qu'il vient de faire. Dans les reprimandes passionnées, on se laisse emporter ordinairement à des paroles piquantes & outrageuses, ce qui produit encore ce méchant effet, qu'il apprend aux enfans à user, dans l'occasion, du même langage; car il ne faut pas attendre qu'étant autorisés par de si bons garants à se servir de ces titres injurieux, ils aient honte ou taissent difficulté de les donner à d'autres personnes.

Pour quel sujet il faut battre les enfans.

Mais ici l'on me dira: « quoi donc! ne voulez-» vous pas qu'on ne batte jamais les enfans pour » quelque faute qu'ils commettent? C'est autant » que si vous les laissiez courir à bride abattue » dans toute sorte de désordres. » Il s'en faut bien que cela soit si propre à produire cet effet qu'on se l'imagine, pourvu qu'on ait d'abord formé l'esprit des enfans comme il faut, en leur inspirant ce respect pour leurs parens, duquel nous avons déjà parlé. Pour les *châtimens* corporels, on a observé constamment qu'ils ne font pas d'un fort grand usage, lorsque la douleur qu'ils causent est tout ce qu'on y craint ou qu'on y voit, car l'effet qu'ils produisent en ce cas-là, ne dure pas davantage que le souvenir de cette douleur qui s'évanouit en fort peu de temps. Il y a pourtant un défaut, & qui est l'unique, à mon avis, pour lequel je crois qu'on doit battre les enfans, c'est l'obstination ou la désobéissance volontaire; & en cela même je voudrois qu'on fît en sorte, si l'on pouvoit, que la honte que les enfans auroient d'être battus, plutôt que la douleur des coups, fît la plus grande partie de la punition. La honte de mal faire & de mériter *châtiment*, est le seul véritable frein propre à retenir les hommes dans le chemin de la vertu. La douleur de la verge, si cette honte ne l'accompagne point, passe tout aussi-tôt, & par l'usage vient bientôt à n'avoir rien d'effrayant. J'ai vu des enfans d'une personne de qualité qu'on tenoit aussi-bien dans le respect en leur faisant appréhender d'aller sans souliers, que d'autres en les menaçant du fouet. Quelques petites punitions de cette espèce seroient, à mon avis, beaucoup plus efficaces que des coups; car si l'on veut inspirer aux enfans de sentimens généreux & dignes d'un honnête homme, c'est à la honte d'avoir mal fait, & au déshonneur dont leur faute est accompagnée, qu'on devroit les rendre sensibles, plutôt qu'à la douleur qui est attachée au *châtiment*. Mais à l'égard de l'opiniâtreté, de la désobéissance volontaire & déterminée, il la faut vaincre par la force & par les coups, car il n'y a point d'autre remède à ce mal. Pour cet effet, quoi que vous commandiez ou que vous défendiez à votre enfant, faites-vous obéir promptement sans quartier & sans résistance; car si une fois vous venez à disputer avec lui à qui sera le maître de vous deux, ce qui

arrive lorſque vous lui commandez une choſe, & qu'il refuſe de la faire, vous devez prendre une forte réſolution de l'emporter ſur lui, à quelque violence que vous ſoyez obligé d'en venir pour cela, ſi un ſigne ou des paroles ne ſont pas capables de le ſoumettre à votre volonté, à moins que vous n'ayez envie d'être à l'avenir pendant tout le reſte de votre vie entièrement dans la dépendance de votre fils. Il me ſouvient à ce propos d'une dame de ma connoiſſance, fort prudente & d'un naturel fort doux, qui ſe vit réduite à battre une petite fille qu'on lui amenoit de chez la nourrice, de la battre, dis-je, le même jour qu'elle vint chez elle, à huit diverſes repriſes dans un matin, avant que d'avoir pu vaincre ſon opiniâtreté, & l'obliger à une certaine choſe très-facile en elle-même & entièrement indifférente. Si cette prudente mère eut ceſſé plutôt de battre ſa fille, & qu'elle ſe fût arrêtée après l'avoir battue ſept fois, elle auroit gâté cette enfant pour toujours; & en la battant ainſi ſans aucun fruit, elle n'auroit fait que confirmer ſon humeur revêche dont on n'auroit pu la corriger dans la ſuite qu'avec une peine extraordinaire. Mais en continuant prudemment de la battre juſqu'à ce qu'elle eût dompté ſon humeur & fait plier ſa volonté, ce qui eſt l'unique but de la correction & des *châtimens*, elle établit entièrement ſon autorité dès ce moment-là, & dans la ſuite elle a toujours obtenu de ſa fille une prompte obéiſſance en toutes choſes. Comme ce fut là la première fois qu'elle la battit, ce fut auſſi, je crois, la dernière.

La première fois qu'on eſt obligé de recourir à la verge, il faudroit que la douleur de ce *châtiment*, continuée & augmentée ſans ceſſe juſqu'à ce qu'elle eût entièrement vaincu l'opiniâtreté de l'enfant, domptât premièrement l'eſprit, & mît ſur pied l'autorité des parens; & les parens après cela devroient conſerver leur autorité pour toujours, en mêlant prudemment la douceur avec la gravité.

Les châtimens employés mal-à-propos ne produiſent que du mal.

Si l'on penſoit ſérieuſement à cela, on ſeroit ſans doute bien plus retenu qu'on ne l'eſt ordinairement à ſe ſervir de la verge & du bâton pour corriger les enfans, & l'on ne ſeroit pas ſi porté à regarder les *châtimens* comme un remede ſouverain & univerſel qu'on peut employer au haſard dans toute ſorte d'occaſions; du moins il eſt certain que ſi les coups ne produiſent aucun bien, ils produiſent beaucoup de mal; s'ils ne font aucune impreſſion ſur l'eſprit, & ne domptent pas la volonté, ils ne ſervent qu'à endurcir le coupable; & à quelque peine que ſa faute l'ait expoſé, cela ne fait que le confirmer dans ſon opiniâtreté; paſſion qu'il chérit tendrement, & qui, venant de le rendre victorieux, le diſpoſe à conteſter & à eſpérer un nouveau triomphe pour l'avenir: auſſi ſuis-je perſuadé que ce n'eſt que par des corrections mal-entendues qu'on a rendu obſtinés pluſieurs enfans, qui ſans cela auroient été fort ſouples & fort traitables: car ſi vous châtiez votre enfant comme ſi vous n'aviez en vue que de vous ſatisfaire vous-même en le puniſſant d'une faute paſſée qui vous a mis en colère, quel effet cette conduite peut-elle produire ſur ſon eſprit qu'il s'agit de redreſſer? Si cette faute n'étoit accompagnée d'aucune marque d'opiniâtreté, il n'étoit pas néceſſaire d'en venir aux coups. Une douce & grave remontrance ſuffit pour corriger les fautes de fragilité, d'oubli ou d'inadvertance; & c'eſt là tout au plus ce que ces ſortes de fautes peuvent mériter. Mais s'il y avoit de la malice dans la volonté de l'enfant, ſi ſon action étoit l'effet d'une déſobéiſſance formelle & déterminée, il ne faut pas alors régler le *châtiment* par le plus ou le moins d'importance de ce qui en a été le ſujet, à le conſidérer en lui-même, mais par ſon oppoſition au reſpect & à la ſoumiſſion qu'un enfant doit avoir pour les ordres de ſon père, & qu'il faut toujours exiger à toute rigueur. Dans ces cas-là les coups qu'on lui donnera par intervalles, ne doivent point ceſſer qu'ils n'aient fait impreſſion ſur ſon eſprit, & que vous ne voyiez en lui des marques de honte, de repentir, & d'une ſincère réſolution de vous obéir.

J'avoue qu'il ne ſuffit pas pour cela d'impoſer certains devoirs aux enfans, & de les battre ſans autre façon dès qu'ils ne les rempliſſent point ou qu'ils ne s'en acquittent pas à notre fantaiſie; c'eſt une affaire qui demande des ſoins, de l'attention & des obſervations exactes; il faut étudier exactement le tempérament des enfans, & bien peſer leurs fautes, avant que d'en venir à cette épreuve. Mais auſſi cela ne vaut il pas mieux que d'avoir toujours la verge à la main, comme l'unique moyen dont on puiſſe ſe ſervir pour bien élever des enfans; & que de rendre inutile ce remède, qui dans des extrémités peut être d'un grand uſage en y recourant à tout moment & en toute ſorte d'occaſions, de le rendre, dis-je, entièrement inutile lorſqu'il eſt effectivement néceſſaire de l'employer? car peut-on s'attendre à autre choſe, ſi l'on emploie indifféremment ce remède pour la moindre petite mépriſe, ſi pour une faute contre la ſyntaxe, ou pour une ſyllabe mal placée dans un vers, on eſt auſſi exact à punir un enfant, d'ailleurs bien réglé & plein d'eſprit, qu'un enfant malin & revêche pour un crime qu'il a commis volontairement? Et comment peut-on eſpérer qu'une telle manière d'agir touche l'ame & la diſpoſe à la vertu? C'eſt pourtant là l'unique choſe à laquelle il faut travailler; ce point une fois gagné, tout ce que vous pouvez deſirer de plus ſuivra naturellement.

Il ne faut pas battre les enfants pour de simples manquemens.

Lors donc qu'il n'y a dans la volonté des enfans aucun travers à redresser, il n'est pas nécessaire d'en venir aux coups. Toutes les autres fautes où il ne paroît ni mauvaise disposition d'esprit ni une envie de secouer l'autorité d'un père ou d'un gouverneur, ne sont que de simples méprises; & souvent on peut faire semblant de ne pas les voir, ou si l'on en prend connoissance, il faut se contenter de les relever par de petits avis & de douces réprimandes jusqu'à ce que les fréquens mépris qu'ils font ouvertement de ces sortes de remontrances prouvent que la faute a sa source dans l'ame, & que la désobéissance vient d'une manifeste opiniâtreté. Mais toutes les fois que l'opiniâtreté paroît à visage découvert, ce n'est plus un mal à dissimuler ou à négliger; il faut le réprimer tout aussi-tôt, après avoir pourtant pris soin de se bien assurer que c'est une vraie obstination, & rien de plus.

Il faut souffrir dans les enfans plusieurs irrégularités attachées à leur âge.

Comme il faut éviter autant qu'on peut les occasions de punir les enfans & sur-tout de les battre, je crois qu'il n'en faudroit venir à cette extrémité que fort rarement : car si on leur a une fois inspiré *la crainte & le respect* dont j'ai déjà parlé, un coup-d'œil suffira en plusieurs occasions pour les faire rentrer dans leur devoir. Du reste il ne faut pas attendre des enfans la même prudence, la même gravité & la même application que d'un homme fait; il faut leur permettre, comme j'ai déjà dit, tous les petits jeux enfantins, toutes les badineries qui conviennent à leur âge, sans en prendre aucune connoissance: l'imprudence, la négligence & la gaieté sont le vrai caractère de cet âge-là. Je ne crois donc pas que la sévérité dont je viens de parler, doive être employée à leur défendre à contre-tems ces sortes d'amusemens; & ici il faut se donner de garde de ne pas prendre promptement pour opiniâtreté ce qui n'est qu'un effet de leur âge ou de leur tempérament. Lorsqu'ils tombent dans ces sortes d'égaremens, il faut leur tendre la main, & les ramener doucement comme des personnes naturellement infirmes; & quoiqu'ils aient été avertis de se corriger de ces fautes, chaque rechûte ne doit pourtant pas passer pour un mépris formel des avis qu'on leur a donnés, & être d'abord punie comme un effet d'obstination. Il est bien vrai qu'on ne doit pas négliger les fautes de fragilité, ni les laisser sans en prendre connoissance : mais, à moins que la volonté n'y ait quelque part, il ne faudroit jamais les exagérer ou les censurer fort rudement; on devroit plutôt les redresser avec une douceur proportionnée à la foiblesse de l'âge. Par ce moyen les enfans s'appercevront de ce qu'il y a de plus choquant dans chaque faute, & apprendront à l'éviter; & ce qui est le grand point, ils seront encouragés par-là à se conserver l'intention droite & sincère, voyant que cette sincérité les met à couvert de toute réprimande considérable, & qu'à l'égard de tous les autres manquemens, bien loin que leurs parens & leur gouverneur en prenne occasion de s'emporter contr'eux & de les accabler de reproches, ils tâchent de les en corriger avec toute sorte de douceur & de condescendance. Détournez vos enfans du vice & de toutes mauvaises habitudes. Pour ce qui est de la conduite qu'il doivent tenir dans le monde, en général ils s'y perfectionneront tous les jours de plus en plus autant qu'il sera nécessaire par rapport à leur âge & à la compagnie qu'ils fréquenteront ordinairement; & à mesure qu'ils avanceront en âge, ils s'observeront avec plus d'attention. Mais afin que vos paroles aient toujours de l'autorité sur leur esprit; si dans quelque rencontre particulière vous venez à leur ordonner de s'abstenir de quelque petite bagatelle, faites-vous obéir, quelque peu importante que soit la chose, & ne permettez jamais qu'ils vous fassent la loi. Cependant, comme j'ai déjà dit, je voudrois qu'un père interposât rarement son autorité dans ces cas-là ou dans tout autre, hormis où il s'agit de choses qui pourroient leur donner de mauvaises habitudes. Il y a, à mon avis, de meilleurs moyens de se rendre maître de leur esprit; & pour l'ordinaire (lorsqu'une fois vous les avez mis sur le pied de se soumettre à votre volonté), vous les amenerez beaucoup mieux où vous voudrez par des *raisonnemens* proposés d'une manière douce & insinuante.

Il faut convaincre les enfans par voie de raisonnemens.

On s'étonnera peut être de m'entendre dire qu'*il faut raisonner avec les enfans* : c'est pourtant là si fort mon sentiment, que je crois qu'on devroit s'en faire une obligation. Les enfans sont capables d'entendre raison dès qu'ils entendent leur langue maternelle; &, si je ne me trompe, ils aiment à être traités en gens raisonnables plutôt qu'on ne s'imagine. Il faut entretenir en eux cette espèce de fierté, & s'en servir, autant qu'il est possible, comme d'un moyen universel pour les amener où l'on veut.

Mais par les raisons que je conseille de proposer aux enfans, je ne veux parler que de celles qui sont proportionnées à leur capacité : personne n'ignore qu'il ne faut pas discourir avec un enfant de trois ans ou de sept ans de la même manière qu'avec un homme fait. De longs discours & des raisonnemens philosophiques accableroient &

confondroient l'esprit d'un enfant, au lieu de l'instruire. Lors donc que je dis qu'il faut agir avec des enfans comme avec des créatures raisonnables, j'entends qu'en les traitant d'une manière douce & moderée, lors même que vous les reprenez de quelque chose, vous leur faisiez sentir que vous ne faites rien qui ne soit raisonnable en soi, & qui ne se termine à leur propre avantage; & que ce n'est point par caprice, par passion ou par fantaisie que vous leur commandez, ou que vous leur défendez telle ou telle chose: c'est ce qu'ils peuvent très-bien connoître; & je ne doute point que par ce moyen on ne puisse leur faire comprendre la nécessité de s'attacher à toutes les vertus auxquelles il est necessaire de les porter, & de fuir tous les vices dont il faut les préserver. Mais pour en venir là, il faut choisir des raisons proportionnées à leur âge & à leur discernement, & les proposer toujours brièvement & en termes simples. Combien d'hommes faits qui ne sont pas accoutumés à pousser leur méditation au-delà des opinions vulgaires, auxquels il ne seroit peut être pas fort aisé de faire comprendre sur quels fondemens sont appuyés plusieurs devoirs de la vie, & quelles sont les sources du juste & de l'injuste d'où découlent ces devoirs! A plus forte raison les enfans sont incapables de concevoir des raisonnemens tirés d'un principe éloigné, & de pénétrer la force d'un argument qui dépend d'une longue discussion. Les raisons qui les peuvent frapper doivent être communes, à la portée de leur esprit, & si sensibles, qu'on puisse, pour ainsi dire, les leur faire toucher au doigt; & si l'on a égard à leur âge, à leur tempérament & à leurs inclinations, on ne manquera jamais de motifs propres à faire impression sur leur esprit. Mais si l'on n'en trouvoit aucun en particulier, en voici qui seront toujours intelligibles & capables de les détourner de toutes les fautes dont il est nécessaire de prendre connoissance pour les en corriger, c'est de leur représenter qu'*en commettant ces fautes, il se couvriront de confusion; qu'ils se rendront méprisables, & qu'ils encourront votre disgrace.*

Il faut instruire les enfans par des exemples.

De tous les moyens qu'on doit employer pour instruire les enfans, & pour former les mœurs, il n'y en a point de plus simple, de plus aisé, ni de plus efficace que de leur mettre devant les yeux des exemples des choses que vous voulez leur faire pratiquer ou éviter. Lorsque, par le commerce qu'ils ont avec les personnes de leur connoissance, ils sont à portée d'envisager ces exemples, & de faire quelques réflexions sur ce qu'ils renferment de beau ou d'irrégulier, cela est plus capable de les leur faire suivre ou éviter, que tous les discours qu'on pourroit leur étaler dans la même vue. Les paroles, quelque touchantes qu'elles soient, ne peuvent jamais donner aux enfans de si fortes idées des vertus & des vices que les actions des autres hommes, pourvu que vous dirigiez leur esprit de ce côté-là, & que vous leur recommandiez d'examiner telle & telle bonne ou mauvaise qualité dans les circonstances où elles se présentent dans la pratique. Ainsi, par rapport aux manières, l'exemple d'autrui fera mieux sentir à un enfant la beauté ou l'indécence de plusieurs actions, que toutes les règles & tous les avis qu'on pourroit leur donner pour les en convaincre.

Cette méthode ne doit pas seulement être pratiquée pendant que les enfans sont jeunes, mais aussi durant tout le tems qu'ils sont sous la conduite d'autrui; & je crois dans le fond que c'est le meilleur moyen qu'un père puisse employer pour corriger son enfant de quelque défaut que ce soit, sauf à lui de juger combien de tems il doit se servir en particulier de ce moyen; car rien n'est plus propre que l'exemple à faire de douces & de profondes impressions sur l'esprit des hommes. Les mêmes défauts qu'ils négligent de voir, ou qu'ils excusent en eux-mêmes, ils ne peuvent s'empêcher de les désapprouver, & d'en être choqués lorsqu'ils les découvrent dans d'autres personnes.

Par qui, en quel tems les enfans doivent être battus.

A l'occasion de ce que j'ai dit qu'il faut battre les enfans, on peut demander *en quel tems & par qui les enfans doivent être battus lorsqu'on est obligé d'en venir à cette extrémité: si on doit les battre sur le champ dès qu'ils commettront une faute & que la mémoire en est toute récente; si les parens doivent le faire eux mêmes.* Pour le premier article, je ne crois pas qu'on doive châtier les enfans au moment qu'on les surprend en faute, de peur que la passion ne se mette de la partie, & que le *châtiment* poussé au delà des justes bornes, ne perde toute son autorité, car les enfans mêmes sont assez éclairés pour voir quand nous agissons par passion. Or, comme je viens de le dire, ce qui fait le plus d'impression sur eux, c'est ce qui paroît venir purement & simplement de la raison de leurs parens, ce qu'ils savent très-bien distinguer. Quant au second point, si vous avez quelque sage domestique qui soit capable de gouverner votre enfant, & qui ait effectivement quelque direction sur sa conduite (car si vous teniez un gouverneur auprès de lui, il n'y auroit plus de difficulté), je suis d'avis que vous chargiez ce domestique du soin de lui infliger le *châtiment* que vous jugerez à propos, car il vaut mieux, ce me semble, que la douleur qu'un enfant doit souffrir vienne plus directement de la main d'une autre personne que de celle de ses parens, pourvu que cela se fasse par leur ordre, & qu'ils soient

présens

préſens à l'action. Par ce moyen là l'autorité des parens ſera reſpectée, & l'averſion que les enfans ont pour la peine qu'ils endurent, ſe tournera plutôt contre ceux qui la leur infligent immédiatement. Je conſeillerois donc à un père *de battre rarement ſon enfant*, & de n'en venir là que comme à un dernier remède, & dans une extrême néceſſité, c'eſt pourquoi il ſeroit peut-être à propos qu'en ce cas là il le fît de telle ſorte qu'un enfant ne pût l'oublier aiſément.

Combien peu d'occaſions il y a de battre les enfans.

Mais, comme j'ai dit ci-deſſus, battre les enfans eſt un des plus méchans moyens qu'on puiſſe imaginer pour les corriger, & par conſéquent le dernier qu'il faille employer, & ſeulement dans des cas déſeſpérés, après avoir mis inutilement en uſage toutes les autres voies plus modérées dont on aura pu s'aviſer; ce qui étant exactement obſervé, l'on ſera très-rarement obligé d'en venir aux coups; car premiérement il n'eſt pas concevable qu'un enfant s'oppoſe pluſieurs fois, pour ne pas dire jamais, à un ordre précis que ſon père lui donne dans quelque occaſion particuliére. Si, d'autre part, un père ne fait pas valoir ſon autorité avec rigueur en génant ſes enfans par des règles expreſſes concernant leurs petits amuſemens ou d'autres actions indifférentes où ils doivent avoir une entière liberté, ou bien à l'égard de ce qu'ils apprennent, ou du progrès qu'ils doivent faire dans leur différentes études, en quoi il ne faut leur faire aucune violence, ſi, dis-je, on obſerve cela régulièrement, il ne reſte plus que la défenſe de quelques actions vicieuſes en elles-mêmes, à l'occaſion de quoi un enfant peut devenir coupable d'obſtination, & par conſéquent mériter d'être battu. Cela étant, une perſonne qui prendra ſoin d'élever ſon enfant comme il faut, n'aura que très peu d'occaſions de recourir aux coups. Un enfant, durant les ſept premières années de ſa vie, ne peut être coupable que de menſonge ou de quelques petits traits de malice; ce n'eſt qu'en commettant pluſieurs fois ces ſortes de fautes, malgré la défenſe expreſſe de ſes parens, que tombant dans une opiniâtreté condamnable, il mérite d'être châtié. Si donc il a quelque inclination vicieuſe, & que dès qu'on commencera à s'en appercevoir, on lui en témoigne comme il faut ſa ſurpriſe; & qu'enſuite, s'il vient à y retomber une ſeconde fois, il en ſoit repris ſévèrement par ſon père, par ſon gouverneur & par tous ceux qui ſont autour de lui, & qu'en conſéquence de cela il ſoit traité d'une manière qui convienne à l'état mépriſable où il s'eſt réduit par ſa mauvaiſe conduite, comme nous l'avons déjà recommendé; ſi, dis-je, on continue d'en uſer ainſi avec lui juſqu'à ce qu'il ſoit devenu ſenſible à ce traitement, & qu'il ait conçu de la honte pour ſa faute, je crois qu'il ne ſera pas néceſſaire de ſe ſervir d'aucune autre correction, & qu'il n'y aura plus par conſéquent d'occaſion d'en venir aux coups. Ce qui oblige d'ordinaire à recourir à cette extrêmité, ce ne ſont que les ſuites funeſtes de l'indulgence qu'on a eue d'abord pour les enfans, & le peu de ſoin qu'on a pris de les corriger de leurs défauts. Si dès le commencement on obſervoit leurs mauvaiſes inclinations, & qu'on prît ſoin de corriger par ces voies douces les premières irrégularités qui s'en ſuivent, on auroit rarement plus d'un défaut à la fois à combattre, & il ſeroit aiſé de les en corriger ſans aucun fracas, & ſans qu'il fût néceſſaire de recourir à des *châtimens* corporels. Ainſi, en attaquant leurs vices un à un, à meſure qu'ils paroîtroient, on pourroit les déraciner tous ſans qu'il en reſtât aucune trace ni aucun ſouvenir. Mais lorſque par une lâche complaiſance pour nos petits enfans, nous laiſſons croître leurs défauts juſqu'à ce qu'ils ſoient exceſſifs & en grand nombre, & que leur difformité nous accable de confuſion & de chagrin, nous ſommes enfin obligés d'employer les moyens les plus violens pour déraciner ces mauvaiſes plantes; & il arrive que toute la force, toute l'adreſſe & toute la diligence dont nous ſommes capables, ſuffiſent à peine pour nettoyer cette pépinière de mauvaiſes herbes qui y pullulent de toutes parts, & pour nous faire eſpérer d'en recueillir des fruits dans la ſaiſon, en récompenſe de nos ſoins.

La méthode que je viens de recommander étant obſervée, épargneroit à un père le chagrin de charger à toute heure ſon enfant d'ordres & de préceptes pour le porter à faire telle ou telle choſe, & à l'enfant celui d'en être accablé; car pour moi, je ſerois d'avis que de toutes les actions qui tendent à produire de mauvaiſes habitudes, & qui ſont les ſeules où un père doit interpoſer ſon autorité, on en défendît aucune aux enfans, qu'après avoir actuellement découvert qu'ils les ont commiſes; car pour toutes ces défenſes de tels ou tels vices, faites à contre-tems, ſi elles ne font rien de pis, elles ſervent tout au moins à enſeigner ces vices aux enfans, & à les autoriſer à s'y abandonner, en tant qu'elles ſuppoſent que des enfans peuvent être capables de les commettre, quoiqu'il fût peut-être plus ſûr pour eux de les ignorer abſolument. Le meilleur moyen de les réprimer, c'eſt, comme j'ai déjà dit, de faire paroître de la ſurpriſe & de l'étonnement à la vue de toute faute qui tend à produire quelque habitude déréglée, dès qu'on a convaincu pour la première fois un enfant d'y être tombé. Par exemple, s'il vient à mentir ou à faire quelque action mal-ſéante, & qu'on s'en apperçoive, il faut lui en parler d'abord comme d'une action étrange & monſtrueuſe, qu'on n'auroit jamais pu croire qu'il fût capable de commettre, afin de l'obliger par-là à en avoir honte.

On objecte que certains enfans d'un naturel intraitable ne voudroient rien apprendre, ſi on les traitoit avec douceur.

Mais ici l'on m'objectera apparemment que quoique je diſe de l'humeur traitable des enfans & du pouvoir que la honte & les louanges ont ſur leur eſprit, il y a pourtant pluſieurs enfans qui ne s'attacheroient jamais à leurs livres, & à ce qu'ils doivent apprendre, ſi on ne les châtioit pour les y obliger. J'appréhende bien que cette objection ne vienne des colleges & d'une coutume invétérée qui a empêché d'éprouver les voies de douceur avec les précautions néceſſaires, dans les occaſions où l'on pouvoit les mettre en uſage; car autrement, *pourquoi faut-il recourir à la verge pour enſeigner le latin & le grec, puiſqu'on enſeigne le françois & l'italien ſans ce ſecours?* Les enfans n'apprennent-ils pas à danſer & à faire des armes ſans être battus? ne s'appliquent-ils pas de même avec aſſez de ſoin à l'arithmétique, à la peinture, &c. ſans qu'il ſoit néceſſaire de recourir à la verge pour les y porter? Cela pourroit faire croire qu'il y a quelque choſe d'étrange, de contraire à la nature, & de peu convenable à l'âge des enfans dans la grammaire des écoles, ou dans les méthodes qu'on y emploie pour l'enſeigner; puiſque les enfans ne ſauroient être portés à l'apprendre ſans le ſecours de la verge, & à grand peine même par ce moyen-là; ou bien qu'on a tort de ſe figurer qu'on ne ſauroit enſeigner aux enfans les langues qu'ils apprennent au college ſans en venir aux coups.

Réponſe à cette objection.

Mais ſuppoſons qu'il y ait des enfans ſi négligens & ſi pareſſeux qu'on ne puiſſe les engager à rien apprendre par des voies de douceur, (car il faut convenir qu'on trouve des enfans de toute ſorte de tempéramens) il ne s'enſuit pourtant pas de là qu'on doive employer contre tous, les plus rudes *châtimens*: au contraire il ne faut ſuppoſer aucun enfant incapable d'être gouverné par des voies douces & modérées, qu'on n'ait actuellement pratiqué cette méthode à ſon égard avec la dernière exactitude? & ſi dans la ſuite ce traitement n'eſt pas capable de l'obliger à ſe mettre en état de faire tout ce qu'il peut faire, il n'y a plus d'excuſe à alléguer en faveur de ces eſprits revêches, il faut recourir aux coups pour les corriger de leur opiniâtreté. Il n'y a point d'autre remède; mais il faut l'appliquer ce remède tout autrement qu'on n'a accoutumé de le faire. Si, par exemple, un enfant néglige volontairement d'étudier ſa leçon, & refuſe avec opiniâtreté de faire une choſe qu'il eſt en pouvoir de faire, & qui lui eſt commandé fort ſérieuſement & fort expreſſément par ſon père, il ne faut pas ſe contenter de lui donner deux ou trois bons coups de fouet pour n'avoir pas fourni ſa tâche, & dans la ſuite lui infliger préciſément la même peine toutes les fois qu'il commet une ſemblable faute. Mais lorſque l'obſtination d'un enfant eſt venue à un tel point qu'elle paroît évidemment, & qu'elle ne peut être réprimée que par la violence des coups, je crois qu'on doit le châtier avec un peu plus de tranquillité; mais auſſi d'une manière un peu plus ſévère, & qu'il faut continuer de le fouetter (en mêlant toujours quelques exhortations aux coups) juſqu'à ce qu'on reconnoiſſe au viſage de l'enfant, à ſa voix & à ſa poſture ſoumiſe, que l'impreſſion que le *châtiment* fait ſur ſon eſprit, ne vient pas tant de la douleur qu'il reſſent, que de ſa propre faute qu'il a un véritable déplaiſir d'avoir commiſe. Si un tel *châtiment* appliqué par intervalles & dans quelques rencontres particulières qui ſont en petit nombre, porté outre cela au plus haut point de ſévérité dont on puiſſe uſer raiſonnablement, & accompagné des marques viſibles du déplaiſir dont un père eſt touché pendant tout le tems qu'il ſe voit obligé d'en venir à cette extrêmité; ſi, dis-je, tout cela ne produit aucun effet ſur l'eſprit d'un enfant, s'il ne change point ſes inclinations, & ne peut ſe réduire à faire à l'avenir ce qu'on lui ordonnera, que peut-on eſpérer après cela des punitions corporelles, & dans quel deſſein pourroit-on y recourir plus longtems? Battre lorſqu'on ne peut point eſpérer que les coups produiſent aucun bien, c'eſt plutôt agir en ennemi tranſporté de rage & de fureur, qu'en ami tendre & plein de bonne volonté, auquel cas le *châtiment* ne ſert qu'à irriter le coupable, ſans lui inſpirer aucun deſir de ſe corriger de ſes défauts. Si donc un père a le malheur d'avoir un enfant d'un naturel ſi malin & ſi intraitable, je ne vois pas qu'il puiſſe faire autre choſe que de prier pour lui. Je crois pourtant que ſi d'abord on ménageoit l'eſprit des enfans comme il faut, on en trouveroit peu de cette trempe. Mais après tout, s'il y en a de tels, ce n'eſt pas ſur eux qu'il faut régler la manière dont on doit élever ceux qui ont un meilleur naturel, & dont on peut être maître en le traitant avec plus de douceur.

Ce que doit faire un précepteur auprès de ſon élève.

Si l'on peut trouver un précepteur, qui tenant la place d'un père, ſe charge des mêmes ſoins que lui, & qui, comprenant l'importance des choſes que nous venons de propoſer, s'attache d'abord à les mettre en pratique, il aura dans la ſuite très-peu de peine auprès de ſon élève; & dans peu de tems vous aurez le plaiſir, ſi je ne me trompe, de voir que votre enfant fera plus de progrès dans les ſciences & dans les mœurs que vous ne pourriez peut-être vous l'imaginer. Mais ne permettez pas que ce précepteur batte jamais votre enfant ſans votre conſentement & ſans votre direction, du moins avant que ſa prudence & ſa retenue vous ſoient connues par expérience. Ce-

pendant, afin que l'autorité qu'il doit avoir sur votre enfant se conserve en son entier, vous devez non seulement ne pas donner à connoître qu'il n'a pas le droit d'user de la verge, mais encore le traiter vous-même avec beaucoup de respect, & engager toute votre famille à faire la même chose; car vous ne devez pas attendre que votre fils ait aucun égard pour un homme qu'il voit mépriſé dans la famille ou de vous, ou de sa mère, ou de quelqu'autre personne. Si vous le croyez digne de mépris, vous avez fait un mauvais choix; & pour peu que vous paroissiez le mépriser, il n'y a pas grande apparence qu'il évite d'être traité de la même manière par votre fils, & dès-lors ce précepteur a beau avoir du mérite & des qualités qui le rendent propres à l'emploi dont il est chargé, tout cela est perdu pour votre enfant, & ne sauroit lui être d'aucun usage dans la suite.

Le gouverneur d'un enfant doit l'instruire par son propre exemple.

Comme l'exemple du père doit engager l'enfant à respecter son gouverneur, le gouverneur le doit aussi porter par son exemple à toutes les choses qu'il veut lui faire mettre en pratique. Il faut qu'il prenne bien garde de ne pas contredire ses préceptes par sa conduite, à moins qu'il ne veuille perdre son élève. C'est en vain qu'il l'entretiendra de la nécessité de vaincre ses passions, s'il se laisse emporter lui-même aux passions auxquelles il est sujet, & en vain tâchera-t-il de le corriger de quelque vice ou de quelque indécence qu'il se permettra à lui-même. On doit compter que les mauvais exemples feront toujours plutôt suivis que les bonnes règles. C'est pourquoi celui qui se charge de l'éducation d'un enfant, doit prendre un soin tout particulier de le garantir de la contagion de toutes sortes de méchans exemples, & sur-tout des plus dangereux, je veux dire de ceux des domestiques, de la compagnie desquels il faut les éloigner, non en la leur défendant, car cela ne serviroit qu'à la leur faire rechercher avec plus d'ardeur, mais par d'autres voies, dont j'ai déjà parlé. (*Educ. des enfans, de Jean-Locke*).

COURAGE. La crainte est une passion qui, bien ménagée, a ses usages; & quoique pour l'ordinaire l'amour de notre propre conservation rende cette passion assez vigilante en nous, & la maintienne dans un assez haut point, il peut arriver pourtant qu'on tombe dans l'extrémité opposée, & qu'on pêche par trop de hardiesse; car il est aussi déraisonnable d'être téméraire & insensible au danger, que de trembler & de frémir à l'approche du moindre mal.

La crainte nous a été donnée pour exciter notre application, & pour nous tenir en garde contre les approches du mal; de sorte que ne craindre point un mal prêt à éclater, & ne pas juger sainement de l'importance d'un danger, mais s'y précipiter aveuglément sans considérer quelles peuvent en être les suites, c'est agir en bête féroce, & non pas comme une créature raisonnable. Ceux qui ont des enfans de ce tempérament n'ont qu'à leur ouvrir un peu les yeux en les engageant à consulter la raison, dont ils seront bientôt disposés à écouter les avis par l'amour de leur propre conservation, à moins que quelqu'autre passion ne les force (comme il arrive d'ordinaire) à courir à bride abattue dans le danger. L'aversion pour le mal nous est si naturelle, que personne, je pense, ne peut s'empêcher de le craindre, la crainte n'étant autre chose qu'une inquiétude causée en nous par la pensée qu'il peut nous arriver quelque chose de facheux. Ainsi l'on peut assurer que toutes les fois qu'un homme se jette dans quelque danger, c'est ou par ignorance, ou par ce qu'il est maîtrisé par quelqu'autre passion plus impérieuse que la crainte: car personne n'est si ennemi de soi-même, qu'il s'expose au mal de gaieté de cœur, & qu'il recherche le danger pour l'amour du danger même. Si donc on s'apperçoit que c'est l'orgueil, la vaine gloire ou l'emportement qui étouffent la crainte dans un enfant, ou qui l'empêchent d'écouter ses conseils, il faut réprimer ces passions par des moyens convenables, afin qu'un peu de réflexion puisse modérer son ardeur, & l'obliger à considérer sérieusement en lui-même si l'entreprise mérite qu'il s'expose au danger qui en est inséparable. Mais comme c'est une faute que les enfans commettent rarement, je ne m'arrêterai pas à indiquer en détail les moyens de les en corriger. Les enfans sont communément sujets au défaut opposé, qui est un manque de fermeté; & par conséquent il sera nécessaire d'insister particulièrement sur cet article.

Moyen d'inspirer du courage aux enfans.

La force d'esprit est comme le soutien & le rempart de toutes les autres vertus; & sans le *courage* à peine peut-on demeurer ferme dans son devoir, & remplir le caractère d'un véritable honnête homme.

Le *courage*, qui fortifie l'homme contre les périls qu'il appréhende & contre les maux qu'il sent actuellement, est d'un grand usage dans l'état où nous vivons sur la terre, exposés de tous côtés à tant de différens assauts: c'est pourquoi il est fort nécessaire que les parens prennent soin d'armer leurs enfans de ce bouclier aussi-tôt qu'ils peuvent. J'avoue que le tempéramment naturel est d'un grand secours dans cette affaire. Mais lors même qu'il vient à manquer, & que le cœur est de lui-même foible & timide, on peut encore le rendre par art plus ferme & plus hardi. J'ai déjà remarqué ce qu'il faut faire pour empêcher que le *cou-*

rage des enfans ne ſoit amolli & abattu par des idées effrayantes dont on leur frappe l'eſprit lorſqu'ils ſont encore tous jeunes, & par l'habitude qu'on leur laiſſe prendre de s'abandonner aux plaintes pour le moindre mal qu'ils ſouffrent. Voyons maintenant de quelle manière nous pourrions endurcir leur tempérament, leur élever le cœur lorſque nous les trouvons d'un naturel trop timide.

La véritable valeur conſiſte, ſi je ne me trompe, à ſe poſſéder ſoi-même, & à demeurer conſtamment attaché à ſon devoir, de quelque mal qu'on ſoit preſſé; il y a ſi peu d'hommes faits qui arrivent à ce point de perfection, que nous ne devons pas l'attendre des enfans. Cependant il y a moyen de gagner quelque choſe ſur eux à cet égard : & qui s'y prendra comme il faut, pourra par des degrés inſenſibles les mener plus loin qu'on ne ſauroit croire.

C'eſt peut-être à cauſe qu'on néglige ſi fort les enfans ſur cet important article quand ils ſont jeunes, qu'il y a ſi peu d'hommes faits qui poſſèdent cette vertu dans toute ſon étendue. Je ne devrois pas dire ceci au milieu d'une nation ſi naturellement brave que la nôtre, ſi je croyois que la véritable valeur ne conſiſtât qu'à montrer du *courage* dans un champ de bataille, & à mépriſer la vie en préſence des ennemis. Ce n'en eſt pas, je l'avoue, une des moindres parties, & l'on ne peut refuſer à cette eſpèce de *courage* les louanges & les honneurs qui ſont toujours dûs à ceux qui expoſent leur vie pour le ſervice de leur pays. Mais ce n'eſt pas tout, les dangers nous attaquent ailleurs que dans un champ de bataille; & quoique la mort ſoit le plus épouvantable de tous les objets, la douleur le mépris & la pauvreté ne laiſſent pas d'avoir un air affreux, & très-capable de déconcerter la plupart des hommes qui voient ces maux tout prêts à fondre ſur eux; & s'il ſe trouve des gens qui en mépriſent quelques-uns, ils ſont pourtant fort épouvantables du reſte. Cependant la véritable valeur eſt préparée à toute ſorte de périls. Je n'entends pas par-là qu'elle ne doive être ſuſceptible d'aucun degré de crainte; car où le danger paroît, il produit quelqu'appréhenſion dans tout eſprit qui n'eſt pas entièrement ſtupide. Nous devrions reconnoître le danger par-tout où il eſt véritablement, & avoir un degré de crainte qui ſervît à nous tenir éveillés, à exciter notre attention, notre induſtrie, mais ſans nous empêcher de faire tranquillement uſage de notre raiſon, & d'exécuter tout ce qu'elle nous ſuggère.

La première choſe qu'il faut faire pour procurer aux enfans cette noble fermeté, c'eſt, comme il a été dit ci-deſſus, d'empêcher ſoigneuſement que leur ame ne ſoit frappée durant leur première jeuneſſe, d'aucune idée effrayante, ou par des diſcours capables de les épouvanter, ou par quelqu'objet terrible qu'on préſente inopinément à leur vue pour les ſurprendre. Bien ſouvent on cauſe par-là un ſi grand déſordre dans les eſprits, qu'ils n'en reviennent jamais; de ſorte qu'à la moindre ſuggeſtion ou apparence de quelqu'idée effrayante, les eſprits ſe diſſipent encore, & retombent dans un pareil déſordre; le corps s'affoiblit, l'ame ſe trouble, & l'homme eſt à peine capable d'aucune action raiſonnable. D'où que cela vienne, ou d'un mouvement habituel des eſprits animaux produit par la première impreſſion violente qu'ils ont reçue, ou de quelque changement arrivé à la conſtitution de l'enfant d'une manière encore plus inexplicable, le fait eſt certain; car on voit tous les jours des exemples de perſonnes qui, durant tout le cours de leur vie, ont l'eſprit foible & timide pour avoir été épouvantés dans leur jeuneſſe : il ne faut donc rien négliger pour prévenir cet inconvénient.

Ce qu'on doit faire après cela, c'eſt d'accoutumer inſenſiblement les enfans aux objets qui leur cauſent le plus de frayeur, mais en prenant bien garde de ne pas aller trop vîte, & de ne pas entreprendre cette cure trop tôt de peur d'augmenter le mal au lieu de le guérir. Il eſt aiſé d'éloigner toute ſorte d'objets effrayans de la vue des enfans qui ſont encore à la mamelle : car juſqu'à ce qu'ils puiſſent parler & comprendre ce qu'on leur dit, il ſeroit inutile de leur propoſer des raiſons pour leur faire voir qu'il n'y a rien à craindre de la part de ces objets effrayans, que nous voudrions leur rendre familiers en les approchant tous les jours plus près d'eux par des degrés inſenſibles. Mais avec tout cela s'il arrive qu'un enfant qui eſt encore à la mamelle ait été choqué de la vue de certaines choſes qu'on ne peut pas commodément dérober à ſa connoiſſance, & qu'il donne des ſignes de crainte toutes les fois qu'elles paroiſſent devant ſes yeux, il faut en ce cas là employer toute ſorte de moyens pour diminuer ſa frayeur, ou en détournant ſes penſées ailleurs, ou en joignant à ces objets des images plaiſantes & agréables à voir juſqu'à ce qu'ils lui ſoient devenus ſi familiers qu'ils ne lui faſſent plus aucune peine.

Il eſt, ce me ſemble, aſſez facile d'appercevoir que tous les objets viſibles qui ne bleſſent pas les yeux, ſont tout-à-fait indifférens à des enfans nouvellement nés, & que d'abord ils ne ſont pas plus épouvantés de la préſence d'un mort ou d'un lion, que de la vue de leur nourrice ou d'un chat. Qu'eſt-ce donc qui dans la ſuite leur fait craindre des choſes d'une certaine figure & d'une certaine couleur? Rien que l'appréhenſion du mal que ces choſes peuvent leur faire. Je crois pour moi qu'un enfant qui tetteroit tous les jours une nouvelle nourrice, ne ſeroit non plus épouvanté de ce continuel changement de viſage à ſix mois qu'à l'âge

de ſoixante ans. Ainſi la raiſon pour laquelle il ne veut pas approcher d'un étranger, c'eſt qu'ayant été accoutumé à ne recevoir de la nourriture & des careſſes que d'une ou de deux perſonnes qui ſont ordinairement auprès de lui, il appréhende qu'en venant entre les bras d'un étranger il ne ſoit privé de ce qui lui donne du plaiſir & le nourrit, & qui pourvoit ſans ceſſe à des beſoins qu'il reſſent fort ſouvent : c'eſt par la même raiſon qu'il a peur quand ſa nourrice n'eſt pas avec lui.

La ſeule choſe que nous appréhendons naturellement, c'eſt la douleur ou la privation du plaiſir ; & parce que ces deux choſes ne ſont attachées à aucune figure, couleur ou grandeur des objets viſibles, nous ne ſommes épouvantés d'aucun de ces objets qu'après qu'ils nous ont cauſé de la douleur, ou qu'on nous a perſuadés qu'ils pourront nous faire du mal. L'agréable lueur de la flamme & du feu charme ſi fort les enfans, que lorſqu ils voient du feu pour la première fois, ils ont toujours envie de l'empoigner. Mais après qu'une conſtante expérience les a convaincus par la douleur piquante que le feu leur a cauſée, combien il eſt cruel & impitoyable, ils craignent de le toucher, & l'évitent avec un très-grand ſoin. Tel étant le fondement de la crainte, il n'eſt pas mal-aiſé de trouver d'où elle naît, & de quels moyens on doit ſe ſervir pour la diſſiper lorſqu'elle eſt produite par des objets dont on s'alarme à fauſſes enſeignes ; & lorſque l'ame eſt une fois aguerrie contre ces objets, & qu'elle a remporté une véritable victoire ſur elle-même & ſur ſes frayeurs ordinaires dans de petites occaſions, elle eſt dès-là fort bien diſpoſée à affronter des périls plus réels. Votre enfant frémit & prend la fuite à la vue d'une grenouille : faites prendre une grenouille à une autre perſonne, & lui ordonner de la mettre à une bonne diſtance de votre enfant. Accoutumez-le premièrement à jetter les yeux deſſus, & quand il peut la regarder ſans peine, à la ſouffrir plus près de lui & à la voir ſauter ſans émotion ; après cela, faites-la lui toucher légèrement pendant qu'un autre la tient ferme entre ſes mains, continuant ainſi par degrés à lui rendre cet animal familier juſqu'à ce qu'il puiſſe le manier avec autant d'aſſurance qu'il manie un papillon ou un moineau. Par la même méthode, vous pourrez affranchir votre enfant de toute autre frayeur chimerique, ſi vous prenez bien garde de n'aller pas trop vîte, & que vous n'exigiez point de lui un nouveau degré d'aſſurance avant qu'il ſoit entièrement confirmé dans celui qui précede immédiatement : c'eſt ainſi qu'il faut tâcher de diſcipliner ce jeune ſoldat, prenant ſoin d'ailleurs de ne pas lui faire regarder plus de choſes comme dangereuſes qu'il n'y en a effectivement. Remarquez vous qu'il ſoit plus épouvanté de certains objets qu'il ne devroit, engagez-le peu-à-peu à les enviſager de près, juſqu'à ce que libre de crainte il ſorte triomphant de cette eſpèce de combat. En remportant ſouvent de telles victoires, il verra que les maux ne ſont pas toujours ſi réels ou ſi grands que la peur nous les repréſente, & que le vrai moyen de les éviter n'eſt pas de fuir, de ſe laiſſer troubler, confondre & abattre par la crainte dans les occaſions où notre réputation & notre devoir nous obligent à ne pas abandonner l'entrepriſe que nous avons en main.

Mais puiſque la douleur eſt le grand fondement de la crainte des enfans, ſi vous voulez les fortifier contre la crainte & le danger, accoutumez-les à ſouffrir la douleur. Cet expédient paroîtra peut-être fort inhumain à des pères & à des mères tout pénétrés de tendreſſe pour leurs enfans ; & la plupart trouveront qu'il eſt contre toute raiſon d'expoſer un enfant à la douleur pour tâcher de lui en rendre le ſentiment plus ſupportable. « C'eſt » peut-être un bon moyen, me dira-t-on, de lui » inſpirer de l'averſion pour celui qui le fera » ſouffrir, mais comment eſt-il poſſible qu'on » puiſſe jamais l'accoutumer par-là à ſouffrir ſans » répugnance ? Etrange méthode ! Vous ne vou- » lez pas qu'on fouette ni qu'on châtie les enfans » pour les fautes qu'ils viennent à commettre, & » vous voudriez qu'on les tourmentât pour le » plaiſir de les tourmenter dans le temps qu'ils » s'acquittent fort bien de leur devoir. » Je ne doute point qu'on ne me faſſe de pareilles objections, & qu'on ne m'accuſe de détruire ici moi-même ce que j'ai établi ailleurs. J'avoue que ce que je propoſe ici, d'accoutumer les enfans à ſouffrir la douleur, doit être ménagé avec beaucoup de diſcrétion, c'eſt pour quoi c'eſt un bonheur qu'il ne ſoit approuvé que de ceux qui examinent & pénetrent exactement les raiſons des choſes. Je ne ſerois pas d'avis qu'on battit beaucoup les enfans pour les fautes qui leur échappent, parce que je ne voudrois pas qu'ils regardaſſent la douleur du corps comme la plus grande des punitions ; & par la même raiſon je voudrois que, lorſqu'ils font leur devoir, ils fuſſent expoſés quelquefois à la douleur afin qu'ils puſſent s'accoutumer à ſouffrir la douleur ſans la conſidérer comme le plus grand mal qui puiſſe leur arriver. L'exemple de *Sparte* ſuffit pour montrer combien l'éducation eſt capable de perfectionner les jeunes gens à cet égard ; & quiconque en eſt venu à ce point de ne pas regarder la douleur du corps comme le plus grand de maux, ou comme ce qu'il doit le plus appréhender, n'a pas fait de petits progrès dans la vertu. Du reſte je ne ſuis pas ſi fou que de propoſer l'uſage de la diſcipline de *Sparte* dans ce ſiècle & ſous un gouvernement tel que le nôtre ; mais je ne laiſſerai pas de dire que le vrai moyen d'inſpirer aux enfans du *courage* & de la réſolution tout le reſte de leur vie, c'eſt de les accoutumer peu-à-peu à ſouffrir patiemment & ſans ſe troubler quelque degré de douleur.

Pour cet effet, il faut en premier lieu ne pas leur témoigner qu'on les plaint, ni leur permettre de se plaindre eux-mêmes pour le moindre petit mal qu'ils souffrent; mais c'est de quoi j'ai déjà parlé ailleurs.

L'on doit, après cela, les exposer tout exprès à la douleur; mais il faut prendre son temps, & n'en venir là que lorsque l'enfant est de bonne humeur, & qu'il est persuadé de l'affection de celui qui le traite de cette manière. On doit encore prendre bien garde de ne pas donner en cette occasion la moindre marque de colère ou de chagrin, non plus que de compassion ou de repentir, & sur-tout de ne pas charger l'enfant de plus qu'il ne peut endurer, sans gronder ou sans regarder sous l'idée de punition le mal qu'on lui fait souffrir. J'ai vu donner de bons coups de gaule avec le ménagement, & dans les circonstances que je viens de marquer, à un enfant qui n'en faisoit que rire, quoiqu'il n'eût pu s'empêcher de verser des larmes & d'être sensiblement affligé; si la même personne qui lui donnoit ces coups lui eut dit un mot un peu rude, ou l'eût regardé avec froideur pour le punir de quelque faute. Persuadez une fois votre enfant par vos soins & par des marques constantes d'affection que vous l'aimez parfaitement, & soyez sûr que vous pourrez l'accoutumer par degrés à endurer sans aucune répugnance & sans se plaindre, des choses fort pénibles & fort rudes, que vous trouverez à propos de lui imposer: ce qu'on voit faire tous les jours aux enfans qui sont à jouer ensemble, suffit pour vous en convaincre. Plus vous trouverez votre enfant tendre & délicat, plus vous devez tâcher de l'endurcir à la peine de la manière que je viens de dire. Dans cette affaire le grand point consiste à commencer d'abord par quelque chose qui ne soit pas fort pénible, & à continuer par des degrés insensibles dans le temps que vous riez, que vous badinez avec lui, & que vous le louez; car s'il en vient une fois à se croire assez récompensé des fatigues ou de la douleur qu'il endure, par les éloges qu'on donne à son *courage*, & à trouver un sujet de gloire dans ces épreuves de fermeté, en sorte qu'il aime mieux passer pour brave & hardi, que d'éviter une petite douleur, ou de succomber lâchement à ses atteintes, comptez hardiment qu'avec le temps, & par le secours de la raison qui se fortifie tous les jours, vous pourrez vaincre sa timidité & corriger la foiblesse de sa complexion. A mesure qu'il devient plus grand, poussez-le à des entreprises plus hardies que celle où son tempérament le porte naturellement; & si vous remarquez qu'il évite de tenter une chose dont il y a lieu de croire qu'il pourroit fort bien venir à bout, s'il avoit le *courage* de l'entreprendre, donnez-lui d'abord quelque assistance, & tâchez par degrés de l'y engager par un motif d'honneur, jusqu'à ce qu'enfin ayant acquis plus de fermeté par la pratique, il puisse faire la chose sans aucune peine: auquel cas ne manquez pas de le combler de louanges, & de lui faire sentir qu'il s'attire par-là l'estime de tous ceux qui le connoissent. Après qu'il aura acquis par ce moyen assez de résolution pour n'être pas détourné de ce qu'il doit faire par la crainte du danger, & que dans des rencontres imprévues ou hasardeuses, la peur ne mettant plus son esprit & son corps en désordre, ne lui ôtera ni la capacité, ni la volonté d'agir; dès-lors on peut assurer qu'il a tout le *courage* qui convient à une créature raisonnable; & c'est cette fermeté de corps & d'esprit qu'on devroit tâcher de produire dans les enfans par l'usage, à mesure que l'occasion s'en présente naturellement. (*Educ. des enfans, de Jean Locke*).

Vous me demandez, mon cher vicomte, comment je m'y prendrai pour donner à mon élève un vrai *courage*, qualité si nécessaire à tous les hommes, & sur-tout à un militaire! L'habitude familiarise avec les choses les plus effrayantes & les plus dangereuses; si l'usage du feu nous étoit inconnu, si nous en voyons pour la première fois, à quel point ne serions nous pas épouvantés de ses qualités destructives, en apprenant qu'une seule étincelle suffit pour embrâser & détruire une ville entière; quelles précautions nous prendrions pour en conserver dans nos maisons! & quelle terreur nous causeroit un tison enflammé roulant sur un plancher, ou une bougie allumée sur une table de bois couverte de papiers! Tout cela cependant n'inspire de frayeur à personne, parce que nous en éprouvons de très-vives pour mille autres choses infiniment moins dangereuses. Par exemple, presque toutes les femmes ont une horreur invincible pour les araignées, les crapauds, les couleuvres, &c. & la vûe de ces insectes ne fait nulle impression sur la paysanne la plus timide, parce qu'elle est accoutumée à les rencontrer souvent. Les pays où l'on a le moins de peur du tonnerre, sont précisément ceux où il cause le plus d'accidens. Je me souviens qu'en allant de Rome à Naples, je couchai dans un couvent où le tonnerre tombe presque régulièrement deux ou trois fois par an; le soir même il y eut un orage affreux, & je remarquai que tous ces moines ne paroissoient pas y faire plus d'attention que s'ils eussent été totalement sourds. J'ai vu tous les environs de Vésuve dépouillés de verdure & couverts de lave, traces effrayantes & mémorables du plus terrible des fléaux; eh bien, sur cette même lave, j'ai vue une infinité de maisons exactement au pied du Vésuve, & touchant cette montagne formidable qui porte la mort dans son sein! Les propriétaires de ces terres foulent aux pieds les cendres des malheureux habitans de Pompeya, ils ont sous les yeux les tristes débris de leur ville détruite & ensevelie, & cependant ils sont encore eux-mêmes plus près du Vésuve!....

D'après toutes ces réflexions, j'ai donc tâché, autant qu'il eſt poſſible, de familiariſer mes enfans avec toutes ces choſes qui peuvent naturellement inſpirer du dégoût & de la frayeur. Dans leur première enfance on les accoutumoit à voir & même à toucher des grenouilles, des araignées & des ſouris; il ne falloit pour cela que leur en donner l'exemple, auſſi-tôt ils vouloient en avoir, en élever, & j'ai vu Adèle pleurer la mort de ſa grenouille favorite avec autant d'amertume que ſi elle eût perdu le plus charmant ſerein du monde. Lorſqu'il tonnoit tout le monde, autour d'eux, s'écrioit en regardant les nuages & les éclairs : *ah! le beau ſpectacle!* & les enfans alloient s'aſſeoir devant les fenêtres pour contempler le beau ſpectacle, & s'en amuſoient véritablement. Depuis que je ſuis ici, j'ai fait placer dans un corridor, qu'Adèle & Théodore traverſent ſans ceſſe, une grande armoire vitrée à travers laquelle on voit un ſquelette & quelques pièces d'anatomie; mais je n'ai pas voulu que mes enfans viſſent cet objet ſans quelques préparations que j'ai jugées néceſſaires pour empêcher qu'ils n'en fuſſent frappés, car une première impreſſion fâcheuſe eſt toujours difficile à détruire; voici donc comment je m'y ſuis pris : un jour à dîner j'ai dit tout haut que j'avois mis en ordre les différentes pièces d'anatomie qu'on m'avoit envoyées de Paris; là-deſſus M. d'Eimeri, auquel nous avions fait ſa leçon, prit la parole pour dire que l'étude de l'anatomie étoit bien intéreſſante & bien curieuſe; il ajouta qu'il avoit eu pour cette ſcience une telle paſſion, que, pendant deux ans, ſa chambre à coucher avoit été entiérement remplie de ſquelettes: alors les enfans demandérent ce que c'étoit que l'anatomie & des ſquelettes; après une courte explication, Adèle dit qu'un ſquelette devoit être une bien vilaine choſe : » Pas plus » laide, reprit madame d'Almane, que mille » autres; par exemple, que le magot de la Chine » que vous avez dans votre cabinet ». Alors ſans s'appeſantir davantage là-deſſus, on change de converſation. Après le dîner on me demanda à voir mon armoire; nous fûmes dans le corridor; mes enfans y vinrent auſſi d'eux-mêmes, & ne témoignèrent, en voyant le ſquelette, ni ſurpriſe, ni dégoût. Depuis ce moment, ils paſſent continuellement dans ce corridor ſans imaginer ſeulement qu'on puiſſe avoir la moindre frayeur d'un ſquelette. Très-ſouvent, devant eux, je conte des hiſtoires de voyageurs, pour leſquelles les enfans ont un goût particulier; je fais de ſuperbes deſcriptions de tempêtes, de manière à exciter beaucoup plus la curioſité que la crainte, j'ajoute que les naufrages mêmes ne ſont jamais véritablement dangereux pour ceux qui ſavent nager, & Théodore dit qu'il veut apprendre à nager, & qu'il ſeroit bien fâché, quand il fera un voyage ſur mer, s'il ne voyoit pas une tempête. Il n'eſt pas poſſible de cacher aux enfans les dangers qui environnent l'homme preſque à chaque pas de ſa carrière; le menſonge ne peut jamais être utile, & ſi votre élève découvre que vous lui avez déguiſé la vérité dans une ſeule occaſion, vous perdrez ſa confiance ſans retour. Je veux donc que mon fils ſache qu'on peut ſe noyer ſur mer, qu'on eſt tué à la guerre, &c. Mais je deſire du moins qu'il n'enviſage aucune ſorte de danger avec l'exagération que donne la crainte & une imagination frappée; quand on ne voit jamais le péril plus grand qu'il ne l'eſt en effet, on trouve en ſoi toutes les reſſources qui peuvent en tirer. Tout homme que l'éducation n'aura pas gâté, aura cette eſpèce de *courage* qu'il reçut avec la vie, comme un inſtinct néceſſaire à ſa conſervation; le lâche qui perd la tête & la raiſon dans le danger, n'eſt qu'un être dégradé & corrompu; la nature donna donc à votre élève tout le courage & toute la préſence d'eſprit dont il aura beſoin pour ſe défendre ſi on l'attaque; eh bien, vous, donnez-lui de la généroſité & il défendra ſon ſemblable; donnez-lui de l'honneur & il défendra ſa patrie. Locke a dit, & Rouſſeau après lui, qu'il ne faut en aucune manière plaindre les enfans quand ils tombent ou ſe bleſſent : cette méthode, ſuivant moi, n'eſt bonne que juſqu'à trois ou quatre ans; à cette époque elle demande des adouciſſemens, ſans quoi l'on riſqueroit d'endurcir le cœur des enfans & de le fermer pour jamais à la pitié. Ainſi je penſe que lorſqu'il ſouffrent on doit les plaindre, s'ils ne ſe plaignent pas, en louant le *courage* qu'ils témoignent, mais s'ils crient ou s'ils pleurent, paroiſſez ſans pitié & perſuadez-leur que le mépris étouffe en vous la compaſſion. Comme dans tout le reſte, il faut à cet égard que la leçon ſoit appuyée par votre exemple; ſi vous ne pouvez ſupporter une migraine ou un accès de fièvre ſans parler de votre ſouffrance vingt fois par jour, tout ce que vous direz ſur le *courage* fera peu d'impreſſion ſur votre élève. Madame d'Almane a donné à ſes enfans, il y a quatre jours, une leçon ſur ce ſujet, qui vaut mieux mille fois que tous les ſermons du monde. Vous aimez madame d'Almane & tous les détails qui peignent ſa tendreſſe paſſionnée pour ſes enfans, ainſi dans mon récit, je n'omettrai aucune des circonſtances de cette ſcène qui fut véritablement auſſi effrayante que touchante. M. d'Aimeri, madame de Valmon & ſon fils étoient chez moi depuis quelques jours, après le dîner nous étions tous dans le ſalon; madame d'Almane aſſiſe à côté de madame de Valmon ſur un canapé, tenoit Adèle ſur ſes genoux, lorſque Théodore voulant avoir ſa part des careſſes de ſa mère, ſe gliſſe doucement derrière elle, & lui ſaiſit bruſquement un bras qu'il tire à lui; au même moment un jet de ſang, élancé du bras de madame d'Almane, couvre le viſage & la robe d'Adèle, qui, à cette vue, pouſſe un cri affreux & tombe évanouie ſur le ſein de ſa mère. Le pauvre Théodore, baigné de larmes, ſe précipite à genoux; nous courons tous à madame d'Almane, qui s'écrioit : *Adèle, Adèle,*

c'eſt Adèle qu'il faut ſecourir, & elle refuſoit de me donner ſon bras, en répétant toujours, d'un air égaré, *Adèle*, *Adèle*! Le fait eſt, que ſans en rien dire à perſonne, elle s'étoit fait ſaigner le matin, & que Théodore en lui ſaiſiſſant & lui étendant le bras, avoit dénoué la ligature & cauſé cet accident, cependant madame de Valmon s'empara d'Adèle, & M. d'Aimeri & moi nous rattachâmes la bande du bras de madame d'Almane, non ſans peine, car elle avoit perdu la rête; pâle & tremblante, agitée des mouvemens convulſifs les plus effrayans, les yeux fixement attachés ſur ſa fille, elle ne remarquoit ni les ſoins que nous lui rendions, ni même Théodore toujours ſanglottant à ſes pieds & ſerrant étroitement ſes genoux; enfin Adèle recouvre l'uſage de ſes ſens, ouvre les yeux & appelle ſa mère, qui auſſi-tôt vole vers elle, la reprend dans ſes bras & l'embraſſe mille fois en verſant un déluge de pleurs; nous entourons tous la mère & l'enfant & nous écoutions leur entretien avec autant d'attendriſſement que de plaiſir, lorſque tout-à-coup remarquant que Théodore n'étoit point dans notre grouppe, je tourne la tête & je le vois ſeul à la place que ſa mère venoit de quitter, non plus à genoux & en pleurs, mais debout, immobile, les yeux ſecs, & avec un viſage ſur lequel l'embarras la triſteſſe & le dépit ſe peignoient également; ſon cœur, juſqu'alors ſi pur & ſi paiſible, recevoit dans cet inſtant les premières impreſſions de la jalouſie & de l'envie! Ce n'eſt déjà plus cet enfant plein d'innocence & de candeur, ſi doux, ſi ouvert, ſi ſenſible; l'injuſtice, la diſſimulation (la haine peut-être!) viennent d'entrer dans ſon ame; & ſi elles n'en ſont promptement bannies, elles y prendront de profondes racines!..... Sans perdre un moment, je me penchai vers l'oreille de madame d'Almane, & je lui fis comprendre aiſément, en deux mots, le ſujet de mes craintes; auſſi-tôt elle pria toute la compagnie de la laiſſer ſeule, & lorſque tout le monde fut retiré, elle s'approcha de Théodore, & ſans paroître remarquer ſon trouble & ſa confuſion, elle l'embraſſa tendrement & le fit aſſeoir à côté d'elle; alors mettant les deux mains de ſes deux enfans dans les ſiennes & s'adreſſant à moi: n'eſt-il pas vrai, mon ami, dit elle, que je ſuis une heureuſe mère, & bien véritablement aimée!..... Mon pauvre Théodore, tout ce qu'il a ſouffert!.... mais reprends ta gaieté, cher enfant, ajouta-t-elle en le baiſant, ta mère & ta ſœur ſe portent bien maintenant! A ces mots Théodore, triſte encore, mais attendri, ſe penche ſur l'épaule de ſa mère, & regarde ſa ſœur avec des yeux remplis de larmes, qu'il baiſſe auſſi-tôt en ſoupirant.... Et toi ma fille, continue madame d'Almane, j'eſpère que lorſque tu ſeras moins enfant, dans un an par exemple, tu ſauras comme ton frère, réunir le *courage* à la ſenſibilité.... Ici Théodore lève la tête, & d'un air ſurpris regarde ſa mère, comme cherchant à pénétrer ſi elle parle ſérieuſement, enſuite il l'embraſſe avec tranſport; & ſes pleurs redoublent.... Il eſt vrai, ajoutai-je en riant, qu'on reproche depuis long-tems aux femmes cette facilité qu'elles ont de s'évanouir, & non ſans raiſon car c'eſt une preuve de foibleſſe...Mais, papa, reprit Adèle d'un ton chagrin, c'eſt parce que j'aime maman.... Et moi, interrompis-je, j'aime votre maman tout autant que vous pouvez l'aimer, Théodore la chérit ainſi que vous, & cependant nous ne nous ſommes évanouis ni l'un ni l'autre; Comme j'achevois ces paroles, Théodore ſe jetta au col de ſa ſœur, en s'écriant: *O papa, vous la chagrinez*! Dans cet inſtant, madame d'Almane me regarda en me tendant une main que je baignai des plus douces larmes que j'aie jamais répandues de ma vie..... Après que nous eûmes conſolé Adèle que j'avois véritablement affligée, les enfans demandèrent à madame d'Almane pourquoi elle s'étoit fait ſaigner; parce que, répondit-elle, j'avois, depuis quinze jours, maman! & vous n'en parliez pas!.... — A quoi m'eût ſervi de répéter ſans ceſſe *j'ai bien mal à la tête*? j'aurois montré une foibleſſe inexcuſable, ennuyé tout le monde, & cette plainte ne m'eût pas guérie. — Mais, maman, vous n'aviez ſeulement pas l'air de ſouffrir; vous m'avez donné mes leçons tout comme à l'ordinaire. — Jamais, mon enfant, vous ne me verrez quitter, pour ſi peu de choſe, des occupations auſſi chères. Vous voyez, mon ami, quelle excellente leçon de *courage* étoit renfermée dans ce peu de mots! & celles de ce genre ſont ſeules véritablement profitables. Après cette converſation, madame d'Almane en eut une avec madame de Valmon & monſieur d'Aimeri, pour les prier de ne point jouer Adèle ſur ſon évanouiſſement, car en effet ces ſortes de louange peuvent, par le deſir d'en obtenir encore, donner dans d'autres occaſions de l'affectation & de l'hypocriſie: il faut louer les enfans, non ſur des démonſtrations vives & paſſagères de ſenſibilité, mais ſur des témoignages habituels & conſtants, comme la douceur & l'obéiſſance ſoutenues. Adieu, mon cher Vicomte, il eſt minuit, c'eſt une heure indue dans le château de B.... Je vous quitte pour me coucher, car il faut que je ſois levé demain avec le jour. (*Adèle & Théodore*)

CRUAUTÉ. Je parlerai maintenant d'un vice que j'ai ſouvent remarqué dans les enfans, c'eſt *que, lorſqu'ils ont en leur puiſſance quelque pauvre animal, ils ſont portés à le maltraiter.* S'il leur tombe entre les mains de petits oiſeaux, des papillons & autres petites bêtes, il arrive ſouvent qu'ils les tourmentent, & les traitent avec la dernière cruauté, & cela avec une eſpèce de plaiſir. Je ſerois d'avis qu'on obſervât les enfans ſur cet article; & que, ſi l'on découvre qu'ils ſoient ſujets à cette eſpèce de *cruauté*, on leur apprît à tenir une conduite toute oppoſée: car la coutume de tourmenter & de tuer des bêtes, les rendra inſenſiblement durs & cruels à l'égard des hommes.

mes. Ceux qui ſe plaiſent à faire ſouffrir des créatures qui leur ſont inférieures, ou à les tuer, ne ſeront pas fort portés à avoir pitié de celles qui ſont de leur eſpèce. C'eſt ſur cela qu'eſt fondé l'uſage établi en *Angleterre* d'exclure les bouchers du nombre des jurés choiſis pour les affaires criminelles, où la condamnation emporte ſentence de mort. Il faut donc prendre ſoin d'élever d'abord les enfans de telle ſorte, qu'ils aient horreur de tuer ou de tourmenter des animaux; & leur apprendre à ne pas gâter ou détruire la moindre choſe, ſi ce n'eſt pour la conſervation ou pour le bien d'une autre choſe qui ſoit d'une nature plus excellente. Et certainement, ſi chaque homme en particulier ſe croyoit obligé de contribuer, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, à la conſervation du genre humain, comme en effet c'eſt là le devoir de tous les hommes, & le vrai principe ſur lequel nous devrions tous régler notre religion, notre politique & notre morale, le monde ſeroit bien plus tranquille & plus civiliſé qu'il n'eſt.

Mais pour venir à mon ſujet, je ne puis m'empêcher de louer ici la prudence & la douceur d'une femme de ma connoiſſance. Elle avoit accoutumé de ſatisfaire toutes les petites envies de ſes filles, de leur donner des chiens, des écureuils, des oiſeaux, & autres petites bêtes qui ſervent d'amuſement aux jeunes filles. Mais lorſqu'elles avoient une fois ces animaux en leur puiſſance, elle les obligeoit à les bien entretenir, & à prendre garde que rien ne leur manquât, ou qu'ils ne fuſſent point maltraités: & ſi elles négligeoient d'en prendre ſoin, cela leur étoit compté pour une groſſe faute. Bien ſouvent on leur ôtoit ces petites bêtes, ou du moins on les cenſuroit pour leur négligence. Par ce moyen ces jeunes filles apprenoient de bonne heure à être exactes, & à avoir l'humeur douce & bienfaiſante. Et pour moi, je crois qu'on devroit accoutumer les hommes à avoir, dès le berceau, de la tendreſſe pour toutes les créatures douées de ſentiment, & à ne gâter ou détruire quoi que ce ſoit. Je ne ſaurois me mettre dans l'eſprit que le plaiſir que les enfans prennent à faire du mal (par où j'entends le plaiſir qu'ils prennent à gâter les choſes ſans néceſſité, mais plus particulièrement la joie qu'ils goûtent à faire ſouffrir de la douleur à des créatures vivantes), je ne ſaurois, dis-je, me figurer qu'une telle inclination leur ſoit naturelle, & que ce ſoit autre choſe qu'une habitude produite par l'exemple & par la converſation des hommes. On apprend ordinairement aux enfans à ſe battre, & à rire lorſqu'ils font du mal aux autres, ou qu'ils voient qu'il leur en arrive; & la conduite de la plupart des perſonnes qui ſont auprès d'eux, les confirme dans cette malheureuſe diſpoſition d'eſprit. Tout ce qu'on leur apprend de l'hiſtoire ne conſiſte preſque en autre choſe qu'en récits de combats & de maſſacres, & enfin les glorieux éloges dont on comble les conquérans (vrais bourreaux du genre-humain, pour la plupart), achevent de corrompre l'eſprit des jeunes gens, qui dès-là ſe figurent que l'art de tuer les hommes eſt la choſe du monde la plus louable & la plus héroïque. Par ce moyen, la *cruauté* toute contraire qu'elle eſt à notre nature, s'empare inſenſiblement de nos cœurs, & ce que l'humanité abhorre, la coutume nous le rend agréable, en nous le faiſant regarder comme un chemin qui conduit à la gloire. Voilà comment la mode & l'opinion générale font paſſer pour un plaiſir ce qui ne l'eſt point en ſoi, ni ne ſauroit l'être. C'eſt donc là un inconvénient auquel il faudroit remédier de bonne heure par toute ſorte de moyens, en ſubſtituant à la place de cette fatale paſſion, l'inclination contraire, qui eſt bien plus naturelle à l'homme, je veux dire la compaſſion & l'humanité, diſpoſitions qu'il faut tâcher d'entretenir dans les enfans, mais toujours par des voies de douceur. Il ne ſera peut être pas hors de propos d'ajouter ici qu'à l'égard des malheurs ou des accidens qui arrivent en badinant, par inadvertance, ou par ignorance, & qui ne peuvent paſſer pour des effets de malice & d'une mauvaiſe intention, quoique peut-être ils aient quelquefois des ſuites très-fâcheuſes, il faut, ou n'en prendre point du tout de connoiſſance, ou n'en parler qu'avec beaucoup de douceur; car, à mon avis, on ne ſauroit inculquer trop ſouvent à ceux qui ſe chargent d'élever des enfans, *que quelque faute que commette un enfant, & de quelque importance qu'elle ſoit, la ſeule choſe à laquelle on doit avoir égard, lorſqu'on en prend connoiſſance, c'eſt à la cauſe qui l'a produite, & à l'habitude qui en peut naître.* C'eſt ſur cela, dis-je, qu'il faut régler la correction, ſans jamais permettre qu'un enfant ſoit châtié pour quelque mal qu'il ait fait en badinant, ou par inadvertance. Les fautes qui viennent de la volonté ſont les ſeules qu'il faut punir: & même ſi elles ſont de telle nature qu'elles puiſſent être corrigées par l'âge, ou qu'on n'ait aucun ſujet de craindre qu'elles produiſent de mauvaiſes habitudes, il faut paſſer par-deſſus ſans faire ſemblant de les remarquer, de telles fâcheuſes circonſtances qu'elles ſoient accompagnées d'ailleurs.

Il faut inſpirer aux enfans des ſentimens d'humanité pour leurs inférieurs, & ſur tout pour les domeſtiques.

Un autre moyen d'inſpirer de l'humanité aux jeunes gens, & d'empêcher qu'ils n'en perdent jamais le goût, c'eſt de les accoutumer à traiter civilement, & en paroles & en actions leurs inférieurs, le petit peuple, & ſur-tout les domeſtiques; car il n'eſt que trop ordinaire de voir dans les bonnes familles que les enfans de la maiſon

parlent aux domeſtiques en termes inſolens & pleins de mépris, & les traitent d'une manière hautaine & impérieuſe comme s'ils étoient d'une eſpèce différente & fort inférieure à la leur. Que cette injuſte fierté ſoit produite en eux, ou par de mauvais exemples, ou par la ſupériorité de leur fortune, ou par une vanité naturelle, il faut la prévenir ou l'extirper dès qu'elle vient à paroître, & ſubſtituer à la place un eſprit de douceur & d'humanité qui les rende civils & affables envers les perſonnes de la plus baſſe condition. Ils ne perdront rien par-là de leur ſupériorité. Au contraire l'autorité qui eſt attachée à leur rang n'en ſera que plus grande, leurs inférieurs joignant à la ſoumiſſion & à la déférence extérieure qu'ils auront pour eux un amour & une eſtime ſinceres pour leurs perſonnes; & en particulier les domeſtiques les ſerviront avec plus d'empreſſement & de plaiſir, voyant qu'ils ne ſont point maltraités à cauſe que la fortune les a mis au-deſſous des autres hommes, &, pour ainſi dire, ſous les pieds de leurs maîtres. Il ne faudroit jamais ſouffrir que la différence des conditions fît perdre aux enfans le reſpect qu'ils doivent à la nature humaine; plus ils ſont élevés & opulens, plus on devroit avoir ſoin de leur apprendre à être doux, tendres & obligeans envers ceux de leurs frères, qui ſont d'un rang inférieur, & plus mal partagés des biens de la fortune. Si dès le berceau on leur laiſſe la liberté de maltraiter certaines perſonnes, parce qu'ils croient avoir quelque peu de pouvoir ſur eux en vertu de la qualité de leur père, c'eſt tout au moins une marque de mauvaiſe éducation; mais ſi l'on n'y prend garde, cette licence augmentant, leur fierté naturelle les accoutumera par degrés à n'avoir que du mépris pour leurs inférieurs; ce qui ne doit aboutir, ſelon toutes les apparences, qu'à l'oppreſſion & à la *cruauté*.

CURIOSITÉ. La *curioſité* n'eſt dans les enfans qu'un deſir de connoître; il faut donc tâcher de l'augmenter en eux, non ſeulement à cauſe qu'elle donne de bonnes eſpérances de celui en qui elle ſe trouve, mais encore parce que c'eſt un excellent moyen que la nature a ménagé pour diſſiper l'ignorance dans laquelle ils viennent au monde, & qui, ſans ce deſir qui les porte à demander d'être inſtruits des choſes, changeroit les enfans en autant de créatures ſtupides & de nul uſage. Voici, ſi je ne me trompe, les moyens d'exciter dans les enfans cette ſorte de *curioſité*, & de la tenir toujours en mouvement & en action.

Moyens de l'entretenir en eux. Premier moyen.

Telles queſtions qu'un enfant puiſſe faire, il n'en faut rejetter aucune avec mépris, ni permettre qu'on en faſſe de railleries. Au contraire il faut répondre à tout ce qu'il demande, & lui expliquer les choſes qu'il a envie de ſavoir de telle manière qu'on les lui rende auſſi intelligibles que ſon âge & l'étendue de ſes lumieres le peuvent permettre. Mais prenez garde de ne pas lui brouiller l'eſprit par des explications ou des idées qui paſſent ſon intelligence, ou en lui propoſant quantité des choſes qui n'ont aucun rapport à ce qu'il a deſſein de ſavoir en ce temps-là. Lorſqu'il vous fait une queſtion, remarquez plutôt ce qu'il veut dire, que les paroles dont il ſe ſert pour exprimer ſa penſée; & après que vous l'aurez pleinement inſtruit de ce qu'il vouloit ſavoir, vous verrez qu'il portera ſes penſées ſur de nouveaux objets; & qu'en répondant ainſi à toutes ſes queſtions d'une manière juſte & préciſe, vous pourrez le mener plus loin que vous n'oſeriez peut-être vous l'imaginer, car la connoiſſance eſt auſſi agréable à l'entendement que la lumière l'eſt aux yeux; & les enfans en particulier ſe plaiſent extrêmement à acquérir de nouvelles connoiſſances, ſur-tout s'ils voient qu'on écoute leurs queſtions, & qu'on excite & loue en eux le deſir qu'ils ont d'être inſtruits; & je ne doute point qu'une des grandes raiſons pourquoi la plupart des enfans s'abandonnent entièrement à des vains amuſemens, & emploient tout leur temps à des bagatelles, c'eſt parce qu'ils ont vu qu'on mépriſoit leur *curioſité*, & qu'on ne faiſoit aucun cas de leurs queſtions. Mais ſi on les avoit traités avec plus de conſidération & de douceur, & qu'on eût pris la peine de répondre comme il falloit à leurs queſtions d'une manière ſatisfaiſante, je ſuis aſſuré qu'ils n'auroient pas pris tant de plaiſir à revenir toujours aux mêmes jeux & aux mêmes divertiſſemens, qu'à apprendre & à faire tous les jours quelque progrès dans la connoiſſance des choſes, dans leſquelles ils auroient trouvé ſans ceſſe de la nouveauté & de la variété: deux circonſtances qui plaiſent ſur-tout aux enfans.

Second moyen.

Non ſeulement il faut répondre ſérieuſement aux enfans, & les inſtruire de ce qu'ils deſirent ſavoir, comme ſi c'étoit une matière qu'il leur importât de connoître; il faut, outre cela, les exciter à cette eſpèce de *curioſité* par quelques louanges particulieres. Il faut parler devant eux de la connoiſſance que des perſonnes qu'ils eſtiment, ont de telles ou telles choſes; & comme nous ſommes tous, même dès le berceau, pleins de fierté & d'orgueil, il faut flatter leur vanité par des choſes qui les rendent gens de bien, & faire en ſorte que leur fierté les porte à des choſes qui puiſſent tourner à leur avantage. Sur ce fondement vous trouverez qu'il n'y a point de motif plus capable d'obliger l'aîné d'une famille à apprendre quelque choſe, que de lui mettre dans l'eſprit de l'enſeigner lui-même à ſes frères & à ſes ſœurs.

Troisième moyen.

En troisième lieu, comme il ne faut jamais négliger les questions que font les enfans, aussi faut-il prendre un grand soin de ne leur faire jamais des réponses trompeuses & illusoires. Les enfans connoissent facilement quand on les mépriſe ou qu'on les trompe ; & ils apprennent bientôt à être négligens, dissimulés & menteurs, voyant que d'autres tombent dans les mêmes défauts. Nous ne devons jamais parler contre la vérité dans aucune conversation que ce soit, mais moins encore avec des enfans ; car si nous leur faisons quelque supercherie, non seulement nous trompons leur attente, & empêchons qu'ils ne s'instruisent, mais nous corrompons leur innocence, & leur enseignons le plus dangereux de tous les vices. Les enfans sont autant de voyageurs arrivés nouvellement dans un pays étranger, qui leur est entierement inconnu ; c'est pourquoi nous devons faire conscience de les jetter dans l'erreur ; & quoique leurs questions semblent quelquefois d'une très-petite importance, il y faut répondre sérieusement, car quelque indignes qu'elles nous paroissent d'être proposées, à nous qui en connoissons le dénouement depuis long-temps, elles ne laissent pas d'être importantes à l'égard de ceux à qui ce dénouement est tout-à-fait inconnu. Comme les enfans ignorent tout ce que nous savons le mieux, & que toutes les choses qui se présentent à eux leur sont d'abord inconnues comme elles nous l'ont été autrefois à nous-mêmes, ceux-là sont heureux qui rencontrent des gens assez obligeans pour s'accommoder à leur ignorance, & les aider à s'en dégager. Si vous ou moi devions aller maintenant habiter dans le *Japon*, avec toute notre prudence & toutes nos lumières qui sont peut-être la cause que nous sommes si fort portés à mépriser les pensées & les questions des enfans, il est certain que si nous voulions nous informer de ce qu'il y a à connoître dans ce royaume, nous ferions mille questions qu'un *Japonnois* sot & orgueilleux regarderoit comme ridicules & impertinentes, & qui seroient pourtant fort naturelles à notre égard ; en ce cas-là nous serions bien-aises de rencontrer quelqu'un qui eût assez de civilité & de complaisance pour satisfaire à toutes nos questions, & pour nous tirer de notre ignorance.

Dès que quelque chose de nouveau se présente aux yeux des enfans, ils demandent ordinairement *qu'est-ce que c'est* ? question qu'un étranger a accoutumé de faire lorsqu'il voit une chose qui lui est inconnue. Par-là ils n'ont ordinairement en vue que d'apprendre le nom de la chose, de sorte que pour l'ordinaire, en leur disant comment on l'appelle, on répond exactement à cette demande ; ce que les enfans ont accoutumé de demander ensuite, c'est, *à quoi sert cela* ? Il faudroit encore répondre sincèrement & directement à cette question. Pour cet effet il faudroit leur apprendre l'usage de la chose, & leur expliquer comment on s'en sert, & cela d'une manière proportionnée à leur capacité ; que si, à l'occasion de quelques autres circonstances, ils viennent à vous faire quelque nouvelle demande pour mieux connoître la chose, vous ne devez point les laisser passer outre, que vous ne leur ayez donné tous les éclaircissemens que leur esprit est capable de recevoir, les engageant ainsi par vos réponses à vous faire de nouvelles questions, & peut-être qu'une semblable conversation ne paroîtra pas si ridicule & si frivole à un homme fait, qu'on se l'imagine ordinairement. Les questions que des enfans curieux proposent naturellement d'eux-mêmes, sans que personne les leur suggere, donnent souvent occasion de traiter des matières qui peuvent exercer l'esprit d'un habile homme. Je crois même que le plus souvent les questions inopinées que fait un enfant, sont plus instructives que des discours d'hommes faits, qui pour l'ordinaire parlent par routine, conformément à certaines notions empruntées, & aux préjugés de leur éducation.

Quatrième moyen.

Afin d'exciter la *curiosité* des enfans, il ne seroit peut-être pas mal-à-propos d'étaler quelquefois devant eux des choses étranges & nouvelles, pour leur donner occasion de s'informer eux-mêmes de ces choses ; que si par hasard leur curiosité les porte à demander ce qu'ils ne doivent pas savoir, il vaut beaucoup mieux leur dire ouvertement que c'est une chose qui n'est point de leur compétence, que de leur donner le change par quelque fausseté, ou par des réponses frivoles.

Une grande vivacité n'est pas un fort bon signe dans les enfans.

L'extrême vivacité qui quelquefois éclate de fort bonne heure dans les enfans, vient d'un principe qui se trouve rarement joint avec un tempérament robuste, ou avec un jugement solide. Si c'étoit une chose à desirer pour les parens de voir les enfans plus vifs & plus éveillés en conversation, je m'imagine qu'on pourroit trouver le moyen de leur procurer cette qualité : mais je suppose qu'un père sage & prudent aimera mieux que son fils devenu homme fait, soit habile, utile à soi-même & à sa patrie, qu'agréable & divertissant dans les compagnies durant son enfance ; & dans le fond je crois même qu'un père ne prend pas tant de plaisir à voir son enfant causer joliment, qu'à l'entendre bien raisonner. Excitez donc la curiosité de votre enfant autant que vous pourrez, en satisfaisant à toutes ses demandes, & en lui formant le jugement autant qu'il en est capable. Si ses raisons sont passables à certains égards, il l'en faut louer ; & s'il donne tout-à-fait à gauche,

ramenez-le doucement dans le bon chemin ſans le railler de la mépriſe qu'il vient de faire. Du reſte s'il paroît empreſſé à raiſonner ſur tout ce qui ſe préſente à ſon eſprit, prenez garde, autant qu'il eſt en votre pouvoir, que perſonne n'étouffe cette inclination, ou ne la corrompe par des entretiens captieux & illuſoires; car, après tout, comme de toutes les facultés de notre ame, celle qui conſiſte à raiſonner eſt ſans contredit la plus ſublime & la plus importante, elle mérite auſſi qu'on s'attache à la cultiver avec tout le ſoin poſſible, puiſque le plus haut point d'excellence où l'homme puiſſe arriver dans ce monde, conſiſte à perfectionner ſa raiſon & à en faire un bon uſage.

(*Educ. des enfans, de Jean Locke*).

D.

DEVOIR. Le *devoir* & obligation des parens & enfans eſt reciproque & reciproquement naturelle : ſi celle des enfans eſt plus eſtroitte, celle des parens eſt plus ancienne, eſtans les parens premiers autheurs & la cauſe & plus importante au public : car pour le peupler & garnir de gens de bien & bons citoyens eſt néceſſaire la culture, & bonne nourriture de la jeuneſſe, qui eſt la ſemence de la republique. Et ne vient point tant de mal au public de l'ingratitude des enfans envers leurs parens, comme de la nonchalance des parens en l'inſtruction des enfans, dont avec grande raiſon en Lacedemone, & autres bonnes polices, y avoit punition & amende contre les parens, quand leurs enfans eſtoyent mal complexionnez. Et diſoit Platon, qu'il ne ſçauroit point en quoy l'homme deuſt apporter plus de ſoin & de diligence, qu'à faire un bon fils. Et Cratès s'eſcrioit en cholere, à quel propos tant de ſoin d'amaſſer de biens, & ne ſe ſoucier à qui les laiſſer ? C'eſt comme ſe ſoucier du ſoulier & non de ſon pied. Pourquoy des biens à un qui n'eſt pas ſage, & n'en ſçait uſer ? Comme une belle & riche ſelle ſur un mauvais cheval. Les parens donc ſont doublement obligez à ce devoir, & pour ce que ce ſont leurs enfans, & pour ce que ce ſont les plantes tendres & l'eſperance de la republique ; c'eſt cultiver ſa terre, & celle du public enſemble.

Apres la naiſſance de l'enfant ces quatre points s'obſerveront. 1. L'enfant ſera lavé d'eau chaude & ſalée, pour rendre enſemble ſouppies & fermes les membres, eſſuyer & deſſecher la chair & le cerveau, affermir les nerfs, couſtume tres-bonne d'Orient & des Juifs. 2. La nourriſſe ſi elle eſt à choiſir, ſoit jeune, de temperament le moins froid & humide qui ſe pourra, nourrie à la peine, à coucher dur, manger peu, endurcie au froid & au chaud. J'ai dit, ſi elle eſt à choiſir : car ſelon raiſon & tous les ſages, ce doit eſtre la mère ; dont ils crient fort contre elle, quand elle ne prend cette charge y eſtant conviée & comme obligée par nature, qui luy appreſte à ces fins le lait aux mamelles, par l'exemple des beſtes, par l'amour & jalouſie, qu'elle doit avoir de ſes petits, qui reçoivent un tres-grand dommage au changement de l'aliment ja accouſtumé en un eſtranger, & peut-eſtre tres-mauvais, & d'un temperament tout contraire au premier ; dont elles ne ſont mères qu'à demy. *Quod eſt hoc contra naturam imperfectum, ac dimidiatum matris genus peperiſſe, & ſtatim ab ſe abjeciſſe, aluiſſe in utero ſanguine ſuo neſcio quid quod non videret : non alere autem nunc ſuo lacte, quod videat jam viventem, jam hominem, jam matris officia implorantem ?* 3. La nourriture outre la mammellé ſoit lait de chevre, ou pluſtoſt beure, plus ſubtile & aërée partie du lait, cuit avec miel & un peu de ſel. Ce ſont choſes tres-propres pour le corps, & pour l'eſprit par l'advis de tous les ſages & grands medecins grecs & hebreus. *Butyrum & mel comedet, ut ſciat reprobare malum, & eligere bonum.* La qualité du lait ou beure eſt fort temperée & de bonne nourriture, la ſiccité du miel, & du ſel conſomme l'humidité trop grande du cerveau & le diſpoſe à la ſageſſe. 4. L'enfant ſoit peu-à-peu accouſtumé & endurcy à l'air, au chaud, & au froid, & ne faut craindre en cela, veu qu'en Septentrion ils lavent bien leurs enfans ſortant du ventre de la mère en eau froide, & ne ſe trouvent pas mal.

Les deux premieres parties de l'office de parens ont eſté bientoſt expediées : par où il apparoiſt, que ceux ne ſont vrais peres, qui n'apportent le ſoin, l'affection, & la diligence à ces choſes ſuſdittes : qui ſont cauſe, ou occaſion par non-chalance ou autrement de la mort ou avortement de leurs enfans, qui les expoſent eſtans nez, dont ils ſont privez par les loix de la puiſſance paternelle. Et les enfans à la honte des parens demeurent eſclaves de ceux qui les enlevent & nourriſſent ; qui n'ont ſoin de les eſlever & preſerver du feu, de l'eau, & de tout encombre.

La troiſieme partie, qui eſt de l'inſtruction, ſera plus ſerieuſement traittée. Si-toſt que cet enfant marchant & parlant commencera à remüer ſon ame avec le corps, & que les facultez d'icelle s'ouvriront & developperont, la memoire, l'imagination, la ratiocination, qui ſera à quatre ou cinq ans, il faut avoir un grand ſoin & attention à le bien former : car cette premiere teinture & liqueur, de laquelle ſera imbuë cette ame, aura une tres-grande puiſſance. Il ne ſe peut dire combien peut cette premiere impreſſion & formation de la jeuneſſe, juſques à vaincre la nature meſme : Nourriture, dit on, paſſe nature. Lycurgue le fiſt voir à tout le monde par deux petits chiens de meſme ventrée, mais diverſement nourris, produits en public : auſquels ayant preſenté des ſouppes, & un petit lieure, le nourry mollement en la maiſon s'arreſta à la ſouppe ; & le nourry à la chaſſe quittant la ſoupe court apres le lieure. La force de cette inſtruction vient de ce, qu'elle y entre facilement & difficilement ſort : car y entrant la premiere y prend telle place &

creance, que l'on veut, n'y en ayant point d'autre precedente, qui la lui conteſte ou diſpute. Cette ame donc toute neufve & blanche, tendre & molle reçoit fort ayſément le ply & l'impreſſion, que l'on luy veut donner, & puis ne le perd ayſement.

Or ce n'eſt pas petite beſoigne, que cette-cy, & oſe l'on dire la plus difficile & importante qui ſoit. Qui ne voit qu'en un eſtat tout depend de là? Toutefois (& c'eſt la plus notable, pernicieuſe, faſcheuſe, & deplorable faute qui ſoit en nos polices, remarquée par Ariſtote & Plutarque) nous voyons que la conduite & diſcipline de la jeuneſſe eſt de tous abandonnée à la charge, & mercy de parens, qui qu'ils ſoient, ſouvent nonchalans, fols, meſchans, & le public n'y veille, ny ne s'en ſoucie point; c'eſt pourquoy tout va mal. Preſque les ſeules polices, Lacedemonienne & Cretenſe, ont commis aux loix la diſcipline de l'enfance: la plus belle diſcipline du monde pour la jeuneſſe eſtoit la Spartaine, dont Ageſilaus convioit Xenophon à y envoyer ſes enfans: car l'on y apprend, dit il, la plus belle ſcience du monde, qui eſt de bien commander & de bien obéïr, & où l'on forge les bons legiſlateurs, empereurs d'armes, magiſtrats, citoyens. Ils avoient cette jeuneſſe & leur inſtruction en recommandation ſur toutes choſes, dont Antipater leur demandant cinquante enfans pour oſtages, ils dirent qu'ils aymoient mieux donner deux fois autant d'hommes faits.

Or avant entrer en cette matiere, je veux donner icy un advertiſſement de poids. Il y en a qui travaillent fort à deſcouvrir leurs inclinations, & à quoy ils ſeront propres: mais c'eſt choſe ſi tendre, obſcure, & incertaine, qu'à chaſque fois l'on ſe trouve trompé apres avoir fort deſpendu & travaillé. Parquoy ſans s'arreſter à ces foibles & legeres divinations & prognoſtiques tirées des mouvemens de leur enfance, il faut luy donner un inſtruction univerſellement bonne & utile; par laquelle il devienne capable, preſt, & diſpoſé à tout. C'eſt travailler à l'aſſeuré, & faire ce qu'il faut touſiours faire: ce ſera une teinture bonne à recevoir toutes les autres.

Pour entrer maintenant en cette matiere nous la pourrons rapporter à trois points, former l'eſprit, dreſſer le corps, regler les mœurs. Mais autant que donner les advis particuliers ſervans à ces trois, il y en a de generaux qui appartiennent à la maniere de proceder en cet affaire pour s'y porter dignement & heureuſement, qu'il faut ſçavoir par un prealable.

Le premier eſt de garder ſoigneuſement ſon ame pucelle & nette de la contagion & corruption du monde, qu'elle ne reçoive aucune tache ny attainte mauvaiſe. Et pour ce faire il faut diligemment garder les portes, ce ſont les oreilles principalement, & puis les yeux, c'eſt-à-dire, donner ordre, qu'aucun fuſt il meſme ſon parent n'approche de cet enfant, qui lui puiſſe dire ou ſouffler aux oreilles quelque choſe de mauvais. Il ne faut qu'un mot, un petit propos, pour faire un mal difficile à reparer. Garde les oreilles ſur tout, & puis les yeux. A ce propos Platon eſt d'advis de ne permettre, que valets, ſervantes, & viles perſonnes entretiennent les enfans: car ils ne leur peuvent dire que fables, propos vains, & niais, ſi pis ils ne diſent. Or c'eſt deſia abbreuver & embaboüyner cette tendre jeuneſſe de ſottiſes, & niaiſeries.

Le ſecond advis eſt au choix, tant de perſonnes, qui auront charge de cet enfant, que de propos que l'on luy tiendra, & de livres que l'on lui baillera. Quant aux perſonnes, ce doivent eſtre gens de biens, bien nez, doux & agreables, ayant la teſte bien faitte, plus pleine de ſageſſe que de ſcience, & qu'ils s'entendent bien enſemble, de peur que par advis contraires, ou par diſſemblable voye de proceder, l'un par rigueur, l'autre par flatterie, ils ne s'entre empeſchent, & ne troublent leur charge & leur deſſein. Les livres & les propos ne doivent point eſtre de choſes petites, ſottes, frivolles; mais grandes, ſerieuſes, nobles, & genereuſes; qui reglent les ſens, les opinions, les meurs, comme ceux qui font cognoiſtre la condition humaine, les branles & reſſorts de nos ames, afin de ſe cognoiſtre, & les autres; luy apprendre ce qu'il faut craindre, aymer, deſirer; que c'eſt que paſſion, vertu, ce qu'il y a à dire entre l'ambition, & l'avarice, la ſervitude & la ſubjection, la liberté, & la licence. Auſſi bien leur fera on avaller les unes que les autres. L'on ſe trompe. Il ne faut pas plus d'eſprit à entendre les beaux exemples de Valere maxime, & toute l'hiſtoire grecque & romaine (qui eſt la plus belle ſcience & leçon du monde) qu'à entendre Amadis de Gaule, & autres pareils comptes vains. L'enfant, qui peut ſçavoir combien il y a de poulles chés ſa mère, & cognoiſtre ſes couſins, comprendra combien il y a eu de rois, & puis de ceſars à Rome. Il ne ſe faut pas deffier de la portée & ſuffiſance de l'eſprit; mais il le faut ſçavoir bien conduire, & manier.

Le troiſieme eſt de ſe porter envers luy, & proceder de façon non auſtere, rude, & ſevere; mais douce, riante, enjoüée. Parquoy nous condamnons icy tout à plat la couſtume preſque univerſelle de battre, fouëtter, injurier, & crier apres les enfans, & les tenir en grande crainte & ſubjection, comme il ſe fait aux colleges. Car elle eſt tres-inique & puniſſable, comme en un juge & medecin, qui ſeroit animé & eſmeu de cholere contre ſon criminel & patient: prejudiciable & toute contraire au deſſein, que l'on a, qui eſt de les rendre amoureux & pourſuivans de la vertu, ſageſſe, ſcience, honneſteté. Or cette façon im-

perieuſe & rude leur en fait venir la hayne, l'horreur, & le deſpit; puis les effarouſche, & les enteſte, leur abbat & oſte le courage, tellement que leur eſprit n'eſt plus que ſervile, bas, & eſclave, auſſi ſont ils traités en eſclaves. *Parentes ne provocetis, ad iracundiam filios veſtros, ne deſpondeant animum.* Se voyans ainſi traittés ne ſont plus rien qui vaille, maudiſſent & le maiſtre & l'apprentiſſage. S'ils font ce que l'on requiert d'eux, c'eſt pour ce qu'on les regarde, c'eſt par crainte, & non gayement & noblement, & ainſi non honneſtement. S'ils y ont failli, pour ſe ſauver de la rigueur, ils ont recours aux remedes laſches & vilaines menteries, fauſſes excuſes, larmes de deſpit, cachettes, fuittes, toutes choſes pires que la faute, qu'ils ont fait.

Dum id reſcitum iri credit, tantiſper cauet.
Si ſperat fore, rurſum ad ingenium redit:
Ille, quem beneficio adiungas, ex animo facit;
Studet par reſſerre, præſens, abſenſque idem erit.

Je veux qu'on le traitte librement & liberalement, y employant la raiſon, & les douces remonſtrances, & luy engendrant au cœur les affections d'honneur, & de pudeur. La premiere luy ſervira d'eſperon au bien; la ſeconde de bride, pour le retirer, & degouſter du mal. Il y a je ne ſçay quoy de ſervile & de vilain en la rigueur & contrainte ennemie de l'honneur & vraye liberté. Il faut tout au rebours leur groſſir le cœur d'ingénuité, de franchiſe, d'amour, de vertu, & d'honneur.

Pudore & liberalitate liberos retinere
Satius eſſe credo, quam metu.
Hoc patrium eſt potius conſuefacere filium
Suaſponte rectè facere, quàm alieno metu.
Hoc pater ac dominus intereſt; hoc qui nequit
Fateatur ſe neſcire imperare liberis..

Les coups ſont pour les beſtes, qui n'entendent pas raiſon, les injures & crieries ſont pour les eſclaves. Qui y eſt une fois accouſtumé, ne vaut plus rien. Mais la raiſon, la beauté de l'action, la reſſemblance aux gens de bien, l'honneur, l'approbation de tous, la gratification, qui en demeureau dedans, & qui au dehors en eſt renduë par ceux qui la ſçavent, & leurs contraires, la laideur & indignité; de fait la honte, le reproche, le regret au cœur, & l'improbation de tous, ce ſont les armes, la monnoye, les aiguillons des enfans bien nés, & que l'on veut rendre honneſtes. C'eſt ce qu'il leur faut touſiours ſonner aux aureilles: ſi ces moyens ne ſont rien, tous les autres de rudeſſe n'ont garde de profiter. Ce qui ne ſe peut faire par raiſon, prudence, addreſſe, ne ſe fera jamais par force; & quand il ſe feroit, ne vaudroit rien. Mais ces moyens icy ne peuvent eſtre inutiles: s'ils y ſont employez de bonne heure, avant qu'il y aye encore rien de gaſté. Je ne veux pour cela approuver cette laſche & flatteuſe indulgence, & ſotte crainte de contriſter les enfans, qui eſt une autre extreſmité auſſi mauvaiſe. C'eſt comme le lierre; qui tue, & rend ſterile l'arbre qu'elle embraſſe, le ſinge qui tue ſes petits par force de les embraſſer, & ceux qui craignent d'empoigner par les cheveux celuy qui ſe noye de peur de luy faire mal, & le laiſſent perir. Contre ce vice le ſage Hebreu parle tant. Il faut contenir la jeuneſſe en diſcipline non corporelle des beſtes, ou des forçats, mais ſpirituelle, humaine, liberale, de la raiſon.

Venons maintenant aux particuliers & plus exprés advis de cette inſtruction. Le premier chef d'iceux eſt, comme avons dit, d'exercer, eſguiſer, & former l'eſprit. Sur quoy y a divers preceptes, mais le premier, principal, & fondamental des autres, qui regarde le but & la fin de l'inſtruction, & que je deſire plus inculquer à cauſe qu'il eſt peu embraſſé & ſuivy, & tous courent après ſon contraire, qui eſt une erreur toute commune & ordinaire. C'eſt d'avoir beaucoup plus, & tout le principal ſoin, d'exercer, cultiver & faire valoir le naturel & propre bien, & moins amaſſer & acquerir de l'eſtranger; plus tendre à la ſageſſe, qu'à la ſcience, & à l'art; plus à former bien le jugement & par conſequent la volonté & la conſcience, qu'à remplir la memoire & reſchauffer l'imagination. Ce ſont les trois parties maiſtreſſes de l'ame raiſonnable, mais la premiere eſt le jugement, comme a eſté diſcouru cy deſſus, où je renvoye expreſſément le lecteur. Or le monde fait tout le contraire, qui court tout apres l'art, la ſcience, l'acquis. Les parens pour rendre leurs enfans ſçavans ſont une grande deſpenſe, & les enfans prennent une grande peine, *ut omnium rerum, ſic literarum in temperantia laboramus*, & bien ſouvent tout eſt perdu: mais de les rendre ſages, honneſtes, habiles, à quoy n'y a tant de deſpenſe ny de peine, ils ne s'en ſoucient pas. Quelle plus notable folie au monde, qu'admirer plus la ſcience, l'acquis, la memoire, que la ſageſſe, le naturel? Or tous ne commettent pas cette faute de meſme eſprit, les uns ſimplement menés par la couſtume, penſant que la ſageſſe & la ſcience ne ſont pas choſes fort differentes, ou pour le moins qu'elles marchent touſiours enſemble, & qu'il faut avoir l'une pour avoir l'autre, ceux-cy meritent d'eſtre remontrés & enſeignés: les autres y vont de malice, & ſçavent bien ce qui en eſt: mais à quelque prix que ce ſoit, ils veulent l'art & la ſcience, car c'eſt un moyen maintenant en l'Europe occidentale d'acquerir bruit, reputation, richeſſes. Ces gens cy ſont de ſcience meſtier & marchandiſe, ſcience mercenaire, pedanteſque, ſordide, & mecanique: ils achetent de la ſcience pour puis la revendre. Laiſſons ces marchans comme incu-

rables. Au rebours je ne puis que je ne blasme & ne note icy l'opinion & la façon d'aucuns de nos gentilshommes français (car és autres nations cette faute n'est si apparente) qui ont à tel desdain & mespris la science, qu'ils en estiment moins un honneste homme pour ce seulement qu'il a estudié, la descrient comme chose qui semble heurter aucunement la noblesse. En quoy ils montrent bien ce qu'ils sont, mal nez, mal sensez & vrayement ignorans de la vertu & de l'honneur; aussi le montrent ils bien en leurs deportemens, lasche oysiveté, impertinence, & insuffisance, en leurs insolences, & vanitez, & en leur barbarie.

Pour enseigner les autres & descouvrir la faute, qui est en tout cecy, il faut montrer deux choses; l'une que la science & la sagesse sont choses fort differentes; & que la sagesse vaut mieux que toute la science du monde, comme le ciel vaut mieux que toute la terre, & l'or que le fer: l'autre que non seulement elles sont differentes, mais qu'elles ne vont presque jamais ensemble, qu'elles s'entrempeschent l'une l'autre ordinairement; qui est fort sçavant n'est guere sage: & qui est sage n'est pas sçavant. Il y a bien quelques exceptions en cecy, mais elles sont bien rares. Ce sont des grandes ames, riches, heureuses. Il y en a eu en l'antiquité, mais il ne s'en trouve presque plus.

Pour ce faire il faut premierement sçavoir ce que c'est que science & sagesse. Science est un grand amas & provision du bien d'autrui, c'est un soigneux recueil de ce que l'on a veu, ouy dire & leu aux livres, c'est-à-dire, des beaux dits & faits des grands personnages, qui ont esté en toutes nations. Or le gardoir & le magazin, où demeure & se garde cette grande provision, l'estuy de la science & des biens acquis, est la memoire. Qui a bonne memoire, il ne tient qu'à luy, qu'il n'est sçavant: car il en a le moyen. La sagesse est un maniment doux & reglé de l'ame: celuy-là est sage, qui se conduit en ses desirs, pensées, opinions, paroles, faits, reglemens, avec mesure & proportion. Bref en un mot la sagesse est la regle de l'ame: & celuy qui manie cette regle, c'est le jugement qui voit, juge, estime toutes choses: les arrange comme il faut, rend à chacun ce qui luy appartient. Voyons maintenant leurs differences, & de combien la sagesse vaut mieux.

La science est un petit, & sterile bien au pris de la sagesse. Car non seulement elle n'est point necessaire, car des trois parties du monde les deux & plus s'en passent bien; mais encore elle est peu utile, & sert à peu de choses. Elle ne sert point à la vie: combien des gens riches & poures, grands & petits vivent plaisamment & heureusement sans avoir ouy parler de science? Il y a bien d'autres choses plus utiles au service de la vie, & societé humaine, comme l'honneur, la gloire, la noblesse, la dignité: qui toutesfois ne sont necessaires. 2. Ny aux choses naturelles, lesquelles l'ignorant fait aussi bien que le sçavant. La nature est à cela suffisante maistresse. 3. Ny à la preud'hommie, & à nous rendre meilleure, *paucis est opus literis ad bonam mentem*, plustost elle y empesche. Qui voudra bien regarder, trouvera non seulement plus de gens de bien, mais encore de plus excellens en toute sorte de vertu, ignorans que sçavans, tesmoin Rome, qui a esté plus preude, encores jeune & ignorante que la vieille, fine & sçavante, *simplex illa & aperta virtus in obscuram & solertem scientiam versa est*. La science ne sert qu'à inventer finesses, subtilitez, artifices, & toutes choses ennemies d'innocence, laquelle loge volontiers avec la simplicité & l'ignorance. L'atheisme, les erreurs, les sectes & troubles du monde sont sorties de l'ordre des sçavans. La premiere tentation du diable, dit la bible, & le commencement de tout mal & de la ruine du genre humain a esté l'opinion, le desir, & envie de science. *Eritis sicut dii, scientes bonum & malum.* Les Serenes pour piper & attraper Ulysses en leurs filets, luy offrent en don la science, & S. Paul advertit de s'en donner garde *ne quis vos seducat per philosophiam.* Un des plus sçavans, qui a esté, parle de la science comme de chose non seulement vaine, mois encore nuisible, penible, & fascheuse. Bref la science nous peut rendre plus humains & courtois, mais non plus gens de bien. 4. Ne sert de rien aussi à nous addoucir, ou nous delivrer des maux qui nous pressent en ce monde, au rebours elle les aigrit, les enfle & grossit, tesmoin les enfans, idiots, simples, ignorans, qui mesurans les choses au seul goust present, ont beaucoup meilleur marché des maux, & les supportent plus doucement que les sçavans & habiles: & se laissent plus facilement tailler, inciser. La science nous anticipe les maux, tellement que le mal est plustost en l'ame par la science, qu'en nature. Le sage a dit, que qui acquiert science, s'acquiert du travail, & du tourment: l'ignorance est un bien plus propre remede contre tous maux, *iners malorum remedium ignorantia est*: d'où viennent ces conseils de nos amis, n'y pensés plus: ostés cela de vostre teste & de vostre memoire: est ce pas nous t'envoyer & remettre entre les bras de l'ignorane, comme au meilleur abry & couvert qui soit? C'est bien une mocquerie, car le souvenir & l'oubly n'est pas en nostre puissance. Mais ils veulent faire comme les chirurgiens, qui ne pouvans guerir la playe la pallient & l'endorment. Ceux qui conseillent se tuer aux maux extremes & irremediables, ne renvoyent ils pas bien à l'ignorence, stupidité, insensibilité? La sagesse est un bien necessaire & universellement utile à toutes choses: elle gouverne & regle

tout

tout : il n'y a rien qui ſe puiſſe cacher ou deſtrober de ſa juriſdiction & cognoiſſance. Elle regente par tout, en paix, en guerre, en public, en privé : elle regle meſmes les deſbauches, les jeux, les dances, les banquets, & y apporte de la bride & de la moderation, Bref il n'y a rien, qui ne ſe puiſſe & ne ſe doive faire ſagement, diſcrettement, & prudemment. Au contraire ſans ſageſſe, tout s'en va en trouble & en confuſion.

Secondement la ſcience eſt ſervile, baſſe, & mecanique au pris de la ſageſſe ; c'eſt une choſe empruntée avec peine. Le ſçavant eſt comme la cornéille reveſtûe & parée de plumes deſrobées des autres oyſeaux. Il ſe montre & entretient le monde, mais c'eſt aux deſpens d'autruy : & faut qu'il mette touſiours la main au bonnet, pour recognoiſtre & nommer avec honneur celuy de qui il a emprunté ce qu'il dit. Le ſage eſt comme celuy qui vit de ſes rentes. La ſageſſe eſt un bien propre & ſien : c'eſt un naturel bon, bien cultivé & labouré.

Tiercement les conditions ſont bien autres, plus belles & plus nobles de l'une que de l'autre. 1. La ſcience eſt fiere, preſomptueuſe, arrogante, opiniaſtre, indiſcrete, quereleuſe, *ſcientia inflat*, la ſageſſe modeſte, retenüe, douce & paiſible. 2. La ſcience eſt caquetereſſe, enuyeuſe de ſe monſtrer, qui toutefois ne ſait faire aucune choſe, n'eſt point active : mais ſeulement propre à parler & à en compter : La ſageſſe fait ; elle agit & gouverne tout.

La ſcience donc & la ſageſſe ſont choſes bien differentes, & la ſageſſe eſt bien plus excellente, plus à priſer & eſtimer que la ſcience. Car elle eſt neceſſaire, utile par tout, univerſelle, active, noble, honneſte, gratieuſe, joyeuſe. La ſcience eſt particuliere, non neceſſaire, ny guere utile, point active : noble, ſervile, mecanique, melancolique, opiniaſtre, preſomptueuſe.

Venons à l'autre point, qui eſt qu'elles ne ſont pas touſiours enſemble, mais au rebours elles ſont preſque touſiours ſeparées. La raiſon naturelle eſt comme a eſté dit, que les temperamens ſont contraires : Car celuy de la ſcience & memoire eſt humide ; & celuy de la ſageſſe & du jugement eſt ſec. Cecy auſſi nous eſt ſignifié en ce qui advint aux premiers hommes, leſquels ſitoſt qu'ils jetterent leurs yeux ſur la ſcience, & en eurent envie, ils furent deſpoüillez de la ſageſſe, de laquelle ils avoyent eſté inveſtis de leur origine ; par experience nous voyons tous les jours le meſme. Les plus beaux & floriſſants eſtats, republiques, empires anciens & modernes ont eſté & ſont gouvernez tres-ſagement en paix & en guerre ſans aucune ſcience. Rome les premiers cinq cens ans, qu'elle a flory en vertu & vaillance, eſtoit ſans ſcience : & ſi toſt qu'elle a commencé à devenir ſçavante, elle a commencé de ſe corrompre, ſe troubler par guerres civiles & ſe ruiner. La plus belle police qui fut jamais ; la lacedemonienne baſtie par Lycurgue, qui a produit les plus grands perſonnages, n'auoit aucune profeſſion de lettres ; c'eſtoit l'eſcole de vertu, de ſageſſe, & s'eſt rendue victorieuſe d'Athenes, la plus ſçavante ville du monde, l'eſcole de toutes ſciences, le domicile des muſes, le magazin des philoſophes. Tous ces beaux, grands & floriſſans royaumes Indois, d'Orient & d'Occident ſe ſont bien paſſés de ſcience par tant de ſiecles, voire de toutes lettres & eſcritures : ils apprennent maintenant pluſieurs choſes par la bonne grace de leurs nouveaux maiſtres aux depens de leur liberté, & des vices & des fineſſes, dont ils n'avoyent jamais ouy parler. Ce grand, & peut eſtre le plus grand & floriſſant eſtat & empire qui ſoit maintenant au monde, c'eſt celuy du grand ſeigneur, lequel comme le Lyon de toute la terre, ſe fait craindre, redouter par tous les princes & monarques du monde : & en cet eſtat il n'y a aucune profeſſion de ſcience, ni eſcole, ni permiſſion de lire ni enſeigner en public, non pas meſme pour la religion. Qui conduit & fait meſmes proſperer cet eſtat ? la ſageſſe, la prudence. Mais venons aux eſtats, auſquels les lettres & la ſcience ſont en credit. Qui les gouverne ? Ce ne ſont point les ſçavans. Prenons pour exemple ce royaume, auquel la ſcience & les lettres ont eſté en plus grand honneur qu'en tout le reſte du monde, & qui ſemble avoir ſuccedé à la Grece. Les principaux officiers de cette couronne, conneſtable, marechaux, admiraux, & puis les ſecretaires d'eſtat, qui expedient tous les affaires, ſont gens ordinairement du tout ſans lettres. Certes pluſieurs grands legiſlateurs, fondateurs & princes ont banni & chaſſé la ſcience, comme le venin & la peſte des republiques. Licinius, Valentinian, Mahomet, Lycurgue. Voila la ſageſſe ſans ſcience. Voyons la ſcience ſans ſageſſe, il eſt bien aiſé. 1. Regardons un peu ceux qui font profeſſion des lettres, qui viennent des eſcoles & univerſitez, & ont la teſte toute pleine d'Ariſtote, de Ciceron, de Bartole. Y a il gens au monde plus ineptes, & plus fols, & plus mal propres à toutes choſes ? Dont eſt venu le proverbe, que pour dire ſot, inepte, l'on dit un clerc, un pedant. Et pour dire une choſe mal faite, l'on la dit faite en clerc. Il ſemble que la ſcience enteſte les gens, & leur donne un coup de marteau (comme l'on dit) à la teſte, & les fait devenir ſots ou fols, ſelon que diſoit le roy Agrippa à ſainct Paul, *multæ te literæ ad inſaniam adducunt*. Il y a force gens, que s'ils n'euſſent jamais eſté au college, ils ſeroient plus ſages : & leurs freres, qui n'ont point eſtudié ſont plus ſages. *Ut melius fuiſſet non didiciſſe : nam poſtquam docti prodierunt, boni deſunt.* Venez à la pratique, prenez moy un de ces ſçavanteaux, menez le moy au conſeil de ville en

une assemblee, en laquelle l'on delibere des affaires d'estat, ou de la police, ou de la mesnagerie, vous ne vistes jamais homme plus estonné, il pallira, rougira, blesmira, touſſira : mais en fin il ne ſçait ce qu'il doit dire. S'il ſe meſle de parler, ce ſeront de longs diſcours, des definitions, diviſions d'Ariſtote, ergo gluq. Eſcoutez en ce meſme conſeil un marchand, un bourgeois, qui n'a jamais ouy parler d'Ariſtote, il opinera mieux, donnera de meilleurs advis & expediens que les ſçavans.

Or ce n'eſt pas aſſez d'avoir dit le fait, que la ſageſſe & la ſcience ne vont guere enſemble : il en faut chercher la raiſon, & en la cherchant je payeray & ſatisferay ceux, qui pourroient eſtre offenſez de ce que deſſus, & penſer que je ſuis ennemy de la ſcience. C'eſt donc une queſtion, d'où vient que ſçavant & ſage ne ſe rencontrent gueres enſemble ? Il y a bien grande raiſon de cette queſtion : car c'eſt un cas eſtrange & contre toute raiſon, qu'un homme pour eſtre ſçavant n'en ſoit pas plus ſage : car la ſcience eſt un chemin, un moyen & inſtrument propre à la ſageſſe. Voici deux hommes, un qui a eſtudié, l'autre non : celuy qui a eſtudié doit & eſt obligé d'eſtre beaucoup plus ſage, que l'autre, car il a tout ce que l'autre a, c'eſt à dire, le naturel, une raiſon, un jugement, un eſprit, & outre cela il a les advis, les diſcours, & jugemens de tous les plus grands hommes du monde, qu'il trouve par les livres. Ne doit-il donc pas eſtre plus ſage, plus habile, plus honneſte que l'autre, puiſqu'avec ſes moyens propres & naturels, il en a tant d'eſtrangers, acquis & tirez de toutes parts ? Comme dit quelcun, le bien naturel joint avec l'accidentel fait une bonne compoſition, & neantmoins nous voyons le contraire, comme a eſté dit.

Or la vraye raiſon & reſponſe à cela, c'eſt la mauvaiſe & ſiniſtre façon d'eſtudier & la mauvaiſe inſtruction. Ils prennent aux livres & aux eſcoles de tres-bonnes choſes, mais de tres-mauvaiſes mains. Dont il advient que tous ces biens ne leur profitent de rien, demeurent indignes & neceſſiteux au milieu des richeſſes & de l'abondance, & comme Tantalus pres de la viande meurent de faim : c'eſt qu'arrivant aux livres & aux eſcoles ils ne regardent qu'à garnir & remplir leur memoire de ce qu'ils liſent & entendent, & les voila ſçavans, & non à polir & former leur jugement, pour ſe rendre ſages : comme celuy qui mettroit le pain dedans ſa poche & non dedans ſon ventre, il auroit enfin ſa poche pleine & mourroit de faim. Ainſi avec la memoire bien pleine ils demeurent ſots, *ſtudent non ſibi & vitæ, ſed aliis & ſcholæ.* Ils ſe preparent à eſtre rapporteurs ; Ciceron a dit, Ariſtote, Platon a laiſſé par eſcrit, &c. & eux ne ſavent rien dire. Ils font deux fautes, l'une qu'ils n'appliquent pas ce qu'ils apprennent à eux meſmes, à ſe former à la vertu, ſageſſe, reſolution & ainſi leur ſcience leur eſt inutile : l'autre eſt que pendant ce long temps qu'ils employent avec grande peine, & depenſe, à amaſſer & empocher ce qu'ils peuvent deſrober ſur autruy inutilement pour eux, ils laiſſent chommer leur propre bien, & ne l'exercent. Les autres, qui n'eſtudient, n'ayant recours à autruy, adviſent de cultiver leur naturel, s'en trouvent ſouvent mieux, plus ſage, & reſolus, encore que moins ſçavans, & moins gaignans, & moins glorieux. Quelcun a dit cecy un peu autrement & plus briefvement, que les lettres gaſtent les cerveaux & eſprits foibles, parfont les forts & bons naturels.

Or voici la leçon & l'advis que je donne icy. Il ne faut pas s'amuſer à retenir & garder les opinions & le ſçavoir d'autruy, pour puis le rapporter & en faire montre & parade à autruy, ou pour profit ſordide & mercenaire, mais il les faut faire noſtres. Il ne faut pas les loger en noſtre ame, mais les incorporer & tranſubſtancier. Il ne faut pas ſeulement en arrouſer l'ame, mais il la faut teindre, & la rendre eſſentiellement meilleure, ſage forte, bonne, courageuſe : autrement dequoy ſert d'eſtudier ? *Non paranda nobis ſolùm, ſed fruenda ſapientia eſt.* Il ne faut pas faire comme les bouquetieres, qui pillotent par cy par là des fleurs toutes entieres, & telles qu'elles ſont, les emportent pour faire des bouquets, & puis des preſens : ainſi font les mauvais eſtudians qui amaſſent des livres pluſieurs bonnes choſes, pour puis en faire parade & montre aux autres : mais il faut faire comme les mouches à miel, qui n'emportent point les fleurs comme les bouquetieres, mais s'aſſeans ſur elles, comme ſi elles les convoyent, en tirent l'eſprit, la force, la vertu, la quinte-eſſence, & s'en nourriſſent, en font ſubſtance, & puis en font de tres-bon & doux miel, qui eſt tout leur : ce n'eſt plus thym, ni marjolaine. Auſſi faut il tirer des livres la moëlle, l'eſprit (ſans s'aſſubjetir à retenir par cœur les mots, comme pluſieurs font, moins encores à retenir le lieu, les livres, le chapitre ; c'eſt une ſotte & vaine ſuperſtition & vanité, qui fait perdre le principal) & ayant ſuccé & tiré le bon en paiſtre ſon ame, en former ſon jugement, & inſtruire & regler ſa conſcience & ſes opinions, rectifier ſa volonté, bref en faire un ouvrage tout ſien, c'eſt à dire, un honneſte homme, ſage, adviſé, reſolu. *Non ad pompam nec ad ſpeciem, nec ut nomine magnifico ſequi otium velis, ſed quò firmior adverſus fortuita rempublicam capeſſas.*

Et à cecy le choix des ſciences y eſt neceſſaire. Celles que je recommande ſur toutes, & qui ſervent à la fin que je viens de dire, ſont les naturelles & morales, qui enſeignent à vivre & bien vivre, la nature & la vertu, ce que nous ſommes & ce que nous devons eſtre. Sous

les morales ſont compriſes les politiques, economiques, les hiſtoires. Toutes les autres ſont vaines & en l'air, & ne s'y faut arreſter, qu'en paſſant.

Cette fin & but de l'inſtruction de la jeuneſſe & comparaiſon de la ſcience & ſageſſe m'a tenu fort long temps, à cauſe de la conteſtation. Pourſuivons les autres parties & advis de cette inſtruction. Les moyens d'inſtruction ſont divers. Premierement deux; l'un par parole, c'eſt à dire, preceptes, inſtructions, & leçons verbales: ou bien par conferences avec les honneſtes & habiles hommes, frottant & limant noſtre cervelle contre la leur, comme le fer qui s'eſclaircit, ſe nettoye & embellit par le frotter. Cette façon eſt agreable, douce, naturelle.

L'autre par faits, c'eſt l'exemple, qui eſt prins non ſeulement des bons par imitation & ſimilitude, mais encores des mauvais par diſconvenance. Il y en a qui apprennent mieux de cette façon par oppoſition & horreur du mal en autruy. C'eſt un uſage de la juſtice d'en condamner un pour ſervir d'exemple aux autres. Et diſoit le vieux Caton, que les ſages ont plus à apprendre des fols, que les fols des ſages. Les Lacedemoniens, pour retirer leurs enfans de l'yvrognerie, faiſoyent enyvrer devant eux leurs ſerfs, afin qu'ils en euſſent horreur par ce ſpectacle. Or cette ſeconde maniere par exemple nous apprend & plus facilement & avec plus de plaiſir. Apprendre par preceptes eſt un chemin long, parce que nous avons peine à l'entendre: les ayant entendus à les retenir; apres les avoir retenus à les mettre en uſage. Et difficilement nous promettons nous d'en pouvoir tirer le fruit, qu'ils nous promettent. Mais l'exemple & imitation nous apprennent ſur l'ouvrage meſme, nous invitent avec beaucoup plus d'ardeur, & nous promettent quaſi ſemblable gloire, que celle de ceux que nous prenons à imiter. Les ſemences tirent à la fin la qualité de la terre où elles ſont tranſportées; & deviennent ſemblables à celles qui y croiſſent naturellement. Ainſi les eſprits & les mœurs des hommes ſe conforment à ceux avec leſquels ils frequentent ordinairement. Il paſſe par contagion des choſes une grande part de l'une à l'autre.

Or ces deux manieres de profiter par parole, & par exemple encores ſont elles doubles. Car elles s'exercent & ſe tirent des gens excellens, ou vivans par leur frequentation & conference ſenſible & éxterne, ou morts par la lecture des livres. Le premier commerce des vivans eſt plus vif & plus naturel, c'eſt un fructueux exercice de la vie, qui eſtoit bien en uſage parmi les anciens, meſmement les grecs, mais il eſt fortuit dependant d'autruy & rare: il eſt mal aiſé de rencontrer telles gens & encores plus d'en jouïr. Et cecy s'exetce ou ſans gueres s'eſloigner de chez ſoy, ou bien en voyageant & viſitant les pays eſtrangers, non pour s'y paiſtre de vanitez comme la pluſpart, mais pour en rapporter la conſideration principalement des humeurs & façon de ces nations là. C'eſt un exercice profitable, le corps n'y eſt ny oiſif ny travaillé: cette moderée agitation le tient en haleine, l'ame y a une continuelle exercitation à remarquer les choſes incognuës & nouvelles. Il n'y a point de meilleure eſcole pour former la vie, que voir inceſſamment la diverſité de tant d'autres vies, & gouſter une perpetuelle varieté des formes de noſtre nature.

L'autre commerce avec les morts par le benefice des livres, eſt bien plus ſeur & plus à nous, plus conſtant, & qui moins couſte. Qui s'en ſçait bien ſervir, en tire beaucoup de plaiſir & de ſecours. Il nous deſcharge du poids d'une oyſiveté ennuyeuſe, nous diſtrait d'une imagination importune, & des autres choſes externes, qui nous faſchent: nous conſole & ſecourt en nos maux & douleurs: mais auſſi n'eſt-il bon que pour l'eſprit, dont le corps demeure ſans action, s'attriſte & s'altere.

Il faut maintenant parler de la procédure & formalité, que doit tenir l'inſtructeur de la jeuneſſe, pour bien & heureuſement arriver à ſon point. Elles a pluſieurs parties: nous en toucherons quelques unes. Premierement il doit ſouvent interroger ſon eſcolier, le faire parler & dire ſon advis ſur tout ce qui ſe preſente. Cecy eſt au rebours du ſtyle ordinaire, qui eſt que le maiſtre parle touſiours ſeul, & enſeigne cet enfant avec authorité, & verſe dedans ſa teſte, comme dedans un vaiſſeau, tout ce qu'il veut: tellement que les enfans ne ſont que ſimplement eſcoutans, & recevans, qui eſt une tres-mauvaiſe façon, *obeſt plerumque iis, qui diſcere volunt, authoritas eorum qui docent.* Il faut reveiller & eſchauffer leur eſprit par demandes, les faire opiner les premiers, & leur donner meſmes liberté de demander, s'enquerir, & ouvrir le chemin, quand ils voudront. Si ſans les faire parler on leur parle tout ſeul, c'eſt choſe preſque perduë, l'enfant n'en fait en rien ſon profit, pour ce qu'il penſe n'en eſtre pas d'eſcot: il n'y preſte que l'oreille, encores bien froidement: il ne s'en pique pas, comme quand il eſt de la partie. Et n'eſt-ce aſſez leur faire dire leur advis, car il leur faut touſiours faire ſouſtenir & rendre raiſon de leur dire, à fin qu'ils ne parlent pas par acquit, mais qu'ils ſoient ſoigneux & attentifs à ce qu'ils diront: & pour leur donner courage faut faire conte de ce qu'ils diront: au moins de leur eſſay. Cette façon d'inſtruire par demandes eſt excellemment obſervé par Socrates (le premier en cette beſoigne) comme nous voyons par tout en Platon, où par une longue enfileure de demandes dextrement faittes, il mene doucement au giſte de la verité: & par le

docteur de verité en ſon evangile. Or ces demandes ne doivent pas tant eſtre des choſes de ſcience & de memoire, comme a eſté dit, que des choſes de jugement. Parquoy à cet exercice tout ſervira, meſmes les petites choſes, comme la ſottiſe d'un laquay, la malice d'un page, un propos de table : car l'œuvre de jugement n'eſt pas de traitter & entendre choſes grandes & hautes : mais eſtimer & reſoudre juſtement & pertinemment, quoy que ſoit. Il leur faut donc faire des queſtions ſur le jugement des hommes, & des actions, & le tout raiſonner : afin que par enſemble ils forment leur jugement & leur conſcience. L'inſtructeur de Cyrus en Xenophon pour ſa leçon luy propoſe ce fait. Un grand garçon ayant un petit ſaye le donna à un de ſes compagnons de plus petite taille, & luy oſta ſon ſaye, qui eſtoit plus grand : puis luy demande ſon advis & jugement ſur ce fait ; Cyrus reſpond, que cela alloit bien ainſi, & que tous les deux garçons demeuroyent ainſi bien accommodez. Son inſtructeur le reprend & le tance bien aigrement, de ce qu'il avoit conſideré ſeulement la bien-ſeance, & non la juſtice qui doit aller beaucoup devant, & qui veut que perſonne ne ſoit forcé en ce qui eſt ſien : voyla une belle forme d'inſtruire. Et advenant de rapporter ce qui eſt dedans les livres, ce qu'en dit Cicéron, Ariſtote, ce ne doit pas eſtre pour ſeulement le réciter & rapporter, mais pour le juger : & pource il le luy faut tourner à tous uſages, & luy faire appliquer à divers objets. Ce n'eſt pas aſſez de reciter comme une hiſtoire, que Caton s'eſt tué à Utique, pour ne venir aux mains de Ceſar, & que Brutus & Caſſius ſont autheurs de la mort de Céſar, c'eſt le moindre : mais je veux qu'il leur face le procez, & qu'il juge, s'ils ont bien fait en cela : s'ils ont bien ou mal merité du public, s'ils s'y ſont portez avec prudence, juſtice, vaillance : en quoy ils ont bien & mal fait. Finalement & généralement il faut requerir en tous ſes propos, demandes, reſponces, la pertinence, l'ordre, la verité, œuvre du jugement & de la conſcience. En ces choſes ne luy faut quitter ou diſſimuler aucunement, mais le preſſer & tenir ſubjet.

Secondement il doit le duire & façonner à une honneſte curioſité de ſçavoir tout par laquelle premierement il aye les yeux par-tout à conſiderer tout ce qui ſe dira, fera, & remura à l'entour de luy, & ne laiſſer rien paſſer, qu'il ne juge & repaſſe en ſon eſprit ; puis qu'il s'enquiere tout doucement des autres choſes tant du droit, que du fait. Qui ne demande rien ne ſçait rien, dit-on : qui ne remue ſon eſprit il s'en rouille & demeure ſot : & de tout il doit faire ſon profit, l'apliquer à ſoy, en prendre advis & conſeil, tant ſur le paſſé pour reſſentir les fautes qu'il a fait, que pour l'advenir, afin de ſe régler & s'aſſagir. Il ne faut pas laiſſer les enfans ſeuls reſver, s'endormir, s'entretenir : car n'ayant la ſuffiſance de ſe fournir matiere belle & digne, ils ſe paiſtront de vanité : il les faut embeſoigner & tenir en haleine, & leur engendrer cette curioſité, qui les pique & reveille : laquelle, telle que dit eſt, ne ſera ny vaine en ſoy, ny importune à autruy.

Il doit auſſi luy former & mouler ſon eſprit au modelle & patron général du monde & de la nature, le rendre univerſel, c'eſt-à-dire, luy repréſenter en toutes choſes la face univerſelle de nature : que tout le monde ſoit ſon livre : que de quelque ſubjet que l'on parle, il jette ſa vue & ſa penſée ſur toute l'eſtendue du monde, ſur tant de façons & d'opinions différentes qui ont eſté & ſont au monde ſur ce ſubjet. Les plus belles ames & les plus nobles ſont les plus univerſelles & plus libres : par ce moyen l'eſprit ſe roidiſt, apprend à ne s'eſtonner de rien, ſe forme à la réſolution, fermeté, conſtance. Bref n'admire plus rien, qui eſt le plus haut & dernier point de ſageſſe. Car quoy qu'il advienne & que l'on luy diſe, il trouve qu'il n'y a rien de nouveau & d'eſtrange au monde, que la condition humaine eſt capable de toutes choſes ; qu'il s'en eſt paſſé d'autres, & s'en paſſe encore ailleurs de plus vertes, plus grandes. C'eſt en ce ſens que Socrate le ſage ſe diſoit citoyen du monde. Au contraire il n'y a choſe qui abbaſtardiſſe & aſſerviſſe plus un eſprit, que ne luy faire gouſter & ſentir qu'une certaine opinion, creance & manière de vivre. O la grande ſottiſe & foibleſſe de penſer que tout le monde marche, croit, dit, fait, vit & meurt comme l'on fait en ſon pays, comme font ces badeaux, leſquels quand ils oyent reciter les mœurs & opinions d'ailleurs fort différentes ou contraires aux leurs, ils trimouſſent, ils meſcroyent, ou bien tout détrouſſément diſent que c'eſt barbarie, tant ils ſont aſſervis & renfermez dedans leur berceau, gens, comme l'on dit, nourris dans une bouteille, qui n'ont veu que par un trou. Or cet eſprit univerſel ſe doit acquerir de bonne heure par la diligence d'un maiſtre inſtructeur, puis par les voyages & communications avec les eſtrangers, & par la lecture des livres & hiſtoires de toutes nations.

Finalement il doit luy apprendre à ne rien recevoir à crédit & par authorité : c'eſt eſtre beſte & ſe laiſſer conduire comme un buffle ; mais d'examiner tout avec la raiſon, luy propoſer tout, & puis qu'il choiſiſſe. S'il ne ſçait choiſir, qu'il doute. C'eſt peut eſtre le meilleur, le plus ſeur, mais luy apprendre auſſi à ne rien reſoudre tout ſeul & ſe deffier de ſoy.

Après l'ame vient le corps, il en faut avoir ſoin tout quant & quant l'eſprit, & n'en faire point à deux fois. Tous deux font l'homme entier. Or il faut chaſſer de luy toute molleſſe & délicateſſe au veſtir, coucher, boire, manger : le nourrir groſſierement, à la peine, & au travail : l'accouſtumer

au chaud, au froid, au vent, voire aux hazards. lui roidir & en endurcir les muſcles & les nerfs (auſſi bien que l'ame) au labeur, & de là à la douleur : car le premier diſpoſe au ſecond, *labor callum obducit dolori* : bref le rendre verd & vigoureux, indifférent aux viandes & au gouſt. Tout cecy ſert non ſeulement à ſa ſanté, mais aux affaires & au ſervice public.

Venons au troiſième chef, qui eſt des mœurs; auxquels ont part & l'ame & le corps. Cecy eſt double, empeſcher les mauvaiſes, enter & cultiver les bonnes. Le premier eſt encore plus neceſſaire, & auquel faut apporter plus de ſoin & d'attention. Il faut donc de très-bonne heure, & ne ſçauroit on trop toſt, empeſcher la naiſſance de toutes mauvaiſes mœurs & complexions, ſpécialement ceux icy, qui ſont à craindre en la jeuneſſe.

Mentir, vice vilin & de valets, d'ame laſche & craintive : & ſouvent la mauvaiſe & trop rude inſtruction en eſt cauſe.

Une ſotte honte & foibleſſe, par laquelle ils ſe cachent, baiſſent la tete, rougiſſent à tous propos, ne peuvent ſupporter une correction, une parole aigre ſans ſe changer tout. Il y a ſouvent en cela du naturel : mais il le faut corriger par eſtude.

Toute affection & ſingularité en habits, port, marcher, parler, geſtes, & toutes autres choſes; c'eſt teſmoignage de vanité & de gloire; & qui heurte les autres meſmes en bien faiſant. *Licet ſapere ſine pompa, ſine invidia.*

Sur-tout la cholere, le dépit, l'opiniaſtreté; & pour ce il faut tenir bon, que l'enfant n'obtienne jamais rien pour ſa cholere, ou larmes de deſpit; & qu'il apprenne que ces arts luy ſont du tout inutiles, voire laides & vilaines : & à ces fins il ne le faut jamais flatter. Cela les gaſte & corrompt, leur apprend à ſe deſpiter, s'ils n'ont ce qu'ils veulent, & enfin les rend inſolens, & que l'on n'en peut plus venir à bout. *Nihil magis reddit iracundos, quàm educatio mollis & blanda.*

Il faut par meſme moyen luy enter les bonnes & honneſtins mœurs; & premierement l'inſtruire à craindre & reverer Dieu, trembler ſous cette infinie & incognue majeſté, parler rarement & très-ſobrement de Dieu, de ſa puiſſance, éternité, ſageſſe, volonté, & de ſes œuvres, noe indifféremment & à tous propos, mais craintivement, avec pudeur & tout reſpect. Ne diſputer jamais des myſtères & points de la religion, mais ſimplement croire, recevoir, & obſerver ce que l'égliſe enſeigne & ordonne.

En ſecond lieu luy remplir & groſſir le cœur d'ingenuité, franchiſe, candeur, intégrité, & l'apprendre à eſtre noblement & fièrement homme de bien, non ſervilement & mechaniquement, par crainte, ou eſperance de quelque honneur, ou profit, ou autre conſidération, que de la vertu méſme. Ces deux ſont principalement pour luy-meſme.

Et pour autruy & les compagnies, le faut inſtruire à une douceur, ſouppleſſe, & facilité à s'acommoder à toutes gens, & à toutes façons. *Omnis Ariſtippum decuit dolor, & ſtatus & res.* En cecy eſtoit excellent Alcibiades. Qu'il apprenne à pouvoir & ſçavoir faire toutes choſes, voire les excés & les deſbauches, ſi beſoin eſt; mais qu'il n'ayme à faire que les bonnes : Qu'il laiſſe à faire le mal, non à faute de courage, ny de force, & de ſcience, mais de volonté, *multum intereſt utrum peccare quis nolit, aut neſciat.*

Modeſtie, par laquelle il ne conteſte & ne s'attaque ni à tous, comme aux plus grands, & reſpectables, & à ceux qui ſont beaucoup au deſſous, ou en condition, ou en ſuffiſance : ny pour toutes choſes, car c'eſt importunité, ny opiniaſtrement, ny avec mots affirmatifs, reſolutifs, & magiſtrals, mais doux & moderez. De cecy a eſté dit ailleurs. Voila les trois chefs du devoir des parens aux enfans expediez.

Le quatrieſme eſt de leur affection & communication avec eux, quand ils ſont grands & capables, à ce qu'elle ſoit reglée. Nous ſçavons que l'affection eſt reciproque & naturelle entre les parens & les enfans : mais elle eſt plus forte & plus naturelle des parens aux enfans, pour ce qu'il eſt donné de la nature allant en avant, pouſſant, & avançant la vie du monde & ſa durée. Celuy des enfans aux peres eſt à reculons, dont il ne marche ſi fort ne ſi naturellement : & ſemble pluſtoſt eſtre payement de debte, & recognoiſſance du bien fait, que purement un libre, ſimple, & naturel amour. D'avantage celuy, qui donne & fait du bien, aime, plus que celuy qui reçoit & doit. Dont le pere & tout ouvrier ayme plus, qu'il n'eſt aymé. Les raiſons de cette propoſition ſont pluſieurs. Tous ayment d'eſtre (lequel s'exerce & ſe montre au mouvement & en l'action) celuy qui donne & fait bien à autruy eſt aucunement en celuy qui reçoit. Qui donne & fait bien à autruy, exerce choſe honneſte & noble; qui reçoit n'en fait point; l'honneſte eſt pour le premier, l'utile pour le ſecond. Or l'honneſte eſt beaucoup plus digne, ferme, ſtable, aimable, que l'utile, qui s'eſvanouït. Item les choſes ſont plus aymées, qui plus nous couſtent : plus eſt cher ce qui eſt plus cher. Or engendrer, nourrir, eſlever, couſte plus que recevoir tout cela.

Or cet amour des parens eſt double, bien que touſiours naturel, mais diverſement : l'un eſt ſimplement & univerſellement naturel, & comme un ſimple inſtinct, qui ſe trouve aux beſtes, ſelon lequel les parens aiment & cheriſſent leurs petits encores begayans, trepignans, & tettans, &

en uſent comme de jouëts & petits ſinges. Cet amour n'eſt point vrayement humain. L'homme pourveu de raiſon ne doit point ſi ſervilement s'aſſujetir à la nature, comme les beſtes : mais plus noblement la ſuivre avec diſcours de raiſon. L'autre donc eſt plus humain & raiſonnable, par lequel l'on ayme les enfans plus, ou moins, à meſure que l'on y voit ſurgir & bourgeonner les ſemences & eſtincelles de vertu, bonté, habilité. Il y en a qui coiffés & tranſportés au premier, ont peu de ſoin de ceſtui-cy, & n'ayant point plaint la deſpenſe tant que les enfans ont eſté fort petits, la plaignent, quand ils deviennent grands & profitent. Il ſemble qu'ils portent envie & ſont deſpités de ce qu'ils croiſſent, s'advancent & ſe font honneſtes gens, peres brutaux & inhumains.

Or ſelon ce ſecond vray & paternel amour en le bien reglant les parens doivent recevoir leurs enfans, s'ils en ſont capables, à la ſociété & partage des biens, à l'intelligence, conſeil, & traitté des affaires domeſtiques, & encores à la communication des deſſeins, opinions & penſées, voire conſentir & contribuer à leurs honneſtes eſbats & paſſe temps, ſelon que le cas le requiert, ſe reſervant touſiours ſon rang & authorité. Parquoy nous condamnons cette troigne auſtere, magiſtrale, & imperieuſe de ceux, qui ne regardent jamais leurs enfans, ne leur parlent qu'avec authorité, ne veulent eſtre appelés peres, mais ſeigneurs; bien que Dieu ne refuſe point ce nom de pere, ne ſe ſoucient d'eſtre aymés cordialement d'eux, mais craints, redoutés, adorés. Et à ces fins leur donnent chichement, & les tiennent en neceſſité, pour par là les contenir en crainte & obeiſſance, les menaſſent de leur faire petite part en leur diſpoſition teſtamentaire. Or cecy eſt une ſotte, vaine & ridicule farce; c'eſt ſe deffier de ſon authorité propre, vraye, & naturelle, pour en acquerir une artificielle. C'eſt ſe faire mocquer & deſeſtimer, qui eſt tout le rebours de ce qu'ils pretendent. C'eſt convier les enfans à finement ſe porter avec eux, & conſpirer à les tromper & abuſer. Les parens doivent de bonne heure avoir reglé leurs ames au devoir par la raiſon, & non avoir recours à ces moiens plus tyranniques, que paternels.

Errat longè, mea quidem ſententia,
Qui imperium credat eſſe gravius aut ſtabilius
Vi quod fit, quàm illud quod amicitia adjungitur.

En la diſpenſation derniere des biens, le meilleur & plus ſain eſt de ſuivre les loix & couſtumes du pays. Les loix y ont mieux penſé que nous : & vaut mieux les laiſſer faillir, que de nous hazarder de faillir en noſtre propre chois. C'eſt abuſer de la liberté que nous y avons, que d'en ſervir nos petites fantaiſies, frivoles & privées paſſions, comme ceux qui ſe laiſſent emporter à des recentes actions officieuſes, aux flatteries de ceux qui ſont preſens, qui ſe joüent de leurs teſtamens, à gratifier ou chaſtier les actions de ceux, qui y pretendent intereſt, & de loin promettent ou menaſſent de ce coup; folie. Il ſe faut tenir à la raiſon & obſervance publique, qui eſt plus ſage que nous : c'eſt le plus ſeur.

Venons maintenant au devoir des enfans aux parens, ſi naturel, ſi religieux, & qui leur doit eſtre rendu non point comme à hommes purs & ſimples, mais comme à demy dieux : dieux terriens, mortels, viſibles. Voila pourquoy Philon juif a dit, que le commandement du devoir des enfans eſtoit eſcrit moitié en la premiere table, qui contenoit les commendemens qui regardent le droit de Dieu; & moitié en la ſeconde table, où ſont les commandemens, qui regardent le prochain, comme eſtant moitié divin & moitié humain. Auſſi eſt ce un devoir ſi certain, ſi eſtroittement deu & requis, qu'il ne peut eſtre diſpenſé ny vaincu par tout autre devoir, ny amour, encores qu'il ſoit plus grand. Car advenant qu'un aye ſon pere & ſon fils en meſme peine & danger, & qu'il ne puiſſe ſecourir à tous deux, il faut qu'il aille au pere, encore qu'il ayme plus ſon fils, comme a eſté dit cy deſſus. Et la raiſon eſt, que la debte du fils au pere eſt plus ancienne & plus privilegiée, & ne peut eſtre abſoute & effacée par une ſuivante debte.

Or ce devoir conſiſte en cinq points comprins ſous ce mot d'honorer ſes parens : le premier eſt la reverence, non ſeulement externe en geſtes, & contenances, mais encores plus interne, qui eſt une ſainte & haute opinion & eſtimation, que l'enfant doit avoir de ſes parens, comme autheurs, cauſe & origine de ſon eſtre & de ſon bien, qualité qui les fait reſſembler à Dieu.

Le ſecond eſt obeiſſance, voire aux plus rudes & difficiles mandemens du pere, comme porte l'exemple des Rechabites, qui pour obeir au pere ſe priverent de boire vin toute leur vie : & Iſaac ne fit difficulté de tendre le col au glaive de ſon pere.

Le tiers eſt de ſecourir ſes parens en tout beſoin, les nourrir en leur vieilleſſe, impuiſſance, neceſſité, les ſecourir, & aſſiſter en tous leurs affaires. Nous avons exemple & patron de cela meſme aux beſtes; en la cicoigne, comme ſaint Baſile fait tant valoir. Les petits cicoigneaux nourriſſent leurs parens vieils, les couvrent de leurs plumes lors qu'elles leurs tombent, ils s'accouplent & ſe joignent pour les porter ſur leur dos, l'amour leur fourniſſant cet art. Cet exemple eſt ſi vif, & ſi exprès, que le devoir des enfans aux parens a eſté ſignifié par le fait de ceſte beſte *ἀντιπελαργεῖν reciconiare*. Et les Hebreux appellent cette beſte à cauſe de cecy, *chaſida*, c'eſt à dire,

la debonnaire, la charitable. Nous en avons auſſi des exemples notables en l'humanité. Cymon fils de ce grand Miltiades ayant ſon pere treſpaſſé en priſon, & n'ayant dequoy l'enterrer (aucuns diſent que c'eſtoit pour payer les debtes, pour leſquelles l'on ne vouloit laiſſer emporter le corps, ſelon le ſtile des anciens) ſe vendit & ſa liberté, pour des deniers provenans eſtre pourveu à ſa ſepulture. Il ne ſecourut pas ſon pere de ſon abondance, ny de ſon bien, mais de ſa liberté; qui eſt plus chere que tous les biens, & la vie. Il ne ſecourut pas ſon père vivant & en néceſſité, mais mort & n'eſtant plus père ny homme, Qu'euſt-il fait pour ſecourir ſon père vivant, indigent, le requerant de ſecours? cet exemple eſt riche. Au ſexe foible des femmes nous avons deux pareils exemples de filles, qui ont nourri & allaité l'une ſon père, l'autre ſa mère priſonniers & condamnés à périr de faim, punition ordinaire aux anciens. Il ſemble aucunement contre nature, que la mère ſoit nourrie de lait de la fille, mais c'eſt bien ſelon nature, voire de ſes premieres loix, que la fille nourriſſe ſa mère.

Le quatrieſme eſt de ne rien faire, remuer, entreprendre, qui ſoit de poids, ſans l'advis, conſentement, & approbation des parens, ſur tout en ſon mariage.

Le cinquieſme eſt de ſupporter doucement les vices, imperfections, aigreur, chagrin des parens, leur ſévérité & rigueur. Manlius le pratiqua bien; car ayant le tribun, Pomponius accuſé, le père de ce Manlius envers le peuple, de pluſieurs fautes, & entr'autres, qu'il traitoit trop rudement ſon fils, luy faiſant meſme labourer la terre: le fils alla trouver le tribun en ſon lit, & luy mettant le couſteau à la gorge luy fit jurer qu'il ſe déſiſteroit de la pourſuite qu'il faiſoit contre ſon père, aimant mieux ſouffrir la rigueur de ſon père que de le voir pourſuivy de cela.

L'enfant ne trouvera difficulté en tous ces cinq devoirs, s'il conſidere ce qu'il a couſté à ſes parens & de quel ſoin, & affection il a eſté élevé: mais il ne le ſçaura jamais bien, juſques à ce qu'il aye des enfans, comme celuy qui fut trouvé à chevauchons ſur un baſton ſe jouant avec ſes enfans, pria celuy qui l'y ſurprint de n'en rien dire juſques à ce qu'il fuſt pere luy meſme, eſtimant que juſques alors il ne ſeroit juge équitable de cette action. (*de la ſageſſe, de Pierre Charron*).

M. le SPECTATEUR.

» Je ſuis l'heureux père d'un fils très-docile, en qui je me vois revivre à pluſieurs égards. Il ſeroit fort avantageux pour la ſociété, ſi vous parliez ſouvent de certains ſujets qui contribuent à ſerrer les nœuds de cette eſpèce de relation, à unir les liens du ſang avec les devoirs de la bienveillance, de la protection, de l'indulgence & du reſpect. Je voudrois qu'on ſuivit en ceci une méthode un peu ſingulière; & je ne crois pas qu'on puiſſe venir à bout d'une pareille entrepriſe, où il y a tant d'inſtincts ſecrets de la nature humaine à éplucher, qui ne tombent pas ſous les yeux de tout le monde, à moins qu'on ne ſoit capable de faire une bonne pièce de théâtre. Je rends graces à Dieu, de ce que je n'ai point à lui rendre compte d'aucun outrage groſſier fait à mon père ou à ma mère, dont les bontés me ſeront toujours précieuſes; mais lors que je me trouve ſeul quelquefois, & que je viens à réfléchir ſur ma vie paſſée, depuis ma plus tendre enfance juſques à ce jour, j'y découvre bien des fautes commiſes à leur égard, auxquelles je n'ai été ſenſible, qu'après être devenu père moi-même. Je n'ai eu qu'alors une idée de la joie qu'un homme ſent lorſqu'il voit faire quelque choſe de louable à ſon enfant, ou de la triſteſſe qui l'abbat tout d'un coup lorſqu'il craint de lui voir faire une action indigne. On auroit de la peine à s'imaginer les remords que je ſentis pour avoir déſobéi en différentes occaſions aux ordres de ma mère, lorſque je vis l'autre jour ma femme regarder par la fenêtre, & devenir pâle comme la mort, à la vue de notre plus jeune fils qui couroit ſur la glace. Un exemple de cette nature ſuffit pour vous inſinuer qu'il y a une infinité de petits crimes, auxquels les enfans ne prennent pas garde lorſqu'ils y tombent, & pour leſquels ils ſentiront peut-être une véritable componction de cœur, lorſqu'ils ſeront devenus pères: Je me ſouviens de mille & mille choſes qui auroient fait un ſingulier plaiſir à mon père, & que j'omettois, dans la penſée qu'il ne les exigeoit de moi que par caprice ou par une mauvaiſe humeur attachée à la vieilleſſe; quoique je ſois convaincu à préſent qu'il avoit raiſon de me les demander. Je ne ſaurois plus l'entretenir dans notre ſalle, ni remplir ſon cœur de joie, par le récit d'une bagatelle, où il ne s'intéreſſoit qu'à cauſe de moi. Il y a long-tems que lui & ma mère ſont dans le tombeau; mais lorſqu'ils étoient en vie, leur converſation rouloit preſque toujours ſur les moyens d'établir leurs enfans, pendant que nous étions peut-être occupés à nous mocquer d'eux à l'autre bout de la maiſon. Il eſt certain qu'à ne ſuivre que la nature dans la pratique de ces grands devoirs, nous ſerions fort éloignés de les remplir de l'un & de l'autre côté, malgré l'inſtinct, qui nous y porte. La vieilleſſe fait tant de peine à la plupart du monde, & l'âge viril eſt ſi bien venu de tous, que la ſoumiſſion au déclin eſt une tâche trop rude pour un père, & que la déference, au milieu de l'impétuoſité des paſſions & de la joie, paroît déraiſonnable à un fils. Il y a ſi peu d'hommes qui ſachent vieillir de bonne grace, & ſi peu d'enfans qui ſachent attendre l'âge viril, qu'un père, qui s'abandonneroit à ſes deſirs, & qu'un fils, qui ſuivroit ſes mouvemens, ſeroient incapables de

s'acquitter de ce qu'ils se doivent l'un à l'autre. Mais lors que leurs intérêts se croisent, c'est là que la raison vient à leur secours, & qu'elle établit un commerce mutuel de bons offices entre les plus chers alliés qu'il y ait au monde. Le père ne cherche que l'occasion de répandre ses bénédictions à pleines mains sur le fils, & le fils ne songe qu'à paroître digne d'un tel père. C'est ainsi que Camille & son fils aîné vivent ensemble. Camille jouit d'une agréable & indolente vieillesse, à l'abri des passions déréglées, & soumis à l'unique empire de la raison. Il attend l'heure de sa mort, avec une resignation mêlée de joie, & le fils craint de succeder à l'heritage de son père, & de n'en jouir pas d'une manière qui réponde à la dignité de son prédecesseur. Ajoutez à ceci que le père est convaincu qu'il laisse un bon ami aux enfans de ses amis, un bon maître à ses fermiers, & un bon voisin à tous ceux qui l'environnent. Il ne doute pas qu'on ne rappelle souvent sa memoire à la vuë de son fils; mais il croit qu'on n'aura point sujet de le regréter. Il y a tant de sympathie entre eux, que Camille est persuadé que l'amitié, ou l'estime qu'il témoigne à quelcun suffit, pour engager son fils à la même considération, sans qu'il lui dise en termes exprès: *Mon fils, souvenez-vous d'être ami d'un tel, lors que je ne serai plus au monde.* Ils sont cheris de tout le voisinage, & leur exemple y a la même influence que celui d'une cour a sur tout un royaume. »

» Mon fils & moi ne sommes pas sur un pied à pouvoir communiquer nos bonnes actions ou nos beaux desseins à tant de personnes que les deux Messieurs, dont je viens de parler; mais j'ose dire que mon fils, par la conduite qu'il tient envers moi, & qui est applaudie de tout le monde, rejouit bon nombre de vieillards, aussi bien que moi même. Les enfans des autres suivent l'exemple du mien, & j'ai le plaisir inexprimable d'entendre que nos voisins, lorsque lui & moi passons à cheval auprès d'eux, nous montrent avec le doigt, & qu'ils s'écrient, d'un ton plein de joie: *les voilà qu'ils passent.* »

» Vous ne sauriez mieux employer votre tems, mon cher Monsieur, qu'à dépeindre au naturel les douceurs que ce parentage bien cultivé procure de l'un & de l'autre côté. Les choses les plus indifférentes deviennent de grande conséquence à deux personnes qui s'aiment, & leur amitié reciproque donne du relief aux moindres actions. Lors qu'on examine ce qui se passe dans le monde, & qu'on voit les mesintelligences qui regnent entre les plus proches parens, presque toujours par les insinuations malignes des plus vils domestiques, on ne peut que sentir la nécessité qu'il y a d'exhorter les hommes à se tenir en garde contre les faux rapports, & à fonder leur tendresse sur les principes de la raison, plûtôt que sur l'instinct de la nature. »

« Les préjugés, qu'ils reçoivent de leurs parens, sont aussi la cause que les haines passent d'une génération à l'autre; & lors qu'ils n'agissent que par instinct, les animosités se perpetuent, au lieu que les bienfaits s'oublient. La nature humaine est si corrompue, que notre haine se communique plutôt à nos enfans que notre amitié. Celle-ci donne toujours à son objet quelque chose qu'il n'a pas, & l'autre prive le sien de ce qu'il a de meilleur. Nous sommes ainsi disposés à imiter le mal plutôt que le bien, soit que cela vienne d'une corruption naturelle, ou d'un amour-propre mal-entendu. »

» Il semble que, pour respecter les sacrés nœuds qu'il y a entre un père & ses enfans, on n'auroit besoin que d'examiner son propre cœur. Si chaque père se souvenoit des pensées & des inclinations qu'il avoit lors qu'il étoit fils, & si chaque fils se rapelloit ce qu'il attendoit de son père lorsqu'il étoit soumis à ses ordres, cette seule idée empêcheroit les hommes de tomber dans aucun excès, soit de rigueur ou de relâchement, à l'égard de l'état où ils se trouvent. Lorsque l'autorité & la dépendance sont violées entr'eux, il n'y a point de guerre civile dans un état, où la tyrannie & la révolte soient portées plus loin, ni s'exercent avec plus de fureur. Je terminerai ce discours par la lettre d'une mère à son fils & la réponse de celui-ci ».

MON CHER FILS.

« Si les plaisirs que vous poursuivez en ville, vous laissent quelques momens de relâche, daignez les emploier à la lecture de cette lettre, que je vous écris dans l'amertume de mon cœur. Vous avez dit, en présence de M. Letacre, qu'une vieille femme pouvait très-bien vivre à la campagne avec la moitié de mon douaire, & que votre père étoit un franc benêt de m'avoir constitué un revenu de huit cens livres sterling au préjudice de son fils. Vous auriez dû marquer plus d'égard pour ce que Letacre vous dit à cette occasion, & ne pas le traiter de payſan & de sot, puis qu'il étoit le bien-aimé domestique de votre père. D'ailleurs ne vous y flatez pas, je veux être exactement paiée de mon revenu annuel, pour dédommager vos sœurs, s'il est possible, du tort que je leur ai fait, en sollicitant votre père à vous donner au-delà de ce qu'il avoit résolu. Vous croyez donc, mon fils, que je pourrois m'entretenir avec la moitié de mon douaire! Cela est vrai; j'en avois beaucoup moins, lorsque mes bras vous portoient d'une chambre à l'autre, que je n'avois le tems ni de manger, ni de boire, ni de m'habiller, ni de m'occuper d'aucune autre chose, pour avoir soin de vous, au milieu de vos infirmités, & que je versois un torrent de larmes toutes les

fois

fois que les convulsions, dont vous étiez attaqué, vous revenoient. Faut-il que vous n'en soyez échappé, par ma vigilance, que pour vous jetter entre les bras des femmes de mauvaise vie, & refuser à votre mère ce que vous n'avez aucun droit de lui retenir ? Vos deux Sœurs pleurent à chaudes larmes de voir la tendresse que j'ai pour vous, & que tous mes efforts n'ont pû jusques-ici étouffer; mais s'il vous plaît de continuer de vivre en petit maître, & de n'avoir aucun égard ni à vous-même ni à votre famille, comptez que je me saisirai au plutôt de votre bien pour les arrérages qui me sont dûs, & que je vous marquerai le dernier mépris de ce que vous êtes insensible à ma tendresse, de même qu'à l'exemple de votre père. Ah, mon cher fils, pourquoi faut-il que je vive sans oser me dire,

votre affectionnée mère ?

RÉPONSE.

MADAME,

„ Je partirai demain sans faute pour m'aller jetter à vos pieds, & vous payer tout ce qui vous est dû. Je vous conjure d'oublier tout le passé & de ne m'écrire plus sur le même ton. J'aurai soin de le prévenir dans la suite, puisque je ferai toute ma vie avec un profond respect,

Votre très-humble & très-obéissant fils.

(*Le Spectateur*).

DOCILITÉ. La société a fait l'homme plus foible, non-seulement en lui ôtant le droit qu'il avoit sur ses propres forces, mais sur-tout en les lui rendant insuffisantes. Voilà pourquoi ses desirs se multiplient avec sa foiblesse, & voilà ce qui fait celle de l'enfance comparée à l'âge d'homme. Si l'homme est un être fort, & si l'enfant est un être foible, ce n'est pas parce que le premier a plus de force absolue que le second, mais c'est parce que le premier peut naturellement se suffire à lui-même, & que l'autre ne le peut. L'homme doit donc avoir plus de volontés, & l'enfant plus de fantaisies; mot par lequel j'entends tous les desirs qui ne sont pas de vrais besoins, & qu'on ne peut contenter qu'avec le secours d'autrui.

J'ai dit la raison de cet état de foiblesse. La nature y pourvoit par l'attachement des pères & des mères : mais cet attachement peut avoir son excès, son défaut, ses abus. Des parens qui vivent dans l'état civil y transportent leur enfant avant l'âge. En lui donnant plus de besoins qu'il n'en a, ils ne soulagent pas sa foiblesse, ils l'augmentent encore en exigeant de lui ce que la nature n'exigeoit pas; en soumettant à leurs volontés le peu de force qu'il a pour servir les siennes; en changeant, de part ou d'autre, en esclavage la dépendance réciproque où le tient sa foiblesse & où le tient leur attachement.

L'homme sage sait rester à sa place, mais l'enfant, qui ne connoît pas la sienne, ne sauroit s'y maintenir. Il a parmi nous mille issues pour en sortir; c'est à ceux qui le gouvernent à l'y retenir, & cette tâche n'est pas facile. Il ne doit être ni bête ni homme, mais enfant : il faut qu'il sente sa foiblesse & non qu'il en souffre; il faut qu'il dépende & non qu'il obéisse; il faut qu'il demande & non qu'il commande. Il n'est soumis aux autres qu'à cause de ses besoins, & parce qu'ils voyent mieux que lui ce qui lui est utile, ce qui peut contribuer ou nuire à sa conservation. Nul n'a droit, pas même le père, de commander à l'enfant ce qui ne lui est bon à rien.

Avant que les préjugés & les institutions humaines aient altéré nos penchans naturels, le bonheur des enfans ainsi que des hommes consiste dans l'usage de leur liberté; mais cette liberté dans les premiers est bornée par leur foiblesse. Quiconque fait ce qu'il veut est heureux, s'il se suffit à lui-même; c'est le cas de l'homme vivant dans l'état de nature. Quiconque fait ce qu'il veut, n'est pas heureux, si ses besoins passent ses forces; c'est le cas de l'enfant dans le même état. Les enfans ne jouissent, même dans l'état de nature, que d'une liberté imparfaite, semblable à celle dont jouissent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous ne pouvant plus se passer des autres, redevient à cet égard foible & misérable. Nous étions faits pour être hommes; les loix & la société nous ont replongés dans l'enfance. Les riches, les grands, les rois sont tous des enfans qui, voyant qu'on s'empresse à soulager leur misère, tirent de cela même une vanité puérile, & sont tout fiers des soins qu'on ne leur rendroit pas s'ils étoient hommes-faits.

Ces considérations sont importantes, & servent à résoudre toutes les contradictions du système social. Il y a deux sortes de dépendances; celle des choses, qui est de la nature; celle des hommes, qui est de la société. La dépendance des choses n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices : la dépendance des hommes étant désordonnée les engendre tous, & c'est par elle que le maître & l'esclave se dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle supérieure à l'action de toute volonté particulière. Si les loix des nations pouvoient avoir, comme celles de la nature, une inflexibilité que jamais

aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choſes; on réuniroit dans la république tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'élève à la vertu.

Maintenez l'enfant dans la ſeule dépendance des choſes; vous aurez ſuivi l'ordre de la nature dans les progrès de ſon éducation. N'offrez jamais à ſes volontés indiſcrettes que des obſtacles phyſiques ou des punitions qui naiſſent des actions mêmes, & qu'il ſe rappelle dans l'occaſion: ſans lui défendre de mal faire, il ſuffit de l'en empêcher. L'expérience ou l'impuiſſance doivent ſeules lui tenir lieu de loi. N'accordez rien à ſes deſirs, parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a beſoin. Qu'il ne ſache ce que c'eſt qu'obéiſſance quand il agit, ni ce que c'eſt qu'empire quand on agit pour lui. Qu'il ſente également ſa liberté dans ſes actions & dans les vôtres. Suppléez à la force qui lui manque, autant préciſément qu'il en a beſoin pour être libre & non pas impérieux; qu'en recevant vos ſervices avec une ſorte d'humiliation, il aſpire au moment où il pourra s'en paſſer, & où il aura l'honneur de ſe ſervir lui-même.

La nature a, pour fortifier le corps & le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut point contraindre un enfant de reſter quand il veut aller, ni d'aller quand il veut reſter en place. Quand la volonté des enfans n'eſt point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils ſautent, qu'ils courent, qu'ils crient quand ils en ont envie. Tous leurs mouvemens ſont des beſoins de leur conſtitution qui cherche à ſe fortifier: mais on doit ſe défier de ce qu'ils deſirent ſans le pouvoir faire eux-mêmes, & que d'autres ſont obligés de faire pour eux. Alors il faut diſtinguer avec ſoin le vrai beſoin, le beſoin naturel, du beſoin de fantaiſie qui commence à naître, ou de celui qui ne vient que de la ſurabondance de vie dont j'ai parlé.

J'ai déjà dit ce qu'il faut faire quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. J'ajouterai ſeulement que, dès qu'il peut demander en parlant ce qu'il deſire, & que pour l'obtenir plus vîte, ou pour vaincre un refus, il appuie de pleurs ſa demande, elle lui doit être irrévocablement refuſée. Si le beſoin l'a fait parler, vous devez le ſavoir, & faire auſſitôt ce qu'il demande: mais céder quelque choſe à ſes larmes, c'eſt l'exciter à en verſer, c'eſt lui apprendre à douter de votre bonne volonté, & à croire que l'importunité peut plus ſur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bientôt il ſera méchant; s'il vous croit foible, il ſera bientôt opiniâtre: il importe d'accorder toujours au premier ſigne ce qu'on ne veut pas refuſer. Ne ſoyez point prodigue en refus, mais ne les révoquez jamais.

Gardez-vous ſur-tout de donner à l'enfant de vaines formules de politeſſe qui lui ſervent au beſoin de paroles magiques, pour ſoumettre à ſes volontés tout ce qui l'entoure, & obtenir à l'inſtant ce qu'il lui plaît. Dans l'éducation façonnière des riches, on ne manque jamais de les rendre poliment impérieux, en leur preſcrivant les termes dont ils doivent ſe ſervir pour que perſonne n'oſe leur réſiſter: leurs enfans n'ont ni tons ni tours ſupplians, ils ſont auſſi arrogans, même plus, quand ils prient, que quand ils commandent, comme étant bien plus ſûrs d'être obéis. On voit d'abord que *s'il vous plaît* ſignifie dans leur bouche *il me plaît*, & que *je vous prie* ſignifie *je vous ordonne*. Admirable politeſſe, qui n'abontit pour eux qu'à changer le ſens des mots, & à ne pouvoir jamais parler autrement qu'avec empire! Quant à moi, qui crains moins qu'Emile ne ſoit groſſier qu'arrogant, j'aime beaucoup mieux qu'il diſe en priant, *faites cela*, qu'en commandant, *je vous prie*. Ce n'eſt pas le terme dont il ſe ſert qui m'importe, mais bien l'acception qu'il y joint.

Il y a un excès de rigueur & un excès d'indulgence, tous deux également à éviter. Si vous laiſſez pâtir les enfans, vous expoſez leur ſanté, leur vie, vous les rendez actuellement miſérables; ſi vous leur épargnez avec trop de ſoin toute eſpèce de mal-être, vous leur préparez de grandes miſères, vous les rendez délicats, ſenſibles, vous les ſortez de leur état d'hommes dans lequel ils rentreront un jour malgré vous. Pour ne les pas expoſer à quelques maux de la nature, vous êtes l'artiſan de ceux qu'elle ne leur a pas donnés. Vous me direz que je tombe dans le cas de ces mauvais pères, auxquels je reprochois de ſacrifier le bonheur des enfans, à la conſidération d'un tems éloigné qui peut ne jamais être.

Non pas; car la liberté que je donne à mon élève, le dédommage amplement des légères incommodités auxquelles je le laiſſe expoſé. Je vois de petits poliſſons jouer ſur la neige, violets, tranſis, & pouvant à peine remuer les doigts. Il ne tient qu'à eux de s'aller chauffer, ils n'en font rien; ſi on les y forçoit, ils ſentiroient cent fois plus les rigueurs de la contrainte, qu'ils ne ſentent celles du froid. De quoi donc vous plaignez-vous? rendrai-je votre enfant miſérable en ne l'expoſant qu'aux incommodités qu'il veut bien ſouffrir? Je fais ſon bien dans le moment préſent en le laiſſant libre; je fais ſon bien dans l'avenir en l'armant contre les maux qu'il doit ſupporter. S'il avoit le choix d'être mon élève ou le vôtre, penſez-vous qu'il balançât un inſtant?

Concevez-vous quelque vrai bonheur poſſible pour aucun être hors de ſa conſtitution? & n'eſt-ce

pas sortir l'homme de sa constitution que de vouloir l'exempter également de tous les maux de son espèce? Oui, je le soutiens, pour sentir les grands biens, il faut qu'il connoisse les petits maux; telle est sa nature. Si le physique va trop bien, le moral se corrompt. L'homme qui ne connoîtroit pas la douleur, ne connoitroit ni l'attendrissement de l'humanité ni la douceur de la commisération; son cœur ne seroit ému de rien, il ne seroit pas sociable, il seroit un monstre parmi ses semblables.

Savez-vous quel est le plus sûr moyen de rendre votre enfant misérable? c'est de l'accoutumer à tout obtenir. Car ses desirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera malgré vous d'en venir au refus, & ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il desire. D'abord il voudra la canne que vous tenez; bientôt il voud a votre montre; ensuite il voudra l'oiseau qui vole; il voudra l'étoile qu'il voit briller, il voudra tout ce qu'il verra: à moins d'être Dieu comment le contenterez-vous?

C'est une disposition naturelle à l'homme de regarder comme sien tout ce qui est en son pouvoir. En ce sens le principe de Hobbes est vrai jusqu'à certain point; multipliez avec nos desirs les moyens de les satisfaire, chacun se fera le maître de tout. L'enfant donc qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, se croit le propriétaire de l'Univers; il regarde tous les hommes comme ses esclaves: & quand enfin l'on est forcé de lui refuser quelque chose; lui, croyant tout possible quand il commande, prend ce refus pour un acte de rebellion; toutes les raisons qu'on lui donne dans un âge incapable de raisonnement, ne sont à son gré que des prétextes; il voit par-tout de la mauvaise volonté: le sentiment d'une injustice prétendue, aigrissant son naturel, il prend tout le monde en haine; & sans jamais savoir gré de la complaisance; il s'indigne de toute opposition.

Comment concevrois-je qu'un enfant ainsi dominé par la colère, & dévoré des passions les plus irascibles, puisse jamais être heureux? Heureux! lui! c'est un despote; c'est à la fois le plus vil des esclaves & la plus misérable des créatures. J'ai vu des enfans élevés de cette manière, qui vouloient qu'on renversât la maison d'un coup d'épaule; qu'on leur donnât le coq qu'ils voyoient sur un clocher; qu'on arrêtât un régiment en marche pour entendre les tambours plus long tems, & qui perçoient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussi-tôt qu'on tardoit à leur obéir. Tout s'empressoit vainement à leur complaire; leurs desirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obstinoient aux choses impossibles, & ne trouvoient par-tout que contradictions, qu'obstacles, que peines, que douleur. Toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils passoient les jours à crier, à se plaindre: étoient-ce là des êtres bien fortunés? La foiblesse & la domination réunies n'engendrent que folie & misère. De deux enfans gâtés, l'un bat la table, & l'autre fait fouetter la mer; ils auront bien a fouetter & à battre avant de vivre contens.

Si ces idées d'empire & de tyrannie les rendent misérables dès leur enfance, que sera-ce quand ils grandiront, & que leurs relations avec les autres hommes commenceront à s'étendre & se multiplier? Accoutumés à voir tout fléchir devant eux, quelle surprise, en entrant dans le monde, de sentir que tout leur résiste, & de se trouver écrasés du poids de cet Univers qu'ils pensoient mouvoir à leur gré! Leurs airs insolens, leur puérile vanité ne leur attirent que mortifications, dédains, railleries; ils boivent les affronts comme l'eau; de cruelles épreuves leur apprennent bientôt qu'ils ne connoissent ni leur état ni leurs forces; ne pouvant tout, ils croient ne rien pouvoir: tant d'obstacles innaccoutumés les rebutent, tant de mépris les aviliissent; ils deviennent lâches, craintifs, rampans, & retombent autant au-dessous d'eux-mêmes qu'ils s'étoient élevés au dessus.

Revenons à la règle primitive. La nature a fait les enfans pour être aimés & secourus, mais les a-t-elle faits pour être obéis & craints? Leur a-t-elle donné un air imposant, un œil sévère, une voix rude & menaçante, pour se faire redouter? Je comprends que le rugissement d'un lion épouvante les animaux, & qu'ils tremblent en voyant sa terrible hure, mais si jamais on vit un spectacle indécent, odieux, risible, c'est un corps de magistrats, le chef à la tête, en habit de cérémonie, prosternés devant un enfant au maillot, qu'ils haranguent en termes pompeux, & qui crie & bave pour toute réponse.

A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, de soins, de protection qu'un enfant? Ne semble-t il pas qu'il ne montre une figure si douce & un air si touchant qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse, & s'empresse à le secourir? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin commander à tout ce qui l'entoure, & prendre impudemment le ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr?

D'autre part, qui ne voit que la foiblesse du premier âge enchaine les enfans de tant de manières, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement celui de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, de laquelle ils peuvent si peu abuser, & dont il est si peu utile à eux & à nous qu'on les prive? S'il n'y a point d'objet si digne de risée qu'un enfant hautain, il n'y a point d'objet si digne de

pitié qu'un enfant craintif. Puiſqu'avec l'âge de raiſon commence la ſervitude civile, pourquoi la prévenir par la ſervitude privée ? Souffrons qu'un moment de la vie ſoit exempt de ce joug que la nature ne nous a pas impoſé, & laiſſons à l'enfance l'exercice de la liberté naturelle, qui l'éloigne, au moins pour un tems, des vices que l'on contracte dans l'eſclavage. Que ces inſtituteurs ſévères, que ces pères aſſervis à leurs enfans, viennent donc les uns & les autres avec leurs frivoles objections, & qu'avant de vanter leurs méthodes, ils apprennent une fois celle de la nature.

Je reviens à la pratique. J'ai déjà dit que votre enfant ne doit rien obtenir parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a beſoin, ni rien faire par obéiſſance, mais ſeulement par néceſſité; ainſi les mots d'obéir & de commander ſeront proſcrits de ſon dictionnaire, encore plus ceux de devoir & d'obligation ; mais ceux de force, de néceſſité, d'impuiſſance & de contrainte y doivent tenir une grande place. Avant l'âge de raiſon l'on ne ſauroit avoir aucune idée des êtres moraux ni de relation ſociale ; il faut donc éviter autant qu'il ſe peut d'employer des mots qui les expriment, de peur que l'enfant n'attache d'abord à ces mots, de fauſſes idées qu'on ne ſaura point ou qu'on ne pourra plus détruire. La première fauſſe idée qui entre dans ſa tête eſt en lui le germe de l'erreur & du vice ; c'eſt à ce premier pas qu'il faut ſur-tout faire attention. Faites que tant qu'il n'eſt frappé que des choſes ſenſibles, toutes ſes idées s'arrêtent aux ſenſations ; faites que de toutes parts il n'apperçoive autour de lui que le monde phyſique : ſans quoi ſoyez ſûr qu'il ne vous écoutera point du tout, ou qu'il ſe fera du monde moral, dont vous lui parlez, des notions fantaſtiques que vous n'effacerez de la vie.

Raiſonner avec les enfans étoit la grande maxime de Locke ; c'eſt la plus en vogue aujourd'hui : ſon ſuccès ne me paroît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit ; & pour moi je ne vois rien de plus ſot que ces enfans avec qui l'on a tant raiſonné. De toutes les facultés de l'homme, la raiſon, qui n'eſt, pour ainſi dire, qu'un compoſé de toutes les autres, eſt celle qui ſe développe le plus difficilement & le plus tard : & c'eſt de celle-là qu'on veut ſe ſervir pour développer les premières ! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation eſt de faire un homme raiſonnable : & l'on prétend élever un enfant par la raiſon ! C'eſt commencer par la fin, c'eſt vouloir faire l'inſtrument de l'ouvrage. Si les enfans entendoient raiſon, ils n'auroient pas beſoin d'être élevés ; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de mots, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leurs maîtres, à devenir diſputeurs & mutins ; & tout ce qu'on penſe obtenir d'eux par des motifs raiſonnables, on ne l'obtient jamais que par ceux de convoitiſe, ou de crainte, ou de vanité, qu'on eſt toujours forcé d'y joindre.

Voici la formule à laquelle peuvent ſe réduire à-peu-près toutes les leçons de morale qu'on fait & qu'on peut faire aux enfans.

LE MAITRE.

Il ne faut pas faire cela.

L'ENFANT.

Et pourquoi ne faut-il pas faire cela ?

LE MAITRE.

Parce que c'eſt mal fait.

L'ENFANT.

Mal fait ! Qu'eſt-ce qui eſt mal fait ?

LE MAITRE.

Ce qu'on vous défend.

L'ENFANT.

Quel mal y a-t-il à faire ce qu'on me défend

LE MAITRE.

On vous punit pour avoir déſobéi.

L'ENFANT.

Je ferai en ſorte qu'on n'en ſache rien.

LE MAITRE.

On vous épiera.

L'ENFANT.

Je me cacherai.

LE MAITRE.

On vous queſtionnera.

L'ENFANT.

Je mentirai.

LE MAITRE.

Il ne faut pas mentir.

L'ENFANT.

Pourquoi ne faut-il pas mentir ?

LE MAITRE.

Parce que c'eſt mal fait, &c.

Voilà le cercle inévitable. Sortez-en ; l'enfant ne vous entend plus. Ne ſont-ce pas là des inſtructions fort utiles ? Je ſerois bien curieux de ſavoir ce qu'on pourroit mettre à la place de ce dialogue ? Locke lui-même y eût, à coup ſûr, été fort embarraſſé. Connoître le bien & le mal, ſentir la raiſon des devoirs de l'homme, n'eſt pas l'affaire d'un enfant.

La nature veut que les enfans ſoient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni ſaveur, & ne tarderont pas à ſe corrompre : nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manières de voir, de penſer, de ſentir, qui lui ſont propres : rien n'eſt moins ſenſé que d'y vouloir ſubſtituer les nôtres ; & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans. En effet, à quoi lui ſerviroit la raiſon à cet âge ? Elle eſt le frein de la force, & l'enfant n'a pas beſoin de ce frein.

En eſſayant de perſuader à vos élèves le devoir de l'obéiſſance, vous joignez à cette prétendue perſuaſion la force & les menaces, ou, qui pis eſt, la flatterie & les promeſſes. Ainſi donc, amorcés par l'intérêt, ou contraints par la force, ils font ſemblant d'être convaincus par la raiſon. Ils voyent très-bien que l'obéiſſance leur eſt avantageuſe & la rébellion nuiſible, auſſi-tôt que vous vous appercevez de l'une ou de l'autre. Mais comme vous n'exigez rien d'eux qui ne leur ſoit déſagréable, & qu'il eſt toujours pénible de faire les volontés d'autrui, ils ſe cachent pour faire les leurs, perſuadés qu'ils ſont bien ſi l'on ignore leur déſobéiſſance, mais prêts à convenir qu'ils font mal, s'ils ſont découverts, de crainte d'un plus grand mal. La raiſon du devoir n'étant pas de leur âge, il n'y a homme au monde qui vînt à bout de la leur rendre vraiment ſenſible : mais la crainte du châtiment, de l'eſpoir du pardon, l'importunité, l'embarras de répondre, leur arrachent tous les aveux qu'on exige ; & l'on croit les avoir convaincus quand on ne les a qu'ennuyés ou intimidés.

Qu'arrive-t-il delà ? Premiérement, qu'en leur impoſant un devoir qu'ils ne ſentent pas, vous les indiſpoſez contre votre tyrannie, & les détournez de vous aimer ; que vous leur apprenez à devenir diſſimulés, faux, menteurs, pour extorquer des récompenſes ou ſe dérober aux châtimens ; qu'enfin, les accoutumant à couvrir toujours d'un motif apparent un motif ſecret, vous leur donnez vous-même le moyen de vous abuſer ſans ceſſe, de vous ôter la connoiſſance de leur vrai caractère, & de payer vous & les autres de vaines paroles dans l'occaſion. Les loix, direz vous, quoiqu'obligatoires pour la conſcience, uſent de même de contrainte avec les hommes faits : j'en conviens. Mais que ſont ces hommes, ſinon des enfans gâtés par l'éducation ? Voilà préciſément ce qu'il faut prévenir. Employez la force avec les enfans, & la raiſon avec les hommes ; tel eſt l'ordre naturel : le ſage n'a pas beſoin de loix.

Traitez votre élève ſelon ſon âge. Mettez-le d'abord à ſa place, & tenez-l'y ſi bien, qu'il ne tente plus d'en ſortir. Alors, avant de ſavoir ce que c'eſt que ſageſſe, il en pratiquera la plus importante leçon. Ne lui commandez jamais rien, quoi que ce ſoit au monde, abſolument rien. Ne lui laiſſez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité ſur lui. Qu'il ſache ſeulement qu'il eſt foible & que vous êtes fort, que par ſon état & le vôtre il eſt néceſſairement à votre merci ; qu'il le ſache, qu'il l'apprenne, qu'il le ſente : qu'il ſente de bonne heure ſur ſa tête altière le dur joug que la nature impoſe à l'homme, le peſant joug de la néceſſité, ſous lequel il faut que tout être fini ploye ; qu'il voye cette néceſſité dans les choſes, jamais dans le caprice des hommes ; que le frein qui le retient ſoit la force & non l'autorité. Ce dont il doit s'abſtenir, ne le lui défendez pas, empêchez-le de le faire, ſans explications, ſans raiſonnemens : ce que vous lui accordez, accordez-le à ſon premier mot, ſans ſollicitations, ſans prières, ſur-tout ſans condition. Accordez avec plaiſir, ne refuſez qu'avec répugnance ; mais que tous vos refus ſoient irrévocables, qu'aucune importunité ne vous ébranle, que le non prononcé ſoit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuiſé cinq ou ſix fois ſes forces, qu'il ne tentera plus de le renverſer.

C'eſt ainſi que vous le rendrez patient, égal, réſigné, paiſible, même quand il n'aura pas ce qu'il a voulu ; car il eſt dans la nature de l'homme d'endurer patiemment la néceſſité des choſes, non la mauvaiſe volonté d'autrui. Ce mot, *il n'y en a plus*, eſt une réponſe contre laquelle jamais enfant ne s'eſt mutiné, à moins qu'il ne crût que c'étoit un menſonge. Au reſte, il n'y a point ici de milieu ; il faut n'en rien exiger du tout, ou le plier d'abord à la plus parfaite obéiſſance. La pire éducation eſt de le laiſſer flottant entre ſes volontés & les vôtres, & de diſputer ſans ceſſe entre vous & lui à qui des deux ſera le maître ; j'aimerois cent fois mieux qu'il le fût toujours.

Il eſt bien étrange que depuis qu'on ſe mêle d'élever des enfans on n'ait imaginé d'autre inſtrument pour les conduire, que l'émulation, la jalouſie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les paſſions les plus dangereuſes, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps

soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'est que bonté; & puis ils nous disent gravement: tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instrumens, hors un: le seul précisément qui peut réussir; la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant quand on ne sait pas le conduire où l'on veut par les seules loix du possible & de l'impossible. La sphère de l'un & de l'autre lui étant également inconnue, on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pousse, on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure: on le rend souple & docile par la seule force des choses, sans qu'aucun vice ait l'occasion de germer en lui: car jamais les passions ne s'animent, tant qu'elles sont de nul effet.

Ne donnez à votre élève aucune espèce de leçon verbale, il n'en doit recevoir que de l'expérience; ne lui infligez aucune espèce de châtiment, car il ne sait ce que c'est qu'être en faute; ne lui faites jamais demander pardon, car il ne sauroit vous offenser. Dépourvu de toute moralité dans ses actions, il ne peut rien faire qui soit moralement mal, & qui mérite ni châtiment ni réprimande.

Je vois déjà le lecteur effrayé, juger de cet enfant par les nôtres: il se trompe. La gêne perpétuelle où vous tenez vos élèves irrite leur vivacité; plus ils sont contraints sous vos yeux, plus ils sont turbulens au moment qu'ils s'échappent; il faut bien qu'ils se dédommagent, quand ils peuvent, de la dure contrainte où vous les tenez. Deux écoliers de la ville feront plus de dégât dans un pays, que la jeunesse de tout un village. Enfermez un petit Monsieur & un petit paysan dans une chambre; le premier aura tout renversé, tout brisé, avant que le second soit sorti de sa place. Pourquoi cela? si ce n'est que l'un se hâte d'abuser d'un moment de licence, tandis que l'autre, toujours sûr de sa liberté, ne se presse jamais d'en user. Et cependant les enfans des villageois souvent flattés ou contrariés sont encore bien loin de l'état où je veux qu'on les tienne.

Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits: il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment & par où il y est entré. La seule passion naturelle à l'homme, est l'amour de soi-même, ou l'amour-propre pris dans un sens étendu. Cet amour-propre, en soi ou relativement à nous, est bon & utile; & comme il n'a point de rapport nécessaire à autrui, il est à cet égard naturellement indifférent; il ne devient bon ou mauvais que par l'application qu'on en fait & les relations qu'on lui donne. Jusqu'à ce que le guide de l'amour-propre, qui est la raison, puisse naître, il importe donc qu'un enfant ne fasse rien parce qu'il est vu ou entendu, rien en un mot par rapport aux autres, mais seulement ce que la nature lui demande, & alors il ne fera rien que de bien.

Je n'entends pas qu'il ne fera jamais de dégât; qu'il ne se blessera point, qu'il ne brisera pas peut-être un meuble de prix s'il le trouve à sa portée. Il pourroit faire beaucoup de mal sans mal faire, parce que la mauvaise action dépend de l'intention de nuire, & qu'il n'aura jamais cette intention. S'il l'avoit une seule fois, tout seroit déjà perdu; il seroit méchant presque sans ressource.

Telle chose est mal aux yeux de l'avarice, qui ne l'est pas aux yeux de la raison. En laissant les enfans en pleine liberté d'exercer leur étourderie, il convient d'écarter d'eux tout ce qui pourroit la rendre coûteuse, & de ne laisser à leur portée rien de fragile & de précieux. Que leur appartement soit garni de meubles grossiers & solides: point de miroirs, point de porcelaines, point d'objets de luxe. Quant à mon Emile que j'élève à la campagne, sa chambre n'aura rien qui la distingue de celle d'un paysan. A quoi bon la parer avec tant de soin, puisqu'il y doit rester si peu? Mais je me trompe; il la parera lui-même, & nous verrons bientôt de quoi.

Que si malgré vos précautions l'enfant vient à faire quelque désordre, à casser quelque pièce utile, ne le punissez point de votre négligence, ne le grondez point; qu'il n'entende pas un seul mot de reproche, ne lui laissez pas même entrevoir qu'il vous ait donné du chagrin, agissez exactement comme si le meuble se fût cassé de lui-même; enfin croyez avoir beaucoup fait si vous pouvez ne rien dire.

Oserai-je exposer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile règle de toute l'éducation? ce n'est pas de gagner du tems, c'est d'en perdre. Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes: il en faut faire quand on réfléchit; & quoi que vous puissiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés. Le plus dangereux intervalle de la vie humaine, est celui de la naissance à l'âge de douze ans. C'est le tems où germent les erreurs & les vices, sans qu'on ait encore aucun instrument pour les détruire; & quand l'instrument vient, les racines

ſont ſi profondes, qu'il n'eſt plus tems de les arracher. Si les enfans ſautoient tout d'un coup de la mamelle à l'âge de raiſon, l'éducation qu'on leur donne pourroit-leur convenir; mais ſelon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudroit qu'ils ne fiſſent rien de leur ame juſqu'à ce qu'elle eût toutes ſes facultés; car il eſt impoſſible qu'elle apperçoive le flambeau que vous lui préſentez tandis qu'elle eſt aveugle, & qu'elle ſuive dans l'immenſe plaine des idées une route que la raiſon trace encore ſi légèrement pour les meilleurs yeux.

La première éducation doit donc être purement négative. Elle conſiſte, non point à enſeigner la vertu ni la vérité, mais à garantir le cœur du vice & l'eſprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire & ne rien laiſſer faire, ſi vous pouviez amener votre élève ſain & robuſte à l'âge de douze ans, ſans qu'il sût diſtinguer ſa main droite de ſa main gauche; dès vos premières leçons, les yeux de ſon entendement s'ouvriroient à la raiſon; ſans préjugé, ſans habitude, il n'auroit rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos ſoins. Bientôt il deviendroit entre vos mains le plus ſage des hommes; & en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Prenez le contre-pied de l'uſage, & vous ferez preſque toujours bien. Comme on ne veut pas faire d'un enfant un enfant, mais un docteur, les pères & les maîtres n'ont jamais aſſez tôt tancé, corrigé, réprimandé, flatté, menacé, promis, inſtruit, parlé raiſon. Faites mieux, ſoyez raiſonnable, & ne raiſonnez point avec votre élève, ſur-tout pour lui faire approuver ce qui lui déplait; car amener ainſi toujours la raiſon dans les choſes déſagréables, ce n'eſt que la lui rendre ennuyeuſe, & la décréditer de bonne heure dans un eſprit qui n'eſt pas encore en état de l'entendre. Exercez ſon corps, ſes organes, ſes ſens, ſes forces; mais tenez ſon ame oiſive auſſi long-tems qu'il ſe pourra. Redoutez tous les ſentimens antérieurs au jugement qui les apprécie. Retenez, arrêtez les impreſſions étrangères: & pour empêcher le mal de naître, ne vous preſſez point de faire le bien; car il n'eſt jamais tel, que quand la raiſon l'éclaire. Regardez tous les délais, comme des avantages, c'eſt gagner beaucoup que d'avancer vers le terme ſans rien perdre; laiſſez mûrir l'enfance dans les enfans. Enfin quelque leçon leur devient-elle néceſſaire: gardez-vous de la donner aujourd'hui, ſi vous pouvez différer juſqu'à demain ſans danger.

Une autre conſidération qui confirme l'utilité de cette méthode, eſt celle du génie particulier de l'enfant, qu'il faut bien connoître pour ſavoir quel régime moral lui convient. Chaque eſprit à ſa forme propre, ſelon laquelle il a beſoin d'être gouverné; il importe au ſuccès des ſoins qu'on prend, qu'il ſoit gouverné par cette forme & non par une autre. Homme prudent, épiez long tems la nature, obſervez bien votre élève, avant de lui dire le premier mot; laiſſez d'abord le germe de ſon caractère en pleine liberté de ſe montrer, ne le contraignez en quoi que ce puiſſe être, afin de le mieux voir tout entier. Penſez-vous que ce tems de liberté ſoit perdu pour lui? tout au contraire, il ſera le mieux employé; car c'eſt ainſi que vous apprendrez à ne pas perdre un ſeul moment dans un tems plus précieux: au lieu que ſi vous commencez d'agir avant de ſavoir ce qu'il faut faire, vous agirez au hazard; ſujet à vous tromper, il faudra revenir ſur vos pas; vous ſerez plus éloigné du but que ſi vous euſſiez été moins preſſé de l'atteindre. Ne faites donc pas comme l'avare qui perd beaucoup pour ne vouloir rien perdre. Sacrifiez dans le premier âge un temps que vous regagnerez avec uſure dans un âge plus avancé. Le ſage médecin ne donne pas étourdiment des ordonnances à la première vue; mais il étudie premièrement le tempérament du malade, avant de lui rien preſcrire: il commence tard à le traiter, mais il le guérit; tandis que le médecin trop preſſé le tue.

Mais où placerons-nous cet enfant pour l'élever comme un être inſenſible, comme un automate? Le tiendrons nous dans le globe de la lune, dans une iſle déſerte? L'écarterons-nous de tous les humains? N'aura-t-il pas continuellement, dans le monde, le ſpectacle & l'exemple des paſſions d'autrui? Ne verra-t-il jamais d'autres enfans de ſon âge? Ne verra-t-il pas ſes parens, ſes voiſins, ſa nourrice, ſa gouvernante, ſon laquais, ſon gouverneur même, qui après tout ne ſera pas un ange?

Cette objection eſt forte & ſolide. Mais vous ai-je dit que ce fût une entrepriſe aiſée qu'une éducation naturelle? O hommes! eſt-ce ma faute ſi vous avez rendu difficile tout ce qui eſt bien? Je ſens ces difficultés, j'en conviens: peut-être ſont-elles inſurmontables. Mais toujours eſt-il ſûr qu'en s'appliquant à les prévenir, on les prévient juſqu'à certain point. Je montre le but qu'il faut qu'on ſe propoſe: je ne dis pas qu'on y puiſſe arriver; mais je dis que celui qui en approchera davantage aura le mieux réuſſi.

Souvenez-vous qu'avant d'oſer entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme ſoi-même; il faut trouver en ſoi l'exemple qu'il ſe doit propoſer. Tandis que l'enfant eſt encore ſans connoiſſance, on a le tems de préparer tout ce qui l'approche, à ne frapper ſes premiers regards que des objets qu'il lui convient de voir. Rendez-

vous respectable à tout le monde, commencez par vous faire aimer, afin que chacun cherche à vous complaire. Vous ne ferez point maître de l'enfant, si vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure; & cette autorité ne sera jamais suffisante, si elle n'est fondée sur l'estime de la vertu. Il ne s'agit point d'épuiser sa bourse & de verser l'argent à pleines mains; je n'ai jamais vu que l'argent fît aimer personne. Il ne faut point être avare & dur, ni plaindre la misère qu'on peut soulager; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres vous restera toujours fermé. C'est votre tems, ce sont vos soins; vos affections, c'est vous-même qu'il faut donner; car quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt & de bienveillance qui font plus d'effet, & sont réellement plus utiles que tout les dons: combien de malheureux, de malades ont plus besoin de consolations que d'aumônes! combien d'opprimés à qui la protection sert plus que l'argent! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez les procès, portez les enfans au devoir, les pères à l'indulgence, favorisez d'heureux mariages, empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit des parens de votre élève, en faveur du foible à qui on refuse justice, & que le puissant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité; les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que l'argent: aimez les autres, & ils vous aimeront; servez-les, & ils vous serviront; soyez leur père, & ils seront vos enfans. (*Emile*).

E.

EDUCATION. Je ne vis jamais pere pour bossé ou teigneux que fust son fils, qui laissast de l'advouër : non pourtant, s'il n'est du tout enyvré de cette affection, qu'il ne s'apperçoive de sa defaillance : mais tant y a qu'il est sien. Aussi moy, je voy mieux que tout autre, que ce sont icy des resveries d'homme, qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, & n'en a retenu qu'un general & informe visage : un peu de chaque chose, & rien du tout, à la françoise. Car en somme, je sçay qu'il y a une medecine, une jurisprudence, quatre parties en la mathematique, & grossierement ce à quoy elles visent. Et à l'adventure encore sçay-je la pretention des sciences en general, au service de nostre vie ; mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniastré après quelque science, je ne l'ay jamais fait : ny n'est art dequoy je peusse peindre seulement les premiers lineamens. Et n'est enfant des classes moyennes, qui ne se puisse dire plus sçavant que moy; qui n'ay seulement pas dequoy l'examiner sur sa premiere leçon. Et si l'on m'y force, je suis contraint assez ineptement, d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy j'examine son jugement naturel : leçon qui leur est d'autant incognuë, comme à moy la leur. Je n'ay dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque & Seneque, où je puise comme les Danaïdes, remplissant & versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier, à moy si peu que rien. L'histoire c'est mon gibier en matiere de livres, ou la poësie, que j'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleantes, tout ainsi que la voix contrainte dans l'estroit canal d'une trompette sort plus aiguë & plus forte : ainsi me semble-il que la sentence pressée aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement, & me fiert d'une plus vive secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, je les sens flechir sous la charge : mes conceptions & mon jugement ne marchent qu'à tastons, chancelant, bronchant & choppant : & quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-je aucunement satisfait : Je voy encore du pays au-delà : mais d'une veuë trouble, & en nuage, que je ne puis demesler : Et entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantaisie, & n'y employant que mes propres & naturels moyens. S'il m'advient, comme il fait souvent, de rencontrer de fortune dans les bons autheurs ces mesmes lieux que j'ay entrepris de traiter, comme je viens de faire chez Plutarque tout presentement, son discours de la force de l'imagination : à me recognoistre au prix de ces gens là, si foible & si chetif, si poisant & si endormy, je me say pitié, ou desdain à moy-mesme. Si me gratifie-je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent avec les leurs, & que je vays au moins de loin apres, disant que voir. Aussi que j'ay cela, que chacun n'a pas, de cognoistre l'extrême difference d'entre eux & moy ; Et laisse ce neantmoins courir mes inventions ainsi foibles & basses, comme je les ay produites ; sans en replastrer & recoudre les defauts que cette comparaison m'y a descouverts. Il faut avoir les reins bien fermes, pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là. Les escrivains indiscrets de nostre siecle, qui parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens autheurs, pour se faire honneur, font le contraire. Car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terny, & si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent. C'estoient deux contraires fantaisies. Le philosophe Chrysippus mesloit à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'autres autheurs : & en un la medée d'Eurypides : & disoit Apollodorus, que qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estranger, son papier demeureroit en blanc. Epicurus au rebours, en trois cens volumes qu'il laissa, n'avoit pas mis une seule allegation. Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage : j'avois traisné languissant après des paroles françoises, si descharnées, & si vuides de matiere & de sens, que ce n'estoient voirement que paroles françoises : au bout d'un long & ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une piece haute, riche & eslevée jusques aux nuës : Si j'eusse trouvé la pente douce, & la montée un peu alongée, cela eust esté excusable : c'estoit un précipice si droit & si coupé, que des six premieres paroles je cognus que je m'envolois en l'autre monde : de là je descouvris la frondiere d'où je venois, si basse & si profonde, que je n'eus oncques puis le cœur de m'y ravaler. Si j'estoffois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclaireroit par trop la bestise des autres. Reprendre en autruy mes propres fautes, ne me semble non plus incompatible, que de reprendre, comme je fay souvent, celles d'autruy en moy. Il les faut accuser partout, & leur oster tout lieu de franchise. Si sçais-je combien audacieusement j'entreprens moi mesme à tous coups, de m'égaler à mes larcins, d'aller pair à pair

quand & eux : non ſans une temeraire eſperance, que je puiſſe tromper les yeux des juges à les diſcerner. Mais c'eſt autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention & de ma force. Et puis je ne luitte point en gros ces vieux champions-là, & corps à corps, c'eſt par reprinſes, menuës & legeres atteintes. Je ne m'y aheurte pas, je ne fay que les taſter, & ne vay point tant, comme je marchande d'aller. Si je leur pouvoy tenir palot, je ſerois honneſte homme : car je ne les entreprens que par où ils ſont les plus roides. De faire ce que j'ay deſcouvert d'aucuns, ſe couvrir des armes d'autruy, juſques à ne monſtrer pas ſeulement le bout de ſes doigts : conduire ſon deſſein, comme il eſt aiſé aux ſçavans en une matiere commune, ſous les inventions anciennes, rappiecées par cy par là : à ceux qui les veulent cacher & faire propres, c'eſt premierement injuſtice & laſcheté, que n'ayans rien en leur vaillant, par où ſe produire, ils cherchent à ſe preſenter par une valeur purement eſtrangere : & puis, grande ſottiſe, ſe contentant par piperie de s'acquerir l'ignorante approbation du vulgaire, & deſcrier envers les gens d'entendement, qui hochent du nez cette incruſtation empruntée ; deſquels ſeuls la loüange a du poids. De ma part il n'eſt rien que je veüille moins faire. Je ne dis les autres, ſinon pour d'autant plus me dire. Cecy ne touche pas les centons, qui ſe publient pour centons : & j'en ay veu de très-ingenieux en mon temps : entre-autres un, ſous le nom de Capilupus : outre les anciens. Ce ſont des eſprits, qui ſe font voir, & par ailleurs, & par là, comme Lipſius en ce docte & laborieux tiſſu de ſes politiques. Quoy qu'il en ſoit, veux-je dire, & quelles que ſoient ces inepties, je n'ay pas deliberé de les cacher, non plus qu'un mien pourtraict chauve & griſonnant, où le peintre auroit mis non un viſage parfait, mais le mien. Car auſſi ce ſont icy mes humeurs & opinions : Je les donne pour ce qui eſt en ma creance, non pour ce qui eſt à croire. Je ne viſe icy qu'à deſcouvrir moi-meſme, qui ſeray par adventure autre demain, ſi nouvel apprentiſſage me change. Je n'ay point l'authorité d'eſtre creu, ny ne le deſire, me ſentant trop mal inſtruit pour inſtruire autruy. Quelqu'un doncque ayant veu le chapitre precedent, me diſoit chez moy l'autre jour, que je me devois eſtre un peu eſtendu ſur le diſcours de l'inſtitution des enfans. Or, Madame, ſi j'avoy quelque ſuffiſance en ce ſujet, je ne pourroy la mieux employer que d'en faire un preſent à ce petit homme, qui vous menace de faire tantoſt un belle ſortie de chez vous : vous eſtes trop generenſe pour commencer autrement que par une maſſe. Car ayant eu tant de part à la conduite de voſtre mariage, j'ay quelque droit & intereſt à la grandeur & proſperité de tout ce qui en viendra : outre ce que l'ancienne poſſeſſion que vous avez ſur ma ſervitude, m'oblige aſſez à deſirer honneur, bien & advantage à tout ce qui vous touche : Mais à la verité je n'y entends ſi non cela, que la plus grande difficulté & plus importante de l'humaine ſcience ſemble eſtre en cet endroit, où il ſe traitte de la nourriture & inſtitution des enfans. Tout ainſi qu'en l'agriculture, les façons qui vont devant le planter, ſont certaines & aiſées, & le planter meſme. Mais depuis que ce qui eſt planté, vient à prendre vie ; à l'eſlever, il y a une grande varieté de façons, & difficultez : pareillement aux hommes, il y a peu d'induſtrie à les planter : mais depuis qu'ils ſont nays, on ſe charge d'un ſoing divers, plein d'occupation & de crainte, à les dreſſer & nourrir. La montre de leurs inclinations eſt ſi tendre en ce bas aage & ſi obſcure, les promeſſes ſi incertaines & fauſſes, qu'il eſt mal aiſé d'y eſtablir aucun ſolide jugement. Voyez Cimon, voyez Themiſtocles & mille autres, combien ils ſe ſont diſconvenus à eux-meſmes. Les petits des ours, & des chiens, monſtrent leur inclination naturelle : mais les hommes ſe jettans incontinent en des accouſtumances, en des opinions, en des loix, ſe changent ou ſe deguiſent facilement. Si eſt-il difficile de forcer les propenſions naturelles : D'ou il advient que par faute d'avoir bien choiſi leur route, pour neant ſe travaille-on ſouvent, & employe-on beaucoup d'aage, à dreſſer des enfans aux choſes, auſquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutefois en cette difficulté, mon opinion eſt de les acheminer touſiours aux meilleures choſes, & plus profitables : & qu'on ſe doit peu appliquer à ces legeres divinations & prognoſtiques, que nous prenons des mouvemens de leur enfance. Platon en ſa republique, me ſemble leur donner trop d'authorité. Madame, c'eſt un grand ornement que la ſcience, & un outil de merveilleux ſervice, notamment aux perſonnes eſlevées en tel degré de fortune, comme vous eſtes. A la verité elle n'a point ſon vray uſage en mains viles & baſſes. Elle eſt bien plus fiere, de preſter ſes moyens à conduire une guerre, à condamner un peuple, à pratiquer l'amitié d'un prince, ou d'une nation eſtrangere, qu'à dreſſer un argument dialectique, à plaider un appel, ou ordonner une maſſe de pillules. Ainſi, Madame, je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'inſtitution de voſtres, vous qui en avez ſavouré la douceur, & qui eſtes d'une race lettrée : car nous avons encore les eſcrits de ces anciens comtes de Foix, d'où Monſieur le comte voſtre mary & vous, eſtes deſcendus : & François Monſieur de Candale, voſtre oncle, en fait naiſtre tous les jours d'autres, qui eſtendront la cognoiſſance de cette qualité de voſtre famille à pluſieurs ſiecles : partant je vous veux dire là deſſus une ſeule fantaiſie, que j'ay contraire au commun uſage : C'eſt tout ce que je puis conferer à voſtre ſervice en cela. La charge du gouverneur, que vous luy donnerez, du choix du-

quel depend tout l'effet de ſon inſtitution, elle à pluſieurs autres grandes parties, mais je n'y touche point, pour n'y ſçavoir rien apporter qui vaille : & de cét article, ſur lequel je me meſle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maiſon, qui recherche les lettres, non pour le gain (car une fin ſi abjecte eſt indigne de la grace & faveur des muſes, & puis elle regarde & depend d'autruy) ny tant pour les commoditez externes, que pour les ſiennes propres, & pour s'en enrichir & parer au dedans, ayant plutoſt envie d'en reüſſir habile homme, qu'homme ſçavant ; je voudrois auſſi qu'on fuſt ſoigneux de luy choiſir un conducteur, qui euſt pluſtoſt la teſte bien faite, que bien pleine : & qu'on y requiſt tous les deux, mais plus les mœurs & l'entendement que la ſcience : & qu'il ſe conduiſiſt en ſa charge d'une nouvelle maniere. On ne ceſſe de criailler à nos oreilles, comme qui verſeroit dans un antonnoir : & noſtre charge ce n'eſt que redire ce qu'on nous a dit. Je deſirerois qu'il corrigeaſt cette partie, & que de belle arrivée, ſelon la portée de l'ame qu'il a en main, il commençaſt à la mettre ſur la montre, luy faiſant gouſter les choſes, les choiſir, & diſcerner d'elle-meſme. Quelquefois luy ouvrant le chemin, quelquefois le luy laiſſant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente, & parle ſeul : je veux qu'il eſcoute ſon diſciple parler à ſon tour. Socrates, & depuis Argeſilaüs, faiſoient premierement parler leurs diſciples, & puis ils parloient à eux. *Obeſt plerumque iis, qui diſcere volunt, auctoritas eorum qui docent.* Il eſt bon qu'il le faſſe trotter devant luy, pour juger de ſon train : & juger juſques à quel poinct il ſe doit ravaller, pour s'accommoder à ſa force. A faute de cette proportion, nous gaſtons tout. Et de la ſçavoir choiſir, & s'y conduire bien meſurément, c'eſt une des plus arduës beſongnes que je ſçache : Et eſt l'effet d'une haute ame & bien forte, de ſçavoir condeſcendre à ces allures pueriles, & les guider. Je marche plus ferme & plus ſeur, à mont qu'à val. Ceux qui comme noſtre uſage porte, entreprennent d'une meſme leçon & pareille meſure de conduite, regenter pluſieurs eſprits de ſi diverſes meſures & formes : ce n'eſt pas merveille, ſi en tout un peuple d'enfans, ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juſte fruict de leur diſcipline. Qu'il ne luy demande pas ſeulement compte des mots de ſa leçon, mais du ſens & de la ſubſtance. Et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le teſmoignage de ſa memoire, mais de ſa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy faſſe mettre en cent uſages, & accommoder à autant de divers ſujets, pour voir s'il l'a encore bien pris & bien fait ſien, prenant l'inſtruction à ſon progrez, des pedagogiſmes de Platon. C'eſt teſmoignage de crudité & indigeſtion, que de regorger la viande comme on l'a avallée ; l'eſtomach n'a pas fait ſon opération, s'il n'a pas fait changer la façon & la forme, à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Noſtre ame ne branle qu'à credit, liée & contrainte à l'appetit des fantaiſies d'autruy, ſerve & captivée ſous l'authorité de leur leçon. On nous a tant aſſujettis aux cordes, que nous n'avons plus de franches allures : noſtre vigueur & liberté eſt eſteinte. *Nunquam tutelæ ſuæ ſiunt.* Je vis privément à Piſe un honneſte homme, mais ſi Ariſtotelicien, que le plus general de ſes dogmes eſt : Que la touche & regle de toutes imaginations ſolides, & de toutes verités, c'eſt la conformité à la doctrine d'Ariſtote : que hors de là, ce ne ſont que chimeres & inanité : qu'il a tout veu & tout dit. Cette ſienne propoſition, pour avoir eſté un peu trop largement & iniquement interpretée, le mit autrefois, & tint longtemps en grand acceſſoire à l'inquiſition à Rome. Qu'il luy faſſe tout paſſer par l'eſtamine, & ne loge rien en ſa teſte par ſimple authorité, & à credit. Les principes d'Ariſtote ne luy ſoient principes, non plus que ceux des Stoiciens ou Epicuriens : Qu'on luy propoſe cette diverſité de jugemens, il choiſira s'il peut : ſinon il en demeurera en doute.

Che non men che ſaper dubiar m'aggrada.

Car s'il embraſſe les opinions de Xenophon & de Platon, par ſon propre diſcours, ce ne ſeront plus les leurs, ce ſeront les ſiennes. Qui ſuit un autre, il ne ſuit rien : Il ne trouve rien : voire il ne cherche rien. *Non ſumus ſub rege, ſibi quiſque ſe vindicet.* Qu'il ſçache qu'il ſçait, au moins. Il faut qu'il imboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes : Et qu'il oublie hardiment s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il ſe les ſçache approprier. La verité & la raiſon ſont communes à chacun, & ne ſont non plus à qui les a dites premierement, qu'à qui les dit après. Ce n'eſt non plus ſelon Platon, que ſelon moy : puis que luy & moy l'entendons & voyons de meſmes. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font apres le miel, qui eſt tout leur ; ce n'eſt plus thin, ny marjolaine : Ainſi les pieces empruntées d'autruy, il les transformera & confondra, pour en faire un ouvrage tout ſien, à ſçavoir ſon jugement, ſon inſtitution, ſon travail & eſtude ne viſera qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a eſté ſecouru ; & ne produiſe que ce qu'il en a fait. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs baſtimens, leurs achapts, non pas ce qu'ils tirent d'autruy. Vous ne voyez pas les eſpices d'un homme de parlement : vous voyez les alliances qu'il a gagnée, & honneurs à ſes enfans. Nul ne met en compte public ſa recepte : chacun y met ſon acqueſt. Le gain de noſtre eſtude, c'eſt en eſtre devenu meilleur & plus ſage. C'eſt (diſoit Epicharmus) l'entendement qui voit & qui oit ;

c'eſt l'entendement qui approfite tout, qui diſpoſe tout, qui agit, qui domine & qui regne : toutes autres choſes ſont aveugles, ſourdes, & ſans ame. Certes nous le rendons ſervile & coüard, pour ne luy laiſſer la liberté de rien faire de ſoy. Qui demande jamais à ſon diſciple ce qui luy ſemble de la rethorique & de la grammaire, de telle ou telle ſentence de Ciceron ? On nous les placque en la memoire toutes empennées, comme des oracles, où les lettres & les ſyllabes ſont de la ſubſtance de la choſe. Sçavoir par cœur n'eſt pas ſçavoir : c'eſt tenir ce qu'on a donné en garde à ſa memoire. Ce qu'on ſçait droitement, on en diſpoſe, ſans regarder au patron, ſans tourner les yeux vers ſon livre. Faſcheuſe ſuffiſance, qu'une ſuffiſance pure livreſque ! Je m'attens qu'elle ſerve d'ornement, non de fondement ; ſuivant l'advis de Platon, qui dit, la fermeté, la foy, la ſincerité, eſtre la vraye philoſophie : les autres ſciences, & qui viſent ailleurs, n'eſtre que fard. Je voudrois que le Paluël ou Pompée, ces beaux danſeurs de mon temps, apprinſſent des caprioles à les voir ſeulement faire, ſans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent inſtruire noſtre entendement, ſans l'esbranler : où qu'on nous apprint à manier un cheval ou une pique, ou un Luth, ou la voix, ſans nous y exercer : comme ceux icy nous veulent apprendre à bien juger, & à bien parler, ſans nous exercer à parler ny à juger. Or à cét apprentiſſage tout ce qui ſe preſente à nos yeux, ſert de livre ſuffiſant : la malice d'un page, la ſottiſe d'un valet, un propos de table, ce ſont autant de nouvelles matieres. A cette cauſe le commerce des hommes y eſt merveilleuſement propre, & la viſite des païs eſtrangers. non pour en rapporter ſeulement, à la mode de noſtre nobleſſe françoiſe, combien de pas à *Santa Rotonda*, ou la richeſſe des caleſſons de la *Signora Livia*, ou comme d'autres, combien le viſage de Neron, de quelque vieille ruine de là, eſt plus long ou plus large, que celuy de quelque pareille medaille : mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations & leurs façons, & pour frotter & limer noſtre cervelle contre celle d'autruy. Je voudrois qu'on commençaſt à le promener dés ſa tendre enfance : & premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voiſines, où le langage eſt plus eſloigné du noſtre, & auquel ſi vous ne la formez de bonne heure, la langue ne ſe peut plier. Auſſi bien eſt-ce une opinion receüe d'un chacun, que ce n'eſt pas raiſon de nourrir un enfant au giron de ſes parens. Cette amour naturelle les attendrit trop, & relaſche, voire les plus ſages : ils ne ſont capables ny de chaſtier ſes fautes, ny de le voir nourry groſſierement comme il faut, & hazardeuſement. Ils ne le ſçauroient ſouffrir revenir ſuant & poudreux de ſon exercice, boire chaud, boire froid, ny le voir ſur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le fleuret au poing, ou la premiere harquebuſe qui ſe rencontre. Car il n'y a remede, qui en veut faire un homme de bien, ſans doute il ne le faut pas eſpargner en cette jeuneſſe ; il faut ſouvent choquer les regles de la medecine :

Vitamque ſub dio, & repidis agat
In rebus.

Ce n'eſt pas aſſez de luy roidir l'ame, il luy faut auſſi roidir les muſcles : elle eſt trop preſſée, ſi elle n'eſt ſecondée : & a trop à faire ; de ſeule fournir à deux offices. Je ſçay combien ahanne la mienne en compagnie d'un corps ſi tendre, ſi ſenſible, & qui ſe laiſſe ſi fort aller ſur elle. Et apperçoy ſouvent en ma leçon, qu'en leurs eſcrits, mes maiſtres font valoir pour magnanimité & force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'epaiſeſſiſſure de la peau & dureté des os. J'ay veu des hommes, des femmes, & des enfans, ainſi nays qu'une baſtonnade leur eſt moins qu'à moy une chiquenaude : qui ne remuent ny langue ny ſourcil aux coups qu'on luy donne. Quand les Athletes contrefont les philoſophes en patience, c'eſt pluſtoſt vigueur de nerfs que de cœur. Or l'accouſtumance à porter le travail, eſt accouſtumance à porter la douleur : *Labor callum obducit dolori.* Il le faut rompre à la peine, & aſpreté des exercices, pour le dreſſer à la peine, & aſpreté de la diſlocation, de la colique, du cauſtere, & de la geaule auſſi, & de la torture. Car de ces derniers icy, encore peut-il eſtre en priſe, qui regardent les bons, ſelon le temps, comme les meſchans. Nous en ſommes à l'eſpreuve. Quiconque combat les loix, menace les gens de bien d'eſcourgées & de la corde. Et puis, l'authorité du gouverneur, qui doit eſtre ſouveraine ſur luy, s'interrompt & s'empeſche par la preſence des parens. Joint que ce reſpect que la famille luy porte, la cognoiſſance des moyens & grandeurs de ſa maiſon, ce ne ſont pas, à mon opinion, legeres incommoditez en cét aage. En cette eſcole du commerce des hommes, j'ay ſouvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoiſſance d'autruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous : & ſommes plus en peines de debiter noſtre marchandiſe, que d'en acquerir de nouvelle. Le ſilence & la modeſtie ſont qualitez tres-commodes à la converſation. On dreſſera cét enfant à eſtre eſpargnant & meſnager de ſa ſuffiſance, quand il l'aura acquiſe, & à ne ſe formaliſer point des ſottiſes & fables qui ſe diront en ſa preſence : car c'eſt une incivile importunité de choquer tout ce qui n'eſt pas de noſtre appetit. Qu'il ſe contente de ſe corriger ſoi-meſme. Et ne ſemble pas reprocher à autruy, tout ce qu'il refuſe à faire, ny contraſter aux mœurs publiques. *Licet ſapere, ſine pompa, ſine invidia.* Fuyez ces images regen-

teuſe du monde, & inciviles, & cette puerile ambition, de vouloir paroiſtre plus fin, pour eſtre autre; & comme ſi ce fuſt marchandiſe mal aiſée, que reprehenſions & nouvelletez, vouloir tirer de là, nom de quelque peculiere valeur. Comme il n'affiert qu'aux grands poëtes, d'uſer des licences de l'art: auſſi n'eſt-il ſupportable qu'aux grandes ames & illuſtres, de ſe privilegier au deſſus de la couſtume. *Si quid Socrates & Ariſtippus contra morem & conſuetudinem fecerunt, idem ſibi ne arbitretur licere: Magnis enim illi & divinis bonis hanc licentiam aſſequebantur.* On luy apprendra de n'entrer en diſcours & conteſtation, qu'où il verra un champion digne de ſa lutte: & là meſme à n'employer pas tous les tours qui luy peuvent ſervir, mais ceux-là ſeulement qui luy peuvent le plus ſervir. Qu'on le rende delicat aux choix & triage de ſes raiſons, & aymant la pertinence, & par conſequent la briefveté. Qu'on l'inſtruiſe ſur-tout à ſe rendre, & à quitter les armes à la verité, tout auſſi toſt qu'il l'appercevra: ſoit qu'elle naiſſe és mains de ſon adverſaire, ſoit qu'elle naiſſe en luy-meſme par quelque raviſſement. Car il ne ſera pas mis en chaiſe pour dire un rolle preſcript, il n'eſt engagé à aucune cauſe, que parce qu'il l'appreuve. Ny ne ſera du meſtier où ſe vend à purs deniers comptans, la liberté de ſe pouvoir repentir & recognoiſtre. *Neque, ut omnia, quæ præſcripta & imperata ſint, defendat, neceſſitate ullâ cogitur.* Si ſon gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à eſtre tres-loyal ſerviteur de ſon prince, & tres-affectionné, & tres-courageux: mais il lui refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir public. Outre pluſieurs autres inconveniens, qui bleſſent noſtre liberté, par ces obligations particulieres, le jugement d'un homme gagé & acheté, ou il eſt moins entier & moins libre, ou il eſt taché & d'imprudence & d'ingratitude. Un pur courtiſan ne peut avoir ny loy ny volonté, de dire & penſer que favorablement d'un maiſtre, qui parmy tant de milliers d'autres ſujets, l'a choiſi pour le nourrir & élever de ſa main. Cette faveur & utilité corrompent, non ſans quelque raiſon, ſa franchiſe, & l'ébloüiſſent. Pourtant void-on couſtumierement, le langage de ces gens-là, divers à tout autre langage, en un eſtat, & de peu de foy en telle maniere. Que ſa conſcience & ſa vertu reluiſent en ſon parler, & n'ayent que la raiſon pour conduite. Qu'on luy faſſe entendre, que de confeſſer la faute qu'il deſcouvrira en ſon propre diſcours, encore qu'elle ne ſoit apperceuë que par luy, c'eſt un effet de jugement & de ſincerité, qui ſont les principales parties qu'il cherche. Que l'opiniaſtrer & conteſter, ſont qualitez communes; plus apparentes aux plus baſſes ames. Que ſe r'adviſer & ſe corriger, abandonner un mauvais party, ſur le cours de ſon ardeur, ce ſont qualitez rares, fortes & philoſophiques. On l'advertira, eſtant en compagnie, d'avoir les yeux par tout: car je trouve que les premiers ſieges ſont communément ſaiſis par les hommes moins capables, & que les grandeurs de fortune ne ſe trouvent gueres meſlées à la ſuffiſance. J'ay veu cependant qu'on s'entretenoit au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapiſſerie, ou du gouſt de la malvoiſie, ſe perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il ſondera la portée d'un chacun: un bouvier, un maſſon, un paſſant: il faut tout mettre en œuvre; & emprunter de chacun ſelon ſa marchandiſe: car tout ſert en meſnage; la ſottiſe meſme, & foibleſſe d'autruy luy ſera inſtruction. A controller les graces & façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes, & meſpris des mauvaiſes. Qu'on luy mette en fantaiſie une honneſte curioſité de s'enquerir de toutes choſes: tout ce qu'il y aura de ſingulier autour de luy, il le verra: un baſtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le paſſage de Ceſar, ou de Charlemaigne.

Quæ tellus ſit lenta gelu, qua putrix ab æſtu,
Ventus in Italiam, quis bene vela ferat.

Il s'enquerra des mœurs, des moyens & des alliances de ce prince, & de celuy-là. Ce ſont choſes tres-plaiſantes à apprendre, & tres-utiles à ſçavoir. En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, & principalement ceux qui ne vivent qu'en la memoire des livres. Il pratiquera par le moyen des hiſtoires, ces grandes ames des meilleurs ſiecles. C'eſt un vain eſtude qui veut: mais qui veut auſſi c'eſt un eſtude de fruict eſtimable: & le ſeul eſtude, comme dit Platon, que les Lacedemoniens euſſent reſervé à leur part. Quel profit ne fera-il de cette part-là, à la lecture des vies de noſtre Plutarque? mais que mon guide ſe ſouvienne où viſe ſa charge, & qu'il n'imprime pas tant à ſon diſciple la date de la ruine de Carthage, que les mœurs de Hannibal & de Scipion: ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il fut indigne de ſon devoir, qu'il mourût là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les hiſtoires, qu'à en juger. C'eſt à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos eſprits s'appliquent de plus diverſe meſure. J'ay leu en Tite Live cent choſes que tel n'y a pas leuës: Plutarque y en a leu cent, outre ce que j'y ay ſceu lire, & à l'adventure outre ce que l'autheur y avoit mis. A d'aucuns c'eſt un pur eſtude grammairien: à d'autres, l'anatomie de la philoſophie, par laquelle les plus abſtruſes parties de noſtre nature ſe penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de diſcours eſtendus tres-dignes d'eſtre ſçeus: car à mon gré, c'eſt le maiſtre ouvrier de telle beſongne: mais il y en a mille qu'il n'a que touchez ſimplement: il guigne ſeulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaiſt;

& ſe contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là, & mettre en place marchande. Comme ce ſien mot, que les habitans d'Aſie ſervoient à un ſeul, pour ne ſçavoir prononcer une ſeule ſyllabe, qui eſt, non; donna peut-eſtre, la matiere & l'occaſion à la Bœotie, de ſa ſervitude volontaire. Cela meſme de luy voir trier une legere action en la vie d'un homme, ou un mot, qui ſemble ne porter pas cela, c'eſt un diſcours. C'eſt dommage que les gens d'entendement, ayment tant la briefveté: ſans doute leur reputation en vaut mieux, mais nous en valons moins: Plutarque aime mieux que nous le vantions de ſon jugement, que de ſon ſçavoir: il aime mieux nous laiſſer deſir de ſoy, que ſatieté. Il ſçavoit qu'és choſes bonnes meſmes on peut trop dire, & qu'Alexandridas reprocha juſtement, à celuy qui tenoit aux Ephores de bons propos, mais trop longs: O eſtranger, tu dis ce qu'il faut, autrement qu'il ne faut. Ceux qui ont le corps greſle, le groſſiſſent d'embourrures: ceux qui ont la matiere exile, l'enflent de paroles. Il ſe tire une merveilleuſe clarté pour le jugement humain de la frequentation du monde. Nous ſommes tous contraints & amoncellez en nous, & avons la veuë raccourcie à la longueur de noſtre nez. On demandoit à Socrates d'où il eſtoit; il ne reſpondit pas, d'Athenes, mais du monde. Luy qui avoit l'imagination plus pleine & plus eſtenduë, embraſſoit l'Univers, comme ſa ville, jettoit ſes cognoiſſances, ſa ſocieté & ſes affections à tout le genre humain: non pas comme nous, qui ne regardons que ſous nous. Quand les vignes gelent en mon village, mon preſtre en argumente l'ire de Dieu ſur la raçe humaine, & juge que la pepie en tienne deſia les Cannibales. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine ſe bouleverſe, & que le jour du jugement nous prend au collet: ſans s'aviſer que pluſieurs pires choſes ſe ſont veües, & que le dix mille parts du monde ne laiſſent pas de galler le bon-temps cependant? Moy, ſelon leur licence & impunité, admire de les voir ſi douces & molles. A qui il greſle ſur la teſte, tout l'Heſmiſphere ſemble eſtre en tempeſte & orage: & diſoit le Savoyard, que ſi ce ſot roy de France, eut ſceu bien conduire ſa fortune, il eſtoit homme pour devenir maiſtre d'hoſtel de ſon duc. Son imagination ne concevoit autre plus eſlevée grandeur, que celle de ſon maiſtre. Nous ſommes inſenſiblement tous en cette erreur: erreur de grande ſuitte & prejudice. Mais qui ſe preſente comme dans un tableau, cette grande image de noſtre mere nature, en ſon entiere majeſté: qui lit en ſon viſage, une ſi generale & conſtante varieté, qui ſe remarque là dedans, & non ſoy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe tres-delicate, celuy là ſeul eſtime les choſes ſelon leur juſte grandeur. Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme eſpeces ſous un genre, c'eſt le miroir où il nous faut regarder, pour nous cognoiſtre de bon biais. Comme je veux que ce ſoit le livre de mon eſcolier. Tant d'humeurs, de ſectes, de jugemens, d'opinions, de loix, & de couſtumes, nous apprennent à juger ſainement des noſtres, & apprennent noſtre jugement à recognoiſtre ſon imperfection & ſa naturelle foibleſſe, qui n'eſt pas un leger apprentiſſage. Tant de remuëment d'éſtat, & de changemens de fortune publique, nous inſtruiſent à ne faire pas grand miracle de la noſtre. Tant de noms, tant de victoires & de conqueſtes enſevelies ſous l'oubliance, rendent ridicules l'eſperance d'eterniſer noſtre nom par la priſe de dix argoulets, & d'un poüiller, qui n'eſt cogneu que de ſa cheute. L'orgueil & la fierté de tant de pompes eſtrangeres, la majeſté ſi enflée de tant de cours & de grandeurs, nous fermit & aſſeure la veuë, à ſouſtenir l'eſclat des noſtres, ſans filler les yeux. Tant de milliaſſes d'hommes, enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre pas d'aller trouver ſi bonne compagnie en l'autre monde: ainſi du reſte. Noſtre vie, diſoit Pythagoras, retire à la grande & populeuſe aſſembleſſe de jeux olympiques. Les uns exercent le corps, pour en acquerir la gloire des jeux: d'autres y portent des marchandiſes à vendre, pour le gain. Il en eſt (& qui ne ſont pas les pires) leſquels ne cherchent autre fruict, que de regarder comment & pourquoy chaque choſe ſe fait: & eſtre ſpectateurs de la vie des autres hommes pour en juger & regler la leur. Aux exemples ſe pourront proprement aſſortir tous les plus profitables diſcours de la philoſophie; à laquelle ſe doivent toucher les actions humaines, comme à leur regle: On luy dira,

——— Quid fas optare, quid aſper
Utile nummus habet: patriæ, chariſque propinquis
Quantum elargiri debeat: quem te Deus eſſe
Juſſit, & humana quâ parte locatus es in re.
Quid ſumus, aut quidnam victori gignimur.

Que c'eſt que ſçavoir & ignorer, qui doit eſtre le but de l'eſtude: que c'eſt que vaillance, temperance & juſtice: ce qu'il y a à dire entre l'ambition & l'avarice, la ſervitude & la ſubjection, la licence & la liberté: à quelles marques on cognoiſt le vray & ſolide contentement: juſques ou il faut craindre la mort, la douleur & la honte.

Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem.

Quels reſſorts nous meuvent, & le moyen de tant de divers branles en nous. Car il me ſemble que les premiers diſcours, dequoy on luy doit abbreuver l'entendement, ce doivent eſtre ceux qui reglent ſes mœurs & ſon ſens, qui luy apprendront à ſe cognoiſtre, & à ſavoir bien

mourir & bien vivre. Entre les arts liberaux, commençons par l'art qui nous fait libres. Ils ſervent tous voirement en quelque maniere à l'inſtruction de noſtre vie & à ſon uſage : comme toutes autres choſes y ſervent en quelque maniere auſſi. Mais choiſiſſons celuy qui y ſert directement & profeſſoirement. Si nous ſçavions reſtraindre les appartenances de noſtre vie à leurs juſtes & naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des ſciences, qui ſont en uſage, eſt hors de noſtre uſage. Et en celles meſmes qui le ſont, qu'il y a des eſtenduës & enfonceures tres-inutiles, que nous ferions mieux de laiſſer là : & ſuivant l'inſtitution de Socrates, borner le cours de noſtre eſtude en celles où faut l'utilité.

——— *ſapere aude ;*
Incipe : Vivendi qui rectè prorogat horam,
Ruſticus expectat dum defluat amnis : at ille
Labitur, & labetur in omne volubilis ævum :

C'eſt une grande ſimpleſſe d'apprendre à nos enfans,

Quid moveant piſces, animoſaque, ſigna leonis,
Lotus & Heſperia quid Capricornus aqua.

La ſcience des aſtres & la mouvement de la huictieſme ſphere, avant que les leurs propres.

τὶ πλειάδεσσι κἄμοὶ
τὶ δ' ἄρκτοι βοώτεω.

Anaximenes eſcrivant à Pythagoras : De quel ſens puis-je m'amuſer aux ſecrets des eſtoiles, ayant la mort ou la ſervitude touſiours preſente aux yeux ? Car lors les rois de Perſe preparoient la guerre contre ſon païs. Chacun doit dire ainſi. Eſtant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de ſuperſtition : & ayant au dedans tels autres ennemis de la vie : iray-je ſonger au branſle du monde ? Après qu'on luy aura appris ce qui ſert à le faire plus ſage & meilleur, on l'entretiendra que c'eſt que logique, phyſique, geometrie, rhetorique : & la ſcience qu'il choiſira, ayant deſia le jugement formé, il en viendra bien-toſt à bout. Sa leçon ſe fera tantoſt par devis, tantoſt par livre : tantoſt ſon gouverneur luy fournira de l'autheur meſme propre à cette fin de ſon inſtitution : tantoſt il luy en donnera la moëlle & la ſubſtance toute maſchée. Et ſi de ſoy-meſme il n'eſt aſſez familier des livres, pour y trouver tant de beaux diſcours qui y ſont, pour l'effect de ſon deſſein, on luy pourra joindre quelque homme de lettres, qui à chaque beſoin fourniſſe les munitions qu'il faudra, pour les diſtribuer & diſpenſer à ſon nourriçon. Et que cette leçon ne ſoit plus aiſée & naturelle que celle de Gaza, qui y peut faire doute ? Ce ſont là preceptes eſpineux & mal plaiſans, & des mots vains & deſcharnez, où il n'y a point de priſe, rien qui vous eſveille l'eſprit : en cette-cy l'ame trouve où mordre, où ſe paiſtre. Ce fruict eſt plus grand ſans comparaiſon, & ſi ſera plutoſt meury. C'eſt grand cas que les choſes en ſoient là en noſtre ſiecle, que la philoſophie ſoit juſques aux gens d'entendement, un nom vain & fantaſtique, qui ſe treuve de nul uſage, & de nul prix par opinion & par effet. Je croy que ces ergotiſmes en ſont cauſe, qui ont ſaiſi ſes avenuës. On a grand tort de la peindre inacceſſible aux enfans, & d'un viſage renfroigné, ſourcilleux & terrible : qui me l'a maſquée de ce faux viſage paſle & hideux ? Il n'eſt rien plus gay, plus gaillard, plus enjoüé, & à peu que je die folaſtre. Elle ne preſche que feſte & bon temps : Une mine triſte & tranſie, monſtre que ce n'eſt pas là ſon giſte. Demetrius le grammairien rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de philoſophes aſſis enſemble, il leur dit : Ou je me trompe, ou à vous voir la contenance ſi paiſible & ſi gaye, vous n'eſtes pas en grand diſcours entre vous. A quoy l'un d'eux, Heracleon le Megarien, reſpondit : C'eſt à faire à ceux qui cherchent ſi le futur du verbe βάλλω a double λ ou qui cherchent la derivation des comparatifs χείρων & βελτίων & des ſuperlatifs χείριστον & βέλτιστον qu'il faut rider le front s'entretenant de leur ſcience : mais quant aux diſcours de la philoſophie, ils ont accouſtumé d'eſgayer & resjoüir ceux qui les traittent, non les renfroigner & contriſter.

Deprendas animi tormenta latentis in ægro
Corpore, deprendas & gaudia, ſumit utrumque
Inde habitum facies.

L'ame qui loge la philoſophie, doit par ſa ſanté rendre ſain encore le corps : elle doit faire luire juſques au dehors ſon repos, & ſon aiſe : doit former à ſon moule le porr exterieur, & l'armer par conſequent d'une gracieuſe fierté, d'un maintien actif, & alaigre, & d'une contenance contente & debonnaire. La plus expreſſe marque de la ſageſſe, c'eſt une eſjoüiſſance conſtante : ſon eſtat eſt comme des choſes au deſſus de la lune, touſiours ſerein. C'eſt *Baroco* & *Baralipton*, qui rendent leurs ſuppoſts ainſi crottez & enfumez ; ce n'eſt pas elle, ils ne la cognoiſſent que par oüy dire. Comment ? elle fait eſtat de ſereiner les tempeſtes de l'ame, & d'apprendre la faim & les fiebvres à rire : non par quelques Epicycles imaginaires, mais par raiſons naturelles & palpables. Elle a pour ſon but, la vertu : qui n'eſt pas, comme dit l'eſcole, plantée à la teſte d'un mont coupé, rabotteux & inacceſſible. Ceux qui l'ont approchée, la tiennent au rebours, logée dans une belle pleine fertile & fleuriſſante : d'où elle void bien ſous ſoy toutes choſes, mais ſi peut-on y arriver, qui en ſçait l'addreſſe, par des

routtes ombrageuſes, gazonnées, & doux-fleurantes, plaiſamment, & d'une pante facile & polie, comme eſt celles des voutes celeſtes. Pour n'avoir hauté cette vertu ſupréme, belle, triomphante, amoureuſe, delicieuſe pareillement & courageuſe, ennemie profeſſe & irreconciliable d'aigreur, de deſplaiſir, de crainte & de contrainte, ayant pour guide nature, fortune & volupté pour compagnes: ils ſont allez ſelon leur foibleſſe, feindre cette ſotte image, triſte, querelleuſe, deſpite, menaceuſe, mineuſe, & la placer ſur un rocher à l'eſcart, enemmy de ronces: fantoſme à eſtonner les gens. Mon gouverneur qui cognoiſt devoir remplir la volonté de ſon diſciple, autant ou plus d'affection, que de reverence envers la vertu, luy ſçaura dire; que les poëtes ſuivent les humeurs communes: & luy faire toucher au doigt, que les dieux ont mis pluſtoſt la ſueur aux advenuës des cabinets de Venus que de Pallas. Et quand il commencera de ſe ſentir, luy preſentant Bradamant ou Angelique, pour maiſtreſſe à joüir: & d'une beauté naïfve, active, genereuſe, non hommaſſe, mais virile, au prix d'une beauté molle, affettée, delicate, artificielle; l'une traveſtie en garçon, coiffée d'un morion luiſant, l'autre veſtue en garce, coiffée d'un attiffet emperlé; il jugera maſle ſon amour meſme s'il choiſit tout diverſement à cet effeminé paſteur de Phrygie. Il luy fera cette nouvelle leçon, que le prix & la hauteur de la vraye vertu, eſt en la facilité, utilité & plaiſir de ſon exercice: ſi eſloigné de difficulté, que les enfans y peuvent comme les hommes, les ſimples comme les ſubtils. Le reglement c'eſt ſon outil, non pas la force. Socrates ſon premier mignon, quitte à eſcien ſa force, pour gliſſer en la naiveté & aiſance de ſon progrez. C'eſt la mere nourrice des plaiſirs humains. En les rendant juſtes, elle les rend ſeurs & purs. Les moderant, elle les tient en haleine & en appetit. Retranchant ceux qu'elle refuſe, elle nous aiguiſe envers ceux qu'elle nous laiſſe: & nous laiſſe abondamment tous ceux que veut nature, & juſques à la ſatieté, ſinon juſques à la laſſeté; maternellement: ſi d'adventure nous ne voulons dire, que le regime, qui arreſte le beuveur avant l'yvreſſe, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, ſoit ennemy de nos plaiſirs. Si la fortune commune luy faut, elle luy eſchappe: ou elle s'en paſſe, & s'en forge une autre toute ſienne: non plus flottant & roulante. Elle ſçait eſtre riche & puiſſante, & ſçavante, & coucher en des matelats muſquez. Elle aime la vie, elle aime la beauté, la gloire & la ſanté. Mais ſon office propre & particulier, c'eſt ſavoir uſer de ces biens-là reglément, & les ſçavoir perdre conſtamment: office bien plus noble qu'aſpre, ſans lequel tout cours de vie eſt deſnaturé, turbulent & difforme: & y peut on juſtement attacher ces eſcueils, ces haliers, & ces monſtres. Si ce diſciple ſe rencontre de ſi diverſe condition, qu'il aime mieux ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou d'un ſage propos, quand il l'entendra: qui au ſon du tabourin, qui arme la jeune ardeur de ſes compagnons, ſe deſtourne à un autre qui l'appelle au jeu des baſtelleurs: qui par ſouhait ne trouve plus plaiſant & plus doux, de revenir poudreux & victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avec le prix de cét exercice: Je n'y trouve autre remede, ſinon qu'on le mette patiſſier dans quelque bonne ville, fuſt-il fils d'un duc: ſuivant le precepte de Platon; qu'il faut colloquer les enfans, non ſelon les facultez de leurs peres, mais ſelon les facultez de leur ame. Puis que la philoſophie eſt celle qui nous inſtruit à vivre, & que l'enfance a ſa leçon comme les autres aages, pourquoy ne la luy communique-l'on?

Udum & molle lutum es, nunc nunc properandus, & âcri
Fingendus ſine fine rotâ.

On nous apprend à vivre, quand la vie eſt paſſée. Cent eſcoliers ont pris la verolle, avant que d'eſtre arrivez à leur leçon d'Ariſtote de la temperance. Cicero diſoit, que quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loiſir d'eſtudier les poëtes lyriques. Et je trouve ces ergotiſtes plus triſtement encore inutiles. Noſtre enfant eſt bien plus preſſé: il ne doit au pedagogiſme que les premiers quinze ou ſeize ans de ſa vie: le demeurant eſt deu à l'action. Employons un temps ſi court aux inſtructions neceſſaires. Ce ſont abus, oſtez toutes ces ſubtilitez eſpineuſes de la dialectique, dequoy noſtre vie ne ſe peut amender, prenez les ſimples diſcours de la philoſophie, ſachez-les choiſir & traitter à poinct, ils ſont plus aiſez à concevoir qu'un conte de Boccace. Un enfant en eſt capable au partir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou eſcrire. La philoſophie a des diſcours pour la naiſſance des hommes, comme pour la decrepitude. Je ſuis de l'advis de Plutarque, qu'Ariſtote n'amuſa pas tant ſon grand diſciple à l'artifice de compoſer ſyllogiſmes, ou aux principes de geometrie, comme à l'inſtruire des bons preceptes, touchant la vaillance, proueſſe, magnanimité, temperance, & l'aſſeurance de ne rien craindre: & avec cette munition, il l'envoya encore enfant ſubjuguer l'empire du monde à tout 30000. hommes de pied, 4000. cheaux, & quarante deux mille eſcus ſeulement. Les autres arts & ſciences, dit-il, Alexandre les honoroit bien, & loüoit leur excellence & gentilleſſe: mais pour plaiſir qu'il y priſt, il n'eſtoit pas facile à ſe laiſſer ſurprendre à l'affection de les vouloir exercer.

petite

——— petite hinc juveneſque ſeneſque
Finem animo certum, miſeriſque viatica canis.

C'eſt ce que diſoit Epicurvs au commencement de ſa lettre à Meniceus : Ny le plus jeune refuïe à philoſopher, ny le plus vieil s'y laſſe. Qui fait autrement, il ſemble dire, ou qu'il n'eſt pas encores ſaiſon d'heureuſement vivre : ou qu'il n'en eſt plus ſaiſon. Pour tout cecy, je ne veux pas qu'on empriſonne ce garçon : je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colere & humeur melancholique d'un furieux maiſtre d'eſcole : je ne veux pas corrompre ſon eſprit, à le tenir à la gehenne & au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un porte-faix : Ny ne trouverois bon, quand par quelque complexion ſolitaire & melancholique, on le verroit adonné d'une application trop indiſcrette à l'eſtude des livres, qu'on la luy nourriſt. Cela les rend ineptes à la converſation civile, & les deſtourne de meilleures occupations. Et combien ay-je veu de mon temps, d'hommes abeſtis par temeraire avidité de ſcience ? Carneades s'en trouva ſi affolé, qu'il n'eut plus le loiſir de ſe faire le poil & les ongles. Ny ne veut gaſter ſes mœurs genereuſes par l'incivilité & barbarie d'autruy. La ſageſſe françoiſe a eſté anciennement en proverbe, pour une ſageſſe qui prenoit de bonne heure, & n'avoit gueres de tenuë. A la verité nous voyons encores qu'il n'eſt rien ſi gentil que les petits enfans en France : mais ordinairement ils trompent l'eſperance qu'on en a conceuë, & hommes faits, on n'y voit aucune excellence. J'ay ouy tenir à gens d'entendement, que ces colleges où on les envoye, dequoy ils ont foiſon, les abrutiſſent ainſi. Au noſtre, un cabinet, un jardin, la table & le lict, la ſolitude, la compagnie, le matin & le veſpre, toutes heures luy ſeront unes : toutes places luy ſeront eſtude : car la philoſophie, qui, comme formatrice des jugemens & des mœurs, ſera ſa principale leçon, a ce privilege de ſe meſler par tout. Iſocrates l'orateur eſtant prié en un feſtin de parler de ſon art, chacun trouve qu'il eut raiſon de reſpondre : Il n'eſt pas maintenant temps de ce que je ſçay faire, & ce dequoy il eſt maintenant temps, je ne le ſçay pas faire : Car de preſenter des harangues ou des diſputes de rhetorique, à une compagnie aſſemblée pour rire & faire bonne chere, ce ſeroit un meſlange de trop mauvais accord : Et autant en pourroit-on dire de toutes les autres ſciences. Mais quant à la philoſophie en la partie où elle traicte de l'homme & de ſes devoirs & offices, ç'a eſté le jugement commun de tous les ſages, que pour la douceur de ſa converſation, elle ne devoit eſtre refuſée, ny aux feſtins, ny aux jeux : Et Platon l'ayant invitée à ſon convive, nous voyons comme elle entretient l'aſſiſtance d'une façon molle, & accommodée au temps & au lieu, quoy que ce ſoit de ſes plus hauts diſcours & plus ſalutaires.

Æquè pauperibus prodeſt, locupletibus æquè,
Et neglecta æquè pueris ſenibuſque nocebit.

Ainſi ſans doute il choumera moins que les autres. Mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous laſſent pas, comme ceux que nous mettons à quelque chemin deſigné : auſſi noſtre leçon ſe paſſant comme par rencontre, ſans obligation de temps & de lieu, & ſe meſlant à toutes nos actions, ſe coulera ſans ſe faire ſentir. Les jeux meſmes & les exercices ſeront une bonne partie de l'eſtude : la courſe, la luicte, la muſique, la danſe, la chaſſe, le maniement des chevaux & des armes. Je veux que la bienſeance exterieure, & l'entre-gent, & la diſpoſition de la perſonne ſe façonnent quant & quant l'ame. Ce n'eſt pas une ame, ce n'eſt pas un corps qu'on dreſſe, c'eſt un homme, il n'en faut pas faire à deux. Et comme dit Platon, il ne faut pas les dreſſer l'un ſans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelez à meſme timon. Et à l'oüir, ſemble-il pas preſter plus de temps & de ſollicitude aux exercices du corps : & eſtimer que l'eſprit s'en exerce quant & quant, & non au contraire ? Au demeurant, cette inſtitution ſe doit conduire par une ſevere douceur, non comme il ſe fait. Au lieu de convier les enfans aux lettres, on ne leur preſente à la verité, qu'horreur & cruauté : Oſtez-moy la violence & la force ; il n'eſt rien à mon advis qui abaſtardiſſe & eſtourdiſſe ſi fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte & le chaſtiment, ne l'y endurciſſez pas : Endurciſſez le à la ſueur & au froid, au vent, au ſoleil & aux hazards qu'il luy faut meſpriſer : Oſtez-luy toute molleſſe & delicateſſe au veſtir & coucher, au manger & au boire : accouſtumez-le à tout : que ce ne ſoit pas un beau garçon & dameret ; mais un garçon verd & vigoureux. Enfant, homme, vieil, j'ay touſiours creu & jugé de meſme. Mais entre autres choſes cette police de la plus part de nos colleges, m'a touſiours deſplu. On euſt failly à l'adventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'eſt une vraye geaule de jeuneſſe captive. On la rend desbauchée, l'en puniſſant avant qu'elle la ſoit. Arrivez-y ſur le poinct de leur office, vous n'oyez que cris, & d'enfans ſuppliciez, & de maiſtres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere, pour eſveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames & craintives, de les y guider d'une troigne effroyable, les mains armées de foüets ? Inique & pernicieuſe forme, joint ce que Quintilien en a tres-bien remarqué, que cette imperieuſe authorité, tire des ſuittes perilleuſes : & nommément à noſtre façon de

chaſtiment. Combien leurs claſſes ſeroient plus decemment jonchées de fleurs & de feüillées, que de tronçons d'oſiers ſanglants? J'y feroy pourtraire la joie, l'allegreſſe, & Flora, & les Graces: comme fit en ſon eſchole le philoſophe Speuſippus. Où eſt leur profit, que là fuſt auſſi leur esbat. On doit ſucrer les viandes ſalubres à l'enfant, & enfieller celles qui luy ſont nuiſibles. C'eſt merveille combien Platon ſe monſtre ſoigneux en ſes loix de la gayeté & paſſe-temps de la jeuneſſe de ſa cité: & combien il s'arreſte à leurs courſes, jeux, chanſons, ſauts & danſes: deſquelles il dit, que l'antiquité a donné la conduitte & le patronnage aux dieux meſmes, Apollon aux muſes & à Minerve. Il s'eſtend à mille preceptes pour ſes gymnaſes. Pour les ſciences lettrées, il s'y amuſe fort peu: & ſemble ne recommander particulierement la poëſie, que pour la muſique. Toute eſtrangeté & particularité en nos mœurs & conditions eſt évitable, comme ennemie de ſociété. Qui ne s'eſtonneroit de la complexion de Demophon, maiſtre d'hoſtel d'Alexandre, qui ſuoit à l'ombre, & trembloit au ſoleil? J'en ay veu fuir la ſenteur des pommes, plus que les harquebuzades; d'autres s'effrayer pour une ſouris; d'autres rendre la gorge à voir de la creſme; d'autres à voir braſſer un lict de plume comme Germanicus ne pouvoit ſouffrir ni la veüe ny le chant des coqs. Il y peut avoir à l'adventure à cela quelque proprieté occulte, mais on l'eſteindroit, à mon advis, qui s'y prendroit de bonne heure. L'inſtitution a gaigné cela ſur moy, il eſt vray que ce n'a point eſté ſans quelque ſoing, que ſauf la biere, mon appetit eſt accommodable indifferemment à toutes choſes dequoy on ſe paiſt. Le corps eſt encore ſouple, on le doit à cette cauſe plier à toutes façons & couſtumes; & pourveu qu'on puiſſe tenir l'appetit & la volonté ſous boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations & compagnies, voire au deſreglement & aux excès, ſi beſoin eſt. Son exercitation ſuive l'uſage. Qu'il puiſſe faire toutes choſes, & n'ayme à faire que les bonnes. Les philoſophes meſmes ne trouvent pas loüable en Calliſthenes, d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre ſon maiſtre, pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follaſtrera, il ſe desbauchera avec ſon prince. Je veux qu'en la desbauche meſme, il ſurpaſſe en vigueur & en fermeté ſes compagnons, & qu'il ne laiſſe à faire le mal, ny à faute de force ny de ſcience, mais à faute de volonté. *Multum intereſt, utrum peccare quis nolit, aut neſciat.* Je penſois faire honneur à un ſeigneur auſſi eſloigné de ces debordemens, qu'il en ſoit en France, de m'enquerir à luy en bonne compagnie, combien de fois en ſa vie il s'eſtoit enyvré pour la neceſſité des affaires du roy en Allemagne? Il le prit de cette façon, & me reſpondit que c'eſtoit trois fois, leſquels il recita. J'en ſçay, qui à faute de cette faculté, ſe ſont mis en grand peine, ayans à prattiquer cette nation. J'ay ſouvent remarqué avec grande admiration la merveilleuſe nature d'Alcibiades, de ſe transformer ſi aiſément à des façons ſi diverſes, ſans intereſt de ſa ſanté; ſurpaſſant tantoſt la ſomptuoſité & pompe perſienne, tantoſt l'auſterité & frugalité lacedemonienne: autant reformé en Sparte, comme voluptueux en Ionie.

Omnis Ariſtippum decuit color, & ſtatus & res.

Tel voudrois-je former mon diſciple,

quem duplici panno patientia velat,
Mirabor, vitæ via ſi converſa decebit,
Perſonamque feret non inconcinnus utramque.

Voicy mes leçons: Celuy-là y a mieux profité, qui les fait, que qui les ſçait. Si vous le voyez, vous l'oyez: ſi vous l'oyez, vous le voyez. Ja à Dieu ne plaiſe, dit quelqu'un en Platon, que philoſopher ce ſoit apprendre pluſieurs choſes, & traitter les arts. *d Hanc ampliſſimam omnium artium bene vivendi diſciplinam, vitâ magis quàm litteris perſequuti ſunt.* Leon prince des Phliaſiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus, de quelle ſcience, de quel art il faiſoit profeſſion: Je ne ſçay, dit-il, ny art, ny ſcience: mais je ſuis philoſophe. On reprochoit à Diogenes, comment, eſtant e ignorant, il ſe meſloit de la philoſophie: Je m'en meſle, dit il, d'autant mieux à propos. Hegeſias le prioit de luy lire quelque livre: Vous eſtes plaiſant, luy reſpondit-il: vous choiſiſſez les figues vrayes & naturelles, non peintes: que ne choiſiſſez vous auſſi les exercitations naturelles vrayes, & non eſcrites? Il ne dira pas tant ſa leçon, comme il la fera. Il la repetera en ſes actions. On verra s'il y a de la prudence en ſes entrepriſes: s'il y a de la bonté, de la juſtice en ſes déportemens: s'il a du jugement & de la grace en ſon parler: de la vigueur en ſes maladies: de la modeſtie en ſes jeux: de la temperance en ſes voluptez: de l'ordre en ſon œconomie: de l'indifference en ſon gouſt, ſoit chair, poiſſon, vin ou eau. *Qui diſciplinam ſuam non oſtentationem ſcientiæ, ſed legem vitæ putet: quique obtemperet ipſe ſibi, & decretis pareat.* Le vray miroir de nos diſcours, eſt le cours de noſtre vie. Zeuxidames reſpondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par eſcrit les ordonnances de la proüeſſe, & ne les donnoient à lire à leurs jeunes gens; que c'eſtoit parce qu'ils les vouloient accouſtumer aux faits, non pas aux paroles. Comparez au bout de quinze ou ſeize ans, à cetuy-cy, un de ces latineurs de college, qui aura mis autant de temps à n'apprendre ſimplement qu'à parler. Le monde n'eſt que babil, & ne vis jamais homme, qui ne die plutoſt plus, que moins qu'il ne doit: toutes-fois la moitié de

noſtre aage s'en va là. On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots & les coudre en clauſes, encore autant à en proportionner un grand corps eſtendu en quatre ou cinq parties, autre cinq pour le moins à les ſçavoir briefvement meſler & entrelaſſer de quelque ſubtile façon. Laiſſons-le à ceux qui en font profeſſion expreſſe. Allant un jour à Orleans, je trouvay dans cette plaine, au deça de Clery, deux regens qui venoient à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre : plus loin derriere eux, je voyois une trouppe, & un maiſtre en teſte, qui eſtoit feu Monſieur le comte de la Rochefoucault : un de mes gens s'inquit au premier de ces regens, qui eſtoit ce gentil-homme qui venoit apres luy : luy qui n'avoit pas veu ce train qui le ſuivoit, & qui penſoit qu'on luy parlaſt de ſon compagnon, reſpondit plaiſamment : Il n'eſt pas gentil-homme, c'eſt un grammairien, & je ſuis logicien. Or nous qui cherchons icy au contraire, de former non un grammairien, ou logicien, mais un gentil-homme, laiſſons les abuſer de leur loiſir : nous avons à faire ailleurs. Mais que noſtre diſciple ſoit bien pourveu de choſes, les paroles ne ſuivront que trop : il les trainera, ſi elles ne veulent ſuivre. J'en oy qui s'excuſent de ne ſe pouvoir exprimer, & font contenance d'avoir la teſte pleine de pluſieurs belles choſes, mais à faute d'éloquence, ne les pouvoir mettre en évidence : c'eſt un baye. Sçavez-vous à mon advis que c'eſt que cela ? ce ſont des ombrages, qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent demeſler & eſclaircir au dedans, ny par conſequent produire au dehors : ils ne s'entendent pas encore eux-meſmes : & voyez-les un peu begayer ſur le poinct de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'eſt point à l'accouchement, mais à la conception, & qu'ils ne font que lécher encores cette matiere imparfaite. De ma part je tiens, & Socrates ordonne, que qui a dans l'eſprit une vive imagination & claire, il la produira, ſoit en Bergamaſque, ſoit par mines, s'il eſt muet :

Verbaque prævisam rem non invita ſequentur.

Et comme diſoit celuy-là, auſſi poëtiquement en ſa proſe, *cùm res animum occupavêre, verbare ampiunt.* Et cét autre : *ipſæ res verba rapiunt.* Il ne ſçait pas ablatif, conjunctif, ſubſtantif, ny la grammaire ; ne fait pas ſon laquais, ou une harangere de Petit-pont : & ſi vous entretiendront tout voſtre ſaoul, ſi vous en avez envie, & ſe deferreront auſſi peu, à l'aventure, aux regles de leur langage, que le meilleur maiſtre és arts de France. Il ne ſçait pas la rhetorique, ny pour avant-jeu capter la benevolance du candide lecteur, ny ne luy chaut de le ſçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface aiſément par le luſtre d'une verité ſimple & naïfve : Ces gentilleſſes ne ſervent que pour amuſer le vulgaire, incapable de prendre la viande plus maſſive & plus ferme, comme Afer monſtre bien clairement chez Tacitus. Les ambaſſadeurs de Samos eſtoient venus à Cleomenes, roy de Sparte, preparez d'une belle & longue oraiſon, pour l'eſmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates : apres qu'il les eut bien laiſſez dire, il leur reſpondit : Quant à voſtre commencement, & exorde, il ne m'en ſouvient plus, ny par conſequent du milieu ; & quant à voſtre concluſion, je n'en veux rien faire. Voilà une belle reſponſe, ce me ſemble, & des harangueurs bien camus. Et quoy cet autre ? Les Atheniens eſtoient à choiſir de deux architectes, à conduire une grande fabrique : le premier plus affecté, ſe preſenta avec un beau diſcours premedité ſur le ſujet de cette entrepriſe, & tiroit le jugement du peuple à la faveur : mais l'autre en trois mots : Seigneurs Atheniens, ce que cetuy a dit, je le feray. Au fort de l'éloquence de Cicero, pluſieurs entroient en admiration, mais Caton n'en faiſant que rire : Nous avons, diſoit-il, un plaiſant conſul. Aille devant ou apres : une utile ſentence, un beau traict eſt touſiours de ſaiſon. S'il n'eſt pas bien pour ce qui va devant, ny pour ce qui vient apres, il eſt bien en ſoy. Je ne ſuis pas de ceux qui penſent la bonne rythme faire le bon poëme : laiſſez-luy allonger une courte ſyllabe s'il veut, pour cela non force ; ſi les inventions y rient, ſi l'eſprit & le jugement y ont bien fait leur office : voilà un bon poëte, dirai-je, mais un mauvais verſificateur :

Emunctæ naris, duros componere verſus.

Qu'on face, dit Horace, perdre à ſon ouvrage toutes ſes couſtumes & meſures,

Tempora certa modoſque, & quod prius ordine verbum eſt,
Poſterius facias, præponens ultima primis,
Invenies etiam diſjecti membra Poetæ :

Il ne ſe dementira point pour cela, les pieces meſmes en ſeront belles. C'eſt ce que reſpondit Menander, comme on le tanſaſt, approchant le jour auquel il avoit promis une comedie, dequoy il n'y avoit encore mis la main : Elle eſt compoſée & preſte, il ne reſte qu'à y adjouſter les vers. Ayant les choſes & la matiere diſpoſée en l'ame, il mettoit en peu de compte le demeurant. Depuis que Ronſard & du Bellay ont donné credit à noſtre poëſie françoiſe, je ne vois ſi petit apprenti, qui n'enfle des mots, qui ne range les cadences à peu près comme eux. *Plus ſonat quàm valet.* Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poëtes : Mais comme il leur a eſté bien aiſé de repreſenter leurs rythmes, ils demeurent bien auſſi court à imiter les riches deſcriptions de l'un, & les délicates inventions de l'autre. Voire mais que fera-il, ſi on le preſſe de la ſubtilité ſophiſtique

de quelque ſyllogiſme ? Le jambon fait boire, le boire deſaltere, parquoy le jambon deſaltere. Qu'il s'en mocque. Il eſt plus ſubtil de s'en mocquer, que d'y reſpondre. Qu'il emprunte d'Ariſtippus cette plaiſante contre-fineſſe : Pourquoy le deſlieray-je, puisque tout lié il m'empeſche ? Quelqu'un propoſoit contre Cleanthes des fineſſes dialectiques : à qui Chryſippus dit : Joüe toy de ces battelages avec les enfans, & ne deſtourne à cela les penſées ſerieuſes d'un homme d'aage. Si ces ſottes arguties, *contorta & aculeata ſophiſmata*, luy doivent perſuader un menſonge, cela eſt dangereux : mais ſi elles demeurent ſans effect, & ne l'eſmeuvent qu'à rire, je ne voy pas pourquoy il s'en doive donner garde. Il en eſt de ſi ſots, qu'ils ſe deſtournent de leur voye un quart de lieuë, pour courir apres un beau mot : *Aut qui non verba rebus aptant, ſed res extrinſecus arceſſunt, quibus verba conveniant.* Et l'autre : *Qui alicujus verbi decore placentis vocentur ad id quod non propoſuerant ſcribere.* Je tors bien plus volontiers une belle ſentence, pour la coudre ſur moy, que je ne deſtors mon fil pour l'aller querir. Au contraire c'eſt aux paroles à ſervir & à ſuivre, & que le Gaſcon y arrive, ſi le François n'y peut aller. Je veux que les choſes ſurmontent, & qu'elles rempliſſent de façon l'imagination de celuy qui eſcoute, qu'il n'aye aucune ſouvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'eſt un parler ſimple & naïf, tel ſur le papier qu'à la bouche : un parler ſucculent & nerveux, court & ſerré, non tant delicat & peigné, comme vehement & bruſque :

Hæc demum ſapiet dictio, quæ feriet.

pluſtoſt difficile qu'ennuieux, eſloigné d'affectation : deſreglé, deſcouſu & hardy : chaque loppin y face ſon corps : non pedanteſque, non frateſque, non pleidereſque, mais pluſtoſt ſoldateſque, comme Suetone appelle celuy de Julius Ceſar. Et ſi ne ſens pas bien, pourquoy il l'en appelle. J'ay volontiers imité cette deſbauche qui ſe void en noſtre jeuneſſe, au port de leurs veſtemens. Un manteau en eſcharpe, la cape ſur une eſpaule, un bas mal tendu, qui repreſente une fierté deſdaigneuſe de ces paremens eſtrangers, & nonchallante de l'art : mais je la trouve encore mieux employée en la forme du parler. Toute affectation, nommément en la gayeté & liberté françoiſe, eſt meſadvenante au courtiſan. Et en une monarchie, tout gentil-homme doit eſtre dreſſé au port d'un courtiſan. Pourquoy nous faiſons bien de gauchir un peu ſur le naïf & meſpriſant. Je n'ayme point de tiſſure, où les liaiſons & les couſtures paroiſſent : tout ainſi qu'en en beau corps, il ne faut pas qu'on y puiſſe dompter les os & les veines. *Quæ veritati operam dat oratio, incompoſita ſit & ſimplex. Quis accuratè loquitur, niſi qui vult putidè loqui ?* L'eloquence fait injure aux choſes, qui nous deſtourne à ſoy. Comme aux accouſtremens, c'eſt puſillanimité, de ſe vouloir marquer par quelque façon particuliere & inuſitée. De meſme au langage, la recherche des phraſes nouvelles, & des mots peu cogneus, vient d'une ambition ſcholaſtique & puerile. Puiſſe-je ne me ſervir que de ceux qui ſervent aux hales à Paris ? Ariſtophanes le grammairien n'y entendoit rien, de reprendre en Epicurus la ſimplicité de ſes mots : & la fin de ſon art oratoire, qui eſtoit, perſpicuité de langage ſeulement. L'imitation du parler, par ſa facilité, ſuit incontinent tout un peuple. L'imitation du juger, de l'inventer, ne va pas ſi viſte. La plus part des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robbe, penſent tres-fauſſement tenir un pareil corps. La force & les nerfs ne s'empruntent point ; les atours & le manteau s'empruntent. La plus part de ceux qui me hantent, parlent de meſmes les eſſais : mais je ne ſçay, s'ils penſent de meſmes. Les Atheniens (dit Platon) ont pour leur part, le ſoin de l'abondance & de l'elegance du parler ; les Lacedemoniens, de la briefveté, & ceux de Crete, de la fecondité des conceptions, plus que du langage : ceux-cy ſont les meilleurs. Zenon diſoit qu'il avoit deux ſortes de diſciples : les uns qu'il nommoit φιλολόγους curieux d'apprendre les choſes, qui eſtoient ſes mignous : les autres λογοφίλους qui n'avoient ſoin que du langage. Ce n'eſt pas à dire que ce ne ſoit une belle & bonne choſe que le bien dire : mais non pas ſi bonne qu'on la fait, & ſuis deſpit dequoy noſtre vie s'embeſongne toute à cela. Je voudrois premierement bien ſçavoir ma langue, & celle de mes voiſins, où j'ay plus ordinaire commerce : C'eſt un bel & grand agencement, ſans doute, que le grec & latin, mais on l'achepte trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de couſtume, qui a eſté eſſayée en moy-meſme : s'en ſervira qui voudra. Feu mon pere, ayant fait toutes les recherches qu'homme peut faire parmy les gens ſçavans & d'entendement, d'une forme d'inſtitution exquiſe, fut adviſé de cét inconvenient, qui eſtoit en uſage : & luy diſoit-on, que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur couſtoient rien, eſt la ſeule cauſe, pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame & de cognoiſſance des anciens Grecs & Romains : Je ne croy pas que s'en ſoit la ſeule cauſe. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce fut, qu'en nourrice, & avant le premier deſnoüement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis eſt mort fameux medecin en France, du tout ignorant de noſtre langue, & tres-bien verſé en la latine. Cettuy-cy, qu'il avoit fait venir exprez, & qui eſtoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut auſſi avec luy deux autres moindres en ſçavoir, pour me ſuivre, & ſoulager le premier : ceux-cy ne m'en-

tretenoient d'autre langue que latine. Quant au reſte de ſa maiſon, c'eſtoit une regle inviolable, que ny luy-meſme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compagnie, qu'autant de mots de latin que chacun avoit appris pour jargonner avec moy. C'eſt merveille du fruict que chacun y fit : mon pere & ma mere y apprindrent aſſez de latin pour l'entendre, & en acquirent à ſuffiſance, pour s'en ſervir à la neceſſité, comme firent auſſi les autres domeſtiques, qui eſtoient le plus attachez à mon ſervice. Somme, nous nous latinizames tant, qu'il en regorgea juſques à nos villages tout autour, où il y a encores, & ont pris pied par l'uſage, pluſieurs appellations latines d'artiſans & d'outils. Quant à moy, j'avois plus de ſix ans, avant que j'entendiſſe non plus de françois ou de perigordin, que d'arabeſque : & ſans art, ſans livre, ſans grammaire ou precepte, ſans foüet, & ſans larmes, j'avois appris du latin, tout auſſi pur que mon maiſtre d'eſcole le ſçavoit : car je ne le pouvois avoir meſlé ny alteré. Si par eſſay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges, on le donne aux autres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a eſcrit : *De comitiis Romanorum*, Guillaume Guerente, qui a commenté Ariſtote, George Bucanan, ce grand poëte eſcoſſois, Antoine Muret (que la France & l'Italie recognoiſt pour le meilleur orateur du temps) mes precepteurs domeſtiques, m'ont dit ſouvent, que j'avois ce langage en mon enfance, ſi preſt & ſi à main, qu'ils craignoient à m'accoſter. Bucanan, que je vis depuis à la ſuitte de feu Monſieur le mareſchal de Briſſac, me dit, qu'il eſtoit après à eſcrire de l'inſtitution des enfans : & qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne : car il avoit lors en charge ce comte de Briſſac ; que nous avons veu depuis ſi valeureux & ſi brave. Quant au grec, duquel je n'ay quaſi du tout point d'intelligence, mon pere deſigna de me le faire apprendre par art : mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat & d'exercice : nous pelotions nos declinaiſons, à la maniere de ceux qui par certains jeux de tablier apprennent l'arithmetique & la geometrie. Car entre autres choſes, il avoit eſté conſeillé de me faire gouſter la ſcience & le devoir, par une volonté non forcée, & de mon propre deſir : & d'eſlever mon ame en toute douceur & liberté, ſans rigueur & contrainte. Je dis juſques à telle ſuperſtition, que parce qu'aucuns tiennent, que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les eſveiller le matin en ſurſaut, & de les arracher du ſommeil, auquel ils ſont plongez beaucoup plus que nous ne ſommes, tout à coup, & par violence ; il me faiſoit eſveiller par le ſon de quelque inſtrument, & ne fus jamais ſans homme qui m'en ſerviſt. Cét exemple ſuffira pour juger le reſte, & pour recommander auſſi & la prudence & l'affection d'un ſi bon pere : Auquel il ne ſe faut prendre, s'il n'a recueilly aucuns fruicts reſpondans à une ſi exquiſe culture. Deux choſes en furent cauſe ; en premier, le champ ſterile & incommode. Car quoy que j'euſſe la ſanté ferme & entiere, & quant & quant un naturel doux & traitable, j'eſtois parmy cela ſi poiſant, mol & endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oiſiveté, non pas pour me faire joüer. Ce que je voyois, je le voyois bien : & ſous cette complexion lourde, nourriſſois des imaginations hardies, & des opinions au deſſus de mon aage. L'eſprit, je l'avois lent, & qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit : l'apprehenſion tardive, l'invention laſche, & apres tout, un incroyable defaut de memoire. De tout cela il n'eſt pas merveille, s'il ne ſceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceux que preſſe un furieux deſir de gueriſon, ſe laiſſent aller à toute ſorte de conſeils, le bon-homme, ayant extreme peur de faillir en choſe qu'il avoit tant à cœur, ſe laiſſa enfin emporter à l'opinion commune, qui ſuit touſiours ceux qui vont devant, comme les grues : & ſe rengea à la couſtume, n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres inſtitutions, qu'il avoit apportées d'Italie : & m'envoya environ mes ſix ans au college du Gujenne, tres-floriſſant pour lors, & le meilleur de France. Et là il n'eſt poſſible de rien adjouſter au ſoin qu'il eut, & à me choiſir des precepteurs de chambre ſuffiſans, & à toutes les autres circonſtances de ma nourriture ; en laquelle il reſerva pluſieurs façons particulieres, contre l'uſage des colleges : mais tant y a que c'eſtoit touſiours college. Mon latin s'abaſtardit incontinent, duquel depuis par deſaccouſtumance j'ay perdu tout uſage. Et ne me ſervit cette mienne inaccouſtumée inſtitution, que de me faire enjamber d'arrivée aux premieres claſſes : Car à treize ans, que je ſortis du college, j'avois achevé mon cours (qu'ils appellent) & à la verité ſans aucun fruict, que je peuſſe à preſent mettre en compte. Le premier gouſt que j'eus aux livres, il me vint du plaiſir des fables de la metamorphoſe d'Ovide. Car environ l'aage de 7. ou 8. ans, je me deſrobois de tout autre plaiſir, pour les lire : d'autant que cette langue eſtoit la mienne maternelle ; & que c'eſtoit le plus aiſé livre que je cogneuſſe, & le plus accommodé à la foibleſſe de mon aage, à cauſe de la matiere : Car des lancelots du lac, des amadis, des hunons de Bordeaux, & tels fatras de livres, à quoy l'enfance s'amuſe ; je n'en cognoiſſois pas ſeulement le nom, ny ne ſais encore le corps : tant exacte eſtoit ma diſcipline. Je m'en rendois plus nonchalant à l'eſtude de mes autres leçons preſcriptes. Là il me vint ſingulierement à propos, d'avoir à faire à un homme d'entendement de precepteur, qui ſceuſt dextrement conniver à cette mienne desbauche, & autres pareilles. Car par là j'enfilay tout d'un train Virgile en Æneide,

& puis Terence, & puis Plaute, & des comedies italiennes, l'eurré touſiours par la douceur du ſujet. S'il euſt eſté ſi fol de rompre ce train, j'eſtime que je n'euſſe rapporté du college que la haine des livres, comme fait quaſi toute noſtre nobleſſe. Il s'y gouverna ingenieuſement, faiſant ſemblant de n'en voir rien: Il aiguiſoit ma faim, ne me laiſſant qu'à la defrobée gourmander ces livres, & me tenant doucement en office pour les autres eſtudes de la regle. Car les principales parties que mon pere cherchoit en ceux à qui il donnoit charge de moy, c'eſtoit la debonnaireté & facilité de complexion: Auſſi n'avoit la mienne autre vice, que langueur & pareſſe. Le danger n'eſtoit pas que je fiſſe mal, mais que je ne fiſſe rien. Nul ne pronoſtiquoit que je deuſſe devenir mauvais, mais inutile: on y prevoyoit de la faineantiſe, non pas de la malice. Je ſens qu'il en eſt advenu comme cela. Les plaintes qui me cornent aux oreilles, ſont telles: Il eſt oiſif, froid aux offices d'amitié, & de parenté, & aux offices publics, trop particulier, trop deſdaigneux. Les plus injurieux meſmes ne diſent pas, pourquoy a-il pris, pourquoy n'a il payé? mais, pourquoy ne quitte-il, pourquoy ne donne-il? Je recevrois à faveur, qu'on ne deſiraſt en moy que tels effets de ſupererogation. Mais ils ſont injuſtes, d'exiger ce que je ne dois pas, plus rigoureuſement beaucoup, qu'ils n'exigent d'eux ce qu'ils doivent. En m'y condamnant, ils effacent la gratification de l'action, & la gratitude qui m'en ſeroit deue. Là où le bien faire actif devoit plus peſer de ma main, en conſideration de ce que je n'en ay de paſſif nul qui ſoit. Je puis d'autant plus librement diſpoſer de ma fortune, qu'elle eſt plus mienne: & de moy, que je ſuis plus mien. Toutes-fois ſi j'étois grand enlumineur de mes actions, à l'adventure rembarrerois-je bien ces reproches; & à quelques-uns apprendrois, qu'ils ne ſont pas ſi offenſez que je ne faſſe pas aſſez: que, dequoy je puiſſe faire aſſez plus que je ne fais. Mon ame ne laiſſoit pourtant en meſme-tems d'avoir à part ſoy des remuemens fermes, & des jugemens ſeurs & ouverts autour des objets qu'elle cognoiſſoit: & les dirigeroit ſeule, ſans aucune communication. Et entr'autres choſes je croy à la vérité, qu'elle euſt eſté du tout incapable de ſe rendre à la force & violence. Mettray-je en compte cette faculté de mon enfance, une aſſeurance de viſage, & ſouppleſſe de voix & de geſte, à m'appliquer aux rolles que j'entreprenois? Car avant l'aage,

Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus:

j'ay ſoutenu les perſonnages, és tragédies latines de Bucanan, de Guerente, & de Muret, qui ſe repreſentent en noſtre college de Guyenne avec dignité. En cela, Andreas Goveanus noſtre principal, comme en toutes autres parties de ſa charge, fut ſans comparaiſon, le plus grand principal de France: & m'en tenoit-on maiſtre ou ouvrier. C'eſt un exercice, que je ne meſloue point aux jeunes enfans de maiſon, & ay veu nos princes s'y addonner depuis en perſonne, l'exemple d'aucuns des anciens, honneſtement & louablement. Il eſtoit loiſible meſme d'en faire meſtier, aux gens d'honneur, & en Grece, *Ariſtoni tragico actori rem aperit: huic & genus & fortuna honeſta erant: nec ars quia nihil tale apud Græcos pudori eſt, ea deformabat.* Car j'ay touſiours accuſé d'impertinence, ceux qui condamnent ces eſbatemens: & d'injuſtice, ceux qui refuſent l'entrée de nos bonnes villes aux comédiens qui le valent, & envient au peuple ces plaiſirs publics. Les bonnes polices prennent ſoing d'aſſembler les citoyens, & les r'ailler, comme aux offices ſerieux de la devotion, auſſi aux exercices & jeux: La ſociété & amitié s'en augmente, & puis on ne leur ſçauroit conceder des paſſe-tems plus reglez, que ceux qui ſe font en préſence d'un chacun, & à la veue meſme du magiſtrat: & trouverois raiſonnable que le prince à ſes deſpens, en gratifiaſt quelquefois la commune, d'une affection & bonté comme paternelle: & qu'aux villes populeuſes il y euſt des lieux deſtinez & diſpoſez pour ces ſpectacles: quelque divertiſſement de pires actions & occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a rien de tel, que d'allecher l'appetit & l'affection, autrement on ne fait que des aſnes chargez de livres: on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de ſcience. Laquelle pour bien faire, il ne faut pas ſeulement loger chez ſoy, il la faut épouſer. (*Eſſais de Montaigne*).

On trouve parmi nous beaucoup d'inſtruction & peu d'éducation. On y forme des ſavans, des artiſtes de toutes eſpèces; chaque partie des lettres, des ſciences & des arts y eſt cultivée avec ſuccès par des méthodes plus ou moins convenables. Mais on ne s'eſt pas encore aviſé de former des hommes, c'eſt-à-dire, de les élever reſpectivement les uns pour les autres, de faire porter ſur une baſe d'éducation générale toutes les inſtructions particulières; de façon qu'ils fuſſent accoutumés à chercher leurs avantages perſonnels dans le plan du bien général, & que dans quelque profeſſion que ce fût, ils commençaſſent par être patriotes.

Nous avons tous dans le cœur des germes de vertus & de vices; il s'agit d'étouffer les uns & de développer les autres. Toutes les facultés de l'ame ſe réduiſent à ſentir & penſer: nos plaiſirs conſiſtent à aimer & connoître; il ne faudroit donc que régler & exercer ces diſpoſitions, pour rendre les hommes utiles & heureux par le bien qu'ils feroient, & qu'ils éprouveroient eux-mêmes. Telle eſt l'éducation qui devroit être générale, uniforme, & préparer l'inſtruction qui doit être différente, ſuivant l'état,

l'inclination & les diſpoſitions de ceux qu'on veut inſtruire. L'inſtruction concerne la culture de l'eſprit & des talens.

Ce n'eſt point ici une idée de république imaginaire : d'ailleurs ces ſortes d'idées ſont au moins d'heureux modèles des chimères qui ne le ſont pas totalement, & qui peuvent être realiſées juſqu'à un certain point. Bien des choſes ne ſont impoſſibles que parce qu'on s'eſt accoutumé à les regarder comme telles. Une opinion contraire & du courage rendroient ſouvent facile ce que le préjugé & la lâcheté jugent impraticable.

Peut-on regarder comme chimérique ce qui s'eſt exécuté? Quelques anciens peuples, tels que les Egyptiens & les Spartiates, n'ont-ils pas eu une éducation relative à l'état, & qui en faiſoit en partie la conſtitution?

En vain voudroit-on révoquer en doute des mœurs ſi éloignées des nôtres; on ne peut connoître l'antiquité que par le témoignage des hiſtoriens, tous dépoſent & s'accordent ſur cet article. Mais comme on ne juge des hommes que par ceux de ſon ſiècle, on a peine à ſe perſuader qu'il y en ait eu de plus ſages autrefois, quoiqu'on ne ceſſe de le répéter par humeur. Je veux bien accorder quelque choſe à un doute philoſophique, en ſuppoſant que les hiſtoriens ont embelli les objets; mais c'eſt préciſément ce qui prouve à un philoſophe qu'il y a un fonds de vérité dans ce qu'ils ont écrit. Il s'en faut bien qu'ils rendent un pareil témoignage à d'autres peuples dont ils vouloient cependant relever la gloire.

Il eſt donc conſtant que dans l'éducation qui ſe donnoit à Sparte, on s'attachoit d'abord à former des Spartiates. C'eſt ainſi qu'on devroit, dans tous les états, inſpirer les ſentimens de citoyen, former des François parmi nous, & pour en faire des François, travailler à en faire des hommes.

Je ne ſais ſi j'ai trop bonne opinion de mon ſiècle; mais il me ſemble qu'il y a une certaine fermentation de raiſon univerſelle qui tend à ſe développer, qu'on laiſſera peut-être ſe diſſiper, & dont on pourroit aſſurer, diriger & hâter les progrès par une *éducation* bien entendue.

Loin de ſe propoſer ces grands principes, on s'occupe de quelques méthodes d'inſtructions particulières dont l'application eſt encore bien peu éclairée; ſans parler de la réforme qu'il y auroit à faire dans ces méthodes mêmes. Ce ne ſeroit pas le moindre ſervice que l'univerſité & les académies pourroient rendre à l'état. Que doit-on enſeigner? Comment doit-on l'enſeigner? Voilà, ce me ſemble, les deux points ſur leſquels devroit porter tout plan d'étude, tout ſyſtême d'inſtruction.

Les artiſans, les artiſtes, ceux enfin qui attendent leur ſubſiſtance de leur travail, ſont peut-être les ſeuls qui reçoivent des inſtructions convenables à leur deſtination; mais on donne abſolument les mêmes à ceux qui ſont nés avec une ſorte de fortune. Il y a un certain amas de connoiſſances preſcrites par l'uſage qu'ils apprennent imparfaitement; après quoi ils ſont cenſés inſtruits de tout ce qu'ils doivent ſavoir, quelles que ſoient les profeſſions auxquelles on les deſtine.

Voilà ce qu'on appelle l'*éducation*, & ce qui en mérite ſi peu le nom. La plupart des hommes qui penſent ſont ſi perſuadés qu'il n'y en a point de bonnes, que ceux qui s'intéreſſent à leurs enfans, ſongent d'abord à ſe faire un plan nouveau pour les élever. Il eſt vrai qu'ils ſe trompent ſouvent dans les moyens de réformation qu'ils imaginent, & que leurs ſoins ſe bornent d'ordinaire à abréger ou applanir quelques routes des ſciences; mais leur conduite prouve du moins qu'ils ſentent confuſément les défauts de l'*éducation* commune, ſans diſcerner préciſément en quoi ils conſiſtent.

De là les partis bizares que prennent, & les erreurs où tombent ceux qui cherchent le vrai avec plus de bonne foi que de diſcernement.

Les uns ne diſtinguant ni le terme où doit finir l'*éducation* générale, ni la nature de l'*éducation* particulière qui doit ſuccéder à la première, adoptent ſouvent celle qui convient le moins à l'homme que l'on veut former, ce qui mérite cependant la plus grande attention. Dans l'*éducation* générale, on doit conſidérer les hommes relativement à l'humanité & à la patrie; c'eſt l'objet de la morale. Dans l'*éducation* particulière qui comprend l'inſtruction, il faut avoir égard à la condition, aux diſpoſitions naturelles, aux talens perſonnels. Tel eſt ou devroit être l'objet de l'inſtruction. La conduite qu'on ſuit me paroît bien différente.

Qu'un ouvrage deſtiné à l'*éducation* d'un prince ait de la célébrité, le moindre gentilhomme le croit propre à l'*éducation* de ſon fils. Une vanité ſotte décide plus ici que le jugement. Quel rapport, en effet, y a-t-il entre deux hommes dont l'un doit commander & l'autre obéir, ſans avoir même le choix de l'eſpèce d'obéiſſance?

D'autres, frappés des préjugés dont on nous accable, donnent dans une extrémité plus dangereuſe que l'*éducation* la plus imparfaite. Ils regardent comme autant d'erreurs tous les principes qu'ils ont reçus, & les proſcrivent univerſellement. Cependant les préjugés mêmes doivent être diſcutés & traités avec circonſpection.

Un préjugé, n'étant autre choſe qu'un jugement

porté ou admis ſans examen, peut être une vérité ou une erreur.

Les préjugés nuiſibles à la ſociété ne peuvent être que des erreurs, & ne ſauroient être trop combattus. On ne doit pas non plus entretenir des erreurs indifférentes par elles-mêmes, s'il y en a de telles: mais celles-ci exigent de la prudence; il en faut quelquefois même en combattant le vice; on ne doit pas arracher témérairement l'ivraie. A l'égard des préjugés qui tendent au bien de la ſociété, & qui ſont des germes de vertus, on peut être sûr que ce ſont des vérités qu'il faut reſpecter & ſuivre. Il eſt inutile de s'attacher à démontrer des vérités admiſes, il ſuffit d'en recommander la pratique. En voulant trop éclairer certains hommes, on ne leur inſpire quelquefois qu'une préſomption dangereuſe. Eh! pourquoi entreprendre de leur faire pratiquer par raiſonnement ce qu'ils ſuivoient par ſentiment, par un préjugé honnête? Ces guides ſont bien auſſi ſûrs que le raiſonnement.

Qu'on forme d'abord les hommes à la pratique des vertus, on en aura d'autant plus de facilité à leur démontrer les principes, s'il en eſt beſoin. Nous ſommes aſſez portés à regarder comme juſte & raiſonnable ce que nous avons coutume de faire.

On déclame beaucoup depuis un tems contre les préjugés, peut-être en a-t-on trop détruit: le préjugé eſt la loi du commun des hommes. La diſcuſſion en cette matière exige des principes ſûrs & des lumières rares. La plupart étant incapables d'un tel examen, doivent conſulter le ſentiment intérieur: les plus éclairés pourroient encore en morale le préférer ſouvent à leurs lumières, & prendre leur goût ou leur répugnance pour la règle la plus ſûre de leur conduite. On ſe trompe rarement par cette méthode: quand on eſt bien intimement content de ſoi à l'égard des autres, il n'arrive guère qu'ils ſoient mécontens. On a peu de reproches à faire à ceux qui ne s'en font point; & il eſt inutile d'en faire à ceux qui ne s'en font plus.

Je ne puis me diſpenſer à ce ſujet de blâmer les écrivains qui, ſous prétexte, ou voulant de bonne foi attaquer la ſuperſtition, ce qui ſeroit un motif louable & utile, ſi l'on s'y renfermoit en philoſophe citoyen, ſapent les fondemens de la morale, & donnent atteinte aux liens de la ſociété: d'autant plus inſenſés, qu'il ſeroit dangereux pour eux-mêmes de faire des proſélites. Le funeſte effet qu'ils produiſent ſur leurs lecteurs, & d'en faire dans la jeuneſſe de mauvais citoyens, des criminels ſcandaleux, & des malheureux dans l'âge avancé; car il y en a peu qui aient alors le triſte avantage d'être aſſez pervertis pour être tranquilles.

L'empreſſement avec lequel on lit ces ſortes d'ouvrages ne doit pas flatter les auteurs, qui d'ailleurs auroient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus miſérables écrivains en ce genre partagent preſqu'également cet honneur avec eux. La ſatyre, la licence & l'impiété, n'ont jamais ſeules prouvé d'eſprit. Les plus mépriſables par ces endroits peuvent être lus une fois: ſans leurs excès, on ne les eût jamais nommés; ſemblables à ces malheureux que leur état condamnoit aux ténèbres, & dont le public n'apprend les noms par le crime & le ſupplice.

Pour en revenir aux préjugés, il y auroit, pour les juger ſans les diſcuter formellement, une méthode aſſez sûre, qui ne ſeroit pas pénible, & qui, dans les détails, ſeroit ſouvent applicable, ſur-tout en morale. Ce ſeroit d'obſerver les choſes dont on tire vanité. Il eſt alors bien vraiſemblable que c'eſt d'une fauſſe idée. Plus on eſt vertueux, plus on eſt éloigné d'en tirer vanité, & plus on eſt perſuadé qu'on ne fait que ſon devoir; les vertus ne donnent point d'orgueil.

Les préjugés les plus tenaces ſont toujours ceux dont les fondemens ſont les moins ſolides. On peut ſe détromper d'une erreur raiſonnée, par cela même que l'on raiſonne. Un raiſonnement mieux fait peut déſabuſer du premier: mais comment combattre ce qui n'a ni principe ni conſéquence? Et tels ſont tous les faux préjugés. Ils naiſſent & croiſſent inſenſiblement par des circonſtances fortuites, & ſe trouvent enfin généralement établis chez les hommes, ſans qu'ils en aient apperçu les progrès. Il n'eſt pas étonnant que de fauſſes opinions ſe ſoient élevées à l'inſçu de ceux qui y ſont le plus attachés; mais elles ſe détruiſent comme elles ſont nées. Ce n'eſt pas la raiſon qui les proſcrit, elles ſe ſuccèdent & périſſent par la ſeule révolution des tems. Les unes font place aux autres, parce que notre eſprit ne peut même embraſſer qu'un nombre limité d'erreurs.

Quelques opinions conſacrées parmi nous paroîtront abſurdes à nos neveux: il n'y aura parmi eux que les philoſophes qui concevront qu'elles aient pu avoir des partiſans. Les hommes n'exigent point de preuves pour adopter une opinion; leur eſprit n'a beſoin que d'être familiariſé avec elle, comme nos yeux avec les modes.

Il y a des préjugés reconnus, ou du moins avoués pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage. Par exemple, celui de la naiſſance eſt donné pour tel par ceux qui ſont les plus fatiguans ſur la leur. Ils ne manquent pas, à moins qu'ils ne ſoient d'un orgueil ſtupide, de répéter qu'ils ſavent que la nobleſſe du ſang n'eſt qu'un heureux haſard. Cependant il n'y a point de préjugés dont on ſe déſaſſe moins: il y a peu d'hommes aſſez ſages pour regarder la

nobleſſe

nobleſſe comme un avantage, & non comme un mérite, & pour ſe borner à en jouir, ſans en tirer vanité. Que ces hommes nouveaux qu'on vient de décraſſer ſoient enivrés de titres peu faits pour eux, ils ſont excuſables; mais on eſt étonné de trouver la même manie dans ceux qui pourroient s'en rapporter à la publicité de leur nom. Si ceux-ci prétendent par-là forcer au reſpect, ils outrent leurs prétentions, & les portent au-delà de leurs droits. Le reſpect d'obligation n'eſt dû qu'à ceux à qui l'on eſt ſubordonné par devoir, aux vrais ſupérieurs, que nous devons toujours diſtinguer de ceux dont le rang ſeul ou l'état eſt ſupérieur au nôtre. Le reſpect, qu'on rend uniquement à la naiſſance, eſt un devoir de ſimple bienſéance; c'eſt un hommage à la mémoire des ancêtres qui ont illuſtré leur nom, hommage qui, à l'égard de leurs deſcendans, reſſemble en quelque ſorte au culte des images auxquelles on n'attribue aucune vertu propre, dont la matière peut être mépriſable, qui ſont quelquefois des productions d'un art groſſier, que la piété ſeule empêche de trouver ridicules, & pour leſquelles on n'a qu'un reſpect de relation.

Je ſuis très-éloigné de vouloir dépriſer un ordre auſſi reſpectable que celui de la nobleſſe. Le préjugé y tient lieu d'*éducation* à ceux qui ne ſont pas en état de ſe la procurer, du moins pour la profeſſion des armes, qui eſt l'origine de la nobleſſe, & à laquelle elle eſt particulièrement deſtinée par la naiſſance. Ce préjugé y rend le courage preſque naturel, & plus ordinaire que dans les autres claſſes de l'état. Mais puiſqu'il y a aujourd'hui tant de moyens de l'acquérir, peut-être devroit-il y avoir auſſi, pour en maintenir la dignité, plus de motifs, qu'il n'y en a, de la faire perdre. On y déroge par des profeſſions où la néceſſité contraint, & on la conſerve avec des actions qui dérogent à l'honneur, à la probité, à l'humanité même.

Si on vouloit diſcuter la plupart des opinions reçues, que de faux préjugés ne trouveroit-on pas, à ne conſidérer que ceux dont l'examen ſeroit relatif à l'*éducation?* On ſuit par habitude, & avec confiance, des idées établies par le haſard.

Si l'*éducation* étoit raiſonnée, les hommes acquerroient une très-grande quantité de vérités avec plus de facilité qu'ils ne reçoivent un petit nombre d'erreurs. Les vérités ont entr'elles une relation, une liaiſon, des points de contact, qui en facilitent la connoiſſance & la mémoire; au lieu que les erreurs ſont ordinairement iſolées, elles ont plus d'effet qu'elles ne ſont conſéquentes, & il faut plus d'efforts pour s'en détromper que pour s'en préſerver.

L'*éducation* ordinaire eſt bien éloignée d'être ſyſtématique. Après quelques notions imparfaites de choſes aſſez peu utiles, on recommande pour toute inſtruction les moyens de faire fortune, & pour morale la politeſſe; encore eſt-elle moins une leçon d'humanité qu'un moyen néceſſaire à la fortune. (*Conſidérations ſur les mœurs.*)

Avant d'établir une école de citoyens, on devroit établir une école d'inſtituteurs. J'admire avec étonnement que tous les arts ont parmi nous leurs apprentiſſages, excepté le plus difficile de tous, celui de former des hommes. Il y a plus: l'état d'inſtituteur eſt, pour l'ordinaire, la reſſource de ceux qui n'ont point de talent particulier. L'aſſemblée nationale doit s'occuper ſoigneuſement d'un établiſſement ſi néceſſaire. Elle choiſira des hommes propres à faire des inſtituteurs, non parmi des docteurs & des intrigans; ſuivant notre uſage, mais parmi des pères de famille qui auront bien élevé eux-mêmes leurs enfans. Je ne parle pas de ceux qui en ont fait des ſavans & des beaux eſprits; mais de ceux qui les ont rendus pieux, modeſtes, naïfs, doux, obligeans & heureux, c'eſt-à-dire, qui les ont laiſſés à-peu-près tels que la nature les avoit faits. Il ne faudra, pour remplir ces places, ni brevets de maîtres-ès-arts, ni lettres du grand chantre, mais des enfans beaux & bons; & comme c'eſt à l'œuvre qu'on doit connoître l'ouvrier, on jugera capables d'élever des citoyens, des hommes qui ont bien élevé leur famille.

Ces inſtituteurs ſeront ſous l'inſpection immédiate de l'aſſemblée nationale, & ils auront ſous leur direction, tous les maîtres de ſciences, de langues, d'arts & d'exercices. Ils ſeront répartis dans les principaux quartiers de Paris, & dans toutes les villes du royaume, pour y établir des écoles nationales; & il ne pourra y avoir, même dans un village, de ſimple maître d'école qui ne ſoit inſtitué par eux.

Il s'occuperont d'abord à réformer toute notre *éducation* gothique & barbare du tems de Charlemagne. Je n'ai pas beſoin de dire qu'ils en banniront l'ennui, la triſteſſe, les larmes, les châtimens corporels; qu'ils élèveront les enfans à l'amour, & non à la crainte, pour en faire des citoyens, & non des eſclaves, &c... Puiſqu'ils ſont pères d'enfans heureux, la nature leur en a appris bien plus qu'à moi, inutile célibataire: mais comme ils ſont françois, ils ne doivent pas être moins en garde contre les méthodes qui exaltent l'ame, que contre celles qui l'aviliſſent.

Ils banniront donc l'émulation de leurs écoles. L'émulation, dit-on, eſt un ſtimulant; c'eſt préciſément pour cela qu'ils doivent la réprouver. Hommes ſans art & ſans artifices, laiſſez les épices aux hommes dont le goût eſt affoibli; ne

préſentez aux enfans de la patrie, que des mets doux & ſimples comme eux & comme vous. Il ne faut pas donner la fièvre à leur ſang pour le faire circuler; laiſſez-le couler de ſon cours naturel: la nature y a aſſez pourvu dans un âge ſi actif & ſi remuant. Les inquiétudes de l'adoleſcence, les paſſions de la jeuneſſe, les ſoucis de l'âge viril, ne l'enflammeront un jour que trop, ſans qu'il ſoit en votre pouvoir de le calmer.

L'émulation eſt un ſtimulant d'une étrange eſpèce. Nous ne nous ſervons pas d'elle, c'eſt elle qui ſe ſert de nous. Quand nous nous propoſons de ſubjuguer un rival, c'eſt elle qui nous ſubjugue. Semblable à l'homme qui brida & monta le cheval à ſa requête, pour le venger du cerf, une fois en ſelle ſur notre ame, elle nous force d'aller où nous n'avons que faire, & de courir après tout ce qui va plus vîte que nous. Elle remplit toute la carrière de notre vie, de ſoucis, d'inquiétudes & de vains deſirs, & quand la vieilleſſe a ralenti tous nos mouvemens, elle nous épouvante encore par de vains regrets.

Poſt equitem ſedet atra cura.

Ai-je eu beſoin dans l'enfance de ſurpaſſer mes camarades à boire, à manger, à promener, pour y trouver du plaiſir? Pourquoi a-t-il fallu que j'apprenne à les devancer dans mes études, pour y prendre du goût? N'ai-je pu m'inſtruire à parler & à raiſonner ſans émulation? Les fonctions de l'ame ne ſont-elles pas auſſi naturelles & auſſi agréables que celles du corps? Si elles attriſtent nos enfans, c'eſt la faute de nos méthodes, & non celle de la ſcience. Ce n'eſt pas faute d'appétit de leur part. Voyez comme ils ſont imitateurs de tout ce qu'ils voyent faire & de tout ce qu'ils entendent dire! Voulez-vous donc attacher les enfans à vos exercices? faites comme la nature pour les ſiens; attachez-y du plaiſir, ils y courront d'eux-mêmes.

L'émulation eſt la cauſe de la plupart des maux du genre humain. Elle eſt la racine de l'ambition; car l'émulation produit le deſir d'être le premier, & le deſir d'être le premier, n'eſt autre choſe que l'ambition, qui ſe partage, ſuivant les poſitions & les caractères, en ambition poſitive & négative, d'où coulent preſque tous les maux de la vie ſociale.

L'ambition poſitive engendre l'amour de la louange, des prérogatives perſonnelles & excluſives pour ſoi ou pour ſon corps, des grandes propriétés en dignités, en terres & en emplois. Enfin elle produit l'avarice, cette ambition tranquille de l'or, par où finiſſent tous les ambitieux. Mais l'avarice ſeule traîne à ſa ſuite une infinité de maux, en ôtant aux autres citoyens les moyens de ſubſiſter, & produit, par une réaction néceſſaire, les vols, les proſtitutions, le charlataniſme, la ſuperſtition.

L'ambition négative engendre à ſon tour, la jalouſie, les médiſances, les calomnies, les querelles, les procès, les duels, l'intolérance. De toutes ces ambitions particulières, ſe compoſe l'ambition nationale, qui ſe manifeſte dans un peuple par l'amour des conquêtes, & dans ſon prince, par celui du deſpotiſme: c'eſt de l'ambition nationale que dérivent les impôts, l'eſclavage, les tyrannies, & la guerre qui ſeule eſt le fléau du genre-humain.

J'ai cru fort long-tems l'ambition naturelle à l'homme; mais aujourd'hui je la regarde comme un ſimple réſultat de notre *éducation*. Nous ſommes enveloppés de ſi bonne heure par les préjugés de tant d'hommes, qui ont des intérêts à nous les inſpirer, qu'il nous eſt bien difficile de démêler dans le reſte de la vie, ce qui nous eſt naturel ou artificiel. Pour juger des inſtitutions de nos ſociétés, il faut nous en éloigner; mais pour juger des ſentimens de notre cœur, il faut y rentrer. Pour moi, qui ai été long-tems repouſſé en moi-même par les mœurs publiques, & qui m'éloigne du monde de plus en plus par mes habitudes, il me ſemble que l'homme ne ſe porte de lui-même, ni à s'élever au-deſſus, ni à s'abaiſſer au-deſſous de ſes ſemblables, mais à vivre leur égal. Ce ſentiment eſt commun à tous les animaux, dont les individus & les eſpèces ne ſont point aſſervis les uns aux autres; à plus forte raiſon doit il l'être à tous les hommes, qui ont un beſoin mutuel de s'entre-ſecourir. L'amour de l'ambition n'eſt donc pas plus naturel au cœur humain, que celui de la ſervitude. L'amour de l'égalité tient le milieu entre ces deux extrêmes, comme la vertu dont il ne diffère pas: il eſt la juſtice univerſelle; il eſt entre deux contraires, comme l'harmonie qui gouverne le monde. C'eſt lui que Confuſius appeloit « le juſte milieu » qu'il regardoit comme la cauſe de tout bien, & qu'il appeloit par excellence « la vertu du cœur ». Il en faiſoit conſiſter le principe dans la piété, c'eſt-à-dire, dans l'amour de tous les hommes en général. Il recommande ſouvent dans ſes écrits, « de ne pas faire ſouffrir » aux autres, ce qu'on ne voudroit pas ſouffrir » ſoi-même ». C'eſt ſur cette baſe naturelle qu'a été élevé l'édifice inébranlable des loix de la Chine, le plus ancien empire de l'univers. Les enfans ni les jeunes gens ne ſont point élevés, à la Chine, à ſe ſurpaſſer les uns les autres. Ils ne connoiſſent, dit le philoſophe la Barbinais, ni nos thèſes, ni nos diſputes d'écoles. Ils ſont ſimplement ſoumis à des examens de morale, par des commiſſaires nommés par la Cour. Ces commiſſaires choiſiſſent ceux qui ſe montrent les plus capables, de quelque condition qu'ils ſoient, pour les faire paſſer, par différens grades, à celui de mandarin, d'où ils peuvent parvenir juſqu'au miniſtère.

L'émulation que nous inſpirons à nos enfans, eſt, ſi j'oſe dire, une ambition renforcée; car l'ambitieux ne veut monter tout au plus qu'à la première place; mais l'émulateur veut encore s'élever aux dépens d'un rival. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de parvenir au ſommet de la montagne; il veut en voir tomber ſes rivaux. C'eſt un dieu cruel, auquel il ne ſuffit pas d'avoir un temple & de l'encens; il lui faut des victimes.

Il eſt remarquable que l'émulation qu'on nous inſpire dès l'enfance, produit un plus mauvais effet, chez nous autres françois, & nous rend plus vains qu'aucun autre peuple de l'Europe. Il y en a pluſieurs raiſons dans nos mœurs; mais ſans ſortir de notre *éducation*, je trouve une cauſe particulière de l'ambition vaniteuſe de nos enfans, dans celle de nos profeſſeurs. En Suiſſe, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Ruſſie, & je crois dans toutes les univerſités de l'Europe, les places de profeſſeur mènent à des magiſtratures, à des places de conſeiller aulique, ou à d'autres emplois qui les lient à l'adminiſtration de l'état: il en étoit de même autrefois chez nous, avant que tout y fût devenu vénal. Ces profeſſeurs étrangers dirigent donc, en partie, leurs diſciples vers le but où ils tendent eux-mêmes, c'eſt-à-dire, vers la choſe publique. Mais nos régens françois, obligés de circonſcrire toutes leur ambition dans des collèges, ne la ſatisfont qu'en l'inſpirant aux enfans, ſans en prévoir les conſéquences pour les citoyens. Ils établiſſent parmi eux de petits empires, dont ils diſtribuent les dignités & les couronnes, mais avec elles les jalouſies & les haines, qui accompagnent par-tout l'émulation. Cependant, ils ont aſſez d'exemples de ſes fatales ſuites chez les peuples anciens & modernes. Pour quelques talens, que de vices elle y a fait éclore! Au reſte ſi l'émulation a élevé de grands hommes dans quelques républiques, c'eſt parce que les citoyens pouvoient y parvenir à tout. Mais chez nous, où le mérite ſeul ne mène plus à rien, où on ne peut s'élever aux petites places ſans argent, aux grandes ſans naiſſance, & à aucune ſans intrigue, la foule des ambitieux ne s'occupe qu'à abattre tout ce qui s'élève. Un voyageur, homme de mérite, me diſoit, il y a quelque tems: « Je trouve aujourd'hui dans le mépris, des hommes que j'ai laiſſés ici, l'année paſſée, au plus haut degré de l'eſtime publique. S'ils ne la méritoient pas, pourquoi l'ont-ils obtenue; & pourquoi l'ont-ils perdue s'ils la méritoient? Il y a en France un agiot de réputation que je n'ai vu nulle part. »

C'eſt l'émulation des enfans qui eſt chez nous la première cauſe de l'inconſtance des hommes: comme elle inſpire, avec ſes croix, ſes médailles, ſes livres, ſes prix, ſes thèſes, ſes concours, à chacun d'eux d'être le premier, elle les remplit d'inſubordination pour leurs ſupérieurs, de jalouſie pour leurs égaux, & de mépris pour leurs inférieurs. Mais comme les extrêmes ſe touchent, cette *éducation* ambitieuſe eſt en même tems très-ſervile. Comme elle ne les mène que par l'amour de la louange, ou par la crainte du blâme, elle les met pour toute la vie à la diſcrétion des flatteurs, qui, pour l'ordinaire, ne ſavent pas moins médire que flatter. Les ſuffrages d'autrui, qu'ils veulent toujours captiver, les captivent à leur tour d'une telle force, qu'il leur ſuffit d'être entourés de détracteurs de la vérité la plus évidente, pour qu'ils ne l'admettent jamais; ou de prôneurs de l'opinion la plus abſurde, pour qu'ils ſe la perſuadent à la longue. Leur propre jugement ployant ſous le faix de cette tyrannie, dont on leur a fait ſubir le joug dès l'enfance, leur conſcience ne ſe forme plus que de l'opinion verſatile d'autrui, qui devient pour eux la ſeule règle du bien & du mal.

Notre *éducation* ne nous diſpoſe pas moins à l'opiniâtreté qu'à l'inconſtance. C'eſt par la vanité & la foibleſſe qu'elle nous inſpire, que l'eſprit de parti a tant de pouvoir, & qu'il ſuffit à un ambitieux de dire à ceux de ſes partiſans qui balanceroient à ſoutenir ſes opinions, » Vous n'avez pas de courage, » pour les ramener à lui. Il y a cependant, non du courage, mais beaucoup de foibleſſe à ſe laiſſer entraîner aux paſſions d'un homme, de ſon corps, ou même de ſa patrie. C'eſt parce que d'un côté on n'oſe y réſiſter, & que de l'autre on eſt environné de forces qui nous appuient, qu'on ſe croit fort. Si on étoit dans le parti oppoſé, on ſeroit de l'avis contraire par la même foibleſſe. Lorſque je vois deux hommes diſputer avec chaleur, je me dis ſouvent: Chacun d'eux ſoutiendroit une opinion oppoſée, s'il étoit né à cent lieues d'ici. Que dis-je? il ſuffit ſeulement de la traverſe d'une rue, pour être à jamais l'ennemi juré d'une opinion, dont on auroit été le plus zélé partiſan, ſi on avoit été élevé dans la maiſon voiſine. Changez l'*éducation* d'un homme, vous changez ſon régime, ſon habit, ſa philoſophie, ſa morale, ſa religion, ſon patriotiſme, &c. L'africain penſera comme l'européen, & l'européen comme l'africain: le républicain aura les ſentimens du deſpote, & le deſpote ceux du républicain. Certes, c'eſt une choſe bien humiliante pour l'homme & capable de nous éloigner de la recherche de la vérité, en voyant que non-ſeulement nos lumières acquiſes, mais nos ſentimens, qui ſemblent naître avec nous, dépendent preſque entièrement de notre *éducation*.

Nous ſommes donc forcés, ſi nous aimons la vérité & les hommes, de revenir aux loix de la nature, puiſque celles des ſociétés nous rempliſſent de préjugés dès la naiſſance, & nous rendent ſouvent les ennemis les uns des autres.

Or, pour y disposer l'enfance, il faut lui inspirer l'esprit de modération. Cet esprit que les enthousiastes, les fanatiques & tous les ambitieux, regardent comme une foiblesse, est le véritable courage; car il résiste seul aux partis opposés. C'est la royauté de l'ame, qui, comme celle de la nature, tient la balance entre les extrêmes, & maintient l'harmonie des êtres. La vertu tient le milieu: *stat in medio virtus.*

On dressera donc les enfans à ne jamais perdre le sentiment de leur conscience, & à l'appuyer sur celui de la divinité, qui n'est pas moins naturel à l'homme. On développera en eux ce sentiment par la lecture simple de l'évangile: ainsi, au lieu de leur apprendre à se préférer aux autres, par une émulation qui est pour les autres & pour eux une source perpétuelle de troubles, on les laissera se contenter d'abord d'eux-mêmes, afin qu'en rentrant dans les orages d'une société discordante, ils y trouvent au moins le repos & la paix. Bientôt on les élèvera à préférer les autres à eux-mêmes, par la connoissance de leur propres besoins, auxquels ils ne peuvent pourvoir tout seuls. De là dérivera l'amour de leurs pères, de leurs mères, de leurs parens, de leurs amis, de leur patrie, de tous les hommes, ainsi que l'exercice de toutes les vertus qui font le bonheur des sociétés. On leur enseignera toutes les sciences convenables à ces principes. On retranchera donc de leur *éducation* une partie des années employées à la stérile étude de la langue latine, qu'on peut apprendre par l'usage, méthode plus courte, plus sûre & plus agréable que celle de nos grammairiens; on y joindra l'usage de la langue grecque, dont l'étude est beaucoup trop négligée parmi nous.

Toute l'*éducation* de l'Europe porte aujourd'hui sur ces deux langues mortes, qui ne servent en rien à nos besoins. Cependant je ne peux, pour l'honneur des lettres, m'empêcher de faire ici une réflexion; c'est que la gloire des empires dépend uniquement des gens de lettres. Si on apprend aujourd'hui le grec & le latin, si toute l'*éducation* européenne est fondée, depuis Charlemagne, sur cette étude; si nous parlons si souvent de la Grèce & de l'Italie, & de leurs anciens habitans; c'est parce que ces pays ont produit une douzaine d'écrivains, tels qu'Homère, Platon, Hippocrate, Plutarque, Xénophon, Démosthène, Cicéron, Virgile, Horace, Ovide, Tacite, Pline, &c. C'est donc pour une douzaine d'hommes de génie de l'antiquité ou deux douzaines au plus, que sont fondées nos universités, ensorte que s'ils n'avoient pas existé, nous n'aurions point d'*éducation* publique, & personne ne s'embarrasseroit pas plus en Europe, de savoir le grec & le latin, que l'arabe ou le tartare. A la vérité, Rome & la Grèce ont produit beaucoup d'hommes célèbres en différens genres; mais il en est de même de plusieurs pays, comme la Chine, dont nous ne parlons point dans les collèges, parce que nous ne connoissons point d'écrivains fameux qui les aient célébrés. D'ailleurs ceux qui nous ont fait connoître les Grecs & les Romains, n'avoient besoin ni de leurs grands hommes ni de leurs villes, pour nous laisser de grands monumens; il leur suffisoit de leur génie. C'est celui d'Homère qui a fait errer Ulysse, & créé les dieux & les héros de l'Iliade. Celui de Virgile n'avoit eu besoin, pour venir jusqu'à nous, & bien au-delà, que de ses bergers ou de ses bergères. Les bords des ruisseaux où il se repose, nous plaisent plus que ceux du Gange, & les travaux de ses abeilles nous intéressent autant que la fondation de l'empire romain. Les autres ont de même leurs talens particuliers. Certes, ils méritent bien tous qu'on emploie quelques années de l'enfance à les connoître, & plusieurs années de la vie à en jouir; mais ils avoient eux-mêmes trop de bon sens pour ne pas désapprouver, s'ils vivoient parmi nous, que l'*éducation* des nations européennes portât uniquement sur l'étude de leurs ouvrages. Eux mêmes n'ont point passé toute leur première jeunesse à apprendre des langues étrangères, mais à étudier la nature dont ils nous ont laissé des tableaux ravissans. Un étranger arrivé à Prague, demandoit le plan de cette ville à son hôte, afin, disoit-il, de la connoître. « Le plan de Prague est à Vienne, lui répondit l'hôte, nous n'en avons pas besoin ici; nous avons la ville ». Ainsi pouvons-nous dire par rapport aux ouvrages des anciens, même les plus parfaits: nous n'avons pas besoin des Géorgiques; nous avons la nature ». A la vérité, les anciens nous ont laissé de grandes connoissances sur les affaires & les hommes de leurs tems; mais nous avons nos compatriotes qu'il faut éclairer & rendre plus heureux.

Si les sciences & les lettres influent sur la prospérité d'une nation, comme on n'en peut douter, peut-être conviendroit-il que la nation élût les membres de ses académies, comme ceux de ses autres assemblées. Les lumières doivent être en commun, ainsi que les autres richesses de l'état. Lorsque les académies élisent leurs propres membres, elles deviennent des aristocraties très-nuisibles à la république des sciences & des lettres. Comme on ne peut y être admis qu'en faisant la cour à ses chefs, il faut s'astreindre à leurs systêmes. Les erreurs se maintiennent par le crédit des corps, tandis que la vérité isolée ne trouve point de partisans. C'est ainsi que les universités apportèrent de si longs obstacles au progrès des sciences naturelles, en maintenant la doctrine d'Aristote contre les progrès des lumières. Kepler se plaint amèrement de celles de son tems. Ce restaurateur de l'astronomie avoit découvert & démontré que les comètes étoient des corps planétaires, & non de simples météores; comme

le prétendoient les univerſités, d'après Ariſtote. Il dit dans une de ſes lettres, que ſes livres, qui renfermoient une vérité ſi neuve & ſi évidente, reſtoient ſans honneur, tandis que ceux qui contenoient des opinions contraires, étoient prônés & ſe répandoient par-tout, à cauſe du crédit des univerſités dans les librairies. Qu'auroit-il dit de leur influence ſur l'opinion publique, ſi elles avoient eu, comme les académies de notre tems, à leur diſpoſition tous les journaux? Qu'on ſe rappelle les perſécutions que des corps de théologiens firent éprouver à Galilée, pour avoir démontré le mouvement de la terre. Voyez aujourd'hui dans quelle ſtupeur les académies maintiennent les ſciences & les lettres en Italie. Peut-être ſeroit-il à propos qu'elles fûſſent aſſimilées chez nous aux aſſemblées nationales, c'eſt-à dire, qu'étant permanentes, leurs membres fûſſent périodiques, & qu'ils fûſſent élus ou confervés dans leurs offices par la nation, tant qu'ils s'acquitteroient de leurs devoirs. Quoi qu'il en ſoit, comme les écoles de la patrie ne ſeront que ſous l'influence de l'aſſemblée nationale, il n'eſt pas à craindre qu'il s'y introduiſe la tyrannie du régime ariſtocratique.

On ſubſtituera donc à une partie de nos études grammairiennes de l'antiquité, celle des ſciences qui nous approchent de Dieu, & nous rendent utiles aux hommes, telles que la connoiſſance du globe, de ſes climats, de ſes végétaux, des différens peuples qui l'habitent, des relations qu'ils ont avec nous par le commerce, & ſurtout l'étude du nouveau code conſtitutionnel, qui doit être un code de patriotiſme & de morale.

On joindra aux exercices de l'intelligence qui doivent former l'eſprit & le cœur des enfans, ceux qui fortifient le corps & le rendent propre à ſervir la patrie, comme la naration, la courſe à pied, les évolutions militaires, uſitées chez les anciens que nous étudions ſi long tems dans la théorie, & ſi inutilement dans la pratique. On apprendra à chacun d'eux un art conforme à ſes goûts, afin qu'il puiſſe trouver en lui-même des reſſources contre les révolutions de la fortune.

On accoutumera les enfans au régime végétal, comme le plus naturel à l'homme. Les peuples qui vivent de végétaux ſont, de tous les hommes, les plus beaux, les plus robuſtes, les moins expoſés aux maladies & aux paſſions, & ceux dont la vie dure plus long-tems. Tels ſont en Europe une grande partie des Suiſſes. La plupart des payſans, qui ſont par tout pays la portion du peuple la plus ſaine & la plus vigoureuſe, mangent fort peu de viande. Les Ruſſes ont des carêmes & des jours d'abſtinence multipliés, dont leurs ſoldats ne s'exemptent pas, & cependant ils réſiſtent à toutes ſortes de fatigues. Les nègres, qui ſupportent dans nos colonies tant de travaux, ne vivent que de manioc, de patates & de maïs. Les Brames des Indes, qui vivent fréquemment au-delà d'un ſiècle, ne mangent que des végétaux. C'eſt de la ſecte pythagorique que ſont ſortis Epaminondas, ſi célèbre par ſes vertus, Archytas par ſon génie pour les mécaniques, Milon de Crotone par ſa force, & Pythagore lui-même, le plus bel homme de ſon tems, & ſans contredit le plus éclairé, puiſqu'il fut le père de la philoſophie chez les Grecs. Comme le régime végétal comporte avec lui pluſieurs vertus, & qu'il n'en exclut aucune, il ſera bon d'y élever les enfans, puiſqu'il influe ſi heureuſement ſur la beauté du corps & ſur la tranquillité de l'ame. Ce régime prolonge l'enfance, & par conſéquent la vie humaine. J'en ai vu un exemple dans un jeune Anglois âgé de quinze ans, & qui ne paroiſſoit pas en avoir douze. Il étoit de la figure la plus intéreſſante, de la ſanté la plus robuſte, & du caractère le plus doux: il faiſoit les plus grandes traites à pied, & ne ſe fâchoit jamais, quelque événement qui lui arrivât. Son père, appelé M. Pigot, me dit qu'il l'avoit élevé entièrement dans le régime pythagorique, dont il avoit reconnu les bons effets par ſa propre expérience. Il avoit formé le projet d'employer une partie de ſa fortune, qui étoit conſidérable, à établir dans l'Amérique angloiſe, une ſociété de Pythagoriciens occupés à élever, ſous le même régime, les enfans des colons américains, dans tous les arts qui intéreſſent l'agriculture. Puiſſe réuſſir cette *éducation*, digne des plus beaux jours de l'antiquité! Elle ne convient pas moins à une nation guerrière, qu'à une nation agricole. Les enfans des Perſes, du tems de Cyrus, & par ſon ordre, étoient nourris avec du pain, de l'eau & du creſſon: ils ſe choiſiſſoient entre eux des chefs auxquels ils obéiſſoient; ils formoient des aſſemblées, où, comme dans celles de leurs pères, on agitoit toutes les queſtions qui intéreſſoient le bien public. Ce fut avec ces enfans devenus des hommes, que Cyrus fit la conquête de l'Aſie. J'obſerve que Lycurgue introduiſit une grande partie du régime phyſique & moral des enfans des Perſes, dans l'*éducation* de ceux de Lacédémone.

Il eſt au moins indiſpenſable d'apprendre à nos enfans ce qu'ils doivent pratiquer étant hommes, de préparer la génération prochaine à goûter notre nouvelle conſtitution, de peur qu'un jour, par émulation à l'égard de leurs pères, ainſi que nous avons fait ſouvent à l'égard des nôtres, ils ne viennent à renverſer toutes nos loix uniquement pour avoir la vanité d'en ſubſtituer d'autres à leurs places. Il réſultera d'une *éducation* natio-

nale, liée à notre législation future, une constitution appropriée à nos besoins & à ceux de notre postérité. Il arrivera delà que la plupart de nos bons esprits n'étant plus repoussés des emplois publics, par leur vénalité, ne s'isoleront plus des académies & des universités pour s'y occuper uniquement des affaires de la Grèce & de Rome, où ils nous font admirer leur intelligence, qu'ils n'emploient presque jamais à servir leur pays; semblables à ces vases antiques qui nous plaisent par la beauté de leurs formes, mais qui ne nous servent que de parade dans nos cabinets, parce qu'ils n'ont point été taillés pour nos usages.

Après avoir pourvu au bonheur du peuple françois, par tous les moyens qui peuvent en perpétuer la durée au-dedans du royaume, il est digne de l'assemblée nationale de s'occuper de ceux qui peuvent l'assurer au-dehors avec les autres nations. (*Vœux d'un Solitaire*).

F.

FILLE (*éducation des*). Rien n'eſt plus négligé que l'éducation des *filles*. La coutume & le caprice des mères y décident ſouvent de tout : on ſupoſe qu'on doit donner à ce ſexe peu d'inſtruction. L'éducation des garçons paſſe pour une des principales affaires par raport au bien public ; & quoiqu'on n'y faſſe guères moins de fautes que dans celle des *filles*, du moins on eſt perſuadé qu'il faut beaucoup de lumière pour y réuſſir. Les plus habiles gens ſe ſont appliqués à donner des régles dans cette matière : combien voit-on de maîtres & de colièges ? combien de dépenſes pour des impreſſions de livres, pour des recherches des ſciences, pour des méthodes d'apprendre les langues, pour le choix des profeſſeurs ! Tous ces grands préparatifs ont ſouvent plus d'aparence que de ſolidité ; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les *filles*, dit-on, il ne faut pas qu'elles ſoient ſavantes : la curioſité les rend vaines & précieuſes ; il ſuffit qu'elles ſachent gouverner un jour leurs ménages, & obéir à leures maris ſans raiſonner. On ne manque pas de ſe ſervir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la ſcience a rendues ridicules. Après quoi on ſe croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes & indiſcretes.

Il eſt vrai qu'il faut craindre de faire des ſavantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'eſprit encore plus foible & plus curieux que les hommes, auſſi n'eſt-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourroient s'entêter ; elles ne doivent ni gouverner l'état, ni faire la guerre, ni entrer dans le miniſtère des choſes ſacrées. Ainſi elles peuvent ſe paſſer de certaines connoiſſances étendues qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la juriſprudence, à la philoſophie, à la théologie. La plupart même des arts méchaniques ne leur conviennent pas. Elles ſont faites pour des exercices modérés. Leur corps auſſi-bien que leur eſprit eſt moins fort & moins robuſte que celui des hommes. En revanche la nature leur a donné en partage l'induſtrie, la propreté & l'œconomie pour les occuper tranquillement dans leurs maiſons.

Mais que s'enſuit-il de la foibleſſe naturelle des femmes ? Plus elles ſont foibles, plus il eſt important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui ſont les fondemens de toute la vie humaine ? N'eſt-ce pas elles qui ruinent ou qui ſoutiennent les maiſons, qui règlent tout le détail des choſes domeſtiques, & qui par conſéquent décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain ? Par-là elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaiſes mœurs de preſque tout le monde. Une femme judicieuſe, appliquée & pleine de religion, eſt l'ame de toute une grande maiſon, elle y met l'ordre pour les biens temporels & pour le ſalut. Les hommes mêmes qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent, par leurs délibérations, établir aucun bien effectif, ſi les femmes ne leur aident à l'éxécuter.

Le monde n'eſt point un fantôme ; c'eſt l'aſſemblage de toutes les familles ; & qui eſt-ce qui peut les policer avec un ſoin plus exact que les femmes, qui outre leur authorité naturelle & leur aſſiduité dans leurs maiſons, ont encore l'avantage d'être nées ſoigneuſes, attentives au détail, induſtrieuſes, inſinuantes & perſuaſives. Mais les hommes peuvent-ils eſpérer pour eux-mêmes quelque douceur de vie, ſi leur plus étroite ſociété, qui eſt celle du mariage, ſe tourne en amertume ? Mais les enfans qui feront dans la ſuite tout le genre-humain, que deviendront-ils, ſi les mères les gâtent dès leurs premières années ?

Voilà donc les occupations des femmes qui ne ſont guères moins importantes au public que celles des hommes, puiſqu'elles ont une maiſon à règler, un mari à rendre heureux, des enfans à bien élèver : ajoutez que la vertu n'eſt pas moins pour les femmes que pour les hommes ; ſans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public, elles ſont la moitié du genre humain racheté du ſang de Jeſus-Chriſt, & deſtiné à la vie éternelle.

Enfin il faut conſidérer outre le bien que font les femmes quand elles ſont bien élevées, le mal qu'elles cauſent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inſpire la vertu. Il eſt conſtant que la mauvaiſe éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puiſque les déſordres des hommes viennent ſouvent & de la mauvaiſe éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, & des paſſions que d'autres femmes leur ont inſpiré dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues ſe préſentent à nous dans les hiſtoires, quel renverſement des loix & des mœurs, quelles guerres ſanglantes, quelles nou-

veautés contre la religion, quelles revolutions d'état causées par le déréglement des femmes! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les *filles*; cherchons-en les moyens.

Inconvéniens des éducations ordinaires.

L'ignorance d'une *fille* est cause qu'elle s'ennuye, & qu'elle ne sait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle est venue jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides, elle n'en peut avoir ni le goût ni l'estime: tout ce qui est sérieux lui paroît triste; tout ce qui demande une attention suivie, la fatigue; la pente aux plaisirs qui est forte pendant la jeunesse, l'exemple des personnes du même âge qui sont plongées dans l'amusement; tout sert à lui faire craindre une vie réglée & laborieuse. Dans ce premier âge elle manque d'expérience & d'autorité pour gouverner quelque chose dans la maison de ses parens. Elle ne connoît pas même l'importance de s'y appliquer, à moins que sa mère n'ait pris soin de la lui faire remarquer en détail. Si elle est de condition, elle est exempte du travail des mains: elle ne travaillera donc que quelque heure d'un jour, parce qu'on dit, sans savoir pourquoi, qu'il est honnête aux femmes de travailler; mais souvent ce ne sera qu'une contenance, & elle ne s'accoutumera point à un travail suivi.

En cet état que fera-t-elle? La compagnie d'une mère qui l'observe, qui la gronde, qui croit la bien élever en ne lui pardonnant rien, qui se compose avec elle, qui lui fait essuyer ses humeurs, qui lui paroît toujours chargée de tous les soucis domestiques, la gêne & la rebute: elle a autour d'elle des femmes flatteuses, qui cherchant à s'insinuer par des complaisances basses & dangereuses, suivent toutes ses fantaisies, & l'entretiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien: la piété lui paroît une occupation languissante & une règle ennemie de tous les plaisirs. A quoi donc s'occupera-t-elle? A rien d'utile. Cette inaplication se tourne même en habitude incurable.

Cependant voilà un grand vuide qu'on ne peut espérer de remplir de choses solides. Il faut donc que les frivoles prennent la place. Dans cette oisiveté une *fille* s'abandonne à sa paresse, & la paresse qui est une langueur de l'ame, est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir d'un tiers plus qu'il ne faudroit pour conserver une santé parfaite. Ce long sommeil ne sert qu'à l'amollir, qu'à la rendre plus délicate, plus exposée aux révoltes du corps; au lieu qu'un sommeil médiocre accompagné d'un exercice réglé, rend un personne gaye, vigoureuse & robuste: ce qui fait sans doute la véritable perfection du corps, sans parler des avantages que l'esprit en tire.

Cette molleſſe & cette oisiveté étant jointe à l'ignorance, il en naît une sensibilité pernicieuse pour les divertissemens & pour les spectacles. C'est même ce qui excite une curiosité indiscrète & insatiable.

Les personnes instruites & occupées à des choses sérieuses, n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre. Ce qu'elles savent, leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent; elles voyent l'inutilité & le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits qui ne savent rien, & qui n'ont rien à faire, sont empressés d'apprendre.

Au contraire les *filles* mal instruites & inapliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne toute avec ardeur vers les objets vains & dangereux. Celles qui ont de l'esprit, s'érigent souvent en précieuses & lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'avantures chimériques où l'amour profane est mêlé; elles se rendent l'esprit visionnaire en s'accoutumant au langage magnifique des héros de romans; elles se gâtent même par là pour le monde; car tous ces beaux sentimens en l'air, toutes ces passions généreuses, toutes ces avantures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde & qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

Une pauvre *fille* pleine du tendre & du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros; elle voudroit vivre comme ces princesses imaginaires qui sont dans les romans, toujours charmantes, toujours adorées, toujours au dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage!

Quelques-unes poussent leur curiosité encore plus loin, & se mêlent de décider sur la religion, quoiqu'elles n'en soient point capables; mais celles qui n'ont pas assez d'ouverture d'esprit pour ces curiosités, en ont d'autres qui leur sont proportionnées; elles veulent ardemment savoir ce qui se dit, ce qui se fait, une chanson, une nouvelle, une intrigue, recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent; elles veulent qu'on leur dise tout, & elles veulent aussi tout dire; elles sont vaines, & la vanité fait parler beaucoup; elles sont légères, &

& la légèreté empêche les réflexions qui feroient ſouvent garder le ſilence.

Quels ſont les premiers fondemens de l'éducation.

Pour remédier à tous ces maux, c'eſt un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des *filles* dès leur plus tendre enfance : ce premier âge qu'on abandonne à des femmes indiſcrettes & quelquefois déréglées, eſt pourtant celui où ſe font les impreſſions les plus profondes, & qui par conſéquent a un grand rapport à tout le reſte de la vie.

Avant que les enfans ſachent entièrement parler, on peut les préparer à l'inſtruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop : mais on n'a qu'à conſidérer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore. Il apprend une langue, qu'il parlera bientôt plus exactement que les ſavans ne ſauroient parler les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. Mais qu'eſt-ce qu'aprendre une langue ? Ce n'eſt pas ſeulement mettre dans ſa mémoire un grand nombre des mots : c'eſt encore, dit ſaint *Auguſtin*, obſerver le ſens de chacun de ces mots en particulier. L'enfant, dit-il, parmi ſes cris & ſes jeux, remarque de quel objet chaque parole eſt le ſigne ; il le fait tantôt en conſidérant les mouvemens naturels des corps qui touchent, ou qui montrent les objets dont on parle ; tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour ſignifier le même objet. Il eſt vrai que le tempérament du cerveau des enfans leur donne une admirable facilité pour l'impreſſion de toutes ces images. Mais quelle attention d'eſprit ne faut il pas pour les diſcerner, & pour les attacher chacune à ſon objet ?

Conſidérez encore combien dès cet âge les enfans cherchent ceux qui les flattent, & fuyent ceux qui les contraignent ; combien ils ſçavent crier ou ſe taire pour avoir ce qu'ils ſouhaitent ; combien ils ont déja d'artifice & de jalouſie : J'ai vu, dit ſaint *Auguſtin*, un enfant jaloux : il ne ſçavoit pas encore parler, & avec un viſage pâle & des yeux irrités, il regardoit déjà l'enfant qui tettoit avec lui.

On peut donc compter que les enfans connoiſſent dès-lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire : ainſi vous pouvez leur donner par des paroles qui ſeront aidées par des tons & des geſtes, l'inclination d'être avec les perſonnes honnêtes & vertueuſes qu'ils voyent, plutôt qu'avec d'autres perſonnes déraiſonnables qu'ils ſeroient en danger d'aimer : ainſi vous pouvez encore par les différens airs de votre viſage, & par le ſon de votre voix, leur repréſenter avec horreur les gens qu'ils ont vus en colère ou dans quelque autre déréglement, & prendre les tons les plus doux avec le viſage le plus ſerein, pour leur repréſenter avec admiration ce qu'ils ont vu faire de ſage & de modeſte.

Je ne donne pas ces petites choſes pour grandes. Mais enfin des diſpoſitions éloignées ſont des commencemens qu'il ne faut pas négliger ; & cette manière de prévenir de loin les enfans, a des ſuites inſenſibles qui facilitent l'éducation.

Si on doute encore du pouvoir que ces premiers préjugés de l'enfance ont ſur les hommes, on n'a qu'à voir combien le ſouvenir des choſes qu'on a aimées dans l'enfance, eſt encore vif & touchant dans un âge avancé. Si au lieu de donner aux enfans de vaines craintes des fantômes & des eſprits, qui ne font qu'affoiblir par de trop grands ébranlemens leur cerveau encore tendre ; ſi au lieu de les laiſſer ſuivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choſes qu'ils doivent aimer ou fuir, on s'attachoit à leur donner toujours une idée agréable du bien, une idée affreuſe du mal, cette prévention leur faciliteroit beaucoup dans la ſuite la pratique de toutes les vertus. Au contraire on leur fait craindre un prêtre vêtu de noir, on ne leur parle de la mort que pour les effrayer, on leur raconte que les morts reviennent la nuit ſous des figures hideuſes : tout cela n'aboutit qu'à rendre une ame foible & timide, & qu'à la préoccuper contre les meilleures choſes.

Ce qui eſt le plus utile dans les premières années de l'enfance, c'eſt de ménager la ſanté de l'enfant, de tâcher de lui faire un ſang doux par le choix des alimens & par un régime de vie ſimple ; c'eſt de règler ſes repas, enſorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures ; qu'il mange aſſez ſouvent à proportion de ſon beſoin ; qu'il ne mange point hors des repas, parce que c'eſt ſurcharger l'eſtomach, pendant que la digeſtion n'eſt pas finie ; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au-delà de ſon beſoin, & qui le dégoûte des alimens plus convenables à ſa ſanté ; qu'enfin on ne lui ſerve pas trop de choſes différentes ; car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre, ſoutient l'appétit, après que le vrai beſoin de manger eſt fini.

Ce qu'il y a encore de très-important, c'eſt de laiſſer affermir les organes, en ne preſſant point l'inſtruction ; d'éviter tout ce qui peut allumer les paſſions ; d'accoutumer doucement l'enfant à être privé des choſes pour leſquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'eſpère jamais d'obtenir les choſes qu'il deſire.

Si peu que le naturel des enfans ſoit bon, on peut les rendre ainſi dociles, patiens, fermes, gais & tranquilles ; au lieu que ſi on néglige ce premier âge, ils y deviennent ardens & inquiets

pour toute leur vie ; leur ſang ſe brule, les habitudes ſe forment ; le corps encore tendre, & l'ame qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, ſe plient vers le mal ; il ſe fait en eux une eſpèce de ſecond péché originel, qui eſt la ſource de mille deſordres quand ils ſont plus grands.

Dès qu'ils ſont dans un âge plus avancé, où leur raiſon eſt toute développée, il faut que toutes les paroles qu'on leur dit ſervent à leur faire aimer la vérité, & à leur inſpirer le mépris de toute diſſimulation. Ainſi on ne doit jamais ſe ſervir d'aucune feinte pour les appaiſer, ou pour leur perſuader ce qu'on veut. Par-là on leur enſeigne la fineſſe qu'ils n'oublient jamais ; il faut les mèner par la raiſon autant qu'on peut.

Mais examinons de plus près l'état des enfans, pour voir plus en détail ce qui leur convient. La ſubſtance de leur cerveau eſt molle, elle ſe durcit tous les jours. Pour leur eſprit, il ne ſait rien, tout lui eſt nouveau : cette molleſſe du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, & la ſurpriſe de la nouveauté fait qu'ils admirent aiſément, & qu'ils ſont fort curieux. Il eſt vrai auſſi que cette humidité, & cette molleſſe du cerveau jointe à une grande chaleur, lui donne un mouvement facile & continuel : de-là vient cette agitation des enfans qui ne peuvent arrêter leur eſprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un autre côté les enfans ne ſachant encore rien penſer, ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout, & ils parlent peu, ſi on ne les accoutume à parler beaucoup, & c'eſt de quoi il faut bien ſe garder. Souvent le plaiſir qu'on veut tirer des jolis enfans, les gâte ; on les accoutume à hazarder tout ce qui leur vient dans l'eſprit, & à parler des choſes dont ils n'ont pas encore des connoiſſances diſtinctes ; il leur en reſte toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, & de dire des choſes dont ils n'ont point d'idées claires ; ce qui fait un très-mauvais caractère d'eſprit.

Ce plaiſir qu'on veut tirer des enfans produit encore un effet pernicieux ; ils apperçoivent qu'on les regarde avec complaiſance, qu'on obſerve tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaiſir. Par-là ils s'accoutument à croire que le monde ſera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on eſt applaudi, & où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des eſpérances chimériques, qui préparent des mécomptes infinis pour toute la vie. J'ai vû des enfans qui croyoient qu'on parloit d'eux toutes les fois qu'on parloit en ſecret, parce qu'ils avoient remarqué qu'on l'avoit fait ſouvent. Il s'imaginoient n'avoir en eux rien que d'extraordinaire & d'admirable. Il faut donc prendre ſoin des enfans, ſans leur laiſſer voir qu'on penſe beaucoup à eux. Montrez-leur que c'eſt par amitié & par le beſoin où ils ſont d'être redreſſés, que vous êtes attentif à leur conduite, & non par l'admiration de leur eſprit. Contentez-vous de les former peu à peu, ſelon les occaſions qui viennent naturellement : quand même vous pourriez avancer beaucoup l'eſprit d'un enfant ſans le preſſer, vous devriez craindre de le faire ; car le danger de la vanité & de la préſomption eſt toujours plus grand, que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut ſe contenter de ſuivre & d'aider la nature ; les enfans ſavent peu, il ne faut pas les exciter à parler ; mais comme ils ignorent beaucoup de choſes, ils ont beaucoup de queſtions à faire, auſſi en font-ils beaucoup. Il ſuffit de leur repondre préciſément, & d'ajouter quelquefois certaines petites comparaiſons pour rendre plus ſenſibles les éclairciſſemens qu'on doit leur donner : s'ils jugent de quelque choſe ſans le bien ſavoir, il faut les embarraſſer par quelque queſtion nouvelle, pour leur faire ſentir leur faute ſans les confondre rudement : en même tems il faut leur faire appercevoir, non par des louanges vagues, mais par quelque marque effective d'eſtime, qu'on les approuve bien plus quand ils doutent, & qu'ils demandent ce qu'ils ne ſavent pas, que quand ils décident le mieux. C'eſt le vrai moyen de mettre dans leur eſprit avec beaucoup de politeſſe une modeſtie véritable, & un grand mépris pour les conteſtations qui ſont ſi ordinaires aux jeunes perſonnes un peu éclairées.

Dès qu'il paroît que leur raiſon a fait quelque progrès, il faut ſe ſervir de cette expérience pour les prémunir contre la préſomption : vous voyez, direz-vous, que vous êtes plus raiſonnable maintenant que vous ne l'étiez l'année paſſée : dans un an vous verrez encore des choſes que vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si l'année paſſée vous aviez voulu juger des choſes que vous ſavez maintenant, & que vous ignoriez alors, vous en auriez mal jugé. Vous auriez eu grand tort de prétendre ſavoir ce qui étoit au-delà de votre portée. Il en eſt de même aujourd'hui des choſes qui vous reſtent à connoître. Vous verrez un jour combien vos jugemens preſens ſont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conſeils des perſonnes qui jugent comme vous jugerez vous-même, quand vous aurez leur âge & leur expérience.

La curioſité des enfans eſt un penchant de la nature qui va comme au devant de l'inſtruction, ne manquez pas d'en profiter. Par exemple à la campagne, ils voyent un moulin, & ils veulent ſavoir ce que c'eſt : il faut leur montrer comment ſe prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils apperçoivent des moiſſonneurs, il faut leur ex-

pliquer ce qu'ils font ; comment on sème le bled, & comment il se multiplie dans la terre. A la ville ils voyent des boutiques où s'exercent plusieurs arts, & où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais être importuné de leurs demandes ; ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction : témoignez y prendre plaisir, par-là vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses qui servent à l'homme, & sur lesquels roule le commerce. Peu à peu sans étude particulière ils connoîtront la bonne manière de faire toutes ces choses qui sont de leur usage, & le juste prix de chacune, ce qui est le vrai fonds de l'œconomie. Ces connoissances qui ne doivent être méprisées de personne, puisque le monde a besoin de ne pas se laisser tromper dans sa depense, sont principalement nécessaires aux *Iles*.

Imitation à craindre.

L'ignorance des enfans, dans le cerveau desquels rien n'est encore imprimé, & qui n'ont aucune habitude, les rend souples & enclins à imiter tout ce qu'ils voyent. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons modèles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples soient utiles à suivre ; mais comme il n'est pas possible qu'ils ne voyent, malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses irrégulières, il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines personnes vicieuses & déraisonnables, sur la réputation desquelles il n'y a rien à ménager ; il faut leur montrer combien on est mépriſé & digne de l'être, combien on est misérable, quand on s'abandonne à ses passions, & qu'on ne cultive point sa raison. On peut ainsi, sans les accoutumer à la moquerie, leur former le goût, & les rendre sensibles aux vraies bienséances ; il ne faut pas même s'abstenir de les prévenir en général sur certains défauts, quoiqu'on puisse craindre de leur ouvrir par-là les yeux sur les foiblesses des gens qu'ils doivent respecter : car outre qu'on ne doit pas espérer, & qu'il n'est point juste de les entretenir dans l'ignorance des véritables règles la-dessus ; d'ailleurs le plus sûr moyen de les tenir dans leur devoir, est de leur persuader qu'il faut supporter les défauts d'autrui, qu'on ne doit pas même en juger légèrement ; qu'ils paroissent souvent plus grands qu'ils ne sont ; qu'ils sont réparés par des qualités avantageuses, & que rien n'étant parfait sur la terre, on doit admirer ce qui a le moins d'imperfection. Enfin, quoiqu'il faille réserver de telles instructions pour l'extrémité, il faut pourtant leur donner les vrais principes, & les préserver d'imiter tout le mal qu'ils ont devant les yeux.

Il faut aussi les empêcher de contrefaire les gens ridicules ; car ces manières moqueuses & comédiennes ont quelque chose de bas & de contraire aux sentimens honnêtes : il est à craindre que les enfans ne les prennent, parce que la chaleur de leur imagination & la souplesse de leur corps, jointe à leur enjouement, leur font aisément prendre toutes sortes de formes, pour représenter ce qu'ils voyent de ridicule.

Cette pente à imiter ce qui est dans les enfans, produit des maux infinis, quand on les livre à des gens sans vertu, qui ne se contraignent guères devant eux. Mais Dieu a mis par cette pente dans les enfans dequoi se plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. Souvent sans leur parler, on n'auroit qu'à leur faire voir en autrui ce qu'on voudroit qu'ils fissent.

Instructions indirectes : il ne faut pas presser les enfans.

Je crois même qu'il faudroit souvent se servir de ces instructions indirectes qui ne sont point ennuyeuses, comme les leçons & les remontrances, seulement pour réveiller leur attention sur les exemples qu'on leur donneroit.

Une personne pourroit demander quelquefois devant eux à une autre. Pourquoi faites-vous cela ? & l'autre répondroit, je le fais par telle raison. Par exemple, pourquoi avez-vous avoué votre faute ? C'est que j'en aurois fait encore une plus grande de la desavouer lâchement par un mensonge, & qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement, j'ai tort. Après cela la première personne peut louer celle qui s'est ainsi accusée elle-même, mais il faut que tout cela se fasse sans affectation ; car les enfans sont bien plus pénétrans qu'on ne croit, & dès qu'ils ont apperçu quelque finesse dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la simplicité & la confiance qui leur sont naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfans est tout ensemble chaud & humide, ce qui leur cause un mouvement continuel. Cette molleſſe du cerveau fait que toutes choses s'y impriment facilement, & que les images de tous les objets sensibles y sont très-vives. Ainsi il faut se hâter d'écrire dans leurs têtes pendant que les caractères s'y forment aisement. Mais il faut bien choisir les images qu'on y doit graver ; car on ne doit verser dans un reservoir si petit & si précieux que des choses exquises ; il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. Les premières images gravées pendant que le cerveau est encore mol, & que rien n'y est écrit, sont les plus profondes. D'ailleurs elles se durcissent à mesure que l'âge desseche le cerveau, ainsi elles deviennent ineffaçables ; de-là vient

que quand on eſt vieux, on ſe ſouvient diſtinctement des choſes de la jeuneſſe quoiqu'éloignées, au lieu qu'on ſe ſouvient moins de celles qu'on a vuës dans un âge plus avancé; parce que les traces en ont été faites dans le cerveau, lorſqu'il étoit déjà deſſeche, & plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raiſonnemens, on a peine à les croire. Il eſt pourtant vrai qu'on raiſonne de même ſans s'en appercevoir. Ne dit-on pas tous les jours: j'ai pris mon pli, je ſuis trop vieux pour changer, j'ai été nourri de cette façon; d'ailleurs ne ſent-on pas un plaiſir ſingulier à rappeller les images de la jeuneſſe? Les plus fortes inclinations ne ſont-elles pas celles qu'on a priſes à cet âge? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premières impreſſions & les premières habitudes ſont les plus fortes? Si l'enfance eſt propre à graver des images dans le cerveau, il faut avouer qu'elle l'eſt moins au raiſonnement. Cette humidité du cerveau qui rend les impreſſions faciles, étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute application ſuivie.

Le cerveau des enfans eſt comme une bougie allumée dans un lieu expoſé au vent. Sa lumière vacille toujours, l'enfant vous fait une queſtion: & avant que vous répondiez, ſes yeux s'élèvent vers le plancher, il compte toutes les figures qui y ſont peintes, ou tous les morceaux de vitres qui ſont aux fenêtres: Si vous voulez le ramener à ſon premier objet, vous le gênez comme ſi vous le teniez en priſon. Ainſi il faut ménager avec grand ſoin les organes, en attendant qu'ils s'affermiſſent; répondez-lui promptement à ſa queſtion, & laiſſez-lui en faire d'autres à ſon gré. Entretenez ſeulement ſa curioſité, & faites dans ſa mémoire un amas de bons matériaux. Viendra le tems qu'ils s'aſſembleront d'eux-mêmes, & que le cerveau ayant plus de conſiſtance, l'enfant raiſonnera de ſuite: cependant bornez vous à le redreſſer, quand il ne raiſonnera pas juſte, & à lui faire ſentir ſans empreſſement, ſelon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'eſt que tirer droit une conſéquence.

Laiſſez donc jouer un enfant, & mêlez l'inſtruction avec le jeu; que la ſageſſe ne ſe montre à lui que par intervalle & avec un viſage riant; gardez-vous de le fatigner par une exactitude indiſcrète.

Si l'enfant ſe fait une idée triſte & ſombre de la vertu, ſi la liberté & le déréglément ſe préſentent à lui ſous une figure agréable, tout eſt perdu, vous travaillez en vain; ne le laiſſez jamais flatter par de petits eſprits, ou par des gens ſans règle. On s'accoutume à aimer les mœurs & les ſentimens des gens qu'on aime; le plaiſir qu'on trouve d'abord avec les malhonnêtes gens, fait peu à peu eſtimer ce qu'ils ont même de mépriſable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfans, faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable & de commode; leur ſincérité, leur modeſtie, leur deſintéreſſement, leur fidélité, leur diſcrétion, mais ſur-tout leur piété, qui eſt la ſource de tout le reſte.

Si quelqu'un d'entr'eux a quelque choſe de choquant, dites, la piété ne donne point ces défauts-là; quand elle eſt parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit. Après tout il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfans certaines perſonnes pieuſes, dont l'extérieur eſt dégoûtant.

Quoique vous veilliez ſur vous mêmes pour n'y laiſſer rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous; ſouvent il appercevra juſqu'à vos fautes les plus légères.

Saint *Auguſtin* nous apprend qu'il avoit remarqué dès ſon enfance la vanité de ſes maîtres ſur les études. Ce que vous avez de meilleur & de plus preſſé à faire, c'eſt de connoître vous-même vos défauts auſſi bien que l'enfant les connoîtra, & de vous en faire avertir par des amis ſincères. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfans ne leur pardonnent rien, & ſe pardonnent tout à eux-mêmes. Cela excite dans les enfans un eſprit de critique & de malignité; de façon que, quand ils ont vu faire quelque faute à la perſonne qui les gouverne, ils en ſont ravis, & ne cherchent qu'à la mépriſer.

Evitez cet inconvénient; ne craignez point de parler des défauts qui ſont viſibles en vous, & des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant: ſi vous le voyez capable d'entendre raiſon là-deſſus, dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de ſe corriger de ſes défauts, en vous corrigeant des vôtres. Par-là vous tirerez de vos imperfections mêmes de quoi inſtruire & édifier l'enfant, de quoi l'encourager pour ſa correction; vous éviterez même le mépris & le dégoût que vos défauts pourroient lui donner pour votre perſonne.

En même tems il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choſes que vous exigez de lui. En avez-vous quelqu'une de fâcheuſe à propoſer, faites-lui entendre que la peine ſera bientôt ſuivie du plaiſir; montrez-lui toujours l'utilité des choſes que vous lui enſeignez; faites-lui en voir l'uſage par rapport au commerce du monde & aux devoirs des conditions. Sans cela l'étude lui paroît un travail abſtrait, ſtérile & épineux. A quoi ſert, diſent-ils en eux-mêmes, d'apprendre toutes ces choſes dont on ne parle point dans les converſations, & qui n'ont aucun

rapport à tout ce qu'on eſt obligé de faire. Il faut donc leur rendre raiſon de tout ce qu'on leur enſeigne : c'eſt, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour, c'eſt pour vous former le jugement, c'eſt pour vous accoutumer à bien raiſonner ſur toutes les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but ſolide & agréable qui les ſoutienne dans le travail, & ne prétendre jamais les aſſujettir par une autorité ſéche & abſolue.

A meſure que leur raiſon augmente, il faut auſſi de plus en plus raiſonner avec eux ſur les beſoins de leur éducation, non pour ſuivre toutes leurs penſées, mais pour en profiter lorſqu'ils feront connoître leur état véritable, pour éprouver leur diſcernement, & pour leur faire goûter les choſes qu'on veut qu'ils faſſent.

Ne prenez jamais ſans une extrême néceſſité un air auſtère & impérieux, qui fait trembler les enfans ; ſouvent c'eſt affection & pédanterie dans ceux qui gouvernent : car pour les enfans, ils ne ſont d'ordinaire que trop timides & honteux. Vous leur fermeriez le cœur, & leur ôteriez la confiance, ſans laquelle il n'y a nul fruit à eſpérer de l'éducation ; faites-vous aimer d'eux, qu'ils ſoient libres avec vous, & qu'ils ne craignent point de vous laiſſer voir leurs défauts. Pour y réuſſir, ſoyez indulgent à ceux qui ne ſe déguiſent point devant vous. Ne paroiſſez ni étonné, ni irrité de leurs mauvaiſes inclinations : au contraire, compatiſſez à leurs foibleſſes : quelquefois il en arrivera cet inconvénient, qu'ils ſeront moins retenus par la crainte ; mais à tout prendre, la confiance & la ſincérité leur ſont plus utiles que l'autorité rigoureuſe.

D'ailleurs l'autorité ne laiſſera pas de trouver ſa place, ſi la confiance & la perſuaſion ne ſont pas aſſez fortes : mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaye & familière, ſans baſſeſſe, qui vous donne moyen de voir agir les enfans dans leur état naturel, & de les connoître à fond. Enfin, quand même vous les réduiriez par l'autorité à obſerver toutes vos règles, vous n'iriez pas à votre but ; tout ſe tourneroit en formalités gênantes, & peut-être en hypocriſie ; vous les dégoûteriez du bien dont vous devez chercher uniquement de leur inſpirer l'amour.

Si le ſage a toujours recommandé aux parens de tenir la verge aſſidûment levée ſur les enfans, s'il a dit qu'un père qui ſe joue avec ſon fils, pleurera dans la ſuite, ce n'eſt pas qu'il ait blâmé une éducation douce & patiente. Il condamne ſeulement ces parens foibles & inconſidérés, qui flattent les paſſions de leurs enfans, qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance, juſqu'à leur ſouffrir toutes ſortes d'excès.

Ce qu'il en faut conclure, eſt que les parens doivent toujours conſerver de l'autorité pour la correction ; car il y a des naturels qu'il faut dompter par la crainte ; mais encore une fois, il ne faut le faire que quand on ne ſçauroit faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination, & qui confond dans la tête les choſes qui ſe preſentent à lui liées enſemble, haït l'étude & la vertu ; parce qu'il eſt prévenu d'averſion pour la perſonne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée ſi ſombre & ſi affreuſe de la piété, qu'il retient toute ſa vie ; c'eſt ſouvent tout ce qui lui reſte d'une éducation ſévère. Souvent il faut tolérer des choſes qui auroient beſoin d'être corrigées, & attendre le moment où l'eſprit de l'enfant ſera diſpoſé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais, ni dans ſon premier mouvement, ni dans le vôtre, ſi vous le faites dans le vôtre, il s'apperçoit que vous agiſſez par humeur & par promptitude, & non par raiſon & par amitié ; vous perdez ſans reſſource votre autorité. Si vous le reprenez dans ſon premier mouvement, il n'a pas l'eſprit aſſez libre pour avouer ſa faute, pour vaincre ſa paſſion & pour ſentir l'importance de vos avis. C'eſt même expoſer l'enfant à perdre le reſpect qu'il vous doit : montrez-lui toujours que vous vous poſſédez ; rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Obſervez tous les momens pendant pluſieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. Ne dites point à l'enfant ſon défaut, ſans ajoûter quelque moyen de le ſurmonter, qui l'encourage à le faire ; car il faut éviter le chagrin & le découragement que la correction inſpire quand elle eſt ſéche. Si on trouve un enfant un peu raiſonnable, je crois qu'il faut l'engager inſenſiblement à demander qu'on lui diſe ſes défauts. C'eſt le moyen de les lui dire ſans l'affliger ; ne lui en dites même jamais pluſieurs à la fois.

Il faut conſidérer que les enfans ont la tête foible, que leur âge ne les rend encore ſenſibles qu'au plaiſir, & qu'on leur demande ſouvent une exactitude & un ſérieux dont ceux qui l'exigent ſeroient incapables. On fait même une dangereuſe impreſſion d'ennui & de triſteſſe ſur leur tempérament, en leur parlant toujours des mots & des choſes qu'ils n'entendent point ; nulle liberté, nul enjouement ; toujours leçon, ſilence, poſture gênée, correction & menaces.

Les anciens l'entendoient bien mieux : c'eſt par le plaiſir des vers & de la muſique, que les principales ſciences, les maximes de vertu, & la politeſſe des mœurs s'introduiſirent chez les *Hébreux*, chez les *Egyptiens*, & chez les *Grecs*. Les gens ſans lecture ont peine à le croire : tout cela eſt éloigné de nos coutumes. Cependant, ſi peu qu'on connoiſſe l'hiſtoire, il n'y a pas moyen de

ajouter que ce n'ait été la pratique vulgaire de pluſieurs ſiècles. Du moins retranchons-nous dans le nôtre, à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais quoiqu'on ne puiſſe guères eſpérer de ſe paſſer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfans dont le naturel eſt dur & indocile, il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remèdes. Il faut même toujours faire entendre diſtinctement aux enfans à quoi ſe réduit tout ce qu'on leur demande; moyennant quoi on ſera content d'eux; car il faut que la joye & la confiance ſoient leur diſpoſition ordinaire; autrement on obſcurcit leur eſprit, on abat leur courage; s'ils ſont vifs, on les irrite; s'ils ſont mols, on les rend ſtupides. La crainte eſt comme les remèdes violens qu'on employe dans les maladies extrêmes; ils purgent, mais ils altèrent le tempérament, & uſent les organes; une ame menée par la crainte en eſt toujours plus foible.

Au reſte, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer ſans châtier, de peur de rendre les menaces mépriſables, il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace: pour les châtimens la peine doit être auſſi légère qu'il eſt poſſible, mais accompagnée de toutes les circonſtances qui peuvent piquer l'enfant de honte & de remords: par exemple, montrez-lui tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité; paroiſſez lui en affligé, parler devant lui avec d'autres perſonnes du malheur de ceux qui manquent de raiſon & d'honneur, juſqu'à ſe faire chatier; retranchez les marques d'amitié ordinaires, juſqu'à ce que vous voyiez qu'il ait beſoin de conſolation; rendez ce châtiment public ou ſecret, ſelon que vous jugerez qu'il ſera plus utile à l'enfant, ou de lui cauſer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne; réſervez cette honte publique pour ſervir de dernier remède. Servez-vous quelquefois d'une perſonne raiſonnable qui conſole l'enfant, qui lui diſe ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même, qui le guériſſe de la mauvaiſe honte, qui le diſpoſe à revenir à vous, & auquel l'enfant dans ſon émotion puiſſe ouvrir ſon cœur plus librement qu'il n'oſeroit le faire devant vous. Mais ſur-tout, qu'il ne paroiſſe jamais que vous demandiez de l'enfant que les ſoumiſſions néceſſaires; tâchez de faire en ſorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il l'exécute de bonne grace, & qu'il ne vous reſte qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée; chacun doit employer les règles générales ſelon les beſoins particuliers. Les hommes, & ſur-tout les enfans, ne reſſemblent pas toujours à eux-mêmes: ce qui eſt bon aujourd'hui eſt dangereux demain; une conduite toujours uniforme ne peut être utile.

Le moins qu'on peut faire des leçons en forme, c'eſt le meilleur: on peut inſinuer une infinité d'inſtructions plus utiles que les leçons mêmes dans des converſations gaies. J'ai vu divers enfans qui ont appris à lire en ſe jouant: on n'a qu'à leur raconter des choſes divertiſſantes, qu'on lire d'un livre en leur préſence, & leur faire connoître inſenſiblement les lettres; après cela ils ſouhaitent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la ſource de ce qui leur a donné du plaiſir.

Les deux choſes qui gâtent tout, c'eſt qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en latin, ce qui leur ôte tout le plaiſir de la lecture; & qu'on veut les accoutumer à lire avec une emphaſe forcée & ridicule. Il faut leur donner un livre bien relié, doré même ſur tranche, avec de belles images, & des caractères bien formés. Tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude: il faut tâcher de choiſir un livre plein d'hiſtoires courtes & merveilleuſes; cela fait, ne ſoyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire; ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement; laiſſez-le prononcer naturellement comme il parle; les autres tons ſont toujours mauvais, & ſentent la déclamation du collège: quand ſa langue ſera dénouée, ſa poitrine plus forte, & l'habitude de lire plus grande, il lira ſans peine, avec plus de grace & plus diſtinctement.

La manière d'enſeigner à écrire doit être à peu près de même; quand les enfans ſavent déjà un peu lire, on leur peut faire un divertiſſement de former des lettres, & s'ils ſont pluſieurs enſemble, il faut y mettre de l'émulation: Les enfans ſe portent d'eux-mêmes à faire des figures ſur le papier: ſi peu qu'on aide cette inclinarion ſans la gêner trop, ils formeront les lettres en ſe jouant, & s'accoutumeront peu-à-peu à écrire. On peut même les y exciter en leur promettant quelque récompenſe qui ſoit de leur goût, & qui n'ait point de conſéqueuce dangereuſe.

Ecrivez-moi un billet, dira-t-on, mandez telle choſe à votre frère, ou à votre couſin: tout cela fait plaiſir à l'enfant, pourvu qu'aucune image triſte de leçon réglée ne le trouble. Une libre curioſité, dit ſaint Auguſtin, ſur ſa propre expérience, excite bien plus l'eſprit des enfans, qu'une règle & une néceſſité impoſée par la crainte.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires: on met tout le plaiſir d'un côté, & tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaiſir dans les divertiſſemens. Que peut faire alors un enfant, ſinon ſupporter impatiemment cette règle, & courir ardemment après les jeux?

Tâchons donc de changer cet ordre, rendons l'étude agréable, cachons-la ſous l'apparence de la liberté & du plaiſir; ſouffrons que les enfans

interrompent quelquefois l'étude par de petites faillies de divertiſſemens, ils ont beſoin de ces diſtractions pour délaſſer leur eſprit.

Laiſſons leur vue ſe promener un peu, permettons leur même de tems en tems quelque digreſſion ou quelques jeux, afin que leur eſprit ſe mette au large, puis ramenons-les doucement au but. Une régularité trop exacte à exiger d'eux des études ſans interruption, leur nuit beaucoup: ſouvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité, parce qu'elle leur eſt plus commode qu'une ſujettion continuelle à profiter de tous les momens. En même tems ôtons aux divertiſſemens des enfans tout ce qui peut les paſſionner trop: tout ce qui peut délaſſer l'eſprit, lui offrir une variété agréable, ſatisfaire ſa curioſité pour les choſes utiles, exercer le corps aux arts convenables; tout cela doit être employé dans les divertiſſemens des enfans: ceux qu'ils aiment le mieux, ſont ceux où le corps eſt en mouvement: ils ſont contens, pourvu qu'ils changent ſouvent de place; un volant, ou une boule ſuffit. Ainſi il ne faut pas être en peine de leurs plaiſirs, ils en inventent aſſez eux-mêmes; il ſuffit de les laiſſer faire, de les obſerver avec un viſage gai, & de les modérer dès qu'ils s'échauffent trop. Il eſt bon ſeulement de leur faire ſentir autant qu'il eſt poſſible, les plaiſirs que l'eſprit peut donner, ſi comme la converſation, les nouvelles, les hiſtoires, & pluſieurs jeux d'induſtrie qui renferment quelque inſtruction. Tout cela aura ſon uſage en ſon tems: mais il ne faut pas forcer le goût des enfans là-deſſus, on ne doit que leur offrir des ouvertures; un jour leur corps ſera moins diſpoſé à ſe remuer, & leur eſprit agira davantage.

Le ſoin qu'on prendra cependant à aſſaiſonner de plaiſir les occupations ſérieuſes, ſervira beaucoup à rallentir l'ardeur de la jeuneſſe pour les divertiſſemens dangereux. C'eſt la ſujettion & l'ennui qui donnent tant d'impatience de ſe divertir. Si une *fille* s'ennuyoit moins à être auprès de ſa mère, elle n'auroit pas tant d'envie de lui échapper pour aller chercher des compagnies moins bonnes.

Dans le choix des divertiſſemens, il faut éviter toutes les ſociétés ſuſpectes. Point de garçons avec les filles, ni même des filles dont l'eſprit ne ſoit réglé & ſûr. Les jeux qui diſſipent & qui paſſionnent trop, ou qui acccoutument à une agitation du corps immodeſte pour une *fille*, les fréquentes ſorties de la maiſon, & les converſations qui peuvent donner l'envie d'en ſortir ſouvent, doivent être évitées. Quand on ne s'eſt encore gâté par aucun grand divertiſſement, & qu'on n'a fait naître en ſoi-même aucune paſſion ardente, on trouve aiſément la joye: la ſanté & l'innocence en ſont les vrayes ſources: mais les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaiſirs violens, perdent le goût des plaiſirs modérés, & s'ennuyent toujours dans une recherche inquiéte de la joye.

On ſe gâte le goût pour les divertiſſemens comme pour les viandes; on s'accoutume tellement aux choſes de haut goût, que les viandes communes & ſimplement aſſaiſonnées deviennent fades & inſipides. Craignons donc ces grands ébranlemens de l'ame qui préparent l'ennui & le dégoût; ſur-tout ils ſont plus à craindre pour les enfans qui réſiſtent moins à ce qu'ils ſentent, & qui veulent être toujours émus; tenons-les dans le goût des choſes ſimples; qu'il ne faille point de grands aprêts de viande pour les nourrir, ni de divertiſſemens pour les réjouir. La ſobriété donne toujours aſſez d'appétit ſans avoir beſoin de le réveiller par des ragouts qui portent à l'intempérance; *la tempérance*, diſoit un ancien, *eſt la meilleure ouvrière de la volupté*: avec cette tempérance, qui fait la ſanté du corps & de l'ame, on eſt toujours dans une joye douce & modérée; on n'a beſoin ni de machine, ni de ſpectacles, ni de dépenſe pour ſe réjouir; un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une converſation innocente qui délaſſe après le travail, font ſentir une joye plus pure que la muſique la plus charmante.

Les plaiſirs ſimples ſont moins vifs & moins ſenſibles, il eſt vrai. Les autres enlèvent l'ame en remuant les reſſorts des paſſions. Mais les plaiſirs ſimples ſont d'un meilleur uſage, ils donnent une joye égale & durable ſans aucune ſuite maligne. Ils ſont toujours bienfaiſans, au lieu que les autres plaiſirs ſont comme les vins frelatés, qui plaiſent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent & qui nuiſent à la ſanté; le tempérament de l'ame ſe gâte auſſi-bien que le goût par la recherche de ces plaiſirs vifs & piquans. Tout ce qu'on peut faire pour les enfans qu'on gouverne, c'eſt de les accoutumer à cette vie ſimple, d'en fortifier en eux l'habitude le plus long-tems qu'on peut, de les prévenir de la crainte des inconvéniens attachés aux autres plaiſirs, & de ne les point abandonner à eux-mêmes, comme on fait d'ordinaire dans l'âge où les paſſions commencent à ſe faire ſentir, & où par conſéquent ils ont plus beſoin d'être retenus.

Il faut avouer que de toutes les peines de l'éducation, aucune n'eſt comparable à celle d'élever des enfans qui manquent de ſenſibilité. Les naturels vifs & ſenſibles ſont capables de terribles égaremens. Les paſſions & la préſomption les entraînent; mais auſſi ils ont de grandes reſſources, & reviennent ſouvent de loin; l'inſtruction eſt en eux un germe caché qui pouſſe, & qui fructifie quelquefois, quand l'expérience vient

au secours de la raison, & que les passions s'attiédissent; au moins on sait par où on peut les rendre attentifs, & réveiller leur curiosité. On a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne, & les piquer d'honneur; au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolens. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions. Il ne sont jamais où ils doivent être; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections; ils écoutent tout, & ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent & dégoûté de tout ce qu'il fait; c'est alors que la meilleure éducation court risque d'échouer, si on ne se hâte d'aller au devant du mal dès la première enfance. Beaucoup de gens qui n'approfondissent guères, concluent de ce mauvais succès, que c'est la nature qui fait tout pour former des hommes de mérite, & que l'éducation n'y peut rien; au lieu qu'il faudroit seulement conclure, qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis quand ces éducations si difficiles sont traversées, ou négligées, ou mal réglées dans leurs commencemens.

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfans auxquels on se trompe beaucoup. Ils paroissent d'abord jolis, parce que les premières graces de l'enfance ont un lustre qui couvre tout. On y voit je ne sai quoi de tendre & d'aimable, qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge. Toutes les fautes de jugement leur sont permises, & ont la grace de l'ingénuité; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paroître dans les enfans, pour celle de l'esprit. De-là vient que l'enfance semble promettre tant, & qu'elle donne si peu. Tel a été célèbre par son esprit à l'âge de cinq ans, qui est tombé dans l'obscurité & dans le mépris, à mesure qu'on l'a vu croître. De toutes les qualités qu'on voit dans les enfans, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé; les graces de l'enfance s'effacent, la vivacité s'eteint, la tendresse de cœur se perd même souvent, parce que les passions & le commerce des hommes politiques endurcissent insensiblement les jeunes gens qui entrent dans le monde. Tâchez donc de découvrir au travers des graces de l'enfance, si le naturel que vous avez à gouverner manque de curiosité, & s'il est peu sensible à une honnête émulation. En ce cas il est difficile que toutes les personnes chargées de son éducation, ne se rebutent bientôt dans un travail si ingrat & si épineux. Il faut donc remuer promptement tous les ressorts de l'ame de l'enfant pour le tirer de cet assoupissement. Si vous prévoyez cet inconvénient, ne pressez pas d'abord les instructions suivies, gardez-vous bien de charger sa mémoire; car c'est ce qui étonne, & qui appesantit le cerveau: ne le fatiguez point par des règles gênantes; égayez-le, puisqu'il tombe dans l'extrémité contraire à la présomption; ne craignez point de lui montrer avec discrétion de quoi il est capable; contentez-vous de peu; faites-lui remarquer ses moindres succès; representez-lui combien mal-à-propos il a craint de ne pouvoir réussir dans des choses qu'il fait bien; mettez en œuvre l'émulation. La jalousie est plus violente dans les enfans qu'on ne sauroit se l'imaginer; on en voit quelquefois qui sèchent, & qui dépérissent d'une langueur secrette, parce que d'autres sont plus aimés & plus caressés qu'eux. C'est une cruauté trop ordinaire aux mères, que de leur faire souffrir ce tourment. Mais il faut savoir employer ce remède dans les besoins pressans contre l'indolence; mettez devant l'enfant que vous élevez d'autres enfans qui ne fassent guères mieux que lui. Des exemples disproportionnés à sa foiblesse, acheveroient de le décourager.

Donnez-lui de tems en tems de petites victoires sur ceux dont il est jaloux; engagez-le, si vous le pouvez, à rire librement avec vous de sa timidité; faites-lui voir des gens timides comme lui, qui surmontent enfin leur tempérament; apprenez-lui par des instructions indirectes à l'occasion d'autrui, que la timidité & la paresse étouffent l'esprit; que les gens mols & inapliqués, quelque génie qu'ils ayent, se rendent imbécilles, & se dégradent eux-mêmes: mais gardez-vous bien de lui donner ces instructions d'un ton austère & impatient; car rien ne renfonce tant au dedans de lui même un enfant mol & inutile que la rudesse: au contraire redoublez vos soins pour assaisonner de facilité, & de plaisirs proportionnés à son naturel, le travail que vous ne pouvez lui épargner: peut-être faudra-t-il même de tems en tems le piquer par le mépris & par les reproches. Vous ne devez pas le faire vous-même, il faut qu'un inférieur, comme un autre enfant, le fasse, sans que vous paroissiez le sçavoir.

Saint Augustin raconte qu'un reproche fait à sainte Monique sa mère dans son enfance par une servante, la toucha jusqu'à la corriger d'une mauvaise habitude de boire du vin pur, dont la véhémence & la sévérité de sa gouvernante n'avoit pu la préserver. Enfin il faut tâcher de donner du goût à l'esprit de ces sortes d'enfans, comme on tâche d'en donner au corps de certains malades. On leur laisse chercher ce qui peut guérir leur dégoût; on leur souffre quelques fantaisies aux dépens mêmes des règles, pourvu qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux. Il est bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en

ont

ont point, que de former le goût de ceux qui ne l'ont pas encore tel qu'il doit être.

Il y a une autre eſpèce de ſenſibilité encore plus difficile & plus importante à donner, c'eſt celle de l'amitié. Dès qu'un enfant en eſt capable, il n'eſt plus queſtion que de tourner ſon cœur vers des perſonnes qui lui ſoient utiles. L'amitié le ménera preſqu'à toutes les choſes qu'on voudra de lui : on a un lien aſſuré pour l'attirer au bien, pourvu qu'on s'en ſache ſervir. Il ne reſte plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ſes affections. Mais il y a d'autres enfans qui naiſſent politiques, cachés, indifférens pour rapporter ſecrettement tout à eux-mêmes : ils trompent leurs parens, que la tendreſſe rend crédule ; ils font ſemblant de les aimer, ils étudient leurs inclinations pour s'y conformer ; ils paroiſſent plus dociles que les autres enfans du même âge, qui agiſſent ſans déguiſement ſelon leur humeur ; leur ſoupleſſe, qui cache une volonté âpre, paroît une véritable douceur ; & leur naturel diſſimulé ne ſe déploye tout entier, que quand il n'eſt plus tems de le redreſſer.

S'il y a quelque naturel d'enfant ſur lequel l'éducation ne puiſſe rien, on peut dire que c'eſt celui-là ; & cependant il faut avouer que le nombre en eſt plus grand qu'on ne s'imagine : les parens ne peuvent ſe réſoudre à croire que leurs enfans ayent le cœur mal fait quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, perſonne n'oſe entreprendre de les en convaincre, & le mal augmente toujours. Le principal remède ſeroit de mettre les enfans dès le premier âge dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connoître à fond, avant que de les corriger. Ils ſont naturellement ſimples & ouverts ; mais ſi peu qu'on les gêne, ou qu'on leur donne quelque exemple de déguiſement, ils ne reviennent plus à cette première ſimplicité. Il eſt vrai que Dieu ſeul donne la tendreſſe & la bonté de cœur : on peut ſeulement tâcher de l'exciter par des exemples généreux, par des maximes d'honneur & de deſintéreſſement, par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut eſſayer de faire goûter de bonne heure aux enfans, avant qu'ils ayent perdu cette première ſimplicité des mouvemens les plus naturels, le plaiſir d'une amitié cordiale & réciproque. Rien n'y ſervira tant que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas & d'intereſſé. Il vaudroit mieux ſouffrir auprès d'eux des gens qui auroient d'autres défauts, & qui fuſſent exempts de ceux-là. Il faut encore louer les enfans de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvu qu'elle ne ſoit point trop déplacée, ou trop ardente. Il faut encore que les parens leur paroiſſent pleins d'une amitié ſincère pour eux ; car les enfans apprennent ſouvent de leurs parens même à n'aimer rien. Enfin je voudrois retrancher devant eux à l'égard des amis tous les complimens ſuperflus, toutes les démonſtrations feintes d'amitié, & toutes les fauſſes careſſes par leſquelles on leur enſeigne à payer de vaines apparences les perſonnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un défaut oppoſé à celui que nous venons de repréſenter, qui eſt bien plus ordinaire dans les *filles*. C'eſt celui de ſe paſſionner ſur les choſes mêmes les plus indifférentes. Elles ne ſçauroient voir deux perſonnes qui ſont mal enſemble, ſans prendre parti dans leur cœur pour l'un contre l'autre ; elles ſont toutes pleines d'affections ou d'averſions ſans fondement ; elles n'apperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles eſtiment, ni aucune bonne qualité dans ce qu'elles mépriſent. Il ne faut pas d'abord s'y oppoſer, car la contradiction fortifieroit ces fantaiſies ; mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune perſonne, qu'on connoît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, & tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque ; prenez ſoin en même tems de lui faire ſentir dans les occaſions l'incommodité des défauts qui ſe trouvent dans ce qui la charme, & la commodité des qualités avantageuſes qui ſe rencontrent dans ce qui lui déplaît ; ne la preſſez pas, vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même. Après cela faites-lui remarquer ſes entêtemens paſſés, avec leurs circonſtances les plus déraiſonnables. Dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'eſt pas encore guérie, quand ils ſeront finis. Racontez-lui les erreurs ſemblables où vous avez été à ſon âge. Sur-tout montrez-lui le plus ſenſiblement que vous pourrez le grand mêlange de bien & de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer & hair, pour ralentir l'ardeur de ſes amitiés & de ſes averſions.

Ne promettez jamais aux enfans pour récompenſe des ajuſtemens ou des friandiſes ; c'eſt faire deux maux ; le premier, de leur inſpirer l'eſtime de ce qu'ils doivent mépriſer ; & le ſecond, de vous ôter le moyen d'établir d'autres récompenſes qui faciliteroient votre travail ; gardez-vous bien de les menacer de les faire étudier, ou de les aſſujettir à quelque règle. Il faut lire le moins de règles qu'on peut, & lorſqu'on ne peut éviter d'en faire quelqu'une, il la faut faire paſſer doucement ſans lui donner ce nom, & montrant toujours quelque raiſon de commodité pour faire une choſe dans un temps & dans un lieu, plutôt que dans un autre. On courroit riſque de décourager les enfans, ſi on ne les louoit jamais lorſqu'ils font bien. Quoique les louanges ſoient à craindre à cauſe de la vanité, il faut tâcher de s'en ſervir pour animer les enfans ſans les enivrer.

Nous voyons que ſaint Paul les employe ſou-

vent pour encourager les foibles, & pour faire paſſer plus doucement la correction. Les pères en ont fait le même uſage. Il eſt vrai que pour les rendre utiles il faut les aſſaiſonner de manière qu'on en ôte l'exagération, la flatterie, & qu'en même tems on rapporte tout le bien à Dieu comme à ſa ſource. On peut auſſi récompenſer les enfans par des jeux innocens, & mêlés de quelque induſtrie; par des promenades, où la converſation ne ſoit pas ſans fruit; par de petits préſens qui ſeront des eſpèces de prix, comme des tableaux ou des eſtampes, ou des médailles, ou des cartes de géographies, ou des livres dorés.

De l'uſage des hiſtoires pour les enfans.

Les enfans aiment avec paſſion les contes ridicules; on les voit tous les jours tranſportés de joie, ou verſant des larmes au récit des avantures qu'on leur raconte: ne manquez pas de profiter de ce penchant; quand vous les voyez diſpoſés à vous entendre, racontez-leur quelque fable courte & jolie; mais choiſiſſez quelques fables d'animaux qui ſoient ingénieuſes & innocentes. Donnez-les pour ce qu'elles ſont, montrez-en le but ſérieux. Pour les fables payennes, une *fille* ſera heureuſe de les ignorer toute ſa vie, à cauſe qu'elles ſont impures & pleines d'abſurdités impies. Si vous ne pouvez les faire ignorer toutes à l'enfant, inſpirez-en l'horreur. Quand vous aurez raconté une fable, attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres; ainſi laiſſez-le toujours dans une eſpèce de faim d'en apprendre davantage; enſuite la curioſité étant excitée, racontez certaines hiſtoires choiſies, mais en peu de mots; liez-les enſemble, & remettez d'un jour à l'autre à dire la ſuite, pour tenir les enfans en ſuſpens, & leur donner de l'impatience de voir la fin; animez vos récits de tons vifs & familiers; faites parler tous vos perſonnages; les enfans qui ont l'imagination vive, croiront les voir & les entendre: par exemple, racontez l'hiſtoire de Joſeph; faites parler ſes frères comme des brutaux, Jacob comme un père tendre & affligé; que Joſeph parle lui-même, qu'il prenne plaiſir étant maître en Egypte à ſe cacher à ſes frères, à leur faire peur, & puis à ſe découvrir. Cette repréſentation naïve jointe au merveilleux de cette hiſtoire charmera un enfant, pourvu qu'on ne le charge pas trop de ſemblables récits, qu'on les lui laiſſe deſirer, qu'on les lui promette même pour récompenſe, quand il ſera ſage; qu'on ne leur donne point l'air d'étude, qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter: ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfans, & leur ôtent tout l'agrément de ces ſortes d'hiſtoires.

Il faut néanmoins obſerver que ſi l'enfant à quelque facilité de parler, il ſe portera de lui-même à raconter aux perſonnes qu'il aime, les hiſtoires qui lui auront donné plus de plaiſir; mais ne lui en faites point une règle. Vous pouvez vous ſervir de quelque perſonne qui ſera libre avec l'enfant, & qui paroîtra deſirer apprendre de lui ſon hiſtoire. L'enfant ſera ravi de la lui raconter; ne faites pas ſemblant de l'entendre, laiſſez-le dire ſans le reprendre de ſes fautes. Lorſqu'il ſera plus accoutumé à raconter, vous pourrez lui faire remarquer doucement la meilleure manière de faire une narration, qui eſt de la rendre courte, ſimple, & naïve par le choix des circonſtances qui repréſentent mieux le naturel de chaque choſe. Si vous avez pluſieurs enfans, accoutumez-les peu à peu à repréſenter les perſonnages des hiſtoires qu'ils ont appriſes; l'un ſera Abraham, & l'autre Iſaac: ces repréſentations les charmeront plus que d'autres jeux, les accoutumeront à penſer & à dire des choſes ſérieuſes avec plaiſir, & rendront ces hiſtoires ineffaçables dans leur mémoire.

Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les hiſtoires ſaintes que pour les autres, non en leur diſant qu'elles ſont plus belles, ce qu'ils ne croiroient peut-être pas; mais en le leur faiſant ſentir ſans le dire. Faites-leur remarquer combien elles ſont importantes, ſingulières, merveilleuſes, pleines de peintures naturelles & d'une noble vivacité. Celle de la création, de la chûte d'Adam, du déluge, de la vocation d'Abraham, du Sacrifice d'Iſaac, des Avantures de Joſeph que nous avons touchées, de la naiſſance & de la fuite de Moïſe, ne ſont pas ſeulement propres à réveiller la curioſité des enfans; mais en leur découvrant l'origine de la religion, elles en poſent les fondemens dans leur eſprit. Il faut ignorer profondément l'eſſentiel de la religion, pour ne pas voir qu'elle eſt toute hiſtorique; c'eſt par un tiſſu de faits merveilleux que nous trouvons ſon établiſſement, ſa perpétuié, & tout ce qui doit nous la faire pratiquer & croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la ſcience, quand on leur propoſe toutes ces hiſtoires; elles ſont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus groſſiers. Dieu qui connoît mieux que perſonne l'eſprit de l'homme qu'il a formé, a mis la religion dans des faits populaires, qui bien loin de ſurcharger les ſimples, leur aident à concevoir & à retenir les myſtères; par exemple, dites à un enfant qu'en Dieu trois perſonnes égales ne ſont qu'une ſeule nature. A force d'entendre & de répéter ces termes, il les retiendra dans ſa mémoire, mais je doute qu'il en conçoive le ſens. Racontez-lui que Jeſus-Chriſt ſortant des eaux du Jourdain, le Père fit entendre cette voix du ciel: *C'eſt mon fils bien aimé en qui j'ai mis ma complaiſance, écoutez-le.* Ajoutez que le Saint-Eſprit deſcendit ſur le Sauveur en forme de colombe, vous lui faites ſenſiblement trouver la trinité dans une hiſtoire qu'il n'oubliera point.

Voilà trois personnes, qu'il distinguera toujours par la différence de leurs actions; vous n'auriez plus qu'à lui apprendre que toutes ensemble, elles ne font qu'un seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires; quoiqu'elles semblent alonger l'instruction, elles l'abrègent beaucoup, & lui ôtent la sécheresse des Catéchismes, où les mystères sont détachés des faits: aussi voyons-nous qu'anciennement on instruisoit par les histoires. La manière admirable dont Saint Augustin veut qu'on instruise tous les ignorans, n'étoit point une méthode que ce Père eût seul introduite, c'étoit la méthode & la pratique universelle de l'église. Elle consistoit à montrer par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde, Jesus-Christ attendu dans l'Ancien Testament, & Jesus-Christ règnant dans le Nouveau: c'est le fond de l'instruction chrétienne.

Cela demande un peu plus de tems & de soin que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent; mais aussi on sait véritablement la religion quand on sait ce détail; au lieu que quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses sur Jesus-Christ, sur l'évangile, sur l'église, sur la nécessité de se soumettre absolument à ses décisions & sur le fond des vertus que le nom chrétien nous doit inspirer. Le Catéchisme Historique imprimé depuis peu de tems, qui est un livre simple, court, & bien plus clair que les catéchismes ordinaires, renferme tout ce qu'il faut savoir là-dessus; ainsi on ne peut pas dire qu'on demande beaucoup d'étude. Ce dessein est même celui du concile de trente; avec cette différence, que le catéchisme du concile est un peu trop mêlé de termes théologiques pour les personnes simples.

Joignons donc aux histoires que j'ai remarquées, le passage de la mer rouge, & le séjour du peuple au desert, où il mangeoit un pain qui tomboit du ciel, & buvoit une eau que Moïse faisoit couler d'un rocher en le frappant avec sa verge. Représentez la conquête miraculeuse de la terre promise, où les eaux du Jourdain remontent vers leur source, & les murailles d'une ville tombent d'elles-mêmes à la vue des assiégeans. Peignez au naturel les combats de Saül & de David; montrez celui-ci dès sa jeunesse sans armes & avec son habit de berger, vainqueur du géant Goliath; n'oubliez pas la gloire & la sagesse de Salomon; faites-le décider entre les deux femmes qui se disputent un enfant; mais montrez-le tombant du haut de cette sagesse, & se deshonorant par la molesse, suite presque inévitable d'une trop grande prospérité.

Faites parler les prophètes aux rois de la part de Dieu; qu'ils lisent dans l'avenir comme dans un livre; qu'ils paroissent humbles, austères, & souffrans de continuelles persécutions pour avoir dit la vérité. Mettez en sa place la première ruine de Jérusalem. Faites voir le temple brulé, & la ville sainte ruinée pour les péchés du peuple. Racontez la captivité de Babylone, où les Juifs pleuroient leur chère Sion. Avant leur retour, montrez en passant les avantures délicieuses de Tobie & de Judith, d'Esther & de Daniel. Il ne seroit pas même inutile de faire déclarer les enfans sur les différens caractères de ces saints, pour savoir ceux qu'ils goûtent le plus. L'un préféreroit Esther, l'autre Judith, & cela exciteroit entr'eux une petite contention, qui imprimeroit plus fortement dans leurs esprits ces histoires, & formeroit leur jugement. Puis ramenez le peuple à Jérusalem, & faites-lui réparer ses ruines; faites une peinture riante de sa paix & de son bonheur; bientôt après faites un portrait du cruel & impie Antiochus, qui meurt dans une fausse pénitence. Montrez sous ce persécuteur les victoires des Machabées, & le martyre des sept frères du même nom. Venez à la naissance miraculeuse de saint Jean. Racontez plus en détail celle de Jesus-Christ, après quoi il faut choisir dans l'Evangile tous les endroits les plus éclatans de sa vie, sa prédication dans le temple à l'âge de douze ans, son baptême, sa retraite au desert & sa tentation; la vocation des apôtres, la multiplication des pains, la conversion de la pêcheresse qui oignit les pieds du Sauveur d'un parfum, les lava de ses larmes, & les essuya avec ses cheveux. Représentez encore la Samaritaine instruite. L'aveugle-né guéri, le Lazare ressuscité, Jésus-Christ qui entre triomphant à Jérusalem; faites voir sa passion, peignez-le sortant du tombeau. Ensuite il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ses disciples, jusqu'à ce qu'ils le virent montant au ciel; la descente du Saint Esprit, la lapidation de Saint Etienne, la conversion de Saint Paul, la vocation du centenier Corneille. Les voyages des apôtres, & particuliérement de saint Paul, sont encore très-agréables. Choisissez les plus merveilleuses des histoires des martyrs, & quelque chose en gros de la vie céleste des premiers chrétiens; mêlez-y le courage des jeunes vierges, les plus étonnantes austérités des solitaires, la conversion des empereurs & de l'empire, l'aveuglement des juifs, & leur punition terrible qui dure encore.

Toutes ces histoires ménagées discrettement, feroient entrer avec plaisir dans l'imagination des enfans vive & tendre, toute une suite de Religion depuis la création du monde jusqu'à nous, qui leur en donneroit de très-nobles idées & qui ne s'effaceroient jamais. Ils verroient même dans cette histoire, la main de Dieu toujours levée pour délivrer les justes, & pour confondre les impies. Ils s'accoutumeroient à voir Dieu, faisant tout en toutes choses, & menant secrettement à ses desseins les créatures qui paroissoient le plus s'en éloigner: mais il faudroit recueillir dans ces his-

toires tout ce qui donne les images les plus riantes & les plus magnifiques ; parce qu'il faut employer tout pour faire enſorte que les enfans trouvent la religion belle, aimable & auguſte, au lieu qu'ils ſe la repréſentent d'ordinaire comme quelque choſe de triſte & de languiſſant.

Outre l'avantage ineſtimable d'enſeigner ainſi la religion aux enfans, ce fond d'hiſtoires agréables qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire, éveille leur curioſité pour les choſes ſérieuſes, les rend ſenſibles aux plaiſirs de l'eſprit, fait qu'ils s'intéreſſent à ce qu'ils entendent dire des autres hiſtoires qui ont quelque liaiſon avec celles qu'ils ſavent déjà. Mais encore une fois, il faut bien ſe garder de leur faire jamais une loi d'écouter, ni de retenir ces hiſtoires, encore moins d'en faire des leçons règlées ; il faut que le plaiſir faſſe tout. Ne les preſſez pas, vous en viendrez à bout, même pour les eſprits communs ; il n'y a qu'à ne les point trop charger, & à laiſſer venir leur curioſité peu-à-peu. Mais, direz-vous, comment leur raconter ces hiſtoires d'une manière vive, courte, naturelle & agréable ? où ſont les gouvernantes qui le ſavent faire ? Je répons à cela que je ne le propoſe, qu'afin qu'on tâche de choiſir des perſonnes de bon eſprit pour gouverner les enfans, & qu'on leur inſpire autant qu'on pourra cette méthode d'enſeigner : chaque gouvernante en prendra ſelon la meſure de ſon talent. Mais enfin, ſi peu qu'elles ayent d'ouverture d'eſprit, la choſe ira moins mal, quand on les formera à cette manière, qui eſt naturelle & ſimple.

Elles peuvent ajouter à leurs diſcours la vue des eſtampes ou des tableaux qui repréſentent agréablement les hiſtoires ſaintes. Les eſtampes peuvent ſuffire, & il faut s'en ſervir pour l'uſage ordinaire ; mais quand on aura la commodité de montrer aux enfans de bons tableaux, il ne faut pas le négliger ; car la force des couleurs avec la grandeur des figures au naturel frapperont bien davantage leur imagination.

Comment il faut faire entrer dans l'eſprit des enfans les premiers principes de la religion.

Nous avons remarqué que le premier âge des enfans n'eſt pas propre à raiſonner ; non qu'ils n'ayent déjà toutes les idées, & tous les principes généraux de raiſon qu'ils auront dans la ſuite ; mais parce que faute de connoître beaucoup de faits, ils ne peuvent expliquer leur raiſon, & que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de ſuivre leurs penſées, & de les lier.

Il faut pourtant ſans les preſſer, tourner doucement le premier uſage de leur raiſon à connoître Dieu ; perſuadez-les des vérités chrétiennes, ſans leur donner des ſujets de doute ; ils voyent mourir quelqu'un, ils ſavent qu'on l'enterre ; dites-leur, ce mort, eſt-il dans le tombeau ? *Oui.* Il n'eſt donc point en paradis ? *Pardonnez-moi, il y eſt.* Comment eſt-il dans le tombeau & dans le paradis en même-tems ? *C'eſt ſon ame qui eſt en paradis, c'eſt ſon corps qui eſt mis dans la terre.* Son ame n'eſt donc pas ſon corps ? *Non.* L'ame n'eſt donc pas morte ? *Non, elle vivra toujours dans le ciel.* Ajoutez, & vous, vous voulez être ſauvé ? *Oui.* Mais qu'eſt-ce que ſe ſauver ? *C'eſt que l'ame va en paradis, quand on eſt mort.* Et la mort, qu'eſt-ce ? *C'eſt que l'ame quitte le corps, & que le corps s'en va en pouſſière.*

Je ne prétends pas qu'on mène d'abord les enfans à répondre ainſi : je puis dire néanmoins que pluſieurs m'ont fait ces réponſes dès l'âge de quatre ans ; mais je ſuppoſe un eſprit moins ouvert, & plus reculé. Le pis aller, c'eſt de l'attendre quelques années de plus ſans impatience.

Il faut montrer aux enfans une maiſon, & les accoutumer à comprendre que cette maiſon ne s'eſt pas bâtie d'elle-même. Les pierres, leur direz vous, ne ſont pas élevées ſans que perſonne les portât ; il eſt bon même de leur montrer des maçons qui bâtiſſent : puis faites-leur regarder le ciel, la terre, & les principales choſes que Dieu y a faites pour l'uſage de l'homme. Dites-leur, voyez combien le monde eſt plus beau, & mieux fait qu'une maiſon. S'eſt-il fait-de lui-même ? Non ſans doute : c'eſt Dieu qui l'a bâti de ſes propres mains.

D'abord ſuivez la méthode de l'écriture : frappez vivement leur imagination, ne leur propoſez rien qui ne ſoit revêtu d'images ſenſibles. Repréſentez Dieu aſſis ſur un trône avec des yeux plus brillans que les rayons du ſoleil, & plus perçans que les éclairs. Faites-le parler, donnez-lui des oreilles qui écoutent tout, des mains qui portent l'univers, des bras toujours levés pour punir les méchans, un cœur tendre & paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le tems que vous rendrez toutes ces connoiſſances plus exactes. Obſervez toutes les ouvertures que l'eſprit de l'enfant vous donnera, tâtez-le par divers endroits pour découvrir par où les grandes vérités peuvent mieux entrer dans ſa tête. Sur-tout ne lui dites rien de nouveau, ſans lui rendre familier par quelque comparaiſon ſenſible. Par exemple, demandez-lui s'il aimeroit mieux mourir que de renoncer à Jeſus-Chriſt : il vous répondra, *Oui* : ajoutez : mais quoi, donneriez-vous votre tête à couper pour aller en Paradis ? *Oui.* Juſques-là l'enfant croit qu'il auroit aſſez de courage pour le faire ; mais vous qui voulez lui faire ſentir qu'on ne peut rien ſans la grace, vous ne gagnerez rien, ſi vous lui dites ſimplement qu'on a beſoin de grace pour être fidèle ; il n'entend point tous ces mots-là, & ſi vous l'accoutumez à les dire ſans les entendre, vous n'en êtes pas

plus avancé. Que ferez-vous donc? Racontez-lui l'histoire de saint Pierre, représentez-le qui dit d'un ton présomptueux, s'il faut mourir, je vous suivrai; quand tous les autres vous quitteroient, je ne vous abandonnerai jamais. Puis dépeignez sa chûte; il renie trois fois Jesus-Christ, une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permit qu'il fût si foible, puis servez-vous de la comparaison d'un enfant, ou d'un malade qui ne sauroit marcher tout seul, & faites-lui entendre que nous avons besoin que Dieu nous porte, comme une nourrice porte son enfant; par-là vous rendrez sensible le mystère de la grace.

Mais la vérité la plus difficile à faire entendre, est que nous avons une ame plus précieuse que notre corps. On accoutume d'abord les enfans à parler de leur ame, & on fait bien: car ce langage qu'ils n'entendent point, ne laisse pas de les accoutumer à supposer confusément la distinction du corps & de l'ame, en attendant qu'ils puissent la concevoir. Autant que les préjugés de l'enfance sont pernicieux quand ils mènent à l'erreur, autant sont-ils utiles lorqu'ils accoutument l'imagination à la vérité, en attendant que la raison puisse s'y tourner par principes: Mais enfin il faut établir une vraie persuasion. Comment le faire? Sera-ce en jettant une jeune *fille* dans des subtilités de philosophie? Rien n'est si mauvais. Il faut se borner à lui rendre clair & sensible, s'il se peut, ce qu'elle entend, & ce qu'elle dit tous les jours.

Pour son corps, elle ne le connoit que trop; tout la porte à le flatter, à l'orner, & à s'en faire une idole; il est capital de lui en inspirer le mépris, en lui montrant quelque chose de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant en qui la raison agit déjà, est-ce votre ame qui mange? S'il répond mal, ne le grondez point; mais dites-lui doucement que l'ame ne mange pas. C'est le corps, direz-vous, qui mange, c'est le corps qui est semblable aux bêtes. Les Bêtes ont-elles de l'esprit, sont-elles savantes? *Non*, répondra l'enfant; mais elles mangent, continuerez-vous, quoi qu'elles n'aient point d'esprit. Vous voyez donc bien que ce n'est pas l'esprit qui mange; c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir, c'est lui marche, c'est lui qui dort. Et l'ame que fait-elle? Elle raisonne, elle connoît tout le monde, elle aime certaines choses, il y en a d'autres qu'elle regarde avec aversion. Ajoutez comme en vous jouant, voyez-vous cette table? *Oui*. Vous la connoissez donc? *Oui*. Vous voyez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise, vous savez bien qu'elle est de bois, & qu'elle n'est pas comme la cheminée qui est de pierre? *Oui*, répondra l'enfant. N'allez pas plus loin, sans avoir reconnu dans le ton de la voix & dans ses yeux que ces vérités si simples l'ont frappé. Puis dites-lui, mais cette table vous connoît-elle? Vous verrez que l'enfant se mettra à rire pour se moquer de cette question. N'importe, ajoutez: Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaise? Il rira encore. Continuez. La fenêtre est-elle bien sage? Puis essayez d'aller plus loin. Et cette poupée vous répond-elle quand vous lui parlez? *Non*. Pourquoi? Est-ce qu'elle n'a point d'esprit? *Non, elle n'en a pas*. Elle n'est donc pas comme vous, car vous la connoissez, & elle ne vous connoît point? Mais après votre mort quand vous serez sous terre, ne serez-vous pas comme cette poupée? *Oui*. Vous ne sentirez plus rien? *Non*. Vous ne connoîtrez plus personne? *Non*. Et votre ame sera dans le ciel? *Oui*. N'y verra-t-elle pas Dieu? *Il est vrai*. Et l'ame de la poupée où est elle à présent? Vous verrez que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre que la poupée n'a point d'ame.

Sur ce fondement, & par ces petits tours sensibles employés à diverses reprises, vous pouvez l'accoutumer peu à peu à attribuer au corps ce qui lui appartient, & à l'ame ce qui vient d'elle, pourvu que vous n'alliez pas indiscrettement lui proposer certaines actions qui sont communes au corps & à l'ame. Il faut éviter les subtilités qui pourroient embrouiller ces vérités, & il faut se contenter de bien démêler les choses, où la différence du corps & de l'ame est plus sensiblement marquée. Peut-être même trouvera-t-on des esprits si grossiers, qu'avec une bonne éducation ils ne pourront entendre distinctement ces vérités; mais outre qu'on conçoit quelquefois assez clairement une chose, quoiqu'on ne sache pas l'expliquer nettement: d'ailleurs Dieu voit mieux que nous dans l'esprit de l'homme ce qu'il y a mis pour l'intelligence de ses mystères.

Pour les enfans en qui on appercevra un esprit capable d'aller plus loin, on peut sans les jetter dans une étude qui sente trop la philosophie, leur faire concevoir selon la portée de leur esprit ce qu'ils disent quand on leur fait dire que Dieu est un esprit, & que leur ame est un esprit aussi. Je crois que le meilleur & le plus simple moyen de leur faire concevoir cette spiritualité de Dieu & de l'ame, est de leur faire remarquer la différence qui est entre un homme mort & un homme vivant; dans l'un il n'y a que le corps, dans l'autre le corps est joint à l'esprit. Ensuite il faut leur montrer que ce qui raisonne est bien plus parfait que ce qui n'a qu'une figure & du mouvement. Faites ensuite remarquer par divers exemples qu'aucun corps ne périt, qu'ils se séparent seulement; ainsi les parties du bois brûlé tombent en cendres, ou s'envolent en fumée. Si donc, ajoutez-vous, ce qui n'est en soi-même que de la cendre, incapable de connoître & de penser, ne périt jamais; à plus forte raison notre ame, qui connoit & qui pense, ne cessera jamais d'être. Le corps peut

mourir, c'eſt-à-dire, qu'il peut quitter l'ame, & être de la cendre; mais l'ame vivra, car elle penſera toujours.

Les gens qui enſeignent, doivent développer le plus qu'ils peuvent dans l'eſprit des enfans ces connoiſſances qui ſont les fondemens de toute la religion. Mais quand ils ne peuvent y réuſſir, ils doivent, bien loin de ſe rébuter des eſprits durs & tardifs, eſpérer que Dieu les éclairera intérieurement. Il y a même une voie ſenſible & de pratique pour affermir cette connoiſſance de la diſtinction du corps & de l'ame, c'eſt d'accoutumer les enfans à mépriſer l'un, & à eſtimer l'autre dans tout le détail des mœurs. Louez l'inſtruction qui nourrit l'ame & qui la fait croître; eſtimez les hautes vérités qui l'animent à ſe rendre ſage & vertueuſe. Mépriſez la bonne chère, les parures, & tout ce qui amollit le corps; faites ſentir combien l'honneur, la bonne conſcience & la religion ſont au-deſſus des plaiſirs groſſiers. Par de tels ſentimens, ſans raiſonner ſur le corps & ſur l'ame, les anciens Romains avoient appris à leurs enfans à mépriſer leurs corps, & à le ſacrifier pour donner à l'ame le plaiſir de la vertu & de la gloire. Chez eux ce n'étoit pas ſeulement les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée, c'étoit le peuple entier qui naiſſoit tempérant, déſintéreſſé, plein de mépris pour la vie, uniquement ſenſible à l'honneur & à la ſageſſe. Quand je parle des anciens Romains, j'entends ceux qui ont vécu avant que l'accroiſſement de leur empire eût altéré la ſimplicité de leurs mœurs.

Qu'on ne diſe point qu'il ſeroit impoſſible de donner aux enfans de tels préjugés, par l'éducation. Combien voyons-nous de maximes qui ont été établies parmi nous contre l'impreſſion des ſens par la force de la coutume? Par exemple, celle du duel, fondée ſur une fauſſe règle d'honneur. Ce n'étoit point en raiſonnant, mais en ſuppoſant ſans raiſonner la maxime établie ſur le point d'honneur, qu'on expoſoit ſa vie, & que tout homme d'épée vivoit dans un péril continuel. Celui qui n'avoit aucune querelle, pouvoit en avoir à toute heure avec des gens qui cherchoient des prétextes pour ſe ſignaler dans quelque combat. Quelque modéré qu'on fût, on ne pouvoit perdre le faux honneur, ni éviter une querelle par un éclairciſſement, ni refuſer d'être ſecond du premier venu qui vouloit ſe battre. Quelle autorité n'a-t-il pas fallu pour déraciner une coutume ſi barbare! Voyez donc combien les préjugés de l'éducation ſont puiſſans; ils le ſeront bien davantage pour la vertu, quand ils ſeront ſoutenus par la raiſon & par l'eſpérance du royaume du ciel. Les Romains dont nous avons déjà parlé, & avant eux les Grecs dans les bons tems de leurs républiques, nourriſſoient leurs enfans dans le mépris du faſte & de la moleſſe; ils leur apprenoient à n'eſtimer que la gloire; à vouloir, non pas poſſéder les richeſſes, mais vaincre les rois qui les poſſédoient; à croire qu'on ne peut ſe rendre heureux que par la vertu. Cet eſprit s'étoit ſi fortement établi dans ces républiques, qu'elles ont fait des choſes incroyables ſelon ces maximes ſi contraires à celles de tous les autres peuples. L'exemple de tant de martyrs & d'autres premiers chrétiens de toute condition & de tout âge, fait voir que la grace du baptême étant ajoutée au ſecours de l'éducation, peut faire des impreſſions encore bien plus merveilleuſes dans les fidèles pour leur faire mépriſer ce qui appartient au corps. Cherchez donc tous les tours les plus agréables, & les comparaiſons les plus ſenſibles pour repréſenter aux enfans que notre corps eſt ſemblable aux bêtes, & que notre ame eſt ſemblable aux anges. Repréſentez un cavalier qui eſt monté ſur un cheval & qui le conduit: dites que l'ame eſt à l'égard du corps, ce que le cavalier eſt à l'égard du cheval. Finiſſez en concluant qu'une ame eſt bien foible & bien malheureuſe, quand elle ſe laiſſe emporter par ſon corps comme par un cheval fougueux qui la jette dans le précipice. Faites encore remarquer que la beauté du corps eſt une fleur qui s'épanouit le matin, & qui eſt le ſoir flétrie & foulée aux pieds; mais que l'ame eſt l'image de la beauté immortelle de Dieu. Il y a, ajouterez-vous, un ordre des choſes d'autant plus excellentes, qu'on ne peut les voir par les yeux groſſiers de la chair, comme on voit tout ce qui eſt ici-bas, ſujet au changement & la corruption. Pour faire ſentir aux enfans qu'il y a des choſes très-réelles que les yeux & les oreilles ne peuvent appercevoir, il leur faut demander s'il n'eſt pas vrai qu'un tel eſt ſage, & qu'un tel autre a beaucoup d'eſprit. Quand ils auront répondu, *Oui*; ajoutez: Mais la ſageſſe d'un tel, l'avez-vous vue, de quelle couleur eſt-elle? L'avez-vous entendue, fait-elle beaucoup de bruit? L'avez-vous touchée? Eſt-elle froide ou chaude? L'enfant rira, il en ſera autant pour les mêmes queſtions ſur l'eſprit: il paroîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur eſt un eſprit, s'il eſt rond ou quarré: alors vous pourrez lui faire remarquer qu'il connoît donc des choſes très-véritables qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni entendre, & que ces choſes ſont ſpirituelles. Mais il faut entrer fort ſobrement dans ces ſortes de diſcours pour les *filles*. Je ne les propoſe ici que pour celles dont la curioſité & le raiſonnement vous mèneroient malgré vous juſqu'à ces queſtions. Il faut ſe règler ſelon l'ouverture de leur eſprit, & ſelon leur beſoin.

Retenez leur eſprit le plus que vous pourrez dans les bornes communes, & apprenez-leur qu'il doit y avoir pour leur ſexe une pudeur ſur la ſcience preſque auſſi délicate que celle qui inſpire l'horreur du vice.

En même tems il faut faire venir l'imagination au ſecours de l'eſprit, pour leur donner des

images charmantes des vérités de la religion que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre la gloire céleſte, telle que Saint Jean nous la repréſente, les larmes de tout œil eſſuyées, plus de mort, plus de douleurs ni de cris, les gémiſſemens s'enfuiront, les maux ſeront paſſés, une joie éternelle ſera ſur la tête des bienheureux, comme les eaux ſont ſur la tête d'un homme abîmé au fond de la mer. Montrez cette glorieuſe Jéruſalem, dont Dieu ſera lui-même le ſoleil, pour y former des jours ſans fin; un fleuve de paix, un torent de délices, une fontaine de vie l'arroſera; tout y ſera or, perles & pierreries. Je ſais bien que toutes ces images attachent aux choſes ſenſibles; mais après avoir frappé les enfans par un ſi beau ſpectacle pour les rendre attentifs, on ſe ſert des moyens que nous avons touchés pour les ramener aux choſes ſpirituelles.

Concluez que nous ne ſommes ici-bas que comme des voyageurs dans une hôtellerie, ou ſous une tente; que le corps va périr; qu'on ne peut retarder que de peu d'années ſa corruption; mais que l'ame s'envolera dans cette celeſte patrie où elle doit vivre à jamais de la vie de Dieu. Si on peut donner aux enfans l'habitude d'enviſager avec plaiſir ces grands objets, & de juger des choſes communes par rapport à de ſi hautes eſpérances, on applanit des difficultés infinies.

Je voudrois encore tâcher de leur donner de fortes impreſſions ſur la réſurrection des corps. Apprenez-leur que la nature n'eſt qu'un ordre commun que Dieu a établi dans ſes ouvrages, & que les miracles ne ſont que des exceptions à ces règles générales: qu'ainſi il ne coute pas plus à Dieu de faire cent miracles, qu'à moi de ſortir de ma chambre un quart-d heure avant le tems où j'avois coutume d'en ſortir. Enſuite rappellez l'hiſtoire de la réſurrection du Lazare, puis celle de la réſurrection de Jéſus Chriſt, & de ſes apparitions familières pendant quarante jours devant tant de perſonnes. Enfin montrez qu'il ne peut être difficile à celui qui a fait les hommes, de les refaire. N'oubliez pas la comparaiſon du grain de bled qu'on ſeme dans la terre & qu'on fait pourir, afin qu'il réſſuſcite & ſe multiplie.

Au reſte il ne s'agit point d'enſeigner par mémoire cette morale aux enfans, comme on leur enſeigne le catéchiſme; cette méthode n'aboutiroit qu'à tourner la religion en un langage affecté, du moins en des formalités ennuyeuſes; aidez ſeulement leur eſprit, & mettez-les en chemin de trouver ces vérités dans leur propre fond: elles leur en ſeront plus propres & plus agréables, elles s'imprimeront plus vivement; profitez des ouvertures pour leur faire développer ce qu'ils ne voyent encore que confuſément.

Mais prenez garde qu'il n'eſt rien de ſi dangereux que de leur parler du mépris de cette vie, ſans leur faire voir par tout le détail de votre conduite que vous parlez ſérieuſement. Dans tous les âges l'exemple a un pouvoir étonnant ſur nous, dans l'enfance il peut tout; les enfans ſe plaiſent fort à imiter; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile: de plus, n'étant pas capables de juger par eux-mêmes du fond des choſes, ils en jugent bien plus par ce qu'ils voyent dans ceux qui les propoſent, que par les raiſons dont ils les appuyent; les actions mêmes ſont bien plus ſenſibles que les paroles: ſi donc ils voyent faire le contraire de ce qu'on leur enſeigne, ils s'accoutument à regarder la religion comme une belle cérémonie, & la vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfans certaines railleries ſur des choſes qui ont rapport à la religion. On ſe mocquera de la dévotion de quelque eſprit ſimple, on rira ſur ce qu'il conſulte ſon confeſſeur, ou ſur les pénitences qui lui ſont impoſées. Vous croyez que tout cela eſt innocent, mais vous vous trompez, tout tire à conſéquence en cette matière. Il ne faut jamais parler de Dieu ni des choſes qui concernent ſon culte, qu'avec un ſérieux & un reſpect bien éloigné de ces libertés. Ne vous relachez jamais ſur aucune bienſéance, mais principalement ſur celles-là. Souvent les gens qui ſont les plus délicats ſur celles du monde, ſont les plus groſſiers ſur celles de la religion.

Quand l'enfant aura fait les réflexions néceſſaires pour ſe connoître ſoi-même & pour connoître Dieu, joignez y les faits d'hiſtoires dont il ſera déjà inſtruit; ce mêlange lui fera trouver toute la religion raſſemblée dans ſa tête. Il remarquera avec plaiſir le rapport qu'il y a entre ſes réflexions & l'hiſtoire du genre humain: il aura reconnu que l'homme ne s'eſt point fait lui-même, que ſon ame eſt l'image de Dieu, que ſon corps a été formé avec tant de reſſorts admirables par une induſtrie divine; auſſi-tôt il ſe ſouviendra de l'hiſtoire de la création. Enſuite il ſongera qu'il eſt né avec des inclinations contraires à la raiſon; qu'il eſt trompé par le plaiſir, emporté par la colère, & que ſon corps entraine ſon ame contre la raiſon, comme un cheval fougueux emporte un cavalier, au lieu que ſon ame devroit gouverner ſon corps; il appercevra la cauſe de ce déſordre dans l'hiſtoire du péché d'Adam: cette hiſtoire lui fera attendre le ſauveur qui doit réconcilier les hommes avec Dieu, voilà tout le fond de la religion.

Pour mieux faire entendre les myſtères, les actions & les maximes de Jeſus-Chriſt, il faut diſpoſer les jeunes perſonnes à lire l'Evangile. Il faudroit donc les préparer de bonne heure à lire la parole de Dieu, comme on les prépare à recevoir par la communion la chair de Jeſus Chriſt; il

faudroit poſer comme le principal fondement l'autorité de l'égliſe, épouſe du fils de Dieu, & mère de tous les fidèles; c'eſt elle, direz vous, qu'il faut écourer, parce que le Saint-Eſprit l'éclaire pour nous expliquer les Ecritures. On ne peut aller que par elle à Jeſus Chriſt. Ne manquez pas de relire ſouvent avec les enfans, les endroits où Jeſus-Chriſt promet de ſoutenir & d'animer l'égliſe, afin qu'elle conduiſe ſes enfans dans la voie de la vérité. Sur-tout inſpirez aux *filles* cette ſageſſe ſobre & tempérée que Saint Paul recommande; faites leur craindre le piége de la nouveauté, dont l'amour eſt ſi naturel à leur ſexe; prévenez-les d'une horreur ſalutaire pour toute ſingularité en matière de religion; propoſez-leur cette perfection céleſte, cette merveilleuſe diſcipline qui régnoit parmi les premiers chrétiens; faites-les rougir de nos relâchemens; faites-les ſoupirer après cette pureté évangélique; mais éloignez avec un ſoin extrême toutes les penſées de critique préſomptueuſe, & de réformation indiſcrette.

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'évangile & les grands exemples de l'antiquité; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité & la ſimplicité de leur foi: revenez toujours à l'égliſe; montrez-leur avec les promeſſes qui lui ſont données dans l'évangile, la ſuite de tous les ſiècles où cette égliſe a conſervé parmi tant d'attaques & de révolutions, la ſucceſſion inviolable des paſteurs & de la doctrine, qui font l'accompliſſement manifeſte des promeſſes divines. Pourvu que vous poſiez le fondement de l'humilité, de la ſoumiſſion, & de l'averſion pour toute ſingularité ſuſpecte, vous montrerez avec beaucoup de fruit aux jeunes perſonnes, tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi de Dieu, dans l'inſtruction des ſacremens, & dans la pratique de l'ancienne égliſe. Je ſai qu'on ne peut pas eſpérer de donner ces inſtructions dans toute leur étendue à toutes ſortes d'enfans; je le propoſe ſeulement ici, afin qu'on les donne le plus exactement qu'on pourra ſelon le tems, & ſelon la diſpoſition des eſprits qu'on voudra inſtruire.

La ſuperſtition eſt ſans doute à craindre pour le ſexe, mais rien ne la déracine, ou ne la prévient mieux qu'une inſtruction ſolide; cette inſtruction quoiqu'elle doive être renfermée dans de juſtes bornes, & être bien éloignée de toutes les études des ſavans, va pourtant plus loin qu'on ne croit d'ordinaire: tel penſe être bien inſtruit qui ne l'eſt point, & dont l'ignorance eſt ſi grande, qu'il n'eſt pas même en état de ſentir ce qui lui manque pour connoître le fond du chriſtianiſme. Il ne faut jamais laiſſer mêler dans la foi ou dans les pratiques de piété, rien qui ne ſoit tiré de l'évangile, ou autoriſé par une approbation conſtante de l'égliſe; il faut prémunir diſcrettement les enfans contre certains abus qui ſont ſi communs, qu'on eſt tenté de les regarder comme des points de la diſcipline préſente de l'égliſe; on ne peut entièrement s'en garantir, ſi on ne remonte à la ſource, ſi on ne connoît l'inſtitution des choſes, & l'uſage que les ſaints en ont fait.

Accoutumez donc les *filles*, naturellement trop crédules, à n'admettre pas légèrement certaines hiſtoires ſans autorité, & à ne s'attacher pas à de certaines dévotions qu'un zèle indiſcret introduit, ſans attendre que l'égliſe les approuve.

Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penſer là-deſſus, n'eſt pas de critiquer ces choſes qu'un pieux motif à ſouvent introduites, & qu'on doit reſpecter par cette raiſon; mais de montrer ſans les blâmer, qu'elles n'ont point un ſolide fondement.

Contentez-vous de ne faire jamais entrer ces choſes dans les inſtructions qu'on donne ſur le chriſtianiſme. Ce ſilence ſuffira pour accoutumer d'abord les enfans à concevoir le chriſtianiſme dans toute ſon intégrité, & dans toute ſa perfection, ſans y ajouter ces pratiques. Dans la ſuite vous pourrez les préparer doucement contre les diſcours des calviniſtes; je crois que cette inſtruction ne ſera pas inutile, puiſque nous ſommes mêlés tous les jours avec des perſonnes préoccupées de leurs ſentimens, qui en parlent dans les converſations les plus familières.

Ils nous imputent, direz-vous, mal à propos tels excès ſur les images, ſur l'invocation des ſaints, ſur la prière pour les morts, ſur les indulgences. Voilà à quoi ſe réduit ce que l'égliſe enſeigne ſur le baptême, ſur la confirmation, ſur le ſacrifice de la meſſe, ſur la pénitence, ſur la confeſſion, ſur l'autorité des paſteurs, ſur celle du pape, qui eſt le premier d'entr'eux par l'inſtitution de Jeſus-Chriſt même, & duquel on ne peut ſe ſéparer ſans quitter l'égliſe.

Voilà, continuerez-vous, tout ce qu'il faut croire; ce que les calviniſtes nous accuſent d'y ajouter, n'eſt point la doctrine catholique. C'eſt mettre un obſtacle à leur réunion, que de vouloir les aſſujettir à des opinions qui les choquent, & que l'égliſe déſavoue, comme ſi ces opinions faiſoient partie de notre foi. En même tems ne négligez jamais de montrer combien les calviniſtes ont condamné témérairement les cérémonies les plus anciennes & les plus ſaites; ajoutez que les choſes nouvellement inſtituées, étant conformes à l'ancien eſprit, méritent un profond reſpect, puiſque l'autorité qui les établit eſt toujours celle de l'épouſe immortelle du fils de Dieu.

En leur parlant ainſi de ceux qui ont attaché aux anciens paſteurs une partie de leur troupeau, ſous prétexte d'une réforme, ne manquez pas de faire remarquer combien ces hommes ſuperbes

bes ont oublié la foibleſſe humaine, & combien ils ont rendu la religion impraticable pour tous les ſimples, lorſqu'ils ont voulu engager tous les particuliers à examiner par eux-mêmes tous les articles de la doctrine chrétienne dans les écriturès, ſans ſe ſoumettre aux interprétations de l'égliſe. Repréſentez l'écriture ſainte au milieu des fidèles comme la règle ſouveraine de la foi. Nous ne reconnoiſſons pas moins que les hérétiques, direz-vous, que l'égliſe doit ſe ſoumettre à l'écriture ; mais nous diſons que le Saint-Eſprit aide l'égliſe pour expliquer bien l'écriture. Ce n'eſt pas l'égliſe que nous préférons à l'écriture, mais l'explication de l'écriture faite par toute l'égliſe, à notre propre explication. N'eſt-ce pas le comble de l'orgueil & de la témérité à un particulier, de craindre que l'égliſe ne ſe ſoit trompée dans ſa déciſion, & de ne craindre pas de ſe tromper ſoi-même en décidant contre elle ?

Inſpirez encore aux enfans le deſir de ſavoir les raiſons de toutes les cérémonies & de toutes les paroles qui compoſent l'office divin & l'adminiſtration des ſacremens ; montrez-leur les fonts baptiſmaux ; qu'ils voyent baptiſer ; qu'ils conſidérent le jeudi ſaint comment on fait les ſaintes huiles, & le ſamedi comment on bénit l'eau des fonts. Donnez leur le goût, non des ſermons pleins d'ornemens vains & affectés, mais des diſcours ſenſés & édifians, comme de bons prônes & des homélies, qui leur faſſent entendre clairement la lettre de l'évangile ; faites-leur remarquer ce qu'il y a de beau & de touchant dans la ſimplicité de ces inſtructions, & inſpirez-leur l'amour de la paroiſſe où le paſteur parle avec bénédiction & avec autorité, ſi peu qu'il ait de talent & de vertu. Mais en même tems faites-leur aimer & reſpecter toutes les communautés qui concourent au ſervice de l'égliſe. Ne ſouffrez jamais qu'ils ſe moquent de l'habit, ou de l'état des religieux : montrez la ſainteté de leur inſtitut, l'utilité que la religion en tire, & le nombre prodigieux de chrétiens qui tendent dans ces ſaintes retraites à une perfection qui eſt preſque impraticable dans les engagemens du ſiècle. Accoutumez l'imagination des enfans à entendre parler de la mort, à voir ſans ſe troubler un drap mortuaire, un tombeau ouvert, des malades mêmes qui expirent, & des perſonnes déjà mortes, ſi vous pouvez le faire ſans l'expoſer à un ſaiſiſſement de frayeur.

Il n'eſt rien de plus fâcheux que de voir beaucoup de perſonnes qui ont de l'eſprit & de la piété, ne pouvoir penſer à la mort ſans frémir ; d'autres pâliſſent pour s'être trouvés au nombre de treize à table, ou pour avoir eu certains ſonges, ou pour avoir vu renverſer une ſalière ; la crainte de tous ces préſages imaginaires eſt un reſte groſſier du paganiſme. Faites-en voir la vanité & le ridicule. Quoique les femmes n'ayent pas les mêmes occaſions que les hommes de montrer leur courage, elles doivent pourtant en avoir. La lâcheté eſt mépriſable par-tout, par-tout elle a de méchans effets : il faut qu'une femme ſache réſiſter à de vaines allarmes, qu'elle ſoit ferme contre certains périls imprévus, qu'elle ne pleure ni ne s'effraye que pour de grands ſujets, encore faut-il s'y ſoutenir par vertu. Quand on eſt chrétien, de quelque ſexe qu'on ſoit, il n'eſt pas permis d'être lâche. L'ame du chriſtianiſme, ſi l'on peut parler ainſi, eſt le mépris de cette vie, & l'amour de l'autre.

Inſtruction ſur le Décalogue, ſur les Sacremens & ſur la Prière. (1)

Ce qu'il y a de principal à mettre ſans ceſſe devant les yeux des enfans, c'eſt Jeſus-Chriſt, auteur & conſommateur de notre foi, le centre de toute la religion, & notre unique eſpérance. Je n'entreprens pas de dire ici comment il faut leur enſeigner le myſtère de l'incarnation ; cet engagement me mèneroit trop loin, & il y a aſſez de livres où l'on peut trouver à fond tout ce qu'on en doit enſeigner. Quand les principes ſont poſés, il faut réformer tous les jugemens & toutes les actions de la perſonne qu'on inſtruit ſur le modèle de Jeſus-Chriſt même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre & à mourir, en nous montrant dans ſa chair ſemblable à la nôtre tout ce que nous devons croire & pratiquer. Ce n'eſt pas qu'il faille à tout moment comparer les ſentimens & les actions de l'enfant avec la vie de Jeſus-Chriſt : cette comparaiſon deviendroit fatiguante & indiſcrette ; mais il faut accoutumer les enfans à regarder la vie de Jeſus-Chriſt comme notre exemple, & ſa parole comme notre loi. Choiſiſſez parmi ſes diſcours & parmi ſes actions ce qui eſt le plus proportionné à l'enfant ; s'il s'impatiente de ſouffrir quelque incommodité, rappellez-lui le ſouvenir de Jeſus-Chriſt ſur la croix ; s'il ne peut ſe réſoudre à quelque travail rebutant, montrez-lui Jeſus-Chriſt travaillant juſqu'à trente ans dans une boutique ; s'il veut être loué & eſtimé, parlez lui des opprobres dont le Sauveur s'eſt raſſaſié ; s'il ne peut s'accorder avec les gens qui l'environnent, faites-lui conſidérer Jeſus Chriſt converſant avec les pêcheurs & les hypocrites les plus abominables ; s'il témoigne quelque reſſentiment, hâtez-vous de lui repréſenter Jeſus Chriſt mourant ſur la croix pour ceux mêmes qui le faiſoient mourir ; s'il ſe laiſſe emporter à une joie immodeſte, peignez-lui la douceur & la modeſtie de Jeſus-Chriſt, dont toute la vie a été ſi grave & ſi ſérieuſe. Enfin, faites qu'il ſe repréſente ſouvent ce que Jeſus-Chriſt penſeroit, & ce qu'il diroit de nos converſations, de nos amuſemens, & de nos occupations les plus ſérieuſes, s'il étoit encore viſible au milieu

(1) Quoiqu'il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de donner des détails ſur des opinions & des pratiques religieuſes, nous n'avons pas crû devoir ſupprimer ce morceau où reſpire la morale la plus douce & la plus conſolante.

de nous. Quel ſeroit, direz-vous, notre étonnement, s'il paroiſſoit tout d'un coup au milieu de nous, lorſque nous ſommes dans le plus profond oubli de ſa loi? Mais n'eſt-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à la mort, & au monde entier, quand l'heure ſecrette du Jugement univerſel ſera venue? Alors il faut peindre le renverſement de la machine de l'univers; le ſoleil obſcurci, les étoiles tombant de leur place, les élemens embraſés s'écoulans comme des fleuves de feu, les fondemens de la terre ébranlés juſqu'au centre. De quels yeux, ajouterez-vous, devons-nous donc regarder ce ciel qui nous couvre, cette terre qui nous porte, ces édifices que nous habitons, & tous ces autres objets qui nous environnent, puiſqu'il ſont réſervés au feu! Montrez enſuite les tombeaux ouverts, les morts qui raſſembleront les débris de leurs coups; Jeſus-Chriſt qui deſcendra ſur les nues avec une haute majeſté; ce livre ouvert où ſeront écrites juſqu'aux plus ſecrettes penſées des cœurs, cette ſentence prononcée à la face de toutes les nations & de tous les ſiècles; cette gloire qui s'ouvrira pour couronner à jamais les juſtes, & pour les faire règner avec Jeſus Chriſt ſur le même trône; enfin cet étang de feu & de ſouphre, cette nuit & cette horreur éternelle, ce grincement de dents, & cette rage commune avec les démons, qui ſera le partage des ames pêchereſſes.

Ne manquez pas d'expliquer à fond le décalogue; faites voir que c'eſt un abrégé de la loi de Dieu, & qu'on trouve dans l'évangile ce qui n'eſt contenu dans le décalogue que par des conſéquences éloignées. Dites ce que c'eſt que conſeil, & empêchez les enfans que vous inſtruiſez de ſe flatter, comme le commun des hommes, par une diſtinction qu'on pouſſe trop loin entre les conſeils & les préceptes. Montrez que les conſeils ſont donnés pour faciliter les préceptes, pour aſſurer les hommes contre leur propre fragilité; pour les éloigner du bord du précipice, où ils ſeroient entraînés par leur propre poids; qu'enfin les conſeils deviennent des préceptes abſolus pour ceux qui ne peuvent en certaines occaſions obſerver les préceptes ſans les conſeils. Par exemple, les gens qui ſont trop ſenſibles à l'amour du monde, & aux piéges des compagnies, ſont obligés de ſuivre le conſeil évangélique, & de quitter tout dans une ſolitude. Répétez ſouvent que la lettre tue, & que c'eſt l'eſprit qui vivifie: c'eſt-à-dire, que la ſimple obſervation du culte extérieur eſt inutile & nuiſible, ſi elle n'eſt intérieurement animée par l'eſprit d'amour & de religion; rendez ce langage clair & ſenſible; faites voir que Dieu veut être honoré du cœur & non des lêvres; que les cérémonies ſervent à exprimer notre religion & à l'exciter, mais que les cérémonies ne ſont pas la religion même; qu'elle eſt toute au-dedans, puiſque Dieu cherche des adorateurs en eſprit & en vérité; qu'il s'agit de l'aimer intérieurement, & de nous regarder comme s'il n'y avoit dans toute la nature que lui & nous; qu'il n'a pas beſoin de nos paroles, de nos poſtures, ni même de notre argent; que ce qu'il veut, c'eſt nous-mêmes; qu'on ne doit pas ſeulement exécuter ce que la loi ordonne, mais encore l'executer pour en tirer le fruit que la loi a eu en vue quand elle l'a ordonné. Qu'ainſi ce n'eſt rien d'entendre la meſſe, ſi on ne l'entend afin de s'unir à Jeſus-Chriſt ſacrifié pour nous, & de s'édifier de tout ce qui nous repréſente ſon immolation. Finiſſez en diſant que tous ceux qui crieront, *Seigneur, Seigneur*, n'entreront pas au royaume du ciel; que ſi on n'entre dans les vrais ſentimens d'amour de Dieu, de renoncement aux biens temporels, de mépris de ſoi-même, & d'horreur pour le monde, on fait du chriſtianiſme un fantôme trompeur pour ſoi & pour les autres.

Paſſez aux ſacremens, je ſuppoſe que vous en avez déjà expliqué toutes les cérémonies, à meſure qu'elles ſe ſont faites en préſence de l'enfant, comme nous l'avons dit. C'eſt ce qui en fera mieux ſentir l'eſprit & la fin; par-là vous ferez entendre combien il eſt grand d'être chrétien, combien il eſt honteux & funeſte de l'être comme on l'eſt dans le monde. Rappellez ſouvent les exorciſmes & les promeſſes du baptême, pour montrer que les exemples & les maximes du monde, bien loin d'avoir quelque autorité ſur nous, doivent nous rendre ſuſpect tout ce qui nous vient d'une ſource ſi odieuſe & ſi empoiſonnée; ne craignez pas même de repréſenter, comme ſaint Paul, le démon régnant dans le monde, & agitant les cœurs des hommes par toutes les paſſions violentes qui leur font chercher les richeſſes, la gloire & les plaiſirs. C'eſt cette pompe, direz-vous, qui eſt encore plus celle du démon que du monde; c'eſt ce ſpectacle de vanité auquel un chrétien ne doit ouvrir ni ſon cœur ni ſes yeux. Le premier pas qu'on fait par le baptême dans le chriſtianiſme, eſt un renoncement à toute la pompe mondaine. Rappeller le monde malgré des promeſſes ſi ſolemnelles faites à Dieu, c'eſt tomber dans une eſpèce d'apoſtaſie, comme un religieux, qui malgré ſes vœux quitteroit ſon cloître & ſon habit de pénitence pour rentrer dans le ſiècle. Ajoutez combien nous devons fouler aux pieds les mépris mal fondés, les railleries impies & les violences mêmes du monde, puiſque la confirmation nous rend ſoldats de Jeſus-Chriſt pour combattre cet ennemi. L'evêque, direz-vous, vous a frappé pour vous endurcir contre les coups les plus violens de la perſécution. Il a fait ſur vous une onction ſacrée, afin de repréſenter les anciens qui s'oignoient d'huile pour rendre leurs membres plus ſouples & plus vigoureux quand ils alloient au combat; enfin il a fait ſur vous le ſigne de la croix, pour vous montrer que vous devez être crucifié avec Jeſus-Chriſt. Nous ne ſommes plus, continuerez-vous, dans

le tems des perſécutions, où l'on faiſoit mourir ceux qui ne vouloient pas renoncer à l'évangile; mais le monde qui ne peut ceſſer d'être monde, c'eſt-à-dire corrompu, fait toujours une perſécution indirecte à la piété; il lui tend des piéges pour la faire tomber, il la décrie, il s'en moque & il en rend la pratique ſi difficile dans la plupart des conditions, qu'au milieu même des nations chrétiennes, & ou l'autorité ſouveraine appuye le chriſtianiſme, on eſt en danger de rougir du nom de Jeſus-Chriſt & de l'imitation de ſa vie.

Repréſentez fortement le bonheur que nous avons d'être incorporés à Jeſus-Chriſt par l'euchariſtie. Dans le baptême il nous fait ſes frères, dans l'euchariſtie il nous fait ſes membres; comme il s'étoit donné par l'incarnation à la nature humaine en général, il ſe donne par l'euchariſtie, qui eſt une ſuite ſi naturelle de l'incarnation à chaque fidèle en particulier; tout eſt réel dans la ſuite de ſes myſtères. Jeſus Chriſt donne ſa chair auſſi réellement qu'il l'a priſe; mais c'eſt ſe rendre coupable du corps & du ſang du Seigneur, c'eſt boire & manger la chair vivifiante de Jeſus-Chriſt ſans vivre de ſon eſprit. *Celui*, dit-il lui même, *qui me mange*, doit vivre pour moi.

Mais quel malheur, direz-vous encore, d'avoir beſoin du ſacrement de la pénitence, qui ſuppoſe qu'on a péché depuis qu'on a été fait enfant de Dieu. Quoique cette puiſſance toute céleſte qui s'exerce ſur la terre, & que Dieu a miſe dans les mains des prêtres pour lier & pour délier les pêcheurs ſelon leurs beſoins, ſoit une ſi grande ſource de miſéricordes, il faut trembler dans la crainte d'abuſer des dons de Dieu & de ſa pénitence. Pour le corps de Jeſus-Chriſt qui eſt la vie, la force, & la conſolation des juſtes, il faut deſirer ardemment de pouvoir s'en nourrir tous les jours, mais pour le remède des ames malades, il faut ſouhaiter de parvenir à une ſanté ſi parfaite, qu'on en diminue tous les jours le beſoin. Le beſoin, quoi qu'on faſſe, ne ſera que trop grand; mais ce ſeroit bien pis, ſi on faiſoit de toute ſa vie un cercle continuel & ſcandaleux du pêché à la pénitence, & de la pénitence au pêché. Il n'eſt donc queſtion de ſe confeſſer que pour ſe convertir & ſe corriger; autrement les paroles de l'abſolution, quelque puiſſantes qu'elles ſoient par l'inſtitution de Jeſus-Chriſt, ne ſeroient par notre indiſpoſition que des paroles, mais des paroles funeſtes, qui ſeroient notre condamnation devant Dieu. Une confeſſion ſans changement intérieur, bien loin de décharger une conſcience du fardeau de ſes pêchés, ne fait qu'ajoûter aux autres pêchés celui d'un monſtrueux ſacrilège.

Faites lire aux enfans que vous élevez, les prières des agoniſans qui ſont admirables, montrez-leur ce que l'égliſe fait, ce qu'elle dit, en donnant l'extrême onction aux mourans: quelle conſolation pour eux de recevoir encore un renouvellement de l'onction ſacrée pour ce dernier combat! mais pour ſe rendre digne des graces de la mort, il faut être fidèle à celles de la vie. Admirez les richeſſes de la grace de Jeſus-Chriſt qui n'a pas dédaigné d'appliquer le remède à la ſource du mal, en ſanctifiant la ſource de notre naiſſance, qui eſt le mariage. Qu'il étoit convenable de faire un ſacrement de cette union de l'homme & de la femme, qui repréſente celle de Dieu avec ſa créature, & de Jeſus-Chriſt avec ſon égliſe; que cette bénédiction étoit néceſſaire pour modérer les paſſions brutales des hommes, pour répandre la paix & la conſolation ſur toutes les familles, pour tranſmettre la religion comme un héritage de génération en génération! De-là il faut conclure que le mariage eſt un état très-ſaint & très-pur, quoiqu'il ſoit moins parfait que la virginité, qu'il faut y être appellé, qu'on n'y doit chercher ni les plaiſirs groſſiers, ni la pompe mondaine, qu'on doit ſeulement déſirer d'y former des ſaints.

Louez la ſageſſe infinie du Fils de Dieu, qui a établi des paſteurs pour le repréſenter parmi nous, pour nous inſtruire en ſon nom, pour nous réconcilier avec lui après nos chutes, pour former tous les jours de nouveaux fidèles, & même de nouveaux paſteurs qui nous conduiſent après eux, afin que l'égliſe ſe conſerve dans tous les ſiècles ſans interruption. Montrez qu'il faut ſe réjoüir que Dieu ait donné une telle puiſſance aux hommes; ajoûtez avec quel ſentiment de religion on doit reſpecter les oints du Seigneur; ils ſont les hommes de Dieu, & les diſpenſateurs de ſes myſtères. Il faut donc baiſſer les yeux & gémir dès qu'on apperçoit en eux la moindre tâche qui ternit l'éclat de leur miniſtère. Il faudroit ſouhaiter de la pouvoir laver dans ſon propre ſang; leur doctrine n'eſt pas la leur; qui les écoute, écoute Jeſus-Chriſt même; quand ils ſont aſſemblés au nom de Jeſus-Chriſt pour expliquer les écritures, le Saint-Eſprit parle avec eux. Leur tems n'eſt point à eux: il ne faut donc pas vouloir les faire deſcendre d'un ſi haut miniſtère où ils doivent ſe dévouer à la parole & à la prière, pour être les médiateurs entre Dieu & les hommes, & les rabaiſſer juſqu'à des affaires du ſiècle. Il eſt encore moins permis de vouloir profiter de leurs revenus, qui ſont le patrimoine des pauvres, & le prix des péchés du peuple: mais le plus affreux déſordre eſt de vouloir élever ſes parens ou ſes amis à ce redoutable miniſtère ſans vocation, & par des vuës d'intérêt temporel.

Il reſte à montrer la néceſſité de la prière fondée ſur le beſoin de la grace que nous avons déjà expliqué; Dieu, dira-t-on à un enfant, veut

qu'on lui demande sa grace, non parce qu'il veut nous assujettir à une demande qui nous excite à reconnoître ce besoin : mais parce qu'il ignore notre besoin, ainsi c'est l'humiliation de notre cœur, le sentiment de notre misère & de notre impuissance, enfin la confiance en sa bonté qu'il exige de nous. Cette demande qu'il veut qu'on lui fasse, ne consiste que dans l'intention & dans le desir, car il n'a pas besoin de nos paroles. Souvent on récite beaucoup de paroles sans prier, & souvent on prie intérieurement sans prononcer aucune parole. Ces paroles peuvent néanmoins être très-utiles : car elles excitent en nous les pensées & les sentimens qu'elles expriment, si on y est attentif : c'est pour cette raison que Jesus-Christ nous a donné une forme de prière. Quelle consolation de sçavoir par Jesus-Christ même comment son père veut être prié ? Quelle force doit-il y avoir par des demandes que Dieu même nous met dans la bouche ? Comment ne nous accorderoit-il pas ce qu'il a soin de nous apprendre à demander ? Après cela montrez combien cette priere est simple & sublime, courte, & pleine de tout ce que nous pouvons attendre d'en haut.

Le tems de la première confession des enfans, est une chose qu'on ne peut décider ici : il doit dépendre de l'état de leur esprit, & encore plus de celui de leur conscience : il faut enseigner ce que c'est que la confession, dès qu'ils paroissent capables de l'entendre. Ensuite attendez la première faute un peu considérable que l'enfant fera, donnez-lui en beaucoup de confusion & de remords. Vous verrez qu'étant déjà instruit sur la confession, il cherchera naturellement à se consoler en s'accusant au confesseur ; il faut tâcher de faire enforte qu'il s'excite à un vif repentir, & qu'il trouve dans la confession un sensible adoucissement à sa peine, afin que cette première confession fasse une impression extraordinaire dans son esprit, & qu'elle soit une source de graces pour toutes les autres.

La première communion au-contraire me semble devoir être faite dans le tems où l'enfant parvenu à l'usage de raison paroîtra plus docile & plus exempt de tout défaut considérable. C'est parmi ces prémices de foi & d'amour de Dieu, que Jesus-Christ se fera mieux sentir, & goûter à lui par les graces de la communion. Elle doit être long-tems attenduë, c'est-à-dire, qu'on doit l'avoir fait espérer à l'enfant dès sa première enfance, comme le plus grand bien qu'on puisse avoir sur la terre, en attendant les joyes du ciel. Je crois qu'il faudroit la rendre la plus solemnelle qu'on peut ; qu'il paroisse à l'enfant qu'on a les yeux attachés sur lui pendant ces jours-là, qu'on l'estime heureux, qu'on prend part à sa joye & qu'on attend de lui une conduite au-dessus de son âge pour une si grande action. Mais quoiqu'il faille donc préparer beaucoup l'enfant à la communion, je crois que quand il est préparé, on ne sauroit le prévenir trop-tôt d'une si précieuse grace, avant que son innocence soit exposée aux occasions daugereuses où elle commence à se flétrir.

Remarques sur plusieurs défauts des filles.

Nous avons encore à parler du soin qu'il faut prendre pour préserver les *filles* de plusieurs défauts ordinaires à leur sexe. On les nourrit dans une molleſſe & dans une timidité qui les rend incapables d'une conduite ferme & réglée. Au commencement il y a beaucoup d'affectation, & ensuite beaucoup d'habitude dans ces craintes mal fondées, & dans ces larmes qu'elles versent à si bon marché : le mépris de ces affectations peut servir beaucoup à les corriger, puisque la vanité y a tant de part.

Il faut aussi réprimer en elles les amitiés trop tendres, les petites jalousies, les complimens excessifs, les flatteries, les empressemens ; tout cela les gâte, & les accoutume à trouver que tout ce qui est grave & sérieux est trop sec & austère. Il faut même tâcher de faire enforte qu'elles s'étudient à parler d'une manière courte & précise. Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, & à dire beaucoup en peu de mots, au lieu que la plûpart des femmes disent peu en beaucoup de paroles ; elles prennent la facilité de parler & la vivacité d'imagination pour l'esprit ; elles ne choisissent point entre leurs pensées : elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer ; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, & la passion fait parler beaucoup : cependant on ne peut espérer rien de fort bon d'une femme, si on ne la réduit à refléchir de suite, à examiner ses pensées, à les expliquer d'une manière courte, & à savoir ensuite se taire.

Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes ; c'est qu'elles sont nées artificieuses, & qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but ; elles estiment la finesse : & comment ne l'estimeroient-elles pas, puisqu'elles ne connoissent point de meilleure prudence, & que c'est d'ordinaire la première chose que l'exemple leur a enseigné ? Elles ont un naturel souple pour jouer facilement toutes sortes de comédies, les larmes ne leur coutent rien, leurs passions sont vives, & leurs connoissances bornées ; de-là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, & que les moyens qui ne conviendroient pas à des esprits plus réglés, leur paroissent bons ; elles ne raisonnent guères pour examiner s'il faut desirer une chose, mais elles sont très-industrieuses pour y parvenir.

Ajoutez qu'elles ſont timides, & pleines de fauſſe honte, ce qui eſt encore une ſource de diſſimulation. Le moyen de prévenir un ſi grand mal, eſt de ne les mettre jamais dans le beſoin de la fineſſe, & de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations ſur toutes les choſes permiſes. Qu'elles ſoient libres pour témoigner leur ennui quand elles s'ennuyent. Qu'on ne les aſſujettiſſe point à paroître goûter certaines perſonnes, ou certains livres qui ne leur plaiſent pas.

Souvent une mère préoccupée de ſon directeur eſt mécontente de ſa fille juſqu'à ce qu'elle prenne ſa direction, & la fille le fait par politique contre ſon goût. Sur-tout qu'on ne les laiſſe jamais ſoupçonner qu'on veut leur inſpirer le deſſein d'être religieuſes; car cette penſée leur ôte la confiance en leurs parens, leur perſuade qu'elles n'en ſont point aimées, leur agite l'eſprit, & leur fait faire un perſonnage forcé pendant pluſieurs années. Quand elles ont été aſſez malheureuſes pour prendre l'habitude de déguiſer leurs ſentimens; le moyen de les en déſabuſer eſt de les inſtruire ſolidement des maximes de la vraie prudence, comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des romans, eſt de leur donner le goût des hiſtoires utiles & agréables. Si vous ne leur donnez une curioſité raiſonnable, elles en auront une déréglée; & tout de même ſi vous ne formez leur eſprit à la vraye prudence, elles s'attacheront à la fauſſe, qui eſt la fineſſe.

Montrez-leur par des exemples comment on peut ſans tromperie être diſcret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réuſſir. Dites-leur: La principale prudence conſiſte à parler peu, à ſe défier bien plus de ſoi que des autres; mais point à faire des diſcours faux & des perſonnages brouillons. La droiture de conduite & la réputation univerſelle de probité, attirent plus de confiance & d'eſtime, & par conſéquent à la longue plus d'avantages, mêmes temporels, que les voyes détournées. Combien cette probité judicieuſe diſtingue-t-elle une perſonne, ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choſes?

Mais ajoutez combien ce que la fineſſe cherche eſt bas & mépriſable: c'eſt ou une bagatelle qu'on n'oſeroit dire, ou une paſſion pernicieuſe. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le deſire ouvertement, & on le cherche par des voyes droites & avec modération. Qu'y-a-t-il de plus doux & de plus commode que d'être ſincère, toujours tranquille, d'accord avec ſoi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer? Au lieu qu'une perſonne diſſimulée eſt toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable néceſſité de couvrir une fineſſe par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuſes, les eſprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuyent. Tôt ou tard ils paſſent pour ce qu'ils ſont. Si le monde eſt leur dupe ſur quelque action détachée, il ne l'eſt pas ſur le gros de leur vie, on les devine toujours par quelque endroit; ſouvent même ils ſont dupes de ceux qu'ils veulent tromper, car on fait ſemblant de ſe laiſſer éblouir par eux, & ils ſe croyent eſtimés, quoiqu'on les mépriſe. Mais au moins ils ſe garantiſſent par des ſoupçons; & qu'y a-t-il de plus contraire aux avantages qu'un amour propre ſage doit chercher, que de le voir toujours ſuſpect? Dites peu à peu ces choſes ſelon les occaſions, les beſoins, & la portée des eſprits.

Obſervez encore que la fineſſe vient toujours d'un cœur bas & d'un petit eſprit. On n'eſt fin qu'à cauſe qu'on ſe veut cacher, n'étant pas tel qu'on devroit être, ou que voulant des choſes permiſes on prend pour y arriver des moyens indignes, faute d'en ſavoir choiſir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfans l'impertinence de certaines fineſſes qu'ils voyent pratiquer, le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font; & enfin faites-leur honte à eux-mêmes quand vous les ſurprendrez dans quelque diſſimulation. De tems en tems privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la fineſſe, & déclarez qu'ils l'obtiendront quand ils demanderont ſimplement; ne craignez pas même de compatir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laiſſer voir. La mauvaiſe honte eſt le mal le plus dangereux & le plus preſſé à guérir; celui-là, ſi on n'y prend garde rend tous les autres incurables.

Déſabuſez-les de mauvaiſes ſubtilités, par leſquelles on veut faire enſorte que le prochain ſe trompe, ſans qu'on puiſſe ſe reprocher de l'avoir trompé; il y a encore plus de baſſeſſe & de ſupercherie dans ces rafinemens que dans les fineſſes communes. Les autres gens pratiquent, pour ainſi dire, de bonne foi la fineſſe, mais ceux-ci y ajoutent un nouveau déguiſement pour l'autoriſer. Dites à l'enfant que Dieu eſt la vérité même; que c'eſt ſe jouer de Dieu que de ſe jouer de la vérité dans ſes paroles; qu'on les doit rendre préciſes & exactes; & parler peu pour ne rien dire que de juſte, afin de reſpecter la vérité.

Gardez-vous donc bien d'imiter ces perſonnes qui applaudiſſent aux enfans lorſqu'ils ont marqué de l'eſprit par quelque fineſſe. Bien loin de trouver ces tours jolis & de vous en divertir, reprenez-les ſévèrement, & faites enſorte que tous leurs artifices réuſſiſſent mal, afin que l'expérience les en dégoûte. En les louant ſur de telles fau-

tes, on leur persuade que c'est être habile que d'être fin.

La vanité de la beauté & des ajustemens.

Mais ne craignez rien tant que la vanité dans les *filles*, elles naissent avec un desir violent de plaire. Les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité & à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agrémens de l'esprit & du corps : de-là vient leur conversation douce & insinuante ; de-là vient qu'elles aspirent tant à la beauté & à toutes les graces extérieures, & qu'elles sont si passionnées pour les ajustemens ; une coëffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans notre nation qu'en toute autre ; l'humeur changeante qui régne parmi nous cause une variéte continuelle de modes ; ainsi on ajoûte à l'amour des ajustemens celui de la nouveauté, qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Ces deux folies mises ensemble renversent les bornes des conditions, & déréglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de règle pour les habits & pour les meubles, il n'y en a plus d'effective pour les conditions : car pour la table des particuliers, c'est ce que l'autorité publique peut moins régler ; chacun choisit selon son argent, ou plutôt sans argent, selon son ambition & sa vanité.

Ce faste ruine les familles, & la ruine des familles entraine la corruption des mœurs. D'un côté le faste excite dans les personnes d'une basse naissance la passion d'une prompte fortune, ce qui ne se peut faire sans péché, comme le saint Esprit nous l'assure. D'un autre côté les gens de qualité, se trouvant sans ressource, font des lâchetés & des bassesses horribles pour soutenir leur dépense ; par-là s'éteignent insensiblement l'honneur, la foi, la probité & le naturel, même entre les plus proches parens.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes ; elles ont fait passer pour gaulois ridicules tous ceux, qui ont voulu conserver la gravité & la simplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux *filles*, combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite & d'une vraye capacité, est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux ou de ses habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus la personne qui la possède, que ceux qui en sont éblouis, elle trouble, elle enivre l'ame, on est plus fortement idolâtre de soi-même que les amans les plus passionnés ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme & une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible, à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille. Mais comment y servira-t-elle, si elle n'est soutenue par le mérite & par la vertu ? Elle ne peut espérer d'épouser qu'un jeune fou avec qui elle sera malheureuse, à moins que sa sagesse & sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé & sensibles aux qualités solides. Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté, deviennent bientôt ridicules ; elles arrivent, sans s'en appercevoir, à un certain âge où leur beauté se flétrit, & elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde, bien loin de l'être, en soit dégoûté. Enfin il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté, que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps, comme font les peuples barbares & sauvages.

De la beauté passons à l'ajustement : les véritables graces ne dépendent point d'une parure vaine & affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion, & la bienséance dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps. Mais après tout, ces étoffes qui nous couvrent, & qu'on peut rendre commodes & agréables, ne peuvent jamais être des ornemens qui donne une vraye beauté.

Je voudrois même faire voir aux jeunes *filles* la noble simplicité qui paroît dans les statues, dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques & romaines ; elles y verroient, combien des cheveux noués négligemment par derrière, & des drapperies peines & flottantes à longs plis, sont agréables & majestueuses. Il seroit bon même qu'elles entendissent parler les peintres & les autres gens qui ont ce gout exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au dessus de la préoccupation des modes, elles auroient bientôt un grand mépris pour leurs frisures si éloignées du naturel, & pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique, il y auroit de l'extravagance à le vouloir ; mais elles pourroient sans aucune singularité prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse, & d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauroient au moins ce qu'il faudroit penser de cet usage. Elles satisferoient à la mode comme à une servitude fâcheuse, & elles ne lui donneroient que ce qu'elles ne pourroient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent & de bonne heure la vanité & la légéreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir

la tête de je ne sais combien de coëffes entassées ; les véritables graces suivent la nature, & ne la gênent jamais.

Mais la mode se détruit elle-même, elle vise toujours au parfait, & jamais elle ne le trouve, du moins elle ne veut jamais s'y arrêter : elle seroit raisonnable, si elle ne changeoit que pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité & pour la bonne grace : mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance & le déréglement, que la véritable politesse & le bon goût ? Aussi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider. Il n'y a qu'elles qu'on en veuille croire. Ainsi les esprits les plus legers & les moins instruits entraînent les autres, elles ne choisissent & ne quittent rien par règle, il suffit qu'une chose bien inventée ait été long-tems à la mode, afin qu'elle ne doive plus l'être, & qu'un autre, quoique ridicule, à titre de nouveauté, prenne sa place & soit admirée. Après avoir posé ce fondement, montrez les règles de la modestie chrétienne. Nous apprenons, direz-vous, par nos saints mystères, que l'homme naît dans la corruption du péché. Son corps travaillé d'une maladie contagieuse, est une source inépuisable de tentations à son ame. Jesus-Christ nous apprend à mettre toute notre vertu dans la crainte & dans la défiance de nous-mêmes. Voudriez-vous, pourra-t-on dire à une *fille*, hazarder votre ame & celle de votre prochain pour une folle vanité ? Ayez donc horreur des nudités de gorge, & de toutes les autres immodesties ; quand même on commettroit ces fautes sans aucune mauvaise passion, du moins c'est une vanité, c'est un desir effrené de plaire. Cette vanité justifie-t-elle devant Dieu & devant les hommes une conduite si téméraire, si scandaleuse & si contagieuse pour autrui ? Cet aveugle desir de plaire, convient-il à une ame chrétienne, qui doit regarder comme une idolatrie tout ce qui détourne de l'amour du Créateur & du mépris des créatures ? Mais quand on cherche à plaire, que prétend-on ? N'est ce pas d'exciter les passions des hommes ? Les tient-on dans ses mains pour les arrêter, si elles vont trop loin ? Ne doit-on pas s'en imputer toutes les suites, & ne vont-elles pas toujours trop loin si peu qu'elles soient allumées ? vous préparez un poison & subtil & mortel, vous le versez sur tous les spectateurs, & vous vous croyez innocente. Ajoutez les exemples des personnes que leur modestie a rendu recommandables, & de celles à qui leur immodestie a fait tort. Mais surtout ne permettez rien dans l'extérieur des *filles* qui excéde leur condition. Réprimez sévèrement toutes leurs fantaisies. Montrez-leur à quel danger on s'expose, & combien on se fait mépriser des gens sages en oubliant ainsi ce qu'on est.

Ce qui reste à faire, c'est de desabuser les *filles* de bel esprit. Si on n'y prend garde quand elles ont quelque vivacité, elles s'intriguent, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages le moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. Une *fille* ne doit parler que pour de vrais besoins avec un air de doute & de déférence ; elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des *filles*, quoiqu'elle en soit instruite. Qu'elle ait tant qu'elle voudra de la mémoire, de la vivacité, des tours plaisans, de la facilité à parler avec grace, toutes ces qualités lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées, & fort mépriſables : mais qu'elle ait une conduite exacte & suivie, un esprit égal & réglé, qu'elle sache se taire & conduire quelque chose, cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse & l'affectation d'ennui, il faut la réprimer, en montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est si estimable que le bon sens & la vertu : l'un & l'autre font regarder le dégoût & l'ennui, non comme une délicatesse louable, mais comme une foiblesse d'un esprit malade.

Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, & dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison qui est la seule bonne délicatesse, consiste à se rendre grossier avec les gens qui le sont. Un esprit qui goûte la politesse, mais qui sçait s'élèver au-dessus d'elle dans le besoin pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats & surmontés par leur dégoût.

Instruction des femmes sur leurs devoirs.

Venons maintenant au détail des choses dont une femme doit être instruite, quels sont ses emplois ? Elle est chargée de l'éducation de ses enfans, des garçons jusqu'à un certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se marient, ou se fassent religieuses ; de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leurs services ; du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec œconomie & honorablement, d'ordinaire même de faire les fermes, & de recevoir les revenus.

La science des femmes comme celle des hommes doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions, la différence de leurs emplois doit faire celles de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire : mais une femme curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité : elle se trompe : c'est qu'elle ne

connoît pas l'importance & l'étendue des choſes dont je lui propoſe de s'inſtruire.

Quel diſcernement lui faut-il pour connoître le naturel & le génie de chacun de ſes enfans, pour trouver la manière de ſe conduire avec eux la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur talent ; à prévenir les paſſions naiſſantes, à leur perſuader les bonnes maximes, & à guérir leurs erreurs ? Quelle prudence doit-elle avoir pour acquérir & conſerver ſur eux l'autorité, ſans perdre l'amitié & la confiance ? Mais n'a-t-elle pas beſoin d'obſerver, & de connoître à fond les gens qu'elle met auprès d'eux ? Sans doute : une mère de famille doit donc être pleinement inſtruite de la religion, & avoir un eſprit mûr, ferme, appliqué & expérimenté pour le gouvernement.

Peut-on douter que les femmes ne ſoient chargées de tous ces ſoins, puiſqu'ils tombent naturellement ſur elles, pendant la vie même de leurs maris occupés au dehors ? ils les regardent encore de plus près ſi elles deviennent veuves : enfin ſaint Paul attache tellement en général leur ſalut à l'éducation de leurs enfans, qu'il aſſure que c'eſt par eux qu'elles ſe ſauveront.

Je n'explique point ici tout ce que les femmes doivent ſavoir pour l'éducation de leurs enfans, parce que ce mémoire leur fera aſſez ſentir l'étendue des connoiſſances qu'il faudroit qu'elles euſſent.

Joignez à ce gouvernement l'œconomie : la plupart des femmes la négligent comme un emploi bas, qui ne convient qu'à des païſans ou à des fermiers, tout au plus à un maître-d'hôtel, ou à quelque femme de charge ; ſur-tout les femmes nourries dans la molleſſe, l'abondance & l'oiſiveté, ſont indolentes, & dédaigneuſes pour tout ce détail. Elles ne font pas grande différence entre la vie champêtre & celle des ſauvages de Canada : ſi vous leur parlez de vente de bled, de cultures de terres, de différentes natures de revenus, de la levée des rentes & des autres droits ſeigneuriaux, de la meilleure manière de faire des fermes, ou d'établir des receveurs, elles croyent que vous voulez les réduire à des occupations indignes d'elles.

Ce n'eſt pourtant que par ignorance qu'on mépriſe cette ſcience de l'œconomie. Les anciens Grecs & Romains, ſi habiles & ſi polis, s'en inſtruiſoient avec un grand ſoin ; les plus grands eſprits d'entr'eux en ont fait ſur leurs propres expériences des livres que nous avons encore, & où ils ont marqué même le dernier détail de l'agriculture. On ſait que leurs conquérans ne dédaignoient pas de labourer, & de retourner à la charrue en ſortant du triomphe. Cela eſt ſi éloigné de nos mœurs qu'on ne pourroit le croire, ſi peu qu'il y eut dans l'hiſtoire quelque prétexte pour en douter. Mais n'eſt-il pas naturel qu'on ne ſonge à défendre ou à augmenter ſon païs, que pour le cultiver paiſiblement. A quoi ſert la victoire, ſinon à cueillir les fruits de la paix ? Après tout, la ſolidité de l'eſprit conſiſte à vouloir s'inſtruire exactement de la manière dont ſe font les choſes, qui ſont les fondemens de la vie humaine, toutes les plus grandes affaires roulent là-deſſus. La force & le bonheur d'un état conſiſte, non à avoir beaucoup de provinces mal cultivées, mais à tirer de la terre qu'on poſſède tout ce qu'il faut pour nourrir aiſément un peuple nombreux.

Il faut ſans doute un génie bien plus élevé, & plus étendu, pour s'inſtruire de tous les arts qui ont rapport à l'œconomie, & pour être en état de bien policer toute une famille, qui eſt une petite république, que pour jouer, diſcourir ſur des modes, & s'exercer à des petites gentilleſſes de converſation. C'eſt une ſorte d'eſprit bien mépriſable, que celui qui ne va qu'à bien parler ; on voit de tous côtés des femmes dont la converſation eſt pleine de maximes ſolides, & qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite.

Mais prenez garde au défaut oppoſé. Les femmes courent riſque d'être extrêmes en tout : il eſt bon de les accoutumer dès l'enfance à gouverner quelque choſe, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchés de tout ce qu'on achette, & ſavoir comment il faut que chaque choſe ſoit faite pour être d'un bon uſage : mais craignez auſſi que l'œconomie n'aille en elles juſqu'à l'avarice ; montrez-leur en détail tous les ridicules de cette paſſion ; dites-leur enſuite, prenez garde que l'avarice gagne peu, & qu'elle ſe deshonore beaucoup ; un eſprit raiſonnable ne doit chercher, dans une vie frugale & laborieuſe, qu'à éviter la honte & l'injuſtice attachées à une conduite prodigue & ruineuſe. Il ne faut retrancher les dépenſes ſuperflues que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bienſéance, ou l'amitié, ou la charité inſpirent. Souvent c'eſt faire un grand gain que de ſavoir perdre à propos ; c'eſt le bon ordre, & non certaines épargnes ſordides, qui fait les grands profits : ne manquez pas de repreſenter l'erreur groſſière de ces femmes qui ſe ſavent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles ſe laiſſent tromper par un intendant ſur le gros de toutes leurs affaires. Faites pour la propreté comme pour l'œconomie : accoutumez les filles à ne ſouffrir rien de ſale ni de dérangé, qu'elles remarquent le moindre deſordre dans une maiſon ; faites-leur même obſerver que rien ne contribue plus à l'œconomie & à la propreté, que de tenir toujours chaque choſe en ſa place. Cette

règle

règle ne paroît presque rien, cependant elle iroit loin si elle étoit exactement gardée. Avez vous besoin d'une chose, vous ne perdez jamais un moment à la chercher; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras quand on en a besoin; vous mettez d'abord la main dessus, & quand vous vous en êtes servi, vous la remettez sur le champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté, c'est ce qui frappe le plus les yeux que de voir cet arrangement si exact. D'ailleurs la place qu'on donne à chaque chose, étant celle qui lui convient davantage, non seulement pour la bonne grace & le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs, elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident, elle y est même entretenue proprement: car, par exemple, un vase ne sera ni poudreux, ni en danger de se briser, lorsqu'on le mettra dans sa place immédiatement après s'en être servi. L'esprit d'exactitude qui fait ranger, fait aussi nettoyer; joignez à ces avantages celui d'ôter par cette habitude aux domestiques celle de paresse & de confusion. De plus, c'est beaucoup que de leur rendre le service prompt & facile, & de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatienter souvent par les retardemens qui viennent des choses dérangées qu'on a peine à trouver. Mais en même tems évitez l'excès de la politesse & de la propreté. La propreté, quand elle est modérée, est une vertu; mais quand on y suit trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit; le bon goût rejette la délicatesse excessive, il traite les petites choses de petites, & n'en est point blessé. Moquez-vous donc devant les enfans des colifichets dont certaines femmes sont si passionnées, & qui leur font faire insensiblement des dépenses si inutiles, accoutumez-les à une propreté simple & facile à pratiquer, montrez-leur la meilleure manière de faire les choses: mais montrez-leur encore davantage à s'en passer, dites-leur combien il y a de petitesse d'esprit, & de bassesse à gronder pour un potage mal assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse.

Il est sans doute d'un bien meilleur esprit d'être volontairement grossier, que d'être délicat sur des choses si peu importantes. Cette mauvaise délicatesse, si on ne la reprime dans les femmes qui ont de l'esprit, est encore plus dangereuse pour les conversations que pour tout le reste; la plupart des gens leur sont fades & ennuyeux, le moindre défaut de politesse leur paroît un monstre. Elles sont toujours moqueuses & dégoûtées; il faut leur faire entendre de bonne heure, qu'il n'est rien de si peu judicieux de juger superficiellement d'une personne par ses manières, au lieu d'examiner le fond de son esprit, de ses sentimens & de ses qualités utiles; faites voir par diverses expériences combien un provincial d'un air grossier, ou si vous voulez ridicule, avec ses complimens importuns, s'il a le cœur bon & l'esprit réglé, est plus estimable, qu'un courtisan, qui sous une politesse accomplie, cache un cœur ingrat, injuste, capable de toutes sortes de dissimulations & de bassesses. Ajoutez qu'il y a toujours de la foiblesse dans les esprits qui ont une grande pente à l'ennui & au dégoût. Il n'y a point de gens dont la conversation soit si mauvaise qu'on n'en puisse tirer quelque chose de bon; quoiqu'on en doive choisir de meilleurs quand on est libre de choisir, on a de quoi se consoler quand on y est réduit, puisqu'on peut les faire parler de ce qu'ils savent, & que les personnes d'esprit peuvent toujours tirer quelque instruction des gens les moins éclairés. Mais revenons aux choses dont il faut instruire une fille.

Suite des devoirs des femmes.

Il y a la science de se faire servir qui n'est pas petite: il faut choisir des domestiques qui ayent de l'honneur & de la religion: il faut connoître les fonctions auxquelles on veut les appliquer, le tems & la peine qu'il faut donner à chaque chose, la manière de la bien faire, & la dépense qui y est nécessaire. Vous gronderez mal à propos un officier, par exemple, si vous voulez qu'il ait dressé un fruit plus promptement qu'il n'est possible, ou si vous ne savez pas à peu près le prix & la quantité du sucre, & des autres choses qui doivent entrer dans ce que vous lui faites faire: ainsi vous êtes en danger d'être la dupe ou le fléau de vos domestiques, si vous n'avez quelque connoissance de leurs métiers.

Il faut encore savoir connoître leurs humeurs, ménager leurs esprits, & policer tout chrétiennement toute cette petite république, qui est d'ordinaire fort tumultueuse. Il faut sans doute de l'autorité, car moins les gens sont raisonnables, plus il faut que la crainte les retienne; mais comme ce sont des chrétiens, qui sont vos frères en Jesus-Christ, & que vous devez respecter comme ses membres, vous êtes obligés de ne payer d'autorité que quand la persuasion manque.

Tâchez donc de vous faire aimer de vos gens sans aucune basse familiarité, n'entrez pas en conversation avec eux, mais aussi ne craignez pas de leur parler assez souvent avec affection, & sans hauteur sur leurs besoins. Qu'ils soient assurés de trouver en vous du conseil & de la compassion, ne les reprenez point aigrement de leurs défauts, n'en paroissez ni surpris ni rebuté, tant que vous espérez qu'ils ne seront pas incorrigibles, faites leur entendre doucement rai-

ſon, & ſouffrez ſouvent d'eux pour le ſervice, afin d'être en état de les convaincre de ſang froid, que c'eſt ſans chagrin & ſans impatience que vous leur parlez, bien moins pour votre ſervice que pour leur intérêt. Il ne ſera pas facile d'accoutumer les jeunes perſonnes de qualité à cette conduite douce & charitable : car l'impatience & l'ardeur de la jeuneſſe, jointe à la fauſſe idée qu'on leur donne de leur naiſſance, leur faire regarder les domeſtiques à peu près comme des chevaux, on ſe croit d'une autre nature que les valets, on ſuppoſe qu'ils ſont faits pour la commodité de leurs maîtres. Tâchez de montrer combien ces maximes ſont contraires à la modeſtie pour ſoi, & à l'humanité pour ſon prochain. Faites entendre que les hommes ne ſont point faits pour être ſervis, que c'eſt une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nés pour flatter la pareſſe & l'orgueil des autres, que le ſervice étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir autant qu'on le peut, que les maîtres qui ſont mieux élevés que leurs valets, étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en ayent point, eux qui ont manqué d'inſtructions & de bons exemples, qu'enfin ſi les valets ſe gâtent en ſervant mal, ce que l'on appelle d'ordinaire être bien ſervi, gâte encore plus les maîtres : car cette facilité de ſe ſatisfaire en tout, & de ſe livrer à ſes déſirs, ne fait qu'amollir l'ame, que la rendre ardente & paſſionnée pour les moindres commodités.

Pour ce gouvernement domeſtique, rien n'eſt meilleur que d'y accoutumer les filles de bonne heure ; donnez-leur quelque choſe à régler à condition de vous en rendre compte. Cette confiance les charmera : car la jeuneſſe reſſent un plaiſir incroyable, lorſqu'on commence à ſe fier à elle, & à la faire entrer dans quelque affaire ſérieuſe. On en voit un bel exemple dans la reine Marguerite : cette princeſſe raconte dans ſes mémoires, que le plus ſenſible plaiſir qu'elle ait eu en ſa vie, fut de voir que la reine ſa mère commença à lui parler lorſqu'elle étoit encore très-jeune, comme à une perſonne mûre : elle ſe ſentit tranſportée de joye d'entrer dans la confidence de la reine & de ſon frère le duc d'Anjou pour le ſecret de l'état, elle qui n'avoit connu juſques-là que des jeux d'enfans. Laiſſez même faire quelque faute à une *fille* dans de tels eſſais, & ſacrifiez quelque choſe à ſon inſtruction, faites-lui remarquer doucement ce qu'il auroit fallu faire ou dire pour éviter les inconvéniens où elle eſt tombée, racontez-lui vos expéditions paſſées, & ne craignez point de lui dire les fautes ſemblables aux ſiennes que vous avez faites dans votre jeuneſſe : par-là vous lui inſpirerez la confiance ſans laquelle l'éducation ſe tourne en formalités gênantes.

Apprenez à une *fille* à lire & à écrire correctement. Il eſt honteux, mais ordinaire de voir des femmes qui ont de l'eſprit & de la politeſſe, ne ſçavoir pas bien prononcer ce qu'elles liſent, ou elles héſitent, ou elles chantent en liſant, au lieu qu'il faut prononcer d'un ton ſimple & naturel, mais ferme & uni ; elles manquent encore plus groſſièrement pour l'ortographe, ou pour la manière de former ou de lier les lettres en écrivant : au moins accoutumez-les à faire leurs lignes droites, à y rendre leur caractère net & liſible. Il faudroit auſſi qu'une *fille* ſçût la grammaire pour ſa langue naturelle ; il n'eſt pas queſtion de la lui apprendre par règle, comme les écoliers apprennent le latin en claſſe, accoutumez-les ſeulement ſans affectation à ne prendre point un tems pour un autre, à ſe ſervir des termes propres, à expliquer nettement leurs penſées avec ordre, & d'une manière courte & préciſe, vous les mettrez en état d'apprendre un jour à leurs enfans à bien parler ſans aucune étude. On ſait que dans l'ancienne Rome, la mère des Gracchus contribua beaucoup par une bonne éducation à former l'éloquence de ſes enfans qui devinrent de ſi grands hommes.

Elles devroient auſſi ſçavoir les quatre règles de l'arithmétique, vous vous en ſerviriez utilement pour leur faire faire ſouvent des comptes. C'eſt une occupation fort épineuſe avec beaucoup de gens, mais l'habitude priſe dès l'enfance, jointe à la facilité de faire promptement par le ſecours des règles toutes ſortes de comptes les plus embrouillés, diminuera fort ce dégoût. On ſçait aſſez que l'exactitude de compter ſouvent, fait le bon ordre dans les maiſons.

Il ſeroit bon auſſi qu'elles ſuſſent quelque choſe des principales règles de la juſtice, par exemple la différence qu'il y a entre un teſtament & une donation, ce que c'eſt qu'un contract, une ſubſtitution, un partage de cohéritiers, les principales règles du droit ou des coutumes du pays où l'on eſt, pour rendre ces actes valides ; ce que c'eſt que propres, ce que c'eſt que communauté, ce que c'eſt que biens meubles & immeubles : ſi elles ſe marient, toutes leurs principales affaires rouleront là-deſſus.

Mais en même tems montrez-leur combien elles ſont incapables d'enfoncer dans les difficultés du droit, combien le droit lui-même par la foibleſſe de l'eſprit des hommes eſt plein d'obſcurités & de règles douteuſes, combien la juriſprudence varie, combien tout ce qui dépend des juges, quelque clair qu'il paroiſſe, devient incertain, combien les longueurs des meilleures affaires mêmes ſont ruineuſes & inſupportables. Montrez-leur l'agitation du palais, la fureur de la chicane, les détours pernicieux & les ſubtilités de la procedure, les frais immenſes qu'elle

attire, la misère de ceux qui plaident, l'industrie des avocats, des procureurs, & des greffiers pour s'enrichir bientôt en apauvrissant les parties, ajoûtez les moyens qui rendent mauvaise par la forme une affaire bonne dans le fond, les oppositions des maximes de tribunal à tribunal; si vous êtes renvoyés à la grand-chambre, votre procès est gagné, si vous allez aux enquêtes, il est perdu: n'oubliez pas les conflicts de jurisdiction, & le danger où l'on est de plaider au conseil plusieurs années pour sçavoir où l'on plaidera. Enfin remarquez la différence qu'on trouve souvent entre les avocats & les juges sur la même affaire, dans la consultation vous avez gain de cause, & votre arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela me semble important pour empêcher les femmes de se passionner sur les affaires, & de s'abandonner aveuglément à certains conseils ennemis de la paix, lorsqu'elles sont veuves ou maîtresses de leur bien dans un autre état, elles doivent écouter leurs gens d'affaires, & non pas se livrer à eux.

Il faut qu'elles s'en défient dans les procès qu'ils veulent leur faire entreprendre, qu'elles consultent des gens d'un esprit plus étendu, & plus attentif aux avantages d'un accommodement, & qu'enfin elles soient persuadées que la principale habileté dans les affaires, est d'en prévoir les inconvéniens, & de les sçavoir éviter.

Les *filles* qui ont une naissance & un bien considérable, ont besoin d'être instruites des devoirs des Seigneurs dans leurs terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour empêcher les abus, les violences, les chicanes, les fausletés si ordinaires à la campagne. Joignez y les moyens d'établir des petites écoles, & des assemblées de charité pour le soulagement des pauvres malades. Montrez aussi le trafic qu'on peut quelquefois établir en certains pays pour y diminuer la misère, mais surtout comment on peut procurer au peuple une instruction solide, & une police chrétienne: tout cela demanderoit un détail trop long pour être mis ici.

En expliquant les devoirs des Seigneurs, n'oubliez pas leurs droits, dites ce que c'est que Fiefs, Seigneur dominant, vassal, hommage, rente, dixmes inféodées, droit de champart, lots & ventes, indemnité, amortissement & reconnoissances, papiers terriers, & autres choses semblables. Ces connoissances sont nécessaires, puisque le gouvernement des terres consiste entièrement dans toutes ces choses.

Après ces instructions qui doivent tenir la première place, je crois qu'il n'est pas inutile de laisser aux *filles* selon leur loisir & la portée de leurs esprits, la lecture des livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les passions. C'est même le moyen de les dégoûter des comédies & des romans: donnez-leur donc les histoires grecques & romaines, elles y verront des prodiges de courage & de desintéressement: ne leur laissez pas ignorer l'histoire de France, qui a aussi ses beautés, mêlez celles des pays voisins, & les relations des pays éloignés judicieusement écrites: tout cela sert à agrandir l'esprit, & à élever l'ame à de grands sentimens, pourvu qu'on évite la vanité & l'affectation. On croit d'ordinaire qu'il faut qu'une *fille* de qualité qu'on veut bien élever, aprenne l'italien & l'espagnol, mais je ne vois rien de moins utile que cette étude, à moins qu'une fille ne se trouvât attachée auprès de quelque princesse espagnole ou italienne, comme nos reines d'Autriche & de Medicis. D'ailleurs ces deux langues ne servent guère qu'à lire des livres dangereux, & capables d'augmenter les défauts des femmes, il y a beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude: celle du latin seroit bien plus raisonnable, car c'est la langue de l'église, il y a un fruit & une consolation inestimable à entendre le sens des paroles de l'office divin où l'on assiste si souvent; ceux-mêmes qui cherchent les beautés du discours en trouveront de bien plus parfaites & plus solides dans le latin que dans l'italien & dans l'espagnol, où règne un jeu d'esprit & une vivacité d'imagination sans règle; mais je ne voudrois faire apprendre le latin qu'aux *filles* d'un jugement ferme & d'une conduite modeste qui sauroient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut, qui renonceroient à la vaine curiosité, qui cacheroient ce qu'elles auroient appris, & qui n'y chercheroient que leur éducation.

Je leur permettrois aussi, mais avec un grand choix, la lecture des ouvrages d'éloquence & de poësie, si je voyois qu'elles en eussent le goût, & que leur jugement fût assez solide pour se borner au véritable usage de ces choses; mais je craindrois d'ébranler trop les imaginations vives, & je voudrois en tout cela une exacte sobriété: tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci & enveloppé, plus il me paroît dangereux.

La musique & la peinture ont besoin des mêmes précautions, tous ces arts sont du même génie & du même goût. Pour la musique on sçait que les anciens croyoient que rien n'étoit plus pernicieux à une république bien policée, que d'y laisser introduire une mélodie efféminée: elle énerve les hommes, elle rend les ames molles & voluptueuses: les tons languissans & passionnés ne font tant de plaisir, qu'à cause que l'ame s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enivrer elle-même. C'est pourquoi à Sparte, les magistrats brisoient tous les instrumens dont l'har-

monie étoit trop délicieuse, & c'étoit-là une de leurs plus importantes polices ; c'eſt pourquoi Platon rejette ſévèrement tous les tons délicieux, qui entroient dans la muſique des Aſiatiques. A plus forte raiſon les Chrétiens qui ne doivent jamais chercher le plaiſir pour le ſeul plaiſir, doivent-ils avoir en horreur ces divertiſſemens empoiſonnés.

La poëſie & la muſique, ſi on en retranchoit tout ce qui ne tend point au vrai but, pourroient être employées très-utilement à exciter dans l'ame des ſentimens vifs & ſublimes pour la vertu : combien avons-nous d'ouvrages poëtiques de l'écriture, que les hébreux chantoient ſelon les apparences. Les cantiques ont été les premiers monumens qui ont conſervé plus diſtinctement avant l'écriture, la tradition des choſes divines parmi les hommes. Nous avons vu combien la muſique a été puiſſante parmi des peuples payens, pour élever l'ame au-deſſus des ſentimens vulgaires. L'égliſe a cru ne pouvoir conſoler mieux ſes enfans, que par le chant des louanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces arts que l'Eſprit de Dieu même a conſacrés. Une muſique & une poëſie chrétienne ſeroient le plus grand de tous les ſecours, pour dégoûter des plaiſirs profanes ; mais dans les faux préjugés où eſt notre nation, le goût de ces arts n'eſt guères ſans danger. Il faut donc ſe hâter de faire ſentir à une jeune *fille* qu'on voit fort ſenſible à de telles impreſſions, combien on peut trouver de charmes dans la muſique ſans ſortir des ſujets pieux. Si elle a de la voix, du génie pour les beautés de la muſique, n'eſpérez pas de les lui faire toujours ignorer. La défenſe irriteroit la paſſion. Il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent, que d'entreprendre de l'arrêter. La peinture ſe tourne chez nous plus aiſément au bien ; d'ailleurs elle a un privilége pour les femmes, ſans elle leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je ſais qu'elles pourroient ſe réduire à des travaux ſimples qui ne demanderoient aucun art ; mais dans le deſſein qu'il me ſemble qu'on doit avoir, d'occuper l'eſprit en même-tems que les mains de femmes de condition, je ſouhaiterois qu'elles fiſſent des ouvrages où l'art & l'induſtrie aſſaiſonnaſſent le travail de quelque plaiſir. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté, ſi la connoiſſance des règles du deſſin ne les conduit : de-là vient que preſque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes, dans les dentelles, & dans les broderies, eſt d'un mauvais goût : tout y eſt confus, ſans deſſein, ſans proportion. Ces choſes paſſent pour belles, parce qu'elles coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font, & d'argent à ceux qui les achetent ; leur éclat ébloüit ceux qui les voyent de loin, ou qui ne s'y connoiſſent pas. Les femmes ont fait là-deſſus des règles à leur mode ; qui voudroit conteſter, paſſeroit pour viſionnaire : elles pourroient néanmoins ſe détromper en conſultant la peinture, & par-là ſe mettre en état de faire avec une médiocre dépenſe & un grand plaiſir des ouvrages d'une noble variété, & d'une beauté qui ſeroit au-deſſus des caprices irréguliers des modes.

Elles doivent également craindre & mépriſer l'oiſiveté. Qu'elles penſent que tous les premiers chrétiens, de quelque condition qu'ils fuſſent, travailloient, non pour s'amuſer, mais pour faire du travail une occupation ſérieuſe, ſuivie & utile. L'ordre naturel, la pénitence impoſée au premier homme, & en lui à toute ſa poſtérité, celle dont l'homme nouveau, qui eſt Jeſus Chriſt, nous a laiſſé un ſi grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuſe, chacun en ſa manière.

On doit conſidérer pour l'éducation d'une jeune *fille*, ſa condition, les lieux où elle doit paſſer ſa vie, & la profeſſion qu'elle embraſſera ſelon les apparences ; prenez garde qu'elle ne conçoive des eſpérances au deſſus de ſon bien & de ſa condition. Il n'y a guères de perſonnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop eſpéré ; ce qui auroit rendu heureux, n'a plus rien que de dégoûtant, dès qu'on a enviſagé un état plus haut. Si une *fille* doit vivre à la campagne, de bonne heure tournez ſon eſprit aux occupations qu'elle y doit avoir, & ne lui laiſſez point goûter les amuſemens de la ville, montrez-lui les avantages d'une vie ſimple & active. Si elle eſt d'une condition médiocre de la ville, ne lui faites point voir des gens de la cour, ce commerce ne ſerviroit qu'à lui faire prendre un air ridicule & diſproportionné, renfermez-la dans les bornes de ſa condition, & donnez-lui pour modèles les perſonnes qui réuſſiſſent le mieux ; formez ſon eſprit pour les choſes qu'elle doit faire toute ſa vie, apprenez-lui l'œconomie d'une maiſon bourgeoiſe, les ſoins qu'il faut avoir pour les revenus de la campagne, pour les rentes & pour les maiſons qui ſont les revenus de la ville, ce qui regarde l'éducation des enfans, & enfin le détail des autres occupations d'affaires ou de commerce dans lequel vous prévoyez qu'elle devra entrer, quand elle ſera mariée. Si au contraire elle ſe détermine à ſe faire religieuſe, ſans y être pouſſée par ſes parens, tournez dès ce moment toute ſon éducation vers l'état où elle aſpire ; faites-lui faire des épreuves ſérieuſes, ou des forces de ſon eſprit & de ſon corps, ſans attendre le noviciat, qui eſt une eſpèce d'engagement par rapport à l'honneur du monde ; accoutumez-la au ſilence, exercez-la à obéïr ſur des choſes contraires à ſon humeur & à ſes habitudes : eſſayez peu à peu de voir de quoi elle eſt capable pour la règle qu'elle veut prendre, tâchez de l'accoutumer à une vie groſſière, ſobre & laborieuſe, montrez-lui en détail com-

bien on eſt libre & heureux de ſavoir ſe paſſer des choſes que la vanité & la molleſſe, ou même la bienſéance du ſiècle rendent néceſſaires hors du cloître ; en un mot, en lui faiſant pratiquer la pauvreté, faites-lui en ſentir le bonheur que Jeſus-Chriſt nous a révélé. Enfin n'oubliez rien pour ne laiſſer dans ſon cœur le goût d aucune vanité du monde, quand elle le quittera. Sans lui faire faire des expériences trop dangereuſes, découvrez-lui les épines cachées ſous les faux plaiſirs que le monde donne, montrez-lui des gens qui y ſont malheureux au milieu des plaiſirs.

Des gouvernantes.

Je prévois que ce plan d'éducation pourra paſſer dans l'eſprit de beaucoup de gens pour un projet chimérique. Il faudra, dira-t-on, un diſcernement, une patience, & un talent extraordinaire pour l'exécuter. Où ſont les gouvernantes capables de l'entendre ? A plus forte raiſon, où ſont celles qui peuvent le ſuivre ? Mais je prie de conſidérer attentivement, que quand on entreprend un ouvrage ſur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfans, ce n'eſt pas pour donner des règles imparfaites. On ne doit donc pas trouver mauvais qu'on viſe au plus parfait dans cette recherche. Il eſt vrai que chacun ne pourra pas aller dans la pratique auſſi loin que nos penſées vont, lorſque rien ne les arrête ſur le papier. Mais enfin lors même qu'on ne pourra pas arriver juſqu'à la perfection dans ce travail, il ne ſera pas inutile de l'avoir connue, & de s'être efforcé d'y atteindre : c'eſt le meilleur moyen d'en approcher. D'ailleurs cet ouvrage ne ſuppoſe point une nature accomplie dans les enfans, & un concours de toutes les circonſtances les plus heureuſes pour compoſer une éducation parfaite. Au contraire, je tâche de donner des remèdes pour les naturels mauvais ou gâtés : je ſuppoſe les mécomptes ordinaires dans les éducations, & j'ai recours aux moyens les plus ſimples pour redreſſer en tout ou en partie ce qui en a beſoin. Il eſt vrai qu'on ne trouvera point dans ce petit ouvrage de quoi faire réüſſir une éducation négligée & mal conduite ; mais faut-il s'en étonner ? N'eſt-ce pas le mieux qu'on puiſſe ſouhaiter, que de trouver des règles ſimples dont la pratique exacte faſſe une ſolide éducation ? J'avoue qu'on peut faire, & qu'on fait tous les jours pour les enfans beaucoup moins que ce que je propoſe ; mais auſſi on ne voit que trop combien la jeuneſſe ſouffre par ces négligences. Le chemin que je repréſente, quelque long qu'il paroiſſe, eſt plus court, puiſqu'il mène droit où l'on veut aller : l'autre chemin qui eſt celui de la crainte, & d'une culture ſuperficielle des eſprits, quelque court qu'il paroiſſe, eſt trop long, car on n'arrive preſque jamais par-là au ſeul vrai but de l'éducation, qui eſt de perſuader les eſprits, & d'inſpirer l'amour ſincère de la vertu. La plûpart des enfans qu'on a conduits par ce chemin, ſont encore à recommencer quand leur éducation ſemble finie ; & après qu'ils ont paſſé les premières années de leur entrée dans le monde à faire des fautes ſouvent irrépárables, il faut que l'expérience & leurs propres réflexions leur faſſent trouver toutes les maximes que cette éducation gênée & ſuperficielle n'avoit point ſçu leur inſpirer. On doit encore obſerver que ces premières peines que je demande qu'on prenne pour les enfans, & que les gens ſans expérience regardent comme accablantes & impratiquables, épargnent des déſagrémens bien plus fâcheux, & applaniſſent des obſtacles qui deviennent inſurmontables dans la ſuite d'une éducation moins exacte & plus rude. Enfin conſidérez que pour exécuter ce projet d'éducation, il s'agit moins de faire des choſes qui demandent un grand talent, que d'éviter des fautes groſſières, que nous avons marquées ici en détail. Souvent il n'eſt queſtion que de ne preſſer point les enfans, d'être aſſidu auprès d'eux, de les obſerver, de leur inſpirer de la confiance, de répondre nettement & de bon ſens à leurs petites queſtions, de laiſſer agir leur naturel pour les mieux connoître, & de les redreſſer avec patience lorſqu'ils ſe trompent ou font quelque faute. Il n'eſt pas juſte de vouloir qu'une bonne éducation puiſſe être conduite par une mauvaiſe gouvernante ; c'eſt ſans doute aſſez que de donner des règles pour la faire réüſſir par les ſoins d'un ſujet médiocre ; ce n'eſt pas de demander trop de ce ſujet médiocre, que de vouloir qu'il ait au moins le ſens droit, une humeur traitable, & une véritable crainte de Dieu. Cette gouvernante ne trouvera dans cet écrit rien de ſubtil & d'abſtrait, quand même elle ne l'entendroit pas tout, elle concevra le gros, & cela ſuffit ; faites qu'elle le liſe pluſieurs fois, prenez la peine de le lire avec elle, donnez lui la liberté de vous arrêter ſur tout ce qu'elle n'entend pas, & dont elle ne ſe ſert pas perſuadée ; enſuite mettez-la dans pratique, & à meſure que vous verrez qu'elle perd de vue, en parlant à l'enfant, les regles de cet écrit, qu'elle étoit convenue de ſuivre, faites le lui remarquer doucement en ſecret. Cette application vous ſera d'abord pénible, mais ſi vous êtes le père ou la mère de l'enfant, c'eſt votre devoir eſſentiel ; d'ailleurs vous n'aurez pas long-tems de grandes difficultés là-deſſus : car cette gouvernante, ſi elle eſt ſenſée & de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par ſa pratique & par vos avis, que par de longs raiſonnemens, bien-tôt elle marchera d'elle-même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit ouvrage les principaux diſcours qu'il faut faire aux enfans ſur les plus importantes maximes, tous faits,

enſorte qu'elle n'aura preſque qu'à les ſuivre ; ainſi elle aura devant ſes yeux un recueil des converſations qu'elle doit avoir avec l'enfant ſur les choſes les plus difficiles à lui faire entendre. C'eſt une eſpèce d'éducation pratique, qui la conduira comme par la main. Vous pouvez encore vous ſervir très-utilement du catéchiſme hiſtorique, dont nous avons déjà parlé : faites que la gouvernante que vous formez, le liſe pluſieurs fois, & ſur tout tâchez de lui en faire bien concevoir la préface, afin qu'elle entre dans cette méthode d'enſeigner. Il faut pourtant avouer que ces ſujets d'un talent médiocre auſquels je me borne, ſont rares à trouver. Mais enfin il faut un inſtrument propre à l'éducation, car les choſes les plus ſimples ne ſe font pas d'elles-mêmes, & elles ſe font toujours mal par les eſprits mal-faits. Choiſiſſez donc ou dans votre maiſon, ou dans vos terres, ou chez vos amis, ou dans les communautés bien réglées, quelque *fille* que vous croirez capable d'être formée, ſongez de bonne heure à la dreſſer pour cet emploi, & tenez-la quelque tems auprès de vous pour l'éprouver avant que de lui confier une choſe ſi précieuſe. Cinq ou ſix gouvernantes, formées de cette manière, ſeroient capables d'en former bientôt un grand nombre d'autres. On trouveroit peut être du mécompte en pluſieurs de ces ſujets ; mais enfin ſur ce grand nombre on trouveroit toujours de quoi ſe dédommager, & on ne ſeroit pas dans l'extrême embarras où l'on ſe trouve tous les jours. Les communautés religieuſes & ſéculières qui s'appliquent ſelon leur inſtitut, à élever des *filles*, pourroient auſſi entrer dans ces vues pour former leurs maîtreſſes de penſionnaires & leurs maîtreſſes d'école.

Mais quoique la difficulté de trouver des gouvernantes ſoit grande, il faut avouer qu'il y en a une autre plus grande encore : c'eſt celle de l'irrégularité des parens : tout le reſte eſt inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout eſt, qu'ils ne donnent à leurs enfans que des maximes droites & des exemples édifians. C'eſt ce qu'on ne peut eſpérer que d'un très-petit nombre de familles. On ne voit dans la plupart des maiſons que confuſion, que changement, qu'un amas de domeſtiques qui ſont autant d'eſprits de travers, que de ſujets de diviſions entre les maîtres. Quelle affreuſe école pour des enfans ! Souvent une mère qui paſſe ſa vie au jeu, à la comédie, & dans des converſations indécentes, ſe plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ſes *filles*. Mais qu'eſt-ce que peut la meilleure éducation ſur des *filles* à la vûë d'une telle mère ? Souvent encore on voit des parens, qui, comme dit ſaint Auguſtin, mènent eux-mêmes leurs enfans aux ſpectacles publics, & à d'autres divertiſſemens qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie ſérieuſe & occupée dans laquelle ces parens même les veulent engager. Ainſi ils mêlent le poiſon avec l'aliment ſalutaire. Ils ne parlent que de ſageſſe, mais ils accoutument l'imagination volage des enfans aux violens ébranlemens des repréſentations paſſionnées & de la muſique, après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des paſſions, & leur font trouver fades les plaiſirs innocens. Après cela ils veulent encore que l'éducation réuſſiſſe, & ils la regardent comme triſte & auſtère, ſi elle ne ſouffre ce mêlange du bien & du mal. N'eſt-ce pas vouloir ſe faire honneur du deſir d'une bonne éducation de ſes enfans, ſans en vouloir prendre la peine, ni s'aſſujettir aux règles les plus néceſſaires ?

Finiſſons par le portrait que le ſage fait d'une femme forte. « Son prix, dit-il, eſt comme celui de ce qui vient de loin, & des extrêmités de la terre : le cœur de ſon époux ſe confie à elle, elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ſes victoires, tous les jours de ſa vie elle lui fait du bien, & jamais de mal : elle cherche la laine & le lin, elle travaille avec des mains pleines de ſageſſe : chargée comme un vaiſſeau marchand, elle porte de loin ſes proviſions ; la nuit elle ſe lève & diſtribue la nourriture à ſes domeſtiques ; elle conſidère un champ, & l'achète de ſon travail, fruit de ſes mains ; elle plante une vigne, elle ceint ſes reins de force, elle endurcit ſon bras, elle a goûté, & vu combien ſon commerce eſt utile ; ſa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit, ſa main s'attache aux travaux rudes, & ſes doigts prennent le fuſeau : elle ouvre pourtant ſa main à celui qui eſt dans l'indigence, elle l'étend ſur le pauvre ; elle ne craint ni froid, ni neige, tous ſes domeſtiques ont de doubles habits ; elle a tiſſu une robe pour elle, le fin lin & la pourpre ſont ſes vêtemens : ſon époux eſt illuſtre aux portes, c'eſt-à-dire, dans les conſeils où il eſt aſſis avec les hommes les plus vénérables : elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux chananéens ; la force & la beauté ſont ſes vêtemens, & elle rira dans ſon dernier jour ; elle ouvre ſa bouche à la ſageſſe, & une loi de douceur eſt ſur ſa langue ; elle obſerve dans ſa maiſon juſqu'aux traces des pas, & elle ne mange jamais ſon pain ſans occupation ; ſes enfans ſe ſont élevés, & l'ont dit heureuſe ; ſon mari s'élève de même, & il la loue : pluſieurs *filles*, dit-il, ont amaſſé des richeſſes, vous les avez toutes ſurpaſſées ; les graces ſont trompeuſes, la beauté eſt vaine ; la femme qui craint Dieu, c'eſt celle qui ſera loué ; donnez-lui du fruit de ſes mains & qu'aux portes, dans les conſeils publics, elle ſoit louée par ſes propres œuvres.

Quoique la différence extrême des mœurs, la

briéveté & la hardieſſe des figures rendent d'abord ce langage obſcur ; on y trouve un ſtyle ſi vif & ſi plein, qu'on en eſt bientôt charmé, ſi on l'examine de près : mais ce que je ſouhaite davantage qu'on y remarque, c'eſt l'autorité de Salomon, le plus ſage de tous les hommes, c'eſt celle du Saint Eſprit même, dont les paroles ſont ſi magnifiques pour faire admirer dans une femme riche & noble la ſimplicité des mœurs, l'œconomie, & le travail. (*De l'éducation des filles, de le Mothe-Fénélon*).

Dès qu'une fois il eſt demontré que l'homme & la femme ne ſont ni ne doivent être conſtitués de même, de caractère ni de tempérament, il s'enſuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En ſuivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choſes ; la fin des travaux eſt commune, mais les travaux ſont différens, &, par conſéquent, les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laiſſer imparfait notre ouvrage, voyons comment doit ſe former auſſi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé ? Suivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractériſe le ſexe doit être reſpecté comme établi par elle. Vous dites ſans ceſſe ; les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas ; votre orgueil vous trompe ; ce ſeroient des défauts pour vous, ce ſont des qualités pour elles ; tout iroit moins bien ſi elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer ; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes, de leur côté, ne ceſſent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amuſons ſans ceſſe à des puérilités pour reſter plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! Et depuis quand ſont-ce les hommes qui ſe mêlent de l'éducation des *filles ?* Qui eſt-ce qui empêche les mères de les élever comme il leur plaît ? Elle n'ont point de collèges : grand malheur ! Eh, plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils ſeroient plus ſenſément & plus honnêtement élevés ! Force-t-on vos *filles* à perdre leur tems en niaiſeries ? leur fait-on, malgré elles, paſſer la moitié de leur vie à leur toilette, à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les inſtruire & faire inſtruire à votre gré ? Eſt-ce notre faute ſi elles nous plaiſent quand elles ſont belles, ſi leurs minauderies nous ſéduiſent, ſi l'art qu'elles apprennent de vous, nous attire & nous flatte, ſi nous aimons à les voir miſes avec goût, ſi nous leur laiſſons affiler à loiſir les armes dont elles nous ſubjuguent ? Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y conſentiront de bon cœur ! Plus elles vous-droient leur reſſembler, moins elles les gouverneront ; & c'eſt alors qu'ils ſeront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux ſexes, ne leur ſont pas également partagées ; mais priſes en tout, elles ſe compenſent ; la femme vaut mieux comme femme & moins comme homme ; par-tout où elle fait valoir ſes droits, elle a l'avantage ; par-tout où elle veut uſurper les nôtres, elle reſte au-deſſous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions ; conſtante manière d'argumenter des galans partiſans du beau ſexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur ſont propres, c'eſt donc viſiblement travailler à leur préjudice : les ruſées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'uſurper nos avantages elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parce qu'ils ſont incompatibles, elles reſtent au-deſſous de leur portée, ſans ſe mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mère judicieuſe, ne faites point de votre *fille* un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature ; faites-en une honnête femme, & ſoyez ſûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'enſuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute choſe & bornée aux ſeules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il ſa ſervante, de ſa compagne, ſe privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la ſociété ? Pour mieux l'aſſervir, l'empêchera-t-il de rien ſentir, de rien connoître ? En fera-t-il un véritable automate ? Non, ſans doute : ainſi ne l'a pas dit la nature ; qui donne aux femmes un eſprit ſi agréable & ſi délié ; au contraire, elle veut qu'elles penſent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoiſſent, qu'elles cultivent leur eſprit comme leur figure ; ce ſont les armes qu'elle leur donne pour ſuppléer à la force qui leur manque, & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choſes, mais ſeulement celles qu'il leur convient de ſavoir.

Soit que je conſidère la deſtination particulière du ſexe, ſoit que j'obſerve ſes penchans, ſoit que je compte ſes devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme ſont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'eſt pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs deſirs ; les femmes dépendent des hommes, & par leurs deſirs & par leurs beſoins ; nous ſubſiſterions plutôt ſans elles qu'elles ſans nous. Pour qu'elles aient le néceſſaire, pour qu'elles ſoient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les

en eſtimions dignes ; elles dépendent de nos ſentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faiſons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, ſont à la merci des jugemens des hommes : il ne ſuffit pas qu'elles ſoient eſtimables, il faut qu'elles ſoient eſtimées ; il ne leur ſuffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaiſent ; il ne leur ſuffit pas d'être ſages, il faut qu'elles ſoient reconnues pour telles ; leur honneur n'eſt pas ſeulement dans leur conduite, mais dans leur réputation ; & il n'eſt pas poſſible que celle qui conſent à paſſer pour infâme puiſſe jamais être honnête. L'homme en bien faiſant ne dépend que de lui-même & peut braver le jugement public ; mais la femme en bien faiſant n'a fait que la moitié de ſa tâche, & ce que l'on penſe d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle eſt en effet. Il ſuit delà que le ſyſtême de ſon éducation doit être à cet égard, contraire à celui de la nôtre : l'opinion eſt le tombeau de la vertu parmi les hommes, & ſon trône parmi les femmes.

De la bonne conſtitution des mères dépend d'abord celle des enfans ; du ſoin des femmes dépend la première éducation des hommes, des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs paſſions, leurs goûts, leurs plaiſirs, leur bonheur même. Ainſi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, ſe faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les ſoigner grands, les conſeiller, les conſoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe on s'écartera du but ; & tous les préceptes qu'on leur donnera ne ſerviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doivent le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur ſexe & celui qu'ils imitent. Ni la nature, ni la raiſon ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui reſſemble ; & ce n'eſt pas non plus en prenant leurs manières qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeſte & poſé de leur ſexe elles prennent les airs de ces étourdis, loin de ſuivre leur vocation elles y renoncent ; elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles penſent uſurper : ſi nous étions autrement, diſent-elles, nous ne plairions point aux hommes ; elles mentent. Il faut être folles pour aimer des foux ; le deſir d'attirer ces gens là, montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles, elle ſe preſſeroit d'en faire, & leurs frivolités ſont bien plus ſon ouvrage, que les ſiennes ne ſont le leur. La femme qui aime les vrais hommes & qui veut leur plaire, prend des moyens aſſortis à ſon deſſein. La femme eſt coquette par état, mais ſa coquetterie change de forme & d'objet ſelon ſes vues : règlons ces vues ſur celles de la nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites *filles* preſque en naiſſant aiment la parure : non contentes d'être jolies elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit dans leurs petits airs que ce ſoin les occupe déjà, & à peine ſont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on penſera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très-indiſcrettement propoſé aux petits garçons n'ait ſur eux le même empire. Pourvu qu'ils ſoient indépendans & qu'ils ayent du plaiſir, ils ſe ſoucient fort peu de ce qu'on pourra penſer d'eux. Ce n'eſt qu'à force de tems & de peine qu'on les aſſujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux *filles* cette première leçon ; elle eſt très-bonne. Puiſque le corps naît, pour ainſi dire, avant l'ame, la première culture doit être celle du corps : cet ordre eſt commun aux deux ſexes, mais l'objet de cette culture eſt différent ; dans l'un, cet objet eſt le développement des forces ; dans l'autre, il eſt celui des agrémens : non que ces qualités doivent être excluſives dans chaque ſexe ; l'ordre ſeulement eſt renverſé : il faut aſſez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace ; il faut aſſez d'adreſſe aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême molleſſe des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robuſtes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le ſoient auſſi. En ceci les couvens, où les penſionnaires ont une nourriture groſſière, mais beaucoup d'ébats, de courſes, de jeux en plein air & dans des jardins, ſont à préférer à la maiſon paternelle, où une *fille* délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours aſſiſe ſous les yeux de ſa mère dans une chambre bien cloſe, n'oſe ſe lever ni marcher, ni parler, ni ſouffler, & n'a pas un moment de liberté pour jouer, ſauter, courir, crier, ſe livrer à la pétulence naturelle à ſon âge : toujours ou relâchememt dangereux, ou ſévérité mal-entendue, jamais rien ſelon la raiſon. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la jeuneſſe.

Les *filles* de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en ſoutenir les fatigues. Ce n'eſt pas là ce que j'approuve : il n'eſt point néceſſaire pour donner des ſoldats à l'état que les mères aient porté la mouſ-

quet

quet & fait l'exercice à la Prussienne, mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très-bien entendue en cette partie. Les jeunes *filles* paroissoient souvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais rassemblées entr'elles. Il n'y avoit presque pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de *filles* des premiers citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, & présentant aux sens dépravés des Grecs un spectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique. Quelque impression que fît cet usage sur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au sexe une bonne constitution dans la jeunesse, par des exercices agréables, modérés, salutaires, & pour aiguiser & former son goût par le desir continuel de plaire, sans jamais exposer ses mœurs.

Sitôt que ces jeunes personnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maisons, elles bornoient tous leurs soins à leur ménage & à leur famille. Telle est la manière de vivre que la nature & la raison prescrivent au sexe; aussi de ces mères-là naissoient les hommes les plus sains, les plus robustes, les mieux faits de la terre; & malgré le mauvais renom de quelques Isles, il est constant que de tous les peuples du monde, sans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus sages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grèce.

On sait que l'aisance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, & qui servent encore de modèle à l'art, quand la nature défigurée a cessé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toute part nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule. Leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus, poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espéce; & je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle elle est certainement un défaut: ce défaut seroit même frappant à l'œil sur le nud; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement.

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi: un sein qui tombe, un ventre qui grossit, &c. cela déplait fort, j'en conviens, dans une personne de vingt-ans, mais cela ne choque plus à trente; & comme il faut en dépit de nous être en tout temps ce qu'il plaît à la nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ses défauts sont moins déplaisans à tout âge, que la sotte affectation d'une petite *fille* de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la nature est de mauvais goût, cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit: la vie, la santé, la raison, le bien-être doivent aller avant tout, la grace ne va point sans l'aisance; la délicatesse n'est pas la langueur, & il ne faut pas être mal-saine pour plaire. On excite la pitié quand on souffre; mais le plaisir & le désir cherchent la fraîcheur de la santé.

Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs, & cela doit-être; n'en ont-ils pas de même étant grands? Ils ont aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit, des tambours, des sabots, de petits carosses: les *filles* aiment mieux ce qui donne dans la vue & sert à l'ornement; des miroirs, des bijoux, des chiffons, sur tout des poupées; la poupée est l'amusement spécial de ce sexe; voilà très-évidemment son goût déterminé sur sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure, c'est tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite *fille* passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens, bien ou mal assortis, il n'importe: les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre, dans cette éternelle occupation le temps coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en sait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment. Mais dites vous, elle pare sa poupée & non sa personne; sans doute, elle voit sa poupée & ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore: elle est toute dans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé: vous n'avez qu'à le suivre & le régler. Il est sûr que la petite voudroit de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui,

qui lui ſeroit plus commode de tout devoir à ſon induſtrie. Ainſi vient la raiſon des premières leçons qu'on lui donne, ce ne ſont pas des tâches qu'on lui preſcrit, ce ſont des bontés qu'on a pour elle. Et, en effet, preſque toutes les petites *filles* apprennent avec répugnance à lire & à écrire; mais quant à tenir l'aiguille, c'eſt ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, & ſongent avec plaiſir que ces talens pourront un jour leur ſervir à ſe parer.

Cette première route ouverte eſt facile à ſuivre, la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes : la tapiſſerie n'eſt plus ſi fort à leur gré. Les meubles ſont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la perſonne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapiſſerie eſt l'amuſement des femmes, de jeunes *filles* n'y prendront jamais un fort grand plaiſir.

Ces progrès volontaires s'étendront aiſément juſqu'au deſſin, car cet art n'eſt pas indifférent à celui de ſe mettre avec goût : mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au payſage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut ſervir à donner un contour élégant aux ajuſtemens, & à faire ſoi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas a ſon gré, cela leur ſuffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoiſſances d'uſage, cela importe encore plus aux femmes, parce que la vie de celles ci, bien que moins laborieuſes, étant ou devant être plus aſſidue à leurs ſoins & plus entrecoupée de ſoins divers, ne leur permet pas de ſe livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en diſent les plaiſans, le bon ſens eſt également des deux ſexes. Les *filles* en général ſont plus dociles que les garçons, & l'on doit même uſer ſur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure : mais il ne s'enſuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puiſſent voir l'utilité ; l'art des mères eſt de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur preſcrivent, & cela eſt d'autant plus aiſé que l'intelligence dans les *filles*, eſt plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur ſexe, ainſi que du notre, non-ſeulement toutes les études oiſives qui n'aboutiſſent à rien de bon & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'eſt pas de l'age, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on preſſe un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raiſon, je ne veux pas qu'on y force de jeunes *filles* avant de leur faire bien ſentir à quoi ſert la lecture, & dans la manière dont on leur montre ordinairement cette utilité, on ſuit bien plus ſa propre idée que la leur. Après tout, où eſt la néceſſité qu'une *fille* ſache lire & écrire de ſi bonne heure? Aura-t-elle ſitôt un ménage à gouverner? Il y en a bien peu qui ne faſſent plus d'abus que d'uſage de cette fatale ſcience, & toutes ſont un peu trop curieuſes pour ne pas l'apprendre ſans qu'on les y force, quand elles en auront le loiſir & l'occaſion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout, car rien n'offre une utilité plus ſenſible en tout temps, ne demande un plus long uſage, & ne laiſſe tant de priſe à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les ceriſes de ſon goûté que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle ſauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune perſonne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des O. Elle faiſoit inceſſamment des O grands & petits, des O de toutes les tailles, des O les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureuſement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle ſe vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaiſe grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume & ne voulut plus faire des O. Son frère n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture ; la petite *fille* étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que ſon linge ſervit à ſes ſœurs : on le marquoit, on ne voulut plus le marquer ; il fallut apprendre à marquer elle-même : on conçoit le reſte du progrès.

Juſtifier toujours les ſoins que vous impoſez aux jeunes *filles*, mais impoſez leur en toujours. L'oiſiveté & l'indocilité ſont les deux défauts les plus dangereux pour elles, & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les *filles* doivent être vigilantes & laborieuſes ; ce n'eſt pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, ſi c'en eſt un pour elles, eſt inſéparable de leur ſexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en ſouffrir de bien plus cruels. Elles ſeront toute leur vie aſſervies à la gêne la plus continuelle & la plus ſévere, qui eſt celle des bienſéances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaiſies, pour les ſoumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La diſſipation, la frivolité, l'inconſtance, ſont des défauts qui naiſſent aiſément de leurs premiers goûts corrompus & toujours ſuivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur ſurtout à ſe vaincre. Dans nos inſenſés

établiſſemens, la vie d'honnête femme eſt un combat perpétuel contre elle-même; il eſt juſte que ce ſexe partage la peine des maux qu'il nous a cauſés.

Empêchez que les *filles* ne s'ennuyent dans leurs occupations & ne ſe paſſionnent dans leurs amuſemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fénélon, tout l'ennui d'un côté & tout le plaiſir de l'autre. Le premier de ces deux inconvénieus n'aura lieu, ſi on fuit les regles précédentes, que quand les perſonnes qui ſeront avec elles leur déplairont. Une petite *fille* qui aimera ſa mère ou ſa mie, travaillera tout le jour à ſes côtés ſans ennui: le babil ſeul la dédommagera de toute ſa gêne. Mais ſi celle qui la gouverne lui eſt inſupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera ſous ſes yeux. Il eſt très-difficile que celles qui ne ſe plaiſent pas avec leurs mères plus qu'avec perſonne au monde, puiſſent un jour tourner à bien: mais pour juger de leurs vrais ſentimens, il faut les étudier, & non pas ſe fier à ce qu'elles diſent, car elles ſont flatteuſes, diſſimulées, & ſavent de bonne heure ſe déguiſer. On ne doit pas non plus leur preſcrire d'aimer leur mère, l'affection ne vient point par devoir, & ce n'eſt pas ici que ſert la contrainte. L'attachement, les ſoins, la ſeule habitude feront aimer la mère de la *fille*, ſi elle ne fait rien pour s'attirer ſa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les *filles* ſe ſentent faites pour obéir.

Par la même raiſon qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laiſſe; extrêmes en tout, elles ſe livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons: c'eſt le ſecond des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré; car il eſt la cauſe de pluſieurs vices particuliers aux femmes, comme entr'autres le caprice & l'engouement, par leſquels une femme ſe tranſporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconſtance des goûts leur eſt auſſi funeſte que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même ſource. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux; mais empêchez qu'elles ne ſe raſſaſient de l'un pour courir à l'autre, ne ſouffrez pas qu'un ſeul inſtant dans leur vie elles ne connoiſſent plus de frein. Accoutumez-les à ſe voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres ſoins ſans murmurer. La ſeule habitude ſuffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que ſeconder la nature.

Il réſulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont beſoin toute leur vie, puiſqu'elles ne ceſſent jamais d'être aſſujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur eſt jamais permis de ſe mettre au-deſſus de ces jugemens. La première & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur: faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre, ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce: l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris; ils ſentent que ce n'eſt pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point inſinuantes & perſuaſives pour devenir acariâtres; il ne les fit point foibles pour être impérieuſes; il ne leur donna point une voix ſi douce pour dire des injures; il ne leur fit point des traits ſi délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles ſe fâchent, elles s'oublient; elles ont ſouvent raiſon de ſe plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de ſon ſexe: un mari trop doux peut rendre une femme impertinente; mais, à moins qu'un homme ne ſoit un monſtre, la douceur d'une femme le ramène, & triomphe de lui tôt au tard.

Que les *filles* ſoient toujours ſoumiſes, mais que les mères ne ſoient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune perſonne, il ne faut pas la rendre malheureuſe? pour la rendre modeſte, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne ſerois pas fâché qu'on lui laiſſât mettre un peu d'adreſſe, non pas à éluder la punition dans ſa déſobéiſſance, mais à ſe faire exempter d'obéir. Il n'eſt pas queſtion de lui rendre ſa dépendance pénible; il ſuffit de la lui faire ſentir. La ruſe eſt un talent naturel au ſexe; & perſuadé que tous les penchans naturels ſont bons & droits par eux-mêmes, je ſuis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres; il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte ſur la vérité de cette remarque à tout obſervateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-deſſus les femmes mêmes; nos génantes inſtitutions peuvent les forcer d'aiguiſer leur eſprit. Je veux qu'on examine les *filles*, les petites *filles*, qui ne font pour ainſi dire, que de naître; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge, & ſi ceux-ci ne paroiſſent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort inconteſtablement. Qu'on me permetre un ſeul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il eſt très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table; car on ne croit jamais

mieux réuſſir dans leur éducation qu'en les ſurchargeant de précepres inutiles ; comme ſi un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refuſé, ſans faire mourir ſans ceſſe un pauvre enfant d'une convoitiſe aiguiſée par l'eſpérance. Tout le monde ſait l'adreſſe d'un jeune garçon ſoumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'aviſa de demander du ſel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demander directement du ſel & indirectement de la viande ; l'omiſſion étoit ſi cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit ſans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit, en ma préſence, une petite *fille* de ſix ans dans un cas beaucoup plus difficile ; car outre qu'il lui étoit rigoureuſement défendu de demander jamais rien ni directement, ni indirectement, la déſobéiſſance n'eût pas été graciable, puiſqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un ſeul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or, pour obtenir qu'on réparât cet oubli ſans qu'on pût l'accuſer de déſobéiſſance, elle fit, en avançant ſon doigt, la revue de tous les plats, diſant tout haut, à meſure qu'elle les montroit, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça* : mais elle affecta ſi viſiblement de paſſer ſans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit ; & de cela, en avez-vous mangé ? *Oh ! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baiſſant les yeux. Je n'ajouterai rien ; comparez : ce tour-ci eſt une ruſe de fille ; l'autre eſt une ruſe de garçon.

Ce qui eſt, eſt bien ; & aucune loi générale n'eſt mauvaiſe. Cette adreſſe particulière donnée au ſexe, eſt un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins ; ſans quoi la femme ne ſeroit pas la compagne de l'homme, elle ſeroit ſon eſclave : c'eſt par cette ſupériorité de talens qu'elle ſe maintient ſon égale, & qu'elle le gouverne en lui obéiſſant. La femme a tout contre elle, nos défauts, ſa timidité, ſa foibleſſe, elle n'a pour elle que ſon art & ſa beauté. N'eſt-il pas juſte qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'eſt pas générale ; elle périt par mille accidens, elle paſſe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'eſprit ſeul eſt la véritable reſſource du ſexe ; non ce ſot eſprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne ſert à rien pour rendre la vie heureuſe ; mais l'eſprit de ſon état ; l'art de tirer parti du nôtre, & de ſe prévaloir de nos propres avantages. On ne ſait pas combien cette adreſſe des femmes nous eſt utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charmes à la ſociété des deux ſexes, combien elle ſert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la diſcorde troubleroit ſans cela. Les femmes artificieuſes & méchantes en abuſent, je le ſais bien : mais de quoi le vice n'abuſe-t-il pas ? Ne détruiſons point les inſtrumens du bonheur, parce que les méchans s'en ſervent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la perſonne ; nos ajuſtemens ne ſont point nous : ſouvent ils déparent à force d'être recherchés ; & ſouvent ceux qui ſont le plus remarquer celle qui les porte, ſont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes *filles* eſt en ce point tout-à-fait à contre-ſens. On leur promet des ornemens pour récompenſe, on leur fait aimer les atours recherchés ; *qu'elle eſt belle !* leur dit-on quand elles ſont fort parées ; & tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajuſtement n'eſt fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté eſt de briller par elle-même. L'amour des modes eſt de mauvais goût, parce que les viſages ne changent pas avec elles, & que la figure reſtant la même, ce qui lui ſied une fois lui ſied toujours.

Quand je verrois la jeune *fille* ſe pavaner dans ſes atours, je paroîtrois inquiète de ſa figure ainſi déguiſée & de ce qu'on en pourra penſer : je dirois ; tous ces ornemens la parent trop, c'eſt dommage, croyez-vous qu'elle en pût ſupporter de plus ſimples ? Eſt-elle aſſez belle pour ſe paſſer de ceci ou de cela ? Peut-être ſera-t-elle alors la première à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge : c'eſt le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant, que quand elle ſeroit le plus ſimplement miſe. Quand elle ne regardera la parure que comme un ſupplément aux graces de la perſonne, & comme un aveu tacite qu'elle a beſoin de ſecours pour plaire, elle en ſera humble ; & ſi, plus parée que de coûtume, elle s'entend dire, *qu'elle eſt belle !* elle en rougira de dépit.

Au reſte, il y a des figures qui ont beſoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuſes ſont la vanité du rang & non de la perſonne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie eſt quelquefois recherchée, mais elle n'eſt jamais faſtueuſe, & Junon ſe mettoit plus ſuperbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, diſoit Appelles à un mauvais peintre qui peignoit Hélène fort chargée d'atours. J'ai auſſi remarqué que les plus pompeuſes parures annonçoient le plus ſouvent de laides femmes : on ne ſauroit avoir une vanité plus maladroite. Donnez à une jeune *fille* qui ait du goût & qui mépriſe la mode, des rubans, de la gaze, de la mouſſeline & des fleurs, ſans diamans, ſans pompons, ſans dentelle ; elle va ſe faire un ajuſtement qui la rendra cent fois plus charmante,

que n'euſſent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui eſt bien eſt toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il eſt poſſible, les femmes qui ſe connoiſſent en ajuſtemens choiſiſſent les bons, s'y tiennent, & n'en changeant pas tous les jours, elles en ſont moins occupées que celles qui ne ſavent à quoi ſe fixer. Le vrai ſoin de la parure demande peu de toilette: les jeunes demoiſelles ont rarement des toilettes d'appareil: le travail, les leçons rempliſſent leur journée; cependant en général elles ſont miſes, au rouge près, avec autant de ſoin que les dames, & ſouvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'eſt pas ce qu'on penſe; il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui paſſe ſix heures à ſa toilette, n'ignore point qu'elle n'en ſort pas mieux miſe que celle qui n'y paſſe qu'une demi-heure, mais c'eſt autant de pris ſur l'aſſommante longueur du temps, & il vaut mieux s'amuſer de ſoi que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette, que feroit-on de la vie depuis midi juſqu'à neuf heures? En raſſemblant des femmes autour de ſoi, on s'amuſe à les impatienter, c'eſt déjà quelque choſe; on évite les tête à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'eſt beaucoup plus: & puis viennent les marchandes, les brocanteurs, les petits meſſieurs, les petits auteurs, les vers, les chanſons, les brochures: ſans la toilette, on ne réuniroit jamais ſi bien tout cela. Le ſeul profit réel qui tienne à la choſe eſt le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on eſt vêtue; mais ce profit n'eſt peut-être pas ſi grand qu'on penſe; & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez ſans ſcrupule une éducation de femme aux femmes: faites qu'elles aiment les ſoins de leur ſexe, qu'elles aient de la modeſtie, qu'elles ſachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur maiſon, la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en ſeront miſes que de meilleur goût.

La première choſe que remarquent en grandiſſant les jeunes perſonnes, c'eſt que tous ces agrémens étrangers ne leur ſuffiſent pas, ſi elles n'en ont qui ſoient à elles. On ne peut jamais ſe donner la beauté, & l'on n'eſt pas ſitôt en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ſes geſtes, un accent flatteur à ſa voix, à compoſer ſon maintien, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuſes & à choiſir par-tout ſes avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre; les bras ſe développent, la démarche s'aſſure, & l'on s'apperçoit que, de quelque manière qu'on ſoit miſe, il y a un art de ſe faire regarder. Dès-lors, il ne s'agit plus ſeulement d'aiguille & d'induſtrie, de nouveaux talens ſe préſentent, & font déjà ſentir leur utilité.

Je ſais que les ſévères inſtituteurs veulent qu'on n'aprenne aux jeunes *filles* ni chant, ni danſe, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaiſant! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne? aux garçons? A qui, des hommes ou des femmes, appartient-il d'avoir ces talens par préférence? A perſonne, répondront-ils. Les chanſons profanes ſont autant de crimes, la danſe eſt une invention du démon, une jeune *fille* ne doit avoir d'amuſement que ſon travail & la priere. Voilà d'étranges amuſemens pour un enfant de dix ans! Pour moi, j'ai grand'peur que toute ces petites ſaintes qu'on force de paſſer leur enfance à prier dieu, ne paſſent leur jeuneſſe à toute toute autre choſe, & ne réparent de leur mieux étant mariées, le temps qu'elles penſent avoir perdu *filles*. J'eſtime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge auſſi bien qu'au ſexe; qu'une jeune *fille* ne doit pas vivre comme ſa grand'mère qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danſer autant qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaiſirs de ſon âge: le temps ne viendra que trop tôt d'être poſée, & de prendre un maintien plus ſérieux.

Mais la néceſſité de ce changement même eſt-elle bien réelle? N'eſt-elle point peut être encore un fruit de nos préjugés? En n'aſſerviſſant les honnêtes femmes qu'à de triſtes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner ſi la taciturnité qu'ils voient régner chez eux les en chaſſe, ou s'ils ſont peu tentés d'embraſſer un état ſi déplaiſant? A force d'outrer tous les devoirs, le chriſtianiſme les rend impraticables & vains; à force d'interdire aux femmes le chant, la danſe & tous les amuſemens du monde, il les rend mauſſades, grondeuſes, inſuportables dans leurs maiſons. Il n'y a point de religion où le mariage ſoit ſoumis à des devoirs ſi ſéveres, & point où un engagement ſi ſaint ſoit ſi mépriſé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devroit pas être; j'entends fort bien: mais moi je dis que cela devroit être, puiſqu'enfin les chrétiens ſont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloiſe cultivât avec autant de ſoin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoiſe les cultive pour le Harem d'Iſpahan. Les maris, dira-t-on, ne ſe ſoucient point trop de tous ces talens: vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne ſervent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais penſez-vous qu'une femme aimable & ſage, ornée de pareils talens, & qui les conſacreroit à l'amuſement de ſon mari, n'ajouteroit pas, au bout de ſa vie & ne l'empêcheroit pas, ſortant de ſon cabinet la tête épaiſſe, d'aller chercher des récréations hors de

chez lui? Perſonne n'a-t-il vu d'heureuſes familles ainſi réunies, où chacun ſait fournir du ſien aux amuſemens communs? Qu'il diſe ſi la confiance & la familiarité qui s'y joint, ſi l'innocence & la douceur des plaiſirs qu'on y goûte, ne rachètent pas bien ce que les plaiſirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généraliſés; on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes perſonnes ce qui ne doit être pour elles qu'amuſement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître à danſer ou à chanter, aborder d'un air refrogné, de jeunes perſonnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre pour leur enſeigner ſa frivole ſcience un ton plus pédanteſque & plus magiſtral que s'il s'agiſſoit de leur catéchiſme. Eſt-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la muſique écrite? Ne ſauroit-on rendre ſa voix flexible & juſte, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, ſans connoître une ſeule note? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix? La même méthode va-t-elle à tous les eſprits? on ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mouvemens, les mêmes geſtes, les mêmes danſes conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande belle blonde aux yeux languiſſans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis: cet homme ſuit ſa routine, mais il n'entend rien à ſon art.

On demande s'il faut aux *filles* des maîtres ou des maîtreſſes? Je ne ſais; je voudrois bien qu'elles n'euſſent beſoin ni des uns ni des autres, qu'elles appriſſent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vît pas ſans ceſſe errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne ſoit pas plus nuiſible à de jeunes *filles* que leurs leçons ne leur ſont utiles; & que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux ſi important, dont elles ne tarderont guères, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut ſervir de maître aux jeunes perſonnes; leur père, leur mère, leur frère, leur ſœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, & ſur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon. Il faut que ce ſoient elles qui la demandent. On ne doit point faire une tâche d'une récompenſe & c'eſt ſur-tout dans ces ſortes d'études que le premier ſuccès eſt de vouloir réuſſir. Au reſte, s'il faut abſolument des leçons en regle, je ne déciderai point du ſexe de ceux qui les doivent donner. Je ne ſais s'il faut qu'un maître à danſer prenne une jeune écolière par ſa main délicate & blanche, qu'il lui faſſe accourcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un ſein palpitant; mais je ſais bien que pour rien au monde je ne voudrois être ce maître-la.

Par l'induſtrie & les talens le goût ſe forme; par le goût l'eſprit s'ouvre inſenſiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'eſt peut-être une des raiſons pourquoi le ſentiment de la décence & de l'honnêteté s'inſinue plutôt chez les *filles* que chez les garçons; car pour croire que ce ſentiment précoce ſoit l'ouvrage des gouvernantes, il faudroit être fort mal inſtruit de la tournure de leurs leçons & de la marche de l'eſprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire; c'eſt par lui ſeul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les ſens. C'eſt l'eſprit qui non ſeulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque ſorte; c'eſt par la ſucceſſion des ſentimens & des idées qu'il anime & varie la phyſionomie; & c'eſt par les diſcours qu'il inſpire, que l'attention, tenue en haleine, ſoutient long-temps le même intérêt ſur le même objet. C'eſt, je crois, par toutes ces raiſons que les jeunes *filles* acquierent ſi vite un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les ſentir, & que les hommes s'amuſent ſitôt à les écouter, même avant qu'elles puiſſent les entendre; ils épient le premier moment de cette intelligence, pour pénétrer ainſi celui du ſentiment.

Les femmes ont la langue flexible; elles parlent plutôt, plus aiſément & plus agréablement que les hommes; on les accuſe auſſi de parler davantage: cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge: la bouche & les yeux ont chez elles la même activité, & par la même raiſon. L'homme dit ce qu'il fait, la femme dit ce qui plaît; l'un pour parler a beſoin de connoiſſance, & l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choſes utiles, l'autre les agréables. Leurs diſcours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des *filles* comme celui des garçons par cette interrogation dure: *à quoi cela eſt-il bon?* mais par cette autre à laquelle il n'eſt pas plus aiſé de répondre: *quel effet cela fera-t-il?* Dans ce premier âge où, ne pouvant diſcerner encore le bien & le mal, elles ne ſont les juges de perſonne, elles doivent s'impoſer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent; & ce qui rend la pratique de cette regle plus difficile, eſt qu'elle reſte toujours

ſubordonnée à la premiére, qui eſt de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles ſont d'un âge plus avancé. Quant à préſent, il n'en peut coûter aux jeunes *filles* pour être vraie, que de l'être ſans groſſiereté; & comme naturellement cette groſſiereté leur répugne, l'éducation leur apprend aiſément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la politeſſe des hommes eſt plus efficieuſe, & celle des femmes plus careſſante. Cette différence n'eſt point d'inſtitution, elle eſt naturelle. L'homme paroît chercher davantage à vous ſervir, & la femme à vous agréer. Il ſuit de-là que, quoi qu'il en ſoit du caractere des femmes, leur politeſſe eſt moins fauſſe que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier inſtinct. Mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au ſien propre, de quelque démenſtration qu'il colore ce menſonge, je ſuis très-ſûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc guères aux femmes d'être polies, ni par conſéquent aux *filles* d'apprendre à le devenir. La premiére leçon vient de la nature; l'art ne fait plus que la ſuivre, & déterminer, & ſuivant nos uſages, ſous quelle forme elle doit ſe montrer. A l'égard de leur politeſſe entr'elles, c'eſt tout autre choſe. Elles y mettent un air ſi contraint, & des attentions ſi froides, qu'en ſe gênant mutuellement elles n'ont pas grand ſoin de cacher leur gêne, & ſemblent ſincéres dans leur menſonge, en ne cherchant guéres à le déguiſer. Cependant les jeunes perſonnes ſe font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaieté tient lieu de bon naturel; & contentes d'elles, elles le ſont de tout le monde. Il eſt conſtant auſſi qu'elles ſe baiſent de meilleur cœur, & ſe careſſent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiſer impunément leur convoitiſe par l'image des faveurs qu'elles ſavent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des queſtions indiſcrettes, à plus forte raiſon doit-on les interdire à de jeunes *filles*, dont la curioſité ſatisfaite ou mal éludée eſt bien d'une autre conſéquence, vû leur pénétration à preſſentir les myſtéres qu'on leur cache, & leur adreſſe à les découvrir. Mais ſans ſouffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût ſoin de les faire cauſer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aiſément, pour les rendre vives à la ripoſte, pour leur délier l'eſprit & la langue tandis qu'on le peut ſans danger. Ces converſations, toujours tournées en gaieté, mais ménagées avec art & bien dirigées, feroient un amuſement charmant pour cet âge, & pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes perſonnes, les premiéres & peut-être les plus utiles de leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant ſous l'attrait du plaiſir & de la vanité à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur eſtime, en quoi conſiſte la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que les enfans mâles ſont hors d'état de ſe former aucune véritable idée de religion, à plus forte raiſon la même idée eſt-elle au-deſſus de la conception des *filles*; c'eſt pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure; car s'il falloit attendre qu'elles fuſſent en état de diſcuter méthodiquement ces queſtions profondes, on courroit riſque de ne leur en parler jamais. La raiſon des femmes eſt une raiſon pratique, qui leur fait trouver très habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation ſociale des ſexes eſt admirable. De cette ſociété réſulte une perſonne morale dont la femme eſt l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'eſt de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter auſſi bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût auſſi bien qu'elle l'eſprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une diſcorde éternelle, & leur ſociété ne pourroit ſubſiſter. Mais dans l'harmonie qui régne entr'eux, tout tend à la fin commune: on ne ſait lequel met le plus du ſien; chacun ſuit l'impulſion de l'autre; chacun obéit, & tous deux ſont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme eſt aſſervie à l'opinion publique, ſa croyance eſt aſſervie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de ſa mère, & toute femme celle de ſon mari. Quand cette religion ſeroit fauſſe, la docilité qui ſoumet la mère & la fille à l'ordre de la nature, efface auprès de dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la déciſion des péres & des maris comme celle de l'égliſe.

Ne pouvant tirer d'elles ſeules la régle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raiſon; mais ſe laiſſant entraîner par mille impulſions étrangeres, elles ſont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles ſont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point ſavoir réunir la ſageſſe à la piété. La ſource du mal n'eſt pas ſeulement dans le caractére outré de leur ſexe, mais auſſi dans l'autorité mal réglée du nôtre: le libertinage des mœurs la fait mépriſer; l'effroi du repentir la rend tyrannique; & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puiſque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raiſons qu'on a de croire, que de leur expoſer nettement ce qu'on croit: car la foi qu'on donne à des idées obſcures eſt la premiére ſource du fa-

natiſme ; & celle qu'on exige pour des choſes abſurdes mène à la folie ou à l'incrédulité. Je ne ſais à quoi nos catéchiſmes portent le plus, d'être impie ou fanatique ; mais je ſais bien qu'ils ſont néceſſairement l'un ou l'autre.

Premièrement, pour enſeigner la religion à de jeunes *filles*, n'en faites jamais pour elles un objet de triſteſſe & de gêne, jamais une tâche ni un devoir ; par conſéquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire régulierement les vôtres devant elles, ſans les forcer pourtant d'y aſſiſter. Faites les courtes, ſelon l'inſtruction de Jeſus-Chriſt. Faites les toujours avec le recueillement & le reſpect convenables ; ſongez qu'en demandant à l'Etre ſuprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes *filles* ſachent ſitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la ſachent bien & ſur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuſe, quand vous leur peignez toujours dieu fâché contr'elles, quand vous leur impoſez en ſon nom mille devoirs pénibles, qu'elles ne vous voyent jamais remplir ; que peuvent-elles penſer, ſinon que ſavoir ſon catéchiſme & prier Dieu ſont les devoirs des petites *filles*, & déſirer dêtre grandes pour s'exempter comme vous de tout cet aſſujettiſſement ? L'exemple, l'exemple ! ſans cela jamais on ne réuſſit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce ſoit en forme d'inſtruction directe, & non par demandes & par réponſes. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles penſent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponſes du catéchiſme ſont à contre-ſens ; c'eſt l'écolier qui inſtruit le maître. Elles ſont même des menſonges dans la bouche des enfans, puiſqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils ſont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en diſant leur catéchiſme.

La première queſtion que je vois dans le nôtre eſt celle-ci : *Qui vous a créée & miſe au monde* ? A quoi la petite *fille* croyant bien que c'eſt ſa mère, dit pourtant ſans héſiter que c'eſt Dieu. La ſeule choſe qu'elle voit-là, c'eſt qu'à une demande qu'elle n'entends guères, elle fait une réponſe qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoîtroit bien la marche de l'eſprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchiſme. Ce ſeroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit ; & ce ne ſeroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à ſon auteur. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que ſi ce livre étoit bon, il ne reſſembleroit guères aux nôtres.

Un tel catéchiſme ne ſera bon que quand ſur les ſeules demandes, l'enfant fera de lui-même ſes réponſes ſans les apprendre. Bien entendu qu'il ſera quelquefois dans le cas d'interroger à ſon tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une eſpèce de modèle, & je ſens bien ce qui me manque pour le tracer. J'eſſayerai du moins d'en donner quelque légère idée.

Je m'imagine donc que pour venir à la première queſtion de notre catéchiſme il faudroit que celui-là commençât à-peu près ainſi.

LA BONNE.

Vous ſouvenez-vous du tems que votre mère étoit *fille* ?

LA PETITE.

Non, ma Bonne.

LA BONNE.

Pourquoi non ? vous qui avez ſi bonne mémoire

LA PETITE.

C'eſt que je n'étois pas au monde.

LA BONNE.

Vous n'avez donc pas toujours vécu ?

LA PETITE.

Non.

LA BONNE.

Vivrez-vous toujours ?

LA PETITE.

Oui.

LA BONNE.

Etes-vous jeune ou vieille ?

LA PETITE.

Je ſuis jeune.

LA BONNE.

Et votre grand-maman, eſt-elle jeune ou vieille ?

LA PETITE.

Elle eſt vieille.

LA BONNE.

A-t-elle été jeune ?

LA PETITE.

Oui.

LA BONNE.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus ?

LA PETITE.

C'eſt qu'elle a vieilli.

LA BONNE.

Vieillirez-vous comme elle ?

LA PETITE.

Je ne ſais.

LA BONNE.

Où ſont vos robes de l'année paſſée ?

LA PETITE.

On les a défaites.

LA BONNE.

Et pourquoi les a-t-on défaites ?

LA PETITE.

Parce qu'elles m'étoient trop petites.

LA BONNE.

Et pourquoi vous étoient-telles trop petites ?

LA PETITE.

Parce que j'ai grandi.

LA BONNE.

Grandirez-vous encore ?

LA PETITE.

Oh ! oui.

LA BONNE.

Et que deviennent les grandes *filles* ?

LA PETITE.

Elles deviennent femmes.

LA BONNE.

Et que deviennent les femmes ?

LA PETITE.

Elles deviennent mères.

LA BONNE.

Et les mères, que deviennent-elles.

LA PETITE.

Elles deviennent vieilles.

LA BONNE.

Vous deviendrez donc vieille ?

LA PETITE.

Quand je ſerai mère.

LA BONNE.

Et que deviennent les vieilles gens ?

LA PETITE.

Je ne ſais.

LA BONNE.

Qu'eſt devenu votre grand-papa ?

LA PETITE.

Il eſt mort.

LA BONNE.

Et pourquoi eſt-il mort ?

LA PETITE.

Parce qu'il étoit vieux.

LA BONNE.

Que deviennent donc les vieilles gens ?

LA PETITE.

Ils meurent.

LA BONNE.

Et vous, quand vous ſerez vieille ; que. . . .

LA PETITE, *l'interrompant.*

O ma bonne ! je ne veux pas mourir.

LA BONNE.

Mon enfant, perſonne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

LA PETITE.

Comment ? eſt-ce que maman mourra auſſi ?

LA BONNE.

Comme tout le monde. Les femmes vieilliſſent ainſi que les hommes, & la vieilleſſe mène à la mort.

LA PETITE.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard ?

LA BONNE.

Vivre ſagement tandis qu'on eſt jeune.

LA PETITE.

Ma bonne, je ſerai toujours ſage.

LA BONNE.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous vivre toujours ?

LA PETITE.

Quand je ſerai bien vieille, bien vieille....

LA BONNE.

Hé bien?

LA PETITE.

Enfin, quand on eſt ſi vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

LA BONNE.

Vous mourrez donc une fois?

LA PETITE.

Hélas! oui.

LA BONNE.

Qui eſt-ce qui vivoit avant vous?

LA PETITE.

Mon père & ma mère.

LA BONNE.

Qui eſt-ce qui vivoit avant eux?

LA PETITE.

Leur père & leur mère.

LA BONNE.

Qui eſt-ce qui vivra après vous?

LA PETITE.

Mes enfans.

LA BONNE.

Qui eſt-ce qui vivra après eux?

LA PETITE.

Leurs enfans.

En ſuivant cette route, on trouve à la race humaine, par des inductions ſenſibles, un commencement & une fin, comme à toutes choſes; c'eſt-à-dire, un père & une mère qui n'ont eu ni père ni mère, & des enfans qui n'auront point d'enfans. Ce n'eſt qu'après une longue ſuite de queſtions pareilles, que la première queſtion du catéchiſme eſt ſuffiſamment préparée. Alors ſeulement on peut le faire, & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là juſqu'à la deuxième réponſe, qui eſt, pour ainſi dire, la définition de l'eſſence divine, quel ſaut immenſe! Quand cet intervalle ſera-t-il rempli? Dieu eſt un eſprit! Et qu'eſt-ce qu'un eſprit? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obſcure métaphyſique dont les hommes ont tant de peine à ſe tirer? Ce n'eſt pas à une petite fille à réſoudre ces queſtions; c'eſt tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois ſimplement: vous me demandez ce que c'eſt que Dieu; cela n'eſt pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu; on ne le connoît que par ſes œuvres. Pour juger ce qu'il eſt, attendez de ſavoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes ſont tous de la même vérité, tous ne ſont pas pour cela de la même importance. Il eſt fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous ſoit connue en toutes choſes; mais il importe à la ſociété humaine & à chacun de ſes membres, que tout homme connoiſſe & rempliſſe les devoirs que lui impoſe la loi de Dieu envers ſon prochain & envers ſoi-même. Voilà ce que nous devons inceſſamment nous enſeigner les uns aux autres, & voilà ſurtout de quoi les pères & les mères ſont tenus d'inſtruire leurs enfans. Qu'une vierge ſoit la mère de ſon créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou ſeulement un homme auquel Dieu s'eſt joint, que la ſubſtance du Père & du Fils ſoit la même ou ne ſoit que ſemblable, que l'Eſprit procède de l'un des deux qui ſont le même, ou de tous deux conjointement; je ne vois pas que la déciſion de ces queſtions, en apparence eſſentielles, importe plus à l'eſpèce humaine, que de ſavoir quel jour de la lune on doit célébrer la pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler latin ou françois à l'égliſe, orner les murs d'images, dire ou entendre la meſſe, & n'avoir point de femme en propre. Que chacun penſe là-deſſus comme il lui plaira, j'ignore en quoi cela peut intéreſſer les autres; quant à moi, cela ne m'intereſſe point du tout. Mais ce qui m'intereſſe, moi & tous mes ſemblables, c'eſt que chacun ſache qu'il exiſte un arbitre du ſort des humains, duquel nous ſommes tous les enfans, qui nous preſcrit à tous d'être juſtes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaiſans & miſéricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les ſiens; que l'apparent bonheur de cette vie n'eſt rien; qu'il en eſt une autre après elle, dans laquelle cet être ſuprême ſera le rémunérateur des bons & le juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes ſemblables ſont ceux qu'il importe d'enſeigner à la jeuneſſe & de perſuader à tous les citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, ſans doute; il eſt le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la ſociété. Quiconque les paſſe, & veut nous aſſervir à ſes opinions particulières, vient au même point par une route oppoſée, pour établir l'ordre à ſa manière, il trouble la paix, dans ſon téméraire orgueil, il ſe rend l'intreprête de la Divinité, il exige en ſon nom les hommages & les reſpects des hommes, il ſe fait Dieu tant qu'il peut à ſa place, on devroit le punir comme ſacrilège, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes myſtérieux qui ne ſont pour nous que des mots ſans idées,

toutes ces doctrines bizarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & sert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Persuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à savoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos *filles* des théologiennes & des raisonneuses, ne leur apprenez des choses du ciel que ce qui sert à la sagesse humaine : accoutumez-les à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs, à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime, à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il les en dédommagera, à être enfin, tous les jours de leur vie, ce qu'elles seront bien aises d'avoir été lorsqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la seule qui n'est susceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatisme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus sublimes, pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reste, il est bon d'observer que jusqu'à l'âge où la raison s'éclaire & où le sentiment naissant fait parler la conscience, ce qui est bien ou mal pour les jeunes personnes, est ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur demande est bien, ce qu'on leur défend est mal, elles n'en doivent pas savoir davantage, par où l'on voit de quelle importance est, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des personnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité sur elles. Enfin, le moment vient où elles commencent à juger des choses par elles-mêmes, & alors il est temps de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit jusqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, si nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics ? N'abaissons pas à ce point le sexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il existe pour toute l'espèce humaine une règle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette règle que se doivent rapporter toutes les autres ; elle juge le préjugé même, & ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

Cette règle est le sentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant : il me suffit de remarquer que si ces deux règles ne concourent à l'éducation des femmes, elle sera toujours défectueuse. Le sentiment sans l'opinion ne leur donnera point cette délicatesse d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion sans le sentiment n'en fera jamais que des femmes fausses & déshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui serve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laisse point égarer la conscience, & qui redresse les erreurs du préjugé. Cette faculté est la raison : mais à ce mot que de questions s'élèvent ! Les femmes sont-elles capables d'un solide raisonnement ? Importe-t-il qu'elles le cultivent ? Le cultiveront-elles avec succès ? Cette culture est-elle utile aux fonctions qui leur sont imposées ? est-elle compatible avec la simplicité qui leur convient ?

Les diverses manières d'envisager & de résoudre ces questions, sont que donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans son ménage avec ses servantes, & n'en font ainsi que la prémière servante du maître : les autres, non contens d'assurer ses droits, lui font encore usurper les nôtres ; car, la laisser au-dessus de nous dans les qualités propres à son sexe, & la rendre notre égale dans tout le reste, qu'est-ce autre chose que transporter à la femme la primauté que la nature donne au mari ?

La raison qui mène l'homme à la connoissance de ses devoirs n'est pas fort composée ; la raison qui mène la femme à la connoissance des siens est plus simple encore. L'obéissance & la fidélité qu'elle doit à son mari, la tendresse & les soins qu'elle doit à ses enfans, sont des conséquences si naturelles & si sensibles de sa condition, qu'elle ne peut sans mauvaise foi refuser son consentement au sentiment intérieur qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'est point encore altéré.

Je ne blâmerois pas sans distinction qu'une femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, & qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste ; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques très-simples, très-saines, ou une manière de vivre très-retirée. Dans des grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme seroit trop facile à séduire, souvent sa vertu ne tiendroit qu'aux occasions, dans ce siècle philosophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle sache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime, elle doit surtout obtenir celle de son époux ; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire approuver sa conduite ; elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or, comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle

ne ſait rien de nos uſages, de nos bienſéances, ſi elle ne connoît ni la ſource des jugemens humains, ni les paſſions qui les déterminent? Dès-là qu'elle dépend à la fois de ſa propre conſcience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux règles, à les concilier, & à ne préférer la première que quand elles ſont en oppoſition. Elle devient le juge de ſes juges, elle décide quand elle doit s'y ſoumettre & quand elle doit les récuſer. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés, elle les peſe, elle apprend à remonter à leur ſource, à les prévenir, à ſe les rendre favorables, elle a ſoin de ne jamais s'attirer le blâme quand ſon devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien ſe faire ſans cultiver ſon eſprit & ſa raiſon.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la ſolution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui eſt, j'en recherche la cauſe, & je trouve enfin que ce qui eſt, eſt bien. J'entre dans des maiſons ouvertes dont le maître & la maîtreſſe font conjointement les honneurs. Tout deux ont eu la même éducation, tous deux ſont d'une égale politeſſe, tous deux également pourvus de goût & d'eſprit, tous deux animés du même deſir de bien recevoir leur monde & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun ſoin pour être attentif à tout: il va, vient, fait la ronde & ſe donne mille peines, il voudroit être tout attention. La femme reſte à ſa place, un petit cercle ſe raſſemble autour d'elle & ſemble lui cacher le reſte de l'aſſemblée; cependant il ne s'y paſſe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en ſort perſonne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéreſſer tout le monde; elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, & ſans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'eſt pas plus oublié que le premier. On eſt ſervi, l'on ſe met à table; l'homme, inſtruit des gens qui ſe conviennent, les placera ſelon ce qu'il ſait; la femme ſans rien ſavoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien, toutes les convenances, & chacun ſe trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au ſervice perſonne n'eſt oublié. Le maître de la maiſon en faiſant la ronde aura pu n'oublier perſonne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaiſir & vous en offre; en parlant à ſon voiſin elle a l'œil au bout de la table; elle diſcerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'oſe ſe ſervir ou demander parce qu'il eſt mal-adroit ou timide. En ſortant de table chacun croit qu'elle n'a ſongé qu'à lui, tous ne penſent pas qu'elle ait eu le temps de manger un ſeul morceau: mais la vérité eſt qu'elle a mangé plus que perſonne.

Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec leſquels il s'eſt entretenu. Si ce n'eſt pas toujours là-deſſus que la femme eſt le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'eſt dit tout bas à l'autre bout de la ſalle, elle ſait ce qu'un tel a penſé, à quoi tenoit tel propos ou tel geſte, il s'eſt fait à peine un mouvement expreſſif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête & preſque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'eſprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maiſon, fait exceller une coquette dans l'art d'amuſer pluſieurs ſoupirans. Le manège de la coquetterie exige un diſcernement encore plus fin que celui de la politeſſe; car pourvu qu'une femme polie le ſoit envers tout le monde, elle a toujours aſſez bien fait; mais la coquette perdroit bientôt ſon empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ſes amans, elle les rebuteroit tous. Dans la ſociété les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laiſſent pas de plaire à chacun; pourvu qu'on ſoit bien traité, l'on n'y regarde pas de ſi près ſur les préférences: mais en amour une faveur qui n'eſt pas excluſive eſt une injure. Un homme ſenſible aimeroit cent fois mieux être ſeul maltraité que careſſé avec tous les autres, & ce qui lui peut arriver de pis eſt de n'être point diſtingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conſerver pluſieurs amans, perſuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, & qu'elle le lui perſuade ſous les yeux de tous les autres, à qui elle en perſuade autant ſous les ſiens.

Voulez-vous voir un perſonnage embarraſſé? placez un homme entre deux femmes avec chacune deſquelles il aura des liaiſons ſecretes, puis obſervez quelle ſotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& ſurement l'exemple ne ſera pas plus rare), vous ſerez émerveillé de l'adreſſe avec laquelle elle donnera le change à tous deux & fera que chacun ſe rira de l'autre. Or, ſi cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment ſeroient ils un inſtant ſes dupes? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits ſur elle? Oh, qu'elle s'y prend bien mieux que cela! Loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité; elle fait ſi bien que celui qu'elle flatte croit que c'eſt par tendreſſe, & que celui qu'elle maltraite croit que c'eſt par dépit. Ainſi chacun content de ſon partage la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle ſeule.

Dans le deſir général de plaire, la coquetterie ſuggere de ſemblables moyens; les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient ſagement

ménagés ; & c'eſt en les diſpenſant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ſes eſclaves.

Uſa ogn'arte la donna, onde ſia colto
Nella ſua rete alcun novello amante ;
Ne con tutti, ne ſempre un ſieſſo volto
Serba, ma cangia a tempo atto e ſembiante.

A quoi tient tout cet art, ſi ce n'eſt à des obſervations fines & continuelles qui lui font voir à chaque inſtant ce qui ſe paſſe dans les cœurs des hommes, & qui la diſpoſent à porter à chaque mouvement ſecret qu'elle apperçoit la force qu'il faut pour le ſuſpendre ou l'accélérer? Or, cet art s'apprend-il ? Non : il naît avec les femmes, elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel eſt un des caracteres diſtinctifs du ſexe. La préſence d'eſprit, la pénétration, les obſervations fines ſont la ſcience des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir eſt leur talent.

Voilà ce qui eſt, & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes ſont fauſſes, nous dit-on : elles le deviennent. Le don qui leur eſt propre eſt l'adreſſe & non pas la fauſſeté ; dans les vrais penchans de leur ſexe, même en mentant, elles ne ſont point fauſſes. Pourquoi conſultez-vous leur bouche, quand ce n'eſt pas elle qui doit parler? Conſultez leurs yeux, leur teint, leur reſpiration, leur air craintif, leur molle réſiſtance: voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, & doit le dire ; mais l'accent qu'elle y joint n'eſt pas toujours le même, & cet accent ne ſait pas mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes beſoins que l'homme, ſans avoir le même droit de les témoigner ? Son ſort ſeroit trop cruel, ſi même dans les deſirs legitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'oſe tenir. Faut-il que ſa pudeur la rende malheureuſe ? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ſes penchans ſans les découvrir ? De quelle adreſſe n'a-t-elle pas beſoin Pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder ? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme ſans paroître ſonger à lui? Quel diſcours charmant n'eſt-ce pas que la pomme de Galathée & ſa fuite mal-adroite ? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela ? Ira t-elle dire au berger qui la ſuit entre les ſaules, qu'elle n'y fuit qu'à deſſein de l'attirer ? Elle mentiroit, pour ainſi dire ; car alors elle ne l'attireroit plus Plus une femme a de réſerve, plus elle doit avoir d'art, même avec ſon mari. Oui, je ſoutiens qu'en tenant la coquetterie dans ſes limites, on la rend modeſte & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu eſt une, diſoit tres-bien un de mes adverſaires, on ne la décompoſe pas pour admettre une partie & rejetter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute ſon intégrité, & l'on refuſe ſon cœur quand on peut, & toujours ſa bouche aux ſentiments qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'eſt pas ce qui eſt, mais ce qui eſt bien, ce qui eſt mal ne devroit point être, & ne doit point être avoué, ſurtout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu ſans cela. Si j'étois tenté de voler & qu'en le diſant je tentaſſe un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne ſeroit ce pas y ſuccomber ? Pourquoi dires-vous que la pudeur rend les femmes fauſſes ? Celles qui la perdent le plus, ſont-elles, au reſte, plus vraies que les autres ? Tant s'en faut, elles ſont plus fauſſes mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du menſonge. Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'énorgueilliſſent point de leurs fautes, qui ſavent cacher leurs deſirs à ceux-mêmes qui les inſpirent ; celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, ſont d'ailleurs les plus vraies, les plus ſinceres, les plus conſtantes dans tous leurs engagemens, & celles ſur la foi deſquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne ſache que la ſeule Mademoiſelle de l'Enclos qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques. Auſſi Mademoiſelle de l'Enclos a-t-elle paſſé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de ſon ſexe, elle avoit, dit-on, conſervé celles du notre : on vante ſa franchiſe, ſa droiture, la ſûreté de ſon commerce, ſa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de ſa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme. A la bonne heure. Mais avec toute ſa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maitreſſe.

Tout ceci n'eſt pas ſi hors de propos qu'il paroît être. Je vois où tendent les maximes de la philoſophie moderne, en tournant en dériſion la pudeur du ſexe & ſa fauſſeté prétendue ; & je vois que l'effet le plus aſſuré de cette philoſophie, ſera d'ôter aux femmes de notre ſiecle le peu d'honneur qui leur eſt reſté.

Sur ces conſidérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle eſpèce de culture convient à l'eſprit des femmes, & ſur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeuneſſe.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur ſexe ſont plus aiſés à voir qu'à remplir. La premiere choſe qu'elles doivent apprendre eſt de les aimer par la conſidération de leurs avantages, c'eſt le ſeul

moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ſes devoirs. On connoît bientôt les ſiens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quelque rang que le ciel vous place vous ſerez toujours une femme de bien. L'eſſentiel eſt d'être ce que nous fit la nature ; on n'eſt toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on ſoit.

La recherche des vérités abſtraites & ſpéculatives, des principes, des axiomes dans les ſciences, tout ce qui tend à généraliſer les idées n'eſt point du reſſort des femmes, leurs études doivent ſe rapporter toutes à la pratique ; c'eſt à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'eſt à elles de faire les obſervations qui menent l'homme à l'établiſſement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoiſſances agréables qui n'ont que le goût pour objet ; car quant aux ouvrages de génie ils paſſent leur portée, elles n'ont pas, non plus, aſſez de juſteſſe & d'attention pour réuſſir aux ſciences exactes ; & quant aux connoiſſances phyſiques, c'eſt à celui des deux qui eſt le plus agiſſant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'eſt à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres ſenſibles & des loix de la nature. La femme, qui eſt foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour ſuppléer à ſa foibleſſe, & ces mobiles ſont les paſſions de l'homme. Sa méchanique à elle, eſt plus forte que la nôtre, tous ſes leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que ſon ſexe ne peut faire par lui même & qui lui eſt néceſſaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond l'eſprit de l'homme, non par abſtraction l'eſprit de l'homme en général, mais l'eſprit des hommes qui l'entourent, l'eſprit des hommes auxquels elle eſt aſſujettie, ſoit par la loi, ſoit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs ſentimens par leurs diſcours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs geſtes. Il faut que par ſes diſcours, par ſes actions, par ſes regards, par ſes geſtes, elle ſache leur donner les ſentimens qu'il lui plaît, ſans même paroître y ſonger. Ils philoſopheront mieux qu'elle ſur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'eſt aux femmes à trouver, pour ainſi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en ſyſtême. La femme a plus d'eſprit, & l'homme plus de génie ; la femme obſerve & l'homme raiſonne ; de ce concours réſultent la lumière la plus claire & la ſcience la plus complette que puiſſe acquérir de lui même l'eſprit humain, la plus sûre connoiſſance, en un mot, de ſoi & des autres, qui ſoit à la portée de notre eſpèce ; & voilà comment l'art peut tendre inceſſament à perfectionner l'inſtrument donné par la nature.

Le monde eſt le livre des femmes ; quand elles y lisent mal, c'eſt leur faute, ou quelque paſſion les aveugle. Cependant la véritable mère de famille, loin d'être une femme du monde, n'eſt guères moins reclufe dans ſa maiſon que la religieuſe dans ſon cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes perſonnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des couvens, leur montrer les plaiſirs qu'elles quittent avant de les y laiſſer renoncer, de peur que la fauſſe image de ces plaiſirs qui leur ſont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les *filles* vivent dans des couvents, & les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire : les *filles* avoient comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques : les femmes vivoient retirées. Cet uſage étoit plus raiſonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une ſorte de coquetterie eſt permiſe aux *filles* à marier, s'amuſer eſt leur grande affaire. Les femmes ont d'autres ſoins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureuſement elles donnent le ton. Mères, faites du moins vos compagnes de vos *filles*. Donnez-leur un ſens droit & une ame honnête, plus ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaſte peut regarder. Le bal, les feſtins, les jeux, même le théâtre, tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeuneſſe, peut être offert ſans riſque à des yeux ſains. Mieux elles verront ces bruyans plaiſirs, plutôt elles en ſeront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle *fille* réſiſte à ce dangereux exemple ? A peine ont-elles vu le monde que la tête leur tourne à toutes, pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être ; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir ſans émotion ? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il repréſente ? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils ſont ? Les avez-vous bien armées contre les illuſions de la vanité ? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaiſirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte ? Quelles précautions, quelles meſures avez-vous priſes pour les préſerver du faux goût qui les égare ? Loin de rien oſer dans leur eſprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amuſemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites chercher encore en s'y livrant. De jeunes perſonnes entrant dans le monde n'ont d'autre gouvernante que leur mère, ſouvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets au-

trement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raiſon même, les juſtifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mère eſt pour la *fille* une excuſe ſans réplique. Quand je veux qu'une mere introduiſe ſa *fille* dans le monde, c'eſt en ſuppoſant qu'elle le lui fera voir tel qu'il eſt.

Le mal commence plutôt encore. Les couvens ſont de véritables écoles de coquetterie ; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites maîtreſſes. En ſortant de là pour entrer tout d'un coup dans des ſociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y ſentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre, faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire ſans crainte de prendre un préjugé pour une obſervation ; mais il me ſemble qu'en général dans les pays proteſtans il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouſes & de plus tendres mères que dans les pays catholiques ; & ſi cela eſt, on ne peut douter que cette différence ne ſoit due en partie à l'éducation des couvens.

Pour aimer la vie paiſible & domeſtique il faut la connoître, il faut en avoir ſenti les douceurs dès l'enfance. Ce n'eſt que dans la maiſon paternelle qu'on prend du goût pour ſa propre maiſon, & toute femme que ſa mère n'a point élevée n'aimera point à élever ſes enfans. Malheureuſement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes villes. La ſociété y eſt ſi générale & ſi mêlée qu'il ne reſte plus d'aſyle pour la retraite, & qu'on eſt en public juſques chez ſoi. A force de vivre avec tout le monde on n'a plus de famille, à peine connoît-on ſes parens, on les voit en étrangers, & la ſimplicité des mœurs domeſtiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faiſoit le charme. C'eſt ainſi qu'on ſuce avec le lait le goût des plaiſirs du ſiècle & des maximes qu'on y voit règner.

On impoſe aux *filles* une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épouſent ſur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes perſonnes ; ſous un air contraint elles déguiſent mal la convoitiſe qui les devore, & déjà on lit dans leurs yeux l'ardent deſir d'imiter leurs mères. Ce qu'elles convoitent n'eſt pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on beſoin d'un mari avec tant de reſſources pour s'en paſſer ? Mais on a beſoin d'un mari pour couvrir ces reſſources. La modeſtie eſt ſur leur viſage, & le libertinage eſt au fond de leur cœur, cette feinte modeſtie elle-même en eſt un ſigne. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarraſſer plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez le-moi, je vous ſupplie. Nul ſéjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point ; & ſi une ſeule d'entre vous a l'ame vraiement honnête, je n'entends rien à nos inſtitutions.

Toutes ces éducations diverſes livrent également de jeunes perſonnes au goût des plaiſirs du grand monde, & aux paſſions qui naiſſent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes, la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raiſon. De jeunes provinciales inſtruites à mépriſer l'heureuſe ſimplicité de leurs mœurs, s'empreſſent à venir à Paris partager la corruption des nôtres ; les vices ornés du beau nom de talens ſont l'unique objet de leur voyage ; & honteuſes en arrivant de ſe trouver ſi loin de la noble licence des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être auſſi loin de la capitale. Où commence le mal à votre avis ? dans les lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit ?

Je ne veux pas que de la province une mère ſenſée amène ſa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux ſi pernicieux pour d'autres ; mais je dis que quand cela ſeroit, ou cette *fille* eſt mal élevée, ou ces tableaux ſeront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du ſens, & l'amour des choſes honnêtes, on ne les trouve pas ſi attrayans qu'ils le ſont pour ceux qui s'en laiſſent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent ſe hâter de prendre le ton du pays, & ſe mettre à la mode ſix mois durant pour ſe faire ſiffler le reſte de leur vie ; mais qui eſt-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas s'en retournent dans leur province, contentes de leur ſort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres ? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la capitale par des maris complaiſans & maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendriſſement la veille de leur départ : ah ! retournons dans notre chaumière ! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici ! On ne ſait pas combien il reſte encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole, & qui mépriſent ſon culte inſenſé. Il n'y a de bruyantes que les folles, les femmes ſages ne font point de ſenſation.

Que ſi, malgré la corruption générale, malgré les préjugés univerſels, malgré la mauvaiſe éducation des *filles*, pluſieurs gardent encore un jugement à l'épreuve ; que ſera-ce quand ce jugement aura été nourri par des inſtructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des inſtructions vicieuſes ? car tout conſiſte toujours à conſerver ou rétablir les ſentimens naturels. Il ne s'agit point

pour cela d'ennuyer de jeunes *filles* de vos longs prônes, ni de leur débiter vos fèches moralités. Les moralités pour les deux sexes sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point en parlant à des jeunes personnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs, soyez précise & facile, ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit, point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit passer au cœur doit en sortir; leur catéchisme de morale doit être aussi court & aussi clair que leur catéchisme de religion, mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs & le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être aimée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéi, de s'honorer pour se faire honorer? Que ces droits sont beaux! qu'ils sont respectables! qu'ils sont chers au cœur de l'homme quand la femme sait les faire valoir! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir. Son empire commence avec ses vertus; à peine ses attraits se développent, qu'elle regne déjà par la douceur de son caractère & rend sa modestie imposante. Quel homme insensible & barbare n'adoucit pas sa fierté, & ne prend pas des manières plus attentives près d'une *fille* de seize ans, aimable & sage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans son maintien & de l'honnêteté dans ses propos, à qui sa beauté ne fait oublier ni son sexe ni sa jeunesse, qui sait intéresser par sa timidité même, & s'attirer le respect qu'elle porte à tout le monde!

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne sont point frivoles, ils ne sont point fondés seulement sur l'attrait des sens, ils partent de ce sentiment intime que nous avons tous, que les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes. Qui est-ce qui veut être méprisé des femmes? Personne au monde, non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités si dures; croyez-vous que leurs jugemens me soient indifférens? Non, leurs suffrages me sont plus chers que les vôtres, lecteurs souvent plus femmes qu'elles. En méprisant leurs mœurs, je veux encore honorer leur justice: peu m'importe qu'elles me haissent, si je les force à m'estimer.

Que de grandes choses on feroit avec ce ressort, si l'on savoit le mettre en œuvre! Malheur au siècle où les femmes perdent leur ascendant, & où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes! C'est le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs ont respecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome; Rome, le siège de la gloire & de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est-là que les femmes honoroient les exploits des grands généraux, qu'elles pleuroient publiquement les pères de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solemnel jugement de la république. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébéiens obtinrent le consulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un Proscrit. Galans François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets! & peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortege de belles Dames françoises, je n'en connois point de plus indécent: mais composez le de Romaines, vous aurez tous les yeux des Volsques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai davantage, & je soutiens que la vertu n'est pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, & que l'autorité des maîtresse n'y gagne pas moins que celle des femmes & des mères. Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, & point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'est plus rien, & qui ne voyent dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens? Non, ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe, & se livre à ces transports sublimes qui font le délire des amans & le charme de leur passion. Tout n'est qu'illusion dans l'amour, je l'avoue; mais ce qui est réel, ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime, il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe? En sacrifie-t-on moins tous ses sentimens bas à ce modèle imaginaire? En pénétre-t on moins son cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? S'en détache-t-on moins de la bassesse du moi humain? Où est le véritable amant qui n'est pas prêt à immoler sa vie à sa maîtresse, & où est la passion sensuelle & grossière dans un homme qui veut mourir? Nous nous mocquons des Paladins! c'est qu'ils connoissoient l'amour, & que nous ne connoissons plus que la débauche. Quand ces maximes romanesques commencèrent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raison que celui des mauvaises mœurs.

Dans quelque siècle que ce soit les relations naturelles

naturelles ne changent point, la convenance ou disconvenance qui en résulte reste la même, les préjugés sous le vain nom de raison n'en changent que l'apparence. Il sera toujours grand & beau de règner sur soi, fût-ce pour obéir à des opinions fantastiques, & les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui saura chercher dans son état le bonheur de la vie. La chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même : elle s'éleve dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage ; les sentimens tendres ou jaloux, mais toujours respectueux, de deux sexes, l'estime universelle & la sienne propre, lui payent sans cesse en tribut de gloire les combats de quelques instans. Les privations sont passagères, mais le prix en est permanent ; quelle jouissance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté ! Réalisez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquises que les Laïs & les Cléopatres, & quand sa beauté ne sera plus, sa gloire & ses plaisirs resteront encore, elle seule saura jouir du passé.

Plus les devoirs sont grands & pénibles, plus les raisons sur lesquelles on les fonde doivent être sensibles & fortes. Il y a un certain langage devot dont, sur les sujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes personnes sans produire la persuasion. De ce langage trop disproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en secret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raisons d'y résister, tirées des choses mêmes. Une *fille* élevée sagement & pieusement, a sans doute de fortes armes contre les tentations ; mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plutôt les oreilles du jargon mystique, devient infailliblement la proie du premier séducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle personne ne méprisera son corps, jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que sa beauté fait commettre ; jamais elle ne pleurera sincerement & devant Dieu d'être un objet de convoitise ; jamais elle ne pourra croire en secret que le plus doux sentiment du cœur soit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raisons en dedans & pour elle-même, car celles-là ne pénétreront pas. Ce sera pis encore si l'on met, comme on n'y manque guères, de la contradiction dans ses idées, & qu'après l'avoir humiliée en avilissant son corps & ses charmes comme la souillure du péché, on lui fasse ensuite respecter comme le temple de Jesus-Christ, ce même corps qu'on lui a rendu si mépriſable. Les idées trop sublimes & trop basses sont également insuffisantes & ne peuvent s'associer : il faut une raison a la portée du sexe & de l'age. La considération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir.

Quæ quia non liceat non facit, illa facit :

On ne se douteroit pas que c'est Ovide qui porte un jugement si sévère.

Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes ? sans leur dire incessamment, soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, & vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir, montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite, apprenez leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles, prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes, qu'elles ont peu de prise sur des ames viles & basses, & qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sure qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère ; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries, vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles & communes ; dans les choses importantes & graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve & de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît ; cet empire est beau, ce me semble, & vaut bien la peine d'être acheté.

Voilà dans quel esprit Sophie a été élevée, avec plus de soin que de peine, & plutôt en suivant son goût qu'en le gênant. Disons maintenant un mot de sa personne, selon le portrait que j'en ai fait à Emile, & selon qu'il imagine lui-même l'épouse qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laisse à part

les prodiges. Emile n'en eſt pas un, Sophie n'en eſt pas un non plus. Emile eſt homme, & Sophie eſt femme, voilà toute leur gloire. Dans la confuſion des ſexes qui regne entre nous, c'eſt preſque un prodige d'être du ſien.

Sophie eſt bien née, elle eſt d'un bon naturel, elle a le cœur très ſenſible, & cette extrême ſenſibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'eſprit moins juſte que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable, une phyſionomie qui promet une ame & qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter ſans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent, d'autres ont à plus grande meſure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux aſſorties pour faire un heureux caractère. Elle ſait tirer parti de ſes défauts mêmes, & ſi elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'eſt pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes ſont mécontentes d'elles-mêmes. A peine eſt-elle jolie au premier aſpect: mais plus on la voit & plus elle s'embellit; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus impoſante; mais on ne ſauroit avoir une taille mieux priſe, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une phyſionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéreſſe, elle charme, & l'on ne ſauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; ſa mère n'a point d'autre femme-de-chambre qu'elle: elle a beaucoup de goût pour ſe mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens; on voit toujours dans le ſien la ſimplicité jointe à l'élégance; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui ſied. Elle ignore quelles ſont les couleurs à la mode, mais elle ſait à merveilles celles qui lui ſont favorables. Il n'y a pas une jeune perſonne qui paroiſſe miſe avec moins de recherche, & dont l'ajuſtement ſoit plus recherché; pas une pièce du ſien n'eſt priſe au haſard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure eſt très modeſte en apparence & très coquette en effet, elle n'étale point ſes charmes, elle les couvre: mais en les couvrant, elle ſait les faire imaginer. En la voyant on dit, voilà une *fille* modeſte & ſage; mais tant qu'on reſte auprès d'elle, les yeux & le cœur errent ſur toute ſa perſonne, ſans qu'on puiſſe les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajuſtement ſi ſimple n'eſt mis à ſa place, que pour en être ôté pièce à pièce par l'imagination.

Sophie a des talens naturels, elle les ſent & ne les a pas négligés; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'eſt contentée d'exercer ſa jolie voix à chanter juſte & avec goût, ſes petits pieds, à marcher légèrement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes ſortes de ſituations ſans gêne & ſans mal-adreſſe. Du reſte, elle n'a eu de maître à chanter que ſon père, de maîtreſſe à danſer que ſa mère, & un organiſte du voiſinage lui a donné ſur le clavecin quelques leçons d'accompagnement, qu'elle a depuis cultivé ſeule. D'abord elle ne ſongeoit qu'à faire paroître ſa main avec avantage ſur ces touches noires; enſuite elle trouva que le ſon aigre & ſec du clavecin rendoit plus doux le ſon de la voix, peu-à-peu elle devint ſenſible à l'harmonie, enfin en grandiſſant elle a commencé de ſentir les charmes de l'expreſſion, & d'aimer la muſique pour elle-même. Mais c'eſt un goût plutôt qu'un talent, elle ne ſait point déchiffrer un air ſur la note.

Ce que Sophie ſait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de ſoin, ce ſont les travaux de ſon ſexe, même ceux dont on ne s'aviſe point, comme de tailler & coudre ſes robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne ſache faire & qu'elle ne faſſe avec plaiſir; mais le travail qu'elle préfére à tout autre eſt la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légereté. Elle s'eſt appliquée auſſi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuiſine & l'office, elle ſait le prix des denrées, elle en connoît les qualités, elle ſait fort bien tenir les comptes, elle ſert de maître-d'hôtel à ſa mère. Faite pour être un jour mère de famille elle-même, en gouvernant la maiſon paternelle elle apprend à gouverner la ſienne, elle peut ſuppléer aux fonctions des domeſtiques & le fait toujours volontiers. On ne ſait jamais bien commander que ce qu'on ſait exécuter ſoi-même: c'eſt la raiſon de ſa mère pour l'occuper ainſi: pour Sophie, elle ne va pas ſi loin. Son premier devoir eſt celui de *fille*, & c'eſt maintenant le ſeul qu'elle ſonge à remplir. Son unique vue eſt de ſervir ſa mère & de la ſoulager d'une partie de ſes ſoins. Il eſt pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaiſir égal. Par exemple, quoiqu'elle ſoit gourmande, elle n'aime pas la cuiſine: le détail a quelque choſe qui la dégoûte, elle n'y trouve jamais aſſez de propreté. Elle eſt là-deſſus d'une délicateſſe extrême, & cette délicateſſe pouſſée à l'excès eſt devenue un de ſes défauts: elle laiſſeroit plutôt aller tout le dîné par le feu que de tacher ſa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inſpection du jardin par la même raiſon. La terre lui paroît mal-propre; ſitôt

qu'elle voit du fumier, elle croit en ſentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de ſa mère. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers eſt la propreté : devoir ſpécial, indiſpenſable, impoſé par la nature ; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à ſa *fille* dès ſon enfance, elle en a tant exigé de propreté ſur ſa perſonne, tant pour ſes hardes, pour ſon appartement, pour ſon travail, pour ſa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude prennent une aſſez grande partie de ſon temps & préſident encore à l'autre ; enſorte que bien faire ce qu'elle fait n'eſt que le ſecond de ſes ſoins, le premier eſt toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en molleſſe, les rafinemens du luxe n'y ſont pour rien. Jamais il n'entra dans ſon appartement que de l'eau ſimple, elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais ſon mari n'en reſpirera de plus doux que ſon haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit ſa vie & ſon temps à des ſoins plus nobles : elle ignore ou dédaigne cette exceſſive propreté du corps qui ſouille l'ame ; Sophie eſt bien plus que propre, elle eſt pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement ; mais elle eſt devenue ſobre par habitude, & maintenant elle l'eſt par vertu. Il n'en eſt pas des *filles* comme des garçons, qu'on peut juſqu'à certain point gouverner par la gourmandiſe. Ce penchant n'eſt point ſans conſéquence pour le ſexe ; il eſt trop dangereux de le lui laiſſer. La petite Sophie, dans ſon enfance, entrant ſeule dans le cabinet de ſa mère n'en revenoit pas toujours vide, & n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve ſur les dragées & ſur les bonbons. Sa mère la ſurprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui perſuader que les bonbons gâtoient les dents, & que de trop manger groſſiſſoit la taille. Ainſi Sophie ſe corrigea ; en grandiſſant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette ſenſualité baſſe. Dans les femmes, comme dans les hommes, ſitôt que le cœur s'anime, la gourmandiſe n'eſt plus un vice dominant. Sophie a conſervé le goût propre de ſon ſexe ; elle aime le laitage & les ſucreries ; elle aime la pâtiſſerie & les entremets, mais fort peu la viande ; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au ſurplus, elle mange de tout très-médiocrement, ſon ſexe moins laborieux que le nôtre a moins beſoin de réparation. En toute choſe, elle aime ce qui eſt bon & le ſait goûter ; elle ſait auſſi s'accommoder de ce qui ne l'eſt pas, ſans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'eſprit agréable ſans être brillant, & ſolide ſans être profond, un eſprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à ſoi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne ſoit pas fort orné, ſelon l'idée que nous avons de la culture de l'eſprit des femmes : car le ſien ne s'eſt point formé par la lecture, mais ſeulement par les converſations de ſon père & de ſa mère, par ſes propres réflexions, & par les obſervations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté elle étoit même folâtre dans ſon enfance : mais peu-à-peu ſa mere a pris ſoin de réprimer ſes airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop ſubit n'inſtruiſit du moment qui l'avoit rendu néceſſaire. Elle eſt donc devenue modeſte & réſervée même avant le temps de l'être ; & maintenant que ce temps eſt venu, il lui eſt plus aiſé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui ſeroit de le prendre ſans indiquer la raiſon de ce changement : c'eſt une choſe plaiſante de la voir ſe livrer quelquefois, par un reſte d'habitude, à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup rentrer en elle-même, ſe taire, baiſſer les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu des deux.

Sophie eſt d'une ſenſibilité trop grande pour conſerver une parfaite égalité d'humeur ; mais elle a trop de douceur pour que cette ſenſibilité ſoit fort importune aux autres ; c'eſt à elle ſeule qu'elle fait du mal. Qu'on diſe un ſeul mot qui la bleſſe, elle ne boude pas, mais ſon cœur ſe gonfle elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ſes pleurs ſon père ou ſa mère la rappelle & diſe un ſeul mot, elle vient à l'inſtant jouer & rire en s'eſſuyant adroitement les yeux & tâchant d'étouffer ſes ſanglots.

Elle n'eſt pas, non plus, tout-à fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop pouſſée, dégénère en mutinerie, & alors elle eſt ſujette à s'oublier. Mais laiſſez-lui le temps de revenir à elle, & ſa manière d'effacer ſon tort lui en fera preſque un mérite. Si on la punit, elle eſt docile & ſoumiſe, & l'on voit que ſa honte ne vient pas tant du châtiment que ſa faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais ſi franchement & de ſi bonne grace, qu'il n'eſt pas poſſible d'en garder la rancune. Elle baiſeroit la terre devant le dernier domeſtique, ſans que cet abaiſſement lui fît la moindre peine, & ſitôt qu'elle eſt pardonnée, ſa joie & ſes careſſes montrent de quel poids ſon bon cœur eſt ſoulagé.

En un mot, elle ſouffre avec patience les torts des autres & répare avec plaiſir les ſiens. Tel eſt l'aimable naturel de ſon ſexe avant que nous l'ayons gâté. La femme eſt faite pour céder à l'homme & pour ſupporter même ſon injuſtice ; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le ſentiment intérieur s'élève & ſe révolte en eux contre l'injuſtice ; la nature ne les fit pas pour la tolérer.

gravem
Pelidæ ſtomachum cedere neſcii.

Sophie a de la religion, mais une religion raiſonnable & ſimple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion ; ou plutôt ne connoiſſant de pratique eſſentielle que la morale, elle dévoue ſa vie entière à ſervir dieu en faiſant le bien. Dans toutes les inſtructions que ſes parens lui ont données ſur ce ſujet, ils l'ont accoutumée à une ſoumiſſion reſpectueuſe en lui diſant toujours : » ma fille, ces connoiſſances ne ſont pas de vôtre âge ; votre mari vous en inſtruira quand il ſera temps ». Du reſte, au lieu de longs diſcours de piété, ils ſe contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple eſt gravé dans ſon cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour eſt devenu ſa paſſion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de ſi beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuſe lui paroît preſque égale aux Anges ; elles l'aime comme la ſeule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que miſère, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête ; elle l'aime enfin comme chère à ſon reſpectable père, à ſa tendre & digne mère ; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être auſſi de la ſienne, & ſon premier bonheur à elle-même eſt l'eſpoir de faire le leur. Tous ces ſentimens lui inſpirent un enthouſiaſme qui lui élève l'ame, & tient tous ſes petits penchans aſſervis à une paſſion ſi noble. Sophie ſera chaſte & honnête juſqu'a ſon dernier ſoupir, elle l'a juré dans le fond de ſon ame, & elle l'a juré dans un temps où elle ſentoit déjà tout ce qu'un tel ſerment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, ſi ſes ſens étoient faits pour régner ſur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable françoiſe ; froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amuſement & non le plaiſir, le ſeul beſoin d'aimer la dévore, il vient la diſtraire & troubler ſon cœur dans les fêtes ; elle a perdu ſon ancienne gaieté, les folâtres jeux ne ſont plus faits pour elle ; ſoin de craindre l'ennui de la ſolitude, elle la cherche, elle y penſe à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une cour, mais un amant, elle aime mieux plaire à un ſeul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en ſa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain ſe change en huées.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant ſur la défenſive preſque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur ſont néceſſairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que ſon tempérament la porte à l'être, a auſſi le jugement plutôt formé que d'autres *filles* de ſon âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'eſt pas par-tout la même en même temps.

Sophie eſt inſtruite des devoirs & des droits de ſon ſexe & du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes & les vices des femmes ; elle connoît auſſi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de ſon cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point : mais elle penſe avec plus de complaiſance à l'honnête homme, à l'homme de mérite ; elle ſent qu'elle eſt faite pour cet homme-là, qu'elle en eſt digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui ; elle ſent qu'elle ſaura bien le reconnoître ; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes ; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état ; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des abſens qu'avec la plus grande circonſpection, ſurtout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait : c'eſt un honneur qu'elle croit devoir à ſon ſexe ; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde ; mais elle eſt obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel le ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle qui ne tient point aux formules, qui n'eſt

point asservie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai désir de plaire, & qui plaît. Elle ne fait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus recherchés; elle ne dit pas qu'elle est très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, & qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple, *je vous remercie*; mais ce mot dit de sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, & ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage françois l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main en passant d'une chambre à l'autre sur un bras sexagénaire qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier & s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts: elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au dessus d'eux que par obéissance, & reprendra la sienne au-dessous sitôt qu'elle le pourra; car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, & elle sait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes & réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins mais décens; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles; s'ils dégénèrent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser: car elle méprise surtout le petit jargon de la galanterie comme très-offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractère empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentimens, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colère apparente, mais avec une ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment: « Monsieur, j'ai grand'peur de savoir ces choses-là mieux que vous; si nous n'avons rien de plus curieux à dire, je crois que nous pouvons finir ici l'entretien ». Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables, s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier; mais tout galant persiflage est toujours rebuté; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement & formée à tous égards comme une *fille* de vingt ans, Sophie à quinze ne sera point traitée en enfant par ses parens. A peine appercevront-ils en elle la première inquiétude de la jeunesse, qu'avant le progrès ils se hâteront d'y pourvoir; ils lui tiendront des discours tendres & sensés. Les discours tendres & sensés sont de son âge & de son caractère. Si ce caractère est tel que je l'imagine, pourquoi son père ne lui parleroit-il pas à peu près ainsi:

« Sophie, vous voilà grande *fille*, & ce n'est pas pour l'être toujours qu'on le devient. Nous voulons que vous soyez heureuse; c'est pour nous que nous le voulons, parce que notre bonheur dépend du vôtre. Le bonheur d'une honnête *fille* est de faire celui d'un honnête homme; il faut donc penser à vous marier de bonne heure, car du mariage dépend le sort de la vie, & l'on n'a jamais trop de temps pour y penser.

Rien n'est plus difficile que le choix d'un bon mari, si ce n'est peut être celui d'une bonne femme. Sophie, vous serez cette femme rare, vous ferez la gloire de notre vie & le bonheur de nos vieux jours: mais de quelque mérite que vous soyez pourvue, la terre ne manque pas d'hommes qui en ont encore plus que vous. Il n'y en a pas un qui ne dût s'honorer de vous obtenir, il y en a beaucoup qui vous honoreroient davantage. Dans ce nombre, il s'agit d'en trouver un qui vous convienne, de le connoître & de vous faire connoître à lui.

» Le plus grand bonheur du mariage dépend de tant de convenances, que c'est une

folie de les vouloir toutes rassembler. Il faut d'abord s'assurer des plus importantes ; quand les autres s'y trouvent, on s'en prévaut ; quand elles manquent, on s'en passe. Le bonheur parfait n'est pas sur la terre ; mais le plus grand des malheurs & celui qu'on peut toujours éviter, est d'être malheureux par sa faute.

» Il y a des convenances naturelles, il y en a d'institution, il y en a qui ne tiennent qu'à l'opinion seule. Les parens sont juges des deux dernieres especes, les enfans seuls le sont de la première. Dans les mariages qui se font par l'autorité des péres, on se règle uniquement sur les convenances d'institution & d'opinion ; ce ne sont pas les personnes qu'on marie, ce sont les conditions & les biens. Mais tout cela peut changer ; les personnes seules restent toujours, elles se portent par-tout avec elles, en dépit de la fortune, ce n'est que par les rapports personnels qu'un mariage peut être heureux ou malheureux.

» Votre mère étoit de condition, j'étois riche ; voilà les seules considérations qui porterent nos parens à nous unir. J'ai perdu mes biens, elle a perdu son nom, oubliée de sa famille, que lui sert aujourdhui d'être née demoiselle ? Dans nos désastres, l'union de nos cœurs nous a consolés de tout ; la conformité de nos goûts nous a fait choisir cette retraite ; nous y vivons heureux dans la pauvreté, nous nous tenons lieu de tout l'un à l'autre : Sophie est notre trésor commun ; nous bénissons le ciel de nous avoir donné celui-là, & de nous avoir ôté le reste. Voyez, mon enfant, où nous a conduit la providence ! Les convenances qui nous firent marier sont évanouies, nous ne sommes heureux que par celles que l'on compta pour rien.

» Ceft aux époux à s'assortir. Le penchant mutuel doit être leur premier lien : leurs yeux, leurs cœurs doivent être leurs premiers guides ; car comme leur premier devoir, étant unis, est de s'aimer, & qu'aimer ou n'aimer pas ne dépend point de nous-mêmes, ce devoir en emporte nécessairement un autre, qui est de commencer par s'aimer avant de s'unir. C'est-là le droit de la nature que rien ne peut abroger : ceux qui l'ont gênée par tant de loix civiles, ont eu plus d'égard à l'ordre apparent qu'au bonheur du mariage & aux mœurs des citoyens. Vous voyez, ma Sophie, que nous ne vous prêchons pas une morale difficile. Elle ne tend qu'à vous en rendre maîtresse de vous même, & à nous en rapporter à vous sur le choix de votre époux.

» Après vous avoir dit nos raisons pour vous laisser une entière liberté, il est juste de vous parler aussi des vôtres pour en user avec sagesse. Ma *fille*, vous êtes bonne & raisonnable, vous avez de la droiture & de la piété, vous avez les talens qui conviennent à d'honnêtes femmes, & vous n'êtes pas dépourvue d'agrémens ; mais vous êtes pauvre, vous avez les biens les plus estimables & vous manquez de ceux qu'on estime le plus. N'aspirez donc qu'à ce que vous pouvez obtenir, & réglez votre ambition, non sur vos jugemens ni sur les nôtres, mais sur l'opinion des hommes. S'il n'étoit question que d'une égalité de mérite, j'ignore à quoi je devrois borner vos espérances : mais ne les élevez point au-dessus de votre fortune, & n'oubliez pas qu'elle est au plus bas rang. Bien qu'un homme digne de vous ne compte pas cette inégalité pour un obstacle, vous devez faire alors ce qu'il ne fera pas : Sophie doit imiter sa mère, & n'entrer que dans une famille qui s'honore d'elle. Vous n'avez point vu notre opulence, vous êtes née durant notre pauvreté ; vous nous la rendez douce & vous la partagez sans peine. Croyez-moi, Sophie, ne cherchez point des biens dont nous bénissons le ciel de nous avoir délivrés ; nous n'avons goûté le bonheur qu'après avoir perdu la richesse.

« Vous êtes trop aimable pour ne plaire à personne, & votre misère n'est pas telle qu'un honnête homme se trouve embarrassé de vous. Vous serez recherchée, & vous pourrez l'être de gens qui ne vous vaudront pas. S'ils se montroient à vous tels qu'ils sont, vous les estimeriez ce qu'ils valent, tout leur faste ne vous en imposeroit pas long-temps ; mais quoique vous ayez le jugement bon, & que vous vous connoissiez en mérite, vous manquez d'expérience & vous ignorez jusqu'où les hommes peuvent se contrefaire. Un fourbe adroit peut étudier vos goûts pour vous séduire, & feindre auprès de vous des vertus qu'il n'aura point. Il vous perdroit, Sophie, avant que vous vous en fussiez appercue, & vous ne connoîtriez votre erreur que pour la pleurer. Le plus dangereux de tous les pièges, & le seul que la raison ne peut éviter, est celui des sens ; si jamais vous avez le malheur d'y tomber, vous ne verrez plus qu'illusions & chimères, vos yeux se fascineront, votre jugement se troublera, votre volonté sera corrompue, votre erreur même vous sera chère ; & quand vous seriez en état de la connoître, vous n'en voudriez pas revenir. Ma *fille*, c'est à la raison de Sophie que je vous livre, je ne vous livre point au penchant de son cœur. Tant que vous serez de sang froid, restez votre propre juge ; mais sitôt que vous aimerez, rendez à votre mère le soin de vous. »

« Je vous propose un accord qui vous marque notre estime & rétablisse entre nous l'ordre naturel. Les parens choisissent l'époux de leur *fille* & ne la consultent que pour la forme, tel est l'usage. Nous ferons entre nous tout le contraire, vous choisirez & nous serons consultés.

Uſez de votre droit, Sophie, uſez-en librement & ſagement. L'époux qui vous convient doit être de votre choix & non pas du nôtre ; mais c'eſt à vous de juger ſi vous ne vous trompez pas ſur les convenances, & ſi, ſans le ſavoir, vous ne faites point autre choſe que ce que vous voulez. La naiſſance, les biens, le rang, l'opinion n'entreront pour rien dans nos raiſons. Prenez un honnête homme dont la perſonne vous plaiſe & dont le caractère vous convienne ; quel qu'il ſoit d'ailleurs, nous l'acceptons pour notre gendre. Son bien ſera toujours aſſez grand, s'il a des bras, des mœurs, & qu'il aime ſa famille. Son rang ſera toujours aſſez illuſtre, s'il l'ennoblit par la vertu. Quand toute la terre nous blâmeroit, qu'importe ? nous ne cherchons pas l'approbation publique, il nous ſuffit de votre bonheur. »

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil diſcours ſur les *filles* élevées à votre manière. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte & l'attendriſſement ne la laiſſeroient pas aiſément s'exprimer : mais je ſuis bien ſûr qu'il reſtera gravé dans ſon cœur le reſte de ſa vie, & que ſi l'on peut compter ſur quelque réſolution humaine, c'eſt ſur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'eſtime de ſes parens.

Mettons la choſe au pis, & donnons-lui un tempérament ardent qui lui rende pénible une longue attente. Je dis que ſon jugement, ſes connoiſſances, ſon goût, ſa délicateſſe, & ſurtout les ſentimens dont ſon cœur a été nourri dans ſon enfance, oppoſeront à l'impétuoſité des ſens un contre-poids qui lui ſuffira pour les vaincre, ou du moins pour leur réſiſter long-tems. Elle mourroit plutôt martyre de ſon état, que d'affliger ſes parens, d'épouſer un homme ſans mérite, & de s'expoſer aux malheurs d'un mariage mal aſſorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, & la rendre plus difficile ſur le choix de ſon maître. Avec le tempérament d'une Italienne & la ſenſibilité d'une Angloiſe, elle a, pour contenir ſon cœur & ſes ſens, la fierté d'une Eſpagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aiſément celui qu'elle eſtime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de ſentir quel reſſort l'amour des choſes honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en ſoi quand on veut être ſincerement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui eſt grand paroît chimérique, & qui, dans leur baſſe & vile raiſon, ne connoîtront jamais ce que peut ſur les paſſions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples : tant pis pour eux s'ils s'obſtinent à les nier. Si je leur diſois que Sophie n'eſt point un être imaginaire, que ſon nom ſeul eſt de mon invention, que ſon éducation, ſes mœurs, ſon caractère, ſa figure même ont réellement exiſté, & que ſa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, ſans doute ils n'en croiroient rien : mais enfin, que riſquerai-je d'achever ſans détours l'hiſtoire d'une *fille* ſi ſemblable à Sophie, que cette hiſtoire pourroit être la ſienne ſans qu'on dût en être ſurpris. Qu'on la croie véritable ou non, peu importe ; j'aurai, ſi l'on veut, raconté des fictions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, j'irai toujours à mes fins.

La jeune perſonne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle tous les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je le lui laiſſe. Après l'entretien que j'ai rapporté, ſon père & ſa mère jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyèrent paſſer un hiver à la ville, chez une tante qu'on inſtruiſit en ſecret du ſujet de ce voyage ; car la fiere Sophie portoit au fond de ſon cœur le noble orgueil de ſavoir triompher d'elle ; & quelque beſoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte *fille* plutôt que de ſe réſoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ſes parens, ſa tante la préſenta dans les maiſons, la mena dans les ſociétés, dans les fêtes, lui fit voir le monde ou plutôt l'y fit voir, car Sophie ſe ſoucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable qui paroiſſoient décens & modeſtes. Elle avoit dans ſa réſerve même un certain art de les attirer, qui reſſembloit aſſez à de la coquetterie : mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois, elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité, qui ſemble accepter les hommages, elle ſubſtituoit un maintien plus humble & une politeſſe plus repouſſante. Toujours attentive ſur elle-même, elle ne leur laiſſoit plus l'occaſion de lui rendre le moindre ſervice : c'étoit dire aſſez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtreſſe.

Jamais les cœurs ſenſibles n'aimèrent les plaiſirs bruyans : vain & ſtérile bonheur des gens qui ne ſentent rien, & qui croient qu'étourdir la vie c'eſt en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & déſeſpérant de le trouver ainſi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ſes parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier ; elle retourna les joindre long-temps avant le terme fixé pour ſon retour.

A peine eut-elle repris ſes fonctions dans la maiſon paternelle, qu'on vit qu'en gardant la

même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des distractions, de l'impatience, elle étoit triste & réveuse, elle se cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte ; on lui en parla, elle s'en défendit. Elle protesta n'avoir vu personne qui pût toucher son cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant sa langueur augmentoit sans cesse, & sa santé commençoit à s'altérer. Sa mère inquiete de ce changement résolut enfin d'en savoir la cause. Elle la prit en particulier & mit en œuvre auprès d'elle ce langage insinuant & ces caresses invincibles, que la seule tendresse maternelle sait employer. Ma *fille*, toi que j'ai portée dans mes entrailles & que je porte incessamment dans mon cœur, verse les secrets du tien dans le sein de ta mère. Quels sont donc ces secrets qu'une mère ne peut savoir ? Qui est-ce qui plaint tes peines ? qui est-ce qui les partage ? qui est-ce qui veut les soulager, si ce n'est ton père & moi ? Ah ! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur sans la connoître ?

Loin de cacher ses chagrins à sa mère, la jeune *fille* ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour consolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & sa modestie ne trouvoit point de langage pour décrire un état si peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ses sens, malgré qu'elle en eût. Enfin, sa honte même servant d'indice à la mère, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injustes réprimandes, elle la consola, la plaignit, pleura sur elle ; elle étoit trop sage pour lui faire un crime d'un mal que sa vertu seule rendoit si cruel. Mais pourquoi supporter sans nécessité un mal dont le remède étoit si facile & si légitime ? Que n'usoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée ? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choisissoit-elle ? Ne savoit-elle pas que son sort dépendoit d'elle seule, & que, quel que fût son choix, il seroit confirmé, puisqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête ? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu rester ; plusieurs partis s'étoient présentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc ? Que vouloit-elle ? Quelle inexplicable contradiction !

La réponse étoit simple. S'il ne s'agissoit que d'un secours pour la jeunesse, le choix seroit bientôt fait : mais un maître pour toute la vie n'est pas si facile à choisir ; & puisqu'on ne peut séparer ces deux choix, il faut bien attendre, & souvent perdre sa jeunesse, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de Sophie : elle avoit besoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari ; & pour le cœur qu'il falloit au sien, l'un étoit presque aussi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens si brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge : les autres leur manquoient toujours ; leur esprit superficiel ; leur vanité, leur jargon, leurs mœurs sans regle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme & ne trouvoit que des singes, elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point.

Que je suis malheureuse, disoit-elle à sa mère ! J'ai besoin d'aimer & ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes desirs, & pas un qui ne les réprime ; un goût sans estime ne peut durer. Ah ! ce n'est pas là l'homme qu'il faut à votre Sophie ! son charmant modèle est empreint trop avant dans son ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuse qu'avec lui seul. Elle aime mieux se consumer & combattre sans cesse, elle aime mieux mourir malheureuse & libre, que désespérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas & qu'elle rendroit malheureux lui même ; il vaut mieux n'être plus que de n'être que pour souffrir.

Frappée de ces singularités, sa mère les trouva trop bizarres pour n'y pas soupçonner quelque mystère. Sophie n'étoit ni précieuse ni ridicule. Comment cette délicatesse outrée avoit-elle pu lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès son enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de nécessité vertu ? Ce modèle de l'homme aimable, duquel elle étoit si enchantée, & qui revenoit si souvent dans tous ses entretiens, fit conjecturer à sa mère que ce caprice avoit quelqu'autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, surchagée de sa peine secrete, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mère la presse ; elle hésite, elle se rend enfin ; & sortant sans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuse *fille*, sa tristesse est sans remède, ses pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez savoir la cause : eh bien ! la voilà, dit-elle en jettant le livre sur la table. La mère prend le livre & l'ouvre : c'étoient les aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme : à force de questions & de réponses obscures, elle voit enfin avec une surprise facile à concevoir, que sa *fille* est la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, & l'aimoit avec une passion dont rien ne put la guérir. Sitôt que son père & sa mère connurent sa manie, ils en rirent & crurent la ramener par la raison. Ils se trompèrent : la raison n'étoit pas toute de leur côté ; Sophie avoit aussi la sienne & savoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduisit au silence en se servant contre eux de leurs propres raisonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout

le

le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de son siècle, qu'il faudroit nécessairement qu'elle adoptât les manières de penser de son mari ou qu'elle lui donnât les siennes, qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impossible par la manière dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit précisément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, disoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puisse amener, & je l'épouse; mais jusques-là pourquoi me grondez-vous? Plaignez-moi. Je suis malheureuse & non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté? Mon père ne l'a-t-il pas dit lui-même? Est-ce ma faute si j'aime ce qui n'est pas? Je ne suis point visionnaire; je ne veux point un prince, je ne cherche point Télémaque, je sais qu'il n'est qu'une fiction: je cherche quelqu'un qui lui ressemble; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exister, puisque j'existe, moi, qui me sens un cœur si semblable au sien? Non, ne déshonorons pas ainsi l'humanité; ne pensons pas qu'un homme aimable & vertueux ne soit qu'une chimère. Il existe, il vit, il me cherche peut-être; il cherche une ame qui lui sache aimer. Mais qu'est-il? Où est-il? Je l'ignore; il n'est aucun de ceux que j'ai vu sans doute; il n'est aucun de ce que je verrai. O ma mère! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en est moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triste récit jusqu'à sa catastrophe? Dirai-je les longs débats qui la précédèrent? Représentai-je une mère impatientée changeant en rigueurs ses premières caresses? Montrerai-je un père irrité oubliant ses premiers engagemens, & traitant comme une folle la plus vertueuse des *filles*? Peindrai-je enfin l'infortunée, encore plus attachée à sa chimère par la persécution qu'elle lui fait souffrir, marchant à pas lents vers la mort, & descendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel? Non j'écarte ces objets funestes. Je n'ai pas besoin d'aller si loin pour montrer, par un exemple assez frappant, ce me semble, que malgré les préjugés qui naissent des mœurs du siècle, l'enthousiasme de l'honnête & du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il n'y a rien que, sous la direction de la nature, on ne puisse obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander si c'est la nature qui nous prescrit de prendre tant de peines pour réprimer des désirs modérés? Je réponds que non; mais qu'aussi ce n'est point la nature qui nous donne tant de désirs immodérés.

Or, tout ce qui n'est pas d'elle est contre elle; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile sa Sophie; ressuscitons cette aimable *fille* pour lui donner une imagination moins vive & un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame j'ai troublé sa raison; je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune; tout ce qu'elle a de plus que les autres, est l'effet de son éducation.

(*Emile*).

Notre amie, Madame, me prie de donner des conseils pour l'éducation de notre petite *fille*; mais ce seroit de vous que je voudrois les recevoir. Personne n'a des lumières plus étendues, une raison plus sûre, & une piété plus solide que vous, Madame. Mais on croit qu'une grand'mère a droit de donner des avis. Il faut donc jouir des privilèges de son âge: nos années nous en ôtent assez.

Je crois qu'on ne sauroit de trop bonne heure songer à l'éducation de la petite personne: chaque âge demande une attention particulière. C'est dans ces premières années que se forment dans le cerveau des traces qui ne s'effacent jamais, & que les idées des biens & des maux prennent leur rang dans l'imagination. Il importe donc infiniment de ne pas déranger leur ordre naturel, & de donner aux premiers biens la place qu'ils doivent avoir. Il faut de bonne heure lui donner une grande idée de Dieu & de la religion, lui en parler d'une manière touchante. Vous ne vous rendez maîtresse de l'esprit, qu'en intéressant le cœur: trop heureuse si, dans la suite de sa vie, ses sentimens n'ont que Dieu pour objet!

Pour rendre une éducation utile, il faut que la personne qui en est chargée se fasse respecter; qu'elle donne une grande idée d'elle. Il ne faut pas trop badiner avec les enfans: il est bon de vivre sérieusement & un peu sévèrement avec eux. Il faut aussi être en garde contre les graces de l'enfance, dont ils savent se servir très-avantageusement pour arracher ce qu'ils veulent de nous. Ces premières graces cachent bien des défauts il ne faut pas s'en laisser séduire. Le grand ennemi que nous avons à combattre, c'est l'amour-propre: nous ne saurions de trop bonne heure travailler à l'affoiblir. Il faut bien se garder de l'augmenter par la louange. La louange est un des grands dangers de l'éducation: par elle vous étendez l'idée qu'elles ont d'elles-mêmes; vous armez leur orgueil, vous leur donnez une préférence sur leurs compagnes: elles deviennent vaines, difficiles à vivre, aisées à blesser: cela forme un caractère peu aimable. Il faut bien se garder de leur faire sentir combien elles sont chères, & l'intérêt qu'on prend à elles. Elles s'accoutument à croire qu'on doit toujours être occupé d'elles: par-là vous fortifiez leur amour-propre. Laissez-les faire; quelqu'appliqué que vous soyez à le détruire, il soutiendra se

droits contre vous. Les enfants timides peuvent être encouragés par la louange ; mais la petite personne est vive & confiante : elle a besoin d'être contenue & réprimée. Ce n'est pas que je veuille bannir la louange : c'est un aide à l'éducation & à la vertu ; mais il faut savoir la placer, ne la donner pas par sentiment, ni séduite par leurs agrémens, mais par réflexion. Il ne faut jamais les louer sur les graces extérieures : elles s'accoutument à croire que cela tient lieu de tout, mais sur leurs bonnes actions. Il faut leur donner un grand amour pour la vérité, & leur apprendre à la pratiquer à leurs dépens, leur inspirer qu'il n'y a rien de si grand que de dire franchement *j'ai tort*, & se bien garder de les punir des fautes avouées.

Il faut donner aux enfans une grande idée de l'honneur, & leur peindre le déshonneur, comme ce qu'il y a de plus à appréhender. On les amuse de contes frivoles qui réveillent toutes les passions timides. Il faudroit conserver leur crainte pour le déshonneur. Qu'ils regardent l'estime comme le premier des biens, & le mépris comme le plus grand des maux. Si vous pouvez les rendre sensibles à l'estime & à la honte de leurs fautes, c'est une grande avance pour leur éducation : la honte leur servira de punition, & l'estime leur tiendra lieu de récompense.

Il importe infiniment de les bien persuader, que le bonheur n'est attaché qu'aux actions louables. On peut leur donner ce qu'ils souhaitent, non comme récompense, mais comme une suite nécessaire des bonnes actions qu'ils ont faites. Par-là ils s'accoutument à croire que ce qu'ils desirent n'est donné & n'appartient qu'aux actions estimables. Si les petits présens que vous leur faites sont pour manger, vous augmentez en eux leur goût du plaisir, qu'il faut seulement souffrir si c'est pour leur parure, vous relevez l'idée qu'elles ont de ces choses qu'il faut leur apprendre à mépriser.

Les enfans aiment à être traités en personnes raisonnables. Il faut entretenir en eux cette espèce de fierté ; & s'en servir comme d'un moyen pour les conduire où l'on veut. Il faut les ménager, & leur faire croire qu'ils ont plutôt oublié que manqué.

Il est nécessaire de rompre la volonté des enfans, de les rendre souples, de les faire plier sous l'autorité de la raison, & de leur apprendre à ne pas céder à leurs désirs. Ils ont quelquefois des larmes d'opiniâtreté ; & n'ayant pas le pouvoir de faire ce qu'ils désirent, ils veulent par leurs larmes maintenir le droit, qu'ils s'imaginent avoir, de faire ce qu'ils souhaitent. Il faut bien se garder de céder aux accès d'opiniâtreté. Il faut distinguer en eux les besoins naturels de ceux de la fantaisie, & ne leur permettre de demander que leurs vrais besoins. Ce qui donne de la force à nos desirs, c'est la liberté qu'on prend de les montrer ; & quiconque se permet de convertir ces souhaits en demandes, n'est pas fort éloigné de croire qu'on est obligé de lui accorder ce qu'il désire : on peut plus aisément souffrir ses propres refus que ceux des autres. La personne qui est auprès d'elle est pleine de mérite, & doit lui tenir lieu de raison. Quand on n'est pas accoutumé à soumettre sa volonté à la raison des autres dans la jeunesse, on aura beaucoup de peine à écouter les conseils de la sienne, & à la suivre dans un âge plus avancé.

Il faut leur donner du courage dans l'esprit. La fermeté & l'insensibilité de l'ame est le meilleur bouclier qu'on puisse opposer aux maux : c'est le soutien des vertus, & le rempart contre les vices. C'est la sensibilité de l'ame qui alonge les malheurs & les éternise. On ne peut sans courage demeurer ferme dans son devoir.

Il est nécessaire de les rendre sensibles à l'amitié & à la reconnoissance. C'est sur leur cœur qu'il faut travailler : nous n'avons de vertus sûres & durables que par lui. Il est bon de les accoutumer à avoir l'esprit juste & le cœur droit. Inspirez-leur aussi la libéralité, & de partager ce qu'elles ont avec leurs compagnes. Il faut leur persuader que celle qui donne est la mieux partagée, puisqu'elle a pour elle la gloire, l'amitié, & le plaisir d'en faire.

Les enfans s'amusent souvent à contrefaire : quand ils le font avec grace, on s'en réjouit. C'est un talent dangereux. On ne cherche point à imiter ce qui est bon ; cela ne feroit pas rire, c'est le ridicule qu'on veut trouver. Ne leur faites pas croire que l'agrément soit dans la moquerie. Rien de si aisé que de plaire aux dépens d'autrui ; vous êtes aidées & soutenues par la malignité de ceux qui vous écoutent. Il faut bien plus d'esprit pour plaire avec de la bonté qu'avec de la malice.

Outre les règles générales pour tous les enfans, il y en a de particulières à chaque caractère. Pour peu d'application qu'on y donne, il est aisé de les découvrir. La petite personne, par exemple, est souple & flatteuse : c'est un caractère utile à ceux qui l'ont, mais dangereux pour les autres. Cela séduit les personnes superficielles ; & qui est-ce qui ne l'est pas ? Se donne-t-on la peine d'approfondir les caractères ? on se rend aux manières extérieures qui couvrent bien des défauts. Les personnes qui sentent que cela leur réussit, ne mettent plus dans la société que du jargon, & se dispensent des vertus de la société & des sentimens. Ceux qui ne commercent pas de manières, paient de réalités, & sont dans la nécessité d'être vrais & solides, dont les autres se dispensent.

Je crains que la petite perſonne n'ait de la diſpoſition à l'évaporation & à l'étourderie : c'eſt l'ennemie de la modeſtie. Et que faire d'une femme ſans modeſtie ? La timidité doit être le caractère des femmes ; elle aſſure leurs vertus. La timidité & la modeſtie ſont ſœurs : elles ſe reſſemblent, & ſouvent on les prend l'une pour l'autre. Je crois qu'il eſt tems de ſonger ſérieuſement à ſa correction : elle eſt avancée : ces petites imperfections, qui ne paroiſſent rien à ceux qui l'aiment, ſont pourtant les ſemences des défauts. Vous ſavez bien mieux que moi, madame, qu'un philoſophe trouvant un enfant le reprit de quelques défauts ; l'enfant lui dit : *Vous me reprenez de peu de choſe.... Nul défaut habituel ne peut être petit*, repliqua-t-il.

Ceci, madame, eſt très-imparfait ; mais j'ai voulu vous laiſſer le plaiſir de penſer & de l'étendre & le droit de me reprendre. (*Madame Lambert*).

I.

INDIFFÉRENCE. On remarque quelquefois dans les enfans une disposition d'esprit directement contraire à ce tempérament actif qui porte à s'enquérir de tout; je veux parler de *cette molle nonchalance qui leur fait regarder les choses d'un œil tout-à-fait indifférent, & leur inspire même une espèce de mépris pour leurs occupations.* Cette disposition est, selon moi, l'une des plus mauvaises qualités que puisse avoir un enfant, & des plus difficiles à corriger lorsqu'elle est naturelle. Mais comme on peut s'y tromper en certaines rencontres, il faut tâcher de bien connoître cette indifférence que les enfans ont pour leurs livres ou pour leurs occupations, & qu'on peut quelquefois trouver à redire dans un enfant. Sur le premier soupçon qu'a un père que son enfant ne soit d'une humeur paresseuse & indifférente, il doit l'observer avec soin, pour savoir s'il est froid & indifférent dans tout ce qu'il fait, ou bien s'il n'est lent & paresseux qu'à l'égard de certaines occupations, mais ardent & empressé pour d'autres; car quoiqu'on s'apperçoive qu'il n'étudie sa leçon que négligemment, & qu'il laisse écouler sans rien faire une bonne partie du temps qu'il passe dans sa chambre ou dans son cabinet, on n'en doit pas conclure tout aussi-tôt que cela vient de son tempérament négligent & paresseux: c'est peut-être par un pur effet de son jeune âge qu'il en use ainsi, & parce qu'il préfère à ses études certaine chose qui occupe toutes ses pensées, & que d'un autre côté il ne prend pas plaisir à étudier sa leçon par une raison fort naturelle, qui est qu'on l'y oblige comme à une chose indispensable. Pour distinguer exactement ce qui en est, observez votre enfant dans ses jeux & dans ses divertissemens lorsqu'il est hors du lieu où il est obligé d'étudier, & qu'il a une pleine liberté de s'occuper à ce qu'il veut: examinez, dis je, s'il est vif & agissant dans ce temps-là, s'il se propose quelque dessein, & s'il en poursuit l'exécution avec application & avec ardeur, jusqu'à ce qu'il en soit venu à bout, ou bien s'il laisse passer le temps négligemment sans songer à rien faire. Si cette humeur froide & lente ne paroît en lui que lorsqu'il est après à étudier sa leçon, je crois qu'on peut l'en corriger aisément; mais si c'est un effet de son tempérament, il faudra prendre un peu plus de peine pour le guérir de ce défaut.

Moyen de corriger la nonchalance, si elle n'est pas universelle.

Si par l'empressement que votre enfant fait paroître pour ses divertissemens, ou pour quelque autre chose à laquelle il applique son esprit dans les intervalles de temps qui s'écoulent entre les heures de ses occupations, vous êtes convaincu qu'il n'est pas porté de lui-même à la fainéantise, mais qu'il n'y a que le dégoût qu'il a pour ses livres qui le rend négligent & paresseux lorsqu'il est obligé d'étudier sa leçon, il faut commencer par lui représenter doucement combien cette conduite est déraisonnable & à quels inconvéniens elle l'expose, puisqu'il perd par-là une bonne partie de son temps qu'il pourroit employer à goûter un véritable plaisir: mais souvenez-vous bien de lui dire cela avec beaucoup de douceur & de modération sans y insister beaucoup la première fois, vous contentant de lui proposer ces raisons communes en peu de mots. Si cela fait effet sur son esprit, vous serez venu à bout de cette affaire par les moyens qu'on doit le plus souhaiter d'employer en ces sortes d'occasions, je veux dire la raison & la douceur. Mais si cette premiere tentative ne vous réussit point, tâchez de lui faire honte de sa manière d'agir en le raillant de sa lenteur. Pour cet effet demandez-lui chaque jour lorsqu'il vient à table, pourvu qu'il n'y ait aucun étranger, combien de temps il a employé à ses occupations; & s'il n'a pas fait sa tâche dans le tems qu'on a droit de supposer qu'il auroit dû l'achever, faites-lui-en la guerre; tournez en ridicule cette négligence, mais sans ajouter aucune censure. Contentez-vous seulement de le regarder dès-lors avec froideur. Continuez d'en user ainsi avec lui jusqu'à ce qu'il change de conduite; & ayez soin que durant tout ce temps-là, sa mère, son gouverneur, & tous ceux qui sont auprès de lui, fassent la même chose; que si cela ne produit point l'effet que vous désirez, dites-lui qu'il ne sera pas inquiété davantage par un gouverneur qui prenne soin de son éducation, que vous ne voulez plus dépenser de l'argent pour tenir une personne auprès de lui sans rien faire; mais que, puisqu'il aime mieux s'amuser à tel ou tel jeu (quel qu'il soit) que d'étudier sa leçon, il ne doit pas employer son temps à autre chose. Après cela, obligez-le sérieusement à s'appliquer au jeu qui lui plaît le plus, & cela constamment le matin & l'après-midi jusqu'à ce qu'il en soit dégoûté, & qu'il veuille, à quelque prix que ce soit, donner certaines heures du jour à l'étude au lieu de les employer à ses divertissemens. Mais en lui imposant la nécessité de s'amuser ainsi à certains jeux, il faut nécessairement le voir faire vous-mêmes, ou en

charger quelqu'autre perſonne qui puiſſe règlément lui voir fournir cette tâche, de ſorte qu'il n'ait pas la liberté de s'en diſpenſer. Je vous dis d'obſerver vous-même votre enfant, parce que c'eſt une choſe bien digne des ſoins d'un père (telle affaire qu'il ait d'ailleurs) d'employer deux ou trois jours pour guérir ſon enfant d'un auſſi grand défaut qu'eſt une molle indifférence pour ſes occupations.

C'eſt ainſi qu'il faut s'y prendre, à mon avis: ſi la négligence d'un enfant n'eſt pas un effet de la conſtitution générale de ſon tempérament, mais ſimplement d'une averſion particulière ou acquiſe qu'il a pour l'étude, c'eſt ce que vous devez prendre ſoin d'examiner & de diſtinguer exactement. Mais quoique vous ayez les yeux ſur lui pour obſerver à quoi il emploie le temps que vous laiſſez à ſa diſpoſition, il ne faut pourtant pas qu'il s'apperçoive que vous ou quelque autre perſonne penſiez a rien de tel. Cela ſeul peut l'empêcher de ſuivre ſon inclination: car étant tout occupé de ſes deſſeins, mais n'oſant les mettre en exécution de peur que vous n'en ſoyez inſtruit, il peut négliger de faire d'autres choſes pour leſquels il n'a pour lors aucun goût, & ainſi paroître pareſſeux, froid & indifférent, quoique dans le fond toute ſa nonchalance ne vienne que de ce qu'il a l'eſprit appliqué à quelque choſe qu'il n'oſe faire, de crainte que vous ne le voyez ou que vous n'en ſoyez informé. Pour bien éclaircir ce point, l'épreuve doit être faite lorſque vous êtes abſent, & que votre enfant n'a pas le moindre ſoupçon que qui que ce ſoit ait les yeux ſur lui. Dans ce temps de liberté, il faut que quelqu'un à qui vous puiſſiez vous fier obſerve comment il emploie ſon loiſir, & ſi, lorſqu'il eſt ainſi abandonné à lui-même pour ſuivre librement ſes inclinations, il laiſſe paſſer le temps dans l'inaction & dans une molle nonchalance. Par l'uſage qu'il fera de ce temps de liberté, vous diſtinguerez ſans peine ſi c'eſt ſon humeur lente & pareſſeuſe, ou bien l'averſion qu'il a pour les livres, qui lui font perdre le temps qu'il devroit employer à l'étude.

Moyen de corriger un enfant d'une pareſſe générale, qui tire ſon origine du tempérament.

Si c'eſt quelque défaut dans ſa conſtitution qui lui ait appeſanti l'eſprit, de ſorte que cette molleſſe lui ſoit naturelle, il n'eſt pas facile de manier un tel tempérament qui ne promet rien du tout: car comme cette diſpoſition produit dans l'eſprit des enfans une grande *indifférence* pour ce qui eſt à venir, on ne ſauroit les mettre en mouvement par les deux grands reſſorts des actions humaines, *le deſir* & *la prévoyance*. Cela étant, il s'agit de trouver le moyen de planter & de faire croître ces deux choſes dans un fonds qui leur eſt naturellement contraire. Dès que vous êtes convaincu que votre enfant eſt dans le cas, vous devez vous informer ſoigneuſement s'il prend plaiſir à quelque choſe, & ce que c'eſt qu'il aime le plus; & ſi vous pouvez découvrir qu'il ait quelqu'inclination particulière, augmentez-la le plus que vous pourrez, & ſervez-vous-en comme d'un moyen pour le mettre en action, & lui faire naître l'envie de s'appliquer à quelque choſe. S'il aime la louange, le jeu, les beaux habits, &c. ou que d'autre part il redoute la douleur, qu'il craigne de vous déplaire, & de perdre vos bonnes graces, &c. quoi que ce ſoit qu'il affectionne le plus, hormis la pareſſe, qui ne peut jamais le mettre en action, ſervez-vous-en comme d'un moyen pour lui réveiller l'eſprit, & pour l'engager à ſe donner un mouvement; car ayant affaire à un enfant d'une humeur ſi nonchalante, vous ne devez pas appréhender d'allumer par-là dans ſon cœur un trop violent deſir, comme il arrivreroit en toute autre rencontre: c'eſt là au contraire ce qui vous manque pour pouvoir le réveiller de ſon aſſoupiſſement, & c'eſt par conſéquent ce que vous devez tâcher d'exciter & d'augmenter en lui; car qui n'a point de deſir, ne ſauroit avoir de l'application à quoi que ce ſoit.

Il faut occuper les enfans à quelque travail corporel.

Si cela ne ſuffit pas pour rendre votre enfant diligent & actif, engagez-le à quelque travail corporel, par où il puiſſe s'habituer à faire quelque choſe. A la vérité, le meilleur moyen de l'accoutumer à exercer & appliquer ſon eſprit, ſeroit de l'occuper fortement à quelqu'étude particuliere; mais parce que l'attention qu'il pourroit y donner eſt une choſe inviſible que perſonne ne ſauroit dire quand il y attache véritablement ſon eſprit, ou qu'il néglige d'y penſer, vous devez imaginer quelque travail corporel, auquel il faut le tenir régulièrement & conſtamment occupé; & ſi ce travail eſt un peu trop rude & honteux, la choſe n'en ira pas plus mal: car comme ce travail le dégoûtera plutôt, il lui fera naître le deſir de reprendre ſes livres. Mais lorſque vous en venez là, ne manquez pas de lui impoſer une tâche à remplir néceſſairement dans un certain eſpace de temps, de telle ſorte qu'il n'ait pas la liberté d'être oiſif. Du reſte, après l'avoir engagé par cet artifice à s'appliquer à l'étude, vous pouvez, lorſqu'il aura appris ſa leçon dans le temps preſcrit, le décharger par forme de récompenſe d'une partie de l'autre travail que vous lui aviez impoſé, & continuer d'en dimi-

nuer le poids à mesure que vous voyez qu'il s'applique à l'étude avec plus d'ardeur, & enfin l'en dispenser absolument lorsque cette molle *indifférence* qu'il avoit pour ses livres aura entièrement disparu.

Ne faut pas contraindre les enfans à s'occuper aux choses qu'on veut leur faire apprendre.

Nous avons déjà rémarqué que la diversité des occupations & la liberté, est ce qui plaît le plus aux enfans, & que c'est là ce qui leur fait trouver du plaisir à leurs jeux ordinaires. Ainsi l'on ne devroit point leur faire une occupation de leur leçon ou de quelque autre chose que ce soit qu'on veuille leur faire apprendre. Mais c'est ce que leurs parens, leurs gouverneurs & leurs maîtres oublient aisément. L'impatience qu'ils ont de les voir appliqués à ce qu'ils doivent faire, ne leur permet pas de les tromper par cet innocent artifice, & les enfans de leur côté distinguent d'abord par les ordres réitérés qu'on leur donne, ce qu'on exige & ce qu'on n'exige pas d'eux. Lors donc qu'il arrive que faute d'avoir mis cet artifice en usage, un enfant vient à contracter de l'aversion pour ses livres, il faut prendre un autre tour pour remédier à cet inconvénient. Puisqu'il n'est plus temps alors de lui faire regarder l'étude comme un jeu, vous devez l'y engager par une méthode toute contraire. Observez pour cet effet quel est le jeu qui lui plaît le plus; ordonnez-lui de s'y appliquer, & faites-le jouer tant d'heures par jour, non pas comme pour le punir par-là de l'inclination qu'il a pour ce jeu, mais comme si vous vouliez lui imposer cette tâche sous l'idée d'un devoir dont vous prétendez qu'il s'acquitte exactement: cela fera, si je ne me trompe, que dans peu de jours il contractera un si grand dégoût pour le jeu qu'il aimoit le plus, qu'il ne s'y plaira plus tant qu'à l'étude ou à quelqu'autre chose, sur-tout si en s'appliquant à l'étude il peut se dispenser d'une partie de cette tâche, & qu'on lui permette d'employer à la lecture de ses livres ou à quelqu'autre semblable occupation, véritablement utile, une partie du temps qu'il est obligé de donner au jeu. Du moins cet expédient est, ce semble, beaucoup plus propre à porter les enfans à ce qu'on veut, que tous les châtimens qu'on pourroit leur infliger, ou que toutes les défenses qu'on pourroit leur faire; ce qui pour l'ordinaire ne sert qu'à exciter en eux de plus violens desirs pour la chose défendue: car lorsqu'une fois vous avez assouvi leurs desirs (ce qu'on peut faire sans danger à l'égard de toutes choses, excepté le boire & le manger) jusqu'à les dégoûter par-là de ce que vous devriez leur faire éviter, vous leur en avez inspiré assez d'aversion pour ne devoir plus tant appréhender que dans la suite ils le recherchent avec le même empressement.

C'est, je crois, une chose assez connue qu'en général les enfans n'aiment pas à demeurer sans rien faire. Cela étant, tout votre soin doit être de les occuper toujours à des choses qui puissent leur être de quelque utilité; & pour cet effet vous ne devez pas leur faire une occupation, mais un sujet de divertissement de toutes les choses auxquelles vous souhaitez qu'ils s'appliquent. Le moyen d'en venir là, sans qu'ils puissent s'apperçevoir que vous vous en méliez en aucune manière, c'est de leur inspirer du dégoût pour ce que vous ne voudriez pas qu'ils fissent, en les chargeant expressément de le faire sous tel ou tel prétexte. Si, par exemple, votre enfant se plaît à fouetter son sabot, & qu'il y emploie trop de temps, ordonnez-lui de le fouetter tant d'heures par jour, ayez soin qu'il n'y manque pas; & vous verrez qu'ennuyé en peu de temps de cet exercice, il aura envie de l'abandonner. Comme vous lui ferez, par ce moyen, une occupation onéreuse des jeux qui vous déplaisent, il s'attachera de lui-même avec plaisir aux choses que vous souhaiteriez qu'il fît, sur-tout si elles lui sont proposées comme une récompense de ce qu'il a rempli sa tâche au jeu qui lui a été prescrit. Car si on lui ordonne de fouetter chaque jour son sabot aussi long-temps qu'il faut pour qu'il soit fatigué d'une telle occupation, ne croyez-vous pas qu'il souhaitera sincèrement ses livres, & qu'il s'appliquera avec ardeur à les lire, si vous lui promettez cet amusement pour récompense d'avoir fouetté vigoureusement son sabot durant tout le temps que vous lui avez prescrit? Les enfans ne demandent qu'à être en action, & ne mettent pas grande différence entre les diverses choses qu'ils font, pourvu qu'elles conviennent à leur âge. Ce n'est que sur l'opinion d'autrui qu'ils estiment l'une plus que l'autre; de sorte que ce que les personnes qui sont auprès d'eux leur proposent sous l'idée de récompense leur paroîtra tel effectivement. Par cette adresse, il dépend de leurs gouverneurs de les faire sauter à cloche-pied pour les récompenser de la peine qu'ils prennent de danser régulièrement; ou, au contraire, de les faire danser régulièrement pour les récompenser de ce qu'ils sautent à cloche-pied, de leur faire trouver plus de plaisir à fouetter un sabot, ou à lire un livre, à jouer à la fossette ou à étudier le globe: car les enfans ne souhaitent que d'être occupés, pourvu que ce soit à des choses auxquelles ils s'imaginent être portés de leur propre mouvement; & qu'ils regardent la liberté qu'ils ont de s'y appliquer comme une faveur qui leur est accordée par leurs parens ou par d'autres personnes qu'ils respectent, & dont ils voudroient gagner les bonnes graces. Cela posé, des enfant

qu'on éleveroit enſemble ſelon cette méthode, & qu'on empêcheroit de ſe corrompre par le mauvais exemple des autres, apprendroient, je penſe, avec autant d'ardeur & de plaiſir à lire, à écrire, & toutes les autres choſes qu'on voudroit leur enſeigner, que les autres enfans apprennent leurs jeux ordinaires : & l'aîné étant une fois conduit de cette manière, la choſe ayant comme paſſé en coutume dans la famille, il ſeroit auſſi difficile de les empêcher d'apprendre ces choſes, qu'il l'eſt communément de détourner les enfans de leurs jeux.

Il faut permettre aux enfans d'avoir les choſes qui ſervent à leurs jeux.

Les enfans devroient, à mon avis, avoir des jouets, & de différente eſpèce : mais il faudroit que leurs gouverneurs ou quelqu'autre perſonne les euſſent en garde, & que l'enfant n'eût qu'une ſorte de jouet à la fois, de ſorte qu'on ne lui en donnât un ſecond qu'après qu'il auroit rendu le premier. Par ce moyen les enfans apprennent de bonne heure à prendre garde de ne pas perdre ou gâter les choſes qu'ils ont en leur pouvoir : au lieu que s'ils ont pluſieurs ſortes de jouets à leur diſpoſition, ils ne ſongent qu'à folâtrer ſans en prendre aucun ſoin, par où ils ſe font dès leur enfance une habitude d'être prodigues & diſſipateurs. Ce ſont là, je l'avoue, des choſes peu conſidérables en elles-mêmes, & qui paroîtront indignes des ſoins d'un gouverneur : mais rien de ce qui peut contribuer à former l'eſprit des enfans ne doit être négligé ; & tout ce qui tend à établir en eux des habitudes, bonnes ou mauvaiſes, eſt digne du ſoin & de l'application de leurs gouverneurs, & ne ſauroit être mépriſable dans ſes conſéquences.

Sur les jouets des enfans il me reſte à remarquer une choſe qui n'eſt pas, à mon avis, indigne du ſoin de leurs parens. Quoique je tombe d'accord que les enfans doivent avoir différentes eſpèces de jouets, je ne crois pourtant pas qu'il faille leur en acheter aucun. Cela fera qu'ils ne ſeront pas ſurchargés, comme il arrive ſouvent, de cette grande variété de babioles, qui ne ſert qu'à leur inſpirer un fol amour pour le changement, & pour la ſuperfluité, & à leur remplir l'eſprit d'inquiétude & de vains deſirs d'avoir toujours quelque choſe de plus ſans ſavoir quoi, & ſans être jamais contens de ce qu'ils ont. Les jouets que bien des gens ont ſoin de préſenter aux enfans de qualité pour faire leur cour à leurs parens, nuiſent beaucoup à ces tendres créatures. On les rend par-là fiers, vains & avares preſque avant qu'ils ſachent parler J'ai connu un jeune enfant ſi confondu par le nombre & la variété de ſes jouets, qu'il fatiguoit chaque jour ſa gouvernante du ſoin d'en faire la revue. Il étoit ſi accoutumé à cette abondance, que ne croyant jamais avoir aſſez de jouets, il étoit toujours après à en demander de nouveaux. *Quoi ! plus ? quoi ! plus* ? diſoit-il à tout moment ; *que me donnera-t-on de nouveau ?* N'étoit-ce pas là un bon moyen de modérer ſes deſirs, & de lui apprendre à ſavoir vivre content de ſa condition ?

Mais, direz-vous, comment les enfans auront-ils donc des jouets, ſi l'on ne leur en achete aucun ? Il faut qu'ils s'en faſſent eux-mêmes, ou du moins qu'ils mettent la main à l'œuvre pour cela. Juſqu'alors ils n'en devroient point avoir ; & avant ce temps-là, ils n'auront pas grand beſoin de jouets travaillés avec beaucoup d'art. De petits cailloux, un morceau de papier, le trouſſeau des clefs de leur mère, & telle autre choſe avec laquelle ils ne ſauroient ſe faire du mal ; tout cela ſert autant à divertir de petits enfans que toutes les curieuſes bagatelles qu'on leur achete bien cher dans des boutiques, & qu'ils gâtent & briſent tout auſſi-tôt. Les enfans ne ſont jamais triſtes ou chagrins faute d'avoir ces ſortes de jouets, à moins qu'on ne leur en ait déjà donné. Lorſqu'ils ſont petits, il ſe divertiſſent de tout ce qui leur tombe ſous les mains : & à meſure qu'ils deviennent grands, il ſe feront bientôt des jouets eux-mêmes, ſi l'on ne s'eſt mis imprudemment en dépenſe pour leur en fournir. A la vérité, lorſqu'ils commencent à travailler à quelque jouet de leur invention, il faudroit les diriger & les aider dans leur travail. Mais on ne devroit point ſonger à leur en fournir, tant qu'ils attendent, les bras croiſés, que, ſans qu'ils ſe donnent aucune peine, d'autres travailleront à leur en faire. D'ailleurs ſi, lorſqu'ils s'amuſent eux-mêmes à faire des jouets, ils ſont arrêtés par quelque difficulté, & que vous les aidiez à s'en tirer, ils vous en aimeront davantage que ſi vous leur achetiez des jouets du plus haut prix. Il faut pourtant leur en donner quelques-uns que leur adreſſe ne ſauroit leur procurer, comme des ſabots, des volans, des bottoirs, & telles autres choſes qui ſervent à leur exercer le corps ; il eſt, dis je, néceſſaire qu'ils aient ces ſortes de jouets, non pour varier leurs amuſemens, mais pour faire exercice : encore devroit-on avoir ſoin de les leur donner auſſi ſimples qu'il eſt poſſible. Ainſi, après leur avoir fait préſent d'un ſabot, il faudroit leur laiſſer le droit de ſe pourvoir eux-mêmes d'un bâton & d'une courroie pour le fouetter : & s'ils attendent nonchalament que ces choſes leur tombent des nues, il ne faut pas faire ſemblant de le voir ; ils s'accoutumeront par-là à chercher eux-mêmes ce qui leur manque, à modérer leurs deſirs, à penſer, à s'appliquer, à être inventifs

& bons ménagers : qualités qui leur ſeront d'un grand uſage pendant la meilleure partie de leur vie, & qui par conſéquent ne peuvent leur être enſeignées trop tôt, ni prendre de trop fortes racines dans leur ame. Tous les jeux, tous les divertiſſemens des enfans devroient tendre à former en eux de bonnes & d'utiles habitudes, autrement, ils leur en communiqueront de mauvaiſes. Car tout ce que font les enfans laiſſe ſur cet âge tendre des impreſſions qui les portent au bien ou au mal ; & rien de ce qui peut avoir une telle influence, ne devroit être négligé.

INSTITUTEUR. De tout ce qui regarde l'éducation des enfans, il n'y a rien à quoi l'on prenne ordinairement moins de garde, ou qui ſoit d'un plus difficile examen que ce que je m'en vais dire, c'eſt que dès qu'un enfant commence à parler, on devroit tenir auprès de lui une perſonne ſage, retenue & habile qui prît ſoin de lui donner de bonnes impreſſions, & de le préſerver de toutes ſortes de vices, & ſur-tout de la contagion des mauvaiſes compagnies. Je crois que cet emploi demande beaucoup de prudence, de ſobriété, de tendreſſe & de diſcernement; qualités qui ſe trouvent difficilement enſemble, & ſur-tout dans les perſonnes qu'on peut avoir pour les petits appointemens qu'on a accoutumé de donner à un gouverneur. Quant à la dépenſe que vous ferez pour cela, vous ne ſauriez, ce me ſemble, employer de l'argent pour vos enfans d'une manière qui puiſſe leur être plus avantageuſe ; & ſi vous dépenſez à cela plus qu'on a accoutumé de faire, cette dépenſe ne doit pas vous paroître trop forte. Un père qui, à quelque prix que ce ſoit, procure à ſon enfant un cœur droit, pénétré de bons principes, enclin à toutes les choſes vertueuſes & utiles, un eſprit plein de politeſſe & d'une véritable civilité, lui aſſure une meilleure acquiſition que s'il ajoutoit de nouvelles terres au fonds qu'il doit lui laiſſer en héritage. Epargnez, tant qu'il vous plaira, en bijoux, en jouets, en belles étoffes de ſoie, en rubans, en dentelles & autres dépenſes inutiles, mais n'épargnez rien lorſqu'il s'agit d'une choſe auſſi importante que celle ci. Vous ne ſauriez vous aviſer d'un plus mauvais ménage que de travailler à faire un grand établiſſement à votre enfant, & de négliger d'enrichir ſon ame d'aucune bonne qualité. J'ai ſouvent été ſurpris de voir des gens qui font pour leurs enfans des dépenſes exceſſives en habits ſomptueux, qui ſe piquent de leur donner des appartemens magnifiques, de leur tenir une table ſplendide, de les faire ſuivre d'un cortège inutile de valets, & qui dans le même temps ne ſongent point du tout à leur cultiver l'eſprit, & ne prennent aucun ſoin de couvrir la plus honteuſe de leur nudité, je veux dire leurs défauts naturels, leurs inclinations déréglées & leur ignorance. Pour moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'en cela ces perſonnes ſacrifient à leur propre vanité : car une telle conduite eſt plutôt une preuve de leur orgueil que d'un ſincère deſir de faire du bien à leurs enfans. Voulez-vous faire voir que vous avez une véritable tendreſſe pour vos enfans, mettez tout en uſage pour leur perfectionner le cœur & l'eſprit. Quoique vous diminuiez par-là l'héritage que vous leur deſtinez, vous ne ſauriez donner une plus belle preuve de l'affection que vous avez pour eux. Un homme qui a de l'habileté & de la vertu ne manque guère d'être regardé comme un homme conſidérable & heureux, ou du moins d'être tel effectivement ; mais un homme fou ou déréglé ne peut être eſtimé des autres hommes, ou être heureux en lui-même, quelques biens qu'il hérite de ſes parens : & en effet n'aimeriez-vous pas mieux que votre enfant reſſemblât à certaines perſonnes qu'il y a dans le monde, & n'eût que cinq cent livres de rente, que s'il en avoit cinq mille, & qu'il reſſemblât à d'autres que vous connoiſſez ?

La conſidération de la dépenſe qu'il faut faire pour tenir un gouverneur auprès des enfans, ne doit donc pas décourager ceux qui peuvent ſoutenir cette dépenſe. La grande difficulté conſiſte à trouver une perſonne capable de ſe bien acquitter de cet emploi ; car des jeunes gens, des gens d'un mérite & d'une vertu médiocres, n'y ſont point propres ; & pour les perſonnes qui ont de plus excellentes qualités ; on a de la peine à en trouver qui veuille ſe charger d'un tel emploi : c'eſt pourquoi il faut les chercher de bonne heure & de tous côtés, car il y a de toute ſorte de gens dans le monde. Sur quoi il me ſouvient que *Montaigne* rapporte dans ſes *eſſais* que le ſavant *Caſtalion* fut contraint de faire des tranchoirs à *Baſle* pour s'empêcher de mourir de faim ; que ſon père auroit donné une ſomme conſidérable pour avoir un ſemblable gouverneur auprès de ſon enfant, & que *Caſtalion* auroit pris volontiers cet emploi à des conditions raiſonnables.

Si vous avez de la peine à rencontrer un gouverneur tel que celui que je viens de d'écrire, vous ne devez pas en être ſurpris. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt de n'épargner ni ſoin ni argent pour le trouver : toutes les choſes du monde s'acquièrent à ce prix-là ; & j'oſe bien vous aſſurer par avance que, ſi vous rencontrez un bon gouverneur, bien loin d'avoir jamais regret à votre argent, vous aurez toujours le plaiſir de penſer que ç'a été l'argent le mieux employé ; mais tenez pour maxime de ne prendre perſonne pour gouverneur de votre enfant ſur le rapport de vos amis ou par charité, ou en vue des grandes recommandations dont il eſt chargé. Vous ne devez pas non plus vous déterminer en faveur d'un

homme ſur la réputation qu'il a d'être ſobre & ſavant, qui eſt tout ce qu'on demande ordinairement dans un gouverneur. En un mot, vous devez être auſſi circonſpect à choiſir un gouverneur pour votre enfant, que s'il s'agiſſoit de lui choiſir une femme ; car vous ne devez pas compter de faire eſſai d'une perſonne pour en prendre une autre dans la ſuite, ſi vous n'en êtes pas ſatisfait, ce qui ſeroit une grande incommodité pour vous & plus grande encore pour votre enfant. Quand je penſe aux ſcrupules que je fais naître dans votre eſprit, & aux précautions où je vous engage à l'occaſion du choix que vous devez tâcher de faire d'une perſonne propre à bien élever vos enfans, il me ſemble que tout ce que je viens de vous dire ne tend qu'à vous conſeiller une choſe pour vous la propoſer ſimplement, ſans avoir dans le fond aucun deſſein de vous la faire mettre en pratique. Mais ſi l'on conſidère combien l'emploi d'un habile gouverneur eſt différent de l'idée qu'on s'en fait ordinairement, & combien il y en a peu qui en ſoient capables parmi ceux-là même qui s'y deſtinent, on conviendra peut-être avec moi qu'on ne trouve pas par tout des gens propres à bien former l'eſprit d'un enfant de bonne maiſon, & qu'on doit par conſéquent apporter plus de ſoin qu'on ne fait d'ordinaire, au choix d'un habile gouverneur, ſi l'on ne veut s'expoſer à perdre tout l'avantage qu'on prétend recueillir d'un tel choix.

Le gouverneur d'un jeune homme de bonne maiſon doit avoir de la politeſſe.

Ce que tout le monde attend d'un gouverneur, c'eſt, comme je viens de dire ; qu'il ſoit ſobre & ſavant. Généralement parlant, on croit que cela ſuffit ; &, pour l'ordinaire, les parens ne ſe mettent point en peine d'autre choſe. Mais, je vous prie, après qu'un tel homme aura rempli la tête de ſon diſciple de tout le latin & de toute la logique qu'il a apportée de l'Univerſité, ce diſciple en ſera-t-il plus accompli ? Ou pour mieux dire, peut-on eſpérer qu'il ait plus de politeſſe, plus de connoiſſance du monde, qu'il ſoit mieux inſtruit des véritables fondemens de la vertu & de la généroſité que ſon jeune gouverneur ?

Pour qu'un jeune homme de bonne maiſon puiſſe être bien poli, il faut que ſon gouverneur le ſoit auſſi lui même, qu'il ſache ſon monde, qu'il entende les règles de la civilité dans toute leur étendue par rapport aux temps, aux lieux & aux perſonnes, & qu'il engage ſon diſciple à les obſerver conſtamment autant que ſon âge le requiert : c'eſt un art qu'on ne peut ni apprendre ni enſeigner par le moyen des livres ; il n'y a que les bonnes compagnies & de ſérieuſes réflexions ſur ce qui s'y paſſe qui puiſſent en procurer la connoiſſance. Un tailleur peut habiller à la mode un jeune homme, & un maître de danſe donner de la grace aux mouvemens de ſon corps ; mais ces deux choſes qui contribueront ſans doute à relever ſon extérieur, ne le rendront jamais poli. Vous ne devez pas même attendre cet effet de la ſcience, qui, ſi elle eſt mal ménagée, ne ſervira qu'à le rendre plus impertinent & plus inſupportable en converſation. C'eſt la politeſſe dans les manières qui donnera du luſtre à toutes ſes autres bonnes qualités, & qui les lui rendra utiles à lui-même, en lui procurant l'eſtime & l'affection de tous ceux qu'il fréquentera. Mais s'il manque de politeſſe, toutes ſes autres perfections ne ſerviront qu'à le faire regarder comme un homme vain, fier, orgueilleux & impertinent.

Le courage dans un homme mal élevé paſſe pour brutalité, comme en effet il en a tout l'air : le ſavoir devient pédanterie ; l'eſprit, pure bouffonnerie : l'ingénuité & la candeur, ruſticité ; & le bon naturel, baſſe flatterie. En un mot, il n'y a en lui aucune bonne qualité que le manque de politeſſe ne défigure à ſon déſavantage. La vertu même & les talens conſidérables à qui l'on ne peut refuſer les éloges qui leur ſont dus, ne ſuffiſent pas pour procurer à un homme une réception favorable dans toutes les compagnies où il ſe trouve. Un diamant brut ne ſauroit ſervir d'ornement : il faut le polir & le mettre en œuvre pour le faire paroître avec avantage. Il en eſt de même des bonnes qualités de l'ame. Ce ſont ſans contredit ſes véritables richeſſes : mais c'eſt la politeſſe qui leur donne du luſtre ; & quiconque veut être goûté, doit joindre à un mérite ſolide des manières agréables. Ce n'eſt pas aſſez de faire des actions eſtimables ou même inutiles, il y a outre cela un air engageant & gracieux qui les embellit, ſans quoi elles ne peuvent plaire ; & preſque toujours la manière d'agir eſt d'une plus grande conſéquence que la choſe même qu'on fait, qui plaît ou déplaît, ſelon que la manière en eſt agréable ou déſagréable. Or, comme ces manières engageantes ne conſiſtent point à ôter le chapeau de bonne grace, ou à faire un compliment bien tourné, mais dans une certaine liberté honnête de régler ſes diſcours, ſes regards, ſes actions, ſes mouvemens, ſa contenance, &c. ſelon les perſonnes avec qui l'on a affaire, & les occaſions où l'on ſe rencontre, il eſt viſible que cette ſorte de politeſſe ne peut s'acquérir que par habitude & par l'uſage du monde, & qu'elle eſt par conſéquent au-deſſus de la capacité des enfans, à qui il ne ſeroit pas à propos d'en faire des leçons embarraſſantes lorſqu'ils ſont fort jeunes. Avec tout cela il faudroit qu'un jeune homme commençât à s'y former en grande partie tandis qu'il eſt ſous la direction d'un gouverneur avant qu'il paroiſſe ſous ſa propre conduite dans le grand monde ; car alors, pour l'ordinaire, il eſt

inutile de travailler à réformer des indécences habituelles sur quantité de petites choses, par la raison que nos manières ne sont jamais agréables, si elles ne deviennent tout-à-fait naturelles, & que, comme les doigts d'un habile musicien, elles ne gardent un ordre harmonique, sans peine & sans la moindre application d'esprit. En effet, un homme qui, en conversation, s'observe soi-même avec inquiétude, de peur de faillir en quelque chose, bien-loin de redresser par-là ce qu'il peut y avoir de choquant dans ses manières, leur donne par cela même un air forcé qui les rend encore plus désagréables.

Une seconde raison pour laquelle il est nécessaire qu'un gouverneur ait soin de former les manières de son élève, c'est qu'encore que les méprises où nous tombons faute de politesse, soient les premières que les autres observent en nous, ce sont pourtant les dernières dont on nous avertit nous-mêmes. Ce n'est pas que le monde ne soit assez prompt à en discourir, mais c'est toujours en l'absence de celui qui devroit profiter de la critique qu'on en fait. A la vérité c'est un point si délicat, que même nos meilleurs amis qui souhaitent sincérement que nous nous corrigions de ces sortes de défauts, osent à peine nous en parler à nous-mêmes, & nous faire reconnoître qu'en telles & telles rencontres nous péchons contre la politesse. On peut souvent avertir un homme de ses fautes sur d'autres matières, & le ramener de quelques-unes de ses erreurs, sans violer les règles de la civilité, ou les loix de l'amitié; mais la politesse elle même nous défend de faire sentir à un autre qu'il manque de politesse. Il ne peut l'apprendre que de ceux qui ont de l'autorité sur lui; encore la remontrance est-elle reçue avec beaucoup de peine de leur part, si elle s'adresse à un homme fait. Pour peu qu'on ait vécu dans le monde, il est difficile à digérer, avec quelque adoucissement qu'on la propose. Un gouverneur doit donc s'appliquer principalement à cet article, afin qu'autant qu'il est possible, la bonne grace & la politesse deviennent comme naturelles à son disciple, avant qu'il sorte de ses mains, & afin qu'il n'ait pas besoin d'avis sur ce point, lorsqu'il ne sera plus ni en état d'en profiter, ni d'humeur à en recevoir, & qu'il ne restera personne auprès de lui pour lui en donner. Je conclus, encore une fois, de-là qu'une vraie politesse est la première & la plus importante qualité que doive avoir celui qui se charge de l'éducation d'un enfant de bonne maison; & un jeune homme qui apprend de son gouverneur à avoir des manières douces & polies, entre dans le monde avec un grand avantage; & il trouvera au bout du compte que cette seule perfection contribuera plus à son avancement, qu'elle lui procurera plus d'amis, & lui sera d'un plus grand usage dans le monde, que tous les mots *scientifiques*, ou que toute la connoissance réelle qu'il a acquise en étudiant les arts libéraux, ou en écoutant les savantes leçons de son précepteur. Du reste ce que je dis-là n'est pas pour insinuer que la science doive être négligée, mais seulement pour faire voir qu'elle ne devroit pas être préférée à la politesse, ni lui donner la chasse comme à un vain fantôme.

Ils doit aussi connoître le monde.

Le gouverneur de vos enfans doit non seulement être poli, il faut encore qu'il connoisse bien le monde, c'est-à-dire le génie, les caprices, les folies, les fourberies & les défauts de son siecle, & sur-tout du pays où il vit. Il faut qu'il puisse faire voir toutes ces choses à son élève, à mesure qu'il l'en trouve capable. Il doit lui apprendre à connoître les hommes & leurr divers caracteres, les lui montrer tels qu'ils sont en leur ôtant le masque dont leurs differentes professions ou divers prétextes les obligent à se couvrir, & lui faire discerner ce qui est caché véritablement sous ces fausses apparences, afin qu'il ne lui arrive point, comme à la plupart des jeunes gens sans expérience, de prendre une chose pour une autre, de juger par l'extérieur, & de se laisser tromper par de beaux semblans & par des manières flatteuses & insinuantes. Il devroit l'instruire à observer les desseins de ceux avec qui il a affaire, sans être ni trop soupçonneux, ni trop crédule; &, selon que son naturel le fait plus pencher d'un côté que de l'autre, le redresser & lui faire prendre la route opposée. Il devroit l'accoutumer, autant qu'il est possible, à juger sainement des hommes par les marques qui servent le mieux à faire connoître ce qu'ils sont, & à découvrir leur intérieur, qui bien souvent se montre dans de petites choses, sur-tout lorsqu'ils ne sont pas sur leurs gardes, & pour ainsi dire sur le théâtre. Il faut qu'il ait soin de lui faire une peinture fidelle du monde, & de le disposer à ne pas se figurer les hommes meilleurs ou pires, plus sages ou plus fous qu'ils ne sont effectivement. Par ce moyen son élève passera insensiblement & sans danger de l'état d'enfant à celui d'homme, qui est le pas le plus dangereux qu'il ait à faire dans tout le cours de sa vie. C'est donc un point qu'il faudroit ménager avec tout le soin possible; & c'est surtout dans cette conjoncture qu'un jeune homme devroit être assisté, au lieu d'être retiré justement alors d'entre les mains de son gouverneur, comme on fait ordinairement, pour aller paroître dans le grand monde sous sa propre conduite, non sans un danger manifeste de perdre tout aussi-tôt, comme tant d'autres jeunes gens qu'on voit tous les jours s'abandonner aux débauches les plus extravagantes, dès que, délivrés du joug d'une sévere discipline, ils deviennent maîtres de leurs actions; désordre qui, à mon avis, doit être particuliére-

ment imputé à ce qu'on a négligé ce grand point; car des jeunes gens qui ont été élevés dans une parfaite ignorance de ce que le monde est véritablement, trouvant enfin qu'il est fort différent de l'idée qu'on leur en avoit donnée, & par conséquent tout autre qu'ils ne se l'étoient figuré, se laissent aisément persuader par des gouverneurs d'une autre espece qui ne manquent jamais de se trouver sur leur chemin, que la discipline sous laquelle ils ont été retenus, & les graves remontrances qu'on leur a faites n'étoient que de pures formalités dont on a chargé l'éducation des enfans pour les tenir en bride; mais que la liberté des hommes faits consiste à s'abandonner sans réserve à la jouissance de toutes les choses qui leur ont été défendues auparavant. Sur cela l'on présente au jeune novice des exemples de cette belle conduite : on lui en étale de brillans en grand nombre, qui lui donnent aussi-tôt dans la vue. Dès-lors, brûlant d'envie de faire voir qu'il est homme tout aussi bien que les plus fameux débauchés de son âge, il donne tête baissée dans tous les plus grands désordres où il voit que ces jeunes fous se précipitent. Ainsi, dans les desseins de se mettre en réputation, & pour ainsi dire hors de page, il renonce à la modestie & à la sobriété dans lesquelles il avoit été élevé jusqu'alors, s'imaginant qu'il lui est glorieux de se signaler à son entrée dans le monde, par une opposition directe à toutes les regles de vertu que son gouverneur lui a tant recommandées.

L'un des meilleurs moyens de prévenir ces malheurs, c'est, à mon avis, de lui faire voir le monde tel qu'il est effectivement avant qu'il y entre. Il faudroit lui découvrir par degrés les vices qui sont en vogue, & l'avertir des desseins de certaines gens qui ne s'appliqueront à gagner sa confiance que pour le perdre. Il devroit être instruit des artifices que ces sortes de personnes mettent en usage, & des piéges qu'ils ont accoutumé de tendre. Il faudroit aussi prendre soin de lui mettre de temps en temps devant les yeux des exemples tragiques ou facétieux de ceux qui font métier de perdre ainsi quiconque tombe entre leurs mains, ou de ceux qu'ils ont ruinés par ces lâches pratiques. Notre siècle fournira toujours assez de tels exemples, qu'on doit lui faire remarquer comme autant d'écueils, afin que les infortunes, les maladies, la mendicité & l'infamie où tant de jeunes gens tombent par ce moyen, après avoir donné de belles espérances, lui inspirent de la précaution, & lui fassent voir comment ces mêmes personnes, qui, sous de beaux semblans d'amitié, ont causé leur ruine, sont les premières à les abandonner & à les mépriser dans leur misere. Il pourra voir par-là, avant qu'une triste expérience l'en ait instruit, que tous ceux qui lui veulent persuader de ne pas suivre les sages avis qu'il a reçus de son gouverneur, ou les conseils de sa propre raison (ce qu'ils appellent se laisser gouverner comme un enfant), n'en usent ainsi que pour pouvoir le gouverner eux-mêmes, & lui faire accroire qu'en homme fait il commence à marcher de lui-même sous sa propre conduite & à sa fantaisie, dans le temps qu'ils ne songent qu'à l'engager comme un enfant dans tous les vices qui peuvent le plus servir à leurs desseins; il faudroit que son gouverneur ne laissât échapper aucune occasion de lui mettre cela dans l'esprit, & qu'il employât toute sorte de moyens pour le lui faire comprendre & pour l'en convaincre parfaitement.

Je sais ce qu'on a accoutumé de dire là dessus, que découvrir les vices du siècle à un jeune homme, c'est les lui apprendre : cela est vrai en grande partie, je l'avoue, selon qu'on se prend à leur faire cette découverte. Aussi est-ce une affaire qui demande un gouverneur prudent & habile qui connoisse le monde, qui puisse juger du tempérament & de l'inclination de son éleve, & appercevoir son foible & sa passion dominante. Il faut considérer aussi qu'il n'est plus possible maintenant (comme il l'étoit peut-être autrefois), de préserver un jeune homme du vice, en lui en dérobant la connoissance, à moins que vous ne veuilliez le tenir toute sa vie en mue dans un cabinet, sans jamais le laisser aller en compagnie. Plus longtemps vous lui tiendrez ainsi les yeux bandés, moins il sera capable de voir lorsqu'il entrera dans le monde, où il sera par conséquent d'autant plus exposé à être la dupe d'autrui & de soi-même, car lorsqu'un jeune homme, encore enfant avec de la barbe au menton vient à paroître dans le grand monde, il ne manque jamais d'être en butte, malgré toute sa gravité, aux plaisanteries & aux malignes observations des jeunes gens de la ville, parmi lesquels il se trouve toujours des oiseaux de proie qui se mettent d'abord en campagne pour le plumer.

Le seul moyen de se défendre du monde, c'est de le connoître parfaitement. Mais un jeune homme devroit être initié dans ces mysteres par degrés à mesure qu'il en est capable, & le plutôt est le mieux, pourvu qu'il soit entre les mains d'un bon guide. Il faudroit lui ouvrir la scène peu-à-peu, l'introduire dans le monde insensiblement, & lui montrer en même temps les dangers qu'il a à craindre des différens ordres, tempéramens, desseins & coteries des hommes. Il faudroit les préparer d'avance à se voir insulté par quelques-uns, & caressé par d'autres, & lui apprendre quelles sortes de gens seront portés ou à lui faire tête, ou à le ruiner par des voies secretes, & de quelles personnes il doit attendre de bons offices. Il faudroit l'instruire à connoître tous ces différens caractères & à les bien distinguer les uns des autres, & lui faire comprendre en quelles rencontres il doit donner à entendre

aux perſonnes qui lui tendent des pièges, qu'il les connoît, qu'il pénetre leurs deſſeins & leurs artifices, & quand il doit faire ſemblant d'ignorer ce qu'ils ſont & ce qu'ils machinent contre lui; que ſi, par trop de confiance en ſes forces & en ſon adreſſe, il ſe haſarde outre meſure, il ſeroit bon que de temps en temps on le laiſſât tomber dans quelqu'infortune qui n'intéreſſât point ſon innocence, ſa ſanté ou ſa réputation, car ce ſeroit le vrai moyen de le rendre plus ſage & plus circonſpect.

J'avoue que, comme c'eſt à connoître les hommes que conſiſte la plus grande partie de notre ſageſſe, cette connoiſſance ne ſauroit être l'effet de quelques penſées ſuperficielles, ou d'une grande lecture, mais plutôt le fruit de l'expérience & des obſervations réitérées d'un homme qui a vécu dans le monde les yeux ouverts, & qui eſt rompu au commerce de toutes ſortes de perſonnes: c'eſt pourquoi je crois qu'il eſt de la dernière importance de donner ces vues à un jeune homme dans l'occaſion, afin que, lorſqu'il commencera d'entrer dans le monde, qu'il s'embarquera ſur ce vaſte océan, il ne ſe trouve pas dans l'état d'un pilote qui ſeroit en pleine mer ſans bouſſole ni carte marine, mais qu'il ait déjà quelque connoiſſance des écueils qui pourroient ſe rencontrer ſur ſa route, & qu'il ſache par avance manier le gouvernail, de peur que ſans cela il ne faſſe malheureuſement naufrage, avant que d'avoir été inſtruit par l'expérience. Un père qui ne croit pas que ce ſoit là ce qui importe le plus à ſon fils, ni qu'il ſoit plus néceſſaire de lui donner un habile gouverneur pour ce ſujet, que pour lui apprendre les langues & les ſciences, ne prend pas garde qu'il eſt beaucoup plus utile de bien juger des hommes, & de ménager prudemment les affaires qu'on a à démêler avec eux, que de parler grec & latin, ou d'argumenter en forme, ou d'avoir la tête pleine de ſpéculations abſtruſes de phyſique ou de métaphyſique, ou même que de s'être familiariſé les meilleurs écrivains grecs & latins, quoiqu'il ſoit plus utile à un gentilhomme de bien entendre ces auteurs que d'être bon péripatéticien ou bon cartéſien, parce que ces anciens auteurs ſe ſont attachés à connoître l'homme, & qu'ils en ont fait des peintures très-fidèles. Si vous voyagez dans les parties orientales de l'Aſie, vous y trouverez des gens habiles & de bon commerce ſans aucune de ces connoiſſances. Mais qui n'a ni vertu, ni connoiſſance du monde, ni politeſſe, ne ſera jamais où qu'il vive, un homme accompli ni digne d'eſtime.

Telle eſt la nature d'une grande partie du ſavoir qui eſt aujourd'hui à la mode dans nos écoles d'Europe, & qui y fait pour l'ordinaire un point eſſentiel de l'éducation, qu'un gentilhomme peut fort bien s'en paſſer ſans que ſa perſonne ou ſes affaires en ſouffrent beaucoup. Il n'en eſt pas de même de la civilité & de la prudence, ce ſont des qualités néceſſaires dans tous les états & dans toutes les occurrences de la vie; & la plupart des jeunes gens ſouffrent pour en être privés. Cependant ſi en entrant dans le monde ils ſont en effet plus novices & plus groſſiers qu'il ne faudroit, c'eſt parce que ces qualités dont un jeune homme a le plus de beſoin, & qu'un gouverneur devroit ſur-tout tâcher de lui procurer par ſes ſoins, ne ſont généralement regardées que comme un article ſi peu conſidérable dans l'éducation des enfans, qu'on s'imagine qu'un précepteur peut fort bien ne pas s'en mettre beaucoup en peine, ou même le négliger abſolument. C'eſt le latin & la ſcience qu'on conſidere ſurtout dans cette affaire; d'où il arrive que l'on fait dépendre le point eſſentiel de l'éducation d'un gentilhomme, du progrès qu'il fait dans des choſes dont une grande partie n'intéreſſe en rien ſa profeſſion, qui conſiſte à s'entendre aux affaires du monde, à avoir des manières conformes à ſon rang, & à ſe diſtinguer dans ſon poſte, en ſervant dignement ſa patrie: voilà à quoi il faudroit le former dès ſa jeuneſſe. Que ſi devenu maître de ſa conduite, il a envie de s'appliquer à quelqu'étude particuliere, ou pour mettre à profit ſes heures de loiſir, ou pour ſe perfectionner dans quelques-unes des ſciences dont ſon précepteur ne lui avoit donné qu'une légère teinture, les premiers principes qu'il en a appris auparavant ſuffiront pour le porter auſſi loin qu'il voudra, ou que ſes talens naturels lui permettront d'aller; & ſi pour épargner ſon tems & ſa peine, il trouve à propos d'avoir un maître qui lui applaniſſe les difficultés, il n'a qu'à faire choix d'un homme qui entende la matière à fond, ou prendre celui qu'il jugera le plus propre à ſon deſſein. Mais à l'égard de cette premiere teinture des ſciences qu'un jeune homme doit prendre dans le cours ordinaire de ſes études, il n'a beſoin pour cela que d'un gouverneur médiocrement habile; & dans le fond, il n'eſt pas néceſſaire qu'un jeune gentilhomme ait une érudition conſommée, ni qu'il poſſède toutes les ſciences en perfection, quoiqu'il doive en avoir une idée générale priſe dans quelque ſyſtême abrégé. S'il veut pénétrer plus avant, il doit le faire dans la ſuite, de lui-même & avec une application toute particulière; car perſonne n'a jamais fait de grands progrès, ni ne s'eſt rendu éminent dans aucune ſcience, tandis qu'il a été ſous la diſcipline d'un maître.

La grande affaire d'un gouverneur, c'eſt de donner à ſon éleve des manières polies, de lui former l'eſprit, de lui faire prendre de bonnes habitudes, de lui inſpirer des principes ſolides de vertu & de ſageſſe, de lui apprendre inſenſiblement à connoître les hommes, & de l'enga-

ger à aimer & à imiter ce qui eſt excellent & digne d'eſtime, mais avec ce degré de vigueur, d'activité & d'application dont il a beſoin pour en venir heureuſement à bout ; que s'il l'attache à quelques études particulières, ce n'eſt que pour mettre en œuvre les facultés de ſon eſprit, & lui faire employer ſon tems, pour le détourner de l'oiſiveté, pour le rendre capable d'application, pour l'accoutumer au travail, & lui donner quelque goût pour les choſes qu'il doit enſuite apprendre plus exactement de lui même ; car il ne faut pas attendre que ſous la direction d'un précepteur, un jeune homme devienne jamais ſavant critique, habile orateur ou parfait logicien, qu'il apprenne à fond la Métaphyſique, la Phyſique, les Mathématiques, la Chronologie ou l'Hiſtoire. On doit pourtant lui enſeigner quelque choſe de chacune de ces ſciences, mais ſeulement afin qu'il commence, ſi j'oſe ainſi dire, à faire connoiſſance avec elles ſans en venir à une familiarité fort étroite, juſques-là qu'un gouverneur ſeroit blâmable d'attacher trop long-temps l'eſprit de ſon diſciple à la plupart de ces ſciences, & de l'y engager trop avant. Il n'en eſt pas de même de la politeſſe, de la connoiſſance du monde, de la vertu, de l'application au travail & de l'amour de la réputation ; ce ſont des choſes dont un jeune homme ne ſauroit être ſurchargé : & s'il poſſede une fois ce précieux tréſor, il ne ſera pas long-temps privé de toutes les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, ou qu'il ſouhaitera d'avoir.

Puiſqu'on ne peut eſpérer qu'il ait le temps & la force d'apprendre toutes choſes, il eſt viſible qu'il faudroit s'appliquer ſur-tout à lui enſeigner celles dont il a le plus de beſoin, & qui lui doivent être d'un plus grand & d'un plus fréquent uſage dans le monde. Séneque ſe plaint que de ſon temps on pratiquoit tout le contraire. Cependant on ne connoiſſoit point alors tout ce fatras de livres ſcholaſtiques, dont nos écoles fourmillent à préſent ; & qu'auroit-il penſé, s'il eût vécu dans ce ſiècle, où ceux qui ſont chargés de l'éducation des jeunes gens, croient ne pouvoir rien faire de mieux que de leur mettre ces ſortes d'ouvrages entre les mains, & de leur remplir la tête de toutes les vaines diſtinctions dont ils ſont farcis ? Il auroit eu bien plus de ſujet de s'écrier comme il faut : *non vitæ, ſed ſcholæ diſcimus*, nous n'apprenons pas à vivre, mais à diſputer ; & l'éducation qu'on nous donne nous rend bien plus propres pour l'univerſité que pour le monde. Mais il ne faut pas s'étonner qu'à cet égard ceux qui diſpoſent de l'éducation des enfans, ſe reglent plutôt ſur ce qu'ils peuvent enſeigner, que ſur ce que les enfans ont beſoin d'apprendre ; & la mode une fois établie, ce n'eſt pas merveille non plus qu'en ce point auſſi-bien qu'en tout autre, elle l'emporte ſur la raiſon ; & que la plus grande partie de ceux qui trouvent leur compte à la ſuivre ſans prendre la peine de l'examiner, ſoient prêts à traiter d'hérétique quiconque oſe la rejetter. Mais l'on ne peut voir ſans ſurpriſe que dans cette affaire, des gens de qualité & d'eſprit ſe laiſſent auſſi abuſer par la coutume & par une eſpèce de foi implicite : car s'ils vouloient conſulter la raiſon, elle leur montreroit ſans doute que leurs enfans devroient employer leur temps à apprendre ce qui pourra leur être utile lorſqu'ils ſeront hommes, plutôt que de ſe remplir la tête de choſes frivoles, auxquelles, pour l'ordinaire, ils ne penſent plus durant tout le reſte de leur vie, & dont certainement ils n'ont jamais beſoin ; de ſorte que tout ce qu'ils en retiennent ne ſert qu'à les rendre pires : c'eſt une choſe ſi connue, que je m'aſſure que les parens eux-mêmes qui ont fait enſeigner ces fadaiſes à leurs enfans à beaux deniers comptans, conviendront que leurs enfans ne ſauroient faire connoître, en entrant dans le monde, qu'ils ont quelque teinture de cette vaine ſcience, ſans ſe rendre ridicules, & qu'ils expoſent infailliblement leur réputation dans toutes les compagnies où il leur échappe d'en faire quelque uſage. Admirable acquiſition, dont les enfans, devenus hommes, ſont obligés de rougir dans les lieux où ils ont le plus d'intérêt de montrer leur eſprit, & de faire voir qu'ils ont été bien élevés ! ne mérite-t-elle pas, après cela, de faire partie de leur éducation ?

Il y a encore une autre raiſon pour laquelle vous devez ſur-tout avoir ſoin que la perſonne à la quelle vous confiez l'éducation de votre enfant, ait de la politeſſe & connoiſſe le monde, c'eſt qu'un homme d'eſprit & d'un âge mûr peut lui faire faire d'aſſez grands progrés dans quelqu'autre ſcience que ce ſoit, ſans y être fort verſé lui-même. Les livres lui fourniront toujours aſſez de lumiere par avance pour pouvoir marcher devant un jeune novice, & lui tracer le chemin, mais perſonne ne peut apprendre à un autre à connoître le monde, ni lui donner des manières polies, s'il n'a lui-même ni politeſſe ni connoiſſance du monde. C'eſt une ſcience qu'il doit poſſéder en propre, qui doit lui être devenue familière par l'uſage, par le commerce des hommes, & par la longue habitude qu'il s'eſt faite de ſe régler ſur ce qu'il a vu pratiquer & autoriſer par les meilleures compagnies. Si cela ne lui eſt pas devenu naturel, il ne ſauroit l'emprunter d'ailleurs pour l'appliquer à l'uſage de ſon élève ; & s'il pouvoit trouver dans les livres des deſcriptions particulières de la manière dont un gentilhomme doit ſe conduire dans les différentes circonſtances de la vie, ſon propre exemple plus puiſſant que toutes les réflexions qu'il tireroit de ces livres, les rendroit entièrement inutiles : car il eſt impoſſible qu'un jeune homme devienne poli, s'il vit avec des gens groſſiers & mal élevés.

Au reſte, je ſais fort bien qu'on ne trouve pas tous les jours des gouverneurs du caractère que je viens de décrire, ou du moins qu'on ne ſauroit en avoir de tels pour le prix qu'on a accoutumé de donner. Mais ce que j'en dis, c'eſt afin que ceux qui ſont en état de faire cette dépenſe, n'épargnent ni recherche, ni argent pour une choſe ſi importante, & que ceux qui ne peuvent excéder le prix ordinaire, ſachent pourtant ce qu'ils doivent ſur-tout avoir en vue dans le choix de la perſonne à laquelle ils veulent confier l'éducation de leurs enfans, & ſur quoi ils devroient principalement avoir l'œil eux-mêmes, tandis qu'ils prennent ſoin de leur conduite, & toutes les fois qu'ils ont occaſion de les obſerver; au lieu de ſe figurer que tout le ſecret de l'éducation conſiſte à faire apprendre à leurs enfans le latin & françois, ou quelque maigre ſyſtême de philoſophie. (*Locke, Education des enfans*).

En naiſſant, un enfant crie; ſa premiere enfance ſe paſſe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte pour l'appaiſer; tantôt on le menace, on le bat pour le faire taire. Ou nous faiſons ce qu'il lui plaît, ou nous en exigeons ce qu'il nous plaît, ou nous nous ſoumettons à ſes fantaiſies, ou nous le ſoumettons aux nôtres: point de milieu, il faût qu'il donne des ordres, ou qu'il en reçoive. Ainſi ſes premieres idées ſont celles d'empire & de ſervitude. Avant de ſavoir parler, il commande; avant de pouvoir agir, il obéit; & quelquefois on le châtie avant qu'il puiſſe connoître ſes fautes ou plutôt en commettre. C'eſt ainſi qu'on verſe de bonne heure dans ſon jeune cœur les paſſions qu'on impute enſuite à la nature, & qu'aprés avoir pris peine à le rendre méchant, on ſe plaint de le trouver tel.

Un enfant paſſe ſix ou ſept ans de cette manière entre les mains des femmes, victime de leur caprice & du ſien: & après lui avoir fait apprendre ceci & cela; c'eſt-à-dire, après avoir chargé ſa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de choſes qui ne lui ſont bonnes à rien; après avoir étouffé le naturel par les paſſions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel acheve de développer les germes artificiels qu'il trouve déja tout formés, & lui apprend tout, hors à ſe connoître, hors à ſavoir vivre & ſe rendre heureux. Enfin quand cet enfant eſclave & tyran, plein de ſcience & dépouvu de ſens, également débile de corps & d'ame, eſt jeté dans le monde; en y montrant ſon ineptie, ſon orgueil & tous ſes vices, il fait déplorer la miſere & la perverſité humaines. On ſe trompe; c'eſt là l'homme de nos fantaiſies: celui de la nature eſt fait autrement.

Voulez-vous donc qu'il garde ſa forme originelle? Conſervez-la dès l'inſtant qu'il vient au monde. Sitôt qu'il naît, emparez-vous de lui, & ne le quittez plus qu'il ne ſoit homme: vous ne réuſſirez jamais ſans cela. Comme la véritable nourrice eſt la mère, le véritable précepteur eſt le père. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainſi que dans leur ſyſtême: que des mains de l'une, l'enfant paſſe dans celles de l'autre. Il ſera mieux élevé par un père judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde; car le zele ſuppléera mieux au talent, que le talent au zele.

Mais les affaires, les fonctions, les devoirs... Ah les devoirs! ſans doute, le dernier eſt celui de pere? ne nous étonnons pas qu'un homme, dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille, mais un ſeul trait manqué défigure tous les autres. Si la mère a trop peu de ſanté pour être nourrice, le père aura trop d'affaires pour être précepteur. Les enfans, éloignés, diſperſés dans des penſions, dans des couvens, dans des colleges, porteront ailleurs l'amour de la maiſon paternelle, ou pour mieux dire, ils y rapporteront l'habitude de n'être attachés à rien. Les freres & les ſœurs ſe connoîtront à peine. Quand tous ſeront raſſemblés en cérémonie, ils pourront être fort polis entr'eux; ils ſe traiteront en étrangers. Sitôt qu'il n'y a plus d'intimité entre les parens, ſitôt que la ſociété de la famille ne fait plus la douceur de la vie, il faut bien recourir aux mauvaiſes mœurs pour y ſuppléer. Où eſt l'homme aſſez ſtupide pour ne pas voir la chaîne de tout cela?

Un père, quand il engendre & nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de ſa tâche. Il doit des hommes à ſon eſpece, il doit à la ſociété des hommes ſociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette & ne le fait pas, eſt coupable, & plus coupable, peut-être quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de père n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté ni travaux ni reſpect humain qui le diſpenſent de nourrir ſes enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles & néglige de ſi ſaints devoirs, qu'il verſera longtemps, ſur ſa faute, des larmes ameres, & n'en ſera jamais conſolé.

Mais que fait cet homme riche, ce père de famille ſi affairé, & forcé, ſelon lui, de laiſſer ſes enfans à l'abandon? Il paye un autre homme pour remplir ſes ſoins qui lui ſont à charge. Ame vénale! crois tu donner à ton fils un autre père avec de l'argent? Ne t'y trompe point; ce n'eſt pas même un maître que tu lui donnes, c'eſt un valet. Il en formera bientôt un ſecond.

On raiſonne beaucoup ſur les qualités d'un bon

gouverneur. La première que j'en exigerois, & celle-là seule en suppose beaucoup d'autres, c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans se montrer indigne de les faire : tel est celui de l'homme de guerre ; tel est celui de l'instituteur. Qui donc élevera mon enfant ? Je te l'ai déja dit ; toi-même. Je ne le peux. Tu ne le peux !... Fais-toi donc un ami. Je ne vois point d'autre ressource.

Un Gouverneur ! ô quelle ame sublime..! En vérité, pour faire un homme, il faut être ou père, ou plus qu'homme soi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires.

Plus on y pense, plus on apperçoit de nouvelles difficultés. Il faudroit que le gouverneur eût été élevé pour son éléve, que ses domestiques eussent été élevés pour leur maître, que tous ceux qui l'approchent eussent reçu les impressions qu'ils doivent lui communiquer ; il faudroit, d'éducation en éducation, remonter jusqu'on ne sait où. Comment se peut-il qu'un enfant soit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-même ?

Ce rare mortel est-il introuvable ? Je l'ignore. En ces temps d'avilissement, qui sait à quel point de vertu peut atteindre encore une ame humaine ? Mais supposons ce prodige trouvé. C'est en considérant ce qu'il doit faire, que nous verrons ce qu'il doit être. Ce que je crois voir d'avance est qu'un père qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur prendroit le parti de s'en passer ; car il mettroit plus de peine à l'acquérir qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc se faire un ami ? qu'il éleve son fils pour l'être ; le voilà dispensé de le chercher ailleurs, & la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

Quelqu'un dont je ne connois que le rang m'a fait proposer d'élever son fils. Il m'a fait beaucoup d'honneur sans doute ; mais loin de se plaindre de mon refus, il doit se louer de ma discrétion. Si j'avois accepté son offre & que j'eusse erré dans ma méthode, c'étoit une éducation manquée : si j'avois réussi, c'eût été bien pis ; son fils auroit renié son titre ; il n'eût plus voulu être prince.

Je suis trop pénétré de la grandeur des devoirs d'un précepteur, je sens trop mon incapacité pour accepter jamais un pareil emploi, de quelque part qu'il me soit offert ; & l'intérêt de l'amitié même, ne seroit pour moi qu'un nouveau motif de refus. Je crois qu'après avoir lu ce livre, peu de gens seront tentés de me faire cette offre, & je prie ceux qui pourroient l'être, de n'en plus prendre l'inutile peine. J'ai fait autrefois un suffisant essai de ce métier, pour être assuré que je n'y suis pas propre ; & mon état m'en dispenseroit quand mes talens m'en rendroient capable. J'ai cru devoir cette déclaration publique à ceux qui paroissent ne pas m'accorder assez d'estime pour me croire sincere & fondé dans mes résolutions.

Hors d'état de remplir la tâche la plus utile, j'oserai du moins essayer de la rendre plus aisée ; à l'exemple de tant d'autres, je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à la plume ; & au lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire.

Je sais que dans les entreprises pareilles à celle-ci, l'auteur toujours à son aise dans des systêmes qu'il est dispensé de mettre en pratique, donne sans peine beaucoup de beaux préceptes impossibles à suivre, & que, faute de détails & d'exemples, ce qu'il dit même de praticable reste sans usage, quand il n'en a pas montré l'application.

J'ai donc pris le parti de me donner un éleve imaginaire, de me supposer l'âge, la santé, les connoissances & tous les talens convenables pour travailler à son éducation, de la conduire depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui, où devenu homme fait, il n'aura plus besoin d'autre guide que lui-même. Cette méthode me paroît utile pour empêcher un auteur qui se défie de lui de s'égarer dans des visions ; car dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la sienne sur son éleve ; il sentira bientôt, ou le lecteur sentira pour lui, s'il suit le progrès de l'enfance, & la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai tâché de faire dans toutes les difficultés qui se sont présentées. Pour ne pas grossir inutilement le livre, je me suis contenté de poser les principes dont chacun devoit sentir la vérité. Mais quant aux règles qui pouvoient avoir besoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Emile ou à d'autres exemples, & j'ai fait voir dans des détails très-étendus comment ce que j'établissois pouvoit être pratiqué : tel est du moins le plan que je me suis proposé de suivre. C'est au lecteur à juger si j'ai réussi.

Il est arrivé de-là que j'ai d'abord peu parlé d'Émile, parce que mes premières maximes d'éducation, bien que contraires à celles qui sont établies, sont d'une évidence à laquelle il est difficile à tout homme raisonnable de refuser son consentement. Mais à mesure que j'avance, mon éleve, autrement conduit que les vôtres, n'est plus un enfant ordinaire ; il lui faut un régime exprès pour lui. Alors il paroît plus fréquemment sur la scène, & vers les derniers temps je ne le perds plus un moment de vue jusqu'à ce que, quoi qu'il en dise, il n'ait plus le moindre besoin de moi.

Je ne parle point ici des qualités d'un bon Gouverneur, je les suppose, & je me suppose moi-même donc toutes ces qualités. En lisant cet ouvrage, on verra de quelle libéralité j'use envers moi-

Je remarquerai ſeulement, contre l'opinion commune, que le Gouverneur d'un enfant doit être jeune, & même auſſi jeune que peut l'être un homme ſage. Je voudrois qu'il fût lui-même enfant, s'il étoit poſſible, qu'il pût devenir le compagnon de ſon éleve, & s'attirer ſa confiance en partageant ſes amuſemens. Il n'y a pas aſſez de choſes communes entre l'enfance & l'âge mûr, pour qu'il ſe forme jamais un attachement bien ſolide à cette diſtance. Les enfans flattent quelquefois les vieillards, mais ils ne les aiment jamais.

On voudroit que le Gouverneur eût déjà fait une éducation. C'eſt trop; un même homme n'en peut faire qu'une : s'il en falloit deux pour réuſſir, de quel droit entreprendroit-on la premiere ?

Avec plus d'expérience on ſauroit mieux faire, mais on ne le pourroit plus. Quiconque a rempli cet état une fois aſſez bien pour en ſentir toutes les peines, ne tente point de s'y rengager; & s'il l'a mal rempli la premiere fois, c'eſt un mauvais préjugé pour la ſeconde.

Il eſt fort différent, j'en conviens, de ſuivre un jeune homme durant quatre ans, ou de le conduire durant vingt-cinq. Vous donnez un gouverneur à votre fils déjà tout formé; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître. Votre homme à chaque luſtre peut changer d'élève; le mien n'en aura jamais qu'un. Vous diſtinguez le précepteur du gouverneur, autre folie ! Diſtinguez-vous le diſciple de l'élève ? Il n'y a qu'une ſcience à enſeigner aux enfans; c'eſt celle des devoirs de l'homme. Cette ſcience eſt une, &, quoi qu'ait dit Xénophon de l'éducation des Perſes, elle ne ſe partage pas. Au reſte, j'appelle plutôt gouverneur que précepteur le maître de cette ſcience; parce qu'il s'agit moins pour lui d'inſtruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes, il doit les faire trouver.

S'il faut choiſir avec tant de ſoin le Gouverneur, il lui eſt bien permis de choiſir auſſi ſon élève, ſur-tout quand il s'agit d'un modèle à propoſer. Ce choix ne peut tomber ni ſur le génie ni ſur le caractère de l'enfant, qu'on ne connoît qu'à la fin de l'ouvrage, & que j'adopte avant qu'il ſoit né. Quand je pourrois choiſir, je ne prendrois qu'un eſprit commun, tel que je ſuppoſe mon élève. On n'a beſoin d'élever que les hommes vulgaires; leur éducation doit ſeule ſervir d'exemple à celle de leurs ſemblables. Les autres s'élèvent malgré qu'on en ait.

Le pays n'eſt pas indifférent à la culture des hommes; ils ne ſont tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés. Dans les climats extrêmes le déſavantage eſt viſible. Un homme n'eſt pas planté comme un arbre dans un pays pour y demeurer toujours; & celui qui part d'un des extrêmes pour arriver à l'autre, eſt forcé de faire le double du chemin que fait pour arriver au même terme, celui qui part du terme moyen.

Que l'habitant d'un pays tempéré parcoure ſucceſſivement les deux extrêmes, ſon avantage eſt encore évident : car bien qu'il ſoit autant modifié que celui qui va d'un extrême à l'autre, il s'éloigne pourtant de la moitié moins de ſa conſtitution naturelle. Un françois vit en Guinée & en Laponie; mais un nègre ne vivra pas de même à Torné, ni un Samoyède au Benin. Il paroît encore que l'organiſation du cerveau eſt moins parfaite aux deux extrêmes. Les nègres ni les Lapons n'ont pas le ſens des européens. Si je veux donc que mon élève puiſſe être habitant de la terre, je le prendrai dans une zone tempérée, en France, par exemple, plutôt qu'ailleurs.

Dans le nord, les hommes conſomment beaucoup ſur un ſol ingrat; dans le midi, ils conſomment peu ſur un ſol fertile. De-là naît une nouvelle différence qui rend les uns laborieux & les autres contemplatifs. La ſociété nous offre en un même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le ſol ingrat & les autres le pays fertile.

Le pauvre n'a pas beſoin d'éducation; celle de ſon état eſt forcée, il n'en ſauroit avoir d'autre : au contraire l'éducation que le riche reçoit de ſon état eſt celle qui lui convient le moins, & pour lui-même & pour la ſociété. D'ailleurs l'éducation naturelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines : or, il eſt moins raiſonnable d'élever un pauvre pour être riche, qu'un riche pour être pauvre, car à proportion du nombre des deux états, il y a plus de ruinés que de parvenus. Choiſiſſons donc un riche : nous ſerons ſûrs au moins d'avoir fait un homme de plus, au lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même.

Par la même raiſon, je ne ſerai pas fâché qu'Emile ait de la naiſſance. Ce ſera toujours une victime arrachée au préjugé.

Emile eſt orphelin. Il n'importe qu'il ait ſon père & ſa mère. Chargé de leurs devoirs, je ſuccède à tous leurs droits. Il doit honorer ſes parens, mais il ne doit obéir qu'à moi. C'eſt ma première ou plutôt ma ſeule condition.

J'y dois ajouter celle-ci, qui n'en eſt qu'une ſuite, qu'on ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre conſentement. Cette choſe eſt eſſentielle, & je voudrois même que l'élève & le gouverneur ſe regardaſſent tellement comme inſéparables, que le ſort de leurs jours fût toujours entr'eux un objet commun. Sitôt qu'ils

qu'ils enviſagent dans l'éloignement leur ſéparation, ſitôt qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l'autre, ils le ſont déja : chacun fait ſon petit ſyſtême à part ; & tous deux, occupés du temps où ils ne ſeront plus enſemble, n'y reſtent qu'à contre-cœur. Le diſciple ne regarde le maître que comme l'enſeigne & le fléau de l'enfance ; le maître ne regarde le diſciple que comme un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé : ils aſpirent de concert au moment de ſe voir délivrés l'un de l'autre ; & comme il n'y a jamais entr'eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance, l'autre peu de docilité.

Mais quand ils ſe regardent comme devant paſſer leurs jours enſemble, il leur importe de ſe faire aimer l'un de l'autre, & par cela même ils ſe deviennent chers. L'élève ne rougit point de ſuivre dans ſon enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand ; le gouverneur prend intérêt à des ſoins dont il doit recueillir le fruit, & tout le mérite qu'il donne à ſon éleve eſt un fonds qu'il place au profit de ſes vieux jours.

Ce traité fait d'avance ſuppoſe un accouchement heureux, un enfant bien formé, vigoureux & ſain. Un père n'a point de choix & ne doit point avoir de préférence dans la famille que dieu lui donne : tous ſes enfans ſont également ſes enfans ; il leur doit à tous les mêmes ſoins & la même tendreſſe. Qu'ils ſoient eſtropiés ou non, qu'ils ſoient languiſſans ou robuſtes, chacun d'eux eſt un dépôt dont il doit compte à la main dont il tient, & le mariage eſt un contrat fait avec la nature auſſi bien qu'entre les conjoints.

Mais quiconque s'impoſe un devoir que la nature ne lui a point impoſé, doit s'aſſurer auparavant des moyens de le remplir ; autrement il ſe rend comptable, même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui ſe charge d'un éleve infirme & valétudinaire, change ſa fonction de gouverneur en celle de garde-malade ; il perd à ſoigner une vie inutile le temps qu'il deſtinoit à en augmenter le prix ; il s'expoſe à voir une mère éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura long-temps conſervé.

Je ne me chargerois pas d'un enfant maladif & cacochyme, dût-il vivre quatre-vingt ans. Je ne veux point d'un élève toujours inutile à lui-même & aux autres, qui s'occupe uniquement à ſe conſerver, & dont le corps nuiſe à l'éducation de l'ame. Que ferois-je en lui prodiguant vainement mes ſoins, ſinon doubler la perte de la ſociété & lui ôter deux hommes pour un ? Qu'un autre à mon défaut ſe charge de cet infirme, j'y conſens, & j'approuve ſa charité ; mais mon talent à moi n'eſt pas celui-là : je ne ſais point apprendre à vivre à qui ne ſonge qu'à s'empêcher de mourir.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame : un bon ſerviteur doit être robuſte. Je ſais que l'intempérance excite les paſſions ; elle exténue auſſi le corps à la longue ; les macérations, les jeûnes produiſent ſouvent le même effet par une cauſe oppoſée. Plus le corps eſt foible, plus il commande ; plus il eſt fort, plus il obéit. Toutes les paſſions ſenſuelles logent dans des corps efféminés ; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les ſatisfaire. (*Emile*).

J.

JEUNESSE. Quoiqu'il n'y ait aucun de vos lecteurs, ſi je ne me trompe, qui admire plus que moi le relief que vous ſavez donner aux moindres bagatelles que vous maniez; avec tout cela, puiſque vos diſcours forment déja des volumes, & que, ſelon toutes les apparences, ils paſſeront juſqu'a la poſterité la plus éloignée, il me ſemble que tous les ſujets, dont ils traitent, où le bonheur du genre humain eſt intéreſſé, devroient être aprofondis & avoir une juſte étendue.

Il y a long-tems que vous aviez promis d'examiner les défauts qui ſe trouvent d'ordinaire dans l'éducation de nos garçons; mais après avoir attendu en vain juſques-ici, je me ſuis impatienté & je me haſarde à vous envoyer mes penſées là-deſſus.

Je me ſouviens que Périclès dans le fameux diſcours qu'il prononça aux funérailles de cette jeuneſſe *Athénienne* qui avoit reſté dans la malheureuſe expédition contre les *Samiens*, a une penſée fort rémarquable, & que pluſieurs des anciens critiques ont admirée: il y dit que la perte de la république dans cette occaſion reſſembloit à celle que feroit l'année, ſi elle venoit à perdre le printems. Le préjudice que ſouffre le public, par la mauvaiſe éducation des enfans, eſt un mal de la même nature, en ce qu'elle apauvrit, en quelque maniere, la poſtérité & fraude la patrie du ſervice qu'elle retireroit de ces perſonnes, ſi elles étoient bien élevées. Il y en a pluſieurs ſans doute qu'une bonne éducation rendroit capables de ſe diſtinguer dans les divers emplois de la vie.

J'ai vû un livre écrit par Jean Huarte, médecin *eſpagnol*, & qui eſt intitulé: *examen des eſprits pour les ſciences*. Il y poſe comme un de ces principes fondamentaux, qu'il n'y a que la nature ſeule qui puiſſe donner les qualités propres à réuſſir dans les ſciences ou dans les arts; & que, ſans cette heureuſe diſpoſition pour un certain art ou une certaine ſcience: un homme a beau s'y appliquer de toutes ſes forces, & avoir les plus habiles maîtres, il n'en viendra jamais à bout. L'exemple qu'il en allegue, eſt celui de Marc, fils de l'orateur *romain*.

Afin qu'il ſe perfectionnât dans la ſcience à laquelle il le deſtinoit, Ciceron l'envoya étudier à Athènes, la plus célébre académie qu'il y eût alors au monde, & où les meilleurs eſprits des nations les plus polies, & qui s'y rendoient en foule, ne pouvoient que fournir a ce jeune homme, quantité de beaux exemples, & des incidens capables d'avancer peu à peu ſes études: il le mit ſous la conduite de Cratippe, un des plus grands philoſophes de ſon tems, &, comme ſi les livres qui etoient alors écrits n'euſſent pas ſuffi pour ſon uſage, il en écrivit lui-même quelques-uns en ſa faveur; malgré tout cela l'hiſtoire nous dit que Marc fut un vrai ſot, & que ni les règles de l'éloquence, ni les préceptes de la philoſophie, ni ſes propres efforts, ni la converſation la plus rafinée d'Athènes, ne pûrent jamais vaincre la nature, qui avoit été prodigue envers ſon père, mais chiche à ſon égard. C'eſt pourquoi mon auteur eſpagnol voudroit qu'il y eût des juges habiles nommés par l'état, qui, après avoir examiné le génie de chaque garçon, le deſtinaſſent à l'emploi qui s'accorderoit le mieux avec ſes talens naturels.

Platon, dans un de ſes dialogues, nous dit que Socrate, qui étoit fils d'une ſage-femme, diſoit à ſes amis, que comme ſa mère quoique très-habile dans ſon métier, ne pouvoit pas accoucher une femme, à moins qu'elle ne fût enceinte; il ne ſauroit ainſi lui même tirer d'un eſprit la connoiſſance, que la nature n'y avoit pas ſemée. C'eſt pour cela que ſa manière de philoſopher & d'inſtruire ſes écoliers, ſe bornoit à leur faire diverſes demandes & à les aider par ce moyen à mettre au jour les penſées qu'ils avoient dans l'eſprit, dont il ſe diſoit l'accoucheur.

Pour revenir à mon docteur eſpagnol, à meſure qu'il aprofondit ſon ſujet, & qu'il porte ſes ſpéculations plus loin, il poſe en fait que chaque génie a une ſcience qui lui eſt proportionnée & dans laquelle ſeule il peut ſe rendre habile. A l'égard de ces genies, qui ſemblent être formés pour toutes les ſciences, il les traite d'ouvrages ſimplement ébauchés, que la nature a produit à la hâte.

On voit peu d'eſprits ſans doute qui ne ſoient capables de quelque art ou de quelque ſcience. Ils ont tous un certain deſir d'apprendre & d'augmenter leurs lumières, qui ſe peut fortifier par une bonne méthode.

Tout le monde ſait l'hiſtoire de Clavius: après qu'il fut entré dans un collège de jéſuites, on eſſaya de quoi il ſeroit capable, & on étoit ſur le point de le renvoyer comme un eſprit lourd & peſant, lorſqu'un des pères s'aviſa de l'éprouver ſur la géométrie, pour laquelle il parut avoir de ſi beaux talens, qu'il devint un des

plus habiles mathématiciens de son siècle. On croit d'ailleurs que la sagacité de ces pères à découvrir les différentes inclinations de leurs jeunes écoliers, n'a pas peu contribué à la figure qu'ils ont fait dans le monde.

Quelle différence n'y a-t-il pas entre cette manière d'élever la jeunesse & celle qui règne dans dans notre isle, où l'on voit souvent quarante ou cinquante jeunes garçons rangés dans la même classe, occupés à lire les mêmes auteurs, & à fournir les mêmes tâches, quoiqu'ils diffèrent pour l'âge, l'humeur & l'esprit. Quelque sorte de genie que la nature leur ait donné, il faut qu'ils deviennent tous également poëtes, historiens & orateurs. Ils sont tous obligés d'avoir la même capacité, de produire le même nombre de vers, & de fournir le même discours en prose. Chaque écolier doit avoir la mémoire aussi bonne que le premier de la classe. En un mot, au lieu d'accommoder les études à la portée de chacun, on voudroit qu'un jeune garçon accommodât son genie à ses études. Il est vrai que la faute ne vient pas toujours du précepteur, mais plûtôt du pere de l'etudiant, qui ne sauroit s'imaginer que son fils n'est pas capable des mêmes choses que ceux de ses voisins, & qu'il n'est pas en son pouvoir d'en faire tout ce qu'il lui plait.

» Si notre siècle mérite en quelque chose de plus grands éloges que les autres, on peut dire que c'est à l'égard du généreux soin que diverses personnes charitables ont pris pour l'éducation des pauvres enfans, mais puisque la tendresse mal reglée d'un père ne sauroit avoir lieu dans ces écoles de charité, ceux qui en sont les directeurs les rendroient plus avantageuses au public, s'ils y observoient la méthode que j'ai insinué jusques-ici. Par un examen sérieux de la différence de leurs talens, ils pourroient les distinguer en certaines classes, & donner à chacun le métier ou la profession qui conviendroit à son génie.

» Quel besoin n'auroit-on pas de ce reglement pour les trois grandes professions destinées aux gens de lettres!

» Le docteur South se plaint, dans quelqu'un de ses ouvrages, de ce qu'il y a des personnes qui se destinent au ministere de l'Evangile, sans avoir aucune des qualités requises pour cette sacrée fonction, & il dit qu'on y voit échouer bien des gens, qui auroient pû rendre de très-bons services à leur patrie, s'ils s'étoient bornés à mener la charrue.

» Il y a bien des avocats, qu'on ne voit pas souvent au barreau, & qu'on ne consulte guère chez eux, qui auroient pû devenir d'excellens bateliers & se distinguer à l'escalier du temple.

» J'ai connu un coupeur de cors, qui auroit pû réussir dans la médecine, & même s'y rendre fort habile, si on l'eût instruit de bonne heure dans cette science.

» Mais pour venir à des exemples d'un ordre inférieur, ne voit-on pas tous les jours nos rues pleines de charretiers doués d'une grande sagacité & de politiques en livrée? Nous avons bien des tailleurs hauts de six piés, & nous rencontrons plusieurs barbiers à larges épaules, pendant que nous voyons peut-être en même tems chanceler, sous le poids d'un fardeau, un crocheteur d'une coudée, qui auroit pû manier une aiguille ou un rasoir avec beaucoup d'adresse, fort à son aise à l'avantage du public.

» Quoique les Lacedémoniens observâssent, à-peu près, dans l'éducation de leurs enfans, la méthode que je voudrois inculquer, il me semble qu'ils la pouſſoient au delà des justes bornes; puisqu'ils ne souffroient pas qu'un père élevât ses enfans de la manière qu'il l'entendoit. Dès l'âge de sept ans, on les enrôloit dans certaines compagnies où ils étoient exercés aux dépens du public. Les vieillards jugeoient de leur capacité: on semoit de la jalousie entr'eux, & on les engageoit à se défier les uns les autres, pour découvrir leurs différentes inclinations, & en disposer ainsi pour le service de la république, sans avoir aucun égard à leur naissance. A la faveur de cet usage, *Lacédémone* eut bientôt l'empire de toute la *Grece*, & se rendit célèbre dans tout le monde pour son gouvernement civil & sa discipline militaire.

» Si cette lettre ne vous paroît pas indigne de tenir une place au rang de vos discours, peut-être que je me hasarderai à vous fatiguer de quelques autres de mes pensées sur le même sujet. Je suis *&c.*

» Pour m'acquitter de la promesse que je vous fis en dernier lieu, vous trouverez ici quelques nouvelles pensées sur l'éducation de la jeunesse; & j'examinerai d'abord cette fameuse question, savoir, *laquelle des deux est préférable, ou celle qu'on reçoit dans un école publique, ou celle qu'un précepteur donne en particulier?*

» Les plus grands hommes de presque tous les siècles ont été d'un avis si différent à cet égard, qu'après avoir allégué les principales raisons de part & d'autre, je laisserai à chacun le soin de se déterminer là dessus de la manière qu'il l'entendra.

» Les *Romains*, comme nous l'apprenons de Suetone, croyoient que les pères devoient élever eux-mêmes leurs enfans; & Plutarque nous dit, dans la vie de Marc Caton, qu'aussitôt que son fils fut d'un âge à raisonner un peu, Caton ne voulut jamais permettre qu'un autre que lui même l'enseignât, quoiqu'il eût alors chez lui un domestique nommé Chilon, qui étoit habile grammairien, & qui avoit instruit quantité de jeunesse.

» Les *Grecs* au contraire ſembloient avoir plus de penchant pour les écoles publiques & les ſéminaires :

» L'inſtruction donnée en particulier promet la vertu & une bonne éducation ; une école publique inſpire de la hardieſſe, & fait bientôt connoître les manières du monde.

» M. Locke, dans ſon fameux traité ſur *l'Education des enfans*, avoue qu'il y a des inconvéniens de part & d'autre : *ſi je garde*, dit-il, *mon enfant à la maiſon, il court riſque de s'y donner des airs d'un jeune maître, & ſi je l'envoie hors de chez moi, il eſt preſque impoſſible de le garantir de la contagion du vice & de l'impoliteſſe qui regnent par-tout. Peut-être qu'il conſervera mieux ſon innocence au logis, mais il ſera plus ignorant dans les affaires de la vie, & plus niais lors qu'il paroîtra dans le monde.* Avec tout cela, cet habile écrivain ſe détermine pour l'éducation domeſtique, parce qu'il eſt plus difficile d'acquérir la vertu que la connoiſſance du monde, & que le vice eſt plus opiniâtre & plus dangereux que la ſimplicité : outre qu'il ne voit pas pour quelle raiſon un enfant conduit avec prudence ne pourroit pas ſe munir de la même hardieſſe chez ſon père que dans une école publique. Il donne ainſi avis aux pères d'accoûtumer leurs fils à voir les étrangers qui vont chez eux, de les produire dans les viſites qu'ils rendent à leurs voiſins, & de les faire cauſer avec des gens d'eſprit & polis.

» On objectera peut-être là-deſſus, que ce n'eſt pas la ſeule choſe néceſſaire, & qu'à moins que les enfans s'entretiennent avec leurs égaux, ſoit pour l'âge ou les talens naturels, il ne ſauroit y avoir aucun lieu pour l'émulation, ni les autres paſſions les plus vives de l'eſprit, qui pourroit devenir inſenſible & ſtupide, s'il n'étoit quelquefois agité par leur mouvement.

Un des plus célèbres écrivains, que notre nation ait produit, obſerve qu'un jeune garçon, qui forme des partis & ſe rend populaire dans une école ou dans un collège, ne manqueroit pas de jouer le même rôle dans un ſénat ou dans un conſeil privé. D'ailleurs M. Oſburn, qui parle en homme verſé dans les affaires du monde, ſoutient que le projet de voler du fruit dans un verger, bien tramé & bien exécuté, élève inſenſiblement un jeune garçon à la prudence & au ſecret, & le rend capable de choſes plus importantes.

» En un mot, l'éducation domeſtique ſemble être la voie la plus naturelle pour former un jeune homme à la vertu, & celle du collège pour le rendre propre aux affaires. La première pourroit fournir un bon ſujet à la république de Platon, & l'autre un digne membre pour une ſociété abandonnée aux artifices & à la corruption.

» Cependant il faut avouer que le maître d'une école publique, ou le régent d'une claſſe, a quelquefois tant de jeunes garçons à inſtruire, qu'il ne ſauroit donner à chacun tous les ſoins requis. Avec tout cela, c'eſt l'erreur dominante de notre ſiècle, où l'on voit que la plupart des pères, qui voudroient que leurs fils devinſſent habiles, ne jugent pas à-propos d'encourager un honnête homme à prendre ſoin de leur éducation.

» Il eſt vrai que depuis quelques années, on a remédié à ce défaut dans nos grandes écoles ; en ſorte que nous voyons aujourd'hui à leur tête non-ſeulement des gens d'eſprit & capables, mais auſſi des ſous-maîtres experts & de bonnes aides. Dailleurs, manque d'établir le même ordre dans ces petits ſéminaires à la campagne, on voit quantité de bons eſprits échouer & ſe perdre.

» Je panche d'autant plus à le croire, que je l'ai éprouvé moi même ſous deux maîtres campagnards, l'un & l'autre fort indignes de l'emploi qu'ils avoient pris. Le premier m'impoſoit des tâches bien au-deſſus de mes forces, quoique je ne fuſſe pas un des moindres, s'il m'eſt permis de le dire, & il me traitoit cruellement pour n'avoir pas fait l'impoſſible. L'autre étoit d'une humeur bien différente ; & un écolier, qui vouloit s'acquitter de ſes meſſages, laver ſa caffetière, ou ſonner la cloche, pouvoit ſe diſpenſer, tant qu'il le jugeoit à-propos, de lire ſes auteurs claſſiques. J'y ai connu un jeune drôle, qui ſouvent ne rendoit pas ſa tâche, ſous prétexte qu'il avoit aidé à la cuiſinière & c'étoit une excuſe légitime. Il y avoit auſſi le fils d'un gentilhomme du voiſinage, qui y demeura cinq ans, dont il paſſa la plus grande partie à promener ou aller abreuver la haquenée griſe de notre maître. Pour moi, qui ne daignois pas m'attirer ſes bonnes graces par des ſervices de cette nature, je devins le plus habile & je fus le plus maltraité de tous les écoliers.

» Pour finir ce diſcours ; je releverai un avantage qui ſe trouve dans les écoles publiques & dont Quintilien a parlé, je veux dire que nous y contractons ſouvent des amitiés qui nous ſont fort utiles dans la ſuite. Je vous en donnerai un exemple connu de bien des perſonnes, & que vous ne devez point du tout révoquer en doute.

» Tous ceux qui ont fréquenté l'école d'*Weſtminſter* ſavent qu'il y a un rideau, qui traverſe par le milieu la grand'chambre où elle ſe tient, & qui ſépare l'école haute de la baſſe. Il arriva un jour, par malheur qu'un étudiant déchira ce rideau : la ſévérité du maître étoit ſi bien connue, que ce jeune garçon, d'un naturel doux & timide déſeſpéroit d'en obtenir le pardon, & qu'il trembloit depuis la tête juſqu'aux pieds, dans la crainte du châtiment qui lui ſeroit infligé : Alors un ami, qu'il avoit à ſon côté, lui dit de ne pas

s'allarmer, & qu'il prendroit sa faute sur lui-même. En effet, il lui tint parole. Ces deux amis devenus hommes, lors que la guerre civile éclata, ils embrassèrent différens partis, l'un suivit le parlement, & l'autre le roi. »

» Celui qui avoit déchiré le rideau tâcha de s'avancer dans les emplois civils, & l'autre, qui en avoit subi la peine, dans les militaires : le premier eut un tel succès, qu'il devint bientôt un des juges sous Cromwel. L'autre s'engagea dans la fatale expédition de *Penruddok* & de *Groves* à l'Oueſt de l'*Angleterre*. Il seroit sans doute inutile de vous rapporter ici en détail l'événement de cette entreprise. Tout le monde sait que le parti du roi y fut mis en déroute, & que tous leurs chefs, entre lesquels étoit le généreux écolier furent emprisonnés à *Exeter*. Il arriva que son ami fut alors envoyé à l'oueſt pour y tenir les assises & y administrer la justice. Le procès des rébelles, comme on les appelloit en ce temps là, fut bientôt instruit, & il ne restoit plus qu'à prononcer la sentence, lors que le juge à l'ouie du nom de son ami, qu'il n'avoit pas vu depuis bien des années, & après l'avoir considéré avec plus d'attention, lui demanda s'il n'avoit pas étudié dans l'école d'*Weſtminſter* ? Par sa réponse, il vit d'abord que c'étoit le même bon ami, qui s'étoit chargé de sa faute. Là dessus il ne témoigna rien ; mais il se rendit au plus vîte à *Londres*, où il employa si heureusement son crédit auprès de Cromwel, qu'il sauva son ami du triste sort qu'eurent ses infortunés complices.

Le gentilhomme, qui fut sauvé de cette manière par la reconnoissance de son ancien camarade d'école, fut ensuite père d'un fils, qu'il vit élever aux charges de l'église, & qui en possède aujourd'hui, avec honneur, une des plus hautes dignités.

(*Le Spectateur*).

Lycurgue regardoit l'éducation des enfants comme la plus importante affaire du législateur. Néanmoins le gouvernement, en tout pays, semble très-peu s'occuper de celle des citoyens : cet objet essentiel pour la félicité publique est, pour l'ordinaire, totalement négligé. On diroit que ceux qui gouvernent les nations ne s'embarrassent aucunement de former des membres utiles à la société : la Morale est par eux regardée comme une science spéculative, dont la pratique est parfaitement indifférente. Bien plus, de mauvais gouvernements n'ont ni la volonté ni la capacité de rendre leurs sujets vertueux ; la vertu déplaît aux tyrans & aux despotes, elle n'a pas la souplesse qu'ils demandent ; les idées de la justice & de l'humanité, répandues dans les cœurs, nuiroient aux intentions d'une politique perverse qui veut régner sur des automates.

Si, comme on l'a suffisamment prouvé, la justice est la vertu fondamentale sur laquelle la morale doit s'établir, il est clair que toute morale est bannie des nations soumises au despotisme ou à la tyrannie. En vain l'intérêt général diroit aux hommes d'être justes, tandis que la voix plus forte de l'intérêt personnel, appuyée par les maîtres de la terre, par les dispensateurs des dignités, des faveurs, des rangs & des richesses, leur crie à tout moment, qu'avec la morale & la vertu on ne parvient à rien, on languit dans la misère & dans l'obscurité, & même on s'expose très-souvent aux coups de la puissance. En un mot, tout fait voir qu'en suivant la voie de la justice on n'obtient aucun bonheur, & l'on risque à chaque pas d'être écrasé par la foule, qui suit un chemin directement opposé.

Conséquemment à ces principes, & aux remarques qu'on est à portée de faire journellement dans les contrées soumises à de mauvais gouvernements, la vraie morale ne doit entrer pour rien dans l'éducation des citoyens ; elle mettroit des obstacles invincibles & continuels à leur félicité, ou du moins elle les priveroit des vains objets dans lesquels le commun des hommes la fait consister faussement. Ainsi les maximes que, dans chaque état, l'on peut insinuer à la jeunesse, seront très-contraires à celles que la morale pourroit leur proposer. Quels avantages à la cour pourroit promettre à son fils le courtisan qui lui diroit d'être juste, de ne nuire à personne, de se montrer fermement attaché à la vertu, de placer en elle son honneur, de préférer cet honneur à sa fortune, à son avancement, à la faveur du prince & de ses ministres ? Il est évident que, sous un mauvais gouvernement, de pareilles maximes conduiroient à la disgrace, & paroîtroient dictées par le délire. Le courtisan & le grand, qui voudront ouvrir le chemin de la fortune à leurs enfans, leur donneront des instructions diamétralement opposées ; ils leur diront : « ne connoissez d'autre regle que la volonté du maître ; qu'elle soit toujours juste à vos yeux ; ne lui résistez jamais ; sacrifiez-lui un honneur qui n'est rien s'il ne conduit à la puissance, au crédit, aux richesses auxquels votre rang doit vous faire prétendre ; l'unique honneur pour vous est d'être distingué par le prince ; apprenez qu'un bon courtisan doit être *sans honneur & sans humeur* ; l'honneur & la vertu ne sont point faits pour des esclaves destinés à recevoir toutes les impulsions de leur maître ».

L'éducation du jeune homme d'une illustre naissance lui apprendra que la noblesse, transmise par ses aieux, doit lui suffire pour parvenir à tout ; qu'il n'a besoin ni de science, ni de mérite personnel, ni de vertu ; que ces choses, utiles à l'avancement de quelques citoyens ob-

seurs & méprisables, ne sont nullement nécessaires à celui que son nom seul doit porter aux grandeurs; que la morale n'est bonne que pour amuser les loisirs de quelques vains speculateurs; que la justice, faite pour les foibles & le vulgaire, ne doit aucunement servir de regle aux grands, qui n'ont nul intérêt de se soumettre à des loix trop gênantes. Si le noble se destine aux armes, il n'aura besoin ni de lumières ni de raison. Il faudra bien se garder de lui développer les principes de l'équité naturelle, qui trop souvent contrediroient les ordres des chefs, auxquels son métier l'obligera d'obéir en aveugle, & sans jamais hésiter. Dès que le despote commande, le guerrier ne doit entendre ni les loix de la justice, ni le cri de la pitié, ni les gémissemens de sa nation; il est fait pour s'élancer, les yeux fermés, sur ses amis, ses concitoyens, ses parens même. Tels sont les principes que l'éducation doit de bonne heure inspirer à des esclaves destinés à retenir d'autres esclaves dans les fers.

Un gouvernement pervers souffrira-t-il qu'on donne une éducation plus morale au jeune homme que l'on destine à la magistrature? Celui dont l'état est de rendre la justice à ses concitoyens, doit il montrer pour elle un attachement inviolable? Hélas! lui conseiller de s'attacher fermement aux loix de l'équité, ce seroit le mettre dans une guerre continuelle avec le despote & ses ministres, qui voudroient les détruire; ce seroit l'exposer à des avanies, à des exils, à des prisons, à des fers; ce seroit le mettre en danger d'être enseveli sous les ruines du temple de Thémis, qui ne peut résister aux assauts furieux du dieu terrible de la guerre. Sous un gouvernement arbitraire, l'éducation ne peut enseigner aux gardiens, aux dépositaires des loix, que de les livrer aux caprices de la tyrannie, aux séductions de la faveur, aux violences du pouvoir. Pour réussir, ou pour vivre tranquille, le magistrat doit être souple, & faire plier la justice sous la volonté changeante du maître & de ses favoris. Il doit avoir deux balances, l'une pour l'homme riche & puissant, l'autre pour le foible & pour le pauvre.

Dans les pays où l'avidité du maître & les besoins de ses courtisans insatiables ont fait éclorre la finance & multiplier les traitans, quelle éducation, quels principes, des hommes accoutumés à s'enrichir par d'injustes rapines donneront-ils à leurs enfans? Leur diront-ils d'être justes, humains, sensibles à la pitié, modérés dans leurs desirs? Non, sans doute; le financier recommandera au fils qu'il destine à son métier cruel, d'être dur, inhumain, impitoyable, d'avoir un cœur de fer, de sacrifier tout sentiment honnête ou généreux au desir d'augmenter sa fortune; il lui dira de s'engraisser du sang des malheureux; il lui fera voir que dans des richesses sans bornes consistent, & l'honneur, & la gloire d'un véritable financier.

Le riche n'apprendra point à sa postérité la manière louable d'user de ses richesses. Ses descendants, dépourvus d'instruction, de mœurs & de bienveillance, dissiperont follement les trésors amassés par l'injustice, en débauches, en festins, en parures, en extravagances. Ils penseront n'être au monde que pour se livrer sans cesse à de vains amusemens; ils ne se croiront obligés de rien faire pour les autres; ils tomberont dans l'ennui, qui toujours accompagne ou suit la paresse & le déréglement; ils se ruineront pour s'en tirer, & n'auront jamais éprouvé la felicité pure que la vertu réserve à ceux qui, dès la jeunesse, ont appris à la goûter.

Enfin, les gens du peuple, toujours abrutis & privés de raison sous des gouvernemens négligens ou pervers, n'auront aucune idée de la vertu ni des mœurs. Dépravé par l'exemple de ses supérieurs, ou tourmenté par leurs vexations, l'homme du peuple devient méchant, & peu capable d'inspirer à ses enfans des sentimens honnêtes, qu'il n'a pu acquérir par lui même, & que ses parens malheureux ne lui ont point transmis.

On nous dira, peut-être, que dans toutes les nations les ministres de la religion sont chargés d'enseigner la morale, & d'inculquer ses préceptes à la jeunesse: mais l'expérience nous fait voir l'impuissance de leurs leçons, contre le torrent impétueux qui entraîne sans cesse les hommes au mal. Les motifs que la religion leur présente sont souvent trop relevés, trop spirituels, trop au-dessus de l'intelligence des mortels grossiers, pour les déterminer au bien. Les moralistes religieux se plaignent eux mêmes de l'inutilité, de l'inefficacité de leurs préceptes répétés à tout moment; s'ils agissent sur quelques ames tranquilles, timorées, capables de les méditer, ils ne peuvent rien sur le grand nombre, que des forces irrésistibles semblent pousser au vice. Indépendamment de la dépravation innée que la religion révélée impute à la nature humaine, on peut expliquer le penchant si marqué, qui porte les hommes au mal, par des causes naturelles & sensibles que nous voyons agir sous nos yeux. Ces causes sont l'ignorance profonde dans laquelle on voit croupir les nations; les exemples funestes des riches & des grands, imités par les pauvres; la négligence des législateurs, qui paroissent communément s'être très-peu soucié de donner des mœurs aux peuples, ou qu'on leur fît connoître leurs intérêts, leurs vrais rapports, & les devoirs les plus essentiels à la vie sociale. Enfin, la plus puissante de ces causes, c'est la fausse politique de tant de princes,

eux-mêmes aveugles, qui trop souvent semblent vouloir anéantir toute idée de justice ou de vertu dans leurs états, & qui croient n'être grands qu'en régnant sur des sujets stupides, vicieux & en discorde pour de futiles intérêts. Les peuples sont des pupilles, dans lesquels leurs tuteurs paroissent craindre que la raison ne vienne à se développer. L'art de gouverner les hommes n'est, pour la plupart des souverains de la terre, que l'art de les tromper, de les tenir dans l'aveuglement, afin de les dépouiller & de les sacrifier impunément à toutes leurs fantaisies. Les passions effrénées des tyrans, la corruption des cours, voilà les causes visibles & naturelles de l'ignorance, de la dépravation & des calamités qui font gémir les habitans du monde.

En vain les ministres de la religion continueront d'inculquer à la jeunesse les préceptes d'une morale divine, appuyée sur les récompenses & les punitions d'une autre vie. En vain la philosophie présenteroit aux hommes une morale humaine, fondée sur les avantages sensibles que la vertu peut procurer dans la vie présente. Les promesses, les menaces & les motifs surnaturels de la religion seront toujours trop foibles pour rendre les hommes meilleurs; les motifs humains du philosophe, & les biens qu'il promet en ce monde, paroîtront des chimères, tant que la morale aura pour ennemis les princes, qui tiennent dans leurs puissantes mains les mobiles les plus capables de faire agir les mortels sur la terre.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'éducation est négligée, découragée, méprisée, ou même très-inutile, dans des nations abruties, corrompues & mal gouvernées. Les maximes les plus évidentes de la morale se trouvent à chaque instant contredites par des exemples, par des usages, par des institutions, par des loix, par des intérêts assez puissans pour contre-balancer l'intérêt général. Tout le monde est sollicité au mal, & personne ne trouve d'intérêt à faire le bien. De-là ces embarras infinis dans lesquels se sont jettés tous ceux qui ont essayé de donner des plans d'éducation propres à former des citoyens. Ils n'ont pas vu, sans doute, que les meilleurs systêmes en ce genre ne pouvoient aucunement se concilier avec les préjugés du vulgaire & les vues sinistres de ceux qui reglent les destinées des peuples: ils ne se sont pas apperçus que les états despotiques ne vouloient pas qu'on formât de bons citoyens; ils n'ont pas senti que la saine morale est incompatible avec une fausse politique, & que, pour élever les hommes d'une manière conforme aux intérêts de la société, il falloit commencer par faire goûter la saine morale à ceux qui gouvernent le monde; leur faire connoître leurs intérêts véritables, afin de les porter à seconder cette morale par les loix, par les récompenses & les châtimens dont ils sont dépositaires. En un mot, ces philosophes n'ont pas senti que la réforme de l'éducation dépendoit nécessairement de la réforme des mœurs publiques, qui ne peut être l'ouvrage que d'un gouvernement éclairé, vigilant: équitable & bien intentionné.

Le gouvernement seul peut faire régner, dans un état, les vertus générales & les mœurs publiques. C'est du temps & du progrès des lumières que l'on peut attendre cette révolution, si désirable dans les esprits des maîtres de la terre: jusqu'a ce temps fortuné, les hommes, pour leur bonheur particulier, seront réduits à se contenter de la pratique des vertus convenables à la vie privée, dont la morale leur montrera l'utilité, même au sein des nations les plus dépravées, & qu'une bonne éducation inspirera dès l'enfance à ceux qui pourront en connoître les avantages inestimables. Plus la société est corrompue, plus le gouvernement exerce de rigueurs, & plus les citoyens honnêtes se trouvent obligés de se concentrer en eux-mêmes pour y chercher le bien-être que la patrie est alors incapable de leur procurer.

L'éducation, à proprement parler, ne devroit être que la morale inculquée à la jeunesse, & rendue familière dès l'âge le plus tendre. Elever un jeune homme, c'est lui apprendre ses devoirs envers tous ceux avec lesquels il aura des rapports; c'est lui enseigner la conduite qu'il doit tenir envers ses parens; c'est lui faire sentir l'intérêt qu'il a de mériter leurs bontés; c'est lui montrer comment il doit se comporter avec les grands & les petits, les riches & les pauvres, ses amis & ses ennemis. Les devoirs d'un état ne sont que les regles indiqués par la morale dans les diverses positions de la vie. L'éducation d'un prince devroit se proposer de lui faire connoître ses devoirs envers son peuple & les différentes nations dont il est entouré; elle devroit le rendre juste, humain, tempérant, modéré, & lui présenter les intérêts qui l'invitent à pratiquer les mêmes vertus sociales que les particuliers. C'est, comme on l'a prouvé, faute d'élever les princes dans ces maximes, que, tourmentés toute leur vie de passions & de vices, ils rendent malheureuses les nations dont ils sont obligés de faire le bonheur.

L'éducation des riches & des grands devroit avoir pour objet de les mettre à portée de faire un bon usage des richesses & des emplois qu'ils possèderont un jour; elle devroit leur montrer les devoirs que la morale leur prescrit envers leurs concitoyens, comme les seuls moyens de mériter l'estime, la considération, les respects qui ne sont dus qu'à la bienfaisance, à l'équité, à l'affabilité, à la noblesse des sentimens.

Mais les enfans deſtinés à jouer des rôles les plus importans dans la ſociété, ſont communément ceux dont l'éducation eſt la plus mauvaiſe & la plus honteuſement négligée : on ne ſonge aucunement à briſer l'humeur, à dompter le caractere, à combattre les caprices, à réprimer les paſſions des enfans de race illuſtre : ils apprennent dès les berceau, qu'ils ſont faits pour commander ; qu'ils ſont au-deſſus des regles & des loix ; que tout doit plier devant eux ; qu'ils n'ont beſoin ni de ſciences ni de talens pour obtenir les diſtinctions auxquelles leur naiſſance les appelle. Ce ſeront pourtant ces enfans volontaires qui regleront un jour les deſtinées des peuples ! Les enfans nés dans l'opulence ne ſont pas moins gâtés : ils ſavent, dès l'âge le plus tendre, la diſtance que la richeſſe met entre les hommes ; ils deviennent inſolens ; les foibleſſes des parens, auſſi-bien que leurs négligences, leur laiſſent prendre des plis, qui ne s'effaceront jamais. Rien de plus important que d'apprendre de bonne heure à l'homme à fléchir ſous la néceſſité, & à ſe conformer aux vues de la ſociété dont un jour il doit être un membre utile & agréable.

En effet, l'éducation ne peut avoir pour objet que de faire connoître aux hommes la maniere dont ils doivent agir dans tous les états de la vie, comme rois, comme nobles, comme miniſtres, comme magiſtrats, comme parens, comme amis, comme aſſociés. Ainſi l'éducation n'eſt jamais que la morale préſentée aux hommes dans leur enfance, pour leur enſeigner leurs devoirs dans les rapports divers qu'ils auront un jour les uns avec les autres.

Quelque variés que paroiſſent ces rapports ou ces circonſtances, une éducation vraiment ſociale enſeignera la même morale à tous les hommes dans tous les états de la vie ; elle leur fera ſentir qu'ils doivent être juſtes & bienfaiſans envers tous les êtres de l'eſpèce humaine ; c'eſt à quoi ſe bornent, comme on a vu, tous les devoirs de l'homme, qui ſe réduiſent à la juſtice enviſagée ſous tous ſes points de vue. L'éducation ne peut ſe propoſer que d'habituer les hommes, dès leur enfance, à réprimer les paſſions contraires à leur propre bonheur & à celui des autres, & à leur fournir les motifs capables de les y porter. En montrant leurs eſclaves dans le délire de l'ivreſſe, les Lacedémoniens ſe propoſoient d'exciter de bonne heure, dans leurs enfans, de l'horreur pour un vice qui dégrade l'homme & le met au-deſſous des bêtes. En puniſſant un enfant d'une faute ou d'une impertinence, on lui montre qu'en commettant certaines actions il déplaît, & par-là même devient malheureux : ainſi l'on oppoſe la crainte à ſes deſirs inconſidérés ; & cette crainte, changée en habitude, ſe trouve aſſez forte pour contenir ſa témérité, à laquelle, ſans la correction, il donneroit un libre cours ; ce qui le rendroit inſupportable un jour dans la ſociété.

L'éducation, pour être efficace, devroit être une ſuite d'expériences qui prouveroient ſans ceſſe aux enfans que le mal qu'ils font aux autres finit toujours par retomber ſur eux-mêmes. Dès qu'ils ſe montreroient injuſtes envers leurs camarades, on devroit auſſi-tôt leur faire éprouver une injuſtice pareille ; dès qu'ils frapperoient quelqu'un, on les frapperoit à leur tour ; dès qu'ils montreroient de la hauteur, on auroit ſoin de les humilier & de leur faire ſentir qu'un valet mérite des égards, comme homme, de la part de ceux qui ont droit d'exiger ſes ſervices, mais qui n'ont jamais celui de le mépriſer parce qu'il eſt pauvre ou malheureux. Cette éducation expérimentale ſoigneuſement obſervée, ſeroit plus impoſante que des préceptes ſtériles, que l'on ſe contente pour l'ordinaire de jetter vaguement, ou même que l'on ne donne jamais aux enfans gâtés de la fortune. Faute d'obſerver ces regles ſi naturelles, la ſociété ſe trouve remplie d'hommes injuſtes, vains, opiniâtres, fougueux ; ils portent dans la ſociété des vices & des défauts, qui, n'ayant pas été réprimés à tems, les rendent incommodes, déſagréables pour les autres, & font que ſouvent ils eſſuient mille déſagrémens, qu'ils auroient évités s'ils euſſent reçu une éducation plus ſoignée.

Mais pour inſpirer de bonne heure à l'enfance ou à la jeuneſſe des idées de juſtice, il eſt très-important que les parens & les inſtituteurs ſe montrent juſtes à l'égard de leurs éleves. Une éducation capricieuſe, deſpotique & guidée par l'humeur, révolteroit les diſciples, les dégoûteroit de ſes leçons, & ne ſerviroit qu'à confondre dans leur eſprit les notions de l'équité. Des perſonnes emportées, impatientes, d'un caractère variable, ne ſont point propres à former la *jeuneſſe* & à fixer ſes idées. L'éducation demande de la douceur, du ſang-froid, & ſur-tout une conduite ferme & ſoutenue. Il faut que l'enfant reconnoiſſe lui-même la juſtice dans les châtimens qu'on lui inflige, ainſi que dans les récompenſes qu'il reçoit : il faut qu'il ſente l'équité & l'utilité des motifs qui déterminent les maîtres, ſoit à la ſévérité, ſoit à la tendreſſe : une rigueur injuſte les fait regarder comme les tyrans odieux ; des careſſes déplacées ſeront priſes pour des marques de foibleſſe. Il eſt difficile de bien élever des enfans qui ſe voient alternativement les jouets, ſoit de la mauvaiſe humeur non motivée, ſoit de la tendreſſe aveugle de leurs parens ou de leurs maîtres : entre de pareilles mains, leurs eſprits ne prennent point de fixité. Voilà pourquoi les femmes, communément dominées par des humeurs & des ſentimens variables, ſont peu capables d'élever les enfans, de leur inſpi-

rer

rer des principes constans, propres à régler uniformément la conduite de la vie. C'est à l'éducation que l'on doit attribuer l'inconstance, la foiblesse, l'instabilité du caractère & des idées que l'on trouve dans la plupart des hommes.

Une éducation négligée laisse dans les hommes des impressions ineffaçables. C'est dans l'age tendre qu'il faut empêcher les passions, les vices & les défauts, de naître, ou qu'il faut du moins forcer les enfans de les contenir; par-là ils prennent l'habitude de les maîtriser. C'est sur-tout à l'orgueil, si souvent caressé dans les enfans des princes & des grands, qu'il faut déclarer la guerre: une éducation, très-différente de celle qu'on leur donne communément, devroit effacer jusqu'aux dernieres traces de ce mépris insultant que l'enfance conçoit de si bonne heure pour l'indigence: elle devroit lui faire sentir à chaque instant le besoin que l'opulence & la grandeur ont de ces hommes qu'elles ont l'ingratitude de mépriser & de repousser durement: elle devroit apprendre à ne jamais dédaigner quiconque travaille, soit pour satisfaire les besoins des grands, soit pour leur fournir les commodités & les plaisirs de la vie. Ainsi formé, l'éleve deviendroit juste; il respecteroit l'utilité; il seroit reconnoissant; il trouveroit que le cultivateur ou l'artisan, sous des haillons, sont souvent des hommes plus intéressans, plus nécessaires à leurs concitoyens, & par conséquent plus estimables que le courtisan inutile ou méchant qu'il voit chargé de titres, de dorures, de broderies, de rubans.

En réprimant ainsi l'orgueil de son éleve, en lui faisant sentir sa propre foiblesse, & le besoin continuel qu'il a des hommes qui lui paroissent les plus abjects, on fera naître en lui la sensibilité, disposition si précieuse dans la vie sociale; il s'intéressera au sort du malheureux, qu'il voit si nécessaire à son propre bien-être. On aura soin de cultiver en lui cette bienveillance humaine & tendre; on remuera son cœur par des secousses fréquentes, par des rableaux touchans présentés à ses yeux, & capables d'agir sur l'imagination; on le conduira dans la cabane du pauvre, près du lit du malade; on lui montrera les détails de la misère de l'homme utile, qui souvent, entouré d'une famille désolée, manque de tout pour mettre le riche dans l'aisance; on le fera méditer sur les infortunes sans nombre sous lesquelles gémissent tant de mortels ses semblables; on lui fera contempler sur-tout ceux que les coups du sort ont précipités dans la misère; on lui dira que leurs malheurs sont les effets du hasard, dont les caprices en font des victimes innocentes, tandis que ces mêmes caprices placent les grands & les riches dans l'abondance & les honneurs. Ainsi l'éleve ne s'enorgueillira point de cette aveugle préférence; il éprouvera le sentiment de la pitié; il partagera les peines des infortunés, elles passeront en lui-même; il se félicitera de se voir en état de les soulager; il goûtera le doux plaisir de la bienfaisance; il verra couler les larmes de la gratitude; il se félicitera de les avoir méritées; enfin, il reconnoîtra que le véritable avantage qu'un homme puisse avoir sur les autres, consiste uniquement dans le pouvoir de les rendre heureux.

C'est ainsi que la vertu s'apprend: voilà comment l'éducation peut donner un cœur sensible: elle peut ainsi jetter dans les esprits des semences salutaires, les nourrir, les faire éclorre, & former des citoyens honnêtes, modestes, compatissants. C'est par des leçons de cette espèce que l'on devroit façonner l'enfance & la jeunesse de ces hommes faits pour occuper un rang distingué dans le monde. Quelle que fût la position où la fortune dût les placer, ils n'oublieroient pas qu'ils sont hommes, & qu'ils ont besoin des hommes pour leur propre félicité. Mais faute d'avoir appris à connoître les infortunes de leurs semblables, & d'avoir éprouvé le plaisir de les faire cesser, les hommes à la prospérité desquels rien ne devroit manquer, sont communément gonflés d'un orgueil insociable; pleins d'estime pour eux-mêmes, à peine laissent-ils tomber leurs regards dédaigneux sur des êtres qu'ils supposent inutiles pour eux-mêmes & d'une espèce inférieure. Ils n'ont point appris à aimer, à s'attendrir sur les misères, à sentir les charmes de la bienfaisance. L'on ne voit par-tout que des riches & des grands, orgueilleux, injustes, insensibles, inhumains, qui, dépourvus de tout sentiment d'affection, ne peuvent transmettre à leur postérité que l'indifférence, l'apathie, la vanité, qui les endurcissent contre les malheureux.

S'il est peu de parens qui sentent l'importance d'une bonne éducation, il en est encore bien moins qui soient capables de la donner eux-mêmes, ou d'y veiller attentivement. Un père est trop occupé de ses affaires, & souvent de ses plaisirs, pour penser à former le cœur de son fils. Une mère dissipée ne songe qu'à sa parure, à ses amusemens, & quelquefois à ses galanteries; elle croiroit s'avilir si elle songeoit à ses enfans. Par-là les enfans des grands & des riches sont communément abandonnés à des domestiques, qui ne leur apprennent rien de bon: c'est sur-tout dans leur commerce que les enfans se plaisent; dans l'antichambre ou la cuisine ils jouent un rôle qui flatte leur vanité naissante; ils n'y sont point contrariés; ils y exercent librement une sorte d'empire sur des êtres subordonnés; il n'est rien qu'ils apprennent plus promptement que les prérogatives que la naissance & l'opulence donnent à ceux qui les posséderont un jour; les premières leçons qu'ils reçoivent sont

des leçons de hauteur, d'impertinence, de vice, que rien ne pourra par la ſuite effacer.

En ſortant des mains des valets & des gouvernantes, l'enfant d'un homme riche eſt mis dans celles d'un inſtituteur, qui ſouvent n'a lui-même aucune des qualités néceſſaires pour former le cœur & l'eſprit de ſon éleve ; quand même un heureux hazard l'auroit pourvu des talens les plus rares, il ne pourroit les employer utilement pour corriger un diſciple indocile & déjà perverti de longue main. La douceur eſt déplacée avec un enfant hautain ; la rigueur le révolte, & déplait ſouvent à ſes parens, aſſez vains pour exiger que l'on reſpecte leur ſang juſque dans les ſottiſes de leurs enfans. Ainſi l'inſtituteur contredit eſt bientôt découragé ; il devient indifférent, & finit par ne s'embarraſſer nullement des progrès de ſon élève, qu'il abandonne à ſon mauvais ſort. Voilà comment l'éducation particulière forme ſi peu de ſujets remarquables.

D'ailleurs, comment les grands & les riches trouveroient-ils des inſtituteurs éclairés & vertueux, tandis que le mérite n'eſt point ſenti par eux, ou devient même ſouvent l'objet de leurs dédains ? Le noble ne fait cas que de la naiſſance, le riche n'eſtime que l'opulence ; ils ne peuvent concevoir qu'un ſavant pauvre puiſſe mériter les égards des perſonnes de leur ſorte. Celui qu'ils ont chargé de l'inſtruction de leurs enfans, n'eſt à leurs yeux qu'un mercenaire, un valet renforcé, qu'ils ne diſtinguent ſouvent des autres que par des mépris humilians. Il n'y a qu'un père éclairé lui même qui ſente vraiment l'importance du dépôt qu'il confie aux ſoins d'un autre ; il voit dans le gouverneur de ſon fils un ami reſpectable, qui veut bien ſe charger de contribuer avec zèle à ſon bonheur & à celui de ſa poſtérité. L'inſenſé qui mépriſe l'inſtituteur de ſon fils, ne ſait donc pas que c'eſt de lui que dépend le bien-être & l'honneur de ſa famille ? *Vous donnez votre fils à élever à un eſclave*, diſoit un philoſophe à un père opulent & avare, *eh bien ! au lieu d'un eſclave, vous en aurez deux.*

Pour rendre l'éducation utile, il faut que celui qui s'en charge ſe reſpecte lui-même & ſoit reſpecté des autres : un enfant qui s'apperçoit que ſes parens ont peu d'égards pour ſon maître, ne tarde pas à le mépriſer ; d'ailleurs il le hait comme un cenſeur continuel ou comme ſon ennemi. Les bons inſtituteurs ſont rares, parce que rien n'eſt plus rare que des parens qui ſachent démêler le mérite obſcur, l'apprécier équitablement, lui montrer les ſentimens qui lui ſont dus : cette équité reconnoiſſante ſuppoſe des réflexions & des vues qui ne ſe trouvent guère dans les êtres ſuperbes & diſſipés, entre les mains deſquels la fortune va communément ſe placer.

Chez les Grecs & les Romains, la ſcience étoit conſidérée ; ſes ſouverains, les généraux d'armée, les hommes d'état la cultivoient eux-mêmes, & montroient une profonde vénération à ceux qui ſe livroient aux ſoins de former la jeuneſſe : mais par une ſuite des préjugés barbares qui ſubſiſtent encore chez la plupart des nations modernes, la nobleſſe dédaigne de s'inſtruire ; elle ſe glorifie de ſon ignorance, qui ne l'empêchera nullement de parvenir aux honneurs militaires qu'elle ambitionne. L'exercice du cheval, l'eſcrime, la danſe, une démarche aſſurée, un maintien libre & gracieux, une politeſſe verbale & ſouvent peu ſincère, un jargon propre à plaire aux femmes, voilà les perfections que l'éducation des grands ſe propoſe de leur donner. La culture de l'eſprit & la ſcience des mœurs n'entrent pour rien dans les calculs de la nobleſſe ; le métier de la guerre diſpenſe d'avoir des lumières & des vertus ; les grands ſuppléent au défaut de connoiſſances & d'étude, par des vices, des amuſemens, des dépenſes qui communément ne tardent pas à déranger leur fortune. Quant à cette nobleſſe engourdie qui végete dans le fond de ſes terres, elle ne s'occupe que de la chaſſe ou du jeu, & n'a pour toute étude que la connoiſſance futile de ſa généalogie & de celle de ſes voiſins.

Le riche, qui, par ſes travaux pénibles ou par ſes injuſtices & ſes baſſeſſes, eſt parvenu à s'enrichir, s'embarraſſe fort peu que ſon fils ait des connoiſſances & des vertus ; il regarde l'étude comme un temps perdu, les mœurs comme inutiles, & la probité ſévère comme un obſtacle à la fortune. L'éducation qu'il trouve la plus intéreſſante pour ſon fils eſt celle qui apprend la baſſeſſe, la ſoupleſſe, l'art de plaire aux grands pour acquérir le droit de dépouiller le pauvre.

Il eſt peu de parens & d'inſtituteurs qui ſoient doués des qualités requiſes pour élever la jeuneſſe : ceux qui ſe chargent de ce ſoin important, indépendamment de la ſcience & de l'eſprit, devroient connoître l'homme, étudier le caractère, les facultés, les penchans des éleves qu'ils ont deſſein de former. L'expérience nous prouve que tous les enfans n'ont pas les mêmes diſpoſitions naturelles, & ne ſont pas toujours propres à répondre aux vues qu'on a ſur eux. A quoi bon tourmenter & punir un enfant à qui la nature a ſouvent refuſé l'activité, la pénétration, la mémoire, & preſque toujours le pouvoir de prêter une attention ſuivie aux objets qu'on lui préſente ? La violence, la rigueur des châtimens réitérés ſont-ils des moyens propres à exciter l'amour de l'étude dans des ames que l'on

affligé & qu'on dégrade ? La douceur, la patience, la perſuaſion, l'indulgence, la bonne humeur ſont des moyens bien plus ſûrs de gagner la jeuneſſe que la colère & la dureté.

Bien des pères, inſtruits eux mêmes, & remplis d'enthouſiaſme pour la ſcience, voudroient faire de leurs enfans des prodiges ; mais ne ſavent-ils pas que l'éducation ne fait des prodiges, que lorſque la nature lui fournit des matériaux néceſſaires pour les exécuter ? Les enfans précoces ou prodigieux finiſſent le plus ſouvent par devenir des hommes très-médiocres ; il ne faut pas s'en étonner : pour s'exercer avec ſuccès, il faut que les organes aient pris de la conſiſtance & de la vigueur ; exiger qu'un enfant montre une application ſuivie, c'eſt vouloir qu'il ſoit plus fort que ſon âge ne le comporte. Les diſciples que l'on veut faire trop promptement avancer dans la carrière des ſciences, ou ſe rebutent, ou ſont bientôt épuiſés par les efforts qu'on leur demande : ceux dont on prétend faire des prodiges, n'ont d'ordinaire que beaucoup de mémoire, & très-peu de jugement ; ce ſont des machines frêles dont on a trop tendu les reſſorts : quant à ceux qui réfléchiſſent avant d'être parvenus à la maturité, ils ſont communément d'une ſanté délicate qui les fait périr de très-bonne heure. *Ne ſerre point*, dit Phocylide, *trop fortement la main d'un tendre enfant.*

Que les pères ſenſés ou les inſtituteurs de la jeuneſſe, par une ſotte vanité, ne s'obſtinent donc pas à forcer la nature ; qu'ils la conſultent & la ſecondent, ſans jamais la traverſer. Dans l'âge tendre, l'eſprit affamé de ſenſations a beſoin de voltiger ; il ne peut ni ſe fixer, ni mettre de la ſuite dans ſes travaux. Plus l'imagination eſt active, moins elle ſouffre la contrainte ; au lieu de l'amortir, il eſt bon de profiter de cette curioſité remuante, qui, quand on la dirige ſagement, eſt une diſpoſition très-favorable. Il eſt donc important de ne point occuper la jeuneſſe trop long-temps des mêmes objets ; en variant les études on en fait un amuſement, & les maîtres ſont à portée de démêler les penchants qui s'annoncent dans leurs élèves ; ils garderont bien de les contrarier.

Un des plus grands défauts de l'éducation ordinaire, c'eſt d'être deſpotique, aviliſſante, capable d'étouffer les plus puiſſants reſſorts de l'ame. Les parens & les maîtres ne parlent à leurs diſciples que comme à des eſclaves ; ils ne s'adreſſent qu'à leur crédulité ; ils jugent au-deſſous de leur dignité de raiſonner avec eux, de leur expoſer les motifs de leurs préceptes, de leur faire reconnoître l'équité de leurs demandes, & l'intérêt que le diſciple doit trouver à s'y rendre. Cette éducation ſervile ne peut faire que des automates, dépourvus de raiſon, étrangers à tous principes, toujours incertains & flottans, incapables de juger par eux-mêmes, guidés pendant le reſte de leur vie par les liſières de l'habitude & de l'autorité. Ou bien cette éducation peu raiſonnée rencontre dans les têtes actives, des rébelles, en garde contre des leçons qu'ils croient n'avoir pour baſe que les caprices des tyrans qu'ils déteſtent.

C'eſt en compatiſſant à la foibleſſe du jeune âge, c'eſt en ſe proportionnant à ſa force, c'eſt en ſe rapetiſſant, pour ainſi dire, en ſa faveur, que conſiſte le grand art d'élever la jeuneſſe. Voilà comment le père ou l'inſtituteur, dépouillant la doctrine de ce qu'elle a de farouche, lui concilieront l'amitié de leurs élèves. Il faut raiſonner avec ſon diſciple, ſi l'on veut en faire un être raiſonnable. Il faut ne jamais le tromper ſi l'on veut mériter ſa confiance & ſon reſpect ; une éducation deſpotique ne peut former que des méchants ou des ſots.

Des parents raiſonnables iront-ils ſe déſoler parce que leurs enfans n'ont pas les penchans, l'eſprit & les goûts qu'ils ont eux-mêmes ? Haïront-ils leurs deſcendans parce que le deſtin ne leur a pas donné ni les mêmes traits du viſage, ni les mêmes facultés intellectuelles ? Loin de tout père équitable ces ſentimens dénaturés ! S'il ne peut faire un ſavant de ſon fils, il peut du moins ſe promettre d'en faire un honnête homme. Les grands talens ſont le partage d'un petit nombre de mortels, mais tout être ſuſceptible de raiſon peut apprendre à chérir la vertu, à connoître ſes avantages ; à ſentir la force des motifs qui doivent la faire pratiquer. Il n'eſt pas d'élève en qui, ſi l'on s'accommodoit à ſon âge, on ne pût, dès ſa plus tendre enfance, ſemer les germes de la ſageſſe. Il eſt plus important pour un père, que ſon fils devienne un jour juſte, reconnoiſſant, ſenſible à ſes bienfaits, compatiſſant pour ſa vieilleſſe, que de le voir devenir un homme de goût, un érudit, un géomètre, un juriſconſulte, un métaphyſicien. Il importe plus à la ſociété d'être peuplée de gens de bien, que de gens de lettres méchans, de ſavans ſans probité, de poëtes adulateurs, de gens d'eſprit ſans mœurs. Il faut aux familles des cœurs honnêtes, il faut aux nations des citoyens vertueux.

Les riches & les grands éprouvent très-rarement le plaiſir d'être pères. Ce n'eſt qu'en donnant aux enfants une bonne éducation qu'on acquiert pleinement les droits de la paternité ; l'éducation poſe les fondemens de la félicité future & des parens, & des enfans, & des familles, & des ſociétés. Pour bien des gens, la qualité de père ne paroît les obliger à rien ; pour d'autres, elle n'eſt qu'un pénible fardeau, dont ils veulent ſe décharger à tout prix.

Il ſeroit néanmoins plus prudent qu'un père

ne perdit point ſes enfans de vue : nul être n'eſt plus intéreſſé que lui à leur former le cœur, de manière à les faire contribuer un jour à ſon propre bien-être. C'eſt ſous les yeux de parens ſoigneux & tendres que les enfans contracteront cet attachement mêlé de crainte & de reſpect, qui conſtitue la piété filiale. En éloignant d'eux leurs enfans pour les abandonner totalement à une autorité étrangère, les parens ſemblent renoncer à leurs droits les plus chers ; ils deviennent, pour ainſi dire, des inconnus pour leur poſtérité. Qu'ils ne ſoient point étonnés s'ils ne retrouvent un jour dans des enfans ainſi abandonnés que des ſujets rebelles, peu façonnés au joug qu'ils doivent porter ſans ceſſe : durant leur exil de la maiſon paternelle, ils auront appris des choſes qu'ils devroient ignorer ; ils auront contracté des paſſions, des défauts, des habitudes que leurs parens voudront en vain combattre & déraciner ; pour lors ces enfans indociles ne verront, dans les nouveaux maîtres, à l'autorité deſquels ils ne ſont pas accoutumés, que des uſurpateurs, des cenſeurs, des tyrans, des ennemis. Tels ſont les fruits que recueillent communément tant de pères qui n'ont pas eu le ſoin de ſemer & de cultiver la vertu dans les cœurs de leurs enfans : ceux-ci cauſent à leurs parens des chagrins auſſi longs que la vie, & qui ſouvent les conduiſent au tombeau.

Si l'éducation domeſtique ou particulière eſt ſouvent défectueuſe & négligée, l'éducation publique fut juſqu'ici très-peu capable de procurer des avantages plus réels à la ſociété. Elle eſt communément confiée à des hommes qui n'ont ni les lumières, ni les qualités néceſſaires pour faire ni des époux vertueux, ni des pères de famille, ni des hommes d'état, ni même de bons citoyens. Dans preſque toutes les nations, l'éducation n'eſt qu'un deſpotiſme, exercé par des pédants ſans expérience du monde, ſur une jeuneſſe qu'ils tourmentent ſans fruit : leur projet ſembleroit être de faire perdre triſtement le temps à des enfans, dont les parens cherchent à ſe débarraſſer. Ces inſtituteurs font communément débuter leurs élèves par l'étude abſtraite d'une grammaire inintelligible, qui les mene à la connoiſſance de quelques langues mortes, que très-peu d'entr'eux, au ſortir de leurs études, poſſèdent paſſablement. Mais la routine, qui jamais ne raiſonne, eſt la loi qui gouverne ces maîtres ; ce ſeroit pour eux un crime d'oſer s'en écarter.

Les lettres, la poëſie, l'éloquence, les écrits ſublimes des anciens ſont, ſans doute, très-capables de remplir agréablement les momens de ceux qui, de bonne heure, ont goûté les charmes de l'étude ; mais ces plaiſirs ſont ſtériles s'ils ne ſont accompagnés d'utilité. Qu'un homme ait appris à ſentir toutes les beautés d'Homere, de Virgile & d'Horace, quel bien en réſulte-t-il pour la ſociété, s'il n'a point en même temps appris à être bon père, bon ami, bon citoyen ? L'eſprit le plus orné eſt inutile aux autres, s'il ne s'eſt habitué à la vertu, toujours inſéparable de l'amour du genre humain. Une éducation, qui ne fait que des ſavans, ne peut pas être comparée à celle qui feroit des gens de bien, beaucoup plus néceſſaires à la vie ſociale que des érudits dont ſouvent les recherches ne mènent à rien, ou de beaux eſprits quelquefois très-étrangers aux devoirs de la ſociété.

C'eſt par le cœur que l'éducation devroit toujours commencer : l'utilité de l'homme eſt le vrai but de toutes les connoiſſances humaines ; c'eſt vers elle, comme vers un centre commun, que les ſciences, les lettres & les arts devroient ſe rapporter. Rien de plus facile dans notre ſiècle que de procurer à la jeuneſſe une éducation, qui la mette à portée de s'orner l'eſprit à l'aide des chef-d'œuvres de la Grece & de Rome, & de ſe former le goût ; mais rien de plus difficile que de lui donner des mœurs honnêtes.

Le défaut le plus grand de l'éducation publique, c'eſt d'être bannale, ou de n'être adaptée ni aux caracteres, ni aux diſpoſitions naturelles, ni aux penchans des enfans qui la reçoivent, ni aux profeſſions diverſes auxquelles les parens les deſtinent. Le noble & le roturier, l'enfant du militaire & du magiſtrat, les fils des grands & des pauvres, les diſciples pénétrans & ſtupides reçoivent les mêmes leçons que des éleves déſtinés à faire des cénobites, des théologiens & des prêtres. Ce ſont en effet ces derniers qui ſont chargés en tout pays de former des citoyens ; & partout ils ne les forment que pour les connoiſſances dont ils ont beſoin eux-mêmes dans leur profeſſion.

Ceux qui ont le mieux profité de l'éducation publique, poſſèdent du grec & du latin, ont parcouru l'antiquité, tant ſacrée que profane ; ils ont la mémoire chargée de mots, mais ils n'ont rien appris de ce qu'il faudroit ſavoir pour remplir les devoirs de l'état qu'ils auront dans le monde.

Que dirons-nous de cette ſcience abſtraite & ténébreuſe qui, uſurpant impudemment le nom de la philoſophie, termine ordinairement l'éducation publique ? On diroit que, bien loin d'inſtruire la jeuneſſe, cette prétendue philoſophie ne ſe propoſe que de jetter l'eſprit humain dans des pièges dont il ne puiſſe ſe tirer : par ſon moyen, tout devient problême, obſcurité ; l'art de raiſonner, enveloppé de termes barbares, ne ſemble fait que pour dégoûter les bons eſprits de la raiſon, & de la recherche de la vérité. Cette vaine logique, hériſſée de ſubtilités, ſert d'introduction à une métaphyſique eſcarpée,

aérienne, dans laquelle l'imagination, perpétuellement égarée, cherche à ſonder péniblement des profondeurs impénétrables, complétement étrangères au bien-être de la ſociété.

Cette éducation nationale, toujours guidée par la routine qui lui paroît ſacrée, ne donne, à ſes éleves, que de foibles notions de la nature. La phyſique, entre ſes mains, ne ſuit que rarement la marche de la raiſon, qui ne peut reconnoître que l'expérience pour ſon guide, & qui, mûrie par le temps, eſt faite pour s'élever au-deſſus des vaines hypotheſes que le préjugé & l'ignorance prennent pour la ſcience.

Nous ne parlerons point ici de cette morale ſtoïque, monaſtique, anti-ſociale, que l'éducation montre aux hommes comme le chemin de la perfection. Pour peu qu'on l'examine, on reconnoîtra que cette morale farouche, qui ne convient qu'à des anachoretes, n'eſt nullement faite pour des citoyens, & que ſi elle étoit praticable, elle finiroit par diſſoudre la ſociété, par ſéparer les hommes & peupler les déſerts. C'eſt pourtant de cette morale que l'éducation publique repaît communément ſes éleves, qui l'admirent comme merveilleuſe, ſans avoir jamais la force de la mettre en pratique.

Que peut penſer un bon eſprit de cette ſcholaſtique révérée, qui ne ſemble s'être emparée de la morale que pour la rendre problématique, obſcure, impoſſible à ſaiſir ?

On diroit, en général, qu'en livrant leurs enfans à l'éducation publique, les parens ne veulent que s'en débarraſſer, & leur faire employer, bien ou mal, les années les plus précieuſes, les plus importantes de la vie.

On diroit encore que, conformément aux vues politiques que nous avons reprochées aux anciens prêtres d'Egypte & d'Aſſyrie, ceux qui préſident chez les modernes à l'éducation publique, ſe propoſent d'environner toutes les ſciences de ténèbres & d'obſtacles, pour retarder la marche de l'eſprit humain. Tout homme qui cherche à s'éclairer eſt continuellement arrêté par les nuages dont des ſophiſtes ont artiſtement entouré la vérité ; il trouve à combattre, & l'autorité des philoſophes anciens, communément guidés par un vain enthouſiaſme, & les préjugés des modernes, égarés par un reſpect aveugle pour l'antiquité, qui, rarement dans ſes recherches, conſulta l'expérience ou la raiſon, auxquelles on perſiſte encore à préférer l'autorité.

Quiconque veut découvrir la vérité, que l'éducation publique ainſi que d'autres cauſes s'efforcent à dérober de ſes regards, eſt obligé de voler de ſes propres ailes, & de renoncer à des guides qui ne feroient que l'égarer. La morale ſi néceſſaire aux hommes, évidemment fondée ſur leur nature, dont les principes ſont ſi clairs pour tous ceux qui daigneront la conſulter, eſt encore, pour bien des gens, au fond du puits de Démocrite, & ne peut être connue que de ceux qui oſeront y deſcendre.

Pour peu que l'on ait fait attention aux principes établis dans cet ouvrage, & aux devoirs généraux & particuliers, deſtinés à régler la conduite des citoyens dans chaque état, on reconnoîtra ſans peine, qu'une bonne éducation n'eſt dans le vrai, & ne peut être, que la morale rendue familière à la jeuneſſe, ou dont les principes lui ſont inculqués de bonne heure, afin que par la ſuite ils lui ſervent dans tout le cours de la vie.

Qu'eſt-ce qu'élever un jeune prince ? C'eſt lui inſpirer de bonne heure les idées, les diſpoſitions, les deſirs, les volontés, les paſſions qu'il doit avoir pour bien gouverner un jour le peuple, à la proſpérité duquel ſon propre bien-être ſera lié par des nœuds indiſſolubles : c'eſt lui montrer l'intérêt qu'il a d'être juſte, afin d'être aimé, défendu, obéi de bon cœur par une nation nombreuſe & floriſſante, dont le bonheur influera néceſſairement ſur ſon chef : c'eſt faire naître, dans celui qui doit un jour commander à des hommes, les ſentimens capables de mériter leur attachement inviolable : c'eſt accoutumer ce jeune prince à trembler, en voyant dans l'hiſtoire les malheurs des nations, & les trônes renverſés, ſoit par les paſſions, ſoit par la négligence & la foibleſſe de tant de ſouverains qui n'ont pas connu l'art de gouverner. D'où l'on voit que l'éducation d'un prince conſiſte à lui inculquer d'être juſte, afin de jouir d'un pouvoir aſſuré, de travailler au bonheur de ſes ſujets, afin d'être heureux lui-même, de craindre de les opprimer ou d'abuſer du pouvoir ſuprême, afin de ne point s'attirer des malheurs inévitables. L'équité, la fermeté, l'amour de l'ordre, la vigilance, le goût du travail, la paſſion de la vraie gloire, des ſentimens profonds d'humanité, voilà les diſpoſitions que l'on devroit faire éclorre, & cultiver, dans les cœurs qui règleront les deſtinées des empires.

Elever un jeune homme deſtiné à occuper un jour de grandes places, c'eſt lui inſpirer de bonne heure l'ambition de plaire à ſes concitoyens, de mériter leur reconnoiſſance & leurs applaudiſſemens, par le bien qu'on leur fera, par les talens qu'on leur montrera : c'eſt enflammer ſon imagination par l'idée de la gloire, ou de l'eſtime de tout un peuple : c'eſt lui apprendre à ſeconder les vues ſages du ſouverain dont il doit quelque jour partager l'autorité : c'eſt lui faire ſentir que, pour être flatteuſe & durable, cette auto-

rité doit être bienfaisante, équitable, éclairée : c'est lui montrer dans l'histoire & dans des ouvrages utiles, les ressources des hommes de génie, pour contribuer à la félicité des peuples : c'est enfin lui faire envisager avec frayeur les chûtes si fréquentes de tant d'indignes favoris, qui, par l'abus qu'ils ont fait du pouvoir, se sont vus précipités du faîte de la grandeur dans l'abyme de l'opprobre & de la misère, & dont les jours ont été quelquefois terminés par une mort infamante.

L'éducation du noble, ou de celui que l'on destine au métier de la guerre, doit se proposer de lui donner une force, une fermeté d'ame qui l'accoutume, dès l'age le plus tendre, à contempler sans crainte les dangers & la mort. Pour exciter en lui ce courage généreux, il faut semer dans son jeune cœur le sentiment de l'honneur, l'amour de la patrie, le desir d'acquérir des droits à l'estime de ses concitoyens, la crainte de la perdre par une conduite abjecte & lâche. Cette éducation doit s'appliquer à combattre, ou plutôt à prévenir, le sot orgueil de la naissance, qui persuaderoit aux nobles, que leur sang est plus pur que celui des citoyens, qu'ils doivent un jour défendre pour en être justement considérés : cette éducation doit tempérer un courage, qui dégénéreroit peut-être un jour en société, par des sentimens d'humanité, qui doivent accompagner le guerrier, même dans les combats. Tout devroit inspirer à l'homme, vraiment noble, une noble fierté, l'horreur de la servitude, le véritable amour de la patrie, la crainte de la voir tomber sous la tyrannie, qui réduiroit le guerrier lui-même à l'état mépriſable d'un esclave déshonoré. Enfin, l'éducation militaire devroit fournir à ses éleves l'expérience & les connoissances nécessaires pour remplir, avec honneur, les fonctions de leur état, & pour diminuer les périls auxquels une valeur, non dirigée, est souvent exposée. L'étude de l'histoire, de la géographie, de la tactique, &c. est indispensable à tout militaire qui veut faire son métier d'une façon distinguée, & non comme un sauvage farouche, ou comme un automate, qui ne sait que se faire imprudemment égorger. Quel amas prodigieux de connoissances ne faut-il pas pour former un ingénieur, un homme de mer, un général qui ne veut pas livrer inutilement ses soldats à la mort ?

Celui qu'on destine à devenir un jour l'organe des loix, le protecteur du citoyen, le ministre de l'équité, doit se pénétrer de bonne heure d'un saint respect pour la justice, & pour la fonction auguste, qu'il remplira dans la société ; il apprendra qu'il doit placer son honneur & sa gloire dans ses lumières & son intégrité ; il étudiera les loix, & sur-tout, il méditera les règles constantes & sûres de l'équité naturelle, ou de la vraie morale, qui guideront ses pas dans le dédale tortueux de la jurisprudence ténébreuse, dont on a souvent tant de peine à se dégager.

Le jeune homme qui doit jouir d'une grande fortune, doit être remué fortement, dans son enfance, par des sentimens de bienfaisance, d'humanité, de pitié pour tous ceux que le sort n'a pas tant favorisés que lui ; il doit apprendre de bonne heure que les richesses ne donnent que des avantages réels à ceux qui les possedent, que par les moyens qu'ils leur fournissent, de se rendre eux-mêmes heureux par le bonheur qu'ils répandent sur d'autres. L'éducation des enfants destinés à l'opulence devroit les prémunir contre les vices & les vanités, qui ne sont propres qu'à les tourmenter, & à les conduire, sans vrais plaisirs, à la ruine : elle devroit encore leur orner l'esprit, afin d'échapper aux ennuis que produisent constamment la satiété & l'oisiveté.

L'éducation de celui qui se destine au sacerdoce, consiste à lui inspirer les sentiments & à lui fournir les lumieres convenables à son état. Les ministres de la religion, se trouvant, comme on a vu, presque par tout en possession d'élever la jeunesse, devroient sur-tout s'occuper du soin d'étudier & de simplifier la morale, se la rendre familiere, afin d'en semer les premiers germes dans les cœurs de leurs disciples, & pour la prêcher avec fruit aux nations dont l'instruction leur est confiée. Réservant pour ses membres, des spéculations trop abstraites, des controverses obscures, des discussions épineuses, peu faites pour le commun des mortels, le clergé ne devroit annoncer aux peuples que des vérités relatives aux mœurs, & vraiment nécessaires au bonheur de la vie. C'est de leurs méditations que les hommes sont en droit d'attendre un *catéchisme moral & social*, dont on pourroit espérer des fruits, que ne produiront jamais des notions inaccessibles à la raison. Quelle reconnoissance le genre humain entier n'auroit-il pas pour des prêtres citoyens, qui emploieroient leurs études & leur tems à rendre la morale assez claire pour être également entendue, & des grands, & des petits, & des souverains, & des sujets ?

Quand on se propose de former des savans & des gens de lettres, on devroit profiter des dispositions naturelles de la jeunesse, pour tourner les esprits vers des objets vraiment avantageux pour la vie sociale. Si l'on consultoit sagement les penchans des disciples, si l'on cultivoit les talens auxquels on les verroit portés, les nations ne manqueroient pas de philosophes, de géomètres, de physiciens, d'astronomes, de chymistes, de botanistes & de médecins, qui, par des routes diverses, contribueroient aux progrès des connoissances utiles au genre humain. Une éducation plus morale & plus sociale détourne-

roit l'imagination bouillante des jeunes gens, de ces pénibles futilités auxquelles on les voit trop souvent se livrer. La poésie perdroit-elle donc ses charmes, si, laissant là ses fables & ses fictions surannées, elle s'occupoit à nous montrer une nature plus vraie; si au lieu de nous corrompre par les peintures du vice, elle nous rendoit enfin les vertus plus aimables? L'éloquence en deviendroit-elle moins forte ou moins animée, si on ne l'employoit qu'à porter dans les esprits des vérités intéressantes, & dans les cœurs des sentimens honnêtes? Démosthène & Cicéron sont-ils jamais plus grands, que lorsqu'ils parlent à leurs concitoyens des objets vraiment dignes de les occuper? Que la jeunesse étudie donc ces modèles; qu'elle puise dans les écrits immortels de l'antiquité l'amour de la patrie, de la liberté, de la vertu & non l'art futile d'orner les bagatelles, de prêter au vice des charmes, & d'inventer des fictions. Les nations, suffisamment amusées par les jouets de leur enfance, demandent enfin à être instruites, éclairées. La vérité n'est elle pas assez riche pour fournir un champ vaste aux recherches de l'esprit? L'homme social & la nature ne sont-ils pas un fonds que l'on ne peut jamais épuiser?

Tout prouve donc que la morale devroit être la pierre angulaire de l'éducation sociale; elle doit se proposer de ramener tous les états de la vie à la raison, à l'utilité générale, à la vertu. Elle fera sentir à celui qui doit jouir de la grandeur, de l'opulence, de l'autorité que ces avantages sont perdus pour ceux qui ne savent les employer au bonheur de la société. Cette éducation consolera le pauvre, & lui montrera dans mille travaux divers, dans l'industrie, dans la probité, des moyens sûrs de se soustraire à la misère & au crime, & de se procurer, soit une subsistance honnête, soit une aisance honorable.

Au lieu de remplir les enfans des grands d'une sotte vanité; au lieu d'entêter le fils du noble, de sa vaine généalogie & du mérite très-douteux de ses pères; au lieu de repaître le magistrat futur des vaines prétentions de sa place; au lieu de gonfler le prêtre de l'orgueil de son ministère; une éducation vraiment sociale doit inspirer à tous une modestie, une justice, une humanité, en un mot, les vertus, sans lesquelles nulle société ne peut être unie & fortunée.

Rien ne rend les hommes moins sociables que leur vanité. Sans déplacer les rangs divers, une éducation nationale devroit donc combattre sans relâche les vanités, & détruire ces indignes préjugés qui rendent si souvent les hommes les plus élevés orgueilleux, injustes, haïssables pour leurs concitoyens: cette éducation devroit inculquer dès la jeunesse, non pas que tous les hommes sont égaux, mais que tous les hommes doivent être justes & bienfaisans; elle ne doit pas enseigner que le fils d'un grand seigneur devroit se placer sur la même ligne que le fils d'un artisan, mais que le premier doit tendre une main secourable à l'indigent, & ne peut avoir jamais le droit de maltraiter, ou de mépriser celui qu'il voit dans la misère. Les hommes ne sont égaux que par l'obligation d'être bons, utiles à leurs semblables, unis les uns aux autres, qui leur est à tous également imposée.

La vraie morale ne confond pas tous les ordres d'un état, elle prescrit aux citoyens de remplir fidellement les devoirs attachés à leurs sphéres; elle enjoint à tous d'être équitables, de s'unir d'intérêts, de se prêter des secours mutuels, de s'aimer comme des proches, dont les uns sont favorisés, & les autres disgraciés par l'aveugle fortune; elle leur défend de se haïr ou de se mépriser, parce que la haine & le mépris anéantissent l'harmonie sociale. Toute société est un concert, dont le charme dépend de l'accord des parties qui le composent. L'instruction la plus importante pour les hommes, considérés, soit comme individus, soit comme en masse ou en corps, seroit de leur faire sentir que, séparés d'intérêts, ils ne peuvent point travailler efficacement à l'ouvrage de leur félicité durable, qui ne peut être l'effet que des travaux réunis de tous les membres & de tous les corps de la société. Dans toute nation, la justice impose à tous les hommes une chaîne de devoirs, qui lie ensemble le souverain & le dernier des sujets, & à laquelle personne ne peut se soustraire sans danger.

Ainsi l'éducation publique devroit jetter les fondemens de l'harmonie sociale, aussi nécessaire au bonheur de la vie privée qu'à celui de la vie publique. Les instituteurs de la *jeunesse* ne devroient donc pas négliger, comme ils font, d'enseigner à leurs éleves les devoirs auxquels les engageront quelque jour la société conjugale, l'état d'un père & d'une mère de famille, les liaisons du sang qui subsistent entre des proches, les nœuds faits pour unir des amis, enfin, les devoirs de maîtres & de serviteurs, objets qui vont nous occuper dans le reste de cet article.

C'est ainsi que l'éducation pourroit remplir, peu à peu, l'esprit des citoyens, de connoissances bien plus utiles, sans doute, que celles que l'on puise dans des études souvent stériles, & pour le cœur, & pour l'esprit. A quoi bon d'avoir appris tous les faits de l'histoire ancienne ou moderne, si l'on ne sait en tirer des instructions utiles pour la race présente? Quel fruit a-t-on receuilli de la lecture des philosophes & des sages de l'antiquité, si l'on n'applique leurs maximes & leurs leçons à sa propre conduite? Enfin, à quoi peuvent servir les talents de

l'esprit, s'ils ne contribuent, ni à notre propre félicité, ni à celle des autres ? L'éducation publique, dans les nations les plus éclairées, fait assez de savans, de gens de lettres, de poëtes légers, d'hommes amusans ; mais elle fait très-peu de bons citoyens ; elle ne forme des hommes, ni pour les familles, ni même des individus assez sages pour se conserver.

Si l'éducation publique laisse parmi nous la jeunesse dans une ignorance complète de ce qu'elle devroit savoir, elle ne la garantit pas de la connoissance des vices qu'elle devroit à jamais ignorer. Les colleges, ces sanctuaires destinés à conserver l'innocence & la pureté du jeune âge, servent communément à lui faire contracter des habitudes funestes & capables d'influer sur le bien-être de la vie : un sujet corrompu suffit, quelquefois, pour corrompre la masse entière de ses camarades. Rien de plus commun que de voir une jeunesse énervée déjà par la débauche & confirmée dans le vice, même dans les asyles faits pour la mettre à l'abri de ces dangers.

Sans une réforme totale, que les gouvernements seuls sont en état d'opérer, la jeunesse, dans les pays même les plus policés, sera longtemps privée d'une éducation conforme aux vrais intérêts de la société. Les pères de famille, qui voudront conserver les mœurs de leurs enfants, les former à la sagesse, à la vraie science, à la probité, seront réduits à les soigner eux-mêmes s'ils en sont capables, ou du moins à chercher des instituteurs dignes de leur confiance, de leur attachement & de leur reconnoissance.

Ceux-ci, pour répondre à leurs vues, se garderont bien de prendre avec les enfants qu'ils veulent attirer à la science & à la vertu, le ton impérieux de la pédanterie. Ils sauront que la tyrannie ne fait des esclaves, que les châtiments arbitraires ne servent qu'à révolter, qu'il ne faut pas rendre les devoirs rebutants quand on veut les faire aimer. Ils verront que les fautes avouées méritent de l'indulgence, afin d'encourager la candeur & la franchise. Ils reconnoîtront que la raison, bien présentée, se fait entendre dès l'âge le plus tendre, & qu'elle est plus propre à convâincre, que des ordres non motivés qui ne font des enfants que de pures machines.

« Un homme bien né, dit Cicéron, n'obéit qu'à ceux qui lui donnent des préceptes utiles, qui l'instruisent de ce qu'il doit apprendre, qui lui commandent en vertu d'une autorité dont il reconnoît l'utilité pour lui-même. »

Les bons instituteurs trouveront que l'enfance est sensible à l'estime & à la honte, & que ces mobiles peuvent être employés avec succès, dans l'âge même le plus tendre. Ils s'apperceVront facilement qu'une application trop longue & trop suivie est contraire à la santé, & ne sert qu'à rendre le travail odieux. Enfin, tout les invitera à tempérer l'autorité. Est-il rien de plus lâche que cette pédanterie si commune, qui s'enorgueilit d'un pouvoir exercé sur un enfant, dans un âge sur-tout dont les fautes méritent plus de pitié que de colere ? Les châtiments redoublés ne sont propres qu'à faire des ames basses, des menteurs dépourvus des sentiments de l'honneur ; ils perdent tout leur effet quand ils deviennent habituels ; ils ne doivent être rigoureux que lorsqu'il s'agit d'étouffer dans leurs germes des qualités qui annonceroient un mauvais cœur. La malice noire, la hauteur, le mensonge, l'injustice, l'ingratitude, la cruauté doivent être soigneusement réprimés ; les fautes qui ne sont dues qu'à l'étourderie, à la légéreté, doivent être facilement pardonnées.

Telles sont les routes que la raison propose aux instituteurs de la jeunesse : telle est, en général, la conduite qu'ils doivent tenir pour rendre leurs instructions efficaces : des maîtres de cette trempe sont faits pour être honorés, chéris, dignement récompensés ; ils acquerront des droits assurés sur la reconnoissance éternelle des parents équitables, & sur celle des enfants ; ceux-ci sentiront tôt ou tard ce qu'ils doivent à des hommes qui sans se rebuter de leurs fautes, de leur indocilité, de leurs folies, de leur paresse, sont parvenus, à force de soins & de travaux, à les rendre des citoyens estimables, & à leur faire aimer l'étude, dans laquelle ils trouveront, pendant le reste de leur vie, des ressources assurées contre l'ennui qui tourmente tous les hommes désœuvrés. Ils reconnoîtront qu'une bonne éducation est le plus grand des bienfaits, & que les soins de ceux de qui on l'a reçue, ne peuvent être payés d'assez de reconnoissance.

Si l'éducation des hommes est souvent négligée, soit par des parens imprudens, soit par des gouvernemens peu sages, celle du sexe, destiné à faire des épouses & des mères, semble avoir été parfaitement oubliée dans presque toutes les nations. La danse, la musique, l'aiguille, voilà, pour l'ordinaire, toute la science que l'on enseigne à de jeunes personnes qui gouverneront un jour des familles. Voilà les perfections & les talents que l'on demande à un sexe duquel dépend le bonheur du nôtre ! Une mère se croit attentive, parce qu'elle tourmente impitoyablement sa fille pour des minuties qu'elle devroit mépriser elle-même, & lui apprendre à dédaigner. Ces bagatelles paroissent pourtant si graves aux yeux de la plupart des mères, qu'elles deviennent chaque jour pour elles une source intarissable d'humeur & de colère, & pour leurs filles une source de chagrins & de pleurs. Au lieu de former

former leurs cœurs à la vertu, au lieu de leur faire connoître les devoirs quelles auront à remplir un jour, au lieu d'orner l'esprit qu'elles ont reçu de la nature, par des connoissances capables de les soustraire à l'ennui auquel, plus que les hommes encore, elles seront exposées dans le cours de la vie; l'éducation qu'elles reçoivent, ne semble avoir pour but que de leur retrécir la tête, de leur inspirer, dans les bras même de leurs nourrices, le goût de la parure & de la vanité, de leur faire attacher la plus grande importance à des minères, de ne les occuper que des graces du corps, de leur faire entièrement négliger les ornemens intérieurs de l'esprit. On diroit que cette éducation se propose d'en faire des idoles destinées à se repaître d'encens, & à vivre dans une ignorance totale de ce qu'elles doivent à la patrie. Ainsi que les princes, les femmes sont gâtées & méconnoissent les devoirs de la vie sociale : la manière dont elles sont communément élevées feroit croire que l'on craint d'en faire des êtres raisonnables. On ne les occupe que d'ajustemens & de modes ; on ne leur parle que d'amusemens, de spectacles, de bals, d'assemblées ; on leur donne des leçons de coquetterie ; on les dispose d'avance à l'empire qu'elles doivent exercer un jour ; on leur suggère les moyens d'irriter les passions pour lesquelles on devroit leur inspirer de l'horreur.

Il ne faut pas s'etonner si des femmes, nourries dans ces principes, n'ont souvent aucunes des qualités nécessaires pour contribuer au bonheur des autres, ou pour se rendre elles-mêmes solidement heureuses. Il ne faut pas être surpris de les voir si souvent tomber dans les pieges que leur tend la galanterie, & de les trouver incapables de fixer, par les qualités de l'ame, les adorateurs que leurs charmes ont séduits pour quelques instants. Une fille, à qui son éducation ne montre rien de plus important que l'art de la séduction, ne tarde pas à mettre ces leçons en pratique dès qu'elle en a la liberté : de là les les intrigues & les déréglemens qui, comme on l'a remarqué, mettent à jamais la discorde & le trouble entre les époux : de là ce désœuvrement des femmes, dont la fatigue les pousse vers des amusemens ruineux ou des plaisirs coupables : de là ce vuide dans l'esprit, qui, lorsque leurs charmes se sont flétris, les rend inutiles, chagrines, incommodes dans la société, & les oblige de chercher, soit dans l'esprit de cabale, soit dans une sombre dévotion, des remèdes contre l'ennui dont elles sont dévorées.

Indépendamment des leçons & des exemples dangereux que peut donner une mère coquette & déréglée, il n'est pas de situation plus douloureuse que celle de sa fille, sur-tout si la nature l'a douée de quelques charmes : elle ne tarde pas alors à déplaire à cette mère; chagrine de voir ses charmes éclipsés par des appas naissans, celle ci ne regarde sa fille que comme une rivale, une ennemie nuisible à ses propres prétentions; en conséquence, elle la force d'essuyer à tout moment une mauvaise humeur continue, & les effets, souvent barbares, de la vanité futieuse. Malheureuse par la dureté de sa mère, elle n'a rien de plus pressé que de suivre la première voie qui peut la délivrer de la tyrannie maternelle ; elle ne s'y soustrait souvent que pour tomber sous la tyrannie maritale, qui durera pendant toute sa vie.

L'éducation publique que l'on donne aux jeunes filles, n'est pas de nature à les garantir de ces inconvéniens. Pour se débarrasser d'elles lorsqu'elles les gênent dans leurs plaisirs, des parens insensés les remettent entre les mains de quelques recluses, qui, totalement séparées du monde, n'en ont aucune idée. Des personnes vouées au célibat sont-elles donc faites pour instruire une fille dans les devoirs de la vie conjugale? Des femmes, dépourvues d'expérience, pourront-elles la prémunir contre des séductions & des dangers qu'elles-mêmes ne doivent point connoître? Si elles leur donnent quelques leçons de morale, elles sont communément défigurées par des rêveries superstitieuses, & font, pour l'ordinaire, consister la vertu dans des pratiques minutieuses totalement étrangères aux intérêts de la société. Une pareille éducation ne sert qu'à remplir l'esprit de vains scrupules, de terreurs paniques, de petitesses capables d'inquiéter pendant toute la vie, sans mettre un frein réel aux passions que le monde fait éclore.

Elevée de cette manière, une fille, sans expérience, sans talens, sans idées, est tout-à-coup tirée de sa prison, pour passer dans les bras d'un inconnu dont elle doit faire le bonheur, ainsi que de la postérité à laquelle elle va donner le jour. Mais, dépourvue de principes, elle ne connoît aucuns devoirs ; elle erre à l'aventure ; & si elle ne trouve pas dans son mari, par un heureux hasard, des sentimens & des lumières propres à la guider, elle est bientôt entraînée dans tous les piéges & les travers dont une société corrompue est remplie.

C'est visiblement à l'éducation funeste que l'on donne aux femmes, que l'on doit attribuer leurs foiblesses, leurs imprudences, leur frivolité, les désordres qu'elles produisent si souvent dans le monde, enfin, les chagrins & les ennuis qui finissent un jour par les punir de leurs folies. Rien de plus triste que le sort d'une femme qui, survivant à ses attraits, dans l'abandon où le monde la laisse, ne trouve en elle-même qu'un vuide affreux pour remplacer les adorations, les amusemens bruyans & les plaisirs continuels dont elle s'étoit fait une habitude. C'est pourtant à ce sort si cruel que l'éducation semble les condamner. Des parens ignorans & sans vues négligent

d'inſtruire ces êtres ſi ſenſibles, de les fortifier contre les dangers de leur propre cœur, de leur inſpirer le courage de la vertu : on diroit qu'ils craignent que les ornemens de l'eſprit & du cœur ne faſſent tort aux agrémens du corps. Ne voit-on pas qu'un eſprit cultivé prête à la beauté plus d'empire, & que la vertu rendra cette beauté plus eſtimable, & la remplacera lorſqu'elle n'exiſtera plus ? Comme des fleurs paſſagères, les femmes ne ſe croient faites que pour plaire quelques inſtans. Ne devroient-elles pas ſe propoſer de perpétuer les hommages qu'on leur rend ? Combien la beauté a-t-elle de charmes quand elle eſt accompagnée de pudeur, de talens, de raiſon, de vertus ? Une femme belle & vertueuſe eſt le ſpectacle le plus enchanteur que la nature puiſſe offrir à nos regards.

Que ce ſexe charmant, fait pour répandre tant d'agrémens & de douceur dans la vie, ne craigne donc point de cultiver ſon eſprit; des connoiſſances utiles ne nuiront point à ſes graces. Qu'il ſonge ſur-tout à cultiver un cœur que la nature a rendu ſuſceptible des vertus les plus ſociables. Par-là les femmes plairont toujours ; elles s'exerceront un empire plus flatteur que ce pouvoir éphémère qui n'eſt dû qu'à des appas ſujets à ſe flétrir ; elles fixeront des ſentimens qu'elles auront pu légitimement exciter; elles s'attireront des hommages plus ſincères, plus conſtans, plus déſirables que ceux que leur prodiguent des trompeurs qui ne veulent qu'abuſer de leur foibleſſe & de leur crédulité ; elles ſeront honorées & recherchées pendant toute leur vie ; juſque dans la vieilleſſe & dans la ſolitude, elles retrouveront en elles-mêmes les connoiſſances dont elles ſe ſeront ornées ; elles jouiront, & de l'eſtime publique, & d'une ſérénité préférable au tumulte des plaiſirs & à ces vains amuſemens qui ne ſont d'ordinaire qu'une diverſion momentanée à des ennuis continuels.

L'on ne peut aucunement douter que la conduite des femmes n'influe, de la façon la plus marquée, ſur les mœurs des hommes. Ainſi tout doit convaincre qu'une meilleure éducation, donnée à la moitié la plus aimable du genre humain, produiroit un changement heureux dans l'autre. On dit, avec raiſon, que le commerce des femmes contribue à rendre les mœurs plus douces & plus ſociables : mais dans des nations frivoles & corrompues, il eſt à craindre que ce qu'on qualifie de douceur dans les mœurs ne dégénère trop ſouvent en molleſſe, en légèreté, en incurie, en oubli même de ſes devoirs. Pour complaire à des femmes vaines & peu réfléchies, les hommes s'occupent de parures, d'équipages, de bagatelles ; ils deviennent efféminés. La force d'ame, la fermeté, la vertu mâle font place à l'indolence, au luxe, à la frivolité, à la galanterie. Dans les contrées où des femmes inconſidérées ont le droit de donner le ton & de régler les goûts, la ſociété ſe remplit de ſoupirans oiſifs, de complaiſans, d'amuſans ; mais on n'y trouve guères d'hommes vertueux & raiſonnables. L'éducation que l'on donne aux femmes, en fait des enfans gâtés, qu'il faut toujours amuſer pour les tenir en belle humeur.

Nonobſtant ces fâcheuſes influences de la conduite des femmes ſur les mœurs nationales, n'écoutons point les déclamations chagrines de quelques moraliſtes, ſoit anciens, ſoit modernes, qui voudroient faire croire que la raiſon, la ſolidité, le bon ſens ne ſont point le partage de cette portion ſi précieuſe de la ſociété. Une éducation molle & complétement défectueuſe eſt la vraie cauſe qui fait que tant de femmes poſſédent, dans des corps foibles, des ames plus foibles encore. Cette frivolité, cette eſpèce d'enfance continuée, l'habitude de réfléchir les livrent ſans défenſe à la flatterie, aux pièges du vice, aux vanités du luxe, à toutes les extravagances introduites, ſoit par la négligence des légiſlateurs, ſoit par le faſte & la corruption des cours, que des êtres imprudens trouvent beau d'imiter.

Ce n'eſt pas la nature qui donne à tant de femmes cette molleſſe, cette averſion du travail, cette foibleſſe du corps, ces infirmités habituelles, ſi communes parmi celles qui ſont nées dans l'opulence & la grandeur, ces effets ſont dus au défaut d'exercice, à une vie trop ſenſuelle, qui des l'âge le plus tendre, empêchent les corps de prendre la vigueur dont ils auroient beſoin, & contribuent à augmenter leur débilité naturelle. La vie diſſipée, & les déſordres que produit le luxe, font que les femmes d'un certain ordre, plongées dans une langueur continuelle, n'ont ni la volonté, ni le pouvoir d'allaiter leurs enfans elles mêmes ; elles ſont forcées de violer le premier devoir que la nature impoſe aux mères. Cette foibleſſe n'eſt pourtant pas inhérente à tout le ſexe : les femmes du peuple nous prouvent qu'elles ont non-ſeulement la force de remplir les devoirs de mères, mais encore que l'habitude les rend capables de ſupporter les travaux les plus durs.

Quant à la force de l'eſprit, les exemples des citoyennes de Lacédémone & de Rome ſuffiſent pour nous convaincre que les femmes, dirigées par une éducation plus mâle, & par une légiſlation convenable, ſont ſuſceptibles de grandeur d'ame, de patriotiſme, d'enthouſiaſme pour la gloire, de fermeté, de courage, en un mot, de paſſions généreuſes, qui doivent faire rougir tant d'hommes amollis que l'on voit dans les contrées énervées par le luxe & le deſpotiſme : ces deux fléaux dégradent les ames, & les détournent des objets vraiment utiles & nobles. Corrompue toujours elle-même, la tyrannie ne veut régner que ſur des êtres ſans activité, ſans élévation, ſans force & ſans vertus.

C'eſt donc, on ne peut trop le répéter, d'un gouvernement attentif & bienfaiſant, que les nations peuvent attendre une éducation légale, plus favorable aux bonnes mœurs, plus conforme au bien de la ſociété. Sans recourir à des impôts onéreux, les états policés trouveront des moyens abondans de procurer aux différentes claſſes des citoyens l'éducation qui leur convient, dans les amples revenus de tant de maiſons déjà deſtinées à cet uſage, & qui rempliſſent ſi mal l'attente du public. En attachant de la conſidération & des récompenſes à la profeſſion utile de former la *jeuneſſe*, les peuples ne manqueront ni de ſavans ni de gens de bien qui ſeconderont les vues des ſouverains. Les connoiſſances en tout genre ſe ſimplifient, ſe facilitent, ſe perfectionnent de jour en jour : les principes de la morale, comme tout doit en convaincre, ſont ſi clairs, qu'on peut les mettre à la portée du peuple même; il n'eſt ſi groſſier que parce qu'on néglige de l'inſtruire, & qu'on l'oblige à végéter dans une ignorance imbécille & ſauvage. Les enfans des gens du peuple ſont preſque en tout pays totalement abandonnés à leurs propres fantaiſies; on les voit dans les carrefours & dans les rues contracter, dès la plus tendre jeuneſſe, des habitudes & des vices qui les conduiront un jour au gibet.

Quoique, comme on l'a dit plus haut, tous les hommes ne ſoient pas ſuſceptibles de la même éducation; quoiqu'il ſoit preſque impoſſible de modifier deux individus préciſément de la même manière; cependant il eſt & poſſible, & facile de modifier les hommes en maſſe, de porter les eſprits vers de certains objets, de donner un ton uniforme aux paſſions d'un peuple. Il n'eſt pas dans une nation deux hommes paafaitement ſemblables, ſoit pour le corps, ſoit pour les facultés de l'eſprit; on trouve néanmoins une reſſemblance générale dans les traits & dans les idées du plus grand nombre des individus. Quoiqu'il n'y ait pas deux françois qui ſe reſſemblent parfaitement, néanmoins le caractère général de la nation françoiſe eſt la gaieté, l'activité, la politeſſe, la ſociabilité, l'étourderie, la vanité, l'amour du luxe. Quoique deux eſpagnols ne ſoient pas les mêmes, nous trouvons que la maſſe de leur nation eſt grave, taciturne, ſuperſtitieuſe, ennemie du travail. Le caractère & les mœurs des nations dépendent, en premier lieu, de la nature du climat, qui influe ſur le corps; & enſuite du gouvernement, de l'éducation, des opinions, des uſages, qui influent ſur les eſprits & décident des mœurs nationales : ces mœurs ne ſont jamais que les habitudes contractées par le plus grand nombre des hommes dont les nations ſont compoſées.

Sans avoir les lumières que l'éducation procure aux perſonnes d'un ordre plus relevé, le peuple ſeroit pourtant ſuſceptible de recevoir facilement la doſe d'inſtruction & de morale néceſſaire à ſa conduite, ou pour diminuer du moins les vices dont il eſt communément infecté. Par une négligence déplorable de preſque tous les gouvernemens, l'enfance de l'homme du peuple, de l'artiſan, du pauvre, eſt totalement abandonnée; les premieres années des indigens ſont entiérement perdues. Des ſouverains plus vigilans parviendroient aiſément à donner des mœurs plus raiſonnables à ceux mêmes que le préjugé en fait croire le moins ſuſceptibles. On nous dit que le gouvernement Chinois eſt parvenu à rendre la politeſſe populaire; ſans corriger les mœurs il a corrigé les manières, tandis qu'avec auſſi peu de peine il eût pu rendre la vertu populaire. Des voyageurs nous apprennent que l'on voit, dès l'âge le plus tendre, la gravité s'établir ſur le front des enfans Arabes : on les trouve auſſi poſés dans l'enfance, que les hommes faits ſont ailleurs étourdis & pétulans pendant toute leur vie.

Indépendamment de la négligence du gouvernement, qui trop ſouvent ferme les yeux ſur les mœurs du peuple, l'état d'avilliſſement où ce peuple eſt tenu, ſa dépendance exceſſive, les oppreſſions & les dédains qu'il eſt forcé d'eſſuyer de la part de ſes ſupérieurs, contribuent encore à le corrompre. Tout homme qui ſe mépriſe lui-même, ne craint plus le mépris des autres; celui qui a perdu l'eſpoir d'être eſtimé, s'abandonne au vice & ne rougit plus de rien. Voilà, ſans doute, pourquoi l'on trouve tant de baſſeſſes, tant de fripponneries, tant de rapines, ſi peu de probité, de décence & de bonne foi dans les petits marchands, les artiſans, les valets, en un mot, dans les dernières claſſes du peuple. Les perſonnes de cet ordre ſe permettent tout ce qui ne conduit pas directement au gibet.

En dégradant les hommes, on anéantit pour eux le ſentiment de l'honneur, & ils perdent dès-lors toute idée de vertu. Le deſpotiſme, qui ne fait que des eſclaves oppreſſeurs & des eſclaves opprimés, doit viſiblement détruire l'honneur dans toutes les ames. Le courtiſan, avili par ſon maître, avilit à ſon tour ceux qui ſe trouvent placés au-deſſous de lui; ceux-ci finiſſent par ſe livrer à toutes ſortes d'infamies. Il n'y a qu'une liberté légitime & honnête qui puiſſe faire naître le ſentiment de l'honneur. Un eſclave n'aura jamais ſincérement une haute idée de lui-même; il ſera fat, vain, impudent, impertinent, mais jamais il n'aura la fierté noble que la liberté & la ſécurité peuvent ſeules donner.

Dans les nations où regne le luxe, tout contribue, comme on l'a ſouvent répété, à pervertir les mœurs du peuple : il lui faut des amuſe-

mens & des plaiſirs analogues à ceux de ſes ſupérieurs ; il lui faut des ſpectacles, des treteaux, des parades, des tavernes, des guinguettes, qui non-ſeulement lui font perdre ſon temps & ſon argent, mais encore qui lui font perdre ſes mœurs, & le déterminent au crime. C'eſt dans le gouvernement une très-grande imprudence, que d'accoutumer le peuple à des amuſemens continuels ; ceux qui s'imaginent par-là le rendre plus tranquille, & détourner ſon attention de l'idée de ſa miſère, ſe trompent très-lourdement ; ils ne font, en amuſant des hommes indigens, que redoubler leurs infortunes, les inviter à la licence ainſi qu'à la révolte. Le peuple doit travailler ; pour le rendre tranquille & bon, il faut l'inſtruire & le ſoulager.

Des écoles de mœurs, adaptées à la capacité des enfans les plus groſſiers, mettroient une politique attentive au moins à portée d'eſſayer ſi l'on ne pourroit pas rendre les gens du peuple un peu meilleurs, un peu plus ſociables qu'ils ne ſont communément. Des établiſſemens de cette eſpèce, convenablement encouragés, changeroient, peut-être en peu de temps, les mœurs d'un vaſte empire. Mais les tentatives les plus faciles paroiſſent entourées de difficultés inſurmontables à la pareſſe, ou déplaiſent à la mauvaiſe volonté. Les ſouverains ſeront toujours les maîtres des mœurs des peuples ; ils ont entre leurs mains tout ce qui peut remuer les volontés des hommes, ils peuvent à leur gré les porter vers le vice ou la vertu. S'ils donnoient à la réforme de l'éducation publique la moitié des ſecours & des ſoins qu'ils donnent à l'appui d'une foule d'inſtitutions inutiles, les peuples auroient bientôt l'inſtruction dont ils ont tant de beſoin. Si les leçons de la morale étoient ſoutenues par des honneurs & des récompenſes, les nations ne manqueroient pas d'hommes diſpoſés à les inſtruire. Enfin, ſi les bonnes mœurs conduiſoient à des diſtinctions honorables & à la fortune, on ne peut pas douter qu'il ne ſe fît promptement une révolution deſirable dans les mœurs des nations. Si des princes, amis des arts, les ont fait éclorre en un inſtant dans leurs états, pourquoi douteroit-on que des princes vertueux n'y fiſſent naître des vertus avec la même facilité.

N'eſt-il pas bien étrange que, dans de vaſtes royaumes, il n'y ait aucune école propre à former des politiques, des négociateurs, des miniſtres, des hommes capables de ſoulager les ſouverains dans les ſoins divers de l'adminiſtration ? La faveur, communément méritée par des baſſeſſes & des intrigues, ſuffit-elle donc pour conférer les qualités que demandent les emplois importants deſquels dépend le deſtin des empires ? Ne ſoyons donc pas ſurpris de voir le deſpotiſme, perpétuellement dupe de ſes propres folies, renverſer les états, ſoit par ſa mal-adreſſe, ſoit par l'incapacité des agens qu'il emploie.

Il ne faut pas non plus être étonné de voir le vice & le crime régner ſur des nations, dont les gouvernemens ſont tellement aveuglés, qu'ils ſemblent ignorer qu'une bonne éducation, une ſaine morale, de bonnes loix appuyées par des récompenſes & des châtimens, empêcheroient les vices & les crimes d'éclorre, & diſpenſeroient de recourir à tant de ſupplices cruels, & toujours inutiles tant qu'on ne portera pas le remède à la ſource du mal. *Occupes-toi*, dit Confucius, *du ſoin de prévenir les crimes, afin de t'épargner le ſoin de les punir.*

Pour peu qu'on réfléchiſſe, on ſera forcé de reconnoître qu'il n'eſt, à proprement parler, qu'une ſeule ſcience vraiment intéreſſante pour les habitans de ce monde, à laquelle toutes les connoiſſances humaines ſont faites pour aboutir & contribuer : cette ſcience, c'eſt la morale, qui embraſſe toutes les actions & les devoirs de l'homme en ſociété. Ce n'eſt donc, dans le vrai, que la morale appliquée ou adaptée aux différents états de la vie, que l'éducation devroit enſeigner à la jeuneſſe. Qu'eſt ce, en effet, qu'élever un jeune homme ? C'eſt lui communiquer de bonne heure les connoiſſances néceſſaires à l'état qu'on veut lui faire embraſſer : c'eſt l'habituer à tenir la conduite la plus propre à ſe faire eſtimer & chérir de ceux avec leſquels il aura des rapports ; c'eſt lui indiquer les moyens d'être heureux, en contribuant d'une façon quelconque à l'utilité, aux plaiſirs, au contentement des autres. L'enfant, à qui ſa nourrice enſeigne à bégayer ſes premieres idées, lui fait contracter l'habitude de converſer avec les hommes, de leur communiquer des choſes qui le feront eſtimer un jour en raiſon de leur utilité ou de leur agrément. En apprenant à lire, cet enfant amaſſe peu à peu des faits, des connoiſſances, des exemples, des expériences, qui ſerviront par la ſuite à ſa propre inſtruction & à celle des autres. La religion, que, dès les plus tendres années, l'on tâche d'inculquer aux enfans, ne doit avoir pour objet que de les rendre juſtes, humains, ſociables, bienfaiſans, par la crainte de déplaire à l'auteur de la nature, qu'on montre comme rempli de bienveillance pour notre eſpece. L'hiſtoire n'eſt utile que parce qu'elle nous fournit les preuves multipliées des effets redoutables qu'ont produit ſur la terre les paſſions & les délires des hommes. L'érudition, la lecture des anciens, l'étude des langues mortes ſeroient des occupations bien ſtériles, ſi elles ne nous mettoient pas à portée de profiter des préceptes de la ſageſſe antique, & d'appliquer la raiſon des ſiècles antérieurs à notre conduite préſente. La juriſprudence eſt la connoiſſance des regles établies pour le maintien de la juſtice & de la paix dans

la ſociété. Ce qu'on appelle le *droit de la nature & des gens* n'eſt, comme on l'a fait voir, que la morale qui doit régler la conduite des nations entre elles. La politique eſt-elle donc autre choſe que la connoiſſance des devoirs mutuels qui lient les ſouverains & les ſujets, c'eſt-à dire, la morale des rois ?

La morale devroit être le but unique de toutes les ſciences qu'on enſeigne à la jeuneſſe : toutes à leur manière doivent contribuer à rendre les hommes utiles ; toutes doivent, par des moyens divers, concourir à procurer la félicité générale par le bien-être des individus. En s'occupant utilement pour tous, le ſavant acquiert des droits très-légitimes à ſa propre ſubſiſtance, à ſon ſalaire, à la gloire, à la reconnoiſſance du public. Le mérite de la phyſique, de la médecine, de la chymie, de la méchanique, de l'aſtronomie &c. ne peut être fondé que ſur le bien que ces ſciences font aux hommes. Les arts, les manufactures, le commerce, l'agriculture, les différens métiers fourniſſent aux gens du peuple mille moyens de ſubſiſter, de faire une fortune honnête : en contribuant au bien-être ſocial, ils travaillent à leur propre félicité. La morale, ſi honteuſement négligée dans l'éducation, eſt évidemment le lien de la ſociété ; elle oblige, à leur inſu, des ingrats qui la dédaignent. Apprends à être utile, afin de vivre heureux en ce monde, voilà ce que l'éducation, d'accord avec la vraie morale, doit inculquer à l'homme. (*Morale univerſelle*).

JUGEMENT, INSTRUCTION, INTELLIGENCE. Quoique juſqu'à l'adoleſcence tout le cours de la vie ſoit un temps de foibleſſe, il eſt un point dans la durée de ce premier âge, où le progrès des forces ayant paſſé celui des beſoins, l'animal croiſſant, encore abſolument foible, devient fort par relation. Ses beſoins n'étant pas tous développés, ſes forces actuelles ſont plus que ſuffiſantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il ſeroit très-foible ; comme enfant il eſt très-fort.

D'où vient la foibleſſe de l'homme ? De l'inégalité qui ſe trouve entre ſa force & ſes deſirs. Ce ſont nos paſſions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit, pour les contenter, plus de forces que ne nous en donna la nature. Diminuez donc les deſirs, c'eſt comme ſi vous augmentiez les forces. Celui qui peut plus qu'il ne deſire, en a de reſte : il eſt certainement un être très-fort. Voilà le troiſième état de l'enfance. & celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer ; car cet âge approche de l'adoleſcence, ſans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe développent bien plus rapidement que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui ; l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble, pour en ſortir, attendre que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, il les brave ſans peine ; ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit ; ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement ; tout ce qui peut nourrir eſt bon a ſon âge ; s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort ; il ſe voit par-tout entouré de tout ce qui lui eſt néceſſaire ; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien ſur lui ; ſes deſirs ne vont pas plus loin que ſes bras : non-ſeulement il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui en faut ; c'eſt le ſeul temps de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Je preſſens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de beſoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne ſongera pas que je parle de mon élève, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caiſſe, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne ſe manifeſte qu'avec la virilité, que les eſprits vitaux élaborés dans les vaiſſeaux convenables & répandus dans tout le corps, peuvent ſeuls donner aux muſcles la conſiſtance, l'activité, le ton, le reſſort d'où réſulte une véritable force. Voilà la philoſophie du cabinet, mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture, tout comme leur père ; on les prendroit pour des hommes, ſi le ſon de leur voix ne les trahiſſoit pas. Dans nos villes même, de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, ſont preſque auſſi robuſtes que le maître, & ne ſeroient guères moins adroits ſi on les eût exercés à temps. S'il y a de la différence, & je conviens qu'il y en a, elle eſt beaucoup moindre, je le répète, que celle des deſirs fougueux d'un homme aux deſirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'eſt pas ici queſtion ſeulement de forces phyſiques, mais ſur-tout de la force & capacité de l'eſprit qui les ſupplée ou qui les dirige.

Cet intervalle ou l'individu peut plus qu'il ne deſire, bien qu'il ne ſoit pas le temps de ſa plus grande force abſolue, eſt, comme je l'ai dit, celui de ſa plus grande force relative. Il eſt le temps le plus précieux de la vie ; temps qui ne vient qu'une ſeule fois ; temps très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la ſuite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces qu'il a de trop à préſent, & qui lui manquera dans un autre âge ? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir le

ſuperflu de ſon être actuel : l'enfant robuſte fera des proviſions pour l'homme foible : mais il n'établira ſes magaſins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui ſont étrangères ; pour s'approprier véritablement ſon acquis, c'eſt dans ſes bras, dans ſa tête, c'eſt dans lui qu'il le logera. Voici donc le temps des travaux, des inſtructions, des études ; & remarquez que ce n'eſt pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'eſt la nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ſes bornes ; & non-ſeulement un homme ne peut pas tout ſavoir, il ne peut pas même ſavoir en entier le peu que ſavent les autres hommes. Puiſque la contradictoire de chaque propoſition fauſſe eſt une vérité, le nombre des vérités eſt inépuiſable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choſes qu'on doit enſeigner, ainſi que dans le temps propre à les apprendre. Des connoiſſances qui ſont à notre portée, les unes ſont fauſſes, les autres ſont inutiles, les autres ſervent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être eſt ſeul digne des recherches d'un homme ſage, & par conſéquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de ſavoir ce qui eſt, mais ſeulement ce qui eſt utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les vérités qui demandent pour être compriſes un entendement déjà tout formé ; celles qui ſuppoſent la connoiſſance des rapports de l'homme, qu'un enfant ne peut acquérir ; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, diſpoſent une ame inexpérimentée à penſer faux ſur d'autres ſujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle, relativement à l'exiſtence des choſes ; mais que ce cercle forme encore une ſphère immenſe pour la meſure de l'eſprit d'un enfant ! Ténèbres de l'entendement humain, quelle main téméraire oſa toucher à votre voile ? Que d'abymes je vois creuſer par nos vaines ſciences autour de ce jeune infortuné ! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux ſentiers, & tirer devant ſes yeux le rideau ſacré de la nature, tremble. Aſſure-toi bien premièrement, de ſa tête & de la tienne ; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux. Crains l'attrait ſpécieux du menſonge, & les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, ſans ceſſe que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur ſeule eſt funeſte, & qu'on ne s'égare point parce qu'on ne ſait pas, mais parce qu'on croit ſavoir.

Ses progrès dans la Géométrie vous pourroient ſervir d'épreuve & de meſure certaine pour le développement de ſon intelligence ; mais ſitôt qu'il peut diſcerner ce qui eſt utile & ce qui ne l'eſt pas, il importe d'uſer de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener aux études ſpéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes ? commencez par faire en ſorte qu'il ait beſoin de trouver un quarré égal à un rectang'e donné : s'il s'agiſſoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problême de la duplication du cube intéreſſant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui diſtinguent le bien & le mal ! Juſqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la néceſſité : maintenant nous avons égard à ce qui eſt utile ; nous arriverons bientôt à ce qui eſt convenable & bon.

Le même inſtinct anime les diverſes facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à ſe développer, ſuccède l'activité de l'eſprit qui cherche à s'inſtruire. D'abord les enfans ne ſont que remuans ; enſuite ils ſont curieux, & cette curioſité bien dirigée eſt le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Diſtinguons toujours les penchans qui viennent de la nature, de ceux qui viennent de l'opinion. Il eſt une ardeur de ſavoir qui n'eſt fondée que ſur le deſir d'être eſtimé ſavant ; il en eſt une autre qui naît d'une curioſité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intéreſſer de près ou de loin. Le deſir inné du bien-être & l'impoſſibilité de contenter pleinement ce deſir, lui font rechercher ſans ceſſe de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel eſt le premier principe de la curioſité ; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne ſe fait qu'en proportion de nos paſſions & de nos lumières. Suppoſez un Philoſophe relégué dans une iſle déſerte avec des inſtrumens & des livres, sûr d'y paſſer ſeul le reſte de ſes jours ; il ne s'embarraſſera plus guères du ſyſtême du monde ; des loix de l'attraction, du calcul différentiel : il n'ouvrira peut-être de ſa vie un ſeul livre, mais jamais il ne s'abſtiendra de viſiter ſon iſle juſqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puiſſe être. Rejettons donc encore de nos premières études les connoiſſances dont le goût n'eſt point naturel à l'homme, & bornons-nous à celles que l'inſtinct nous porte à chercher.

L'iſle du genre humain, c'eſt la terre ; l'objet le plus frappant pour nos yeux, c'eſt le ſoleil. Sitôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premières obſervations doivent tomber ſur l'une & ſur l'autre. Auſſi la philoſophie de preſque tous les peuples ſauvages roule-t-elle uniquement ſur d'imaginaires diviſions de la terre, & ſur la divinité du ſoleil.

Quel écart ! dira-t-on peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement : tout-à-coup nous voilà parcourant le globe, &

ſautant aux extrêmités de l'Univers ! Cet écart eſt l'effet du progrès de nos forces & de la pente de notre eſprit. Dans l'état de foibleſſe & d'inſuffiſance, le ſoin de nous conſerver nous concentre au-dedans de nous ; dans l'état de puiſſance & de force, le deſir d'étendre notre être nous porte au-delà, & nous fait élancer auſſi loin qu'il nous eſt poſſible : mais comme le monde intellectuel nous eſt encore inconnu, notre penſée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'eſpace qu'il meſure.

Transformons nos ſenſations en idées, mais ne ſautons pas tout d'un coup des objets ſenſibles aux objets intellectuels. C'eſt par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premières opérations de l'eſprit, que les ſens ſoient toujours ſes guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre inſtruction que les faits. L'enfant qui lit ne penſe pas, il ne ſait que lire ; il ne s'inſtruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux ; mais pour nourrir ſa curioſité, ne vous preſſez jamais de la ſatisfaire. Mettez les queſtions à ſa portée, & laiſſez les lui réſoudre. Qu'il ne ſache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même : qu'il n'apprenne pas la ſcience ; qu'il l'invente. Si jamais vous ſubſtituez dans ſon eſprit l'autorité à la raiſon, il ne raiſonnera plus ; il ne ſera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la Géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des ſphères, des carte : que de machines ! Pourquoi toutes ces répréſentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il ſache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle ſoirée, on va ſe promener dans un lieu favorable, où l'horiſon bien découvert laiſſe voir à plein le ſoleil couchant, & l'on obſerve les objets qui rendent reconnoiſſable le lieu de ſon coucher. Le lendemain, pour reſpirer le frais, on retourne au même lieu avant que le ſoleil ſe lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flammes : à leur éclat on attend l'aſtre long-temps avant qu'il ſe montre : à chaque inſtant on croit le voir paroître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit auſſi-tôt tout l'eſpace : le voile des ténèbres s'efface & tombe : l'homme reconnoît ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle ; le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réſeau de roſée, qui réfléchit à l'œil la lumière & les couleurs. Les oiſeaux en chœur ſe réuniſſent & ſaluent de concert le père de la vie ; en ce moment pas un ſeul ne ſe tait. Leur gaſouillement foible encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée, il ſe ſent de la langueur d'un paiſible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénétrer juſqu'à l'ame. Il y a là un quart-d'heure d'enchantement auquel nul homme ne réſiſte : un ſpectacle ſi grand, ſi beau, ſi délicieux, n'en laiſſe aucun de ſang-froid.

Plein de l'enthouſiaſme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant : il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux ſenſations dont il eſt ému lui-même. Pure bêtiſe ! C'eſt dans le cœur de l'homme qu'eſt la vie du ſpectacle de la nature ; pour le voir, il faut le ſentir. L'enfant apperçoit les objets ; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquiſe, il faut des ſentimens qu'il n'a point éprouvés, pour ſentir l'impreſſion compoſée qui réſulte à-la-fois de toutes ces ſenſations. S'il n'a long temps parcouru des plaines arides, ſi des ſables ardens n'ont brûlé ſes pieds, ſi la réverberation ſuffoquante des rochers frappés du ſoleil ne l'oppreſſa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée ? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la roſée, le marcher mol & doux ſur la pelouſe, enchanteront-ils ſes ſens ? Comment le chant des oiſeaux lui cauſera-t-il une émotion voluptueuſe, ſi les accens de l'amour & du plaiſir lui ſont encore inconnus ? Avec quels tranſports verra-t-il naître une ſi belle journée, ſi ſon imagination ne ſait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir ? Enfin comment s'attendrira-t-il ſur la beauté du ſpectacle de la nature, s'il ignore quelle main prit ſoin de l'orner.

Ne tenez point à l'enfant des diſcours qu'il ne peut entendre. Point de deſcriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poéſie. Il n'eſt pas maintenant queſtion de ſentiment ni de goût. Continuez d'être clair, ſimple & froid ; le temps ne viendra que trop tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'eſprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ſes inſtrumens de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu ſon inſuffiſance, à chaque nouvel objet qu'il voit, il l'examine long-temps ſans rien dire. Il eſt penſif & non queſtionneur. Contentez-vous donc de lui préſenter à propos les objets ; puis quand vous verrez ſa curioſité ſuffiſamment occupée, faites-lui quelque queſtion laconique qui le mette ſur la voye de la reſoudre.

Dans cette occaſion, après avoir bien contemplé

avec lui le ſoleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voiſins, après l'avoir laſſe cauſer-là-deſſus tout à ſon aiſe, gardez quelques momens le ſilence, comme homme qui rêve, & puis vous lui direz: je ſonge qu'hier au ſoir le ſoleil s'eſt couché là, & qu'il s'eſt levé là ce matin. Comment cela ſe peut-il faire? N'ajoutez rien de plus; s'il vous fait des queſtions n'y répondez point; parlez d'autre choſe. Laiſſez le à lui-même, & ſoyez sûr qu'il y penſera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il ſoit bien frappé de quelque vérité ſenſible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas aſſez celle-ci de cette manière, il y a moyen de la lui rendre plus ſenſible encore, & ce moyen c'eſt de retourner la queſtion. S'il ne ſait pas comment le ſoleil parvient de ſon coucher à ſon lever, il ſait au moins comment il parvient de ſon lever à ſon coucher; ſes yeux ſeuls le lui apprennent. Eclairciſſez donc la première queſtion par l'autre: ou votre élève eſt abſolument ſtupide, ou l'analogie eſt trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà ſa première leçon de Coſmographie.

Comme nous procédons toujours lentement, d'idée ſenſible en idée ſenſible, que nous nous familiariſons long-temps avec la même avant de paſſer à une autre, & qu'enfin nous ne forçons jamais notre élève d'être attentif, il y a loin de cette première leçon à la connoiſſance du cours du ſoleil & de la figure de la terre: mais comme tous les mouvemens apparens des corps céleſtes tiennent à un même principe, & que la première obſervation mene à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de temps, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipſes, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puiſque le ſoleil tourne autour du monde, il décrit un cercle, & tout cercle doit avoir un centre, nous ſavons déjà cela. Ce centre ne ſauroit ſe voir, car il eſt au cœur de la terre; mais on peut, ſur la ſurface, marquer deux points qui lui correſpondent. Une broche paſſant par les trois points & prolongée juſqu'au ciel de part & d'autre, ſera l'axe du monde & du mouvement journalier du ſoleil. Un toton rond tournant ſur ſa pointe, repréſente le ciel tournant ſur ſon axe: les deux pointes du toton ſont les deux poles; l'enfant ſera fort aiſe d'en connoître un: je lui montre à la queue de la petite ourſe. Voilà de l'amuſement pour la nuit; peu-à-peu l'on ſe familiariſe avec les étoiles, & de-là naît le premier goût de connoître les planètes, & d'obſerver les conſtellations.

Nous avons vu lever le ſoleil à la St. Jean; nous l'allons voir auſſi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver: car on ſait que nous ne ſommes pas pareſſeux & que nous nous faiſons un jeu de braver le froid. J'ai ſoin de faire cette ſeconde obſervation dans le même lieu où nous avons fait la première, & moyennant quelque adreſſe pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier. Oh, oh! voilà qui eſt plaiſant! le ſoleil ne ſe lève plus à la même place! Ici ſont nos anciens renſeignemens, & à préſent il s'eſt levé là, &c. Il y a donc un orient d'été & un orient d'hiver, &c.... Jeune maître, vous voilà ſur la voie. Ces exemples vous doivent ſuffire pour enſeigner très-clairement la ſphère, en prenant le monde pour le monde, & le ſoleil pour le ſoleil.

En général, ne ſubſtituez jamais le ſigne à la choſe, que quand il vous eſt impoſſible de la montrer; car le ſigne abſorbe l'attention de l'enfant, & lui fait oublier la choſe repréſentée.

La ſphère armillaire me paroît une machine mal compoſée, & exécutée dans de mauvaiſes proportions. Cette confuſion de cercles, & les biſarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'eſprit des enfans.

La terre eſt trop petite, les cercles ſont trop grands, trop nombreux; quelques-uns, comme les colures, ſont parfaitement inutiles, chaque cercle eſt plus large que la terre; l'épaiſſeur du carton leur donne un air de ſolidité qui les fait prendre pour des maſſes circulaires réellement exiſtantes; & quand vous dites à l'enfant que ces cercles ſont imaginaires, il ne ſait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne ſavons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leur prêtons les nôtres; & ſuivant toujours nos propres raiſonnemens, avec des chaînes de vérités, nous n'entaſſons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On diſpute ſur le choix de l'analyſe ou de la ſynthèſe pour étudier les ſciences. Il n'eſt pas toujours beſoin de choiſir. Quelquefois on peut réſoudre & compoſer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enſeignante, lorſqu'il croit ne faire qu'analyſer: Alors en employant en même temps l'une & l'autre, elles ſe ſerviroient mutuellement de preuves. Partant à-la-fois des deux points oppoſés, ſans penſer faire la même route, il ſeroit tout ſurpris de ſe rencontrer, & cette ſurpriſe ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple, prendre la Géographie par ſes deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la meſure de ſes parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie ſa ſphère & ſe tranſporte ainſi dans les cieux, ramenez-le à la diviſion de

de la terre & montrez-lui d'abord ſon propre ſéjour.

Ses deux premiers points de Géographie ſeront la ville où il demeure & la maiſon de campagne de ſon père; enſuite les lieux intermédiaires, enſuite les rivières du voiſinage, enfin l'aſpect du ſoleil & la manière de s'orienter. C'eſt ici le point de réunion. Qu'il faſſe lui-même la carte de tout cela; carte très-ſimple & d'abord formée de deux ſeuls objets auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à meſure qu'il ſait ou qu'il eſtime leur diſtance & leur poſition. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, ſans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, ſans qu'il y paroiſſe. S'il ſe trompe, laiſſez le faire, ne corrigéz point ſes erreurs. Attendez en ſilence qu'il ſoit en état de les voir, & de les corriger lui-même; ou tout au plus, dans une occaſion favorable, amenez quelque opération qui les lui faſſe ſentir. S'il ne ſe trompoit jamais, il n'apprendroit pas ſi bien. Au reſte, il ne s'agit pas qu'il ſache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en inſtruire; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles repréſentent & qu'il ait une idée nette de l'art qui ſert à les dreſſer. Voyez déjà la différence qu'il y a du ſavoir de vos éleves à l'ignorance du mien! ils ſavent les cartes, & lui les fait. Voici de nouveaux ornemens pour ſa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'eſprit de mon inſtitution n'eſt pas d'enſeigner à l'enfant beaucoup de choſes, mais de ne laiſſer jamais entrer dans ſon cerveau que des idées juſtes & claires. Quand il ne ſauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne ſe trompe pas; & je ne mets de vérités dans ſa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raiſon, le jugement viennent lentement; les préjugés accourent en foule, c'eſt d'eux qu'il le faut préſerver. Mais ſi vous regardez la ſcience en elle-même, vous entrez dans une mer ſans fond, ſans rivages, toute pleine d'écueils; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoiſſances, ſe laiſſer ſéduire à leurs charmes, & courir de l'une à l'autre ſans ſavoir s'arrêter; je crois voir un enfant ſur le rivage amaſſant des coquilles, & commençant par s'en charger, puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, juſqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne ſachant plus que choiſir, il finiſſe par tout jeter, & retourner à vuide.

Durant le premier âge, le temps étoit long; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de ſe mal employer. Ici c'eſt tout le contraire, & nous n'en avons pas aſſez pour faire tout ce qui ſeroit utile. Songez que les paſſions approchent, & que ſitôt qu'elles frapperont à la porte, votre éleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paiſible d'intelligence eſt ſi court, il paſſe ſi rapidement, il a tant d'autres uſages néceſſaires, que c'eſt une folie de vouloir qu'il ſuffiſe à rendre un enfant ſavant. Il ne s'agit point de lui enſeigner les ſciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, & des méthodes pour les apprendre, quand ce goût ſera mieux développé. C'eſt là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le temps auſſi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention ſuivie au même objet; mais ce n'eſt jamais la contrainte, c'eſt toujours le plaiſir ou le deſir qui doit produire cette attention; il faut avoir grand ſoin qu'elle ne l'accable point & n'aille pas juſqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, & quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne faſſe rien malgré lui.

S'il vous queſtionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir ſa curioſité, non pour la raſſaſier: ſur-tout quand vous voyez qu'au lieu de queſtionner pour s'inſtruire, il ſe met à battre la campagne & à vous accabler de ſottes queſtions, arrêtez-vous à l'inſtant; sûr qu'alors il ne ſe ſoucie plus de la choſe, mais ſeulement de vous aſſervir à ſes interrogations. Il faut avoir moins d'égard aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertiſſement, juſqu'ici moins néceſſaire, devient de la dernière importance auſſitôt que l'enfant commence à raiſonner.

Il y a une chaîne de vérités générales, par laquelle toutes les ſciences tiennent à des principes communs & ſe développent ſucceſſivement. Cette chaîne eſt la méthode des Philoſophes; ce n'eſt point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le ſuit. Cet ordre qui nourrit par une curioſité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, eſt celui que ſuivent la plupart des hommes, & ſurtout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des méridiennes. Deux points d'interſection entre les ombres égales du matin & du ſoir, donnent une méridienne excellente pour un Aſtronome de treize ans. Mais ces méridiennes s'effacent; il faut du temps pour les tracer; elles aſſujettiſſent à travailler toujours dans le même lieu; tant de ſoins, tant de gêne l'ennuyeroient à la fin. Nous l'avons prévu; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs & minucieux détails. Lecteurs, j'entends vos murmures & je les brave: je ne veux point ſacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre.

Prenez votre parti sur mes longueurs ; car pour moi j'ai pris le mien sur vos plaintes.

Depuis long temps nous nous étions apperçus, mon élève & moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, & que d'autres ne les attiroient pas. Par hazard nous en trouvons un qui a une vertu plus singuliere encore : c'est d'attirer à quelque distance, & sans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de temps cette qualité nous amuse sans que nous pussions y rien voir de plus ? Enfin, nous trouvons qu'elle se communique au fer même aimanté dans un certain sens. Un jour nous allons à la foire ; un Joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant sur un bassin d'eau. Fort surpris, nous ne disons pourtant pas, c'est un Sorcier : car nous ne savons ce que c'est qu'un Sorcier. Sans cesse frappés d'effets dont nous ignorons les causes, nous ne nous pressons de juger de rien, & nous restons en repos dans notre ignorance, jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter, nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps & que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos, c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches, & sitôt que le Joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenoit à peine, lui dit que ce tout n'est pas difficile, & que lui-même en fera bien autant : il est pris au mot. A l'instant il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer : en approchant de la table le cœur lui bat ; il présente le pain presque en tremblant ; le canard vient & le suit ; l'enfant s'écrie & tressaillit d'aise. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'assemblée, la tête lui tourne, il est hors de lui. Le Bateleur interdit, vient pourtant l'embrasser, le féliciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus du monde encore plus applaudir à son habileté. Mon petit naturaliste énorgueilli veut babiller ; mais sur-le-champ je lui ferme la bouche & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant jusqu'au lendemain compte les minutes avec une risible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre-humain fût témoin de sa gloire : il attend l'heure avec peine, il la devance : on vole au rendez-vous ; la salle est déjà pleine. En entrant son jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder ; le Joueur de gobelets se surpasse, & fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela : il s'agite, sue, il respire à peine ; il passe son temps à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient ; le maître l'annonce au public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain.... Nouvelle vicissitude des choses humaines ! le canard, si privé la veille, est devenu sauvage aujourd'hui ; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit ; il évite le pain & la main qui le présente, avec autant de soin qu'il les suivoit auparavant. Après mille essais inutiles & toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, & défie le Joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets sans répondre prend un morceau de pain, le présente au canard : à l'instant le canard suit le pain & vient à la main qui le retire : l'enfant prend le même morceau de pain, mais loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du bassin ; il s'éloigne enfin tout confus & n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le Joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté & s'en sert avec autant de succès que du sien ; il en tire le fer devant tout le monde ; autre risée à nos dépens ; puis de ce pain, ainsi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce, il en fait autant avec son gant, avec le bout de son doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, & d'un ton d'emphase propre à ces gens-là, déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste, il lui parle & le canad obéit ; il lui dit d'aller à droite, il y va, de revenir & il revient, de tourner & il tourne ; le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissemens redoublés sont autant d'affronts pour nous ; nous nous évadons sans être apperçus & nous nous renfermons dans notre chambre sans aller raconter nos succès a tout le monde, comme nous l'avions projetté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte ; j'ouvre ; c'est l'homme aux gobelets. Il se plaint

modeſtement de notre conduite ; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ſes jeux & lui ôter ſon gagne-pain ? Qu'y a-t-il donc de ſi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la ſubſiſtance d'un honnête homme ? Ma foi, Meſſieurs, ſi j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois gueres de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a paſſé ſa vie à s'exercer à cette chétive induſtrie, en ſait là-deſſus plus que vous, qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'eſt qu'il ne faut pas ſe preſſer d'étaler étourdiment ce qu'on ſait ; j'ai toujours ſoin de conſerver mes meilleurs tours pour l'occaſion, & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiſcrets. Au reſte, Meſſieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce ſecret, qui vous a tant embarraſſés, vous priant de n'en pas abuſer pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre ſa machine, & nous voyons avec la dernière ſurpriſe qu'elle ne conſiſte qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché ſous la table faiſoit mouvoir ſans qu'on s'en apperçût.

L'homme replie ſa machine, & après lui avoir fait nos remercimens & nos excuſes, nous voulons lui faire un préſent ; il le refuſe. » Non Meſſieurs, je n'ai pas aſſez à me louer de vous pour accepter vos dons ; je vous laiſſe obligés à moi malgré vous ; c'eſt ma ſeule vengeance. Apprenez qu'il y a de la généroſité dans tous les états ; je fais payer mes tours & non mes leçons. «

En ſortant, il m'adreſſe à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuſe volontiers, me dit-il, cet enfant ; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monſieur, qui deviez connoître ſa faute, pourquoi la lui avoir laiſſé faire ? Puiſque vous vivez enſemble, comme le plus âgé vous lui devez vos ſoins, vos conſeils ; votre expérience eſt l'autorité qui doit le conduire. En ſe reprochant, étant grand, les torts de ſa jeuneſſe, il vous reprochera ſans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti.

Il part, & nous laiſſe tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité ; je promets à l'enfant de la ſacrifier une autre fois à ſon intérêt, & de l'avertir de ſes fautes avant qu'il en faſſe ; car le tems approche où nos rapports vont changer, & où la ſévérité du maître doit ſuccéder à la complaiſance du camarade : ce changement doit s'amener par degrés ; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire, pour revoir le tour dont nous avons appris le ſecret. Nous abordons avec un profond reſpect notre Bâteleur-Socrate ; à peine oſons-nous lever les yeux ſur lui : il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une diſtinction qui nous humilie encore. Il fait ſes tours comme à l'ordinaire ; mais il s'amuſe & ſe complaît long-tems à celui du canard, en nous regardant ſouvent d'un air aſſez fier. Nous ſavons tout, & nous ne ſoufflons pas. Si mon élève oſoit ſeulement ouvrir la bouche, ce ſeroit un enfant à écraſer.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne ſemble. Que de leçons dans une ſeule ! Que de ſuites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité ! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec ſoin. Si vous ſavez en faire ſortir ainſi l'humiliation, les diſgraces, ſoyez ſûr qu'il n'en reviendra de long-tems un ſecond. Que d'apprêts, direz-vous ! J'en conviens ; & le tout pour nous faire une bouſſole qui nous tienne lieu de méridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus preſſé que de faire une machine ſemblable à celle que nous avons vue. Une table évuidée, un baſſin très-plat ajuſté ſur cette table, & rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de ſoin, &c. Souvent attentifs autour du baſſin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours à peu-près la même direction. Nous ſuivons cette expérience, nous examinons cette direction, nous trouvons qu'elle eſt du midi au nord ; il n'en faut pas davantage, notre bouſſole eſt trouvée, ou autant vaut ; nous voilà dans la phyſique.

Il y a divers climats ſur la terre, & diverſes températures à ces climats. Les ſaiſons varient plus ſenſiblement à meſure qu'on approche du pôle ; tous les corps ſe reſſerrent au froid, & ſe dilatent à la chaleur ; cet effet eſt plus meſurable dans les liqueurs, & plus ſenſible dans les liqueurs ſpiritueuſes : delà le thermomètre. Le vent frappe le viſage ; l'air eſt donc un corps, un fluide ; on le ſent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renverſez un verre dans l'eau ; l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laiſſiez à l'air une iſſue ; l'air eſt donc capable de réſiſtance : enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'eſpace d'air, ſans pouvoir remplir tout-à-fait cet eſpace ; l'air eſt donc capable de compreſſion juſqu'à certain point Un ballon rempli d'air comprimé, bondit mieux que rempli de toute autre matière ; l'air eſt donc un corps élaſtique. Etant étendu dans le bain, ſoulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le ſentirez chargé d'un poids terrible ; l'air eſt donc un corps peſant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut meſurer ſon poids ; delà le baromètre, le ſyphon, la canne à vent,

la machine pneumatique. Toutes les loix de la ſtatique & de l'hydroſtatique ſe trouvent par des expériences tout auſſi groſſières. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela, dans un cabinet de phyſique expérimentale. Tout cet appareil d'inſtrumens & de machines me déplaît. L'air ſcientifique tue la ſcience. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent & dérobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous faſſions nous-mêmes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'inſtrument avant l'expérience ; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience, comme par hazard, nous inventions peu-à-peu l'inſtrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos inſtrumens ne ſoient point ſi parfaits & ſi juſtes; & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des opérations qui doivent en réſulter. Pour ma première leçon de ſtatique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers ſur le dos d'une chaiſe, je meſure la longueur de deux parties du bâton en équilibre; j'ajoute, de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux; & le tirant ou le pouſſant autant qu'il eſt néceſſaire, je trouve enfin que l'équilibre réſulte d'une proportion reciproque entre la quantité des poids, & la longueur des léviers. Voilà déjà mon petit phyſicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires & bien plus sûres des choſes qu'on apprend ainſi de ſoi-même, que de celles qu'on tient des enſeignemens d'autrui; & outre qu'on n'accoutume point ſa raiſon à ſe ſoumettre ſervilement à l'autorité, l'on ſe rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des inſtrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laiſſons affaiſſer notre eſprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme, qui, toujours habillé, chauſſé, ſervi par ſes gens, & traîné par ſes chevaux, perd à la fin la force & l'uſage de ſes membres. Boileau ſe vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement : parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des ſciences, nous aurions grand beſoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus ſenſible de ces lentes & laborieuſes recherches, eſt de maintenir, au milieu des études ſpéculatives, le corps dans ſon activité, les membres dans leur ſoupleſſe, & de former ſans ceſſe les mains au travail & aux uſages utiles à l'homme. Tant d'inſtrumens inventés pour nous guider dans nos expériences, & ſuppléer à la juſteſſe des ſens, en font négliger l'exercice. Le graphomètre diſpenſe d'eſtimer la grandeur des angles; l'œil qui meſuroit avec préciſion les diſtances, s'en fie à la chaîne qui les meſure pour lui; la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits : à force de raſſembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines, l'adreſſe qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire, la ſagacité qu'il falloit pour nous en paſſer, nous gagnons ſans rien perdre, nous ajoutons l'art à la nature, & nous devenons plus ingénieux ſans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant ſur des livres, ſi je l'occupe dans un attelier, ſes mains travaillent au profit de ſon eſprit, il devient philoſophe, & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres uſages dont je parlerai ci-après, & l'on verra comment des jeux de la philoſophie, on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoiſſances purement ſpéculatives ne convenoient guères aux enfans, même approchans de l'adoleſcence : mais ſans les faire entrer bien avant dans la phyſique ſyſtématique, faites pourtant que leurs expériences ſe lient l'une à l'autre par quelque ſorte de déductions ; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puiſſent les placer par ordre dans leur eſprit, & ſe les rappeller au beſoin; car il eſt bien difficile que des faits, & même des raiſonnemens iſolés, tiennent long-tems dans la mémoire, quand on manque de priſe pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la nature, commencez toujours par les phénomènes les plus communs & les plus ſenſibles; & accoutumez votre élève à ne pas prendre ces phénomènes pour des raiſons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poſer en l'air; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Emile, attentif à ce que je fais, & je lui dis : pourquoi cette pierre eſt elle tombée?

Quel enfant reſtera court à cette queſtion? Aucun, pas même Emile, ſi je n'ai pris grand ſoin de le préparer à n'y ſavoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe, parce qu'elle eſt peſante ; & qu'eſt-ce qui eſt peſant? C'eſt ce qui tombe. La pierre tombe donc parce qu'elle tombe? Ici mon petit philoſophe eſt arrêté tout de bon. Voilà ſa première leçon de phyſique ſyſtématique, &, ſoit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce ſera toujours une leçon de bon ſens.

A meſure que l'enfant avance en intelligence, d'autres conſidérations importantes nous obligent à plus de choix dans ſes occupations. Sitôt qu'il parvient à ſe connoître aſſez lui-même pour con-

cevoir en quoi consiste son bien-être, sitôt qu'il peut saisir des rapports assez étendus pour juger de ce qui lui convient, & de ce qui ne lui convient pas, dès lors il est en état de sentir toute la difference du travail à l'amusement, & de ne regarder celui ci que comme le délassement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ses études, & l'engager à y donner une application plus constante qu'il n'en donnoit à de simples amusemens. La loi de la nécessité toujours renaissante, apprend de bonne heure à l'homme, à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel est l'usage de la prévoyance; & de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la sagesse où toute la misère humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par savoir ce que c'est que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel est aussi simple que sa vie; il consiste à ne pas souffrir: la santé, la liberté, le nécessaire le constituent. Le bonheur de l'homme moral est autre chose; mais ce n'est pas de celui-là qu'il est ici question. Je ne saurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement physiques qui puissent intéreller les enfans, sur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poison de l'opinion.

Lorsqu'avant de sentir leurs besoins, ils les prévoient, leur intelligence est déjà fort avancée, ils commencent à connoître le prix du temps. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi sur des objets utiles, mais d'une utilité sensible à leur âge & à la portée de leurs lumières. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'usage de la société ne doit point sitôt leur être présenté, parce qu'ils ne sont pas en état de l'entendre. C'est une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choses qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, sans qu'ils sachent quel est ce bien; & dont on les assure qu'ils tireront du profit étant grands, sans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit, qu'ils ne sauroient comprendre.

Que l'enfant ne fasse rien sur parole; rien n'est bien pour lui, que ce qu'il sent être tel. En le jettant toujours en avant de ses lumières, vous croyez user de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains instrumens dont il ne fera peut-être jamais d'usage, vous lui ôtez l'instrument le plus universel de l'homme, qui est le bon sens; vous l'accoutumez à se laisser toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il soit docile étant petit; c'est vouloir qu'il soit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites sans cesse: *tout ce que je vous demande est pour votre avantage; mais vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi, que vous fassiez ou non ce que j'exige? C'est pour vous seul que vous travailliez.* Avec tous ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de celui que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un souffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute espèce, pour le prendre à son piége, ou pour lui faire adopter sa folie.

Il importe qu'un homme sache bien des choses dont un enfant ne sauroit comprendre l'utilité; mais faut-il, & se peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de savoir? Tachez d'apprendre à l'enfant tout ce qui est utile à son âge, & vous verrez que tout son temps sera plus que rempli. Pourquoi vous-ez-vous au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il est si peu sûr qu'il parvienne! Mais, direz-vous sera-t-il temps d'apprendre ce qu'on doit savoir quand le moment sera venu d'en faire usage? Je l'ignore? mais ce que je sais c'est qu'il est impossible de l'apprendre plutôt; car nos vrais maîtres sont l'expérience & le sentiment, & jamais l'homme ne sent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'est trouvé. Un enfant sait qu'il est fait pour devenir homme; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, sont des occasions d'instruction pour lui; mais sur les idées de cet état qui ne sont pas à sa portée, il doit rester dans une ignorance absolue. Tout mon livre n'est qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Sitôt que nous sommes parvenus à donner à notre élève une idée du mot *utile*, nous avons une grande prise de plus pour le gouverner; car ce mot le frape beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un sens relatif à son âge, & qu'il en voit clairement le bien-être actuel. Vos enfans ne sont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu soin de leur en donner une idée qui soit à leur portée, & que d'autres se chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur est utile, ils n'ont jamais besoin d'y songer eux-mêmes & ne savent ce que c'est qu'utilité.

A quoi cela est-il bon? Voilà désormais le mot sacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie: voilà la question qui, de ma part, suit infailliblement toutes ses questions, & qui sert de frein à ces multitudes d'interrogations sottes & fastidieuses, dont les enfans fatiguent sans relâche & sans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer sur eux quelque espèce d'empire, que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour sa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien savoir que d'utile, interroge comme Socrate; il ne fait pas une question sans s'en rendre à lui-même la raison

qu'il fait qu'on lui en va demander avant que de la résoudre.

Voyez quel puissant instrument je vous mets entre les mains pour agir sur votre élève. Ne sachant les raisons de rien, le voilà presque réduit au silence quand il vous plaît; & vous, au contraire, quel avantage vos connoissances & votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui proposez; car, ne vous y trompez pas, lui faire cette question, c'est lui apprendre à vous la faire à son tour, & vous devez compter sur tout ce que vous lui proposerez dans la suite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire; *à quoi cela est-il bon.*

C'est ici peut-être le piége le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si sur la question de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une seule raison qu'il ne soit pas en état d'entendre, voyant que vous raisonnez sur vos idées & non sur les siennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le sien; il ne se fiera plus à vous, & tout est perdu: mais où est le maître qui vieuille bien rester court, & convenir de ses torts avec son élève? Tous se font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raisons à sa portée: ainsi ma conduite, toujours nette dans son esprit, ne lui seroit jamais suspecte, & je me conserverois plus de crédit en me supposant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premièrement, songez bien que c'est rarement à vous de lui proposer ce qu'il doit apprendre; c'est à lui de le desirer, de le chercher, de le trouver; à vous de le mettre à sa portée, de faire naître adroitement ce desir, & de lui fournir les moyens de le satisfaire. Il suit de-là que vos questions doivent être peu fréquentes, mais bien choisies; & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous serez toujours moins à découvert & plus souvent dans le cas de lui dire; *en quoi ce que vous me demandez est-il utile à savoir?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend & l'usage de ce qu'il apprend, sitôt que vous n'avez pas à lui donner sur ce que vous lui dites un éclaircissement qui soit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout, dites-lui sans scrupule: je n'ai pas de bonne réponse à vous faire; j'avois tort, laissons cela. Si votre instruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait; si elle ne l'étoit pas, avec un peu de soin vous trouverez bientôt l'occasion de lui en rendre l'utilité sensible.

Je n'aime point les explications en discours; les jeunes gens y font peu d'attention & ne les retiennent guères. Les choses, les choses! Je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots: avec notre éducation babillarde, nous ne faisons que des babillards.

Supposons que, tandis que j'étudie avec mon élève le cours du soleil & la manière de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi sert tout cela. Quel beau discours je vais lui faire! De combien de choses je saisis l'occasion de l'instruire en répondant à sa question, sur-tout si nous avons des témoins de notre entretien! Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulières à chaque climat, des mœurs des différens peuples, de l'usage du calendrier, de la supputation du retour des saisons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la manière de se conduire sur mer & de suivre exactement sa route sans savoir où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de manière à donner à mon élève une grande idée de toutes ces sciences & un grand désir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi sert de s'orienter, mais il n'ose de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux son compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations.

Mais notre Emile plus rustiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre & me laisser pérorer tout seul. Cherchons une solution plus grossière; mon appareil scientifique ne vaut rien pour lui.

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par son importune question, *à quoi sert cela?* Vous avez raison, lui dis-je, il faut y penser à loisir; & si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amusemens utiles. On s'occupe d'autre chose, & il n'est plus question de géographie du reste de la journée.

Le lendemain matin je lui propose un tour de promenade avant le déjeûner: il ne demande pas mieux; pour courir, les enfans sont toujours prêts, & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne savons plus où nous sommes, & quand il s'agit de revenir nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le temps se passe, la chaleur vient: nous avons

faim, nous nous preſſons, nous errons vainement de côté & d'autre, nous ne trouvons par-tout que des bois des carrières, des plaines, nul renſeignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien recrus, bien affamés, nous ne faiſons avec nos courſes que nous égarer davantage. Nous nous aſſeyons enfin nous repoſer, pour délibérer. Emile, que je ſuppoſe élevé comme un autre enfant, ne délibère point, il pleure; il ne ſait pas que nous ſommes à la porte de Montmorenci, & qu'un ſimple taillis nous le cache; mais ce taillis eſt une forêt pour lui, un homme de ſa ſtature eſt enterré dans des buiſſons.

Après quelques momens de ſilence, je lui dis d'un air inquiet; mon cher Emile, comment ferons-nous pour ſortir d'ici?

EMILE, *en nage, & pleurant à chaudes larmes.*

Je n'en ſais rien: je ſuis las; j'ai faim; j'ai ſoif; je n'en puis plus.

JEAN-JACQUES.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, & penſez-vous que je me fiſſe faute de pleurer ſi je pouvois déjeûner de mes larmes? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de ſe reconnoître. Voyons votre montre; quelle heure eſt-il?

EMILE.

Il eſt midi & je ſuis à jeûn.

JEAN-JACQUES.

Cela eſt vrai, il eſt midi, & je ſuis à jeûn.

EMILE.

Oh! que vous devez avoir faim?

JEAN-JACQUES.

Le malheur eſt que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il eſt midi! c'eſt juſtement l'heure où nous obſervions hier, de Montmorenci, la poſition de la forêt; ſi nous pouvions de même obſerver de la forêt la poſition de Montmorenci?.

EMILE.

Oui; mais hier nous voyions la forêt, & d'ici nous ne voyons pas la ville.

JEAN-JACQUES.

Voilà le mal.... Si nous pouvions nous paſſer de la voir pour trouver ſa poſition....

EMILE.

O mon bon ami!

JEAN-JACQUES.

Ne diſions-nous pas que la forêt étoit....

EMILE.

Au nord de Montmorenci.

JEAN-JACQUES.

Par conſéquent Montmorenci doit être....

EMILE.

Au ſud de la forêt.

JEAN-JACQUES.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

EMILE.

Oui, par la direction de l'ombre.

JEAN-JACQUES.

Mais le ſud?

EMILE.

Comment faire?

JEAN-JACQUES.

Le ſud eſt l'oppoſé du nord.

EMILE.

Cela eſt vrai; il n'y a qu'à chercher l'oppoſé de l'ombre. Oh! voilà le ſud, voilà le ſud! Sûrement Montmorenci eſt de ce côté; cherchons de ce côté.

JEAN-JACQUES.

Vous pouvez avoir raiſon; prenons ce ſentier à travers le bois.

EMILE, *frappant des mains, & pouſſant un cri de joie.*

Ah: je vois Montmorenci! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons

dîner ; courons vîte ; l'aſtronomie eſt bonne à quelque choſe.

Prenez garde que s'il ne dit pas cette dernière phraſe, il la penſera ; peu importe, pourvu que ce ne ſoit pas moi qui la diſe. Or ſoyez ſûr qu'il n'oubliera de ſa vie la leçon de cette journée au lieu que ſi je n'avois fait que lui ſuppoſer tout cela dans ſa chambre, mon diſcours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne ſauroit faire.

Le lecteur ne s'attend pas que je le mépriſe aſſez pour lui donner un exemple ſur chaque eſpèce d'étude : mais de quoi qu'il ſoit queſtion, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien meſurer ſa preuve ſur la capacité de l'élève ; car encore une fois, le mal n'eſt pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me ſouviens que voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré pluſieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment ſe faiſoit l'encre. Je lui diſois que ſa noirceur ne venoit que d'un fer très-diviſé, détaché du vitriol, & précipité par une liqueur alkaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma queſtion que je lui avois appriſe : me voilà fort embarraſſé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maiſon, & d'autre vin à huit ſols chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la diſſolution d'alkali fixe, puis ayant devant moi dans deux verres de ces deux différens vins, je lui parlai ainſi.

On falſifie pluſieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne ſont. Ces falſifications trompent l'œil & le goût ; mais elles ſont nuiſibles, & rendent la choſe falſifiée pire, avec ſa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

On falſifie ſur tout les boiſſons & ſur tout les vins, parce que la tromperie eſt plus difficile à connoître, & donne plus de profit au trompeur.

La falſification des vins verds ou aigres ſe fait avec de la litarge : la litarge eſt une préparation de plomb. Le plomb, uni aux acides fait un ſel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui eſt un poiſon pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin ſuſpect, de ſavoir s'il eſt litargiré ou s'il ne l'eſt pas. Or voici comment je raiſonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas ſeulement de l'eſprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire ; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire auſſi.

L'acide a du rapport aux ſubſtances métalliques, & s'unit avec elles par diſſolution pour former un ſel compoſé, ſel par exemple que la rouille qui n'eſt qu'un fer diſſous par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel auſſi que le verd-de-gris qui n'eſt qu'un cuivre diſſous par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux ſubſtances alkalines qu'aux ſubſtances métalliques, en ſorte que par l'intervention des premières, dans les ſels compoſés dont je viens de vous parler, l'acide eſt forcé de lâcher le métal auquel il eſt uni, pour s'attacher à l'alkali.

Alors la ſubſtance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit diſſoute, ſe précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins eſt litargiré, ſon acide tient la litarge en diſſolution. Que j'y verſe de la liqueur alkaline, elle forcera l'acide de quitter priſe pour s'unir à elle ; le plomb n'étant plus tenu en diſſolution reparoîtra, troublera la liqueur & ſe précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb ni d'aucun métal dans le vin, l'alkali s'unira paiſiblement avec l'acide, le tout reſtera diſſous, & il ne ſe fera aucune précipitation.

Enſuite je verſai de ma liqueur alkaline ſucceſſivement dans les deux verres : celui du vin de la maiſon reſta clair & diaphane, l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le vin falſifié qui empoiſonne. Cela ſe découvre par les mêmes connoiſſances dont vous me demandiez l'utilité Celui qui ſait bien comment ſe fait l'encre, fait connoître auſſi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, & cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus beſoin d'un peu de temps pour ſentir que je n'avois fait qu'une ſottiſe. Car ſans parler de l'impoſſiblité qu'à douze ans un enfant pût ſuivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'entroit pas dans ſon eſprit, parce qu'ayant goûté des deux vins & les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falſification que je penſois lui avoir ſi bien expliqué. Ces autres mots *mal-ſain*, *poiſon*, n'avoient même aucun ſens pour lui, il étoit là-deſſus dans le cas de l'hiſtorien du médecin Philippe ; c'eſt le cas de tous les enfans.

Les

Les rapports des effets aux causes dont nous n'apperçevons pas la liaison, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les besoins que nous n'avons jamais sentis, sont nuls pour nous; il est impossible de nous intéresser par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'un homme sage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de chose pour les acquérir; & quand même on les concevroit, on fera peu de chose encore si on ne les désire, si on ne les sent convenables à soi. Il est aisé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enseigner est utile; mais ce n'est rien de le convaincre si l'on ne sait le persuader. En vain la tranquille raison nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la passion qui nous fasse agir, & comment se passionner pour des intérêts qu'on n'a point encore?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puisse voir. Tandis que l'humanité lui est presque étrangère, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaissez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En songeant à ce qui lui peut être utile dans une autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès à-présent l'utilité. Du reste jamais de comparaisons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens même à la course, aussi-tôt qu'il commence à raisonner; j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'année suivante; je lui dirai, vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le fossé que vous sautiez, le fardeau que vous portiez; voici la distance où vous lanciez un caillou, la carrière que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite sans le rendre jaloux de personne; il voudra se surpasser, il le doit; je ne vois nul inconvénient qu'il soit émule de lui-même.

Je hais les livres; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. On dit qu'Hermès grava sur des colonnes les élémens des sciences, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y seroient conservées par tradition. Des cerveaux bien préparés sont les monumens où se gravent le plus sûrement les connoissances humaines.

N'y auroit-il pas moyen de rapprocher tant de leçons éparses dans tant de livres, de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, & qui pût servir de stimulant, même à cet âge? Si l'on peut inventer une situation où tous les besoins naturels de l'homme se montrent d'une manière sensible à l'esprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes besoins se développent successivement avec la même facilité; c'est par la peinture vive & naïve de cet état, qu'il faut donner le premier exercice à son imagination.

Philosophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais; cette situation est trouvée, elle est décrite, & sans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même; du moins avec plus de vérité & de simplicité. Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Emile: seul il composera durant long-temps toute sa bibliothèque, & il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaires. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement; & tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre? Est ce Aristote, est ce Pline, est-ce Buffon? Non; c'est Robinson Crusoé.

Robinson Crusoé dans son isle, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables & des instrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, & se procurant même une sorte de bien-être; voilà un objet intéressant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réalisons l'isle déserte qui me servoit d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social; vraisemblablement il ne doit être celui d'Emile. Mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés, & d'ordonner ses jugemens sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui même, eu égard à sa propre utilité.

Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son isle, & finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout-à-la-fois l'amusement & l'instruction d'Emile durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chèvres, de ses plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses tout ce qu'il faut savoir en pareil cas; qu'il pense être Robinson lui-même; qu'il se voye habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiète des mesures à prendre, si ceci ou cela venoit à lui manquer, qu'il examine la conduite de son héros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, & qu'il

en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas : car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établiſſement ſemblable ; c'eſt le vrai château en Eſpagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le néceſſaire & la liberté.

Quelle reſſource que cette folie pour un homme habile, qui n'a ſu la faire naître qu'afin de la mettre à profit ! L'enfant preſſé de ſe faire un magaſin pour ſon iſle, ſera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enſeigner. Il voudra ſavoir tout ce qui eſt utile, & ne voudra ſavoir que cela ; vous n'aurez plus beſoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reſte, dépêchons-nous de l'établir dans cette iſle, tandis qu'il y borne ſa félicité ; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre ſeul ; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guères, ne lui ſuffira pas long-tems.

La pratique des arts naturels, auxquels peut ſuffire un ſeul homme, mene à la recherche des arts d'induſtrie, & qui ont beſoin du concours de pluſieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des ſolitaires, par des ſauvages ; mais les autres ne peuvent naître que dans la ſociété, & la rendent néceſſaire. Tant qu'on ne connoît que le beſoin phyſique, chaque homme ſe ſuffit à lui-même, l'introduction du ſuperflu rend indiſpenſable le partage & la diſtribution du travail ; car bien qu'un homme travaillant ſeul ne gagne que la ſubſiſtance d'un homme, cent hommes travaillant de concert, gagneront de quoi en faire ſubſiſter deux cents. Si-tôt donc qu'une partie des hommes ſe repoſe, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent ſupplée au travail de ceux qui ne font rien.

Votre plus grand ſoin doit être d'écarter de l'eſprit de votre éleve toutes les notions des relations ſociales qui ne ſont pas à ſa portée ; mais quand l'enchaînement des connoiſſances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute ſon attention vers l'induſtrie & les arts méchaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'attelier en attelier, ne ſouffrez jamais qu'il voye aucun travail ſans mettre lui même la main à l'œuvre, ni qu'il en ſorte ſans ſavoir parfaitement la raiſon de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a obſervé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple ; pour le rendre maître, ſoyez par-tout apprentif, & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choſes, qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une eſtime publique attachée aux différens arts, en raiſon inverſe de leur utilité réelle. Cette eſtime ſe meſure directement ſur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles ſont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre des ouvriers ſe proportionne au beſoin des hommes, & que le travail néceſſaire à tout le monde reſte forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artiſans, mais artiſtes, travaillent uniquement pour les oiſifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles ; & comme le mérite de ces vains travaux n'eſt que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite ; & on les eſtime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur uſage, mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona niſi quibus populus inviderit.*

Que deviendront vos éleves, ſi vous leur laiſſez adopter ce ſot préjugé, ſi vous le favoriſez vous-même, s'ils vous voyent, par exemple, entrer avec plus d'égards dans la boutique d'un orfévre que dans celle d'un ferrurier ? Quel jugement porteront ils du vrai mérite des arts & de la véritable valeur des choſes, quand ils verront par-tout le prix de fantaiſie, en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que plus la choſe coûte, moins elle vaut ? Au premier moment que vous laiſſerez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reſte de leur éducation ; malgré vous ils ſeront élevés comme tout le monde ; vous avez perdu quatorze ans de ſoins.

Emile ſongeant à meubler ſon Iſle, aura d'autres manières de voir. Robinſon eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-reſpectable, & l'autre un petit charlatan.

» Mon fils eſt fait pour vivre dans le monde ; il ne vivra pas avec des ſages, mais avec des foux ; il faut donc qu'il connoiſſe leurs folies, puiſque c'eſt par elles qu'ils veulent être conduits. La connoiſſance réelle des choſes peut être bonne, mais celle des hommes & de leurs jugements vaut encore mieux ; car dans la ſociété humaine le plus grand inſtrument de l'homme eſt l homme, & le plus ſage eſt celui qui ſe ſert le mieux de cet inſtrument. A quoi bon donner aux enfans l'idée d'un ordre imaginaire tout contraire à celui qu'ils trouveront établi, & ſur lequel il faudra qu'ils ſe règlent ? Donnez-leur premièrement des leçons pour être ſages, & puis vous leur en donnerez pour juger en quoi les autres ſont foux.

Voilà les ſpécieuſes maximes ſur leſquelles la fauſſe prudence des pères travaille à rendre leurs enfans eſclaves des préjugés dont ils les nourriſ-

ſent, & jouets eux-mêmes de la tourbe inſenſée dont ils penſent faire l'inſtrument de leurs paſſions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choſes il faut connoître avant lui! L'homme eſt la derniere étude du ſage; & vous prétendez en faire la premiere d'un enfant! Avant de l'inſtruire de nos ſentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier: eſt-ce connoître une folie que de la prendre pour la raiſon? Pour être ſage, il faut diſcerner ce qui ne l'eſt pas: comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne ſait ni juger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs! C'eſt un mal de ſavoir ce qu'ils penſent, quand on ignore ſi ce qu'ils penſent eſt vrai ou faux. Apprenez-lui donc premièrement ce que ſont les choſes en elles-mêmes; & vous lui apprendrez après ce qu'elles ſont à nos yeux: c'eſt ainſi qu'il ſaura comparer l'opinion à la vérité, & s'élever au deſſus du vulgaire: car on ne connoît point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mene point le peuple quand on lui reſſemble. Mais ſi vous commencez par l'inſtruire de l'opinion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, aſſurez-vous que, quoi que vous puiſſiez faire, elle deviendra la ſienne, & que vous ne la détruirez jamais. Je conclus que pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ſes jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que juſqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon éleve; il auroit eu trop de bon-ſens pour m'entendre: ſes relations avec ſon eſpece ne lui ſont pas encore aſſez ſenſibles pour qu'il puiſſe juger des autres par lui. Il ne connoît d'être humain que lui ſeul, & même il eſt bien éloigné de ſe connoître: mais s'il porte peu de jugemens ſur ſa perſonne, au moins il n'en porte que de juſtes. Il ignore quelle eſt la place des autres; mais il ſent la ſienne & s'y tient. Au lieu des loix ſociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la néceſſité. Il n'eſt preſque encore qu'un être phyſique; continuons de le traiter comme tel.

C'eſt par leur rapport ſenſible avec ſon utilité, ſa ſûreté, ſa conſervation, ſon bien-être, qu'il doit apprécier tous les corps de la nature & tous les travaux des hommes. Ainſi le fer doit être à ſes yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous les jouailliers de l'Europe; un pâtiſſier eſt ſurtout, à ſes yeux, un homme très-important, & il donneroit toute l'Académie des Sciences pour le moindre confiſeur de la rue des Lombards. Les orfévres, les graveurs, les doreurs ne ſont, à ſon avis, que des fainéans qui s'amuſent à des jeux parfaitement inutiles; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du temps ſans en être eſclave; il en profite & n'en connoît pas le prix. Le calme des paſſions qui rend pour lui ſa ſucceſſion toujours égale, lui tient lieu d'inſtrument pour le meſurer au beſoin. En lui ſuppoſant une montre, auſſi-bien qu'en le faiſant pleurer, je me donnois un Emile vulgaire, pour être utile & me faire entendre; car quant au véritable, un enfant ſi différent des autres ne ſerviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel, & plus judicieux encore, par lequel on conſidere les arts ſelon les rapports de néceſſité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes conſidérations ſur celui de la ſociété générale, eſt ſemblable au précédent, & ſoumis au même renverſement dans l'eſtime des hommes; en ſorte que l'emploi des matières premières ſe fait dans des métiers ſans honneur, preſque ſans profit, & que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il eſt vrai que l'induſtrie ſoit plus grande & mérite plus de récompenſe dans les arts minutieux qui donnent la derniere forme à ces matières, que dans le premier travail qui les convertit à l'uſage des hommes; mais je dis qu'en chaque choſe l'art dont l'uſage eſt le plus général & le plus indiſpenſable, eſt inconteſtablement celui qui mérite plus d'eſtime, & que celui à qui moins d'autres arts ſont néceſſaires la mérite encore pardeſſus les plus ſubordonnés, parce qu'il eſt plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les véritables règles de l'appréciation des arts & de l'induſtrie; tout le reſte eſt arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus reſpectable de tous les arts eſt l'agriculture: je mettrois la forge au ſecond rang, la charpente au troiſième, & ainſi de ſuite. L'enfant qui n'aura point été ſéduit par les préjugés vulgaires, en jugera préciſement ainſi. Que de réflexions importantes notre Emile ne tirera-t-il point-là-deſſus de ſon Robinſon? Que penſera-t-il en voyant que les arts ne ſe perfectionnent qu'en ſe ſubdiviſant, en multipliant à l'infini les inſtrumens des uns & des autres? Il ſe dira: tous ces gens-là ſont ſottement ingénieux; on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & leurs doigts ne leur ſervent à quelque choſe, tant ils inventent d'inſtrumens pour s'en paſſer. Pour exercer un ſeul art ils ſont aſſervis à mille autres. Il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi, nous mettons notre génie dans notre adreſſe; nous nous faiſons des outils que nous puiſſions porter par-tout avec nous. Tous ces gens ſi fiers de leurs talens, dans Paris, ne ſauroient rien dans notre iſle, & ſeroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adreſſe des mains de notre élève; mais conſidérez quelle direction nous donnons à ſes curioſités enfantines; conſidérez le ſens, l'eſprit inventif, la prévoyance; conſidérez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connoître, il voudra ſavoir la raiſon de tout: d'inſtrument en inſtrument il voudra toujours remonter au premier; il n'admettra rien par ſuppoſition; il refuſeroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoiſſance antérieure, qu'il n'auroit pas: s'il voit faire un reſſort, il voudra ſavoir comment l'acier a été tiré de la mine; s'il voit aſſembler les pièces d'un coffre, il voudra ſavoir comment l'arbre a été coupé. S'il travaille lui-même, à chaque outil dont il ſe ſert, il ne manquera pas de dire: ſi je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un ſemblable ou pour m'en paſſer.

Au reſte une erreur difficile à éviter dans les occupations pour leſquelles le maître ſe paſſionne, eſt de ſuppoſer toujours le même goût à l'enfant; gardez, quand l'amuſement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne s'ennuye ſans vous l'oſer témoigner. L'enfant doit être tout à la choſe; mais vous devez être tout à l'enfant, l'obſerver, l'épier ſans relâche & ſans qu'il y paroiſſe, preſſentir tous ſes ſentimens d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir; l'occuper enfin de manière, que non ſeulement il ſe ſente utile à la choſe, mais qu'il s'y plaiſe, à force de bien comprendre à quoi ſert ce qu'il fait.

La ſociété des arts conſiſte en échanges d'induſtrie; celle du commerce en échanges de choſes; celle des banques en échanges de ſignes & d'argent; toutes ces idées ſe tiennent, & les notions élémentaires ſont déja priſes. Nous avons jété les fondemens de tout cela, dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reſte maintenant qu'à généraliſer ces mêmes idées & les étendre à plus d'exemples pour lui faire comprendre le jeu de trafic pris en lui-même, & rendu ſenſible par les détails d'hiſtoire naturelle qui regardent les productions particulières à chaque pays, pour les détails d'arts & de ſciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du tranſport, ſelon l'éloignement des lieux, ſelon la ſituation des terres, des mers, des rivieres, &c.

Nulle ſociété ne peut exiſter ſans échange, nul échange ſans meſure commune, & nulle meſure commune ſans égalité. Ainſi toute ſociété a pour première loi quelque égalité conventionnelle, ſoit dans les hommes, ſoit dans les choſes.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend néceſſaire le droit poſitif, c'eſt-à-dire le gouvernement & les loix. Les connoiſſances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées: il ne doit connoître du gouvernement en général, que ce qui ſe rapporte au droit de propriété dont il a déja quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choſes, a fait inventer la monnoie; car la monnoie n'eſt qu'un terme de comparaiſon pour la valeur des choſes de différentes eſpèces; & en ce ſens la monnoie eſt le vrai lien de la ſociété. Mais tout peut être monnoie; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le ſont encore chez pluſieurs peuples, le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suede, l'or & l'argent le ſont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à tranſporter, ont été généralement choiſis pour termes moyens de tous les échanges; & l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la meſure ou le poids à chaque échange; car la marque de la monnoie n'eſt qu'une atteſtation que la pièce ainſi marquée eſt d'un tel poids; & le prince ſeul a droit de battre monnoie, attendu que lui ſeul a droit d'exiger que ſon témoignage faſſe autorité parmi tout un peuple.

L'uſage de cette invention ainſi expliquée ſe fait ſentir au plus ſtupide. Il eſt difficile de comparer immédiatement des choſes de différentes natures, du drap, par exemple, avec du bled; mais quand on a trouvé une meſure commune, ſavoir la monnoie, il eſt aiſé au fabriquant & au laboureur de rapporter la valeur des choſes qu'ils veulent échanger, à cette meſure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle ſomme d'argent, & que telle quantité de bled vaille auſſi la même ſomme d'argent, il s'enſuit que le marchand recevant ce bled pour ſon drap fait un échange équitable. Ainſi c'eſt par la monnoie que les biens d'eſpèces diverſes deviennent commenſurables, & peuvent ſe comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette inſtitution. En toute choſe il importe de bien expoſer les uſages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les ſignes font négliger les choſes, comment de la monnoie ſont nées toutes les chimères de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout; vous traiteriez ces enfans non-ſeulement en philoſophes, mais en hommes ſages, & prétendriez leur faire entendre ce que peu de philoſophes même ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéreſſans ne peut-on point tourner ainſi la curioſité d'un élève, ſans jamais quitter les rapports réels & matériels qui ſont à portée, ni ſouffrir qu'il s'élève dans ſon eſprit une ſeule idée qu'il ne puiſſe pas con-

cevoir ? L'art du maître eſt de ne laiſſer jamais appeſantir ſes obſervations ſur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher ſans ceſſe des grandes relations qu'il doit connoître un jour, pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la ſociété civile. Il faut ſavoir aſſortir les entretiens dont on l'amuſe, au tour d'eſprit qu'on lui a donné. Telle queſtion qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Emile pendant ſix mois.

Nous allons dîner dans une maiſon opulente ; nous trouvons les apprêts d'un feſtin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un ſervice élégant & fin. Tout cet appareil de plaiſir & de fête, a quelque choſe d'énivrant, qui porte à la tête quand on n'y eſt pas accoutumé. Je preſſens l'effet de tout cela ſur mon jeune élève. Tandis que le repas ſe prolonge, tandis que les ſervices ſe ſuccédent, tandis qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de ſon oreille, & je lui dis : par combien de mains eſtimeriez-vous bien qu'ait paſſé tout ce que vous voyez ſur cette table, avant que d'y arriver ? Quelle foule d'idées j'éveille dans ſon cerveau par ce peu de mots. A l'inſtant voilà toutes les vapeurs du délire abattues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiete. Tandis que les Philoſophes égayés par le vin, peut-être par leurs voiſines, radotent & font les enfans, le voilà lui philoſophant tout ſeul dans ſon coin ; il m'interroge, je refuſe de répondre ; je le renvoie à un autre tems ; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à ſon aiſe. Quel objet pour ſa curioſité ! quel texte pour ſon inſtruction ! avec un *jugement* ſain que rien n'a pu corrompre, que penſera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été miſes à contribution, que vingt millions de mains, peut-être, ont long-tems travaillé, qu'il en a coûté la vie, peut-être, à des milliers d'hommes, & tout cela pour lui préſenter en pompe à midi ce qu'il va dépoſer le ſoir dans ſa garderobe ?

Epiez avec ſoin les concluſions ſecrettes qu'il tire en ſon cœur de toutes ſes obſervations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne ſuppoſe, il peut être tenté de tourner ſes réflexions dans un autre ſens, & de ſe regarder comme un perſonnage important au monde, en voyant tant de ſoins concourir pour apprêter ſon dîner. Si vous preſſentez ce raiſonnement, vous pouvez aiſément le prévenir avant qu'il le faſſe, ou du moins en effacer auſſi-tôt l'impreſſion. Ne ſachant encore s'approprier les choſes que par une jouiſſance matérielle, il ne peut juger de leur convenance ou diſconvenance avec lui que par des rapports ſenſibles. La comparaiſon d'un dîner ſimple & ruſtique préparé par l'exercice, aſſaiſonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec ſon feſtin ſi magnifique & ſi compaſſé, ſuffira pour lui faire ſentir que tout l'appareil du feſtin, ne lui ayant donné aucun profit réel, & ſon eſtomac ſortant tout auſſi content de la table du payſan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeller véritablement ſien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un gouverneur pourra lui dire. Rappellez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaiſir ; auquel avez-vous remarqué le plus de joie ? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur cœur ? lequel a duré le plus long-temps ſans ennui, & ſans avoir beſoin d'être renouvellé par d'autres ſervices ? Cependant voyez la différence : ce pain bis que vous trouvez ſi bon, vient du bled recueilli par ce payſan ; ſon vin noir & groſſier, mais déſaltérant & ſain, eſt du crû de ſa vigne ; le linge vient de ſon chanvre, filé l'hiver par ſa femme, par ſes filles, par ſa ſervante : nulles autres mains que celles de ſa famille n'ont fait les apprêts de ſa table ; le moulin le plus proche & le marché voiſin ſont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes ſur l'autre table ? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance ? Qu'y avoit-il là qui fût fait pour vous ? Si vous euſſiez été le maître de la maiſon, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût reſté plus étranger encore, car le ſoin d'étaler aux yeux des autres votre jouiſſance, eût achevé de vous l'ôter : vous auriez eu la peine & eux le plaiſir.

Ce diſcours peut être fort beau ; mais il ne vaut rien pour Emile dont il paſſe la porrée, & à qui l'on ne dicte point ſes réflexions. Parlez-lui donc plus ſimplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin : où dînerons-nous aujourd'hui ? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, & de ces parterres de fleurs de papier qu'on ſert au deſſert ſur des miroirs ? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, & veulent que vous ayez dit ce que vous ne ſavez pas ? ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent ſi joyeuſement, & nous donnent de ſi bonne crême ? Le choix d'Emile n'eſt pas douteux : car il n'eſt ni babillard ni vain ; il ne peut ſouffrir la gêne, & tous nos ragoûts fins ne lui plaiſent point, mais il eſt toujours prêt à courir en campagne, & il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême, & les bonnes gens. Chemin faiſant, la réflexion

vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne ſongent guères à nos plaiſirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un ſujet, ſeront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'eſprit, on ſaura bien les varier au beſoin : le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, & cette étude tient aux occaſions qu'on leur offre de ſe montrer. On n'imaginera pas que dans l'eſpace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puiſſions donner à l'enfant le plus heureuſement né, une idée de tous les arts & de toutes les ſciences naturelles, ſuffiſante pour les apprendre un jour de lui-même ; mais en faiſant ainſi paſſer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans le cas de développer ſon goût, ſon talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte ſon génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour ſeconder la nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoiſſances bornées, mais juſtes, eſt de les lui montrer par leurs liaiſons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans ſon eſtime ; & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie ; celui qui voit bien une partie, & qui la connoît à fond, peut être un ſavant homme ; l'autre eſt un homme judicieux, & vous vous ſouvenez que ce que nous nous propoſons d'acquérir, eſt moins la ſcience que le jugement.

Quoi qu'il en ſoit, ma méthode eſt indépendante de mes exemples ; elle eſt fondée ſur la meſure des facultés de l'homme à ſes différens âges, & ſur le choix des occupations qui conviennent à ſes facultés. Je crois qu'on trouveroit aiſément une autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux ; mais ſi elle étoit moins appropriée à l'eſpèce, à l'âge, au ſexe, je doute qu'elle eût le même ſuccès.

En commençant cette ſeconde période, nous avons profité de la ſurabondance de nos forces ſur nos beſoins, pour nous porter hors de nous : nous nous ſommes élancés dans les cieux, nous avons meſuré la terre, nous avons recueilli les loix de la nature, en un mot, nous avons parcouru l'iſle entière, maintenant nous revenons à nous, nous nous rapprochons inſenſiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant de n'en pas trouver encore en poſſeſſion l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête à s'en emparer !

Que nous reſte t-il à faire après avoir obſervé tout ce qui nous environne ? D'en convertir à notre uſage tout ce que nous pouvons nous approprier, & de tirer parti de notre curioſité pour l'avantage de notre bien être. Juſqu'ici nous avons fait proviſion d'inſtrumens de toute eſpèce, ſans ſavoir deſquels nous aurions beſoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront ils ſervir à d'autres, & peut-être, à notre tour, aurons-nous beſoin des leurs. Ainſi nous trouverions tous notre compte à ces échanges ; mais pour les faire, il faut connoître nos beſoins mutuels, il faut que chacun ſache ce que d'autres ont à ſon uſage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Suppoſons dix hommes, dont chacun a dix ſortes de beſoin. Il faut que chacun, pour ſon néceſſaire, s'applique à dix ſortes de travaux ; mais vû la différence de génie & de talent, l'un réuſſira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverſes choſes, feront les mêmes & ſeront mal ſervis. Formons une ſociété de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui ſeul & pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux ; chacun profitera des talens des autres comme ſi lui ſeul les avoit tous, chacun perfectionnera le ſien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du ſurabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos inſtitutions. Il n'eſt pas de mon ſujet d'en examiner ici les conſéquences, c'eſt ce que j'ai fait dans un autre écrit.

Sur ce principe, un homme qui voudroit ſe regarder comme un être iſolé, ne tenant du tout à rien & ſe ſuffiſant à lui-même, ne pourroit être que miſérable. Il lui ſeroit même impoſſible de ſubſiſter ; car trouvant la terre entière couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que ſon corps, d'où tireroit-il ſon néceſſaire ? En ſortant de l'état de nature, nous forçons nos ſemblables d'en ſortir auſſi ; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce ſeroit réellement en ſortir, que d'y vouloir reſter dans l'impoſſibilité d'y vivre. Car la première loi de la nature eſt le ſoin de ſe conſerver.

Ainſi ſe forment peu à-peu dans l'eſprit d'un enfant, les idées des relations ſociales, même avant qu'il puiſſe être réellement membre actif de la ſociété. Emile voit que pour avoir des inſtrumens à ſon uſage, il lui en faut encore à l'uſage des autres, par leſquels il puiſſe obtenir en échange les choſes qui lui ſont néceſſaires, & qui ſont en leur pouvoir. Je l'amene aiſément à ſentir le beſoin de ces échanges, & à ſe mettre en état d'en profiter.

Monſeigneur, il faut que je vive ;

diſoit un malheureux auteur ſatyrique au mi-

niſtre qui lui reprochoit l'infamie de ce métier. *Je n'en vois pas la néceſſité*, lui repartit froidement l'homme en place. Cette réponſe excellente pour un miniſtre, eût été barbare & fauſſe en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroît ſans réplique pour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puiſque de toutes les averſions que nous donne la nature, la plus forte eſt celle de mourir, il s'enſuit que tout eſt permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen poſſible pour vivre. Les principes ſur leſquels l'homme vertueux apprend à mépriſer ſa vie & à l'immoler à ſon devoir, ſont bien loin de cette ſimplicité primitive. Heureux les peuples chez leſquels on peut être bon ſans effort & juſte ſans vertu ! S'il eſt quelque miſérable État au monde, où chacun ne puiſſe pas vivre ſans mal faire, & où les citoyens ſoient fripons par néceſſité, ce n'eſt pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'eſt celui qui le force à le devenir.

Sitôt qu'Emile ſaura ce que c'eſt que la vie, mon premier ſoin ſera de lui apprendre à la conſerver. Juſqu'ici je n'ai point diſtingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les diſtinguerai guères plus dans la ſuite, parce que l'homme eſt le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'eſtomac plus grand que le pauvre, & ne digère pas mieux que lui; que le maître n'a pas ſes bras plus longs ni plus forts que ceux de ſon eſclave; qu'un Grand n'eſt pas plus grand qu'un homme du peuple; & qu'enfin les beſoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'eſt point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former excluſivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre, & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux ? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte dans ſa miſère les préjugés de ſa naiſſance ? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, ſe ſouvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, ſe ſent devenu le dernier des hommes ? L'un a pour toute reſſource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot : *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la ſociété, ſans ſonger que cet ordre eſt ſujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous eſt impoſſible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient ſujet : les coups du ſort ſont-ils ſi rares que vous puiſſiez compter d'en être exempts ? Nous approchons de l'état de criſe & du ſiècle des révolutions. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caracteres ineffaçables que ceux qu'imprime la nature; & la nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands ſeigneurs. Que fera donc dans la baſſeſſe, ce fatrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne ſait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbécille qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce qui eſt étranger à lui ? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône; moi je le mépriſe; je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout s'il n'eſt roi : mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que ſi peu d'hommes ſavent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul; & quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le roi de Syracuſe, maître d'école à Corinthe, & le roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir s'il ne regne pas; que l'héritier du poſſeſſeur de trois royaumes, jouet de quiconque oſe inſulter à ſa miſère, errant de cour en cour, cherchant partout des ſecours, & trouvant par tout des affronts, faute de ſavoir faire autre choſe qu'un métier qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

L'homme & le citoyen, quel qu'il ſoit, n'a d'autre bien à mettre dans la ſociété que lui-même, tous ſes autres biens y ſont malgré lui; & quand un homme eſt riche, ou il ne jouit pas de ſa richeſſe, ou le public en jouit auſſi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il ſe prive; & dans le ſecond, il ne leur donne rien. Ainſi la dette ſociale lui reſte toute entière, tant qu'il ne paye que de ſon bien. Mais mon père en le gagnant a ſervi la ſociété... Soit; il a payé ſa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que ſi vous fuſſiez né ſans bien, puiſque vous êtes né favoriſé. Il n'eſt point juſte que ce qu'un homme a fait pour la ſociété, en décharge un autre de ce qu'il lui doit : car chacun ſe devant tout entier ne peut payer que pour lui, & nul père ne peut tranſmettre à ſon fils le droit d'être inutile à ſes ſemblables : or c'eſt pourtant ce qu'il fait, ſelon vous, en lui tranſmettant ſes richeſſes, qui ſont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oiſiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; & un rentier que l'état paye pour ne rien faire, ne

différe guères, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des paſſans. Hors de la ſociété, l'homme iſolé ne devant rien à perſonne, a droit de vivre comme il lui plaît : mais dans la ſociété, où il vit néceſſairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de ſon entretien ; cela eſt ſans exception. Travailler eſt donc un devoir indiſpenſable à l'homme ſocial. Riche ou pauvre, puiſſant ou foible, tout citoyen oiſif eſt un fripon.

Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la ſubſiſtance à l'homme, celle qui le raproche le plus de l'état de nature eſt le travail des mains : de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes eſt celle de l'artiſan. L'artiſan ne dépend que de ſon travail, il eſt auſſi libre que le laboureur eſt eſclave : car celui-ci tient à ſon champ, dont la récolte eſt à la diſcrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voiſin puiſſant, un procès lui peut enlever ce champ ; par ce champ on peut le vexer en mille manières : mais par-tout où l'on veut vexer l'artiſan, ſon bagage eſt bientôt fait ; il emporte ſes bras & s'en va. Toutefois l'agriculture eſt le premier métier de l'homme ; c'eſt le plus honnête, le plus utile, & par conſéquent le plus noble qu'il puiſſe exercer. Je ne dis pas à Emile : apprend l'agriculture ; il la ſait. Tous les travaux ruſtiques lui ſont familiers ; c'eſt par eux qu'il a commencé ; c'eſt par eux qu'il revient ſans ceſſe. Je lui dis donc : cultive l'héritage de tes pères ; mais ſi tu perds cet héritage, ou ſi tu n'en as point, que faire ? Apprends un métier.

Un métier à mon fils ! mon fils artiſan ! Monſieur, y penſez-vous ? J'y penſe mieux que vous, Madame, qui voulez le reduire à ne pouvoir jamais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince, & peut-être un jour moins que rien ; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puiſſe perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps ; je veux l'élever à l'état d'homme ; & quoi que vous en puiſſiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'eſprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour ſavoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le mépriſent. Vous ne ſerez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh ! tant pis, tant pis pour vous ! Mais n'importe, ne travaillez point par néceſſité, travaillez par gloire. Abaiſſez-vous à l'état d'artiſan pour être au-deſſus du vôtre. Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner ſur elle.

Souvenez-vous que ce n'eſt point un talent que je vous demande ; c'eſt un métier, un vrai métier, un art purement méchanique, où les mains travaillent plus que la tête, & qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en paſſer. Dans des maiſons fort au-deſſus du danger de manquer de pain, j'ai vu des pères pouſſer la prévoyance juſqu'à joindre au ſoin d'inſtruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoiſſances, dont, à tout événement, ils puſſent tirer parti pour vivre. Ces pères prévoyans croyent beaucoup faire : ils ne font rien ; parce que les reſſources qu'ils penſent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-deſſus de laquelle ils les veulent mettre. En ſorte qu'avec tous ces beaux talens, ſi celui qui les a, ne ſe trouve dans des circonſtances favorables pour en faire uſage, il périra de miſère comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il eſt queſtion de manége & d'intrigues, autant vaut les employer à ſe maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du ſein de la miſère, de quoi remonter à ſon premier état. Si vous cultivez des arts dont le ſuccès tient à la réputation de l'artiſte ; ſi vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur ; que vous ſervira tout cela, quand juſtement dégoûté du monde, vous dédaignerez les moyens ſans leſquels on n'y peut réuſſir ? Vous avez étudié la politique & les intérêts des princes : voilà qui va fort bien ; mais que ferez vous de ces connoiſſances, ſi vous ne ſavez parvenir aux miniſtres, aux femmes de la cour, aux chefs des bureaux, ſi vous n'avez le ſecret de leur plaire ; ſi tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient ? Vous êtes architecte ou peintre : ſoit, mais il faut faire connoître votre talent. Penſez-vous aller de but en blanc expoſer un ouvrage au ſallon ? Oh ! qu'il n'en va pas ainſi ! Il faut être de l'academie, il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obſcure. Quittez moi la regle & le pinceau, prenez un fiacre, & courez de porte en porte : c'eſt ainſi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez ſavoir que toutes ces illuſtres portes ont des Suiſſes ou des portiers qui n'entendent que par geſte, & dont les oreilles ſont dans leurs mains. Voulez-vous enſeigner ce que vous avez appris, & devenir maître de géographie, ou de mathématiques, ou de langue, ou de muſique, ou de deſſin ? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conſéquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que ſi vous ne ſavez de métier que le vôtre, jamais vous ne ſerez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes brillantes reſſources ſont peu ſolides, & combien d'autres reſſources vous ſont néceſſaires pour tirer parti de celles-là. Et puis, que deviendrez vous dans ce lâche abaiſſement ? Les revers, ſans vous inſtruire, vous aviliſſent ; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au-deſſus

au-dessus des préjugés arbitres de votre sort ? Comment mépriserez-vous la bassesse & les vices dont vous avez besoin pour subsister ? Vous ne dépendiez que des richesses, & maintenant vous dépendez des riches ; vous n'avez fait qu'empirer votre esclavage, & le surcharger de votre misère. Vous voilà pauvre sans être libre ; c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Mais au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoissances qui sont faites pour nourrir l'ame & non le corps, si vous recourez au besoin, à vos mains & à l'usage que vous en savez faire, toutes les difficultés disparoissent, tous les manéges deviennent inutiles ; la ressource est toujours prête au moment d'en user ; la probité, l'honneur, ne sont plus un obstacle à la vie ; vous n'avez plus besoin d'être lâche & menteur devant les grands, souple & rampant devant les fripons, vil complaisant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui est à peu près la même chose quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche point ; vous n'avez à faire votre cour à personne, point de sot à flatter, point de Suisse à fléchir, point de courtisanne à payer, &, qui pis est, à encenser. Que des coquins mènent les grandes affaires, peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la première boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai besoin d'ouvrage : compagnon, mettez-vous là, travaillez. Avant que l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîner : si vous êtes diligent & sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours : vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste : ce n'est pas perdre son temps que d'en gagner ainsi.

Je veux absolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz-vous. Que signifie ce mot ? Tout métier utile au public n'est-il pas honnête ? Je ne veux point qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur comme le gentilhomme de Locke ; je ne veux qu'il soit ni musicien, ni comédien, ni faiseur de livres. A ces professions près, & celles qui leur ressemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il soit cordonnier que poëte ; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux sont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le soient point : mais passons, j'avois tort ; il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieuses & incompatibles avec l'humanité. Ainsi revenons au premier mot, prenons un métier honnête : mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité.

Un célebre auteur de ce siècle, dont les livres sont pleins de grands projets & de petites vues, avoit fait vœu, comme tous les prêtres de sa communion, de n'avoir point de femme en propre ; mais se trouvant plus scrupuleux que les autres sur l'adultère, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies servantes, avec lesquelles il réparoit de son mieux l'outrage qu'il avoit fait à son espèce, par ce téméraire engagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie ; & du tribut qu'il lui payoit en ce genre, il peuploit la classe des artisans. Sitôt que ces enfans étoient en âge, il leur faisoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que les professions oiseuses, futiles ou sujettes à la mode, telles par exemple, que celles de perruquier, qui n'est jamais nécessaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la nature ne se rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'esprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Emile ; ou plutôt ce n'est pas à nous de faire ce choix, c'est à lui ; car les maximes dont il est imbu, conservant en lui le mépris naturel des choses inutiles, jamais il ne voudra consumer son temps en travaux de nulle valeur ; & il ne connoît de valeur aux choses, que celle de leur utilité réelle ; il lui faut un métier qui pût servir à Robinson dans son isle.

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la nature & de l'art ; en irritant sa curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchans, & de voir briller la premiere étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune & dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'esprit imitatif commun à l'homme & au singe, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, sans trop savoir à quoi cela est bon. Le monde est plein d'artisans & surtout d'artistes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a poussés dès leur bas âge, soit déterminés par d'autres convenances, soit trompés par un zèle apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer aussi-tôt. Tel entend un tambour & se croit général ; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun est tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit estimé.

J'ai connu un laquais, qui, voyant peindre & dessiner son maître, se mit dans la tête d'être peintre & dessinateur. Dès l'instant qu'il eut for-

mé cette réſolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de ſa vie. Sans leçons & ſans regles, il ſe mit à deſſiner tout ce qui lui tomboit ſous la main. Il paſſa trois ans entiers collé ſur ſes barbouillages, ſans que jamais rien pût l'en arracher que ſon ſervice, & ſans jamais ſe rebuter du peu de progrès que de médiocres diſpoſitions lui laiſſoient faire. Je l'ai vu durant ſix mois d'un été très ardent, dans une petite anti-chambre au midi, où l'on ſuffoquoit au paſſage, aſſis ou plutôt cloué tout le jour ſur ſa chaiſe, devant un globe, deſſiner ce globe, le redeſſiner, commencer & recommencer ſans ceſſe avec une invincible obſtination, juſqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde boſſe aſſez bien pour être content de ſon travail. Enfin, favoriſé de ſon maître & guidé par un artiſte, il eſt parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de ſon pinceau. Juſqu'à certain terme la perſéverance ſupplée au talent; il a atteint ce terme, & ne le paſſera jamais. La conſtance & l'émulation de cet honnête garçon ſont louables. Il ſe fera toujours eſtimer par ſon aſſiduité, par ſa fidélité, par ſes mœurs; mais il ne peindra jamais que des deſſus de porte. Qui eſt-ce qui n'eût pas été trompé par ſon zèle, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la différence entre ſe plaire à un travail, & y être propre. Il faut des obſervations plus fines qu'on ne penſe, pour s'aſſurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ſes deſirs que ſes diſpoſitions, & qu'on juge toujours par les premiers, faute de ſavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'obſerver les enfans. Cet art ſeroit très important à connoître: les pères & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puiſqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'eſt rien pour Emile, & ſon apprentiſſage eſt déjà plus d'à moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé juſqu'à préſent. Que voulez-vous qu'il faſſe? Il eſt prêt à tout: il ſait déjà manier la bêche & la houe; il ſait ſe ſervir du tour, du marteau, du rabot, de la lime; les outils de tous les métiers lui ſont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un uſage aſſez prompt, aſſez facile pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en ſervent; & il a ſur ce point un grand avantage par deſſus tout, c'eſt d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre, ſans peine, toutes ſortes d'attitudes, & prolonger, ſans effort, toutes ſortes de mouvemens. De plus, il a les organes juſtes & bien exercés; toute la méchanique des arts lui eſt déjà connue. Pour ſavoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude: & l'habitude ne ſe gagne qu'avec le temps. Auquel des métiers, dont le choix nous reſte à faire, donnera-t-il donc aſſez de temps pour s'y rendre diligent? Ce n'eſt plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à ſon ſexe, & au jeune homme un métier qui convienne à ſon âge. Toute profeſſion ſédentaire & caſaniere, qui efféminе & ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aſpira de lui même à être tailleur; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes, le ſexe pour lequel il n'eſt pas fait. L'aiguille & l'épée ne ſauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrois la couture & les métiers à l'aiguille, qu'aux femmes & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En ſuppoſant les eunuques néceſſaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne ſe contentent ils de ceux qu'a fait la nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur, ils en auroient de reſte pour le beſoin. Tout homme foible, délicat, craintif, eſt condamné par elle à la vie ſédentaire; il eſt fait pour vivre avec les femmes, ou à leur manière. Qu'il exerce quelqu'un des métiers qui leur ſont propres, à la bonne heure; & s'il faut abſolument de vrais eunuques, qu'on réduiſe à cet état les hommes qui déshonorent leur ſexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la nature: corrigez cette erreur de manière ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon éleve les métiers mal-ſains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux, ils exercent à la fois la force & le courage: ils ſont propres aux hommes ſeuls, les femmes n'y prétendent point: comment n'ont-ils pas honte d'empiéter ſur ceux qu'elles font?

Luctantur paucæ, comedunt colliphia paucæ.
Vos lanam trahitis, calathiſque peracta refertis
Vellera..... Juv. ſat. II.

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques; & l'on ne peut rien imaginer de plus triſte que le coup-d'œil des rues de ce pays-là, pour ceux qui ſont accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du reſeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates, bien ridicules dans de groſſes mains, faites pour ſouffler la forge & frapper ſur l'enclume. Je me diſois: dans ce pays les femmes devroient, par repréſailles, lever les boutiques de fourbiſſeurs, & d'armu-

riers. Eh ! que chacun faſſe & vende les armes de ſon ſexe. Pour les connoître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la ſcie, à équarrir une poutre, à monter ſur un comble, à poſer le faîte, à l'affermir de jambes-de-force & d'entraits, puis crie à ta ſœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te diſoit de travailler à ſon point-croiſé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le ſens ; mais je me laiſſe quelquefois entraîner à la force des conſéquences. Si quelque homme que ce ſoit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un eſclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, ſitôt qu'on ſe rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des pères tout ce qui peut nuire au jugement des enfans. Il n'eſt pas néceſſaire d'exercer toutes les profeſſions utiles pour les honorer toutes, il ſuffit de n'en eſtimer aucune au-deſſous de ſoi. Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne conſulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les profeſſions de même rang ? Les travaux des métaux ſont utiles, & même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raiſon particulière ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un ferrurier, un forgeron ; je n'aimerois pas à lui voir, dans ſa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers ſe faſſent ; mais qui peut choiſir, doit avoir égard à la propreté, car il n'y a point là d'opinion : ſur ce point les ſens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces ſtupides profeſſions, dont les ouvriers, ſans induſtrie & preſque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail : les tiſſerands, les faiſeurs de bas, les ſcieurs de pierre. A quoi ſert d'employer à ces métiers des hommes de ſens ? c'eſt une machine qui en mène une autre.

Tout bien conſidéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon élève, eſt celui de menuiſier. Il eſt propre, il eſt utile, il peut s'exercer dans la maiſon ; il tient ſuffiſamment le corps en haleine, il exige dans l'ouvrier de l'adreſſe & de l'induſtrie, & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne ſont pas exclus.

Que ſi par hazard le génie de votre élève étoit décidément tourné vers les ſciences ſpéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ſes inclinations ; qu'il apprît, par exemple, à faire des inſtrumens de mathématiques, des lunettes, des téleſcopes, &c.

Quand Emile apprendra ſon métier, je veux l'apprendre avec lui, car je ſuis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons enſemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentiſſage, & nous ne prétendrons point être traités en Meſſieurs, mais en vrais apprentifs, qui ne le ſont pas pour rire. Pourquoi ne le ſerions-nous pas tout de bon ? Le Czar Pierre étoit charpentier au chantier, & tambour dans ſes propres troupes : penſez-vous que ce Prince ne vous valût pas par la naiſſance ou par le mérite ? Vous comprenez que ce n'eſt point à Emile que je dis cela : c'eſt à vous, qui que vous puiſſiez être.

Malheureuſement nous ne pouvons paſſer tout notre temps à l'établi. Nous ne ſommes pas ſeulement apprentifs ouvriers, nous ſommes apprentifs hommes, & l'apprentiſſage de ce dernier métier eſt plus pénible & plus long que l'autre. Comment ferons-nous donc ? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danſer ? Non, nous ne ſerions pas des apprentifs, mais des diſciples, & notre ambition n'eſt pas tant d'apprendre la menuiſerie, que de nous élever à l'état de menuiſier. Je ſuis donc d'avis que nous allions toutes les ſemaines une ou deux fois, au moins paſſer la journée entière chez le maître, que nous nous levions à ſon heure, que nous ſoyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à ſa table, que nous travaillons ſous ſes ordres, & qu'après avoir eu l'honneur de ſouper avec ſa famille, nous retournions, ſi nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend pluſieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, ſans négliger l'autre apprentiſſage.

Soyons ſimples en faiſant bien. N'allons pas reproduire la vanité, par nos ſoins pour la combattre S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'eſt s'y ſoumettre. On dit que par un ancien uſage de la maiſon Ottomanne, le Grand-Seigneur eſt obligé de travailler de ſes mains, & chacun ſait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chef-d'œuvres. Il diſtribue donc magnifiquement ces chef-d'œuvres aux Grands de la Porte, & l'ouvrage eſt payé ſelon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'eſt pas cette prétendue vexation ; car, au contraire, elle eſt un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le Prince eſt d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'eſt un ſoulagement néceſſaire au deſpotiſme, & ſans lequel cet horrible gouvernement ne ſauroit ſubſiſter.

Le vrai mal d'un pareil uſage, eſt l'idée qu'il

donne à ce pauvre homme de ſon mérite. Comme le roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche, mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pouſſer. Pour en conſerver de courtes à notre Emile, préſervons ſes mains de ce riche talent; que ce qu'il fait ne tire pas ſon prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne ſouffrons jamais qu'on juge du ſien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que ſon travail ſoit priſé par le travail même, & non parce qu'il eſt de lui. Dites de ce qui eſt bien fait, *voilà qui eſt bien fait*; mais n'ajoutez point, *qui eſt ce qui a fait cela*? S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui, *c'eſt moi qui l'ai fait*; ajoutez froidement, *vous ou un autre, il n'importe; c'eſt toujours un travail bien fait.*

Bonne mère, préſerve toi ſur-tout des menſonges qu'on te prépare. Si ton fils fait beaucoup de choſes, défie toi de tout ce qu'il ſait: s'il a le malheur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il eſt perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artiſtes, il aura tous leurs talens; mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris le riche ſait tout, il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale eſt pleine d'amateurs & ſur-tout d'amatrices qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ſes couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général, on acquiert un nom dans les arts comme dans la Robe, on devient artiſte & juge des artiſtes comme on devient docteur en droit & magiſtrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il eſt beau de ſavoir un métier, vos enfans le ſauroient bientôt ſans l'apprendre: ils paſſeroient maîtres comme les conſeillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Emile, point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne diſe pas qu'il ſait, mais qu'il apprenne en ſilence. Qu'il faſſe toujours ſon chef-d'œuvre, & que jamais il ne paſſe maître; qu'il ne ſe montre pas ouvrier par ſon titre, mais par ſon travail.

Si juſqu'ici je me ſuis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne inſenſiblement à mon éleve le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la pareſſe qui réſulteroit de ſon indifférence pour les jugemens des hommes, & du calme de ſes paſſions. Il faut qu'il travaille en payſan, & qu'il penſe en philoſophe, pour n'être pas auſſi fainéant qu'un ſauvage. Le grand ſecret de l'éducation eſt de faire que les exercices du corps & ceux de l'eſprit ſervent toujours de délaſſement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper ſur les inſtructions qui demandent un eſprit plus mur. Emile ne ſera pas long-temps ouvrier, ſans reſſentir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'apperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui ſont à ſa portée, il voudra m'examiner à ſon tour. En recevant tout de moi ſeul, en ſe voyant ſi près de l'état des pauvres, il voudra ſavoir pourquoi j'en ſuis ſi loin. Il me fera peut-être, au dépourvu, des queſtions ſçabreuſes. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, & je le vois. Un riche doit auſſi ſon travail à la ſociété, puiſqu'il eſt homme. Mais vous, que faites-vous donc pour elle?* Que diroit à cela un beau gouverneur? Je l'ignore. Il ſeroit peut-être aſſez ſot pour parler à l'enfant des ſoins qu'il lui rend. Quant à moi, l'attelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Emile, une excellente queſtion. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ſerez pour vous-même une réponſe dont vous ſoyez content. En attendant, j'aurai ſoin de rendre à vous & aux pauvres ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par ſemaine, afin de n'être pas tout-à-fait inutile à tout.*

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à ceſſer de l'être, rentré dans ſon individu. Le voilà ſentant plus que jamais la néceſſité qui l'attache aux choſes. Après avoir commencé par exercer ſon corps & ſes ſens, nous avons exercé ſon eſprit & ſon jugement. Enfin nous avons réuni l'uſage de ſes membres à celui de ſes facultés. Nous avons fait un être agiſſant & penſant, il ne nous reſte plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & ſenſible, c'eſt-à-dire, de perfectionner la raiſon par le ſentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choſes, jettons les yeux ſur celui d'où nous ſortons, & voyons le plus exactement qu'il eſt poſſible juſqu'où nous ſommes parvenus.

Notre éleve n'avoit d'abord que des ſenſations; maintenant il a des idées: il ne faiſoit que ſentir, maintenant il juge; car de la comparaiſon de pluſieurs ſenſations ſucceſſives ou ſimultanées, & du jugement qu'on en porte, naît une ſorte de ſenſation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La maniere de former les idées eſt ce qui donne un caractère à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels, eſt un eſprit ſolide; celui qui ſe contente des rapports apparens, eſt un eſprit ſuperficiel: celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux: celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, eſt un fou; celui qui ne compare point, eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins

grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit, &c.

Les idées ſimples ne ſont que des ſenſations comparées. Il y a des jugemens dans les ſimples ſenſations auſſi bien que dans les ſenſations complexes que j'appelle idées ſimples. Dans la ſenſation, le jugement eſt purement paſſif, il affirme qu'on ſent ce qu'on ſent. Dans la perception ou idée, le jugement eſt actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le ſens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle eſt grande. Jamais la nature ne nous trompe, c'eſt toujours nous qui nous trompons.

Je vois ſervir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuiller à ſa bouche, ſans ſavoir ce que c'eſt, & ſaiſi du froid, s'écrie: *Ah! cela me brûle!* Il éprouve une ſenſation très-vive; il n'en connoit point de plus vive que la chaleur du feu, & il croit ſentir celle-là. Cependant il s'abuſe: le ſaiſiſſement du froid le bleſſe, mais il ne le brûle pas, & ces deux ſenſations ne ſont pas ſemblables, puiſque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'eſt donc pas la ſenſation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en eſt de même de celui qui voit, pour la première fois, un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiede une main très-chaude ou très-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croiſés une petite boule, &c. S'il ſe contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il ſent, ſon jugement étant purement paſſif, il eſt impoſſible qu'il le trompe; mais quand il juge de la choſe par l'apparence, il eſt actif, il compare; il établit par inductions des rapports qu'il n'apperçoit pas, alors il ſe trompe ou peut ſe tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a beſoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre éleve des nuages paſſans entre la lune & lui, il croira que c'eſt la lune qui paſſe en ſens contraire, & que les nuages ſont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets ſe mouvoir préférablement aux grands, & que les nuages lui ſemblent plus grands que la lune dont il ne peut eſtimer l'éloignement. Lorſque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que, ne ſe ſentant point en mouvement, il regarde le bateau, la mer ou la rivière, & tout ſon horizon, comme un tout immobile dont le rivage qu'il voit courir ne lui ſemble qu'une partie.

La première fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton briſé: la ſenſation eſt vraie, & elle ne laiſſeroit pas de l'être, quand même nous ne ſaurions point la raiſon de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit: un bâton briſé, & il dit vrai; car il eſt très-ſûr qu'il a la ſenſation d'un bâton briſé. Mais quand, trompé par ſon jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton briſé, il affirme encore que ce qu'il voit eſt en effet un bâton briſé, alors il dit faux: pourquoi cela? parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inſpection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne ſent pas, ſavoir que le jugement qu'il reçoit par un ſens ſeroit confirmé par un autre.

Puiſque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il eſt clair que ſi nous n'avions jamais beſoin de juger, nous n'aurions nul beſoin d'apprendre, nous ne ſerions jamais dans le cas de nous tromper, nous ſerions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre ſavoir. Qui eſt-ce qui nie que les ſavans ne ſachent mille choſes vraies que les ignorans ne ſauront jamais? Les ſavans ſont-ils pour cela plus près de la vérité? Tout au contraire; ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faiſant encore plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugements faux. Il eſt de la derniere évidence que les compagnies ſavantes de l'Europe ne ſont que des écoles publiques de menſonge; & très-ſurement il y a plus d'erreurs dans l'academie des ſciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puiſque plus les hommes ſavent, plus ils ſe trompent; le ſeul moyen d'éviter l'erreur eſt l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuſerez jamais. C'eſt la leçon de la nature auſſi-bien que de la raiſon. Hors les rapports immédiats, en très petit nombre & très ſenſibles, que les choſes ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reſte. Un ſauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe?* eſt le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au ſage.

Mais malheureuſement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous ſommes dépendans de tout, & notre curioſité s'étend néceſſairement avec nos beſoins. Voilà pourquoi j'en donne une très grande au philoſophe & n'en donne point au ſauvage. Celui-ci n'a beſoin de perſonne; l'autre a beſoin de tout le monde, & ſurtout d'admirateurs.

On me dira que je ſors de la nature; je n'en

crois rien. Elle choisit ses instrumens, & les regle, non sur l'opinion, mais sur le besoin. Or les besoins changent selon la situation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de nature & l'homme naturel vivant dans l'état de société. Emile n'est pas un sauvage a reléguer dans les déserts, c'est un sauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il sache y trouver son nécessaire, tirer parti de leurs habitans, & vivre, sinon comme eux, du moins avec eux.

Puisqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à bien juger.

La meilleure manière d'apprendre à bien juger, est celle qui tend le plus à simplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en passer sans tomber dans l'erreur. D'où il suit qu'après avoir long-temps vérifié les rapports des sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque sens par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre sens; alors chaque sensation deviendra pour nous une idée, cette idée sera toujours conforme à la vérité. Telle est la sorte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troisième âge de la vie humaine.

Cette manière de procéder exige une patience & une circonspection dont peu de maîtres sont capables, & sans laquelle jamais le disciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorsque celui-ci s'abuse sur l'apparence du bâton brisé, pour lui montrer son erreur vous vous pressez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être; mais que lui apprendrez-vous? Rien que ce qu'il auroit bientôt appris de lui-même. Oh que ce n'est pas là ce qu'il faut faire! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'instruire, il ne faut pas le détromper sitôt. Prenons Emile & moi pour exemple.

Premièrement, à la seconde des deux questions supposées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'est sûrement, dira-t-il, un bâton brisé. Je doute fort qu'Emile me fasse la même réponse. Ne voyant point la nécessité d'être savant ni de le paroître, il n'est jamais pressé de juger; il ne juge que sur l'évidence, & il est bien éloigné de la trouver dans cette occasion, lui qui sait combien nos jugemens sur les apparences sont sujets à l'illusion, ne fût-ce que dans la perspective.

D'ailleurs, comme il sait par expérience que mes questions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand soin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponse qu'il n'en soit content lui-même; & il est difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de savoir la vérité des choses; mais seulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous serions bien plus confus de nous payer d'une raison qui n'est pas bonne, que de n'en point trouver du tout. *Je ne sais*, est un mot qui nous va si bien à tous deux, & que nous répetons si souvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais, soit que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne sais*, ma réplique est la même; voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau est fixé dans une situation perpendiculaire. Pour savoir s'il est brisé, comme il le paroît, que de choses n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la main?

1°. D'abord nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la brisure tourne comme nous. C'est donc notre œil seul qui la change, & les regards ne remuent pas les corps.

2°. Nous regardons bien à plomb sur le bout du bâton qui est hors de l'eau, alors le bâton n'est plus courbe, le bout voisin de notre œil nous cache exactement l'autre bout. Notre œil a-t-il redressé le bâton?

3°. Nous agitons la surface de l'eau, nous voyons le bâton se plier en plusieurs piéces, se mouvoir en zigzag, & suivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau suffit-il pour briser, amollir & fondre ainsi le bâton?

4°. Nous faisons écouler l'eau, & nous voyons le bâton se redresser peu-à-peu à mesure que l'eau baisse. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction? Il n'est donc pas vrai que la vue nous trompe, puisque nous n'avons besoin que d'elle seule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Supposons l'enfant assez stupide pour ne pas sentir le résultat des ces expériences; c'est alors qu'il faut appeller le toucher au secours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laissez-le dans sa situation; & que l'enfant y passe la main d'un bout à l'autre, il ne sentira point d'angle: le bâton n'est donc pas brisé.

Vous me direz qu'il n'y a pas seulement ici des jugemens, mais des raisonnemens en forme. Il est vrai; mais ne voyez-vous pas que sitôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un raisonnement. La conscience de toute sensation est une proposition, un jugement. Donc, sitôt que l'on compare une sensation à

une autre, on raisonne. L'art de juger & l'art de raisonner, sont exactement le même.

Emile ne saura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point disséqué d'insectes; il n'aura point compté les taches du soleil; il ne saura ce que c'est qu'un microscope & un télescope. Vos doctes élèves se moqueront de son ignorance. Ils n'auront pas tort; car avant de se servir de ces instrumens, j'entends qu'il les invente, & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas sitôt.

Voilà l'esprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croisés, & qu'il croye sentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne soit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclaircissemens suffiront, je pense, pour marquer nettement le progrès qu'a fait jusqu'ici l'esprit de mon élève, & la route par laquelle il a suivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés, peut-être, de la quantité de choses que j'ai fait passer devant lui. Vous craignez que je n'accable son esprit sous ces multitudes de connoissances. C'est tout le contraire; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les savoir. Je lui montre la route de la science, aisée, à la vérité, mais longue, immense, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoisse l'entrée; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il use de sa raison & non de celle d'autrui; car pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité; & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit résulter une vigueur d'esprit, semblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage est, qu'on n'avance qu'à proportion de ses forces. L'esprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui. Au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

Emile a peu de connoissances, mais celles qu'il a sont véritablement siennes, il ne sait rien à demi. Dans le petit nombre des choses qu'il sait, & qu'il sait bien, la plus importante est, qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut savoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes savent & qu'il ne saura de sa vie, & une infinité d'autres, qu'aucun homme ne saura jamais. Il a un esprit universel, non par les lumières, mais par la faculté d'en acquérir; un esprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montagne, sinon instruit, du moins instruisable. Il me suffit qu'il sache trouver l'*à quoi bon*, sur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, sur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'est point de lui donner la science, mais de lui apprendre à l'acquérir au besoin, de lui faire estimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la vérité par dessus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'est point forcé de rétrograder.

Emile n'a que des connoissances naturelles & purement physiques. Il ne sait pas même le nom de l'histoire, ni ce que c'est que métaphysique & morale. Il connoît les rapports essentiels de l'homme aux choses, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il sait peu généraliser d'idées, peu faire d'abstractions. Il voit des qualités communes à certains corps, sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. Il connoît l'étendue abstraite à l'aide des figures de la géométrie; il connoît la quantité abstraite à l'aide des signes de l'Algèbre. Ces figures & ces signes sont les supports de ces abstractions, sur lesquels ses sens se reposent. Il ne cherche point à connoître les choses par leur nature, mais seulement par les relations qui l'intéressent. Il n'estime ce qui lui est étranger que par rapport à lui, mais cette estimation est exacte & sûre. La fantaisie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui est plus utile, & ne se départant jamais de cette manière d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Emile est laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée ne lui grossit jamais les dangers, il est sensible à peu de maux, & il sait souffrir avec constance, parce qu'il n'a point appris à disputer contre la destinée. A l'égard de la mort, il ne sait pas encore bien ce que c'est, mais accoutumé à subir sans résistance la loi de la nécessité, quand il faudra mourir, il mourra sans gémir & sans se débattre; c'est tout ce que la nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre & peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Emile a de la vertu tout ce qui se rapporte à lui-même. Pour avoir aussi les vertus sociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent; il lui manque uniquement des lumières que son esprit est tout prêt à recevoir.

Il se considère, sans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il

n'exige rien de perſonne, & ne croit rien devoir à perſonne. Il eſt ſeul dans la ſociété humaine; il ne compte que ſur lui ſeul. Il a le droit auſſi, plus qu'un autre, de compter ſur lui-même; car il eſt tout ce qu'on peut être à ſon âge. Il n'a point d'erreurs ou n'a que celles qui nous ſont inévitables; il n'a point de vices ou n'a que ceux dont nul homme ne peut ſe garantir. Il a le corps ſain, les membres agiles, l'eſprit juſte & ſans préjugés, le cœur libre & ſans paſſions. L'amour-propre, la première & la plus naturelle de toutes, y eſt encore à peine exalté. Sans troubler le repos de perſonne, il a vécu content, heureux & libre autant que la nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainſi parvenu à ſa quinzième année ait perdu les précédentes?

(*Emile*).

M.

MŒURS. Cyrus étoit fils de Cambyſe, roi des Perſes, & de Mandane, fille d'Aſtyage, roi des Mèdes. Cambyſe deſcendoit des Perſéides, ainſi nommés, parce qu'ils rapportoient leur origine à Perſès. On dit, & c'eſt une tradition conſervée juſqu'à préſent chez les Perſes, que la nature en douant Cyrus de tous les agrémens de la figure, lui avoit donné une ame ſenſible, le deſir le plus ardent de s'inſtruire, & un amour ſi vif de la gloire, que pour en acquérir, il n'y avoit point de travaux qu'il n'entreprît, point de périls qu'il n'affrontât : on aime à ſe rappeller qu'il réuniſſoit les plus excellentes qualités du corps & de l'eſprit. Il fut élevé ſuivant les uſages de la Perſe, qui paroiſſent avoir eu l'utilité publique pour principal objet; en cela bien différens des coutumes de la plûpart des autres états, où chacun eſt le maître d'élever à ſon gré ſes enfans, & où les enfans arrivés à un certain âge, vivent eux-mêmes comme il leur plaît. A la vérité, leurs loix défendent de voler, ou par adreſſe, ou par violence, de forcer les maiſons, de maltraiter perſonne injuſtement, de ſéduire la femme d'autrui, de manquer de ſoumiſſion aux magiſtrats; & quiconque enfreint la loi dans quelqu'un de ces points, eſt puni. Mais les coutumes des Perſes ont l'avantage de prévenir le crime, en formant les citoyens de manière qu'ils ne ſe portent jamais à rien faire qu'on puiſſe leur reprocher, ou dont ils aient à rougir. Or, voici en quoi elles conſiſtent.

Le palais du roi & les édifices où les magiſtrats tiennent leur tribunal, ſont bâtis dans une grande place, nommée Eleuthere. Les marchands en ſont bannis, & relégués ailleurs avec leurs marchandiſes, leurs clameurs & leur groſſiereté : il ſeroit à craindre qu'un voiſinage ſi bruyant ne troublât les exercices de la jeuneſſe. Cette place eſt diviſée en quatre parties : la première eſt deſtinée pour les enfans, la ſeconde pour les adoleſcens, la troiſième pour les hommes faits, la dernière pour ceux qui ont paſſé l'âge de porter les armes. Il eſt enjoint à tous de ſe rendre chaque jour dans leur quartier. Les enfans & les hommes faits doivent y être dès la pointe du jour : les anciens ont la liberté de ne s'y trouver qu'autant qu'ils le peuvent commodément, excepté à certains jours marqués, où ils ſont obligés de ſe préſenter. Tous les jeunes gens, à la réſerve de ceux qui ſont mariés, paſſent la nuit autour des tribunaux avec leurs armes : ceux-là ne ſont tenus de s'y rendre que quand ils ont reçu un avertiſſement particulier; cependant on n'approuveroit pas qu'ils s'abſentaſſent ſouvent.

Chacune de ces quatre claſſes eſt gouvernée par douze chefs, relativement aux douze tribus qui compoſent la nation des Perſes. Les enfans ont pour chefs des vieillards choiſis entre ceux qu'on croit les plus propres à les bien élever; les adoleſcens, ceux d'entre les hommes faits qui paroiſſent les plus capables de les former à la vertu; les hommes faits, ceux de leur claſſe qu'on juge avoir le plus de talent pour exciter les autres à bien exécuter les ordres du conſeil ſuprême. Les anciens eux mêmes, de peur qu'ils ne manquent à remplir les devoirs impoſés à leur âge, ont pour ſurveillans quelques-uns de leurs égaux. Mais afin de mieux faire connoître comment on s'y prend en Perſe pour avoir d'excellens citoyens, je vais expoſer en détail ce que les loix éxigent de chacune des claſſes dont j'ai parlé.

Les Perſes envoient leurs enfans aux écoles pour apprendre les règles de la juſtice : c'eſt, diſent-ils, pour ce genre d'étude que nous les y envoyons, comme ceux des grecs vont chez les maîtres pour s'inſtruire dans les lettres. Les enfans ont leurs querelles ainſi que les hommes : ils s'accuſent ſouvent les uns les autres de larcin, de vol, de violence, de tromperie, de paroles injurieuſes & autres délits ſemblables. Le gouverneur emploie la plus grande partie du jour à juger leurs conteſtations, & prononce une peine, tant contre les coupables qui ſont convaincus, que contre ceux qui auroient accuſé injuſtement leurs camarades. Il connoît particulièrement d'un crime, d'où naiſſent les plus grandes inimitiés entre les hommes, & contre lequel on n'a point d'action en juſtice, l'ingratitude. Si l'on découvre qu'un enfant, qui a reçu d'un autre quelque bon office, a négligé de lui rendre la pareille, dans une occaſion où il le pouvoit, on le punit avec la dernière ſévérité; parce qu'on penſe que les ingrats ſont incapables d'aimer les dieux, leurs parens, leur patrie, leurs amis. L'impudence, compagne inſéparable de l'ingratitude, conduit effectivement à tous les vices.

La tempérance & la ſoumiſſion aux magiſtrats ſont les principaux objets de cette première éducation. L'exemple de la vie ſage & régulière que mènent ceux d'un âge plus avancé, l'exemple de leur exactitude ſcrupuleuſe à obéir aux chefs, contribuent beaucoup à former les enfans à ces

deux vertus. Ils apprennent de même à supporter la faim & la soif, en voyant leurs aînés ne sortir pour aller manger, qu'après en avoir obtenu la permission de celui qui préside ; & ils s'accoutument d'autant plus aisément à la sobriété, qu'ils font leur repas, non chez leurs parens, mais chez leur maître, & seulement aux heures marquées par le gouverneur. Chacun d'eux apporte du pain & du cresson, ils n'ont point d'autre nourriture, & un vase de terre, pour puiser de l'eau dans la rivière, s'ils ont soif. A ces pratiques, on joint l'exercice de l'arc & du javelot. C'est ainsi que sont élevés les enfans, depuis leur naissance, jusqu'à la seizième ou dix-septième année. Quand ils ont atteint cet âge, ils entrent dans la classe des adolescens : & voici quelle est alors leur manière de vivre.

Durant les dix années qu'ils restent dans cette classe, ils passent les nuits, comme je l'ai déja dit, auprès des tribunaux bâtis sur la place. C'est une garde pour la ville, & de plus un moyen de s'assurer de leur sagesse; car cet âge, plus qu'aucun autre, a besoin d'être veillé. Pendant le jour, ils sont aux ordres des magistrats, pour les choses qui peuvent intéresser la république ; & si les circonstances l'exigent, ils demeurent tous dans leur quartier. Mais lorsque le roi sort pour la chasse, ce qui arrive fréquemment chaque mois, il se fait accompagner par la moitié de ces jeunes gens : chacun d'eux doit porter un arc, un carquois garni de flèches, une épée dans son fourreau, ou une hache, un bouclier & deux javelots, l'un pour lancer, l'autre pour s'en servir à la main dans l'occasion. Si les perses font de la chasse un exercice public où le roi marche à la tête de sa troupe, comme pour une expédition militaire, où il agit lui-même & veut que les autres agissent ; c'est qu'ils la regardent comme un véritable apprentissage du métier de la guerre. En effet, la chasse accoutume à se lever matin, à supporter le froid & le chaud, à soutenir la fatigue des courses des voyages. D'ailleurs, on y emploie contre les animaux, les mêmes armes que dans une bataille, l'arc & le javelot. Souvent même elle sert à aiguiser le courage : car si une bête vigoureuse vient audacieusement au-devant du chasseur, il faut qu'il sache à la fois, & la frapper lorsqu'elle approche, & s'en garantir lorsqu'elle attaque. En un mot, il n'est rien de ce qui appartient à la guerre, qu'on ne retrouve dans l'exercice de la chasse.

Les jeunes gens, en partant à la suite du roi, emportent leur dîner, qui est le même que celui des enfans, & seulement plus ample, à raison de la différence de l'âge. Ils n'interrompent point la chasse pour manger : s'il arrive que l'animal les force à la prolonger, ou qu'ils la prolongent pour leur plaisir, ils font leur souper de ce qu'ils avoient apporté pour leur dîner, & chassent le lendemain jusqu'au souper. Ces deux jours sont réputés n'en faire qu'un seul, parce qu'ils n'ont fait qu'un seul repas. On les accoutume à ce genre de vie, afin qu'il ne leur paroisse pas nouveau, lorsque la guerre leur en fera une nécessité. Quand la chasse a été heureuse, ils ont pour leur souper tout ce qu'ils ont pris ; autrement, ils sont réduits au cresson. Si quelqu'un pense qu'ils doivent trouver peu de plaisir à ne manger que du pain avec du cresson & à ne boire que de l'eau ; qu'il se rappelle avec quel goût on mange du pain le plus grossier quand on a faim, avec quelle volupté on boit de l'eau quand on a soif.

L'autre partie des jeunes gens reste dans la ville : ils s'occupent aux exercices qu'ils ont appris durant les premières années, c'est-à-dire, à tirer de l'arc, à lancer le javelot ; & tous s'y livrent sans relâche, avec une égale émulation. Ces exercices se font quelquefois en public : alors il y a des prix proposés pour les vainqueurs. Si, entre les divisions dont la classe est composée, on en remarque une qui se distingue par un plus grand nombre de sujets courageux, adroits, actifs ; les citoyens s'empressent de combler d'éloges & de marques de considération, non-seulement le gouverneur actuel, mais celui qui les a élevés dans l'enfance. Du reste, ces jeunes gens sont employés par les magistrats, soit à faire la garde dans les endroits qui en ont besoin, soit à exécuter certaines commissions qui demandent de la vigueur & de la célérité ; comme d'aller à la recherche des malfaiteurs & à la poursuite des brigands. Ils vivent ainsi pendant dix ans, après lesquels ils entrent dans la classe des hommes faits, & y passent vingt-cinq ans, de la manière que je vais le raconter.

D'abord, ils sont obligés, comme les adolescens, de se tenir toujours prêts à executer les ordres des magistrats, lorsque le service de la république a besoin de gens dont l'âge ait mûri l'esprit & n'ait pas encore affoibli le corps. S'il s'agit d'aller à la guerre, ceux qui ont passé par les degrés d'éducation dont j'ai parlé, ne portent ni arc, ni javelots : ils n'ont que des armes propres à combatre de près, une cuirasse sur la poitrine, une épée ou une hache à la main droite, au bras gauche un bouclier, semblable à celui avec lequel on peint aujourd'hui les perses. C'est de cet ordre que sont tirés tous ceux à qui on confie les charges publiques, excepté celle de présider à l'éducation des enfans. Au bout de vingt-cinq ans, lorsqu'ils en ont cinquante accomplis, ils passent dans la classe de ceux qu'on nomme anciens, & qui le sont réellement. Ceux-là ont le privilége de ne point porter les armes de leur patrie : ils demeurent, soit pour veiller aux intérêts communs, soit pour décider les affaires des particuliers. Leur autorité s'étend jusqu'à juger à mort : ils nomment à tous les emplois. Lorsqu'un adolescent ou un homme fait

eſt dénoncé par le chef de ſa tribu, ou par tout autre, comme ayant violé quelqu'une des loix, ils entendent l'accuſation : ſi le délit eſt conſtaté, ils chaſſent de ſa claſſe celui qui l'a commis ; & cette flétriſſure le rend infâme pour le reſte de ſa vie.

Afin de donner une idée plus préciſe du gouvernement des perſes, je reprendrai les choſes d'un peu plus haut : ce que j'en ai déjà dit me diſpenſe d'entrer dans un long détail. On compte dans la Perſe environ cent vingt mille hommes. Tous naiſſent avec un droit égal aux charges & aux honneurs : tous peuvent envoyer leurs enfans aux écoles publiques, où l'on enſeigne la ſageſſe. Les citoyens en état de nourrir les leurs, ſans les faire travailler, les y envoient ; les autres les gardent chez eux. Il faut avoir été élevé dans ces écoles, pour pouvoir être admis dans la claſſe des adoleſcens : quiconque n'a pas reçu la première éducation, en eſt exclus. Les adoleſcens, qui ont fourni leur carrière complète, & en ont rempli exactement les obligations, peuvent prendre place parmi les hommes faits, pour partager avec eux l'avantage d'être promus aux dignités. Mais ceux qui n'ont point paſſé par les deux premières claſſes ne peuvent entrer dans la troiſième, qui conduit, quand on y a vécu ſans reproche, à celle des anciens. Celle-ci ſe trouve ainſi compoſée de perſonnages, qui ont parcouru ſucceſſivement les degrés de la vertu.

Telle eſt la forme du gouvernement par laquelle les perſes croient parvenir à ſe rendre meilleurs. Ils conſervent encore aujourd'hui des uſages qui atteſtent leur ancienne ſobriété & le ſoin qu'ils ont toujours pris d'y joindre les exercices du corps. Il y a, par exemple, certaines choſes qu'il ſeroit malhonnête chez eux de ſe permettre devant des témoins, comme de cracher, de ſe moucher, & de laiſſer échapper quelque ſigne d'une mauvaiſe digeſtion. Il ne ſeroit pas moins indécent d'être obligé de s'écarter pour ſatisfaire des beſoins preſſans. Or, ſans une extrême ſobriété, ſans la pratique des exercices qui conſument les humeurs ou en détournent le cours, il ne leur ſeroit pas poſſible d'obſerver ces bienſéances. Voilà ce que j'avois à dire des perſes en général, ce ſera une eſpèce d'introduction à l'hiſtoire de Cyrus, dont je vais rapporter les actions, en remontant à ſon enfance.

Cyrus fut élevé juſqu'à l'âge de douze ans & un peu plus, ſuivant les coutumes des perſes. Aucun des enfans de ſa claſſe ne lui pouvoit être comparé, ſoit pour la facilité à ſaiſir ce qu'on leur enſeignoit, ſoit pour l'adreſſe & l'activité dans l'execution de ce qui leur étoit preſcrit. Lorſqu'il eut atteint l'âge que je viens de dire, Aſtyage invita Mandane à ſe rendre auprès de lui, avec ſon fils qu'il déſiroit de voir ſur ce qu'il avoit ouï dire de ſa beauté & de ſes excellentes qualités. La reine partit pour la cour de Médie, accompagnée de Cyrus. Dès le premier abord, & à peine inſtruit qu'Aſtiage étoit père de Mandane, ce jeune prince naturellement careſſant, l'embraſſa d'un air auſſi familier que s'il eût embraſſé un ancien camarade, ou un ancien ami. Mais ayant remarqué qu'Aſtiage avoit les yeux fardés, le viſage peint & une chevelure artificielle (c'eſt la mode en Médie, ainſi que de porter des robes & des manteaux de pourpre, des colliers & des bracelets, au lieu que les perſes, encore aujourd'hui, quand ils ne ſortent point de chez eux, ſont auſſi ſimples dans leurs habits, que ſobres dans leurs repas) ; ayant dis-je, remarqué la parure de ſon grand-père & le regardant avec attention : Oh, ma mère, dit-il, que mon grand-père eſt beau ! Lequel, reprit la reine, trouvez vous le plus beau de Cambyſe ou d'Aſtiage ? Mon père, repondit-il, eſt le plus beau des perſes, & mon grand-père le plus beau des Mèdes que j'ai vus ſur la route & à la cour. Aſtyage l'embraſſant à ſon tour, fit apporter une robe magnifique dont il le revêtit, des colliers & des bracelets dont il le para. Depuis ce moment, le roi ne ſortoit plus, ſans ſe faire accompagner par ſon petit fils, monté comme lui ſur un cheval dont le mors étoit d'or. La belle robe fit grand plaiſir à Cyrus : il la reçut en enfant qui aime la parure, & qui eſt déja touché des diſtinctions. Sa joie fut encore plus vive, lorſqu'on lui apprit à monter à cheval : il eſt rare de voir des chevaux en Perſe, à cauſe de la difficulté qu'il y auroit à les élever & à s'en ſervir dans un pays hériſſé de montagnes.

Lorſqu'Aſtiage ſoupoit avec ſa fille & ſon petit-fils qu'il vouloit diſpoſer par la bonne chère à ne pas regretter la Perſe, il faiſoit ſervir, dans différens plats, des mêts & des ragoûts de toute eſpèce. A la vue de cette profuſion, Cyrus dit un jour au roi : Si vous êtes obligé de porter la main à chacun de ces plats, & de goûter de tous ces mets, le ſouper doit être pour vous bien fatigant. Eh quoi, dit Aſtyage, ce ſouper ne vous ſemble-t-il pas plus agréable que ceux qu'on fait en Perſe ? Non, répliqua Cyrus : en Perſe nous parvenons à appaiſer la faim, par une voie beaucoup plus ſimple & plus courte : il ne nous faut pour cela que du pain & de la viande ſans apprêt ; au lieu que vous qui tendez au même but, vous vous égarez en chemin, dans des détours ſans nombre, & vous n'y arrivez qu'avec peine, même long-temps après nous. Mais, reprit Aſtyage, nous avons du plaiſir à nous égarer ; & vous connoîtrez ce plaiſir, quand vous aurez goûté de nos mets. Cependant, répliqua Cyrus, je vois qu'ils vous cauſent à vous-même une ſorte de dégoût. A quoi, dit Aſtyage, le voyez-vous ? c'eſt que j'ai remarqué, répondit

l'enfant, que quand vous avez touché à ces ragouts, vous essuyez promptement vos mains avec une serviette, comme si vous étiez fâché de les voir pleines de sauce ; ce que vous ne faites pas, quand vous n'avez pris que du pain. Je ne prétends pas, mon fils, dit Astyage, vous gêner dans votre façon de vivre : usez, puisque vous l'aimez mieux, d'alimens sans apprêt ; afin que les Perses vous revoient sain & vigoureux.

En même-temps il fit servir devant le jeune prince un grand nombre de plats, tant de venaison, que d'autres viandes. Alors Cyrus lui dit : toutes ces viandes, me les donnez-vous, & puis-je en faire ce que je voudrai ? Oui, mon fils, répondit Astyage : elles sont à vous. Sur cette réponse, Cyrus les distribua aux principaux officiers de son grand-père, en ajoutant un petit mot pour chacun. Je vous fais ce présent, disoit-il à l'un, parce que vous me montrez avec affection à monter à cheval ; à un autre, parce que vous m'avez donné un javelot, & je l'ai encore ; à un troisième, parce que vous servez fidèlement mon grand-père ; à un quatrième, parce que vous révérez ma mère ; & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'eût plus rien à donner. Pourquoi, lui dit Astyage, ne donnez-vous rien à mon échanson Sacas, que je considère beaucoup ? Sacas étoit un très bel homme, chargé d'introduire chez le roi, les personnes qui avoient à lui parler, & de renvoyer ceux qu'il ne croyoit pas à propos de laisser entrer. Au lieu de répondre à la question d'Astyage, Cyrus comme un enfant qui ne craint pas encore d'être indiscret, repartit par une autre : pourquoi, lui dit-il, avez vous tant de considération pour Sacas ? Ne voyez vous pas, répliqua le roi, en plaisantant, avec quelle adresse, avec quelle grace il sert à boire ? Les échansons des rois Mèdes ont ce talent au suprême dégré. Ils versent le vin avec une extrême propreté : ils tiennent la coupe de trois doigts seulement, & la présentent à celui qui doit boire, de manière qu'il puisse la prendre sans peine. Eh bien, dit le jeune prince, commandez, je vous prie, à Sacas de me donner la coupe ; en vous servant d'aussi bonne grace que lui, je mériterai aussi de vous plaire. Astyage y consentit : Cyrus s'empare de la coupe, la rince proprement, comme il l'avoit vu faire à Sacas ; puis composant son visage, prenant un air sérieux & un maintien grave, il la présente au roi, qui en rit beaucoup, ainsi que Mandane. Cyrus faisant lui-même un grand éclat de rire, se jette au cou de son grand-père, & dit en l'embrassant : ah ! pauvre Sacas, tu es perdu ; je t'enleverai ta charge, & j'en ferai mieux que toi les fonctions, de plus, je ne boirai pas le vin. Lorsque les échansons des rois leur présentent la coupe, ils en tirent d'abord avec une cuiller, un peu de la liqueur qu'elle contient ; ils la versent dans leur main gauche & l'avalent : par ce moyen, s'ils y avoient mêlé du poison, ils en seroient les premières victimes.

Astyage continuant de plaisanter, pourquoi, mon fils, dit il à Cyrus, dès que vous vouliez imiter Sacas, n'avez-vous pas, comme lui, goûté le vin ? J'ai craint, répondit le jeune prince, qu'on n'eût jetté quelque poison dans le vase : car au festin que vous donnâtes à vos amis, le jour de votre naissance, je vis clairement que Sacas vous avoit tous empoisonnés. Comment vîtes-vous cela, dit le roi ? C'est, repartit Cyrus, que je m'apperçus d'un dérangement considérable dans vos esprits & dans vos corps. Je vous voyois faire des choses que vous ne pardonneriez pas à des enfans ; crier tous à la fois, sans vous entendre, puis chanter tous ensemble, de la façon la plus ridicule ; & lorsqu'un de vous chantoit seul, vous juriez, sans l'avoir écouté, qu'il chantoit admirablement bien. Chacun de vous vantoit sa force ; mais lorsqu'il fallut se lever pour danser, loin de pouvoir faire un pas en cadence, vous ne pouviez pas même vous tenir fermes sur vos pieds. Enfin, vous aviez oublié, vous, que vous étiez roi, eux, qu'ils étoient vos sujets, ce fut pour moi le premier exemple d'une assemblée, où chacun ayant la liberté de parler, tous en usoient à la fois : car c'est précisément ce que je vous voyois faire. Mais votre père, dit Astyage, ne s'enivre-t-il jamais ? Non, jamais, répondit Cyrus. Que lui arrive-t-il donc quand il a bu, poursuivit le roi ? Il cesse d'avoir soif, repliqua l'enfant ; & c'est tout ce qu'opère en lui la boisson, aussi n'a-t-il point, je pense, de Sacas pour échanson. Mon fils, lui dit Mandane, vous en voulez-bien à Sacas : pourquoi l'attaquez-vous ainsi ? Parce que je le hais, répondit-il. Souvent, lorsque j'accours avec le plus grand empressement pour voir le roi, il a la méchanceté de m'empêcher d'entrer. Puis adressant la parole à Astyage, laissez-moi, je vous prie, pour trois jours seulement le maître absolu de Sacas. Quel usage, reprit le roi, feriez-vous de l'autorité que vous auriez sur lui ? Je me posterois comme lui, répondit Cyrus, à l'entrée de votre appartement, & je lui dirois, quand il se présenteroit pour le dîner : « Il n'est pas encore temps de se mettre à table ; » le roi est en affaire avec quelqu'un ». Quand il arriveroit pour le souper : » Le roi est au bain » : s'il me paroissoit pressé de la faim ; » Le » roi est dans l'appartement des femmes «. Enfin, je lui rendrois l'impatience qu'il me cause, en m'empêchant de vous voir. Cyrus égayoit ainsi les soupers du roi. Dans le cours de la journée, si son grand-père ou son oncle désiroient quelque chose, personne n'étoit aussi-tôt prêt que lui à les servir, tant il avoit à cœur de leur plaire.

Lorsqu'Astyage vit Mandane se préparer à retourner en Perse, il la pria de lui laisser Cyrus,

Je ne souhaite rien tant, répondit-elle, que de faire tout ce qui peut vous être agréable ; mais je vous avoue que j'aurois de la peine à vous laisser mon fils, s'il témoignoit la moindre répugnance. Sur quoi Astyage se tournant vers Cyrus : mon fils, lui dit-il, si vous demeurez ici, vous serez le maître d'entrer chez moi toutes les fois que vous le jugerez à propos, sans que Sacas ait le droit de s'y opposer ; plus vous y viendrez, plus je vous en saurai de gré. Vous vous servirez de tous mes chevaux : je vous en donnerai d'autres encore, autant que vous en voudrez ; & quand vous quitterez la Médie, vous emmenerez ceux qui vous plairont le plus. Vous aurez la liberté de vous faire servir à souper, suivant votre goût pour les mets simples. Je vous abandonne toutes les bêtes fauves qui sont actuellement dans mon parc ; j'y en rassemblerai de toute espèce, en plus grand nombre, & dès que vous aurez appris à monter à cheval, vous pourrez les chasser & les abattre à coups de flèche ou de javelot, à l'exemple des hommes faits. Je vous procurerai aussi des camarades pour jouer avec vous : enfin, quelque chose que vous me demandiez vous n'éprouverez jamais de refus.

Astyage ayant cessé de parler, Mandane demanda à son fils lequel il aimoit mieux, de rester en Médie ou de retourner en Perse. Cyrus répondit sur-le-champ, sans balancer, qu'il aimoit mieux rester. Eh ! pourquoi, reprit Mandane ? Je vais vous le dire, répondit il ; en Perse, je passe pour le plus adroit de ceux de mon âge à tirer de l'arc & à lancer le javelot : ici tous l'emportent sur moi dans l'art de monter à cheval ; ce qui me cause, je vous l'avoue, un véritable chagrin. Or, si vous me laissez en Médie, & que j'y apprenne à bien manier un cheval, il arrivera, du moins je l'espère, qu'à mon retour en Perse, je serai supérieur aux plus habiles dans les exercices à pied, & que revenant en Médie, où je serai devenu le meilleur homme de cheval du royaume de mon grand-père, je me trouverai en état de le servir utilement à la guerre. Mais, mon fils, reprit Mandane, comment étudierez-vous ici les principes de la justice ; vos maîtres sont en Perse ? Je n'ai plus besoin de leurs leçons, répliqua Cyrus. Sur quoi vous en flattez vous, ajouta Mandane ? Sur le témoignage de mon maître, repartit le jeune prince, il me trouvoit déja tellement instruit de ce qu'il faut savoir pour rendre la justice, qu'il m'avoit établi juge de mes camarades. Cependant je ne dissimulerai pas qu'il me punit un jour très-sévèrement, pour avoir mal jugé. Voici dans quelle occasion. Un enfant déjà grand, dont la robe étoit trop courte pour sa taille, ayant remarqué qu'un autre enfant plus petit que lui, avoit une longue robe, il la lui ôta, s'en revêtit, & lui mit la sienne sur le corps. La contestation qui s'éleva en conséquence, ayant été soumise à ma décision, je jugeai qu'il convenoit également à l'autre, que chacun gardât la robe qui alloit le mieux à sa taille. Ce jugement m'attira une correction. Vous auriez bien décidé, me dit mon maître, si vous aviez eu à prononcer sur la convenance : mais dans le cas présent où il étoit question de décider à qui la robe appartenoit, il falloit examiner lequel des deux enfans avoit un titre légitime de propriété, afin de savoir lequel devoir rester paisible possesseur de la robe, ou celui qui l'avoit enlevée de force, ou celui qui l'avoit, soit achetée, soit travaillée de ses mains. Il n'y a rien de juste, continuoit-il, que ce qui est conforme aux loix ; tout acte qui y déroge, est un acte de violence. De ce principe, il concluoit qu'un juge n'a d'autre règle que la loi ; & qu'il ne lui est jamais permis de s'en écarter. Ce seul principe, ma mère, me fournit toutes les règles de la justice ; & si j'ai encore besoin de quelques autres leçons, mon grand père me les donnera. Mais, mon fils, repartit Mandane, ce que votre grand père trouve juste, n'est pas toujours regardé comme tel chez les Perses ; par exemple, il s'est arrogé un pouvoir despotique sur ses sujets ; & l'on pense en Perse que la justice exige que l'autorité soit partagée. Votre père lui-même est obligé de se conformer à la loi générale, qui a tout ordonné, tout réglé, jusqu'aux dons que le prince doit recevoir. En un mot, la loi, non sa volonté, est la mesure de sa puissance. Gardez-vous donc, mon fils, lorsque vous reviendrez en Perse, d'y apporter de la cour d'Astyage, au lieu de maximes vraiment royales, ces maximes tyranniques, suivant lesquelles un homme doit posséder plus de biens que tous les autres ensemble : vous courriez risque de vous attirer des traitemens qui pourroient vous coûter la vie. Rassurez vous, ma mère, répondit Cyrus : Astyage m'apprendroit plutôt à me contenter de peu, qu'à désirer beaucoup. N'avez-vous pas remarqué qu'il a su accoutumer les Mèdes à se voir beaucoup moins riches que lui ? Encore une fois, ne craignez pas que ni moi ni personne puissions sortir de l'école d'Astyage avec l'ambition d'être plus riches que les autres. Tels étoient les propos de Cyrus.

Enfin, Mandane partit & le laissa en Médie, où il fut élevé sous les yeux de son grand père. Il eut bientôt fait connoissance & formé des liaisons d'amitié avec les jeunes Mèdes, bientôt l'affection qu'il leur témoignoit & l'attention qu'il eut de visiter quelquefois leur famille, lui attacha les pères ; de sorte que s'ils avoient quelque grace à demander au roi, ils chargeoient leurs fils d'engager Cyrus à la solliciter. De son côté, Cyrus, naturellement généreux & sensible à la gloire d'obliger, n'avoit rien plus à cœur que d'obtenir ce qu'ils désiroient ; & quelque chose qu'il demandât, son grand père ne pouvoit se réso-

dre à le refuſer. Aſtyage ſe ſouvenoit des ſoins que ſon petit-fils lui avoit rendus dans le cours d'une maladie, durant laquelle, cet enfant toujours aſſidu auprès de lui, n'avoit ceſſé de pleurer & de montrer combien il craignoit pour la vie de ſon grand père. Lorſque pendant la nuit le roi paroiſſoit avoir beſoin de quelque choſe, Cyrus étoit le premier à s'en appercevoir, & par ſa diligence à le ſervir dans tout ce qu'il croyoit lui pouvoir être agréable, il prévenoit les plus empreſſés. Cette conduite avoit achevé de lui gagner le cœur d'Aſtyage.

Il faut convenir que Cyrus aimoit peut-être trop à parler. Ce défaut venoit de ſon éducation, & pluſieurs cauſes l'avoient fortifié; d'une part l'obligation que lui impoſoit le gouverneur de la claſſe, de lui rendre un compte exact de tout ce qu'il faiſoit, & d'entendre en détail les raiſons de ſes camarades, lorſqu'il avoit à juger leurs différends; d'autre part ſon extrême curioſité pour toute eſpèce de connoiſſances, qui lui avoit fait contracter l'habitude de queſtionner beaucoup. Lui faiſoit-on auſſi des queſtions? la vivacité de ſon eſprit lui fourniſſoit toujours des réponſes très-promptes. La réunion de ces différentes cauſes avoit produit le défaut qu'on pouvoit lui reprocher. Mais comme dans les adoleſcens qui ont pris de bonne heure leur croiſſance, on remarque un certain air de jeuneſſe, auquel on reconnoît qu'il ne faut pas eſtimer leur âge par leur taille; de même on ſentoit dans les diſcours de Cyrus, qu'une ſimplicité naïve jointe au deſir de plaire, non une confiance préſompteuſe, le rendoit grand parleur; auſſi aimoit-on mieux l'entendre parler beaucoup, que de lui voir garder le ſilence. Lorſqu'en croiſſant il eut atteint l'âge qui conduit à la puberté, il parla moins & d'un ton plus modéré. Une pudeur modeſte le faiſoit rougir, quand il ſe trouvoit avec des perſonnes d'un âge plus avancé: il ne cherchoit plus, comme les jeunes chiens, à jouer indiſtinctement avec tous ceux qu'il rencontroit. Devenu plus poſé, il devint auſſi plus aimable dans la ſociété.

(*Hiſtoire de Cyrus*).

N.

NOBLESSE DE SENTIMENS, GÉNÉROSITÉ, FERMETÉ. Oui, mon ami, le bonheur de mon fils eſt *mon premier devoir & mon ſeul but*, cet intérêt cher & ſacré eſt le ſeul qui m'anime; je vais ſatisfaire votre amitié, & je me flatte d'éclaircir vos doutes.

Je ſuis perſuadé qu'un homme froid ou borné n'eſt jamais parfaitement heureux; il n'eſt pas à plaindre, puiſqu'il n'a pas d'idée d'un bonheur plus grand; mais il n'en eſt pas moins vrai que ſon état n'eſt qu'une végétation ennuyeuſe, uniforme & privée de ces jouiſſances vives & multipliées, réſervées à l'homme que ſon âme & ſon eſprit lui rendent ſupérieur. Ce ſont bien moins nos ſenſations qui nous rendent heureux, que nos idées & nos réflexions: durant le ſommeil, les ſonges ont le pouvoir de nous affecter phyſiquement, autant & ſouvent davantage que ne le pourroit faire la réalité; mais remarquez que c'eſt particulièrement la terreur qui dans les rêves, produit les plus fortes impreſſions, parce que la ſtupidité rend ſur-tout ſuſceptible de ce mouvement, tandis que les choſes agréables ne l'affectent que médiocrement. Des ſonges vous ont ſûrement repréſenté mille fois des palais enchantés, des tréſors trouvés, &c. toutes ces choſes vous ont-elles ravi; ou vous ont-elles ſeulement cauſé le plaiſir que vous éprouvez à la première repréſentation d'un opéra? Non, ſûrement; pourquoi? c'eſt que dans votre ſommeil votre imagination étoit ſans activité, & que vous n'aviez ni votre eſprit ni la faculté de réfléchir.

On dit tous les jours: *le bonheur eſt dans l'opinion, ainſi celui qui ſe croit heureux, l'eſt donc en effet.* Le ſauvage, réduit à vivre dans un déſert, ſans ſociété, ſans plaiſirs, ſans idées, eſt donc auſſi heureux que le ſage éclairé, dont la vie eſt enchantée par l'amitié, la bienfaiſance & l'étude? Il ſeroit abſurde de le croire & de le ſoutenir. Le bonheur, comme je l'ai déjà dit, eſt offert à toute créature honnête & raiſonnable; mais il n'eſt réſervé, auſſi parfait qu'il peut l'être, qu'à une très-petite claſſe d'hommes; & pour cette claſſe même, il eſt encore difficile à trouver; c'eſt qu'un ſeul chemin y conduit, & que la diverſité d'opinions, les préjugés & les faux ſyſtêmes font preſque toujours prendre la route oppoſée. Sans chaleur, ſans activité, point de bonheur; le philoſophe dans ſa retraite, détrompé, déſabuſé de tout, n'eſt heureux que par ces deux principes; il réfléchit profondément, il eſt occupé d'une manière forte; la ſageſſe a tempéré ſes paſſions, & n'a point affoibli ſa ſenſibilité: mais s'il n'avoit point éprouvé ces paſſions qu'il a ſu vaincre, ou ſi ſon ame eût été privée de l'énergie qui peut en rendre ſuſceptible, il n'auroit qu'une connoiſſance imparfaite du cœur humain; il ne goûteroit pas la plus douce de toutes les jouiſſances, celle que nous offrent la paix & le repos, après un combat glorieux & opiniâtre; enfin, il ne ſeroit ni philoſophe, ni ſage, ni parfaitement heureux. Le voilà donc, cet état de bonheur que je conçois, lorſqu'après une jeuneſſe impétueuſe, après avoir connu tous les tranſports que peuvent inſpirer la gloire, l'ambition & l'amour, l'âge & le temps, modérant enfin cette ivreſſe & cet enthouſiaſme d'un cœur neuf, ardent & ſenſible, on goûte avec délices la tranquillité qui ſuccède à tant d'agitations. C'eſt ainſi que le voyageur emporté loin de ſa patrie par l'intérêt & la curioſité, à travers les écueils & les dangers, ſe fatigue, s'amuſe & s'inſtruit, fortifie ſon courage & parcourt avec plaiſir tant de pays nouveaux pour lui; enfin, de retour au port, il bénit le jour qui l'y ramène; il trouve un charme inexprimable à conter ſes longs voyages, il en garde un ſouvenir agréable; mais il ne voudroit pas les recommencer. Il faut une ame vertueuſe pour trouver, après le calme des paſſions, cette paix ſi précieuſe & ſi chère: celui qui s'eſt laiſſé entraîner à de véritables égaremens ne doit point l'attendre; ſon ame épuiſée & flétrie ne connoîtra que le remors: inacceſſible aux émotions douces, aux tendres ſentimens de l'humanité, il gémira vainement de la perte de ſes jouiſſances; rien ne pourra les remplacer, il deviendra miſanthrope; ſa haine & ſon fiel s'étendront ſur la nature entière, & conſumé de regrets, de dégoûts & de déſeſpoir, peut-être avancera-t-il lui-même le terme de ſa vie déplorable? Mais, me direz-vous, vous voulez des paſſions vives, & vous voulez qu'elles n'égarent jamais, cela eſt-il poſſible?.... Oui, ſans doute; & voilà l'ouvrage d'une excellente éducation, ouvrage qui conſiſte à ſavoir donner à ſon élève de l'empire ſur lui-même, & à lui inſpirer le deſir de ſe diſtinguer & l'amour de la gloire.

Ces idées, fortement gravées dans une tête jeune & vive, formeront la baſe de toute ſa conduite; l'amour, loin de l'avilir, ne pourra qu'élever encore ſon ame & ajouter à ſa délicateſſe; l'ambition ne lui fera jamais faire de baſſeſſes: brûlant d'illuſtrer ſon nom, il ſacrifiera facilement, s'il le faut, ſes penchans, ſes plaiſirs, à ce deſir

dominant de mériter & d'obtenir une réputation éclatante : peut-être ne ſera-t-il d'abord vertueux que par ſyſtême & par vanité ; mais il le deviendra dans la ſuite par habitude & par inclination. On confond aujourd'hui toutes les idées : n'avez-vous pas vu, à la cour, donner le nom d'ambitieux à des gens qui n'étoient ſûrement conduits que par l'intérêt le plus bas & le plus vil ? L'avarice & la cupidité, voilà le mobile ſecret & honteux d'une partie des courtiſans de notre ſiécle. La véritable ambition fait les héros & les grands hommes ; elle mépriſe l'argent & dédaigne même les honneurs, s'ils ne ſont pas la récompenſe des actions & du mérite ; elle travaille pour la gloire, pour la poſtérité, & dans l'âge où l'on n'aime pas encore la vertu pour elle-même, elle conduit à ces ſacrifices étonnans, à ces actions inouies, dont l'hiſtoire conſacre à jamais la mémoire. Ainſi donc, ſi vous voulez faire de votre élève un homme diſtingué, *exaltez ſa tête, échauffez ſon imagination*, mais s'il eſt abſolument borné, où s'il eſt né ſombre, farouche, s'il annonce de la bizarrerie, de la férocité, gardez-vous bien de ſuivre cette méthode ; vous ne feriez qu'un extravagant ou qu'un monſtre. par exemple, l'éducation du dernier Czar, qui ne tendoit qu'à lui inſpirer des idées militaires, eût pu faire un conquérant d'un ſouverain né avec du courage & de l'eſprit, & ne ſervit qu'à rendre ce prince plus ridicule & plus inſenſé. Il falloit à ce fameux roi de Suède, Charles XII, dont la valeur a rendu les folies ſi brillantes, une tête moins ardente, ou plus de génie : s'il eût eu mois d'enthouſiaſme, ſon nom ne ſeroit pas auſſi célèbre, mais ſeroit plus ſolidement grand. Il faut donc (ſi l'on peut parler ainſi) *aſſortire l'éducation* au caractère & à l'eſprit de ſon élève ; ne ſonger qu'a adoucir ſes mœurs & à réfroidir ſa tête, s'il eſt abſolument borné, & n'enflammer ſon imagination qu'en proportion du mérite & des talens qu'on peut lui prévoir ; voilà le point délicat & difficile, & qui demande véritablement du diſcernement & une obſervation continuelle. Au reſte, on peut devenir un grand homme ſans être doué d'un eſprit & d'un génie ſupérieurs, pourvu qu'on ait du courage, de l'élévation, un jugement ſain & une tête bien organiſée.

Comme cette lettre n'eſt déjà que trop longue, je vous expliquerai dans une autre, la manière dont je crois qu'on doit étudier un enfant, & à quel âge on peut commencer à juger de ce qu'il ſera par la ſuite. Je vois avec peine, mon cher vicomte, que vous allez renouer avec madame de Gerville ; vous ſavez que votre femme ſera véritablement affligée de ce racommodement, & vous ne pouvez lui ſacrifier une liaiſon déjà rompue & qui eſt ſi peu néceſſaire au bonheur de votre vie !... Ainſi l'habitude a ſur vous autant d'empire qu'en pourroit avoir la paſſion la plus violente ! Combien il eſt donc important de n'en prendre que de bonnes ! Adieu, mon cher vicomte, je ne veux pas là-deſſus me permettre plus de reflexions, car je ſens qu'elles ſeroient toutes à vos dépens.

Votre dernière lettre détruit ſi bien les craintes que je pouvois avoir de vous ennuyer quelque fois par des détails toujours relatifs à l'éducation que je ne vous ferai plus d'apologie à cet égard. Je vous ai déjà montré de quelle importance il étoit d'avoir une parfaite connoiſſance du caractère, des inclinations, & de l'étendue de l'eſprit de ſon élève, afin de corriger les défauts qu'il a reçus de la nature, & afin d'être en état de prévoir, au moins à-peu-près, juſqu'à quel point de mérite il peut parvenir. A préſent je vais vous détailler les moyens par leſquels on peut acquérir cette connoiſſance. Il eſt néceſſaire d'abord d'étudier l'enfant auſſi-tôt qu'il commence à parler ; s'il ne témoignoit aucun attachement aux gens qui le ſoignent, s'il étoit taciturne, indolent, il offriroit bien peu de motifs d'eſpérance ; mais on doit beaucoup attendre d'un enfant qui montre de la ſenſibilité, & un goût vif pour les amuſemens qu'on lui procure : ſuivez-le dans ſes jeux : s'il y porte de l'ardeur, de la conſtance, s'il ne s'en dégoûte pas facilement, ſoyez ſûr, ſi vous vous y prenez bien, que vous lui trouverez un jour de l'application, & que vous lui inſpirerez aiſément le goût de l'étude : quand il aura cinq ans, faites le cauſer ſouvent, non pour l'inſtruire, mais pour le connoître ; faites-lui des queſtions, gardez-vous bien qu'il puiſſe ſoupçonner votre intention, car il ne vous répondroit pas naïvement ; ayez l'air de ne ſonger qu'à faire la converſation, écoutez négligemment en apparence ce qu'il vous dira, & à travers de tout ſon enfantillage vous découvrirez ſans peine s'il a quelque ſuite dans les idées, & s'il doit avoir de la juſteſſe dans l'eſprit ; enfin, comme dit Montaigne, en parlant d'un inſtituteur :

« Je ne veux pas qu'il invente & parle ſeul, » je veux qu'il écoute ſon diſciple parler à ſon » tour..... Il eſt bon qu'il le faſſe trotter devant » lui, pour juger de ſon train ».

Je n'ai guères vu d'enfant né avec de l'eſprit, qui ne ſe plût à comparer les choſes nouvelles qui le frappent à celles qu'il connoiſſoit déjà ; quelque minutieuſes que puiſſent être ces comparaiſons, ſi elles ſont juſtes, elles annoncent infailliblement de l'imagination & de l'eſprit. Preſque tous les enfans ſont naturellement bavards, ce défaut, ſuivant la manière dont il ſe manifeſte, prouve également ou qu'ils auront de l'eſprit ou qu'ils en manqueront ; un enfant que la timidité même ne peut empêcher de parler, qui s'entretient ſans choix avec tout le monde, & qui n'écoute

n'écoute jamais, ſera vraiſemblablement un jour auſſi médiocre qu'il eſt importun; mais celui qui n'aime à parler qu'avec les perſonnes qui ont ſa confiance, celui qui ſe tait devant les étrangers, qui ne bavarde qu'avec ſes parens & ſes compagnons, & qui trouve en même-temps un grand plaiſir à écouter les autres, cet enfant aura certainement beaucoup d'eſprit; & enfin, je crois qu'après avoir fait toutes ces différentes obſervations, ſi l'on n'a jamais quitté ſon élève, & ſi le développement de la raiſon de l'enfant n'a pas été retardé par des maladies, ou par la foibleſſe de ſa conſtitution, on peut, lorſqu'il a ſix ou ſept ans, commencer à porter un jugement preſque certain ſur l'eſprit & le caractère qu'il aura. Rouſſeau a dit fort éloquemment que l'homme naît eſſentiellement bon, & qu'entièrement livré à lui-même, il le ſeroit toujours, &c. Je crois cette idée fauſſe; l'homme, *livré à lui-même*, ſeroit néceſſairement vindicatif, & par conſéquent il n'auroit ni grandeur d'ame, ni généroſité, Montaigne eſt d'un ſentiment bien oppoſé à celui de Rouſſeau, lorſqu'il dit: « nature a, ce crains-je, » elle-même attaché à l'homme quelque inſtinct » à l'inhumanité, nul ne prend ſon ébat à voir des » bêtes s'entre-jouer & careſſer, & nul ne faut » de le prendre à les voir s'entre déchirer & » démembrer ». Ce n'eſt point, parce que l'homme eſt cruel, c'eſt au contraire parce qu'il eſt pitoyable; il veut être ému, & pour échapper à l'ennui, il recherche des agitations violentes. Voilà ce qui conduit le peuple aux exécutions publiques, & ce qui nous guide à la tragédie; ſi nous étions inſenſibles, nous n'irions pas. L'homme naît avec des défauts & des vices, mais il naît ſenſible: ſi la nature forme rarement un cœur tendre & paſſionné, du moins jamais elle n'en produit d'abſolument impitoyable; il n'y a point d'exemple qu'un enfant auquel on a donné une nouvelle nourrice, n'ait pas vivement regretté & pleuré la première, ainſi, dès que ce germe de ſenſibilité ſe trouve dans tous les hommes, celui qui, ſans avoir un vice particulier d'organiſation ou la tête dérangée, devient dur & cruel, cet infortuné eſt évidemment corrompu par l'éducation. Enfin une réflexion bien conſolante pour les inſtituteurs, c'eſt que tout ce que les enfans annoncent de mauvaiſes qualités peut n'être d'aucune conſéquence pour l'avenir, parce qu'une bonne éducation peut les rectifier, tandis qu'au contraire, par la même raiſon, on doit entièrement compter ſur toutes les vertus qu'ils promettent. (*Lettres ſur l'éducation*).

Conſeils à un jeune homme.

Que je ſerai fâché, mon cher ami, ſi vous adoptez des maximes qui puiſſent vous nuire. Je vois avec regret que vous abandonnez par complaiſance tout ce que la nature a mis en vous. Vous avez honte de votre raiſon qui devroit faire honte à ceux qui en manquent. Vous vous défiez de la force & de la hauteur de votre ame: & vous ne vous défiez pas des mauvais exemples. Vous êtes-vous donc perſuadé qu'avec un eſprit très-ardent, & un caractere élevé, vous puiſſiez vivre honteuſement dans la molleſſe comme un homme fou & frivole? Et qui vous aſſure que vous ne ſerez pas même mépriſé dans cette carriere, né pour une autre? Vous vous inquiétez trop des injuſtices que l'on peut vous faire, & de ce qu'on penſe de vous. Qui auroit cultivé la vertu, qui auroit tenté ou ſa réputation, ou ſa fortune, par des voies hardies, s'il avoit attendu que les louanges l'y encourageaſſent? Les hommes ne ſe rendent d'ordinaire ſur le mérite d'autrui qu'à la dernière extrémité. Ceux que nous croyons nos amis, ſont aſſez ſouvent les derniers à nous accorder leur aveu. On a toujours dit que perſonne n'a créance parmi les ſiens; pourquoi? Parce que les plus grands hommes ont eu leurs progrès comme nous; ceux qui les ont connus dans les imperfections de leurs commencemens ſe les repréſentent toujours dans cette premiere foibleſſe, & ne peuvent ſouffrir qu'ils ſortent de l'égalité imaginaire où ils ſe croyoient avec eux: mais les étrangers ſont plus juſtes, & enfin le mérite & le courage triomphent de tout.

Etes-vous bien aiſe de ſavoir, mon cher ami, ce que bien des femmes appellent quelquefois un homme aimable? C'eſt un homme que perſonne n'aime, qui lui-même n'aime que ſoi & ſon plaiſir, & en fait profeſſion avec impudence; un homme par conſéquent inutile aux autres hommes, qui peſe à la petite ſociété qu'il tyranniſe; qui eſt vain, avantageux, méchant même par principes; un eſprit léger & frivole, qui n'a point de goût décidé, qui n'eſtime les choſes, & ne les recherche jamais pour elles-mêmes, mais uniquement ſelon la conſidération qu'il y croit attachée, & fait tout par oſtentation; un homme ſouverainement confiant & dédaigneux, qui mépriſe les affaires & ceux qui les traitent, le gouvernement & les miniſtres, les ouvrages & les auteurs; qui ſe perſuade que toutes ces choſes ne méritent pas qu'il s'y applique, & n'eſtime rien de ſolide que d'avoir de bonnes fortunes, ou le don de dire des riens; qui prétend néanmoins à tout, & parle de tout ſans pudeur; en un mot, un fat ſans vertus, ſans talens, ſans goût de la gloire; qui ne prend jamais dans les choſes que ce qu'elles ont de plaiſant, & met ſon principal mérite à tourner continuellement en ridicule tout ce qu'il connoît ſur la terre de ſérieux & de reſpectable.

Gardez-vous donc bien de prendre pour le monde ce petit cercle de gens inſolens, qui ne

comptent eux-mêmes pour rien le reste des hommes, & n'en sont pas moins méprisés ; des hommes si présomptueux passeront aussi vîte que leurs modes, & n'ont pas d'ordinaire plus de part au gouvernement du monde que les comédiens & les danseurs de corde : si le hazard leur donne sur quelque théâtre du crédit, c'est la honte de cette nation & la marque de la décadence des esprits. Il faut renoncer à la faveur lorsqu'elle sera leur partage ; vous y perdrez moins qu'on ne pense ; ils auront les emplois, vous aurez les talens, ils auront les honneurs, vous la vertu : voudriez-vous obtenir leurs places au prix de leurs déréglemens, & par leurs frivoles intrigues, vous le tenteriez vainement : il est aussi difficile de contrefaire la fatuité que la véritable vertu.

Que le sentiment de vos foiblesses, mon aimable ami, ne vous tienne pas abbattu. Lisez ce qui nous reste de plus grands hommes ; les erreurs de leur premier âge effacées par la gloire de leur nom, n'ont pas toujours été jusqu'à leurs historiens, mais eux-mêmes les ont avouées en quelque sorte. Ce sont eux qui nous ont appris que tout est vanité sous le soleil ; ils avoient donc éprouvé, comme les autres, de s'enorgueillir, de s'abbattre, de se préoccuper de petites choses. Ils s'étoient trompés mille fois dans leurs raisonnemens & dans leurs conjectures ; ils avoient eu la profonde humiliation d'avoir tort avec leurs inférieurs. Les défauts qu'ils cachoient avec le plus de soin leur étoient souvent échappés ; ainsi ils avoient été accablés en même-temps par leur conscience & par la conviction publique : en un mot, c'étoient de grands hommes, mais c'étoient des hommes, & ils supportoient leurs défauts : on peut se consoler d'éprouver leurs foiblesses, lorsque l'on se sent le courage de cultiver leurs vertus.

Aimez la familiarité, mon cher ami, elle rend l'esprit souple, délié, modeste, maniable, déconcerte la vanité, & donne sous un air de liberté & de franchise une prudence qui n'est pas fondée sur les illusions de l'esprit, mais sur les principes indubitables de l'expérience. Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une pièce ; ils craignent les hommes qu'ils ne connoissent pas, ils les évitent, ils se cachent au monde & à eux-mêmes, & leur cœur est toujours serré. Donnez plus d'essor à votre ame, & n'appréhendez rien des suites ; les hommes sont faits de manière qu'ils n'apperçoivent pas une partie des choses qu'on leur découvre, & qu'ils oublient aisément l'autre. Vous verrez d'ailleurs que le cercle où l'on a passé sa jeunesse, se dissipe insensiblement ; ceux qui le composoient, s'éloignent, & la société se renouvelle ; ainsi l'on entre dans un autre cercle tout instruit : alors si la fortune vous met dans des places où il soit dangereux de vous communiquer, vous aurez assez d'expérience pour agir par vous-même & vous passer d'appui. Vous saurez vous servir des hommes & vous en défendre, vous les connoîtrez ; enfin vous aurez la sagesse dont les gens timides ont voulu se revêtir avant le temps, & qui est avortée dans leur sein.

Voulez-vous avoir la paix avec les hommes, ne leur contestez pas les qualités dont ils se piquent, ce sont celles qu'ils mettent ordinairement à plus haut prix ; c'est un point capital pour eux. Souffrez donc qu'ils se fassent un mérite d'être plus délicats que vous, de se connoître en bonne chere, d'avoir des insomnies ou des vapeurs : laissez-leur croire aussi qu'ils sont aimables, amusans, plaisans, singuliers ; & s'ils avoient des prétentions plus hautes, passez-leur encore. La plus grande de toutes les imprudences, est de se piquer de quelque chose : le malheur de la plupart des hommes ne vient que de-là ; je veux dire, de s'être engagés publiquement à soutenir un certain caractere, ou à faire fortune, ou à paroître riche, ou à faire métier d'esprit. Voyez ceux qui se piquent d'être riches, le dérangement de leurs affaires les fait croire souvent plus pauvres qu'ils ne sont ; & enfin ils le deviennent effectivement, & passent leur vie dans une tension d'esprit continuelle, qui découvre la médiocrité de leur fortune & l'excès de leur vanité. Cet exemple se peut appliquer à tous ceux qui ont des prétentions. S'ils dérogent, s'ils se démentent, le monde jouit avec ironie de leur chagrin, & confondus dans les choses auxquelles ils se sont attachés, ils demeurent sans ressource en proie à la raillerie la plus amère. Qu'un autre homme échoue dans les mêmes choses, on peut croire que c'est par paresse, ou pour les avoir négligées. Enfin, on n'a pas son aveu sur le mérite des avantages qui lui manquent ; mais s'il réussit, quels éloges ! Comme il n'a pas mis ce succès au prix de celui qui s'en pique, on croit lui accorder moins & l'obliger cependant davantage ; car ne paroissant pas prétendre à la gloire qui vient à lui, on espere qu'il la recevra en pur don, & l'autre nous la demandoit comme une dette.

C'est une maxime du cardinal de Retz, qu'il faut tâcher de former ses projets, de façon que leur irréussite même soit suivie de quelque avantage. Et cette maxime est très bonne.

Dans les situations désespérées on peut prendre des partis violens ; mais il faut qu'elles soient désespérées : les grands hommes s'y abandonnent quelquefois par une secrete confiance des ressources qu'ils ont pour subsister dans les extrémités, ou pour en sortir à leur gloire. Ces exem-

ples ſont ſans conſéquence pour les autres hommes.

C'eſt une faute commune lorſqu'on fait un plan de ſonger aux choſes ſans ſonger à ſoi. On prévoit les difficultés attachées aux affaires ; celles qui naîtront de notre fond, rarement.

Si pourtant on eſt obligé à prendre des réſolutions extrêmes, il faut les embraſſer avec courage & ſans prendre conſeil des gens médiocres; car ceux-ci ne comprennent pas qu'on puiſſe aſſez ſouffrir dans la médiocrité qui eſt leur état naturel, pour vouloir en ſortir par de ſi grands haſards, ni qu'on puiſſe durer dans ces extrémités, qui ſont hors de la ſphere de leurs ſentimens. Cachez-vous des eſprits timides. Quand vous leur auriez arraché leur approbation par ſurpriſe, ou par la force de vos raiſons, rendus à eux-mêmes, leur tempérament les rameneroit bientôt à leurs principes, & vous les rendroit plus contraires.

Croyez qu'il y a toujours, dans le cours de la vie, beaucoup de choſes qu'il faut haſarder, & beaucoup d'autres qu'il faut mépriſer ; & conſultez en cela votre raiſon & vos forces.

Ne comptez ſur aucun ami dans le malheur. Mettez toute votre confiance dans votre courage & dans les reſſources de votre eſprit. Faites-vous, s'il ſe peut, une deſtinée qui ne dépende pas de la bonté trop inconſtante & trop peu commune des hommes. Si vous méritez des honneurs, ſi vous forcez le monde à vous eſtimer, ſi la gloire ſuit votre vie, vous ne manquerez ni d'amis fidèles, ni de protecteurs, ni d'admirateurs.

Soyez donc ami d'abord par vous-même, ſi vous voulez vous acquérir les étrangers. Ce n'eſt point à une ame courageuſe à attendre ſon ſort de la ſeule faveur & du ſeul caprice d'autrui. C'eſt à ſon travail à lui faire une deſtinée digne d'elle.

Il faut que je vous avertiſſe d'une choſe, mon très-cher ami ; les hommes ſe recherchent quelquefois avec empreſſement, mais ils ſe dégoûtent aiſément les uns des autres ; cependant la pareſſe les retient long-temps enſemble après que leur goût eſt uſé. Le plaiſir, l'amitié, l'eſtime (liens fragiles) ne les attachent plus, l'habitude les aſſervit : fuyez ces commerces ſtériles, d'où l'inſtruction & la confiance ſont bannies. Le cœur s'y deſſéche & s'y gâte ; l'imagination y périt, &c.

Conſervez toujours néanmoins avec tout le monde la douceur de vos ſentimens. Faites-vous une étude de la patience, & ſachez céder par raiſon, comme on céde aux enfans, qui n'en ſont pas capables & ne peuvent vous offenſer ; abandonnez ſur-tout aux hommes vains, cet empire extérieur & ridicule qu'ils affectent : il n'y a de ſupériorité réelle, que celle de la vertu & du génie.

Voyez des mêmes yeux, s'il eſt poſſible, l'injuſtice de vos amis ; ſoit qu'ils ſe familiariſent par une longue habitude avec vos avantages ; ſoit que par une ſecrete jalouſie, ils ceſſent de les reconnoître, ils ne peuvent vous les faire perdre. Soyez donc froid là-deſſus ; un favori admis à la familiarité de ſon maître, un domeſtique, aime mieux dans la ſuite ſe faire chaſſer que de vivre dans la modeſtie de leur condition. C'eſt ainſi que ſont faits les hommes ; vos amis croiront s'être acquis par la connoiſſance de vos défauts une ſorte de ſupériorité ſur vous : les hommes ſe croient ſupérieurs aux défauts qu'ils peuvent ſentir ; c'eſt ce qui fait qu'on juge dans le monde ſi ſéverement des actions, des diſcours & des écrits d'autrui. Mais pardonnez-leur juſqu'à cette connoiſſance de vos défauts, & aux avantages frivoles qu'ils eſſaieront d'en tirer : ne leur demandez pas la même perfection qu'ils ſemblent exiger de vous. Il y a des hommes qui ont de l'eſprit & un bon cœur, mais rempli de délicateſſes fatiguantes ; ils ſont pointilleux, difficiles, attentifs, défians, jaloux, ils ſe fâchent de peu de choſe, & auroient honte de revenir les premiers : tout ce qu'ils mettent dans la ſociété, ils craignent qu'on ne penſe qu'ils le doivent. N'ayez pas la foibleſſe de renoncer à leur amitié par vanité ou par impatience, lorſqu'elle peut encore vous être utile ou agréable ; & enfin quand vous voudrez rompre, faites qu'ils croient eux-mêmes vous avoir quitté.

Au reſte, s'ils ſont dans le ſecret de vos affaires ou de vos foibleſſes, n'en ayez jamais de regret. Ce que l'on ne confie que par vanité & ſans deſſein, donne un cruel repentir ; mais lorſqu'on ne s'eſt mis entre les mains de ſon ami que pour s'enhardir dans ſes idées, pour les corriger, pour tirer du fond de ſon cœur la vérité, & pour épuiſer par la confiance les reſſources de ſon eſprit, alors on eſt payé d'avance de tout ce qu'on peut en ſouffrir.

Que je vous eſtime, mon très-cher ami, de mépriſer les petites fineſſes dont on s'aide pour impoſer. Laiſſez-les conſtamment à ceux qui craignent d'être approfondis, & cherchent à ſe maintenir par des amitiés ménagées, ou par des froideurs concertées, & attendent toujours qu'on les prévienne. Il eſt bon de vous faire une néceſſité de plaire par un vrai mérite, au haſard même de déplaire à bien des hommes ; ce n'eſt pas un grand mal de ne pas réuſſir avec toute

ſorte de gens, ou de les perdre après les avoir attachés. Il faut ſupporter, mon ami, que l'on ſe dégoûte de vous comme on ſe dégoute des autres biens. Les hommes ne ſont pas touchés long-temps des mêmes choſes; mais les choſes dont ils ſe laſſent, n'en ſont pas de leur aveu pires. Que cela vous empêche ſeulement de vous repoſer ſur vous-même; on ne peut conſerver aucun avantage que par les efforts qui l'acquierent.

Si vous avez quelque paſſion qui éleve vos ſentimens, qui vous rende plus généreux, plus compatiſſant, plus humain, qu'elle vous ſoit chère.

En toute occaſion, quand vous vous ſentirez porté vers quelque bien, lorſque votre beau naturel vous ſollicitera pour les miſérables, hâtez-vous de vous ſatisfaire. Craignez que le temps, le conſeil n'emportent ces bons ſentimens, & n'expoſez pas votre cœur à perdre un ſi cher avantage. Mon aimable ami, il ne tient pas à vous de devenir riche, d'obtenir des emplois ou des honneurs. Mais rien ne vous peut empêcher d'être bon, généreux & ſage. Préférez la vertu à tout. Vous n'y aurez jamais de regret. Il peut arriver que les hommes qui ſont envieux & légers vous faſſent éprouver un jour leur injuſtice. Des gens mépriſables uſurpent la réputation due au mérite, & jouiſſent inſolemment de ſon partage: c'eſt un mal, mais il n'eſt pas tel que le monde ſe le figure, la vertu vaut mieux que la gloire.

Mon très-cher ami, ſentez-vous votre eſprit preſſé & à l'étroit dans votre état? C'eſt une preuve que vous êtes né pour une meilleure fortune; il faut donc ſortir de vos voies & marcher dans un champ moins limité.

Ne vous amuſez pas à vous plaindre, rien n'eſt ſi inutile; mais fixez d'abord vos regards autour de vous: on a quelquefois dans ſa main des reſſources que l'on ignore. Si vous n'en découvrez aucune, au lieu de vous morfondre triſtement dans cette vue, oſez prendre un plus grand eſſor: un tour d'imagination un peu hardi nous ouvre ſouvent des chemins pleins de lumières. Quiconque connoît la portée de l'eſprit humain, tente quelquefois des moyens, qui paroiſſent impraticables aux autres hommes. C'eſt avoir l'eſprit chimétique de négliger les facilités ordinaires, pour ſuivre des haſards & des apparences; mais lorſqu'on ſait bien allier les grands & les petits moyens, & les employer de concert, je crois qu'on auroit tort de craindre, non-ſeulement l'opinion du monde, qui rejette toute ſorte de hardieſſe dans les malheureux, mais même les contradictions de la fortune.

Laiſſez croire à ceux qui le veulent, qu'on eſt miſérable dans les embarras des grands deſſeins. C'eſt dans l'oiſiveté & la petiteſſe que la vertu ſouffre, lorſqu'une prudence timide l'empêche de prendre l'eſſor & la fait ramper dans ſes liens: mais le malheur même a ſes charmes dans les grandes extrémités; car cette oppoſition de la fortune éleve un eſprit courageux, & lui fait ramaſſer toutes ſes forces, qu'il n'employoit pas.

Nous jugeons rarement des choſes, mon aimable ami, par ce qu'elles ſont en elles-mêmes; nous ne rougiſſons pas du vice, mais du déshonneur. Tel ne feroit pas ſcrupule d'être fourbe, qui eſt honteux de paſſer pour tel, même injuſtement.

Nous demeurons flétris & avilis à nos propres yeux, tant que nous croyons l'être à ceux du monde; nous ne meſurons pas nos fautes par la vérité, mais par l'opinion. Qu'un homme ſéduiſe une femme ſans l'aimer, & l'abandonne après l'avoir ſéduite, peut-être qu'il en fera gloire; mais ſi cette femme le trompe lui-même, qu'il n'en ſoit pas aimé, quoiqu'amoureux, & que cependant il croit l'être, s'il découvre la vérité, & que cette femme infidelle ſe donnoit par goût à un autre, lorſqu'elle ſe faiſoit payer à lui de ſes rigueurs, ſa défaite & ſa confuſion ne ſe pourront pas exprimer; & on le verra pâlir à table ſans cauſe apparente, dès qu'un mot jetté au haſard lui rapptochera cette idée.

Un autre rougit d'aimer ſon eſclave qui a des vertus; & ſe donne publiquement pour le poſſeſſeur d'une femme ſans mérite, que même il n'a pas. Ainſi on affiche des vices effectifs; & ſi de certaines foibleſſes pardonnables venoient à paroître, on s'en trouveroit accablé.

Je ne fais pas ces réflexions pour encourager les gens bas, car ils n'ont que trop d'impudence. Je parle pour ces ames fieres & délicates, qui s'exagèrent leurs propres foibleſſes, & ne peuvent ſouffrir la conviction publique de leurs fautes.

Alexandre ne vouloit plus vivre après avoir tué Clitus; ſa grande ame étoit conſternée d'un emportement ſi funeſte. Je le loue d'être devenu par-là plus tempérant; mais s'il eût perdu le courage d'achever ſes vaſtes deſſeins, & qu'il n'eût pu ſortir de cet horrible abattement, où d'abord il étoit plongé, le reſſentiment de ſa faute l'eût pouſſé trop loin.

Mon ami, n'oubliez jamais que rien ne nous peut garantir de commettre beaucoup de fautes. Sachez que le même génie qui fait la vertu, produit quelquefois de grands vices. La valeur & la

préſomption, la juſtice & la dureté, la ſageſſe & la volupté, ſe ſont mille fois confondues, ſuccédées ou alliées. Les extrémités ſe rencontrent & ſe réuniſſent en nous. Ne nous laiſſons donc pas abbattre. Conſolons-nous de nos défauts, puiſqu'ils nous laiſſent toutes nos vertus; & que le ſentiment de nos foibleſſes ne nous faſſe pas perdre celui de nos forces. Il eſt de l'eſſence de l'eſprit de ſe tromper; le cœur a auſſi ſes erreurs. Avant de rougir d'être foibles, mon très-cher ami, nous ſerions moins déraiſonnables de rougir d'être hommes. (*Vauve Nargues*).

NOURRIR, NOURRICE. On ne ſonge qu'à conſerver ſon enfant, ce n'eſt pas aſſez: on doit lui apprendre à ſe conſerver étant homme, à ſupporter les coups du ſort, à braver l'opulence & la miſère, à vivre s'il le faut dans les glaces d'Iſlande ou ſur le brûlant rocher de Malte. Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas, il faudra pourtant qu'il meure: & quand ſa mort ne ſeroit pas l'ouvrage de vos ſoins, encore ſeroient ils mal-entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir, que de le faire vivre. Vivre ce n'eſt pas reſpirer, c'eſt agir; c'eſt faire uſage de nos organes, de nos ſens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le ſentiment de notre exiſtence. L'homme qui a le plus vécu, n'eſt pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus ſenti la vie. Tel s'eſt fait enterrer à cent ans, qui mourut dès ſa naiſſance. Il eût gagné d'aller au tombeau dans ſa jeuneſſe, s'il eût vécu du moins juſqu'à ce temps là.

Toute notre ſageſſe conſiſte en préjugés ſerviles, tous nos uſages ne ſont qu'aſſujettiſſement, gêne & contrainte. L'homme civil naît, vit & meurt dans l'eſclavage: à ſa naiſſance, on le coud dans un maillot; à ſa mort, on le cloue dans une biere; tant qu'il garde la figure humaine, il eſt enchaîné par nos inſtitutions.

On dit que pluſieurs ſages-femmes prétendent en pêtriſſant la tête des enfans nouveaux nés, lui donner une forme plus convenable: & on le ſouffre! Nos têtes ſeroient mal de la façon de l'auteur de notre être: il nous les faut façonnées au-dehors par les ſages femmes, & au-dedans par les philoſophes. Les Caraïbes ſont de la moitié plus heureux que nous.

« A peine l'enfant eſt-il ſorti du ſein de la mère, & à peine jouit-il de la liberté de mouvoir & d'étendre ſes membres, qu'on lui donne de nouveaux liens. On l'emmaillote, on le couche la tête fixée & les jambes allongées, les bras pendans à côté du corps; il eſt entouré de linges & de bandages de toute eſpèce, qui ne lui permettent pas de changer de ſituation. Heureux ſi on ne l'a pas ſerré au point de l'empêcher de reſpirer, & ſi on a eu la précaution de le coucher ſur le côté, afin que les eaux qu'il doit rendre par la bouche puiſſent tomber d'elles-mêmes, car il n'auroit pas la liberté de tourner la tête ſur le côté, pour en faciliter l'écoulement ».

L'enfant nouveau-né a beſoin d'étendre & de mouvoir ſes membres, pour les tirer de l'engourdiſſement, où, raſſemblés en un peloton, ils ont reſté ſi long-temps. On les étend, il eſt vrai, mais on les empêche de ſe mouvoir, on aſſujettit la tête même par des têtieres, il ſemble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie.

Ainſi l'impulſion des parties internes d'un corps qui tend à l'accroiſſement, trouve un obſtacle inſurmontable aux mouvemens qu'elle lui demande. L'enfant fait continuellement des efforts inutiles qui épuiſent ſes forces ou retardent leur progrès. Il étoit moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé dans l'amnios, qu'il n'eſt dans ſes langes: je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.

L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant, ne peuvent que gêner la circulation du ſang, des humeurs, empêcher l'enfant de ſe fortifier, de croître, & altérer ſa conſtitution. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes ſont tous grands, forts, bien proportionnés. Les pays où l'on emmaillote les enfans ſont ceux qui fourmillent de boſſus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute eſpèce. De peur que les corps ne ſe déforment par des mouvemens libres, on ſe hâte de les déformer en les mettant en preſſe. On les rendroit volontiers perclus, pour les empêcher de s'eſtropier.

Une contrainte ſi cruelle pourroit-elle ne pas influer ſur leur humeur, ainſi que ſur leur tempérament? Leur premier ſentiment eſt un ſentiment de douleur & de peine: ils ne trouvent qu'obſtacles à tous les mouvemens dont ils ont beſoin: plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premières voix, dites-vous, ſont des pleurs? Je le crois bien: vous les contrariez dès leur naiſſance; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous ſont des chaînes, les premiers traitemens qu'ils éprouvent ſont des tourmens. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en ſerviroient-ils pas pour ſe plaindre? Ils crient du mal que vous leur faites: ainſi garrottés, vous crieriez plus fort qu'eux.

D'où vient cet uſage déraiſonnable ? D'un uſage dénaturé. Depuis que les mères, mépriſant leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfans, il a fallu les confier à des femmes mercénaires, qui, ſe trouvant ainſi mères d'enfans étrangers, pour qui la nature ne leur diſoit rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine. Il eût fallu veiller ſans ceſſe ſur un enfant en liberté : mais quand il eſt bien lié, on le jette dans un coin ſans s'embarraſſer de ſes cris. Pourvu qu'il n'y ait pas des preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourriſſon ne ſe caſſe ni bras ni jambe, qu'importe au ſurplus qu'il périſſe, ou qu'il demeure infirme le reſte de ſes jours ? On conſerve ſes membres aux dépens de ſon corps, & quoi qu'il arrive, la nourrice eſt diſculpée.

Ces douces mères, qui, débarraſſées de leurs enfans, ſe livrent gaiement aux amuſemens de la ville, ſavent-elles cependant quel traitement l'enfant dans ſon maillot reçoit au village ? Au moindre tracas qui ſurvient, on le ſuſpend à un clou comme un paquet de hardes, tandis que ſans ſe preſſer, la nourrice vaque à ſes affaires, le malheureux reſte ainſi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette ſituation, avoient le viſage violet ; la poitrine fortement comprimée ne laiſſant pas circuler le ſang, il remontoit à la tête, & l'on croyoit le patient fort tranquille, parce qu'il n'avoit pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut reſter en cet état ſans perdre la vie, mais je doute que cela puiſſe aller fort loin. Voilà, je penſe, une des plus grandes commodités du maillot.

On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaiſes ſituations, & ſe donner des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'eſt là un de ces vains raiſonnemens de notre fauſſe ſageſſe, & que jamais aucune expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfans qui, chez des peuples plus ſenſés que nous, ſont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un ſeul qui ſe bleſſe ni s'eſtropie : ils ne ſauroient donner à leurs mouvemens la force qui peut les rendre dangereux, & quand ils prennent une ſituation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer.

Nous ne nous ſommes pas encore aviſés de mettre au maillot les petits des chiens, ni des chats ; voit-on qu'il réſulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence ? Les enfans ſont plus lourds, d'accord : mais à proportion ils ſont auſſi plus foibles. A peine peuvent-ils ſe mouvoir, comment s'eſtropiroient-ils ? Si on les étendoit ſur le dos, ils mourroient dans cette ſituation, comme la tortue, ſans pouvoir jamais ſe retourner.

Non contentes d'avoir ceſſé d'alaiter leurs enfans, les femmes ceſſent d'en vouloir faire ; la conſéquence eſt naturelle. Dès que l'état de mère eſt onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout-à fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours ; & l'on tourne au préjudice de l'eſpèce, l'attrait donné pour la multiplier. Cet uſage, ajouté aux autres cauſes de dépopulation, nous annonce le ſort prochain de l'Europe. Les ſciences, les arts, la philoſophie & les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un déſert. Elle ſera peuplée de bêtes féroces, elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

J'ai vu quelquefois le petit manége des jeunes femmes qui feignent de vouloir nourrir leurs enfans. On ſait ſe faire preſſer de renoncer à cette fantaiſie : on fait adroitement intervertir les époux, les médecins, ſurtout les mères. Un mari qui oſeroit conſentir que ſa femme nourrit ſon enfant, ſeroit un homme perdu. L'on en feroit un aſſaſſin qui veut ſe défaire d'elle. Maris prudens, il faut immoler à la paix l'amour paternel ; heureux qu'on trouve à la campagne des femmes plus continentes que les vôtres ! Plus heureux, ſi le temps que celles-ci gagnent n'eſt pas deſtiné pour d'autres que vous !

Le devoir des femmes n'eſt pas douteux : mais on diſpute ſi, dans le mépris qu'elles en font, il eſt égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre ? Je tiens cette queſtion, dont les médecins ſont les juges, pour décidée au ſouhait des femmes ; & pour moi, je penſerois bien auſſi qu'il vaut mieux que l'enfant ſuce le lait d'une nourrice en ſanté, que d'une mère gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même ſang dont il eſt formé.

Mais la queſtion doit elle s'enviſager ſeulement par le côté phyſique, & l'enfant a-t-il moins beſoin des ſoins d'une mère que de ſa mamelle ? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui donner le lait qu'elle lui refuſe : la ſollicitude maternelle ne ſe ſupplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du ſien, eſt une mauvaiſe mère ; comment ſera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir, mais lentement : il faudra que l'habitude change la nature ; & l'enfant mal ſoigné aura le temps de périr cent fois, avant que ſa nourrice ait pris pour lui une tendreſſe de mère.

De cet avantage même réſulte un inconvénient, qui ſeul devroit ôter à toute femme ſenſible le courage de faire nourrir ſon enfant par

une autre : c'eſt celui de partager le droit de mére, ou plutôt de l'aliéner ; de voir ſon enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle ; de ſentir que la tendreſſe qu'il conſerve pour ſa propre mère eſt une grace, & que celle qu'il a pour ſa mère adoptive eſt un devoir : car où j'ai trouvé les ſoins d'une mère, ne dois-je pas l'attachement d'un fils ?

La manière dont on remédie à cet inconvénient, eſt d'inſpirer aux enfans du mépris pour leurs nourrices, en les traitant en véritables ſervantes. Quand leur ſervice eſt achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice ; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir ſon nourriſſon. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mère qui croit ſe ſubſtituer à elle, & réparer ſa négligence par ſa cruauté, ſe trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourriſſon dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude, elle lui apprend à mépriſer un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de ſon lait.

Combien j'inſiſterois ſur ce point, s'il étoit moins décourageant de rebattre en vain des ſujets utiles ? Ceci tient à plus de choſes qu'on ne penſe. Voulez-vous rendre chacun à ſes premiers devoirs ? commencez par les mères, vous ſerez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient ſucceſſivement de cette première dépravation : tout l'ordre moral s'altère, le naturel s'éteint dans tous les cœurs, l'intérieur des maiſons prend un air moins vivant, le ſpectacle touchant d'une famille naiſſante n'attache plus les maris, n'impoſe plus d'égards aux étrangers, on reſpecte moins la mère dont on ne voit pas les enfans, il n'y a point de réſidence dans les familles, l'habitude ne renforce plus les liens du ſang ; il n'y a plus ni pères, ni mères, ni enfans, ni frères, ni ſœurs, tous ſe connoiſſent à peine, comment s'aimeroient ils ? Chacun ne ſonge plus qu'à ſoi. Quand la maiſon n'eſt qu'une triſte ſolitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les mères daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont ſe réformer d'elles-mêmes, les ſentimens de la nature ſe réveiller dans tous les cœurs, l'Etat va ſe repeupler, ce premier point, ce point ſeul va tout réunir. L'attrait de la vie domeſtique eſt le meilleur contre-poiſon des mauvaiſes mœurs. Le tracas des enfans, qu'on croit importun, devient agréable ; il rend le père & la mère plus néceſſaires, plus chers l'un à l'autre, il reſſerre entr'eux le lien conjugal. Quand la famille eſt vivante & animée, les ſoins domeſtiques ſont la plus chère occupation de la femme & le plus doux amuſement du mari. Ainſi de ce ſeul abus corrigé, réſulteroit bientôt une réforme générale, bientôt la nature auroit repris tous ſes droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères & maris.

Diſcours ſuperflus ! l'ennui même des plaiſirs du monde ne ramene jamais à ceux-là. Les femmes ont ceſſé d'être mères, elles ne le ſeront plus, elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudroient, à peine le pourroient-elles : aujourd'hui que l'uſage contraire eſt établi, chacune auroit à combattre l'oppoſition de toutes celles qui l'approchent, liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné & que les autres ne veulent pas ſuivre.

Il ſe trouve pourtant quelquefois encore des jeunes perſonnes d'un bon naturel, qui, ſur ce point, oſant braver l'empire de la mode & les clameurs de leur ſexe, rempliſſent avec une vertueuſe intrépidité ce devoir ſi doux que la nature leur impoſe. Puiſſe leur nombre augmenter par l'attrait des biens deſtinés à celles qui s'y livrent ! Fondé ſur des conſéquences que donne le plus ſimple raiſonnement, & ſur des obſervations que je n'ai jamais vu démenties, j'oſe promettre à ces dignes mères un attachement ſolide & conſtant de la part de leurs maris, une tendreſſe vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'eſtime & le reſpect du public, d'heureuſes couches ſans accident & ſans ſuite, une ſanté ferme & vigoureuſe, enfin le plaiſir de ſe voir un jour imiter par leurs filles, & citer en exemple à celles d'autrui.

Point de mère, point d'enfant. Entr'eux les devoirs ſont réciproques, & s'ils ſont mal remplis d'un côté, ils ſeront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer ſa mère avant de ſavoir qu'il le doit. Si la voix du ſang n'eſt fortifiée par l'habitude & les ſoins, elle s'éteint dans les premieres années, & le cœur meurt, pour ainſi dire, avant que de naître. Nous voilà dès les premiers pas hors de la nature.

On en ſort encore par une route oppoſée, lorſqu'au lieu de négliger les ſoins de mère, une femme les porte à l'excès ; lorſqu'elle fait de ſon enfant ſon idole ; qu'elle augmente & nourrit ſa foibleſſe pour l'empêcher de la ſentir ; & qu'eſpérant le ſouſtraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, ſans ſonger combien, pour quelques incommodités dont elle le préſerve un moment, elle accumule au loin d'accident & de périls ſur ſa tête, & combien c'eſt une précaution barbare de prolonger la foibleſſe de l'enfance ſous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre ſon fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx, Cette allégorie eſt belle & claire. Les mères cruelles dont je parle ſont autrement : à force de

plonger leurs enfans dans la molleſſe, elles les préparent à la ſouffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute eſpèce, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Obſervez la nature, & ſuivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfans, elle endurcit leur tempérament par des épreuves de toute eſpèce, elle leur apprend de bonne heure ce que c'eſt que peine & douleur. Les dents qui percent leur donnent la fievre, des coliques aigües, leur donnent des convulſions, de longues toux les ſuffoquent, les vers les tourmentent, la pléthore corrompt leur ſang, des levains divers y fermentent, & cauſent des éruptions périlleuſes. Preſque tout le premier âge eſt maladie & danger : la moitié des enfans qui naiſſent, périt avant la huitieme année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces ; & ſitôt qu'il peut uſer de la vie, le principe en devient plus aſſuré.

Voilà la regle de la nature. Pourquoi la contrariez-vous ? Ne voyez-vous pas qu'en penſant la corriger vous détruiſez ſon ouvrage, vous empêchez l'effet de ſes ſoins ? Faire au-dehors ce qu'elle fait au dedans, c'eſt, ſelon vous, redoubler le danger ; & au contraire c'eſt y faire diverſion, c'eſt l'atténuer. L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne paſſe pas la meſure de leurs forces, on riſque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez-les donc aux atteintes qu'ils auront à ſupporter un jour. Endurciſſez leur corps aux intempéries des ſaiſons, des climats, des élémens, à la faim, à la ſoif, à la fatigue ; trempez-les dans l'eau du Styx. Avant que l'habitude du corps ſoit acquiſe, on lui donne celle qu'on veut, ſans danger : mais quand une fois il eſt dans ſa conſiſtance, toute altération lui devient périlleuſe. Un enfant ſupportera des changemens que ne ſupporteroit pas un homme : les fibres du premier, molles & flexibles, prennent ſans effort le pli qu'on leur donne ; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuſte ſans expoſer ſa vie & ſa ſanté ; & quand il y auroit quelque riſque, encore ne faudroit-il pas balancer. Puiſque ce ſont des riſques inſéparables de la vie humaine, peut-on mieux faire que de les rejetter ſur le temps de ſa durée où ils ſont le moins déſavantageux ?

Avec la vie commencent les beſoins. Au nouveau-né il faut une nourrice. Si la mère conſent à remplir ſon devoir, à la bonne heure ; on lui donnera ſes directions par écrit : car cet avantage a ſon contre-poids ; & tient le gouverneur un peu plus éloigné de ſon éleve. Mais il eſt à croire que l'intérêt de l'enfant, & l'eſtime pour celui à qui elle veut bien confier un dépôt ſi cher, rendront la mère attentive aux avis du maître, & tout ce qu'elle voudra faire, on eſt ſûr qu'elle le fera mieux qu'une autre. S'il nous faut une nourrice étrangère, commençons par la bien choiſir.

Une des miſères des gens riches eſt d'être trompés en tout. S'ils jugent mal des hommes, faut-il s'en étonner ? Ce ſont les richeſſes qui les corrompent, & par un juſte retour, ils ſentent les premiers le défaut du ſeul inſtrument qui leur ſoit connu. Tout eſt mal fait chez eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes, & ils n'y font preſque jamais rien. S'agit-il de chercher une nourrice, on la fait choiſir par l'accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là ? Que la meilleure eſt toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc pas conſulter un accoucheur pour celle d'Emile, j'aurai ſoin de la choiſir moi-même. Je ne raiſonnerai peut-être pas là-deſſus ſi diſertement qu'un chirurgien ; mais à coup ſûr je ferai de meilleure foi, & mon zèle me trompera moins que ſon avarice.

Ce choix n'eſt point un ſi grand myſtere, les regles en ſont connues : mais je ne ſais ſi l'on ne devroit pas faire un peu plus d'attention à l'âge du lait auſſi bien qu'à ſa qualité. Le nouveau lait eſt tout-à-fait ſéreux ; il doit preſque être apéritif, pour purger les reſtes du méconium épaiſſi dans les inteſtins de l'enfant qui vient de naître. Peu-à-peu le lait prend de la conſiſtance & fournit une nourriture plus ſolide à l'enfant devenu plus fort pour la digérer. Ce n'eſt ſûrement pas pour rien que dans les femelles de toute eſpece la nature change la conſiſtance du lait ſelon l'âge du nourriſſon.

Il faudroit donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouvellement né. Ceci a ſon embarras, je le ſais : mais ſitôt qu'on ſort de l'ordre naturel, tout a ſes embarras pour bien faire. Le ſeul expédient commode eſt de faire mal, c'eſt auſſi celui qu'on choiſit.

Il faudroit une nourrice auſſi ſaine de cœur que de corps : l'intempérie des paſſions peut, comme celle des humeurs, altérer ſon lait ; de plus s'en tenir uniquement au phyſique, c'eſt ne voir que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon, & la nourrice mauvaiſe ; un bon caractere eſt auſſi eſſentiel qu'un bon tempérament. Si l'on prend une femme vicieuſe, je ne dis pas que ſon nourriſſon contractera ſes vices, mais je dis qu'il en pâtira. Ne lui doit-elle pas, avec ſon lait, des ſoins qui demandent du zèle, de la patience, de la douceur, & de la propreté ? Si elle eſt gourmande, intempérante, elle aura bientôt gâté

ſon

ſon lait ; ſi elle eſt négligente ou emportée, que va devenir à ſa merci un pauvre malheureux qui ne peut ni ſe défendre, ni ſe plaindre ? Jamais en quoi que ce puiſſe être les méchans ne ſont bons à rien de bon.

Le choix de la nourrice importe d'autant plus, que ſon nourriſſon ne doit point avoir d'autre gouvernante qu'elle, comme il ne doit point avoir d'autre précepteur que ſon gouverneur. Cet uſage étoit celui des anciens, moins raiſonneurs & plus ſages que nous. Après avoir nourri des enfans de leur ſexe les nourrices ne les quittoient plus. Voilà pourquoi dans leurs pièces de théâtre la plupart des confidentes ſont des nourrices. Il eſt impoſſible qu'un enfant qui paſſe ſucceſſivement par tant de mains différentes ſoit jamais bien élevé. A chaque changement il fait de ſecrettes comparaiſons qui tendent toujours à diminuer ſon eſtime pour ceux qui le gouvernent, & conſéquemment leur autorité ſur lui. S'il vient une fois à penſer qu'il y a de grandes perſonnes qui n'ont pas plus de raiſon que des enfans, toute l'autorité de l'âge eſt perdue, & l'éducation manquée. Un enfant ne doit connoître d'autres ſupérieurs que ſon père & ſa mère, ou à leur défaut ſa nourrice & ſon gouverneur : encore eſt-ce déjà trop d'un des deux ; mais ce partage eſt inévitable, & tout ce qu'on peut faire pour y remédier, eſt que les perſonnes des deux ſexes qui le gouvernent, ſoient ſi bien d'accord ſur ſon compte, que les deux ne ſoient qu'un pour lui.

Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément, qu'elle prenne des alimens un peu plus ſubſtantiels, mais non qu'elle change tout-à-fait de manière de vivre ; car un changement prompt & total, même de mal en mieux, eſt toujours dangereux pour la ſanté ; & puiſque ſon régime ordinaire l'a laiſſée ou rendue ſaine & bien conſtituée, à quoi bon lui en faire changer ?

Les payſannes mangent moins de viande & plus de légumes que les femmes de la ville ; ce régime végétal paroît plus favorable que contraire à elles & à leurs enfans. Quand elles ont des nourriſſons bourgeois, on leur donne des pot-au feux, perſuadé que le potage & le bouillon de viande leur font un meil'eur chyle & fourniſſent plus de lait. Je ne ſuis point du tout de ce ſentiment, & j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfans ainſi nourris ſont plus ſujets à la colique & aux vers que les autres.

Cela n'eſt gueres étonnant, puiſque la ſubſtance animale en putréfaction fourmille de vers, ce qui n'arrive pas de même à la ſubſtance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal, eſt une ſubſtance végétale ; ſon analyſe le démontre, il tourne facilement à l'acide ; &, loin de donner aucun veſtige d'alkali volatil, comme font les ſubſtances animales, il donne comme les plantes un ſel neutre eſſentiel.

Le lait des femelles herbivores eſt plus doux & plus ſalutaire que celui des carnivores. Formé d'une ſubſtance homogene à la ſienne, il en conſerve mieux ſa nature, & devient moins ſujet à la putréfaction. Si l'on regarde à la quantité, chacun ſait que les farineux font plus de ſang que la viande, ils doivent donc faire auſſi plus de lait. Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne ſevreroit point trop tôt, ou qu'on ne ſevreroit qu'avec des nourritures végétales, & dont la nourrice ne vivroit auſſi que de végétaux, fût jamais ſujet aux vers.

Il ſe peut que les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir ; mais je ſuis fort éloigné de regarder le lait aigri comme une nourriture mal-ſaine : des peuples entiers qui n'en ont point d'autre s'en trouvent fort bien, & tout cet appareil d'abſorbans me paroît une pure charlatanerie. Il y a des tempéramens auxquels le lait ne convient point, & alors nul abſorbant ne le leur rend ſupportable ; les autres le ſupportent ſans abſorbans. On craint le lait trié ou caillé ; c'eſt une folie, puiſqu'on ſait que le lait ſe caille toujours dans l'eſtomac. C'eſt ainſi qu'il devient un aliment aſſez ſolide pour nourrir les enfans, & les petits des animaux : s'il ne ſe cailloit point, il ne feroit que paſſer, il ne les nourriroit pas. On a beau couper le lait de mille manieres, uſer de mille abſorbans : quiconque mange du lait digere du fromage, cela eſt ſans exception. L'eſtomac eſt ſi bien fait pour cailler le lait, que c'eſt avec l'eſtomac de veau que ſe fait la préſure.

Je penſe donc qu'au lieu de changer la *nourriture* ordinaire des *nourrices*, il ſuffit de la leur donner plus abondante, & mieux choiſie dans ſon eſpece. Ce n'eſt pas par la nature des alimens que le maigre échauffe, c'eſt leur aſſaiſonnement ſeul qui les rend mal ſains. Réformez les regles de votre cuiſine, n'ayez ni roux ni friture, que le beurre, ni le ſel, ni le laitage ne paſſent point ſur le feu, que vos légumes cuits à l'eau ne ſoient aſſaiſonnés qu'arrivant tout chauds ſur la table ; le maigre, loin d'échauffer la *nourrice*, lui fournira du lait en abondance & de la meilleure qualité. Se pourroit-il que, le régime végétal étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice ? Il y a de la contradiction à cela.

C'eſt ſur-tout dans les premieres années de

la vie, que l'air agit ſur la conſtitution des enfans. Dans une peau délicate & molle il pénetre par tous les pores, il affecte puiſſamment ces corps naiſſans, il leur laiſſe des impreſſions qui ne s'effacent point. Je ne ſerois donc pas d'avis qu'on tirât une payſanne de ſon village pour l'enfermer en ville dans une chambre, & faire nourrir l'enfant chez ſoi. J'aime mieux qu'il aille reſpirer le bon air de la campagne, qu'elle le mauvais air de la ville. Il prendra l'état de ſa nouvelle mère, il habitera ſa maiſon ruſtique, & ſon gouverneur l'y ſuivra. Le lecteur ſe ſouviendra bien que ce gouverneur n'eſt pas un homme à gages, c'eſt l'ami du père. Mais quand cet ami ne ſe trouve pas, quand ce tranſport n'eſt pas facile, quand rien de ce que vous conſeillez n'eſt faiſable, que faire à la place, me dira-t-on?... Je vous l'ai déjà dit, ce que vous faites: on n'a pas beſoin de conſeil pour cela.

Les hommes ne ſont point faits pour être entaſſés en fourmilieres, mais épars ſur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils ſe raſſemblent, plus ils ſe corrompent. Les infirmités du corps, ainſi que les vices de l'ame, ſont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme eſt de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entaſſés comme des moutons périroient tous en très-peu de temps. L'haleine de l'homme eſt mortelle à ſes ſemblables: cela n'eſt pas moins vrai au propre qu'au figuré.

Les villes ſont le gouffre de l'eſpèce humaine. Au bout de quelques générations, les races périſſent ou dégénerent; il faut les renouveller, & c'eſt toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfans ſe renouveller, pour ainſi dire, eux mêmes, & reprendre au milieu des champs la vigueur qu'on perd dans l'air mal-ſain des lieux trop peuplés. Les femmes groſſes qui ſont à la campagne ſe hâtent de revenir accoucher à la ville, elles devroient faire tout le contraire, celles ſur tout qui veulent nourrir leurs enfans. Elles auroient moins à regretter qu'elles ne penſent; & dans un ſéjour plus naturel à l'eſpèce, les plaiſirs attachés aux devoirs de la nature leur ôteroient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas.

D'abord après l'accouchement on lave l'enfant avec quelque eau tiede où l'on mêle ordinairement du vin. Cette addition du vin me paroît peu néceſſaire. Comme la nature ne produit rien de fermenté, il n'eſt pas à croire que l'uſage d'une liqueur artificielle importe à la vie de ſes créatures.

Par la même raiſon, cette précaution de faire tiédir l'eau n'eſt pas non plus indiſpenſable, & en effet des multitudes de peuples lavent les enfans nouveaux-nés dans les rivières ou à la mer ſans autre façon: mais les nôtres, amollis avant que de naître par la molleſſe des pères & des mères, apportent en venant au monde un tempérament déjà gâté, qu'il ne faut pas expoſer d'abord à toutes les épreuves qui doivent le rétablir. Ce n'eſt que par degrés qu'on peut les ramener à leur vigueur primitive. Commencez donc d'abord par ſuivre l'uſage, & ne vous en écartez que peu-à-peu. Lavez ſouvent les enfans; leur mal-propreté en montre le beſoin: quand on ne fait que les eſſuyer, on les déchire. Mais à meſure qu'ils ſe renforcent, diminuez par degrés la tiédeur de l'eau, juſqu'à ce qu'enfin vous les laviez, été & hiver, à l'eau froide, & même glacée. Comme pour ne pas les expoſer, il importe que cette diminution ſoit lente, ſucceſſive & inſenſible, on peut ſe ſervir du thermometre pour la meſurer exactement.

Cet uſage du bain une fois établi ne doit plus être interrompu, & il importe de le garder toute ſa vie. Je le conſidere, non ſeulement du côté de la propreté & de la ſanté actuelle, mais auſſi comme une précaution ſalutaire pour rendre plus flexible la texture des fibres, & les faire céder ſans effort & ſans riſque aux divers degrés de chaleur & de froid. Pour cela je voudrois qu'en grandiſſant on s'accoutumât peu-à-peu à ſe baigner, quelquefois dans des eaux chaudes à tous les degrés ſupportables, & ſouvent dans des eaux froides à tous les degrés poſſibles. Ainſi après s'être habitué à ſupporter les diverſes températures de l'eau, qui étant un fluide plus denſe, nous touche par plus de points & nous affecte davantage, on deviendroit preſque inſenſible à celles de l'air.

Au moment que l'enfant reſpire en ſortant de ſes enveloppes, ne ſouffrez pas qu'on lui en donne d'autres qui le tienne plus à l'étroit. Point de têtieres, point de bandes, point de maillot; des langes flottans & larges, qui laiſſent tous ſes membres en liberté, & ne ſoient ni aſſez peſans pour gêner ſes mouvemens, ni aſſez chauds pour empêcher qu'il ne ſente les impreſſions de l'air. Placez-le dans un grand berceau bien rembourré, où il puiſſe ſe mouvoir à l'aiſe & ſans danger. Quand il commence à ſe fortifier, laiſſez-le ramper par la chambre, laiſſez-lui développer, étendre ſes petits membres, vous les verrez ſe renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmaillotté du même âge, vous ſerez étonné de la différence de leurs progrès.

On doit s'attendre à de grandes oppoſitions de la part des nourrices, à qui l'enfant bien gar-

rotté donne moins de peine que celui qu'il faut veiller inceſſamment. D'ailleurs ſa mal propreté devient plus ſenſible dans un habit ouvert, il faut le nettoyer plus ſouvent. Enfin, la coutume eſt un argument qu'on ne réfutera jamais en cértains pays au gré du peuple de tous les états.

Ne raiſonnez point avec les nourrices. Ordonnez, voyez faire, & n'épargnez rien pour rendre aiſés dans la pratique les ſoins que vous aurez preſcrits. Pourquoi ne les partageriez-vous pas? Dans les nourritures ordinaires où l'on ne regarde qu'au phyſique, pourvu que l'enfant vive & qu'il ne dépériſſe point, le reſte n'importe guères: mais ici où l'éducation commence avec la vie, en naiſſant l'enfant eſt déjà diſciple, non du gouverneur, mais de la nature. Le gouverneur ne fait qu'étudier ſous ce premier maître & empêcher que ſes ſoins ne ſoient contrariés. Il veille le nourriſſon, il l'obſerve, il le ſuit: il épie avec vigilance la première lueur de ſon foible entendement, comme aux approches du premier quartier les Muſulmans épient l'inſtant du lever de la lune.

(*Emile.*)

P.

PATRIE, (*amour de la patrie*). Av demeurant, depuis que l'enfant eſtoit né, le pere n'en eſtoit plus le maiſtre, pour le pouuoir faire nourrir à ſa volonté, ains le portoit luy-meſme en vn certain lieu à ce député, qui s'appeloit Leſche, là où les plus anciens de ſa lignée eſtans aſſis viſitoient l'enfant: & s'ils le trouuoit beau, bien formé de tous ſes membres, & robuſte, ils ordonnoient qu'il fuſt nourry, en luy deſtinant vne des 9 mille parts des héritages pour ſa nourriture: mais s'il leur ſembloit laid, contrefait ou flouet, ils l'enuoioient ietter dedans vne fondriere, qu'on appelloit vulgairement les apothetes, comme qui diroit, les depoſitoires, ayans opinion qu'il n'eſtoit expedient n'y pour l'enfant, ny pour la choſe publique qu'il veſcuſt, attendu que dès ſa naiſſance il ne ſe trouvoit pas bien compoſé pour eſtre ſain, fort & roide toute ſa vie. Et à ceſte cauſe les femmes meſmes qui les gouuernoient ne les lauoient pas d'eau ſimple, comme il ſe fait partout ailleurs, ains d'eau meſlée avec du vin, & eſprouuoient par ce moyen ſi la complexion & la trempe de leurs corps eſtoit bonne ou mauuaiſe: pource qu'on dit, que les enfans qui ſont pour eſtre ſuiets au mal caduc ou autrement catarreux ou maladifs, ne peuuent reſiſter ny durer à ce lauement de vin, ains en ſechent & en tombent en langueur: & au contraire ceux qui ſont bien ſains en deuiennent plus roides & plus forts. Les nourrices auſſi vſoient de certaine diligence auec artifice à nourrir leurs enfans ſans les emmailloter, ny lier de bandes, ny de langes: de ſorte qu'elles les rendoient plus deliures de leurs membres, mieux formez & de plus belle & gentille corpulence: & ſi en deuenoient indifférens en leur viure, ſans eſtre difficiles a éleuer ny mignards ou frians, ny poureux & craignans d'eſtre laiſſez ſeuls en tenebres, ny criards ou peruers aucunement, qui ſont tous ſignes de nature laſche & vile. Tellement qu'il ſe trouuoit des eſtrangers, qui achetoyent des nourrices du pays de Laconie, expreſſément pour leur faire nourrir leurs enfans: comme l'on dit que Amylca, celle qui nourrit Alcibiades, en eſtoit: mais Péricles ſon tuteur luy bailla depuis pour ſon maiſtre & gouuerneur un ſerf nommé Zopyrus, lequel n'auoit partie quelconque meilleure que les autres communs eſclaues.

Ce que ne fit pas Lycurgus: car il ne mit point la nourriture & le gouuernement des enfans de Sparte entre les mains des maiſtres mercenaires, ou de ſerfs achetez à prix d'argent, & ſi n'eſtoit pas loiſible au pere de nourrir ſes enfans à ſa mode, ainſi que bon lui ſembloit. Car ſitoſt qu'ils eſtoient arriuez à l'aage de ſept ans, il les prenoit & les diſtribuoit par troupes pour les faire nourrir enſemble, & les accouſtumer à iouer, aprendre & eſtudier les vns auec les autres, puis choiſiſſoit en chaſque troupe celuy qui auoit apparence d'eſtre le mieux auiſé, & plus courageux au combat, auquel il donnoit la ſurintendance de toute la troupe.

Les autres auoient touſiours l'œil ſur luy, & obeiſſoient à ſes commendemens, endurant patiemment les punitions qu'il leur ordonnoit, & les coruées qu'il leur commandoit: de manière que preſque toute leur eſtude eſtoit d'aprendre à obeyr, mais outre cela les vieillards aſſiſtoient ſouuent à les voir iouer enſemble, & la pluſpart du temps leur mettoient en auant des occaſions de débats & de querelles les vns contre les autres, pour mieux cognoiſtre & diſcourir quel eſtoit le naturel d'un chacun, & s'ils montroient ſignes de deuoir eſtre une fois couards ou hardis.

Quant aux lettres, ils en apprenoient ſeulement autant qu'il leur en falloit pour le beſoin: & au demeurant tout leur apprentiſſage eſtoit aprendre à bien obéyr, endurer le travail, & à demeurer vainqueurs en tout combat. A raiſon de quoy, à meſure qu'ils croiſſoyent en aage, on leur augmentoit auſſi les exercices du corps: on leur raſoit les cheueux, on les faiſoit aller deſchaux & les contraignoit-on de iouer enſemble la pluſpart du temps tous nuds; puis quand ils eſtoient paruenus juſques à l'aage de douze ans, ils ne portoient de la en auant plus de ſayons, & ne leur donnoit-on tous les ans qu'vne robe ſimple ſeulement qui eſtoit cauſe qu'ils eſtoient touſiours ſales & craſſeux, comme ceux qui ne s'eſtuuoient ny ne s'ognoient iamais, ſinon à certains iours de l'année, qu'on leur faiſoit un peu gouſter de celle douceur. Ils couchoient & dormoient enſemble ſur les paillaſſes, qu'ils faiſoient eux-meſmes des bouts des cannes, & des rozeaux qui croiſſoient en la riviere d'Eurotas, leſquels ils falloit qu'ils allaſſent cueillir & rompre eux-meſmes auec leurs mains ſeules, ſans aucun ferrement, mais en yuer ils adiouſtoient & melloient parmy ce qu'on appelle lycophanos, pource qu'il ſemble que celle matiere ait en ſoit quelque peu de chaleur.

Enuiron ceſt aage leurs amoureux qui eſtoient

les plus gaillards & plus gentils ieunes hommes, commençoient à hanter plus souuent autour d'eux & les vieillards semblablement auoient plus l'œil sur eux, se trouuans plus ordinairement és lieux où ils faisoient leurs exercices, & là où ils combattoient & leurs assistans quand ils se iouoient à se moquer les vns des autres, ce que les vieux faisoit non par maniere de passe-temps seulement ains auec telle dilligence & telle affection, comme s'ils eussent esté peres, maistres & gouuerneurs de tout tant qu'il estoient d'enfans, de maniere qu'il n'y auoit iamais temps ne lieu où ils n'eussent tousiours quelqu'vn pour les admoneſter, reprendre & chastier s'ils faisoit aucune faute.

Et néantmoins outre tout cela encore y auoit-il tousiours vn des plus hommes de bien de la ville, qui auoit expressément le tiltre & la charge de gouuerneur des enfans, lequel les departoit par bandes, & puis donoit la superintendance à celuy des garçons qui lui sembloit le plus sage, le plus hardi, & le plus courageux. Ils appelloient les garçons Irenes deux ans après qu'ils estoient sortis hors d'enfance, & les plus grands enfans ils les appelloient Mélirenes, comme qui diroit prests à sortir d'enfance, ce garçon à qui se bailloit ceste charge, auoit ia vingt ans, & estoit leur capitaine quand ils combatoient, & leur commandoit quand ils estoient en la maison, comme à ses valets, enjoignant à ceux qui estoient plus faits, & plus forts, qu'ils apportassent du bois quand il falloit souper, & à ceux qui estoient plus petits & plus foibles, des herbes. Il falloit qu'ils les desrobassent s'ils en vouloient auoir. Si en alloient desrober les vns aux iardins, les autres és sales des conuiues, où les hommes mangeoient ensemble, dedans lesquelles ils se couloient le plus finement qu'ils pouuoient, car si d'auanture ils estoient pris sur le faict, ils estoient fouettez à bon escient, pour avoir esté trop paresseux, & non assez fins & rusez à desrober. Ils desroboient aussi toute sorte de viande sur laquelle ils pouuoient mettre la main, espians les occasions de les pouuoir prendre habilement, quand les hommes dormoient où qu'ils ne faisoient bon guet, mais celuy qui y estoit surpris estoit bien fouetté, & si le faisoit-on d'auantage ieuner, car on leur donnoit bien fort peu à manger, afin que la nécessité les contraignist à soy hazarder hardiement, & à inventer quelque habilité pour en desrober subtilement. C'estoit la cause premiere & principale, pour laquelle on leur donoit si petit à manger, mais l'accessoire estoit afin que leurs corps en creussent en hauteur d'avantage, pource que les esprits de vie n'estans point occupez à cuire & digérer beaucoup de viande, ni rebatus contre bas, ou estandus en large pour la quantité ou pesanteur trop grande d'icelle s'estendoient en long, & montoient contre mont, à cause de leur légereté, & par ce moyen le corps en croissoit en hauteur, n'ayant rien qui l'empeschast de monter. Et semble que la mesme cause les rendoit aussi plus beaux, pource que les corps qui sont menus & gresles obeissent mieux & plus facilement à la vertu de nature; qui donne le moule & la forme à chacun des membres, & au contraire il semble que les corps qui sont gros, gras & trop nourris y résistent, n'estans pas si maniables que les autres, à cause de leur pesanteur, ne plus ne moins que l'on void par expérience, que les enfans que portent les femmes qui ont leurs fleurs & qui se purgent durant leur grosseſſe, sont plus gresles & plus beaux aussi, & plus polis ordinairement que les autres, pource que la matiere dont leur corps est formé, estant plus souple est aussi plus facilement regie par force de nature, qui luy donne la forme, toutesfois quant à la cause naturelle de ceſt effect, laissons-là disputer à qui voudra sans en rien décider.

Mais pour retourner au propos des enfans Lacedémoniens, ils desroboient avec si grand soin, & si grande crainte d'estre descouuerts, que l'on conte d'vn, lequel ayant desrobé vn renardeau, le cacha dessous sa robe, & se laissa deschirer tout le ventre auec les ongles & les dents de ceſte beſte sans iamais crier, de peur d'estre descouuert, iusques à ce qu'il en trespassa sur la place. Ce qui n'est pas incroyable à voir ce que les ieunes garçons y endurent encores auiourd'huy: car nous y avons veu plusieurs qui endurent estre fouettez iusques au mourir sur l'autel de Diane surnommée Orthia. Or ce sous-maistre qui auoit la superintendance sur chasque troupe des enfans; après le souper seant encor à table, commandoit à l'un qu'il chantast vne chanson, & proposoit quelque question à vn autre, où il faloit auoir bien pensé pour y respondre à propos comme qui est le plus homme de bien de la ville? ou, que te semble de ce qu'vn tel a fait? Par laquelle exercitation ils s'accoustumoient dès leurs ieunes ans à pouuoir faire iugement des choses bien ou mal faictes, à s'enquerir de la vie & du gouuernement de leurs citoyens, car qui ne respondoit proprement & pertinemment à telles demandes, qui est homme de bien, qui est bon citoyen & qui non, ils estimoient que c'estoit signe de nature lasche, non-chalante, & qui n'estoit point incitee à la vertu par le desir d'honneur, & si faloit que la réponse fust tousiours accompagnee de la raison, & de sa preuue, courte & estrainte en peu de paroles, autrement la punition de celuy qui respondoit mal-à-propos, estoit que le maistre luy mordoit le pouce, & le faisoit le plus souuent en présence des vieillards & des magistrats de la ville, pour voir s'il les punissoit auec raison & ainsi qu'il appartenoit. Et encore qu'il le fit mal, si ne l'en reprenoient-ils pas sur l'heure, mais quand les enfans estoient retirez, alors y estoit luy-mesme repris & puny, s'il les

auoit trop aigrement chaſtiez, ou au contraire trop laſchement.

Qui plus eſt, on imputoit aux amoureux l'opinion bonne ou mauvaiſe que l'on concevoit des enfans qu'ils auoient pris à aimer, de ſorte que l'on dit que quelquefois vn ieune enfant, en combatant contre un autre s'eſtant laiſſé eſchaper de la bouche vn cry qui ſentoit ſon cœur laſche & failly, ſon amoureux en fut condamné à l'amende par les officiers de la ville.

Mais combien que l'amour fuſt choſe ſi incorporée auec eux, que meſmes les honnêtes & vertueuſes femmes aimoient les ieunes filles, il n'y auoit neanmoins point de ialouſie entr'eux, ains pluſtoſt au contraire, eſtoit cela un commencement d'amitié mutuelle entr'eux qui aimoient en meſme lieu, & procuroient enſemblement par tous les moyens dont ils ſe pouuoient auiſer, de faire que l'enfant qu'ils aymoient en commun fuſt le plus gentil & le mieux conditionné de tous les autres.

Ils enſeignoient aux enfans à parler, de ſorte que leur langage euſt vne pointe meſlée auec grace & plaiſir, & qu'en peu de paroles il compriſt beaucoup de ſubſtance. Car Lycurgus vouloit que la monoye de grands poids & groſſe maſſe euſt bien peu de valeur, comme nous auons ia dit ailleurs, & au contraire que la parolle en peu de mots non fardez ny affectez, compriſt beaucoup de graues & bonnes ſentences, accoutumant les enfans par un long ſilence à eſtre briefs & aigus en leurs reſponſes. Car tout ainſi que la ſemence des hommes luxurieux, qui ſe meſlent trop ſouuent & trop diſſolument auec les femmes, ne peut germer ne fructifier, auſſi l'intempérance de trop parler rend la parole vaine, folle & vuide de ſens. Delà vient que les reſponſes Laconniennes eſtoient ſi aigues & ſi ſubtiles, comme on dit que le roi Agis reſpondit vn iour à vn Athenien qui ſe mocquoit des eſpées que portoient les Lacédémoniens, diſant qu'elles eſtoient ſi courtes, que les baſteleurs & ioueurs de paſſe paſſe les aualoient facilement en la place deuant tout le monde : & toutesfois, dit Agis, ſi en aſſenons-nous bien nos ennemis.

Quant à moy, il m'eſt bien auis que les Laconiens en leur maniere de parler n'vſent pas de beaucoup de langage, mais qu'ils touchent très-bien au poinct & qu'ils ſe font très-bien entendre aux eſcoutans, & me ſemble que Lycurgus luy-meſme eſtoit ſi court & aigu en ſon parler, à ce que l'on peut coniecturer par quelques ſiennes reſponſes qu'on trouue par eſcrit, comme fut celle qu'il fit à vn, qu'il lui ſuadoit d'eſtablir en Lacedemone un gouuernement populaire, là où le petit euſt autant d'autorité que le grand ; commence, luy dit-il, à le faire toy-meſme en ta maiſon. Semblablement ce qu'il reſpondit à vn autre qui lui demandoit pourquoy il auoit ordonné qu'on offriſt aux dieux choſes ſi petites & de ſi peu de valeur ; afin dit-il, que nous ne ceſſions iamais de les honorer. Et ce qu'il dit vne autre fois touchant les combats, qu'il n'en défendoit à ſes citoyens ſinon ceux eſquels on tend la main, c'eſt-à-dire, ou l'on ſe rend.

On trouue auſſi aucunes telles reſponſes, en quelques lettres miſſiues qu'il eſcriuoit à ſes citoyens comme quand ils luy demanderent. Comment nous pourrons-nous defendre contre nos ennemis ? Il leur reſpondit ſi vous demeurez pauures & que l'vn ne conuoite point auoir d'auantage que l'autre. Et en vne autre miſſiue, où il diſcourt, s'il eſtoit expedient de fermer la ville de murailles ; comment, dit-il, pourroit-on dire que ceſte ville ſoit ſans muraille, qui eſt ceinte & enuironnée d'hommes tout à l'entour, & non pas de brique ? Toutesfois quant à ces lettres-là & autres ſemblables qu'on monſtre de luy, il eſt malaiſé de réſoudre ſi l'on doit croire ou décroire qu'elles ſoient de luy.

Mais quant à ce que le beaucoup parler fuſt repris & blaſmé des Lacedémoniens, on le peut euidemment monſtrer par leurs mots aigus que quelques vns d'entr'eux ont autrefois reſpondu. Le roy Leonidas dit vn iour à quelcun qui deviſoit, & alleguoit beaucoup de bonnes choſes, mais hors de temps & de ſaiſon, ami tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos. Et Charilaus le neueu de Lycurgus, interrogué pourquoi ſon oncle auoit fait ſi peu de loix ? Pource, dit-il, qu'il ne faut pas beaucoup de loix à ceux qui ne parlent pas beaucoup. Et Archidamidas dit à quelques vns qui reprenoient l'orateur Hecatæus de ce qu'ayant eſté conuié à ſouper à vn de leur conuiues, il n'y parla point tout du long du ſouper : celuy, dit-il, qui ſait bien parler, ſait auſſi quand il faut parler. Et quand à ce que i'ai dit cy ailleurs, qu'en leurs reſponſes aigues & ſubtiles, il y auoit ordinairement quelque peu de pointe meſlée auec grace, on le peut voir & connoiſtre par ces autres mots cy. Demaratus reſpondit à un fâcheux qui lui rompoit la teſte de queſtions impertinentes & importunes, en luy demandant ſouuent, qui eſtoit le plus homme de bien de Lacédemone ; celuy, dit-il, qui te reſſemble le moins. Et Agis dit à quelques vns qui haut louoient les Eliens de ce qu'ils iugeoient ſelon droit & iuſtice és ieux olympiques : qu'e le grande merueille eſt ce, dit il, ſi en l'eſpace de cinq ans les Eliens font vn ſeul iour bonne iuſtice ? Et Theopompus à vn eſtranger, lequel voulant monſtrer l'affection qu'il portoit à ceux de Lacedemone, diſoit en noſtre ville tout le monde m'appelle Philolacon, c'eſt-à-dire, amateur

des Lacedemoniens : il te seroit plus honneste, respondit-il, d'estre surnommé Philopolites, c'est à-dire, aimant ses citoyens. Et Plistonax fils de Pausanias, comme vn orateur Athenien, il appelast les Lacedemoniens grossiers & ignorans : tu dis vray luy respondit-il, car nous sommes seuls entre les Grecs, qui n'auons appris rien de mal & Archidamidas à vn qui luy demandoit combien ils estoient de Spartiates. Assez, lui respondit-il, pour en chasser les méchans.

L'on peut aussi faire coniecture de leur maniere de parler par les mots de risée qu'ils disoient aucune fois en iouant, pource qu'ils s'accoustumoient à ne dire iamais parolle à la volée & en vain, sous laquelle il n'y eust tousiours quelque intelligence secrette, qui méritoit qu'on la considerast de près. Comme celuy qu'on inuitoit à aller ouir vn qui contrefaisoit naifment le rossignol; i'ay, dit-il, ouy le rossignol mesme, & vn autre, qui ayant leu ceste inscription de sépulture.

Apres auoir la tyrannie esteinte.
De leur pays, par martiale atteinte,
Ceux-cy iadis deuant les hautes tours
De Selinunte acheuerent leurs iours.

Ils meritoient, dit-il, bien la mort, d'auoir esteint vne tyrannie, car ils la devoient laisser toute bruler. Et vn ieune garçon à quelque autre, qui promettoit de luy donner des coqs si courageux, qu'ils mourroyent sur la place en combattant : ne me donne point dit-il, de ceux qui meurent, mais de ceux qui font mourir les autres en combattant. Vn autre voyant des hommes qui s'en alloient estans assis dedans des coches & litieres : ia dieu ne plaise, dit-il, que je sois iamais en chaire, dont ie ne me puisse leuer au deuant d'vn plus vieil que moy. Telles donc estoient leurs responses & rencontres, de maniere que ce n'est pas sans raison que quelques vns ont autresfois dit que laconiser estoit plustot philosopher, c'est-à-dire exercer plustost l'ame que le corps.

Mais outre cela, ils n'estudioient pas moins à bien chanter, & composer de beaux cantiques qu'à rondement & proprement parler, & si avoit tousiours en leurs chansons ie ne sçay quel aiguillon qui excitoit les courages des escoutans, & leur inspiroit un ardent desir de faire quelque belle chose. Le langage estoit simple, sans affecterie quelconque, & le suiet graue & moral, contenant le plus souuent louange de ceux qui estoient morts en la guerre pour la défence de Sparte, comme estans bien-heureux, & blasmez de ceux, qui par lascheté de cœur auoient restitué à mourir comme vivans vne vie misérable & malheureuse, ou bien estoit-ce promesse d'estre à l'auenir, ou vanterie d'estre presentement hommes vertueux, selon la diuersité des aages de ceux qui chantoient. Si ne sera point hors de propos, pour mieux l'entendre, d'en mettre quelque exemple en ce lieu. Car és fêtes publiques y auoit tousiours trois danses, selon la différence des trois aages. Celles des vieillards commençoit la premiere à chanter, en disant :

Nous auons esté iadis
Ieunes vaillans & hardis.

Celle des hommes suiuoit apres, qui disoit :

Nous le sommes maintenant,
A l'espreuue à tout venant;

La troisieme des enfans venoit après, & disoit:

Et nous vn iour le serons,
Qui bien vous surpasserons.

Bref, qui regardera de pres les œuures & compositions des poëtes laconiques, dont il se trouue encores quelques vnes, iusques au temps présent, & considerera la note qu'ils faisoient sonner avec des fluttes, au son & à la cadence de laquelle ils marchoient en bataille, quant ils alloient choquer l'ennemy, il trouvera que ce n'est pas sans raison que Terpander & Pindarus conioignent la hardiesse avec la musique. Car Terpander parlant des Lacedemoniens dit en vn endroit:

C'est où florit la hardiesse vnie
En guerre auec musicale harmonie,
Où regne aussi iustice plantureuse.

Et Pindarus parlant d'eux mesmes, dit:

Là sont sages les vieillards.
Les ieunes preux & gaillards,
Qui sçauent baller, chanter,
Et leur ennemy dompter.

Par lesquels tesmoignages il apert que l'vn & l'autre les faict & descrit aymans la musique & les armes tout ensemble, car ainsi comme dit vn autre poëte Laconique,

Sçauoir doucement chanter
Sur la lyre de beaux carmes,
Sied bien auec le chanter
Vaillamment le faict des armes.

Pour ceste cause en toutes leurs guerres, quand ils venoient à donner vne bataille, le roy sacrifioit premierement aux muses, pour ramenteuoir aux combattans, comme il me semble, la discipline en laquelle ils auoient esté nourris, & les iugemens, afin qu'au plus fort & plus dangereux de la meslée, ils se représentassent deuant les yeux des soldats, & fussent cause de les inciter

à faire actes dignes de mémoire. Mais lors ils relaschoient vn petit aux ieunes gens la roide austérité & dureté de leur règle de viure ordinaire, leur permettant adonc d'accoustrer leurs cheueux & embellir leurs armes & leurs habillemens, prenans plaisir à les voir ainsi s'essayer, ne plus ne moins que des ieunes cheuaux hennissans & soufflans d'ardeur de combattre.

Pourtant, encor que dès le temps de leur première ieuneſſe ils commençassent à porter longs cheueux, ils n'estoient iamais si soigneux de les peigner & gencer, quand ils estoient prests de donner vne bataille, car lors ils les oignoient d'huyles de senteurs, & les mespartissoient, se souuenans d'vn propos de Lycurgus, lequel souloit dire que les cheueux rendent ceux qui sont beaux encore plus beaux, & ceux qui sont laids plus espouuantables & hideux à voir. Les exercices mesmes de leurs personnes estoient plus doux & moins penibles en guerre qu'en autre temps, & généralement tout leur viure moins estroittement reformé & moins controllé, de maniere qu'ils se trouuoient seuls au monde à qui la guerre estoit repos des trauaux, que les hommes ordinairement endurent pour se rendre idoines à la guerre. Puis quand toute leur armée estoit rangée en bataille à la vue de l'ennemy, le roy adonc sacrifioit aux dieux vne cheure & quant & quant commandoit aux combatans qu'ils missent tous sur leurs testes des chapeaux de fleurs, & aux ioueurs de flutes qu'ils sonnassent l'aubade qu'ils appellent chanson de castor, au son & à la cadence de laquelle luy-mesme commençoit à marcher le premier, de sorte que c'estoit chose plaisante & non moins effroyable de les voir ainsi marcher tous ensemble en si bonne ordonnance au son des flutes, sans iamais tronbler leur ordre ny confondre leurs rangs: & sans se perdre ny estonner aucunement, ains aller posément & ioyeusement au son des instrumens se hazarder au péril de la mort. Car il est vray-semblable, que tels courages ne sont passionnez ny de frayeur ny de courroux outre mesure: & au contraire qu'ils ont vne constance & hardiesse asseurée, auec bonne espérance comme estans accompagnez de la faueur des dieux.

Le Roy marchant en ceste ordonnance, auoit touſiours aupres de luy quelcun qui auoit autrefois emporté le prix és ieux & tournois publiques: & dit-on qu'vne fois il y eut vn, auquel à la feſte des ieux Olympiques on offrit bonne somme de deniers, afin qu'il ne se présentast point pour combattre: ce qu'il ne voulut faire, ains aymi mieux auec grande peine y gaigner le prix de la lutte. Et adonc quelcun luy dit, & bien Laconien, qu'as tu gaigné d'auoir emporté auec tant de sueur le prix de la lucte? Le Laconien luy respondit en riant: j'en combattray en bataille deuant le Roy: quant ils auoient rompu les ennemis, ils les chassoient & poursuiuoient iusques à ce que par la route & suite entiere d'iceux, leur victoire fut de tout poinct asseurée, & alors il s'en retournoient tout court en leur camp, estimans que ce n'estoit acte, ny de gentil cœur, ny de nation noble & genereuse comme la Grecque, de tuer & mettre en pieces ceux qui estoient si desbandez, qu'ils ne se pouuoient plus rallier, & qui quittoient toute esperance de victoire.

Cela leur estoit non seulement honorable, mais aussi grandement profitable, pource que ceux qui estoient en bataille contr'eux, sçachans qu'ils tuoient ceux qui s'opniastroient à leur faire teste, & laissoient aller ceux qui fuyoient deuant eux: trouuoient le fuyt plus utile que l'attendre & demeurer.

Hippias le Sophiste dit que Lycurgus mesme fut bon capitaine, & grand homme de guerre, comme celuy qui s'estoit trouué en plusieurs batailles: & Philostephanus lui attribuë le departement des gens de cheual par compagnies, qu'ils appelloient Oulames, dont chacune estoit de cinquante hommes d'armes, qui se rangeoient en quarré. Mais au contraire Demetrius le Phalerien escrit, qu'il ne fut onc à la guerre, & qu'il establit ses loix & son gouvernement en pleine paix. Quant à moy il me semble que l'institution de la surceance d'armes durant la feste des jeux Olympiques, laquelle on dit auoir esté inuentée par lui, est bien signe d'vne nature douce, & qui ayme le repos de la paix: toutefois il y en a aucuns, entre lesquels est Hermippus, qui disent qu'il ne fut point dés le commencement auec Iphytus a ordonner les cérémonies des jeux Olympiques, mais qu'il s'y rencontra vne fois par cas d'aventure, en passant chemin seulement, & s'y arresta pour en voir l'esbattement: là où il luy fut aduis qu'il ouyt derriere luy comme la voix d'vn homme qui le tançoit, en disant qu'il s'esmerueilloit comment il ne persuadoit à ses citoyens de vouloir participer à ceste belle assemblée, & comme il se fut retourné pour voir qui c'estoit qui parloit à luy, il ne vid personne. Au moyen dequoy il estima que ce fust admonestement venant de la part des dieux: il s'en alla incontinent trouuer Iphytus, avec lequel il ordonna tous les statuts & toutes les cérémonies de ceste feste, laquelle depuis en fut beaucoup plus renommée, mieux establie & plus assurée qu'elle n'auoit esté auparauant.

Mais pour retourner aux Lacédemoniens, leur discipline & regle de viure duroit encor après qu'ils estoient paruenus en aage d'hommes, car il n'y auoit personne à qui il fut loisible ny permis de viure à sa volonté, ains estoient dedans leur ville ne plus ne moins dedans vn champ, où chacun

chacun fait ce qu'il doit auoir pour ſon viure, & ce qu'il a à faire pour le public. Bref ils eſtimoient tous qu'ils n'eſtoient point nez pour ſervir à eux-mêmes ains pour ſervir à leur pays, & pourtant ſi autre choſe ne leur eſtoit commandée, ils continuoient touſiours à aller voir ce que faiſoient les enfans, & à leur enſeigner quelque choſe qui tournaſt à l'vtilité publique, ou bien à l'apprendre eux-meſmes de ceux qui eſtoient plus ageez qu'eux. Car l'vne des plus belles & des plus heureuſes choſes que Lycurgus introduiſit onc en ſa ville fut le grand loiſir qu'il fit auoir à ſes citoyens; ne leur permettant point qu'ils ſe peuſſent employer à meſtier quelconque, vil ne meſchanique, & ſi n'eſtoit point beſoin de trauailler pour amaſſer de grandes richeſſes en lieu où l'opulence n'eſtoit aucunement vtile ne priſée: car les Ilores qui eſtoient hommes aſſeruis par droit de guerre, leur labouroient leurs terres & leur en faiſoient certain reuenu tous les ans.

Auquel propos on raconte d'vn Lacedemonien, lequel ſe trouuant à Athenes vn iour que l'on y tenoit les plaids, entendit dire comme vn bourgeois de la ville venoit d'eſtre conuaincu & condamné d'oiſiveté, & qu'il s'en alloit en ſa maiſon tout deconforté, accompagné de ſes amis, qui le plaignoient grandement, & eſtoient fort deſplaiſans de ſa fortune, & que le Lacédémonien adonc pria ceux qui eſtoient auprès de luy, qu'ils luy montraſſent celuy qui auoit eſté condamné pour viure noblement & en gentilhomme. Ce que i'ay allégué pour monſtrer combien il eſtimoit eſtre choſe roturiere & ſeruile, que d'exercer aucun meſtier meſchanique, ou faire aucun ouurage de main pour gaigner de l'argent. Quant aux procez, on peut bien penſer qu'ils furent bannis de Lacédémone auec l'argent, attendu meſmement qu'il n'y auoit plus d'auarice, de conuoitiſe, de pauureté, ny de diſette, ains egalité auec abondance & grande aiſance de viure à cauſe de leur ſobriété, ſans aucune ſuperfluité.

Ce n'eſtoient que danſes, feſtes, jeux, banquets, paſſe-temps de chaſſes, ou d'exercices de la perſonne, & aſſemblées pour deuiſer durant tout le temps qu'ils n'eſtoient point occupez à la guerre: car les ieunes hommes iuſques à l'aage de trente ans, ne ſe trouuoient iamais au marché pour acheter ou faire aucune prouiſion de meſnage, ains faiſoient leur affaire & prouiſions néceſſaires par leurs parens & amis, encore eſtoit-ce choſe honteuſe aux plus vieux meſmes de s'y trouuer ſouuent, & au contraire leur eſtoit honorable aſſiſter la plus part du iour és lices où ſe faiſoient les exercices du corps, ou bien aux réduits, & és aſſemblées pour deuiſer: là où ils paſſoient leur temps à diſcourir honneſtement les vns auec les autres, ſans iamais tenir propos de gaigner, de trafiquer, ny d'amaſſer argent: pource tout leur deuis, ou la pluſpart eſtoit de louer quelque choſe honneſte, ou blaſmer les deshonneſtes par maniere de jeu, & auec riſée, laquelle neantmoins emportoit touſiours quant & elle vn doux admoneſtement, & vne correction en paſſant. Car Lycurgus meſme n'eſtoit point ſi auſtere qu'on ne le vit iamais rire, ains eſcrit Soſibius, que ce fuſt luy qui dédia la petite image du Ris, qui eſt à Lacédémone ayant voulu entremeſler le rire parmy leur conuiues & autres aſſemblées, comme une fauſſe plaiſance pour adoucir ce trauail, & la dureté de leur règle de viure. En ſomme il accouſtuma ſes citoyens à ne vouloir & ne pouuoir iamais viure ſeuls, ains eſtre (par maniere de dire) collez, & incorporez les vns auec autres, & à ſe trouuer touſiours enſemble, comme les abeilles, à l'entour de leurs ſupérieurs, ſortans hors d'eux-meſmes preſque par un rauiſſement d'amour enuers leurs pays, & de déſir, d'honneur pour ſeruir entierement au bien de la choſe publique: laquelle affection on peut facilement & clairement voir emprainte en quelques-vns de leurs réponſes, comme en ce que dit vn iour Prædaretus, ayant failly à eſtre eſleu du nombre des trois cents: car il s'en retourna tout joyeux & tout gay en ſa maiſon, diſant qu'il s'éjouiſſoit de ce qu'il s'étoit trouué en la ville trois cents hommes meilleurs que luy.

Et Polyſtratidas ayant eſté enuoyé ambaſſadeur auec quelques autres deuers les capitaines & lieutenans du roy de Perſe, & les ſeigneurs Perſiens luy demanderent s'ils venoient de leur priué motif, ou s'ils eſtoient enuoyez par le public. Si nous obtenons, dit-il, c'eſt par le public, ſi nous obtenons, c'eſt de noſtre priué mouuement que nous venons. Et Argileonide, la mere de Braſidas, demanda à quelques-vns, qui au retour du voyage d'Amphypolis à Lacedemone, l'eſtoient aller viſiter, ſi ſon fils eſtoit mort en homme de bien, & digne d'eſtre né à Sparte: & comme ils le luy haut-louaſſent, en diſant qu'il n'y auoit pas encore vn ſi vaillant homme en tout le pays de Lacédémone, elle leur repliqua, ne dites pas cela, mes amis, car Braſidas eſtoit bien vaillant homme certainement, mais le pays de Lacedemone en a beaucoup d'autres, qui le ſont encores plus que luy. (*Plutarque, vie de Lycurgue*).

PLEURS. Les enfans pleurent fort facilement. C'eſt une méchante coutume qu'il ne faut pas leur laiſſer prendre, non ſeulement à cauſe du bruit tout-à-fait déſagréable & choquant que cette criaillerie répand dans la maiſon, mais pour des raiſons encore plus importantes qui concernent les enfans eux-mêmes, auxquels nous devons ſur-tout avoir égard dans leur éducation.

Les *pleurs* des enfans ſont de deux ſortes: ou ils ſont l'effet de leur humeur opiniâtre & impérieuſe, ou de l'inclination qu'ils ont à ſe plaindre pour le moindre mal qu'ils reſſentent.

1. Leurs pleurs sont fort souvent de la première espèce ; en ce cas-là les enfans ne pleurent que pour se faire obéir ; & leurs larmes sont une preuve sensible de leur insolence & de leur opiniâtreté. Comme ils n'ont pas le pouvoir de faire ce qu'ils souhaitent, ils veulent maintenir par leurs cris & par leurs larmes, le droit qu'ils s'imaginent avoir de faire tout ce qui leur vient en fantaisie. Ils prétendent par-là revendiquer ce droit, & donner en quelque sorte acte de leurs plaintes contre l'oppression & l'injustice de ceux qui leur refusent ce qu'ils ont envie d'avoir.

2. En second lieu, les *pleurs* des enfans sont quelquefois l'effet d'un mal réel qui les oblige à se plaindre.

Si l'on y prend bien garde, on peut discerner ces deux différentes sortes de pleurs à l'air, au regard, à la contenance, & particulièrement au ton de voix de celui qui se plaint. Mais il ne faut point permettre aux enfans de verser des larmes par aucune de ces deux raisons, bien-loin de les y inciter.

1. Pour les *pleurs* qui viennent d'opiniâtreté ou d'emportement, il ne faut point les souffrir dans les enfans, car ce seroit flatter leurs desirs & entretenir en eux ces dangereuses passions que nous devons principalement avoir en vue de déraciner de leurs cœurs. Que s'il arrive, comme on le voit souvent, qu'un enfant vienne à pleurer en recevant quelque correction, cela anéantit dès-lors tous les bons effets que la correction pourroit produire ; car un châtiment qui laisse les enfans dans cette rebellion déclarée, ne sert qu'à les rendre plus méchans. Qu'on fasse des défenses aux enfans, qu'on leur inflige des châtimens tant qu'on voudra, tout cela est mal appliqué & inutile, s'il ne sert point à dompter actuellement leur volonté, s'il ne leur apprend point à vaincre leurs passions, & si durant leur première jeunesse il ne leur fait recevoir avec soumission les remontrances de leurs parens, pour les disposer par ce moyen à exécuter ce que leur propre raison leur dictera dans la suite. Si après les avoir contre-carrés en quelque chose, on leur laisse la liberté d'en témoigner leur mécontentement par des larmes, ils se confirment par-là dans leurs inclinations & dans leur mauvaise humeur, leurs pleurs étant comme une déclaration du droit qu'ils prétendent avoir de se conduire à leur fantaisie, & un signe de la résolution qu'ils prennent de satisfaire leurs desirs à la première occasion, & d'ici vous pouvez tirer une nouvelle raison de ne battre que rarement vos enfans ; car toutes les fois que vous en venez à cette extrémité : ce n'est pas assez de les fouetter ou de les battre simplement, mais il faut continuer de les châtier jusqu'à ce que vous ayez fait plier leur volonté, & que par leur soumission ils soient devenus sensibles à la correction ; ce que vous reconnoîtrez sans peine à la manière dont ils obéiront à l'ordre que vous leur ferez d'arrêter leurs *pleurs*. Sans cela le châtiment qu'on inflige aux enfans n'est qu'une pure tyrannie, soutenue & animée par la passion : ce n'est plus une correction, mais une véritable cruauté qui vous porte à maltraiter leur corps sans faire aucun bien à leur ame. Comme ceci nous fournit une raison de ne battre les enfans que fort rarement, il engage aussi les enfans à éviter d'être battus ; car lorsqu'on vient à les châtier, si on le faisoit, comme je viens de dire, sans emportement, d'une manière modérée, mais qui produisît pourtant son effet, non tout d'une suite, mais lentement & par intervalles, en mêlant toujours les raisonnemens aux coups, en remarquant l'impression que cela fait sur leur esprit, & qu'on cessât entièrement de les battre lorsque le châtiment les auroit rendus souples, & leur auroit inspiré un véritable déplaisir de leur faute ; si, dis-je, l'on s'y prenoit de cette manière, il arriveroit rarement qu'il fût nécessaire de leur infliger de nouveau un semblable châtiment ; car dès-lors ils prendroient soin d'éviter les fautes qui pourroient les y exposer. D'ailleurs comme par ce moyen le châtiment ne seroit point perdu pour être trop léger ou pour avoir été sans effet, aussi ne seroit il pas à craindre qu'il fût trop rude, si on cessoit de battre un enfant dès qu'on s'apperçoit que le chatiment a fait une salutaire impression sur son esprit : car puisque, soit en censurant, soit en battant les enfans, on doit toujours être aussi modéré qu'il est possible lorsqu'on fait l'une ou l'autre de ces choses dans le feu de la colère ; on garde rarement cette modération, mais au contraire on s'emporte ordinairement au-delà des justes bornes, quoiqu'au fond tout cela ne suffise pas pour produire l'effet qu'on desire.

En second lieu, la plupart des enfans sont portés à pleurer pour le moindre mal qu'ils aient. Ils se plaignent, ils crient au moindre accident qui leur arrive, & il y en a peu qui évitent cet écueil ; car comme c'est là le premier moyen naturel qu'ils aient de faire connoître leurs souffrances ou leurs nécessités avant qu'ils puissent parler, la pitié qu'on se croit obligé d'avoir pour eux dans cet âge tendre & infirme les entretient dans cette foiblesse, & les engage à continuer de recourir aux larmes long-temps après qu'ils savent parler. C'est sans doute le devoir de ceux qui sont auprès des enfans d'avoir pitié d'eux lorsqu'ils souffrent quelque douleur, mais nullement de le leur témoigner. Secourez-les, soulagez-les autant qu'il vous sera possible, mais ne leur faites point paroître que vous êtes sensiblement touché de leurs maux. Ces plaintes attendrissent le cœur ; & sont cause que le moindre mal qui

leur arrive pénètre fort avant dans cette partie, qui seule est capable de sentiment, & y fait une plaie plus profonde qu'il ne feroit autrement; il faut que les enfans s'endurcissent contre toute sorte de maux, & sur-tout contre ceux du corps: ils ne doivent être sensibles qu'à la honte & à ce qui intéresse l'honneur. Le grand nombre d'accidens fâcheux auxquels notre vie est exposée, nous oblige à n'être pas trop frappés de quelque petit mal particulier. Tout ce qui ne touche point notre ame, ne fait qu'une légere impression, & ne nous cause qu'une très-petite incommodité; ce n'est que la sensibilité de notre esprit qui produit & qui perpétue le mal. La fermeté & l'insensibilité de l'ame sont le meilleur bouclier que nous puissions opposer aux maux & aux accidens ordinaires de la vie; & comme c'est par l'exercice & par la coutume qu'on peut acquérir cette vigueur du tempérament mieux que par aucun autre moyen, il faut commencer au plutôt à s'endurcir contre la douleur. Heureux celui qui y a été accoutumé de bonne heure! Comme les larmes servent plus qu'aucune autre chose que je sache à augmenter dans les enfans cette molleſſe d'esprit qu'il faut prévenir ou surmonter lorsqu'elle paroît, aussi n'y a-t il rien qui puisse mieux la réprimer & l'anéantir entièrement que de les empêcher de s'abandonner aux plaintes. Lorsqu'il leur arrive de se faire du mal en tombant ou en heurtant contre quelque chose, au lieu de leur témoigner qu'on en est touché, il faut leur dire d'y retourner, & par-là on les guérira mieux de leur chûte qu'en les querellant ou en les plaignant. Enfin quels que soient les coups qu'ils reçoivent, arrêtez leurs pleurs tout aussi-tôt; par ce moyen ils seront plus tranquilles sur l'heure, & deviendront moins sensibles pour l'avenir.

Quant à la premiere espece de *pleurs* dont j'ai déjà parlé, il faut employer la sévérité pour les arrêter; & si un regard ou un ordre exprès ne peut le faire, il en faut venir aux coups: car comme ces *pleurs* procèdent d'orgueil, d'opiniâtreté & de malice, il faut dompter la volonté où est la source du mal, & la faire plier par des moyens qui soient capables de produire cet effet. Mais pour les *pleurs* de cette dernière espèce, lesquels pour l'ordinaire viennent d'une cause tout-à-fait opposée, savoir d'une trop grande sensibilité, il faut recourir à des moyens plus doux pour les faire cesser. D'abord le meilleur seroit peut-être de proposer aux enfans qui pleurent, des raisons pour les obliger à se taire, ou de détourner leurs pensées sur quelque nouvel objet, ou bien de se moquer de leurs plaintes. Mais ici il faut avoir égard aux circonstances de la chose, & au tempérament particulier de l'enfant. On ne sauroit donner sur cela des regles précises & invariables; c'est une chose qu'il faut laisser à la prudence des parens ou des gouverneurs; mais je crois pouvoir dire en général qu'il faudroit blâmer constamment les enfans qui pleurent par trop de sensibilité, & qu'un père par ses regards, par ses paroles & par son autorité, devroit toujours faire cesser actuellement leurs larmes, en mêlant à ses regards ou à ses paroles un plus grand degré de sévérité selon que l'enfant est plus âgé, ou d'une humeur plus rétive. (*Locke*).

Le mal-aise des besoins s'exprime par des signes, quand le secours d'autrui est nécessaire pour y pourvoir. De là les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup: cela doit être. Puisque toutes leurs sensations sont affectives, quand elles sont agréables ils en jouissent en silence; quand elles sont pénibles ils le disent en leur langage & demandent du soulagement. Or, tant qu'ils sont éveillés ils ne peuvent presque rester dans un état d'indifférence; ils dorment ou sont affectés.

Toutes nos langues sont des ouvrages de l'art. On a long-temps cherché s'il y avoit une langue naturelle & commune à tous les hommes: sans doute, il y en a une; & c'est celle que les enfans parlent avant de savoir parler. Cette langue n'est pas articulée, mais elle est accentuée, sonore, intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette langue, elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons; elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien suivis; & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles, ce n'est point le sens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il est accompagné.

Au langage de la voix se joint celui du geste non moins énergique. Ce geste n'est pas dans les foibles mains des enfans, il est sur leurs visages. Il est étonnant combien ces physionomies mal formées ont déja d'expression: leurs traits changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le sourire, le désir, l'effroi naître & passer comme autant d'éclairs; à chaque fois vous croyez voir un autre visage. Ils ont certainement les muscles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne disent presque rien. Tel doit être le genre de leurs signes, dans un âge où l'on n'a que des besoins corporels; l'expression des sensations est dans les grimaces, l'expression des sentimens est dans les regards.

Comme le premier état de l'homme est la misère & la foiblesse, ses premieres voix sont la plainte & les pleurs. L'enfant sent ses besoins

& ne les peut satisfaire, il implore le secours d'autrui par des cris ; s'il a faim ou soif, il pleure ; s'il a trop froid ou trop chaud, il pleure ; s'il a besoin de mouvement & qu'on le tienne en repos, il pleure ; s'il veut dormir & qu'on l'agite, il pleure. Moins sa manière d'être est à sa disposition, plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parce qu'il n'a, pour ainsi dire, qu'une sorte de mal-être : dans l'imperfection de ses organes, il ne distingue point leurs impressions diverses, tous les maux ne forment pour lui qu'une sensation de douleur.

De ces pleurs qu'on croiroit si peu dignes d'attention, naît le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne : ici se forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre social est formé.

Quand l'enfant pleure, il est mal à son aise, il a quelque besoin qu'il ne sauroit satisfaire ; on examine, on cherche ce besoin, on le trouve, on y pourvoit. Quand on ne le trouve pas ou quand on n'y peut pourvoir, les pleurs continuent, on en est importuné ; on flatte l'enfant pour le faire taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir : s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace ; des nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour son entrée à la vie.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainsi frappé par sa nourrice. Il se tut sur le champ, je le crus intimidé. Je me disois : ce sera une ame servile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois ; le malheureux suffoquoit de colère, il avoit perdu la respiration, je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus, tous les signes du ressentiment, de la fureur, du désespoir de cet âge, étoient dans ses accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le sentiment du juste & de l'injuste fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple seul m'auroit convaincu. Je suis sûr qu'un tison ardent tombé par hasard sur la main de cet enfant, lui eût été moins sensible que ce coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser.

Cette disposition des enfans à l'emportement, au dépit, à la colère, demande des ménagemens excessifs. Boerhave pense que leurs maladies sont pour la plupart de la classe des convulsives, parce que la tête étant proportionnellement plus grosse & le système des nerfs plus étendu que dans les adultes, le genre nerveux est plus susceptible d'irritation. Eloignez d'eux avec le plus grand soin les domestiques qui les agacent, les irritent, les impatientent ; ils leur font cent fois plus dangereux, plus funestes que les injures de l'air & des saisons. Tant que les enfans ne trouveront de résistance que dans les choses & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins ni coleres, & se conserveront mieux en santé. C'est ici une des raisons pourquoi les enfans du peuple plus libres, plus indépendans, sont généralement moins infirmes, moins délicats, plus robustes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant sans cesse : mais il faut songer toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne les pas contrarier.

Les premieres *pleurs* des enfans sont des prieres : si on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres ; ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre foiblesse, d'où vient d'abord le sentiment de leur indépendance, naît ensuite l'idée de l'empire & de la domination ; mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services, ici commencent à se faire appercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature ; & l'on voit déjà pourquoi dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention secrette que dicte le geste ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en estime pas la distance ; il est dans l'erreur : mais quand il se plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas portez-le à l'objet lentement & à petits pas : dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre ; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi quand un enfant desire quelque chose qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une conclusion qui est de son âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui suggérer.

L'abbé de Saint-Pierre appelloit les hommes de grands enfans ; on pourroit appeller réciproquement les enfans de petits hommes. Ces propositions ont leur vérité comme sentences ; comme principes elles ont besoin d'éclaircissement : mais quand Hobbes appelloit le méchant un enfant robuste, il disoit une chose absolument contradictoire. Toute méchanceté vient de foiblesse ; l'enfant n'est méchant que parce qu'il est foible, rendez-le fort, il sera bon : celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute-puissante, la bonté est

celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, ſans quoi ils auroient fait une ſuppoſition abſurde. Voyez ci après la profeſſion de foi du vicaire Savoyard.

La raiſon ſeule nous apprend à connoître le bien & le mal. La conſcience qui nous fait aimer l'un & haïr l'autre, quoiqu'indépendante de la raiſon, ne peut donc ſe développer ſans elle. Avant l'âge de raiſon nous faiſons le bien & le mal ſans le connoître; & il n'y a point de moralité dans nos actions, quoiqu'il y en ait quelquefois dans le ſentiment des actions d'autrui qui ont rapport à nous. Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il caſſe, il briſe tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiſeau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe ſans ſavoir ce qu'il fait.

Pourquoi cela? D'abord la philoſophie en va rendre raiſon par des vices naturels; l'orgueil, l'eſprit de domination, l'amour-propre, la méchanceté de l'homme; le ſentiment de ſa foibleſſe, pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de ſe prouver à lui-même ſon propre pouvoir. Mais voyez ce vieillard infirme & caſſé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foibleſſe de l'enfance; non-ſeulement il reſte immobile & paiſible, il veut encore que tout y reſte autour de lui, le moindre changement le trouble & l'inquiete, il voudroit voir régner un calme univerſel. Comment la même impuiſſance jointe aux mêmes paſſions produiroit-elle des effets ſi différens dans les deux âges, ſi la cauſe primitive n'étoit changée? Et où peut-on chercher cette diverſité de cauſes, ſi ce n'eſt dans l'état phyſique de deux individus? Le principe actif, commun à tous deux, ſe développe dans l'un & s'éteint dans l'autre; l'un ſe forme & l'autre ſe détruit, l'un tend à la vie & l'autre à la mort. L'activité défaillante ſe concentre dans le cœur du vieillard; dans celui de l'enfant elle eſt ſurabondante & s'étend au-dehors; il ſe ſent, pour ainſi dire, aſſez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il faſſe ou qu'il défaſſe, il n'importe; il ſuffit qu'il change l'état des choſes, & tout changement eſt une action. Que s'il ſemble avoir plus de penchant à détruire, ce n'eſt point par méchanceté, c'eſt que l'action qui forme eſt toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à ſa vivacité.

En même temps que l'auteur de la nature donne aux enfans ce principe actif, il prend ſoin qu'il ſoit peu nuiſible, en leur laiſſant peu de force pour s'y livrer. Mais ſitôt qu'ils peuvent conſidérer les gens qui les environnent comme des inſtrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en ſervent pour ſuivre leur penchant & ſuppléer à leur propre foibleſſe. Voilà comment ils deviennent incommodes, tyrans, impérieux, méchans, indomptables; progrès qui ne vient pas d'un eſprit naturel de domination, mais qui le leur donne; car il ne faut pas une longue expérience, pour ſentir combien il eſt agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir beſoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

En grandiſſant on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant; on ſe renferme davantage en ſoi-même. L'ame & le corps ſe mettent, pour ainſi dire, en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mouvement néceſſaire à notre conſervation. Mais le deſir de commander ne s'éteint pas avec le beſoin qui l'a fait naître; l'empire éveille & flatte l'amour-propre, l'habitude le fortifie: ainſi ſuccede la fantaiſie au beſoin; ainſi prennent leurs premieres racines les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature: voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces ſuperflues, les enfans n'en ont pas même de ſuffiſantes pour tout ce que leur demande la nature: il faut donc leur laiſſer l'uſage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne ſauroient abuſer. Premiere maxime.

Il faut les aider, & ſuppléer à ce qui leur manque, ſoit en intelligence, ſoit en force, dans tout ce qui eſt du beſoin phyſique. Deuxieme maxime.

Il faut, dans les ſecours qu'on leur donne, ſe borner uniquement à l'utile réel, ſans rien accorder à la fantaiſie ou au deſir ſans raiſon; car la fantaiſie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'eſt pas de la nature. Troiſieme maxime.

Il faut étudier avec ſoin leur langage & leurs ſignes, afin que dans un âge ou ils ne ſavent point diſſimuler, on diſtingue dans leurs deſirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

L'eſprit de ces regles eſt d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire, de leur laiſſer plus faire par eux-mêmes & moins exiger d'autrui. Ainſi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs deſirs à leurs forces, ils ſentiront peu la privation de ce qui ne ſera pas en leur pouvoir.

Voilà donc une raiſon nouvelle & très-importante pour laiſſer les corps & les membres des enfans abſolument libres, avec la ſeule précaution de les éloigner du danger des chûtes, & d'écarter de leurs mains tout ce qui peut les bleſſer.

Infailliblement un enfant dont le corps & les bras ſont libres pleurera moins qu'un enfant emmaillotté dans un maillot. Celui qui ne connoît que le beſoins phyſiques ne pleure que quand il ſouffre, & c'eſt un très-grand avantage; car alors on ſait à point nommé quand il a beſoin de ſecours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner, s'il eſt poſſible. Mais ſi vous ne pouvez le ſoulager, reſtez tranquille, ſans le flatter pour l'appaiſer; vos careſſes ne guériront pas ſa colique: cependant il ſe ſouviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté; & s'il fait une fois vous occuper de lui à ſa volonté, le voilà devenu votre maître, tout eſt perdu.

Mais contrariés dans leurs mouvemens, les enfans pleureront moins; moins importuné de leurs pleurs, on ſe tourmentera moins pour les faire taire; menacés ou flattés moins ſouvent, ils ſeront moins craintifs ou moins opiniâtres, & reſteront mieux dans leur état naturel. C'eſt moins en laiſſant pleurer les enfans qu'en s'empreſſant pour les appaiſer, qu'on leur fait gagner des deſcentes, & ma preuve eſt que les enfans les plus négligés y ſont bien moins ſujets que les autres. Je ſuis fort éloigné de vouloir pour cela qu'on les néglige; au contraire il importe qu'on les prévienne, & qu'on ne ſe laiſſe pas avertir de leurs beſoins par leurs cris. Mais je ne veux pas, non plus, que les ſoins qu'on leur rend ſoient mal-entendus. Pourquoi ſe feroient-ils faute de pleurer, dès qu'ils voyent que leurs *pleurs* ſont bons à tant de choſes? Inſtruits du prix qu'on met à leur ſilence, ils ſe gardent bien de le prodiguer. Ils le font à la fin tellement valoir qu'on ne peut plus le payer; & c'eſt alors qu'à force de pleurer ſans ſuccès, ils s'efforcent, s'épuiſent & ſe tuent.

Les longs *pleurs* d'un enfant qui n'eſt ni lié ni malade & qu'on ne laiſſe manquer de rien, ne ſont que des *pleurs* d'habitude & d'obſtination. Ils ne ſont point l'ouvrage de la nature, mais de la nourrice, qui, pour n'en ſavoir endurer l'importunité, la multiplie, ſans ſonger qu'en faiſant taire l'enfant aujourd'hui on l'excite à pleurer demain davantage.

Le ſeul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, eſt de n'y faire aucune attention. Perſonne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils ſont obſtinés dans leurs tentatives; mais ſi vous avez plus de conſtance, qu'eux d'opiniâtreté, ils ſe rebutent & n'y reviennent plus. C'eſt ainſi qu'on leur épargne des *pleurs*, & qu'on les accoutume à n'en verſer que quand la douleur les y force.

Au reſte, quand ils pleurent par fantaiſie ou par obſtination, un moyen ſûr pour les empêcher de continuer eſt de les diſtraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur faſſe oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des nourrices excellent dans cet art, & bien ménagé il eſt très-utile; mais il eſt de la dernière importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le diſtraire, & qu'il s'amuſe ſans croire qu'on ſonge à lui; or voilà ſur quoi toutes les nourrices ſont mal-adroites. (*Emile*).

POLITESSE. La qualité que doit avoir après cela un jeune homme de bonne maiſon, c'eſt la *politeſſe* qui convient à des perſonnes bien élevées. Il y a deux ſortes de défauts où l'on tombe, manque d'éducation: l'un eſt une pudeur niaiſe, & l'autre une négligence choquante, qui fait qu'on n'a des égards pour perſonne; défauts qu'on évitera en obſervant exactement cette ſeule regle, *de n'avoir mauvaiſe opinion ni de ſoi ni des autres.*

La première partie de cette regle ne doit pas être expliquée par oppoſition à l'humilité, mais à une aſſurance raiſonnable. Quoique nous ne devions pas nous flatter juſques au point de n'eſtimer que nous-mêmes, ou de nous préférer aux autres à cauſe de quelqu'avantage que nous croyons avoir ſur eux, mais recevoir modeſtement les honneurs qu'on nous rend, lorſqu'ils nous ſont dus, il eſt pourtant néceſſaire que nous ayons aſſez bonne opinion de nous-mêmes pour faire les choſes auxquelles nous ſommes obligés & qu'on attend de nous, pour les faire, dis-je, ſans peine & ſans embarras devant telles perſonnes que ce ſoit, en conſervant toujours à chacun le reſpect qui lui eſt dû ſelon ſon rang & ſa qualité. Lorſque le commun du peuple, & ſur-tout les enfans ſe trouvent avec des étrangers, ou avec des perſonnes qui ſont au-deſſus d'eux, une honte ruſtique éclate pour l'ordinaire dans toutes leurs manières. Le déſordre qui paroît d'abord dans leurs penſées, dans leurs paroles & dans leurs regards, les déconcerte ſi fort, qu'ils ne ſont plus capables de faire quoi que ce ſoit, ou du moins de le faire avec cette liberté & cette grace qui ne manquent jamais de plaire, & ſans leſquelles on ne ſauroit être agréable. Le ſeul moyen de les corriger de ce défaut, comme de tout autre méchant pli, c'eſt de leur faire prendre par l'uſage une habitude toute contraire. Mais comme nous ne ſaurions nous accoutumer à la converſation des étrangers & des perſonnes de qualité, ſans être dans leur

compagnie, rien ne peut diſſiper cette eſpèce de ruſticité que de fréquenter différentes compagnies, & qui ſoient compoſées de perſonnes au-deſſus de nous.

Au lieu que le défaut dont nous venons de parler conſiſte en ce que nous nous faiſons une trop groſſe affaire de la manière dont nous devons nous conduire avec les autres hommes, l'autre défaut que produit une mauvaiſe éducation, conſiſte au contraire en ce que nous paroiſſons nous mettre trop peu en peine de plaire, & de témoigner du reſpect à ceux avec qui nous avons affaire. Deux choſes ſont néceſſaires pour éviter ce dernier inconvénient : la première, de n'avoir aucun penchant à offenſer perſonne ; & la ſeconde, de trouver le moyen le plus inſinuant de faire paroître cette diſpoſition d'eſprit : par la première les hommes paſſent pour civils, & par la dernière pour gens polis. La *politeſſe* eſt une grace, une bienſéance qui accompagne les regards, la voix, les paroles, les geſtes & tout le maintien d'une perſonne, qui nous rend agréables en compagnie, & qui fait que ceux avec qui nous converſons ſont contens & à leur aiſe. C'eſt, pour ainſi dire, un langage par lequel on exprime les ſentimens de civilité & d'honnêteté qu'on a dans le cœur, & qui, dépendant entièrement de l'uſage de chaque pays comme les autres langues, ſe doit apprendre par regles & par pratique, & ſur-tout en obſervant & en fréquentant ceux qui paſſent dans le monde pour être tout-à-fait polis & bien élevés L'autre devoir, dont le principe réſide dans le fond du cœur, c'eſt une bienveillance générale pour tout le monde ; c'eſt cette humanité qui inſpire à tous ceux qui en ſont pénétrés, la précaution de ne pas faire paroître par leur conduite, qu'ils négligent ou mépriſent qui que ce ſoit, mais plutôt de témoigner à chacun par tous les moyens qui ſont en uſage dans le pays où ils ſe trouvent, toute l'eſtime & tous les égards qui lui ſont dus ſelon ſa condition & le rang qu'il tient dans le monde. En un mot, la civilité eſt une diſpoſition d'eſprit qui nous engage à nous conduire de telle manière que notre compagnie ne ſoit à charge à perſonne.

Je remarquerai à ce propos quatre qualités directement contraires à cette vertu, qui eſt la première & la plus charmante de toutes les vertus ſociales : c'eſt d'une de ces quatre ſources que découle communément l'incivilité. Je les propoſerai donc ici, afin qu'on prenne ſoin de préſerver ou de délivrer les enfans de leur mauvaiſe influence.

1. La première eſt cette férocité naturelle qui fait qu'un homme eſt ſans complaiſance pour les autres hommes, de ſorte qu'il n'a aucun égard à leurs inclinations, à leur tempérament, ou à leur étit. Le vrai caractere d'un homme groſſier & ruſtique, c'eſt de ne point faire de réflexion ſur ce qui plaît ou déplaît à ceux avec leſquels il ſe trouve ; mais il n'eſt que trop ordinaire de voir des gens qui, avec des habits à la mode, reſſemblent à des payſans par cet endroit-là : je veux dire, qui s'abandonnent ſans retenue à leur humeur, ſoumettant à leurs bizarres fantaiſies tous ceux qui ſe rencontrent ſur leur chemin, ſans ſe mettre aucunement en peine comment ils le prendront. C'eſt une brutalité que tout le monde voit & déteſte : car qui pourroit s'en accommoder ? Et par conſéquent quiconque veut perſuader aux autres qu'il a la moindre teinture d'éducation, ne ſauroit ſe rendre coupable d'un tel vice, puiſque l'eſſence & la vraie fin de l'éducation, c'eſt d'adoucir la férocité naturelle des hommes, & de vaincre la rudeſſe de leur tempérament, afin qu'ils puiſſent s'ajuſter à ceux avec leſquels ils ont à faire.

2. Un autre défaut contraire à la civilité, c'eſt le mépris ou le manque de reſpect, qui ſe découvre par les regards, les paroles ou les geſtes, & qui déplaît toujours, de telle part qu'il vienne ; car perſonne ne peut voir ſans peine qu'on le mépriſe.

3. L'eſprit de critique eſt encore directement contraire à la civilité. Que les hommes ſoient coupables ou non, ils n'aiment pas qu'on releve leurs fautes, & qu'on les expoſe en plein jour à leurs propres yeux, ou devant d'autres perſonnes. Un reproche eſt toujours accompagné de quelque honte ; & la découverte, ou même l'imputation de quelque défaut, fait toujours de la peine à la perſonne qui en eſt le ſujet. La raillerie eſt un des moyens les plus raffinés d'expoſer les fautes d'autrui. Mais parce qu'elle eſt ordinairement accompagnée d'eſprit, & d'un tour d'expreſſion délicat, & qu'elle divertit la compagnie, on s'imagine fauſſement qu'elle n'a rien d'incivil, pourvu qu'elle ſoit renfermée dans de certaines bornes. De-là vient qu'elle s'introduit dans la converſation des perſonnes du premier rang, & que ceux qui ont du talent pour la raillerie, ſont écoutés favorablement en compagnie, & généralement applaudis par de grands éclats de rire de tous ceux qui donnent dans leur ſens. Mais les railleurs devroient conſidérer que s'ils réjouiſſent le reſte de la compagnie, c'eſt aux dépens d'une perſonne qu'ils tournent en ridicule, & qui par conſéquent en doit ſouffrir, à moins que la choſe dont il eſt raillé ne ſoit en effet un vrai ſujet de louange. Car, en ce cas-là, des idées agréables qui conſtituent la raillerie, n'étant pas moins flatteuſes que divertiſſantes, la perſonne raillée y trouve ſon compte, & prend part au divertiſſement tout auſſi-bien que

les autres. Mais parce que tout le monde n'a pas l'adreſſe de bien manier une affaire ſi délicate, où la moindre mépriſe peut tout gâter, je crois que ceux qui ſont bien-aiſes de ne ſe brouiller avec perſonne, & qu'en particulier tous les jeunes gens devroient s'abſtenir abſolument de railler, puiſque, par une petite mépriſe ou par une mauvaiſe interprétation, la raillerie peut laiſſer dans l'eſprit de ceux qu'elle attaque, un perpétuel ſouvenir d'avoir été expoſés d'une manière piquante, quoique ſpirituelle, pour quelque défaut digne de cenſure, dont ils ſe ſentent coupables.

Outre la raillerie, une autre eſpèce de critique qui marque une méchante éducation, c'eſt l'eſprit de contradiction. La complaiſance ne nous impoſe pas la néceſſité d'approuver ſans ceſſe les raiſonnemens ou les contes qu'on fait en notre préſence, ni même de laiſſer paſſer ſans rien dire tout ce qui ſe débite dans les compagnies où nous nous rencontrons. La vérité & la charité nous obligent quelquefois à réfuter les opinions des autres, & à redreſſer leurs mépriſes; & la civilité ne s'oppoſe point du tout à cela, pourvu que nous le faſſions avec toutes les précautions que les circonſtances exigent néceſſairement. Mais on voit des gens poſſédés, pour ainſi dire, d'un eſprit de contradiction, qui, ſans conſidérer ſi ce qu'on dit en compagnie eſt bien ou mal dit, ne ceſſent de contredire une partie de ceux qui la compoſent, ou peut-être tous, chacun à ſon tour. Ce procédé eſt ſi viſiblement injurieux, qu'il n'y a perſonne qui n'en ſoit choqué; & en général on eſt ſi porté à ſoupçonner que toute oppoſition à ce qu'un autre dit part d'un eſprit de critique, & il eſt ſi rare que la critique ſoit reçue ſans quelque eſpèce de mortification, qu'il ne faut ſe déclarer contre les ſentimens d'autrui que de la manière la plus obligeante & dans les termes les plus doux qu'on puiſſe imaginer; de ſorte qu'il ne paroiſſe aucun empreſſement à contredire dans tout le reſte de notre conduite, qui pour cet effet doit être accompagnée de vraies marques de reſpect & de bienveillance, afin qu'en remportant l'avantage de mieux raiſonner, nous ne perdions pas l'eſtime de ceux qui nous écoutent.

4. Une humeur vétilleuſe qui ſe choque de la moindre choſe, eſt encore un défaut fort contraire à la civilité, non ſeulement parce qu'elle nous engage à faire des choſes mal-ſéantes, & à employer des expreſſions groſſières & choquantes; mais encore parce que c'eſt une accuſation & un reproche tacite de quelque incivilité que nous trouvons à redire en ceux qui ſont l'objet de notre chagrin. Or un tel reproche ne peut que faire de la peine, outre qu'il ne faut qu'une perſonne de cette humeur dans une compagnie pour y mettre le déſordre & en troubler toute l'harmonie.

Comme la félicité que les hommes recherchent conſtamment conſiſte dans le plaiſir, il eſt aiſé de voir pour quoi les gens civils ſont mieux reçus dans le monde que ceux qui peuvent être utiles. L'habileté, la ſincérité & la bonne intention d'un homme de poids & de mérite, ou même d'un véritable ami, dédommagent rarement de l'inquiétude que produiſent ſes graves & ſolides remontrances. La puiſſance, les richeſſes & la vertu elle-même ne ſont eſtimées qu'en tant qu'elles contribuent à notre félicité; & par conſéquent celui qui veut perſuader à d'autres qu'il a leur félicité a cœur, s'y prend fort mal, ſi, en leur rendant ſervice, il le fait d'une manière propre a les choquer & à leur déplaire; & au contraire quiconque ſait plaire à ceux avec leſquels il converſe, ſans s'abaiſſer à des flatteries lâches & ſerviles, a trouvé l'art de vivre dans le monde, & le vrai moyen d'être aimé & bien reçu par-tout où il ſe trouvera. Il faudroit donc, avant toutes choſes, n'épargner aucun ſoin pour faire en ſorte que la civilité devînt habituelle aux enfans & aux jeunes gens.

Un excès de civilité blâmable.

Un autre défaut contraire à la véritable *politeſſe*, c'eſt un excès de cérémonies & un attachement opiniâtre à engager une perſonne à recevoir un honneur qui ne lui appartient pas, & qu'il ne peut accepter ſans paſſer pour fou ou ſans ſe couvrir de confuſion. Il ſemble qu'en cela on a plutôt en vue de chagriner un homme que de l'obliger, ou du moins qu'on veut faire voir par cette eſpèce de combat qu'on eſt au-deſſus de lui. Enfin, à regarder cette conduite par ſon plus bel endroit, il eſt certain qu'elle n'eſt propre qu'à embarraſſer, & qu'ainſi elle ne peut être la marque d'une bonne éducation, dont l'uſage & la fin conſiſtent à faire en ſorte que les autres hommes ſe plaiſent dans notre compagnie. On trouve peu de jeunes gens ſujets à ce défaut, mais s'ils y tombent jamais, ou qu'ils paroiſſent y avoir quelque penchant, il faut les en avertir, & leur faire voir que c'eſt une civilité mal-entendue; ce qu'ils doivent ſe propoſer dans la converſation, c'eſt de faire paroître du reſpect, de l'eſtime & de la bienveillance pour tout le monde, en traitant chacun en particulier avec toutes les honnêtetés qui leur ſont dues ſelon les regles de la civilité. Faire cela ſans être ſoupçonné de flatterie, de diſſimulation & de baſſeſſe, c'eſt un grand art, & rien ne peut nous l'enſeigner que le bon ſens, la raiſon & le commerce des honnêtes gens; & du reſte la choſe eſt d'un ſi grand uſage dans la vie civile, qu'elle mérite bien que nous l'étudions avec quelque ſoin.

Quoique

Quoique cet art porte le nom de bonne éducation, comme si le principal effet de l'éducation consistoit à avoir des manières polies & engageantes, il ne faudroit pourtant pas, comme je l'ai déjà remarqué, tourmenter beaucoup les enfans sur cet article ; je veux dire, pour les obliger à lever le chapeau, & à faire la révérence dans les regles. Apprenez-leur, si vous pouvez, à être modestes & bienfaisans, & l'on ne trouvera point cela à dire en eux, la civilité n'étant autre chose dans le fond qu'une application à ne faire paroître dans la conversation aucun mépris pour qui que ce soit. Quant aux moyens les plus autorisés de faire connoître ces sentimens, nous en avons déjà parlé. Ces moyens sont aussi particuliers & aussi différens en diverses parties du monde que les langues qu'on y parle ; &, à le bien prendre, il est aussi inutile & aussi déraisonnable de prescrire des regles & de faire de grands discours aux enfans sur ce sujet, qu'il le seroit de donner de temps en temps une ou deux regles sur la langue espagnole à une personne qui ne fréquente que des françois. Recommandez tant qu'il vous plaira la civilité à votre enfant ; telle sera la compagnie qu'il fréquentera, telles seront ses manières. Prenez-moi un laboureur de votre voisinage qui ne soit jamais sorti de sa paroisse, faites-lui tant de discours que vous voudrez pour lui donner un extérieur agréable, il ressemblera à un courtisan par le langage tout aussi-tôt que par les manières, c'est-à-dire, qu'à ces deux égards il n'aura jamais plus de *politesse* que ceux qu'il fréquente ordinairement. Ainsi tout le soin qu'on peut prendre des enfans à cet égard, se réduit à les tenir le plus qu'on peut en bonne compagnie jusqu'à ce qu'ils soient en âge d'être mis sous la conduite d'un gouverneur qui soit lui-même poli & bien élevé ; & pour vous dire librement ma pensée, si les enfans ne font rien par opiniâtreté, par orgueil, ou par quelqu'autre méchant principe, peu importe de quelle manière ils levent le chapeau ou font la révérence. Si vous pouvez leur apprendre à aimer & à respecter les autres hommes, ils trouveront bien, lorsqu'ils seront d'âge pour cela, le moyen de le faire sentir obligeamment à chacun selon les manières auxquelles ils auront été accoutumés. Pour ce qui est des mouvemens du corps, un maître à danser leur enseignera, comme j'ai déjà dit, ce qui sied le mieux à cet égard quand il en sera temps. Du reste, lorsqu'ils sont encore jeunes, on n'attend pas d'eux qu'ils s'attachent fort exactement à toutes ces cérémonies ; on leur permet au contraire d'être négligens sur cet article, & cette négligence sied aussi-bien aux enfans que les complimens aux grandes personnes ; ou si elle passe pour un défaut dans l'esprit de certaines gens fort délicats, je suis assuré du moins que c'est un défaut auquel il ne faudroit pas prendre garde, & qui ne devroit être corrigé que par le temps & par la conversation des honnêtes gens. Je ne crois donc pas que vous deviez vous donner la peine de chagriner ou de censurer sur cela votre enfant comme j'en vois souvent qu'on tourmente pour ces sortes de choses ; mais s'il fait paroître dans ses manières quelque marque d'orgueil ou de mauvais naturel, c'est de quoi vous devez le corriger à quelque prix que ce soit, ou par des raisons, ou en lui faisant honte d'un tel procédé.

Quoiqu'on ne doive pas embarrasser beaucoup les enfans de regles & de préceptes sur ce qui regarde les manières lorsqu'ils sont encore fort jeunes, il y a pourtant une sorte d'incivilité que les jeunes gens contractent fort aisément si on ne les en détourne de bonne heure : c'est *un empressement à interrompre ceux qui parlent, & à les arrêter en les contredisant.* Je ne sais si cet empressement des jeunes gens à relever ce qui se dit en leur présence, & à ne pas laisser échapper la moindre occasion de faire paroître leur esprit, vient de la coutume de disputer si fort établie dans les écoles, & de la réputation d'esprit & de savoir qu'on y attache ordinairement, comme si la dispute étoit la seule preuve d'habileté : mais je trouve que les savans de profession sont les plus blâmés de ce défaut. Du reste rien n'est plus grossier que d'interrompre quelqu'un au milieu de son discours : car si nous ne tombons pas dans l'inconvénient ridicule de répondre à un homme avant que de savoir ce qu'il veut dire, du moins nous déclarons nettement par-là que nous sommes dégoûtés de l'entendre plus longtemps ; & que méprisant ce qu'il dit comme peu propre à servir d'entretien à la compagnie, nous demandons audience pour dire des choses qui sont beaucoup plus dignes de leur attention. Un tel procédé est visiblement l'effet d'un grand mépris des autres, & ne peut qu'être très-choquant ; c'est néanmoins ce qu'emporte presque toujours la licence qu'on se donne d'interrompre ; & si l'on joint à cela, comme c'est l'ordinaire, la censure de quelque faute, ou une opposition formelle à ce qui vient d'être dit, c'est une marque d'orgueil & d'entêtement de soi-même, encore plus insupportable, puisqu'en ce cas-là nous nous érigeons nous-mêmes en docteurs, prenant la liberté de redresser les autres sur quelque point de fait s'ils sont engagés dans le récit d'une histoire, ou d'exposer les fautes de jugement que nous croyons qu'ils viennent de commettre.

Je ne veux pas dire par-là qu'on dût bannir des conversations la dispute & la différence des sentimens. Ce seroit se priver du plus grand fruit de la société & de l'instruction qu'on peut retirer de la compagnie des gens d'esprit : car leurs raisonnemens opposés nous montrant les choses par leurs différens côtés, contribuent par cela même

à nous les faire connoître, au lieu que la considération de leurs différens aspects & de tant de différens degrés de probabilité que cette opposition présente à l'esprit, seroit perdue pour nous, si en conversation chacun étoit obligé d'approuver l'opinion de celui qui parle le premier. Ce n'est pas l'opposition aux sentimens d'autrui que je blâme, mais la manière de contredire. Il faut apprendre aux jeunes gens à ne pas s'empresser de dire leur avis, qu'ils ne soient priés de le faire, ou que les autres n'aient achevé de parler, & à ne déclarer alors leur pensée qu'en forme de question pour être instruits, & non pas pour instruire les autres. Ils devroient s'abstenir d'affirmer les choses positivement & d'un ton de maître, & se contenter de proposer modestement leurs questions comme des gens qui veulent apprendre lorsque le silence général de toute la compagnie leur en fournit le moyen.

Cette modestie, qui sied si bien à leur âge, n'obscurcira point leurs talens, & ne diminuera en aucune manière la force de leurs raisons, mais leur procurera au contraire une attention plus favorable, & donnera plus de poids à leurs paroles. Une méchante raison, une observation triviale ainsi proposée avec quelque préambule civil qui marque de la déférence & du respect pour les sentimens d'autrui, leur fera plus d'honneur que beaucoup d'esprit & de savoir accompagné d'une conduite grossière, insolente & tumultueuse, qui ne manque jamais de choquer les auditeurs, & de leur donner mauvaise opinion de celui qui a des manières si désagréables, quoiqu'il remporte l'avantage d'avoir mieux raisonné que personne.

Il faudroit donc observer de près les jeunes gens sur cet article, s'opposer de bonne heure au penchant qu'ils ont à contredire & à interrompre, & leur faire prendre l'habitude opposée dans toutes leurs conversations, & avec d'autant plus de soin, qu'il n'est que trop commun parmi nous de voir des hommes faits & d'un rang distingué, qui en conversation s'empressent de prendre la parole; s'interrompent à tout moment les uns les autres, & disputent d'une voix haute & emportée. Les indiens que nous nommons barbares, font paroître bien plus de civilité & de bienséance dans leurs entretiens, s'écoutant l'un l'autre tour-à-tour, sans ouvrir la bouche que celui qui a la parole n'ait entièrement achevé de parler, & répondant alors tranquillement sans bruit & sans passion. Si l'on en use autrement dans cette partie du monde si civilisée, ce qui fait qu'on n'a pas encore réformé parmi nous ce reste de barbarie, c'est sans doute le peu de soin qu'on prend de l'éducation des enfans à cet égard.

N'étoit-ce pas, à votre avis, un spectacle bien plaisant de voir deux femmes de qualité, assises par accident aux deux côtés opposés d'une chambre que le reste de la compagnie occupoit tout autour, entrer en dispute, & s'emporter si fort, que faisant avancer peu-à-peu leurs chaises dans la chaleur de la contestation, elles se trouvèrent bientôt tout près l'une de l'autre au milieu de la chambre, où pendant un assez long-temps, semblables à ces coqs qu'on fait battre au milieu d'un amphithéatre, elles continuèrent leur dispute avec beaucoup de fureur sans avoir le moindre égard pour le reste de la compagnie, qui ne pouvoit s'empêcher de sourire à la vue d'un tel combat? Je tiens la chose d'une personne de qualité qui étoit présente, qui ne manqua pas de faire réflexion sur les indécences où l'on peut être entraîné par la chaleur de la dispute; & puisque la coutume n'en fournit que trop d'exemples, il faudroit prendre d'autant plus de soin de les prévenir dans les enfans. Il n'y a personne qui ne condamne ces indécences dans les autres, quoiqu'il ne les apperçoive point en lui-même; & bien des gens qui les voient en eux-mêmes, & qui desirent de s'en corriger, ne sauroient pourtant secouer le joug d'une méchante coutume changée en habitude par la négligence de ceux qui ont été chargés du soin de leur éducation.

Réflexion faite, en passant, sur l'influence de la compagnie qu'on fréquente.

Ce qui a été dit ci dessus de l'effet que produit la compagnie qu'on fréquente nous ouvriroit un champ bien plus vaste, & nous feroit voir que l'influence de la compagnie s'étend beaucoup plus loin, si nous prenions la peine de suivre exactement cette pensée: car la conversation ne nous communique pas seulement ces manières extérieures dans lesquelles consiste la civilité; son influence passe plus avant, & pénetre jusques dans l'intérieur de l'ame; & peut-être que si l'on réduisoit à leur juste prix la morale & les différentes religions du monde, on trouveroit que la plus grande partie des hommes ont adopté les opinions & les cérémonies pour lesquelles ils sont prêts à mourir plutôt parce qu'elles sont reçues dans les pays où ils vivent & approuvées par les personnes de leur connoissance, que par aucune raison qui les persuade de la vérité de ces choses. Je ne dis ceci que pour vous montrer de quelle importance je crois qu'est pour votre enfant durant tout le cours de sa vie la compagnie qu'il fréquentera; & par conséquent avec combien de circonspection il faudroit ménager ce seul article qui est plus capable d'influer sur sa conduite que tout ce que vous pourrez faire d'ailleurs.

PUBLIQUE. (*Inſtruction publique*).

SOCRATE.

C'eſt donc à nous, qui fondons une république, d'obliger les naturels excellens de s'appliquer à la plus ſublime de toutes les ſciences, de contempler le bien en lui même, & de s'élever juſqu'à lui par ce chemin eſcarpé dont nous avons parlé; mais après qu'ils y ſeront parvenus, & qu'ils l'auront contemplé pendant un certain tems, gardons nous de leur permettre ce qu'on leur permet aujourd'hui.

GLAUCON.

Quoi?

SOCRATE.

D'y fixer leur demeure, de refuſer de deſcendre de nouveau vers ces malheureux captifs, & de prendre part à leurs travaux, à leurs honneurs même, quelque ſoit le cas qu'on doive en faire.

GLAUCON.

Et pourquoi leur faire tort? Pourquoi les condamner à une vie miſérable, tandis qu'ils peuvent jouir d'une condition plus heureuſe?

SOCRATE.

Vous oubliez encore une fois, mon cher ami, que le légiſlateur ne doit point ſe propoſer pour but la félicité d'un certain ordre de citoyens, à l'excluſion des autres, mais la félicité publique; que dans cette vûe il doit unir tous les citoyens d'intérêts, les engageant par les voies de perſuaſion & d'autorité à ſe faire part les uns aux autres des avantages qu'ils ſont en état de rendre au public; qu'en formant avec ſoin des hommes utiles à la ſociété, il ne prétend pas leur laiſſer la liberté de faire de leurs talens tel uſage qu'il leur plaira; mais ſe ſervir d'eux pour aſſurer le bien de la ſociété.

GLAUCON.

Vous dites vrai: je l'avois oublié.

SOCRATE.

Au reſte, obſervez, mon cher Glaucon, que nous ne ferons aucun tort aux philoſophes qui ſe ſeront formés ſous nos auſpices, & que nous aurons de bonnes raiſons à leur alléguer, pour les obliger à ſe charger de la garde & de la conduite des autres. Dans toute autre république, leur dirons nous, les philoſophes peuvent ſans injuſtice ſe ſouſtraire à l'embarras des affaires; parcequ'ils ne ſont redevables qu'à eux-mêmes de leur ſageſſe, & que le gouvernement ne contribue en rien à les former. Or, il eſt juſte que ce qui ne doit qu'à ſoi ſa naiſſance & ſon accroiſſement, ne ſoit tenu à aucune reconnoiſſance envers qui que ce ſoit. Pour vous, nous vous avons formés & élevés avec un ſoin particulier, pour être dans notre république comme dans celle des abeilles, nos chefs & nos rois: dans ce deſſein, nous vous avons donné une éducation plus parfaite, qui vous rendît plus capable qu'aucun autre d'allier l'étude de la ſageſſe au maniement des affaires. Deſcendez donc tour à tour dans la demeure de vos concitoyens; accoûtumez vos yeux aux ténébres qui y régnent; lorſque vous vous ſerez familiariſés avec elles, vous jugerez infiniment mieux que les autres de la nature des choſes qu'on y voit; vous diſcernerez mieux qu'eux les phantômes du beau, du juſte & du bon, parce que vous avez vû ailleurs l'eſſence du beau, du juſte & du bon. Ainſi, pour votre bonheur, autant que pour le bonheur public, notre état ſera gouverné en réalité, & non en ſonge, comme le ſont la plûpart des autres états, par des hommes qui ſe battent pour des ombres vaines, & qui ſe diſputent avec acharnement l'autorité, qu'ils regardent comme un grand bien: mais la vérité eſt que dans toute ſociété, où ceux qui doivent commander, ne ſont paroître aucun empreſſement pour leur élévation, c'eſt une néceſſité qu'elle ſoit bien gouvernée, & que la concorde y régne; au lieu que, par-tout où on brigue le commandement, le contraire ne peut manquer d'arriver.

GLAUCON.

Cela eſt vrai.

SOCRATE.

Nos élèves reſiſteront-ils à la force de ces raiſons? Refuſeront-ils de porter tour à tour le poids du gouvernement, pour paſſer enſuite enſemble la plus grande partie de leur vie dans une région plus pure?

GLAUCON.

Il eſt impoſſible qu'ils le refuſent, car ils ſont juſtes, & nos demandes le ſont auſſi: mais chacun d'eux, au contraire de ce qui ſe pratique ailleurs ſe chargera du commandement, comme d'un joug peſant & indiſpenſable.

SOCRATE.

Tel eſt, mon cher ami, la nature des choſes. Si vous pouvez trouver, pour ceux qui doivent com-

mander, une condition qu'ils préférent à celle-là, vous pourrez auſſi trouver une république bien gouvernée : dans cette République ſeule commanderont ceux qui ſont vraiment riches, non en or, mais en ſageſſe & en vertu, les ſeules richeſſes des vrais heureux; mais partout où des hommes pauvres & qui n'ont en eux-mêmes nul fonds, nulle reſſource pour vivre heureux, aſpireront au commandement, croyant rencontrer là le vrai bonheur dont ils ſont affamés, l'adminiſtration ſera toujours mauvaiſe. On s'y conteſtera, on s'y arrachera des mains l'autorité; & cette guerre domeſtique, & inteſtine perdra enfin l'état avec ſes chefs.

GLAUCON.

Rien de plus vrai.

SOCRATE.

Or, connoiſſez vous une autre condition qui inſpire du mépris pour les dignités & les charges publiques, que celle du vrai philoſophe ?

GLAUCON.

Je n'en crois point d'autre.

SOCRATE.

De plus, il faut confier l'autorité à ceux qui ne ſont pas jaloux de la poſſéder; autrement la rivalité fera naître des diſputes entr'eux.

GLAUCON.

Sans doute.

SOCRATE.

Qui forcerez-vous donc d'accepter le commandement, ſi ce n'eſt ceux qui, mieux inſtruits que perſonne dans la ſcience de gouverner, ont une autre vie & d'autres honneurs qu'ils préfèrent à ce que la vie civile leur offre ?

GLAUCON.

Je ne m'adreſſerai point à d'autres.

SOCRATE.

Voulez-vous à préſent examiner enſemble de quelle manière nous formerons des hommes de ce caractère, & comment nous les ferons paſſer des ténèbres à la lumière, comme on dit que quelques-uns ont paſſé des enfers au ſéjour des dieux ?

GLAUCON.

Faut-il demander ſi je le veux ?

SOCRATE.

Il ne s'agit point ici d'un de ces jeux d'enfant où on jette un tuile pour ſçavoir de quel côté elle tournera, mais d'un mouvement par lequel l'ame, quittant ce jour ténébreux qui l'environne, s'élève juſquà l'être par la vraie route qui y conduit; c'eſt cette route que nous appellons la véritable philoſophie.

GLAUCON.

Fort bien.

SOCRATE.

Ainſi il eſt à propos de voir quelles ſont les ſciences propres à produire cet effet.

GLAUCON.

Sans doute.

SOCRATE.

Hé bien, mon cher Glaucon, quelle eſt la ſcience qui élève l'ame de ce qui naît vers ce qui eſt ? Je fais en même-temps réflexion à une autre choſe. N'avons-nous pas dit qu'il falloit que nos philoſophes s'exerçaſſent dans la jeuneſſe au métier des armes?

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Il faut donc que la ſcience que nous cherchons outre ce premier & principal avantage, en ait encore un autre.

GLAUCON.

Lequel ?

SOCRATE.

Celui de n'être point inutile à des gens de guerre.

GLAUCON.

Sans doute; il le faut, ſi cela eſt poſſible.

SOCRATE.

Nous les élevions ci-deſſus dans la muſique & dans la gymnaſtique, n'eſt-ce pas ?

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Mais la gymnaſtique a pour objet ce qui eſt ſujet à la génération & à la corruption, ſon but étant d'examiner ce qui peut augmenter ou diminuer les forces du corps.

GLAUCON.

Cela eſt vrai.

SOCRATE.

Elle n'eſt donc pas la ſcience que nous cherchons.

GLAUCON.

Non.

SOCRATE.

Seroit-ce la muſique telle que nous l'avons expliquée plus haut ?

GLAUCON.

Mais, s'il vous en ſouvient, elle répondoit à la gymnaſtique, quoique dans un genre oppoſé; elle ſe propoſoit de donner des mœurs à nos guerriers, de régler les accords de leur ame par l'harmonie, de modérer ſes mouvemens par le nombre, & non d'augmenter ſes connoiſſances. Les diſcours, ſoit vrais, ſoit fabuleux, tendoient à la même fin; mais je n'ai point vû qu'elle renfermât aucune des ſciences que vous cherchez, je veux dire de celles qui ſont propres à élever l'ame à la connoiſſance du bien.

SOCRATE.

Vous me rappellez exactement ce que nous avons dit, la muſique en effet ne contenoit rien de ſemblable. Mais, mon cher Glaucon, quelle eſt donc cette ſcience ? Ce ne ſont point les arts méchaniques; ils ſont trop bas & trop vils pour cela.

GLAUCON.

Sans contredit : cependant, la muſique, la gymnaſtique & les arts mis à part, quelle autre ſcience peut-il reſter encore ?

SOCRATE.

Si nous n'en trouvons point hors de-là, prenons quelqu'une de ces ſciences univerſelles.

GLAUCON.

Quoi, par exemple ?

SOCRATE.

Celle qui eſt ſi commune, dont tous les arts & toutes les autres ſciences font uſage, & qu'il eſt néceſſaire d'apprendre des premières.

GLAUCON.

Quelle eſt-elle ?

SOCRATE.

Celle qui apprend à connoître ce que c'eſt qu'un, deux, trois, & que j'appelle en général la ſcience des nombres & du calcul : n'eſt-il pas vrai qu'aucun art, aucune ſcience ne peut s'en paſſer.

GLAUCON.

J'en conviens.

SOCRATE.

Ni l'art militaire par conſéquent.

GLAUCON.

Elle lui eſt abſolument néceſſaire.

SOCRATE.

En vérité, Palamède dans les tragédies nous repréſente quelquefois Agamemnon comme un plaiſant général. N'avez vous pas obſervé qu'il ſe vante d'avoir inventé les nombres, d'avoir donné le plan du camp devant Troye, & d'avoir fait le dénombrement des vaiſſeaux & de tout le reſte, comme s'il eût été impoſſible avant lui de compter tout cela, & qu'Agamemnon ne ſçût pas même combien il avoit de pieds, puiſqu'à l'en croire, il ne ſçavoit pas compter ? quelle idée voulez-vous qu'on ait d'un pareil général ?

GLAUCON.

Une idée très-déſavantageuſe, ſi la choſe étoit vraie.

SOCRATE.

Eſt-il, à votre avis, une ſcience plus néceſſaire au guerrier, que celle des nombres & du calcul ?

GLAUCON.

Elle lui eſt indiſpenſable, s'il veut entendre

quelque chose à l'ordonnance d'une armée, ou plutôt s'il veut être homme.

SOCRATE.

Vous vient-il à l'esprit la même pensée qu'à moi au sujet de cette science?

GLAUCON.

Quelle pensée?

SOCRATE.

Il me semble qu'elle a l'avantage que nous proposons, celui d'élever l'ame à la simple intelligence, & de l'amener à la contemplation de ce qui est; mais que personne ne sait s'en servir comme il faut.

GLAUCON.

Comment l'entendez-vous?

SOCRATE.

Je vais tâcher de vous expliquer ce que je pense. Examinez avec moi la manière dont je distingue les choses que je crois propres à élever l'ame de celles qui ne le font pas. Accordez ou niez, selon que vous le jugerez à propos; nous verrons mieux par-là, si la chose est telle que je l'imagine.

GLAUCON.

Dites.

SOCRATE.

Voyez s'il n'est pas vrai que parmi les choses sensibles, les unes n'invitent nullement l'entendement à y porter son attention, parce que les sens en sont juges compétens; tandis que les autres l'obligent à réfléchir, à cause du jugement confus qu'en portent les sens.

GLAUCON.

Vous parlez sans doute des objets apperçus dans le lointain, ou qui ne sont que dessinés.

SOCRATE.

Vous n'avez pas bien compris ce que je veux dire.

GLAUCON.

De quoi voulez-vous donc parler.

SOCRATE.

Par les objets qui n'invitent pas l'ame à la réflexion, j'entends ceux qui n'excitent point en même-tems deux sensations contraires; & j'appelle objets qui l'invitent à réfléchir, ceux qui font naître deux sensations opposées, lorsque le rapport des sens ne dit pas plutôt que c'est telle chose, que telle autre chose opposée, soit que l'objet frappe les sens de près ou de loin; & pour vous faire mieux comprendre ma pensée, voilà trois doigts; le petit, le suivant & celui du milieu.

GLAUCON.

Fort bien.

SOCRATE.

Concevez que je les suppose vûs de près, & faites avec moi cette observation à leur égard.

GLAUCON.

Quelle observation?

SOCRATE.

Chacun d'eux nous paroît également un doigt; peu importe à cet égard qu'on le voie au milieu, ou à l'extrémité, blanc ou noir, gros ou menu, & ainsi de reste. Rien de tout cela n'oblige l'ame à demander à l'entendement ce que c'est qu'un doigt; car jamais la vue n'a témoigné en même-temps qu'un doigt fût autre chose qu'un doigt.

GLAUCON.

Non, sans doute.

SOCRATE.

J'ai donc raison de dire qu'en ce cas rien n'excite ni ne réveille l'entendement.

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Mais quoi! la vue juge-t-elle comme il faut de la grandeur ou de la petitesse de ces doigts? Lui est-il indifférent, pour en bien juger, que l'un d'eux soit au milieu ou à l'extrémité? J'en dis autant de la grosseur & de la finesse, de la molleſſe & de la dureté à l'égard du toucher: en général, le rapport des sens sur tous ces points est-il bien exact? N'est-ce pas là plutôt ce que fait chacun d'eux? D'abord, le sens destiné à juger de ce qui est dur, prononce aussi sur ce qui est mou, & rapporte à l'ame que le corps qui l'affecte est en même-tems dur & mou.

GLAUCON.

Cela eſt ainſi.

SOCRATE.

N'eſt-il pas néceſſaire alors que l'ame ſoit embarraſſée à l'occaſion de ce rapport du ſens qui lui dit que la même choſe eſt dure & molle ? La ſenſation de la peſanteur & de la légereté n'oblige-t elle point auſſi l'ame à des recherches ſur la nature de la peſanteur & de la légereté, lorſque les ſens lui rapportent que le corps peſant léger, & le corps léger, peſant ?

GLAUCON.

De pareils rapports doivent ſembler bien étranges à l'ame, & demandent un ſérieux examen de ſa part.

SOCRATE.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que l'ame, appellant alors à ſon ſecours l'entendement & la réflexion, tâche d'examiner ſi chacun de ces rapports roule ſur une ſeule choſe ou ſur deux.

GLAUCON.

Non ſans doute.

SOCRATE.

Et ſi elle juge que ce ſont deux choſes, chacune d'elles lui paroîtra une, & diſtinguée de l'autre.

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Si donc chacune d'elles lui paroît une, & l'une & l'autre d'eux, elle les concevra toutes deux à part ; car ſi elle les concevoit comme n'étant pas ſéparées, ce ne ſeroit plus le concept de deux choſes mais d'une ſeule.

GLAUCON.

Fort bien.

SOCRATE.

La vue, diſons-nous, apperçoit la grandeur & la petiteſſe, non comme deux choſes ſéparées, mais comme étant confondues enſemble : n'eſt-ce pas ?

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Et pour développer cette ſenſation confuſe, l'entendement faiſant le contraire de la vue, eſt contraint de conſidérer la grandeur & la petiteſſe, non plus confondues, mais diſtinguées l'une de l'autre.

GLAUCON.

Cela eſt vrai.

SOCRATE.

Ainſi, voilà ce qui nous fait naître la penſée de nous demander à nous-mêmes ce que c'eſt que grandeur & petiteſſe.

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

C'eſt auſſi pour cela que dans chaque objet ſenſible, nous avons diſtingué quelque choſe de viſible, & quelque choſe d'intelligible.

GLAUCON.

Fort bien.

SOCRATE.

Voilà ce que je voulois vous faire entendre, lorſque je diſois que parmi les objets ſenſibles, les uns excitoient l'ame à la réflexion, déſignant par là ceux qui produiſent à la fois deux ſenſations contraires ; les autres ne l'invitoient point à réfléchir, parce qu'ils ne faiſoient naître qu'une ſenſation.

GLAUCON.

Je comprens à preſent, & je penſe comme vous.

SOCRATE.

En laquelle de ces deux claſſes rangez-vous le nombre & l'unité ?

GLAUCON.

Je n'en ſais rien.

SOCRATE.

Jugez-en par ce que nous venons de dire. Si nous connoiſſons ſuffiſamment l'unité par la vue ou par quelque autre ſens, elle ne mène pas à la contemplation de l'eſſence, comme nous diſions tout-à-l'heure du doigt. Mais ſi la vue nous offre toujours dans l'unité quelque contradiction, de

sorte qu'elle ne nous paroît pas plutôt une unité qu'un assemblage d'unités ; il est alors besoin d'un juge qui décide ; l'ame embarrassée, & réveillant en elle l'entendement, est contrainte de faire des recherches, & de se demander à elle-même ce que c'est que l'unité. Dans ce cas, la connoissance de l'unité est une de celles qui élèvent l'ame, & la tournent du côté de la contemplation de l'être.

GLAUCON.

Mais la vue de l'unité cause en nous l'effet dont vous parlez. Car nous voyons en même-temps la même chose comme une, & comme infinie en nombre.

SOCRATE.

Ce qui arrive à l'unité, ne doit il pas aussi arriver à tout nombre quel qu'il soit ?

GLAUCON.

Sans doute.

SOCRATE.

Or, l'arithmétique & la science du calcul ont pour objet les nombres.

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Elles conduisent par conséquent l'une & l'autre à la connoissance de la vérité.

GLAUCON.

Parfaitement bien.

SOCRATE.

Voilà donc déjà une des sciences que nous cherchons. Elle est nécessaire au guerrier pour bien disposer une armée ; au philosophe, pour sortir de l'existence des choses, & passer jusqu'à leur essence ; sans quoi il ne parviendra jamais à bien raisonner.

GLAUCON.

Cela est vrai.

SOCRATE.

Mais celui à qui nous confions la garde de notre république, est tout-à-la-fois guerrier & philosophe.

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Faisons donc une loi à ceux qui sont destinés chez nous à remplir les premières places, de s'appliquer à la science du calcul, de l'étudier, non pas superficiellement, mais jusqu'à ce que par la plus pure lumière de l'esprit, ils en soient venus à connoître la nature & les propriétés des nombres : ni pour la faire servir comme les marchands & les commerçans aux ventes & aux achats ; mais pour l'appliquer aux usages de la guerre, & pour faciliter à l'ame le passage de la génération à la vérité & à l'essence.

GLAUCON.

Vous dites très-bien.

SOCRATE.

Je ne puis m'empêcher d'admirer combien cette science du calcul est belle en soi ; combien elle est utile au dessein que nous nous proposons ; lorsqu'on l'étudie pour elle-même, & non pour la dégrader en l'appliquant au négoce.

GLAUCON.

Qu'admirez vous donc si fort en elle ?

SOCRATE.

La vertu qu'elle a d'élever l'ame, ainsi que nous venons de dire, en l'obligeant à raisonner sur les nombres tels qu'ils sont en eux-mêmes, de sorte qu'elle ne puisse souffrir qu'on lui donne pour de vrais nombres, des quantités visibles ou palpables. Vous savez sans doute ce que font ceux qui sont versés dans cette science. Si vous essayez en leur présence de diviser l'unité par la pensée, ils se moquent de vous, & ne vous écoutent pas, mais si vous la divisez, ils la multiplient, craignant toujours que l'unité ne paroisse point ce qu'elle est, c'est-à dire, une ; mais un assemblage de parties.

GLAUCON.

Vous avez raison.

SOCRATE.

Et si on leur demandoit de quels nombres parlez-vous ? Où sont ces unités telles que vous les supposez, parfaitement égales entr'elles, sans qu'il y ait la moindre différence, & qui ne sont point composées de parties ? Mon cher Glaucon, que croyez-vous qu'ils répondissent ?

GLAUCON.

Je crois qu'ils répondroient qu'ils parlent de ces nombres

nombres qui ne tombent pas sous les sens, & qu'on ne peut saisir autrement que par la pensée.

SOCRATE.

Ainsi, vous voyez, mon cher ami, que nous ne pouvons absolument nous passer de cette science, puisque nous jugeons qu'elle oblige l'ame à se servir de l'entendement pour connoître la vérité.

GLAUCON.

Il est certain qu'elle est merveilleusement propre à produire cet effet?

SOCRATE.

Avez-vous aussi observé que ceux qui ont l'esprit de combinaison, ont beaucoup d'ouverture pour la plûpart des sciences; & que même les esprits pesans, lorsqu'ils se sont exercés & rompus au calcul, en retirent au moins cet avantage, d'acquérir plus de facilité & de pénétration pour tout le reste?

GLAUCON.

La chose est ainsi.

SOCRATE.

Au reste, il vous seroit difficile de trouver beaucoup de sciences qui coûtent plus à apprendre à & approfondir que celle-ci.

GLAUCON.

Je le crois.

SOCRATE.

Ainsi, par toutes ces raisons, nous ne devons pas la négliger. Mais il y faut appliquer de bonne heure ceux qui seront nés avec un excellent naturel.

GLAUCON.

J'y consens.

SOCRATE.

Mettons-la donc à part, & voyons si la science, qui tient à celle-ci nous convient ou non.

GLAUCON.

Qu'elle est-elle? Ne seroit-ce point la géométrie?

SOCRATE.

Elle même.

GLAUCON.

Il est évident qu'elle nous convient, du moins en tant qu'elle a rapport aux opérations de la guerre. Car toutes les choses égales, un géometre s'entendra mieux qu'un autre à asseoir un camp, à prendre des places, à resserrer ou à étendre une armée, & à lui faire faire toutes les évolutions qui sont d'usage dans une action, ou dans une marche.

SOCRATE.

A vous dire le vrai, il n'est pas besoin pour cela de beaucoup de géométrie & de calcul. Il faut voir si la plus grande & la plus profonde partie de cette science tend à rendre plus facile à l'esprit la contemplation de l'idée du bien. Et cet effet, disons-nous, est le propre des sciences, qui obligent l'ame à se tourner vers le lieu où est cet être le plus heureux de tous les êtres, que l'ame doit s'efforcer de connoître en toute manière.

GLAUCON.

Vous avez raison.

SOCRATE.

Si donc la géométrie porte l'ame à contempler l'essence des choses, elle nous convient: si elle s'arrête à leur existence, elle ne nous convient pas.

GLAUCON.

Sans doute.

SOCRATE.

Or, aucun de ceux qui ont la moindre teinture de géométrie, ne nous contestera que le but de cette science est directement contraire aux discours que tiennent ceux qui la traitent.

GLAUCON

Comment cela?

SOCRATE.

Le langage qu'ils employent est fort plaisant, quoiqu'ils ne puissent s'empêcher d'en user. Ils ne parlent que de quarrer, de prolonger, d'ajouter, & ainsi du reste, comme s'ils faisoient quelque chose, & que toutes leurs démonstrations tendissent à la pratique; tandis qu'en effet cette science se termine à la pure spéculation.

GLAUCON.

Cela est vrai.

SOCRATE.

Convenez encore d'une chose.

GLAUCON.

De quoi ?

SOCRATE.

Que c'est à la spéculation de ce qui est toujours, & non à celle de ce qui naît & périt dans le temps.

GLAUCON.

Je n'ai pas de peine à en convenir, car la géométrie a pour objet la connoissance de ce qui est toujours.

SOCRATE.

Par conséquent, elle attire l'ame vers la vérité; elle forme en elle l'esprit philosophique, en l'obligeant à porter en haut ses regards, qu'elle fixe mal-à-propos sur les choses d'ici bas.

GLAUCON.

Rien n'est plus certain.

SOCRATE.

Nous ordonnerons donc très-expressément aux citoyens de la plus belle république qui fût jamais, de ne point négliger l'étude de la géométrie : d'autant plus, qu'outre cet avantage principal, elle en a encore d'autres qui ne sont pas à mépriser.

GLAUCON.

Quels sont-ils ?

SOCRATE.

D'abord, ceux dont vous avez parlé, & qui regardent la guerre. De plus, elle donne à l'esprit de l'ouverture pour les autres sciences; nous voyons qu'il y a à cet égard une différence du tout au tout, entre celui qui est versé dans la géométrie & celui qui ne l'est point.

GLAUCON.

La différence est très-grande en effet.

SOCRATE.

Nous ferons donc apprendre encore cette science à nos jeunes élèves.

GLAUCON.

Je le veux bien.

SOCRATE.

Mettrons nous l'astronomie pour la troisième ? Que vous en semble ?

GLAUCON.

J'en suis fort d'avis : d'autant plus qu'il n'est pas moins nécessaire au guerrier, qu'au laboureur & au pilote, d'avoir une exacte connoissance des saisons, des mois & des années.

SOCRATE.

Vous êtes plaisant. Il semble que vous craigniez que le vulgaire ne vous reproche de faire entrer des sciences inutiles dans votre plan d'éducation. Les sciences dont nous parlons, ont un avantage considérable, mais dont peu de gens conviendront : c'est de purifier, de ranimer l'organe de l'ame éteint & aveuglé par les autres occupations de la vie : organe néanmoins dont la conservation nous importe mille fois plus que celle des yeux du corps; puisque c'est par lui seul qu'on apperçoit la vérité. Ceux qui pensent comme nous sur ce point, applaudiront à votre choix. Mais ne vous attendez pas au suffrage de ceux qui n'ont jamais fait ces réflexions, & qui ne voient dans ces sciences d'autre utilité, que celles qui frappent leurs sens. Or, voyez à présent pour qui vous parlez. N'est-il pas vrai que ce n'est ni pour les uns ni pour les autres, mais pour vous-même que vous vous entretenez avec moi; quoique vous soyez dans la disposition de ne point envier aux autres l'utilité qu'ils pourront retirer de cette conversation ?

GLAUCON.

Il est vrai que c'est principalement pour moi que je vous interroge & que je réponds.

SOCRATE.

Si cela est, revenons sur nos pas. Nous n'avons pas pris la science qui suit immédiatement la géométrie.

GLAUCON.

Comment avons-nous donc fait ?

SOCRATE.

Après la surface, nous avons pris le solide mû circulairement, avant que de prendre le solide en lui-même. L'ordre exigeoit qu'après ce qui est composé de deux dimensions, nous prissions les solides qui en ont trois, c'est-à-dire, le cube & tout ce qui a de la profondeur.

GLAUCON.

Cela eſt vrai. Mais il me ſemble, Socrate, qu'on n'a encore fait en ce genre, aucune découverte.

SOCRATE.

Cela vient de deux cauſes. La première eſt qu'aucune république ne fait aſſez de cas de ces découvertes, & qu'on y travaille foiblement parce qu'elles ſont pénibles. La ſeconde eſt que ceux qui s'y appliquent auroient beſoin d'un guide, ſans lequel leurs recherches ſeront inutiles. Or il eſt difficile d'en trouver un bon; & quand on en trouveroit un, dans l'état préſent des choſes, ceux qui s'occupent de ces recherches, ont trop de préſomption pour vouloir lui ſoumettre leurs lumières. Mais ſi une république entière préſidoit à leur travail, & qu'elle en fît quelque eſtime ils ſe prêteroient à ſes vues, & par des efforts conſtans & redoublés ils ne tarderoient pas à découvrir la vérité: puiſqu'aujourd'hui même, malgré le mépris qu'on fait de cette ſcience, & quoique le petit nombre de ceux qui travaillent à l'enrichir, ignorent de quelle utilité ſeront leurs découvertes; néanmoins la force de ſes charmes triomphe de tous les obſtacles, & chaque jour elle fait de nouveaux progrès. Je ne ſuis point ſurpris au reſte qu'elle ait tant de pouvoir ſur les eſprits.

GLAUCON.

Je conviens qu'il n'eſt point d'étude plus attrayante que celle-là. Mais expliquez-moi, je vous prie, ce que vous venez de dire. Vous mettiez d'abord la géométrie ou la ſcience des ſurfaces.

SOCRATE.

Oui.

GLAUCON.

Et immédiatement après vous avez mis l'aſtronomie, enſuite vous êtes revenu ſur vos pas.

SOCRATE.

C'eſt qu'en voulant trop me hâter, je recule au lieu d'avancer. Je devois après la géométrie parler de la formation des ſolides: mais voyant qu'on n'a encore rien découvert ſur cette matière, je l'ai laiſſée à côté pour paſſer à l'aſtronomie, c'eſt-à-dire, aux ſolides mis en mouvement.

GLAUCON.

C'eſt bien dit.

SOCRATE.

Mettons donc l'aſtronomie à la quatrième place; regardant comme découverte la ſcience que nous omettons, parce qu'elle le ſera infailliblement, ſi tout un état prend à tâche d'y travailler.

GLAUCON.

Il y a bien de l'apparence. Mais comme vous m'avez reproché d'affecter de faire l'éloge de l'aſtronomie, je vais la louer d'une manière conforme à vos idées. Car il eſt, ce me ſemble, évident pour tout le monde, qu'elle oblige l'ame à regarder en haut, & à paſſer des choſes de la terre à de la contemplation de celles du ciel.

SOCRATE.

Cela eſt donc évident pour tout autre que pour moi? Car je n'en juge pas tout-à-fait de même.

GLAUCON.

Comment en jugez-vous?

SOCRATE.

Je penſe que de la manière dont l'étudient ceux qui s'appliquent à la philoſophie, elle fait regarder en bas.

GLAUCON.

Que voulez-vous dire.

SOCRATE.

Il me paroît que vous vous formez une idée ſingulière de ce que j'appelle la connoiſſance des choſes d'en haut. Vous croyez ſans doute que ſi quelqu'un apprenoit quelque choſe en conſidérant de bas en haut les peintures d'un plafond, il regarderoit des yeux de l'ame & non de ceux du corps. Peut-être avez-vous raiſon, & me trompé-je groſſièrement. Pour moi je ne puis reconnoître d'autre ſcience qui faſſe regarder l'ame en haut, que celle qui a pour objet ce qui eſt, & ce qu'on ne voit pas. Et tandis que quelqu'un s'occupera de quelque choſe de ſenſible, ſoit qu'il regarde en l'air la bouche béante, ſoit qu'il baiſſe la tête & ferme les yeux; je ne dirai jamais qu'il apprend quelque choſe, parce que rien de ſenſible n'eſt l'objet de la ſcience; ni que ſon ame regarde en haut, mais en bas, quand il ſeroit couché à la renverſe ſur terre ou ſur mer.

GLAUCON.

Vous avez raiſon de me reprendre: je n'ai que

ce que je mérite. Mais dites-moi ce que vous blamez dans la manière dont on étudie aujourd'hui l'aſtronomie, & quel changement il faudroit y faire pour la rendre utile à notre deſſein.

SOCRATE.

Le voici. Qu'on admire, à la bonne heure, la beauté & l'ordre des aſtres dont le ciel eſt orné: mais comme après tout ce ſont des objets ſenſibles, je veux qu'on les mette fort au-deſſous des aſtres véritables & des rapports que gardent entr'elles la viteſſe & la lenteur réelle, en donnant le mouvement à ces aſtres & au monde idéal, ſelon le vrai nombre & toutes les vraies figures. Or, toutes ces choſes échappent à la vue, & ne peuvent ſe ſaiſir que par l'entendement & la penſée: croyez-vous le contraire?

GLAUCON.

Nullement.

SOCRATE.

Je veux donc que le ſpectacle que nous offre le ciel phyſique, nous ſerve en qualité d'exemplaire à mieux connoître les aſtres intelligibles; & qu'on faſſe en les voyant ce que feroit un habile géomètre à l'aſpect de figures plates ou en relief travaillées par l'edale, ou peintes de la main d'un excellent artiſte. En les conſidérant, il ne pourroit s'empêcher de les regarder comme des chefs-d'œuvres de l'art: mais il croiroit en même temps que ce ſeroit une choſe ridicule de les étudier avec attention; dans l'eſpérance d'y découvrir la vérité touchant le rapport d'égalité, celui du tout à ſa moitié, ou quelqu'autre rapport que ce ſoit.

GLAUCON.

Auroit-il tort de trouver cela ridicule?

SOCRATE.

Le véritable aſtronome n'aura-t-il pas la même penſée en jettant les yeux ſur les révolutions céleſtes? Il croira ſans doute que l'ouvrier du ciel a donné à ſon ouvrage toute la beauté dont il étoit capable; mais n'êtes vous pas perſuadé qu'il prendra pour une extravagance de s'imaginer que les rapports du jour à la nuit, des jours au mois, des mois aux années, des révolutions des aſtres comparées entr'elles & avec celle du ſoleil, ſoient toujours les mêmes, & qu'ils ne changent jamais, quoique ces aſtres ſoient matériels & viſibles; & de chercher en toute manière à découvrir le vrai en tout cela?

GLAUCON.

A préſent que je vous entends, la choſe me ſemble ainſi.

SOCRATE.

Nous nous ſervirons donc des aſtres dans l'étude de l'aſtronomie, comme on ſe ſert en géométrie des figures tracées ſur le papier; ſans nous arrêter à ce qui ſe paſſe dans le ciel, ſi nous voulons devenir de vrais aſtronomes, & tirer quelque utilité de la partie intelligente de notre ame, qui ſans cela nous ſera inutile.

GLAUCON.

Vous rendez par-là l'étude de l'aſtronomie beaucoup plus difficile qu'elle ne l'eſt aujourd'hui.

SOCRATE.

Je penſe que nous preſcrirons la même méthode à l'égard des autres ſciences. Autrement, de quel avantage ſeroient nos loix? Mais pourriez-vous me rappeller encore quelque ſcience qui ſerve à notre deſſein?

GLAUCON.

Il ne m'en vient maintenant aucune à l'eſprit.

SOCRATE.

Cependant le mouvement ſeul, à ce qu'il me ſemble, nous en fournit pluſieurs eſpèces. Un ſavant pourroit peut-être les nommer toutes. Pour nous, nous ne nommerons que les deux que nous connoiſſons.

GLAUCON.

Quelles ſont ces deux eſpèces?

SOCRATE.

L'aſtronomie eſt la première: l'autre eſt celle qui lui répond.

GLAUCON.

Quelle eſt cette autre?

SOCRATE.

Il paroît que le mouvement harmonique enchante les oreilles, comme le mouvement des aſtres enchante les yeux. Ces deux ſciences, l'aſtronomie & la muſique, ſont ſœurs, diſent les Pythagoriciens, & nous après eux: n'eſt-ce pas?

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Comme ils ont extrêmement approfondi cette

matière, nous profiterons de ce qu'ils en ont dit, ainsi que de leurs autres découvertes en quelque genre que ce soit, en observant néanmoins avec soin notre maxime.

GLAUCON.

Quelle maxime ?

SOCRATE.

De veiller à ce qu'ils ne donnent point à nos élèves des leçons imparfaites, qui n'aboutiroient pas au terme où doivent aboutir toutes nos connoissances, comme nous le disions tout-à-l'heure au sujet de l'astronomie. Ne savez-vous pas que la musique aujourd'hui n'est pas mieux traitée que sa sœur ? On borne cette science à la mesure des tons & des accords sensibles : travail aussi inutile que celui des astronomes dont j'ai parlé.

GLAUCON.

Il est vrai que rien n'est plus plaisant. Nos musiciens parlent sans cesse de cadences ; ils approchent l'oreille, comme pour surprendre les sons au passage : les uns disent qu'ils entendent un son mitoyen entre deux tons, & que ce son est le plus petit intervalle qui les sépare : les autres soutiennent au contraire que ces deux tons sont parfaitement semblables ; les uns & les autres préfèrent le jugement de l'oreille à celui de l'esprit.

SOCRATE.

Vous parlez de ces braves musiciens, qui font souffrir les cordes, qui les mettent à la question & les tourmentent au moyen des chevilles. Je pourrois pousser plus loin cette allégorie, faire mention des coups d'archet qu'ils leur donnent, & des accusations dont ils les chargent sur leur obstination à refuser certains sons ou à en donner qu'on ne leur demande pas. Mais je la laisse, & je déclare que ce n'est point d'eux que je veux parler, mais de ceux dont nous avons dit qu'il falloit faire choix pour enseigner l'harmonie à nos élèves. ceux-ci font la même chose que les astronomes. Ils cherchent de quels nombres résultent les accords qui frappent l'oreille : mais ils n'ont jamais mis en problême, d'examiner quels sont les nombres harmoniques, & ceux qui ne le sont pas ; ni d'où viennent entre eux cette différence.

GLAUCON.

Cette recherche est vraiment sublime.

SOCRATE.

Elle conduit à la découverte du beau & du bon ; si l'on s'y prend d'une autre manière, elle ne servira de rien.

GLAUCON.

Je le crois.

SOCRATE.

Je pense en effet que si la méthode que nous avons prescrite pour l'étude des sciences, va jusqu'à faire connoître la liaison & les rapports intimes qu'elles ont entr'elles ; si par le raisonnement on vient à saisir quel est le lien qui les unit ; cette étude alors, loin d'être ingrate & inutile, sera d'un grand secours pour la fin que nous nous proposons. Sans cela on se donnera une peine superflue.

GLAUCON.

Je suis de votre sentiment : mais, Socrate, ce travail sera bien long & bien pénible.

SOCRATE.

Que voulez-vous dire ? ce n'est encore là que le préambule. Ne savez-vous pas que tout ceci n'est que pour préparer l'esprit à l'intelligence de la loi ? Tous ceux qui sont versés dans ces sciences sont-ils dialecticiens, à votre avis ?

GLAUCON.

Non certes : je n'en ai trouvé qu'un très-petit nombre.

SOCRATE.

Mais quoi ? si l'on n'est pas en état de donner ou d'entendre la raison de chaque chose, croyez-vous qu'on puisse jamais bien connoître ce que nous avons dit qu'il falloit savoir ?

GLAUCON.

Je ne le crois pas.

SOCRATE.

Nous voilà enfin parvenus, mon cher Glaucon, à la loi même qui comprend l'art de la dialectique. Cette science, toute spirituelle quelle est, peut être représentée par l'organe de la vue, & par ce passage progressif dont nous parlions, de l'aspect des animaux à celui des astres, & enfin à la contemplation du soleil même. Ainsi celui qui s'applique à la dialectique s'interdisant absolument l'usage des sens, s'élève par la raison seule jusqu'à l'essence des choses : & s'il continue ses recherches jusqu'à ce qu'il ait saisi par la pensée l'essence du bien, il est arrivé au terme des connoissances intellectuelles, comme celui qui voit

le ſoleil eſt parvenu au terme de la connoiſſance des choſes viſibles.

GLAUCON.

Cela eſt vrai.

SOCRATE.

N'eſt-ce pas là ce que vous appellez la marche & le progrès de la dialectique ?

GLAUCON.

Sans doute.

SOCRATE.

Là on commence par être délivré de ſes chaînes : puis laiſſant les ombres, on ſe tourne vers ces figures artificielles & ce feu qui éclairoit l'antre. Enfin on ſort de ce lieu ſouterrain pour s'élever juſqu'aux lieux qu'éclaire le ſoleil ; & parce que les yeux foibles & éblouis ne peuvent ſe porter d'abord ni ſur les animaux, ni ſur les plantes, ni ſur le ſoleil, on a recours à leurs images peintes dans les eaux. Ici l'ame a également recours à des phantômes, mais à des phantômes divins ; aux ombres des êtres véritables, & non aux ombres de ce qui n'eſt que l'image de l'être, à des ombres formées par une lumière dont le ſoleil lui-même n'eſt qu'une foible repréſentation. L'étude des ſciences dont nous avons parlé, produit cet admirable effet. Elle élève la partie la plus noble de l'ame juſqu'à la contemplation du plus excellent de tous les êtres ; de même que dans l'autre cas l'œil, la partie du corps la plus brillante, contemple le plus lumineux des aſtres placés dans ce monde matériel & viſible.

GLAUCON.

Je tombe d'accord de ce que vous dites. Cependant, ſous un certain jour, la choſe me paroît difficile à croire : ſous un autre jour, elle me paroît difficile à rejetter. Mais comme ce n'eſt pas la ſeule fois que nous parlerons de ce ſujet, & que nous y reviendrons ſouvent dans la ſuite, ſuppoſons que cela eſt ainſi : venons à la loi même, & expliquons-la avec autant de ſoin que nous avons expliqué le préambule. Dites-nous donc en-quoi conſiſte la dialectique, en combien d'eſpèces elle ſe diviſe, & par quels chemins on y parvient. Car il y a apparence que le terme où ces chemins aboutiſſent, eſt le repos de l'ame & la fin de ſon voyage.

SOCRATE.

Vous ne pourriez point me ſuivre juſques-là, mon cher Glaucon : car pour moi, la bonne volonté ne me manqueroit pas ; ce ne ſeroit plus l'image du bien que je vous ferois voir, mais le bien lui-même ; du moins c'eſt ma penſée. Au reſte, que ce ſoit le bien lui-même ou non, je ne prétends pas le garantir ; ce que je puis aſſurer, c'eſt que ce doit être quelque choſe de fort approchant : n'eſt-ce pas ?

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Et que la dialectique ſeule peut le découvrir à un eſprit exercé dans les ſciences qui ſervent de préparation à celle-là ; la choſe étant impoſſible par toute autre voye ?

GLAUCON.

Nous pouvons encore l'aſſurer.

SOCRATE.

Au moins il eſt un point que perſonne ne nous conteſtera ; c'eſt que cette méthode eſt la ſeule qui eſſaye de ſaiſir d'une vue générale la nature & l'eſſence de chaque choſe : car d'abord tous les arts, ſans exception, aſſujettis aux opinions & aux caprices des hommes, s'occupent de générations & de compoſitions, ou s'appliquent à la culture & à l'entretien des ouvrages de la nature & de l'art. Quant à la géométrie & autres ſciences de cette nature, qui, ſelon nous, atteignent en partie ce qui eſt ; nous voyons que la connoiſſance qu'elles ont de l'être reſſemble à celle d'un ſonge : qu'il leur ſera toujours impoſſible de le voir de cette vue claire qui diſtingue la veille du ſonge, tandis qu'elles ſe ſerviront de ſuppoſitions dont elles ne peuvent rendre raiſon & auxquelles elles n'oſent toucher. Quel moyen en effet de donner le nom de ſcience à des démonſtrations fondées ſur des principes qu'on ne conçoit pas évidemment, & ſur leſquels néanmoins portent les concluſions & les propoſitions intermédiaires ?

GLAUCON.

Il n'y a pas moyen.

SOCRATE.

Il n'y a donc que la méthode dialectique qui marche par la voie de la ſcience, parce qu'elle n'employe les hypothèſes, que pour remonter à un principe qui lui ſert de baſe ; parce quelle tire peu à peu l'œil de l'ame du ſale bourbier où il eſt plongé, qu'elle l'élève en haut avec le ſecours & par le miniſtère des arts dont nous avons parlé. Nous les avons appellés pluſieurs fois du nom de ſcience, pour nous conformer à l'uſage : mais il faut leur donner un autre nom, qui tienne le milieu entre l'obſcurité de l'opinion & l'évidence de la ſcience : nous nous

ommes ſervis plus haut de celui de connoiſſance raiſonnée. Mais nous avons, ce me ſemble, des choſes trop importantes à examiner, pour nous arrêter à une diſpute de noms.

GLAUCON.

Vous avez raiſon.

SOCRATE.

Mon avis eſt donc que nous continuions d'appeler ſcience la première & la plus parfaite manière de connoître ; connoiſſance raiſonnée, la ſeconde ; foi, la troiſième ; conjecture, la quatrième ; comprenant les deux dernières ſous le nom d'opinion, & les deux premières ſous celui d'intelligence : de ſorte que ce qui naît ſoit l'objet de l'opinion & ce qui eſt celui de l'intelligence, & que l'intelligence ſoit à l'opinion, la ſcience à la foi, la connoiſſance raiſonnée à la conjecture, ce que l'eſſence eſt à la génération. Laiſſons pour le préſent, mon cher Glaucon, l'examen des raiſons qui fondent cette analogie, ainſi que la manière de diviſer en deux eſpèces le genre des objets qui tombent ſous l'opinion, & celui qui appartient à l'intelligence, pour ne pas nous jetter dans des diſcuſſions plus longues que toutes celles dont nous ſommes ſortis.

GLAUCON.

Faites tout ce qu'il vous plaira, je tâcherai de vous ſuivre autant que je pourrai.

SOCRATE.

N'appellez-vous pas dialecticien celui qui connoît la raiſon de l'eſſence de chaque choſe ? Et ne dites-vous pas d'un homme qu'il n'a pas l'intelligence d'une choſe, lorſqu'il ne peut en rendre raiſon ni à lui-même ni aux autres ?

GLAUCON.

Comment pourrois je ne pas le dire ?

SOCRATE.

Raiſonnons de la même manière à l'égard du bien. Ne direz-vous pas d'un homme qui ne peut ſéparer par l'entendement l'idée du bien de toutes les autres, ni en donner une définition préciſe, ni après avoir parcouru de rang en rang les différentes claſſes d'idées, comme une armée rangée en bataille, reconnoître celle-ci entre toutes les autres, non par une ſimple opinion, mais par une ſcience certaine, & procéder dans cet examen avec une raiſon ſûre & incapable de broncher ; encore un coup, ne direz-vous pas de lui qu'il ne connoît ni le bien par eſſence, ni aucun autre bien que s'il ſaiſit quelque phantôme de bien, ce n'eſt point par la ſcience, mais par l'opinion qu'il le ſaiſit ; que ſa vie ſe paſſe dans un profond ſommeil accompagné de ſonges & de rêveries, & qu'avant que de ſe réveiller, il deſcendra aux enfers pour y dormir d'un ſommeil parfait ?

GLAUCON.

Oui certes, je le dirai.

SOCRATE.

Mais ſi vous vous trouviez un jour chargé en effet de l'éducation de ces mêmes élèves, que vous formez ici par manière de diſcours ; vous ne les mettriez pas ſans doute à la tête de votre république, avec un plein pouvoir de diſpoſer des plus grandes affaires, s'ils ne pouvoient rendre raiſon de rien.

GLAUCON.

Non aſſurément.

SOCRATE.

Vous leur preſcrirez donc un plan d'éducation propre à les rendre habiles dans la ſcience d'interroger & de répondre.

GLAUCON.

Aidé de vos conſeils, je le leur preſcrirai.

SOCRATE.

Ainſi vous jugez que la dialectique eſt pour ainſi parler, le faîte & le comble des autres ſciences, qu'il n'en eſt aucune qu'on doive placer au deſſus d'elle, qu'elles trouvent toutes en elle leur fin & leur perfection.

GLAUCON.

Oui

SOCRATE.

Il vous reſte par conſéquent à régler qui ſont ceux à qui nous ferons part de ces ſciences, & de quelle manière nous nous y prendrons.

GLAUCON.

Cela eſt évident.

SOCRATE.

Vous rappellez-vous quel étoit le caractère de ceux que nous avons choiſis pour gouverneurs ?

GLAUCON.

Oui.

SOCRATE.

Perſuadez-vous donc bien que ce ſont des hommes de cette trempe que nous devons choiſir, qu'il faut préférer ceux qui ſont les plus fermes, les plus vaillans, & s'il ſe peut, les plus beaux. Mais la hauteur & la nobleſſe des ſentimens ne ſuffit pas; il eſt encore néceſſaire qu'ils ayent des talens convenables à l'éducation que nous voulons leur donner ?

GLAUCON.

Quels ſont ces talens ?

SOCRATE.

De la diſpoſition pour les ſciences, & de la facilité à apprendre, car l'ame s'effraye & ſe dégoûte bien plus vîte de l'étude des ſciences abſtraites, que des exercices du corps, parce que la peine n'eſt que pour elle ſeule, & que le corps ne la partage point.

GLAUCON.

Cela eſt vrai.

SOCRATE.

Il faut de plus qu'ils ayent de la mémoire, qu'ils aiment le travail, & toute eſpèce de travail, ſans diſtinction ; autrement, comment croyez-vous qu'ils conſentent à allier enſemble tant d'exercices du corps, tant de réflexions & de travaux de l'eſprit ?

GLAUCON.

Jamais ils n'y conſentiront, s'ils ne ſont nés avec le plus heureux naturel.

SOCRATE.

La faute que l'on fait aujourd'hui, & l'opprobre qui en rejaillit ſur la philoſophie, viennent, comme nous avons dit plus haut, de ce qu'on n'a point aſſez d'égard à la dignité de cette ſcience : elle n'eſt point faite pour des eſprits faux & bâtards, mais pour des ames franches & vraies.

GLAUCON.

Comment l'entendez-vous ?

SOCRATE.

D'abord, ceux qui veulent s'y appliquer doivent être à l'abri de tout reproche en ce qui concerne l'amour du travail. Il ne faut pas qu'ils ſoient en partie laborieux, en partie indolens ; ce qui arrive lorſqu'un jeune homme rempli d'ardeur pour le gymnaſe, pour la chaſſe, pour tous les exercices du corps, n'a d'ailleurs aucun goût pour tout ce qui s'appelle études, recherches, converſations ſavantes, & qu'il craint le travail en ces ſortes de rencontres : j'en dis autant de celui qui eſt d'un caractère oppoſé.

GLAUCON.

Rien n'eſt plus vrai.

SOCRATE.

Ne mettons-nous pas encore au rang des naturels imparfaits par rapport à l'étude de la vérité les ames qui, déteſtant le menſonge volontaire, & ne pouvant le ſouffrir ſans répugnance dans elles-mêmes, ni ſans indignation dans les autres, n'ont pas la même horreur pour le menſonge involontaire, ne ſe déplaiſent pas à leurs propres yeux, lorſqu'elles ſont convaincues d'ignorance, & s'y veautrent avec la même complaiſance qu'un pourceau dans la fange ?

GLAUCON.

Oui, ſans doute.

SOCRATE.

Il ne faut pas apporter une moindre attention à diſcerner les naturels francs d'avec les naturels bâtards, à l'égard de la tempérance, de la force, de la grandeur d'ame, & des autres vertus. Faute de ſavoir les diſtinguer, les particuliers & les états commettent leurs intérêts, ceux-ci à des magiſtrats ceux-là à des amis faux & imparfaits.

GLAUCON.

Cela n'eſt que trop ordinaire.

SOCRATE.

Prenons donc les plus juſtes meſures pour faire un bon choix ; parce que, ſi nous n'appliquons à des études, & à des exercices de cette importance, que des ſujets auxquels il ne manque rien, ni du côté du corps, ni du côté de l'ame, la juſtice n'aura nul reproche à nous faire ; notre république & nos loix ſe maintiendront : mais, ſi nous y préſentons des ſujets indignes, le contraire arrivera, & nous couvrirons la philoſophie d'un ridicule encore plus humiliant.

GLAUCON.

Ce ſeroit une tache honteuſe pour nous.

SOCRATE.

Sans doute ; mais je ne m'appercois pas que j'apprête moi-même ici à rire à mes dépens.

GLAUCON,

GLAUCON.

En quoi donc ?

SOCRATE.

J'oublie que tout ceci n'eſt qu'un projet, & je parle avec autant de véhémence que ſi la choſe s'executoit ſous nos yeux. Ce qui m'a ſi fort échauffé, c'eſt qu'en parlant j'ai jetté les yeux ſur la philoſophie ; & la voyant traitée avec le dernier mépris, je n'ai pu m'empêcher d'en témoigner mon chagrin & mon indignation contre ceux qui l'outragent.

GLAUCON.

Votre auditeur ne trouve pas que vous ayez rien dit de trop fort.

SOCRATE.

L'orateur n'en juge pas de même. Quoi qu'il en ſoit, n'oublions pas que notre premier choix tomboit ſur des vieillards, & qu'ici un pareil choix ne ſeroit pas de ſaiſon ; car il n'en faut pas croire Solon, lorſqu'il dit qu'un vieillard peut apprendre beaucoup de choſes. Il eſt encore moins en état d'apprendre que de courir; tous les grands travaux ſont pour la jeuneſſe.

GLAUCON.

Cela eſt certain.

SOCRATE.

Nous leur propoſerons donc, dès l'âge le plus tendre, l'étude de l'arithmétique, de la géométrie & des autres ſciences qui ſervent de préparation à la dialectique ; mais, en leur enſeignant, il faut bannir tout ce qui pourroit ſentir la gêne & la contrainte.

GLAUCON.

Pour quelle raiſon ?

SOCRATE.

Parce qu'un eſprit libre ne doit rien apprendre par contrainte. Que les exercices du corps ſoient forcés ou volontaires, le corps n'en tire pas pour cela plus ou moins d'avantage ; mais les leçons qu'on fait entrer de force dans l'ame, n'y demeurent pas.

GLAUCON.

Cela eſt vrai.

SOCRATE.

Ne gênez donc pas l'eſprit des enfans dans les leçons que vous leur donnerez : faites plutôt en ſorte qu'ils s'inſtruiſent en jouant ; par-là vous ſerez plus à portée de connoître les talens d'un chacun.

GLAUCON.

Ce que vous me dites me paroît très-ſenſé.

SOCRATE.

Vous ſouvient-il auſſi de ce que nous diſions plus haut, qu'il falloit mener les enfans à la guerre ſur des chevaux, les rendre ſpectateurs du combat, les approcher même de la mêlée, lorſqu'on le pourra ſans danger, & leur faire goûter du ſang, comme on fait aux jeunes chiens de meute ?

GLAUCON.

Je m'en ſouviens.

SOCRATE.

Vous mettrez à part ceux qui auront montré plus de patience dans les travaux, plus de courage dans les dangers, & plus d'ardeur pour les ſciences.

GLAUCON.

A quel âge ?

SOCRATE.

Lorſqu'ils auront fini leur cours d'exercice gymnaſtique ; car, pendant tout ce tems, qui ſera de deux ou trois ans, il leur eſt impoſſible de faire autre choſe, rien n'étant plus ennemi des ſciences, que la fatigue & le ſommeil : d'ailleurs, les travaux du corps ſont une épreuve à laquelle il eſt très important de les mettre.

GLAUCON.

Je le penſe.

SOCRATE.

Après ce tems, lorſqu'ils auront atteint l'âge de vingt ans, vous accorderez à ceux que vous aurez choiſis quelques diſtinctions honorables, & vous leur propoſerez en gros les ſciences qu'ils auront étudiées en détail dans l'enfance, afin qu'ils s'accoutument à voir d'un coup d'œil les rapports que les ſciences ont entr'elles, & à connoître la nature de ce qui eſt.

GLAUCON.

Cette méthode d'apprendre eſt la ſeule qui puiſſe affermir en eux les connoiſſances qu'ils auront acquiſes.

SOCRATE.

C'eſt auſſi le moyen le plus ſûr de diſtinguer l'eſprit dialecticien de tout autre eſprit ; car celui qui peut raſſembler dans un ſeul point de vûe les objets les plus éloignés, eſt né pour la dialectique ; les autres n'y ſont pas propres.

GLAUCON.

Je ſuis du même ſentiment.

SOCRATE.

Après avoir remarqué avec ſoin les meilleurs eſprits, vous ferez un ſecond choix de ceux qui, juſqu'à l'âge de trente ans, auront montré plus de conſtance & de fermeté, ſoit dans l'étude des ſciences, ſoit dans les travaux de la guerre, ſoit dans les autres épreuves preſcrites par les loix : vous les élèverez à de plus grands honneurs ; & vous obſerverez, en les appliquant à la dialectique, ceux qui, ſans s'aider de leurs yeux, ni des autres ſens, pourront ſur les pas de la vérité s'élèver juſqu'à la connoiſſance de l'être ; & c'eſt ici, mon cher Glaucon, qu'il faut apporter les plus grandes précautions.

GLAUCON.

Pourquoi ?

SOCRATE.

Avez-vous fait attention au grand mal qui régne de nos jours dans la dialectique ?

GLAUCON.

Quel mal ?

SOCRATE.

Elle eſt pleine de déréglement & de déſordre.

GLAUCON.

Cela eſt vrai.

SOCRATE.

Croyez-vous qu'il y ait en ce déſordre rien de ſurprenant, & n'excuſez-vous pas ceux qui s'y laiſſent aller ?

GLAUCON.

Par où ſont-ils excuſables ?

SOCRATE.

Il leur arrive la même choſe qu'à un enfant ſuppoſé, qui élevé dans le ſein d'une famille noble, opulente, au milieu du faſte & des flatteurs, s'appercevroit étant devenu grand, que ceux qui ſe diſent ſes parens ne le ſont pas, ſans pouvoir découvrir ceux qui le ſont véritablement. Me diriez-vous bien quels ſeroient ſes ſentimens à l'égard de ſes flatteurs & de ſes parens prétendus, avant qu'il eût connoiſſance de ſa ſuppoſition, & après qu'il en ſeroit inſtruit ? Ou voulez-vous ſavoir là-deſſus ma penſée ?

GLAUCON.

Je le veux bien.

SOCRATE.

Je m'imagine qu'il auroit d'abord plus de reſpect pour ſon père, ſa mère, & les autres qu'il regarderoit comme ſes proches, que pour ſes flatteurs ; qu'il auroit plus d'empreſſement à les ſecourir, s'il les voyoit dans l'indigence ; qu'il ſeroit moins diſpoſé à les maltraiter de paroles ou d'actions ; en un mot, que dans les choſes eſſentielles il leur obéiroit plutôt qu'à ſes flatteurs, pendant tout le tems qu'il ignoreroit ſon état.

GLAUCON.

Il y a apparence.

SOCRATE.

Mais qu'à peine il auroit connu la vérité, qu'auſſitôt ſon reſpect & ſes attentions diminueroient à l'égard de ſes parens, & augmenteroient pour ſes flatteurs ; qu'il s'abandonneroit à ceux-ci avec moins de réſerve qu'auparavant, ſuivant en tout leurs conſeils, & vivant avec eux publiquement dans la plus grande familiarité ; tandis qu'il ne s'embaraſſeroit nullement de ce père & de ces parens ſuppoſés, à moins qu'il ne fût d'un naturel très doux & très modéré.

GLAUCON.

La choſe ne manqueroit pas d'arriver comme vous le dites ; mais comment appliquer ce tableau au déſordre dont vous vous plaignez ?

SOCRATE.

Le voici. Dès l'enfance, ne nous élève-t-on pas dans des principes de juſtice & d'honnêteté, que nous honorons, à qui nous obéiſſons comme à nos parens ?

GLAUCON.

Cela eſt vrai.

SOCRATE.

N'eſt-il pas auſſi des maximes oppoſées à celles-là ? maximes qui ne tendent qu'au plaiſir, qui obſèdent notre ame comme autant de flatteurs, qui nous ſollicitent vivement, mais qui ne nous perſuadent pas, du moins ceux d'entre nous qui ſont les plus ſages, & qui conſervent toujours pour les maximes dans leſquelles on les a élevés le même reſpect & la même ſoumiſſion.

GLAUCON.

Cela eſt encore vrai.

SOCRATE.

Maintenant, ſi on vient demander à quelqu'un qui eſt dans cette diſpoſition d'eſprit ce que c'eſt que l'honnête ; & ſi après qu'il a répondu conformément à ce qu'il a appris de la bouche du légiſlateur, on réfute ſa réponſe, on le confond à pluſieurs repriſes, & on le réduit à douter s'il y a rien qui ſoit honnête en ſoi plutôt que deshonnête : ſi on en fait autant à l'égard du juſte, du bon, & des autres choſes qu'il révéroit le plus ; quel parti croyez-vous qu'il prenne au ſujet du reſpect & de la ſoumiſſion qu'il doit leur rendre ?

GLAUCON.

C'eſt une néceſſité qu'il les honore & leur obéiſſe moins que devant.

SOCRATE.

Mais, lorſqu'il en ſera venu à n'avoir plus le même reſpect pour ces maximes, & à ne plus reconnoître les rapports intimes qu'elles ont avec lui, & qu'il lui ſera d'ailleurs impoſſible de découvrir le vrai par lui-même ; ſe peut-il faire qu'il embraſſe d'autres maximes que celles qui le flattent ?

GLAUCON.

Non.

SOCRATE.

Il deviendra donc rebelle aux loix, de ſoumis qu'il leur étoit auparavant.

GLAUCON.

Sans doute.

SOCRATE.

Ainſi, vous voyez que ceux qui s'appliquent à la dialectique de la manière que je viens de dire, doivent tomber dans cet inconvénient ; & qu'après tout ils méritent qu'on leur pardonne.

GLAUCON.

Et de plus qu'on les plaigne.

SOCRATE.

Or, afin de ne pas expoſer nos élèves au même inconvénient ; lorſqu'ils ſeront parvenus à l'âge de trente ans, vous les appliquerez ſérieuſement à cette ſcience, avec toutes les précautions néceſſaires.

GLAUCON.

Fort bien.

SOCRATE.

N'eſt-ce pas d'abord une excellente précaution de les en écarter tandis qu'ils ſont jeunes ? Vous n'ignorez pas ſans doute que les jeunes gens, lorſqu'ils ont pris les premières leçons de la dialectique, s'en ſervent comme d'un amuſement, & ſe font un jeu de contredire ſans ceſſe. A l'exemple de ceux qui les ont confondus dans la diſpute, ils confondent les autres à leur tour ; & ſemblables à de jeunes mâtins, ils ſe plaiſent à quereller, & à déchirer avec leurs ſophiſmes tous ceux qui les approchent.

GLAUCON.

Vous les peignez au naturel.

SOCRATE.

Après tant de diſputes où ils ont été tantôt vainqueurs, tantôt vaincus ; ils finiſſent d'ordinaire par ne rien croire de ce qu'ils croyoient auparavant. Par-là, ils donnent occaſion aux autres de les décrier eux & la profeſſion de philoſophe.

GLAUCON

Rien n'eſt plus vrai.

SOCRATE.

Dans un âge plus mûr on ne donnera point dans cette manie. On imitera plutôt ceux qui s'entretiennent dans le deſſein de découvrir le vrai, que ceux qui contrediſent pour s'amuſer & ſe divertir. On ſe fera ainſi une réputation d'homme ſage & modéré, & on mettra ſa profeſſion dans un dégré d'eſtime où elle n'étoit point auparavant.

GLAUCON.

Très-bien.

SOCRATE.

C'étoit encore par manière de précaution que nous disions plus haut, qu'il ne falloit admettre aux disputes philosophiques que des esprits graves & solides; au lieu d'y admettre, comme on fait de nos jours, le premier venu, qui n'a souvent aucun talent pour cela.

GLAUCON.

Vous avez raison.

SOCRATE.

Sera-ce assez de donner à la dialectique le double du temps qu'on aura donné à la gymnastique; de sorte néanmoins qu'on s'y applique sans relâche pendant tout ce temps-là, & qu'on ne fasse autre chose que de se cultiver l'esprit, comme on s'est auparavant exercé le corps?

GLAUCON.

Combien d'années? quatre ou six?

SOCRATE.

Mettez-en cinq. Après quoi, vous les ferez descendre de nouveau dans la caverne, les obligeant de passer par les emplois militaires & les autres fonctions propres de leur âge: afin qu'ils ne cèdent à personne en expérience. En toutes ces circonstances, vous observerez s'ils demeurent fermes, quoiqu'ils soient tirés & sollicités de tous côtés, ou s'ils se laissent ébranler le moins du monde.

GLAUCON.

Combien de tems y resteront-ils?

SOCRATE.

Quinze ans. Il sera tems alors de conduire au terme ceux qui à cinquante ans seront sortis purs de ces épreuves, & se seront distingués dans les sciences & dans toute leur conduite; de les contraindre à diriger l'œil de l'ame vers l'Etre qui éclaire toutes choses, à contempler l'essence du bien & à s'en servir après comme d'un modèle pour regler leurs mœurs, celles de l'état & de chaque citoyen; s'occupant presque toujours de l'étude de la philosophie, mais se chargeant tour-à-tour du fardeau de l'autorité & de l'administration des affaires dans la seule vûe du bien public, & dans la persuasion que c'est moins une place d'honneur, qu'un devoir onéreux & indispensable. Après en avoir instruit d'autres, & laissé des successeurs dignes de les remplacer, ils passeront de cette vie dans les isles fortunées. L'état leur érigera de magnifiques tombeaux; & si l'oracle d'Apollon le trouve bon, on leur fera des sacrifices comme à des génies tutélaires; ou du moins comme à des ames bienheureuses & divines.

GLAUCON.

Socrate, vous venez de nous donner en sculpteur habile le modèle d'un magistrat accompli.

SOCRATE.

Appliquez aussi ceci aux femmes, mon cher Glaucon. Ne croyez pas que j'aie parlé plutôt pour les hommes, que pour celles des femmes qui seront nées avec un naturel capable d'une si excellente éducation.

GLAUCON.

Cela doit-être, puisque dans notre système il faut que tout soit commun entre les deux sexes.

SOCRATE.

Hé bien! m'accordez-vous à présent que tout ce qui a été dit de notre république & de son gouvernement, n'est pas un simple souhait. L'exécution en est difficile sans doute; mais elle est possible, & elle ne l'est que de la maniere qu'on a expliquée: c'est-à-dire, lorsqu'on verra à la tête des états un ou plusieurs philosophes, qui regardant d'un œil de mépris les honneurs qu'on brigue aujourd'hui, persuadés qu'ils sont bas & de nul prix, n'estimant que le devoir, & les honneurs qui en sont la récompense, mettant la justice au-dessus de tout pour l'importance & la nécessité, soumis en tout à ses loix, & s'appliquant à la faire fleurir, prendront de bonnes mesures pour la réforme du gouvernement.

GLAUCON.

Quelles mesures?

SOCRATE.

Ils relégueront à la campagne tous les habitans de leur ville qui seront au-dessus de dix ans; & se chargeant de l'éducation de leurs enfans, ils les éleveront conformément à leurs mœurs & à leurs principes, les mêmes que nous avons exposés ci-dessus; ils les préserveront ainsi des mauvaises habitudes que prennent aujourd'hui ceux qui sont élevés dans le sein de leur famille. Par ce moyen, ils établiront dans leur ville en peu de temps, & sans peine, la forme de gouvernement dont nous avons parlé, & la rendront heureuse, elle & ses habitans.

GLAUCON.

Sans contredit, je crois, Socrate, que vous avez trouvé la manière dont notre projet s'exécutera, supposé qu'il s'exécute un jour.

SOCRATE.

Finissons-là notre discours au sujet de cette république, & de l'homme qui lui ressemble. Il n'est pas mal-aisé de juger quel il doit être selon nos principes.

GLAUCON.

Non sans doute; &, comme vous dites, cette matière est désormais épuisée.

(*République de Platon*).

NATURE ET OBJET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

LA SOCIÉTÉ DOIT AU PEUPLE UNE INSTRUCTION PUBLIQUE.

1° *Comme moyen de rendre réelle l'égalité des droits.*

L'instruction publique est un devoir de la société à l'égard des citoyens.

Vainement auroit-on déclaré que les hommes ont tous les mêmes droits; vainement les loix auroient-elles respecté ce premier principe de l'éternelle justice, si l'inégalité dans les facultés morales empêchoit le plus grand nombre de jouir de ces droits dans toute leur étendue.

L'état social diminue nécessairement l'inégalité naturelle, en faisant concourir les forces communes au bien-être des individus. Mais ce bien-être devient en même tems plus dépendant des rapports de chaque homme avec ses semblables, & les effets de l'inégalité s'accroîtroient à proportion, si l'on ne rendoit plus foible & presque nulle, relativement au bonheur & à l'exercice des droits communs, celle qui naît de la différence des esprits.

Cette obligation consiste à ne laisser subsister aucune inégalité qui entraîne de dépendance.

Il est impossible qu'une instruction même égale n'augmente pas la supériorité de ceux que la nature a favorisés d'une organisation plus heureuse.

Mais il suffit au maintien de l'égalité des droits que cette supériorité n'entraîne pas de dépendance réelle, & que chacun soit assez instruit pour exercer par lui-même, & sans se soumettre aveuglément à la raison d'autrui, ceux dont la loi lui a garanti la jouissance. Alors, bien loin que la supériorité de quelques hommes soit un mal pour ceux qui n'ont pas reçus les mêmes avantages, elle contribuera au bien de tous, & les talens comme les lumières deviendront le patrimoine commun de la société.

Ainsi, par exemple, celui qui ne sait pas écrire, & qui ignore l'arithmétique, dépend réellement de l'homme plus instruit, auquel il est sans cesse obligé de recourir. Il n'est pas l'égal de ceux à qui l'éducation a donné ces connoissances; il ne peut pas exercer les mêmes droits avec la même étendue & la même indépendance. Celui qui n'est pas instruit des premières loix qui reglent le droit de propriété ne jouit pas de ce droit de la même manière que celui qui les connoît; dans les discussions qui s'élevent entre eux, ils ne combattent point à armes égales.

Mais l'homme qui sait les règles de l'arithmétique nécessaires dans l'usage de la vie n'est pas dans la dépendance du savant qui possède au plus haut degré le génie des sciences mathématiques, & dont le talent lui sera d'une utilité très réelle, sans jamais pouvoir le gêner dans la jouissance de ses droits. L'homme qui a été instruit des élémens de la loi civile n'est pas dans la dépendance du jurisconsulte le plus éclairé, dont les connoissances ne peuvent que l'aider & non l'asservir.

L'inégalité d'instruction est une des principales sources de tyrannie.

Dans les siècles d'ignorance, à la tyrannie de la force se joignoit celle des lumieres foibles & incertaines, mais concentrées exclusivement dans quelques classes peu nombreuses. Les prêtres, les jurisconsultes, les hommes qui avoient le secret des opérations de commerce, les médecins même formés dans un petit nombre d'écoles, n'étoient pas moins les maîtres du monde que les guerriers armés de toutes pièces, & le despotisme héréditaire de ces guerriers étoit lui même fondé sur la supériorité que leur donnoit, avant l'invention de la poudre, leur apprentissage exclusif dans l'art de manier les armes.

C'est ainsi que chez les Égyptiens & chez les Indiens, des castes qui s'étoient réservé la connoissance des mystères de la réligion & des secrets de la nature, étoient parvenues à exercer sur ces malheureux peuples le despotisme le plus absolu dont l'imagination humaine puisse concevoir l'idée. C'est ainsi qu'à Constantinople même le despotisme militaire des sultans a été forcé de plier devant le crédit des interprètes privilégiés des loix de l'alcoran. Sans doute on n'a point à craindre

aujourd'hui les mêmes dangers dans le reſte de l'Europe ; les lumières ne peuvent y être concentrées ni dans une caſte héréditaire, ni dans une corporation excluſive. Il ne peut plus y avoir de ces doctrines occultes ou ſacrées qui mettent un intervalle immenſe entre deux portions d'un même peuple. Mais ce degré d'ignorance où l'homme, jouet du charlatan qui voudra le ſéduire, & ne pouvant défendre lui-même ſes intérets, eſt obligé de ſe livrer en aveugle à des guides qu'il ne peut ni juger ni choiſir ; cet état d'une dépendance ſervile, qui en eſt la ſuite, ſubſiſte chez preſque tous les peuples à l'égard du plus grand nombre, pour qui dès-lors la liberté & l'égalité ne peuvent être que des mots qu'ils entendent lire dans leurs codes, & non des droits dont ils ſachent jouir.

2°. *Pour diminuer l'inégalité qui naît de la différence des ſentimens moraux.*

Il eſt encore une autre inégalité dont une inſtruction générale également répandue peut être le ſeul remède. Quand la loi a rendu tous les hommes égaux, la ſeule diſtinction qui les partage en pluſieurs claſſes eſt celle qui naît de leur éducation ; elle ne tient pas ſeulement à la différence des lumières, mais à celle des opinions, des goûts, des ſentimens qui en eſt la conſéquence inévitable. Le fils du riche ne ſera point de la même claſſe que le fils du pauvre, ſi aucune inſtitution publique ne les rapproche par l'inſtruction, & la claſſe qui en recevra une plus ſoignée aura néceſſairement des mœurs plus douces, une probité plus délicate, une honnêteté plus ſcrupuleuſe ; ſes vertus ſeront plus pures, ſes vices au contraire ſeront moins révoltans, ſa corruption moins dégoûtante, moins barbare & moins incurable. Il exiſtera donc une diſtinction réelle, qu'il ne ſera point au pouvoir des loix de détruire, & qui établiſſant une ſéparation véritable entre ceux qui ont des lumières & ceux qui en ſont privés, en fera néceſſairement un inſtrument de pouvoir pour les uns, & non un moyen de bonheur pour tous.

Le devoir de la ſociété relativement à l'obligation d'étendre dans le fait, autant qu'il eſt poſſible, l'égalité des droits, conſiſte donc à procurer à chaque homme l'inſtruction néceſſaire pour exercer les fonctions communes d'homme, de père de famille & de citoyen, pour en ſentir, pour en connoître tous les devoirs.

3°. *Pour augmenter dans la ſociété la maſſe des lumières utiles.*

Plus les hommes ſont diſpoſés par éducation à raiſonner juſte, à ſaiſir les vérités qu'on leur préſente, à rejetter les erreurs dont on veut les rendre victimes ; plus auſſi une nation qui verroit ainſi les lumières s'accroître de plus en plus, & ſe répandre ſur un plus grand nombre d'individus, doit eſpérer d'obtenir & de conſerver de bonnes loix, une adminiſtration ſage & une conſtitution vraiment libre.

C'eſt donc encore un devoir de la ſociété que d'offrir à tous les moyens d'acquérir les connoiſſances auxquelles la force de leur intelligence & le tems qu'ils peuvent employer à s'inſtruire leur permettent d'atteindre. Il en réſultera ſans doute une différence plus grande en faveur de ceux qui ont plus de talent naturel, & à qui une fortune indépendante laiſſe la liberté de conſacrer plus d'années à l'étude ; mais ſi cette inégalité ne ſoumet pas un homme à un autre, ſi elle offre un appui au plus foible ſans lui donner un maître, elle n'eſt ni un mal ni une injuſtice ; & certes ce ſeroit un amour de l'égalité bien funeſte que celui qui craindroit d'étendre la claſſe des hommes éclairés & d'y augmenter les lumières.

LA SOCIÉTÉ DOIT ÉGALEMENT UNE INSTRUCTION PUBLIQUE RELATIVE AUX DIVERSES PROFESSIONS.

1°. *Pour maintenir plus d'égalité entre ceux qui s'y livrent.*

Dans l'état actuel des ſociétés, les hommes ſe trouvent partagés en profeſſions diverſes, dont chacune exige des connoiſſances particulières.

Les progrès de ces profeſſions contribuent au bien-être commun, & il eſt utile pour l'égalité réelle d'en ouvrir le chemin à ceux que leurs goûts ou leurs facultés y appelleroient, mais que, par le défaut d'une inſtruction publique, leur pauvreté ou en écarteroit abſolument, ou y condamneroit à la médiocrité, & dès lors à la dépendance. La puiſſance publique doit donc compter au nombre de ſes devoirs celui d'aſſurer, de faciliter de multiplier les moyens d'acquérir ces connoiſſances, & ce devoir ne ſe borne pas à l'inſtruction relative aux profeſſions qu'on peut regarder comme des eſpèces de fonctions publiques ; il s'étend auſſi ſur celles que les hommes exercent pour leur utilité propre, ſans ſonger à l'influence qu'elles peuvent avoir ſur la proſpérité générale.

Pour les rendre plus galement utiles.

Cette égalité d'inſtruction contribueroit à la perfection des arts, & non-ſeulement elle détruiroit l'inégalité que celles des fortunes met entre les hommes qui veulent s'y livrer, mais elle établiroit un autre genre d'égalité plus générale, celle du bien-être. Il importe peu au bonheur

commun que quelques hommes doivent à leur fortune des jouiſſances recherchées, ſi tous peuvent ſatisfaire leurs beſoins avec facilité, & réunir dans leur habitation, dans leur habillement, dans leur nourriture, dans toutes les habitudes de leur vie, la ſalubrité, la propreté, & même la commodité ou l'agrément. Or le ſeul moyen d'atteindre à ce but eſt de porter une ſorte de perfection dans les productions des arts, même les plus communs. Alors un plus grand degré de beauté, d'élégance ou de délicateſſe dans celles qui ne ſont deſtinées qu'au petit nombre des riches, loin d'être un mal pour ceux qui qui n'en jouiſſent pas, contribue même à leur avantage en favoriſant les progrès de l'induſtrie animée par l'émulation. Mais ce bien n'exiſteroit pas, ſi la primauté dans les arts étoit uniquement le partage de quelques hommes qui ont pu recevoir une inſtruction plus ſuivie, & non une ſupériorité que, dans une inſtruction à peu près égale, le talent naturel a pu donner. L'ouvrier ignorant ne produit que des ouvrages défectueux en eux-mêmes: mais celui qui n'eſt inférieur que par le talent, peut ſoutenir la concurrence dans tout ce qui n'exige point les dernières reſſources de l'art. Le premier eſt mauvais; le ſecond eſt ſeulement moins bon qu'un autre.

3°. *Pour diminuer le danger où quelques-unes expoſent.*

On peut regarder encore comme une conſéquence de cette inſtruction générale, l'avantage de rendre les diverſes profeſſions moins inſalubres. Les moyens de préſerver des maladies auxquels expoſent un grand nombre d'entr'elles ſont plus ſimples & plus connus qu'on ne l'imagine ordinairement. La grande difficulté eſt ſur-tout de les faire adopter par des hommes qui, n'ayant que la routine de leur profeſſion, ſont embarraſſés par les plus légers changemens, & manquent de cette flexibilité qu'une pratique réfléchie peut ſeule donner Forcés de choiſir entre une perte de temps qui diminue leur gain, & une précaution qui garantiroit leur vie, ils préfèrent un danger éloigné ou incertain à une privation préſente.

4°. *Pour accélérer leurs progrès.*

Ce ſeroit auſſi un moyen de délivrer & ceux qui cultivent les diverſes profeſſions & ceux qui les emploient, de cette foule des petits ſecrets, dont la pratique de preſque tous les arts eſt infectée, qui en arrêtent les progrès, & offrent un aliment éternel à la mauvaiſe foi & à la charlatanerie.

Enfin, ſi les découvertes pratiques les plus importantes ſont dues en général à la théorie des ſciences dont les préceptes dirigent ces arts, il eſt une foule d'inventions de détail que les artiſtes ſeuls peuvent avoir même l'idée de chercher, parce qu'eux ſeuls en connoiſſent le beſoin & en ſentent les avantages. Or, l'inſtruction qu'ils recevront leur rendra cette recherche plus facile; elle les empêchera ſur-tout de s'égarer dans leur route. Faute de cette inſtruction, ceux d'entr'eux à qui la nature a donné le talent de l'invention, loin de pouvoir le regarder comme un bienfait n'y trouvent ſouvent qu'une cauſe de ruine. Au lieu de voir leur fortune s'augmenter par le fruit de leurs découvertes, ils la conſument dans de ſtériles recherches; & en prenant de fauſſes routes dont leur ignorance ne leur permet pas d'appercevoir les dangers, ils finiſſent par tomber dans la folie & dans la miſère.

LA SOCIÉTÉ DOIT ENCORE L'INSTRUCTION PUBLIQUE COMME MOYEN DE PERFECTIONNER L'ESPECE HUMAINE.

1°. *En mettant tous les hommes né avec du génie à portée de le développer.*

C'eſt par la découverte ſucceſſive des vérités de tous les ordres, que les nations civiliſées ont échappé à la barbarie & à tous les maux qui ſuivent l'ignorance & les préjugés. C'eſt par la découverte des vérités nouvelles que l'eſpèce humaine continuera de ſe perfectionner. Comme il n'eſt aucune d'elles qui ne donne un moyen de s'élever à une autre; comme chaque pas, en nous plaçant devant des obſtacles plus difficiles à vaincre, nous communique en même-tems une force nouvelle, il eſt impoſſible d'aſſigner aucun terme à ce perfectionnement.

C'eſt donc encore un véritable devoir de favoriſer la découverte des vérités ſpéculatives, comme l'unique moyen de porter ſucceſſivement l'eſpèce humaine aux divers degrés de perfection, & par conſéquent de bonheur, où la nature lui permet d'aſpirer; devoir d'autant plus important que le bien ne peut être durable, ſi l'on ne fait des progrès vers le mieux, & qu'il faut ou marcher vers la perfection ou s'expoſer à être entraîné en arrière par le choc continuel & inévitable des paſſions, des erreurs & des événemens.

Juſqu'ici un très-petit nombre d'individus reçoivent dans leur enfance une inſtruction qui leur permette de développer toutes leurs facultés naturelles. A peine un centième des enfans peut-il ſe flatter d'obtenir cet avantage, & l'expérience a prouvé que ceux à qui l'a fortune l'a refuſé, & qu'enſuite la force de leur génie aidée d'un heureux haſard a mis à portée de s'inſtruire, ſont reſtés au-deſſous d'eux mêmes. Rien ne répare le défaut de cette éducation première, qui ſeule peut donner & l'habitude de la méthode & cette

variété de connoiſſances ſi néceſſaires pour s'élever dans une ſeule à toute la hauteur que naturellement on pouvoit ſe flatter d'atteindre.

Il ſeroit donc important d'avoir une forme d'inſtruction publique qui ne laiſſât échapper aucun talent ſans être apperçu, & qui lui offrît alors tous les ſecours réſervés juſqu'ici aux enfans des riches. On l'avoit ſenti, même dans les ſiecles d'ignorance. De-là ces nombreuſes fondations pour l'éducation des pauvres ; mais ces inſtitutions ſouillées par les préjugés des tems qui les ont vu naître, ne renferment aucune précaution pour ne les appliquer qu'aux individus dont l'inſtruction peut devenir un bienfait public ; elles n'étoient qu'une eſpèce de loterie, offrant à quelques êtres privilégiés l'avantage incertain de s'élever à une claſſe ſupérieure ; elles faiſoient très-peu pour le bonheur de ceux qu'elles favoriſoient, & rien pour l'utilité commune.

En voyant ce que le génie a ſu exécuter malgré tous les obſtacles, on peut juger des progrès qu'auroit fait l'eſprit humain, ſi une inſtruction mieux dirigée avoit au moins centuplé le nombre des inventeurs.

Il eſt vrai que dix hommes partant du même point, ne feront pas dans une ſcience dix fois plus de découvertes, & ſur-tout n'iront pas dix fois plus loin que l'un d'entr'eux qui auroit été ſeul. Mais les véritables progrès des ſciences ne ſe borne pas à ſe porter en avant. Ils conſiſtent auſſi à s'étendre davantage autour du même point, à raſſembler un plus grand nombre de vérités trouvées par les mêmes méthodes & conſéquences des mêmes principes. Souvent ce n'eſt qu'après les avoir épuiſées qu'il eſt poſſible d'aller au-delà ; & ſous ce point de vue le nombre de ces découvertes ſecondaires amene un progrès réel.

Il faut obſerver encore qu'en multipliant les hommes occupés d'une même claſſe de vérités, on augmente l'eſpérance d'en trouver de nouvelles, parce que la différence de leurs eſprits peut correſpondre plus aiſément à celle des difficultés, & que le haſard qui influe ſi ſouvent ſur le choix des objets de nos recherches, & même ſur celui des méthodes, doit produire alors plus de combinaiſons favorables. De plus, le nombre des génies deſtinés à créer des méthodes, à s'ouvrir une nouvelle carrière, eſt beaucoup plus petit que celui des talens dont on peut attendre des découvertes de détail ; & la ſucceſſion des premiers, au lieu d'être ſouvent interrompue, deviendra d'autant plus rapide qu'on aura donné à plus de jeunes eſprits le moyen de remplir leur deſtinée. Enfin, ces découvertes de détail ſont utiles ſur-tout par leurs applications ; & entre le génie qui invente & le praticien qui en fait ſervir les productions à l'utilité commune, il reſte toujours un intervalle à parcourir que ſouvent on ne peut franchir, ſans ces découvertes d'un ordre inférieur.

Ainſi, tandis qu'une partie de l'inſtruction mettroit les hommes ordinaires en état de profiter des travaux du génie, & de les employer, ſoit à leurs beſoins, ſoit à leur bonheur, une autre partie de cette même inſtruction auroit pour but de mettre en œuvre les talens préparés par la nature, de leur applanir les obſtacles, de les aider dans leur marche.

2°. *En préparant les générations nouvelles par la culture de celles qui les précèdent.*

L'eſpèce de perfectionnement qu'on doit attendre d'une inſtruction plus également répandue, ne ſe borne pas peut-être à donner toute la valeur dont ils ſont ſuſceptibles à des individus nés avec des facultés naturelles toujours égales. Il n'eſt pas auſſi chimérique, qu'il le paroît au premier coup-d'œil, de croire que la culture peut améliorer les générations elles-mêmes, & que le perfectionnement dans les facultés des individus eſt tranſmiſſible à leurs deſcendans. L'expérience ſemble même l'avoir prouvé. Les peuples qui ont échappé à la civiliſation, quoiqu'entourés de nations éclairées, ne paroiſſent point s'élever à leur niveau au moment même où des moyens égaux d'inſtruction leur ſont offerts. L'obſervation des races d'animaux aſſervies aux beſoins de l'homme ſemblent encore offrir une analogie favorable à cette opinion. L'éducation qu'on leur donne ne change pas ſeulement leur taille, leur forme extérieure, leurs qualités purement phyſiques ; elle paroît influer ſur les diſpoſitions naturelles, ſur le caractère de ces races diverſes.

Il eſt donc aſſez ſimple de penſer que ſi pluſieurs générations ont reçu une éducation dirigée vers un but conſtant, ſi chacun de ceux qui les forment a cultivé ſon eſprit par l'étude, les générations ſuivantes naîtront avec une facilité plus grande à recevoir l'inſtruction & plus d'aptitude à en profiter. Quelqu'opinion que l'on ait ſur la nature de l'ame, ou dans quelque ſcepticiſme que l'on ſoit reſté, il ſeroit difficile de nier l'exiſtence d'organes intellectuels, intermédiaires néceſſaires même pour les penſées qui ſemblent s'éloigner le plus des choſes ſenſibles. Parmi ceux qui ſe ſont livrés à des méditations profondes, il n'en eſt aucun à qui l'exiſtence de ces organes ne ſe ſoit manifeſtée ſouvent par la fatigue qu'ils éprouvent. Leur degré de force ou de flexibilité, quoiqu'il ne ſoit pas indépendant du reſte de la conſtitution n'eſt cependant propor-

tion-

tionné ni à la santé ni à la vigueur ; soit du corps, soit des sens. Ainsi l'intensité de nos facultés est attachée au moins en partie à la perfection des organes intellectuels, & il est naturel de croire que cette perfection n'est pas indépendante de l'état où ils se trouvent dans les personnes qui nous transmettent l'existence.

On ne doit point regarder comme un obstacle à ce perfectionnement indéfini la masse immense des vérités accumulées par une longue suite de siècles. Les méthodes de les réduire à des vérités générales, de les ordonner suivant un système simple, d'en abréger l'expression par des formules plus précises, sont aussi susceptibles des mêmes progrès ; & plus l'esprit humain aura découvert de vérités, plus il deviendra capable de les retenir & de les combiner en plus grand nombre.

Si ce perfectionnement indéfini de notre espèce est, comme je le crois, une loi générale de la nature, l'homme ne doit plus se regarder comme un être borné à une existence passagère & isolée, destiné à s'évanouir après une alternative de bonheur & de malheur pour lui-même, de bien & de mal pour ceux que le hazard a placés près de lui, il devient une partie active du grand tout & le coopérateur d'un ouvrage éternel. Dans une existence d'un moment sur un point de l'espace, il peut par ses travaux embrasser tous les lieux, se lier à tous les siècles, & agir encore, long tems après que sa mémoire a disparu de la terre.

Nous nous vantons de nos lumières ; mais peut-on observer l'état actuel des sociétés, sans découvrir dans nos opinions, dans nos habitudes, les restes des préjugés de vingt peuples oubliés, dont les erreurs seules ont échappé au tems & survécu aux révolutions ? Je pourrois citer, par exemple, des nations où il existe des philosophes & des horlogers, & où cependant l'on regarde comme le chef-d'œuvre de la sagesse humaine des institutions introduites par la nécessité, lorsque l'art de l'écriture n'existoit pas encore, où l'on employe pour mesurer le tems dans un acte public les premiers moyens qui se sont offerts aux peuples sauvages. Peut-on ne pas sentir quelle distance immense nous sépare du terme de perfection que déjà nous appercevons dans le lointain, dont le génie nous a ouvert & applani la route, & vers lequel nous entraîne son infatigable activité, tandis qu'un espace plus vaste encore doit se dévoiler aux regards de nos neveux? Peut-on ne pas être également frappé & de tout ce qui reste à détruire, & de tout ce qu'un avenir même prochain offre à nos espérances ?

L'instruction publique est encore nécessaire pour préparer les nations aux changemens que le temps doit amener.

Des changemens dans la température d'un pays, dans les qualités du sol, causés, soit par des loix générales de la nature, soit par l'effet de travaux long-temps continués ; de nouvelles cultures ; la découverte de nouveaux moyens dans les arts ; l'introduction des machines qui employant moins de bras, forcent les ouvriers à chercher d'autres occupations ; l'accroissement enfin ou la diminution de la population doivent produire des révolutions plus ou moins importantes, soit dans les rapports des citoyens entr'eux, soit dans ceux qu'ils ont avec les nations étrangères. Il en peut résulter ou de nouveaux biens dont il faut se trouver prêts à profiter, ou des maux qu'il faut savoir réparer, détourner ou prévenir. Il faudroit donc pouvoir les pressentir & se préparer d'avance à changer d'habitudes. Une nation qui se gouverneroit toujours par les mêmes maximes, & que ses institutions ne disposeroient point à se plier aux changemens, suite nécessaire des révolutions amenées par le tems, verroit naître sa ruine des mêmes opinions, des mêmes moyens qui avoient assuré sa prospérité. L'excès du mal peut seul corriger une nation livrée à la routine ; tandis que celle qui, par une instruction générale, s'est rendue digne d'obéir à la voix de la raison ; qui n'est pas soumise à ce joug de fer que l'habitude impose à la stupidité, profitera des premières leçons de l'expérience, & les préviendra même quelquefois. Comme l'individu obligé de s'écarter du lieu qui l'a vu naître a besoin d'acquérir plus d'idées que celui qui y reste attaché, & doit à mesure qu'il s'en éloigne se ménager de nouvelles ressources ; de même les nations qui s'avancent à travers les siècles ont besoin d'une instruction qui, se renouvellant & se corrigeant sans cesse, suive la marche du tems, la prévienne quelquefois, & ne le contrarie jamais.

Les révolutions amenées par le perfectionnement général de l'espèce humaine, doivent sans doute la conduire à la raison & au bonheur. Mais par combien de malheurs passagers ne faudroit il pas l'acheter ? Combien l'époque n'en seroit-elle reculée, si une instruction générale ne rapprochoit pas les hommes entr'eux, si le progrès des lumières toujours inégalement répandues devenoit l'aliment d'une guerre éternelle d'avarice & de ruse entre les nations, comme entre les diverses classes d'un même peuple, au lieu de les lier par cette réciprocité fraternelle de besoins & de services, fondement d'une félicité commune ?

Diviſion de l'inſtruction publique en trois parties.

De toutes ces réflexions, on voit naître la néceſſité de trois eſpèces d'inſtructions très-diſtinctes.

D'abord une inſtruction commune où l'on doit ſe propoſer;

1°. D'apprendre à chacun, ſuivant le degré de ſa capacité & la durée du tems dont il peut diſpoſer, ce qu'il eſt bon à tous les hommes de connoître, quel que ſoit leur profeſſion & leur goût.

2°. De s'aſſurer un moyen de connoître les diſpoſitions particulières de chaque ſujet, afin de pouvoir en profiter pour l'avantage général.

3°. De préparer les élèves aux connoiſſances qu'exige la profeſſion à laquelle ils ſe deſtinent.

La ſéconde eſpèce d'inſtruction doit avoir pour objet les études relatives aux diverſes proceſſions qu'il eſt utile de perfectionner, ſoit pour l'avantage commun, ſoit pour le bien être particulier de ceux qui s'y livrent.

La troiſième enfin, purement ſcientifique doit former ceux que la nature deſtine à perfectionner l'eſpèce humaine par de nouvelles découvertes, & par-là faciliter ces découvertes, les accélérer & les multiplier.

Néceſſité de diſtinguer dans chacune l'inſtruction des enfans & celle des hommes.

Ces trois eſpèces d'inſtruction ſe diviſent encore en deux parties. En effet, il faut d'abord apprendre aux enfans ce qu'il leur ſera utile de ſavoir, lorſqu'ils entreront dans la jouiſſance entière de leurs droits, lorſqu'ils exerceront d'une manière indépendante les profeſſions auxquelles ils ſont deſtinés : mais il eſt une autre eſpèce d'inſtruction qui doit embraſſer toute la vie. L'expérience a prouvé qu'il n'y avoit pas de milieu entre faire des progrès ou des pertes. L'homme qui, en ſortant de ſon éducation, ne continueroit pas de fortifier ſa raiſon, de nourrir par des connoiſſances nouvelles celles qu'il auroit acquiſes, de corriger les erreurs, ou de rectifier les notions incomplettes qu'il auroit pu recevoir, verroit bientôt s'évanouir tout le fruit du travail de ſes premières années; tandis que le tems effaceroit les traces de ces premières impreſſions qui ne ſeroient pas renouvellées par d'autres études, l'eſprit lui-même en perdant l'habitude de l'application, perdroit de ſa flexibilité & de ſa force. Pour ceux mêmes à qui une profeſſion néceſſaire à leur ſubſiſtance laiſſe le moins de liberté, le tems de l'éducation n'eſt pas à beaucoup près tout celui qu'ils peuvent donner à s'inſtruire. Enfin, la découverte des vérités nouvelles, le développement, le progrès ou l'application des vérités déjà connues, la ſuite des événemens, les changemens dans les loix & les inſtitutions, doivent amener des circonſtances où il devienne utile, & même indiſpenſable d'ajouter de nouvelles lumières à celles de l'éducation. Il ne ſuffit donc pas que l'inſtruction forme des hommes; il faut qu'elle conſerve & perfectionne ceux qu'elle a formés, qu'elle les éclaire, les préſerve de l'erreur, les empêche de retomber dans l'ignorance; il faut que la porte du temple de la vérité ſoit ouverte à tous les âges; & que ſi la ſageſſe des parens a préparé l'âme des enfans à en écouter des oracles, ils ſachent toujours en reconnoître la voix, & ne ſoient point dans le reſte de leur vie expoſés à la confondre avec les ſophiſmes de l'impoſture. La ſociété doit donc préparer des moyens faciles & ſimples de s'inſtruire, pour tous ceux à qui leur fortune ne permet pas de ſe les procurer, & qu'une première éducation n'a pas mis à portée de diſtinguer par eux mêmes, & de chercher les vérités qu'il leur ſeroit utile de connoître.

Néceſſité de diviſer l'inſtruction en pluſieurs degrés, d'après la capacité naturelle & le temps qu'on peut employer à s'inſtruire.

Les enfans, ſuivant la richeſſe de leurs parens, les circonſtances où ſe trouvent leurs familles, l'état auquel on les deſtine, peuvent donner plus ou moins de tems à l'inſtruction. Tous les individus ne naiſſent pas avec des facultés égales, & tous enſeignés par les mêmes méthodes pendant le même nombre d'années n'apprendront pas les mêmes choſes. En cherchant à faire apprendre davantage à ceux qui ont moins de facilité & de talent, loin de diminuer les effets de cette inégalité, on ne feroit que les augmenter. Ce n'eſt point ce que l'on a appris qui eſt utile, mais ce que l'on a retenu, & ſur-tout ce que l'on s'eſt rendu propre, ſoit par la réflexion, ſoit par l'habitude.

La ſomme des connoiſſances qu'il convient de donner à chaque homme, doit donc être proportionnée non-ſeulement au tems qu'il peut donner à l'étude, mais à la force de ſon attention, à l'étendue & à la durée de ſa mémoire, à la facilité & à la préciſion de ſon intelligence. La même obſervation peut également s'appliquer à l'inſtruction qui a pour objet les profeſſions particulières, & même aux études vraiment ſcientifiques.

Or, une inſtruction publique eſt néceſſaire-

ment la même pour tous les individus qui la reçoivent en même-tems. On ne peut donc avoir égard à ces différences qu'en établissant divers cours d'instruction gradués d'après ces vues, de manière que chaque élève en parcoureroit plus ou moins de degrés suivant qu'il pourroit y employer plus de tems, & qu'il auroit plus de facilité pour apprendre. Trois ordres d'établissemens paroissent suffire pour l'instruction générale, & deux pour celle qui est relative, soit aux diverses professions, soit aux sciences.

Chacun de ces ordres d'établissemens peut même encore se prêter à divers degrés d'instructions en donnant la facilité de resserrer le nombre d'objets qu'elle peut embrasser, & de placer plus ou moins la limite de chacun. Alors un père sage, ou celui qui en rempliroit les fonctions, pourroit adapter l'instruction commune & aux diverses dispositions des élèves, & au but de leur éducation, suivant la facilité naturelle & le desir ou l'intérêt de s'éclairer. Dans les institutions établies pour les hommes, chacun trouveroit de même une instruction proportionnée à ses besoins. Alors une éducation que l'équité doit destiner à tous ne seroit plus combinée pour le petit nombre des hommes que la nature ou la fortune ont favorisés.

Motifs d'établir plus de degrés dans l'instruction commune.

1°. *Pour rendre les citoyens capables de remplir les fonctions publiques, afin qu'elles ne deviennent pas une profession.*

Je trouve trois motifs principaux pour multiplier le nombre de degrés de l'instruction commune.

Dans les professions particulières où ceux qui s'y livrent ont pour but principal leur intérêt de profit ou de gloire, & dans celles où les rapports avec les autres hommes, sont toujours d'individu à individu, l'utilité commune exige qu'elles se subdivisent de plus en plus, parce qu'une profession plus bornée peut être mieux exercée, même avec une égale capacité & le même travail. Il n'en est pas de même des professions qui, donnant des relations directes avec la société entière & agissant sur elle, sont de véritables fonctions publiques.

Lorsque la confection des loix, les travaux d'administration, la fonction de juger deviennent des professions particulières réservées à ceux qui s'y sont préparés par des études propres à chacune, alors on ne peut plus dire qu'il règne une véritable liberté. Il se forme nécessairement dans une nation une espèce d'aristocratie, non de talens & de lumières; mais de professions. C'est ainsi qu'en Angleterre celle des hommes de loi est parvenue à concentrer parmi ses membres presque tout le pouvoir réel. Le pays le plus libre est celui où un plus grand nombre de fonctions publiques peuvent être exercées par ceux qui n'ont reçu qu'une instruction commune. Il faut donc que les loix cherchent à rendre plus simple l'exercice de ces fonctions, & qu'en même-tems un système d'éducation sagement combiné donne à cette instruction commune toute l'étendue nécessaire pour rendre dignes de remplir ces fonctions, ceux qui ont su en profiter.

2°. *Pour que la division des métiers & des professions ne conduise pas le peuple à la stupidité.*

M. Smith a remarqué que plus les professions méchaniques se divisoient, plus le peuple étoit exposé à contracter cette stupidité naturelle aux hommes bornés à un petit nombre d'idées d'un même genre. L'instruction est le seul remede de ce mal, d'autant plus dangereux dans un état que les loix y ont établi plus d'égalité. En effet, si elle s'étend au-delà des droits purement personnels, le sort de la nation dépend alors en partie d'hommes hors d'état d'être dirigés par leur raison, & d'avoir une volonté qui leur appartienne. Les loix prononcent l'égalité dans les droits, les institutions pour l'instruction publique peuvent seules rendre cette égalité réelle. Celle qui est établie par les loix est ordonnée par la justice; mais l'instruction seule peut faire que ce principe de justice ne soit pas en contradiction avec celui qui prescrit de n'accorder aux hommes que les droits dont l'exercice, conforme à la raison & à l'intérêt commun, ne blesse point ceux des autres membres de la même société. Il faut donc, à la fois, qu'un des degrés de l'instruction commune rende capable de bien remplir toutes les fonctions publiques les hommes même d'une capacité ordinaire, & qu'un autre n'exige qu'aussi peu de temps que peut en sacrifier à l'étude l'individu destiné à la branche la plus resserrée d'une profession méchanique, afin qu'il puisse échapper à la stupidité, non par l'étendue mais par le choix & la justesse des notions qu'il recevra.

Autrement on introduiroit une inégalité très-réelle en faisant du pouvoir le patrimoine exclusif des individus qui l'acheteroient en se dévouant à certaines professions, ou on livreroit les hommes à l'autorité de l'ignorance toujours injuste & cruelle, toujours soumise à la volonté corrompue de quelque tyran hypocrite; on ne pourroit maintenir ce fantôme imposteur d'égalité, qu'en sacrifiant la propriété, la liberté, la sûreté aux caprices des féroces agioteurs d'une multitude égarée & stupide.

3° Pour diminuer, par une instruction générale, la vanité & l'ambition.

Dans une société nombreuse, c'est un grand mal que cette avidité turbulente avec laquelle ceux qui n'emploient pas tour leur temps, soit à travailler pour leur subsistance, soit à s'enrichir, poursuivent les places qui donnent du pouvoir ou qui flattent la vanité : à peine un homme a-t-il pu acquérir quelques demi-connoissances, que déjà il veut gouverner sa ville ou qu'il prétend l'éclairer. On regarde comme une vie inutile & presque honteuse celle d'un citoyen qui, occupé du soin de ses affaires, reste tranquillement dans le sein de sa famille à préparer le bonheur de ses enfans, à cultiver l'amitié, à exercer la bienfaisance, à fortifier sa raison par de nouvelles connoissances, & son ame par de nouvelles vertus. Cependant il est difficile d'espérer qu'une nation puisse jouir d'une liberté paisible & perfectionner ses institutions & ses loix, si l'on ne voit s'y multiplier cette classe d'hommes, dont l'impartialité, le désintéressement & les lumières doivent finir par diriger l'opinion : eux seuls peuvent opposer une barriere au charlatanisme, à l'hypocrisie qui sans cette utile résistance, s'empareroient de toutes les places. Ceux que des talens ou des vertus y appellent, ne pourroient sans ce secours combattre l'intrigue qu'avec désavantage. En effet, un instinct naturel inspirera toujours aux hommes peu éclairés une sorte de défiance pour ceux qui aspireront à obtenir leurs suffrages : ne pouvant juger d'après leurs propres lumières, croiront-ils les concurrens sur eux-mêmes ou sur leur rivaux ? Ne se défieront-ils pas de leurs opinions dans lesquelles ils leur supposeront un intérêt caché, avec d'autant plus de facilité, que si cet intérêt existoit réellement, ils ne le distingueroient pas ? Il faut donc que la confiance du commun des citoyens puisse se reposer sur des hommes qui n'aspirent à rien, & qui soient en état de guider leur choix.

Mais cette classe ne peut exister que dans un pays où l'instruction publique offriroit à un très-grand nombre d'individus la facilité d'acquérir ces connoissances qui consolent & embellissent la vie, qui empêchent de sentir le poids du temps & la fatigue du repos. C'est-là que ces nobles amis de la vérité peuvent se multiplier assez pour être utiles, & trouver dans la société de leurs égaux un encouragement à leur modeste & paisible carrière. C'est là seulement que des connoissances ordinaires n'offrant pas à l'ambition des espérances séductrices, on n'a besoin que d'une vertu commune pour consentir à n'être qu'un honnête homme, & un citoyen éclairé.

Ce que nous venons de dire de l'instruction des enfans, s'applique également à celle des hommes; il faut qu'elle puisse se proportionner & à leur capacité naturelle, à l'étendue de leur instruction première, & au temps qu'ils peuvent ou qu'ils veulent encore y consacrer, afin d'établir toute l'égalité qui peut exister entre des choses nécessairement inégales, celle qui exclut non la supériorité, mais la dépendance.

Sous une constitution fondée sur des principes injustes, & dans laquelle cependant un mélange adroit de monarchie ou d'aristocratie assureroit la tranquillité & le bien-être du peuple dont il détruiroit la liberté ; une instruction publique, générale seroit sans doute utile : cependant l'état pourroit conserver sans elle la paix & même une sorte de prospérité. Mais une constitution vraiment libre, où toutes les classes de la société jouissent des mêmes droits, ne peut subsister si l'ignorance d'une partie des citoyens ne leur permet pas d'en connoître la nature & les limites, les oblige de prononcer sur ce qu'ils ne connoissent pas, de choisir quand ils ne peuvent juger ; une telle constitution se détruiroit d'elle même après quelques orages, & dégénéreroit en une de ces formes de gouvernement qui peuvent conserver la paix au milieu d'un peuple ignorant & corrompu.

Nécessité d'examiner à part chaque division & chaque degré de l'instruction.

Pour chacune des nombreuses divisions qui viennent d'être établies, il est nécessaire d'examiner, 1°. quels doivent être les objets de l'instruction, & à quel terme il convient de s'arrêter ; 2°. quels livres doivent servir à chaque enseignement, & quels autres moyens il peut être utile d'y ajouter ; 3°. quels doivent être les méthodes d'enseigner ; 4°. quels maîtres on doit choisir, par qui & comment il faut qu'ils soient choisis.

En effet, ces diverses questions ne doivent pas être résolues de la même manière pour chacune des divisions qui viennent d'être établies. Le véritable esprit systématique ne consiste pas à étendre au hasard les applications d'une même maxime, mais à faire dériver des mêmes principes les regles propres à chaque objet. Il est le talent de comparer sous toutes leurs faces toutes les idées justes & vraies qui s'offrent à la méditation, d'en faire sortir les combinaisons neuves ou profondes qui y sont cachées, & non l'art de généraliser des combinaisons formées au hasard du petit nombre d'idées qui se présentent les premières. Ainsi, dans le système du monde, les astres soumis par une loix commune à une dépendance réciproque, se meuvent chacun dans une orbite différente, suivent des directions diverses ; & entraînés avec des vîtesses qui changent à chaque instant, présentent dans le résultat d'un même

principe une inépuisable variété d'apparences & de mouvemens.

Questions préliminaires à résoudre.

Mais avant d'entrer dans ces détails, il faut déterminer, 1°. si l'éducation publique, instituée par un pouvoir national, doit se borner à l'instruction; 2°. jusqu'où s'étend sur cette instruction les droits de la puissance publique; 3°. si l'instruction doit être la même pour les deux sexes; ou s'il faut, pour chacun, des établissemens particuliers.

L'ÉDUCATION PUBLIQUE DOIT SE BORNER A L'INSTRUCTION.

1°. *Parce que la différence nécessaire des travaux & des fortunes empêche de lui donner plus d'étendue.*

L'éducation publique doit-elle se borner à l'instruction? On trouve chez les anciens quelques exemples d'une éducation commune où tous les jeunes citoyens, regardés comme les enfans de la république, étoient élevés pour elle, & non pour leur famille ou pour eux-mêmes. Plusieurs philosophes ont tracé le tableau d'institutions semblables. Ils croyoient y trouver un moyen de conserver la liberté & les vertus républicaines, qu'ils voyoient constamment fuir, après un petit nombre de générations, les pays où elles avoient brillé avec le plus de splendeur: mais ces principes ne peuvent s'appliquer aux nations modernes. Cette égalité absolue dans l'éducation ne peut exister que chez des peuples où les travaux de la société sont exercés par des esclaves. C'est toujours en supposant une nation avilie que les anciens ont cherché les moyens d'en élever une autre à toutes les vertus dont la nature humaine est capable. L'égalité qu'ils vouloient établir entre les citoyens, ayant constamment pour base l'inégalité monstrueuse de l'esclave & du maître, tous leurs principes de liberté & de justice étoient fondés sur l'iniquité & la servitude. Aussi n'ont-ils pu jamais échapper à la juste vengeance de la nature outragée. Par-tout ils ont cessé d'être libres, parce qu'ils ne vouloient pas souffrir que les autres hommes le fussent comme eux.

Leur indomptable amour de la liberté n'étoit pas la passion généreuse de l'indépendance & de l'égalité, mais la fièvre de l'ambition & de l'orgueil; un mélange de dureté & d'injustice corrompoit leurs plus nobles vertus: & comment une liberté paisible, la seule qui puisse être durable, auroit-elle appartenu à des hommes qui ne pouvoient être indépendans qu'en exerçant la domination, & vivre avec leurs concitoyens comme avec des frères, sans traiter en ennemis le reste des hommes? Que cependant ceux qui aujourd'hui se vantent d'aimer la liberté en condamnant à l'esclavage des êtres que la nature a faits leurs égaux, ne prétendent pas même à ces vertus souillées des peuples antiques: ils n'ont plus pour excuse ni le préjugé de la nécessité, ni l'invincible erreur d'une coutume universelle; & l'homme vil dont l'avarice tire un honteux profit du sang & des souffrances de ses semblables, n'appartient pas moins que son esclave au maître qui voudra l'acheter.

Parmi nous, les emplois pénibles de la société sont confiés à des hommes libres qui, obligés de travailler pour satisfaire à leurs besoins, ont cependant les mêmes droits, & sont les égaux de ceux que leur fortune en a dispensés. Une grande portion des enfans des citoyens sont destinés à des occupations dures dont l'apprentissage doit commencer de bonne heure, dont l'exercice occupera tout leur temps: leur travail devient une partie de la ressource de leur famille, même avant qu'ils soient absolument sortis de l'enfance; tandis qu'un grand nombre à qui l'aisance de leurs parens permet d'employer plus de temps, & de consacrer même quelque dépense à une éducation plus étendue, se préparent par cette éducation à des professions plus lucratives; & que pour d'autres enfin, nés avec une fortune indépendante, l'éducation a pour objet unique de leur assurer les moyens de vivre heureux & d'acquérir la richesse ou la considération que donnent les places, les les services ou les talens.

Il est donc impossible de soumettre à une éducation rigoureusement la même des hommes dont la destination est si différente. Si elle est établie pour ceux qui ont moins de temps à consacrer à l'instruction, la société est forcée de sacrifier tous les avantages qu'elle peut espérer du progrès des lumières. Si au contraire on vouloit la combiner pour ceux qui peuvent sacrifier leur jeunesse entière à s'instruire, ou l'on y trouveroit d'insurmontables obstacles, ou il faudroit renoncer aux avantages d'une institution qui embrassât la généralité des citoyens. Enfin dans l'une & dans l'autre supposition, les enfans ne seroient élevés ni pour eux-mêmes, ni pour la patrie, ni pour les besoins qu'ils auront à satisfaire, ni pour les devoirs qu'ils seront obligés de remplir.

Une éducation commune ne peut pas se graduer comme l'instruction. Il faut qu'elle soit complette, sinon elle est nulle & même nuisible.

2°. *Parce qu'alors elle porteroit atteinte aux droits des parens.*

Un autre motif oblige encore de borner l'édu-

cation publique à la seule instruction ; c'est qu'on peut l'étendre plus loin sans blesser des droits que la puissance publique doit respecter.

Les hommes ne se sont rassemblés en société que pour obtenir la jouissance plus entiere, plus paisible & plus assurée de leurs droits naturels ; & sans doute on doit y comprendre celui de veiller sur les premières années de ses enfans, de suppléer à leur inintelligence, de soutenir leur foiblesse, de guider leur raison naissante & de les préparer au bonheur. C'est un devoir imposé par la nature, & il en résulte un droit que la tendresse paternelle ne peut abandonner. On commettroit donc une véritable injustice en donnant à la majorité réelle des chefs de famille, & plus encore en confiant à celle de leurs représentans le pouvoir d'obliger les peres à renoncer au droit d'élever eux-mêmes leurs familles. Par une telle institution qui, brisant les liens de la nature, détruiroit le bonheur domestique, affoibliroit ou même anéantiroit ces sentimens de reconnoissance filiale, premier germe de toutes les vertus ; on condamneroit la société qui l'auroit adoptée à n'avoir qu'un bonheur de convention & des vertus factices. Ce moyen peut former sans doute un ordre de guerriers ou une société de tyrans ; mais il ne fera jamais une nation d'hommes, un peuple de freres.

3°. *Parce qu'une éducation publique deviendroit contraire à l'indépendance des opinions.*

D'ailleurs l'éducation, si on l'a prend dans toute son étendue, ne se borne pas seulement à l'instruction positive, à l'enseignement des vérités de fait & de calcul, mais elle embrasse toutes les opinions politiques morales ou religieuses. Or, la liberté de ces opinions ne seroit plus qu'illusoire, si la société s'emparoit des générations naissantes pour leur dicter ce qu'elles doivent croire. Celui qui en entrant dans la société y porte des opinions que son éducation lui a données, n'est plus un homme libre ; il est l'esclave de ses maîtres, & ses fers sont d'autant plus difficiles à rompre que lui-même ne les sent pas, & croit obéir à sa raison, quand il ne fait que se soumettre à celle d'un autre. On dira peut-être qu'il ne sera pas plus réellement libre, s'il reçoit ses opinions de sa famille. Mais alors ces opinions ne sont pas les mêmes pour tous les citoyens; chacun s'apperçoit bientôt que sa croyance n'est pas la croyance universelle; il est averti de s'en défier; elle n'a plus à ses yeux le caractère d'une vérité convenue; & son erreur, s'il y persiste, n'est plus qu'une erreur volontaire. L'expérience a montré combien le pouvoir de ces premières idées s'affoiblit, dès qu'il s'éleve contr'elles des réclamations ; on sait qu'alors la vanité de les rejetter l'emporte souvent sur celle de ne pas changer. Quand bien même ces opinions commenceroient par être à-peu-près les mêmes dans toutes les familles, bientôt si une erreur de la puissance publique ne leur offroit un point de réunion, on les verroit se partager, & dès-lors tout le danger disparoîtroit avec l'uniformité. D'ailleurs, les préjugés qu'on prend dans l'éducation domestique sont une suite de l'ordre naturel des sociétés, & une sage instruction en répandant les lumières en est le remede ; au lieu que les préjugés donnés par la puissance publique sont une véritable tyrannie, un attentat contre une des parties les plus précieuses de la liberté naturelle.

Les anciens n'avoient aucune notion de ce genre de liberté ; ils sembloient même n'avoir pour but dans leurs institutions que de l'anéantir. Ils auroient voulu ne laisser aux hommes que les idées, que les sentimens qui entroient dans le système du législateur. Pour eux la nature n'avoit créé que des machines, dont la loi seule devoit régler les ressorts & diriger l'action. Ce système étoit pardonnable sans doute à des sociétés naissantes, où l'on ne voyoit autour de soi que des préjugés & des erreurs ; tandis qu'un petit nombre de vérités, plutôt soupçonnées que connues, & devinées que découvertes, étoit le partage de quelques hommes privilégiés, forcés même de les dissimuler. On pouvoit croire alors qu'il étoit nécessaire de fonder sur des erreurs le bonheur de la société, & par conséquent de conserver, mettre à l'abri de tout examen dangereux les opinions qu'on avoit jugé propres à l'assurer.

Mais aujourd'hui qu'il est reconnu que la vérité seule peut être la base d'une prospérité durable, & que les lumières croissant sans cesse ne permettent plus à l'erreur de se flatter d'un empire éternel, le but de l'éducation ne peut plus être de consacrer les opinions établies, mais au contraire de les soumettre à l'examen libre de générations successives, toujours de plus en plus éclairées.

Enfin une éducation complette s'étendroit aux opinions religieuses ; la puissance publique seroit donc obligée d'établir autant d'éducations différentes qu'il y auroit de religions anciennes ou nouvelles professées sur son territoire, ou bien elle obligeroit les citoyens des diverses croyances, soit d'adopter la même pour leurs enfans, soit de se borner à choisir entre le petit nombre qu'il seroit convenu d'encourager. On sait que la plupart des hommes suivent en ce genre les opinions qu'ils ont reçues dès leur enfance, & qu'il leur vient rarement l'idée de les examiner. Si donc elles font partie de l'éducation publique, elles cessent d'être le choix libre des citoyens, & deviennent un joug imposé par un pouvoir illégitime. En un mot, il est également impossible ou d'admettre ou de rejetter l'instruction religieuse dans une éducation publique qui excluroit l'éduca-

tion domeſtique, ſans porter atteinte à la conſcience des parens, lorſque ceux-ci regarderoient une religion excluſive comme néceſſaire, ou même comme utile à la morale & au bonheur d'une autre vie. Il faut donc que la puiſſance publique ſe borne à regler l'inſtruction, en abandonnant aux familles le reſte de l'éducation.

La puiſſance publique n'a pas droit de lier l'enſeignement de la morale à celui de la religion.

A cet égard même ſon action ne doit être ni arbitraire ni univerſelle. On a déjà vu que les opinions religieuſes ne peuvent faire partie de l'inſtruction commune, puiſque devant être le choix d'une conſcience indépendante, aucune autorité n'a le droit de préférer l'une à l'autre, & il en réſulte la néceſſité de rendre l'enſeignement de la morale rigoureuſement indépendant de ces opinions.

Elle n'a pas droit de faire enſeigner des opinions comme des vérités.

La puiſſance publique ne peut même ſur aucun objet avoir le droit de faire enſeigner des opinions comme des vérités ; elle ne doit impoſer aucune croyance. Si quelques opinions lui paroiſſent des erreurs dangereuſes, ce n'eſt pas en faiſant enſeigner les opinions contraires qu'elle doit les combattre ou les prévenir ; c'eſt en les écartant de l'inſtruction publique, non par des loix, mais par le choix des maîtres & des méthodes ; c'eſt ſur-tout en aſſurant aux bons eſprits les moyens de ſe ſouſtraire à ces erreurs, & d'en connoître tous les dangers.

Son devoir eſt d'armer contre l'erreur, qui eſt toujours un mal public, toute la force de la vérité ; mais elle n'a pas droit de décider où réſide la vérité, où ſe trouve l'erreur. Ainſi la fonction des miniſtres de la religion eſt d'encourager les hommes à remplir leurs devoirs, & cependant la prétention à décider excluſivement quels ſont ces devoirs ſeroit la plus dangereuſe des uſurpations ſacerdotales.

En conſéquence elle ne doit pas confier l'enſeignement à des corps perpétuels.

La puiſſance publique doit donc éviter ſur-tout de confier l'inſtruction à des corps enſeignans qui ſe recrutent par eux-mêmes. Leur hiſtoire eſt celle des efforts qu'ils ont faits pour perpétuer de vaines opinions que les hommes éclairés avoient dès long-tems reléguées dans la claſſe des erreurs ; elle eſt celle de leurs tentatives pour impoſer aux eſprits un joug à l'aide duquel ils eſpéroient prolonger leur crédit ou étendre leurs richeſſes. Que ces corps ſoient des ordres de moines, des congrégations de demi moines, des univerſités, des ſimples corporations, le danger eſt égal. L'inſtruction qu'ils donneront aura toujours pour but, non le progrès des lumières, mais l'augmentation de leur pouvoir ; non d'enſeigner la vérité, mais de perpétuer les préjugés utiles à leur ambition, les opinions qui ſervent leur vanité. D'ailleurs, quand même ces corporations ne ſeroient pas les apôtres déguiſés des opinions qui leur ſont utiles, il s'y établiroit des idées héréditaires ; toutes les paſſions de l'orgueil s'y uniroient pour éterniſer le ſyſtême d'un chef qui les a gouvernées, d'un confrère célèbre dont elles auroient la ſottiſe de s'approprier la gloire ; & dans l'art même de chercher la vérité, on verroit s'introduire l'ennemi le plus dangereux de ſes progrès, les habitudes conſacrées.

On ne doit plus craindre ſans doute le retour de ces grandes erreurs qui frappoient l'eſprit humain d'une longue ſtérilité, qui aſſerviſſoient les nations entières aux caprices de quelques docteurs à qui elles ſembloient avoir délégué le droit de penſer pour elles. Mais par combien de petits préjugés de détail ces corps ne pourroient-ils pas encore embarraſſer ou ſuſpendre les progrès de la vérité ? Qui ſait même ſi, habiles à ſuivre avec une infatigable opiniâtreté leur ſyſtême dominateur, ils ne pourroient pas retarder aſſez ces progrès pour ſe donner le tems de river les nouveaux fers qu'ils nous deſtinent avant que leur poids nous eût avertis de les briſer ? Qui ſait ſi le reſte de la nation, trahie à la fois & par ces inſtituteurs, & par la puiſſance publique qui les auroit protégés, pourroit découvrir leurs projets aſſez tôt pour les déconcerter & les prévenir ? Créez des corps enſeignans, & vous ſerez sûrs d'avoir créé ou des tyrans, ou des inſtrumens de la tyrannie.

La puiſſance publique ne peut pas établir un corps de doctrine qui doive être enſeigné excluſivement.

Sans doute il eſt impoſſible qu'il ne ſe mêle des opinions aux vérités qui doivent être l'objet de l'inſtruction. Si celles des ſciences mathématiques ne ſont jamais expoſées à être confondues avec l'erreur, le choix des démonſtrations & des des méthodes doit varier ſuivant leurs progrès, ſuivant le nombre & la nature de leurs applications uſuelles. Si donc dans ce genre, & dans ce genre ſeul, une perpétuité dans l'enſeignement ne conduiſoit pas à l'erreur, elle s'oppoſeroit encore à toute eſpèce de perfectionnement. Dans les ſciences naturelles les faits ſont conſtans. Mais les uns après avoir préſenté une uniformité entière, offrent bientôt des différences, des modifications, qu'un examen plus ſuivi ou des obſervations multipliées font découvrir ;

d'autres regardés d'abord comme généraux, ceſſent de l'être, parce que le tems ou une recherche plus attentive ont montré des exceptions. Dans les ſciences morales & politiques les faits ne ſont pas ſi conſtans, ou du moins ne le paroiſſent pas à ceux qui les obſervent. Plus d'intérêts, de préjugés, de paſſions mettent obſtacle à la vérité, on doit moins ſe flatter de l'avoir rencontrée; & il y auroit plus de préſomption à vouloir impoſer aux autres les opinions qu'on prendroit pour elle. C'eſt ſurtout dans ces ſciences qu'entre les vérités reconnues, & celles qui ont échappé à nos recherches, il exiſte un eſpace immenſe que l'opinion ſeule peut remplir. Si dans cet eſpace les eſprits ſupérieurs ont placé des vérités, à l'aide deſquelles ils y marchent d'un pas ferme, & peuvent même s'élancer au-delà de ſes limites; pour le reſte des hommes ces mêmes vérités ſe confondent encore avec les opinions, & perſonne n'a droit de les diſtinguer pour autrui, & de dire : *Voilà ce que je vous ordonne de croire, & ce que je ne puis vous prouver.*

Des vérités appuyées d'une preuve certaine, & généralement reconnues, ſont les ſeules qu'on doive regarder comme immuables, & on ne peut s'empêcher d'être effrayés de leur petit nombre. Celles qu'on croit les plus univerſellement reçues, contre leſquelles on ne ſuppoſeroit pas qu'il pût s'élever des réclamations, ne doivent ſouvent cet avantage qu'au haſard, qui n'a point tourné vers elles les eſprits du grand nombre. Qu'on les livre à la diſcuſſion, & bientôt on verra naître l'incertitude, & l'opinion partagée flotter long-tems incertainement.

Cependant comme ces ſciences influent davantage ſur le bonheur des hommes, il eſt bien plus important que la puiſſance publique ne dicte pas la doctrine commune du moment comme des vérités éternelles, de peur qu'elle ne faſſe de l'inſtruction un moyen de conſacrer les préjugés qui lui ſont utiles, & un inſtrument de pouvoir de ce qui doit être la barrière la plus ſûre contre tout pouvoir injuſte.

La puiſſance publique doit d'autant moins donner ſes opinions pour baſe de l'inſtruction, qu'on ne peut la regarder comme au niveau des lumières du ſiècle où elle s'exerce.

Les dépoſitaires de la puiſſance publique reſteront toujours à une diſtance plus ou moins grande du point où ſont parvenus les eſprits deſtinés à augmenter la maſſe des lumières. Quand bien même quelques hommes de génie ſeroient aſſis parmi ceux qui exercent le pouvoir, ils ne pourroient jamais avoir, dans tous les inſtans, une prépondérance qui leur permît de réduire en pratique les réſultats de leurs méditations. Cette confiance dans une raiſon profonde dont on ne peut ſuivre la marche, cette ſoumiſſion volontaire pour le talent, cet hommage à la renommée coûtent trop à l'amour-propre pour devenir, au moins de long tems, des ſentimens habituels, & non une ſorte d'obéiſſance forcée par des circonſtances impérieuſes & réſervée aux tems de danger & de trouble. D'ailleurs, ce qui, à chaque époque, marque le véritable terme des lumières, n'eſt pas la raiſon particulière de tel homme de génie qui peut avoir auſſi ſes préjugés perſonnels, mais la raiſon commune des hommes éclairés; & il faut que l'inſtruction ſe rapproche de ce terme des lumières, plus que la puiſſance publique ne peut elle-même s'en rapprocher. Car l'objet de l'inſtruction n'eſt pas de perpétuer les connoiſſances devenues générales dans une nation, mais de les perfectionner & de les étendre.

Que ſeroit-ce ſi la puiſſance publique, au lieu de ſuivre, même de loin, les progrès des lumières, étoit elle-même eſclave des préjugés; ſi, par exemple, au lieu de reconnoître la ſéparation abſolue du pouvoir politique qui règle les actions, & de l'autorité religieuſe qui ne peut s'exercer que ſur les conſciences, elle proſtituoit la majeſté des loix juſqu'à les faire ſervir à établir les principes bigots d'une ſecte obſcure, dangereuſe par un ſombre fanatiſme, & dévouée au ridicule par ſoixante ans de convulſions? Que ſeroit-ce ſi, ſoumiſe à l'influence de l'eſprit mercantile, elle employoit les loix à favoriſer, par des prohibitions, les projets de l'avidité & la routine de l'ignorance; ou ſi, docile à la voix de quelques zélateurs des doctrines occultes, elle ordonnoit de préférer les illuſions de l'illumination intérieure aux lumières de la raiſon? Que ſeroit-ce ſi, égarée par des trafiquans avares qui ſe croient permis de vendre ou d'acheter des hommes, pourvu que ce commerce leur rapporte un pour cent de plus; trompée par des planteurs barbares qui ne comptent pour rien le ſang ou les larmes de leurs frères, pourvu qu'ils puiſſent les convertir en or; & dominée par de vils hypocrites, elle conſacroit, par une contradiction honteuſe, la violation la plus ouverte des droits établis par elle-même? Comment alors pourroit-elle ordonner d'enſeigner ou ces coupables maximes, ou des principes directement contraires à ſes loix? Que deviendroit l'inſtruction chez un peuple où il faudroit que le droit public, que l'économie politique changeaſſent avec les opinions des légiſlateurs; où l'on ne permettroit pas d'établir les vérités qui condamneroient leur conduite; où non contens de tromper ou d'opprimer leurs contemporains, ils étendroient leurs fers ſur les générations ſuivantes, & les dévoueroient à la honte éternelle de partager ou leur corruption ou leurs préjugés?

Le devoir, comme le droit de la puiſſance publique, ſe borne donc à fixer l'objet de l'inſtruction & à s'aſſurer qu'il ſera bien rempli.

La puiſſance publique doit donc, après avoir fixé l'objet & l'étendue de chaque inſtruction, s'aſſurer qu'à chaque époque le choix des maîtres & celui des livres ou des méthodes ſera d'accord avec la raiſon des hommes éclairés, & abandonner le reſte à leur influence.

La conſtitution de chaque nation ne doit faire partie de l'inſtruction que comme un fait.

On a dit que l'enſeignement de la conſtitution de chaque pays devoit y faire partie de l'inſtruction nationale. Cela eſt vrai, ſans doute, ſi on en parle comme d'un fait; ſi on ſe contente de l'expliquer & de la développer; ſi, en l'enſeignant, on ſe borne à dire, telle eſt la conſtitution établie dans l'état & a laquelle tous les citoyens doivent ſe ſoumettre. Mais ſi on entend qu'il faut l'enſeigner comme une doctrine conforme aux principes de la raiſon univerſelle, ou exciter en ſa faveur un aveugle enthouſiaſme qui rende les citoyens incapables de la juger; ſi on leur dit: voilà ce que vous devez adorer & croire, alors c'eſt une eſpece de religion politique que l'on veut créer, c'eſt une chaîne que l'on prépare aux eſprits, & on viole la liberté dans ſes droits les plus ſacrés, ſous prétexte d'apprendre à la chérir. Le but de l'inſtruction n'eſt pas de faire admirer aux hommes une légiſlation toute faite, mais de les rendre capables de l'apprécier & de la corriger. Il ne s'agit pas de ſoumettre chaque génération aux opinions comme à la volonté de celle qui la précede, mais de les éclairer de plus en plus, afin que chacune devienne de plus en plus digne de ſe gouverner par ſa propre raiſon.

Il eſt poſſible que la conſtitution d'un pays renferme des loix abſolument contraires au bon ſens ou à la juſtice, loix qui aient échappé aux légiſlateurs dans des momens de trouble, qui leur aient été arrachées par l'influence d'un orateur ou d'un parti, par l'impulſion d'une effervescence populaire; qui enfin leur aient été inſpirées, les unes par la corruption, les autres par de fauſſes vues d'une utilité locale & paſſagère. Il peut arriver, il arrivera même ſouvent qu'en donnant ces loix, leurs auteurs n'aient pas ſenti en quoi elles contrarioient les principes de la raiſon, ou qu'ils n'aient pas voulu abandonner ces principes, mais ſeulement en ſuſpendre pour un moment l'application. Il ſeroit donc abſurde d'enſeigner les loix établies autrement que comme la volonté actuelle de la puiſſance publique à laquelle on eſt obligé de ſe ſoumettre, ſans quoi on s'expoſeroit même au ridicule de faire enſeigner comme vrais des principes contradictoires.

Ces réflexions doivent s'étendre à l'inſtruction deſtinée aux hommes

Ce que nous avons dit de cette partie de l'inſtruction deſtinée aux premières années s'étend également à celle qui doit embraſſer le reſte de la vie. Elle ne doit pas avoir pour objet de propager telles ou telles opinions, d'enraciner dans les eſprits des principes utiles à certaines vues, mais d'inſtruire les hommes des faits qu'il leur importe de connnoître, de mettre ſous leurs yeux les diſcuſſions qui intéreſſent leurs droits ou leur bonheur, & de leur offrir les ſecours néceſſaires pour qu'ils puiſſent ſe décider par eux-mêmes.

Sans doute ceux qui exercent la puiſſance publique doivent éclairer les citoyens ſur les motifs des loix auxquelles ils les ſoumettent. Il faut donc bien ſe garder de proſcrire ces explications de loix, ces expoſitions de motifs ou d'intentions qui ſont un hommage à ceux en qui réſide le véritable pouvoir, & dont les légiſlateurs ne ſont que les interprêtes. Mais au-delà des explications néceſſaires pour entendre la loi & l'exécuter, il faut regarder ces préambules ou ces commentaires préſentés au nom des légiſlateurs, moins comme une inſtruction que comme un compte rendu par les dépoſitaires du pouvoir au peuple dont ils l'ont reçu, & ſur-tout il faut bien ſe garder de croire que de telles explications ſuffiſent pour remplir leur devoir relativement à l'inſtruction publique. Ils ne doivent pas ſe borner à ne pas mettre obſtacle aux lumières qui pourroient conduire les citoyens à des vérités contraires à leurs opinions perſonnelles. Il faut qu'ils aient la généroſité, ou plutôt l'équité de préparer eux-mêmes ces lumières.

Dans les gouvernemens arbitraires on a ſoin de diriger l'enſeignement, de manière qu'il diſpoſe à une obéiſſance aveugle pour le pouvoir établi, & de ſurveiller enſuite l'impreſſion & même les diſcours, afin que les citoyens n'apprennent jamais rien, qui ne ſoit propre à les confirmer dans les opinions que leurs maîtres veulent leur inſpirer. Dans une conſtitution libre, quoique le pouvoir ſoit entre les mains d'hommes choiſis par les citoyens, & ſouvent renouvellés, que ce pouvoir ſemble dès-lors ſe confondre avec la volonté générale ou l'opinion commune; il n'en doit pas davantage donner pour règle aux eſprits les loix qui ne doivent exercer leur empire que ſur les actions: autrement il s'enchaîneroit lui-même, & obéiroit pendant des

siècles aux erreurs qu'il auroit une fois établies. Que l'exemple de l'Angleterre devienne donc une leçon pour les autres peuples : un respect superstitieux pour la constitution, ou pour certaines loix auxquelles on s'est avisé d'attribuer la prospérité nationale, un culte servile pour quelques maximes consacrées par l'intérêt des classes riches & puissantes, y font partie de l'éducation, y sont maintenus par tous ceux qui aspirent à la fortune ou au pouvoir, y sont devenus une sorte de religion politique qui rend presque impossible tout progrès vers le perfectionnement de la constitution & des loix.

Cette opinion est bien contraire à celle de ces prétendus philosophes qui veulent que les vérités mêmes ne soient pour le peuple que des préjugés; qui proposent de s'emparer des premiers momens de l'homme pour le frapper d'images que le tems ne puisse détruire, de l'attacher aux loix, à la constitution de son pays par un sentiment aveugle, & de ne le conduire à la raison, qu'au milieu des prestiges de l'imagination & du trouble des passions. Mais je leur demanderai comment ils peuvent être si sûrs que ce qu'ils croient est ou sera toujours la vérité? De qui ils ont reçu le droit de juger où elle se trouve? Par quelle prérogative ils jouissent de cette infaillibilité qui seule peut permettre de donner son opinion pour règle à l'esprit d'un autre? Sont-ils plus certains des vérités politiques que les fanatiques de toutes les sectes croient l'être de leurs chimères religieuses? Cependant le droit est le même, le motif est semblable; & permettre d'éblouir les hommes au lieu de les éclairer, de les séduire pour la vérité, de la leur donner comme un préjugé, c'est autoriser, c'est consacrer toutes les folies de l'enthousiasme, toutes les ruses du prosélytisme.

L'instruction doit être la même pour les femmes & pour les hommes.

Nous avons prouvé que l'éducation publique devoit se borner à l'instruction, nous avons montré qu'il falloit en établir divers degrés. Ainsi rien ne peut empêcher qu'elle ne soit la même pour les femmes & pour les hommes. En effet, toute instruction se bornant à exposer des vérités, à en développer les preuves, on ne voit pas comment la différence des sexes en exigeroit une dans le choix de ces vérités, ou dans la manière de les prouver. Si le système complet de l'instruction commune, de celle qui a pour but d'enseigner aux individus de l'espèce humaine ce qu'il leur est nécessaire de savoir pour jouir de leurs droits, & pour remplir leurs devoirs, paroît trop étendu pour les femmes, qui ne sont appellées à aucune fonction publique, on peut se restreindre à leur en faire parcourir les premiers dégrés, mais sans interdire les autres à celles qui auroient des dispositions plus heureuses, & en qui leur famille voudroit les cultiver. S'il est quelque profession qui soit exclusivement réservée aux hommes, les femmes ne seroient point admises à l'instruction particulière qu'elle peut exiger; mais il seroit absurde de les exclure de celle qui a pour objet les professions qu'elles doivent exercer en concurrence.

Elles ne doivent pas être exclues de celle qui est relative aux sciences, parce qu'elles peuvent se rendre utiles à leurs progrès, soit en faisant des observations, soit en composant des livres élémentaires.

Quant aux sciences, pourquoi leur seroient-elles interdites? Quand bien même elles ne pourroient contribuer à leur progrès par des découvertes, (ce qui d'ailleurs ne peut être vrai que de ces découvertes du premier ordre qui exigent une longue méditation & une force de tête extraordinaire), pourquoi celles des femmes, dont la vie ne doit pas être remplie par l'exercice d'une profession lucrative & ne peut l'être en entier par des occupations domestiques, ne travailleroient-elles pas utilement pour l'accroissement des lumières, en s'occupant de ces observations qui demandent une exactitude presque minutieuse, une grande patience, une vie sédentaire & réglée? Peut-être même seroient-elles plus propres que les hommes à donner aux livres élémentaires de la méthode & de la clarté, plus disposées par leur aimable flexibilité à se proportionner à l'esprit des enfans qu'elles ont observé dans un âge moins avancé, & dont elles ont suivi le développement avec un intérêt plus tendre. Or, un livre élémentaire ne peut être bien fait que par ceux qui ont appris beaucoup au-delà de ce qu'il renferme; on expose mal ce que l'on sait, lorsqu'on est arrêté à chaque pas par les bornes de ses connoissances.

IL EST NÉCESSAIRE QUE LES FEMMES PARTAGENT L'INSTRUCTION DONNÉE AUX HOMMES.

1°. *Pour qu'elles puissent surveiller celle de leurs enfans.*

L'instruction publique, pour être digne de ce nom, doit s'étendre à la généralité des citoyens, & il est impossible que les enfans en profitent si, bornés aux leçons qu'ils reçoivent d'un maître commun, ils n'ont pas un instituteur domestique qui puisse veiller sur leurs études dans l'intervalle des leçons, les préparer à les recevoir, leur en faciliter l'intelligence, suppléer enfin à ce qu'un moment d'absence ou de distraction a pu leur faire perdre. Or, de qui les enfans des citoyens pauvres pourroient-ils recevoir ces secours, si ce n'est de leurs meres qui, vouées aux soins de

leur famille, ou livrées à des travaux sédentaires, semblent appellées à remplir ce devoir ; tandis que les travaux des hommes, qui presque toujours les occupent au dehors, ne leur permettroient pas de s'y consacrer ? Il seroit donc impossible d'établir dans l'instruction cette égalité nécessaire au maintien des droits des hommes & sans laquelle on ne pourroit même y employer légitimement ni les revenus des propriétés nationales, ni une partie du produit des contributions publiques, si, en faisant parcourir aux femmes au moins les premiers degrés de l'instruction commune, on ne les mettoit en état de surveiller celle de leurs enfans.

2°. *Parce que le défaut d'instruction des femmes introduiroit dans les familles une inégalité contraire à leur bonheur*

D'ailleurs on ne pourroit l'établir pour les hommes seuls sans introduire une inégalité marquée, non-seulement entre le mari & la femme, mais entre le frère & la sœur, & même entre le fils & la mère ; or, rien ne seroit plus contraire à la pureté & au bonheur des mœurs domestiques. L'égalité est par-tout, mais sur-tout dans les familles, le premier élément de la félicité, de la paix & des vertus. Quelle autorité pourroit avoir la tendresse maternelle, si l'ignorance dévouoit les mères a devenir pour leurs enfans un objet de ridicule ou de mépris ? On dira peut-être que j'exagère ce danger ; que l'on donne actuellement aux jeunes gens des connoissances que non-seulement leurs mères, mais leurs pères même ne partagent point, sans que cependant on puisse être frappé des inconvéniens qui en résultent. Mais il faut observer d'abord que la plupart de ces connoissances, regardées comme inutiles par les parens & souvent par les enfans eux-mêmes, ne donnent à ceux-ci aucune supériorité à leurs propres yeux, & ce sont des connoissances réellement utiles qu'il est aujourd'hui question de leur enseigner. D'ailleurs, il s'agit d'une éducation générale, & les inconvéniens de cette supériorité y seroient bien plus frappans que dans une éducation réservée à des classes où la politesse des mœurs & l'avantage que donne aux parens la jouissances de leur fortune, empêchent les enfans de tirer trop de vanité de leur science naissante. Ceux d'ailleurs qui ont pu observer des jeunes gens de familles pauvres, auxquels le hazard a procuré une éducation cultivée, sentiront aisément combien cette crainte est fondée.

3°. *Parce que c'est un moyen de faire conserver aux hommes les connoissances qu'ils ont acquises dans leur jeunesse.*

J'ajouterai encore que les hommes qui auront profité de l'instruction publique, en conserveront bien plus aisément les avantages, s'ils trouvent dans leurs femmes une instruction à-peu-près égale ; s'ils peuvent faire avec elles les lectures qui doivent entretenir leurs connoissances ; si, dans l'intervalle qui sépare leur enfance de leur établissement, l'instruction qui leur est préparée pour cette époque n'est point étrangère aux personnes vers lesquelles un penchant naturel les entraîne.

4°. *Parce que les femmes ont le même droit que les hommes à l'instruction publique.*

Enfin les femmes ont les mêmes droits que les hommes ; elles ont donc celui d'obtenir les mêmes facilités pour acquérir les lumières qui seules peuvent leur donner les moyens d'exercer réellement ces droits avec une même indépendance & dans une égale étendue.

L'instruction doit être donnée en commun, & les femmes ne doivent pas être exclues de l'enseignement.

Puisque l'instruction doit être généralement la même, l'enseignement doit être commun & confié à un même maître qui puisse être choisi indifféremment dans l'un ou l'autre sexe.

Elles en ont été chargées quelquefois en Italie, & avec succès.

Plusieurs femmes ont occupé des chaires dans les plus célébres universités d'Italie, & ont rempli avec gloire les fonctions de professeurs dans les sciences les plus élevées, sans qu'il en soit résulté ni le moindre inconvénient, ni la moindre réclamation, ni même aucune plaisanterie dans un pays que cependant on ne peut guères regarder comme exempt de préjugés, & où il ne règne ni simplicité ni pureté dans les mœurs.

Nécessité de cette réunion pour la facilité & l'économie de l'instruction.

La réunion des enfans des deux sexes dans une même école est presque nécessaire pour la première éducation ; il seroit difficile d'en établir deux dans chaque village, & de trouver sur-tout dans les premiers tems assez de maîtres, si on se bornoit à les choisir dans un seul sexe.

Elle est utile aux mœurs loin de leur être dangereuse.

D'ailleurs, cette réunion toujours en public & sous les yeux des maîtres, loin d'avoir du danger pour les mœurs, seroit bien plutôt un préservatif contre ces diverses espèces de corruption dont la séparation des sexes vers la fin

de l'enfance, ou dans les premières années de la jeuneſſe, eſt la principale cauſe. A cet âge les parens égarent l'imagination, & trop ſouvent l'égarent ſans retour, ſi une douce eſpérance ne la fixe pas ſur des objets plus légitimes. Ces habitudes aviliſſantes ou dangereuſes ſont preſque toujours les erreurs d'une jeuneſſe trompée dans ſes deſirs, condamnée à la corruption par l'ennui, & éteignant dans de faux plaiſirs une ſenſibilité qui tourmente ſa triſte & ſolitaire ſervitude.

On ne doit pas établir une ſéparation qui ne ſeroit réelle que pour les claſſes riches.

Ce n'eſt pas ſous une conſtitution égale & libre, qu'il ſeroit permis d'établir une ſéparation purement illuſoire pour la grande pluralité des familles. Or, jamais elle ne peut être réelle hors des écoles, ni pour l'habitant des campagnes, ni pour la partie peu riche des citoyens des villes; ainſi la réunion dans les écoles ne feroit que diminuer les inconvéniens de celle que pour ces claſſes on ne peut éviter dans les actions ordinaires de la vie où elle n'eſt cependant ni expoſée aux regards de témoins du même âge, ni ſoumiſe à la vigilance d'un maître. Rouſſeau, qui attachoit à la pureté des mœurs une importance peut-être exagérée, vouloit pour l'intérêt même de cette pureté, que les deux ſexes ſe mêlaſſent dans leurs divertiſſemens. Y auroit-il plus de danger à les réunir pour des occupations plus ſérieuſes?

La ſéparation des ſexes a pour principale cauſe l'avarice & l'orgueil.

Qu'on ne s'y trompe pas; ce n'eſt point à la ſévérité de la morale religieuſe, à cette ruſe inventée par la politique ſacerdotale pour dominer les eſprits, ce n'eſt point à cette ſévérité ſeule qu'il faut attribuer ces idées d'une ſéparation rigoureuſe: l'orgueil & l'avarice y ont au moins autant de part, & c'eſt à ces vices que l'hypocriſie des moraliſtes a voulu rendre un hommage intéreſſé. C'eſt d'un côté à la crainte des alliances inégales, & de l'autre à celle du refus de conſacrer les liaiſons fondées ſur des rapports perſonnels, que l'on doit la généralité de ces opinions auſtères. Il faut donc, loin de les favoriſer, chercher à les combattre dans les pays où l'on veut que la légiſlation ne faſſe que ſuivre la nature, obéir à la raiſon, & ſe conformer à la juſtice. Dans les inſtitutions d'une nation libre tout doit tendre à l'égalité, non-ſeulement parce qu'elle eſt auſſi un droit des hommes, mais parce que le maintien de l'ordre & de la paix l'ordonne impérieuſement. Une conſtitution qui établit l'égalité politique ne ſera jamais ni durable ni paiſible, ſi on la mêle avec des inſtitutions qui maintiennent des préjugés favorables à l'inégalité.

Il ſeroit dangereux de conſerver l'eſprit d'inégalité dans les femmes, ce qui empêcheroit de le détruire dans les hommes.

Le danger ſeroit beaucoup plus grand ſi, tandis qu'une éducation commune accoutumeroit les enfans d'un ſexe à ſe regarder comme égaux, l'impoſſibilité d'en établir une ſemblable pour ceux de l'autre les abandonnoit à une éducation ſolitaire & domeſtique; l'eſprit d'inégalité qui ſe conſerveroit alors dans un ſexe, s'étendroit bientôt ſur tous deux, & il en réſulteroit ce que nous avons vu arriver juſqu'ici de l'égalité qu'on trouve dans nos collèges, & qui diſparoît pour jamais au moment même où l'écolier croit devenir un homme.

La réunion des deux ſexes dans les mêmes écoles eſt favorable à l'émulation, & en fait naître une qui a pour principe des ſentimens de bienveillance, & non des ſentimens perſonnels, comme l'émulation des collèges.

Quelques perſonnes pourroient craindre que l'inſtruction néceſſairement prolongée au delà de l'enfance ne ſoit écoutée avec trop de diſtraction par des êtres occupés d'intérêts plus vifs & plus touchans: mais cette crainte eſt peu fondée. Si ces diſtractions ſont un mal, il ſera plus que compenſé par l'émulation qu'inſpirera le deſir de mériter l'eſtime de la perſonne aimée, ou d'obtenir celle de ſa famille. Une telle émulation ſeroit plus généralement utile que celle qui a pour principe l'amour de la gloire ou plutôt l'orgueil; car le véritable amour de la gloire n'eſt ni une paſſion d'enfant ni un ſentiment fait pour devenir général dans l'eſpèce humaine. Vouloir l'inſpirer aux hommes médiocres, & des hommes médiocres peuvent cependant obtenir les premiers prix dans leur claſſe, c'eſt les condamner à l'envie. Ce dernier genre d'émulation, en excitant les paſſion haineuſes, en inſpirant à des enfans le ſentiment ridicule d'une importance perſonelle, produit plus de mal qu'il ne peut faire de bien en augmentant l'activité des eſprits.

La vie humaine n'eſt point une lutte où des rivaux ſe diſputent des prix; c'eſt un voyage que des frères font en commun, & où chacun employant ſes forces pour le bien de tous, en eſt récompenſé par les douceurs d'une bienveillance réciproque, par la jouiſſance attachée au ſentiment d'avoir mérité la reconnoiſſance ou l'eſtime. Une émulation qui auroit pour principe le deſir d'être aimé, ou celui d'être conſidéré pour des qualités abſolues, & non pour ſa ſupériorité

ſur autrui, pourroit devenir auſſi très-puiſſante ; elle auroit l'avantage de développer & de fortifier les ſentimens dont il eſt utile de faire prendre l'habitude ; tandis que ces couronnes de nos collèges, ſous leſquelles un écolier ſe croit déjà un grand homme, ne font naître qu'une vanité puérile dont une ſage inſtruction devroit chercher à nous préſerver, ſi malheureuſement le germe en étoit dans la nature & non dans nos maladroites inſtitutions. L'habitude de vouloir être le premier eſt un ridicule ou un malheur pour celui à qui on la fait contracter, & une véritable calamité pour ceux que le ſort condamne à vivre auprès de lui. Celle du beſoin de mériter l'eſtime conduit, au contraire, à cette paix intérieure qui ſeule rend le bonheur poſſible & la vertu facile.

Concluſion.

Généreux amis de l'égalité, de la liberté, réuniſſez-vous pour obtenir de la puiſſance publique une inſtruction qui rende la raiſon populaire, ou craignez de perdre bientôt tout le fruit de vos nobles efforts. N'imaginez pas que les loix les mieux combinées puiſſent faire un ignorant l'égal de l'homme habile, & rendre libre celui qui eſt eſclave des préjugés. Plus elles auront reſpecté les droits de l'indépendance perſonnelle & de l'égalité naturelle, plus elles rendront facile & terrible la tyrannie que la ruſe exerce ſur l'ignorance, en la rendant à la fois ſon inſtrument & ſa victime. Si les loix ont détruit tous les pouvoirs injuſtes, bientôt elle en ſaura créer de plus dangereux. Suppoſez, par exemple, que dans la capitale d'un pays ſoumis à une conſtitution libre, une troupe d'audacieux hypocrites ſoit parvenue à former une aſſociation de complices & de dupes ; que dans cinq cents autres villes, de petites ſociétés reçoivent de la première leurs opinions, leur volonté & leur mouvement, & qu'elles exercent l'action qui leur eſt tranſmiſe ſur un peuple que le défaut d'inſtruction livre ſans défenſe aux fantômes de la crainte, aux pieges de la calomnie : n'eſt-il pas évident qu'une telle aſſociation réunira rapidement ſous ces drapeaux & la médiocrité ambitieuſe & les talens deshonorés ; qu'elle aura pour ſatellites dociles cette foule d'hommes, ſans autre induſtrie que leurs vices, & condamnés par le mépris public à l'opprobre commun à la miſère ; que bientôt enfin s'emparant de tous les pouvoirs, gouvernant le peuple par la ſéduction & les hommes publics par la terreur, elle exercera ſous le maſque de la liberté la plus honteuſe comme la plus féroce de toutes les tyrannies ? Par quel moyen cependant vos loix, qui reſpecteront les droits des hommes, pourront elles prévenir les progrès d'une ſemblable conſpiration ? Ne ſavez-vous pas combien, pour conduire un peuple ſans lumières, les moyens des gens honnêtes ſont foibles & bornés auprès des coupables artifices de l'audace & de l'impoſture ? Sans doute il ſuffiroit d'arracher aux chefs leur marque perfide : mais le pouvez-vous ? Vous comptez ſur la force de la vérité ; mais elle n'eſt toute puiſſante que ſur les eſprits accoutumés à en reconnoître, à en chérir les nobles accens.

Ailleurs ne voyez-vous pas la corruption ſe gliſſer au milieu des loix les plus ſages & en gangrener tous les reſſorts ? Vous avez réſervé au peuple le droit d'élire ; mais la corruption, précédée de la calomnie, lui préſentera ſa liſte & lui dictera ſes choix : vous avez écarté des jugemens la partialité & l'intérêt ; la corruption ſaura les livrer à la crédulité que déjà elle eſt ſûre de ſéduire. Les inſtitutions les plus juſtes, les vertus les plus pures ne ſont pour la corruption que des inſtrumens plus difficiles à manier, mais plus ſûrs & plus puiſſans. Or, tout ſon pouvoir n'eſt-il pas fondé ſur l'ignorance ? Que feroit-elle en effet, ſi la raiſon du peuple une fois formée pouvoit le défendre contre les charlatans que l'on paie pour le tromper ; ſi l'erreur n'attachoit plus à la voix du fourbe habile un troupeau docile de ſtupides proſélytes ; ſi les préjugés répandant un voile perfide ſur toutes les verités n'abandonnoient pas à l'adreſſe des ſophiſtes l'empire de l'opinion ? Acheteroit-on des trompeurs, s'ils ne devoient plus trouver des dupes ? Que le peuple ſache diſtinguer la voix de la raiſon de celle de la corruption, & bientôt il verra tomber à ſes pieds les chaînes d'or qu'elle lui avoit préparées ; autrement lui-même y préſentera ſes mains égarées, & offrira d'une voix ſoumiſe de quoi payer les ſéducteurs qui le livrent à ſes tyrans. C'eſt en répandant les lumières, que, réduiſant la corruption à une honteuſe impuiſſance, vous ferez naître ces vertus publiques qui ſeules peuvent affermir & honorer le regne éternel d'une paiſible liberté.

(*Par M. Condorcet.*)

S.

SCIENCE. Une conſtitution née de la longue épreuve de toutes les erreurs politiques, de la lente acquiſition des lumières, fondée ſur les droits éternels des hommes, ſur les véritables principes de l'ordre ſocial, appellée à l'eſpèce de perfection que les choſes humaines peuvent atteindre, par la deſtruction de tous les abus, & par une forte impulſion vers tous les genres de biens & de progrès, pour la première fois ſe forme & s'établit. Mais elle ne peut remplir ce grand but, ſans ce qui achève une aſſociation civile, ce qui conſolide une conſtitution nouvelle, ſans une inſtruction publique liée à la conſtitution même, & digne de l'ouvrage qu'il s'agit d'accomplir.

Après être remonté à la nature éternelle des choſes pour recompoſer l'organiſation ſociale, il faut épuiſer tous les ſecours de la raiſon pour refaçonner les hommes à cet état des choſes épuré & perfectionné où la nature les conduit, mais dont de profondes habitudes les éloignent.

C'eſt-là ce que tout le monde entend, ce que tout le monde déſire, lorſqu'on demande une éducation nationale, l'un des plus grands objets d'un pouvoir conſtituant, & le dernier des grands travaux de l'aſſemblée mémorable, qui préſide, dans ce moment, aux nouvelles deſtinées de la France.

Les nations anciennes, que nous devons encore admirer à tant d'égards, & imiter dans pluſieurs points, avoient aſſocié intimement leurs mœurs à leurs loix; elles développoient les ſentimens de la jeuneſſe par toutes les impreſſions qui naiſſoient des mouvemens de leur ſyſtême de ſociété. Tout étoit ſpectacle chez elles; des jeux, des fêtes, des cérémonies étoient toute l'éducation. Tout parloit de la patrie, tout en retraçoit la gloire. On la ſervoit, parce qu'on l'aimoit; on étoit récompenſé, dès qu'on l'avoit ſervie. Ce beau ſentiment toujours cultivé, toujours entretenu, faiſoit leur force & leur grandeur.

Il ne faut pas croire néanmoins que cette idée fût une rare conception du génie de leurs légiſlateurs. Elle n'a été que le produit de la direction naturelle des ſociétés naiſſantes.

Ces ſociétés ne connoiſſant qu'elles, ne peuvent enſeigner que leurs propres uſages; ne peuvent les enſeigner que par le ſpectacle de leurs uſages mêmes.

Vous trouverez ce genre d'éducation chez les ſauvages, comme chez les peuples civiliſés, dans l'ancienne monarchie des Perſes, comme dans la république Lacédémonienne. Les objets diffèrent, le principe eſt le même.

Il n'y a que des nations plus étendues par leurs rapports, plus développées par leurs progrès, qui puiſſent avoir une autre eſpèce d'éducation.

Alors l'éducation, pour être moins nationale, n'en devient que meilleure; car elle tend davantage à enrichir l'eſprit humain, & par conſéquent à perfectionner la ſociété.

Sans cette éducation, pour ainſi dire, ex-nationale, les nations ſeroient toujours reſtées ignorantes & groſſières; c'eſt par elle qu'elles ſont ſorties de leurs préjugés, quelles ont obtenu quelques réformes dans la barbarie inévitable de leur état primitif.

Tant que nous n'avons été qu'un peuple féodal, nous avons eu auſſi une éducation ſtrictement nationale. C'eſt à meſure que notre inſtruction a déviée de notre gouvernement, que nous avons inſenſiblement appris à le juger, que nous avons tendu à le corriger. C'eſt en ceſſant d'être aſſervis à ſes maximes, que nous avons pu nous élever juſques aux principes de tous les gouvernemens, & aux premières baſes de l'état civil.

Ce n'eſt donc pas une éducation nationale, c'eſt une éducation ſociale qu'il faut déſirer. Il importe d'attacher au mot le ſens qu'on a en vue.

Sans doute, & nous appuyerons tout-à-l'heure ſur cette vérité, un peuple doit établir dans ſon régime politique une éducation qui convienne à ſa conſtitution, qui ſoit propre à la ſervir & à la maintenir. Mais pour être bonne en elle-même, pour remplir ſon but, cette éducation doit dériver de tous les principes de la ſociabilité, s'appliquer à tous ſes beſoins, en guider & en ſeconder la direction.

Or, où trouverons-nous, où peut ſe former cette eſpèce d'éducation?

Ce ne peut être dans ces pays & ces époques où un ſyſtême encore groſſier de ſociété eſt le ſeul type des idées, la ſeule ſource des connoiſſances.

Ce ne peut être non plus dans ces états & ces temps où la ſociété fait effort pour arriver à de meilleurs principes ; mais où elle ne trouve en elle ni les progrès néceſſaires à ce deſſein, ni les inſtitutions qui le favoriſeroient.

Ce n'eſt pas même dans ces époques & ces empires où des abus antiques & des lumières récentes mettent tout en contradiction ; où des principes règnent dans les études, mais où des routines gouvernent les choſes ; où ce qu'on a appris n'eſt point ce que l'on peut faire ; où l'inſtruction du citoyen n'a rien de commun avec les fonctions de l'homme public.

Une véritable éducation ne peut donc être inſtituée que chez un peuple, dont la conſtitution a le double caractère de tenir aux principes eſſentiels de la ſociété, & de tendre à toute l'amélioration ſociale.

Aucune des conſtitutions que l'hiſtoire nous fait connoître, n'a eu ce double caractère. Toutes ſe ſont reſſenties de l'état d'imperfection où étoit reſté l'eſprit humain, & ont été dominées par l'aſcendant des circonſtances qui les avoient préparées, & qui les avoient modifiées.

Cet avantage, dans toute ſon étendue, paroît réſervé aux deux ſeuls peuples qui ont pu reconſtruire leur régime politique au milieu de toutes les lumières réunies du genre humain, & par les expériences comparées d'une longue ſuite de ſiècles, à l'Amérique ſeptentrionale & à la France.

Il s'enſuit qu'un ſyſtême d'éducation pour nous eſt une choſe auſſi nouvelle que l'eſpèce de notre conſtitution ; que tous les faits à cet égard nous ſont étrangers ; que c'eſt uniquement dans la nouvelle poſition où nous ſommes que nous devons puiſer nos idées & nos vues.

Pour trouver le ſyſtême d'éducation qui pourra convenir à notre conſtitution, c'eſt la ſociété entière qu'il faut méditer ; il faut voir ce que ſes principes fondamntaux commandent, ce que ſon amélioration continuelle exige. Et comme l'éducation, en s'attachant ſpécialement à quelques ſciences d'une utilité plus générale ou immédiate, doit néanmoins en embraſſer l'enſemble, il faut conſidérer, avant tout, ce que ſont les ſciences dans l'organiſation ſociale.

Du rapport des connoiſſances humaines avec l'organiſation politique.

Je dis que la ſociété ne peut ſe développer que par les connoiſſances, & que les progrès de la ſcience ſont le moyen & la meſure de l'amélioration ſociale.

Etudions ſon organiſation, examinons ſes beſoins, ſes principes ; & cette grande vérité acquerra toute ſon importance, toute ſon évidence.

La ſociété ne peut pourvoir aux beſoins de ſes membres, elle ne peut leur donner les jouiſſances dont ils ſont avides, qu'en ſoumettant toute la nature à l'activité de leurs travaux. Mais comment corrigera-t-elle l'inſuffiſance de leurs forces naturelles, ſi ce n'eſt en recueillant, en perfectionnant ſans ceſſe les expériences, les decouvertes, les inventions de leur induſtrie ?

La ſociété eſt fondée ſur des loix qui la dirigent, des ſentimens, des habitudes, des mœurs qui ſecondent les loix. Comment la ſociété arrivera-t-elle à de bonnes loix, évitera-t-elle les mauvaiſes ? Comment ſaura-t-elle lier ſes mœurs à ſes loix, ſi elle manque de ces obſervations ſans ceſſe renouvellées, d'où naiſſent & où ſe rectifient les principes de l'ordre moral & politique ?

L'homme ne ſait pas s'arrêter à ſes beſoins dans le développement de ſes facultés ; il veut encore en tirer des plaiſirs. De même la ſociété, dans ſes accroiſſemens, ne ſe borne pas à ſe fortifier, elle tend encore à ſe décorer. Où l'homme, dont les paſſions ſe développent par la ſociété, où la ſociété, que ſes propres ſuccès tournent vers l'éclat de la gloire, trouvent-ils, l'un, ces jouiſſances plus délicates, l'autre, cette pompe qui lui devient néceſſaire, ſi ce n'eſt dans cette étude de nos ſenſations & de nos ſentimens, dans ces vivantes repréſentations de la nature & de la ſociété, dont nous enrichiſſent les lettres & les arts ?

Quels progrès pourroient faire & les loix & les mœurs, & les plaiſirs de la ſociabilité, & les embelliſſemens de la ſociété ; comment de nouveaux ſecours ſe mettroient-ils en proportion avec de nouveaux beſoins, ſi toutes les connoiſſances humaines ne s'uniſſoient par tous leurs rapports ; ſi elles ne ſe rendoient des ſervices mutuels ; ſi elles ne trouvoient pour s'entre-communiquer, ces théories générales ſur les principaux objets de leurs recherches, ſur l'emploi des facultés de l'ame & de l'eſprit, qui les étendent & les perfectionnent ?

Cette vue eſt trop féconde dans le plan que

je dois propoſer, pour que je ne lui donne pas tout ſon développement.

Conſidérez une nation où les ſciences & les arts ſont repouſſés, méconnus, négligés. Les vrais principes de la ſociété ne s'y développent pas, & les loix s'en éloignent de plus en plus. Au lieu d'éclairer & d'améliorer les mœurs, la morale n'eſt qu'un monſtrueux tiſſu d'erreurs & de préjugés. Faute d'obſervations ſur la nature, & d'application de ces obſervations aux uſages de la ſociété, les travaux épuiſent, preſque ſans aucun progrès, les efforts & la patience des hommes. Nulle émulation ne les ſoutient & ne les anime. Un orgueil barbare les attache invinciblement à leurs routines. Les eſprits ſont groſſiers, les ames féroces. Des idées fauſſes du bonheur, de la vertu, de la gloire ſuivent cette nation juſque dans ſa grandeur politique, & la rendent auſſi funeſte aux autres qu'à elle-même. Ne ſachant pas cultiver les fruits de la paix, la guerre eſt toujours dans ſon ſein, ou elle la porte au-dehors. Tout lui manqueroit pour réſiſter à des nations armées des reſſources de l'art ſocial. Rien n'arrête ſa brutale énergie contre des peuples dépourvus de ces reſſources. Elle ne conquiert pas pour jouir de ſes conquêtes, mais pour s'anéantir dans les abus de la victoire. Tels furent les Romains, toujours travaillés par une poſition où toutes les forces ſociales ne s'amaſſoient que pour ne jamais trouver ni leur équilibre, ni leur direction; qui parcoururent tous les dégrés de la civiliſation, ſans en connoître ni les principes, ni le bonheur; dont la liberté ne ſe peut maintenir que par les convulſions qui la préparent; chez leſquels rien n'égala le reſpect pour les loix, l'auſtérité dans les mœurs, la grandeur dans les vertus, le génie dans les entrepriſes; mais dont les loix, les mœurs, les vertus, le génie ne furent que des inſtrumens de malheur pour le genre humain.

Conſidérez au contraire une nation où les ſciences & les lettres ſuivent l'accroiſſement de la population & le développement des inſtitutions civiles. Pendant que les douceurs de la vie ſociale y ſuccèdent aux deſtructions de la guerre, que la ſauvage ſtupidité des premiers temps ſe change en une induſtrie active; que des loix plus juſtes & plus humaines apprennent à l'homme ſa véritable dignité, en poliçant ſon indépendance; tout ce qui eſt beau ſe joint à ce qui eſt utile; les vertus naiſſent à côté des talens; tous les genres de mérite la décorent de leur gloire, la ſervent de leur influence. Les progrès de cette nation ſont des ſervices pour l'humanité entière; elle peut périr, mais ſes monumens lui ſurvivent. Ce n'eſt pas par des ravages, c'eſt par des bienfaits qu'elle ſe fait connoître aux autres peuples; une flatteuſe reconnoiſſance, & non une admiration de terreur, accompagne ſon ſouvenir dans la poſtérité. Tels furent les Grecs, ſi riches dans tous les dons de la civiliſation; dont le partage immortel fut d'ouvrir toutes les ſources de l'inſtruction humaine; de s'orner en peu de temps, de tout ce que la vertu & le génie ont de beau & de varié, de conſacrer tout ce qu'ils ont fait par je ne ſais quelle empreinte inimitable; dont le malheur fut de briller pluiôt de la jeuneſſe des arts & des lettres, que de leur maturité, & d'en tirer plus de gloire que de ſageſſe: peuples plus juſtement illuſtres que leurs vainqueurs & dignes de conſerver dans le monde ancien, une place à la liberté, un domaine à la civiliſation &, en luttant contre la tyrannie, de ſauver le genre humain de cette longue & profonde dégradation où l'empire des Romains devoit l'entraîner & par ſon triomphe & par ſa chûte.

Non ſeulement la culture des ſciences & des arts importe au développement de l'ordre ſocial, doit y être encouragée, protégée; elle doit encore en faire partie, entrer dans ſon organiſation; de manière que la ſociété préſide toujours aux travaux de la ſcience, & que la ſcience environne la ſociété de toutes ſes lumières.

Sans cela, ni la ſcience, ni la ſociété ne ſont ce qu'elles doivent être; & loin de ſe ſervir mutuellement, elles s'entre-détruiſent par un combat perpétuel.

Négligez la ſcience dans une conſtitution politique; la ſcience manquant de ſecours, ne trouvant pas de direction, ſuccombe ſous ſes efforts, s'arrête devant chaque obſtacle, languit dans une longue enfance. Elle reſte toujours au-deſſous des beſoins de la ſociété; elle ne lui fournit rien, comme elle n'en tire rien.

Lorſqu'elle a ſurmonté les longues difficultés de ſes premiers développemens, lorſqu'elle commence à enrichir la ſociété de ſes fruits, qu'elle lui demande des ſoins pour multiplier ſes ſervices; ſi vous vous contentez de ne pas lui faire la guerre, ſi vous ne l'admettez comme un des intérêts de la choſe publique, vous la deſſervez encore par cette ingrate indifférence. Ne pouvant participer aux mouvemens de la ſociété, y influer par une action immédiate; perdant les objets propres à l'élever, à l'animer, elle s'égare dans de vagues recherches; elle ſe conſume dans de frivoles travaux; elle perd de vue toutes les choſes, pour ne s'occuper que des mots; exclue de la vraie gloire, elle veut ſéduire par un faux éclat; ne pouvant donner du prix à la vérité, elle a recours au preſtige; elle s'infecte elle-même des illuſions qu'elle a répandues; elle ſe fait un ſoin & un intérêt de ſes erreurs. C'eſt de cette ſource que ſont nés

chez

chez toutes les nations, c'eſt par ce mépris des gouvernemens pour tout ce qui pouvoit les éclairer, qu'ont duré ſi long-temps, & l'art des ſophiſtes, & celui des rhéteurs, toutes les ſuperſtitions religieuſes & politiques, toutes les eſpèces de charlataniſmes.

Lorſque les connoiſſances commencent à modifier la ſociété par les penſées & les goûts qui naiſſent de leur poſſeſſion, ſi vous les excluez encore de la direction ſociale, une autre erreur amenera d'autres maux. Elles n'avanceront qu'aux dépens d'un gouvernement qui aime mieux les redouter que s'en ſervir. Foibles d'abord, & incapables d'agir ſur la raiſon publique, elles ſe mettront au ſervice des paſſions particulières; elles préféreront ce qui plaît à ce qui ſert; elles appelleront la corruption dans la barbarie même, en raffinant les eſprits & amoliſſant les mœurs, en altérant le caractère primitif de la nation; elles feront naître tous les vices d'une fauſſe politeſſe, avant les vertus de la ſociabilité perfectionnée. Plus fortes & plus courageuſes enſuite, elles ſe tourneront contre une ſociété qui s'obſtine à rebuter leurs bienfaits; elles décrieront ſon gouvernement, en dévoilant ſes abus & ſes erreurs; elles feront la guerre à ſes loix par la manifeſtation des principes, dont ces loix ne ſont que la violation. Envain le gouvernement ne pouvant plus changer, lorſque tout change autour de lui, eſſayera de rechercher une conſiſtance trompeuſe dans ſes vieilles inſtitutions. Plus il réſiſte, plus les attaques redoublent. Les connoiſſances publiques entraînent tout par un cours rapide. Elles mettront en contradiction les idées & les choſes, les vues & les moyens, l'eſprit du ſiècle & l'eſprit de la conſtitution; elles dérangeront tout dans ce ſyſtême politique, juſqu'à ce qu'il puiſſe ſe refaire par leur génie; & c'eſt ainſi qu'elles feront expier à l'autorité publique cette prévarication ſociale d'avoir repouſſé leur ſalutaire influence.

Ces idées donnent la ſolution du problême célèbre agité entre les plus beaux génies de ce ſiècle.

Il eſt faux que les connoiſſances ayent perverti les nations qui les avoient portées le plus loin; car elles les avoient tirées d'un état d'ignorance & de férociété, qui étoit le plus grand des maux.

Il eſt faux auſſi qu'elles les ayent améliorées; car elles y ont remplacé des vices par des vices, & conſervé autant d'abus qu'elles en ont détruits.

Elles ont mêlé le bien au mal, par-tout où gênées dans leur développement, égarées dans leur marche, elles n'ont pu embraſſer un but digne d'elles, & ſe ramener à l'utilité publique. Elles ont été funeſtes à pluſieurs ſociétés, dont elles ont changé les mœurs, ſans en avoir réformé les loix.

Mais elles ſont eſſentiellement bonnes au genre humain, car il eſt né pour étendre ſes facultés, comme pour en uſer; elles lui ſont eſſentiellement utiles, car il en a tiré, dans tous les tems, les premiers moyens de ſon bonheur, & ſucceſſivement il en tirera tous les principes de ſon amélioration.

C'eſt au mauvais régime qu'elles ont reçu, qu'il faut imputer tous les maux qui en ont réſulté. C'eſt à un meilleur régime qu'on devra tous les biens qu'il eſt de leur nature d'opérer.

Ces idées expliquent encore pourquoi les ſociétés, juſqu'à ce ſiècle, ſont reſtées hors des vrais principes de la ſociabilité.

C'eſt que fondés dans l'imperfection de l'inſtruction humaine, elles n'ont pas eu ce guide pour les diriger & les retenir à leur but.

C'eſt que, marchant, pour ainſi dire, à part des progrès de l'inſtruction, elles n'ont ſu, ni n'ont voulu les employer à leur réforme.

Aujourd'hui des tems plus heureux ſont arrivés. La ſcience a acquis un vaſte développement; et la ſociété, ébranlée dans ſes vieux fondemens, ne peut plus ſe régénérer que par le ſecours de la ſcience. Tout les invite à cette indiſſoluble alliance, qui naît de la nature des choſes.

Rapport des connoiſſances humaines avec la civiliſation actuelle de l'Europe & avec l'eſprit de la conſtitution françoiſe.

Deſcendons de ces vues générales ſur les ſociétés, à la poſition de notre ſiècle & de notre nation; examinons l'état civil de l'Europe, l'eſprit de la conſtitution que nous élevons; voyons ce qu'ont produit les connoiſſances parmi nous, ce qu'elles peuvent encore y produire: & nous trouverons, ſoit dans l'état commun des peuples européens, ſoit dans notre état particulier, une application plus directe des vûes que je viens de développer.

Si je me bornois à conſidérer la révolution qui a tout changé parmi nous, ſeule, elle m'offriroit la confirmation de mon principe. Je dirois: qui nous a détrompés de tant d'erreurs que nous aboliſſons à jamais? Qui nous a fait ſentir tout-à coup tant d'oppreſſions & d'injures, ſi long-temps endurées? Qui nous a ſi complettement déſabuſés de tant de fauſſes maximes, dont on avoit voulu compoſer notre ſageſſe? Qui nous a fait remonter ſi haut, nous a ſi promptement rappris ce que nous avions ſi profondément oublié? Qui nous a rendu les grands principes de l'ordre ſocial, développé tout enſemble les beſoins & les

reſſources d'un grand peuple, & toutes les combinaiſons d'une belle civiliſation? C'eſt cette inſtruction ſi lentement amaſſée, plus lentement épurée, que tout tendoit à retarder & à corrompre, mais déjà ſi vive & ſi répandue, que ſes progrès ne méritent pas moins de nous étonner que ſes ſuccès. Fort de ce fait important, j'ajouterois: heureux amis de la ſcience, ne ſoyez donc ni ingrats envers elle, ni infidèles au glorieux emploi que vous en avez fait. Finiſſez par elle, ce que vous avez commencé par elle: en recueillant ſes bienfaits; ménagez-vous tous ceux qu'elle peut vous offrir encore. Ne permettez pas que votre gouvernement reſte en arrière des progrès qu'elle doit accumuler autour de lui. Perfectionnez-le par elle, ſi vous ne voulez qu'elle le renverſe une ſeconde fois. Confiez-lui la garde de ſon propre ouvrage. Mais des conſidérations plus étendues ſe préſentent ici, & réclament toute notre attention, tout notre intérêt.

Tout eſt changé dans l'ordre politique & moral. Les peuples de l'Europe ne reſſemblent plus à ceux ſur qui s'arrêtèrent ces principes de politique, qu'un reſpect inconſidéré nous a fait trop long-temps conſerver comme les premières découvertes de la raiſon, & les meilleurs fruits de l'expérience. Au milieu de leur prodigieux développement, les peuples modernes préſentent un ſpectacle tout nouveau. S'embraſſant par une foule de liens, s'entre-communiquant par un commerce continuel, ils exiſtent les uns chez les autres par le mélange de leurs intérêts. Ils ont même étendu leurs rapports à toutes les autres contrées du monde. Là, ils ſe retrouvent encore pour ſe partager ou ſe diſputer les objets de leur activité & de leur induſtrie. Cette eſpèce de ſociété générale, formée de l'accroiſſement de toutes les ſociétés particulières, eſt le produit de la culture univerſelle des ſciences & des arts. En ſe mêlant ainſi à toutes les affaires ſociales, les ſciences & les arts les ont ſingulièrement étendues & compliquées; en devenant elles-mêmes un des intérêts du gouvernement, elles en ont rendu l'art plus difficile.

Il faut qu'il préſide à tout ce mouvement vaſte & rapide, qu'il en entretienne l'action, qu'il en prévienne les déréglemens; qu'il rétabliſſe la circulation où ſe fait l'engorgement; la paix où ſe prépare la guerre; qu'il tienne ſans ceſſe ouvertes, qu'il dégage inceſſamment toutes ces ſources de proſpérité toujours prêtes à s'arrêter ou à s'accroître; qu'il ſubſtitue les grandes vues de l'intérêt général aux petites vues des intérêts particuliers; qu'il ſubſtitue des principes plus féconds à des pratiques bornées; qu'il rattache ſans ceſſe à l'ordre ſocial tant de reſſorts qui tendent ſans ceſſe à s'en écarter.

Comment le gouvernement parviendra-t-il à ſe monter à la hauteur d'un tel ouvrage? Par deux reſſources, qui dépendent de ſon aſſociation avec la ſcience: en s'épargnant cette direction des choſes, pour ne ſe réſerver que le maintien des principes qui les meuvent; en perfectionnant ſon art par la juſteſſe des vues, & la ſimplification des moyens.

C'eſt une de nos erreurs politiques d'imaginer que ce riche dévelopement d'un commerce général, cette prodigieuſe fécondité de l'induſtrie ſociale ayent été le prix de ces dépenſes, de ces ſoins, de ce zèle, dont toutes les nations ſe travaillent depuis un ſiècle. Il n'eſt pas donné à l'adminiſtration publique de créer les choſes avant les tems, ni de leur donner un autre cours que celui de la nature. On n'a fait qu'agiter des forces qui avoient leur principe en elles mêmes; que tourmenter des effets qui s'accompliſſoient tout ſeuls. Cette prétendue protection n'a été qu'un obſtacle de plus à la marche toute-puiſſante des choſes. Croire tout faire, eſt la plus abſurde vanité. Vouloir tout régler, eſt la plus funeſte manie.

Mais il naît de l'expérience, des obſervations par leſquelles on ne ſe trompe, ni ſur les choſes, ni ſur leurs cauſes, ni ſur leurs cours. Mais il naît des ſciences & des arts cultivés en grand, des vues qui preparent & ſecondent tout. Mais il naît de l'inſtruction répandue dans tout un peuple, un affranchiſſement rapide des vieilles erreurs. C'eſt ainſi qu'en donnant aux lumières publiques une juſte protection, le gouvernement peut retirer ſes ſoins des intérêts de la ſociété; & qu'en laiſſant aux choſes la liberté qui les anime, il ſe procure à lui-même la ſécurité d'une ſurveillance plus ſage & plus calme.

Un autre intérêt des grandes ſociétés nous conduit au même principe; un autre motif me preſſe d'en montrer l'intime liaiſon avec l'état des peuples modernes, & particulièrement avec celui où nous ſommes arrivés.

Toute ſociété ſortie de ces antiques uſages, qui ſont long-temps les ſeules loix, aſſez avancée pour s'organiſer d'après les rapports de l'ordre civil, doit chercher ſa force dans la moralité de l'homme, comme elle a cherché ſes principes dans la nature humaine; elle doit lui donner les mœurs dont elle a beſoin; c'eſt-à-dire, lui inſpirer ces ſentimens, ces opinions qui entretiennent les vertus de la vie ſociale, en écartant les vices; le ſoumettent à la raiſon, comme citoyen à la loi; ſe ſervent de ſes paſſions même pour devenir des habitudes qui l'entraînent, des penchans qui le ſubjuguent. Toute nation qui jouit de ſa ſouveraineté, en la confiant à des délégués, qui dirige

& ſoutient tout ſon régime par l'influence de ſes choix & l'autorité de ſes vœux, doit encore renforcer ſes mœurs par un eſprit public; c'eſt-à-dire, par une invincible réſolution de maintenir ſes auguſtes droits aux dépens de tous les périls de tous les ſacrifices; par une vigilance ſévère à prévenir l'inſubordination des volontés particulières à la volonté générale, & les entrepriſes des intérêts individuels ſur l'intérêt public.

Une ſociété, dont les mobiles & les reſſorts ſont peu nombreux, peut fixer aiſément les mœurs qui lui conviennent. Ces mœurs, formées d'élemens plus ſimples, d'impreſſions plus conſtantes & moins variées, expoſées à moins d'influences contraires, naiſſent ſans art, & ſe conſervent ſans ſoin. Il n'en eſt pas de même d'une nation qui a atteint tout le développement ſocial; là, les mœurs ne peuvent avoir ni cette unité, ni cette ſimplicité; c'eſt au milieu des jouiſſances, ſans ceſſe multipliées par l'activité la plus induſtrieuſe, qu'il faut entretenir les pures affections de la nature; c'eſt dans la rivalité de toutes les prétentions, de tous les intérêts qu'il faut faire triompher l'impartialité des loix & le zèle du bien commun; ce ſont des eſprits d'une extrême ſagacité qu'il faut retenir dans le vrai, rappeller à ce qui eſt bon, ce ſont des paſſions irritées par tout ce qui peut agir ſur elles, qu'il faut modérer, diriger & contenir.

Cette différence dans les choſes explique celle des idées. Les légiſlateurs anciens, guidés par un heureux inſtinct, s'étoient fortement attachés à cette grande règle, d'appuyer les loix ſur les mœurs, de former les mœurs par les impreſſions ſociales. Les philoſophes modernes, effrayés de la difficulté de ſon exécution, l'avoient preſque bannie de leur théorie. Pluſieurs même s'exagérant ce problême politique, au lieu de le réſoudre, prenant les dédains de l'humeur pour les inſpirations du génie, nous flétriſſant à jamais par le déſeſpoir d'un meilleur ſort, nous avoient déclarés auſſi incapables de la liberté, que nous y paroiſſions indifférens. Après avoir ſi noblement démenti leur injurieuſe conjecture, ſachons auſſi vaincre cette difficulté dans laquelle leur génie n'a montré que ſes bornes; montrons tout ce que peuvent les lumières d'un ſiècle tel que le nôtre, pour tout accorder dans les choſes, comme pour tout relever dans les ames.

Non, rien n'eſt incompatible dans ce qui eſt bon; rien n'eſt au-deſſus des combinaiſons de l'organiſation civile. Ne confondons ni les temps, ni les objets; cherchons ce qui nous appartient, par les moyens qui nous ſont propres. Ce qui ſeroit vraiment inconciliable avec notre état de ſociété, ce ſeroit les mœurs de ces républiques qu'on nous oppoſe. Mais, lorſque leurs conſtitutions ne nous conviendroient pas, pourquoi voudrions-nous leurs mœurs? Si nous pouvons nous flatter d'avoir donné à la ſociété des principes plus ſûrs & plus juſtes, pourquoi ne parviendrions-nous pas à lui donner auſſi des mœurs meilleures?

D'où doivent ſortir celles que nous devons adopter? des principes de la ſociabilité, combinés avec les progrès de la civiliſation; des ſentimens de la nature perfectionnée, & non d'une lutte violente avec les inclinations naturelles de l'énergie de la liberté, tempérée par les douceurs d'une ſageſſe polie. Dans nos rapports privés ou publics, dans nos occupations, dans nos plaiſirs, tous nos devoirs doivent s'éclairer par la raiſon, s'embellir par notre bonheur. Rien ne peut donc mieux les diriger, les affermir, que nos ſciences & nos arts, ſi utiles par les leçons qu'elles nous diſtribuent, ſi puiſſantes par les ſpectacles dont elles nous environnent. Il leur eſt donné d'être un remède aux vices qui naiſſent d'elles-mêmes. De viles paſſions reſtent toujours dans le fond de nos ames; elles les combattent par les grandes penſées, par les vives impreſſions qu'elles y répandent, nos plaiſirs tendent au rafinement & à la corruption; par le bon goût, elles les ramènent à la nature; par la délicateſſe, elles les rapprochent de la vertu. L'inévitable diſtinction des fortunes & des états expoſe ſans ceſſe la pauvreté à la ſouffrance, & l'opulence à la frivolité du luxe; leur féconde induſtrie ouvre des reſſources au pauvre, & leurs majeſtueuſes créations indiquent au riche des dépenſes qui l'honorent. Intéreſſées à unir tous les peuples, pour les dévouer à leur culte, partout elles inſpirent l'humanité, conſeillent la juſtice, invoquent la liberté, affermiſſent l'ordre; par-tout elles reſſerrent ces liens de la nature, que la politique de l'ignorance déchire par la guerre, repouſſe par un orgueil farouche, ou une ſtupide défiance.

Si les connoiſſances humaines ont une relation ſi intime avec l'état actuel de l'Europe, quelle prépondérance ne doivent-elles pas obtenir dans la haute entrepriſe qui nous occupe! Cherchons ce qu'elles peuvent faire pour notre conſtitution, & ce que notre conſtitution peut faire par elles.

Ce qui confond toute réflexion, ce qui a ſurpaſſé toute eſpérance dans notre révolution, c'eſt qu'elle a pu s'accomplir dans l'état moral où elle a trouvé la France. Les philoſophes s'étoient détournés de frayeur devant une pareille rénovation. L'hiſtoire n'offre pas d'exemple d'un tel combat. Tous les intérêts ont été aux priſes avec tous les intérêts; toutes les paſſions, avec toutes les paſſions, tous les principes, avec tous les préju-

gés. Le génie du bien, le génie du mal ont disputé de leur existence ou de leur destruction. Dans un siècle qui ne ressembloit à aucun autre, un grand peuple a voulu se dépouiller de tout son régime, comme un homme change de vêtement dans une saison nouvelle. Il a fallu interrompre le cours social, pour en redresser le système. Jugeons des difficultés de cette entreprise par ses dangers & ses prodiges. Voyez dans les uns cette résistance toujours plus opiniâtre, à mesure qu'elle devenoit plus impuissante; dans les autres, l'abrutissement de l'ancienne servitude profanant la conquête de la liberté par un délire féroce; dans quelques-uns, ces deux genres de scélératesse, qui sembloient plutôt appartenir à la décrépitude d'une constitution qu'à l'ouverture d'une régénération; toutes deux spéculant sur la guerre civile; l'une, excitant des fureurs qu'elle ne partageoit pas; l'autre, se servant des fureurs qui la poursuivoient: l'une, cherchant de vils salaires & une sanglante domination dans l'anarchie; l'autre rappellant par elle le despotisme; par tout les vices étouffant les gémissemens de la vertu; les passions emportant la raison; & & néanmoins par un ascendant impérieux, concourant à l'œuvre de la vertu & de la raison.

Qui nous a donc soutenus, qui nous a donc conduits dans une marche si extraordinaire? Nos lumières, qui nous indiquoient le seul but auquel tout devoit se rallier; la nécessité, qui nous condamnoit à l'atteindre. Trop éclairés, nous ne pouvions plus resanctionner d'antiques erreurs. Trop lassés de l'excès des maux, nous n'avons cru pouvoir leur échapper que par l'extirpation de toutes leurs causes.

On s'énerve dans la conquête, & avec une moindre crainte, on ne retrouve pas le même courage. Concevez la même ignorance, les mêmes préjugés, les mêmes vices, dans une seconde génération; & vous sentirez que tout ce grand ouvrage n'auroit plus de sûreté. Nous ne pouvons garantir notre constitution de nos propres atteintes, que par une instruction revivifiante. Que dis-je! Par son esprit même, elle semble s'être retranché tout autre force.

Elle ne déguise rien à ces vingt-cinq millions d'hommes qu'elle doit régir. Les vérités, gardiennes de la liberté, obstacles à la tyrannie, sont celles qu'elle a fait descendre plus avant dans leurs ames. Plus de ces superstitions sociales, qui étouffoient en eux le sentiment de leurs droits naturels, plus de cette subordination servile, qui rendoit à l'orgueil ce qui n'appartient qu'au mérite. La loi seule se montre entre les gouvernans & les gouvernés, & les sépare plutôt par les devoirs que par les rangs. La force publique l'accompagne; mais sans pouvoir jamais ni l'excéder, ni la suppléer. Cette force publique n'est plus que dans ceux sur qui elle s'exerce. C'est dans la nature même de sa soumission que le citoyen reconnoît le mieux la plénitude de sa liberté. Il est devenu comme les rois; il ne se contient qu'en opposant sans cesse la volonté qu'il a prise dans sa raison, aux volontés que lui inspirent ses passions. Et cependant il faut que sa dépendance naisse de sa liberté même; que l'obéissance remplace par la fidélité ce qu'elle a perdu de contrainte; que, dans le corps politique, ainsi que dans le corps humain, les membres ne sachent plus résister, dès que l'ame a résolu. Voilà le changement qu'il faut opérer dans les François.

Régénérateurs de l'empire, voilà votre écueil ou votre triomphe. C'est ici que vous attendent vos détracteurs. C'est ici que cette timide sagesse qui n'a pu vous arrêter, semble tirer de l'expérience le droit de vous condamner. C'est ici que les philosophes de toutes les nations vous regardent avec l'intérêt de la crainte & de l'espérance, & attendent, dans l'épreuve que vous faites, la gloire ou la chûte éternelle de cette sublime théorie des gouvernemens, qui n'avoit encore présidé qu'à leurs pensées, & qui a dicté la constitution que vous donnez à un vaste empire, vieilli dans les erreurs confondues de la barbarie & de la civilisation.

Eh bien! c'est la sublimité même de votre dessein qui en fera la sagesse. C'est la hardiesse de l'entreprise qui en assurera le succès. Non, je le jure par cette constitution même, désormais l'objet sacré de notre vénération, vous n'avez point trop présumé de votre siècle, lorsque vous avez cru qu'il étoit fait pour marcher désormais à la lumière de cette philosophie, dont vous avez été les disciples courageux. Qui ne reconnoît aujourd'hui que depuis long-temps elle étoit notre génie invisible? Non, vous n'avez point trop présumé de l'humanité; lorsque vous avez cru qu'elle étoit faite pour trouver son frein, ainsi que sa règle, dans la vérité & la raison. Combien nos maux & nos erreurs avoient dégradé notre politique! Quoi! toujours la contrainte à la place de la justice! toujours arracher par la rigueur ce qu'on obtiendroit par des bienfaits! Le législateur n'oseroit se confier à cette équité impartiale à cette tendre vigilance, qui est toute la puissance des pères! nous voudrions armer les bonnes loix de cette terreur, qui est tout-à-la-fois le soutien & le danger des mauvais!

Est-il vrai aussi que nous soyons indignes des destinées qui nous sont préparées? Ah! je rendrai justice à tous; je me soulagerai de mon indignation pour les méchans par une admiration reconnoissante pour les vrais citoyens! Je regarde ce peuple n'aguères si avili, si opprimé, & encore

ſi odieuſement méconnu ; & ſon bon ſens ne m'attache pas moins que ſon courage. D'autres avoient précipité cette révolution, qu'amenoit l'état des choſes & des eſprits. Mais dès qu'elle a été ouverte, il s'eſt préſenté ; il a meſuré ſes droits à ſes outrages, les remèdes à ſes maux ; & il a voulu recueillir tous les fruits de ce terrible ébranlement. Dès-lors, ni les périls, ni les ſouffrances n'ont pû retourner ſes penſées en arrière. Il a donné l'exemple de ces ſacrifices, de cette patience qu'il commandoit. Souverain détrôné, il a pris les armes ; ſouverain armé, il a juré de périr ou de remonter à ſes droits. Voilà ce qui eſt de lui ; le reſte lui eſt étranger.

Je regarde auſſi ces claſſes que les crimes d'un autre temps avoient ſéparées du peuple, par de tyranniques avantages. Dans une attaque auſſi violente qu'imprévue, ont-elles eu le tems d'ouvrir les yeux à l'éternelle juſtice, de préparer leur cœur à des pertes déchirantes ? Quelque modération, quelqu'indulgence les ont-elles averties de la puiſſance des ſacrifices généreux, pour calmer les impétueuſes vengeances de l'oppreſſion ? Serons-nous plus ſévères à leurs préjugés qu'à nos fureurs ? Sépatons-les donc auſſi de ceux qui, en voulant perpétuer nos maux & notre ſervitude, nous ont emporté hors de tous ménagemens, qui ont embraſſé le deſpotiſme, comme nous embraſſions la liberté ; qui ont voulu tout conſerver ; & qui, après avoir tout perdu, voudroient que la nation ne fût plus. Déſenivrées bientôt de ces preſtiges corrupteurs, leurs vertus ne doivent-elles pas renaître plus nobles & plus pures ? Sont-elles donc déshéritées de tous les biens d'un véritable ordre ſocial ? peuvent-elles haïr leur patrie, à cauſe de ſon bonheur ? N'ont-elles pas une nouvelle place à y reprendre par le mérite ? Seront-elles inſenſibles à l'eſtime du peuple, qui attend leur retour fraternel ? Ah ! je me plais à le dire ; nous ne pouvons pas plus être des ennemis entre nous, que des barbares parmi les nations. Nous ne ſerons jamais plus trompés, que dans le mal que nous avons penſé de nous-mêmes.

Eſpérons donc tout, & de nous-mêmes, & des bonnes loix dont nous allons prendre poſſeſſion. Mais que les lumières publiques les précèdent, les accompagnent, les ſuivent toujours. Qu'elles aillent achever la défaite des préjugés dans les palais, & diſſiper l'ignorance dans les chaumières. Qu'elles relèvent la misère par l'induſtrie ; qu'elles offrent les ſuccès des talens pour remplacement des prérogatives anéanties ; qu'elles rapprochent les eſprits par la raiſon, les cœurs par la bienveillance ; qu'elles hâtent pour tous les nobles jouiſſances de l'égalité civique ; ſur-tout qu'elles ne règnent pas moins dans nos aſſemblées politiques, que dans nos écoles ; qu'elles achèvent ce glorieux ouvrage qu'elles ont commencé. C'eſt-là le principe conſervateur d'un pareil gouvernement. Tout abus conſervé y feroit une diſſonance allarmante. Toute injuſtice y ſeroit un élément de troubles. Les hommes libres aiment la règle ; mais ils ne veulent pas que la règle réſiſte à la raiſon. Effaçons donc tout ce qui reſte parmi nous de l'antique barbarie. Enlevons ſur-tout les erreurs qui ſont venues ſe retrancher dans nos loix nouvelles. Ainſi s'affermira la paix par la juſtice, l'ordre par la liberté, & le bonheur par les lumières.

Il y a dans l'événement qui ſe conſomme parmi nous, je ne ſais quel ſigne de l'épuiſement des erreurs ſociales ; je ne ſai quelle puiſſance de la raiſon humaine perfectionnée, qui élève & étend ſans ceſſe les penſées, qui conduit à comparer cet événement à tout ce qui fut, à le ſéparer de tout ce qu'on connoît, à le conſidérer dans l'avenir comme dans le paſſé ; & qui, en promettant, en quelque ſorte, de nouvelles deſtinées au genre-humain, ſemble appeller des principes que lui ſeul pouvoit inſpirer, lui ſeul pouvoit comporter. Une dernière vue, qui m'eſt auſſi fournie & par l'état de révolution où nous ſommes encore, & par l'état de conſtitution où nous allons entrer, me frappe & m'attire impérieuſement.

Il eſt de la nature des choſes, il eſt de l'expérience des ſiècles, qu'au moment où une nation vient de s'agiter par un long & violent travail ſur elle-même, une grande activité lui reſte de ce tourment intérieur. Quelques inſtans, elle a beſoin de ſe repoſer dans ſon propre épuiſement ; mais ſes forces croiſſent ſourdement dans ce calme qui les nourrit. Il eſt auſſi de la nature des choſes, de l'expérience des ſiècles, que, lorſqu'une nation s'eſt affranchie des entraves qui gênoient ſon développement ; lorſqu'elle a retabli le cours naturel de ſes propriétés, ce principe de vie, en circulant dans toutes les parties de l'état, leur communique cette plénitude d'action, qui naît de l'équilibre de leurs mouvemens. Alors cette nation ſe regarde au milieu des autres ; elle veut appliquer quelque part ſes facultés étendues ; elle veut marquer par quelque choſe cette gloire qui la rajeunit ; qu'objet d'ambition la ſaiſit, domine dans la direction qui l'entraîne, & s'imprime juſque dans le caractère & les mœurs nouvelles qu'elle adopte. Ceci doit être encore plus vrai de la France, qui réunit ces deux cauſes d'une puiſſante énergie ; qui a détruit un état politique tout entier pour en recréer un tout entier ; qui s'eſt préparé une ſituation de bonheur & de ſplendeur où nulle grande nation ne s'eſt encore vue. Attendez quelques années ; attendez la fin de ces combats qui affermiront la liberté par une

profonde terreur de cette anarchie, que nous ne ſéparerons plus dans notre haine, d'avec le deſpotiſme, puiſque tout nous révéle qu'elle en eſt le dernier eſpoir, comme elle en a été le ſeul terme; attendez les premiers développemens de cette reſtauration de l'état, qui, formée de tant de riches reſtitutions, ſaura bientôt réparer les pertes particulieres par la féconde protection de la fortune publique; & un vif eſſor vers quelque grand objet nous deviendra néceſſaire.

Voici une de ces époques où les peuples avancent ou reculent dans l'art ſocial de toute la force de leurs progrès mêmes; où la fortune, qui entre dans les découvertes morales; comme dans les découvertes phyſiques, mais qui en eſt plutôt le moyen qu'elle n'en eſt le guide, en environnant le génie des peuples de tous les avantages de cette ſituation, l'aide indifféremment à ſaiſir de nouveaux principes, ou à ſe précipiter dans de nouvelles erreurs. C'eſt du mouvement que le génie des peuples reçoit, ou qu'il imprime à ces époques, que dépendent, pour pluſieurs ſiècles, le bonheur ou le malheur des nations, le bien ou le mal qu'elles font au monde. J'ouvre l'hiſtoire; j'y cherche des exemples à ſuivre, je n'y trouve que des exemples à éviter.

Ici, de grands faits ſe préſentent devant moi, pour appuyer mon idée, & faire ſortir une vérité importante du ſpectacle des plus funeſtes erreurs. Je demande la permiſſion d'étendre mon ſujet, pour mieux arriver à mon but.

Conſidérons d'abord les Grecs que nous venons déjà d'examiner ſous un autre rapport, & qui, par les vices & les vertus, les vérités & les erreurs, tiennent une ſi grande place dans le tableau des ſociétés politiques. Par un de ces événemens, qui ne nous étonnent, que parce que nous ne voyons pas la lente accumulation des cauſes qui les opèrent, ces peuples, comme inſpirés d'un même eſprit, renverſent à-la-fois les conſtitutions qui venoient de les civiliſer. Dans moins d'un demi ſiècle, les rois diſparoiſſent dans cette contrée, & finiſſent comme des flambeaux que le moindre ſouffle devoit éteindre. Déjà les démocraties, prenant des formes diverſes, dirigées par des ſages, ſoutenues par des héros, s'organiſent & cherchent les principes du gouvernement politique & de l'ordre civil. Mais, à côté d'eux, eſt un grand deſpote; il croit qu'on envahit des peuples libres, comme les peuples libres chaſſent les tyrans; il fond ſur eux avec toute la préſomption de ſa faſtueuſe puiſſance. Voulant tous la liberté ou la mort, ils s'uniſſent, & ſe raſſurent par leur ſeul courage; & la tyrannie s'enfuit, remportant l'épouvante qu'elle croyoit inſpirer. Arrivées au comble de la gloire, nées pour les arts de la paix, comme pour les triomphes de la guerre, ces républiques n'ont plus qu'une choſe à faire, pour s'aſſurer les plus heureuſes deſtinées, c'eſt de fonder leur liberté ſur cette union qui vient de leur donner la victoire; c'eſt de marcher par elle à cette belle civiliſation qui leur eſt réſervée. L'idée ſimple & grande d'une intime aſſociation entre des peuples renfermés dans une même enceinte, qui ont les mœurs, les mêmes intérêts, un même eſprit, une ſeule langue, leur eſt offerte par leur ſituation même. Que dis-je? Ils la trouvent dans une inſtitution de leurs pères; il ne s'agit que de lui donner une baſe plus ſolide & plus étendue. La ſuperſtition, dont la politique de ces tems ne ſavoit pas ſe paſſer, avoit créé d'avance le principe auquel ils devoient s'attacher. Que le conſeil des Amphictions devienne une confédération de toute la Grèce; & ils n'ont plus rien à craindre des autres peuples ni d'eux-mêmes; & ils trouvent dans cette direction de leurs forces, l'emploi de tous les talens, de toutes les vertus qu'ils pourront acquérir encore. Mais ils s'égarent de cette route ouverte devant eux. Comme des hordes ſauvages, ils ſe ſéparent après les fêtes du triomphe. Ils s'arment les uns contre les autres de leur énergie & de leur gloire; c'eſt ſur eux-mêmes qu'ils portent leur ambition; ils s'entre-arrachent la liberté, au lieu de l'améliorer en commun. Ayant une fois manqué ce principe de leur bonheur, ils ne peuvent plus en faire une ſeconde fois leur ſoutien dans un péril extrême. Ils l'invoquent trop tard au milieu de la diſſolution de leurs premiers nœuds; & c'eſt vainement qu'ils s'en font un rempart contre les Romains.

Ces Romains, autre grand objet des études politiques, nous offrent une faute égale dans une poſition différente. Repouſſés de l'Italie comme des brigands, ils ont le temps de prendre la conſiſtance d'un peuple, avant de s'être affermis ſur leur territoire. Condamnés à vaincre pour exiſter, obligés de ſoumettre l'Italie pour y garder leur place, ils la ſoumettent. Il eſt permis de chercher la paix par la guerre; mais les ſuccès de la guerre doivent ramener au bonheur de la paix. La guerre ne produit que le courage; la paix ſeule conduit à la civiliſation. S'il eſt une époque où un peuple doit ſe prendre lui-même pour objet de ſes ſoins, où il doit corriger ce qu'il a de vicieux, ſe donne ce qui lui manque, fixer ſon gouvernement; c'eſt celui où rien ne le trouble, où tout le ſeconde dans ce grand deſſein. Voyez quelle heureuſe carrière étoit alors ouverte devant les Romains! Tout les invitoit a incorporer à eux ces peuples, dignes de devenir leurs frères par tous les triomphes qu'ils leur avoient coûtés: c'eſt ce qu'ils avoient fait eux-mêmes dans leur primitive équité: c'eſt le ſacrifice qu'avoient pluſieurs fois offert ces peuples

dans l'orgueil de la victoire. En s'incorporant ces peuples, ils rangeoient toute cette contrée sous les mêmes loix, la préparoient au même régime. Déjà riche des premières institutions sociales & d'une longue expérience, elle eût pu devenir un empire aussi sagement organisé par ses loix, que bien tissu par la connexion de ses parties. De cette organisation seroit né pour eux, par la nature des choses & des circonstances, le gouvernement représentatif, seul principe de l'ordre & de la permanence dans les constitutions libres. Mais emportés par une impulsion qui devoit finir avec son objet, ils s'écartent pour jamais de ce but heureux où ils touchoient. Ils ne portent dans la politique de la conquête que le génie de la victoire. Leur situation est changée : leur direction ne change pas. Comme si l'Italie n'eût été pour eux qu'une barrière à franchir ; arrivés à ses limites, ils se cherchent des ennemis avec le même art que les autres les évitent. Ils dévorent le monde connu de leurs regards avides ; ils le dévouent & l'enchaînent d'avance au Capitole par une superstition féroce & une ambition sublime. Mais par-là ils subiront éternellement le sort des tyrans ; perdant la paix intérieure à mesure qu'ils s'éloignent de la justice naturelle ; donnant des loix à tous les peuples, & recevant celles des factions qui s'agitent autour d'eux ; courbant les vaincus sous leur grandeur, & s'infectant de tous leurs vices ; entraînés à la fin au comble de l'opprobre par le poids de leur fortune. Ils mêleront toujours, sans les unir, la démocratie du peuple à l'aristocratie du sénat ; ils les suborneront ensuite à la dictature militaire des Césars ; & ne connoîtront jamais de ces trois formes de gouvernement que ce qu'elles ont d'intolérable.

Nous même, peuple éloigné, par une antique fatalité, de la carrière des nations libres ; mais fait pour connoître toutes les autres espèces de gloire ; & digne sur-tout de ce bonheur social, dont nous avons enrichi l'art par nos mœurs & nos lumières ; n'avons nous pas aussi perdu l'espèce d'amélioration qui convenoit à notre gouvernement ? Ne remontons pas au-delà de l'époque de notre dernière splendeur. Est-ce de l'ame de Louis XIV, est-ce de son autorité absolue qu'étoient nés cette grandeur des événemens, ces prodiges des arts, ces qualités aimables & brillantes qui furent les ornemens de ce règne ? Non, toutes ces choses furent dues à la lassitude des déchiremens de l'anarchie féodale ; à la puissance d'une direction prépondérante ; à l'accroissement des moyens de civilisation ; à la communication plus étendue des nations ; à l'alliance qui se fit naturellement des vestiges de l'esprit de chevalerie avec la politesse des arts ; à cette énergie qui restoit des dernières agitations politiques ; à cette réunion des grands hommes en tout genre, qui est encore plus un avantage des époques d'un grand développement, qu'un bienfait du hasard.

Cherchons ce qui convenoit à une situation si favorable. Ce n'étoit pas à l'ambition des conquêtes, au faste de la représentation, au luxe des jouissances qu'elle devoit être dirigée.

Tout cela n'a servi qu'à dégrader la première partie de ce règne par les humiliations désastreuses de la seconde ; qu'à fonder pour jamais le malheur du peuple & la corruption de la cour ; qu'à faire marcher ensemble une nécessité plus pressante & un éloignement plus pernicieux des réformes vigoureuses ; qu'à accumuler des principes de ruine dans cette orgueilleuse monarchie. Où conduisoit donc une pareille situation ? Elle prescrivoit de reprendre avec de plus grands secours & des avantages nouveaux, le gouvernement paternel de Louis XII & de Henri IV ; de changer un peuple de bourgeois en un peuple de citoyens, en rattachant à lui tout ce qui étoit fait pour le servir : les prêtres, par un entier dévouement à un ministère d'instruction & de bienfaisance ; les grands par la dépendance de l'estime publique ; les magistrats, par la pureté de la justice & la mission toujours aussi libre que désintéressée d'invoquer les loix ou d'éclairer la conscience du monarque. Elle prescrivoit de soumettre tout à l'utilité générale, & non à cette autorité des ministres, toujours plus jalouse de s'affranchir de toute résistance sur le mal, que de se ménager les moyens de faire le bien ; qui n'a servi en effet qu'à changer les formes de la double oppression de ces ennemis du peuple & des rois ; qu'à leur apprendre à ressaisir par l'art du courtisan, la dénomination qu'ils ne trouvoient plus dans leur indépendance ; à s'assurer le monopole des fonctions publiques, en rampant autour de la faveur ; à étouffer l'intérêt de l'état par l'esprit de corps, à maintenir tous les abus par les maximes qu'ils avoient créées eux mêmes. Elle prescrivoit d'établir la grandeur du royaume sur sa prospérité, d'affermir la puissance du monarque sur l'ordre public, de chercher & d'adopter les vrais principes des loix & de l'administration, de tourner vers l'utilité réelle l'émulation des arts & le développement des connoissances. Alors la monarchie, au lieu d'ouvrir, dès son commencement l'abîme où elle devoit tomber, se seroit préparée toute la consistance qui pouvoit lui appartenir. Alors les institutions bienfaisantes, dont elle se seroit entourée, les bons principes, dont elle se seroit fait une habitude, auroient pu la garantir de ses propres vices, alors on auroit appris si ce genre de gouvernement pouvoit réellement convenir au bonheur des peuples & à la raison des siècles éclairés ; alors ou il se seroit maintenu par la perfection qu'il se seroit don-

née, ou il ſe ſeroit fondu de lui-même dans un gouvernement meilleur ; alors nous aurions échappés à deux ſiècles d'infortune ; nous ſerions arrivés à la conſtitution d'aujourd'hui par l'accord réfléchi de tous les intérêts ; ou du moins, nous n'en aurions été détournés que par une indifférence juſtifiée par notre félicité même.

Et vous antiques dépoſitaires des droits primitifs de nos ſauvages ayeux, premiers nés de la liberté moderne ; vous, que nous avons imités dans ce qui vous eſt le plus honorable, en marchant les premiers, dans le ſiècle des lumières, au ſeul flambeau de la raiſon, comme vous avez maintenu ſeuls votre indépendance, au milieu de la ſervitude univerſelle ; je ne viens pas citer votre conſtitution fière d'un ſiècle de gloire, devant celle qui ne trouve pas ſans doute dans des principes plus philoſophiques de moindres droits de ſe confier à l'expérience ; mais j'oſe vous demander compte au nom de la raiſon, au nom de l'humanité, de l'uſage que vous avez fait & de votre liberté & de votre gloire !

Quel grand caractère, quel juſte aſcendant vous avez pris parmi les peuples, à ce moment où vous avez chaſſé le dernier de vos tyrans, où vous avez ſoumis à vos loix ſouveraines un roi de votre adoption ; & ſur tout lorſque ce fanatiſme farouche reſte impur des tems féroces de votre hiſtoire, & triſte excuſe des fureurs qui ſe ſont mêlées à la noble paſſion qui vous animoit, a commencé à faire place à cette énergique philoſophie, dont vous êtes auſſi les auguſtes fondateurs ! Mais étoit-ce aſſez d'affermir votre liberté, d'acquérir toutes les forces de la penſée ? ne deviez-vous pas les employer à reconſtruire votre ordre civil, à épurer votre gouvernement ? comment avez-vous pu laiſſer autour de votre conſtitution tant d'anciens abus ? comment y avez-vous laiſſé pénétrer tant de corruption morale ? Qu'eſt-ce que ce reſpect ſuperſtitieux qui vous a proſternés devant votre ouvrage, à meſure que vous deveniez plus dignes de l'achever ; qui l'outrage encore, en le croyant mieux appuyé ſur des erreurs avouées de vous-mêmes, que ſur des réformes dont vous ſentez le beſoin ? Eſt-ce aux règles une fois admiſes, ou à la raiſon éternelle, qu'appartient le droit d'être irrévocable ?

Néanmoins, de tous les peuples, vous avez été le plus libre, le plus heureux, le plus éclairé, le plus puiſſant. Tous ces titres vous ont impoſé de grandes obligations : comment les avez-vous remplies ? Le monde entier n'a pas été un trop vaſte théâtre pour vous ; il eſt plein de vos faits & de votre nom ; je l'interroge, & je l'écoute : l'Inde, ſéparée de vous par les plus longs intervalles que l'audace humaine ait ſu franchir, & cependant plus néceſſaire au coloſſe de votre puiſſance, que ces îles voiſines qui font partie de votre empire ; l'Inde étonnée & déſolée d'une tyrannie ſi étrange, oſe à peine, ſous votre terrible oppreſſion, raconter les forfaits dont vous l'avez dévaſtée ; l'Amérique vengée atteſte une guerre parricide, en preuve de la ſervitude que vous lui réſerviez ; ſans vous, la Hollande alloit remonter aux beaux jours de ſa naiſſance politique ; les Belges, ſoulevés par vos inſtigations, renvoyés, ſous vos auſpices, au maître qu'ils avoient répudié, vous reprochent ce jeu ſanguinaire que vous avez fait de ce qu'il y a de meilleur & de pire dans les paſſions des hommes, la liberté & la ſuperſtition ; les mers ſe ſont indignées plus d'une fois que le deſpotiſme de vos flottes ait oſé violer cette franchiſe éternelle dont la nature les a douées. Toute l'Europe accuſe vos intrigues de ces guerres ſans ceſſe renaiſſantes, dont elle ne peut même vous abſoudre par votre intérêt. Que vous ont-elles rapportées en effet ? Vous ne vous piquez pas d'une ſtérile domination. Ce ſont les utiles avantages du commerce que votre ambition pourſuit. Eh bien, félicitez-vous de n'avoir pu uſurper ce monopole univerſel que vous cherchez avec tant d'ardeur ; vous n'auriez plus rien à vendre, rien à acheter. Votre commerce ne s'enrichit que de ces reſſources que vous n'avez pu enlever aux autres nations. Le ſeul fruit de tant de guerres, c'eſt cette dette ſans proportion avec votre fortune, qui reſte ſuſpendue ſur vos deſtinées, comme cette épée placée ſur la tête d'un homme aſſis à un ſplendide banquet.

Déplorable fatalité des deſtinées de ce peuple, qui, en plaçant le dernier événement de ſa longue reſtauration à l'ouverrure du ſiècle le plus éclairé, l'a jetté également hors de la route de ſes intérêts & de ſes progrès ; l'a privé de la gloire de ſervir les autres peuples par l'union de ſon intérêt avec l'intérêt général : gloire qui reſte encore neuve parmi les nations, comme eſt vacant parmi les rois le rôle d'un deſpote, qui releveroit ſon peuple par le don d'une conſtitution, & monteroit ainſi lui-même à la première place des bienfaiteurs du genre humain ! déplorable fatalité, qui a rendu plus honorables qu'utiles à ce peuple le développement de la philoſophie & l'élévation de ſon caractère national, puiſque les affaires publiques y marchent ſouvent dans un ſens oppoſé au cours des lumières, & que les hommes y valent mieux que les loix ! enfin, déplorable fatalité, qui, en élevant d'avance ce peuple au-deſſus des autres, le deſtinoit à les frapper inceſſamment de la majeſté de la liberté, ſans le préparer à s'améliorer par leur régénération ; qui le rend plus capable de juger ce qui lui manque que de le réaliſer ; lui

lui rend à la fois le mal pesant & le bien redoutable : des réformes bornées & successives ne suffiroient ni à ses lumières, ni à son courage ; & une réforme générale mettroit en péril cette prospérité factice, à laquelle il ne peut plus renoncer !

Frappé de ces exemples, je recueille ces principes pour les appliquer à l'état où nous sommes ; pour nous conduire à l'ambition généreuse que nous devons adopter.

Nous avons un grand avantage sur les autres peuples, sur les autres temps. Tandis qu'ils étoient dirigés à un but sage & heureux, les préjugés, les passions qui régnoient autour d'eux, un mouvement général dont il étoit aussi difficile d'appercevoir le danger, que d'éviter l'impulsion, les détournoit de ce but, les précipitoit vers ces écarts où ils sont tombés. C'est encore une de ces choses qui expliquent cette contradiction entre le principe qui s'offroit à eux, & l'erreur qu'ils ont embrassée. Nous sommes plus heureux. Tout s'accorde pour nous placer, pour nous retenir dans le chemin que nous devons suivre. Si notre constitution adopte comme son objet, unique, son premier besoin, & son dernier terme, l'amélioration sociale ; notre siècle, redressé par l'expérience de tant d'erreurs, entraîné par la vive action de ses progrès continuels, tend invariablement à tout le développement des facultés humaines. Rien ne recule davantage le moment où les efforts pourroient se ralentir, où cette direction pourroit changer. Il y a là de quoi absorber tout ce que nous pouvons acquérir d'activité & de moyens. Nous n'avons donc pas besoin de nous porter au dehors.

Cependant cette position nous relie davantage aux autres nations. Notre place s'agrandit dans l'Europe par un commerce plus étendu, par une plus solide puissance, qui naissent de notre renouvellement intérieur ; par un plus beau spectacle, un asyle plus heureux que nous pouvons offrir. Il dépendroit de nous d'effrayer par des projets d'ambition, de dominer par la terreur de nos forces. Mais que gagnerions-nous à inquiéter, à troubler les autres peuples ? Nous perdrions la sécurité de la plus belle situation politique, pour reprendre les périls de celle d'où nous sortons. Nous armerions la haine contre notre grandeur, au lieu de l'embellir par l'amour. Nous perdrions tout ce que nous pouvons obtenir de la liberté, de la paix, du bonheur des autres nations. Qu'avons-nous à leur demander, sinon d'adopter les biens dont nous avons su nous saisir ? Leur prospérité est le seul secours qui manque à la nôtre.

Ce qu'on n'auroit jamais espéré, la philantropie devint toute la politique du plus puissant des peuples. Il y est amené par son intérêt, comme par sa gloire ; par les principes de sa situation, comme par les conseils de sa raison. Ainsi, ce sentiment, qui étoit le plus beau caractère des ames sublimes, peut devenir l'affection habituelle d'une nation entière ! C'est bien à ce signe qu'on reconnoît que les hommes, dans certains périodes de leur existence civile, peuvent ne tenir qu'à la vérité & à la vertu, qui ne font qu'un avec leur intérêt. Comparez-les dans les deux dégrés extrêmes du cours social ; & vous les verrez dominés par le même penchant. Dans l'état primitif, éloignés les uns des autres par la difficulté de subsister ensemble, ils ne se rapprochent qu'avec un attrait mutuel ; ils ne se séparent qu'en s'unissant d'un lien fraternel. L'amitié les conduit aisément à un échange de secours & de bienfaits ; c'est ce qui avoit joint, dans les premiers âges du monde, l'utilité du commerce à la douceur de l'hospitalité. L'inimitié, qui s'établit ensuite entre les sociétés, ne naît que de l'esprit borné des législateurs, qui s'absorbant dans la possession exclusive d'un avantage, n'apperçoivent pas l'avantage constant des sacrifices communs. Mais enfin les lumières tardives de la philosophie, en ramenant les peuples à la vraie combinaison de leurs intérêts, en rétablissent l'union, & permettent ainsi à l'instinct originel de reprendre son heureux empire. C'est par-là que, dans les siècles éclairés, la philantropie est aussi naturelle que l'hospitalité dans les tems grossiers ; qu'elle ne paroît plus que l'extension facile du premier sentiment de la nature.

Il nous étoit donc réservé, après toutes les erreurs, tous les malheurs de la politique humaine, de retrouver cette loi première des sociétés, ce principe fondamental de leur bonheur, de reprendre à la terre l'éternelle fraternité des nations ! Déjà nous n'avons pu porter un regard sur les querelles des rois, sans reconnoître le véritable intérêt des peuples. Déjà, par un anathème solemnel sur l'esprit de conquêtes, notre constitution a enregistré les droits sacrés du genre humain, pour en faire une barrière contre les égaremens de notre ambition. La fausse sagacité des cours a pu ne voir, dans cette abdication d'une grandeur désastreuse, que l'hypocrisie de la foiblesse, qui se cache sous les dehors de la modération. Mais les peuples, consolés par toutes les espérances qui s'attachent à un tel exemple, ont apperçu le garant de notre sincérité dans les principes qui nous guident, dans ces principes dignes de devenir la conscience d'une nation éclairée. A ce moment prochain où notre puissance renaîtra de toutes les ressources d'une vaste régéneration, nous aurons un plus noble engagement encore à prendre avec nous-mêmes,

à placer, ainſi que nos loix, ſous les auſpices de l'Etre ſuprême. Jurons alors de veiller ſur le repos du monde, d'en être les modèles par notre équité, les apôtres par notre ſageſſe, les ſoutiens par notre force. Dévouons les armes de la liberté à la paix univerſelle, c'eſt-à-dire, à cette religion des eſprits juſtes & des ames généreuſes, que notre ſiècle commence à révérer ſous ce beau nom de philanthropie. C'eſt ainſi qu'il nous convient de reparoître ſur la grande ſcène des peuples de l'Europe.

Mais c'eſt ici que l'imprévoyance des autres tems doit avertir notre prudence. Combien de peuples ont été écartés de leur direction par les circonſtances, de leurs maximes, par leurs paſſions ? Qu'eſt-ce que la ſageſſe d'une nation, ſi elle ne ſe verſe dans ſon caractère ? Qu'eſt-ce que ſa vertu, ſi elle ne devient ſa gloire ? Où aboutiſſent ſes plus beaux deſſeins, s'ils ne ſont attachés à un grand but par une grande inſtitution? Quel eſt donc ce but auquel notre conſtitution doit nous fixer ? C'eſt la plus entière perfection ſociale, par toute la perfectibilité humaine. Par quelle inſtitution peut-elle nous y conduire ? Par le plus actif développement de l'inſtruction publique. Ainſi cette auguſte deſtination nous ramène auſſi à regarder la ſcience humaine comme l'inſtrument de la grandeur où nous pouvons nous élever ; comme l'emploi de toute la proſpérité que nous devons acquérir. Donnons-lui donc, dans l'édifice que nous élevons, une place d'où elle puiſſe recevoir tous les ſecours, diſtribuer toutes les lumières. Epouſons-la, non comme le faſte d'une grande nation, mais comme ſa ſûreté, ſon aliment, & ſa gloire. Portons-y des vues auſſi ſolides qu'étendues. Cultivons-la au profit du pauvre, comme à l'honneur du riche ; pour les plus ſimples travaux, comme pour les plus magnifiques. Raſſemblons tout ce qu'elle poſſède, acquérons tout ce qui lui manque ; dérobons tout aux autres peuples, pour tout leur rendre. Allons chercher partout ſes fruits comme des bienfaits pour nous, répandons-les comme des bienfaits pour les autres. Marchons avec grandeur, avec conſtance, dans cette carrière ſans terme.

On a accuſé une conſtitution qui a ſa racine dans la philoſophie ſeule, du proſélytiſme de la ſuperſtition. Dominateurs de l'Europe, ne nous outragez plus, ne vous aviliſſez pas vous-mêmes par une crainte ſi miſérable : croyez qu'il y a autre choſe dans ce que nous avons fait, qu'il en doit ſortir autre choſe, que des émeutes populaires. L'art de fonder la liberté, la ſcience du bonheur ſocial tiennent à d'autres reſſorts, demandent d'autres moyens. Peuples, ſachez d'avance ce que vous devez imiter de nous, ce que nous avouerons dans vous. Rois ou peuples, attendez que notre conſtitution nous ait rendus dignes d'elle, pour connoître & ſes effets & ſon influence : cherchez dans l'eſprit qu'elle va nous donner, comment vous pourrez, les uns, l'obtenir ; les autres, vous en garantir.

J'ai prouvé que, dans une époque comme celle-ci, une nation qui ſe régénère doit ſe choiſir une ambition permanente : voilà celle que je propoſe.

J'ai prouvé la liaiſon politique de la ſcience humaine avec la civiliſation d'un grand empire. Je vais la conſidérer dans toute ſon étendue, & montrer quel développement elle doit obtenir d'une belle conſtitution.

Examen & diviſion de la ſcience humaine, relativement à ſon emploi ſocial.

Des hommes faits pour tracer le ſyſtême des connoiſſances humaines, puiſqu'ils étoient capables d'en rapporter toutes les créations à quelques principes générateurs, cherchant ainſi les liens des choſes intellectuelles dans les élémens qui les produiſent ; expliquant le méchaniſme intérieur de nos facultés, par la claſſification méthodique de leurs effets, ont ſu ordonner toutes les parties de la ſcience dans un plan qui en offre à la fois le développement, l'enchaînement, l'hiſtoire & le tableau. C'eſt ſur cette grande idée de Bacon, qu'avoit été conçue cette entrepriſe littéraire, qui a juſtement illuſtré le milieu de notre ſiècle.

Autant cette haute entrepriſe devoit rencontrer d'obſtacles dans une époque où le courage du génie a été comprimé par la double oppreſſion de la tyrannie religieuſe, & de la tyrannie civile ; autant elle ſeroit propre à un tems où la philoſophie elle-même préſide à la liberté publique ; c'eſt une gloire qui nous eſt réſervée.

Cette belle diſtribution de la ſcience reſtera comme l'idée fondamentale de tout grand travail ſur nos connoiſſances. Mais ayant un autre but, elle ne peut me diriger dans le deſſein qui m'occupe. Ses auteurs ont décompoſé & recompoſé la ſcience humaine pour des philoſophes ; je dois la développer pour des légiſlateurs : ils en ont tracé le ſyſtême théorique ; je dois en préparer l'organiſation politique.

En partant de ces vues, je vois la ſcience humaine ſe réduire à quatre objets, & ſe partager dans quatre claſſes principales.

Le premier objet qui me frappe dans ce vaſte enſemble de nos connoiſſances, eſt celle qui

s'occupe & de l'homme considéré dans des rapports personnels, & des hommes réunis dans les associations politiques. L'homme & la société sont pour eux mêmes des sources continuelles d'expériences & d'observations. De ces recherches sans cesse étendues par le développement & les modifications de leurs sujets mêmes; sans cesse, perfectionnées par les progrès où une application toujours plus forte un intérêt toujours plus grand les conduisent; se forme un corps de vues & de principes sur les affections & les facultés de l'homme, sur les besoins & les intérêts de la société, sur la manière de diriger les premières, de pourvoir aux seconds. Ainsi le double but de cette science est de chercher ce qu'est l'homme suivant la nature, ce qu'il devient par la société; ce que la société doit faire pour l'homme, ce qu'elle doit faire pour elle même; en un mot, ce que sont l'homme & la société par leurs principes primordiaux; ce qu'ils peuvent devenir par leurs acquisitions successives.

Cette science n'est point la première dans l'ordre des progrès; car elle tient à des expériences plus longues, à des vues plus difficiles à généraliser: elle trouve sur-tout des obstacles dans les passions qu'elle doit se soumettre, dans les institutions qu'elle doit changer ou corriger. Elle dépend aussi des autres connoissances, qui sont tout à la fois ses secours pour se développer, & ses moyens pour agir. Mais elle est la première dans l'ordre des intérêts; car elle est pour l'homme, la science du bonheur, & pour la société, celle de l'amélioration.

Jusques ici deux grandes erreurs ont regné dans cette science, & en ont retardé les progrès & les bienfaits. Une sorte de séparation s'étoit établie entre les deux objets qu'elle réunit; & dans chacun de ces objets, la théorie marchoit en opposition avec la pratique. Ce n'étoit pas dans les principes de la nature que la politique cherchoit les loix de la société: la morale de son côté méconnoissoit la liaison nécessaire de ses préceptes, avec les institutions sociales. De-là, le prolongement de tous les préjugés, de toutes les erreurs; de-là, toutes les calamités des préjugés & des erreurs, quand ils décident des loix & des mœurs. Cette réunion des deux parties de la science, cette application continuelle des principes qui la composent aux choses qu'elle doit gouverner, est la base sur laquelle elle doit être fondée dans l'établissement que nous préparons. La morale doit s'asservir les mœurs, la politique doit dicter les loix; les préceptes de l'un doivent s'accorder avec les principes de l'autre. Leurs préceptes & leurs principes doivent découler de la nature, & se modifier par la société, qui a besoin de connoître l'homme, pour le rendre heureux, & qui ne peut le rendre heureux, qu'en le perfectionnant.

Non-seulement, je place cette science au premier rang, mais j'en fais en quelque sorte le centre de toutes les autres. Toutes doivent la servir & en recevoir leur direction. C'est proprement la science sociale, la science par excellence. J'en forme la collection de parties nouvellement réunies, mais liées éternellement. Elle rassemble l'étude des devoirs de l'homme, & celle de ses passions; elle combine toutes ses facultés pour le faire atteindre à toutes ses destinées; elle embrasse tous les rapports de la société, pour en poser tous les principes. Pour la mieux définir & lui donner une dénomination qui l'explique toute entière, je l'appellerai la science civique, politique & morale.

L'homme devient un être moral dans la société, c'est-à-dire, qu'il y apprend à lier ses intérêts à ceux de ses semblables, à limiter ses droits par ses devoirs, à tirer, des rapports de sa situation, des principes d'ordre, de justice, de bonté, & à leur soumettre ses actions. Mais il n'en reste pas moins un être physique, dépendant d'une foule de besoins, avide des jouissances que ces penchans lui font connoître. De même qu'au moral, cet être si ignorant arrive aux plus vastes combinaisons d'idées, & substitue aux vagues impulsions de l'instinct, les puissantes règles de la raison perfectionnée; de même au physique, le plus dénué des animaux devient le roi de la nature. Il lui arrache ses secrets, s'approprie ses forces, se sert de ses loix comme de ses propres instrumens, s'arme d'elle-même contre elle-même. Comme il peut davantage, il veut davantage; & la vie pour lui se compose, non-seulement de ce que la nature produit, mais encore de tout ce que l'industrie peut créer. Où puise-t-il cette riche dénomination? Dans des découvertes qui lui ont expliqué les opérations de la nature; dans des inventions qui lui ont appris un emploi fécond & hardi de ce qu'il avoit découvert; dans ces arts qui donnent des règles infaillibles aux plus inconcevables travaux; dans ces métiers, qui ont réduit en parties méchaniques les plus subtiles conceptions du génie. Et où ces talens prennent-ils sans cesse une plus grande perfection? Dans des théories séparées des pratiques d'où elles sont nées; dans des théories où la curiosité paroît s'égarer, mais où l'esprit humain s'étend; où l'on ne s'occupe que de principes, de procédés, dont on ne voit pas d'abord l'application, & qui enfin servent à simplifier les effets dans des moyens déjà connus, ou à réaliser des inventions nouvelles. La société vit de cette vaste partie de la science, comme elle se conduit par l'autre. Si celle-ci n'est que la seconde dans l'organisation sociale, ce n'est

pas que la première puiſſe être conſidérée comme plus utile : c'eſt que, par la nature des choſes, la direction appartient à l'une, la ſubordination à l'autre.

Elle demande une grande rectitude dans l'eſprit humain ; & par-là, elle tient beaucoup à la culture des autres ſciences. Elle a beſoin d'une liberté, d'une activité, ſans ceſſe protégées & animées ; & par-là, elle tient à l'adminiſtration & aux loix. Ses ſervices dépendent des moyens qu'elle a de s'accroître & de ſe communiquer. Organiſons-la donc de manière que tout la rapproche de ſes meilleurs principes, que tout favoriſe ſes progrès ; qu'elle puiſſe faire participer le peuple de tout ce qu'elle offre d'utile à ſes travaux, & que l'induſtrie du peuple concoure à augmenter les richeſſes de cette ſcience. Depuis un ſiècle qu'elle eſt rentrée dans les bonnes voies, elle a marché de prodiges en prodiges. Et cependant jamais aucune conſtitution ne s'eſt encore fait un ſoin ſpécial de ce grand intérêt ? Avec un ſecours ſi nouveau & ſi puiſſant, on ne conçoit pas où doivent s'arrêter ſes progrès & ſes ſervices. Je l'appellerai la ſcience des loix de la nature, & des moyens de l'induſtrie ſociale ; ou plus ſimplement la connoiſſance des ſciences naturelles & des arts utiles.

La ſcience morale d'une part, & la ſcience phyſique de l'autre, ſemblent embraſſer tous les intérêts de la ſociété, & la douer de tous les dons de l'eſprit humain. Mais elles ne renferment pas tout ce que l'eſprit humain ſait produire, tout ce qu'il peut répandre dans la ſociété.

Après ce qui eſt bon, on veut ce qui eſt beau ; après ce qui eſt utile, ce qui eſt agréable. Telle eſt même la marche des choſes, qu'on ne ſuit pas cet ordre, & qu'on travaille pour le plaiſir & la gloire, bien long-tems avant d'avoir épuiſé tout ce qui tient à l'utilité. Il y a donc naturellement un luxe dans la ſcience, comme dans les autres parties de l'organiſation ſociale ; & c'eſt dans celle-ci ſur-tout, que le luxe n'eſt ni une erreur, ni un malheur. Telle eſt la cauſe de ce que nous appellons la littérature & les beaux arts.

Les lettres ſont la parure de la ſcience morale ; les beaux arts ſont l'emploi agréable de la ſcience phyſique. Conſidérés relativement à la ſcience humaine, ils en ſont le complément. La beauté n'eſt au moral, ainſi qu'au phyſique, qu'un développement plus libre & plus facile de la force. Tout ouvrage où la grandeur en impoſe, où la grace ſe fait ſentir, n'a ces avantages que parce qu'il eſt mieux fait en ſoi. Il exiſte une éternelle alliance entre la force & la grace, ſous laquelle eſt né tout ce qu'il y a de beau dans le monde. Conſidérés relativement à la ſociété, les beaux arts & les lettres ſont une décoration digne d'elle ; une ſource de plaiſirs nobles & ſociaux ; un aliment à cette exubérence d'activité qui la travaille ; un abſorbant préférable à tout autre des richeſſes accumulées, un droit de plus pour le talent, de ſe mettre au-deſſus de la fortune ; un moyen heureux d'agir ſur les hommes, de les ramener à la nature, de les animer à la vertu, de les porter à la gloire. Relativement à l'homme, ils poliſſent ſes mœurs, en donnant plus de délicateſſe à ſes ſens, plus de ſenſibilité à ſon ame ; en perfectionnant toutes ſes facultés, ils développent davantage ſon génie, & en font ſortir de plus grands ſecours, ſoit pour le bonheur privé, ſoit pour la gloire publique. Concourant ainſi à l'amélioration ſociale, ils ne peuvent être ni méconnus, ni négligés par la ſociété ; tenant intimement & par tous les rapports, à la ſcience humaine, ils doivent entrer dans ſon organiſation.

La littérature s'attache eſſentiellement au langage, & n'eſt proprement que l'art de mieux exprimer ſes idées. Toutes ſes parties ont cet objet ; par l'éloquence, elle y fait paſſer l'énergie & le charme des paſſions ; par la poéſie, elle l'anime de la puiſſance de l'enthouſiaſme ; par le goût, elle explique ſes beautés ; par la critique, elle les ſépare des défauts ; née de l'imagination pour ſe marier à la raiſon, c'eſt de leur accord qu'elle tire un ſtyle digne des grandes penſées ; & comme ce qu'elle fait pour le langage eſt le plus grand ſervice pour les idées mêmes, elle ne peut les embellir qu'en les perfectionnant.

Le langage s'eſt diverſifié ſelon les lieux & les tems ; pour en connoître tout l'art, il faut l'étudier dans les langues diverſes : c'eſt dans cette vaſte étude qu'il faut aller chercher tous les principes, recueillir tous les modèles, comparer tous les talens, tous les goûts, pour en compoſer une théorie & plus ſure, & plus grande. C'eſt par cette étude que l'on parvient à faire communiquer enſemble tous les temps, tous les lieux, & à cultiver l'eſprit d'une nation par l'eſprit de toutes les autres. Les langues tiennent donc aux lettres, & doivent compoſer avec elles la ſcience littéraire.

Celle-ci deſtinée particulièrement à embellir la ſcience morale, ſembleroit devoir lui appartenir ; mais elle la médite dans un autre eſprit, elle la combine ſous d'autres rapports ; par-là elle peut & doit en être ſéparée ; cette ſéparation d'ailleurs convient à l'étude des objets qu'elle réunit.

Toujours elle a été cultivée parmi les peuples, en proportion de leurs progrès dans la ci-

vilisation. Depuis long-tems nous en éprouvons les bienfaits, nous en connoissons le prix ; jusqu'ici elle a fait la plus belle partie de notre gloire ; elle n'a pas peu influé sur le grand événement qui s'accomplit ; elle peut contribuer encore davantage à son immense développement. C'est par elle que notre régénération doit recevoir toute sa gloire chez les nations étrangères & dans la postérité. Est-ce au moment où elle nous devient plus précieuse, où nous allons lui fournir de plus nobles objets, que nous pourrions lui retirer notre amour & nos soins ?

Les beaux arts tirent leur fond de la science physique, & leur esprit de la science littéraire, mais sans appartenir ni à l'une ni à l'autre. Soit qu'ils portent la grandeur & le goût dans nos édifices ; soit qu'ils retracent la nature physique & la nature morale sur la toile ou le marbre ; soit qu'ils élèvent ou attendrissent notre ame par la combinaison des sons & des accords ; soit qu'ils secondent la poésie par les accens qu'ils donnent à sa voix, ou par la grace & la noblesse qu'ils répandent sur les mouvemens du corps ; ils diffèrent encore plus des autres sciences par les moyens qui leur sont propres, que par leur génie. Par plusieurs analogies de leurs études & de leurs objets, ils se rapprochent davantage entre eux, & composent une sorte de famille, qui doit avoir une existence séparée. Jusques ici ils ont plutôt été liés à la splendeur des empires, qu'ils n'ont eu la place qui leur appartient dans le système des connoissances sociales. Ils ont souvent été comblés de faveurs, sans jouir de leurs droits ; & ils ont plus servi aux écarts de la civilisation, qu'au bien de la société. Accordons-leur une noble protection, une juste estime, une direction plus sage ; encourageons leur génie, rendons-les plus chers à l'homme sensible, plus dignes de la chose publique ; appellons-les ainsi à concourir & à l'esprit de notre constitution, & à l'amélioration sociale.

Maintenant si nous considerons les connoissances humaines ainsi classées, ainsi réduites à un petit nombre de divisions principales ; ce vaste ensemble s'offre à nous comme un empire, dont toutes les parties se tiennent & s'embrassent ; mais cependant dont chacune est distinguée par des caractères particuliers.

Chacune en effet forme, elle seule, un système qui se partage en un plus ou moins grand nombre de parties assez diversifiées, pour rester étrangères l'une à l'autre ; pour se toucher par leur association, sans se pénétrer par l'homogénéité de leurs élémens.

Elles ont un but, des moyens, des procédés, des effets, un génie différens.

Elles exigent des hommes qui y soient appellés par une vocation particulière, & qui, en proportion d'une destination plus exclusive, leur doivent toutes leurs facultés, toutes leurs veilles.

Il faut donc rapprocher les parties de ce tout, mais sans les confondre ; si nous avons été obligés de les diviser, pour les considérer avec plus d'exactitude, à plus forte raison ont elles besoin d'être rendues à leur séparation naturelle, pour se développer.

Cependant il faut nous souvenir que cette séparation qui existe entre les quatre grands corps de la science, tient plus à leurs objets qu'à leurs moyens ; qu'elle cesse souvent entre plusieurs de leurs parties, qui s'appellent par des rapports singuliers ; qu'elle tient moins à la nature des choses qu'aux convenances d'un établissement public ; enfin que, formée dans un dessein politique, elle a nécessairement des données arbitraires, & dont il faut se garder de faire des règles absolues.

Observons encore que les sciences les plus étrangères les unes aux autres ont néanmoins des points où elles se rencontrent, des secours à se prêter, des services à se rendre, une réaction souvent aussi réelle que difficile à appercevoir.

Un autre intérêt veut encore qu'elles vivent dans une communication habituelle. C'est avec les mêmes facultés, différemment combinées, que l'esprit humain exécute des choses si diverses ; dans toutes il rencontre les mêmes avantages pour la vérité, les mêmes dangers pour l'erreur. Il lui importe donc de trouver dans toutes ses études l'art le mieux perfectionné, de porter dans quelques-unes des principes & des méthodes qui ont réussi dans quelques autres.

D'ailleurs, puisque nous voulons les lier davantage à l'utilité publique, il faut bien qu'elles viennent se rallier à ce centre commun, s'y pénétrer d'un même esprit, en y apportant leurs tributs différens ; y combiner leurs efforts, comme y accroître leurs moyens.

L'établissement national des connoissances humaines, en les embrassant toutes, doit donc les mettre à même de s'entre-servir, de se disposer les unes pour les autres, de se faire une source commune de leçons & d'exemples : il doit les rapprocher par leurs résultats, lors même qu'elles se séparent par leurs travaux ; leur donner une direction générale, en laissant à chacune sa direction particulière.

Direction de la ſcience humaine, relativement à ſon but, & à l'état où elle eſt parvenue.

Que voyons-nous dans les ſciences, en portant ſur elles cette analyſe, qui eſt leur unique inſtrument? Des collections de faits obſervés, de conſéquences tirées des obſervations, de conſéquences réduites en principes, de principes réduits en règles. Que quelque choſe vienne à ſe perdre dans ces collections; que les parties s'en diſjoignent; la ſcience ſe diſſout ou s'altère, elle n'eſt plus, ou elle eſt moins qu'elle n'étoit; & au lieu de tendre à ce qui lui manque, elle eſt réduite à chercher ce qu'elle a perdu. Son premier beſoin eſt donc de maintenir entier le dépôt des notions qui la compoſent.

Elle ne peut marcher dans la carrière qu'elle s'eſt ouverte, ſans rencontrer des obſtacles à vaincre, ſans appercevoir de nouvelles acquiſitions à faire. Son ſecond beſoin eſt donc d'augmenter ſes richeſſes. Mais comme ſes premières richeſſes ſont ſes moyens pour en obtenir de nouvelles, & que celles-ci ne lui ſervent qu'en s'uniſſant aux premières; il eſt vrai de dire, que pour elle, ſe conſerver, c'eſt s'accroître; & s'accroître, ſe conſerver.

Née des ſecours de la ſociété, la ſcience ſe tourne naturellement vers l'utilité ſociale; elle n'amaſſe que pour repandre. Tout ce qu'elle recueille ſans ceſſe, elle le diſtribue ſans ceſſe. Son troiſième beſoin eſt donc de ſe propager, mais comme ce n'eſt qu'en diſſéminant ſes fruits, qu'elle les multiplie; il eſt encore vrai de dire que, pour elle, ſe propager, c'eſt ſe conſerver & s'accroître.

C'eſt à ces trois objets que doit ſe rapporter l'établiſſement de la ſcience humaine dans la ſociété.

La deſtination de la ſcience n'eſt pas le ſeul principe d'où il faille partir pour l'organiſer; il faut encore conſidérer l'état où elle eſt parvenue.

Les ſciences ne ſont plus à leur origine; elles ſont bien loin de leur dernier terme; elles ſont dans leur plus actif développement.

Si elles étoient encore à leur naiſſance, nous manquerions de ces moyens de les cultiver, & de les bien enſeigner, qu'elles ſeules peuvent ſe donner.

Si elles étoient à leur dernier terme; il ſeroit facile de tirer de leur complément l'art de le maintenir; ce qui ſeroit, pour elles, le dernier progrès.

Mais cet état de richeſſe & de fécondité où elles ſont parvenues, offrant plus d'objets à réunir, plus de reſſources à employer, complique la marche, environne de difficultés le but où il faut tendre. Ce n'eſt que dans la méditation de cet état des ſciences, que l'on peut trouver & la direction qui leur convient, & les règles qui peuvent la fixer.

L'homme, ſeul être à qui toutes les beautés de la nature ſe faſſent ſentir, épuiſe ſans ceſſe ſon admiration devant ce magnifique ſpectacle: mais n'a-t-il pas le droit auſſi de s'énorgueillir de ſon propre ouvrage, de ſe rendre un glorieux témoignage de lui-même, lorſqu'il conſidère de quel point il a commencé, à quel point il a amené ces ſciences, par leſquelles il agit ſi puiſſamment ſur la nature, par leſquelles il s'eſt tant élevé au-deſſus de ſes premières deſtinées!

Un beſoin impérieux nous pouſſe à nous chercher par-tout des ſecours, à nous créer par-tout des forces artificielles. Une curioſité naturelle nous attire inceſſamment vers les choſes que nous ne connoiſſons pas; nous donne la patience de les obſerver long-tems; l'eſpérance d'y faire des découvertes; & par le ſuccès des premières découvertes, nous anime à de plus grandes. Un aveugle inſtinct nous apprend à nous ſervir heureuſement des choſes dont nous ignorons les loix & la nature; & concourt avec le haſard pour nous enrichir de pratiques utiles, avant même de nous conduire aux principes qui les expliquent. Une induſtrie développée par de continuels efforts, nous révèle enfin les cauſes; & par la connoiſſance des cauſes, nous apprend à étendre & à perfectionner les effets. Voilà tous nos guides, tous nos ſoutiens dans la recherche de la nature entière, dans l'étude de ſes rapports avec nous; dans l'entrepriſe de faire d'un raſſemblement d'êtres brutaux & foibles, une ſociété d'hommes dont le génie s'étend à tout, dont les jouiſſances ſe compoſent de tout.

Chaque homme n'a que ſes propres facultés; chaque lieu concentre en lui-même ſes progrès; chaque peuple en borne l'application à ſes propres beſoins; une génération ne peut ſouvent tranſmettre à la ſuivante tout ce qu'elle a appris; dans chaque ſiècle il fait des pertes, ainſi que des acquiſitions. C'eſt dans cette diſperſion de ſes ſecours, dans cette inſuffiſance de ſes moyens, que la ſcience paroît condamnée à marcher.

C'eſt ce qui l'eût éternellement bornée & retardée, ſi l'homme n'avoit tenté de réunir en lui toutes les forces de l'eſprit humain, de for-

mer un dépôt des progrès de chaque temps, de chaque lieu; s'il ne s'étoit instruit à user de cette richesse générale comme de sa richesse particulière; s'il n'en avoit fait l'instrument de ses travaux, de ses inventions; s'il n'avoit su se rendre ainsi l'héritier universel du tems, du génie & du hasard.

Telle est devenue la science parmi nous. Elle y a gagné une étendue immense, & des secours infinis.

Elle a pris ces caractères, reçu les mêmes avantages, adopté la même marche chez plusieurs autres peuples contemporains de nos progrès, qui y ont été conduits par les mêmes moyens, & à travers les mêmes difficultés. Parlà, chez tous ces peuples, riche du même fond, avançant sur le même plan, la science humaine peut se développer & s'étendre, avec des ressources à peu près égales. Ils ne vont plus à part; tous les jours ils renoncent à l'absurde égoïsme de cacher ce que l'on a acquis, à l'absurde orgueil de croire qu'il n'y a de bon que ce qu'on sait ou fait soi-même; ils s'étudient avec une attention avide; ils s'entre-communiquent avec toute l'activité d'un intérêt commun; ils se lient & se rapprochent par cet intérêt; & l'attrait naturel de cette communication ajoute encore à ses avantages tout le charme des plus nobles affections.

En amenant les peuples à cette fraternité, la science a su l'appuyer sur une meilleure situation politique. Par l'extension du commerce, elle a établi entre eux une association de jouissances, comme d'idées; en ouvrant au commerce de nouvelles voies, elle lui a créé de plus grands moyens; elle a modéré l'ambition de la guerre par un autre ambition; elle a fait respecter ses intérêts dans la guerre même, & a toujours profité de la paix pour étendre ses droits. Les peuples d'aujourd'hui, heureusement dominés par le génie de la science, la cultivent partout; ils la portent chez les nations encore enfoncées dans l'ancienne ignorance, ou pour la dissiper, ou pour lui enlever des richesses qu'elle méconnoît, & ajouter sans cesse à cette supériorité bienfaisante des peuples éclairés sur les peuples barbares. Ainsi une sorte de collaboration règne aujourd'hui entre toutes les nations policées; chacune d'elles verse & puise dans le trésor de la science. Parlà, la science s'alimente à la fois du siècle présent & des siècles passés; & occupée à réunir tout ce qui lui a appartenu, elle ne l'est pas moins à rassembler tout ce qu'elle acquiert incessamment sur toute la surface de la terre.

Cette communication des richesses anciennes, cette fraternité dans les travaux journaliers que les sciences ont fondées entre les peuples, elles les ont aussi adoptées entre elles. Guidées par ce puissant intérêt, encouragées par des succès continuels, elles ont reconnu que de leurs propriétés particulières, elles pouvoient se former un domaine général. Elles ont des découvertes, des instrumens qui conviennent à toutes, des secours qu'elles s'empruntent, des objets qu'elles se partagent. Ce que l'une ne fait pas faire, elle le renvoie à une autre; elles font ensemble ce qu'elles ne pourroient faire séparément; toutes s'appliquent à perfectionner ce qui leur est commun: dans ce qui leur est propre, elles s'entr'aident par un continuel échange. Rien n'élargit davantage la carrière de leurs progrès; rien n'y applanit mieux les difficultés; rien ne les rectifie plus; rien ne les conduit plus loin.

Deux moyens nés de leur accroissement, pour préparer leur perfectionnement, sont la principale source de ces richesses immenses, de ces admirables progrès que notre esprit peut à peine mesurer: l'imprimerie, qui a donné une si prodigieuse facilité à la communication des pensées; & cet exercice plus prompt & plus sûr de nos facultés intellectuelles, qui est le caractère distinctif de notre siècle.

Par l'une, non-seulement toutes les acquisitions de l'esprit humain peuvent à la fois se réunir & se disperser, se répandre & se conserver, agrandir & faciliter l'étude; mais encore se mettre hors de l'atteinte des intérêts qui voudroient les anéantir. Le genie lui doit son indépendance, comme sa richesse.

Par l'autre, la science trouve plus d'hommes pour la cultiver; elle en obtient de plus grands services, en leur demandant de moindres efforts. Chacun part de plus près, pour aller plus loin; l'art de faire abrége ce qui est à faire; & on emploie pour le succès, les forces qui s'usoient à vaincre les difficultés.

Mais il n'est pas toujours donné à l'homme de bien conduire ce qu'il exécute avec grandeur. Il entreprend d'abord, sans savoir encore tracer son plan; les vues qui devroient le diriger sont les résultats tardifs, & non les premières règles de ses travaux.

C'est ce que je remarque dans ces grandes réunions des richesses de la science, transmises par les siècles antérieurs; de celles que les générations contemporaines acquièrent sans cesse; de celles que les peuples versent des uns dans les autres. La succession des efforts, l'accroissement naturel des moyens, quelques grandes vues saisies à de longs intervalles, ont suppléé à l'ensemble que demandoit ce grand ouvrage;

mais n'en ont pas corrigé les erreurs, comblé les vuides; une imperfection générale eſt toujours reſtée dans une entrepriſe qui marchoit au hazard. Tout y a été plutôt amaſſé que fondu, raſſemblé que digéré; aucun ſyſtême n'y règne; la ſcience en eſt plutôt aggrandie que perfectionnée; elle trouve autant d'embarras que de ſecours dans ce tréſor immenſe & confus. Je ne crains pas de le dire, nos connoiſſances n'ont plus à craindre maintenant que la multiplicité de nos livres, & l'extrême facilité que nous avons de les multiplier encore. Si nous voulons nous pénétrer de cette vérité, tranſportons-nous dans le plus beau monument que les ſciences aient obtenu dans cette capitale.

Il eſt plus aiſé d'amaſſer tous les livres, que de les abréger & de les choiſir. Les grandes bibliothèques ſont devenues une partie du luxe des richeſſes & de la magnificence des rois. Le ſavant pauvre, dont elles ſont la patrie, n'y jouit que des droits de l'hoſpitalité. Il n'y poſsede que ce qu'il s'approprie par ſa mémoire; heureux encore que l'orgueil de le ſervir ſoit entré dans la vanité d'étaler des richeſſes, dont lui ſeul fait uſage! Cette fameuſe bibliothèque d'Alexandrie, brûlée par un conquérant barbare, fait l'admiration & les regrets de l'univers; celle de nos rois, non moins utile & encore plus ſuperbe, réunit ce qu'il y a de plus rare à ce qu'il y a de plus commun; c'eſt le tréſor de l'eſprit humain dans toute ſon opulence. En entrant dans ce temple de toutes les connoiſſanees, l'homme, qui ſait ſe frapper des grands objets, admire la ſucceſſion des ſiècles qui ſe ſont joints par leurs travaux, la communication des peuples par l'imprimerie; il ſent avec orgueil la puiſſance, la fécondité, les reſſources inépuiſables du génie. Cependant bientôt une terreur ſecrette, une ſombre langueur, un triſte déſeſpoir s'empare de ſon ame; il reſte accablé ſous l'étendue des objets qui l'environnent. Ces murailles de ſcience lui répréſentent l'étude, comme une vaſte mer où ſon audace ne peut ſe hazarder; elles le repouſſent vers l'ignorance, comme dans un port tranquille. Il ouvre un livre; & il voit que le ſoleil aura fini ſon cours, avant qu'il ait pu en achever la lecture: & qu'eſt-ce qu'un livre, parmi tant de milliers de volumes! Il en parcourt pluſieurs; bien peu lui préſentent des choſes, dont il veuille garder le ſouvenir. Au milieu de ces réflexions, de ces ſentimens qui le contriſtent, il ſonge à tout ce qui s'écrit, s'imprime dans tant de nations lettrées; & il conçoit que pour contenir, dans un ſiècle, les penſées des hommes, il ne faudra plus ſeulement un palais des rois, mais preſqu'une ville entière. Ah! quel ſoulagement, quel raviſſement il éprouveroit, ſi on lui diſoit: ſortez enfin de cet immenſe dépôt, que vos regards ne peuvent embraſſer, & où vos penſées ſe confondent! Ce n'eſt plus que l'amas informe de toutes les productions accumulées par les ſiècles. On peut encore y puiſer des ſecours & des lumières. Mais voici le ſanctuaire des vraies connoiſſances; voici le choix de ce qu'il faut lire; c'eſt ici qu'on s'inſtruit & qu'on jouit. Vous avez été épouvanté du grand nombre des livres; vous allez être étonné du petit nombre des bons.

Je ne ſais, mais il me ſemble que ce vœu d'un bon choix, d'une courageuſe proſcription dans nos bibliothèques, eſt le vrai principe de la régénération de nos connoiſſances. Un grand danger nous menace, & je m'étonne qu'il n'ait encore été ni préſenté, ni ſenti. Je crains pour l'avenir, le dégoût & le découragement où tomberont tous les eſprits, à la vue de tant de volumes dans leſquels ſe diſperſe inceſſamment la ſcience humaine.

Il faut aujourd'hui embraſſer plus d'objets, tandis que chaque objet s'étend outre meſure. C'eſt ce qui a déjà mis en vogue les complications & les dictionnaires, qui ſéduiſent par la funeſte facilité des études ſuperficielles. Non, l'ignorance & la barbarie ne peuvent plus revenir parmi les nations de l'Europe. La civiliſation & les lumières ſont entrées maintenant dans le cours des choſes ſociales. Mais la fauſſe ſcience & le mauvais goût peuvent encore corrompre nos études, retarder nos progrès, & tourner contre nous la profuſion de nos moyens d'inſtruction.

Tirons donc une grande leçon de cet examen que nous venons de faire des richeſſes de la ſcience: il ne s'agit plus ſeulement de les conſerver, mais encore de les ordonner. Ce travail étoit facile, il n'y a pas plus d'un ſiècle; mais il ſurpaſſoit les idées qu'on avoit alors. Il eſt devenu immenſe; mais nos reſſources le ſont auſſi. Regardons à ſes avantages plutôt qu'à ſes difficultés. Eſt-ce au milieu de tant de prodiges réaliſés par les ſciences, que nous reculerions devant l'entrepriſe la plus utile! Il eſt temps de donner un ſyſtême à tous les progrès de la ſcience; de faire ceſſer cette confuſion dans laquelle ils ſe produiſent; de la tirer de cet océan de livres où elle ſe perd & s'engloutit. Il faut les choiſir, les réduire, les mettre dans l'ordre qui les unit, qui en abrége l'étude; il faut nous les faire connoître, avant de les livrer à notre application; il faut qu'on puiſſe ſavoir d'avance l'emploi qu'on en peut faire; ce qu'on y trouve, ce qu'on n'y trouve pas; ce qu'ils ont de bon, ce qu'ils ont d'inutile; qu'on puiſſe facilement ſe nourrir de ceux qui réclament tout notre zèle; mettre à contribution ceux qui n'ont que des ſervices partiels à nous rendre. En un mot, le vaſte dépôt de nos

nos connoiſſances doit ſe dégager, pour ſe mieux remplir; devenir à la portée du plus grand nombre des fortunes, & en proportion avec la vie humaine.

Ce ſeroit trop peu de mieux ordonner les richeſſes de la ſcience, il faut encore en ſimplifier les principes, en accélérer les progrès. Il faut qu'en favoriſant le développement de l'eſprit humain par une diſtribution plus utile de tous les ſecours qu'elle lui offre, ſon ſyſtême s'épure & ſe perfectionne, à meſure que l'art qui la cultive s'améliore lui-même.

Alors on ne verra plus entre les ſciences cette inégalité de progrès qui a long temps retardé entre elles une alliance ſi utile. Elles reſteront encore à des diſtances différentes; mais ſe rencontrant ſans ceſſe dans la même route, les plus reculées recevront plus ſouvent les ſecours de celles qui les devancent. Le génie débarraſſé de tout ce qui le gênoit, armé de tout ce qui peut le ſeconder, ſe portera de prétérence vers les parties incultes & négligées. L'accélération de chaque ſcience ſe meſurera moins à ce qu'elle poſſède qu'à ce qui lui manque.

Alors avec tous les ſecours de la nature, tous les moyens de l'art, les efforts s'étendront par les reſſources, les reſſources ſe multiplieront par les efforts. Quelques acquiſitions nouvelles, dont le beſoin s'eſt fait ſentir, dont la trace eſt déjà apperçue, ne formeront plus toute l'ambition des ſciences. Leur activité agrandie s'ouvrira toutes les routes, pour y chercher des objets inconnus. Elles viſeront à leur complément entier, qu'elles ne peuvent jamais atteindre, qu'elles doivent toujours déſirer.

L'eſprit humain a reçu du long cours de la ſcience, des avantages qu'on n'a pas encore aſſez remarqués.

Après avoir épuiſé toutes les erreurs, il s'eſt ramené dans les voies de la vérité. A force de s'égarer par les mots, il tend à ne s'attacher qu'aux choſes. Capable enfin de ſaiſir la nature, il l'étudie & l'écoute; elle eſt devenue ſon guide, comme ſa force. L'exercice varié de ſes facultés lui en a donné un maniement plus facile. Il s'eſt fait des inſtrumens pour les opérations de la penſée, comme pour ces grandes opérations matérielles, dont l'exécution n'eſt pas moins admirable que l'invention: de-là cet art de combiner les plus vaſtes collections de faits & d'idées, par de ſavantes abréviations, dans les notions qui les contiennent ou les mots qui les expriment; de-là ces procédés ſi ſimples & ſi grands, ces méthodes ſûres & faciles, ce talent de ſe ſervir à la fois de toutes ces acquiſitions, d'obtenir par un moyen ce qui lui échappe par un autre, cet emploi ſi habile de ſa patience, de ſon induſtrie, de ſon invention.

Cette richeſſe de ſecours & de moyens diminue peut-être la gloire des hommes ſupérieurs; mais elle en augmente les ſervices. L'éclat de l'originalité appartient plus à l'époque ou les ſciences ont encore leurs premières créations à faire, qu'à celle où elles ont de plus grandes choſes à achever. Dans cette dernière époque, chacun crée moins, mais perfectionne davantage. Une grande entrepriſe ouverte par un ſeul eſt continuée par pluſieurs; elle devient plutôt le partage d'une génération, que la gloire unique d'un homme éminent.

Ce n'eſt pas ſeulement un plus grand nombre d'hommes habiles; c'eſt le zèle éclairé des nations entières qui favoriſe les progrès des ſciences. Leur avancement trouve encore plus d'avantages dans la maſſe d'eſprit répandue dans toute une nation, que dans les talens prodigieux de quelques particuliers. Or, l'abondance des ſecours que les ſciences ſe ſont procurés pour ſe répandre & ſe communiquer, leur aſſure cet appui. Les peuples ſont dignes maintenant d'en ſentir tout le prix, d'encourager leurs efforts, d'honorer leurs travaux, d'en recueillir les fruits.

De ces caractères, de ces mérites propres à notre ſiècle & à notre nation, s'eſt formé un talent qui peut être plus particulièrement appliqué à ce perfectionnement de la ſcience. Lorſqu'un homme a amaſſé autour de lui une foule d'objets de genres divers, il les étudie pour en mieux jouir; il obſerve leurs rapports & leurs différences; il s'occupe de leur aſſigner leur rang, leur emploi. Il en eſt de même dans les acquiſitions de l'eſprit humain. C'eſt l'art de les démêler, de les apprécier, qui en tire de nouvelles reſſources, qui les prépare à une plus grande fécondité. On a plus méconnu qu'eſtimé ce talent de la diſcuſſion, qui eſt une des créations, comme un des ſecours des ſciences, dans le vaſte développement où elles ſont arrivées.

Deux choſes cultivent l'eſprit d'une nation; & en concourant enſemble, doublent leurs effets; c'eſt le génie qui produit, & la réflexion qui obſerve. Souvent une nation poſſède déjà des chef-d'œuvres, qu'elle n'eſt pas encore capable de les ſentir, de les admirer; mais c'eſt un don qu'elle peut acquérir, un don que les hommes habiles peuvent lui communiquer. Le génie lui-même eſt ſouvent près de s'égarer: ſouvent il lui manque des vues & des règles, pour atteindre à la perfection dont il a les moyens; & c'eſt encore un art que la méditation des excellens eſprits peut lui donner, ſur-tout ſi elle porte ſur les

ouvrages où le génie s'alimente, & qui lui ſervent de modèles. Il y auroit je ne ſais quoi de plus juſte & de plus grand dans une philoſophie & une littérature, qui auroient toujours marché avec ces deux ſecours. Si on n'a pas encore ſenti tous les avantages de la critique, c'eſt qu'elle n'a pas encore été exercée avec des intentions dignes de ſon objet, ni par des hommes faits pour développer ſes ſervices. C'eſt elle qui ramène ſans ceſſe à la vérité dans les idées, à la fidélité dans les tableaux; fait régner dans tout la proportion & l'accord; reproduit la nature, étend la raiſon, perfectionne le goût; met dans tout leur éclat les beautés, pénètre juſqu'aux cauſes des défauts; établit inceſſamment des principes plus ſûrs, abat les fauſſes règles; avertit le talent de toutes ſes forces, de toutes ſes reſſources par les tourmens utiles qu'elle lui donne; répand dans une nation une juſteſſe plus habile, une ſenſibilité plus exquiſe, & compoſe ſon caractère de l'averſion du faux, du goût du bien, de l'enrhouſiaſme de tout ce qui eſt noble & grand. Mais, pour produire des fruits ſi heureux, il ne faut point qu'elle ſoit confiée à l'envie & à la médiocrité. Elle n'eſt pas du génie, quoiqu'elle puiſſe ſouvent en montrer; mais elle eſt un talent, qui ne s'acquiert que par ces impreſſions & ces réflexions que le talent ſeul reçoit ou enfante. Elle a beſoin auſſi des plus nobles motifs, tels qu'un amour irréſiſtible du vrai, la gloire de récompenſer ou de venger le merite, l'ambition de rendre un témoignage qui puiſſe régner ſur l'opinion publique. Il m'a toujours paru que l'inſtitution des journaux avoit été une des choſes les plus funeſtes aux lettres & aux arts. Trop de petits intérêts ſeduiſent ou préviennent pour ou contre les ouvrages récens. L'influence des circonſtances où ils paroiſſent, affoiblit ou corrompt dans ceux qui les jugent, l'impreſſion de leurs beautés ou de leurs défauts: toujours en eux quelque deſir ſecret d'exalter ou de rabaiſſer au-delà de la vérité & de la juſtice. C'eſt par-là que ces travaux de la littérature ont preſque toujours été abandonnés à des hommes ſans inſtruction, ſans eſprit, ſouvent ſans honneur, qui ne vouloient que ſatisfaire leurs jalouſies, & vivre de leur honte. Si vous voulez ſentir tout le prix de la vraie critique, liſez le petit nombre de morceaux de ce genre, qui ſont échappés à nos bons écrivains; c'eſt là que vous verrez tout le bien qu'elle peut faire au talent qu'elle éclaire, au goût des lecteurs qu'elle nourrit.

Conſidérons les ſervices qu'elle auroit pu rendre dans la plus ancienne de nos inſtitutions littéraires.

Suppoſons qu'à cette époque de la renaiſſance du goût & d'un nouveau développement de l'eſprit humain, ce Richelieu, qui paroît avoir conçu la grande idée de faire regner un jour dans toute l'europe la langue de ſon pays, en lui donnant une ſorte de légiſlation; ſuppoſons que Richelieu, dans les loix qu'il fixoit à la réunion des hommes célèbres de ſon temps, leur eût dit: « Je ne vous établis pas ſeulement pour honorer en vous ces dons de » la nature qui vous diſtinguent, pour vous » procurer ce repos, cette indépendance, & » ces honneurs néceſſaires à l'exercice des talens; je veux vous faire ſervir à l'utilité & à » la gloire de votre patrie. Ce n'eſt pas aſſez » de l'illuſtrer par vos écrits particuliers; rendez-» lui encore des ſervices qu'elle ne peut recevoir que de vos ſoins réunis. Tandis que votre » langue s'annoblira, en revêtant vos penſées; » fixez-en les règles, expliquez ſon vocabulaire, » épurez-la, aggrandiſſez-la. Mais ce travail, » tout important qu'il ſoit, ne ſuffiroit encore » ni à vos talens, ni à mes vues; je vous en » réſerve, je vous en impoſe un autre plus » digne de vous: veillez, régnez ſur toutes » les productions de l'eſprit que votre langue » a reçues & doit recevoir; je les confie à » votre inſpection, & les mets ſous votre garde. » Remontez juſque dans la barbarie de votre » nation; examinez tout ce qu'elle a penſé & » écrit; ſéparez le bon du mauvais; dans le » mauvais même, cherchez le bon; conſervez » tout ce qui eſt précieux & utile; jugez les » ouvrages, les talens & les ſiècles; créez » la critique, qui donne au génie toute ſa gloire, » & détruit la funeſte autorité de ſes défauts. » Tant que les objets reſtent au milieu des paſſions qui nous agitent, ils ne peuvent être bien » appréciés; tant que le choc des premières opinions ſubſiſte, l'eſprit humain ne ſait pas ſe » fixer dans un jugement ſain & durable. Vous » ne vous jugerez pas les uns & les autres; mais, » dans un demi ſiècle, vos ſucceſſeurs feront » ſur vous ce que vous aurez fait ſur vos devanciers. Ecrivez dans la crainte d'un tribunal équitable & ſévère; jugez vos pères, comme vous » déſirez que vos deſcendans vous jugent. Ainſi » ſe formera la glorieuſe collection de nos richeſſes littéraires; elles gagneront par le choix, » ce qu'elles perdront par le nombre; votre nation ſaura ce qu'elle poſſède, & dans ce » qu'elle poſſède, ce qui mérite ſon attention. » Vous rapprocherez de ſes études toutes les » connoiſſances; & vous les lui rendrez meilleures & plus faciles. Les bons écrivains vous » devront d'être mieux goûtés; les autres, de » ne pas mourir tous entiers. Telles ſeront vos » fonctions, & vos titres à la reconnoiſſance » univerſelle des peuples éclairés ».

Figurons-nous ce projet rempli, ce plan exécuté; quelle dignité il eût donné à notre lit-

térature ! quels plus grands progrès il lui eût préparés!

Ces idées, qu'on n'a pas apperçues dans un temps où l'exécution en étoit plus facile, il faut les reprendre aujourd'hui, que l'exécution en eſt devenue plus néceſſaire. Nous avons beſoin d'établir une meilleure diſpoſition dans nos richeſſes, pour les bien poſſéder; d'employer ſur elles cette ſagacité & cette juſteſſe, qu'elles ont données à nos eſprits. Ce ne ſeroit pas aſſez d'épurer nos livres par un bon choix, de les rendre plus utiles par une ſavante appréciation. Il faut encore porter cet eſprit de ſimplification & de perfectionnement dans le corps entier de nos ſciences.

Les ſimplifier, les perfectionner, c'eſt en fondre enſemble les principes & les réſultats; c'eſt les expoſer avec une meilleure logique, dans un meilleur ſtyle; c'eſt les rapprocher davantage de l'intelligence commune; c'eſt bien marquer le point où elles ſont arrivées; indiquer ce qui leur manque; mettre ſur la trace de ce qu'elles doivent chercher; préparer ce qu'elles ont à acquérir.

Dans tous les tems, on a eu l'idée de renfermer la ſcience humaine dans un ſeul ouvrage. Cette idée me paroît plus impoſante que bien conçue. Cela ſeroit bon, ſi l'écrivain qui trace une page de ce livre, pouvoit réunir les connoiſſances, les vues, le génie de ceux dont il prétend réduire les travaux. Cela ſeroit bon ſi chaque ſcience avoit ſon complément; ſi la ſcience entière devoit reſter ſtationnaire; ſi ſes progrès nouveaux ne pouvoient, à chaque inſtant, manifeſter des erreurs dans ce livre, qui doit contenir toutes les vérités. Tel n'eſt point le travail que je voudrois porter dans un grand établiſſement des connoiſſances humaines. Tel ne me paroît point le vrai principe de la perfection qu'elles doivent chercher.

Il vaut mieux rendre plus utiles tous les livres d'un mérite imparfait, que d'eſſayer vainement de les remplacer. Il vaut mieux les rallier au progrès de la ſcience, que de renoncer au ſecours de leurs richeſſes particulières. Il vaut mieux augmenter leur prix, par la diſcuſſion même de leurs erreurs, que de perdre le fruit de leur ingénieux développemens. Mais, en conſervant tous les livres où le talent a imprimé ces caractères, il faut en créer de nouveaux, où la doctrine ſoit plus ſimple, plus complette & plus pure; il faut ſurtout y porter les nouvelles méthodes, & les répandre par eux. C'eſt par de tels ouvrages qu'on peut rapprocher toutes les connoiſſances, les éclairer & les enrichir des lumières & des ſecours qu'elles ſavent s'entre-communiquer; les rectifier & les étendre par les avantages de cette réunion. Je demande donc, dans chaque branche de la ſcience, un double travail, qui, d'une part, ordonne & améliore ſes richeſſes, & de l'autre, épure ſes principes & ſimplifie ſes procédés. Je demande que ces travaux, dans les diviſions principales de la ſcience, ſoient faits avec l'eſprit de la ſcience entière, & ſe rapportent à ſon perfectionnement. Je demande que ce plan ſoit obſervé dans les branches de chaque ſcience ſéparée, comme dans les diviſions de la ſcience générale; & que par-là, toutes les parties de la ſcience concourent au progrès de cet eſprit commun qui doivent les diriger, de cet art commun qui les améliore. Je demande que ce travail toujours continué, toujours étendu, ſache à la fois marcher en avant, & retourner en arrière, qu'on y revoie ſans ceſſe ce qui a été fait, comme on y ajoute ce qu'on vient d'acquérir. Telle eſt pour moi la véritable encyclopédie de nos connoiſſances. Telle, elle peut être réaliſée dans un établiſſement digne de notre ſiècle & de notre conſtitution. Telle, elle conduiroit l'eſprit humain à l'eſpèce de perfection qu'il peut atteindre.

Envain on auroit épuré le dépôt de la ſcience, ſi on n'avoit épuré en même-temps les canaux par leſquels elle doit ſe tranſmettre.

Envain on en auroit ſimplifié & perfectionné la théorie, ſi on avoit auſſi ſimplifié & perfectionné l'art par lequel elle doit ſe répandre.

On la priveroit auſſi d'un grand ſecours dans ces deux opérations, ſi on n'avoit à y employer les obſervations, les expériences, les vues qui naiſſent de l'enſeignement. On ne peut s'occuper de l'organiſation à donner à la ſcience humaine & à l'éducation publique, ſans reconnoître que ces deux choſes ſont intimement liées entre elles & néceſſairement dépendantes l'une de l'autre.

La ſcience doit ſans ceſſe ſe livrer à l'enſeignement dans l'état où elle eſt actuellement, & non dans celui où elle étoit. Lorſqu'un doute vient y ébranler un principe, y déranger une combinaiſon; lorſqu'une vérité vient l'enrichir, une invention en ſimplifier les procédés; à l'inſtant, l'erreur doit être retranchée dans l'enſeignement, la découverte doit y être admiſe. L'éducation doit donc découler immédiatement de la culture de la ſcience, comme la ſcience elle-même ſe compoſe des faits que l'expérience lui fournit, des découvertes que le haſard y favoriſe, des combinaiſons dont le génie l'enrichit.

L'enſeignement, à ſon tour, réagit heureuſe-

ment sur la science ; c'est une pierre de touche sur l'intelligence humaine ; l'instinct de celui qui est enseigné, avertit celui qui enseigne, de la puissance naturelle de la vérité, de ce mélange de l'erreur qui en rend l'impression moins vive & moins pure ; il l'avertit de ce qui est clairement énoncé, de ce qui l'est insuffisamment ; il lui indique le moyen de dégager la vérité de l'erreur, ou de rendre la vérité plus facile à concevoir. Cette communication entre le disciple & le maître, est utile à l'un & à l'autre, par ce double exercice de leurs facultés. Or, un des plus puissans moyens de l'avancement des sciences, est la perfection des esprits qui s'y appliquent.

Puisque c'est l'enseignement qui fait produire aux sciences tous leurs fruits ; puisqu'il est leur plus grand secours pour appercevoir plutôt les erreurs ; pour rentrer plutôt dans la vérité, comme pour la répandre ; pour rassembler tous les faits qu'elles ont à méditer, comme pour mettre plus d'esprits dans la voie des découvertes dont elles s'occupent ; puisqu'il est l'art qui les sert le mieux, qui les achève en quelque sorte ; il faut donc lier le plan de l'instruction publique au plan de la régénération des connoissances humaines, & employer les mêmes moyens à leur perfectionnement.

Les sciences se sont déjà relevées, parmi nous, de leurs longs écarts ; elles ont déjà triomphé de leurs puissans obstacles ; elles connoissent leur but, & elles y marchent à grands pas. Nous n'avons plus qu'à seconder leurs efforts, qu'à rallier leurs progrès à un même système. Nous perfectionnons leur marche, plutôt que nous ne la changeons ; nous ne faisons que mieux combiner les institutions qu'elles ont déja reçues.

Il n'en est pas de même de l'éducation ; c'est un édifice à détruire ; un édifice à recréer. Tout y est funeste à la science ; tout y est funeste à la société.

Et cependant, ce ne sont ni les soins, ni les secours qui lui ont manqués. Rien ne prouve mieux combien les bonnes vues sont plus importantes dans les institutions sociales, que le zèle & les efforts.

L'éducation, parmi nous, a été magnifiquement dotée par la civilisation ; elle ne l'avoit pas été moins par la barbarie ; c'est une justice qu'on n'a pas assez rendue à l'heureux instinct des premiers tems.

Ces temps sont moins cruels à la science par leurs persécutions, que par la contagion dont ils l'environnent.

On n'a pas assez remarqué tous les avantages dont elle a joui, parmi nous, depuis Charlemagne.

Adoptée par le clergé, elle a été associée à sa puissance & à sa fortune.

La munificence des rois & des grands ne l'a pas moins servie.

Nos vieux savans ont vécu dans la considération de tout leur siècle. Nos vieux troubadours en ont fait le charme.

En général, la science obtient d'autant plus d'éclat, qu'elle est moins connue. On fait plus pour elle, à proportion qu'on sait moins s'y prendre.

Par-tout où des villes se sont formées, on y a vu naître, universités, collèges, fondations de tout genre.

A mesure que la civilisation s'est développée, les gouvernemens ont apperçu l'utilité des sciences ; & ils ont voulu se couvrir de leur gloire. Tout ce qu'on a élevé de monumens, créé d'institutions en leur faveur, seulement depuis François I, auroit suffi pour les conduire au terme où nous voulons les amener, pour fonder l'établissement dont nous cherchons les principes.

Mais, dans l'une & l'autre époque, des vues fausses & de faux intérêts ont tout corrompu.

Dans la barbarie, on avoit voué l'instruction à tous les préjugés politiques & religieux ; elle les a protégés & défendus, jusqu'à l'époque où une sorte de pudeur l'a rappellée à sa propre destination.

Dans la civilisation, on a profité de ses secours contre certains préjugés, on s'est servi de sa puissance pour achever la ruine des institutions, qui ne convenoient plus au gouvernement. Mais on entendoit qu'elle n'attaquât que les erreurs, dont on ne vouloit plus, & qu'elle maintînt les autres. On s'est mis bientôt à la redouter & prendre des précautions contre ses progrès.

Comme la civilisation ne peut naître que de l'épuisement même de la barbarie, & qu'elle se pénètre des préjugés de celle-ci plus qu'elle ne les efface, tout ce qu'elle a inspiré dans l'éducation a toujours reproduit l'esprit de la barbarie, lors même qu'elle en dissipoit les ténèbres. Les réformes ont toujours été successives, insuffisantes ; & ce sont les choses les plus vicieuses qu'on a le plus ménagées.

C'est ainsi que tout ce qu'on a fait pour l'édu-

cation, loin de l'améliorer dans la proportion des progrès du ſiècle, l'a toujours tenu au-deſſous; que loin de favoriſer la ſcience, elle lui a nui autant qu'il a été poſſible, que loin de perfectionner l'ordre ſocial, elle a ſoutenu les abus; que loin de nous avoir diſpoſés à l'évènement régénérateur d'aujourd'hui, elle l'a rendu plus cruel qu'il ne devoit l'être.

Voyez ce qui s'eſt paſſé depuis 50 ans!

Les connoiſſances humaines ont reçu le plus prodigieux accroiſſement; mais ce n'a été qu'en luttant contre les vices de l'éducation publique, en arrachant, par une longue ſuite de victoires, un triomphe, qui ne méritoit qu'un ſeul combat.

La vraie philoſophie morale & phyſique s'étoit déjà établie dans le monde, avant d'avoir pu pénétrer dans les écoles.

Le ſophiſme, la déclamation, le faux goût y ont toujours régné, malgré tant de bons, tant de beaux ouvrages. Juſqu'à leur dernier moment, les dernières erreurs s'y ſont retranchées.

Il étoit reçu, que, dans toutes les carrières, il fallait recommencer ſon éducation, pour participer à la gloire de ſon ſiècle.

On a mille fois obſervé que l'inſtruction de la ſociété faiſoit des hommes nouveaux; mais que les corps avoient un eſprit différent de l'eſprit même des particuliers qui les compoſoient. Par-là les erreurs des écoles ont toujours dominé les corps, ſi puiſſans pour réſiſter.

Les choſes n'étoient pas égales entre cette meilleure culture des ſciences par la ſociété, & ce barbare enſeignement des écoles. La maſſe de la nation reſtoit en arrière par les vices de l'éducation publique, tandis que l'élite marchoit en avant par l'étude privée des bons livres. Un petit nombre pouvoit ſe ſaiſir des vérités qui ſe développoient; tous participoient à des erreurs qui ſe profeſſoient. L'erreur étoit adminiſtrée, avec tout l'avantage des longues études, à la jeuneſſe qui s'empreint des premières notions; la vérité étoit une acquiſition bien plus difficile de l'âge mûr, qui répugne à de nouvelles études, qui ſait moins en tirer parti, qui avoit à faire deux choſes qui ne ſe font jamais bien; oublier tout, pour tout rapprendre.

Par-là nous avons toujours vu le gouvernement ſe roidir contre des innovations, qui pouvoient ſeules le ſauver.

Par-là l'experience des hommes en place étant toujours contraire au progrès de l'eſprit du ſiècle, la jeuneſſe n'a plus dû reconnoître ce frein naturel dans ſes projets & ſes eſpérances.

De-là, à meſure que le goût & la raiſon s'accréditoient dans le monde, ce mépris pour les écoles qui a créé un préjugé ſur l'enſeignement de la jeuneſſe, lequel ſera un des obſtacles que rencontrera la régénération de nos études; préjugé barbare, né cependant des lumières de notre civiliſation.

De-là, l'inſtruction toujours écartée du peuple, & le prolongement de ſon ignorance, parce que notre ſyſtême d'éducation ne permettoit pas de s'en ſervir pour lui communiquer des idées ſaines, & qu'on lui faiſoit grace de la mauvaiſe ſcience.

De-là, tant de lenteur dans les réformes devenues néceſſaires, tant d'obſtination à maintenir des choſes diſconvenables avec l'état de la ſociété.

De-là, une ſi profonde ignorance d'une ſituation qui entraînoit, & la néceſſité d'un choc furieux pour accomplir un changement où tous les vœux devoient ſe porter. De-là, ce deſſein non prévu de tout détruire & de tout refaire au moment où l'eſprit public a pu donner la loi. De-là, dans une révolution déſirée d'abord de ceux qui s'en plaignent le plus, terrible à ceux-là même qui la béniſſent, dont les principes ne trouveront plus de contradicteurs à la ſeconde génération; dont les effets amélioreront l'humanité entière; de profonds déſaſtres que des ſacrifices généreux, des tranſactions ſages auroient pu prévenir ou adoucir. C'eſt qu'une partie de la nation a voulu réaliſer les grandes idées où la Philoſophie l'avoit conduite, & qu'une autre n'a vu des réalités que dans des préjugés; c'eſt que l'une n'a voulu voir que confuſion où l'autre n'appercevoit qu'un légitime redreſſement; c'eſt que l'une n'a jamais ſu reconnoître la néceſſité de ſes pertes, ni en appercevoir le dédommagement; & que l'autre a été entraînée à ſe faire, par la violence, la juſtice qu'elle deſeſpéroit d'obtenir par la raiſon; c'eſt que les claſſes élevées vivoient dans l'ignorance des premiers droits, des premiers principes de la ſociété, comme le peuple dans l'ignorance des conditions de la liberté, dont il alloit faire ſa paſſion; c'eſt qu'une folle préſomption a trompé les unes ſur leurs reſſources, comme le ſentiment de l'ancienne abjection a exaſpéré, dans l'autre, le ſentiment ſubit de ſa force. De là donc, tous les crimes, tous les malheurs de cette régénération, trop ſouillée par ſes moyens; de cette génération dont les rigueurs n'appartiennent qu'à la néceſſité des grands remèdes; dont les erreurs ſeront les derniers fruits de l'ignorance commune de ces prin-

cipes qui concilient tous les intérêts, & de la contradiction dans la marche de l'inſtruction publique.

Puiſque nous voulons fonder la ſociété ſur la ſcience, fondons auſſi la ſcience ſur l'éducation. Puiſque nous voulons régénérer la ſcience, régénérons auſſi l'éducation. Organiſons-la pour propager une ſcience épurée & perfectionnée. Mais la propager, ce n'eſt pas ſeulement lui donner par-tout des écoles; appeller à ces écoles par des facilités & des encouragemens; c'eſt choiſir ou créer les livres, & les maîtres propres a la communiquer; c'eſt la faire profeſſer dans toute la rectitude de ſes principes, dans toute l'étendue de ſes progrès; c'eſt en abréger les études par leur ſimplification; c'eſt lier l'enſeignement à la ſcience, en agrandir l'art; c'eſt lui donner un établiſſement où il puiſſe déployer toutes ſes reſſources, obtenir tous ſes progres, réaliſer tous ſes effets, accomplir facilement tous les changemens qui lui deviennent néceſſaires; c'eſt mettre l'enſeignement à la portée de toutes les intelligences, de toutes les fortunes, en le proportionnant aux beſoins & aux facultés; c'eſt opérer tout cela par des moyens ſimples & bien accordés.

Voilà les vues ſur leſquelles doit être fondé l'établiſſement de la ſcience dans cet état de ſplendeur, où l'ont conduit ſon vaſte développement, ſa prodigieuſe activité, dans cet état d'embarras & de dangers où la place la ſurabondance de ſes productions & l'incohérence de ſes moyens. C'eſt ainſi qu'elle marchera vers ſon dernier terme avec tous ſes avantages & toutes ſes reſſources; qu'étendant ſans ceſſe ſes travaux par de nouveaux efforts; ne pouvant ſe completter, elle ſe perfectionnera toujours; qu'elle ſe renouvellera, au lieu de s'épuiſer. Voilà auſſi le plan par lequel la ſociété toute entière s'offrira à ſes études, & recueillera tous ſes fruits; par lequel elle liera la ſcience à tous ſes intérêts, tous ſes beſoins, toutes ſes vues, & puiſera une amélioration continuelle dans ce ſavant emploi de toutes les facultés humaines. Ces deux intérêts qui ſe confondent, doivent tout régler, tout diriger dans cet établiſſement, dont nous ſommes enfin parvenus à ſaiſir les principes, à déterminer les objets, à fixer le but.

Ce plan a quelque choſe de majeſtueux qui ſubjugue, quelque choſe de ſimple qui familiariſe avec ſa hardieſſe; mais auſſi quelque choſe d'immenſe qui effraye. Il refait, en quelque ſorte, la carrière où marchoit l'eſprit humain; il lui ouvre un nouvel avenir Je l'avois autrefois conçu comme un beau rêve; mais je l'avois caché dans ma penſée, comme un de ces projets, dont tout démentoit la poſſibilité. Etoit-ce au renouvellement & au perfectionnement de la ſcience que l'ambition des rois auroit jamais pu s'attacher? D'ailleurs, ce deſſein demandoit des renverſemens qui paſſoient leurs puiſſances; une ſorte de direction, qui avoit beſoin d'un eſprit général répandu dans la nation, une conſtance d'efforts & de ſoins, qui ne s'accordoit pas avec l'inſtabilité de leurs vues & de leurs moyens. Je le préſente aujourd'hui, avec une pleine confiance, à ma patrie, dans ce grand moment où elle refait ſes deſtinées, & je dis à ſes légiſlateurs: tout ce qui eſt grand, tout ce qui eſt utile, appartient à la conſtitution dont vous devez nous faire jouir. Donnez-lui, pour guide, la perfection de la raiſon, comme vous lui avez donné, pour baſe, les premiers principes de la nature.

Profitez de ce moment où un puiſſant mouvement féconde toutes vos entrepriſes, pour en aſſurer une, qui ſera le plus grand bienfait pour le genre humain, & le garant immortel de cette perfection ſociale où vous oſez prétendre. Admirable caractère de ces époques où les nations prennent un nouvel eſprit, une nouvelle direction! Un grand deſſein acquiert tout de ſuite la force qui ſe déploie dans toutes les volontés; les difficultés s'écartent par la vigueur des réſolutions; on meſure les projets à leur utilité, & les efforts à leur grandeur.

Achevons donc l'explication de ce plan, trop digne de la nouvelle nation qui va ſe former en France, pour en être rebuté; qui appartient trop aux principes, aux ſentimens qui la meuvent, pour ne pas en recevoir l'application & l'influence.

Rappellons ici ces quatre grandes vues, auxquelles nous avons cru néceſſaire de donner tout leur développement.

Que la ſcience fait partie de l'organiſation ſociale, & que l'organiſation ſociale ne peut s'améliorer que par la ſcience.

Que le développement de la ſcience doit ſe verſer ſans ceſſe dans ſon enſeignement, & que l'enſeignement eſt le principal moyen de la rectification & de l'extenſion de la ſcience.

Que les ſciences ſe ſéparent par leurs travaux, mais s'embraſſent par leurs réſultats.

Qu'elles ont beſoin aujourd'hui d'être dirigées, par un travail commun, à l'épurement de leurs acquiſitions, au perfectionnement de leurs principes, à une propagation plus facile & plus habile de leurs notions anciennes, & de leurs progrès nouveaux.

Telles ſont les baſes de cet établiſſement; il faut, à cette heure, en régler l'organiſation. Telle

eſt ſa deſtination; il faut lui imprimer ſon mouvement.

Examen du régime que la conſtitution doit adopter pour la culture des connoiſſances humaines & l'enſeignement national.

Une première queſtion, qu'il eſt plus utile de traiter qu'elle n'eſt difficile à réſoudre, réclame d'abord notre attention, & doit précéder les principes du plan que nous allons propoſer.

La ſociété doit-elle abandonner la culture des ſciences & l'éducation publique à des établiſſemens particuliers, que l'intérêt & l'émulation éleveroient d'eux-mêmes, en ſe contentant de les appeller à l'exécution de ſes vues par les ſecours, les encouragemens, les récompenſes qu'elle leur accorderoit?

Où doit-elle former & étendre dans tout l'empire un grand établiſſement public, dont l'organiſation ſoit fixée par ſa conſtitution même, & dont la direction ſoit réſervée à ſes loix?

Arrêtons-nous ſur l'examen & la comparaiſon de ces deux régimes.

Les partiſans des établiſſemens particuliers, uniquement protégés & encouragés par la ſociété, en raiſon de leur conformité avec ſes vues & ſes intérêts, pourroient dire:

1°. De petits établiſſemens ſoumis à la ſeule ſurveillance de ceux qui les ont conçus, ont plus d'activité; mettent mieux à profit & leurs ſuccès & leurs fautes; affortiſſent mieux leurs moyens à leur but; ſuppléent à la foibleſſe de leurs reſſources par la fécondité de leur induſtrie; ont autant de perſévérance que de ſagacité pour tenter des voies nouvelles; avec moins d'oſtentation, ils font mieux; avec plus d'économie, ils font davantage.

2°. L'émulation de gloire, fille de la concurrence des intérêts, les tient dans un état de rivalité, qui les rend plus utiles les uns aux autres. Ils s'empruntent tout, mais pour tout perfectionner; une découverte eſt pour eux un bien commun, que chacun exploite de toutes ſes facultés, de tous ſes talens. Au contraire, un établiſſement général, un établiſſement public prend aiſément ſes abus pour des principes; repouſſe les progrès, parce qu'il répugne à des changemens; & met plus ſa gloire à conſerver qu'à acquérir.

3°. La puiſſance publique doit avoir le génie du gouvernement, & non celui des ſciences. Elle peut juger ſi leurs travaux ſont grands, s'ils ſont utiles; mais non en tracer le plan. Une ſouveraine majeſté environne les récompenſes qu'elle leur décerne. Les riſées des ſavans peuvent déshonorer les ordres qu'ils en recevroient. Son fait, dans ce point, comme dans bien d'autres, eſt de protéger, & non de diriger.

4°. Lorſque des règles tiennent à la nature des choſes, elles s'appliquent à tout. Ce qui eſt vrai dans l'économie ſociale, l'eſt auſſi dans la culture des ſciences. On a reconnu que le commerce ne pouvoit tirer ſes accroiſſemens que de lui-même, que le gouverner, c'étoit l'enchaîner; que ce qu'on faiſoit pour lui, étoit preſque toujours contre lui; que la liberté, qui en eſt l'ame, devoit en être le ſeul guide. Lorſqu'on va ceſſer de réglementer le commerce, ira-t-on épuiſer ſur la ſcience cette malheureuſe manie de ſe mêler de ce qu'on n'entend pas, de mener ce qui va de ſoi-même?

5°. Des nations qui dominent par les ſervices qu'elles doivent aux ſciences, qui ſont couvertes de cette gloire dont les ſciences ſeules ſont la ſource, ne font rien pour elles que d'en entretenir le goût & l'eſtime dans les particuliers, par des honneurs & des récompenſes ſignalés; honneurs & récompenſes accordés dans des occaſions rares, & pour des ſervices extraordinaires.

6°. Nous-mêmes, à meſure que nous avons mieux connu & leurs beſoins & leur génie; à meſure qu'elles ont ſu ou en impoſer à notre gouvernement, ou ſe jouer de ſes entraves; nous les avons dégagées de l'inquiétude de nos ſoins; nous avons conſenti à leur indépendance; & ce bienfait a plus ſervi à leur avancement que toutes nos pédanteſques inſtitutions.

Pour répondre à ces objections, les défenſeurs d'un régime public pour les ſciences & l'éducation, devroient commencer par accorder tout ce qu'elles ont de vrai, & ſe borner à prouver qu'elles ne ſont pas applicables à l'objet en queſtion.

Ils renverſeroient cette analogie apparente entre la liberté néceſſaire au commerce, & l'indépendance de l'inſtruction publique, en montrant que ſi le commerce ne doit pas être réglé par la ſociété, c'eſt qu'il eſt un des droits de la propriété; que s'il marche bien de lui-même, c'eſt qu'il a pour mobile l'intérêt de chacun; que s'il tire l'avantage de tous de l'intérêt de chacun, c'eſt qu'il n'importe pas à la ſociété que le commerce ſe faſſe d'une ſeule manière, mais de toutes les manières; que c'eſt par ſon effet général qu'il eſt utile, & non par ſa direction

à un but unique : qu'il n'en eſt pas ainſi de la ſcience & de l'éducation, leſquelles ne peuvent ſe perfectionner que par le concours de tous leurs moyens ; ſervent bien mieux la ſociété en s'uniſſant à ſes deſſeins ; ont beſoin de ſes ſecours, comme elle a beſoin de leurs ſervices ; qu'elles ſont un des reſſorts de la ſociété, dont la puiſſance publique a tout à eſpérer, lorſqu'il agit dans ſes principes ; dont elle a tout à craindre, s'il lutte avec ces mêmes principes.

Contre tous les vices des inſtitutions ſoumiſes à un régime public, ils diroient : vous avez bien prouvé combien l'on pouvoit abuſer du droit & de la néceſſité de diriger les établiſſemens fondés au nom de la ſociété ; mais c'eſt la choſe, & non ſes erreurs que nous voulons maintenir. Vous avez rappellé les abſurdités des inſtitutions formées dans les tems d'ignorance & de ſervitude. Nous demandons celles qui conviennent à un tems de lumière & de liberté.

Les grands progrès obtenus par des établiſſemens particuliers, prouvent bien qu'il faut à la culture des connoiſſances humaines, de bons principes ; & ſur ce point, nous ſommes d'accord. Mais ils juſtifient en même-tems, qu'il faut une réunion de forces, une bonne direction & un grand but au développement des ſciences & à l'inſtruction publique.

Ces établiſſemens ont ſu ſe donner les avantages dont il s'agit, ſans le ſecours du gouvernement. Mais d'où les ont-ils tirés ? Du zèle & de la reconnoiſſance de la ſociété entière, qui a fait pour eux ce que l'adminiſtration publique eut dû faire ; c'eſt qu'elle eût fait avec plus de ſuccès encore, & ſans s'écarter de la marche naturelle de ces inſtitutions.

Reconnoiſſez d'ailleurs que des ſociétés qui ſe ſont formées hors des lumières de la ſcience, hors des ſecours d'une éducation publique ; qui n'y ont vu qu'un produit & un ornement de la civiliſation, & non une des forces de l'ordre ſocial ; ont agi conſéquemment, en abandonnant la ſcience & l'éducation à elles-mêmes. Une ſociété, qui veut les lier à ſon amélioration, & en faire un appui de ſes loix & de ſes mœurs, a beſoin de s'en emparer, de regarder leurs progrès comme ſon affaire propre ; leur direction vers ſon but comme un de ſes ſoins ; de fixer leur régime, de le ſurveiller ; d'entrer dans leurs intérêts, mais auſſi de les ſoumettre aux ſiens ; en un mot, de les ordonner comme toutes les autres parties de l'organiſation générale.

J'ai moins cherché dans l'examen de cette queſtion, le choix d'un plan que des vues pour perfectionner celui que j'ai adopté, qui n'eſt en effet, ni l'un ni l'autre de ces ſyſtêmes ; & qui, par cela, eſt toujours propre à raſſembler ce qu'ils ont de juſte & d'utile.

Je ne me confie pas, pour le deſſein que je veux accomplir, à des établiſſemens particuliers. Ce deſſein ſeroit au-deſſus de leurs moyens ; & ſans lien entre eux, ils divagueroient ſans ceſſe dans ſon exécution.

Les récompenſes par leſquelles la puiſſance publique tenteroit de les diriger à ſon but ou de les y rappeller, ne remplaceroient jamais cet enſemble qu'ils ne peuvent ſe donner. Il en réſulteroit qu'un effort impuiſſant & une dépenſe en pure perte.

Je demande un grand établiſſement public, qui développe la ſcience dans toutes ſes parties, la diſtribue par-tout par une vaſte inſtruction ; ramène toujours & la ſcience vers l'amélioration ſociale, & l'éducation vers l'eſprit propre à la conſtitution ; parce que j'ai beſoin, pour le but que je me propoſe, de raſſembler & tous les efforts de la ſcience & tous les ſecours que la ſociété peut donner à la ſcience.

Mais je n'entends pas créer une jurande qui interdiroit à tous les citoyens la culture des ſciences, & leur enſeignement, pour les concentrer dans une vaſte corporation, dont elle deviendroit l'odieux privilége & le ſtérile patrimoine.

J'entends encore moins faire de l'inſtruction publique une régie, où la puiſſance publique s'épuiſeroit à donner des loix au talent, où le talent ſeroit dégradé juſqu'à une ſervile obéiſſance.

Je ne ſais pas me ſervir de mauvais inſtrumens ; je ne crois pas qu'aucun art exiſte pour corriger ce qui eſt vicieux de ſa nature. Ce que je crois, ce que je ſais, c'eſt qu'un grand plan demande ſurtout de grands moyens ; & qu'une entrepriſe pour la perfection de la ſociété, par l'amélioration de la ſcience, n'a pas moins beſoin de l'énergie de la liberté, que de toute la puiſſance ſociale.

Je demande un établiſſement public, où un plan auſſi riche dans ſes effets, que ſimple dans ſes combinaiſons, ſoit tracé par la conſtitution, & en faſſe partie ; où tous les moyens tiennent à la fois de la puiſſance d'une direction publique, & de la libre activité du génie de la ſcience. Soit dans le but, ſoit dans le plan, ſoit dans les moyens, je ne veux rien, ni qui ſurcharge

la ſociété de ſoins, ni qui aſſerviſſe la ſcience, ni qui gêne l'activité particulière.

L'établiſſement appartient à la nation : mais il marche par ſon propre mouvement; il eſt lié à l'autorité publique ; mais c'eſt uniquement pour recevoir ſon eſprit, & lui communiquer ſon influence. D'après ce but, il conſtate ſes beſoins, il fait ſes demandes ; il conçoit ſes plans, il les propoſe. La puiſſance publique rapproche les plans du but, les demandes de ſes moyens; elle déclare ſes intentions La ſcience les reçoit, pour les exécuter, d'après ſon propre génie & avec toute ſa liberté. La ſociété protège l'établiſſement ; & cette protection honore plus les talens, & récompenſe mieux les ſervices : mais chacun vient les mériter à ſon gré ; & perſonne ne les obtient, ſans les avoir mérités. Nul n'eſt tributaire de cet établiſſement; tous ſont appellés à ſes travaux ; loin de proſcrire les établiſſemens particuliers, il ſollicite leur adjonction, anime leur zèle, leur prodigue ſes ſecours.

Principes de l'organiſation de l'établiſſement des connoiſſances humaines & de l'inſtruction publique.

J'ai cherché les objets de l'établiſſement que je propoſe, dans la nature de la ſcience humaine, conſidérée en l'état où elle eſt parvenue, & dans l'intérêt de la ſociété, tel qu'il doit être fixé par une conſtitution qui a retrouvé les vrais baſes de l'ordre ſocial. C'eſt encore des mêmes points de vue que je dois partir pour fixer les principes de l'organiſation de cet établiſſement. Parvenu à connoître le but où il faut tendre; n'ayant plus à m'occuper que du chémin qui peut y conduire ; ma marche ſe ſimplifie & s'accélère. Je n'ai plus beſoin que d'interroger ſéparément chacun de ſes grands intérêts, & de recueillir les vues comparées qu'il me préſente. Ces vues deviendront ſucceſſivement les modes de l'organiſation que je dois former.

Je me contenterai d'énoncer les principes de cette organiſation, & j'en retrancherai les détails. Si les principes ſont clairs, les diſpoſitions qui en naiſſent, n'ont pas beſoin d'être motivées. Elle ſe développeront mieux dans l'enchaînement méthodique du plan qui ſuivra cet écrit.

PREMIER PRINCIPE.

Chaque diviſion de la ſcience doit avoir une organiſation conforme au triple but de la ſcience, de ſe conſerver, de ſe répandre, de ſe perfectionner. Toutes les diviſions de la ſcience doivent avoir une direction commune.

Cet établiſſement, qui doit embraſſer tant d'objets, opérer de ſi grandes choſes, agir avec tant d'étendue & de préciſion, a beſoin d'abord d'une diviſion ſimple & facile, qui règle l'emploi de ſes moyens, & la direction de ſes travaux. En rapprochant ſes fonctions de ſes objets, je les vois ſe partager en trois opérations, il doit avoir un travail continuel ſur la ſcience, qui ſe ſecondent mutuellement.

Deſtiné à épurer, à ſimplifier, à perfectionner la ſcience, qui devienne l'occupation ſyſtématique d'une partie de ſes membres.

Il faut par des ſoins bien étendus, pourvoir au raſſemblement de toutes les productions de la ſcience, à la ſéparation de ce qu'elles offrent, ſoit à l'utilité immédiate, ſoit à l'utilité éloignée, à une claſſification qui en rende l'uſage plus prompt & plus ſûr.

Il faut revoir les principes de chaque ſcience; leur donner plus de clarté, plus d'enchaînement; joindre les nouveaux progrès aux anciens, en former l'enſemble ; travailler les méthodes comme les principes ; les appliquer à la fois, à la perfection des anciennes richeſſes, à l'acquiſition des nouvelles ; ſe ſervir de l'amélioration qu'elles reçoivent, de celles qu'elles procurent, pour ajouter à la propagation & à l'accélération de chaque ſcience.

Deſtiné à communiquer à toutes les claſſes de la ſociété, ſelon les facultés & les beſoins, les tréſors toujours croiſſans, toujours perfectionnés de la ſcience ; notre établiſſement doit être organiſé, de manière que l'enſeignement diſtribue ſans ceſſe tout ce que la ſcience amaſſe par ce travail ſur elle-même ; qu'il reporte dans la ſcience les faits & les expériences qu'il recueille ; & que ſes corrections & ſes améliorations deviennent une partie de la ſcience même.

On ne peut tenir ces deux ordres de fonctions dans leur corrélation naturelle ; on ne peut faire marcher ce plan, dans l'eſprit propre à chacune de ſes parties, ſans une direction qui donne des règles au travail & à l'enſeignement, qui les retienne & les rappelle ſans ceſſe à ces règles.

Chaque ſcience doit procéder ainſi dans ſon cours ſéparé. Mais comme elles aboutiſſent à un centre commun, où elles apportent leur contribution particulière, & viennent puiſer leurs règles générales; cette organiſation demande une quatrième partie, qui uniſſe toutes les branches de la ſcience entière, & préſide, par une ſeule opération, à ces trois opérations dans chaque ſcience.

Ainſi, chaque ſcience doit avoir une ſection de travail, une ſection d'enſeignement, une ſection de direction; & toutes doivent avoir un conſeil, qui ſoit leur ſection générale de direction.

Par ce plan, quelqu'étendus que ſoient les travaux, on peut les mener de front, & avancer d'un pas aſſuré vers le but. Tout ſe ſépare, tout ſe réunit dans les efforts; toujours bien combinés, chacun tend à un ſuccès. Aucun avantage ne ſe perd; tout progrès profite. A meſure que la carrière s'étend, la marche ſe rectifie. Cette organiſation même eſt ce qui perfectionne davantage.

Par ce plan, la ſociété peut toujours préſenter ſes beſoins à la ſcience, & la ramener à ſes intérêts. Elle en trouve les inſtructions par-tout où elle peut les employer; les ſecours, chaque fois qu'elle veut travailler à ſa propre amélioration.

Second Principe.

L'organiſation de cet établiſſement doit être conforme à l'organiſation des corps politiques & des pouvoirs publics.

Ce plan ſuppoſe a-ſcience par-tout répandue, partout cultivée. Notre établiſſement n'eſt pas deſtiné à éclairer un point unique; il doit diſtribuer ſa lumière dans tout l'empire.

Ce plan ſuppoſe encore que notre établiſſement eſt placé dans le ſein même de la conſtitution, qu'il agit par elle, comme pour elle.

Il doit donc embraſſer toute la France par un vaſte embranchement de parties liées & ſubordonnées entre elles. Il doit communiquer de tous côtés à l'organiſation politique, ſe développer par ſes moyens, ſuivre l'ordre de ſes mouvemens.

Ainſi, la hiérarchie de ſes ſous établiſſemens, la combinaiſon des pouvoirs qui le dirigent & le protègent, ne doivent être que celles mêmes que la conſtitution a données au royaume. L'établiſſement doit partir de la capitale, pour ſe terminer aux municipalités, avoir les mêmes centres de correſpondance & de direction.

C'eſt du corps législatif qu'il doit recevoir ſes loix.

Le pouvoir exécutif ſuprême doit y diſtribuer des ordres.

Son entretien ſes dépenſes, ſes beſoins le ſoumettent aux corps adminiſtratifs.

Les tribunaux ſeuls peuvent y maintenir les droits, y punir les délits.

Son régime intérieur même, qui claſſe les travaux, détermine les devoirs, quoiqu'étranger au régime conſtitutionnel, doit néanmoins, juſqu'à un certain point, en adopter les principes & les formes.

Troisieme Principe.

L'établiſſement doit embraſſer toutes les ſciences, mais préférer les plus univerſellement utiles; il doit tout rapprocher de l'inſtruction populaire. Une éducation civique diſtribuée dans tout l'empire, doit être ſon principal objet.

Dans cette culture univerſelle des connoiſſances humaines, dans ce plan de leur perfectionnement, tout n'eſt pas digne de la même attention; tout ne peut être conduit avec le même ſuccès. Il eſt donc néceſſaire de ſéparer les objets, ſuivant leurs droits de préférence, de diſtribuer, d'après cette règle, les ſoins & les dépenſes.

Chaque ſcience tend naturellement à s'élancer au-delà des ſervices qu'elle offre à la ſociété; elle cherche ſon complément theorique, autant que ſon utilité pratique. Chaque ſcience a, en quelque ſorte, une partie de luxe.

Il en eſt qui, par une plus grande analogie avec les jouiſſances de la civiliſation qu'avec les beſoins de la ſociété, paroiſſent toutes entières un luxe dans la collection de nos connoiſſances.

Cependant tout ſe tient, tout s'unit dans les créations de l'eſprit humain. Ce qui étend les ſciences eſt en même temps ce qui les perfectionne. Ce qu'elles ont de plus immédiatement utile, s'agrandit par ce qui n'eſt qu'ingénieux. Les inſtrumens de nos plaiſirs ſont ſouvent devenus d'heureux ſecours pour nos beſoins mêmes.

Mais il eſt, dans les ſciences des notions ſimples, des notions aſſez perfectionnées, pour s'appliquer à une foule d'objets, pour être communiquées à un grand nombre d'hommes.

Il eſt auſſi une notable différence entre ce que la ſcience peut déjà répandre, & ce qu'elle cherche à découvrir. L'intérêt de la ſcience eſt ſans doute de s'accroître dans toutes ſes parties, d'atteindre à ſa plus grande, hau-

teur. Mais il lui importe d'être essentiellement cultivée & enseignée dans ce qui la rapproche davantage de l'utilité sociale, il lui importe davantage de trouver un emploi plus fecond de ce qu'elle possède déjà, que de s'épuiser dans la recherche incertaine de ce qui lui manque.

Disons donc que notre établissement doit embrasser ces choses diverses, mais non leur donner la même application.

Cet intérêt de la science s'accorde ici avec le devoir de la société.

Il prescrit de constituer l'instruction publique, de manière que l'homme peu doué de la nature ne reste pas privé des secours qui peuvent l'élever au-dessus de lui même; que le pauvre y trouve un remède à sa mauvaise fortune; que le riche y apprenne à servir & à honorer sa patrie, par un plus noble emploi de ses avantages; que l'homme né pour de belles actions ou de grandes pensées, reçoive d'elle tous les moyens de remplir sa haute destination; que toutes les connoissances acquises, tous les talens développés concourent à l'utilité personnelle de chacun, & à la prospérité générale de la nation.

De même, que toutes les études doivent être dirigées vers le service public, l'éducation doit avoir pour principal objet l'ordre de la société, le maintien de la constitution, & l'amélioration physique & morale de chaque individu.

D'où il suit qu'une éducation civique, graduée suivant les besoins & les facultés des classes diverses, répandue dans toutes les parties de l'empire, doit être le but essentiel de tout ce que l'esprit humain acquiert de justesse & de perfection, & devenir la base fondamentale de l'enseignement.

Que toutes les connoissances d'un emploi usuel, qui s'appliquent tant au bonheur de la vie qu'à la prospérité du cours social, doivent être le second objet de l'enseignement, & considérées comme une autre partie de l'éducation générale.

Que la culture des sciences doit s'attacher surtout à puiser, dans leur profondeur, ce qui en peut être versé dans l'éducation populaire.

Qu'elles doivent tendre de préférence à l'amélioration & à la propagation de leurs richesses usuelles, mais sans négliger les nouvelles découvertes, ni leur agrandissement théorique.

Quatrieme Principe.

L'organisation des travaux de cet établissement doit être telle, que les hommes de génie soient sans cesse appellés à y prendre part, mais qu'il n'ait essentiellement besoin que des hommes instruits & laborieux.

Nous venons de considérer l'établissement de l'instruction publique dans la distribution de ses travaux, dans la gradation de parties qui le composent dans la classification de ses objets: considérons-le maintenant dans les hommes qu'il emploie, dans les fonctions qu'il leur assigne, dans les associations qu'il doit former, entretenir & diriger.

Pour présider sur toute la science humaine, pour l'embrasser dans toute son étendue, lui donner toute la perfection qu'elle peut recevoir, la conduire à toute la hauteur qu'elle peut atteindre, notre établissement demanderoit le concours général, & le dévouement absolu de ces hommes rares, à qui il appartient d'être toujours supérieurs à l'état où la science est arrivée, & de la porter plus loin.

Mais un grand plan demande la persévérance paisible de la reflexion, qui observe des faits, recueille des résultats, plutôt que la marche brusque & inégale du génie, qui se précipite à une découverte, ou s'épuise dans la création d'un prodige.

Les hommes de génie ne nous offrent pas le nombre de collaborateurs, & la facilité de les remplacer, qu'exige une telle entreprise. Elle périroit, si elle ne pouvoit s'accomplir que par eux. Chaque effort y produiroit une secousse; chaque perte y laisseroit un vuide.

Les hommes de génie sont emportés par l'impulsion qui leur est propre; ils ont des voies, ainsi qu'une destination, séparées. Ils sont faits pour donner des exemples, & non pour être assujettis à des loix. Les sciences leur doivent leurs plus hardis progrès. Mais heureusement les grands desseins, les vastes monumens qui ne peuvent être conçus & préparés que par eux, peuvent s'achever & se compléter par d'autres. Lions-les à notre établissement, sans les y retenir. Obtenons leurs services, sans exiger leurs soins. Recueillons leurs belles conceptions, sans les attendre. Laissons-les à eux-mêmes, pour en tirer de plus grands avantages.

Cela doit résulter du plan de notre établissement. Le génie, resté dans toute son indépendance, viendra s'asseoir, s'y nourrir, s'y étendre, s'y choisir des objets, y puiser des secours.

Assistant sans cesse à ces vastes travaux, souvent ils appelleront ses plus nobles efforts. Attiré par la reconnoissance publique, il voudra la mériter, même par ces services qui ne demandent que du zèle. Il échappera par-là à un de ses plus grands malheurs, celui de trop écrire. L'intérêt des grands talens est de rassembler toutes leurs forces, de mûrir leurs travaux; l'intérêt de leur gloire est de se borner à un nombre d'ouvrages qu'on puisse lire & relire. Ils pourront toujours soutenir leur réputation par les travaux que leur offre notre plan; & ils y perfectionneront leur génie, loin de s'en séparer ou de le dégrader.

C'est assez que les hommes de génie appartiennent à notre établissement par les avantages & les secours qu'ils y apportent, ou qu'ils en reçoivent. Tous ces travaux continuels qui tendent à simplifier les notions de la science, & à en aggrandir le système, peuvent être confiés à des hommes moins éminens. Dans les siècles éclairés, chez les nations qui connoissent tout le prix de l'instruction, qui depuis long-temps cultivent les Sciences & les arts, on rencontre, on réunit aisément un assez grand nombre d'hommes très-instruits, très habiles, qui, ne s'élevant pas au-dessus des acquisitions de la science, sont au niveau de ses progrès; qui, joignant un excellent esprit à une profonde application, sont très-propres à tous ces travaux que la science établit sur elle-même; qui, avec une destination moins extraordinaire, entrent mieux dans un plan où tout marche avec mesure qui, avec une disposition plus facile à recevoir une direction, & à se soumettre à l'accord de leurs efforts, sont plus capables de ce dévouement entier, de ce zèle constant, lesquels sont les plus précieux moyens des longues entreprises.

Cinquieme Principe.

Une liberté entière doit régner dans les travaux de cet établissement.

Mais, lorsque nous accordons au génie son indépendance naturelle, ôterons-nous au talent utile, à l'application laborieuse, leur liberté légitime? Nous emparerons-nous de ces hommes si précieux, pour les concentrer dans les occupations de notre établissement? Leur fixerons-nous, dans ces occupations, un devoir rigoureux, une tâche forcée?

Gardons nous de jamais faire cet outrage au talent, de jamais porter dans la culture des sciences, cet esprit de contrainte. Le talent ne peut avoir d'autre mobile que l'émulation; la science ne peut marcher que par sa propre direction. Le plan que nous proposons permet à la science de se déployer toute entière; il appelle assez par-là, tous les efforts du zèle & du talent. Que chacun puisse donc y choisir ses travaux, qu'il ne soit assujetti qu'aux obligations qu'il s'est fixées lui-même. Une grande chose à accomplir; une juste distinction à mériter; le zèle naturel pour la science; la reconnoissance publique, le bonheur de jouir de sa liberté, de la sentir jusque dans les engagemens que l'on remplit, tous ces motifs réunis suffiront pour attacher tant d'esprits différens à un même but, pour maintenir entre eux l'ordre, le concert & l'activité qu'exige une telle entreprise. Nous obtiendrons de leur indépendance, ce que nous n'oserions demander à leur servitude. Sachons enfin employer ces moyens, & compter sur ces ressources.

Sixieme Principe.

L'enseignement ne doit plus être qu'une fonction passagère, confiée à des jeunes gens pour recompense des études bien faites, & comme une préparation à des études plus relevées.

Notre établissement ne doit pas se borner à donner à la science tout son développement, à la diriger vers sa perfection; il doit encore la répandre dans toute l'étendue qu'elle a pu saisir, & dans toute la simplicité où elle a pu se réduire. Nous avons besoin, pour cette seconde fonction, d'hommes qui y soient singulièrement propres; & il en faut un grand nombre.

J'observe que cette fonction, pour être utilement remplie, dignement exercée, exige un esprit libre de préjugés, qui puisse toujours se saisir des nouveaux progrès de la science qu'il professe, s'étendre ou se corriger avec elle, un esprit avide de ses améliorations, qui l'étudie en l'enseignant, qui la travaille pour les intelligences auxquelles il la communique, qui mette à profit & les impressions qu'elle produit, & les observations dont elle est la source; un zèle actif, qui ne se rebute d'aucun soin, se plaise à lutter avec les difficultés, se fasse un devoir de ses plus pénibles succès.

N'a-t on pas entièrement méconnu ces idées, lorsqu'on a fait de cette fonction une profession habituelle; lorsqu'on a voulu qu'elle fût le partage spécial de l'âge où l'on est déjà prêt de rester à ce qu'on a appris, de se borner à ce qu'on a pratiqué; où l'on ne sait plus que s'obstiner dans d'anciennes erreurs, & repousser les vérités nouvelles? N'est-ce pas ainsi qu'on est parvenu à naturaliser, dans l'enseignement, les deux vices qui lui sont les plus funestes: cette indifférence, qui se contracte par le continuel exercice des mêmes devoirs; & cette pédanterie, qui naît de l'habitude de rouler dans le même cercle d'idées; de ne produire ses connoissances qu'en les enseignant, de jouir d'une supériorité qui tient à la distance des études plus qu'à celle des esprits.

Toutes les vues que me fournit cette longue méditation que je viens de faire de ce qui appartient aux progrès de l'esprit humain, me conduisent à poser ici un principe nouveau.

Je pense que la fonction de l'enseignement ne doit pas être une profession. Je pense qu'elle ne doit être exercée que pendant un nombre borné d'années; qu'elle doit être la récompense des études bien faites, & une préparation à des études plus relevées. Je pense enfin qu'elle ne doit appartenir qu'à la jeunesse : elle seule est capable de se plier à tant de soins, de vaincre tant de difficultés; d'y porter ces scrupules de la conscience, qui font qu'on n'est pas content de soi, tant qu'on voit quelque chose de mieux à faire; de s'animer de ce zèle ardent, toujours soutenu par l'espoir du succès, & qui est à la fois pour elle, un moyen d'instruction & de gloire.

Voyez combien de solides avantages naissent d'un principe si vrai!

Premièrement, ce service rendu à la société par les jeunes talens, en deviendra un plus heureux développement, & une épreuve non moins utile de leur mérite. C'est par ce service que vous obtiendrez, que vous multiplierez, que vous perfectionnerez les hommes qui doivent être un jour les guides de la science.

Secondement, l'instruction plublique demandant un caractère sage & des mœurs pures, le talent aura un plus grand intérêt à ne se séparer jamais de la vertu & de la décence.

Troisièmement, l'enseignement de l'enfance rendu à la jeunesse, qui en connoît mieux les besoins & les inclinations, qui aura sur elle le double avantage de la première flexibilité de l'esprit & de la première sévérité de la conscience, en deviendra plus facile, plus soigneux, plus aimable dans sa rigidité même.

Quatrièmement, cette fonction se trouvera relevée par une plus grande concurrence de talens, & à jamais honorée par la réputation, toujours croissante de ceux, dont elle aura été la première ambition & la première gloire.

Septieme Principe.

On ne doit être admis dans cet établissement que sur des preuves sévères de mérite. On ne doit y obtenir des récompenses, qu'en proportion de ses services.

Les travaux sont aussi variés dans mon plan qu'ils sont immenses. Ils exigent le concours de tous les hommes capables d'y contribuer. Ce n'est pas seulement dans une capitale singulièrement intéressée au culte de la science, qu'il faut les chercher; ce n'est pas seulement dans un florissant royaume que vous les trouverez, il faut les appeller, & les rassembler de tous les lieux où ils répandent la lumière; d'un bout du monde à l'autre, ils doivent s'entre-communiquer, s'entre-servir. Un beau système des sciences, comme la constitution d'un grand empire, ne peut reposer que sur une auguste confédération.

Par cela même, notre établissement exclut tous les sujets indignes ou incapables de concourir à son objet. Rien n'embarrasse, rien ne nuit comme la confuse abondance des ouvriers, le bon choix en fait le bon emploi. C'est-là la suprême habileté dans les grandes entreprises, elle y ajoute sans cesse l'éclat de la gloire à la réalité des succès. Disons donc qu'on ne pourra entrer dans notre établissement que par des preuves sévères de mérite, qu'on ne pourra y recevoir des honneurs & des récompenses, qu'en proportion de ses services.

Quand même cette règle ne seroit pas commandée par l'intérêt de la science, elle le seroit par l'intérêt de la société. A ne considérer la science, dans l'ordre politique, que sous des rapports de commerce & de splendeur, il convient à une nation, riche de tous les avantages de la civilisation, puissante de toutes ses ressources, d'avoir, dans tous les genres, un grand nombre de savans & d'artistes, toujours occupés & convenablement dotés. Mais la société est surchargée, elle est dégradée par la foule de ces hommes qui deshonorent la science de leurs inepties, & l'infectent de toutes les cabales de l'envieuse médiocrité. Cette honte tient à l'erreur d'un peuple qui ne cherche dans la science qu'un frivole amusement, ou bien, c'est la punition d'un gouvernement qui n'a pas su en tourner le développement à son utilité & à sa gloire; cette honte est alors un signe de décadence dans la science, de corruption dans les mœurs. Sans doute la science a le droit d'enlever beaucoup d'hommes aux occupations communes de la vie sociale, pour les dévouer à un loisir studieux; mais elle doit scrupuleusement leur renvoyer des serviteurs inhabiles à ses travaux. Elle ne peut les garder, sans prévariquer en quelque sorte, & sur-tout sans se trahir elle-même, le plus grand nombre doit être instruit; un très-petit nombre est fait pour instruire.

Huitieme Principe.

Cet établissement doit accorder tous ses secours à des établissemens particuliers du même genre.

J'ai déjà annoncé que cet établissement ne devoit

rien arrêter, rien gêner autour de lui. Assurément il ne feroit pas des principes dont nous venons de faire les bases de son organisation, de dire aux citoyens : la science a reçu un plan, hors de ce plan, on ne peut faire un effort. Des corps sont institués pour la cultiver, pour la répandre; à eux seuls est censée appartenir la vérité, à eux seuls est confere le droit de la publier. Le dogmatisme des religions, ou le vil intérêt des *jurandes* pourroient seuls avoir cette absurde tyrannie.

Loin de violer ainsi la liberté particulière, notre établissement doit la favoriser. Loin de soumettre la science à une seule marche, il doit en élargir la carrière. Loin d'écarter la concurrence, il doit l'animer. Loin d'arrêter l'essor du génie, il doit recevoir son impulsion de quelque côté qu'elle vienne. Cette collection des richesses de la science, dont il a le dépôt; ces vastes moyens qu'il tire de la protection sociale; ces grands travaux dont il est occupé, ces observations continuelles qu'il recueille, ces grandes vues d'où il part, ce grand but auquel il tend, ces exemples qu'il peut donner, ces secours qu'il peut offrir : tout cela n'existe pas pour des initiés; c'est le trésor commun des citoyens de la nation, des nations. Le devoir de la société est de ne rien exclure. L'intérêt de la science est de tout animer. C'est même l'intérêt plus direct de notre établissement. Il lui importe que des idées étrangères puissent l'avertir de ses erreurs, que des méthodes plus heureuses servent à réformer ses abus. Les grands établissemens ont un inconvénient inévitable : les petites choses y sont négligées; une certaine uniformité de mouvemens empêche cette industrie continuelle des essais, non moins précieuse que la constance des grands desseins. Ces avantages peuvent y entrer, mais ils n'y naissent pas. Un établissement qui doit tout embrasser, tout perfectionner, tout garder, tout répandre, doit aussi tout recevoir. Il faut qu'il sache recueillir des fruits qu'il n'a pas semés, s'enrichir de ce qui se produit hors de lui-même.

Neuvieme Principe.

L'établissement a besoin d'un régime intérieur pour les travaux, & d'une police pour les écoles.

Gardons-nous cependant de tout abandonner au hazard, dans l'établissement de l'instruction publique. Il n'a pas moins besoin de règles que de liberté; ou plutôt sa liberté, comme celle de toute autre constitution, ne doit être qu'un ordre aussi bien affermi que bien conçu : réunissant tous les secours de la société, pour développer toutes les facultés de l'esprit humain; marchant par une hiérarchie d'associations dans une foule de routes diverses, il demande un régime qui lui permette de disposer des personnes, comme d'ordonner les choses; un régime qui assure sa marche, comme son plan détermine sa direction.

C'est par un régime bien approprié au plan, qu'il marchera sans se désorganiser; qu'il accomplira, sans embarras & sans omission, tous ses objets.

Que tout pourra se maintenir, que tout pourra se rectifier, suivant l'état de la science & de la société, d'après l'expérience, & en raison des progrès.

Dirigeant à la fois la culture de la science & son enseignement, ce régime doit se modifier dans ces deux ordres de choses.

Dans la culture de la science, il mène plutôt qu'il ne commande; il agit sur des hommes jaloux de leurs droits, à qui il demande des services, dont la liberté est le mobile. Il doit donc animer l'activité, sans faire sentir la contrainte; appeller par des avantages, retenir par des bienfaits; gouverner plutôt par la gradation des travaux, que par la subordination des devoirs.

Dans la surveillance de l'enseignement, il a affaire & à des hommes qui rempliſſent une fonction, & à des hommes qui reçoivent un service; dont les uns doivent fidélité & soumission, dont les autres ont besoin d'un joug salutaire. L'ordre ici dépend d'une police, dont la sévérité doit augmenter à mesure qu'elle descend vers le premier âge, ou qu'elle s'applique à des rassemblemens plus nombreux.

Comme la loi, cette police peut punir.

Mais, comme la loi, elle doit employer les moyens les plus doux, & obtenir plus d'effets par moins de rigueurs.

Pouvant mêler la persuasion au commandement, elle a besoin d'un certain arbitraire, dont elle doit pourtant resserrer la latitude, autant qu'il est possible. Exempte de l'inflexibilité de la loi, elle doit en avoir la justice. Agissant dans un empire constitué, elle doit adopter ses règles, ses formes, pour les faire plutôt connoître, pour les faire mieux aimer.

Tout le régime de notre établissement, soit qu'il s'en éloigne, soit qu'il s'en rapproche, doit toujours tenir à l'ordre constitutionnel de l'état, & le retracer, comme le servir, par tous les moyens qui lui appartiennent.

Enfin, c'est sur-tout dans ce régime que doivent le mieux se concilier & s'unir les droits de la science & les droits de la société.

Dixieme Principe.

La ſcience doit tracer ſes plans ; la ſociété doit les admettre.

La ſcience ſeule peut bien fixer ſon but, manier ſes inſtrumens, ſentir ces beſoins, diſpoſer des ſecours qu'elle obtient. La légiſlation ne s'égareroit-elle pas, ne ſe compromettroit-elle pas, ſi elle vouloit en conduire les recherches, en gouverner les études, en preſcrire ou en interdire les objets & les procédés ? Il n'appartient qu'à ceux qui la cultivent, d'être les légiſlateurs de ſes plans, & les arbitres de ſes travaux. C'eſt dans des empires deſpotiques même qu'eſt née l'heureuſe dénomination de *république des lettres* ; mot juſte qui explique, avec dignité, la nature de la choſe. Regardons l'établiſſement que nous formons, comme une république particulière, dans la grande république de l'empire. Ne ſoumettons ſes aſſociations qu'à leurs propres loix ; n'impoſons à leur zèle que les règles qu'elles-mêmes auront adoptées.

Mais ſouvenons-nous que cette independance a des devoirs & des bornes.

Les plans propoſés par la ſcience, peuvent être également utiles ou funeſtes à la ſociété ; ſous ce rapport, elle a droit & intérêt de les examiner.

La ſociété peut avoir des vues que la ſcience doit s'empreſſer de ſervir, & auxquelles la ſociété a droit & intérêt de la ramener.

Les travaux de la ſcience s'exécutent ſous la protection & par la munificence de la ſociété. Il eſt juſte que l'hommage lui en ſoit rendu.

Et les adoptant, elle leur imprime l'auguſte caractère de la choſe publique ; ils obtiennent plus de zèle, inſpirent plus de reſpect, quand ils lui ſont ainſi rapportés.

Concluons donc que la ſcience doit tracer ſes plans, mais que la ſociété doit les admettre.

Je croirois celui que je vais propoſer, non-ſeulement très imparfait, mais encore incompétemment établi, s'il étoit conſacré par l'aſſemblée nationale, avant d'avoir été diſcuté par une aſſemblée de ſavants & d'artiſtes & de gens de lettres.

Onzieme Principe.

Les aſſociations de l'établiſſement ne doivent avoir qu'une autorité de ſurveillance & de direction ſur leurs travaux, & ne doivent former aucun lien politique entre leurs membres.

Nous ſommes forcés de confier la ſcience & l'enſeignement à des aſſociations ; & nous devons leur abandonner la direction de leurs travaux.

Mais pour ne pas commettre l'erreur la plus dangereuſe dans une inſtitution pareille, n'oublions pas que toute corporation tend à uſurper une partie de l'autorité ſociale, à iſoler ſes membre dans un intérêt ſéparé. Les corps littéraires ont reſſemblé ici aux corps religieux ; ils ont ſouvent formés des cercles particuliers dans le grand cercle général.

Ce fut une grande mépriſe dans leur propre intérêt, de croire que, pour ſe bien gouverner, ils euſſent beſoin d'une juriſdiction ſur eux-mêmes ; qu'ils euſſent beſoin de priviléges, pour être plus conſidérés. Cette idée eſt venue des tems où, tout étant organiſé contre les principes de l'ordre ſocial, on les violoit pour le bien, comme pour le mal ; où les moyens étoient mauvais, lors même que le but étoit bon ; où l'ambition des corps ſavoit ſe cacher juſques dans leur utilité, & appuyer leurs uſurpations de l'eſtime qu'ils méritoient. Rien n'a plus nui à ces corps, parce que rien ne les a plus corrompus.

Bien loin de là ; des aſſociations de ſavans, doivent être débaraſſées de tout autre ſoin que la ſcience. Tout ce qui n'appartient pas à la ſcience, eſt réſervé à la loi.

Comme citoyens, rien ne les ſépare, rien ne les diſtingue des autres ; comme ſavans, rien ne les unit que les rapports de leurs penſées, la liaiſon de leurs travaux, la gradation de leurs fonctions, la communication de leurs ſecours. Une autorité de direction ſur les travaux, de ſurveillance ſur les fonctions, un ordre qui les rallie à leur but ; une diſcipline qui indique les devoirs, qui maintienne la liberté ; les conventions qu'ils pourront faire entr'eux ; les obligations qu'ils auront contractées, doivent former les ſeuls liens, & régler toute la puiſſance dans l'établiſſement de l'inſtruction publique.

Je réduis à ce petit nombre de vues fondamentales, les modes de ſon organiſation. Je dois encore répéter que je n'explique que les principes d'où doivent découler tous les détails ; & que ces détails ne peuvent être développés que dans le plan même. J'avertis donc les lecteurs qui veulent poſſéder l'enſemble de mes idées, qu'il ſeroit tems pour eux d'examiner mon plan ; s'il ne leur importoit encore auparavant de conſidérer, d'une vue générale, les difficultés de ſon éxécution, que je vais raſſembler ſous leurs regards, & je l'eſpère, faire diſparoître devant leur raiſon. Loin d'être effrayé de cette partie de mon travail, j'y arrive avec l'attrait qu'offrent des idées plus faciles à manier, & cette confiance qui peut s'appuyer ſur des faits & des calculs.

Mais une omiſſion volontaire, à laquelle un objet trop étendu, pour n'être pas détaché, m'a condamné m'oblige de retourner en arrière, pour completter la chaine des objets qui entrent dans mon plan. Je ne me ſuis pas encore occupé des femmes; je n'ai pas examiné quelle part elle doivent avoir dans la culture des connoiſſances humaines; quelle éducation doit leur être donné. C'eſt le ſujet du chapitre ſuivant.

Du partage des femmes dans l'établiſſement de l'inſtruction publique.

L'ordre ſocial veut que perſonne ne reſte privé de ſes droits. La ſcience réclame tous les talens qui peuvent la ſervir Ce ſeroit une abſurdité choquante aujourd'hui, de dénier aux femmes une aptitude ſingulière à pluſieurs des connoiſſances humaines, ou de voir une erreur de leur part ou un danger pour elles dans l'exercice des facultés dont la nature les a douées. Il entre donc dans mon plan, d'avoir égard à leurs droits, à leur capacité; d'examiner comment elles ſeront admiſes dans ces aſſociations vouées au développement & à l'enſeignement des ſciences, des lettres & des arts; & quelle part elles doivent avoir dans la diſtribution de leurs leçons, de leurs travaux, & de leurs récompenſes.

Je voudrois me borner à cet examen; mais il eſt ſubordonné à un objet plus étendu, qui renferme des principes que j'ai beſoin d'expoſer. Comment décider ce que les femmes doivent être dans l'empire de la ſcience, ſans avoir fixé quelle place, quel emploi, quelle deſtination les loix de la nature, & les principes de la ſociété, leur aſſignent dans l'organiſation politique?

Une opinion qui a trouvé des zélateurs ardens parmi des eſprits de la plus haute diſtinction, s'eſt fait remarquer dans cette attaque générale, que la Philoſophie a porté à tout le vieil édifice de nos loix. On a prétendu qu'une partie du genre humain avoit déshérité l'autre de ſes premiers droits; que la femme, être ſenſible, être raiſonnable, ne pouvoit être exclue de tout ce qui intéreſſe un être moral; que partageant le bonheur & le malheur de l'homme, elle avoit les mêmes prérogatives comme les mêmes beſoins; que la formation des loix & la direction du gouvernement ne lui étoient pas plus étrangères, quelles ne lui ſont indifférentes. Telle eſt la chaleur avec laquelle on doit épouſer une idée de ce genre; telle eſt l'activité victorieuſe des perſonnes qu'elle intéreſſe, qu'on peut s'attendre qu'elle ſera un jour l'objet d'un débat ſolemnel; & jamais la légiſlation n'aura été occupée d'une queſtion plus ſingulière & plus grande; car il s'agira de décider ſi un aſſentiment univerſel de tous les peuples, de tous les ſiècles, n'a été que la violation d'une des premières loix de la nature; & ſi, pour réparer cette erreur, cette injuſtice, le genre humain aura à combiner le ſyſtême de la ſociété, d'après d'autres rapports.

Lorſque nous reconnoiſſons dans nos loix, dans nos mœurs, tant de préjugés, qui nous ont ſervi long-tems de principes; nous appartient-il de déciler encore, ſans approfondir, d'affirmer toujours, de n'examiner jamais? Il convient à un tems de rénovation dans les deſtinées publiques, de remonter à la ſource de tous les droits, de diſcuter toutes les prétentions, de verifier toutes les idées.

Qui ne ſait d'ailleurs, que ces diſcuſſions, qui tendent à mettre chaque choſe à ſa place, lors même qu'elles ne feroient que confirmer ce qu'on croyoit, ce qu'on faiſoit, peuvent éclairer ſur une foule d'erreurs acceſſoires, & ſervent à rectifier des choſes dont rien, avant cet examen, n'avoit indiqué les véritables règles. Je déclare que je devrai à cette queſtion, dont je me ſuis fait un objet ſérieux, des vues plus juſtes ſur les droits & la deſtination de la femme dans la ſociété, & particulièrement dans la part qu'elle doit avoir à la culture des ſciences & des arts.

L'homme & la femme ſont tellement inſéparables, qu'on ne peut les concevoir exiſtans iſolément. Pour ſavoir ce qu'ils ſont l'une à l'autre, conſidérons-les chacun à part.

L'homme eſt doué d'organes plus forts; il eſt des travaux dont lui ſeul eſt capable, des dangers que lui ſeul peut braver; il eſt deſtiné à des choſes qui lui ſont propres. Cette vigueur de ſes facultés détermine le caractère de ſa phyſionomie, l'accent de ſa voix, le jeu de ſes mouvemens. Tout, en lui, porte l'empreinte ou de la rudeſſe ou de la fierté.

La femme eſt foible & délicate; mille choſes ſont au-deſſus de ſes moyens; mille choſes la bleſſent ou la rebutent; elle peut moins ſe ſuffire à elle-même. Mais ce qu'elle perd en force, elle le retrouve en adreſſe. Par-là, appellée à des occupations plus faciles, elle les remplit mieux; cherchant plus à obtenir des ſecours, qu'à les arracher; elle tire de ſa foibleſſe cette grace, avec laquelle elle ſe ſoumet la force.

Dans cet inſtinct impérieux qui lie les ſexes l'un à l'autre, l'homme n'eſt ſoumis par un attrait irréſiſtible, que pour être affranchi par le bonheur même qu'il a goûté. Plus dévoué à ſa compagne par laquelle il va ſe reproduire, ce devoir ne l'enchaine pas. Il peut toujours ſe tranſporter au

dehors

dehors, tout entreprendre, tout achever dans ſes travaux.

Au contraire, dès ce moment, la femme voit s'augmenter ſa foibleſſe par des ſouffrances nouvelles, par des précautions à prendre pour garder un dépôt ſacré. Elle donne le jour à un enfant; elle devient encore plus dépendante des beſoins de cette débile créature que des ſiens même. La voilà donc retenue dans la maiſon par des ſoins aſſidus & les plus tendres intérêts.

De cette diſtinction phyſique des deux ſexes, naît la différence de leurs qualités morales.

L'homme tire de l'exercice de ſa force des ſentimens plus énergiques; de ſes occupations qui l'attirent au dehors, des idées plus étendues; de toutes ſes habitudes, un caractère plus ferme, plus impatient, plus impérieux.

La femme, par des douleurs habituelles, eſt plus inſtruite à la patience; par les ſollicitudes de la maternité, à la compaſſion; par les ſoins qu'elle prend, par ceux qu'elle reçoit, à la douceur & à la tendreſſe; par des ſentimens d'une nature plus délicate, à la ſéduction. Occupée de choſes plus rapprochées d'elle, elle a des idées moins fortes, mais des ſenſations plus vives. Sans ceſſe occupée à demander & à refuſer, elle ſait mieux faire les ſacrifices & les obtenir. Tout en elle eſt plus flexible & plus aimable.

Telles ſont les différences que la nature a miſes entre ces deux êtres, pour mieux les unir. Ils n'ont pas plus à s'en plaindre, qu'ils ne peuvent les changer: c'eſt le beſoin, & non une convention qui les a raſſemblés. Leurs devoirs ne ſont pas plus les mêmes que leurs droits. Les prérogatives de chacun ſont le dédommagement de ſes obligations. Tout eſt bien, quand ils ſuivent cette loi; tout eſt mal, dès qu'ils s'en écartent.

De-là les principes de cette ſociété, qui ne reſſemble à nulle autre.

L'homme, fort, indépendant, livré aux grands travaux, aux périls, poſsède l'empire. Mais cet empire eſt le fruit de ſon généreux dévouement.

La femme, ſoumiſe par beſoin, l'eſt encore plus par reconnoiſſance; elle porte, avec amour, une autorité qui ſe tempère dans ſon action, qui s'amollit en tombant ſur un ſi doux objet.

L'homme va au loin pour rapporter dans ſa maiſon l'abondance, & en écarter les dangers.

La femme la gouverne, & s'occupe d'y faire régner la paix & le bonheur.

L'homme, prévoyant & entreprenant, ſoigne pour l'avenir la deſtinée de ſes enfans.

La femme, plus livrée aux intérêts préſens, veille ſur leur ſanté, ſur leurs beſoins; développe leurs organes, façonne ces ames neuves & dociles.

L'homme adoucit ſa fierté devant la femme, ſon orgueil eſt flatté de ſa tendreſſe; ſa raiſon ſe perfectionne par la confiance qu'il lui accorde. Témoin de ſes vertus, il en mêle l'impreſſion à celle de ſes charmes, & un juſte reſpect le ſoumet à ſes conſeils, ſans l'aſſervir à ſes caprices.

La femme, prétendant peu, obtient plus. L'approbation & l'amour de ſon mari ſont ſa gloire & ſon bonheur. Elle s'identifie avec lui; elle jouit de ſes droits, qui n'exiſtent qu'à ſon profit; de ſes avantages qui la protègent & l'honorent. Elle influe ſur ſes ſentimens, ſes idées; elle dirige ce qu'elle ne pourroit faire, & cette ambition modeſte lui ſuffit.

Voilà ce que les loix ſociales n'ont pas inſtitué, & ce qu'elles doivent plus fidèlement obſerver.

Comment donc cet ordre s'eſt-il trouvé renverſé, & par l'oppreſſion des femmes, & par une ſorte de dégradation des hommes? Comment eſt il violé, & dans la groſſièreté primitive des nations, & dans leur civiliſation extrême? C'eſt que, dans la première de ces époques, l'homme eſt encore un être plus phyſique que moral. N'écoutant que la force, il s'établit tyran, au lieu de ſe maintenir chef. C'eſt que, dans la ſeconde, les ſéductions des mauvaiſes mœurs agiſſent plus ſur lui que les principes de la nature. Il change la douceur en molleſſe, la confiance en ſervitude, les égards en oubli de lui-même. Mais ce qui eſt vrai, l'eſt toujours indépendamment de la variété des erreurs. Ce qui eſt bon, eſt toujours ce que le cours des choſes tend à ramener.

Telle eſt la ſociété domeſtique, ſuivant la deſtination de la nature.

Ceſſons de la conſidérer à part; examinons-la dans l'ordre ſocial.

Lorſque nous voyons des peuples s'imaginer long-tems que la nature donne une autorité abſolue aux maris, une puiſſance ſans limites aux pères; & que nous voyons enſuite les loix de ces peuples modifier ou borner ces deux autorités, nous pouvons être conduits à croire que la ſociété change ce que la nature avoit établi. Mais la vérité eſt, que ces loix avoient recréé l'ordre de la nature, au lieu de l'altérer.

Il n'eſt pas moins ordinaire aux hommes d'en méconnoître les principes, que de s'en écarter.

Que ſe paſſe-t-il donc, quand on tranſporte la première de ces ſociétés dans la ſeconde? Les rapports des individus de la ſociété domeſtique ne changent pas; ſeulement la ſituation de ces individus n'eſt plus la même.

Ils exiſtoient ſeuls; ils exiſtent avec des aſſociés. Un lien commun les enchaîne, pour un autre genre de bonheur. La volonté de chacun n'a plus d'eſſor, où ſe fait entendre la volonté de tous. Sous la protection d'une direction générale, & d'une puiſſance unique, chacun participe à des avantages, qui lui ſont garantis par l'engagement & l'intérêt de tous les autres. Ces avantages ſont ce que nous appellons les droits civils. Mais chacun participe à la formation de ces loix de tous ſur chacun, c'eſt ce que nous appellons les droits politiques. Les droits politiques conſtituent la choſe publique. Les droits civils règlent les choſes privées.

Les femmes ſont-elles appellées, comme les hommes, à cette première eſpèce de droits?

Si on regardoit les hommes & les femmes comme des claſſes diſtinctes, qui ne ſe mêlent & ne s'uniſſent que dans la ſociété, il ſeroit évident que le contrat qui les raſſembleroit devroit leur faire des conditions égales.

Mais nous avons prouvé que l'homme & la femme étoient déjà unis, avant d'entrer dans la ſociété, & que cette union avoit des loix particulières.

Mais nous avons établi encore, que la nature de ces deux eſpèces leur fixeroit une deſtination différente. Ainſi, ce qui convient à l'une, peut ne pas convenir a l'autre; ce que l'une obtiendroit, contre ſa propre deſtination, ſeroit au préjudice de toutes deux.

Nous ſommes donc amenés à conſidérer les femmes, au moment de l'aſſociation civile, non comme des êtres qui traitent en leur propre nom, & pour leurs intérêts ſéparés; mais comme des êtres dont chacun, par ſa nature, & ſes relations primordiales, eſt attaché à l'un de ces hommes qui vont contracter enſemble.

Voici une vérité qui va paroître un paradoxe, mais que j'énonce avec la conviction de l'évidence. C'eſt que la collection des femmes eſt la ſeule qui ne peut jamais former une aggrégation politique; c'eſt-à dire, une aggrégation qui ait, dans la ſociété, une exiſtence, des droits, ni des fonctions qui puiſſent la faire conſidérer à part. Les femmes, dans la ſociété, ne ſont jamais que des individus.

Puiſque telle eſt la poſition que la nature même leur aſſigne dans la ſociété, cherchons, d'après cette règle, quelle part elles doivent avoir dans l'exercice des droits politiques, & des droits civils.

Et voyons d'abord ſi elles doivent, ſi elles peuvent poſſéder les droits politiques.

Nous avons vu qu'il y a, dans la ſociété domeſtique, une choſe intérieure, ſi je puis m'exprimer ainſi, dont l'adminiſtration eſt réſervée à la femme, & une choſe extérieure, qui ne convient ni à ſes forces, ni à ſes facultés, ni à ſes inclinations. Ce n'eſt pas là une privation, c'eſt une deſtination; ce n'eſt pas là une excluſion arbitraire, c'eſt la ſimple application d'une loi éternelle, c'eſt là un avantage à quelques égards; ce n'eſt pas du moins une perte dénuée de ſon équitable dédommagement.

Il eſt, dans les choſes politiques, des devoirs & des droits, des avantages & des charges, qui ſont inſéparables. L'homme contribue à la formation des loix; mais il s'arme pour les défendre ou pour les faire exécuter; il adminiſtre, il juge; mais pour cela, il lui faut de longues études, un entier dévouement, un courage qui réſiſte à une foule de fatigues & de traverſes. Les femmes entendent-elles adopter tant de travaux & d'embarras? Alors leur demande devient plus raiſonnable; mais elle leur devient auſſi plus dure. Prétendent-elles laiſſer aux hommes tout ce qu'il y a de pénible dans les fonctions publiques, & ne s'attacher qu'à ce qu'elles ont d'attrayant pour l'ambition & la vanité? Alors l'injuſtice de ce partage s'élève contre leur demande.

Mais il ne s'agit pas ſeulement de ſavoir ce qu'elles veulent obtenir dans les fonctions publiques; il faut encore ſavoir ce qu'elles peuvent ſupporter. Ici, je les rappelle encore à leur nature. J'omets les exceptions, par leſquelles il ne faut juger de rien. Je les conſidère dans leurs attributs ordinaires; & je demande ſi, par une deſtination qui naît de leur organiſation même, elles ne ſont pas retenues dans le ſein de la famille; ſi elles veulent renoncer à des devoirs, qui ne peuvent être exercés que par elles; ſi leur foibleſſe phyſique ne ſe refuſe pas à ces fatigues qu'elles réclament, ſi leurs facultés morales ne ſont pas en général au-deſſous de ces fonctions viriles, qu'elles veulent partager? Ici, j'ai preſque honte d'argumenter contre une pareille prétention.

Suppoſons un moment ce ſyſtême admis &

réaliſé; & voyons-en l'effet ſur les hommes, ſur les femmes, ſur la ſociété.

Les hommes, ravalés par cet oubli de leur dignité naturelle, perdent cette élévation d'idées, qui tenoit à des devoirs plus difficiles & plus nobles; cette généroſité de ſentimens, entretenue par la néceſſité de faire aimer leur empire. Exempts déſormais de ces égards, de ces ménagemens, liens naturels de la force & de la foibleſſe, ils s'amolliſſent dans cette concurrence, ou s'endurciſſent par cette rivalité. A meſure que la fierté s'éteint dans leurs ames, leur caractère s'émouſſe par la délicateſſe; & leurs mœurs retournent à la brutalité primitive.

Les femmes, devenues hommes, ſont moins que des hommes, elles retrouvent cette inégalité qu'elles ont cru corriger; elles la ſentent comme une tyrannie, parce que celle-ci eſt un déſordre de la ſociété, tandis que l'autre n'étoit qu'une inſtitution de la nature. Inférieures en force, en courage, en intelligence, elles ſont obligées de recourir à leurs moyens propres, à l'adreſſe & la ruſe. Mais ce qui étoit en elles un talent, devient un vice; ce qui étoit une grace, n'eſt plus qu'un vil artifice. Ainſi ce qu'elles auroient regardé comme le triomphe de leurs ſexe, ne leur en offriroit bientôt plus que l'aviliſſement & la corruption. N'écoutons pas quelques têtes égarées de leurs propres avantages par une ambition déréglée. Interrogeons ces femmes heureuſement dominées par les qualités & les penchans de leur ſexe. Qu'elles parlent, qu'elles diſent ſi elles veulent renoncer au ſort aimable & doux, que des loix conformes à la nature peuvent perfectionner & aſſurer.

La ſociété, violée dans ſes premiers principes, n'offriroit plus que confuſion & déſordre. La paix s'enfuiroit des ménages, avec la ſubordination & l'amour. Rien n'étant plus à ſa place, les ſentimens même de la nature ſe pervertiroient. La femme rougiroit des ſoins de ſa maiſon, de la garde de ſes enfans; le mari ne ſauroit pas s'y aſſervir. Les enfans, ne diſtinguant plus à des traitemens différens, un père d'avec une mère, attendroient de l'un ce qu'ils ne peuvent obtenir que de l'autre. L'état civil ne ſeroit pas moins déſorganiſé que celui de famille. Le mélange des ſexes feroit décider par la crainte, ce qui doit être réſolu par le courage; livreroit à tout le déréglement des petites paſſions, ce qui demande tout le calme d'une raiſon forte. L'incompatibilité de leurs moyens prépareroit l'oppoſition de leurs vues; & leurs diſſentions ne trouveroient ni frein pour les contenir, ni règle pour les terminer. Une telle combinaiſon ſociale, ſi elle avoit pu commencer, ne pourroit finir que par une ſubverſion totale. Je me laſſe de réfuter une abſurdité, de combattre une chimère. L'examen de cette erreur nous apprend cependant à ne pas confondre avec les vieux préjugés, ces antiques notions du bon ſens, que leur éternelle évidence avoit toujours empêché de mettre en doute.

Eſt-ce à dire que les femmes ſont nulles dans la choſe publique, parce qu'elles ſont étrangères à ſes fonctions?

Sur quel principe de l'ordre ſocial, ſur quel ſentiment de la nature pourroit-on fonder une ſi funeſte rigueur?

Il eſt bon qu'elles puiſſent avoir une grande influence dans le gouvernement politique; mais que ce ſoit par les voies qui leur ſont particulières.

Elles n'ont pas beſoin de défendre leurs droits, car c'eſt une erreur de croire qu'elles en aient de diſtincts.

Elles n'ont pas beſoin de veiller à leurs intérêts; car dans une ſociété fondée ſur les vrais principes, ces intérêts ſont ceux de leurs pères, de leurs maris, de leurs frères. Elles exiſtent dans tous ces êtres, autant que dans elles-mêmes, & cette extention de la ſenſibilité perſonelle, que leur poſition développe & nourrit dans leurs cœurs, eſt la douce récompenſe des ſacrifices qu'elle entraîne.

J'ai prouvé, non pas que les femmes doivent être exclues, par la loi, de cette part individuelle que les citoyens ont au gouvernement politique; mais qu'elles en ſont écartées par la nature; de même que la juſtice & la raiſon les exemptent des devoirs attachés à ces droits.

Il n'en eſt pas de même des droits que la ſociété établir pour chaque citoyen. Sous tous les rapports, les femmes ſont appellées à ceux-ci.

La ſociété eſt une collection d'êtres ſenſibles, intelligents, & moraux. Ils ne s'uniſſent que pour augmenter leur bonheur, étendre leurs facultés, perfectionner leur nature, améliorer leur ſort. C'eſt ici que rien ne peut plus diſtinguer la condition des femmes.

Ne ſont-elles pas faites pour connoître ce que la loi accorde, ce qu'elle refuſe; ſoumettre leurs paſſions à la raiſon, leurs volontés particulières à la volonté générale, pour fuir le mal, rechercher le bien, aimer la vérité, repouſſer l'erreur; pour remplir tous les devoirs, acquérir toutes les vertus qui naiſſent des relations ſociales? Les

droits attachés à ces devoirs sont donc fondés sur leur destination naturelle.

Leur pleine participation à ces droits est autant de l'intérêt de la société que de son devoir. La place qu'elles y tiennent, l'influence de leurs vertus ou de leurs vices commandent cette justice envers elles. Toute société où elles sont mécontentes, ne peut bien aller. Toute société, où elles vivent sans considération & sans bonheur, est dégradée par leur avilissement & leur oppression. Voyez les peuples sauvages, qui en ont fait des esclaves, & les peuples de l'Orient, qui les ont condamnées à une éternelle enfance : les uns ne connoissent pas plus les douceurs de la liberté, que les autres ne connoissent la sûreté du gouvernement civil. Ce crime de leurs loix est la plus grande cause des vices de leurs mœurs.

Les femmes doivent donc jouir de tous les droits que l'ordre social procure aux individus qu'il réunit. A cet égard, elles sont citoyens. La liberté, la propriété, l'usage de leurs facultés, le recours à la loi sont des apanages, avec lesquels elles naissent comme nous, & dont la société doit les investir, autant que nous.

Ces droits s'exercent à la fois dans la vie domestique & dans la vie civile. La nature les donne; mais la société seule peut en faire jouir.

Ainsi, comme nul citoyen, dans la société, ne peut imposer des loix à une femme, lui faire éprouver aucune contrainte ; de même, dans sa famille, personne ne peut suspendre ou gêner son indépendance, dès que le développement de sa raison lui en accorde l'usage. Elle a des devoirs envers son mari ; mais ils ne sont que la condition & le prix de ceux que son mari remplit envers elle. Il n'a pas plus de pouvoir sur ses biens que sur sa personne. Par la protection de la loi, elle reste encore libre au sein de cette dépendance naturelle, de cette dépendance volontaire ; que tout la porte à chérir. Et c'est un de ses droits de s'affranchir de ce lien, lorsqu'il pèse sur sa liberté ou s'oppose à son bonheur.

Elle possède, hérite, donne & reçoit. Toute loi qui limiteroit ses droits sur ces points, tiendroit plus des coutumes barbares de certains pays, que des principes de la société.

Tout ce qu'elle peut faire pour son bonheur ou pour sa gloire, tout ce qu'elle peut obtenir de ses avantages naturels, ou de ses qualités acquises, lui est permis. Il a fallu l'esprit oppresseur de nos vieilles loix, & l'absurde monopole de nos grandes, pour les exclure de tant de parties de l'activité sociale. Si l'on pouvoit jamais donner à l'industrie d'autre règle que la liberté même, je dirois, que tout ce qui dans les arts est particulièrement propre aux femmes, devroit leur être réservé.

Enfin par-tout où elles peuvent se plaindre, la loi doit répondre à leur appel ; par-tout où elles souffrent, elle doit appliquer le remède à leurs maux, la réparation à leurs outrages.

Je leur trouve encore dans la nature des choses un droit personnel. J'ose ici reprocher une omission importante à une de nos meilleures loix nouvelles. Je ne vois pas que les femmes soient exclues ; mais je ne vois pas non plus qu'elles soient appellées à cette juridiction de douceur & de bonté, qui semble plus particulièrement leur convenir. Comment ne seroient-elles pas admises dans ces conseils de famille, où il s'agit d'arracher un jeune homme à ses égaremens par de salutaires corrections ; de pourvoir aux affaires de celui que ses passions ont entraîné hors de ses premiers intérêts, ou à la conservation d'un autre abandonné de sa raison ; où l'on s'occupe de rapprocher ou de séparer des époux, d'étouffer des procès, d'éteindre des haines entre ceux que tout rappelle à la paix & à l'union ; où la tendre vigilance des parens prévient, par ses soins & ses précautions, les fautes & les malheurs, & conserve les mœurs publiques par la censure domestique ? Les femmes ne sont elles pas là dans leur destination naturelle, comme dans leur aptitude particulière ? Après toutes les injustices qu'elles ont éprouvé, la loi doit se faire un devoir d'énoncer par-tout le rétablissement de leurs droits.

C'est avec une sorte de regret que je leur ai disputé ce qui ne peut leur appartenir. C'est avec une vive satisfaction que je reclame pour elles tout ce que le vœu de la nature, & les principes de l'unité sociale leur accordent.

Nous venons de voir que, loin d'appeller les femmes aux fonctions politiques, leur nature les en éloignoit ; que loin de leur rien ôter, cette exclusion étoit le véritable intérêt de leur gloire & de leur bonheur.

Nous avons reconnu, en même temps, qu'il n'en étoit pas de même des droits civils ; que tous les biens de la société, tous les secours de la loi, tous les avantages de la civilisation existoient pour elles, comme pour les hommes; qu'elles participoient, comme eux, à cette alternative de droits & de devoirs, qui composent la vie sociale.

En m'élevant au-dessus de la question particulière à mon ouvrage, j'ai saisi les principes qui doivent la décider. L'état des femmes, dans la

ſociété, détermine ce qu'elles doivent être dans la culture de la ſcience humaine.

Il ne s'agit donc plus que de ſavoir, ſi l'étude ou l'exercice des ſciences & des arts ſont plutôt l'apanage des fonctions politiques, que des fonctions civiles.

Ils ſont, ſans contredit, un des inſtrumens principaux des fonctions politiques. Mais ils ne ſont pas moins deſtinés à tous les uſages de la vie; ils ſont le développement des facultés de l'individu, comme l'extenſion des moyens ſociaux; ils ſervent également au bonheur de chacun, & à l'utilité générale. Ils entrent donc dans ce partage commun où les femmes ſont appellées ſans aucune réſerve, ſans aucune reſtriction. On n'a jamais douté qu'il ne leur fût permis de cultiver leur eſprit, d'acquérir toutes les connoiſſances, tous les talens; on n'a jamais eu l'abſurde tyrannie de les leur interdire.

La ſeule difficulté qui pourroit ſe préſenter, ſeroit de ſavoir s'il leur appartient d'exercer ce droit hautement, d'en chercher les avantages & les honneurs, de concourir, avec les hommes, dans cette carrière. C'eſt, ſur ce point que les mœurs & les opinions n'ont pas été exemptes d'injuſtice & d'erreur, & qu'il faut encore poſer des principes.

Je ne pourrois concevoir que deux motifs à cette interdiction; ce ſeroit, d'une part, que cette faculté ne s'accordât pas avec les devoirs propres à leur ſexe, qu'elle nuiroit à leurs vertus: & de l'autre, qu'elle ne ſeroit pas juſtifiée par leur capacité naturelle.

Certes, ce ſeroit étrangement s'abuſer ſur la morale publique, de croire que des droits accordés par la nature, reconnus par la ſociété, puiſſent y devenir un principe de déréglement. Ce ne ſeroit pas moins méconnoître la morale privée, de prétendre que les mœurs des femmes ont beſoin de l'ignorance; que leurs vertus ne peuvent s'allier avec les talens; qu'elles ne peuvent en acquérir, qu'à la charge de n'en pas uſer & pour les enſevelir. Tel eſt cependant un préjugé, qui n'eſt encore détruit qu'à moitié parmi nous. On conſent bien que les femmes s'éclairent; mais on ne veut pas encore qu'elles contribuent à l'inſtruction générale. Nous ſommes déjà habitués à voir des femmes produire de charmans ouvrages: mais il n'y a pas deux jours, que la propoſition d'admettre des femmes ſur la liſte de nos artiſtes, a eu de la peine à triompher des ſtatuts d'une académie. Tant nous étions encore pédants par nos inſtitutions!

Je demande, au contraire, ſi tous les devoirs des femmes n'exigent pas de l'inſtruction; ſi la connoiſſance des loix n'eſt pas néceſſaire à l'exercice de leurs droits; ſi les arts ne ſont pas les guides des occupations qui appartiennent davantage aux femmes; ſi les ſciences ne peuvent pas ſouvent étendre leurs facultés, ſi leurs agrémens ne s'annobliſſent pas par tout ce qu'ils recoivent de la variété de nos connoiſſances? Je demande ſi cette frivolité où on a voulu les réduire, n'eſt pas le plus honteux écueil de leurs qualités; ſi l'ignorance n'a pas un plus ſot orgueil que la ſcience; ſi le propre de la ſaine inſtruction n'eſt pas d'épurer tout, d'ajouter aux vertus, de perfectionner le caractère, d'embellir juſqu'à la modeſtie?

Tout, dans l'organiſation ſociale, demande de l'accord & de la proportion. Lorſque les hommes ſont groſſiers, les femmes doivent être ignorantes. Sans cela, elles obtiendroient un empire que la nature leur dénie. Par la même raiſon, lorſque les hommes ſont éclairés, les femmes doivent être inſtruites; ſans cela, elles ſeroient au deſſous des ſervices, des bienfaits que les hommes ont droit de leur demander. Ce qui fut convenable dans les époques de la primitive ſimplicité, ne le ſeroit plus dans les ſiècles de la grande civiliſation. Les femmes y prennent un autre emploi, y recoivent une autre deſtination. Sans les lumières, elles n'auroient que les vices de cet état de ſociété. Avec les lumières, elles en ont les vertus.

Il n'y a donc que le ſtupide préjugé, qui puiſſe s'offenſer de voir les femmes partager les travaux de la ſcience. Sans doute, tous ne leur conviennent pas. Mais ſions-nous à elles pour en faire le diſcernement; ce ſont elles qui y ſont le plus intéreſſées. Peut-être quelques-unes leur ſacrifieront leurs devoirs. Les hommes auſſi peuvent tomber dans cet écart. Leurs malheurs & une plus grande honte en feront une juſtice ſuffiſante. Mais nulle autorité ne peut leur interdire, même le droit d'abuſer de leurs facultés. Abandonnons enfin cette police qui veut tout régler, pour tout aſſervir. Sur-tout ne ſongeons plus à faire par les loix, ce qui eſt mieux fait par les mœurs.

Dira-t-on que c'eſt les ſervir que de les écarter des ſciences auxquelles elles ſont moins propres que les hommes? Quelle idée barbare! je ne la réfuterai pas.

Je dirai que le genre humain eſt peut-être coupable envers lui-même, d'avoir retranché à la ſcience, par tant de vicieuſes inſtitutions, de ſi utiles coopérateurs. Combien de progrès de plus elle auroit pu faire, ſi les femmes avoient pû davantage prendre part à ſes travaux? Il eſt dans chaque ſcience, dans chaque art, des choſes réſervées à des organes plus délicats; elles ne créent

pas, mais elle embelliſſent. Toutes choſes où elles ſont reſtées étrangères, ſont par cela même imparfaites. Ce ſera peut-être un des plus heureux effets de mon plan, d'admettre les femmes dans ce grand but de la perfection de nos connoiſſances.

Faiſons-leur donc une utile reſtitution; ouvrons-leur l'établiſſement de l'inſtruction publique. Qu'elles y viennent ſans aucune gêne, ſans le blâme d'aucun préjugé, cultiver leurs qualités, développer leurs talens; qu'elles en partagent les honneurs, comme les travaux. La nature leur accorde ce droit; l'ordre ſocial doit l'établir; l'intérêt de la ſcience le demande; l'opinion publique en corrigera les écarts.

Mais la ſévérité de mon principe revient encore m'indiquer une reſtriction, à laquelle je ſuis forcé de ſouſcrire. Ici, comme dans tout le reſte, leur droit finit où commence une fonction publique, une fonction où une ſorte d'autorité eſt néceſſaire; & c'eſt ici encore que cette modeſtie, qui doit toujours les orner, ſemble m'avouer dans l'excluſion que je propoſe. Nous établiſſons des profeſſeurs dans toutes les parties de la ſcience, dans tous les dégrés de notre établiſſement; nous y formons auſſi un conſeil de direction; ce ſont là des fonctions qui tiennent de l'empire; par conſéquent elles ne peuvent convenir aux femmes.

Premièrement, ce ſeroit altérer cette règle de la nature, qui ne veut pas qu'elles gouvernent.

Secondement, elles dégraderoient par l'exercice de ſes fonctions, la dignité de l'homme, qui ne doit jamais que céder, & non obéir à la femme. Une bienſéance impérieuſe ne veut pas qu'on voye, ſous l'autoriſation de la loi, une femme entourée d'hommes, l'écoutant comme un maître, ou recevant ſes loix dans un conſeil. La pudeur même des femmes en ſeroient bleſſées; peu d'entr'elles en auroient le courage, lors même qu'elles ſeroient attirées par cette ambition. On a vu des peuples placer des femmes ſur le trône, & leur confier le terrible pouvoir du deſpotiſme. Mais ces peuples, en oubliant ainſi leur dignité, ſe ſoumettoient à une loi, & reſpectoient plutôt dans une reine, ſon ſang ou ſon rang, qu'ils ne ſe proſternoient devant ſon ſexe.

Je viens de dire les fonctions de l'inſtruction publique qu'elles ne peuvent partager; je dois dire celles qu'elles doivent poſſéder excluſivement. Nous avons reconnu la néceſſité d'établir, pour elles, une éducation particulière. A elles ſeules, peuvent en appartenir l'enſeignement, la direction, la légiſlation même. Dans cet ordre des choſes, elles ont tous les droits, toutes les fonctions; c'eſt à elles à demander au légiſlateur les plans qu'elles jugent convenables, enſuite à les mettre à exécution. Tout ce qui regarde leur ſexe, ſon inſtruction, comme le ſoulagement de ſes maux, doit leur être confié, & ne peut être mieux placé que dans leurs mains.

Ces idées entrent dans l'organiſation de mon plan, & y fourniſſent un douzième principe.

Quel étoit le partage des femmes, dans nos loix toujours fidèles à la dureté de l'ancienne barbarie; dans nos mœurs, plus adoucies par la corruption que par la raiſon d'un ſiècle où tout ſe poliçoit, où rien ne ſe réformoit; dans des uſages inconſtans qui tendoient tantôt à la ſévérité, tantôt à la licence, & qui n'avoient rien de commun ni avec la ſageſſe, ni avec le bonheur? de faux reſpects, des égards frivoles, des malheurs, des injures réels. Elles ne ſeront pas oubliées dans cette grande reſtauration de tous les droits de l'humanité, de tous les principes de la ſociété. Les loix politiques qui s'établiſſent aujourd'hui, vont inceſſamment porter leur eſprit dans nos loix civiles, & chercher dans cette réforme, le complément de leurs bienfaits. Pour la première fois, le ſort des femmes ſera invariablement fixé, puiſqu'il le ſera d'après le vœu de la nature, & pour l'utilité ſociale. Il eſt trop utile, trop intéreſſant de préſenter l'influence politique & morale de ce changement dans la deſtinée des femmes, pour que je ne ſurmonte pas la crainte d'étendre encore ce long chapitre, pour que je me refuſe à la douceur de tracer ce tableau, & de rapprocher ce qu'elles auront été, ſous les deux formes de notre gouvernement.

Toujours les progrès de la civiliſation leur furent favorables. La Grèce éleva des temples à la beauté. L'urbanité romaine environna leur ſexe d'égards & de reſpects. Mais notre ancienne galanterie a paru obtenir, de leur part, plus de reconnoiſſance, & fait aujourd'hui l'objet de leurs regrets. Seroit-il donc vrai que notre philoſophie ne fût pas meilleure pour elles, comme pour nous? c'eſt-là une de ces erreurs qu'elles ne pourroient chérir, ſans faire douter de ce ſentiment délicat, qui les avertit ſi bien de ce qu'elles doivent préférer.

Je ne prétends pas nier ce que cette galanterie eut d'utile & d'aimable. Je conviendrai qu'elle a adouci nos mœurs, poli nos eſprits; qu'en répandant plus de grace dans le commerce des deux ſexes, elle y a porté plus de bonheur; qu'en luttant contre la barbarie, elle a préparé des idées plus ſaines des choſes, & une direction plus ſage des mœurs & des loix. Ainſi, c'eſt en partie à elle même que nous devrons cette philoſophie, qui va la remplacer, comme principe de nos inſtitutions & règle de nos uſages.

La galanterie de nos pères offre quelque chose d'absolument particulier, qui semble avoir été reservé aux monarchies des peuples septentrionaux. Je trouve ces premiers caractères dans les premières mœurs de ces peuples. Ils crurent que quelque chose de divin étoit dans les femmes, parce que l'enthousiasme naturel à ce sexe, les rendoit plus propres à ces prophéties, qui étoient des oracles dans les périls de la guerre, comme dans les affaires de la paix. Lorsqu'ensuite tous les désordres d'une société sans loix & sans police, eurent appellé les hommes courageux à prendre en pitié l'oppression du genre humain, elles devinrent le premier objet de leur zele, parce qu'elles offroient le plus digne prix du courage. Alors l'exaltation de l'amour se mêlant à cette superstition religieuse, décida de tout dans ce culte que la chevalerie voua aux femmes. Tout y fut outré, rien n'y fut raisonnable. En effet, ce n'est pas un être foible & touchant que la galanterie veut rétablir dans ses droits; c'est un être charmant dont elle veut porter les fers. Elle venge les injures faites à ce sexe; mais elle ne s'occupe pas des injustices que lui font les loix. Ce n'est pas une fille modeste, une épouse fidele, une bonne mère qu'elle récompense par des hommages; c'est une belle personne à qui elle fixe son idolatrie. Elle affecte cette idolatrie pour tout le sexe; mais elle ne la réserve que pour la beauté. Toutes les qualités sont oubliées pour celle-la. Toutes les autres femmes restent dans l'oppression; mais celles-ci ont un trône. La beauté brille sur-tout par le rang & la naissance; & ainsi se réduisent toujours les honneurs qui lui sont rendus: la galanterie avoit réellement créé, parmi les femmes, une aristocratie doublement humiliante. On ne juge pas la divinité; on la sert. La galanterie commande de toujours supposer les vertus; & par-là elle aide plus adroitement à en manquer; c'est une séduction qui se cache sous le voile du respect. Devenant un mérite & faisant une réputation, elle ne suppose pas plus la passion qui devroit l'animer, que le bonheur de la personne, qui en est l'objet; elle finit par se réduire à des formes, & par s'allier avec la conduite qui outrage le plus les femmes. Elle fait tout pour elles dans la représentation des mœurs publiques; rien dans l'intérêt obscur de la vie privée. C'est par-là qu'elle a toujours repugné aux principes des sociétés libres & au gout des peuples éclairés. A mesure que les esprits se sont fortifiés, que les ames se sont élevées, on l'a vu tomber parmi nous. On a cru que nous redevenions grossiers, tandis que nous ne faisions que reprendre plus de justesse dans nos idées & de sincérité dans nos sentimens. Une gêne sans motifs, de froides simagrées, un culte affecté ont fait place à des manières moins cérémonieuses, à un ton plus libre, à une indépendance plus naturelle. On a remarqué, dans tous les temps, qu'un grand nombre d'hommes supérieurs manquoient de ce mérite; cette disgrace ne venoit peut-être que de la réalité de leur mérite même.

La philosophie a d'autres effets, comme elle a une autre source. Née des sentimens épurés, des facultés étendues; science du juste & du vrai, du bon & du beau; c'est dans la nature qu'elle cherche ses principes; c'est à l'utilité sociale qu'elle les rapporte; c'est par des moyens conformes à ses vues qu'elle opère. Amenée, par une grande circonstance, à déterminer l'état des femmes, elle écarte les illusions, comme les préjugés; & sans se défendre du charme de cet ouvrage, elle n'y porte aucun enthousiasme.

Considérant à la fois ce que sont les femmes, dans l'organisation sociale, par la nature, & le bonheur qu'elles y doivent trouver, elle ne leur accorde ou ne leur refuse rien, que d'après leur destination. Mais par-là tout ce qu'elle fait pour les hommes se communique à elles; elle les appelle, elle les mêle à tout; mais de la manière qui leur est propre.

Elle laisse à l'amour à récompenser l'amour. Ce n'est point par un sentiment qui ne dure pas, c'est par des droits de tous les momens qu'elle règle les égards qui leur sont dus.

Elle ne souffre pas, autour d'elles, une insultante affectation des sentimens qu'on n'a pas; elle les sert mieux, en les abandonnant à ceux qu'elles inspirent.

Elle ne fait pas contre toutes ce qu'elle fait pour quelques-unes. Rien n'est partial, tout est social dans ses soins, ses vœux, ses leçons, ses bienfaits. Elle incline plutôt à relever la pauvreté qu'à exalter la richesse; à dédommager le mérite obscur, qu'à enfler la gloire du mérite que tout a favorisé.

Elle s'occupe encore plus de leurs intérêts que de leurs honneurs, elle cultive leurs facultés, pour étendre leurs droits; plus elle chérit leurs qualités particulières, plus elle veille à ce qu'elles ne s'altèrent pas, à ce qu'elles se perfectionnent sans cesse. C'est par les vertus & les talens qu'elle relève le doux empire de la beauté & des graces; c'est par un sentiment plus réfléchi des convenances sociales, & non par un faux honneur, qu'elle conserve leurs mœurs.

Ah! que les femmes quittent de vains regrets, pour adopter de nobles espérances; qu'elles conçoivent mieux leurs droits & leurs destinées, qu'elles jugent mieux de leur siècle, & de notre révolution; qu'elles soient justes envers nous, lorsque nous le devenons envers elles. Ce qui

leur eſt réſervé eſt digne de toute la complaiſance de leurs cœurs.

Mieux protégées dans la vie domeſtique, elles ſentiront plus la dignité de ſes devoirs, le charme de ſes affections. La vie domeſtique, perfectionnée par leurs ſoins, embellie de toutes leurs qualités, redeviendra l'aſyle du bonheur, la ſource de toutes les vertus, l'appui de l'ordre public.

Retrouvant auſſi, dans la vie civile, pluſieurs moyens d'intérêt & de conſidération; dont la privation étoit pour elles une douleur & un outrage, plus libres dans leur conduite, mais en même tems plus éclairées ſur leurs devoirs, & plus honorées pour leurs vertus, elles y attacheront plus de prix; elles les épureront par des principes plus vrais, comme elles les annobliront par de plus beaux exemples; elles y tempéreront l'enthouſiaſme par la raiſon, la ſévérité par l'indulgence.

Les vices qu'on leur a reproché s'affoibliront avec leurs cauſes. Des goûts plus ſérieux, des plaiſirs plus vrais & mieux ſentis, en les rendant moins frivoles, les rendront plus aimables. Relevées par l'équité des loix, aſſociées aux généreux mouvemens du patriotiſme, ayant à plaire à des eſprits plus juſtes, à des ames plus nobles; ce qui les portoit au luxe & à la fauſſeté, les ramènera à la ſimplicité & à la franchiſe. La poſſeſſion de leurs droits, l'exercice de leurs talens, en augmentant le reſpect d'elles-mêmes, les élèveront au-deſſus de l'intrigue, qui, dans leur ſexe, ne tenoit pas moins à la gêne dont les loix opprimoient leurs facultés, qu'à la corruption dont les mœurs les environnoient. La modeſtie, qui eſt au mérite ce que la grandeur eſt à l'innocence, ſera en elles la ſource pure de cette fierté, qui défend à la fois des ſcandales de la licence, & d'une orgueilleuſe auſtérité dans la vertu, & le principe heureux de cette décence, qui reporte ſur les mouvemens de l'ame l'attention vigilante qu'elle exerce ſur les démarches. Le ſentiment du beau moral, mieux cultivé par une inſtruction plus philoſophique, les avertira ſans ceſſe, que c'eſt dans leurs qualités propres qu'elles doivent chercher leur bonheur & leur gloire; elles voudroient toujours reſter elles-mêmes, ne reſſembler qu'à elles.

Toujours ſéparées des hommes par les occupations, elles en ſeront plus rapprochées par les intérêts. Des goûts contraires, des affections oppoſées entre les ſexes ne détruiront pas, comme chez d'autres peuples, les jouiſſances qu'ils doivent ſe partager. Ce commerce d'un mutuel attrait n'eſt qu'un heureux échange de ſervices. Il entre dans les principes de la ſociété, comme dans les vues de la nature. Elles concourront eſſentiellement à nous conſerver ce mérite d'un peuple aimable, dont la perte ſeroit une grande erreur de nos loix nouvelles, qui ne doivent reprouver que ce qu'elles ne ſauroient rendre bon. Nos loix calomnieroient la ſageſſe de leurs principes, & la ſûreté de leur ſurveillance, ſi elles craignoient de s'allier avec la douce chaleur des paſſions ſociales, & la délicateſſe des mœurs polies.

Meilleures aux hommes, les femmes les ſubjugueront moins, les attacheront davantage, en exigeant d'eux moins de ces choſes qui flattent & corrompent, plus de celles qui plaiſent & qui touchent. Elles ne les dégraderont plus par l'oiſiveté & une vile indépendance; mais elles éleveront leurs ames, annobliront leur conduite, pour en être mieux aimées; les ſoutenant contre les atteintes du malheur, contre les illuſions de la gloire même, elles préféreront leur conſidération à leurs honneurs, & chériront plus leur mérite que leurs ſuccès.

Juſques ici l'éducation futile des femmes les privoit de la maturité que nous pouvions acquérir; elles n'en étoient pas moins privées par l'excluſion des travaux où les progrès du ſiècle s'appliquoient, école plus féconde & plus fructueuſe encore. Déſormais elles participeront à la perfection que nous recevrons de nos loix, à celle que nous retirerons d'une plus habile culture des ſciences. Le ſiècle marchera; elles marcheront toujours avec lui. C'eſt pour elles, comme pour nous, que les erreurs ſe diſſiperont, que les vérités ſe multiplieront. Doublement favoriſées par la plus belle civiliſation, elles y apprendront à la fois à en recueillir tous les avantages, & à ſe garantir de ſes dangers; car, celle que les loix dirigent fournit toujours les remèdes dont elle a beſoin.

Les femmes aiment naturellement leur patrie. Tout ce qui environne leurs peines ou leurs plaiſirs, tout ce qui les a vu croître, tout ce qui les voit dépérir, agit plus vivement ſur ces ames, dont toutes les penſées tiennent à des émotions. C'eſt par cette puiſſance de l'imagination qu'elles s'attachent aux loix de leur pays, lors même qu'elles leur ſont injuſtes & cruelles; qu'elles s'attachent à une conſtitution, à proportion que ſon caractère eſt plus prononcé: on les a vu idolâtrer l'auſtérité républicaine, comme le faſte monarchique. Elles ne ſavent pas moins ſervir leur pays que l'aimer. Leur patriotiſme a des aurels dans toutes les hiſtoires. Elles ne ſe diſtinguent jamais plus que dans les criſes des empires; elles y réaliſent des prodiges, que les hommes ne ſavent ni tenter, ni eſpérer; elles y portent ſur-tout un déſintéreſſement, qui confirme les principes que j'ai établis. Comme ſi

elles

elles n'existoient pas pour elles-mêmes s'oublient dans la chose publique. Nulle révolution ne s'est faite sans elles : la nôtre en a reçu ce caractère passionné, qui en a fait les succès & les égaremens. Mais aucune n'a eu ni à se défendre de leurs stipulations, ni à s'honorer du redressement de leurs droits. Dans ce que nous allons faire pour elles, nous conservons la satisfaction & la gloire d'avoir prevenu & surpassé leurs vœux.

Que doivent-elles donc devenir pour une constitution, qui agira sur elles par tout ce que la nature a de bon, tout ce que la raison a de sage, tout ce que l'imagination a d'imposant ; pour une constitution qui aura recherché tous leurs droits, pour les leur rendre ; étendu leurs facultés, pour leur donner plus de bonheur & d'influence, qui sollicitera leur dévouement, par une pleine justice, leurs services, par une confiance honorable ?

On n'a pas encore observé ceci, & il m'est doux de le dire le premier : c'étoient les femmes qui portoient le plus toute l'oppression de notre ancien régime. Quelques unes jouissoient seules des avantages que la politesse de nos mœurs leur prodiguoit ; les autres n'avoient qu'une objection, rendue plus dure encore par ce contraste. Qu'étoient les femmes du peuple ? Des esclaves dans leur famille, le rebut de la société : nos odieux priviléges leur retranchoient toutes les ressources de l'industrie ; leur foiblesse faisoit mettre au plus bas prix les vils & cruels travaux, que leur misère étoit réduite à chercher, sans les trouver toujours. La distinction des rangs pesoit sur elles avec encore plus d'inflexibilité. Du moins l'homme, par son indépendance & son audace, arrachoit quelquefois les grands emplois, les premiers honneurs ; mais les femmes vivoient irrévocablement dans l'humiliation des conditions communes. Les voilà cependant qui ne verront plus rien autour d'elles, qui sépare leurs qualités des avantages qui en sont la récompense : elles ne seront plus distinguées que par leurs vertus & leurs talens, elles sont rentrées dans tous les droits du mérite !

C'est sur-tout, à leur égard, que notre constitution aura son plus beau caractère, celui d'avoir opéré, comme la nature, en méconnoissant toutes les classifications arbitraires, pour tout ordonner, suivant les rapports généraux, & d'après des principes éternels. *(Lacrételle).*

SENSIBILITÉ. D'un autre côté, il faut éviter avec autant de soin de cajoler les enfans en leur donnant, sous l'idée de récompenses, certaines choses qui leur plaisent, pour les engager à s'acquitter de leur devoir : car celui qui donne à son enfant des pommes, des dragées ou quelqu'autre chose de cette nature qu'il aime beaucoup, afin de l'obliger à apprendre sa leçon ne fait qu'autoriser par-là l'amour qu'il a pour le plaisir, & entretenir en lui cette dangereuse inclination, qu'il devroit tâcher, par toutes sortes de moyens, de mortifier & d'étouffer entièrement. C'est envain que vous espérez d'obliger votre enfant à vaincre cette passion, si d'un côté vous vous engagez à le dédommager de la contrainte que vous imposez à son inclination en lui proposant de l'autre de nouveaux objets capables de la satisfaire. Pour faire qu'un enfant soit un jour sage, vertueux & homme de bien, il faut lui apprendre à dompter ses passions & à réprimer l'inclination qu'il a pour les richesses, pour la parure, ou pour la bonne chère, &c. toutes les fois que sa raison & son devoir l'exigent. Mais si vous le portez à faire une chose raisonnable en elle-même, en lui présentant de l'argent, si vous le récompensez de la peine qu'il a d'apprendre sa leçon, par le plaisir de manger quelque bon morceau, si vous lui promettez une cravatte à dentelle, un bel habit neuf, pourvu qu'il s'acquitte de quelques uns de ses petits devoirs, n'est-il pas visible qu'en proposant ces choses en forme de récompenses, vous les faites passer pour des choses bonnes en elles mêmes, que votre enfant doit tâcher d'obtenir, & que par-là vous l'excitez à les desirer avec d'autant plus d'ardeur, & l'accoutumez à mettre son bonheur dans leur jouissance ? Ainsi, pour engager les enfans à apprendre leur grammaire, à danser, ou à faire quelqu'autre chose de cette nature, peu capable de contribuer au bonheur ou à la commodité de leur vie, l'on emploie mal-à-propos les récompenses & les châtimens, on détruit en eux tous principes de vertu, on renverse l'ordre de leur éducation, & on leur inspire le luxe, l'orgueil ou l'avarice, &c. Méthode extravagante, par laquelle un père entretient ses enfans dans de mauvaises inclinations, qu'il devroit étouffer entièrement, & jette dans leur ame la semence de tous ces vices, qu'on ne peut éviter qu'en réprimant ses propres desirs, & en s'accoutumant de bonne-heure à se soumettre à la raison.

Je ne dis pas ceci pour insinuer qu'on devroit priver les enfans des commodités & des plaisirs de la vie, qui ne sont pas contraires à leur santé ou à la vertu. Bien loin de là, je suis d'avis qu'on leur rende la vie aussi agréable qu'il est possible, qu'on leur permette de goûter pleinement tous les innocens plaisirs pour lesquels ils sentent de l'inclination, pourvu qu'on le fasse avec cette précaution de ne leur accorder ces plaisirs que comme des suites de l'approbation qu'ils ont acquise par leur bonne conduite dans l'esprit de leurs gouverneurs, & jamais comme des récom-

peines de ce qu'ils se sont appliqués à certaine chose pour laquelle ils témoignent de l'aversion, ou qu'ils n'auroient pas voulu faire sans cela.

Mais, direz-vous, « si l'on n'a recours ni à la verge, ni à de petites récompenses, pour porter les enfans à leur devoir, comment pourra-t-on les gouverner? Otez l'espérance & la crainte il n'y a plus de discipline ». J'avoue que la crainte du mal, & l'espérance du bien, les récompenses & les punitions sont les seuls motifs d'une créature raisonnable; que ce sont là les deux grands ressorts de toutes les actions des hommes, & qu'ainsi l'on doit s'en servir à l'égard des enfans. Mais j'avertirai ici leurs parens & leurs gouverneurs de se ressouvenir toujours que les enfans doivent être traités comme des créatures raisonnables.

De quelles récompenses & de quelles peines il faut se servir à l'égard des enfans.

Il faut, je l'avoue, proposer aux enfans des récompenses, & leur infliger des peines, si l'on veut gagner quelque chose sur leur esprit. Mais en quoi on se trompe, à mon avis, c'est dans le choix qu'on fait généralement des peines & des récompenses. On a recours pour cela à des châtimens & à des plaisirs corporels: mais lorsque les hommes les emploient comme des peines & des récompenses pour soumettre leurs enfans à leur volonté, ce sont, à mon avis, des moyens capables de produire de fort méchans effets. Car alors ils ne servent qu'à augmenter & à fortifier en eux l'inclination naturelle qu'ils ont pour les plaisirs du corps, comme nous l'avons déjà insinué, inclination que nous sommes précisément obligés de vaincre & d'éteindre entièrement. Quel principe de vertu inspirez-vous à un enfant si vous détachez son esprit de l'amour d'un plaisir, en lui en proposant un autre dans le même temps? Faire cela, qu'est-ce autre chose que donner une plus grande étendue à sa passion, & la répandre, pour ainsi dire, sur différens objets? Un enfant vient à pleurer pour avoir un fruit malsain, vous l'appaisez en lui donnant quelque confiture un peu moins malfaisante; peut-être conservez-vous par-là sa santé, mais certainement vous lui gâtez l'esprit, & le jettez dans un plus grand désordre: car content de changer l'objet de ses désirs, vous flattez sa passion, vous approuvez qu'elle soit satisfaite; & c'est-là, comme je l'ai montré, la racine du mal. Jusqu'à ce que vous ayez mis votre enfant en état de pouvoir vaincre ses desirs, il pourra bien arriver qu'il sera tranquille & retenu durant un certain temps, mais le mal ne sera pourtant pas guéri. Par cette manière d'agir vous fomentez & entretenez en lui une passion qui est la source de tous les désordres où s'abandonnent les hommes; & vous devez compter qu'à la première occasion elle éclatera avec plus de violence qu'elle lui inspirera des désirs plus ardens, & vous causera plus de chagrins que jamais.

Il faut rendre les enfans sensibles à l'honneur & à la honte.

Les récompenses & les peines par lesquelles on doit retenir les enfans dans le devoir, sont d'une espèce bien différente, & ont un tel pouvoir, que si une fois nous pouvons les mettre en œuvre, il n'y aura, je pense, plus rien à faire, il ne restera plus aucune difficulté à surmonter. De tous les motifs propres à toucher une ame raisonnable, il n'y en a point de plus puissans que l'honneur & l'infamie, lorsqu'une fois elle se trouve disposée à en ressentir les impressions. Si donc vous pouvez inspirer aux enfans l'amour de la réputation, & les rendre sensibles à la honte & à l'infamie, dès-lors vous avez mis dans leur ame un principe qui les portera continuellement au bien. Mais, dira-t-on, comment faire pour en venir là? D'abord la chose paroît avoir quelque difficulté, je l'avoue; mais rien n'est, à mon avis, plus digne de nos soins que de chercher le moyen d'exciter ces passions dans le cœur des enfans (en quoi consiste, selon moi, le grand secret de l'éducation,) pour le mettre en œuvre dès qu'on l'aura trouvé.

Premier moyen de rendre les enfans sensibles à l'honneur.

Premièrement les enfans sont fort sensibles à la louange, & peut-être plutôt que nous ne croyons. Ils trouvent du plaisir à être loués & estimés, sur-tout par leurs parens & par ceux dont ils dépendent. Si donc un père *caresse ses enfans & leur donne des louanges lorsqu'ils font bien, & qu'il les regarde froidement & avec mépris lorsqu'ils font mal;* & si leur mère & toutes les autres personnes qui sont autour d'eux les traitent de la même manière, ils deviendront en peu de temps sensibles à ce différent traitement; & si l'on se fait une loi d'en user toujours de même avec eux, je suis assuré que cela seul fera plus d'impression sur leur esprit que des menaces ou des châtimens; car les châtimens devenus communs n'ont plus de force; & ils deviennent entièrement inutiles lorsqu'ils ne sont pas suivis de quelque mouvement de honte: c'est pourquoi l'on doit s'en abstenir, pour n'y recourir que dans le cas que nous indiquerons dans la suite, lorsque la chose sera portée à la dernière extrêmité.

Second moyen.

En second lieu, pour faire que ces idées d'honneur & de honte s'impriment plus profondément

dans l'esprit des enfans, & qu'elles soient d'un plus grand poids, il faudroit joindre constamment aux louanges qu'on leur donne ou au blâme dont on les charge, certaines choses agréables ou désagréables, non comme des récompenses ou des peines de telle ou telle action en particulier, mais comme des choses destinées par un ordre nécessaire & constant à tous ceux qui par leur conduite se sont rendus dignes de blâme ou de louange. En traitant ainsi les enfans, on leur fait sentir aussi fortement qu'il est possible que ceux qui se rendent recommandables par leur application à bien faire, sont nécessairement aimés & chéris de tout le monde, & obtiennent tous les autres avantages en conséquence de cette même application; mais que, d'un autre côté, si un enfant se rend méprisable par sa mauvaise conduite, & n'a pas soin de se maintenir en réputation, il sera infailliblement regardé de tout le monde avec indifférence & avec mépris, & que dans cet état il manquera, par une suite nécessaire, de tout ce qui pourroit le satisfaire, ou lui donner du plaisir. Par ce moyen, les objets de leurs désirs leur serviront comme de motifs pour les porter à la vertu, une expérience continuelle leur faisant sentir dès le commencement que les choses qu'ils aiment n'appartiennent & ne sont données effectivement qu'à ceux qui se rendent estimables par leur bonne conduite. Si par-là vous pouvez une fois leur inspirer de la honte pour leurs fautes (car je serois fort d'avis qu'on n'eût pas recours à d'autres punitions), & les rendre sensibles au plaisir d'être estimés, vous tournerez leur esprit comme vous voudrez & dès-lors ils se plairont à tout ce qui pourra contribuer à les rendre vertueux.

Obstacle de la part des domestiques.

Mais ici se présente un grand obstacle de la part des domestiques. Ces sortes de gens sont si fous & si opiniâtres, qu'il est bien difficile de les empêcher de s'opposer en cette occasion au dessein d'un père & d'une mère. Les enfans sont-ils mortifiés par leurs parens pour avoir commis quelque faute? ils trouvent ordinairement de quoi se consoler dans les caresses de ces flatteurs insensés, qui renversent ainsi tout ce que les parens tâchent de bâtir. Lorsqu'un père ou une mère regardent un enfant de mauvais œil, il faudroit que tous ceux qui sont auprès d'eux le traitassent de la même manière; & personne ne devroit le caresser, qu'il n'eût demandé pardon de sa faute, & que par une conduite opposée il ne se fût rétabli dans l'estime dont il jouissoit auparavant. Si cela étoit exactement observé, je ne pense pas qu'il fût fort nécessaire de battre ou de gronder les enfans. Leur propre intérêt les porteroit bientôt à rechercher d'être estimés, & à éviter de faire des choses qu'ils verroient que tout le monde désapprouve, & dont ils seroient assurés de porter la peine, sans être ni grondés ni battus. Ces considérations leur inspireroient de la modestie & de la pudeur, & bientôt ils auroient une aversion naturelle pour tout ce qui pourroit les exposer au mépris des autres hommes. Mais comment remédier aux désordres que les domestiques peuvent causer dans cette occasion? C'est une chose que je suis obligé de remettre entièrement au soin & à la prudence des parens. Je dirai seulement que cette affaire me paroît d'une fort grande importance; & qu'ainsi ceux-là sont heureux, qui peuvent avoir auprès de leurs enfans des personnes raisonnables.

Comment on doit inspirer de la honte aux enfans pour leurs fautes.

Il faut donc éviter avec soin de battre ou de quereller souvent les enfans, parce que cela ne produit aucun bien qu'en tant qu'il sert à leur inspirer de la honte & de l'horreur pour la faute qui leur a attiré cette espèce de châtiment. Si la plus grande partie de leur chagrin ne consiste pas dans le déplaisir d'avoir mal fait, & dans la crainte d'avoir encouru justement la disgrace de leurs meilleurs amis, les coups de fouet ne serviront pas beaucoup à les corriger de leurs défauts: ce sera un bon remède sur l'heure; il fermera d'abord la plaie, mais il ne touchera nullement à la racine du mal. Une honnête pudeur & la crainte de déplaire sont les seuls moyens de retenir un enfant dans le devoir. Les punitions corporelles au contraire ne sauroient produire cet effet, si elles reviennent souvent. Il faut nécessairement qu'en ce cas-là elles fassent perdre tout sentiment de honte: car la honte est aux enfans ce qu'est aux femmes la modestie, qu'elles ne sauroient conserver, si elles en violent souvent les loix. Quant à la crainte que les enfans ont de déplaire à leurs parens, elle deviendra fort inutile, si les parens sont trop prompts à s'appaiser. C'est pourquoi il faudroit qu'avant toutes choses les pères examinassent avec soin si les fautes de leurs enfans sont assez considérables pour mériter qu'ils leur en témoignent leur mécontentement. Mais lorsque leur déplaisir a une fois éclaté jusqu'à être suivi de quelque punition, il ne faut pas qu'ils quittent d'abord la sévérité de leur air, ils doivent au contraire ne les remettre dans leurs bonnes graces qu'avec quelque peine, & différer de leur pardonner jusqu'à ce que leur application à bien faire, plus forte même qu'à l'ordinaire, ait prouvé la sincérité de leur repentir. Si cela n'est pas réglé de cette manière, la punition étant trop familière, deviendra commune & ordinaire. Les enfans se feront à ce manége. Après une faute commise, viendra le châtiment, & aussi tôt après le pardon; cela sera aussi naturel & ordinaire qu'il est natu-

rel de voir la nuit & le jour ſe ſuccéder l'un à l'autre.

La réputation doit être propoſée aux enfans, quoiqu'elle ne porte pas directement à la vertu.

Pour ce qui regarde la réputation, j'ajouterai encore cette ſeule remarque, que bien que ce ne ſoit pas un vrai principe de vertu (car la vertu n'eſt autre choſe que la connoiſſance que l'homme a de ſes devoirs, & le plaiſir qu'il ſent d'obéir à ſon créateur, en ſuivant les impreſſions de cette lumière que Dieu lui a accordée, avec l'eſpérance que ſes efforts ſeront agréés, & ſon obéiſſance, récompenſée); cependant la réputation; qui, ſelon cette idée, n'eſt pas de l'eſſence de la vertu, eſt pourtant ce qui en approche le plus. Comme c'eſt proprement le témoignage & l'approbation que la raiſon des autres hommes donne, comme d'un commun conſentement, aux actions vertueuſes & bien réglées, c'eſt un des meilleurs guides & des plus puiſſans éguillons dont on puiſſe ſe ſervir pour porter les enfans à la vertu, juſqu'à ce qu'ils ſoient capables de conſulter leur propre raiſon, & de voir par eux-mêmes ce qui eſt juſte & raiſonnable.

Comment il faut cenſurer & louer les enfans.

Cette conſidération peut diriger les parens dans la manière dont ils doivent cenſurer & louer leurs enfans. Lorſqu'ils les cenſurent (car ils ne pourront guère éviter d'en venir là) pour certaines fautes, ils devroient le faire non-ſeulement avec retenue, en termes graves, & qui ne marquent aucune paſſion, mais encore en particulier & ſeul à ſeul; au contraire, lorſque les enfans méritent des louanges, leurs parens devroient les louer devant d'autres perſonnes: c'eſt redoubler la récompenſe, que de rendre ainſi les louanges publiques. D'un autre côté, la répugnance qu'un père témoignera à publier les fautes de ſes enfans, les engagera à mettre à plus haut prix leur propre réputation, & leur apprendra à être d'autant plus ſoigneux de ſe maintenir dans l'eſtime d'autrui, qu'ils croiront en jouir actuellement. Mais s'ils comptent ce bien pour perdu après s'être vus déshonorés par la publication de leurs fautes, ce ne ſera plus un frein capable de les retenir; & plus ils ſoupçonneront que leur réputation eſt déjà flétrie, moins ils ſe mettront en peine de ſe conſerver à d'autres égards dans la bonne opinion des hommes.

Il faut permettre aux petits enfans de s'amuſer à des jeux innocens.

Au reſte, ſi l'on conduit des enfans comme il faut, il ne ſera pas ſi néceſſaire de recourir aux récompenſes & aux punitions ordinaires qu'on ſe l'imagine, & qu'on a accoutumé de faire: car pour toutes leurs badineries innocentes, leurs jeux & leurs petits amuſemens, il faut *le leur permettre abſolument & ſans aucune reſtriction*, autant qu'ils peuvent s'y abandonner, ſans perdre le reſpect qu'ils doivent à ceux qui ſont préſens. Comme ces fautes ſont plutôt attachées à leur âge qu'à leur perſonne, ſi on laiſſoit au temps, à l'exemple & aux années le ſoin de les en corriger, l'on épargneroit aux enfans beaucoup de réprimandes mal expliquées & tout-à-fait inutiles: car ou ces réprimandes ne peuvent vaincre l'inclination que l'âge inſpire aux enfans pour ces petits amuſemens; & alors le ſoin qu'on prend de les en corriger à toute heure, rend la correction trop familière, & par conſéquent inutile dans des cas d'une toute autre importance; ou bien, ſi elles ont la force de réprimer la gaieté qui leur eſt naturelle à cet âge, elles ne ſervent qu'à leur gâter le corps & l'eſprit. Que ſi le bruit qu'ils font en jouant eſt quelquefois incommode, ou peu convenable au lieu ou à la compagnie où ils ſe rencontrent (ce qui peut arriver en préſence de leurs parens), un coup-d'œil ou un mot du père ou de la mère, s'ils ont eu ſoin de faire valoir leur autorité comme il faut, ſuffira pour les écarter ou les obliger à ſe tenir en repos durant ce temps-là; & pour ce qui eſt de l'humeur enjouée que la nature leur a ſagement départie, conformément à leur âge & à leur tempérament, bien loin de la gêner ou de la réprimer; il faudroit l'exciter en eux, afin de leur tenir par-là l'eſprit en mouvement, & de leur rendre le corps plus ſain & plus vigoureux. Je crois même que le grand art de l'éducation conſiſte à faire aux enfans un ſujet de divertiſſement & de plaiſir de tous leurs devoirs.

(Locke.)

Nous travaillons de concert avec la nature, & tandis qu'elle forme l'homme phyſique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne ſont pas les mêmes. Le corps eſt déjà robuſte & fort, & que l'ame eſt encore languiſſante & foible, & quoi que l'art humain puiſſe faire, le tempérament précède toujours la raiſon. C'eſt à retenir l'un & à exciter l'autre, que nous avons juſqu'ici donné tous nos ſoins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit poſſible. En développant le naturel, nous avons donné le change à la ſenſibilité naiſſante; nous l'avons réglée en cultivant la raiſon. Les objets intellectuels modéroient l'impreſſion des objets ſenſibles. En remontant au principe des choſes, nous l'avons ſouſtrait à l'empire des ſens; il étoit ſimple de s'élever de l'étude de la nature à la recherche de ſon auteur.

Quand nous en ſommes venus là, quelles nouvelles priſes nous nous ſommes données ſur notre élève! que de nouveaux moyens nous avons de parler à ſon cœur! C'eſt alors ſeulement qu'il trouve ſon véritable intérêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes, & ſans y être forcé par les loix, à être juſte entre Dieu & lui, à remplir ſon devoir, même aux dépens de ſa vie, & à porter dans ſon cœur la vertu, non-ſeulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfère toujours l'amour de ſoi, mais pour l'amour de l'auteur de ſon être, amour qui ſe confond avec ce même amour de ſoi, pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conſcience, & la contemplation de cet être ſuprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien uſé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injuſtice, hypocriſie & menſonge parmi les hommes; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte néceſſairement ſur toutes choſes, apprend à chacun d'eux à parer le vice du maſque de la vertu. Que tous les autres hommes faſſent mon bien aux dépens du leur, que tout ſe rapporte à moi ſeul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la misère, pour m'épargner un moment de douleur ou de faim; tel eſt le langage intérieur de tout incrédule qui raiſonne. Oui, je le ſoutiendrai toute ma vie; quiconque a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'eſt qu'un menteur, ou un inſenſé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je ſens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile ſous les mêmes traits; vous vous le figurerez toujours ſemblable à vos jeunes gens, toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amuſement en amuſement, ſans jamais pouvoir ſe fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un philoſophe, un vrai théologien d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz: ce rêveur pourſuit toujours ſa chimère, en nous donnant un élève de ſa façon, il ne le forme pas ſeulement, il le crée, il le tire de ſon cerveau, & croyant toujours ſuivre la nature, il s'en écarte à chaque inſtant. Moi, comparant mon élève aux nôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri ſi différemment, c'eſt preſque un miracle s'il leur reſſemble en quelque choſe. Comme il a paſſé ſon enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeuneſſe, il commence à prendre dans ſa jeuneſſe, la règle à laquelle on les a ſoumis enfans; cette règle devient leur fléau, ils la prennent en horreur; ils n'y voyent que la longue tyrannie des maîtres, ils croyent ne ſortir de l'enfance qu'en ſecouant toute eſpèce de joug; ils ſe dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus; comme un priſonnier délivré de ſes fers, étend, agite & fléchit ſes membres.

Emile, au contraire, s'honore de ſe faire homme, & de s'aſſujettir au joug de la raiſon naiſſante; ſon corps déjà formé n'a plus beſoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que ſon eſprit à moitié développé cherche à ſon tour à prendre l'eſſor. Ainſi l'âge de raiſon n'eſt pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raiſonnement.

Voulez-vous ſavoir leſquels d'eux ou de lui ſont mieux en cela dans l'ordre de la nature? Conſidérez les différences dans ceux qui en ſont plus ou moins éloignés: obſervez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils ſont auſſi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des ſauvages*, dit le ſieur le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à différens jeux qui leur agitent le corps; mais à peine ont-ils atteint l'âge de l'adoleſcence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs: ils ne s'appliquent plus guères qu'à des jeux ſérieux ou de haſard.* Emile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes payſans & des jeunes ſauvages, doit changer, & s'arrêter comme eux en grandiſſant. Toute la différence eſt qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour ſe nourrir, il a, dans ſes travaux & dans ſes jeux, appris à penſer. Parvenu donc à ce terme par cette route, il ſe trouve tout diſpoſé pour celle où je l'introduis; les ſujets de réflexions que je lui préſente irritent ſa curioſité, parce qu'ils ſont beaux par eux-mêmes, qu'ils ſont tout nouveaux pour lui, & qu'il eſt en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchiſmes, comment vos jeunes gens ne ſe refuſeroient-ils pas à l'application d'eſprit qu'on leur a rendu triſte, aux lourds préceptes dont on n'a ceſſé de les accabler, aux méditations ſur l'auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaiſirs? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'averſion, dégoût; la contrainte les en a rebutés: le moyen déſormais qu'ils s'y livrent, quand ils commencent à diſpoſer d'eux? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'eſt la même choſe pour mon élève; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme, & ne lui dis que des choſes nouvelles: c'eſt préciſément parce qu'elles ennuyent les autres qu'il doit les trouver de ſon goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du temps, en retardant au profit de la raiſon le progrès de la nature; mais ai-je en effet retardé ce progrès? Non, je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer; j'ai balancé par

des leçons d'une autre eſpèce, les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs ; tandis que le torrent de nos inſtitutions l'entraîne ; l'attirer en ſens contraire par d'autres inſtitutions, ce n'eſt pas l'ôter de ſa place, c'eſt l'y maintenir.

Le vrai moment de la nature arrive enfin ; il faut qu'il arrive. Puiſqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il ſe reproduiſe, afin que l'eſpèce dure, & que l'ordre du monde ſoit conſervé. Quand par les ſignes dont j'ai parlé, vous preſſentiriez le moment critique, à l'inſtant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'eſt votre diſciple encore, mais ce n'eſt plus votre élève. C'eſt votre ami, c'eſt un homme ; traitez-le déſormais comme tel.

Quoi ! faut-il abdiquer mon autorité lorſqu'elle m'eſt le plus néceſſaire ? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il fait le moins ſe conduire, & qu'il fait les plus grands écarts, Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en uſe ? Vos droits ! Qui vous dit d'y renoncer ? Ce n'eſt qu'à préſent qu'ils commencent pour lui. Juſqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruſe ; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues ; il falloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné ſon cœur. La raiſon, l'amitié, la reconnoiſſance, mille affections lui parlent, d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu ſourd à leur voix. Il n'eſt ſenſible encore qu'aux paſſions de la nature. La première de toutes, qui eſt l'amour de ſoi, le livre à vous ; l'habitude vous le livre encore. Si le tranſport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramène à l'inſtant ; le ſentiment qui l'attache à vous, eſt le ſeul permanent ; tous les autres paſſent & s'effacent mutuellement. Ne le laiſſez point corrompre, il ſera toujours docile ; il ne commence d'être rebelle que quand il eſt déjà perverti.

J'avoue bien que, ſi heurtant de front ſes deſirs naiſſans, vous alliez ſottement traiter de crimes les nouveaux beſoins qui ſe font ſentir à lui, vous ne feriez pas long-temps écouté ; mais ſitôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le miniſtre de la nature ; vous n'en ſerez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre ? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriſer ſes penchans, ou de les combattre ; d'être ſon tyran, ou ſon complaiſant : & tous deux ont de ſi dangereuſes conſéquences, qu'il n'y a que trop à balancer ſur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour réſoudre cette difficulté, eſt de le marier bien vite ; c'eſt inconteſtablement l'expédient le plus ſûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce ſoit le meilleur, ni le plus utile : je dirai ci-après mes raiſons : en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile. Mais cet âge vient pour eux avant le temps ; c'eſt nous qui l'avons rendu précoce ; on doit le prolonger juſqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans & ſuivre les indications, cela ſeroit bientôt fait ; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la nature, & nos loix ſociales, que pour les concilier, il faut gauchir & tergiverſer ſans ceſſe : il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme ſocial d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raiſons ci-devant expoſées, j'eſtime que, par les moyens que j'ai données, & d'autres ſemblables, on peut au moins étendre juſqu'à vingt ans l'ignorance des deſirs & la pureté des ſens ; cela eſt ſi vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit ſa virginité avant cet âge, en reſtoit diffamé ; & les auteurs attribuent, avec raiſon, à la continence de ces peuples durant leur jeuneſſe, la vigueur de leur conſtitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de ſiècles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entr'autres exemples connus, le père de Montaigne, homme non moins ſcrupuleux & vrai que fort & bien conſtitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir ſervi long temps, dans les guerres d'Italie ; & l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur & quelle gaieté conſervoit le père à plus de ſoixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoiſſance de l'eſpèce en général.

Je puis donc laiſſer à part l'exemple de notre jeuneſſe, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Conſidérant que la nature n'a point là-deſſus de terme fixe qu'on ne puiſſe avancer ou retarder, je crois pouvoir, ſans ſortir de ſa loi, ſuppoſer Emile reſté juſques-là par mes ſoins dans ſa primitive innocence, & je vois cette heureuſe époque prête à finir. Entouré de périls toujours croiſſans, il va m'échapper, quoi que je faſſe. A la première occaſion, (& cette occaſion ne tardera pas à naître,) il va ſuivre l'aveugle inſtinct des ſens ; il y a mille à parier contre un qu'il va ſe perdre. J'ai trop réfléchi ſur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment ſur le reſte de ſa vie. Si je diſſimule & feins de ne rien voir, il ſe prévaut de ma foibleſſe ; croyant

me tromper, il me mépriſe, & je ſuis le complice de ſa perte. Si j'eſſaye de le ramener, il n'eſt plus temps, il ne m'écoute plus, je lui deviens incommode, odieux, inſupportable, il ne tardera guères à ſe débarraſſer de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raiſonnable à prendre; c'eſt de le rendre comptable de ſes actions à lui-même, de le garantir au moins des ſurpriſes de l'erreur, & de lui montrer à découvert les périls dont il eſt environné. Juſqu'ici je l'arrêtois par ſon ignorance, c'eſt maintenant par ſes lumières qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles inſtructions ſont importantes, & il convient de reprendre les choſes de plus haut. Voici l'inſtant de lui rendre, pour ainſi dire, mes comptes, de lui montrer l'emploi de ſon temps & du mien, de lui déclarer ce qu'il eſt & ce que je ſuis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ſes relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il eſt parvenu dans le progrès de ſes facultés, quel chemin lui reſte à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui ſeul peut déſormais s'aider, enfin le point critique où il ſe trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les ſolides raiſons qui doivent l'engager à veiller attentivement ſur lui même avant d'écouter ſes deſirs naiſſans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'inſtruire de ces dangereux myſtères que vous lui avez cachés ſi long-temps avec tant de ſoin. Puiſqu'il faut enfin qu'il les ſache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous ſeul: puiſque le voilà déſormais forcé de combattre, il faut, de peur de ſurpriſe, qu'il connoiſſe ſon ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve ſavans ſur ces matières, ſans ſavoir comment ils le ſont devenus, ne le ſont devenus impunément. Cette indiſcrette inſtruction ne pouvant avoir un objet honnête, ſouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les diſpoſe aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'eſt pas tout; des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font enviſager ſon gouverneur comme un perſonnage triſte & fâcheux; & l'un des ſujets favoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'Elève en eſt-là, le maître peut ſe retirer; il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidens particuliers? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi ſe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher! Pourquoi s'en plaindroit il, s'il n'avoit nul ſujet de s'en plaindre? Naturellement ils ſont ſes premiers confidens; on voit à l'empreſſement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penſe, qu'il croit ne l'avoir penſé qu'à moitié juſqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que ſi l'enfant ne craint, de votre part, ni ſermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'oſera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on ſera bien ſûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter ſur ma méthode, c'eſt qu'en ſuivant ſes effets le plus exactement qu'il m'eſt poſſible, je ne vois pas une ſituation dans la vie de mon Elève qui ne me faſſe de lui quelque image agréable. Au moment même ou les fureurs du tempérament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il ſe débat & commence à m'échapper, dans ſes agitations, dans ſes emportemens, je retrouve encore ſa première ſimplicité; ſon cœur auſſi pur que ſon corps ne connoît pas plus le déguiſement que le vice; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche; jamais la vile crainte ne lui apprit à ſe déguiſer: il a toute l'indiſcrétion de l'innocence; il eſt naïf ſans ſcrupule, il ne ſait encore à quoi ſert de tromper. Il ne ſe paſſe pas un mouvement dans ſon ame, que ſa bouche ou ſes yeux ne le diſent; & ſouvent les ſentimens qu'il éprouve me ſont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainſi librement ſon ame, & de me dire avec plaiſir ce qu'il ſent, je n'ai rien à craindre; mais s'il devient plus timide, plus réſervé, que j'apperçoive dans ſes entretiens le premier embarras de la honte; déjà l'inſtinct ſe développe, il n'y a plus un moment à perdre; & ſi je ne me hâte de l'inſtruire, il ſera bientôt inſtruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, penſera qu'il ne s'agit ici que d'une converſation priſe au hazard, & que tout eſt fait. Oh! que ce n'eſt pas ainſi que le cœur humain ſe gouverne! Ce qu'on dit ne ſignifie rien, ſi l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de ſemer il faut labourer la terre: la ſemence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choſes qui rendent les prédications le plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi différens d'eſprits, d'humeurs, d'âges, de ſexes, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable; & toutes nos affec

tions ont si peu de constance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même discours fît sur lui la même impression. Jugez si, quand les sens enflammés aliénent l'entendement & tyrannisent la volonté, c'est le temps d'écouter les graves leçons de la sagesse. Ne parlez donc jamais raison aux jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayez premièrement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres que par celle des disciples. Le pédant & l'instituteur disent à peu près les mêmes choses; mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout à coup; ainsi mon Emile, dans le sommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point: si je l'éveille en sursaut il est perdu. Tâchons premièrement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la solitude, l'oisiveté, la vie molle & sédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens; voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, & qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens; c'est en traçant un autre cours aux esprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre; c'est en exerçant son corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination se repose; quand le corps est bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile, est de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'est pas assez; dans quel désert, dans quel sauvage asyle échappera-t-il aux images qui le poursuivent? Ce n'est rien d'éloigner les objets dangereux, si je n'en éloigne aussi le souvenir, si je ne le distrais de lui-même; autant valoit le laisser où il étoit.

Emile fait un métier, mais ce métier n'est pas ici notre ressource; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous suffit pas; les occupations qu'il connoît deviennent une routine; en s'y livrant, il est comme ne faisant rien; il pense à toute autre chose, la tête & les bras agissent séparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéresse par sa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaise, qui l'applique, qui l'exerce; une occupation dont il se passionne, & à laquelle, il soit tout entier. Or, la seule qui me paroît réunir toutes ces conditions est la chasse. Si la chasse est jamais un plaisir innocent, si jamais elle est convenable à l'homme, c'est à présent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réussir; il est robuste, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de son âge; il y perdra, du moins pour un temps, les dangereux penchans qui naissent de la molesse. La chasse endurcit le cœur aussi bien que le corps; elle accoutume au sang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie est très-juste: les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les sentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les boccages, les doux asyles du premier ne sont pour l'autre que des viandis, des forts, des remises: où l'on n'entend que rossignols, que ramages, l'autre se figure les cors, & les cris des chiens; l'un n'imagine que Dryades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux sortes d'hommes; à la différence de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aspect semblable, & que le tour de leurs idées est aussi divers que le choix de leurs plaisirs.

Je comprends comment ces goûts se réunissent, & comment on trouve enfin du temps pour tout. Mais les passions de la jeunesse ne se partagent pas ainsi: donnez lui une seule occupation qu'elle aime, & tout le reste sera bientôt oublié. La variété des desirs vient de celle des connoissances, & les premiers plaisirs qu'on connoît sont long-temps les seuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeunesse d'Émile se passe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même justifier en tout cette féroce passion; il me suffit qu'elle serve assez à suspendre une passion plus dangereuse pour me faire écouter de sang-froid parlant d'elle, & me donner le temps de la peindre sans l'exciter.

Il est des époques dans la vie humaine, qui sont faites pour n'être jamais oubliées. Telle est, pour Emile, celle de l'instruction dont je parle; elle doit influer sur le reste de ses jours. Tâchons donc de la graver dans sa mémoire, enforte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active; elle retient quelquefois, rarement

ment elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage ; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

J'observe que dans les siècles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force & par l'intérêt, au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fût établie, les dieux étoient des magistrats du genre humain ; c'est par-devant eux que les particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promesses ; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierres consacrés par ces actes, & rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. Le puits du serment, le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de Mambré, le monceau du témoin ; voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats ; nul n'eût osé d'une main sacrilége attenter à ces monumens ; & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils envoyoient orné ; sans soldats, sans menaces, sitôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes, qu'arrive-t-il de ce mépris ? Que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, & que le respect des sujets n'est que dans la crainte du châtiment. Les rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les grands les marques de leurs dignités, mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux ; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes ; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours ? Quel circuit de paroles eût aussi bien rendu les mêmes idées. Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq fléches. L'ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes ; plus elle sera menaçante, & moins elle effrayera : ce ne sera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attention chez les romains à la langue des signes ! Des vêtements divers selon les âges, selon les conditions, des toges, des sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, & tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'état que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre ; qu'il vît ou ne vît pas le capitole ; qu'il fut ou ne fut pas tourné du côté du sénat ; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre : Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela ; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique !

Mais cette digression m'entraîne insensiblement loin de mon sujet, ainsi que font beaucoup d'autres, & mes écarts sont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolérables : je reviens donc.

Ne raisonnez jamais sechement avec la jeunesse. Revêtez la raison d'un corps, si vous voulez la lui rendre sensible. Faites passer par le cœur le langage de l'esprit, afin qu'il se fasse entendre. Je le répete, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions, ils nous font croire & non pas agir, nous démontrent ce qu'il faut penser, & non ce qu'il faut faire. Si cela est vrai pour tous les hommes, à plus forte raison l'est-il pour les jeunes gens,

encore enveloppés dans leurs ſens, & qui ne penſent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long diſcours ſur le ſujet dont je veux l'inſtruire. Je commencerai par émouvoir ſon imagination, je choiſirai le temps, le lieu, les objets les plus favorables à l'impreſſion que je veux faire : j'appellerai, pour ainſi dire, toute la nature à témoin de nos entretiens ; j'atteſterai l'Etre éternel, dont elle eſt l'ouvrage, de la vérité de mes diſcours ; je le prendrai pour juge entre Emile & moi ; je marquerai la place où nous ſommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ſes engagemens & des miens ; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geſte, l'enthouſiaſme & l'ardeur que je lui veux inſpirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il ſera ému. En me pénétrant de la ſainteté de mes devoirs, je lui rendrai les ſiens plus reſpectables ; j'animerai la force du raiſonnement d'images & de figures ; je ne ſerai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en ſentimens qui débordent ; ma raiſon ſera grave & ſententieuſe, mais mon cœur n'aura jamais aſſez dit. C'eſt alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même : il verra dans ma tendre affection la raiſon de tous mes ſoins. Quelle ſurpriſe, quelle agitation je vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage ! Au lieu de lui rétrécir l'ame en lui parlant toujours de ſon intérêt, c'eſt du mien ſeul que je lui parlerai déſormais, & je le toucherai davantage ; j'enflammerai ſon jeune cœur de tous les ſentimens d'amitié, de généroſité, de reconnoiſſance que j'ai déjà fait naître, & qui ſont ſi doux à nourrir. Je le preſſerai contre mon ſein, en verſant ſur lui des larmes d'attendriſſement ; je lui dirai : tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'eſt de ton bonheur que j'attends le mien ; ſi tu fruſtres mes eſpérances, tu me voles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'eſt ainſi qu'on ſe fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de ſon cœur le ſouvenir de ce qu'on lui dit.

Juſqu'ici j'ai taché de donner des exemples de la manière dont un gouverneur doit inſtruire ſon diſciple dans les occaſions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci ; mais, après bien des eſſais j'y renonce, convaincu que la langue françoiſe eſt trop précieuſe pour ſupporter jamais dans un livre la naïveté des premières inſtructions ſur certains ſujets.

Il n'eſt point vrai que le penchant au mal ſoit indomptable, & qu'on ne ſoit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y ſuccomber. Aurélius Victor dit que pluſieurs hommes tranſportés d'amour, achetèrent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, & ce ſacrifice n'eſt pas impoſſible à l'ivreſſe de la paſſion. Mais ſuppoſons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ſes ſens, vît l'appareil du ſupplice, ſûr d'y périr dans les tourmens un quart-d'heure après ; non-ſeulement cet homme, dès cet inſtant, deviendroit ſupérieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur réſiſter : bientôt l'image affreuſe dont elles ſeroient accompagnées le diſtrairoit d'elles ; & toujours rebutées, elles ſe laſſeroient de revenir. C'eſt la ſeule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foibleſſe, & l'on eſt toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement, *Volenti nihil difficile.* Oh ! ſi nous déteſtions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abſtiendrions auſſi aiſément d'un crime agréable, que d'un poiſon mortel dans un mets délicieux !

Comment ne voit-on pas que ſi toutes les leçons qu'on donne ſur ce point à un jeune homme ſont ſans ſuccès, c'eſt qu'elles ſont ſans raiſon pour ſon âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raiſon de formes qui la faſſent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut ; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ſes deſirs avec ſéchereſſe, n'étouffez pas ſon imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monſtres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaiſirs ; faites qu'il trouve dans vos converſations un charme qui flatte ſon jeune cœur ; n'épargnez rien pour devenir ſon confident, ce n'eſt qu'à ce titre que vous ſerez vraiment ſon maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuyent ; il vous ſera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un inſtant que ſi ſur ces maximes j'ai ſu prendre toutes les précautions néceſſaires, & tenir à mon Emile les diſcours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne ſe mette avec empreſſement ſous ma ſauve garde, & qu'il ne me diſe avec toute la chaleur de ſon âge, frappé des dangers dont il ſe voit environné : O mon ami, mon protecteur, mon maître ! reprenez l'autorité que vous voulez dépoſer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reſte ; vous ne l'aviez juſqu'ici que par ma foibleſſe, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en ſera plus ſacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'aſſiégent, & ſurtout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahiſ-

ſent ; veillez ſur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'eſt ma volonté conſtante ; ſi jamais je vous déſobéis, ce ſera malgré moi ; rendez-moi libre en me protégeant contre mes paſſions qui me font violence ; empêchez-moi d'être leur eſclave, & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéiſſant point à mes ſens, mais à ma raiſon.

Quand vous aurez amené votre élève à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce ſera votre faute) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot, de peur que ſi jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne ſe croye en droit de s'y ſouſtraire en vous accuſant de l'avoir ſurpris. C'eſt en ce moment que la réſerve & la gravité ſont à leur place ; & ce ton lui en impoſera d'autant plus, que ce ſera la première fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc : jeune homme, vous prenez légèrement des engagemens pénibles : il faudroit les connoître pour être en droit de les former ; vous ne ſavez pas avec quelle fureur les ſens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices ſous l'attrait du plaiſir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le ſais bien ; vous ne violerez jamais votre foi : mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée ! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il ſe verra forcé de vous déchirer le cœur ! Tel qu'Ulyſſe, ému du chant des Sirenes, crioit à ſes conducteurs de le déchaîner ; ſéduit par l'attrait des plaiſirs, vous voudrez briſer les liens qui vous gênent, vous m'importunerez de vos plaintes, vous me reprocherez ma tyrannie quand je ſerai le plus tendrement occupé de vous, en ne ſongeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerai votre haine. O mon Emile ! je ne ſupporterai jamais la douleur de t'être odieux ; ton bonheur même eſt trop cher à ce prix. Bon jeune homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre inceſſamment vos deſirs & les miens ? Vous m'impoſez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, conſultons nos forces, prenez du temps, donnez-m'en pour y penſer, & ſachez que le plus lent à promettre eſt toujours le plus fidèle à tenir.

Sachez auſſi vous-même que plus vous vous rendez difficile ſur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme ſente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment ſera venu, & qu'il aura, pour ainſi dire, ſigné le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de ſévérité. Vous lui direz : mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en ſorte que la raiſon ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite, il ne faut pour cela qu'attendre que vous ſoyez de ſang-froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je ſerai prêt à vous en rendre raiſon ſitôt que vous ſerez en état de m'entendre, & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'uſer de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promeſſe le ſort dont vous avez joui juſqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait paſſé une vie auſſi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établiſſement de mon autorité, mon premier ſoin ſera d'écarter la néceſſité d'en faire uſage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans ſa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de ſon cœur & l'arbitre de ſes plaiſirs. Loin de combattre les penchans de ſon âge, je les conſulterai pour en être le maître ; j'entrerai dans ſes vues pour les diriger, je ne lui chercherai point, aux dépens du préſent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il ſoit heureux une fois, mais toujours, s'il eſt poſſible.

Ceux qui veulent conduire ſagement la jeuneſſe pour la garantir des piéges des ſens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y ſonger à ſon âge, comme ſi l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuſes que le cœur dément ne perſuadent point. Le jeune homme conduit par un inſtinct plus ſûr, rit en ſecret des triſtes maximes auxquelles il feint d'acquieſcer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela eſt contre la nature. En ſuivant une route oppoſée, j'arriverai plus ſûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide ; je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie, parce qu'il l'eſt en effet ; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoute à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai ſage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les deſirs naiſſans d'un jeune homme qu'un obſtacle aux leçons de la raiſon ! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons

On n'a de prise sur les passions, que par les passions ; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'est toujours de la nature elle-même qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Emile n'est pas fait pour rester toujours solitaire ; membre de la société, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général ; il lui reste à connoître les individus. Il sait ce qu'on fait dans le monde ; il lui reste à voir comment on y vit. Il est temps de lui montrer l'extérieur de cette grande scène dont il connoit déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration stupide d'un jeune étourdi, mais le discernement d'un esprit droit & juste. Ses passions pourront l'abuser, sans doute ; quand est-ce qu'elles n'abusent pas ceux qui s'y livrent ? Mais au moins il ne sera point ttompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du sage, sans être entraîné pat leuts exemples, ni séduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des sciences, il y en a un pour bien saisir l'usage du monde. Quiconque apprend cet usage, trop jeune, le suit toute sa vie, sans choix, sans réflexion, & quoiqu'avec suffisance, sans jamais bien savoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raisons, le suit avec plus de discernement, & par conséquent avec plus de justesse & de grace. Donnez moi un enfant de douze ans qui ne sache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre aussi savant que celui que vous avez instruit dès le premiet âge, avec la différence que le savoir du vôtre ne sera q'e dans sa mémoire, & que celui du mien sera dans son jugement. De même, introduisez un jeune homme de vingt ans dans le monde ; bien conduit, il sera dans un an plus aimable & plus judicieusement poli, que celui qu'on y aura nourri dès son enfance ; car le premiet étant capable de sentir les raisons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au sexe qui constituent cet usage, les peut réduire en principes, & les étendte aux cas non prévus ; au lieu que l'autre n'ayant que sa routine pour toute règle, est embarrassé sitôt qu'on l'en sort.

Les jeunes demoiselles françoises sont toutes élevées dans des couvens jusqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manières qui leur sont si nouvelles, & accusera t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarrassé, d'ignorer l'usage du monde, pour n'y avoir pas été mises dès leur enfance ? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoissant rien de plus important que cette petite science, s'imaginent fausſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il est vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a passé toute sa jeunesse loin du grand monde, y porte le reste de sa vie un air embarrassé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manières lourdes & maladroites ; dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquièrent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque sorte d'instruction a son temps propre qu'il faut connoître, & ses dangers qu'il faut éviter. C'est surtout pour celle-ci qu'ils se réunissent ; mais je n'y expose pas non plus mon éleve sans ptécautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, & qu'en parant un inconvénient, elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle est bonne, & que je suis dans le vrai. C'est ce que je ctois voir dans l'expédient qu'elle me suggere ici. Si je veux être austere & sec avec mon disciple, je perdrai sa confiance, & bientôt il se cachera de moi. Si je veux être complaisant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui sert d'être sous ma garde ? Je ne fais qu'autoriser son désordte, & soulager sa conscience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le seul projet de l'instruire ; il s'instruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné jusqu'à la fin, qu'auta-t-il appris de moi ? tout, peut-être, hors l'art le plus nécessaire à l'homme & au citoyen, qui est de savoir vivre avec ses semblables. Si je donne à ces soins une utilité trop éloignée, elle sera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du présent ; si je me contente de lui fournir des amusemens, quel bien lui fais-je ? Il s'amollit & ne s'instruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient seul pourvoit à tout. Ton cœur, dis je au jeune homme, a besoin d'une compagne : allons chercher celle qui te convient : nous ne la trouverons pas aisément, peut-être ; le vrai mérite est toujours rare ; mais ne nous pressons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en est une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet si flatteur pour lui je l'introduis dans le monde ; qu'ai-je besoin d'en dire davantage ? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait ?

En lui peignant la maitresse que je lui destine, imaginez si je saurai m'en faire écouter ; si je saurai lui rendre agréables & chères les qualités qu'il doit aimer ; si je saurai disposer tous ses sentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir ? Il faut que je sois le plus mal adroit des hommes, si je ne le rends d'avance passionné sans savoir

de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai soit imaginaire, il suffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter ; il suffit qu'il trouve par-tout des comparaisons qui lui fassent préférer sa chimère, aux objets réels qui le frapperont ; & qu'est-ce que le véritable amour lui-même, si ce n'est chimère, mensonge, illusion ? On aime bien plus l'image qu'on se fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fournissant l'objet imaginaire, je suis le maître des comparaisons, & j'empêche aisément l'illusion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modèle de perfection qui ne puisse exister ; mais je choisirai tellement les défauts de sa maîtresse, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaisent, & qu'ils servent à corriger les siens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant faussement que l'objet qu'on lui peint existe ; mais s'il se complaît à l'image, il lui souhaitera bientôt un original. Du souhait à la supposition, le trajet est facile ; c'est l'affaire de quelques descriptions adroites, qui, sous des traits plus sensibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jusqu'à la nommer ; je dirois en riant, appellons Sophie votre future maîtresse : Sophie est un nom de bon augure ; si celle que vous choisirez ne le porte pas, elle sera digne au moins de le porter ; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, si, sans affirmer, sans nier, on s'échappe par des défaites, ses soupçons se changeront en certitude ; il croira qu'on lui fait mystère de l'épouse qu'on lui destine, & qu'il la verra quand il sera temps. S'il en est une fois là, & qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile ; on peut l'exposer dans le monde presque sans risque ; défendez-le seulement de ses sens, son cœur est en sûreté.

Mais, soit qu'il personnifie ou non le modèle que j'aurai su lui rendre aimable ; ce modèle, s'il est bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui ressemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui ressemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préserver son cœur des dangers auxquels sa personne doit être exposée, pour réprimer ses sens par son imagination, pour l'arracher surtout à ces donneuses d'éducation, qui la font payer si cher & ne forment un jeune homme à la politesse qu'en lui ôtant toute honnêteté ! Sophie est si modeste ! de quel œil verra-t-il leurs avances ? Sophie a tant de simplicité ! comment aimera-t-il leurs airs ? Il y a trop loin de ses idées à ses observations, pour que celles-ci lui soient jamais dangereuses.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, suivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils observent mal & réfléchissent plus mal encore. Ce n'est ni par le tempérament, ni par les sens que commence l'égarement de la jeunesse, c'est par l'opinion. S'il étoit ici question des garçons qu'on éleve dans les colleges, & des filles qu'on éleve dans les couvens, je ferois voir que cela est vrai, même à leur égard ; car les premières leçons que prennent les uns & les autres, les seules qui fructifient, sont celles du vice, & ce n'est pas la nature qui les corrompt, c'est l'exemple ; mais abandonnons les pensionnaires des colleges & des couvens à leurs mauvaises mœurs, elles seront toujours sans remède. Je ne parle que de l'éducation domestique. Prenez un jeune homme élevé sagement dans la maison de son père en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde ; vous le trouverez pensant bien sur les choses honnêtes, & ayant la volonté même aussi saine que la raison. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom seul d'une prostituée, vous verrez dans ses yeux le scandale de l'innocence. Je soutiens qu'il n'y en a pas un qui pût se résoudre à entrer seul dans les tristes demeures de ces malheureuses, quand même il en sauroit l'usage, & qu'il en sentiroit le besoin.

A six mois de là, considérez de nouveau le même jeune homme ; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, si ses plaisanteries sur sa première simplicité, sa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il est le même & qu'il en rougit. O combien il s'est formé dans peu de temps ! D'où vient un changement si grand & si brusque ? Du progrès du tempérament ? Son tempérament n'eût il pas fait le même progrès dans la maison paternelle ? & sûrement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes. Des premiers plaisirs des sens ? tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on est craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premières voluptés sont toujours mystérieuses ; la pudeur les assaisonne & les cache : la première maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux ni tendre ; tant qu'il se vante il n'a pas joui.

D'autres manières de penſer ont produit ſeules ces différences. Son cœur eſt encore le même ; mais ſes opinions ont changé. Ses ſentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles ; & c'eſt alors ſeulement qu'il ſera véritablement corrompu. A peine eſt-il entré dans le monde qu'il y prend une ſeconde éducation, toute oppoſée à la première, par laquelle il apprend à mépriſer ce qu'il eſtimoit, & à eſtimer ce qu'il mépriſoit, on lui fait regarder les leçons de ſes parens & de ſes maîtres comme un jargon pédanteſque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. il ſe croit obligé par honneur à changer de conduite ; il devient entreprenant ſans déſirs & fat par mauvaiſe honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaiſes, & ſe pique de débauche ſans ſavoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune officier aux gardes-ſuiſſes qui s'ennuyoit beaucoup des plaiſirs bruyans de ſes camarades, & n'oſoit s'y refuſer de peur d'être moqué d'eux. « Je m'exerce à cela, diſoit il, comme à prendre du tabac, malgré ma répugnance ; le goût viendra par l'habitude ; il ne faut pas toujours être enfant ».

Ainſi donc c'eſt bien moins de la ſenſualité, que de la vanité qu'il faut préſerver un jeune homme entrant dans le monde ; il cède plus aux penchans d'autrui qu'aux ſiens, & l'amour propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela poſé, je demande s'il en eſt un ſur la terre entière, mieux armé que le mien contre tout ce qui peut attaquer ſes mœurs, ſes ſentimens, ſes principes ? s'il en eſt un plus en état de réſiſter au torrent ? Car, contre quelle ſéduction n'eſt-il pas en défenſe ? Si ſes déſirs l'entraînent vers le ſexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & ſon cœur préoccupé le retient. Si ſes ſens l'agitent & le preſſent, où trouvera-t-il à les contenter ? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne également des filles publiques & des femmes mariées, & c'eſt toujours par l'un de ces deux états que commencent les déſordres de la jeuneſſe. Une fille à marier peut être coquette : mais elle ne ſera pas effrontée, elle n'ira pas ſe jetter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouſer s'il la croit ſage ; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la ſurveiller. Emile, de ſon côté, ne ſera pas tout-à-fait livré à lui-même ; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inſéparables des premiers déſirs : ils ne paſſeront point tout d'un coup aux dernières familiarités, n'auront pas le temps d'y venir par degrés ſans obſtacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ſes camarades, qu'il ait appris d'eux à ſe moquer de ſa retenue, à devenir inſolent à leur imitation. Mais quel homme au monde eſt moins imitateur qu'Emile ? Quel homme ſe mêle moins par le ton plaiſant, que celui qui n'a point de préjugés, & ne ſait rien donner à ceux des autres ? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe ; car le ridicule n'eſt à ſes yeux que la raiſon des ſots, & rien ne rend plus inſenſible à la raillerie, que d'être au-deſſus de l'opinion. Au lieu de plaiſanteries, il lui faut des raiſons ; & tant qu'il en ſera là, je n'ai pas peur que de jeunes fous me l'enlèvent ; j'ai pour moi la conſcience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt-ans eſt auſſi quelque choſe : on ne lui fera jamais croire que je l'aie ennuyé de vaines leçons ; & dans un cœur droit & ſenſible, la voix d'un ami fidèle & vrai ſaura bien effacer les cris de vingt ſéducteurs. Comme il n'eſt alors queſtion que de lui montrer qu'ils le trompent, & qu'en feignant de le traiter en homme ils le traitent réellement en enfant ; j'affecterai d'être toujours ſimple mais grave & clair dans mes raiſonnemens, afin qu'il ſente que c'eſt moi qui le traite en homme. Je lui dirai : « vous voyez que votre ſeul intérêt, qui eſt le mien, dicte mes diſcours, je n'en peux avoir aucun autre, mais pourquoi ces jeunes gens veulent-ils vous perſuader ? C'eſt qu'ils veulent vous ſéduire ; ils ne vous aiment point, ils ne prennent aucun intérêt à vous ; ils ont pour tout motif, un dépit ſecret de voir que vous valez mieux qu'eux ; ils veulent vous rabaiſſer à leur petite meſure, & ne vous reprochent de vous laiſſer gouverner, qu'afin de vous gouverner eux mêmes. Pouvez-vous croire qu'il y eût à gagner pour vous dans ce changement ? Leur ſageſſe eſt-elle donc ſi ſupérieure, & leur attachement d'un jour eſt-il plus fort que le mien ? Pour donner quelque poids à leur raillerie, il faudroit en pouvoir donner à leur autorité, & quelle expérience ont-ils pour élever leurs maximes au-deſſus des nôtres ? ils n'ont fait qu'imiter d'autres étourdis, comme ils veulent être imités à leur tour. Pour ſe mettre au-deſſus des prétendus préjugés de leurs pères, ils s'aſſerviſſent à ceux de leurs camarades ; je ne vois point ce qu'ils gagnent à cela, mais je vois qu'ils y perdent ſûrement deux grands avantages ; celui de l'affection paternelle, dont les conſeils ſont tendres & ſincères, & celui de l'expérience qui fait juger de ce qu'on connoît ; car les pères ont été enfans, & les enfans n'ont pas été pères ».

« Mais les croyez-vous ſincères au moins dans leurs folles maximes ? pas même cela, cher Emile, ils ſe trompent pour vous tromper, ils ne ſont point d'accord avec eux-mêmes. Leur cœur les dément ſans ceſſe, & ſouvent leur bouche les contredit. Tel d'entr'eux tourne en dériſion tout

ce qui eſt honnête, qui ſeroit au déſeſpoir que ſa femme penſât comme lui. Tel autre pouſſera cette indifférence de mœurs, juſqu'à celles de la femme qu'il n'a point encore, ou pour comble d'infamie, à celles de la femme qu'il a déjà; mais allez plus loin, parlez-lui de ſa mère, & voyez s'il paſſera volontiers pour être un enfant d'adultere & le fils d'une femme de mauvaiſe vie, pour prendre à faux le nom d'une famille, pour en voler le patrimoine à l'héritier naturel; enfin s'il ſe laiſſera patiemment traiter de bâtard! Qui d'entr'eux voudra qu'on rende à ſa fille le déshonneur dont il couvre celle d'autrui? Il n'y en a pas un qui n'attentât même à votre vie, ſi vous adoptiez avec lui, dans la pratique, tous les principes qu'il s'efforce de vous donner. C'eſt ainſi qu'ils décèlent enfin leur inconſéquence, & qu'on ſent qu'aucun d'eux ne croit ce qu'il dit. Voilà des raiſons, cher Emile; peſez les leurs, s'ils en ont, & comparez. Si je voulois uſer comme eux de mépris & de raillerie, vous les verriez prêter le flanc au ridicule, autant peut-être, & plus que moi. Mais je n'ai pas peur d'un examen ſérieux. Le triomphe des moqueurs eſt de courte durée; la vérité demeure & leur rire inſenſé s'évanouit ».

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile? Que nous penſons différemment! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix! car quelle priſe avois-je ſur lui à cet âge? Il m'a fallu quinze ans de ſoins pour me ménager cette priſe. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé; il l'eſt maintenant aſſez pour être docile; il reconnoît la voix de l'amitié, & il ſait obéir à la raiſon. Je lui laiſſe, il eſt vrai, l'apparence de l'indépendance; mais jamais il ne me fut mieux aſſujetti, car il l'eſt parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de ſa volonté, je le ſuis demeuré de ſa perſonne; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laiſſe quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embraſſe, & je lui dis d'un air aſſuré: Emile, je te confie à mon ami, je te livre à ſon cœur honnête, c'eſt lui qui me répondra de toi.

Ce n'eſt pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections ſaines qui n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raiſon. Si quelque changement s'y fait durant mon abſence, elle ne ſera jamais aſſez longue, il ne ſaura jamais aſſez bien ſe cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne ſois pas à temps d'y porter remède. Comme on ne ſe déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à diſſimuler; & ſi jamais homme eſt mal-adroit en cet art, c'eſt Emile, qui n'eut de ſa vie une ſeule occaſion d'en uſer.

Par ces ſoins, & d'autres ſemblables, je le crois ſi bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaiſe ſociété de Paris, que ſeul dans ſa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de ſon âge. On a beau faire, de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le ſeul qu'on ne peut écarter, c'eſt lui-même: cet ennemi, pourtant, n'eſt dangereux que par notre faute; car comme je l'ai dit mille fois, c'eſt par la ſeule imagination que s'éveillent les ſens. Leur beſoin proprement n'eſt point un beſoin phyſique; il n'eſt pas vrai que ce ſoit un vrai beſoin. Si jamais objet laſcif n'eût frappé nos yeux, ſi jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre eſprit, jamais, peut-être, ce prétendu beſoin ne ſe fût fait ſentir à nous, & nous ſerions demeurés chaſtes ſans tentation, ſans efforts & ſans mérite. On ne ſait pas quelles fermentations ſourdes certaines ſituations & certains ſpectacles excitent dans le ſang de la jeuneſſe, ſans qu'elle ſache démêler elle-même la cauſe de cette premiere inquiétude, qui n'eſt pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante criſe & à ſes cauſes prochaines ou éloignées, plus je me perſuade qu'un ſolitaire élevé dans un déſert ſans livres, ſans inſtructions & ſans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'eſt pas ici queſtion d'un ſauvage de cette eſpèce. En élevant un homme parmi ſes ſemblables & pour la ſociété, il eſt impoſſible, il n'eſt pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette ſalutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la ſageſſe, eſt d'être ſavant à demi. Le ſouvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquiſes, nous ſuivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus ſéduiſantes que les objets même, & rendent la ſolitude auſſi funeſte à celui qui les y porte, qu'elle eſt utile à celui qui s'y maintient toujours ſeul.

Veillez donc avec ſoin ſur le jeune homme, il pourra ſe garantir de tout le reſte; mais c'eſt à vous de le garantir de lui. Ne le laiſſez ſeul ni jour ni nuit, couchez, tout au moins, dans ſa chambre. Qu'il ne ſe mette au lit qu'accablé de ſommeil, & qu'il en ſorte à l'inſtant qu'il s'éveille. Défiez-vous de l'inſtinct, ſitôt que vous ne vous y bornez plus; il eſt bon tant qu'il agit ſeul, il eſt ſuſpect dès qu'il ſe mêle aux inſtitutions des hommes; il ne faut pas le détruire, il faut le régler; & cela, peut être, eſt plus difficile que de l'anéantir. Il ſeroit très-dangereux

qu'il apprît à votre éleve à donner le change à ſes ſens, & à ſuppléer aux occaſions de les ſatisfaire ; s'il connoît une fois ce dangereux ſupplément, il eſt perdu. Dès-lors, il aura toujours le corps & le cœur énervés ; il portera juſqu'au tombeau les triſtes effets de cette habitude, la plus funeſte à laquelle un jeune homme puiſſe être aſſujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore.... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains ; mais je ne balancerai pas un moment, je ne ſouffrirai point que la fin de la nature ſoit éludée. S'il faut qu'un tyran te ſubjugue, je te livre, par préférence, à celui dont je peux te délivrer ; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aiſément aux femmes qu'à toi.

Juſqu'à vingt ans le corps croît, il a beſoin de toute ſa ſubſtance ; la continence eſt alors dans l'ordre de la nature, & l'on n'y manque guères qu'aux dépens de ſa conſtitution. Depuis vingt ans la continence eſt un devoir de morale ; elle importe pour apprendre à régner ſur ſoi-même, à reſter le maître de ſes appétits : mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs règles. Quand la foibleſſe humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préférons le moindre ; en tout état de cauſe, il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'eſt plus de mon éleve que je parle ici, c'eſt du vôtre. Ses paſſions que vous avez laiſſé fermenter vous ſubjuguent ; cédez-leur donc ouvertement, & ſans lui déguiſer ſa victoire. Si vous ſavez la lui montrer dans ſon jour, il en ſera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant ſon égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le diſciple ne faſſe rien que le maître ne le ſache & ne le veuille, pas même ce qui eſt mal ; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & ſe trompe, que s'il étoit trompé par ſon éleve, & que la faute ſe fît ſans qu'il en ſût rien. Qui croit devoir fermer les yeux ſur quelque choſe, ſe voit bientôt forcé de les fermer ſur tout ; le premier abus toléré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renverſement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne ſortira jamais des petits eſprits, c'eſt d'affecter toujours la dignité magiſtrale, & de vouloir paſſer pour un homme parfait dans l'eſprit de ſon diſciple. Cette méthode eſt à contre-ſens. Comment ne voyent-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruiſent, que pour faire écouter ce qu'on dit, il faut ſe mettre à la place de ceux à qui l'on s'adreſſe, & qu'il faut être homme pour ſavoir parler au cœur humain ? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne perſuadent ; on ſe dit toujours qu'il leur eſt bien aiſé de combattre des paſſions qu'ils ne ſentent pas. Montrez vos foibleſſes à votre éleve, ſi vous voulez le guérir des ſiennes ; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à ſe vaincre à votre exemple, & qu'il ne diſe pas comme les autres : ces vieillards, dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards ; & parce que tous leurs deſirs ſont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montaigne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ſes négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le ſervice du roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme, combien de fois il eſt entré dans un mauvais lieu pour le ſervice de ſon éleve. Combien de fois ? je me trompe. Si la première n'ôte à jamais au libertin le deſir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verſe dans votre ſein des torrens de larmes, quittez le à l'inſtant ; il n'eſt qu'un monſtre, ou vous n'êtes qu'un imbécille ; vous ne lui ſervirez jamais à rien. Mais laiſſons ces expédiens extrêmes auſſi triſtes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'expoſer au ſcandale des mœurs du ſiècle ! Ces précautions ſont pénibles ; mais elles ſont indiſpenſables : c'eſt la négligence en ce point qui perd toute la jeuneſſe ; c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénèrent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps uſé ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reſte-t il aſſez de vie pour ſe mouvoir. Leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffe ; ils ne ſavent rien ſentir de grand & de noble ; ils n'ont ni ſimplicité ni vigueur. Abjects en toute choſe, & baſement méchans, ils ne ſont que vains, frippons, faux ; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélérats. Tels ſont les mépriſables hommes que forme la crapule de la jeuneſſe ; s'ils s'en trouvoit un ſeul qui fût être tempérant & ſobre, qui fût, au milieu d'eux, préſerver ſon cœur, ſon ſang, ſes mœurs de la contagion de l'exemple ; à trente ans il écraſeroit tous ſes inſectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à reſter le ſien.

Pour peu que la naiſſance ou la fortune eût fait

fait pour Emile, il ſeroit cet homme s'il vouloit l'être : mais il les mépriſeroit trop pour daigner les aſſervir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux, entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puiſſe être né, dans quelque ſociété qu'il commence à s'introduire, ſon début ſera ſimple & ſans éclat ; à Dieu ne plaiſe qu'il ſoit aſſez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup-d'œil ne ſont pas les ſiennes, il ne les a ni les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs prejugés, & ne ſe ſoucie point qu'on l'eſtime avant que de le connoître. Sa manière de ſe préſenter n'eſt ni modeſte ni vaine, elle eſt naturelle & vraie ; il ne connoît ni gêne, ni déguiſement, & il eſt au milieu d'un cercle, ce qu'il eſt ſeul & ſans témoin. Sera-t-il pour cela groſſier, dédaigneux, ſans attention pour perſonne ? Tout au contraire ; ſi ſeul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien, vivant avec eux ? Il ne les préfere point à lui dans ſes manières, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans ſon cœur ; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifférence qu'il eſt bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politeſſe, il a les ſoins de l'humanité. Il n'aime à voir ſouffrir perſonne, il n'offrira pas ſa place à un autre par ſimagrée ; mais il la lui cédera volontiers par bonté, ſi, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de reſter debout volontairement, que de voir l'autre y reſter par force.

Quoiqu'en général Emile n'eſtime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit ſur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laiſſe les biens de l'opinion dont ils ſe contentent, de peur que les leur ôtant à pure pette, il ne les rendit plus malheureux qu'auparavant. Il n'eſt donc point diſputeur, ni contrediſant ; il n'eſt pas, non plus, complaiſant & flatteur ; il dit ſon avis ſans combattre celui de perſonne, parce qu'il aime la liberté par-deſſus toute choſe, & que la franchiſe en eſt un des plus beaux droits.

Il parle peu parce qu'il ne ſe ſoucie guères qu'on s'occupe de lui ; par la même raiſon, il ne dit que des choſes utiles : autrement, qu'eſt-ce qui l'engageroit à parler ? Emile eſt trop inſtruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient néceſſairement, ou de la prétention à l'eſprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit ſottement que les autres ſont autant de cas que nous. Celui qui connoît aſſez des choſes, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop ; car il ſait apprécier auſſi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ſes diſcours. Généralement les gens qui ſavent peu, parlent beaucoup, & les gens qui ſavent beaucoup, parlent peu : il eſt ſimple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il ſait, & le diſe à tout le monde. Mais un homme inſtruit, n'ouvre pas aiſément ſon répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui ; il ſe tait.

Loin de choquer les manières des autres, Emile s'y conforme aſſez volontiers, non pour paroître inſtruit des uſages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais, au contraire, de peur qu'on ne le diſtingue, pour éviter d'être apperçu ; & jamais il n'eſt plus à ſon aiſe, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoique entrant dans le monde, il en ignore abſolument les manières, il n'eſt pas pour cela timide & craintif ; s'il ſe dérobe, ce n'eſt point par embarras, c'eſt que pour bien voir, il faut n'être pas vu : car ce qu'on penſe de lui, ne l'inquiete gueres, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de ſang-froid, il ne ſe trouble point par la mauvaiſe honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de ſon mieux ce qu'il fait ; & toujours tout à lui pour bien obſerver les autres, il ſaiſit leurs manières avec une aiſance que ne peuvent avoir les eſclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'uſage du monde, préciſément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, ſur ſa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il eſt ferme & non ſuffiſant ; ſes manières ſont libres & non dédaigneuſes : l'air inſolent n'appartient qu'aux eſclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame, en montrer dans ſon maintien : cette affectation eſt bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en impoſer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger ſe préſentant un jour dans la ſalle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je ſuis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois ?* réplique le danſeur ; *vous ſeriez de cette iſle où les citoyens ont part à l'adminiſtration publique, & ſont une portion de la puiſſance ſouveraine. Non, Monſieur ; ce front baiſſé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'eſclave titré d'un électeur.*

Je ne ſais, ſi ce jugement montre une grande connoiſſance du vrai rapport qui eſt entre le ca-

ractère d'un homme & ſon extérieur. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danſer, j'aurois penſé tout le contraire. J'aurois dit : *cet Anglois n'eſt pas courtiſan ; je n'ai jamais ouï dire que les courtiſans euſſent le front baiſſé, & la démarche incertaine : un homme timide chez un danſeur, pourroit bien ne l'être pas dans la chambre des communes.* Aſſurément, ce M. Marcel là, doit prendre ſes compatriotes pour autant de romains !

Quand on aime, on veut être aimé ; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raiſon, il veut plaire aux femmes. Son âge, ſes mœurs, ſon projet, tout concourt à nourrir en lui ce deſir. Je dis ſes mœurs, car elles y ſont beaucoup ; les hommes qui en ont, ſont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme les autres, je ne ſais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empreſſement plus vrai, plus tendre, & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raiſons d'y réſiſter ! Pour auprès d'elles, je crois qu'il ſera quelquefois timide & embarraſſé ; mais ſûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop ſouvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreſſement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ſes recherches, & c'eſt toujours à ce qui les lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la nature, & même ſur le bon ordre de la ſociété ; mais les premiers ſeront toujours préférables aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui qu'un magiſtrat de ſon âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des ſociétés, où il ſe trouvera, il ſera toujours un des plus modeſtes, non par la vanité de paroître humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir vivre d'un jeune fat, qui, pour amuſer la compagnie ; parle plus haut que les ſages, & coupe la parole aux anciens : il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de ſon ſiècle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai paſſé ma jeuneſſe à reſpecter les vieillards, & il faut que je paſſe ma vieilleſſe à reſpecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & ſenſible, mais n'appréciant rien ſur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il ſe ſouciera peu d'en être conſidéré. D'où il ſuit qu'il ſera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faſte, & qu'il ſera plus touché d'une careſſe, que de mille éloges. Par les mêmes raiſons, il ne négligera ni ſes manières, ni ſon maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans ſa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre ſa figure plus agréable ; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enſeigne de la richeſſe ne ſouillera ſon ajuſtement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'eſt qu'un effet de ſa première éducation. On nous fait un grand myſtère de l'uſage du monde, comme ſi dans l'âge où l'on prend cet uſage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme ſi ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ſes premières loix ? La véritable politeſſe conſiſte à marquer de la bienveillance aux hommes ; elle ſe montre ſans peine quand on en a ; c'eſt pour celui qui n'en a pas, qu'on eſt forcé de réduire en art ſes apparences.

Le plus malheureux effet de la politeſſe d'uſage, eſt d'enſeigner l'art de ſe paſſer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inſpire dans l'éducation l'humanité & la bienfaiſance, nous aurons la politeſſe, ou nous n'en aurons plus beſoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen ; nous n'aurons pas beſoin de recourir à la fauſſeté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il ſuffira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flatter les foibleſſes des autres, il ſuffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en ſeront ni enorgueillis, ni corrompus ; ils n'en ſeront que reconnoiſſans ; & en deviendront meilleurs.

Il me ſemble que ſi quelque éducation doit produire l'eſpèce de politeſſe qu'exige ici M. Duclos, c'eſt celle dont j'ai tracé le plan juſqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes ſi différentes, Emile ne ſera point comme tout le monde, & Dieu le préſerve de l'être jamais ! mais en ce qu'il ſera différent des autres, il ne ſera ni fâcheux, ni ridicule ; la différence ſera ſenſible ſans être incommode. Emile ſera, ſi l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui pardonnera ſes ſingularités, en diſant : *il ſe formera.* Dans la ſuite on ſera tout accoutumé à ſes manières, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en diſant : *il eſt fait ainſi.*

Il ne ſera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera ſans ſavoir pourquoi; perſonne ne vantera ſon eſprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'eſprit; & le ſien ſera net & borné, il aura le ſens droit, & le jugement ſain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne ſauroit ſe piquer d'eſprit. Je lui ai fait ſentir que toutes les idées ſalutaires & vraiment utiles aux hommes ont été les premières connues qu'elles ſont de tout temps les ſeuls vrais liens de la ſociété, & qu'il ne reſte aux eſprits tranſcendans qu'à ſe diſtinguer par des idées pernicieuſes & funeſtes au genre humain. Cette manière de ſe faire admirer ne le touche guères: il ſait où il doit trouver le bonheur de ſa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La ſphère de ſes connoiſſances ne s'étend pas plus loin que ce qui eſt profitable. Sa route eſt étroite & bien marquée; n'étant point tenté d'en ſortir, il reſte confondu avec ceux qui la ſuivent; il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile eſt un homme de bon ſens, & ne veut pas être autre choſe: on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en ujours honoré.

Quoique le déſir de plaire ne le laiſſe plus abſolument indifférent ſur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui ſe rapporte immédiatement à ſa perſonne, ſans ſe ſoucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la courſe, il voudra être le plus léger, à la lutte le plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adreſſe le plus plus adroit; mais il recherchera peu les avantages qui ne ſont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont beſoin d'être conſtatés par le jugement d'autrui: comme, d'avoir plus d'eſprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus ſavant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la perſonne, comme d'être d'une plus grande naiſſance, d'être eſtimé plus riche, plus en crédit, plus conſidéré, d'en impoſer par un plus grand faſte.

Aimans les hommes parce qu'ils ſont ſes ſemblables, il aimera ſur-tout ceux qui lui reſſemblent le plus, parce qu'il ſe ſentira bon; & jugeant de cette reſſemblance par la conformité des goûts dans les choſes morales, dans tout ce qui tient au bon caractère, il ſera fort aiſe d'être approuvé. Il ne ſe dira pas préciſément, je me réjouis parce qu'on m'approuve; mais je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent ſe font honneur; tant qu'ils jugeront auſſi ſainement, il ſera beau d'obtenir leur eſtime. (*Emile.*)

V.

VOYAGES. La dernière chose à laquelle on songe ordinairement dans l'éducation d'un jeune gentilhomme, c'est à le faire voyager. On croit communément que c'est par-là qu'on peut mettre la dernière main à cet important ouvrage, & rendre un jeune homme entièrement accompli. J'avoue que les *voyages* dans des pays étrangers sont d'une fort grande utilité; mais je crois que le temps qu'on choisit d'ordinaire pour envoyer les jeunes gens hors de chez eux, est cause, entr'autres choses, qu'ils sont moins en état de profiter de leurs *voyages*. Tous les avantages qu'on se propose dans cette occasion, peuvent se réduire à ces deux, qui sont les plus importans: le premier consiste à apprendre des langues étrangères, & l'autre à se rendre plus sage & plus prudent, en conversant avec des hommes & des peuples qui n'ont ni le même tempérament ni les mêmes mœurs, & qui sur-tout différent par tous ces endroits des personnes de sa paroisse & de son voisinage. Mais depuis seize ans jusqu'à vingt, qui est le temps qu'on employe d'ordinaire à faire voyager les jeunes gens, c'est précisément alors qu'ils sont moins propres que jamais à recueillir ce double fruit de leurs voyages. Le véritable temps pour apprendre des langues étrangeres, & pour s'accoutumer à les prononcer comme il faut, devroit être, à mon avis, depuis sept ans jusqu'à quinze ou seize; & alors il est nécessaire & utile à des jeunes gens de cet âge-là d'avoir auprès d'eux un gouverneur qui avec ces langues puisse leur enseigner d'autres choses. Mais de les retirer d'auprès de leurs parens pour les envoyer dans des lieux éloignés sous la conduite d'un gouverneur, dans le temps que se croyant hommes faits, ils s'imaginent n'avoir plus besoin de gouverneur, quoique dans le fond ils n'ayent ni assez de prudence ni assez d'expérience pour se conduire eux-mêmes, c'est les exposer aux plus grands dangers qu'ils puissent courir dans tout le cours de leur vie, lorsqu'ils sont le moins en état de les éviter. Avant qu'un enfant ait atteint cet âge pétulant & plein de feu, un gouverneur pourra prendre quelque autorité sur lui. On peut compter que jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans, il se laissera conduire à son gouverneur malgré la rudesse de son tempérament & l'impression que l'exemple des autres enfans pourroit faire sur son esprit. Mais ensuite, lorsqu'il commence à fréquenter des personnes faites, & s'imaginer qu'il leur ressemble entièrement; lorsqu'il vient à se plaire aux vices des hommes, à s'en faire honneur, & à se figurer qu'il lui seroit honteux d'être plus long tems soumis à la censure & à la conduite d'autrui, que peut-on espérer des soins d'un gouverneur, quelque soigneux & prudent qu'il soit, dans ce temps-là, dis-je, qu'il n'a pas le pouvoir de contraindre son éleve à lui obéir; & que son éleve, peu disposé à le laisser persuader par ses raisons, est entraîné par la fougue de son tempérament & par le torrent de la coutume, à suivre l'exemple de ses camarades qui ne sont pas plus sages que lui, bien-loin d'écouter les sages conseils de son gouverneur qu'il ne regarde plus que comme l'ennemi de sa liberté? Et quand est-ce, je vous prie, qu'un homme est plus en danger de se perdre que lorsqu'il est intraitable & sans expérience? C'est là sans doute le temps de sa vie où il a le plus de besoin d'être sous la conduite de ses parens & de ses amis. Dans la première jeunesse l'homme est moins exposé & plus aisé à gouverner à cause de la souplesse de son tempérament; & après qu'il a passé cet âge où les passions sont, pour ainsi dire, sur le trône, la raison & la prudence commencent un peu à prendre le dessus dans son esprit, & à lui ouvrir les yeux sur ses véritables intérêts. Ainsi le temps qui me paroîtroit le plus propre pour envoyer un jeune homme hors de son pays, c'est, ou lorsqu'il seroit fort jeune en le mettant entre les mains d'un gouverneur, le plus capable de cet emploi qu'on pourroit trouver; ou bien lorsqu'il seroit un peu plus âgé sans lui donner aucun gouverneur; lors, dis-je, qu'il seroit en âge de se gouverner lui-même, & d'observer ce qu'il trouveroit dans les pays étrangers, qui seroit digne de remarque, & dont la connoissance pourroit lui être utile après son retour dans sa patrie; & qu'étant bien instruit des loix, des coutumes, des avantages, & des défauts naturels & civils de son propre pays, il pourroit donner quelque chose en échange aux étrangers de la conversation desquels il espéreroit recueillir quelques lumieres.

C'est, je crois, faute de prendre ces précautions qu'il arrive que tant de jeunes gentilshommes retirent si peu de fruit de leurs *voyages*. Que s'ils reviennent chez eux avec quelque connoissance des lieux & des peuples qu'ils ont vus, ils n'en rapportent souvent autre chose que l'admiration des plus mauvaises & des plus frivoles modes qu'ils aient rencontrés dans les pays étrangers, conservant le goût & le souvenir des objets qui ont d'abord captivé leur liberté, plutôt que de ce

qui pourroit les rendre meilleurs & plus ſages après leur retour dans leur patrie. Et le moyen, je vous prie, que cela arrive autrement, lorſqu'ils voyagent à l'âge qu'ils ont accoutumé de faire, ſous la conduite d'un gouverneur qui pourvoit à leurs néceſſités, & qui fait des obſervations pour eux. Avec un tel guide, ſe croyant diſpenſés d'agir par eux-mêmes, ou de répondre de leurs déportemens, ils s'aviſent rarement de s'embarraſſer d'aucune recherche, ou de faire des remarques qui ſoient de quelque utilité. Leurs penſées ſont toutes tournées du côté du jeu & des plaiſirs; & ils prennent pour un affront d'en être blâmés. Ils ne s'appliquent preſque jamais à examiner les deſſeins des perſonnes qu'ils voient; à obſerver leurs démarches, leurs artifices, leurs humeurs & leurs inclinations, afin de pouvoir régler ſur cet examen la manière dont ils doivent ſe comporter avec eux. En ce cas-là celui qui voyage avec eux eſt leur grande reſſource, pour les tirer d'affaire lorſqu'ils ſe ſont jettés eux-mêmes dans quelque embarras, & pour répondre pour eux, quelque faux pas qu'ils faſſent.

J'avoue que la connoiſſance des hommes eſt l'effet d'une ſi grande habileté, qu'un jeune homme ne ſauroit y être conſommé tout d'un coup; mais cependant les *voyages* qu'il fait dans les pays étrangers ne lui ſont pas fort utiles, s'ils ne ſervent un peu à lui ouvrir les yeux, à le rendre circonſpect & retenu, à l'accoutumer à pénétrer au-delà de l'écorce & des ſimples apparences; & enfin à conſerver, à la faveur d'une conduite civile & obligeante, une honnête liberté avec les étrangers & avec toute ſorte de perſonnes, ſans perdre leur eſtime. Un jeune homme qui commence à voyager dans un âge raiſonnable, & dans le deſſein de profiter, peut s'entretenir & faire connoiſſance avec les perſonnes de qualité qui ſont dans les lieux où il va. C'eſt-là, ſans contredit, l'une des choſes les plus avantageuſes à un gentilhomme qui *voyage* dans des pays étrangers; mais je vous prie parmi nos jeunes gens qui *voyagent* avec des gouverneurs, en voit-on un entre cent qui, dans les pays étrangers, rende viſite à des perſonnes de qualité? Moins encore arrive-t-il qu'ils faſſent connoiſſance avec des gens de qui ils pourroient apprendre en quoi conſiſte la politeſſe de ces pays-là, & ce qui s'y trouve de plus remarquable: quoiqu'avec de telles perſonnes on puiſſe plus apprendre en un jour qu'en courant un an çà & là d'hôtellerie en hôtellerie, comme font la plupart de nos jeunes voyageurs. Et dans le fond ce n'eſt pas là une choſe fort ſurprenante: car des gens d'eſprit & de mérite ne ſont pas fort portés à recevoir dans leur familiarité, de jeunes enfans qui ont encore beſoin d'être ſous la conduite d'un gouverneur. Mais ſi un jeune gentilhomme étranger, qui a l'air & les manières d'un homme fait, témoigne avoir envie de s'inſtruire des coûtumes, des mœurs, des loix & du gouvernement des pays où il *voyage*, il trouvera par-tout un favorable accueil auprès des perſonnes les plus diſtinguées par leur politeſſe & par leur ſavoir, qui ſont toujours prêtes à bien recevoir un étranger, honnête homme & curieux, à l'obliger, & à le faire valoir dans les occaſions.

Quelque certain que ſoit tout ce que je viens de dire, je doute fort qu'il ſoit capable de faire changer la coutume qu'on a priſe, de faire voyager les jeunes gens dans le temps de leur vie le moins propre à cela, pour des raiſons qui ne ſont aſſurément pas fondées ſur leur avancement. Il ne faut pas, dit-on, expoſer un jeune enfant à voyager dans les pays étrangers à l'âge de neuf ou dix ans, à cauſe des accidens qui pourroient lui arriver dans un âge ſi tendre & ſi délicat; quoiqu'il coure alors dix fois moins de riſque, qu'à l'âge de dix-ſept ou de dix-huit ans. Il ne faut pas non plus, à ce qu'on croit, attendre à envoyer un jeune homme hors de chez lui, qu'il ait paſſé cet âge rétif & dangereux, parce qu'il doit être de retour dans ſa patrie à vingt-un ans, pour ſe marier. Son père a beſoin d'argent, & ſa mère ne ſauroit ſe paſſer plus long-temps d'une nouvelle troupe de petits enfans, avec qui elle puiſſe badiner: ainſi notre jeune homme eſt obligé, quoiqu'il en puiſſe arriver, d'épouſer la femme qu'on lui a choiſie, dès qu'il a atteint l'âge de majorité. Cependant il ne ſeroit pas mal, pour le bien de ſon corps & de ſon eſprit, & même pour celui des enfans qu'il doit mettre au monde, que cette cérémonie fût différée pour quelque temps; & qu'on lui laiſſât prendre un peu d'avance ſur ſes enfans; tant à l'égard de l'âge, que par rapport aux lumières de l'eſprit; car il arrive ſouvent que les enfans ſuivent leur père de trop près, ce qui n'eſt pas le ſujet d'une grande ſatisfaction ni pour le fils ni pour le père. Mais puiſque notre jeune gentilhomme eſt prêt à ſe marier, il eſt temps de le laiſſer auprès de ſa maîtreſſe.

(*Locke*).

DISCOURS
SUR L'ÉTUDE DE LA MORALE

AVANT-PROPOS.

CHACUN connoit cette grande idée de Boſſuet : *Quand l'hiſtoire ſeroit ignorée des autres hommes, elle devroit toujours être l'étude de ceux qui ſont appellés à gouverner un grand empire.* On pourroit dire de même ; quand il ſeroit permis à quelques peuples de négliger l'étude de la Morale, elle ſeroit toujours indiſpenſable pour un peuple libre, elle l'eſt ſur tout pour un peuple qui vient de conquérir ſa liberté. Les habitudes d'un ancien eſclavage agiſſent encore ſur lui lors même qu'il les déteſte, le ſentiment d'une liberté nouvelle lui donne une ivreſſe bien différente encore de l'enthouſiaſme généreux qui ſuit ce ſentiment perfectionné. Déja il eſt élevé au-deſſus de lui-même, mais il n'eſt point encore élevé juſqu'à la dignité dont il eſt ſuſceptible, il ne jouit qu'avec défiance de la grande conquête qu'il vient de faire, il hait avec force les ennemis qu'il a terraſſés & ne ſait pas diſtinguer encore les ennemis ſecrets qui s'attachent à le troubler ; les idées d'une indépendance anti-ſociale ſe mêlent à celles d'une liberté qui met en commun le génie, les vertus, les facultés de tous en couvrant tout de la protection des loix, en aſſujettiſſant tout à leur empire ; il paroît toujours prêt à retomber dans la ſervitude où il a langui long-temps, s'il ne continue de s'agiter avec la même violence qui lui a fait rompre ſes chaines. Il ne peut encore avoir pour la patrie cette affection vive, ce zèle tendre qui eſt le produit de l'éducation & des biens que la patrie a fait gouter. L'habitude trop prolongée de la haine & de la vengeance l'arrache à ces doux ſentimens qui fondent l'empire des loix.

Ce fanatiſme, ces idées ſombres que des hommes pervers s'attachent à lui communiquer réagiſſent ſur ceux même qui par leurs talens & leur ſituation pourroient donner aux ſentimens du peuple une direction plus heureuſe, tout ſeroit perdu ſi les erreurs qui ſe répandent, qui ſe ſuccèdent avec rapidité pouvoient s'arrêter dans l'imagination, dans le cœur des citoyens. C'eſt alors que le dépôt ſacré de la Morale devient le ſoin le plus pénible pour les hommes purs & courageux qui s'y dévouent. La Philoſophie laiſſe quelquefois échapper les rênes d'une révolution qu'elle a conduite, mais elle eſt tou-

jours prête à les reprendre avec plus de force, bientôt elle découvre de nouveaux moyens d'agir sur cette opinion publique qu'elle seule dominoit auparavant, & qu'elle voit emporter par tant de passions orageuses.

La Philosophie a osé se tracer le plan d'une régénération prompte & universelle, entreprise sublime & hardie qu'on n'avoit encore tenté chez aucun peuple avancé dans sa civilisation. Si quelque chose paroît offrir l'idée d'une fatalité invincible ; c'est l'image d'un peuple qui, déjà corrompu, se précipite chaque jour vers le dernier terme de la dépravation politique & morale, opposer une digue à ce torrent qui a paru emporter tous les siècles; c'est une entreprise que la raison seule pouvoit tenter en suivant une route nouvelle, elle n'abandonnera point cet espoir que de grands succès ont déja couronné, que de grands obstacles troublent encore.

S'il est un sentiment qui demande à la fois la force de l'esprit & celle du caractère, c'est d'espérer le bonheur & l'amélioration des hommes. Les premières tyrannies ont pu être fondées sur la crainte & la superstition, mais elles ne se sont maintenues que parce que les hommes ont désespéré d'eux-mêmes.

Les hommes se lèguent un héritage qui s'agrandit toujours avec le temps, c'est l'expérience de leurs fautes & de leurs malheurs. Dans le cours de tant de siècles, l'histoire offre à peine quelques peuples qui aient su connoître à la fois le véritable but de la société & qui s'en soient rapproché par leurs institutions & par leurs mœurs, ils ont donné au monde de grands exemples de courage & de patriotisme, mais leurs fautes & leurs crimes ont bientôt été aussi éclatants que leurs vertus avoient été célèbres, l'histoire n'est consacrée qu'à ces peuples. A peine elle a daigné s'occuper de toutes ces nations qui ont subsisté sans connoître la dignité humaine, il semble d'abord que nous soyons condamnés à puiser nos leçons, à lire notre destinée chez ces peuples anciens dont les noms, dont les actions rempliſſoient notre imagination, bien avant que nous pussions concevoir l'espérance de les imiter, mais la raison nous permet bientôt d'élever nos espérances beaucoup au delà. Ces peuples ont eu pour législateurs des hommes de génie, nos législateurs à nous, sont la raison & l'expérience occupées depuis un demi siècle à préparer ce grand ouvrage. Ces peuples avoient l'avantage précieux de posséder une grande simplicité de mœurs, de connoissances & de besoins, mais nous avons celui de jouir à la fois de tout ce que la société a créé de grand & d'utile. Cette simplicité devoit chaque jour s'altérer, notre raison au contraire doit chaque jour s'épurer; ces peuples tiroient un grand ressort de leurs préjugés politiques & religieux dirigés par le génie de leurs législateurs, mais cette direction ne pouvoit être constante, il est de la nature des préjugés de tendre sans cesse vers les effets nuisibles & destructeurs, d'ailleurs ces législateurs sembloient avoir pris soin d'entretenir les plus cruels de tous, c'est-à-dire, la

guerre & l'eſclavage, ils ne ſavoient leur inſpirer le reſpect pour eux-mêmes, & cet orgueil national dont ils faiſoient un ſi puiſſant mobile qu'en leur inſpirant le mépris pour les peuples voiſins, leur humanité s'arrêtoit aux limites de leur patrie ; telles ſont les vertus qu'on nous oppoſe aujourd'hui pour confondre notre foibleſſe & pour détruire notre eſpoir.

Nos légiſlateurs, bien loin d'aſſocier des préjugés aux principes de notre régénération ; bien loin de fonder l'empire des mœurs ſur des préjugés que le temps combat chaque jour, ou rend chaque jour plus dangereux, ont voulu avant de nous donner des loix nous offrir des vérités ſimples et naturelles ſur leſquelles elles doivent être fondées. Chaque jour le temps & l'impulſion donnés à notre génie nous conduiſent à la découverte d'autres vérités qui, en ſimplifiant nos loix, réagiront puiſſamment ſur nos mœurs. L'entrepriſe la plus vaine eût été de vouloir épurer ſes mœurs par une impreſſion ſubite, c'étoit aſſez de réparer avec ſageſſe tout ce que le deſpotiſme y entretenoit de vicieux & d'y ſubſtituer tout ce que la liberté doit y produire de noble & de touchant.

Dès que l'intérêt commun eſt devenu la loi d'un grand empire, ce puiſſant mobile aſſure le perfectionnement des mœurs : n'avons nous pas vu d'ailleurs que ce tableau de notre corruption étoit exagéré, la révolution n'a t-elle pas développé quelque vertu, n'a t-elle pas développé l'heureuſe émulation d'en avoir ? Quel préſage pour nos mœurs que celui des ſacrifices que chaque citoyen a fait à l'intérêt commun, que cette patience ferme & tranquille avec laquelle le peuple attend aujourd'hui les prix de ſes ſacrifices ! n'eſt-ce pas ſe rapprocher des déclamations les plus viles & les plus injurieuſes que de voir le fondement de la révolution ailleurs que dans cette puiſſance morale qui a fait voir à chaque citoyen un plus grand bonheur pour lui, & ſur-tout pour ſa poſtérité ſous l'empire de l'égalité des loix & des vertus qui la protégent ?

Je ſais que la liberté développe elle-même d'autres paſſions, que le vice y trouve d'autres reſſources, que l'hypocriſie du bien public eſt un voile qui peut couvrir l'ambition & les moyens les plus coupables. La Philoſophie ne ſera puiſſante pour combattre ces nouveaux excès que lorſque l'expérience les aura fait ſentir d'une manière cruelle. La ſurveillance des nations qui viennent de conquérir leur liberté ne ſe porte ordinairement que vers les tyrans qu'elles ont déſarmés & qu'elles ſont accoutumées de craindre ; mais il ſuffit que le principe de cette ſurveillance exiſte pour qu'elle ſe dirige naturellement vers tous les excès qui menacent la liberté, la paix & la morale publique. De grands philoſophes n'ont voulu reconnoître les mœurs que dans cette pureté & cette ſimplicité primitive dont tout le mérite eſt dans une profonde ignorance ; on ne reporte pas les nations vers ce premier dégré de la ſociété, mais on peut leur impoſer une tâche bien plus noble, on peut leur inſpirer des vertus. Il n'eſt de vertu que dans la connoiſſance

de

du mal que l'on fuit, du bien que l'on cherche, dépouillons-nous donc à l'égard des nations de ce préjugé qui nous rend si souvent injustes envers les individus, & croyons qu'un peuple sans innocence, n'est pourtant pas sans vertus. Concevons cet heureux orgueil qui fait franchir tous les obstacles, & mesurons nos espérances d'après les moyens qui nous sont offerts, d'après l'ambition que nous avons d'y parvenir.

L'étude de la morale est un de ces plus puissans moyens, elle est le premier soin du législateur, elle est le devoir de chaque citoyen ou plutôt le devoir du gouvernement envers eux-mêmes dès qu'elle est simplifiée, dès qu'elle est réduite à ses premiers élémens.

Dans un ouvrage digne du siècle qui l'a conçu, dans ce vaste dépôt des connoissances humaines, dans cette Encyclopédie dont on offre aujourd'hui le complément, la Morale a dû occuper un rang distingué. Si la forme d'un dictionnaire ne permettoit pas une analyse suivie de tous les grands & riches matériaux que la sagesse des siècles nous a laissé sur cet objet, on a dû au moins recueillir ces matériaux dans un ordre qui indique leur liaison; c'est à cette vue que l'on a sacrifié uniquement dans la compilation qui forme ce recueil de grands morceaux de morale choisis dans les plus excellentes productions qui enrichissent la Philosophie, ils sont indiqués sous des titres différents. Ce dictionnaire est, pour ainsi dire, un recueil de traités particuliers. Cette méthode a paru la seule qui pût conserver ces vastes développemens que chaque philosophe a donné à ses propres idées.

Sans doute il reste à chaque lecteur un grand travail à faire pour la comparaison de ces différents traités, mais on a eu soin de ne lui point offrir de systêmes disparates qui conduit à un scepticisme pénible.

Il ne nous reste plus qu'à indiquer d'une manière générale quel est l'objet précis de cette science & les différents progrès qu'elle a fait jusqu'à présent, tel est l'objet du discours suivant.

Fin de l'avant-propos.

SUR L'OBJET DE LA MORALE.

L'OBJET de la Morale eſt l'étude de nos devoirs, nous avons deux guides dans cette étude, le ſentiment & la réflexion, ils ne peuvent être ſéparés, ils ſe ſervent d'appui l'un à l'autre.

Nos devoirs ont pour objet notre bonheur uni à celui de nos ſemblables, le ſentiment nous inſpire des diſpoſitions qui nous portent naturellement à ce but, la réflexion nous les fait connoître & nous apprend à les développer.

Mais nous avons également en nous-mêmes des diſpoſitions contraires à ce but, la réflexion nous apprend à les combattre.

Les penchans qui nous portent à remplir nos devoirs ont avec eux des délices pures & une paix conſtante qui nous les font aiſément diſtinguer. Ils paroiſſent plus naturels à notre ame, parce que ce ſont eux qu'elle aime le plus à ſe rappeller & dont elle conſerve le plus volontiers le ſentiment.

Les penchans contraires ſont preſque tous accompagnés ou ſuivis d'un trouble qui nous les rend inſupportables, & qui nous porte à les repouſſer. Nos penchans ſont donc plus puiſſants pour nous conduire à nos devoirs que pour nous en écarter, voilà pourquoi il nous eſt avantageux & néceſſaire de conſulter le ſentiment dans cette étude.

La réunion du ſentiment & de la réflexion dévelope en nous de nouvelles facultés.

L'expérience eſt fondée ſur l'un & l'autre, puiſqu'elle conſiſte à nous rendre compte avec ordre & méthode de ce que nous avons ſenti.

La conſcience eſt également fondée ſur ces deux appuis, elle eſt le dépôt des vérités que nous avons recueillies par le ſecours de l'une & de l'autre; tels ſont les moyens qui ſont en nous-mêmes pour l'étude de nos devoirs, mais nous ne connoîtrions que tard toutes les vérités morales, ſi nous ne joignions à notre expérience celle des autres. Ce moyen double nos facultés. La ſeule conduite des hommes nous offre des faits ſur leſquels notre raiſon peut s'exercer, mais preſque toujours ils nous font connoître eux-mêmes les réflexions qu'ils en ont tirées, & alors ce ſecours facilite encore plus notre jugement; quelquefois ils nous les donnent comme préceptes & quelquefois comme inſtruction, ſuivant l'importance qu'ils y attachent & l'autorité qu'ils ont ſur nous.

Ces préceptes & ces inſtructions n'ont d'utilité qu'autant qu'ils ſe rapportent à notre propre ſentiment & à nos propres réflexions.

La conſidération & les motifs les moins purs nous les donnent ſouvent. Il y a un égal danger ſoit à s'y ſoumettre aveuglément, ſoit à les contredire, ſi on ne le fait pas en rentrant dans ſon cœur, & en conſultant ſa raiſon. Ils peuvent donc être de nouveaux obſtacles à la connoiſſance de nos devoirs, ils peuvent nous en impoſer de faux ou troubler l'ordre de ceux qui nous ſont réellement impoſés.

Il nous eſt plus difficile de combattre nos préjugés que nos penchants, nous pouvons toujours oppoſer à des penchants funeſtes, d'autres plus heureux, que la nature a gravés en nous avec plus de force. Mais à des préceptes qui aſſerviſſent notre volonté avant d'éclairer notre jugement, à des inſtructions

qui le trompent & l'égarent, nous ne pouvons oppoſer que des inſtructions meilleures que notre ſentiment approuve d'une manière plus intime & que notre raiſon conçoit toujours mieux en s'exerçant. Mais tous les hommes ne peuvent & ne ſavent pas comparer entre elles des inſtructions diverſes & choiſir les meilleures. Auſſi la plupart reſtent-ils livrés à des préjugés plus ou moins funeſtes à leur bonheur & à la paix de la ſociété ? Nous n'avons donc pas des moyens égaux de ſuivre dans toute ſon étendue l'etude de nos devoirs ; pluſieurs circonſtances dont nous ne ſommes pas les maîtres développent plus ou moins en nous les penchants favorables à la Morale, nous laiſſent plus ou moins la faculté de les diriger par la réflexion, nous environnent d'inſtructions plus ou moins ſages. Auſſi le bonheur & la vertu ne ſont-ils pas diſtribués également entre tous les hommes. Mais le plus ſouvent ce ſont eux-mêmes qui négligent de profiter des moyens de ſe perfectionner qu'ils ont en eux & autour d'eux ; cet aveuglement volontaire eſt coupable. La conſcience punit par le remords des fautes qui ne paroiſſent tenir qu'à l'inconſidération ; ſouvent auſſi ceux qui paroiſſent privés des moyens de ſuivre cette étude en poſſédent pluſieurs qui ſuffiſent pour les guider. La ſeule règle que nous ayons pour juger des progrès qu'on a fait dans la Morale ; c'eſt d'obſerver l'influence qu'elle a ſur la conduite. Il y a tant de différence entre approuver les principes de la Morale & en avoir un ſentiment profond, que les actions ſeules peuvent faire connoître à quelle profondeur ils ſont entrés dans l'ame.

Quand nous voyons ce qui arrive fréquemment, des hommes privés des reſſources qu'une grande civiliſation nous procure, nous montrer des vertus plus conſtantes, plus liées entre elles que notre conduite ne peut leur en offrir ; gardons-nous de conclure qu'un inſtinct de faveur les a dirigés. Ils ont peut-être fait dans la réalité beaucoup moins d'efforts que nous, mais les leurs ont eû plus de force, ils ont peut-être été moins aidés de ſecours & d'inſtructions, mais ils ſont plus rentrés en eux-mêmes, ils ont eu moins à combattre d'erreurs & de penchans vicieux, mais leur éducation, leur ſituation en avoient moins fait naître ou développé en eux. Gardons-nous auſſi de conclure que les travaux que nous avons faits, que les inſtructions diverſes que nous avons recueillies ou comparées, ſoient des moyens infructueux, nous devons obſerver que cette même civiliſation qui nous les procure, nous environne d'un autre côté d'erreurs & de préjugés qu'elle ſeule peut combattre, nous devons reconnoître que ces moyens n'ont eu ſi peu d'effets ſur nous que parce que nous n'avons fait encore nul uſage de ceux qui ſont en nos mains.

La Morale eſt une ſcience, puiſqu'elle ſuppoſe néceſſairement une étude, puiſque ſes dévelopemens ſont ſucceſſifs & le prix de l'application ; mais que ce nom ne nous trompe point & ſur tout qu'il ne nous porte point à comparer ſa méthode, ſes principes & ſes effets avec ceux des autres ſciences.

Dans toutes celles que l'eſprit humain a créées, les inventeurs, ont tracé des méthodes qui depuis ont été perfectionnées, mais qu'il eſt eſſentiel de connoître : telles ſont ſur-tout les ſciences de calcul.

Au contraire la Morale, ſans doute, parce qu'elle eſt pour nous d'un uſage continuel & indiſpenſable n'a point d'inventeurs, n'a point de méthodes particulieres, les elémens nous en ſont connus dès que nous faiſons le premier uſage de notre réflexion.

Il n'eſt aucune ſcience qui n'ait pour méthode de faire ſortir de quelque vérité connue d'autres qui en dépendent. Le meilleur moyen de s'aſſurer de la liaiſon intime de pluſieurs vérités, c'eſt de ne ſupprimer aucune des idées intermédiaires qui nous conduiſent à la découverte de celles qui paroiſſent les plus éloignées. Il eſt quelques ſciences qui laiſſent l'eſprit aſſez froid & maîtriſent aſſez ſon attention pour qu'il puiſſe ſuivre rigoureuſement cette méthode, celles-ci offrent les démonſtrations les plus exactes.

Il en eſt d'autres où l'eſprit eſt porté, ſoit

par une impatience naturelle & invincible, soit par une habitude qui lui a été imprimée, à s'affranchir de cette méthode scrupuleuse. Celles-là sont sujettes à bien des erreurs si leurs principes ne sont pas de nature à être saisis facilement, si on ne leur donne pas une attention forte & continuelle qui puisse les lier.

La Morale a les inconvéniens de cette dernière sorte de science, elle nous entretient d'objets si importans, qu'elle préocupe notre esprit avec trop de force à chaque instant, elle nous retrace des impressions vives & profondes qui ont fait ou qui ont troublé notre bonheur. Elle est d'un usage si continuel pour les hommes mêmes qui l'aiment le moins, que notre esprit a l'habitude de passer rapidement d'une proposition à une autre qui en est une conséquence très-éloignée; mais comme ces principes sont fondés sur des sentimens purs qui subsistent le plus habituellement dans notre cœur, nous n'avons à craindre le danger de suivre des principes faux & contradictoires que lorsque notre ame abandonnée trop long temps à des penchans vicieux, a déja altéré la force & l'honnêteté de notre esprit. La plupart des hommes ont ordinairement l'esprit juste, mais ils ne l'ont pas également attentif; engagés dans des erreurs qu'ils ont la facilité de reconnoître & de les réparer quand ils veulent en avoir la force & le courage.

Tout homme qui veut faire de la Morale une étude sérieuse, sent le besoin de s'appuyer sur des principes qui portent dans son ame une conviction douce & profonde; autrement il est averti par le sentiment amer qui accompagne toutes ses fautes, qu'il se trompe & qu'il a pris une fausse voie. Plus notre attention est constante, plus elle nous ramène à une méthode exacte. Nous apprenons à nous rendre compte de ces idées intermédiaires que notre esprit n'apperçoit point dans sa première impétuosité & qui sont le lien secret des vérités les plus importantes.

Chacune des autres sciences se divise en plusieurs parties, dont l'une n'a pas une liaison nécessaire avec les autres, dont une seule peut occuper & absorber l'attention de celui qui s'y livre. La Morale ne se divise jamais que pour la facilité de l'esprit qui a besoin d'en considérer les parties successivement.

DES PROGRÈS DE LA MORALE.

En rendant compte des progrès de la Morale & des travaux de ceux qui ont le plus enrichi cette science, nous ne nous assujétirons point à lier ce tableau à l'histoire, à montrer la manière dont les fondateurs de religion, dont les législateurs ont respecté ou méconnu ces principes. La Morale a long temps régné sur la terre, mais sous des noms déguisés qui la faisoient méconnoître; les religions obligées de se conformer à ceux de ces préceptes que la nature a gravés le plus impérieusement dans le cœur de l'homme, les ont sans cesse altérés par le mélange de toutes les superstitions, par la consécration de tous les préjugés favorables à l'ambition & à la perfidie de leurs prêtres. Les législateurs ou pour mieux dire, les tyrans des peuples fidèles, à établir un concert entre l'autorité religieuse & la leur, n'ont rappellé de la morale que les principes utiles à l'assujetissement qu'ils méditoient. Si quelques sages parmi eux, si des Zoroastres & des Confucius en n'écoutant que la voix de la nature & de la raison, n'ont voulu faire respecter qu'elles, bientôt leurs successeurs & leurs ministres ont altéré le dépôt précieux qui leur étoit confié. Au milieu de l'assujetissement universel, deux contrées destinées à la guerre par le soin de leur conservation, la Grece & Rome ont été successivement l'asyle heureux de la morale & le théâtre des vertus qu'elle prescrit chez les grecs. La religion n'étoit en quelque sorte que le fruit de l'imagination des poëtes & ne produisoit d'autre effet que celui d'animer davantage celle de ce peuple. La Philosophie y pénétra à l'aide de cette ardente curiosité qui la portoit vers toutes les sciences. La Philosophie y précéda en quelque sorte les loix. Licurgue avoit établi les siennes après avoir médité profondément

les principes de la Morale la plus auſtère ; ſes loix, la longue exécution qu'elles ont eu, les vertus qu'elles ont créées, ſeront toujours l'un des plus étonnans phénomènes qu'offre l'hiſtoire.

Il n'eſt pas dans mon objet de retracer tous les principes de morale qui ſe trouvent recueillis ou conſacrés, ſoit par les légiſlateurs, ſoit dans les diverſes productions du génie. Je ne veux examiner maintenant que ce qui forme vraiment le corps de cette ſcience, que les travaux de ceux qui en ont étendu les progrès, en ſe dévouant uniquement à elle, de ceux qui, ſans ambitionner le frivole honneur des ſectes & des partis, ont laiſſé des écrits que le temps a laiſſé parvenir juſqu'à nous & qui dépoſent ſans obſcurité, ſans équivoque de leurs opinions & de leurs ſentimens.

Socrate que l'on peut regarder comme le vrai fondateur de cette ſcience, comme celui qui a trouvé la méthode la plus facile & la plus pure de l'enſeigner aux hommes, qui a le plus remonté à ſa ſource ; Socrate n'a point écrit, il n'a laiſſé d'autres monumens de ſa ſageſſe que les écrits de ſes diſciples, ſur tout ceux de Xénophon & de Platon ; l'un & l'autre paroiſſent animés du même zèle pour la ſageſſe & pour la gloire de leur maître ; l'un & l'autre ont imité de lui cette méthode ſimple & facile qui donne la forme d'un entretien agréable aux développemens les plus étendus & les plus importans ; l'un & l'autre ont attaqué l'art des ſophiſtes qui détruiſoit la vertu en la ſoumettant à leurs doutes, à leurs vaines ſubtilités. Je vais cependant les conſidérer ſéparément & obſerver le caractère de leur génie.

Platon.

Socrate s'étoit attaché à montrer aux hommes la ſageſſe dans ſon véritable jour, c'eſt-à dire, douce, bienveillante & facile. Platon a porté ce deſſin plus loin, il a orné le langage de la ſageſſe de tous les charmes de l'imagination, de tout l'éclat du ſtyle le plus noble & le plus pur. En s'attachant à détruire l'empire de la poéſie qu'il jugeoit dangereux aux mœurs & à la liberté, Platon s'eſt montré jaloux de lui dérober tous ſes agrémens ; ſouvent il ſubſtitue de nouvelles fictions aux fictions profanes par leſquelles la poéſie offre quelques vérités à travers un voile qui ſéduit plus que ces vérités mêmes. Platon aime à parler le langage de l'allégorie, mais ſon imagination en s'abandonnant trop à ce charme naturel, obſcurcit ſouvent la vérité au lieu de l'éclairer, au lieu de la préſenter ſous une lumière plus vive ; il enfante un ſyſtême avec la même facilité qu'une allégorie ; ſouvent il ſemble conſacrer toutes les images qu'il a créées, il les prend pour la vérité même.

Son célèbre dialogue ſur l'amour, fournit la preuve de chacune de ces obſervations, il veut écarter une ivreſſe dangereuſe, il veut amortir l'effet d'une paſſion brulante, il en fait une paſſion nouvelle, il la compoſe de nouveaux élémens, il la crée ſelon le vœu de ſa raiſon & le penchant de ſon imagination & non pas ſelon le vœu de la nature. Tout ſon art n'a ſervi peut-être qu'à donner à cette paſſion des charmes de plus ſans détruire aucun de ſes charmes réels, aucun de ſes véritables effets. Le préjugé trop accrédité parmi nous, qui regarde le ſyſtême de Platon comme une froide rêverie, annonce combien cette paſſion a déja perdu parmi nous des illuſions qui la décorent & l'embelliſſent. Platon n'a fait que retracer les plus belles de ces illuſions, mais ſon erreur eſt de les avoir priſes pour cette paſſion même, & de l'avoir borné à ces ſeuls effets.

Lorſque Platon ſuit moins l'eſſor de ſon imagination, il eſt un moraliſte profond & vrai ; il eſt peu d'hommes de génie qui ne ſe ſoit accoutumé à puiſer dans ſes écrits les obſervations les plus juſtes ; on puiſe dans les écrits du divin Platon le nectar de la ſageſſe ; il eſt moins attaché à peindre les hommes tels qu'ils ſont au milieu de leurs inſtitutions bizarres & de leurs préjugés abſurdes, qu'à les concevoir tels qu'ils ſeroient

ſous le règne de loix plus conformes à celles de la nature & ſous l'empire de la raiſon. La plupart des modèles que Platon à tracés, n'exiſtent pas. Ce ſeroit une dangereuſe chimère que de vouloir les réaliſer, mais il eſt permis à notre foibleſſe de tenter de s'en rapprocher, d'obſerver avec ſoin tout ce que le progrès des lumières & du temps, tout ce qu'un concours ineſpéré de circonſtances, peut introduire parmi nous de ſes ſages préceptes. C'eſt ſous ce point de vue qu'il faut lire la république de Platon; on ne peut, ſans remonter à cette ſource précieuſe de la juſtice, concevoir pour les hommes des projets dignes de leur deſtinée & de l'élévation de leur nature. Les ſages théories de gouvernement que des modernes ont tracé, & dont on a déjà pu réaliſer quelques parties, rappellent les principales idées morales que Platon a conçues ſur les loix & ſur leur origine.

Xénophon.

Les anciens regardoient Xénophon comme l'interprète le plus fidèle des leçons de Socrate. Dans le livre qu'il a laiſſé ſous le titre de *Entretiens de Socrate*, ce ſage ne s'élève jamais au deſſus de lui-même. C'eſt toujours avec la même facilité, le même abandon, la même ſérénité qu'il communique, ſoit à ſes diſciples & ſes amis, ſoit à ſes antagoniſtes & ſes perſécuteurs, les leçons d'une morale pure & perſuaſive. Il n'a point ce caractère de l'inſpiration qui règne dans la plûpart des dialogues de Platon, mais il a une manière plus intime, une méthode plus ſimple & plus exacte, plus dégagée de toutes ſubtilités. Ses conſeils s'étendent à toutes les circonſtances de la vie, il n'y a point de vertus qu'il ne parcoure, qu'il n'embelliſſe, il ne les place point dans une théorie brillante, il en montre toujours la pratique aiſée & pleine de charmes. Il mêle à toutes ſes leçons, cet enjouement, ce ſel attique, qui l'avoit fait ſurnommer l'abeille. S'il a à combattre la préſomption, ſi commune aux Athéniens, il engage avec une adreſſe infinie ſes interlocuteurs dans mille embarras, mille contradictions; il leur arrache des aveux pénibles; mais il a toujours ſoin de joindre à cette humiliation paſſagère des encouragemens doux & flatteurs, il les place ſur la route même de la vertu & leur demande après ce qu'ils ont à regretter dans leurs premières erreurs.

Xénophon dans ſes autres écrits, a étendu cette ſageſſe aux parties les plus difficiles de la politique. Les leçons d'adminiſtration qu'il a données, repoſent ſur des principes d'ordre & de prudence qui s'appliquent encore aux ſiècles les plus éloignés, aux uſages, aux mœurs les plus diverſes.

Il ſuffiſoit à Xénophon de ſe peindre lui-même pour laiſſer des modèles dans plus d'un genre; modeſte dans ſa Philoſophie qu'il cultivoit au milieu des camps, & dans ſes fonctions les plus difficiles & les plus orageuſes, il n'a point connu l'orgueil des ſyſtêmes; il ſemble avoir toujours vécu ſous les yeux de Socrate ou avec l'inſpiration de ſon génie; ſa vie eſt à la fois la leçon des guerriers & celle des ſages.

Aristote.

Le génie vaſte & univerſel d'Ariſtote ne pouvoit manquer de cultiver la morale & d'y puiſer la ſource de ſes plus grandes obſervations, le point de ralliement de tous ces ſyſtêmes. Cependant Ariſtote trop dominé ſans doute par l'orgueil de donner à la raiſon humaine de nouvelles méthodes, & de l'aſſujettir en quelque ſorte à ſes propres combinaiſons, a laiſſé quelque ſéchereſſe dans une partie où ſa raiſon pouvoit parler de concert avec ſon ſentiment. Il n'a point conſidéré la morale ſous le grand rapport, ſous lequel les anciens la conſidéroient; il a très-peu appliqué ces maximes à la théorie des gouvernemens. Auſſi ſon génie ne ſera-t-il nullement invoqué par ceux qui oſeront entreprendre par une grande réforme des loix, la régénération des mœurs d'une grande nation. L'autorité d'Ariſtote eſt peut-être ce qui a le plus introduit cette funeſte différence qu'on s'eſt attaché à mettre entre la politique & la morale. Il a plus conſidéré ce qui donne

de la puiſſance & de la force au gouvernement, ou plutôt ce qui fait la puiſſance & la gloire de ceux qui gouvernent, que les principes d'égalité & de liberté qui ſont de tous gouvernemens un pacte établi pour le bonheur & la ſûreté de tous. Quelque ſages, quelque profondes que ſoient ſes combinaiſons politiques, elles n'ont point un fondement qui doive les rendre cheres à l'humanité & à la Philoſophie. Au reſte, on trouve dans les écrits de morale qu'a laiſſé Ariſtote, pluſieurs morceaux où il s'eſt élevé à toute la hauteur de ſon talent. La plupart de ſes grandes penſées, de ſes tableaux les plus énergiques ſe retrouvent dans Sénèque qui y a joint le fonds d'une plus excellente Philoſophie.

Plutarque.

Quand tous les autres ouvrages de l'antiquité auroient diſparu, on trouveroit dans Plutarque ſeul, tous les monumens de la ſageſſe & des vertus des anciens. Perſonne n'a lu plus avant dans le cœur humain & ſur-tout perſonne n'a mieux pénétré le caractère des hommes qui ont annobli l'humanité en s'élevant au deſſus d'elle. Plutarque les aborde familièrement, il les obſerve dans tous les inſtans où ils croient échapper à l'obſervation, il ne raconte point ſeulement le rôle qu'ils ont joué, mais le caractère qu'ils ont eu. La plûpart de ces héros, loin d'être dégradés par cette recherche exacte de tous leurs mouvemens privés & domeſtiques n'en reçoivent que plus de droits à l'admiration de la poſtérité. Plutarque développe en quelque ſorte le ſecret de leurs vertus, il en découvre la ſource; les hommes qui paroiſſent les moins deſtinés à ſuivre ſes glorieux exemples, apprennent avec Plutarque quels degrés conduiſent à cette ſublime élévation, ils apprenent à appliquer à de moindres circonſtances des vertus dont l'effet eſt toujours le même pour le bonheur, quoiqu'il ne ſoit pas toujours égal pour la gloire.

Si parmi les grands hommes dont Plutarque a raconté la vie, il en eſt pluſieurs auxquels cette recherche ſcrupuleuſe eſt fatale, Plutarque apprend à ſéparer de ces noms voués à la célébrité une admiration dangéreuſe qui porteroit à les imiter. L'hiſtoire avoit beſoin d'un ſupplément auſſi judicieux pour développer les utiles impreſſions qu'elle laiſſe, & pour combattre les impreſſions dangéreuſes qu'elle ne fournit que trop ſouvent.

Plutarque dans ſes œuvres morales a beaucoup ajouté à toutes les obſervations répandues dans ſon hiſtoire. Aucun philoſophe de l'antiquité n'a connu comme lui l'art de l'analyſe, il obſerve avec bienveillance, mais avec juſteſſe. Il ne flatte point le cœur humain, mais il en montre toutes les reſſources en même-temps qu'il en découvre les mouvemens déſordonnés. Perſonne ne ſépare de l'idée de Plutarque un certain caractère de bonhomie que l'on peut regarder comme la grace de la vertu, malgré les efforts des méchans ou des eſprits faux pour avilir le précieux ſigne de bienveillance; il eſt bien vrai que ſa crédulité ſur pluſieurs objets paroît porter quelques fois cette bonhomie juſqu'à la ſimplicité qu'on lui attribue ordinairement. Il eſt moins facile de juſtifier Plutarque à cet égard, que de faire obſerver combien ſa philoſophie ſous d'autres points eſt profonde & vraie, avec quel diſcernement il a recueilli, ſans aucun eſprit de ſecte & de parti, tout ce que les anciens philoſophes avoient dépoſé de vérités utiles dans des doctrines qui ne paroiſſoient avoir pour but que de ſe choquer, de ſe combattre les unes les autres. Plutarque a compoſé de ces doctrines diverſes un code pur & facile tel que le bon ſens paroît l'avoir dicté aux hommes les plus ſimples; tout ſon art eſt de ne voir jamais les hommes au milieu d'un appareil menſonger, mais dans leur négligé.

Plutarque, ſuivant l'expreſſion de Montaigne, eſt ſi univerſel, & ſi plein qu'à toutes occaſions & quelques ſujets extravagans que vous l'ayez pris, il s'ingère à votre beſogne & vous tend une main libérale & inépuiſable de richeſſes & d'embelliſſemens. Plutarque eſt le guide de conſeils de tous les âges, il développe dans la jeuneſſe ce feu ſacré qui

la passionne pour tout ce qui porte l'empreinte du beau; il fait concevoir aisément l'espoir d'être bon & vertueux ; voilà peut-être ce qui lui donne tant d'avantage sur les autres moralistes. Dans l'âge mûr il apprend à consoler des projets, à mûrir toutes les ambitions louables, à détruire toutes celles qui sont en opposition avec la vertu, dans la vieillesse, il conserve cette heureuse bienveillance qui donne à tous ses conseils le charme de la persuasion, en retraçant tout ce que l'humanité a de grand & de noble; il préserve la vieillesse de ce morne découragement, de cette défiance des hommes mille fois plus cruelle que toutes les autres peines.

Epictete.

C'est du sein de l'esclavage qu'Epictete a tracé le plan le plus hardi d'indépendance & de liberté où puisse aspirer l'homme. Il ne se borne point à écarter la foule des maux d'opinions qui troublent le bonheur de notre vie; il cherche encore à la soustraire à l'empire de la douleur, il l'arrache aux passions qui lui font subir le plus violent & souvent le plus honteux esclavage. Enfin, il cherche même à le mettre au-dessus de l'accablement qui suit une pitié trop vive.

Un système si élevé n'a paru qu'une orgueilleuse chimère à tous ceux qui n'ayant jamais tenté un généreux effort, prononcent que l'homme en est incapable.

Epictete étoit un disciple de cette Philosophie stoïcienne que Zénon fonda parmi les grecs dans un temps où les grecs n'avoient plus que du génie pour l'admirer. Elle n'eut parmi eux que des sectateurs; long-temps après, elle fut transportée à Rome où elle eut ses héros. Les ouvrages de Zénon, de Chrisippe ont péri; mais la vie de Caton, de Marcus-Brutus, est restée pour la gloire & l'instruction des hommes. Peu de temps après qu'Epictete eut écrit & que ses disciples eurent recueilli sa doctrine; la Philosophie stoïcienne parvint jusque sur le trône & fit le bonheur du monde sous les deux Antonins. A côté de ces sublimes exemples qui seront à jamais sacrés pour tous ceux qui aiment & qui étudient la sagesse, quelques mots d'une ostentation fastueuse échappés à d'obscurs sectateurs de cette doctrine, quelques dogmes obscurs qu'on attribue à Zénon, ont suffi à des esprits superficiels & faux pour couvrir de ridicules la Philosophie stoïcienne, ils ne l'ont présentée que comme une des plus tristes chimères qu'ait inventé l'orgueil.

Quelques autres plus francs & plus éclairés sont convenus que cette Philosophie étoit trop forte & trop élevée pour convenir à nos siècles modernes. Un tel aveu nous éloigne à jamais de la sagesse & de la vertu, car je ne puis concevoir ni sagesse, ni vertu sans cette indépendance de l'ame que prescrit Epictete, sans cette constance dont il fait une loi, sans cette modération qu'il peint avec tant de charmes.

C'est-là qu'il faut voir la base de la doctrine & non pas dans une austérité qui n'est que le masque de la sagesse, dans une sécheresse qui est le plus odieux contraste de la vertu. La vertu vit d'amour; qui l'a mieux senti qu'Epictete, qui l'a mieux inspiré cette bienveillance universelle, cet amour du genre humain qui peut-être un jour fera son bonheur & réparera ses maux. On a blâmé Epictete, & c'est avec raison, d'avoir réduit la définition de la sagesse à ces deux mots: *souffre & abstiens toi* ; sans doute il eût du ajouter, *aime*.

Cicéron.

Deux philosophes parmi les romains, se trouvent liés à l'histoire imposante & terrible de ce peuple, je veux parler de Cicéron & de Sénèque. L'un & l'autre paroissent dans des époques où Rome & son vaste empire sont déchirés par de grands fléaux & souillés par de grands crimes. Tous deux, après avoir été l'espérance de Rome, finissent par devenir spectateurs immobiles & muets de tous ces fléaux, de tous ces crimes. L'histoire qui répand

répand également cette ombre défavorable sur leur vie, n'a pu enlever au moins à Cicéron la gloire d'un des plus grands bienfaits qu'ait reçu Rome. Sénèque est resté avec la seule gloire de ses écrits qui le vengent & le défendent assez de tout ce qu'on ose lui imputer. La Philosophie a été pour l'un & l'autre un asile bienfaisant qui a donné des jours sereins à leur vieillesse. Tous deux environnés du spectacle des vices triomphans, ont osé s'occuper de la perfection qui convient à l'homme & au milieu des tempêtes affreuses qui troubloient l'univers, tracer le modèle du sage. Sans doute, il n'appartient qu'à des génies profonds de savoir pénétrer tout ce que la nature a déposé de sentimens nobles & vertueux dans le cœur des hommes, tandis qu'on les voit victimes de toutes les passions, de tous les excès. Rien ne prouve mieux combien elle est faite pour triompher de leur influence & peut-être pour les assujettir un jour à ses profondes combinaisons.

Les écrits philosophiques de Cicéron, sont tous les productions du loisir & ils en portent l'empreinte facile & naturelle. Il est guidé dans ses recherches de la vertu par les écrits des anciens Philosophes, parmi lesquels il puise également, sans aucunes des préventions de leurs sectateurs. Il a de plus le grand avantage d'avoir sans cesse présens à la pensée les exemples des romains les plus vertueux, que lui-même a connus, a chéris, ou dont il a reçu dans sa jeunesse la tradition la plus vive & la plus fidèle. L'ame du romain se montre par-tout à côté de celle du philosophe. Cependant malgré les grands traits répandus dans ses ouvrages, malgré le sentiment pur & élevé qui les a dictés, malgré le style aimable qui les embellit; ils n'offrent ni la profondeur, ni cette énergie soutenue qu'une ame accoutumée aux grandes leçons de la morale, a besoin de rencontrer. Trop souvent il montre dans ses pensées morales autant d'indécisions qu'il a montré d'irrésolution dans les dernières années de sa vie. Le scepticisme toujours si sage dans toutes les questions qui semblent confondre l'esprit humain est toujours dangereux en morale, puisqu'elle consiste qu'en des règles certaines fondées sur des observations exactes. Enfin Cicéron paroît trop souvent emprunter ses pensées, & la morale a besoin d'être appuyée sur un sentiment plus approfondi.

Cependant les ouvrages de Cicéron auront toujours les plus grands charmes pour une ame vertueuse, ou disposée à la vertu. On n'y puise que des émotions délicieuses, & c'est ainsi que la vertu a besoin d'être exprimée.

Seneque.

On peut observer en lisant les écrits des anciens, & sur-tout ceux de Seneque, que leur Philosophie avoit un objet tout-à-fait différent de la nôtre. L'idée qu'ils se formoient de la sagesse étoit haute & sublime. Mais elle leur paroissoit absolument incompatible avec les penchans, les préjugés & même les occupations du commun des hommes; la sagesse, telle qu'ils la concevoient, leur paroissoit exiger tout le dévouement d'une ame généreuse & d'un esprit éclairé. Leurs leçons, leurs préceptes dont la sévérité semble aujourd'hui confondre notre foiblesse, n'étoient adressés qu'à un petit nombre d'hommes rares qu'ils jugoient dignes de les entendre, les modernes au contraire qui, au moment où ils ont été rappellés à s'occuper du bonheur des hommes & des sociétés, ont trouvés établis les moyens les plus heureux de communication, ont conçu le dessein d'appliquer immédiatement toutes les vérités de la morale au bonheur de l'humanité. Ce dessein les a conduits d'abord à attaquer par degrés les préjugés les plus funestes à la société. Ils n'ont pas eu l'espoir de se faire entendre du vulgaire, mais de tous ceux qui ont de l'empire sur le vulgaire.

L'objet des modernes a donc été plus vaste & plus utile, eux seuls ont connu la route qui peut lentement conduire la Philosophie à la conquête de l'univers; eux seuls ont compris que la source des malheurs & des vices des nations civilisées naissoit le

plus souvent de leurs préjugés & de leurs institutions, & qu'il n'est aucun vice de l'ame, où ne se trouve mêlée quelque erreur de l'esprit. J'ajouterai encore qu'eux seuls ont connu l'art d'établir l'ordre & la liaison dans toutes les vérités.

Les anciens sans avoir connu cet art, sans avoir connu ce sublime dessein, ou du moins sans avoir eu jamais des moyens d'exécution, se sont moins occupés de répandre la sagesse parmi les hommes que de former quelques sages parfaits. A la gloire d'avoir tracé des modèles plus sublimes des devoirs & des travaux des sages, ils joignent la gloire plus précieuse encore d'avoir formé quelques hommes sur ces modèles ou de les avoir réalisés eux-mêmes. Ainsi l'on peut dire que la sublimité & je dirai presque la perfection de la morale est dans les écrits des anciens, & que l'art de la communiquer & de la répandre, d'assurer ses progrès & son empire, appartient aux modernes.

Sénèque est un des Philosophes qui se sont le plus occupés de la perfection morale. Aux yeux de ceux qui n'ont aucun désir, aucun besoin d'y atteindre, il n'a tracé qu'une triste chimère faite uniquement pour désespérer les hommes & consumer leurs jours dans des efforts infructueux. On ne peut douter que parmi les détracteurs de Sénèque, il n'y ait un grand nombre de détracteurs réfléchis de la vertu. Il est impossible d'avoir lu ses écrits sans reconnoître cet amour profond de la sagesse qu'il est impossible de feindre avec tant d'art ou de démentir dans sa conduite avec tant d'impudence. Je sais qu'une plus grande simplicité dans son style, moins d'abondance dans ses développemens, eussent rendu ses leçons plus naturelles & plus faciles, eussent encore mieux attesté la sincérité de son ame, mais si Sénèque en prêchant une austérité sublime, n'a pu se défendre d'un éclat dans son style qui en altère la pureté, que peut-on conclure contre l'excellence de sa morale, de ce penchant particulier de son imagination. Sénèque parle à des hommes séduits par tous les prestiges de luxe & d'une volupté savante, il cherche à les séduire par d'autres charmes, il combat leur inattention, il la dompte en quelque sorte par la fécondité de ses raisonnemens. Il semble parler tour à-tour pour tous les esprits. Ainsi que Platon, il paie un tribut aux subtilités scholastiques tout en les attaquant, il a rarement l'abandon d'une ame inspirée, mais il a sans cesse des traits & des pensées sublimes.

Ses lettres à Lucius portent l'empreinte d'un naturel qui eût ajouté un grand prix à tous ses ouvrages. C'est-là que Sénèque se peint à chaque instant, & qu'il peint surtout la noble ambition qui occupe sa vie & celle dont il voudroit pénétrer le cœur de son ami. Si le portrait est beau, ce n'est pas une raison de ne le pas croire ressemblant. Ses traités sur la colère, sur les bienfaits, sont écrits avec une logique supérieure qui seroit encore plus pressante, si elle étoit moins habile & quelquefois moins minutieuse. Sénèque seroit encore un grand modèle pour la raison, quand il ne seroit pas un excellent guide pour la vertu, le traité sur la clémence, peut être regardé comme la production la plus sublime de Sénèque.

Marc-Aurele.

Marc-Aurele & son prédécesseur ont réalisé cette pensée de Platon, que les hommes ne seroient heureux que quand ils seroient gouvernés par des philosophes. Les pensées de Marc-Aurele, rapprochées de sa vie, sont le plus bel hommage que la Philosophie ait reçu. Il n'a écrit en partie que pour lui-même ; elles ne sont autre chose que les encouragemens qu'une ame vertueuse se donne à elle-même. On n'y voit rien qui soit particulier au maître de l'univers, tout s'y adresse à l'homme, mais à l'homme qui connoît toute la perfection de son être & qui chaque jour s'en approche. Il semble en lisant ses pensées, que l'on habite, que l'on s'entretient avec la conscience de Marc-Aurele.

Quelle réponse il fournit à toutes ces ames froides qui ne connoissent point le saint enthou-

ſiaſme de la vertu, & ne conçoivent point les efforts qu'elle s'impoſe. Tout ce que Marc-Aurele a tenté dans le deſſein de ſe rendre utile à ſes ſemblables, Marc-Aurele l'a exécuté.

Ses principes ſont ceux d'un Stoïcien qui ne connoît point le frivole orgueil d'une ſecte & qui reconnoît pour ſes maîtres tous ceux qui touchent ſon cœur & lui parlent le langage de la ſageſſe. C'eſt ſur-tout en liſant ces grandes penſées & celles des ſages qui lui ont ſervi d'inſtituteurs, qu'on ſent combien la philoſophie qui a parmi nous détruit tous les préjugés, a peu fait encore pour nous élever à la perfection dont l'homme eſt ſuſceptible. Nous n'avons pour ainſi dire, que la philoſophie de l'eſprit, les anciens ont connu celle de l'ame.

Bacon.

Ce génie vaſte & profond qui a plané ſur toutes les ſciences qui exercent l'eſprit humain, qui a trouvé le centre auquel elles doivent aboutir, & la marche commune qu'elles doivent tenir, étoit fait pour rendre à la morale le rang qu'elle occupoit parmi les anciens, & qu'elle avoit perdu dans une longue ſuite de ſiècles ignorans & ſuperſtitieux. Il devoit ſur-tout montrer ſa liaiſon avec la politique dans laquelle il avoit joué un rôle éclatant & malheureux. Ses penſées morales répandues dans le cours de ſes ſublimes ouvrages, portent toutes l'empreinte d'un génie obſervateur qui pénètre les mobiles des actions des hommes, qui découvre de loin les moyens de bonheur qu'ils peuvent employer, & qui voit auſſi les erreurs, qui les en écarte. Ces penſées rapprochées ſont loin de former un cours de morale complet, mais chacune bien méditée conduit à des vérités importantes. Elles ſe gravent vivement dans l'eſprit par la vivacité & l'originalité du trait qui les exprime; on les voit ſouvent citées & développées heureuſement par les plus grands moraliſtes.

Locke.

Locke a écrit trois ouvrages d'un genre différent. Ce ſont trois codes précieux que l'on peut mettre à la tête de chacune des ſciences qu'ils ont pour objets; tous trois portent l'empreinte d'un génie ferme & ſûr qui ne craint pas de s'ouvrir une route nouvelle. Bien différent des génies audacieux qui entreprenant de donner un nouvel eſſor à l'eſprit humain & qui pourſuivant d'anciennes erreurs ſont ſans défiance pour celles qu'enfante leur imagination, la ſageſſe l'accompagne toujours, il ne craint pas de s'arrêter ſouvent, il n'égare jamais. Ses développemens ſont ſouvent imparfaits, manquent quelquefois de préciſion & de clarté, ils ne conduiſent jamais à l'erreur. Locke n'a point imaginé de ſyſtême, ce ſeroit beaucoup diminuer ſa gloire, mal apprécier les ſervices qu'il a rendus à la ſociété, que de lui attribuer l'honneur de ces faſteuſes & ſtériles créations de l'eſprit humain. Son guide eſt l'expérience qui ne fait point imaginer de ſyſtême, mais qui eſt le principe de toutes les découvertes utiles. Seul entre les modernes, il a obtenu le ſurnom de ſage qui ne convenoit pas moins à ſon caractère qu'à ſon génie. Ses contemporains ont gardé la mémoire de ſes vertus. La poſtérité atteſtera chaque jour davantage ſes ſervices.

De tous ſes ouvrages, ſon gouvernement civil me paroît celui où il a le plus conſacré de vérités importantes, celui où il a le mieux étouffé dans leurs racines, les préjugés tyranniques qui s'appuient de toutes les vérités les plus impoſantes. Il eſt beau d'avoir appris à la raiſon humaine en quoi conſiſte ſa véritable force, il eſt plus beau d'avoir rappellé à l'homme ſon indépendance & ſes droits; il étoit de la deſtinée de Locke de rétablir deux grandes vérités que les hommes méconnoiſſoient depuis des ſiècles & de leur donner tout l'empire d'Axiomes. L'une tient à la métaphyſique, & elle en eſt le fondement, c'eſt que nous n'avons point d'idée qui ne nous ſoit donnée par les ſens,

l'autre, beaucoup plus importante, tient à la morale & à la politique, c'eſt la ſouveraineté du peuple. J'ignore ſi les hommes en avançant dans le vaſte empire de la vérité ſauront encore ſe ſouvenir de ceux qui ont renverſé avec courage tous les obſtacles qui leur en déroboient l'entrée. Mais je ſais que le retour à d'anciennes erreurs eſt ſi naturel, que toujours il ſera utile de recourir à ceux qui les ont combattues. Il eſt d'ailleurs dans les ouvrages de ceux qui ont remontré de grandes vérités, ainſi que dans les inventeurs des découvertes importantes, un caractère de force & d'inſpiration qui oblige de revenir ſouvent vers eux pour ſaiſir toute la pureté du principe. La différence des inventeurs de ſyſtême qui ne laiſſent qu'une foible gloire à leurs ſectateurs les plus ardens; les philoſophes qui ont offert de nouveaux moyens, tracé une nouvelle route vers la recherche de la vérité, laiſſent à tous ceux qui la ſuivent la gloire de toutes les découvertes nouvelles qu'ils peuvent faire. Souvent il leur ſuffit de l'avoir rencontrée. Condillac en marchant ſur les pas de Locke, a développé avec plus d'étendue & ſur-tout avec plus de clarté, cet heureux procédé de l'eſprit qui s'appuie conſtamment ſur l'expérience, cette analyſe qui avertit à chaque inſtant l'eſprit de ne mêler aucune erreur aux grandes vérités qu'il oſe embraſſer : Condillac ſeul avoit réduit à la plus grande ſimplicité l'art de raiſonner; de nouveaux génies viendront qui lui donneront une nouvelle force en la ſimplifiant encore.

J. J. Rouſſeau en pénétrant ſon ame vive & paſſionnée des grandes vérités que Locke avoit répandues ſur la morale publique & ſur l'éducation des enfans, a appellé à la connoiſſance de ces vérités tous ceux qu'une démonſtration philoſophique effraye, & que le charme de l'éloquence entraîne.

Le Spectateur.

La Morale eſt une ſcience pratique & rien ne prouve mieux combien elle eſt altérée parmi nous, que l'uſage où nous ſommes de la regarder comme une ſublime théorie, faite uniquement pour des eſprits qui ſavent ſe livrer à des méditations profondes. Les anciens même, chez qui, j'oſe le dire, les grandes penſées & ſur-tout les grands exemples moraux étoient plus fréquens que parmi nous, ne peignoient la ſageſſe que ſous des attributs redoutables. Tandis qu'ils embelliſſoient des attributs les plus ſéduiſans tous les emblêmes des plus douces paſſions du cœur, ils repréſentoient la ſageſſe armée d'une égide terrible. C'eſt bien mal connoître la ſageſſe que de l'enviſager toujours au milieu des pénibles combats; le peintre le plus fidèle eſt celui qui repréſente ſa grace, ſa ſérénité & même ſon ſourire. Ce que Socrate a fait chez les Athéniens ingénieux & frivoles, des philoſophes modernes l'ont fait chez un peuple fier dont l'eſprit étoit déjà fort éloigné de la barbarie, mais dont le caractère étoit fort loin de cette douce ſociabilité, de cette bienveillance délicieuſe qui naît de l'habitude de la vertu.

Il n'eſt que trop de moraliſtes qui s'attachent à plaire, qui cherchent à donner à la vérité le voile le plus favorable. Dans les ouvrages d'Addiſſon & de Steele, c'eſt la vertu elle-même qui plaît.

Sans doute une ame ſenſible ne peut éloigner les triſtes & profondes impreſſions que lui donne le ſpectacle du malheur & des vices qui aſſiégent le genre humain. La vertu qui jouit le plus d'elle-même, n'eſt que trop ſouvent bleſſée de tout ce qu'elle voit de tout ce qu'elle rencontre autour d'elle; mais dès qu'elle s'applique à diſſiper les erreurs qui entraînent & tourmentent les hommes, une douce eſpérance ſuccède par degrés à la douleur, le bien qu'elle oſe ſe promettre calme, & affoiblit le mal qui afflige ſes yeux. Tel eſt l'objet du ſpectateur, du gardien, &c. telle eſt la ſource de l'intérêt répandu dans chaque page de ces ouvrages délicieux, c'eſt là ce qui donne du prix aux récits les plus ſimples, aux réflexions les plus familières. Rien n'y eſt perdu pour l'homme qui réfléchit, qui cherche à perfectionner ſon cœur & ſa raiſon; l'homme frivole même eſt étonné après

l'avoir lu, de trouver ſon ame encore remplie des douces impreſſions qu'il y a trouvées. L'homme égaré par des paſſions, apperçoit à la fois l'abîme où il alloit ſe précipiter & l'heureux aſile où il peut ſe recueillir.

Shaftesbury.

Shaftesbury remonte à la divinité pour s'occuper de la vertu; il ne ſe livre point à un enthouſiaſme aveugle qui franchit toutes les difficultés, & que l'erreur & même l'impoſture n'emprunte que trop ſouvent. Il marche, il s'élève avec toute la circonſpection du doute, ſa raiſon effrayée de l'importante recherche à laquelle elle ſe livre, s'appuie de tout ce qui peut la ſeconder, écarte lentement tout ce qui lui fait obſtacle. Au milieu de ſes recherches les plus plus pénibles, un calme pur, un enjouement plein de graces l'accompagnent ſans ceſſe, c'eſt avec une ame pleine des douces impreſſions de la nature qu'il remonte vers ſon auteur. Il ſait que les erreurs les plus funeſtes & les plus décourageantes à l'humanité, ſont dues à des eſprits ſombres & inquiets qui, ſans ſe dépouiller de leurs chagrins & de leurs reſſentimens, ont voulu pénétrer les abîmes de la nature; que la divinité n'a été méconnue ou chargée d'attributs odieux que par des hommes ſombres ou fanatiques qui ne vouloient qu'accuſer & ſe plaindre.

Shaftesbury, loin de les imiter, ne ſe montre point envers eux-mêmes comme un adverſaire implacable. Jamais il ne leur répond ſans modération & même ſans bienveillance. Il s'attache d'abord à calmer leur ame; il les ſatisfait ſur toutes leurs objections, & ne cherche jamais à en altérer la force. Il ne diſſimule rien de ce qui embarraſſe ou arrête ſon eſprit dans la ſublime contemplation de la divinité. A meſure qu'il découvre l'ordre & la liaiſon de l'univers, ſon ame ſe repoſe délicieuſement, ſur tous les liens qu'il rencontre, il les rappelle à l'homme.

Il cherche à diminuer en lui le ſentiment de ſes maux en lui enſeignant tout ce qui doit les écarter ou les affoiblir. Il prouve enfin, que la vie eſt un bienfait, & il élève l'ame à s'acquiter envers le bienfaiteur ſuprême, il développe les touchans rapports d'un être foible & borné avec un être bon & tout-puiſſant. Dès qu'il a ſaiſi ce rapport, il a trouvé l'origine ſacrée de la vertu; la bienveillance de l'homme envers ſes ſemblables, lui paroît une loi ſacrée de dieu, qui a attaché le bonheur à ce lien d'un être qu'il aime.

Fergusson.

Long-temps le reſpect pour des vieilles traditions, a empêché les hommes de porter leurs regards vers le berceau de la ſociété civile; à cette crainte puſillanime a ſuccédé une prétention faſtueuſe de ſyſtême, qui expliquoit l'origine de la ſociété par de nouvelles hypothèſes ſur la formation du monde. Le génie qui conduit les progrès des ſciences a enfin ſéparé ce qu'elles ne font qu'obſcurcir par leur liaiſon, les ſyſtêmes de la métaphyſique forment une claſſe à part, les phénomènes de la phyſique forment auſſi une ſource d'obſervations & de conjectures particulières. La morale ſeule fournit des notions ſur l'hiſtoire de la ſociété, ſur le but qu'elle ne doit point perdre de vue en analyſant les rapports éternels, les beſoins & les ſentimens qui uniſſent les hommes entre eux. L'ouvrage de Fergusſon eſt une des théories les plus ſatisfaiſantes que l'eſprit humain ait imaginé ſur cet objet important de ſes recherches. Fergusſon voit toujours l'homme ſe développant ſous l'empire du beſoin & par ce grand reſſort d'activité que la nature lui a imprimé en lui inſpirant le déſir du bonheur, ſans faire ni la ſatyre, ni une trompeuſe apologie du cœur humain. Il y peint ces ſemences d'amour & de haine qui font pour tous les hommes un mélange perpétuel de guerre ou de paix, de vertus ou de vices. Cependant il s'attache à développer tous les reſſorts qui fortifient en l'homme le ſentiment moral, il indique ſur-tout quelle eſt la puiſſance des gouvernemens pour exciter ces reſſorts, il n'en voit point

de plus puiſſant que celui d'une liberté tempérée par toutes les inſtitutions qui ſavent contenir les paſſions haineuſes des hommes, & qui ſubjuguent lentement tous leurs préjugés; il peint également l'époque & les progrès de la dégradation morale & de la dépravation politique, ſans l'attribuer au perfectionnement même des arts, aux découvertes & à l'influence du luxe. Il montre combien ils concourent à cette dégradation lorſqu'ils parviennent à énerver cette activité qui produit à la fois des vertus des citoyens, la ſageſſe & la force des gouvernemens.

Peut-être il eſt facile de ſurpaſſer Ferguſſon dans les eſpérances que l'on conçoit pour le perfectionnement de la ſociété, & ſur-tout pour l'étendue de la liberté politique dont les nations peuvent jouir. Mais les baſes qu'il a poſées ſont vraies. Elles s'appuient toutes ſur l'obſervation la plus profonde & la plus impartiale de la nature humaine; peu d'ouvrages méritent autant d'être conſultés par des légiſlateurs, & médité par des philoſophes. Ferguſſon s'eſt beaucoup aidé de l'ouvrage de Monteſquieu, mais il a beaucoup moins plié ſes obſervations & ſes réſultats à ces localités infinies qui n'exercent les reſſources du génie que pour les diſperſer, que pour les affoiblir.

SMITH.

Nous avons cru utile de tracer une analyſe des grands principes que Smith a expoſé dans ſa théorie des ſentimens moraux. Nul ſyſtême n'honore autant le cœur humain que celui qu'il a créé ou plutôt qu'il a développé; car une ſuite de philoſophes Anglois, tel que Hutcheſſon, Shafteſbury ont indiqué la bienveillance comme le fondement de la ſociété, & le beſoin le plus habituel du cœur humain. C'eſt ce même principe que Smith a développé ſous le nom de Sympathie. Voici l'expoſé de ſon ſyſtême.

L'homme a dans lui-même un ſentiment qui lui fait prendre part à l'exiſtence de ſes ſemblables, qui l'afflige de leurs peines, qui le réjouit de leur joie. Ce ſentiment n'émane point de l'intérêt perſonnel, c'eſt un beſoin que l'homme éprouve habituellement ſans qu'il ſoit maître de ſe le donner ou de le détruire en ſoi. Obtenir de la ſympathie eſt un plaiſir que notre ame ſollicite à chaque inſtant, en éprouver eſt une douce loi dont nous ne pouvons ni cherchons à nous ſouſtraire; il eſt évident que nous n'avons point de ſentimens affectueux qui ne proviennent de cette ſource, & quant aux ſentimens de haine & d'averſion, ils ne nous ſeroient pas connus, ſi nous n'en avions eu auparavant d'amour & d'union que certains objets ont troublé.

La ſympathie a ſes degrés & ſes loix; elle eſt plus particulierement ou plus profondément excitée dans telles ou telles circonſtances. Nous l'obſervons avec ſoin afin de régler nos affections ou de les expoſer de manière à obtenir le plus de ſympathie; ce ſentiment qui nous fait réſiſter à la peine qui nous eſt perſonnelle, nous empêche auſſi d'entrer complettement dans celle des autres, au contraire, notre ame s'ouvre d'elle-même aux impreſſions agréables que nous voyons autour de nous. D'un autre côté ſi les peines légères nous touchent peu, la vue d'un long malheur attache & recueille notre ame; un grand ſuccès au contraire, ne nous occupe pas long-temps, & la ſympathie ſe diminue à meſure qu'elle ſe prolonge. Ainſi, ſi elle eſt plus facile avec la joie, elle eſt plus profonde avec la peine; elle mêle à cel'e-ci le charme de la conſolation, elle embellit celle-là. On ne peut faire une obſervation auſſi juſte ſans bénir l'auteur de la nature.

On ſympathiſe beaucoup plus avec les affections de l'ame qu'avec la douleur du corps.

La ſympathie ne nous eſt pas toujours commandée par un inſtinct rapide; elle eſt ſouvent le fruit de la réflexion. Nous ne l'accordons qu'après l'examen des circonſtances ou des motifs du ſentiment offert à notre ſympathie; nous exigeons qu'il naiſſe d'un

objet propre à l'exciter, & qu'il y soit proportionné : voilà ce qui forme en nous le sentiment de la convenance ; ce sentiment a des règles inviolables. La douleur d'un fils pour la mort de son père nous paroît toujours convenable ; nous ne pouvons lui refuser notre sympathie, ou au moins nous l'en jugeons digne. Les sentimens avec lesquels nous sympathisons le plus aisément, sont ceux que nous éprouvons nous mêmes actuellement ; mais outre le rapport qu'ils ont avec les nôtres, ils doivent d'ailleurs paroître fondés en raison. Nous ne sympathisons pas long-temps avec les excès, de quelque passion violente que l'on soit agité ; il faut la mettre à notre portée pour que nous y prenions part. La constance & la magnanimité sont après cette observation. L'homme qui veut intéresser, doit se considérer dans le jour où il paroît à celui auquel il s'adresse, de même que celui ci doit se mettre autant qu'il le peut à la place de l'autre. Il arrive quelquefois que notre imagination va au-delà de ce qu'éprouve réellement la personne intéressée ; plus souvent elle reste au-dessous, il faut conclure de ceci que nos affections s'étendent & se moderent par le besoin que nous avons de la sympathie. Elles ne restent jamais purement originales ; l'effet d'une grande société est de les mélanger toujours plus ; les vertus douces, naissent de la facilité avec laquelle on sympathyse, les vertus fortes, de la modération & de la sagesse avec lesquelles on excite ce délicieux sentiment.

Nous considérons souvent une action tout-à-la-fois dans celui qui en est l'auteur & celui qui en est l'objet ; pour entrer dans les sentimens de celui-ci, nous considérons ce que cette action nous inspireroit si elle étoit faite pour nous. D'après la gratitude ou le ressentiment que nous supposons, nous nous faisons une idée générale du mérite & du démérite, de-là, l'idée générale de récompense ou de châtiment ; nous nous indignons souvent de voir celui qui est l'objet d'une action, ne pas en avoir le sentiment que nous en aurions à sa place ; d'un autre côté, la gratitude ou le ressentiment n'excitent pas notre sympathie, si l'action qui les occasionne ne nous en paroît point digne.

Deux vertus qui forment l'une le lien, l'autre le charme de la société, la bienfaisance & la justice, excitent en nous des sentimens différents ; nous n'avons de la reconnoissance que pour les actions bienfaisantes, nous n'avons du ressentiment que pour les actions injustes. A la vérité l'absence des qualités bienfaisantes, excitent notre blâme, mais il y a loin de cette improbation à ce sentiment actif qui nous pousse à faire porter la peine d'une action injuste à celui qui l'a méritée.

Ce discernement que notre raison fait naturellement, est conforme à l'ordre de la société qui est beaucoup plus troublée par les injustices que par le défaut d'actions bienfaisantes.

Quoique nous soyons ordinairement attentifs à examiner les motifs d'une action pour en juger le mérite ou le démérite, il n'est pas douteux que le succès n'échauffe ou ne diminue beaucoup le sentiment qu'elle inspire. Il ne faut rien conclure de cette observation contre la morale, elle doit nous porter au contraire à joindre à la pureté de nos intentions, les soins & la vigilance propres à en assurer l'exécution.

La sympathie est si habituellement agissante en nous, que pour juger nous-mêmes notre conduite, nous observons les jugemens qu'en portent les autres. C'est en les consultant que nous apprenons quelles vertus & quelles qualités ils désirent en nous. Les vertus qui ne sont relatives qu'à notre intérêt ne consistent que dans certaines règles de prudence ; la sympathie seule nous fait reconnoître toutes les autres.

Comme l'approbation des autres ne suit pas toujours des règles certaines, & que les faits propres à la déterminer ne leur sont pas toujours bien connus ; nous sommes loin de nous soumettre toujours à leurs premiers jugemens.

Nous nous formons en nous-mêmes une autre manière, nous considérons ce que notre conduite leur paroîtroit, si elle leur étoit exactement connue, ou s'ils en jugeoient avec des motifs plus purs & plus désintéressés.

Charron.

De tous les premiers essais que la renaissance des lettres a fait éclore en France, très-peu sont parvenus jusqu'à nous; tandis que la poésie s'égaroit dans une folle audace, la raison s'égaroit encore plus dans de vaines disputes de théologie. Cependant il est à remarquer que dans le petit nombre d'ouvrages qui ont échappé à ce torrent de mauvais goût & de querelles scholastiques, on en compte trois bien précieux à la morale. Le premier, la Traduction des œuvres de Plutarque, par Amiot; traduction inimitable qui laisse un juste doute si Plutarque a montré autant de graces, autant de simplicité & la même profondeur de bon sens qu'Amiot a prêté à chacune de ses productions. Le second est la Sagesse de Charron, les Essais de Montaigne sont le troisième. Montaigne avec plus de fécondité dans sa pensée avec plus de variété & plus de charmes, & une négligence plus heureuse dans ses expressions, s'est rendu d'un plus familier usage que Charron. Je ne sais quel libertinage d'imagination le fait plus rechercher que la mâle austérité de Charron. Vrai stoïcien qui élève l'ame aux plus hautes leçons, aux plus grands exemples, il embrasse toute l'étendue de nos devoirs, & semble nous environner par-tout de ce cercle dont nous ne pouvons briser aucune partie sans rompre le tout. Charron est souvent aussi pittoresque dans son énergie & sa sévérité que Montaigne l'est dans son abandon; c'est une réflexion en quelque sorte humiliante pour nous, que tous les efforts & les travaux du génie ne peuvent donner à notre langue plus de souplesse qu'elle n'en avoit alors, mais il est une autre réflexion bien plus importante: c'est que l'étude de nos devoirs privés a déja dans Charon la même étendue, le même développement qu'elle peut avoir dans les philosophes les plus profonds de ce siècle. Sous ce point de vue la morale est facile & abordable pour tous les hommes, parce qu'elle leur est absolument indispensable. Mais il est une partie susceptible d'une grande perfection, c'est celle qui consiste à recueillir des résultats généraux pour le bonheur de la société entière & pour la conduite des gouvernemens; telle est aujourd'hui l'heureuse direction de notre siècle, mais elle manqueroit tout son but, si elle ne prenoit pas son appui dans une saine étude de la morale privée. A mesure donc que nous saisissons de nouveaux apperçus, ayons soin de les rapporter aux premières notions que nous avons acquises, revenons souvent aux anciens & à Charron qui a su tracer toute leur simplicité & toute leur énergie.

Montaigne.

Le plus grand danger qu'il y ait à parler long-temps de soi, c'est de n'intéresser personne. Mais est-ce après avoir lu Montaigne, qu'on peut se défier de l'intérêt de son ouvrage? La plus riche fiction, le plus aimable mensonge, peut-il avoir plus de graces, plus de variétés que celles qu'inspire sa précieuse bonhommie. Il n'a fait aucun travail en écrivant, ce n'en est jamais un de le lire; toutes les meilleures productions de raison ne paroissent être que des jeux de ses fantaisies. Il semble que son esprit se joue au moment où il exerce le plus le vôtre. Il semble qu'il se perd avec vous, au moment où il vous conduit à un but nouveau, où il vous fait découvrir un aspect inattendu. Si quelquefois la fécondité vous importune, il vous offre tout-à-coup de ces traits rapides, de ces expressions hardies & familières qui gravent sa pensée dans un proverbe, lors même que vous le quittez, avec un peu d'impatience, votre premier besoin est de le relire, & c'est avec un nouvel intérêt. Il va au-devant de toutes vos critiques, il paroît vous dire que vous pouvez en agir sans façon avec lui, comme lui avec vous.

Cet égoïste délicat qui a un si grand charme

me à parler de lui, qui en fait tant éprouver à l'entendre, gardez-vous de le quitter avec humeur, c'eſt un ſage qui vous connoit, c'eſt un ami qui vous conſeille.

S'il a le babil de Neſtor, il n'en a ni l'orgueil, ni la ſévérité, il a étudié les hommes avec un eſprit judicieux & une ame indulgente, il a conſervé ſans altération les premières impreſſions de la nature, il ne connoît point d'autres penchants que les ſiens, point d'autre bonheur que celui qu'elle donne; qui mieux que lui peut peindre les vices, les malheurs, les crimes de la ſociété?

L'amour de la nature s'eſt fortifié en lui par l'amour le plus profond de l'antiquité, il s'eſt naturaliſé avec elle. Né dans un ſiècle où les hommes étoient autant dégradés par leurs vices, leurs ſottiſes, leurs baſſeſſes, qu'odieux par leur fanatiſme, il n'a communiqué avec ce ſiècle que par les obſervations qu'il y a receuillies. Il s'eſt fait un bonheur à part, il a aimé les voyages & la retraite, dans l'un & dans l'autre également il a joui de ſoi. Sa bonté, ſa candeur lui ont tenu lieu de prudence; on auroit tort de conclure de la vie paiſible que Montaigne a mené au milieu de tous les orages de ce ſon ſiècle, que ſes maximes & ſon ame ſoient celles d'un Épicurien qui met toute ſon étude à jouir. Montaigne en ſe mettant à l'écart d'un ſiècle indigne de lui, n'en a pas moins vécu avec les hommes, n'en a pas moins médité ſur leur bonheur. Il ſemble qu'il ait voulu naturaliſer parmi nous la ſageſſe des anciens ainſi qu'il ſe l'étoit rendue propre. Comme il a leur ſimplicité, & ſans doute il l'a encore avec une grace plus naïve, il a auſſi leur grandeur, il ſemble être né au milieu d'eux. Quand je le quitte pour lire Plutarque, je ſens bien quelque différence de génie, mais je ne ſens point la différence de ſiècle. Auſſi Plutarque eſt-il l'auteur qui a pénétré plus avant dans ſon ame & ſon eſprit. Plutarque étoit lui-même héritier de la ſageſſe & de la vertu des anciens dans un temps où peu d'hommes la retraçoient encore. C'eſt là, peut-être, ce qui établit cette conformité frappante. On aime beaucoup plus le caractère de Montaigne qu'on n'eſt tenté de l'admirer. Je crois cependant qu'avec une forte attention on remarquera en lui la plûpart de ces vertus qui produiſent de grands exemples quand la fortune les exerce. Ce tableau qu'il fait de ſon amitié pour la Béotie ne tranſporte-t-il point aux plus beaux jours de l'antiquité ou même de la fable. Deux hommes de ce caractère, nés dans un tel ſiècle, devoient, il eſt vrai, s'embraſſer auſſitôt que ſe rencontrer. Il repréſente ſon ami comme fait pour orner les beaux ſiècles d'Athènes & de Rome; combien je conçois cette opinion de lui-même, j'aime à payer cet éloge à deux noms qu'on cite trop peu enſemble, quoiqu'il y en ait ſi peu à citer comme modèle de l'amitié.

Il eſt encore deux traits dans le caractère de Montaigne, qui euſſent pu produire les plus grands exemples dans une vie exercée par les événemens, ſon reſpect pour la vérité & ſon déſintéreſſement. Peu de perſonnes oſent douter de la franchiſe de Montaigne, mais beaucoup en diminuent le mérite en diſant qu'elle ne lui a arraché aucun aveu bien pénible; il n'avoit, dit-on, a développer qu'un caractère aſſez aimable, & il l'a fait avec beaucoup de complaiſance, mais bien loin que ſa franchiſe ait moins de prix quand elle accompagne les vertus, il faut penſer que c'eſt elle qui les fait naître ou les entretient. A l'égard du déſintéreſſement de Montaigne, il tenoit en quelque ſorte à ſon tempérament, & ſa philoſophie l'avoit mis à toute épreuve; nulle vertu n'a plus parmi nous la couleur antique que celle-là. Je ne parle pas de ſa fermeté à ſupporter les maux, de cette patience qu'il s'étoit oformée ſans le ſecours du ſtoïciſme. Je ne parle pas de cette humanité, de cette pitié vive qui reſpire par-tout dans ſes écrits, avec un accent ſi touchant & ſi vrai. De telles qualités ne ſont point le partage d'une ame ordinaire; ne regrettons point qu'elles n'ayent été dépoſées que dans ſes écrits. Ceux qui donnent aux hommes d'utiles leçons, doivent marcher à côté de ceux qui leur donnent de

ſi grands exemples, ſi les uns ſont plus utiles à leurs contemporains, les autres le ſont davantage à la poſtérité.

Quelques perſonnes cependant regardent Montaigne comme un écrivain dangéreux, on lui reproche un ſcepticiſme qui va juſqu'à mettre la vertu en problême, juſqu'à ébranler l'empire qu'elle a dans les conſciences. Une grande autorité, & d'aſſez grandes apparences ſemblent juſtifier ce reproche; cette autorité eſt celle de J. J. Rouſſeau, laiſſons dit-il, c'eſt au milieu du plus bel hommage que l'éloquence ait rendu à la vertu, c'eſt dans la profeſſion du vicaire Savoyard que ſe trouve cette accuſation. J'avouerai que ce reproche paroît juſte pour le morceau auquel il s'applique, qui eſt une énumération des contumes les plus oppoſées des peuples; ſans doute ce tableau pourroit fournir à de dangereux ſophiſtes des conſéquences contraires à la morale, mais le bon Montaigne n'y a point mis une intention perverſe, un art inſidieux; il a imprudemment amuſé ſon eſprit de contradictions qu'on affecte trop d'exagérer dans l'eſpèce humaine; il n'a nullement peſé les faits qu'il a rapportés, avec une ſaine critique, avec une ſcrupuleuſe exactitude.

Mais quoique de telles inconſéquences paroiſſent ſe reproduire dans d'autres parties de ſon ouvrage, j'oſe dire quelles forment un contraſte évident avec l'eſprit qui y domine.

Montaigne doutoit, c'eſt en doutant que Socrate a établi & conſacré les plus ſolides fondemens de la morale. Le doute eſt le plus grand effort de l'eſprit humain, & il eſt ſon meilleur inſtrument. C'eſt la ſeule digue que l'on puiſſe oppoſer au torrent des préjugés qui emporte le vulgaire.

Fénélon.

S'il eſt aux yeux de la ſageſſe une place au-deſſus des philoſophes qui ont pénétré les profondeurs de la morale, c'eſt celle de ces hommes rares dont la vie pure a conſtamment réfléchi toutes les vertus qu'ils préchoient; & qui les ont rendu aimables aux hommes en les revêtant de tous les charmes de l'eſprit, en les préſentant ſous les allégories les plus ſéduiſantes. L'ouvrage de Télémaque eſt fait pour tranſmettre à la ſimple adoleſcence & même à la jeuneſſe la plus ardente & la plus impétueuſe, les leçons de la ſageſſe & de la vertu. Cet ouvrage deſtiné à l'inſtruction des rois n'eſt pas moins utile à l'inſtruction des peuples. Si l'étendue de leurs droits & de leurs devoirs n'y eſt pas retracée, il leur apprend au moins ce qu'ils doivent attendre des dépoſitaires de l'autorité ſuprême, il leur apprend à juger les rois, à ſavoir bien placer leur admiration & leur reconnoiſſance. Dès que le peuple exerce avec diſcernement ce premier droit, il ne tarde pas à recouvrer tous les autres. Fénélon dans des allégories beaucoup plus ſimples, dans des contes, dans des fables, a répandu également les charmes de la perſuaſion la plus douce & la plus invincible. On s'étonne en le liſant de l'auſtérité qui eſt attribuée à la vertu par des moraliſtes vulgaires. Elle y paroît toujours le plus ſimple & le plus délicieux inſtinct de la nature, le cœur voue une eſpèce de culte à ces immortels précieux qui donnent à l'ame de ſi pures jouiſſances & qui l'élèvent ſans effort à toute la perfection à laquelle elle peut atteindre. Son ouvrage ſur l'éducation des filles contient les premiers germes de cette régénération totale du ſyſtême d'éducation, entrepriſe avec tant de ſuccès par Locke & par J. J. Rouſſeau. Quelque tribut payé aux idees religieuſes & même aux miſtères de la religion, y arrête ſeul le dévelopement qu'il veut donner à ſes principes, mais on n'y reconnoît la trace d'aucun de ces préjugés qui introduiſent la tyrannie dans l'éducation, afin de pouvoir la conſacrer dans tout le reſte de la vie. Fénélon ſe montre jaloux du bonheur de l'enfance, il s'attache à rendre l'autorité douce & inſenſible, & la réduit à l'empire de la tendreſſe & de la raiſon.

La Rochefoucaud.

Je doute que la Rochefoucaud après avoir

écrit ſes penſées ait pu ſe dire, « jai fait un livre utile aux hommes, » je doute que jamais homme ſe ſoit félicité de l'avoir lu. Une ſatyre plait, celle qu'il a faite de la nature humaine eſt ingénieuſe, il a du être lu; mais celui qui a pu l'aimer, n'aimoit pas les hommes; il avoit dit-on des vertus. Une femme à jamais célèbre par la féconde & délicieuſe ſenſibilité de ſon ame, a loué la ſienne. Que penſer donc! Qu'il a voulu faire un jeu d'eſprit; mais ce jeu a dû empoiſonner ſa vie. Qu'il a écrit par humeur; mais quel étrange beſoin de faire partager ſon humeur à tant d'hommes! Qu'il a été ſéduit par un déſir de ſingularité. Qu'eſt-ce donc qu'un tel penchant, s'il a pu conduire un honnête homme à nier la vertu?

Deux défauts particuliers me paroiſſent être le principe de ſes erreurs. Quelques obſervations chagrines l'avoient frappé dans le cours de ſa vie, il a voulu en faire un ſyſtême, il ſemble n'avoir réfléchi que pour trouver juſtes ſes premières réflexions, il prend bientôt pour le cercle étroit de la vie humaine, le cercle où le ramènent ſes premières idées. En ſecond lieu tout ce qui donne de l'éclat à ſon ſtile ôte de la juſteſſe à ſa penſée; il exprime par un choc brillant de mots un contraſte qui n'eſt point dans les choſes. On loue ſa préciſion; mais quel avantage a-t-elle, s'il emploie toujours dans le ſens le plus vague les termes les plus abſtraits? On loue ſon énergie; il eſt vrai qu'il n'affoiblit pas ſes penſées par des doutes, par des réſerves; mais c'eſt par là qu'il ſe fût approché de la vérité. Au reſte le ſyſtême de la Rochefoucaud n'eſt pas neuf, la ſociété n'a pas manqué de philoſophes jaloux d'enlever aux hommes de prétendues erreurs qu'eux mêmes regrettoient, mais pluſieurs ont voulu au moins lui ſubſtituer les règles de la prudence. La Rochefoucaud abandonne l'homme à toutes les foibleſſes de ſa nature, ſatisfait de ce lui avoir montrées.

LA BRUYERE.

Qui a peint plus de travers, plus de vices, plus de ridicules que la Bruyere? Qui a mieux peint à la fois & ſes contemporains & l'homme de tous les lieux? Tous ſes tableaux ſont auſſi vrais que ceux de Moliere & ſont plus variés. On a cru y reconnoître une quantité d'hommes de ſon temps; beaucoup d'hommes pourroient encore aujourd'hui s'y croire déſignés & dévoilés; il a pourſuivi le vice dans toutes ſes retraites, il lui a arraché tous les maſques qu'il peut revêtir.

Peut-être un défaut dépare ſon ouvrage; quand il peint la vertu, il a l'air de la peindre d'imagination: quand il peint le vice, on voit qu'il le peint ſur des modèles. Ainſi dans ſon ouvrage un calme heureux, une douce & conſolante perſpective ſuccedent rarement au tableau agité & affligeant qu'il eſt obligé de décrire. La variété, l'originalité, le piquant de ſes formes ne peuvent ſatisfaire au beſoin qu'a l'ame de ſe repoſer ſur des objets qui l'attachent & qui l'attendriſſent. Ce ſeroit cependant une bizarre injuſtice de prétendre que la Bruyere ne paroît point animé de l'amour de la vertu, & qu'il ne ſait point l'inſpirer en traçant tous ces caractères différens, il n'a point laiſſé de doutes ſur le ſien, c'eſt celui d'un honnête homme qui a pour le vice la haine vigoureuſe qu'Alceſte éxige pour les gens de bien.

La Bruyere a été beaucoup accuſé de malignité, ſi ce reproche étoit fondé, il ne faudroit point lui donner une place parmi les moraliſtes utiles. La malignité n'eſt jamais que le moyen le plus lâche & le plus facile de divertir & de flatter quelques perſonnes aux dépens de beaucoup d'autres. Elle eſt un ſûr indice de l'envie. La ſageſſe ne connoît point un inſtinct auſſi vil; la Bruyere a vecu dans le ſiecle de l'idolatrie, dans le ſiècle où les hommes ont eu plus l'art de s'éblouir les uns les autres, où tout paroiſſoit une ſcène enchantée.

La Bruyere n'étoit point ſaiſi comme ſes contemporains de ce dangereux enthouſiaſme, quoiqu'il en partageat quelques foibleſſes. Il avoit le bon ſens de voir les hommes tels qu'ils

étoient & non tels qu'ils s'annonçoient, & la franchiſe de les peindre tels qu'il les voyoit. Il ne conçut point la haute entrepriſe de démêler la ſource de tant d'erreurs, de rappeller l'homme à la nature; ce n'eſt que long-temps après lui que l'on a ſenti l'importance de cette étude. Il ne chercha point à attaquer ce coloſſe de puiſſance, qui faiſoit à la fois l'éclat & le malheur de ſon ſiècle. Ce courage n'étoit réſervé qu'à Fénélon, mais il ſçut apprécier l'héroïſme dans le temps où il ſubjuguoit tous les eſprits & ſçut lui oppoſer la vertu modeſte & tranquille; il peignit la cour & toutes les baſſeſſes ſordides qui s'y tramoient, dans le temps où elle réfléchiſſoit la gloire & la puiſſance d'un monarque ſuperbe & vain, & de tant d'hommes illuſtres qui l'environnoient. Dans ce ſiècle où la galanterie exerça l'empire le plus brillant, il oppoſa les mœurs à la galanterie, il attaqua l'hypocriſie de la dévotion dans le temps où elle couvroit tout, où elle s'allioit à la guerre, à la galanterie: ſon ſiècle a dû l'accuſer de malignité, mais la poſtérité doit aimer ſa franchiſe.

Vauvenargues.

Vauvenargues a peu écrit, peu vécu. Mais ſes écrits doivent être médités par ceux-mêmes qui inſtruiſent le genre humain; il avoit un de ces eſprits fait pour éclairer & pour étendre toutes les ſciences qu'il parcourt, il porte par-tout une logique exacte, mais exempte de foibleſſe, de pyrrhoniſme. Sa penſée n'eſt jamais plus ſévère que lorſqu'elle eſt étendue & hardie, il étonne & perſuade du même trait. Son ſtyle a des graces ſi naturelles, qu'elles paroiſſent toujours être le fruit de la fineſſe de ſon eſprit & de la candeur de ſon ame. Il a fait pour la morale ce que tous les philoſophes doivent faire déſormais, il a analyſé l'eſprit humain; c'eſt-là qu'il trouve la cauſe de nos paſſions & preſque toujours l'inſtrument dont elles ſe ſervent. Il écarte mille erreurs & apprend à en écarter davantage; il décompoſe nos penſées, nos ſentimens, mais jamais ſa ſévere analyſe n'altère ou ne dégrade les ſentimens auxquels la nature a attaché le bonheur & la dignité de notre être: il apprend à connoître les hommes & à les aimer. Peu de moraliſtes ont atteint ce double but; il eſt fait pour raſſurer les ames timides qui n'oſent s'interroger, & pour relever les ames plus foibles encore qui, frappées des maux qu'elles ont découvert, ne voyent plus qu'illuſions dans tout ce qui peut les anoblir & les rendre heureuſes.

Madame Lambert.

Un moraliſte n'eſt rien s'il ne devient pas un ami cher à ceux qui le liſent; c'eſt le cœur qui juge les moraliſtes, nous reconnoiſſons leur mérite, au bien qu'ils nous font, aux vertus qu'ils nous inſpirent. Leurs noms ſe mêlent bientôt aux noms des objets les plus chéris & les plus révérés. Le moment où nous les avons lus, où nous avons entendu leur voix conſolantes, leurs ſages préceptes devient une des époques principales de notre vie. Nous ne connoiſſons point pour eux ces diſputes ſi ſouvent ſtériles qui naiſſent au ſujet des auteurs les plus diſtingués dans les ouvrages de l'imagination; ces prééminences de génie & de talens où ſouvent nous ne portons que les prétentions de notre eſprit.

L'hommage que nous leur rendons eſt plus profond & plus intime.

Je ſerois étonné d'entendre parler froidement de madame Lambert, à une femme éclairée & ſenſible. Je ſerois étonné d'entendre un homme judicieux & pénétré de l'amour de la vertu lui refuſer une place parmi les meilleurs moraliſtes. Ses obſervations, ſes touchantes & belles leçons ſont particulièrement adreſſées à ſon ſexe, mais on ne peut parler comme elle des délices du ſentiment & de la vertu, ſans intéreſſer ce qui eſt fait pour les ſentir.

C'eſt un tréſor pour toutes les ames tendres que ſon traité de l'amitié. On a pu parler de l'amitié avec plus d'enthouſiaſme & d'ivreſſe, en tracer des tableaux plus ani-

més ; je n'en connois point de plus vrais. Bien des personnes se sont servis des tableaux enchanteurs que les poëtes, les historiens ou même des philosophes sublimes ont tracé de l'amitié pour en nier l'existence parmi nous. Je pourrois renvoyer ces personnes au traité de madame Lambert, & j'ose croire qu'après l'avoir lu, elles sentiront que si leur cœur est pur & digne d'aimer, elles peuvent rencontrer un ami, elles apprendront à connoître, à honorer ce sentiment dans les soins les plus délicats, ainsi que dans les plus nobles sacrifices, elles apprendront à ne plus séparer les charmes de l'amitié des devoirs qu'elle prescrit.

Il est un plus grand nombre de personnes qui se croyent désabusés de l'amour & de la perfection qu'on lui attribue, c'est encore madame Lambert qui peut les convaincre que l'amour existe, que l'amour conduit à la vertu & reçoit d'elle ses plus pures délices. Rien n'est profane dans ce tableau, rien n'y porte le caractère de l'exagération; l'ame se sent émue, élevée, & reconnoît avec une douce satisfaction, que ce n'est point un rêve, qu'elle peut jouir d'un si grand bien. Peut-être des ames passionnées ne trouveront pas dans ce tableau tout ce qu'elles ont éprouvé de violent & d'impétueux. Mais madame Lambert n'écrit pas pour charmer les ames passionnées, elle écrit au contraire pour les calmer ; que l'on exagere à l'envi, le talent qui sait décrire la passion dans tous ses excès & jusques dans son délire, il est sans doute plus utile & plus beau de l'épurer, de l'anoblir.

Madame Lambert dans les réflexions sur les femmes, porte plus loin la sévérité. Dans les conseils à sa fille, elle va plus loin encore, elle semble jetter dans son ame une grande crainte de l'amour. Que cette circonspection est touchante dans une mère, une amie qui semble prévoir de grands dangers, qui sait qu'un choix imprudent peut faire le malheur de la vie entière! Plus on lit madame Lambert, plus on voit qu'elle a médité profondément sur la condition de son sexe, elle a vu combien les devoirs en étoient étendus & impérieux, elle s'est étudié à les rendre faciles. Avec quelle vive persuasion elle recommande cette patience, cette douceur qui font le charme des femmes, & si souvent leur empire, en même temps qu'elles font les délices & la consolation de notre vie! Comme elle les attache aux habitudes domestiques auxquelles la nature à attaché plus de plaisir que la société n'en peut fournir, comme elle les conduit au respect d'elles-mêmes, à cette jouissance intérieure qui répand tant de sérénité sur leur vie & de douceur sur leur vieillesse !

Son traité de la vieillesse est encore une des excellentes productions qui enrichisse la morale. Cicéron a peint la vieillesse des grands hommes, madame Lambert a peint la vieillesse de toutes les ames vertueuses.

Duclos.

Duclos semble n'avoir connu qu'une seule classe, c'est celle qui s'appelloit autrefois le monde, le grand monde. Rien ne paroît moins philosophique que ce but, rien ne l'est plus que la manière dont il l'a rempli. L'éloge de l'ouvrage de Duclos est tout entier dans ce mot, dit dans un esprit satyrique par un *gentilhomme*, c'est l'ouvrage d'un Plébéien révolté. Ce mot peint, il est vrai, l'exagération d'une ame blessée. Duclos n'exprime jamais une vive indignation contre les travers & les vices qu'il décrit, il en pénètre trop bien les causes, il en connoît trop bien l'empire pour se livrer à un emportement qui, dit-on, étoit quelquefois dans son humeur, mais qui, à coup sûr, n'étoit pas dans son ame & qui ne paroît jamais dans ses écrits ; il apprend à connoître les charmes par lesquels les grands éblouissent le vulgaire. Sans paroître avoir un dessein formé de ruiner leur puissance, il en attaque tous les fondemens, il en montre toute la fragilité. Tantôt il les peint empruntant tout leur éclat de la faveur des monarques, tandis que leurs fiers ancêtres osoient chacun dans leur empire rivaliser la puissance des rois. Tantôt il découvre les fausses maxi-

mes de leur honneur, toujours dociles à se plier à tout ce que leur avidité leur suggère, toujours attentives à garder une ligne de démarcation entre eux & les autres classes. A ces fausses maximes il oppose les principes de la probité, de la vertu, il fait rougir du parallèle

Personne n'a porté plus que Duclos le caractère de la précision dans toutes ses observations morales. Son usage d'analyser les expressions qu'on confond trop souvent, & non sans danger pour la morale elle même fixe pour chacune d'elles un sens particulier. Les nuances qu'il découvre entre elles font naître les distinctions les plus importantes & les réflexions les plus heureuses. Tel est particulièrement son chapitre sur la gloire, la réputation & la considération. De longs traités sur ces objets fourniſſent beaucoup moins d'idées morales que les distinctions justes & claires qu'il établit.

MABLI.

En prononçant le nom des précurseurs de la liberté, mille touchantes idées de reconnoissance publique viennent se joindre au témoignage qu'on rend à leur philosophie. Quel nom peut reveiller davantage ce sentiment que celui de l'homme qui conçut, qui prêcha la liberté dans toute son austérité, tandis que le despotisme avilissoit par toutes ses fautes & par son infamie une nation qu'au moinsauparavantilavoit décoré de tousles prestiges d'une vaine gloire & de quelques rayons de la gloire véritable? Mabli doué de ce génie rare qui fait observer les constitutions des empires, a trouvé leurs fondemens les plus durables dans les principes de la morale. Il parle des républiques anciennes non point comme un moderne qui contemple avec étonnement, avec enthousiasme ces monumens hardis de l'antique sagesse, mais il parle pour ainsi dire avec le sentiment d'un contemporain qui a ces monumens présens sous ses yeux. Il parle de Sparte comme un spartiate non pas toujours avec la même brieveté, mais avec la même vénération, avec la même sagesse. Si Platon & Xénophon ont répété avec fidélité, avec toutes les graces de leurs génie, les entretiens de Socrates; l'abbé de Mabli a fait parler Phocion avec une austérité digne de ce guerrier philosophe. Il y développe l'union de la morale & de la politique, union dont il étoit bien difficile de retrouver les premiers nœuds dans nos siècles modernes.

Un tel ouvrage fut reçu avec toute l'indifférence d'un roman qui ne peut ni flatter ni séduire. L'abbé de Mabli, censeur amer de toutes les fautes du gouvernement, s'en fit peu redouter, peut-être parce que son style n'offre point ces mouvemens hardis & rapides qui agissent puissamment sur l'ame. Mais ses pensées étoient déjà un aliment précieux pour tous les esprits appellés à de grandes méditations, pour toutes les ames capables de sentimens élevés. D'ailleurs il ne renfermoit pas toujours ces vérités morales & politiques dans des théories vagues. En observant la constitution de tous les empires modernes, il démêloit avec sagacité ce qu'un heureux instinct de liberté & de morale naturelle avoit fait trouver à des hommes ignorans & grossiers; à travers la rudesse de leurs traits, il savoit reconnoître quelque chose de cette noble fierté qui convient à l'homme, il apprenoit le secret des tyrans pour affoiblir cette énergie qui leur résiste sans cesse. Enfin, il sçut puiser une suite d'observations profondes & vraies dans le cahos informe de l'histoire moderne. Rien n'est plus utile que de présenter aux peuples leur régénération comme le retour à d'anciennes loix, à d'anciennes mœurs. Mabli ainsi que tous les philosophes profonds, montre toujours un état primitif qui a été à la fois le premier comme le dernier terme de la perfection sociale. Quand cette base reposeroit sur une fiction, elle n'en seroit pas moins utile, elle serviroit toujours d'un point-de-vue fixe & certain, nécessaire dans la recherche de ces vérités importantes.

JEAN JACQUES ROUSSEAU.

Pour arracher l'homme à ses passions, il

faut lui en faire un tableau vif & animé qui les lui retrace avec énergie. Si on ne lui peint fortement tout ce qui les accompagne, il accuse bientôt celui qui veut les attaquer, de n'en pas connoître la force & l'empire; il est même prêt de mépriser un être qu'il croit assez mal organisé pour n'avoir pas connu les plus puissantes sensations de la nature. Souvent même le philosophe qui parvient à force de travaux à dominer ses penchans, ne paroît à ceux qui le considèrent dans le lointain, qu'un homme peu sensible, dont l'insipide bonheur & la stérile sagesse ne méritent pas d'être enviés. Mais s'il peint vivement les erreurs & les excès auxquels le cœur humain est naturellement si disposé, on sentira bientôt que ce n'est point une profonde combinaison qui lui fournit des tableaux si animés, mais qu'il les puise dans les souvenirs de son cœur. Il intéresse en se montrant foible, il encourage en laissant voir la possibilité du triomphe; il prévient avec rapidité toutes ces objections qui naissent des murmures de nos passions. Cent fois son propre cœur les lui a faites, & il est accoutumé à y répondre; il se rappelle quels heureux mouvemens ont triomphé en lui des dispositions qui l'eussent entraîné dans le vice; il réveille ces mouvemens chez ceux qui l'écoutent.

Telle fut la source de l'éloquence, tel est le principe du charme attaché aux écrits de J. J. Rousseau. C'est en traits brûlans qu'il a peint la vertu. Il lui donne toute la force & tout l'empire des passions, en l'élevant au-dessus d'elles. Il remplit ce besoin d'activité qui exerce toutes les ames généreuses. C'est sur les premiers besoins du cœur qu'il fonde la vertu.

Seul il a osé considérer l'homme loin de toutes les institutions qui modifient ou altèrent sa nature; satisfait de trouver en lui un principe de bonté, il cherche à le développer; il ose concevoir du bonheur pour l'homme, mais il le cherche dans un système nouveau, ou plutôt il écarte tous les systèmes, toutes les combinaisons artificielles pour le ramener aux loix de la nature. Il sent le besoin de reconstruire la société sur de nouvelles bâses, ou pour mieux dire, de la rapprocher de celles dont elle n'eût point dû s'écarter. Si son premier mouvement lorsqu'il a essayé de montrer tous les vices de nos sociétés, a été de condamner la société même & de reculer à la vue de la monstrueuse inégalité qu'elle consacre, il s'est bientôt élevé à un but plus digne du philosophe. Il a voulu montrer comment on pourroit rester fidèle aux plus doux penchans de la nature, au milieu même des institutions sociales. Telle a été la recherche de sa vie entière, tel est le but du plus grand de ses ouvrages, l'*Emile*: maintenir & préserver, voilà tout le système d'éducation qu'il conçoit. Repousser de faux besoins, suivre ceux de la nature avec la la modération qu'elle même prescrit, voilà toute sa tâche, mais qu'elle est difficile dans un période de civilisation qui offre avec tant de prodigalité, de vaines jouissances achetées par les soins les plus cruels, & par les regrets les plus amers. Cependant en préservant une ame simple de tout ce que la société a de faux & de corrupteur, il l'élève à tout ce que la nature a de sublime & de touchant; plus il cultive le jugement & le sens droit de son élève, plus il le rend propre à jouir de toutes les productions, de toutes les découvertes du génie. Toujours près de la nature, il ne peut perdre un instant le sentiment du beau quand il est fixé sur son modèle. Plus il arrache son élève aux passions sombres ou avilissantes, plus il le fait jouir des puissantes & délicieuses émotions de la nature. Il dirige toute sa vie vers l'utilité commune, & il entretient en lui cette jouissance habituelle qui, quoique familiere à l'ame, l'épure chaque jour & l'anoblit davantage; plus il le voit approcher de l'âge des passions, plus il le pénètre de l'enthousiasme de la vertu, seule digue puissante à ce torrent de délices qui assaillissent le cœur du jeune homme. Il double pour lui toutes les voluptés en les lui faisant goûter plus pures; quel tableau que celui de l'amour dans Emile!

On peut dire de l'idée d'un premier con-

trat Social entre les hommes, ce qu'on a dit de Dieu que s'il n'existoit pas il faudroit l'inventer. Si la voix de la nature n'annonçoit pas au fond de nos cœurs qu'elle seule a pu dicter, ce premier pacte, qu'elle seule veille à sa conservation, si quelque mortel pouvoit prétendre à cette sublime découverte, ce seroit J. J. Rousseau. Lui seul a proclamé les titres du genre humain, avec la fierté qui convient à cette grande mission; lui seul s'est élevé au dessus de toutes les institutions sociales qui ne sont que des atteintes portées à l'indépendance & au bonheur de la société. Jaloux de conserver cette indépendance dans toute sa pureté, il a craint d'appliquer ses principes aux grandes nations qu'il a vu engagées dans les malheurs & les excès d'une longue civilisation; son imagination s'est borné à se former un peuple nouveau qui put jouir dans les murs d'une étroite cité de cette liberté qui réunit tous les plus glorieux appanages de la nature humaine, par un progrès qu'il n'étoit pas donné aux plus grands génies d'espérer, que les tyrans les plus habiles & les plus soupçonneux ne pouvoient même craindre. Deux grands peuples sur l'un & l'autre continent, ont osé remonter à ces premières sources de la liberté & de l'égalité, ont voulu jouir de tous les droits de l'homme, en ont fait une proclamation solemnelle & n'ont admis aucune loi qui ne se rapportât à ce titre sublime. Ces deux peuples ont marché sans guides dans une carriere où le génie des philosophes n'avoit pas encore osé les précéder; l'un jouit déjà de son ouvrage au milieu de la tranquillité & de la vertu; l'autre est occupé à le terminer au milieu des orages qui se réunissent envain pour l'ébranler. De grands progrès cependant leur restent encore à faire avant d'avoir atteint cette simplicité d'institutions & de mœurs qui forment le caractère précieux de cette cité dont J. J. a decrit les loix & le bonheur.

Fin du quatrième & dernier Volume.